LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR EDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

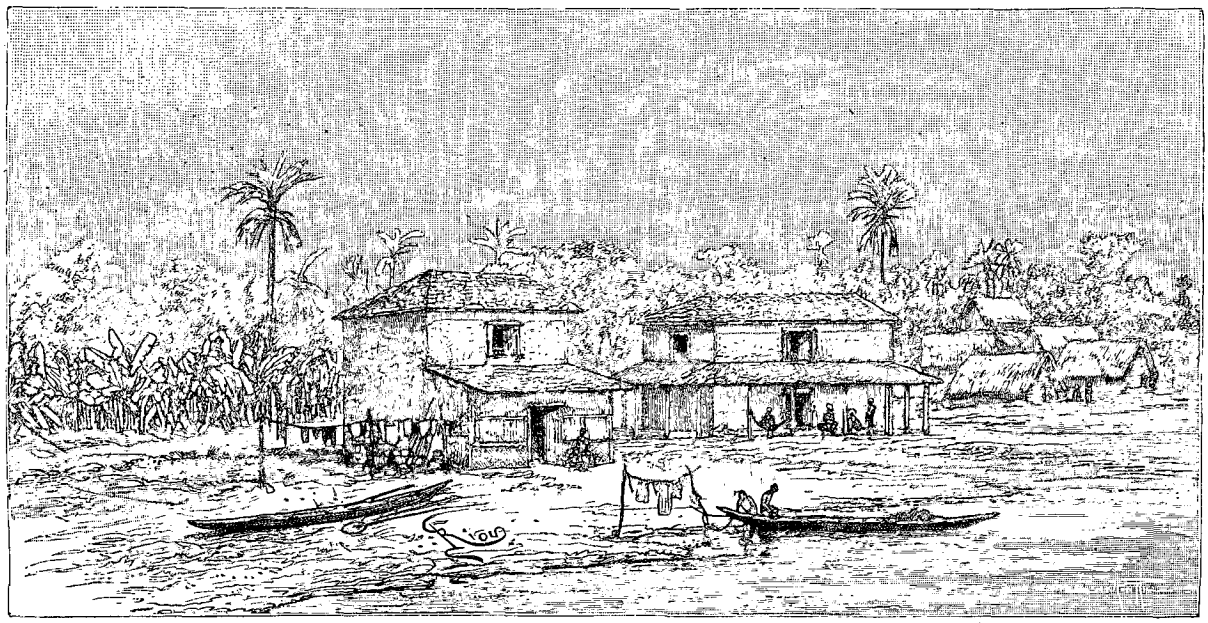
1892

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Village d'Apatou (voy. p. 4). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE),

PAR M. HENRI COUDREAU.

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée à Cayenne. — Saint-Laurent du Maroni. — Village d'Apatou. — L'Apatou d'aujourd'hui. — Pourquoi Apatou n'a pas accompagné Crevaux dans son dernier voyage.

Chargé par le Ministre de l'Instruction publique et par le Ministre de la Marine et des Colonies d'une mission scientifique de deux années dans la haute Guyane française, je m'embarque le 10 mai 1887 à Saint-Nazaire à bord du paquebot *Amérique*. J'emmène avec moi un jeune homme de vingt-deux ans, François Laveau.

Le 30 mai, je revois Cayenne d'où j'étais parti en mai 1883 pour commencer ma grande exploration à travers les Guyanes et l'Amazonie. Le gouverneur, M. Le Cardinal, m'accueille de la façon la plus cordiale et me remet une lettre pour chacun des deux grands fonctionnaires du Maroni, le commandant supérieur des établissements pénitentiaires, un blanc, et le Grand-Man des Bonis, un nègre. Le commandant supérieur doit mettre à ma disposition hommes, vivres et canots, et le Grand-Man se mettre entièrement à mon service.

La saison des pluies va durer encore pendant juin et juillet; comment utiliser ces deux mois? Cette époque de l'année est mauvaise, Laveau prend bientôt les fièvres, je le soigne en me réacclimatant et en mettant la dernière main à mes préparatifs.

Entre temps, je réussis à fonder à Cayenne une section guyanaise de la Société de Géographie Commerciale de Paris, section qui compte aujourd'hui une trentaine de membres.

Juin passe et les pluies continuent.

L'intérieur, en juillet, est on ne peut plus propice pour essayer un débutant. J'emmène Laveau remonter le Sinnamary jusqu'au confluent du Courcibo, à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quinzaine de lieues de l'embouchure. Je l'en ramène avec des fièvres copieuses, ainsi qu'il convenait. Je les lui coupe encore et le crois vacciné. Nous allons partir.

Mes instructions me disent d'étudier la chaîne des monts Tumuc-Humac et le pays compris entre le haut Maroni et le haut Oyapock. M. Le Cardinal m'a déjà déterminé à me rendre aux Tumuc-Humac par le Maroni : le gouverneur tient à ce que je commence de ce côté afin que je le renseigne sur les affaires des placers du Contesté Franco-Hollandais.

Mais voici une nouvelle qui me fait désirer bien vivement d'arriver au plus vite au Maroni : Apatou, l'ancien compagnon de Crevaux, Apatou me fait écrire, du bas Maroni, où il habite maintenant, qu'il est disposé à m'accompagner.

Apatou, le fidèle Apatou, le fameux Apatou, l'illustre Apatou ! précieuse acquisition, bonne aubaine. Et je vais répandant autour de moi la bonne nouvelle.

On essaye bien de me mettre en garde contre mon enthousiasme. M. Le Cardinal me fait une foule de réserves à l'endroit de la fidélité et de la probité du célèbre Boni. N'importe, j'y vais de confiance. La légende a plus de force que l'histoire.

Le 8 août, le beau trois-mâts *Zante*, à bord duquel MM. Wacongne et Antier, les consignataires, avaient bien voulu m'accorder passage, nous pousse, toutes voiles dehors, vers Saint-Laurent-du-Maroni, où nous touchons au bout de trente-six heures, quelques heures de plus que n'en met pour ce trajet l'aviso à vapeur de la colonie, le légendaire *Oyapock*, vieux bateau à roues qui périodiquement, et pour la quatrième fois depuis vingt ans, renaît de ses cendres sans en devenir meilleur.

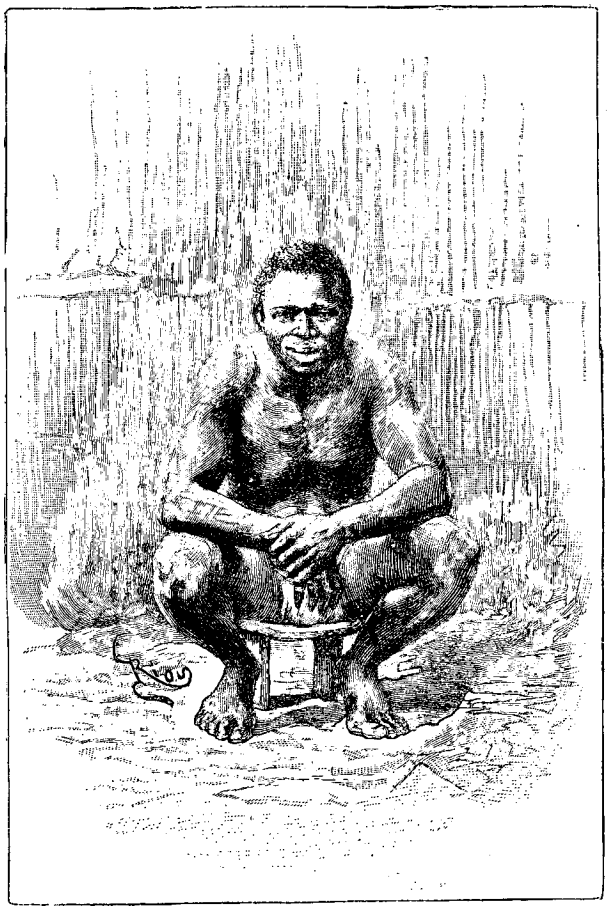
J'avais retrouvé toute la France sur le pont de ce trois-mâts de la basse Loire, au milieu de ces matelots de Pornichet. Un bon souvenir, de loin, une bonne poignée de main à travers l'espace, à tous ces vaillants qui ne me liront jamais, au vieux capitaine, le père Lancau, et aux braves gens de son équipage. Si ma poche est jamais assez pleine, mes bons loups de mer, pour me permettre de voyager à mon plaisir, nous nous retrouverons un jour dans quelques mers lointaines, et je vous régalerai encore, à Batavia ou à Mascate.

Et voici maintenant que je tombe au milieu de l'Administration Pénitentiaire.

Ni hommes, ni vivres, ni canot. Le Grand-Man de l'endroit s'est esquivé dès qu'il m'a su au mouillage, et c'est son vice-recteur qu'il a chargé de me rire au nez.

Aussi Laveau court-il tout de suite chercher Apatou.

Trois jours plus tard, à neuf heures du matin, j'étais occupé à faire du roucouyenne dans ma chambre quand j'entends frapper à la porte de la véranda qui donne sur le jardin. Étant allé ouvrir, je vois, escorté de plusieurs grands nègres vêtus de colliers de cuivre, deux hommes. L'un est un blanc, pâle, maigre, aux yeux caves ; je ne tarde pas à reconnaître Laveau. Le pauvre garçon avait canoté tout le temps et me rapportait une tête de deux jours de fièvre et de deux nuits sans sommeil. L'autre était Apatou.



Apatou primitif. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Apatou est un homme de cinquante ans, grisonnant, presque chauve, et d'une ossature massive. Il porte une moustache assez forte. Ses dents sont très blanches, ses yeux un peu jaunes, le regard est trouble par instants. L'expression est tantôt doucereuse et tantôt dure ; ce qui surnage en lui, c'est un air de bonhomie pateline. Il a l'abord modeste, presque timide : il se revêt, pour se présenter, d'un faux air d'humilité. Il est coiffé d'un panama, chaussé de pantoufles à semelles de caoutchouc, et vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise-veston en toile fine, blanche, à brandebourgs, avec de petits boutons de cuivre. C'est élégant pour un costume de voyage.

« Je suis ici, me dit-il, le serviteur de la Société de Géographie. Partons. Mes Bonis, mes Youcas, mes Saramacas vont nous conduire à Gottica, où le Grand-Man des Bonis nous fournira des canots et des hommes pour pousser chez les Roucouyennes. Il vous faudra passer par les prix de la rivière, qui ne sont pas doux, mais moi, je ne serai pas exigeant. » Cela dit en créole de Cayenne véritablement fort mauvais.

Il y a longtemps qu'il m'attendait, ajoute-t-il. Quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Le Cardinal est venu chez lui en mars dernier passer un traité avec Anato, Grand-Man des Bonis, il lui a annonçé ma prochaine arrivée.

Au chapitre de l'argent je vois un homme intéressé, mais qui fait des manières. Il ne tient qu'à la gloire. Il abandonne de grands intérêts, car il gagne dix mille francs par an chez lui. Mais il veut « agrandir sa réputation ». Aussi ne me prendra-t-il que deux cents francs par mois. Toutefois, comme on ne sait pas qui meurt ou qui vit, il ne serait pas fâché que je lui signe un engagement. Il veut avoir « un papier ». « Le *pampila*, voyez-vous, ça vaut mieux que tout. » Apatou est homme de précaution.

Le lendemain de notre arrivée dans son village, sous le pauvre prétexte d'aller chercher son rasoir qu'il avait oublié chez un de ses amis, il s'en va soumettre mon papier à ses conseillers ordinaires. De retour, il ne me montre point de rasoir, mais seulement un visage radieux: il sait maintenant que je ne l'ai pas trompé. Voilà une confiance qui m'honore.

J'ai un instant l'idée de remercier sur-le-champ ce sympathique personnage, mais qui trouverai-je dans ce Maroni qui n'aie pas au moins autant de défauts qu'Apatou, sans avoir peut-être ses qualités?

Dans la maison du fidèle Apatou, nous buvons, nous mangeons, nous festoyons. Tout le monde festoie avec nous. Ce sont mes provisions qui font les frais de la fête. C'est comme cela qu'Apatou aime à commencer, et aimerait, je crois, à continuer ses voyages et à les terminer.

Apatou nouvelle manière. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Apatou dans son village, pour qui ne veut pas le passer au crible, pour qui sait se contenter d'un coup d'œil superficiel, Apatou est réellement intéressant et fait assez grand effet. L'ancien compagnon de Crevaux est maintenant capitaine des Bonis du bas Maroni. Les Bonis d'Apatou sont au nombre de cent cinquante environ, ce qui représente le quart de la peuplade. Apatou a été promu à ce grade de capitaine des Bonis du bas Maroni par le gouverneur de la Guyane française. Le gouvernement colonial ne reconnaît pas les quatre autres capitaines des Bonis, mais seulement leur chef suprême, le Grand-Man Anato[1]. Apatou est donc, officiellement, le second personnage de sa tribu.

C'est fort honorable, mais c'est d'ailleurs tout ce qu'il mérite. Pourquoi faut-il que sa colossale vanité vienne à chaque instant nous indisposer contre lui? Il ne parle qu'avec le plus parfait dédain de son titre de capitaine, qu'il estime fort au-dessous de ses capacités. Un homme comme Apatou était fait pour commander à tous les Bonis, à toutes les tribus nègres du Maroni, que sais-je encore? à toute la Guyane; et si on lui avait appris à lire, il eût été un grand homme « dans tous les pays de la terre ».

A son retour de Paris en 1881, en quittant le docteur Crevaux avec qui il venait de passer trois années dans d'héroïques voyages, Apatou ayant vu la France, ses grandes villes, ayant assisté à mainte conférence dont il avait été le héros presque autant que Crevaux lui-même; Apatou honoré d'une médaille d'or de la Société de Géographie, d'une médaille d'honneur pour belles actions décernée par le Ministre de l'Intérieur, ayant la promesse d'une concession territoriale à titre de récompense nationale, promesse tenue en 1885, Apatou sentit qu'il était devenu trop grand personnage pour retourner vivre au milieu de ses frères encore sauvages, et il résolut de se fixer dans le bas Maroni à la portée des civilisés.

Il tomba sur un excellent point stratégique. Personne ne peut descendre ou monter le saut Hermina, le premier saut du Maroni, sans être vu par Apatou, dont le village est à 1 kilomètre environ au-dessous du saut, à un étranglement du fleuve qui n'a guère en cet endroit que 500 mètres de largeur. Il s'est constitué le portier du Maroni. Aussi le village est-il extrêmement fréquenté; on y compte parfois en même temps jusqu'à quinze canots et cent individus de passage.

En plus des anciennes tribus réfugiées, Bonis et Youcas, et de quelques Saramacas venus du haut du fleuve Surinam à huit jours au-dessus de Paramaribo,

1. Anato vient de mourir, comme me l'écrit Laveau, de retour en Guyane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il a rassemblé autour de lui une petite population de peu intéressants créoles de Cayenne, des jeunes, des vieux, vagabonds, fainéants, vauriens de toute espèce. Il utilise tout ce monde le mieux qu'il peut, étant, de sa nature, fort âpre au gain. En raison de cette Cour des Miracles qu'il a réunie pour l'exploiter, le malin nègre joue au patriarche. Et, aussi bien pour les fonctionnaires de Saint-Laurent que pour son petit peuple, il est devenu *monsieur Apatou*. Cet appellatif de *monsieur* lui procure un bien plus grand plaisir que le titre de capitaine. On peut devenir capitaine et n'en rester pas moins un sauvage aux trois quarts nu. Mais quand on est arrivé à être *monsieur*, eh ! c'est que l'on est quelque chose de bien. Être devenu *monsieur Apatou*, c'est là le bâton de maréchal de France d'Apatou le sauvage. Au-dessus de cela, il n'y a plus rien, c'est l'apothéose en pleine gloire.

Le village d'Apatou, appelé indifféremment Hermina, Apatou, Saint-Bernard, commencé il y a cinq ans, en 1882, compte aujourd'hui, en 1887, vingt cases habitées et environ quatre-vingts habitants. Il est propre, bien tenu, au milieu d'un grand abatis qui se voit de loin et s'étend le long du fleuve sur plus d'un kilomètre de longueur.

Le style des cases est le style général des noirs réfugiés du Maroni : de très petites maisonnettes basses couvertes en feuilles de palmier, quelquefois ouvertes aux deux extrémités, quelquefois fermées par deux petites portes de moins d'un mètre et demi de hauteur, dans une cloison où parfois des grecques sont dessinées à jour avec plus ou moins d'art.

Femme boni vêtue. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Le mobilier ne se compose guère que des ustensiles de cuisine, quelques marmites, une vaisselle sommaire. Qu'on ajoute à cela des hamacs et leurs moustiquaires, quelques fusils, et l'inventaire est terminé.

Seule la maison d'Apatou est une construction créole, toute en bois, avec un plancher sur terre, et une véranda donnant sur la rivière. Elle contient trois petites pièces : une salle à manger au centre et une chambre à coucher de chaque côté. Elle est couverte en bardeaux, ces tuiles plates en bois, qui flambent si bien (ainsi qu'ont pu le constater les Cayennais dans la nuit du 10 août 1888); elle possède, sous couleur de mobilier, un petit bric-à-brac à l'européenne. Apatou va faire agrandir sa maison, il lui donnera un étage, l'entourera d'une véranda sur les quatre côtés, et la clôturera d'une palissade enfermant une grande cour.

Seul dans son village Apatou ne quitte jamais le costume européen et vit comme les noirs créoles, ayant chaises, fauteuils, table et couvert. Encore tout cela n'est-il guère que pour la représentation. L'ordinaire d'Apatou est celui du commun des Bonis : du riz et du poisson, qu'il mange dans un bol avec ses doigts, couché dans son hamac. Mais qu'il lui arrive des blancs, il fera laver la table, il exhibera la nappe, le vin et le couvert, et il affirmera avec modestie que depuis son retour de France il prend tous les matins son chocolat et ne saurait manger autrement que les Parisiens.

Ces Bonis sont un petit troupeau d'une vanité des plus amusantes : ils se croient *la grande nation* par excellence, et, comme Laveau l'a remarqué, Apatou, de bonne foi, joue parmi eux au *grand Français*.

Retour de France avec les quelques milliers de francs que lui avait donnés Crevaux, il s'ingénia de tout pour devenir riche. Il fit d'abord du canotage. Il s'employa ensuite comme chasseur à la Société forestière de Sparouine, moyennant 150 francs par mois. Là il s'associa, me dit-il, aux petits trafics de quelques employés.

Pendant ce temps il se faisait défricher un abatis pour vendre farine de manioc, ignames et tous les produits du sol. Il plantait canne à sucre, maïs, barbadines, ananas, acajous à pommes, papayers, avocatiers, goyaviers, citronniers, orangers, manguiers, pour vendre les fruits. Il élevait des volailles, des poules, des canards, pour les vendre.

Il faisait défricher des abatis par sa famille, sa mère, ses sœurs, ses frères, et il les leur cédait ensuite moyennant une redevance du tiers ou de la moitié des produits. Sa famille est fermière et non copropriétaire de sa concession. C'est pour cela qu'il a amené tout ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

H. Coudreau. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il a pu : mère, sœurs, frères, beaux-frères, belles-sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines, et les huit ou dix enfants de ses anciennes femmes. Plus il y en a, plus cela lui rapporte. Toutefois ses enfants, sauf deux petites filles, ne veulent pas rester avec lui.

Apatou n'est pas seulement producteur, il est hôtelier, marchand. Il loue ses carbets un franc par jour aux placériens de passage, qui établissent parfois chez lui des magasins de dépôt. Il tient table d'hôte à 5 francs par jour. Il achète de tout et vend de tout, des arcs, des hamacs, des chiens, du saindoux, de l'indienne, des fusils, des couteaux. Que ne vend-il pas?... Je lui ai vu vendre de l'iodure de potassium.

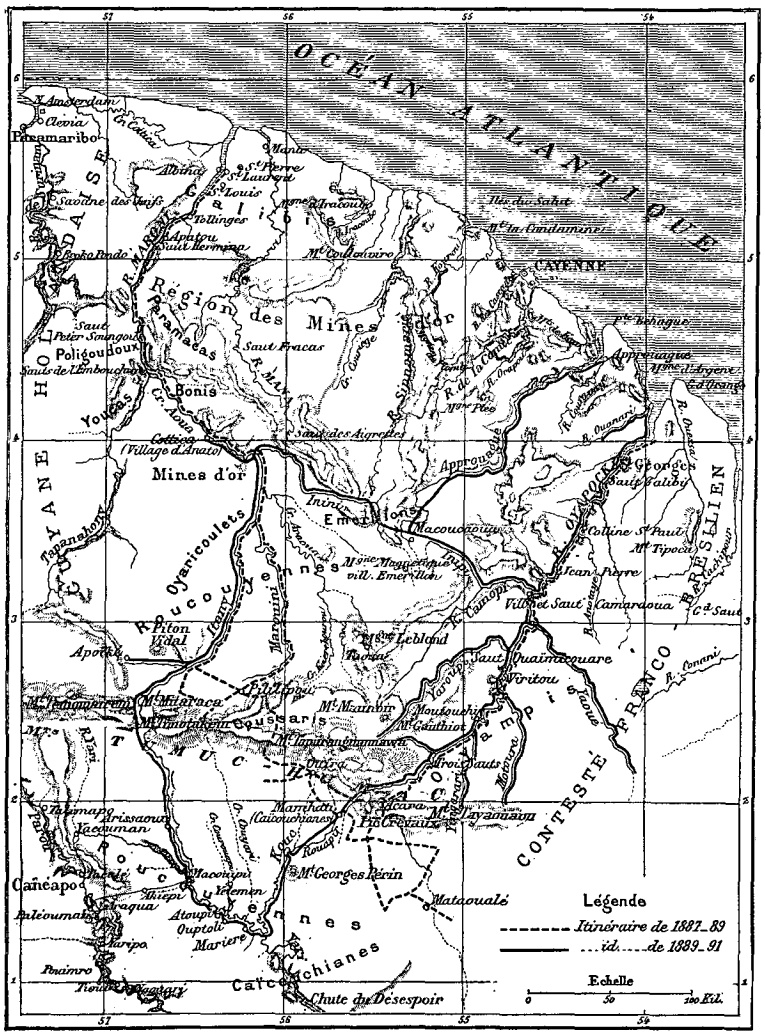
Tout cela ne suffisant pas à son insatiable avidité, il essaya d'exploiter l'or à son compte; il s'associa à des exploitations aurifères. Tout sauvage naît mercanti. Apatou comprit bientôt les affaires comme un vieux routier. Un honorable négociant de Cayenne, qui avait à se plaindre de lui, l'ayant un jour, à Cayenne, apostrophé en pleine rue d'une cruelle épithète, le fidèle Apatou lui fit cette réponse désarçonnante : « Monsieur, un homme bien élevé comme vous aurait dû attendre que je fusse chez lui pour me faire des reproches. Ce n'est pas bien de me faire ainsi du tort en public. » Niez, après cela, la perfectibilité de cette race!

Un jour, Apatou me déclare que s'il était député des Bonis en France, « *li qua fai grand zaffai.*

— Oui, mais en attendant, partons. J'ai hâte de fuir dans les déserts.

— *Dimain nous qua pati.*

— Demain seulement? Très bien. Alors, avant que nous partions, tu vas me conter une histoire : pourquoi n'as-tu pas accompagné Crevaux dans le voyage où il a été tué? »



Carte pour suivre l'itinéraire des voyages de M. Coudreau.

Ainsi pris à l'improviste, notre homme bougonne, roule des yeux obscurs, tousse, crache. Il s'apprête à m'arranger une fable.

Tout à coup, solennel comme un oracle qui va parler :

« Allons nous asseoir sous l'allée de barbadines, je vous conterai cela. »

Cette allée de barbadines est historique. C'est là qu'a été conclu en mars 1887, entre M. Le Cardinal, gouverneur de la Guyane Française, et Anato, Grand-Man des Bonis, un traité relatif à l'exploitation des gisements aurifères du Contesté de l'Aoua.

Apatou, après m'avoir très longuement et très minutieusement entretenu de certaine affaire matrimoniale dont l'échec détermina Crevaux à poursuivre la carrière des voyages, Apatou achève ainsi :

« Eh bien, puisqu'on ne veut pas, me dit M. Crevaux, je vais faire un voyage, un grand voyage. Mais auparavant je vais me reposer pendant quelques mois encore. Va voir ta famille, n'achète rien ici avant de partir; au retour de notre grand voyage, je te meublerai comme il faut.

« Il me paya mes trois ans et me dit : « Je t'écrirai deux ou trois courriers à l'avance. Tu viendras me rejoindre à la « Martinique. Au revoir, Apatou, à bientôt. »

« Je n'étais pas dans mon village depuis quatre mois qu'on me remet une lettre de M. Crevaux. Quelle joie! c'est pour partir! Non, M. Crevaux me dit qu'il est parti, je ne puis même pas aller le rejoindre, il doit être déjà à la Plata. Il m'envoie mille francs comme souvenir de lui et me recommande à un monsieur, directeur de la Société forestière de Sparouine. Je suis congédié.

« Quelques mois après, un de mes amis, passant dans son canot devant ma maison, me jette négligem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, sans même s'arrêter, comme s'il se fût agi pour moi de la chose la plus indifférente du monde, cette nouvelle : « Tu sais, Apatou, Crevaux vient d'être tué. » Je tressaillis, j'eus un éblouissement, je cherchai instinctivement mon fusil pour tirer je ne sais pas sur qui. C'était donc pour que je ne l'empêche pas de se faire tuer qu'il n'avait pas voulu m'emmener avec lui? C'était donc l'adieu de l'ami qui va à la mort qu'il m'envoyait avec ses mille francs?

— Mais pourtant, Apatou, Crevaux, qui était si soigneux de la santé et de la vie de ses compagnons, aurait-il voulu sacrifier ainsi de gaieté de cœur l'existence de son escorte avec la sienne, se faire une réclame *post mortem* de ces vingt cadavres entourant le sien?

— Bien sûr que je ne l'ai pas connu ainsi! il a toujours été pour nous la générosité même, le sacrifice en personne. Il vidait ses poches dans les nôtres, il aimait à s'imposer les plus rudes corvées : oh! c'était un bon chef. Je ne m'explique pas pourquoi il m'a abandonné. On m'a raconté sa mort, je ne m'explique pas qu'il se soit fait tuer dans une telle passe. Je sais seulement une chose, c'est que dans les derniers temps que j'ai passés avec lui en France, la violence de sa passion commençait à lui chavirer la tête. »

Telle est la version d'Apatou. Je n'y crois pas. Ce récit sent trop l'huile.

Voici probablement ce qui se sera passé.

Ou bien Apatou aura reçu mille francs pour rejoindre Crevaux au Brésil et aura gardé les mille francs sans bouger de place, ce qui est admissible puisque dès le second voyage il ne voulait plus l'accompagner.

Ou bien Crevaux, après l'avoir exhibé partout, se sera lassé à la fin de la rapacité et de la suffisance de son sauvage, devenu de plus en plus insupportable au contact de la civilisation. Par pudeur d'homme délicat il n'aura pas voulu dire son fait à ce compagnon qui s'était rendu intolérable, mais qui avait pourtant pendant trois ans bravement et loyalement partagé ses fatigues et ses privations. Il s'en sera débarrassé en l'envoyant l'attendre sous l'orme en Guyane pendant que lui-même prenait tranquillement le chemin de la Plata. Ne lui avait-il pas indiqué la Martinique comme point de ralliement, comme si le paquebot du Brésil passait par là? Et il lui avait envoyé mille francs pour souligner cette rupture en douceur.

Les préparatifs de voyage sont longs chez ces Bonis. C'est toujours demain que nous partons. Et j'en suis toujours à la préface.

II

Départ du village d'Apatou. — Mes compagnons. — Sur le Maroni. — Les sauts. — Bonis et Youcas. — L'Aoua. — Les placers de l'Aoua. — Le village d'Apoïké. — Vers les Tumuc-Humac. — Marche en forêt. — Le village de Pililipou.

Femmes des placers (voy. p. 12). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Août-septembre 1887. — Le capitaine Apatou fait à sa famille des adieux solennels, qui me font penser à Agamemnon partant pour la guerre de Troie.

Mes colis sont embarqués, c'est maintenant au tour des siens. Qu'emporte-t-il dans ces volumineux *pagaras*? Des cadeaux qu'il envoie, me dit il, à la belle *Dilobi* au long cou, sa nouvelle femme, qui habite le Tapanahoni. Ce sont sans doute des pacotilles, selon la mauvaise habitude qu'il en a, habitude qui a failli, par deux fois, le faire congédier par Crevaux.

Je commande à trois hommes, un de moins que si j'étais caporal. J'ai Laveau, mon intendant, Apatou, mon patron, et Gouacou, mon cuisinier.

Laveau était gérant de la pension de famille où je vivais : il a fait tant et si bien qu'il m'a déterminé à l'emmener. Laveau est Mâconnais d'origine, mais depuis sept ans il vivait à Paris, employé tantôt ici, tantôt là, dans le Paris qui va du quartier Malesherbes à Passy. Le climat moins aristocratique des forêts de Guyane a déjà commencé à l'éprouver sévèrement. Son adaptation à ce nouveau milieu ne se fera point, je le crains, sans de cruelles secousses.

Le vieux Gouacou était un des ilotes d'Apatou, qui m'en a fait faire la précieuse emplette au prix de 75 francs par mois. Quand Gouacou débuta dans la carrière des voyages, il y a environ vingt-cinq ans, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beau pays Bagou, en terre d'Afrique, il fut payé 25 francs, mais pour toute la vie, par un négrier de ce temps-là qui narguait le droit de visite. Le jeune homme, qui montrait déjà les plus belles dispositions, réussit à s'évader, en rade, de la cale du négrier, et à se faire accepter comme homme de peine à bord d'un autre trois-mâts moins réactionnaire qui faisait voile vers la Guyane. L'émigrant avait alors un nom africain, qu'il a oublié pour le moment. A Cayenne on l'a doté de celui de Grégoire, qu'Apatou a « bonisé » en Gouacou.

Depuis ces quelque vingt-cinq ans qu'il est en Guyane, Gouacou a perdu ses habitudes d'anthropophagie; mais, dans le milieu créole et placérien, il a affiné les qualités natives de sa race: il est vaniteux, superstitieux, peureux, hâbleur, menteur, voleur comme il n'est pas permis à un Bagou de l'être. De plus il est sorcier. Dire qu'il est très fainéant serait un pléonasme. Il respire la fausseté et tous les vices les plus bas. Il est impossible de ne pas être frappé, en le voyant, de la parfaite égalité qui existe entre les races humaines. Je l'emporte. Ce sera mon porte-bonheur. Et puis, il faudra toujours bien qu'il fasse la cuisine.

Le *tamouchi* Acouli (voy. p. 16). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

J'ai trois canots. Je monte le plus petit, conduit par Apatou et l'un de ses fils, le jeune Coffi, garçon de dix-huit à vingt ans. Un autre est monté par deux Youcas. Le troisième, où Laveau et Gouacou ont pris place, porte la plus grande partie de mes marchandises. Il est monté par deux inoubliables Saramacas, un saint et un colosse. Le saint, appelé Amombé, a l'air d'un ange, il lit et chante toute la journée des cantiques en créole de Surinam. Le colosse, un grand escogriffe très maigre et très fort dont je n'ai jamais su le nom, geint, hurle, grimace et se contorsionne toute la journée, à se faire prendre pour un mangeur de lapins crus en foire. Ce saint et ce cannibale devaient me naufrager mon grand canot. Il est vrai que six mois après ils noyaient, au saut Balonsine près de Poligoudoux, un créole de Cayenne appelé Agneau.

Une demi-heure après être partis du village d'Apatou nous arrivons au saut Hermina.

Hermina vient du mot galibi *arimina* qui signifie gymnote. Le saut Hermina est le premier des quatre-vingt-huit sauts que l'on rencontre quand on se rend aux Tumuc-Humac par le Maroni, l'Aoua et l'Itany; le premier des cent cinquante-sept passages dangereux, sauts, rapides, courants, défilés qu'il faut franchir dans cette voie périlleuse.

Quelques mots sur la distribution de ces sauts éclaireront notre marche.

Dans le Maroni, au-dessus d'Hermina, un grand parcours libre se présente jusqu'à l'extrémité septentrionale de la chaîne de la Montagne Française. Alors commencent les grands sauts. Sur un parcours restreint, de moins de 40 kilomètres, de l'extrémité nord de la Montagne Française au confluent du Tapanahoni et de l'Aoua ils s'étendent presque ininterrompus. Ils sont occasionnés par les cordons rocheux qui relient latéralement la Montagne Française aux prolongements méridionaux de la chaîne des Paramacas.

Les sauts de l'Aoua présentent deux groupes. A la hauteur de la Montagne de Cottica, sur moins de 20 kilomètres de parcours, on en trouve plusieurs fort dangereux. Le second groupe se trouve immédiatement au-dessous du confluent de l'Itany et du Marouini: plusieurs grands sauts y sont espacés sur moins de 10 kilomètres.

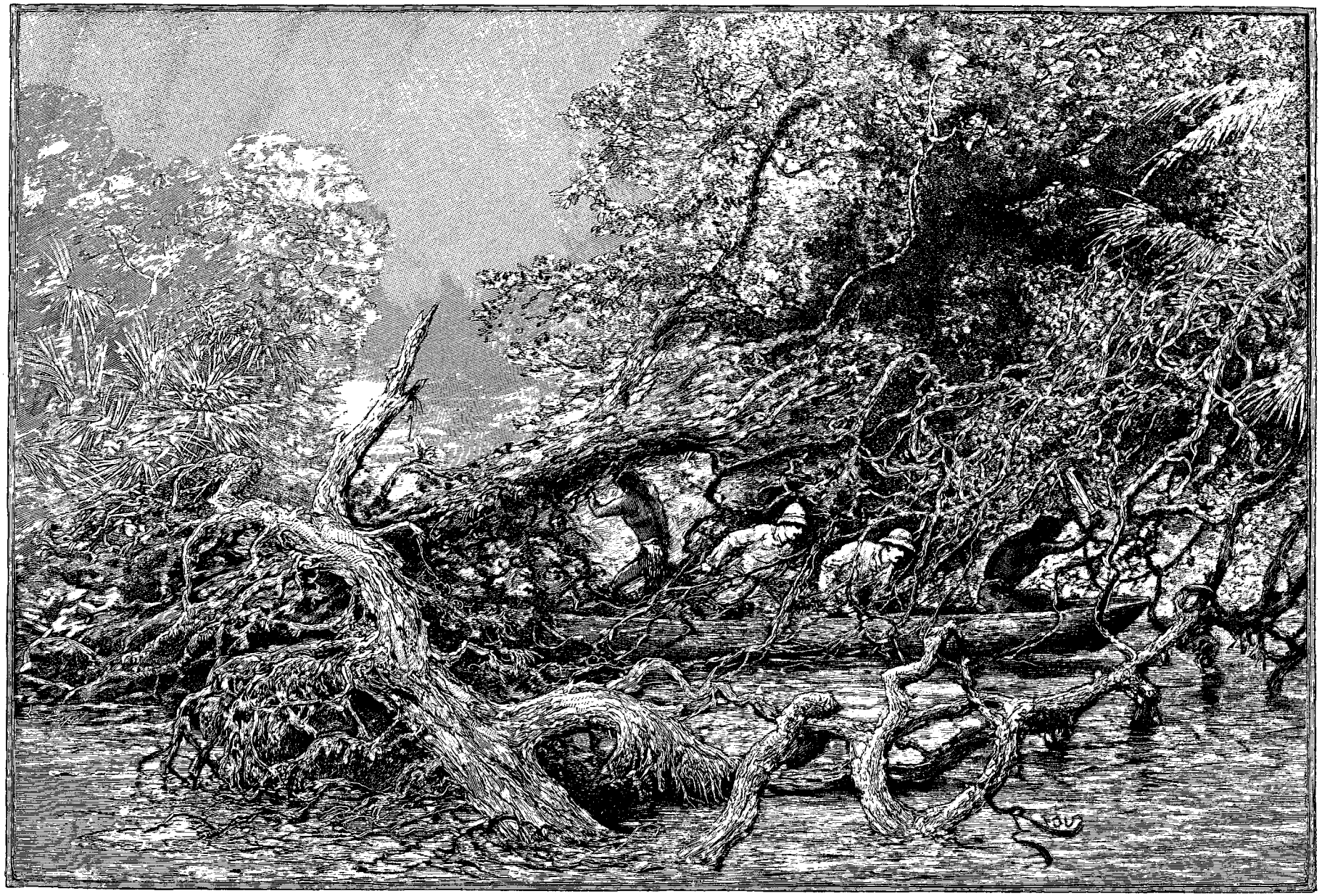
Dans l'Itany, ces grands sauts qui sont en aval du confluent se continuent encore en amont pendant environ 5 kilomètres. La moyenne Itany ne compte qu'un petit nombre de sauts, et la haute Itany en est complètement libre.

Nous passons Hermina sans encombre. L'été le saut n'est pas dangereux, mais, l'hiver, il faut transporter les bagages par la rive française, où un mauvais sentier a été tracé à cet effet.

Au-dessus d'Hermina, les noms géographiques du Maroni et de la plupart de ses affluents sont en créole de Surinam, langue des Bonis et des Youcas. Le Maroni est un fleuve Noir. Là où les Bonis n'habitent plus aujourd'hui, là où ils n'ont jamais habité, aussi bien que dans leur domaine actuel, ils ont partout, étant grands voyageurs de leur nature, laissé des traces de leur passage, en donnant des noms de leur langue, noms qui prévaudront sans doute longtemps, aux accidents géographiques qu'ils ont rencontrés.

Le fameux chef qui a dirigé l'exode des Bonis, de Paramaribo jusqu'aux monts Tumuc-Humac, toujours bataillant, travaillant, construisant des villages, et cela pendant vingt ans, de 1772 à 1792, est encore bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage dans les bois tombés (voy. p. 15). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivant dans la mémoire des Bonis d'aujourd'hui. « Après Napoléon, le plus grand homme qui ait jamais existé sur la terre, dit emphatiquement Apatou, c'est Boni. »

Plus haut, nous jouissons pour la dernière fois dans le Maroni du confort européen, au *dégrad* (point d'atterrissage) du placer des frères du Serre, deux charmants jeunes gens très intelligents, très énergiques, qui luttent depuis une dizaine d'années pour la fortune, avec une persévérance digne d'un meilleur sort.

Plus haut nous arrivons au village du Grand-Man des Saramacas (rive hollandaise), l'illustre Apensa, et à Boni-Doro (rive française), où Boni eut longtemps son principal établissement.

Un peu en amont de Boni-Doro se trouve le petit saut du même nom. Au milieu de ce saut se trouve l'îlet Ablafo. L'îlet Ablafo (*ablafo* : couper la tête) doit au Spartacus du Maroni une célébrité sinistre. C'est là que Boni fit pendant longtemps ses exécutions capitales, pendant qu'il était installé à Boni-Doro. Il emmenait à Ablafo les personnes dont il avait à se plaindre et il leur coupait lui-même la tête. Il aimait beaucoup ce genre d'exercice.

Il prenait son fusil et son sabre et conduisait lui-même, et tout seul, son canot. Le condamné était à l'avant, sans même une pagaye, oisif.

« Ne te sauve pas, lui disait Boni, car je t'arrêterai d'un coup de fusil dans les jambes et ensuite je te ferai souffrir.

— Non, chef, je ne chercherai pas à me sauver. »

Et telle était la terreur qu'inspirait Boni que la malheureuse victime arrivait sur le lieu du supplice sans même avoir songé à fuir.

Sur une grande pierre plate, baignée par les eaux tapageuses des rapides, à l'ombre d'un tamarinier, en face d'un des plus ravissants paysages du Maroni, Boni, féroce, inexorable, commandait :

« Tu vas mourir. A genoux! Les mains derrière le dos! Baisse la tête. »

Le malheureux, plus mort que vif, obéissait machinalement. Le sabre de Boni se levait, manié d'une main sûre. Une tête roulait sur la pierre plate, et Boni se rembarquait. Il n'avait pas encore franchi tous les rapides que déjà des vols tournoyants de vautours urubus planaient sur Ablafo.

Un peu avant d'arriver à Grand-Crique, important affluent de rive gauche, je fis mon premier naufrage.

Comme j'arrivais à un carbet pour m'y arrêter un instant, le canot saramaca, qui suivait le mien, jugea le moment propice pour faire un de ses huit ou dix repas journaliers, le troisième, je crois, car il n'était que neuf heures du matin. L'ange Amombé fait un signe à son camarade, le grand cannibale, et voici qu'ils poussent le canot sous un arbre mort fortement incliné sur la rivière. Ils étaient là, commodément attablés sous leur arbre, en train d'ingurgiter leur marmite de riz, quand tout à coup l'arbre craque, tombe et enfonce le canot au fond de la rivière. J'ai déjà dit que ce canot contenait la plus grande partie de mes marchandises. Heureusement qu'il n'y avait en ce point qu'un mètre d'eau.

Nous accourons, on dégage le canot, on sort les malles, on parvient à mettre l'embarcation à flot et à la vider. Maintenant il nous faut aviser quelque plage de sable voisine où nous verserons le contenu de nos malles pour le faire sécher.

Pendant que mes Saramacas sont revenus à leur marmite, qu'Apatou fait des réflexions morales, voici Laveau sur la plage de sable déballant les malles sous un soleil de 45 degrés. Tout est avarié, rien n'est perdu, sauf une barrique de *couac* (farine de manioc) et un sac de sel qui a fondu. Mes plaques photographiques sont atteintes, les boîtes sont mouillées. Quel travail pour faire sécher cela à l'abri du soleil et de la lumière! Pourtant je pus constater, à Poligoudoux, que la gélatine des plaques n'avait été attaquée qu'au pourtour.

Nous arrivons à la région des grandes chutes du Maroni; une multitude d'îlets forment un grand nombre de rapides latéraux et successifs, dans un fleuve élargi jusqu'à 3 kilomètres, d'une rive de terre ferme à l'autre. Sur cette énorme largeur, les sauts ne présentent pas une chute unique: ils forment plusieurs chutes ou rapides diversement orientés et répartis en groupes.

C'est au commencement de cette région que commencent les premiers abatis youcas. Les Youcas ou Aucas, vulgairement *Bosch*, sont des Nègres protégés de la Hollande, comme les Bonis sont des protégés de la France. Le plus septentrional des villages youcas se trouve dans un îlet, près de la rive hollandaise, c'est Sangato, petit centre de quatre cases habitées.

On reçoit dans tous les villages youcas la meilleure hospitalité. On apporte au visiteur de la cassave, des plats de riz, des fruits, de la pimentade, plus qu'il n'en peut manger. Hommes et femmes vous saluent en créole de Cayenne.

Nous arrivons à la bifurcation de l'Aoua et du Tapanahoni. Le village de Poligoudoux se trouve dans le Tapanahoni, à 1 kilomètre environ du confluent, sur la rive droite de la rivière, et par conséquent dans le Contesté [1]. C'est un village assez spacieux, comprenant une trentaine de cases bien construites, mais malheureusement petites et trop basses; il est à 75 mètres d'altitude.

Les nègres Poligoudoux n'ont plus aujourd'hui de Grand-Man, mais seulement un capitaine aux ordres du Grand-Man des Youcas. Ils sont vassaux des Youcas, qui les ont confinés sur ce point, et leur ont interdit de monter ou de descendre.

Pour entrer dans l'Aoua, on longe un grand îlet appelé Grand Santi (Grand Banc de Sable), qui sépare l'Aoua de l'Abounami, grand affluent de droite du Maroni. Les Youcas occupent aujourd'hui la basse Aoua jusqu'à Gonini Crique, rive gauche, et à Dagouédé, rive droite. C'est au pied du saut Dagouédé que se

1. Ceci était écrit avant l'arbitrage du tsar du 25 mai 1891, qui a attribué tout le Contesté à la Hollande.

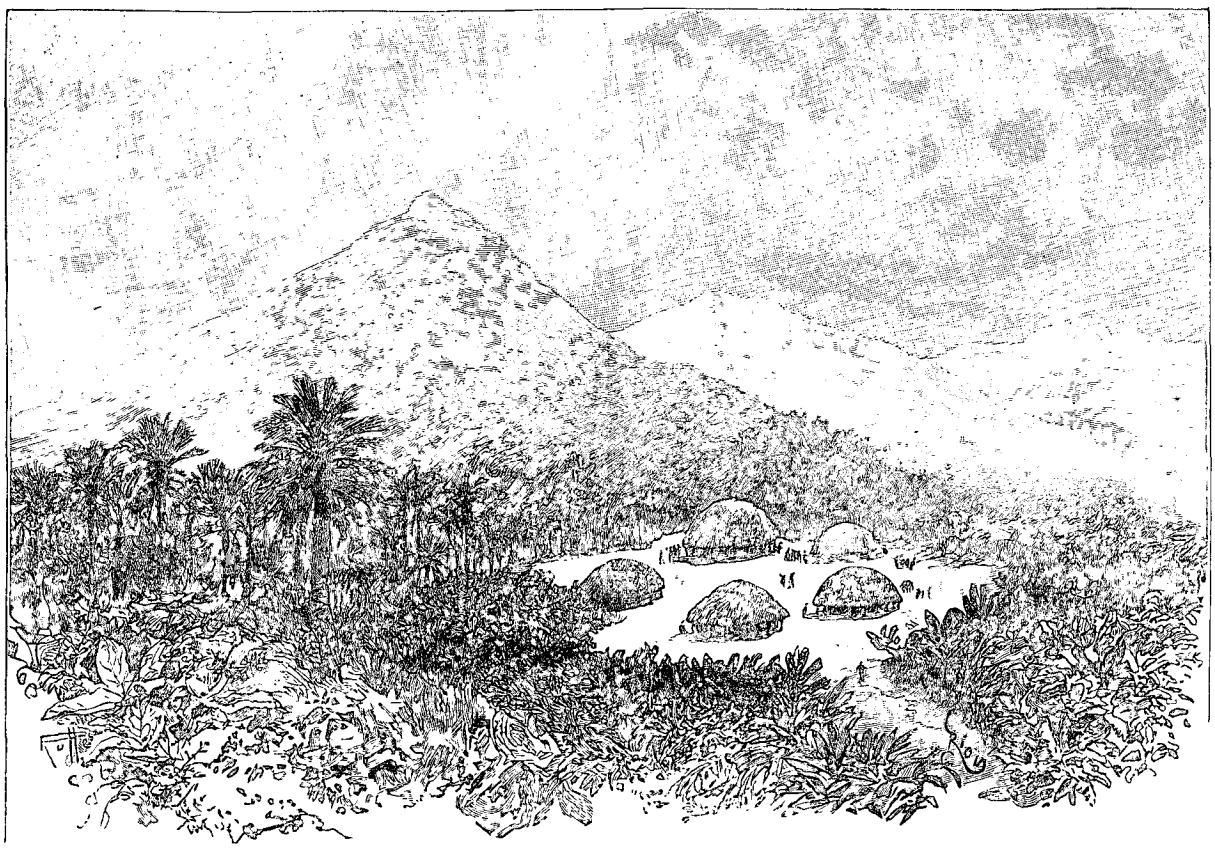
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvent, dans les îlets de Bamba, leurs derniers centres, cinq petits villages de quatre cases chacun.

Avec Abounasonga, nous entrons dans les grands sauts, qui s'échelonnent, pour ainsi dire, de kilomètre en kilomètre, et d'où nous ne sortirons qu'à Cottica. Ces sauts sont au nombre d'une vingtaine. Le plus remarquable est le grand saut Kolobouba, très majestueux aux grosses eaux, mais aujourd'hui presque à sec.

Septembre 1887. — Me voici à Cottica, qui, avec les deux villages qui le continuent, compte environ une trentaine de cases, habitées par 150 Bonis. Comme il est défendu par les Bonis aux Youcas de remonter l'Aoua au-dessous de Cottica, de même qu'il est défendu par les Youcas aux Bonis de remonter le Tapanahoni au-dessous de Dri Tabiki, mes Youcas et mes Saramacas n'iront pas plus loin. Tous mes bagages sont déchargés. Me voici sans hommes et sans canots. Mais le Grand-Man Anato, grâce à une lettre du gouverneur, et à ma situation « d'envoyé du ministre », va m'arranger, dit-il, tout ce qu'il faut, canots, pagayeurs, vivres.

Il s'exécute en effet avec beaucoup de bonne grâce. Comme vivres, il me donne une énorme quantité de cassave et de riz, et je pars sous la conduite de Yélou, capitaine à Cottica, et d'Adam, capitaine à Assissi.



Village de Pililipou (voy. p. 15). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Adam est un vilain petit nègre, au nez outrageusement épaté, avec une petite moustache XVIIe siècle; Yélou est un vieux simiesque, maigre, efflanqué, décharné, sordide.

Continuant à remonter l'Aoua, avec ce nouveau personnel nous poursuivons notre route vers le pays indien. Nous dépassons les derniers villages bonis, et nous arrivons, rive contestée, au premier des deux dégrads des placers de l'Aoua.

Les découvreurs de ces gisements sont, en réalité, Anato et ses hommes, mais le Grand-Man et ses Bonis n'en connaissaient ni la richesse ni l'étendue et ils ne savaient pas exploiter. Un créole de Cayenne, qui s'était rendu à l'Aoua par l'Approuague et l'Inini, démontra l'extrême richesse de cette zone. A partir de cette époque (1885), la nouvelle de la découverte de cet Eldorado s'étant répandue, les placériens de Cayenne et de Surinam accoururent en foule aux terrains aurifères.

Les défenses portées par les gouvernements de Cayenne et de Surinam contre la prospection et l'exploitation des terrains aurifères de l'Aoua demeurèrent sans aucun effet, et au commencement de 1888 les deux gouvernements durent déclarer libres les recherches et les exploitations à l'Aoua.

Au début, les premiers exploiteurs, installés en dépit des défenses des gouvernements de Cayenne et de Surinam, avaient essayé de garder pour eux le mono-

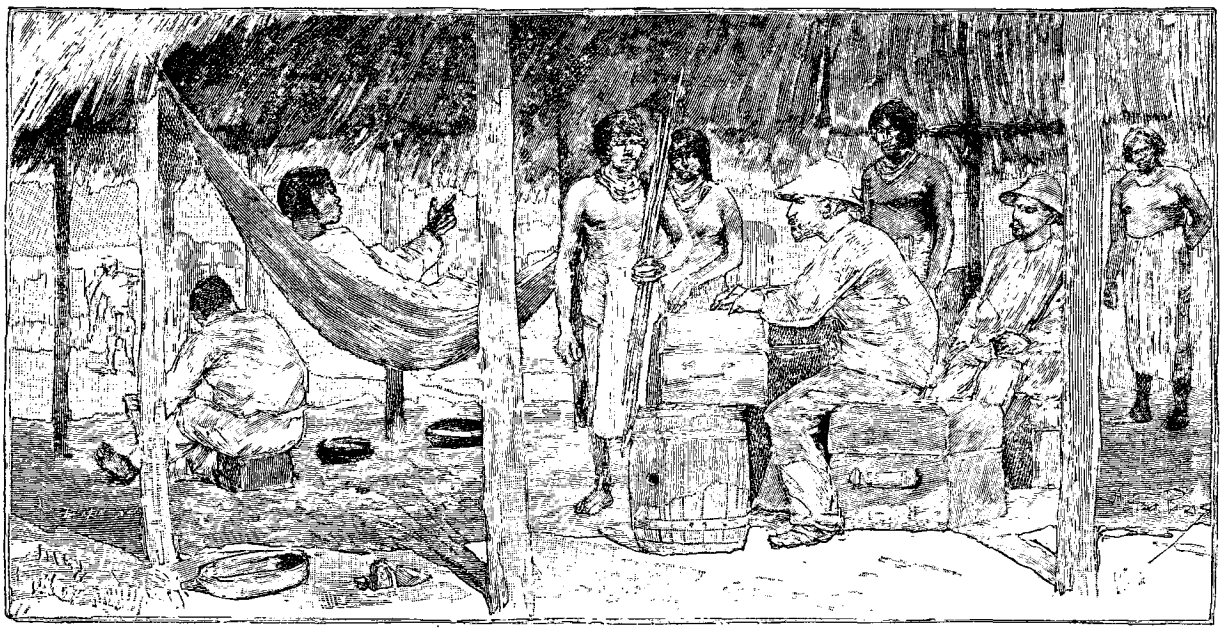
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pole de l'exploitation de ces merveilleux champs d'or, mais ils ne purent opposer une digue au torrent : tout le monde accourut.

Dès lors, chacun s'ingénia à tirer son épingle du jeu. Les Bonis élevèrent le taux de leurs frets jusqu'au chiffre énorme de 90 francs par baril, de Saint-Laurent au dégrad des placers. Toute caisse est un baril, un homme est un baril, une dame-jeanne est un baril, un sac de voyage est un baril : cela donne à peu près 1 000 francs la tonne pour un parcours d'environ 300 kilomètres. Les Bonis devinrent rapidement riches. Les placériens n'évaluent pas à moins de 300 000 francs la valeur totale des pièces de cinq francs et de l'or natif actuellement entre les mains des Bonis.

Les deux dégrads des placers présentent une physionomie originale. Ce sont de grands bazars de 20 à 30 cases chacun, où, sous des espèces de paillotes annamites, des mercantis avisés viennent vendre des vivres aux travailleurs de cette petite Californie. Le métier sera lucratif jusqu'à ce que la concurrence ait fait baisser les prix. Qu'on juge des facilités de la vie aux placers de l'Aoua par cet aperçu du prix du mois de mai 1888. L'unité monétaire est le gramme d'or brut, lequel est payé 2 fr. 85 à la Banque de la Guyane, à Cayenne Un litre de vin : 15 grammes ; un litre de tafia : 8 grammes ; 1 kilogramme de morue : 8 grammes ; 1 kilo de riz : 4 grammes ; le kilo de farine de manioc : 5 grammes ; le kilo de sucre : 10 grammes ; une boîte de lait condensé valant 0 fr. 80 à Cayenne : 15 grammes ; une petite tortue : 15 grammes ; un agouti (un lapin) : 20 grammes ; un hocco (une dinde) : 40 grammes.

On comptait, en 1887-88, 3 000 personnes environ travaillant en permanence dans les placers de l'Aoua.



Campement à Pililipou. — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de l'auteur.

C'est une population des plus mêlées : créoles de Cayenne et de Surinam, Français, Hollandais, transportés libérés, Arabes, coulis, Antillais, Anglais, Espagnols, Chinois.

On évalue à environ 5 000 kilogrammes la production totale depuis l'origine jusqu'à novembre 1888, époque à laquelle les gouvernements français et hollandais ont fait évacuer les placers et ont installé trois postes militaires mixtes avec un commissaire de chaque nation, à Hermina, à Poligoudoux et aux dégrads des placers, pour empêcher les placériens de se rendre aux champs d'or. En raison des facilités plus grandes que les placériens ont trouvées pour vendre leur or à Surinam, plus de 4 000 kilogrammes ont pris le chemin de cette ville, et 1 000 seulement celui de Cayenne. Toutefois, dans les derniers temps, le gouvernement de Cayenne, mieux avisé, et au plus grand profit de la douane coloniale, admettait sur simple déclaration de provenance, et sans chicane ni tracasserie, l'or venant des placers de l'Aoua.

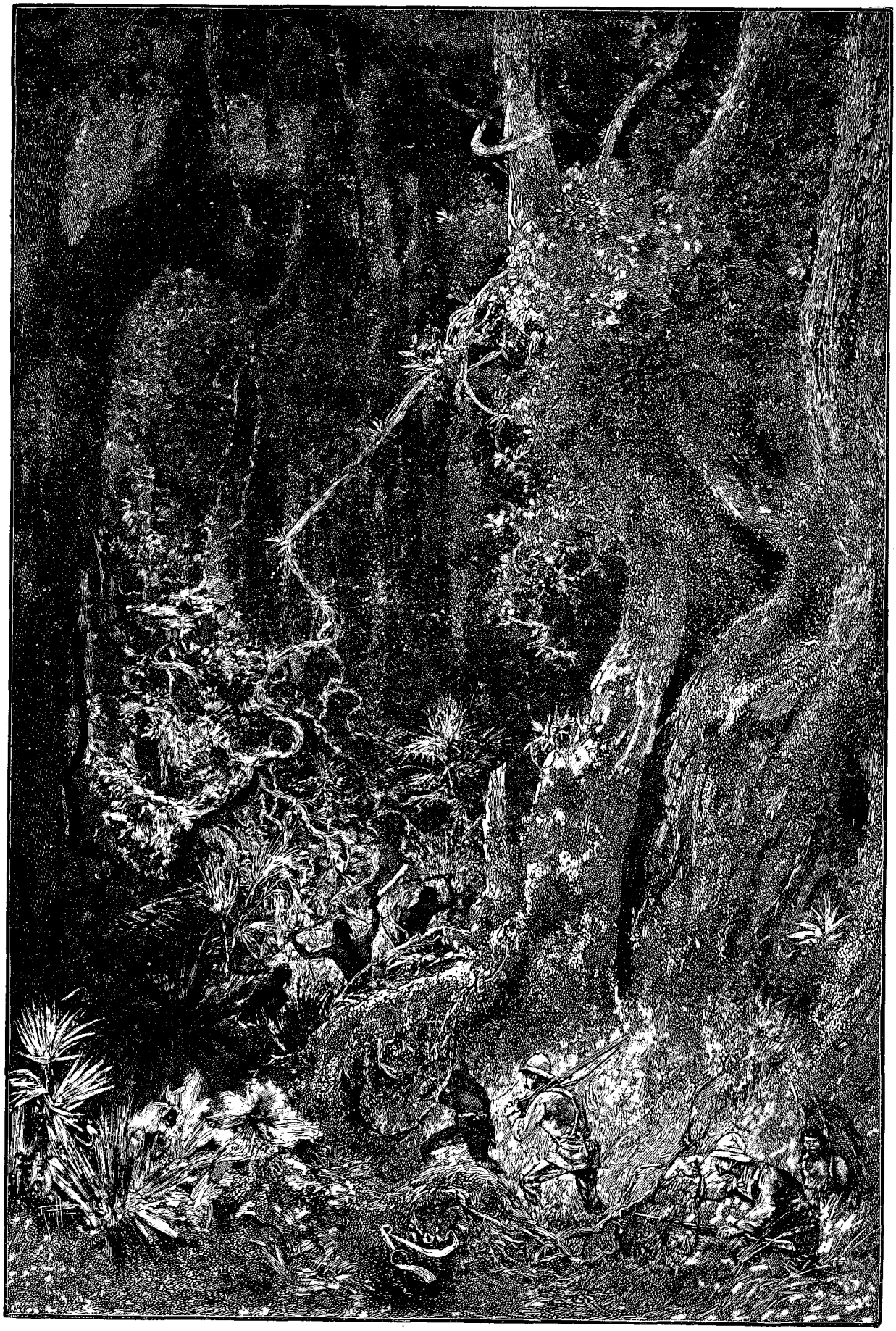
Je ne connais personne qui ait fait de grande fortune aux champs d'or du Contesté Franco-Hollandais, mais beaucoup sont revenus, au bout de quelques mois, avec 20, 30 et même 40 kilogrammes.

Il s'en faut que les gisements soient épuisés. On pourrait repasser toutes les criques, car l'exploitation, hâtive, a été faite avec des instruments des plus primitifs et des plus défectueux. De plus, toutes les criques n'ont pas été exploitées. Enfin on affirme que la *poche* se prolonge de l'autre côté de l'Aoua, en territoire français.

Après deux jours d'une charmante hospitalité, offerte par quelques placériens de mes amis, je poursuis ma route vers les Tumuc-Humac.

Nous dépassons le confluent de l'Inini, où commence le territoire Indien et où finit la Guyane coloniale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche en forêt (voy. p. 15). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus haut se trouve le confluent de l'Araoua. Quand nous y arrivons, tout le monde est malade. Laveau voit s'aggraver tous les jours la fièvre bilieuse qui le tient depuis notre naufrage à Grand Crique, Gouacou a le typhus ou quelque chose d'approchant. Yélou souffre de coliques; ce pauvre vieux squelette est arrivé à la transparence; Couacou et Adam ont la fièvre. Apatou a des vomissements. Je suis seul à me porter bien.

Apatou me prévient que si nous rencontrons les Oyaricoulets, ils nous salueront à coups de flèches et que nous leur rendrons leur salut à coups de fusil; c'est la politesse du pays. Mais nous ne nous battrons pas. Les Oyaricoulets ne descendent plus, comme jadis, à cette époque de l'année. Cette peuplade, qui figure sur les cartes sous le nom d'Oyacoulets, est désignée par les créoles sous la périphrase peu rassurante de « *Indiens grand zoreis qui mangé moun* ».

Nous voici aux Thermopyles des Roucouyennes, aux grands sauts de la haute Aoua. Cinquante hommes pouvaient les défendre contre une armée. Sur quinze kilomètres, dont dix dans l'Aoua en aval du confluent du Marouini et cinq dans l'Itany en amont de ce confluent, une douzaine de grands sauts, les plus périlleux du Maroni-Aoua-Itany, barrent complètement le chemin.

Quatre grands sauts et de nombreux rapides, dans une rivière élargie par endroits jusqu'à deux kilomètres et encombrée d'îlets, donnent passage de l'Aoua à l'Itany. La moyenne Itany est presque libre de sauts; la haute Itany le sera complètement.

Là les rives, toujours basses, serpentent entre de fréquents marais de *moucoumoucous*, laissant voir de petits mornes assez proches. C'est la même végétation que sur la côte, pinots, *ouapas*, moucoumoucous, avec des marais au pied des monticules. Le lit de la rivière, d'abord granitique, devient bientôt vaseux, sablonneux, et demeure ainsi jusque chez Apoïké. La rivière conserve toujours 1 mètre d'eau.

Mes deux canots bonis me déchargent tous mes bagages au dégrad de l'Alama. Ils ne vont pas plus loin. Maintenant me voici seul avec les Indiens Roucouyennes de Piquiolo et ceux d'Apoïké. Apoïké est un petit Indien de quarante ans, maigre, sérieux, froid, parlant peu et à voix basse, riant d'un petit rire sournois. Crevaux en dit du bien. De plus il est l'ami d'Apatou.

J'arrive au nouveau village d'Apoïké. Je suis le premier blanc qui le visite. Il se trouve rive droite, en terre française, au confluent de l'Itany et d'une assez forte crique qui vient d'un lac voisin. Le village se compose de quatre grands *pacolos* où vivent plusieurs familles. Ces pacolos sont fort espacés et ménagent entre eux une grande place publique avec l'*otomane*, la maison des hôtes, au milieu. Le village, auquel conduit une large allée partant de la crique du lac, est entouré d'un des plus vastes abatis que j'aie jamais vus en pays indien. L'altitude est de 225 mètres, le climat est agréable.

Ce village spacieux, bien aéré, bien découvert, propre, confortable, où l'on vit fort bien et où l'on nous reçoit avec de nombreuses jarres de *cachiri*, est tout à fait du goût d'Apatou :

« C'est comme à Paris », dit-il.

A une demi-journée de canotage au-dessus d'Apoïké les montagnes commencent de chaque côté de l'Itany, derrière les marécages de la vallée. Ce sont de hautes montagnes rocheuses, entremêlées de savanes, qui sont le commencement de celles du pays des Trios. Ces montagnes constituent un des chaînons des Tumuc-Humac.

Octobre. — Les eaux sont maintenant trop basses pour que je puisse continuer dans la direction des sources de l'Itany. Je voudrais me diriger vers l'est, mais je ne sais trop comment m'y prendre. Je suis à la porte de l'inexploré.

En effet, Crevaux a bien traversé cette chaîne des Tumuc-Humac aux sources du Maroni, puis à celles de l'Oyapock, mais la première fois il s'est contenté de citer quatre noms de sommets sans laisser de levé, et la seconde fois il a passé par des cols et n'a pas vu de montagnes. Parlant à peine le roucouyenne et ne parlant pas du tout l'oyampi, il n'a pu prendre d'informations. D'ailleurs aux deux fois il était malade, et il a passé en hâte.

Comme personne ne veut me suivre, il me faut passer chez Apoïké tout un mois, jusqu'à la fin d'octobre, cherchant à déterminer les Indiens à me conduire vers l'est, et utilisant ce temps d'attente et de préparation en faisant la topographie du district d'Apoïké, que je parcours et que j'étudie de mon mieux jusqu'au haut Apaouini, sur une étendue de dix lieues de montagnes.

J'y serais peut-être encore si je n'avais eu un jour une inspiration. Je demandai un grand cachiri. Toutes les boissons roucouyennes, *cachiri*, *omani*, *chacola*, *meli*, *coutouliécoure*, coulèrent à flots. Et de danser, mes Roucouyennes, et de boire, et d'être loquaces! Vers le milieu de la nuit ils étaient tous complètement ivres. Je les fis jaser. *In cachiri veritas*. J'appris qu'il existait deux villages roucouyennes aux sources du Marouini, en pleines Tumuc-Humac.

Au petit jour je sers moi-même d'énormes rasades et j'arrive sans trop de peine à déterminer mes Indiens, qui regrettaient, mais un peu tard, leur bavardage intempestif, à me conduire chez les Roucouyennes du Marouini.

J'envoie le jour même deux hommes d'Apoïké informer ceux du Marouini qu'ils aient à venir chercher mes malles au dégrad de l'Alama, au bout d'un nombre de jours que je leur indique en faisant des entailles sur un petit morceau de bois.

Le délai expiré, sachant que les Indiens du Marouini doivent maintenant être en route pour le dégrad de l'Alama, je pars avec Apoïké, une de ses trois femmes et quatre de ses hommes.

Nous sommes en chemin depuis vingt-quatre heures quand nous entendons des flûtes dans la forêt. Peu après nous voyons déboucher en file indienne une quinzaine d'hommes superbes : ce sont nos Roucouyennes du Marouini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain matin on va chercher mes malles au dégrad voisin. Puis nous nous mettons en marche.

De l'Itany au village de Pililipou où nous conduisent les Roucouyennes du Marouini, c'est une marche de trois jours en forêt.

Le sentier de Pililipou suit les bords de l'Alama. Il est à remarquer que les sentiers indiens longent presque toujours les criques et ne leur sont presque jamais perpendiculaires.

De pittoresque, aucun. On ne trouve de pittoresque qu'en savane ou encore au sommet des hautes montagnes dénudées. Le récit d'une marche en forêt est nécessairement d'intérêt médiocre : pas de paysages, pas d'incidents, il n'y a qu'à donner le nom des criques que l'on traverse, la liste des *ajoupas* que les voyageurs construisent pour se reposer au bout de leur étape, les anciens villages, les abatis actuels ou abandonnés.

Types du village de Pililipou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

On est véritablement fort heureux d'arriver à un village quand on a fait seulement trois jours de marche en forêt. Car c'est une chose bien ennuyeuse que la marche dans le grand bois, même quand on en a l'habitude.

C'est une prison que ces étendues couvertes d'une épaisse forêt vierge, ce sentier obscur et indécis dont l'œil se fatigue à suivre la trace. Les jours se passent sans soleil et les nuits sans étoiles. Ces longues marches se poursuivent au milieu d'un pesant clair obscur, dans les feuilles mortes, les racines traçantes, les arbustes épineux, les lianes entortillées, les marais où l'on enfonce jusqu'à la ceinture. La prison se referme à chaque pas que l'on fait, sans une seule échappée vers le ciel, pendant de longs jours de marche, de grande rivière à grande rivière.

Impossible d'aller au plus court : la forêt est sans fin, et seul vous n'y trouveriez pas plus votre route qu'au sein des Catacombes sans torche et sans fil. Suivez avec docilité le guide qui vous précède et prenez bien garde à ne pas le perdre de vue, car vous pouvez être certain qu'il ne s'occupe pas de vous. Seul, avec la faim et l'épouvante pour compagnes, vous tourneriez par les bois dans un cercle d'angoisse, et, comme cela est arrivé à d'autres, vous deviendriez fou de rage et de peur et seriez bientôt impuissant à disputer aux vautours et aux fourmis votre cadavre encore vivant.

Les longues marches dans la forêt vierge! mes ennemis en soient préservés. De l'air, de la lumière, une issue : ce sera le village du désert. Il me faudra m'y cantonner pendant plusieurs mois.

Oh! que les longs cantonnements sont plus tristes que le canotage!

Plus tristes même que la marche en forêt! Car il y a pourtant, dans la marche en forêt, je ne sais quelle horreur sacrée, quel douloureux enivrement, quelle sombre et morne quiétude qui épouvantent d'abord, mais que l'on chérit bientôt. C'est comme la paix profonde du philosophe prisonnier à qui quelque vieux livre bien triste, mais sublime, ferait oublier son cachot. Cela allège une partie du fardeau du *moi*.

Après trois jours de marche nous sommes à Pililipou : entre deux ruisseaux presque à sec, dans un cercle de montagnes, quatre maisons indiennes autour d'une petite place poudreuse, des champs de culture étreints par la forêt, un beau sentier, large comme une route, allant à chaque ruisseau.

Ce village va devenir notre résidence. Nous ferons les itinéraires que nous pourrons, l'été passera, nous nous construirons des canots, et quand l'hiver aura mis de l'eau dans nos rivières, nous descendrons à Cayenne renouveler nos provisions épuisées.

En attendant, travaillons, une noble besogne nous convie. Quand on travaille, on n'a de temps ni pour le dédain ni pour l'ennui.

Le transport sur toile, avec toutes les vérifications de rigueur, des itinéraires relevés sur le cahier de notes, tant en rivière qu'en forêt; les observations d'altitude, de longitude et de latitude; les observations météorologiques, le recueil de vocabulaires et de formes grammaticales des idiomes indigènes; les mensurations anthropométriques; la confection de mémoires purement scientifiques de géographie, d'ethnographie, de linguistique, de climatologie; l'élaboration enfin, selon l'usage, d'une relation de voyage que l'on s'efforce de rendre lisible : tous ces travaux suffisent à remplir les courtes heures de la journée.

Le village de Pililipou est placé dans un site magnifique, au pied du mont Pililipou. Il est dominé par la chaîne des montagnes voisines, Maracana, Ariquinamaye et Yomhetpeu. Le plateau sur lequel a été bâti le village est à 250 mètres d'altitude; les montagnes de la chaîne voisine le dominent de 100 à 200 mètres. Le

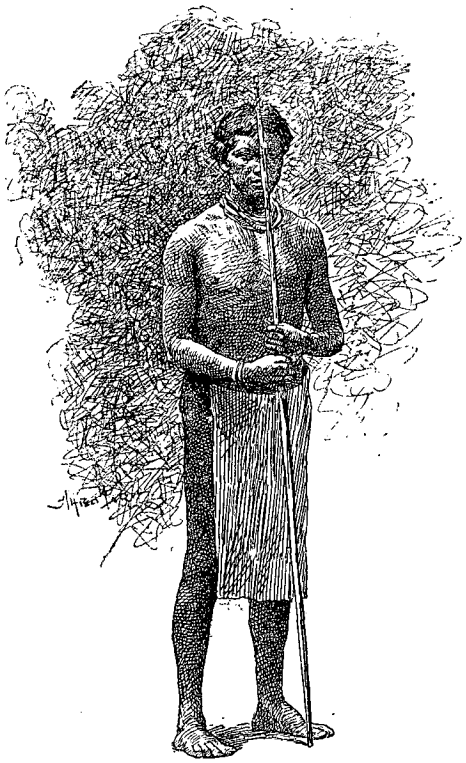
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mont Pililipou a 450 mètres d'altitude, Ariquinamaye en a 350, Maracana 320 et Yomhetpeu 300. Le plateau est étroit, il n'a guère que 3 kilomètres entre Pililipou et Yomhet; au sud du Chinalé il en mesure le double. Il a environ 5 kilomètres de longueur. Il est fermé de tous les côtés, excepté du côté du Chinalé, sur la rive sud de laquelle il vient mourir en pente douce.

En arrivant, on voit d'abord, au bout de l'allée traversant l'abatis qu'entoure le village, la maison des étrangers, l'*otomane*, demeure hospitalière que l'on trouve dans chaque village roucouyenne. C'est ici un vaste hangar ouvert à tous les vents, dont le toit, en feuilles de palmier pinot bien tressées, descend jusqu'à 1 mètre du sol. Ce pacolo, fort vaste, est de forme ovale. Son grand axe mesure 15 mètres.

Nous nous installons sous l'otomane. Mes malles sont rangées d'un côté, nos quatre hamacs de l'autre. De loin nos moustiquaires ont un faux air de draperie qui prête à l'idée d'ameublement. Ce sont, bien entendu, les seules du village. Une large malle plate me sert de table, en face une malle plus petite me sert de siège : c'est là mon bureau. Des sacs de voyage, des fusils, des instruments de précision suspendus aux perches qui soutiennent l'édifice, donnent au pacolo je ne sais quel air de confortable. Nous finissons par appeler cela notre maison.

Autour de l'otomane momentanément habitée, et voisines jusqu'à la toucher, se trouvent quatre autres cases.



Types du village de Pililipou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous commencerons nos visites par la maison du seigneur du lieu, le tamouchi Touanké, fils de Ouané, et frère de Tatayel, le tamouchi de Piquiolo.

Le tamouchi Touanké est un petit vieux à l'air jeune, toujours souriant et ricanant d'un petit air fin ; il est fort tranquille, fort paisible, et semble avoir toujours peur de tenir trop de place. Avec cela il est rusé, pas mal filou, de peu de parole et fort débauché. Madame la tamouchi — le vieux chef n'a qu'une femme, — madame la tamouchi est une petite vieille au visage heureux, comme son mari, comme lui souriant toujours, goûtant dans toute sa plénitude la joie ineffable de vivre. Mais son pauvre corps tout ridé, aux chairs flasques et pendantes, est bien laid.

Leur fils Païké, qui n'est pas héritier présomptif — c'est le gendre Acouli qui est désigné — Païké est un hercule indien découplé dans la perfection et qui parle avec une petite voix flûtée. C'est un superbe garçon d'une vingtaine d'années, doux comme son père, aux yeux doux, au timbre doux, à l'air timide, mais rusé, élégant, admirablement costumé à son ordinaire, le plus intrépide danseur du pays roucouyenne, redoutable aux femmes, quelque chose comme le Chérubin de Beaumarchais ou le don Juan de Byron. Il a ici sa petite femme Améta, enfant de quinze ans à la mine éveillée, au regard droit et intelligent, une fort jolie fille admirablement faite. C'est un des plus heureux couples que l'on puisse rencontrer au pays rouge.

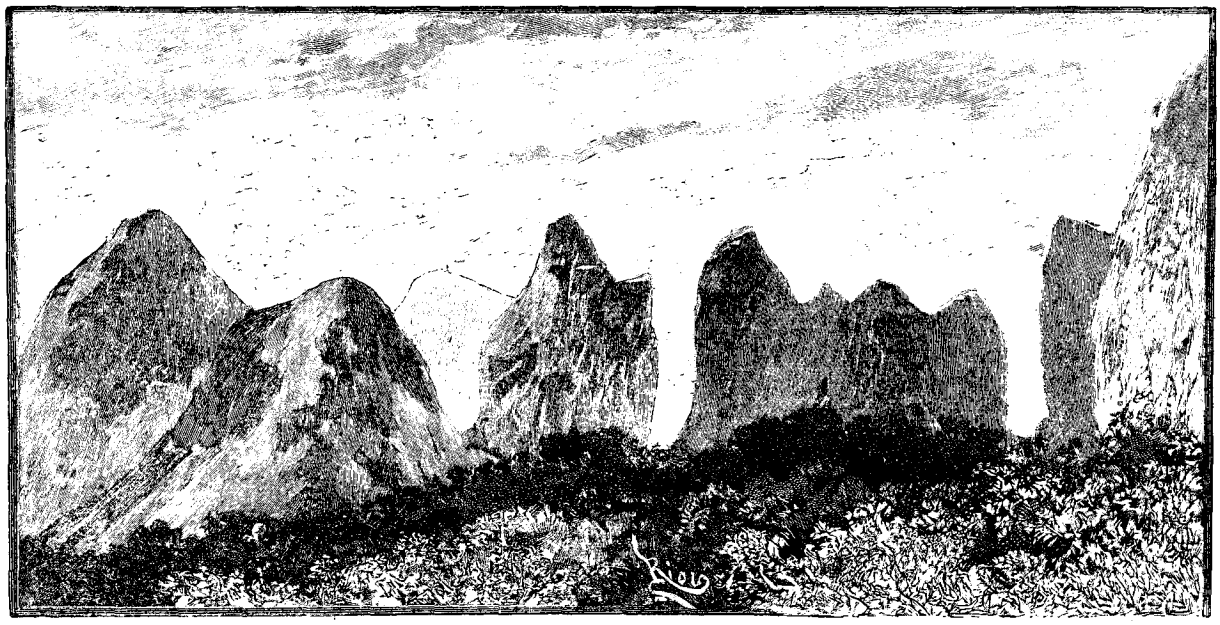
Quant à Acouli, avec sa jambe torse et son sourire parfois étrange, il a quelque chose d'un Méphisto indien. Il est triplement tamouchi, d'abord parce qu'il a une cinquantaine d'années, ensuite parce que Touanké l'a désigné, Païké étant trop jeune, enfin parce que c'est lui qui fonde le village de Chinalé, où tous les Roucouyennes de la région du Marouini iront se réunir quand les abatis seront terminés. Acouli est d'ailleurs le plus actif, le plus intelligent, le plus sûr de tous ces Indiens; il est donc, en réalité, le chef le plus influent du pays. Quand je l'ai amené à Cayenne, je l'ai fait consacrer par le gouverneur Gerville Réache comme capitaine en chef des Roucouyennes français, c'est-à-dire des Roucouyennes du Marouini et de l'Itany. Le gouverneur lui a remis lui-même une canne et un diplôme, comme insignes officiels de son grade.

Je passe sur le reste de la société de Pililipou, qui forme au total, enfants compris, une cinquantaine de personnes.

H. Coudreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Tumuc-Humac à l'est du mont Mitaraca (voy. p. 20). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE),

PAR M. HENRI COUDREAU [1].

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Le village indien. — Poésie du désert. — Voyage à Mitaraca.

L'architecture de Pililipou ne saurait nous entraîner à une longue description. Notre maison est un hangar ovale. Les autres pacolos sont des hangars plus ou moins circulaires surmontés d'un toit à peu près conique descendant jusqu'à 2 mètres du sol. Les poteaux qui supportent le toit supportent aussi un plancher fait en lattes attachées entre elles. Dans cette sorte de plancher, assez bien joint et élevé d'environ 3 mètres au-dessus du sol, est ménagé un trou où accède une échelle faite d'un petit tronc d'arbre entaillé, ou une échelle de meunier à l'européenne dont les échelons sont fixés aux montants par des lianes.

Seule l'otomane n'a pas de plancher. Toutes les autres maisons roucouyennes ont un étage.

La nuit on dort là-haut, au premier, autour d'un feu qui brûle dans un foyer fait d'argile réfractaire. Ce foyer, de forme circulaire et mesurant environ 1 m. 50 de diamètre, se compose d'une plaque d'argile avec des rebords verticaux de 25 centimètres de hauteur. En bas, c'est l'appartement diurne avec le mobilier indien; en haut, c'est l'appartement nocturne, à l'abri des insectes, ou à peu près. Cependant il est des saisons où les insectes sont tellement envahissants qu'on doit se réfugier dans l'*itouta-pacolo*, la maison de la forêt, au toit descendant jusqu'à terre, maison hermétiquement close, où les insectes ne pénètrent presque pas.

Il faut balayer fréquemment en bas et en haut, sans quoi la vermine ne tarde pas à vous envahir, et encore malgré ces précautions il est bien rare que le foyer du premier étage n'attire pas des scorpions entre les lattes du plancher et des serpents dans les feuilles de la toiture.

Dans de petits ajoupas, à côté des cases, gîtent quelques chiens, de vilains chiens sans race, petits, maigres, ne sachant pas chasser, abominables roquets toujours jappant. Quelques perroquets, aras, hoccos, agamis, deux douzaines de coqs et de poules élevés pour leurs plumes: voilà tous les animaux domestiques de Pililipou.

Tous ces coqs et toutes ces poules, comme dans tout

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pays roucouyenne, sont de la plus parfaite blancheur. Pas un de gris, de jaune ou de brun : pourquoi? Les Roucouyennes les ont sans doute obtenus ainsi par sélection. Ne voulant que de la volaille blanche, la seule dont ils prisent les plumes, seule chose qu'ils prisent dans une volaille, ils ont dû tuer et manger au fur et à mesure tout ce qui leur venait de coqs et de poules qui n'étaient pas rigoureusement blancs. Mais il y a sans doute longtemps de cela, car la tradition est muette à cet endroit.

Les abatis sont nombreux et vastes. Mais le village commence à être vieux. Le gibier et le poisson ne se trouvent plus qu'à d'assez grandes distances. La plupart des petites rivières voisines, Alama, Carapa, les affluents supérieurs du Marouini au midi de Pililipou, ont été à peu près dépeuplés. C'est pour cela qu'ils vont se porter au nord, sur les bords du Chinalé, grande crique à peu près navigable et dont le district est riche en gibier.

Le site de Pililipou est agréable et il n'a pas fallu moins que la monotonie d'un long séjour pour nous en fatiguer.

La température à l'ombre, qui varie de 16 à 18 degrés à six heures du matin, à 28 ou 30 à deux heures de l'après-midi, est très supportable pour l'Européen. Cette moyenne de 22 degrés n'a rien d'excessif.

Les soirs sont superbes. Le déclin du jour, de cinq à six heures, est délicieux. Il est suivi d'un doux crépuscule, jaune laiteux à l'horizon, s'élevant, par teintes dégradées, jusqu'au zénith d'un bleu sombre.

Les nuits, d'un bleu très foncé, sont magnifiques. Les étoiles sont comme des points d'or très brillants sur du velours noir. La nuit est la poésie des régions équatoriales.

Cette poésie a ses côtés réalistes : tels les bruits de la nuit. C'est ce crapaud dont le cri monotone imite le bruit des rames frappant le canot en cadence, ou cet autre qui donne l'illusion d'un forgeron battant le fer. C'est cet oiseau qui soudain imite, quand règne le plus profond silence, le cri d'une personne jetant dans la nuit un appel désespéré. C'est le *ouétou*, qui frappe de son bec un arcaba sonore, assez fortement pour faire croire à des coups de hache entendus à une portée de fusil, ou l'*onoré*, ce grand efflanqué d'échassier, au cri lugubre et bête. C'est le *couata*, dont la voix hideuse fait croire aux plaintes rauques de quelqu'un qu'on étrangle; les singes rouges, dont le concert étrange et formidable finit par faire rire quand on connaît le grotesque artisan de cet effroyable vacarme; un coup de fusil dans la nuit; quelque roche calcaire échauffée par le soleil, et qui, à la fraîcheur, se contracte et se fend. C'est le lézard *angamal*, qui, par son cri de locomotive sous le vent, nous apprend que l'été durera longtemps encore. Quand les pluies sont proches, le cri de ce lézard ressemble au tic-tac d'un moulin. Et par moments, éteignant tous ces bruits, c'est le vent qui ondule les cimes de la forêt avec un bruit d'orage lointain ou d'averse qui accourt.

Par les nuits argentées, quand la lune verse sa douceur sur la terre endormie, le tigre (jaguar) qui appelle sa compagne promène autour du village ses rauques soupirs. Il y a quelques jours, sous cette même otomane, un de ces fauves déchiqueta une pauvre Indienne qui passait la nuit dans la maison des voyageurs. Quand on accourut pour porter secours à la malheureuse, elle râlait déjà, et, à quelques pas d'elle, le redoutable rôdeur commençait à opérer une retraite menaçante. Un bébé que la pauvre Indienne allaitait fut trouvé enroulé dans le hamac, sain et sauf, mais couvert de sang. Ces visites ne sont pas très rares; une nuit de novembre, à deux heures du matin, Gouacou abattit, à dix pas de notre pacolo, un tigre rouge d'assez belles dimensions.

Le matin, un léger brouillard, un peu de rosée, puis c'est le soleil qui perce les vapeurs de la nuit. Jusqu'à neuf heures règne un doux printemps.

Si nous allons nous promener en montagne, quelque beau paysage nous dédommagera peut-être de nos peines. Abattons ce gros arbre et, par la clairière, regardez sur ce versant : c'est la forêt fleurie, avec toute la gamme des couleurs.

Voyez! c'est le *tacouara*, dont le vert si tendre et si doux guérit les yeux malades; le *simarouba* aux fleurs bleu de ciel; l'*ébénier noir*, qui donne le jaune d'or; le *maonticouali*, couvert d'épaisses touffes lie de vin; le *moutienguétiengué*, revêtu d'un rouge écarlate; le *mouchinga*, noir de jais, dont la coupe des branches est tellement régulière, par couches parallèlement superposées, qu'on dirait que le ciseau du jardinier vient de passer par là; le *génipa*, aux fleurs blanches semblables au muguet; le *guinguiandou*, couvert de petites fleurs veloutées couleur fauve. Et presque tous ces bouquets sont portés par des arbres de cinquante mètres de hauteur.

Si nous avons soif sur la montagne, nous ne serons pas obligés de descendre à une crique. La liane à eau est très commune dans la région des Tumuc-Humac. C'est une liane haute de vingt à trente mètres, ordinairement grosse comme le bras, et qui tombe, d'une façon presque rectiligne, du sommet touffu des grands arbres, où se cachent ses feuilles, pour venir prendre racine au pied de son tuteur. On coupe la liane au ras de terre, puis à deux mètres d'appui, jusqu'où le bras peut atteindre. On obtient l'eau, la sève ascendante, en ramenant dans la bouche le bout supérieur, taillé en biseau pour plus de commodité. La section faite à la liane montre une surface pleine, compacte, herbacée, mais fort dure, et percée de petits trous presque imperceptibles par lesquels l'eau s'écoule. Deux mètres de liane donnent environ un demi-litre d'une eau très fraîche et un peu douce.

Mais si nous nous sentons pris par le sommeil, prenons garde au mancenillier de Guyane, assez commun aux Tumuc-Humac. Malheur à qui tombe dans son ombre, comme dans des rets. Il s'y endort, parfois toute une journée, et en demeure malade pour plusieurs jours. Bienheureux si le tigre ne l'a pas réveillé.

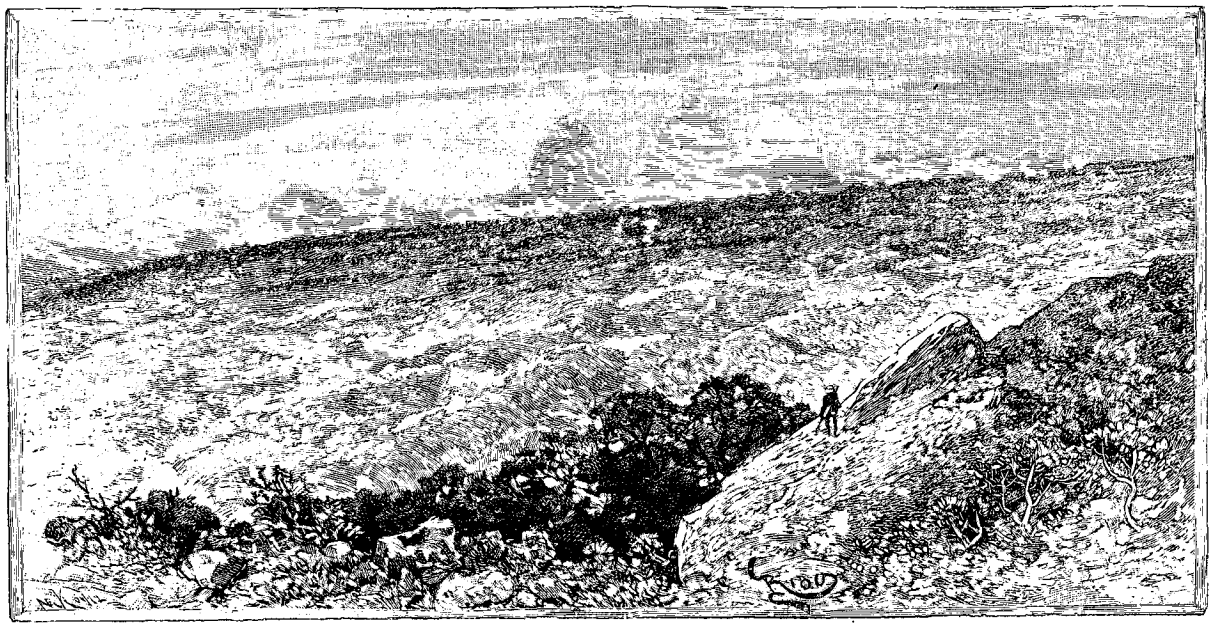
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il ne nous faut point chercher de ruines dans la campagne de Pililipou. Ces sites ont pourtant vu se succéder, depuis un siècle et demi, bien des villages et bien des tamouchis. Mais ici les hommes passent sans même laisser un griffonnage sur le registre des visiteurs, et tels que des ombres sur un mur. Il ne reste rien de leurs maisons de paille, de leurs sentiers à peine tracés, de leurs plantations éphémères. Ils ne nous ont pas laissé un signe sur un rocher, pas un tertre, rien qui dénote l'œuvre de leurs mains. Leurs os même, on les a brûlés et le vent en a dispersé la poussière.

Des hangars croulants, qui durent à peine cinq ans avant de s'effondrer sur le sol déjà recouvert d'arbustes, des vestiges d'abatis abandonnés, reconnaissables encore pendant cinquante années, des sentiers repris par la végétation du sous-bois au bout de deux hivers : telles sont, en effet, les seules traces matérielles de l'histoire des Indiens. En dehors de cela il faut consulter nos annales coloniales, qui, de temps à autre, projettent une vague petite lueur sur ces épaisses ténèbres, et surtout il faut interroger la tradition. Quelques polissoirs, quelques haches de pierre, quelques rares dessins sur les roches des cours d'eau, vestiges que l'on ne trouve pas toujours et que je n'ai point rencontrés aux environs de Pililipou, n'apprennent rien autre chose quand on les voit, sinon que jadis des Indiens existaient là.

Novembre. — Après une excursion chez nos voisins du village de Peïo et au futur « grand village » du Chinalé, nous faisons nos préparatifs pour entrer dans les Tumuc-Humac.

Il n'est pas commode de mettre les Indiens en branle; ils se trouvent bien au pacolo, et lorsque la route qu'on veut leur faire faire est à peine tracée, ce qui est le cas,



Les Tumuc-Humac au sud du mont Mitaraca (voy. p. 20). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

on ne les décide à se mouvoir qu'en leur promettant de fortes récompenses.

Depuis cinquante ans que les Bonis font un commerce d'échanges assez régulier avec les Roucouyennes, ceux-ci ont appris à se montrer exigeants. Depuis ces dernières années, les Bonis, devenus riches par suite de leurs canotages pour les placers, se sont montrés vis-à-vis de leurs amis les Roucouyennes d'une générosité que je vais être obligé d'imiter en partie et qui me doublera les dépenses du voyage.

Ces Indiens sont gâtés. Le mercanti boni, très jaloux de ses compères, est arrivé, pour s'assurer, quand il y a compétition, la préférence des Indiens, à payer, surtout depuis la découverte des placers de l'Aoua, les marchandises et les services des Roucouyennes à des prix extravagants. Aujourd'hui tout est hors de prix. Sous ce rapport le pays a complètement changé depuis Crevaux.

On ne peut avancer que pas à pas dans cette région, à cause des grandes difficultés provenant, les unes de la configuration du sol, les autres des Indiens. On ne peut naviguer l'été dans le haut des rivières; il n'y a pas assez d'eau et l'on rencontre trop de bois tombés. Cette navigation n'avancerait d'ailleurs pas à grand'chose, un jour de marche dans le bois menant plus loin que deux jours passés à remonter les obstacles et les sinuosités d'une petite crique. Comme, d'autre part, dans le cours de l'hiver, il pleut trop pour qu'on fasse de grandes entreprises, il s'ensuit que dans la région des montagnes le seul mode possible d'exploration est le voyage pédestre pendant l'été.

Mais pour les marches en forêt il est extrêmement difficile de déterminer ces Roucouyennes de Pililipou, gent épicurienne et danseuse, à faire un voyage de plus de trois ou quatre jours au delà de leur village. Ils ne voudraient aller que de village en village. Or les vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lages sont rares. Au nord des Tumuc-Humac les Roucouyennes ne possèdent que les trois centres de Pililipou, d'Apoïké et de Piquiolo. Et ils n'ont de relations ni avec les Émerillons ni avec les Oyampis. Il n'existe ni sentiers ni cours d'eau qui les fassent communiquer avec ces tribus. Il faudrait, au préalable, faire faire des pistes dans la forêt.

Quand ces Indiens ont fait un petit voyage de six à huit jours, ils veulent se reposer quinze jours ou un mois. Or je suis à leur merci, car il me faut des guides et des porteurs. Ce n'est que bien lentement et bien difficilement qu'on pourra faire la conquête scientifique de ce pays.

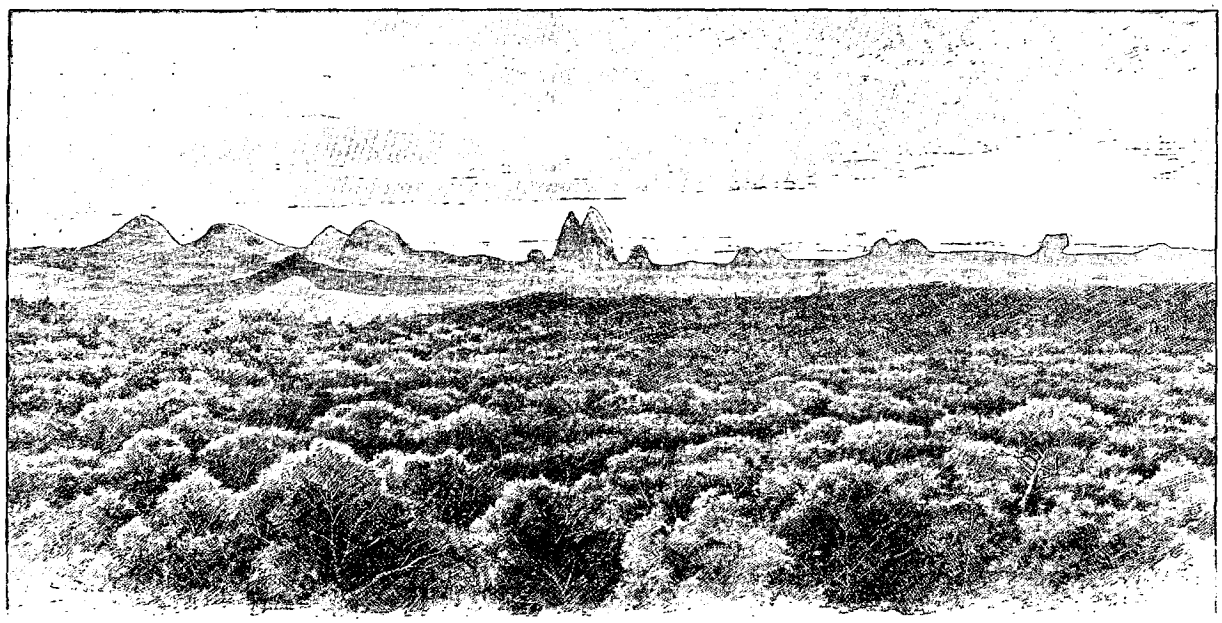
Enfin les voici en route.

Nous défilons dans le sentier. Femmes, chiens, arcs, flèches, sabres, haches, marmites, roucou : l'Indien, tel que Bias, porte tout avec lui. Je voudrais bien pouvoir en faire autant quand j'aurai quelque chose.

Ce n'est pas un long voyage que celui de Pililipou aux Tumuc-Humac. La montagne où nous nous rendons, le Mitaraca, n'est qu'à 30 kilomètres d'ici, mais, outre que le sentier est mal tracé ou même qu'il n'existe pas, les Indiens font le trajet avec une assez mauvaise volonté, dissimulée, comme toujours, sous des dehors d'une placidité parfaite.

Nous nous tenons sur un plateau d'une altitude minimum de 250 mètres. Cette altitude ne présente rien d'exceptionnel; c'est celle de tout le plateau de la Haute-Guyane, plateau dont l'altitude maximum paraît être de 400 mètres.

On passe d'abord, au pied de l'Ariquinamaye, bras de la crique Maracanaï, après quoi on commence l'ascension du mont Ariquinamaye, ascension assez rude,



Les Tumuc-Humac, vues du mont Ariquinamaye. — Dessin de Boudier, d'après un croquis de l'auteur.

la pente étant longue et rapide. De grosses roches couvrent les flancs de la montagne.

C'est au sommet du cap sud-ouest de l'Ariquinamaye, à 350 mètres d'altitude, que se trouvait, il y a environ cent cinquante ans, le « grand village » des Roucouyennes de Marouini, village de guerre d'où l'on dominait quinze lieues des Tumuc-Humac occidentales, d'Adidonbogogoni aux chaînes qui s'étendent vers l'Oyapock. D'après la tradition, le plateau de Pililipou était alors un lac qui s'est depuis écoulé par le Chinalé.

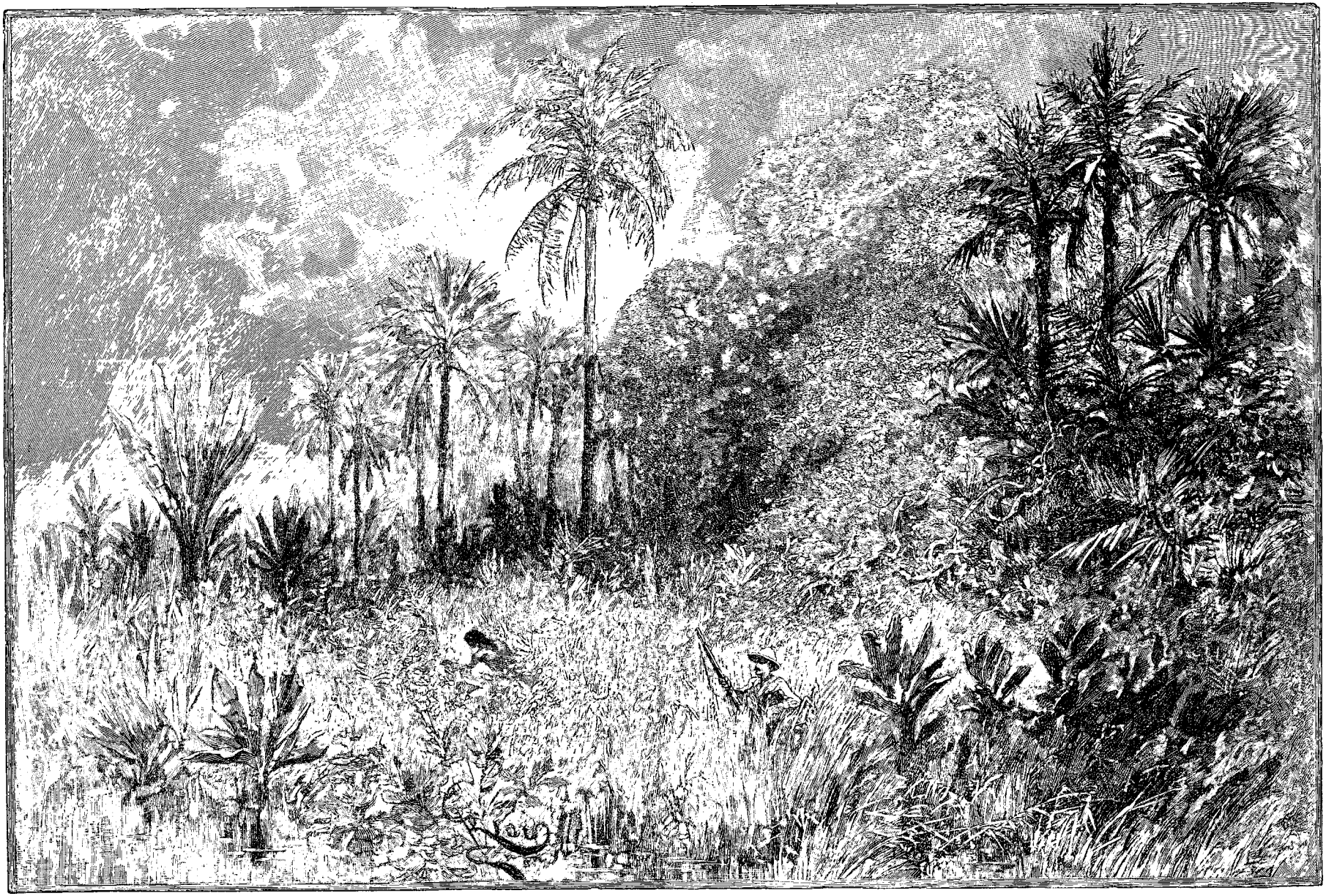
Arrivés sur une éminence abrupte, à l'extrémité des caps qui terminent Ariquinamaye et Maracana, nous découvrons au sud-ouest la montagne Mitaraca, grâce à une éclaircie que font, dans la forêt, deux arbres abattus. Cet endroit est appelé l'abatis de Tapi, en souvenir d'un vieil Indien Emerillon, qui, de passage à Pililipou, vint voir Mitaraca. On y jouit d'une assez belle vue des Tumuc-Humac.

Le belvédère de Tapi est à 295 mètres d'altitude. Le mont Mitaraca en ayant 580 et ne se trouvant qu'à 27 kilomètres à vol d'oiseau de notre poste d'observation, nous distinguons nettement les deux énormes tours qui le surmontent, émergeant au-dessus du profil peu découpé des Tumuc-Humac. Les Bonis parlent du Mitaraca comme d'une montagne dénudée, et la grande carte hollandaise a enregistré cette assertion : c'est inexact. La base de la montagne est parfaitement boisée; seuls les deux pics qui la surmontent d'environ 100 mètres sont aux trois quarts dépouillés de végétation, et ne présentent à l'ascensionniste que leurs flancs de roche nue, sans un arbuste.

Des derniers contreforts de Maracana et d'Ariquinamaye jusqu'à Caïmot Patare (la montagne des tiques[1]), le sentier traverse un plateau un peu plus élevé que celui

1. *Tique*, ou *carapate*, espèce de pou qui s'attache à la peau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un marais. — Dessin de Riou, d'apres un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Pililipou, de 270 mètres d'altitude environ et fort marécageux. Ce plateau, resserré entre Ariquinamaye, Caïmot, Tacapatare du sud et la petite chaîne d'Araïmoura, pourrait bien être aussi un ancien lac, encore plus récemment desséché que celui de Pililipou.

Cette région a été longtemps un centre important des Roucouyennes. De l'ancien village de Toropé à Carapahetpé, jusqu'à ceux d'Atouptoc au pied de Mitaraca, je compte une dizaine de villages disparus.

Un peu avant d'arriver à la crique Palilipan qui va directement au Marouini, on trouve une habitation évacuée il y a une dizaine d'années. La maison est encore debout. En bas, les herbes ont poussé. L'échelle paraissant encore bonne, je m'aventure au premier étage pour voir si j'y trouverai quelque chose. Le plancher de lattes, pourri, craque sourdement, je marche sur des scorpions, des chauves-souris s'envolent, une odeur âcre me prend à la gorge, il fait noir. Quand mes yeux se sont un peu habitués à l'obscurité, je distingue un hamac au fond de la pièce. Une bouffée de vent d'orage qui s'engouffre sous le pacolo fait osciller le hamac, d'où part une musique bizarre. Le coup de vent est passé, la musique cesse. Nouveau coup de vent, le hamac en loques oscille encore entre les deux traverses où il a été amarré, et c'est de nouveau comme un bruit harmonieux de castagnettes lointaines. J'approche, le sabre en main, croyant à des reptiles : c'est un squelette encore assez bien emboîté, qui grince au souffle de l'ouragan. Ce squelette fut jadis un tamouchi d'Atouptoc qui exigea ce genre de sépulture, fort à la mode chez les anciens Roucouyennes. Je voudrais envoyer hamac et squelette en France, mais comment faire? Les Indiens sont à se laver à la crique, ils ne se sont aperçus de rien, je ne parlerai à personne de ma trouvaille, et au retour j'emporterai le bagage en le dissimulant de mon mieux.

Mais j'entends des pas dans l'échelle. Les Indiens montent. Menaçants, ils entrent, l'arc en main. Il paraît que j'ai commis un affreux sacrilège. Ils roulent dans le hamac à moitié pourri la carcasse qui se désarticule. La tête, qui passe par un trou entre une main et un tibia, me regarde avec son rire sinistre. On va enterrer tout cela dans la forêt, dans quelque endroit secret.

Maintenant, il faut nous en retourner. Car il paraît que l'esprit du guerrier mort, pour punir les Indiens d'avoir laissé violer par un blanc le secret de sa tombe aérienne, ferait mourir tous les enfants roucouyennes avant la fin de la saison. Il n'y a qu'un moyen de conjurer sa fureur et sa vengeance. C'est de s'en aller enterrer tout de suite, loin de la vue du blanc, ce brave tamouchi, que j'ai dérangé sans le vouloir, et de se rendre ensuite au village faire un grand cachiri à sa santé.

Cela me causa un retard de quatre jours, mais de quatre jours seulement. Cinq jours après, à la même heure, nous étions encore sur les bords de la crique Palilipan.

Au delà de cette crique Palilipan on traverse de grands marais qui donnent naissance à l'Imooua, sous-affluent du Marouini par l'Araïmoura. Nous nous arrêtons à un ajoupa au pied de l'importante montagne de Tacapatare, grosse gibbosité élevée d'environ 500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain nous ne marchons qu'une heure; nous nous arrêtons, faute de sentier, et j'envoie des Indiens en avant, pour sabrer une trace. Le soir du troisième jour, à Atouptoc, un incident tragi-comique égaye la monotonie du bivouac. Mon inénarrable Gouacou, s'étant pris de querelle avec Apatou, entre dans un accès de fureur : il dépèce le boucan, jette les *aymaras* dans le bois, menace Apatou de son fusil, et vient me réclamer impérativement sa ration de *bacaliau*. Il n'est qu'un argument que cette brute abjecte comprenne avec quelque lucidité : c'est l'argument du revolver sous le nez. Le voici maintenant qui se roule à terre en pleurant. Apatou s'était contenté de dire au vieux drôle qu'il était un fainéant, un vantard et un imbécile. Mais la réconciliation se fait vite entre individus de cette espèce. Le lendemain, les deux moricauds étaient amis comme larrons en foire.

Les Indiens ne firent que rire de cette scène. Mais si Gouacou eût été seul avec eux ils l'eussent assommé à coups de bâton. Les Indiens ont cette vertu grande : ils ne se querellent guère et ils agissent sans parler.

Le cinquième jour, jour de l'ascension du Mitaraca, a été une rude journée. Au lieu de prendre par Pouipoui Patare, on suit un chemin plus facile par Atouptoc et le flanc nord du Mitaraca. Il faut trois heures de marche pour se rendre de notre campement à Atouptoc-sud, au sommet de la tour sud-ouest du Mitaraca, bien qu'il n'y ait que 7 kilomètres de distance.

Le sentier n'est pas autrement difficile que tout autre sentier de montagne, mais l'ascension de la « grosse roche » coûte beaucoup d'efforts et offre beaucoup de dangers. La tour, en forme de cône tronqué, présente une pente très rapide, et après 30 ou 40 mètres d'ascension la forêt cesse brusquement et l'on ne trouve plus ni arbres ni arbustes pour se retenir au moment de glisser ou bien pour s'aider à monter. Il faut grimper pieds nus, sur les genoux, en ayant bien soin de ne pas regarder en bas, si l'on est sujet au vertige. Une fois au sommet, nous sommes en butte à un violent vent du nord-est et il nous faut, positivement, nous cramponner des pieds et des mains pour ne pas être culbutés. Pendant ce temps on entend dans les anfractuosités broussailleuses de la roche des cochons marrons qui se sont fixés dans ce sauvage séjour. Le sommet de la tour n'est malheureusement pas bien plan; il présente plusieurs déclivités fort glissantes surplombant des crevasses qui descendent jusqu'au pied de la montagne. Si l'on ne veut pas s'exposer à faire quelque chute de deux ou trois cents mètres, il faut s'asseoir, se caler pour ainsi dire, et alors on peut contempler à l'aise le magnifique panorama qui se déroule sous les yeux.

De la tour sud-ouest du Mitaraca, on découvre tout le système des Tumuc-Humac occidentales. Elles se composent de deux chaînes sensiblement parallèles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distantes l'une de l'autre de 40 kilomètres environ, et ayant chacune plusieurs contreforts. Tous les sommets des environs du Mitaraca sont séparés les uns des autres par des gorges abruptes de plus de 100 mètres de profondeur. La gorge qui sépare le mont Mitaraca du système du Conomi à l'est est une des plus profondes de la région ; le Marouini paraît y couler à plus de 200 mètres au fond.

Nous ne pousserons pas plus loin. Nous ne ferons pas, comme je me l'étais proposé, le tour du Mitaraca.

La petite stratégie de mes Indiens a réussi : depuis avant-hier la cassave est finie. Or il est très dur de faire des voyages en montagnes avec du chou palmiste pour remplacer le pain. Un chou pinot, cela n'est pas mauvais, mais cela ne donne guère de jambes. Devant la famine il nous faut battre en retraite. Nous avons d'ailleurs un malade, Laveau, que ces fatigues exténuantes ont mis sur les dents et qui vient d'être pris hier, en revenant du Mitaraca, d'un de ses plus violents accès de fièvre.

Néanmoins nous rentrons heureusement à Pililipou. Et maintenant reposons-nous sur nos lauriers.

IV

Captivité aux Tumuc-Humac. — L'hiver. — Apatou musicien. — Les danses indiennes. — Pâques. — Histoire d'un accouchement. — Le départ. — Chinalé et Marouini. — Retour à Cayenne.

Janvier. — En décembre j'ai fait une excursion à l'est, au Marouini, puis au delà jusque vers les montagnes d'Amana; ensuite je suis resté quinze jours sans sortir du village.

Je ne pourrai faire de grands voyages dans cette région. Il me serait agréable de visiter le Yary et le Parou, mais les Indiens d'ici ne veulent pas m'accompagner. Resterait à me rendre par terre soit chez les Émerillons, soit chez les Oyampis, mais il n'existe pas de sentiers. Mes Roucouyennes ont peur de ces petits voyages, par la raison qu'ils ne les ont jamais faits. J'essaye en vain de les déterminer, ils m'ajournent toujours. J'ai d'ailleurs à côté de moi quelqu'un qui s'applique à contrecarrer sournoisement mes projets comme à saper mon influence. C'est Apatou. Apatou, parlant mieux le roucouyenne que moi et connu depuis longtemps de ces Indiens, leur persuade aisément que les voyages que je propose sont très fatigants et très dangereux. En même temps il s'applique de son mieux à me faire gaspiller mes marchandises pour m'obliger à descendre plus vite. Il n'aime plus de l'exploration que la gloriole et la vie à l'hôtel. Je lui pardonnerais d'être fourbe, mais être devenu poussif de la sorte, c'est inexcusable.

D'ailleurs nous voici déjà en janvier. L'été s'achève. Force me sera d'hiverner ici. Je me console en pensant que cet hivernage aux Tumuc-Humac sera le premier qu'un blanc y aura fait. Je rapporterai toujours quelque chose d'absolument neuf, le levé du Marouini, dont je viens de découvrir à peu près les sources et dont le cours est complètement inconnu. Enfin il me faut réellement quelques mois pour étudier sérieusement les Roucouyennes et faire de bonnes collections.

Je dois prendre patience. Je n'ai pas de canots, il m'en faut trois pour descendre, je n'ai qu'Apatou pour les faire : combien va-t-il y mettre de temps?

C'est le récit d'une partie de ma vie au jour le jour, de janvier à avril, interrompue seulement par un voyage de quelque durée dans le sud-ouest, c'est le récit de ma captivité dans ce village indien des Tumuc-Humac pendant tout un hivernage, que je vais faire ici.

Lorsque nous étions arrivés au village, en octobre, en revenant de chez Apoïké, nous avions été accueillis par les fêtes les plus cordiales. Pensez donc! c'étaient des trésors de marchandises qui arrivaient aux Roucouyennes du Marouini. Le *cachiri*, le *chacola*, l'*omani*, et toutes les autres boissons fermentées tirées du manioc, nous avaient été servis à flots. Tout cela fait plaisir, quand on n'a ni vin ni tafia. Le cachiri surtout, l'immortel cachiri, la boisson nationale des Indiens de l'Amérique sud-orientale, me paraît excellent. Je crois que j'en boirais même en France.

Mais les fêtes n'ont duré que quelques jours; bientôt nous retombons dans le courant de la vie ordinaire.

Un peu renfermé en moi-même, ne pouvant trouver beaucoup de charme dans la société d'Apatou, avec ce malheureux Laveau toujours malade, je travaille, je travaille beaucoup, je veille tard, comme à Paris; je rédige mes anciennes notes, j'en prends de nouvelles, je récolte des collections.

Les Indiens ne se gênent pas pour nous; il nous faut vivre avec eux, absolument en commun. Ils apportent parfois les produits de leur chasse, mais ils ne tuent guère, et ils sont nombreux. Quand il n'y a plus rien, nous avons recours à la cassave et au bouillon de piment. C'est alors que je me dédommage sur les papayes. La papaye est un fruit des plus hygiéniques, qui m'épargna, je crois, plus d'une maladie.

Il y a les jours tristes. Apatou, Gouacou, les Indiens, la forêt vierge : je cherche des idées riantes et n'en trouve point. Des gens qui mettent tout leur génie à ne rien faire pour moi qui les paye, et à me gruger sans vergogne. Grappillage et gaspillage, l'ennui malgré le travail, dure vie, souvent la faim.

Quand je rentrerai à Cayenne, il y aura à peu près dix mois que je serai sans nouvelles de France. Dix mois! En exil on est renseigné par les journaux, les lettres de la famille, des amis. Ici rien. La France, c'est la tribu des Parachi : *Parachi patare*. Chère patrie si menacée, que deviens-tu? Que de longues veilles passées en pensant à elle, accroupi à côté du feu du bivouac, sous le pacolo silencieux!

Mars. — En février j'ai fait, avec Laveau et cinq Indiens, un nouveau voyage, un voyage circulaire par l'ancien village du tamouchi Basa. Il a plu tout le temps et les résultats ont été maigres. Maintenant il pleut encore. Impossible de voyager par terre ni par eau. Un jour ce serait la fièvre, plusieurs jours ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serait la maladie. Les jours et les nuits sont une longue averse. Il pleut. Le petit fossé qui entoure le pacolo déborde, l'eau nous balaye les pieds, les gouttières nous dévalent sur la tête, un vent humide cingle de l'est à l'ouest. Il fait froid sous ce mauvais hangar. Ces pluies torrentielles, sans un coup de tafia pour nous réchauffer, sans linge propre (car je n'ai plus de savon), cela sent la mort.

Je n'ai plus d'encre. Mon grand flacon s'est trouvé brisé dans ma malle. Mon papier devient rare. J'écris au crayon sur des pages déjà remplies.

Les Indiens se refusent absolument à descendre maintenant. D'ailleurs où sont mes canots? Pas encore commencés. Apatou travaille à se faire un hamac. Encore trois mois, peut-être quatre mois d'hivernage.

Il pleut. Hier, demain, même existence. Je lis, relis, griffonne, médite, et fume, n'ayant plus de tabac, quelques pipes de thé moisi. Tous ces jours si longs, si prodigieusement ennuyeux, se ressemblent comme la pluie à la pluie, comme un jour d'exil à un autre jour d'exil. La rafale ébranle le pacolo. Il fait froid. De toutes parts les Indiens toussent, chacun a sa bronchite. Cette pluie ne finira donc jamais! Seulement quelques jours de soleil!

Ma patience s'use avec mes deux sacripants de Nègres, dont je ne puis rien tirer. Toutefois mon capitaine Apatou a bien ses côtés récréatifs. Coquet, se croyant toujours jeune homme : — *Mo ça oune jène garçon*, dit-il souvent, — il s'applique à acquérir toutes les qualités qui séduisent le beau sexe. Il s'est mis en tête l'autre jour de devenir musicien. Pendant des heures entières il broie de l'accordéon à en baver de joie. Peut-on se représenter sans frémir quel peut être sur un tel instrument le résultat des brutalités de dix gros doigts inhabiles? Il tire et il pousse, voilà tout son art. Cela lui plaît plus que la lecture. Il passe trois jours à apprendre à prononcer une diphtongue, parce qu'un homme de marque comme lui doit savoir « faire parler le *pampila* », mais l'accordéon! L'accordéon plaît à la beauté. C'est le complément indispensable du grand homme et du « *jène* garçon ».

Roucouyenne dansant (voy. p. 26). — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de l'auteur.

Nous sommes maintenant en pleine danse du *pono*. Au retour des Indiens qui s'en vont à Cottica, il y aura de nouvelles grandes fêtes. Touanké y fera l'exhibition de son *pagara* de famille, contenant plusieurs centaines de plumes précieuses. Cette exhibition est un événement dans la vie indienne. Cela servira de prélude à la fête du *maraké*. D'ici à peu nous allons voir de grandes choses.

Il ne faudrait pas prendre les Roucouyennes pour des sauvages totalement dénués d'esprit artistique, leurs danses nous démontrent le contraire.

Les trois principales danses des Roucouyennes sont le *toulé*, le *pono* et l'*acomeu*.

Ces danses ne sont nullement des fêtes en l'honneur des morts, mais de simples divertissements qu'on s'offre quand on en a envie, quand les abatis regorgent de manioc, et aussi quand, à la mort d'un tamouchi regretté, on se décide à changer de village; c'est alors une occasion d'épuiser tout le manioc de l'abatis.

Quelques jours avant le toulé, les musiciens qui dirigeront, ou plutôt qui accompagneront la danse, coupent pour l'occasion des flûtes de toutes dimensions. Le jour qui précède le toulé, les musiciens font la veillée des flûtes. L'orchestre répète toute la nuit, jusqu'à l'aube. Ces répétitions se font avec tout le sérieux d'un orchestre qui se prépare à exécuter dans la première d'un opéra.

Le toulé commence à six heures du soir et se termine à six heures du matin, sans interruption aucune.

Assis sur des *cololos*, les musiciens accompagnent la danse. Quand on regarde ces cinq ou six Indiens, accroupis en rond, revêtus et ornés de leurs plumes, tête baissée, les yeux fixés sur le sol, soufflant gravement dans leurs longues flûtes de bambou dont l'extrémité touche la terre, on pense, après le beuglement final des flûtes et le grand cri poussé en chœur par les instrumentistes à la fin de chaque morceau, à quelque orchestre des contes d'Hoffmann. Si l'on tourne le dos, on croit ouïr une conversation des bêtes de l'Apocalypse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les hauts du Marouini (voy. p. 32). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il me semble qu'une demi-douzaine de démons s'amusent à promener l'archet sur mes nerfs et sur mes dents, qui vibrent avec une indicible impression d'étonnement mêlé de souffrance. C'est à rendre fou, mais c'est tout de même captivant, j'oserais presque dire artistique. Je crois me rappeler vaguement quelque poème inénarrable lu quand j'étais enfant et oublié depuis, qui m'a déjà donné une idée de cette musique invraisemblable. Edgar Poe est un classique à côté de cela. C'est sauvage et profond, grave, sinistre et banal.

C'est intraduisible; c'est de la musique anarchiste, nihiliste, détraquée. C'est du Wagner écrit par Bakounine et exécuté par le roi Louis sur un instrument de son invention.

Imaginez-vous des artistes roucouyennes en tournée à Moscou. Ce sont les nihilistes en effervescence qui les ont appelés.

Six grands sauvages tout rouges, n'ayant sur le corps aucun objet de notre industrie, uniquement vêtus et parés de plumes d'ara et de dents de tigre, sont assis à la cime d'un arc de triomphe, la flûte entre les jambes, dans l'attitude énigmatique et impassible des Rhamsès d'Ibsamboul. Comme s'ils ne voyaient rien, n'entendaient rien, immobiles comme des statues sur leur piédestal de granit, ils jouent sans s'interrompre des airs du monde préhistorique au sein de la capitale rouge et noire, aux quatre points cardinaux. La nuit, l'effrayant incendie leur sert de feu de bivouac. Le jour, d'un balancement de leurs longues flûtes qui ne quittent pas leur bouche, ils saluent les détonations de la dynamite, jonglant avec les hôtels des riches et les palais du tsar. Et, du haut de leur arc de triomphe de granit, les grands sauvages rouges, énigmatiques et flegmatiques, jouent toujours sans s'interrompre, sur leurs longues flûtes de bambou, des airs du monde préhistorique, devant les convulsions affreuses de la civilisation mourante.

Oh! cette musique, quelle musique macabre!

Cette mélodie de mauvais rêve, cette harmonie de cauchemar, varie un peu, mais on la retrouve à peu près la même dans toutes les danses.

Les danseurs, sur une file, tournent en frappant du pied droit, en se balançant sur la jambe droite et en inclinant le corps du côté droit.

Les jeunes gens seuls participent à cette danse. Dans quelques grands *toulés* on voit figurer des vieillards, mais jamais de femmes : les femmes ne figurent que dans la danse de l'acomeu.

Toutes les danses indiennes sont costumées; c'est le toulé qui est le plus sobre d'ornements.

Voici le costume : un paquet de sonores graines de *ouaye* à la cheville, des collerettes de plumes blanches et noires s'étalant en éventail sur les reins; dans le dos, une planchette portant un oiseau mis en peau. A cette planchette pendent de trois à six queues en plumes blanches artistement tressées qui tombent jusqu'à la hauteur de la cheville, en dessinant une courbe. Cela a l'intention de simuler des ailes demi-éployées. La planchette s'appelle *iéquire* et les queues *équiapoyane*. Dans chaque bracelet de l'avant-bras est passé un bâtonnet surmonté de deux ou trois plumes d'ara. Sur la tête, des chapeaux de forme variée, généralement de simples couronnes de plumes blanches posées horizontalement. Aux oreilles un pendant de boutons blancs ornés de perles bleues, le tout arrangé en pyramide.

Dans cet accoutrement, les danseurs tournent, en frappant de temps à autre du pied droit sur une planche recouvrant un trou et rendant un son creux assez puissant.

Si l'orchestre joue des airs peu variés, le chant ne tarde pas à s'animer, le chacola aidant. On entend des dialogues et des monologues. Tel artiste, dans une improvisation enrouée, vante ses ancêtres, ses succès auprès des femmes, ses hauts faits de chasse. Bientôt tous les autres l'imitent, rivalisant de fanfaronnade.

Au petit jour ils sont tous ivres. Leurs voix rauques, leurs intonations extraordinaires, leurs gestes forcenés n'ont rien de rassurant. Mais ces bons Roucouyennes ont l'ivresse fort douce.

Voici, d'après la légende, comment le toulé a été enseigné aux Roucouyennes : dans un de leurs villages tous les hommes étaient partis à la chasse; seule une femme était restée. Au coucher du soleil elle vit sortir de la crique des Indiens inconnus qui, non sans boire force cachiri, dansèrent toute la nuit une danse inconnue devant l'Indienne stupéfaite. A l'aube, ils se firent accompagner jusqu'à la crique par l'Indienne, qui les vit disparaître dans les eaux peu profondes. La femme, revenue de sa frayeur, enseigna aux hommes du village la danse, le chant et le costume, et depuis cette époque on danse le toulé en pays roucouyenne.

Le toulé n'est qu'une nuit de danse, le *pono* est tout un événement. Mais la danse la plus artistique des Roucouyennes est l'*acomeu*.

Au coucher du soleil débouchent dans l'abatis des Indiens magnifiquement parés. Leur costume est une complication de celui du toulé. Ils ont la couronne de plumes blanches horizontales, la collerette de plumes blanches et noires entourant les reins; à chaque poignet et à chaque avant-bras, une blanche *acaoualé* (écheveau de coton) tombant jusqu'aux jarrets quand ils ont les mains abaissées; sous la collerette des reins, un ornement fait d'une écorce blanche aux lanières flottantes ou bien de petits écheveaux de coton blanc, et tombant jusqu'à mi-cuisse; une jupe d'indienne de couleur claire, ouverte sur le côté, et tombant par devant et par derrière jusqu'à la cheville au-dessus d'un large calembé rose ou bleu clair guère moins long; à chaque cheville, un gros paquet de graines de ouayes. De la main gauche ils tiennent une branche grosse comme le doigt, droite et lisse, surmontée d'une touffe de feuilles vert pâle. Une quantité extraordinaire d'ornements de toute nature, d'une étonnante fantaisie, où l'on entend sonner beaucoup de grelots et de graines bruyantes, ornements qu'ils se fabriquent avec du coton filé, des écorces, des graines, complètent cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

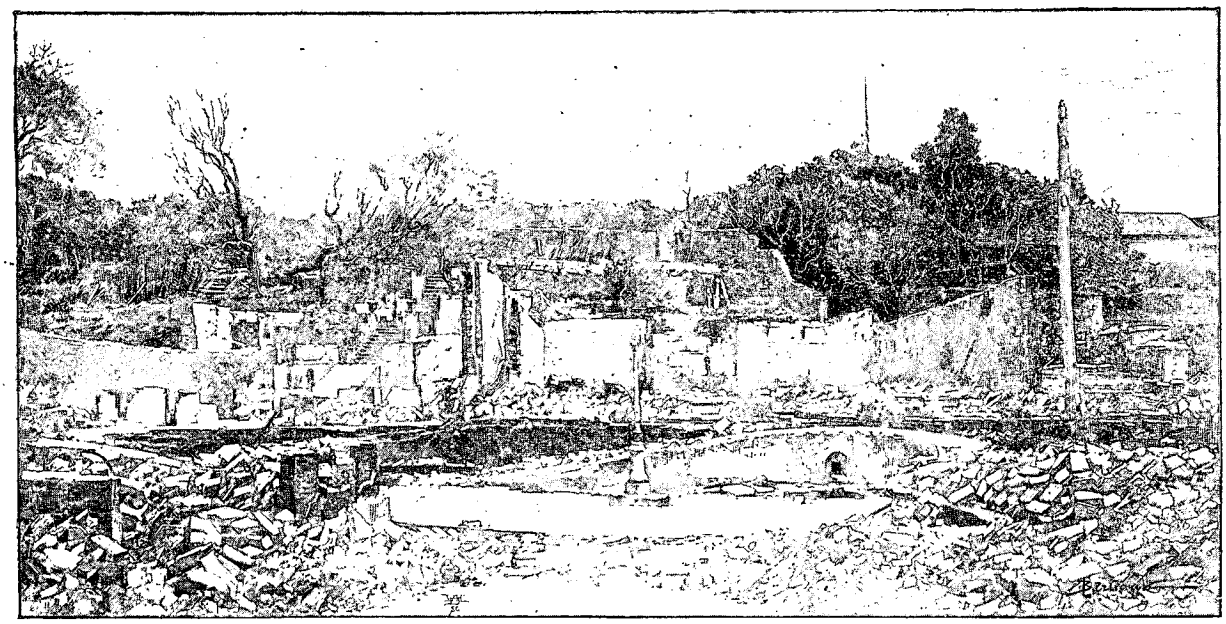
accoutrement original et élégant sous lequel ils ont l'air non seulement d'être habillés, mais d'être fort bien habillés, comme autant de seigneurs d'une cour exotique.

A la tombée de la nuit, à la lueur des lattes de bois, flambeaux que tiennent les enfants, cela a tout l'air d'un ballet, d'un ballet réellement fort beau que je voudrais bien pouvoir transporter tel quel à Paris. Païké fils de Touanké, Païké qui conduit la danse, le plus vêtu, le mieux paré, avec sa haute taille et sa démarche martiale, lançant ce pas de l'acomeu qui semble dire : « Allons! » comme le cheval de Job, Païké, beau de plaisir et de fierté, a l'air de quelque jeune capitaine de mousquetaires, de quelque Valère pattu du commencement du XVIIe siècle, fier de ses plumes et de ses rubans.

Chacun appuyant la main droite sur l'épaule de celui qui le précède, ils s'avancent d'un pas rapide, se balançant sur la jambe droite en tournant. A chaque tour accompli, ils s'arrêtent quelques secondes en accentuant leur balancement. Païké, que j'applaudis, donne tout son effet : c'est maintenant le Roi Soleil en personne figurant dans un ballet avant les vers de Racine. Les pas rappellent les premiers pas de notre danse, c'est gracieux; il ne s'en faut de rien que l'acomeu soit une danse civilisée; mais qu'est-ce qu'une danse civilisée?

Ils chantent à mi-voix un air que je connais. Sans effort d'imagination je vois bien que c'est une « imitation » de la romance de notre enfance : « Nous n'irons plus au bois.... » Un seul danseur chante, les autres reprennent en chœur le refrain. Ce qu'ils chantent ainsi? Ils célèbrent les femmes, ils demandent du cachiri.

Voici bientôt que le tamouchi Touanké ne dédaigne



Ruines de Cayenne en 1888 (voy. p. 32). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

pas de conduire la danse en personne, sans se costumer, toutefois. Tous, le rameau dans la main gauche et la droite appuyée sur celui qui précède, ils tournent en chantant la romance du tamouchi, toujours à mi-voix et avec refrain; ils tournent autour d'une pitance bien maigre, hélas : de la cassave et du bouillon de piment.

Comme la pluie tombe à torrents, cela se passe sous un pacolo trop petit transformé en salle de danse. Aux premières galeries, les spectateurs se balancent dans leurs hamacs. Pour les danseurs, ils n'ont pas un moment de répit, si ce n'est pour boire leur cachiri et allumer leurs cigares, mais en toute hâte, car le temps du plaisir est précieux, il ne faut pas le perdre.

Après l'acomeu se succèdent diverses danses que l'on exécute sur l'air du *tapsem*, air bizarre roulant, sur un mot unique qui n'a pas de sens, *touheté*, et que l'on module de toutes les manières. On tourne toujours, la main droite sur l'épaule de celui qui précède, dans la main gauche le rameau vert tenu haut et ferme. Le chanteur, isolé au milieu du cercle, chante le tapsem aussi longtemps qu'il peut, en élevant un chapeau; quand il a le gosier fatigué, il passe le chapeau à un autre. Lorsque le cercle est épuisé, on recommence.

On danse jusqu'au lever du soleil. Peu à peu les femmes se mêlent aux rondes, mais sans costume, les pauvrettes. Avec leur tangue de perles dessinant des grecques noires sur fond blanc, leur poitrine cachée sous leurs colliers, et leur tête presque enfouie sous leurs épais cheveux noirs, leur torse nu mal peint fait pitié à côté des beaux costumes, clairs et voyants, de tous ces nobles seigneurs.

On tourne toujours, les uns derrière les autres, la main sur l'épaule. Parfois le cercle se rompt, présentant une solution de continuité, puis il devient une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ellipse discontinue, un fragment d'hyperbole, puis il se reforme, pour se rompre à nouveau.

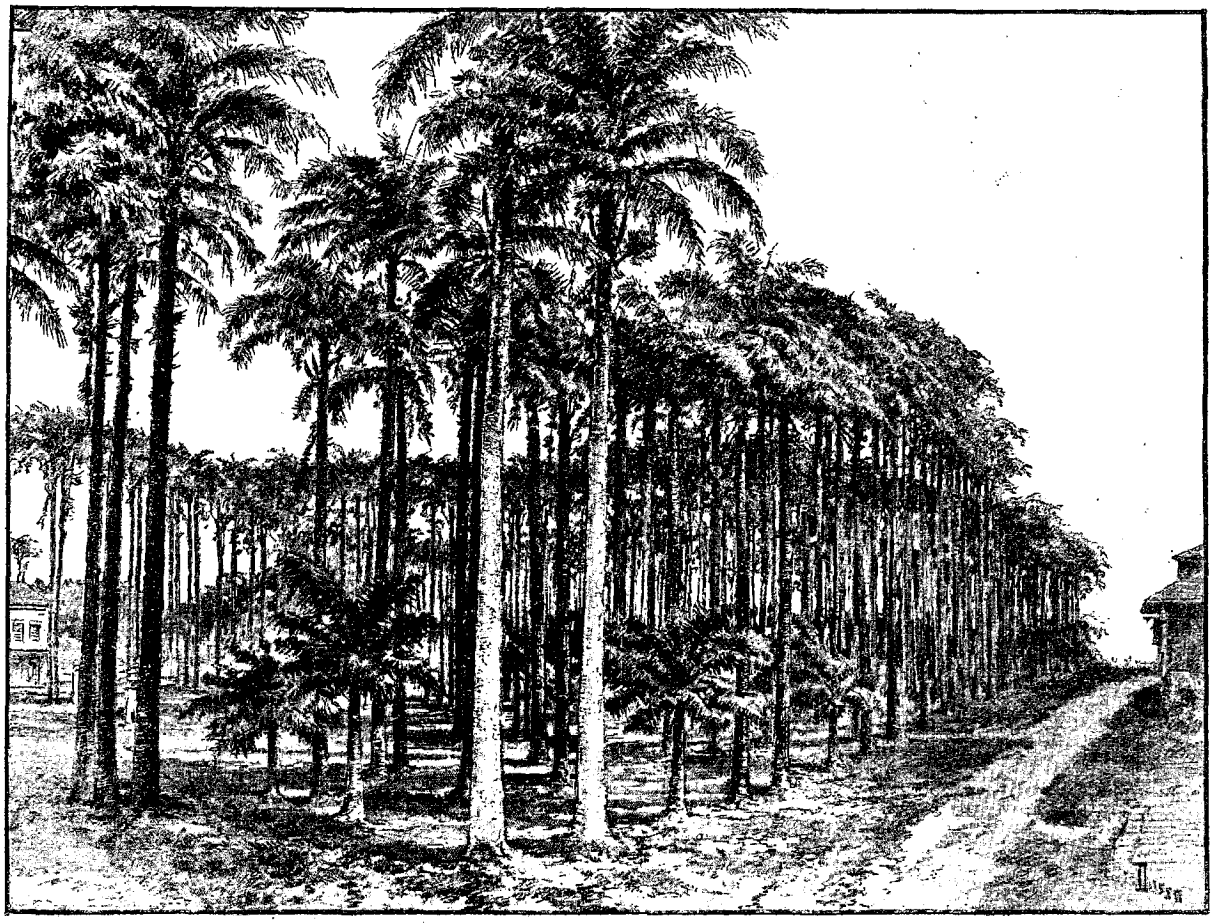
Avant l'apparition du soleil, l'hyperbole devient la file indienne : en chantant le tapsem, les danseurs se dirigent vers l'abatis dans l'ordre inévitable, mais avec moins d'ardeur que quand ils sont arrivés. Ils gagnent la forêt et disparaissent.

Pâques. — Avec les dernières ombres de la nuit, ils sont partis, les beaux danseurs bien costumés. Les chants ont cessé, la fête est finie, voici l'aube, la pluie tombe.

Je ne sais pourquoi les fêtes m'ont toujours assombri. Elles font surgir du plus profond de mon être un ennui vague que je ne m'explique pas.

Le poëte parle des tristes lendemains de ces beaux jours. Si la fête est pour moi sans charmes, son lendemain est plus morose encore, plein du regret des plaisirs perdus, de l'amer souvenir de ces joies auxquelles je suis fermé. Surtout quand l'hiver m'accable de ses pluies quotidiennes dans l'isolement d'un pauvre village indien, perdu aux Tumuc-Humac.

La tête dans les mains, écoutant l'averse torrentielle qui remplit le ciel de ses avalanches crépitantes, je m'isole dans les bruits de la tempête, et peu à peu je me



Place des Palmistes à Cayenne (voy. p. 32). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

sens glisser vers les douloureuses voluptés des longs retours sur soi-même.

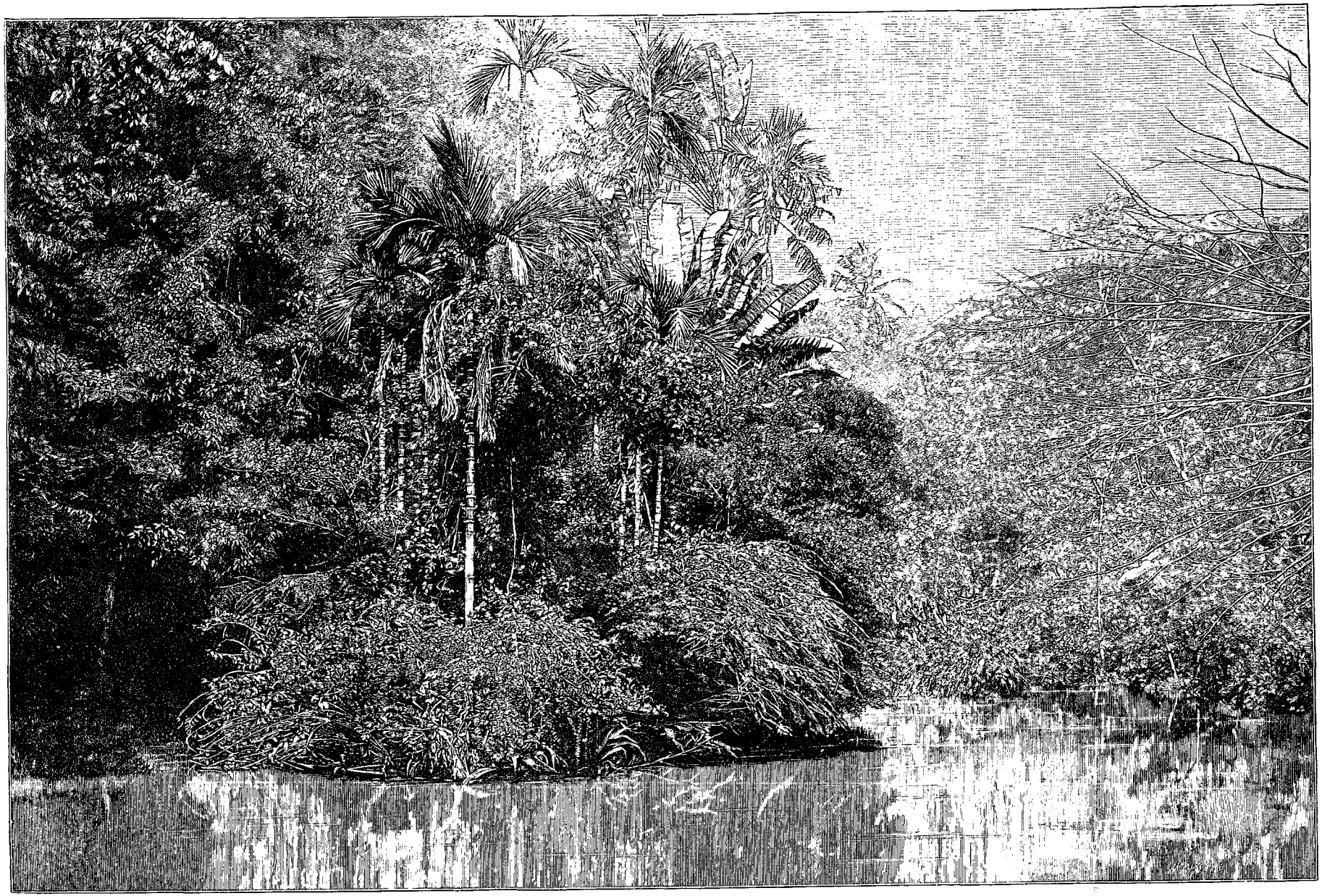
Triste matin! les épaisses fumées des pluies d'hiver couvrent ma solitude comme d'un épais et pesant drap mortuaire....

Au commencement d'avril, un Indien arrive de Piquiolo avec deux femmes. Ce sont les deux anciennes femmes d'un fils de Touanké, mort écrasé par un arbre en coupant un abatis. La mère, à qui la vue de ses deux anciennes brus renouvelle une douleur oubliée, entonne la chanson des pleurs. Ce sont des sanglots chantés. Je défie cœur de forban ou de financier de ne pas se sentir remué dans toutes ses fibres par cette chanson sauvage de la vieille Indienne pleurant son fils mort.

Oh! il est des douleurs cruelles, au pays indien, tout comme chez nous autres, simples civilisés.

Une des femmes de Counicamane, la fille de Toumtoum, va accoucher. Le père, qui s'inquiète peu de l'enfant, parce qu'il suppose qu'il n'est pas de lui, est parti danser chez Apoïké. Toumtoum a fait de même. La jeune femme, accouchée de ce matin, est aux mains de la mère de Counicamane. Ne sachant se traiter, ni traiter son enfant, car c'est sa première couche, la jeune femme, à peu près abandonnée par sa belle-mère, tombe gravement malade. Commères et piayes s'en vont répé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans le Chinalé (voy. p. 31). — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant par le village que l'enfant mourra, parce que le *yolock* (mauvais esprit) l'a frappé. En réalité, on pense que l'enfant, étant de Païké, à ce qu'on présume, pourrait devenir un sujet vivant et permanent de jalousie pour Counicamane, qui est violent; il vaut donc mieux qu'il meure.

La belle-mère, une hideuse mégère s'il en fut, petite vieille ratatinée, encore enlaidie par sa nudité, soigne la mère et l'enfant à contre-temps : elle sait qu'elle fera plaisir à son fils Counicamane en faisant mourir l'enfant présumé de Païké. Bientôt la jeune mère tombe paralysée des deux jambes. Épouvantée, elle veut à toute force échapper à la vieille et se sauve du pacolo de Counicamane, où elle était accouchée, pour se rendre au pacolo de son père Toumtoum. La jeune femme accomplit ce trajet en poussant des cris de douleur, se traînant à travers le village. Elle s'appuie sur deux mains. Encore un effort! Il pleut, le sol est mouillé, elle traverse ainsi les flaques d'eau, glissant dans la boue. Sa jeune sœur la suit en portant l'enfant. La pauvre femme n'a absolument point voulu que nous la portions dans nos bras. La voici au bas de l'échelle du pacolo; elle se hisse comme elle peut, toujours en poussant des cris de douleur.

Les Cocotiers (voy. p. 32). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Le jour suivant, l'enfant meurt. Deux femmes du village se joignent à la mère et toutes trois chantent ensemble la chanson des pleurs. Les perroquets font chorus en imitant les enfants qui crient. La belle-mère s'en va faire pour son petit-fils, à deux mètres du pacolo, un trou avec une hache sous un roucouyer. Le trou a cinquante centimètres de profondeur. La vieille y jette l'enfant tout nu et piétine un peu la terre. En cinq minutes c'est fait. La jeune mère chante encore deux ou trois fois dans la journée la chanson des pleurs, puis le pacolo demeure silencieux. Maintenant la vieille soigne un peu mieux la jeune femme. Il fallait que le petit mourût, mais elle, elle peut vivre. Et le père de la jeune femme danse chez Apoïké, et aussi le mari, et aussi le père présumé de l'enfant, — et la jeune femme reste paralysée.

L'hivernage ne fait pas trêve. Nous avons maintenant des orages quotidiens dans l'après-midi et des averses nocturnes de six heures de durée. On dirait que toute la forêt se déracine; par ces grandes pluies et ces grands vents on n'entend que le bruit des grands arbres qui s'abattent avec fracas dans la forêt. Tous les soirs la cigale fait entendre son cri strident, ce qui annonce, paraît-il, que les pluies vont continuer. L'hivernage, amenant avec lui le blocus et la famine, pousse invinciblement à la tristesse; je défie qui que ce soit de s'y soustraire. Nous nous trouvons, Laveau et moi, exactement dans la même situation d'esprit, qui est celle du mécontentement de soi-même. Ce phénomène psychique est assez curieux : nous l'éprouvons tous les deux après déjeuner, depuis onze heures jusqu'au grand orage de l'après-midi. De maussades rêveries évoquent tout notre passé dans ses moindres détails, mais spécialement avec la perception très nette des fautes commises. C'est vrai, en effet : que de fautes commises, que de maladresses! Il est des moments où il semble que la vie en soit toute pleine. Que l'on vieillit donc lentement! L'avenir vaudra peut-être mieux que le passé; mais qu'elles sont lentes à sonner à l'horloge de l'ennui les heures qui nous en séparent! Que l'on vieillit donc lentement!

Quand nous n'avons rien à manger au pacolo, nous allons, chacun avec un morceau de cassave à la main, manger des fourmis dans la forêt. Les nids de ces insectes sont pour les Indiens comme les basses-cours des jours de misère. Les espèces de fourmis-manioc que mangent les Roucouyennes me paraissent détestables. Je préfère de beaucoup les *saübas*, fourmis que je mangeais chez les Tarianas, au pied des Andes.

Dans nos courses en forêt nous trouvons maintenant les fruits du cacao, qui commencent à mûrir en mars. Le cacao est très commun dans les forêts de la Haute-Guyane à partir de 200 mètres d'altitude. Il ne s'en trouve guère dans le bassin de l'Itany, il commence à être abondant dans celui du Marouini; dans les hauts du Camopi et aux Tumuc-Humac de l'Oyapock il vit en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

famille. Nous faisons avec la pulpe des graines fraîches de cacao une boisson fort agréable.

C'est aussi l'époque de l'amadou. L'amadou n'est pas rare dans la forêt. Il en existe une variété jaune qui pend aux branches des arbres et une variété noire qu'on trouve sur les racines affleurant le sol.

Malheureusement, si l'on mange le cacao, on ne mange pas l'amadou. Cependant la famine fait parfois trêve.

Voici le menu d'une de nos bonnes journées, que je veux conserver pour la postérité.

Table : une malle ; sièges : cololos ; couverts : un plat, une assiette, un *coui*, un couteau, deux cuillers.

Six heures du matin : *coutos* (petit crapauds), bouillon de piment, cassave.

Midi : *oroyes* (pommes d'acajou) crus, cassave.

Deux heures : oroyes cuits, cassave.

Six heures du soir : graines de *chaouari* (espèce d'amande), *caumou*, miel, cassave.

Vins et liqueurs : eau, thé (il est moisi), café sans sucre, ou sucré avec son égale quantité de jus de canne obtenu en battant la canne avec un bâton sur un coui.

Cigares, etc. : thé moisi, feuilles de tabac vert rôties dans la poêle.

Apatou a enfin terminé ses trois canots ; il vient d'arriver au village. Touanké part pour une grande chasse à Atouptoc ; à son retour aura lieu le *maraké*, que je tiens à voir, puis nous partirons pour descendre du Chinalé à Saint-Laurent et nous rendre de Saint-Laurent à Cayenne.

Mulâtresse de Cayenne (voy. p. 32). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Car j'ai réussi à déterminer les Roucouyennes à m'accompagner jusqu'au chef-lieu de la colonie. Personne ne les y avait amenés depuis Leblond en 1788, il y a juste cent ans. Ils avaient pris alors par le Camopi et l'Oyapock. Ce sera la première fois qu'ils descendront le Maroni. Les Bonis les avaient toujours empêchés de descendre au-dessous de Cottica, sauf deux ou trois d'entre eux qui ont pu forcer la consigne et se rendre jusque dans le bas fleuve.

Acouli sera le chef de l'expédition. Il vient avec son neveu Mayarou. Touanké me donne son fils Païké. Yacana et Counicamane complètent la troupe. Counicamane emmène sa femme Alili, celle qu'il ne bat jamais, bien qu'il l'aime le plus. L'autre et la paralytique garderont la maison.

C'est le 27 avril 1888 que nous nous lançons dans le Chinalé. Ce sera une exploration jusqu'à mon arrivée à l'Aoua, puisque le cours du Chinalé et celui du Marouini sont totalement inconnus. C'est environ 200 kilomètres de levé ajoutés à la carte si incomplète de notre Guyane, où une rivière de l'importance du Marouini, qui a au moins 250 kilomètres, n'était pas encore connue à notre époque. J'aurai au moins cette rivière à mon actif puisque j'en ai découvert les sources et que j'en ai le premier relevé le cours.

Le moment de partir est arrivé. L'hiver a fait trêve. Le soleil verse ses caresses sur les feuilles rajeunies des bois. C'est le moment des adieux. Les femmes se pressent autour de nous, plus aimables que jamais, les hommes nous font leurs petites commandes ; ceux qui vont partir embrassent leurs femmes et leurs enfants.

Tous nos bagages sont chargés, tout est embarqué. Tout y est, on ne laisse rien. Et au bruit de tous nos fusils, que nous déchargeons en salve, la petite flottille se lance à vigoureux coups de pagaie dans les eaux vierges du Chinalé.

Les anciens villages des Roucouyennes ne sont pas rares dans le Chinalé et dans le haut du Marouini. Ils datent de vingt à trente ans. C'étaient les pères de nos gens de Pililipou et de Peïo qui habitaient alors le Marouini. Et beaucoup d'autres qui sont morts, car la population a diminué dans ce district. Les Émerillons avaient établi, vers 1835, après la guerre contre les Oyampis, un village à l'embouchure du Ouanapi, village évacué depuis deux ou trois générations.

Après avoir passé de vastes champs de bambous, et navigué quelque temps dans les eaux libres, nous arrivons au Marouini, large de 40 mètres au confluent. Le Chinalé n'en a que 20.

Nous n'avons dans la journée que deux ou trois heures de pluie, mais, la nuit, l'averse est presque ininter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rompue. Il nous faut faire notre voyage jusqu'à Saint-Laurent sous une douche quotidienne.

Pas d'obstacles dans le Marouini, la rivière est complètement libre. Elle coule d'abord dans des terres basses; les rives sont inondées sur une grande étendue, puis elles s'élèvent peu à peu.

Avec les premiers sauts commencent les îlets, les berges rocheuses, les plages de sable. Ces sauts sont à peu près à mi-chemin entre Coutou et Ikoutou; ils sont au nombre de quatre principaux, dont les deux derniers sont seuls dangereux.

A deux heures en aval on rencontre, rive droite, derrière un îlet, l'embouchure de la rivière Ouanapi, qui est comme un dédoublement du Marouini; chacune des rivières a 80 mètres de largeur au confluent. Dans son cours inférieur, le Marouini décrit des sinuosités nombreuses entre des montagnes hautes de 50 à 150 mètres. En aval de la dernière, la plus haute, qui a nom Atanso, la rivière, considérablement élargie, enferme des centaines de grands îlets, qui se prolongent jusqu'aux grands sauts de l'embouchure. Nous nous y lançons, et nous voici dans l'Aoua. Voici cinq jours pleins que nous descendons le Marouini, et six jours et demi que nous sommes partis du dégrad du Chinalé.

Mulâtresse de Cayenne. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le saut Couitiqui nous porte malheur. Le canot d'Acouli s'y fend sur une roche et coule. On le retire : la moitié des bagages, des collections, ont été emportés par le courant. On remet le canot à flot comme on peut, et tant bien que mal on parvient à l'amener un peu en bas, à la plage de Domiké. Mais il faut jeter l'eau avec rage, sans quoi l'embarcation coulerait.

Quand nous sommes arrivés à Poligoudoux, M. Apatou s'en va à Bénanou trouver sa belle Dilobi au long cou. Nous restons dans le village sans vivres, à l'attendre six jours. Dans ces villages nègres, la famine est le régime habituel. On vit de riz : quand il y a autre chose, c'est par hasard. On enfouit l'argent gagné ou on le dépense en niaiseries, mais on ne pense point à s'en servir pour améliorer sa situation matérielle.

Au bout de six jours, Apatou arrive. Il n'éprouve nullement le besoin de se justifier; en revanche, il veut bien m'apprendre que nous ne pourrons partir que demain, car il emmène son oncle, un vieux singe appelé Zampi, et Zampi ne sera ici que demain soir.

Le 20 mai nous sommes chez Apatou. Le 22 je descends à la Société forestière, aujourd'hui vendue à l'administration pénitentiaire, qui se propose d'y faire exploiter le bois par ses récidivistes. Le directeur, M. Schreiber, est encore là. Il me reçoit avec cordialité, et je passe chez lui six jours charmants, au bout desquels je m'embarque sur le vapeur *Cappy*, de la maison Wacongne, qui me dépose le 31 mai à Cayenne.

J'ai passé deux mois à Cayenne, j'y ai promené mes Roucouyennes qu'on a beaucoup fêtés, et je les ai renvoyés avec Laveau, qui les a accompagnés jusqu'au Saint-Hermina. Je me suis débarrassé de Gouacou et j'ai dit à Apatou un adieu définitif, le renvoyant à son placer.

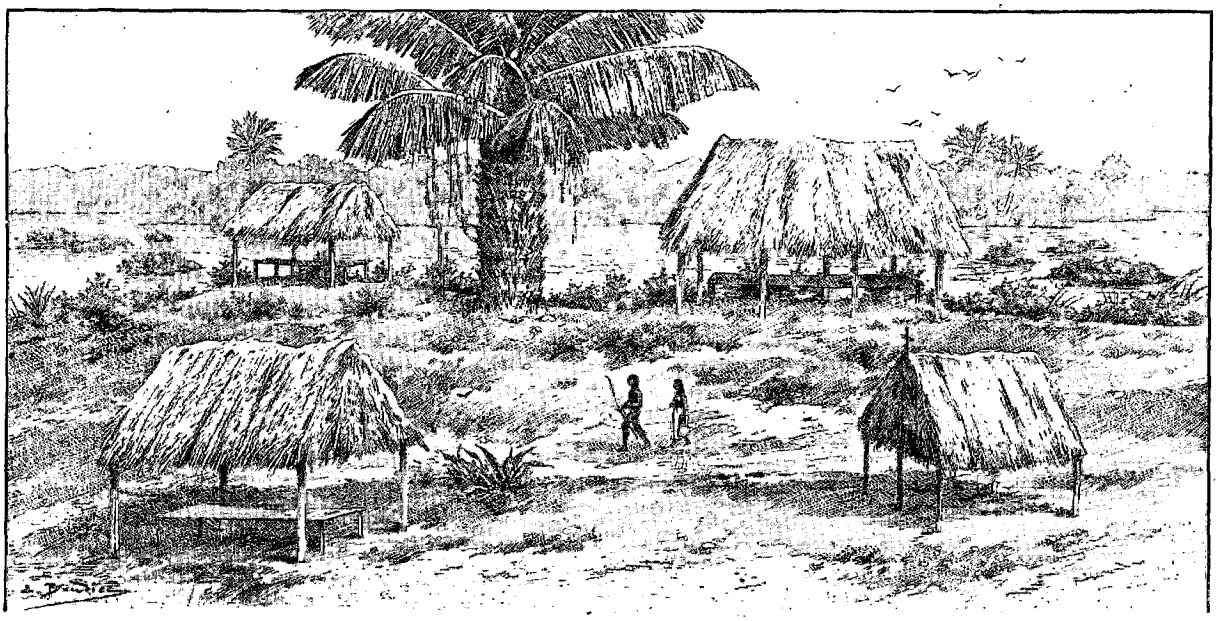
J'ai fait une conférence au groupe guyanais de la Société de géographie commerciale. J'ai vu la fête du 14 Juillet. J'ai vu le 11 août brûler Cayenne, toute l'ancienne ville, la ville commerçante, la cité, cent maisons détruites, plusieurs millions de dégâts. Pauvre ville malechanceuse, il ne te reste plus que ta place des Palmistes, ton hôpital militaire, ta promenade des Cocotiers et tes jolies mulâtresses. Leurs enfants vivront-ils assez pour te voir sortir complètement de tes cendres?

Plus je reste ici, moins je me guéris. Voici un bateau de Counani qui veut bien me déposer à Saint-George d'Oyapock. C'est déjà le 18 août. Allons, mon fidèle Laveau, partons!

H. COUDREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le village de Gnongnon (voy. p. 34). — Dessin de Boudier, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE),

PAR M. HENRI COUDREAU [1].

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Départ pour l'Oyapock. — En route. — Le capitaine Gnongnon. — Le canotage. — François, Raymond et Pierre. — Trois Sauts. Les sources de l'Oyapock.

Une douzaine d'amis m'accompagnent jusqu'au port. Il faut attendre la marée pour sortir la goélette du canal Laussat, où elle est amarrée à quai. On devise de mon voyage, on me souhaite bon succès, on s'embrasse, selon l'habitude créole, je m'embarque et ils s'en vont.

La *Donzella Theodora* sort du canal à la pagaye longue, ouvre ses voiles en entrant en rade, et fait une grande bordée pour prendre le travers de Montabo, que nous doublons sans trop de peine.

Nous arrivons à Saint-Georges d'Oyapock après quarante-huit heures de navigation, un matin, peu avant le lever du soleil.

Saint-Georges a actuellement deux habitants : le juge de paix, M. Angeron, et le chef de police, M. Florimond Auguste. Il n'y a plus de curé. Le maire, M. Coustin, habite sur la rive contestée. Un Chinois, l'unique commerçant du bourg, est en ce moment à Cayenne. Cinq ou six créoles de la rivière ont une case à Saint-Georges, mais ils n'y viennent que le dimanche, et encore seulement quand il se trouve un curé au chef-lieu pour y dire la grand'messe dominicale.

Le bourg, planté de cocotiers, est assez gracieux, mais mal entretenu. La mairie et la cure menacent ruine. Il faudrait de la population. Pourtant la terre est bonne, une grande savane qui est derrière le bourg se prêterait aisément à l'élevage du bétail, mais toute la population est dispersée dans des habitations isolées et sur les deux rives de l'Oyapock.

Saint-Georges était jadis un pénitencier qui fut évacué parce qu'on ne trouvait pas la localité assez saine. Elle l'est assez, paraît-il, pour faire un bourg.

MM. Auguste et Angeron me reçoivent de leur mieux. M. Coustin vient passer deux jours avec moi. Mais, malgré les plaisirs de l'endroit, les séductions du cercle — c'est ainsi que ces messieurs appellent le vieil appontement branlant sur lequel ils vont prendre le frais soir et matin — il me faut songer à partir.

Gnongnon, capitaine des Indiens du Bas-Fleuve, va me conduire avec deux canots, son lieutenant Mécro et sept pagayeurs, chez François, capitaine oyampi

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au haut Oyapock. Celui-ci me conduira aux Tumuc-Humac. Gnongnon habite à une demi-journée de Saint-Georges, au premier saut; le village de François est à dix jours de là, au saut Viritou, entre Yaroupi et Motoura.

Nous voici en rivière. Le capitaine Gnongnon, mon patron, est un Indien de race passablement croisée : il est d'origine caripoune par son père, et sa mère était une Nourague. Il doit avoir aussi du sang nègre, car les cheveux qui entourent son crâne chauve sont ondulés et frisonnants. Enfin son aïeul Beaurepaire lui a laissé un peu de sang blanc. On ne peut manquer d'être très intelligent quand on est si croisé que cela. « Mon esprit travaille tant, toute la nuit, dit Gnongnon, que je ne puis dormir. »

Gnongnon a une cinquantaine d'années, il est petit, trapu, grassouillet. Il a une grosse figure bonasse, souriante. Il ne faut pas en croire, cependant, cet extérieur pacifique : Gnongnon est autoritaire et ferait un chef très absolu s'il pouvait être sûr d'être secondé par les blancs.

Il serait imprudent de se l'aliéner, car il a une grande autorité sur les Indiens civilisés du Bas-Fleuve et une assez grande influence sur tous les Indiens de l'Oyapock. Il est d'ailleurs intelligent, complaisant, serviable et parfaitement au courant des habitudes des blancs. Il parle le créole de Cayenne dans la perfection, c'est l'idiome dans lequel il a été élevé; il parle aussi le portugais et quatre langues indiennes : l'oyampi, le roucouyenne, le palicour et le nouragué. Il sait aussi un peu de piriou et quelques mots de caripoune.

Gnongnon est le meilleur patron de la rivière, il connaît bien le pays, il est actif, assez honnête, il sait assez bien commander et il n'est pas trop mendiant. Mais il a un déplorable défaut : il aime trop le tafia. Il ne faut pas le voir quand il est ivre. Alors il est insolent avec tout le monde et ne parle que de brûler vifs les Indiens qui se conduiraient mal. De sang-froid il est raisonnable. Une fois à votre service il s'observe et ne s'enivre plus, ou s'enivre moins. C'est quand il descend chez les mercantis du bas de la rivière, des Chinois, des transportés libérés, qu'il tombe en faute. On le remplit d'alcool pour lui vider ses poches. Il repart plein de lui-même comme un Inca, mais allégé de nombreuses pièces de cinq francs qu'on lui a volées. Chez les peuples primitifs, le petit trafic, exercé neuf fois sur dix par des chenapans ou tout au moins par des usuriers éhontés, est un puissant moyen de démoralisation. Quelques vauriens dignes de la corde s'enrichissent, d'intéressantes populations s'abrutissent et disparaissent.

De Saint-Georges au premier saut, à deux heures en amont, l'Oyapock coule entre des terres hautes formant collines. La région est peuplée, on compte quinze habitations, dont neuf rive droite et six rive gauche. La population est indienne pure ou métissée, ou noire. D'immenses abatis révèlent l'esprit laborieux des créoles.

Avant d'arriver aux premiers sauts, l'Oyapock reçoit, à droite, un grand affluent, le Pratnari, qui a un cours d'une centaine de kilomètres environ.

Après avoir passé l'îlet de Casfesoca, aujourd'hui désert, avec un fort en ruines, et laissé sur la rive gauche la jolie habitation de Mécro, le lieutenant de Gnongnon, on arrive au premier saut, le saut Casfesoca.

Un peu plus haut, ce que les créoles appellent le Premier Saut ou le saut Grand'Roche, se compose de trois sauts : en aval le saut Robinson, qui barre complètement la rivière; au centre le saut Grand'Roche, qui la barre sur la rive gauche et qui est continué par le saut Trochcouare et Maître-Jean, qui la barre sur la rive droite; en amont le saut Maripa, rive gauche, continué par le saut Galibi, rive droite.

Ces sauts sont occasionnés par une chaîne de collines d'une centaine de mètres de hauteur, sensiblement parallèle à la côte.

Seul le saut Grand'Roche est véritablement un grand saut. Il est beaucoup plus dangereux et plus considérable que le saut Hermina, qui commence la série des 87 sauts du Maroni. L'Oyapock, qui en compte 120, peut se targuer de n'être pas moins bien partagé à cet égard.

Le village de Gnongnon est dans une situation des plus pittoresques, puisqu'il domine les sauts, mais il n'est guère important. Il se compose de trois cases où habite la famille du capitaine. Les abatis s'étendent le long des sauts, sur la rive droite comme sur la rive gauche de l'Oyapock. Le village a été récemment enrichi d'un petit carbet qui tient lieu de chapelle.

Gnongnon a une nombreuse famille; il a eu beaucoup d'enfants de trois ou quatre femmes qu'il a épousées consécutivement, car, en créole qu'il est, ou civilisé, il n'admet pas la polygamie. Il a donné à ses enfants des noms aussi hétéroclites que son origine est complexe. Ses deux demoiselles, deux grandes filles créoles, répondent l'une au nom de Tétèche, mot créole fort idiomatique qui veut dire à peu près « chère amie », et l'autre à celui plus banal de Coton. Son plus grand fils, qui est déjà homme, s'appelle Blanc, le cadet Nègre, un plus jeune Sousoumé, mot roucouyenne qui signifie à peu près « délectable ».

Gnongnon m'arrange mon expédition.

Mon grand canot, le canot de la police de Saint-Georges, mis obligeamment à ma disposition par le maire, M. Coustin, sera patronné par Gnongnon, aidé de son lieutenant Mécro, et monté par quatre Indiens, Chaton, Wilfrid, Soldat et Petit-Jean-Baptiste.

Un autre canot plus petit sera patronné par Chapoto et monté par Nègre et l'Emerillon Perdrix (jadis Inamou).

Les Indiens du bas Oyapock, dans leurs canotages pour les placers que l'on installe de temps à autre à Sekni et à Inipi, n'ayant pas l'habitude de se faire payer au baril comme les Bonis, mais par homme à 4 francs par jour et 5 francs pour le patron, chargent tant qu'ils peuvent le canot de pagayeurs. Ainsi pour ce voyage de quinze jours — car ils comptent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi : pour aller il faut tant de jours, pour revenir tant, cela fait tant de jours de déplacement que vous nous payerez au tarif que vous savez — pour ce voyage me voici avec neuf hommes, bien que cinq m'eussent parfaitement suffi. De plus, ils ont aussi leur bénéfice sur le temps : ainsi nous mettrons neuf jours pour arriver à François, ils n'en mettront que quatre pour descendre, total treize jours, ce qui leur fait deux jours de gagnés.

N'importe ! Je dois à ces braves Indiens d'être arrivé en quinze jours au dégrad des Oyampis, car je ne mis que six jours de François à ce point, tandis que Crevaux mit vingt-deux jours avec ses Bonis pour faire le même trajet. Avec de si bons pagayeurs et de si bons patrons nous pouvons aller sans crainte.

Fin août. — Deux séries de sauts redoutables continuent celle du saut Grand'Roche jusqu'à l'Armontabo. C'est comme si, au Maroni, les grands sauts de Pétersongou à Poligoudoux commençaient de suite au-dessous d'Hermina. Comme toujours, ces grands sauts se trouvent dans une rivière élargie et semée d'innombrables îlots. Sur les deux rives de l'Oyapock s'élèvent des collines de 50 à 100 mètres.

C'est à la première série de ces grands sauts que se trouvent, en aval de Crécou, les dernières habitations des Indiens civilisés de l'Oyapock, celle de Jean-Baptiste, rive droite, et celle de Chapoto, rive gauche.

Ruines du fort de Casfesoca. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Un peu en amont de la crique Nouciri, affluent de gauche à peu près de l'importance de l'Armontabo, se trouvait, également rive gauche, l'ancienne mission de Saint-Paul, qui se décèle par ses cacaoyers séculaires.

Il se trouve encore actuellement, à l'emplacement de l'ancienne mission aujourd'hui complètement reprise par la forêt, un millier de cacaoyers, âgés de cent cinquante ans environ. Comme à partir de 1762 la plantation n'a plus été entretenue, si ce n'est peut-être dans les premières années de l'évacuation, par le capitaine Alexis qui compta sans doute quelque temps encore sur le retour des missionnaires, les grands arbres ont eu le temps de repousser, et les vieux cacaoyers s'étiolent aujourd'hui, presque improductifs, sous l'ombre épaisse d'une haute futaie serrée. Toutefois, leurs rejetons couvrent par milliers le sol de la forêt. Il serait aisé d'en faire d'immenses plantations.

Les cacaoyers de Saint-Paul intéressent beaucoup les Indiens du Bas-Fleuve. Le rêve de plus d'un Mécro serait de s'y installer et de faire valoir la plantation abandonnée, mais il faudrait pour cela un capital.

Il faudrait un capital préalable pour abattre les grands arbres, tailler les cacaoyers, nettoyer la forêt, construire des cases, faire un abatis. Au bout de deux ou trois ans les cacaoyers pourraient donner quelques milliers de francs par an. Leurs innombrables rejetons permettraient d'agrandir la vieille cacaoyère et de planter autour d'elle une vingtaine d'hectares qui donneraient ici, le terrain étant excellent, plus de cinquante mille francs par an. Tout ceci serait possible avec une vingtaine de mille francs et une vingtaine d'Indiens d'en haut, la main-d'œuvre créole étant trop coûteuse pour que rien puisse réussir avec elle dans le cas en question.

Ainsi comptons-nous, Laveau et moi, avec Gnongnon et Mécro. Nous visitons l'emplacement de l'ancien village qui se trouvait à une pointe d'où l'on découvre deux longs coudes de la rivière : on jurerait que ce coin de terre n'a jamais cessé d'être forêt vierge.

Un peu en amont de Saint-Paul on trouve l'embouchure de l'importante rivière Anotaye, rive droite. C'est, avec le Camopi, l'affluent le plus important de l'Oyapock.

Anotaye et Camopi ont chacune de 200 à 250 kilomètres de cours. L'Anotaye, à son embouchure, paraît moins considérable que le Camopi, mais à deux heures en amont elle présente un grand saut, le saut Couatacaye, au-dessus duquel elle s'élargit considérablement et offre de nombreux îlots. Les Indiens civilisés du bas Oyapock vont faire de longs voyages dans l'Anotaye, chassant les hoccas et fléchant les coumarous et les pacous. Gnongnon me dit qu'une fois il a remonté, sans désemparer, jusqu'au plus haut, pour voir la longueur de la rivière : il a mis quinze jours pour arriver au point où elle n'est plus accessible aux canots. Elle n'offre pas de montagnes sur ses rives, mais seulement des mornes d'une centaine de mètres, rappelant ceux des rives de l'Oyapock. Les sauts ne sont pas dangereux. Les rives sont complètement désertes ; du moins Gnongnon n'a-t-il pas rencontré, en la remontant, de vestiges d'habitations ou d'abatis récent ou ancien.

Le « grand village » d'Alexis, en 1842, se trouvait sur la rive droite de l'Anotaye, au confluent de cette rivière. Il était situé sur le flanc d'une petite montagne de 100 mètres et dominait de plus de 50 mètres Ano-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taye et Oyapock. On en voit encore très bien l'emplacement. Depuis une quarantaine d'années qu'il a été abandonné, la forêt n'a pas repoussé à plus de 10 mètres de hauteur, c'est-à-dire un quart de la hauteur de la futaie environnante.

On voit aussi, en amont et en aval, sur les deux rives de l'Oyapock, les *gnamans* ou broussailles, qui ont remplacé les anciens abatis du capitaine Alexis.

Depuis notre départ nous n'avons que des brouillards, du temps couvert, de la pluie. Nous faisons de grandes journées, le soir nous nous arrêtons après le coucher du soleil et ne dressons pas de *pataouas*[1] : nous dormons sur les roches, qui avec une pierre pour oreiller, qui roulé dans sa couverture. Le matin nous nous réveillons dans un brouillard épais : on ne distingue pas le visage de son camarade de lit que l'on touche de la main. Gnongnon me demande de bonne foi si je pense que cela soit bon pour les douleurs. Je crois que non, mais je ne saurais coucher dans mon hamac, mon épaule et mon pied droits ne pouvant supporter le contact de quoi que ce soit; une flanelle même me fait souffrir. Je suis mieux sur une roche en pente, je m'installe sur mon côté gauche, sans bouger de toute la nuit. Je ne puis plus marcher, mais j'ai bon espoir; la vie active, en plein air, un peu de diète, ne sauraient manquer de me guérir bientôt. Déjà je commence à avoir de l'appétit, je suis resté, à Cayenne, deux mois sans manger, et maintenant je me régale avec le couac et les pacous dont nous nous nourrissons.

Chaque matin je me sens de plus belle humeur. A cinq heures je me traîne au canot, de mon bras gauche je tire un peu de tafia, puis je crie successivement en oyampi, en roucouyenne, en portugais et en créole, au capitaine Gnongnon, de venir « boire la goutte ». Je vois dans le brouillard un crâne chauve et une main qui se tend : je pose mon gobelet à terre et j'allonge la sénestre au vieux brave homme, qui s'exclame avec un étonnement admiratif en me voyant si invalide et si joyeux : « Compagnée! et vous allez courir les montagnes! » Laveau, lui, aurait de sérieuses tendances à s'inquiéter, mais je l'ai dressé à mon école. Et, forçant la note, abrégeant mes théories à sa manière, il lève son *bougearon* de tafia à la hauteur de l'œil : « Souffrir est près d'être un bien, vivre est près d'être un mal. Méprisable qui ne méprise pas tout. A la santé de tout le monde! » Et l'épais et froid brouillard du matin commence à se déchirer quelque peu sous les rayons d'or du levant.

On arrive au confluent du Camopi par une série de sauts, dont le plus beau est celui d'Ouacarayo, vaste chute magnifique, formée de plusieurs brèches peu dangereuses. C'est près de ce confluent, sur la rive droite, que s'élevait la mission de Notre-Dame-de-Sainte-Foi du Camopi, dont il ne reste plus de traces; les Indiens ont coupé tous les cacaoyers pour en avoir les fruits. Sur la rive gauche se trouvait l'ancien village principal du capitaine Jean-Pierre et son dernier établissement. Il y fut tué par Raymond en 1883. Dans l'ancien abatis existent encore plus de cinq cents pieds de cacaoyers en plein rapport.

Il n'y aurait presque pas de dépenses à faire pour la mise en valeur. Les cacaoyers qui ne sont pas couverts par les grands arbres sont chargés de fruits. La forêt est propre, c'est une excellente terre haute, élevée d'une vingtaine de mètres au-dessus de la rivière : ce serait une magnifique position pour un village et un territoire on ne peut plus favorable à l'établissement de grandes plantations.

Ce fut la plus vieille femme de Jean-Pierre, une Indienne élevée chez les blancs, où elle prit le nom de Tapage, qui eut l'idée de planter tous ces pieds de cacao pour que son tamouchi, moins âgé qu'elle, « en jouît plus tard avec une jeune femme, quand Tapage serait morte ». Mais Jean-Pierre a été tué par Raymond, Tapage s'est retirée auprès d'un *peïto* du capitaine François, le nommé Gabriel, et personne ne jouit des cacaoyers du bas Camopi, si ce n'est la famille errante des couatas et des singes rouges. Inanité des projets des mortels!

Le Camopi, dont le parcours est d'environ 250 kilomètres, a été visité « dans son plus haut » par Grillet en 1672, et par les chercheurs de cacao de M. d'Orvillers en 1725. Dans quelques mois j'en déterminerai les sources.

Plus loin se trouve le saut Viritou. En amont est situé le village du capitaine François, sur la rive gauche, à la crique Moqueha, « sale », ainsi nommée « parce que, il y a quelque temps, un Indien très sale est allé s'y laver ». Étonnante imagination des Indiens!

Le village du capitaine François se compose de trois carbets : le sien, celui de son fils qui se nomme Petit François, et celui d'un certain Petit Joseph. En tout, une vingtaine de personnes, enfants compris. Les Indiens du « district » du « Capitaine » ne fournissent pas un total de trente personnes.

Le capitaine François me dit d'attendre quelques jours, afin qu'il ait le temps de faire ses préparatifs; il me conduira ensuite aux sources de l'Oyapock.

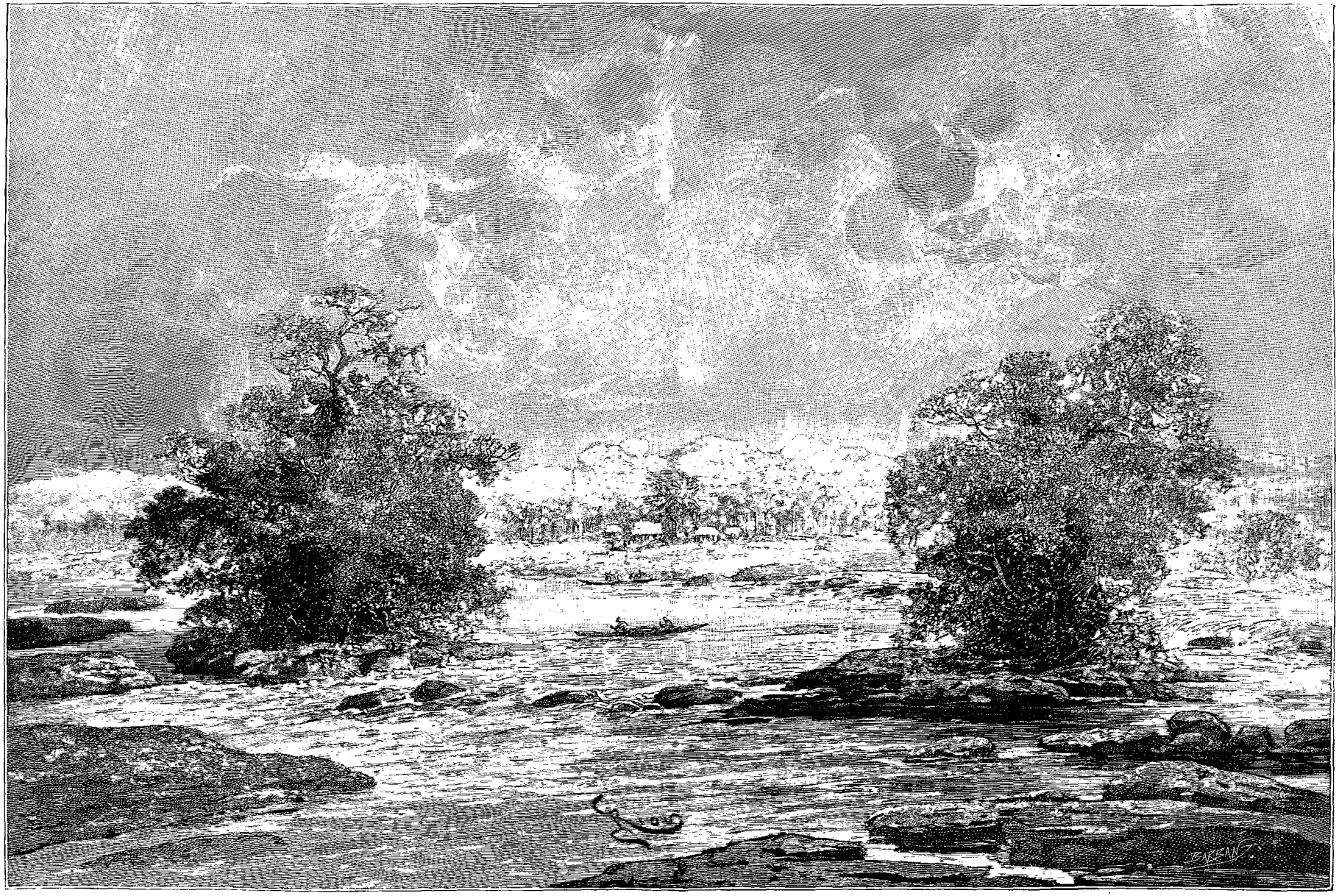
On nous fait d'abord un petit cachiri. J'entends le son lugubre du *toulé* des Oyampis : le sanglot rythmé est l'âme même du chant indien. La nuit on danse à la lueur de flambeaux faits de morceaux d'encens roulés dans des feuilles de bananier desséchées. Ces torches sont du plus bel effet.

Je vois dans la foule Raymond, l'assassin de Jean-Pierre. Gnongnon a préparé un petit coup d'État. Il a mandé Raymond chez le capitaine François, et Raymond s'y est rendu. Alors Gnongnon, profitant de la présence de l'« homme du gouvernement », rappelle à Raymond tous ses crimes. On parle créole au « tribunal », Raymond comprend cet idiome.

« Tu as tué le capitaine Jean-Pierre, qui était un si brave homme! et tu lui as pris ses deux jeunes

1. *Pataoua* ou *pataya* : trois grandes perches réunies par le sommet et à la base desquelles on amarre les hamacs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Oyapock en face du village de Gnongnon (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes; tu as tué le petit Market, tu as tué deux Émerillons. Tu arrêtes au passage les Roucouyennes qui descendent et tu leur voles leurs marchandises. Pour tous ces crimes tu as déjà été arrêté et tu as fait un an de prison à Cayenne. Le tribunal n'a pas voulu te condamner à mort parce qu'il a dit que les affaires des Indiens ne regardaient que les chefs indiens. Eh bien, moi, Gnongnon fils de Gnongnon, capitaine général des Indiens de l'Oyapock, je profite du voyage que je fais avec cet « homme du gouvernement » pour te donner l'ordre, devant le capitaine François et devant tous ces Indiens ici rassemblés, de te rendre dans mon district pour y faire ta case et ton abatis et y rester sous ma surveillance. Je veux qu'il ne se commette plus de crimes dans l'Oyapock, je veux que les Roucouyennes puissent descendre jusqu'à Saint-Georges. J'ai dit. Tu sais ce qu'il t'en coûterait de désobéir à un ordre que te donne solennellement Gnongnon fils de Gnongnon, capitaine général des Indiens de l'Oyapock. »

Le vieux brave homme d'assassin, effrayé, promet de se rendre de suite là où son chef le lui ordonnera.

Quinze jours après il faisait une nouvelle installation un peu en amont de chez Gnongnon dans un îlet du saut Coumaroucaye.

Mais les plus terribles menaces de Gnongnon ont été faites en oyampi. Je n'ai pas bien compris. Gnongnon a dû tirer son plus fort argument de ma présence. Il a dû me présenter comme un chef grand justicier et Laveau comme mon gendarme, car Raymond jetait de temps à autre sur le sabre d'abatis américain que Laveau porte à la ceinture des regards pleins d'angoisse.

Raymond a dans le haut de l'Oyapock un fils, Pierre, qui l'a filialement aidé dans la plupart des crimes qu'il a commis. C'est un excellent garçon du reste.

C'est ce Pierre qui, lors du passage du P. Vialton, voyageant dans l'Oyapock pour la foi, il y a un an (il est mort à Cayenne deux mois après son retour, des suites de son voyage), n'imposait au Père, qui voulait le marier, qu'une seule condition : c'est qu'il le marierait avec ses trois femmes en même temps.

Cette exécution de Raymond accomplie, Gnongnon et ses hommes, bien payés, avec une gratification qu'ils ont réellement méritée par leur activité et leur politesse, s'en retournent dans le bas Oyapock avec les canots qui m'ont amené ici.

Le capitaine François étant prêt, avec sa famille, nous continuons le voyage dans trois petites pirogues. En cinq jours nous serons au dégrad des Tumuc-Humac.

Nous sortons du « port », et le capitaine François m'accable de son érudition, me racontant tout au long l'histoire contemporaine des Oyampis. François a succédé à Toussaint comme *taïrohire*, ou chef; mais depuis le commencement de ce siècle, chaque tamouchi soit en réalité autonome. Les raisons qui l'avaient fait choisir pour exercer cette autorité, toute nominale, étaient qu'il avait passé un an à Cayenne et qu'il parlait bien le créole.

Nous franchissons plusieurs sauts. Coumaraoua, deuxième du nom, est le premier saut un peu fort que l'on rencontre au-dessus de François; c'est un long défilé très violent qui nous oblige à décharger les bagages. Pendant qu'on hale le canot à la cordelle, nous poursuivons, Laveau et moi, un superbe tigre rouge qui s'éloigne lentement sur les roches du saut. Je ne connais pas de meilleur plomb que le double zéro pour tuer les plus gros gibiers : tigre, maïpouri, capiouare. Une seule charge de ce numéro tua net notre fugitif.

La crique Mouroumouroucing, affluent de gauche, est un petit cours d'eau de l'importance du Samacou et du Suivorari. Dans cette crique se trouvait l'ancien village d'Aouaracing, ce village avait un dégrad sur une branche du Yanoupi. Le *mouroumourou*, d'où la crique tire son nom, est un petit palmier épineux semblable au *connana*; les pakiras et les maïssouris sont très friands de ses graines.

L'Ouiraparia (l'Ouroupays) de Crevaux, petit affluent de droite, est moins important que le Mouroumouroucing.

Je n'avais pas encore honoré d'une attention suffisamment soutenue la jeune moitié du capitaine François. Pourquoi ce pauvre vieux, appesanti par les ans et par la graisse, dont toutes les chairs pâteuses tremblotent au moindre de ses mouvements lents et lourds, exhibe-t-il, à côté de sa grosse tête bonasse et bouffie aux yeux morts, ce petit minois toujours grimaçant, hideux et ridicule comme un singe qui serait laid dans son espèce?

Cette petite guenon est un résumé de toutes les laideurs possibles de la race indienne. Malgré ses douze ans, elle est encore moins fraîche que son vieux grand-père de mari. Avec une jambe torse, un pied en dedans, ses mollets qui seraient en dehors si elle en avait, ses mains de vieille, ses dents plantées dans toutes les directions, à double et triple rangée, ses lèvres horizontales, ses gros cheveux plats rebelles à toute discipline, ses yeux de verrat posés de travers, son tout petit crâne rejeté en arrière, son gros ventre proéminent : elle a l'air d'un paradoxe anatomique.

Le saut Ouroua Itou, entre plusieurs îlets, est un long rapide doublé d'une chute assez dangereuse, c'est le plus mauvais saut que nous rencontrons depuis Coumaroua. De gros troncs d'arbres roulés par les grandes crues sont braqués à la cime des roches comme des canons défendant le passage.

Ouroua Itou, avec Coumaroua, Acouciragne, Arario, sont les sauts à légendes des Oyampis. Chacun de ces *massara* (sauts) a sa « couleuvre du fond des eaux » dont il porte le nom. Le gigantesque boa est là, caché dans le remous des chutes, et plus d'une fois les Oyampis ont vu surgir sa tête monstrueuse. Tous les efforts sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alors inutiles, tout est perdu, canot et Indiens sont entraînés au fond de l'eau, où le gigantesque reptile, dans sa voracité, avale tous les Indiens jusqu'au dernier et quelquefois le canot avec eux. Chaque saut a aussi son mythique gardien. Aussi les Oyampis ne nous donnent-ils jamais le nom d'un saut avant de l'avoir passé : la couleuvre du fond des eaux pourrait s'entendre appeler par son nom et courir sus aux téméraires.

Un peu plus haut le saut Moutouchy, dans la rivière élargie et semée d'îlets, est d'un effet des plus gracieux. En bas du Moutouchy, rive française, est un petit village de deux cases oyampies. Au milieu du Moutouchy se trouve la case de Pierre.

Pierre, le fils de l'assassin, est un jeune homme de trente-cinq ans environ, de haute taille. Il porte les cheveux relevés sur le front et a les traits presque complètement européens. Il parle créole. Sa tendance à la calvitie lui donne un air très civilisé.

C'est du reste un garçon intelligent; sa case, vaste *oca* oyampie, est la plus confortable de toutes celles des Indiens de l'Oyapock, et la plus vaste. Il a de grands abatis qui lui fournissent en abondance le manioc, les ignames et toutes les provisions alimentaires indigènes, qui, paraît-il, font complètement défaut aujourd'hui chez les Oyampis des Tumuc-Humac, où régnerait, m'assure-t-on, une famine noire. Il y a peut-être de l'exagération dans cette assertion peu rassurante, toutefois il est bien vrai que Pierre a chez lui plusieurs familles des Oyampis d'en haut qui sont venues lui offrir leur travail en échange de la nourriture. Aussi plusieurs carbets complémentaires ont-ils dû être construits dans le petit îlet, ce qui donne tout à fait un air de village à l'installation du fils de Raymond.

Pierre est l'Indien riche. Plus industrieux que ses congénères, il va vendre ses produits à Saint-Georges et se monte ainsi un petit magasin de *camisas*, de perles, de couteaux, de sabres, de haches, avec lesquels il paye le travail des Oyampis des Tumuc-Humac, qui s'accoutument de plus en plus à venir travailler chez lui. Voici qu'il a ses *peïtos* (on pourrait traduire par sa *gens*). Il est en réalité beaucoup plus tamouchi que le vieux capitaine François, dont le village sue la paresse et le délabrement. Pierre, avec ses trois femmes, ses deux grands garçons, sa demi-douzaine d'enfants plus jeunes, ne peut manquer de faire d'ici à peu « le grand village » du haut Oyapock.

Depuis le village du capitaine François, l'Oyapock garde toujours la même largeur, qui varie de 50 à 100 mètres. Le lit de la rivière est tantôt de sable, tantôt de pierres lisses, et alors glissantes, ou recouvertes de mousse. Parfois ce sont de grosses roches, formant comme un pavé de géants disjoint, où il est difficile et périlleux de marcher.

Raymond, père de Pierre (voy. p. 36). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Nous voici par le travers d'un important chaînon des Tumuc-Humac, le chaînon d'Eureupoucigne, que l'on ne voit point d'ici, il est vrai. Dans le haut de la crique Courmouri se trouve une haute montagne rocheuse, le Tacourou Iouitire. La crique Gerenaldo Erayapawe, « la fuite de Gerenaldo », est ainsi nommée parce que, jadis, un Brésilien nommé Gerenaldo, prisonnier de Ouaninika, ayant réussi à s'évader, fit son carbet et demeura quelque temps sur ses bords ; elle prend ses sources à une haute montagne rocheuse, le Tamécatou Iouitire, laquelle est surmontée d'une roche plate où l'on voit l'empreinte des pattes d'un tigre et des pieds d'un homme. Des roseaux entourent cette roche plate. Sur les bords de la roche, à côté des roseaux, on voit des pattes d'agami et autres oiseaux disposées en rond et comme alignées par la bête qui les a mangés. A côté du Tamécatou, au sud-ouest, se trouve une autre haute montagne, le Ouatée Iouitire. Ces trois montagnes forment chaîne et se continuent vers le sud-ouest. Le capitaine François les a visitées à l'époque où il avait son village aux Trois Sauts. Elles sont à un jour de marche de l'Oyapock. Je devais plus tard les voir très distinctement du haut du Tayaouaou.

C'est au-dessus des monts Eureupoucigne que commencent les grands sauts de l'Oyapock. Le premier que l'on rencontre est appelé Trois Sauts parce que, sur l'énorme plan incliné de 20 mètres de dénivellation et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 35 degrés d'angle par lequel il déverse les eaux de l'Oyapock, il dessine trois chutes successives. C'est de beaucoup le plus important que l'on rencontre dans tout l'Oyapock et dans tout le Maroni. Il barre l'Oyapock dans toute sa largeur; pour monter comme pour descendre il faut décharger tous les bagages. L'été on a un bon chemin sur les rochers de la rive gauche, mais l'hiver il faut haler le canot par la forêt.

Un peu au-dessus du saut de Copayé — un petit saut où la légende veut qu'un blanc ait jadis laissé tomber un sac d'or qui n'a pas encore été repêché — l'Oyapock se partage en deux branches à peu près d'égale importance : celle de l'est s'appelle Moutaquouère et celle de l'ouest s'appelle Kerindioutou, « *Oyapocko fini* », me disent les Oyampis.

Qu'est-ce que cela signifie?

Voici ce que j'appris plus tard, au fur et à mesure.

Les deux branches qui forment l'Oyapock, le Moutaquouère et le Kerindioutou, bien que d'importance presque égale au confluent, n'ont pas un cours également étendu, Kerindioutou venant de beaucoup plus loin que Moutaquouère.

Le Kerindioutou a un grand affluent de droite qui continue la direction générale de l'Oyapock, c'est l'Ouaatéou, dont le confluent est à peu de distance du dégrad des Tumuc-Humac. L'Ouaatéou, après deux jours de marche, se dédouble en deux branches; la plus importante est celle de l'ouest, elle s'appelle Souanre; celle de l'est s'appelle Irouaïté.

Ouaatéou et Souanre, continuant la direction générale de l'Oyapock et ayant à peu près un cours aussi étendu que celui du Kerindioutou, sont considérés par les Oyampis comme le véritable Oyapock initial. Nous verrons bientôt le régime des sources de ces différents cours d'eau.

Sur la rive gauche du Kerindioutou, en face du confluent du Moutaquouère, se trouvent quelques pieds de cacao. Il en existe une petite forêt dans l'intérieur.

Le Kerindioutou serait navigable encore deux jours s'il n'était encombré de bois tombés. En raison de tous ces arbres qui obstruent son lit, on le remonte seulement jusqu'un peu au-dessus du confluent de l'Ouaatéou.

Voici, rive droite, un petit carbet. Deux mauvaises pirogues sont amarrées avec une liane aux branches pendantes : ce sont des embarcations à l'usage de ceux qui veulent descendre l'Oyapock.

C'est le terminus, le dégrad. Maintenant c'est le sentier des Tumuc-Humac.

Terre! accostez, débarquez, déchargez. Voici donc le sentier des montagnes.

VI

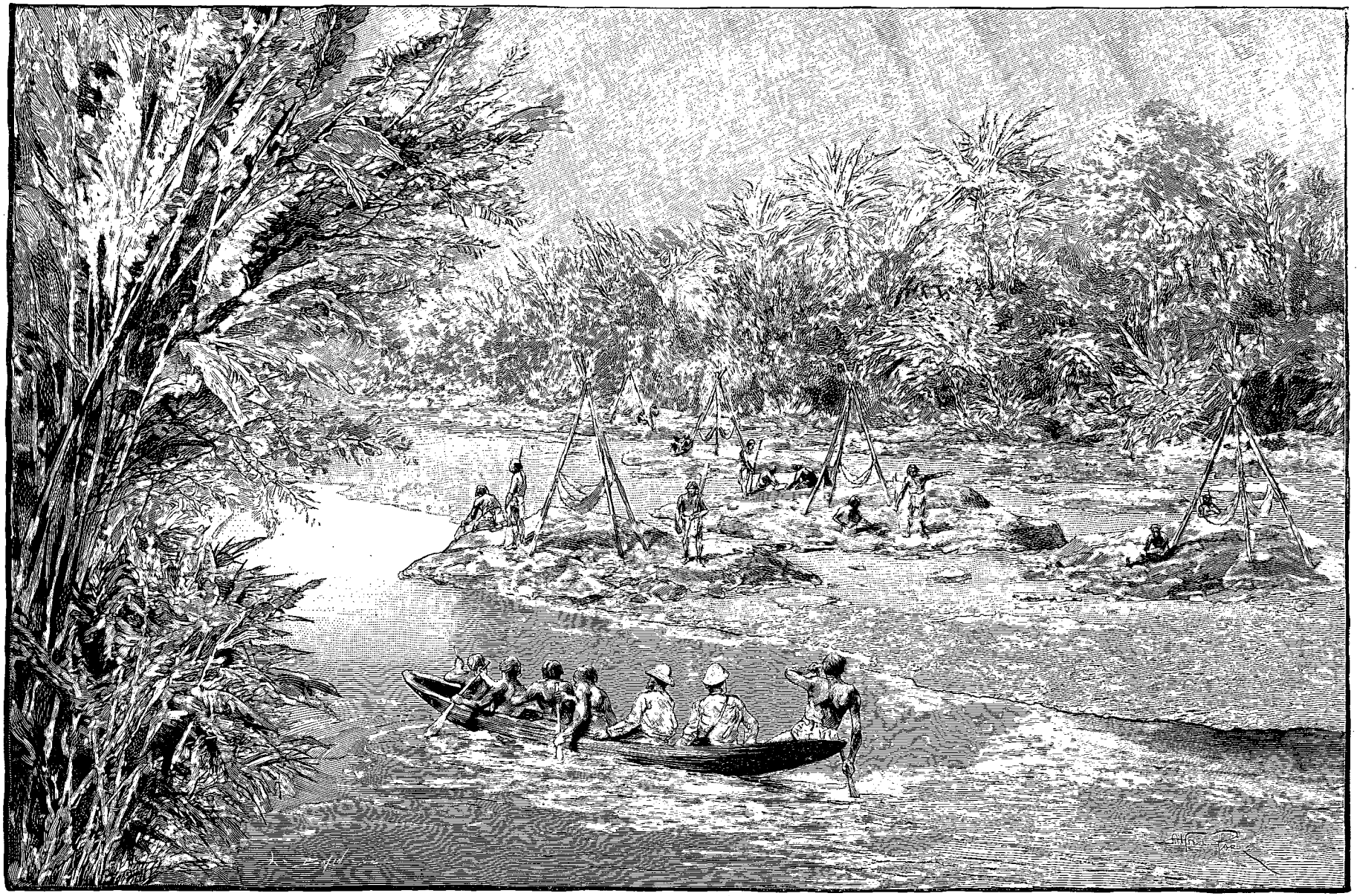
Aux Tumuc-Humac. — Les villages de Caolé et d'Acara. — L'*oca*. — Le cérémonial indien. — Entrevue de deux frères. — La famine. — Situation grave. — Comment je recrute mes hommes. — L'Eréapoure. — Philosophie du voyage indien. — Portraits d'Oyampis. — Panorama du Tayaouaou.

M. Laveau. — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de l'auteur.

Septembre. — Le sentier des Tumuc-Humac de l'Oyapock part des hauts de ce fleuve pour aboutir aux hauts du Kouc, grand affluent du Yary. C'est la grande route du pays oyampi au pays roucouyenne. Sur ce sentier s'en embranchent quelques autres, desservant divers villages oyampis et caïcouchianes.

Nous longeons maintenant l'Ouaatéou. Sur la rive gauche se trouve un village caïcouchiane en formation. Nous allons y passer la nuit. Le seul Caïcouchiane qui soit là, un vieillard, grand, maigre, osseux, aux longs cheveux de femme, aux yeux petits et brillants, me raconte l'histoire de sa tribu. « Il n'y a plus de Caïcouchianes, me dit-il : les derniers Caïcouchianes mourront d'ici deux générations; ils n'ont déjà plus de patrie, puisque c'est sur la terre oyampi qu'ils sont établis; mais jadis les Caïcouchianes étaient nombreux, ils avaient beaucoup de rivières, de grands abatis, ils étaient riches et ils étaient forts. » C'est dans des guerres continuelles avec les Oyampis, moins vaillants, mais plus nombreux, que la tribu s'est éteinte. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, il n'y a plus qu'une vingtaine de Caïcouchianes dispersés chez les Oyampis. Les Caïcouchianes sont morts, tués par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Oyapock à sec et *pataouas* (voy. p. 36). — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerre et par le géant *Couroup* (la variole) parce que les *yolocks* l'ont voulu. »

Nous passons l'Ouaatéou, puis nous suivons le Foouatou, son affluent. Le lendemain nous passons plusieurs petites montagnes, et sur les dix heures du matin nous apercevons dans la forêt une grande éclaircie pleine de soleil : ce sont les abatis du village de Caolé.

Le village de Caolé, situé sur la rive droite de l'Ouasseyepenhi, grande crique affluente de l'Ouaatéou, se compose de quatre cases. De l'autre côté de l'Ouasseyepenhi, à 1 kilomètre, Acara en a cinq. Ces deux villages, avec leurs neuf cases habitées, constituent la plus grande agglomération du pays oyampi. Celui de Caolé est le mieux établi, au milieu d'immenses abatis, sur une hauteur d'où l'on découvre de vagues chaînons des Tumuc-Humac. Tous deux sont espacés et présentent une grande place bien nettoyée.

La maison oyampie, l'*oca*, ne ressemble en rien au *pacolo* roucouyenne. C'est une espèce de grange oblongue complètement fermée, portée sur un pilotis de 3 ou 4 mètres de hauteur. On accède par une échelle à une petite porte qui seule donne du jour à la maison aérienne. L'oca oyampie, plus petite que le pacolo roucouyenne, est aussi moins pratique ; le bas de la maison, entre les cinq rangées de poteaux du pilotis, est inutilisé, et à peu près inutilisable, à cause des nombreuses pièces d'appui que les Oyampis, médiocres constructeurs, ont été obligés de mettre un peu partout pour la solidité de l'édifice. Seul le vaisseau supérieur peut être habité ; on y mange, on y dort, on y passe la vie, entre le ciel que l'on voit par l'ouverture de la petite porte basse, et la terre où picorent les poules, aperçues aussi par les intervalles qui se produisent entre les lattes, lesquelles, naturellement, ne sont point mortaisées.

Les Oyampis, race moins hospitalière que les Roucouyennes, n'ont pas la maison des hôtes. Il faut se loger dans les ocas ou aller attacher son hamac dans la forêt. Ils n'ont pas non plus l'habitude de servir à manger aux visiteurs qui leur arrivent. Mais en ce moment ils ont une excuse, ils n'ont rien à manger eux-mêmes.

Pourtant j'arrive ici on ne peut plus officiellement. François, le grand capitaine, et sa famille me précèdent, ornés de tout leur linge. Le vieux a un costume d'hiver, qu'il a pris je ne sais où. Petit François, qui n'a pas apparemment encore droit au pantalon, ne manque pourtant pas de prestige sous sa casquette de toile grise et sa veste bleue de l'infanterie de marine. Pour les femmes, elles se sont mis sur le corps tout ce qu'elles ont de camisas. On n'a pas idée de la fantaisie de leur accoutrement. La petite Mimi, une jolie fillette de six ans, si gentille toute nue avec son petit collier de perles blanches, disparaît sous une immense camisa à raies rouges et jaunes. Et toute la famille marche lentement, gravement, orgueilleusement, comme des parents riches venant montrer leur opulence à des cousins pauvres. Et quelle jalousie, quelle envie, chez les femmes d'ici ! Les hommes, plus philosophes, sont pourtant respectueux : il s'agit, en somme, du grand chef et de la famille.

Les Indiens aiment le cérémonial, le décorum, ils ont leurs règles de bienséance, dont la base est de ne pas se presser. Aussi trouvent-ils que le *tamouchi-pirang*, le chef rouge — c'est moi, à cause de la couleur de mon costume de flanelle, — a des allures bien peu ralenties pour un chef blanc. Je fais amarrer nos deux hamacs, j'installe mon vestiaire, ma toilette, je fais apporter des *cololos* (tabourets), de l'eau, tout ce dont j'ai besoin, et tout cela en dix minutes ; puis, confortablement assis entre nos hamacs sur des cololos d'honneur, nous égayons de quelques lazzis, Laveau et moi, la solennité un peu grotesque de la réception de mon volumineux capitaine.

Il est renversé en arrière dans son hamac, s'appliquant à ne regarder personne. Avec la plus aristocratique lenteur il échange quelques lambeaux de phrase avec ceux du village, qui viennent successivement lui faire leur cour. Dans un hamac à côté, sa petite guenon minaude et fait des grimaces atroces. A tout moment je m'attends à la voir grimper à la cime des arbres.

Sur le pont de l'Ouasseyepenhi — deux arbres tombés en croix — s'avance un homme, nullement barbu, mais délicieusement barbouillé de roucou et qui de loin a l'air d'un alambic tout neuf. Il est suivi de quelques petits, de quelques grandes femmes, de plusieurs enfants et d'une bande de chiens qui courent entre les jambes de tout le monde. C'est Acara, frère du capitaine François.

Acara entre dans l'oca et s'assied sur un *apouca* (le cololo roucouyenne) à côté de son frère, auquel il tourne le dos. Ils feignent de ne se voir ni l'un ni l'autre. Chacun cause de son côté et ils ne se regardent pas. Cela dure dix minutes. Il y a dix ans qu'ils ne se sont vus.

A un moment donné, de son même ton nonchalant, sans tourner la tête, François adresse un mot à son frère :

« Je suis venu.

— Et moi je suis ici. »

Un moment de silence, c'est Acara qui parle.

« La rivière est bien sèche ?

— Ce sont les roches qui portent le canot. »

Et cela continue. Petit à petit, on s'informe de la santé, de la famille, des amis, des récoltes, des voyages faits, des morts, des mariages, des naissances. Au bout d'une demi-heure, Acara se tourne vers son frère :

« Je m'en vais.

— C'est bien. »

Et Acara repart pour son village, suivi de toute sa smala.

Voilà l'entrevue de deux frères qui ne se sont pas vus depuis dix ans. Ils s'aiment beaucoup, mais les Indiens ne sont pas démonstratifs.

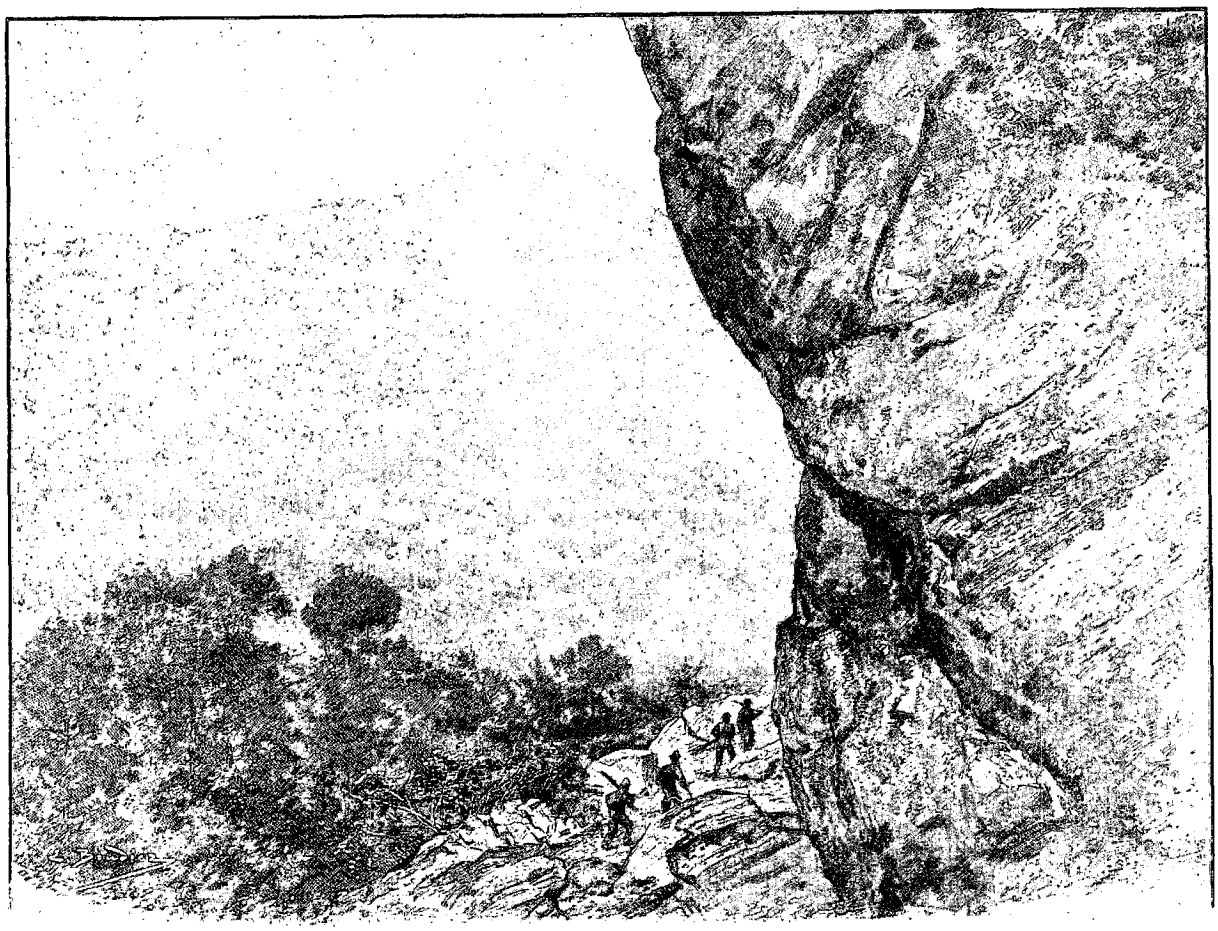
Le lendemain de mon arrivée, François expose aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Oyampis le but de mon voyage. Les Oyampis paraissent consternés. Je ne comprends pas. Mais peu après, le vieux capitaine, me promenant dans les cases, me fait toucher du doigt toute l'horreur de ma situation. Maintenant je comprends trop.

C'est la famine. Des bruits m'en étaient venus en route, mais je n'avais pas cru à quelque chose de si horrible. C'est la famine. Je n'avais vu que les valides à la réception; maintenant, en visitant les ocas, je vois exactement l'état où sont réduits ces malheureux.

L'année précédente, les Oyampis ont fait de grands cachiris; de nombreuses fêtes ont épuisé à peu près tout le manioc, qu'une longue sécheresse compliquée d'une invasion d'insectes rongeurs a achevé de détruire. Plus de cassave! Ce ne sont que des visages hâves, des yeux creux et bistrés, des corps efflanqués, des chiens dont les os percent la peau, de pauvres nourrissons aux chairs flasques suçant fiévreusement des seins taris. Plus de cassave! le maïs, les bananes, les ignames, les patates, les giraumons, la canne à sucre ont été épuisés; les Indiens mangent des choux palmistes, des graines de la forêt, des fourmis, de petits crapauds. Sans cassave on n'a guère la force de chasser ou de pêcher, partant peu de gibier, peu de poisson : la famine s'accroît



Rochers du Tayaouaou (voy. p. 46). — Dessin de Boudier, d'après un croquis de l'auteur.

par la famine. Découragés, malades, les pauvres gens restent dans le hamac, mornes. J'en vois plusieurs qui délirent, en proie à des fièvres violentes, suites d'un long régime d'inanition. C'est une grande tristesse prostrée, générale; on marche dans une atmosphère de désolation. Ces squelettes vivants, qui sentent déjà le cadavre, font peur à voir. Pourvu que la famine ne pousse pas ces malheureux, encore anthropophages au commencement du siècle, à se livrer entre eux à des actes de cannibalisme!

Le pays indien sans cachiri est déjà bien triste; sans cassave il est navrant. Avec un peu de tafia je donnerais quelque joie à ces misérables, mais je n'emporte jamais de tafia chez les Indiens, pas plus que de cassave d'ailleurs, ou de farine de manioc. Je compte sur eux pour me fournir mes vivres. Au pays indien je vis la vie indienne dans toute sa pureté.

Le capitaine François, qui devait m'accompagner, m'abandonne. Il bat en retraite devant la famine. De plus, la moitié des habitants des deux villages profite des canots qui m'ont amené pour descendre dans le bas Oyapock chercher à manger. Ils s'entassent à couler bas : près de trente dans trois pirogues! Voilà qui est de mauvais augure. De plus ces Indiens ont l'air tout à fait sinistre et ils ont bien mauvaise réputation. La plupart des voyageurs du haut Oyapock sont morts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques mois après leur retour, empoisonnés à ce qu'on prétend : Grillet et Bechamel en 1675, Bodin en 1824, et, plus récemment, il y a deux mois à peine, le P. Vialton qui avait porté la bonne parole jusque chez Acara. Mieux encore, en inspectant mes malles, je constate que deux d'entre elles ont été forcées. Je savais déjà que le P. Vialton avait été pillé. Pays de voleurs, d'empoisonneurs, et pays de famine! De plus je boite toujours et la marche me fait cruellement souffrir. Que faire?

Je suis venu pour visiter le pays, je resterai. Il n'y a souvent qu'à s'obstiner pour réussir : il y a dans la lutte contre des difficultés en apparence insurmontables un merveilleux excitant qui décuple les forces. Je resterai.

Ne pouvant m'approvisionner dans le bas Oyapock, à cause de la trop grande distance, j'envoie Laveau parcourir les villages voisins pour me faire faire tout ce qu'il pourra de farine de manioc.

Au bout de quatre jours Laveau revient. Ces malheureux, me dit-il, n'ont plus ni sabres, ni haches, ni couteaux, ni camisas. Il a offert des prix énormes, jusqu'à quatre fois le prix de Cayenne, et a réussi à prélever ainsi la bonne dîme de ce qui ne suffisait pas aux Oyampis pour les empêcher de mourir de faim.

« Et maintenant, Laveau, nous allons prêcher d'exemple. Nous allons nous mettre à la demi-ration, au quart de ration quand il le faudra. Et nous mettrons nos hommes au même régime.

— Nécessairement. Cela ne nous empêchera pas de nous ruiner très vite, car les Indiens deviendront de plus en plus exigeants au fur et à mesure que nous accroîtrons leur misère. J'ai été déjà obligé de payer d'une camisa qui coûte 2 francs à Cayenne une cassave que l'on a pour 20 centimes au chef-lieu. Je doute fort que nos marchandises d'échange nous mènent jusqu'en mai, comme nous le supposions au départ. »

Maintenant il me faut recruter mes hommes. D'abord j'ai peur de n'en pas trouver. Crainte bien mal fondée. Comme ma demi-ration est l'abondance comparativement à la misère générale, comme les Oyampis savent que grâce à nos fusils et à nos hameçons nous avons toujours du gibier et du poisson, ils se présentent en foule. Pour un guide et trois ou quatre porteurs qui me sont nécessaires il me faut accepter douze ou quinze individus.

J'ai fait mon choix, j'ai engagé cinq personnes, cinq des moins malades des Oyampis d'Acara. Mais voici qu'ils viennent me trouver les uns après les autres : « J'ai ma femme et mes enfants; quand je ne serai plus là, les autres les laisseront mourir de faim au village. Il faut que tu les prennes avec toi. Ils ne mangeront pas beaucoup. Tu leur donneras toi-même la cassave que tu voudras. »

J'essaye de prendre de tout jeunes gens. Ils n'ont pas de femme, mais ils ont qui un plus jeune frère, qui une jeune sœur qu'il faudrait également emmener.

Je tente de m'arranger avec une seule famille : il se trouve que cette famille se compose toujours d'une quinzaine de personnes.

Il faut prendre son parti de cet encombrement.

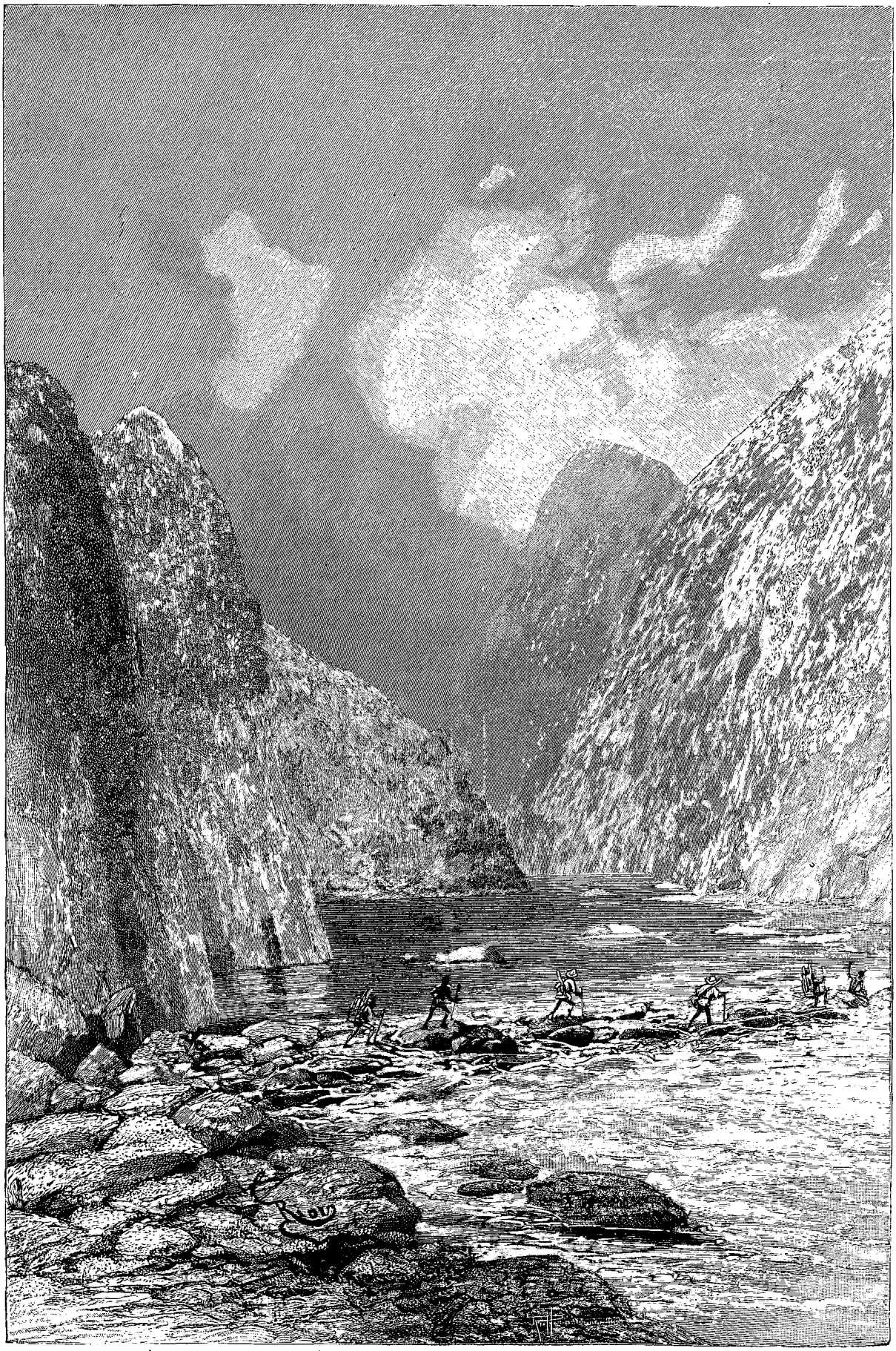
A chaque voyage je devais être flanqué de quinze à vingt individus, l'un portant la marmite, un autre un flacon de piments, et même, comme dans la chanson, il y en avait qui ne portaient rien du tout. Laveau eut office de faire bon fourrier. Cela n'alla pas trop mal, nous maigrissions bien un peu, mais en revanche nos Oyampis engraissaient à vue d'œil. Au bout d'un voyage de huit jours ils n'étaient plus reconnaissables. Une bonne partie de la tribu eut ainsi sa semaine grasse, car la place était disputée, et au bout d'une petite excursion mes hommes devaient laisser la place à d'autres plus affamés. Pour tous ces achats de cassave dans un pays où il n'y en avait pas, il me fallut non seulement prodiguer mes marchandises, mais donner tout ce que j'avais en propre, mon linge personnel, mes vêtements, et même prendre à crédit, promettre des haches et des fusils que je dus remettre dans le bas Oyapock au tamouchi Caolé, qui m'accompagna à cet effet.

J'étais bien loin de penser, toutefois, quand je fis ma première journée de marche au delà du village de ce chef, que je pourrais fournir une bien longue campagne. Mon rhumatisme était revenu à l'état aigu.

Ma persévérance fut récompensée, et, outre que bientôt je pus marcher, je ne rencontrai point, dans les Tumuc-Humac de l'Oyapock, les excessives difficultés de pénétration qui s'étaient dressées à chaque pas devant moi dans les Tumuc-Humac du Maroni. Les Oyampis possèdent dans la région huit villages espacés sur quinze lieues du nord au sud, et trente de l'est à l'ouest. Aussi mes cinq mois aux Tumuc-Humac orientales, de fin septembre à fin janvier, devaient-ils être cinq mois de voyage à peu près continuel, et me valoir, au lieu des quatre petits itinéraires de l'année précédente, une dizaine de grandes marches dans tous les sens. Si les Tumuc-Humac occidentales avaient été aussi faciles, j'aurais rapporté une carte presque complète et définitive de la grande chaîne.

Cependant cette région des hauts de l'Oyapock, l'Eréapoure, comme disent les Oyampis, c'est-à-dire les collines et les montagnes des Tumuc-Humac orientales, était tout aussi inconnue que la région des Tumuc-Humac occidentales. L'Eréapoure oyampie était bien la contrée la plus mystérieuse qui existât dans l'Amérique du Sud. Pour s'en convaincre il suffit de consulter les différentes grandes cartes de cette partie du monde, cartes qui donnent chacune un tracé différent des rivières et des montagnes de ces cantons reculés. Les géographes, connaissant les embouchures de tous les fleuves voisins, n'ont pas voulu laisser en blanc leurs sources présumées, et chacun, selon sa fantaisie a dessiné des cours d'eau au hasard, et, entre ces cours d'eau, a placé des chaînes de montagnes séparant honnêtement et régulièrement les bassins. Moi-même j'avais fait une carte d'après des renseignements recueillis par mes vieux prédécesseurs; j'avais bien mis la main sur quelques noms authentiques, mais mon tracé était absolument faux. Pour Crevaux, qui allait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saut du Souanre (voy. p. 40). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop vite, mais dont la probité scientifique, j'ai pu le vérifier sur plusieurs de ses itinéraires, que j'ai suivis moi-même, est au-dessus de toute critique, pour Crevaux, dis-je, une fois qu'il eut pris le chemin par terre dans la forêt sans montagnes des hauts cols des Tumuc-Humac, il se dit que cet Oyapock qu'il venait de quitter devait avoir une source; il pensa que cette source devait se trouver à une montagne, et sans savoir où se trouvait cette montagne, sans même demander son nom indien, pour en finir plus vite, il l'appela Pic Crevaux. Il fut obligé de la placer au jugé, et elle se trouve sur son levé à cinq jours plus au nord qu'elle ne l'est en réalité, avec une altitude qui n'est que celle du col le plus élevé qu'il franchit[1].

Mais j'étais loin de savoir tout cela quand je quittai le village de Caolé pour mon excursion au Tayaouaou.

Toute marche dans l'inconnu procure une joie dont on ne saurait se défendre. Nous sommes tous gais, les Oyampis parce qu'ils ont mangé, Laveau et moi parce que nous allons voir quelque nouveau dans l'immense uniformité de la forêt vierge.

Après le village d'Acara nous prenons au sud-est et longeons l'Ouasseyepenhi, que nous coupons à un ajoupa de chasse qui semble être le terminus ordinaire des voyages des Oyampis dans cette direction.

Les Indiens ne voyagent que pour leur plaisir. Ils ont bien raison. Ils ne sauraient considérer un voyage autrement que comme une « partie » où il y aura beaucoup de gibier, beaucoup de poisson, du miel et des fruits de la forêt, des amourettes, et, si c'est possible, à la fin, du cachiri et de la danse. Heureuses gens, qui ne se tourmentent pas pour « tenir un rang, se faire une position, paraître, s'élever, se faire connaître, s'assurer l'aisance pour la vieillesse », qui n'ont pas d'inquiétude dans l'esprit, pas de rancœur, pas d'amer mépris, de rage indignée, de longues espérances, et d'irréparables déchets dans l'âme! Quels beaux philosophes! Il n'y en a pas un d'entre eux qui accepterait telle qu'elle est notre vie civilisée; et nous, qui les visitons, nous sommes trop lâches pour renoncer sans esprit de retour à ces vices, à ces faiblesses, à ces monstrueuses injustices, à ces décevants enthousiasmes que nous appelons notre civilisation, pour nous fixer, une bonne fois, au bonheur qui est là. Mais ils sont confiants, ils supposent que la carrière de l'homme civilisé est faite d'enivrements supérieurs, et que les rides de notre front et le pli de notre lèvre sont surtout la marque d'une grande activité d'esprit où les enchantements compensent largement les souffrances. Bons et naïfs conservateurs, conservez mieux ce précieux état social que l'on n'aurait jamais dû changer : si vous saviez le danger que font courir à votre bonheur les blancs qui vous visitent, vous nous massacreriez impitoyablement du premier au dernier.

1. Il faisait grand il faisait vite. Chéri des Indiens, il m'a facilité sa voie, il m'a permis de compléter ses travaux. Pauvre grand cœur, mort en pleine gloire, il m'a fait rêver à celle de le continuer. H. C.

Nous avons fait une petite journée, comme il convient, 8 kilomètres. Voici la crique de nos rêves : cette Ouasseyepenhi est pleine de mystère, les Oyampis n'ont jamais vu sa source et n'ont jamais vu non plus son confluent dans l'Ouaatéou. Étendu dans un hamac, tournant le dos à tout, même aux Indiens, j'écoute le murmure et je regarde les petits remous du ruisseau tranquille sur son lit de cailloux errant au sein des épaisses forêts vierges.

C'est adorable! Laveau a tué trois hoccos; un Indien a tué deux *pakiras* (pécaris) avec ses flèches, un autre un *cariacou* (petite biche), et les femmes sont allées elles-mêmes couper des arbres à miel : elles en rapportent de pleines calebasses. Feux allumés, conversations joyeuses, marmites pleines, tous égaux, un clair de lune enchanteur qui descend à travers les hautes futaies : il doit être doux, quand on n'appartient pas à la *dolorosa mediocritas*, mais qu'on est franchement prolétaire, de rêver qu'on chasse le sanglier au pieu, dans nos ruines.

La caravane s'égrène lentement dans le sentier vague. Cette forêt est magnifique, je n'en ai jamais vu où, aussi complètement que dans celle-ci, on ne voie rien. De hauts troncs d'arbres, un sous-bois clair, on soupçonne un ciel, on entend un ruisseau : c'est la plénitude d'être, sans ronces, sans difficultés, sans fondrières, sans abattement et sans la porte ouverte sur l'inconnu des grandes échappées d'horizon.

Nous grimpons au Tayaouaou. Au sommet du plateau d'où émerge le mont, on se heurte à une muraille de granit de plus de 100 mètres, lisse et concave, couronnée de grands arbres à la cime, et écrasant de sa masse la forêt qui s'incline à son ombre.

Comme des trous de solive dans une maison non encore achevée, de minuscules cavernes dans la muraille du Tayaouaou ont été ménagées par le génie du Hasard-Bienfaisant pour servir de nids à des coqs de roches. Les mères voltigent sur les flancs du rempart en poussant de petits cris adressés sans doute à leur couvée. De longs serpents aux tons gris glissent sur la saillie des rainures, dardant leur inexprimable regard.

Au pied de cette gigantesque tour de burg, l'Ouasseyepenhi disparaît sous de hauts *balouroux*[1] et des bambous rachitiques.

« Caolé, Acara, mes amis, nous allons grimper là-haut. »

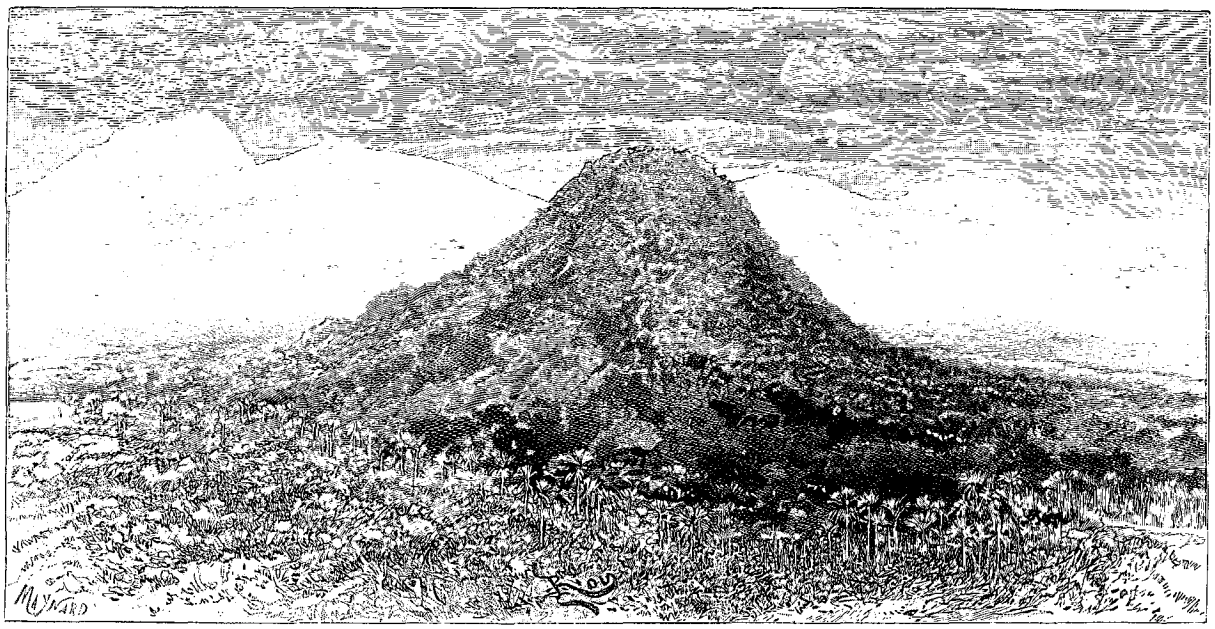
Caolé est l'Indien selon mon cœur. Il ne refuse jamais et travaille toujours. Grave, parlant peu, comprenant bien, il est sûr. Je lui dis : « Il faudrait faire ceci, cela ». Il me dit oui ou non. S'il me dit oui, je puis compter sur lui; s'il me dit : « C'est pour demain », ce sera pour demain. Je ne lui connais pas ce péché mignon des Indiens : il ne ment pas. Tout en tenant, comme de juste, à une légitime rémunération, il n'est pas exigeant, il n'est pas mendiant, il n'est pas voleur. Il est obéissant et n'est pas bavard. Il n'est pas seulement laborieux, il est bon artisan, il sait faire une foule de choses,

1. *Balouroux* : espèce de plante grasse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est même artiste, il excelle particulièrement dans les ouvrages de vannerie. Il parle créole, il a appris cette langue dans les canotages qu'il a faits jadis au bas Oyapock. Je viens de découvrir qu'il sait très bien se servir du fusil et qu'il est excellent chasseur : je lui donne mon Lefaucheux et il chasse pour moi jusqu'au départ. Au physique, il est maigre, nerveux, agile, vif. Il peut avoir cinquante ans. Il a deux femmes, trois garçons d'une douzaine d'années, et une fille mariée avec son peïto appelé Louis.

Acara a du sang noble dans les veines. Ses aïeux étaient aux Croisades. En sa qualité de gentilhomme il n'aime pas le travail. Mais il s'imagine que tous les hommes de son village sont ses peïtos et qu'il leur commande, ce que ceux-ci nient avec ensemble. Acara a l'air agréable plutôt que grand air, il porte gaillardement ses quarante-cinq ans, malheureusement il a beaucoup de douleurs rhumatismales et peu de santé. Il est souriant, fin, instruit, il parle imperturbablement le roucouyenne classique. Il joue au chef, il voudrait « recevoir », malheureusement il n'a pas de cachiri, il n'a même pas de cassave. Sa mère est une géante qui a des allures et un faciès masculins jusqu'à faire peur. Mais les enfants d'Acara, un jeune homme et une jeune fille, sont de toute beauté. La jeune fille surtout est d'une gracilité ravissante. Il est d'ailleurs aisé de s'apercevoir assez vite que les femmes oyampies sont beaucoup plus belles que les femmes roucouyennes. Acara a toujours son père, Taracoua le nonagénaire. Dans sa jeunesse Taracoua fut un grand tueur et un grand mangeur de Roucouyennes. Il est encore très vert, très vif, bien conservé, alerte. Vu par derrière, défilant dans le sentier, il a l'air d'un jeune homme. Comme la plupart des vieillards indiens, il a peu ou point de cheveux blancs. Il va à la



Les Tumuc-Humac vues du Tayaouaou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

chasse, à la pêche, et travaille encore à l'abatis. Il paraît que les anciens Indiens avaient un très profond respect pour les vieillards : ce n'est pas le cas d'Acara, qui fait de son vieux père son domestique. Pour allumer son cigare, porter son *catouri*, aller lui chercher des fruits à l'abatis, quand ce n'est pas à un petit *couroumi* (un *boy*) tout nu, orphelin qu'il a pris avec lui, que le tamouchi Acara donne ses ordres, c'est à Taracoua, son vieux père, le vaillant combattant de la guerre des Roucouyennes.

Je ne vous oublierai point, mes bons petits amis. Je veux parler de deux enfants de dix ans, le frère et la sœur, orphelins recueillis par Caolé, qui les traite d'ailleurs comme ses propres enfants. Le petit garçon s'appelle Pïan, et Simon du nom chrétien que le P. Vialton lui a donné. Les Oyampis, trouvant ce Simon trop difficile à prononcer, l'ont transformé en *Dosmon*. La petite fille s'appelait Pahî, mais je l'ai métamorphosée en Dosmone. Ces deux enfants présentent le contraste frappant du pur type caraïbe au milieu de tous ces types tupis : leur père était Galibi de nation. Ils ont le menton à fossette, la bouche souriante, le front large, le nez un peu aplati : caractéristiques de la race caraïbe pure. La petite Dosmone — ou Simonne — est étrange. Ses deux grands yeux noirs ont vingt ans, son rare sourire est triste et fin; elle voit tout ce qui se fait, entend tout ce qui se dit et travaille toujours, plus que Caolé même. Elle a des allures chastes, pudibondes et presque effarouchées, curieuses chez un enfant de son âge et dans un pareil milieu. Et son large regard de velours, profond et triste, mais tempéré par un pâle et fugitif sourire, poursuit vos yeux partout, où que vous les cachiez. Si l'on ne voyait sa taille et sa poitrine, on prendrait Simonne pour une femme. Pour Dosmon c'est un fort, un vaillant. Il a plutôt l'apparence d'un adolescent que d'un enfant. Dur à la charge et à la marche, toujours prêt à partir, toujours en avant dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sentier, son frais et joyeux rire sonne comme une clochette d'argent et réconforte la troupe en marche. Il a voulu me suivre dans tous mes voyages, ce cher Dosmon; aussi que de camisas, de perles, de colliers, de couteaux, de glaces, de peignes il a eus pour lui et pour sa sœur! Ne faites pas un mauvais usage de ces richesses, mes chers enfants!

Nous montons tous à l'escalade du Tayaouaou à travers les rochers du flanc sud.

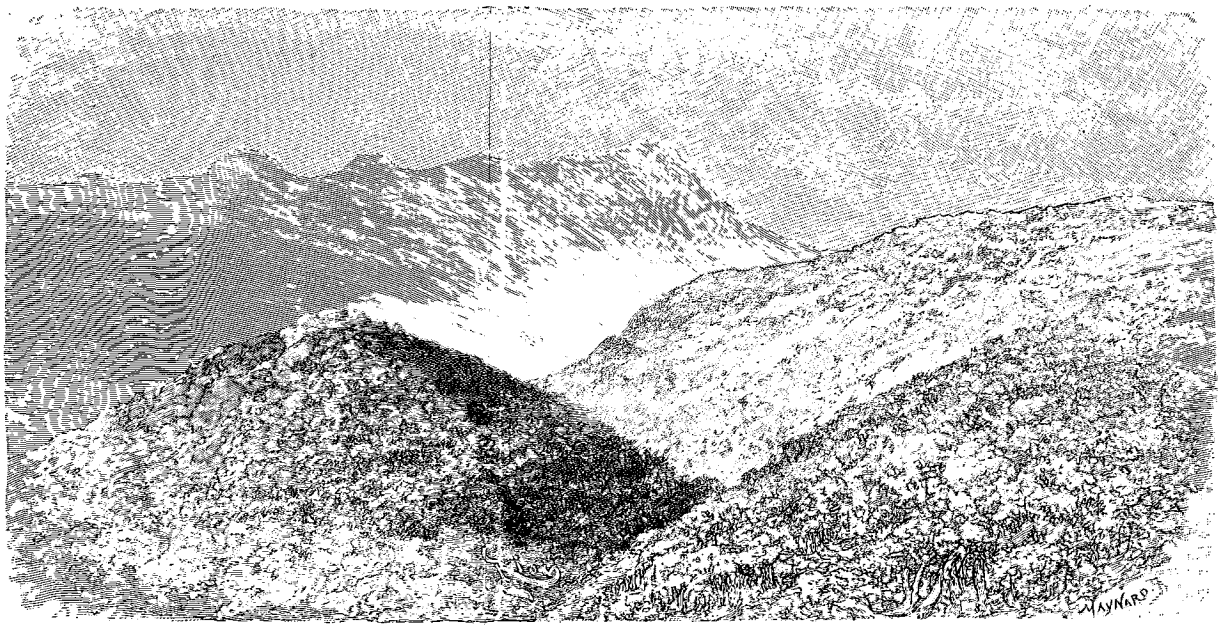
Le Tayaouaou Iouitire (« la montagne du gros cochon marron ») a 450 mètres d'altitude. De son sommet on jouit d'un assez beau panorama. Au nord-ouest c'est la grosse masse de Calinanée, ainsi nommée de ce qu'on y trouve beaucoup de ces gros bambous que les Oyampis appellent des Indiens : *calinas*.

Au nord, ce sont des montagnes de moindre altitude, Ouiritowe et Capitaine Gnongnon pé Iouitire, cette dernière ainsi nommée du passage, quand il se rendit chez les Roucouyennes, du capitaine général Gnongnon père, un très bon chrétien, au dire d'une lettre, de 1855, de la *Mission de Cayenne*, qui l'appelle « un cacique ». Ce cacique Gnongnon était le père de notre Gnongnon actuel, chauve et ivrogne fils de roi.

Dans le nord lointain apparaît, vague, noyée dans les irisations du couchant, une chaîne bleue, celle d'Eureupoucigne, qui doit être haute d'au moins 500 mètres et dont cinq sommets se voient d'ici assez distinctement.

A travers les arbres du flanc sud on entrevoit quelques montagnes voisines continuant Calinanée. Du côté du levant on ne voit rien : seulement des collines de faible relief séparant les eaux de l'Oyapock de celles du Cachipour.

De retour au village de Caolé, je fais une autre excursion à 6 kilomètres de là, à Yaya Itowe, montagne



Les Tumuc-Humac vues du Yaya Itowe. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

de 440 mètres, du sommet de laquelle on est comme emprisonné dans un cercle de montagnes voisines. Puis nous levons le camp, et nous nous acheminons vers le village de Jean-Louis. Le chemin est banal. Le village ne se compose que de deux ocas.

Jean-Louis est un ancien peïto des Calayouas, ce qui veut dire qu'il a dû, dans sa jeunesse, travailler quelque peu pour les Brésiliens. Il sait quelques mots de portugais. Bientôt il m'apporte, toutes plumées, deux poules, en payement desquelles je lui remets deux couteaux.

Nous nous reposons tout un jour et le lendemain nous entreprenons la campagne des montagnes de Tacouandewe : 40 kilomètres pour l'aller et le retour, soit deux bonnes journées de marche.

Les montagnes de Tacouandewe, amorce du grand chaînon nord qui passe par le mont Tayaouaou, constituent un massif important et tout aussi inconnu que celui que j'ai découvert du sommet de ce dernier.

De Jean-Louis à Maracaya il faut compter 15 kilomètres à vol d'oiseau. Le sentier suit la rive gauche du Souanre, d'abord dans les pinots et les bambous, ensuite à travers de petites montagnes.

Le village de Maracaya se compose de quatre ocas assez vastes, que je visite successivement, à la grande gêne de deux jeunes filles, qui sont bien désireuses de voir des blancs, mais qui voudraient cacher leur pauvreté en linge.

H. Coudreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Village d'Ouira (voy. p. 50). — Dessins de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE),

PAR M. HENRI COUDREAU[1].

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

De Maracaya à Ouira. — D'Ouira au Kerindioutou. — La « couleuvre du fond des eaux ». — Mort de Touiri. — De nouveau à Pililipou. — Les Caïcouchianes. — Un village abandonné. — Retour en France.

Octobre. — Après avoir changé d'escorte au village de Maracaya, nous nous rendons au village d'Ouira, situé au levant, dans les hauts des affluents du Kouc, à trois jours de marche et à 31 kilomètres à vol d'oiseau. On n'a pu nous donner que fort peu de cassave à Maracaya : j'ai bien peur que nous ne soyons obligés de faire la moitié du chemin le ventre vide.

Nous sommes dans le bassin de l'Amazone; nous passons l'Ourouareu, au pied d'une petite montagne appelée Mouroumouroutiwe, puis nous coupons, une autre fois, cette rivière, que nous laissons à notre gauche. L'Ourouareu et une autre petite rivière voisine, le Piracouare, sont les deux branches qui forment le Rouapir. L'Ourouareu vient du sud, du mont Ouatouria; elle a 3 mètres de large et 25 centimètres de fond.

Nous sommes, à partir de Maracaya, dans le Contesté Franco-Brésilien; la ligne de partage des eaux reste au nord, à notre droite. S'il est quelqu'un au monde qui ne se doute pas de cette particularité de géographie politique, ce sont assurément les Oyampis. Ils s'imaginent naïvement que cette terre qu'ils habitent et qu'ils cultivent depuis un siècle est à eux. Pas du tout, mes amis, ce sont les Français (à moins que ce ne soient les Brésiliens) qui sont ici chez eux, et bientôt, pour vous récompenser de nous avoir ouvert votre pays avec confiance, nous autres blancs, avec notre eau de feu et nos maladies à vous inconnues, nous ferons disparaître votre race jusqu'au dernier homme, au nom des principes supérieurs de la civilisation et du progrès.

Le chemin d'Ouira, que nous suivons, fait sensiblement ouest-nord-ouest.

Toujours dans des forêts à caoutchouc, nous arrivons au Piracouare, le principal formateur du Rouapir, Rouapir-en-amont, comme disent les Oyampis. Cette rivière a 10 mètres de largeur et 1 mètre d'eau. Le Piracouare a déjà un assez long parcours, d'au moins 20 kilomètres certainement. Les Oyampis ne sont pas bien renseignés sur sa source.

Sur la rive droite du Piracouare s'étend une vaste

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forêt de futaie claire où le sous-bois est absent et qui se termine sur les bords du Simoou, où nous passons la nuit.

Le plus voisin des chaînons nord des Tumuc-Humac, celui qui passe par le Tacouandewe et le Tayaouaou, doit se trouver à peu près à une vingtaine de kilomètres à notre droite. Un grand chaînon sud des Tumuc-Humac, qui passe au sud du Rouapir, du Piraouiri et de l'Agamiouare, est beaucoup plus loin encore. Nous sommes entre les chaînons des Tumuc-Humac, mais dans le bassin de l'Amazone.

« D'où vient donc, me demande Laveau, ce mot de Tumuc-Humac que ni les Roucouyennes ni les Oyampis ne connaissent? De *caumou-caumcu*, je crois, parce qu'il y a beaucoup de caumous dans la chaîne?

— C'est Crevaux qui a fait cette trouvaille. Mais vous savez bien que les caumous sont communs partout. De plus, les Indiens ignorent ce mot de caumou, qui est un mot créole; les Roucouyennes appellent le caumou *ariqui*, et les Oyampis *pino*. Vous voyez que, dans le cas, l'étymologie n'est même pas ce qu'elle est le plus souvent, la science des calembours. Le sens du nom de Tumuc-Humac est jusqu'à ce jour complètement inconnu. Vous ne trouvez pas que c'est là un charme de plus? »

Nous passons à Aripipoco, dont les deux ocas sont hautes et belles, mais où l'on n'a pas de cassave à nous donner. Le village d'Ouira, où nous arrivons bientôt, compte trois cases et a encore du manioc. Mais il ne s'y trouve personne pour le moment; tout le monde est allé à une pêche dans le Kouc.

Je m'installe dans une oca vide; mes hommes pendent leurs hamacs dans l'abatis. Ayant pris possession de la place, nous attendons les maîtres du lieu.

Le soir, ils arrivent, providentiellement chargés de gros *catouris* d'aymaras[1]. Voilà qui me dispensera de massacrer ce qui leur reste de poules.

La plupart de mes hommes m'abandonnent encore ici. Après quelques jours de repos, je recruterai un nouvel équipage chez Ouira et chez Aripipoco, qui se trouve tout près.

Il y a dans ce double village, dernière installation, poste avancé des Oyampis vers le couchant, quelques types indiens assez curieux.

Aripipoco a une cinquantaine d'années. C'est un Indien propre, bien tenu, à l'air noble. J'ai eu peu affaire à lui. Il a pour fils un grand garçon fort beau, vigoureusement découplé, toujours souriant et très doux, qui a pour femme une grande créature maigre, sèche et plate, plus âgée que lui, laide, avec une tête de chouette et portant les cheveux ras.

Ouira a quatre ou cinq peïtos, parmi lesquels je remarque un fils d'Acara. Dans son oca vit sa famille, qui est nombreuse. Du premier coup nous y remarquons, Laveau et moi, un neveu du tamouchi, jeune éphèbe de quinze à dix-huit ans, à la peau blanche, au visage européen, aux membres d'une grâce et d'une finesse achevées. Ce ravissant jeune homme, véritable Apollon indien, est incessamment dévoré du regard par une assez belle femme de trente-cinq ans, à l'air sombre et rêveur, et qui est mariée à un grand benêt de son âge qui rit toujours.

Ouira est un Indien de cinquante ans, sérieux, serviable, docile, avec de grands yeux et un grand nez. Il me reçoit bien, me traite bien, comme doit le faire un vrai chef. D'ailleurs il a de la race; son père n'était autre que le fameux Yaouaroupicic, qui fut pendant trente ans et jusqu'à sa mort, arrivée il y a une quinzaine d'années, le véritable chef des Tumuc-Humac orientales. Yaouaroupicic, élevé chez les Brésiliens de l'Amazone, s'appelait de son nom chrétien Joaquin-Manoel, et, dans un voyage qu'il fit de bonne heure avec son père aux rives de la Grande Rivière, son fils Ouira reçut ce même nom de Joaquin.

Yaouaroupicic, le « Capitan », comme on l'appelait, fut véritablement un grand chef. Dans ses villages successifs de Guacarancoutan, de Kénare, d'Ouarapouroutou, il rassembla un grand nombre d'Oyampis et de Tamocomes. Il fut le chef d'une des dernières migrations des Oyampis de l'Amazone vers le nord. Son autorité lui venait, outre son mérite personnel, de ce que les Brésiliens, avant sa fuite, l'avaient fait capitaine, et de ce qu'il parlait très bien leur langue.

Je vais prendre le village d'Ouira pour base de mes opérations vers l'ouest. J'explique au vieux chef que je veux aller du côté du couchant jusqu'à Couyary, et du côté du nord jusqu'aux Roucouyennes de Pilipou. Ouira ne me dit pas non; il ne serait pas Indien s'il me disait non, mais il m'affirme que si nous allons trop loin, les Coussaris nous mangeront. Bref, il y aura du tirage.

Laveau, chargé de préparer le voyage, mène rondement la fabrication de la cassave. Il en fait faire la plus grande quantité qu'il peut. Cela nous prend trois jours, puis les femmes se lassent, elles nous disent que nous allons leur manger tout leur manioc. Il faut partir avec ce que nous avons.

Le matin, Laveau fait détacher nos hamacs, qui sont mis dans un catouri; la cassave est placée dans une autre; la batterie de cuisine dans une troisième. Cela fait trois charges. Nous avons toujours Dosmon et Maraye, un des bons Indiens de Caolé-Acara. Il nous en faut un troisième. Ouira, notre guide, ne porte rien, parce qu'il est tamouchi. C'est le jeune Apollon qui se charge du catouri de cassave. Mais le petit rusé a bien su déterminer son ami le bêta à l'accompagner avec sa femme. Laveau donne à chacun un sabre, car il faudra sabrer le sentier qui n'existe pas, ou plutôt qui n'existe plus, car du temps de Yaouaroupicic les Emerillons venaient des bords de l'Inini danser jusqu'au village d'Ouarapouroutou.

Nous partons devant. Seul Dosmon nous suit. Nous sommes déjà au bout de l'abatis, que nous ne savons pas, en vérité, si ces Indiens nous accompagne-

1. *Catouri :* la hotte indienne. *Aymara :* gros poisson du pays, dans le genre du brochet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ront. Et il en est toujours ainsi, avec les Peaux-Rouges, chaque fois qu'on veut se lancer dans l'inconnu.

Pourtant notre démonstration a réussi. Les voici qui viennent. Nous les attendons pour laisser Ouira prendre les devants. Ouira entre sous bois, nous le suivons.

A huit que nous sommes, je compte que nous aurons des cassaves pour huit jours. Nous en avons trente, et chaque homme mange tout au plus une demi-cassave dans sa journée. Nous pouvons donc aller à cinq jours en avant. car, au retour, le chemin étant sabré, nous parcourrons aisément en trois jours le chemin que nous aurions mis cinq jours à ouvrir.

A une demi-heure du village, nous passons le Maïpocolé à un petit saut. La rivière, qui a 12 mètres de long, doit venir de fort loin dans le nord-est.

Nous passons de l'Ouarapouroutou au Maritowe, du bassin de l'Amazone au bassin de l'Oyapock, sans rencontrer la moindre colline. Il n'y a pas plus de 500 mètres d'une rivière à l'autre. Il ne serait pas surprenant que l'on trouvât, de ce côté, une communication hivernale par marécages entre les deux bassins.

Nous n'avons fait que 8 kilomètres aujourd'hui, il nous a fallu sabrer la plus grande partie du temps, ce qui est très dur : on n'avance alors qu'avec une extrême lenteur. Nous couchons à Maritowe.

Ouira ne connaît pas la direction qu'il faut prendre pour se rendre à Tapiirangnannawe, du moins il le dit. Il prétend que le plus simple est de suivre le lit du Maritowe jusqu'à son confluent, puis celui du Kerindioutou jusqu'à sa source; nous arriverons ainsi à Tapiirangnannawe, qui se trouve à la tête de cette dernière rivière.

Le procédé n'est guère pratique, les sinuosités de ces criques nous feront faire deux fois plus de chemin qu'il n'est nécessaire. De plus, c'est dangereux; marcher toute une journée dans ces rivières glacées, sans souci des heures de grande transpiration, c'est s'exposer à des choses fort désagréables. Ces Indiens veulent, je crois, nous essayer : allons-y.

Le Maritowe coule sud-nord entre les montagnes. Parfois son lit est bordé d'un marais, parfois il est resserré entre de hautes berges presque à pic. Nous avons de l'eau tantôt jusqu'à la cheville, tantôt jusqu'à la ceinture. La largeur de la crique varie de 2 à 4 mètres.

Saut du Maritowe. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous marchons ainsi deux jours dans le Maritowe et dans le Kerindioutou, deux jours pendant lesquels nous ne faisons pas plus de 14 kilomètres en ligne droite. Le premier jour nous descendons un saut gigantesque du Maritowe, saut qui mesure près de 50 mètres de dénivellation sur moins de 200 mètres de longueur : c'est une suite de cascades de 2 mètres de hauteur chacune. Nous sommes obligés de prendre par terre sur le flanc des berges escarpées. Le second jour, nous passons plusieurs sauts du Kerindioutou, moins importants que celui du Maritowe. Le Kerindioutou, qui coule ouest-est, est également resserré entre de fortes montagnes.

A la fin de cette seconde journée de marche dans le lit des rivières, les hommes, qui paraissent de mauvaise humeur, s'arrêtent de bonne heure, au pied d'une montagne de 450 mètres d'altitude, Tapouinawe Iouitire. Ils sont déjà malades : Dosmon a une ophtalmie, Maraye un commencement de bronchite, Laveau une éruption de gros clous qui lui sont sortis sur toutes les parties du corps. Pour moi, j'ai laissé dans le Maritowe et le Kerindioutou ce qui me restait de mon vieux rhumatisme. Je ne ressens plus aucune douleur ni aucune gêne.

Le lendemain matin nos hommes se mettent en route de bonne heure et prennent les devants. Au bout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une demi-heure ils se rabattent sur nous en s'écriant : « Les voici, nous les avons vus ! »

Je demande au digne Ouira de quoi il s'agit. Il me répond que les hommes ont vu des Coussaris dans la forêt. La ruse est cousue de trop gros fil : les Indiens en ont assez et ne veulent pas aller plus loin.

Nous nous arrêtons, nous tenons conseil, les Indiens et moi. Je leur dis que moi je n'ai pas peur des Coussaris, qui d'ailleurs ne sont point en vue. Je prends la moitié de la cassave qui reste et m'en fais un catouri. Laveau se charge du catouri des hommes. Seuls les deux malades, Dosmon et Maraye, nous accompagnent; Ouira et ses hommes rebroussent chemin.

Avec nos deux Indiens malades nous prenons par terre et sabrons vers le nord-ouest.

Ce pauvre petit Dosmon fait pitié. Il a une ophtalmie purulente, il n'y voit pas, il se conduit au jugé. Il avait pris le catouri de cassave, mais Laveau ne veut pas le lui laisser; il prend la charge assez lourde du petit bonhomme et ne lui laisse que la marmite. L'enfant, reconnaissant, sourit, d'un sourire des lèvres, ses yeux étant fermés.

Nous errons ainsi deux jours, pendant lesquels nous faisons tout au plus une dizaine de kilomètres.

Le second jour, au matin, nous passons une rivière large encore de 8 mètres, qui doit être le Kerindioutou, et qui semble venir du nord. Au delà de cette rivière nous sommes sur un haut plateau de 360 mètres d'altitude. A notre droite et à notre gauche commencent des massifs montagneux qui paraissent assez importants. Sur le soir, notre sabrage nous conduit dans une région basse, couverte de balouroux et de pinots; bientôt nous arrivons à une rivière. Cette rivière, large à peu près de 8 mètres, comme celle que nous avons vue hier, doit être le Kouc.

Nous couchons sur le bord du Kouc, fatigués, harassés, découragés. Les Indiens eux-mêmes sentent l'inutilité d'un tel voyage. A quoi me sert de voir des montagnes et des rivières? Je ne sais pas quelles sont ces rivières, je ne sais pas à quel système appartiennent ces montagnes.

Le lendemain nous rebroussons chemin, et d'une traite parcourons nos deux étapes de sabrage solitaire. Puis, comme notre cassave est à peu près finie, nous faisons en un seul jour les 22 kilomètres qui nous séparent de chez Ouira.

Nous y arrivons en triste équipage. Le sabrage nous a complètement déchiré nos vêtements; de plus, nous sommes pleins de puces des bois, de chiques, de tiques, de vers macaques, de poux d'agouti. Nos deux Indiens sont toujours malades; de plus, ils ont maintenant le corps déchiré de ronces et d'épines, et par endroits ils ont des plaies purulentes. Ouira et ses hommes sont arrivés la veille; en nous voyant si malheureux, ils font faire tout de suite du cachiri.

Ce voyage nous avait mis sur les dents, Laveau et moi; aussi, pendant huit jours, le confortable village d'Ouira nous parut-il un séjour enchanteur. Maraye s'y guérit de sa fièvre et de sa bronchite, mais je dus renvoyer à Caolé Dosmon, dont l'état s'aggravait.

Nous nous lassâmes bientôt de Capoue et de ses délices. Nous commencions à nous trouver à l'étroit dans le village; il faut encore se donner du champ.

Maraye, cependant, nous abandonne à son tour. Mais comme un Roucouyenne du Parou appelé Touiri, qui se trouve là avec ses deux femmes pour acheter des hamacs, me propose de nous accompagner, je l'enrôle séance tenante. Nous allons au couchant, à peu près sous le parallèle du village. Ouira et ses hommes m'accompagneront jusqu'au Kouc : nous pousserons avec Touiri et ses deux femmes jusqu'à la grande rivière Couyary.

D'Ouira au Kouc, sous le parallèle du village, c'est, en ligne droite, 20 kilomètres à travers une plaine couverte de hautes forêts.

Après avoir traversé le Maïpocolé et ses deux affluents, le Taouasingari et l'Ouarapouroutou, on s'engage dans une grande forêt sans eau, dans laquelle on marche toute la journée. Le soir on s'arrête à Yacioundée, affluent du Kouc, dans des abatis abandonnés, vestiges d'un récent village d'Aripipoco.

Le second jour on passe Eaïowe, autre affluent de Kouc, et l'on arrive sur les bords du Kouc, large à cet endroit de 30 mètres.

Un carbet de pêche a été construit sur la rive gauche de la rivière; les Oyampis d'Ouira et d'Aripipoco viennent souvent dans le Kouc flécher les coumarous et les aymaras. Il est visible du reste qu'Ouira et ses hommes ne sont venus jusqu'ici que pour la pêche : ils ont emporté toutes leurs flèches à poisson et de la conserve pour cinq ou six jours. Cependant, mis en train par la bonne humeur de Touiri le Roucouyenne, ils veulent se donner à eux-mêmes l'illusion qu'ils vont pousser jusqu'au Couyary.

Toute la troupe passe le Kouc à un saut un peu en aval. De l'autre côté de la rivière il faudra reprendre le sabre : il n'y a plus de sentier.

Comme nous arrivons à l'autre rive, nous apercevons à quelques pas de nous, se chauffant au soleil, un énorme boa enroulé dans l'herbe et qui fait une masse deux ou trois fois grosse comme une pièce de vin.

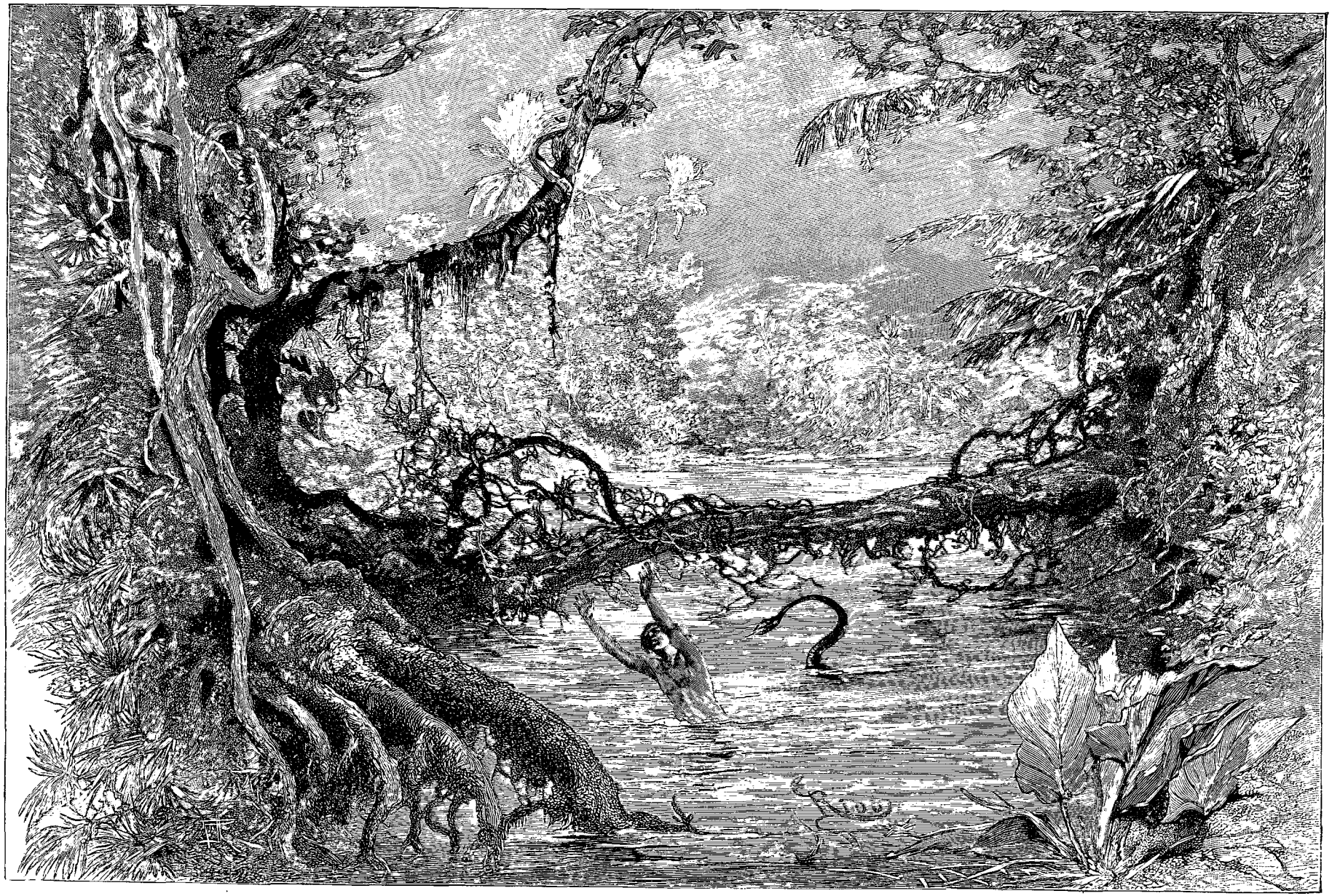
« Vois-tu, fait Ouira, c'est un *coussaris-piaye*, qui est là pour nous dire que si nous passons la rivière nous serons mangés. Retourne-t'en et viens-t'en pêcher avec nous.

— Le *soucouriyon* n'est point un piaye, lui dis-je, c'est un soucouriyon. Il ne mangera personne; au contraire c'est toi qui vas pouvoir le manger, si le cœur t'en dit. »

Et j'envoie, à cinq pas, une double décharge de double zéro dans la tête du monstre endormi.

Du crâne brisé, entr'ouvert, la cervelle jaillit au milieu d'une large tache d'un sang épais et noir. Le boa est donc blessé à mort, cependant il n'a pas été foudroyé; aussi quelles horribles convulsions d'agonie! Ce grand corps blanc marbré, long de 10 à 12 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La « couleuvre du fond des eaux » (voy. p. 56). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et gros comme un sac dans la partie médiane, se déroule en anneaux agités de formidables spasmes inconscients. Pas un râle : la tête est morte ; seul le corps est vivant, il s'enroule et se déroule dans tous les sens ; mais la tête est immobile. A la fin, au milieu des arbustes qu'il a brisés dans ses puissantes contorsions, le monstre s'allonge, rectiligne, d'un mouvement brusque, puis plus rien, la mort est arrivée.

Les Oyampis d'Ouira se sont enfuis en poussant des cris d'épouvante. Nous poursuivons, Laveau et moi, avec Touiri et ses deux femmes.

Les Roucouyennes sont d'autres hommes que les Oyampis ; vifs, alertes, courageux, ils sont plus durs à la peine et moins accessibles à la peur. Les Oyampis sont mous, timides et sans courage.

Négresse de l'Oyapock. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Je donne une boussole à Touiri en lui montrant la manière de s'en servir, et il passe devant, ouvrant une ligne est-ouest.

La grande plaine haut boisée se continue ; nous passons plusieurs petites criques dont nul d'entre nous, bien entendu, ne connaît les noms, et qui sans doute n'en ont pas.

Cette première journée a été heureuse. Touiri sabre avec une vigueur qui ne se lasse pas. Le soir, au feu de bivouac, sur le bord d'un ruisseau dont on ne connaît ni le commencement ni la fin, à côté d'une marmite où cuisent deux lézards que nous n'avons même pas pris le temps de dépouiller, la bonne humeur des Roucouyennes nous inspire, à Laveau et à moi, un optimisme de bon aloi, qui, par degrés, s'élève jusqu'à l'enthousiasme.

Touiri est un garçon de trente-cinq ans environ, de taille moyenne, musculeux, avec un visage grave et sévère en dépit de sa gaieté. Ses longs cheveux noirs lui tombent au milieu du dos. Sa plus jeune femme peut avoir quinze ans ; elle est élancée, élégante, mais toute sa grâce tient encore de l'enfance. La plus âgée peut avoir quarante ans ; elle n'est guère charnue, non plus, n'a guère d'embonpoint, mais elle a les chairs fermes et le visage encore jeune.

Les deux femmes, la matrone et l'enfant, rivalisent auprès de leur commun mari de soins attentifs, de prévenances touchantes, de tendresses délicates. Elles l'aiment bien. Elles ne sont pas jalouses l'une de l'autre, et pourquoi le seraient-elles ?

Nous partons de grand matin, tout joyeux. Touiri, la boussole en main, sabre la route vers le couchant. A un moment nous avons le soleil devant nous, juste dans les yeux. « Notre Indien a perdu le nord », fais-je à Laveau.

Mais celui-ci, consultant sa boussole, s'écrie soudain : « Mais non, c'est la boussole elle-même qui perd le nord. »

Nous nous arrêtons tous, je compare les boussoles entre elles : déviation de trois quarts de cercle ! Laveau fait diverses expériences : à quelques centaines de mètres de là, les déviations varient de 40 à 180 degrés. Nous marchons, évidemment, sur de grosses masses ferrugineuses. Maintenant comment nous diriger ? Nous avons encore le soleil à l'horizon, mais quand il sera en plein ciel, comment régler nos boussoles ?

Il faut aller devant nous, au jugé. Les Indiens ne se perdent pas dans les bois, Touiri nous conduira à peu près vers le couchant, mais cela sans doute va allonger sensiblement notre route.

Je prends à Touiri sa boussole en lui disant : *Séné aouempo* (elle ne voit plus). Nous rentrons la nôtre dans notre sac, et, étendant la main vers le couchant, je dis à Touiri : *Talé* (c'est par ici). Et nous continuons.

Notre gaieté du matin ne tarde pas à tomber. Le pays n'est point propice à une bonne orientation : partout des ravins longs, étroits et profonds, des marais encore mouillés qu'il faut contourner, une forêt serrée et un sous-bois épais qui ne permettent pas de voir à une grande distance. Nous pourrions bien nous égarer.

Je fais grimper Touiri à la cime d'un grand arbre : quand il descend, je lui demande ce qu'il a vu. D'un mouvement de la main il me montre que ce ne sont partout que des ondulations innombrables.

Nous nous arrêtons de bonne heure pour camper sur le bord d'un ruisseau.

La chasse a été maigre aujourd'hui, si maigre que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous n'avons absolument rien à manger. J'allume le feu. L'Indien s'en va flècher des petits poissons dans la crique, et Laveau rôde dans les environs avec son fusil, attendant que Toupan lui envoie du gibier.

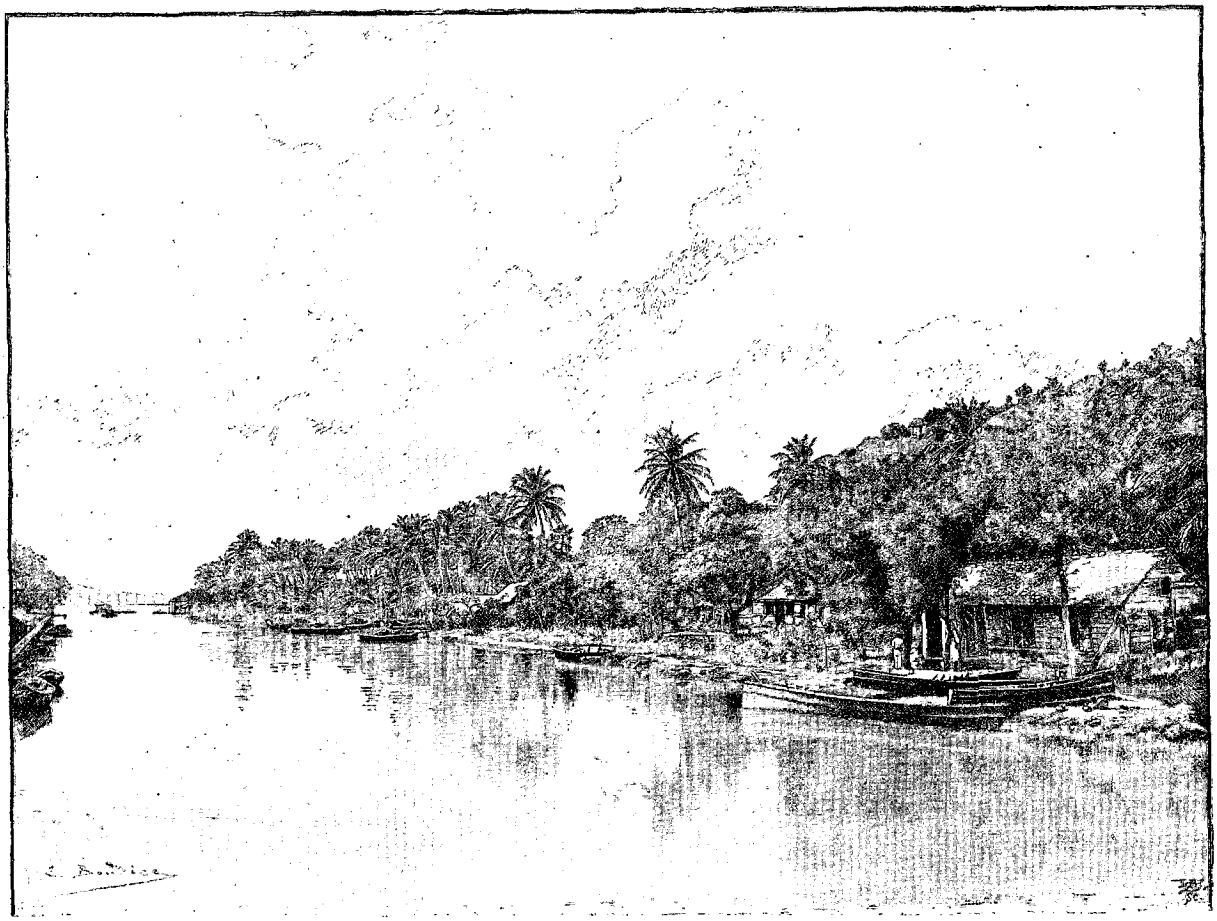
Le chasseur rentre bredouille. Touiri ne rapporte que cinq petits poissons gros chacun comme une sardine. Il y en aura un pour chacun de nous. Après ce dîner sommaire, un peu de thé, puis nous allons, nous, à nos pipes, l'Indien à ses *tamouyous* (cigares indiens).

La nuit est noire et sinistre. Pas de lune. Soudain un grand vent fait craquer et gémir les arbres de la forêt, et, soufflant notre feu avec violence, provoque un commencement d'incendie dans mon hamac. Puis le vent tombe, pas un souffle, la nuit est chaude et orageuse. Nous sommes obligés d'allumer un second feu, car nous voyons des yeux de tigre qui rôdent autour de nous.

Nous dormions depuis quelques minutes quand tout à coup Laveau, réveillé en sursaut, saute sur son sabre et d'un bond est à mon hamac, dont il relève la moustiquaire en s'écriant : « Qu'avez-vous, qu'avez-vous? »

Réveillé, je réponds que je n'ai absolument rien. Je dormais d'ailleurs profondément.

« Vous n'entendez pas ce gémissement? J'ai cru que c'était vous.



Le bas Oyapock. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

— Si, j'entends maintenant. C'est sans doute une des femmes de l'Indien qui se plaint. « *Tachi* (sœur), qu'as-tu? »

Et Touiri, funèbre :

« C'est Yolock qui crie. Mauvais signe. Ou bien c'est l'âme de quelque ancien piaye Acoqua[1]. »

Le matin nous arrivons sur le bord d'une crique assez forte, probablement un affluent du Couyary. Nous la suivons quelque temps dans les marécages qui la bordent jusqu'à ce que nous trouvions des forêts de terre haute où nous pourrons passer la nuit. Demain nous battrons en retraite.

Sur la rive orientale ce sont toujours des marais; mais sur la rive occidentale voici des terres hautes. Nous traversons.

Laveau est à 100 mètres en avant. Touiri me suit avec ses deux femmes. Je traverse, sur un bois tombé, la petite crique, qui a en cet endroit 4 mètres de largeur et près de 2 de profondeur, avec un courant rapide. Mon pied glisse, je tombe à l'eau. Touiri, à qui j'avais dit que je ne savais pas nager, se jette après

1. Les fameux Indiens Acoquas, ou Akoquas, ont été visités, en 1874, aux sources du Camopi, par les PP. Gillet et Béchamel. Les tribus et leur débris ont sans doute servi de noyau aux petits groupes d'Indiens hostiles qui habitent aujourd'hui la contrée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi pour m'empêcher de me noyer. Mais j'ai saisi une forte branche immergée presque à fleur d'eau et je gagne la rive opposée sans même avoir perdu mon fusil, que je tenais en bandoulière.

Où est mon Indien? J'appelle. Laveau arrive, mais point de réponse de Touiri. Tout à coup ses deux femmes poussent en même temps un petit cri étouffé et nous montrent du doigt, à quelques mètres en aval, un objet dans l'eau. Nous apercevons alors, dans l'eau verdâtre, une grosse spirale brune entourant quelque chose qui pourrait bien être un homme. Puis la rapide vision disparaît. Seulement, en aval, dans l'eau verte semblable à une absinthe légère, un sillon de sang faisant comme un filet d'eau rougie. Puis plus rien. Toutes nos recherches sont vaines.

« *Arario!* s'écrient les deux femmes, *arario!* (un boa). »

J'avais ri naguère de ce monstre que je croyais fantastique, du fameux boa marin, mais, selon toute probabilité, c'était bien « la couleuvre du fond des eaux » qui venait de m'enlever mon Roucouyenne.

Pauvre Indien! un nom de plus à ajouter à la liste glorieuse des obscurs martyrs du devoir. Il vit le courant rapide et voulut m'empêcher de me noyer, mais un arario était là en embuscade et ce fut mon bienfaiteur qui fut pris.

Les deux femmes à l'écart, les cheveux dénoués, chantent la chanson des pleurs avec des larmes sincères, des sanglots d'un désespoir vrai.

La belle Nicou, fille de Mécro (voy. p. 62). — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Décembre. — En novembre, nous sommes allés d'Ouira à Pililipou, le village où nous sommes restés si longtemps l'année dernière. Nous y sommes parvenus en sept jours, en passant par l'Ouanapi. Nos amis Akouli, Païké, Marayou et les autres nous ont fait le plus cordial accueil; puis nous sommes revenus à Ouira sans incidents, ayant parcouru 100 kilomètres en cinq jours.

Ensuite, après quelques jours de repos à Ouira, nous avons pris la route du sud. Nous sommes arrivés à Tapiire, à la tête de l'Ouruareu. Nous y sommes restés quelque temps; mais nous avons hâte d'en partir. Cette habitation est hantée d'insectes très féroces. Ce sont les *queyous*, espèces de ravets qui dévorent tout, jusqu'aux feuilles de la case, jusqu'aux poteaux. Un matin je me réveille avec mes vêtements en loques : les queyous avaient même rongé mes souliers et la crosse de mon fusil.

Nous prenons le sentier de Tapiire aux Caïcouchianes, chez lesquels je passe huit jours, tant pour faire quelques provisions que pour étudier les mœurs de cette petite nation qui va disparaître. Les Caïcouchianes sont de famille tupi. Ils parlent presque la même langue que les Oyampis. Ils nous disent qu'ils vont très prochainement évacuer leur village de l'Iriouatou. « Le malheur est sur nous, disent-ils, nous mourons tous ici, et le manioc ne vient pas. Nous ne sommes plus assez nombreux pour vivre isolés à l'état de nations. Nous allons nous mêler avec les Oyampis, nous prendrons leur langue, et bientôt il ne sera plus question des Caïcouchianes. »

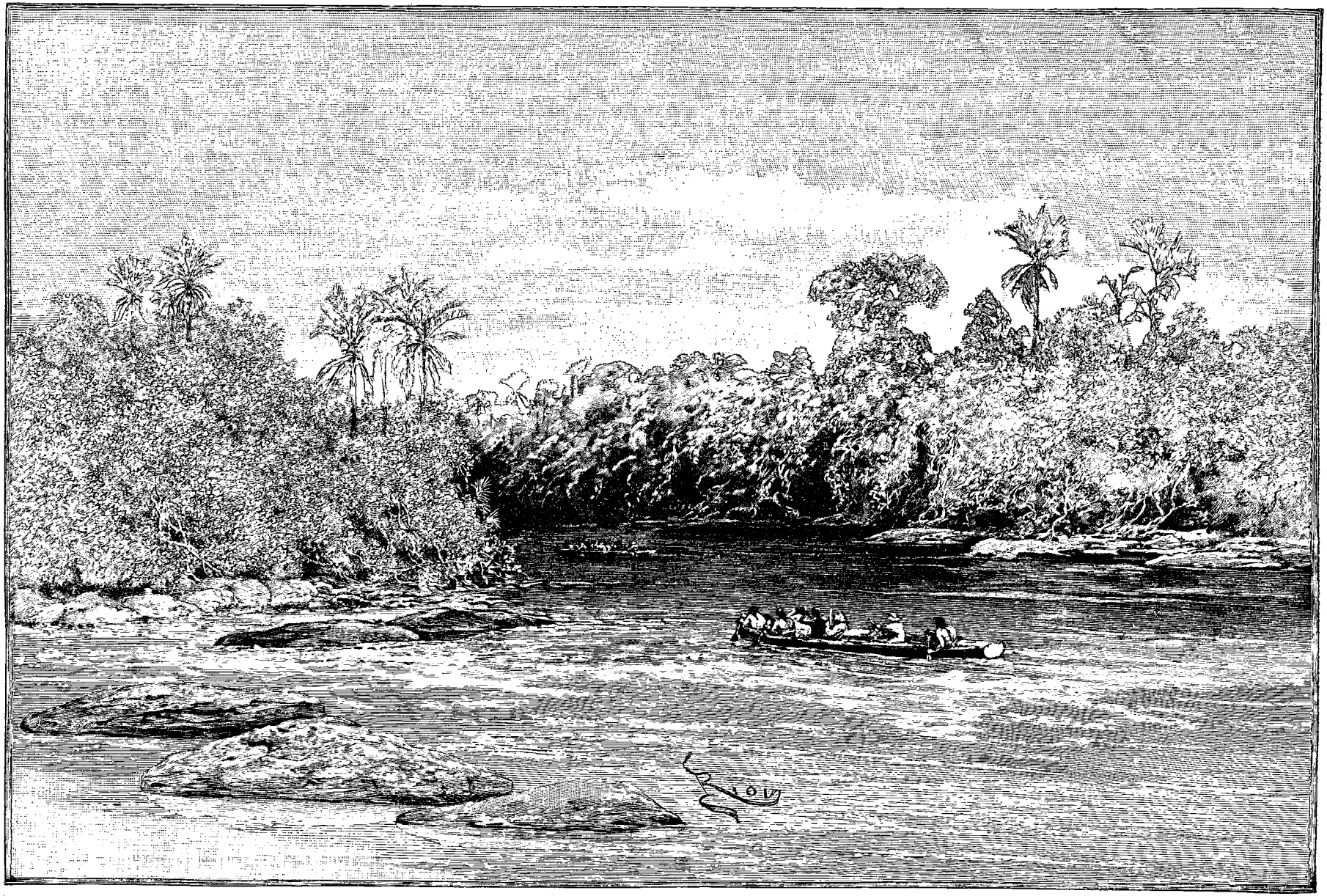
Nous poussons encore deux jours au sud-est, en passant par le confluent du Caroni et du Mapari. Le « village » oyampi qui s'y élève ne compte qu'une habitation. Là vivent Mataoulé et sa femme, qui est Tamacome. C'est la dernière de sa race. Tous les autres Tamacomes sont éteints. Cela sent la mort dans toute cette région, les rivières se dépeuplent, bientôt la voix humaine cessera de se faire entendre dans ces déserts.

Le second jour, après avoir passé l'Inipocko et le Moucourou, affluents du Yary, qui coulent nord-sud, nous arrivons, après 15 kilomètres de marche, à l'Araguary, large seulement de 15 mètres en cet endroit, et qui coule sud-nord.

Mataoulé m'avait bien dit que son sentier de chasse d'Araguary aboutissait à un village abandonné, mais je ne m'étais pas représenté quelque chose de si sinistre. C'est la variole qui a passé par là et qui a tué tous les habitants en trois jours.

Sur la rive française du fleuve historique, du fleuve que la France réclame depuis deux cents ans pour frontière, sont six maisons indiennes sur de grands poteaux. Les poteaux seuls sont debout, enserrés de plantes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans l'Inipi (voy. p. 63). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grimpantes. Des objets carbonisés sont épars. Partout des débris encore assez bien conservés, des maracas et d'autres instruments du culte, de petits fours à cuire la cassave, des arcs et des flèches, des colliers de femmes : il n'y a pas plus de deux ans que le village a été frappé.

Dans les ronces et les convolvulus, des squelettes couchés sur le dos, ou affaissés, crispés dans les positions les plus douloureuses et les plus bizarres : ils conservent encore, dans la paix du néant, la suprême grimace du passage de la vie à la mort. De petits squelettes sont à côté des grands, il en est qui sont couchés l'un sur l'autre : ni les fourmis, ni les vautours, ni les pluies de l'hiver n'ont encore pu séparer les enfants des mères. Et les Oyampis du village de Mapari passent indifférents au milieu de ce charnier, sans déranger les ossements, mais sans les ensevelir.

Un gros paquet de graines sonores est encore suspendu à un poteau demi-brûlé, et une brise fugitive y joue de temps à autre un petit air triste et doux.

Des orbites tournées vers le ciel se sont emplies de l'eau des averses récentes, et des oiseaux-mouches, envolés des fleurs des papayers, viennent boire les larmes de ces morts.

Voici un squelette de femme renversé sur le côté : les mains et les pieds sont minuscules; il reste encore quelques cheveux, au milieu desquels ont poussé de petites fleurs bleues semblables à des pervenches. Encore un collier de perles au cou et un autre au poignet gauche.

Un azur immense, calme, heureux, s'étend très haut, très haut, au-dessus des os blanchis de l'ossuaire du désert. Aux extrémités du défrichement, des palmiers *ouasseyes* inclinent gracieusement leurs éventails vert tendre aux soupirs discrets des brises timides. Cette petite nécropole en plein air semble être heureuse.

« Fin de voyage, dis-je à Laveau. Maintenant que nous sommes arrivés ici, nous n'avons plus qu'à nous en aller, qu'à nous en retourner d'où nous sommes venus.

— Fin de voyage! » murmure Laveau tout rêveur, pendant que nous nous rendons à quelques portées de fusil en aval dormir sur les bords de l'Araguary.

Et en neuf jours de marche rapide, par l'ancien village d'Acara, l'ancien village de Jean-Louis et Tayaouaou, nous arrivions à Caolé, à 152 kilomètres du village des morts de l'Araguary.

Mon exploration des Tumuc-Humac occidentales est terminée. Nous avons en 89 jours parcouru 916 kilomètres.

Notre voyage de retour s'effectue sans incidents. La descente des cent vingt sauts de l'Oyapock nous paraît aussi banale qu'un voyage en diligence. Le 9 février nous arrivons chez Gnongnon. Gnongnon, le lieutenant Mécro, tous les braves camarades qui nous avaient accompagnés il y a dix mois, nous attendent pour nous conduire à Cayenne sur un de leurs élégants petits bateaux de deux tonnes, non pontés et armés à trois voiles. Partis le 11 février, à trois heures du matin, de l'embouchure de l'Oyapock, nous arrivons à Cayenne à six heures du soir, après quinze heures d'une marche fantastique.

Le 21 mars, nous rentrons, Laveau et moi, dans notre bonne ville de Saint-Nazaire, d'où nous étions partis il y a vingt-deux mois. Le 4 mai, j'obtiens du Ministère de l'instruction publique, pour mon brave Laveau, les palmes d'officier d'académie.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire?

— Maintenant? Ah! voilà! »

VIII

Retour à Cayenne. — Naufrage au saut Galibi. — Paysage nocturne. — Le Camopi. — L'Inipi. — Echec. — Retour.

Août 1889. — En mer. En vue du cap Orange. — Je vais en finir avec ce pays où, depuis dix ans, j'ai nourri tant d'illusions aujourd'hui mortes. Je vais dans les régions centrales découvrir des montagnes, des rivières, des tribus indiennes; faire des levés et des itinéraires, colliger des vocabulaires et recueillir des collections. Encore cette dernière campagne, couronnement d'une longue et patiente entreprise, et comme il n'y aura rien au bout, sans doute, rien qu'un devoir accompli, il me faudra songer à m'en aller ensuite rêver sous d'autres cieux, s'il plaît à mes maîtres.

Tout évolue. Mon esprit aussi a changé. Les questions de colonisation, qui dans ces dernières années avaient enflammé chez nous tant de nobles cœurs, m'avaient alors également inspiré le plus bel enthousiasme. Or ces grandes choses commencent aujourd'hui à me passionner un peu moins. Je l'avoue à ma confusion, mais il est pourtant véritable que je deviens de plus en plus réfractaire aux séductions de l'économie politique. J'ai même désappris la géographie. Aujourd'hui, ce qui me plaît seulement dans cette noble science, c'est non plus de contempler ses trésors, mais de lui en découvrir de nouveaux. Des montagnes, des rivières, des tribus, ce sont là choses concrètes et qui reposent l'esprit, c'est nettement délimité, cela n'a pas de fenêtre ouverte sur le monde des *au-delà*.

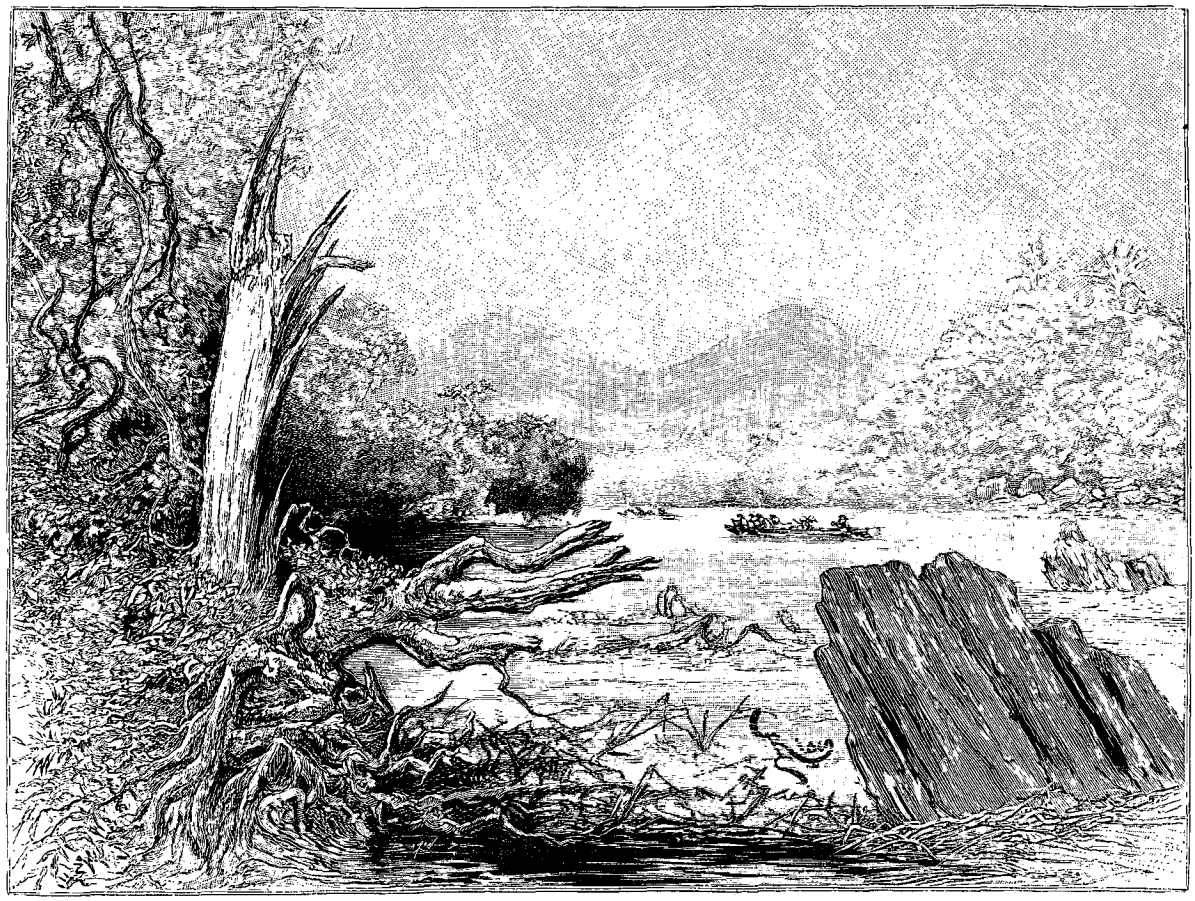
De retour le 25 mars de ma seconde mission, mon beau zèle me faisait repartir quatre mois après, le 10 août. Je n'avais eu que le temps de mettre au net mes itinéraires, mes cahiers anthropométriques et météorologiques, de terminer ma relation de voyage et mon ouvrage de linguistique, d'obtenir les palmes académiques pour notre ami Laveau, que vous voyez ici, toujours fidèle, et j'étais de nouveau sur le paquebot. Une partie seulement de mes collections avait été classée, elle figurait dans la galerie ethnographique du Palais des Arts libéraux, au Champ de Mars; mais mes deux volumes n'étaient pas encore sous presse au moment de mon départ : un ami avait dû se charger, à la dernière heure, de veiller à leur publication. Aussi bien ils pouvaient attendre. Ils attendront.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 10 août, à midi, j'embrassais sur le pont de l'*Amérique* mon frère, qui était venu m'accompagner au transatlantique, et quelques minutes plus tard nous étions, Laveau et moi, accoudés au gaillard d'avant, scrutant l'horizon comme si les quelques tours de l'hélice eussent pu déjà nous permettre de découvrir la terre américaine dans les scintillements du couchant.

Me voici donc à bord. Malheureusement ce bord de l'*Amérique* n'est pas de nature à calmer mes surexcitations. Nous vivons en noctambules, comme à Paris.

Septembre. Cayenne. — La santé se maintint pourtant jusqu'aux abords du chef-lieu de la colonie. Mais bientôt la fièvre se déclara. L'organisme était vaincu. Après de grandes excitations cérébrales et physiques une prostration presque complète se produisit, coupée de violents accès de fièvre. Et la maladie de nerfs apparut, accompagnée d'affections spasmodiques. Cette fois j'aurais été sans doute à jamais débarrassé de moi-même sans les soins quotidiens et fraternels d'un jeune et brillant médecin de marine, le docteur Pellissier, qui s'était intéressé, pendant la traversée, au développement de cette névrose chez ce solide coureur des bois. Des amis dévoués, le capitaine Ricour, mon compatriote Pluchon, pharmacien de marine, le professeur Pinciolelli, M. Antoine Péri, aidèrent Laveau dans sa tâche de garde-malade.



Mont Alikéné (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Au bout de trois semaines je suis hors de danger, et le 10 octobre je puis m'embarquer sur la goélette de Dorville.

J'ai encore quelques rechutes, mais je pense que c'est la fin. Aussi bien, ce qui me reste de fièvre se guérira aisément en route. Je vais me rendre de suite au saut Grand'Roche, prévenir Gnongnon et Mécro, mes deux anciens patrons, qu'ils aient à se tenir prêts au plus tôt. D'ici huit jours nous pourrons commencer le voyage.

Je vais prendre avec moi l'Émerillon Perdrix, qui est depuis cinq ans à l'Oyapock, où il a appris le créole. Il désire retourner dans sa tribu; ce sera un excellent guide. Nous prendrons par le Camopi et l'Inipi. Arrivés dans le haut de cette rivière, à l'ancien dégrad des Émerillons, nous n'aurons pas de peine — du moins à ce que m'assure Perdrix — à retrouver l'ancien sentier aujourd'hui abandonné. Ce sentier était de trois ou quatre jours, nous en mettrons cinq ou six et nous arriverons. Perdrix est venu à l'Oyapock déjà homme, il n'est pas admissible qu'au bout de cinq ans, lui Indien élevé dans la forêt, il ne puisse retrouver un sentier qu'il a parcouru vingt fois.

L'homme propose....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trois semaines plus tard, le 10 novembre, me voici encore à Cayenne, à la grande stupéfaction du directeur de l'École coloniale, mon ami Élie Peyrot, chez qui je suis venu m'installer.

Cette fois, mon cher Peyrot, c'est un véritable désastre.

Vous savez que je devais partir le 25 octobre du saut Grand'Roche, avec Gnongnon, Mécro et Perdrix, pour me rendre aux Émerillons par le Camopi et l'Inipi. Ce fut le 26 au matin que nous passâmes les premiers sauts. La mauvaise chance, qui me poursuit depuis mon départ de France, m'attendait là pour me porter un nouveau coup, un coup terrible. En passant le saut Galibi, le plus grand de mes canots a sombré. J'ai perdu presque tout ce que j'avais. Cependant, par le plus singulier des hasards, tout le monde a pu se sauver, sans avaries graves, sauf un Indien qui a été à moitié broyé sur une roche.

Mais la presque totalité de mes marchandises emportées pour un voyage de dix mois, deux sacs d'argent destinés à payer mes canotages d'Oyapock et d'Approuague, deux de mes montres, tous mes papiers personnels, toute ma pharmacie, une partie de mes armes, tout cela est au fond de l'eau, dans un violent rapide de 10 à 15 mètres de profondeur, à fond rocheux et inégal, où j'ai en vain fait plonger, où j'ai en vain essayé de draguer.

J'avais le meilleur patron de la rivière, Mécro; l'équipage était suffisamment nombreux, le canot n'était pas trop chargé. Je n'ai à accuser personne : les hommes qui halaient ont glissé, le patron n'a plus pu gouverner, un courant doublé a pris l'embarcation par le travers et l'a coulée. Et tout cela n'a pas duré une minute. C'est un coup du sort. Mes canotiers m'affirment, en manière de consolation, que c'est la première fois qu'il arrive à mon patron de chavirer.

J'ai contemplé un instant le désastre comme un mort qui regarderait passer son propre enterrement. Je suis resté assez longtemps ahuri. J'essayais de réfléchir, mais je ne parvenais à voir qu'une chose : toute ma provision d'une année était perdue; je n'étais pas mort, mais comment passer cette année dont l'*annuité* venait de s'engloutir? Que voulez-vous ? c'est le coup le plus rude que j'aie reçu encore, depuis dix ans, dans une carrière où l'on ne marche pourtant pas toujours sur des tapis très moelleux. Il est évident que si j'étais allé au fond j'y aurais trouvé plus vite une contenance plus rigide.

Je reviens à Saint-Georges à peu près dénué de tout. Mon ami M. Auguste, qui d'abord m'avait cru mort, s'empressa de satisfaire généreusement à mes premiers besoins.

C'est là, n'est-ce pas, un contretemps bien fâcheux. J'ai perdu au saut Galibi pour près de 11 000 francs de marchandises, espèces, instruments et objets personnels. Toutefois rien n'est perdu, puisque je suis encore vivant. Pour cette année (puisque je suis ruiné), eh bien, on se serrera.

Décembre. — J'ai renouvelé mes provisions. Je suis revenu à l'Oyapock. D'ici quelques jours nous allons repasser notre fameux saut Galibi.

Tout nous favorise maintenant. Ma santé est complètement rétablie. L'hiver commence avant l'époque ordinaire, ce qui nous assure que l'eau ne nous manquera pas dans la petite crique Inipi.

Enfin nous partons demain.

Le P. Lépinard, curé de l'Oyapock, mon compatriote, infiniment bon et infiniment bienveillant, vient de dire la messe dans la petite et rustique chapelle de mon hôte, le sieur Thomas Doudon, dit Gnongnon. Deux ou trois douzaines d'Indiens, hommes et femmes, assistent au saint sacrifice. Tout ce monde paraît très flatté dans son amour-propre. Entendre la messe leur semble faire partie de la vie élégante au même titre que la pommade pour les cheveux, et les mouchoirs de poche. Le digne P. Lépinard, après avoir expliqué la parole de vie à ses ouailles suffisamment attentives, termine par un petit sermon très bien tourné, plein d'onction morale et même de civisme.

Nous partons demain. Il m'a fallu d'abord attendre plus d'un mois, chez Gnongnon, pour permettre à mes Indiens, gens peu pressés, d'achever la réparation de mes canots, gravement avariés au saut Galibi. Il m'a été ensuite nécessaire de faire à mes drôles une douce violence pour les déterminer à entreprendre le voyage, car, au dernier moment, presque tous se dérobaient. Assez superstitieux de leur nature, ils avaient, paraît-il, des raisons sérieuses de redouter un second naufrage dans ce même saut Galibi. Ou plutôt, en expérimentés pirates, ils voulaient me rançonner de leur mieux.

Tout est prêt. On charge, Dieu merci. S'il est, en voyage, des moments particulièrement ennuyeux, c'est quand on ne voyage pas.

C'est demain matin seulement que nous commençons le voyage.

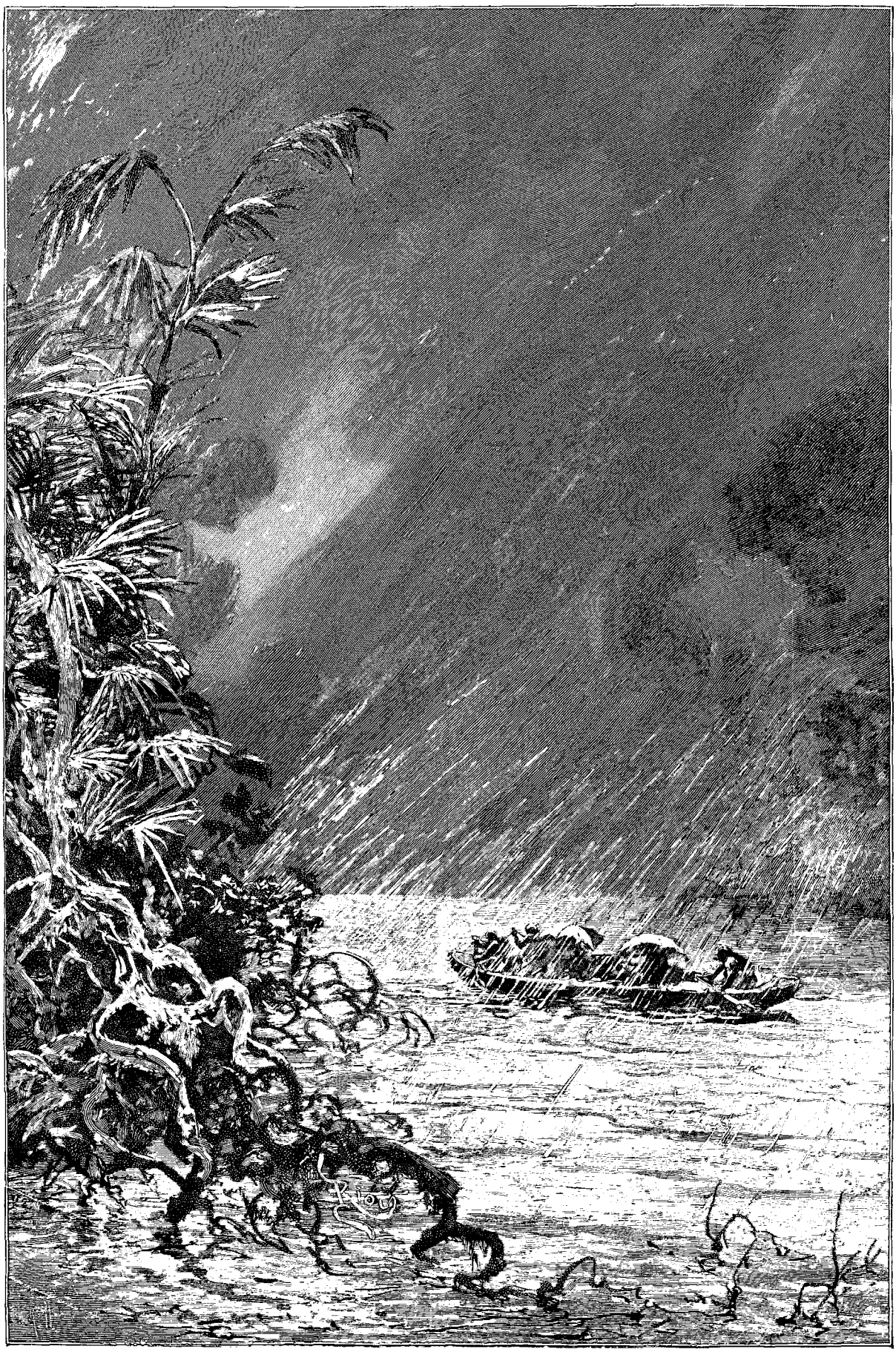
Minuit. C'est l'heure du recueillement.

Les manguiers et les maripas du village profilent leurs silhouettes noires dans la nuit brune transparente. Les arbres des alentours prennent des poses de géants qui réfléchissent. Les eaux qui chantent en dévalant les rapides troublent seules de leurs monotones accords la grande paix des espaces.

Un calme un peu lourd pèse sur ces solitudes. Les perspectives splendides de la grande chute du fleuve, si belles dans cette obscurité tempérée, ennuient par leur immobilité confuse et ensommeillée. Ces décors magiques deviennent vulgaires, ces hautes lignes boisées sont prétentieuses, la voix des chutes n'est qu'une gigantesque crécelle, ces forêts sans fin ne sont que la moisissure de la croûte terrestre : l'arbre devient un fâcheux. On rêve d'immenses horizons de terre nue, raclée, pelée, décharnée, avec de longues caravanes défilant dans les lointains sur les sommets silencieux et jaunis, ivres de lumière sous un grand ciel implacablement bleu.

31 décembre 1889. — Le matin, si beau avec sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur l'Oyapock. L'averse continuelle (voy. p. 64). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lumière caressante et ses eaux tièdes, commence à se montrer là-bas parmi ces arbres poussés en plein roc. En dévalant des rapides ou en sautant des cataractes, les eaux bruissent comme la mer apaisée, les bassins calmes se plissent sous la brise et semblent s'illuminer de sourires, le soleil glisse sous de stupéfiantes fresques de nuages multicolores, une chaleur heureuse fait rêver; le village rit, la forêt rit, la poitrine se gonfle d'un rythme plus rapide, la joie de vivre et le désir du bonheur s'élèvent de la terre comme une floraison parfumée.... Tout cela ne me serait pas indifférent si je n'avais dans la bouche le goût de l'éther et de la valériane.

Nous passons les premières chutes. Ces déserts de roches et d'arbustes émergés, fils des pierres, procurent toujours une sensation assez forte; cela sent les ruines et fait songer à une malédiction. Des poissons, étourdis et comme noyés par leur choc sur les rochers où les pousse la violence du courant, sont pêchés dans les remous par les loutres. Rassasiées, celles-ci laissent sur les rochers, pareilles à des sacrificateurs repus abandonnant sur la pierre cubique des victimes à demi dévorées, des pacous et des coumarous qui puent au soleil. Curieuses, insolentes, les loutres viennent nous regarder à dix pas, érigeant au-dessus de l'eau leurs yeux brillants et leurs crocs aigus que distend un rire sinistre. Ces carnassiers abusent : ils savent peut-être qu'ils ne sont pas bons à manger et que nous n'avons pas besoin de fourrures.

Les deux canots ne voyagent pas de conserve, parce que Mécro a emmené sa femme, qui n'a pas eu l'heur de plaire aux canotiers de Gnongnon. Outre sa femme, Mécro a dans son canot sa fille, la belle Nicou, Camille, matelot de Dorville, Perdrix, Chapoto et son fils. Camille travaille et ne dit mot. Perdrix fait le plaisantin et trempe le moins qu'il peut sa pagaye dans l'eau. Chapoto est bon canotier, bon flécheur, bon diable, ce qui ne l'empêche pas d'être très malheureux avec les femmes. Voilà deux ans que la sienne l'a planté là sous le fallacieux prétexte qu'il la battait quand il était ivre. Le jeune Noël, héritier présomptif de Chapoto et de sa mère, est un joli garçon, fort vain, assez paresseux, mais doué d'une mémoire admirablement meublée de toutes les âneries que les créoles et les Français du cru ont pu mettre en romances nauséeuses.

Gnongnon s'est adjoint Blanc, son fils aîné, le nouveau marié, le gros Wilfrid et son frère Jean-Baptiste. Celui-ci est l'heureux époux de l'ex-Mme Chapoto, qu'il ne se fait pas faute non plus d'étriller d'importance quand il a bu son litre de tafia, mais qu'il sait retenir auprès de lui par l'attrait tout-puissant qu'exercent sur certains cœurs féminins une figure de bouledogue et un torse de portefaix. Le doucereux Chatou complète l'équipage avec le jeune Négo, *couroumi*, c'est-à-dire éphèbe de douze à treize ans, et Benoît, l'Indien moustachu, qui a une bonne tête de Napoléon III Prud'homme.

Le 7 janvier 1890, nous arrivons au confluent du Camopi.

Des couleurs, des couleurs partout, et des fleurs; les rives en sont tapissées. Ici l'hiver fleurit tout; jamais palette n'a été plus riche en tonalités variées.

Honneur d'abord à la plus belle, à la plus parfumée des fleurs de ces déserts, la fleur tricolore aux couleurs françaises, la *murucuja*, corolle bleue, étamines rouges, pistil blanc, la murucuja qui répand l'exquise odeur des dragées fines. Par delà la bordure pâle de ces bambous interrompant la muraille noire de la rive, par delà ces jeunes feuilles vert clair au-dessus de ces vieilles feuilles vert sombre, ce sont les fleurs lilas de plusieurs grands arbres, mariées aux fleurs du lilas indigène. Sur ces buissons, la marguerite sauvage, large comme la main, épanouit sa corolle d'un blanc éclatant. Le beau jaune d'or des graines de coumarou pend aux arbustes, plaquant d'éclatants ovales le vert sombre et métallique des feuillages. Des arbres se sont couverts de fleurs de basilic, d'autres d'énormes œillets rouges. Les gousses des pois sauvages, longues, larges et plates, carmin ou violet, pendent au bout de leurs lianes, entre d'autres lianes sans nom aux larges feuilles bleu de mer. A côté, la liane figuier envoie de la cime des grands arbres, vers le sol qu'elle n'atteint pas, ses immenses cordages blanc de chaux. Et partout la ouate blanche des fromages est emportée au loin sur les flots par le vent d'hiver qui incline à son souffle branchages géants et buissons aériens, et fait tourbillonner à travers forêts et rivières les feuilles mortes qui tombent jaunies, emportées par les eaux verdâtres qui traversent le désert, ou fixées sur les couches précédentes, noires d'une putréfaction qu'elles exhaussent.

Le 12 janvier nous arrivons au confluent de la crique Inipi dans le Camopi.

Nous avons mis sept jours pour remonter l'Oyapock, nous en avons passé cinq dans le Camopi. Il faut d'incroyables efforts de pagaye pour forcer la violence des courants par cette époque des *doucins*. Sans l'haussière, notre corde à haler, nous aurions été impuissants à vaincre, chargés comme nous le sommes, la plupart de ces chutes.

C'est à partir du confluent du Camopi qu'ont réellement commencé nos travaux géographiques. L'Oyapock m'était connu, et je ne vois pas ce que j'aurais pu y trouver à glaner, mais Camopi et Inipi sont des rivières nouvelles pour moi.

Le Camopi n'est guère intéressant. La végétation de ses rives est souvent broussailleuse ou marécageuse. Seuls quelques mornes, et principalement deux petites montagnes de 3 à 400 mètres, Alikéné et Alicorne, la première à quelques heures de l'embouchure, la seconde à quelques heures de l'Inipi, donnent un certain attrait à ces rives désertes. Quelques polissoirs sur les rochers, et les restes vagues et incertains de deux ou trois villages d'Émerillons attestent seuls que les bords de cette rivière ont été autrefois habités.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les chutes sont au nombre de quatre. Timouaoutou et Jeunes Gens, qui sont en bas d'Alikéné, ne sont que des rapides; le saut Chien, à une journée de canotage, n'a pas plus d'un mètre de chute. Il faut aller jusqu'au confluent de l'Inipi pour trouver un saut quelque peu important, Yanioué, qui s'étend, sur 7 kilomètres environ, en aval du confluent. Le saut Yanioué se compose de trois séries de chutes ou de rapides, présentant environ 6 mètres de dénivellation.

D'après Mécro, qui a fait le voyage en été, on ne trouve plus de saut dans le Camopi jusqu'à deux jours au-dessus de la crique Tamouri. Ce ne sont que de petits rapides dont pas un n'est de la force du saut Chien. L'hiver, tous ces rapides et tous ces courants doivent être au fond. Le pays est plat, sans autres élévations que de petites mornes, çà et là.

Du 12 au 15 janvier nous remontons l'Inipi jusqu'au point où la rivière cesse de porter pirogues.

L'Inipi est un torrent encaissé, plus profond que le Camopi. Les Indiens qui se sont rendus chez les Émerillons par cette voie disent que l'été l'Inipi est presque à sec. Il faut alors jusqu'à neuf jours pour se rendre au dégrad des Émerillons, où l'on arrive en deux jours seulement quand la rivière est pleine et que les

Arbre géant près du confluent du Camopi. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

arbres tombés qui l'obstruent ont été coupés. Souvent, au fort de l'étiage, un canot de deux pagayeurs est obligé de s'arrêter à moitié chemin. Il faut ensuite prendre par terre. Mais, que d'aventure une bonne averse vienne à tomber, et voici le torrent plein, pour quelques heures.

L'Inipi est plus importante que je ne l'avais supposé. Nous venons de la remonter vingt et une heures, et au dégrad des Émerillons, malgré son dédoublement en deux branches, la branche principale mesure encore 10 mètres de largeur. Nous avons mis vingt-cinq heures pour remonter le Camopi. En tenant compte du courant et des sinuosités, j'estime que nous avons fait, dans le Camopi, 80 kilomètres environ et 48 kilomètres en ligne droite; et, dans l'Inipi, environ 50 kilomètres et 33 kilomètres en ligne droite.

L'Inipi, coulant en terres basses et marécageuses, n'a pas un seul saut important, même l'été. Voyageant à rivière demi-pleine, nous n'avons rencontré qu'un seul rapide, celui du confluent, rapide alors très violent et très dangereux, qui faisait des vagues et des remous énormes et qui nous a forcés de nous accrocher tout du long aux arbustes et aux lianes de la rive.

Pendant ces quatre jours, la crue, qui n'a cessé de monter, a dépassé 3 mètres. Les pluies torrentielles qui tombent presque sans discontinuer depuis notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

départ auront bientôt fait de remplir tout à fait non seulement la crique, mais encore les marais qu'elle traverse.

19 janvier. — Perdrix, Chapoto et Blanc sont partis à la recherche de l'ancien dégrad ; ils devaient ramener des Émerillons. Ils sont revenus hier soir. Perdrix les a promenés trois jours dans des montagnes abruptes entourées d'autres hautes montagnes. Perdrix a complètement perdu la tête et n'a pu trouver le sentier, pas même la direction. D'après ce qu'ils m'expliquent, ils ont fait sud-ouest, or c'est à peu près vers le nord-ouest qu'il fallait se diriger. Ils ont l'air de trois fous, à moins qu'ils n'aient combiné quelque bonne coquinerie. Suis-je dupe de la fourberie de ce petit plaisantin, ou victime de sa sottise? S'il y a complot, il n'y a pas à insister, je n'ai que Laveau avec moi, nous ne pouvons construire à nous deux un radeau et descendre, en cas d'échec, Inipi, Camopi et Oyapock. Nous sommes à la merci de nos canotiers.

C'est bien. Je vais modifier mon plan de campagne. Je me rendrai dans le haut Oyapock, dont je lèverai les grands affluents, tous inexplorés. J'ai là l'emploi de mon hiver. Les Émerillons seront pour l'été prochain. Je me rendrai chez eux par l'Approuague, ce qui est, dit-on, plus facile. Pour cette fois je commencerai mes explorations par la partie occidentale de la contrée, au lieu de l'aborder, comme je l'aurais voulu, par la partie centrale. Nous allons au saut Viritou, chez mon ancien patron François, qui me mènera dans les cinq ou six rivières que j'ai à explorer pendant cet hiver.

Acoqua (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après une ancienne gravure.

Je donne, le 19 janvier, l'ordre du départ. Nous allons descendre l'Inipi et le Camopi, et remonter l'Oyapock jusqu'au saut Viritou.

Nous revoyons, dans la crique inondée, les verdures émergeantes; au fond des coudes de la rivière d'épais brouillards s'élèvent, couvrant les alentours d'un nuage de fumée couleur de cendre.

Personne ne dit mot. Les canotiers n'ont pas de peine à voir que le blanc n'est pas satisfait, et ils respectent son silence en l'imitant.

Nous revoyons nos campements avec la mélancolie d'un adieu présumé le dernier. Ici mon carbet a été écrasé par un arbre que la crue a déraciné depuis notre passage. Les feuilles même sont rentrées en terre.

Sortis du Camopi, nous arrivons en deux heures au premier village oyampi de l'Oyapock, celui de Petit François, au saut Coumaroua. Ce village se compose d'un carbet, et a pour tout canot une coque de pêcheur. Gnongnon m'abandonne là et part avec tous ses hommes et les deux meilleurs pagayeurs de Mécro. Je ne m'attendais pas à cette défection. Je lui ai pourtant rendu beaucoup de services, à ce Gnongnon. Il est vrai que c'est souvent le plus sûr moyen de se faire un ennemi. Mécro continue le voyage parce qu'il ne veut pas qu'on dise qu'après avoir chaviré à Galibi il a déserté à Coumaroua.

Petit François prendra quelques colis dans sa coque et prêtera un couroumi à Mécro. On ira lentement. Toutefois, en six jours, on sera probablement à Viritou.

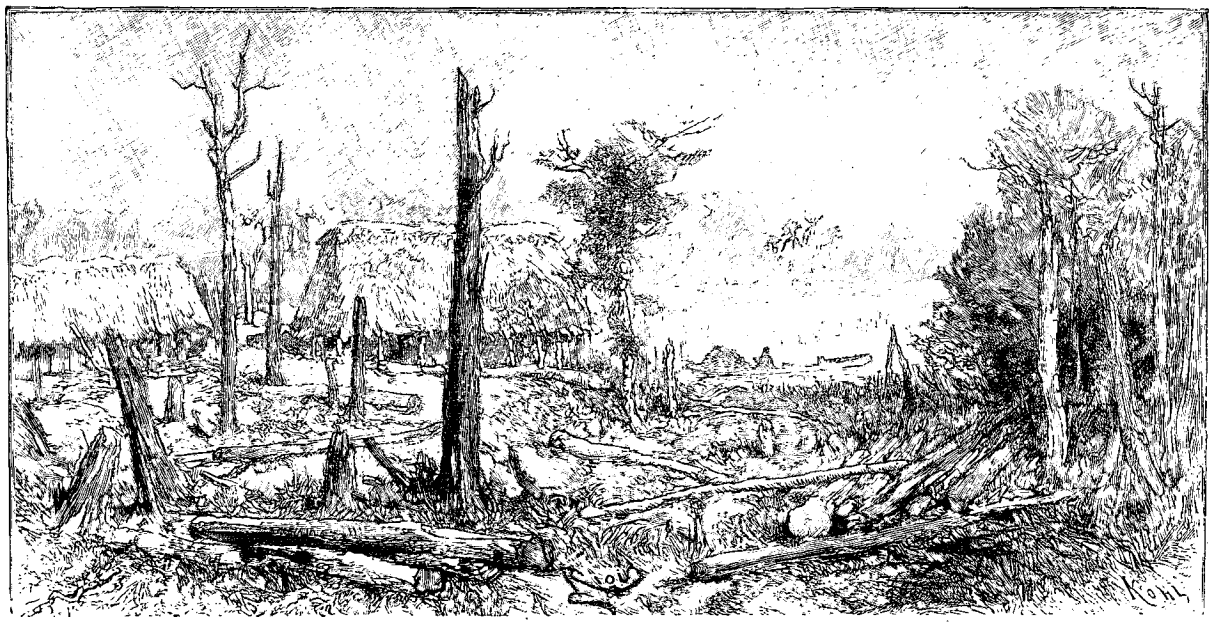
Nous grelottons sous l'averse continuelle. Les efforts que font mes pauvres pagayeurs pour traverser les courants doublés ne suffisent pas à les empêcher de claquer des dents. Nous avons le ventre vide, la chasse n'a pas été bonne aujourd'hui. La vie semble avoir cessé dans la forêt : pas un singe, pas un lézard, pas un oiseau. Par ces pluies torrentielles, chacun reste chez soi, les oiseaux sous les épaisses feuillées, les singes sous les grosses branches, les lézards sous les larges feuilles des plantes grasses. Les poissons eux-mêmes résistent à toutes nos invites; on a beau les amorcer avec leurs plus succulentes gourmandises, l'aroua, l'ouiraone, le génipa, le gland : rien ne mord. Nous sommes seuls dehors, canotant péniblement, contemplant pour nous distraire les masses des deux rives confuses et voilées de pluie, et les têtes des patayas émergeant de la rivière pleine. On ne cesse de regarder en l'air, dans la pluie qui remplit les yeux, mais les arbres sont si touffus, si feuillus, que le gibier pourrait être là, à deux mètres, sans qu'il fût possible de le voir.

Le 28 janvier, nous entrons dans le district de Viritou. Le soleil luit sur ce dernier jour, il luit au sein d'un azur de ciel d'été.

H. Coudreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village du capitaine François. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE)

PAR M. HENRI COUDREAU[1].

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Arrivée au village de Viritou. — Installation. — De Viritou à Moutouchy. — Les pluies équatoriales. — A Moutouchy. Exploration de la Motoura. — L'Eureupoucigne.

Viritou, 30 janvier 1890.— Ils sont partis ce matin, Mécro, sa femme, sa fille la belle Nicou, Perdrix et les autres. Seuls, maintenant, Laveau. Seuls, d'humeur peu joviale, de pensers peu joyeux, au milieu de ces sauvages à l'âme fermée, au milieu de cette formidable nature muette et hostile. Comme elle est morne, par ce jaune coucher de soleil, cette rivière où la vie humaine ne circule pas! Comme elle serre le cœur, cette solitude où l'homme primitif, nu, affamé et rare, erre dans les vagues sentiers sans issue de l'infranchissable forêt vierge!

Résignons-nous. Le capitaine François nous consolera.

Ce n'a pas été un événement que l'arrivée dans le village du capitaine François. Nous apercevons d'abord, rive française, un coteau défriché plein de manioc, puis, au milieu, quelques toits de feuilles de palmier. C'est le village. Du dégrad nous tirons deux coups de fusil, selon la coutume. Personne ne nous répond. Nous grimpons un sentier à pic; des chiens aboient furieusement, se précipitent sur nous et font mine de vouloir nous mordre : préface et symbole de l'hospitalité dans cet heureux village.

Nous voici au cœur de la place. Deux ajoupas enfumés, dans le goût de nos carbets de voyage; deux petits hangars sur pilotis, dans le style de l'oca oyampie, et une oca plus grande en construction; les cinq hangars épars sans ordre en pleines cultures, sans le moindre défrichement pouvant donner l'illusion d'une place publique : cela, c'est le village de Viritou.

Tout le monde est dans les hamacs. Seul, sous l'un des ajoupas, un gros vieillard bedonnant et adipeux se tient debout, vêtu d'un calembé et d'une flanelle : c'est François, le capitaine François, seigneur de céans. Il ne bouge pas, ne fait aucune enjambée au-devant de nous, nous laisse prendre nous-mêmes les tabourets du pays, les rustiques *apoucas*, et se fait arracher comme avec un tire-bouchon les renseignements dont j'ai besoin. Il est impossible de rendre le charme spécial de sa conversation pesante, épaisse, visqueuse, avec de brus-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques éclats perçant péniblement sa croûte molle et flasque, comme l'éruption demi-ratée d'un petit geyser.

« Ah ! dit-il, je suis malade, j'ai la fièvre. Tu ne vois pas que tout mon monde est mort? L'autre été, quand tu es passé, nous étions beaucoup : eh bien, ils sont tous morts. C'est pour ça que j'ai quitté mon vieux village. Le grand Zézucri, le Caïcouchiane, il est mort. La Pleine-Lune, l'autre Caïcouchiane, il est mort. La plus vieille femme de mon neveu Petit François, celle qui n'avait pas de dents, la femme de mon filleul Pierre, tout est mort. Et deux enfants avec, ou trois, je crois,... non, deux, oui, deux ou trois enfants, tout, tout est mort. Ah! le vent soufflait! il arrachait les cannes à sucre et les bananiers; il soufflait : c'étaient des gens d'en-bas, ou du Yary, qui envoyaient la maladie. Une grande dysenterie : en deux jours, oh! on était mort. Moi-même j'ai manqué mourir; et ma petite femme aussi. Tout ça, c'est pas bon.

« Il n'y a pas de canot, rien que de mauvaises petites coques pour pêcher. Mais j'ai déjà abattu un arbre pour faire une grande pirogue à bordages. Si je n'avais pas la fièvre, si Matourin était là, mon canot serait vite fait. Mais Matourin est parti. C'est moi qui l'ai envoyé. Il est chez ces gens du fond des bois, là-bas, chez Acara, pour chercher mon payement. Je leur avais donné des camisas l'autre été. Il y a deux mois qu'il est parti. Oh! oh! peut-être qu'il ne sera pas longtemps à revenir. C'est lui qui le sait. Ah! si Matourin était là; c'est un homme, oui, Matourin! Il n'y a rien à manger : Matourin n'est pas là. Moi je suis vieux. Quand j'étais jeune, je tuais des pécaris, des biches, des singes, des hoccos, toute espèce de bêtes, mais je suis vieux maintenant; il n'y a rien à manger.

« Il y a du manioc, il y en a beaucoup. Mais il est trop petit. Il ne sera bon que dans six mois. Maintenant on mange le manioc de Petit Zozeph. Il n'y en a pas beaucoup. Tu ne le vois pas, là-bas, le manioc de Petit Zozeph? Regarde, le voici. On pourrait te faire un peu de couac. Mais les femmes ne savent pas faire le couac. »

Voilà qui s'annonce mal. Je demande à Mécro s'il veut me conduire à Moutouchy, chez Pierre, fils de Raymond, à trois jours d'ici. Refus formel. Je cherche une pirogue et deux hommes pour me conduire : ils ont reçu le mot d'ordre, on m'ajourne aux calendes. Force m'est bien d'attendre. Peut-être le vieux François va-t-il tout de même se mettre activement à son canot et faire faire par sa petite femme le couac dont nous avons besoin.

Pour mettre mes bagages à l'abri, je fais édifier une petite oca de ma façon, un peu plus grande qu'un carbet de voyage. C'est une bâche en feuilles de ouaye, appuyée sur un plancher de lattes élevé d'un mètre au-dessus du sol. Il y a place pour nos deux hamacs et mes colis; or je suis le mieux logé du village.

Un couroumi à notre service et nous sommes comme des seigneurs. Le boy a une chevelure de femme et s'appelle Mimi. Son père, enlevé par l'épidémie de dysenterie de l'été dernier, était le grand Caïcouchiane Piripi, appelé Zézucri par le vieux François, je ne sais pour quel motif. Zézucri était veuf. Mimi est orphelin. Il est maigre. Il sait à peine faire bouillir le poisson, mais il a faim. Il accompagne dans le bois, non qu'il sache siffler le gibier, mais parce que, en sa qualité d'Indien, il est censé le mieux voir dans les feuillages touffus de la forêt d'hiver. Il a entendu un agani : il court dans la direction. Soudain il s'arrête : il a senti un pou dans sa longue chevelure, il le cherche, le prend, le regarde, le croque, puis reprend sa course.

Le vieux François avait raison : c'est bien là le village où il n'y a rien à manger. On se nourrit assez souvent de cassave sèche ou trempée dans l'eau. On n'a pas même la ressource du classique bouillon de piment; il n'y a pas de piments au village. On dévore des fruits sauvages, des *caroumans* et des *ouiraounes*, les graines de la forêt qui ressemblent le plus au raisin, oh! de loin! de bien loin!

Peu de gibier aux alentours, peu de poissons dans la rivière. Nous allons tous à la chasse ou à la pêche : nous secouons ces fainéants. Parfois on fait une bonne chasse et cela nous procure une douce joie, une joie de mendiant qui a fait une bonne journée, que de pouvoir nous dire : nous avons enfin sur le boucan de quoi manger pendant deux jours.

Mais souvent la mauvaise chance est tenace. Quand on est deux ou trois jours sans rapporter rien qui vaille, je détermine, à prix d'or, les femmes à faire du cachiri. C'est le cachiri de la famine. Alors les Indiens s'enivrent pour se consoler. Pour nous soutenir, nous buvons quelques coups de leur peu ragoûtante boisson, parfois un peu plus que le nécessaire, pour ne pas trouver trop écœurant le spectacle de leur orgie abrutie et sale.

Quelle vie pour un civilisé! Vie monotone, plate, absurde. Pour seul incident, la pluie, ou parfois un orage sourd. Le ciel est teinté de toutes les nuances qui vont du jaune de bile au noir de suie. C'est, à l'heure la plus chaude de la journée, un crépuscule livide. Quelque chose de sinistre semble se préparer là-haut. L'inquiétude pèse sur la terre, une langueur indécise emplit le cœur. Quelques coups de tonnerre, l'averse, puis un brouillard froid sous de rapides nuages énormes et blêmes qui se pourchassent dans un ciel trop étroit.

Ensuite la nuit, une nuit muette, muette comme le néant. Qu'on juge du calme nocturne dans un village du désert, toute la journée silencieux! On enfonce dans la nuit et dans le silence comme dans les abîmes du vide.

20 février. — Un voisin de Pierre de Moutouchy, Édouard d'Ourouaïtou, l'hydropique, est arrivé ici aujourd'hui. Il vient faire du couac dans un abatis qu'il a au saut Viritou. C'est la délivrance : nous allons partir avec l'hydropique Édouard, Paapouirawe de son nom indien.

C'est une vieille pirogue de 4 mètres, faisant eau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes parts, qui va nous voiturer. Nous embarquons là-dedans avec deux malles. On est chargé à affleurement. Édouard patronne, son couroumi et Mimi pagayent. Laveau jette l'eau d'un mouvement automatique. S'il s'arrêtait cinq minutes, nous coulerions. Nous voilà en bel équipage pour passer les sauts!

Les couroumis se démènent comme des diablotins. Ils donnent cinquante coups de pagaye à la minute, et le courant les entraîne. Ils redoublent d'efforts et l'on passe. La pirogue a l'air d'une petite voiture traînée par deux caniches.

Il pleut. Mauvaise chasse. A cette époque, la forêt est grosse de toutes les poussées, de toute la végétativité de l'Équateur; c'est compact, on ne voit pas le gibier. On laisserait tomber une épingle que nulle part elle n'arriverait à terre. Mauvaise pêche. Il y a trop d'eau, on ne voit pas de poissons; dans les sauts et sur la rive ils ne mordent pas à l'hameçon. Voyager l'hiver, c'est souffrir de la faim, vivre dans la moisissure des vêtements mouillés, contempler sans espoir de soleil un ciel presque toujours ténébreux et fermé, distillant la maladie et le dégoût.

Nous sommes dans le tumulte des grosses eaux, il nous faut louvoyer toute la journée pour vaincre les courants.

Le soir, la pluie cesse. Il fait des éclairs. L'immobilité des feuilles est absolue dans le jour faux de ce temps d'orage ténébreux et cuivré. Des vols de petites hirondelles bleues et de petites chauves-souris grises rasent en tournoyant les eaux verdies par la réverbération de la forêt.

Nous dormons, notre journée faite, à l'embouchure du Samacou, riches d'un singe rouge que la Providence nous a octroyé.

Au réveil on est tout joyeux : parfois le mouvement suffit. L'aube blanchit la rivière, dont les écumes vont rapides comme des gens affairés. La pirogue, couverte d'un bout de prélart, est attachée par une liane à côté de mon hamac. Un hocco chante dans un îlot voisin. L'hydropique attise le feu sous le boucan où repose le reste de notre singe rouge. Mon couroumi lave les assiettes. La marmite bout. On rit au sourire de l'aube en s'étirant dans son hamac. Je jouis de vivre sans payer loyer et sans manger au restaurant.

Mimi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Tout à la joie : vers neuf heures nous avons un peu de soleil.

Tombant en draperies du haut des grands arbres sur de vastes étendues, des lianes, vertes guirlandes, dressent sur la rive de mouvantes murailles. Ou bien ce sont de larges boutons-d'or et d'éclatantes grappes blanches, fleurs innommées, avec des bourdonnements de mouches dans l'ensoleillement de ces fleurs sans parfum.

L'*inga*, ou pois sucré, émaille les feuillages de ses grosses gousses jaunissantes. Quand on n'a rien à manger, ce qui n'est pas rare à cette époque de l'année, on ronge, jusqu'à ce que la faim se taise, la pulpe cotonneuse et douce qu'entoure l'amande non comestible de ce fruit singulier.

Le troisième jour, nous nous arrêtons au confluent du Mouroumouroucing.

Après un maigre souper, un prompt et lourd sommeil tout d'une traite et des rêves pâteux, pendant une épaisse nuit noire. On rêve qu'on entend tomber une pluie fine, qui tombe, en effet, sur des espaces démesurés de la forêt vierge. Une douzaine de feuilles de *carana* protègent tant bien que mal les dormeurs. Pendant la nuit le fleuve montera et envahira notre ajoupa. Pas une flammèche au bivouac, le feu est éteint, tout dort, la pluie tombe, il fait noir. La forêt est assoupie sous l'immense grésillement froid. Il serait facile d'égorger ces voyageurs, qui rêvent peut-être confusément qu'on les égorge, à en juger par les soubresauts brusques des hamacs. On entend quelques plaintes, lugubres dans cette nuit, dans ces déserts, dans cette pluie.

Le réveil est maussade; on continue dans un matin somnolent la vie presque végétative du somme. Il faudrait du soleil, ou du tafia, pour secouer cette torpeur, pour se réveiller tout à fait.

Les pieds dans l'eau abondante que fait la vieille pirogue, on fume lentement, dans la mélancolie d'un matin froid et voilé, édifiant des rêves vagues dans le précipitement des coups de pagaye et le ronronnement des rapides. Ces rêves sont fuyants et doux. Ils sont honnêtes. La fumée de la pipe remplit la vie d'une mélancolique sérénité. L'homme qui fume une bonne pipe est un honnête homme.

Le soleil est un petit rond blafard dans l'épaisseur de la nuée grise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est neuf heures. Il semble que la nuit tombe. Le cercle pâle du soleil a disparu. Ce gris, qui est le ciel, descend sur la terre. Dans ces demi-ténèbres d'éclipse, l'eau frangée des courants donne un sillon d'argent mat. L'écume blanche des flots, battue et solidifiée, reste accrochée en boule de neige aux branchages qu'elle rencontre.

La brise dort. Des oiseaux criards volent et se perdent dans la nuée voisine. Les couroumis s'arrêtent de temps à autre pour projeter avec leurs pagayes de l'eau sur les libellules qui secouent dans la buée épaisse leurs ailes transies.

On voit fuir, s'évanouir comme dans un rêve le cours de la rivière qui s'enfonce tout droit dans le gris, très loin, à perte de vue, comme s'il avait sa solution dans l'infini. On remonte pourtant, avec beaucoup de lenteur, cette manière d'avenue, mais on est dans une indifférence inattentive et morne et l'on ne s'aperçoit même pas de la puissance de cette poussée qui cède partout aux efforts acharnés et soutenus de nos vaillants petits pagayeurs. Parfois des angles brusques brisent la violence du courant. Une eau presque endormie serpente paresseusement dans le resserrement des rives. Les hautes futaies immobiles se mirent, la pluie passée, dans ce tranquille miroir que rien ne ride.

Brouillard gris, lumière d'éclipse, du vague partout; voici un nouvel élément de dissolution: la chaleur. A dix heures, l'Équateur s'annonce; mais toujours pas de soleil visible. C'est de l'Époque Primaire, alors que la terre était mal séparée des eaux, que la vie faisait à tâtons ses premiers essais, que la pensée n'existait pas encore, ni la lumière du ciel bleu. La chaleur, moite, alanguissante, sous ce ciel invisible, dans cette atmosphère qui ne paraît pas faite pour l'homme, dissout la pensée, qui flotte épandue, inconsciente, fondue dans ce néant des premiers âges inconnus.

Mais le dieu apparaît enfin ! Les nuages se dissipent. Sa clarté aveugle et brûle. On sent ses pointes sur les mains, au visage, dans le dos. Le bain dans le rapide, sous la douche violente du courant, sous les rayons de l'astre de feu, achèvent d'ouvrir tout grands les yeux sur la vie. Ces êtres rouges aux longues chevelures noires, sans barbe et sans poils, ce sont bien mes Indiens, l'hydropique et les couroumis. L'être conscient se reprend à fonctionner avec plénitude dans la notion du temps, du milieu, de l'action; le charme est rompu, le dédoublement cesse.

23 février. — Aujourd'hui nous arrivons enfin chez le chef du village oyampi de Moutouchy, Pierre, fils du célèbre assassin Raymond Manira, et lui-même assassin assez distingué. J'avais déjà remarqué cette belle figure dans mon précédent voyage à l'Oyapock.

7 mars. — Nous avons passé quelques jours à Moutouchy, qui est un village et bien tenu.

Le canot est terminé, le couac nécessaire est fabriqué, nous partons pour la Motoura en dépit de pluies quotidiennes. Notre équipage se compose de Pierre, patron, ses deux fils, son neveu et notre couroumi, pagayeurs. Excellent équipage que je devais garder cinq mois.

On part joyeux. C'est plaisir d'avoir une grande pirogue neuve et qui file bien, une bonne pirogue en bois de cèdre avec un bon patron et trois bons pagayeurs. La pirogue saute dans les rapides, emportée ainsi qu'une paille. Le cœur bondit de joie, les yeux brillent, on est secoué d'un petit rire intérieur.

Sous le gai soleil, la rivière miroite jusqu'au bout de la courbe visible. Mille paillettes d'argent tremblotent sous la lumière chaude. On sent les coups de l'énorme pagaye du patron, qui nous lancent en avant par violentes poussées. Quand on passe quelque fort rapide, les arbres, près de nous, défilent comme par une portière de train express. Nous glissons nerveusement, dans une féerie faite de joie intime et de soleil.

Nous entrons dans la Motoura et couchons un peu au-dessus de l'ancien village de Raymond, père de Pierre. C'était le village des paripous (les *pupunhas* de l'Amazone). Raymond y avait planté deux de ces palmiers à fruits, rares en Guyane. Il y en a sept aujourd'hui, cinq ont poussé au pied des autres. Les paripous se multiplient plus vite que les créoles. Le paripou n'existe pas à l'état sauvage dans les forêts de Haute-Guyane. Raymond avait pris ses plants en bas, Pierre n'a pu me dire où.

La Motoura a beaucoup moins de courant que l'Oyapock; elle est peu profonde. L'été, elle est presque à sec, ce ne sont que bancs de roches et plages de sable. Une forte pirogue, au cœur de l'été, ne pourrait même pas la remonter une heure : l'eau manquerait.

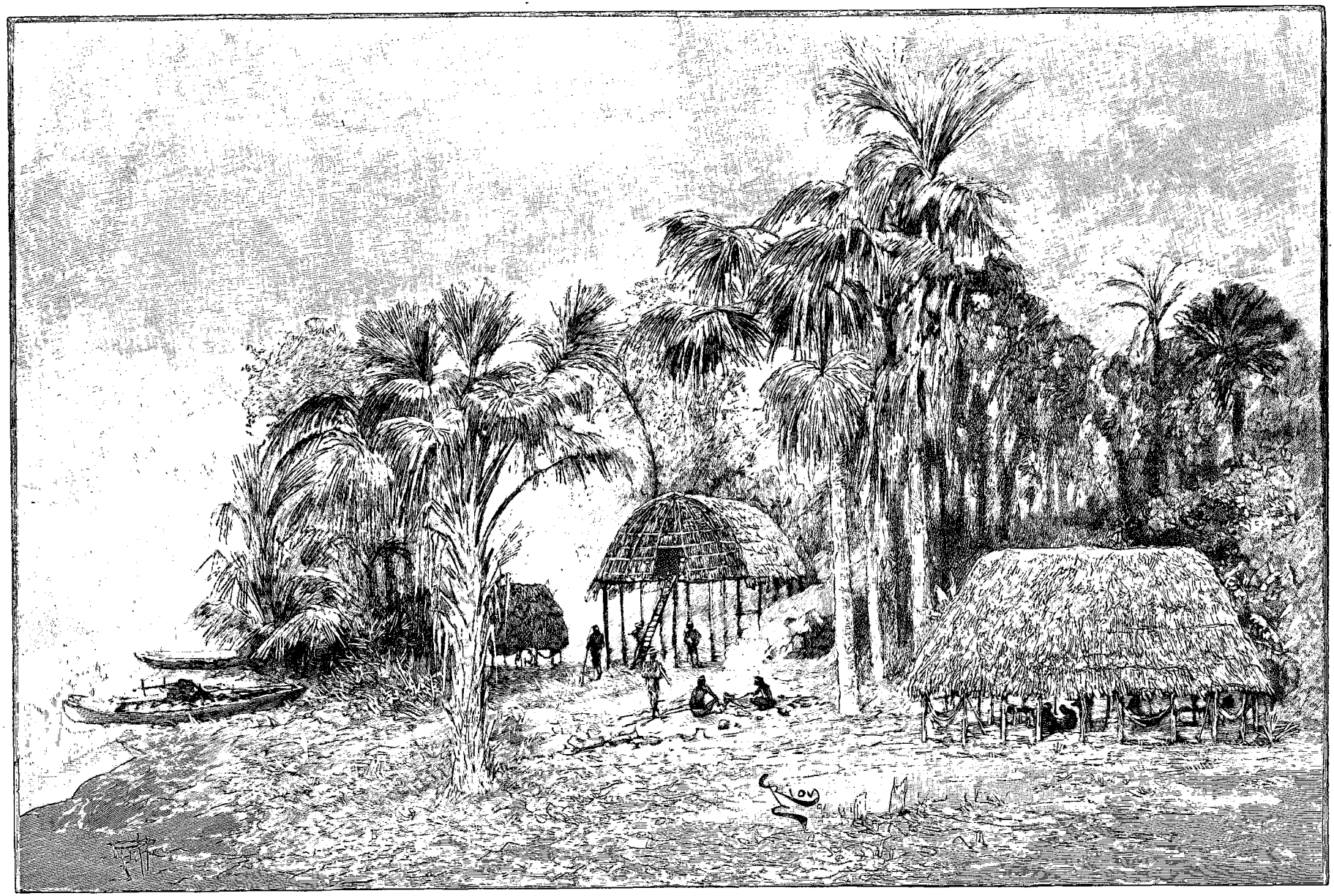
La rivière est complètement déserte. Les derniers habitants sont morts il y a une trentaine d'années. C'étaient les gens d'un nommé Tamoucarou, un vieillard oyampi qui lui-même est mort au dégrad du Kerindioutou, en revenant de se promener chez ses amis des Tumuc-Humac. Raymond et Pierre, en évacuant Motoura, l'ont abandonné au désert. Pierre, émancipé, est venu de là à Ourouaïtou faire son premier village, avant de s'établir à Moutouchy.

13-17 mars. — Nous avons mis vingt-cinq heures cinquante minutes pour monter la Motoura et neuf heures quarante-cinq pour la descendre, défalcation faite de tout temps perdu, à déjeuner, chasser ou autrement. Les sources peuvent se trouver à une trentaine de kilomètres du point où cesse la navigabilité, dans la direction du sud.

La Motoura coule en pays très plat, traversant fréquemment des marécages. Aucune colline sur son cours, seulement deux ou trois petits monticules de 10 à 20 mètres d'élévation. Les sources doivent se trouver également en pays plat, marécageux, ou dans des collines peu importantes. Il n'y a que sept petits sauts, faciles, dont le plus fort a à peine 1 mètre de chute. Les rapides sont nombreux, mais très faibles et nullement dangereux. Les affluents sont peu importants, sauf l'Apamari.

Nous descendons prendre quelques malles chez Fran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Moutouchy. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çois. Pour remonter de là jusqu'à Moutouchy, il faut trois jours. Les étapes sont marquées : la première à Coumaroua, la seconde au confluent du Mouroumouroucing. Cela donne trois journées de cinq heures à cinq heures et demie chacune, soit quinze à seize heures. Pour descendre de Moutouchy à Viritou, il faut sept heures environ.

Du 25 mars au 4 avril, nous faisons l'exploration des rivières Eureupoucigne et Yingarari.

Il y a à peu près la même distance de Moutouchy à l'Eureupoucigne que de Moutouchy à Viritou. Nous mettons seize heures pour monter jusqu'au confluent de la crique.

L'abondance des palmiers égaye la rive; bientôt l'avant du canot est chargé de régimes de ouasseye, les hommes sont joyeux, leur rire secoue toute la pirogue.

Un ciel de cendre sale interceptant la lumière a fait place à un air pur, à un ciel laiteux, clair et frais. Il y a de la tendresse épandue dans l'air. Des draperies de liserons blancs tapissent les rives. Les branches émergées, secouées par le courant, remuent des buissons entiers. Les villages de *yapiis*[1] babillent dans les îlots. Sur un rocher orné de cinq arbustes, nous comptons plus de cent nids suspendus à ces petits arbres, pas plus grands que des pommiers. Les oiseaux, sociables et babillards, ne s'effarouchent pas outre mesure à notre approche, mais ils redoublent de vacarme et se mettent à voleter dans tous les sens.

Puis le temps se couvre, l'averse menace, l'hiver revient, triste, lugubre.

On déjeune sous la pluie. Assis sur le trépied qu'on trempe dans l'eau en le sortant du feu, je fais le gros dos sous mon imperméable; les six camarades ne font pas meilleure contenance. Chacun bougonne, peste ou jure un peu. C'est qu'il n'est agréable pour personne de recevoir l'averse dans son assiette. Et les parapluies? Il y a beau temps qu'ils sont hors d'usage! On coupe quelques feuilles et l'on se protège tant mal que bien.

La première nuit, on dort au confluent du Pinooc, ainsi nommé de ce qu'une case couverte en feuilles de *caumou* s'y trouvait autrefois : *pino*, caumou; *oca*, maison.

Le bois est sale et la chasse difficile. On perd beaucoup de gibier tombé mort dans des enchevêtrements inextricables de lianes, de broussailles et de plantes grasses. Quand il reste accroché au haut des arbres, on y envoie le couroumi, si l'arbre n'est pas trop gros. Le couroumi se fait un petit cercle de lianes dans lesquelles il passe les chevilles et grimpe ainsi, sans faire toucher le ventre.

Plus on monte vers le haut de la rivière et plus le gibier est abondant. De nombreux oiseaux de proie, perchés sur la cime des grands arbres, sont là pour attester que la viande ne leur fait pas défaut. Ces brigands des airs ont quelque chose de grandiose et d'héroïque, comme tous les vrais brigands. Voyez celui-ci, ce gros *pagani* noir, il est posté à plus de 50 mètres de hauteur sur une branche morte isolée. Il domine toute une longue courbe de la rivière; il est comme un point noir dans le ciel. Le voici de plus près. Il a l'air de méditer, tournant lentement, de temps à autre, son long cou autour de lui. Il semble détaché des choses de la terre. A quoi songe-t-il? Il a faim, il cherche une proie. Tout à coup il fond sur un arbuste de la rive et reparaît dans le ciel, les ailes largement ouvertes, tenant dans ses serres un oiseau siffleur, celui qui imite le macaque. Il plane majestueux, et fait l'effet d'un sacrificateur invoquant le Très-Haut avant d'égorger la victime.

Le second jour on couche au confluent de la petite crique Yenepaouiri, et le troisième, à midi, on entre dans l'Eureupoucigne.

L'Eureupoucigne est une crique à peu près de l'importance du Yingarari. C'est l'ancienne crique du fameux Ouaninika, chef des Oyampis, qui installa sa tribu sur le versant nord des Tumuc-Humac, au commencement de ce siècle. En 1819, Ouaninika avait son grand village dans le haut de l'Eureupoucigne. D'après ce que les anciens ont transmis aux modernes, la crique prendrait sa source à la même montagne qu'une branche du Kerindioutou, cette dernière ayant sa source plus à l'ouest.

Dès l'embouchure, la crique est sale, il faut couper des barricades d'arbres tombés les uns sur les autres avec des entremêlements de lianes et de végétations de toutes sortes. Des guêpes vous assaillent pendant cette besogne. Il faut se faire l'agent voyer du désert. Du temps de Ouaninika, la crique devait être sans doute mieux entretenue. Pas beaucoup. Ce ne sont pas les sauvages qui se donnent jamais bien du mal pour violer la nature. Étiez-vous moins heureux que nous, guerriers de Ouaninika?

28 mars. — Nous passons toute une journée à nous ouvrir un chemin à travers un immense marais, qui, le plus souvent, obstrue complètement la crique. Des buissons d'arbustes de toutes sortes où domine le *cataparis* ont tellement envahi le lit de l'Eureupoucigne qu'en plusieurs points on ne le reconnaît plus et que l'on va à travers marais. Deux hommes sont constamment occupés à sabrer pour ouvrir un passage au canot. On ne peut pas pagayer, partout ce sont des branches immergées sur lesquelles le canot passe. On tire et l'on pousse l'embarcation, qui avance péniblement en grinçant à travers les branchages. Il n'y aurait pas moyen de virer le canot : le passage qu'on lui ouvre lui suffit tout juste; il a tout au plus un mètre et demi de largeur.

Sur le soir, comme on arrive aux confins du marécage et que la crique commence à devenir praticable, on entend en amont le bruit d'un grand saut, le premier des trois que nous avons à passer. On arrive à ce saut, long de plusieurs centaines de mètres, composé de cinq chutes, fortes chacune de plus d'un mètre, avec des roches partout, de nombreux arbres tombés

1. *Yapii* : le cacique ou cassique des naturalistes; oiseau jaune sociable et babillard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et un courant des plus violents. Pierre explore le saut dans tous les sens pendant deux bonnes heures, sautant de rocher en rocher, sondant. Il revient, déclarant qu'il ne saurait passer. Les eaux sont maintenant beaucoup trop fortes; il monterait le canot à la rigueur, mais, pour descendre, il est presque certain de le briser ou de chavirer. Selon lui, le saut n'est praticable que l'été, les eaux basses présentant infiniment moins de danger que les grosses eaux.

Cela est fâcheux, mais que faire? Il n'y a qu'à s'en retourner. Nous descendrons l'Oyapock jusqu'au confluent du Yingarari.

Je suis navré. Les Indiens, qui n'ont pas les mêmes motifs que moi de regretter de n'avoir pu arriver dans les hauts d'Eureupoucigne, sont tout à la joie : nous avons eu une bonne chasse et je les envoie faire une provision de ouasseyes.

30 mars. — Nous voici dans le Yingarari (la « rivière des Chansons »). Je ne sais rien de cette grande crique, sinon qu'elle a été une des voies principales des Oyampis dans leurs migrations au nord des Tumuc-Humac, et qu'il y a environ soixante ans, elle était le chemin le plus fréquemment suivi pour se rendre chez les Indiens de l'Agamiouare; ses sources sont contiguës à celles d'un petit affluent de ce dernier cours d'eau, ou bien d'un affluent d'Ourouaïtou. Elle était peuplée alors, depuis longtemps elle est déserte. Pierre, qui est pourtant voisin de l'embouchure de la rivière, ne l'a jamais remontée au-dessus du premier saut, le saut Mouroucioutou, qui n'est qu'à une demi-heure environ de l'embouchure, à peu près à la hauteur du saut Manoa, dans l'Oyapock.

Le Yingarari est une jolie rivière, coulant le plus souvent en terres hautes bien boisées. Sur le soir, nous rencontrons un grand affluent de droite, de l'importance de la moitié de la rivière principale, au-dessus duquel le Yingarari se rétrécit sensiblement.

31 mars. — Pas d'incidents. La rivière coule toujours entre de hautes terres bien boisées. Nous chassons. On ne voit pas le gibier — on le voit rarement, — mais on l'entend, on va le chercher. On va silencieusement, on se dirige au jugé vers le point où l'on a cru l'entendre. Quand on a bien l'habitude de la forêt vierge, il est rare qu'on ne trouve pas sa pièce, fût-elle à un kilomètre. Chemin faisant, on l'imite, pour l'appeler et pour qu'elle se rapproche.

2 avril. — Le Yingarari devient très sale. Il faut se frayer un chemin au sabre et à la hache dans de petits marécages que nous rencontrons fréquemment. Les branchages croisés empêchent de voir le ciel. Nos pagayeurs sont silencieux. Ils travaillent sous la pluie qui tombe sans interruption depuis que nous sommes entrés dans cette crique; ils sont fatigués. Toutefois ils ne bavardent pas et ne font pas d'esprit comme les Indiens créoles. C'est horrible, l'esprit des Indiens créoles.

Il tombe de l'eau tiède, qui filtre à travers notre dôme de feuillage. La crique n'est réellement plus qu'un ruisseau. A une barricade énorme d'arbres tombés les uns sur les autres et qu'il faudrait couper tous, je fais rebrousser chemin; nous pouvons à peine retourner le canot : la crique n'a plus que 8 mètres de largeur.

C'est ici le *terminus* de la navigabilité en pirogue de la grande crique Yingarari, terminus définitivement fixé pour la postérité! (fixé! avec l'approximation que comportent ces sortes de choses!).

Nous sommes ici à 72 kilomètres du confluent et à 54 en ligne droite. Nous avons mis dix-sept heures trente minutes pour monter le Yingarari. Les sources peuvent se trouver à 20 kilomètres environ dans la direction du sud. Le pays traversé par le Yingarari est bien boisé, mais coupé de quelques petits marécages. Il est plat, sans montagnes, du moins sur les rives de la rivière. Deux sauts assez forts, mais peu dangereux, et un grand affluent de droite à un jour de l'embouchure : telles sont les particularités géographiques les plus saillantes du Yingarari, la rivière des Chansons.

Nous mettons sept heures vingt minutes pour descendre notre crique. J'ai la fièvre. L'eau a baissé; nous trouvons beaucoup de bois émergés qu'il faut couper, et qui étaient immergés quand nous montions. On coupe des écorces d'arbre sur la partie lisse desquelles on fait glisser le canot, comme sur une planche graissée.

Nous entrons dans l'Oyapock avec une pluie fine que fouette un grand vent froid. Je n'ai jamais autant grelotté en France. Au village, il faudra soigner énergiquement, dès le principe, cette fièvre des marais, afin d'en guérir, afin de pouvoir continuer cette belle vie!

X

Dans le Yaoué. — Les Indiens féroces ne se montrent pas. — Le saut des Polissoirs. — Le Yaroupi. — Mont Maunoir et mont Gauthiot. — De nouveau chez Pierre. — Fièvre générale. — Retour à Cayenne. — Encore dans l'Oyapock. — Mort de Paapouirawe.

20 avril. — J'ai passé quinze jours au village, et je me suis à peu près débarrassé de la fièvre. Nous repartons, toujours tous les sept : moi et Laveau, Pierre, ses deux fils, son neveu et le couroumi, avec nos deux fusils : un fusil à baguette qui rate toujours, par cette pluie, et le mauvais Lefaucheux de Laveau. Il avait une arme de valeur, ce pauvre Laveau, elle est allée au fond, au saut Galibi. Pour ma part, je n'ai ni fusil, ni revolver, ni sabre, ni couteau : seulement un canif pour tailler mon crayon.

Je n'emporterai plus d'arme rayée si je retourne jamais chasser dans ces contrées : le gibier y est trop petit; les plus grosses pièces: le maïpouri, la biche, le tigre, le caïman peuvent être tués au plomb. Un côté demi-choke-bored, groupant bien les gros plombs, et un côté lisse pouvant tirer, au besoin, des balles coniques que l'on se fabrique avec un moule, un fusil ainsi compris, donnant un groupement moyen pour toutes les charges

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voilà ce qui convient le mieux pour ces pays où le bison, le buffle et les grands fauves sont inconnus.

Nous partons par la pluie.

Un peïto de Pierre, un jeune homme qui lui est venu de chez François, descend avec nous jusqu'à Motoura chercher des graines de paripou pour « donner à manger » aux femmes pendant notre absence de quinze jours. Et voilà de quoi on vit, bien souvent, au pays indien : des graines fort maigres, nourriture ordinaire des perroquets !

L'eau a baissé de plus d'un mètre, beaucoup de roches sont à découvert, les grands sauts sont plus forts, d'autres sont sortis ; on ne reconnaît plus la rivière.

Il pleut toute la journée ! La jeune femme du peïto de Pierre quitte la camisa qui lui entoure les reins et en enveloppe son marmot.

On recommence à se nourrir de cette détestable viande de singe. Encore heureux de ne pas voyager le ventre vide, par la pluie !

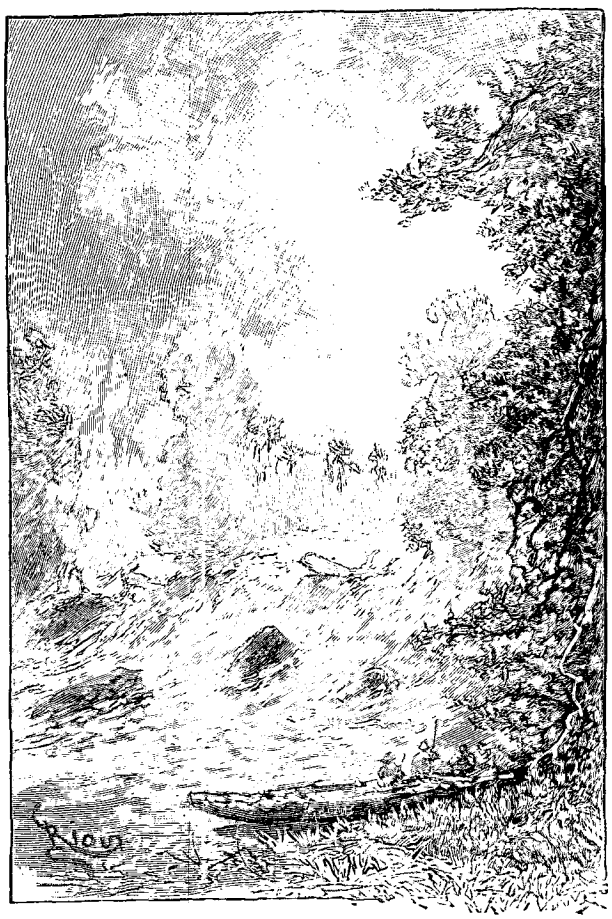
Nous partons par la pluie. Nous couchons à ma case de Viritou. Les gens de François sont tous malades, ils ont la fièvre : Petit François, Grand Joseph, la veuve de Pleine-Lune, et le vieux François aussi. Personne pour aller chercher à manger. On se nourrit de maïs.

Le père François nous recommande de ne pas nous aventurer trop loin dans le Yaoué ; il y a dans le haut de la rivière, nous dit-il, des Indiens solitaires, qui ne veulent voir personne, et qui pourraient nous faire un mauvais parti. Vieille guitare !

21 avril. — Nous arrivons au confluent du Yaoué. Nous dormons au-dessus du premier saut, le saut Pacou, la première de ces grandes chutes qui font du Yaoué une des rivières héroïques de la Guyane. Les chants stridents des insectes nocturnes se mêlent à la voix grave de la chute. La nuit est noire et comme palpable. Il tombe une pluie fine et comme un grand besoin de sommeil. Voici des maringouins, tels que nous en avions au Camopi. On prétend pourtant que l'apparition des maringouins, de ces insectes qui ont pour mission de sucer le sang des hommes et des bêtes, est l'annonce de l'été ; on prétend que les maringouins sont comme les hirondelles de ces pays enchanteurs !

Voici le saut Toupanri, le point que pas un Indien de l'Oyapock n'a dépassé dans le Yaoué. Toupanri est un barrage net, une roche en dos d'âne faisant plan incliné de 45 degrés, sur 3 mètres de dénivellation. Le barrage est précédé d'un long et violent rapide. Dans un îlot, sur une roche où une mince couche de terre végétale a laissé pousser quelques arbustes, on trouve quantité d'ananas sauvages.

Le Yaoué n'a guère plus de largeur que la Motoura, mais sa profondeur est beaucoup plus considérable. Aussi le courant est-il des plus violents. Les rives sont de terre haute, bien boisées, les marécages sont rares.



Chute des Polissoirs (voy. p. 74). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous allons dans le soleil. C'est un délice, l'hiver, de marcher par une matinée ensoleillée ; on jouit de la lumière et de la chaleur infiniment plus qu'en été.

25 avril. — On va en silence, les hommes ne disent rien. Il est des journées où il ne s'échange pas cinquante paroles dans le canot.

Nous arrivons à un grand saut qui mérite d'être appelé le saut des Ananas, car on y trouve beaucoup plus d'ananas sauvages qu'à Toupanri. Ce saut fait une chute de deux mètres presque à pic à côté de l'îlot où se trouvent les fruits.

L'ananas sauvage est beaucoup plus petit que l'ananas cultivé ; il n'est guère plus gros qu'une orange. Il est plus dur, moins sucré et, en somme, moins délicat que celui des abatis.

Nous avons passé six sauts aujourd'hui, le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, le onzième et le douzième, sauts à pic, d'un mètre à un mètre et demi ou deux mètres, selon la hauteur des eaux, tous assez dangereux. La rivière ne diminue pas sensiblement de largeur et ne change guère d'aspect ; cependant certains indices, tels que celui des courbes beaucoup plus brusques et plus fréquentes, me montrent que nous entrons dans la « région des hauts » et que la rivière ne sera plus longtemps navigable.

C'est par ici que l'on place les habitations des In-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les hauts du Yaoué. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diens solitaires et inhospitaliers dont on nous a menacés. Nous nous attendons à chaque instant à recevoir une volée de flèches parties de la cime des arbres ou de quelque tournant de la rivière. Nous scrutons la rive pour y découvrir quelque vestige du passage récent de l'homme, des restes de charbon sur les roches, une trace de sentier, une branche coupée. Rien! Aux éclaircies produites par les marais ou les roseaux à flûte ou à flèches, chacun, quand l'éclaircie est encore vague, se récrie à part soi : « Un abatis ! Non, pas encore cette fois, ce sont des roseaux. » Au moindre bruit que les hommes entendent dans la forêt, ils s'arrêtent de pagayer, prêtant l'oreille, se demandant si ce ne sont pas les mystérieux solitaires. Personne n'a plus peur des Indiens que les Indiens!

Nous couchons, sans le savoir, presque au pied d'une chute inconnue, dont le vent et l'orage étouffent la voix. Pendant le calme de la nuit, la brise nous apporte son bruit grave, creux, indice d'une grande chute à pic.

C'est un autre Toupanri, avec des polissoirs sur la roche. Ce saut des Polissoirs mesure plus de 4 mètres de dénivellation sur 50 mètres de longueur. L'eau tombe, en nappe, par tout le travers de la rivière, qui a ici, élargie comme à tous les sauts, une cinquantaine de mètres.

De quand datent ces polissoirs? D'au moins cent cinquante ans, car à partir de l'arrivée des Jésuites dans l'Oyapock, en 1727, les haches de fer ont dû se répandre de proche en proche dans les tribus. Une par village et les haches de pierre étaient abandonnées. Ils datent peut-être de plusieurs milliers d'années, dix mille ans, vingt mille ans, qui le dira? L'eau n'use pas vite le granit, et d'ailleurs ces polissoirs sont en haut de la grande roche, et les plus grandes crues doivent à peine les atteindre. Qui refera l'histoire de l'homme des premiers jours?

La rivière est rétrécie à 30 mètres, mais elle est toujours propre. Ce n'est qu'au-dessus du treizième saut que l'on rencontre les premiers barrages d'arbres tombés. Un peu en amont, le Yaoué reçoit un important affluent de gauche, au-dessus duquel la crique, qui avait encore de 20 à 25 mètres, se réduit à 15. L'affluent a lui-même 10 à 12 mètres de largeur à l'embouchure.

Nous passons le quatorzième saut, puis le quinzième, haut de près de 2 mètres, et qui rappelle Manoa, dans l'Oyapock, aux basses eaux. Au-dessus du quinzième saut, le Yaoué est parfois rétréci à 12 mètres, et ne dépasse guère 18. Au pied du seizième saut, la rivière a encore 25 mètres dans l'élargissement de la chute, mais tout de suite en amont elle paraît se rétrécir encore au-dessous de sa largeur moyenne.

Nous ne passons pas le seizième saut. Il n'y a que 2 mètres de dénivellation, mais il est plein de roches aiguës, à sec, sur lesquelles il faudrait traîner le canot déjà endommagé. Le Yaoué, d'ailleurs, n'est plus qu'un ruisseau. Nous couchons ici et descendrons demain matin.

Le saut Ouaïmicouare (voy. p. 76). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le Yaoué est la rivière la plus importante que nous ayons remontée jusqu'à présent. Nous avons mis, pour la remonter, 38 heures. (Il nous fallut 12 h. 5 pour la descendre.) En tenant compte de notre vitesse et de la force du courant, j'estime que nous avons fait dans cette rivière environ 152 kilomètres et que nous sommes à environ 112 kilomètres du confluent, en ligne droite. Les sources doivent être encore assez loin, à une trentaine de kilomètres dans le sud-est ou le sud.

29 avril. — Deux jours pour descendre le Yaoué, cinq pour remonter l'Oyapock jusqu'à Moutouchy, que de temps perdu! On vérifie son levé, il est vrai, mais comme il serait plus agréable de trouver à la tête de la rivière quelque village qui nous ferait gagner le Cachipour, que l'on pourrait descendre ensuite jusqu'à la mer! Mais rien, pas un Indien, rien que des polissoirs! La Guyane centrale arrive au désert absolu.

Nous voici encore une fois à Moutouchy. Nous avons seize heures trente minutes de canotage depuis Viritou.

Après une vingtaine de jours de repos nous nous rendrons au Yaroupi.

François a jadis, il y a quelque trente ans, remonté le Yaroupi, pendant cinq jours, cinq bons jours, dit-il, car il était jeune alors et marchait bien. Il était accom-

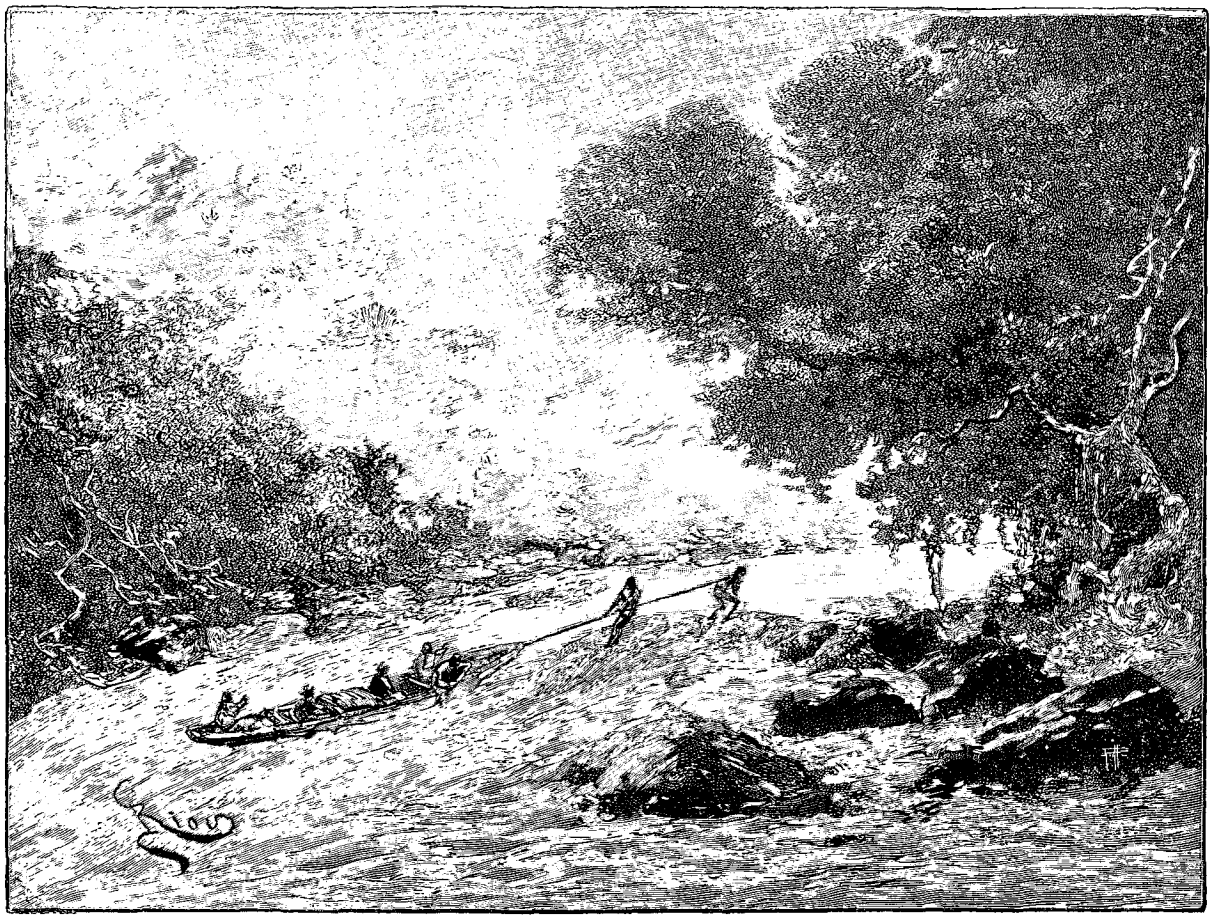
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagné de ses trois frères, tous morts depuis longtemps. C'était à peu près à cette saison-ci, « quand les génipas sont mûrs ». Le Yaroupi, nous dit-il, a de grands sauts dans son cours inférieur; l'un d'eux, Ouaïmicouare, est à pic, très haut et très dangereux; on ne saurait le passer maintenant, il faut attendre que les eaux aient baissé un peu. François s'en est retourné au confluent de l'Araritowe, un affluent de gauche grand comme l'Apamari qui est en face du Yaroupi. Des Oyampis s'établirent, en sortant de l'Eureupoucigne, dans cette crique Araritowe. Il y avait alors, du temps du voyage de François, quelques villages oyampis dans le Yaroupi. Depuis plus de vingt ans, tout est éteint.

Il faut donc attendre que les eaux baissent.

Nous avons eu le 17 mai le maximum de la crue. Presque aussitôt les eaux ont rapidement baissé. Nous partons le 30 mai pour le Yaroupi.

Le petit Moye, le jeune fils de Pierre, quand son père lui dit : « Moye, je m'en vais », pleure en silence, discrètement. Il voudrait faire le voyage du Yaroupi, mais son père s'y oppose parce que ces grandes pluies rendraient l'enfant malade. Et il est touchant dans ses larmes étouffées et silencieuses, le petit Moye! Les enfants indiens sont très sensibles, et ont parfois des larmes charmantes qui attendrissent.



Montant Taïnoua (voy. p. 76). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le Yaroupi est l'ancienne rivière des Tarripis, qui, en 1730, du temps des PP. Fauque et Lombard, habitaient son cours moyen, d'où ils communiquaient par terre avec les Indiens du Camopi. Vers 1830, les Oyampis, sous leur chef Ouaninika, sortirent de la tête d'Eureupoucigne, où ils étaient cantonnés, pour s'avancer plus au nord, vers les grandes rivières. Des partis prirent alors par le Yaroupi et son affluent de gauche l'Araritowe, où ils restèrent établis jusque vers 1860 environ, époque vers laquelle les derniers habitants de ces rivières s'éteignirent, descendirent à l'Oyapock ou disparurent. On voit encore le long des deux cours d'eau de vagues traces d'assez nombreux villages, aujourd'hui complètement reconquis par la forêt. L'homme passe dans ces forêts, les singes seuls restent, grimaçant au haut des arbres. Ils y restent, même quand ils sont morts. En voici deux que nous venons de cribler de balles, et qui nous obligent à abattre un gros arbre pour ne pas perdre les vingt kilos de viande coriace qu'ils représentent.

Nous passons le premier des grands sauts, Couéki, très long, de 10 mètres de dénivellation, avec des roches nombreuses, et pas mal dangereux. Ses chutes successives miroitent au soleil couchant. Il ne nous a

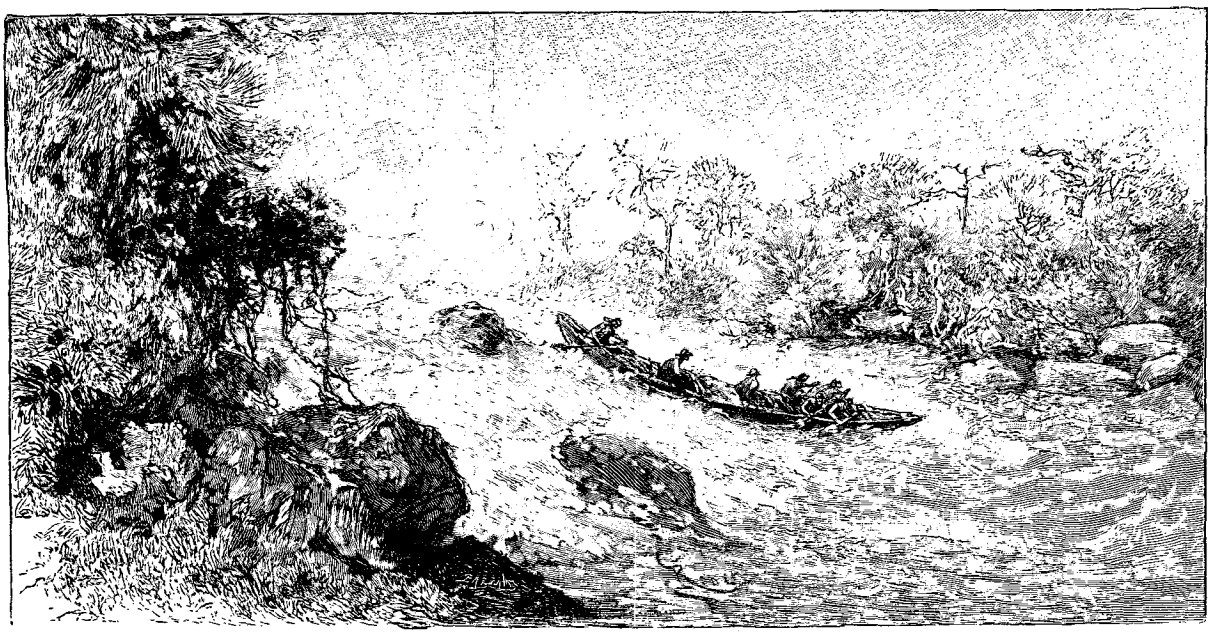
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servi de rien d'attendre, nous sommes aux plus grosses eaux dans le Yaroupi : les troncs d'arbres flottés sont arrêtés sur des roches complètement immergées. Il y a quantité d'îles et de chutes, l'eau bondit de tous les côtés. Nous prenons par les rapides du centre.

A trois heures en amont de Couéki, des masses flottantes de blanche écume mousseuse, qu'on croit avoir été battue, fouettée, nous annoncent un saut dont nous entendons bientôt le bruit. C'est d'abord comme de lointains coups de cymbales, puis, en se rapprochant, on perçoit des bruits de glas et de tocsin ; plus près, avant d'arriver à la dernière pointe, c'est un bruit sourd, énorme, et tel, quand on arrive au pied de la chute, qu'on ne s'entend pas parler. C'est Ouaïmicouare, magnifique chute de quinze mètres, guère moins importante que Trois Sauts, dans le haut Oyapock. C'est la plus belle, avec Trois Sauts, que j'aie vue jusqu'à présent dans les rivières de la Guyane. Elle est partagée en deux par un îlot; rive droite elle est presque à pic, rive gauche la rivière bondit effroyablement au milieu d'énormes rochers noirs. Nous faisons un sentier rive droite et passons le canot à vide en le tirant avec le câble d'amarrage.

Après avoir franchi encore le saut Mouroucioutou, nous entrons dans les marécages; à perte de vue, ce sont des arbustes bas, d'épaisses plantes aquatiques, des buissons chargés de convolvulus, des balouroux et d'énormes plantes grasses, des pinots et d'autres palmiers au tronc menu et flexible. Pas un arbre, de l'eau partout, des myriades d'insectes et quelques boas. Des étendues de forêts coupées de marais immenses, telle est toute la Guyane. Pas une éclaircie, une plaine pelée, rocheuse, nue, rien que des forêts et des marécages.

3 juin. — A déjeuner, rive gauche, nous trouvons



Descente du cinquième saut du Yaroupi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

des traces toutes fraîches : des arbustes de sous-bois, coupés au sabre dans un sens, indiquent qu'on venait de l'ouest. Qui a pu faire cette trace, qui date à peine de quelques mois, peut-être d'un mois seulement, personne n'ayant remonté le Yaroupi jusqu'à cette hauteur depuis plusieurs années ? Sont-ce des Indiens inconnus? Sont-ce des transportés évadés de Cayenne, et morts dans ces déserts ?

Nous voici enfin dans les hautes terres : nous avons mis dix heures à traverser les grands marais du Yaroupi.

Puis nous arrivons à Taïnoua; c'est un petit saut de 2 mètres, à pic, avec des brèches étroites, dangereuses. Nous remplissons trois fois de suite; la vieille femme de Pierre pousse des hurlements qui dominent le bruit du saut. A la quatrième fois nous passons.

A quarante minutes au-dessus de Taïnoua, nous trouvons un autre saut, plus fort, plus élevé, avec deux chutes à pic et des rapides violents, saut dangereux, avec des polissoirs sur les roches. C'est le cinquième saut du Yaroupi. Il présente 6 mètres de dénivellation.

Nous allons au *tacari* pour gagner en vitesse. Comme les tacaris font moins de bruit que les pagayes, nous trouvons un peu de gibier : des *marayes*, l'oiseau aux cris multiples. Les marayes tombent sous notre double zéro en poussant de lamentables gémissements d'agonie. Autour de nous, les lézards tombent par paquets, par deux, quatre, six. Ces inoffensifs herbivores ont, avec leur queue relevée et les épines de leur dos, des aspects formidables de guerriers très féroces.

Je découvre enfin deux montagnes qui n'ont pas de nom. Quand on veut faire, à un ami ou à un protecteur, cadeau d'une montagne, encore faut-il, autant que possible, qu'elle n'ait pas de nom indigène, sans quoi on s'expose à lui voir restituer son vrai nom par tous ceux qui, dans l'avenir, pourront marcher sur vos traces.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le campement (voy. p. 78). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ici, si mes deux montagnes ont eu jadis un nom indigène, il y a déjà trente années que les derniers Indiens qui ont pu connaître ces appellations sont morts, et il n'est pas probable que l'on voie jamais, par ces temps de disparition rapide des natifs, de nouveaux Indiens s'établir dans cette rivière.

Je donne à ces deux montagnes les noms des deux hommes qui m'ont le plus aidé dans ma carrière des voyages : je les appelle, celle du nord, mont Gauthiot, et, celle du sud, mont Maunoir.

Un peu en avant des montagnes, nous couchons au pied d'un sixième saut. Nous percevons distinctement le double bruit des rapides et de la grande chute, celle-ci sonnant creux et faisant la basse dans le duo, ceux-là chantant sur un mode plus léger. La forêt est pleine de ouasseyes chargés de régimes mûrs.

10 juin. — Nous finissons ce matin notre rivière. Nous avons mis treize heures quarante minutes pour la descente, deux heures trente-cinq minutes de plus que pour le Yaoué. Nous avons pourtant fort bien marché, surtout au retour. Le Yaroupi est plus grand que le Yaoué, ou du moins nous sommes allés plus loin dans cette rivière. Nous avons fait environ 160 kilomètres dans le Yaroupi, et mon levé porte le terminus à 126 kilomètres de l'embouchure en ligne droite. Le Yaroupi est la rivière des plus grandes chutes et des plus vastes marécages. Les sources, à la mystérieuse Tapiirangnannawe, ne doivent pas être bien éloignées : 25 ou 30 kilomètres tout au plus vers le sud-ouest.

Nous voici encore dans ce trop familier Oyapock, et en quatre jours nous sommes chez Pierre.

La campagne d'hiver est donc finie. Pierre va remettre des bordages et des courbes à son canot pendant que je mettrai au net mes notes et mes levés, puis

Rive du Yaroupi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

nous descendrons. Ce sera le commencement de l'été. Je descendrais bien de suite, mais y a-t-il ici des pagayeurs et des canots de rechange? Dans tout le haut Oyapock, il n'y a que Pierre qui ait un canot en état et des hommes toujours prêts. Or ils sont tous bien fatigués et ils veulent se reposer.

Nous avons tous la fièvre : Pierre, ses enfants, sa famille, Laveau et moi. Nous ne pensons même pas à nous soigner, nous sommes affaissés, résignés, indifférents. Aussi bien, plus de quinine, car la pharmacie est épuisée; plus de vivres, car personne ne peut plus chasser ni pêcher. Le village semble déjà pris par la mort. On s'endort dans les abattements qui succèdent aux accès, et l'on ne sait plus si c'est le jour ou si c'est la nuit, si l'on veille ou si l'on rêve, ni où l'on est ni qui l'on est.

Dans le fleuve, c'est la crue. D'en haut de la chute, cela dévale à pleins bords, cela dégorge. Ce sont d'énormes vomissements d'eaux jaunâtres, tombées on ne sait où, car il ne pleut guère.

Cette première campagne n'est pas finie qu'il faut déjà songer à dresser des plans pour le bon accomplissement de la seconde. Quel ennui de combiner son prochain voyage, de dresser la liste des marchandises et des provisions à acheter!

Enfin l'hivernage est fini; l'été commence. C'est le moment de songer au départ.

Le 2 juillet nous partons pour Cayenne; le 6 nous arrivons chez Gnongnon, et le même soir nous sommes à Saint-Georges, chez Florimond Auguste. Une mauvaise petite goélette, la *Régina*, me transporte à Cayenne, où j'arrive le 10 au soir. Je vois d'abord le gouverneur, l'excellent M. Daclin-Sibour. Puis mes amis de là-bas me font fête : Élie Peyrot, le directeur de l'École coloniale; Henry Richard, délégué de la Guyane à l'Exposition de 1889; Antonio Péri, gérant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

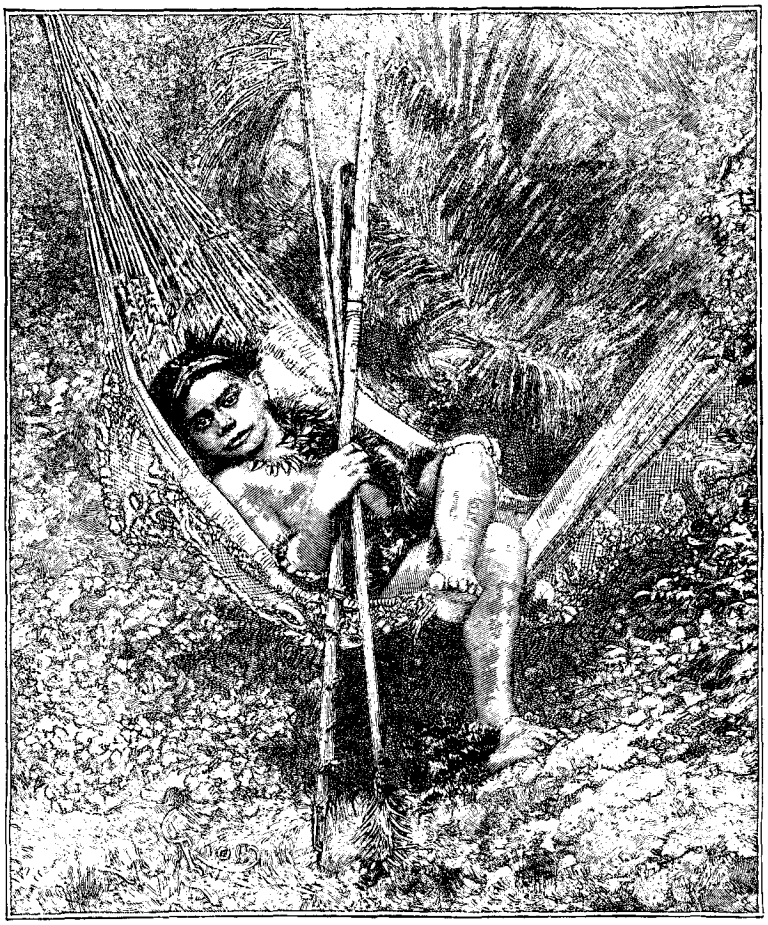
du Cercle cayennais. Je me loge au Cercle, et Richard colloque mes Indiens au Jardin botanique, dont il est l'administrateur.

Je commence mes achats, le 11 du mois de juillet de l'année 1830. Je ne reste pas longtemps dans la capitale. Achats terminés, nous embarquons le 16 à six heures du soir, à bord de la même *Régina*, goélette très pourrie.

Le lendemain matin, nous nous réveillons à 6 kilomètres de Cayenne, en face de Bourda, l'élégant chalet de M. le gouverneur de la Guyane. Nous attendons le vent, en mangeant de la morue. En face, on danse.

Pendant deux jours, grains sur grains et vent contraire. Enfin, le 20 au soir, nous voici dans l'Oyapock, attendant le vent et la marée pour monter.

Le 27 au matin nous repartons avec mes Indiens pour le haut Oyapock et le Yary. Il nous faut repasser l'interminable série des rapides du bas fleuve. De la pluie et de l'orage tous les jours. Tous mes Indiens tombent bientôt malades. Pierre a d'abord été atteint, puis ç'a été les jeunes gens, puis Laveau, puis moi. Le jour ils pagayent machinalement. Le soir on s'arrête de bonne heure, à quatre heures au plus tard. Nous sommes plongés dans une prostration affreuse.



Jeune fille oyampie. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Enfin, aujourd'hui 10 août nous arrivons au village de Pierre, pas encore tout à fait morts. C'est notre quinzième jour de canotage depuis Saint-Georges. Mais nous avons laissé la petite pirogue en arrière, celle d'Édouard, autrement nommé Paapouirawe; il est malade, lui, son fils, sa vieille femme qui les accompagne; nous les avons approvisionnés, et nous sommes partis en avant.

L'été n'est pas encore bien commencé. Nous n'avons pas eu un seul jour sans pluie pendant ce voyage; or les grandes marches sont dures quand la forêt n'est pas sèche et qu'il pleut. Nous attendrons. Le 23 août Laveau est parti à la recherche de la pirogue d'Édouard Paapouirawe, avec la grande pirogue de Pierre et les jeunes gens disponibles.

5 septembre. — Laveau arrive aujourd'hui après quatorze jours de voyage. Les deux Indiens qui montaient le canot, Paapouirawe et son neveu, sont morts des fièvres un peu en amont d'Armontabo, le jeune homme un soir et Paapouirawe le lendemain matin avant le jour. On les a enterrés dans une même fosse, creusée avec un bois pointu. La femme de Paapouirawe et le couroumi ont survécu.

Pian, de Coumaroua (Petit François), et Ari, de Viritou, qui revenaient de Saint-Georges, les ont pris dans leur canot vers Anatoye, mourants, et les ont descendus, espérant les faire soigner à Saint-Georges. Ils sont morts en route. — Chose curieuse! un Indien revenant du pays des blancs est pris d'une maladie grave en chemin. Il ne songe pas à rentrer chez lui pour se soigner, pour se guérir; il sait que le village indien, que le carbet indien, pour le malade, c'est la mort; il s'en retourne, mourant, chez les blancs, implorer leur science, leur pitié.

Le malheureux Pian a contracté la maladie des deux Indiens. Laveau l'a laissé mourant dans son carbet.

Les malles étaient sous le carbet funéraire, il a fallu descendre jusque-là les chercher, à dix jours de chez Pierre, marche moyenne.

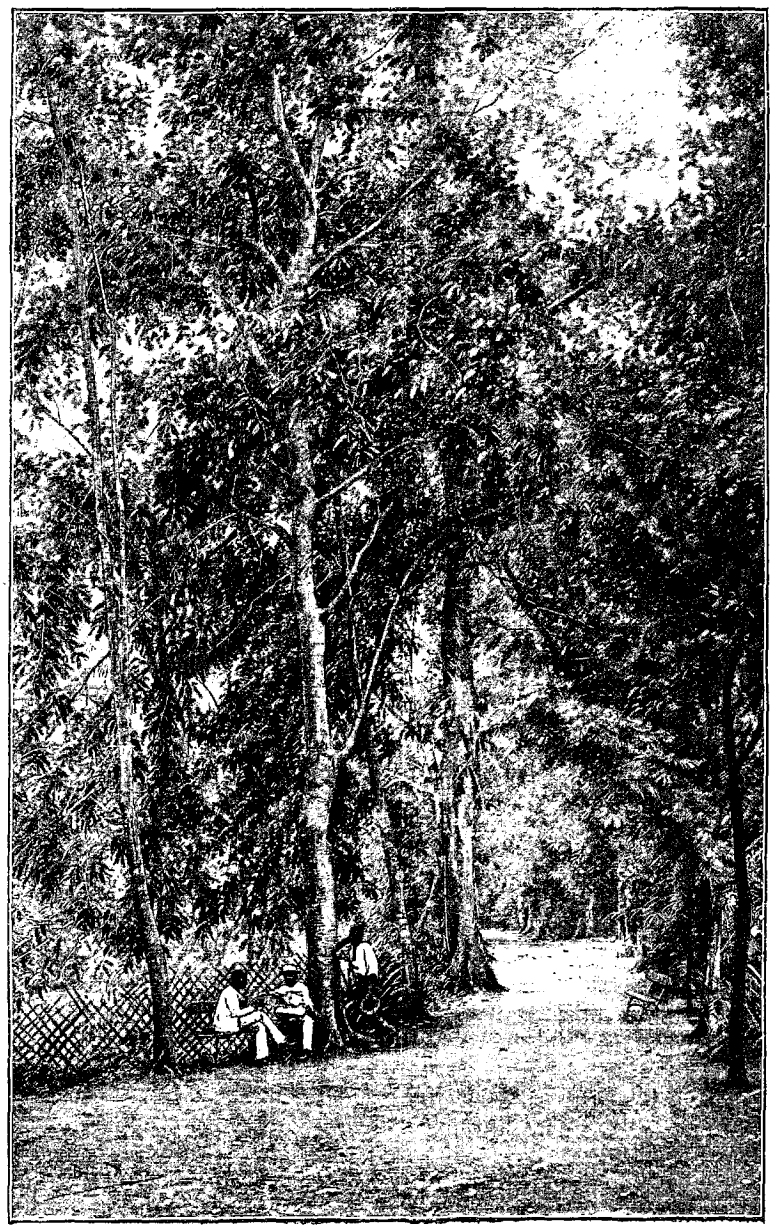
Tout l'équipage est en bonne santé, mais l'épidémie sévit en ce moment sur le restant des Indiens du moyen Oyapock, aux deux uniques villages de Coumaroua et de Viritou. Nous qui avons échappé, fuyons au plus vite chez les Roucouyennes du Yary.

C'est une bonne chose toutefois que de pouvoir payer ainsi, au début de chaque voyage, et relativement à peu de frais, sa dette au malheur. Pauvres In-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diens de l'Oyapock, les deux tiers d'entre eux, les deux tiers de ce pauvre débris de grande tribu, vont mourir.

Il faut voir la maladie dans un hameau indien isolé. La fièvre tord les malades dans le hamac. Ils délirent. La fièvre finit par les prendre tous. Ils sont maigres à faire peur. La poitrine en feu, ils toussent et ils crachent désespérément. L'haleine est infecte. Personne ne peut aller ni pêcher ni chasser; ni aliments, ni remèdes, ni soins. Ils ne font pas de cassave : une femme malade se lève si la faim presse trop, et fait une petite cassave que ces malheureux estomacs détraqués se refusent à recevoir. Pas de voisins à vingt lieues à la ronde. Personne ne sait qu'ils meurent. Ils meurent les uns après les autres, dans un effroyable dénûment, dans un horrible abandon, les survivants ayant à peine la force d'enterrer à un pied de terre ceux qui meurent les premiers. Et les derniers, pleurant « de l'eau, de l'eau! » dans le hamac où les cloue la trop lente agonie, n'ont personne qui les entende, et quand ils se trouveront raidis dans un dernier spasme, les corbeaux familiers qui les regardent, perchés sur les arbres voisins, descendront majestueux et satisfaits, pour commencer à coups de bec leur office de fossoyeurs.



Une allée du jardin botanique de Cayenne. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

En sortant de ces scènes de désolation, Laveau essayait de donner du cœur aux jeunes gens quelque peu affectés. Mais le milieu n'y prêtait pas.

C'est le temps des incendies. Parfois la foudre tombe dans la forêt, et, si c'est l'été, y met le feu; on entend un bruit formidable de branches cassées et d'arbres tombés, mêlé au crépitement de la flamme; on voit s'élever des tourbillons de fumée au-dessus des profondeurs lointaines de la forêt, et, si l'on est dans le vent, d'immenses bouffées de chaleur, pareilles à l'haleine de quelque gigantesque four chaud, viennent nous griller le visage et rendre l'air irrespirable. C'est la forêt vierge qui brûle.

Pendant le voyage de Laveau je travaillais avec Pierre à la syntaxe de l'oyampi.

6 septembre. — J'apprends la mort de M. Jalbaud, l'ancien directeur des placers de l'Approuague, que j'avais rencontré en descendant l'Oyapock. Quoique devenu millionnaire, M. Jalbaud n'avait pu résister à la nostalgie de la Guyane; il y était revenu pour diriger les prospections de nouveaux gisements aurifères entre l'Approuague et le Camopi. Il s'est noyé dans le Camopi, au-dessus du saut Yanioué.

H. COUDREAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Trois Sauts. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

CHEZ NOS INDIENS

(QUATRE ANNÉES DANS LA GUYANE FRANÇAISE),

PAR M. HENRI COUDREAU[1].

1887-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Départ. — De nouveau à Caolé-Acara. — Le Kouc et le Yary. — Les villages de Marière et d'Atoupi. — Adieu au pays roucouyenne. Le chemin des montagnes. — Rencontre de M. Geoffroy. — Descente de l'Aoua. — Chez Anato. — En route pour l'Inini.

Ce matin, 8 septembre, à sept heures quarante-cinq, nos pagayeurs battent, dans une cadence précipitée et enthousiaste, les flots bondissants de la chute de Moutouchy. C'est le départ. Nous avons la grande pirogue et la petite.

Nous campons, le premier soir, en haut de la chute des Trois Sauts, sous une averse diluvienne. Le 11, nous sommes au confluent des deux criques mères de l'Oyapock, le Kerindioutou et le Moutaquouère. Nous engageant dans le Kerindioutou, nous rencontrons un parti de sept Roucouyennes. Ils s'en vont, disent-ils, commercer chez le capitaine François. Je les invite à retourner avec moi, ce qu'ils m'accordent.

Nous voici enfin au dégrad des Tumuc-Humac. Celui où je m'arrête maintenant n'est pas le même que celui où je me suis arrêté en 1888, ni celui où s'est arrêté Crevaux. On en change tous les ans. On en change même de saison en saison, car en hiver on peut remonter les criques plus haut qu'en été.

Cela nous fait vingt jours depuis le départ de Saint-Georges.

Tous les colis sont déposés à terre, en pleine forêt, sur la rive droite du Kerindioutou. Les Roucouyennes se préparent à les emballer, car Pierre et ses enfants, médiocres porteurs, et considérant d'ailleurs leur voyage comme terminé, ne se chargent que de leurs flèches et de leur hamac. Seuls les petits de Pierre et leurs femmes porteront.

Les bons Indiens pèsent les fardeaux les uns après les autres : chacun veut porter le moins lourd. Ils recommencent vingt fois, geignant, trouvant toutes les charges exagérées. Au bout d'une heure d'hésitation, chacun a la sienne sur le dos. Les voici enfin partis, maintenant il n'y a plus qu'à les suivre.

Il pleut. Les pluies, qui tombent quotidiennement, ont gonflé les rivières et les marigots qui les relient entre elles. Il faut passer tous ces cours d'eau sur des arbres que l'on abat : on n'aurait pas pied pour passer les malles. Les criques sont presque aussi fortes qu'en plein hiver. L'arbre abattu à travers la crique, je fais

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

établir une rampe à côté et l'on passe le pied assuré. Les eaux sont tellement grosses que nous aurions très bien pu arriver jusqu'au confluent du Ouaatéou et même pousser quelques centaines de mètres en amont sans difficulté aucune, jusqu'au vieux dégrad où *Majo* (Crevaux) s'est arrêté.

Le sentier est tellement mauvais, tellement sale, que l'emploi du podomètre est presque impossible : on fait souvent trois pas pour un.

On traverse d'innombrables ruisseaux ou marigots. De grands espaces sont inondés. L'atmosphère du sous-bois est chargée d'humidité débilitante.

Le gibier est très rare; le 14 nous avons tous vécu sur un petit caïman.

15 septembre. — On vient au-devant de nous du village d'Acara et de Caolé, avec de la cassave, des bacoves, du cachiri. Le jeune ami Dosmon et quelques anciens de ma troupe sont de la bande. Est-ce la joie de nous revoir ou le besoin de tirer de nous quelques marchandises?

Nous arrivons chez Acara après huit heures de marche qui nous ont pris trois jours, tant est difficile cette forêt inondée.

Acara et son peuple sont dans l'abondance, les abatis regorgent de manioc. Tous les Indiens sont gras, leur teint de cuir neuf luit et rayonne. Les femmes, qui savent que nous avons encore des perles, se mettent toutes avec une égale ardeur à nous fabriquer la cassave de voyage.

Pour nos Roucouyennes, il nous faut, selon l'usage, les payer à l'avance. Ils sont sous les ordres d'Ouptoli, chef au Yary, et d'Ouhé, peïto d'un petit chef voisin, le vieil Aloucolé. Il restera quatre charges que porteront quatre peïtos d'Acara.

17 septembre. — Ces bons Roucouyennes complotent de partir de nuit avec le payement qu'ils ont reçu pour tout le voyage. Ils nous laisseront là avec nos malles et reviendront dans un mois nous rançonner à nouveau. Un homme d'Acara m'ayant mis au courant, Laveau va dormir dans leur carbet avec son fusil chargé.

Voyant leur projet éventé, les Roucouyennes se tiennent cois. Nous nous risquons à partir avec ces coquins, et nous arrivons chez Jean-Louis, où je prends de nouveaux porteurs; un jour de marche nous amène à Mamhali, village caïcouchiane, qui n'existait pas lors de mon dernier voyage.

Nous en partons le 22. J'ai remplacé les porteurs du village de Jean-Louis par des Caïcouchianes de Mamhali, de grands garçons, très hauts, très maigres, avec de très longs cheveux noirs leur tombant sur les épaules, de grands jeunes gens très doux, très obéissants, très résignés, portant sur leur noble visage l'empreinte fatidique de la mélancolie des races qui se meurent.

Le 23 nous passons pour la première fois le Rouapir sur un arbre tombé en travers de la rivière. L'arbre est immergé. Prodiges d'équilibre, qui me rappellent le Nouveau Cirque, moins le maillot. Le 24 nous coupons encore une fois la rivière, et nous arrivons enfin au dégrad. Nos Roucouyennes y avaient laissé quatre gros catouris de cassave. La cassave ne s'est point gâtée. Ils l'avaient mise sur un petit boucan recouvert de feuilles de palmier.

Nous voici sortis du pays oyampi. Nous en avons fini avec cette tribu. Depuis cinquante ans, 4 000 à 5 000 Oyampis sont morts de la variole, de la fièvre ou des bronchites. Ils ne sont plus que 300 aujourd'hui; d'ici cinquante ans, le peu qui restera aura descendu dans le bas Oyapock et se sera créolisé, ou sera mort dans les bois.

26 septembre. — Nous voici sur le Kouc; cette rivière a très peu de courant, beaucoup moins que le Yaoué et le Yaroupi. Elle a peu de fond et beaucoup de roches; les rives sont basses et marécageuses; le grand bois s'y rencontre rarement. Il n'est rien de lassant comme la navigation dans ces petites pirogues de sauvages, où l'on ne peut faire un mouvement, de crainte de les voir chavirer, avec cet encombrement de femmes nues et de vilains roquets, toujours grognant et jappant.

Heureusement que notre cassave tire à sa fin; nous sommes obligés de nous rationner, mais nous accélérons notre marche. Le soir nous entrons enfin dans le Yary, cours d'eau fameux dans l'histoire héroïque de la Guyane, vu jusqu'à ce jour par deux Français seulement, de Bauve et Crevaux.

Nous voici donc dans cette rivière après laquelle nous avons si souvent rêvé. La route est longue et dure par l'Oyapock, et plus encore par le Maroni. S'il existe jamais une population civilisée dans le haut Yary, ce n'est évidemment pas par l'Oyapock ou le Maroni qu'elle cherchera ses débouchés. Il serait si facile d'établir des portages aux trois ou quatre grandes chutes du bas fleuve plutôt que de faire 15 ou 20 lieues par terre, ou plus si l'on veut éviter les chutes du Kouc et du Mapaony, pour arriver aux têtes du Maroni et de l'Oyapock, fleuves aux chutes innombrables.

27. — Ce soir nous arrivons chez le tamouchi Marière, qui revient de chez les nègres Bonis, où il a fait l'emplette d'une vieille vareuse d'infanterie de marine et d'un informe chapeau de feutre. Le village de Marière se compose de trois grands pacolos bien tenus. Sept peïtos, peu de femmes.

Marière est un petit gringalet grimaçant, aux cheveux châtains; il louche un peu. Je l'ai déjà vu, au commencement de 1889, au village de Caolé, avec le vieux Saïpo. Marière est sympathique, il commande bien, est bien obéi, et traite bien. Je m'installe chez lui, tout en faisant prévenir Atoupi, un autre chef qui demeure à deux jours en amont, de venir me parler. Atoupi désire, paraît-il, faire le voyage des Bonis. Ce chef a, me dit son ami Marière, des pirogues plus grandes que celles des autres Roucouyennes. Il a beaucoup de peïtos. Je ne pourrai point pousser jusque chez les Trios comme je me l'étais proposé; mes marchandises sont presque épuisées. Elles ont fondu dans ce voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'utilise mon séjour au coquet village de l'intelligent et complaisant Marière à apprendre la véritable langue roucouyenne, le *ouayana* pur. Le jargon boni-roucouyenne rapporté par Crevaux est tellement différent du ouayana pur, que des Indiens comme Marière, qui ont beaucoup fréquenté ces nègres, disent qu'ils ne l'entendent pas complètement. C'est un jargon que les Bonis ont fabriqué de toutes pièces avec un galibi mal prononcé pour base et qu'ils ont imposé aux Roucouyennes en leur vendant des couteaux, des sabres et des haches. Je me sers de ce jargon pour prendre avec Marière un vocabulaire et des phrases de vrai ouayana.

Entre temps, on explore le village. On arrive à la cité de Marière par une allée assez longue, assez droite, assez bien entretenue, large comme un chemin de France. On gravit une petite colline; on passe, sur un arbre jeté en travers, une petite crique, et l'on voit les trois ou quatre toits du village dont on entendait chanter les coqs au dégrad. Ces toits indiens couverts de feuilles de palmiers rappellent exactement notre chaume de France.

Après quelques jours passés chez Marière, nous partons pour Atoupi, avec tous les peïtos roucouyennes, leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens; on va y célébrer la fête du *maraké*. Nous arrivons d'abord au village d'Ouptoli, qui est créé depuis deux ans. Il est établi sur une colline dominant le Yary de plus de 15 mètres. On y monte par un dégrad à pic, au sommet duquel on découvre cinq pacolos, autour d'une place publique aussi dépourvue d'herbe et de troncs d'arbres que la place de la Concorde. De là on découvre le Yary en amont et en aval. A l'entour des pacolos, dans toutes les directions, s'étendent de vastes abatis, où l'on accède par de larges allées bien entretenues.

11 octobre. — Nous partons pour le village d'Atoupi. Nous avons acheté et payé une bonne provision de fruits dans le village d'Ouptoli, qui en a beaucoup. Mais, en embarquant, nous en oublions la moitié et les Indiens se gardent bien de nous y faire penser.

Oca oyampie. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Enfin on part. Les monotones paysages du haut Yary se succèdent sans présenter le moindre intérêt à l'œil, qui se lasse de les regarder. Pas de rochers, pas de plages de sable : la rivière est lamentablement banale.

Mais voici des berges élevées, défrichées sur plus d'un kilomètre. On distingue des cultures et quelques toits de pacolo. C'est le village d'Atoupi, où nous sommes attendus. Nous tirons d'en bas quelques coups de fusil, auxquels les Indiens répondent aussitôt; nous grimpons par un long chemin presque à pic jusque sur la plate-forme, et voici le village.

Cinq pacolos autour d'une place publique. C'est plus petit et beaucoup plus vieux que chez Ouptoli. Une grande allée s'en va dans la forêt. D'immenses abatis, pour la plupart abandonnés, entourent le village.

Ce sont de beaux hommes avec de belles têtes, les peïtos d'Atoupi, de belles têtes mâles et fines. Par malheur, tout le monde a le *couamaye*, cette bronchite indienne dont j'ai cessé de rire depuis que j'ai vu deux de nos hommes en mourir, ce pauvre Paapouirawe et son neveu.

Sept villages doivent se réunir pour donner ce grand maraké. Tels les sept chefs devant Thèbes. Ce sont les tamouchis Atoupi, Ouptoli, Marière, Aoucoli, Piaycouaye, Alamétaoua et Arrissaoui. Le maraké terminé, Atoupi et ses peïtos nous conduiront à l'Aoua chez les nègres bonis.

Ce sera une belle fête que ce grand maraké donné en l'honneur des blancs. Dame! aucun des Roucouyennes du sud n'a vu encore d'autres blancs que Crevaux. Cela va être une belle fête, mais qui va bien durer une quinzaine de jours.

En attendant, et tout en regardant danser ces beaux sauvages, je continuerai à apprendre avec Atoupi et Marière le ouayana pur déjà commencé avec ce dernier.

Le maraké se termine par une grande danse. Les malheureux adolescents qui vont être initiés sont parés comme des châsses. L'étole sacrée, le gracieux *harikété*, leur pend dans le dos et sur la poitrine. Un chapeau de plumes de plus d'un mètre de hauteur leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orne le chef. Ils s'avancent, tenant à la main leurs flûtes enrubannées, et pendant toute nuit ils seront les ornements de cette fête.

Ces bons Roucouyennes ont des motifs de danse réellement singuliers. Ainsi la danse de « l'homme qui est dans la lune ». D'après eux, cet homme est un Indien qui a mangé sa femme. Il grimpa sur son pacolo, puis plus haut, encore plus haut, et il arriva enfin dans la lune, où il resta. Ses parents le cherchèrent, s'élançant derrière lui dans le ciel; mais ils furent brûlés en route : ce sont les étoiles. Les traditions des Roucouyennes, aussi complètement dénuées d'imagination que de poésie, sont toutes aussi grossières que celle-là.

31 octobre. — Les fêtes du maraké sont terminées. Il faut partir, et dire aux Roucouyennes un adieu définitif. Je m'en vais avec trois pirogues et onze Indiens, Atoupi, six de ses peïtos, trois Aparaïs, qui sont venus jadis ici du moyen Parou, où se trouve leur village, et une des femmes d'Ouhmeu, un célèbre piaye.

La rivière est banale et sale. Pas de rochers, pas de plages de sable; en descendant la pirogue, il faut toujours traverser de la boue pour arriver à terre. Le sol est pauvre, le bois est rabougri, le gibier manque.

Nous entrons dans le Mapaony. Nous y arrivons par un temps de fin d'été. Le matin le ciel est couvert jusqu'à midi. Le soir on a fréquemment de l'orage et de la pluie. La rivière est barrée par un nombre considérable de grandes chutes, bien plus que le Kouc, qui n'en a qu'une ou deux d'un peu fortes.

Au-dessus du confluent de la crique Carapi, les arbres nous arrêtent à chaque pas. Dès lors le Mapaony est beaucoup moins large que le Rouapir. Ce n'est plus qu'un ruisseau plein d'arbres tombés, peu coupés. On passe dessus, dessous, comme on peut. Au confluent du Carapi, la rivière cesse, en réalité, d'être navigable pour les pirogues.

Les marais succèdent aux marais. Notre maigre ruisseau, qui n'a plus que 10 mètres de large, est presque complètement barré d'arbres tombés, ou bouché par les végétations envahissantes. Aussi le levé est-il très difficile.

Cela sent les Tumuc-Humac. Ces Tumuc-Humac, dont j'ai beaucoup parlé aux Roucouyennes, leur sont chose bien inconnue. Tumuc-Humac ou Toumouc-Houmac, pour prononcer à la portugaise, ils ne savent ce que c'est. D'ailleurs ils n'ont pas de nom générique pour dire chaîne de montagnes; l'idée même d'une chaîne de montagnes leur est complètement étrangère. Chaque montagne a son nom, ou peut l'avoir, mais l'ensemble, c'est « beaucoup de montagnes » : *coléman ipoui*. D'où vient ce nom de Tumuc-Humac, par qui a-t-il été donné, à quelle époque? Autant de questions que je ne saurais résoudre, bien que j'aie lu à peu près tout ce qui a été écrit sur la Guyane ancienne. Mais, après les leçons de géographie que j'ai faites aux Roucouyennes sur la chaîne des Tumuc-Humac, peut-être ces Indiens, qui ont bonne mémoire, serviront-ils mes théories comme les leurs propres, aux voyageurs de l'avenir, émerveillés de la science de ces sauvages.

Voici qu'il va finir, le Mapaony, comme l'appellent les Roucouyennes, ou l'Apaouini, comme disent les Bonis. Car les rivières de ces contrées ne présentent pas seulement cette particularité de changer de nom, pour la plupart, toutes les deux ou trois générations, mais encore, de tribu à tribu, elles ont des noms différents. Le Kouc, par exemple, ainsi nommé, par onomatopée, du cri de l'oiseau rouge appelé *caouanare*, commun sur ses rives, le Kouc est appelé par les Oyampis Kou, ou encore Kouou.

On remonte le Mapaony jusqu'à un point où l'on peut le sauter à pieds joints. Il n'est, par suite, pas surprenant que la traversée des Tumuc-Humac de l'Oyapock au Rouapir soit plus longue que du Mapaony à l'Itany.

11 novembre. — Enfin nous en avons fini avec ce ruisseau. Ce matin nous prenons le chemin des montagnes. Mes Indiens sont allés couper, dans la forêt, toujours sale, broussailleuse et marécageuse, les feuilles de ouasseye nécessaires à la confection des catouris. Dans leurs hottes sauvages, ils emporteront les trois malles qui me restent, et les hamacs qu'ils doivent à leurs amis les Bonis.

Non loin du dégrad du Mapaony, nous entendons, dans la forêt, les cris d'une bande indienne. C'est Acouli qui est là avec sa famille. Il va au Yary voir à « acheter des marchandises ». Il dit qu'il voudrait bien s'en retourner avec moi à Cayenne. Enchanté de son grade de capitaine, et de la canne et du papier que je lui ai fait donner à Cayenne par le gouverneur, il me prodigue les marques d'une affection et d'une reconnaissance que je crois sincères.

Au moment de partir, les Roucouyennes s'attachent dans le cou, à la Louis XVI, leurs longs cheveux, qui dans les broussailles en pourraient faire autant d'Absalons.

12. — Aujourd'hui nous arrivons sur les flancs du Témomaïrem, un magnifique belvédère : c'est une roche couverte d'herbe peu haute, d'où l'on embrasse les trois quarts de l'horizon. La roche a deux ou trois hectares de superficie. Nous nous donnons le plaisir de brûler la petite savane. A 1 kilomètre d'ici se trouve un énorme rocher nu de 50 mètres de hauteur, avec quelques arbres et quelques arbustes grimpant à l'escalade de l'énorme masse rocheuse. Du sommet de ce pic de Témomaïrem, on découvre tout l'ensemble des chaînons occidentaux des Tumuc-Humac. C'est le plus beau point d'observation de la chaîne, avec le Mitaraca et le Tayaouaou.

De montagne en montagne nous arrivons sur les bords de la crique Coulécoulé, qui n'a en cet endroit que 4 à 5 mètres de largeur.

Comme nous regardons bouillir nos marmites, un monsieur très digne se présente gravement, suivi de trois pages. Il sort du sentier d'amont. C'est Monsieur Ochi, qui s'est récemment promu, dans la haute Itany, tamouchi d'un village, lequel, naturellement, porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son nom. Le seigneur Ochi était, lors de mon dernier voyage dans la contrée, en 1887, simple peïto du nommé Apoïké, suzerain classique de la haute rivière. Apoïké, depuis cette récente époque, a, paraît-il, commis toute une série de forfaitures, ce qui lui mérite bien de déchoir de son titre incontesté de tamouchi classique de la haute Itany. Apoïké, entre autres, vole les femmes de ses peïtos.

Cela a marché normalement jusqu'au jour où Apoïké s'est avisé de prendre, malgré elle, la sœur du peïto Ochi. Ochi ne montra pas l'esprit pacifique et résigné de ses camarades : il attisa le feu de la révolte.

Aujourd'hui il est décidé qu'on va expédier Apoïké dans l'autre monde. Apoïké s'en va faire un voyage d'achat dans le haut Parou. Il passera par le sentier du Témomaïrem à Caréta, un sentier plein de montagnes. Au pied de l'une de ces montagnes, Ochi et sa bande vont l'assassiner.

Au moment où ces notes au jour le jour auront été publiées, il est probable qu'Apoïké aura divorcé avec sa belle âme[1].

14 novembre. — Nous coupons le Coulécoulé, un peu en amont d'un grand saut que nous entendons à notre droite, puis nous nous engageons sur le flanc d'une assez forte montagne, le Ténenek Patare. Plus loin nous longeons la crique d'Halinao, et nous arrivons au confluent de cette rivière, rive gauche. C'est le dégrad.

Le chef Marière (voy. p. 82). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

A quarante minutes plus haut s'embranche le sentier qui se raccorde à celui de Pililipou. Au dégrad d'Halinao nous trouvons deux pirogues.

16 novembre. — Ce matin nous partons, remontant la haute Itany. Nous nous rendons au village d'Ochi pour faire de la cassave et réparer notre pirogue, qui est dans un état pitoyable. Ce village, encore en formation, est situé sur la rive gauche. Il ne se compose que de deux cases. J'y reçois la visite d'Apoïké, ce condamné de la justice populaire, qui ne se doute pas du sort qui l'attend.

Nous partons le 19, sous la pluie, et nous redescendons la haute Itany. Les rares arbres tombés qui barrent la rivière, large de 20 à 30 mètres, sont facilement franchis à la descente, et en quatre heures nous sommes de nouveau à Halinao.

Un peu plus bas nous arrivons au dégrad d'Alama. J'y étais, il y a déjà trois ans, à la mi-octobre 1887, plus riche d'espérances, et plus riche de santé. Le temps est toujours couvert; une pluie fine tombe incessamment.

Nous arrivons au petit village de Yamaïké, qui n'était encore qu'en formation en 1887. C'est un joli petit centre de trois cases, dans une situation charmante, au milieu de vastes défrichements.

Une partie de la population de l'ancien Pililipou s'est transportée chez Yamaïké, et notamment Yacana et Talilipan. Talilipan ou Taloulipan, le pauvre garçon, est atteint d'un ramollissement de la moelle épinière. Sa petite femme de 1888 est toujours avec lui. Elle paraît l'aimer toujours beaucoup. Elle le soigne avec un dévouement de mère pour son enfant. Mais tous ses soins sont inutiles. Il est probable que d'ici quelques mois la fille d'Akessé sera veuve. Le pauvre Talilipan, si arrogant naguère, est aujourd'hui humble et doux. « Je vais mourir, me dit-il, mais ne pourrais-tu point me donner quelques remèdes pour prolonger encore ma vie? » Et il reste inerte dans son hamac. Quand il veut faire quelques pas dans le village, il est obligé de s'appuyer sur l'épaule de sa petite femme, devenue garde-malade de l'agonisant.

Au-dessous du confluent de l'Oulémary, l'Itany double presque de largeur. L'Oulémary n'est en effet guère moins importante que cette dernière rivière.

Comme nous allons, rêvant aux fameux Indiens Oyaricoulets, qui habitent les forêts de la rive occidentale, nous entendons, en aval, deux coups de fusil. Quels peuvent bien être les voyageurs qui s'aventurent jusque dans ces parages si peu fréquentés?

A un coude de la rivière nous voyons un grand canot qui monte, battant pavillon français. De plus près nous reconnaissons deux blancs avec des noirs créoles, armés de fusils Gras.

J'arbore aussi mon pavillon et fais accoster à une grande roche plate sur le passage du canot.

Un grand jeune homme, portant l'uniforme de pharmacien de la marine, se tient debout dans le canot inconnu et, descendant bientôt sur la roche, s'avance au-devant de moi.

« Vous devez être, sans doute, M. Coudreau, me dit-il, bien que tout le monde vous croie encore à l'Oyapock. Moi je suis M. Geoffroy, pharmacien de la marine, comme vous le voyez aux galons de ma veste. Je suis en mission du sous-secrétaire d'État des Colonies pour chercher quelques plantes dans les forêts de la Guyane.

« Vous paraissez avoir complètement perdu mon

1. Laveau m'écrit du haut Maroni qu'Apoïké a été empoisonné par Acouli.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvenir, je suis, à n'en pas douter, un étranger pour vous, et cependant nous étions en même temps, en 1873, au collège de Saintes, mais vous chez les moyens, moi chez les petits. J'ai du vin, du pain, du tafia, des provisions, je régale.

— Aimez-vous le caïman? interrompis-je. J'en ai un superbe qui mijote dans ma marmite. Vous allez faire connaissance avec ce plat de gourmet et vous me direz si cela vous rappelle l'ordinaire de notre bon vieux collège. »

Nous causâmes jusqu'à deux heures du matin, non sans sabler quelques gobelets de vin et de tafia.

Geoffroy et le chef des postes de l'Aoua, M. Gaudchoutrillet, qui l'accompagne dans son excursion, se rendent jusqu'au premier village roucouyenne, pour voir s'ils y trouveront à acheter quelques arcs et quelques flèches. J'attendrai M. Geoffroy chez les nègres bonis, et, à son retour, si sa santé le lui permet, nous ferons ensemble le voyage d'Inini à Approuague.

Adieu! au revoir!

Nous arrivons aux grands sauts de l'Itany.

A partir du confluent de l'Araoua, on trouve fréquemment sur les rives de grands carbets abandonnés. Ce sont les expéditions de chercheurs d'or, qui sont venues récemment travailler jusque dans la basse Araoua. Les prospections n'ont pas été très heureuses, et toutes ces petites exploitations sont évacuées.

Nous voici au premier, au plus méridional, des fameux postes de l'Aoua. Ces postes sont établis, d'aval en amont : 1° au village d'Apatou; 2° à Poligoudoux; 3° à Assissi; 4° à Inini. A côté du second et du troisième il y a des postes hollandais. Chaque poste français se compose d'un agent et de quelques soldats créoles.

Le 1er décembre j'arrive à Pomotou. Anato est malade et couché. On ne danse plus. Apatou, me voyant : « Ah! chef », fait-il. Et il m'embrasse. Loyal ami!

Anato, toujours malade, ordonne à Apatou de me chercher des hommes pour mon voyage d'Inini-Approuague.

Nous descendons à Cottica avec le Grand Man malade, qui me loge dans sa maison et s'en va habiter un petit carbet à côté.

On m'a trouvé deux hommes, le vieil Achuiti, qui est allé chez les Émerillons, il y a une vingtaine d'années, et le gros Couacou, qui a un canot qui fait juste mon affaire. Couacou est une vigoureuse brute, très ivrogne et assez mauvaise tête.

Couacou et Achuiti devaient venir nous prendre à Assissi le 6. Nous retournons à Assissi. Geoffroy est arrivé. Quand il a eu fini son voyage, il a été pris de violents accès de fièvre. Il renonce à explorer l'Inini-Approuague et descend à Saint-Laurent par la première occasion.

Nous passons les journées du 5 et du 6 à Assissi chez Geoffroy, installé chez Gaudchoutrillet. De fréquents orages et de violentes averses nous autorisent à penser que notre voyage d'Inini-Approuague ne sera pas dépourvu d'un certain nombre d'inconvénients.

Achuiti et Couacou arrivent le 7 au matin. Nous partons à une heure de l'après-midi. Apatou a déjeuné avec Laveau et moi chez Geoffroy. Il nous embarque à l'extrémité de la plage de sable d'Assissi, et nous accompagne de ses souhaits.

« *Ou qua fait oune bonne voyage*, dit-il, *a mo qui dit ou ça. Achuiti Conseil général Boni : Couacou, famille Grand-Man.* »

Nous allons lentement. Couacou est ivre mort. Il a volé du tafia dans le canot, et il en a tellement bu qu'il arrive sans connaissance à Cormontiba : il faut s'arrêter toute une journée pour lui laisser le temps de cuver son ivresse.

Mais il emploie si bien cette journée de repos que le lendemain matin, quand nous partons, il est encore complètement ivre.

Avant d'arriver au dégrad Pointu, il est tombé une douzaine de fois à la rivière. Ces bains brusques lui rendent un peu d'aplomb pour quelques minutes; mais dès qu'il est parvenu à remonter dans le canot, où il s'assoit tant mal que bien, il recommence à osciller sur son siège et bientôt fait un nouveau plongeon.

En arrivant au poste d'Inini, j'abandonne les quelques bouteilles de tafia qui me restent encore et nous pouvons maintenant poursuivre avec un peu plus de sécurité.

XII

Dans l'Inini. — Le Saï. — Les Émerillons. — Les placers d'Approuague et d'Inipi. — Voyage au dégrad d'Inipi. — Rencontre providentielle. — Descente de l'Approuague. — A Cayenne. — La Martinique. — Paris. — Coup d'œil rétrospectif.

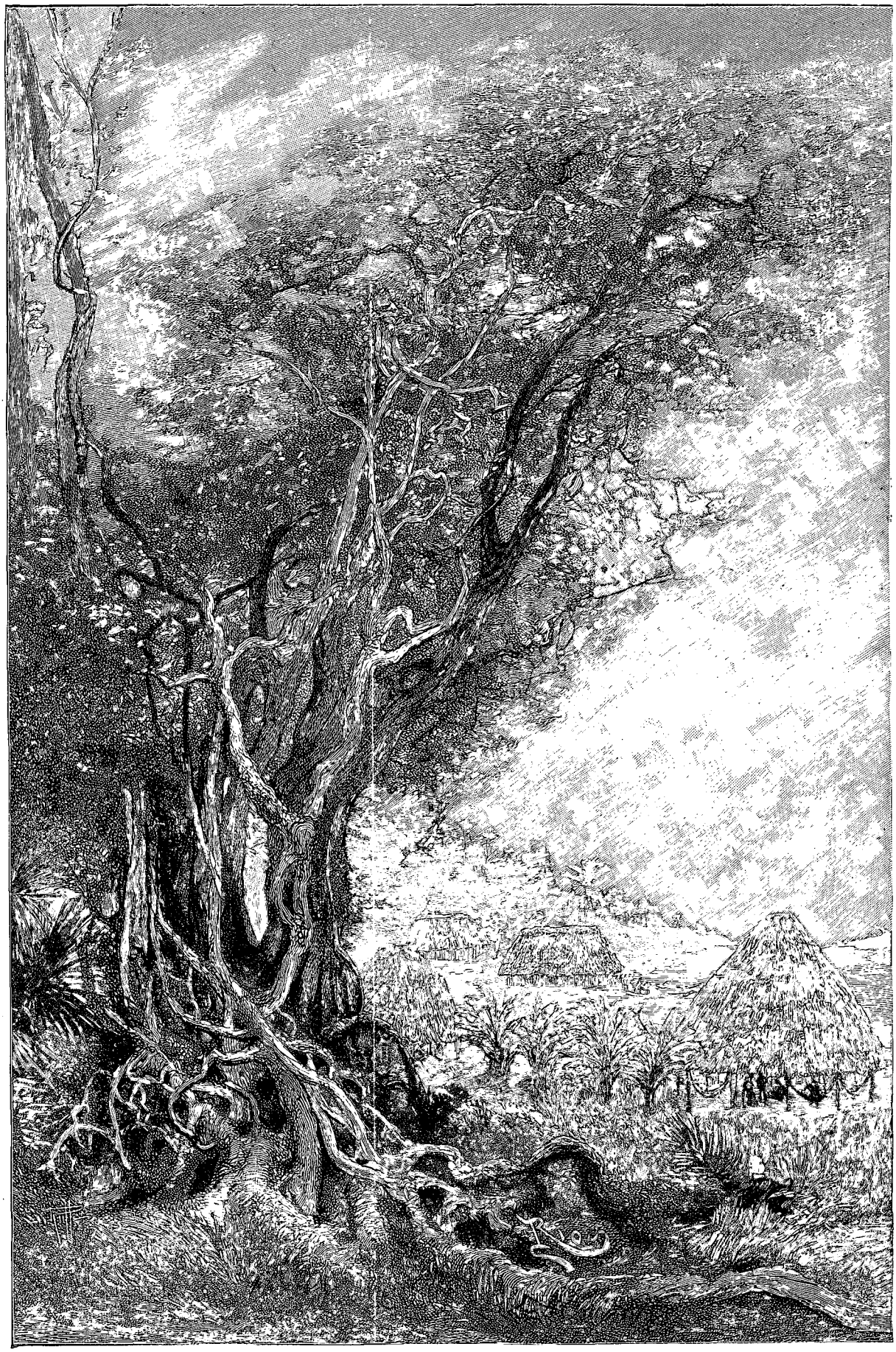
C'est le 10 décembre, dans l'après-midi, que nous entrons dans Inini. Cette rivière, bien moins fréquentée que l'Aoua ou l'Itany, est très giboyeuse. Les hoccos, les couatas, les iguanes, abondent de toutes parts, mais c'est une rivière difficile, elle présente beaucoup de bancs de gravier, sur lesquels, quand la crique est sèche, au cœur de l'été, il faut traîner les canots. Les difficultés commencent dès le second jour : bancs de gravier et arbres tombés. L'hiver on n'éprouve aucune difficulté, sauf celle qu'oppose la violence du courant.

L'été, aux basses eaux, on a tellement de mal qu'on peut mettre jusqu'à un mois pour remonter la rivière. Aux grosses eaux le courant est tellement dur qu'on emploie au moins dix jours pour gagner le dégrad.

Aux eaux moyennes, on met de six à huit jours.

Dès le second jour la fièvre nous prend. Nous traînons maintenant notre canot sur des bancs de gravier, qui ne sont plus recouverts que de 10 centimètres d'eau à peine. Achuiti pousse derrière, Couacou tire devant, Laveau et moi donnons un coup de main sur les côtés. Cela dure six jours, puis nous arrivons enfin, le 19, au saut du Confluent, le plus grand de l'Inipi, le plus fort, le plus long et le plus dangereux. Le 20, nous sommes à l'embranchement de la crique Saï, ou Sahy. Couacou, qui a déjà fait mine de s'en retourner, ne connaît

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village d'Ouptoli (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus le pays; Achuiti ne s'y reconnaît pas davantage.

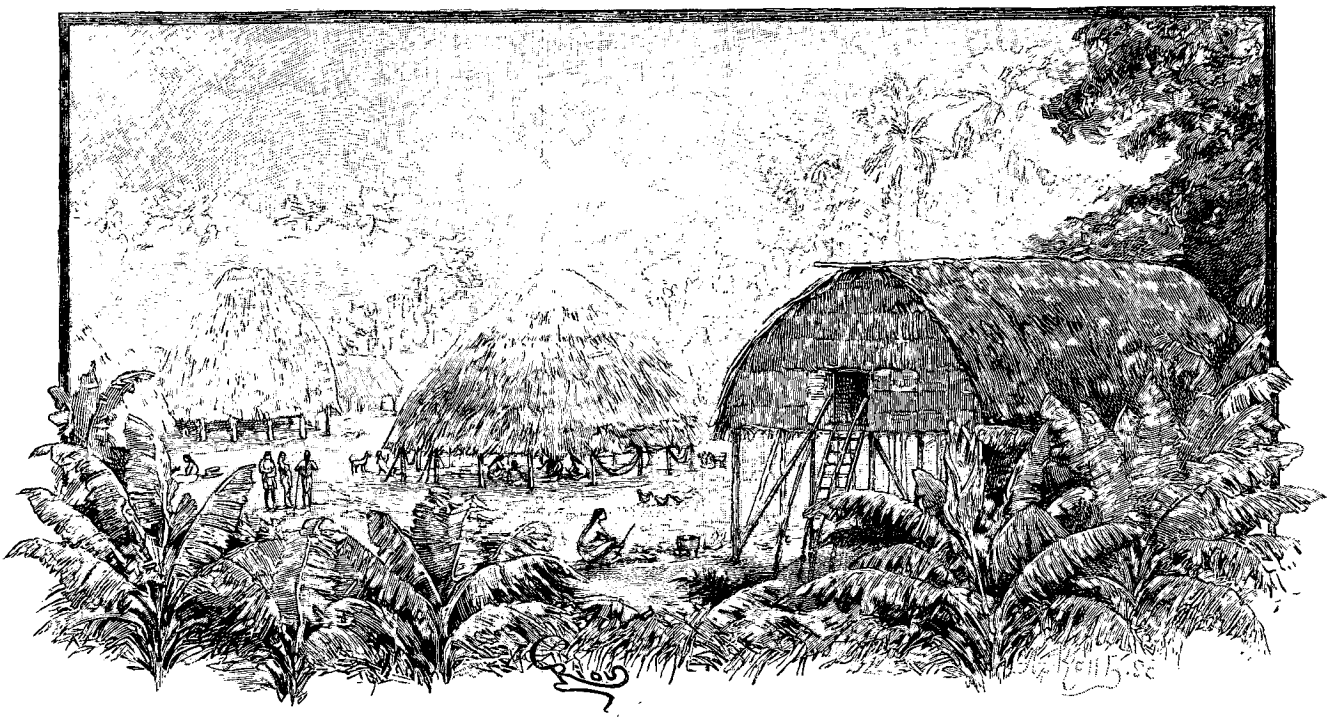
Nous savons pourtant qu'il faut suivre le Saï, mais où prendre le chemin? Nous sommes tous perplexes, d'autant plus que nous sommes tous malades. M'aidant des renseignements qui m'ont été donnés par les créoles, je prends les devants, cherchant le sentier. Les deux Bonis suivent. Le village d'Édouard, le premier que l'on rencontre, est à une journée de marche, m'a-t-ondit.

Nous marchons trois heures sans rencontrer le moindre ruisseau, puis nous arrivons au Saï. C'est à ce point qu'on retrouve le dégrad quand les eaux sont grosses. Il y a ici plusieurs carbets de prospection. Laveau, pris d'un accès pernicieux, ne peut aller plus loin. Comme nous n'avons rien à manger, je vais pousser jusqu'au village, où peut-être je trouverai quelques provisions que je pourrai envoyer à mon compagnon malade. Je laisse le vieil Achuiti avec celui-ci et je pars avec Couacou.

Couacou ne veut pas s'occuper de chercher le sentier, c'est moi qui vais devant, à la découverte. Ce voyage de trois heures s'accomplit sous une pluie battante. Nous coupons trois fois le Saï et nous arrivons au village d'Édouard après une marche totale de six heures.

Tous les villages émerillons sont sur les bords du Saï. L'Inini reste au nord-nord-ouest, sa tête est tout près de la tête de la Mana, à cinq ou six jours d'ici. Edouard a habité dans ces parages quand il était encore enfant.

Édouard n'est pas chez lui, il est allé porter du couac et de la cassave à un placier de la haute Approuague. Les gens du village parlent très mal le créole et comprennent fort peu l'oyampi. Je rencontre, fort heureusement, le vieux Tapi, dont le fils, jeune



Village de Marière (voy. p. 82). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

homme de vingt ans, parle très bien le roucouyenne vulgaire. On me traite assez bien, on me donne du cachiri, de la canne à sucre et un peu à manger. Demain matin, de bonne heure, le fils de Tapi et deux autres Indiens iront au-devant de Laveau, jusqu'au dé- grad du Saï.

21 décembre. — Les Émerillons sont partis ce matin au-devant de Laveau et d'Achuiti, et Laveau est arrivé à midi encore très fatigué par son accès de fièvre pernicieux.

Le village d'Édouard est peu important. J'y compte une quarantaine d'Indiens, répartis entre cinq cases et quelques carbets.

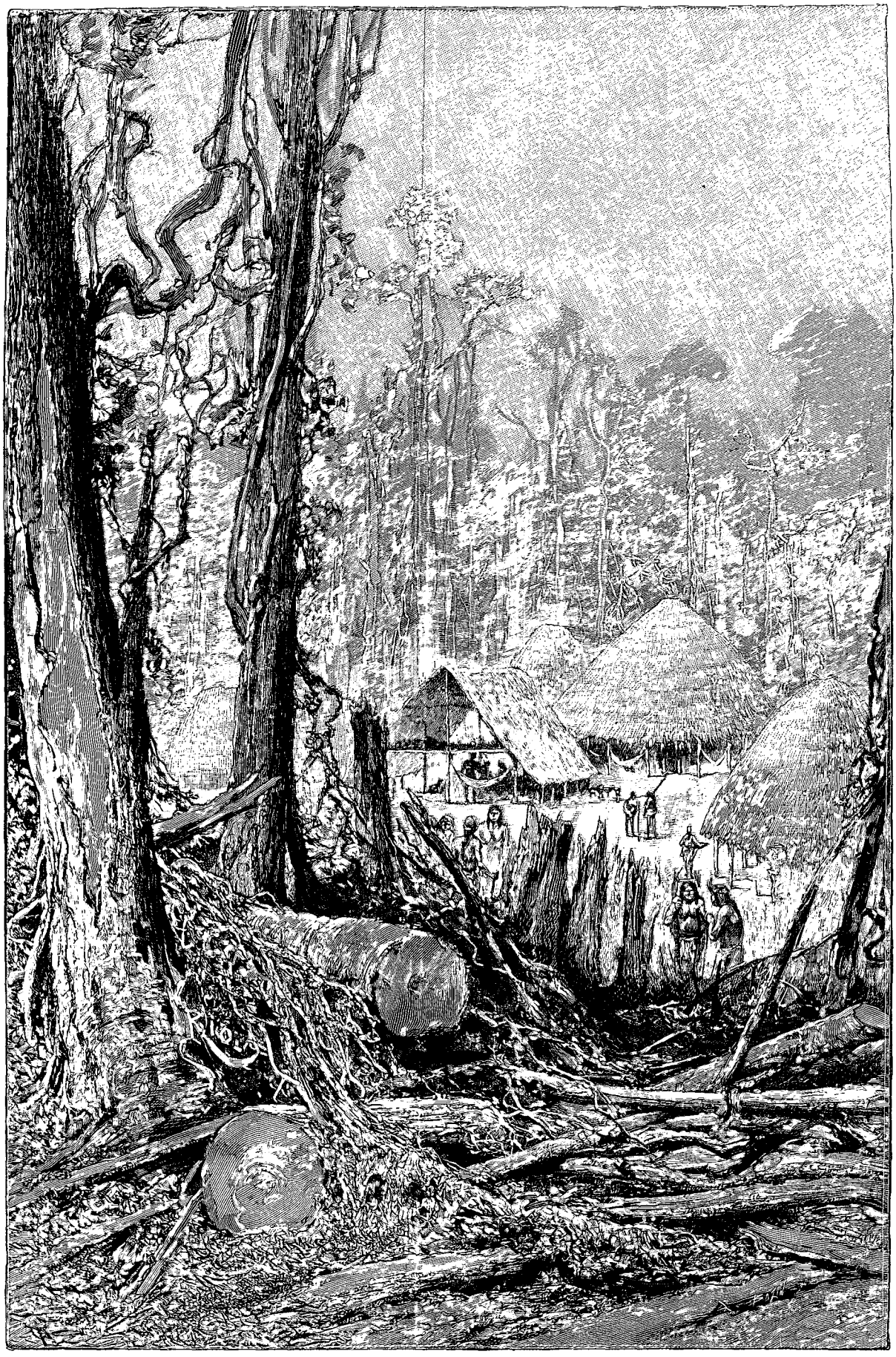
Les femmes portent généralement la tangue, mais avec une camisa par-dessus. Au bas de leur tangue elles ajoutent une rangée d'élytres de scarabées, qui font un bruit de grelots quand elles marchent. Quelques-uns des hommes ont des chemises et des chapeaux, mais la plupart en sont encore au calembé. Ils ont beaucoup de fusils donnés par les créoles qui cherchent de l'or dans la contrée, en payement du couac et de la cassave que les Émerillons leur fournissent. Ces fusils son pour la plupart des Lefaucheux à broche. Il y en a aussi, mais en petit nombre, à percussion centrale ou à baguette.

Les abatis émerillons sont semblables aux abatis roucouyennes, ils sont assez vastes et bien tenus.

La plupart des hommes savent un peu de créole, quelques mots de roucouyenne et quelques mots d'oyampi. Ce dernier dialecte et l'émerillon ne sont pas absolument identiques. Il y a à peu près autant de ressemblance entre eux qu'entre l'aparaï et le ouayana.

La population est de couleur claire. Elle est belle. Elle ne paraît pas mauvaise, mais elle a été gâtée par les créoles, et rendue exigeante par leurs largesses intempestives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village du chef Atoupi (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un Émerillon avec lequel je lie plus vite connaissance est un garçon de quarante ans, sourd-muet, très intelligent et très gai. Les créoles, pour faire de l'esprit, l'ont appelé *Parler pas bon*.

Ces Émerillons, dépeints sous de si belles couleurs par les chercheurs d'or il y a trois ou quatre ans, ont déjà singulièrement changé aujourd'hui. Ce sont de parfaits filous, à en juger par leurs relations avec les placériens, qu'ils fournissent de couac. Il est trop tard pour rien faire avec eux, comme avec les Galibis. Restent quelques Oyampis, les Roucouyennes, les populations du sud-ouest.

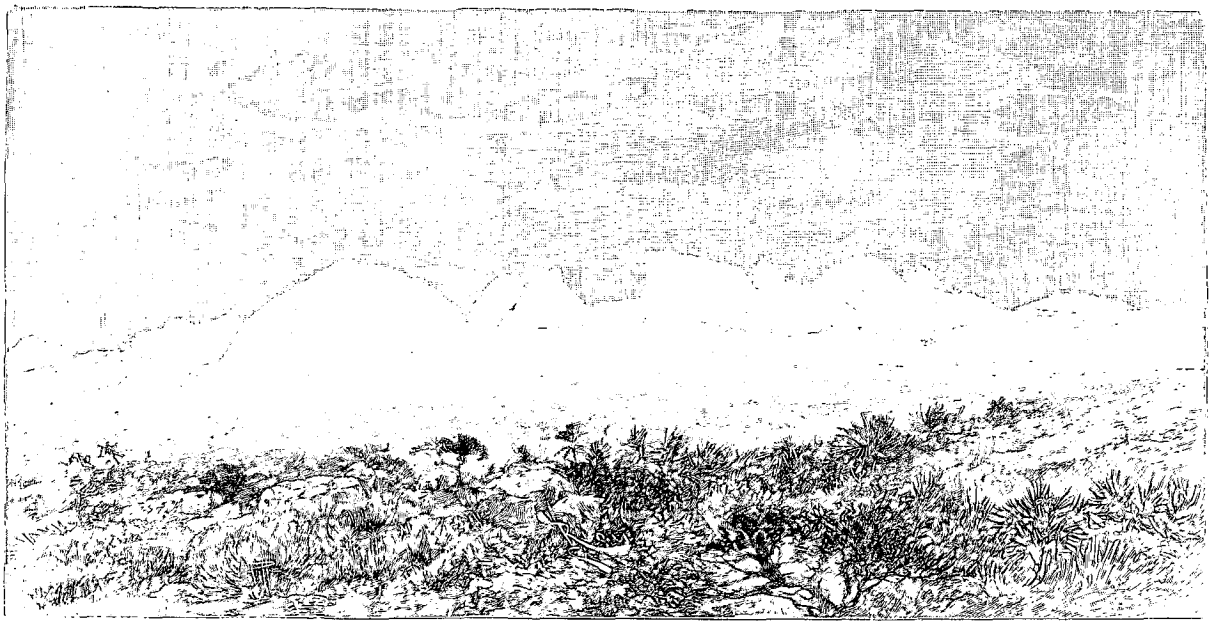
Les Émerillons ont généralement la lèvre inférieure percée; ils y passent un petit morceau de bois à défaut d'une épingle. Il est faux qu'ils mangent des tigres.

Ils sont décidément une nation pacifique. Nous voyons ici les guerriers filant le coton aussi bien que leurs femmes. Ils sont d'ailleurs laborieux; ils regorgent de toutes les cultures indiennes.

25 décembre. — Les trois malles que j'avais laissées au dégrad d'Inini, et que j'avais envoyé chercher par des hommes d'Édouard, arrivent aujourd'hui, par une pluie battante, car il pleut toujours maintenant.

Laveau a un nouvel accès de fièvre très violent, avec des vomissements répétés et une inflammation d'intestins. C'est un second accès pernicieux. De braves créoles chercheurs d'or qui sont ici m'aident des ressources de leur misère et de leur bonne volonté pour tâcher de guérir mon pauvre compagnon.

Ils sont là quatre ou cinq petits placers, de cinq à vingt hommes, faisant à peine leurs frais. Le terrain est pauvre au point de vue aurifère. Des prospecteurs peu scrupuleux ont menti, et deux négociants de Cayenne



Les Tumuc-Humac à l'est du Témomaïrem (voy. p. 84). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ont perdu de 30 000 à 40 000 francs dans les fallacieuses opérations indiquées.

Ces chercheurs d'or sont installés dans le haut bassin d'Approuague, et aux têtes toutes voisines des branches d'Inipi. On vit mal : ni tafia, ni vin, ni bacaliau. On se fournit de couac et de cassave chez les Émerillons, que l'on paye en poudre. Et l'on se nourrit des produits de la chasse. Les provisions de vivres, venues d'en bas, arrivent épuisées, et elles sont presque nulles. Les hommes sont à la part, le directeur les trompe fréquemment, comme fréquemment aussi il trompe le capitaliste principal. Les hommes gagnent souvent moins qu'à la journée.

Les créoles canotiers du bas de l'Approuague demandent 6 fr. 50; le patron 7 fr. 50 et trente-cinq jours pour aller et revenir. Un grand canot de huit pagayes coûte 1 500 francs, rien que pour le payement, et il n'apporte presque rien, les vivres, à cause de la distance, étant mangés en grande partie avant d'arriver.

Et toutes ces petites exploitations sont en contestation les unes avec les autres. Comme la carte du pays n'existe pas encore, personne ne sait au juste où se trouve exactement son terrain.

Dans l'intérêt de l'industrie aurifère il serait indispensable d'établir enfin, tout au moins à grands traits, une bonne carte de notre Guyane centrale et de notre haute Guyane. On peut dire que de toutes les concessions actuelles il n'y en a pas une seule qui soit exactement à sa place. C'est une source inépuisable de chicanes et de procès. Cela est vrai pour l'Aoua, la haute Approuague, l'Inini et l'Inipi. Chacun se croit sur son terrain quand il trouve une crique riche. De là querelles, procès, grandes dépenses pour faire monter l'arpenteur. Une bonne carte bien établie dans ses traits généraux rendrait cet état de choses moins défectueux.

L'exploitation est dure et très peu lucrative, surtout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant, par cette saison d'hiver qui commence. Il pleut toute la soirée et il pleut toute la nuit.

Nous contemplons les Émerillons qui, par la pluie, dansent sous leurs carbets avec le Maraca. La race est plus belle, plus vigoureuse et plus laborieuse que les Oyampis, en exceptant, toutefois, ceux de chez Pierre.

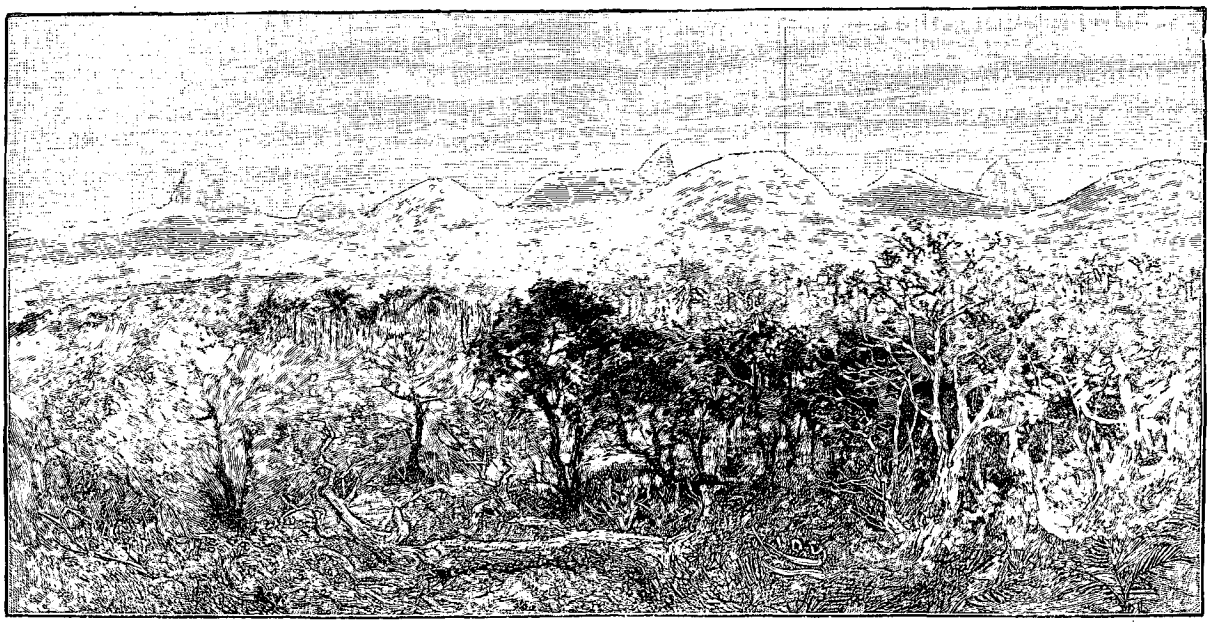
Malgré la pluie, je vais me rendre à Inipi pour raccorder mes itinéraires. Édouard m'accompagne, il me conduira jusqu'au dégrad d'Inipi. Je le paye en conséquence. Mais, arrivé au village de Philémon, à une heure et demie de marche, il me déclare qu'il n'ira pas plus loin. Il vient ici, me dit-il, pour boire le cachiri avec son collègue le capitaine Philémon (le Fionfion de Perdrix). Et il me rit au nez quand je lui redemande le payement que je lui ai donné pour faire le voyage d'Inipi.

Ces misérables n'ont qu'une pensée quand ils vous voient arriver chez eux, c'est de vous exploiter sans merci. Tous les jours c'est la carte forcée.

Pour arriver chez Philémon, nous avons passé d'abord par une petite colline, recoupé le Saï, et nous sommes arrivés au village de Raymond, à 30 mètres de chez Édouard.

Le village de Raymond se compose d'un grand carbet délabré, mal couvert, où il pleut, et de deux petits carbets de cuisine. Incurie et malpropreté incroyables, avec des Indiens en haillons sous prétexte d'être habillés. Nous sommes bien loin des Roucouyennes.

Sur le sentier d'Édouard à Philémon on fait, un peu après Raymond, un petit crochet de quelques minutes pour aller au village de Yary, sur le bord du Saï. Le village de Yary, capitaine aussi, comme Édouard et Philémon, est dans un petit débroussement neuf. Il se compose de six misérables carbets petits et bas.



Les Tumuc-Humac à l'ouest du Témomaïrem. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Mais ce n'est qu'un village d'attente. Une heure plus loin, c'est Philémon, à une heure trente-cinq de chez Édouard. Ici nous voyons des gens qui se mettent du duvet de poule sur les cheveux, à la mode des anciens Tupinambas; puis des Indiens habillés d'un pantalon de laine, d'une chemise de flanelle et d'un chapeau. D'autres Indiens sont habillés complètement à la créole. D'autres sont presque nus. Il y a aussi des femmes habillées à la créole, mais la plupart n'ont rien que la tangue à franges sonores.

Quatre ou cinq carbets délabrés, dont un ou deux temporairement habités par des créoles des placers qui viennent ici faire des vivres, tel est le village. Chez les Émerillons l'oca oyampie est l'exception. Ils n'en ont que deux, une inhabitée au village d'Édouard, l'autre chez Philémon. Tout le reste consiste en carbets allongés, dont trois ou quatre fort grands, les autres assez petits.

Le capitaine, le nommé Philémon, est un jeune sauvage de quarante ans qui en paraît vingt, bien qu'il ait un fils de cet âge. Ce Philémon me paraît sujet à caution. Il a une case fermée, à goulette, divisée en deux pièces: l'une est son magasin, fruit de ses extorsions sur les créoles et de leurs générosités. Il a plusieurs malles, il a des pépites. Il parle très mal le créole, pas du tout l'oyampi ni le roucouyenne. Toutefois il est intelligent.

Les Émerillons ne sont guère plus d'une centaine. C'est une belle population, il est vrai, mais médiocrement intéressante et complètement gâtée.

Je poursuis mon voyage à l'Inipi.

Ce ne sont, jusqu'à l'Approuague, que de petits ruisseaux et de petites collines, puis on passe le fleuve, large, à cet endroit, de 4 mètres, avec 20 centimètres d'eau. Au delà, on attaque une longue montagne plate, puis on arrive à un affluent de l'Inipi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De là, je dus peiner lamentablement pour trouver un sentier que je ne connaissais pas. Il fallait se nourrir. L'appétit vous vient quand on reste plusieurs jours sans manger. De la mauvaise galette de manioc, dure comme une planche, ce n'est ni suffisant ni agréable. Je cherchai dans la forêt des fruits sauvages. Je fus assez heureux un jour pour rencontrer quelques cerisiers sylvestres : la cerise aigrelette de l'Équateur, au noyau trilobé à consistance de liège, et j'en fis un bon déjeuner.

Le soir mes deux Indiens arrivaient toujours, mais bredouilles, au carbet où je m'étais arrêté. Ils avaient sans doute fait rôtir en route et mangé le gibier qu'ils avaient abattu : une perdrix, un agami, un lézard. S'ils avaient tué quelques grosses pièces, ils m'en auraient sans doute apporté un morceau.

Je retourne enfin chez Philémon, digne frère de mon ancien guide Inamou. Le capitaine émerillon me reçoit comme nous autres les civilisés recevons les mendiants. Il m'envoie, sur une assiette, un morceau de cassave gros comme un jeu de cartes et un morceau de perdrix gros comme un dé à coudre. Je tombais alors d'inanition à un point tel que je garderai toujours à ce brave capitaine une profonde reconnaissance.

Copieusement sustenté, je reprends, toujours solitaire, le chemin du village d'Édouard. Mes deux Émerillons ne devaient arriver que le lendemain. Ah ! il n'est pas nécessaire qu'ils portent des noms chrétiens, ces sauvages baptisés par les créoles de l'Approuague, ils n'ont pas la moindre charité dans le cœur.

Comme j'arrive au village, j'appelle Laveau, qui ne paraît pas. Entré sous le grand carbet du chef, je découvre Laveau dans son hamac. Il y était depuis deux jours. Il venait d'y essuyer un troisième accès pernicieux, celui qui tue généralement.

Laveau avait soif, on ne lui donnait pas d'eau. Il éprouvait un impérieux besoin de prendre du bouillon : la veille on lui en avait promis toute la journée, mais on s'était bien gardé de lui en apporter. Je me décide à agir.

En pays indien il est d'usage de ne jamais tuer une volaille sans s'être enquis au préalable de son légitime propriétaire et sans avoir débattu le prix.

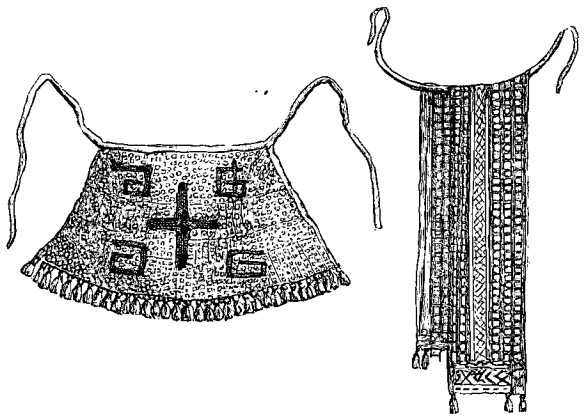
Je prends le fusil de Laveau, m'avance au milieu de la basse-cour, avise la plus grasse des jeunes poules, et lui dépêche deux coups de fusil, un de plus qu'il ne fallait, mais c'était pour souligner l'infraction à la règle.

Cela paraît très *shocking* aux bons Émerillons. Mais, quelques heures plus tard, Laveau a son bouillon. Ma présence le réconforte, je crois, car dès le lendemain il va un peu mieux.

Toutefois il faut rentrer à Cayenne. Je n'ai rien à faire ici. Ces Indiens n'ont pas dans leurs parages la moindre route à explorer.

Il faut descendre ! mais avec qui, mais comment ? Je ne sache pas que quelques-uns des rares créoles, chercheurs d'or dans le district, aient l'intention de se rendre dans le bas de l'Approuague. Comment le saurais-je ? Les diverses petites exploitations aurifères de la région sont à plusieurs jours de marche du village et je ne puis marcher. Faire faire la commission par des Émerillons, il n'y a pas à y songer.

Édouard, cependant, alléché par la promesse d'un énorme payement, consent à me descendre. Nous allons d'abord nous rendre à son grand abatis, distant de 5 kilomètres d'ici. Là, nous ferons la farine de manioc nécessaire pour le voyage, après quoi Édouard et nous partirons faire un sentier qui n'existe pas pour arriver au dégrad Canouri sur la haute Approuague, à deux jours de marche de l'abatis : soit cinq jours de sabrage. Il préférait cependant s'ouvrir un chemin vers le dégrad Montagne, mais comme il est deux fois plus éloigné d'ici que le dégrad Canouri, j'arrive à l'y faire renoncer.



Tangue d'Émerillons (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

3 janvier 1891. — Nous voici à l'abatis du capitaine Édouard. Le brave homme nous a installés de son mieux. Mais la confection de la farine de manioc ne va guère vite. Nous en avons bien pour deux mois avant de pouvoir canoter sur le fleuve Approuague. Laveau sera mort d'ici là.

4. — Je rêve tristement à la funeste échéance, tout en fumant un cigare indien dans mon hamac.

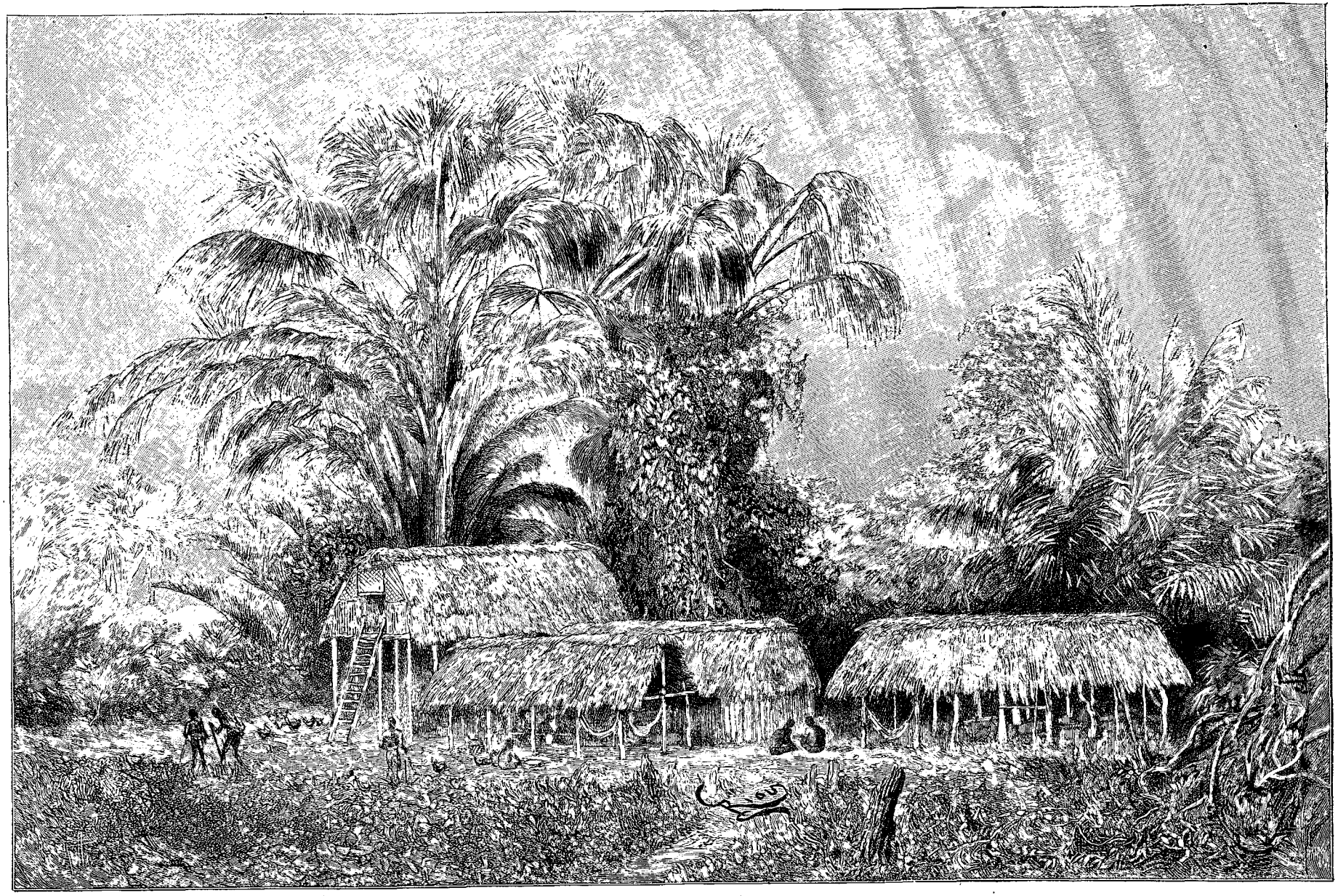
Tout à coup je vois surgir, dans le petit défrichement, un nègre aux trois quarts nu qui me parle en un français correct. Quelque ouvrier de placer sans doute.

Le monsieur s'avance gracieusement en brandissant un morceau de pain de belle apparence.

« J'ai su que deux arpenteurs blancs, qui venaient de l'Amazone, étaient à l'abatis d'Édouard. Je vous apporte un peu de pain, car sans doute il y a longtemps que vous n'en avez mangé. Moi je m'appelle Émile Coco. J'ai été dix ans matelot. Je suis créole de l'île de la Réunion. Je suis en prospection ici et descends en trois jours. Voulez-vous que je vous emmène ? »

Pour toute réponse, je saute de mon hamac et j'embrasse le nègre Émile Coco.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village émerillon d'Édouard (voy. p. 88). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Laveau se sent revivre.

Édouard, dont le nez pourtant s'allonge, veut bien nous donner des hommes pour porter notre mince bagage au dégrad Montagne où nous embarquons. C'est là que se trouve le chef de la prospection d'Émile. Le soir même nous couchons chez Philémon, où nous nous arrêtons toute la journée du lendemain pour faire de la cassave.

Puis nous prenons le chemin du dégrad Montagne, chemin qui, jusqu'à l'Approuague, se confond avec celui d'Inipi.

De l'Approuague on prend vers le nord. On arrive d'abord à l'ancien placer Colette, où était établie la prospection dont fait partie Émile Coco, le Bourbonien.

Cette prospection a pour chef un Krouman appelé Louis Soyon qui m'a fait connaître autrefois son protecteur, mon ami Henry Richard. Outre Émile, la prospection se compose du vieux Noco, cousin de Soyon et également Krouman, d'Ali, couli du Malabar, et de Jacobi, créole nègre de Paramaribo. Soyon veut bien m'accorder passage sans me faire trop sentir sa protection.

7 et 8. — Nous partons avec nos prospecteurs et Philémon, suivi de quelques femmes, pour le dégrad Montagne.

Nous passons la plus forte montagne de la route : une heure de marche, 300 mètres d'altitude absolue. Après quoi on longe, jusqu'au dégrad, pendant quatre heures, la crique Montagne, coupant un très grand nombre de ruisseaux séparés par de faibles collines.

Mais nous nous arrêtons en route pour chasser. Nous n'avons rien mangé depuis deux jours. Laveau est pris d'un nouvel accès de fièvre.

9. — Nous voici au dégrad Montagne. L'Approuague a ici 15 mètres de largeur. Voici le canot, grand canot de six pagayes, canot français à gouvernail. On nettoie le canot; les Indiens, bien payés, s'en retournent.

Ces Émerillons sont sans pareils pour ramasser les bouteilles vides, les boîtes vides, toutes les inutilités qu'on laisse en évacuant un placer. Rapacité développée par la civilisation naissante.

10. — Nous voici dans l'Approuague, qui est une petite crique bien nettoyée. Les eaux sont gonflées. On coupe quelques bois sous lesquels on avait passé aux basses eaux. Pendant quelques heures cela ressemble au Kerindioutou.

L'hiver est commencé depuis le 15 novembre (a-t-on eu un été?), et depuis le 15 décembre il pleut tous les après-midi pendant deux ou trois heures. C'est le cœur de l'hiver; les criques ont déjà beaucoup d'eau.

13. — Nous avons franchi les sauts Couata et Canouri. A ce dernier il nous a fallu transborder canots et marchandises. Aujourd'hui nous voici au saut Machicou, le deuxième très grand saut, le plus fort avec Canouri. Il faut décharger les bagages, mais on passe le canot dans le saut, qui a environ 1 800 mètres de longueur.

Au dégrad d'aval, une croix de bois indique la place où a été enterré un nommé Pointu, créole de Cayenne, qui avait été mordu par un serpent dans l'Inini et qui est venu mourir ici. Il était presque guéri, à ce qu'on dit, mais ayant chaviré au saut Machicou il resta quelque temps dans l'eau : ce qui est, paraît-il, mortel quand on est convalescent de la morsure d'un serpent venimeux.

15. — Nous rencontrons des canots qui montent avec des canotiers créoles. Les prix de canotage dans l'Approuague sont excessifs. Les canotiers sont à 6 francs, et les patrons à 7 francs, en plus les vivres : couac, tafia, saindoux, bacaliau, lard salé. Comme avec tous les canotiers créoles, il faut leur payer leurs journées de retour, et, s'ils font un voyage qui devra leur prendre dix jours aller et retour, ils nous compteront quinze jours, chiffre sur lequel il faudra tabler. Ils augmentent le nombre de jours parce qu'ils laissent leur bacaliau et leur lard salé chez eux et qu'ils chassent et pêchent tout le long de la route pour se nourrir. Le salaire réel des canotiers revient à 12 francs, et celui des patrons à 15 francs.

Voici l'embouchure d'Ipoucin. La tête d'Ipoucin est tout près de celle de la rivière Blanche.

17 janvier. — Nous arrivons au grand saut Tourépé. La marée passe au-dessus de Tourépé de plus de 1 mètre. Elle va jusqu'au saut Mapaou. On ne peut passer Tourépé qu'à la marée haute, alors que le saut est entièrement couvert. A la marée basse il a 5 ou 6 mètres à pic et fait tourbillon au centre.

A Tourépé je trouve le chêne à gland. On en rencontre décidément partout, et non pas seulement aux Tumuc-Humac, comme Leblond l'avait prétendu.

Une maison civilisée se présente, celle de M. Ridel, ancien gendarme, agent de la Compagnie aurifère de l'Approuague (Ipoucin et Mataroni). M. Ridel a encore son accent normand. Il nous fait un cordial accueil. Nous attendons ici la goélette qui va venir d'ici quelques jours. C'est *Colombine*, déjà affrétée par moi.

Nous partons le 23 janvier, et le 27 nous arrivons à Cayenne. Je m'installe chez mon vieil ami E. Peyrot, directeur de l'École coloniale.

Laveau est complètement anémié; son médecin, mon ami, le docteur Hamon, ancien médecin de marine, lui ordonne un régime de deux mois : quinium, arsenic, quinine, lait. Nous passons ici février et mars, car Laveau ne peut tenir la mer. Je remets au net mes notes, mes levés et mes vocabulaires. Enfin le paquebot du 3 avril nous emmène vers les rives de France.

Une station à la Martinique et ce sera le vaste Océan, de la mer des Antilles à la mer de Gascogne.

Pauvre Martinique, son chef-lieu a été deux fois incendié depuis mon dernier passage, en avril 1889. Fort-de-France n'est qu'une ruine. Les jolies mulâtresses sont installées en camp volant sur la savane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les porteuses de charbon, elles-mêmes, ont l'air affligé, en montant et descendant, comme des fourmis sur un brin de paille, le pont volant par lequel elles se rendent à l'escalade des soutes du paquebot.

Terre! c'est Saint-Nazaire. Et bientôt c'est Paris, où je fais, par une pluie battante, une entrée peu triomphale, le 7 du mois de mai de l'année 1891.

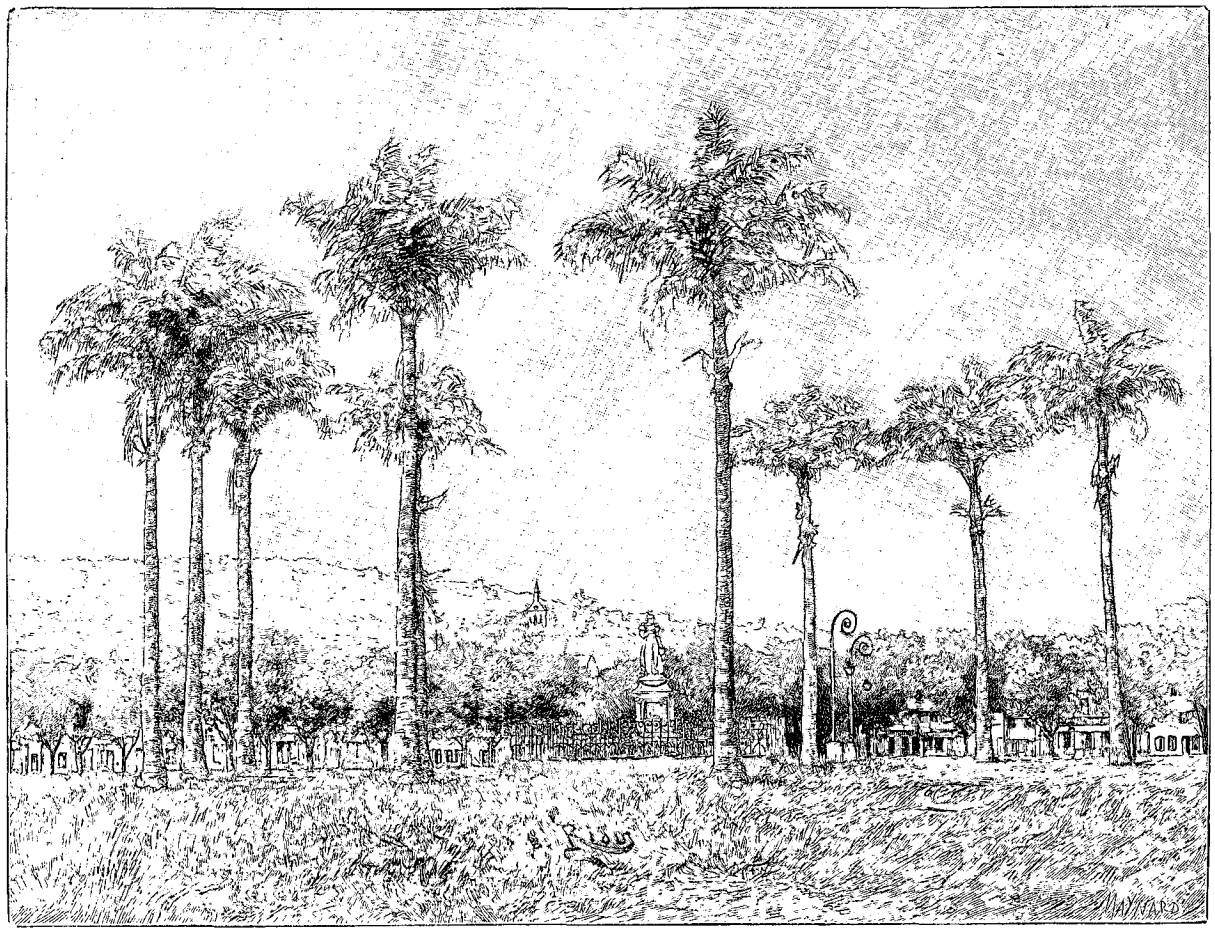
Une bourrasque diluvienne et glacée sévit aux abords de la gare Montparnasse. De petites lumières pâles errent parmi la place, couverte de parapluies affairés.

Je regrette mes canotages d'hiver dans les rivières des Tumuc-Humac. Je regrette le ciel d'été de l'Amérique tropicale. Je regrette les heureuses solitudes où vivent les Indiens.

Eh bien! adieu. Et c'est pour toujours, eh bien! pour toujours adieu!

En jetant un coup d'œil en arrière sur mes voyages, on me demandera quels résultats j'ai atteints dans ces longues campagnes en Guyane centrale, dans ces interminables navigations, dans ces marches à travers la forêt vierge et dans ces monotones séjours au milieu des Indiens.

Tout d'abord j'ai exploré à fond les Tumuc-Humac,



Fort-de-France. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

j'ai pu les contempler du haut des trois grands belvédères d'où leurs sommets s'offrent à la vue, Tayaouaou, Mitaraca et Témomaïren. Je puis donner aujourd'hui, sans crainte de me tromper, une description géographique sommaire de l'ensemble de la chaîne. Elle fait est-sud-est environ, et par conséquent elle est à peu près parallèle à la côte. Il n'y a pas de chaîne de séparation des eaux ; les Tumuc-Humac se composent de chaînons brisés, jetés sur les plateaux comme au hasard, et sans logique apparente. C'est un dédale de plusieurs centaines de sommets, hauts de 400 à 800 mètres, ne dessinant des chaînes que par à peu près, avec des criques au fond des brèches, beaucoup de marais de ruisseau à ruisseau, un labyrinthe où il faut, la moitié du temps, patauger dans la boue ou escalader des montagnes, et, par-dessus la tête du voyageur, une épaisse mousse de verdure sans une éclaircie.

J'ai acquis aussi quelques certitudes sur les sources des grands cours d'eau, notamment sur celles de l'Oyapock; j'ai vu que les deux versants du nord et du sud s'entre-croisaient sur certains points d'une façon bizarre. Ainsi le haut Oyapock s'avance entre le Rouapir et le Piraouiri, affluents du Yary, qui prennent leurs sources à quatre ou cinq jours de marche plus au nord. J'ai donné le premier un levé, que j'oserai qualifier de complet, de l'Oyapock, du Maroni et de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande rivière Marouini, qui n'avait pas été explorée avant moi. J'ai relevé dans ces cours d'eau plus de trois cents chutes et rapides.

Des lacs, dont j'avais entendu parler par les anciens auteurs, je n'en ai pas découvert. Seulement des *pripris*, marécages de très petite étendue, qui se dessèchent à peu près complètement pendant l'été; marais d'ailleurs nullement particuliers à la région, et que l'on trouve à peu près partout dans les Guyanes, de l'Atlantique à l'Amazone.

J'ai étudié aussi les populations indiennes de notre territoire. J'ai reconnu ce fait intéressant qu'elles attirent les tribus avoisinantes du territoire brésilien. De grandes difficultés de communication et des préjugés divers éloignent de l'Amazone les Indiens du sud des Tumuc-Humac vivant au nord du 1er degré de latitude nord. Au contraire, des relations d'amitié établies depuis longtemps les amènent à échanger et à travailler sur notre territoire, à l'Itany avec les nègres Bonis et à l'Oyapock avec les Oyampis civilisés, et jusqu'avec les créoles. Le groupe indien qui gravite dans l'axe de notre colonie incontestée est donc réellement réparti sur une vaste surface, dépassant de beaucoup nos frontières.

Quel est le chiffre de nos Indiens? Les évaluations faites jusqu'ici étaient certainement trop basses. Les calculs que j'ai faits, aussi exacts qu'ils peuvent l'être en un tel pays, me donnent pour seize tribus que j'ai reconnues un total de 5 670 individus. La tribu la plus nombreuse est celle des Roucouyennes, que j'évalue à 1 500; la moins nombreuse, celle des Caïcouchianes, qui ne sont plus guère que 50.

J'ai pu étudier l'histoire de ces populations, suivre les origines et le développement des Roucouyennes; j'ai reconstitué les annales des Oyampis et des autres tribus indiennes de l'Oyapock. J'ai rapporté aussi de volumineux documents sur les mœurs de ces tribus, la constitution, chez eux, de la famille, de la propriété, du gouvernement. J'ai fait aussi l'étude complète de leurs deux dialectes les plus importants, l'oyampi et le roucouyenne, qui sont l'un tupi et l'autre caraïbe.

A un point de vue plus pratique, j'ai vu ce qu'il y avait en Guyane, et ce qu'on y pouvait faire de notre colonie, si négligée jusqu'ici. J'ai surtout été frappé de l'abondance de trois produits spontanés, qui transformeront peut-être un jour ces déserts en provinces prospères : je veux parler de l'or, du caoutchouc et du cacao.

Mulâtresse de la Martinique (voy. p. 94). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

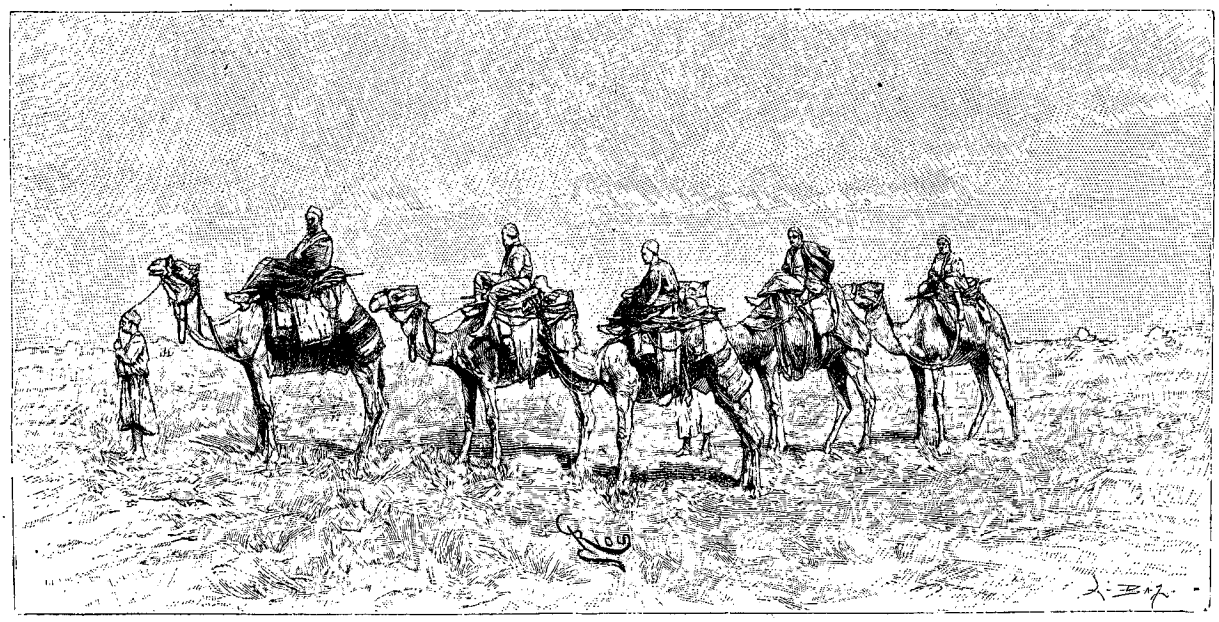
L'or est abondant dans la plupart des cantons de la haute Guyane, plus abondant que dans la zone côtière et moyenne, suffisamment pour permettre une exploitation lucrative. J'ai trouvé le caoutchouc partout; dans le haut bassin de l'Oyapock, il est aussi commun que dans les régions de l'Amazone, où ce produit est plus abondant. Le cacao est encore plus répandu.

La Guyane centrale est une terre riche et fertile, sous un climat beaucoup plus sain que celui de la côte. A ce point de vue, elle se prêterait bien à la colonisation. De proche en proche, les Indiens créoles du bas Oyapock, les nègres Bonis, pourraient s'y établir; puis viendraient les créoles, et peut-être une petite émigration métropolitaine. Il faudrait une action lente et persévérante pour préparer cette belle contrée à être un jour utilisée comme elle pourra l'être.

Je viens de dire ce que j'ai fait et ce que j'ai vu. C'est peu. Mais mon champ était petit et ardu : j'ai eu beau le labourer de mon mieux, il n'a produit que ce qu'il pouvait produire. On ne va pas vite dans ce pays; ce n'est que pas à pas qu'on en fera la conquête; quatre années n'y sauraient suffire. Aussi, en raison de l'extrême difficulté de mon labeur, peut-être voudra-t-on n'en pas trop dédaigner les modestes résultats.

H. Coudreau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chameliers du Sinaï. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE DANS L'ARABIE PÉTRÉE

(SERBAL ET SINAÏ),

PAR M. CHARLES GRAD[1],

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Aïoun-Mouça, « les Sources de Moïse », notre première station sur le chemin du Sinaï. — Arrivés du Caire à Suez, hier soir, par chemin de fer, nous avons employé la matinée à visiter la ville et le port. Je ferai la traversée du grand canal maritime le mois prochain, sans pourtant vous décrire à nouveau ces sites que M. Merruau a déjà dépeints ici-même, il y a vingt-quatre ans[2]. Pour gagner la rive asiatique, nous prenons une barque arabe sur le quai de l'Hôtel de la *Compagnie péninsulaire orientale*, tandis que nos chameaux, au nombre d'une quinzaine, traversent à midi le pont du canal, ouvert seulement à ce moment de la journée. En moins d'un quart d'heure, nous faisons notre traversée. Au moment d'atteindre le campement d'Aïoun-Mouça, la nuit tombe.

Moyennant le prix de 6 livres sterling par jour, soit 150 francs en monnaie française, le drogman Michael Chaya s'est engagé à nous conduire, en nous fournissant les choses nécessaires pour le voyage : effets de campement, vivres et moyens de transport. Michael Chaya, Syrien de naissance, nous a été recommandé par le consulat général d'Allemagne au Caire, comme ayant servi le prince Frédéric-Charles de Prusse, lors de son récent voyage en Orient. Notre campement se compose de deux grandes tentes, avec des lits en fer, des chaises et des tables pliantes. Une des tentes est occupée par mon compagnon de voyage, M. Maurice Velin, et moi; l'autre par le drogman, le cuisinier et un domestique, avec les provisions et la batterie de cuisine. Les chameliers, au nombre d'une quinzaine, sous le commandement ou la direction du cheik Mouça, dorment en plein air avec leurs chameaux. Armés jusqu'aux dents de coutelas, de pistolets et de sabres antiques, ils portent en bandoulière un long fusil et ont

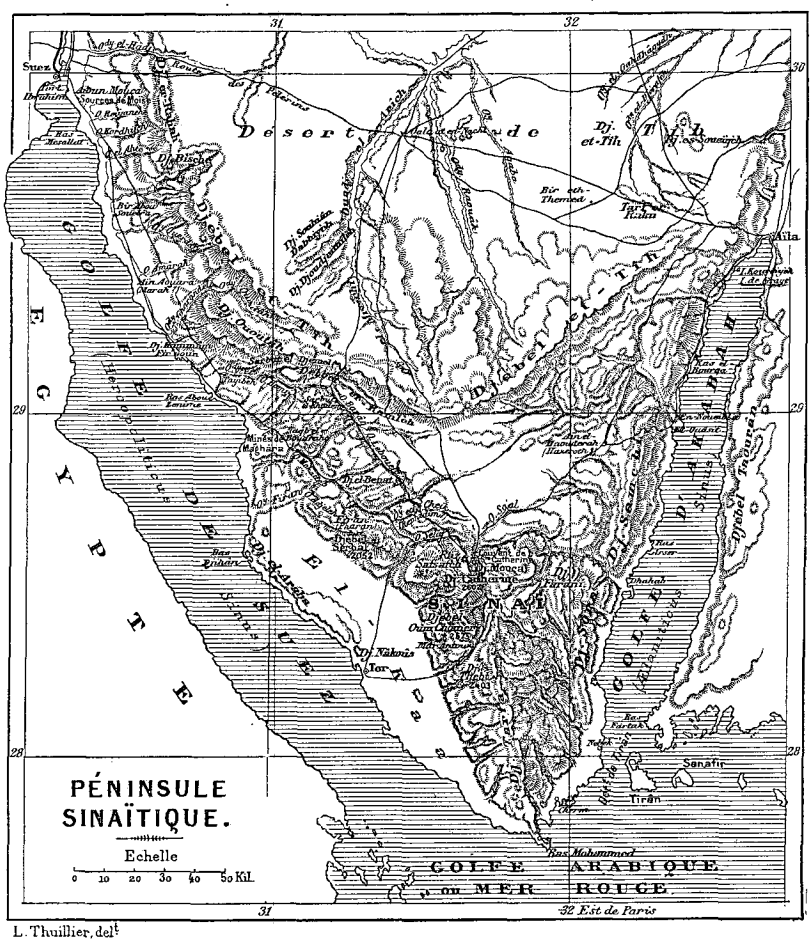
1. M. Charles Grad est mort au Logelbach le 3 juillet 1890. Sa vie a été courte, mais remplie par un labeur incessant; elle était tout entière dévouée à sa chère Alsace, dont il défendait les droits au Reichstag, et à son ancienne patrie, à laquelle il restait inébranlablement fidèle. Notre regretté collaborateur a écrit tout ce récit de voyage au Sinaï; mais il n'a pu le reviser lui-même. C'est M. Émile Roy, professeur au Lycée de Nancy, qui a bien voulu se charger de ce soin.

2. *Une excursion au canal de Suez*. *Tour du Monde*, 1863, tome VIII, pages 1-32.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un air martial, propre à faire peur de prime abord, quoiqu'ils soient bons enfants au fond. Si parfois il leur prend fantaisie de tordre le cou au voyageur qu'ils doivent protéger, l'assassinat n'est pas de règle dans leurs us et coutumes.

L'oasis d'Aïoun-Mouça se dérobe entre des collines de sable à un quart d'heure de la mer. On y vient de Suez par eau en une heure et demie. Des dattiers au tronc élancé, des tamarix et des acacias en décèlent la présence de loin. A l'ombre des arbres, quelques jardiniers arabes cultivent des plates-bandes de légumes, toutes sortes d'oignons et de navets. L'eau d'arrosage jaillit dans des bassins en entonnoirs, disséminés à travers les jardins. Pour les habitants de Suez, où ne poussait aucun brin d'herbe avant l'ouverture du canal d'eau douce qui vient du Nil, ce nid de verdure était un lieu de délices. Si vous jetez un coup d'œil sur le panorama de l'oasis, vous voyez le sable du désert, avec ses tons jaunâtres, entourer de toutes parts les buissons d'opuntias formant une lisière autour des sources et des bosquets. Vers l'est, aussi loin que porte le regard, vous ne voyez que la plaine ondulée, les collines jaunes et fauves de la chaîne d'er-Raha, ramifications des montagnes plus hautes d'et-Tih. A l'ouest, les eaux d'un bleu verdâtre du golfe Arabique baignent la base des escarpements du djebel Ataka, éclairés par les feux du soleil levant. Dans le nord, à ras du sol, des mâts de navires et des cheminées à vapeur marquent l'emplacement du port de Suez, au-dessus duquel l'oreille croit percevoir une rumeur vague, quelque chose comme un murmure d'adieu de la civilisation au voyageur prêt à s'enfoncer dans la solitude du désert.



L. Thuillier, del.

L'oasis est composée de quelques jardins, dont chacun est arrosé par sa source propre captée dans un puits muré ou remplissant un entonnoir naturel. Ces sources qui suintent au sommet de monticules isolés, bien au-dessus du niveau de la plaine, étonnent le voyageur. Voici l'explication qu'en a donnée un des savants de l'expédition française : l'eau entretenant l'humidité a fait croître quelques touffes d'herbe autour de la source : ces herbes ont arrêté le sable charrié par le vent. Le petit amas de sable, toujours imprégné d'eau, s'est aggluti né par les sulfates et les carbonates que l'eau y déposait en se vaporisant sous un soleil ardent. Ainsi le bord de la source s'est exhaussé et le niveau de l'eau a dû monter en même temps. Les monticules continuent à grandir tant que les parois du canal vertical résistent à la pression de l'eau. D'innombrables infusoires ont aidé à cimenter les grains de sable mouvant avec leurs carapaces. On peut s'en rendre compte en examinant une de ces sources, située un peu à l'écart au pied d'un palmier isolé. Si vous y plongez la main, de petits insectes aquatiques s'attachent aux doigts : de jolies mélanies nagent dans l'onde transparente avec des myriades de *cyprœa* microscopiques, dont le test se mêle à la vase et contribue à former la roche sous-jacente. Ces animalcules ont élevé les parois des sources de 15 mètres au-dessus de la plaine, jusqu'à 30 mètres au-dessus de la ligne des marées.

Pourquoi ces sources alimentées par les eaux souterraines venues des hauteurs d'er-Raha portent-elles le nom de Moïse? Je ne puis l'expliquer. La fontaine miraculeuse qui a jailli du rocher de l'Horeb, sous un coup de la verge du grand législateur, doit être cherchée dans une vallée du Sinaï, mais le nom d'Aïoun-Mouça est fort commun dans toute cette région.

II

Une seconde étape nous conduit d'Aïoun-Mouça au ouadi Ouerdan, par les ouadis Kordhijch, el-Ahte et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soudur. La longueur de nos marches varie de 30 à 50 kilomètres par jour. Dans la règle, il faut se lever avec le soleil ou même avant. Pendant que nous prenons une tasse de thé ou de café, nos chameliers abattent les tentes et chargent les bagages. Autant ces hommes sont durs à la fatigue, une fois en marche, autant ils sont difficiles à mettre en train. C'est à qui fera le moins possible pour le chargement des chameaux, à qui prendra la moindre charge pour sa bête. Quelles disputes bruyantes, chaque matin, pour la répartition de nos colis! Les chameaux, obligés de se lever, ne crient pas moins que leurs conducteurs. Regardez-les donc couchés à terre, le cou étendu, poussant de sourds grognements, dès le point du jour! Bêtes de selle et bêtes de bât murmurent comme s'il devait leur arriver malheur, poussent des cris plus rauques, comme si on leur faisait un tort en les obligeant à se lever. Ce sont des animaux utiles, non des serviteurs patients. Ils manifestent leur humeur maussade tout le jour durant. Si vous essayez de les monter, ils relèvent leur lèvre supérieure en plis courroucés, montrent leurs longues dents incisives, tournent la tête au bout de leur long cou comme pour vous mordre. Toutes ces résistances retardent le départ, sans réussir à l'empêcher. Impatient ou non, chacun reçoit sa charge. Au moyen de cordes et de sangles, nos Bédouins fixent les selles sur le dos des dromadaires, les bâts sur la bosse des chameaux. La cavité du bât des chameaux porteurs embrasse toute la bosse et reçoit un filet de grosses cordes, dont les bouts sont relevés vers le haut après avoir attaché les effets de campement, les cages à poulets, les malles et la provision d'eau contenue dans des barriques ou des outres aplaties.

Tout à mon aise, j'ai lu la Bible; j'ai pris des notes et des croquis sur mon carnet; j'ai observé la température et la pression du baromètre, heure par heure, sans descendre du dromadaire, à moins que ce ne fût pour céder une place au petit Hass-Hass, fils de mon chamelier Salami.

Salami nous a déjà conduits aux forêts pétrifiées de Bir-Fachmé. C'est pour la première fois qu'il a amené au Caire le petit Hass-Hass, âgé d'une douzaine d'années, en compagnie de son frère aîné Mohammed. Silencieux, mais toujours souriant et serviable, Hass-Hass prend en main le licou de ma monture, quand je me mets à dessiner ou à écrire, épiant mes regards pour prévenir mes moindres désirs. Son père vient-il à s'éloigner, vite l'enfant le cherche pour me faire indiquer le nom des montagnes et des ouadis en vue et celui des plantes recueillies le long du chemin. Chaque chameau a un conducteur, marchant pieds nus. Ces conducteurs sont de vigoureux gaillards, bien découplés, droits et fiers. Leur profil comme la finesse de leurs membres attestent la distinction native d'une race habituée à agir en liberté. Leur teint est bruni par le soleil; leurs jambes ont l'élasticité de ressorts d'acier. Une marche perpétuelle et l'ardeur du ciel sous lequel ils vivent semblent leur avoir enlevé toute fibre de chair inutile. En fait de costume, ils portent une culotte en cotonnade, une chemise serrée contre la taille par une ceinture, une peau de mouton ou un manteau de laine noire, avec l'inévitable turban enroulé autour d'une calotte de feutre. Cheik Mouça et Salami, en leur qualité de personnages de marque, outre le fusil allongé passé sur le dos, outre les armes de la ceinture, portent un sabre suspendu au côté gauche et retenu à l'épaule par une large bretelle. Ajoutez pour la garniture de la ceinture une chaînette en cuivre avec un briquet à feu, des amulettes et de petits objets pour nettoyer le chibouk. Les chameliers ordinaires doivent suivre les ordres du cheik et obéissent assez bien, sauf quand il les presse de hâter le départ au matin. Chez les Orientaux, du moins chez nos Bédouins Touaras, la notion du temps paraît manquer. Marchant toute leur vie, ils arrivent toujours assez tôt, sans trop se presser. Pour stimuler la caravane, je prends chaque matin la tête de la colonne.

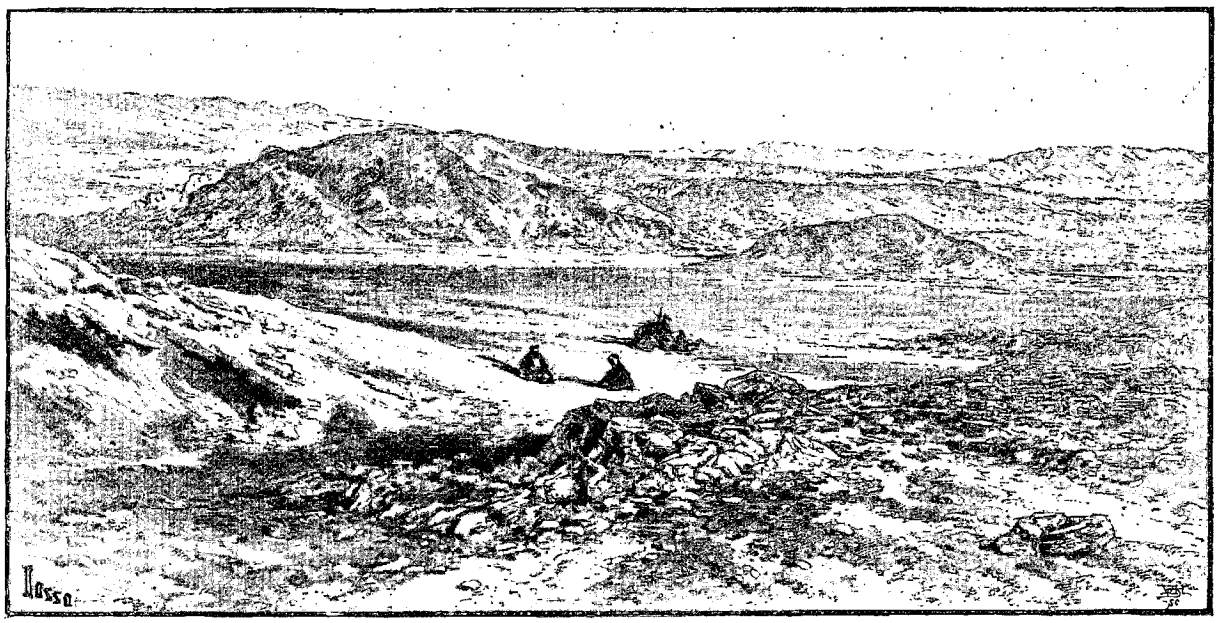
III

Autour de l'oasis d'Aïoun-Mouça, la plaine, basse et unie, pareille à un ancien fond marin, formé de sable et de galets, présente de petites buttes dont la croûte supérieure dépasse le rebord. Les buttes sont stratifiées et corrodées par l'action de courants d'eau, sur une assez grande étendue, dans la direction du ouadi Kordhijch. Sur ce terrain, nos chameaux avancent lentement, très lentement, à la file, l'un suivant l'autre. Un buisson épineux ou une touffe de plantes grasses apparaît-elle à la surface du sol, aussitôt les bêtes de la caravane étendent la tête pour essayer d'y mordre chacune à son tour. Chaque bouchée enlevée au passage vous donne une secousse désagréable, suivie de grognements redoublés si vous retenez votre monture par le licou. Dix, vingt arrêts par minute font de ce broutement perpétuel un véritable supplice. On arrive vite à préférer les terrains tout à fait arides aux surfaces couvertes de végétation. La première halte a lieu vers le milieu du jour, derrière les collines sablonneuses du ouadi el-Ahte. Pendant que nous déjeunons, les chameaux porteurs continuent la marche, afin de gagner une avance suffisante pour dresser les tentes, jusqu'à notre arrivée au campement du soir. Sans abri, sans ombre, nous restons exposés pendant le déjeuner à un fort vent, qui saupoudre nos comestibles de sable fin.

La mer continue de s'élargir sur notre droite, à partir du Ras Mesallat. En nous remettant en marche, nous nous en éloignons pour nous rapprocher des montagnes, dans la direction du ouadi Soudur. Ce ravin, lit d'un torrent à sec, vient d'une dépression ou d'une vallée ouverte entre le djebel er-Raha et le djebel et-Tih, rebord d'un plateau crétacé, qui s'incline vers le nord. Dans la dépression se dresse un pic isolé, aux escarpements très raides. C'est le djebel Bichr, visible

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore depuis le ouadi Ouerdan. Théâtre d'un drame sanglant, le djebel Bichr devrait s'appeler mont Palmer, en mémoire du topographe anglais qui y a été tué dans le cours de son exploration de la péninsule du Sinaï. Le capitaine H.-S. Palmer était attaché au levé de la carte de la péninsule par l'*Ordnance Survey*, sous la direction du major général sir Henry James. Après plusieurs années de voyage dans le pays, et parfaitement maître de la langue arabe, il se rendit en 1880 chez les Bédouins à l'est du djebel er-Raha pour leur acheter des chameaux. Porteur de fortes sommes d'argent, il excita la convoitise de ses guides, auxquels il s'abandonnait avec une confiance exagérée. Dans sa dernière excursion, faite avec deux autres voyageurs anglais et un drogman syrien, un cheik arabe, amené pour le seconder dans ses achats, le trahit. Des Bédouins accourus dans son campement le saisirent avec ses compagnons, sans qu'il eût seulement essayé de se défendre avec ses armes. Les pillards, après avoir dépouillé les voyageurs, entraînèrent Palmer au djebel Bichr, où ils lui donnèrent le choix d'être égorgé ou précipité du haut des escarpements de la montagne. A la suite de cet attentat, le gouvernement égyptien fit faire une razzia parmi les nomades soupçonnés du crime. On prit une dizaine d'Arabes suspects, avec leurs troupeaux et leurs tentes. Pour donner un exemple, les prisonniers furent pendus deux par deux, sur différents points du territoire de la péninsule. Depuis, un explorateur alsacien, Charles Huber, de Strasbourg, a été assassiné aussi dans le cours d'un voyage en



Marah (voy. p. 102). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Arabie. On le voit, en voyageant chez les Bédouins, un peu de précaution et de défiance est à recommander. Et de bonnes armes ne sont pas de trop.

Une quantité énorme de silex, en fragments épars, recouvre le sol autour de notre campement du ouadi Ouerdan. Ces fragments présentent toutes les formes possibles des instruments de l'époque de la pierre éclatée des temps préhistoriques. Naturellement j'ai eu soin de ramasser des échantillons des différents modèles : pointes de lances et de flèches, couteaux, haches et racloirs, rien n'y manque. Le gisement recouvre une surface de plusieurs kilomètres carrés, représentant ainsi des ateliers gigantesques, si l'homme ou le travail humain y était pour quelque chose. Mes observations m'inclinent à penser que la plupart des silex éclatés, tant de l'Arabie Pétrée que de l'Égypte, sont dus à l'action alternative du froid et du soleil. J'ai vu un morceau de silex éclater devant ma tente le matin, car ici les variations de température sont telles que si à midi l'ardeur du soleil nous incommode, l'eau de nos cruches en fer-blanc se recouvre assez souvent de glace au lever du jour.

IV

La mer reparaît visible ce matin, sous forme d'une longue bande à reflets bleuâtres. Un peu plus courte que notre étape d'hier, la course du ouadi Ouerdan au campement du ouadi Gharandel exige près de huit heures de chameau. Je confie la conduite de mon dromadaire au petit Hass-Hass, pour faire à pied la première partie du trajet. Cela me permet de mieux examiner les cailloux du chemin, la nature du sol, la formation des ouadis. Un ouadi est une vallée formée par un courant d'eau torrentiel. Dans l'Arabie Pétrée, comme sur la lisière du Sahara algérien, où je les ai explorés à loisir, ces ouadis, sillonnés par le lit d'un courant d'eau, sont ordinairement à sec. Quand l'eau reparaît à leur surface, c'est durant quelques heures, après une pluie d'orage. Alors, plus la pluie est abondante, plus le torrent devient impétueux. Faute de

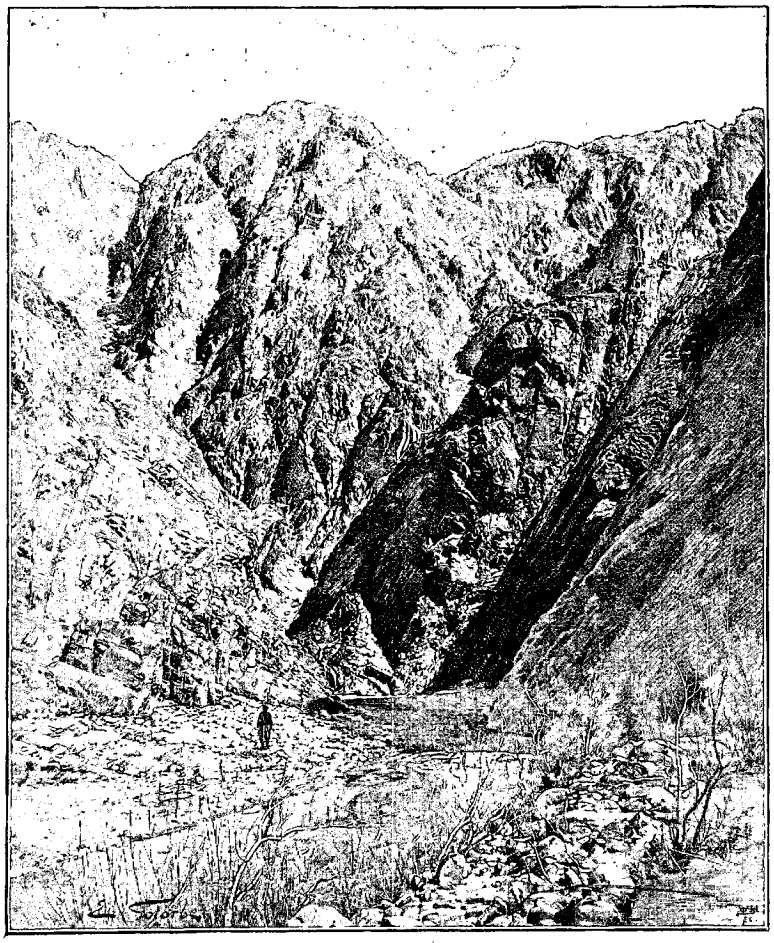
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

végétation, aucun obstacle n'arrête ni ne modère l'écoulement immédiat de la masse d'eau tombée sur le sol nu. Désordonnées, sans frein, les eaux se précipitent, arrachant les rochers aux montagnes, creusant les plateaux, balayant tout le terrain sous leur passage. Malheur aux campements surpris par ces eaux violentes et furieuses! Si le déluge survient pendant la nuit, ils sont enlevés en un clin d'œil, sans que ni les hommes ni les bêtes aient le temps de se sauver. Nos chameliers racontent comment les averses tombées, il y a une vingtaine d'années, dans les gorges aboutissant au défilé de Nakh-el-Havi, à proximité du couvent de Sainte-Catherine, ont noyé dans le ouadi Selaf un campement de quarante Touaras avec tout leur bétail.

Le terrain devient plus accidenté, en sorte que la mer disparaît et reparaît tour à tour à l'horizon, toujours teinte d'un bleu intense. Par degrés les collines que nous touchons deviennent des montagnes et prennent un aspect tout à fait pittoresque, en vue du mont Hammen Faroun et du djebel Gharandel.

A l'approche du ouadi Aouara ou Arvara, dans la soirée, la roche compacte affleure. Des lits de marnes et de conglomérats alternent avec les couches calcaires. Une colline de sable porte à son sommet une source. C'est l'Aïn-Aouara, à peu près à sec en ce moment. George Ebers identifie la source avec le *Marah* de la Bible.

Si nous n'avons pas trouvé à nous désaltérer à Aïn-Aouara, j'observe une température de 25 degrés centigrades à trois heures après midi. Le baromètre indique une altitude de 230 mètres. Autour des bouquets de palmiers, l'accumulation du sable forme de petites buttes à hauteur d'homme. Des bancs épais de gypse arrivent au jour. Tout le paysage prend une coloration d'un ton gris blanchâtre. Vers quatre heures, le ouadi Gharandel est en vue. M. Velin photographie un massif cubique de conglomérat, qui se dresse comme un dé gigantesque, comme un énorme piédestal inaccessible, au-dessus d'un ravin profond. Une dune de sable fort haute, elle aussi, s'appuie contre les parois du ravin. Sur les pentes, tout autour, des cailloux roulés siliceux et calcaires. Nulle part d'ombre ni de fraîcheur. Vers le sud, dans la direction de la mer, nous apercevons encore le mont Hammam Faroun, dont nous visiterons au retour les sources thermales. Derrière le dé en conglomérat, la vallée de Gharandel s'ouvre largement entre les montagnes de ses deux versants. Je crois y entendre quelque chose comme le mugissement d'un torrent lointain. Illusion pure, car ces lieux brûlés, arides, n'ont point de torrent. Ce qui frappe mon oreille et l'abuse, c'est la plainte du vent entre les escarpements des montagnes pelées et nues, jaunes ou grises, sous le ciel d'un bleu d'azur.



Gorge près de la mer Rouge. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

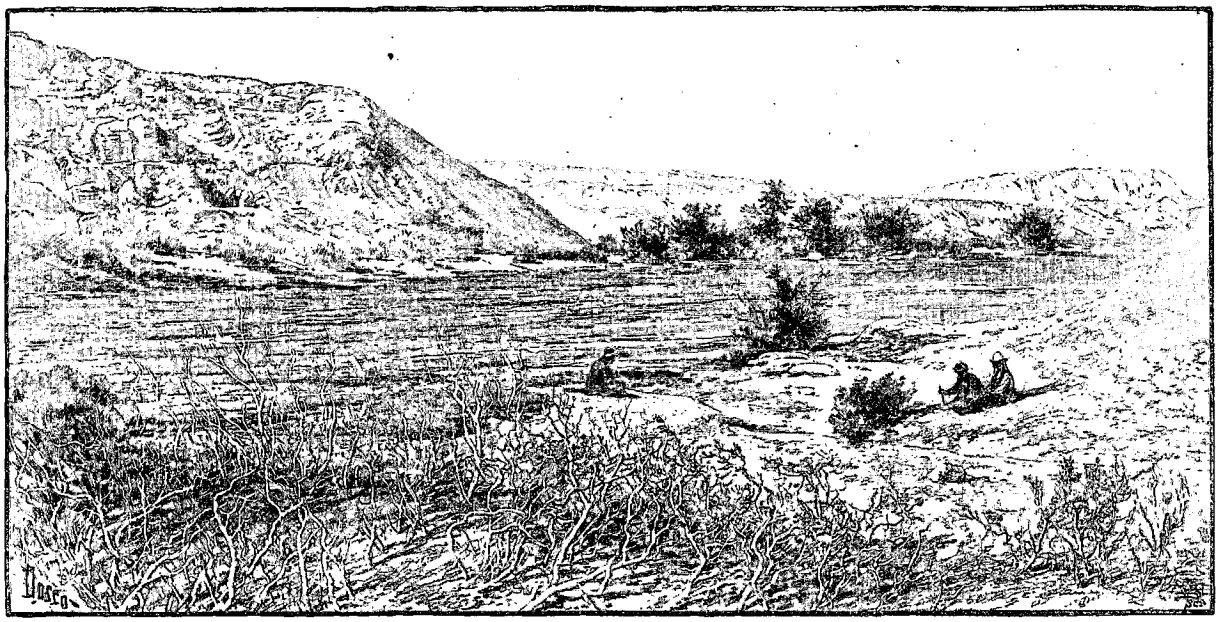
L'air est d'une pureté admirable, à l'approche du soir plus que pendant les heures chaudes du milieu du jour. Éclairées par le soleil couchant, les pentes arrondies du djebel Gharandel présentent des reflets orange et or, tandis que les montagnes de l'ouest prennent des teintes pourpre et rose, avec des vapeurs légères flottant au-dessus des cimes, comme un voile de gaze transparente. Puis à la solitude morne des derniers jours succède un peu de vie. De petits oiseaux voltigent autour de nous, indice d'un voisinage moins désolé. Les chameaux de la caravane aussi allongent leur long cou avec des grognements de satisfaction, relèvent avec volupté leurs lèvres sensuelles, comme s'ils humaient la proximité de l'eau et d'un pâturage abondant. En effet, lorsque nous atteignons notre campement pour la nuit, nous trouvons nos tentes dressées dans le lit d'une rivière, entre de grands buissons de mannier et de tamarix, où nos chameliers découvrent des sources d'eau potable, en creusant dans le gravier. Comme ce site contraste avec l'aridité de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre campement de la veille ! La végétation donne de la vie au désert. Non seulement le mannier, *tarfa* des Arabes, forme ici des buissons touffus, hauts de 2 à 3 mètres, mais les dattiers sauvages y prennent un tronc élancé, à côté des tamarix, des gommiers, des ghargads. Par places, le lit de la rivière, entaillé profondément, est rempli d'amas de roseaux accumulés par le courant, quand passent les eaux torrentielles.

V

La vigueur de la végétation, la verdure fraîche, contrastant avec les parois rocheuses et escarpées, polies et reluisantes au soleil, donnent au ouadi Gharandel, que l'on considère comme l'*Elim* de l'Exode, ce charme qui en fait un des lieux de campement préférés de la péninsule sinaïtique. Çà et là, les escarpements paraissent en surplomb au-dessus du fond, encaissé entre des versants pelés, à tons gris et jaunes. Toute la nuit, il a fait très chaud, avec du vent soufflant par bourrasques. A sept heures du matin, le thermomètre marque déjà 20 degrés. Cela promet pour la journée. Peu de temps après s'être mise en mouvement, notre caravane est entrée dans un défilé ouvert comme par une porte découpée dans le roc calcaire, avec ses montants tout droits. Le chemin monte lentement jusqu'au tombeau de Hosân Abou Zenne. Tout le long il y a des buissons de *reten* en fleur, ressemblant à nos genêts des Vosges. Au printemps le désert n'est pas privé absolument de toute végétation. Les touffes odorantes de *belharân* (*Cantelina fragrantissima*), que les chameaux aiment à brouter en passant, sont très communes. Dans le nord de l'Arabie Pétrée, les Bédouins récoltent cette plante aux sucs parfumés. J'ai



Elim. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

ramassé aussi des pommes de coloquinte, rondes comme des boules, d'un jaune d'or, appendues à de petits rameaux d'un vert foncé. C'est le *Citrullus colocynthis* des botanistes, appelé *handal* par les Arabes, qui emploient sa coque, de la grosseur d'une orange, pour puiser de l'eau et conserver le beurre, tandis que l'intérieur du fruit sert de médicament.

Le tombeau du cheval d'Abou Zenne est un monticule de pierres. Au passage, tous nos chameliers jettent chacun sur le tas une pierre de plus en criant : « Pour fourrager le cheval d'Abou Zenne ». Salami me raconta qu'un brigand nommé Abou Zenne avait une jument pleine, à laquelle il fit faire, à force de coups, un trajet exagéré. Comme la pauvre bête ne pouvait plus avancer davantage, son maître lui enfonça si profondément les éperons dans les flancs, qu'elle fit un dernier saut énorme, pour s'abattre à terre sans vie. Le rude cavalier marqua par deux pierres les extrémités du dernier bond de sa monture, afin d'en tirer gloriole. Depuis, tout Arabe qui passe ajoute une pierre au monticule, avec un jurement de désapprobation !

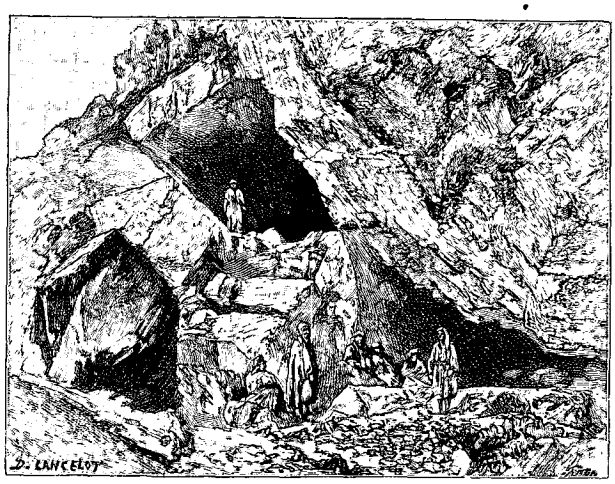
A l'arrivée sur le plateau crétacé, semé de silex, au delà du tombeau de Hosân Abou Zenne, la perspective gagne en étendue. Le regard embrasse maintenant tout un amphithéâtre de montagnes. Nous descendons par la vallée de Tayibeh au bord de la mer ; beaucoup de circuits, des rochers à figures originales et quelques mauvaises sources, voilà tout ce que je note sur mon carnet. Par places la craie se montre comme polie dans les escarpements. Les ravins latéraux entaillent les versants de la vallée de manière à simuler des constructions de main d'homme, des bassins sans issues à rebords verticaux. Le mont Tayibeh, entre autres, formé de stratifications à colorations différentes, montre à sa base des couches d'un jaune d'or, supportant une assise rouge, que suit un lit noir, puis une nouvelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couche jaune au couronnement, comme dans certains édifices mauresques.

Un vent chaud a régné pendant toute la journée. Quoique notre chemin descendît des montagnes vers la mer, j'observai dans l'après-midi une baisse continue de la pression atmosphérique. Le baromètre, qui marquait 745 millimètres au débouché du ouadi Homr vers trois heures et demie, s'était abaissé à 735 au moment de déboucher par la gorge de Tayibeh sur la plage du cap Bou-Zenime. Par contre, la température restait élevée, au point d'indiquer encore 23 degrés centigrades à neuf heures du soir. Cette grande dépression m'a fait appréhender une tourmente, que la force du vent annonçait également. Aussi avons-nous consolidé les piquets qui retiennent les cordages de nos tentes.

Précaution vaine! La violence du vent s'accroît, avec des mugissements formidables, qui couvrent dans la nuit les bruits de la mer. Vers dix heures les tentes menacent de s'abattre et d'être enlevées, en dépit des efforts pour les maintenir en place. La tourmente, de plus en plus impétueuse, nous enveloppe d'un tourbillon de poussière ardente qui devient lumineuse, quoique aucune étoile ne soit visible au ciel et que toutes nos lampes soient éteintes. Les chameaux de la caravane, couchés à terre, serrés les uns contre les autres, dérobent et cachent leur tête dans la direction opposée au vent. Nous-mêmes, nous nous enveloppons de couvertures, qui n'empêchent pas la poussière sableuse de nous pénétrer. M. Velin se plaint d'un abattement complet et d'une forte irritation de la gorge. Pendant deux ou trois heures la tempête reste à son paroxysme, sans pluie, l'air embrasé, comme autour d'une fournaise. Une de nos tentes est jetée à terre, malgré ses quatorze cordes. L'autre, retenue par nos chameliers, est ébranlée plusieurs fois. Enfin, vers minuit, les rafales diminuent d'intensité et de fréquence. Peu à peu le calme revient, laissant de nouveau les mugissements de la mer dominer les plaintes expirantes du vent, après ce coup de simoun, auquel nous sommes heureux d'avoir échappé.



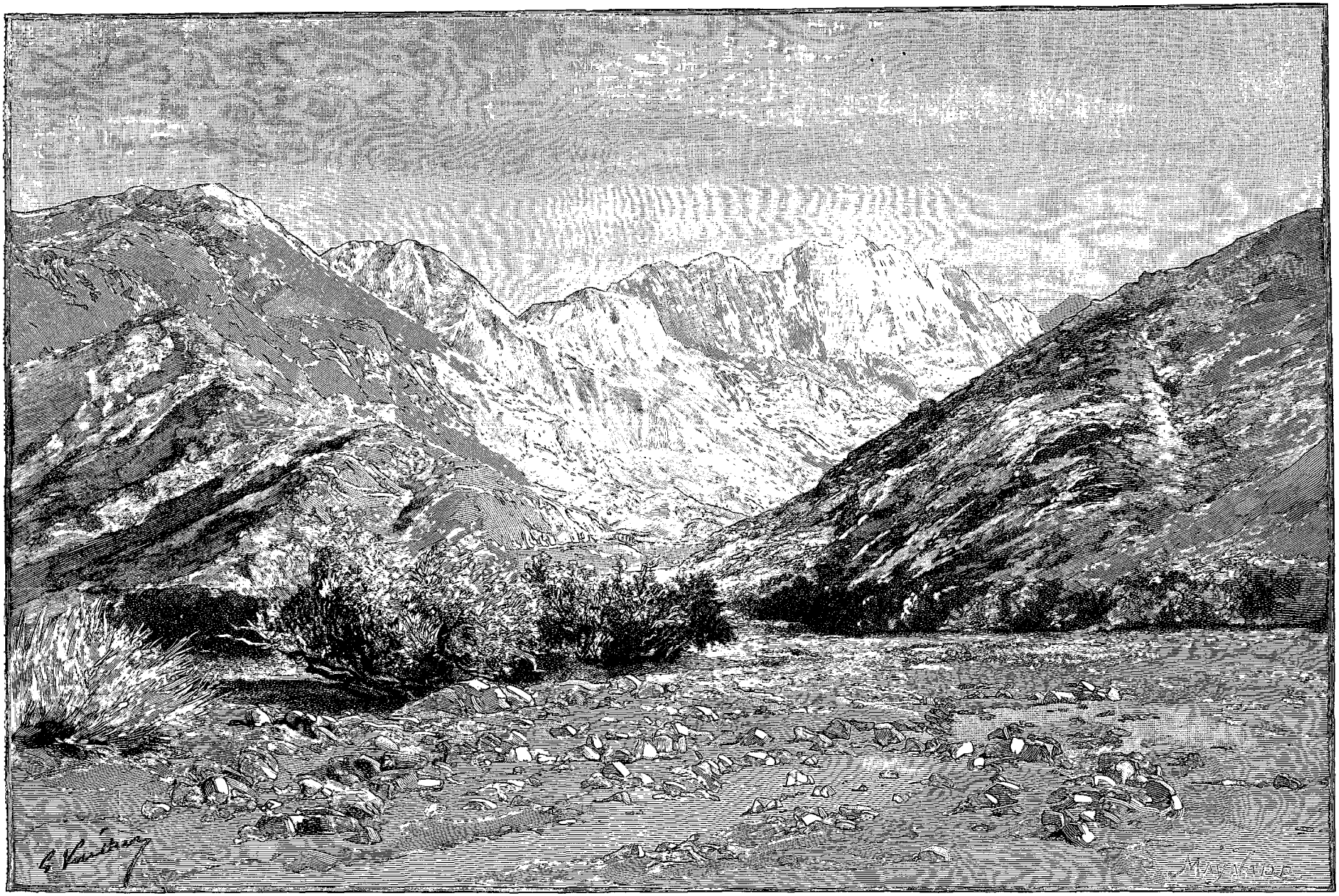
Entrée des mines de turquoises. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

VI

Après la tourmente de la nuit dernière, l'air a repris sa sérénité habituelle. Des tempêtes pareilles, on aime mieux les avoir vues passer que d'avoir à les subir dans leur plein. Ce qui m'a frappé dans ce coup de simoun, venu du sud-ouest, c'est la poussière lumineuse du tourbillon, pareille à une fumée ou à une vapeur rougeâtre, éclairant l'intérieur de la tente, quand le vent en séparait les joints. Vous eussiez dit un réverbère allumé au dehors, alors que par mesure de précaution nous avions éteint tous nos feux, même celui de nos chameliers, dès l'apparition du vent. La poussière de sable, chassée par le tourbillon, a dû venir par-dessus la mer Rouge, des formations de grès, riveraines du Nil, sinon de la Libye. A deux cents pas du campement, les vagues venaient déferler sur la plage basse. Un peu plus au nord se trouve la pointe de Bou-Zenime, avec le tombeau de ce personnage, vénéré des Arabes. Derrière nous se dressent des falaises, droites comme un mur, aux parois blanches, curieusement découpées de clochetons, comme la façade et les tours d'une cathédrale gothique, ou entaillées de couloirs verticaux, pareils à des intérieurs de cheminée faits à l'emporte-pièce. Le col que nous devons franchir semble barrer le défilé comme un mur d'apparence inaccessible. Le passage doit s'effectuer par un sentier à lacets courts, et telle est la rapidité de l'ascension que nous sommes obligés de nous mettre à terre pour la faire à pied. Arrivés en haut, un panorama d'un aspect merveilleux se développe à nos regards. Rien que des pics, des amas de rochers, des montagnes déchiquetées en formes singulières, toutes à nu, sans verdure, mais avec une extrême variété de couleurs : grises, rouges, brunes, verdâtres, blanches comme la craie et noires comme le plumage des corbeaux. Mais le jour penchait vers sa fin et nous dûmes presser le pas pour arriver avant la nuit au campement des mines de Maghara. Le chemin qui conduit aux mines depuis le col est en bon état. Il a été rétabli, dans les dernières années, par les soins d'un Anglais, désireux de reprendre l'exploitation des turquoises, entreprise jadis par les Égyptiens au profit des Pharaons. Nos tentes, sur lesquelles flotte le drapeau tricolore de la France, sont dressées au pied des galeries. Des feux allumés à côté montrent de loin leur flamme brillante. Après une longue étape comme celle du jour qui finit, nous sommes heureux de trouver un repos bien gagné. Comme la température reste chaude, sous un ciel magnifique, nous nous asseyons après dîner autour du feu pétillant, où nos chameliers prennent leur café et fument gravement, en racontant des histoires pendant des heures et des heures.

Les turquoises tirées du porphyre autour du mont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mont Serbal (voy. p. 108). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon

Serbal sont bien supérieures aux autres et conservent leur bleu brillant. Les Arabes appellent la pierre *firouzeh*, lui attribuant toutes sortes de forces merveilleuses. A les entendre, « elle détourne le malheur de ceux qui la portent, fortifie la vue, gagne la faveur des princes, procure la victoire sur les ennemis et éloigne les mauvais rêves ». Sur la colline en face de l'entrée de la mine se trouvent des traces de citernes, à côté d'un ancien chemin. On y remarque aussi quelques restes de petites maisons d'habitation, où demeuraient les ouvriers des mines, à l'abri d'un rempart pour les défendre contre les Arabes ennemis. De l'entrée de la mine, belle vue sur les montagnes granitiques, aux cimes déchiquetées, aux flancs rapides.

Dans les inscriptions hiéroglyphiques, les tribus qui ont habité cette contrée jusqu'à l'exode des Hébreux sont appelées Mentous. Elles occupaient déjà le pays lors de la construction des Pyramides. Le Pharaon qui se vante le premier de les avoir soumises est Sonefrou, auquel nous devons les plus anciennes inscriptions en notre possession.

Elles remontent à quatre mille ans avant Jésus-Christ. La forme allégorique sous laquelle les rois de l'époque des Pyramides se sont fait représenter est restée en usage jusqu'aux derniers temps de la domination pharaonique. De la main gauche, le Pharaon, figuré plus tard avec une quantité d'adversaires, tient par les cheveux ornés d'une plume un ennemi qu'il dépasse de beaucoup par la taille, et brandit de la main droite une massue pour donner le coup mortel au représentant de tout le peuple mentou à genoux à ses pieds. Le premier Pharaon mentionné ici est Sonefrou, qui a conduit de la troisième dynastie à la quatrième, le second Khoufou (Chéops), le constructeur de la grande pyramide de Ghizeh.

Dans deux localités, à Garbout-el-Khadem, comme à Maghara, on exploitait un minéral appelé *mafkat*, dont M. Ebers déduit le nom de Pays de l'Émeraude ou de la Malachite donné à toute la région. Lepsius, dans son étude sur les métaux employés par les anciens Égyptiens, pense que les verres verts des monuments doivent leur coloration à un oxyde de cuivre fourni par la malachite pulvérisée. Il a lui-même ramassé dans les tas de décombres de Maghara un morceau de malachite en forme de raisin qu'il a rapporté à Berlin. Ainsi les mines de Maghara paraissent avoir été ouvertes moins pour exploiter le cuivre que pour recueillir la matière colorante qui se montre avec le minerai de cuivre. Pourtant Ruppell a signalé en 1822 des amas de scories et les ruines de plusieurs grands fours de fusion au voisinage des mines de cuivre du ouadi Nacb, à trois milles seulement des mines de Macdonald à Maghara.

VII

Après les turquoises, la gomme arabique. Nulle part dans toute la péninsule du Sinaï les acacias gommiers, *seyal* des Arabes, *Mimosa sejal* du botaniste Forskal, ne sont plus abondants ni plus beaux qu'au ouadi Maghara. Ils atteignent la taille de nos pommiers ordinaires, et leur jeune feuillage ne donne pas actuellement beaucoup d'ombre. Croissant au milieu des pierres, à côté de gros rochers, pareils aux blocs erratiques de nos hautes vallées des Vosges, leur vieux tronc noueux porte de nombreuses incisions. La gomme suinte le long de ces incisions et des branches très épineuses. Les épines blanches de l'arbre couvrent le sol, ce qui n'empêche pas nos chameliers de s'étendre à son ombre pour dormir couchés sur leur burnous brun, en poil de chameau. Son bois sert à allumer le feu du soir, entretenu avec du crottin de chameau, qui brûle comme de la tourbe. Pour l'Arabie Pétrée, la gomme est encore aujourd'hui un article de commerce considérable et a été importée en quantité dans l'Égypte ancienne.

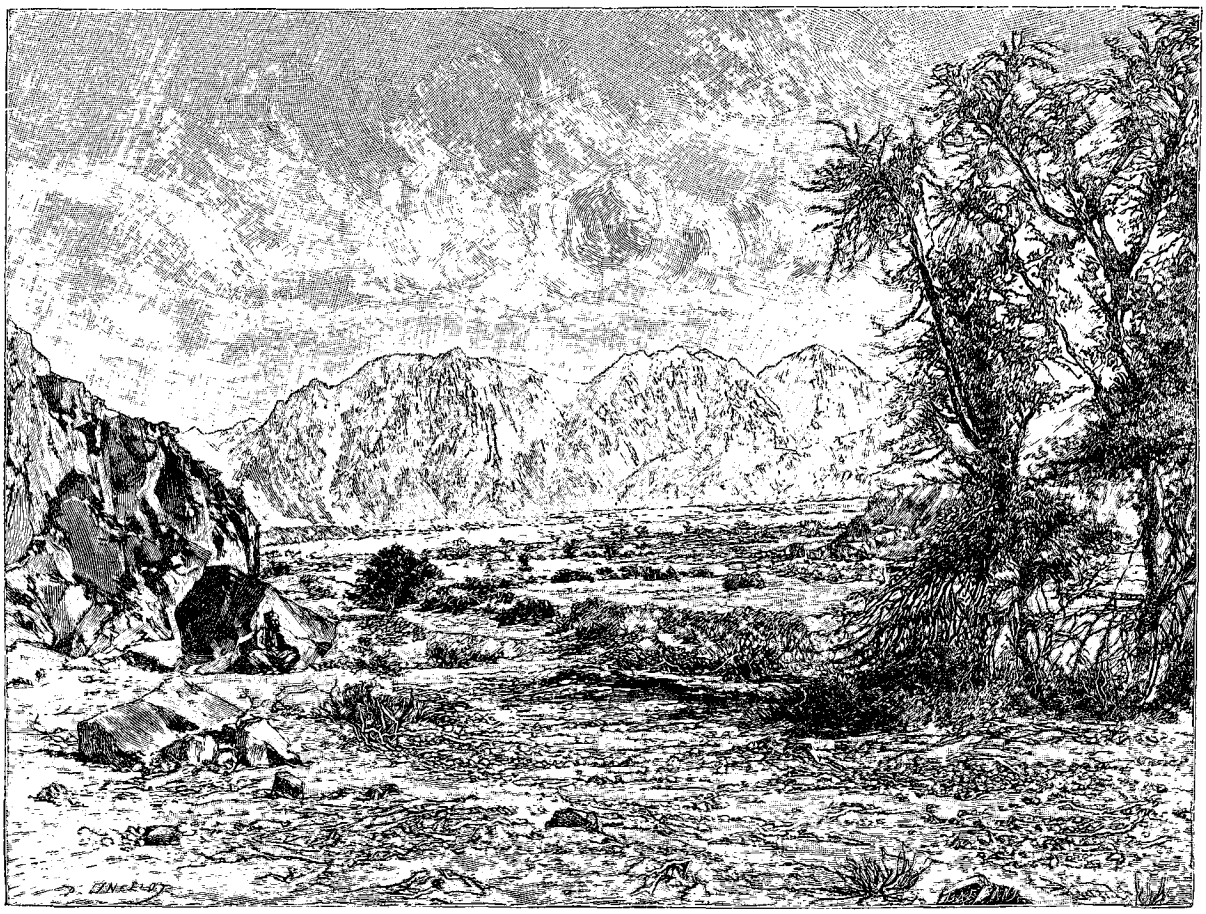
Assez large, le ouadi Mokatteb paraît avoir été formé par érosion dans le grès. Son fond de comblement est aussi fortement raviné. Plus de granit d'ailleurs. Rien que du grès dans les parois des versants et dans les blocs tombés à leur pied. Une atmosphère chaude, baignée de vapeurs, peu transparente malgré le ciel bleu, enveloppe les cimes des montagnes. Les inscriptions se trouvent en plus grand nombre sur le versant gauche, à notre droite, sans être aussi abondantes qu'elles ne le paraissent sur les planches du *Voyage à l'Arabie Pétrée* du comte de Laborde. Qu'elles recouvrent les escarpements mêmes ou les gros blocs tombés de leur sommet, qu'elles soient en caractères nabathéens, grecs, coptes ou arabes, elles ne sont pas ciselées profondément et avec soin dans le rocher. Elles semblent faites avec des pointes de couteaux, des clous ou des instruments en silex dans une pierre de consistance assez tendre. Des figures de chevaux, avec ou sans cavaliers, des chameaux chargés ou libres, avec ou sans conducteurs, des hommes armés et sans armes, des navires, des croix et des étoiles accompagnent ces inscriptions. Grossières pour la plupart, ces figures dénotent un art peu exercé, à la hauteur du griffonnage de nos enfants. Parmi les mieux réussies, nous remarquons un cavalier caracolant et un prêtre étendant les bras pour bénir.

Le moine Cosmas Indicopleustès, dont M. Charton a résumé la relation dans son recueil des *Voyageurs anciens et modernes*, a le premier signalé les inscriptions du ouadi Mokatteb. Son voyage dans la péninsule remonte à l'année 535, et il considère ces inscriptions comme l'œuvre des Hébreux de l'époque de l'Exode, merveilleusement conservée « afin de témoigner pour les incrédules ». D'après l'opinion de Lottin de Laval et du professeur Beer, elles datent de la période entre le IIe siècle avant et le IVe siècle après Jésus-Christ. La plupart proviendraient des Nabathéens idolâtres, au service des rois de Saba, qui adoraient les astres et pratiquaient de préférence leur culte au sommet des montagnes, dans les hauts lieux du Serbal et du djebel Mouça. Rarement on reconnaît des noms chrétiens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêlés aux leurs. Plus souvent les auteurs de ces figures s'appellent prêtres ou serviteurs des anciennes divinités arabes, telles que Baal, le Soleil et la Lune. C'étaient aussi des voyageurs, commerçants ou pèlerins. A en croire le docteur Tuch, qui a déchiffré les inscriptions sinaïtiques en dernier lieu et de la façon la plus complète, la vallée de Mokatteb aurait été l'emplacement où se tenaient les marchés, où se célébraient les fêtes, au voisinage des lieux consacrés au culte, comme c'est encore la coutume chez les Bédouins de nos jours, autour du djebel Mouça. Passe pour les fêtes si l'on veut, mais quant aux marchés, on peut se demander quelles marchandises les pauvres Arabes du Sinaï peuvent échanger entre eux. Notons que les inscriptions grecques recouvrent par places les inscriptions nabathéennes et sont par conséquent de date plus récente. A côté du nom d'un certain diacre Hiob, un soldat ennemi des chrétiens a gravé cette remarque : « Mauvaise canaille! Moi le soldat j'écris cela de ma propre main ».

Avant d'atteindre l'oasis de Firan, Salami attire mon attention sur un grand rocher qu'il appelle Hesi



La vallée de Mokatteb. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

el-Khattatin, et d'où Moïse, suivant une tradition arabe, a fait jaillir sa fontaine miraculeuse en le frappant de son bâton. Le rocher même tire son nom de la vallée, qui s'ouvre dans le versant droit. Les Bédouins ont l'habitude de jeter une pierre contre ce bloc, afin de gagner la faveur de Moïse. Ils racontent que les enfants d'Israël, après avoir assouvi leur soif avec l'eau fraîche de la merveilleuse source, se sont amusés à lancer des cailloux sur les rochers autour d'eux. De là l'usage qui conserve le souvenir du miracle. Un Arabe qui a un ami malade ne manque jamais de jeter à son intention une pierre sur le gros bloc, persuadé que la guérison viendra bientôt. Pour nous, le rocher d'el-Khattatin nous annonçait le voisinage de l'oasis de Firan et de ses eaux courantes.

VIII

Trouver de l'eau, avoir de l'eau pure et fraîche à satiété, quelle jouissance! Au Caire ou en Alsace, sur les bords de la Fecht ou du Nil, où jamais l'eau ne vous manque, personne n'apprécie cette ressource à sa valeur. Quelques journées passées au désert, où depuis les fontaines d'Aïoun-Mouça nous n'avons pu renouveler notre provision, nous font saluer avec enthousiasme le ruisselet, le mince petit filet d'eau qui coule à travers l'oasis de Firan. Autant que nous-mêmes, nos chameaux, eux qui peuvent supporter presque toute une semaine sans s'abreuver les fatigues de la route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au soleil, ont paru heureux de boire à leur soif, sous l'ombre des palmiers. Ce qu'un chameau altéré absorbe de liquide est d'ailleurs prodigieux. J'en ai vu vider d'une haleine deux outres entières, la contenance de deux peaux de bouc, comme vous ou moi nous ferions d'un verre de table. Ah ! le désert ne rend pas ses hôtes exigeants. Au Caire, un de mes amis avait un domestique nubien qu'il amena dans les Vosges et à Paris. Interrogé sur ce qui l'avait le plus frappé pendant son voyage en France, ce fils du pays de la soif me dit que c'était d'y avoir vu les gens aller à l'auberge afin de boire du vin pour de l'argent, quand ils pouvaient trouver gratuitement de l'eau excellente.

Le Serbal est en vue, avec un profil dentelé, accentué hardiment, malgré les brumes qui le voilent comme une gaze légère. C'est une fière montagne, la plus imposante, sans conteste, de toute la péninsule. Au fond de la vallée, la végétation devient touffue et des oiseaux noirs voltigent gaiement d'un buisson à l'autre. Aux acacias gommiers, au maigre branchage, au feuillage d'un vert indécis mêlé d'épines grises, succèdent des buissons de tamarix et de *nebk*. Puis apparaissent les premiers palmiers, tandis que des aboiements de chiens sur le versant rocheux annoncent la présence de l'homme. Quelques pas encore pour contourner un coude de la vallée. Une demi-heure avant midi, nous mettons pied à terre dans l'oasis de Firan, au bruit des grognements de nos dromadaires pour musique.

Enfants arabes dans l'oasis de Firan (voy. p. 109). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Sans contredit, l'oasis de Firan dans laquelle M. Ebers voit le *Rephidim* de la Bible, où Josué battit les Amalécites, est le plus heureux coin de terre de l'Arabie Pétrée. Des jardins grands et petits, enclos de murs, des huttes construites avec des troncs d'arbres et des palmes, des arbres à fruits et des plantations de légumes attestent dès l'entrée l'influence du travail humain secondé par une nature plus clémente. Cette entrée s'appelle el-Hesova, ou el-Hassoua. Les murs des jardins servent autant d'enrochement que d'enclos, destinés qu'ils sont à garantir la terre végétale contre les attaques du torrent, quand ses eaux tumultueuses se précipitent à travers la vallée. Pour le moment nous n'apercevons pas une goutte liquide dans le lit desséché du cours d'eau. Toute l'humidité venue d'amont reste cachée dans la nappe souterraine. Plus haut seulement, le ruisselet coule à ciel ouvert. En bas, il faut arroser les jardins au moyen de *châdoufs*, ces puits à balanciers, bien connus de quiconque vient des bords du Nil. Dans une hutte où je pénètre, le sol porte une meule et les pierres d'un foyer éteint. Nous entendons toujours à distance les aboiements rauques des chiens. Mais point d'habitant visible. Ce premier groupe de jardins n'atteint pas un kilomètre d'étendue. Interrompues un moment, au débouché d'une nouvelle vallée, dont l'entrée pierreuse est barrée par un talus à aspect morainique, les plantations de dattiers apparaissent plus touffues, plus vigoureuses, baignées alors par un vrai ruisseau d'eau limpide et douce, coulant à la surface du sol.

L'eau du ruisseau marque 20 degrés centigrades à midi, la température de l'air étant 22 degrés. Nos chameaux n'ont pas attendu leur déchargement pour étancher leur soif à longs traits. Michael Chaya fait dresser nos tentes sur une terrasse, au-dessus de l'eau qui s'écoule à travers un rideau de manniers-tarfa. A peine arrivés, nous recevons la visite de nombreux Arabes, qui viennent faire la causette avec nos gens. J'écris à l'ombre des dattiers, attendant que l'ardeur du soleil se calme davantage pour explorer l'oasis. Des groupes d'enfants m'observent et m'épient de derrière les buissons sans oser s'approcher tout à fait du *Kaoudja* étranger. Quelques morceaux de chocolat et des piastres égyptiennes que j'offre à ces petits les rassurent à mon sujet.

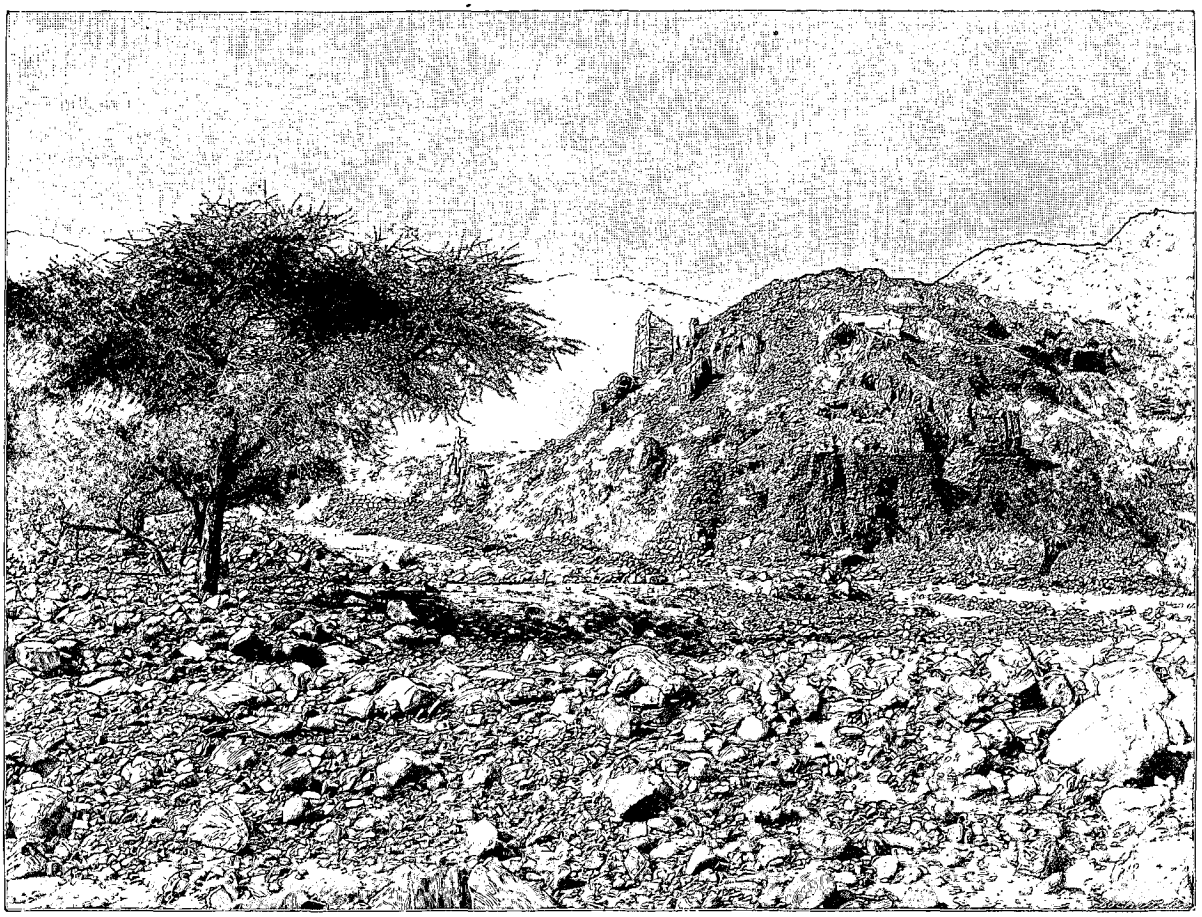
Tout près de notre campement s'élève la colline pierreuse d'el-Mehanet, avec les ruines d'un couvent et les restes d'autres constructions chrétiennes. De petites cellules creusées dans le roc se montrent déjà au-dessus de l'entrée de l'oasis. Elles ont dû être habitées naguère par des ermites, semblables aux pères du désert de la Thébaïde. Plamer y a encore trouvé des restes de cadavres qui y ont été déposés enveloppés de toile grossière et tournés de l'est à l'ouest. La colline d'el-Mehanet atteint de 30 à 40 mètres au-dessus du fond de la vallée. Les ruines de son sommet datent de l'époque où l'oasis était occupée par la ville de Pharan ou Paran, siège d'un évêché.

Sous le règne de Trajan, la doctrine chrétienne avait déjà pris pied en Arabie, car l'origine de la secte des Ebionites ou Nabatan remonte aux premières années du IIe siècle, vers 105, comme la soumission de l'Arabie Pétrée par Cornelius Palma, préfet romain de la Syrie. Saint Antoine de Koma, originaire de l'Égypte, l'ami du grand Athanase, vécut aussi dans une caverne du Sinaï en 285, à une journée de marche de la mer Rouge. Au commencement du siècle suivant, les cénobites,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'alors isolés, se réunirent en communauté pour vivre sous une règle commune. Ils construisirent leurs premiers couvents à côté des grottes et des cellules primitives creusées dans le roc. La plus longue rue connue de cellules d'anachorètes se trouvait dans le ouadi Firan.

La vallée décrit un nouveau coude, où elle paraît fermée comme un cirque, à peu de distance de notre campement. Autour du cirque, les escarpements rocheux s'élèvent droits comme des murailles verticales. Dans le fond, à surface unie, jaillissent les sources au milieu du sable. Les eaux se partagent en deux rigoles à débit à peu près constant, sauf après les pluies torrentielles. Autour des sources, le bas-fond humide est couvert de *diss* et d'alfa, pareils à une végétation de joncs. Le diss atteint 1 mètre et demi d'élévation. Dans les jardins et tout autour, les dattiers prédominent; mais les propriétaires cultivent aussi d'autres arbres fruitiers, notamment le nebk, aux fruits semblables à de petites cerises. A l'ombre de ces arbres viennent aussi des oignons, de l'ail et d'autres légumes, un peu d'orge, de chanvre et de tabac. Outre les fruits de nebk, les enfants de l'oasis nous offrent, de la part de leurs parents, du saucisson de dattes. Composés de



Ruines de Paran. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

dattes, dont le noyau est remplacé par une amande, le tout comprimé dans une bourse en peau de gazelle, assez fortement pour être conservé pendant des années, ces saucissons sont la plus grande gourmandise, la délicatesse la plus raffinée des indigènes. Toutes les cultures de l'oasis sont soignées par des Tebna, fraction des Djebelijch, dépendants du couvent de Sainte-Catherine au Sinaï. Ils accomplissent leur travail en partie au service des moines, en partie pour le compte des Arabes Gawaliha. Ceux-ci possèdent la plupart des palmiers de l'oasis, et les jardiniers soignent leurs plantations pour le tiers de la récolte. Quand vient la récolte des les dattes, propriétaires, occupés le reste de l'année à des entreprises de transport, arrivent dans l'oasis et y élèvent des huttes de branchages.

Pendant que mon chamelier Salami s'en est allé querir dans un campement du voisinage son ami Mansour, pasteur et chasseur, au fait de tous les tours et détours du djebel Serbal, dont nous voulons faire l'ascension, nous avons reçu le soir la visite du grand cheik des Bédouins Djebelijch. Ce grand cheik, qui s'appelle Mouça, désire nous offrir un mouton en cadeau; il nous invite en même temps à venir dîner sous sa tente. C'est un personnage fort respecté et respectable, à n'en pas douter. Propriétaire de dix chameaux, outre ses nombreux troupeaux de moutons, d'une maison de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierres dans la montagne, avec des matelas et plusieurs tentes pour ses pérégrinations, il passe pour riche et se trouve considéré à l'avenant. Arrivé le jour même, avec sa famille, dans la vallée du Firan, Cheik Mouça ne veut pas nous laisser repartir sans nous avoir offert l'hospitalité conformément aux traditions arabes. Comme le campement de Cheik Mouça est à dix minutes de chemin du nôtre, au débouché du ouadi Aleyat, notre ami nous y emmène aussitôt, malgré l'approche de la nuit.

Figurez-vous une vingtaine de tentes de feutre noir, en poil de chameau, dressées à hauteur d'homme avec des branches d'arbres pour piquets, alignées en rang tout droit. En notre honneur, on déroule de grands tapis sous la tente principale. Point d'autre ameublement d'ailleurs, et, par conséquent, point de chaises. Pour s'asseoir, on s'accroupit à l'orientale, les jambes croisées, suivant la mode de nos tailleurs. Malgré toute la bonne volonté possible, je ne réussis pas à me plier à cet exercice. Avec l'âge, que voulez-vous! mes articulations vieillies perdent leur souplesse d'autrefois. Pendant notre entretien avec le bon cheik et les notables de sa société, les gens de la maison — je veux dire de la tente — préparent le café à la façon arabe. Une fois le café pris, le maître allume solennellement son chibouk, nous nos cigarettes, pour faire un bout de causerie traduit par notre drogman. Devant être sur pied demain matin de bonne heure pour l'excursion du Serbal, nous prenons congé, non sans souhaiter mille félicités à Cheik Mouça, avec la prière qu'Allah bénisse sa tente et ses troupeaux.

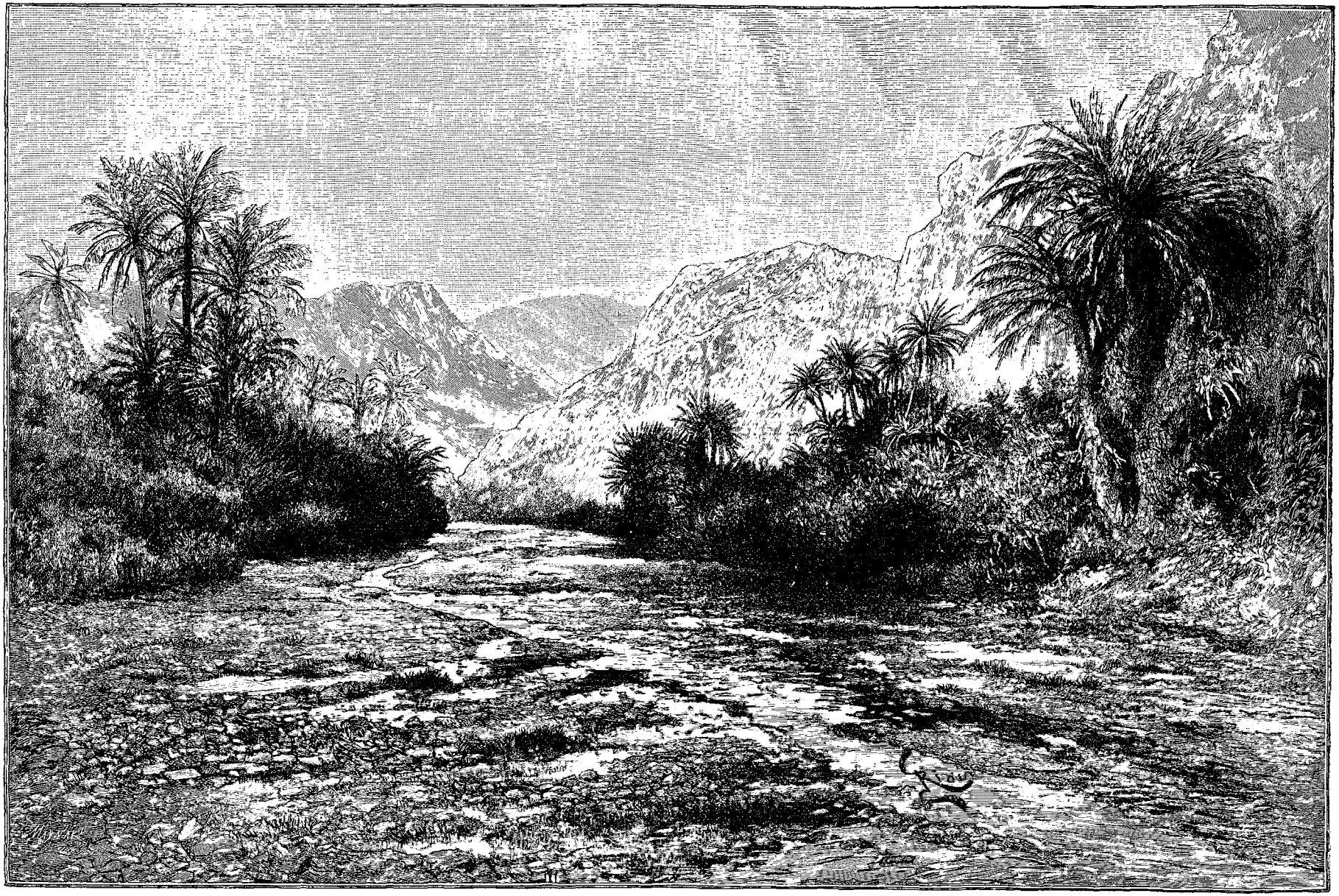
Cheik Mouça et ses fils. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

IX

Toute la nuit dernière, un vent violent a soufflé si fort que j'ai craint par moments de ne pouvoir donner suite à mon projet d'ascension. Ce matin, l'air est redevenu plus calme et promet une bonne journée. L'aube commence à blanchir au moment où je gagne, avec mes deux guides arabes, l'entrée du ouadi Aleyat. Au campement de Cheik Mouça, situé au débouché, à l'abri de la colline el-Mehanet, bêtes et gens dorment encore. D'un versant à l'autre, depuis ce débouché, la vallée latérale d'Aleyat est encombrée par un entassement de grands blocs granitiques, mêlés de diorite et de porphyre, accumulés sans ordre aucun. Beaucoup de ces blocs atteignent des dimensions énormes. Pour s'entasser ainsi, il a fallu l'intervention des glaciers. Un courant d'eau, si violent que vous le puissiez supposer, pas plus qu'un glissement de montagne, n'aurait pu déposer les blocs dans la position où nous les voyons. Les hauteurs qui enserrent la vallée forment des remparts entassés au pied du Serbal, dont la crête se divise en cinq cimes principales. De nombreux acacias gommiers croissent entre les blocs granitiques, et tranchent pendant l'été et l'automne par leur feuillage d'un vert foncé avec la couleur grise des rochers. Notre chemin, il s'agit ici d'un simple sentier, suit d'abord le versant droit. Serpentant entre les grandes pierres, il monte et descend, s'élève et s'abaisse tour à tour, suivant les caprices du terrain. En un point, appelé le *Jardin*, une source d'eau vive arrose des palmiers et des caroubiers verts. C'est une oasis ombreuse, dans un chaos de rochers, à une heure et demie de marche du débouché de la vallée. Les blocs accumulés prennent au soleil une teinte blanchâtre. A côté surgit une paroi de porphyre, dont la nuance est relevée par les herbes et les fleurs qui viennent dans ses anfractuosités. Dans le voisinage, les Arabes montrent un trou où un devin a dû découvrir autrefois d'immenses trésors.

Le Serbal reste en vue pendant toute la durée de la marche, avec tous ses sommets. Dressées verticalement comme les tuyaux d'un jeu d'orgue immense, les pointes de la montagne se découpent sur le ciel bleu. J'en ai indiqué cinq, mais on peut en compter neuf, suivant le nombre de divisions que l'on croit devoir établir dans la crête. Le ouadi Aleyat descend du massif dans la direction du nord, comme le ouadi Adjeleh, son voisin, qui s'ouvre également à la base du Serbal, pour déboucher plus à l'ouest dans la grande vallée de Firan. Entre les deux ouadis, également sauvages, s'étend un chaos confus de montagnes, dont le sommet le plus haut, le djebel Abou-Chaya, atteint 800 mètres d'élévation au-dessus du fond de l'oasis. En remontant le ouadi Aleyat, sur la gauche, un des sommets visibles à mi-chemin porte le nom de Moneijah, c'est-à-dire « montagne de l'Entretien », appliqué également par les Arabes au djebel Mouça, au-dessus du couvent de Sainte-Catherine. Nos Bédouins, qui n'attachent aucune idée de sainteté au Serbal, tiennent en grande vénération la cime plus modeste de Moneijah. Il y a sur le point culminant une petite enceinte en pierres brutes, où les nomades de la péninsule viennent déposer des offrandes votives : le sol de l'enceinte est recouvert de grains de chapelets, de traits de chameaux, de cheveux humains et d'autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rephidim (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reliques des visiteurs croyants. Palmer a pris sur ces pierres des empreintes d'inscriptions pareilles à celles des rochers au-dessus du Jardin. Après les offrandes faites sur la montagne, les pèlerins entonnent un chant dans lequel toute l'assistance s'écrie en chœur : « O lieu de l'entretien de Moïse, nous invoquons ton assistance. Protège ton bon peuple, et chaque année nous viendrons à toi. »

A huit heures nous faisons une courte halte au pied des escarpements, au-dessus de 950 mètres d'altitude, correspondant au Grand-Hohnack de nos Vosges d'Alsace. Avant d'atteindre le principal sommet, celui de la dent du milieu, il nous faudra exécuter une grimpade de plus de 1 000 mètres dans le sens de la verticale. Et le soleil darde dru, malgré l'élévation de la position. A sept heures du matin, mon thermomètre marque déjà 16 degrés centigrades. Même avec une température plus basse, nous n'aurions pas froid après une marche continue à travers un dédale de gorges, de ravins, d'arêtes rocheuses.

Pour nous élever, nous nous engageons dans un des couloirs, suivant la ligne de fond d'une des gorges ascendantes creusées dans la muraille du massif, sur la droite du sommet principal. Trois heures durant, à partir de la base, depuis l'altitude de 1 000 mètres, on se hisse, en s'aidant des pieds et des mains, entre les rochers éboulés, au haut de parois vertigineuses. Beaucoup de précautions sont indispensables pour ne pas rouler au pied du mur.

Mohammed (voy. p. 100). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Cette gorge ou ce couloir, où nous nous élevons comme dans une cheminée, est appelée par nos Bédoins Abou-Hammed, le « vallon des Figuiers sauvages ». Effectivement, plusieurs de ces arbres ont pris naissance dans les rochers entre 1 200 et 1 500 mètres d'altitude. A la cote de 1 250 mètres environ apparaît une belle source limpide, un bassin rempli d'eau transparente comme du cristal. Des rochers hardis se dressent alentour.

Enfin nous arrivons au sommet. Mon baromètre m'indique 2 050 mètres. Le spectacle que l'on a du haut du Serbal ne le cède à celui d'aucune autre montagne pour la grandeur. La perspective est simplement splendide. Toute l'Arabie Pétrée s'étale à vos pieds avec les détails de son relief, visibles nettement, grâce à l'admirable transparence de l'air, avec ses montagnes arides et ses déserts sans eau, avec les découpures de ses côtes depuis Suez jusqu'à Akaba, entre les deux bras de la mer Rouge, avec le plateau de Tih, les hauteurs de Petra et la chaîne littorale d'Afrique, baignée par le cours du Nil. On distingue bien les formes du djebel Katharîn et du djebel Mouça, où je monterai dans quelques jours. Dans une crevasse du Serbal, exposée au nord, j'ai vu de la neige, tandis qu'au sommet de la crête, à midi, le thermomètre tourné en fronde marquait 8 degrés centigrades, sous un ciel lumineux, sans nuage, parfaitement serein. Ce sommet principal, comme les quatre autres pointes de la crête, s'arrondit en coupole, portant un petit monument en pierres brutes. Un peu au-dessous de la coupole, des cavernes en hémisphères s'ouvrent dans le rocher des deux côtés opposés, pareilles aux cavités des blocs erratiques d'en bas. Je me suis couché à l'aise dans une de ces cavernes. Est-ce le creux de la pierre où le Seigneur a ordonné à Moïse de se tenir au moment « du passage de sa gloire » sur la tête du Sinaï?

Si le Serbal était réellement le mont Sinaï, Moïse aurait été un fameux grimpeur, digne d'être acclamé membre honoraire de notre Club Alpin. Car pour monter deux fois en un jour sur ce sommet, comme l'indique le texte biblique dans la relation de la remise des Tables de la Loi, il faut avoir de rudes jarrets et des poumons éprouvés.

A côté d'une des cavernes, j'ai ramassé une mâchoire de mouton. Les Arabes, malgré leur vénération pour le Djebel Moneijah, viendraient-ils encore faire des sacrifices au haut du Serbal? Consacrée peut-être au culte de Baal dans des temps plus anciens, la montagne se présente bien encore comme un trône de Dieu. On voit des traces de feu dans un foyer à l'intérieur du cercle de pierres sous la coupole. Néanmoins, nous ne dirons pas, quoique le nom arabe de Madhawa signifie le Phare, que le sommet du Serbal a servi pour donner des signaux, comme certains rochers des Vosges, les anciennes vigies du Wachstein, du Mœnnelstein, du Grand-Hohnack, en Alsace. Beaucoup d'autres sommets de la péninsule sinaïtique portent également des traces de foyers et de feu, et d'anciens historiens parlent d'une ligne régulière de signaux de cette espèce le long de la route d'Égypte en Syrie, établie naguère à défaut de télégraphe électrique.

Charles GRAD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Moines du Sinaï (voy. p. 116). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

VOYAGE DANS L'ARABIE PÉTRÉE

(SERBAL ET SINAÏ),

PAR M. CHARLES GRAD[1],

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX (suite).

Avant de quitter le sommet du Serbal, j'ai déposé dans la grotte ouverte au nord une bouteille avec ma carte de visite et la date du 11 mars 1886, à midi. Aucun voyageur français, à ma connaissance, n'a encore gravi cette montagne, dont l'ascension a été faite par l'Allemand Oscar Fraas, le 30 décembre 1864, puis par E.-H. Palmer, le 13 janvier 1868, avec les topographes de l'*Ordnance Survey* anglais. Ruppell, Burckhardt et Lepsius sont montés également sur des sommets différents, avec plus de difficultés que je n'en ai eu avec mes excellents guides Salami et Mansour. Lors de mon ascension, je n'ai pas eu occasion d'entendre au djebel Nakous (la « montagne des Cloches »), nom donné à une des gorges du massif, « les sons doux et pénétrants émis par les sables cristallins en mouvement », pas plus que je n'ai pu percevoir dans la plaine de Thèbes la voix des statues de Memnon. Les Bédouins prétendent avoir entendu au djebel Nakous les cloches d'un couvent fantôme situé dans les profondeurs de la montagne. Souvent, disaient-ils, les passants sont surpris là par une musique délicieuse, avec des sons tantôt faibles comme celui d'une flûte lointaine, tantôt plus forts et semblables à ceux d'un orgue rapproché. Suivant l'ardeur du soleil, l'humidité de l'air, la quantité de sable qui se détache des versants, la force de la brise qui accélère ou ralentit les sons, la musique prend le timbre d'un soupir harmonieux ou d'une voix mugissante. Quand je suis descendu par la gorge des Figuiers, il y avait calme plat et aucun de ces concerts n'est venu charmer mon oreille.

Par contre, le débouché du ouadi Aleyat, où M. Vélin est venu au-devant de moi dans la soirée, avec son amabilité ordinaire, m'a offert des scènes des temps bibliques, alors que Jéthro demeurait sur la terre de Madian. Des troupeaux de moutons et de chèvres paissaient les jeunes pousses d'herbes aromatiques au milieu des rochers, gardés par de petits bergers au maintien déjà grave, vêtus d'une simple chemise et un bâton à la main. Au déclin du jour, quand les troupeaux rentrent au campement et que leurs clochettes font en-

1. Suite. — Voyez p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendre de loin des tintements sonores, les agneaux bondissent, comme pris d'une gaieté folle, courant vers leur mère en bêlant. Le matin, les animaux, plus calmes, viennent tranquillement se réunir devant les tentes noires de Cheik Mouza, pour attendre le signal du départ vers les pâturages de la montagne. Ici comme partout, les individus passent et les générations se succèdent, mais les mœurs restent immuables, en contraste avec les changements incessants des coutumes dans nos pays de l'Occident.

X

Deux journées sont nécessaires pour aller de l'oasis de Firan au couvent du Sinaï. En accélérant le pas, on pourrait pourtant faire le trajet en une journée de quinze à dix-huit heures. Mais nos dromadaires ne sont pas plus pressés que leurs conducteurs. Et nous avançons ainsi lentement, bien lentement, à la manière des corps de troupes bavarois d'autrefois, soucieux surtout de ne pas trop s'éloigner du convoi aux vivres :

Langsam voran, nur langsam,
Dass der bayerische Brodwagen nachkommen kann.

Aux plantations de palmiers succèdent d'épais buissons de manniers-tarfa. Ces buissons sont si serrés, si nombreux, qu'ils formeraient de véritables forêts si leur taille était plus élevée. Le *tarfa* est un arbuste de la famille des tamarix, désigné et classé sous le nom de *Tamarix gallica mannifera*. Dans les années humides, quand la pluie n'a pas été trop rare au printemps, ces arbustes sécrètent, depuis la fin de mai jusqu'aux premiers jours du mois d'août, une substance comestible qui a été assimilée à la manne tombée du ciel pour nourrir les enfants d'Israël dans le désert. Cette substance douce, visqueuse, pareille au miel, suinte des pousses de branches encore tendres de l'arbuste, non pas des feuilles. Tombée à terre en fortes gouttes, elle est recueillie dans des sacs de cuir par les Bédouins, qui la consomment en tartines sur leur gâteau de pain. Ils en vendent aussi au Caire et en fournissent au couvent du Sinaï; le supérieur en donne comme souvenir aux pèlerins dans de petites boîtes de fer-blanc. Le tamarix mannifère est un des végétaux du désert dont la sève est le plus riche. Quand la chaleur de l'été fane autour de lui les autres plantes, son feuillage conserve une couleur verte très fraîche. Au mois de mai, surtout après les pluies, alors que les jeunes bourgeons sont gonflés de suc, un insecte minuscule, le *Coccus manniparus* d'Ehrenberg, perce l'écorce tendre pour faire couler le liquide sucré. Avant de livrer la manne au commerce, les Arabes lui font subir une préparation et l'épurent. Cette substance a été considérée depuis longtemps comme la nourriture tombée du ciel pour les Hébreux. Flavius Josèphe raconte que de son temps elle tombait encore dans toute l'Arabie Pétrée. Il explique que le mot *manna* — les Arabes disent *man* — est un terme d'interrogation hébraïque signifiant : « Qu'est-ce que cela? » M. Ebers croit avoir reconnu la manne du tarfa parmi les drogues mentionnées sur le papyrus médical qui porte son nom. D'autre part, Palmer, dont je crois devoir partager l'avis, dans son ouvrage *The Desert of the Exodus*, conteste l'identité de la manne miraculeuse des Hébreux avec le *man* des Arabes.

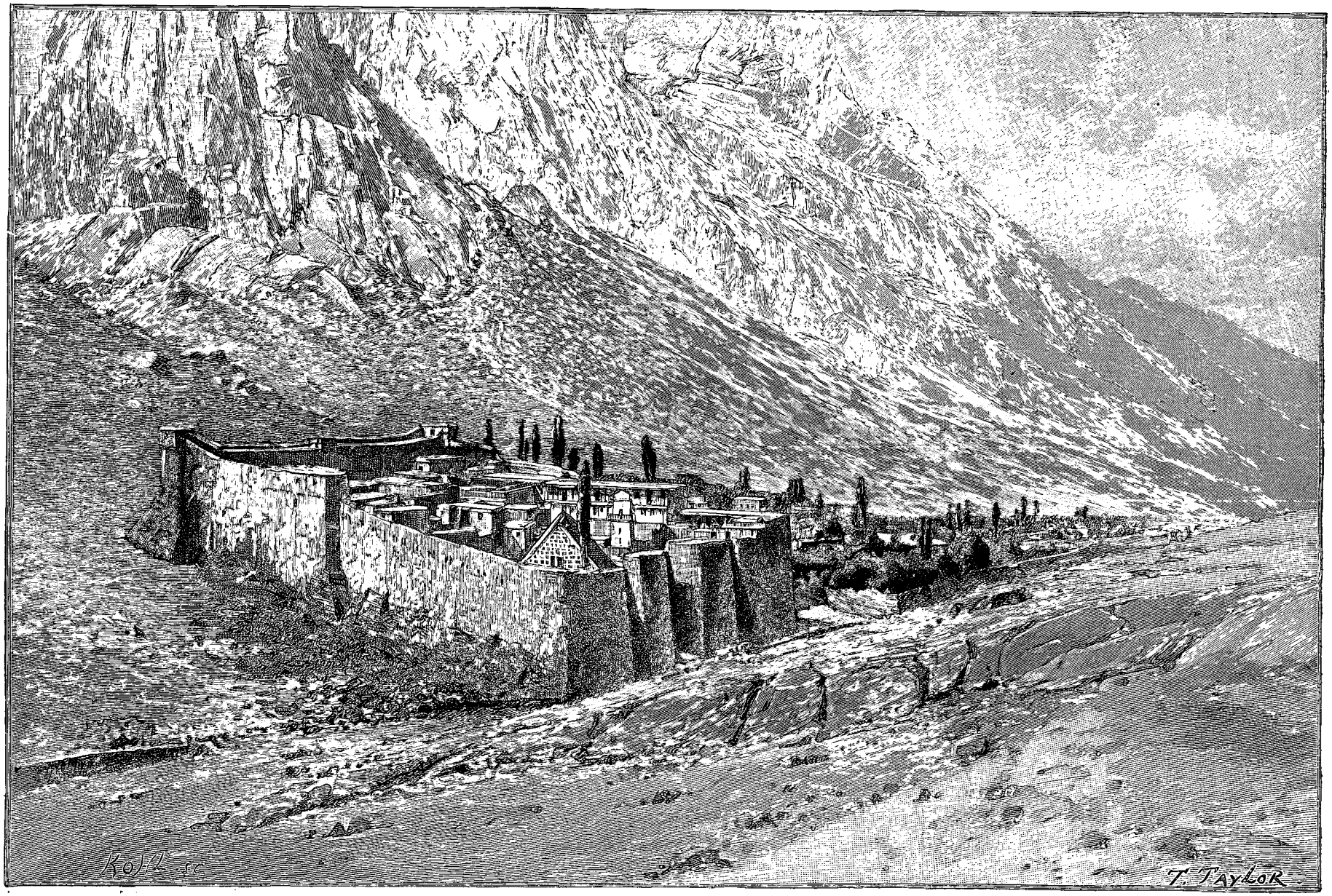
La manne céleste, *man* de la Bible, nourrit le peuple d'Israël en toute saison, et tombe chaque jour pendant quarante années. La manne du tarfa, également appelée *man* par les Arabes, suinte seulement du mois de mai au mois d'août et ne se corrompt pas du jour au lendemain. Elle ne suffirait plus aujourd'hui pour nourrir une population aussi nombreuse que celle des fils d'Israël à la sortie d'Égypte, pas plus que les sources actuelles de la péninsule ne fourniraient assez d'eau pour les besoins de ce peuple, ni les pâturages assez d'herbe pour ses troupeaux réunis en un seul point. De nos jours la péninsule sinaïtique est occupée par quelques milliers d'Arabes, qui n'y trouveraient plus de quoi vivre, malgré leur sobriété, si l'Égypte ne leur fournissait du blé pour leur pain. Nous admettons volontiers d'ailleurs des changements possibles dans le climat et la végétation du pays depuis l'Exode des Hébreux.

Avant d'atteindre le défilé d'El-Buweih, où la vallée se resserre entre deux rochers à parois verticales comme les montants d'une porte, on voit des terrasses sur les deux versants, à 20 mètres de hauteur au-dessus du comblement; ces terrasses sont à stratifications concordantes, comme si elles avaient été simplement coupées par un courant d'eau.

Plusieurs campements arabes sont établis au débouché des vallons latéraux. Un Bédouin coiffé d'un fez rouge, avec un turban jaune, vient nous saluer. A midi, halte à l'ombre, dans un creux de gneiss où la température marque 17 degrés. Des abeilles butinent et bourdonnent autour des buissons de *rakel* en fleur, tandis que des perdrix du désert, au plumage gris comme la teinte du sol, caquettent en ramassant les miettes de notre déjeuner. Hass-Hass, mon petit chamelier, grimpe et gambade sur les rochers, jusqu'au moment où nous remontons sur nos dromadaires, sans souci de leurs grognements rauques.

Comme M. Vélin est allé photographier la fontaine du Serbal avec Salami, il a été convenu que nous l'attendrons à Tchesse, où seront dressées nos tentes, au voisinage d'un tombeau ancien. Nos compagnons doivent descendre dans le ouadi Selaf par les gorges d'er-Rimm. A mesure que la vallée s'élève, les montagnes des versants s'abaissent graduellement vers le niveau des plateaux supérieurs, mais toujours arides et calcinées. Chemin faisant, nous rencontrons un campement de treize tentes. Nous ne voyons en fait de bétail que quelques chameaux et deux ânes, avec de vieilles femmes et des enfants. Hommes et jeunes filles sont absents, les hommes en voyage pour leurs affaires, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent de Sainte-Catherine (voy. p. 116). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeunes filles au pâturage avec les moutons et les chèvres de la communauté.

Au campement de Ras-el-Tchesse, le baromètre indique 975 mètres d'altitude, avant le débouché du ouadi el-Orf. Toujours visible, le Serbal apparaît en une seule masse, à cinq têtes, sans les découpures profondes que l'on aperçoit du côté de l'oasis de Firan. M. Vélin rentre avec Salami à la nuit tombante. Il a tué un *wanapper*, animal de la grosseur d'un lièvre, dont notre cuisinier a fait un bon rôti.

En quittant le campement j'aperçois Mohammed, le frère aîné de Hass-Hass, coiffé d'un turban blanc, au milieu d'un groupe de jeunes Bédouines. Pendant tout le voyage le jeune chamelier n'a jamais fait autant de frais de toilette. Apparemment il a voulu émerveiller les filles de sa tribu à son retour d'Égypte. Quelques pas encore et la plaine d'er-Raha est devant nous, avec le couvent du Sinaï.

XI

Au fond d'un cirque, entouré de montagnes aux parois abruptes, qui semblent s'élever jusqu'au ciel comme des murailles gigantesques, l'antique monastère nous apparaît caché dans l'ombre. Cet aspect, à une heure du jour encore si peu avancée, car il n'est pas encore quatre heures du soir, saisit et vous donne une impression de désolation. Des cyprès noirs élèvent leurs pointes sombres au-dessus des murs du jardin claustral, sur lequel une volée de corbeaux tournoie avec des croassements lugubres. Point d'autre verdure d'ailleurs que la couronne de quelques arbres fruitiers derrière les murs gris. Toutes les pentes des montagnes granitiques, autour du couvent, présentent des tons ternes d'un gris un peu plus foncé dans l'ombre, plus clair sur les cimes encore éclairées par le soleil. Ajoutez un souffle froid, vous fouettant le visage, après les ardeurs du jour en pleine lumière. Ce site âpre, où le monde semble finir, transi, sans vie, m'a rempli tout d'abord d'une indicible tristesse. Encore si un ruisselet d'eau courante glissait à travers la gorge profonde, entre les énormes blocs de pierre entassés, mêlant son murmure ou ses susurrements à la plainte du vent sous les escarpements vertigineux, le mouvement de ce filet d'eau ou son bruit animerait la solitude. Mais il n'y a rien, rien qui vive ou se meuve, sinon, par moments, la volée de corbeaux noirs, dont le cri sinistre éclate pareil à un appel de la mort. Tel apparaît le Sinaï au voyageur qui vient du désert.

Aussitôt arrivés, nous avons fait une visite au couvent de Sainte-Catherine, afin de présenter au supérieur une lettre de recommandation du patriarche grec du Caire. Plus n'est besoin pour entrer de se faire, comme autrefois, hisser à la hauteur de l'étage supérieur par un treuil : la porte cochère était grande ouverte. Les moines nous ont bien accueillis, quoiqu'ils fussent occupés à célébrer les vêpres. Ils nous ont offert l'hospitalité chez eux; mais nous préférons coucher sous la tente. Leur supérieur actuel parle allemand et a étudié à l'Université de Munich. Parmi leurs hôtes, l'un sait le français. C'est Photios, élu patriarche grec à Jérusalem, ancien abonné du *Tour du Monde*, aujourd'hui exilé au Sinaï, par suite d'intrigues russes. Sous la conduite de Photios et du supérieur, nous visitons le couvent dans tous ses coins et recoins, de l'église, où nous avons assisté à l'office des vêpres, jusqu'à la chapelle du Buisson ardent, où, suivant la tradition locale, Dieu a parlé à Moïse, jusqu'à la bibliothèque, naguère très riche, mais dépouillée de ses raretés, depuis que Tischendorf en a enlevé l'un des plus anciens textes des Évangiles, connu sous le nom de *Codex sinaïticus*. Au réfectoire, on nous offre un petit verre d'eau-de-vie de dattes et du *raki* mélangé d'eau. A entendre le supérieur, le couvent est pauvre maintenant, mais très pauvre, en sorte que la communauté a besoin d'aumônes.

Le couvent de Sainte-Catherine présente à l'intérieur un véritable labyrinthe de passages, de galeries, de cours et d'escaliers. Son plan forme un carré irrégulier, entouré de grandes murailles sur le dehors, et composé de plusieurs bâtiments distincts. Un grand jardin, également enclos de murs élevés, le borde d'un côté, tandis que, sur tout le pourtour, des escarpements à pic portent jusqu'au ciel les sommets des montagnes environnantes. Suivant la pittoresque expression de M. Ebers, le monastère se tient entre les murailles de rochers de la vallée de Chinaïb comme la noix entre les deux moitiés de sa coquille entr'ouverte. Le mur extérieur du couvent mesure une épaisseur d'un mètre. La porte d'entrée, en pierres de taille, a été restaurée en 1861. Deux autres portes basses, bardées de fer, ouvrent sur la cour, où se dresse un grand cyprès. Chacune de ces portes donne sur un passage, allant l'un à droite, l'autre à gauche. Sur le passage de droite, qui monte, il y a des arcades en ogive, des magasins, des puits, dont l'eau marque 13 degrés centigrades. Le passage de gauche mène à l'église, dont le clocher présente trois étages de colonnettes avec arcades à jour. A côté est le minaret d'une mosquée ouverte aux Arabes. Tous les bâtiments finissent en terrasses, avec des galeries sur la cour et des balcons aux fenêtres. Les maisons se dressent les unes au-dessus des autres; le point le plus élevé est dominé par une tour servant de vigie. Le mur extérieur porte les créneaux, et sur la terrasse de petits canons en fer sont disposés sur leurs affûts, dignes de figurer dans une collection de curiosités, mais d'une efficacité très douteuse en cas d'attaque. Tout cela donne à l'ensemble un aspect pittoresque. Mais quel délabrement, quand vous regardez les murs de près! Que de lézardes, que de fentes! Sauf l'église, les bâtiments du couvent ne sont plus entretenus. Il n'y a de quoi tenter la cupidité de personne. Dans le logis des étrangers, quelques vieux divans et un lit. Dans le salon de réception voisin, l'ameublement paraît également usé. En y venant, j'entends les plaintes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un vieux moine malade qui tousse dans sa cellule. Puisse-t-il jouir bientôt de la félicité éternelle !

Que vous dirai-je de particulier de l'église ? La fondation du couvent remonte au milieu du VIe siècle. L'église date de la même époque, mais elle a subi, depuis, différents remaniements. C'est une construction massive, dans le style des basiliques byzantines. Sa première pierre, d'après des inscriptions tant anciennes que modernes, a dû être posée en 527 par Justinien et par son épouse Théodora. Elle a trois nefs, dont celle du milieu dépasse de beaucoup les bas-côtés. Cette nef principale est éclairée par des fenêtres carrées, les nefs latérales par des baies byzantines à double arcade. Une grande croix, entre deux palmes taillées dans la pierre, occupe l'emplacement de nos rosaces gothiques, au milieu de la façade occidentale. Deux rangées de colonnes de granit séparent les bas-côtés de la grande nef, qui se termine par une abside, tandis que les nefs latérales sont fermées par des murs. Au-dessus du maître-autel est un grand tableau de la Transfiguration en mosaïque, peut-être aussi ancien que l'église. De plus on y voit les portraits de l'empereur Justinien et de Théodora, sa femme. Ajoutez de nombreuses images de saints sur fond en or, des lampes d'argent suspendues partout, notamment autour de l'autel. Formé de compartiments de marbre de diverses couleurs, le parvis doit être un ouvrage moderne. Tout le long de la nef centrale règnent des stalles doubles en bois, donnant sur les bas-côtés et occupées par les moines.

Le patriarche Photios. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Les moines ont fait, pendant notre présence à l'église, une procession à travers le couvent, avec leurs cierges allumés. Les plus vieux marchent appuyés sur des bâtons et vont dévotement baiser les images saintes au passage. Ils sont vêtus de robes bleues, avec des caftans noirs, un bonnet de même couleur sur la tête et un *cingulum* foncé autour des hanches. Leur barbe et leur chevelure grises atteignent une grande longueur. Presque tous viennent des îles de la Grèce. Deux jeunes gens, au menton encore sans duvet, aux cheveux et aux yeux noirs, sont arrivés récemment dans la communauté, qui compte une trentaine de membres. Loin du monde, ils s'adonnent dans la solitude à la contemplation des choses de l'éternité, en face d'un des sites les plus imposants de la terre. Renoncer aux séductions de la vie mondaine pour jouir complètement de la paix du cœur, voilà bien la règle des vocations monastiques. Les confidences de Photios, le patriarche exilé de Jérusalem, nous apprennent toutefois que, même au Sinaï, le renoncement absolu ne convient pas à tous les cœurs. Pour se distraire, il confie à une femme bédouine le soin de lui élever un petit bouquetin, dont il va prendre des nouvelles, hors du couvent, avec toute la sollicitude possible.

Je vous ai parlé de la chapelle du Buisson ardent, où Dieu s'est manifesté à Moïse, suivant la tradition des moines. Aucun autre lieu du Sinaï, pas même le sommet de la montagne de la Loi, n'a un égal renom de sainteté. On y entre par une porte ouverte derrière l'autel de l'église. Pour pénétrer à l'intérieur, il faut ôter ses chaussures, comme Moïse ôta ses sandales. De riches tapis couvrent toute la chapelle, dont le parvis est en argent au point où devait se trouver le buisson, maintenant remplacé par un autel en forme de table. Trois lampes d'argent, toujours allumées, éclairent l'intérieur du sanctuaire, où pénètre seulement une fois par an un rayon de soleil, venant d'une fissure de la montagne es-Galib. Dans le chœur, un sarcophage en marbre doit renfermer des reliques, la tête et un bras de sainte Catherine, ainsi qu'une châsse très riche, mais d'un goût artistique médiocre, envoyée par les chrétiens russes pour recevoir les reliques de la sainte. L'impératrice Catherine de Russie a aussi fait don d'une autre châsse, renfermant une image de la patronne du couvent en argent repoussé, le visage et les mains en peinture d'émail. Rien de remarquable dans les autres chapelles qui entourent la nef. Les catholiques latins avaient la leur, abandonnée maintenant, à côté des appartements réservés aux étrangers. Derrière l'église, à l'abri du soleil, se trouve un puits, qui approvisionne le couvent d'eau fraîche et limpide. Selon les moines, c'est la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fontaine où Moïse aidait les filles de Jéthro à abreuver leurs troupeaux. Mesurée au thermomètre, l'eau du puits marque 16 degrés centigrades, à plus de 1 500 mètres d'altitude!

Après l'ascension au Serbal, une montée au djebel Mousa et au Ras Safsafch est indispensable. A sept heures, nous sortons par la porte du couvent, qui ouvre sur l'Escalier des Pèlerins. On appelle ainsi le sentier tracé depuis des siècles pour gravir la montagne de Moïse ou djebel Mouça. Pococke, un voyageur anglais, y a compté trois mille marches, beaucoup plus qu'au grand escalier de Capri dans le golfe de Naples. Les touristes sujets au vertige, ou qui trouveraient les marches trop raides, peuvent monter par une route à peu près carrossable, aux lacets réguliers, établie par l'ancien khédive Abbas-Pacha.

Conduits par Manöli, un frère lai du couvent, accompagnés en outre d'une demi-douzaine de Bédouins, jeunes ou vieux, nous sommes montés par le raide Escalier des Pèlerins. Les marches de cet escalier casse-cou s'accrochent à la paroi nue du granit, suspendue au-dessous du couvent, en s'élevant suivant un tracé tourmenté. D'anciens écrivains attribuent l'établissement de ce chemin à l'impératrice sainte Hélène; il est plus probable qu'il ne date que du VIe ou du VIIe siècle, après la construction du couvent par ordre de Justinien. Une source, au débit invariable, se présente après vingt minutes de montée. A en croire les Arabes, Moïse doit y avoir abreuvé les moutons de son beau-père Jéthro. De leur côté, les moines prétendent que l'eau a jailli du rocher sur la prière du saint abbé Sangarivo, pendant une grande sécheresse. La source aurait la propriété de guérir les yeux malades, ni plus ni moins que notre fontaine de l'Odilienberg en Alsace.

Un peu plus haut se présente une chapelle ancienne, consacrée à la Vierge et illustrée par une autre légende. Il y a bien longtemps de cela, les moines du Sinaï venaient à peine d'achever la construction du couvent, quand ils furent obligés de céder la place aux puces. Déjà ils se retiraient en procession, au haut de la montagne sainte, lorsque la Vierge leur apparut et leur ordonna de rentrer au couvent, en leur promettant de les délivrer de leurs ennemies. Les moines obéirent. Et, chose merveilleuse! tous les insectes avaient effectivement disparu quand ils rentrèrent. Serai-je irrespectueux d'ajouter que depuis ils sont revenus?

XII

Montant toujours, nous franchissons une petite gorge au-dessus de la chapelle Notre-Dame, en marchant tantôt sur le roc vif, tantôt sur les degrés artificiels. Après la gorge se présente un espace clos, avec une porte à l'entrée et une autre porte à la sortie, toutes deux à plein cintre, en maçonnerie, pareilles à de petits arcs de triomphe. Autrefois, lors des grands pèlerinages venus de Russie, les moines du couvent se tenaient sous ces portes, afin d'écarter les pécheurs, les impénitents et les Juifs inconvertis.

Non loin de la seconde porte, une dépression de la montagne forme un petit bassin à fond plat. Une pièce d'eau, retenue par un barrage muré, s'y trouve à côté d'un jardin. La surface de l'eau est verdâtre, probablement sous l'effet de la coloration produite par de petites algues ou des conferves. Dans le jardin s'élèvent un arbre dépouillé de ses feuilles et un grand cyprès à la cime élancée. Au printemps, une végétation assez vigoureuse se développe ici et étale un tapis de verdure sur la terre maintenant encore nue. Ce jardin suspendu en terrasse s'appelle la plaine des Cyprès. Des rochers nus, de granit rouge et gris, le surplombent, pareils aux bastions d'une forteresse. Nous y sommes déjà entre 3 900 et 2 000 mètres d'altitude.

Continuant à gravir les rochers gris et lisses des flancs du djebel Mouça, nous apercevons sur la gauche une petite construction aux murs blancs, qui renferme deux chapelles dédiées aux prophètes Élie et Élisée. Frère Manöli nous ouvre avec une grosse clef les portes de la chapelle et y allume des cierges. L'intérieur est très simple; les murs sont blanchis à la chaux. Chaque chapelle renferme un autel et quelques icones, images tachées par les baisers des pèlerins. Dans la chapelle d'Élie, les moines montrent un creux dans le rocher, où le prophète doit s'être retiré après avoir tué les prêtres de Baal sur les bords du torrent de Kison. La cavité a 2 m. 05 de longueur sur 1 m. 2 de profondeur. L'origine et la forme de cette grotte sont évidemment les mêmes que celles des grottes au sommet du Serbal. Près de la chapelle croissent aussi quelques touffes d'une plante grasse, odorante, très verte, assez pareille à nos plants de pommes de terre, par l'aspect et la taille, sinon par les caractères botaniques. Notre chamelier Salami l'appelle *wouarwour*.

Avant d'arriver au point culminant, Salami nous montre sur la gauche du sentier un petit creux désigné tour à tour comme l'empreinte du pied du mulet, du chameau de Mahomet ou du prophète en personne. Suivant une légende arabe, l'empreinte en question se serait produite au moment où l'archange Gabriel aurait enlevé au ciel Mahomet et sa monture : un des pieds du susdit chameau paraît aussi à Damas, un autre au Caire, le troisième à la Mecque, le dernier au sommet du mont Sinaï! Le grand législateur musulman semble avoir visité deux fois la montagne de Moïse ou tout au moins Bogra. Traditions du Coran et traditions bibliques se mêlent sur un sol commun à l'histoire des descendants d'Isaac et de ceux d'Ismaël.

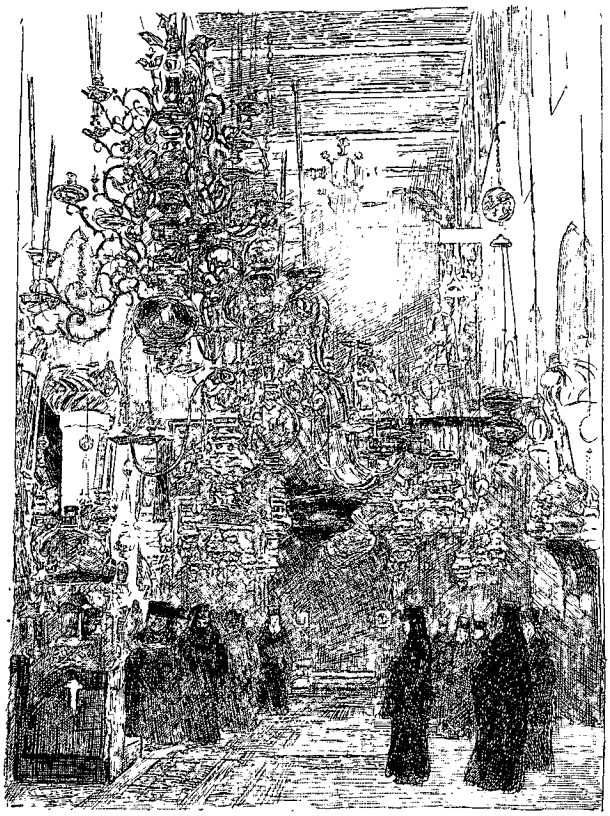
Faite tout doucement, sans nous hâter beaucoup, l'ascension par l'Escalier des Pèlerins ne nous a pas du tout fatigués, malgré les marches formées de rochers en blocs disposés les uns au-dessus des autres. Le sommet présente une petite plate-forme, longue de quelques pas seulement, avec une chapelle et une mosquée construites sur le piédestal de granit, où musulmans et chrétiens adorent le même Dieu. Rien de plus modeste que la petite chapelle aux murs maçonnés, sans orne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments, desservie par les moines grecs aux jours de fête. Quant à la mosquée, plus délabrée encore, il y a à côté une citerne, et les Bédouins viennent y sacrifier des moutons à la fête de Galih, un précurseur de Mahomet, dont le tombeau se trouve dans le ouadi ech-Cheik.

Le panorama du djebel Mouça, quoique moins étendu que celui des sommets plus élevés du djebel Zébir et du djebel Katharîn, est réellement grandiose et laisse au spectateur d'ineffaçables impressions. Pour embrasser d'un point culminant unique à peu près tout le relief de la péninsule sinaïtique, comme celui de la Sicile du haut de l'Etna, il faut gagner un de ces deux sommets voisins qui dépassent 2 500 mètres d'altitude. Néanmoins j'aperçois de mon point d'observation, au rocher de Moïse, vers l'est, le fond du golfe d'Akaba au débouché du ouadi Nazb, et, dans la direction du sud-ouest, la mer Rouge, formant une bande bleue, enveloppée de brumes blanches. Une partie des montagnes méridionales est masquée par la masse imposante du djebel Katharîn, de l'Abou-Roumaïl et du Zébir, aux parois de porphyre rougeâtre. Tandis que l'Oum Chomer, considéré longtemps comme la principale cime de la presqu'île, disparaît également derrière ce massif à trois pointes, l'arête du djebel Samchi, parallèle aux rivages du golfe d'Akaba, se déploie nettement. A l'entrée du golfe, on devine, plutôt qu'on ne voit, la petite île de Tiran, qui commande l'entrée du détroit de même nom, comme Périm le passage de Bab-el-Mandeb. De même les dents du Serbal, que le comte de Laborde croit avoir aperçues depuis ici, paraissent couvertes au nord-ouest. Au nord la perspective semble plus étendue et découvre tout le plateau crétacé de Tih, en contraste avec la sombre majesté du djebel Katharîn, et présentant sur son rebord une double bande blanche due au reflet des falaises calcaires, éclairées par le soleil. Plus près, sous nos pieds, le regard ne découvre ni le couvent de Sainte-Catherine, ni celui d'el-Arbaïn, cachés tous deux dans la profondeur des gorges. La plaine d'er-Raha est également invisible. Pourtant une partie de la vallée de Ledja apparaît immédiatement sous le versant ouest du djebel Mouça, et, du côté opposé, au bas d'escarpements vertigineux, qui paraissent être en surplomb, se développe sur une grande étendue le fond du ouadi Chayjih, où j'aperçois un campement arabe, avec ses tentes noires en ligne droite.

En attendant, vidons une coupe de champagne, le pétillant vin de France, à la gloire du Très-Haut et de Moïse. Nos petits Bédouins allument du feu pour préparer le café, et Manöli, le frère lai, offre aux assistants un verre de *mastic*, eau-de-vie préparée au couvent. Chrétiens et musulmans acceptent ces toniques sans autre cérémonie, sans aucun scrupule. Tout en admirant la vue splendide que donne la montagne, je collectionne quelques échantillons de pierres, je descends par les marches de la citerne à côté de la mosquée, je mesure les dimensions de la grotte devant la chapelle. Cette chapelle repose sur des substructions plus anciennes; mais les dalles de marbre qui ont dû recouvrir autrefois devant la porte la trace des genoux de Moïse n'existent plus. Dans la grotte, Manöli nous indique l'emplacement de la tête et des épaules du grand législateur, entaillé à l'intérieur de la pierre, alors que passa « la gloire du Seigneur ». Ce creux n'est pas profond. C'est à peine si j'ai pu m'y coucher, un peu perplexe de savoir si Dieu a parlé à Moïse, ici ou au Serbal! Probablement ni sur l'un, ni sur l'autre de ces deux points, car l'identification de la montagne de la Loi paraît mieux s'appliquer au Raz Safsafch, au-dessus de la plaine d'er-Raha. Quant à la citerne à côté de la mosquée, suivant une tradition arabe, Moïse a dû y demeurer, priant et jeûnant, les quarante jours et les quarante nuits pendant lesquels il a gravé les dix commandements sur les tables de pierre, à la face de Jéhovah. Autrefois un bon musulman n'entrait pas dans la mosquée sans étendre à terre l'*ihram*, manteau consacré, dont les pèlerins de la Mecque recouvrent leur corps nu à la visite du tombeau du prophète. Aujourd'hui nos chameliers arabes se montrent plus tièdes



Intérieur de l'église du couvent du Sinaï (voy. p. 117). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

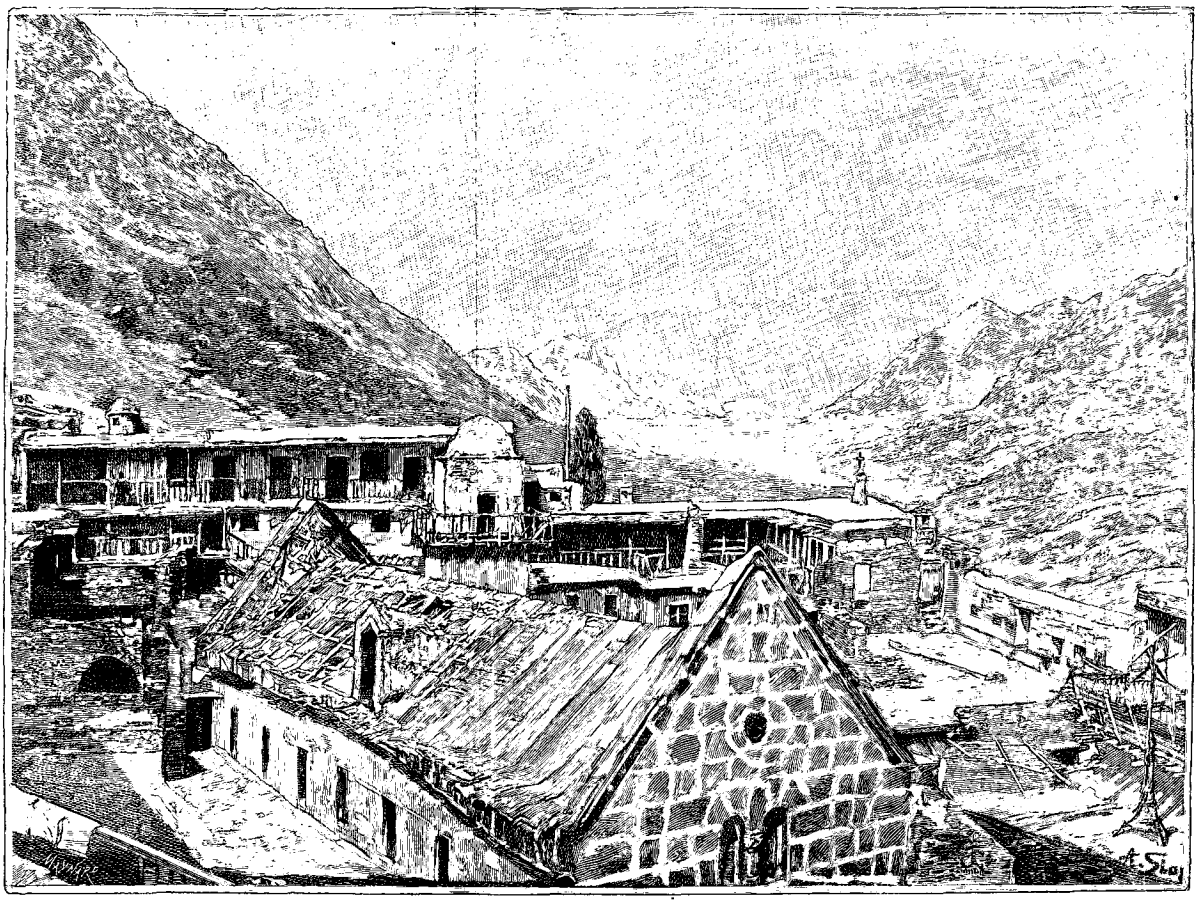
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la pratique de leur culte, et je ne les ai jamais vus, comme j'ai vu les Arabes algériens, se livrer à un acte de dévotion particulier en notre présence.

Sous l'impression des événements mémorables dont ces hauts lieux ont été ou sont présumés avoir été les témoins, l'esprit s'élève involontairement aux pensées graves. Le « souffle léger et doux » qui annonce l'approche de Dieu reste encore dans l'air, en face du ciel si pur, au sein de l'éternel silence de ces vieux rochers datant des premiers âges géologiques. Seule peut-être une impétueuse tempête pourrait rendre plus imposante, plus écrasante, la grandeur d'un pareil site. Et quelle tourmente ç'a été lorsque, suivant le récit biblique (*Exode*, XIX, 16-18), « s'éleva un tonnerre avec des éclairs, au sein d'une nuée épaisse sur la montagne, et tout le Sinaï fuma, parce que le Seigneur était descendu sur la montagne avec du feu, et sa fumée monta comme la fumée du four, de telle sorte que toute la montagne fut prise de tremblement ».

XIII

Une vue d'ensemble, la plus complète à mon sens, de la montagne de la Loi, en conformité avec le texte des



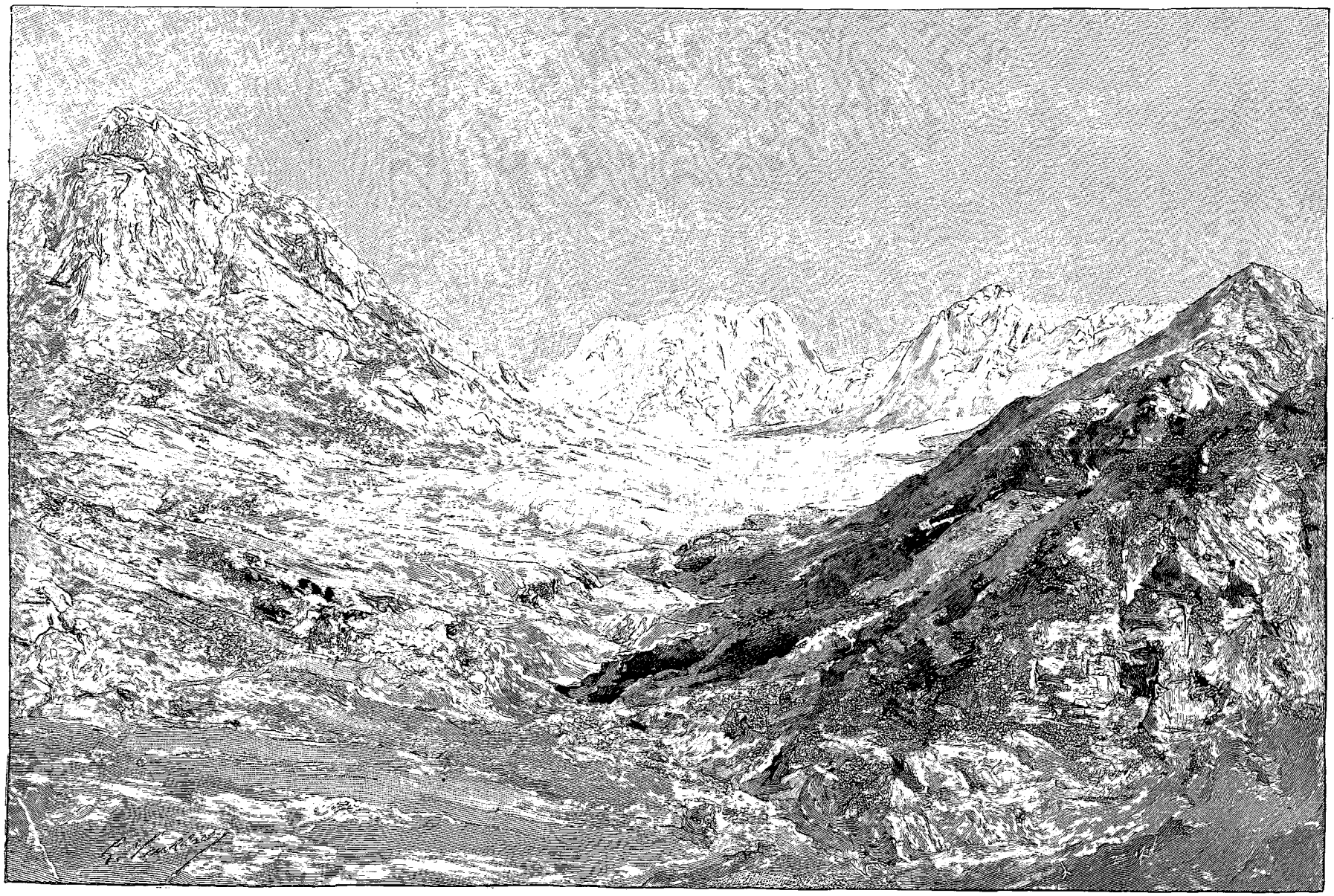
Débouché du ouadi el-Deir, vu du couvent (voy. p. 123). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

livres saints, se déroule du haut du Ras Safsafch, promontoire avancé, au-dessus de la plaine d'er-Raha, dans la partie extérieure du massif, où je suis allé en descendant de la pointe du djebel Mouça.

Partis du sommet du djebel Mouça à midi sonnant, nous sommes revenus à la plaine des Cyprès en un quart d'heure. Une demi-heure de plus, en montées et en descentes peu fatigantes, par-dessus des rochers granitiques, conduit dans un dernier vallon dominé par la pointe majestueuse du Ras Safsafch. Les flancs des rochers sont à nu; mais les creux présentent quelques plantes odorantes. Dans les vallons, la présence de l'eau donne naissance à une végétation assez touffue pour entretenir les bouquetins de la montagne. Parmi les espèces que je recueille, je note la menthe, le *majoran* et le *djaili* des Bédouins, appelée hysope par les moines du couvent et mentionnée dans l'*Exode* comme servant aux aspersions. Rien de plus pittoresque d'ailleurs ni de plus sauvage que l'aspect des trois vallons successifs découpés dans l'arête de la montagne. Nous y avons vu deux masures, que Manöli prétend être deux chapelles, consacrées l'une à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Panteleimon. On voit aussi les restes d'une ancienne citerne en maçonnerie, faite de main d'homme, réservoir des ermites d'autrefois.

Aux abords du troisième vallon, en avant de la pointe

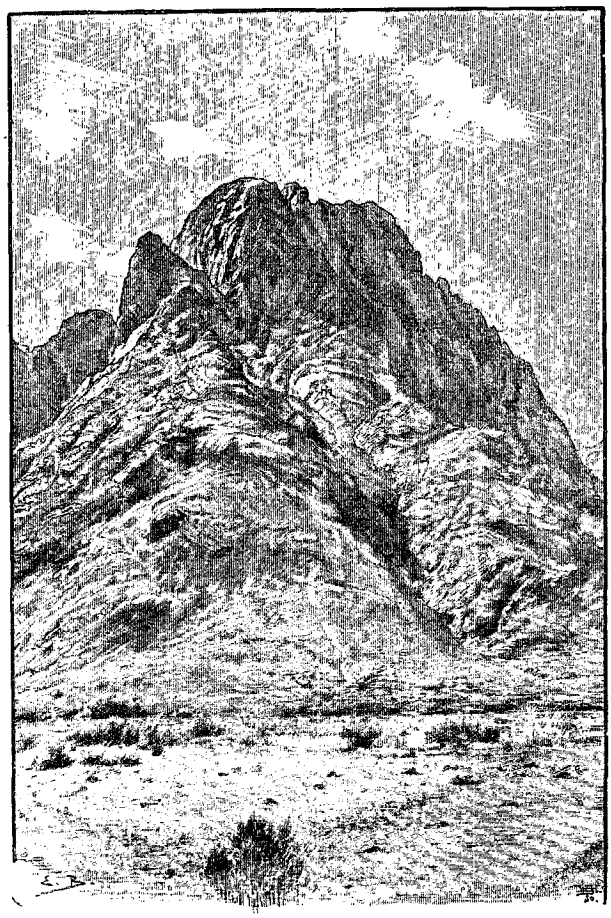
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mont Horeb (djebel Mouça). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terminale du Safsafch, nous apercevons sur le sol des traces fraîches de bouquetins. Profitant du vent qui souffle de notre côté, nous grimpons avec précaution le long de la paroi élevée qui enceint le mur, non sans recommander à Frère Manöli de rester assis au débouché de la gorge située en bas. Un instant après, Salami me montre, à travers une fente de la muraille rocheuse, une douzaine de bouquetins broutant paisiblement les herbes aromatiques dans le fond du vallon ouvert devant la dernière pointe de la montagne. Attention donc! ces bêtes-là ont le flair très fin. Un mâle superbe, aux grandes cornes recourbées en arc, fait le guet, le nez au vent et les oreilles dressées pour veiller comme une sentinelle à la sécurité de la bande. Je vois déjà la place du sujet dans la galerie de zoologie de notre musée *der Unterlinden* à Colmar. Aussi bien je mets sa tête à prix, avec promesse d'un souverain anglais pour bakchich si nous prenons l'animal mort ou vif. Stimulé par l'appât du pourboire, Salami a bien l'air un peu fiévreux. Mais il assure pouvoir se rapprocher davantage du gibier, afin d'abattre à coup sûr la proie convoitée. Pour cela, il ôte ses sandales et son manteau. Semblable à un lézard au soleil, il se glisse plus loin entre les rochers. O malheur! les bouquetins nous ont flairés et détalent. Un coup de feu retentit, puis un second. Tous les échos de la montagne répercutent ces deux détonations. Il y a eu coup double; mais les balles ont seulement frappé l'air. En tirant moi-même, je n'aurais pu faire plus mal.



Ras Safsafch. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

D'autres chasseurs arabes, mis en mouvement par le supérieur du couvent, nous ont rapporté le soir un bouquetin tué d'un autre côté, mais égorgé et mutilé d'une si pitoyable façon que sa dépouille n'a pu être empaillée convenablement. Tout au plus ai-je pu rapporter sa tête parée de cornes énormes, après avoir livré les cuissots et le filet au cuisinier.

On le sait, le bouquetin du Sinaï, *Ibex sinaïticus*, *beden* des Arabes, appartient à une espèce distincte de ses congénères des Alpes et de la sierra Nevada en Europe. Cette espèce se trouve aussi dans les montagnes du Liban et autour de la mer Morte, moins rare que ses congénères espagnols et italiens. Je tâche d'oublier le beau bouquetin destiné à figurer derrière les vitrines du musée de Colmar, en me désaltérant à une source limpide comme celles de nos Vosges d'Alsace. L'onde, transparente comme un cristal, repose sur un fond de détritus granitiques. Grâce à la présence de l'eau, la végétation est assez abondante. Près de la source croît un vieux saule dont la montagne tire son nom de Ras Safsafch, « Tête du Saule ». Quoique d'apparence vigoureuse, l'arbrisseau est en ce moment dépouillé de ses feuilles. A croire la tradition, Moïse doit y avoir coupé sa verge merveilleuse, cette canne qui entre autres prodiges a fait jaillir l'eau du rocher. Je ne puis me décider à enlever une tige de la souche, suivant l'usage des pèlerins. Je n'aime pas plus à mutiler une plante qu'un monument, sous prétexte de relique ou de souvenir.

Une construction carrée en ruines, quatre murs sans toiture, tout près de la source de Safsafch, représente les restes d'une chapelle dédiée à la ceinture de la Vierge. L'altitude de ce point dépasse 1 900 mètres. Pour monter plus haut, il faut s'aider des pieds et des mains, marcher à quatre pattes, pareillement aux bouquetins de la montagne. Cette grimpade aboutit à une fissure ouverte à pic sur la plaine d'er-Raha. La plaine même, visible sur toute son étendue, s'étale à une profondeur de 500 mètres au moins. Pour escalader la pointe supérieure, arrondie en cône, il faut enlever sa chaussure, tant les parois du rocher sont lisses et glissantes. Gare au vertige sur ce dernier sommet! Par contre, quelle admirable perspective, sur cette dent, à la pointe arrondie, digne à tous égards d'être célébrée comme un trône du Très-Haut, dressée superbe en avant du dernier massif, de manière à dominer d'un seul jet les vallées environnantes! Visible de tous les points des vallées qui se rencontrent ou se croisent à sa base, ce sommet se prête mieux que le Serbal et le djebel Mouça à l'identification de la montagne de la Loi de la Bible

Vue du sommet du Raz Safsafch, la plaine d'er-Raha

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît plus étendue qu'en bas depuis notre campement au pied de la montagne. Le ouadi el-Deir et le ouadi Ledja s'ouvrent un débouché de part et d'autre de cette plaine, comme de profondes gouttières entaillées dans le massif environnant, tandis que la gorge où s'élève le couvent de Sainte-Catherine forme une continuation en ligne droite de la plaine. De tous côtés les monts aux pentes raides enlacent la plaine d'er-Raha et les vallées qui la rencontrent, comme des murailles gigantesques, coupées à l'arrière-plan par le défilé des Vents, Nagb-Havi. En face de la pointe de Ras Safsafch se dresse d'abord la masse imposante du djebel Fréa, aux flancs de porphyre rouge, de l'autre côté de la vallée. Cette masse constitue le noyau d'un véritable chaos d'autres montagnes, dans la direction du nord. Dans la profondeur, au débouché de la gorge ouverte devant nous, un monticule de sable porte quelques masures en ruines, où demeurèrent en 1853 les soldats d'Abbas-Pacha, à côté de quelques jardins, avec des arbres fruitiers encore sans feuillage. La chaîne de Tih apparaît aussi dans le lointain, avec des formes plus aplaties, plus déprimées. Plus grandiose que la perspective du djebel Mouça, le panorama du Ras Safsafch est plus pittoresque aussi à cause du contraste plus accentué entre les montagnes et les vallées voisines, où le regard du spectateur plonge à des profondeurs vertigineuses.

Toutes ces vallées présentent des sources plus ou moins abondantes, malgré la rareté des pluies dans le pays. Au couvent de Sainte-Catherine, les moines m'ont assuré n'avoir de la pluie que quelques jours de l'année. Sur les points où l'abondance du mica et les gneiss stratifiés retiennent les eaux tombées, les fontaines naturelles donnent naissance à de petits ruisseaux limpides et frais à leur source.

Ouadi Ledja. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Au point de vue géologique, la péninsule du Sinaï a une structure tout à fait remarquable. La partie méridionale constitue un puissant massif de roches cristallines, où nous ne découvrons que de petites surfaces occupées par des formations intermédiaires entre les dépôts actuels du littoral et les granits anciens des sommets élevés, datant des premiers âges de la terre. L'absence de végétation ou son extrême rareté permet d'étudier, comme un livre ouvert, la structure des montagnes et leur composition minéralogique, bien plus exactement que dans les contrées de l'Europe où les cultures, la végétation naturelle ou les neiges recouvrent la surface du sol.

XIV

Après le retour de Salami, qui avait vainement couru à la poursuite des bouquetins, nous avons pris par le plus court pour descendre du Ras Safsafch à travers la cheminée de Sikket Chouaïb. Sans contredit, ce chemin par les précipices, au-dessus de notre campement, est plus pénible à la descente qu'à la montée. Glissant de rocher en rocher, de bloc en bloc, entraînés souvent par les coulées de pierres mouvantes, nous gagnons pourtant sains et saufs le pied de la montagne.

Non loin du point où sont dressées nos tentes, au débouché du ouadi Ledja, un monticule porte le nom d'Aaron. On y voit un creux dans un bloc de granit. Frère Manöli nous dit que les enfants d'Israël ont fait « fantasia » ici. Faire fantasia, dans le patois arabe, signifie s'amuser. Apparemment les Hébreux ont dû avoir cette disposition, lorsqu'ils sont venus fondre dans le moule de granit, sous le Ras Safsafch, les joyaux de leurs femmes et les objets précieux enlevés aux Égyptiens pour en tirer le veau d'or.

Au couvent de Sainte-Catherine, les pensionnaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne font pas fantasia; la règle du moins est austère, ce qui ne les empêche pas d'avoir tous bon appétit et d'arriver à un âge avancé.

A quelques pas du moule présumé du veau d'or, également devant l'ouverture du ouadi Ledja, on nous fait voir aussi l'emplacement où doivent avoir été englouties dans une crevasse du sol les familles de Korah, de Dathan et d'Abiram, en punition de leur rébellion. Rien ne confirme pourtant les dires des moines ignorants, en désaccord avec le récit de la Bible. Un des sommets du ouadi Ghrech, appelé djebel Abou-Mahrourch, « la Montagne frappée par la Foudre », a été fendu par un coup de tonnerre et porte encore les traces de ce phénomène. Ce fait pourrait aider à confirmer l'identification du Ras Safsafch avec la véritable montagne de la Loi, si beaucoup de pics de nos montagnes, même des rochers des Vosges, ne portaient également des marques semblables. Dans le récit arabe de l'entretien de Dieu avec Moïse sur la montagne, nous lisons : « Le Seigneur se révéla sur la montagne, et la montagne éclata en mille morceaux, et Moïse tomba à terre sans connaissance, comme si un éclair l'avait frappé ». Des cellules d'ermites chrétiens se trouvent sur la droite du ouadi Ledja, immédiatement après le débouché. Dans le nombre on cite celles de saint Cosme et de saint Damien, puis une ancienne chapelle vouée aux Douze Apôtres. Sur la gauche, quelques plantations et des jardins entourent les ruines du couvent d'El-Boustan. Plus loin, un bloc de granit, pareil à beaucoup d'autres pour un simple naturaliste, est appelé par les Arabes « Pierre de Moïse », Hadjer-Mouça. Les moines grecs le considèrent comme le rocher de Horeb, d'où la verge du grand législateur a fait jaillir la fontaine miraculeuse, qui pour eux ne se trouve pas dans le ouadi Firan. D'après une tradition juive, à laquelle fait allusion l'auteur de la première épître aux Corinthiens, X, 4, tradition bien connue aussi des commentateurs du Coran, la pierre en question aurait accompagné les enfants d'Israël à travers le désert, pour revenir ensuite à sa place primitive.

Le ouadi Ledja paraît ainsi nommé en mémoire de la seconde fille de Jéthro, sœur de Zippora. Au fond de cette vallée pittoresque, un cloître abandonné, ancienne succursale du couvent de Sainte-Catherine, s'élève au milieu de plantations d'oliviers. C'est le Deir el-Arbaïn, ou couvent des Quarante-Martyrs, désigné sous ce nom parce que les Sarrasins mirent à mort les moines qui y demeurèrent, comme ceux du couvent de Sikelich, au mont Serbal. Selon la *Relation historique d'un voyage au mont Sinaï* de Marrison, chanoine de Bar-le-Duc, l'abandon du couvent date de 1679, année de sa visite.

Actuellement le jardin est cultivé par des frères lais qui viennent du couvent de Sainte-Catherine, avec le concours des Arabes Djebelijch, leurs serfs. Dans le haut du jardin une source fraîche jaillit, au voisinage d'une grotte, ancien ermitage de saint Onofrius. Les arbres fruitiers produisent des citrons, des pommes, des abricots, des grenades, des amandes, des figues en abondance et de qualité excellente. Entre les lignes de cyprès noirs s'allongent les plates-bandes cultivées de légumes divers. Ce jardin au fond d'une gorge aride est comme une oasis au fond du désert : il fait la joie et le souci du vieux Père chargé de sa surveillance.

La construction même du couvent abandonné n'a rien de remarquable. On peut y coucher pour raccourcir le chemin en cas d'ascension du djebel Katharîn. Cette ascension de quatre heures est fatigante, mais sans danger. A une heure et demie du monastère on trouve une source limpide, la fontaine des Perdrix, Bir-ech-Ghonnar. Le bon Dieu a fait jaillir cette eau, dit la légende, pour désaltérer les perdrix qui ont suivi le corps de sainte Catherine, porté par les anges au plus haut sommet du Sinaï. Très nombreuses ici, comme dans la plaine d'er-Raha, les perdrix ont servi à varier notre menu, composé de conserves, pendant nos campements à travers l'Arabie Pétrée.

Une heure et demie d'escalade assez pénible mène de la source des Perdrix jusqu'au bas de l'arête. Sur le trajet, les Bédouins Djebelich et les pèlerins ont placé, comme au Serbal, des tas de pierres sur les rochers en vue pour marquer le chemin à la manière du petit Poucet. Une heure de montée encore, non moins raide, et nous voici au sommet du djebel Katharîn, le plus élevé de la péninsule sinaïtique, à 2 602 mètres d'altitude. A la date du 16 mars 1886 nous avons vu les ravins et les creux exposés au nord encore remplis de neige.

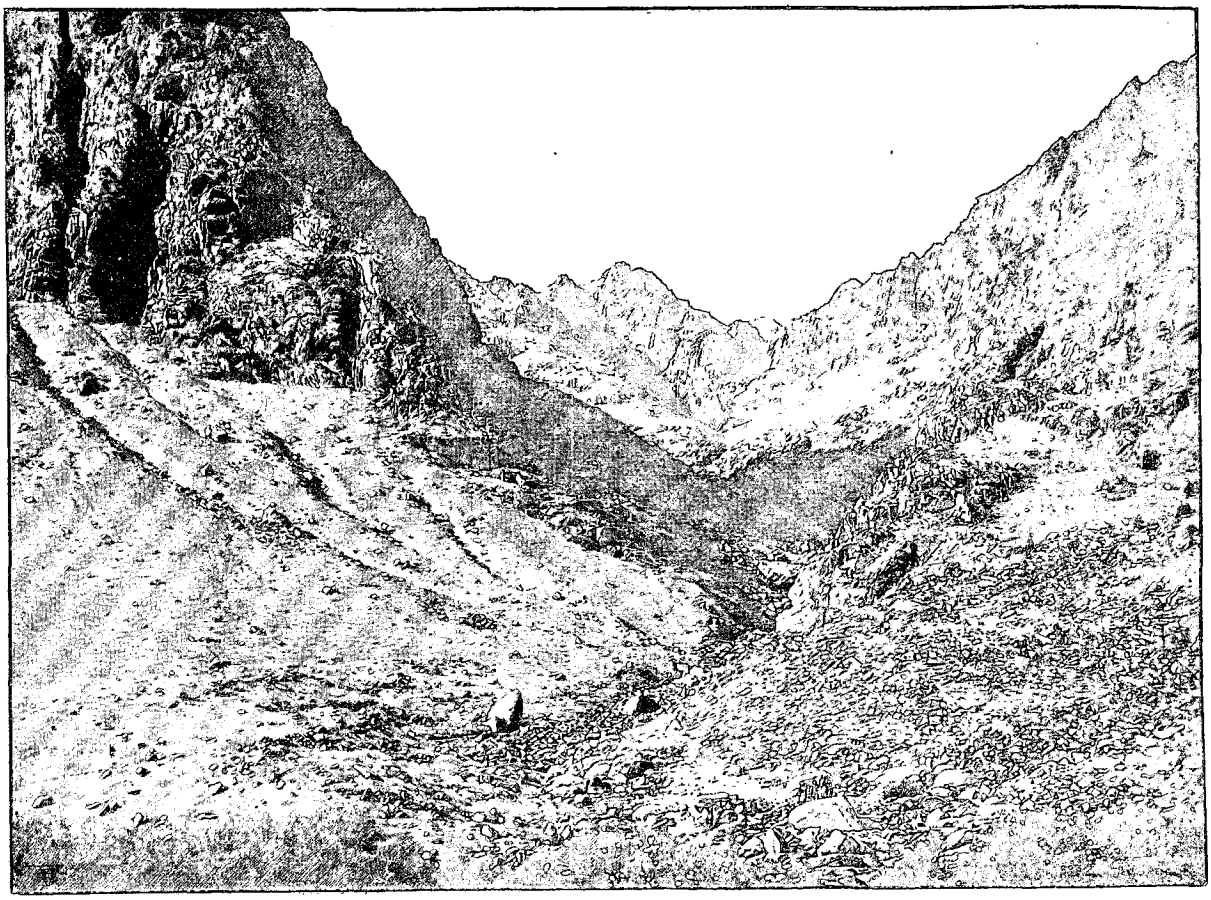
Le massif du djebel Katharîn a deux autres pointes, le djebel Zébir et le djebel Roumel, tous deux moins élevés que le sommet où nous nous trouvons. Une chapelle délabrée, en pierres sèches, occupe la moitié du petit plateau : de ce point culminant la vue s'étend au loin jusqu'au golfe de Suez; elle est très belle et à peine masquée au sud-ouest par le massif du djebel Oum-Ghomer.

Parmi tous les sommets que nous venons de gravir, quel est le Sinaï biblique, la montagne où Dieu a révélé sa loi à Moïse? La question est fort controversée. Sans être exégète en titre, en m'inspirant du simple bon sens pour comparer les textes bibliques avec les données de la géographie physique, je considère, avec les Anglais Robinson et Palmer, le Ras Safsafch comme la vraie montagne de la Loi. Nulle part ailleurs le peuple hébreu, évalué à 600 000 hommes de pied, n'aurait trouvé assez de place pour camper avec les femmes, les enfants et les troupeaux. Nulle part ailleurs le peuple de Dieu n'a pu entourer la montagne et toucher sa base en présence de Jéhovah dictant ses commandements à son législateur, comme à la pointe du Ras Safsafch. A la descente du couloir suspendu au-dessus de nos tentes par le Sikket Chouaïb, j'entendais distinctement la voix des chameliers s'élevant d'en bas, comme naguère les cris dont Josué disait à Moïse, après la réception du Décalogue : « Il y a une rumeur dans le camp, comme pendant le combat ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

Le djebel el-Benat, littéralement « montagne des Jeunes Filles », dont le sommet est visible du djebel Katharîn et que nous avons vu, une première fois, près de l'oasis de Firan, me rappelle une légende caractéristique pour les mœurs des Arabes de la péninsule. Deux jeunes Bédouines, qui devaient épouser des hommes qu'elles n'aimaient pas, s'enfuirent dans les montagnes pour leur échapper. On les poursuivit; mais elles nouèrent ensemble leurs tresses et se jetèrent au bas d'un précipice au nord du passage d'el-Heswe. Suivant une autre version, les jeunes Bédouines se laissèrent mourir de faim plutôt que de se marier contre leur gré. Les Bédouins de cette partie de la péninsule tiennent sévèrement à la conservation des mœurs traditionnelles et portent à un haut degré le sentiment de l'honneur et du devoir. La vie du harem, qui atrophie le cœur et l'esprit des citadins, est aussi inconnue à leurs femmes que le sont les eunuques préposés à la sauvegarde de l'honneur des maris turcs. Femmes mariées et jeunes filles n'ont d'autre gardien que le sentiment profond que la perte de l'honneur est aussi difficile à supporter que la perte de la vie. Comme la



Vallée d'el-Arbaïn. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

morsure du serpent, le manque de fidélité doit aboutir à la mort. L'homme trompé ou trahi, certain de la compassion et de l'approbation de ses amis, recourt au poignard pour punir le séducteur, tandis que la femme séduite se rend justice en se tuant elle-même.

Les tribus descendant des anciens serfs du couvent du Sinaï, que M. Ebers réunit sous la déomination commune de Djebelijch, « Gens de la montagne », ne paraissent pas être d'origine arabe. Ce sont les fils d'anciens esclaves donnés au couvent par l'empereur Justinien, les uns des provinces romaines d'Europe, les autres d'Égypte. Ils ont de bonne heure passé à l'islamisme, et les influences du milieu où ils vivent, agissant pendant plus de mille années, leur ont donné le type des vrais Bédouins. Quoique musulmans, les Tebouas de Firan, les Bezias de Tôr, comme les autres tribus, se montrent peu rigoureux pour les pratiques religieuses. Leur principale occupation consiste à guider les pèlerins grecs et à faire les transports entre le couvent de Sainte-Catherine, Suez et Tôr. Le nom de Touara signifie « gens de Tôr ». Nous avons eu constamment de bons rapports avec ceux qui nous ont loué nos chameaux et servi de guides. Tous se sont montrés honnêtes et toujours serviables. Pour rémunérer leurs services, les moines leur distribuent deux fois par semaine des rations de pain ou de blé parcimonieuse-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment mesurées. On est surpris de leur sobriété. Pendant notre voyage, nos chameliers se contentaient d'une petite galette et d'un peu de café, avec quelques gorgées d'eau. Les familles ont peu d'enfants. C'est tout au plus si l'on peut compter 4 000 à 5 000 habitants sur ce vaste territoire.

Autrefois les Arabes se vantaient de trois qualités : l'éloquence, l'hospitalité et le brigandage. De ces trois qualités, écrit Palmer, les deux premières ont complètement disparu chez les Teyaheh, habitant le centre du désert de Tih; mais ils n'ont pas encore trouvé leurs égaux en témérité quand ils font des incursions chez leurs voisins pour leur enlever du bétail. Une fois par an au moins, ils réunissent leurs forces, un millier de fusils environ, pour gagner le territoire des Anazeh, tribu nombreuse et puissante, vivant entre Palmyre et l'est du Haouran.

Quelquefois la résistance est très chaude et les oblige à abandonner leur prise en cherchant leur salut dans la fuite. Des expéditions plus heureuses leur ont procuré jusqu'à 600 têtes de bétail. Ces invasions coûtent d'ailleurs peu de vies humaines. Même dans leurs combats, les Arabes évitent de frapper des coups mortels, afin de prévenir la vengeance.

De fait la condition des fils du désert a peu changé depuis le temps où le messager arrivé devant la tente de Job venait dire : « Les Chaldéens ont formé trois pointes et surpris les chameaux, et les ont enlevés et frappé les gardiens du tranchant de l'épée » (Job, I, 17). Aux yeux des vraies Bédouins, le brigandage ne constitue pas un déshonneur, car, selon Esdras, IV, 23 : « l'homme prend son épée et sort pour le vol et le brigandage » avec le plein sentiment de son honorabilité et de sa considération. Pour changer ces habitudes, il faudrait amener les Arabes à la culture du sol, que le climat favorise peu. Palmer serait plutôt d'avis d'enlever les populations arabes à leur territoire, car elles sont réfractaires à toute civilisation. Les missionnaires qui les ont visitées n'ont jamais été que tolérés, et leur influence cessait avec la provision de tabac qu'ils pouvaient offrir. Le gouvernement turc essaya d'un autre moyen; pour écarter les Bédouins de la Syrie, il donna l'ordre de combler tous les puits du désert de Palmyre. Le pacha chargé d'exécuter ce plan accepta un joli pourboire des Anazeh, et fit planter des bosquets de tamarix pour mieux indiquer tous les puits.

Nos chameliers touaras du Sinaï sont de mœurs plus douces que les vrais Bédouins de l'Arabie Pétrée, mais tout aussi nomades. Comme eux, ils n'ont d'autres ressources que l'élève de leurs troupeaux et le brigandage; ils ruinent le sol qui leur appartient et vont souvent dévaster les cultures voisines. Si une puissance militaire leur enlevait leurs troupeaux, ils seraient bien contraints de se fixer et d'appliquer à l'agriculture leurs capacités très réelles; mais, malgré les conseils du professeur Palmer, ce plan vigoureux n'a pas chance d'être réalisé de sitôt. Aucune puissance militaire civilisée ne se soucie de faire la police dans les déserts de l'Arabie Pétrée. En Afrique, où la France occupe fortement les confins du Sahara algérien, nous ne sommes pas encore parvenus à nous faire respecter par les Touareg nomades, qui massacrent nos explorateurs l'un après l'autre sans s'attirer la moindre répression. Dans la péninsule du Sinaï et autour de la mer Morte, pareille tâche serait peut-être moins difficile.

XVI

Adieu au Sinaï! Adieu aux montagnes saintes! Depuis ce matin le campement est levé. L'ordre du départ est donné pour dix heures. Nombre de Djebellijch amènent leurs chameaux et demandent à nous accompagner. Ils se joignent à la caravane, qui n'a aucun besoin de leurs services. Cette fois nous descendons vers le ouadi ech-Cheik, le long de la montagne du couvent, formée de beau granit rouge. Par le ouadi Hebran sur Tôr et le désert d'El-Kah, le chemin eût été plus court. Et combien je préférerais gagner la mer Morte par Nachl et le plateau de Tih ! Mais les Bédouins de la région sont en guerre. Puis mon aimable compagnon de route est obligé de rentrer en France au plus tôt, et je me décide, à mon grand regret, à prendre avec lui le chemin du retour.

A notre première étape, nous passons devant le tombeau du cheik Galih, avant d'arriver au ouadi Saal. Les Arabes y célèbrent des fêtes durant plusieurs jours. Ils y viennent avec leurs familles, leurs chameaux, leurs moutons. On fait en procession le tour du tombeau du prophète, élevé sur un monticule rocheux. On y sacrifie des moutons, qui naturellement se consomment sous la tente.

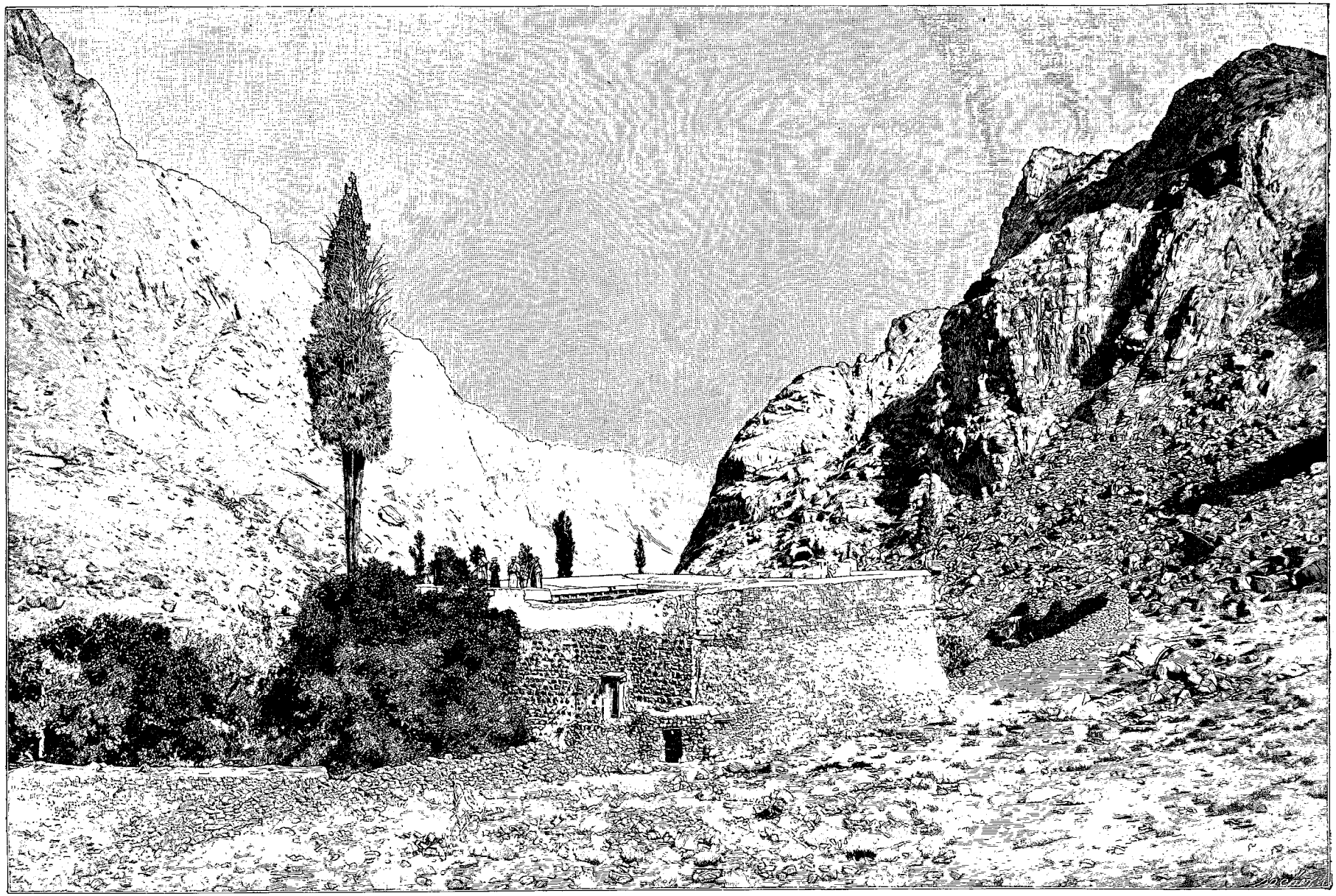
Plus nous avançons sur la lisière du plateau de Tih, plus le paysage s'égaye. Des buissons de *reten* en fleur nous rappellent nos genêts d'Europe, sur une nappe de sable rouge à tons chauds. Des troupeaux de chèvres noires et de moutons blancs paissent les herbes nouvelles du printemps.

Les tentes sont dressées le soir au débouché dans le ouadi Gharandel, pour nous permettre de visiter au lendemain les sources thermales de Hamman-Firaoun.

Après notre visite aux sources, la petite caravane s'est dirigée vers le ouadi Ouerdan et le ouadi Soddar, à travers une région que nous avons déjà décrite. A l'approche du ouadi Ouerdan, sur des plans inclinés remontant sur les collines, nous distinguions de temps en temps des points fauves, tachés en dessous de blanc. Ces points fauves se déplaçaient comme nous; malgré leur éloignement, on distinguait le lustre du poil. C'étaient des gazelles qui paissaient parmi les reten en fleur. Le sol était couvert de leurs traces et exhalait le musc. Si la faune du désert ne paraît pas variée, à certains moments on voit, par places, grouiller à ses pieds, ramper et fuir tout un petit peuple d'animaux amis du soleil et des siestes prolongées sur le sable chaud.

Le dirai-je ? après quelques semaines passées au dé-

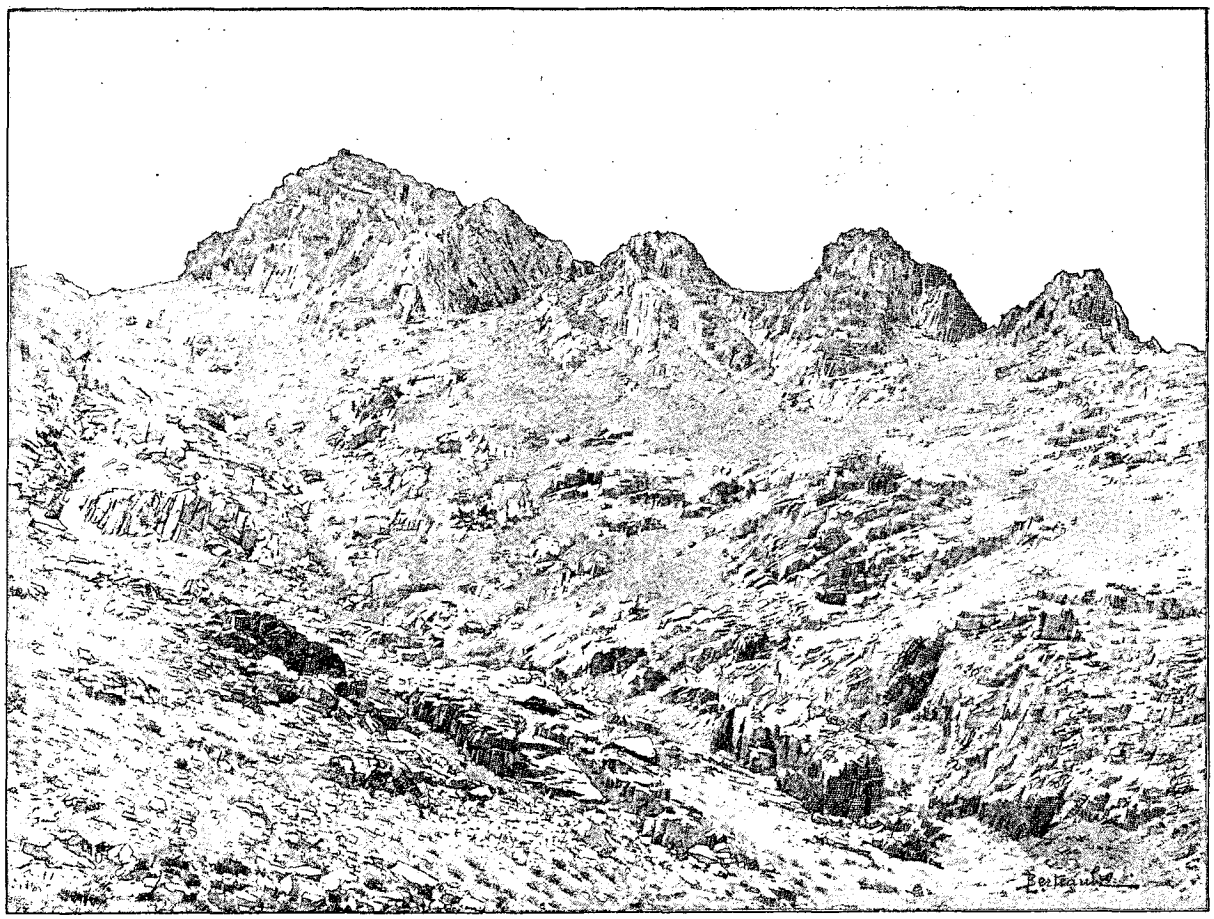
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El-Arbaïn (voy. p. 124). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sert, je rentre avec un sentiment de regret dans un monde plus civilisé. Les nuits sous la tente, les longues chevauchées au soleil, en face d'un vaste horizon libre, m'ont pénétré de leur charme. Je comprends mieux, maintenant, après l'avoir goûté, l'attrait de cette existence nomade. Je m'explique que les Bédouins s'attachent à leur pays, comme nos citadins à l'asphalte des boulevards. Très belle, avec ses couleurs propres, aux tons chauds, l'Arabie Pétrée est un pays aussi capable d'émouvoir fortement que n'importe quelle contrée du monde. Interrogez plutôt les artistes qui l'ont parcourue. M. Bida vous le dira, comme Fromentin du Sahara algérien : C'est une terre sans grâce, sans douceur, mais sévère, ce qui n'est pas un tort, et dont la première influence est de rendre sérieux. Un grand pays de collines expirant sur des plaines plus étendues encore, baignées d'une éternelle lumière, désolé et vide, avec un ciel toujours le même, du silence et des horizons tranquilles. Puis après les collines et au-dessus de la plaine, où les bancs de sable changent de place, un chaos de montagnes élevées, datant des premiers âges de la terre, mais aussi arides



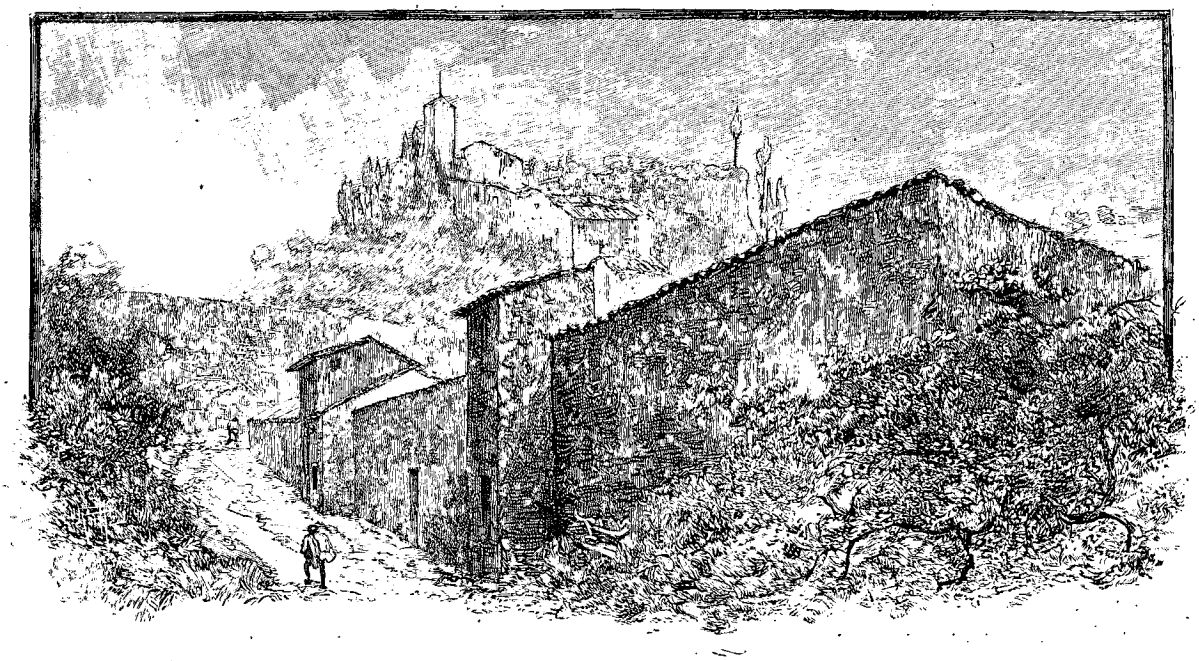
Djebel Katharin (voy. p. 119). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

et dénuées de verdure que le désert le plus désolé, imposantes par leurs grands souvenirs, et que la tradition désigne comme des lieux saints où Dieu a parlé à l'humanité pour lui révéler sa loi. Dans tout cela, peu de variété. De courtes aurores, des midis plus longs, plus pesants que chez nous en Europe, presque pas de crépuscule; mais le plus souvent une sorte d'immobilité radieuse qui, du ciel, semble descendre dans les choses. L'impression définitive, comme l'impression première résultant de ce tableau ardent et inanimé, composé de lumière, d'étendue et de solitude, est poignante.

Nous sommes de nouveau aux sources d'Aïoun-Mouça, nos bêtes boivent l'eau à longues gorgées, et dans la matinée je serre une dernière fois la main à mon compagnon de route qui retourne en France, tandis que je me rends tout seul à Jérusalem et sur les bords de la mer Morte par le canal de Suez et Jaffa.

Charles GRAD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Montelupo (voy. p. 130). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Cianï.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SIENNE.

I

Signa et Dante. — Montelupo. — Certaldo et Boccace. — La gare de Sienne.

De Florence, l'excursion à Sienne n'est qu'un jeu ; elle peut se faire à la rigueur en un jour, pourvu que l'on soit matinal. On prend le train de cinq heures cinquante-deux, pour arriver à Sienne à huit heures cinquante-trois. Le soir, on reprend à Sienne le train de six heures vingt, et à neuf heures et demie on est de retour sur les rives de l'Arno. Mais Sienne vaut mieux qu'une visite rapide : j'y ai, pour ma part, passé des semaines et ne me flatte pas d'avoir tout vu. L'hospitalité qu'on y trouve dans des hôtels tels que l'*Albergo di Russia*, l'Hôtel royal de l'Aigle noir et des Armes d'Angleterre, etc., rend d'ailleurs le séjour facile et agréable : Anglais et Russes s'en accommodent à merveille. Je suis persuadé que ceux de mes compatriotes qui voudront bien suivre mon conseil me voteront des remerciements au retour de ce pèlerinage que l'art et la nature recommandent à des titres égaux.

J'ai pour vis-à-vis, dans mon compartiment, une marquise en cheveux blancs qui se plonge dans la lecture des journaux. En y voyant que les étudiants en médecine de Naples ont envoyé une délégation pour soigner les cholériques de Palerme, elle s'écrie avec enthousiasme : « *Bravi ragazzi!* » et une seconde après n'y pense plus. C'est que l'Italie est le pays des inscriptions, des télégrammes, des manifestations extérieures, des formules sonores. Chez nous, tout a un caractère de sincérité et d'effort instantané. Chez nos voisins, une certaine banalité se cache au fond de ces expressions ronflantes.

Le train s'arrête d'abord à San Donnino, où j'ai essuyé naguère une si terrible bourrasque[1]. Plus loin, nous apercevons un village d'une tonalité claire et gaie, aux maisons couvertes d'un badigeon jaune, émergeant du milieu de bois d'oliviers : c'est Signa, stigmatisée par Dante[2]. Nous longeons l'Arno, dont les bords sont ici

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337 ; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321 ; t. XLVI, p. 161, 177, 193.

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1883, t. XLVI, p. 194.

2. « La bourgeoisie, aujourd'hui mêlée d'hommes de Campi, de Certaldo et de Figghine, était pure jusque dans le dernier ouvrier. Oh ! qu'il vaudrait mieux être les voisins de ces hommes dont je parle, et avoir vos frontières à Galluzzo et à Trespiano, plutôt que de voir ces hommes chez vous et supporter la puanteur du paysan d'Aguglione et de celui de Signa, qui ont déjà l'œil ouvert pour vous escroquer. » (*Le Paradis*, ch. XVI.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couverts de roseaux et dont les flots — un vrai miracle dans cette saison! — portent quelques barques. Presque sans transition, se dressent devant nous des rochers gigantesques et des carrières de *pietra serena*. Puis la vallée se resserre; c'est à peine parfois s'il y a place pour le fleuve et pour la voie ferrée. Sur les collines, des villages disposés en amphithéâtre, des forêts de pins d'Italie. La route abonde en effets inattendus, en changements rapides, féeriques : tantôt c'est une ligne d'arbres clairsemés, espacés un à un, et suivant les sinuosités de la montagne, en se profilant sur le ciel; tantôt une montagne dénudée, aux flancs ravinés, alterne avec les futaies. Ici, un mamelon, au gazon verdoyant, porte un peuple de brebis, qui forment des taches blanches sur le fond vert, et un berger qui se détache sur le ciel comme une lance; là le village construit dans la plaine fait face au village juché sur la hauteur; ailleurs encore surgit quelque castel plus ou moins délabré. Dans ces terrains accidentés, le moindre casin acquiert de l'importance et relève le paysage.

Montelupo, patrie de sculpteurs célèbres, est bâtie sur un double monticule, dont chacun supporte une grosse tour. Des maisons nombreuses témoignent de l'importance de la localité. Un pont à deux arches relie l'une à l'autre les deux rives de l'Arno, sur lequel règne une grande animation. Le train traverse ensuite un petit tunnel de quelques mètres.

La plaine s'étend maintenant tout à l'aise; aux défilés a succédé une vaste nappe de verdure, semée d'innombrables maisons et bordée, sur la droite, par un vaste contrefort, qui se détache sur le fond des montagnes. L'accumulation des wagons qui stationnent annonce le voisinage de l'importante gare d'Empoli, jadis décrite ici même par mon regretté ami Francis Wey [1].

La station de Castelfiorentino, qui succède à celle d'Empoli, mérite mieux qu'une mention sommaire : j'y reviendrai quelque jour.

Certaldo, que nous traversons ensuite, se recommande tout d'abord par sa situation pittoresque et par ses ruines, qui le disputent en beauté aux châteaux des bords du Rhin : sur le sommet de la montagne, un donjon crénelé, flanqué de tours; dans le bas, un village moderne; entre les deux, des champs cultivés avec soin. Le souvenir de Boccace, qui a vu le jour à Certaldo, ne rend ce bourg que plus intéressant. L'auteur du *Décaméron* s'est souvenu de ses compatriotes dans une de ses nouvelles (VIe journée, nouvelle X), où il les montre d'une crédulité excessive, prenant pour parole d'Évangile les sornettes d'un frère quêteur. Dès cette époque, Certaldo était fort déchue : le nouvelliste la représente comme un village peu considérable, mais qui avait été habité anciennement par un grand nombre de seigneurs et de gens aisés.

La station suivante, Poggibonsi, est encombrée de véhicules : ce sont les *vetturini* qui attendent les voyageurs à destination de San Gimignano.

Ce chemin de fer de Florence à Sienne a dû causer bien des insomnies aux ingénieurs. Pour moi, après tant de voyages, je n'en ai pas encore découvert la clef : on part, on revient, on monte, on descend, on se trouve dans un abîme ou sur une hauteur, sans que l'on comprenne les raisons de tant de savantes combinaisons. La locomotive, à son tour, est attelée (en italien on dit *attacare*; traduisez : attacher, et non attaquer) tantôt derrière, tantôt devant. Ma faible raison s'incline devant ces calculs profonds.

Enfin le train s'arrête! c'est Sienne.

La gare, badigeonnée de jaune, fait triste figure. Aussi bien la circulation y est-elle peu importante : elle ne comprend que quatre trains par jour pour l'aller, et autant pour le retour.

La salle d'attente de première classe mérite une mention : à côté d'une table et de glaces en bois doré, restes précieux du XVIIIe siècle, achetés d'occasion dans quelque vente, s'étendent d'affreuses banquettes modernes, couvertes en pseudo-reps, alternant avec des vases de fonte, peints en bronze et contenant des bouquets artificiels.

Quel contraste avec le spectacle qui nous attend, avec les souvenirs qui se pressent devant nous! Faisons un instant abstraction du présent, plongeons-nous dans le passé, où réside l'intérêt de Sienne, intérêt de premier ordre. Sienne, en effet, n'a pas seulement été, d'après l'heureuse expression de M. Costantini, la capitale d'un petit État, mais une véritable nation.

II

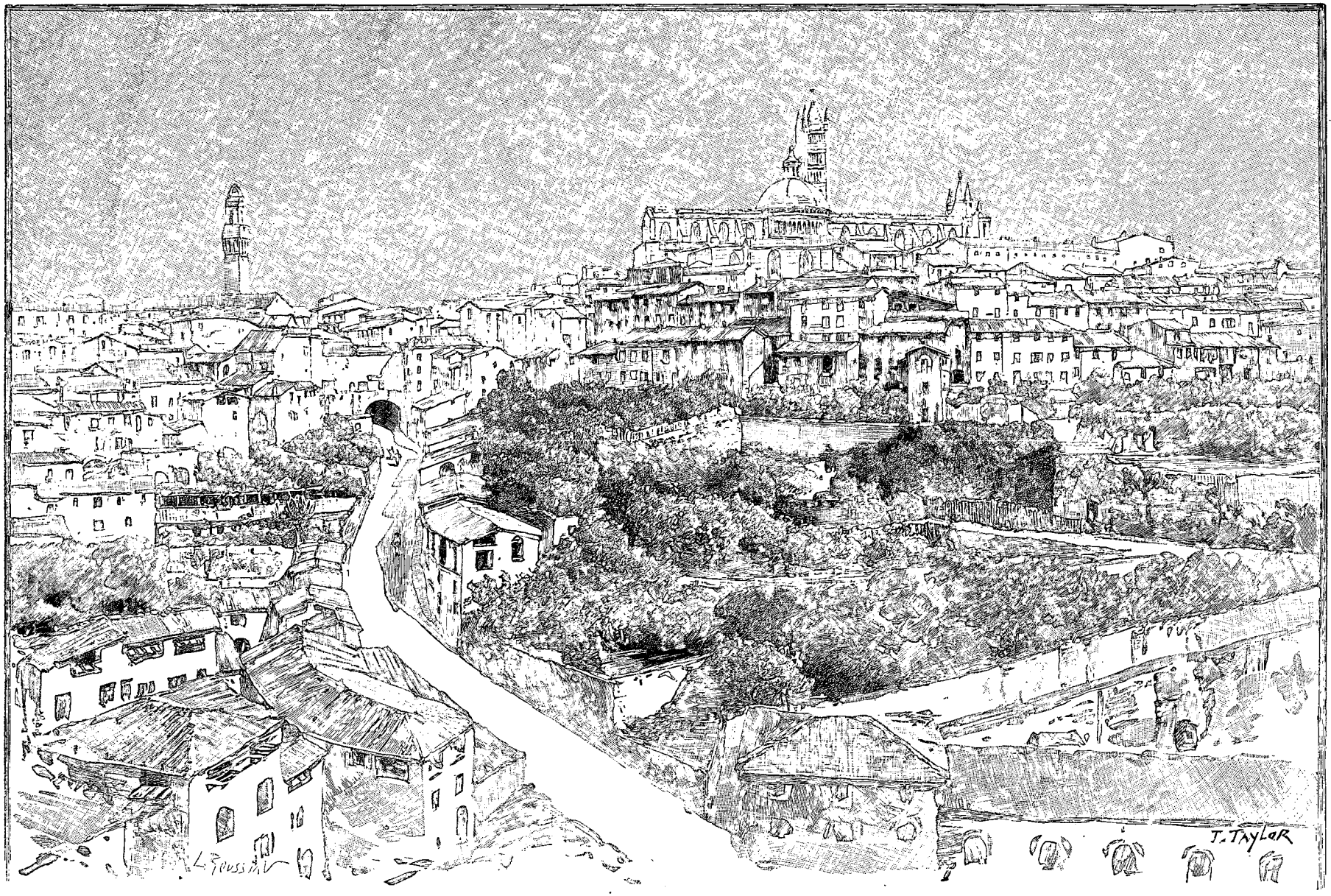
Coup d'œil rétrospectif. — Luttes avec Florence. — Les Français à Sienne : Charles VIII et Blaise de Monluc.

Il y a quelque vingt-cinq ans, le docteur Costantini révélait — c'est le mot — aux lecteurs du *Tour du Monde*, dans un article très brillant [1], les merveilles de Sienne, l'ancienne cité toscane, l'ennemie héréditaire et la rivale séculaire de Florence. Depuis, les idées ont marché : il est peu de touristes aujourd'hui qui négligent cette ville si vénérable et si pittoresque. En essayant de la dépeindre à mon tour, j'aurai donc à raviver les souvenirs de mes lecteurs plutôt qu'à leur apporter des informations inédites. N'importe, ce rôle de cicerone rétrospectif peut avoir son utilité, son intérêt, et je ne rougis pas de le remplir. D'autre part, grâce aux progrès réalisés par la photogravure, j'aurai la satisfaction de joindre à mon travail des reproductions bien autrement fidèles et vivantes que celles publiées par mon prédécesseur. Telle est d'ailleurs la richesse de Sienne que, pour faire défiler de longues séries de chefs-d'œuvre, je pourrai m'attaquer à une série de monuments différente de celle qui a déjà vu le jour. A ce double point de vue, on estimera que

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1876, t. XXXI, p. 193.

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1866, t. XIII, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



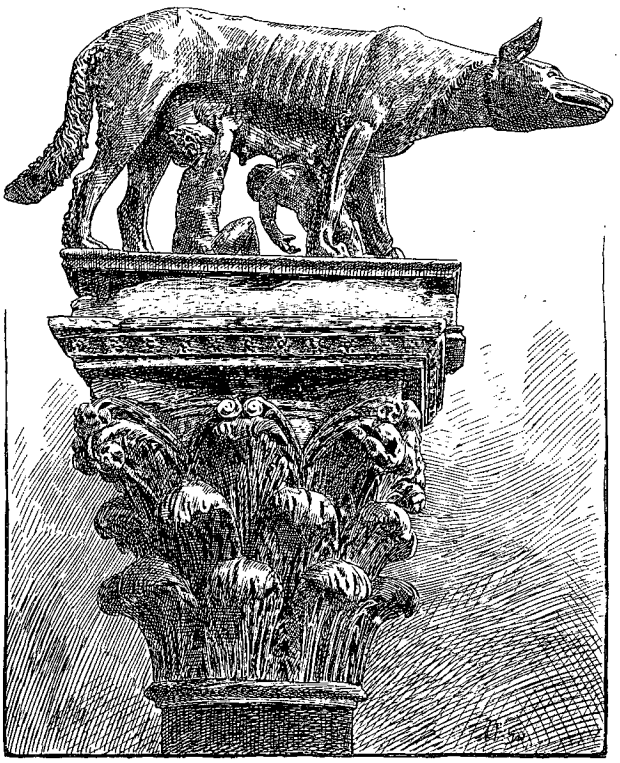
Vue générale de Sienne. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon essai n'est pas une superfétation de celui qui a paru dans ce recueil en 1866[1].

Sienne compte actuellement environ 25 000 habitants : elle le cède donc en importance à une foule de villes italiennes de second ordre; j'ajouterai qu'il est peu de cités qui, avec une population égale, occupent un emplacement aussi restreint : le soin de leur sécurité a forcé, des siècles durant, les Siennois à se resserrer derrière leurs remparts, ou derrière des défenses naturelles véritablement redoutables. Mais si nous envisageons les souvenirs historiques ou les monuments de l'art, quelle proie inestimable pour tout homme doué de curiosité! Une soixantaine d'églises, dont plusieurs brillent au premier rang, un nombre égal de palais, des statues, des peintures, des ornements à perte de vue, bref toute une école, je serais tenté de dire toute une civilisation, ont longtemps tenu dans un espace de moins de deux lieues carrées (l'enceinte actuelle mesure environ 7 kilomètres).

Artistes et poètes se passionneront et pour tant de chefs-d'œuvre et pour cette incessante vision du passé. Mais pour l'historien, Sienne offre un autre privilège encore : c'est de retracer avec une richesse et une sûreté d'informations que l'on ne retrouve au même point dans aucune autre ville du moyen âge, les annales de l'histoire religieuse, politique, administrative, commerciale, artistique, littéraire, en quelque sorte année par année, jour par jour. Sienne est autre chose encore qu'un immense musée : c'est un musée documenté, où les archives viennent sans cesse illustrer les souvenirs historiques et les œuvres d'art. Nulle part ailleurs on n'avance avec une telle certitude. Pensez donc : nous connaissons par le menu les conventions signées avec les artistes en plein XIIIe siècle. Ce que les inscriptions sont dans les villes antiques, les documents d'archives le sont ici, ils forment des séries sans lacunes. D'autres villes s'enorgueillissent de monuments aussi anciens; mais aucune, à coup sûr, ne possède, pour chacun d'entre eux, des actes de l'état civil ou des lettres de noblesse — quel que soit le terme que l'on veuille adopter — aussi complets.



La Louve de Sienne, par Turini (1429). — Dessin de Giraldon, d'après une photographie.

L'origine de Sienne se perd dans la nuit des temps. La légende fait honneur de sa fondation à Senius, fils de Rémus et neveu de Romulus : d'où le choix de la louve, qui figure depuis l'époque la plus reculée dans les armoiries de la ville et dont de nombreuses statues en bronze ou en marbre se dressent aujourd'hui encore sur les places publiques.

Pendant le moyen âge, l'histoire de Sienne ressemble à celle de toutes les villes italiennes : guerres au dedans, guerres au dehors, guerres entre les citoyens, guerres avec les voisins, surtout avec les Florentins. Unis à leur concitoyen le pape Alexandre III, et aux communes lombardes, les Siennois luttèrent vaillamment contre l'empereur Frédéric Barberousse; ils repoussèrent victorieusement, en 1186, l'assaut que le souverain allemand livra à leurs remparts. Les Gibelins cependant finirent par triompher et gardèrent longtemps le pouvoir; la victoire de Montaperti, remportée en 1260 par les Gibelins siennois sur leurs concitoyens guelfes, alliés aux Florentins, consolida pour un instant leur domination. Mais les succès de Charles d'Anjou, ses victoires à Bénévent et à Tagliacozzo, et surtout la défaite des Gibelins siennois à Colle di Val d'Elsa, en 1269, rendirent le pouvoir aux partisans de la Papauté et de la France.

L'hostilité entre ces deux grands partis politiques alternait avec d'autres luttes, non moins vives, entre les nobles (exclus, dès 1277, des charges publiques) et les marchands ou industriels, le *popolo grasso*, qui formaient le noyau de la population. Il n'y aurait aucun intérêt à retracer ces révolutions intestines, ce déplacement incessant du pouvoir, tantôt au profit des uns, tantôt au profit des autres. Mais ce qu'il importe de mettre en lumière, c'est l'énergie du caractère siennois, les luttes contre l'empereur Henri de Luxem-

1. Parmi les publications émanant de savants français, je dois tout particulièrement signaler le très intéressant travail que M. Georges Rohault de Fleury a consacré à Sienne dans le second volume de *la Toscane au moyen âge* (Paris, 1872, pl. I-XXIII).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bourg et contre l'empereur Charles IV, qui dut honteusement s'enfuir à Lucques, après avoir perdu 400 hommes d'armes dans les rues de Sienne (1369). La famine de 1329, la peste de 1348, qui enleva les trois quarts de la population, les incursions des grandes compagnies (1364 et années suivantes), furent impuissantes à briser la vitalité de la population.

Que de pages sombres ou éblouissantes de l'histoire du moyen âge se sont déroulées dans cette ville, alors une des principales étapes qui conduisaient à Rome, aujourd'hui éloignée des grandes voies de communication! Que de souverains pontifes, que d'empereurs, que de princes et de personnages illustres y ont reçu l'hospitalité et y ont marqué leur passage!

Au XIIe, au XIIIe et au XIVe siècle, Sienne rivalisa en puissance et en richesse avec Florence, sauf cette différence que tandis que l'une travaillait avec une ardeur fébrile à s'étendre au dehors, à absorber toute la Toscane, l'autre se concentrait sur elle-même. Le commerce, la banque, l'industrie contribuaient pour une part égale à sa prospérité. En 1260, au moment de la bataille de Montaperti, elle comptait, au dire des uns

Épisode de l'histoire du pape Alexandre III et de l'empereur Frédéric Barberousse, par Spinello Aretino. Fresque du Palais public de Sienne. Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

60 000, au dire des autres même 100 000 habitants.

D'autres villes comptent leurs illustrations par leurs grands généraux, leurs grands hommes d'État, leurs poètes, leurs savants ou leurs artistes : Sienne, à laquelle sa dévotion avait valu le nom de « Cité de la Vierge », les compte par ses saints ou ses papes. Elle s'honore, au XIVe siècle, d'avoir donné le jour à saint Bernard Tolomei, le fondateur de l'ordre des Olivétains, et à sainte Catherine (1347-1380), au XVe, à saint Bernardin (1380-1444), le réformateur de l'ordre de Saint-François et le fondateur de l'ordre de l'Observance. Quant aux souverains pontifes originaires de Sienne, ils atteignent le chiffre respectable de six, non compris Grégoire VII, le fameux Hildebrand, qui naquit dans les environs, à Soana : ce sont Alexandre III, Pie II, Pie III, Marcel II, Paul V Borghèse et Alexandre VII Chigi. Comme pendant à ces manifestations de l'orthodoxie, il faut citer l'élaboration de l'hérésie à laquelle deux des fils de Sienne, les Socin, ont attaché leur nom au XVIe siècle. Orthodoxes et hérétiques sont toujours, en somme, des croyants. Un autre Siennois, Bernardino Ochino (1487-1564), converti au protestantisme, se signala par l'ardeur de sa propagande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'excès de la religiosité, voilà ce qui permet de différencier les Siennois des Florentins : s'ils se montrèrent aussi laborieux que ceux-ci, il s'en fallait de beaucoup que leur esprit eût la même vigueur, la même originalité. Nous en avons pour preuve la pénurie des poètes, des penseurs, des savants. Pendant tout le XIIIe et le XIVe siècle, c'est-à-dire pendant l'époque où Dante, Pétrarque, Boccace et tant d'autres portaient la gloire de Florence jusqu'aux confins du monde civilisé, le mouvement littéraire de Sienne se réduisit, ou peu s'en faut, aux poésies, oraisons et lettres de sainte Catherine, qui séduisent par la pureté du style.

L'Université, établie de fait en 1321, confirmée en 1357 par l'empereur Charles IV, n'égala jamais ses rivales de Bologne, de Padoue, ni même de Pise. Parmi ses professeurs, les jurisconsultes dominaient : à peine, de loin en loin, un littérateur tel que François Philelphe (1434). Aujourd'hui même cette institution ne se distingue que dans les études d'un caractère strictement professionnel. Elle comptait, en 1871, une chaire de théologie, une douzaine de chaires de droit, puis des chaires de médecine, de chirurgie, de pharmacie. Disons tout de suite que là a été de tout temps le côté faible des Siennois. Les études sur l'histoire locale, surtout les études sur l'histoire de l'art, y ont été à la vérité brillamment représentées à différentes époques, en dernier lieu par les frères Milanesi, que Florence n'a d'ailleurs pas tardé à enlever à sa rivale. Mais les travaux de synthèse n'y ont trouvé que de rares recrues. Dans ce domaine de l'histoire locale même, Sienne contemporaine remplit-elle tous ses devoirs? S'occupe-t-elle de publier les précieux manuscrits, tels que la Chronique de Tizio, qui dorment sur les rayons de sa bibliothèque? Publie-t-elle quelque recueil périodique, quelque *Archivio*, comparable à ceux qui voient le jour dans d'autres villes italiennes d'une importance bien moindre?

Mais revenons au passé. Inférieurs aux Florentins dans le domaine littéraire, les Siennois leur tinrent vaillamment tête dans le domaine de l'art et surtout dans la peinture, qui s'accommodait mieux que toute autre branche de la morbidesse de l'esprit et du mysticisme. Les peintres siennois se distinguèrent par je ne sais quelle douceur et quelle suavité inconnues à leurs rivaux; par une corrélation fatale, ils excellèrent dans le coloris plutôt que dans la science du dessin.

Dès cette époque, ce foyer intense rayonnait sur la Toscane, l'Ombrie, les États de l'Église, le royaume de Naples. Les Florentins eux-mêmes durent recourir plus d'une fois aux plus détestés d'entre leurs ennemis : en 1285, en plein XIIIe siècle, les marguilliers de l'église Sainte-Marie-Nouvelle commandèrent un retable à Duccio, le chef de l'École de Sienne.

La sculpture au contraire ne comptait pour représentants que de vulgaires tailleurs de pierres. Nous possédons à cet égard une information précieuse : en 1271-1272, trois sculpteurs florentins, Donato, Lapo et Goro, reçurent le droit de cité parce que, de l'aveu même des autorités, il ne se trouvait à ce moment à Sienne aucun maître capable d'exécuter les sculptures et les autres ouvrages délicats destinés à la cathédrale : *Cum non sint magistri ydonei ad faciendum intallias* et *alia opera subtilia pro opere beatæ Mariæ Virginis*.

Au XIVe siècle, Simone Memmi (Simone di Martino) répand au loin, à Assise, à Naples, à Avignon, la réputation des peintres siennois, tandis que Lippo Memmi, beau-frère de Simone, les Lorenzetti, Berna et une infinité d'autres travaillent à la décoration des églises ou des palais municipaux de la région.

Pendant cette période encore, Sienne forme une vaste pépinière, où l'Italie entière recrute les maîtres d'œuvre, les sculpteurs, les peintres. La ville d'Orvieto, notamment, est sa tributaire, sa vassale : presque tous les architectes de sa cathédrale ont Sienne pour patrie. A Pistoia, le Siennois Cellino di Nese construit, en 1339, le baptistère; à Massa Marittima, d'autres Siennois construisent, en 1348, la grande chapelle de l'église Saint-Pierre; à Rome, Paolo dirige, vers 1340, la restauration de la basilique du Vatican, et Giovanni di Stefano, en 1369, celle de la basilique du Latran; à Naples, Tino di Camaino élève vers la même époque la célèbre chartreuse de Saint-Martin.

La sculpture siennoise, fille de l'école de Pise, s'affirme enfin à son tour avec Tino di Camaino († 1339), à la fois architecte et statuaire, dont les principaux ouvrages, le mausolée de l'empereur Henri VII, ceux de l'évêque Antonio d'Orso, de la reine Marie, du duc Charles de Calabre et de son épouse, décorent le Santo Campo de Pise, la cathédrale de Florence, les églises Santa Maria Donna Regina et Corpus Domini à Naples. Deux autres statuaires siennois, Agostino di Giovanni et Agnolo di Ventura, exécutent au dôme d'Arezzo le mausolée de l'évêque Tarlati[1].

Il n'y eut pas jusqu'à l'orfèvrerie qui ne recrutât à Sienne ses plus brillants adeptes. L'architecte-orfèvre Lando di Pietro († 1340) exécuta la couronne destinée au couronnement de l'empereur Henri VII. Un autre orfèvre, Michele di Memmo, travailla, en 1348, au célèbre autel d'argent de Pistoja. Le fournisseur attitré des papes d'Avignon, l'auteur des chefs de SS. Pierre et Paul, dans la basilique du Latran, et du chef de sainte Agathe à Catane, Giovanni di Bartolo, avait également Sienne pour patrie.

Il n'est pas aisé de faire comprendre la multiplicité des efforts tentés par les Siennois; la fonte en métal, la sculpture en ivoire, la marqueterie, la miniature, la broderie, la peinture sur verre, qui, inaugurée dès le XIIIe siècle, compta pour adeptes, jusqu'à l'extrême limite de la Renaissance, les Jésuates, établis au couvent de Saint-Jérôme; aucune des branches de l'art ne leur échappait. En 1408, un des correspondants du duc de Berry, amateur ardent toujours à l'affût des inventions nouvelles, d'où qu'elles vinssent, lui signalait à Sienne « un ouvrier de musayque et d'y-

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1883, t. XLV, p. 2.

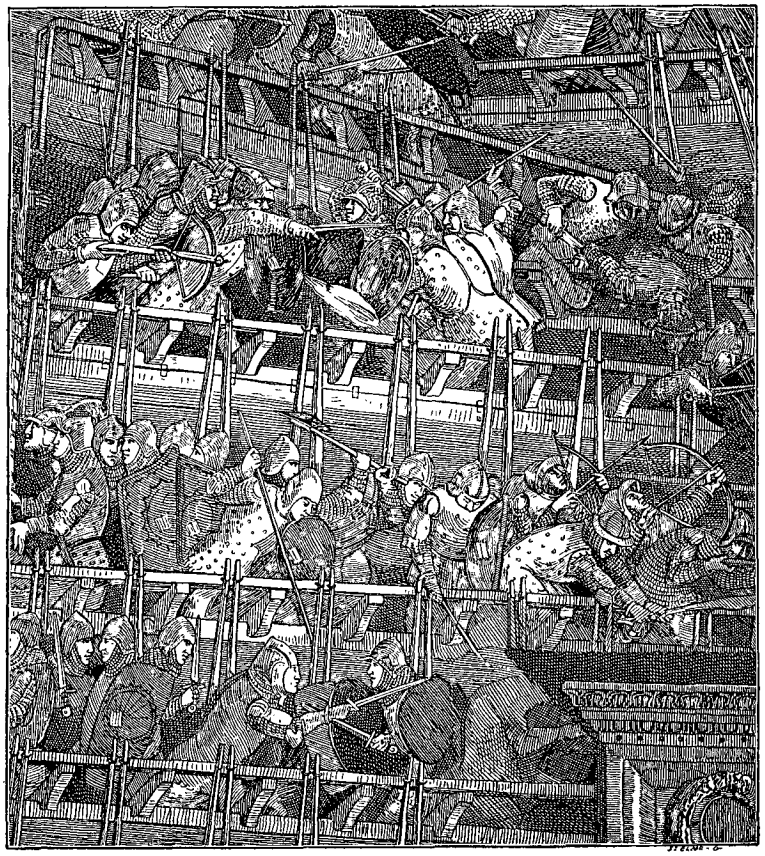
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maiges de marqueterie tant belles et bien vestues de dyverses couleurs de boys que onques hommes ne fut veu mieux ouvrant à cette science ».

La Renaissance ne pouvait que troubler, que désorienter Sienne, ville attachée s'il en fut aux traditions du moyen âge. Aussi le XVe siècle y marque-t-il un temps d'arrêt dans le développement intellectuel : tandis que les Florentins s'élançaient à pleines voiles vers les horizons nouveaux, les Siennois flottaient entre les souvenirs du passé et des tentations qui leur semblaient entachées de paganisme.

Seul le grand sculpteur Jacopo della Quercia (1371-1438), l'émule de Ghiberti et de Donatello, eut assez de génie pour imposer son style, qui forme un compromis entre le style gothique et la Renaissance. Mais ses successeurs ne justifièrent pas les espérances qu'avait fait naître cet artiste supérieur. Ce n'est pas qu'une nuée de sculpteurs habiles, les Antonio Federighi, les Vecchietta, les Turini, les Neroccio Landi, les Cozzarelli, les Francesco di Giorgio Martini, etc., ne peuplât la ville de statues et de bas-reliefs en marbre ou en bronze, pour ne point parler des terres cuites. Mais toutes ces productions, dans lesquelles l'élément gothique domine, manquent de parti pris. Elles n'ont ni le naturalisme si frais et si généreux de Jacopo della Quercia, ni la noblesse classique ou la puissance dramatique de Donatello. Supposez un art intermédiaire entre le moyen âge et la Renaissance, quelque chose comme un Ghiberti, mais sans le charme exquis, la haute distinction du sculpteur des portes du Baptistère, un style hybride, avec les formes recroquevillées propres aux artistes gothiques, mais sans leur décision et leur verve : voilà l'école siennoise du XVe siècle.

L'éloquent et fanatique auteur de *l'Art chrétien*, A. F. Rio, a porté aux nues la peinture siennoise du XVe siècle. Fidèle à ses principes, il a placé la dévotion avant le talent, et certes, au point de vue de la sainteté des sentiments, aucun artiste italien ne pouvait se mesurer avec les Sano di Pietro, les Matteo di Giovanni et *tutti quanti*. Leur iconographie n'est-elle pas exempte de toute concession faite au paganisme ou au réalisme! Leurs madones n'incarnent-elles pas la pureté virginale ou la tendresse maternelle sans le moindre mélange d'éléments profanes! Mais ces madones, stéréotypées comme celles du mont Athos, sont mortellement ennuyeuses, sans originalité aucune. Leurs auteurs, dans leur médiocrité, n'ont pas su mettre en elles la poésie, l'émotion, la vie. Ce sont des images de dévotion, non des œuvres d'art.



Une bataille navale : épisode de l'histoire du pape Alexandre III et de l'empereur Frédéric Barberousse, par Spinello Aretino. Fresque du Palais public de Sienne. — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

Un signe des temps, ce sont les invitations adressées par les Siennois aux artistes florentins, jusqu'alors rigoureusement exclus de toute commande. Successivement, les sculpteurs Ghiberti, Donatello, l'architecte Bernardo Rossellino, le miniaturiste Litti Corbizi, et bien d'autres vinrent y faire montre de leur talent.

Quelque antagonisme qu'il y eût entre les principes représentés par Sienne et les principes de la Renaissance, ce fut néanmoins à un champion de cette dernière, à un des flambeaux de l'humanisme, que l'antique cité toscane dut à ce moment le meilleur de sa gloire et de sa prospérité.

Parmi tant d'hommes illustres, qui s'étaient efforcés, chacun à sa manière, de témoigner leur gratitude à leur patrie, aucun ne l'aima en effet d'un amour plus ardent que l'homme de lettres brillant, monté plus tard sur le trône de saint Pierre, vis-à-vis duquel cette République ombrageuse s'était précisément montrée une véritable marâtre : je veux parler de notre vieil ami [1] Æneas Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II. Quoique sa famille eût été bannie de Sienne

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1882, t. XLVII, p. 340.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que lui-même fût né à Corsignano, il ne cessa de regarder l'antique métropole comme son berceau, et lui prodigua éloges, honneurs et faveurs sans nombre. Ce fut le vrai pape siennois, dans toute l'acception du terme.

Les Piccolomini devinrent comme la raison d'être de Sienne : grâce à la munificence, j'allais dire au népotisme, de Pie II, ils éclipsèrent rapidement leurs concitoyens. Des dotations brillantes, des mariages avec les premières familles de l'Italie, les chapeaux de cardinaux, le titre de duc d'Amalfi, que sais-je encore! leur permirent de se poser en vrais suzerains de Sienne. Leur puissance était si bien établie que l'un d'eux, le cardinal François, fut choisi pour ceindre, à l'exemple de son oncle, la triple couronne, et proclamé pape sous le nom de Pie III. Mais son pontificat ne dura guère que ce que durent les roses : vingt-sept jours seulement. La vitalité des Piccolomini ne s'éteignit toutefois pas avec lui. Que d'hommes d'État, de capitaines, de savants de toute sorte, cette famille n'a-t-elle pas donnés depuis lors! Le polygraphe Alexandre (1508-1578), le condottiere ou plutôt le chef de brigands Alphonse († 1591), qui tint plus d'une fois en échec les troupes pontificales, le maréchal Octave (1599-1656), un des plus brillants généraux de la guerre de Trente Ans, le successeur de Wallenstein; puis, pour racheter ces souvenirs plus ou moins pénibles, le vertueux archevêque Ascagne, l'ami de Galilée. Voilà de petits hommes — telle est la signification du mot « Piccol'uomini » — qui ont fait parler d'eux. Aujourd'hui même les Piccolomini sont légion et brillent dans toutes les disciplines : l'un d'eux, qui porte le prénom, cher aux lettres, d'Æneas, est professeur de grec à l'université de Pise; un autre, M. Bandini Piccolomini, archiviste aux Archives de Sienne, a publié un guide auquel j'aurai à faire plus d'un emprunt.

Fresque du Palais public. Portrait de saint Bernardin de Sienne (voy. p. 133). — Gravure de Petit, d'après une photographie.

Mais revenons au xve siècle. L'énergie et l'activité qui avaient éclaté dans l'industrie, le commerce, les arts, atteignirent à ce moment leur point culminant dans la banque. Si, pendant un temps, malgré leur activité et leur flair, les Ghinucci, les Spannocchi, les Tolomei, avaient eu quelque peine à tenir tête à leurs émules de Florence, notamment aux Médicis, leur concitoyen Agostino Chigi, le commanditaire d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X, ne tarda pas à devenir et le plus opulent des manieurs d'argent et le plus généreux des Mécènes.

Parmi les autres illustrations du xve siècle, on cite les trois jurisconsultes Mariano Sozzini, dont la statue en bronze, fondue par le Vecchietta, se voit aujourd'hui au Musée national de Florence, Bartolomeo Sozzini, et Mariano Sozzini, puis le médecin philosophe Ugo Benzi.

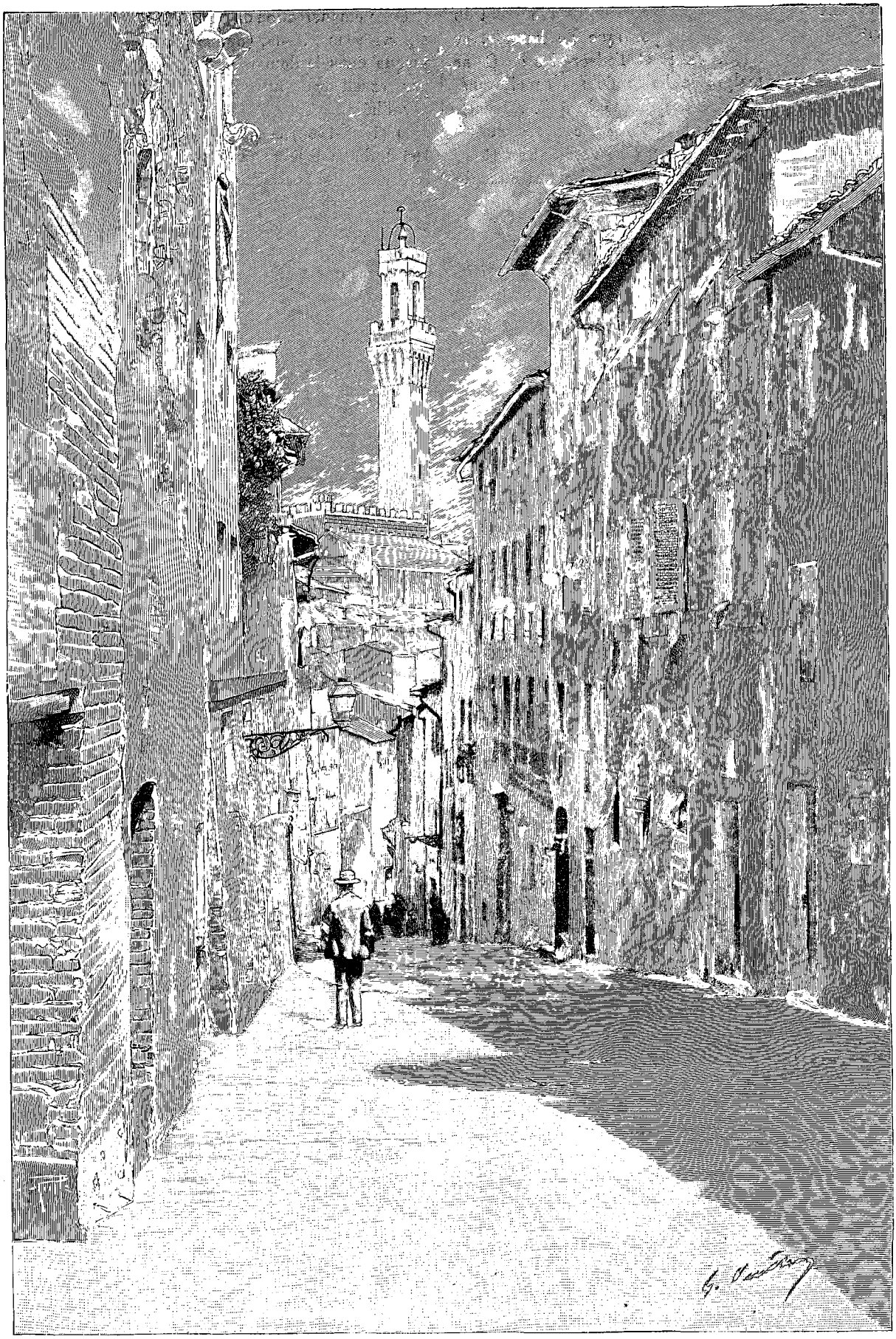
La fin du xve siècle fut marquée par les deux entrées de Charles VIII et de l'armée française victorieuse, au mois de décembre 1494 et au mois de juin 1495. Arrêtons-nous un instant à ces fêtes qui touchent à l'histoire de notre pays. J'emprunte la description de la première d'entre elles à l'ouvrage du vicomte François Delaborde : *l'Expédition de Charles VIII en Italie*.

« Pour faire plus d'honneur au jeune monarque, les habitants jetèrent bas les battants de la porte Camollia et dressèrent deux arcs de triomphe décorés, l'un de la louve siennoise, l'autre des statues de Charlemagne et de Charles VIII lui-même. Sur la porte, un jeune garçon, représentant la Vierge, souveraine de la ville, souhaita la bienvenue au roi, en lui rappelant la prétendue fondation de Sienne par les Gaulois Sénonais. Charles se rendit d'abord à la cathédrale, à laquelle il voulut donner le dais, aux armes de France et de Bretagne, sous lequel il avait fait son entrée dans Sienne, puis au palais épiscopal, où il devait loger. Il refusa courtoisement les cadeaux que les magistrats lui avaient destinés, et abandonna volontiers les demandes que ses envoyés avaient faites en son nom. »

Le 13 juin suivant, Charles VIII, de retour de son expédition contre Naples, reçut les mêmes honneurs que lors de sa première entrée : les chroniqueurs vantent surtout la magnificence de la fête qui lui fut donnée au Palais public et à laquelle, contrairement aux usages de la ville, prirent part les cinquante plus nobles et plus belles Siennoises : leurs danses transportèrent le roi d'admiration.

L'expédition de Charles VIII coïncidait, ou peu s'en faut, avec la révolution qui s'était produite dans le gouvernement de Sienne. Un parvenu, Pandolfo Petrucci, s'était emparé du pouvoir, grâce à une série de crimes ou de combinaisons véritablement machiavéliques (il fit assassiner son propre beau-père). Pendant les années

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La « Via Dupré », à Sienne (voy. p. 141). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si troublées qui marquèrent la fin du XVe et le début du XVIe siècle, il observa une politique de bascule, se montrant tour à tour l'allié et l'adversaire de César Borgia. Aussi, malgré la haine de ses concitoyens, exerça-t-il une autorité despotique jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. Son fils aîné Borghèse recueillit son héritage; un autre, Alphonse, créé cardinal en 1511, prit part à un complot contre Léon X et fut étranglé en 1517, par ordre de ce pape. Un petit-fils ou neveu s'immortalisa — triste privilège! — pour avoir précipité par la fenêtre le cadavre de l'amiral de Coligny.

Le palais Petrucci ou *Palazzo del Magnifico*, dont il sera question plus loin, nous fera connaître les goûts de Petrucci en tant que Mécène, car, comme tous contemporains, ce tyran savait allier le goût des belles choses à la plus rare élasticité de conscience.

La domination de Petrucci et de ses fils correspond à une des périodes les plus éclatantes de l'histoire littéraire et artistique de Sienne. L'antique cité de la Vierge s'est enfin franchement ralliée aux principes de la Renaissance et elle leur doit une expansion magnifique dans toutes les directions : des peintres tels que le Sodoma, Beccafumi, Pastorino, des décorateurs tels que les Barili, le Marrina; dans l'architecture, la suave et noble figure de Bal. Peruzzi, qui, bien que né à Volterra, d'une famille florentine, fut Siennois par son éducation, non moins que par le séjour prolongé qu'il fit au milieu de ses concitoyens après le sac de Rome.

Tête d'ange, par Duccio (Musée de l'Œuvre du Dôme) (voy. p. 134). D'après une photographie.

En même temps, philosophes, savants, littérateurs, surgissent comme par enchantement. On vante Celso Cittadini, physicien, mathématicien et polygraphe, Andrea Mattioli, un des fondateurs de la botanique, le jurisconsulte Alessandro Turamini, et une foule de poètes, d'historiens, d'écrivains et d'érudits de toute sorte.

Malgré une piété qui touchait parfois à l'ascétisme, il y avait au fond du caractère siennois quelque chose de vibrant et de généreux, un élément de vitalité et de gaieté, inconnu par exemple aux ferventes et mélancoliques populations de l'Ombrie. Ne nous étonnons pas d'y voir éclater l'esprit, parfois même l'humour. Les succès de l'*Accademia dei Rozzi* en fournissent la preuve : elle fut appelée à Rome à diverses reprises, pour y donner, pendant le carnaval, des représentations devant le pape Léon X.

Cette émancipation définitive des esprits si longtemps asservis se manifesta, comme il a été dit tout à l'heure, jusque dans le domaine religieux. La cité orthodoxe par excellence fut aussi troublée que scandalisée par l'hérésie à laquelle deux de ses fils, Lelio Socino (1525-1562) et son neveu Fausto Socino (1539-1604), de la célèbre famille des Sozzini, ont attaché leur nom. Le socinisme consiste, on le sait, dans la négation de la Trinité, du péché originel, de la prédestination et de la grâce, dans la libre discussion des Saintes Écritures, etc. Si les hérésies des Socin ne trouvèrent que peu d'écho dans leur ville natale, qu'ils quittèrent de bonne heure pour parcourir les contrées situées de ce côté des monts, elles ont, par contre, laissé une trace durable dans les pays de langue slave ou germanique. De nos jours encore les Sociniens abondent en Amérique.

Le triomphe des Médicis, qui, étaient rentrés une première fois en vainqueurs à Florence en 1511, et qui, en 1530, à la suite d'un siège mémorable, avaient définitivement établi leur domination sur toute la Toscane, ne pouvait que porter un coup fatal à Sienne, dès lors isolée au milieu des contrées soumises soit aux Médicis mêmes, représentés par le pape Clément VII et le duc Cosme Ier, soit à l'allié des Médicis, l'empereur Charles-Quint.

Celui-ci, après y avoir fait une apparition solennelle en 1536, y organisa une tyrannie savante qui triompha successivement des dernières velléités d'indépendance que pouvaient conserver les républiques italiennes. Il établit une *balia* dont l'organisateur fut son fameux chancelier Granvelle. Les luttes entre la France et l'Empire eurent ce résultat de rapprocher les Siennois de notre pays dans la même mesure où François Ier et Henri II s'éloignaient des Médicis, leurs anciens alliés, devenus ceux de leurs ennemis. On vit alors ce résultat étrange : le corsaire Barberousse s'emparant, de concert avec la flotte française, des ports de Talamone et d'Orbetello (1544).

Après la paix de Crespy, les violences et les exactions des Espagnols, qui occupaient Sienne, amenèrent une émeute dans laquelle une trentaine de nobles furent tués, et qui aboutit à la fuite de la garnison étrangère. A ce moment, l'un des gonfaloniers de Lucques, Francesco Burlamacchi, forma le projet de réunir dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alliance commune contre l'étranger les anciens États libres de l'Italie centrale : mais sa conspiration fut découverte et il périt misérablement. Aussi dès 1547 l'empereur fit-il rentrer ses troupes dans l'ancienne cité gibeline. En 1552, forts de l'appui de la France, les émigrés siennois pénétrèrent dans la ville et chassèrent de nouveau les Espagnols. Après toutes sortes de vicissitudes, Cosme Ier, qui avait longtemps louvoyé entre l'alliance française et l'alliance allemande, jeta le masque et entreprit de dompter la cité qui, depuis tant de siècles, se signalait par sa haine contre Florence. Il réunit en secret des troupes, et, le 27 janvier 1554, un de ses généraux, Marignan, s'empara par surprise du bastion de la *Porta Camollia*. Les habitants, remis de leur émoi, firent bonne contenance ; secondés par Pierre Strozzi, l'envoyé du roi de France, et commandés par Monluc, ils remportèrent un certain nombre de succès partiels contre l'armée assiégeante, qui était forte de 24 000 fantassins et 1 000 cavaliers. La lutte revêtit bientôt un caractère de violence et de férocité extraordinaires : c'est ainsi que Marignan faisait passer au fil de l'épée les habitants des villages qui osaient lui résister, qu'il brûlait les récoltes, etc.

Une Madone siennoise du xve siècle, par Sano di Piero (Académie des Beaux-Arts de Sienne) (voy. p. 135). — Gravure de Petit, d'après une photographie.

Entre les commandants en chef, il y avait cependant échange de bons procédés : la veille de Noël, Marignan envoya à Monluc, par un sien trompette, la moitié d'un cerf, six chapons, six perdrix, six flacons de vin excellent, et six pains blancs « pour faire le lendemain la feste ». Il est vrai que la même nuit il donna l'escalade à la citadelle et au fort de Camollia : grâce à la présence d'esprit de Monluc, l'assaut fut repoussé.

Le siège de 1554-1555, le dernier grand effort de l'antique République siennoise, fut en même temps le chant du cygne de la liberté en Italie. Par la vigueur de l'attaque et par l'opiniâtreté de la résistance, par les efforts gigantesques, par la grandeur de la catastrophe, cette lutte suprême touche à l'épopée. Pour donner l'illusion des luttes féroces propres au moyen âge, il se produisit même une de ces alliances si fréquentes au temps jadis : le Florentin Bindo Altoviti, dans sa haine contre son souverain, le duc Cosme de Médicis, soudoya de ses deniers un corps de 3 000 hommes et vola, à sa tête, à la défense des Siennois.

Une bonne partie des Mémoires ou Commentaires de Monluc est consacrée à l'histoire du siège de Sienne : je ne veux pas priver mes lecteurs du plaisir de relire dans leur texte ces témoignages aussi honorables pour les Siennois que pour leur gouverneur français. Mais le moyen de ne pas rapporter ici quelques traits d'héroïsme particulièrement touchants ! Tantôt Monluc les montre « ne mangeant plus que nostre petit pain et un peu de pois avec du lard, et de mauvaises bouillies, une fois le jour seulement », et « résolus de manger jusqu'à leurs enfants avant que de se désister », tantôt il leur rend cette justice que, « comme Dieu est véritable, il ne se trouva jamais un seul homme qui demeurast dans les maisons, et qui ne print les armes, vieux et jeunes ».

Après des péripéties sans nombre, et une résistance de plus de quinze mois, les Siennois capitulèrent, au mois d'avril 1555. Monluc stipula qu'il se retirerait librement, sans être forcé de signer la capitulation, ne voulant pas que son nom figurât jamais dans un document de cette nature. La garnison française fut suivie dans sa retraite par deux cent cinquante-deux familles nobles et quatre cent trente-cinq familles populaires qui allèrent s'établir à Montalcino, où elles maintinrent, quelques années, le drapeau siennois.

Un mot encore : en 1557 Philippe II céda à Cosme Ier l'antique cité. Depuis, celle-ci a partagé le sort du reste de la Toscane, sans prendre part aux luttes qui ont agité la Péninsule, semblable en ceci à celle des villes toscanes qui tient avec elle le premier rang immédiatement après Florence ; je veux parler de Pise. Quelle différence d'ailleurs sur tous les autres points avec *Pisa morta* ! Au morne assoupissement de sa voisine, Sienne oppose une activité mesurée et incessante, sinon fébrile.

Le XVIIe siècle se passa pour Sienne dans le recueillement, dans l'espèce de somnolence qui caractérise l'Italie après le gigantesque effort de la Renaissance. Il est surprenant que l'influence de notre littérature ait pénétré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à ce moment jusque dans la ville de la Vierge. Le fait cependant est hors de conteste : le Siennois Girolamo Gigli (1660-1722) imita le *Tartufe* de Molière et traduisit *les Plaideurs* de Racine.

L'élévation au trône pontifical de deux Siennois aussi brillants que Paul V Borghèse (1602-1605) et Alexandre VII Chigi (1655-1667) jeta plus de lustre sur la cité désormais condamnée à l'obscurité. En vrais fils de Sienne, ils illustrèrent leur pontificat par les encouragements prodigués à l'art, par des fondations grandioses, l'achèvement de la basilique du Vatican, la décoration de la place qui précède la basilique, et bien d'autres entreprises.

Ce fut un bonheur pour les Siennois que l'activité de ces grands bâtisseurs s'exerçât au loin. Dans une cité telle que leur ville natale, resserrée entre les collines et les remparts, Paul V et Alexandre VII n'eussent pas manqué de remplacer par des constructions à la Bernini et à la Borromini tant d'édifices vénérables qui lui donnent son caractère et qui font sa beauté.

Plus encore que le XVIIe siècle, le XVIIIe fut une époque de stagnation intellectuelle, de torpeur. En dehors de l'économiste Sallustio Bandini (1677-1760) et de l'éminent anatomiste Paolo Mascagni (1752-1815), Sienne ne peut citer que des illustrations purement locales. La curiosité s'émoussa, l'initiative faiblit, en même temps qu'une frivolité extrême envahit jusqu'aux ordres religieux. On se piqua d'imiter Voltaire, mais par les petits côtés seulement. Une rhétorique pompeuse et vaine, des exercices poétiques puérils, qui ressemblent à des gageures, remplacèrent la discussion indépendante. Un auteur italien du siècle dernier, dont les écrits abondent en observations curieuses, mais que son extrême licence ne permet que rarement de citer, s'étend à perte de vue sur le talent de l'improvisatrice Maria Fortuna, bergère, c'est-à-dire membre de l'Académie des Arcadiens, aussi laide que spirituelle. A ces raffinements de l'aristocratie faisaient pendant les progrès de l'ignorance dans le peuple : l'instruction devint de plus en plus le privilège des classes dirigeantes.

L'aspect de la ville reflétait l'état des esprits. Un visiteur français, l'abbé Richard, dont la *Description historique et critique de l'Italie* parut en 1766, n'y signale quelque mouvement que dans le centre ; le reste, dit-il, est triste et désert, et a l'air pauvre. Il ajoute que, malgré la gaieté douce de la population, il règne sur tous les visages, même sur ceux des gens du premier rang (!), un air de langueur qui n'annonce pas la bonne santé (!). A tort ou à raison, on attribue cette disposition au séjour que firent à Sienne pendant plus de trois ans les Espagnols !

III

Sienne au XIXe siècle. — La Tradition et le Progrès.

De nos jours, l'existence des Siennois est réchauffée et ennoblie par le culte du passé, en même temps qu'elle est vivifiée par l'initiation à toutes sortes de progrès. Ce qui fait l'originalité et le charme d'une civilisation telle que la leur, ce sont ces infiltrations du XIXe siècle dans un ensemble où tout rappelle de si lointains souvenirs. Le contraste est piquant : dans le cadre ancien, qui est resté intact ou peu s'en faut, se glissent peu à peu les conquêtes de l'esprit moderne.

On trouverait difficilement, même en Italie, des exemples analogues d'une transformation aussi normale et aussi saine. Prenons l'organisation des ressources financières : la principale des banques siennoises, le *Monte dei Paschi*, quelque chose comme notre Crédit foncier, compte aujourd'hui plus de deux siècles et demi d'existence, et cependant c'est à peine si elle le cède en importance et en activité à quelques établissements de l'étranger. En 1885, deux cent soixantième année de son existence (on voit à quel point la notion du temps se perd dans ces vieilles villes italiennes !), le Monte dei Paschi avait un bilan de plus de 102 millions, dont plus de 60 garantis par des prêts hypothécaires.

Nous attachons-nous à l'Assistance publique : ici encore les établissements, dont quelques-uns chiffrent leur existence par cinq ou six siècles, ont été renouvelés et mis au courant de tous les progrès. Je citerai au hasard, parmi les institutions hospitalières de Sienne, l'Hôpital de Santa Maria della Scala, sur la place du dôme, la Confraternité de la Miséricorde, le Dépôt de mendicité, la Maison des fous, la Maison de retraite pour les veuves, l'Asile des orphelins, l'Hôpital des enfants trouvés, l'Hôpital pour les vieillards infirmes, les Hospices de convalescents, les Asiles pour les enfants, l'Hospice des sourds-muets, etc. Combien est-il de villes modernes qui puissent se présenter avec un ensemble aussi imposant ?

Les plaisirs de l'esprit ne sont pas moins en honneur. L'antique Académie des *Rozzi* a installé, dans son palais de l'Indépendance, des salons de jeu et de lecture, et organise des représentations théâtrales. L'Académie des *Fisiocritici*, fondée en 1691, s'occupe de sciences morales et de sciences physiques, et met à la disposition de ses membres un cabinet zoologique et minéralogique, un cabinet de numismatique et d'archéologie, un jardin botanique. L'Académie des *Rinnuovati*, veille, entre autres, sur le *Teatro Grande* installé au Palais public. Puis ce sont des cercles de toute nature, *Uniti al Casino*, une section du Club alpin italien, etc.

Peut-être est-ce du côté de l'art que la rupture avec le passé s'est le plus accentuée[1]. Ce n'est pas que les moyens d'instruction fassent défaut. L'Institut provin-

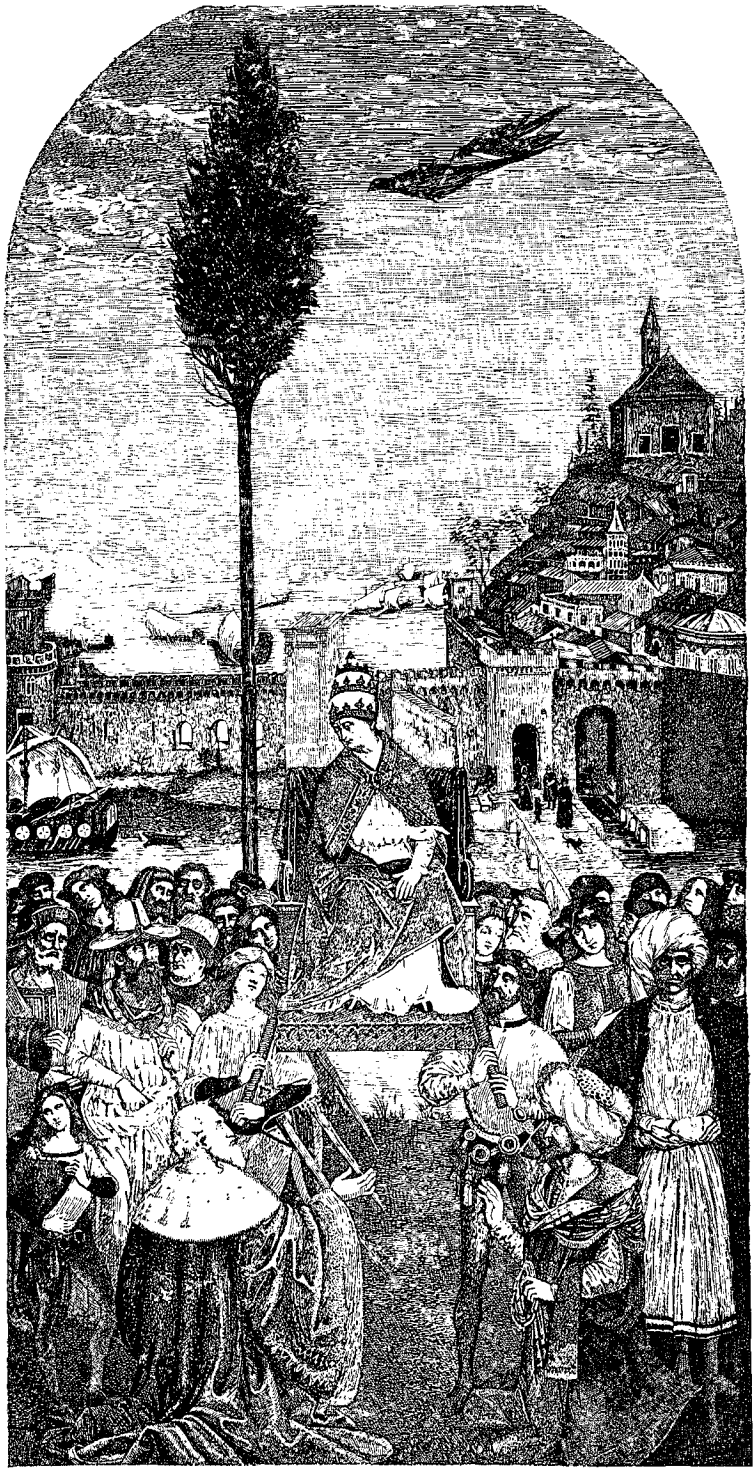
1. Au commencement de ce siècle, dit M. Franchi, un vent de mort semble s'être déchaîné sur l'héritage des époques de gloire. « Ce fut comme une fièvre de destruction. On m'a souvent raconté les flambées qui se faisaient sur la *Piazza del Campo* et que chacun alimentait de vieilles peintures, de cadres et d'incrustations, dans l'unique but de retirer des cendres le peu d'or qui échappait à la flamme. Quelques gentilshommes facétieux livraient aux fourneaux des cuisines des petits panneaux à fond d'or, afin, disaient-ils, de donner du ton aux fritures. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cial des Beaux-Arts compte d'habiles professeurs. Mais un entraînement véritablement fécond ne s'improvise pas. Les Siennois citent néanmoins avec orgueil, parmi les illustrations de l'art moderne, le nom de leur concitoyen le statuaire Giovanni Dupré (1817-1882), l'auteur de tant de statues célèbres et d'un volume intitulé *Pensieri artistici*. Ils rappellent également avec estime le souvenir de Luigi Mussini, élève d'Ingres et correspondant de notre Académie des Beaux-Arts. Tous ceux qui ont approché ce très aimable homme vantent la distinction de son esprit et le charme de son caractère. Le sculpteur Tito Sarrochi, élève de Dupré, s'est signalé par sa restitution de la *Fonte Gaja*.

Dans des sphères plus modestes, des artistes industriels — sculpteurs en bois, ouvriers en marqueterie et en ferronnerie — ont repris avec succès la tradition de leurs ancêtres du moyen âge et de la Renaissance. Leurs ouvrages, fort appréciés des étrangers, l'emportent en finesse sur ceux de leurs confrères de Florence et réalisent des prix beaucoup plus élevés.

Du moins l'industrie des faussaires, si florissante dans quelques villes voisines, que je ne désignerai pas autrement, semble-t-elle avoir disparu de Sienne. Je me sers à dessein du mot disparu, car, au siècle dernier, ce genre de trafic était des plus florissants. L'abbé Richard nous montre « des hommes mal vêtus, l'épée au côté, se disant cavaliers et alliés aux plus grandes maisons, venant offrir aux étrangers, à haut prix, des dessins nouvellement faits par des barbouilleurs qui vont copier les tableaux les plus connus et qui les donnent pour des originaux de Beccafumi et d'autres peintres siennois, ou encore, des bronzes, des médailles frustes, etc. ». A les entendre, la nécessité seule les obligeait à s'en défaire, et ils aimaient mieux les livrer à un prix médiocre aux étrangers que de les vendre à leurs concitoyens, dont ils ne voulaient pas que leur misère fût connue.



Le pape Pie II prêchant la croisade à Ancône, par le Pinturicchio (voy. p. 135). Fresque de la cathédrale de Sienne. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Le trafic des antiquités a continué longtemps à jouer son rôle dans le commerce siennois. Il y a une dizaine d'années encore, on pouvait se procurer à Sienne, à des prix modérés, des fresques ou des tableaux des Primitifs, des coffrets sculptés, des majoliques, des broderies. Ce fut surtout après la suppression des corporations religieuses, en 1866, que des ornements sans nombre affluèrent sur le marché : on offrait à vil prix des étoffes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacrées ou de ces vases de pharmacie, aujourd'hui si recherchés, et le terme *robba di conventi* devint courant dans le langage des antiquaires italiens.

Aujourd'hui le combat a cessé faute de combattants, je veux dire que le trafic s'est arrêté faute de marchandises. Les antiquaires ferment boutique les uns après les autres. L'Italie est épuisée par suite de ce drainage incessant qui dure depuis un demi-siècle; on trouve plus facilement et à meilleur marché le bibelot italien à Paris qu'à Florence ou à Rome.

Essayons maintenant, à l'aide d'éléments empruntés à la statistique, d'analyser les rouages d'une organisation sociale dans une ville italienne de second ordre telle que Sienne. Un coup d'œil jeté sur le livre des adresses nous fournira, sous ce rapport, les éclaircissements les plus catégoriques.

En 1882, d'après le Guide de M. Bandini Piccolomini, on comptait à Sienne trente-quatre médecins ou chirurgiens, trois dentistes, vingt sages-femmes et vingt pharmaciens, vingt-neuf avocats et procureurs et quinze notaires, quinze ingénieurs agronomes, quatre architectes, sept professeurs de musique, trois fabricants d'instruments de musique, deux d'harmoniums, trois accordeurs de pianos, quatre professeurs de langues vivantes, trois calligraphes, des orfèvres sans nombre, six horlogers, deux armuriers. Les tanneries, installées près de la *Fonte Branda*, occupaient environ deux cent vingt ouvriers. Une société spéciale, dite *delle Terre bolari e gialle del Monte Amiata*, s'y occupait de l'exploitation de la terre de Sienne, que l'on tire des *Mazzarelle*, dans la commune de Castel del Piano. Huit imprimeries, trois lithographies et trois ateliers de photographie répandaient au loin les lumières. Sienne ne possédait toutefois à ce moment aucun journal quotidien, mais en revanche une douzaine de recueils semi-hebdomadaires, hebdomadaires, semi-mensuels ou mensuels.

On croit rêver en rencontrant dans l'annuaire en question des noms tels que Enea Piccolomini, Bernardo Tolomei, Pandolfo Petrucci, Alessandro Saracini! Les morts sortent-ils du tombeau pour se mêler à nous :

Ames des chevaliers, revenez-vous encore?

Ou bien sont-ce tout simplement les arrière-neveux qui imposent à leurs fils, très vivants et très agissants, les prénoms d'ancêtres glorieux!

IV

Promenade d'orientation. — Portes, places et rues.

Rome a sept collines : Sienne n'en a que trois, mais ses monticules, plus rapprochés les uns des autres et plus abrupts[1], lui donnent forcément un aspect plus pittoresque. Ce ne sont que monts et vaux, brusques descentes, ascensions laborieuses, rues tortueuses, contournant les flancs des éminences ou avançant droit, par des pentes hardies, sur les bas-fonds, comme une flèche qui s'élancerait dans un abîme. Néanmoins, de même qu'à Venise on peut aller partout à pied, en y mettant le temps, de même à Sienne, quelque escarpées que paraissent les rues, on peut aller partout en voiture en faisant les détours nécessaires.

La nature, non moins que la main de l'homme, a donné à Sienne une physionomie diamétralement opposée à celle de Florence. L'une est située dans la plaine de l'Arno; à l'exception de la colline qui s'étend de San Miniato au palais Pitti, on y chercherait en vain quelque accident de terrain. L'autre, au contraire, assise sur un triple monticule, dont elle couronne la cime et couvre les flancs, est toute en montées et en pentes; l'horizon s'y déplace incessamment; à chaque coin de rue, un tableau nouveau, aussi pittoresque qu'inattendu, se déroule devant le regard : tantôt nous nous trouvons dans un bas-fond, encadré de tous côtés par des constructions gigantesques; tantôt nous dominons librement le dédale des ruelles, le développement des murailles qui suivent les sinuosités des monticules, les vallées et les collines des environs. A Florence, un alignement rigoureux; à Sienne, les voies de communication les plus tortueuses; à Florence, partout la belle pierre de taille; à Sienne, partout la brique, sauf dans une demi-douzaine de monuments publics; de dimensions plus petites que les blocs de *pietra serena* ou de *pietra di macigno*, la brique offre l'avantage de se mouler en quelque sorte plus exactement sur les mille plis et replis du terrain. Grâce à ces facilités, les rues alternent avec une infinité de places — une vingtaine peut-être, — spacieuses, décorées de chapelles ou de loges ouvertes : chapelle *del Campo*, loge des Nobles, loge du Pape, etc.

Les Siennois n'ont d'ailleurs pas maintenu avec autant de piété que les Florentins leur architecture nationale. Sur la *Piazza Tolomei* s'élève une église à colonnes doriques! On aperçoit aussi des édifices en style rococo. Heureusement ils sont isolés et comme noyés.

Neuf portes (au lieu des trente-huit qui existaient au XIIIe siècle!) donnent accès dans Sienne.

Pour entrer en ville du côté du chemin de fer, il suffit de traverser la voie et de franchir une grille, accostée de l'*Uffizio della Gabella* (l'octroi). On rencontre quelques constructions modernes (fabriques d'instruments aratoires, etc.), et, au bout d'un petit nombre de pas, on atteint la cité proprement dite avec ses rampes sans fin. De ce côté, les jardins, fort rares plus haut, se développent librement : ce ne sont que vignes, oliviers, cyprès, lauriers-roses, montant jusqu'à mi-côte et contrastant avec le sombre amoncellement de maisons, de palais, d'églises, qui s'étagent les uns sur les autres, couronnés par le Palais public et le Dôme.

L'artère principale, c'est la *Via Cavour*, qui, par-

1. Le plus élevé d'entre eux atteint à 340 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'altitude moyenne est de 316 mètres.

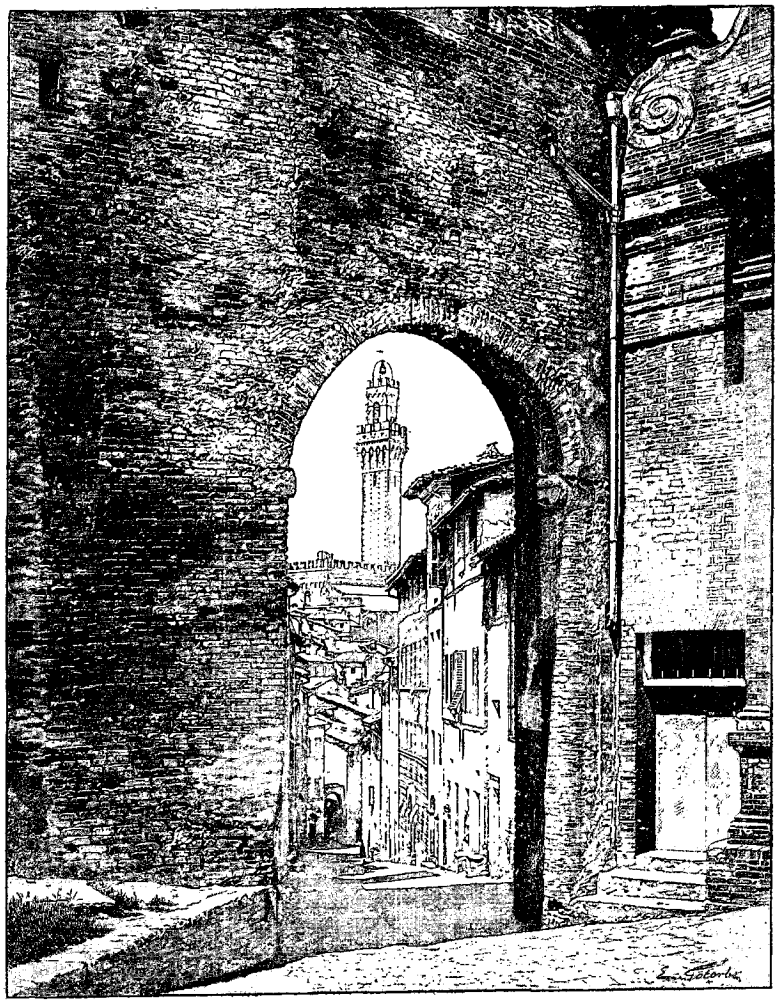
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysanne de Sienne. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant de la gare, aboutit à la *Porta Romana*, après d'innombrables circuits, d'innombrables montées et descentes. La rue est dallée, et, comme celles de la plupart des villes de la Toscane, elle est privée de trottoirs.

La Via Cavour n'est pas la seule qui rappelle les épisodes des guerres de l'indépendance. La *Via Palestro*, la *Via Magenta*, la *Piazza Vittorio-Emanuele*, la *Piazza dell' Independenza*, la *Via Garibaldi*, évoquent toutes sortes de souvenirs chers à l'Italie moderne. Des inscriptions pompeuses accentuent encore ces manifestations du patriotisme. Sur la maison d'un soldat tué dans je ne me rappelle plus quelle bataille, on a incrusté une plaque contenant l'éloge de ce héros (Via Cavour, près de l'hôtel de Sienne). N'est-ce pas aller bien loin? Le devoir ne comporte pas tant de phrases, c'est ruiner l'esprit militaire que de promettre à chaque combattant l'immortalité. On meurt pour la patrie, on ne meurt pas pour la gloriole!



Une rue de Sienne. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

La Via Cavour est bordée de beaux magasins, depuis la place du *Monte dei Paschi* à peu près jusqu'à la *Costarella dei Barbieri*, où demeure l'excellent photographe Lombardi, qui a rendu tant de services à la vulgarisation des chefs-d'œuvre de sa ville natale. Aux devantures, de riches meubles, des nouveautés, des articles de Paris, l'attirail d'un opticien, bref, toutes les inventions modernes: machines à coudre, vélocipèdes, etc. Puis des banques, des librairies, des ateliers de sculpture en bois et de ferronnerie, etc. Un établissement monumental, le café Greco, se distingue par ses vastes salles, ouvrant directement sur la rue, et dont des glaces couvertes d'une gaze font le principal ornement.

Dans les rues latérales, les boutiques ont une apparence infiniment plus modeste : les *osterias* ou les cafés y ressemblent parfois à de véritables souterrains, avec des arceaux sombres et profonds, succédant à des arceaux. Dans certains quartiers, les écussons patriciens alternent sur les façades avec les plaques des Compagnies d'assurance, presque toutes étrangères.

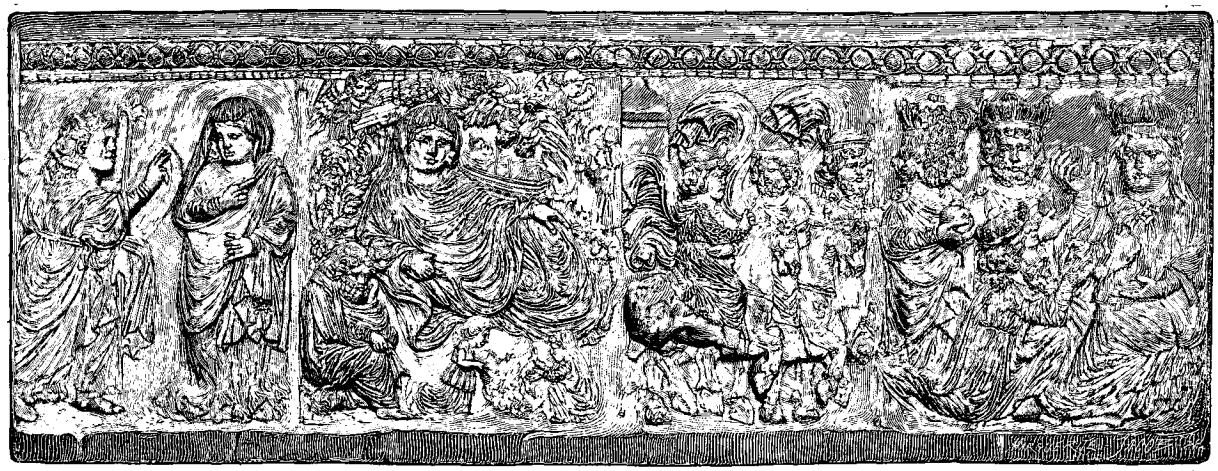
La circulation des voitures est peu considérable. De loin en loin quelque équipage sérieux, accompagné de domestiques en livrée. Puis, tout à coup, un chariot traîné par deux bœufs aux cornes puissantes et escorté de paysans. Les travaux des champs, si fortement représentés à Arezzo et dans toutes les autres villes de la Toscane, ne comptent cependant à Sienne qu'un petit nombre d'adeptes, habitant des quartiers distincts. L'industrie et le commerce, telles ont été longtemps les occupations exclusives de la population.

Mais il est temps, après avoir fait l'école buissonnière dans les rues et ruelles, de nous attaquer aux monuments mêmes. Je suivrai l'itinéraire que voici, qui me paraît le plus pratique : 1° La cathédrale et les constructions attenantes; 2° l'Académie des Beaux-Arts, l'église Saint-Dominique, l'oratoire de Sainte-Catherine; 3° la Via Cavour, la Place del Campo, le Palais public et le palais Piccolomini; 4° les églises diverses et le couvent des Frères de l'Observance.

EUGÈNE MÜNTZ.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sculptures provenant de l'église de Ponte allo Spino : cathédrale de Sienne (voy. p. 151). — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

XTE ET DESSINS INÉDITS.

SIENNE (suite).

V

Le Baptistère et la Cuve baptismale.

Notre première visite sera, comme de raison, pour la cathédrale : située sur un monticule des plus élevés, à peu près vers le centre des deux échancrures que Sienne dessine du côté du sud, elle plane sur la ville, qui s'est capricieusement développée autour de ce noyau primitif et comme sous son égide.

Une rue escarpée, *una salita*, comme on dit à Rome, *una costarella*, comme on dit à Sienne, conduit au Baptistère ou église Saint-Jean, qui est dominé et comme écrasé par la cathédrale.

La façade du Baptistère, construite d'après les plans de Giovanni di Mino del Pelliciajo (1382), dont le dessin est conservé au musée de l'œuvre du dôme, pour être riche, manque véritablement de caractère, de décision, d'accent. Ce ne sont que fausses arcatures et fausses fenêtres; l'œil-de-bœuf pratiqué au-dessus de la façade, dans la partie non terminée, ne donne qu'un jour insuffisant.

Au haut de l'escalier, nous rencontrons un genre d'incrustations qui est particulier à Sienne et dont je vais brièvement décrire la technique : les figures se composent de plaques de marbre blanc, découpées en silhouette, et encastrées dans du marbre noir : les traits du visage, les plis des vêtements et les ornements sont indiqués par des lignes ou des points creusés dans les plaques de marbre et remplis de mastic.

Le corps même de l'édifice est formé par trois arcades, voûtées en ogive et composées d'assises alternativement blanches et noires.

La cuve baptismale (à Sienne comme à Florence, tous les baptêmes, sans exception, ont lieu au Baptistère, non dans les églises paroissiales) s'impose à notre attention par ses bas-reliefs signés des noms les plus célèbres, soit de Sienne, soit de Florence : Giacomo della Quercia, Donatello, Ghiberti, Giovanni di Turino[1], etc. Le bas, doré, contient six bas-reliefs en bronze, séparés les uns des autres par des anges de dimensions plus grandes; il est dominé par une inscription tracée en émail bleu; au-dessus s'élève une sorte de ciborium, avec des niches ornées de figures dans le style de Giacomo della Quercia. Plus haut, aux côtés des frontons qui surmontent chacune de ces niches, sont six anges en bronze doré, et enfin, sur un couronnement de mauvais goût, la statue de saint Jean-Baptiste tenant la croix.

L'élément moderne surprend désagréablement dans le Baptistère : ce ne sont qu'autels du XVIIe ou du XVIIIe siècle, ex-voto en argent, d'une époque plus récente encore, un mobilier — bénitiers, prie-Dieu, etc. — d'une banalité, d'une pauvreté et d'une laideur exaspérantes.

A peine si l'on se sent le courage de prolonger sa

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161, 187 et 193; t. LI, p. 305 et 321; t. LXIII, p. 129.

1. On en trouvera la description dans le premier volume de mon *Histoire de l'Art pendant la Renaissance*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visite pour accorder un coup d'œil aux fresques de la voûte, parmi lesquelles figurent les compositions d'un des maîtres de la peinture siennoise au XVe siècle, le Vecchietta. Le voisinage de la cathédrale nuit d'ailleurs au Baptistère : le visiteur n'aura ni trop de temps, ni assez de puissance admirative pour en apprécier tous les trésors.

VI

La cathédrale. — Ses architectes et ses historiens. — De Montaigne à M. Taine.

Avant de décrire ce sanctuaire, dans lequel six siècles et vingt générations ont mis le meilleur de leur magnificence et de leur goût, essayons de retracer brièvement l'histoire, assez compliquée, de la construction.

Les travaux étaient en cours dès 1229 ; en 1264, la coupole était achevée. En 1317, on prolongea le chœur jusqu'au-dessus du Baptistère. En 1322, on résolut d'élever un sanctuaire plus vaste et plus riche ; mais nombre d'années se passèrent en délibérations, et ce ne fut qu'en 1339 que l'on commença de prolonger l'édifice du côté de la Piazza Manetti, de telle sorte que la nef de la cathédrale ancienne formât le transept de la cathédrale nouvelle. La peste de 1348, puis les défauts découverts dans la construction en 1356, firent suspendre ce travail gigantesque, qui est resté à l'état de ruine. Quant à la façade de la cathédrale, elle fut refaite à la fin du XIVe siècle, à l'aide d'éléments plus anciens, sous la direction, ce semble, de Giovanni di Cecco. Certaines parties de l'extérieur de la cathédrale ne répondent peut-être pas suffisamment à la richesse de l'intérieur. C'est ainsi que les côtés pèchent, sans contestation possible, par leur excès de simplicité ; bien différents en cela de ceux de la cathédrale de Florence, peut-être aussi pauvres de formes, mais qui disparaissent sous un éblouissant tapis de marqueteries. Est-il nécessaire d'ajouter, pour toute personne familiarisée avec l'architecture gothique de l'Italie, que les contreforts sont à peine apparents et que les arcs-boutants brillent par leur absence ?

L'*Ange s'avançant vers Zacharie*. Bas-relief de G. della Quercia.
Cuve baptismale de Sienne (voy. p. 145).
Gravure de Petit, d'après une photographie.

Dans le campanile, l'élégance de la structure tient lieu d'ornementation : il est percé de six étages de fenêtres dont le nombre va croissant de la base au sommet ; à l'étage inférieur on en compte une, deux au second étage, et ainsi de suite jusqu'au dernier étage, qui en contient six.

La coupole octogonale, à lanterne et à galeries extérieures, qui couronne le transept, charme également par son élégance. Constatons que les Siennois n'ont pas eu besoin de s'agiter, comme leurs voisins les Florentins, pour mener à fin cette construction. Ils ont pu se passer et de Brunelleschi et de tout cette réclame.

Malgré le parti pris de sobriété adopté pour les côtés de l'édifice, on y découvre une foule de jolis motifs semés un peu partout. Telle est cette frise d'une des portes latérales, avec la date 1489, ornée, au centre, de la figure à mi-corps de la Vierge, serrant l'Enfant entre ses bras, tandis que deux anges aux longues draperies l'adorent à genoux, et que deux génies nus voltigent aux extrémités. Ce mélange de souvenirs chrétiens et païens ne peint-il pas l'époque ? L'œuvre est d'ailleurs charmante, exquise, aussi harmonieuse de style que grave et recueillie d'expression.

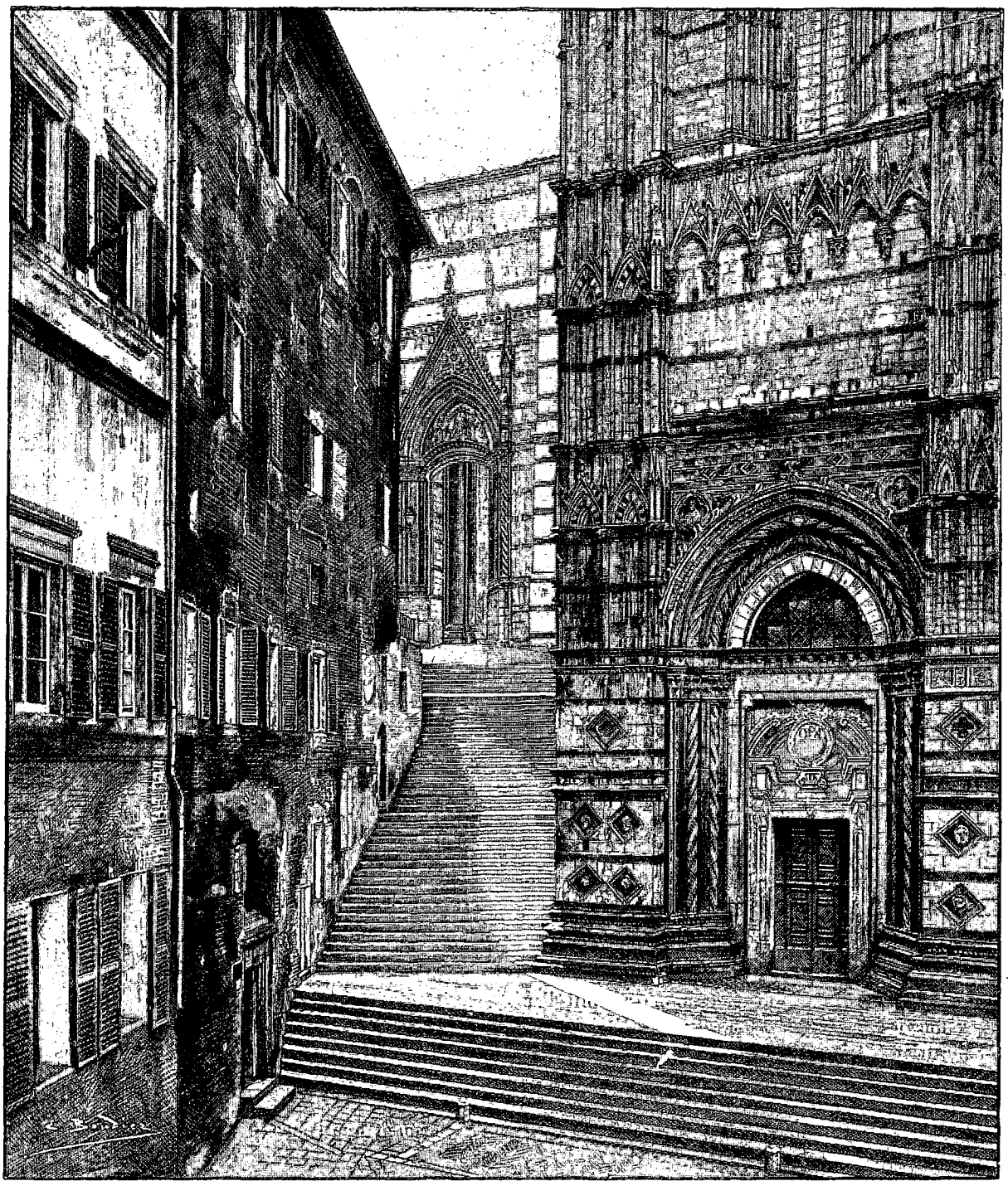
La patine jaune du dôme, d'une richesse de ton admirable, ajoute encore à l'effet. Mais ce qui force véritablement l'admiration, ce sont les restes de la seconde cathédrale, formant un angle droit avec la cathédrale actuelle et révélant, à côté des résultats obtenus, l'effort gigantesque.

La façade, fortement restaurée, comprend trois portes surmontées de frontons triangulaires, puis une rosace flanquée de deux autres frontons, et enfin un troisième fronton, plus important, et des clochetons, couronnant le tout. C'est, on le voit, le parti pris général adopté pour la façade de la cathédrale d'Orvieto, qui est, elle aussi, l'œuvre de Siennois. L'ensemble, coloré et mouvementé, offre en abondance ces saillies vigoureuses qui manquent trop souvent aux façades italiennes. Peut-être même pèche-t-il par l'excès du luxe : les incrustations en marbre blanc, rouge et noir, les sculptures, n'ont pas suffi : on a cru nécessaire, il y a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une quinzaine d'années, d'y ajouter des mosaïques : la *Nativité* et l'*Assomption de la Vierge*, exécutées à Venise en 1877 par la maison Castellani, sur les cartons d'un peintre florentin fixé à Sienne, Luigi Mussini (voy. p. 141); la *Présentation de la Vierge au temple*, exécutée sur les cartons d'Al. Franchi.

Quelque riche que soit la façade, elle n'est rien au prix de l'intérieur : nos plus somptueuses cathédrales



Escalier conduisant du Baptistère à la cathédrale. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

romanes ou gothiques ne sauraient donner l'idée du luxe que les Siennois y ont déployé. Aussi, dès le XVe siècle, le sanctuaire siennois éblouissait et fascinait-il les visiteurs étrangers. L'historiographe de l'expédition de Charles VIII, André de la Vigne, observateur obtus et plat rimailleur, s'il en fut, trouve presque, dans le *Vergier d'honneur*, des accents émus pour en célébrer la magnificence.

Montaigne, peu accessible aux impressions d'art, s'extasie sur la profusion des marbres : « Le Dôme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ne cède guère à celui de Florance, est revêtu, dedans et dehors quasi partout, de ce marbre ci : ce sont des pièces carrées de marbre, les unes espesses d'un pied, autres moins, de quoi ils encroutent, come d'un lambris, ces batimans faicts de bricques, qui est l'ordinere matiere de cette nation. »

Cette magnificence imposa jusqu'aux frivoles voyageurs du siècle dernier : De la Lande déclare que l'édifice est de la plus grande magnificence et tel qu'on pourrait le voir avec plaisir même après Saint-Pierre de Rome.

De nos jours, la cathédrale de Sienne a inspiré à M. Taine une des pages les plus étincelantes de ce *Voyage en Italie* qui en compte tant : « L'impression, dit-il, est incomparable; celle que laisse Saint-Pierre de Rome n'en approche point : une richesse et une sincérité d'invention étonnantes, la plus admirable fleur gothique, mais d'un gothique nouveau, épanoui dans un meilleur climat et parmi des génies cultivés; plus serein et plus beau, religieux et pourtant sain, et qui est à nos cathédrales ce que les poèmes de Dante et de Pétrarque sont aux chansons de nos trouvères; un pavé et des piliers de marbre où s'étagent des assises tour à tour noires et blanches, une légion de statues vivantes, un mélange naturel de formes gothiques et de formes romaines, des chapiteaux corinthiens qui portent un labyrinthe d'arceaux dorés et de voûtes plafonnées d'azur et d'étoiles. »

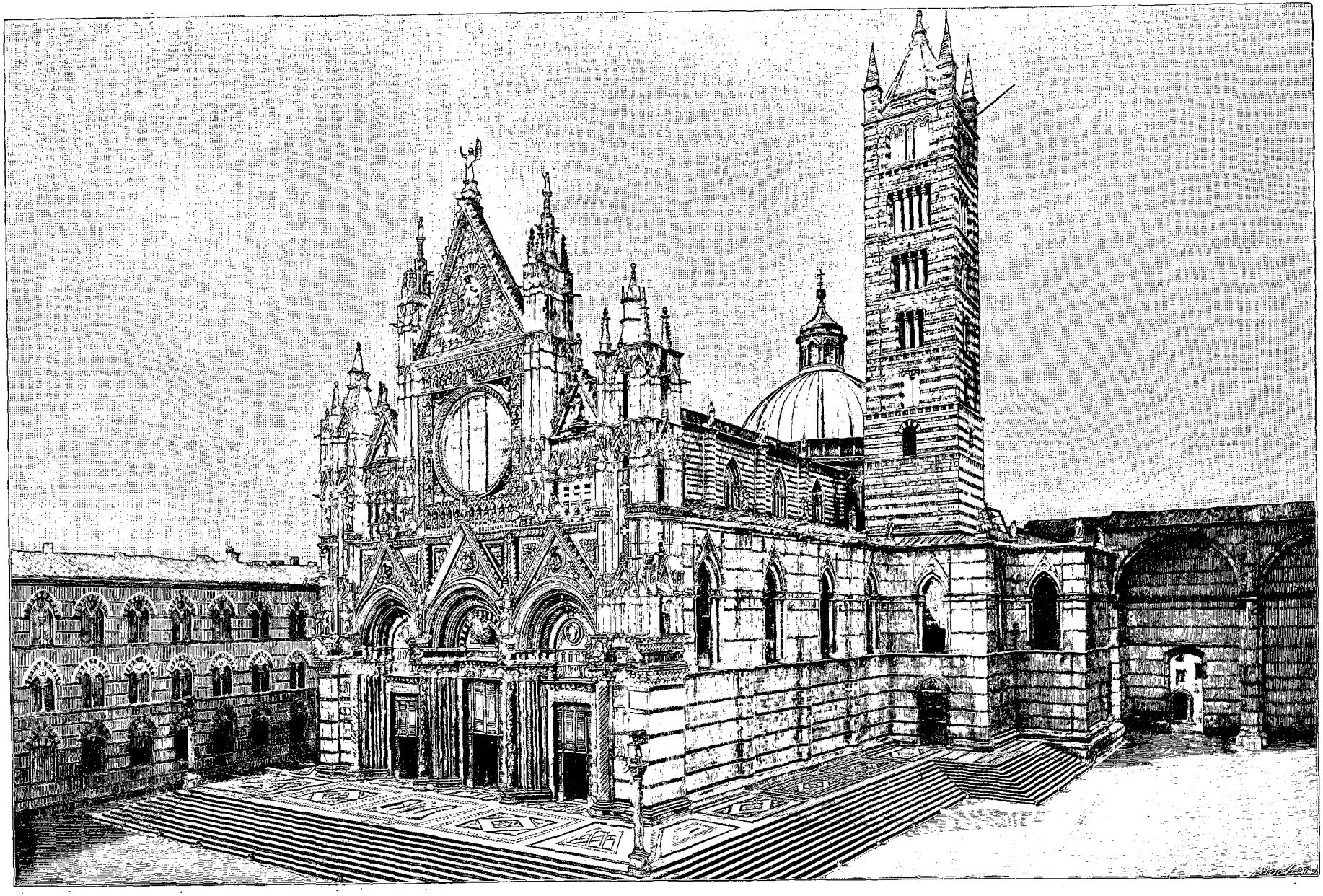
L'adoration des Mages, par Nicolas de Pise : chaire de la cathédrale de Sienne (voy. p. 151). — Gravure de Petit, d'après une photographie.

Il y a quelques mois, un télégramme remplit d'angoisse tous les amis de l'art : la cathédrale de Sienne, y annonçait-on, était en flammes; l'édifice même et les trésors d'art qu'il abritait, tout était perdu. Heureusement, vérification faite, l'incendie s'était borné à la toiture de la coupole, et la réparation des dégâts n'était qu'une question d'argent.

La sculpture et la peinture se partagent à peu près également la décoration de la cathédrale : la première compte à son actif une longue série d'autels, de retables, de statues ou de bustes de papes et d'empereurs, de tombeaux, la chaire, les anges servant de torchères, les bénitiers, etc.; la seconde est représentée par les vitraux, le pavement, les fresques, les tableaux d'autel et enfin par les marqueteries de bois, qui relèvent, elles aussi, de la peinture. C'est une succession de chefs-d'œuvre dont chacun, pris à part, suffirait pour faire la célébrité d'un autre sanctuaire, mais qui ici se complètent les uns les autres et se fondent en un concert unique d'une rare intensité. Je ne crains pas d'exagérer en affirmant que l'étude quelque peu attentive de tous ces trésors exigerait au moins une demi-douzaine de séances.

La métropole siennoise n'est pas un de ces monuments en quelque sorte figés, dans lesquels, à partir d'une certaine époque, les générations ont défilé sans laisser de trace. Les descendants y ont pieusement continué l'œuvre commencée par les aïeux. La décoration y a peut-être perdu cette unité qui est si chère à certains architectes ou archéologues, de l'école de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cathédrale de Sienne. — *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Violet-le-Duc, et qu'ils ont essayé de rétablir au prix de mutilations sacrilèges, alors que cette unité n'est que la marque d'édifices morts, dont l'affection ou l'intérêt public se sont détournés. Mais l'ensemble reçoit de ces témoignages de piété et de libéralité, prodigués par les fidèles de chaque siècle, je ne sais quel caractère de chaleur et d'éloquence. C'est pourquoi il ne me déplaît pas de voir jusqu'au Bernin appelé à concourir à l'enrichissement du sanctuaire. Livrés à leurs propres inspirations, les Siennois n'auraient probablement pas songé à s'adresser à l'artiste à la mode; pour s'expliquer la commande qui lui fut confiée, il faut se rappeler que l'un des principaux protecteurs de l'architecte-sculpteur romain, le pape Alexandre VII, était un enfant de Sienne.

Grâce à de riches fondations, l'Œuvre du dôme peut sans cesse faire travailler à la réparation du sanctuaire. Il en résulte qu'il s'est formé une école d'habiles sculpteurs, qui n'ont pas peu contribué de nos jours à la prospérité de la ville.

Une lumière douce et harmonieuse enveloppe et réchauffe toutes ces œuvres, en apparence si disparates : le maître-autel, qui disparaît sous les bronzes, les stalles de bois si riches de ton, les retables en marbre aux élégantes arabesques. Cet éclairage, à la fois suffisant et discret, s'obtient principalement par les fenêtres du deuxième étage.

Le pavement de la cathédrale (voy. p. 154). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

Le parti pris général adopté pour la polychromie est l'alternance plus ou moins régulière d'assises de marbre blanc et de marbre noir (qui a fait irrévérencieusement comparer, par des écrivains du siècle dernier, le dôme à un vaste catafalque). Le chœur est la seule partie où le blanc domine ostensiblement. Les voûtes sont toutes peintes d'azur et parsemées d'étoiles d'or.

Au point de vue de l'architecture, il s'en faut que tout soit irréprochable : les piliers gothiques, avec leur base qui a conservé la griffe romane, sont un peu secs, sans la souplesse et la couleur de nos piliers français. Mais qui aurait le courage d'insister sur ces imperfections, devant un spectacle aussi éblouissant?

Le défilé des œuvres d'art commence avec l'intérieur de la façade. C'est tout d'abord le bas-relief surmontant la porte centrale : des scènes évangéliques s'y déroulent avec la netteté et la noble simplicité des devants de sarcophages antiques.

Au-dessus se développe un vitrail, une rosace, la *Sainte Cène*, exécutée par l'habile verrier siennois Pastorino (1549), d'après un carton de Perino del Vaga.

Les colonnes historiées qui sont placées aux côtés de la porte centrale et qui rappellent comme style celles du baptistère de Pise [1], disparaissent sous les ornements : ce ne sont que rinceaux avec des génies nus, lions émergeant de la corolle de fleurs ou attaquant un homme nu jusqu'à la ceinture, aigles, la louve allaitant Romulus et Rémus, vautours dévorant un chevreuil, têtes de divinités fluviales, griffons, génies tenant une corne d'abondance, femme jouant ou luttant avec un petit satyre aux jambes de bouc, etc., etc. L'inspiration, on le voit, est toute païenne : aussi bien quelque colonne antique a-t-elle dû servir de prototype. J'ajouterai que, pour la liberté, l'ampleur et le mouvement, ces bas-reliefs se rapprochent également des meilleurs modèles de l'art romain.

On m'affirme que ces colonnes, dont l'une porte la date 1483, ont été exécutées à l'origine pour le palais municipal.

Les deux bénitiers de marbre sont une des créations les plus spirituelles du sculpteur et architecte siennois Antonio Federighi (1462-1463). Celui de droite est enrichi de têtes de chérubins, de dauphins, de festons, de tortues. Quatre statues nues, les mains liées derrière

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1886, t. LI, p. 317.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le dos, soutiennent la vasque; sur le pied, terminé par des griffes de lion, se déroulent des bas-reliefs représentant des génies nus, l'Amour, ou quelque divinité analogue, assise sur un char traîné par deux enfants, une Néréide à cheval sur le dos d'un triton, motif répété deux fois. Ce pied, je me hâte de l'ajouter, est un précieux débris de l'antiquité ; son style pur et châtié jure avec celui du corps même de ce petit monument. C'est ainsi que les quatre figures nues, aux mains liées derrière le dos, ont quelque chose à la fois de tranchant et de gauche, avec des velléités réalistes très accentuées.

Dans la nef, ce qui frappe tout d'abord, ce sont les bustes de papes et d'empereurs sculptés sous la corniche qui règne au-dessous des fenêtres du second étage. On compte en tout 161 souverains pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Lucius III. Parmi eux on voyait autrefois la pseudo-papesse Jeanne ; cette pierre d'achoppement fut enlevée en 1600 par ordre du grand-duc Ferdinand, sur les instances du pape Clément VIII. Quant aux six papes originaires de Sienne, on leur a fait à chacun les honneurs d'une statue; ces statues sont placées les unes à l'entrée, les autres dans les quatre chapelles du transept.

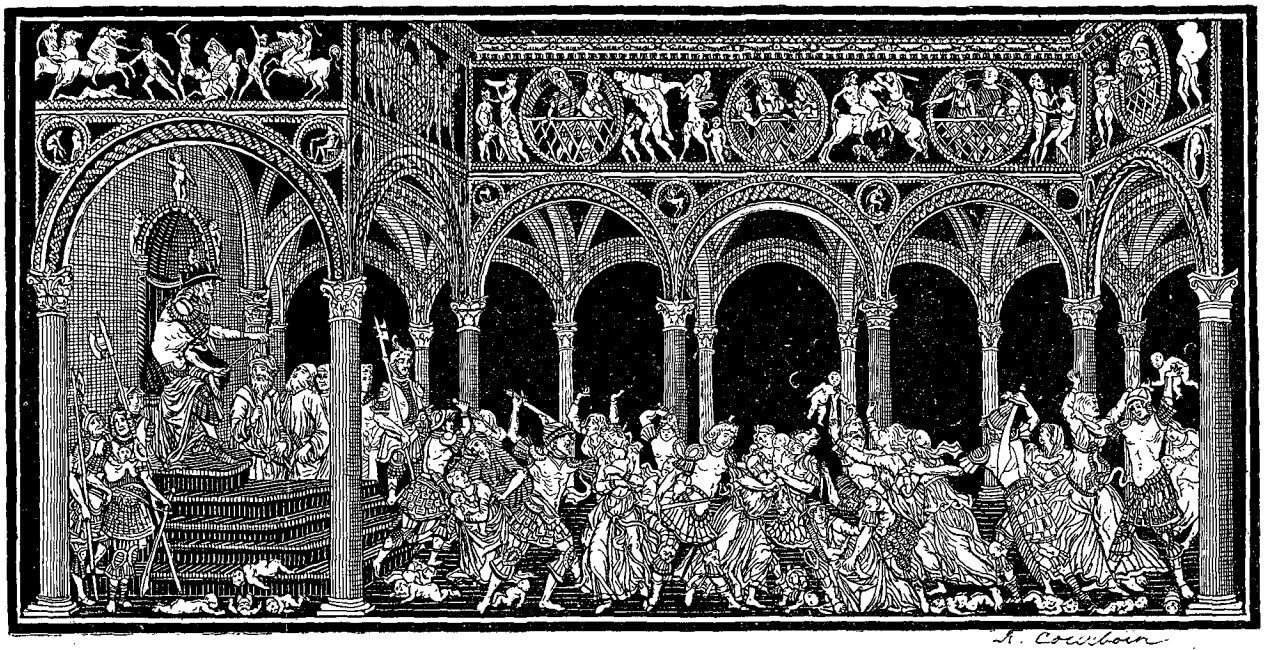
Aux souverains pontifes, les Siennois associèrent trente-deux bustes de chefs du Saint-Empire germanique :

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur.

VII

La sculpture à la cathédrale de Sienne. — De Nicolas de Pise à Michel-Ange.

Faisons abstraction un instant de l'emplacement occupé par les nombreuses sculptures, statues ou bas-



Le pavement de la cathédrale (voy. p. 154). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

reliefs, exposées vers le centre de la cathédrale, et classons-les dans l'ordre chronologique. Nous obtiendrons ainsi une vue du développement de cet art en Toscane depuis Nicolas de Pise jusqu'à Donatello et Jacopo della Quercia, depuis le Vecchietta et Francesco di Giorgio jusqu'à Michel-Ange.

La sculpture se ressentit à Sienne des préventions nourries contre elle par les Byzantins. Sans être sacrifiée, comme chez ceux-ci, elle ne joue qu'un rôle secondaire, comparée à la peinture.

Un bas-relief provenant de l'église de Ponte allo Spino, et représentant l'*Annonciation*, la *Nativité*, l'*Adoration des mages*, n'a rien à envier pour la grossièreté à l'ambon de l'église San Bartolommeo de Pistoia, dont il semble contemporain. Saint Joseph, assis au premier plan, est pour le moins trois ou quatre fois plus petit que la Vierge, couchée derrière lui. Notons toutefois qu'autant il y a de sécheresse et de pauvreté dans les bas-reliefs de Pistoia, autant les lignes sont étoffées dans le bas-relief de Sienne.

Bien autrement vénérable est le monument qu'on aperçoit à gauche, après avoir passé sous la coupole : la chaire de Nicolas de Pise.

Le contrat par lequel Nicolas de Pise s'engagea, le 5 octobre 1266, à exécuter la chaire existe encore dans les archives de l'œuvre de la cathédrale. Ce parchemin vénérable porte que Nicolas expédiera de Pise les colonnes, chapiteaux, plaques de marbre, etc., nécessaires à l'édification de la chaire. Ceci fait, il viendra se fixer à Sienne avec ses aides et travaillera sans interruption jusqu'au parfait achèvement. Il ne lui sera permis que quatre fois par an de s'absenter pour se rendre à Pise, où il pourra séjourner chaque fois quinze jours. Son salaire est fixé à huit sous pisans par journée de travail, celui de ses aides Arnolfo et Lapo à six sous, celui de son fils Jean à quatre sous. En 1267, un qua-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trième aide, le Florentin Donato, est adjoint aux précédents.

La structure de la chaire est aussi savante que rationnelle. Un escalier en demi-cercle, construit au XVIe siècle sur les dessins des Riccio, conduit à une sorte de passage, supporté par quatre colonnes ; ce passage, à son tour aboutit à la chaire hexagonale, portée par huit colonnes, dont plusieurs reposent sur le dos de lions, et dont une autre a pour base un groupe de figures.

Ces lions et lionnes ont une allure calme et majestueuse, véritablement décorative. Détail touchant : les lionnes allaitent leurs petits. Le groupe des femmes assises au pied de la colonne centrale (personnifications des Vertus?) est également très beau, d'une ampleur et d'une liberté parfaites.

Les sujets choisis pour les bas-reliefs qui décorent la chaire sont les mêmes, ou peu s'en faut, que ceux de la chaire du Baptistère de Pise. Ajoutons que, à première vue, l'ordonnance ne diffère guère. En regardant de près, on ne tarde cependant pas à découvrir des différences notables, que je n'hésite pas à attribuer à la collaboration de Jean de Pise, le fougueux et violent fils et héritier de Nicolas.

Remarquez, dans la *Crucifixion*, le saint Jean grimaçant un pleur, comme dans la *Descente de croix* du dôme de Lucques, et dans la chaire de Pistoia. C'est la signature de Jean de Pise.

Les *Saintes Femmes au tombeau du Christ*, par Duccio (voy. p. 157). Gravure de Petit, d'après une photographie.

Dans d'autres scènes dominent de ces effets de torse qui étaient familiers à Fra Guglielmo, le plus habile des élèves de Nicolas, et qui nous autorisent à croire que cet artiste collabora également à la chaire de Sienne.

A Giacomo della Quercia, l'émule de Donatello, on attribue la cuve baptismale de la chapelle Saint-Jean, bien que, par l'ampleur extraordinaire et l'abus des raccourcis, elle paraisse plutôt contemporaine de Michel-Ange. Cette anomalie n'est qu'apparente : ne savons-nous pas aujourd'hui combien d'emprunts le Buonarroti a faits à son prédécesseur siennois!

Donatello est représenté par la dalle funéraire, en bronze, de Pecci, évêque de Grosso (mort en 1426), et par la statue, également en bronze, de saint Jean-Baptiste. L'effigie de Pecci n'est pas de premier ordre. Le défunt, représenté étendu, la tête tournée de côté, manque de caractère, et le relief est trop peu accusé. La plaque est d'ailleurs tout usée par les pas des fidèles.

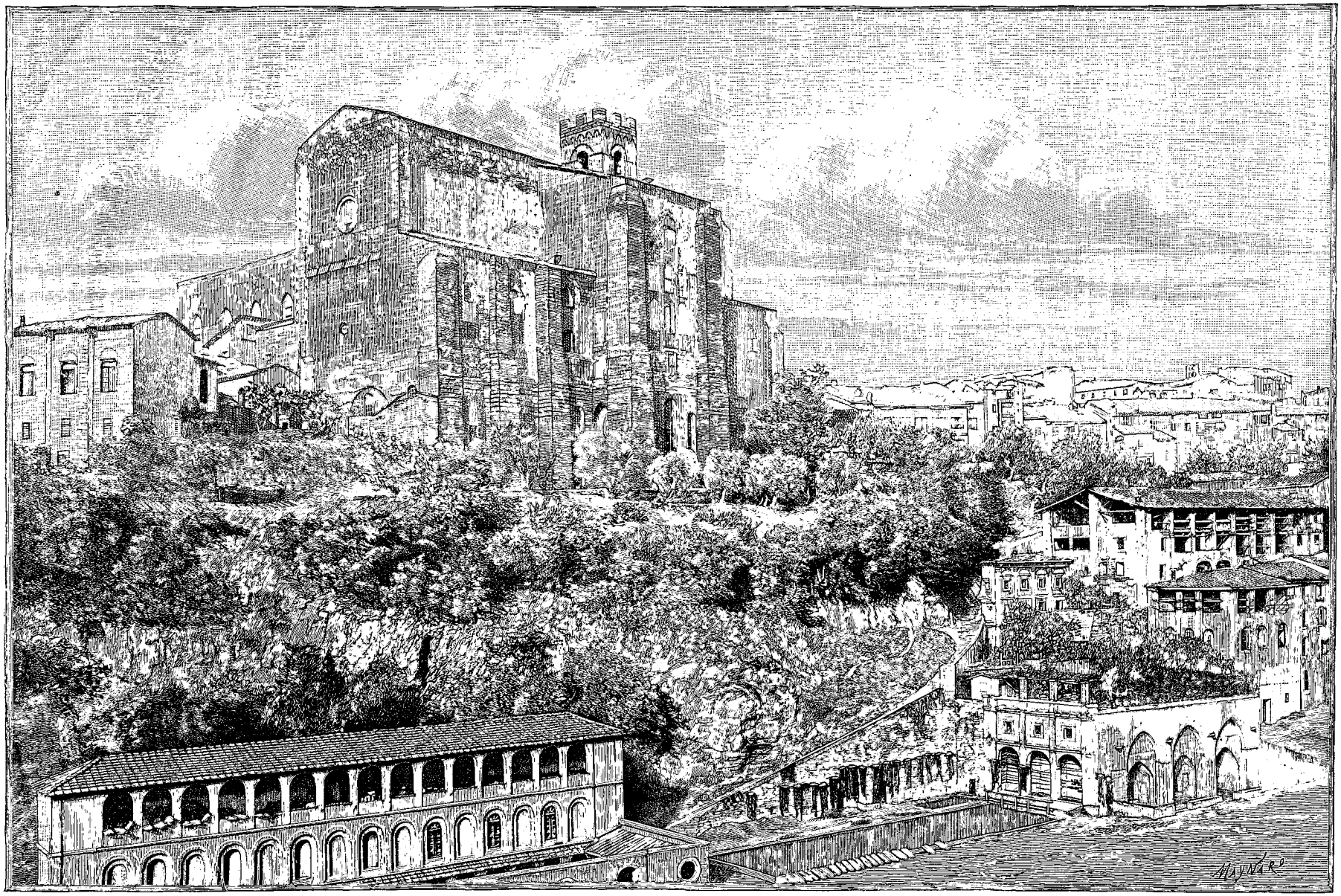
Quant à la statue de saint Jean-Baptiste, commandée en 1457, elle appartient aux dernières années de la vie du maître (il comptait à ce moment plus de soixante-dix ans). Le grand statuaire florentin y a poussé à l'excès la recherche du caractère. En dehors de la gravité de l'expression, son héros se fait surtout remarquer par sa barbe hérissée et par son vêtement en poil de chameau, qui tient peut-être une place trop prépondérante. L'ouvrage est d'ailleurs incomplet.

Le style, trop compassé et trop froid, du grand autel de marbre que les Piccolomini commandèrent en 1485 au sculpteur milanais Andrea da Fusina, fait connaître les inconvénients de l'imitation de l'antique, lorsque l'inspiration ne vient pas vivifier et réchauffer des enseignements qui sans elle restent à l'état de lettre morte. Malgré la profusion des niches, des pilastres, des frises, des statues, des bas-reliefs (anges tenant des candélabres, Victoires tenant des couronnes), et des ornements de toute nature (chérubins, cornes d'abondance, rinceaux, denticules, oves), l'ensemble est glacial.

Je préfère, somme toute, les efforts un peu gauches des sculpteurs siennois du temps ; du moins ont-ils pour eux la sincérité. Ils s'enorgueillissent, à la cathédrale, d'une série d'ouvrages importants.

A l'un des autels fondés par les Piccolomini se rattache le nom du souverain maître de la sculpture moderne, de Michel-Ange. En 1501, le cardinal Piccolomini faisait signer avec le jeune sculpteur un contrat portant que celui-ci s'engageait à sculpter, pour la somme de 500 ducats d'or (la fourniture du marbre étant à sa charge) et dans un délai de trois années, quinze statuettes d'apôtres ou de saints destinées à l'autel en question. Mais ce travail ne lui sourit jamais. En 1504, il n'avait encore exécuté que quatre figures : saint Paul, saint Pierre, saint Pie et saint Grégoire. Et c'est à peine si l'on reconnaît sa manière dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de l'église San Domenico (voy. p. 158). — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois dernières de ces statuettes. Quoiqu'il travaillât sans aides, et probablement même sans metteur au point, il est permis de supposer qu'ici il aura eu recours à une main étrangère pour s'acquitter d'une obligation qui lui pesait. Seul le *Saint Paul* (à gauche, dans le haut) offre toutes les particularités du style michelangélesque et notamment l'ampleur, jointe à l'absence d'harmonie, qui caractérise les draperies du maître. Les autres statues manquent de parti pris et d'originalité.

Si Michel-Ange n'exécutait pas toujours ses engagements, il ne les oubliait du moins jamais : plus d'un demi-siècle plus tard, en 1561, il songeait encore aux moyens de s'acquitter vis-à-vis de la famille Piccolomini : une de ses lettres à son neveu Leonardo rend témoignage de ses scrupules et de ses regrets (n° 331).

VIII

Le pavement de la cathédrale et Domenico Beccafumi. — La *Libreria* et les fresques de Pinturicchio.

Dans le domaine de la peinture, la première place revenait naguère au célèbre retable de Duccio, qui a été transporté depuis au Musée de l'Œuvre du dôme, où nous le retrouverons dans un instant.

Le pavement de la cathédrale, ouvrage unique en son genre, contient des centaines de figures et représente les efforts de six ou huit générations, depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIe, pour ne point parler des restaurations entreprises par le XIXe siècle. L'introduction de personnages dans un ouvrage de cette nature s'explique et se justifie par l'absence de vitraux peints, de peintures murales et de compositions analogues; il faut, en effet, dans un sanctuaire, autre chose que de simples ornements. Ajoutons que, nulle part, les mosaïstes de Sienne n'ont cherché à rivaliser avec la peinture proprement dite, comme l'ont fait leurs successeurs, les mosaïstes de Rome et de Venise : trois ou quatre tons leur suffisent pour produire les effets les plus décoratifs. Dans les parties les plus anciennes, ils se sont contentés de marbres blancs ou gris et des contours les plus élémentaires, qu'ils ont remplis de mastic. Il faut d'ailleurs bien nous pénétrer de l'idée que les restaurations ont modifié ou altéré sur beaucoup de points le style du pavement; que des figures, des scènes entières, ont été refaites.

Cet ouvrage gigantesque qui, comme la cathédrale elle-même, dessine une croix, peut se diviser en neuf groupes principaux : I. Nef de droite : Cinq Sibylles (1482). — II. Bras droit du transept : Les Ages de l'homme, par Antonin Federighi (1475); restauré en 1870. Quatre figures allégoriques exécutées au XVIIIe siècle. Scènes et personnages de la Bible. L'Empereur Sigismond (1434). — III. Chœur : Cinq figures allégoriques (la Tempérance, la Justice, etc.; XIVe-XVe siècles). — IV. Bras gauche du transept : Scènes de la Bible et des Évangiles (XVe siècle). — V. Nef de gauche : Cinq Sibylles (1483). — VI. Nef centrale : L'Histoire d'Hermès Trismégiste. Les Armoiries des cités alliées de Sienne. La Fortune, etc. (XIVe-XVIe siècles). — VII. Coupole : Scènes de la Bible, presque toutes exécutées par Beccafumi de 1517 à 1547. — VIII. Entre la coupole et le presbytère : Histoire de Moïse, par Beccafumi (1525-1531) et Histoire de David, par Domenico del Coro (1423). — IX. Presbytère et maître-autel : Scènes de la Bible, par Beccafumi.

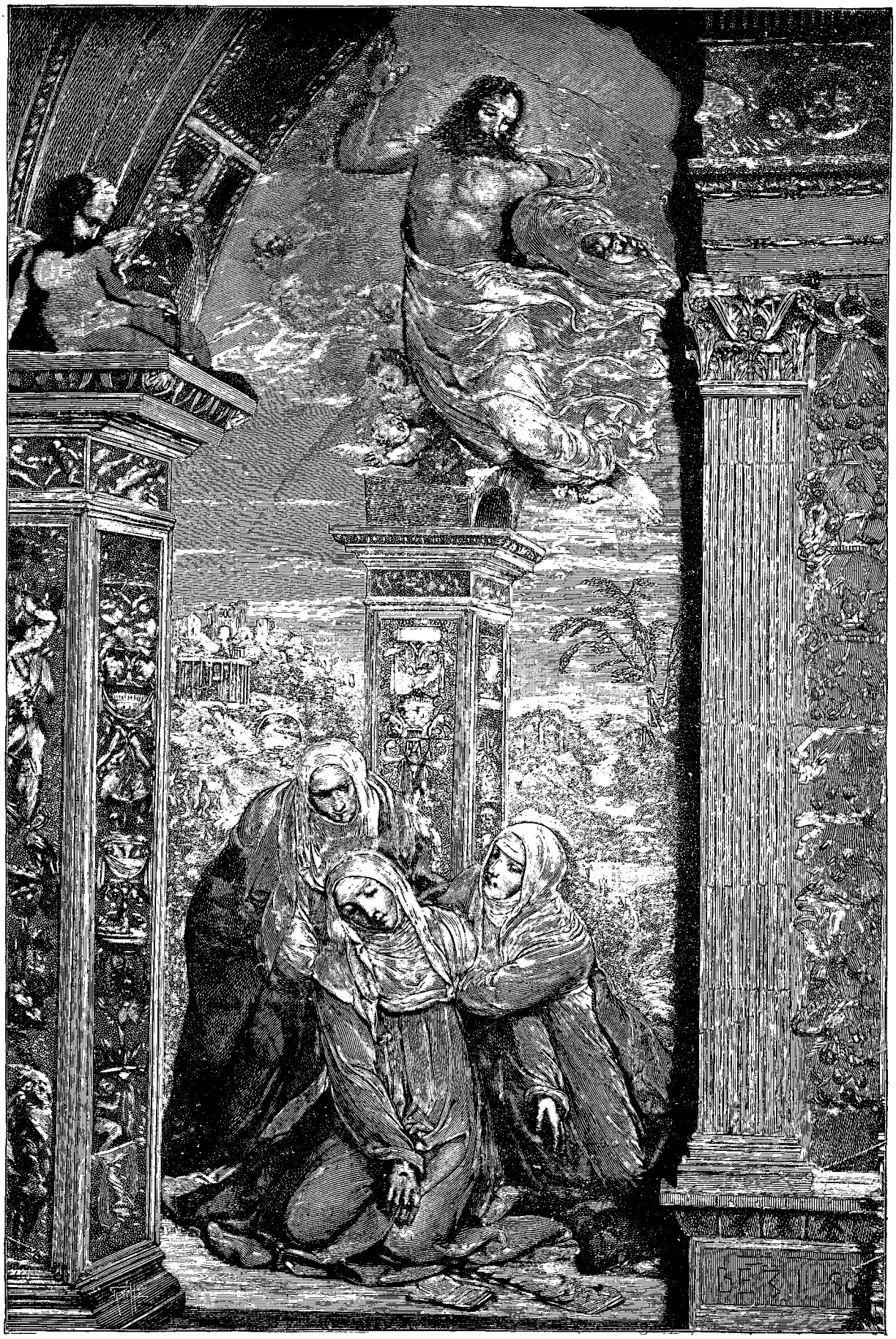
La *Charité*, de Giacomo della Quercia. Musée de l'Œuvre de la cathédrale (voy. p. 156). Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

Dans le bras droit du transept, l'effet est superbe. Les incrustations se composent de marbre blanc, noir et rouge, le noir formant le fond. Ce sont des entrelacs, des arabesques, des dauphins, des vases, des biches, traités dans un style essentiellement décoratif; puis, dans six octogones, *les Ages de l'homme*, d'après les cartons d'Antonio Federighi. L'*Infantia*, à cheval sur un dada, la *Pueritia*, l'*Adolescentia*, la *Juventus*, un faucon au poing, la *Virilitas*, un livre sous le bras, la *Senectus*, un rosaire à la main. Un losange distinct contient la *Decrepitas*, se traînant vers le tombeau, appuyée sur deux béquilles. Toutes ces figures sont d'un dessin excellent, d'une facture très simple, avec quelques lignes noires pour indiquer les plis ou les traits du visage; nulle recherche ni d'ombre ni de clair-obscur. L'auteur des figures placées en avant de ces compartiments, *la Foi*, *la Charité*, *l'Espérance*, faites ou refaites en 1870, s'est, au contraire, attaché au modelé et aux finesses du coloris.

Dans *Moïse frappant le rocher*, l'artiste a voulu produire la perspective par la dégradation des tons et du dessin, mais sans y réussir; les têtes du dernier plan paraissent plus petites, voilà tout. Nulle voie n'était plus dangereuse que cette imitation de la peinture. On remarque d'ailleurs des figures fort belles, par exemple les deux jeunes gens qui boivent à la source miraculeusement ouverte par Moïse.

Les stalles du chœur appartiennent, comme le pavement, à la plus belle époque de la Renaissance et nous offrent un magnifique spécimen de cet art de l'incrustation, qui a enfanté en Italie tant de merveilles, et qu'il serait si désirable de voir répandre dans notre pays. Les dossiers des deux parties latérales provien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'*Evanouissement de sainte Catherine*, par le Sodoma : église San Domenico (voy. p. 160). — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nent en partie du couvent de Monte Oliveto Maggiore et ont pour auteur le frère Giovanni da Verona (1503), dont le frère Raffaello da Brescia compléta l'œuvre.

Fra Giovanni a évité avec soin de représenter des scènes animées et même des personnages : il s'est contenté de reproduire des ornements du culte, mitres, reliquaires, etc., des oiseaux, des édifices, et il a pris soin de placer chacune de ces figures dans un encadrement architectural, de manière à accentuer le caractère décoratif de l'ensemble. Il a fait d'ailleurs un pas de plus que ses prédécesseurs et a employé non pas seulement des bois clairs et des bois foncés, mais des bois à plusieurs tons. Il m'a semblé en reconnaître qui avaient été primitivement teintés en bleu.

Deux enfants de Sienne, les Barile, tiennent dignement leur place à côté de Fra Giovanni de Vérone et de Fra Raffaello de Brescia par les orgues dont ils ont enrichi la cathédrale (1511). Leurs figures et leurs ornements (la Vierge et l'Ange de l'Annonciation inscrits chacun dans un médaillon, une sirène au corps terminé en rinceaux, des trépieds, des candélabres, des banderoles, etc.) sont du style le plus noble.

J'ai réservé pour la fin de cette longue description, et comme pour le bouquet de la fête, la bibliothèque, la *Libreria*, avec les célèbres fresques de Pinturicchio, l'*Histoire d'Æneas Sylvius Piccolomini*, le futur pape Pie II.

Un portail en marbre, d'une richesse extrême, orné par Lorenzo Marrina des armoiries des Piccolomini, de griffons affrontés (ce motif si populaire à Sienne), d'hippocampes, de festons, de vases et de candélabres, bref de tout l'attirail de la décoration antique, précède la Libreria.

Les fresques de Pinturicchio jouissent d'une telle célébrité qu'à tout instant, au cours de mes études sur l'art italien, dans mon *Raphaël*, dans mon *Histoire de la Renaissance*, force m'a été de les apprécier, de les discuter. Peut-être m'a-t-on trouvé quelque peu sévère pour ce grand cycle, le plus populaire, à coup sûr, dans l'œuvre si considérable de Pinturicchio. C'est que, ayant à le comparer aux productions de Raphaël, qui, comme on sait, a fourni à son ami les esquisses de plusieurs de ses compositions, ou encore, ayant à marquer sa place dans le développement général de l'art italien, je me voyais obligé de signaler le manque d'ampleur, la pauvreté du dessin et je ne sais quoi de terre à terre dans la conception. Aujourd'hui, grâce au ciel, il m'est permis de faire diversion à mon rôle d'historien et d'esthéticien; c'est le touriste seul qui a la parole pour le quart d'heure. A ce point de vue, et du moment où l'on fait abstraction des exigences de la grande peinture d'histoire, les fresques de la Libreria — hâtons-nous de l'ajouter — sont amusantes et pittoresques au possible. Pinturicchio a réussi à fixer tout un coin de la vie de son temps; il a créé une foule de figures sympathiques, des adolescents tour à tour fiers ou gracieux, auxquels on ne peut reprocher qu'un peu trop de gracilité, des princesses vêtues de riches atours, des vieillards majestueux.

La conservation des fresques de la Libreria peut passer pour miraculeuse : on les croirait peintes d'hier.

Vingt-neuf *libri corali*, en d'autres termes des livres de chant, garnissent les bancs sculptés en 1496 par Antonio Barile : ils représentent le développement de la miniature siennoise dans la seconde moitié du xve siècle. Les plus beaux d'entre eux ont toutefois été enluminés par un étranger, Liberale de Vérone.

IX

Le Musée de l'*Opera del Duomo*. — Le retable de Duccio. L'Hôpital *della Scala*.

L'*Opera* (rien du théâtre!) *del Duomo*, en d'autres termes l'œuvre, la fabrique, du dôme, occupe, à droite de cet édifice, une maison fort bien aménagée, construite dans les restes de la cathédrale abandonnée.

Au rez-de-chaussée sont installées les sculptures, parmi lesquelles on remarque tout d'abord le groupe des *Trois Grâces*, un superbe marbre grec découvert à Rome au xve siècle, transporté un peu plus tard à Sienne, exposé dans la bibliothèque du dôme jusqu'en 1857, époque à laquelle le pape Pie IX, dans un excès de pudibonderie, donna l'ordre d'enlever cette page si chaste et si pure qui, des siècles durant, avait orné le sanctuaire sans effaroucher les fidèles. Ce groupe est intimement lié à l'histoire de l'art à Sienne : Raphaël le copia dans un dessin aujourd'hui conservé à Venise et l'imita dans le merveilleux petit tableau, récemment conquis par le duc d'Aumale; Barile le reproduisit dans ses pilastres du Palais Petrucci.

Les débris de la *Fonte Gaja*, par Giacomo della Quercia, occupent la place d'honneur à côté du groupe antique. Ils sont bien cruellement mutilés : les têtes manquent le plus souvent; mais ce qui reste suffit pour montrer combien le vaillant artiste y a mis d'ampleur et de mouvement. Il a abordé très résolument le nu, accentuant les pectoraux avec autant de décision que le fera plus tard Michel-Ange.

A travers l'escalier moderne passent les colonnes et les chapiteaux de l'ancienne cathédrale, ce qui ne laisse pas que de produire un effet assez bizarre.

Le troisième étage est consacré aux peintures. Le retable de Duccio, divisé en une foule de petits compartiments, y brille au premier rang. Il mérite mieux qu'une simple mention.

Duccio di Buoninsegna, dont le génie devait planer cent cinquante années durant sur les peintres de sa patrie, est à la fois le plus considérable des artistes siennois primitifs, et celui dont l'œuvre est le mieux connu. Ce maître entre en scène avant Giotto, mais après Cimabue. La longue discussion sur les titres de Sienne et sur ceux de Florence à la priorité de la renaissance dans le domaine de la peinture se trouve donc aujourd'hui définitivement tranchée en faveur de cette dernière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On ignore la date de la naissance de Duccio : le premier document authentique où son nom apparaisse est de 1285 et nous le montre s'engageant à peindre une *Madone* avec d'autres figures pour une chapelle de l'église de Santa Maria Novella à Florence. De 1308 à 1310 il exécuta le retable aujourd'hui conservé à l'Opera del Duomo, pour lequel il reçut la somme énorme de 3 000 florins d'or (peut-être 200 000 ou 250 000 francs de notre monnaie !).

Le transport de ce retable de l'atelier à la cathédrale donna lieu à une cérémonie non moins imposante que celle qui avait eu lieu à Florence pour le retable de Cimabue : toutes les boutiques furent fermées ; l'évêque, les autorités, s'avancèrent processionnellement à la tête du cortège ; le peuple suivait avec des torches allumées ; la ville entière retentit du bourdonnement des cloches, du son des timbales et des trompettes.

Prenons une des compositions de la *predella* qui représente la *Mort de la Vierge*. Les qualités et les défauts du style de Duccio y éclatent au grand jour. Le premier trait qui nous y frappe, c'est l'absence d'individualisation dans les têtes ; sur une quinzaine d'anges debout derrière la moribonde, on en chercherait vainement un seul qui pût être rattaché à un être réel, un seul, en un mot, qui procédât d'un portrait ; ils se ressemblent tous à s'y méprendre, avec leur nez légèrement busqué, leurs beaux grands yeux, leurs lèvres pleines et fraîches, leurs cheveux relevés à la mode antique, et le galbe de leur menton, d'un ovale inimitable.

Leur grâce, leur noblesse, seraient faites pour nous surprendre, autant que pour nous toucher, si nous ne reconnaissions de prime abord les leçons de ces artistes byzantins, si calomniés depuis. Eux seuls ont pu communiquer à Duccio cet idéal admirable de beauté féminine. Mais entendons-nous : je parle des artistes byzantins de la bonne époque, de l'époque qui s'étend jusqu'au Xe, voire au XIe siècle, et non des artistes dégénérés du XIIe et du XIIIe siècle.

Les figures de Duccio ont la beauté et l'ampleur Que manque-t-il à cet art pour être parfait? La science du mouvement. Autrement, au repos, ses figures peuvent satisfaire à la critique la plus exigeante.

On ne saurait rien ajouter à l'éloquente analyse qu'a donnée de ce vénérable incunable de la peinture italienne M. Taine dans son *Voyage en Italie* : « Le ciel est d'or, et les auréoles d'or enveloppent toutes les figurines. Dans cette lumière, les personnages presque noirs semblent une vision lointaine, et quand autrefois ils étaient sur l'autel, le peuple agenouillé, qui entrevoyait de loin leur grave ordonnance, devait ressentir le trouble mystérieux, la sublime anxiété de la foi chrétienne devant ces ombres humaines profilées par multitudes sous la clarté du jour éternel. »

Façade de l'oratoire de Sainte-Catherine (voy. p. 160). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

La ferveur religieuse des Siennois, leur tendance au mysticisme, n'excluaient pas l'esprit d'organisation. Le gouvernement de leur ville, le fonctionnement des services publics, les travaux d'édilité, témoignaient, on l'a vu, d'une rare activité intellectuelle. L'hôpital qu'ils élevèrent en face de la cathédrale acquit une réputation européenne, grâce à son étendue aussi bien qu'à son aménagement. Dès le commencement du XVe siècle, l'empereur d'Allemagne priait la municipalité de lui en envoyer le plan.

L'intérieur de l'hospice a été, on peut bien se le figurer, terriblement remanié : cependant on y trouve encore une foule de précieux souvenirs du passé, une Madone et des saints de Duccio, des fresques de Domenico di Bartolo (1440-1444), représentant toutes sortes d'œuvres de charité, des orgues supportées par des con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soles d'une rare noblesse, d'après les plans de B. Peruzzi, que MM. Burckhardt et Bode proclament le chef-d'œuvre le plus parfait en ce genre, les stalles de Ventura di Giuliano, la statue en bronze du Christ par le Vecchietta (1466). La bière funéraire, décorée en 1500 par les peintres Benvenuto di Giovanni et Girolamo di Benvenuto, est un témoignage de la docilité avec laquelle les artistes de la Renaissance se pliaient aux tâches en apparence les plus modestes.

Le Palais provincial, élevé au XVIe siècle sur les plans du Florentin B. Buontalenti, édifice sans grand caractère, complète la place de la Cathédrale.

X

La *Fonte Branda* et le Service des eaux. — L'Académie des Beaux-Arts. — San Domenico et le Soddoma. — Sainte Catherine de Sienne : sa maison et son oratoire.

Dans une ville de montagnes telle que Sienne, éloignée de tout cours d'eau, la question de l'approvisionnement au moyen d'aqueducs ou de conduits souterrains joue un rôle capital. Ainsi s'explique comment les fontaines, qui ailleurs ne sont le plus souvent que des ornements, figurent ici au premier rang des travaux d'édilité. Un immense réseau creusé dans le tuf et mesurant plus de 24 kilomètres de longueur — des *boltini* — alimente les douze fontaines publiques et les trois cent cinquante-cinq puits particuliers.

Descendons les pentes rapides du monticule qui supporte la cathédrale; au fond se dresse la *Fonte Branda* chantée par Dante (*Enfer*, chant. III), avec ses trois arches gothiques; au-dessus, des lions du XIIe ou du XIIIe siècle, à mi-corps, sortant du mur, d'une tournure très fière. L'eau est abondante et limpide. Alentour, de nombreuses tanneries, des séchoirs portant des mottes de tan, des lavoirs.

En franchissant sur ce point la porte de l'enceinte, on se trouve tout de suite, sans transition, dans la campagne verte, aux flancs ravinés. Mais pour le moment il nous faut rentrer en ville : le programme de la journée est des plus chargés; il comprend la visite à l'Académie des Beaux-Arts, à la Bibliothèque, à l'église Saint-Dominique et à l'oratoire de Sainte-Catherine. Pas une minute à perdre.

La galerie de l'Académie des Beaux-Arts, riche de plus de cinq cents tableaux ou fresques, offre le spectacle complet du développement de l'École siennoise depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe.

Parmi les peintures, voici d'abord une Madone de Duccio (nº 23, ancien nº 27), quatre saints et, au milieu d'eux, la Vierge tenant l'enfant Jésus. Ce sont des figures graves et recueillies, qui semblent être faites d'une autre matière que nous et vivre dans une atmosphère différente. Au point de vue de la technique, je signalerai, comme fort caractéristiques pour l'École primitive de Sienne, le nez busqué de la Vierge et les dessous verts des carnations. Ce sont des réminiscences byzantines.

Le domaine où ces maîtres excellent est celui des scènes calmes et imposantes, la glorification de la Vierge, les tableaux de majesté. Ils préfèrent généralement la peinture *a tempera* à la fresque, qui comporte un degré de fini moindre. Inférieurs aux Florentins dans la composition des grandes scènes, ils atteignent à une intensité et à une élévation de sentiment qui ont fini par forcer l'admiration de leurs rivaux mêmes. De là un échange d'influences qui soulève les problèmes psychologiques les plus intéressants.

Les peintures du Sodoma (1477-1549) sont la dernière et suprême évolution de l'École siennoise.

Le plus ancien tableau authentique de ce maître, la *Déposition de croix* (1502?), a encore beaucoup de fermeté, sinon de dureté; on y sent comme le vent un peu âpre des Alpes. Cette crudité relative n'est pas sans charme. J'ajouterai que la composition est nourrie, la gamme claire, comme dans la composition similaire d'Andrea Solario, au Musée du Louvre. La Vierge évanouie entre les bras de ses deux compagnes annonce l'admirable groupe de l'*Évanouissement de sainte Catherine*, que nous rencontrerons dans un instant.

Une autre peinture du Sodoma, un fragment de fresque, *le Christ délivrant les âmes des limbes*, doit célébrité à l'admirable figure d'Ève, debout à côté d'Adam, n'ayant pour tout vêtement qu'une légère draperie jetée autour des reins, mais croisant les bras sur sa poitrine par le geste le plus exquis de la pudeur féminine que jamais peintre ait inventé. Et qu'elle est belle, touchante, cette figure de la première pécheresse, perdue dans son repentir, arrêtant sur le Rédempteur un long regard chargé d'une mélancolie infinie! qu'il est beau ce corps souple et svelte, avec ces flancs puissants qui ont porté le genre humain!

Il y avait donc une âme, une âme vibrante, chez cet enfant terrible de la peinture et de la charge, qui a été lui-même son pire ennemi[1].

A deux pas de l'Académie des Beaux-Arts se trouve la Bibliothèque, dirigée par le savant et obligeant chevalier Donati. Mais c'est à peine si j'ose en franchir le seuil : trop de raretés nous y retiendraient, et les instants sont comptés. Jetons un coup d'œil sur la magnifique couverture de manuscrit enrichie d'émaux cloisonnés byzantins du Xe siècle (publiée par Labarte dans son *Histoire des Arts industriels*), puis sur les précieux recueils de dessins d'architecture du XVe et du XVIe siècle, signés des noms de Giuliano da San Gallo, de Francesco di Giorgio Martini, de Peruzzi, et pressons le pas pour gagner l'église San Domenico.

Les flancs de la colline qui supporte l'église San Domenico sont formés de terrains sablonneux et jaunâtres, en partie dénudés de végétation, et dont la stabilité

1. Pour la biographie du Sodoma, je renvoie le lecteur à une précédente livraison du *Tour du Monde*, 1882, t. XLIII, p. 332.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Nous prenons par la *Via Benincasa* (nom de famille de sainte Catherine), puis par la *Via Ricasoli* (ils disent *Richasoli*, en aspirant l'*h*), où l'on remarque quelques palais, dont l'un porte sur sa façade le buste du grand-duc Cosme Ier, le conquérant de Sienne. Peu de magasins dans ces quartiers ; en revanche, à travers le dédale des constructions, on découvre des échappées de vue admirables. Sur une pente rapide, des jeunes gens s'exercent à lancer des chevaux au galop, sans doute pour les préparer aux courses de la *Piazza di Campo*.

San Domenico s'élève sur une place fort vaste, qu'ornent des tilleuls, des cyprès et des bosquets de rosiers. Des vélocipédistes (quel anachronisme dans une telle ville !) s'exercent sur la pelouse émaillée de trèfles et de petites fleurs jaunes, à quelque distance d'un café qualifié de *Succursale al Confortabile* (autre anachronisme !). Heureusement, un panorama étourdissant fait diversion à ces envahissements du XIXe siècle : si la vue est bornée d'un côté par les fortifications, elle domine de l'autre les maisons étagées les unes au-dessus des autres, la cathédrale, le Palais public.

L'extérieur de l'église a quelque chose de nu et de délabré ; ajoutons que l'ombre profonde que l'édifice jette sur la rue et les plantations inondées de soleil n'est pas faite pour le relever. Nous pénétrons à l'intérieur : ici encore, la première impression n'est pas favorable : le sanctuaire comprend une seule nef, fort large, sans chapelles latérales, et un transept, plus large encore, bordé de chapelles, le tout offrant la forme d'un *T*. Toutes les fenêtres sont murées, à l'exception de deux ; le sol est recouvert d'un carrelage des plus simples ; pour couverture, un faîtage à jour ; un badigeon jaune avec de larges bandes noires tient lieu d'incrustations précieuses ; de distance en distance des écussons fixés dans les murs et de lourds autels du XVIe et du XVIIIe siècle. Mais on ne tarde pas à se familiariser avec la simplicité de l'endroit, et puis le sanctuaire contient quelques chefs-d'œuvre fameux.

Voici tout d'abord, dans une des chapelles du chœur, la Madone peinte par Guido de Sienne, en 1221, c'est-à-dire longtemps avant que Cimabue eût fait son apparition. Marie, de dimensions colossales, les épaules couvertes d'un manteau bleu, y a moins de dureté que dans les tableaux de Cimabue. On remarquera qu'elle tient l'enfant écarté d'elle, à la façon des Byzantins, au lieu de le serrer contre sa poitrine.

La chapelle de Sainte-Catherine, dans laquelle est conservé le chef de la sainte siennoise, doit sa célébrité aux fresques du Sodoma.

A gauche, le Sodoma a peint une scène de martyre, composition peut-être un peu trop nombreuse pour un talent tel que le sien ; aussi y remarque-t-on diverses défaillances : des effets de torse trop prétentieux et des expressions trop doucereuses, des raccourcis manqués (dans les anges du haut), etc. Le guerrier qui s'avance à droite rappelle l'Alexandre de la fresque peinte à Rome, dans la Farnésine, par le même maître. D'une manière générale, il ne faut pas regarder de trop près les fresques du Sodoma : celles-ci sont particulièrement lâchées dans le détail, par exemple dans les mains, ou encore dans les fleurs.

Dans l'*Évanouissement de sainte Catherine*, avec le Christ dans les airs, l'artiste a triomphé de la difficulté de composer un tableau à l'aide de draperies blanches, et s'est véritablement égalé au Corrège par la suavité de l'expression et le charme du coloris. *Sainte Catherine ravie en extase* ne convenait pas moins à cette imagination morbide, chez laquelle il y avait place pour tout, sauf pour l'expression de la force et de la santé : il en a fait un chef-d'œuvre.

A San Domenico fait face, séparée de l'église par un ravin, une grande place moderne, aux lourds réverbères à cinq becs, aux bancs à dossiers ondulés comme ceux de nos promenades parisiennes. Les eucalyptus qui la garnissent semblent tenir bon sous le ciel de Sienne, tandis qu'ils s'étiolent ou gèlent sous celui de Florence. Sur la place même, un café avec des tables en plein air, une tribune pour un orchestre, etc. Au bout, la citadelle avec l'écusson des Médicis. Détail à noter : les Anglais, qui s'acclimatent partout avec une facilité extrême, ont élevé ici, en 1880, une église réformée, dont le portique classique est supporté par quatre colonnes corinthiennes.

La maison et l'oratoire de sainte Catherine sont situés dans le dédale de ruelles qui se développe sur le versant opposé à la hauteur de San Domenico. On redescend la *Via delle Belle Arti*, on prend une rue transversale et l'on arrive devant l'habitation de la sainte, jalousement conservée par la dévotion publique.

Nous sommes dans un des quartiers les plus populeux et les plus industrieux de Sienne. Tout à l'entour, des tanneries, des moulins à écorce, des métiers de tisserands à la structure primitive, un atelier où un mulet fait tourner une meule avec la régularité propre à son espèce. Toutes ces humbles manifestations de l'activité industrielle concourent à former le cadre sur lequel se détache la fille du teinturier Benincasa. D'extraction plébéienne, nourrie dans ce foyer de vertus domestiques et de piété fervente, sainte Catherine ne pouvait souhaiter après sa mort un asile plus sympathique que le cœur de tous ces braves gens, les Transtéverins de Sienne, comme on les appelle.

La biographie de sainte Catherine de Sienne est trop connue pour que je la retrace à nouveau. Je me garderai surtout bien de m'attaquer à cette figure aussi tendre qu'énergique après la brillante étude que M. Émile Gebhart lui a consacrée, il y a peu d'années, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il suffit de rappeler que, mêlant le mysticisme à l'habileté d'un diplomate, la sainte siennoise parvint, au prix d'efforts ardents, à réconcilier les Florentins avec le pape Grégoire XI, et à ramener celui-ci d'Avignon à Rome. Elle mourut en 1380, dans la Ville éternelle, à peine âgée de trente-trois

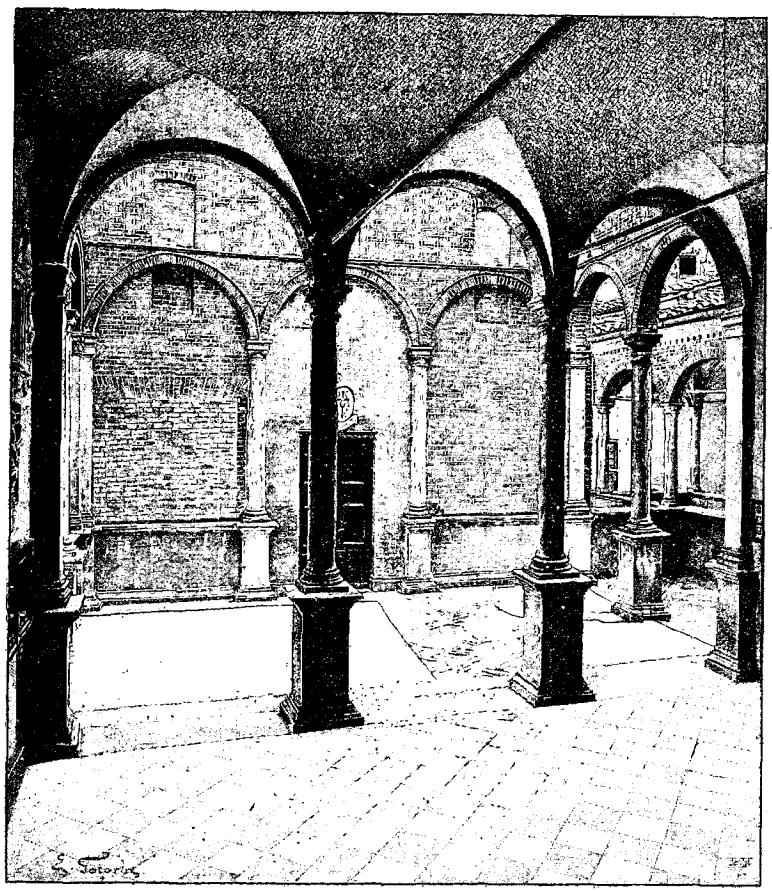
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ans. Plusieurs villes se partagèrent les reliques de la sainte jeune fille. De nombreux portraits, dont la liste a été dressée par M. Courajod, nous retracent cette physionomie frêle et souffreteuse en même temps qu'ardente.

En 1464, ainsi près de cent années après sa mort et à la suite de la canonisation prononcée sur les instances du pape Pie II, le gouvernement siennois résolut de faire un sanctuaire de sa maison paternelle; il décida que les moindres pièces, et jusqu'à l'atelier de son père, jusqu'à la cuisine, seraient transformés en oratoires ou chapelles. En 1473, le travail d'appropriation était terminé.

Dans une rue en pente, à côté de maisons en briques, qui se terminent par un double étage de loges ouvertes, s'élève une petite église à fronton triangulaire : c'est l'oratoire de Sainte-Catherine, appartenant au quartier qui a pour emblème une oie, la *Contrada dell' Oca*.

La façade de l'oratoire (refaite en 1877), en briques et en pierre de taille — la pierre bleutée, la *pietra serena* des Florentins — a pour toute parure quatre pilastres, une frise avec des festons, et quelques écussons modernes. L'intérieur, qui correspond à l'atelier ou à la boutique du père de la sainte, n'a qu'une nef. Il est décoré d'innombrables écussons modernes, souvenir des familles qui contribuent à l'entretien du sanctuaire. On y voit, outre des fresques de Pacchiarotti, lourdes et déclamatoires, *Sainte Catherine au tombeau de sainte Agnès de Montepulciano*, peinte par Girolamo del Pacchia, dans la manière d'Andrea del Sarto. Au-dessus de l'autel on admire une fresque du Sodoma : *Sainte Catherine recevant les stigmates*, inférieure cependant à la scène analogue, *l'Évanouissement*, peinte à San Domenico.



Cloître de l'oratoire de Sainte-Catherine, par B. Perruzi. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

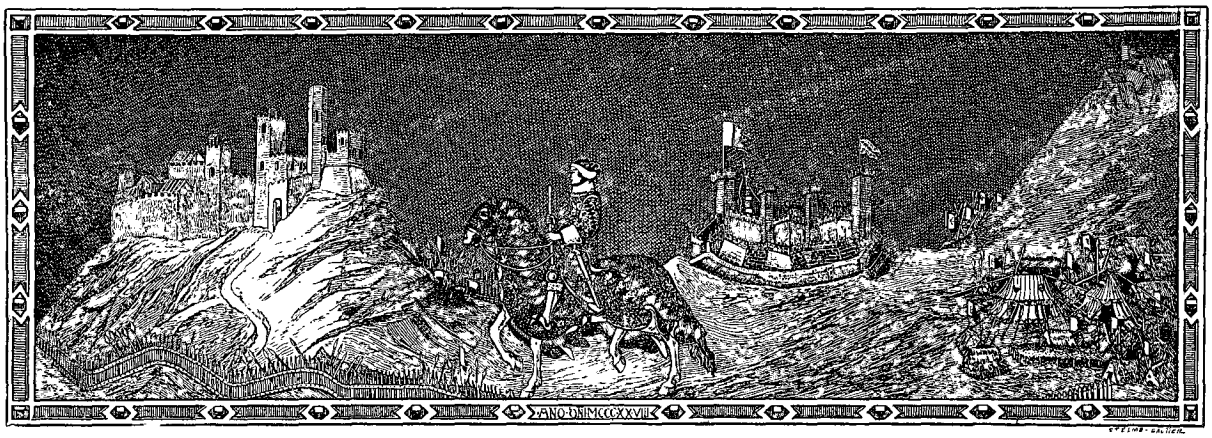
Une des particularités de l'oratoire et un trait des mœurs siennoises, ce sont les bannières suspendues aux parois. Leur origine est des plus profanes : ce ne sont autre chose, en effet, que les *palii*, les draps d'or, gagnés par les vainqueurs aux courses de chevaux. Chaque vainqueur offre à sa paroisse le prix de la victoire : l'oratoire de l'*Oca* a ainsi reçu trente-six palii depuis le XVIIe siècle. On m'affirme que le cheval lui-même est conduit en triomphe à l'église.

Un escalier apporté, d'après la légende, par les anges, conduit au premier étage, dont l'arrangement est d'un goût exquis. Une petite cortile en briques, avec des arcades aux colonnettes d'une rare élégance, proclame le talent souverain du grand architecte siennois, Bal. Peruzzi. L'oratoire qui s'élève ici éclipse encore par sa richesse celui du rez-de-chaussée. Rien n'y manque, ni le pavement émaillé du XVIe siècle (bien usé aujourd'hui), avec ses grotesques et ses génies nus, ni les peintures de Ventura Salimbeni (les Siennois du XVIIe siècle ont fait ce qu'ils ont pu!), ni le plafond à caissons. La chambre à coucher de la sainte, toute petite et sombre, a été décorée, par des mains pieuses, d'objets lui ayant appartenu. Le jardin lui-même a été converti en une chapelle richissime, quoique du plus mauvais goût. Ce ne sont que colonnes en noir antique, personnages peints en jaune sur la voûte et la coupole, ornements dorés. Le contraste de ce luxe avec le délabrement des maisons avoisinantes et de tout le quartier est des plus saisissants; il eût à coup sûr révolté la simple et modeste fille du teinturier Benincasa.

E. MÜNTZ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guidoriccio di Fogliani se rendant au siège de Montemassi, par Simone Memmi. Palais public de Sienne (voy. p. 168).
Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SIENNE (suite et fin).

XI

Les palais de la Via Cavour. — Dante et Pia dei Tolomei. — La Loge des Nobles.

De la place San Domenico nous rentrons au centre de la cité par des rues sinueuses et escarpées. En suivant de nouveau la Via Cavour pour atteindre la place du Palais public, nous rencontrons une foule de palais historiques, dont je vais énumérer du moins les principaux.

Ces palais offrent une grande unité, malgré la diversité des matériaux mis en œuvre (tantôt des briques, tantôt, mais plus rarement, des pierres de taille, assez poreuses, non sans analogies avec le travertin en usage à Rome; ces pierres proviennent, m'affirme-t-on, des environs de Rapolano). L'absence de saillies, tel en est le trait distinctif; ni colonnes, ni frontons, ni balcons; rarement même des pilastres. Les ornements en terre cuite qui enrichissent les palais de la Haute Italie font également défaut. Pour toute parure, des bossages à la florentine et des porte-torche. A peine si des volets peints en vert relèvent la nudité des façades. Et cependant quelle fierté dans ces lignes en apparence si simples!

La *Piazza Salimbeni*, dont l'arrangement actuel date de 1879, contient, au centre, la statue d'un personnage vêtu en ecclésiastique, Salluste Bandini, l'auteur du célèbre *Discorso sulla Maremma sanese* (1737) et un des fondateurs de la science économique. Sur les trois autres côtés se développent le *Monte dei Paschi*, édifice lourd et sans caractère, résidence de la célèbre banque de ce nom, un palais restauré, aux fenêtres gothiques, appartenant également à cette institution; puis, à droite, l'ancien palais Spannocchi, aujourd'hui l'Hôtel de Postes. Ce palais, construit vers 1470 par un architecte florentin, dont le nom est inconnu, pour le compte de l'ancien trésorier du pape Pie II, est déjà tout Renaissance : il se fait remarquer par ses fenêtres cintrées, à raison de cinq par étage, et par sa corniche aux consoles gigantesques, d'un dessin peu heureux. La transformation en Hôtel des Postes, due à un architecte siennois contemporain, M. Partini, est des plus ingénieuses et digne d'une ville de progrès. Les bureaux donnent sur un superbe cortile, orné de sgraffites modernes, composés de candélabres, de génies nus, de médaillons. L'installation est confortable, presque luxueuse.

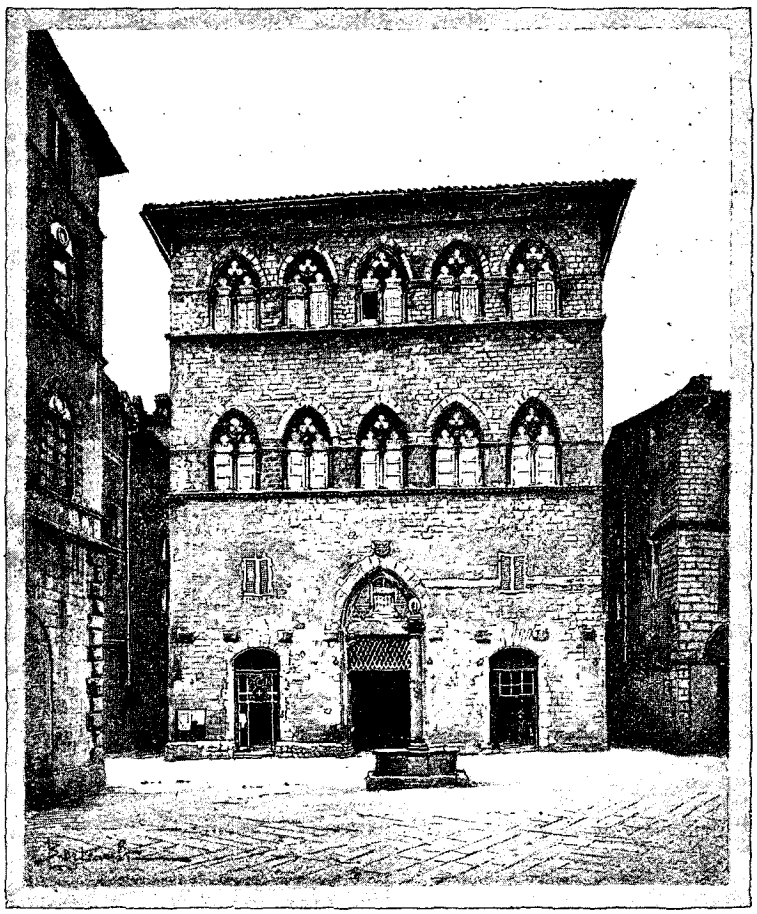
Le palais Tolomei, qui eut pour hôte, en 1310, le roi Robert de Naples, date, affirme-t-on, de 1205. C'est de tous les palais de la Via Cavour le plus original et le plus fier, un spécimen très pur et très complet du style ogival, et le prototype d'une série d'autres palais, Beringucci, Landi (briques rouges, avec des

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321; t. XLVI, p. 161, 177, 193; t. LI, p. 305, 321 et 337; t. LXIII, p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fenêtres gothiques à colonnettes), Mariscotti-Sergardi, Grottanelli, Tegliacci-Buonsignori, Saracini, qui en reproduisent, avec quelques variantes, l'arrangement général.

Le palais Tolomei est composé d'un rez-de-chaussée excessivement élevé, percé en tout de trois portes, et de deux fenêtres (modernes), d'un premier étage, percé de cinq fenêtres trilobées, et qui emprunte une valeur et un effet véritablement saisissants à ce soubassement gigantesque, puis, après un nouvel intervalle, également des plus considérables, d'un second étage. Remarquez, ami lecteur, l'usage ou l'abus, comme vous voudrez l'appeler, de ces intervalles destinés à faire valoir les ouvertures. C'est la pierre de touche et comme la signature des architectes toscans tant du moyen âge que du XVe siècle. Pour couronnement, des mâchicoulis ou des imitations de mâchicoulis et des créneaux. Voilà bien l'idéal du palais du moyen âge, sévère et fier.



Le palais Tolomei. — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

A ce palais se rattache, si les commentateurs de Dante ont deviné juste, le souvenir de cette Pia dei Tolomei, enfermée par ordre de son époux, Nello della Pietra († 1322), qui voulait se défaire d'elle afin de se remarier, dans un château des Maremmes, où elle se consuma au milieu d'une atmosphère pestilentielle (*Purgatoire*, ch. v). « Hélas! — c'est en ces termes qu'elle s'adresse à Dante — quand tu seras retourné dans le monde et reposé de la longue route, souviens-toi de moi, qui suis la Pia : Sienne me fit, la Maremme m'a détruite : il le sait bien celui qui en m'épousant avait passé à mon doigt son anneau de pierreries. »

La loge de la Via Cavour ou *Loggia degli ufficiali di Mercanzia* ou encore *Loggia dei Nobili* ou *Loggia degli uniti* (du nom d'une société d'amateurs qui y a sa résidence) a été construite au XVe siècle d'après les dessins de Sano di Piero, croit-on. Elle se compose de trois arcades de façade sur une arcade de profondeur. Différente en ceci de la plupart des constructions similaires de Sienne, elle est surmontée d'un étage contenant des appartements.

Les arcades du rez-de-chaussée sont enrichies d'une série de sculptures des plus curieuses. Dans des niches semi-gothiques se prélassent des statues plus ou moins tourmentées, aux expressions prétentieuses (un saint guerrier, chaussé de bottes molles retombantes, etc.), sculptées les unes par Antonio Federighi, les autres par le Vecchietta (1410-1480).

Près du palais Saracini, à gauche, dans la *Via di Città*, on montre une tour, la *torre Marescotti*, du haut de laquelle un tambour annonçait à la population les résultats des batailles : les femmes attendaient dans la rue, à genoux, angoissées ; annonçait-on une victoire, elles éclataient en applaudissements, en cris, et dansaient folles de joie ; leurs époux, leurs frères, leurs fils, avaient-ils dû battre en retraite, c'étaient des sanglots, des hurlements, toute la mimique du désespoir.

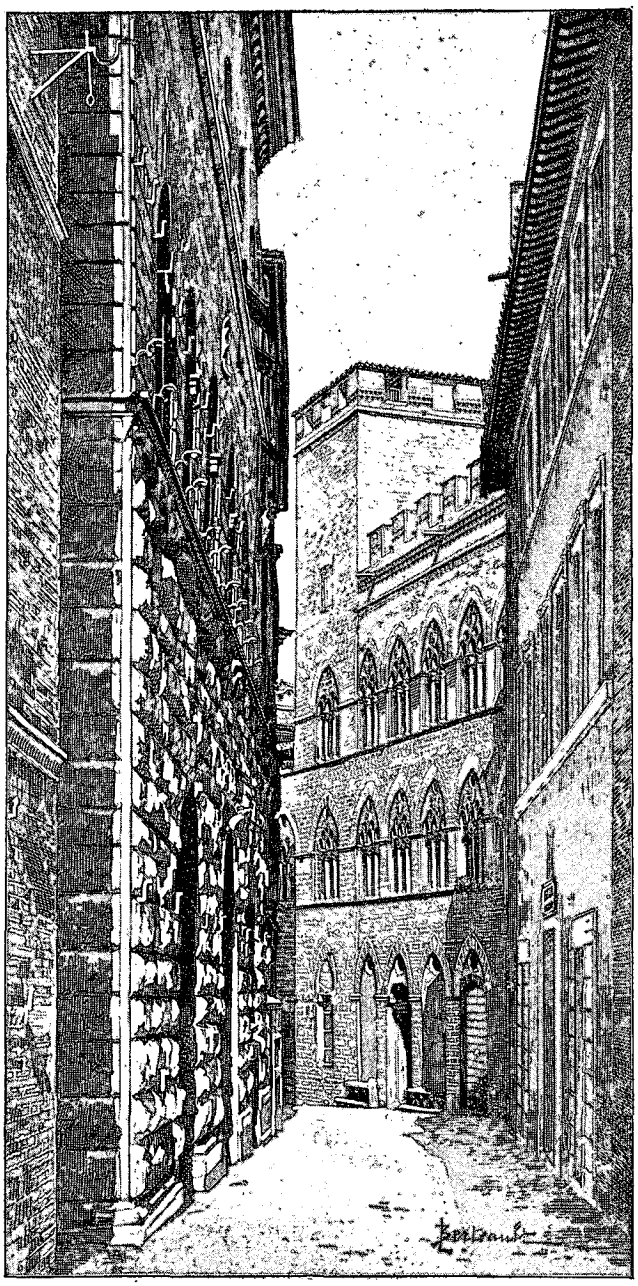
Plus près de la cathédrale s'élève le palais Nerucci ou palais des Papesses (ainsi nommé, parce qu'il fut construit et habité par les sœurs du pape Pie II). Il se compose d'un rez-de-chaussée en *opus rusticum* et de deux étages comprenant chacun six fenêtres de front.

En continuant d'avancer, nous rencontrons le *Palazzo del Magnifico*[1], commencé vers 1505, sur les plans

1. M. A. Franchi a consacré au Palais du Magnifique une étude très intéressante dans le journal *l'Art* (1882, t. II, p. 147-152, 181-185). Il importe, au sujet de l'épithète de *Magnifique*, de dissiper une erreur universellement accréditée : ce terme s'appliquait autrefois, non au caractère, mais à la fonction, et n'avait en aucune façon la signification de libéral, de généreux. C'était une formule de chancellerie, un titre d'honneur, donné à certains chefs du gouvernement, tels que Laurent de Médicis et Petrucci, quelque chose comme le terme d'Excellence. Seul peut-être, Agostino

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Giacomo Cozzarelli, terminé dès 1508. Cozzarelli qui, comme tant de ses contemporains, cumulait la pratique de la sculpture avec celle de l'architecture, fondit pour la façade les superbes anneaux qui font aujourd'hui son principal ornement. Ces anneaux, destinés, d'après les uns à supporter des torches, d'après les autres à attacher les rênes des chevaux, sont composés de deux serpents enlacés à la muraille par une griffe de lion, dont la partie supérieure dessine un rinceau et une volute. Des peintres célèbres, Signorelli, Pinturicchio, Girolamo Genga, enrichirent le palais de peintures; Antonio Barile, de marqueteries et de sculptures en bois.



Le palais Saracini. — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

La salle principale, large de 6 m. 74 dans tous les sens, haute de 5 m. 14, était ornée d'une riche ordonnance de pilastres, au-dessus de laquelle se développait une voûte à pendentifs. Entre ces pilastres, Signorelli peignit quatre fresques représentant le *Triomphe de l'Amour*, une *Bacchanale*, le *Châtiment de l'Amour*, et *Coriolan devant Rome*. Les deux premières, à demi ruinées, furent sacrifiées et passées au badigeon, il y a un demi-siècle environ; les deux autres furent acquises en 1844, au prix de 800 écus, en même temps que la *Pénélope* de Pinturicchio, par un de nos compatriotes, M. Joly de Banneville, des mains duquel elles passèrent, avec les fresques de Pinturicchio, dans la National Gallery de Londres. Enfin, deux autres fresques, longtemps attribuées à Signorelli, mais plus vraisemblablement de son élève Girolamo Genga, ont trouvé un asile à l'Académie de Sienne. L'une, des *Prisonniers amenés devant un roi*, représente une scène assez compliquée: sur un trône, le souverain coiffé d'un turban; autour de lui, des prisonniers, des soldats, etc., avec une profusion de torses nus et un abus de la musculature qui révèlent bien l'influence de Signorelli, sinon son intervention personnelle. La seconde, *la Fuite d'Énée*, pèche par la vulgarité de la conception : Créuse lève une jambe pour fuir, attitude triviale; sa main, également levée en l'air, exprime sans noblesse sa frayeur.

En même temps qu'il faisait enlever les fresques des parois, le propriétaire faisait diviser la salle en plusieurs pièces, disposition plus conforme aux besoins d'un siècle bourgeois tel que le nôtre. On passa à la chaux la portion de la voûte qui couronnait une de ces pièces, et l'on recouvrit le reste d'un plafond postiche. C'est au-dessus de ce plafond que M. A. Franchi découvrit, il y a une dizaine d'années, les débris des peintures de la voûte, qu'il attribue sans hésitation à Pinturicchio et à ses élèves. Ces fresques représentent, au milieu d'ornements classiques, d'une invention facile, des divinités assises sur des chars ou montées sur des monstres marins, des Muses (Calliope, Terpsichore, Erato), assez imparfaitement caractérisées (Terpsichore est étendue sur le sol et écrit, au lieu de danser), et des scènes mythologiques ou allégoriques, qu'il n'est pas facile de déchiffrer sur le croquis publié par M. Franchi.

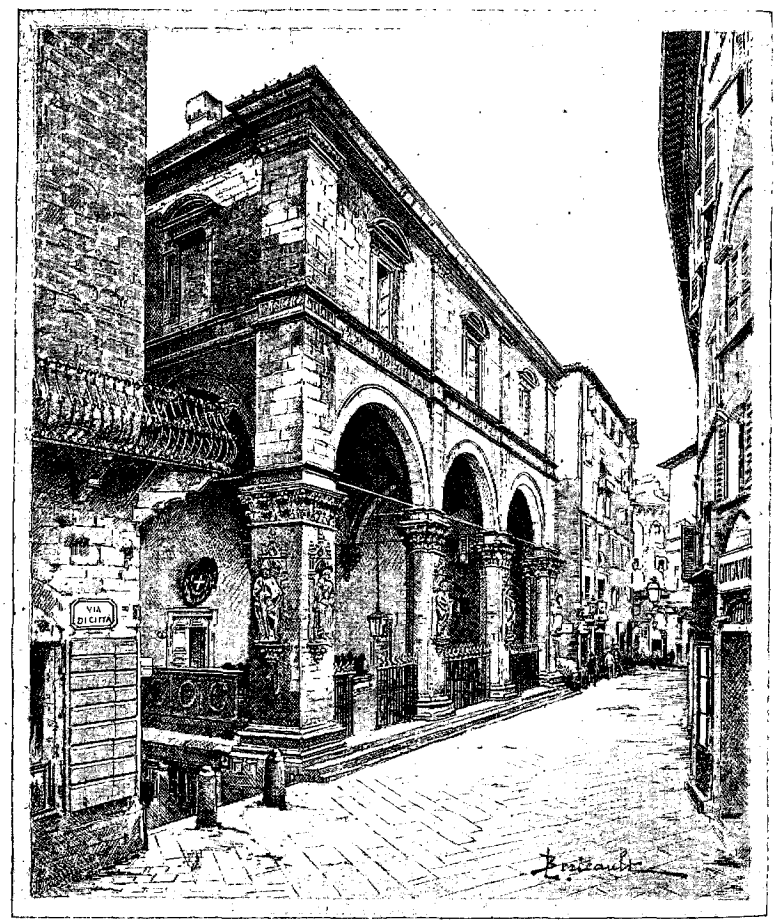
Ces peintures et les sculptures de Barile, voilà aujourd'hui tout ce que le palais Petrucci a conservé de sa décoration intérieure. Relevons, dans un des pilastres sculptés par Barile, une copie du groupe antique des *Trois Grâces*, que le cardinal Piccolomini avait

Chigi, le célèbre banquier, dut ce surnom à sa magnificence. Sismondi dit formellement que le chef de l'État portait le titre de Magnifique (*Républiques italiennes*, t. XV, p. 71).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait transporter, peu d'années auparavant, à Sienne.

Un peu plus loin, dans la *Via del Capitano*, qui va de la place du Dôme à la *Via di Città*, l'antique palais Pecci-Grottanelli, construit en briques et percé de fenêtres bilobées, se recommande à notre attention par les souvenirs qui s'y rattachent, non moins que par les intéressantes collections que le propriétaire actuel, le chevalier Grottanelli, un vrai grand seigneur, y a réunies. Dans le cortile, les écussons des capitaines de justice. Un escalier de beaucoup de caractère conduit au premier étage, qui a été restauré avec goût en 1864, et aménagé avec un luxe rare en Toscane. Il contient une enfilade de salons superbes, décorés de portes en fer forgé ou en marqueterie, copiées sur les modèles anciens, et qui représentent à elles seules la valeur des plus riches meubles; des fresques ornementales les donnent à toutes ces pièces une tenue singulière et font valoir les collections qu'elles encadrent : monnaies, majoliques, objets de curiosité de toute nature. La salle d'armes, vaste pièce incrustée de marbres de couleur, et à laquelle on ne peut reprocher que l'abondance des peintures, renferme, entre autres, les armoiries des corporations de la ville.



La *Loggia dei Nobili* (voy. p. 162). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

XII

La *Piazza del Campo*. — La *Fonta Gaja*. — Les courses de chevaux.

La *Piazza del Campo*, avec la *Fonte Gaja* et le *Palazzo pubblico*, fait pendant à la cathédrale et au groupe d'édifices qui forment le cortège de ce sanctuaire.

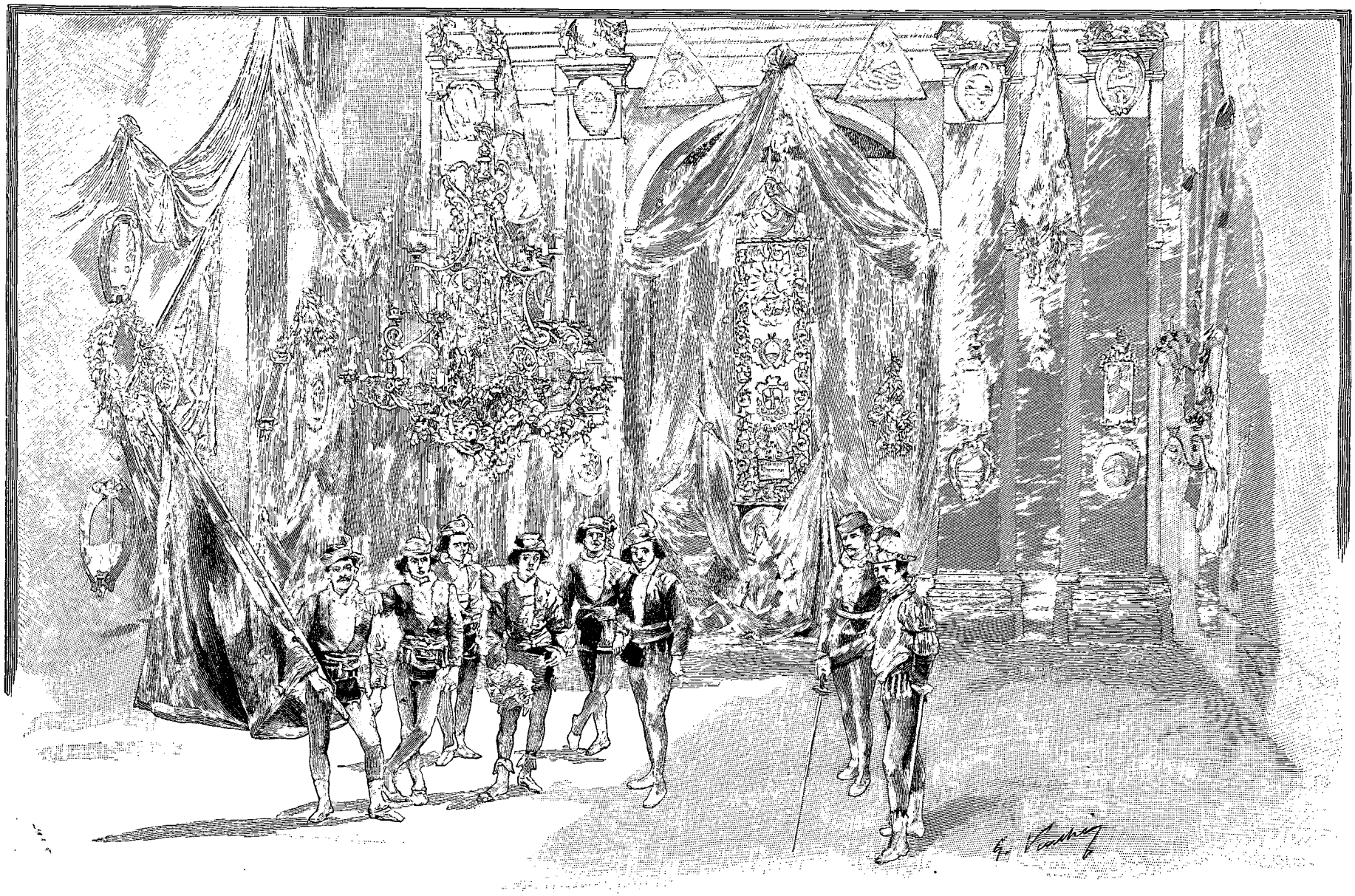
La Piazza del Campo, aujourd'hui *Piazza Vittorio Emanuele*, a la forme d'un de ces théâtres antiques dont les gradins, disposés sur un plan semi-circulaire, descendaient en échelons jusque vers la scène, qui dessinait une ligne droite.

Une série de maisons ou plutôt de palais dominent cette sorte d'entonnoir, dans lequel débouchent onze rues; les uns portent sur leur façade les traces de leur antiquité, les autres, et ce sont les plus importants, ont été construits ou remaniés au XVIIIe siècle, mais ne détonnent pas trop sur l'ensemble, si vénérable et si fier : parmi ces derniers, le palais Chigi (1724), un palais gothique, couronné de créneaux et dominé par une tour, le palais Sansedoni, construit au XIIIe siècle, embelli au XIVe et remanié en 1778, frappent par leurs dimensions.

Ces façades en briques, privées de tout crépi, racontent avec une franchise sans pareille les remaniements, ou plutôt les mutilations sans nombre dont elles ont eu à souffrir au cours des siècles : les ogives changées en fenêtres rectangulaires au temps de la Renaissance, puis ces fenêtres rectangulaires à leur tour coupées ou bouchées par les âges suivants, ces âges barbares.

Au moyen âge et à la Renaissance, la Piazza del Campo servit fréquemment de théâtre à des joutes et à des courses de taureaux. En 1599, on substitua à ces dernières les courses de buffles montés par des jeunes gens. Ces exercices, à leur tour, furent supprimés en 1650 et remplacés la même année par des courses de chevaux, dont le prix était un drap de damas cramoisi avec une frange blanche, doublé de taffetas blanc et noir. Dans la suite des temps, le nombre des concurrents, qui était à l'origine de vingt, fut réduit à dix. Voici quel était au siècle dernier le programme de ces fêtes : Pour la première d'entre elles, qui avait lieu le 12 juillet, on tirait au sort dix quartiers (*contrade*) sur dix-sept et dix chevaux. Le gagnant, après avoir fait trois fois le tour de la place, obtenait un prix de 540 livres de Toscane. Dans la fête du 15 août, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les écuyers siennois (*fantini*) dans leur costume de cérémonie (voy. p. 166). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » - Éditions Jean Lyon

chevaux couraient seuls depuis la porte Romaine jusqu'à la cathédrale : le prix consistait en un drap d'or de la valeur de 910 livres de Toscane[1].

Peut-être fut-ce en souvenir de cet engouement et de ces prouesses que les grands-ducs de Toscane fondèrent à Sienne une académie d'équitation, où les jeunes gentilshommes siennois étaient reçus à des conditions très modiques. L'abbé Richard nous apprend qu'il y vit de très beaux chevaux du pays, fort vigoureux et fort rapides à la course; il ajoute qu'on en dressait beaucoup à Sienne pour cet exercice.

Aujourd'hui les courses donnent lieu, d'un bout à l'autre de la ville, à une agitation que l'on ne soupçonnerait guère au fond de ces natures en apparence si calmes. Dans certains quartiers, les femmes, en mettant de côté un sou par semaine, réunissent jusqu'à 4000 francs destinés à l'achat d'une bannière en velours. Puis c'est le choix de l'écuyer (*fantino*), que chaque quartier est appelé à désigner. On m'assure que ce choix donne lieu à des rivalités terribles, à des haines rappelant celles des Montagus et des Capulets. Vient le jour de la lutte : les *comparse* des contrade font leur entrée solennelle sur la place du Campo, en costume du moyen âge — veston, culotte collante, toque, — au milieu des fanfares; un char de triomphe, le *carroccio*, clôt le cortège : c'est un souvenir de la victoire de Montaperti. Je passe sur les incidents de la lutte, en me bornant à faire observer que les fouets dont les écuyers se servaient autrefois pour renverser de cheval leurs rivaux ont été remplacés par des cravaches.

Jadis la récompense (*il palio*) consistait en un plat d'argent; notre siècle prosaïque a remplacé l'œuvre d'art par une somme de 300 francs, donnée par la municipalité. Le vainqueur est conduit en triomphe dans l'église de sa contrada, où son palio prend place à côté de ceux de ses prédécesseurs appartenant à la même contrada. La religion associée aux fêtes profanes, voilà bien Sienne, je devrais dire voilà bien l'Italie!

Des repas épiques, organisés dans la rue, et qui réunissent jusqu'à deux cents convives, signalent la victoire; le premier jour, ce sont les hommes qui banquètent, le lendemain les femmes. Tout n'est pas rose d'ailleurs pour le vainqueur : ses rivaux ne lui ménagent ni les chansons satiriques, ni les affiches injurieuses.

Je me suis amusé à examiner les portraits de ces héros éphémères : certains ont la mine chiffonnée, insouciante ou impertinente, des adolescents de Botticelli.

Assurément, ces courses siennoises appartiennent à l'ordre des exercices platoniques, qui n'ajoutent rien au patrimoine intellectuel d'une cité (on peut les rapprocher des tirs à l'arbalète qui ont repris faveur de nos jours dans plusieurs de nos villes du Nord), mais qui ont l'avantage d'exciter sur un point déterminé l'activité et l'émulation des citoyens. La préoccupation de l'utilitarisme ne triomphe que trop facilement dans notre siècle; il n'est pas de bourg nouvellement fondé en Amérique ou en Australie qui n'y sacrifie. Sachons donc honorer les cités qui font encore quelque chose pour l'art, fût-ce l'art de l'équitation.

L'effervescence des Siennois dans ces deux journées mémorables du 25 juillet et du 16 août les a fait comparer, par un de leurs concitoyens, aux Napolitains. « Aucune population en Italie, affirme un auteur du cru, M. Brigidi (vous êtes orfèvre, M. Josse!), excepté peut-être les Napolitains, n'a l'esprit aussi éveillé, le caractère aussi plein de brio, autant de vivacité d'esprit d'*arguta festività d'ingegno*, que les Siennois ». Pour le coup, je proteste. L'enthousiasme qui se manifeste périodiquement, deux fois par an, aux courses de chevaux, est-il comparable à la pétulance napolitaine?

On a aussi découvert de l'analogie entre les Siennois et les Français : Dante signale la vanité comme un trait commun aux uns et aux autres. On peut aller loin dans la voie des rapprochements. Pas plus tard qu'en 1891 un auteur allemand n'a-t-il pas signalé, dans un ouvrage qui est rapidement devenu classique, une série d'analogies entre Rembrandt et Jésus-Christ, Rembrandt et Spinosa, Rembrandt et Richard Wagner, etc.?

Rouvrons plutôt Dante pour admirer, à propos de la Piazza del Campo, un récit, je devrais dire un tableau, dont l'éloquence n'est égalée que par la concision : cet épisode de Provenzano Salvani, l'un des vainqueurs de Montaparti, demandant l'aumône pour racheter un de ses amis fait prisonnier par Charles d'Anjou.

La gloire de la Piazza del Campo, ce fut, pendant des siècles, la fontaine de marbre dont l'avait ornée, de 1409 à 1419, le grand sculpteur Jacopo della Quercia.

Quelques mots d'abord sur la vie de cet artiste trop peu connu. Jacopo ou Giacomo della Quercia naquit à Sienne vers 1371, il mourut en 1438. Il débuta par l'apprentissage de l'orfèvrerie, mais se signala de bonne heure comme statuaire. En 1401, ainsi à l'âge de trente ans environ, il prit part au concours pour les portes du Baptistère de Florence.

Les Siennois, qui appréciaient leur concitoyen à sa valeur, suivaient avec anxiété ses moindres gestes et actes; ils craignaient sans cesse de le voir leur échapper. Aussi que de précautions ne prenaient-ils pas pour l'empêcher de déserter la ville! A un moment donné, ils le condamnèrent à 100 florins d'amende pour avoir prolongé outre mesure son séjour à l'étranger. Mais della Quercia finit par faire lever cette condamnation, et, de retour dans sa ville natale, il y obtint le titre de chevalier.

On est trop porté de nos jours à croire que le talent et l'inspiration sont des dons du ciel accordés à des époques et à des nations privilégiées. Avouons qu'une cité qui attache tant de prix à la possession d'un artiste illustre mérite bien aussi que le ciel fasse quelque chose pour elle.

1. Delalande, *Voyage en Italie*, 2e éd., t. III, p. 319.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La fontaine de la Piazza del Campo, reconstruite de nos jours d'après les fragments de la fontaine originale, ainsi que d'après des descriptions et autres documents, se composait d'un bassin ouvert, entouré sur trois côtés d'une sorte de balustrade, dans les flancs de laquelle des niches servaient d'abri à des statues. Sur le devant, aux deux extrémités, deux statues de femmes, tenant chacune un enfant sur le bras gauche et tendant la main à un autre enfant debout à leurs pieds : la *Charité*, d'après les uns, d'après d'autres *Rhea Sylvia*, la mère de Romulus et de Rémus (aujourd'hui au Musée de l'Œuvre du dôme; voy. p. 156). Les deux autres statues ont péri depuis longtemps. Les niches, au nombre de trois sur chacun des deux côtés, et de sept au fond, comprenaient des statues et des hauts reliefs. Au centre, della Quercia avait sculpté la *Vierge*, autour d'elle les sept *Vertus cardinales*, puis deux bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien Testament : *la Création de nos premiers parents*, *l'Expulsion du Paradis*. Des génies à cheval sur des louves (l'emblème de la ville de Sienne) et toutes sortes d'ornements complétaient la décoration.

Le trait distinctif du style de Giacomo, c'est la grande tournure, je ne sais quoi d'épique et de transcendant : l'expression compte peu à ses yeux; il recherche avant tout le mouvement; les visages ont d'ordinaire quelque chose de farouche ou d'impassible.

En cela, il fut suivi par Michel-Ange, qui lui demanda plus d'un enseignement et lui fit plus d'un emprunt.

La *Concorde* (fragment), par Ambrogio Lorenzetti (voy. p. 170). Dessin de Courboin, d'après une photographie.

XIII

Le Palais public. — Simone Martini, Lorenzetti et le Sodoma.

Le Palais communal, ou Palais public, ou Palais de la République, est un édifice en briques, qui n'a de régulier que sa façade. Le premier et le second étage sont chacun percés d'une dizaine de baies énormes, divisées à leur tour en trois par des colonnettes. L'étage supérieur, en retraite sur les autres, ne contient que deux fenêtres. De fausses arcades, des écussons, des nervures, des mâchicoulis et des créneaux donnent à cette façade un aspect aussi fier que pittoresque. Un lourd balcon du XVIe siècle et un écusson aux armes des Médicis en déparent malheureusement le centre, en même temps qu'ils rappellent la chute de l'ancienne ville libre.

Le palais est dominé par un beffroi d'une hauteur énorme, la *torre del Mangia* (ainsi appelée d'une statue destinée à sonner les heures, d'un jaquemart, comme nous disons en français), construite en briques dans le bas, en pierres blanches dans le haut.

Des portes modernes, garnies d'énormes boulons en fer, donnent accès dans les vestibules ainsi que dans plusieurs cours, dont l'une contient une fresque du XIVe siècle, aux trois quarts ruinée, la Vierge entre deux saints. Les vestibules sont également ornés de fresques, parmi lesquelles une *Annonciation* peinte en 1390 par Bartolo di Fredi.

La chapelle, construite en avant du palais, *la capella del Campo*, nous initie à la lutte entre les éléments gothiques et les éléments classiques (commencée en 1352, à la suite d'un vœu fait pendant la peste de 1348, elle fut ornée en 1460 d'une nouvelle frise par Antonio Federighi). Ainsi s'expliquent les contradictions entre les différentes parties de l'édifice, et je ne sais quoi de heurté, de rocailleux; de là vient aussi que les niches ont tantôt la forme de l'ogive, tantôt celle de coquillages. Les griffons affrontés sculptés sur la frise, et séparés par un vase, font penser à ceux du temple d'Antonin et Faustine, à Rome.

Il est fâcheux que les *Guides* de Sienne ne donnent même pas le plan du Palais public. A distance, avec les notes multiples que j'ai prises, je risque fort de m'embrouiller dans ce dédale de salles assez confusément réliées les unes aux autres. Les noms multiples sous lesquels chacune est désignée ajoutent encore à la complication. Heureusement, mon diligent et savant confrère Paul Joanne est sur le point de combler cette lacune : l'édition de l'*Italie du Centre* qui s'imprime en ce moment contiendra une description détaillée de ces salles.

Au rez-de-chaussée, la Salle du Tribunal de Bicherna renferme de vieux coffres, avec lesquels jure un canapé moderne, au dossier orné de marqueteries. Parmi les peintures, un *Couronnement de la Vierge*, peint à fresque en 1445 par Sano di Piero, témoigne d'une certaine recherche du caractère dans les têtes, mais révèle peu d'expérience dans la pratique du dessin. Le Christ est blond, mais nullement beau; les draperies ont encore l'arrangement gothique. On n'y constate guère de progrès sur Duccio.

Disons tout de suite que l'élite entière de l'École siennoise a travaillé à la décoration du Palais public : Simone Memmi ou Martini, les Lorenzetti, Bartolo di Fredi, Taddeo Bartoli, Sano di Piero, le Vecchietta, le Sodoma, Beccafumi.

A côté se trouve la Salle des Mariages, toute moder-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

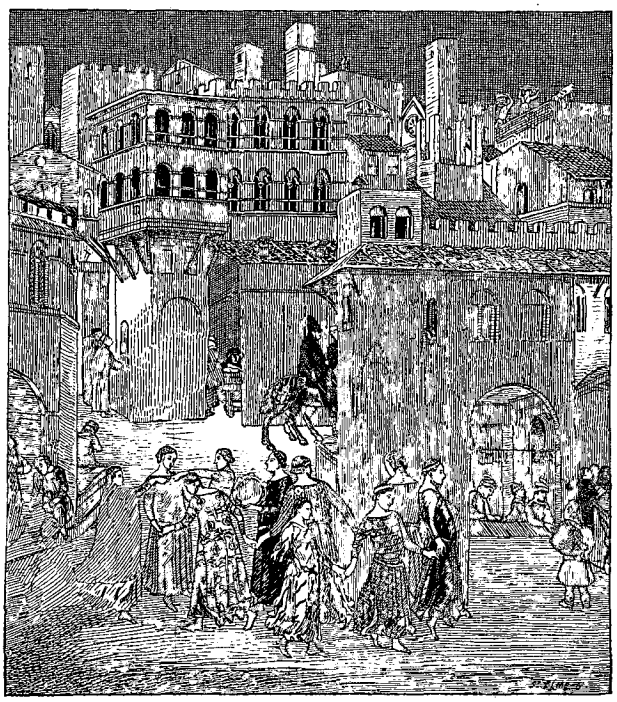
nisée, à l'exception d'une Vierge entre saint Galgano et saint Ansano, peinte par le Sodoma. C'est un ouvrage assez médiocre, à moins qu'il ne faille mettre au compte des restaurateurs la grosseur excessive des têtes.

Au rez-de-chaussée également, dans la Salle du Syndic ou *Sala del Gonfaloniere*, la *Résurrection du Christ*, par le Sodoma, presque traitée en grisaille, procédé qui n'exclut toutefois pas un effet piquant de clair-obscur, est une page superbe, avec des draperies de toute beauté, des raccourcis d'une grande hardiesse dans les gardiens du tombeau et un paysage harmonieux. Seule la tête du Christ pèche par la pauvreté.

Nous montons au premier étage par une porte qui est ancienne, tandis que les corridors et l'escalier sont refaits.

Dans la Salle des Arbalètes, ou Salle de la Mappemonde, ou Salle du Grand Conseil, la paroi du fond est occupée tout entière par la grande fresque de Simone Martini, *la Vierge trônant au milieu des saints*.

Ce que Duccio avait été à Cimabue (voy. ci-dessus, p. 156), Simone Martini, l'ami de Pétrarque, devait l'être à Giotto. Simone di Martino, faussement appelé Simone Memmi, naquit à Sienne vers 1285 (ainsi quelques années après Giotto); il mourut à Avignon en 1344. Dès 1315, à l'âge de trente ans seulement, il fut chargé de peindre, dans la *Sala del Consiglio*, une de ces grandes pages solennelles, qu'on appelle en Italie *Maestà*, tableau de majesté, c'est-à-dire la Vierge trônant au milieu de saints.



Le Bon Gouvernement (fragment), par Ambrogio Lorenzetti (voy. p. 170). Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

La forme donnée par l'artiste à sa composition est aussi originale que pittoresque et imposante. Sur un trône élevé de quelques marches est assise Marie, vêtue de ses plus riches atours, et tenant, debout sur ses genoux, son divin fils qui lève la droite pour bénir. Remarquons à ce sujet que le *bambino*, comme c'est encore la règle presque absolue au XIVe siècle, est habillé et non pas nu. Autour de la Vierge, une assistance nombreuse : anges, saints et saintes, le premier rang agenouillé, les trois rangs suivants debout; les uns tiennent les montants du baldaquin colossal qui abrite cette réunion d'élite, les autres témoignent de leur vénération par des gestes empreints d'un amour ou d'une humilité infinis. Toutes ces figures s'imposent à notre admiration par une beauté et une plénitude qui font aisément perdre de vue ce qu'il peut encore y avoir d'archaïque dans la facture.

L'impression dominante est la gravité, une gravité tempérée par la tendresse. Ce n'est que dans les anges agenouillés du premier plan, tendant vers leur souverain des corbeilles remplies de fleurs, que perce une note plus émue. Quant aux visages, ils sont encore faiblement individualisés.

Sur le chef-d'œuvre de Simone Martini se détache un buste tout moderne, celui du roi Humbert.

Les murs en retour sont couverts de grisailles, représentant les hauts faits d'armes des Siennois, leur *Victoire sur les Bretons et la Compagnie du Chapeau* (1363), par Lucas di Tommè, la *Bataille de Poggibonsi* (1439), par Giovanni di Cristoforo Ghini et Francesco di Andrea. La représentation monumentale des scènes de l'histoire contemporaine, si rare pendant le moyen âge, se donne librement carrière, comme on voit, dans les salles du Palais public.

En face de la Maestà, Simone peignit, en 1328, un général au service des Siennois, Guidoriccio di Fogliani se rendant au siège de Montemassi. Le personnage, monté sur un cheval richement caparaçonné, et tenant le bâton de commandement, se dirige gravement vers une cité juchée au sommet d'un monticule. Il semble venir d'un camp que l'on aperçoit à droite.

N'était l'intérêt qui s'attache à une représentation historique de cette époque, le portrait de Guidoriccio fixerait à peine l'attention. Il nous montre l'impuissance des Siennois toutes les fois qu'ils s'attaquent à une scène de la vie réelle. Ce cavalier placide manque absolument d'expression. Quant au paysage, il est d'une gaucherie enfantine.

La même paroi nous offre deux chefs-d'œuvres du Sodoma : *Saint Victor* et *Saint Ansanus* (1529).

Sous une niche, flanquée d'élégants pilastres et ornée de Victoires, saint Ansanus debout verse sur des hommes agenouillés le contenu d'une aiguière (scène de baptême?). Plus loin, saint Victor, presque un adolescent, à la barbe naissante tirant sur le brun, armé de pied en cap, sauf les jambes et les bras qui sont nus, brandit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *Présentation au temple*, par le Sodoma. Confrérie de Saint-Bernardin (voy. p. 173). — Gravure de Rousseau, d'après une photographie.

© 2007 Lyon © Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'épée. Ses yeux brillent d'une sainte flamme, sa physionomie respire à la fois l'énergie et la douceur. Dans le bas, des génies nus, dont l'un tient le bouclier du saint, offrent des figures d'une grâce parfaite, dont le Sodoma a très certainement emprunté l'idée à Raphaël, qui en avait tiré un si brillant parti dans la décoration de la Chambre de la Signature.

Rien de plus noble que l'invention, de plus éblouissant que le coloris de ces fresques. Des figures isolées, voilà justement ce qu'il faut au Sodoma, peu apte, eu égard à l'incohérence de son esprit, aux grandes compositions d'histoire. Là, dans cet effort qui ne dure pas trop longtemps, il peut déployer toutes les séductions de son esprit, toutes les ressources de sa palette, le sentiment de la beauté, l'éloquence de l'expression. Jusqu'ici nous l'avions vu surtout exceller dans l'interprétation des grâces de la femme : ici, dans son saint Victor notamment, il a créé un type idéal de fierté chevaleresque, mêlée à la douceur du guerrier chrétien.

Plus bas, en retour, sur une ligne différente, saint Bernard Tolomei (1534) tient dignement sa place à côté de saint Victor et de saint Ansanus.

Je ne crains pas de le proclamer ici : on n'aura rendu justice au Sodoma que du jour où on l'aura rangé à côté du Corrège, immédiatement à côté de lui : l'incomparable suavité de son style, non moins que les lacunes de son talent, font de lui le pendant de celui qu'on a appelé le peintre des Grâces.

En continuant l'examen des fresques de cette salle nous rencontrons le *Saint Bernardin de Sienne* de Sano di Pietro (gravé p. 136) et la *Sainte Catherine* de Vecchietta. On n'en peut dire qu'une chose, c'est qu'ils se trouvent trop à proximité des éclatants chefs-d'œuvre du Sodoma.

La Salle de la Paix doit sa réputation aux fresques d'Ambrogio Lorenzetti, l'émule de Simone Martini. On ne possède que peu de données sur la carrière de ce maître éminent, qui, en plein XIVe siècle, renouvela son art au contact des modèles antiques. Ce qu'il y a de mieux établi dans sa biographie, c'est qu'il travailla entre 1323 et 1345, à Sienne principalement.

Les fresques de la Salle de la Paix (1337 à 1339) représentent *le Bon et le Mauvais Gouvernement* (*il Regimento*, comme disent les Italiens, terme qu'il faut bien se garder de traduire par régiment).

La plus connue d'entre elles nous montre un vieillard à la taille gigantesque, plein de grandeur et de majesté (on a souvent voulu reconnaître dans cette figure Charlemagne, l'empereur populaire entre tous pendant le moyen âge), trônant au milieu des Vertus indispensables à un chef d'État, la *Justice*, la *Paix*, la *Concorde*, la *Prudence*, la *Magnanimité*, la *Modération*. Au-dessus de lui voltigent la *Foi*, la *Charité*, l'*Espérance*. A ses pieds est couchée une louve allaitant deux enfants nus, Romulus et Rémus.

Cette page monumentale, pleine de naïveté, de grâce et de grandeur, compte, malgré son état de mutilation, parmi les créations les plus poétiques du moyen âge. La Paix, nonchalamment accoudée sur un divan, paraît inspirée d'une des plus belles peintures antiques, la fresque de Pompéi, connue sous le nom de *Pomone*. Ce n'est pas là une rencontre fortuite. J'ai montré dans *les Précurseurs de la Renaissance* avec combien de persévérance Lorenzetti avait étudié en plein XIVe siècle les chefs-d'œuvre de l'art antique.

Une seconde fresque illustre, d'après l'interprétation des savants historiens de la peinture italienne, MM. Cavalcaselle et Crowe, *les Bienfaits d'un bon Gouvernement*. L'artiste y a représenté une ville pleine d'animation, avec ses boutiques dans lesquelles se pressent les acheteurs, ses ateliers peuplés d'ouvriers diligents, ses remparts imposants, fortement défendus.

Quoique gravement endommagée, cette page, que l'on pourrait appeler *le Triomphe de la Sécurité*, offre encore quelques traits d'une rare beauté. C'est d'abord la *Securitas*, planant dans les airs, et tenant d'une main un cartel, de l'autre une potence à laquelle est suspendu un criminel. La draperie qui la recouvre laisse deviner des formes très nobles et très pures, du moins eu égard au temps.

Plus loin, dans la bordure, on découvre *la Philosophie*, semblable à une prêtresse antique, *l'Astrologie*, la *Géométrie*.

L'élément naturaliste domine dans cette composition comme dans la précédente : les villes sont bien des villes du XVIe siècle, sans la moindre réminiscence des monuments de l'antiquité ; le paysage, excessivement fouillé et accidenté, n'a rien non plus de la tournure classique.

Cependant, ici encore, apparaît de loin en loin, et comme à travers un voile, un motif d'une grande beauté. Dans la bordure on découvre un vieillard à la barbe blanche, au torse nu, savamment modelé, tenant des raisins dans sa main gauche, dans sa droite un arbre déraciné. Ce personnage, dans lequel on est tenté de prime abord de voir Saturne, n'est autre que Tubalcaïn, par conséquent un des acteurs de l'Ancien Testament. Un centaure, de petites dimensions, et comme perdu au milieu des ornements, se distingue par la justesse et l'animation du mouvement.

Plus loin, nous sommes forcés d'évoquer, une fois de plus, le souvenir de Pompéi devant une femme à mi-corps, couronnée de lauriers et qui tient de la droite une faucille, de la gauche des épis.

On voit par cette esquisse rapide combien sont originales les conceptions d'Ambrogio Lorenzetti, et de combien de séductions il a su les entourer. Les allégories florentines sont plus nettes, plus saisissantes, mais elles n'arrivent que rarement à cette haute poésie, à cette supériorité de style.

Dans le vestibule qui précède la chapelle du Palais, Taddeo di Bartolo a peint une série de personnages mythologiques ou historiques. Ces fresques, qui datent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 1414, prouvent que la préoccupation de l'antiquité se maintint longtemps après Ambrogio Lorenzetti, mais que toute tradition de l'iconographie classique, pour ne point parler de la tradition même du style, avait depuis longtemps disparu de Sienne. Le littérateur qui traça le programme des compositions et indiqua les attributs était évidemment en avance sur le peintre qui peignit les figures.

La chapelle, malheureusement fort sombre, mérite d'arrêter un instant les archéologues et les artistes : outre un tableau d'autel du Sodoma, une Vierge, avec l'Enfant Jésus et des saints, tableau enfumé, d'une perspective défectueuse, et qui ne compte pas au nombre des chefs-d'œuvre du maître, outre un *Saint Christophe* colossal, elle contient de belles boiseries gothiques enrichies de marqueteries, des figures isolées, accompagnées d'inscriptions religieuses en caractères gothiques : *Credo in unum Deum*, etc. Le travail est des plus minutieux : chaque tête se compose d'une vingtaine de fragments de bois assemblés avec une habileté extrême, ce qui n'empêche pas l'ensemble d'être fort décoratif. Ces boiseries ont pour auteur Domenico di Niccolò, qui les exécuta en 1428.

La Salle du Passage contient divers tableaux de sainteté, les portraits des papes et des cardinaux originaires de Sienne, le portrait du maréchal Octave Piccolomini. On y voit, en outre, l'uniforme que Victor-Emmanuel portait à la bataille de Solférino.

La Salle du Consistoire, située à gauche de la Salle du Passage, est ornée de fresques, des scènes de l'histoire ancienne, de D. Beccafumi (1529-1534); le brillant dessinateur des cartons du pavement de la cathédrale, et l'auteur de quelques tableaux de chevalet remarquables, tels que *Sainte Catherine recevant les stigmates*, à l'Académie des beaux-arts (gravé p. 173). La salle contient de plus huit bustes en marbre de célébrités modernes et une porte en marbre attribuée à Giacomo della Quercia, mais déjà tout empreinte des principes de la Renaissance.

Saint Bernard Tolomei, par le Sodoma. — Gravure de Petit, d'après une photographie.

La *Sala di Balia*, située à droite de la *Sala di Passagio*, a pour ornements des *épisodes de la Ligue lombarde et de la vie du pape Alexandre III* (né, comme on sait, à Sienne). Spinello Aretimo et ses fils ont exécuté ces peintures, qui se déroulent paisiblement, sans animation, à la façon d'une chronique. On y voit l'empereur Frédéric Barberousse conduisant par la bride le cheval qui porte son adversaire ; un cortège de cardinaux et de seigneurs chemine derrière le pape. Les attitudes des hommes et des chevaux manquent, les unes de force, les autres de naturel. (Voy. la gravure publiée ci-dessus, p. 133.)

Les époques postérieures sont représentées principalement par de très belles tapisseries provenant du garde-meubles royal de Florence ; les unes exécutées à Florence même aux XVIe et XVIIe siècles, les autres sortant de la manufacture des Gobelins. Ces dernières, offertes par Louis XIV au grand-duc de Toscane, appartiennent à la fameuse suite des *Eléments*, gravée par Sébastien Le Clerc. Elles représentent la *Terre*, l'*Air* et le *Feu*.

XIV

Le palais Piccolomini et les Archives.

De tous les édifices de la Renaissance qui ornent Sienne, le palais Piccolomini est le plus vaste et le plus imposant. Il tient le milieu entre les palais florentins de la première époque, encore semblables à des forteresses, et les palais plus clairs, plus riants, plus modernes, créés par Léon-Baptiste Alberti, tels que le palais Ruccellaï. Cette masse énorme se compose de blocs de pierres de taille, mais sans les bossages réglementaires. Un rez-de-chaussée, dont les arcades, aujourd'hui en partie murées, ont été converties en fenêtres, un entresol à fenêtres rectangulaires, dont l'élévation dépasse celle de plus d'un somptueux appartement pari-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sien, et deux étages, aux fenêtres cintrées divisées en deux par des meneaux, puis, au-dessus, une corniche d'une grande beauté, voilà pour l'ordonnance, qui a quelque chose de mâle et de fier. Pour ornements, de superbes porte-torche en fer forgé, et les croissants des Piccolomini. Sur les côtés, on a malheureusement construit des boutiques qui déparent ce noble édifice.

On ignore quand et par quel architecte le palais Piccolomini fut commencé. Nous savons seulement qu'il n'était pas encore terminé en 1498, ainsi qu'il résulte du testament de Jacques Piccolomini, dont j'ai pris copie aux Archives de Sienne.

Sur la porte, une inscription rappelle qu'en 1681 la famille Piccolomini céda le palais au gouvernement. En franchissant le seuil, nous nous trouvons dans un cortile incomplet, ne comprenant que trois arcades, et se reliant à une cour ouverte qui ne présente aucun caractère.

Le palais Piccolomini contient aujourd'hui le bureau des hypothèques, la trésorerie provinciale, les Archives, et différents autres services publics. La poste, que j'y avais vue installée lors de mes premiers voyages, occupe depuis plusieurs années un palais spécial.

Parmi ces différents services, les Archives seules méritent une visite. Un escalier propre, mais assez mesquin, y conduit. On monte jusqu'au dernier étage sans trouver à qui parler. L'effet n'en est que plus saisissant quand on pénètre dans l'interminable enfilade de salles, toutes décorées avec beaucoup de goût, qui déroule tour à tour devant nous les registres des décisions populaires depuis 1248, la correspondance de la République, les déclarations de biens, qui remontent au XIVe siècle, les actes du capitaine de justice, les archives des corporations religieuses supprimées, celles des corporations d'artisans, celles de l'Université, les archives judiciaires, les actes de l'état civil depuis 1461!

Les Archives de Sienne, si remarquablement organisées par le regretté Banchi et par son savant successeur, M. A. Lisini, ne renferment pas seulement une étonnante série de documents, elles forment un vaste musée, où le contenant est digne du contenu. Trente et une salles renferment la série ininterrompue des actes publics ou privés d'époques pour le moins aussi paperassières que la nôtre ; l'*Archivio diplomatico* possède à lui seul 59 000 parchemins! C'est d'abord l'ancienne chapelle du Collège des jésuites, convertie aujourd'hui en salle d'exposition : dans des vitrines s'étalent les vénérables diplômes impériaux, parchemins jaunis aux sceaux ornés de l'aigle à double tête. Plus loin, dans un cadre, le testament de Jean Boccace, légué par le comte Scipion Borghèse.

Non moins curieuse est la salle des *Biccherna*, petits tableaux sur panneau, exécutés par les peintres les plus célèbres, pour servir de couvertures aux registres des dépenses communales. Ces tableaux, dont la liste a été dressée en 1882 par le savant directeur de l'École française de Rome, M. Geffroy, retracent les événements historiques les plus marquants ou développent des allégories patriotiques. Ils vont de l'année 1257 à l'année 1689, embrassant une période de plus de quatre siècles.

Saint Victor, par le Sodoma (voy. p. 168). — Gravure de Petit, d'après une photographie.

A quelques pas du palais Piccolomini s'élève la Loge de Pie II, monument d'une élégance déjà un peu facile. Elle se compose de trois arcades ouvertes, contenant dans les écoinçons des arcs et sur les angles l'écusson pontifical du fondateur, soutenu par deux anges.

XV

Au hasard. — Églises, couvents et palais divers.

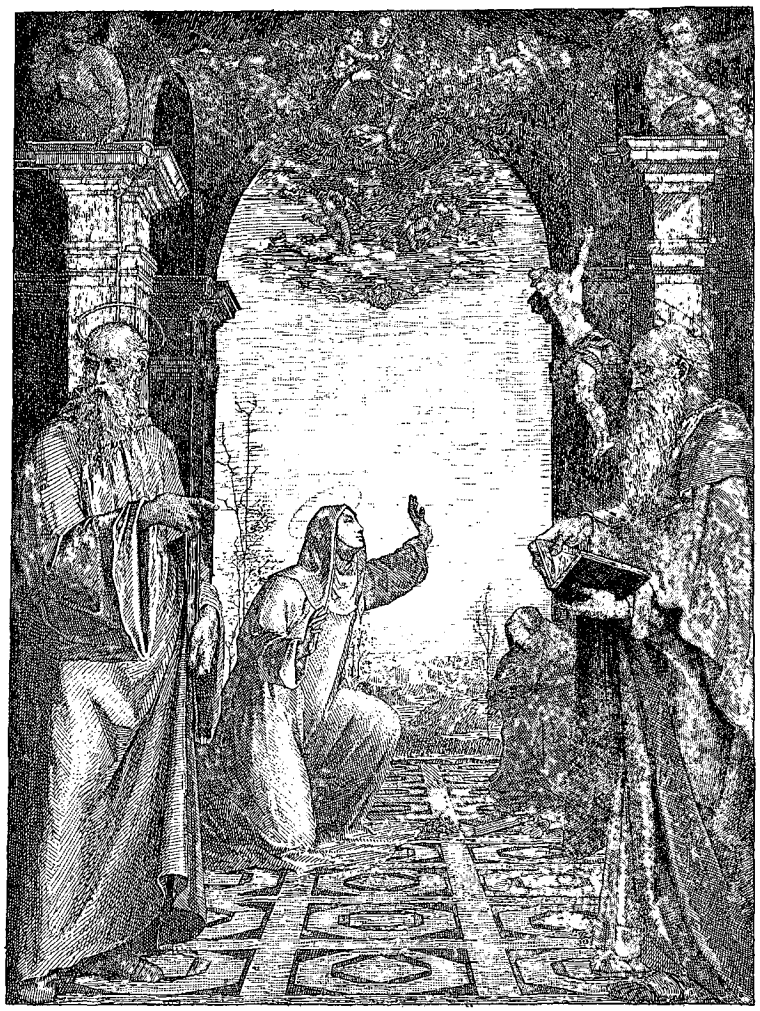
Dans sa *Breve Relazione della Città di Siena*, imprimée en 1784, Faluschi n'énumère pas moins de quatre-vingt-dix églises, oratoires, couvents ou confréries religieuses, existant de son temps à Sienne. Aujourd'hui, d'après la *Guida artistica della Città e Contorni di Siena*, imprimée en 1873, le total des églises, chapelles ou couvents arrive encore au chiffre respectable de soixante-quinze. Le *Cicerone* de MM. Burckhardt et Bode, de son côté, n'étudie pas moins de trois ou quatre cents œuvres d'art réparties entre une soixantaine de monuments.

Que le lecteur se rassure! Je n'ai pas l'intention de faire défiler devant lui tous ces édifices, quoiqu'il n'en soit guère qui ne contienne quelque morceau intéressant : triptyques ou bas-reliefs d'un trecentiste ou d'un quattrocentiste, boiseries en marqueterie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livres de chant enluminés, etc. Il faut savoir se borner, et quoique le choix soit parfois difficile, quoique le cœur me saigne à la pensée de tant de chefs-d'œuvre qu'il me faut sacrifier, je résisterai à toutes les tentations. Et tout d'abord je me montrerai impitoyable pour les artistes du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ils ont recueilli de la part de leurs contemporains tous les éloges auxquels ils pouvaient prétendre, et même bien au delà : je puis donc passer sous silence leurs productions sans éprouver le moindre regret. Les critiques du temps jadis ne croyaient pas pouvoir adresser de plus grave injure aux Primitifs qu'en les traitant de gothiques; à notre tour nous qualifions les peintres du siècle dernier de perruques. Ainsi va la gloire de ce monde.

Tout est d'ailleurs matière à surprise dans ces églises. Tantôt c'est une façade qui promet beaucoup et un intérieur qui ne tient rien; ou une façade nulle, avec les pilastres, les consoles, les stucs, bref toute la fantasmagorie si vide du siècle dernier, des chérubins recroquevillés, un Saint-Esprit affectant la forme d'une colombe savante, puis, une fois le seuil franchi, un sanctuaire vénérable avec des colonnes romanes à griffes, des retables de Guido ou de Duccio. Ici c'est le *Palazzo dei Diavoli*, construit par Federighi, avec son retable en terre cuite, modelé par Francesco di Giorgio dans le style de la Renaissance; là c'est l'église Saint-François, avec un retable de Bartolo di Fredi, sorte de compromis entre Giotto et Simone Martini, remarquable par ses visages épais et hiératiques, aux yeux en amande. C'est également à Saint-François que se trouvait autrefois la belle *Déposition de croix* du Sodoma, aujourd'hui exposée à l'Académie des Beaux-Arts.



Sainte Catherine recevant les stigmates, par Dom. Beccafumi (voy. p. 171). Académie des Beaux-Arts. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Particulièrement riche en contrastes est l'église Saint-Augustin. Construite en 1258, elle a été remaniée en 1755 (les ordres monastiques avaient décidément trop d'argent à cette époque !) par le célèbre architecte napolitain Vanvitelli, le créateur du grandiose palais de Caserte.

De nombreuses peintures, dont quelques-unes signées de noms célèbres, témoignent de l'ancienne magnificence de ce sanctuaire. Le *Cicerone* attribue à Simone Martini la figure de saint Augustin et les scènes de la vie de ce saint, ouvrage archaïque peu intéressant, qui doit plutôt être mis au compte de Lippo Memmi. L'auteur d'une autre peinture, Matteo di Giovanni di Bartolo (1482), affirme, dans son *Massacre des Innocents*, sa prédilection pour la Renaissance, mais sans parvenir à se rendre maître des principes du style nouveau : les expressions et les gestes y sont d'ailleurs également outrés et frisent presque la caricature. Puis nous rencontrons une des dernières productions du Pérugin : une *Crucifixion*, peinte en 1510, œuvre singulièrement tourmentée et vide.

Le chef-d'œuvre de Saint-Augustin est *l'Adoration des Mages* du Sodoma. Je me hâte de glisser sur les imperfections de cette page inégale — le manque de perspective et d'air, l'entassement des personnages, l'incorrection de certaines figures (par exemple, le pasteur debout à côté de la Vierge, avec son bras gauche tout de travers) — pour insister sur la beauté des acteurs, sur la fierté des chevaux qui hennissent.

Parmi les sculptures, un *Saint Augustin* de Cozzarelli (1453-1515) et un *Pie II* de G. Dupré, l'éminent sculpteur siennois, méritent une mention.

Dans la confrérie de Saint-Bernardin, *la Présenta-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion au Temple, du Sodoma (le payement eut lieu en 1518), a le tort de rappeler un peu trop les courtisanes du même maître à Monte Oliveto Maggiore. Le sujet principal, la Vierge montant les degrés du temple, est relégué au second plan et passe à peu près inaperçu. L'ordonnance est d'ailleurs simple et imposante : la scène se passe sous un portique à colonnes donnant sur un paysage ; à droite, une demi-douzaine d'hommes, à la barbe touffue, aux épais sourcils, un vieillard grave et terrible comme ceux de Dürer, un adolescent, exhibant fièrement sa jambe et son bras nus, dans une attitude un peu mélodramatique, spectateurs impassibles. A gauche, les femmes : des matrones, une jeune mère avec son nourrisson dans les bras, des jeunes filles d'une élégance parfaite, mais peut-être trop préoccupées de plaire.

L'église San Spirito s'élève sur une petite place, à côté d'un couvent et de jardins étagés les uns au-dessus des autres. C'est au Sodoma qu'elle doit, aussi bien que San Bernardino, son principal ornement.

Saint Jacques le Majeur, armé de pied en cap, l'épée haute, lançant son cheval par-dessus les cadavres des Sarrasins qu'il vient d'immoler (exécuté en 1530) ; le motif, très hardi et très brillant, remplit à merveille la lunette dans laquelle il a été appelé à prendre place. Le cheval a beaucoup d'allure, malheureusement il manque d'étude, et sa fougue ne saurait faire oublier certaines hérésies anatomiques, surtout dans l'arrière-train, qui est beaucoup trop allongé.

Dans une autre peinture du Sodoma, *la Visitation*, l'invention est plus heureuse que dans le fameux tableau de Raphaël, conservé au musée de Madrid. Sainte Élisabeth met un genou en terre devant la Vierge, qui s'empresse de la relever. Comme spectateurs, une demi-douzaine de personnages de chaque côté. Malheureusement les figures sont un peu trop trapues et la composition manque d'air.

L'église de Fontegiusta offre à l'admiration des artistes et des amateurs son retable en marbre, le chef-d'œuvre du Marrina, terminé, ainsi qu'en fait foi une inscription monumentale, en 1517, c'est-à-dire en pleine Renaissance. Aussi l'ornementation procède-t-elle intégralement de l'antiquité : ce ne sont que Victoires planant dans les écoinçons, griffons affrontés, génies, postes courantes, ovcs. Quoique touffu, l'ensemble ne manque d'ailleurs nullement d'élégance.

Aucun archéologue, aucun artiste n'a le droit de négliger la visite du Couvent de l'Observance, d'où une voiture de place vous transporte aisément en une demi-heure.

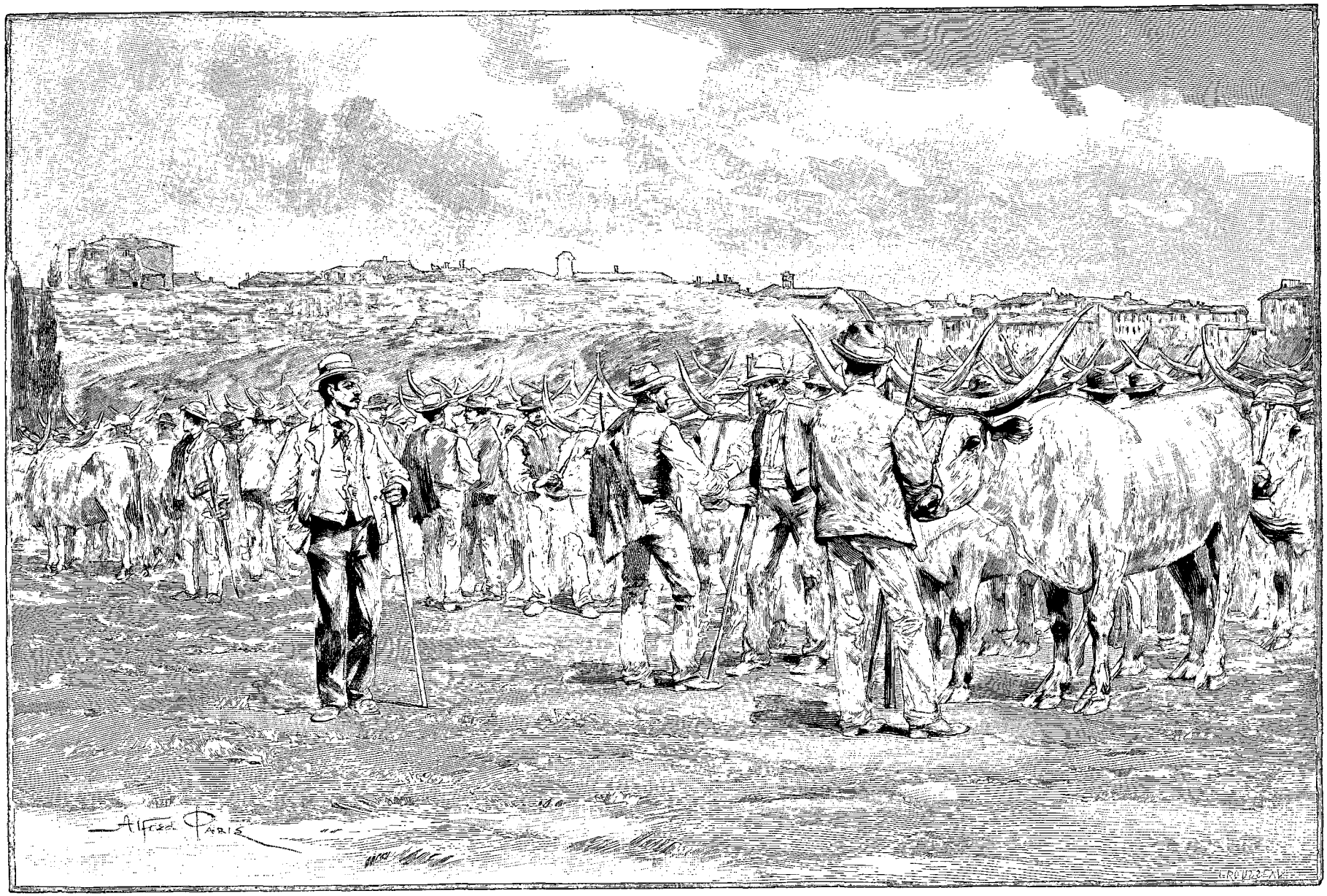
Vous sortez par la porte du chemin de fer, vous longez les remparts construits en briques, puis la voie ferrée, que vous traversez sur un passage à niveau, et vous ne tardez pas à découvrir le couvent. Mais patience : vous êtes encore loin du but. Il faut tourner et contourner derechef les remparts, monter, descendre et remonter entre des haies, franchir un aqueduc pour y parvenir. Comme dans les pays de montagnes, tout paraît rapproché et tout est éloigné. La voie ferrée continue à se livrer à ses ébats, à ses fantaisies : la ligne de Florence et la ligne de Rome passent l'une sous l'autre. Nous gravissons maintenant une hauteur parallèle à Sienne, dont on n'aperçoit qu'un bout. Puis tout à coup la ville s'étale à nos regards dans toute sa gloire. Arrivés au pied du couvent, il nous faut faire de nouveaux circuits pour y pénétrer. C'est un siège, des circonvallations en règle. Notre véhicule longe un mur près duquel poussent quelques vieilles souches de chênes. Enfin, nous nous arrêtons devant un portique en briques, de peu d'apparence, incrusté de quelques pierres sépulcrales : de l'intérieur arrivent des chants d'église ; c'est l'*Osservanza*.

La *Via dell Onda*. — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

Le couvent de l'Osservanza, fondé en 1423 par saint Bernardin de Sienne, a été reconstruit en 1485 par Pandolfo Petrucci, sur les dessins de Giacomo Cozzarelli.

La sacristie, que l'on visite d'abord, contient le tombeau, tout défiguré et ruiné, de Pandolfo Petrucci. Elle a pour ornements des boiseries, très simples, exé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La foire aux bœufs à Sienne. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cutées en 1497 aux frais de Pandolfo et que l'on attribue aux Barili.

A l'extérieur, on voit encore la corniche ancienne de l'église, les œils-de-bœuf pratiqués dans les murs. A l'intérieur, le sanctuaire a malheureusement été remanié : des stucs blancs du XVIIe siècle le déparent. N'importe, sachons faire abstraction de ces ornements baroques et attachons-nous aux productions de la belle période de l'art : les sculptures et les peintures du XVe et du XVIe siècle foisonnent. A côté d'une statue de *Saint Antoine de Padoue* par Cozzarelli, d'un *Couronnement de la Vierge*, avec des figures blanches sur un fond bleu, dans la manière des della Robbia, et de médaillons en terre cuite, modelés par Francesco di Giorgio, s'étendent des retables auxquels on rattache les noms de Sassetta, de Sano di Piero, et d'autres peintres siennois du XVe siècle, une *Crucifixion* de Riccio, où l'influence de Raphaël (surtout dans le saint Jean-Baptiste) le dispute à celle du Sodoma.

La *Déposition de croix*, par le Sodoma. Académie des Beaux-Arts (voy. p. 174). Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

En rentrant en ville du côté de Saint-François, nous croisons jusqu'à trente charrettes qui s'avancent à la file, traînées par des bœufs gris aux cornes monumentales, comme on en vend dans les célèbres foires de Sienne. Au loin se dresse une énorme masse crénelée, c'est le *Monte dei Paschi*. Le quartier qui s'étend de ce côté ne paye pas de mine : ce ne sont que maisons misérables, aux fenêtres desquelles sèche du linge rapiécé. De loin en loin, quelque jardin suspendu, c'est-à-dire se développant sur un remblai en pierres. Seule la Fontaine nouvelle, la *Fonte nuova*, attire le regard sur ses trois arcades ogivales en briques.

Je prends congé de Sienne sur cette visite au couvent de l'Observance. Un mot encore pour me résumer : il existe ailleurs, en Italie, en France, en Allemagne, des villes aussi bien conservées que Sienne; ce n'est donc pas dans la vision du passé que réside le charme infini de l'antique cité toscane, mais bien dans la variété et le raffinement de sa civilisation, dans le mysticisme fécond qui, pendant plus de trois cents ans, a pénétré et animé toutes les formes de l'activité intellectuelle. Seule, parmi les villes de la Toscane, Sienne peut se mesurer avec Florence : elle incarne les triomphes du moyen âge avec autant d'éclat que sa rivale incarne l'esprit de la Renaissance, l'esprit des temps nouveaux.

E. MÜNTZ.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'Ararat, vue prise d'Aralych (voy. p. 180). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XXVI

Visite au couvent d'Etchmiadzine. — Encore un nouveau compagnon de route. — Le climat et l'aspect d'Érivan. — Nous organisons une caravane pour aller à l'Ararat. — Départ de nuit pour Aralych. — Le village de Koïlassar et les Aïssores. — Traversée de l'Araxe.

27 juin. — Nous ne pouvions manquer, étant à Érivan, de visiter Etchmiadzine, la Rome arménienne, qui n'en est distante que de 19 kilomètres. Le célèbre et antique couvent d'Etchmiadzine est la résidence du patriarche grégorien arménien, ou *catholicos*. Il s'élève dans le village de Vagharchabad, qui a conservé le nom de l'antique cité sur l'emplacement de laquelle il est situé, et où fut jadis en honneur le culte d'Artémis ou d'Anahid, la Vénus arménienne.

Vagharchabad a été, sans contredit, une des plus célèbres cités de l'Arménie. Dans la haute antiquité elle portait le nom d' « Ardinet K'haghak'h », c'est-à-dire « ville de Diane ». On fait remonter sa fondation au roi Érovan Ier, qui vivait au VIe siècle avant notre ère. Un Arsacide, le roi Tigrane II, y établit, environ un siècle avant l'ère chrétienne, une colonie de Juifs provenant de la première captivité, et cette ville devint très commerçante. Les Turcs appellent ce lieu Utch-Kilissa, c'est-à-dire « les Trois Églises », parce qu'il renferme, en effet, outre l'église patriarcale comprise dans le grand monastère, celle de Sainte-Gaïane et celle de Sainte-Rhipsimê.

Il ne reste plus de cette célèbre cité, résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344 et des patriarches jusqu'en 452, que les trois églises et le monastère, où siègent actuellement les successeurs de saint Grégoire, auquel, suivant les Arméniens, Jésus-Christ apparut en ce lieu même. C'est en souvenir de ce miracle que saint Grégoire fonda l'église, qu'il appela *Etchmiadzine*, nom qui signifie « Descente du Fils unique », et qui dès lors fut considérée comme la mère de toutes les églises d'Arménie et entourée comme telle d'une extrême vénération.

Nous avions une lettre de recommandation pour le recteur de l'Académie d'Etchmiadzine, qui nous reçut fort aimablement et nous présenta à plusieurs évêques. Ces messieurs nous firent alors visiter en détail l'église du couvent et son trésor, qui renferme des richesses merveilleuses. Cette église, maintes fois restaurée, et malheureusement gâtée dans certaines parties, offre

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une architecture du plus pur style byzantin. Mais l'intérieur surtout est d'une grande beauté. Toutes les murailles sont revêtues de peintures et de dorures en parfait état de conservation, et auxquelles le temps, en les brunissant, a donné une patine et une poésie mystique comme seules les vieilles églises savent en posséder. Par de beaux vitraux de couleur tombe sur cet intérieur fouillé, ciselé, orné de richesses dans le goût oriental, une lumière douce et chaude qui achève de lui donner un aspect merveilleux.

On nous conduit ensuite dans les salles qui renferment le trésor proprement dit de l'église. Nous sortons éblouis de la visite intéressante des pièces d'orfèvrerie et de joaillerie envoyées à Etchmiadzine de tous les points du monde depuis tant de siècles; puis nous passons à celle des vêtements sacerdotaux, rangés avec soin dans de hautes armoires et dont quelques-uns doivent remonter à une époque bien éloignée. Des moires fermes et superbes, crispées par des broderies d'or et d'argent qui ont dû demander des existences entières de travail assidu, s'étalent sous forme de chasubles, d'étoles, etc. Il doit y avoir là les plus anciens produits de l'industrie de la soie de l'Orient et de l'Occident : très probablement Lyon est représenté parmi les plus beaux.

En quelques heures nous avons jeté un coup d'œil d'ensemble sur l'édifice. Nous y avons même déjeuné et fait la sieste. Notre visite s'est terminée par la bibliothèque, célèbre dans le monde entier.

De retour à Érivan, nous recevons la visite du natchalnik qui vient de la part du gouverneur nous aider à organiser une caravane. Puis un nouveau compagnon de voyage se présente sous la forme d'un capitaine de Cosaques qui se dit désireux aussi de visiter l'Ararat. Dans l'espoir que sa présence et celle de ses deux Cosaques rassureront nos gens, que les Kurdes remplissent de terreur, M. Chantre accepte ce renfort, quoique ce ne soit pas de bonne politique d'aller ainsi fortement escortés chez des tribus avides d'indépendance.

1er juillet. — Le climat d'Érivan est célèbre dans toute la Transcaucasie pour ses températures extrêmes. Le thermomètre descend à — 26 degrés centigrades en hiver, et monte au-dessus de 40 en été. La poussière, que soulève durant cette saison un vent quotidien, achève de rendre le séjour des plus pénibles. Aussi tous les habitants en état de le faire se hâtent-ils de quitter la ville dès l'apparition des premières chaleurs pour aller s'établir dans les hautes vallées du voisinage.

Le camp d'été de l'administration d'Érivan est Daratchitchag, petit village de Malakans, entouré de forêts de bouleaux, et situé sur les pentes de l'Alagöz.

Au sujet de l'insalubrité d'Érivan on raconte cette anecdote passée à l'état de proverbe :

Trois Arméniens, l'un d'Astrakhan, l'autre de Tiflis et le troisième d'Érivan, s'étant rencontrés quelque part, le premier dit aux autres : « Chez nous on ne distingue pas le riche d'avec le pauvre.

— A Tiflis, dit le second, on ne peut distinguer le jeune d'avec le vieux.

— Hélas! à Érivan, dit enfin le troisième, il est impossible de distinguer les vivants d'avec les morts. »

Nous ne subissons que trop, nous-mêmes, les effets de ce climat détestable. A la chaleur accablante du jour succède une nuit sans air et infestée de moustiques. C'est ce qui explique la coutume des habitants de dormir à l'air libre sous leurs vastes galeries ouvertes.

A peine le soleil a-t-il paru qu'encore brisée par la fièvre, je fuis ma chambre maudite pour aller au dehors. Là du moins les rues offrent un perpétuel régal aux yeux avides de couleur et d'imprévu. Les marchands ambulants frappent l'air de leurs cris, annonçant et vantant en persan, en tatar, en russe, en arménien, les produits de leurs boutiques portatives. Il y a dans ce coudoiement de la vie orientale et de la vie occidentale quelque chose d'étonnant. La grande rue d'Érivan offre parfois avec ses fringants phaétons, ses cavaliers élégants, les uniformes des officiers russes mêlés aux toilettes claires des dames arméniennes et de celles appartenant à la colonie européenne, quelque chose du boulevard d'une grande capitale. Puis soudain l'arrivée d'une caravane de bœufs, conduite par des Kurdes au regard froid et clair qui circulent impassibles, même la lèvre dédaigneuse au milieu de ces civilisés, ou bien la vue d'un chameau obstinément couché à terre et qui fend l'air de ses vagissements, vous ramène au vrai Orient. Et les impressions les plus diverses vous passent dans l'esprit; des scènes sans cesse changeantes, originales, comiques, instructives, tristes, charment le voyageur, nouveau venu dans cette ville.

Le seul endroit, à Érivan, où l'on puisse chercher un refuge momentané contre la poussière et l'excessive chaleur, c'est le jardin public, dont les ombrages, faute de pluie, sont gris et non pas verts. Un orchestre russe s'y fait entendre.

Les préparatifs sont terminés, et le départ fixé à minuit à cause de la chaleur. Accablée de lassitude et surtout brisée par la fièvre, je m'allonge sous une véranda d'où j'assiste à la comédie du chargement qui se fait dans la cour.

Notre nouvelle caravane se compose de Tatars d'Érivan qui nous louent les chevaux de selle et de charge. A une heure du matin, le natchalnik vient en personne présider à notre départ, et achève de dissiper les dernières lenteurs. A une heure et demie la caravane s'ébranle : j'allais m'endormir lorsqu'on vient m'annoncer qu'il faut monter à cheval!

Les uns et les autres, nous quittons Érivan morts de fatigue et de sommeil. Pourtant la nuit est si claire qu'on pourrait lire si l'on en avait envie.

On a repris la route de poste déjà parcourue à l'arrivée, et la colonne s'avance au-devant de l'Ararat, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la majestueuse silhouette se dessine avec une netteté incroyable sur le fond du ciel absolument pur. Les neiges de son sommet miroitent sous les rayons d'argent de la lune, et la beauté seule d'un tel spectacle devrait tenir les yeux ouverts. Mais, hélas! saisie par la fraîcheur de la nuit, je sommeille sur ma monture, elle-même à demi endormie. De nombreuses caravanes de chameaux passent sur la route, tellement silencieuses que seuls les cris de leurs conducteurs me réveillent brusquement, et m'avertissent de me garer.

Peu à peu la lune s'efface devant l'aurore naissante. Je compte les instants qui me séparent encore de Kamarlou, notre prochaine étape, mais vers six heures se présente le village de Koïlassar, dont la population intéresse beaucoup mon mari. Aussi, en dépit de la fatigue, met-il pied à terre pour le parcourir. Quant à moi, je reste à cheval, car si j'en descendais je serais capable de ne plus remonter.

Aïssore. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Koïlassar est habité par des Aïssores ou Chaldéens, émigrés des régions d'Ourmiâ et de Salmas en Perse.

Actuellement encore l'émigration continue, favorisée par le gouvernement russe.

Les Aïssores étaient jadis en partie nestoriens, ils sont aujourd'hui orthodoxes. Ils se disent descendre de Nemrod et d'Assur, et s'appellent eux-mêmes Chaldéens. Il est certain que par leur langue à part, leurs coutumes et leurs mœurs très spéciales, les Aïssores sont des plus intéressants à étudier. Leur langue est apparentée à celle des Hébreux, puisqu'ici Juifs et Aïssores se comprennent parfaitement.

Je vois beaucoup de jolies filles qui s'en vont à la fontaine; mais que d'enfants malades et infirmes dans ce village malsain entre tous! Sur dix, quatre au moins ont perdu un œil, à la suite soit d'ophtalmies, soit de la variole, qui reste toujours la maladie la plus fréquente dans toute la vallée de l'Araxe.

Ce qui me frappe surtout, c'est la beauté, non pas des femmes, parce qu'elles se montrent très peu, mais des hommes, et particulièrement des vieillards; deux d'entre eux qui viennent nous saluer sont des types achevés de la race juive dans sa plus belle expression. Ces vénérables patriarches nous accompagnent à travers le village. Des yeux vifs et brillants éclairent leur visage aux traits fins et allongés, qu'encadrent une chevelure et une barbe de neige, longues et bouclées.

Les Aïssores s'allient de loin en loin à des Tatars, et comme leur langue est incompréhensible pour tout le monde excepté les Juifs, ils parlent le dialecte turc de l'Aderbaïdjan.

Ce n'est qu'à huit heures du matin que l'on atteint la station de Kamarlou. Arrivée là, j'essaye en vain de lutter contre une température qui dépasse 40 degrés vers midi. Je m'installe dans une chambre que les tchapars nous ont cédée et où, grâce à un brave Tatar qui s'efforce par mille soins ingénieux de me débarrasser de légions de mouches importunes, je ne tarde pas à m'endormir. A six heures du soir seulement mon mari me réveille, car il faut traverser l'Araxe et atteindre Aralych avant la nuit.

Aïssore. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

On se met immédiatement en route, et lorsque nous arrivons au bord de la rivière, le soleil disparaît complètement à l'horizon. L'Araxe étant guéable sur ce point, la caravane s'y engage sans hésitation, tandis que nous prenons place dans le bac qui relie Kamarlou à Aralych.

Cette traversée de la caravane, encouragée par les cris des conducteurs qui, pour ne pas se mouiller, se sont hissés sur la charge de leurs chevaux, est des plus animées, et offre une scène pleine de charme à cette heure crépusculaire.

Un grand troupeau de chevaux amenés à l'Araxe pour boire folâtrent sur la rive, la crinière au vent. Mais à l'arrivée de nos montures, quelques-uns se détachent de la bande, et courent sur nous en hennissant : les Cosaques fondent au galop au milieu d'eux, et, la courbache en main, les forcent à rejoindre le troupeau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est un des beaux spectacles de ces pays, où l'élevage des chevaux est une des principales occupations, de voir par milliers ces animaux presque à l'état libre.

Il fait nuit quand nous nous remettons en marche. Une lune rouge à demi voilée par de gros nuages éclaire la route, qui traverse une vaste plaine de marais tout à fait déserte et envahie par les roseaux.

Le silence de cette nuit presque lugubre n'est troublé que par un concert de crapauds énormes et par le bruit des ailes de gros coléoptères qui nous frappent en volant au visage et aux mains. Le temps s'est assombri et l'atmosphère est très lourde. Il n'y a que six verstes de l'Araxe à Aralych, mais dans ce marécage la distance me paraît triplée. Nous faisons en le traversant une ample provision de fièvre.

Pour chasser les idées sombres qu'éveille un tel paysage, je prie Kevork de me chanter quelque chose en arabe. Il me parle toujours des chants arabes, « si beaux, qu'on voudrait mourir en les écoutant! » C'est du moins l'effet qu'ils produisent sur le système nerveux délicat de notre serviteur. Il prend alors place près de nous, et de sa voix la plus suave nous chante une mélopée amoureuse. Certes j'apprécie les beautés de la langue arabe, mais ce chant ne me donne nulle envie de mourir....

C'est au milieu de cet intéressant morceau que se dessine dans l'ombre, devant nous, la silhouette d'une ceinture d'arbres, et qu'on entre dans le camp d'Aralych, au pied de l'Ararat. C'est le quartier général d'un régiment de Cosaques, qui gardent sur ce point la frontière.

Au moment où la caravane débouche sur la place, les Cosaques y sont réunis pour la prière du soir, et la musique du régiment joue l'hymne national russe. Nous allons tout de suite chez le commandant, à qui notre passage a déjà été annoncé. Il fait mettre à notre disposition une vaste et belle pièce ornée de tapis et de larges divans, sur lesquels nous reposerons la nuit.

XXVII

Le poste frontière d'Aralych. — Le village. — Arrivée au col de Sardar-Boulak.

2 juillet. — Le poste militaire d'Aralych est loin d'être un lieu de séjour agréable : l'eau y est mauvaise, la fièvre y sévit, les moustiques s'y font cruellement sentir. Rien n'y pousse, sauf un bois de peupliers et de saules que les Cosaques ont planté, et au milieu duquel s'élève un pavillon haut perché, où les officiers vont chercher un peu de fraîcheur. Dans ce bois grouillent des serpents et des tortues de toutes tailles. En ce moment, les Cosaques ont transporté leurs lits en dehors des baraques en planches, afin d'avoir un peu d'air la nuit. Et pour éviter les hôtes rampants et les insectes dangereux, chacune de ces couchettes est élevée sur des tréteaux, et, de plus, soigneusement close dans une enceinte de toile. Deux officiers seulement ont avec eux leur femme et leurs enfants.

Après avoir déjeuné chez le commandant, dont l'accueil est des plus aimables, nous partons à cheval pour le village proprement dit d'Aralych, situé à 1 kilomètre de là. Ce village compte 150 maisons; sa population est tatare. Il offre cet aspect commun à tous les villages de la région : maisons d'argile, amas de combustible, malpropreté, ruisseau boueux et sale dans lequel on puise à même l'eau destinée à la consommation des habitants. Les cultures principales sont celles du coton, du tabac et des arbres fruitiers.

Le starchina ayant fait étaler devant sa maison quelques beaux tapis, hélas! pleins de vermine, il nous convie à y prendre place et à boire un verre de thé, trouble à cause de l'eau boueuse qui a servi à le faire. Si intolérable que soit ce breuvage préparé de la sorte, c'est encore le seul et le meilleur que nous ayons à notre service.

Tandis que M. Chantre aidé d'Hambartsoum s'occupe à prendre quelques mensurations sur les habitants, le starchina me conduit auprès de ses femmes. Celles-ci, au nombre de trois, travaillent sous un hangar, à l'intérieur d'une cour, à confectionner des galettes de *lavach*. Dans trois pauvres hamacs accrochés à des pieux pleurent de jeunes enfants.

Ces femmes, dont les traits réguliers et durs n'ont aucune grâce, sont d'une stature et d'une vigueur peu communes. Elles doivent faire beaucoup de besogne entre elles trois, et c'est, je crois, ce que désire le plus leur seigneur et maître. Sans aucune explication préalable, il leur ordonne à tour de rôle de venir se prêter à mes mensurations. A cette intimation brutale, elles s'exécutent sans mot dire; pas un muscle de leur visage ne tressaille, et pourtant leur regard prend une dureté et un éclat insoutenables. Il est peu probable qu'entre les membres d'une telle famille puisse exister aucun sentiment de confiance ni de sympathie, et décidément la vie de ces musulmans polygames n'a absolument rien d'attrayant.

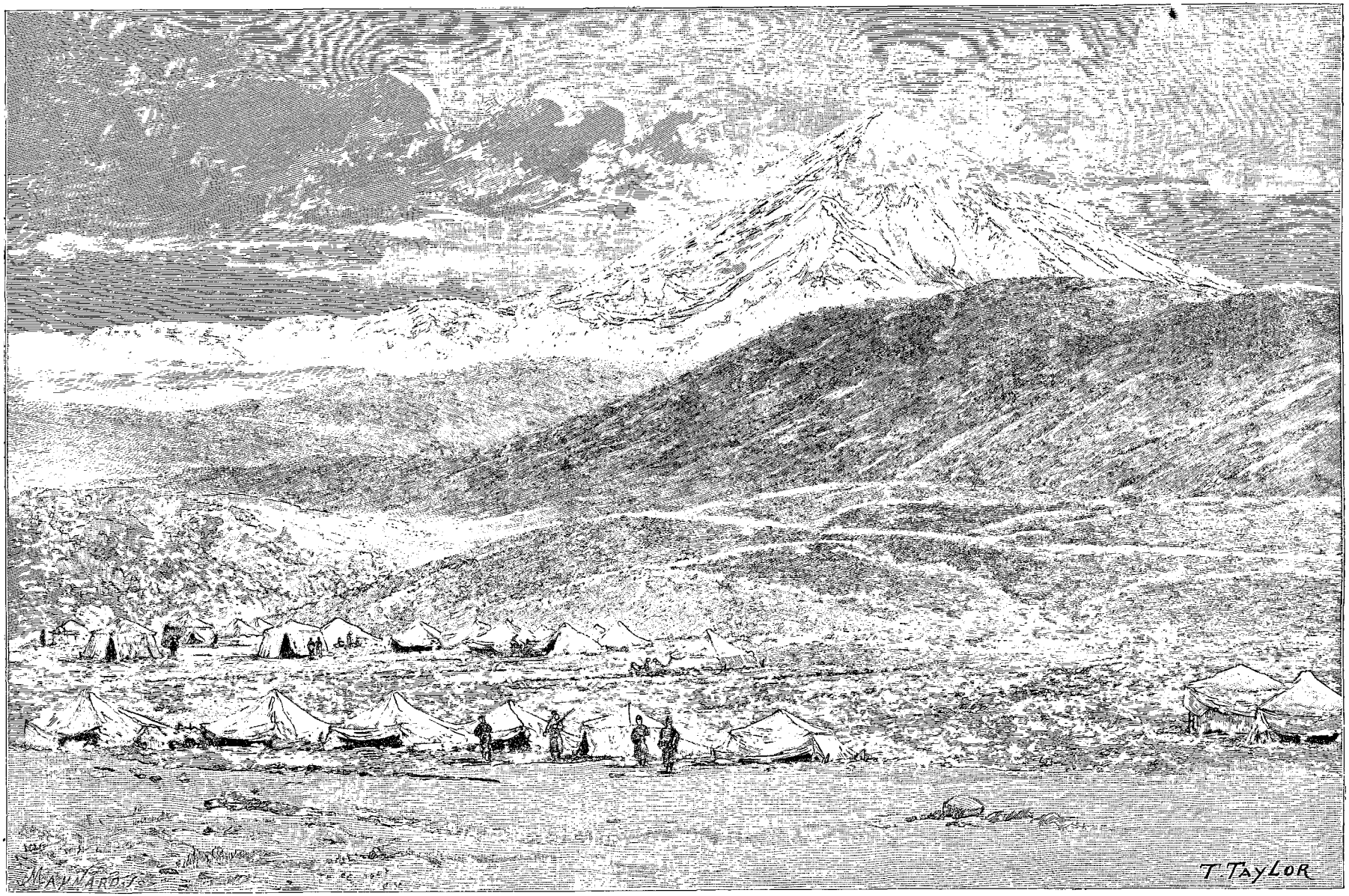
De retour à Aralych, nous dînons de bonne heure afin de nous coucher tôt, et de partir à trois heures du matin pour Sardar-Boulak.

Après le repas du soir les Cosaques se réunissent sur la place et exécutent divers morceaux, danses et airs nationaux. Cela leur apporte, à ces exilés, une brise du pays natal, un souvenir du toit paternel et du foyer domestique pour ceux qui sont mariés. Et quelle chose reposante et bonne que cette musique mêlée de mâles chants dans ce pays si sauvage et si désolé!

3 juillet. — A la pointe du jour, nous sautons en selle, et disons adieu, momentanément, à la plaine. C'est vers le camp d'été de Sardar-Boulak, sur l'Ararat, que nous dirigeons nos pas.

Avant de partir, une scène tragi-comique s'était passée entre Kevork et un Cosaque d'Aralych. La cause en était que notre serviteur ayant trouvé une belle tortue pendant que nous dormions, il s'était empressé de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Grand Ararat vu du campement des Cosaques (voy. p. 182). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'emprisonner sous une caisse dans la pièce qu'il occupait avec ledit Cosaque. Au réveil, il court tout joyeux vers la caisse pour montrer sa belle capture à M. Chantre, soulève avec mille et mille infinies précautions la cachette de la précieuse bête, mais, ô surprise ! son hôte est absent, la caisse est vide !

La contrariété de Kevork en présence d'un tel phénomène dut être des plus vives, car il devint blanc, puis rouge, et finalement il entra dans une fureur indescriptible envers son compagnon de chambre, le Cosaque, qu'il accusait d'avoir donné la liberté à la tortue, pour lui jouer un mauvais tour.

Cet être frêle, véritable moucheron auprès du géant barbu qu'il accusait, se transfigura sous l'influence d'un juste courroux, et se montra plein d'audace. Les poings fermés, on le vit tomber sur son adversaire qui riait et, bon enfant, se contentait de parer les coups sans en donner, car il se déclarait innocent du forfait.

Ce n'est pas sans peine que nous avons pu calmer Kevork et le faire monter à cheval.

Aralych est situé tout à fait à la base du Grand Ararat et à 832 mètres d'altitude, aussi l'ascension commence-t-elle presque aussitôt après notre départ.

Un assez bon sentier conduit à Sardar-Boulak ; mais à part de petits buissons épineux, le sol n'offre aucune trace de végétation. Des myriades de charmants lézards (*Phrynocephalus Raddei*) courent partout ainsi que de beaux insectes, parmi lesquels le fameux *Phalangium araneoides*.

L'étape est longue et pénible, car, outre qu'on s'élève rapidement, nous souffrons cruellement de la soif, et nulle part ne s'offre à nos yeux le plus mince filet d'eau. Le paysage aride me laisse indifférente jusqu'à ce que de beaux pâturages et la vue d'un grand troupeau de chevaux m'aient annoncé au loin le campement des Cosaques et la fin prochaine de nos maux.

Le capitaine D... part en avant pour nous annoncer, et à notre arrivée dans le camp vers deux heures, on nous conduit directement à la tente d'un officier, qui nous la cède de la meilleure grâce du monde, en attendant la venue de la caravane et l'installation de nos propres tentes.

A la vue de ce campement où l'eau et la verdure rivalisent de beauté et de fraîcheur, je me crois transportée en paradis. Depuis les belles forêts du Zanguezour, mes yeux n'ont pas vu autant de fleurs et mes poumons n'ont pas emmagasiné un air aussi vif et pur.

XXVIII

Massif du Grand et du Petit Ararat. — Aspect et formation. — Col de Sardar-Boulak. — Ascensions. — Légendes. — Notre campement. — Beauté du paysage. — Prière et jeux des Cosaques.

On sait que l'Ararat, « pic central du faîte de plateaux et de hautes terres qui se prolonge à travers l'ancien monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Béring, s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique d'entre l'Araxe et l'Euphrate[1] ».

Le nom d'*Ararat*, comme celui de *Massis* donné par les Arméniens, éveille l'idée de grandeur et de sublimité : aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les peuples de la plaine et des vallées qu'il domine aient cru voir dans son sommet neigeux, longtemps réputé inaccessible, le point où s'arrêta l'arche qui portait dans ses flancs le père des hommes, Noé, et les animaux destinés à repeupler la terre.

Vu de 25 ou 30 kilomètres au loin dans la plaine arménienne, il offre une inclinaison à peu près continue de la base au sommet, et d'un seul coup d'œil on embrasse l'ensemble de cette courbe immense. Ce n'est qu'en approchant de la base du massif et en s'élevant quelque peu, que l'on juge de sa forme réelle.

Le massif de l'Ararat se divise en deux sommets à partir de l'altitude de 2 700 mètres. Le moins élevé ou Petit Ararat, situé au sud-est, n'atteint que 3 396 mètres d'altitude ; il a la forme d'un cône presque régulier, légèrement arrondi à la cime, et forme un angle de 45 degrés environ avec le point de partage, sorte de selle entre les deux montagnes. Le Grand Ararat, dont l'altitude, d'après les relevés les plus récents, atteint 5 156 m. 85, présente également au nord-ouest du massif l'aspect d'un grand cône à double pointe, mais avec d'innombrables irrégularités. Ces accidents de terrain sont surtout fréquents du côté de l'ouest et du sud, où la déclivité, beaucoup plus escarpée qu'ailleurs, est encore çà et là interrompue par une série de terrasses comme celle que l'on voit du Kip-Göl, dont nous parlerons plus loin.

Du côté du nord et de l'est, la pente se poursuit, au contraire, presque sans interruption de la base au sommet, avec des variations parfois importantes et qui s'accentuent à mesure que l'on se rapproche de la cime. Une importante solution de continuité existe pourtant sur un point de la partie nord de la montagne : c'est une déchirure formant un vaste ravin qui commence à 2 000 mètres environ et va finir au pied d'une falaise de plus de 1 000 mètres de hauteur, dont le sommet est couvert de neiges éternelles qui descendent presque dans le fond du ravin. C'est sur ce point que se trouve le glacier le plus important du massif de l'Ararat ; et c'est au pied de cette déchirure que l'on voyait il y a quelques années le village arménien d'Arkhouri, dont nous aurons encore occasion de parler.

En dépit des idées superstitieuses des Arméniens à l'égard de l'inaccessibilité du Massis, une douzaine d'ascensions scientifiques ont été accomplies par plusieurs savants dans ces dernières années. Tous n'ont pu atteindre le sommet, mais quelques-uns ont eu pourtant cet honneur.

Les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier avaient donné, pour quelque temps, gain de cause aux incrédules. Au récit de Parrot, qui en fit l'as-

1. Elisée Reclus, d'après Carl Ritter.

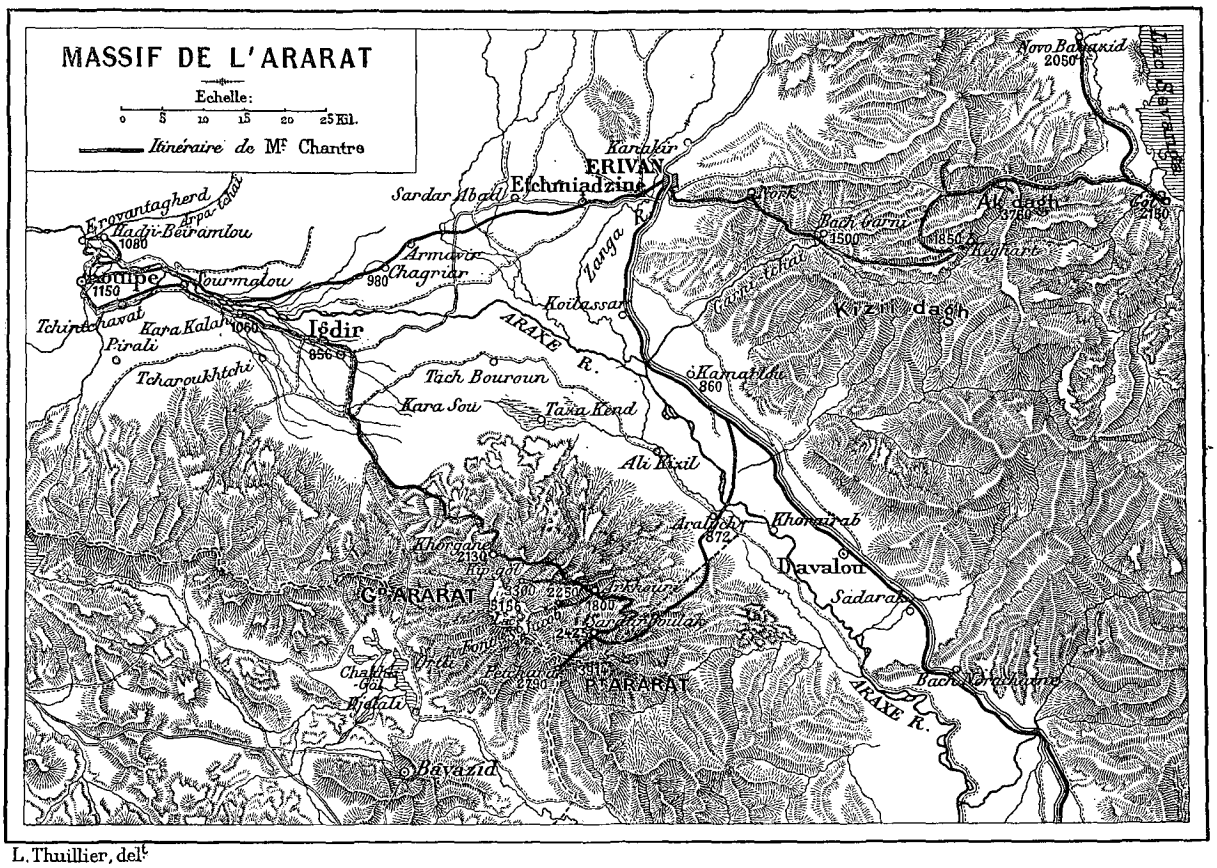
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cension par le nord-ouest en 1829, c'est-à-dire du côté de Bayazid, les Arméniens d'Érivan et les moines d'Etchmiadzine opposèrent une formelle dénégation, traitant de mensonge et même de blasphème toutes les assertions du voyageur.

En 1845, ce fut le tour d'Abich, le célèbre géologue du Caucase. Il aborda le géant au sud-est, c'est-à-dire par Sardar-Boulak, le côté qui, jusqu'à présent, paraît le plus accessible. C'est aussi par là que le savant général Chodzko entreprit sa mémorable expédition, durant laquelle il réussit à passer cinq jours au sommet de l'Ararat. Baker et Freshfield suivirent à peu près le même itinéraire en 1868, ainsi que Bryce en 1876.

C'est également par Sardar-Boulak que le jeune et intrépide physicien russe M. Markoff, le 13 août 1888, entreprit son excursion scientifique, dont il a publié récemment le récit instructif et émouvant. Après lui Mlle Mosokevitch, une toute jeune fille, a presque atteint la cime de l'Ararat; en 1890 M. Leclercq n'a dû guère aller plus loin que nous-mêmes. Notre intention d'ailleurs n'a jamais été d'escalader cette montagne, mais de contourner en partie le massif et de diriger sur ses flancs diverses excursions qui avaient paru à M. Chantre intéressantes au point de vue géographique et géologique.

Il y a ici quelques officiers, entre autres le capitaine Rafalovitch, qui ont fait l'ascension de l'Ararat après M. Markoff, et ont retrouvé au sommet le ther-



L. Thuillier, del.

momètre à minimum qu'il y avait déposé le 13 août 1888. C'est le 29 juillet 1889 que ces officiers escaladèrent le sommet, et constatèrent que le thermomètre marquait 50 degrés au-dessous de zéro. Quoique ce chiffre, suivant M. Markoff, ne corresponde pas probablement à la température minima au sommet de la montagne, il en donne cependant une idée approximative. Suivant les observations du même ascensionniste, la température maxima au sommet de l'Ararat ne doit pas dépasser 4 degrés au-dessus de zéro, à l'ombre.

Le campement de Sardar-Boulak est situé à 2 425 mètres d'altitude, près du col qui sépare le Grand Ararat du Petit. Son nom signifie « Source du Sardar », parce que les Sardars ou vice-rois d'Érivan venaient autrefois planter leur tente durant l'été auprès de l'abondante source qui y prend naissance. Ils sont remplacés aujourd'hui par les Cosaques d'Érivan et d'Aralych, qui y viennent eux aussi chercher un air frais et salubre, en même temps qu'un abondant pâturage pour leurs chevaux. Il y a en ce moment trois escadrons.

L'eau de la source, habilement dirigée, circule partout et fait entendre un agréable murmure. De ce point on jouit d'une vue étendue sur la plaine de l'Araxe, que ferme tout au loin un rideau de montagnes neigeuses : ce sont celles du Zanguezour et du Karabagh, que nous avons parcourues.

Notre campement a été établi dans l'herbe épaisse et fleurie, non loin d'un torrent produit par la fonte des neiges, qui descend en ce moment du Grand Ararat. Il n'y a pas longtemps que les neiges ont commencé à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondre : elles recouvrent encore d'un épais manteau les pentes voisines.

Nos tentes, perfectionnées et imperméables, font l'admiration des Cosaques, qui les examinent en tous sens.

La nuit se fait peu à peu, nuit brillante et sereine, dont le charme au milieu de ce cadre grandiose nous procure une sensation profonde et inoubliable. La cime blanche du Massis se dresse sous un firmament de velours sombre semé de myriades de feux célestes, tandis qu'à quelque distance se profile la silhouette de son frère plus petit. Un air pur et léger descend des glaciers, et nous le humons à pleins poumons. Comme la plaine aride est loin de notre pensée, et quel sentiment de bien-être on éprouve ici !

Au-dessus du sol herbeux se détachent les tentes, microscopiques au milieu d'un tel tableau. Pendant que je m'abandonne à une muette contemplation de cette merveilleuse nature, écoutant le grondement sourd du torrent dont l'eau passe, à quelques mètres de nous, en ondulant comme un serpent d'argent, s'élève soudain la voix des Cosaques chantant la prière du soir, hymne sublime qui doit monter tout droit vers le Créateur. L'effet en est saisissant à cette alti-

Le Petit Ararat, vue prise de Sardar-Boulak. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

tude, et si loin des hommes; malgré moi, je me sens prise d'une émotion difficile à vaincre.

La prière finie, le capitaine R... vient nous chercher pour nous faire assister aux jeux des Cosaques et à leurs danses. Ils chantent des chœurs et des chansons de la Petite-Russie, car ils sont tous de ce pays; puis, après quelques danses nationales, sortes de bourrées, ils se livrent à divers jeux, comme de vrais enfants. C'est d'abord le jeu de la mouche, puis celui du chat; colin-maillard, etc. Nous allons de groupe en groupe, enchantés de cette représentation d'un nouveau genre dont la lune et les étoiles font seules les frais d'éclairage.

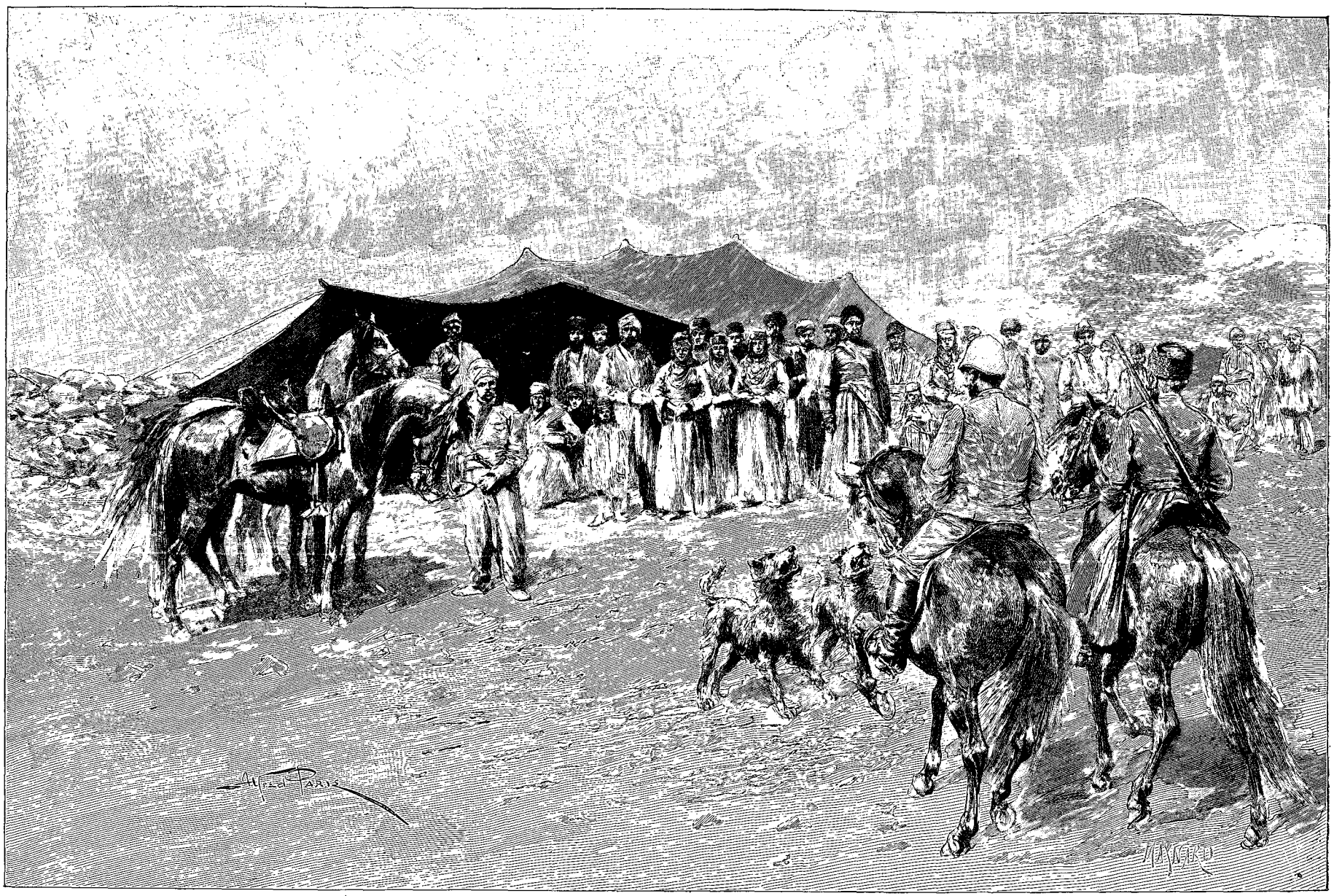
Enfin une sonnerie annonce l'heure du coucher des soldats, et le souper au mess des officiers. Chacun regagne sa tente. La nuit est froide; nous doublons nos couvertures.

XXIX

Visite à un pauvre campement kurde. — Excursion au campement de Petchara. — Le nœud des trois frontières. — Notre guide : Djavo bek Chamchadinoff. — Splendide réception. — Flore. — Départ des Cosaques.

5 juillet. — Après déjeuner nous allons visiter un campement situé non loin de là. Deux capitaines de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement kurde de Petchara (voy. p. 186). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cosaques et un sous-officier kurde nous accompagnent. Ce dernier, du nom de Djavo bek Chamchadinoff, doit servir d'intermédiaire avec les Kurdes des environs. C'est un grand et beau garçon, bien pris dans sa tcherkeska. Le starchina tatar d'Aralych est aussi avec nous. Il a reçu l'ordre de nous accompagner jusqu'à la limite de son district.

Arrivés aux tentes noires, nous nous empressons de faire connaissance avec quelques-uns des rares hommes du campement, où l'on ne voit guère que des vieillards ou des infirmes; les autres gardent les troupeaux, courent la montagne, où ils exercent la maraude et la contrebande.

Ce campement est des plus misérables, complètement dénué de tout confort. Les gens qui l'occupent sont maigres et souffreteux.

Tandis que Chamchadinoff aide mon mari à prendre des mensurations sur les hommes, je parviens, de mon côté, à mesurer quelques femmes, avec l'aide d'Hambartsoum. Celui-ci parle admirablement la langue tatare, employée par les Kurdes, dont la langue propre n'est connue que d'un très petit nombre de personnes. Mais c'est toujours dans un coin retiré et bien obscur de la tente que se passent mes opérations. Quoique les femmes kurdes circulent à visage découvert, elles ne consentent jamais à se montrer tête nue devant un homme, surtout un compatriote.

Nous allons ainsi de tente en tente, les femmes et les filles ont soin de se dissimuler dans les coins pour échapper à mes investigations; mais, après avoir cherché parmi elles les plus beaux types, nous les contraignons par d'éloquents discours à se soumettre à mes exigences. Quand je m'adresse à des vieilles, elles se débarrassent de moi en disant qu'elles sont trop laides, et que les jeunes feront mieux mon affaire.

Auprès des jeunes et des jolies, la présence d'Hambartsoum donne lieu à des scènes parfois désopilantes, parce qu'elles trouvent d'une grande inconvenance l'intervention d'un jeune homme auprès d'elles. Alors, avec une éloquence et une mimique étonnantes, celui-ci s'efforce de leur démontrer qu'elles ont bien tort de se fâcher et de le repousser. N'a-t-il pas une mère, des sœurs? A quoi bon faire tant de mystère pour se montrer à lui? Il n'est pas rare que ses discours ne provoquent des accès d'hilarité folle chez les farouches auxquelles ils s'adressent; finalement elles cèdent, et se laissent mesurer la tête. Toutefois Hambartsoum est obligé de tourner le dos tout le temps que durent les opérations, et c'est dans cette position qu'il leur adresse les questions usuelles, sur leur âge, nom, origine, etc.

En somme, les Kurdes sont bien moins obstinées que les Tatares et les Arméniennes; elles se rendent facilement au raisonnement et font preuve d'une grande intelligence. Ce qu'elles redoutent par-dessus tout, c'est de s'attirer le courroux de leurs terribles seigneurs et maîtres, à l'encontre de la volonté desquels il ne faut pas d'ailleurs essayer de marcher. Si un Kurde refuse de laisser mesurer et même de voir sa femme, il faut s'incliner : c'est en leur résistant et en mettant leur jalousie en éveil qu'on provoque des scènes regrettables, où le *kindjal* et le fusil entrent trop souvent en jeu.

La pluie étant survenue, je me réfugie dans une des tentes, dont les pauvres habitants, si peu approvisionnés en combustible, ont cependant la bonté de me faire une flambée. Dans un coin, un malheureux jeune homme est couché sur le sol, en proie à une fièvre ardente contractée dans la plaine, car ces Kurdes habitent l'hiver un village voisin de l'Araxe.

Hélas, quelle misère! Sous l'étoffe en lambeaux de la tente, l'eau passe de toutes parts, et achève de détremper le sol déjà humide. Des femmes et des enfants, pâles et maigres, à demi nus sous leurs loques informes, se tiennent accroupis autour du maigre feu, secoués par des frissons, et claquant des dents. Les mères me montrent avec tristesse la nudité de leurs enfants, tandis qu'elles palpent entre leurs doigts, avec un œil de convoitise, ma robe solide et chaude.

Parmi les hommes restés au campement, quelques-uns traînent la jambe ou ont un bras en écharpe. Ils se gardent bien de demander à mon mari des conseils médicaux, comme le font les autres malades. Ce sont des blessures, coups de feu ou coups de kindjal, attrapés dans quelque escarmouche ou dans quelque vendetta. On sait que les Kurdes comme les Corses poussent loin la farouche coutume de la vendetta, et s'ils sont toujours armés, cela s'explique par le besoin où ils sont de faire face à tout instant à quelque ennemi personnel.

Leur regard froid et arrogant n'a rien de bien sympathique ni de bien encourageant, mais la seule présence de Cosaques parmi eux suffit pour les exaspérer, surtout ici dans la montagne, où ils se trouvent plus libres que dans la plaine.

Rentrés le soir au campement, nous demeurons sous la tente, à cause d'un orage qui a soudainement éclaté. Toute la nuit la pluie fait rage au dehors, et le bruit du torrent devient si violent que je crains à chaque instant de le voir fondre sur nous, et balayer notre frêle maison de toile.

6 juillet. — Aujourd'hui dimanche, nous avons projeté une excursion sur le territoire persan, jusqu'à un riche campement de Kurdes Djelali. C'est Chamchadinoff, qui m'a promis de me montrer de belles, de *vraies Kurdes*, dit-il, et comme je n'en ai pas encore vu. Grâce à lui, nous allons pouvoir pénétrer dans ce campement intéressant.

Notre cavalcade ne comprend pas moins de seize personnes, car beaucoup de Cosaques profitent de l'occasion pour voir de près ces célèbres brigands.

De Sardar-Boulak au campement de Petchara il y a de 8 à 10 kilomètres. Cet endroit est voisin du nœud des trois frontières, russe, perse et turque, de sorte que les Kurdes établis sur ce point, et qui ne reconnaissent aucune autorité, se sauvent en Turquie lorsqu'ils ont commis un méfait en Perse ou en Russie; en Perse, si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est la Turquie ou la Russie qu'ils ont choisie comme théâtre de leurs exploits, et ainsi de suite, si bien qu'ils restent absolument impunis.

Notre désir n'était point de partir ainsi fortement accompagnés, toujours parce qu'il faut éviter d'avoir l'air de braver ces brigands avec une escorte militaire. Malheureusement il était difficile de convaincre nos compagnons, qui voyaient dans cette excursion, l'occasion de satisfaire une curiosité très légitime de leur part, mais perdaient complètement de vue l'objet plus étendu qu'elle avait pour M. Chantre. D'ailleurs Chamchadinoff avait tout pris sur lui, et sa seule présence parmi nous garantissait le succès de notre visite.

Kurdes de Petchara. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Chamchadinoff parle le russe, et, grâce à mes faibles connaissances en cette langue, je peux recueillir de sa bouche des renseignements bien intéressants. Il arrive tout d'abord revêtu de sa plus belle tcherkeska et coiffé de son plus beau *papakh*. Monté sur un admirable cheval, le fusil en bandoulière, il vient se ranger auprès de nous. Sa ceinture est littéralement bourrée de cartouches, et porte en outre deux kindjals richement niellés. A la vue de cet appareil guerrier, je ne puis m'empêcher de lui faire observer ce qu'a d'inquiétant son équipement militaire, et je lui dis en riant que je ne suis pas rassurée du tout d'aller ainsi chez ces Kurdes de si mauvaise réputation. Un fin sourire éclaire ses traits sévères, et. la main sur le cœur, il me jure que, lui étant là, nous ne devons rien craindre. « D'ailleurs, ajoute-t-il, c'est entre nous que nous nous faisons la guerre : les étrangers n'ont rien à craindre. » J'ai souvent plaisanté des Kurdes dans le cours de notre voyage, sur leur équipement guerrier, et toujours j'ai reçu cette même réponse : « Les Kurdes ne sont dangereux que pour les Kurdes ». Sur le territoire russe on peut dire que cela est à peu près vrai, car ils se sentent tenus par une main de fer; mais ailleurs, en Perse et en Turquie, la chose est plus douteuse.

Tout à fait rassurée, je questionne notre guide chevaleresque sur lui-même et sa famille. Il m'apprend que son campement est sur les hauts plateaux du lac Goktchaï, non loin de Novo-Bayazid, où nous devons aller après cette excursion. Il m'engage beaucoup à le visiter en passant, m'assurant que le meilleur accueil nous y serait fait, car il se chargeait de nous annoncer.

La marche s'effectue à travers les superbes pâturages qui couvrent le col. Après avoir contourné la base du Petit Ararat, couverte sur un point d'une forêt de bouleaux, et par une pente assez douce, on arrive au nœud des trois frontières, marqué par un tas de cailloux qui sert de borne. Chamchadinoff veut absolument que nous descendions de cheval sur ce point, d'où je m'offre une promenade de quelques minutes sur le territoire turc. Un des nôtres pousse la fantaisie jusqu'à se coucher par terre, de façon à avoir la tête sur la Russie, un bras sur la Turquie et les jambes en Perse!

Au-dessous de nous passe la route qui va à Bayazid.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques Kurdes au regard perçant me montrent même au loin la forteresse de cette ville. Mais j'avoue que je n'ai absolument rien vu d'autre que de beaux nuages qui s'amoncelaient à perte de vue sur les montagnes du pays turc.

En selle de nouveau, je prends sans m'en apercevoir la tête du cortège avec notre guide, et déjà nous sommes en vue des tentes de Petchara, lorsque je constate que mon mari est resté en arrière pour recueillir des échantillons de roches, ainsi que toute notre suite. Comme je ne désire point me séparer davantage de la bande, je ralentis la marche de mon cheval. Mon compagnon rit silencieusement en voyant ma mine inquiète ; il me rassure sur les retardataires, dont il me montre la file que j'avais perdue de vue, puis, sournoisement, cingle ma monture, qui m'amène en quelques secondes en vue des tentes. Je lui lançais un regard furieux et m'apprêtais à le tancer vertement, lorsque apparurent une dizaine de jeunes femmes, déjà prévenues par un messager rapide, et qui s'avançaient au-devant de nous, en se tenant par la main, vêtues de splendides costumes aux chatoyantes couleurs.

En un clin d'œil le Kurde m'enlevait de ma selle, et les jeunes femmes s'emparaient de mes mains, que tout étourdie encore je leur abandonnais. Chacune d'elles en appuya une, à tour de rôle, sur son front et sur ses lèvres, puis elles m'entraînèrent au campement.

Malgré toute sa cordialité, cet accueil était si imprévu que je restai quelques instants paralysée et effrayée de mon isolement. Il me fallut pourtant prendre part à l'immolation traditionnelle chez les Kurdes d'un agneau en l'honneur d'une visite d'étrangers. Après m'être inclinée devant ce signe de bienvenue, mes compagnes me conduisent processionnellement jusqu'à la magnifique tente du chef du campement, déjà prête pour nous recevoir. Là, dans un vaste compartiment couvert et tendu de tapis de soie, comme je n'en ai encore vu nulle part, mes conductrices m'invitent à prendre place sur des coussins, auprès d'elles, avec force cajoleries et compliments, qu'elles me transmettent par Chamchadinoff.

A ce moment, mon mari et notre escorte mettent pied à terre devant la tente, et ces messieurs ne sont pas peu surpris de me voir ainsi installée au milieu des étoffes éclatantes de cette princière demeure.

Ces gens laissent loin derrière eux tout ce que nous avons vu jusqu'à présent de la vie des Kurdes. Après la pauvreté sous la tente, voilà que nous nous trouvons en présence de l'opulence.

Ici, l'étoffe qui recouvre comme un vaste *velum* l'immense emplacement d'une tente est épaisse et ne laisse pas passer l'eau. Des murs en pierres sèches font une enceinte sérieuse, et abritent en même temps les habitants des vents terribles qui soufflent à cette altitude.

Le sol, très sec, est recouvert de splendides tapis dans la partie réservée aux femmes et aux réceptions. A l'intérieur, de petites cloisons en roseaux de 1 mètre de hauteur divisent cette confortable demeure en plusieurs grands compartiments : bergerie, cuisine, harem, etc. D'autres divisions encore sont réservées au personnel de la maison.

Les femmes ont revêtu leur plus beau costume. Celui-ci consiste généralement en un ample pantalon de soie rouge serré à la cheville, sur lequel retombe une longue tunique à manches larges et fendue sur les côtés, de façon à découvrir le bas du pantalon. Cette tunique tient en même temps lieu de jupe. Elle est généralement en étoffe rayée rouge et blanc ou jaune et rouge. Un tablier de couleur rouge ou verte complète invariablement ce costume, et il est retenu à la taille par une large ceinture jaune, dans laquelle les Kurdes coquettes glissent un miroir qu'elles consultent assez souvent. Des souliers en cuir jaune ou rouge, à bouts très relevés, chaussent généralement leurs pieds, plus habitués cependant à rester nus.

Leur coiffure est des plus seyantes : mais disons d'abord que les jeunes Kurdes, comme les Tatars, ont l'habitude de se couper les cheveux en frange sur le front, ainsi que deux longues mèches sur les tempes, qu'elles ramènent en accroche-cœur sur les joues. Le reste de leur chevelure est rejeté en arrière et divisé en une infinité de petites tresses qui retombent sur la nuque. Ainsi coiffées, elles posent sur leur tête un tarbouch à long gland bleu, autour duquel elles enroulent un léger et gracieux turban de soie jaune, orné sur le front de monnaies d'or ou d'argent du plus ravissant effet.

Les Kurdes ont aussi des bijoux très spéciaux, qui sont des sortes d'appliques en argent qu'elles cousent à droite et à gauche de leur tunique, sur la poitrine. Outre cela, elles sont littéralement criblées de petites coquilles (koriss), répandues dans tout l'Orient. De grands colliers dans lesquels entrent des perles de toute nature, des amulettes étranges, couvrent leur poitrine. De lourds bracelets en argent s'enroulent autour de leurs poignets ; enfin de grosses bagues chargent leurs doigts, et leur nez est presque toujours orné d'un élégant bouton d'argent enrichi de turquoises. Entre les deux yeux, à l'intersection des sourcils, une mignonne étoile bleue ou un simple point est leur seul tatouage. Toutes ont des yeux magnifiques, d'un éclat extraordinaire, qu'elles exagèrent encore par l'emploi de l'antimoine. Leur figure mobile passe de la dureté excessive à la plus charmante douceur.

Tous les enfants sont couverts d'amulettes. Leur tête est coiffée d'une petite calotte ronde retenue sous le menton par une bride, et offre une véritable collection de talismans contre toutes les maladies possibles. Parmi ces talismans se voient des perles, des boutons, des koriss, des petits grelots, des omoplates d'oiseaux, et différents objets étranges. Les enfants tatars sont coiffés d'une façon identique.

C'est effrayant la quantité de koriss et d'amulettes que portent tous ces Kurdes. Les hommes en ont sur la poitrine, d'autres cousus dans le dos, aux épaules. Peut-être sont-ce des préservatifs contre les coups aux-

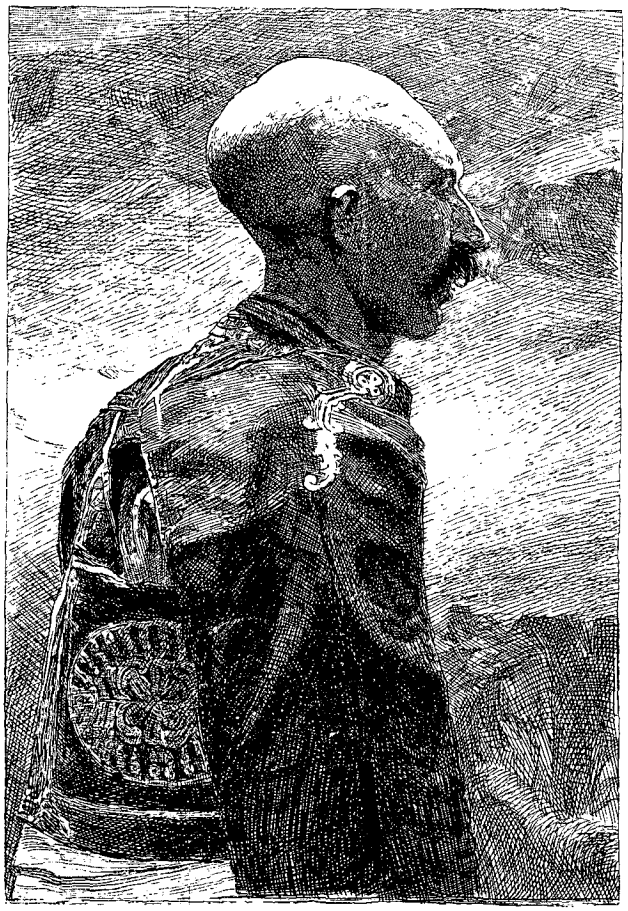
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jeunes filles de Sardar-Boulak (voy. p. 186). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quels la vendetta les expose sans cesse. Ces derniers portent un vêtement plus brillant et plus riche que celui des Kurdes de Russie. Ils ont, en revanche, des mines extrêmement farouches. Leurs regards en-dessous, leur physionomie canaille, justifient pleinement leur réputation.

Pendant que M. Chantre commence ses opérations anthropométriques et photographiques sur les hommes, qui sont pour la plupart de beaux gaillards, les femmes me gardent auprès d'elles, m'examinant, me retournant en tous sens et m'accablant de questions : « Combien ton mari a-t-il de femmes? » Telle est généralement la première. « Quel âge as-tu? As-tu des enfants? Que viens-tu faire ici? Reste avec nous quelques jours, ton mari viendra te reprendre. » C'est surtout sur cette dernière prière qu'elles reviennent constamment. Je réponds de mon mieux à toutes leurs amitiés, et j'aurais certes du plaisir à rester un peu plus longtemps avec elles, si je pouvais leur parler facilement. Elles sont là deux ou trois jeunes femmes, si belles et si gracieuses que j'ai peine à me croire en compagnie d'épouses de voleurs et de brigands de premier ordre.



Kurde Djelali de Petchara (voy. p. 188). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Il paraît que la nouvelle de notre arrivée s'est propagée au loin, car au milieu de nos opérations nous voyons apparaître un groupe de Kurdes armés jusqu'aux dents qui viennent s'informer de la cause de la présence des Cosaques parmi eux. Nos hôtes l'ont donnée sans doute, parce qu'après avoir jeté un mauvais regard sur nous et sur notre escorte ils disparaissent, sans toutefois s'éloigner beaucoup.

Pendant que nous travaillons activement à mesurer et à photographier, les servantes apprêtent l'agneau tué en notre honneur; puis le chef nous convie très gracieusement à venir prendre place autour du vaste plateau en cuivre gravé déposé sur le sol, et sur lequel est disposé le repas. On s'accroupit en rond à la kurde tout autour, et je fais honneur au plus délicieux *chichlik* d'agneau que j'aie jamais mangé. Des galettes de lavach toutes chaudes nous sont également servies; nous les étalons sur nos genoux en guise de serviettes. Un délicieux *kaimak* frais complète ce festin, auquel chacun prend part de fort bon appétit, à la grande joie de nos hôtes. Les Cosaques, quoique invités, se tiennent à l'écart. Pour arroser ce repas de brigands, on nous sert de l'eau de neige, qu'un serviteur armé de pied en cape va puiser au torrent dans une coupe en métal qu'il fait ensuite circuler à la ronde. Je dois dire pourtant qu'on me laisse toujours l'honneur de boire la première, ce qui n'est point à dédaigner.

Nous prolongerions volontiers encore notre séjour chez ces Djelali, mais on vient nous dire pour la dixième fois que les chevaux n'ont rien mangé depuis le matin, et qu'il faut absolument les ramener à Sardar-Boulak. C'est, bien entendu, des chevaux des Cosaques qu'il s'agit.

A regret, et après avoir distribué quelques cadeaux aux femmes et quelques bonbons aux enfants, nous quittons ce campement, situé à près de 2 800 mètres d'altitude, sur un plateau balayé par un vent violent et froid malgré le beau soleil.

La flore qui s'épanouit sur ce col et au pied du Petit Ararat est des plus variées. On y remarque le *Gypsophila polyclada*, le *Cerastium alpinum*, le *Chenopodium urbicum*, l'*Hypericum asperulum*, la *Rosa pimpinellifolia*, le *Daphne alcoides*, le *Xeranthemum squamosum*, la *Centaurea axillaris*, qui s'offre sous deux variétés : la variété *cana*, et la variété *ochroeuca*; l'*Helichrysum plicatum*, l'*Erizeron pulchellus*, l'*Anabrychis satida*, variété *montana*; le *Papaver lateritium*, la *Campanula saxifraga*. J'ajouterai encore à cette liste la *Potentille argentée*, l'*Achillea*, l'*Astragalus onobrychis*, la *Scutellaria orientalis*, le *Ranunculus illyricus*, etc.

C'est le 20 juillet que les Cosaques quittent complètement le camp pour se rendre dans la région de Kars, où se font les manœuvres. A ce moment, guetté anxieusement par les Kurdes, ceux-ci font irruption dans la place abandonnée, qui leur offre l'énorme avantage d'une source abondante et de superbes pâturages. Ce lieu est tellement recherché, que les envahis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seurs s'en disputent le partage à coups de fusil et de kindjal. Il y a toujours effusion de sang, paraît-il. Dès lors le col de Sardar-Boulak devient un véritable coupe-gorge, et il est bon après le 20 juillet de faire prévenir les nomades par une escorte, envoyée en avant, de l'arrivée de voyageurs et de leurs intentions.

XXX

Départ. — Village kurde d'hiver. — Flore. — Aspect du sol. Arrivée à Arkhouri. — Orage.

7 juillet. — De bonne heure l'ordre de lever le camp a été donné, notre départ pour Arkhouri étant décidé. La nuit a été excellente : ni la chaleur ni les moustiques de la plaine ne viennent troubler le sommeil dans ces solitudes élevées.

Depuis que nous avons foulé le sol du Massis, la fièvre nous a quittés.

Pendant qu'on lève le camp, je ne me lasse pas d'admirer l'Ararat, qui dresse sa noble tête dans un ciel sans nuages. Le sommet en paraît si rapproché qu'il semble pouvoir être atteint en quelques heures. Cependant il faudrait deux jours pour en faire l'ascension, si elle était possible en ce moment où la neige est encore très abondante. La saison propice pour en tenter l'escalade est à la fin du mois d'août, ou en septembre,

Intérieur d'une tente kurde. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

quand les neiges sont réduites à leur zone minimum.

L'ascension du Petit Ararat, commencée d'ici même, ne demande, paraît-il, que cinq heures environ, mais elle n'offre pas un grand intérêt.

Après un déjeuner pris au mess des officiers, dont l'aimable accueil restera parmi nos bons souvenirs, nous quittons le campement avec une température de 19 degrés.

Je jette un dernier coup d'œil sur le Petit Ararat, que l'on perdra bientôt de vue pour contourner le Grand, et nous prenons un sentier tracé à travers de superbes pâturages jusqu'à 2360 mètres. Sur ce point s'élève un village kurde d'hiver qui se compose d'un certain nombre de longues tranchées creusées dans le sol et de quelques misérables huttes en pierres sèches. Les tranchées, recouvertes de branchages en hiver, servent d'étables : il est difficile de rien voir de plus grossier et de plus primitif en fait d'habitations humaines.

Non loin de là se dressent les tentes blanches et rondes des Tatars d'Aralych, qui viennent se réfugier l'été sur les flancs de l'Ararat au-dessus de 2000 mètres d'altitude.

La caravane avance très lentement, à cause des charges lourdes et volumineuses. La flore présente à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profusion de grands chardons bleus, des plantes de fenouil, des églantiers, des immortelles jaunes à fleurs très petites, etc.

Pendant quelques instants on redescend jusqu'à un autre village kurde, qui n'a d'eau que celle produite par la fonte des neiges.

Le sol est uniformément composé de cendres et de débris de tufs volcaniques. Au milieu de ces éboulis, le sentier devient de plus en plus mauvais, puis il disparaît presque, et se trouve à peine tracé dans des espèces de cheminées creusées par les eaux dans de gros éboulis d'andésite rouge et noire.

A midi, au moment où les rayons du soleil tombent d'aplomb sur nos têtes, il faut faire halte pour décharger plusieurs chevaux en présence d'un mauvais pas. Nos Tatars sont obligés d'ôter du sentier de gros blocs, et d'en rouler d'autres, qui serviront de degrés. Ils transportent sur leur dos les charges enlevées aux chevaux, auxquels on laisse le soin de se tirer eux-mêmes d'embarras, grâce à leurs pieds et à leur agilité de chèvre. Pas une plainte, pas une parole de mécontentement n'échappe à nos braves caravaniers. Dans toutes ces circonstances, un musulman fait preuve d'une patience et d'une bonne volonté qu'on ne rencontre presque jamais chez un chrétien.

Pendant une heure nous grimpons en nous aidant

Campement des Kurdes Djelali de Sardar-Boulak (voy. p. 186). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

des pieds et des mains, contournant toujours le Grand Ararat.

Au loin, la tête de l'Alagöz marque la limite septentrionale de la vallée de l'Araxe. L'Alagöz, qui fait face à l'Ararat, est de 1 000 mètres moins haut; néanmoins il le surpasse par la grandeur et l'étendue de ses contreforts. Volcanique comme l'Ararat, l'Alagöz n'a lui-même que quelques sources; mais un lac, l'Aiger-göl, qui se trouve au sud de ce massif, donne naissance au Karasou, affluent de l'Araxe.

Nous commençons la descente. Le sentier s'améliore peu à peu à mesure que l'on approche d'Arkhouri. Après avoir traversé d'immenses éboulis d'aspect morainiques que l'on nous dit être les restes de l'effroyable cataclysme qui détruisit l'ancien village, nous atteignons le nouvel Arkhouri par une pluie battante et un orage brusquement déchaîné.

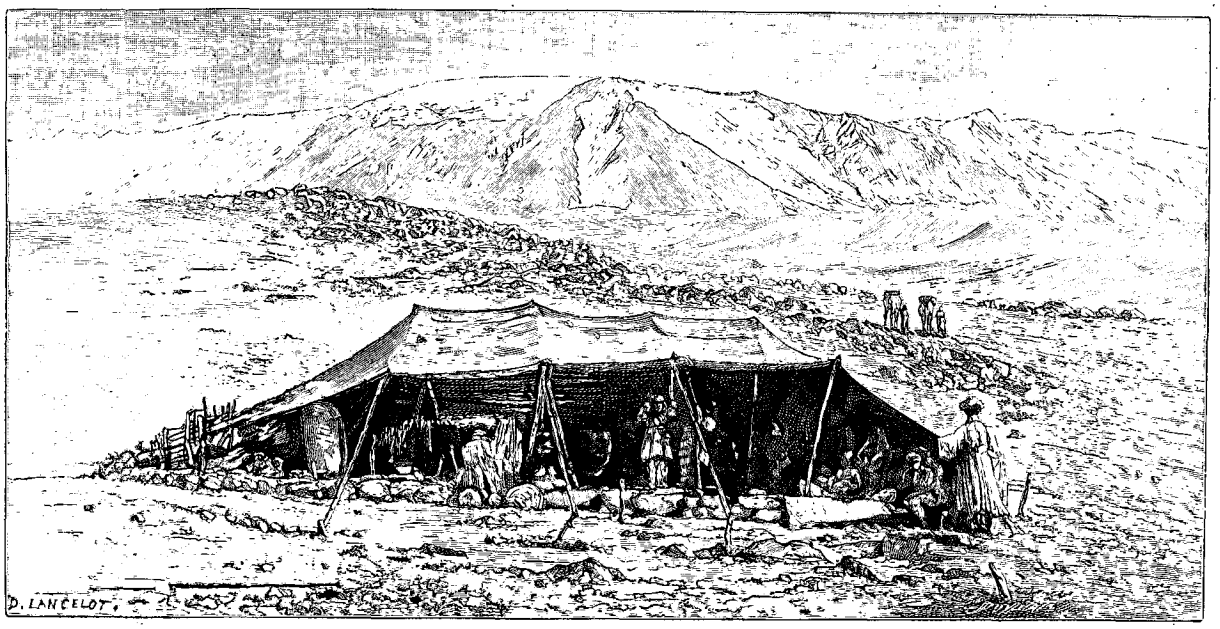
Blottis sous nos tentes rapidement dressées, nous laissons passer l'averse et nous assistons à une magnifique tempête de neige sur le sommet de l'Ararat : car ce qui est pluie ici à Arkhouri est de la neige à quelques mille pieds au-dessus. Rien ne peut donner une idée exacte du tapage formidable du tonnerre mêlé d'éclairs qui, en déchirant de loin en loin la brume épaisse, nous découvre la tête blanche de la montagne, éblouissante au milieu des nuages noirs qui l'enveloppent.

D'énormes aigles quittent leurs aires et volent aux alentours avec inquiétude. Nulle part encore je n'ai vu des oiseaux d'une telle envergure.

Mme B. CHANTRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tente de Charo (voy. p. 199). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XXXI

Le Grand Ararat. — Le village d'Arkhouri. — Excursion à la fontaine de Saint-Jacob.

La composition géologique du massif de l'Ararat a depuis longtemps été reconnue comme volcanique, mais ce n'est que depuis les explorations d'Abich que l'on sait que ces anciens volcans, comme la plupart de ceux de l'Arménie et du Caucase, appartiennent aux éruptions andésitiques. Celles-ci, tantôt compactes, tantôt caverneuses, passent du noir foncé au vert, au jaune et au rouge brique. Le Petit Ararat est un véritable cône de cendres recouvrant des tufs et des laves d'andésite à amphibole. Sur certains points du Grand Ararat, des coulées de lave noire ont tellement conservé leur forme et leur fraîcheur, qu'elles nous rappellent celles du Vésuve.

Un des faits les plus curieux à observer sur cette montagne, c'est que, malgré la quantité considérable de neige accumulée à son sommet, et qui en comble les cratères, ses pentes arides et brûlées en été sont presque complètement privées d'eau. On ne connaît que deux ou trois fontaines sur les flancs de l'Ararat, et les ruisseaux qui s'en échappent ne sont qu'une faible partie du produit de la fonte des neiges. C'est le manque d'ombre et d'humidité qui rend toute cette région inhabitable durant une partie de l'été. C'est pourquoi les habitants des quelques villages établis sur le pourtour du Massis montent avec leurs troupeaux à mesure que l'eau fait défaut, et vont planter leurs tentes jusqu'au pied des glaciers, là où les eaux des torrents n'ont pas encore été absorbées par le sol, dans lequel elles s'infiltrent, par des fissures, sous les cendres volcaniques, pour aller ensuite se répandre plus loin.

Il est possible qu'une partie de ces eaux souterraines, rencontrant dans les profondeurs de la terre des laves encore incandescentes, soient transformées en vapeur, de manière à produire des cataclysmes du genre de celui qui jeta la désolation à Arkhouri le 20 juin 1840. A cette époque, un ancien cratère situé sur le ver-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225, 241, 257 et 273; t. LXIII, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant nord de la montagne se rouvrit soudainement. Une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus du sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur sulfureuse. La montagne se mit alors à mugir sourdement, et de la fissure furent projetées d'énormes quantités de pierres et de roches. Le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeur, et l'on vit des sources d'eau chaude jaillir à gros bouillons du lit de l'Araxe.

Le contre-coup de cette éruption se fit ressentir jusqu'à Bayazid, à Érivan et à Nakhitchévan, où il fit encore bon nombre de victimes. Mais ce qui mit le comble au désastre, c'est que dans la partie supérieure de la vallée, une énorme avalanche ayant barré le torrent qui descend du glacier au pied duquel était bâti l'ancien village, ses eaux formèrent durant quelques heures un immense lac. La digue formée par l'avalanche ne put résister à la poussée des eaux, et une gigantesque nappe de boue liquide fondit sur le village, et acheva l'œuvre de destruction.

Voici le récit qu'a fait de cette catastrophe un des rares survivants, un vieillard qui était allé sur la montagne visiter ses troupeaux :

« La nuit, un grand bruit se fit entendre : la terre trembla sous moi. Tout effrayé en songeant aux miens, je descendis de la montagne. Lorsque j'arrivai le matin, là où, au milieu de la vallée, s'élevait le village habité par mes fils et leurs familles, je ne vis plus que des roches entassées. Sous ces roches étaient ensevelis mes pauvres enfants, tout ce que j'aimais, tout ce qui composait ma fortune, et je demeurai seul au monde où je vis encore! »

Bien que l'Ararat ait subi souvent de violentes secousses, c'est la première mention qui soit faite d'une éruption dans son histoire. Reineggs en 1785 dit avoir vu au sommet du Massis des flammes et de la fumée; c'est là une assertion plus que douteuse. Plusieurs voyageurs ont signalé dans le voisinage du sommet des émanations sulfureuses assez violentes pour les incommoder; M. Markow, un des derniers ascensionnistes, les attribue à la décomposition des pyrites.

Le village d'Arkhouri était situé juste au pied d'une énorme crevasse que l'Ararat dans ses commotions volcaniques a entr'ouverte, en déchirant son sein. Dans cette crevasse descend le glacier principal du Massis.

Le mot *Arkhouri* signifie littéralement « il planta le cep », en consécration de la tradition suivant laquelle Noé y planta la première vigne.

L'ancien village comptait environ 2 000 habitants. Dubois de Montpéreux, qui le visita en 1834, y a vu une église en lave noire et bâtie en forme de croix, avec des inscriptions se rapportant au xe siècle. Mais l'église elle-même était bien antérieure à cette époque. Elle était de la part des Arméniens l'objet d'une grande vénération, parce qu'ils supposent que c'est sur son emplacement que Noé offrit le premier sacrifice après le déluge. Ils disent encore qu'on y a trouvé les corps de saint André et de saint Mathieu, lorsqu'on creusait les fondements de l'église.

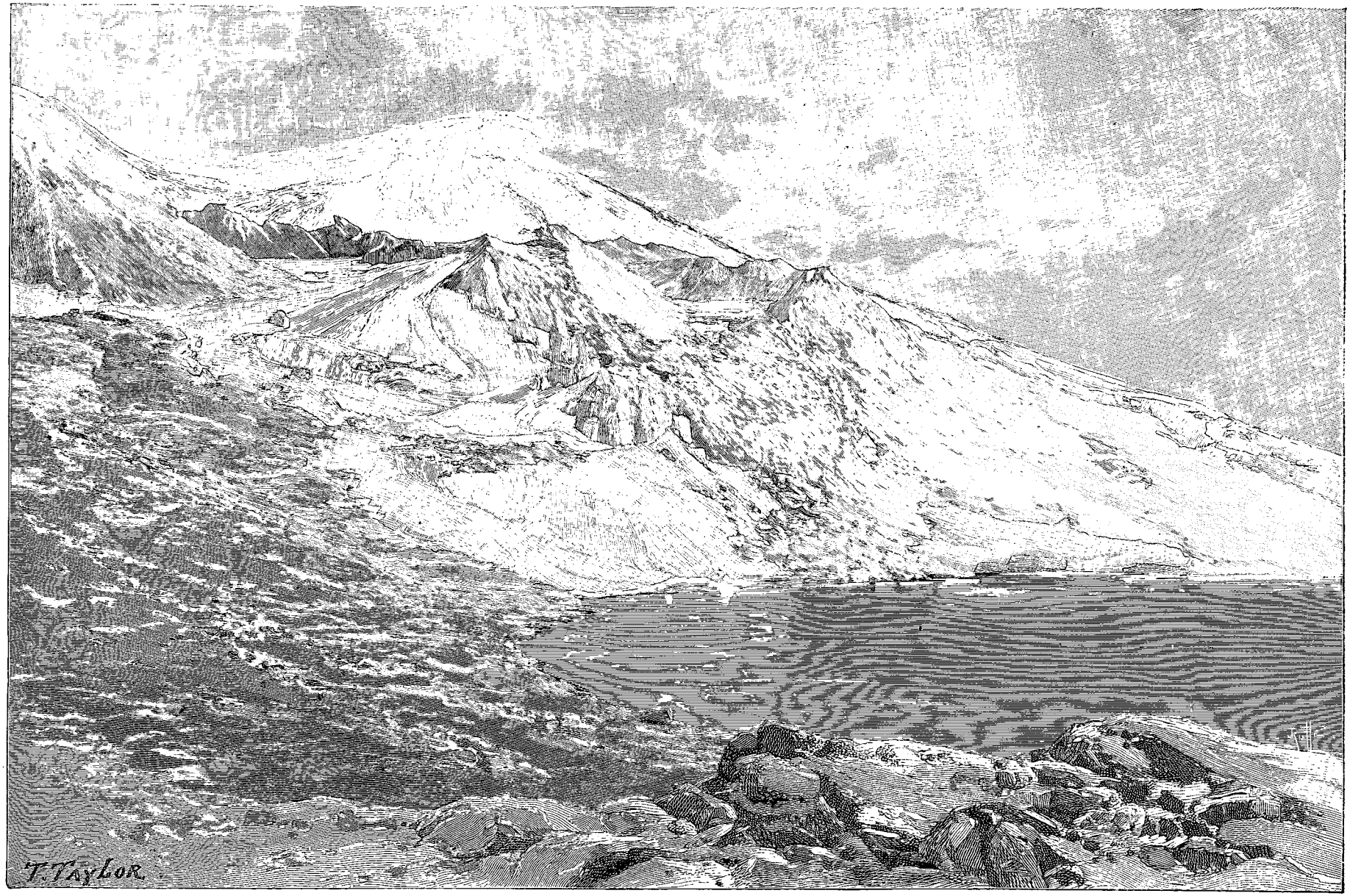
Gullu Khanoum (voy. p. 198). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Le nouveau village est établi non loin des ruines de l'ancien. Il est peuplé des quelques rares survivants de la catastrophe et de Tatars.

La seule eau potable est fournie par le ruisseau qui descend du glacier. Dans cette eau boueuse viennent boire bêtes et gens. Il y a des sources, mais elles sont saumâtres. En somme, Arkhouri est très malsain et très malpropre; il est entouré de nombreuses mares, et partout s'étalent les cadavres en décomposition d'animaux auxquels les habitants n'ont pas songé à donner une sépulture de quelques pieds de terre. Dans le voisinage de notre tente nous comptons les dépouilles de deux vaches, trois moutons, quatre chiens et cinq chevaux. Des nuées de corbeaux et de vautours tournoient au-dessus de ces corps.

Plus que partout ailleurs, le seul combustible est la briquette de fumier. Celui-ci est accumulé et étendu sur le sol devant chaque maison; lorsqu'il a atteint une épaisseur de 30 à 40 centimètres, on le laisse sécher, puis on le divise en mottes. Ce combustible est un de nos désespoirs, car, n'ayant pas d'eau potable, c'est le thé qui est notre seule boisson; malheureusement le samovar ne peut être alimenté qu'au charbon de bois, et comme il n'y a pas trace de bois dans le pays, nous en sommes réduits à brûler les pieds de nos pliants de voyage! Il faut voir avec quelle parcimonie et quel soin Kévork emploie ce bois précieux. Il est si privé de ne pas boire du thé à discrétion, comme il en a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Kip-göl (voy. p. 202). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'habitude, que son humeur s'en ressent, et devient des plus moroses.

L'aspect d'Arkhouri n'a donc rien de réjouissant. De plus, les habitants ont une détestable réputation. On les accuse de faire en grand la contrebande avec les nomades de la frontière : aussi notre arrivée parmi eux est-elle loin d'être bien accueillie, et nulle part encore nous n'avons trouvé aussi peu de sympathie.

La pluie ayant cessé, nous décidons d'aller visiter le fameux ravin de Saint-Jacob pour utiliser les quelques heures de jour qu'il nous reste encore. Après des pourparlers à perte de vue, nous finissons par trouver un guide pour cette excursion.

En sortant du village, on suit d'abord le torrent qui s'échappe du glacier, puis on le franchit. Abandonnant ensuite le fond du ravin, où la marche devient extrêmement dangereuse pour les chevaux, nous prenons un sentier à peine tracé dans les éboulis sur la rive gauche du torrent, et bientôt nous regrettons de n'avoir pas suivi notre première impulsion, c'est-à-dire d'aller à pied, car il faut descendre de cheval. Les pauvres bêtes glissent de quatre pieds au-dessus du précipice, qui atteint sur plusieurs points 60 à 80 mètres de profondeur.

Chemin faisant, M. Chantre recueille des échantillons de roches (des andésites) constituant la partie nord du Grand Ararat.

Après une longue et laborieuse ascension de deux heures, nous arrivons à un promontoire formant terrasse, sans doute une partie de la grande moraine latérale droite du glacier. On est à 2 250 mètres d'altitude. C'est là, nous dit-on, que se trouvait jadis le monastère de Saint-Jacob. On ne voit plus nulle trace de cet édifice, où Montpéreux dit avoir fait sa prière, non plus que du saule, arbre unique de la région, et né, dit la légende, d'une planche de l'arche qui aurait pris racine sur ce point.

Le monastère, perdu dans ce coin sauvage et solitaire, devait toute sa sainteté, non à saint Jacob, dont on lui a donné le nom, mais à un miracle qui s'y passa et dont voici la légende :

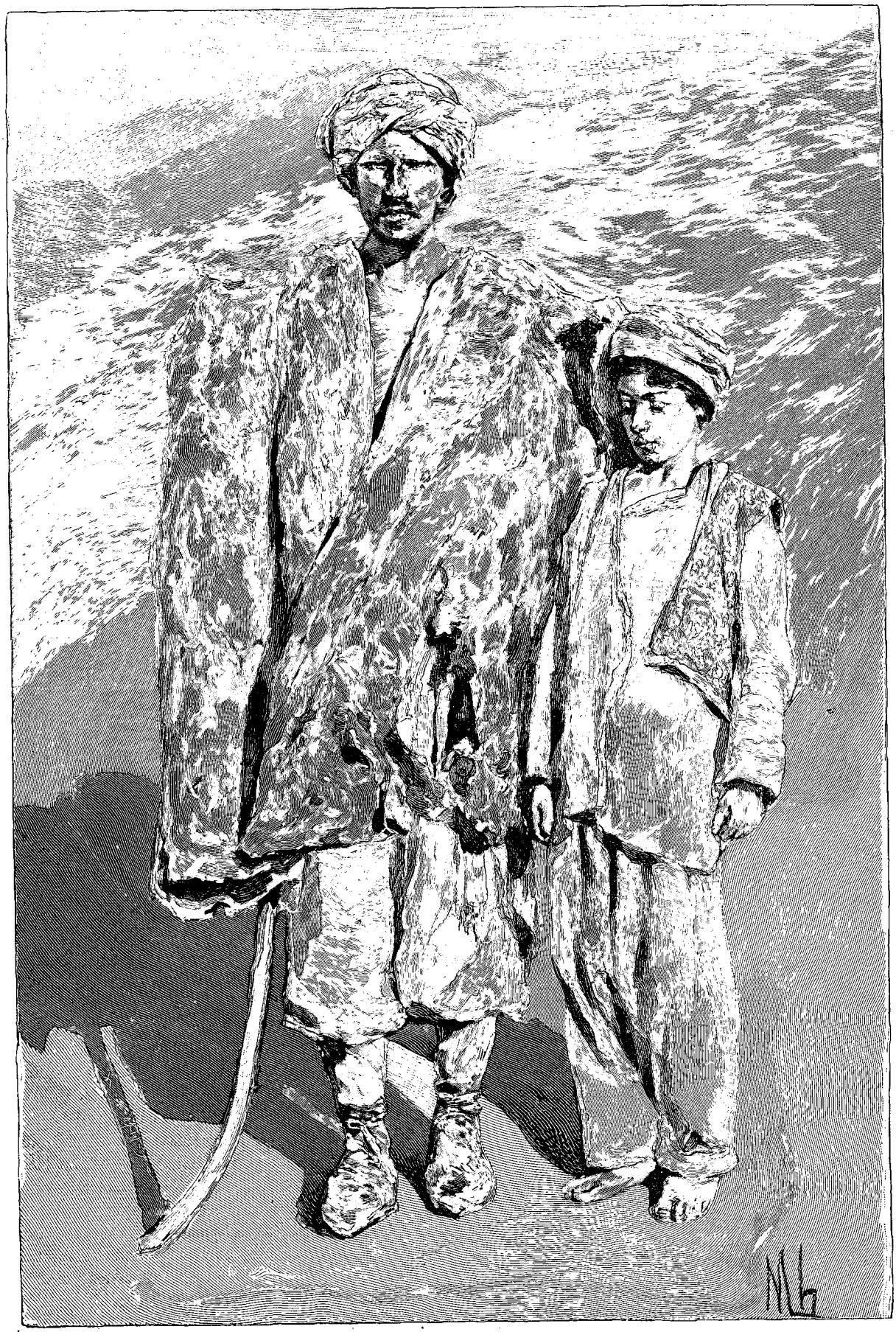
Un moine d'Etchmiadzine avait essayé d'atteindre la cime de l'Ararat dans le louable désir de visiter les débris de l'arche sainte. Mais c'était la volonté de Dieu que nul autre mortel après Noé ne profanerait la barque qui sauva l'univers; aussi toutes les entreprises du pauvre moine restèrent-elles sans succès. Quand, après une journée de marche fatigante, le pieux ascensionniste s'endormait en rêvant du prochain accomplissement de son pèlerinage, il se retrouvait le lendemain, par l'effet de la volonté divine, transporté au lieu de son départ. C'est sur cette place où il se réveillait chaque matin que fut élevé le petit monastère en question.

Au-dessus de son emplacement se trouve une fontaine dont les eaux jouissent, aux yeux des gens du pays, d'un grand nombre de propriétés, entre autres celle de donner la fécondité. Son débit est aussi maigre que possible : un petit filet d'eau, pouvant donner à peine un litre par minute, sort de la boue morainique, retenue par quelques pierres brutes. L'eau suinte dans un petit bassin en basalte noir; elle est fort limpide et d'une saveur exceptionnellement parfaite pour la région. Elle n'a que 8 degrés de température, tandis que l'air ambiant, à six heures et demie du soir, en a 18.

Yoursoup bek et ses fils (voy. p. 199). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

En temps de calamités publiques : épidémies, sécheresse, invasion de sauterelles, etc., les Arméniens du gouvernement d'Érivan organisent des processions dans lesquelles figurent les reliques les plus vénérées du pays. L'eau de la fontaine de Saint-Jacob jouit aussi d'un grand prestige dans ces occasions-là. Si le pays est en proie à la sécheresse, on choisit une députation de vieillards, des plus respectables, que l'on charge d'aller sur l'Ararat puiser une provision d'eau à la fameuse source. Il est important durant le trajet de ne pas déposer sur la terre les vases qui contiennent l'eau précieuse, de crainte qu'elle ne s'évapore. Il faut la tenir constamment suspendue. Les habitants, clergé en tête, se rendent processionnellement, bannières déployées, et portant des croix et des reliques, au-devant du talisman. Les champs arides en sont ensuite aspergés, avec accompagnement de sacrifices, et la Providence fait le reste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bergers kurdes. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'invasion des sauterelles est combattue de la même façon, car l'eau de Saint-Jacob répandue sur la terre a le pouvoir, paraît-il, d'attirer en multitude la gent emplumée, notamment les étourneaux, qui font un prompt massacre des redoutables criquets.

En face de cette minuscule fontaine croît un superbe églantier à fleurs roses, seul représentant du règne végétal arborescent. Cet églantier est sacré pour les musulmans et les Arméniens. On y accroche des lambeaux d'étoffe que les pèlerins arrachent à leurs propres vêtements. C'est sous le feu croisé des regards mécontents de nos guides que nous coupons une branche de cet arbrisseau-fétiche, en souvenir de notre excursion à ce lieu d'un accès si difficile.

Pendant que notre escorte se repose et se rafraîchit à la fontaine, nous poussons plus loin notre promenade vers le glacier, dans l'espoir de faire une récolte géologique et de prendre quelques photographies. Malheureusement le manque de lumière et le vent devaient nuire à la réussite de ces dernières, pourtant bien intéressantes.

Le glacier s'étend à droite, dans une gorge étroite, prolongement du ravin, sur près de deux kilomètres, et, autant que la lunette peut permettre d'en juger, aboutit dans un vaste cirque encadré de falaises à pic de plus de 1 000 mètres, et surmontées de neige. Ce paysage est à cette heure tardive d'une sauvagerie et d'une beauté grandioses.

Malgré l'attrait particulier qu'offre ce glacier à M. Chantre, qui a étudié longuement la vie de ceux des Alpes, il nous faut battre en retraite, car la nuit approche, et, mal guidés comme nous le sommes, que deviendrions-nous dans ce ravin aux roches traîtresses? Nous rebroussons chemin, et lentement, non sans peine, aux dernières lueurs d'un beau soleil couchant, nous regagnons notre gîte.

Pendant que nous prenons notre repas du soir, des meuglements sonores nous annoncent le retour des troupeaux. Ils arrivent en masse, et se divisent à l'entrée du village en plusieurs groupes qui regagnent leurs étables respectives.

Notre installation inattendue semble causer un profond étonnement aux bergers, qui, avec leurs vêtements de peaux de mouton, ont plutôt l'air de brigands que de pasteurs paisibles. A peine les bêtes sont-elles rentrées qu'ils viennent prendre place parmi les curieux déjà réunis à deux mètres de notre tente. Inutile de dire que leur vue nous importune au plus haut point, mais aucune prière, ni aucune remontrance n'est capable de les faire partir : il faut nous résigner. Jusque bien avant dans la nuit, le chuchotement de leurs voix nous empêche de dormir.

XXXII

Intérieur tatar. — Difficultés pour aller au Kip-göl. — Le Kurde Charo. — La vendetta. — Le starchina Yoursoup bek.

8 juillet. — Je me rends chez les femmes nos voisines, qui m'appellent depuis notre arrivée. Un mur peu élevé sépare notre campement de leur cour, aussi ne perdent-elles pas un de nos gestes. Leur accueil est des plus affables, bien que notre présence paraisse beaucoup préoccuper le maître de la maison, un Tatar à mine peu sympathique. Elles sont trois femmes, deux Tatares et une Kurde; tout aimables et caressantes qu'elles sont, ce n'est pas sans peine que je parviens à les mensurer et à les photographier.

Je suis obligée cette fois de me débrouiller avec le peu de turc que je sais, car Hambartsoum s'est vu impitoyablement défendre l'entrée de cette demeure.

L'intérieur de la maison est très propre, quoique le sol ne soit autre chose que la terre battue. Tout ce qui sert de literie est placé dans le fond de l'unique pièce sur une sorte d'étagère. Il n'y a guère pour tout mobilier que le hamac dans lequel dort le plus jeune enfant, et quelques ustensiles de cuisine.

La Kurde tricote, à l'aide d'énormes aiguilles, un bas grossier, tandis que les Tatares travaillent activement à la confection de leur pain.

Parmi les amies accourues pour me voir, s'en trouve une très enjouée et d'une extrême jeunesse. C'est Gullu Khanoum. Elle me montre un beau garçon qu'elle allaite, et tremble à l'idée que son mari ne vienne la surprendre pendant que je la mensure. Toutes les femmes ici sont déjà mères de famille à quinze ans! Aussi, quelque belle que soit la race, ces femmes se fanent très vite, et paraissent vieilles à trente ans. Mais les fillettes, les fiancées de dix et douze ans, sont souvent ravissantes. Une chevelure noire ébouriffée; un minois brun et rose, où brillent deux diamants noirs frangés de longs cils; une dentition superbe et une bouche mignonne, tel est à peu de chose près leur signalement. Çà et là pourtant, on est étonné de voir, au milieu de leurs têtes brunes, quelque rousse aux yeux verts et au teint transparent qui révèle un mélange manifeste avec le sang juif ou arménien.

Mes voisines m'avaient souvent demandé ce qu'elles pourraient faire pour m'être agréables, ce à quoi j'avais répondu que rien ne me ferait plus plaisir que de manger de la *lavach* fraîche. Aussi, lorsque je pris congé d'elles, je les vis m'apporter, la mine épanouie, quelques belles galettes dorées du plus réjouissant aspect, après le pain d'une dureté de pierre que nous mangions depuis quelques jours. En échange de cette attention délicate, je donnai à chacune d'elles une paire de ciseaux, un des plus appréciables cadeaux qu'il soit possible de faire à ces sauvagesses.

Pendant ce temps, de graves discussions s'agitaient au campement. Dans le programme de nos excursions sur l'Ararat entrait en première ligne celle au lac de Kip (Kip-göl), situé à plus de 3 000 mètres, et nous n'étions venus en partie à Arkhouri que pour mettre ce projet à exécution. Quelques voyageurs avaient cité déjà ce petit lac, qui représente pour l'Ararat les Grands-Mulets du Mont-Blanc. A tous les points de vue, cette excursion devait être intéressante, et M. Chantre avait l'intention formelle de l'accomplir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hélas! nous avions compté sans la force d'inertie de notre entourage, qui avait trouvé agréable de greffer sur notre voyage une tournée pas trop fatigante et ne l'engageant à rien. Déjà à Érivan on avait nié l'existence de ce lac, représenté pourtant sur la carte d'état-major. Nous avions compté sur l'aide des officiers de Sardar-Boulak, mais il se trouva qu'aucun d'eux, n'ayant abordé l'Ararat de ce côté-là, n'avait connaissance du Kip-göl.

Battus à Sardar-Boulak, il était plus que probable qu'en venant à Arkhouri nous trouverions nombre d'habitants connaissant ce lac. Mais, soit parti pris, soit qu'il y ait un mot d'ordre, tous les gens d'ici affirmaient ignorer complètement son existence. C'était par trop fort!

Notre capitaine, qui nie jusqu'à l'utilité des cartes géographiques, se frotte les mains, enchanté de nos déceptions, et croit déjà voir mon mari renoncer à ce projet. Mais nous ne sommes pas longtemps à le laisser dans cette idée, et nous lui montrerons que les Français ont une volonté et une ténacité non moins grandes que nos amis slaves.

M. Chantre ne prie plus, mais ordonne cette fois que la journée ne s'achève pas sans qu'on lui ramène un guide pour le lendemain. Il y a au-dessus d'Arkhouri plusieurs campements kurdes administrés par un starchina. Il est fort probable qu'il pourra nous tirer d'embarras en nous fournissant des renseignements exacts.

Le soleil était encore loin d'avoir accompli sa course lorsque nos Cosaques et Hambartsoum nous ramenèrent le starchina Charo et deux hommes de sa tribu. Ceux-ci connaissent parfaitement le lac en question, et se chargent de nous y mener demain par des sentiers raccourcis. Ils prétendent, il est vrai, que la course est au-dessus de mes forces, mais je n'en crois pas grand'chose.

On propose aux caravaniers de monter avec nous jusqu'au dernier campement kurde, et d'y installer nos tentes. Mais un concert de refus énergiques accueille cette demande, pour la raison que depuis Aralych les chevaux n'ont point mangé de froment, et qu'ils succombent de lassitude. Nous renonçons à regret à ce projet, et deux jours de repos sont accordés à la caravane. Nous vîmes après que pour aller à Khorgane, l'étape suivante, il fallait précisément passer devant les tentes de notre guide.

Charo est un homme de plus de six pieds, au visage anguleux et caractéristique de sa race. Grand, sec, il est coiffé du petit turban des Kurdes, et chaussé de bottes. Sa ceinture de cuir regorge littéralement de cartouches. Un fusil Martini et deux ou trois poignards complètent son armement. Il parle un peu le russe.

Mon mari l'invite le soir à prendre le thé avec nous. Je m'aperçois bientôt que les curieux qui ne cessent de se renouveler autour du campement depuis notre arrivée lui témoignent une véritable hostilité. Il est l'objet de réflexions déplaisantes de leur part, et son air sombre et menaçant nous frappe et nous inquiète. Questionné à ce sujet par Hambartsoum, il répond qu'en sa qualité de starchina, il a eu maintes fois à sévir contre les contrebandiers d'Arkhouri, et s'est attiré ainsi leur haine. Mais ce qui est plus grave, c'est que dans une échauffourée assez récente les gens d'Arkhouri lui ont tué un de ses frères. De là, une vendetta féroce dont rien ne peut donner une idée.

Chez les Kurdes, la vendetta prend le nom de *bysäk*, qui signifie : « Attends, tu me payeras ça! » Mais cette haine farouche et héréditaire est remplacée quelquefois par le prix du sang, dont l'évaluation se fait suivant un tarif. Le prix varie selon la gravité du cas, et se paye en argent ou en têtes de bétail. Le meurtre d'un individu peut coûter de 150 à 1 500 francs. S'il s'agit seulement d'une oreille coupée, 50 francs font l'affaire. Il est vrai que cette taxe du sang n'est le plus souvent qu'une satisfaction momentanée, et qui n'assure pas toujours la vie au meurtrier.

On raconte, au sujet de la vendetta chez les Kurdes, le fait suivant, qui s'est passé dans l'arrondissement de Batoum :

Deux Kurdes faisaient la cour à une veuve et la demandèrent en mariage; elle accepta la proposition de l'un d'eux et l'épousa. Le second adorateur se déclara alors mortellement offensé, et pour se venger de la traîtresse, il l'attendit un jour sur le chemin, la dépouilla de tous ses vêtements et l'abandonna à son malheureux sort. Dans un état aussi critique, la pauvre femme arriva à grand'peine jusque chez son mari, à qui elle raconta l'aventure. Aussitôt il monta à cheval, se mit en route vers le village où habitait l'offenseur, et à la première rencontre il le tua comme un chien. A l'instant même surgit la question de la vendetta. Le frère de l'offenseur partit aussitôt pour le village du mari et le tua. Celui-ci n'ayant pas de proches parents, son cousin se chargea de la vengeance, et à son tour termina les jours du meurtrier. Cette boucherie aurait pu continuer indéfiniment si le gouvernement n'avait envoyé toute la génération de l'offenseur, comme la plus coupable, dans un arrondissement éloigné du théâtre de l'action.

Nos nouveaux guides devront coucher cette nuit à la belle étoile, et, de crainte que leur fusil ne leur soit dérobé pendant qu'ils dormiront, Kurdes et Cosaques, à qui la peur pour eux-mêmes est inconnue, viennent à tour de rôle déposer entre mes mains (je suis flattée de cette confiance) l'arme précieuse entre toutes, celle qui avec le cheval fait partie intégrante d'un vrai Kurde et d'un vrai Cosaque. J'ai ainsi sous ma sauvegarde un véritable arsenal de fusils de toutes marques, que nous disposons sur la charpente intérieure de notre tente. Dieu veuille qu'un coup de vent ne vienne pas l'ébranler, car toutes ces armes ne manqueraient pas de nous assommer.

Nous avions fait dans la journée la connaissance du starchina tatar d'Arkhouri, Yoursoup bek, qui nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait paru des plus intelligents. Aussi, lorsque, après avoir mangé leur soupe à l'ail, nos Cosaques, roulés dans leur *bourka*, s'endorment un à un, ainsi que les Kurdes, ne pouvons-nous résister au plaisir de causer avec Yoursoup bek, qui est venu nous dire bonsoir.

Ce brave homme a quatre-vingts ans; il est droit, robuste et encore fort vert. Il nous raconte avec complaisance qu'il a quatre femmes actuellement, sans compter celles qui ont pu mourir ou qu'il a renvoyées. Enfin, l'ajouterai-je, pour donner au lecteur une idée de ces Tatars, il avoue à Hambartsoum, sous le sceau du secret, qu'il songe très sérieusement à renvoyer la plus vieille de ses femmes, pour épouser une jeune Kurde Djelali, de dix-neuf ans, dont il est amoureux. Cela ne nous reporte-t-il pas au bon temps des patriarches de la Bible?

Ses femmes lui ont donné en tout quinze filles et douze garçons, dont plusieurs sont déjà mariés et pères de famille. Le plus jeune de ses fils est un enfant de six ou sept ans, qu'il nous montre avec orgueil.

Yoursoup bek est un grand voyageur. Il a parcouru avec des caravanes toute l'Asie centrale; il est même allé en Chine, et rien ne m'amuse comme de lui voir expliquer la déformation du pied des Chinoises!

Cette nuit-là, un concert de miaulements se fit entendre aux alentours du village. Il était organisé par des lynx, encore fréquents dans cette région. Jadis le voyageur Tournefort, qui les a pris pour des tigres,

Femmes tatares d'Arkhouri. — Gravure de Rousseau, d'après une photographie.

dit en avoir vu en grand nombre pendant son excursion au monastère de Saint-Jacob.

XXXIII

Excursion au Kip-göl. — Beaux pâturages. — Campements kurdes. — Ascension laborieuse. — Arrivée au lac. — La flore. — Apparition de la neige. — Alerte. — Retour. — Halte chez Charo. — Mœurs kurdes.

9 juillet. — A six heures du matin, par un soleil radieux et un ciel d'une pureté admirable, nous nous acheminons vers le fameux et soi-disant mythique Kip-göl, laissant la garde du campement à un Cosaque et à Kévork, qui est malade.

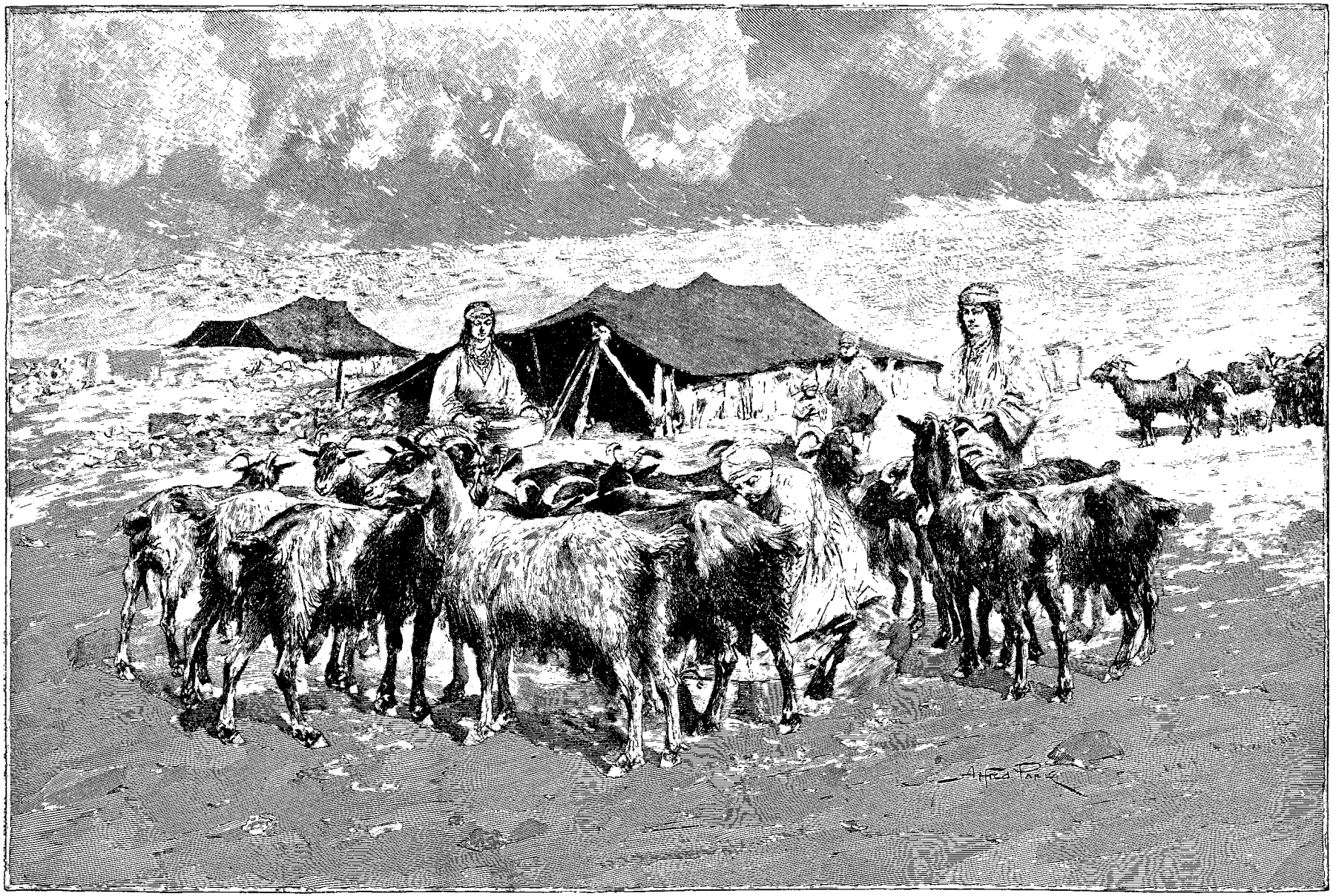
Notre escorte se compose du capitaine D..., qui boude de plus en plus, du starchina Charo, d'Hambartsoum, d'un Cosaque et de deux Kurdes porteurs des instruments photographiques.

Nous sommes tous à cheval. Quittant le village par l'ouest, on suit d'abord un sentier assez bien tracé sur d'anciennes moraines, et sur des pentes herbeuses au-dessous de la colline appelée Dava-Basan (Chameau neigeux). Bientôt on atteint des coulées de laves recouvertes de cendres et de scories aux couleurs variées.

A sept heures trente, le thermomètre marque 19 degrés et le baromètre 2 190 mètres. Une petite halte sur ce point nous permet d'admirer au loin les crêtes blanches de l'Alagöz, « l'Œil de Dieu », et le cours de l'Araxe, qui se dessine en une ligne brillante à travers la brume de la plaine.

Quel contraste entre la steppe d'en bas, mer de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La traite des chèvres (voy. p. 204). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cendres et de laves, et le sol que nous foulons, dont l'épais manteau de pâturages nourrit de superbes troupeaux, et donne asile à des milliers d'alouettes et de perdrix.

De toutes parts roulent en cascades de jolis ruisseaux qui vont semant partout, avec leur joyeux murmure, la fraîcheur et la vie. Cette verdure ne durera pas, il est vrai. Avec août cessera la fonte des neiges; les ruisseaux desséchés deviendront muets, l'herbe si plantureuse sera rapidement grillée sous les rayons d'un soleil trop ardent, et les troupeaux iront porter leurs meuglements sonores plus haut encore, à la base des glaciers.

De loin en loin, des bergers à mine farouche nous hèlent pour s'informer de la cause de notre présence.

Ils sont si bien chez eux, ces bergers, au milieu de leurs vastes solitudes, que notre arrivée inattendue semble leur causer un mécontentement manifeste. Pour un peu, il faudrait leur faire des excuses de venir ainsi troubler l'harmonie du paysage.

Il a neigé tous ces jours derniers, et à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes les flancs de la montagne sont recouverts de neiges fraîches dont l'épaisseur atteint 4 à 5 mètres.

A huit heures (2 440 mètres), nous passons devant un nouveau campement, dont les cerbères féroces ont vite fait de nous entourer, et menacent de nous dévorer.

Le chef, un frère de Charo, nous apporte un peu de lait aigre, que nous buvons avec plaisir.

La montée s'accentue : en trente minutes on atteint 2580 mètres, et nous mettons pied à terre devant les tentes de notre guide. Le thermomètre ne marque plus que 14 degrés de chaleur. Les tentes, au nombre d'une dizaine, sont vastes et entourées de petits murs en pierres sèches.

Bien que nous nous rapprochions de la neige, l'eau paraît plus rare, ou du moins assez éloignée des tentes. Les ruisseaux qui ont dû entraîner le choix de ce campement sont déjà secs : aussi rencontre-t-on de pauvres femmes déguenillées qui vont chercher l'eau, au loin, dans de grandes cruches en cuivre.

Gravissant alors des prairies glissantes et couvertes de fleurs, nous passons au-dessous d'un glacier qui tend à disparaître, et nous cheminons sur d'anciennes moraines jusqu'au moment où nous nous trouvons en présence d'un immense escarpement circulaire dont les pentes sont couvertes d'éboulis. Il faut mettre pied à terre.

Nous sommes en face d'un véritable cratère, ouvert largement au nord. L'aspect désolé de ce spectacle grandiose nous surprend tout d'abord, car on ne peut s'empêcher de réfléchir à l'immensité du phénomène volcanique qui, à un moment donné, a bouleversé le géant biblique.

Reste à savoir comment nous allons traverser ce cratère, tout sentier ayant disparu dans ce terrain mouvant de scories et de cendres. Le capitaine a coupé au plus court, et a gravi une pente fort escarpée sur la gauche. Nous le voyons, traînant par la bride son pauvre cheval, escalader la lèvre latérale gauche du cratère.

Nos guides proposent de faire un grand détour et de suivre la base des éboulis.

Mon mari et Hambartsoum décident de prendre un terme moyen, c'est-à-dire de contourner la pente interne du cratère pour en sortir par l'une de ses échancrures à l'ouest, presque à pic, mais moins élevée que celle du nord-ouest. En nous aidant des mains, nous avançons avec beaucoup de peine; mais, grâce au secours d'un brave Kurde, je parviens tant bien que mal à suivre la bande. C'est d'abord un véritable escalier de géants, puis une cheminée dans laquelle il faut se hisser. Nos chevaux sont admirables, roulant de-ci de-là sur ce sol peu fait pour leurs pieds.

Enfin à neuf heures et demie nous foulons, à 2 930 mètres d'altitude et avec 11 degrés de chaleur, un plateau où Charo vient passer les jours les plus chauds de l'été. La situation en est splendide : il domine la petite vallée de Khorgane, où l'on peut descendre à pied en deux heures.

On chemine ensuite sur des moraines absolument dépourvues de végétation (3000 mètres), et si fraîches qu'on les dirait déposées d'hier; elles ne le sont sans doute que depuis peu d'années. Il est certain qu'il y a quelques jours seulement qu'elles ont quitté leur manteau hivernal. De toutes parts on aperçoit des flaques de neige qui se sont maintenues dans les anfractuosités du sol à la faveur de quelque ombre portée par des replis du terrain.

Il est onze heures, on monte encore jusqu'à 3 350 mètres, et du sommet d'une grande moraine que nous devons tourner, et qui ferme un immense cirque dont les pentes sont couvertes de neige, nous apercevons plusieurs petits lacs; en même temps, en descendant à l'ouest, s'offre à nos yeux ravis la nappe presque circulaire et du plus bel azur du Kip-göl! Malgré moi, mes yeux cherchent ceux de notre entêté capitaine, qui rit dans sa barbe blonde.

Le Kip-göl est situé dans une dépression circulaire, un véritable entonnoir, et certainement un ancien cratère, de 200 mètres de diamètre environ. Le baromètre marque 3 300 mètres, et la température extérieure n'est plus que de 5 degrés, tandis que celle du Kip-göl est de 10 degrés.

La soif, qui me talonne depuis longtemps, ne connaît plus de borne devant l'eau si transparente et si bleue du lac. Je m'élance, les mains en avant, pour puiser à même ce réservoir providentiel. Si cette eau allait être saumâtre, comme celle de presque tout l'Ararat? J'en frémis d'avance. Mais non, elle n'est point amère, sa saveur est exquise!

Rien de plus frais, de plus coquet que cette nappe, si limpide au milieu du désordre volcanique qui l'entoure, et au pied même de la cime du Grand Ararat, qui pourrait presque s'y mirer. Nous faisons sur ses bords un frugal repas qui nous paraît un festin de roi.

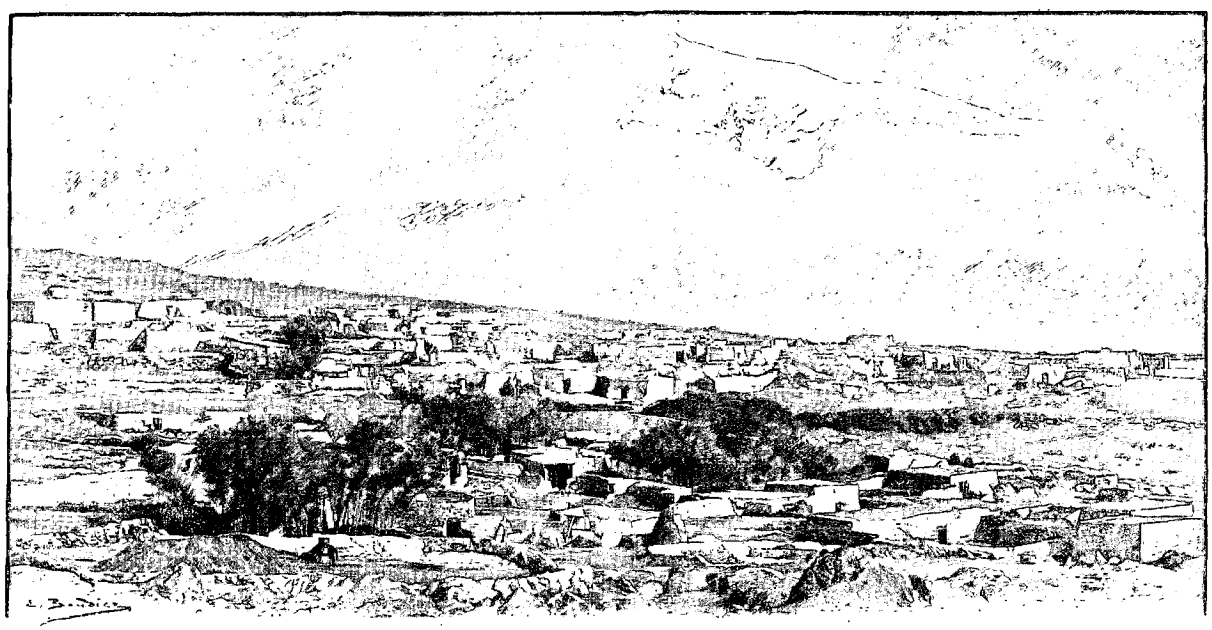
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout à l'entour, dans les parties exposées au midi, le sol est couvert d'une herbe très courte, mais dans laquelle abondent de ravissantes gentianes (*Gentiana verna*), dont la vue nous enchante, car ce sont les premières que nous ayons rencontrées. A côté de ces fleurs d'un bleu intense, brille une crucifère (*Draba aizoïdes*) à fleurs petites et jaunes. Je recueille en outre une gueule-de-loup jaune (*Antirrhinum Orontium*). Quant au gazon, il est presque uniquement composé d'*Androsace villosa*. C'est pour le moment, et sur ce côté du moins, la limite de la flore, car à 3 ou 4 mètres au-dessus commence la neige, et une neige d'une grande épaisseur. Mais d'ici un mois sa fonte portera beaucoup plus haut cette limite, qui d'ailleurs a été exactement déterminée.

M. Radde, directeur du musée de Tiflis, qui a fait au mois d'août 1871 l'ascension de l'Ararat, a donné une communication intéressante sur la répartition verticale de la végétation de cette montagne.

« A une hauteur de 3 475 mètres, dit-il, la végétation de l'Ararat est encore pleine de vigueur ; à 3 750 mètres s'arrêtent les graminées qui en forment le gazon alpestre ; au niveau de 3 960 mètres on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes. » Mais ce qui est digne de remarque, c'est que, même au point le plus élevé de son ascension, à 4 338 mètres d'altitude, au bord d'un glacier, il trouva en fleur de petites plantes du genre *Draba*.

Cette hauteur marque la limite des neiges persistantes sur l'Ararat, laquelle, d'après les estimations des savants ascensionnistes, doit se trouver à près de 4 300 mètres, tandis qu'au Mont-Blanc, qui n'est que de 6 degrés plus méridional, cette limite est à 2 800 mètres environ. Au Kazbek elle est à 3 200 mètres.



Le nouvel Arkhouri (voy. p. 194). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

C'est certainement à son isolement, qui l'expose à toute la puissance des rayons solaires réfléchis par les plateaux inférieurs qui l'entourent, puis à l'extrême siccité de l'atmosphère, que le géant doit de laisser voir ainsi ses immenses escarpements de roches noires.

Il était intéressant de savoir si le Kip-göl donnait asile à des êtres vivants : malgré de minutieuses recherches, nous n'en n'avons trouvé aucune trace. D'ailleurs, comment des poissons ou autres animaux aquatiques pourraient-ils vivre dans une eau gelée les trois quarts de l'année ?

On assure que dans ces parages élevés se voient fréquemment des chèvres égagres et des mouflons. Mais c'est en vain que mes regards scrutent les rochers environnants pour découvrir un de ces animaux aux pieds légers : rien ne répond à mon attente. Je n'aurai pas le bonheur d'avoir vu ces solitudes peuplées de leurs hôtes favoris.

Chose assez curieuse, M. Chantre et Hambartsoum se trouvèrent indisposés en même temps, à peine arrivés au Kip-göl. Était-ce le mal de montagne ou la fatigue ? Ils éprouvaient une sorte de migraine, et n'étaient à leur aise ni l'un ni l'autre.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur les lieux, nous cherchons à faire le tour du Kip-göl en escaladant le chaos de roches qui en forme les berges. Seul le côté exposé au midi est praticable : les côtés nord et nord-ouest sont encore couverts d'une couche de neige de 5 à 6 mètres. Sur un point la masse forme un véritable névé qui descend jusqu'au bord de l'eau comme un glacier.

Toutes les roches sont couvertes de lichens rouges et jaunes. M. Muller, le savant botaniste de Genève, a reconnu parmi ceux-ci huit espèces, dont deux nouvelles du genre *Leoidea* auxquelles il a donné les noms d'*Araratica* et de *Chantricum*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'extrémité ouest se dresse une paroi de rocher d'où l'on aperçoit, par une échancrure semblable à une fenêtre, d'immenses escarpements séparés par des ravins profonds, puis au sud-ouest une série de grandes terrasses échelonnées dans la direction du territoire turc. De ce point, qui est un véritable poste d'observation, nos hommes font le guet, et nous ne sommes pas peu surpris lorsque Charo nous ordonne tout à coup de nous blottir sans bouger derrière cette muraille. Il a vu au loin, sur le territoire turc, des Kurdes qui ont découvert notre présence, et comme c'est un fait inusité, ils s'avancent le fusil à la main, prêts à faire feu.

L'idée qu'une balle, partie trop vite, va venir siffler à nos oreilles, est loin de nous charmer; aussi nous tenons-nous tranquilles tout en riant, pendant que Charo, se faisant un porte-voix de ses deux mains, entame de sa voix puissante un dialogue avec l'ennemi; mais quelle oreille ont-t-ils, ces diables de Kurdes, pour saisir des paroles parties de si loin!...

A ce moment solennel, l'image de Tartarin passa devant mes yeux, et je me demandai ce qu'il aurait pensé des Turcs et des *trucs* de l'Ararat.

Les choses arrangées, Charo nous permet de circuler; néanmoins, toute notre escorte garde le fusil en main.

Nos opérations terminées : photographies, herborisation, récolte de roches, etc., on nous supplie de partir. Toujours les chevaux... morts de faim!

Nous jetons donc un dernier regard sur ce lac, atteint au prix de tant de peines, et refaisons, à peu de chose près, la même route en sens inverse. Chevaux et gens, nous glissons le long des pentes, plutôt que nous ne marchons.

A quatre heures et demie se présente le campement de Charo, où l'on fait halte. Il nous invite à entrer dans sa tente, où, couchée sur d'épais feutres blancs à dessins noirs, je prends avec plaisir un peu de repos. Bientôt on nous apporte sur de grands plateaux du thé, de la lavach, du fromage frais et du *kaïmak*.

Avec quelle joie je prolongerais cette halte! Aller jusqu'à Arkhouri me paraît au-dessus de mes forces. Mon mari n'est pas moins las ni moins désireux de séjourner plus longtemps sur ce point, où nous avons des connaissances. Mais il nous faudrait des couvertures, qu'un homme frais et reposé aurait vite fait d'aller chercher à notre campement.

Hélas! la crainte des Kurdes est plus forte que tout!

Nous ne demanderons pas à Charo de nous donner un coin de sa tente pour passer la nuit. Tous nos gens, y compris cette fois Hambartsoum, s'accordent pour nous en dissuader!...

C'est l'heure de la rentrée des moutons et des chèvres, qui accourent vers les tentes noires en bêlant, conduits par leurs bergers. Ceux-ci s'entendent à merveille à leurs fonctions, et font marcher, paraît-il, militairement leurs bêtes.

Les chèvres et les brebis réunies sur un point s'élancent une à une, à un sifflement modulé par le berger qui les appelle pour les traire.

Dans de grandes bassines est recueillie la moitié de leur lait écumeux, puis on leur rend la liberté, et vite elles bondissent vers leurs agneaux respectifs, qui, parqués à quelque distance de là, guettent leurs mères et se précipitent au-devant d'elles en bêlant. Ce spectacle pastoral est des plus gracieux et des plus en harmonie avec le cadre.

Les bergers sont aidés dans leur besogne par des jeunes filles occupées à filer la laine, qui déposent leur quenouille, pour transporter le lait jusqu'aux tentes. Quelles têtes caractéristiques offrent ces bergers et ces fileuses! et quel beau sujet pour un peintre que cette traite des chèvres éclairée par les rayons pâlissants d'un soleil à son déclin!

L'occupation principale des Kurdes étant l'élève du bétail, et notamment des moutons et des chèvres, le lait est leur seul produit et le fond de leur nourriture. Les femmes savent en tirer un excellent parti, et préparent différents plats fort bons. Leur boisson est un mélange de lait, d'eau et de sel, très rafraîchissant et très sain.

C'est avec la laine des moutons, qui sont tondus deux fois par an, que se font toutes les étoffes destinées à leurs vêtements, et avec celle des chèvres que l'on fabrique toutes les tentes et les feutres.

On a dit de la femme kurde qu'elle cumulait toujours deux occupations. Elle porte sans cesse à son côté une quenouille qui lui permet de filer en marchant. Elle est dans tous les cas une excellente et bien active ménagère, en même temps qu'une mère de famille respectée.

Toutes les Kurdes sont brunes ou châtaines, mais presque jamais blondes. Elles sont renommées pour leur moralité.

Celles-ci, qui appartiennent à la tribu des Djelalis, ont un type tout à fait grossier. Ce qui me frappe en elles, c'est leur dentition d'une blancheur éblouissante et leurs yeux dont l'éclat est presque insoutenable. Elles ont en revanche une expression de physionomie tellement dure qu'elles m'inspirent une véritable répulsion. Deux d'entre elles seulement ont consenti à se laisser mesurer la tête. Les hommes sont tous de haute stature et maigres; ils ont dans le regard le même éclat farouche et dur que leurs compagnes. Et pourtant je n'ai jamais eu qu'à me louer de leurs procédés à mon égard. Je trouvai chez eux des attentions polies, des égards, des sentiments chevaleresques auxquels ne m'avaient pas habituée les Cosaques de notre escorte. J'ai vu des Kurdes, à qui je n'aurais pas osé demander le moindre service, escalader des rochers à pic pour me cueillir des fleurs que j'avais regardées seulement d'un air de convoitise. Dans les mauvais pas, le secours me venait généralement d'un Kurde; aussi aurais-je mauvaise grâce à ne pas leur rendre cette justice.

Chez ces nomades, le père est le maître absolu de ses enfants et de sa femme. Il vend sa fille au plus offrant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

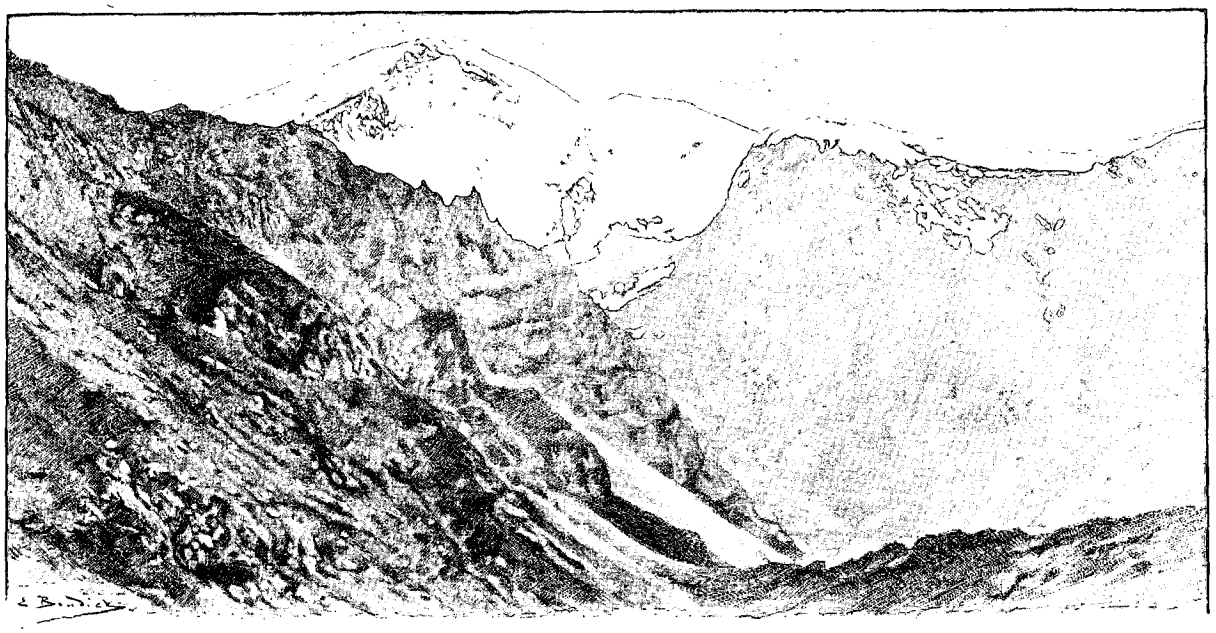
et ne s'occupe nullement de questions de convenance ou de sentiment. Aussi arrive-t-il souvent que la jeune fille est enlevée par celui qu'elle aime, contre la volonté de ses parents. Un enlèvement est toujours considéré dans une famille comme une grave offense, et si les jeunes gens sont découverts avant qu'ils aient eu le temps de se placer sous la protection d'un chef voisin, ils risquent d'être tués sans merci. Tout s'arrange au contraire par l'intermédiaire d'un tiers qui entame des négociations entre les deux partis, et le ravisseur en est quitte pour payer une indemnité convenable aux parents de la jeune fille.

J'emprunterai à M. Eguiazaroff, un savant arménien, qui a fait des Kurdes une étude approfondie, au point de vue juridique, les renseignements relatifs à la cérémonie du mariage chez ces nomades.

Les parents du jeune homme entament d'abord les pourparlers avec ceux de la jeune fille. Le consentement étant donné, on célèbre les fiançailles par un banquet, et l'on fixe la date du mariage. Jusqu'à cette époque les jeunes gens sont autorisés à se voir librement, et c'est pendant ce temps que les parents du jeune homme payent la dot (*kalym*) de leur future belle-fille.

Cette dot consiste en une somme d'argent qui varie, suivant la fortune, entre 15 et 100 francs et en têtes de bétail : de 10 à 60 ou 100 moutons et chèvres et de 1 à 5 bœufs. Il faut ajouter encore à cela un cheval, une selle et un fusil, ce qui doit représenter en tout une somme de 500 à 1 250 francs.

La fiancée n'apporte de son côté que la valeur de 50 à 200 francs, de sorte que le mariage d'une fille est toujours une excellente affaire pour le père. Au contraire, le mariage d'un fils dans une famille pauvre est



Le Grand Ararat, vu de la fontaine Saint-Jacob (voy. p. 196). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

une chose fort pénible, car on a beaucoup de peine à rassembler ce qui doit composer le kalym de la fiancée. Dans ce cas-là, les membres de la commune s'entendent spontanément pour soulager la famille pauvre, en offrant au jeune couple des cadeaux, chacun suivant ses moyens. L'un donne un mouton ; un plus riche donne un cheval, un bœuf, et tant bien que mal, on arrive à parfaire la dot.

Il paraît qu'en ces circonstances les cadeaux se font avec une telle cordialité, une telle bonté de cœur, que leur don n'est pas du tout pénible pour ceux qui les reçoivent.

Quelques jours après la noce, la jeune épouse retourne chez ses parents, qui lui font présent d'une vache, d'un cheval et d'une chèvre. La progéniture de ces animaux devient sa propriété personnelle dans le ménage.

Malgré les prérogatives du père, qui est maître absolu de sa femme et de ses enfants, la paix règne généralement dans la famille kurde, parce qu'il n'abuse pas de ses droits. Les parents affectionnent leurs enfants, et ceux-ci leur témoignent toujours le plus profond respect.

A propos d'usages kurdes, j'en citerai un bien caractéristique, relatif au foyer, et qu'a rapporté aussi M. Eguiazaroff.

Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré, et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Un Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils, elle vient elle-même préparer le logis des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins on n'aime pas à se prêter du feu : c'est considéré comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mauvais augure. On entretient le feu pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas.

Vers six heures nous quittons ce campement après avoir acheté un agneau à Charo. Celui-ci nous promet pour le lendemain deux hommes qui nous guideront jusqu'à Igdir.

L'animal est lié, puis jeté sur le cou d'un de nos chevaux, et nous poursuivons la descente jusqu'à Arkhouri, où nous arrivons en moins de deux heures, harassés mais enchantés de notre excursion.

La flore entre Arkhouri et le Kip-göl, sur le versant du Grand Ararat, offre des espèces que je n'ai pas remarquées à Sardar-Boulak. Ce sont d'abord de grandes et magnifiques astragales d'un jaune d'or, des immortelles à grandes fleurs violettes; des saxifrages (*Saxifraga muscoides*), des ombellifères en abondance; enfin des sauges, des pieds-d'alouette, l'*Alyssum* alpestre, des scabieuses et beaucoup d'autres encore.

La première chose qui me frappe en arrivant au campement est la mine piteuse de Kévork. Il me raconte, en se tenant la poitrine, qu'il a avalé, par mégarde, un gros morceau de lavach, et que celui-ci lui est resté dans l'estomac sans être digéré.

Voilà un cas digne d'intéresser la Faculté tout entière!...

Je lui ris au nez, en manière de consolation, et lui conseille d'avaler un verre de thé pour faire glisser ce morceau rebelle. Mais mon conseil n'est pas bon, paraît-il, car Kévork, attristé, s'achemine en soupirant vers ses casseroles....

A peine couchés, nous apercevons au sommet de notre tente une gigantesque phalange (araignée géante) dont la vue me fait presque évanouir! Au même instant, Hambartsoum et le capitaine faisaient une découverte analogue dans leur tente.

XXXIV

L'indisposition de Kévork. — En route pour Khorgane, le village la source. — Notre campement. — Les ruines de l'ancienne cité de Khorgane. — Le départ.

10 juillet. — Ce matin, j'ai été surprise du grand mieux que semble éprouver notre ami Kévork. Pendant qu'il nous sert le thé, je m'informe de sa santé : « Ah! *barinia*, me dit-il, j'ai fait un bon remède! » Et il me raconte que la veille au soir il était allé voir une vieille Tatare, la sorcière de l'endroit. Il lui avait expliqué son mal, et cette dernière, moyennant 50 kopeks, s'était chargée de le guérir.

La somme exigée ayant été préalablement payée, la vieille commença immédiatement son traitement. Elle fit bouillir de l'eau dans une marmite, puis, ayant fait coucher Kévork sur le sol, elle lui appliqua la marmite sur la poitrine pendant quelques minutes, tandis qu'elle lui frictionnait les bras avec du beurre! Et voilà, c'est tout : c'est simple et surtout radical. Ce que Kévork est content de son traitement!...

Il y aurait long à dire sur la médecine populaire chez les Tatars aussi bien que chez les Arméniens. Outre les barbiers, les rebouteurs des deux sexes qui jouissent de la confiance du bas peuple, il existe, paraît-il, chez eux, quelques anciens livres de médecine qui ordonnent, contre certaines maladies, des remèdes tels que de la graisse de corneille, de la bile de loup, et d'autres choses non moins fantaisistes. Les soins hygiéniques les plus élémentaires leur sont inconnus. Seules les superstitions les plus grossières, jointes au fatalisme d'une part, à une confiance illimitée en Dieu de l'autre, président au traitement des maladies chez les paysans et les gens du peuple en général. Les rebouteurs jouissent, il est vrai, d'une certaine habileté, et quelques-uns d'entre eux ont, paraît-il, le droit de pratiquer officiellement la petite chirurgie.

A onze heures nous sortons d'Arkhouri avec 30 degrés de chaleur. Deux Kurdes, envoyés par Charo, nous serviront de guides dans ces sentiers inextricables, connus et fréquentés seulement par les contrebandiers.

La caravane suit tout d'abord le même chemin que celui pris la veille pour aller au Kip-göl; mais en vue des premières tentes, au lieu de continuer à monter, nous prenons la direction de l'ouest.

Le sentier, à travers les prairies, est charmant. Dans ces pâturages, où les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail, éclate une flore merveilleuse. Les astragales, en particulier, abondent ainsi que des véroniques, des sauges, des œillets, des campanules, la spirée, l'*Anemone narcissiflora*, etc.

Pendant deux heures tout va bien. Seuls les Kurdes de notre escorte ne me plaisent pas. Leur mine n'a rien d'engageant, et la corvée qui leur est échue de nous accompagner ne semble point leur convenir.

Le sentier cesse bientôt devant une immense muraille trachytique qui barre le passage. Après mille peines nous contournons cet obstacle, et descendons quelques centaines de mètres dans un ravin plein d'éboulis, une des ramifications des innombrables ouvertures du cratère que nous avons franchi la veille en allant au Kip-göl. A cet obstacle en succède un second, qu'il faut franchir cette fois avec la caravane. Les bêtes sont déchargées et les bagages transportés à dos d'homme. Grâce à la bonne volonté et à l'énergie de nos Tatars, ce travail fatigant et dangereux s'accomplit sans bruit ni récriminations, et bientôt nous nous retrouvons de nouveau sur de beaux pâturages, où chevaux et gens reprennent haleine.

De 1 200 mètres on s'élève jusqu'à 2 130 mètres d'altitude en côtoyant ces grands éboulis volcaniques et morainiques que nous avons franchis la veille, près de leur origine.

Vers quatre heures nous atteignons le petit village kurde de Khorgane, abandonné en ce moment pour la montagne. En arrivant à ce village, qui est confié à la garde des vieillards et de quelques jeunes gens plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou moins impotents, nous demandons de l'eau à cor et à cri, et faisons mine de vouloir camper.

Les habitants affirment qu'ils n'ont point d'eau, et nous conduisent jusqu'à une minuscule fontaine, qui sourd à quelques centaines de mètres de là, juste au milieu des ruines de l'ancienne ville de Khorgane.

En présence de la fontaine devant laquelle sera dressé le campement, personne ne songe à décharger les chevaux : il faut boire avant tout. Le capitaine D... a pris possession de la précieuse source, et puise avec précaution l'eau contenue dans un petit bassin creusé à une certaine profondeur. De cette façon il parvient à distribuer à chacun une ration de cette eau dont la nature est si parcimonieuse ici. La fontaine sourd avec une extrême lenteur. Elle est d'une saveur très agréable, et prodigieusement froide : elle n'a que 2 degrés! Une grande plante à fleurs violettes, l'*Epilobium spicatum*, croît tout autour en abondance.

Un vieux Kurde vient faucher, à l'emplacement des tentes, l'herbe haute et drue qui couvre le sol, et dans laquelle j'ai vu se glisser un serpent. Le campement est situé en face d'une colline, où s'élèvent les ruines de la forteresse de Khorgane.

De ce point élevé (2 130 mètres), nous assistons à un

Kurdes de la tribu des Djelalis (voy. p. 204). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

orage qui se passe bien au-dessous de nous, dans la plaine d'Igdir, que l'on domine.

Sous les rayons empourprés d'un beau soleil couchant notre campement offre un aspect très pittoresque : pendant que les chevaux, au nombre de quinze, entravés dans le voisinage des tentes, se roulent avec délices dans l'herbe plantureuse et fleurie, les Cosaques, qui sont allés couper du bois à quelque distance de là, préparent un magnifique feu de bivouac. La soupe commence à chanter dans la marmite, tandis qu'un copieux *chichlik* de mouton est disposé sur les broches. Brusquement le soleil disparaît à l'horizon, et la lune, pâle jusqu'à présent, brille dans le ciel.

Du seuil de notre tente nous jouissons de l'aspect de cette vallée de Khorgane, vue à la clarté d'une belle nuit d'Orient, criblée d'étoiles.

Longtemps nous restons sans parler, doucement pénétrés par cette solitude et ce calme imposant, troublé par le chuchotement des caravaniers qui ont l'œil sur leurs chevaux, et par quelques hennissements de ces derniers.

La contemplation du firmament me rappelle que les Kurdes ont, à l'égard des corps célestes et de tous les phénomènes de la nature, des idées bien bizarres. Ainsi ils considèrent la lune et le soleil comme frère et sœur, éternellement à la poursuite l'un de l'autre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La lune est le frère du soleil, dont il est amoureux. Les éclipses de soleil sont produites par cette sœur coquette qui dérobe son visage à son frère chéri, afin qu'il en éprouve une plus grande envie de la revoir.

Les Kurdes pensent aussi que chaque homme a une étoile qui brille aux cieux et meurt avec lui. Ils regardent les éclipses, les comètes, comme des présages de malheur.

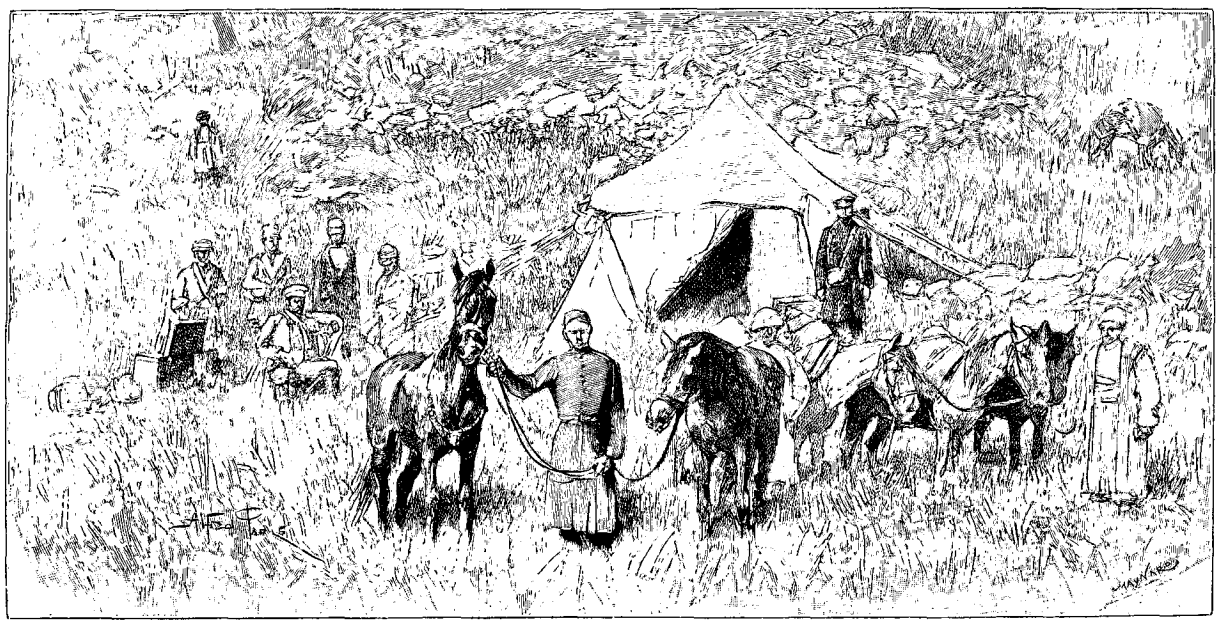
11 juillet. — C'est aujourd'hui que nous disons définitivement adieu à l'Ararat, dont on va descendre les dernières pentes pour gagner l'affreuse plaine à Igdir.

Il ferait bon pourtant vivre ici quelques jours avant de se replonger dans la fournaise! Hélas! le temps nous fait défaut, et, ce qui est pis encore, les vivres manquent, et la source est insuffisante. Depuis Sardar-Boulak les chevaux n'ont pas bu.

Pendant qu'on lève le camp, mon mari mesure et photographie des pâtres kurdes au regard plus inquiet que menaçant, et qui se prêtent fort complaisamment à toutes ses fantaisies anthropologiques. Tous, plus ou moins, présentent des cicatrices au visage, produites par des coups de sabre. Mais ce qui est frappant chez eux, c'est une malpropreté révoltante : il est vrai que l'eau est si rare.... M. Chantre recueille sur le nez de l'un d'eux, bien implanté dans l'épiderme, un parasite propre aux moutons. Ce Kurde l'appelle *kichnik*, et ne paraît nullement surpris à la vue de cet insecte.

Pendant que je reste bouche bée devant une malpropreté si invraisemblable, Hambartsoum revient d'une tournée de chasse matinale, avec quelques belles cailles, fort bien accueillies, car elles tombent à point pour rompre la monotonie de notre régime de viande d'agneau.

Afin d'utiliser quelques instants qui nous restent encore avant le départ, nous grimpons, accompagnés de deux Cosaques et de Kévork, les 150 mètres qui nous séparent du sommet de la colline de Khorgane, un superbe dyke basaltique.



Campement de Khorgane. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

Les pentes en sont presque à pic, et il faut vingt minutes d'efforts, à travers des éboulis et des ronces, pour atteindre un petit plateau d'un hectare environ, situé à 2 200 mètres d'altitude. Il est couvert de débris de murailles, vestiges d'une forteresse, et de nombreuses ruines d'habitations. Une tour ruinée, sorte de construction cyclopéenne, du haut de laquelle on jouit d'une merveilleuse vue, est le seul reste important de cette ville.

On ne voit nulle part trace d'une architecture quelconque. Il est probable que Khorgane, sœur de Djoulfa et de bien d'autres cités arméniennes, a subi les terribles ravages du fameux Chah Abbas. C'était, dans tous les cas, après Arkhouri, la ville la plus rapprochée de l'Ararat, sur le flanc même duquel elle est située.

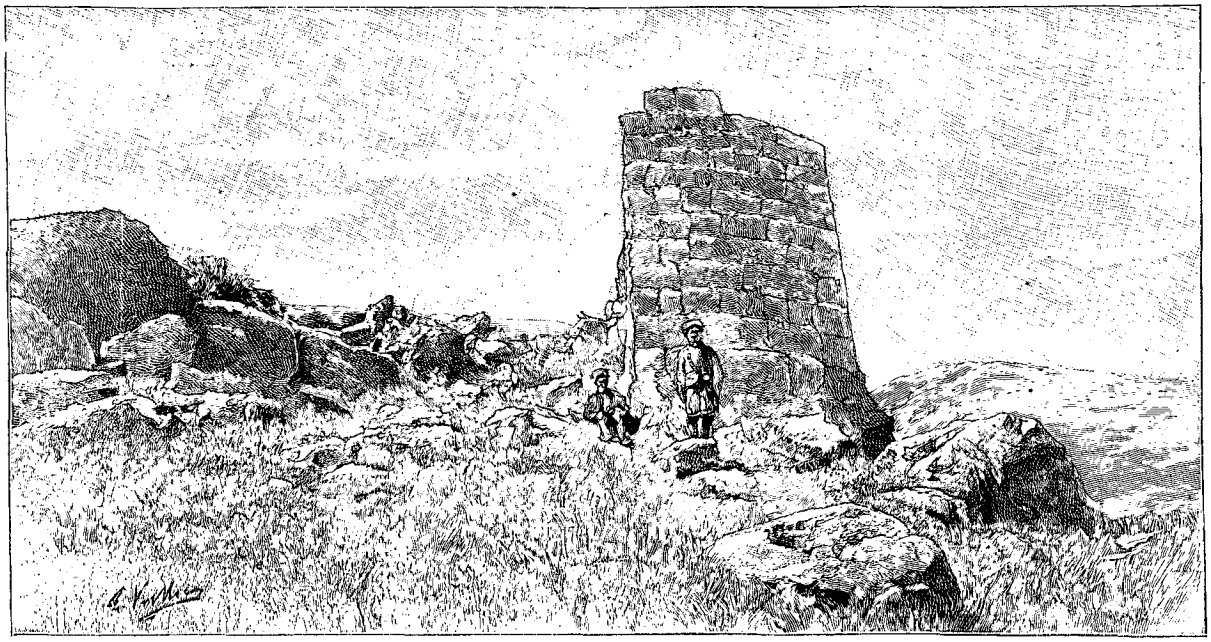
En descendant, je récolte une superbe graminée (*Stipa pennata*), qui couvre toute une pente de rochers, et constitue avec le *Cedum telephium* et quelques églantiers roses et jaunes toute la végétation de ce dyke basaltique, sur lequel ne se voit pas un seul arbre.

Aussitôt arrivés au campement, nous montons à cheval, et la caravane s'ébranle. Il est neuf heures et demie lorsque nous quittons Khorgane; le thermomètre marque 30 degrés : cela nous promet une rude étape jusqu'à Igdir!

Mme B. Chantre.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Khorgane. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XXXV

Descente sur Igdir. — Série de sept cratères. — Les canaux d'Igdir et leurs inconvénients. — Grande variété de Kurdes à Igdir. Les nids de cigognes. — Station de Karakalah.

Notre intention, en gagnant la plaine à Igdir, est de visiter la célèbre mine de sel de Koulpe et les villes ruinées, fameuses dans l'histoire d'Arménie, qui se trouvent dans le voisinage de cette mine, c'est-à-dire : Karakalah, Erovantachad et Erovantagherd, enfin Armavir, d'où nous gagnerons Érivan.

Après avoir quitté le beau campement de Khorgane, on suit d'abord un sentier battu, à peu près tracé au milieu des pâturages; puis la descente s'accentue, et les prairies cessent devant des rochers nus et glissants.

De ce point, encore élevé, je jette un dernier regard sur la route que nous venons de parcourir, et je contemple à mes pieds le désert semé d'oasis. En soupirant, je descends la première marche du gigantesque escalier volcanique qui va nous mener tout droit à la fournaise de la plaine.

Tantôt à pied, tantôt à cheval, nous laissons derrière nous une suite de sept cratères circulaires dont le fond a été comblé. Ces cratères, qui constituent les contreforts de l'Ararat sur ce versant, ressemblent à de véritables cirques dont les éboulis étagés formeraient les gradins. On y entre et l'on en sort par des couloirs en labyrinthes qui les mettent en communication.

Dans des touffes d'herbes roussies brillent de magnifiques buprestes aux élytres émeraude et aventurine. A côté de ces coléoptères se voient de gigantesques criquets et d'autres insectes encore, dont nous faisons une ample récolte.

Nous passons, à présent, devant les éboulis de l'un des grands cratères occidentaux de l'Ararat. C'est par là qu'on peut aller en Perse et en Turquie. A gauche un sentier assez bien tracé conduit à Bayazid.

Pendant des heures on va ainsi, plus souvent à pied qu'à cheval, et presque inconsciemment sous les rayons d'un soleil de plomb, sans rencontrer nulle part la

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225, 241, 257 et 273; t. LXIII, p. 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moindre ombre protectrice, ni la plus légère trace de végétation. D'ailleurs des coups de soleil réitérés nous font peler la peau des mains et du visage.

Ce n'est qu'au bout de trois heures que nous franchissons le dernier échelon de la montagne biblique et que nous saluons le premier village. Mais, à peine arrivés dans la plaine, une autre difficulté nous attendait. Après avoir manqué d'eau pendant quelques jours, on allait se trouver assailli de toutes parts par cet élément, car la plaine d'Igdir est en quelque sorte fortifiée par une ceinture de canaux larges et profonds qui s'allongent, se croisent en tous sens, et barrent la route aussi bien qu'une muraille.

Tandis qu'aidés de quelques paysans kurdes, les Cosaques sondent le canal devant lequel nous sommes arrêtés, nos chevaux, soudain affolés par la vue de l'eau, s'y précipitent. Le mien s'empresse de remonter le canal, au lieu de le traverser, en dépit de mes efforts. Il s'enfonce, nage, et je me mets à pousser des cris d'effroi, car je sens que je vais me noyer. Sur ces entrefaites, un Kurde, voyant que je perdais l'équilibre, se jeta vivement dans le canal, saisit la bride de mon cheval, et nous ramena sur le bord. En somme, cette entrée est des plus difficiles et même des plus dangereuses.

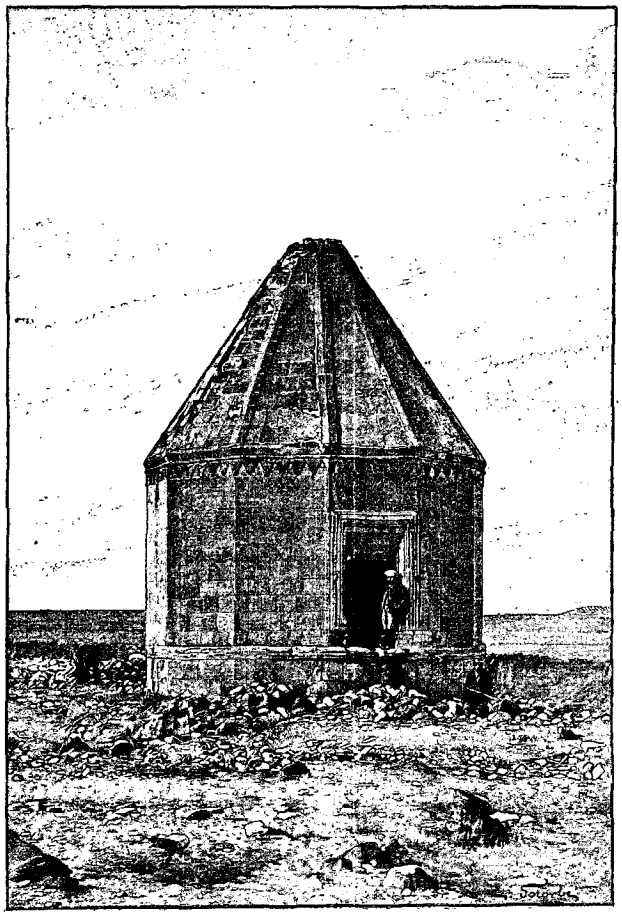
Des marécages, de belles rizières, des champs de coton et de maïs couvrent la plaine.

Vers trois heures seulement de l'après-midi nous atteignons Igdir avec une température de 36 degrés et après avoir accompli une de nos plus rudes étapes.

Depuis Khorgane nous avions expédié un messager kurde en avant pour prévenir le pristaf de notre arrivée. Celui-ci, fort aimable, comme du reste tous les fonctionnaires russes avec lesquels nous avons été en relations, avait fait préparer à notre intention le rez-de-chaussée d'une maison. A peine y étions-nous installés que nous vîmes arriver un bonhomme chargé de bouteilles de limonade et de bière. Il n'est pas besoin de dire quel accueil leur fut fait. De la bière, quand on n'a eu pendant plusieurs jours autre chose à boire que de l'eau salée, n'est-ce pas à en perdre la tête de joie?

12 juillet. — Des enfants tout à fait nus jouent dans les rues, et se roulent dans la terre pour s'en enduire le corps, afin de garantir leur peau délicate des rayons brûlants du soleil et des moustiques. Ils se baignent aussi dans les canaux en compagnie de buffles dont le mufle noir et humide, les cornes et les yeux brillants émergent seuls au-dessus de l'eau.

Le bazar d'Igdir est pauvre, mais on y voit beaucoup de Kurdes, venus de la montagne pour vendre les produits de leurs troupeaux et faire quelques emplettes. Parmi eux figurent des représentants de toutes les tribus de Russie, de Perse et de Turquie : Bourouki, Seylanli, Zaza, Djelali, Radki, etc. M. Chantre a pu en photographier et en mesurer une bien intéressante série.



Tour funéraire a Karakalah (voy. p. 212). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

A la chute du jour nous nous rendons chez le pristaf russe, qui nous a invités. Après avoir dégusté quelques verres d'excellent thé, accompagnés de gâteaux et de délicieuses confitures, notre hôte nous découvre qu'il est musicien, ce qui nous enchante. Sans se faire prier, il exécute sur son violon, avec un talent remarquable, nos airs favoris. Ayant constaté que la maison renferme aussi un harmonium, je m'en empare séance tenante.

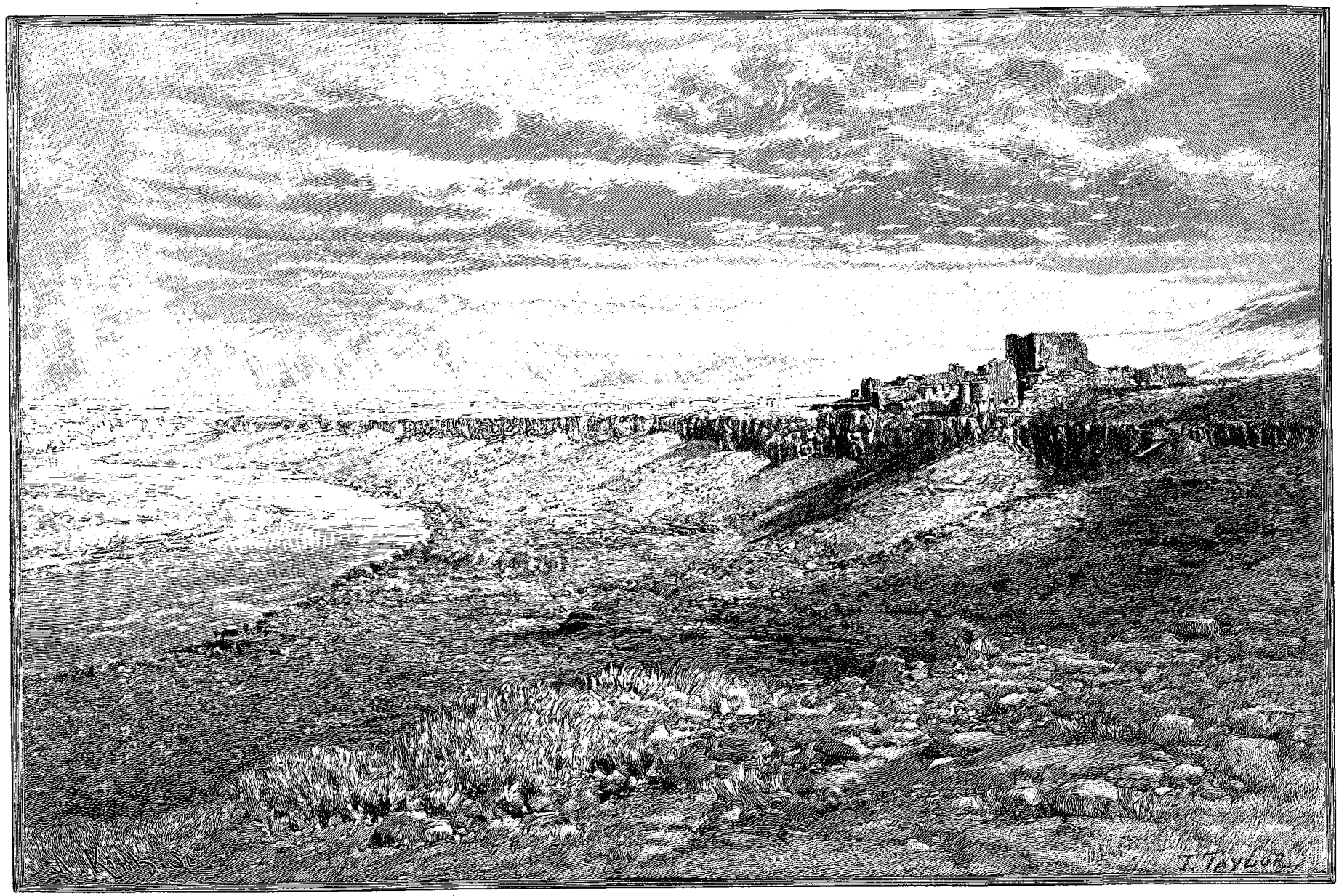
Le temps s'écoule très vite, ce soir, et cette musique, suivie d'un tour de valse, me fait, au point de vue moral, un effet salutaire.

13 juillet. — Au moment de quitter Igdir, nous sommes surpris de voir s'adjoindre à la caravane un Arménien, officier de tchapars, qui veut faire la route avec nous jusqu'à Koulpe, et nous servir de guide, bien qu'on n'ait nullement besoin de lui, ni d'augmenter notre suite de deux cavaliers formant sa propre escorte.

A six heures du matin, la colonne se met en marche. A ce moment les troupeaux de buffles et de vaches quittent leurs étables, et s'en vont paître sous la conduite de petites bergères, que notre vue effarouche fort.

Le long de la route de poste s'échelonnent les villages d'Ali-Kamarlou, Yardji, Tchaloutchi et Kuluk.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Karakalah, sur l'Araxe (voy. p. 212). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils sont ombragés par des peupliers et des saules, des arbres fruitiers et de beaux mûriers, tous peuplés d'une quantité de cigognes.

Le gibier foisonne partout : huppes, pluviers, hérons, chevaliers, bécassines, outardes, alouettes, perdrix, etc. C'est un pays de chasse par excellence. Le capitaine D... abat une outarde superbe.

Au village de Kity, le baromètre marque 1 000 mètres d'altitude, et le thermomètre 36 degrés, à onze heures du matin, sous les arbres d'un jardin, et 44 sur la route.

L'ombre de quelques peupliers nous invite à nous dérober pour un moment aux rayons un peu trop vifs du soleil : on fait halte, et, pour apaiser notre soif, nous mettons au pillage un pommier sauvage chargé de fruits.

En selle de nouveau, la caravane se rapproche de l'Araxe, sur les bords duquel des troupeaux de chameaux, enduits de pétrole, paissent mélancoliquement une herbe imaginaire. Depuis Igdir, nous avons suivi la chaussée récemment achevée qui mènera à Kaghizman et sur la frontière turque, mais sur laquelle on n'a pas encore établi de stations de poste.

Enfin le poste de tchapars de Karakalah s'offre à notre vue, et bien que notre intention ne soit point de séjourner ici, on se décide à y passer la nuit. Ce poste est pourtant presque inhabitable. Ah! combien est préférable la tente à toutes ces masures vermineuses!...

XXXVI

Le plateau de Karakalah, les ruines, le cimetière. — Rencontre de caravanes. — La ville de Sourmalou. — Arrivée à Koulpe.

Devant la bicoque des tchapars s'étend un plateau rocheux formé d'une coulée uniforme de lave qui va de l'embouchure de la Tchintchavat-tchaï jusqu'au delà de Karakalah. Ce plateau est sillonné par de gigantesques fractures, dont la principale est celle par où s'écoule l'Araxe, tandis que les autres, latérales à la rivière, forment des ravins sauvages, tel que celui de Karakalah.

C'est sur une espèce d'îlot ou plutôt de promontoire presque isolé, baigné d'un côté par l'Araxe, et de l'autre par un torrent actuellement desséché, que se voient les ruines pittoresques et noircies par le temps de l'antique ville de Karakalah (Château noir), identifiée à tort avec Tigranocerte, l'une des capitales de l'Arménie.

Debout, au milieu des amas de lave noircie dont était bâtie la ville, se dresse la forteresse. Rien de plus admirable que cette fière ruine, dont les murailles et les tours semblent encore vouloir braver les siècles, avec leurs matériaux de lave et de porphyre rouge, et le soin apporté dans leur construction à grand appareil.

Au-dessous de la forteresse était la ville haute avec un vaste cimetière, dans lequel les tombes des Perses se mêlent à celles des Arméniens.

Au pied de la coulée volcanique qui portait la citadelle et la ville haute, s'étendait la ville basse, au bord de l'Araxe, sur lequel était jeté un pont.

Karakalah était des mieux fortifiées par la nature, car deux de ses côtés étaient défendus par un fossé naturel très profond; un troisième, par l'Araxe, et, le seul point faible étant un isthme étroit, on y avait accumulé des tours et des murailles. L'aspect de cette forteresse naturelle est d'autant plus curieux que la lave noire, semée de cellules longues et verticales, a été divisée par colonnes imitant des piliers basaltiques.

Parmi les monuments du vaste cimetière, on remarque un mausolée dodécagonal en briques et dans le style persan. C'est une sorte de tour funéraire qui nous rappelle celle de Karabaghilan.

En face de la forteresse, sur une autre terrasse analogue, se trouve une grotte qui a été autrefois, nous dit-on, habitée par un pieux solitaire. On l'appelle l' « Ermitage des cent vingt croix », à cause de la présence de ces dernières, sculptées en très grand nombre sur les pierres qui entourent l'entrée de la grotte. Actuellement encore, ce lieu est très vénéré des Arméniens, qui y viennent en pèlerinage, notamment pour implorer la fécondité. Un peu plus loin, sur une éminence, la légende place le lieu où Job, assis sur son fumier, conversait avec ses amis.

Aux lueurs pourpres d'un beau soleil couchant, la vue de ces ruines, dont la solitude n'est troublée que par le cri de quelque alouette, remplit l'âme d'une indicible mélancolie. Assise au pied de la forteresse altière, j'embrasse d'un coup d'œil toute l'immensité de la plaine, éclairée par les derniers rayons de l'astre du jour. Bientôt il disparaît derrière la haute cime du Massis, dont les neiges prennent successivement les teintes les plus étonnantes de rouge, de violet et de vert, jusqu'au moment où brusquement la nuit complète arrive. A ce moment, la lune pudique détache de son visage le voile léger qui nous en cachait la mystérieuse et sereine beauté.

A sa clarté nous regagnons doucement l'affreux gîte qui nous attend, en passant par un ravin à l'entrée duquel sourd une petite source assez abondante, et dont la vue me réjouit fort. Hélas! elle est saumâtre, et il nous est impossible d'y puiser. Sa température est de 15 degrés. De nombreuses grottes se voient dans cette crevasse. Elles servent d'habitations d'hiver à quelques Kurdes de la région.

Nous rencontrons dans ce ravin, qui va de la route à l'Araxe, de nombreuses caravanes d'ânes et de bœufs chargés de sel, qu'elles ont été chercher à Koulpe, et qu'elles transportent à Igdir et à Novo-Bayazid.

Ces caravanes sont conduites par des Kurdes Radki et des Djelali. Parmi eux se trouvent quelques individus de Sardar-Boulak, qui viennent nous saluer et prendre de nos nouvelles, comme de vulgaires braves gens. Ils craignaient que les chemins ne fussent trop difficiles pour moi depuis Arkhouri, et ils me témoignent une grande satisfaction en apprenant que tout a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien marché. Leur accoutrement est tout à fait différent de celui qu'ils portaient dans leur campement. Ils sont en tenue de voyage, c'est-à-dire qu'ils ont revêtu leurs meilleurs vêtements, et sont pourvus de tout leur armement. Celui-ci comprend, outre le kindjal, un grand sabre et un petit bouclier en bois, recouvert de cuir et garni de clous, qui n'a guère plus de 0 m. 30 de diamètre, et qui est destiné à parer les coups de sabre. Sur ma prière, deux d'entre eux, consentent à nous montrer comment ils se battent, et remplacent le jeu du sabre par celui du bâton, qui est l'arme la plus redoutable dans la main d'un Kurde. Soudain ils fondent l'un sur l'autre; et de part et d'autre tombe une pluie de coups habilement parés avec le petit bouclier qui s'avance toujours à temps. Nous assistons avec beaucoup d'intérêt à cet assaut, où la force, l'adresse et la souplesse des combattants sont vraiment dignes d'admiration.

En rentrant chez les tchapars, où nous comptions trouver un dîner bien légitimement gagné, et dont l'idée nous réjouissait d'autant plus que l'outarde du capitaine devait en faire le fond, nous avons la douloureuse suprise de trouver tout le monde, y compris notre cuisinier, plongé dans un profond sommeil. C'est à coups de courbache que l'on réveille Kevork, qui se met nonchalamment à préparer son repas. Mais il arrive ce qui arrive souvent dans ces cas-là : la contrariété, jointe à une lassitude excessive, finit par ôter la faim aux plus affamés, et l'on s'endort sans manger, après une marche à cheval de quarante à cinquante kilomètres. C'est ce que je fis ce soir-là.

Malheureusement la nuit m'apporte, au lieu d'un repos réparateur, des légions de moustiques invisibles qui, dès la chute du jour, entrent en fonctions. Quant à Kevork, qui a eu soin de dormir durant le jour, il savoure à présent, au dehors, le charme d'une nuit sereine, avec les caravaniers, et roucoule sur sa flûte ses airs les plus inédits.

14 juillet. — Levée à l'aube, j'assiste au spectacle, toujours beau en Orient, du lever du soleil. D'ailleurs le coup d'œil que l'on embrasse d'ici n'est pas dépourvu de charme. Au premier plan, les fières ruines de Karakalah dressent leur silhouette hardie, tandis qu'au fond du tableau la masse colossale du Massis se dégage lentement d'une apothéose de vapeurs roses. L'air est léger, le ciel d'un bleu encore pâle, si fin, si pur, que j'ai hâte de me mettre en route pour bien jouir de cette heure, hélas! trop courte, où règne la fraîcheur.

A cinq heures, je dis sans regret adieu aux tchapars de Karakalah et à leur vilaine tanière, un de mes plus mauvais souvenirs, puis la caravane s'achemine dans la direction du nord-ouest vers une chaussée inachevée qui gravit une colline morainique couverte de gros blocs erratiques venus du mont Takhaltou. Ce dernier dresse à l'ouest sa cime tourmentée, que les glaciers ot dû recouvrir jadis.

Au bord de l'Araxe, et à l'extrémité de l'immense plateau où s'élève Karakalah, apparaît, gracieusement étagée et arrondie en cirque, l'antique ville de Sourmalou.

Tout ce plateau est couvert de ruines peu importantes, il est vrai, mais qui indiquent que le pays a été fort habité autrefois.

A partir de 1 110 mètres d'altitude commence la descente assez rapide sur Koulpe, dans des marnes rouges et bleues, horriblement glissantes et qui encaissent la Tchintchavat-tchaï aux eaux saumâtres et boueuses. Enfin une assez bonne route nous amène jusqu'à Koulpe, dont je salue avec respect la vénérable montagne de sel. Là encore, nous ne camperons pas, car le directeur de la mine insiste pour nous loger chez lui. Il nous donne une chambre propre et aérée, dans laquelle sont dressées nos couchettes.

XXXVII

Koulpe : sa haute antiquité. — Visite des mines. — Excursion aux ruines d'Erovantachad et d'Erovantagherd. — Traversée de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï. — Hadji-Beïramlou.

La montagne de Koulpe, une des plus énormes masses de sel gemme du monde, s'élève au pied même du Takhaltou, dans une dépression de 2 à 3 kilomètres. Le village de Koulpe, l'ancien Goghp, s'étage en amphithéâtre au pied de cette colline, sur les argiles feuilletées dans lesquelles le Vartémart-tchaï a creusé son lit. Cette rivière, qui prend sa source au Takhaltou, arrose Koulpe. Actuellement le village se développe sur la rive opposée, à cause des éboulements de la montagne.

Le dépôt de sel se continue à l'est, à plus d'un kilomètres du côté de Tchintcharat; il compte trois bancs, séparés par des lits de marnes rouges et bleues.

Le banc inférieur a une épaisseur de 7 à 8 mètres; le second est à peu près semblable, et le troisième est séparé des deux autres par d'épaisses couches de marnes gypseuses verdâtres assez compactes pour servir de pierre à bâtir. L'ensemble du dépôt est recouvert par une énorme masse de gypse, dont nous recueillons de beaux échantillons bien cristallisés. Par suite de leur peu de consistance, les dépôts marneux ont été attaqués maintes fois par les eaux, et il s'est produit d'immenses éboulements qui ont entraîné une partie de la colline salifère. Ces éboulis, plus ou moins lavés par le Vartémart-tchaï, donnent au pays un aspect moutonné et riant.

Les travaux d'exploitation qui depuis si longtemps ont été pratiqués dans ces mines, ont affaibli considérablement le corps de la montagne : aussi n'a-t-elle pas résisté au tremblement de terre de 1819. Les sommets gypseux ont été déchirés, et les fentes énormes qui se sont produites ont isolé des massifs entiers de gypse et de marnes; celles-ci, en s'effondrant, il y a quelques années, ont détruit une partie du village.

La richesse de ces mines est extraordinaire; et pourtant ce n'est que depuis peu, c'est-à-dire depuis qu'elles sont louées par l'État, qu'on les exploite méthodique-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment. Jusqu'alors elles avaient été gaspillées. Depuis les temps préhistoriques, chacun était venu à sa guise arracher sa provision de sel du sein de cette montagne.

Actuellement les travaux d'extraction se font sur une longueur de 100 mètres environ, et les galeries, largement ouvertes, s'avancent jusqu'à 30 et 40 mètres de profondeur. C'est le banc inférieur qui est seul exploité, et comme il plonge dans la montagne en s'inclinant fortement vers le nord, les galeries doivent suivre cette direction. La lumière extérieure pénètre pourtant jusqu'au fond de la couche attaquée.

Le sel est extrait par blocs de 0 m. 30 à 0 m. 40 de côté environ, et pesant de 1 à 2 pouds (le poud vaut 16 kilogrammes). Ils sont détachés à l'aide d'un marteau à bec très effilé, que les ouvriers manient avec beaucoup d'habileté. Cet outillage n'est certainement pas de beaucoup supérieur à celui qu'employaient les hommes de l'âge de la pierre, dont on a trouvé quelques marteaux.

Certains blocs de sel sont assez compacts et assez purs et transparents pour être taillés et sculptés comme de l'albâtre. D'habiles ouvriers en font de véritables objets d'art. Le directeur de la mine nous a remis, en souvenir de notre visite, un petit modèle en sel de l'église d'Etchmiadzine qu'il a sculpté lui-même à ses heures de loisir.

Sur plusieurs points, les eaux de pluie et de neige ont envahi quelques-unes des galeries. Les marnes gypseuses qui en forment le sous-sol étant imperméables, ces eaux sursaturées de sel se sont accumulées, et ont formé de véritables lacs dont la surface est couverte de cristaux, tandis que de la voûte pendent des stalactites d'une blancheur de neige.

En somme, le travail se fait aussi primitivement que possible et sans frais. Vingt hommes seulement sont occupés en ce moment.

On jouit, à l'intérieur des galeries, d'une grande fraîcheur, qui contraste agréablement avec l'air extérieur, d'une température de 40 degrés. En les quittant, nous poursuivons notre promenade jusqu'au sommet de la montagne, que l'on atteint par des sentiers raides et glissants.

Le sol est presque complètement dénudé : à peine voit-on çà et là quelques plantes, telles que le *Phlomis tuberosa*, le *Miltianthus portulacoides* et l'*Achillea Allepica*.

Près du sommet se dresse une petite chapelle, élevée, dit-on, sur le tombeau de saint Georges, et où l'on vient de fort loin en pèlerinage, pour obtenir la guérison de la fièvre. Cette misérable chapelle, à demi effondrée, est ornée au-dessus de sa porte d'entrée d'un massacre de cerf. Sur un autel d'argile sont déposées une quantité de petites lampes en terre, apportées par les pèlerins.

Du haut de la montagne de Koulpe, on jouit d'une vue splendide sur la région, et notamment sur la masse bizarre et tourmentée du mont Takhaltou. On aperçoit, çà et là, d'anciennes tours rondes qui émergent de quelque hutte ou d'un repli de terrain. Ce sont les restes des modestes fortifications que les habitants avaient élevées au temps des sardars. La proximité de la frontière turque et le voisinage des Kurdes nomades les avaient engagés à prendre ces précautions. Des guetteurs surveillaient sans cesse les abords du village, et en cas d'alerte, la population tout entière s'enfermait dans ces tours, et s'y défendait à coups de fusil par un triple étage de meurtrières.

Ces tours de défense ne sont pas les seuls vestiges anciens que l'on rencontre à Koulpe. Il y a encore des ruines d'églises et quelques tombeaux richement sculptés. La plupart de ces monuments datent des IXe et Xe siècles, et ont été renversés de fond en comble par les violents tremblements de terre qui ont maintes fois bouleversé la plaine de l'Ararat.

Il se fait un énorme mouvement de caravanes autour de la mine. Des milliers de bœufs, d'ânes et de chameaux y viennent sans cesse recevoir leur chargement de sel, pour se répandre ensuite un peu partout. En quelques minutes, on voit défiler aux alentours de la colline de sel des représentants de toutes les tribus de Kurdes imaginables : Radki, Bourouki, Djelali, Yezidi, comme à Igdir.

Grâce aux connaissances de l'Ararat qui se trouvent parmi eux, M. Chantre a encore la bonne fortune de pouvoir mesurer en peu de temps une belle série de ces individus, qu'il est difficile et rare de rencontrer ainsi groupés.

Le bazar est pauvre, comme d'ailleurs toute la population. Il n'y a à Koulpe qu'une école pour les garçons. Le soir, nous tirons un feu d'artifice pour célébrer notre fête nationale.

15 juillet. — De Koulpe nous avions formé le projet d'aller visiter les fameuses ruines d'Erovantachad et d'Erovantagherd, situées dans le voisinage.

L'officier de tchapars qui s'était joint à nous à Igdir prétend connaître admirablement ces ruines, et se charge de nous y conduire.

A cet effet nous nous mettons en route de bonne heure, afin d'éviter la grande chaleur.

Après avoir quitté Koulpe, on s'engage sur une route carrossable assez bonne, quoique ouverte récemment dans des marnes multicolores. Bientôt on arrive au confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï, l'Akhouréan des anciens. Sur ce point se dresse un rocher à pic, couronné à son sommet de quelques pans informes de murailles, restes de l'antique forteresse d'Erovantachad. Au lieu de contourner l'étroite berge qui sépare ce pic de l'Araxe, notre guide, aussi ignorant que nous, et de plus très grossier, nous en fait faire l'ascension, inutile et des plus dangereuses. Cette colline est formée de grès bigarrés jaunes et rouges, passant au conglomérat, sur lesquels courent d'imperceptibles sentiers de chèvres. Arrivé au sommet, on ne trouve rien de plus que ce qui se voit parfaitement de la plaine.

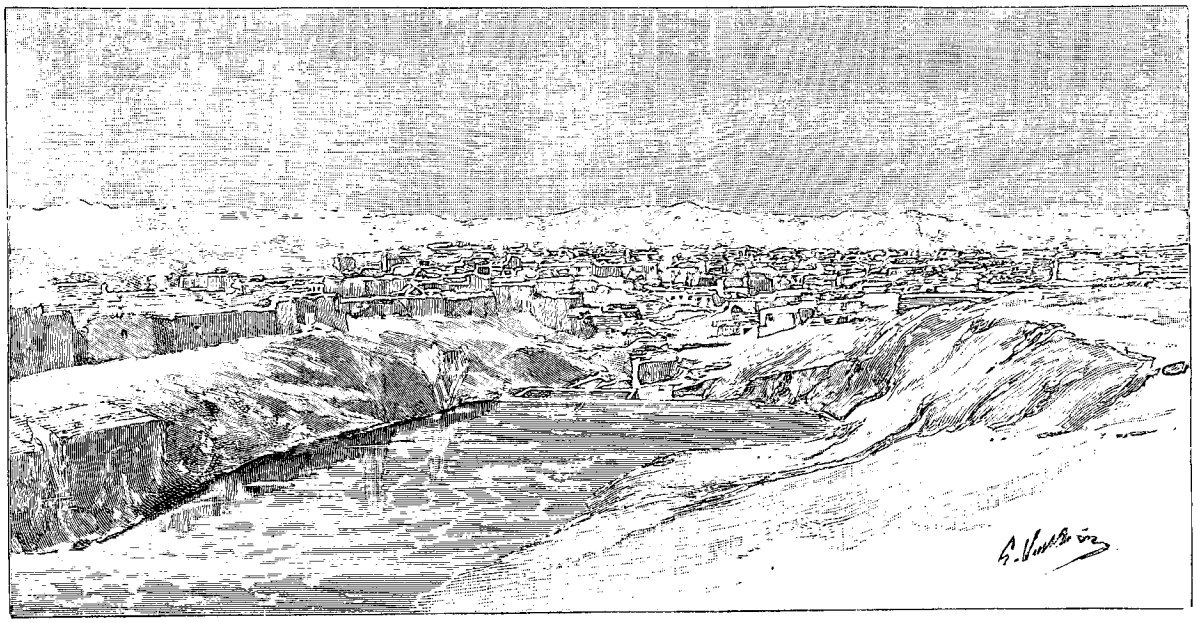
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je reprends haleine, perchée au sommet de ces débris cyclopéens d'une des antiques forteresses du monde, d'où l'on domine tout un pays, jadis théâtre d'une des phases florissantes de l'Arménie païenne.

La forteresse d'Erovantachad ou d'Erouantachad et la ville d'Erovantagherd furent fondées à la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne par Erovant II, qui abandonna Armavir pour venir s'y établir. Moïse de Khorène, l'historien de l'Arménie, a laissé une description de cette forteresse fameuse.

« Au temps d'Erovant, dit-il, la cour se transporte hors de la colline d'Armavir. Celle-ci, assez éloignée de l'Araxe, était alimentée par un canal qui gelait l'hiver, de sorte que l'approvisionnement d'eau était insuffisant pour l'usage de la cour. En présence de cet inconvénient, Erovant, désireux aussi de trouver une position encore plus forte, transporta sa résidence sur un rocher très élevé, placé au confluent de l'Araxe et de l'Akhouréan.

« Il entoure le rocher d'une enceinte de murailles, dans lesquelles il taille des pierres en beaucoup d'endroits jusqu'à la base du rocher et au niveau du fleuve, afin que les eaux de celui-ci s'écoulent par des conduites creusées pour qu'on puisse en boire. Il flanque de hautes murailles la forteresse située au sommet; il place des portes en bronze au milieu de ces murailles; des escaliers en fer dans l'intérieur jusqu'au-dessus de la porte, et met des pièges entre les degrés des escaliers pour prendre ceux qui voudraient, en montant furtivement, attenter à la vie du roi. On dit que cet escalier était double, de telle sorte qu'un côté servait aux officiers de la cour pour les allants et venants pendant le jour, et que l'autre côté était pour les traîtres qui auraient voulu pénétrer la nuit. » Ce sou-



Vue du village de Koulpe. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

terrain existe toujours. Hambartsoum voulut même s'y aventurer, dans l'espoir de gagner l'Araxe, comme au temps d'Erovant. Mais il ne tarda pas à reparaître, mouillé et harassé, car les degrés qui conduisent dans ce boyau infernal vont toujours en s'atténuant, et l'on finit par rencontrer la roche lisse.

Plus tard cette ville et le pays environnant furent donnés par Tiridate au prince persan Archavir, de la race des Arsacides, et Erovantagherd devint la résidence habituelle de ses descendants les princes Gamsaragan.

Sous le règne du roi de Perse Sapor, l'Arménie fut dévastée. Les Perses s'emparèrent de la grande ville d'Erovantagherd, située en face de la forteresse, sur la rive opposée de l'Araxe, et remplie, disent les historiens, de monuments magnifiques. Ils la dévastèrent de fond en comble, emmenant derrière eux vingt mille familles arméniennes et trente mille familles juives. Ces chiffres sont sans doute exagérés, mais on voit qu'à cette époque les Juifs étaient nombreux en Arménie.

Tout autour de la forteresse, sur les pentes du rocher, se trouvent de nombreux éclats d'obsidienne. Quelques-uns sont taillés en forme de lames tranchantes, de racloirs et de pointes de flèches. Il est hors de doute qu'il y a eu ici des campements de populations antérieures aux temps historiques.

Il faut songer à présent à opérer la descente jusqu'à l'Araxe. Au prix de peines infinies et au risque de nous tuer, nous nous laissons glisser sur le rocher.

Jadis cette rive était reliée à l'autre par un pont, dont on voit encore les derniers vestiges dans le lit de la rivière. Nous arrivons enfin en bas sains et saufs. Mais les ruines d'Erovantagherd ne se bornent pas à cette forteresse, quoique notre guide affirme le contraire avec aplomb. Fatigués à la fin de tant d'ignorance jointe à tant d'insolence, M. Chantre le

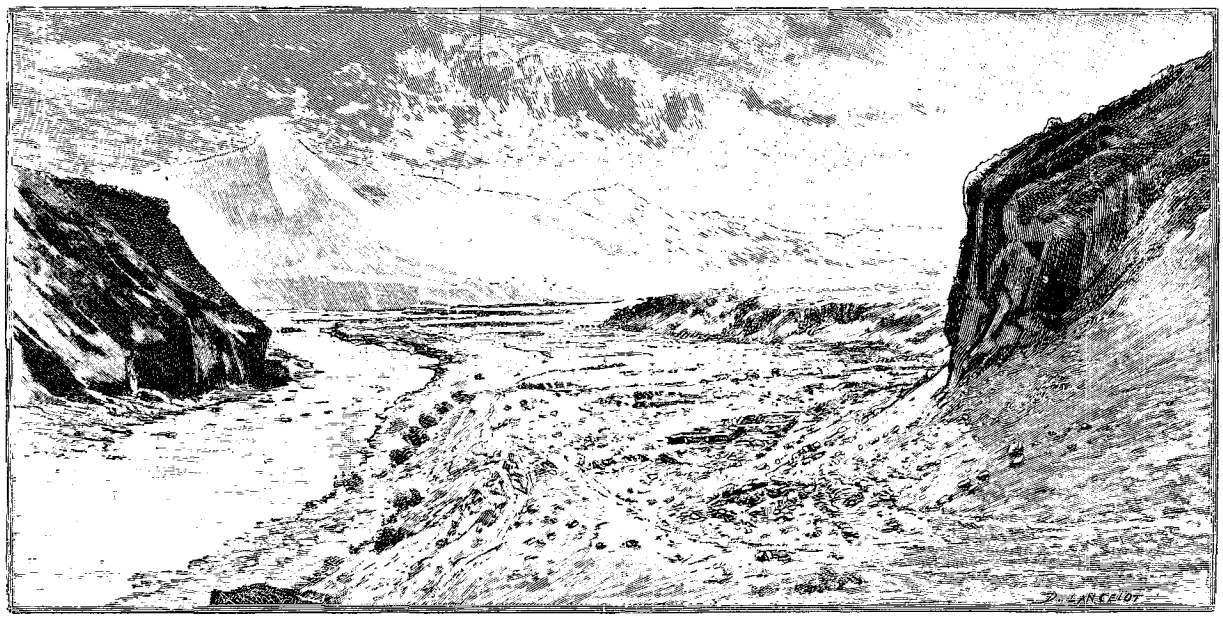
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

congédie séance tenante. Hambartsoum, un Cosaque chargé de l'appareil photographique, et un tchapar restent avec nous. De braves paysans tatars nous montrent, sur la rive opposée, l'emplacement exact des ruines, et ce qu'ils nous disent correspond parfaitement au récit de Dubois de Montpéreux, un des rares voyageurs qui ont passé là.

Il s'agit à présent de traverser l'Araxe pour gagner la rive sur laquelle s'élevait la cité proprement dite d'Erovantagherd. Avant d'entrer dans le courant, je ferme instinctivement les yeux, car je n'ai jamais pu surmonter le vertige que produit l'eau courante. Il y a pourtant sur ce point un gué relativement praticable, quoique nos chevaux aient de l'eau jusqu'au ventre; ils soulèvent, en frappant l'eau, une pluie aveuglante.

Arrivés sur la terre ferme, on côtoie la rive, et l'on atteint bientôt une petite éminence sur laquelle s'étend un antique cimetière, dont les pierres tombales sont en lave noire et portent des inscriptions. On met pied à terre. Il est midi. Le thermomètre marque 40 degrés. Grâce à quelques conserves placées au départ dans les fontes de nos selles, nous pouvons prendre une légère collation arrosée d'eau de l'Araxe.

Du haut de cette éminence, on domine les ruines de l'ancienne ville d'Erovantagherd, qui s'étendait de ce côté, au bord de la rivière. Des pierres accumulées, des débris informes, c'est tout ce qu'il en reste, comme partout, d'ailleurs, en Arménie, où l'œuvre de destruction des conquérants est puissamment aidée par la nature. Les tremblements de terre ont, en effet, achevé de réduire en poussière et de disloquer tous les édifices, au point qu'en en regardant les miettes, on croirait voir un livre dont toutes les pages auraient été arrachées une à une, puis mêlées à plaisir.



Ruines d'Erovantagherd. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Pendant que M. Chantre et Hambartsoum, plus intrépides que moi, se dirigent vers les ruines pour les photographier, je m'installe entre deux stèles et m'entoure des chevaux pour me faire de l'ombre. Ainsi confortablement établie, j'attends ces messieurs, qui d'ailleurs ne se font pas attendre longtemps.

De ce point on s'achemine vers le village d'Hadji-Beïramlou aux frais jardins, dont nous ne sommes séparés que par l'Arpa-tchaï, ce torrent fameux de l'Arménie qui roule avec fracas ses eaux écumeuses sur un lit hérissé de roches. Son aspect est superbe, mais l'idée de m'y engager est loin de me séduire.

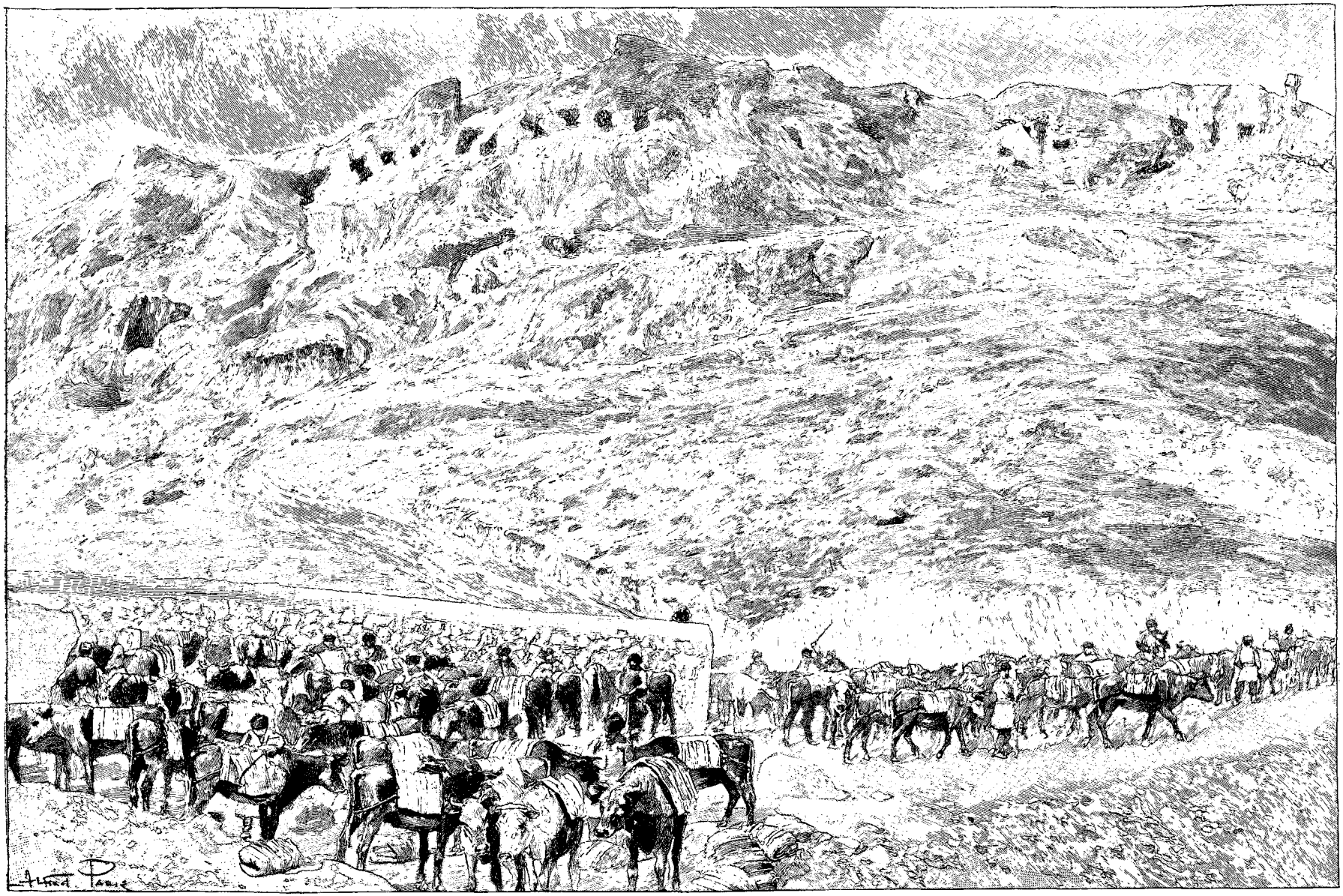
Un jeune pâtre tatar que nous avons hélé se démène comme un beau diable, parce qu'il soutient que jamais *khanoum* ne pourra traverser le torrent, là où nous voulions le prendre. Je m'en remets tout à fait à mon jeune protecteur, et je le prie de me conduire à l'endroit qu'il jugera le meilleur.

« *Bourda*, *khanoum!* (Ici, madame) », s'écrie-t-il enfin, et il m'engage dans la rivière tandis qu'il la traverse plus loin sur les gros blocs qui encombrent son lit. Je ramène mes jambes le long des flancs de mon cheval afin de ne pas prendre un bain. Nos bêtes trébuchent sur les pierres, s'agenouillent, et nous font passer par toutes les transes imaginables. L'effet produit par l'eau courante est si extraordinaire que, fasciné, on a une envie folle de lâcher les brides de son cheval, et de s'y jeter.

L'Arpa-tchaï, quoique moins large que l'Araxe, est beaucoup plus dangereux que ce dernier, car les chevaux risquent à chaque instant de s'y rompre les jambes.

Hadji-Beïramlou s'étage gracieusement en amphithéâtre au pied de grands escarpements. Avec sa coquette et fraîche ceinture de jardins qui le dérobe presque aux regards, on comprend mieux la description si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mines de sel de Koulpe (voy. p. 213). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

imagée qu'a faite Moïse de Khorène d'Érovantagherd, qui devait en partie s'élever sur le même point. Il compare, en effet, cette ville au gracieux visage d'une jeune fille, et termine en disant : « Et ce site si splendide semble regarder fixement le sommet où se dresse le séjour du monarque, séjour vraiment somptueux et royal! »

Une abondante fontaine (12 degrés) alimente ce village. Je me laisse glisser de mon cheval à demi morte de faim et de fatigue, et, après avoir bu longuement de cette eau délicieuse, la première depuis Khorgane qui ne soit pas boueuse ou salée, je m'allonge philosophiquement sous de beaux noyers, en attendant le départ.

Les ruines ne manquent pas, paraît-il, dans le voisinage, mais elles sont très informes.

Vers six heures du soir, on se remet en selle, et l'on reprend le chemin de la mine de sel. Nous remontons l'Araxe jusqu'à l'endroit où nous l'avions traversé le matin, et pour la seconde fois nous nous y engageons.

A mon avis, c'est beaucoup dans une même journée, et je me sens presque découragée à la vue de cette nappe liquide, large et brillante, dans laquelle il me semble que mon cheval n'avance pas et qu'il s'en va à la dérive : simple illusion d'optique! Après une heure et demie de marche, nous arrivons à Koulpe. L'excursion avait duré dix heures, pendant lesquelles nous n'avions eu autre chose à manger qu'une boîte de sardines et une croûte de pain à partager entre quatre!

XXXVIII

Retour à Érivan. — Dernière traversée de l'Araxe. — Le village de Chagriar. — Armavir. — Utch-Kilissa. — Arrivée en voiture à Érivan.

16 juillet. — Et maintenant, adieu aux bords de l'Araxe. Nous allons reprendre le chemin d'Érivan, ayant accompli de point en point notre programme. Pour la dernière fois — Allah soit loué! — nous traversons la fameuse rivière, juste à l'endroit où, huit jours auparavant, se noya un jeune instituteur d'Érivan qui accomplissait cette traversée avec six autres cavaliers.

Désormais on suivra la rive gauche, en laissant à droite le village de Sourmalou, dont les beaux noyers résistent à la sécheresse, grâce à l'emploi judicieux que les habitants font des eaux de l'Araxe.

M. Chantre a décidé que, pour nous remettre un peu de nos fatigues, nous camperions ce soir à Chagriar. Devant nous s'allonge la route, plate, monotone, sur l'immense plateau semé d'oasis. L'un de ces points verts est Chagriar, mais à mesure que l'on avance il semble reculer. Après six heures de marche, on atteint pourtant l'étape, et nos tentes sont plantées dans la cour d'une belle habitation dont les maîtres sont absents.

Le village de Chagriar n'est qu'un vaste jardin soigneusement irrigué. Il est situé à une altitude de 980 mètres, et il compte environ deux cents familles arméniennes. Celles-ci présentent un type juif blond des plus remarquables, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque des colonies juives ont été jadis établies sur ce point. Le village renferme surtout des vergers, dont les fruits sont portés, par charrettes, à Érivan, à 44 kilomètres de là.

17 juillet. — De bon matin, nous prenons notre thé, et en route pour Érivan! La caravane, devenue inutile, est envoyée en avant avec deux cavaliers, et nous poursuivons notre chevauchée monotone à travers la plaine, au milieu d'une atmosphère lourde et brûlante. Un cercle de fer m'étreint la tête, prélude d'un prochain accès de fièvre. Que ne donnerais-je pour franchir avec des ailes la longue file de verstes qui me sépare d'Érivan! Mais ce n'est pas mon Pégase qui accomplira ce miracle, car il a triste mine, et s'en va l'oreille basse, maigre à faire peur, d'un air qui signifie : « Ça va-t-il durer, ces jeûnes permanents?... » Il a encore dans les jarrets le souvenir des scories de l'Ararat. Braves bêtes!

Mais pendant que je fais du sentiment avec mon cheval, on appelle mon attention sur le Topadebi, colline de lave rougeâtre qui s'élève isolée au milieu de la plaine. Cette colline, située à mi-chemin de Chagriar et de Gourougoudan, est couronnée de débris informes, derniers vestiges de la célèbre forteresse d'Armavir. Quant à la ville elle-même, qui s'étendait au pied de cette citadelle, il n'en reste pas l'ombre d'une trace; c'est à se demander si elle a jamais existé!

La fondation d'Armavir remonte à deux mille ans avant J.-C. et elle fut, suivant les historiens, la résidence des rois d'Arménie pendant dix-huit siècles. Des forêts de peupliers existaient jadis aux alentours, et les prêtres païens, comme ceux de Dodone, consultaient le tremblement des feuilles agitées par un vent léger ou violent. Mais de ces peupliers-oracles il ne reste rien ici même, et l'on ne voit que des saules dans le voisinage du Kara-sou, qui coule non loin de là.

Le culte du soleil (*Arekagen*), de la lune (*Lousin*), d'Artémis, d'Apollon, fut jadis en honneur à Armavir. Toutes ces idoles furent transportées à Pakaran (ville des idoles), distante de quarante stades d'Érovantachad, nous dit Moïse de Khorène, lorsque le roi Erovant quitta cette citadelle pour sa nouvelle résidence des bords de l'Araxe et de l'Akhourean. Ce fut un déménagement complet. Mais ces pauvres idoles étaient appelées encore à bien des pérégrinations, étant donnée l'humeur voyageuse et aventureuse de leurs maîtres barbares.

De tout ce brillant passé, je ne vois qu'une démolition gigantesque de murs cyclopéens. Partout aux alentours le sol est bouleversé et présente des traces de fouilles.

Une petite église s'élève aujourd'hui sur l'emplacement du temple du Soleil et de la Lune. Les Armé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niens y viennent en pèlerinage le dimanche des Rameaux.

Nous autres profanes, nous trouvons charmant, en fait de dévotions, de nous asseoir sur ces pierres foulées et baisées jadis par les fervents adorateurs d'Arekagen, et d'y faire une prosaïque collation. Il est vrai que l'astre radieux se venge de l'injure faite à son temple, en dardant sur nous ses rayons les plus brûlants, et il nous oblige en quelque sorte à battre en retraite devant son courroux fulgurant.

La route suit dès lors le Kara-sou, qui arrose en grande partie cette plaine et la fertilise.

Le premier village qui se présente est celui de Karim-archi, situé dans un marais, et dont les habitants, des Tatars, au nombre d'une vingtaine de familles, s'occupent beaucoup d'élevage, mais surtout, nous disent les gens de notre escorte, de brigandage. Plus loin s'offre celui de Yertchili. C'est la fin des moissons, tout le pays est en fête. Partout le sol est bien cultivé. La route passe au milieu de superbes champs de tabac et de coton.

A midi on fait halte à un poste de tchapars établi sur une colline au bord de la route. Depuis Armavir je suis en proie à l'accès de fièvre attendu, aussi suis-je obligée de descendre de cheval. Roulée dans une *bourka* (pelisse de peau de mouton) sous la galerie du poste, je laisse passer le plus gros de l'accès.

Au pied de cette colline sourd une fontaine limpide

Nos caravaniers tatars (voy. p. 220). – Gravure de Krakow, d'après une photographie.

de 14 degrés; mais comme elle n'a pas d'écoulement, elle forme une sorte de marécage, dans lequel s'ébattent de superbes oiseaux aquatiques.

Dans la plaine interminable se présentent successivement après ce poste les ruines insignifiantes de l'ancienne petite ville de Dadéa, actuellement le village de Serdabad, les innombrables bras du Kara-sou, puis une forêt dans le voisinage de laquelle se trouve un lac, dit « lac des Étalons ». A droite et à gauche de la route gisent de nombreuses carcasses de chameaux, de chevaux, de moutons et autres traces laissées par les caravanes, qui y déroulent nuit et jour leurs files interminables.

M. Chantre recueille aussi une belle carapace de tortue.

Vers quatre heures, l'oasis d'Utch-Kilissa, autrement dit d'Etchmiadzine, les clochers de la fameuse église, l'enceinte de la Rome arménienne, apparaissent enfin à mes yeux comme la Terre promise, et je me laisse choir devant le club ou *kroujok*, arménien, dans le jardin duquel on m'installe, pendant que mon mari et Hambartsoum se mettent en quête d'un véhicule quelconque pour gagner Érivan, car il m'est impossible d'aller plus loin à cheval.

Toutes les bonnes voitures sont prises en ce moment, paraît-il. Un loueur attelle à notre intention une vieille guimbarde hors d'usage, que j'accueille néanmoins avec une joie sans pareille. Hambartsoum et le capitaine D... montent dans une *perekladnoï* (voiture de poste), et fouette cocher!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Survient la pluie, dont nous recevons avec bonheur l'ondée bienfaisante. C'est un commencement de la grande toilette que nous avons à faire, celle-ci ayant été plus que négligée depuis quelque temps, vu la parcimonie de l'eau et la difficulté de la faire en plein air.

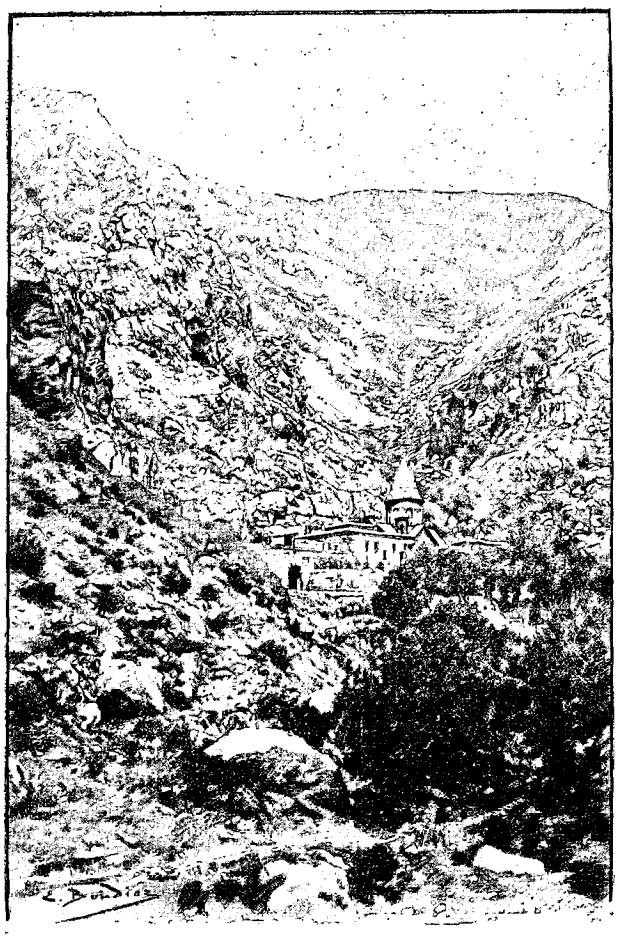
Notre excursion à l'Ararat a duré dix-sept jours. Quand nous nous regardons, nous avons bien envie de rire, car nous avons notablement maigri, et de plus nous avons acquis dans cette plaine de l'Araxe, chauffée par un soleil de 40 à 50 degrés, une patine bronzée des plus intenses. Malgré tout, nous sommes enchantés de notre pèlerinage à la montagne vénérée, et de notre visite aux Kurdes établis sur ses flancs. Notre expédition a été fructueuse, et nous revenons chargés d'un riche butin de souvenirs et d'observations scientifiques.

Mais voici les coupoles et les minarets d'Érivan, la grande ville tatare.

Le phaéton archaïque s'engage sur le pont Rouge avec un fracas épouvantable de vieille ferraille, et s'arrête bientôt devant la belle et spacieuse demeure de la famille Kévorkiantz, qui nous fait le plus gracieux accueil.

Mais nous ne laisserons pas là notre bon compagnon de voyage Hambartsoum, qui a pris goût à notre vie et désire rester avec nous jusqu'au moment du départ définitif. Cela nous enchante, car nous avons été à même d'apprécier, durant cette fatigante excursion, l'énergie, la bonne volonté et la bonté de notre compagnon. Il a été pour nous le meilleur des interprètes et le plus dévoué des amis, aussi suis-je heureuse de lui exprimer ici une fois de plus notre reconnaissance.

Un jour seulement était nécessaire pour se ravitailler, changer de chevaux, dormir un peu et prendre un bain. Depuis longtemps j'avais formé le projet de prendre un bain à la mode orientale, c'est-à-dire à la vapeur. Ces bains ont été trop souvent décrits pour que j'y revienne, mais je n'oublierai jamais le nombre prodigieux de puces que nous y récoltâmes. J'en frémis encore!



La vallée de Kéghart. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

XXXIX

Court arrêt à Érivan. — Bach-Garni. — Kéghart : l'église, le pèlerinage. — Aspect du monastère, fêtes, banquets, orage.

Notre projet est de partir au plus tôt pour les hauts plateaux du lac Gok-tchaï, en passant par Kéghart, de rejoindre Novo-Bayazid, et d'aller de là à Tiflis. Le natchalnik d'Érivan nous a donné une nouvelle escorte, composée de tchapars tatars sous les ordres d'un Arménien, Aram Abramiantz, attaché à la police. Les mêmes caravaniers, dont nous avons été très satisfaits, nous accompagneront encore; seuls les chevaux ont été renouvelés. Cette dernière partie de notre voyage devant s'accomplir assez rapidement, la plus grosse part du bagage est expédiée sur Tiflis. Nous ne nous débarrassions que trop, hélas! comme la suite devait nous l'apprendre, car nous nous défaisions de nos couchettes, ne gardant que des tapis et notre tente, dans l'idée que nous allions parcourir un pays fourni de ces sortes d'objets.

19 juillet. — A huit heures du matin, la caravane s'achemine vers Bach-Garni et Kéghart, où va se célébrer un pèlerinage annuel, auquel nous tenons beaucoup à assister. On longe d'abord nombre de beaux jardins, puis on sort de la ville par le chemin de Kanakir, et nous commençons à gravir le plateau qui domine la ville à l'est.

A cette heure encore matinale, beaucoup de Tatars et d'Arméniens dorment en plein air sur leurs pavillons élevés établis au milieu des jardins, ou quelquefois dans un arbre, transformé à cet effet. Quelques-uns, mal éveillés, nous regardent passer, en se frottant les yeux, du haut de leurs lits aériens qui se perdent dans les branches chargées de fruits. Quelques femmes font leur toilette, et mettent leurs jupes de couleurs vives : c'est d'un pittoresque achevé.

Après avoir passé devant le village arménien de Nork aux belles eaux murmurantes, on franchit un grand plateau rocheux qui atteint 1 490 mètres d'altitude. Puis c'est le village de Tchervez qui se présente

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

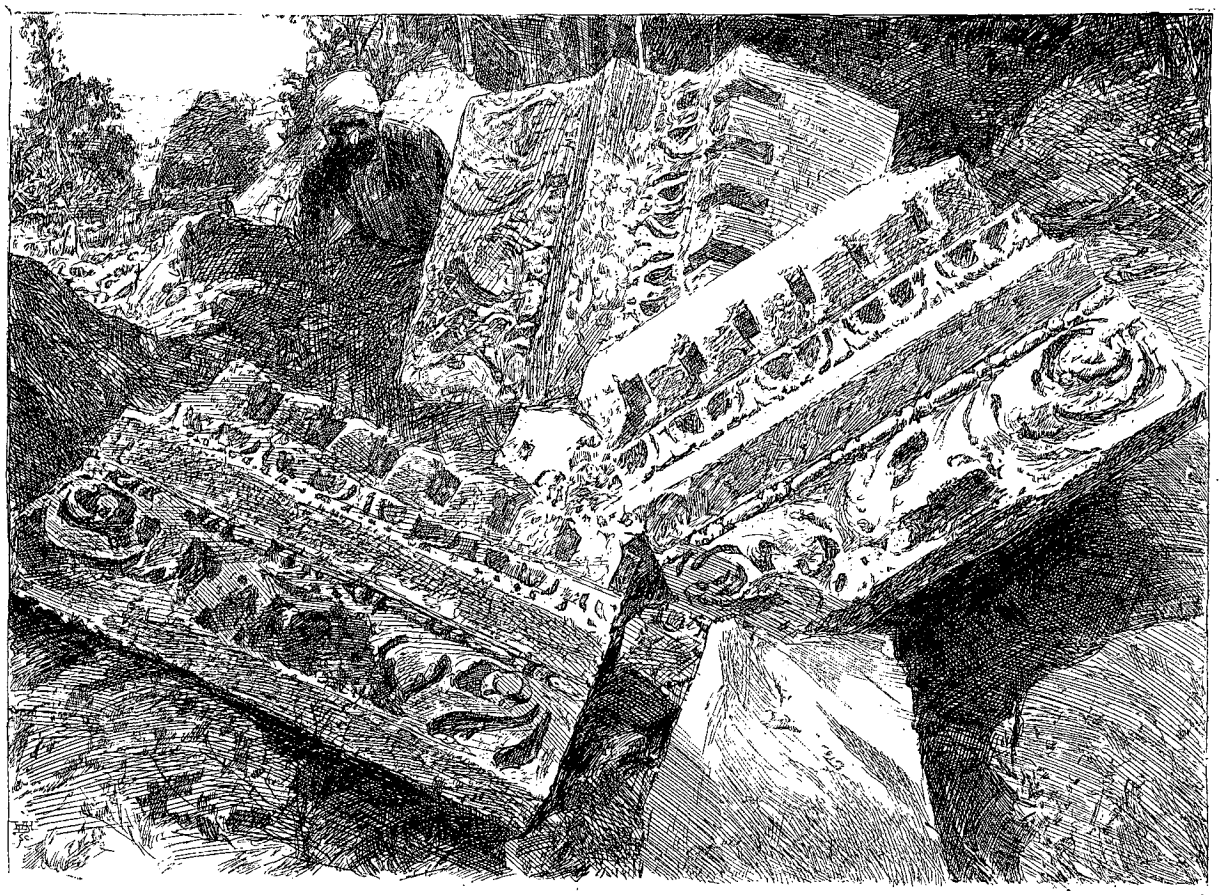
à son tour, avec ses beaux jardins et ses belles eaux courantes, mais superficielles, chaudes et souillées sur leur parcours. Ce village est à 6 kilomètres et demi d'Érivan, et à 10 et demi de Bach-Garni.

La route est extrêmement fréquentée. Des hommes, des femmes, des enfants endimanchés passent sans cesse, les uns à pied, les autres à cheval. Tous ces gens sont des pèlerins qui se rendent, comme nous, à la fête de Kéghart, qui aura lieu demain ; elle est célèbre entre toutes chez les Arméniens, qui observent avant de s'y rendre un jeûne de sept jours.

A onze heures et à 1 720 mètres d'altitude, on atteint les rochers de tuf qui dominent le pittoresque village d'Okhtchapert, habité par une trentaine de familles tatares.

Dans les escarpements à pic des roches ont été creusées de nombreuses grottes. Celles-ci remontent à une haute antiquité. L'effet de ces milliers d'ouvertures est des plus bizarres, et les hommes qui y résidèrent avaient fait un fort bon choix, car la nature est ici des plus belles, et les terres, partout bien cultivées, annoncent une grande fertilité.

Près du village de Karpitchalou se trouve un coin charmant au bord d'un ruisseau jaseur : nous y faisons



Sculptures du temple de Tiridate (voy. p. 222). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

halte, et dévorons avec plaisir de magnifiques pastèques à la chair rose et parfumée, dont Hambartsoum a bourré les kourdjines.

Des Arméniennes en grand costume passent pimpantes sur le chemin. Leur front blanc est ceint du diadème en monnaies d'or, plus ou moins serrées, et plus ou moins grosses, suivant leur fortune. La marche et la chaleur ont animé leur visage, un peu pâle d'habitude, et avec leurs grands bandeaux noirs bien lissés contre leurs joues roses, les jeunes filles sont jolies à croquer.

En marche de nouveau, on arrive bientôt à Bach-Garni, à 1 500 mètres d'altitude, encore un des théâtres fameux de l'histoire de l'Arménie. Assis sous un groupe de beaux cerisiers dans le village moderne, nous laissons passer la grosse chaleur. Ce village, qui se compose de cent trente familles, est pauvre et n'a point d'école. On y fait beaucoup de miel.

La fondation de Garni ne remonte pas à moins de deux mille ans avant J.-C. Appelée d'abord Khégam, du nom de son fondateur, elle prit ensuite celui de son petit-fils, Garni. Plus tard cette ville célèbre fut embellie par Tiridate, parce que sa sœur Khosrovitoukhd en avait fait son séjour favori.

On voit encore quelques pans de murs de la forteresse antique, suspendue à l'est au bord du Garnitchaï, qui coule dans un horrible précipice. Les côtés faibles étaient protégés par une forte muraille faite en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

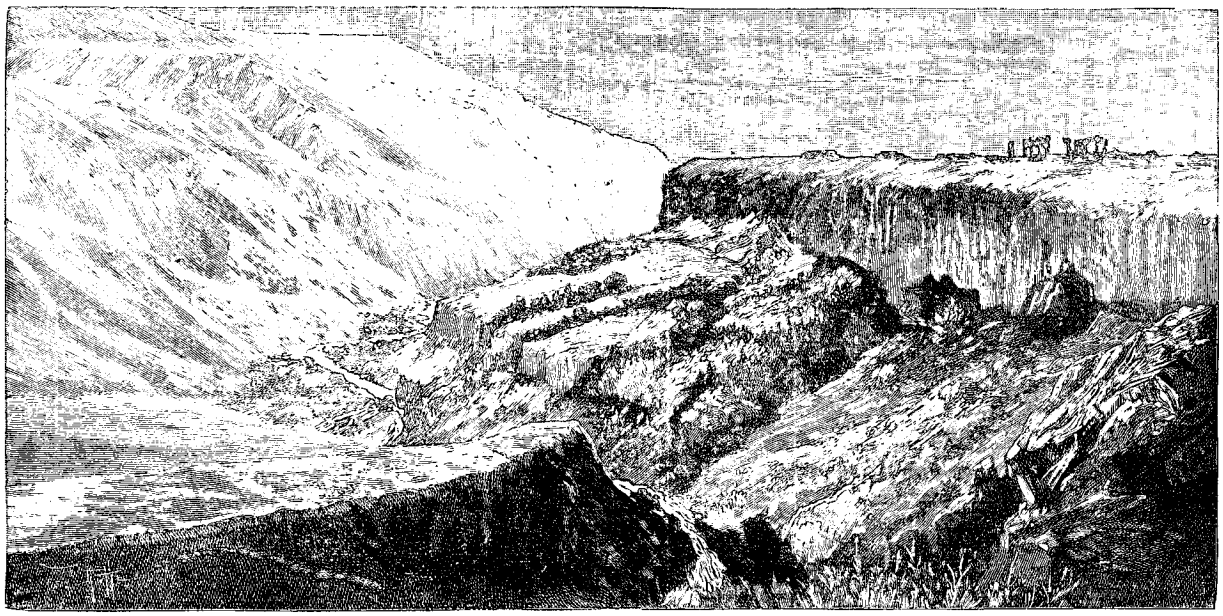
blocs taillés dans la lave. Mais du chaos que présente aujourd'hui l'emplacement de cette forteresse il est difficile de rien reconstituer.

Seule une grande porte, bâtie après l'introduction du christianisme, à en juger d'après les croix dont elle est ornée, est encore debout. Nous la franchissons, pour nous diriger en hâte vers ce fameux temple dont Moïse de Khorène a laissé une si belle description. Cet édifice, bâti par Tiridate, est, suivant l'historien, « une résidence d'été, ornée de colonnes et de magnifiques bas-reliefs, pour sa sœur Khosrovitoukhd, et il y a fait graver une inscription grecque, en souvenir d'elle ».

Quelques Arméniens nous conduisent à cette ruine, qu'ils appellent « Trône de Tiridate ».

Tous les souvenirs de cette histoire plus ou moins légendaire se conservent encore dans la population actuelle. Mais, hélas! au lieu de cet édifice élégant, je ne vois plus qu'un énorme amas de matériaux gisant sur le sol. Un voyageur, Dubois de Montpéreux, qui a visité ces ruines, il y a plus de cinquante ans, en a à peu près relevé la disposition. Suivant lui, cet édifice ne pouvait être autre chose qu'un temple, à cause de l'exiguïté de ses dimensions. Il était soutenu par six colonnes d'ordre ionique ancien, du plus beau style, comme l'attestent les nombreux débris de chapiteaux, de fûts de colonnes cannelés, qui recouvrent aujourd'hui son emplacement. Le plafond du portique était aussi très richement décoré. Ce temple était dédié sans doute à une divinité arménienne, Ardinet ou Anahid.

A quelques mètres de là est un escarpement à pic, au pied duquel coule le Garni-tchaï. Nos guides me montrent les traces d'un escalier qui allait du temple



La vallée du Garni-tchaï. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

à la rivière. Je ne peux guère vérifier, car la tête me tourne lorsque j'essaye de plonger mes regards dans le précipice, mais je crois que cet escalier n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination des habitants. De ce point on jouit d'une vue superbe sur le vallon du Garni-tchaï, dont le cours écumeux se déroule comme un ruban d'argent, entre ses parois étroites.

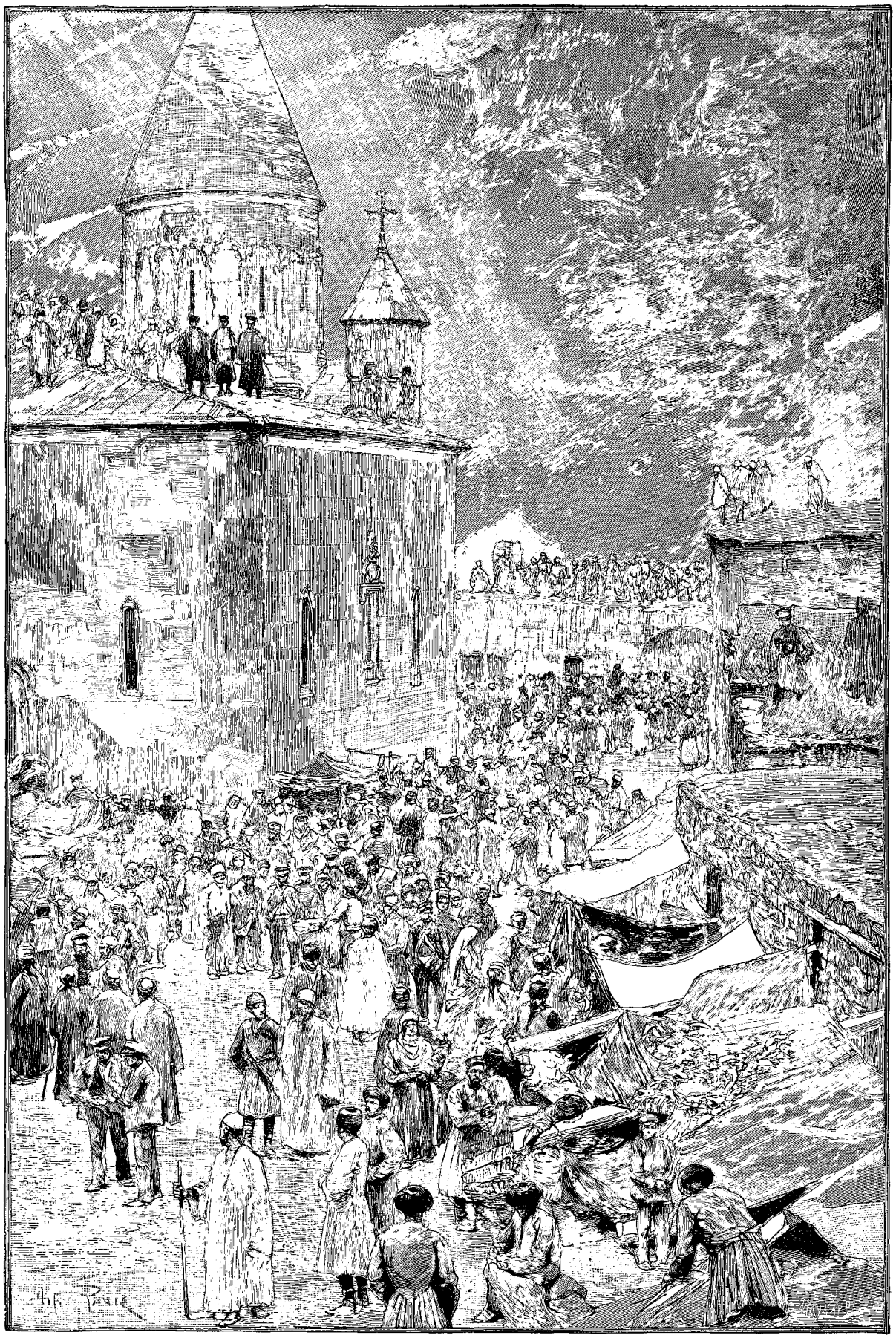
En face de cet escarpement, de l'autre côté de la rivière, se voit une vaste grotte dans laquelle, suivant la légende, habitait la sœur de Tiridate. Toute cette vallée de Garni est d'origine volcanique; les ruines elles-mêmes s'élèvent sur une coulée de lave.

En quittant ce village, nous remontons un ruisseau jusqu'à sa source. Celle-ci, abondante et délicieuse, est une des fontaines qui alimentent Érivan. Elle a 7 degrés à la sortie du rocher, et elle donne de 5 à 6 hectolitres à la minute. Malheureusement une telle richesse, dans un pays où l'eau est rare et mauvaise, n'est pas conservée avec précaution. Elle coule à ciel ouvert, récoltant sur son passage les détritus des villages. Lorsqu'elle arrive à Érivan, elle a perdu sa fraîcheur et sa pureté. Si l'on parvenait à canaliser cette eau et celle de quelques autres sources non moins pures et abondantes, Érivan serait l'une des villes du monde les mieux alimentées d'eau potable.

La distance de Bach-Garni à Kéghart est de 8 verstes, mais le chemin qui y mène est des plus mauvais : il passe dans les laves et sur une pente escarpée.

A mesure qu'on s'approche des sources du Garni-tchaï, sa vallée se resserre de plus en plus, et le paysage devient d'une beauté et d'une sauvagerie inouïes. Les parois de la vallée, formées de tufs volcaniques, et de coulées de lave, apparaissent hérissées d'aiguilles, d'obélisques, et creusées de milliers de cavernes. Dans ce chaos de roches, qui présentent les teintes les plus extraordinaires, rouges, jaunes, brunes, grises, et qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de l'église pendant la fête (voy. p. 224). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblent avoir été calcinées, se jouent de nombreux troupeaux de chèvres. Quant à la végétation, elle ne s'y montre que timidement. Le fond de la vallée offre l'aspect d'un immense écroulement. On ne voit pas encore l'église, mais elle ne doit pas être loin, car la route s'encombre de plus en plus de pèlerins.

Des familles entières arrivent dans des chars archaïques, traînés lentement par des bœufs. Tous apportent avec eux des agneaux, dont les bêlements plaintifs emplissent l'air. On pourrait se croire transporté à bien des siècles en arrière, tant la naïveté et la simplicité des mœurs qui nous entourent sont grandes. Nous nous mêlons avec plaisir à cette foule bariolée qui laisse bruyamment éclater sa joie d'avoir atteint son but.

Enfin, à un tournant se présente tout à coup la fameuse église, dont l'aspect nous arrache un cri de surprise et d'admiration. Elle est accolée au rocher, et située sur une étroite terrasse, ménagée par la nature, et suspendue au-dessus du précipice. Ma surprise devient de l'ahurissement, lorsqu'en entrant dans la cour de cette église, nous la trouvons envahie par une multitude enfiévrée, établie partout où il y a de la place, jusque sur les toits.

Hambartsoum Kévorkiantz. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Un bruit assourdissant règne au milieu de cette ruche, dans laquelle on reconnaît des Arméniens, des Kurdes, des Aïssores, des Tsiganes. Les sons de la *zourna*, de la *naghara*, du tambourin, de la flûte éclatent de toutes parts, et pendant que quelques femmes, les jupes relevées, apprêtent de grands feux, des groupes de jeunes gens dansent la *lesghinka* sur le toit même de l'église!

J'avoue que devant un tel spectacle je me frottais les yeux pour voir si je ne rêvais pas. Mais à peine avions-nous pénétré dans la cour, qu'un violent orage éclata, et avant même l'arrivée de notre bagage une pluie torentielle se mit à tomber. Ne sachant où établir le campement, vu l'absence de place, nous allâmes jusque chez l'officier de police à qui est confié le soin de veiller au bon ordre durant la fête. Cet officier avait élu domicile dans une misérable chambre des dépendances de cette église. Il nous donna comme emplacement le toit d'une écurie, jusque-là inoccupé à cause de son peu de solidité. C'est sur ce sol fragile que notre tente fut établie.

Malgré la pluie, les apprêts des repas se poursuivent; des centaines d'agneaux sont immolés, et la cour est bientôt couverte de leur sang. Notre tente, à peine plantée, en est maculée.

Les femmes, affolées par cette averse, relèvent leurs belles jupes bleues, jaunes, vertes, rouges, et, les attachant autour de leur taille, elles circulent en pantalons. Ceux-ci, de couleur rouge, sont très étroits et leur tombent presque sur les pieds. C'est d'un laid!

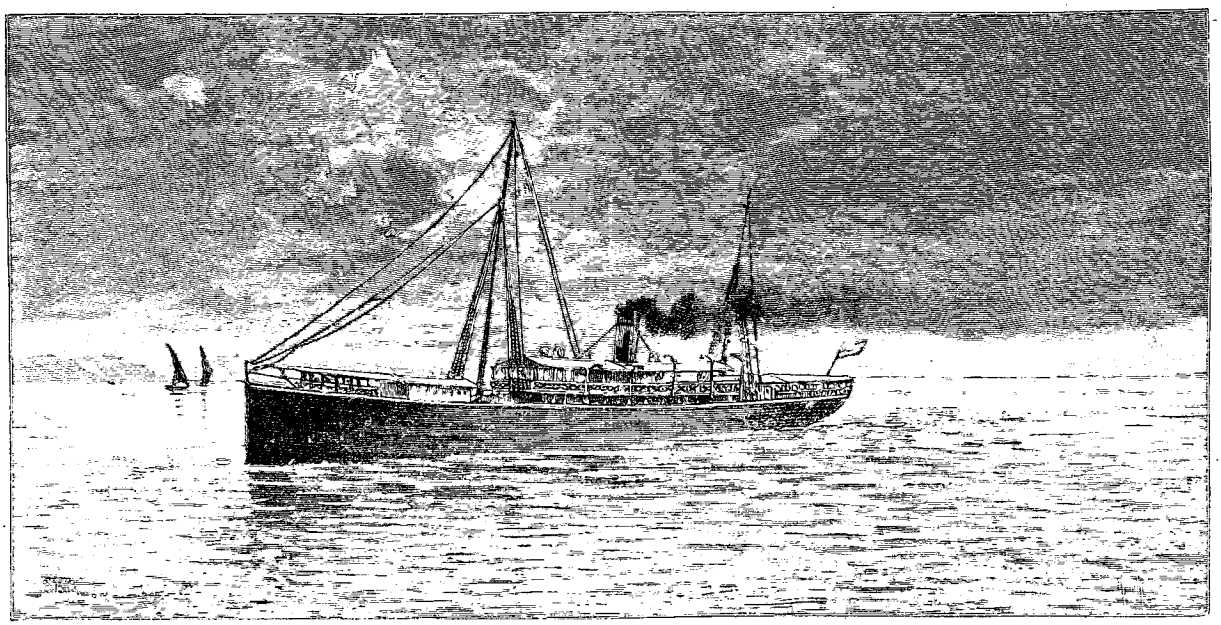
Pendant qu'au milieu de ses divertissements et de ses apprêts bruyants, nous installons tant bien que mal notre campement, un bruit formidable se fait entendre tout à coup au fond du vallon. C'est le Karni-tchaï; presque à sec il y a quelques instants, il vient de se transformer en un torrent fougueux, sous l'influence de cette pluie diluvienne. Le bruit de la rivière, joint à celui de la fête, achève de me rendre tout à fait sourde.

Mais en quelques minutes, quel désarroi au milieu de cette foule bigarrée en campement volant! Quelle consternation on lit sur les visages de ces braves gens venus de loin pour faire leurs dévotions, et aussi pour se divertir un peu! L'étroite et sauvage vallée en proie au déchaînement subit des éléments; le torrent jaune qui bondit avec fracas dans le fond; les éclairs qui déchirent en tous sens la nue assombrie; les grondements du tonnerre; les préparatifs de fête abandonnés par les pauvres pèlerins qui se sont réfugiés dans l'église : tout cela constitue un spectacle bien extraordinaire et difficile à rendre.

Mme B. Chantre.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Neera* croisant devant Dar-es-Salam (voy. p. 226). — Dessin d'O. Saunier, d'après l'édition allemande.

AU SECOURS D'EMIN PACHA,

EXPÉDITION ALLEMANDE DU DOCTEUR PETERS.

1889-1890.

I

Organisation de l'expédition. — Départ de MM. Peters et Wissmann. — Arrivée à Zanzibar. — Le blocus. — Confiscations. M. Peters aborde à Chimbye.

L'expédition allemande de secours à Emin Pacha s'est organisée en 1888, plus d'un an après le départ de Stanley, et alors que, malgré toutes les soi-disant nouvelles de source anglaise, personne en Europe ne savait à quoi s'en tenir sur le sort de cet explorateur.

Le docteur Peters, qui revenait en février 1888 de Zanzibar, où il organisait le protectorat allemand sur la côte, se vit, à peine débarqué, offrir par la Société allemande de l'Est-Africain la direction de cette expédition. Il n'accepta qu'éventuellement, se réservant de savoir quel accueil ferait à l'entreprise l'opinion publique de son pays.

Dès le 27 juin le projet prenait corps; une assemblée de quatorze délégués se réunissait ce jour-là, et élisait un comité exécutif composé de MM. Arendt, Livonius, Peters, Sachse et Schröder; ce comité s'adjoignait bientôt après MM. Hofmann, ministre d'État, Schweinfurt, Wissmann et Lucas. Il recueillait rapidement, sans sortir d'un cercle assez étroit, 224 413 marks (276 028 fr.) de souscriptions et obtenait l'adhésion à l'entreprise de l'empereur d'Allemagne et du prince de Bismarck.

Le comité désirait faire coopérer à l'œuvre de secours MM. Peters et Wissmann; la chose n'était faisable, si l'on voulait maintenir une certaine unité dans le commandement, qu'en créant deux expéditions distinctes; c'est ce que l'on décida, et M. Wissmann prit en outre l'engagement de se subordonner au docteur Peters dès que celui-ci le jugerait nécessaire.

Le projet était en bonne voie d'aboutir; le comité, définitivement constitué, lança alors un appel au peuple allemand, qu'il conviait à reprendre l'œuvre dans laquelle Stanley avait sans doute échoué, à sauver ce centre de civilisation créé et maintenu par un Allemand dans le Soudan égyptien, en même temps qu'à faire œuvre utile pour les possessions allemandes d'outremer et pour le commerce de l'empire.

Mais au moment même où cet appel était publié, se répandait le bruit d'une insurrection dans l'Est-Africain. La société coloniale allemande évacuait toutes ses stations, sauf celles de Dar-es-Salam et de Bagamoyo. Il semblait, dans l'affolement de la première heure, que toute l'Afrique allemande fût en conflagration.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces nouvelles désastreuses devaient avoir leur contre-coup sur les projets d'expédition. Le 30 septembre 1888, on décida de les renvoyer à un moment plus propice, sans cesser toutefois de faire de la propagande et de recueillir des souscriptions.

Puis on s'avisa qu'on pouvait prendre une route en dehors des territoires occupés par l'insurrection, celle du Tana. Mais cette route prêtait à des objections : tout d'abord le fait qu'elle n'est pas fréquentée par les caravanes pouvait faire croire à des obstacles naturels; puis était-il légitime d'opérer en dehors de l'Est-Africain allemand, alors qu'on avait attiré un grand nombre de souscripteurs en leur montrant l'intérêt que le pays du protectorat pouvait avoir à l'expédition?

On discuta, et la conclusion, formulée d'un commun accord le 25 novembre, fut que M. Wissmann partirait le plus tôt possible pour l'Est-Africain, et choisirait lui-même sa route, tandis que le docteur Peters organiserait promptement une seconde expédition.

Les choses en étaient là lorsque le prince de Bismarck se décida à intervenir, au nom de l'Empire, dans les affaires africaines, et à confier la direction des opérations à M. Wissmann. Celui-ci était ainsi enlevé au Comité d'Emin Pacha; c'était une perte sérieuse, mais son départ assurait au moins une véritable unité au commandement.

Alors le comité se décida à agir sans plus tarder, et à envoyer le docteur Peters en Afrique. En janvier les officiers étaient choisis. M. Fritz Bley fut chargé de recruter des porteurs à Zanzibar; MM. Rust et Fricke envoyés à Aden pour enrôler 100 soldats somalis; le 20 février, le lieutenant de Tiedemann leur fut expédié pour les assister, et le docteur Peters partit lui-même le 25. Sans se décider d'avance pour la route du Tana, il voulait organiser son expédition dans le sultanat de Vitou, qui jouissait alors d'une parfaite tranquillité. Aussi avait-il donné à M. de Tiedemann l'ordre d'y convoyer les Somalis engagés.

Après avoir passé quelques jours en Égypte, où il avait cherché, sans en obtenir, des nouvelles d'Emin Pacha, le docteur arriva à Aden dans la troisième semaine de mars; le 25 il en repartait avec M. Wissmann, arrivé la veille, et tous deux débarquaient le 31 mars à Zanzibar.

Le lieutenant de Tiedemann. — Gravure extraite de l'édition allemande.

A Aden, le docteur Peters avait appris avec étonnement que M. Rust, enfreignant des ordres formels, avait débarqué les Somalis à Bagamoyo. A Zanzibar, il eut le mot de l'énigme; il y avait eu défense expresse de les débarquer soit à Lamou, soit à Zanzibar. En outre, le docteur était prévenu que la même interdiction lui était appliquée à lui-même.

Revenu à Zanzibar, après une courte excursion, sur le *Kiloa*, jusqu'à la côte somali, le docteur Peters apprit des faits plus désagréables encore : ses armes de chasse, envoyées à Zanzibar, malgré toutes ses instructions contraires, sur un bâtiment de la *British India Line*, avaient été saisies par l'amiral Fremantle. Même sort était réservé quelques jours plus tard à ses armes de guerre et aux remingtons destinés à Emin Pacha. Enfin on lui annonça que le sultan de Zanzibar avait menacé de faire couper le cou à tous ceux qui consentiraient à lui servir de porteurs.

Dans cette adversité, M. Peters essaya d'obtenir quelque appui de son gouvernement. Mais il n'eut pas de succès auprès du consul allemand de Zanzibar, et il échoua de la même façon en s'adressant au Ministère des affaires étrangères à Berlin. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de cette impasse : c'était de forcer le blocus. M. Fritz Bley réussit à noliser le vapeur *Neera*, de la *Bombay Steam Navigation Company*, et le docteur Peters résolut de s'en servir pour ses transports. Mais il se vit, par ce surcroît de dépenses imprévu, dans l'obligation de réduire son personnel, de licencier les deux tiers de ses Somalis, et de ne plus recruter que 150 à 200 porteurs.

Il obtint de Wissmann 150 fusils, qu'il déposa à Bagamoyo, où le Frère Oscar, de la mission française, avait pu lui engager 60 porteurs. Le 1er juin il alla avec ses deux compagnons, MM. Oscar Borchert et Friedenthal, embarquer armes et porteurs; le 7 il se rendit à Dar-es-Salam, d'où il navigua en se tenant au large de la ligne du blocus. Une grosse mer empêcha quelque temps la *Neera* d'aborder, et le manque d'eau fit cruellement souffrir l'équipage. Le vaisseau se vit entraîné jusqu'à 30 milles au nord du point de débarquement choisi; enfin, le 15 juin, à onze heures, on jeta l'ancre dans la baie de Kwaihou, et les hommes et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les armes furent transportés de nuit dans trois canots indigènes, ou *daous*. M. Borchert restait à bord de la *Neera*.

Les daous entrèrent dans le canal de Siyou, et le 17 juin tout le monde abordait heureusement à Chimbye, au fond d'une indentation septentrionale de ce canal. Le docteur Peters avait choisi pour lieu de rassemblement des porteurs et des charges, et pour point de départ définitif, le village de Hindi, à quelque distance dans l'intérieur. Le 25 juin toute l'expédition y était rassemblée et prête à partir.

Sur ces entrefaites, l'amiral Fremantle, instruit du départ de la *Neera*, s'était lancé à sa recherche, persuadé qu'elle aborderait dans la baie de Manda. Elle entrait le 20 juin à Lamou, et l'amiral apprenait, avec stupéfaction, que le docteur Peters n'y était plus, mais avait tranquillement abordé dans le sultanat neutre de Vitou. Pour se venger, il confisqua les marchandises laissées sur la *Neera*, et qui devaient servir d'objets d'échange, et les renvoya à Zanzibar.

Ces procédés allaient encore changer le caractère de l'expédition. Ils lui enlevaient aussi M. Oscar Borchert, qui rentrait à Zanzibar pour y soutenir ses droits, et y diriger le procès dit de la *Neera*, qui fit en son temps quelque bruit dans le monde. Ce ne fut qu'après la solution de cette affaire litigieuse qu'il put remonter le Tana à la tête d'une seconde colonne.

Le docteur Peters. — Gravure de Thiriat, d'après l'édition allemande.

Nous avons ainsi résumé brièvement les premiers chapitres du récit du docteur Peters, qui relatent les origines et le commencement de son expédition. Pour la suite, nous donnerons le récit lui-même, tout en l'abrégeant un peu.

II

Départ de Hindi. — Organisation de la caravane. — A Vitou. L'ambassade des Somalis-Kavallalas. — Départ de Vitou.

La confiscation des marchandises de la *Neera* était pour moi un rude coup. Il s'y joignit, à Hindi même, une autre déconvenue grave. Je reconnus qu'il me serait impossible de trouver dans la région de Vitou une quantité de porteurs suffisante pour le transport des charges qui me restaient.

La plus grosse équipe de porteurs que j'aie réussi à obtenir comptait quatre-vingt-dix têtes ; et encore n'en eûmes-nous jamais, par le fait, que soixante-dix à notre disposition. Aussi m'occupai-je de me renforcer en chameaux et de suppléer également à ma pénurie d'hommes en me procurant pas mal d'ânes. Mais je ne pus porter le chiffre de nos chameaux qu'à dix-sept, et ne trouvai à acheter que neuf ânes.

Il me fallait donc, de toute évidence, renoncer à emporter toutes mes charges d'un seul coup, et force me fut de diviser l'expédition en deux colonnes. La seconde fut mise sous le commandement du capitaine Rust. Ce dernier devait organiser une flottille sur le Tana et me rejoindre à Oda-Borou-Rouva avec le reste de mes colis, y compris les articles d'échange attendus de Zanzibar. Ne pouvant recruter de nouveaux porteurs chez les Souahelis, j'espérais être plus heureux avec les Ouapokomos ou les Gallas, sur le haut Tana, et y être, en tout cas, à même, si mes articles d'échange m'arrivaient de Zanzibar, d'y former une caravane d'ânes avec laquelle j'atteindrais la Province Équatoriale.

Telles étaient les perspectives dont je me flattais à Hindi et à Vitou et qui me dictèrent mes décisions.

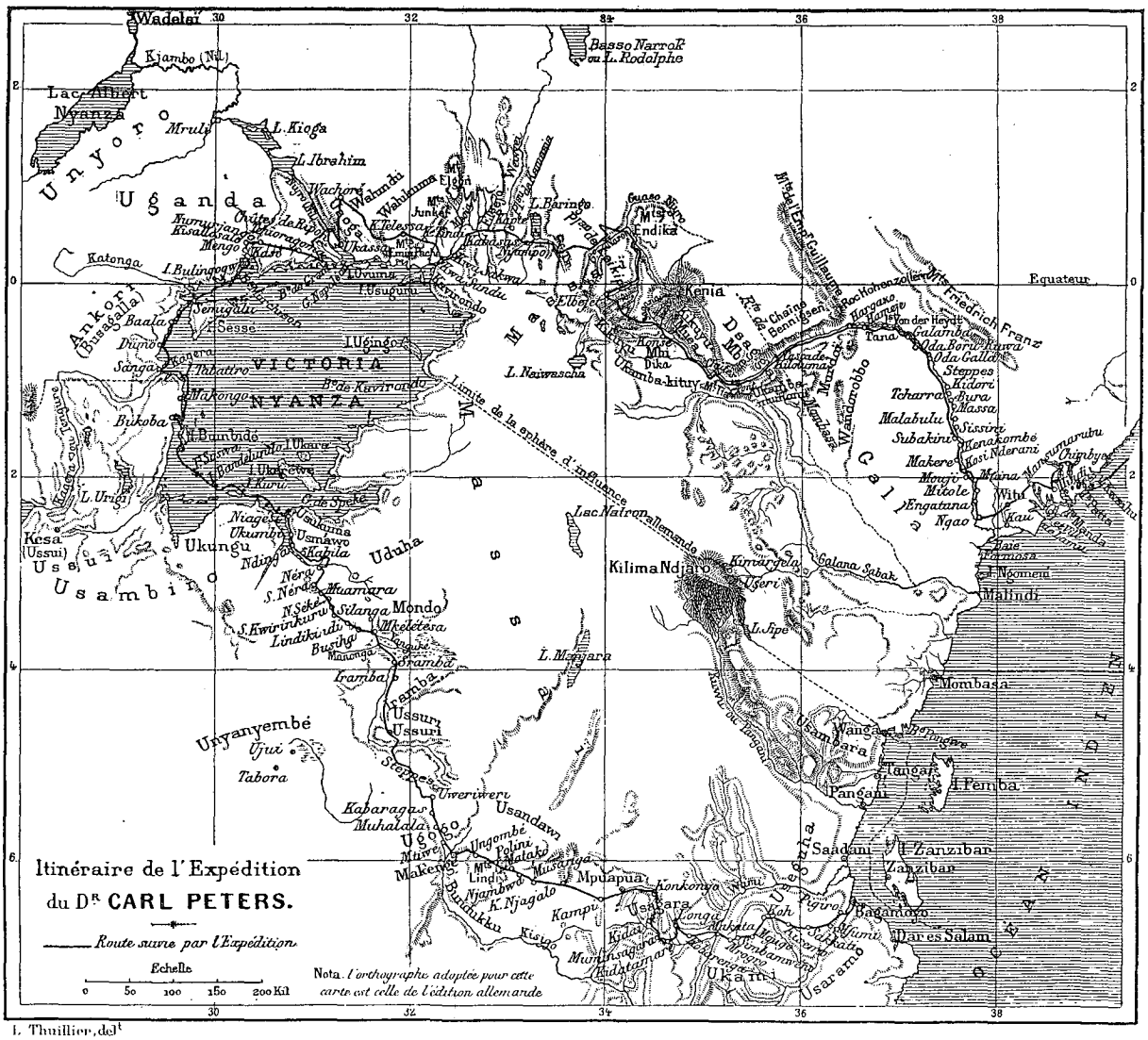
Combien peu l'événement devait répondre à mon attente!

Un point que je réussis, par contre, à régler à Hindi, ce fut la mise en ordre de mes charges. Tout ce que l'eau de mer avait gâté fut laissé de côté; le reste fut soigneusement enregistré et réparti entre les deux colonnes.

Cette besogne terminée, je m'occupai de discipliner et d'organiser mes hommes, qui étaient, de leur nature, des éléments singulièrement sauvages. Si j'étais obligé de gagner l'intérieur sans un stock d'articles d'échange proprement dits, je ne pouvais, comme avaient fait Thomson et d'autres, rien me procurer moyennant tribut auprès des chefs indigènes; la réussite de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon entreprise dépendait donc par-dessus tout de la discipline de mes gens et de mon autorité sur eux. S'il n'y avait pas moyen de conserver à mon expédition le caractère pacifique et traditionnel que j'avais espéré d'abord lui imprimer, il me fallait prévoir telle éventualité qui m'obligerait à organiser ma colonne sur le pied de guerre. Je comptais surtout, pour cela, sur mes Somalis; si je les avais bien en main, je pouvais exercer par eux une action physique efficace sur mon équipe de porteurs, composée en majeure partie d'Africains du centre. Pour avoir raison de ce dernier élément, il faut, de toute nécessité, briser à coups de volonté toute disposition hostile; l'expérience m'a prouvé à moi-même que c'est la seule manière d'en venir à bout. Les bonnes gens, *Buana Ouasuri*, comme on dit, n'auront jamais, dans les moments critiques, l'autorité indispensable pour mener à bien une expédition à travers les dangers de toute sorte qui proviennent des éléments ou des hommes. L'effet auquel les chefs d'expédition doivent, selon moi, s'efforcer d'atteindre, c'est de faire dire à leurs gens : « *Kali sana laikini hodari sana* (Très sévère, mais très habile) ». Cette impression finit par créer entre eux et les hommes de leur colonne une sorte de lien puissant, qui permet de triompher des crises et des catastrophes inévitables dans la vie de voyage en Afrique.



La saison des pluies, qui était en retard, fit son apparition en nous gratifiant chaque jour d'averses torrentielles, et il était rare que le soleil daignât sourire à nos travaux d'arrimage. J'avais fait acheter à Lamou un cheval de selle, sur lequel je parcourus à plusieurs reprises les environs de Hindi.

Le mercredi 3 juillet, je quittai enfin ce lieu. J'avais reçu, la veille, de Lamou mes articles d'échange. Je voulais d'abord conduire ma colonne à Vitou, et attendre là celle que m'amènerait Rust. La première marche, de deux heures et demie seulement, avait pour objectif

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

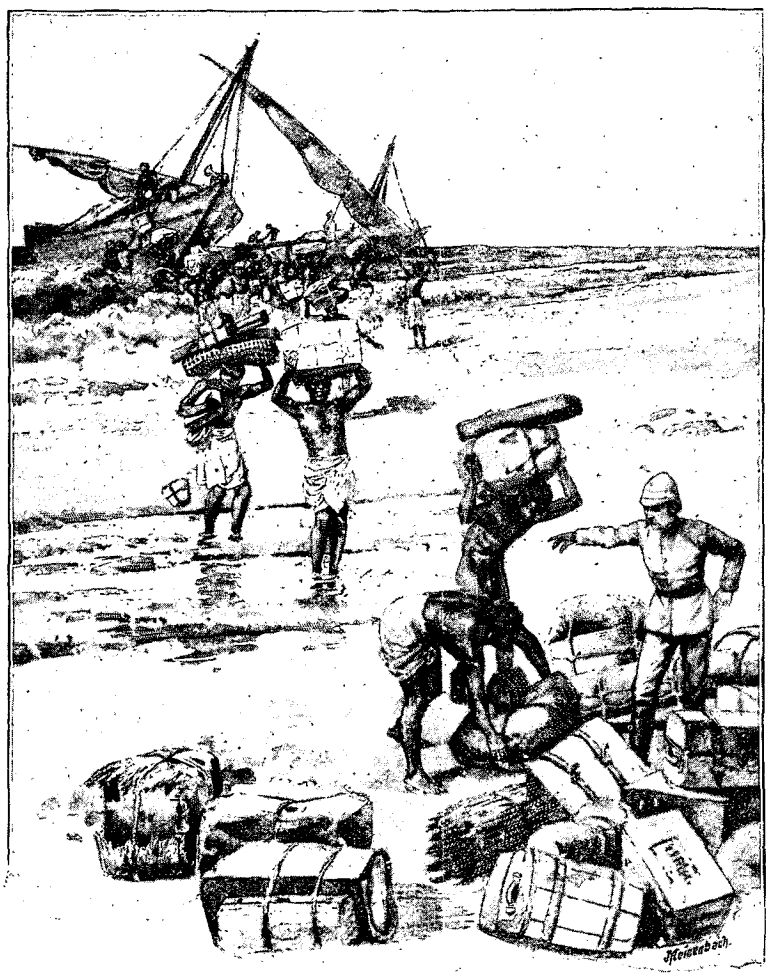
Transbordement sur les *daous*. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kibokoni. Le pays qui s'étendait devant nous était couvert de beaux champs de froment et de *mtama*. Le soleil éclairait la plaine et les bois; notre grand voyage vers l'ouest semblait enfin commencer sérieusement.

J'arrivai à Kibokoni à midi et demi, et j'y attendis M. de Tiedemann, avec le reste de la caravane. Il n'arriva qu'à six heures, m'annonçant qu'une partie des porteurs s'étaient refusés à prendre leurs charges, ou s'étaient enfuis ; vingt charges étaient restées à Hindi. Le reste était en route avec Friedenthal.

Je réexpédiai immédiatement deux chameaux à Hindi, et résolus de faire le lendemain une enquête minutieuse sur l'affaire. Le matin suivant, M. de Tiedemann retourna à Hindi, et à midi il ramena les dernières charges, en m'informant qu'il ne restait plus là-bas de porteurs : toute l'équipe devait donc être à Kibokoni.



Débarquement à Chimbye (voy. p. 227). — Gravure extraite de l'édition allemande.

L'inventaire en main, je vérifiai nos colis, et je m'assurai que les porteurs étaient en effet tous présents. Je fis ensuite trois parts des bagages : une pour les chameaux, une pour les ânes, une autre pour les hommes. Je me croyais ainsi sûr de mon affaire, quand, à deux heures, je donnai le signal de reprendre la marche vers Mansamarabou. Trente charges cependant restèrent encore en arrière. L'expérience de la veille m'avait décidé à assister jusqu'à la fin aux opérations; j'envoyai Friedenthal en avant avec les derniers colis et quelques soldats.

Nous eûmes néanmoins de nouveaux retards, dus à la mauvaise volonté des *pagazis* dont quelques-uns persistaient à se débarrasser des charges.

Le 5 juillet, à Mansamarabou, je fis l'inspection de mes porteurs. Tous étaient présents. Je leur adressai une allocution, où je disais que je connaissais les bons et aussi les mauvais; que pour les bons je serais un bon maître, mais que je serais sévère envers les mauvais. Je donnai double *pocho* à ceux qui, la nuit précédente, avaient véhiculé des charges. Un des hommes fut convaincu d'avoir, le 3 juillet, jeté son fardeau dans un champ de maïs, et de s'être sauvé à Hindi : je le fis enchaîner et fouetter devant tout le monde. Quelques autres furent punis également, pour s'être soustraits la veille à l'obligation du portage. Enfin je leur donnai connaissance d'une série de peines graduées qui seraient désormais appliquées à ceux qui s'enfuiraient et à ceux qui jetteraient leurs charges. Cette communication, que je rendis plus claire par quelques exemples faits séance tenante, produisit enfin son effet. Pour clore cette scène mémorable, je fis distribuer à mes gens les quartiers d'un bœuf qu'on venait d'abattre, avec un minot de maïs pour chaque homme.

A cinq heures du soir, je les rassemblai derechef: personne ne manquait à l'appel. Je leur fis de nouveau une courte allocution, dans laquelle j'insérai les ordres que voici : le matin, à cinq heures et demie, au son de la trompette, chacun devra se présenter; sa charge individuelle lui sera une fois pour toutes assignée; à six heures trois quarts, la caravane, formée en ordre de marche, s'ébranlera; à l'arrivée au campement aura lieu le dépôt de chaque charge; un contrôle sera fait, liste en main, pour voir s'il ne manque ni un homme ni une charge; chaque charge aura son numéro, et chaque porteur sa charge, qui sera inscrite sur la liste.

Je relate ces arrangements en détail parce que depuis ce jour-là, 5 juillet, un ordre complet régna dans la caravane.

Cette discipline a été la cause première du succès de l'expédition. Il va sans dire toutefois qu'il s'écoula

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore quelque temps avant que l'accoutumance fût telle que tout marchât en quelque sorte de soi-même.

Notre campement à Mansamarabou offrait un coup d'œil des plus pittoresques. Nos trois tentes étaient dressées dans un parc splendide, à l'ombre de manguiers et de baobabs magnifiques. Devant la mienne flottaient à droite le pavillon allemand et, tant que nous fûmes dans le sultanat de Vitou, à gauche celui du sultan Foumo Bakari (blanc et rouge, avec un pentagramme blanc sur champ de gueules). Sous le pavillon allemand était rangée l'artillerie, près de laquelle un poste se tenait jour et nuit. En arrière des tentes, sur l'herbe verte, paissaient les chameaux, les ânes et mon cheval. En deçà étaient empilés les bagages, gardés par des postes réguliers de soldats somalis. Plus loin se dressaient les maisons où logeaient avec leurs jeunes et jolies femmes quelques-uns des porteurs, robustes gaillards qui se distinguaient avantageusement des Souahelis de Vitou.

Le 6 nous campâmes à Founga Sombo; puis nous arrivâmes le 7 à Vitou, après une forte journée de marche à travers une longue région de marécages et de forêts. L'approche de Vitou nous fut signalée par l'apparition d'une trentaine de soldats du sultan, qui nous souhaitèrent la bienvenue au nom de leur maître; puis, à une demi-heure de Vitou, je fus salué par le chérif Abdallah, un Souaheli très bien élevé, accompagné de M. Dörfer, employé de M. Denhardt.

Le capitaine Rust. — Gravure extraite de l'édition allemande.

Vitou est situé sur une petite éminence et protégé par une enceinte de bois. Deux portes solidement fortifiées, et gardées nuit et jour, donnent accès dans la ville. Celle-ci ne compte guère que 3000 habitants; mais grâce à la quantité de Souahelis civilisés qu'on y rencontre, on se figurerait être dans un des centres de vie de l'Afrique orientale. La cour n'y produit pas l'impression brillante de celle de Zanzibar, mais elle a un cachet d'homogénéité aimable et patriarcale qui plaît davantage, et elle m'offrait en outre l'intérêt d'un élément de population que je ne connaissais pas. Là, à côté des Souahelis, se pressent des types de Gallas et de Somalis, parmi lesquels apparaissent aussi des Ouabonis à la chevelure bizarrement tressée et des Ouapokomos à la forte musculature.

Je fis mon entrée dans Vitou à cheval, au milieu d'une énorme affluence de peuple. Devant ma demeure je vis notre pavillon déployé, et j'appris que le sultan avait mis quatre maisons, plus un bœuf, à la disposition de nos gens. Je priai M. Dörfer de vouloir bien aller annoncer ma venue à Foumo Bakari. Le sultan m'envoya ses félicitations au sujet de mon heureuse arrivée, et me fit dire que je n'avais qu'à l'informer de nos moindres désirs, que j'étais son hôte bienvenu, et qu'il serait enchanté de me recevoir le matin suivant à neuf heures.

Le sultanat de Vitou, que j'ai traversé surtout du nord au sud, forme tout entier une région plate, bien cultivée par places. Le nord en paraît moins fertile que le sud, et nulle part il n'offre cette exubérance de végétation qu'on rencontre dans les régions sises plus au midi, par exemple dans l'Ousambara. La population est très pauvre. Sur quelques points seulement, j'ai vu de gros propriétaires de troupeaux, dont la fortune pouvait s'évaluer à 100 000 roupies. Les indigènes sont, en général, assez chétifs, ce qui paraît tenir surtout à leur mauvaise alimentation.

L'ensemble du sultanat fait un pauvre effet. Je suis convaincu cependant que la contrée pourrait produire beaucoup plus, si la condition du travailleur y était améliorée. Il est certain que, par endroits, le sol se prête à tous les rendements. La nature plate du terrain et les baies marines qui, de toutes parts, échancrent profondément la côte, favorisent aussi le commerce d'exportation. Il suffirait de quelques capitaux pour développer rapidement la culture.

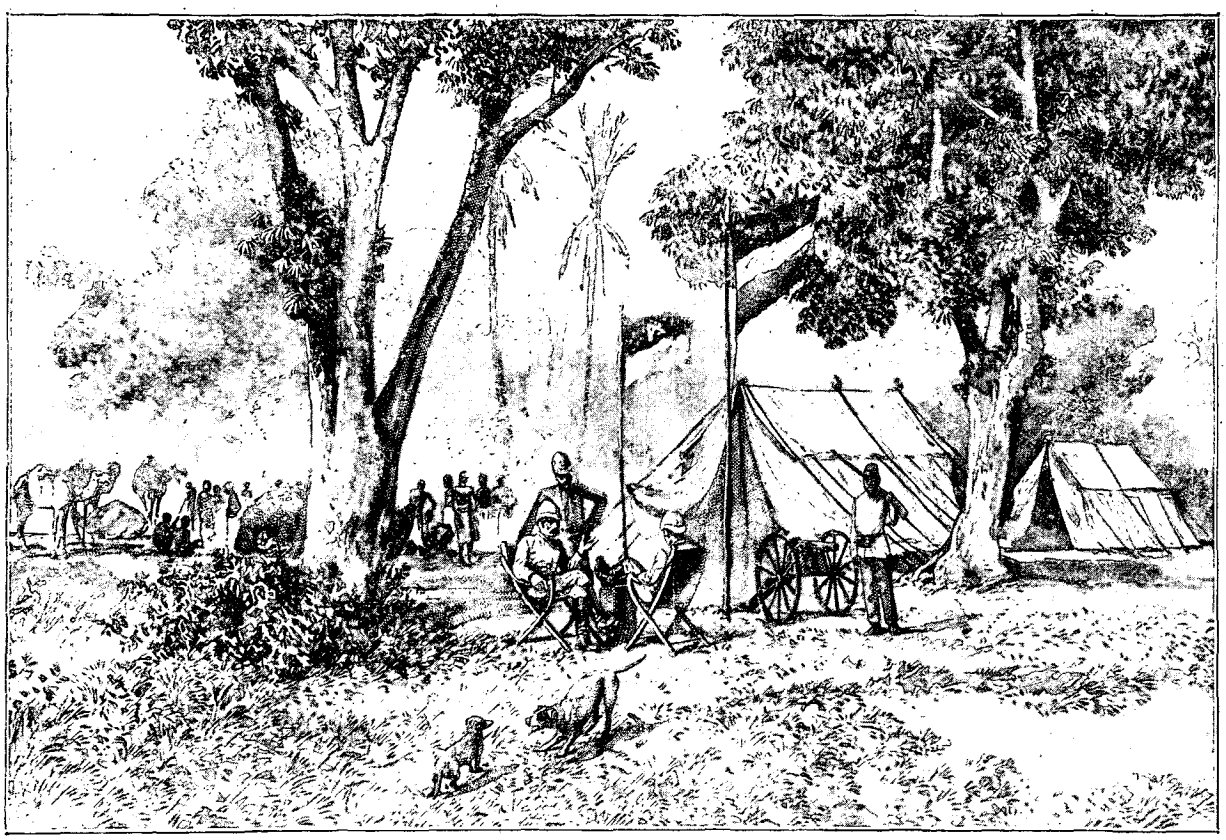
Le lundi 8 juillet eut lieu ma première entrevue avec le maître du pays. Désireux de lui rendre de mon mieux, à l'occasion de cette audience, les honneurs qui étaient dus à un prince reconnu par l'Allemagne, je fis avancer mes soldats précédés du drapeau allemand et de celui du sultan. Ils avaient à présenter les armes à mon entrée et à ma sortie. Mes introducteurs furent les premiers dignitaires de la cour, le chérif Abdallah et le grand officier des troupes du sultan, Omar Hamadi, qui portait l'uniforme d'officier d'artillerie prussien. J'avais fait revêtir à deux de mes serviteurs de beaux uniformes rouges de gendarmes, à broderies d'argent; ils avaient pour consigne de me suivre et de porter les présents destinés à Foumo Bakari, savoir un glaive arabe superbement doré et deux fusils Dreyse tout neufs, de la fabrication la plus récente, avec trois cents cartouches. J'étais accompagné de MM. Dörfer et Friedenthal. Le sultan, de son côté, avait commandé quarante soldats pour notre réception, qui se fit au milieu de toute sa cour convoquée. La maison, bâtie en pierre, avait un air tout à fait simple;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quant à la réunion, elle ne différait pas sensiblement de celle qui forme, en pareille circonstance, l'entourage du sultan de Zanzibar.

Foumo Bakari vint au-devant de moi jusqu'à la porte, et me conduisit à un siège placé à gauche du sien, qui était plus élevé. A sa droite, sur un siège pareil au mien, était assis l'héritier du trône, un frère à lui. Le sultan était un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie douce et bienveillante. L'entretien se fit en kisouaheli. Après les phrases préliminaires de salut et les protestations d'amitié, on parla naturellement du but de mon expédition, que le sultan promit de seconder selon ses moyens. Sur ma prière, il me délivra aussitôt un écrit, à l'adresse des anciens de chaque localité, pour que la colonne Rust pût arriver, à son tour, sans encombre à Vitou. Il se déclara, en outre, disposé à me fournir des embarcations pour remonter le Tana, et, par-dessus tout, il me renouvela son assurance de la veille, que je n'avais qu'à lui faire part de chacun de mes desseins, qu'il était trop bon Allemand pour ne pas aller au-devant de tous mes souhaits.

L'audience dura une heure, et, pendant tout le reste de la journée, les gros bonnets de l'endroit accoururent l'un après l'autre me rendre leur visite; il y avait, vraiment parmi eux quelques hommes bien élevés et de distinction. Le soir même, je renvoyai mes cha-



Camp de Mansamarabou (voy. p. 231). — Gravure extraite de l'édition allemande.

meaux, avec la lettre du sultan, à Hindi, pour mander à Vitou la colonne Rust. Le lendemain, j'eus le plaisir de voir arriver M. de Tiedemann avec les charges qui étaient restées en arrière, de sorte que toute ma caravane se trouva de nouveau réunie. Je me donnai les plus grandes peines pour la renforcer de mon mieux; malheureusement je reconnus bientôt que Vitou ne pouvait pas me fournir des porteurs en quantité assez grande, et que le pays ne constituait pas un point d'appui suffisant pour une expédition, dans quelque direction que ce fût. Cela m'étonna de voir quelle ignorance y régnait au sujet de la région du Tana et spécialement de tout le district situé en arrière de la ville. Le pays semble comme une île que nul lien ne rattache aux territoires en amont.

Je dus passer presque tout le mois de juillet à Vitou, d'abord parce que j'espérais toujours recevoir de Lamou des porteurs, puis parce que j'appris que pendant ce mois il était impossible de nourrir sur le Tana une expédition, si modeste qu'elle fût. Si je voulais entreprendre de pousser dans cette direction, il me fallait acheter du grain aux Arabes de la côte et me le transporter par le fleuve à Engatana, pour le faire suivre en chaloupes parallèlement à la caravane. Tout cela demandait du temps.

Voici l'effectif de ma colonne, tel que je réussis, à grand'peine, à le constituer à Vitou :

16 chevaux, 8 ânes (le neuvième était mort), 1 cheval de selle, 2 chiens, 85 porteurs, sur le papier du moins, car ceux de ces messieurs que j'avais recrutés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Réception des Somalis-Kavallalas (voy. p. 234). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Vitou décampèrent pour la plupart après avoir reçu leur avance, et je ne pus guère constater le fait que la veille même de ma mise en marche; 13 femmes (des porteuses qui se chargèrent uniquement des bagages personnels de leurs maris); 27 Somalis (21 soldats et 6 chameliers), sur lesquels je pris 12 soldats et 4 chameliers pour ma colonne, laissant le reste au capitaine Rust; 8 serviteurs particuliers (cuisinier, aides de cuisine, etc.). Ajoutons-y un homme de Lamou appelé Hamiri, que j'avais engagé en qualité de guide.

Pendant que j'étais à Vitou, il y arriva, le 10 juillet, une ambassade des Somalis-Kavallalas, qui venait traiter avec le sultan d'un chemin de libre trafic vers le Ouanga Cette peuplade guerrière habite entre le Djouba et le Tana; en ces dernières années elle s'est répandue au sud du Tana en faisant reculer graduellement les Gallas. Le 11, leur chef, le chérif Hussein, vint me présenter ses civilités. Je lui expliquai que j'avais toujours été un ami des Somalis. Il me répondit qu'il le savait, et que lui et son peuple avaient l'intention de m'aider dans mon entreprise. Mes ennemis étaient les leurs. Je lui annonçai que j'avais besoin, avant tout, de bétail et de chameaux, et je lui proposai de m'en vendre.

Il se déclara prêt à me vendre tout de suite cinq chameaux, et à m'en envoyer d'autres. L'important pour lui était que je gardasse la neutralité dans une expédition qu'il projetait contre les Anglais pour se venger du meurtre d'un des siens, commis sans doute par l'expédition Pigott. Nous signâmes dans ce sens un traité de paix, la veille même de mon départ; ce traité a été fidèlement observé, et je n'ai jamais eu à combattre les Somalis.

Nous partîmes de Vitou le 26 juillet. J'avais incorporé M. de Tiedemann dans ma troupe. Mes colis étaient emballés; je m'étais même assuré quelques porteurs de réserve. Mes Somalis étaient bien armés, et notre petite troupe, si peu nombreuse qu'elle fût, formait un effectif respectable.

III

Ngao. — Manque de grain. — Long séjour à Engatana. — Réquisitions. — Passage du Tana. — Arrivée à Oda-Borou-Rouva.

Des difficultés imprévues me montrèrent, après une heure et demie de marche, que la route d'Engatana était impraticable. Aussi envoyai-je immédiatement demander à Vitou qu'on me fournît, le jour même, un guide pour Ngao. En attendant, mes Somalis établirent un campement avec une prestesse surprenante. Le guide n'arriva que le 27 à onze heures du soir. Cinq de nos pagazis manquaient à l'appel au bout de cette première journée.

Le pays, dans sa platitude, offrait un aspect néerlandais. A perte de vue, l'œil s'égarait sur la steppe, couvert seulement de maigres buissons, et dans l'atmosphère brûlante, au-dessus du sol marécageux, apparaissaient aux regards toutes sortes de mirages et de fantasmagories décevantes. D'eau, on n'en apercevait nulle part; çà et là, seulement un lit de rivière ou un fossé à sec.

Ce ne fut que le lendemain, à dix heures, que nous vîmes le Tana. Nous l'avions atteint à une heure environ en amont de Ngao. Il a à peu près la largeur du Weser au-dessous de Münden. Je me lançai en avant, vers le sud-est, en suivant le cours du fleuve, et à midi je mis pied à terre à Ngao, devant la maison des missionnaires allemands.

Je fus salué par MM. Würz, Weber, Heyer et Böcking. A deux heures, M. de Tiedemann arriva avec les derniers porteurs; puis, à six heures, survint le nommé Nogola avec les Somalis et deux des pagazis qui s'étaient perdus la veille. Pour les nerfs des trois autres, l'impression de la steppe entre Vitou et Ngao avait été trop forte : ils avaient planté là l'expédition d'Emin Pacha, et avaient déguerpi.

Le plus alarmant, ce fut ce que j'appris à Ngao : impossible de s'y procurer de quoi manger pour mes porteurs; les Ouapokomos eux-mêmes souffraient de la faim; que dis-je? ils mouraient littéralement de faim. Pour le coup, c'était à désespérer. Il semblait que l'expédition, à ses débuts mêmes, fût destinée à périr misérablement.

Aussi envoyai-je immédiatement, le lundi, Hamiri et deux Somalis jusqu'à Engatana, d'où ils devaient ramener huit charges de grain; sans cela je pouvais craindre que ma colonne ne se dispersât dès le premier jour.

Je lançai des soldats aux trousses de mes porteurs marrons, et j'excitai aussi à leur poursuite une tribu de Gallas établie dans le pays et dont le chef vint m'apporter un tribut de cinq moutons. J'en livrai immédiatement trois à mes porteurs. Ma consultation avec ces Gallas se fit en présence de tout mon monde réuni. Pour prévenir, par la crainte, de nouvelles désertions, je les chargeai de tuer tout bonnement ceux de mes hommes qui s'étaient enfuis, si ceux-ci refusaient de revenir. J'eus aussi une délibération (*chaouri*) avec mes porteurs : je leur expliquai que je ne me souciais pas de garder les gens qui ne me suivaient qu'à contre-cœur, et mis ceux qui voulaient s'en retourner en demeure de me le faire savoir à l'instant. Aucun d'eux ne me donna son congé, mais je vis bien que leurs dispositions n'avaient rien de rassurant.

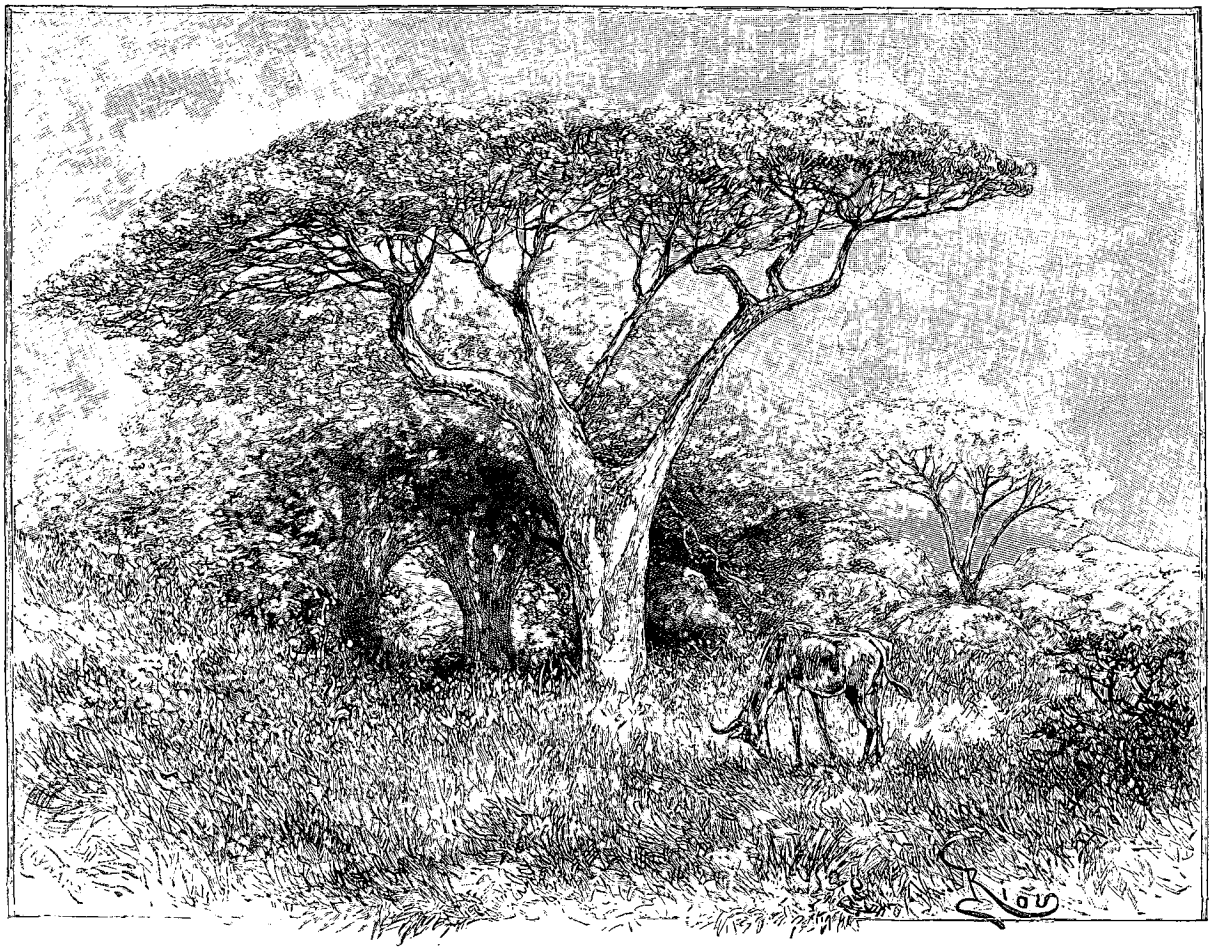
Le 30 au soir, arrivèrent enfin les huit charges demandées à Engatana. Quel soulagement pour moi, de pouvoir aussitôt combler mes gens de riz et de maïs! Bien plus sûrement que mes paroles, cette distribution releva leur moral affaibli. Le 1er août, quoique encore très inquiet, je partis de Ngao pour me rendre à Engatana, où j'espérais trouver quatre-vingt-dix autres charges de grain et les chaloupes nécessaires au transport ultérieur de ces provisions. Nous voulions coucher, ce jour-là, à Marfano.

Cette étape ne fit que confirmer, en les aggravant, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

impressions décourageantes que je venais d'éprouver, à mes premiers pas sur la route du Tana. Il n'y avait pas, à proprement parler, de chemin, le trafic des Ouapokomos s'effectuant au moyen de chaloupes. Nous allions sans cesse du maquis à la steppe, toujours en danger de perdre la voie, ce qui nous arriva plusieurs fois; finalement nous tombâmes sur un vaste et profond marécage, où les porteurs enfonçaient jusqu'aux hanches, et où trois chameaux s'enlizèrent si bien qu'il fallut les débarrasser de leurs charges et les repêcher à l'aide de leviers. A Marfano, rien non plus à manger. Dans la nuit, un porteur déserta; je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Telle était cette route du Tana, sur laquelle nous nous trouvions désormais.

Je me décidai à prendre deux chaloupes à Marfano, et j'enjoignis à leur propriétaire de veiller à ce qu'elles transportassent à Engatana une partie de mes charges, sous la protection de quelques Somalis. Le tout arriva en temps voulu, et moi-même, ainsi soulagé, je repartis le matin 2 août de Marfano, pour atteindre sans encombre Engatana, à onze heures, avec toute ma colonne. Mais là, nouvelle déception. J'y avais fait envoyer de Vitou cent charges de grain; je n'en trouvai



Paysage près du Tana. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

que cinquatre-quatre, et aucun des six canots (*miaous*) que j'avais également commandés.

Le sort en était jeté. Sans canots, je n'avais plus aucun moyen de transporter mon grain, et il me fallait rester à Engatana.

Alors s'ouvrirent les plus tristes semaines de notre expédition. En usant de la plus grande parcimonie, je devais sacrifier chaque jour deux à trois charges de grain, et cela suffisait à peine à nourrir mes hommes. Ajoutez à cela que la saison des pluies se prolongeait indéfiniment. Toutes les nuits c'étaient des ruissellements d'eau, et bientôt des maladies se déclarèrent parmi nos chameaux, dont le nombre fut, en très peu de temps, réduit à dix. Quant à moi, je fus secoué deux jours durant par une violente fièvre rhumatismale.

Pendant tout le temps que je restai à Engatana, les Arabes ne cessèrent de multiplier leurs apparitions suspectes autour de mon campement. Dès le commencement d'août, des bruits couraient même journellement de l'approche d'une expédition anglaise, commandée, disait-on, par M. Smith — assertion qui était exacte, — et qui s'était mise spécialement en relation avec les Arabes de Kaou. Ayant appris que ces derniers excitaient mes gens à déserter et qu'on avait déjà vu chez moi des individus appartenant à la colonne anglaise en marche, je résolus de mettre fin à tout cela,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, un après-midi, je fis enchaîner quelques-uns de ces messieurs jaunes de Kaou, pour les garder en quelque sorte comme otages. Quant aux délégués de la colonne britannique qui furent convaincus d'avoir excité mes hommes à s'enfuir, je les fis fouetter, puis je les renvoyai.

J'avais réussi dans l'intervalle à me procurer quatre canots. En même temps l'on m'informait que l'expédition Smith passait de l'autre côté du Tana. Nos deux colonnes devaient ainsi continuer à marcher sans jamais se voir.

Le 25 août, j'appris que je n'avais plus rien à attendre de Vitou. Cinq minutes plus tard, je donnai l'ordre de parer nos quatre chaloupes et de les charger. Le commandement de la flottille fut confié au brave Hamiri. Vers trois heures de l'après-midi, on dérapa. Une heure après, les chameaux suivirent avec quarante charges.

La pluie tombait toujours à torrents quand je quittai, après tout le monde, Engatana, avec Hussein Fara, Roukoua, mon domestique, et Tell, le dernier chien qui me restât. Le sol était si fangeux et si glissant que nous n'avancions que très lentement; vers midi seulement, nous atteignîmes Mitole, qui n'était pourtant qu'à une lieue et demie de distance.

Le chemin qui côtoie le Tana file constamment en deçà de l'ourlet de buissons qui borde d'une manière ininterrompue les cours inférieur et moyen du fleuve. Sur le cours moyen, le maquis est tout particulièrement large, de sorte que, le matin, il nous fallait souvent, au sortir de notre campement, brousser assez loin dans le fourré, et faire de même, l'après-midi, pour y revenir. Cette forêt est coupée, par places, de cultures, où croissent bananes, mtama, maïs, patates et divers légumes secs.

Vues de la rivière, les berges du Tana ont un caractère champêtre assez agréable, malgré leur encadrement de buissons et de plantations. Une fois hors de cette lisière touffue, on se trouve dans la steppe aride, terrain très commode pour la marche, et garni de différentes espèces de mimosas dont les épines, quand on est à cheval, vous déchirent impitoyablement les habits et la peau. Souvent aussi on traverse pendant des heures des fourrés de cactus, dont les aiguillons rigides sont dangereux pour les pieds des porteurs et des bêtes de somme. Cette steppe, au travers de laquelle coule le Tana, fait partie des vastes landes marginales du nord-est de l'Afrique, où habitent les Somalis et les Gallas. Si infertile qu'elle soit, à cause de sa sécheresse, au point de vue de la culture générale, elle n'en offre pas moins à l'œil du voyageur un aspect éminemment pittoresque et charmant, surtout après la saison des pluies, et l'abondance de sa faune sauvage lui prête une animation singulière. L'antilope y vit par bandes; chaque matin, on y relève les empreintes de l'éléphant et les lourdes traces du rhinocéros; des troupes de babouins et d'autres singes s'y ébattent; des boucs de toute espèce s'y offrent comme cibles à la carabine; dans l'air enfin foisonnent les pintades et autres poules, sans parler du canard ou de l'oie sauvage, du grand pélican, du vautour et de l'aigle.

Mitole, où nous devions camper, est un petit village agréable, entouré de champs de maïs et de bananes. A mon approche, les anciens de l'endroit vinrent à ma rencontre. J'ai déjà dit que j'étais muni d'un écrit du sultan de Vitou pour les anciens de tous les villages. La lecture à haute voix de cet écrit était, dans chaque localité, le grand air de bravoure de Hamiri; avec une adresse qui nous stupéfiait, il s'entendait à tirer de cette pièce toutes les injonctions en rapport avec les besoins de l'expédition.

Le 28 au soir, je me résolus à traverser, le lendemain matin, le Tana, pour m'engager sur le territoire britannique. Ce faisant, j'élevais une barrière de plus entre moi et Lamou; j'avais appris, d'un autre côté, que la rive droite du cours d'eau était mieux cultivée que la gauche, et pouvait m'offrir de meilleurs points d'appui pour ma marche.

Le lendemain, comme j'allais partir, je reçus de Rust une bonne nouvelle : il s'était transporté à Ngao, et les articles d'échange dont M. Tœppen s'était occupé à Zanzibar étaient arrivés à Kaou. Cela assurait enfin à l'expédition une existence régulière. J'allais avoir des objets d'échange, et Rust me suivait sur le Tana.

A Mboudji, où je rejoignis Tiedemann, nous nous emparâmes, en vertu du droit de la guerre, d'un magasin arabe contenant de 20 à 30 charges de riz. Et dans l'après-midi nous passâmes le Tana. Les Ouapokomos de Kosi Nderani qui, à notre arrivée sur la rive gauche, s'étaient massés de l'autre côté du fleuve, se dispersèrent comme paille au vent.

Le soir même, nous voyant installés sans encombre sur la rive droite, et sachant que, dès le lendemain matin, je me proposais de marcher sur Kosi, les gens de Nderani nous dépêchèrent quelques notables du lieu avec leur sultan. Celui-ci s'accroupit à terre devant moi et implora la paix. Je lui commandai de me fournir un guide, de me faire frayer un chemin à travers la forêt, et de me livrer deux *miaous*.

Le 1er septembre nous arrivâmes à Kosi Nderani, presqu'île charmante, extrêmement fertile, qui s'avance au milieu du Tana. C'est là que, six mois plus tard, les missions françaises de Sainte-Marie et du Sacré-Cœur installèrent une station, qui dut ensuite être abandonnée, à cause des débordements auxquels le fleuve est sujet en cet endroit.

A Makere, où je trouvai tout mon monde en bon état, je voulus nouer des relations amicales avec les Ouapokomos. Mais comme ils me refusaient des vivres, je me vis contraint, pour apaiser la faim de mes hommes, de m'approvisionner d'autorité sur les champs de maïs. Les Ouapokomos tentèrent alors de s'opposer à la réquisition; à mon grand regret, deux d'entre eux reçurent des blessures dans la lutte.

Le 4 septembre, j'atteignis Kenakombe, chef-lieu de toute la région du Tana inférieur, localité abso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bataille contre les Gallas (voy. p. 239). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lument perdue dans les bois. Le 6, après une forte étape, nous campâmes non loin de la station anglaise de Soubakini. Je m'attendais à y trouver M. Smith; on me dit qu'il était parti quelques jours auparavant. J'appris de même, d'une façon positive, l'échec de l'expédition Pigott.

Le 9 je ralliai toute ma caravane à Sissini, le 10 je gagnai Malaloulou. Là nous sortions définitivement de la sphère d'influence du sultan de Vitou. Je me résolus alors, pour la première fois, à déployer le drapeau allemand sur la rive septentrionale du Tana, pour faire comprendre aux Anglais que leur « sphère d'intérêt » s'arrête à la rive sud du fleuve.

Le 12 septembre, une forte marche nous conduisit à Massa. La moisson était maintenant en pleine maturité, et, partant, toute la population indigène manifestait la plus joyeuse humeur. Massa est le chef-lieu d'un district dont les centres d'habitation occupent les deux côtés du Tana. C'est un peu en amont que commence le cours moyen du fleuve, caractérisé par l'absence de terres alluviales et la présence de berges élevées.

Les étapes suivantes furent Boura, le 13 septembre, Tcharra, où commence le domaine de la langue galla, le 14, et le 15 Kidori, dernière localité ouapokomo sur le cours inférieur du fleuve. Les habitants se plaignaient d'avoir été mis à sac par l'expédition Smith; ils me donnèrent des détails circonstanciés sur la déroute de la colonne anglaise, que les Somalis avaient dispersée un peu en amont du village. J'avais déjà entendu parler vaguement de cette catastrophe à Massa.

Le 16 nous commençâmes la marche à travers la steppe, au milieu des tourments de la chaleur et de la soif. Cette steppe, nous mîmes cinq jours à la traverser. Ce fut une série d'étapes à outrance. Le 18 septembre le dernier bœuf fut abattu; puis, trois jours durant nous restâmes sans rien manger. Nous craignions sans cesse de perdre les traces de la colonne britannique, qui s'était reformée après l'attaque des Somalis. La plus dure journée fut celle du 21 septembre. Mais à la nuit tombante je trouvai enfin le chemin du Tana : nous étions sauvés!

Le 23 nous étions tous réunis à Odagalla, et le 24 nous faisions notre entrée dans les riches cultures et les villages des Gallas d'Oda-Borou-Rouva.

IV

A Oda-Borou-Rouva. — Un traité de paix. — La guerre. Départ.

Vers midi j'installai mon campement dans le fourré vierge du Tana, en face des demeures des Gallas qu'on voyait briller de l'autre côté. Nos canots n'étaient pas arrivés. Je fis franchir le fleuve, assez large à cet endroit, à mes Somalis, qui eurent la chance de mettre la main sur une chaloupe, et de me l'apporter.

Avec une poignée de soldats et deux domestiques, je passai sur la rive gauche, laissant la colonne sous la garde de Tiedemann. Nous ramâmes jusqu'à une vaste bifurcation de la rivière, et, nous engageant dans le bras méridional, nous abordâmes au bout d'une demi-heure à un petit village à main droite. Là nous aperçûmes quelques individus. C'était une station d'esclaves, composée principalement de Souahelis du sultanat de Vitou, que les Gallas avaient enlevés et traînés jusque-là.

Je m'installai sous un grand arbre, et je fis envoyer au sultan des Gallas l'invitation de venir conférer avec moi sur notre campement. Il s'écoula une heure avant que le sultan Houdjo parût avec sa suite : c'était un petit homme, à la physionomie respirant l'astuce.

Ces Gallas sont, en général, d'un extérieur imposant. De haute taille et bien découplés, ils offrent ce même type qui m'avait déjà frappé, à Vitou, chez les Somalis. La coupe de leur visage diffère complètement de celle du nègre; le galbe fin et aminci rappelle celui de la race caucasique, et il s'en détache des yeux sombres qui ne commencent à s'éclairer que lorsque la passion remue leur cœur. Par la langue, ils sont proches parents des Somalis, avec lesquels ils vivent cependant sur un pied d'hostilité implacable. Un Somali et un Galla, en quelque lieu qu'ils se rencontrent, se traitent immédiatement en ennemis.

En somme, les Gallas qui se sont établis dans l'île d'Oda-Borou-Rouva se trouvent dans une situation très précaire, et pressés de tous les côtés. Au nord ils ont à se défendre contre les Somalis, à l'ouest ils ont à combattre les Ouandorobos, et au sud-ouest les Ouakambas dirigent des razzias contre leurs troupeaux.

L'aspect des habitations et des villages d'Oda-Borou-Rouva est charmant. On croirait se promener au travers d'un jardin; ce ne sont que rangées de champs de maïs, entrecoupées de plantations de bananes et de patates. Les demeures, petites et rondes, ressemblent à des meules de foin. Elles sont propres et bien tenues. Le Tana décrit près de là de superbes méandres, entre des rives couvertes de cultures ou de belles forêts, dans un lit semé d'îles et d'îlots.

Le sultan Houdjo nous accorda d'emblée la permission de camper sur la rive opposée. Il me promit de m'envoyer un canot pour m'y conduire et me donna un guide galla, du nom de Gall-Galla, qui avait vécu longtemps à Vitou comme esclave, et qui parlait l'arabe, le souaheli, le somali.

Je réussis, après une longue marche, sous la conduite de Gall-Galla, à découvrir le lieu de campement de mes gens sur la rive opposée. C'était une lande aux herbes brûlées, où le vent ne cessait de soulever des tourbillons de cendre noire.

Le jour même le sultan me convoqua à une conférence; il me dit que les Gallas s'étaient entendus pour nous ouvrir un marché, et qu'il comptait m'envoyer lui-même des poules, mais seulement pour le lendemain matin. En effet, je reçus ce jour-là plusieurs charges de grain, des bananes et de la volaille, de sorte que nous pûmes faire des repas réguliers. Le même jour les chaloupes portant mes articles d'échange arrivèrent, et nous aurions été jusqu'à nouvel ordre en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mesure de nous procurer par achat des vivres auprès des Gallas, s'ils avaient tenu leur parole de nous ouvrir un marché.

J'appris bientôt que M. Smith était arrivé, une semaine environ avant moi, dans la localité, mais qu'aussitôt que la nouvelle de notre approche lui était parvenue, il avait battu en retraite vers l'est, pour gagner l'Oukamba par Mombas.

Le 28 septembre, nous eûmes un grand conseil avec le sultan et les notables, sous un grand arbre de l'autre côté de la rivière. J'ouvris la séance par une courte allocution, dans laquelle je demandai aux Gallas s'ils voulaient la paix ou la guerre. On me répondit : la paix. Je les priai alors de me munir de vivres et de chaloupes pour transporter les vivres en amont.

Le lendemain je rédigeai en conséquence un traité que Houdjo signa au nom des Gallas; on me donnait dans tout le territoire du sultan allant, le long du Tana, de Massa au mont Kénia, le monopole du trafic, le privilège de créer des cultures, d'exploiter les mines, et en même temps le droit de commander la force armée et d'exercer la justice, bref un véritable protectorat. Le traité fut accueilli par de vives acclamations, et pour la première fois le drapeau allemand flotta sur le haut Tana.

Le 29, M. de Tiedemann tomba malade, assez gravement pour que je lui fisse la proposition de regagner la côte, sur notre grande chaloupe. Il n'accepta pas, mais je n'en restai pas moins réduit à mes propres forces; pour utiliser quelque peu mon temps, je commençai à m'occuper de l'établissement d'une station allemande sur l'île d'Oda-Borou-Rouva. Bientôt s'éleva sur la rive opposée une jolie maisonnette au toit de chaume, qui se composait de trois pièces.

Le Tana près d'Oda-Borou-Rouva. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

Mes relations avec les Gallas, d'abord très cordiales, commencèrent à se gâter. Ce fut à propos d'esclaves souahelis, qui étaient venus chercher un refuge dans mon camp. J'avais déclaré que je donnerais protection à ceux des esclaves qui n'avaient été ni achetés, ni pris à la guerre, mais volés. Treize vinrent s'annoncer chez moi comme se trouvant dans ces conditions. Cela provoqua du mécontentement chez les Gallas, et j'appris qu'ils avaient résolu de m'attaquer, dans la nuit du 6 octobre. Je pris les devants, je franchis le fleuve avec dix soldats et vingt-cinq porteurs. Je pénétrai dans le *kraal* du sultan, et je criai deux fois à l'assemblée qui y était réunie : « *Amani! Amani!* (Paix, paix) ». Pour toute réponse, un guerrier brandit sa lance contre ma tête, en me déchirant l'oreille, et dirigea contre ma poitrine un coup que je n'évitai que parce que Hamiri me tira de côté. Je tombai alors par terre, le front contre le canon du fusil de mon domestique. Tirant aussitôt mon revolver, je fis feu sur le Galla; par malheur, mes cartouches ratèrent, et je dus saisir ma carabine pour me défendre. La situation, un moment, fut critique; mais, après une demi-douzaine de salves de nos gens, qui abattirent le sultan et sept des notables, la question fut réglée — ce fut l'affaire de trois minutes — et toute la peuplade déguerpit. Les Gallas étaient tellement épouvantés que plusieurs d'entre eux s'enfuirent jusqu'à la côte. Là ils dirent partout que j'étais « tombé », ce qui fit croire, plusieurs mois durant, en Europe que notre expédition avait échoué sur le Tana, et que moi-même j'avais péri.

Le combat terminé, j'éprouvai bien l'enivrement que donne la victoire, mais je ressentis aussi une vive surexcitation nerveuse à l'idée de ce premier sang humain par moi répandu.

La situation était nouvelle. Mais il importait spé-

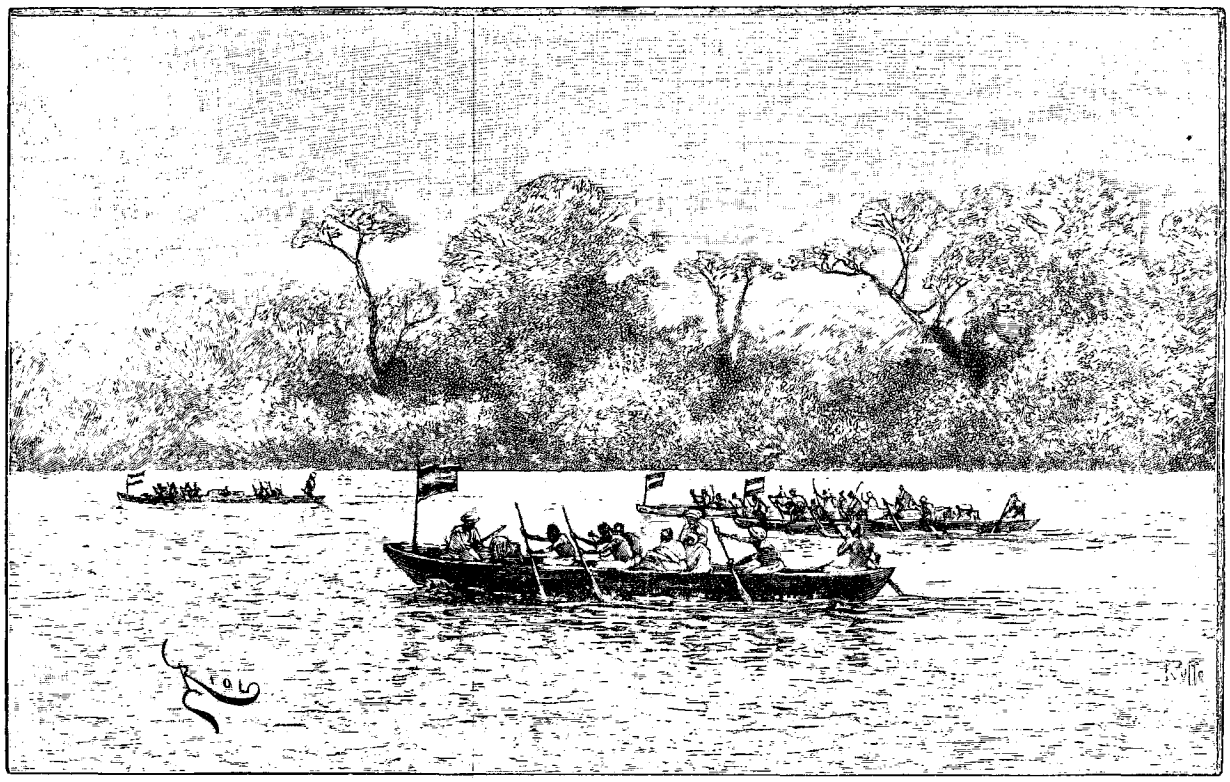
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cialement, pour la sûreté de mes communications avec la colonne Rust, qui me suivait, de rétablir la paix avec les Gallas. C'est ce que je fis, après quelques transactions. Ayant fait déposer Gallo, le successeur choisi du sultan mort, j'investis un nommé Sadeh du sultanat, en mon nom, et je plaçai auprès de lui Gall-Galla comme mon agent.

Rust, auquel, le 8 octobre, j'avais encore expédié Hamiri, n'arrivait pas; mon départ était cependant urgent. Je me résolus à partir, en laissant des instructions pour lui.

« Mon plan, lui disais-je, si je trouve un guide à Oukamba, c'est, après avoir longé le Kénia, de pousser directement sur le Kavirondo (Victoria Nyanza) et Massala. Si je ne trouve point de guide, je serai forcé d'aller au Kitoui du comte Teleki, pour gagner, de là, le lac Baringo, puis Massala. Comme j'emmène un guide d'Oda-Borou-Rouva, vous serez informé de la direction que je prends, et cette direction, vous pourrez à tout instant la connaître pour régler cet itinéraire personnel. De Massala je côtoierai la rive nord du Nyanza jusqu'à l'endroit où le Nil sort du lac, et là je m'orienterai, pour savoir si je dois traverser l'Ouganda ou le contourner à l'est.

« Dans ce dernier cas, mon objectif le plus proche serait Mrouli, dans l'Ounyoro, d'où il ne me faudrait



L'expédition sur le Tana. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

plus qu'une semaine pour rejoindre Emin Pacha. Jusqu'à Massala, si rien ne m'arrête, je compte mettre cinq semaines, et, de là jusqu'à Mrouli, deux ou trois. Du Kénia je prendrai peut-être la route dite de Thomson, laquelle, d'après la relation de celui-ci, conduit en quatre ou cinq semaines à Massala par Nyemps. J'espère cependant trouver à Kitoui les guides de Teleki. »

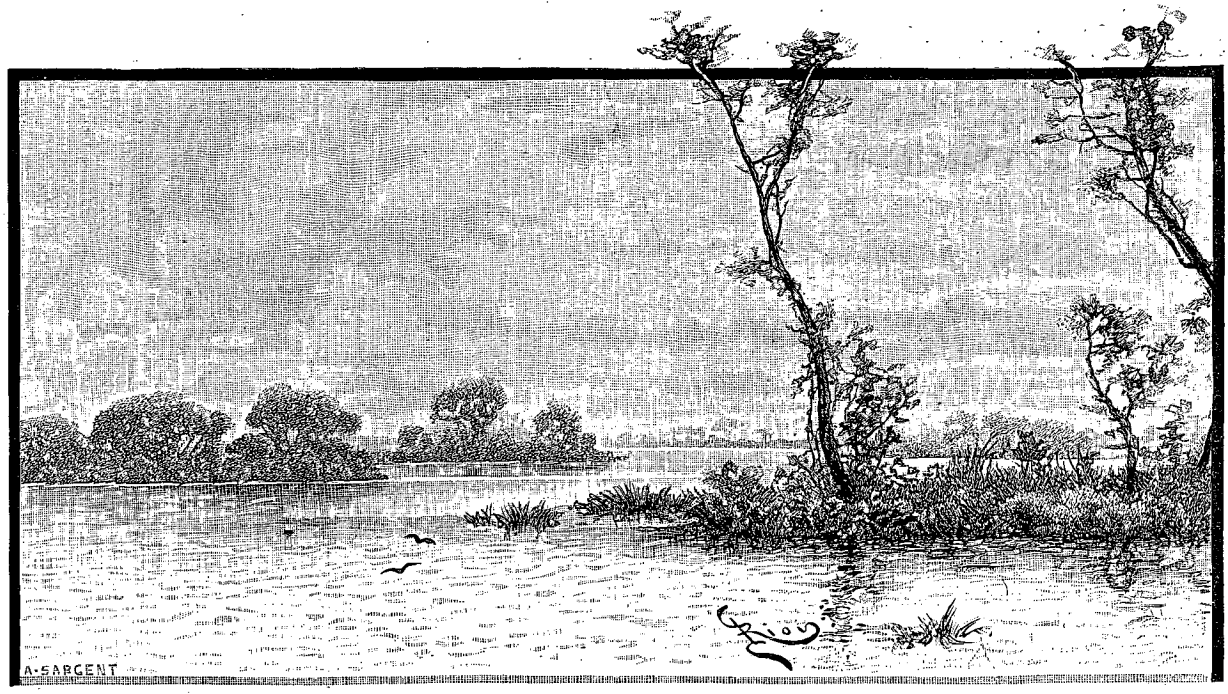
Puis, après lui avoir raconté les événements, je lui ordonnai de me suivre, au cas où il serait prêt d'ici au 15 décembre; dans le cas contraire, je l'engageais à retourner, en laissant ici Hamiri et quelques Askaris, et à réaliser le reste de la caravane à Lamou ou à Zanzibar.

Le sort en était jeté. J'allais essayer de réussir là où deux colonnes britanniques avaient échoué avant moi. Je m'enfonçais dans la zone déserte qui garde l'entrée des régions du ponant, j'allais voir si la clef que je possédais était capable de m'ouvrir la porte qui donne accès vers les districts du Nil.

Résumé d'après la traduction de J. GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Iles Von der Heydt (voy. p. 242). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

AU SECOURS D'EMIN PACHA,

EXPÉDITION ALLEMANDE DU DOCTEUR PETERS[1].

1889-1890.

V

Départ d'Oda-Borou-Rouva. — Les chutes du Tana. — Luttes avec les indigènes. — Les Ouandorobbos. — Les Ouakambas. Vains efforts pour franchir le fleuve. — Le Kénia.

La résolution que j'avais prise de pénétrer dans le pays des Massaïs sans stock d'articles d'échange suffisant décidait définitivement du caractère ultérieur de l'expédition. Il était clair que, faute de pouvoir payer le tribut en usage dans ces régions, je devais m'y attendre à des conflits armés.

Dans la nuit, j'avais envoyé aux Gallas l'ordre de me fournir quatre grandes embarcations pour transporter du grain en amont. A six heures du matin, ces chaloupes n'étant pas encore arrivées, force me fut de faire partir d'avance ma colonne vers Galamba, pour attendre sur place avec quelques soldats somalis. J'avais accueilli dans mon camp une vingtaine de femmes esclaves avec leurs enfants, et je me décidai, au dernier moment, à les expédier par eau en amont. Vers sept heures, les Gallas vinrent enfin avec les quatre canots commandés, et je pus me mettre en devoir de rejoindre à cheval ma colonne.

Le premier jour de marche me causa une impression fort décourageante. Bien que j'eusse mis à bord des canots la plupart des femmes esclaves avec leurs enfants, quelques-unes avaient préféré aller à pied avec leurs maris, et, quand je rattrapai la colonne, je les trouvai couchées çà et là au bord du chemin, ce qui m'obligea à user de mesures pénales pour rétablir l'ancien ordre de marche. Cette expérience me convainquit de l'impossibilité de pousser plus avant avec ces smalas, et le soir même, à Galamba, mon parti fut pris.

Vers sept heures je convoquai à une entrevue les esclaves des Gallas, et je leur annonçai qu'il ne m'était pas possible de m'enfoncer au cœur de l'Afrique avec leurs femmes et leurs enfants. Ils avaient pu voir eux-mêmes, ce jour-là, combien la marche en souffrait; encore étions-nous en pays ami, mais, une fois chez les Massaïs, c'était la perte assurée de ce clan de traînards. A mon grand regret donc, j'étais contraint de leur donner le choix entre deux partis : ou les femmes et leurs enfants s'en retourneraient avec leurs maris aux districts gallas qui nous étaient favorables, ou, le soir même, je les renverrais, sous escorte, en chaloupe à Ngao, en les recommandant à la station allemande.

Les esclaves me déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir avec leurs femmes et leurs enfants que de risquer de retomber aux mains des Gallas, et ils accueil-

1. Suite. — Voyez p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lirent avec une joie très vive mon offre d'envoyer leurs familles à Ngao jusqu'à la fin de l'expédition. Yembamba et un autre vieil esclave se chargeaient d'accompagner les partants; quant aux autres, ils continueraient de me suivre, pour rejoindre les leurs dans le délai d'un an. Je fis en conséquence déblayer deux grandes chaloupes que je mis à la disposition des esclaves. Vers neuf heures, chargées à couler, elles étaient prêtes à partir. J'insistai pour qu'on dérapât au plus vite, et si Yembamba m'eût obéi prestement, l'obscurité profonde qui régnait eût permis sans nul doute à la flottille de passer inaperçue devant Oda-Borou-Rouva.

Ce ne fut qu'au bout de trois jours que je sus ce qu'il en était : un matin Yembamba nous revint tout ensanglanté et à demi mourant de faim. Les chaloupes s'étaient échouées dans les ténèbres sur un banc de sable, et le matin seulement on avait pu les remettre à flot. Mais alors les Gallas leur avaient donné la chasse, et, après avoir eu trois des leurs tués par les nègres, ils avaient réussi à s'emparer des canots. Yembamba avait gagné à la nage la rive droite, et, poursuivi par l'ennemi, avait pu rejoindre notre colonne. Ce fut une des cruelles nécessités de mon expédition de ne pouvoir retourner en arrière pour délivrer de nouveau ces femmes et ces enfants des mains des Gallas. Le cœur serré, je dus continuer ma marche vers l'ouest.

Le Tana, en amont de Galamba, est couvert d'un semis d'îles ininterrompues. A dix milles en amont d'Oda-Borou-Rouva cesse le cours moyen du fleuve et commence son cours supérieur. Son lit, fait jusque-là de formations rocheuses, est creusé à partir de Hargazo, dans la steppe sablonneuse, et les fluctuations de niveau y donnent sans cesse naissance à de nouveaux courants et à des reliefs insulaires qui y correspondent. Par places se rencontrent aussi des expansions en forme de lacs qui rappellent de très près le cours de la Havel entre Potsdam et Spandau. Toutes ces îles, dont j'ai été le premier à déterminer le caractère commun, sont consignées sur la carte de l'expédition sous le nom collectif d' « îles Von der Heydt ». Les berges du Tana, en cet endroit, sont bordées d'un épais ourlet de bois qui, vu du large, offre un peu l'aspect d'une forêt-galerie. Les îles se dessinent en vert foncé sur l'onde claire.

Le fleuve, qu'on remonte jusque-là dans la direction du nord-ouest, s'infléchit de plus en plus vers l'ouest, pour appuyer vers le sud-ouest à partir de Hargazo. Les noms marqués sur ma carte, tels que Iakachamorra, Iposa, Galangogessa, Hamedje et autres, désignent non pas des localités, mais des points déterminés de la rive; peut-être représentent-ils d'anciens établissements de Gallas.

La forêt qui borde la rive est très touffue, et le fleuve est parfois difficile à atteindre. Nous avions heureusement pour guides trois Gallas connaissant leur affaire et dirigés par Parisa, le frère du sultan Sadeh; grâce à eux, après une marche de cinq jours à travers la steppe, nous atteignîmes sans encombre Hamedje le 25 octobre; c'est un endroit superbe, auquel des îles luxuriantes et des expansions en manière de lacs, entourés de splendides forêts qu'animent toute sorte de gibier sauvage et d'oiseaux, donnent un caractère tout à fait imposant.

Pour la première fois, les linéaments des montagnes de l'ouest nous apparurent nettement à l'horizon. Tous, nous croyions avoir en vue là-bas le Kénia, et nous nous figurions être rapprochés du but de notre voyage d'un mois et demi de plus que nous ne l'étions en réalité. Aussi fut-ce de l'humeur la plus allègre que, le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour Hargazo.

Le terrain commence ici à perdre son caractère de platitude absolue pour prendre des formes plus ondulées; la végétation buissonnière présente aussi plus d'ampleur.

A Hargazo, où nous arrivâmes à onze heures du matin, le Tana décrit encore un ample élargissement en forme de lac, et il semblait que nous touchions à cette bifurcation du fleuve que nous cherchions depuis longtemps, et à son affluent le Kilolouma, que, depuis Galamba, je cherchais sur la foi des cartes. La rivière, à ce point final de son cours supérieur, forme une série de rapides et une chute dont on peut évaluer la hauteur à 6 ou 7 mètres. Avec mon domestique Roukoua et quelques Ouapokomos, je m'embarquai aussitôt pour visiter cette cascade. « Le Kilolouma! » s'écrièrent les Ouapokomos en l'apercevant. A gauche de la chute, en effet, un large bras fluvial s'infléchit dans la direction du sud-ouest; vers le nord-ouest dévalent les ondes du Kilolouma.

Je ne savais pas encore ce matin-là que le mot *Kilolouma* désigne simplement en langue oukamba un courant mugissant ou une cascade, et que c'est le nom que les Ouakambas appliquent à tout le cours supérieur du Tana. Mais, dès l'après-midi du 26, je pus me convaincre que cette bifurcation fluviale était constituée simplement par une division du Tana en deux bras.

Nous pûmes vérifier la chose du sommet d'une colline, d'où s'offrit à nous la perspective la plus étendue. A l'ouest, aux feux du soleil couchant, s'alignait une chaîne imposante de montagnes qui se continuait à perte de vue au nord : c'était le relief que, par un temps clair, nous avions aperçu déjà d'Oda-Borou-Rouva, cette fameuse chaîne qui maintenant nous regardait en face, et que, d'après les anciennes cartes, nous ne pouvions faire autrement que de considérer comme un prolongement du massif du Kénia. Au nord-ouest particulièrement se dressait une cime qui offrait à peu près la forme d'un guéridon rond à demi incliné. En arrière des premières chaînes, d'autres sommités chevauchaient les unes sur les autres.

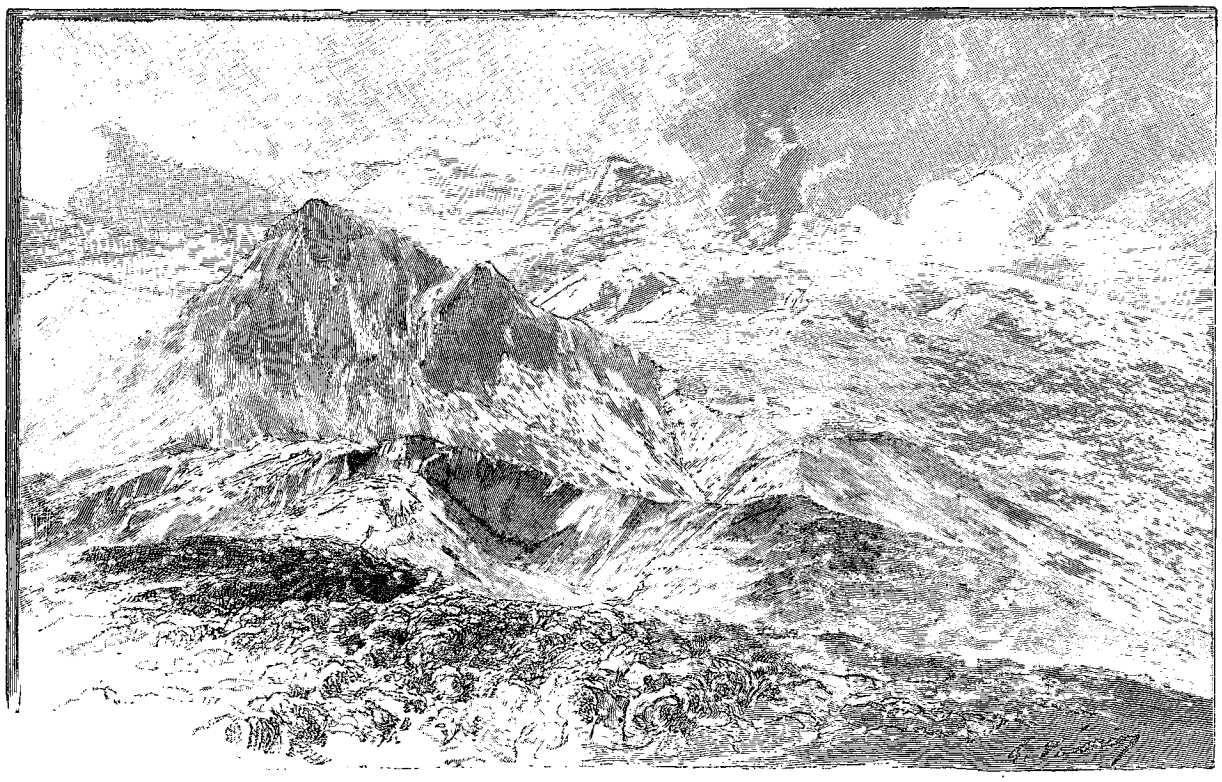
Je donnai à ces montagnes le nom de l'empereur Guillaume II, et quant à la cime si remarquable de coupe qui se dressait devant nous, je l'appelai le « roc Hohenzollern ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes guides gallas voulaient, suivant les conventions arrêtées à Oda-Borou-Rouva, s'en retourner chez eux le soir même. J'enjoignis cependant à deux d'entre eux de continuer à m'accompagner, jusqu'à ce que je me fusse procuré d'autres guides ; puis j'envoyai, dans la nuit, un Galla et quelques Ouapokomos rassurer leurs compatriotes sur le sort de ceux des leurs qui faisaient partie de ma colonne. Le 27 octobre, on se remit en route, le cœur dispos, vers les régions inconnues de l'ouest.

Ne sachant rien de la géographie de ces contrées, je résolus d'essayer de pousser encore mes canots en amont sur le fleuve. Krapf, en son temps, avait émis, d'Oukamba-Kitoui, la conjecture que peut-être le Tana était navigable de là jusqu'à son embouchure. Je voulais établir d'une manière concluante la vérité ou la fausseté de cette hypothèse. Dès le premier jour, je reconnus que la supposition n'avait nul fondement, et il n'y a pas à s'en étonner, si l'on songe que le sol à Hargazo est approximativement à 300 mètres au-dessus de la mer, tandis qu'à deux milles plus loin environ, à notre première étape, l'altitude était déjà de 460 mètres. Par suite de cette déclivité, qui se continue sans interruption jusqu'à la source du fleuve, celui-ci n'est plus, dans cette direction, qu'une série de cataractes et de rapides, qui se déroulent parfois avec une grandeur imposante. Il descend par une succession de terrasses, qui, pour la plupart, tombent à pic vers l'est.

Il en est ainsi jusqu'à Kikouyou et jusqu'au plateau de Leikipia, où l'on a devant soi, à l'altitude de



Monts Guillaume II. — Dessin de G. Vuillier, d'après l'édition allemande.

2 200 mètres, le point culminant de cette grandiose formation, qui va s'abaissant un peu de l'autre côté, jusqu'au Victoria Nyanza. Toute cette énorme intumescence forme sans doute un soulèvement d'ensemble, au centre duquel se trouvent les épanchements volcaniques de la région du Baringo, et sur lequel sont posés les cônes de même nature du Kénia, du Soubougou la Poron, du Tchibcharagnani et de l'Elgon. Ces derniers entourent à des distances assez régulières le lac Baringo, lequel n'est vraisemblablement qu'un cratère éteint.

Le long du Tana s'étend une chaîne formée peut-être par les pentes méridionales du relief de l'Empereur-Guillaume II et que j'ai nommée « chaîne Bennigsen ».

Au sud du Tana commence un petit pays, le Murdoi, qui n'avait jusqu'alors figuré sur aucune carte. Il s'avance à 3 ou 4 milles derrière Hargazo ; quant à son étendue au sud, je n'ai pu l'établir. Là erre avec ses troupeaux, à travers la steppe, la tribu massaï des Ouandorobbos, qui ne trouve, m'a-t-on dit, que dans ce district à vivre indépendante de ses congénères.

Passé Hargazo, nous avions encore rencontré des traces de la colonne Pigott ; puis, tout à coup, ces traces avaient cessé, ce qui nous indiquait qu'elle s'était dirigée vers le sud. Elle y avait évidemment été contrainte par le manque de vivres.

Le 29 octobre, comme je m'étais porté en avant, avec les Gallas et quelques Somalis, pour déterminer le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin à suivre, nous aperçûmes soudain des vestiges de pas de femmes remontant au jour précédent et qui menaient à un gué du fleuve. Je me décidai alors à mettre un terme à l'incertitude où me plaçait le manque de toute information touchant les pays que j'avais devant moi. Puisque ces femmes étaient venues la veille à la rivière, c'est que leur tribu était tout près de là. Je laissai partir M. de Tiedemann avec la colonne, et, prenant quelques soldats et mes Manyémas aguerris, je me plaçai aux aguets près du passage, afin de m'aboucher avec les indigènes. Une demi-heure à peine s'était écoulée après le départ de la caravane, que nous entendîmes tout à coup au sud un caquetage de voix féminines. C'étaient onze jeunes filles ouandorobbos qui, avec leurs cruches, s'approchaient du Tana. En un clin d'œil, elles furent entourées, et grande fut leur surprise en me voyant surgir.

Je leur ordonnai de me suivre à mon camp, et leur expliquai que j'étais prêt à les relâcher, si leur tribu, que, depuis quelques jours, l'effarouchement tenait éloignée de nous, consentait à s'entendre avec moi pour me vendre des vivres et me fournir des guides. Au bout d'une heure de marche, j'arrivai avec elles au campement, et deux des jeunes filles furent incontinent dépêchées avec des présents, pour porter aux Ouandorobbos mes propositions d'amitié.

Elles parties, le destin voulut que la question des guides du moins se trouvât résolue d'une autre façon. Trois nouvelles figures apparurent soudain au milieu de nous : c'étaient trois superbes gaillards, nus comme la main, sauf un lambeau d'étoffe enroulé autour de leur cou et une sorte de gibecière attachée à leur front par une corde. Je les fis prier de s'approcher, ce qu'ils firent très volontiers. C'étaient des guerriers ouakambas des monts Moumoni, qui étaient en campagne pour faire une razzia de femmes esclaves. Ils connaissaient sur le bout du doigt le pays vers lequel nous nous dirigions, et je les priai en toute amitié de vouloir bien nous guider jusqu'à l'Oukamba, où je les relâcherais avec des présents. Comme je m'efforçais de les rassurer, voilà que des cris de guerre et des coups de fusil éclatent du côté où une partie de mes Somalis bivouaquaient avec les chameaux. C'étaient les Ouandorobbos, qui, au lieu de conférer amicalement avec moi, avaient préféré, sans plus de façons, assaillir mon camp. Nos armes à répétition les eurent vite repoussés et mis en déroute. Un seul des leurs était demeuré sur la place.

J'envoyai alors aux Ouandorobbos deux autres de mes prisonnières, pour leur dire que s'ils entendaient continuer sur ce pied stupide avec moi, j'étais prêt à entrer en lutte, et qu'ils auraient bientôt lieu de se repentir de leur témérité; mais que, s'ils voulaient au contraire traiter pacifiquement, j'allais leur rendre sur l'heure le reste des femmes que je détenais; ayant des guides d'autre part, je n'insistais plus auprès d'eux que pour obtenir qu'ils me vendissent quelques brebis et des chèvres.

Vers trois heures de l'après-midi survinrent les envoyés des indigènes, deux types fort étranges pour nous, qui arrivions de l'est. Ils étaient complètement nus, tout leur corps barbouillé de rouge, leur chevelure artistement tordue en anneaux autour de leur tête, leur carquois rempli de flèches empoisonnées; sur l'épaule ils portaient l'arc, et, à la main, la lance et le bouclier massaïs.

Ils m'intimèrent leurs exigences d'un ton si hautain, que je dus plusieurs fois leur signifier d'avoir à baisser le ton, attendu que ce n'était pas en criant qu'on pouvait trouver le chemin de mon cœur. Ils réclamèrent la délivrance de leurs filles; sur quoi, je leur demandai de me livrer immédiatement mes brebis. Sur leur réponse qu'ils n'avaient point pouvoir à cet effet, je leur commandai de revenir le lendemain matin, en m'amenant leur sultan en personne.

Le lendemain, vers onze heures, les anciens de la peuplade parurent enfin à mon camp avec les cinq moutons que j'avais demandés. Après un échange de dits et de redits, où l'on se cracha mutuellement à la face, pour corroborer les serments réciproques de bonne volonté, on entra en négociations pour la reddition des femmes contre les brebis. Les Ouandorobbos durent nous tenir pour de bien pauvres hommes d'affaires, en nous voyant leur restituer leurs femmes pour les cinq moutons : une femme, dans ces pays, vaut généralement jusqu'à cinquante brebis, et, selon les idées africaines, notre droit de propriété, après ce qui s'était passé la veille, était incontestable.

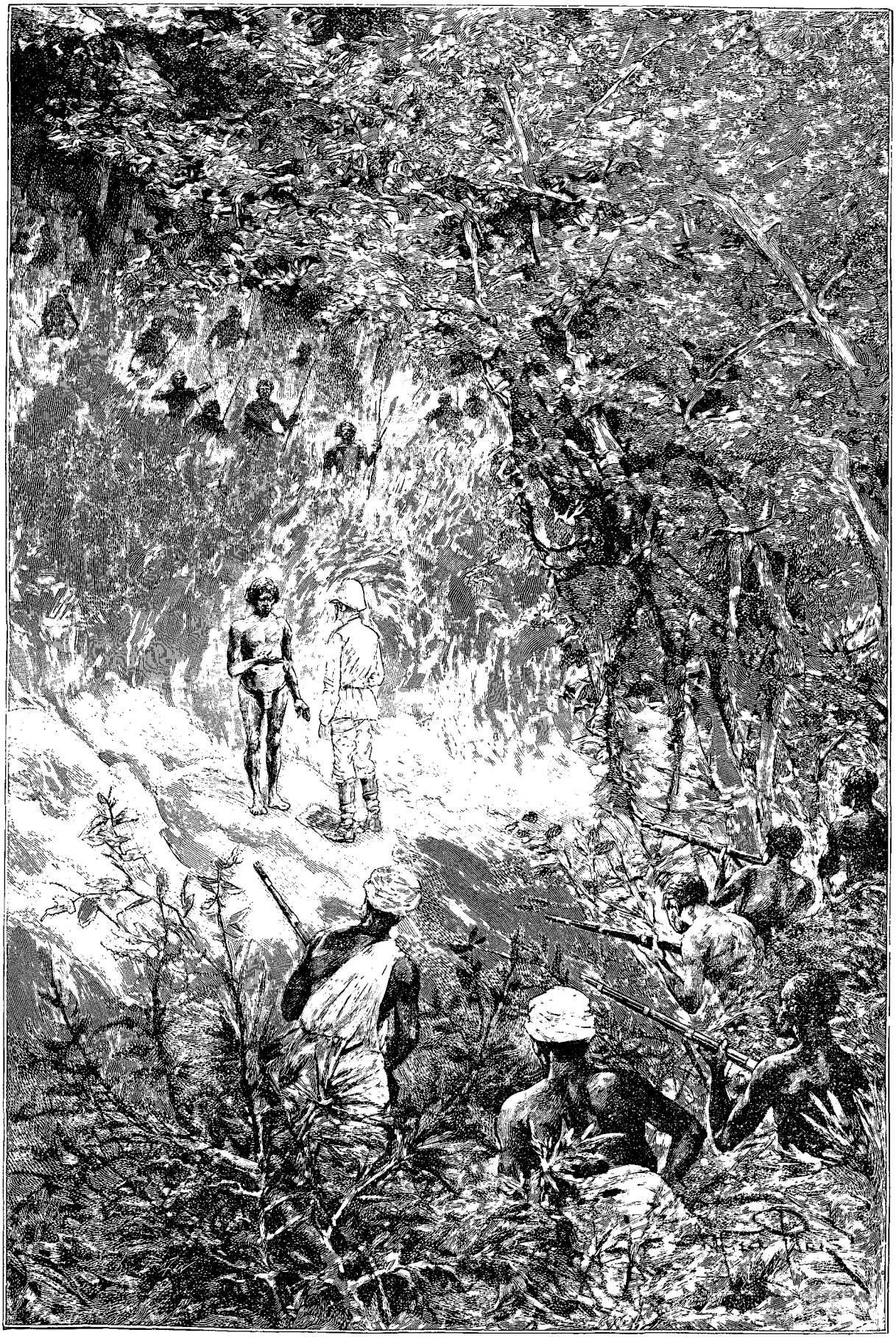
Nous pûmes ainsi nous remettre en marche. Le 31 octobre je bivouaquai dans une magnifique futaie au bord du Tana.

Comme nous étions en train de manger, on vint m'annoncer l'arrivée à mon camp du chef des Ouandorobbos. Je me levai de table, et allai le trouver, pour lui demander où étaient les moutons que je lui avais dit de m'amener. « Ils viendront demain ou après demain », me répliqua-t-il. C'était là une maigre consolation pour un homme dont la caravane était affamée et qui n'avait plus de viande que pour une journée à peine. Je déclarai donc au sultan que je ne m'accommodais pas de ce retard, attendu que je voulais me remettre en marche le lendemain; j'ajoutai que j'allais le retenir à mon bivouac jusqu'à ce que les siens m'eussent livré les bêtes. A ce mot, il poussa tout à coup son hurlement de guerre, pareil à l'aboiement d'un chacal, et au même moment une nuée de flèches empoisonnées fondit de tous côtés sur le camp.

Je fis bien vite terrasser et enchaîner le sultan; puis, le saisissant par les oreilles, je m'en servis comme d'un bouclier contre les traits des Ouandorobbos; je défendis néanmoins à mes gens de tirer, mon désir étant de traiter sur le pied de paix avec les indigènes.

Ces derniers, ne pouvant prendre pour cible leur chef, s'étaient vus contraints de désarmer aussi de leur côté, et avec le secours de la mimique et de quelques mots que j'écorchais tant bien que mal, je réussis à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrevue avec les Ouandorobbos. — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire comprendre au sultan d'abord, puis à ses gens, que si l'on m'amenait, d'ici au soir, cinq brebis et quatre ânes, je relâcherais le sultan en le gratifiant d'étoffes d'habillement. Cet arrangement fut scellé par une série de crachats en présence de tout le peuple, et les Ouandorobbos s'en allèrent querir la rançon de leur chef resté en mon pouvoir. Entre celui-ci et moi, des relations tout à fait cordiales s'établirent dans le cours de l'après-midi, et quand le soir, à défaut des ânes réclamés, on m'eut amené huit moutons, je donnai au chef et à plusieurs de ses officiers des étoffes rouges, après quoi je les renvoyai sains et saufs à leurs congénères.

Type de Ouadsagga. — Dessin de J. Lavee, d'après une gravure de l'édition allemande.

Mais, déjà le lendemain, comme j'allais le long du fleuve, avec Hussein Fara et Roukoua, pour chercher un chemin praticable aux chameaux, nous fûmes surpris par une centaine de Ouandorobbos, qui s'élancèrent d'un fourré avec leurs arcs tendus.

Je m'appuyai à un arbre, et prenant ma carabine, j'épaulai, sans cesser toutefois d'agiter en l'air, en signe de paix, une touffe de gazon. Je fis comprendre aux Ouandorobbos que Roukoua allait courir au camp leur chercher des présents, en échange desquels j'attendais d'eux des moutons. Roukoua s'en alla, avec l'ordre de ramener, en sus des présents, douze de mes soldats. Dès que ceux-ci parurent, la situation fut modifiée.

Le sultan consentit à traiter amicalement, dans un rendez-vous personnel. Mais ce ne fut que le lendemain que les Ouandorobbos se décidèrent à me livrer cinq des dix brebis demandées. Mal leur en prit. Les hostilités furent déclarées, et sans que nous eussions eu à tirer un coup de feu, nous pûmes faire prisonnier tout un grand troupeau de brebis et de chèvres. Les vivres étaient désormais assurés à l'expédition.

Type de Ouadsagga. — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition allemande.

Le 2 novembre, nous essayâmes de franchir le Tana, mais nous en fûmes empêchés par une crue subite.

Le lendemain, au son du tambour, la colonne s'ébranla derechef. Le paysage revêtait un aspect de plus en plus grandiose; le Tana mugissait de plus en plus fort; les montagnes sur la rive opposée et la forêt vierge qui nous entourait ne cessaient de prendre plus d'ampleur. Le fleuve, ici, sauf sur de courts espaces, se précipite en puissantes cataractes. Nous avions gravi terrasse sur terrasse; chaque jour, nous nous élevions de plus de 100 mètres. C'étaient maintenant autour de nous les enchantements mystérieux de la solitude absolue.

Le 6 novembre, au matin, nous atteignîmes la chute de Kilolouma, où la route de Mombas par Oukamba Moumoni franchit le Tana pour gagner Mbé, au nord, et, plus à l'est, Lorian, en longeant le Kénia.

Une demi-heure avant d'y arriver, nous sentîmes les montagnes trembler sous nos pieds, et par le fait, quand on se trouve en amont de la chute et qu'on plonge un regard dans le gouffre béant creusé là par la masse liquide, on croirait voir l'abîme infernal. Cette chute se compose, comme presque toutes les autres, de plusieurs cataractes étagées, dont la principale peut mesurer 25 mètres de hauteur.

A ma grande surprise, le district où nous arrivâmes le 8 novembre n'était pas l'Oukamba, comme je le supposais d'après les cartes; c'était le Dsagga, région formée de charmantes chaînes de hauteurs le long du Tana. C'est une contrée bien cultivée, qui, avec ses hameaux bâtis comme des hameaux suisses et enclos de solides remparts, offre un aspect tout à fait pittoresque.

Les Ouadsaggas sont de race bantoue et apparentés de près aux Ouakambas et aux Ouakikouyous, aussi bien qu'aux gens de Mbé, avec lesquels ils ont une langue commune.

Jamais encore la notion d'un blanc n'avait pénétré dans ce pays; je crois même qu'on n'y avait pas vu un Arabe ou un Ouangouana. Les habitants prenaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

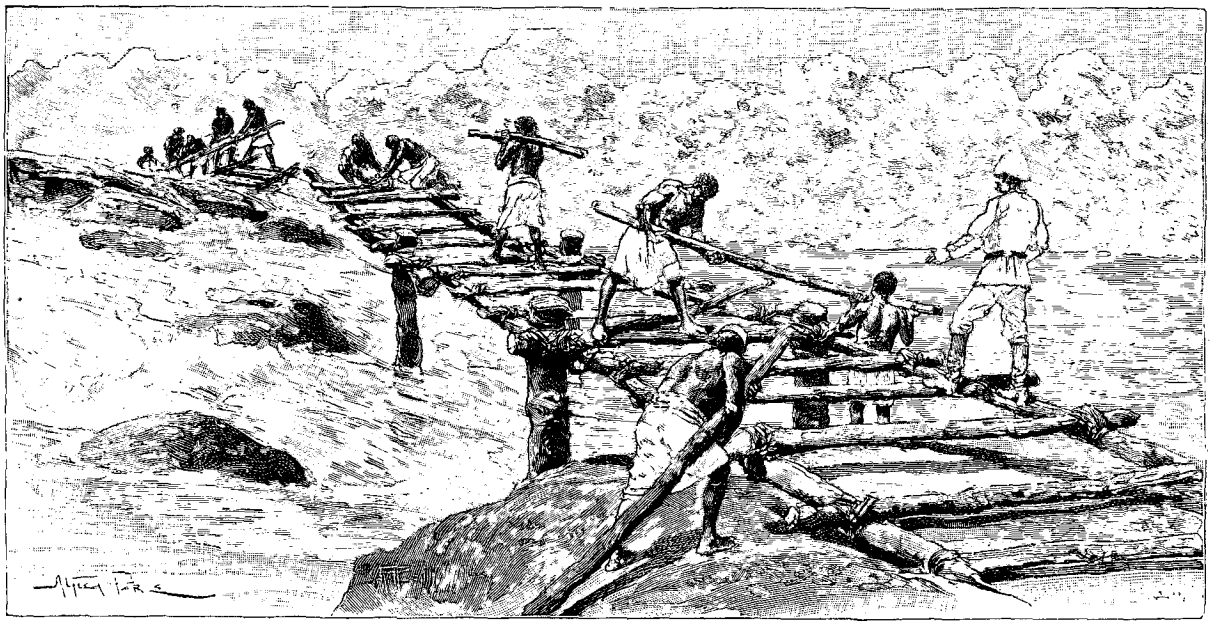
nos fusils pour des gourdins, et, à la vue des grandes bottes dont nous étions chaussés, ils éclatèrent de rire, pensant, ou que nous avions fourré nos pieds dans des jambes d'âne, afin de mieux marcher, ou que nous avions réellement des pieds d'âne.

Le 9, vers midi nous arrivâmes dans un second district de Dsagga; comme j'y descendais par une hauteur en pente douce, j'aperçus de l'autre côté du fleuve une énorme montagne, qui resta de longs jours encore à notre horizon comme la ligne frontière du pays.

Je résolus de nommer ce nouveau relief « mont Krupp », et, vers une heure, j'établis mon campement près d'un gué de la rivière.

Des Ouadsaggas survinrent en grand nombre, et le ton arrogant qu'ils prirent avec nous nous surprit fort désagréablement. Je leur demandai de m'apporter, dans le délai d'une heure, des vivres à acheter; mais j'appris bien vite, à mon grand étonnement, qu'un de mes porteurs, Adjabadjir, retenu sur le derrière de la colonne par un léger malaise, avait disparu, sans doute capturé par les indigènes. Pour éclaircir le fait, j'envoyai en reconnaissance des soldats, qui revinrent me confirmer la nouvelle.

Nous étions en train de déjeuner, quand on m'annonça par surcroît que messieurs les Ouadsaggas s'étaient mis en devoir d'emmener mes cinq ânes. Ils avaient été, il est vrai, repoussés vivement par mes Somalis; mais la tentative n'indiquait pas de leur part l'intention de respecter ma propriété. Dans cette occurrence, je n'hésitai pas à prendre les devants : je répondis à cet essai de brigandage en donnant l'ordre de refouler dans mon camp tout le bétail des pâtis d'alentour dont on pourrait s'emparer sans user de



Construction du pont (voy. p. 250). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

violence. La mesure fut vite exécutée : à cinq heures, nous avions dans notre clôture 600 moutons et une soixantaine de bœufs. Leurs bergers avaient été mis en fuite par quelques coups de feu tirés en l'air.

Au coucher du soleil, un des doyens et patriarches de la peuplade s'en vint vers nous, et de loin implora la paix. Comme il n'était guère facile de garder avec nous, la nuit, les bœufs, dont l'humeur était assez indomptée, je les fis rendre presque tous à l'ancien, avec cette communication que je ne refusais pas la paix, et que s'il voulait traiter avec moi, il n'avait qu'à revenir le lendemain matin.

Mon homme, un vieillard d'apparence tout à fait digne, se représenta en effet, à l'heure dite, avec quelques guerriers plus jeunes. Je lui demandai pourquoi les Ouadsaggas s'étaient emparés d'un de nos gens et avaient essayé de me voler mes ânes, et je lui dis qu'avant toute négociation il fallait qu'on me rendît mon porteur et qu'on me tournît du grain pour nos bêtes de somme; j'ajoutai que, la veille déjà, je leur avais fait connaître mes intentions, et qu'ils n'avaient point consenti à me livrer un grain de céréales.

L'ancien s'éloigna, et vers une heure de l'après-midi, comme je rentrais d'une excursion aux alentours, je le vis revenir m'apportant simplement le fusil de mon pagazi. Avec lui se trouvait cette fois un individu qui, de longues semaines durant, allait être une des principales figures de mon expédition : c'était Marongo, un Mkamba tout en longueur, qui était venu, pour acheter de la bière, de l'Oukamba au Dsagga, chargé d'un petit paquet d'articles qui était encore chez les Ouadsaggas. Cet homme avait une bouche fendue quasi jusqu'aux oreilles. Le trait dominant de sa physionomie, c'étaient ses yeux, où la ruse le disputait à la bienveillance. Ses bras lui pendaient le long du corps presque jusqu'aux genoux. Il parlait quelque peu le ki-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

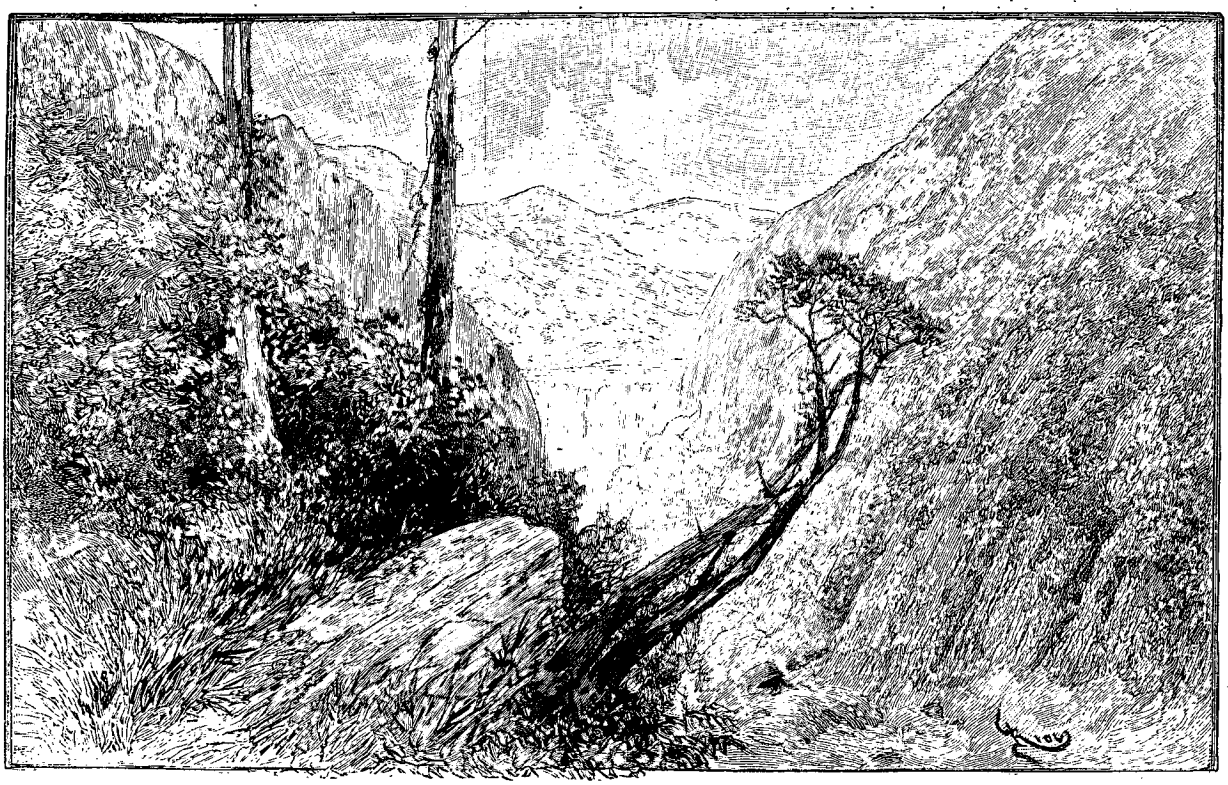
souahéli, ce qui me suggéra le désir de l'attacher à ma caravane, afin de n'avoir plus à baragouiner et à gesticuler ainsi que je le faisais dans mes colloques avec les indigènes.

Comme je réclamais de nouveau mon porteur, on me dit qu'il s'était enfui chez les Ouakambas, et Marongo, au nom de l'ancien, se mit tout à coup à parler des moutons que j'avais à restituer.

« Rendez-moi mon porteur, dis-je, et je verrai à m'arranger avec vous au sujet des bêtes que j'ai entre les mains. Sinon, restons-en là. » Sur ce mot, les Ouadsaggas se levèrent d'un bond, saisirent leurs javelots et s'empressèrent de sortir du camp.

Marongo s'apprêtait à les suivre; mais je le fis prier par mes Somalis de rester : j'avais besoin de lui pour mes négociations ultérieures. Sans pressentir aucun fâcheux événement, je m'assis dans ma tente avec un livre. Soudain mes gens accoururent me dire que les indigènes fondaient sur mes troupeaux et assaillaient le camp en plusieurs endroits. Au même moment j'entendis des coups de fusil du côté où était le bétail, et je vis mes cinq envoyés revenir, de l'autre côté, au pas de course.

Une troupe de plus de mille Ouadsaggas attaquait de toutes parts mes bivouacs. Je chargeai Tiedemann du commandement sur la rive supérieure du fleuve, et, avec une poignée d'hommes, je me portai sur la rive inférieure à la rencontre des assaillants. En un clin d'œil les Ouadsaggas surent quelle sorte de gourdins étaient nos fusils. Toute une file des leurs fit la cul-



Chute Augusta-Victoria (voy. p. 251). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

bute jusqu'en bas de la colline; les autres demeurèrent d'abord tout étourdis; puis, en voyant tomber leurs camarades l'un après l'autre, ils tournèrent précipitamment les talons. Tiedemann, de son côté, avait mené les choses non moins rondement : au bout d'une demi-heure, tout était terminé. Derrière la colline au sud-est, les indigènes se massaient comme des fourmis dont la fourmilière a été saccagée.

Je voulais achever l'affaire avant la nuit. Laissant le camp à la garde de Tiedemann, je pris donc une vingtaine d'hommes, et me mis en devoir d'assaillir la colline où se trouvaient les Ouadsaggas. En aval du campement se creusait un profond torrent pluvial, tributaire du Tana. Nous nous glissâmes sans bruit dans ce repli de terrain qui menait à la colline Mais les Ouadsaggas nous avaient sans doute aperçus, car, lorsque nous débouchâmes en arrière sur la hauteur, celle-ci était évacuée. Je me tournai alors vers les villages voisins, afin d'infliger avant la tombée de la nuit une sévère leçon à leurs habitants. Nous les trouvâmes également abandonnés. D'après mes ordres, on se hâta d'y faire main basse sur tous les objets qui pouvaient nous être de quelque utilité, et l'on incendia ensuite six de ses hameaux l'un après l'autre.

Nous rentrâmes surchargés de butin au bivouac, où le reste de mon monde nous accueillit en chantant et en dansant. L'affaire avait fait une grande impression sur mes hommes; et dès ce jour ils me donnèrent le nom de *Koupanda-Charo*, « Escaladeur de remparts ».

Nous étant remis en marche, le lendemain, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chute Charles-Alexandre (voy. p. 251). — Dessin de G. Vuillier, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eûmes, toute la matinée, à repousser les attaques des Ouadsaggas.

Puis je fis établir le campement dans une plantation abandonnée, où nous passâmes un après-midi délicieux. Comme les monts du Danube entre Passau et Vienne, le prolongement occidental de la chaîne Bennigsen y côtoie le cours de la rivière. De l'autre côté du fleuve, en amont, s'avançaient du sud des hauts reliefs qui m'inquiétaient quelque peu, car ils menaçaient d'opposer de nouvelles difficultés à notre marche.

Ces montagnes étaient les monts Moumoni. Nous nous y engageâmes le 12 novembre. Elles étaient effroyablement escarpées; partout les pentes en étaient hérissées d'un fourré vierge et de buissons épineux qui entravaient singulièrement nos mouvements.

Le Tana, ici, s'infléchissait de plus en plus directement au sud : à toutes les difficultés de la marche s'ajoutait donc l'idée peu attrayante qu'en s'écartant du cours d'eau on s'éloignait de la Province Équatoriale, notre objectif. Néanmoins nous nous dirigeâmes au sud-est, tournant ainsi le dos aux régions où était Emin Pacha.

Le 15 novembre, je décidai de franchir le Tana coûte que coûte. Avec le concours de Marongo et des Ouakambas, je me mis en rapport avec les gens de Mbé, sur l'autre rive, leur demandant leur aide.

Le fleuve étant trop haut pour qu'on pût le franchir à gué, je résolus, pour établir une communication avec la rive opposée, de faire passer une corde jusqu'à une île qu'un bras assez étroit, et paraissant offrir peu de difficultés, séparait de la berge nord. Les gens de Mbé se prêtèrent à l'opération; ils se mirent dans le courant, où l'eau leur montait jusqu'aux épaules, et, dans l'après-midi même, ils réussirent, en partant de leur bord, à atteindre l'île. Un second relief insulaire se trouvait de notre côté à une cinquantaine de mètres en amont de l'autre. Le lendemain matin, j'ordonnai de construire un grand radeau, qui, solidement assujetti avec des cordes, pourrait faire la navette entre notre îlot, la seconde île et le bord opposé, et ainsi transporter peu à peu la colonne. Stimulés par l'appât d'une récompense, mes gens travaillèrent avec zèle, et le radeau se trouva terminé dans la journée. J'essayai en même temps d'établir jusqu'à l'île susdite une corde, au moyen de laquelle mes hommes et les ustensiles pussent ensuite passer le courant. Nos meilleurs nageurs, et parmi eux M. de Tiedemann, n'épargnèrent point leurs peines pour arriver à tendre le câble. Mais toujours, sitôt qu'ils étaient à une certaine distance du but, la violence du courant entraînait homme et câble, ou bien les plongeait sous l'eau.

Dans l'intervalle, le Tana s'était mis à baisser. Dans la nuit du 16 au 17, la décroissance ayant été d'un pied environ, je continuai mes essais de tension du câble. Je fis demander en même temps aux gens de Mbé, sur l'autre rive, de m'indiquer un endroit où le fleuve fût assez étroit pour qu'on pût espérer y jeter un pont. Un emplacement de ce genre existait, me dirent-ils, un peu en amont. J'y envoyai voir, et l'on revint m'aviser que la construction d'un pont y semblait, en effet, possible.

Voici comment, en Afrique, on construit généralement ces sortes de passerelles : de chaque côté, aussi loin que le courant le permet, on fiche dans le cours d'eau de gros poteaux, qu'on relie par des poutres transversales; sur ces poutres on étend, en procédant toujours de bas en haut, de longs et minces troncs d'arbres. Quand les palis ne peuvent se planter plus avant, on continue à l'aide d'entrelacs superposés, qu'on prolonge autant que le permet la capacité de résistance du bois. Ce clayonnage, qu'on établit des deux côtés à la fois, est-il encore insuffisant, on ponte le reste de l'espace au moyen de fortes cordes d'écorce. On obtient ainsi une passerelle, vacillante il est vrai, mais solide au fond, pourvu que les poutres maîtresses soient en état de résister au courant.

Du 18 au 22 novembre, concurremment avec les gens de Mbé, mes hommes travaillèrent à cette œuvre avec une énergie et une ardeur vraiment héroïques. Le 21, l'entrelacs fut tellement avancé des deux parts, qu'il ne restait plus qu'un espace d'une quinzaine de pieds à couvrir de cordes.

Le 21 au soir, je me couchai avec la ferme espérance que le lendemain le travail serait terminé et qu'on pourrait effectuer le passage. Au matin, bien que le Tana eût monté un peu dans la nuit, le pont était encore au-dessus de l'eau.

Vers dix heures j'étais sous ma tente, occupé de quelques écritures, quand tout à coup retentit un grondement étrange, mêlé d'un clapotis. Je regardai au dehors et m'aperçus que la rivière venait de monter jusqu'à ma tente. Vite je courus au pont. Tout le lit, qui, jusqu'alors était resté en partie à sec, se trouvait sous l'eau. Des hommes accouraient, venant de la passerelle : celle-ci avait été emportée; en un clin d'œil l'onde traîtresse avait anéanti un labeur acharné de six jours. Le Tana, dans l'espace d'une demi-heure, était monté de 1 m. 20.

Une seconde tentative, faite à quelque distance en amont, eut le même résultat. Il fallait partir. Le 27, je fis lever le camp. Je restai le dernier au bivouac, en proie à des impressions singulières. Je commandai enfin qu'on sellât mon cheval; mais l'animal, mortellement atteint par les pluies des jours précédents, avait les genoux tout tremblants. Quand on voulut le faire avancer à coups de fouet, il s'abattit soudainement, l'œil à demi éteint. Force me fut de me séparer de mon fidèle coursier, pour reprendre ma longue odyssée le bâton de pèlerin à la main.

Sous le couvert de la haute futaie, le chemin monte, monte toujours. Vers onze heures nous nous trouvons à 150 mètres environ au-dessus du fond de la vallée, et nous apercevons la rivière à pic au-dessous de nous. Quel coup d'œil grandiose! A nos pieds, le Tana se précipite en une immense cataracte, dont nous entendons résonner le grondement dans toute son ampleur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En l'honneur de Sa Majesté l'impératrice d'Allemagne, je nomme cette cataracte et ses rapides « chute Augusta-Victoria ».

Deux jours après, nous sortions enfin des monts Moumoni. L'écheveau des chaînes était franchi, la steppe s'étendait devant nous. Nous étions à 800 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

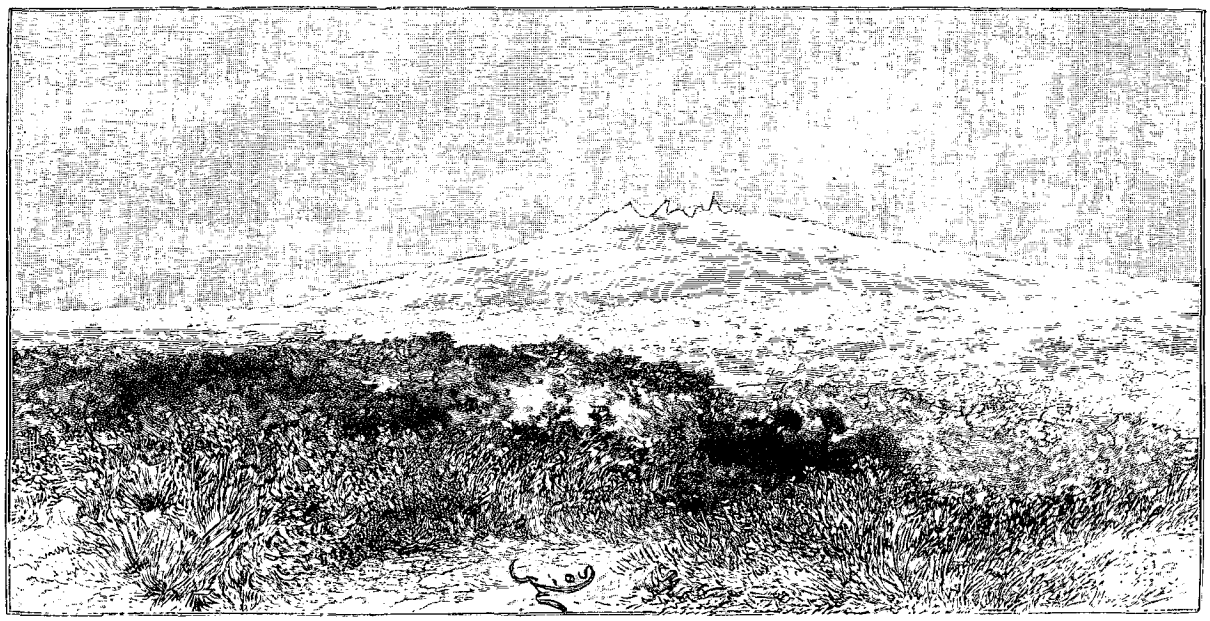
Les jours suivants, nous nous retrouvâmes dans la pleine solitude de la steppe buissonneuse de l'Afrique.

Le 1er décembre, nous atteignîmes un endroit où le Tana se divise en sept bras. Je pensai qu'on pourrait le franchir à cette place, et je me mis immédiatement en devoir de vérifier la profondeur de chacun des bras. Six étaient praticables; mais on eut beau explorer le septième, qui formait le cours proprement dit du Tana, on n'y put trouver un endroit guéable.

Un peu en avant d'une expansion du fleuve nous rencontrâmes une cataracte en forme de terrasses, pouvant avoir une hauteur totale de plus de 100 mètres, et constituant par conséquent une chute des plus puissantes. Je l'appelai, en l'honneur de Son Altesse Royale le grand-duc de Saxe « chute Charles-Alexandre ».

Le 3 décembre, à deux lieues en amont de cette chute j'en découvris une autre, à laquelle je donnai le nom de Schweinfurth.

Le lendemain nous sortîmes enfin de la forêt des bords du Tana. Le fleuve coulait en pleine steppe, et commençait à recevoir des affluents du sud : c'était une preuve que nous approchions des chaînes de montagnes situées à l'ouest. Le 6, nous franchîmes quelques-uns de ces courants tributaires, qui étaient fortement encaissés dans des sillons d'argile rouge, mais charriaient peu d'eau pour la plupart. Les gens de Mbé m'avaient dit que les Ouakambas de Kitoui,



Le Kenia. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

pour se rendre au Kikouyou et au Baringo, traversaient le Tana en un endroit où cette rivière devient double, et que le second fleuve, qui arrivait du sud, se nommait le Dika.

Le 7, après une étape de deux heures, on atteignit au sud-ouest, du côté des monts qui entourent le lac Naivacha, l'affluent en question, large d'une trentaine de mètres, que nos gens traversèrent sans encombre en deux heures, avec tout le bétail et le bagage, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

Nous voici à 1 500 mètres à peu près d'altitude; les nuits commencent à devenir fraîches; le thermomètre y descend jusqu'à 15 degrés centigrades; les soirées sont plus agréables. Le firmament, dans l'atmosphère raréfiée, apparaît, la nuit, à une hauteur infinie, dont on n'a pas l'idée ailleurs. Le gibier abonde. On aperçoit souvent ensemble des zèbres, des antilopes, des rhinocéros, des sangliers.

Le 8 décembre, nous aperçûmes tout à coup des indigènes. Ils étaient, il est vrai, de l'autre côté du fleuve, ce qui ne nous empêcha pas de causer avec eux, par l'intermédiaire de Marongo. C'étaient des gens de Kikouyou, qui venaient de mener leurs troupeaux en amont; ils nous dirent que, le lendemain, nous atteindrions leur pays.

Ce jour-là, pour la première fois, nous distinguâmes à l'horizon, droit au nord, le gigantesque cône du Kénia, encore un peu voilé à vrai dire; mais, vers le soir, les nuages se dissipèrent, et la calotte de neige du sommet apparut très distincte. Ce fut un imposant spectacle, et le cœur nous battit au souvenir des peines que nous avions endurées pour arriver jusque-là.

Le 9, le Tana accentua encore son inflexion vers le nord. Nous franchîmes un second affluent ouest, et nous nous éloignâmes décidément du fleuve maudit, que nous vîmes, décrivant au loin une grande courbe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'en aller directement au Kénia, où il prend sa source.

Nous étions désormais dans le Kikouyou, haut plateau ondulé entre le Kénia et les chaînes occidentales, et dans lequel se forme le cours du Tana. L'après-midi, le Kénia se montra décidément à nous, aux rayons du soleil, dans toute sa pureté virginale, avec ses champs de neige pleins d'étincellements.

Le 10 décembre, nous passâmes un nouvel affluent à gué, hommes et bêtes, avec l'aide des indigènes. Nous étions pour l'heure à Konse, à deux lieues environ de Kitara, le Kitoui du comte Téléki. Le chemin du Baringo nous semblait ouvert, et nous avions la conviction d'en avoir fini avec la partie de l'expédition d'Emin Pacha qui présentait le plus de difficultés.

VI

Le Kikouyou. — Chez les Massaïs. — La guerre. — Une éclipse de soleil. — La nuit de Noël. — La paix — Arrivée au lac Baringo.

Nous restâmes donc une semaine dans le Kikouyou, cette belle contrée, dont la flore se rapprochait de celle des zones tempérées. J'y remarquai, entre autres, un arbre qui rappelait tout à fait notre chêne; on y voyait aussi le trèfle vert des Marches de l'Allemagne du Nord; ânes, chèvres et brebis s'en régalèrent à cœur joie. De clairs ruisseaux, à la température moyenne de 14 ou 15 degrés seulement, coulaient dans chaque dépression du sol. Les nuits étaient déjà d'une fraîcheur plus que piquante; le thermomètre, à dix heures du soir, ne marquait plus que 8 ou 9 degrés, et au matin il y avait du givre sur la campagne refroidie. Le 16 décembre, dans la nuit, nous eûmes même, pour la première fois, zéro.

Le Kikouyou est, sans conteste, après l'Ouganda, la perle des territoires britanniques de l'Afrique. Il est fâcheux que cette fraîche et fertile région soit si loin de la côte, sans quoi elle serait, à coup sûr, pour l'Europe, un centre de colonisation agricole.

Le 17 décembre, nous nous dirigeâmes vers les hauteurs qui forment l'enceinte occidentale du pays. J'avais essayé, ce matin-là, d'engager pour le Baringo quinze nouveaux porteurs indigènes.

Nos guides devaient nous aider à sortir du fourré et nous mener par les hauts plateaux de Leikipia aux frontières du pays des Massaïs. A l'ouest s'élevaient aiguës et distinctes les crêtes des montagnes du lac Naivacha, que les Massaïs appellent Soubougou la Poron; à droite se dressait toujours le Kénia, point de repère précieux pour la suite du voyage.

Toutes les eaux du Kikouyou s'écoulent dans le Tana. Mais nous étions ici à une ligne de partage, étant entrés ce jour-là dans le bassin du Gouaso Nyiro, qui s'échappe des montagnes du lac Naivacha, pour couler d'abord au nord, le long du Kénia et des monts Endika, et se tourner ensuite vers l'est.

Le thermomètre, dans la nuit du 17 au 18, fléchit à 2 degrés au-dessous de zéro : c'était un vrai temps de la Noël, dont la date approchait en effet. Nos hommes, légèrement vêtus, criaient de froid et de douleur, et moi-même désormais, quoique je fusse enveloppé, chaudement habillé, dans quatre couvertures de laine, je me réveillais régulièrement entre trois ou quatre heures du matin, grelottant et transi.

Et toujours, à notre droite, dans la radieuse lumière du matin, le Kénia, dont la couronne de glace, à la septuple crénelure — c'est ainsi qu'il nous apparaissait, — monte orgueilleusement dans le ciel bleu, laissant bien loin au-dessous d'elle les cimes ses voisines qui s'efforcent de rivaliser avec elle.

Le plateau d'où surgit le Kénia, nous l'atteignîmes le 18 décembre, l'âme toute pénétrée des frissons de l'éternité, en présence de ce mystérieux et menaçant tableau. Le 19, nous eûmes encore à franchir un district de forêts où mugissaient plusieurs torrents qui, au travers d'éboulis volcaniques, se précipitaient vers le nord.

Le pays semblait abandonné. Sur les crêtes des hauteurs surgissaient les remparts à l'aspect original des kraals massaïs, mais d'habitants on n'en apercevait aucun. Cette solitude accentuait encore l'aspect sinistre de la région.

Le 21 décembre, comme j'allais avec Hussein à la chasse à l'antilope le long d'une rivière, le Gnare Gobit, un chant joyeux : « *O ho! O ho!* » retentit tout à coup sur la rive où nous nous trouvions, puis en amont et en aval, sur le bord opposé du cours d'eau, apparurent des guerriers massaïs se dirigeant vers nous. Comme nous n'avions aucune espèce de relations avec cette peuplade, j'ordonnai à Hussein de couvrir nos derrières, et j'épaulai moi-même ma carabine vers le groupe qui s'approchait. J'avais posé mon revolver à terre près de moi, afin de l'avoir à ma portée. A peine les Massaïs eurent-ils aperçu mes mouvements qu'ils déposèrent, de leur côté, leurs boucliers et leurs lances, et s'avancèrent sans armes et amicalement. Je quittai alors également ma carabine, et les Massaïs, après m'avoir lancé un crachat en signe de dispositions pacifiques, me saluèrent, ainsi que Hussein, d'un *Ouadsak* fort aimable. Sur une question que je leur adressai, j'appris que je me trouvais sur le territoire d'Elbedjet, et en un clin d'œil nous fûmes environnés de 12 à 15 jeunes guerriers (*Elmorans*) à la taille élancée, qui se mirent aussitôt à entonner un chant monotone et à danser autour de nous, en file, comme des oies.

Peu à peu, à ma grande joie, mes gens arrivèrent, quelques Somalis d'abord, qui ne le cédaient guère en fierté aux Massaïs, et dans lesquels ceux-ci reconnurent incontinent leurs égaux; quant à mes porteurs, ils n'en saluèrent aucun.

Le kraal d'Elbedjet s'élève au sommet d'une colline sur les pentes de laquelle, au bord du Gnare Gobit, paissaient des milliers de bœufs et de moutons, à la garde des Elmorans ou des Ouandorobbos. Les El-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Attaque des Massaïs (voy. p. 254). — Dessin de Myrbach, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

morans ne portent que la lance et le bouclier; les Oudorobbos et les Massaïs âgés sont armés d'arcs et de flèches.

Nous arrivâmes devant les portes du kraal d'Elbedjet. Notre apparition excita naturellement une forte surprise; de tous côtés, des guerriers accoururent nous saluer; les jeunes filles, elles aussi, se pressèrent curieusement à notre rencontre, et nous donnèrent des poignées de main de bienvenue.

Je proposai aux anciens de me fournir des guides jusqu'au lac Baringo et de me vendre quelques ânes; en échange, j'étais prêt à leur donner, outre mon petit stock de perles, l'unique charge de fil de fer que je possédasse.

Les Massaïs me firent répondre que, préalablement à toute négociation, il fallait que je payasse le tribut à leurs jeunes guerriers. Sur mon refus net et catégorique, ils se levèrent brusquement, sans me dire un mot d'adieu. J'étais averti que c'était la guerre.

J'allai déjeuner, et me résolus à en finir l'après-midi même. Je laissai le commandement du camp à Tiedemann, et, avec trente hommes, je me dirigeai vers le kraal principal d'Elbedjet, pour m'édifier sur les intentions des Massaïs. Je rangeai mes gens en demi-cercle derrière moi, et, accompagné de Roukoua et d'un interprète ouakikouyou, je me portai en avant, pour faire signe aux anciens de la peuplade. Je leur dis que je renonçais à acheter des ânes, et que je demandais seulement, contre payement, un guide jusqu'au lac Baringo.

La nuit, je fus plusieurs fois éveillé par des coups de feu de mes sentinelles. Sur mes questions, on me dit que les Massaïs rôdaient autour du campement, et venaient d'essayer d'y voler une charge de cartouches.

Au saut du lit, j'appris, non seulement que le guide demandé n'était pas là, mais encore qu'en dépit de toute la surveillance deux charges d'étoffes avaient été dérobées au beau milieu de mon camp, et que, pour surcroît, une grêle de flèches y avait été lancée.

Pour le coup, mon parti fut pris. C'était une des phases les plus critiques de l'expédition. J'ordonnai à trente-cinq hommes de se tenir prêts à combattre.

Parvenus à la lisière du bois, nous nous rangeâmes en une longue ligne. Je pris le commandement de l'aile droite; je confiai l'aile gauche à Tiedemann, et le centre à Hussein Fara. Roukoua portait le drapeau noir-blanc-rouge, en nous précédant de quelques pas. Dans cet ordre, nous nous lançâmes droit au nord sur le kraal.

A cause du froid des matinées, les Massaïs aiment à dormir longtemps : aussi réussîmes-nous à surprendre le village. Nos coups de feu éveillèrent les indigènes. Les hommes se précipitèrent hors des portes à notre rencontre, tandis que les femmes et le bétail s'enfuyaient en désordre vers les pentes opposées. En face de moi se présenta tout d'abord, avec sa suite, l'ancien auquel j'avais eu affaire la veille. Ces gens essayèrent de défendre l'entrée du kraal; trois flèches lancées par le chef rasèrent ma personne, tandis que moi, de mon côté, je manquais deux fois le but. Enfin, une troisième balle atteignit le Massaï à la tempe; sur quoi tous les autres se mirent à descendre en fuyant l'autre revers du coteau.

J'étais maître d'Elbedjet. Je m'apprêtais à renvoyer le reste de mes hommes au camp, lorsque tout à coup un bruit de fusillade éclata du côté de mes bivouacs, et j'aperçus de toutes parts des masses d'indigènes qui s'apprêtaient à les assaillir. Mon camp pris, toutes mes munitions aux mains de l'ennemi, c'était notre perte absolue. Aussi courûmes-nous rapidement de ce côté.

Arrivé au camp, je distribuai vite à mes Somalis autant de cartouches que chacun d'eux en pouvait porter. En un instant, les tentes furent repliées, et je commandai de faire demi-tour à droite pour sortir du bois. Nous nous emparâmes du kraal, et je donnai aussitôt l'ordre de le piller et d'y mettre le feu aux quatre coins.

Ce fut avec des hurlements de rage que les Massaïs, rassemblés au nombre de plusieurs milliers dans le fourré avoisinant la colline, nous virent accomplir cette exécution. J'avais perdu sept hommes; les Massaïs avaient certainement laissé plus de cent cadavres sur le terrain. Mais mes munitions étaient plus qu'à demi épuisées; c'était une victoire à la Pyrrhus.

A midi et demi, lorsque mes troupes se furent un peu reposées, je donnai l'ordre de se mettre en marche vers le nord-nord-est. J'espérais ainsi rencontrer un cours d'eau, soit le Gnare Gobit, soit le Gouaso Nyiro.

Nous pûmes heureusement atteindre la rivière, après avoir dispersé, presque sans coup férir, un parti de Massaïs. La nuit se passa sans attaques. Le lendemain, après sept heures de marche, nous arrivâmes à un endroit où la rivière incline tout à coup à l'ouest. Il y avait en outre un gué, qui permit à la colonne de passer sur la rive droite.

Vers cinq heures, mon domestique vint m'annoncer que les Massaïs arrivaient. Je les vis, en effet, s'avancer silencieusement, en colonnes, et s'établir sur la rivière, en face de nous.

J'en étais à me demander s'ils n'allaient pas se jeter sur nous, et nous larder de leurs lances, lorsque tout d'un coup il se produisit un de ces événements comme je n'en avais jamais vu que dans les romans de voyage. A 5 heures 12 minutes le soleil commença inopinément à s'obscurcir. Nous ne savions pas d'abord ce que cela signifiait; mais bientôt nous reconnûmes que c'était le prodrome d'une éclipse totale de l'astre du jour. De plus en plus, l'ombre enveloppa la vaste lande solitaire, où continuaient à se dresser menaçants le Kénia et le Soubougou la Poron. Comme si la terre eût voulu rentrer au sein de ces primitives ténèbres d'où elle avait surgi autrefois, le haut plateau de Leikipia disparut à nos regards stupéfaits. Le frisson de l'infini s'empara de nos âmes.

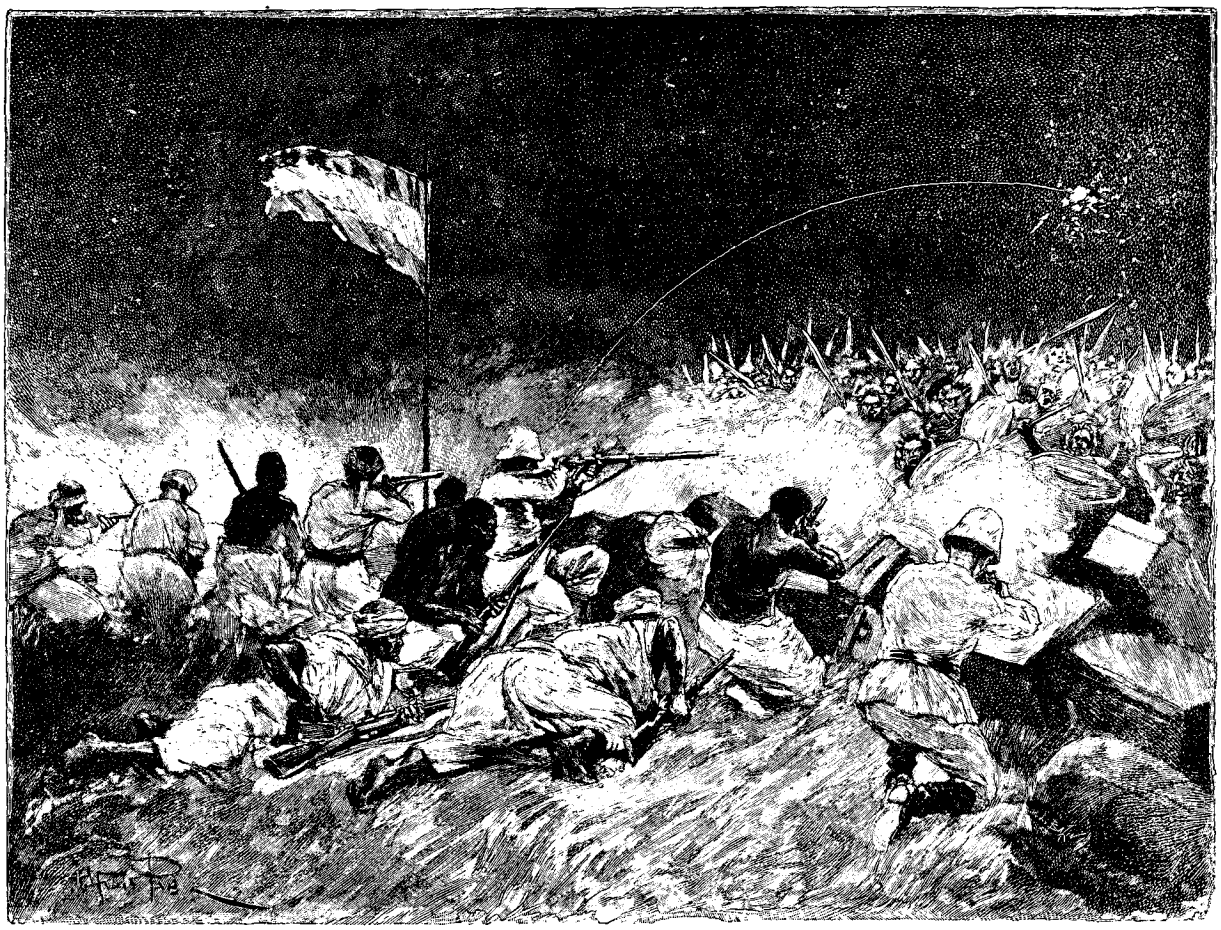
Les Massaïs, que deux jours auparavant j'avais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissés convaincus que j'étais un délégué de leur *Engai*, s'imaginèrent, je le sus par la suite, que ce phénomène céleste était l'œuvre de mes enchantements. Peut-être encore virent-ils dans cette éclipse de soleil un avertissement de leur dieu d'avoir à se contenir. Toujours est-il que, lorsque le vaste paysage s'éclaira de nouveau, nous les aperçûmes se retirant par groupes du côté de l'ouest, en silence, comme ils étaient venus, et qu'aucune attaque n'eut lieu ce soir-là.

Le 24 décembre, nous marchâmes au nord-nord-ouest jusqu'à une heure de l'après-midi, puis nous campâmes sur une des collines dominant le pays, sur la rive droite du Gouaso Nyiro. Dans la nuit, nous fûmes réveillés par des coups de feu, et j'entendis au sud-est le hurlement d'hyène qui est le cri de guerre des Massaïs.

Cette nuit-là fut une illustration étonnante des paroles bibliques : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Le crépitement des fusées que je lançais dans l'air, les clameurs de mes gens, les détonations de la fusillade formaient un vacarme qui convenait bien plus à une nuit de Walpurgis qu'au solennel anniversaire de la naissance de Christ. Le combat ne



Nuit de Noël. — Dessin d'A. Paris, d'après une gravure de l'édition allemande.

dura qu'une heure, au bout de laquelle les Massaïs se retirèrent lentement.

L'essai de surprise avait échoué. Néanmoins, au matin, notre position était encore pire que la veille. Les Massaïs restaient maîtres de nous attaquer quand ils le voudraient. Au lever du jour, la colonne, exténuée, se mit en marche en longeant la rive droite du Gouaso Nyiro.

Tout d'un coup Roukoua me dit : « *Massaï Tele* (Beaucoup de Massaïs) ». C'était exact. Toutes les collines étaient couvertes de noirs.

Et nous voilà attendant le combat décisif, non sans former peut-être le vœu secret qu'il mette enfin un terme à nos tortures. Mais aucun Massaï ne prend l'offensive; une vieille femme s'approche au contraire, en agitant une touffe d'herbe.

« Qu'est-ce ? demandai-je.

— Les Massaïs désirent la paix », me répondent les Ouakikouyous.

Non, jamais je ne suis allé au-devant d'une dame avec autant de plaisir que je le fis en cette occurrence, quand, avec tous les déploiements de ma galanterie, je me dirigeai vers cette vieille et affreuse Massaï.

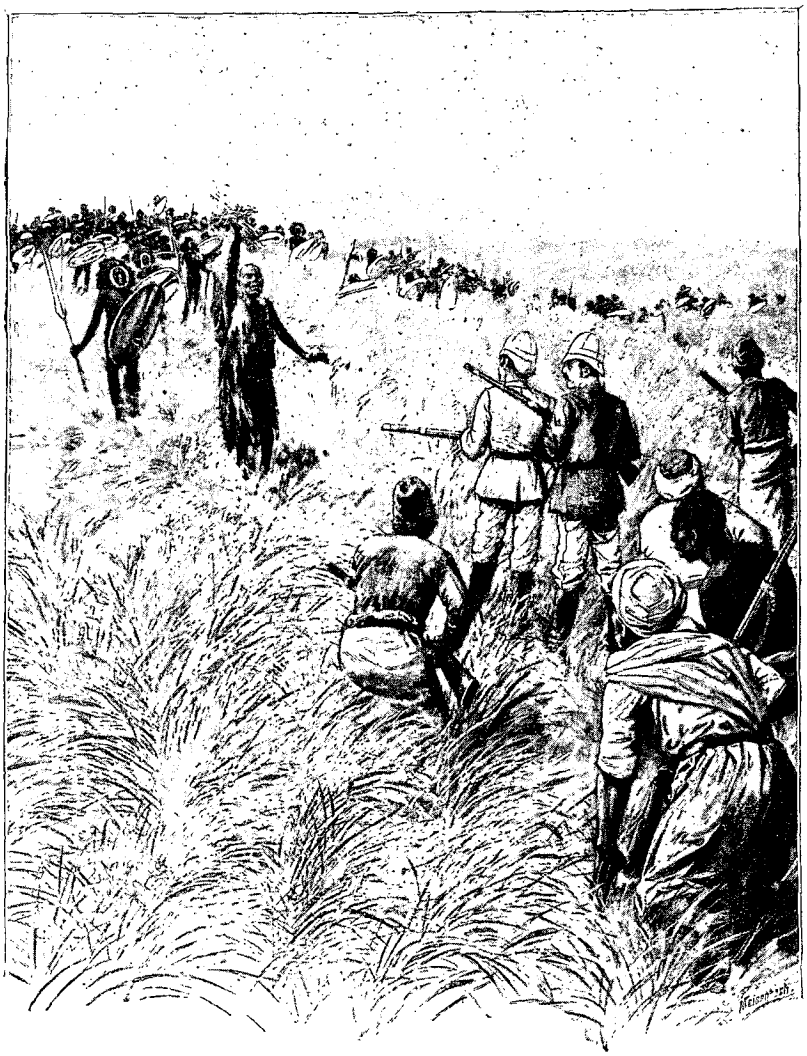
L'entretien fut vite engagé. J'appris que les Massaïs étaient prêts à se réconcilier avec moi, pourvu que je cessasse de brûler leurs villages, de tirer sur eux et de razzier leurs troupeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je répliquai à l'ambassadrice que j'y étais tout disposé, si les Massaïs voulaient me fournir un guide pour le Baringo.

Le soir, à six heures, parurent onze Massaïs. On scella la paix — en s'envoyant d'homme à homme trois crachats — sur les bases que j'avais proposées.

Mais, près d'arriver à un point que nous croyions le Gouaso Narok, j'appris que les Massaïs de la veille s'étaient jetés traîtreusement sur notre porteur malade, Sabouri. Tiedemann et les Somalis les avaient bien vite mis en fuite, mais Sabouri avait succombé à ses blessures. Il allait donc falloir en revenir aux coups.



Réconciliation. — Gravure extraite de l'édition allemande.

Le vrai danger, à présent, c'était le manque d'eau : comme par une inspiration surnaturelle, je donnai l'ordre de se diriger vers l'ouest. Ce fut une course effrénée, dans laquelle nous étions suivis par les Massaïs, qui se tenaient hors de portée, attendant, pour nous assaillir, le moment où nous serions complètement épuisés.

Enfin, le 26 décembre au soir, nous atteignîmes un kraal massaï, dont le seul habitant m'annonça que le Gouaso Narok était tout près de nous. Nous étions sauvés.

Les marches suivantes, pendant lesquelles nous suivîmes, de près ou de loin, la rivière en nous dirigeant au sud-ouest, sur le plateau de Leikipia, furent très pénibles.

Tiedemann était tombé malade de la dysenterie. Nous manquions souvent d'eau. En revanche les Massaïs nous laissaient tranquilles. Tous les kraals que nous rencontrions étaient vides.

Le 29 décembre, nous quittâmes le Gouaso Narok, qui se dirigeait vers le sud, et nous prîmes droit à l'ouest, à travers des fourrés, où nous manquâmes encore mourir de soif.

Le 1er janvier 1890, sous la conduite de deux guides ouandorobbos, nous arrivâmes au Gouaso Tien. Nous avions donc atteint le bassin du Baringo. Nous laissions derrière nous le rude plateau de Leikipia.

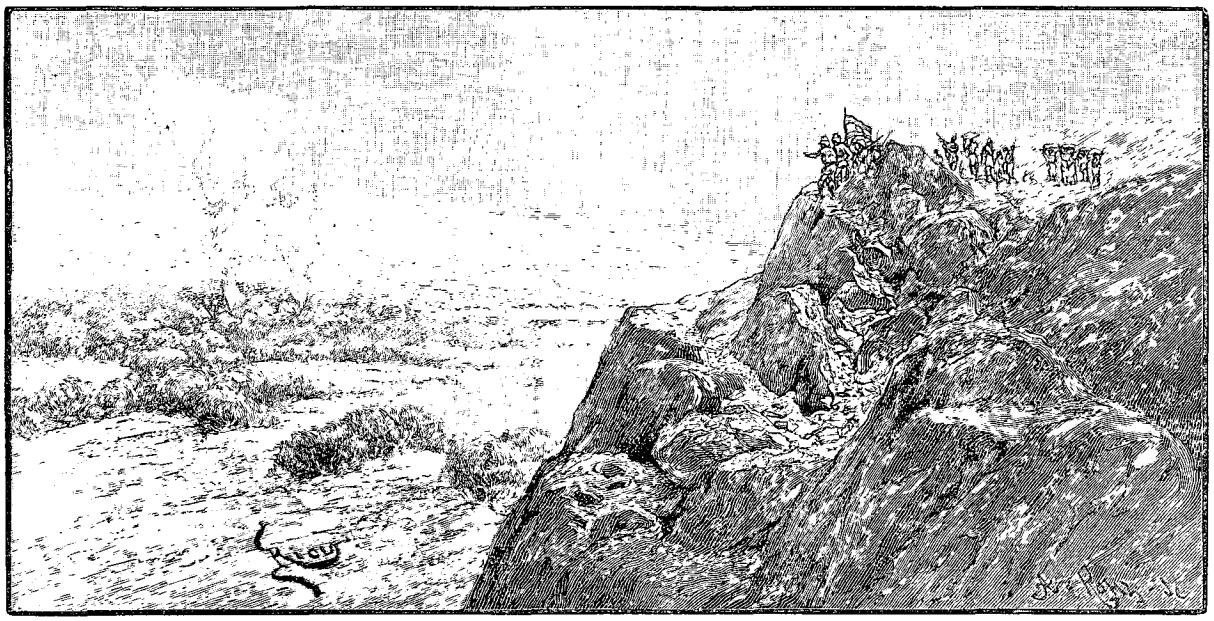
Nous en sortîmes le 5 janvier, et nous arrivâmes vers onze heures en vue du lac Baringo, qui formait à notre droite un golfe charmant, sur l'eau sombre duquel s'élevaient quelques îles. Il nous fallut descendre de 300 à 400 mètres, le long de parois de rochers presque à pic, formant le rebord du bassin lacustre qui est sans doute le fond d'un ancien cratère très vaste.

Le lendemain nous étions à Nyemps Oukouboua, l'un des deux établissements massaïs du Baringo. On nous fit camper près du rempart nord, au campement ordinaire des caravanes, là où ont demeuré Thomson et le docteur Fischer. Nous eûmes tout de suite l'agréable sensation de nous reposer dans une tribu amie.

Résumé d'après la traduction de J. GOURDAULT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lac Baringo. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition allemande.

AU SECOURS D'EMIN PACHA,

EXPÉDITION ALLEMANDE DU DOCTEUR PETERS[1].

1889-1890.

VII

Du Baringo au Kavirondo. — Un blanc mystérieux. — Arrivée à Koua-Sakoua. — Nouvelles de Stanley et d'Emin. — A Koua-Soundou.

Durant les six jours que nous passâmes à Nyemps, qui est à une lieue au sud du lac Baringo, je me remis des fatigues que m'avait occasionnées la marche au travers du Leikipia; M. de Tiedemann, au contraire, ne put arriver à se rétablir.

La dépression de terrain qui se trouve entre le Dondjo Gelecha, à l'est, et le plateau de Kamasia, à l'ouest, relief dont les pentes brusques tombent au même niveau à peu près, est à 1 300 mètres d'altitude, et depuis assez longtemps nous avions des nuits assez chaudes, avec des journées d'une fraîcheur encore tolérable; toute cette dépression est remplie d'une argile rougeâtre, où les ardeurs du soleil creusent de profondes fissures. L'inconvénient de la région, c'est l'excès de sécheresse, qui anéantit souvent les récoltes et amène la famine.

Le dimanche 12 janvier, j'explorai le lac Baringo. Chemin faisant, nous aperçûmes de grandes quantités de gibier sauvage de toute sorte. Du lac même, on ne voyait presque rien, à cause d'un large ourlet de roseaux qui entoure sa rive sud et qu'il faut d'abord traverser avant de jouir de la perspective de la nappe liquide. Autant le Baringo paraît charmant quand on le contemple de la hauteur, autant il est dénué de pittoresque quand on l'examine de la berge même. Les habitants de ces régions, que les Ouanyamouezis appellent *Ouakouafis*, c'est-à-dire « marchands » — nom inconnu du reste chez les Massaïs eux-mêmes, — ont bien diminué par suite des guerres; leur naturel, devenu aussi plus timide, les rend de rapports plus faciles que leurs frères arrogants du plateau. Ils appartiennent à la grande peuplade que les autres Massaïs semblent avoir complètement écrasée, au commencement de ce siècle, et dispersée dans toutes les directions. Une partie s'est enfuie au nord près des lacs découverts par le comte Teleki, une autre a gagné l'Ousegouha, une autre le Kavirondo et les bords du lac Victoria. C'est une population intelligente, visiblement susceptible de culture.

Je me suis expliqué sur ce point dans un rapport que j'adressai, le 10 janvier, du lac Baringo, au Comité allemand d'Emin Pacha. « Une station sur le Baringo, disais-je, serait de la plus haute importance au point de vue de la pénétration dans l'Afrique centrale et de

1. Suite. — Voyez p. 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ouverture des grands plateaux par lesquels a passé ma caravane. Nyemps constitue, en outre, un centre important pour le commerce de l'ivoire.

« En attendant et pour faire quelque chose, j'ai conclu, le 8 janvier, avec les Oakouafis un traité qui les assure de l'amitié des Allemands et pose les jalons d'un accord ultérieur avec eux. »

J'avais pensé rencontrer au Baringo, comme M. de Winton me l'avait fait prévoir, une expédition anglaise. Mais il n'y en avait nulle trace. Nous avions en tous cas pris le pas sur toute colonne anglaise concurrente.

Nous quittâmes le Baringo le 13 janvier, pour reprendre notre marche vers l'ouest et le Kavirondo. Nous campâmes, ce jour-là, à une lieue et demie à l'ouest de Nyemps, près d'une courbe gracieuse du Gouaso Tigeritch, où le comte Teleki, lors de son voyage, avait, lui aussi, dressé ses tentes.

Le lendemain, il s'agissait de gravir la muraille par laquelle le plateau de Kamasia plonge dans la plaine. On se mit en route dès l'aube, et l'on monta tout d'une traite sous les rayons d'un soleil brûlant.

Le plateau de Kamasia forme absolument le pendant du Dondjo Gelecha et du plateau de Leikipia. Comme celui-ci, il se termine par des épaulements ou par des terrasses. On croirait voir une série de parois de cratère superposées qui s'enchevêtrent comme autant d'anneaux.

Le 15 janvier, nous montâmes en zigzag jusqu'à la crête de Kamasia : ce fut une véritable grimpade, dont, à ma grande surprise, les chameaux eux-mêmes se tirèrent fort bien. A la différence du versant est du Kamasia, qui était très sec, le côté ouest nous offrit une succession de ruisseaux et, partout aussi, de riches cultures.

Le 16 au matin, nous continuâmes de pousser vers l'ouest au travers d'un terrain de collines et de pentes rapides. Les Ouakamasias tentèrent, à plusieurs reprises, de faire main basse sur notre bétail; mais les Somalis les repoussèrent en tuant plusieurs d'entre eux. Vers midi nous atteignîmes le versant ouest du plateau de Kamasia, et quels ne furent pas notre surprise et notre ennui d'apercevoir devant nous, par delà une large vallée, une nouvelle muraille rocheuse qui semblait tomber en pente brusque, et avait l'air de se prolonger à l'infini vers le nord et le sud ! J'appris que c'était le district d'Elgedjo, peuplé, au dire des Ouakamasias, de méchantes gens, pires encore que les habitants du plateau.

Nous nous mîmes à descendre la pente, qui était plus douce que nous ne l'avions pensé. Soudain une barrière de branchages me barra le chemin; derrière elle se tenaient cinquante ou soixante indigènes, la lance au poing et l'arc préparé. Ces gens n'avaient-ils pas la naïveté de me demander le tribut? Ils renoncèrent, il est vrai, à cette démonstration amicale, quand ils me virent épauler mon fusil et les menacer du combat. C'était Thomson qui les avait gâtés en donnant le tribut à la première réquisition.

J'installai, ce jour-là, mon camp un peu au sud de Kapté, sur la pente ouest des monts. Les indigènes, décidément humanisés, nous apportèrent toutes sortes de vivres à acheter, et nous nous attendions à un après-midi des plus paisibles, quand j'entendis tout à coup un bruit de fusillade un peu en aval de la terrasse sur laquelle étaient nos bivouacs. Qu'est-ce que cela pouvait être? Sans doute une caravane de la côte, si ce n'étaient même des Européens. Était-ce une expédition anglaise? Était-ce Stanley ou Emin Pacha en personne?

Les Ouakamasias de mon entourage me tirèrent bientôt de mon doute, en me disant que c'était une caravane du Youma Kimameta, district qui m'était bien connu par la relation de Thomson et aussi par celle de Teleki. Bientôt après, j'avais auprès de moi des Arabes pittoresquement accoutrés : c'étaient les chefs de l'expédition.

Ils me disent qu'ils venaient de Tourkani et qu'ils étaient restés quelque temps à Engabot. Mais ils ne purent me donner aucune nouvelle d'Emin Pacha. En revanche, ils m'apprirent qu'un blanc, qui venait de faire le tour du lac Nyanza, se trouvait à Kabaras, dans le Kavirondo.

Nous eûmes, pendant toute la journée, les meilleurs rapports avec les Arabes, et nous nous séparâmes, nous pour filer sur l'Ouganda, eux pour traverser le pays des Massaïs en passant au pied du Kilimandjaro.

De Kapté nous gagnâmes Elmuttiey en huit heures, nous demandant tout le temps quel était ce blanc mystérieux que nous devions trouver à Kabaras. Elmuttiey est dans la grande dépression qui s'étend, du nord au sud, entre Kamasia et Elgedjo, et qu'arrose la rivière Oueiouei.

Ce jour-là, le Somali Achmed, malade depuis quelque temps, mourut. Le soir, il fut enterré par ses congénères, à la lueur de grands feux, et ce fut un tableau vraiment fantastique.

Nous nous acheminâmes vers le Kavirondo sous la conduite d'un guide appelé Kirobani, qui dès le lendemain profita d'une nuit très noire pour s'échapper.

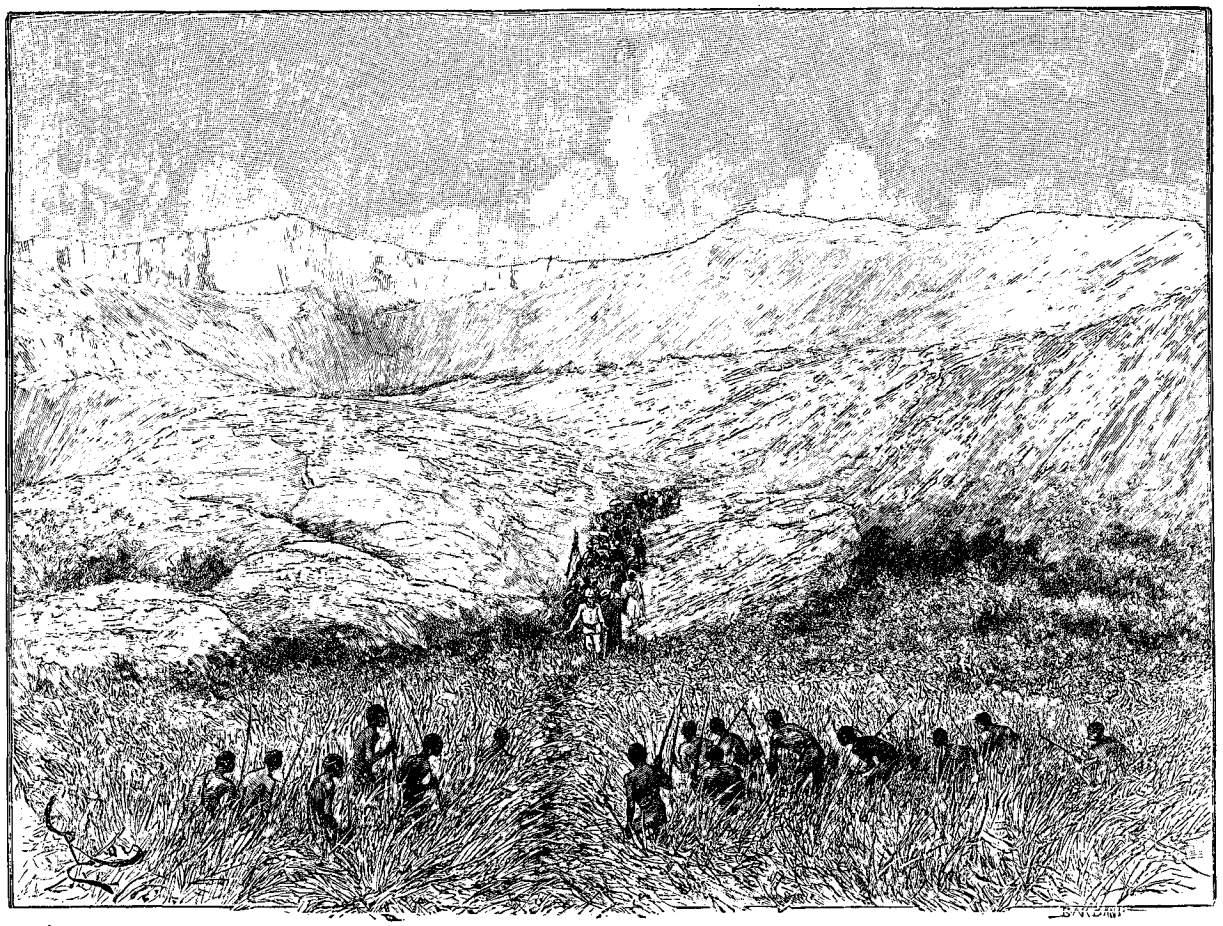
La montée devenait fort pénible, et nous ne pouvions nous procurer des vivres. Arrivés à un village, nous obtînmes de trois individus d'Elgedjo qu'ils voulussent bien nous conduire jusqu'au plateau.

Le plateau d'Elgedjo, à son point culminant, est coiffé d'une calotte de lave qui va s'inclinant à pic, et qui serait inaccessible, sans une fente transversale qu'on peut gravir comme un escalier; naturellement, pour effectuer l'ascension, il faut savoir d'abord où se trouve cette fente. A l'endroit où se dresse sur le rocher cette calotte de lave, il y a encore un épaulement, où une caravane peut camper. Cet épaulement était occupé par les indigènes du district, qui s'y étaient rassemblés en grand nombre, et dont l'attitude n'était rien moins que rassurante, de sorte que, lorsque je l'atteignis avec mille précautions, mes trois guides se retirèrent encore, en refusant de m'indiquer l'accès de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'escalier de roche. A toutes mes représentations, ils opposèrent leur opiniâtre : *e, e, e!* et comme, de guerre lasse, je mettais la main sur l'un d'eux afin de le contraindre à remplir l'office pour lequel je l'avais déjà payé, des cris de guerre sauvages s'élevèrent du milieu des Oua-Elgedjo. Ils brandirent leurs lances, s'avancèrent vers moi avec des gestes démonstratifs, et, de rocher en rocher, la clameur hostile retentit par tout le pays.

Soudain des coups de fusil partirent au-dessus de nous. Les indigènes avaient barré le passage à mes Somalis et à mes bêtes, afin de s'emparer du troupeau. En même temps, les Oua-Elgedjo d'en haut se mirent à nous lancer des flèches. Force nous fut donc de faire feu. Trois indigènes furent tués, et le reste s'empressa de déguerpir à droite et à gauche parmi les rochers. Nous réussîmes pourtant à nous saisir de l'un des guides, qu'on attacha à une corde pour le forcer à nous montrer la rampe terminale. Des blocs où ils étaient réfugiés, les indigènes, toujours hurlant, continuèrent à nous décocher leurs traits, qui d'ailleurs n'atteignirent aucun de nous. Quant à moi, je me contentai, pour les tenir à distance, de les saluer de temps en temps avec ma carabine à deux coups, pour laquelle je dis-



Ouakamasias demandant le tribut. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition allemande.

posais encore de cinq cents cartouches. Les Somalis, de leur côté, eurent vite fait de refouler l'ennemi, et après une heure d'attente j'eus le plaisir de voir apparaître au campement mon troupeau, mon dernier chameau et les ânes.

On se dirigea alors vers la partie extrême du relief rocheux. Bon gré mal gré, le guide dut nous indiquer le chemin, et la grimpade commença pas à pas. Mais le Oua-Elgedjo, en dépit de nos avertissements, se jeta brusquement dans le creux, et, s'accrochant aux broussailles, essaya de s'enfuir. Un de mes gens lui tira un coup de fusil par derrière, et le tua, à mon grand regret.

Nous arrivâmes enfin au sommet. Là, sur la hauteur d'Elgedjo, à 2 500 mètres d'altitude, s'étendait devant nous une épaisse forêt de genévriers, dans laquelle conduisait un sentier.

Au-dessous de nous, à une profondeur vertigineuse, se montraient les villages des indigènes, dont nous n'avions plus à présent rien à craindre, et devant nous était la futaie par laquelle nous devions gagner l'Angata na Nyouki (« Plaine rouge »), qui sépare Elgedjo du Kavirondo.

Le lendemain matin, on s'achemina droit à l'ouest sur la plaine absolument dénudée d'Angata na Nyouki. A droite, vers le nord, nous avions le Tchibcharagnani,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au nord-ouest l'Elgon, qui faisaient tous les deux pendant au Kénia et au Soubougou la Poron de l'autre côté de la dépression du Baringo. Cette plaine où nous nous trouvions est, dans sa structure et son caractère, la contre-partie exacte du plateau de Leikipia, qu'elle surpasse un peu en hauteur.

La « Plaine rouge » est essentiellement déserte. Il y a peu de temps encore, elle était occupée par des peuplades apparentées aux Ouakamasias et aux Oua-Elgedjo ; celles-ci ont été exterminées jusqu'au dernier homme par les Massaïs, et aujourd'hui la steppe nue n'est plus hantée que par le zèbre, l'antilope au pied rapide, et par de grandes troupes de rhinocéros et de buffles.

A mesure que nous avançons vers l'ouest, l'Angata na Nyouki se revêt d'une flore plus luxuriante ; des forêts apparaissent, et, pour la première fois depuis longtemps, nous revoyons au bord des ruisseaux le palmier éventail.

Le 25 janvier nous arrivâmes sur le versant ouest des monts Sourrongai, et là nous aperçûmes enfin les villages et les cultures du Kavirondo. Il s'agissait maintenant d'opérer la descente, ce qui n'était pas facile, le plateau tombant à pic par une pente de plus de 400 mètres; nous dûmes rebrousser chemin deux fois, avant de découvrir une déclivité accessible. Au bout de deux heures, tout notre monde était descendu, et nous campions près d'un ruisseau, en vue des premières plantations des Oua-Kavirondo.

Le lendemain matin, une courte marche d'une demi-heure nous mena aux premiers villages des gens de Kabaras. Je tirai deux coups de feu en manière de salutation, et, drapeau en avant, tambour battant, on gagna le chef-lieu, entouré d'un mur en terre rouge. Les anciens avaient déjà pris place à son entrée nord pour nous souhaiter la bienvenue. « *Yambo Sana* », nous disent-ils. Nous obliquâmes à gauche le long du village, et allâmes nous installer sous de gigantesques cotonniers, un peu au-dessous du rempart sud de Kabaras.

Ma première question fut naturellement de m'enquérir du blanc du Kavirondo.

« Est-ce qu'il y a des blancs au Kavirondo ?

— Oui, me fut-il répondu tout d'une voix.

— Combien ?

— Les uns disent deux, les autres quatre.

— Ces blancs ont-ils beaucoup de soldats ?

— Oh ! oui, beaucoup, beaucoup, et chaque matin ils jouent de la trompette, tout comme vous.

— Leur chef ne s'appellerait-il pas Stanley ?

— Oui, oui, c'est cela, Stamuley. »

Je répétai les mêmes questions à divers habitants, et tous me répondirent invariablement : « Oui, Stamuley. Ils ont aussi du bétail, un gros troupeau, et leur grand chef s'appelle Stamuley. »

C'était là, à coup sûr, une nouvelle du plus haut intérêt pour nous. Stanley, dont je ne savais rien, si ce n'est qu'il était, la première fois, reparti du Mvoutan Nzighé pour gagner le Congo, avait-il donc pris la route d'Oudjidji-Tabora pour contourner le Victoria Nyanza, et s'était-il, de là, dirigé vers le Kavirondo, pour s'aboucher de nouveau avec Emin Pacha ? Ou bien Emin Pacha était-il auprès de lui, sans que les indigènes sussent le nom de mon compatriote ?

J'envoyai tout de suite, par les deux Somalis Sameter et Yama Ismael, une lettre à Koua-Soundou pour demander au voyageur blanc qui il était et de quelle façon nous pourrions nous rencontrer.

Le 28 janvier, nous repartîmes, au son du tambour, dans la direction du sud, à travers une campagne de plus en plus cultivée, sillonnée de sentiers bien entretenus, couverte de villages et de troupeaux de bêtes à cornes. A chaque village, les habitants venaient nous apporter du grain, du lait, du miel; notre renom de vainqueur des Massaïs nous valait partout un bon accueil.

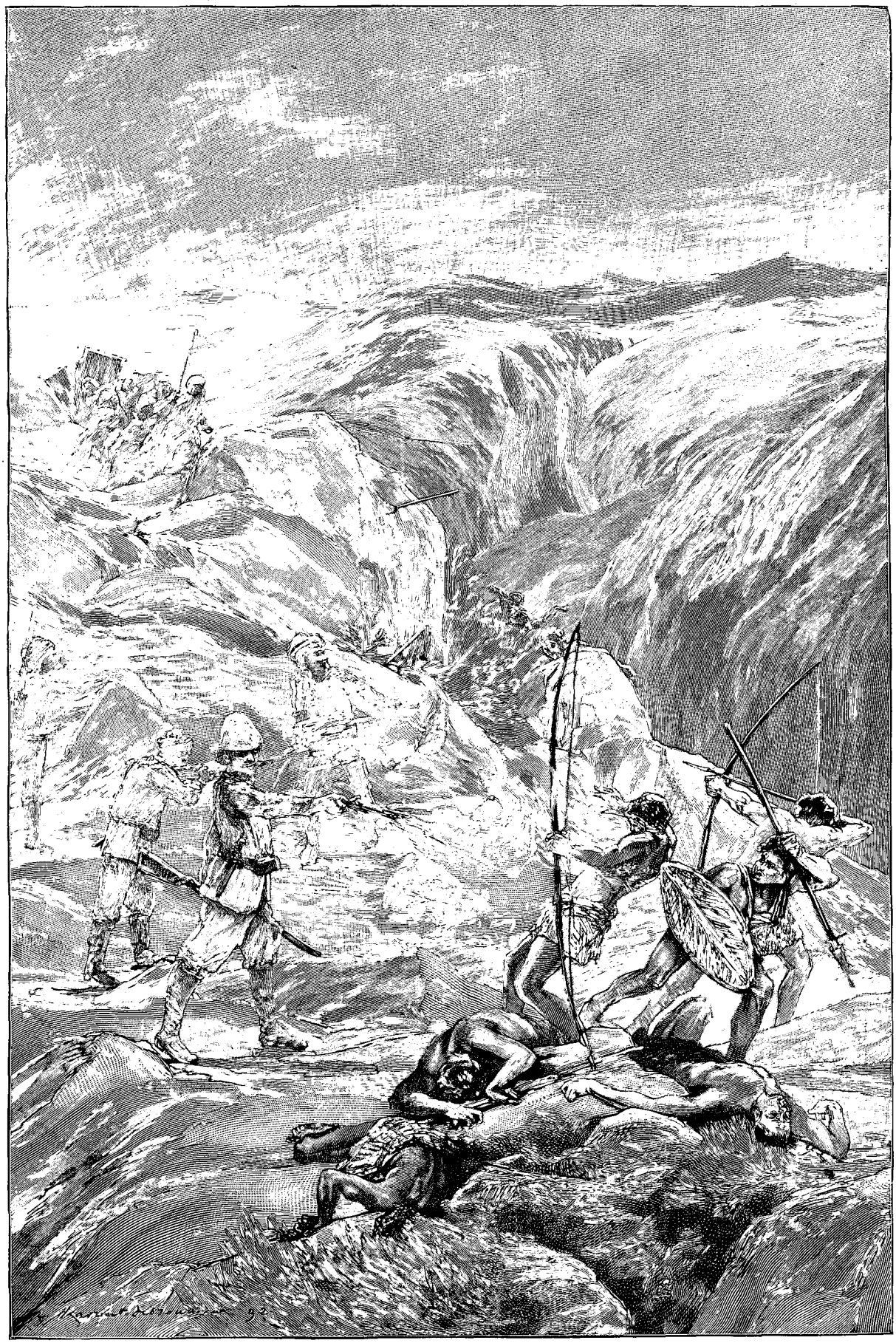
Au premier campement, nous reçûmes une délégation du sultan Sakoua, du Kavirondo, qui venait nous souhaiter la bienvenue; elle nous apprit en même temps qui était le blanc mystérieux. Il n'y en avait pas un, mais bien quatre, les membres de l'expédition Jackson. Comme ils devaient coopérer avec Stanley, c'était sans doute à ces messieurs que les gens de Kabaras avaient entendu prononcer le nom de ce dernier : d'où l'erreur. Ce fut pour nous une terrible déception.

Le lendemain matin, comme nous venions de traverser un affluent du Nsoia, nous nous trouvâmes tout à coup en face de grandes murailles rouges, avec de hautes portes. C'était Koua-Sakoua, qui n'est pas un village, mais une sorte de ville. Une foule immense en sortit à notre rencontre, et j'appris tout de suite que le sultan lui-même, avec ses deux frères, s'approchait pour nous rendre ses devoirs.

Nous nous dirigeâmes vers la porte nord-est de la ville. Au bout de 300 mètres, à droite du chemin, nous aperçûmes un arbre gigantesque; Sakoua et les siens étaient assis dessous. Une grande chaîne de bronze pendait au cou du sultan, dont les bras étaient aussi décorés d'anneaux de cuivre artistiques. A la main droite, il portait une lance; une chemise de cotonnade lui enveloppait tout le corps. A mon approche, il se leva avec toute sa suite, et vint au-devant de moi, en me tendant la main. Nous nous mîmes alors en marche, gravement et solennellement la main dans la main, vers l'entrée de Koua-Sakoua.

Un large fossé environne les murs de la localité; on le franchit par une digue pour pénétrer dans la ville. L'enceinte passée, on arrive d'abord à une grande place découverte, qu'entourent les constructions occupées par la garnison, puis à une deuxième aire spacieuse, à laquelle les diverses habitations du sultan forment un encadrement circulaire. Toutes ces maisons servent de logis à ses centaines de femmes, au milieu desquelles il demeure lui-même. Le roi me dit que cette place m'appartenait en propre, que je pouvais, à mon choix, m'établir dans ses maisons, ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque des Oua-Elgedjo (voy. p. 259). — Dessin de Laurent-Desrousseaux, d'après une gravure de l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dresser mes tentes au dehors. Il me montra en même temps deux bœufs bien gras, destinés à ma nourriture de la journée, et chaque matin, tant que durerait mon séjour, on devait m'en fournir deux autres pareils. On nous apporta ensuite de la bière brune dans de grandes cruches, puis du miel, des œufs, de la volaille, du lait et de belles bananes dorées. On eut vite fait de débarrasser quelques maisons pour mes gens; les tentes furent dressées, et, à midi, le pavillon noir-blanc-rouge flotta pour la première fois au-dessus de Koua-Sakoua.

A peine avais-je eu le temps de m'installer dans ma tente, que des coups de feu partant de la porte sud m'annoncèrent une nouvelle visite. C'étaient des porteurs de l'expédition anglaise qui venaient me saluer. J'eus, par eux, des détails sur le but de cette expédition, et spécialement sur Ali Somal, qui, en l'absence des quatre blancs, était le chef de la station. La colonne comptait cinq mille porteurs armés de fusils remington; les munitions étaient en abondance; on disposait encore, me fut-il dit, de plus de cinquante charges de cartouches.

L'après-midi, Ali Somal arriva lui-même de Koua-Soundou avec mes deux Somalis. C'était un jeune Somali à l'air intelligent, presque avec des façons de gentleman, et vêtu complètement à l'européenne. Il me donna des nouvelles bien inattendues. Stanley était reparti pour la côte par la rive ouest du lac Victoria Nyanza, mais sans emmener Emin, qui était resté dans sa province. Un autre blanc, sans doute Casati, était parti avec Stanley. M. Jackson n'avait pu rejoindre Emin, comme il l'espérait, ne se sentant pas en forces pour traverser l'Ouganda. En même temps, Ali Somal me dissuada vivement de pousser moi-même vers l'ouest, comme je lui en annonçais l'intention.

On juge si ces nouvelles, que je n'avais aucune raison de ne pas croire, me bouleversèrent. Elles ne pouvaient pourtant que me raffermir dans mon intention de secourir Emin Pacha, isolé, pressé entre le Mahdi au nord et les Ouanyoros au sud.

Sur ces entrefaites une petite expédition qu'à la demande de Sakoua je fis faire à trente et un de mes hommes contre les Mangatis, tribu pillarde du Nyoro, nous valurent du sultan et de tout le Kavirondo autant de reconnaissance que d'admiration, et le 1er février je signai avec Sakoua un traité de protectorat en bonne et due forme. Le sultan hissa le drapeau allemand sur sa résidence. Le pays de Kavirondo devenait ma « propriété ».

Oua-Kavirondo. — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition allemande.

Le lendemain matin, malgré les instances de Sakoua, nous partîmes tambour battant vers le sud, pour aller coucher à la station anglaise de Koua-Soundou.

VIII

Marche sur l'Ounyoro. — Dans l'Ousoga. — Nouvelles d'Emin et de Stanley. — Wachoré. — Terrible accident. — Passage du Nil. — Au secours du parti chrétien.

Nous fûmes installés à la station anglaise. Le jeune sultan nous accueillit en nous faisant un présent d'honneur de trois bœufs de boucherie, et en y ajoutant cette naïve requête : « Vous avez battu les Mangatis aux environs de Koua-Sakoua : battez-les maintenant près de Koua-Soundou ».

Les chefs des Massaïs du Kavirondo vinrent aussi nous faire un hommage de cadeaux en nous priant de leur permettre de conclure avec nous un traité d'amitié; ils étaient tous prêts à me reconnaître pour leur maître et seigneur. Je les remis, pour toutes ces choses, à mon retour de la Province Équatoriale.

Ali Somal me présenta, avec l'expresse autorisation de les ouvrir et d'en prendre copie, des lettres de l'Ouganda, dont l'une de M. Mackay, datées de l'Ousambiro, 25 août 1889, et j'eus par elles des nouvelles authentiques sur les événements de ce pays.

J'appris que le roi Mouanga, devenu un tyran sanguinaire, avait été détrôné en octobre 1888 et s'était enfui en canot vers la rive sud du lac Victoria. Il avait été remplacé par son frère Kiveva, lequel, après avoir proclamé la liberté de tous les cultes, n'avait pas tardé à se retourner contre les chrétiens; ceux-ci, chassés en masse du pays, s'étaient réfugiés dans l'Ousagara. Puis Kiveva, s'étant brouillé avec les Arabes, les instigateurs de toutes ces mesures, avait dû s'enfuir à son tour, et l'on avait élu roi un troisième frère, nommé Karema.

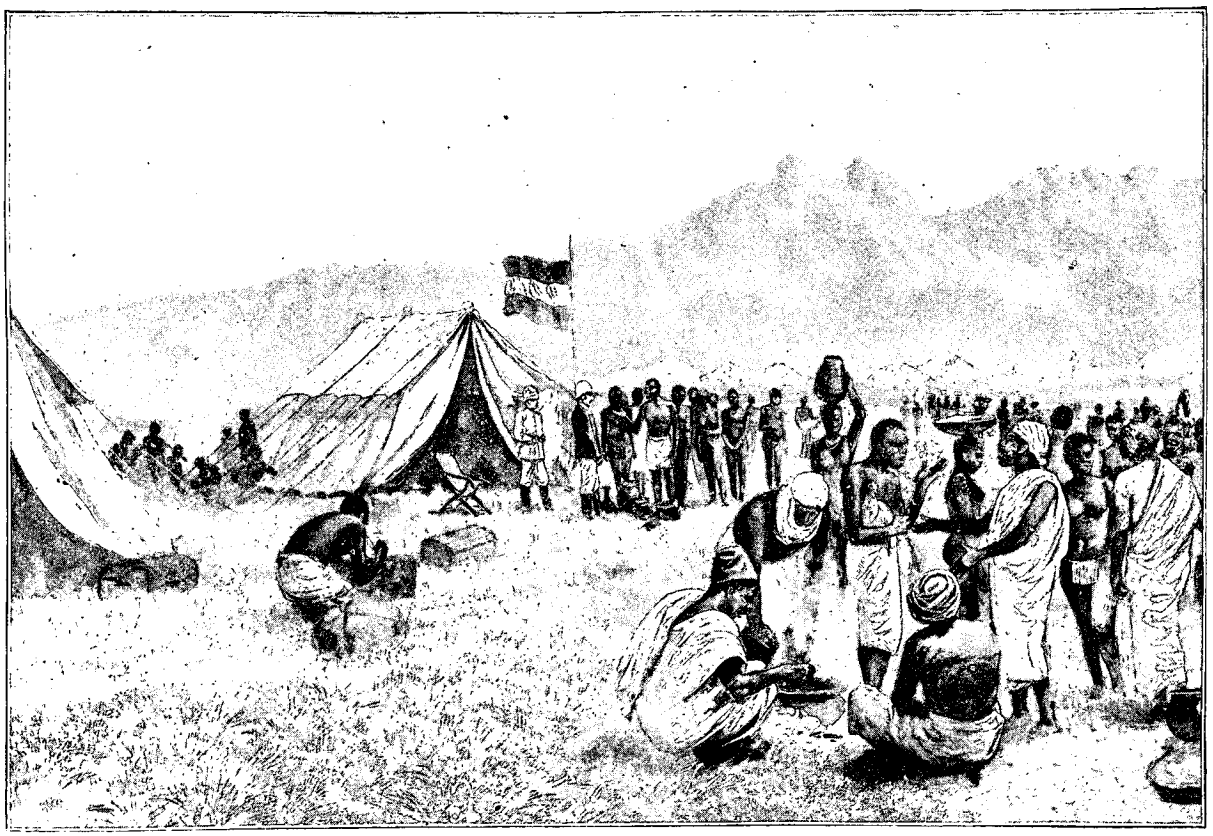
Sur ces entrefaites, Mouanga s'était rendu chez les Français d'Oukoumbi, puis il s'était fait ramener par le bateau d'un Anglais, M. Stokes, à l'embouchure du Kaghera, où il avait déployé l'étendard de la révolte; mais, son armée ayant été anéantie par celle qu'avait envoyée Karema, il s'était réfugié dans les îles Sessé, où il avait été reconnu roi par les insulaires. Ayant ainsi réuni de nouvelles forces, il s'était représenté devant Mounyonyo, une de ses anciennes résidences. Une bataille s'était livrée à Hyagoré, et l'armée de Karema avait été battue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Là s'arrêtaient les nouvelles de la guerre données par M. Mackay. En terminant, ce missionnaire invitait assez naïvement Emin Pacha à s'emparer lui-même de l'Ouganda, tout en restaurant nominalement le roi Mouanga à titre d'agent de la Compagnie anglaise de l'Est-Africain. M. Mackay exprimait l'espérance que Mouanga, assagi par sa chute et son exil, gouverne-rait mieux qu'auparavant.

D'autres documents m'apprirent ensuite que Mouanga avait effectivement, avec l'aide de Stokes, battu, le 4 octobre 1889, le parti de Karema, et qu'après être remonté sur le trône il avait envoyé deux ambassades à l'expédition anglaise au Kavirondo, pour prier M. Jackson de lui prêter son appui, offrant, dans ce cas, non seulement de concéder à la Compagnie anglaise de l'Est-Africain le monopole du commerce de l'Ouganda et de tous les pays de son ressort, mais encore de se placer lui-même sous le protectorat britannique.

Cette correspondance était signée de Mouanga lui-même, des missionnaires anglais et aussi du Père Lourdel. En la parcourant en entier, je pus comprendre que M. Jackson avait d'abord répondu à l'offre d'une façon dilatoire, puis finalement l'avait déclinée par écrit. J'ai eu plus tard, dans l'Ouganda, sa réponse sous les yeux, et j'y ai vu que, avec 500 remingtons, il ne s'était pas senti assez fort pour marcher sur l'Ou-



Au camp de Kabaras (voy. p. 260). — Gravure tirée de l'édition allemande.

ganda. D'une dernière lettre du Père Lourdel, écrite le 1er décembre de l'île Boulingogoué, il résultait qu'à la fin de novembre l'armée de Mouanga avait été battue de nouveau (ce fait s'était passé le 22 novembre), que les chrétiens s'étaient derechef réfugiés dans les îles du lac Victoria, et que, de là, ils imploraient avec plus d'instance que jamais le secours de l'expédition anglaise.

Je demandai ensuite au sultan quel chemin il fallait prendre pour gagner l'Ounyoro. Il me répondit qu'il faudrait passer par Koua-Telessa, à trois journées de marche de la station, et que de cette façon j'éviterais l'Ouganda.

Le 3 février fut pour moi un des jours les plus désagréables de l'expédition. J'eus, il est vrai, la joie de voir Tiedemann complètement rétabli; mais il survint un incident qui menaça de bouleverser tous nos plans ultérieurs, et qui me montra, à mon grand effroi, que je n'étais pas aussi maître de ma colonne que je l'avais cru jusque-là. Dès le matin, Ali Somal et Hussein vinrent me prier de renoncer à ma marche vers l'ouest. « Voici, me dirent-ils, ce que tout le monde pense dans la caravane : « Le docteur est une tête « chaude; il n'a peur de rien; mais il va nous conduire « tous à notre perte. » Attendez ici, ajouta Ali Somal, que M. Jackson et les trois autres messieurs reviennent avec leurs gens. Vous pourrez alors vous consulter avec eux, et je sais que M. Jackson sera enchanté d'entreprendre quelque chose de concert avec vous. »

Je leur dis que la chose était invraisemblable, et que d'ailleurs je ne l'accepterais pas. Puis j'ajoutai :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Dis aux Somalis que je permets à tous ceux qui préfèrent rester ici avec les Anglais d'agir à leur guise, et que je n'ai point l'intention de rien rogner pour cela sur la solde qu'ils ont gagnée jusqu'à ce jour. Seulement, ajoute que la décision que chacun d'eux prendra nous fixera, nous autres Allemands, sur ce que nous devons penser des Somalis. Et demande-leur quel rapport nous devrons faire plus tard, à Aden, sur leur compte.

— Très bien, maître. »

Hussein se retira; puis, une heure après, il vint me répondre que les Somalis avaient conclu de mes paroles que je n'avais plus besoin de leurs services, et qu'en conséquence ils demandaient tous la permission de rester.

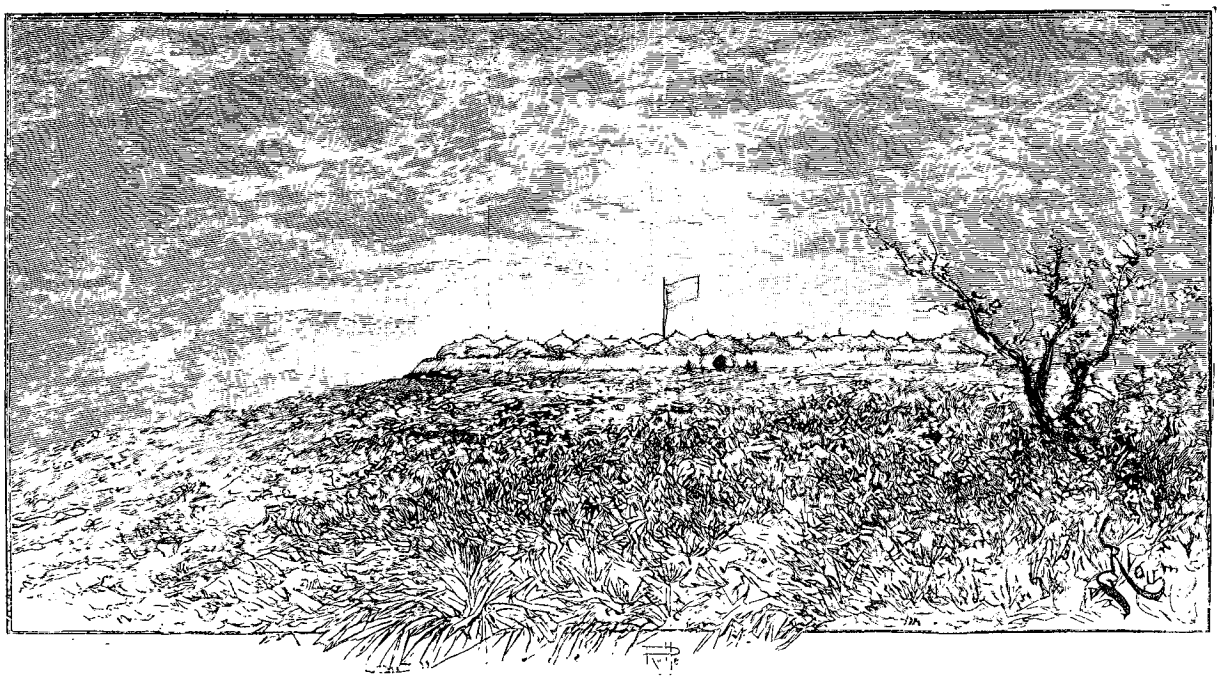
« Hussein, es-tu aussi décidé à rester?

— Non, monsieur, je voudrais bien aller avec vous; mais que tous les autres Somalis vinssent aussi.

— Eh bien, dis à tes hommes de venir conférer avec moi. »

Les Somalis parurent devant ma tente, et je leur parlai à peu près en ces termes :

« Vous savez que je vous ai engagés à Aden pour aller avec moi à la recherche d'un grand Allemand qui règne sur le pays des Turki. Nous avons remonté ensemble le Tana, par des districts où l'expédition anglaise s'est vue contrainte à la retraite, et nous sommes arrivés avant elle au Baringo. Nous sommes ceux qui ont battu les fiers Massaïs de Leikipia, et chaque peuplade qui s'est mise en travers de notre marche a mordu la poussière. Ai-je jamais pris dans cette expédition des résolutions qui missent notre vie à tous en



Koua-Soundou. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition allemande.

danger? Ne vous ai-je pas conduits heureusement jusqu'ici à toutes les difficultés?

— Tu dis la vérité, maître.

— Eh bien, vous imaginez-vous donc que j'aie envie de périr dans cette infernale contrée, l'Afrique? Ne pensez-vous pas que si, malgré tout, je persiste à m'engager vers l'ouest, c'est que j'ai des informations meilleures que tout ce qui se dit ici? J'ai lu les grandes lettres qu'Ali Somal m'a remises, et je sais, aussi bien que lui, que nous ne pouvons plus faire la guerre dans les pays où nous devons entrer. Mais ne savez-vous pas que je puis aussi, si je le veux, faire la paix, comme je l'ai faite avec les Gallas et sur le lac Baringo? Voyons, qu'avez-vous à dire? »

Ce fut Mousa Somal qui me répondit :

« Maître, lorsque Hussein nous a demandé, ce matin, si nous voulions rester ou aller avec toi, nous avons cru que tu étais fatigué de nous et que tu voulais continuer ta route sans tes Somalis. Mais, à présent que nous savons que tu aimes toujours tes Somalis et que tu entends, désormais comme auparavant, être pour eux un père et une mère, nous ne pouvons pas t'abandonner; nous voulons aller et mourir avec toi.

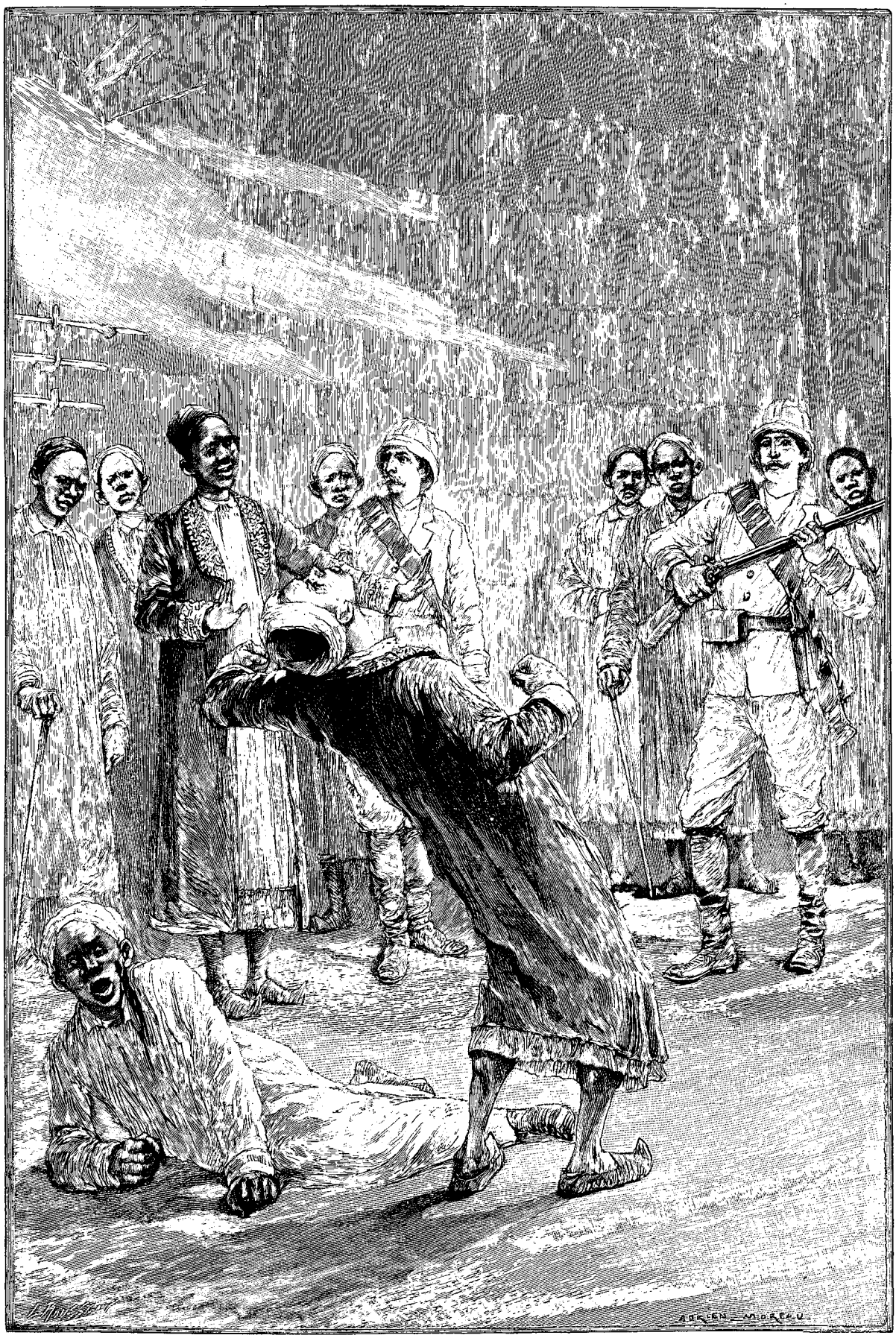
— Que parlez-vous de mourir? Ne vous ai-je pas dit que je n'avais pas envie de mourir ici? Nous sommes tous dans la main de Dieu. Si Allah le veut, nous mourrons, que ce soit ici ou ailleurs. Si Allah ne le veut pas, nous ne mourrons point, en quelque lieu que nous allions. »

Le départ était donc résolu. Avant de partir je laissai également à la station, pour M. Jackson, un écrit où je l'informais de ma marche vers l'Ouganda, et où je lui proposais une coopération amicale.

Au lever du soleil, le 4 février, la colonne quitta la station anglaise de Koua-Soundou, au son du tambour.

Une heure plus tard, nous franchissions, non sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception de Wachoré : le lieutenant de Tiedemann tue involontairement deux hommes (voy. p. 270). — Composition d'A. Moreau, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque peine, la rivière Nsoia, qui se jette dans le Victoria Nyanza en aval de Koua-Soundou, après avoir drainé plus haut l'Angata na Nyouki.

La contrée que nous traversions n'offrait pas un aspect des plus réjouissants : partout des plantations détruites, des villages plus ou moins calcinés. Les Mangatis avaient, on le voyait, « travaillé » par là; aussi, à l'espèce de remords que j'avais éprouvé jusqu'alors de m'être laissé induire à faire acte de guerre contre ces gens, je sentis succéder une joie sincère d'avoir donné à ces malandrins la leçon qu'ils méritaient.

Six heures durant, on chemina par des croupes de collines plates et allongées. Les montagnes qui bordent à l'est le Kavirondo et au nord le Samia restaient toujours à notre horizon sud-ouest. Vers trois heures de l'après-midi le campement fut établi au bord d'un petit cours d'eau, le Manicoui, qui se déverse dans le lac Victoria, à quelques kilomètres plus à l'ouest. Le site avait tout à coup revêtu un caractère plus frais; nous rentrions dans des régions habitées, dans une zone de kraals environnés de champs cultivés.

C'était le district de Koua-Tindi, autrement dit le « district du sultan Tindi », qui règne sur la partie la plus occidentale du Kavirondo.

Le lendemain matin, à sept heures, nous atteignîmes Koua-Tindi. C'est une localité pittoresquement située sur une hauteur entre des blocs de basalte, avec une solide muraille de pierres rouges et un large fossé. Les portes, aux voussures hardies, communiquent avec le dehors par des digues construites en travers des fossés.

Hussein, le chef des Somalis. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Je longeai la ville à peu de distance, sans y entrer, et bientôt la vision urbaine disparut derrière nous comme une *fata morgana*. Nous traversâmes encore deux cours d'eau, affluents du Sio, dont l'un s'appelle Nogombe; puis, brusquement, les guides infléchirent droit à l'ouest, pour éviter, nous dirent-ils, les Oualoundous, leurs ennemis.

Nous passâmes par une large brèche deux chaînes de hauteurs que nous avions aperçues déjà de Koua-Soundou. Comme j'étais le premier blanc à pénétrer à travers cette fente et à observer la configuration de ces montagnes, je nommai « monts d'Emin Pacha » et « chaîne de Junker » la chaîne qui se trouvait au nord.

Le Kavirondo était maintenant derrière nous, et le paysage prenait peu à peu un nouveau caractère; le palmier doum apparaissait; le type des habitants se modifiait aussi par degrés.

Jusqu'à deux heures de l'après-midi nous cheminâmes par monts et par vaux, à travers ruisseaux et marais; puis nous arrivâmes à la grosse bourgade de Koua-Tounga, entourée également de fortes murailles et de portes aux fières arcatures, au-dessus desquelles pointaient des frontons et des toits de maisons qui me rappelaient presque l'Inde. « Habech! » crièrent mes Somalis en apercevant la localité. Et comme je leur demandais ce qu'ils voulaient dire par là, ils me répartirent : « Les villages d'Abyssinie sont tout à fait comme Koua-Tounga ».

Ce jour-là nous nous dirigeâmes à l'ouest-nord-ouest, sur Koua-Telessa. Le pays devenait de plus en plus cultivé et fertile. Au loin, sur les pentes verdoyantes où paissaient des troupeaux de bœufs et de moutons, des villages s'alignaient. La bienveillance de la population était vraiment démonstrative. Nos guides n'avaient qu'à leur dire que nous étions les gens qui avaient battu les Massaïs et les Mangatis, pour qu'ils nous accueillissent par des salves d'approbation tempêtueuses. Ici la forme de salutation consiste à faire claquer le pouce contre l'index, et cette manifestation de civilité, exécutée surtout en masse, ne laisse pas d'être très agréable.

A une heure, nous atteignîmes Koua-Telessa. Cette bourgade a pour enceinte, comme toutes celles de la région, une haie épaisse de cactus, et se cache dans un bois de bananiers, où les huttes s'éparpillent pittoresquement. On sentait de plus en plus qu'on était dans le centre de l'Afrique; c'est à Koua-Telessa que nous retrouvâmes pour la première fois l'original des descriptions qu'Emin Pacha et Schweinfurth ont faites des *zéribas* de la partie centrale du continent noir. Pour la première fois enfin nous apparurent les étoffes d'habillement de l'Ouganda, ces tissus bruns confectionnés avec l'écorce d'un figuier sauvage.

Bientôt le sultan Telessa arriva pour me saluer d'une plantation voisine. C'était un vieillard ayant quasi l'apparence d'un Bas-Saxon, avec une grosse physionomie débonnaire, où l'on démêlait pourtant une rare force de volonté. Il s'arrêta avec sa suite devant ma tente, en me considérant avec une sincère surprise qui n'excluait pas toutefois une certaine réserve pleine de tact. Le sultan, aux questions que je lui adressai, me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit qu'il y avait deux grands blancs dans l'Ounyoro, possédant beaucoup de soldats et de grandes maisons; que, d'ailleurs, j'obtiendrais tous les renseignements que je voudrais d'un blanc qui avait été à leur service et qui demeurait non loin d'ici.

Je lui demandai s'il consentirait à envoyer une lettre de moi à ces blancs. Il répondit que oui et que les messagers pouvaient être revenus dans trois jours.

Sans croire qu'Emin Pacha lui-même fût dans les districts de l'est, je supposais que Casati ou des officiers égyptiens devaient au moins s'y trouver; aussi écrivis-je en anglais et en français une lettre adressée au fonctionnaire quelconque d'Emin Pacha résidant dans l'Ounyoro, et demandant de plus amples informations.

Conférence avec les révoltés (voy. p. 264). — Gravure tirée de l'édition allemande.

Le surlendemain, nous nous ébranlâmes vers l'ouest, dans la direction d'une chaîne de hauteurs qui se dressait devant nous et se prolongeait jusqu'au-dessus du Victoria Nyanza. Ces chaînes, que j'ai nommées « collines de Wissmann », bornent à l'est l'Ousoga proprement dit. Nous étions arrivés à ces collines, quand M. de Tiedemann sonna tout à coup la halte. J'étais intrigué de connaître la cause de ce signal, lorsque je vis accourir à moi, sur les flancs de ma colonne, un jeune homme magnifiquement vêtu qu'accompagnait une petite escorte ayant aussi fort bon air. Ce jeune homme portait un caftan arabe de couleur sombre et brodé d'or, avec un turban rouge. Arrivé près de moi, il se jeta par terre et me baisa les pieds. Qui il était et ce qu'il voulait, aucun de nous ne pouvait le comprendre. Il se plaça tout de suite à la tête de ma caravane, et, tirant une flûte, se mit à nous précéder en jouant des airs tour à tour mélancoliques et sautillants, que les gens de sa suite accompagnaient d'un chant rythmique et original. Nous allâmes ainsi au sud-ouest, par un terrain nu où le chemin serpentait en zigzag. Il y avait dans cette marche je ne sais quoi de mystérieux; le jeune étranger nous était apparu comme un prince des contes de fées, qui nous guidait vers son château magique, et Dieu sait si notre imagination brûlait de deviner cette énigme.

Quand nous eûmes atteint la crête des collines de Wissmann, le paysage tout entier changea d'aspect, comme par un coup de baguette. A la steppe qui nous entourait depuis trois heures succéda brusquement une région fertile et bien cultivée. La route traversait sans interruption des bouquets de bananiers où, pour la première fois, nous aperçûmes le perroquet gris. Mes gens s'en donnèrent à cœur-joie dans ce district de Cocagne, où, comme dans les contes encore, tout était à notre service. Les indigènes sortaient en foule des habitations pour nous offrir, dans de petites corbeilles, des cailles grasses, des poulardes, du grain, des fruits, ou nous présenter dans d'énormes hanaps du vin de banane écumeux; et partout résonnaient les gais accents de la flûte ou les battements impétueux du tambour. Chacun s'inclinait profondément devant mon guide mystérieux, qui était évidemment le maître dans ce pays.

Après avoir établi mes bivouacs au pied ouest des hauteurs, je procédais à ma toilette, tandis que mon jeune ami inconnu me régalait d'un nouveau concert de flûte, quand, soudain, deux coups de feu partirent du sud, et deux nouveaux personnages apparurent dans mon horizon. C'étaient le Ouaganda Marko et son compagnon Palabanga.

Alors tomba tout à coup le voile de mystère qui prêtait son charme à cette situation. Marko était un individu au visage effilé et plein d'intelligence; lui et son compagnon Palabanga étaient chrétiens catholiques, et parlaient le kisouaheli.

Dès qu'ils eurent pris place par terre devant M. de Tiedemann et moi, je m'enquis de leurs nom et qualité, et, sur leur réponse, je leur dis :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Dans quel pays sommes-nous ici?

— Dans l'Ousoga, sur le territoire de Mouanga, le *mfalmé* de l'Ouganda.

Et voici (me désignant mon ami du matin) Mlamba, le fils du sultan Wachoré, dont le pays, l'Akola, est là au nord, à une journée de marche de nous.

— Que faites-vous ici dans l'Ousoga?

— Mouanga, roi de l'Ouganda, nous a envoyés vers les Anglais de Koua-Soundou, au Kavirondo, pour les prier de porter secours aux chrétiens. Mais les Anglais ont peur; ils ne sont pas venus. Alors nous avons appris l'approche des Badoutchi qui ont battu les Massaïs, et c'est pourquoi nous t'avons attendu en ce lieu. Les lettres que tu as expédiées hier de Koua-Telessa sont arrivées ici cette nuit. Je les ai réexpédiées à Mouanga.

— Où est Mouanga à cette heure?

— Mouanga est à Boulingogoué, une île du lac Victoria. Auprès de lui il y a cinq blancs. Écris-lui que tu es arrivé dans l'Ousoga, son pays, comme c'est l'usage chez les Ouagandas. Mouanga sera enchanté que tu veuilles bien l'aller voir.

— J'irai volontiers voir Mouanga, et, volontiers aussi, je prêterai aide à mes frères les chrétiens de l'Ouganda; mais, pour cela, il faut que j'aille d'abord chercher des renforts, et c'est pourquoi je me rends directement auprès du chef des Turki, qui est un Allemand et mon frère. Je conférerai avec lui, et il me donnera un plus grand nombre de soldats, avec lesquels j'irai alors au secours des chrétiens de l'Ouganda.

— Tu veux gagner l'Ounyoro? Mais tu ne sais donc pas que Kaba Rega est l'ennemi des Européens et qu'il te fera la guerre?

— Je le sais; mais, avec le concours d'Emin Pacha, je serai sans doute en état de mettre Kaba Rega à la raison.

— Emin Pacha? Qui est-ce qu'Emin Pacha? Il n'y a plus de blancs dans l'Ounyoro : ils sont tous partis avec Stanley.

— Tu te trompes, fis-je : tous les blancs de l'Ounyoro ne sont pas partis avec Stanley. Le plus grand de tous, Emin Pacha, est resté. Ne connais-tu pas Emin Pacha?

— Je dis la vérité. Tous les blancs sont partis; il n'en reste plus un seul dans l'Ounyoro. Envoie des lettres, interroge les blancs qui sont auprès de Mouanga. Si je ne dis pas la vérité, prends ma vie.

— Mais d'où sais-tu cela?

— Comment ne le saurais-je pas! c'est moi-même qui suis allé trouver Stanley à Bousagallo (Ankoré), pour lui demander de venir au secours des chrétiens de l'Ouganda. Dans son camp, j'ai vu non seulement ses officiers, mais encore Amdallah et sa fille, ses blancs, et beaucoup de Turki. Amdallah, peu de temps auparavant, avait envoyé dans l'Ouganda des gens chargés de nous acheter des étoffes; mais ceux-ci ont été attaqués et dépouillés par les Ouanyoros, de sorte qu'il n'a pas reçu les étoffes. Aussi lui et tous les gens que j'ai vus au camp de Stanley étaient-ils vêtus de peaux. Je les ai tous vus; il n'y a plus de blancs dans l'Ounyoro. »

On se souviendra que, dans le récit de son départ pour la côte, Stanley omet de mentionner cette demande de secours des chrétiens de l'Ouganda. Il est à présumer qu'il ne se croyait pas assez fort pour cette expédition. En tous cas il manqua là une bonne occasion de conquérir l'Ouganda à l'influence anglaise.

Ces nouvelles modifiaient gravement mes projets. J'écrivis à Mouanga en kisouaheli, à Mgr Livinhac en français, à MM. Gordon et Walker en anglais. Ces lettres étaient d'un contenu identique. Je demandais de nouveaux détails sur les événements de la Province Équatoriale et sur le prétendu départ d'Emin. Si, disais-je, ce départ m'était confirmé et que le roi Mouanga m'adressât une invitation, je marcherais volontiers vers l'Ouganda. Dans le cas, au contraire, où la nouvelle du départ d'Emin Pacha ne serait pas confirmée, si l'on m'écrivait que la route de l'Ounyoro n'était pas praticable, je serais également disposé à passer par l'Ouganda.

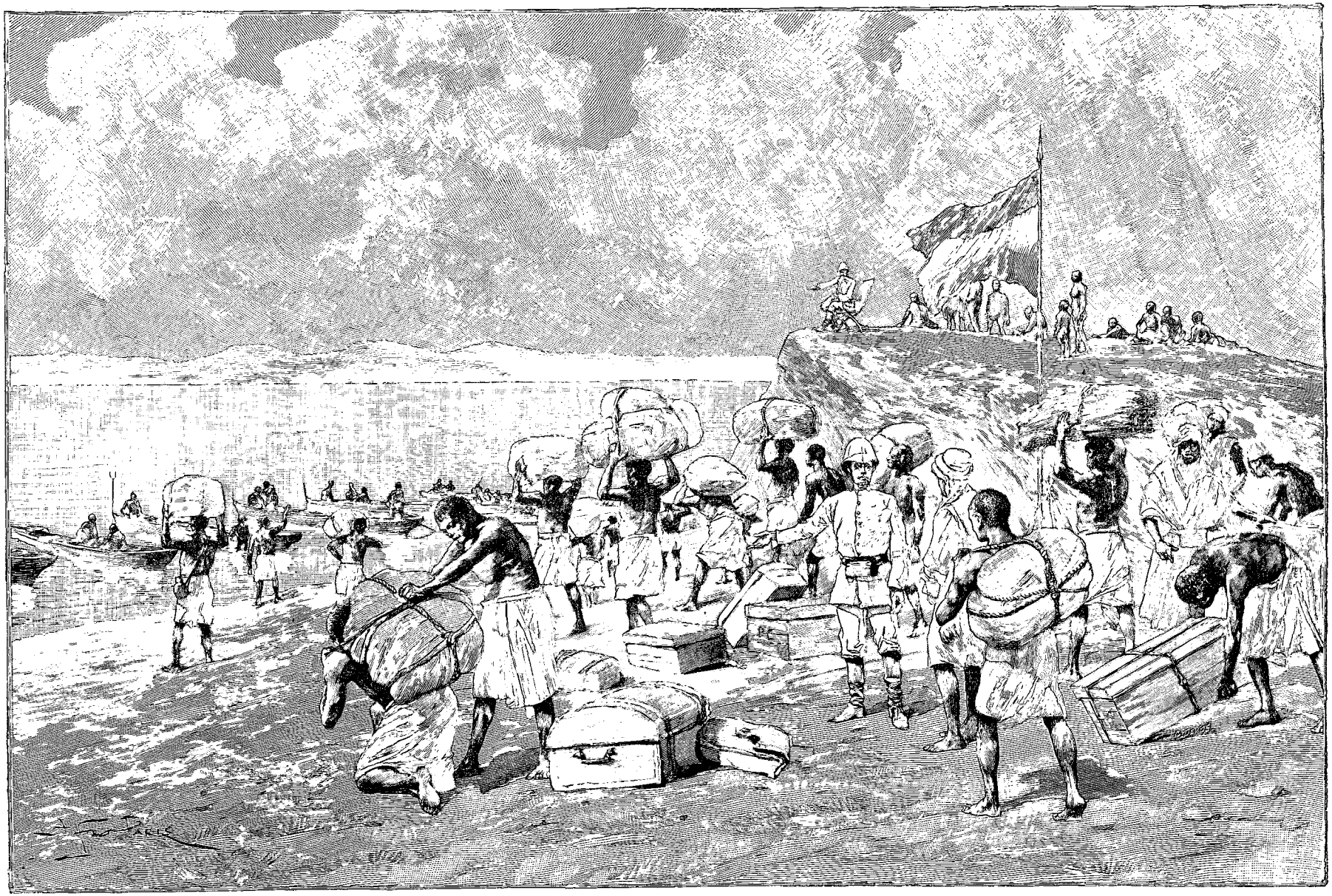
Le lendemain matin, la colonne se remit en marche vers le nord, ayant toujours à sa droite les collines de Wissmann. Nous établîmes notre camp dans une belle plantation de bananiers.

Une nouvelle étape nous mena jusqu'à la résidence de Wachoré : de là, au dire des indigènes, nous n'avions plus que trois marches, soit six étapes de notre expédition, pour gagner le lac nilien de Kioga. De ce point, il m'eût été facile de rallier Emin Pacha, s'il se fût encore trouvé dans ses anciennes stations. Le fleuve lui-même me mettait en communication immédiate avec ses stations de Kodji et de Fauvera. Nous avions donc atteint par l'est, à travers toutes sortes de difficultés et de périls, les frontières de la Province Équatoriale.

J'étudiais avec un assez vif intérêt le pays et les gens de l'Ousoga. Jusque-là cette région était restée un point blanc sur les cartes d'Afrique; jamais encore l'Europe n'avait reçu d'un blanc le moindre renseignement sur ce district. Il mérite pourtant d'être mis en lumière auprès de nous, car, par sa fertilité comme par l'étendue de sa mise en culture, qui surprennent agréablement le voyageur arrivant de l'est, il présente une incontestable importance pour le futur développement du continent mystérieux.

L'Akola est une partie de l'Ousoga; il y occupe la place prépondérante, grâce à la puissance et à l'intelligence de son sultan Wachoré. L'Ousoga paraît s'étendre jusqu'à 1 degré et demi de latitude. A l'ouest, il est borné par le Nil, appelé ici Kiyira ou Nyiro; à l'est, les collines de Wissmann le séparent des Oualoukoumas et, plus au nord, des Oualoundous. Toute la contrée, vue d'une sommité, offre l'aspect d'une mer ondulée, dont les vagues seraient émiettées par le vent. Les hauteurs s'en franchissent sans difficultés, d'ordinaire par des bois de bananiers. La différence d'altitude entre la montagne et la vallée, disposées longitudinalement dans un sens régulier, peut varier de 50 à 100 mètres. Ce n'est que lorsqu'on approche de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Nil (voy. p. 272). — Dessin d'A. Paris, d'après une gravure de l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la partie occidentale du pays qu'on voit se dresser de puissantes chaînes courant du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Ces chaînes limitent vers l'est la vallée du Nil; elles ont une largeur de trois lieues environ et une élévation qui va jusqu'à 1 800 mètres. Vers le nord elles se prolongent à perte de vue.

A une demi-heure à peu près de notre campement se trouvait une baie solitaire, d'une demi-lieue carrée d'étendue, d'où se détachaient vers l'intérieur des terres trois criques étroites et allongées. Cette baie communique avec le Nyanza par un chenal en manière de fleuve, qui débouche à l'extrémité du golfe Napoléon, dont la baie est séparée par une longue crête qui lui donne l'aspect d'un grand lac. J'ignore si Stanley, dont nous occupâmes à plusieurs reprises les places de campement, a vu cette échancrure; je ne la trouve pas sur les cartes. Comme elle donne une configuration remarquable à cette partie de l'Ousoga, j'ai cru devoir la baptiser : je l'ai appelée « baie d'Arendt », et la croupe de montagne qui la borne à l'ouest a reçu de moi le nom de « mont Schrœder ».

Politiquement, l'Ousoga est divisé en un certain nombre de petits sultanats. Chaque sultan semble porter la désignation de *wachoré*, lequel ainsi ne serait pas un nom propre, mais un titre. Tous ces sultans dépendent du *mfalmé* (roi) de l'Ouganda.

Mes rapports avec Wachoré furent d'abord très cordiaux. J'arrivai le 10 février au sud de sa résidence, et l'on m'assigna aussitôt une place de campement dans une plantation de bananiers du sultan. Celui-ci m'envoya comme cadeau princier une belle vache laitière avec ses veaux. De mon côté, je lui fis présent d'un châle de soie d'Inde, d'un joli turban, d'un barillet de poudre, d'un fusil se chargeant par la culasse et de douze cartouches du calibre de 12. Le tout lui fut porté par mes deux serviteurs, revêtus de leur superbe livrée rouge, brodée d'or. Wachoré, pendant ce temps-là, s'était mis en route avec les dames de son harem et un cortège imposant pour venir me rendre une visite d'apparat. Mes envoyés le rencontrèrent en chemin, et il s'était déjà coiffé de son turban neuf quand, vers trois heures, il parut dans mon bivouac.

Wachoré était un homme de quarante ans environ, d'une physionomie très intelligente et très engageante!

Une balafre de coup de sabre qu'il portait à la figure prouvait qu'il n'avait pas peur de payer de sa personne à la guerre. Il avait apporté de grandes cruches remplies de diverses sortes de vins et de bières, et, bon gré mal gré, il nous fallut lui tenir tête plus que nous ne l'aurions voulu. Il parlait et riait sans cesse, et bientôt nous fûmes bons amis.

Wachoré glissa avec une certaine habileté diplomatique sur ses relations avec le roi de l'Ouganda. Il nous prenait pour des amis de Mouanga, et se borna à nous dire qu'il était l'ami de quiconque reconnaissait Mouanga pour son ami.

A quatre heures et demie, il se retira avec sa suite, et aussitôt nous vîmes arriver de grandes corbeilles pleines de poules, d'œufs, de cailles, puis des moutons et des chèvres, pour nous prouver sans doute que le sultan s'était plu dans notre camp.

A peine les tambours et les flûtes de ce dernier eurent-ils cessé de retentir vers le nord, qu'un autre concert des mêmes instruments, partant de l'ouest, nous annonça l'approche d'un nouveau cortège. « Qu'est-ce? » demandai-je à Marko. « C'est le Grand des Ouagandas (*mkouboua*), me dit-il; ne te montre pas aimable avec lui; c'est un méchant, un menteur, et il ne connaît pas la parole de Jésus-Christ. »

Aussitôt, avec un véritable étonnement, je vis venir un individu qui eût pu, à en juger par son costume, faire figure dans une cour d'Orient. Jamais, en tout cas, je ne me fusse attendu à rencontrer pareil accoutrement au centre de l'Afrique. Un caftan sombre brodé d'argent retombait sur une large culotte bleu de ciel, également brodée d'argent. Sur la tête, il portait un diadème fait d'un entrelacement de chaînes de perles de diverses couleurs, et qui se redressait à la manière d'une couronne. Le particulier ainsi affublé était Kamanyiro Kaüta, le cousin du feu roi Mtésa, l'oncle de Mouanga, dont il suivait le parti. Lors de la défaite des chrétiens, les Arabes de Karema l'avaient chassé au delà du Nil, et il habitait maintenant l'Ousoga, où il prétendait représenter, comme ambassadeur extraordinaire de Mouanga, les intérêts de son pays.

Le lendemain matin, nous rendîmes sa visite au sultan Wachoré. Nous avions revêtu, pour l'occurrence, un uniforme qui était de l'invention de Tiedemann : culottes blanches bouffantes prises dans de grandes bottes, avec de larges bandes d'or sur les côtés, jaquettes blanches avec revers rouges brodés d'or et parements de même sorte aux manches. Le casque était également rayé d'or, et je portais en outre une écharpe noire dorée.

Wachoré nous reçut dans une pièce en forme de globe, ouverte d'un côté. Il était assis à terre sur un divan indien, et était habillé d'un caftan noir brodé d'or. Il fumait une pipe, et avait naturellement à côté de lui un grand hanap plein de vin de banane, où il sirotait le liquide à l'aide d'un roseau.

La conversation se prolongea plus d'une heure, et l'on ne cessa de servir du vin de banane, et de bourrer les pipes. Au-dessus du divan de Wachoré étaient accrochés quelques fusils, c'étaient des armes de divers systèmes se chargeant par la culasse; parmi elles se trouvait un Henry Martini, que Wachoré prit pour me le montrer. Comme il était chargé et armé, il partit brusquement entre les mains de Tiedemann. La balle frappa à la tête un des gens de la suite du sultan; la prunelle du malheureux jaillit devant nous, et l'homme tomba raide mort; après quoi, le projectile atteignit un autre indigène au maxillaire supérieur et le lui fracassa, de telle sorte qu'il mourut peu de temps après. Il se fit un moment de silence; puis j'excusai Tiedemann auprès de Wachoré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Mon ami est désolé que le fusil soit parti. »

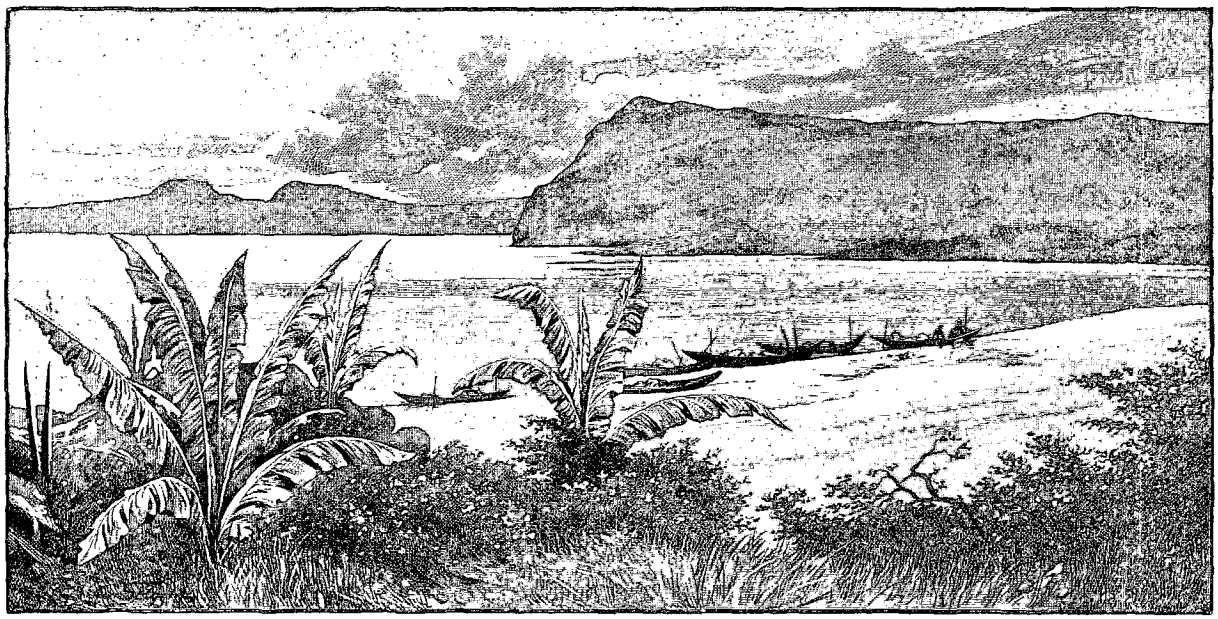
A ce mot, le sultan eut un éclat de rire.

« Ce n'est rien, dit-il, ce n'était qu'un esclave. Ce n'est pas ton ami, c'est le fusil qui est coupable ; donc, ne t'en tracasse pas. »

Tous les courtisans firent chorus, d'un rire un peu forcé, il est vrai. On enleva bien vite le cadavre ; on répandit du sable sur la mare de sang, et l'on se dépêcha de remplir à nouveau les hanaps, absolument, comme en Europe, quand un hôte a brisé un vase de prix, la maîtresse de la maison s'empresse poliment d'effacer toute trace du fâcheux incident. Voilà ce que vaut la vie d'un homme en Afrique.

Le 13 février, nous avions au campement un grand rassemblement de Ouagandas et de Ouasogas ; l'orchestre de Kamanyiro se faisait entendre, la bière coulait à flots ; tout à coup quelques Ouagandas vinrent me remettre des lettres. Celles-ci étant adressées à « Messieurs de l'expédition anglaise » ; j'allais les rendre, quand je m'aperçus tout à coup que l'expéditeur d'une de ces missives était H.-M. Stanley. J'eus, à cette vue, un tressaillement de joie : les nouvelles du départ de Stanley n'étaient donc pas exactes ; puisqu'il envoyait en ce moment une lettre dans l'Ousoga, il était impossible qu'il eût quitté depuis quatre mois la Province Équatoriale. Marko trancha mon indécision en rompant le cachet de la lettre et en me la donnant à lire. Vu la singularité de ma position, je me crus alors autorisé à en prendre connaissance.

Tous les voiles se déchirèrent du coup, et la situation m'apparut dans toute sa nudité. La lettre était datée de la station des missionnaires de Makolo, 4 septembre 1889. Stanley annonçait qu'il y était arrivé accompagné d'Emin Pacha, de Casati, de 40 Égyptiens et de



Mont Schrœder et baie d'Arendt. — Dessin de Gotorbe, d'après une gravure de l'édition allemande.

400 Soudaniens environ. La Province Équatoriale était donc abandonnée.

Bien que j'eusse dû m'attendre, depuis plusieurs jours, à une communication de ce genre, j'en demeurai littéralement foudroyé.

Mon premier mouvement fut de me dire ironiquement : « Eh bien, j'irai quand même à Ouadelaï. Peut-être Emin Pacha arrivera-t-il trop tard à son tour pour nous délivrer. » Mais cette pensée de bravade ne tarda pas à faire place à des idées plus raisonnables.

Je sentais qu'il y avait encore un moyen de faire tourner l'expédition au profit des grands intérêts qui avaient été sa raison d'être. Emin Pacha parti, la Province Équatoriale perdue, il restait à trancher la question entre le christianisme et l'arabisme au nord du lac Victoria. Il fallait faire de l'Ouganda une digue pour arrêter l'inondation du mahométisme venue du nord.

Une demi-heure après avoir reçu la lettre de Stanley, que je réexpédiai d'ailleurs au Kavirondo, je donnai ordre à ma colonne de se tenir prête à partir le lendemain de bonne heure pour l'Ouganda.

Nous partîmes le lendemain, avant le lever du soleil. Le reste de notre trajet à travers l'Ousoga s'accomplit d'une manière extrêmement agréable. Les étapes étaient courtes, car il me fallait ménager Kamanyiro et sa suite. Le boire et le manger étaient en abondance, et, l'après-midi comme le soir, nous avions le plaisir d'être invités à assister aux danses et aux chants des jeunes filles du harem de Kamanyiro.

Le 16 février, je reçus enfin les lettres attendues de l'Ouganda ; elles me confirmaient le départ d'Emin, et m'invitaient à venir au secours du parti chrétien.

Le 18 février, je campai à l'endroit où l'évêque Hannington avait été assassiné. Le 19, les flots sacrés du Nil brillèrent tout à coup à nos yeux. J'éprouvai,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

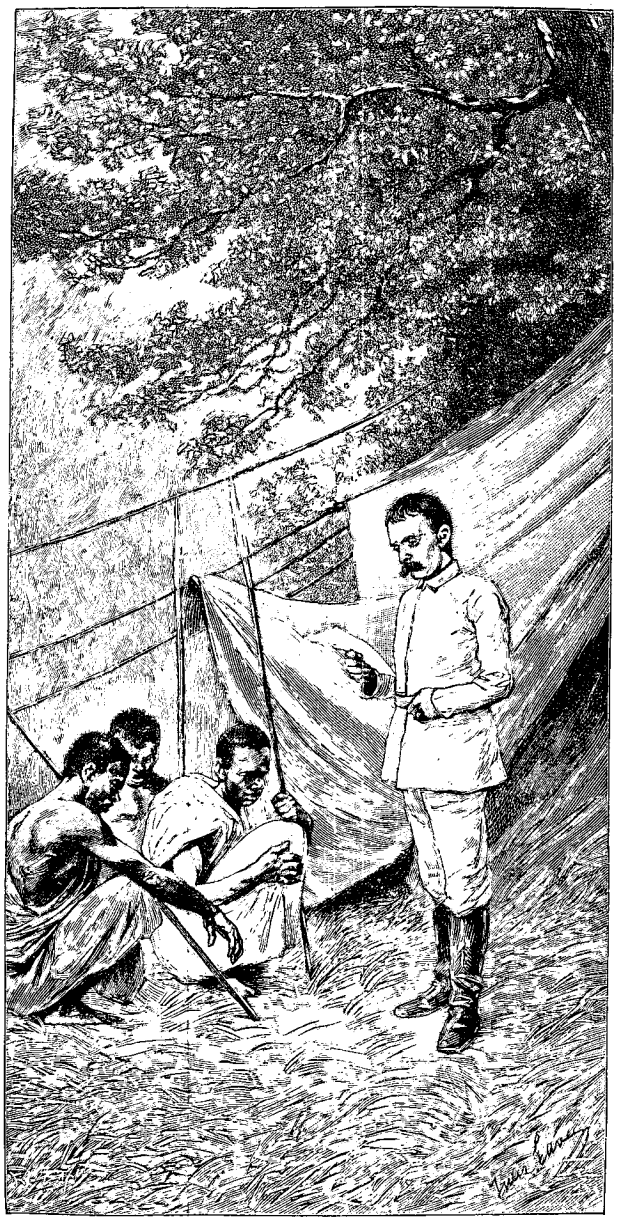
je l'avoue, un sentiment d'orgueil triomphant, quand j'aperçus le fleuve. La petite expédition allemande d'Emin Pacha avait donc réussi là où tout le monde avait échoué avant elle! Le Tana, le Baringo, le Nil, quelles étapes! Quelque sort que l'avenir nous pût réserver, l'honneur, en tout cas, était sauf.

J'établis mes bivouacs à une cinquantaine de pas au-dessus de la berge. Des centaines de chrétiens ouagandas, surtout des femmes et des jeunes filles, accoururent nous saluer. Ils nous acclamèrent comme des sauveurs, des libérateurs; néanmoins, à ma proposition de les emmener avec moi sur la rive opposée, ils répondirent qu'ils n'étaient pas prêts, qu'il leur fallait attendre encore « deux jours ».

Le lendemain matin, quand je fis franchir le fleuve à mon expédition pour la transporter sur le territoire de l'Ouganda, toute la rive droite se couvrit de centaines de spectateurs habillés d'étoffes d'écorce foncées.

La scène était des plus mouvementées et des plus plaisantes : les fantastiques embarcations ouaganda avec leurs longs éperons proéminents, hérissées de ramures, garnies de perles et de peaux, se pressaient sur l'onde pour prendre mes gens ou le bétail.

Ces canots sont faits de madriers ajustés, que relie une série de membrures.



Le docteur Peters lisant la lettre de Stanley (voy. p. 271). — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition allemande.

Sur ces membrures sont placés de petits bancs où s'assoient, selon la grandeur de la chaloupe, de quatorze à trente rameurs, qui meuvent l'embarcation au moyen d'espèce de gaffes. Sur un des bancs, à l'arrière, se tient le chanteur, qui dirige l'équipe et que les rameurs accompagnent en cadence. A la proue se place le pilote.

Le transbordement de mes gens, de mes bagages et de mes gens s'opéra avec célérité. Les charges furent déposées l'une après l'autre sur la rive gauche, que j'avais moi-même visitée la veille. Quand tout eut été transporté de ce côté, je passai le fleuve en personne avec mon pavillon, et je me mis aussitôt, avec ma colonne, en marche vers le sud, pour gagner une plantation de Kamanyiro, où j'avais l'intention de camper.

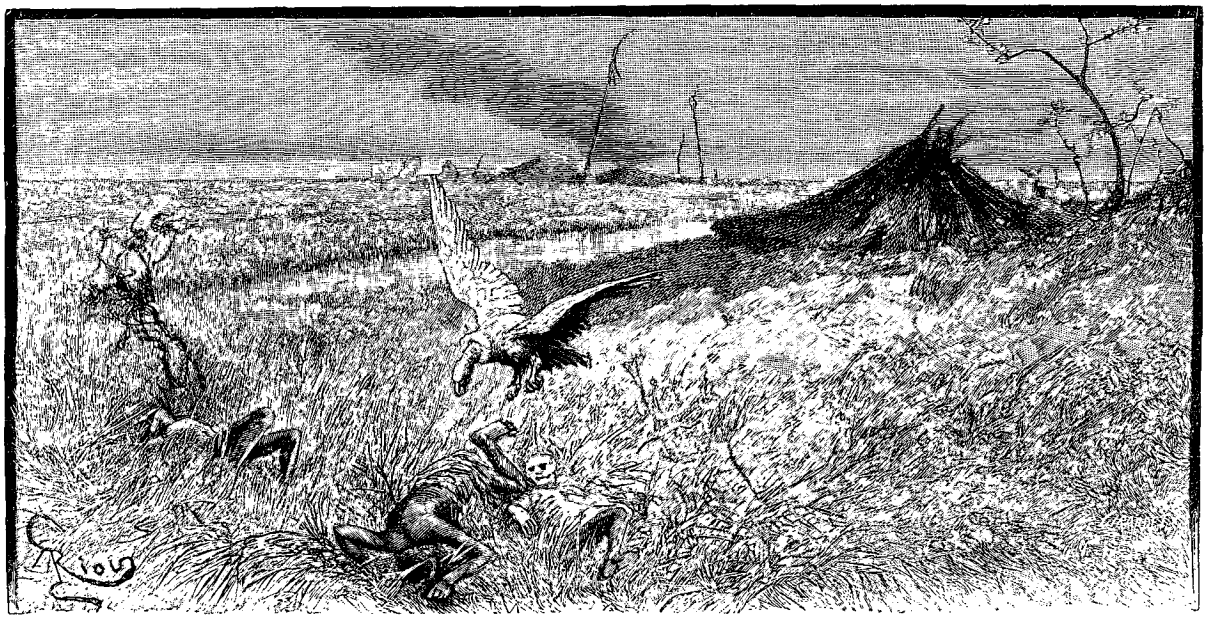
Le passage s'était effectué à quelques centaines de pas en amont des chutes Ripon. Le Nil, à cet endroit, a 2 000 mètres à peu près de largeur. La chute Ripon se précipite sur la rive gauche, celle de l'Ouganda, en une cascade unique; sur la rive droite, elle fuit en rapides vers le nord. Sa hauteur peut être de 10 à 12 mètres.

Vers midi on atteignit la plantation de Kamanyiro, et nous établîmes notre premier bivouac en terre ouganda. Quand les dernières chaloupes que Kamanyiro et les siens nous avaient envoyées eurent repris le chemin de l'Ousoga, j'éprouvai une sorte de serrement de cœur. Nous avions sans doute à présent devant nous des périls bien autrement graves que ceux que nous avions traversés. Je ne connaissais point l'Ouganda et l'esprit des factions qui s'y agitaient; je ne savais rien non plus sur la situation des Arabes.

Résumé d'après la traduction de J. GOURDAULT.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans l'Ouganda. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

AU SECOURS D'EMIN PACHA,

EXPÉDITION ALLEMANDE DU DOCTEUR PETERS[1].

1889-1890.

IX

Dans l'Ouganda. — Chez Mouanga. — La mission catholique française. — Traité avec Mouanga. — Intrigues du parti anglais. Départ.

L'après-midi, Kamanyiro vint me voir, comme de coutume, et m'annonça que les chaloupes destinées à nous mener auprès de Mouanga étaient prêtes dans la baie de Grant. On gagna donc celle-ci dès le lendemain matin.

Mais là nulle trace de chaloupes; en revanche, j'y trouvai une lettre de M. Gordon, qui m'invitait à marcher vers Mengo par la voie de terre. Mouanga nous faisait dire de venir vite, et s'engageait à nous fournir des canots si nous voulions traverser plus tard le lac pour gagner l'Ousoukouma.

Ma situation n'avait rien d'égayant. Les chrétiens des îles m'invitaient à me rendre par terre à la résidence, pour qu'ils pussent, de l'île qui se trouve en face, s'y mettre en rapports avec moi. Entre moi et cette résidence s'étendait une région complètement dévastée, et je ne savais rien de précis sur la position du parti arabe. Les chrétiens m'informaient, il est vrai, qu'ils avaient récemment repoussé les Arabes devant Mengo; la cour du roi n'en était pas moins restée dans les îles, et les messagers me déclaraient formellement que Karema occupait toujours le nord de l'Ouganda. Quelle apparence y avait-il que ce dernier négligeât de s'opposer à une jonction avec le parti chrétien?

Dans la soirée je mandai Kamanyiro Kaüta, et lui déclarai que, comme il ne m'avait pas fourni de chaloupes, nous allions marcher à la manière des Allemands, c'est-à-dire partir avant l'aube, pour forcer le pas jusqu'à l'après-midi, de façon à atteindre Mengo le plus tôt possible.

Le lendemain donc, avant le lever du soleil, nous nous mîmes à gravir la chaîne de hauteurs, de forme tabulaire, qui encadre le lac Victoria comme un rebord de cratère. De là-haut le lac, découpant de nombreuses baies dans les terres et couvert d'un semis d'îles, offre une perspective des plus charmantes et des plus pittoresques. Vers le nord on aperçoit une vaste plaine où pointent seulement çà et là des collines. Sur les pentes apparaissent les villages et les cultures des Ouagandas, avec leur encadrement de bois de bananiers toujours verts et leur entourage de champs de céréales et de patates.

1. Suite. — Voyez p. 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toute la matinée nous poussâmes vers l'ouest, au bruit de nos tambours de guerre, et le drapeau rouge-blanc-noir porté en tête de notre colonne. Ce jour-là nous établîmes notre campement à Tchioragoma, grande plantation du roi. Kamanyiro n'y parut qu'une heure après mon arrivée, m'annonçant que le roi m'avait donné l'ordre de rester trois jours dans cet endroit. Je répondis que je ne croyais pas à cet ordre, mais que, quand même il serait vrai, il m'était impossible d'y déférer.

Nous partîmes donc le lendemain, et nous fîmes halte à Katenté.

Au sortir de Katenté, nous entrâmes dans un district complètement dévasté. Non seulement les villages étaient brûlés, les bois de bananiers détruits, mais le pays tout entier avait été calciné et n'offrait plus qu'une noire surface. Le long des chemins gisaient des squelettes, puis des cadavres encore en train de se décomposer, qui empestaient l'atmosphère. Le soleil, qui nous avait souri depuis l'Ousoga, s'était caché; le ciel était presque toujours voilé d'épais nuages; un vent violent soulevait en tourbillons les cendres noires, ou faisait fondre sur nous de courtes et froides averses. Les vautours qui se régalaient des corps restés sans sépulture semblaient les seuls habitants de la région. Plus une trace humaine à la ronde; c'était une solitude oppressante.

Le 23 et le 24, on rangea ainsi Kigógorro et Noumourdjango; puis, soudain, le 25 février, la route recommença de s'animer. Ce jour-là, je reçus la réponse à ma lettre de Tchioragoma; elle m'informait que le roi, loin d'avoir donné l'ordre que je m'arrêtasse quelque part, désirait, au contraire, vivement que j'arrivasse le plus tôt possible.

Tout à coup le chemin qui, dans la dernière partie du trajet, avait appuyé à l'ouest-nord-ouest pour contourner la baie de Murchison, se met à infléchir au sud, et voici qu'à ce détour nous apercevons des soldats de Mouanga qui nous saluent d'appels joyeux, nous tendent des bananes dorées, et nous versent dans de grands hanaps le vin écumeux du terroir. Nous approchons de Kisalosallo, plantation du roi sise à une lieue au nord de la résidence de Roubaga-Mengo. De tous côtés accourent les soldats de Mouanga, dont la chaîne d'avant-postes s'est avancée depuis deux jours jusqu'à Kisalosallo. Nous sommes maintenant dans ce réseau militaire et aussi en sûreté que le comporte la capacité de nos forces réunies à tenir en respect les Arabes, les Ouanyoros et les Mahdistes du nord.

Nos bivouacs une fois dressés, j'envoyai aussitôt des messagers prévenir le roi de notre arrivée près de sa résidence. J'appris que je le rencontrerais le lendemain à Mengo, et que la Mission française de Boulingogoué comptait venir également s'y établir dans la nuit suivante.

L'aube nous trouva, comme de coutume, prêts à partir. Une large chaussée nous mena directement au sud, par deux autres collines encore. De toutes parts la population venait nous saluer joyeusement, ou nous regardait défiler dans un respectueux silence.

Enfin pointe devant moi une colline où je discerne quelques bâtisses : c'est Mengo, me dit-on. Au pied de cette colline, notre caravane oblique à gauche, pour entrer dans un bois de bananiers où une plantation très bien tenue nous a été assignée comme séjour provisoire. J'installe mes soldats dans les huttes, et, suivant mon habitude, je fais dresser les tentes pour nous-mêmes; après quoi je procède à ma toilette et je me rase, pour me rendre bientôt chez le roi.

De cinq minutes en cinq minutes, des envoyés de celui-ci paraissaient, me répétant toujours la même prière, à savoir que j'eusse à venir le plus tôt possible, que le roi se rongeait d'impatience de nous voir : c'est la politesse de l'Ouganda, que nous apprenions à connaître. Nous nous habillâmes, nous mandâmes les soldats et quelques porteurs d'élite, et, drapeau en tête, nous montâmes lentement la large route, afin de saluer pour la première fois Mouanga, le *mfalmé kabaka* de l'Ouganda.

A mesure que nous avancions sur la pente, la foule augmentait autour de nous. Au sommet de la hauteur se trouvait un enclos de paille tressée, dans lequel une porte nous livra passage. A droite et à gauche se tenaient, nous présentant les armes, les soldats de Mouanga. Cette milice formait espalier jusqu'à une salle de réception provisoire faite de roseaux. Les tambours battaient à l'européenne, les trompettes sonnaient, pendant que nous défilions, saluant lentement, au travers des rangées de soldats. Arrivés devant l'entrée de la salle, mes Somalis prirent poste, et nous pénétrâmes dans la pièce, remplie par les grands de l'Ouganda, assis ou debout, à droite et à gauche, contre les murailles.

Dès que nous parûmes, un homme encore jeune, vêtu entièrement à l'européenne, se leva d'un siège à l'extrémité de la salle. Ses yeux noirs nous regardèrent d'un air bienveillant. Une barbe foncée encadrait en lui un visage au galbe presque européen; le nez et la bouche étaient régulièrement conformés, la dernière un peu grande, il est vrai, mais munie de belles dents d'une irréprochable blancheur. Bref, tout l'individu avait, au premier abord, quelque chose d'agréable et de sympathique.

C'était Mouanga, roi de l'Ouganda, celui que la presse d'Europe a longtemps appelé le « sanguinaire Mouanga ». Il portait un habillement à carreaux noirs et blancs, composé d'une jaquette et d'un pantalon, qui lui donnaient l'air d'un Européen de bonne condition en costume de villégiature.

« *Karibou* (Approchez-vous) », nous dit-il dans un kisouaheli courant, en s'avançant de quelques pas et en nous tendant la main. « Comment cela va-t-il? Asseyez-vous donc », ajouta-t-il en montrant deux sièges placés pour nous à sa droite.

A ce moment je fus interpellé en français par une personne que je n'avais pas prise d'abord pour un Euro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marche dans l'Ouganda. — Dessin d'Adrien Moreau, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

péen, et qui était habillée d'une longue robe blanche et coiffée d'une toque rouge.

« Je suis le Père Lourdel, me dit-elle, et je vous ai envoyé des lettres. »

J'avais donc affaire au supérieur de la mission catholique de l'Ouganda. Celui-ci m'apprit qu'il était arrivé la nuit précédente de Boulingogoué, et que lui et les siens s'étaient installés d'une façon assez précaire aux environs de Mengo.

Un moment après entrèrent deux autres Européens, qui nous saluèrent en anglais. C'étaient MM. Gordon et Walker. A cette même réception cérémoniale, j'eus le spectacle de mon bon vieil ami Kamanyiro Kaüta se traînant à quatre pattes pour saluer le roi à la manière traditionnelle des Ouagandas. Mouanga reçut cependant ses hommages avec une froideur remarquable.

Mais revenons à l'entretien.

« Mouanga, dis-je au monarque, je me réjouis de voir le kabaka de l'Ouganda. Je suis venu de l'est, le long du Tana et du Kénia; j'ai eu à combattre les Gallas, les Massaïs et beaucoup d'autres encore, et j'ai appris dans l'Ousoga qu'Emin Pacha, vers lequel je marchais, était parti avec Stanley, et que tu avais besoin de l'aide des Européens. C'est pourquoi j'ai passé le Nil et j'ai pénétré dans ton pays.

— J'ai entendu dire que tu as battu les Massaïs, et je sais que les Allemands connaissent la guerre et sont tous soldats. Soyez donc les bienvenus. Je me réjouis que ce soient précisément des Allemands qui me rendent visite dans mon pays. Raconte-moi donc tes combats avec les Massaïs.

— Les Massaïs sont très sauvages, répondis-je, et ils n'aiment pas les blancs. Ils se sont permis d'attaquer mon expédition; mais nous les avons battus quatre fois, nous avons tué beaucoup d'entre eux, nous avons brûlé nombre de leurs villages et enlevé leurs troupeaux. »

Mouanga rit d'un air heureux. « A l'est de ton pays, continuai-je, on n'aime pas non plus les blancs; il nous a fallu aussi battre les Mangatis, au Kavirondo.

— Oui, nous avons également appris cela, me repartit le roi. Où est donc ton artillerie?

— Je l'ai laissée chez les Gallas. Peut-être une seconde colonne va-t-elle nous rejoindre ici, et j'espère qu'elle me ramènera mon canon, dont je te ferai alors cadeau.

— Mille remerciements. Je compte que tu vas attendre chez moi cette seconde colonne. Tout ce que tu désireras ici t'appartient. Tu n'as qu'à parler, et je t'enverrai directement tout ce que tu voudras avoir. J'ai l'intention de te faire bâtir une grande maison tout à côté de la mienne.

— Il m'est impossible de rester longtemps avec toi, parce qu'il faut que je me rende à la colonie allemande de l'autre côté du lac. »

Tout ce que disait Mouanga était empreint d'une franchise pleine de calme et de modération, et lorsque, au bout d'une demi-heure, nous prîmes congé de lui, nous emportâmes de sa personne une impression absolument favorable. Combien il différait de l'homme que nous nous étions représenté! MM. Gordon et Walker nous accompagnèrent jusqu'à notre tente, où je ne pus malheureusement leur offrir que du thé et du café. Bientôt parut aussi le Père Lourdel, qui resta encore après le départ des Anglais. Il se mit à me parler de la situation dans l'Ouganda et m'instruisit de certaines particularités touchant les projets des Anglais, projets qui avaient échoué, parce que M. Jackson, non seulement n'était pas venu en personne, mais encore avait refusé d'envoyer des munitions et de la poudre.

« Mais, demandai-je, est-ce que le roi souhaite un protectorat européen?

— Pas le moins du monde. Même lorsqu'il était banni de l'Ouganda, tout ce que nous avons pu gagner sur lui, c'était qu'il se décidât à des négociations dans ce sens.

— Eh bien, il doit recourir aux puissances européennes, et demander qu'on neutralise son pays, comme on l'a fait de l'État du Congo. Si nous pouvions arriver à neutraliser le haut Nil, ce serait un grand service rendu à toutes les puissances. Seulement il faudrait que Mouanga se décidât à adopter dans son pays tous les principes de droit international reconnus en Europe.

— Croyez-vous qu'une ouverture de Mouanga dans ce sens trouverait de l'écho en Europe?

— Je ne saurais le dire. J'ai été, vous le savez, délégué par un comité d'Allemagne tout privé pour porter secours à Emin Pacha, auquel je comptais faire des propositions de cette nature. Pour l'Ouganda, je n'ai aucune mission de mon comité, et je n'ai pas le moindre mandat officiel du gouvernement allemand. Cependant, si Mouanga est disposé à tâter l'Europe à cet égard, je consens volontiers à me faire son interprète là-bas. Mais il faudrait que, par anticipation, Mouanga reconnût la validité sur son territoire des stipulations de l'Acte du Congo, et garantît avant tout aux puissances que le commerce et l'exportation des esclaves seraient interdits dans ses États.

— Cette clause ne sera certes pas repoussée par lui, car il déteste les Arabes et ne peut voir d'un bon œil les razzias opérées parmi ses sujets. Avant de le rappeler de l'Ousoukouma dans l'Ouganda, nous avons eu déjà avec lui des pourparlers à ce sujet. Au reste, pour l'exécution de ces plans, nous aurons à compter avec les intrigues anglaises.

— Je ne comprends pas quel intérêt l'Angleterre peut avoir à déclarer son protectorat dans l'Ouganda.

— L'Angleterre vise au monopole du commerce.

— Cette prétention est formellement inadmissible. L'Ouganda se trouve compris dans la zone pour laquelle l'Acte du Congo a stipulé la liberté du négoce. Or un protectorat sans le monopole du trafic ne peut que coûter de l'argent aux Anglais. Si Mouanga souhaitait le protectorat allemand et qu'on me demandât mon avis sur ce point en Allemagne, je ne sais pas si je ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déconseillerais pas de l'accepter. L'Angleterre est dans un cas tout semblable. »

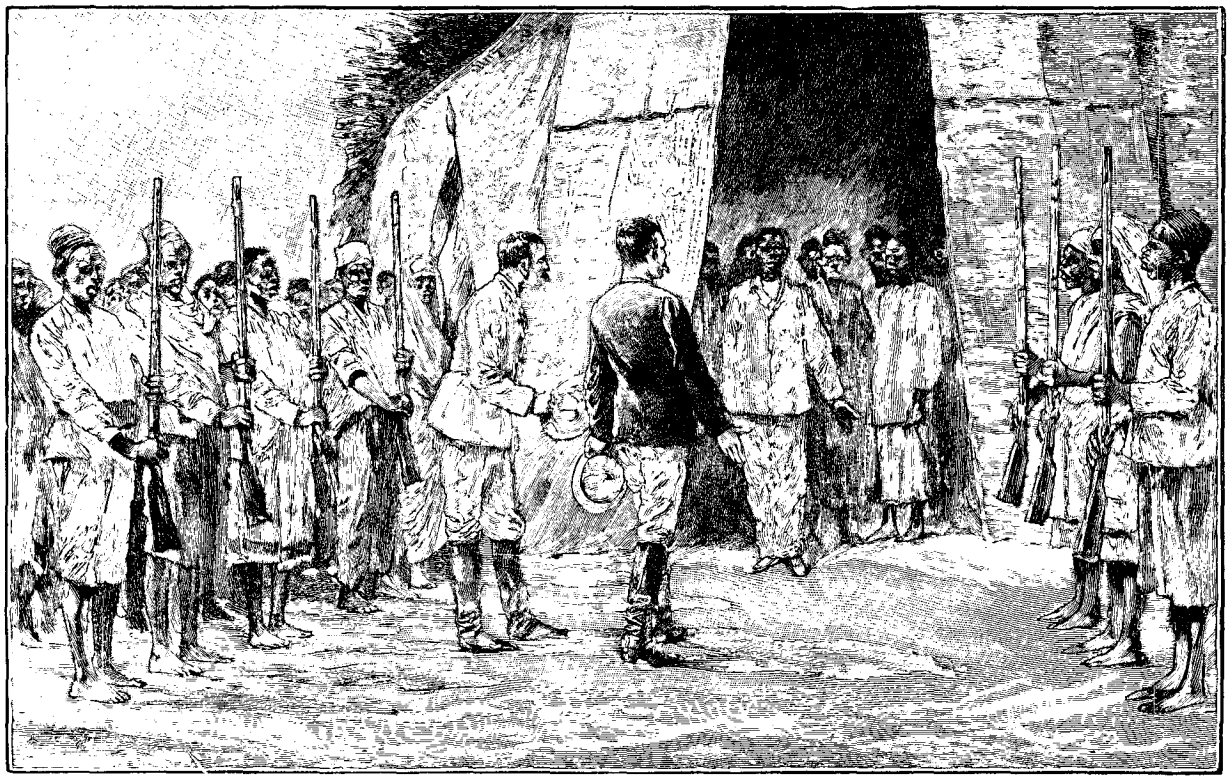
Dès la première matinée, je m'entendis avec le Père Lourdel sur les bases de notre travail.

L'après-midi, Tiedemann et moi nous fûmes invités à dîner à la station anglaise. Celle-ci était située au nord de la résidence, et comme les rebelles avaient détruit toutes les habitations qu'ils avaient trouvées debout, elle n'était naturellement qu'un bâtiment encore très primitif; néanmoins l'idée de nous retrouver en qualité d'hôtes chez des Européens ne laissait pas de nous charmer très vivement. Après le repas, le ministre de Mouanga qui a le titre de *katikiro* vint traiter quelques affaires avec moi. Comme tous les hauts fonctionnaires de l'Ouganda, c'était un homme très jeune, d'une physionomie énergique et rusée, qui ne me fit pas une très bonne impression.

Il me demanda combien de temps durerait mon séjour, le roi, me disait-il, désirant qu'il se prolongeât trois ou quatre mois. Je répondis que cela était absolument impossible, et que je quitterais l'Ouganda le 16 mars.

« Je n'ai pas assez de munitions, ajoutai-je, pour offrir au roi d'aller attaquer et battre au nord Karema et les Ouanyoros; mais, si Karema s'avance au sud, je suis prêt à soutenir Mouanga avec toutes les forces de mon expédition, et même, s'il le souhaite, à prendre le commandement de son armée. »

Le lendemain matin eut lieu une seconde réception solennelle chez Mouanga, à qui j'offris mes présents.



Arrivée à la résidence de Mouanga (voy. p. 274). — Dessin d'Adrien Moreau, d'après l'édition allemande.

Le roi s'en montra extrêmement content. Cent livres de poudre de chasse, c'était pour lui la possibilité de pourvoir de nouveau de munitions ses cinq cents soldats, et peut-être de recouvrer son trône.

L'après-midi, M. de Tiedemann et moi nous fîmes, en uniforme, une visite à la mission catholique. Là, outre le Père Lourdel, notre connaissance de la veille, nous vîmes le Père Denoit. Si le premier était un homme à l'air extraordinairement énergique, avec des traits accentués, le second, au contraire, âgé d'une trentaine d'années, nous fit l'effet d'une sorte de saint Jean avec sa figure délicate et douce, encadrée d'une barbe foncée, ses yeux rêveurs et sa bouche aux contours plein de mollesse. Tous deux appartenaient à la mission d'Alger, dite les « Pères blancs », et il y avait déjà dix ans que le Père Lourdel exerçait dans l'Ouganda.

J'ai appris à connaître les œuvres de cette mission catholique tout autour du lac, dans l'Ouganda, dans les îles Sessé, dans l'Ousoukouma, et je dois un juste tribut d'éloges aux travaux méritoires de ces hommes. Comme ils ont fait vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, comme ils ne peuvent ni acquérir aucun bien, ni rentrer jamais à demeure dans leur patrie, ils n'en ont que plus d'intérêt à organiser le plus confortablement possible leurs stations; et comme ils ne trouvent que peu de soutien en Europe, ils sont obligés de développer de leur mieux les ressources naturelles du pays qu'ils évangélisent. Les missionnaires protestants, au contraire, n'exerçant sur le lac Victoria qu'en passant et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre salaire, ayant le désir de retourner tôt ou tard en Angleterre et de trouver à Londres une petite fortune, prennent bien moins racine dans leur station, ne s'identifient pas avec le pays, et, partant, ne sont pas en état de lui rendre autant de services. Ce que j'ai vu des établissements anglais reste bien en arrière de ceux des Français, à tous les points de vue. Les catholiques ont partout de grandes maisons bien aménagées, avec des toitures en avance formant des colonnades sous lesquelles on peut se mettre à l'abri des ardeurs du soleil et se promener en cas de pluie. Partout, dans ces établissements, j'ai trouvé des jardins, où l'on cultive non seulement les légumes des tropiques, mais encore toutes les espèces de légumes européens. Et tandis que les missionnaires britanniques en étaient réduits au régime des indigènes, les catholiques avaient sur leurs tables des pommes de terre d'Europe, du beurre, du fromage confectionné par eux, de l'eau-de-vie de banane, des choux-raves, des navets, des choux de toute sorte, des ananas, des oranges et autres fruits de dessert. Les Anglais habitent de mauvaises bicoques; chaque Père et chaque Frère catholique, au contraire, a sa chambre bien fraîche et crépie à blanc, et tous, aux heures des repas, se réunissent dans un réfectoire confortable. Ne possédant pas les ressources d'une main-d'œuvre européenne, et désireux néanmoins de s'installer commodément dans le pays, ces missionnaires se voient forcés — comme le leur prescrit, du reste, la règle de leur ordre — de dresser leurs gens au travail. Ont-ils besoin de tables, de sièges, d'ustensiles de cuisine, il leur faut faire façonner ces objets par leurs élèves, et, par conséquent, ils ont intérêt à ce que ceux-ci apprennent à se tirer correctement de ce genre de travail. Un système très pratique également, c'est celui des « frères servants », dont un ou plusieurs sont adjoints à chaque station. C'est ainsi que la mission catholique constitue un établissement de travailleurs actifs et habiles, dont l'action s'exerce au loin pour le plus grand bien de tout le pays.

Mgr Livinhac (voy. p. 282). — Gravure extraite de l'édition allemande.

A cette date du 27 février, il est vrai, on ne voyait plus trace de la mission catholique de l'Ouganda. Le parti arabe l'avait détruite, et il n'en restait que les fondations. Mgr Lourdel y avait suppléé par une installation provisoire, et il me reçut dans une salle entourée d'une clôture. Là nous prîmes le thé, et le Père nous fit en outre la générosité d'une petite boîte de sardines à l'huile, qui fut pour nous un régal extra, et nous reporta par la pensée vers notre patrie.

De la mission catholique, nous nous rendîmes chez Mouanga, sous la conduite de Mgr Lourdel. Je voulais essayer de faire passer au plus vite dans la réalité les arrangements dont j'étais convenu la veille avec le Père.

Alors le Père Lourdel lui chuchota à l'oreille mes propositions; après quoi Mouanga, saisissant l'oreille de Lourdel, lui contre-chuchota sa réponse. Le résultat de cette bizarre audience fut cette déclaration du roi :

« Si le docteur veut porter mon message en Europe, je suis prêt à conclure avec lui un traité où je déclarerai renoncer, en faveur des Allemands et des autres Européens, à mon droit de *mfalmé* en vertu duquel les gens ne peuvent voyager, trafiquer et bâtir dans l'Ouganda qu'avec ma permission. Je suis prêt en outre à vendre exclusivement mon ivoire à la compagnie allemande, si celle-ci consent à me livrer en échange de la poudre et des munitions. Je n'entends être le serviteur d'aucun Européen; tous les Européens auront des droits égaux dans mon pays; mais je ferai exclusivement amitié avec le grand sultan des Allemands. Si le docteur veut souscrire à ce traité, je le signerai, et j'aviserai aussi à ce que tous mes grands y apposent leurs noms. »

C'était précisément ce que je désirais. Si je réussissais à lier par ces engagements le roi de l'Ouganda, j'estimais avoir rendu un très grand service à la cause européenne tout entière.

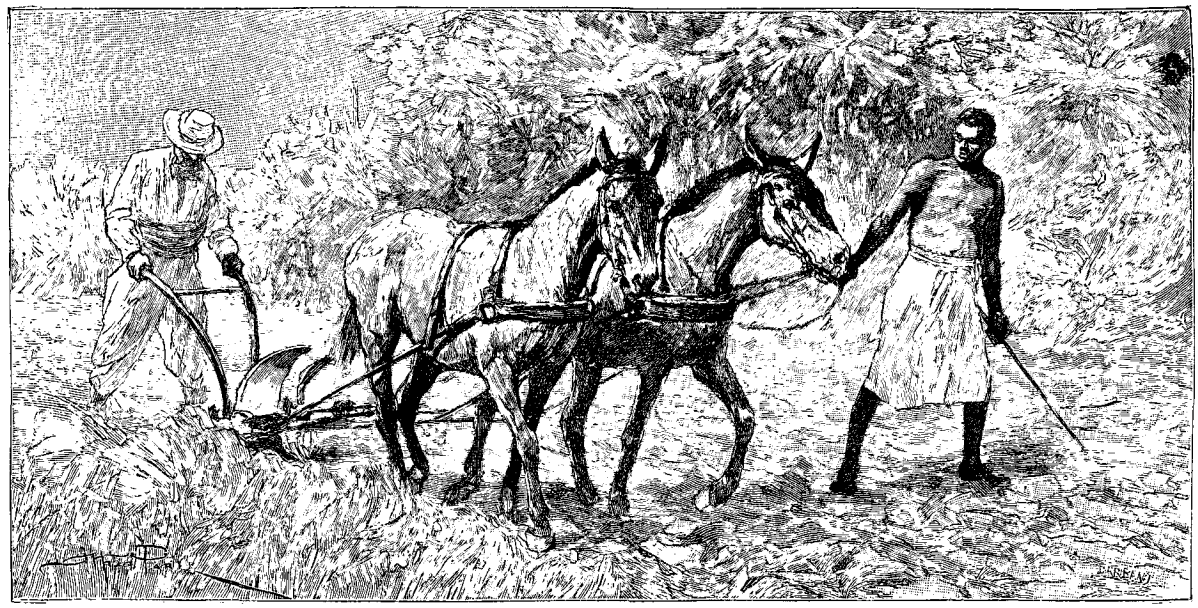
Je regagnai aussitôt ma tente avec Mgr Lourdel, et je rédigeai le texte du traité que nous adoptâmes, après quelques changements de style faits par le Père. Il fut signé par Mouanga le 1er mars. Mais le katikiro se refusa à signer sans avoir au préalable conféré avec MM. Gordon et Walker. Un conflit s'annonçait.

L'Ouganda étant complètement fermé du côté de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'est, les facilités de négoce sur lesquelles j'insistai en première ligne dans mes conventions avec Mouanga devaient profiter surtout aux trafiquants du territoire allemand et, partant, au mouvement d'affaires de notre littoral; mais elles étaient aussi, en définitive, à l'avantage de toutes les nations qui voudraient tenter des entreprises dans ces contrées. Elles étaient notamment profitables, et à M. Stokes, dont j'ai rencontré les agents en différents endroits du pourtour du lac, et aux missionnaires anglais. Après la ratification de ce traité, ceux-ci n'avaient plus à craindre que le roi Mouanga leur défendît, des mois durant, comme cela leur était arrivé plusieurs fois, de quitter leurs demeures et même de se promener — MM. Gordon et Walker en avaient fait l'expérience, — ou bien qu'il les évinçât brusquement du pays — la chose était advenue à M. Mackay, — sans parler d'autres contraintes du même genre exercées sur leur liberté personnelle.

Je n'en fus donc que plus étonné, quand MM. Walker et Gordon, en dînant chez moi, le soir du 1er mars, m'avisèrent de la nécessité où ils étaient de dénier à Mouanga le droit de conclure des traités avec des tiers, attendu qu'il s'était déjà mis sous le protectorat britannique. C'était, il est vrai, me fournir de l'autre main une occasion à souhait d'en finir en toute forme et décidément avec l'affaire. J'écrivis au roi en lui posant nettement la question : « Les Anglais affirment, lui disais-je, qu'il dépend de la compagnie anglaise de l'Est-Africain, et qu'il n'a point le droit de conclure des traités avec d'autres. Avant donc de m'engager plus outre, j'ai besoin de savoir ce qu'il en est, car je n'entends pas emporter en Europe un traité sans valeur. Je demande que non seulement Mouanga, mais tous les grands du pays, déclarent s'ils sont esclaves



Missionnaire labourant. — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

(*ouatouma*) des Anglais ou si le roi possède encore le même droit qu'avait Mtésa. »

Le 2 mars, en attendant, tous les grands et les gouverneurs provinciaux du parti catholique, qui formaient la majorité dans le pays, signèrent le traité dans la maison de Mgr Lourdel et ensuite dans mon camp. Le matin du 3, Mouanga tint un conseil d'État auquel furent invités tous les grands et même les princesses de la famille des Ouakintous, celles du moins qui avaient échappé aux mains homicides de Karema. Je fus le dernier à y paraître. Les deux Anglais ne soupçonnaient nullement ce dont il s'agissait. Mouanga commença par expédier un certain nombre d'affaires sans importance, nominations de gouverneurs et autres semblables; après quoi, je me levai et pris la parole pour demander aux Ouagandas si vraiment les Anglais avaient dit la vérité : s'ils étaient devenus esclaves des Anglais.

Ces paroles provoquèrent chez tous les Ouagandas un tel mouvement d'indignation contre les Anglais, que je craignis un moment des scènes de violence. Mouanga se leva brusquement de son trône, et, s'adressant particulièrement à MM. Gordon et Walker, leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent venus me trouver pour faire opposition au traité au nom de l'Angleterre.

Un peu déconcerté, M. Gordon répliqua que « le roi avait en effet accepté le drapeau de la compagnie anglaise de l'Est-Africain, et que cela signifiait qu'il avait accepté le protectorat britannique. Voilà, en tout cas, ce que Walker et lui avaient compris et ce qu'ils m'avaient dit. »

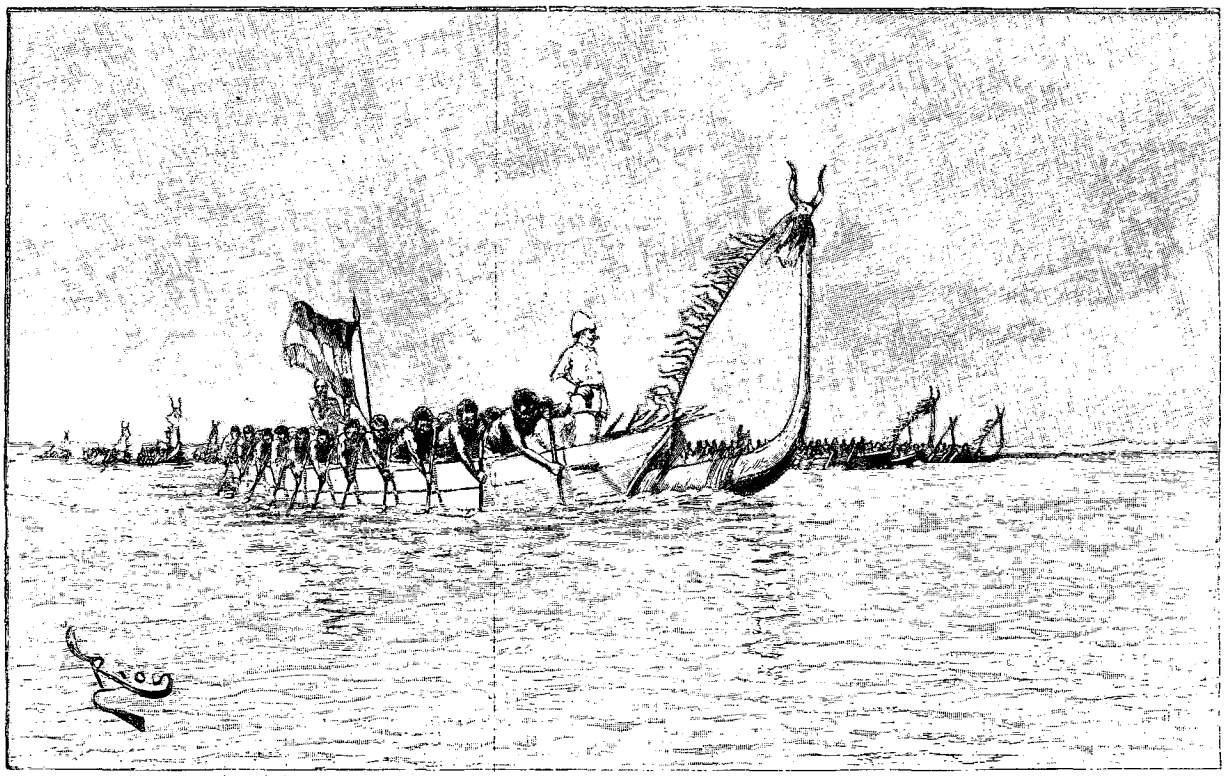
Mouanga reprit :

« Vous savez tous que lorsque nous nous trouvions sur l'île du lac Victoria, nous avons envoyé des messagers aussi bien à Stanley qu'à M. Jackson. Venez à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre aide, leur avons-nous dit; nous accepterons alors le drapeau de l'Angleterre et nous concéderons aux Anglais le monopole du commerce dans l'Ouganda; l'Anglais seul aura le droit d'y trafiquer. Replacez-moi sur le trône de Mtésa et il en sera comme je l'ai écrit. Or qu'est-il arrivé? Stanley, qui venait de l'Ounyoro, avec Amdallemin, a refusé de déférer aux prières des chrétiens, ses frères, et a contourné l'Ouganda par un long circuit. M. Jackson, qui était depuis longtemps au Kavirondo avec toute une troupe de soldats, non seulement ne nous a pas porté secours, mais il ne nous a pas même envoyé quelques cartouches ou une poignée de poudre. Et parce que M. Jackson m'a expédié son drapeau dans un paquet, les Anglais prétendent aujourd'hui que je dois être sous leur protectorat! Le docteur seul et les Allemands (*Badoutchi*) sont venus à notre aide. Si donc je consentais à ce que mon pays relevât de quelqu'un, ce serait du grand empereur des Allemands. Mais je veux rester ce qu'était Mtésa, je ne veux appartenir à personne. Vous tous, vous serez les bienvenus dans l'Ouganda. Si les Allemands veulent y venir, qu'ils y viennent; si les Français veulent y venir, qu'ils y viennent également; si les Anglais veulent y venir, et entendent y avoir les mêmes droits que les Allemands, vous pouvez l'écrire à M. Jackson, ils seront, eux aussi, bien accueillis. Mais s'ils veulent « manger » mon pays, je leur ferai la guerre, car nous autres Ouagandas, nous tenons à rester libres, et je veux rester ce qu'était Mtésa. »

Un « tonnerre d'applaudissements », comme nous



Sur le lac Victoria (voy. p. 287). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

disons en Europe, éclata par toute l'assemblée; seuls quelques chefs du parti anglais ne firent point chorus. Tout le monde se leva, et l'on alla en masse serrer les mains de Mouanga.

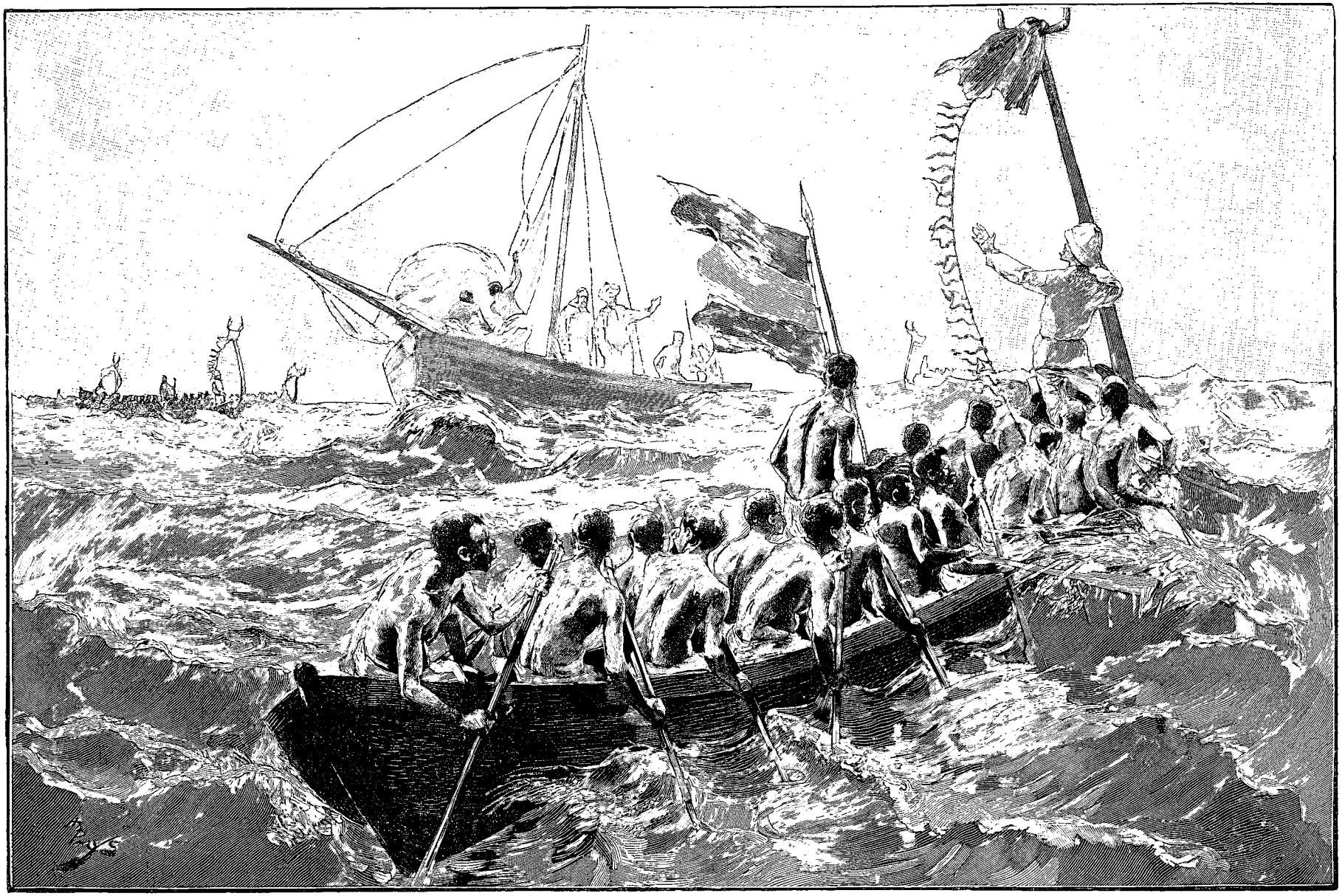
J'entrai alors de nouveau en scène.

« J'ai entendu tes paroles, dis-je, ô roi; je vois que tes grands sont d'accord avec toi; et je sais que tous ils signeront avec toi le traité. Écoute donc ce que je compte faire pour te montrer que je suis réellement l'ami des Ouagandas. J'ai appris, Mouanga, qu'il y a encore à l'ouest du lac Victoria des ennemis qui sont liés avec Karema, et qui te refusent le tribut qu'ils te doivent. Je sais qu'à Bousiba notamment réside Kimboulou, qui se charge de procurer à tes ennemis dans l'Ounyoro la poudre venue de l'Ounyanyembé. Si tu veux guerroyer du côté du nord, il te faut, préalablement, avoir tout le sud dans ta main. Eh bien, je suis prêt à t'aider en cela. Donne-moi des chaloupes avec quelques hommes, et je me charge de contraindre les gens de Bousiba à te reconnaître, toi, Mouanga, pour leur maître, à te payer le tribut, et à chasser Kimboulou du pays. De cette façon, je compte te mettre sûrement en rapport avec notre colonie allemande et avec les chrétiens de la côte, tes amis. »

Quand j'eus fini de parler, le roi poussa un éclat de rire joyeux, et les autres Ouagandas, y compris Gabriel, le chef des troupes ouagandas, vinrent me remercier de mon offre. Mouanga, là-dessus, se leva derechef et répéta :

« Que tout le monde sache bien que je suis le fils de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Comment, docteur Peters, vous n'êtes pas mort ? » (voy. p. 288). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon · Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mtésa; ce que Mtésa était dans l'Ouganda, j'entends le rester, et si quelqu'un prétend s'y opposer, je lui ferai la guerre. »

Sur ce mot, il fit tout à coup volte-face et disparut par une porte de derrière pour gagner ses appartements privés. Son départ leva la séance. Le flot des assistants, conduit par Mgr Lourdel, se dirigea vers les demeures du katikiro et du chef du parti anglais. Pour moi, préférant ne point assister à cette seconde réunion, dont le but était de forcer le katikiro à apposer sa signature au bas du traité, je repris le chemin de mon campement. La multitude mit effectivement le ministre en demeure ou de signer la convention ou de donner sa démission.

L'après-midi, MM. Gordon et Walker vinrent me trouver pour me raconter que dans cette assemblée on en était presque arrivé aux voies de fait, et que, vu l'état de surexcitation des esprits, ils redoutaient pour le soir un massacre.

« Montrez-nous le traité, ajoutèrent-ils, nous allons le lire, et décider ce que nous avons à faire. »

Ils lurent le texte; puis M. Walker dit à Gordon :

« Je crois vraiment que nous devons engager nos gens à y souscrire. »

Ainsi fut fait, et le soir même, tous les grands du parti anglais et le katikiro lui-même signèrent le traité.

J'avais demandé en même temps au roi de me prêter son amiral, le *djoumba*, et de rassembler un grand nombre de canots à Sessé pour mon expédition dans l'ouest du lac. Je voulais également envoyer Tiedemann dans cette île, où il serait reçu par la mission française. Le roi me répondit le 6 mars. Il consentait à y envoyer son amiral et à permettre à Tiedemann de gagner la mission française sur la même embarcation que cet officier. J'invitai, en conséquence, mon compatriote à se tenir prêt à partir le lendemain; mais, le djoumba n'ayant pas paru ce jour-là, force fut à Tiedemann d'attendre encore vingt-quatre heures. Le 8, il se rendit avec ses gens de service à la rive du lac située vis-à-vis de Boulingogoué, et j'appris, dans la journée suivante, qu'il avait couché la nuit dans cette île, et qu'il comptait être trois jours après à Sessé.

Ce même jour, je me transportai moi-même, avec toute mon expédition, dans une charmante villa dont le roi m'avait fait cadeau sur la pente est de la colline de Roubaga. Elle se trouvait au milieu d'une plantation de bananiers. La maison se composait de trois grandes pièces bâties, à la manière indienne, en roseaux. La cuisine et le logement des domestiques étaient dans des constructions annexes. Conformément à la coutume des Ouagandas, la cour consistait en une suite de carrés en nattes de jonc. A l'entrée s'élevaient les demeures de ma colonne, de sorte que j'avais tout mon monde massé au même lieu, et que j'étais néanmoins assuré d'être seul et à l'abri de tout dérangement.

Le 9, j'eus le grand plaisir de faire la connaissance de Mgr Livinhac, qui était venu des îles Sessé inspecter les nouveaux bâtiments de la mission catholique. Comme beaucoup de ses frères dans ces pays, c'était un homme magnifique, aux allures pleines de dignité, avec une longue barbe noire. Un crucifix orné de brillants retombait sur sa robe blanche. Je trouvai en lui un homme au sens délicat, très cultivé, sans préjugés, enthousiaste de la cause qu'il servait, et embrassant en même temps d'un coup d'œil large les transformations en train de s'accomplir dans les choses de l'Afrique.

J'avais eu déjà le plaisir de le voir la veille; mais, le dimanche 9, nous dînâmes ensemble à la mission catholique, et nous eûmes comme régal une bouteille de vin d'Algérie que Mgr Livinhac avait apportée. Cet extra, joint à l'animation de la conversation, nous reporta presque en pensée vers l'Europe.

Les jours suivants, j'abordai une autre grande question de principes relative à l'Ouganda. Si Mouanga et ses adhérents étaient décidés à entrer dans le système christiano-européen, il fallait avant tout qu'il adhérât au mouvement antiesclavagiste. L'Ouganda, à cause principalement de ses belles filles Beyma, avait été, dans les derniers temps, un des grands centres de la traite noire. Dans la semaine du 9 au 16 mars, le Père Lourdel et moi nous parvînmes à obtenir du roi la déclaration suivante, qui tranchait formellement la question :

« Moi, Mouanga, roi du Bouganda, j'affirme, en présence de M. le docteur Carl Peters et du R. P. Siméon Lourdel, que j'interdis la traite des esclaves dans le Bouganda et les pays qui en dépendent, et que je ferai tout mon possible pour empêcher l'exportation des esclaves de tous les pays qui me sont soumis. »

Afin de mieux accentuer encore les idées chrétiennes qui formaient la base de cette déclaration, j'amenai le roi à solliciter, par une requête formelle adressée aux signataires de l'Acte du Congo, la neutralisation de l'Ouganda et de la région du haut Nil, et à s'engager à rendre la religion chrétienne seule maîtresse dans tous ses États. Mouanga me donna ses pleins pouvoirs pour négocier dans ce sens, au cas où, de retour en Europe, j'acquerrais la conviction que le projet avait chance de réussir. Le christianisme fut en outre proclamé solennellement religion d'État, par une ordonnance disposant que les chrétiens seuls seraient revêtus de fonctions officielles, et que tous les païens qui ne voudraient pas se convertir auraient à se démettre de leurs charges.

La mesure fut pleinement exécutée dans l'Ouganda, et c'est ainsi que mon vieil ami Kamanyiro Kaüta perdit le gouvernement de sa province.

Je poursuivais ces réformes avec d'autant plus d'ardeur que je les croyais parfaitement conformes à l'état des choses au nord du lac Victoria. Le pays était préservé ainsi de l'islamisme, auquel la prohibition de la traite des esclaves portait un coup mortel.

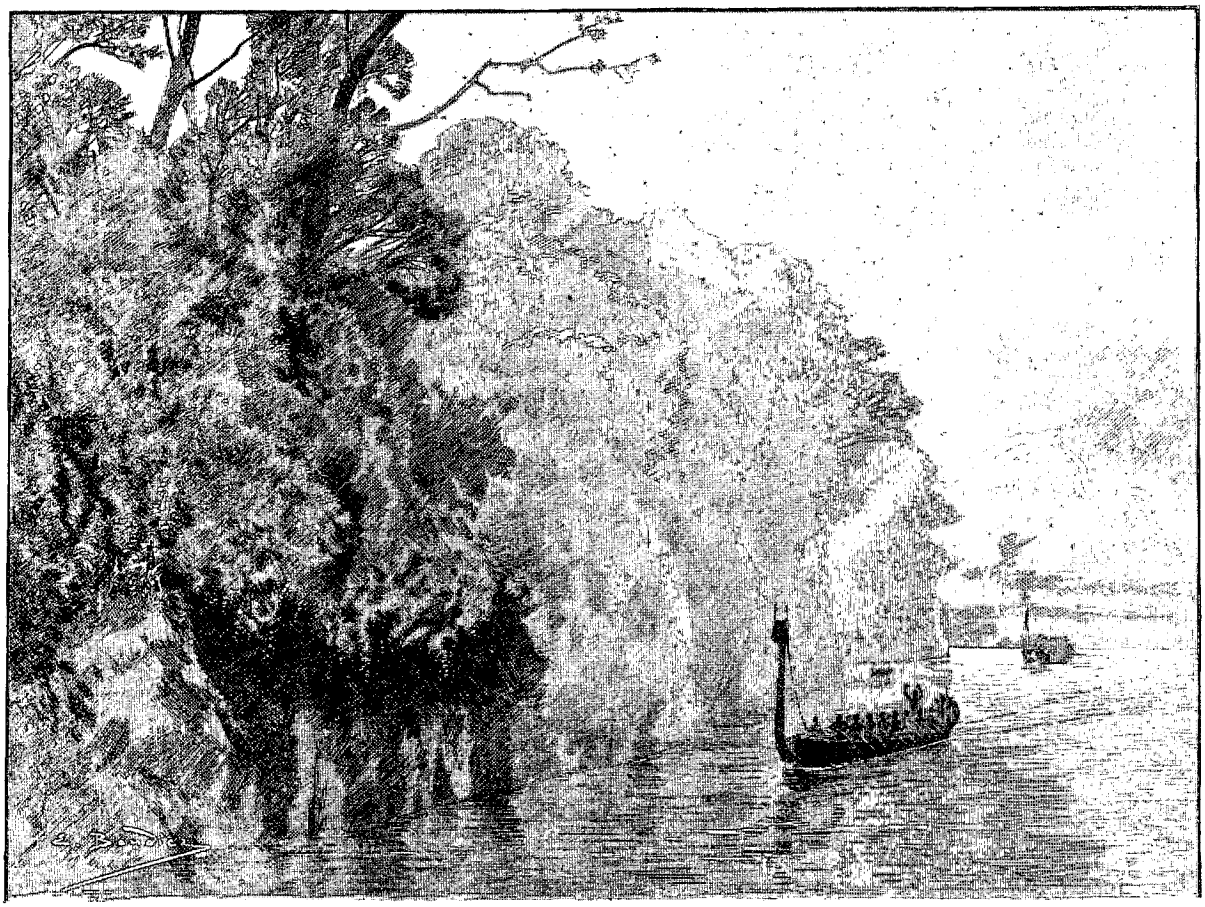
J'eus, pendant ces semaines, la joie insigne d'assister au prompt réveil de la prospérité du pays. Au nord de Mengo, sous de grands arbres, s'était rouvert le marché quotidien, et, d'un jour à l'autre, les chrétiens fugitifs revenaient en plus grand nombre dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur patrie. Pareils aux fleurs qui se redressent après une averse, habitations et villages renaissaient sur toutes les collines. Les beaux et larges chemins que l'herbe avait envahis se nettoyaient rapidement, et reprenaient l'aspect de netteté qui est propre à tous ces districts. Partout on bêchait, on plantait, et comme justement le retour de la pluie avait coïncidé avec notre arrivée dans le pays, de tous côtés on n'apercevait que floraison et verdure. Les deux communautés religieuses s'empressaient aussi de rebâtir des églises; le symbole béni de la croix se montrait partout.

Le 16 mars, les canots n'étaient pas encore arrivés. J'annonçai alors à Mouanga ma résolution de suivre la route de terre et de me rendre par l'Ouganda du sud à Bounyako, en face de l'île Sessé. Mouanga me demanda alors d'attendre encore une semaine, et j'y consentis.

Le 22 mars, on vint me prier, de la part de Mouanga, de vouloir bien prendre la peine de passer à la cour. Je revêtis en hâte mon uniforme et je sortis avec l'espérance d'apprendre enfin que les embarcations étaient arrivées. Je trouvai Mgr Lourdel et MM. Walker et Gordon déjà réunis. Le premier me dit qu'il était venu une lettre de M. Jackson, et que j'eusse à la demander



Navigation sur la côte de Bousiba (voy. p. 288). — Dessin de Boudier, d'après l'édition allemande.

au roi. Mouanga, j'ignore pour quel motif, refusa d'abord de me laisser lire cette missive; sur mes instances, il me la remit néanmoins, en me disant de ne point me préoccuper de sa teneur, à laquelle il n'attachait aucune importance.

Je pris l'écrit de Jackson, et quel ne fut pas mon étonnement à la vue de son contenu! Il avait appris, y disait-il, que le docteur Carl Peters et M. de Tiedemann, en marche vers Emin Pacha, étaient arrivés dans l'Ouganda; il croyait de son devoir d'avertir Mouanga que ces deux messieurs avaient agi sans le consentement de leur gouvernement; et, d'accord avec les gouvernements allemand et anglais, il avait mandat de les empêcher de passer plus avant, et, au besoin, de les arrêter. Seulement, vu son éloignement, il chargeait son ami Mouanga de procéder à cette arrestation; Tiedemann et moi, nous avions déjà fait assez de mal en Afrique. Il espérait du reste voir bientôt Mouanga; il s'avançait avec cinq cents hommes.

Je ne dirai pas les sentiments que cette lettre excita en moi. Ultérieurement j'ai pu reconnaître que M. Jackson était réellement autorisé à faire ce qu'il faisait; mais le 22 mars, ce fut avec la plus entière conviction que je répondis que la prétention de Jackson était un mensonge.

Nous prîmes tous congé de Mouanga; puis, un peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus tard, je revins le trouver en compagnie de Mgr Lourdel. Mouanga reprit alors la lettre de Jackson, cracha dessus, et la jeta par-dessus son épaule, en me disant :

« Jackson est mon ennemi, et je suis l'ennemi de Jackson. A toi, je suis ton ami. Le katikiro et les Anglais sont venus me presser d'appeler encore une fois M. Jackson dans l'Ouganda. Si tu le veux, prends mes soldats, marche contre ces gens-là, et fais d'eux ce que bon te semblera.

— Je ne crois pas qu'il soit de ton intérêt, ni de notre intérêt, ni de notre avantage à tous, d'agir de cette façon. La solution des affaires de l'Ouganda se trouve en Europe; il est plus sage que je ne me laisse pas détourner de ma marche le long du lac. M. Jackson a l'habitude de se mouvoir lentement. Qui sait quand il arrivera ici, ou même s'il y arrivera jamais? Mieux vaut que je t'assure d'abord la possession des pays situés à l'ouest du lac et que je retourne ensuite à la côte pour m'y occuper de tes intérêts.

— C'est aussi mon avis, repartit Mouanga. J'ai appris que les chaloupes étaient arrivées déjà près de Ntébé. Tu peux, si tu veux, te rendre à cette localité et t'y embarquer. »

J'avais bien raison de supposer que Jackson n'arriverait pas de sitôt dans l'Ouganda : on en eut la preuve le mois suivant. Ce ne fut que dans la seconde moitié d'avril qu'il y fit son apparition.

Pour moi, je donnai l'ordre de faire les apprêts du départ, et le 23 mars, dans l'après-midi, je pris congé du roi avec toutes les formes en usage.

« Porte ces paroles aux gens d'Europe, me dit Mouanga; si les Anglais s'unissent à leurs amis les Arabes pour m'attaquer, je proteste par ton entremise contre tout acte de violence de leur part; si les Anglais veulent établir leur protectorat sur l'Ouganda, je me battrai contre eux; si je suis vaincu, j'émigrerai avec tous mes gens et j'irai dans un autre pays. Voilà ce que je te charge officiellement de dire en Europe. Reviens ensuite le plus tôt possible, mon ami; car tu es mon ami, je le sais, et je te prie de dire encore à votre empereur que j'entends rester l'ami des Européens qui voudront habiter en paix dans l'Ouganda, et l'ami en particulier du peuple des Allemands. Je le jure par Dieu et Jésus-Christ!

— Adieu, Mouanga. Je suis venu de bon cœur dans l'Ouganda quand tu m'as appelé, et je t'ai volontiers prêté assistance. Tu sais, à n'en pas douter, que, moi aussi, je resterai ton ami, et que je me ferai toujours un plaisir de t'aider. »

A quoi le roi reprit encore :

« Reçois mes remerciements pour ce que tu as fait pour moi et les Ouagandas, et dis aux Européens, dis à ton empereur, qu'il faut qu'ils t'envoient de nouveau vers moi. »

Contre son habitude, Mouanga m'accompagna jusqu'à la dernière porte de son palais; nous nous serrâmes une dernière fois la main, et je me hâtai de redescendre la colline de Mengo pour gagner mon campement. Deux heures après parut un messager du roi, chargé de m'informer que Karema s'approchait, venant du nord; qu'il avait brûlé une quantité de villages, et que, sous un ou deux jours, il serait devant Mengo. Mouanga me priait de ne point m'engager, dans ces circonstances, par terre vers Ntébé. « Attends encore quelques jours, me disait-il, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles plus précises. »

« D'où le roi tient-il ces renseignements? demandai-je à l'envoyé.

— Le katikiro est auprès de lui, et il lui a amené l'homme qui arrive du nord avec cette nouvelle.

— Eh bien, dis à Mouanga que la communication du katikiro ne saurait m'empêcher d'agir comme il a été convenu entre nous, et que, par conséquent, je partirai demain matin. »

J'avais deviné tout de suite — ce qui se vérifia quelques jours plus tard — que la prétendue marche de Karema était une feinte employée par le katikiro pour déterminer le roi à implorer l'aide de M. Jackson et servir la cause des Anglais. J'étais résolu à contrecarrer ses projets.

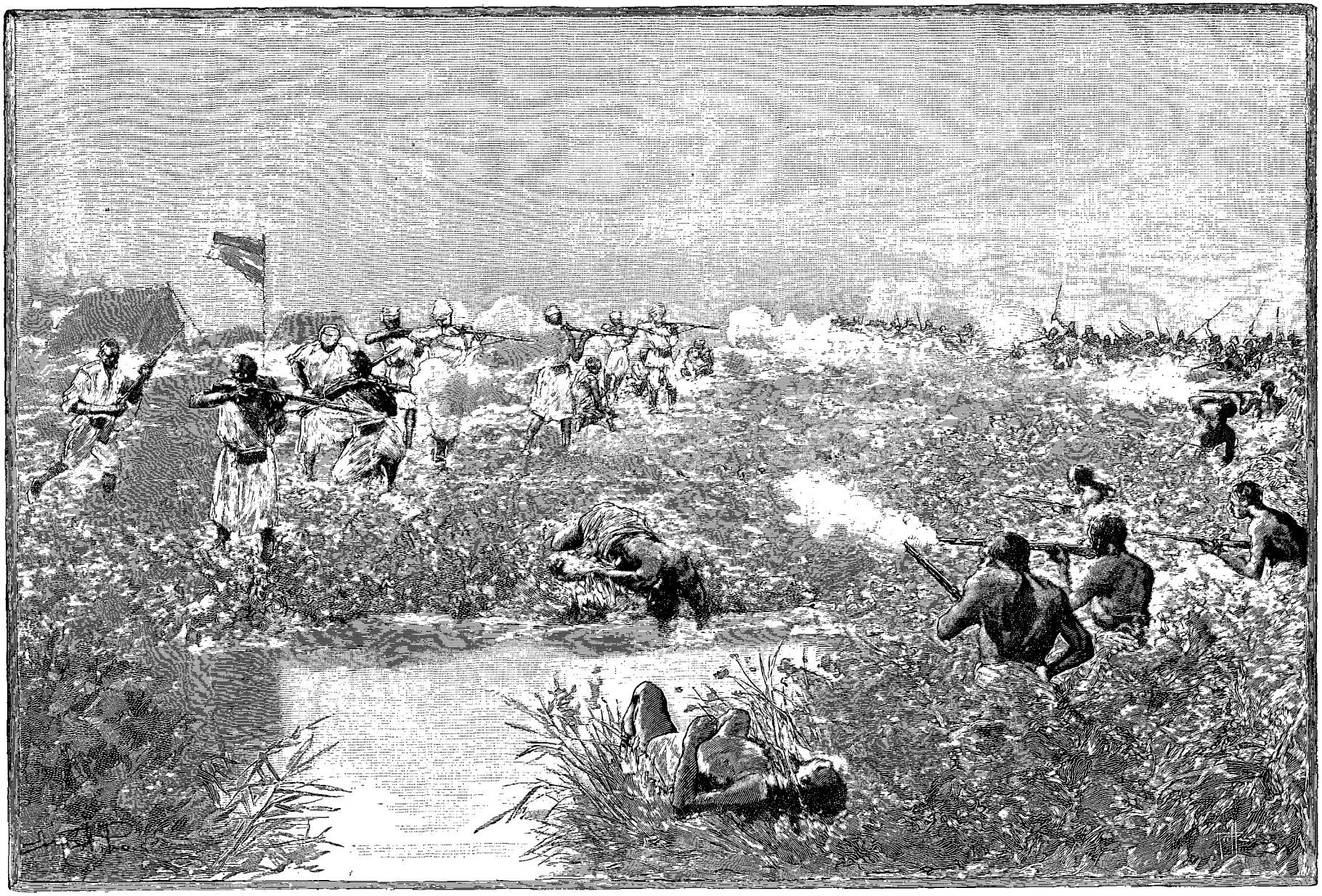
Le lendemain matin, avec ma colonne toujours prête à s'ébranler, je me rendis d'abord à la mission catholique pour y obtenir de plus amples éclaircissements.

Une forte averse qui survint me servit de prétexte pour installer mes gens dans les granges de la station et différer le départ. Mgr Lourdel me dit que même les catholiques, qui tenaient pour Mouanga, l'avaient avisé de l'approche de Karema. Bientôt après je reçus du roi ce mot suppliant :

« Reste encore dans l'Ouganda, mon ami. Karema, les Arabes et les Ouanyoros s'approchent; c'est la guerre pour aujourd'hui ou demain. Ne m'abandonne pas en cette occurrence, je t'en aurai une reconnaissance éternelle. »

Mon parti fut donc pris. Je ne pouvais, en aucun cas, m'éloigner de l'Ouganda avant que la question fût résolue. Jugeant qu'un combat était imminent pour le lendemain 24 mars, et apprenant qu'entre temps les chaloupes étaient arrivées à Kasi, en face de Boulingogoué, je demandai aussitôt la permission de faire partir les femmes et les invalides de la caravane pour les mettre en sûreté à Sessé auprès de M. de Tiedemann. Cela me fut accordé sans difficulté, et, à neuf heures, ma colonne se mit en mouvement vers le lac. Je ne gardai avec moi que vingt-cinq hommes, avec lesquels je regagnai mon campement, et j'envoyai prier le roi de convoquer sur-le-champ un conseil de guerre, avec tous les grands de l'Ouganda. A une heure, tout Mengo et tout Roubaga furent occupés par des soldats de Mouanga, pittoresquement accoutrés et dansant. Avec mes Somalis, je me rendis à la résidence royale, où déjà les grands du pays étaient rassemblés. L'arrivée des diverses troupes de soldats près du roi présenta un spectacle aussi fantastique que guerrier. Le fusil à l'épaule droite, les détachements parurent les uns après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre avec les Ouagogos (*voy. p. 288*). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les autres en dansant et en chantant des chants martiaux, où les miliciens célébraient l'anéantissement des ennemis de Mouanga et leur propre dévouement au souverain. A mon entrée, toute l'assemblée se leva, et moi, m'adressant au prince :

« Eh bien, lui dis-je, Karema s'approche donc. Bonne affaire ; nous allons pouvoir régler la question aujourd'hui même. »

Un rire d'approbation retentit dans la vaste salle. Je continuai :

« Allons ! il faut en finir. Puisque Karema est au nord de l'Ouganda, puisqu'il incendie tes villages et chasse tes sujets, mettons-nous en marche cet après-midi, battons-le et renvoyons-le vers l'Ounyoro. Si vous y consentez, je suis prêt à me mettre à la tête de toutes tes forces avec ceux de mes gens que j'ai gardés, et je m'engage à faire mordre la poussière à l'ennemi.

— O mfalmé, le blanc, le *doctori* a raison. Marchons vers le nord, et attaquons Karema. »

Là-dessus, l'homme de confiance du katikiro se leva et dit :

« Il y a quelques semaines, quand nous sommes rentrés avec toi dans l'Ouganda, nous nous sommes simplement engagés, nous les protestants, à combattre Karema et les Arabes, s'ils attaquaient ta résidence ; nous ne nous sommes pas engagés à marcher vers le nord et à prendre de notre côté l'offensive contre Karema. Dis au doctori Patasi d'attendre ici que Karema nous assaille à Mengo. S'il tient à marcher à l'ennemi, qu'il patiente au moins jusqu'à l'arrivée de M. Jackson et de l'expédition anglaise ; alors nous serons assez forts pour battre non seulement Karema, mais encore les Ouanyoros. »

Je me levai alors et repris :

« Nous sommes assez forts dès maintenant pour battre et Karema et les Ouanyoros. Si le katikiro et ses partisans ne veulent point venir avec nous, allons seuls attaquer Karema ou nous assurer s'il est vraiment dans l'Ouganda. Si cela ne vous agrée pas, envoyez des éclaireurs aux informations dans le nord. Si Karema est réellement, comme le katikiro l'affirme, à un jour de marche de Mengo, les éclaireurs pourront nous renseigner d'ici à demain midi. Je vais attendre la réponse dans l'Ouganda. Si elle est négative, je rejoindrai mes chaloupes au bord du lac Victoria, et vous laisserai régler le reste vous-mêmes. Voilà une décision. Dites-moi si elle est bonne ou non.

— Tu as bien parlé, fit Mouanga. Si le katikiro et ses adhérents ne veulent point combattre avec nous, envoyons des éclaireurs qui, d'ici à demain midi, nous rapporteront des renseignements. S'ils annoncent l'approche de Karema, tu combattras avec nous contre lui ; s'ils nous avisent que la nouvelle est mensongère, va-t'en au lac ; les chaloupes y sont depuis longtemps préparées pour toi. »

Cette décision rencontra une approbation générale, on allait, me dit-on, l'exécuter sur-le-champ. Je retournai, en conséquence, à mon campement. Le soir, M. Walker, de la mission anglaise, vint me dire qu'il ne croyait pas qu'on eût expédié des émissaires ; toute cette affaire, à son sens, se résolvait en une mystification.

J'attendis jusqu'à l'après-midi du lendemain ; alors parut Mgr Lourdel, qui me dit savoir de source confidentielle que Karema n'était pas dans le pays, et que tout cela n'avait été imaginé, comme je l'avais antérieurement conjecturé, que pour inquiéter Mouanga et l'amener à offrir derechef à Jackson, en retour de son assistance, le protectorat britannique. L'après-midi, je reçus une lettre de Gabriel. Il m'y disait : « Mes éclaireurs reviennent à l'instant ; ils m'informent que ni le Mahdi, ni Karema, ni les Ouanyoros ne sont dans l'Ouganda, et que tout cela est un mensonge. Pars demain, si tu le veux ; si, au contraire, tu consens à rester ici, tu nous feras plaisir. »

Je commandai alors définitivement le départ, et le lendemain, de bonne heure, on se mit en route vers le sud, tambour battant, selon la vieille habitude. Dans la nuit, l'air avait été nettoyé par une pluie d'orage qui avait duré jusqu'à six heures. L'atmosphère maintenant était claire, et un beau soleil éclairait le radieux paysage. Quelle différence entre cette journée et celle où, pour la première fois, j'avais mis le pied sur le sol dévasté de l'Ouganda ! Partout de larges chemins bien entretenus, des groupes de gens joyeux, partout le travail fécondant dans les campagnes et dans les villages ! Une impression consolante me vint au cœur, à l'idée qu'il m'avait été donné de contribuer à cette renaissance du pays, et j'en augurai heureusement pour l'avenir. L'expédition allemande d'Emin Pacha avait donc fait œuvre utile, et qui pouvait savoir ce qu'il résulterait plus tard, de son initiative, pour le développement de l'Afrique centrale ?

Nous marchons ainsi le cœur content, au milieu de champs bien cultivés, nous dirigeant toujours vers le sud. Bientôt une forêt semblable à un parc interrompt les cultures ; une large route la traverse. Nous nous engageons sur les collines qui encadrent au nord le Victoria-Nyanza ; puis, tout à coup, une nappe d'eau brille à gauche sous nos pieds : c'est le lac azuré et scintillant qui se déroule à nos regards étonnés. Nous descendons le versant opposé, je demande à Marco :

« Quel est donc ce pays que nous apercevons là-bas, de l'autre côté, devant nous ?

— C'est Boulingogoué », me répond-il.

Les chaloupes sont à Kasi, sur le côté droit de l'échancrure extrême de la baie Murchison. Les Oua-Sessé ont vite eu connaissance de notre arrivée, il ne s'est pas écoulé une demi-heure que leurs fantastiques embarcations aux longs becs proéminents s'approchent pour prendre ma colonne. D'une course rapide, elles fendent en sifflant l'onde unie comme un miroir et nous transportent à Boulingogoué. En dix minutes l'île est atteinte, et j'ordonne de dresser les bivouacs sur une pente pittoresque d'où l'on a vue sur la baie Murchison et sur le vaste lac vers le sud. Les intrigues de l'Ou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

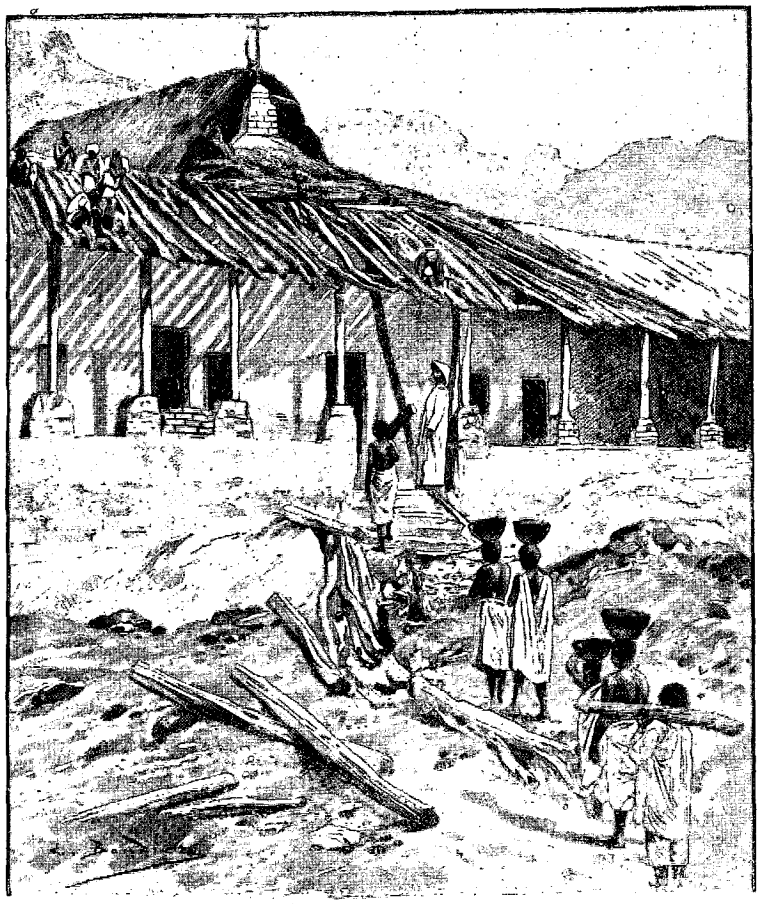
ganda ne sont plus derrière nous qu'une poussière; une tâche nouvelle et plus importante est là devant nous qui nous sollicite. Pour la première fois depuis des semaines, flotte au vent le petit drapeau de marche de l'expédition.

Notre œil enchanté erre sur la splendide baie aux pentes couronnées de forêts; une joie mêlée d'orgueil s'empare de notre âme. Certes de durs labeurs, de graves difficultés nous séparent encore de notre patrie; pour la première fois cependant, à cette heure, nous entendons résonner en nous le mot de Schiller : « Les navires ont tourné leurs proues vers le foyer paternel; derechef nous faisons voile pour le pays. »

X

Traversée du lac Nyanza. — Les missions françaises. — Retour à la côte. — Rencontre d'Emin Pacha. — A Bagamoyo.

A son départ de l'Ouganda, la tâche la plus importante de M. Peters était achevée, l'Ouganda pacifié et, il pouvait le croire alors, acquis à l'Allemagne. Il ne s'agissait plus que de retourner à la côte, en traversant le lac Victoria du nord au sud. Cette partie du voyage n'offrant pas le même intérêt que les autres, et l'espace dont nous disposons étant restreint, nous résumerons brièvement le dernier chapitre du livre, comme nous l'avons fait pour le premier.



Mission en construction à Oukombi. — Dessin de Boudier, d'après l'édition allemande.

M. Peters quittait le 27 mars l'île Boulingogoué avec toute une flottille; le 29 il abordait dans la grande île de Sessé, où il retrouvait M. de Tiedemann. Sessé est l'arsenal de l'Ouganda. Il y a là des centaines de canots qui peuvent être mis immédiatement à la disposition du roi; c'est avec cette flotte que les Ouagandas ont conquis le pouvoir sur tout le lac Victoria.

A Sessé, M. Peters fut cordialement reçu par la mission française, dont il parle en termes très sympathiques. « En abordant, dit-il, nous suivîmes le sentier qui menait à la colline où était établie confortablement la station française.

« La pente escaladée, nous trouvâmes à main droite un long corps de bâtiments; la chapelle se dressait devant nous, et tout alentour étaient les demeures de la communauté, toutes propres et bien tenues, et encadrées de jardins; à l'arrière-plan était la sombre forêt.

« Mgr Livinhac me salua cordialement et me félicita pour la façon aussi prompte qu'inattendue dont j'avais quitté l'Ouganda; c'était là, me dit-il, un fait sans exemple dans l'histoire des voyageurs qui étaient allés dans ce pays. On me conduisit au réfectoire, où l'on me servit un verre de vin et du café. J'appris avec regret qu'un des Pères, appelé Chantemerle, était atteint d'une hépatite et se trouvait à toute extrémité. La résignation avec laquelle les camarades du malade condamné acceptaient ce triste événement avait pour moi quelque chose de sublime. « Nous sommes ici pour mourir », me dirent-ils avec une simplicité modeste. Point de plainte inutile, point de réflexions sentimentales: c'était une mâle soumission aux décrets de la Providence. Le souper, qui fut servi avec beaucoup de goût et à la façon européenne dans le réfectoire de la mission, eut pour moi quelque chose de cérémonieux; des bougies éclairaient la table, et, vu le train de notre vie habituelle, cet éclairage constituait, à nos yeux, un luxe tout à fait inusité. »

A la mission, M. Peters apprit la mort du missionnaire anglais M. Mackay et le rappel en Europe de Mgr Livinhac. Il fut convenu que ce dernier rejoindrait l'expédition à l'Ousoukouma et irait avec elle à la côte. Le 31 mars, il quitta Sessé; en plein lac, il rencontra un canot portant des missionnaires qui venaient de l'Ousoukouma à Sessé. Lorsque le docteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se fut fait reconnaître, ils s'écrièrent stupéfaits : « Comment, docteur Peters, vous n'êtes pas mort? » et lui apprirent les nouvelles qui avaient couru en Europe sur son compte.

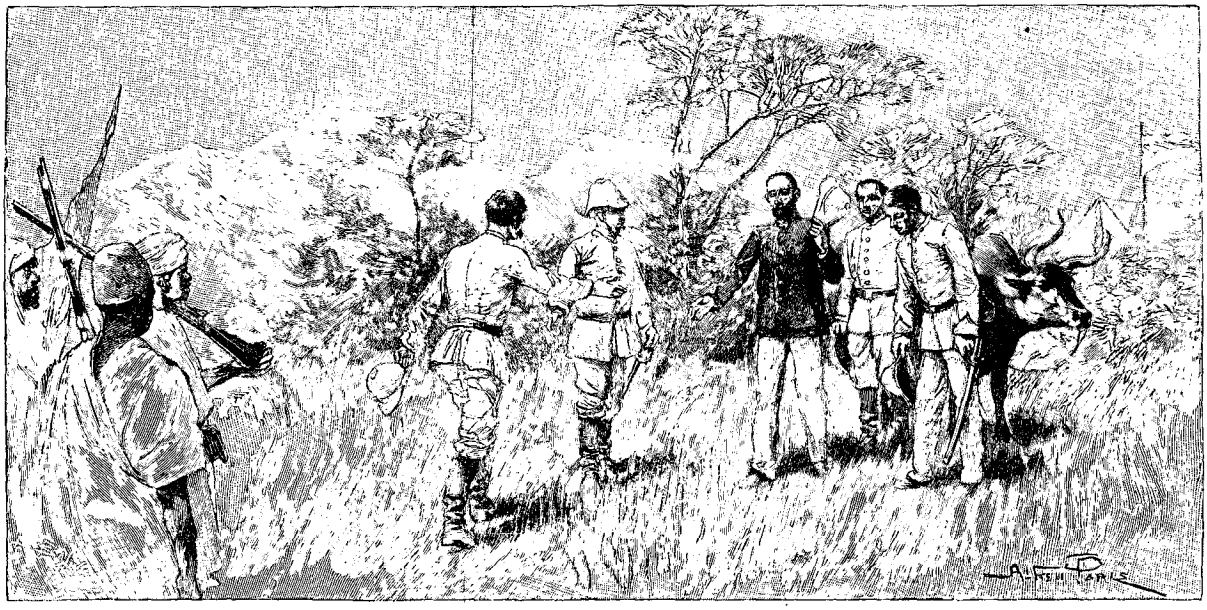
L'expédition longea ensuite la côte occidentale du lac en passant par Doumo, Sangho, le travers de l'embouchure du Kaghera et la côte de Bousiba. Dans l'île de Tabaliro, ils firent de la propagande pour Mouanga, et engagèrent les habitants, presque entièrement sauvages, à faire leur soumission à l'Ouganda.

La route de l'expédition la conduisit ensuite dans l'île de Boudimbé, où Stanley avait été attaqué jadis, mais qui est habitée aujourd'hui par un peuple tout à fait paisible.

Les voyageurs abordèrent enfin le 12 avril sur la côte de l'Ousoukouma. Ils passèrent quelques semaines dans les stations missionnaires de Nyagési et d'Oukoumbi.

Le 1er mai, M. Peters tomba gravement malade de la *malaria*; il se rétablit promptement, grâce aux soins dévoués du Père Hautecœur, mais resta longtemps affaibli.

Le 7 mai, l'expédition partit pour la côte, sans plus attendre Mgr Livinhac, qui devait l'accompagner. Dans cette dernière partie de son voyage, elle passa



Rencontre d'Emin Pacha et du docteur Peters. — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition allemande.

par des pays fertiles, où la marche ne présentait nulle difficulté, si ce n'est dans la steppe d'Ouambaere, qu'elle traversa pour se rendre dans l'Ougogo.

Dans ce dernier pays, le docteur Peters eut à repousser quelques attaques des Ouagogos; comme d'ordinaire, il le fit sans ménagements, et tira de nombreux coups de fusil, tout en mettant le feu à quelques villages. Le sultan Makenge, effrayé, se hâta de conclure un traité.

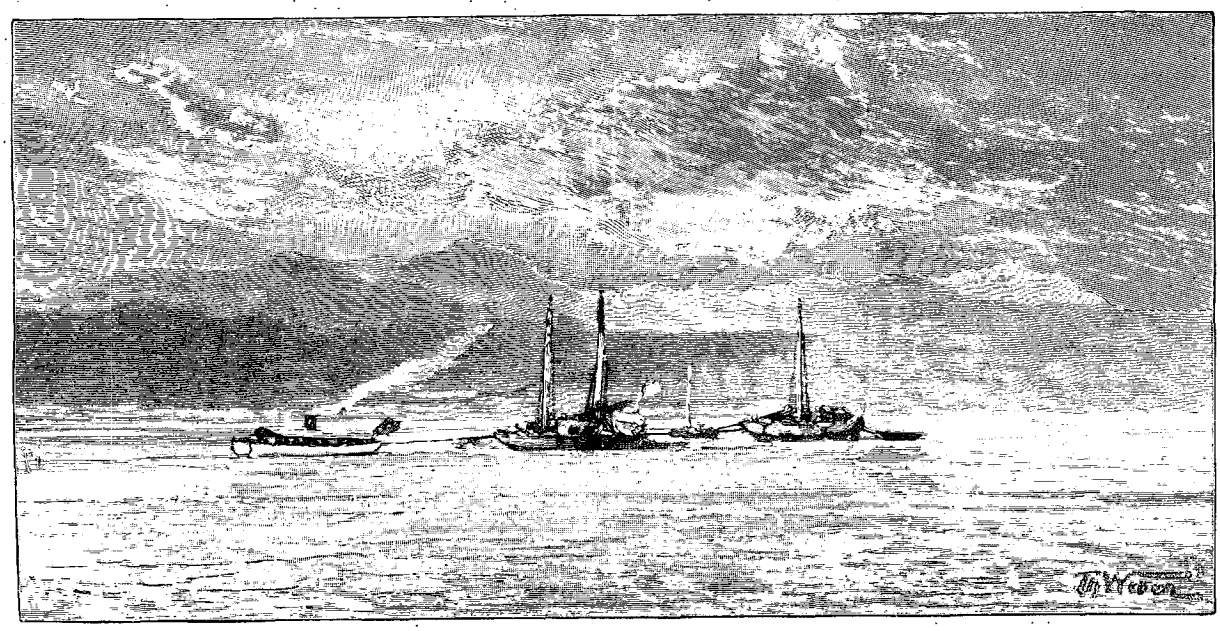
Le 19 juin, l'expédition entrait à Mpouapoua, où se trouvaient Emin Pacha et des officiers allemands. L'entrevue des deux explorateurs fut des plus cordiales. Le docteur apprit là tout ce qu'il n'avait pu que deviner, les mouvements de l'expédition Stanley et le départ contraint d'Emin pour la côte; on peut penser que Stanley ne fut pas ménagé dans la conversation.

Le 16 juillet, l'expédition arrivait à Bagamoyo, où le docteur recevait un accueil triomphal; mais sa joie était gâtée d'emblée par la nouvelle de la convention conclue avec l'Angleterre : l'Ouganda, où il avait fait tant d'efforts, passait à ses rivaux. Il eut quelque peine à se remettre du coup et demanda qu'on évitât, en sa présence, toute allusion à ce sujet désagréable.

Le lendemain le docteur s'embarquait pour Zanzibar, et quelques semaines après il était de retour dans son pays.

Résumé d'après la traduction de J. GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Côte de Corée. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

La Corée ouverte. — Tchéfou. — Visite au consul. — Le départ. — Comment je rencontrai un prince coréen et ce qui en advint. — Tchémoulpo. — En route. — Arrivée à Séoul. — Un hôtel japonais. — A la légation de France. — Ma vie séoulienne. — Organisation administrative et sociale de la Corée. — Topographie de la capitale et de ses environs. — Ses monuments. — Télégraphie lumineuse, postes, etc. — Nos représentants.

La Corée était naguère si absolument fermée au reste du monde, qu'en dehors des ambassades chinoises annuelles, sévèrement contrôlées à la frontière du Canard-Vert, nul ne pouvait y pénétrer sous peine de mort. Les Pères missionnaires bravèrent les premiers cette interdiction barbare et parvinrent à franchir, durant la nuit, le fleuve qui forme la frontière, que de nombreux douaniers gardaient avec un soin féroce. On dut bientôt renoncer à ce passage; le gouvernement coréen, informé de la violation de son territoire, avait dressé des chiens à la poursuite des étrangers. Ce fut dès lors sur des jonques, montées par des chrétiens chinois, que les Pères, abrités par les îles de la côte, purent accoster les barques de leurs futures ouailles, qui, au péril de leur vie, introduisaient les missionnaires dans le pays. On les dérobait à tous les regards au moyen du costume d'orphelin coréen dont l'immense chapeau voile entièrement le visage, et dispense, vu les rites du grand deuil, de toute question indiscrète. Aujourd'hui, grâce aux traités conclus, un simple passeport nous suffit pour pénétrer en Corée : par terre, en franchissant à la frontière chinoise le Ya-lou-kiang, en coréen Ap-nok-hang, ou à la frontière russe, le Mi-kiang, en coréen le Touman-hang; par mer en se rendant de Nagasaki à Fousan, Gensan et Vladivostok, ou réciproquement; enfin du golfe de Pe-tchi-li en s'embarquant à Tchéfou pour Tchémoulpo. Je choisis cette dernière route; elle mène plus directement à la capitale, point de départ, mieux encore centre des études ethnographiques que je voulais faire.

Je quittai donc la grande ligne des Messageries maritimes allant de Marseille à Yokohama, pour prendre à Chang-haï un des steamers qui mènent à Pékin, par

1. Ce récit de voyage n'est qu'un fragment du volume que M. Charles Varat doit publier prochainement sur la Corée. Ce volume sera divisé en trois parties : la première résumera les travaux dont ce pays, si peu connu, a jusqu'ici été l'objet; la seconde contiendra le récit même du voyage, que nous donnons aujourd'hui; dans la troisième, enfin, l'auteur se propose de déterminer, tant d'après ses observations personnelles que d'après les travaux de ses devanciers, la personnalité ethnique du peuple coréen. C'est donc seulement la partie anecdotique que nous détachons à l'avance du travail de M. Varat; elle fera, certainement, pressentir tout l'intérêt du reste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tien-tsin, en faisant à mi-route escale à la charmante ville chinoise de Tchéfou. Si j'étais chargé d'ajouter un qualificatif à son nom, je l'appellerais Tchéfou-les-Bains. C'est en effet le Dieppe chinois, où chaque année, durant la belle saison, tous les Européens, anémiés par un long séjour en Chine, se rendent en foule de tous les ports ouverts. Ils y retrouvent, grâce à l'air salin qu'on y respire, non seulement la santé, mais de nouvelles forces pour résister au climat débilitant de l'Extrême-Orient. Aussi à côté de la ville chinoise s'élève un véritable sanatorium où l'on jouit de l'aimable vie de nos plages les plus élégantes, grâce aux nombreux hôtels qui y sont établis, donnant à tour de rôle fêtes, bals, concerts, etc., et à de délicieuses excursions en mer, ou dans les montagnes et vallées environnantes.

A peine arrivé à Tchéfou je me rends chez M. Fergusson, consul de Belgique et vice-consul de France et de Russie, pour lui demander quelques renseignements pratiques sur mon voyage. Il me dit que le moment est mal choisi, car on a dû récemment débarquer les fusiliers marins des flottes européennes pour protéger les consulats pendant les dernières émeutes qui ont troublé Séoul. « Mais tout cela est heureusement terminé. Puis-je donc raisonnablement avoir fait plus de la moitié du tour du monde et m'en retourner par l'autre côté sans avoir pénétré en Corée, but principal de mon voyage?

— Réflexion faite, vous pouvez aller jusqu'à Séoul; quant à traverser la Corée pour vous rendre à Fousan, voyage que nul Européen n'a encore fait, renoncez-y.

— Il faut cependant que quelqu'un commence et je désirerais que ce fût moi, étant venu absolument pour cela.

— C'est impossible dans l'état actuel des choses, réplique mon interlocuteur : la famine commence à se faire sentir sur la côte est, vous tomberez inévitablement entre les mains des bandits. Ils viennent de s'organiser en troupes, attaquent les villages, pillent les maisons, violent les femmes et massacrent tout ce qui s'offre à eux..., même les voyageurs, ajouta-t-il en souriant.

— Vos informations me réjouissent médiocrement, mais ne peuvent changer ma résolution

— Vous la modifierez à Séoul. »

Je rappelle au consul la fable des bâtons flottants, le remercie de son aimable accueil, et me prépare à partir par le premier bateau se rendant en Corée.

J'attends plusieurs jours, ayant manqué la correspondance bi-mensuelle; mais, accueilli de la façon la plus gracieuse par l'aimable colonie anglaise, le temps passe rapidement et c'est avec un véritable sentiment de tristesse qu'un soir de bal-concert je dois brusquement me rendre au bateau de Tchémoulpo. Le steamer ne fait que toucher à Tchéfou, car à peine mon sampan l'a-t-il rejoint au large que nous partons, par une nuit noire, humide et glaciale. Personne sur le pont; je pénètre au salon, il est désert; me voyant seul, je rentre dans ma cabine et regrette d'autant plus vivement l'aimable réunion de femmes brillamment parées que je viens de quitter. Je les évoque par la pensée et les revois bientôt glisser souriantes autour de moi, qui n'ose rouvrir les yeux, craignant de voir s'évanouir leurs fugitives et charmantes images. Je m'endors ainsi, doucement bercé par la mer.

Après une nuit d'une heureuse navigation, je monte le matin sur le pont. Le navire suit la côte chinoise; elle se déroule sous nos yeux avec ses nombreux sommets onduleux et déboisés, qui se fondent mélancoliquement dans un ciel de nuages gris. Le capitaine du *Suruga Maru* et son second se montrent d'une rare amabilité pour moi, ainsi qu'un Anglais se rendant par mer à Fousan. Les autres voyageurs sont japonais ou chinois; l'un de ceux-ci parle admirablement le français et me sert d'interprète auprès de ses concitoyens. Pendant le déjeuner, le capitaine me demande si j'ai déjà rencontré des Coréens. Je raconte qu'au Japon, à bord du vapeur qui devait me conduire de Kobée à Nagasaki, je vis, quelques instants avant le départ, se diriger vers nous deux grandes barques remplies de fonctionnaires japonais et d'un groupe d'hommes étrangement costumés. On me dit que c'était un prince coréen avec sa suite. A l'inspection rapide des traits de leurs visages, et de leurs vêtements absolument nouveaux pour moi, je sentis de suite qu'un riche domaine ethnographique m'est ouvert en Corée : je ne les quittai plus des yeux.

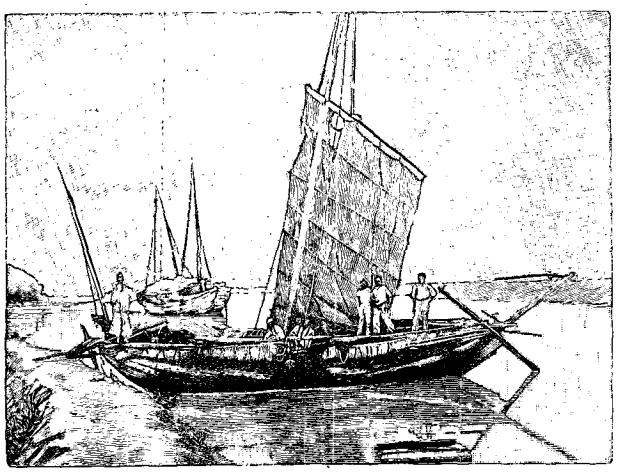
Les fonctionnaires japonais, après avoir installé cérémonieusement à bord le prince coréen, lui souhaitent un bon voyage et se retirent au moment où nous levons l'ancre. A peine sommes-nous en marche, que le prince, jeune homme d'environ vingt-cinq ans et d'une rare distinction native, frappé de la curiosité avec laquelle je l'examine de loin, ainsi que ses compagnons, s'avance vers moi en souriant. Je me lève aussitôt, je vais au-devant de lui : nous nous rejoignons, et, faute d'une langue commune pour nous entendre, nous exprimons nos sentiments réciproques par une pantomime sympathique aussi vive qu'animée. Je lui tends des cigares, il m'offre des cigarettes, prend amicalement ma montre dans ma poche et me fait examiner celle qu'il vient d'acheter. Puis vient le tour de nos lorgnettes, de nos vêtements, enfin de tout ce qui peut être le sujet d'une mutuelle curiosité. Tout cela est accompagné de rires, de poignées de main, de mots anglais, japonais, coréens et français que certainement nous ne comprenons pas tous deux. Les trois vieillards, conseillers du prince, et ses nombreux serviteurs groupés autour de nous se lèvent à notre exemple, quand notre curiosité est satisfaite, et nous nous retirons dans nos cabines en nous faisant mutuellement mille politesses, au grand étonnement d'un groupe d'Anglais et de jeunes Anglaises qui se regardent souriant et ne s'expliquent pas cette sympathie inattendue.

Le lendemain matin, j'étais assis sur le pont, non

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loin des charmantes misses dont j'ai parlé, quand apparaît brusquement le prince, non plus dans son costume de soie rose recouvert de gaze, mais revêtu seulement d'un large pantalon bouffant en soie blanche et d'un court veston bleu ciel.

Le prince s'élance vers moi, sa figure exprime une grande anxiété, mêlée à un vif sentiment de confiance. Il me le témoigne aussitôt en relevant sa large manche jusqu'aux épaules, pour me montrer avec inquiétude les mille piqûres qui mouchettent sa peau d'une rare blancheur. Je lui fais comprendre par signes qu'il a été probablement victime des moustiques. Il m'indique de la tête que c'est beaucoup plus grave, et, brusquement, me tournant le dos, il relève son veston, abaisse son pantalon et me montre les premiers quartiers d'un astre que je m'empresse d'éclipser en le recouvrant, au bruit des rires et des cris d'indignation des jeunes misses qui assistent à cette consultation extra-médicale. Pour y mettre fin, je prends le prince par la main, le conduis gravement à la salle de bains et l'invite à y prendre place. Il comprend, me remercie, et voilà comment, avant d'aller en Corée, j'ai vu sur toutes ses faces un prince coréen. Cette histoire amusa beaucoup l'indulgent capitaine du *Suruga Maru*, ainsi que mes très aimables compagnons; c'est ce qui me décide à la raconter ici.



Jonque coréenne. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Le lendemain matin, réveillé par le brusque arrêt du bruit de la machine, je monte sur le pont et suis ravi par l'admirable situation de la baie de Tchémoulpo. C'est une des plus belles que j'aie vues de ma vie. Des montagnes pittoresquement dentelées s'élèvent partout sur la côte et sur les îles qui forment le port; elles l'abritent de la façon la plus complète et la plus charmante dans un véritable nid de verdure qu'illuminent en ce moment les premiers rayons du soleil levant.

Sans perdre un instant, je laisse à bord mon bagage, que je ne sais où remiser à terre, et me précipite dans un sampan. Un quart d'heure après, je foule enfin le sol de la Corée, jouissant une fois de plus de l'étrange impression de me trouver brusquement seul au milieu d'une population dont je ne connais ni la langue, ni les mœurs, ni les coutumes. Des centaines de terrassiers coréens, les jambes demi-nues, sont là en train de disposer les terres qui doivent former le quai de débarquement. De nombreux portefaix, revêtus d'une culotte et d'un veston en coton blanc, apportent des matériaux au moyen d'un crochet en bois grossièrement équarri, analogue au nôtre et maintenu en équilibre sur le dos par une corde qui s'appuie sur le front. Leurs cheveux forment une tresse qui se dresse comme une corne au sommet de la tête. Tous sont nu-pieds ou portent des chaussures de paille, où le pouce n'est pas séparé des autres doigts comme chez les Japonais; le Coréen, du reste, les dépasse de beaucoup comme taille, et son visage a un tout autre caractère.

Çà et là, des femmes apportent à leurs maris leur nourriture. Elles sont fort laides et disgracieuses, se rasent les sourcils en ligne étroite afin de décrire un arc parfaitement net. Leurs cheveux huilés, épais, noirs et à reflet roux, forment, par je ne sais quel artifice, une énorme coiffure qui charge lourdement leur tête. Toutes ont l'air plutôt empaquetées qu'habillées, et je suis étrangement surpris de voir la plupart d'entre elles laisser sortir complètement leurs seins de leur vêtement, ouvert horizontalement sur la poitrine. Plus loin jouent, en poussant de grands cris, quelques jeunes gens; si je n'avais vu leurs mères, je les prendrais pour des femmes, tant mon regard est trompé par la grâce de leurs traits, leurs longues tresses flottantes et leur singulier pantalon bouffant qui ressemble à une jupe. Je quitte le port et entre dans la ville coréenne, si l'on peut donner ce nom au rassemblement de quelques centaines de toits de chaume, qui s'élèvent de trois à quatre pieds au-dessus du sol, formant de véritables tanières où l'on ne pénètre que courbé à demi.

Une rue et quelques étroites ruelles constituent ce grand village coréen, né d'hier par suite de l'ouverture du port de Tchémoulpo aux Européens. Il est dominé par le vaste yamen du gouverneur, dont l'énorme toiture, légèrement relevée, rappelle les constructions du même ordre en Chine, mais avec de notables différences. En effet, cet immense bâtiment paraît de loin n'avoir que des fenêtres; cela tient à ce que l'édifice, surélevé de quelques pieds au-dessus du sol, s'étend sur un vaste plancher où chaque fenêtre forme une véritable porte permettant de circuler sous l'espèce de véranda formée autour de l'édifice par la toiture débordante. On jouit de là d'une magnifique vue de la baie. Elle semble absolument fermée par les îles, qui forment un immense amphithéâtre maritime de l'effet le plus imposant. Au centre s'élève un petit îlot couvert de verdure, et sur la droite, la rivière de Séoul, coulant en capricieux méandres, étincelle sous les rayons du soleil. Je me dirige de ce côté, et passe par la concession japonaise. Je me crois de nouveau transporté au Nippon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quel contraste avec la misère du hameau coréen que cette ville propre, gaie, affairée, où les Japonais ont apporté avec eux leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages! Aussi ont-ils absorbé ici la plus grande partie du commerce, et leurs établissements prennent chaque jour plus d'importance, n'ayant guère pour concurrents que quelques maisons chinoises. Je remonte la large rue bordée de coquettes maisons qui traverse le milieu de ce quartier, et arrive à la concession européenne, occupée seulement par deux ou trois négociants. J'y fais la connaissance du très aimable M. Schœnike, commissaire des douanes, et de son second, un gai Français, M. Laporte, qui me conduisent chez le jeune et charmant consul d'Angleterre, où nous sommes reçus le plus gracieusement du monde. Ces visites faites, je m'installe dans un petit hôtel européen tenu par un Triestin. Celui-ci m'engage à aller chercher au plus vite mon bagage au bateau si je ne veux pas le faire porter à dos d'homme, car, la marée étant ici de 26 à 30 pieds, la mer va bientôt se retirer à plusieurs kilomètres. En effet un petit navire ancré à l'avant de notre vapeur est déjà à sec et maintenu debout par d'énormes poutres : il a l'air de loin d'une immense araignée. Je me hâte donc et suis de retour avec ma barque avant que la vaste baie soit transformée en une immense plaine de sable qui permet de se rendre à pied à l'île verdoyante dont j'ai parlé. Ce brusque changement se produit deux fois par jour et modifie du tout au tout l'aspect général et le ton du paysage, qui passe successivement d'un fond vert de mer à un jaune sablonneux.

Portefaix. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Durant cette journée la petite colonie européenne me fait grande fête et m'engage fort à aller à Séoul par un petit service journalier de bateaux à vapeur qui vient d'être organisé. Mais, le bateau n'étant pas arrivé le lendemain, je prends, sans plus attendre, congé de mes nouveaux amis, les remercie chaleureusement et pars. Ma petite caravane est composée de deux chevaux pour mes bagages et mes instruments, d'un troisième pour moi, enfin des trois palefreniers propriétaires des montures. Ces hommes, vêtus comme les terrassiers, ont une longue pipe d'environ 1 m. 20, qu'ils placent, quand ils ne fument pas, entre leur dos et leur veston. L'extrémité du tuyau où l'on aspire ressort derrière le col, tandis que le fourneau en métal se présente beaucoup plus bas, ce qui offre un aspect des plus bizarres lorsqu'ils marchent ainsi, les bras ballants. Nous traversons à grands pas plaines, vallées, coteaux, tantôt au milieu des champs cultivés, tantôt à travers de hautes herbes. Partout des chevaux ou plutôt de petits poneys, ou de superbes taureaux, quelquefois attelés à une charrette rudimentaire. Je ne reverrai plus ces charrettes, dans mon voyage, car elles font uniquement le trajet de Tchémoulpo à Séoul, un des rares parcours en Corée où l'on trouve sur une certaine longueur un semblant de route.

Nous arrivons au pied d'un contrefort, le Pel-kokai; il est si rapide que pour ménager mon cheval je le franchis à pied; puis je continue à suivre la vallée, fort intrigué par les arrêts successifs de mes hommes dans de petites chaumières coréennes au-dessus du toit desquelles une longue perche tient suspendu en l'air un petit panier oblong en osier. Je poursuis donc seul ma route à travers la campagne, rattrapé de temps à autre par les palefreniers. Bientôt, à leur marche titubante, je ne tarde pas à connaître la cause de leurs fréquentes disparitions; elle m'est absolument confirmée, quand l'un d'eux vient à tomber sur le dos d'une si fâcheuse manière qu'il en casse sa longue pipe.

J'aurais eu là d'assez tristes compagnons de voyage si la boisson les eût rendus méchants; mais ils restent dans la période du grand attendrissement, m'offrant des fruits qu'ils ont achetés je ne sais où, et insistant avec véhémence pour me faire fumer leurs grandes pipes. Je parviens à les maintenir dans ces aimables dispositions et à les empêcher de s'éloigner désormais des chevaux, en leur faisant comprendre par gestes que si je suis content d'eux, ils auront un bon pourboire à Séoul. C'est ainsi qu'après avoir passé Sadari-chou-mak, nous arrivons au petit bourg d'Ori-kol-chou-mak, où nous devons nous arrêter pour le repos et la nourriture des chevaux. Je refuse d'entrer dans la soi-disant auberge, dont un seul regard m'a révélé la parfaite malpropreté, et reste dehors, assis sur mes malles. Ma présence excite une vive curiosité chez les habitants, qui m'entourent respectueusement. Ils se montrent vivement intrigués de mon costume, particulièrement de mes gants, de mes guêtres de cuir, et me demandent très poliment à les toucher. Après une halte d'environ deux heures nous repartons enfin, à la suite d'un Chinois admirablement monté. Il prend la tête de la caravane, à ma grande satisfaction, car nous marchons maintenant beaucoup plus vite, car j'ai excité à le suivre mes palefreniers, de plus en plus émus. Nous parcourons un pays beaucoup plus plat et atteignons bientôt un bras du Han-kang, que nous traversons à gué; alors nous nous trouvons dans une immense

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaine de sable, probablement couverte par les eaux à la mauvaise saison. Par places les cailloux s'accumulent dans ce véritable petit Sahara, où les chevaux et les hommes, qui se sont déchaussés, avancent avec peine, leurs pieds s'enfonçant à demi dans le sol sablonneux. Enfin, nous voyons au loin le fleuve, que nous rejoignons pour le passer en barque, et arriver ainsi à Mapou, véritable port de la capitale, dont il est pourtant éloigné d'une dizaine de kilomètres. La petite ville est bâtie sur un plateau quelque peu élevé au-dessus du fleuve. Les maisons, composées d'un rez-de-chaussée surélevé, ne ressemblent en rien aux tanières de Tchémoulpo. Elles regorgent de marchandises, qui indiquent l'importance commerciale de la cité, que nous traversons pour regagner la route de Séoul.

Nous voici maintenant au milieu de superbes jardins maraîchers, où l'on cultive divers légumes, particulièrement des choux gigantesques; de-ci de-là sont des arbres à fruit; enfin autour de nous s'étagent des collines boisées. Cette magnifique végétation contraste agréablement avec le petit désert que nous venons de traverser. Plus loin, nous rencontrons une superbe allée de saules géants que j'ai fort envie de suivre. Je dois y renoncer, ce n'est pas le chemin, et la nuit arrive, amenant avec elle la fermeture des portes de Séoul.

Femme de Tchémoulpo (voy. p. 292). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Après avoir gravi le Mountoro-tsintari, nous pressons donc nos montures, qui n'ont pu suivre notre Chinois, et je commence à désespérer d'arriver à temps, quand nous voyons brusquement dans la brume une porte monumentale surmontée d'un pavillon genre chinois, et de longues murailles profilant leurs créneaux dans le rouge du soleil couchant. Bientôt nous passons sous l'immense porche, les portes se referment sur nous : nous sommes dans la ville.

Une rue large comme l'avenue des Champs-Élysées s'ouvre devant nous; elle est bordée de masures recouvertes de chaume derrière lesquelles se dresse une plaine de toitures en tuile : il me semble entrer dans un immense village. Je marche au milieu d'une foule affairée, je suis à demi aveuglé par la fumée, et pourtant je ne vois aucune cheminée. C'est que les maisons coréennes sont construites sur de petites voûtes en pierre s'élevant d'environ trois pieds au-dessus du sol; le feu se met à l'une des extrémités, et la fumée, s'échappant de l'autre, asphyxie les passants, mais réchauffe à son passage tout l'intérieur de la maison. Les maisons sont bâties en moellons, toujours sans étage et avec cette particularité que, sur la face extérieure des murs, chaque pierre se trouve comme sertie dans une corde qui en fait le tour. Cependant les lanternes s'allument dans les boutiques. Celles-ci, comme au Japon, n'ont ni devantures, ni sièges, ni tables. On s'y assied par terre, à moins que, vu l'exiguïté du local encombré, on ne fasse du dehors ses acquisitions. Ajoutons que tous ces magasins sont très mal tenus.

Bientôt nous quittons la grande rue pour prendre d'étroites ruelles, où sur mon petit cheval je domine de la tête et des épaules le bord des toitures. Partout des ruisseaux puants et profonds qu'il faut éviter. On les traverse souvent sur de petits ponts, formés d'une étroite pierre, où ma monture glisse à tout instant. La nuit, de plus en plus sombre, voile à demi le triste spectacle qui m'environne, quand nous arrivons enfin à l'hôtel japonais. Des chants, des cris, des rires qui partent de l'intérieur, m'annoncent qu'un grand nombre de voyageurs y sont déjà installés. A peine suis-je entré, qu'une charmante *mousmé* se met à mes pieds, touche du front la terre et m'offre, le plus gracieusement du monde, une minuscule tasse de thé; je la prends en lui disant de faire préparer ma chambre. Elle me répond qu'il n'y a plus de place; j'insiste, elle me prend par la main et me fait parcourir toutes les chambres en faisant glisser successivement dans leurs rainures les châssis en bois recouvert de papier qui les séparent, sans qu'aucun des locataires paraisse prêter la moindre attention à notre présence inattendue. Hélas! l'hôtel est plein. Que faire, sinon m'adresser à notre consul? Mais comment trouver sa demeure dans une ville de plus de 200 000 habitants? Heureusement la petite mousmé qui m'a si bien accueilli est aussi intelligente qu'avenante, et grâce à un vocabulaire anglo-franco-japonais, elle me comprend et indique l'adresse désirée aux palefreniers.

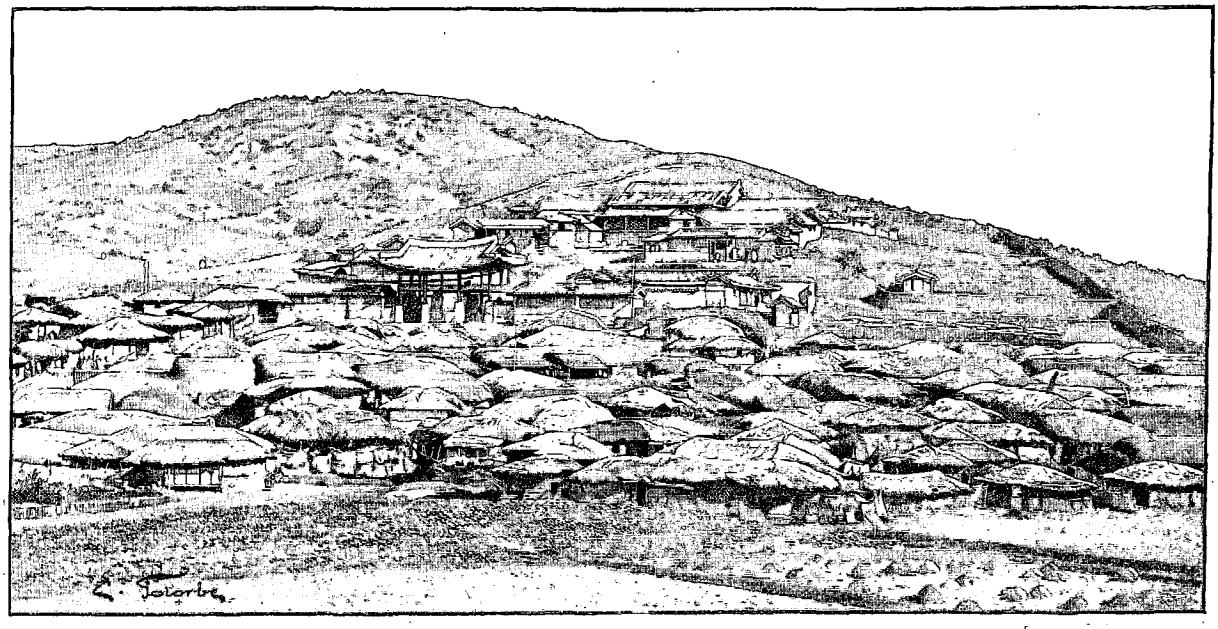
Je suis si content que j'embrasserais la gentille mousmé; avouons la vérité, je le fais, et elle en est si peu fâchée qu'elle ne veut accepter aucune gratification pour son aimable accueil, et m'aide même à monter à cheval, accompagnant mon départ d'un brillant éclat de rire argentin, tant tout cela lui semble amusant, le baiser étant absolument inconnu au Japon. Nous reprenons notre marche dans la nuit, et pendant près de trois quarts d'heure nous parcourons de nouveau cette ville immense. Enfin, après avoir suivi un large canal presque à sec et peu profond, nous le traversons sur un pont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

admirablement dallé, mais sans parapets, et arrivons à la légation de France. Des soldats coréens m'entourent, je donne ma carte, et bientôt je suis reçu de la façon la plus charmante par notre éminent représentant M. Collin de Plancy.

J'avais eu l'honneur de le voir à Paris la veille de son départ, qui précéda le mien de deux mois, et il m'accueille ici comme un vieil ami, m'offrant la plus complète hospitalité. Il me prouve, en compagnie de son aimable chancelier, M. Guérin, que je suis attendu depuis longtemps avec impatience, en m'installant de suite dans la chambre qu'on a préparée pour moi. Quelques instants après, nous nous mettons à table. Oh! la charmante, l'exquise, la bonne soirée! et qu'il est doux aux antipodes de Paris de parler de la France et des amis communs qu'on y a laissés! Nous sommes si heureux d'être ainsi réunis et d'évoquer par la pensée tout ce que nous aimons, que la nuit est fort avancée, quand, par un énergique effort de notre volonté, nous pouvons enfin nous séparer. Tel est le début de mon voyage en Corée, beaucoup plus simple que je ne l'avais pensé et se terminant sous le toit hospitalier d'excellents amis.

Voici comment est organisé chaque jour l'emploi de mon temps à Séoul. M. Collin de Plancy a fait répandre le bruit qu'un voyageur français achète des échantillons de toutes les productions du pays, et se tient à la légation tous les matins à la disposition des négociants. Aussi ceux-ci arrivent-ils de très bonne heure et en grand nombre, munis de leurs marchandises, que j'examine avec le plus grand soin au point de vue de ma collection ethnographique coréenne, rejetant impitoyablement tout ce qui vient de l'étranger. M. Collin de Plancy est assez aimable pour mettre à ma



Yamen de Tchémoulpo (voy. p. 292). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

disposition quelques indigènes lettrés, ses secrétaires, auxquels il apprend chaque jour le français. Ceux-ci me donnent de nombreuses explications sur tous les objets dont j'ignore l'usage. Ils rectifient les prix, parfois ultra-fantaisistes, des vendeurs, qui acceptent ou refusent nos offres, sans que je perde mon temps en marchandage et manque aucun achat, le commerçant me rapportant le lendemain ce qu'il a refusé de céder la veille.

Notre déjeuner est agrémenté souvent de la présence de quelques grands dignitaires, ministres ou mandarins coréens, que je m'empresse de photographier, à leur grande satisfaction, au moment de leur départ. Il a lieu fort cérémonieusement, car, suivant les rites, nous les accompagnons jusqu'à leurs palanquins, composés d'une espèce de fauteuil sur lequel est jetée une peau de léopard ; ce siège est posé sur deux longues perches qu'on soulève avec des bâtons transversaux ; au moment même où le mandarin s'assied les nombreux porteurs poussent un cri guttural et prolongé. Ils le renouvellent à la sortie et durant tout le trajet, pour écarter les passants sur le parcours du cortège, et à l'arrivée au yamen, pour en faire ouvrir les portes, comme comme cela avait lieu à la légation, prévenue ainsi à l'avance de la venue des dignitaires coréens.

Dans l'après-midi nous parcourons Séoul, en compagnie de mes aimables hôtes et de quelques secrétaires lettrés, entrant avec eux chez les commerçants pour y acheter tout ce qui nous paraît offrir quelque intérêt ethnographique. Nous faisons aussi visite à de grands personnages officiels, européens ou indigènes. Ceux-ci nous accueillent d'une façon charmante dans de coquettes petites maisons sans étage, réduction du yamen que j'ai décrit à Tchémoulpo. En avant sont les pièces destinées aux réceptions, en arrière les chambres des femmes, où nul ne pénètre que le mari, enfin les com

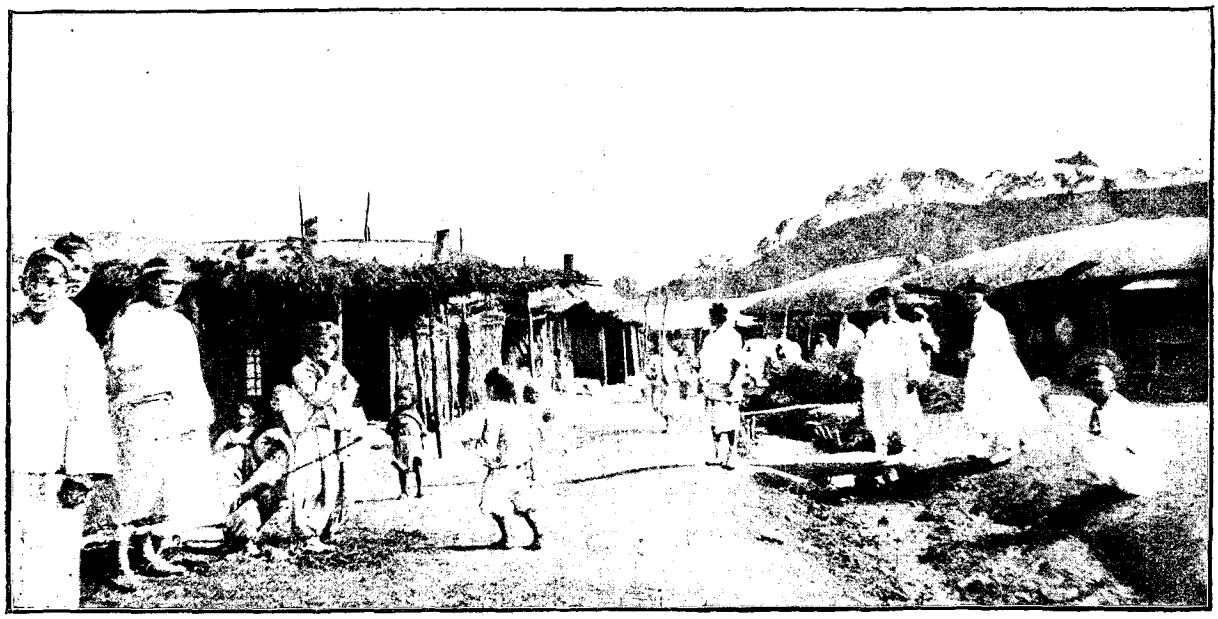
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

muns sont disséminés dans un jardin assez bien entretenu. On y pénètre après avoir passé dans une petite cour d'entrée où se tiennent les satellites, qui se font largement payer l'introduction des quémandeurs et des marchands ayant quelque affaire à proposer.

Dans les maisons ordinaires, les pièces de réception sont directement sur la rue, d'où l'on aperçoit ce qui se passe dans l'intérieur, les portes étant généralement ouvertes pendant la belle saison.

Nous sommes également reçus à cœur ouvert par Mgr Blanc, évêque de Corée, le Père Cotte et ses collègues. Ils me font même don de divers objets trouvés dans les fouilles qu'on exécutait en ce moment pour la construction de l'église catholique. Le terrassement en est déjà fait sur une éminence, où la cathédrale dominera bientôt superbement la capitale. Je visite aussi les bonnes sœurs arrivées par le bateau qui a précédé le nôtre. Elles ont déjà ouvert une école et recueilli une centaine de petits enfants des deux sexes, qu'elles instruisent maternellement et qui paraissent beaucoup les aimer. Comment en serait-il autrement avec ces saintes femmes? L'une a consacré plus de vingt-cinq ans de sa vie aux Missions sénégalaises, et l'autre, charmante jeune fille d'une rare beauté, vient de renoncer à toutes les joies du monde pour embrasser son héroïque carrière. Elles sont aidées par une jeune sœur chinoise, qui lutte avec elles de sacrifices et de tendresse. Nous complétons souvent notre journée en visitant quelques monuments, puis nous rentrons pour le dîner, où, grâce à mes aimables hôtes et à quelques attachés de légations européennes invités, nous passons des soirées que je compte parmi les plus charmantes de ma vie.

Ai-je besoin de dire qu'on parlait souvent de l'orga-



Rue de Tchémoulpo (voy. p. 292). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

nisation, de la vie et des mœurs de la capitale? C'est ainsi que j'appris que Séoul est à la Corée ce que Paris est à la France, car la centralisation y est identique et domine, ici comme chez nous, tout le pays. Ce fut seulement dans les premiers temps de la dynastie des Ming en Chine que le roi de Kaoli, Litan, quitta Khaï-Tcheu et s'établit à Séoul, séduit par sa magnifique situation. En effet, au nord, la montagne de Hoachan entoure la ville comme une formidable armure; à l'est s'étend une chaîne dont chaque passage était jadis gardé, tandis qu'au loin, à l'ouest, se dessine le contour sinueux des côtes baignées par la mer, et qu'au sud le Han-kang forme comme une ceinture. Depuis cette époque Séoul est demeurée la capitale du royaume. C'est de là que le roi gouverne d'une façon absolue ses seize à dix-huit millions de sujets, car il porte la triple couronne: grand-prêtre, il officie pour son peuple; père de la nation, il l'administre comme sa propre famille; enfin, gardien de la sécurité de tous, il décide de la paix ou de la guerre, et nul ne pourrait toucher, même involontairement, à sa personne trois fois sainte sans mériter la mort. Une telle vénération mêlée à tant d'autorité amena bientôt les souverains à demeurer absolument renfermés dans leurs palais, au milieu de femmes, de concubines et d'eunuques; ce sérail abusa souvent de l'isolement royal pour pressurer le peuple qui n'en adorait pas moins son roi, le sachant complètement innocent de ses malheurs. Cet état de choses se maintint jusqu'à et durant toute la minorité du roi actuel. Le régent, homme aux antiques préjugés, détestant tout ce qui est étranger, ordonna à cette époque de sanglantes persécutions contre les chrétiens du royaume. Il amena ainsi, par représailles, diverses expéditions militaires de la Russie, de la France et des États-Unis. La situation extérieure s'assombrissait chaque jour davantage pour la Corée, lorsque arriva la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Porte de Séoul (voy. p. 294). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

majorité du roi actuel. Celui-ci, l'esprit largement ouvert aux idées du progrès moderne, comprit à quels dangers était exposé son pays, et permit enfin l'accès de la Corée aux étrangers, en contractant avec eux de nombreux traités d'amitié, de paix et de commerce.

Si la politique extérieure de la Corée était changée du tout au tout, l'organisation générale du pays demeura absolument la même; le roi supprima seulement son sérail et commença la réorganisation de son armée à la façon européenne. Mais l'admirable conseiller, le conseiller de gauche et celui de droite, qui surveillent et rendent compte au roi de l'ensemble de l'administration, furent conservés. Il en fut de même de toute l'organisation publique, ainsi subdivisée : le ministère ou tribunal des rites, établi pour le maintien des us et coutumes du royaume; le ministère des offices et emplois, qui nomme à tous les postes les hommes qui ont passé les examens nécessaires; le tribunal des finances, chargé du dénombrement du peuple et des impôts; le ministère de la guerre, qui s'occupe de l'armée; le tribunal des crimes, qui a la surveillance des prétoires et veille à l'observation des lois criminelles; enfin le ministère des travaux publics, qui s'occupe, outre sa spécialité, de tout ce qui regarde le commerce et l'organisation des cérémonies officielles. Voici maintenant le fonctionnement pratique de cette administration : en tête de chaque province est le gouverneur; à sa suite viennent les chefs de districts, dont le nombre s'élève à trois cent trente-deux, chiffre correspondant aux jours de l'année coréenne, puis viennent les mandarins à la tête des villes importantes, et, après eux, les maires des petites cités, villages ou bourgades. Autour de chacun de ces dignitaires se groupe un certain nombre d'employés, nobles, vétérans, satellites, gardiens de palais, de temples et de monuments publics, espions, etc., qui, à des degrés divers, font partie de ce que nous appelons la classe administrative. Parallèlement à cette classe, la noblesse se subdivise de la façon suivante : d'abord les nobles alliés à la famille royale, puis les enfants de ceux qui ont aidé à fonder la dynastie ou qui se sont illustrés dans les fonctions publiques. Ils occupent eux-mêmes différents degrés, suivant le rapprochement familial avec le roi, ou les services qu'ils ont rendus à l'État. Mille privilèges leur furent assurés, et le peuple, opprimé, se constitua en corps de métiers pour pouvoir lutter contre eux et même parfois contre les mandarins, comme nous le verrons plus tard. Les chefs élus de ces corporations jouirent bientôt d'une réelle influence; aussi cette organisation fut-elle adoptée par toutes les classes sociales, dont voici l'ordre hiérarchique : lettrés, bonzes, moines, cultivateurs, artisans, marchands, portefaix, sorciers, musiciens, danseuses, comédiens, mendiants, esclaves; puis la classe, abjecte pour les Coréens, des tueurs de bœufs et des tanneurs.

Le régent. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

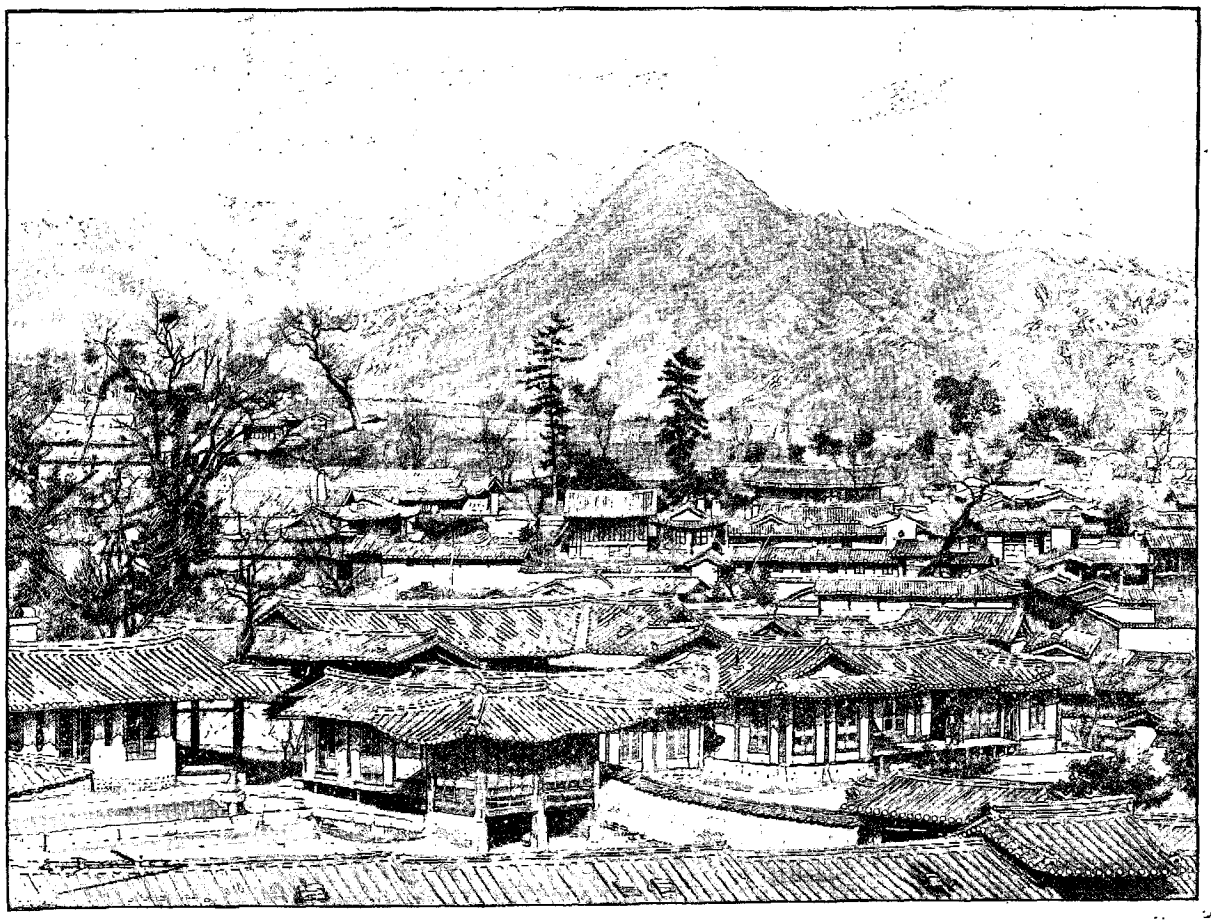
Tout homme, à l'exception de ceux des dernières classes, peut, en Corée, se présenter aux concours qui ouvrent seuls l'accès aux fonctions publiques. Les examens supérieurs sont basés sur la connaissance de la langue et des caractères chinois, la philosophie, la poésie, l'histoire. En somme ils sont identiques comme matières aux concours qu'on passe en Chine, mais inférieurs comme valeur réelle. Ils se divisent en trois degrés, donnant des titres littéraires correspondant chez nous à bachelier, licencié, docteur. Malheureusement, à l'inverse du Céleste Empire, on n'obtient des fonctions publiques qu'en rapport avec sa position sociale, sans qu'on puisse, pour ainsi dire, s'élever au-dessus; aussi, les plus hautes fonctions étant remplies uniquement par la noblesse, la plupart des gens de la classe moyenne préfèrent-ils passer les examens militaires, délaissés par l'aristocratie et qui n'exigent que les connaissances relatives à l'armée et une simple composition littéraire, ou les concours scientifiques spéciaux, qui permettent d'entrer soit à l'école des langues, d'où l'on sort interprète, drogman, etc., soit aux écoles de droit, des chartes, de médecine, de calcul, dit *de l'Horloge*, de dessin et de musique, qui ouvrent particulièrement des portes dans la Maison du roi. Donc on peut dire qu'en Corée l'instruction mène seule aux honneurs, et qu'elle est reconnue d'une telle nécessité par l'État qu'une loi formelle déclare que tout gentilhomme qui n'a pas lui-même, et dont l'aïeul et le père n'ont pas occupé de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonctions publiques faute d'avoir pu passer les examens est absolument déchu de sa noblesse ; c'est un heureux correctif à la loi qui empêche d'occuper des fonctions supérieures à la classe à laquelle on appartient ; telle est l'organisation sociale et administrative de la vie en Corée.

Avant de parler du Séoul monumental, disons quelques mots de ses environs. Vers la porte du Sud se trouve l'emplacement du lieu des exécutions. On y voit épars les ossements des criminels, et quelquefois leurs corps décapités, non loin desquels se trouve la tête. Ils sont laissés là comme exemple au peuple durant trois jours, au bout desquels les parents ont le droit de les inhumer.

Plus loin, perdus dans la campagne et protégés par le fleuve Han-niang, se trouvent quelques tombeaux royaux placés dans des sites remarquables, enfin de-ci de-là sont de nombreux greniers d'abondance destinés à empêcher la disette en cas de mauvaise récolte ou de guerre d'envahissement. Au nord, vers l'emplacement de l'ancienne capitale, se trouve, chose rare en Corée, un pont de pierre de vingt et un piliers, recouvert d'un tablier en marbre. Près de là une pagode en pierre rappelle d'importants événements historiques, et une stèle porte en caractères chinois sur sa face nord et



Quartier noble de Séoul (voy. p. 300). — Dessin de Boudier, d'apres une photographie.

en caractères mandchoux sur sa face sud, une inscription immortalisant l'établissement par l'empereur de Chine du roi qui a élevé cet édicule, sur une gigantesque tortue de granit de 12 pieds de long, sur 7 de large et 3 de hauteur. Enfin quatre forts situés à quelques kilomètres de Séoul, à Hang-hoa, Kais-yeng, Koang-tiyou et Syou-ouen, défendent les approches de la campagne suburbaine, qui est admirablement cultivée malgré son sol montagneux.

Jetons maintenant un coup d'œil panoramique sur la capitale de la Corée. Si nous montons sur quelque éminence centrale, nous jouirons de la magnifique vue des montagnes coniques couvertes de verdure qui l'environnent ; les plus élevées sont situées au nord et au sud. En maints endroits on voit se profiler les murailles crénelées qui entourent Séoul dans leur immense circonférence. Elles suivent, comme en Chine, les sinuosités des collines et sont percées de-ci de-là d'un grand nombre de portes monumentales. Les deux plus importantes ont un double étage à la façon chinoise et sont d'un grand caractère architectural : l'une, par laquelle je suis entré, est située à l'ouest, l'autre est à l'est et précédée d'une enceinte quadrilatère crénelée, ayant une petite entrée sur le nord. De ce côté la ville s'étend, à travers les montagnes, une deuxième enceinte fortifiée, pouvant servir de camp retranché.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Séoul est traversé de l'ouest à l'est par un large canal principal portant au fleuve l'eau de toutes les petites rivières qui descendent des montagnes et forment une multitude de petits cours d'eau perpendiculaires au Canal Central. Parallèlement à celui-ci s'étend une large voie, ainsi que trois autres plus étroites : toutes quatre sont coupées à angle droit par un grand nombre de rues, dont les principales se dirigent vers les anciens palais royaux et le temple de Confucius au nord de la ville. Enfin une autre rue fort importante part de la porte du Sud-Est et rejoint la voie centrale en formant un arc régulier. Le reste de la ville est composé d'un dédale énorme de ruelles et d'impasses de toute sorte, qui communiquent entre elles, soit directement, soit par de nombeux ponts en dos d'âne et sans parapet, traversant ruisseaux, rivières et canaux torrentueux ou à sec suivant les saisons.

Les grandes voies, comme à Pékin, sont obstruées par une multitude d'échoppes, la plupart en bois recouvert de chaume, où de nombreux marchands font leur trafic presque en plein air. Quand le roi sort, toutes ces constructions sont démolies, comme en Chine pour le passage de l'empereur. La voie, redevenue large de plus de 60 mètres et bordée par des maisons construites en pierre, reprend alors son caractère d'artère principale.

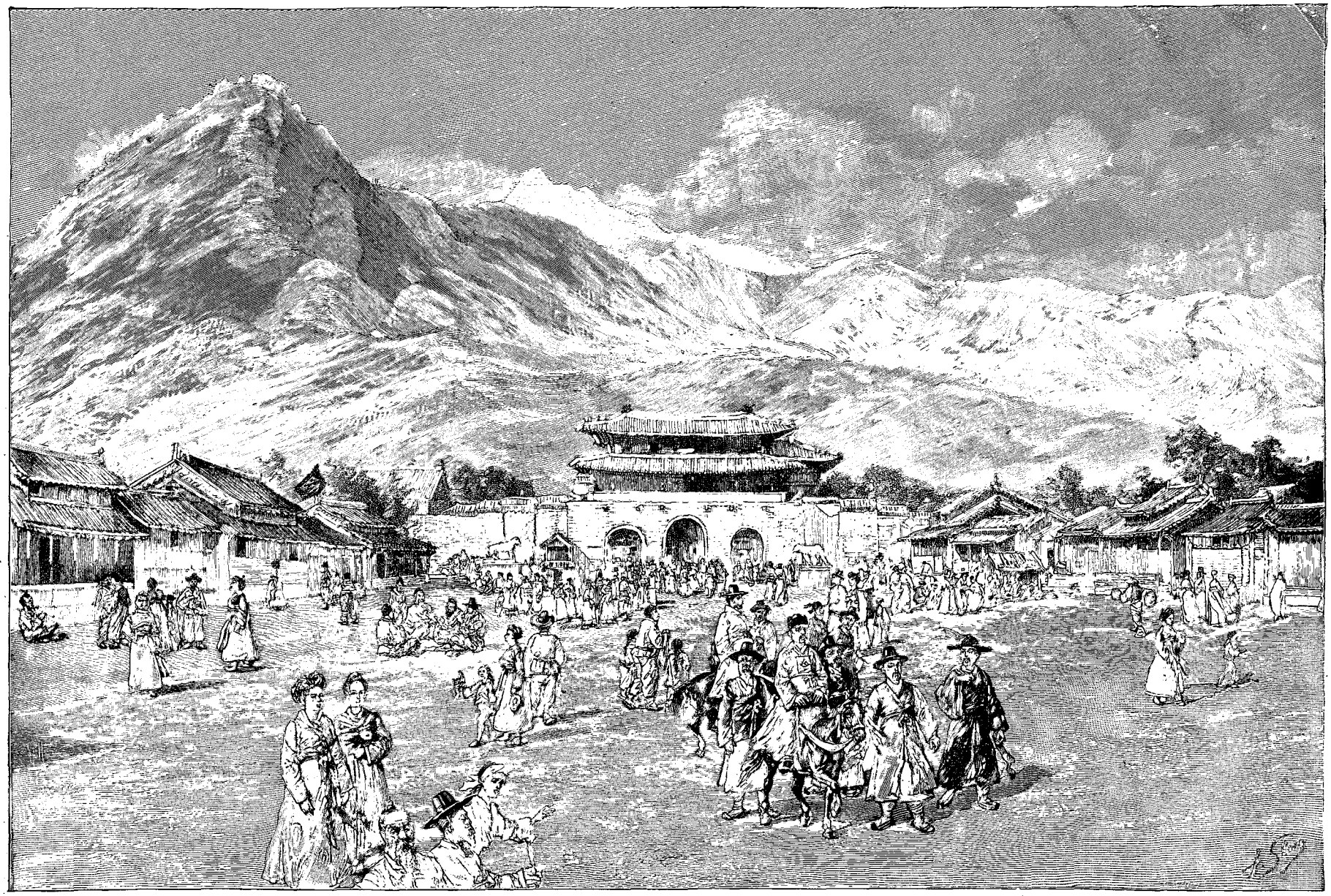
La capitale se subdivise en plusieurs quartiers, parmi lesquels les anciens et le nouveau palais royal, complètement entourés de murs, forment avec leurs portes monumentales comme des villes dans la ville. Le quartier des nobles se distingue par ses maisons élégantes recouvertes de tuiles et ses beaux jardins clos de murs très bas : aussi est-il défendu, de par la loi, sous les peines les plus graves, de regarder chez ses voisins; on doit même les prévenir pour les réparations à faire aux toitures. Ce règlement de police s'applique à toute la ville. Les industriels et les commerçants se réunissent généralement par profession : c'est ainsi qu'on trouve la rue des Tissus, des Meubles, de la Poterie, le quai du Fer, du Cuivre, de la Peausserie, la place du Poisson, de la Boucherie, etc. Enfin les Japonais ont aussi leur centre dont ils font seuls la police; il en est de même pour les Chinois, près desquels se sont groupées presque toutes les légations européennes, résidant, pour la plupart, dans d'élégantes constructions coréennes, aménagées à nos usages. Quant au quartier suburbain, ses constructions rappellent les misérables chaumières de Tchémoulpo.

Outre ce dont nous venons de parler, la capitale possède des écoles spéciales pour les langues étrangères, les beaux-arts, l'astronomie, la médecine, enfin un hôpital et un grand nombre d'autres établissements publics, organisés d'une façon tout à fait primitive.

Le roi de Corée et son fils (voy. p. 298). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Quelques casernes sont bâties non loin des murailles intérieures. Au centre de la ville, dans le jardin d'une maison particulière, se dresse une pagode en pierre de 25 pieds de hauteur, formée seulement de deux masses de granit blanc auquel le temps a enlevé sa couleur. Elle est divisée sculpturalement en huit étages, qui typifient le ciel bouddhique en représentant les âges successifs par lesquels l'âme doit passer pour arriver à sa purification complète. Le délaissement du bouddhisme explique seul l'enfouissement de ce joli échantillon d'architecture indo-chino-coréenne. C'est que le confucianisme est véritablement la doctrine religieuse dominante, aussi a-t-on élevé au grand philosophe chinois un magnifique temple situé au nord-est de Séoul. Il est abrité de tous côtés par les montagnes et protégé par deux rivières qui l'entourent en se rejoignant vers le sud. Cet immense établissement religieux possède, outre le sanctuaire de pur style chinois dédié à Confucius et aux ancêtres, une vingtaine de bâtiments, dont quelques-uns fort spacieux servent à abriter de nombreux lettrés coréens, qui viennent y poursuivre le cours de hautes études philosophiques. On sent que c'est le point où gît la véritable force intellectuelle du pays et d'où elle se répand pour diriger l'administration, la famille, les mœurs de la Corée. Pour terminer l'énumération des édifices religieux, il ne nous reste plus qu'à parler des divers temples élevés dans les montagnes voisines de Séoul. La plu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande rue de Séoul. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part de ceux-ci, comme aussi les palais royaux, yamen et autres endroits où réside une haute autorité, sont précédés d'un portique en bois dont la hauteur est de 30 à 40 pieds et la largeur de 20 au plus. Il se compose de deux poutres perpendiculaires et réunies à leur sommet par deux traverses parallèles en bois, sur lesquelles sont clouées à angle droit de nombreuses flèches rouges, la pointe dirigée vers le ciel. On donne le nom de Hong Sal-Moun, c'est-à-dire « porte aux flèches rouges », à cet étrange et svelte édifice que je crois d'origine tartare et non japonaise. Après avoir franchi l'élégant portique, nous trouvons au milieu d'un jardin la pagode bouddhiste. Elle est construite dans le goût chinois, mais d'un style assagi par une certaine lourdeur dans les lignes d'architecture générale et une plus grande sobriété dans les détails. Nous pénétrons dans le temple et nous y trouvons des Bouddhas en pierre, en bronze, en bois, etc. Ils se distinguent de ceux des autres pays par une tresse de cheveux ramenée au sommet de la tête, où elle se dresse comme une petite corne; nous en expliquerons plus tard l'origine. Je me suis procuré plusieurs de ces Bouddhas et j'ai trouvé, dans l'intérieur de chacun d'eux, une petite boîte en cuivre qui contenait cinq pierres plus ou moins précieuses, figurant les viscères du Dieu. Il y avait aussi des parfums, diverses graines, de nombreuses prières bouddhiques en caractères chinois, coréens, tibétains, etc., imprimées sur des feuilles volantes; parfois même des ouvrages entiers. J'en citerai particulièrement un de 40 centimètres sur 25, en papier noir avec caractères et dessins en or d'une rare finesse d'exécution. Enfin, j'y ai lu, écrit à la main, le nom de l'artiste, des donateurs et du temple auquel il avait été offert. Les inscriptions qui décorent les édifices bouddhiques sont presque toujours en caractères chinois, peints sur des panneaux de bois ou sur des kakémonos en papier, en soie, etc., toujours en couleurs et quelquefois dorés. On y admire parfois de grands panneaux décoratifs, de plusieurs mètres carrés, recouverts d'admirables peintures, représentant des scènes bouddhiques d'une étrange et brillante exécution, souvent très artistique comme dessin et coloris.

Bouddha coréen. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Les plus beaux spécimens architecturaux de Séoul sont certainement les palais royaux. Je n'ai pu visiter celui qu'habite le roi, par suite du deuil où il était plongé au moment de mon séjour, mais j'en ai vu deux autres beaucoup plus anciens et peut-être plus intéressants, quoiqu'ils aient été détruits en partie pendant les dernières émeutes qui ensanglantèrent la capitale. C'est en compagnie de Mgr Blanc, des Pères et de M. Guérin, qui ne les avaient pas encore visités, que nous faisons cette intéressante promenade. M. Collin de Plancy, qui nous a obtenu la permission, se trouve, malheureusement pour nous, retenu ce jour-là par les affaires de la Légation. L'entrée des palais est précédée d'une porte monumentale. Elle rappelle comme architecture l'immense arc de triomphe en pierre, à trois ouvertures et à plein cintre, surmonté d'une double toiture, légèrement recourbée, du tombeau des Mings, aux environs de Pékin. Sur de hauts piédestaux deux lions de pierre la gardent extérieurement.

Nous pénétrons dans une immense cour d'honneur, à l'extrémité de laquelle se dresse le grand palais de réception. C'est un vaste édifice tout en bois, construit sur une double plate-forme en maçonnerie qui le surélève. On arrive, par un escalier de quelques marches en marbre blanc, au vaste péristyle qu'abrite une double toiture aux tuiles diversement émaillées. Elles sont soutenues par des poutres en saillie, terminées par des têtes de dragons coloriés; l'ensemble est d'un aspect grandiose. Le centre du monument forme une vaste salle que soutiennent d'énormes colonnes, troncs d'arbres plusieurs fois séculaires, sur lesquels repose toute la charpente. Le fond de cette pièce est orné à l'intérieur de peintures murales dans le goût japonais, mais beaucoup plus violent de couleurs et d'une intéressante naïveté d'exécution. Elles représentent des paysages montagneux qu'éclaire le soleil, représenté par un cercle blanc entouré d'une double circonférence rouge, ou la lune, figurée de la même façon par les mêmes couleurs contrastantes. Au milieu de cette curieuse décoration, qui ne manque pas de grandeur, s'élève l'estrade du roi, que domine, suspendu dans l'air, un énorme phénix en bois doré, aux pieds duquel se développe un superbe paravent en bois à jours, merveilleusement sculpté. Du haut de ce trône le roi apercevait, toute la façade de l'édifice étant ouverte à cet effet, la cour d'honneur où se tenait la foule des mandarins, des nobles, etc., qui forment les huit castes de la société coréenne. Les représentants de chacune d'elles, en costume spécial, se plaçaient, selon leur rang, en face du trône, en s'alignant aux seize bornes de marbre blanc qui séparaient les diverses classes sociales. Tel était le cérémonial des audiences solennelles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus loin, nous entrons par une petite porte élégante dans un jardin où nous admirons un nouveau palais du même style que le premier et où se trouvent les appartements qu'occupait le roi. Ils sont spacieux et présentent dans de moindres dimensions des décorations analogues à celles dont nous venons de parler. La vaste salle centrale est réservée pour les cérémonies funèbres, qui ont lieu à la mort de chaque roi. Le corps du défunt, étendu dans un superbe catafalque, y séjourne sous un large dais jusqu'à entière dissolution, et les produits de la décomposition s'écoulent dans le sol par une ouverture ménagée au-dessous du cadavre.

Nous visitons ensuite le palais de la reine. Il se compose d'une suite de kiosques du goût chinois le plus gracieux. Partout s'élèvent de coquets pavillons aux toitures relevées. Tous sont unis par de légères passerelles élégamment suspendues. L'ensemble est du plus charmant effet. Du salon de la reine, décoré de délicates peintures et admirablement éclairé, on jouit d'une vue superbe sur les pittoresques et montagneux environs de Séoul, tandis qu'au premier plan s'étendent des jardins abandonnés aujourd'hui, mais qui devaient être délicieux d'après les restes des berceaux agrestes, des bancs, vases et jardinières en pierre, où l'on retrouve les marques de toute l'exquise fantaisie qui a présidé à l'érection de ce palais. Les appartements des dames de la cour avaient été quelque peu sacrifiés aux effets d'architecture extérieure, car ils consistaient en affreuses petites chambres pas aérées, et encore plus mal éclairées. Enfin un vaste bâtiment, consacré à la chambre mortuaire de la reine, est en tout semblable à celui du roi, mais moins grandiose. Nous terminons cette intéressante promenade en passant à travers des cours encombrées de gravats de toutes sortes, de nombreux chardons bulbeux et de toute une flore sauvage, pour arriver enfin à des bains inachevés en marbre blanc d'une superbe ordonnance que le roi était en train de se faire construire, quand une révolution le força à abandonner ce splendide palais.

Phénix en bois doré. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Nous parcourons ensuite les nombreuses dépendances qu'habitaient les soldats de service au château et les demeures des fonctionnaires. Tous occupaient des rez-de-chaussée fort peu intéressants à visiter, à l'exception du petit bâtiment où se trouvait la clepsydre en bronze qui indiquait les heures. Celles-ci sont désignées en Corée par l'occupation habituelle qu'elles représentent, par exemple : l'heure du déjeuner, du dîner, etc. Auprès de l'horloge hydraulique se trouve la petite chambre de l'astronome qui était chargé de l'entretenir et de faire chaque jour des observations sur une petite tour carrée d'environ 6 mètres de hauteur. Elle est envahie en ce moment par nos lettrés coréens; de là-haut, dans leurs blancs vêtements, ils évoquent à mon esprit le souvenir de quelque mystère antique. Quant à nos boys, ils se sont dispersés dans un immense champ de navets et le dévalisent à qui mieux mieux. Nous les rappelons énergiquement aux bienséances, auxquelles ils finissent par se conformer tout en mangeant le fruit de leur larcin.

Nous sortons enfin du palais : la nuit est venue, et une partie de mes très aimables compagnons me quittent pour rentrer chez eux. Cependant, tout autour de nous, sur les montagnes, s'allument de grands feux dont le lumineux signal, se renouvelant de cime en cime, va dire aux extrémités de la Corée que la paix règne dans la capitale, qui apprend par le retour des mêmes courriers que tout le royaume est tranquille.

Nous rentrons à la Légation, où l'on m'explique durant le dîner le code des signaux lumineux en Corée. Quatre feux sont allumés en temps de paix, c'est-à-dire un pour deux provinces. En temps de guerre, le signal est plus compliqué. Un second feu, placé à droite ou à gauche du premier, indique la province menacée. Deux feux quand l'ennemi traverse ou débarque; trois feux quand il est entré dans le pays, et quatre feux quand les combats ont commencé. Outre cette télégraphie lumineuse, le gouvernement coréen emploie tout un service de postes dont les relais sont uniquement consacrés au service de l'État. Peu après la signature des traités, il avait fait exécuter au Japon un très beau matériel pour la fabrication des timbres d'affranchissement, malheureusement ce matériel fut détruit pendant les derniers troubles qui éclatèrent à Séoul, où j'eus la plus grande peine à me procurer quelques types. En revanche le télégraphe relie par plusieurs lignes la Corée à ses voisins, et commence même à étendre son réseau sur le pays. On trouve à Séoul une loterie royale. Les billets, de 20 centimètres carrés, sont imprimés en bleu et recouverts de nombreux cachets multicolores; l'administration livre seulement la moitié à l'acheteur et garde l'autre pour son contrôle. Il existe également un calendrier national, qui eut sa célébrité dans les temps anciens. Il fut même préféré au calandrier chinois par les Japonais. Enfin un journal officiel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît chaque jour à Séoul. Pendant longtemps il fut imprimé, mais on ne le publie plus maintenant qu'à l'état manuscrit. Je donne ici un extrait des numéros du 5 et 6 octobre 1888.

« L'assistant compositeur de l'académie de la haute littérature Ming-Tchong-Sik, ayant refusé sa charge pour la première fois, le roi lui a donné congé.

— Le directeur du bureau des historiographes Y-Youn-Sing, ayant refusé sa charge pour la troisième fois, le roi lui a changé sa charge.

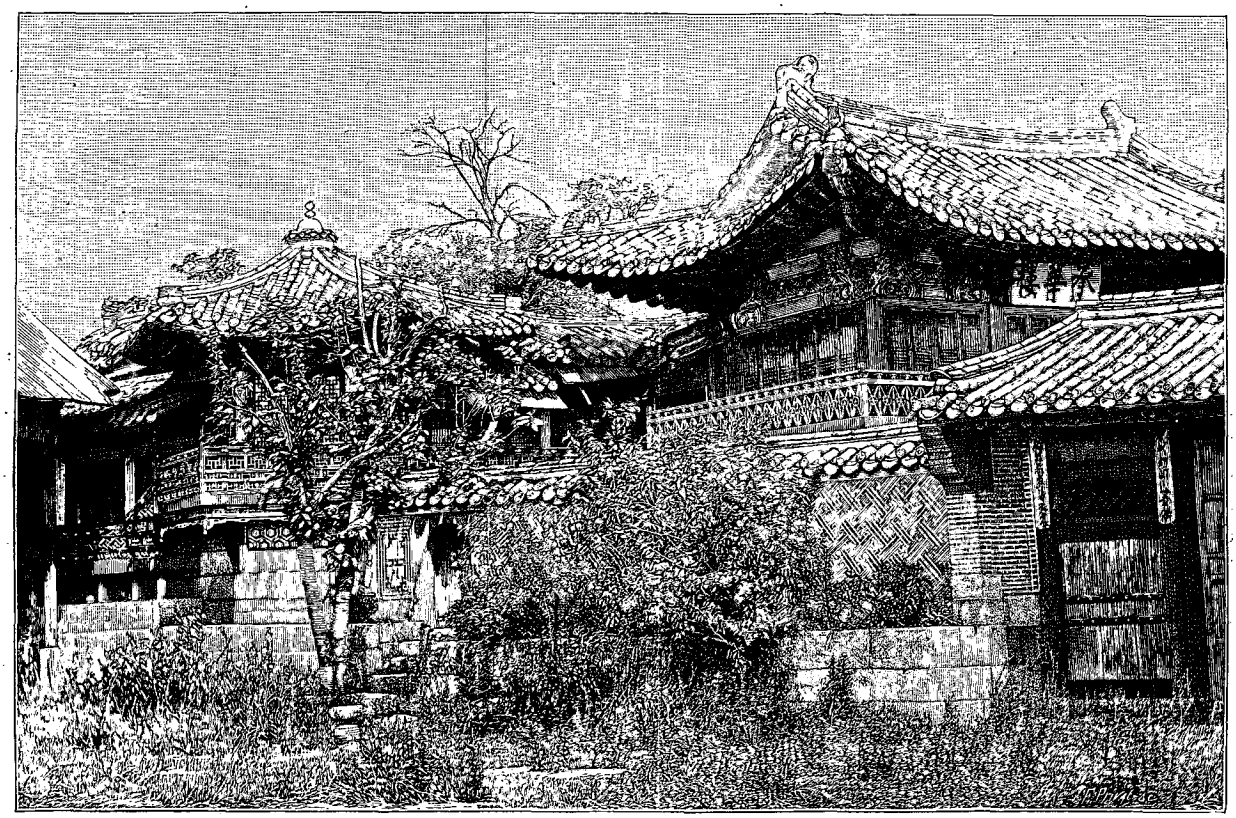
— Le Ministère des rites a fait un rapport au roi où il est dit : Quand on adressera des félicitations à la reine lors de l'anniversaire de sa naissance, le 25 de cette lune, nous voulons faire les félicitations comme par le passé. Qu'en pensez-vous? Réponse du roi : Il vaut mieux n'en point faire.

— Au jour susdit le prince héritier félicitera-t-il la reine?

— Décret : Il vaut mieux qu'il ne le fasse pas.

— La haute cour de justice a fait un rapport au roi où il est dit : Nous avons arrêté You-Tchin-Pil et Tchong-Ym-Siang.

— Décret : Nommez le sous-secrétaire du bureau chargé des rapports directs avec la cour de Pékin Youn-



Palais de la reine (voy. p. 303). — Gravure de Privat, d'après une photographie.

Kiong-Tchou, comme secrétaire de première classe du bureau des censeurs. »

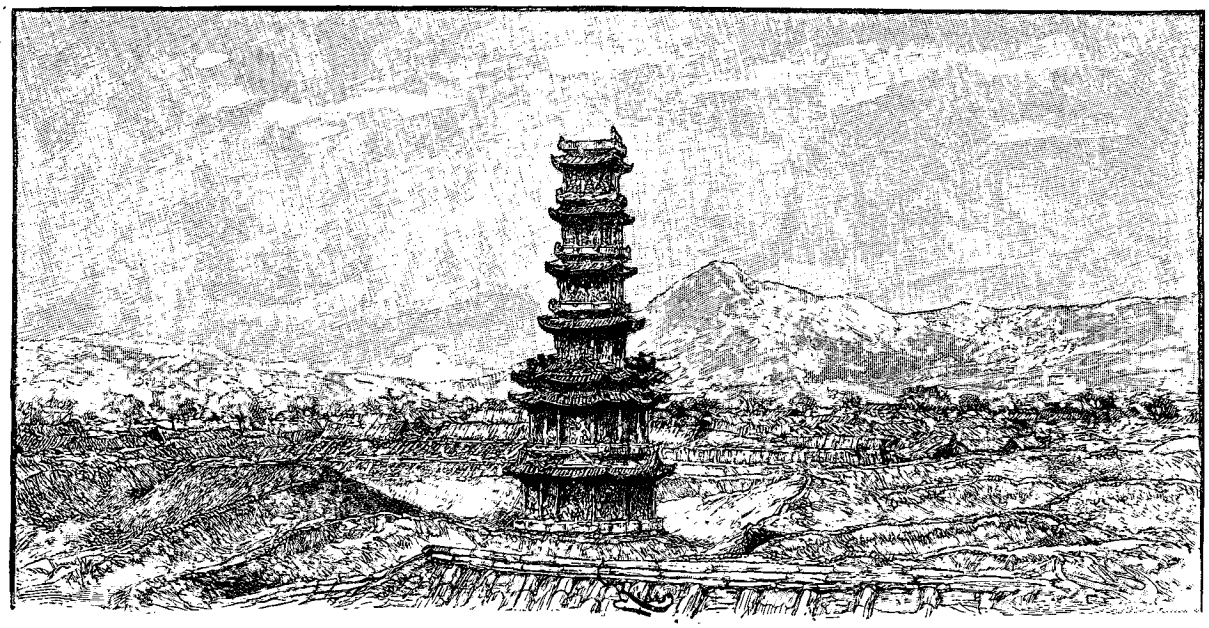
Ainsi chaque soir je complétais mes observations de la journée par une multitude de renseignements que me donnaient mes très aimables hôtes.

C'est que M. Collin de Plancy est bien l'homme le plus aimable et l'ami le plus dévoué que je connaisse, car son cœur a toutes les délicatesses, et son esprit est des plus distingués. C'est certainement, parmi les nombreux diplomates que j'ai eu l'honneur de connaître dans mes voyages, un de nos agents les plus remarquables. J'ai eu l'avantage, durant mon séjour chez lui, d'assister à quelques-uns des incidents politiques qui surgissent souvent dans ces pays neufs, et j'ai toujours trouvé chez notre représentant une justesse de coup d'œil, une rapidité d'exécution, et une sûreté de main qui lui font le plus grand honneur. Nul mieux que lui ne sait asseoir avec plus de gracieuse droiture la partie adverse sur le fagot d'épines, et je dois ajouter qu'il est admirablement secondé par son chancelier, M. Guérin. Telle fut, grâce à ces excellents amis, la charmante organisation de ma vie à Séoul.

Charles VARAT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode de Séoul. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Aperçu ethnographique. — Les Séouliens. — Leurs costumes. — Au marché. — Les meubles et ustensiles divers. — Le portage humain. — Séoul la nuit. — Quelle route suivre? — Préparatifs de départ. — La caravane. — Les adieux. — En route. — Chute de Ni. — Passage du Han-Kiang. — Un moine bouddhiste. — Les taureaux. — Un poteau *lisique*. — Prisons et supplices. — Premier acte d'autorité. — Une auberge. — Les chevaux. — Du pain.

On me répétait partout, en Europe, en Amérique, au Japon et même en Chine, que la Corée est un pays médiocre au point de vue ethnographique. En effet, rien, de prime abord, de plus triste, de plus pauvre, de plus lamentable qu'une ville coréenne quelconque, même la capitale. C'est qu'à la suite des longues guerres et des envahissements successifs de leur pays, les rois de Corée, pour éviter désormais la convoitise de leurs puissants voisins, interdirent non seulement l'entrée de leur royaume à tous les étrangers et la sortie à leurs propres sujets, mais défendirent même l'exploitation des mines, et promulguèrent des lois somptuaires qui arrêtèrent malheureusement la production nationale, jusqu'alors si brillante, en amenant les particuliers à cacher leurs propres richesses. De là provint un état de délabrement apparent qui a trompé bien des gens. Mais si l'on se donne la peine de soulever les voiles, que de curieuses observations s'offrent aussitôt à vous! et quelle superbe moisson ethnographique vous attend, en dehors des magnifiques monuments qui attestent encore toutes les splendeurs passées! Nous allons essayer de le montrer au lecteur en le promenant avec nous au milieu de la bruyante population de Séoul, dont nous étudierons les coutumes, et en l'entraînant ensuite chez les marchands et artisans pour examiner les produits nationaux. Les rues sont généralement encombrées, toutes les classes de la société s'y entremêlent avec leurs costumes divers, où dominent les vêtements en coton blanc, dont l'usage est le plus répandu.

Rien de curieux comme de voir ainsi confondus dans la foule : mandarins à cheval, noble dame portée dans son palanquin, lettrés, commerçants et agriculteurs,

1. Suite. — Voyez p. 289.

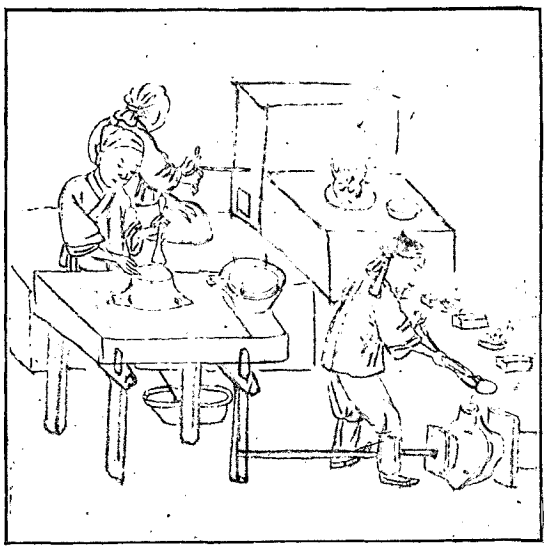
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affairés, femmes esclaves aux seins nus, moines, soldats, sorciers, aveugles, mendiants, enfants de tout sexe, de tout âge, fourmillant dans les quartiers les plus commerçants de la ville, particulièrement aux coins des principales rues, auprès des citernes. Celles-ci sont construites circulairement en gros blocs de pierre; l'eau est à deux pieds du sol, et l'on en tire à toute heure; les femmes surtout y sont occupées. C'est

Vannier.

Potier.

au centre de Séoul que l'agglomération est la plus considérable, spécialement aux environs de l'édifice occupé par l'énorme cloche qui indique à la population les différentes heures, en même temps qu'elle rappelle les servitudes municipales. Non loin est le bazar de la cour, le marché au bois, au bétail; on y vend également des comestibles, des fruits, etc. Et au milieu de la foule bruyante hommes, femmes, enfants, circulent librement. Les dames du monde, seules, sont tenues de ne sortir qu'en palanquin hermétiquement



Fondeurs.

Tourneurs.

Petites industries (voy. p. 309). — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

fermé, ou bien à pied, enveloppées d'un large manteau de soie verte, qui les recouvre du sommet de la tête au bas du corps et se croise sur le visage, de façon à laisser pénétrer seulement la lumière nécessaire pour se conduire. Les larges manches, remontées ainsi jusqu'aux oreilles, tombent disgracieusement le long du corps.

Les femmes du peuple, rarement belles, circulent non seulement le visage découvert, mais leur poitrine apparaît souvent à nu, entre leur petite camisole et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mendiant.

Pauvresse.

Petits vendeurs ambulants.

Un marchand et son fils.

Condamné et satellite.

Raccommodeur de porcelaine.

Porteurs de poissons.

Une mère et ses enfants.

Musicien, comédien et danseuse.

Croquis coréens (voy. p. 309). — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large lacet de leur jupon surélevé. Elles vont, en cet état, chez les marchands, faisant des achats de toute sorte : riz, poissons, poulets, gâteaux, etc., pendant que leurs enfants jouent bruyamment dans les rues ou s'arrêtent en admiration devant des acrobates ou quelques guignols coréens.

En été, ces pauvres petits sont à peine vêtus; j'en ai rencontré souvent qui avaient pour tout costume un petit brassard en coton leur arrivant juste à la hauteur des seins. Quant aux hommes, la plus grande variété règne dans leurs vêtements, différents pour les huit classes qui composent la société. Je vous ai décrit le costume d'un prince et celui des gens du peuple. La classe moyenne se distingue de ces derniers en ce que, par-dessus le veston et la culotte, les hommes portent généralement une espèce de redingote qui se croise sur la poitrine, retombe fort bas, et est fendue de chaque côté, à partir de la ceinture. Elle se ferme avec des rubans, que chacun noue avec le plus d'élégance possible, le Coréen ne connaissant ni les boutons ni les agrafes : ce vêtement est généralement blanc, ou de couleur très claire, presque toujours en coton, quelquefois en soie, jamais en laine. On le rembourre en hiver avec de la ouate. Les bourgeois, au lieu d'avoir les mollets nus et des chaussures de paille, portent une bande flottante en coton, reliant le bas de la culotte à des chaussettes rembourrées de ouate ; celles-ci grossissent formidablement les pieds, chaussés de souliers découverts en bois, cuir, feutre, papier, etc. Enfin le bandeau d'étoffe qui entoure la tête des malheureux est remplacé pour les gens aisés par un mince tissu en crin que recouvre un chapeau aux bords larges, plats et ronds, surmonté d'un petit cône tronqué destiné uniquement à abriter la tresse de cheveux que les Coréens mariés portent droit sur leur vertex. Le chapeau, ainsi posé au-dessus de la tête, est maintenu par deux longs rubans qui se nouent au-dessous du menton. Ce genre de coiffure se fait en feutre, papier, paille, crin, palmier, etc.; dans ce dernier cas, il est tissé à jour, de manière à laisser pénétrer librement l'air, le soleil ou la pluie par les mailles entr'ouvertes. Il se vend fort cher et est d'une rare perfection d'exécution et de forme. Je connais maintes Parisiennes qui n'hésiteront pas à en faire venir lorsqu'elles le connaîtront. La Corée semble être le pays des chapeaux : on en fait de toutes les manières, et nulle part je n'en ai vu de plus variés, depuis le diadème en carton doré du gouverneur de province jusqu'au plus modeste serre-tête du paysan. Pour mieux connaître la fabrication et les principaux modèles, je pénètre chez les chapeliers coréens, et je m'initie à tous les procédés de leur industrie. Je continue mes investigations, de la même manière, en entrant successivement chez l'apprêteur de faux cheveux pour dames, le marchand d'étoffes, le teinturier, les fabricants de rubans, de pipes, de flèches, de sabots, bref chez tous les petits artisans de la ville.

Soldats coréens. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Nous voici arrivés dans une rue où l'on vend des meubles; j'en trouve de différentes époques. Les plus anciens sont laqués ou peints de couleurs contrastantes du plus brillant effet; quelques-uns sont enrichis de minces bandes d'ivoire ou d'os qui forment comme un cloisonné carré, où l'on coule une légère couche de corne fondue dont la transparence dorée illumine d'un éclat spécial les vives peintures qu'elle recouvre et protège. D'autres, moins antiques, sont laqués en noir et incrustés de superbes nacres, produit naturel du pays, donnant aux meubles de ce genre une richesse incomparable par la beauté du dessin et l'éclat de la lumière qu'elles emmagasinent. Enfin on en fait aujourd'hui en bois poli orné de cuivre, dont les formes rappellent étrangement nos meubles du moyen âge. J'ai rapporté plusieurs échantillons des différents types que nous venons d'analyser : ce sont de véritables spécimens de la fabrication coréenne. Malheureusement on ne les trouve que chez les mandarins, les nobles, ou des personnages fort riches, car pas plus en Corée qu'au Japon les gens du peuple n'ont de meubles Les sièges sont inconnus dans ces deux pays : on s'assied simplement par terre; on couche de même : les pauvres sur le plancher, et ceux qui sont plus fortunés sur des nattes ou entre deux petits matelas très minces.

L'oreiller du malheureux consiste en un petit cube allongé en bois, long d'environ 30 centimètres et haut de 15 ; les riches ont un traversin d'étoffe bourré de plumes et terminé par deux disques, d'une vingtaine de centimètres, incrustés, laqués, sculptés ou vernis et enchâssés généralement dans un anneau de cuivre. Quant au lit, il est presque inconnu, et n'est parfois en usage que dans les classes dirigeantes. Mais tout le monde se sert pour manger d'une petite table hexagonale de 60 centimètres de diamètre sur 20 centimètres de hauteur, et, quel que soit le nombre des personnes dînant ensemble, chacun en a au moins une. De grands coffres, de 60 centimètres de haut sur environ 1 mètre de large, servent de resserres; on les fabrique géné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ralément deux à deux en les superposant : ils ne paraissent former qu'un seul meuble. Enfin chacun suspend ses vêtements à de longs bâtons de plus d'un mètre, souvent décorés de peintures, soieries, cuivre, etc. Ajoutons, pour compléter nos renseignements sur l'ameublement d'une habitation coréenne, qu'on y trouve tous les ustensiles nécessaires au ménage, soit en pierre, soit en bois, en poterie ou en métal.

A ce sujet je ferai remarquer au lecteur que les vases en cuivre ne s'emploient jamais qu'en hiver, à cause de l'odeur qu'ils dégagent en été, où ils sont remplacés par ceux en porcelaine, en faïence, en grès, etc. La céramique ancienne, en ces différents genres, jouit d'une grande réputation chez les Chinois et particulièrement chez les Japonais, qui affirment être redevables aux Coréens de cette industrie, qu'ils ont poussée depuis à un si haut degré artistique. Les plus vieilles pièces que j'aie rapportées dans ces différents genres de production se distinguent par la simplicité de leur forme un peu lourde, l'unité de leur couleur, souvent verdâtre, grise, rousse et quelquefois blanche, enfin leur superbe glacis. Les dessins qui les ornent quelquefois sont purement géométriques; nous y reviendrons plus tard. Quant aux échantillons de poterie moderne, ils rappellent comme forme et décoration nos produits européens. Un de nos dessins reproduit la façon dont le potier coréen procède de nos jours.

Palanquin. — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

Le parquet des maisons est ici, le plus souvent, couvert de papier huilé pour empêcher la fumée des cheminées souterraines de pénétrer par des fissures dans l'appartement. Le papier sert, du reste, à tous les usages de la vie : on en fait des vêtements, des chapeaux, des chaussures, des carquois, des éventails, des ombrelles et des paravents, aussi bien que des lanternes, des vases, des boîtes, des portefeuilles et des jouets d'enfants d'un goût exquis. L'écrivain, le dessinateur et le peintre l'utilisent directement, ou bien accolé à un tissu de soie d'une extrême finesse. Enfin on l'emploie pour l'impression, et les caractères et les dessins ainsi tirés sont d'une rare venue typographique. Le papier coréen dépasse de beaucoup tout ce que la Chine et le Japon ont produit de mieux dans ce genre. On le fabrique, pour les qualités supérieures, avec de l'écorce de mûrier, et il se présente, suivant le travail qu'on lui a fait subir, sous les aspects les plus divers comme couleur, granulation et finesse. Sa solidité n'a d'égale que sa souplesse : c'est le premier papier du monde.

On nous montre encore quelques échantillons d'objets ayant rapport à l'éclairage : flambeaux en bois, en marbre, en bronze, en niellé, aux formes les plus variées. Quant aux lanternes, elles sont encore plus bizarres; j'en ai rapporté quelques spécimens intéressants. Nous avons enfin recueilli de très curieuses armes anciennes et modernes, des instruments de musique, des étoffes brodées, des bois sculptés, des bronzes d'art et des bijoux de haut goût, prouvant que le Coréen n'ignore rien des arts les plus délicats et sait y mettre un caractère personnel.

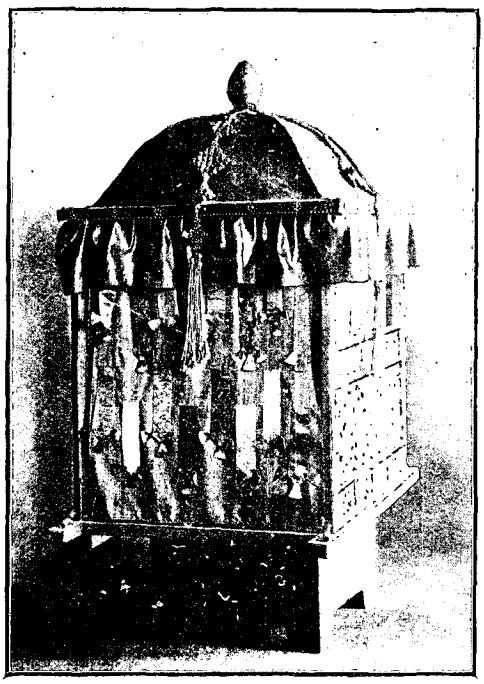
Il ne nous reste plus, pour clore notre journée, qu'à faire assister le lecteur à la fabrication de quelques-uns de ces objets par de nouveaux dessins, où l'artiste coréen nous montre, au milieu de leur travail, le vannier, le fondeur, le tourneur en cuivre, etc., et à compléter cette série par quelques croquis pris sur nature, où nous verrons les différentes manières de porter adoptées par ses compatriotes.

En Chine, le portage humain se fait presque toujours sur l'épaule, au moyen d'une perche aux extrémités de laquelle les fardeaux forment balance; ce mode de transport n'est pas en usage en Corée, mais tous les autres procédés y sont employés. Témoin (voy. p. 307) cette vieille mendiante, qui tient à la main son panier de quête, et cette charmante fillette présentant une tasse brisée au raccommodeur de porcelaine. Plus loin ce pauvre diable porte sa besace sur l'épaule gauche au moyen d'une courroie et fait appel à la charité en tapant sur un grelot en bois sonore. Un marchand et son fils se servent également d'une besace, mais passée en bandoulière, et il en est de même des enfants, qui présentent ainsi leur éventaire. Voici des porteurs de hottes différemment chargés; d'autres maintiennent leur fardeau sur les reins au moyen de deux courroies passant sur les épaules. Les femmes mettent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent leurs charges sur le sommet de la tête; quant à leurs enfants, elles les transportent sur leur dos comme au Japon, et elles-mêmes, à la suite de longues marches, se font quelquefois porter à califourchon sur les épaules d'un parent, d'un serviteur ou d'un galant. Le plus triste des portages est certainement celui de la cangue; mais le comble du genre est d'en charger moyennant finance son geôlier, pendant que, soi-même, on fume tranquillement sa pipe.

Si je me suis quelque peu étendu sur le portage humain, c'est qu'il est peu de pays où il ait autant d'importance qu'en Corée. En effet, l'absence presque complète de routes, dans cette contrée absolument hérissée de montagnes, fait qu'il n'existe, pour ainsi dire, aucune voiture, et, comme les chevaux sont à peu près exclusivement réservés au service de la poste gouvernementale, toutes les marchandises sont portées à dos d'homme. Comme si l'on nous montrait ce jour-là tous les moyens de transport employés ici, voici que nous devons quitter brusquement le milieu de la rue pour laisser passer une troupe de soldats coréens, à demi habillés à l'européenne et le fusil à tabatière sur l'épaule. Ils escortent le ministre de la guerre, porté sur un superbe palanquin du genre de ceux qui nous amènent les grands personnages à la Légation. Ces chaises ouvertes sont quelquefois montées sur une seule roue, qui, donnant un point d'appui, nécessite moins de porteurs. On emploie aussi des palanquins fermés; mais ceux-ci, loin de ressembler aux chaises chinoises, dont la forme rappelle celles autrefois en usage chez nous, sont au contraire de simples petits cubes hauts d'un mètre. Le voyageur, qui y est assis les jambes croisées sous lui, se trouve dans l'impossibilité de bouger; le séjour y est donc des plus fatigants pour l'Européen. Ces palanquins servent non seulement aux hommes et particulièrement aux femmes, mais encore au transport des dieux, dans les processions. On en fait même de forme plus réduite, destinés, dans les cérémonies funèbres, à ramener les tablettes mortuaires, c'est-à-dire le bon esprit du défunt, à la maison.



Palanquin. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Nous continuons notre promenade et croisons un singulier cortège, composé d'un certain nombre de musiciens accompagnant un jeune homme dont deux serviteurs maintiennent le cheval. C'est un licencié qui vient de subir heureusement ses examens. Son chapeau indique son grade; il est orné de deux espèces d'antennes arrondies longues de près de 40 centimètres, toutes couvertes de fleurs. Notre héros fait ses visites officielles dans ce pompeux appareil, qu'il doit malheureusement payer de ses propres deniers. Un peu plus loin, nous sommes rejoints par un élégant cavalier que nous reconnaissons pour un homme de cour à son costume et à son chapeau de crin d'où partent horizontalement deux petites ailes. Il est suivi par un serviteur à pied portant sur son épaule, dans un filet en corde, une boîte ronde en cuivre, de 25 centimètres de diamètre sur 12, qui étincelle aux rayons du soleil couchant, avec des reflets d'or. Frappé du cérémonial de ce nouveau portage, je demande à mon compagnon de promenade si ce vase n'est pas une boîte à conserves. Il se met à rire.

« Ah! je devine, lui dis-je: c'est un grand drageoir.

— Vous n'y êtes pas, me dit-il; ce vase, toujours en métal, avec couvercle et sans anse, joue un rôle bien plus important dans la vie coréenne. Il est obligatoire pour tous; aussi chacun a le sien et ne le quitte jamais, même en visite et surtout en voyage. Pauvre, on l'emporte avec soi; riche, un serviteur spécial lui est attaché et doit le tenir à tout instant, dans le plus brillant état de propreté, à la disposition du maître. Le mandarin lui-même, dans toute la pompe de ses voyages officiels, le traitant presque à l'égal de ses propres sceaux, l'emploie comme contrepoids sur le cheval qui les porte.

— Mais quel est donc son usage?

— Il sert de jour et de nuit, dans la solitude et en pleine réunion, enfin chaque fois que la nécessité s'en fait sentir. Voici comment : sur un signe, le préposé vous le remet en main propre et on le glisse doucement sous sa longue redingote. Sa fonction remplie, remettant prudemment le couvercle, on le sort de l'asile où il a été un instant caché, pour le rendre au serviteur attentif; celui-ci sait ce qu'il lui reste à faire, pendant qu'on continue tranquillement la conversation, comme si rien ne s'était passé. De plus, ce meuble tient lieu de crachoir et remplace au besoin un bougeoir lorsque son propriétaire en a fait disposer le couvercle à cet effet; enfin, précieuse cassette! il sert souvent d'oreiller aux déshérités de ce monde. Aussi, vu son quintuple usage en Corée, ajouta mon compagnon, je vous conseille, lorsque vous en parlerez, de l'appeler le « vase national ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Non pas, fis-je, car tous les peuples civilisés l'emploient ; mais je trouve que, n'étant plus ici « de chambre », puisqu'il circule librement partout, ni « de nuit », car nous le rencontrons en plein soleil, il convient de l'appeler, vu ses fonctions multiples, « l'indispensable ».

Pendant que nous rhétoriquons ainsi, peu à peu la brume est venue, et chacun se hâte de regagner sa demeure, car il est interdit aux hommes, sous peine d'être arrêtés, de circuler dans les rues de la capitale à partir d'une certaine heure du soir. Sont seuls autorisés les grands personnages et les étrangers, qui n'abusent pas de la permission, vu le manque absolu d'éclairage de la ville, si mal entretenue que, même avec des lanternes, on risque cent fois de s'y rompre les os. Restent donc seuls dehors les agents de police, les aveugles ou quelques serviteurs des mandarins, chargés par ceux-ci de commissions urgentes, qu'ils justifient par un disque en bois dit « de circulation », sur lequel sont gravés au feu le nom du maître et sa situation. Ces précautions sont uniquement prises contre les voleurs. Pourtant, aussitôt qu'on rencontre une dame, on doit éviter de la regarder, en se tournant le visage du côté d'un mur. Les femmes ont seules la liberté de circuler dans la capitale après neuf heures du soir, et en profitent pour s'y promener et respirer à visage découvert, ce qui leur est interdit pendant le jour. Nous les laissons donc à leur heureuse liberté, pour rentrer à la Légation, où nous trouvons déjà en fonctions le veilleur de nuit. C'est un usage particulier à Séoul d'avoir dans toutes les maisons importantes un serviteur qui, tant que dure l'obscurité, circule à travers les cours et les jardins de l'immeuble. Il est armé d'un sabre quadrangulaire et d'une barre de fer de près de 2 mètres, au sommet de laquelle sont attachés des anneaux sonores qu'il doit agiter sans cesse pour prévenir les voleurs qu'on fait bonne garde.

Licencié. — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

J'apprends tous ces détails de mes aimables hôtes qui, chaque jour, non seulement m'aident de leurs conseils éclairés, mais encore prennent de tous côtés les renseignements nécessaires pour faciliter mon voyage à travers la Corée. Oh ! les bons, les excellents amis ! ils font tout pour moi et ne me permettent même pas de les remercier !

Les premiers froids commencent à se faire sentir, on m'assure qu'ils cesseront bientôt et que j'aurai ensuite près de deux mois de beau temps ; c'est juste suffisant. Je dois donc hâter mon départ, si enchanté que je sois de mon séjour à Séoul, dont j'ai pu étudier si agréablement la topographie, l'architecture, les productions diverses et les coutumes, tout en réunissant une collection ethnographique considérable. De tout cela il résulte pour nous que le Coréen, par son aspect physique, ses mœurs, ses habitudes, ses produits caractéristiques en tous genres, etc., diffère absolument de ses voisins ; à tel point que l'un d'eux, placé dans une foule chinoise ou japonaise, sera immédiatement reconnu. De même un Chinois ou un Japonais à Séoul se reconnaîtra immédiatement, par son costume, son facies, sa langue, etc. Cette opposition très tranchée, jointe à la diversité des types que nous rencontrons ici, augmente la difficulté de déterminer à quelle branche de la famille humaine nous devrons rattacher le Coréen. Nous essayerons pourtant de le faire en traversant le pays et en recueillant tous les documents relatifs à ce sujet. Mais quelle route prendre pour tâcher d'arriver à ce résultat ? En réalité rien de plus simple : étudions d'abord les principales voies qui ont été parcourues jusqu'à ce jour.

La route la plus anciennement connue est celle qui va par terre de Pékin à Séoul : un ambassadeur chinois en a fait la très intéressante description, récemment traduite par M. M.-F. Scherzer, le regretté diplomate à qui l'avenir semblait promettre une si brillante carrière.

En voici l'itinéraire : on se rend de Pékin à Yong-Ping-fou, Ning-yan-tcheng, Cheng-king ou Moukden et Feung-hoang-tchang, ou, passant la palissade de l'Empire, on arrive bientôt à Itcheo pour entrer en Corée en traversant Ya-lou-kiang (en coréen Ap-Nok-kiang) et rejoindre de là Ngancho, Hoang-tcheo et Séoul.

La route qu'a suivie Hendrik Hamel de Gorcum vient ensuite. Il fait naufrage à Quelpaert en 1653. On le conduit par mer avec ses compagnons à Hai-nam et de là par terre près de Séoul, en passant par Riong-Om-Na-jiu, Tain-Chon-jiu, Kong-jiu, et enfin Kai-seng. Après de longues années d'esclavage, on traîne les survivants par une route presque parallèle, touchant également à Kai-seng, Kong-jiu, Chon-jiu, pour aller ensuite à Nam-on, d'où ils regagnent la mer. Une nuit ils peuvent s'enfuir en bateau jusqu'à l'île de Goto, et de là rejoindre Nagasaki.

Tel est le résumé de l'intéressant récit qu'a publié

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hamel après treize ans et vingt-huit jours de captivité.

Deux siècles plus tard, M. Oppert visite les principales villes du golfe du Prince Jérôme et parvient jusqu'à Séoul. Puis apparaît M. Carles, qui de Séoul suit la route des Ambassadeurs jusqu'à Wigu, d'où il entreprend un parcours nouveau passant par Wi-won, Chang-jiu, Ham-heung et Won-san, pour reprendre ensuite la route directe de Séoul, fréquentée par les Japonais et les Russes et parcourue récemment encore par le colonel Chaillé-Long, qui a également touché, comme Hamel, à Quelpaert. Trois expéditions sont dirigées vers la montagne à la Tête-Blanche. En 1886, MM. James, Younghusband et Fulford partent de Pékin et rejoignent le Paik-tu-san en passant par la Mandchourie.

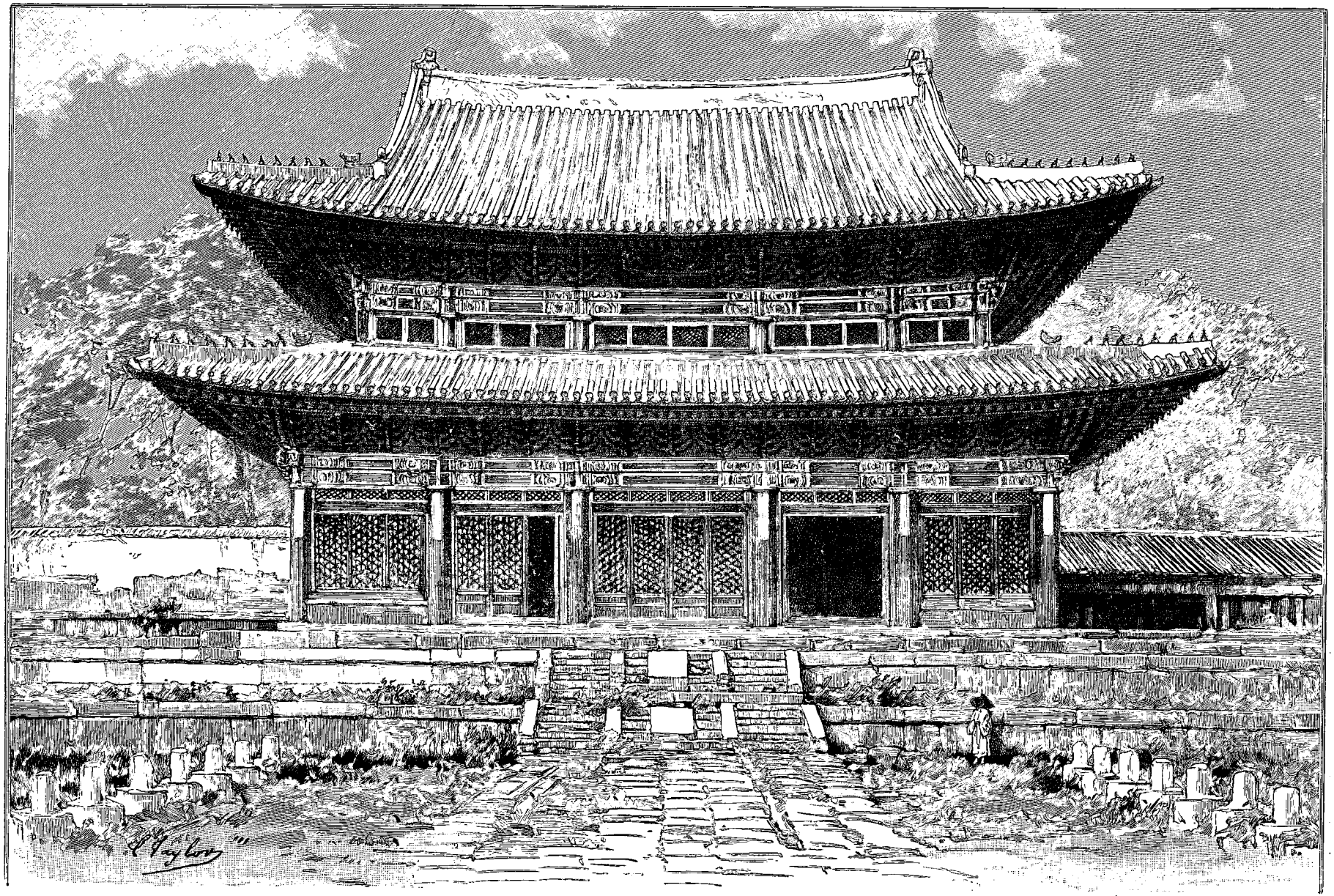
En 1890 et 1891, deux expéditions à la célèbre mon-

L. Thuillier, del.

tagne sont entreprises par Sir Elliot, et le major J.-R. Hobday en fait connaître les résultats topographiques dans une carte très intéressante. Enfin, Sir Ch.-W. Campbell H. M., *Consular Service, China*, vient de raconter sa curieuse expédition dans l'extrême nord de la Corée. En voici le résumé : par la route directe de Séoul à Keum-seng il gagne la côte vers Koseng et la suit jusqu'à Won-san, où il reprend la route de Carles jusqu'à Ham-heung, puis atteint Pulh-cheng en suivant la côte pour remonter directement ensuite sur Kapsan, Un-chong et Po-chon jusqu'au Peik-tu-san ; au retour de ce superbe voyage il fait un double crochet aux dernières villes que je viens de nommer pour visiter Hyei-san et Sam-su, et revient par la voie qu'il a suivie jusqu'à Koum, d'où il rejoint la route des Ambassadeurs pour se rendre à Pyeng-yang, et par Hoang-chu rentre enfin à Séoul.

Ces différents voyageurs ayant réussi au mieux leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

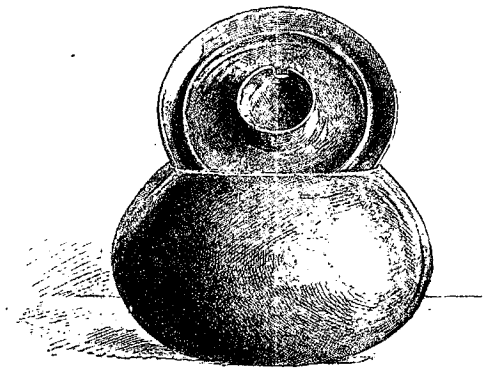


Palais du roi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pérégrinations, il ne me reste donc plus, pour accomplir un voyage d'exploration en Corée, qu'à me rendre de Séoul à Fousan.

M. Collin de Plancy approuve absolument ce projet, mais il me conseille de passer par Taïkou, la capitale du Kyeng-sang-to. Ceci double presque la longueur du voyage, par suite des difficultés de la route, mais offre un bien plus grand intérêt ethnographique que la voie directe. Il n'y a pas à hésiter. Je presse l'emballage de tout ce que j'ai acheté à Séoul pour l'expédier directement en France par Tchémoulpo, et me procure ce qui est nécessaire pour mon exploration : fourneau, batterie de cuisine, vins, conserves de toutes sortes, farine pour faire mon pain, enfin une vieille boîte à pétrole, de 60 centimètres sur 30, qui entourée de charbon me servira de four. Je commande aussi de grandes cartes de visite en papier rouge, de 15 centimètres sur 8, avec mon nom en caractères chinois; si j'avais été en deuil, j'aurais dû, suivant les rites coréens, les faire exécuter sur papier blanc. Ces cartes, renfermées dans un immense portefeuille-ministre en papier huilé avec garniture et cadenas en cuivre, seront portées cérémonieusement par le serviteur chargé d'en faire le dépôt chez les mandarins des districts que je dois traverser. Enfin, respectueux des usages du pays, je m'offre l'indispensable vase-bougeoir en cuivre sur lequel le lecteur sait déjà à quoi s'en tenir. Tel est, avec mes instruments scientifiques et mes effets personnels, l'ensemble de mon bagage, contenu dans quatre coffres en bois qui doivent être réunis deux à deux sur le dos de poneys coréens. Entre temps, M. Collin de Plancy s'occupe de mon passeport pour l'intérieur. On me l'envoie dans une immense enveloppe, de 25 centimètres sur 10; elle est lisérée de bleu, chargée de caractères chinois imprimés de même couleur, et porte, outre divers caractères tracés au pinceau, trois immenses sceaux de mandarin. Le passeport, de grandeur double, est orné de surcharges identiques.



Vase-bougeoir. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Il ne nous reste plus qu'à résoudre l'importante question monétaire. On ne connaît en Corée que les sapèques, petites pièces de monnaie en cuivre percées au centre d'un trou carré qui sert à les enfiler sur une corde; chaque centaine de pièces est séparée par un nœud en paille, pour les compter plus facilement. En ce moment 1350 sapèques valent une piastre mexicaine, environ 4 francs. La quantité de numéraire à transporter augmente donc le nombre des chevaux de la caravane et le danger d'être arrêté par les brigands. Je ne sais donc comment fixer la somme exactement nécessaire à mon voyage, aucun Européen ne l'ayant fait, sans compter que je désire acheter en route tout ce qui me semblera intéressant au point de vue de ma collection. M. Collin de Plancy, avec son tact habituel, tourne la difficulté en m'obtenant une lettre de crédit sur le Trésor royal. Cette missive, magnifique spécimen de papier coréen, est écrite entièrement à l'encre de Chine et surchargée de deux sceaux rouges; en voici la traduction :

« Ordre du ministre des affaires étrangères aux mandarins de chaque localité.

« Nous avons reçu de M. Collin de Plancy, commissaire du gouvernement français auprès de nous, une lettre où il est dit que son compatriote, M. Varat, sur les ordres du roi de France (!!!), est venu chez nous pour étudier nos habitudes, nos usages, nos mœurs, et réunir à ses frais une collection de tous nos produits artistiques, industriels et agricoles, qu'il offrira à son pays.

« Dans ce but il veut traverser la Corée et se rendre à Fousan en passant par Taïkou.

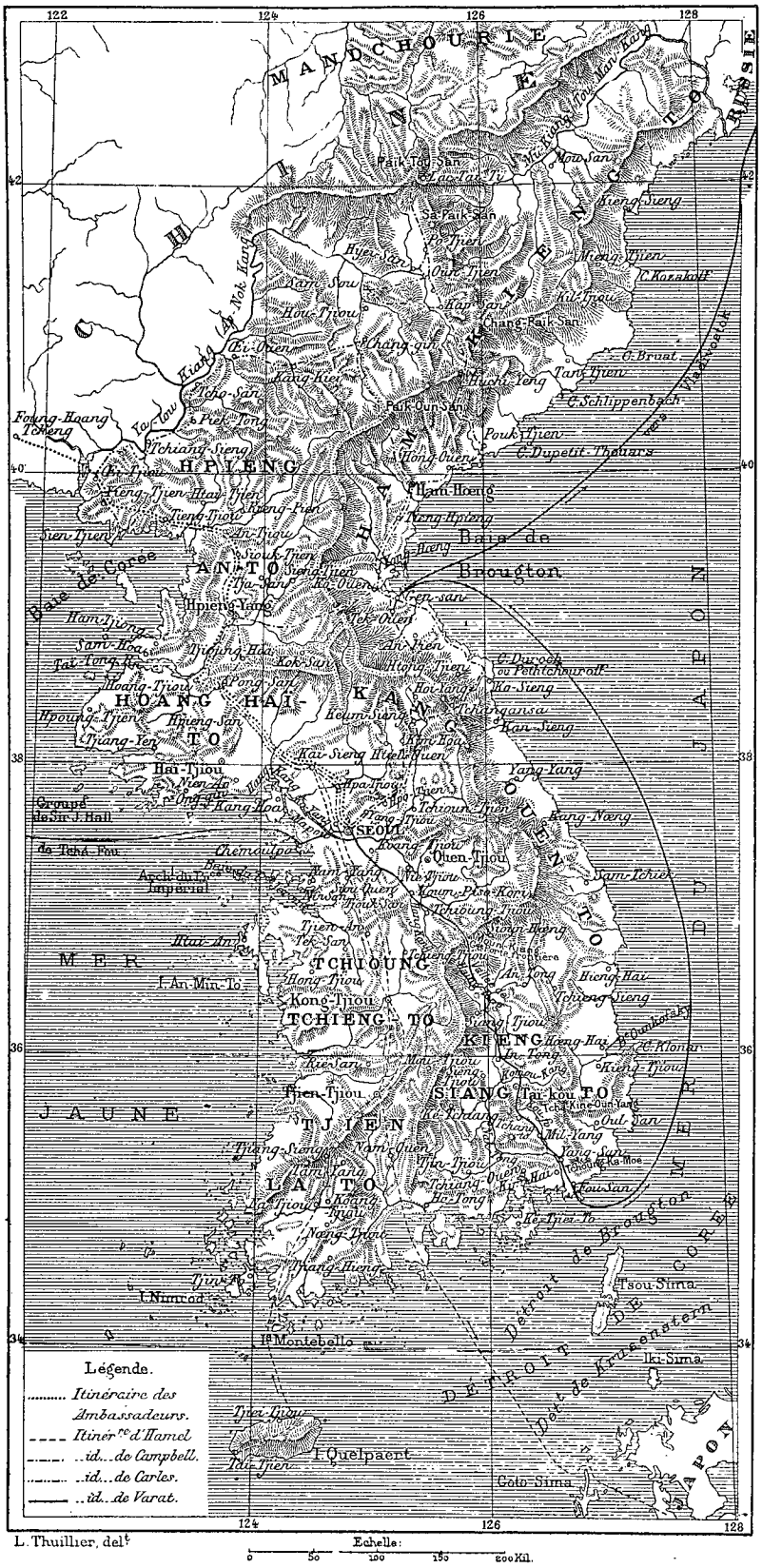
« C'est pourquoi nous envoyons cette lettre pour lui assurer une belle chambre (?), lui fournir tout ce dont il aura besoin et lui ouvrir un crédit sur notre Trésor royal. Avancez donc les sommes qu'il vous demandera contre son reçu, qui nous sera ensuite remboursé ici. Inclinez-vous et obéissez.

« *Signé:* Ministre des affaires étrangères. »

Muni de ce précieux document, il ne me reste plus qu'à organiser ma caravane. M. Collin de Plancy pousse l'amabilité jusqu'à me donner pour interprète un des lettrés de la Légation, nommé Ni, qui a appris en partie notre langue grâce aux Pères et à notre éminent représentant. Celui-ci, pour augmenter mon prestige de mandarin français, m'offre comme escorte deux des soldats coréens chargés de la garde de la Légation. Enfin sa bonté, n'oubliant aucun détail, me procure un cuisinier chinois imbu de notre art culinaire, et fait chercher dans Séoul les huit chevaux et palefreniers qui me sont nécessaires. Les poneys sont amenés la veille de mon départ; je les passe aussitôt en revue. Le plus grand m'est destiné; malgré sa taille exceptionnelle en Corée je puis le monter sans mettre le pied à l'étrier. Je dois éviter toutefois de me montrer à lui, car, à l'aspect de mon costume européen, il se dresse immédiatement debout sur ses pattes de derrière. C'est une habitude qu'il a religieusement conservée durant tout le voyage. Cinq des autres chevaux, quoique très petits, me paraissent avoir toutes les qualités nécessaires pour accomplir le voyage. Mais les deux derniers me semblent inacceptables : l'un a un regard sournois ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me présageant que des aventures désagréables, et l'autre me paraît dans l'impossibilité absolue de faire deux jours de marche, tant il tient mélancoliquement sa pauvre tête entre ses jambes de squelette ; je la relève doucement pour voir ses yeux et m'aperçois qu'il est borgne. Le premier, m'assure-t-on, accuse des défauts qu'il n'a pas, et le second dissimule toutes ses qualités : au surplus, s'ils ne me plaisent pas, on les changera en route. Je consens donc à les garder pour éviter tout retard. Quant aux hommes, je m'en inquiète médiocrement : c'est à moi à les former. Du reste je n'ai pu obtenir leur concours et celui de leurs chevaux que jusqu'à Taï-kou, où je devrai réorganiser ma caravane, pour aller à Fousan. Enfin, comme personne n'a fait le voyage, nous prendrons en route nos renseignements de direction. Ma monture étant choisie, mon interprète prend pour lui, malgré mes conseils, le petit cheval aux allures ombrageuses, puis c'est le tour des



Carte de Corée.

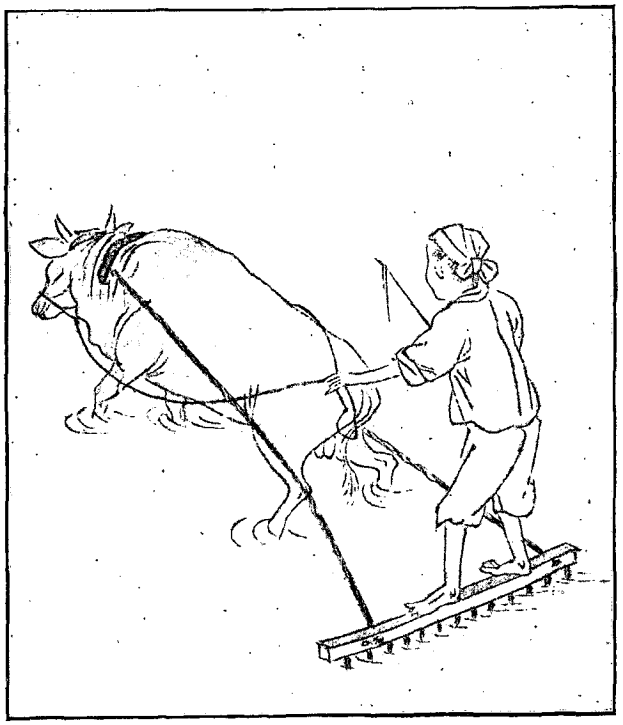
deux soldats, enfin du cuisinier. Restent trois chevaux destinés à porter les sapèques, mes bagages scientifiques, culinaires, personnels, etc. ; j'en précise le chargement, et pour ne pas fatiguer ma mémoire des noms composites de mes compagnons, je me décide à appeler chacun d'eux par le numéro d'ordre qu'il occupera dans la caravane, qui, vu l'absence complète de route, devra marcher en file indienne. Contrairement aux rites, je place au premier rang le plus farouche de mes deux soldats, auxquels je laisse leurs armes pour ménager leur amour-propre militaire : ce guerrier se nommera donc Un, et le palefrenier qui l'accompagne Deux ; puis viennent les palefreniers Trois, Quatre, Cinq, chargés de surveiller le bagage. Six est mon cuisinier et Sept un palefrenier. Mon interprète et un palefrenier s'appellent Huit et Neuf ; un autre palefrenier et mon second soldat, chargé de porter mes ordres le long de la petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonne, sont Dix et Onze ; enfin Douze est le propriétaire de mon cheval et je suis le tragique Treize, nombre qui en vaut un autre.

Je m'étais réservé, contre tous les usages coréens, de rester en serre-file, pour avoir sous les yeux toute ma petite troupe, empêcher les lacunes de se produire, parer de suite à tous les besoins, enfin éviter toute discussion au sujet de cette place, plus exposée aux attaques du tigre, et je n'ai jamais pris la tête de la colonne que dans les trajets de nuit pour hâter la marche, étant certain, vu les dangers des bandits et autres, d'être suivi de près par mon monde.

Quand tout est ainsi réglé, je donne rendez-vous à mes hommes pour le lendemain et profite de mon après-midi pour faire ma dernière visite à toutes les personnes à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté à Séoul. Je les retrouve le soir à la légation, grâce au dîner d'adieu que M. Collin de Plancy a bien voulu offrir en mon honneur. Quels termes trouver pour dire ici combien je suis reconnaissant à notre éminent représentant et à son aimable chancelier, M. Guérin, de leur réception si cordiale, de tous les services qu'ils m'ont rendus dans l'organisation de mon voyage en Corée, des soins qu'ils mirent après mon départ de compléter ma collection par l'achat de maints documents que des impossibilités de toutes sortes ne m'avaient pas permis de me procurer? C'est une dette que toute mon amitié et mon dévouement ne me permettront jamais d'acquitter, pas plus, hélas! que toutes celles que j'ai contractées durant mon voyage autour du monde, où j'ai trouvé chez les agents diplomatiques, les capitaines de marine, les employés des douanes, les missionnaires et tous les Européens l'accueil le plus charmant. Je suis donc heureux de les remercier enfin publiquement, et puisse l'écho de ma gratitude leur porter, là-bas, l'affectueux souvenir que j'ai gardé d'eux tous.



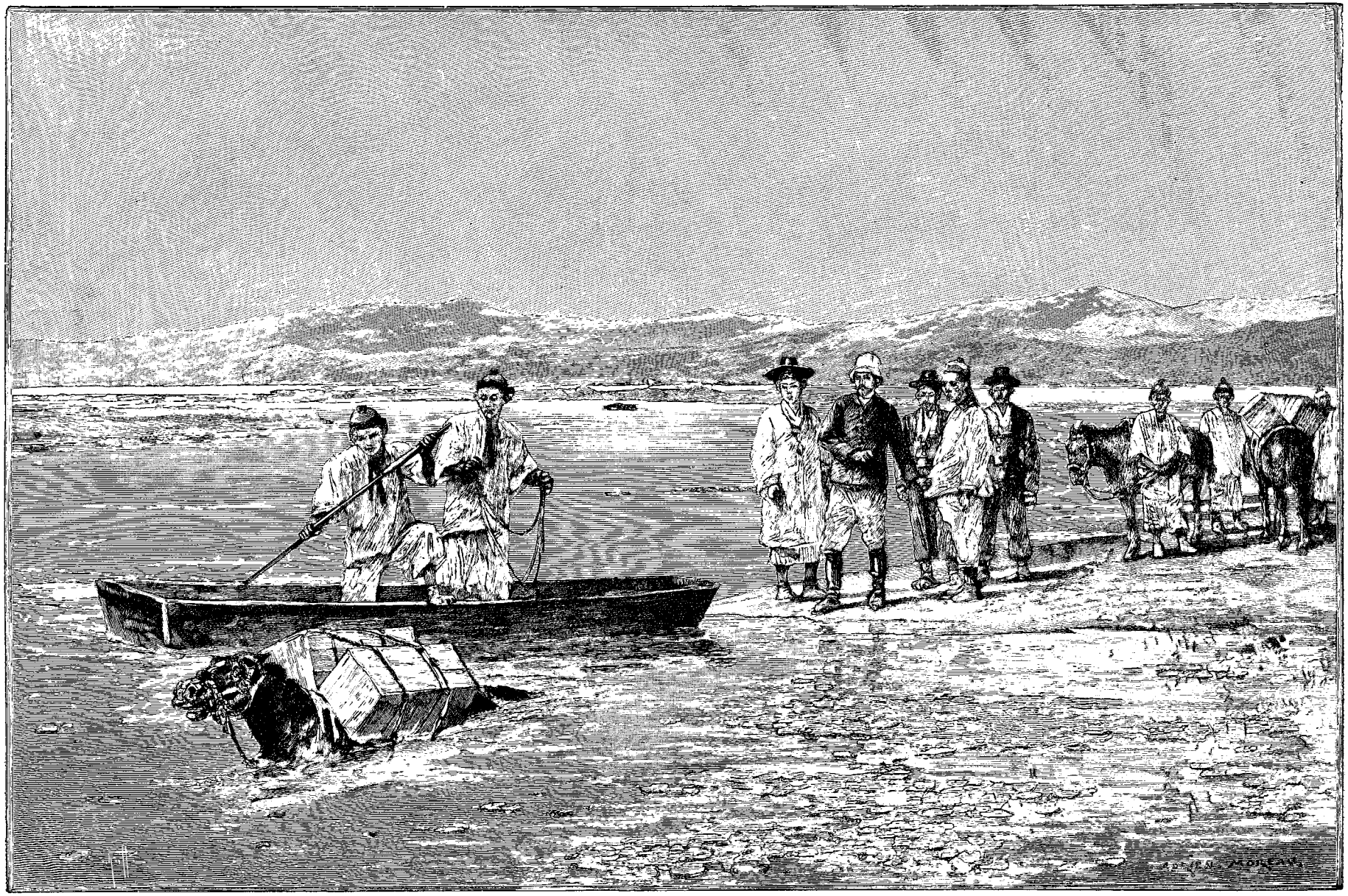
Taureau attelé (voy. p. 318). — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

L'heure du départ a sonné : c'est avec un réel serrement de cœur et les yeux humides que j'embrasse notre excellent consul général et son aimable chancelier, devenus mes meilleurs amis. Ils m'accompagnent à la porte de la Légation, me suivent du regard. Hélas! la caravane tourne bientôt à droite, j'agite une dernière fois mon mouchoir et nous nous enfonçons tristement à travers la ville pour gagner la porte du sud. Là nous attendons mon interprète, dont la demeure est voisine. Impatienté de ne pas le voir arriver, je vais partir à sa recherche quand il apparaît enfin. Il me raconte qu'il s'est échappé avec la plus grande peine aux adieux déchirants de sa mère, de sa femme et de ses deux petits enfants, tant ces brave gens sont frappés des terribles dangers que nous allons immanquablement rencontrer sur notre route. Enfin nous sommes en selle, et nous nous engageons dans un petit ravin de terre rouge recouvert de grands cèdres japonais, dont la ramure touffue, d'un vert foncé, tranche sur le bleu du ciel. Cet endroit est un charmant but de promenade pour les habitants de la capitale; toute la campagne suburbaine, avec ses rizières, ses rochers coniques, ses montagnes lointaines, nous éblouit et nous charme. Il fait un temps superbe et relativement chaud.

Tout à coup un cri retentit, je regarde et vois mon infortuné interprète précipité du haut de l'invraisemblable siège mandarinal où ses pieds touchaient la tête de son cheval, qui, comme je l'avais prévu, commence déjà ses fantastiques écarts. Je saute à bas de ma petite selle européenne et relève maître Ni. Sa figure est bouleversée, car c'est non seulement son coup d'essai en équitation, mais aussi son premier voyage, et ce fâcheux début l'impressionne fort, bien qu'il reconnaisse avoir eu plus de peur que de mal. Cette fois, je veux faire mettre le poney vicieux aux bagages, mais un de mes soldats me prie de le lui donner en échange du sien qui est fort doux. Je consens sans enthousiasme à ce troc; on change les selles, et maître Ni remonte sur son siège pompeux, où il a l'air, à demi enfoui dans ses coussins, d'un Bouddha ambulant, bénissant la campagne de Corée.

Nous arrivons bientôt à Narou-Kay, où a lieu le passage du Yang-kiang; le paysage est splendide : au loin une série de collines bleutées se fondent doucement dans l'horizon, tandis qu'au milieu de la vallée coule le fleuve, immense nappe d'eau endormie, où se réfléchissent l'azur du ciel et le vert tendre des coteaux, avec une intensité de transparence lumineuse d'un charme inexprimable. Nous traversons le fleuve sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



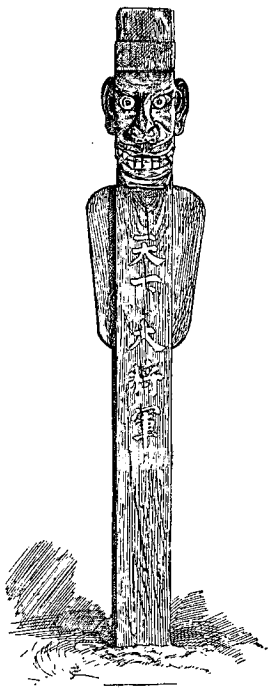
Passage du Yang-kiang. — Dessin d'Adrien Moreau, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux petits bateaux qui font heureusement plusieurs voyages. Ayant dû me détourner un instant, j'entends de grands cris, je me retourne et vois le dernier cheval encore en sampan se précipiter à l'eau avec tout mon bagage scientifique. Le courant l'entraîne, on peut heureusement le rattraper et le ramener à bord; malheureusement une partie de mes instruments est perdue par suite de l'humidité. Je maugrée après moi et mes gens, car je suis persuadé que si j'avais suivi cette dernière traversée comme les sept autres, je n'aurais pas à regretter l'irréparable perte de mon baromètre, de mes clichés pelliculaires, etc. Pour éviter qu'un pareil désastre se renouvelle, j'exige désormais, à tout passage de rivière, que chaque cheval soit tenu par deux palefreniers, l'un devant et l'autre derrière, ce qui n'a pas été fait à cette dernière traversée. Nous continuons notre marche en passant à Sovindo, Na-ouen, puis nous franchissons une première colline, le Sa-pian. Nous y rencontrons un moine mendiant revêtu de son costume jaune et armé d'une baguette, avec laquelle il frappe sur un petit ustensile en bois ayant la forme d'un gros cadenas européen. Il fait appel à la charité publique, et son aumônière me semble aussi vide que la plupart des temples bouddhistes sont déserts en Corée. Le *bouddhisme*, introduit ici par la Chine au IVe siècle, y jouit bientôt d'une influence si considérable que des moines coréens partent pour répandre la nouvelle foi au Japon, où ils obtiennent un tel succès qu'en 624 Saganomago, régent à la mort de M'mayadono-oci, y organise le bouddhisme comme religion officielle et nomme à la dignité de *So-zio* (pontife suprême) et de *So-dy* (vicaire général), Kam-ro et Takou-Seki, bonzes coréens de Koudoura (Hiak-sai); eux et leurs successeurs font les plus grandes concessions aux prêtres sintoïstes, sacrifiant à un intérêt personnel la pureté de la doctrine. Plus tard les moines bouddhistes, en Corée comme au Japon, prirent part à main armée aux divisions politiques intérieures qui agitent les deux pays.

Mais, à la fin du XIVe siècle, la nouvelle dynastie installée en Corée, après quelques persécutions, laisse peu à peu complètement de côté le bouddhisme. Dès lors son influence diminue chaque jour. Maintenant la plupart des pagodes sont à peu près abandonnées et les monastères servent souvent de lieux de réunions joyeuses au monde galant, qui s'y occupe de tout autre chose que de questions religieuses. Enfin les aumônes que recueillent encore quelques bonzes leur sont données moins par dévotion que par humanité. Tel est, à côté du confucianisme chaque jour grandissant, le malheureux état où le bouddhisme, jadis si prospère, est tombé dans presque toutes les provinces, à l'exception de celle de Kyeng-yang, où il a conservé quelque influence, contrastant avec la misère qui presque partout atteint les moines. Tout le monde ici, les bouddhistes eux-mêmes, avoue que dans quelques générations il ne restera de ce culte qu'un souvenir.

Nous continuons notre marche dans une superbe vallée couverte de riches moissons, d'arbres clairsemés, et de rizières admirablement disposées. On rentre la récolte, et comme il n'existe ni chars ni voitures, vu l'état des chemins, le transport des fourrages se fait sur le dos de magnifiques taureaux. Ils portent un bât singulier, composé de quatre perches de deux mètres de haut, reliées entre elles par quatre bâtons transversaux qui, posés sur la bête, les tiennent en équilibre ainsi que toutes les pailles de riz qu'elles maintiennent. L'animal ainsi chargé a l'air de porter sur son échine une véritable charrette de paille. Ces ruminants, malgré leur puissante stature, sont d'une douceur extraordinaire, aussi ne les châtre-t-on jamais. Ils obéissent au moindre signe, grâce à un appareil fort simple qui consiste en un anneau en bois passé dans les naseaux et rattaché au sommet de la tête au moyen d'une cordelette dont l'action est si violente qu'en toutes circonstances il préfère exécuter de suite ce qu'on lui commande. Ne pourrait-on pas appliquer ce système en France et éviter ainsi les nombreux accidents, souvent mortels, dont sont victimes nos laborieux paysans? Si les expériences réussissent chez nous, ce dont j'ai la conviction, je me trouverai largement récompensé de mon expédition en Corée. Les taureaux servent seuls ici aux travaux de l'agriculture; les chevaux ne pouvant, vu leur petite taille, être employés à cet usage.



Poteau *lisique*. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Nous franchissons le Koum-Koutan, derrière lequel nous retrouvons dans la plaine la même culture de millet, fèves et piments, etc. Souvent nous rencontrons, aux différents croisillons des sentes servant de route, un énorme poteau carré haut de plus de 2 mètres. Il représente, grossièrement sculpté, un général coréen roulant des yeux féroces et grinçant des dents; sa poitrine est décorée de diverses inscriptions indiquant le nom des routes, les distances à parcourir, etc. On pourrait l'appeler poteau *lisique* (de *li*, la mesure de distance employée ici). Dans certains carrefours on voit quatre ou cinq de ces poteaux réunis qui, de loin, ont l'aspect de mandarins debout et causant entre eux. On raconte à ce sujet une étrange légende; je l'avais confiée au secret professionnel d'un journaliste, qui en a quelque peu abusé; néanmoins, comme elle me paraît curieuse de forme et d'idée, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne puis résister au désir de la raconter de nouveau.

A une époque très ancienne, le ministre d'État Tsang conduisit dans une chambre écartée sa fille, qui était jeune, fort belle et pas encore mariée, et il lui dit : « Mon enfant, si quelqu'un a une bonne récolte, doit-il la conserver pour lui, ou bien la donner à quelqu'un de ses voisins ou amis? — Comment mon auguste père peut-il me faire une telle question? il doit garder sa moisson pour lui et sa famille. — Eh bien, tu as prononcé toi-même ta sentence : tu es ma fleur, mon fruit, et tu ne seras qu'à moi. » Et il en fit sa femme. De désespoir, elle se suicida. Bientôt survint en Corée une grande sécheresse, et malgré tous les sacrifices offerts aux dieux par le souverain et tous les mandarins, le ciel restant d'airain, une multitude de gens moururent de la famine. Le roi invita alors tous les fonctionnaires à se joindre à lui pour délibérer à ce sujet, et l'étonnement fut grand quand le ministre Tsang se présenta au conseil, son chapeau couvert de rosée lorsque le soleil brillait des feux les plus ardents. Le roi fit aussitôt arrêter le général, et celui-ci avoua son crime au milieu des tortures. Il fut en conséquence condamné à être coupé en morceaux, et dès lors on plaça son effigie sur les poteaux des routes pour rappeler à tous que le châtiment de la faute d'un seul s'étend souvent sur tout un pays.

Voici que, par un étrange hasard, vient au-devant de nous un malheureux prisonnier, la tête prise dans une cangue ; il marche péniblement auprès du satellite mandarinal qui le conduit à la prison. Celle-ci correspond comme degré d'horreur à toute l'atrocité de la question et des divers supplices dont nous montrons deux dessins terrifiants. Toutes ces cruautés sont justifiées en Corée par cette idée que toute faute commise atteint la famille, base de l'humanité, et par là même mérite les plus grands châtiments.

L'interrogatoire.

Supplice de la poudre.

Supplices. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Une quatrième ascension nous conduit dans la plaine de Ma-tchou-kori, ce qui veut dire : « Nourriture des chevaux du roi ». Je m'aperçois là qu'un des nôtres tire ses pauvres jambes de la plus piteuse façon. Je m'approche du malheureux, et constate qu'on a doublé sa charge de sapèques et qu'il n'en est pas plus fier. Aussitôt sur mon ordre on dételle le pauvre animal, qui, subitement déchargé du poids qu'il maintenait à grand-peine en équilibre sur ses membres raidis, tombe à terre, puis de suite courageusement se relève. Je le caresse de la main, et comprenant que l'anémique poney refusé d'abord par moi est absolument sacrifié, j'ordonne l'échange des selles avec le plus brillant des porteurs, qui est peu chargé. Grande réclamation des propriétaires des chevaux. « Je n'admets aucune observation, car il est juste, dis-je, que les forts portent la plus lourde charge, et, que cela leur plaise ou non, il en sera ainsi durant tout le voyage, car je veux conduire ma caravane à bon port sans perdre ni un homme ni une bête. » On se remet donc en marche, eux fort mécontents et moi charmé de cet incident qui me vaudra dans l'avenir, par les résultats que j'en attends, la confiance absolue de mon escorte. Deux heures plus tard, nous sommes à Ta-ri-net, où eut lieu une sanglante bataille entre Coréens et Chinois, puis nous gagnons Han-ko-oune. Le jour commençant à tomber, nous nous arrêtons à l'auberge. Mon cheval franchit la barre transversale du bas de la porte extérieure, pendant que je me penche à demi sur lui pour ne pas heurter mon front à la solive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supérieure. Nous pénétrons dans une grande cour carrée; au centre se dresse un énorme tronc d'arbre, haut d'un mètre et surmonté d'une pierre sur laquelle brûlent des fragments de sapin dont la vive lumière éclaire l'auberge entière. A droite de la porte, les cuisines; à gauche, les communs, où s'abritent taureaux, vaches, veaux, porcs, coqs et poules. Au fond, les chambres des voyageurs; elles sont bâties sur de petites voûtes en maçonnerie destinées à les chauffer par le procédé coréen. Enfin, à gauche le hangar ouvert où doivent s'abriter nos chevaux qu'on est en train de décharger. Ils y sont successivement installés, la croupe du côté du mur et la tête du côté de la cour, face au brasier. Devant eux, une poutre posée transversalement et supportée par des pieds de 60 centimètres les empêche de s'échapper en même temps qu'elle leur sert de mangeoire, grâce aux petites auges carrées qui y sont creusées. Pendant que les poneys mangent un premier service de paille de riz, on fait cuire à la cuisine une excellente soupe de haricots et de fèves qu'on leur sert toute chaude; enfin le repas se termine par une troisième distribution identique à la première. En passant la revue de mes chevaux, je remarque qu'ils ont tous une large incision aux naseaux, pour qu'ils puissent, pendant les grandes chaleurs, respirer plus facilement et éviter ainsi les coups de sang. Pendant le repas de leurs bêtes, les palefreniers tressent d'immenses couvertures de paille, dont ils doublent l'épaisseur à la partie destinée à couvrir le col et la poitrine des poneys, de façon à les préserver complètement du froid, auquel ils sont très sensibles. L'un d'eux fait acte de mauvais voisinage par quelques ruades intempestives : aussitôt on lui passe sous le ventre une large courroie de paille tressée, dont les extrémités sont attachées à deux poutres de la toiture. Lorsqu'il veut ruer de nouveau, la corde se tend d'elle-même, et l'animal, subitement suspendu en l'air, se calme aussitôt. J'attire aussi l'attention du lecteur sur la bizarre façon de ferrer les chevaux en les couchant sur le dos les quatre pieds réunis au moyen d'une corde. Les Coréens, ayant remarqué que ces fers s'usent fréquemment d'un seul côté dans ce pays de montagnes, les coupent souvent en deux, pour n'avoir à en remplacer que la moitié.

Ferrage des chevaux. — Gravure de Ruffe, d'après un dessin coréen.

Pendant que je m'occupe ainsi de ma caravane, on a préparé mon souper; je le trouve servi sur une petite table coréenne. Je m'assieds sur une valise qui, avec le reste de mes bagages, une natte pour coucher et un oreiller en bois, compose tout l'ameublement de ma petite chambre. Elle est nue, les murs sont blancs; le plafond poutrelé, et le parquet, recouvert de papier huilé, empêche la fumée d'y pénétrer. Cette inspection faite, je commence à manger. Ma soupe prise, je demande du pain à mon cuisinier chinois. Il me regarde ahuri. Il ne sait pas le français, mais il doit connaître l'anglais, d'après ce qu'on m'a dit; essayons : « *Give me some bread* », il reste abasourdi; « *Geben Sie mir Brod* », son effarement augmente; « *Datemi pane* », il s'enfuit éperdu. M'a-t-il enfin compris? Il revient bientôt, non pas avec du pain, mais avec mon interprète. « Ah çà, dis-je à Ni, ce gaillard-là, qui prétend connaître toutes les langues européennes, n'en sait décidément aucune. Je viens de lui demander du pain en français, en anglais, en allemand, en italien, et il ne m'a pas compris; parlez-lui donc coréen. — Mais il ignore notre langue. — Causez en chinois alors. — Monsieur, je le prononce trop mal. — Me voilà bien monté. — Je vais vous donner du pain », me répond Ni, et il m'en remet un morceau en disant : « Voilà tout ce qui reste ». Diable, pensai-je, comment apprendre maintenant à mon cuisinier à en faire et à le cuire dans la boîte à pétrole? J'étais assez perplexe, quand une idée me vint : « Puisque vous êtes lettré, dis-je à Ni, si vous ne parlez pas chinois, vous devez du moins en écrire les caractères? — Oui, me dit-il. — Faites donc venir Six (c'est le numéro d'ordre de mon cuisinier), et demandez-lui au pinceau s'il connaît les signes. » Celui-ci, ayant lu, répond à son tour qu'il comprend parfaitement. C'est ainsi désormais que je communique avec lui. Je commande à mon interprète, il écrit, le cuisinier lit et je suis servi. Mon dîner achevé, je clos ma fenêtre en bois et papier, ferme ma porte au moyen d'une corde que j'enroule à un clou disposé à cet effet, et passe une excellente nuit sur mon lit de camp, dressé par mes deux soldats devenus mes ordonnances.

Charles VARAT.

(*La suite à la prochaine livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaumière coréenne. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

En marche. — Un mandarin de district. — Déjeuner. — Un combat. — Marche de nuit. — Expériences musicales. — Montagnes, rizières. — Divers usages, tigres, presque dynamité. — Plaines et travaux agricoles. — Arbres et grottes fétiches, etc. — Le King-ki-to. — En selle. — Lacs, jardins et salons coréens. — Une bataille. — Situation de la femme. — Ascension nocturne. — Précipices et torrents. — Tombes, sorcellerie et sorciers. — Le Tchyoung-tchyeng-to.

Au petit jour, réveil, toilette, une tasse de thé et en route! Je quitte sans regret cette auberge, semblable à toutes celles que je retrouverai plus ou moins malpropres le long de ma route, et nous nous dirigeons vers Ko-kai. En expédition rien n'est plus agréable que le départ au lever de l'aurore, sourire charmant de la nature lorsqu'elle commence une belle journée. La caravane, à demi endormie, s'éveille peu à peu et chacun respire plus largement en aspirant les exquises senteurs que toute la flore dégage dans le gai rayonnement de ses couleurs, avivées par une abondante rosée. La fraîcheur matinale vous envahit doucement, on se sent comme rajeunir et devenir plus fort à mesure que le soleil monte à l'horizon. Nos montures, réconfortées par un déjeuner identique à leur souper de la veille, marchent allègrement, même le pauvre poney borgne, dont l'allure est devenue plus vive. Les chevaux ici trottent rarement et ne galopent jamais, étant toujours accompagnés par des hommes à pied. Notre caravane est des plus pittoresques avec ses cavaliers en costumes de lettré et de soldats coréens, de Chinois, de Français, ses palefreniers tout de blanc vêtus et ses chevaux de portage bizarrement chargés serpentant en un étrange monôme à travers les champs déserts, dépouillés de leur riche moisson.

Pour éviter les visites officielles, nous suivons le milieu d'une large vallée, et laissons au loin à droite et à gauche une suite de villages situés au pied des collines qui bornent gracieusement notre horizon de leurs pics multiples. Nous rencontrons, aux approches de Poang-toko-mori, le chef du district et son nombreux cortège en tournée administrative. Nos gens se rejoignent, s'arrêtent; je descends de cheval, et le mandarin régional sort de son palanquin fermé : c'est un superbe vieillard dont l'air grave est singulièrement adouci par la blancheur de sa longue barbe qui descend en pointe sur sa poitrine. Après les salutations d'usage, nous pénétrons sans plus de cérémonie dans une mai-

1. Suite. — Voyez p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

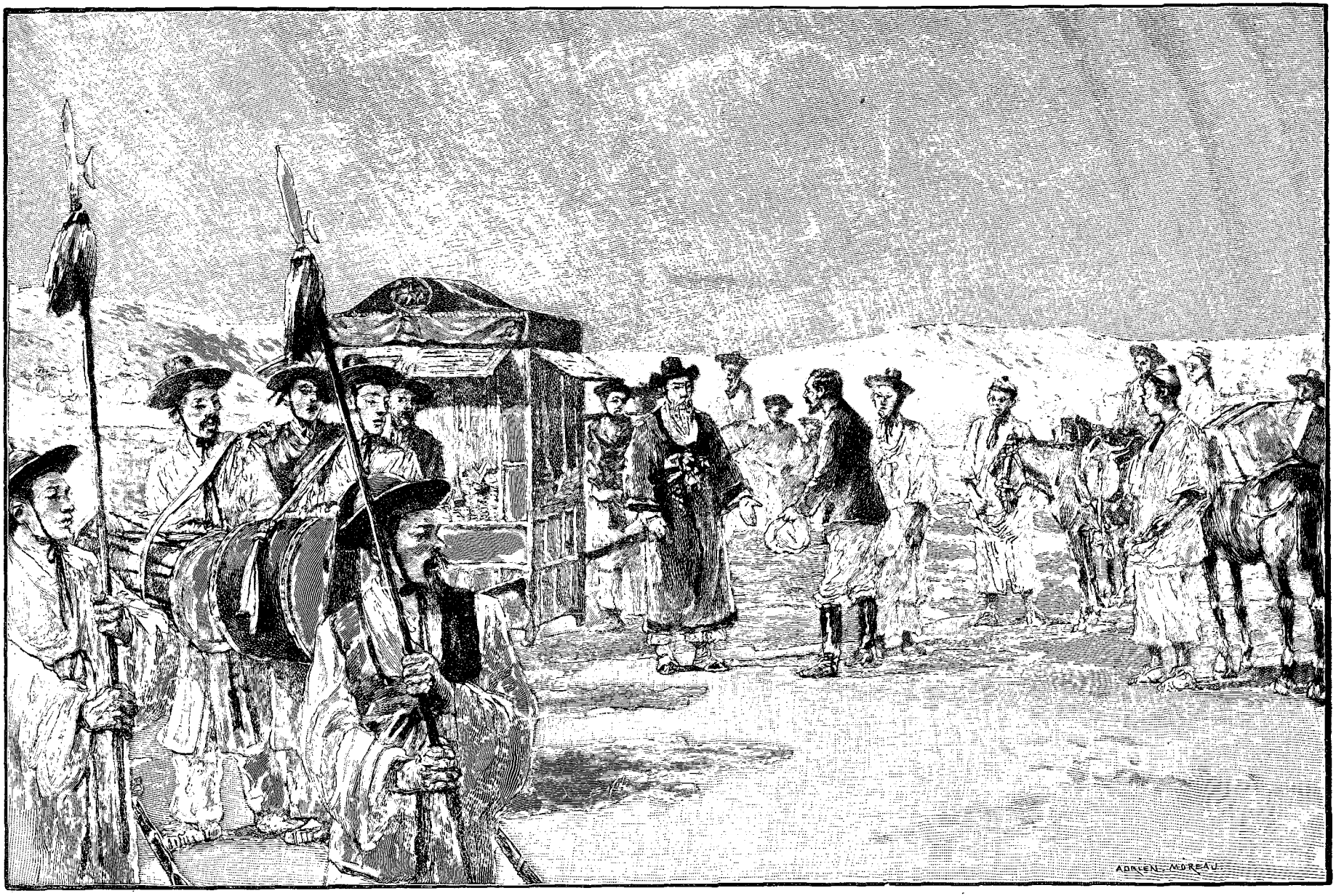
son voisine. Les serviteurs du gouverneur étendent, dans la plus belle pièce, de magnifiques nattes, sur lesquelles nous nous asseyons à la mode du pays, et l'on nous sert le thé, des gâteaux et de longues pipes dont nous usons largement. Grâce à mon interprète, je fais assaut de politesse avec notre mandarin, et lui dis combien j'admire les brillants résultats obtenus par sa paternelle administration. Il m'exprime à son tour tous ses regrets de ce que je ne veuille pas faire un long séjour dans son district, etc. La collation achevée, nous nous levons, j'accompagne cérémonieusement le vénérable vieillard à son palanquin, il me souhaite un bon voyage et nos hôtes involontaires nous remercient du grand honneur que nous leur avons fait. C'est qu'ici le premier devoir est l'hospitalité; elle est toujours large et même généreuse, en dépit d'un certain nombre de paresseux qui en abusent quelquefois pour vivre aux dépens des autres. Du reste les Coréens se donnent mutuellement, lorsqu'il en est besoin, les secours les plus complets; ils se prêtent l'aide de leurs bras et de leurs instruments aratoires dans les besoins agricoles, font des dons aux victimes d'un incendie ou d'une inondation, enfin concourent par des apports de toutes sortes aux pompes des mariages, fêtes, enterrements, etc. Il résulte de tout ceci une très grande solidarité entre tous les Coréens, qui semblent former comme une seule et même famille. La journée est vraiment splendide; les quelques légers nuages blancs qui mouchetaient le ciel le matin ont disparu, et, grâce à l'agréable fraîcheur de la température, c'est presque sans fatigue que nous continuons à franchir joyeusement vallées et coteaux en pleine culture, baignés dans une lumière d'une blancheur charmante. Nous passons par Sa-kou-yang et sous les saules, à Sa-tan-ko-tang, où nous devons déjeuner; c'était bien le moment, car on sert de suite la soupe chaude à nos chevaux ainsi qu'aux taureaux et aux vaches de l'auberge, qui sont nourris de la même façon. Mon inspection faite, je prends, vu le beau temps, mon déjeuner sous la véranda précédant ma chambre. Tous les enfants et la plupart des hommes du village envahissent la cour pour assister à mon repas; quant aux femmes, elles me regardent curieusement par les interstices ou le dessus des murailles. On m'apporte des œufs à la coque; faute de coquetier, d'un léger coup sec j'en fais tenir un debout sur la table. Stupéfaction générale; elle augmente encore quand, après avoir enlevé la partie supérieure de la coquille, je trempe des mouillettes, car cet exercice est vraiment extraordinaire pour les Coréens, qui mangent tout au riz. Ma fourchette ne les étonne pas moins : ils la trouvent infiniment supérieure, comme commodité et propreté, aux baguettes qu'ils emploient à la mode chinoise et japonaise. D'ailleurs mes bouteilles, mes assiettes, mon tire-bouchon, etc., sont pour eux un sujet de vive curiosité.

L'ouverture de mes boîtes de conserves les surprend aussi; mais rien n'égale leur effarement quand ils entendent et voient sauter le bouchon de la bouteille de bière dont j'arrose mon repas. En somme, plus respectueux que railleurs, ils se tiennent à distance, et c'est ainsi que chaque jour je déjeune en compagnie de toute une petite population fort sympathique. Lorsque je distribue quelques fruits ou des reliefs de mon repas aux enfants, il faut voir leur joie, celle des parents, et le beau sourire que m'adressent les femmes traversant la cour pour un service intérieur. Quand je veux mettre le comble à la satisfaction publique, je m'empare d'un des bambins, le mets à cheval sur mes genoux, et lui fais exécuter une galopade fantastique qui, commencée par des cris, se termine par de bruyants éclats de rire. Le déjeuner achevé, je profite du repos nécessaire aux chevaux pour me retirer dans ma petite chambre et prendre mes notes. C'est ainsi que je constate aujourd'hui combien les conserves me sont d'une précieuse ressource lorsque je ne puis trouver à acheter ni viande ni fruits. Dans ce cas j'ouvre une de mes boîtes de corned-beef ou de pâté de foie gras, qui résistent admirablement au voyage; ces dernières sont réservées pour les jours de grande fatigue; j'y ajoute même parfois une bouteille de champagne. Je me sens alors tout réconforté par la suave odeur des truffes et l'excellent vin qui me rappellent de si loin la patrie; malheureusement il faut achever la boîte le même jour, ce qui fait reparaître le même plat à tous les repas.

Mandarin. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Comme j'écris ces lignes, voici qu'un des palefreniers entre, les habits en désordre, le serre-tête déchiré, les cheveux épars, se plaignant d'avoir été frappé par un de ses camarades. Je suis indigné d'un pareil traitement, lorsque apparaît son adversaire dans un état cent fois plus lamentable. On ne lui voit plus les yeux, tant ses paupières sont enflées, son nez tuméfié, sa bouche en sang. Ces hommes s'accusent réciproquement, je les morigène tous deux. « Quelle que soit la cause du combat, leur dis-je par mon interprète, vous avez manqué à vos engagements, m'ayant promis de vivre comme des frères et non comme des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

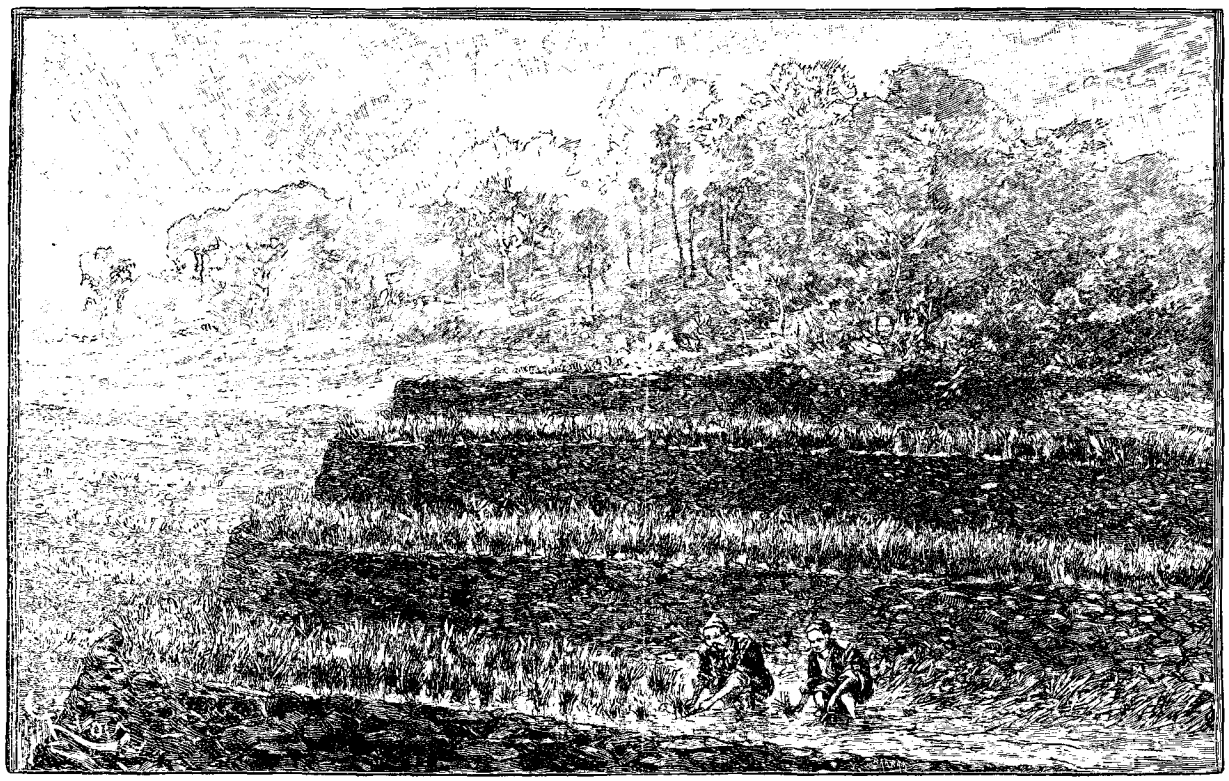


Rencontre d'un mandarin (voy. p. 321). — Composition d'Adrien Moreau, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brutes. Je devrais donc vous renvoyer de suite; pourtant, comme c'est la première fois que pareille chose se passe, je consens à vous pardonner si vous vous réconciliez immédiatement devant tous. » Ils hésitent, mais, voyant que décidément je me fâche, ils s'embrassent enfin tant bien que mal. Deux heures après ils rient ensemble sur la route et de si affectueuse humeur que je leur envoie à chacun un cigare pour les consoler de leurs meurtrissures. J'ai trouvé là, comme dans bien d'autres circonstances, la preuve de la violence mais aussi de la mobilité du caractère coréen.

Tout cela avait pris beaucoup de temps; très heureusement pour nous, il y a un semblant de route dans la plaine que nous traversons, et le beau temps nous permettra de marcher pendant la nuit, car la journée est fort avancée. Déjà le soleil commence à se coucher, dorant la large vallée de ses feux qui miroitent dans le lointain sur la large nappe formée par un coude du fleuve. Au milieu du silence du soir, des cris étourdissants retentissent et un vol de pies noires au ventre et aux extrémités des ailes d'un blanc éclatant s'élève à ma droite, tandis que plus loin vers la gauche un énorme milan plane dans l'azur, guettant sa proie. Cependant la nuit se fait, une nuit sans lune, mais semée de millions d'étoiles; le noir des champs nous environne, et la route, éblouissante de blancheur, s'y dessine comme un sillon d'argent. Le pied de mon cheval s'enfonce doucement dans un sable doux comme la ouate; il me semble que nous marchons sur des nuages. Une voix s'élève et chante un refrain plaintif et doux que re-



Rizière. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

prennent en chœur les hommes de mon escorte. Cette mélodie s'harmonise si bien avec tout ce qui nous entoure que je crois faire un rêve charmant dont je ne voudrais pas voir la fin. C'est que, infiniment supérieure à tout ce que j'ai entendu en Chine et au Japon, la musique de mes gens a un mouvement rythmique qui me pénètre et m'envahit comme celui des chants rustiques de notre vieille France. Charmé de ce voyage de nuit et de l'excellent concert nocturne de mes hommes, je leur fais donner à tous des cigares en arrivant à l'auberge. Ils auraient pu en effet s'arrêter à la dernière auberge sous le prétexte local que, cette route étant exceptionnellement entretenue, on ne pourrait réquisitionner les torches sans lesquelles le Coréen ne voyage pas de nuit.

Nous quittons Chou-yan-chang le lendemain matin; une heure après notre départ, je veux savoir à mon tour l'impression que produira notre musique sur mes compagnons. Je me mets donc à chanter quelques airs d'opéra-comique : ils en paraissent charmés; puis viennent nos grands opéras, qui obtiennent le même succès; enfin j'entonne *la Marseillaise*; alors je jouis du spectacle le plus inattendu. Comme électrisés, mes gaillards, sans comprendre un mot de ce que je chante, se redressent soudain, rejettent la tête en arrière et marchent militairement en cadence. Mieux encore, nos chevaux, entraînés par l'exemple, prennent eux-mêmes je ne sais quelle allure martiale. Ceci est absolument exact, et ce que j'ai obtenu si facilement des Coréens, je l'ai tenté vingt fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans le moindre succès sur les paysans japonais ou chinois. J'aurai à étudier au point de vue ethnique cette observation et bien d'autres, que je ne puis qu'indiquer ici, au courant de ce rapide voyage. Nous quittons maintenant la plaine pour nous engager dans la montagne, car les vallées se resserrent en même temps que les collines augmentent et s'élèvent. Nous commençons bientôt l'ascension d'un col difficile, le Sam-sam (Montagne à Trois Pics); le sentier où nous sommes est si étroit que le moindre faux pas précipiterait dans l'abîme homme et cheval. Enfin, après une heure de pénible montée, nous redescendons, dominant tout l'horizon. Une vaste ceinture de cimes dénudées nous entoure; une longue arête dentelée y forme diamétralement comme une muraille de sombre verdure au milieu des champs cultivés. Mon cuisinier chinois, qui admire ce splendide paysage, éclairé bizarrement par les rayons du soleil mêlés à l'ombre portée de quelques nuages, s'endort comme hypnotisé sur son cheval. Il manque par deux fois de tomber à terre, à la grande joie de la caravane, riant fort de son effarement quand à la troisième il se réveille couché sur la route.

Nous franchissons successivement une suite de collines et de petits vallons en pleine culture, où nous jouissons de l'effet décoratif des costumes blancs des Coréens, scintillant comme des points lumineux dans le paysage. Cela me rappelle dans un autre ton le fameux foulard rouge des tableaux de Corot. Ici tous les paysans s'entourent la tête d'un mouchoir blanc, ne

Le repaire du tigre. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

servant qu'à cet usage, puisqu'on se mouche avec les doigts. Pour un autre petit besoin, les hommes relèvent, jusqu'à la hauteur nécessaire, le bas de leur large pantalon, qui n'a pas l'ouverture habituelle, les boutons étant inconnus en Corée. Une coutume bizarre est la façon dont on construit en Corée. On pose d'abord les quatre poutres qui doivent former les angles de la maison, puis on s'occupe immédiatement après de la toiture; viennent ensuite les voûtes destinées au chauffage et les planchers; enfin, complètement au rebours de chez nous, on finit par les murs. Signalons encore un usage particulier au pays, c'est de se dépouiller de ses vêtements pour pénétrer dans des huttes coniques recouvertes de paille et y battre ainsi le grain à l'abri de la poussière, du soleil et de la pluie.

Dans la vallée accidentée, on est sans cesse entouré d'un cercle de collines dont il semble qu'on ne sortira jamais, par suite de leur perpétuel renouvellement sous les aspects les plus divers. Tout cela est d'un pittoresque exquis et rivalise avec les plus jolis sites de la Suisse.

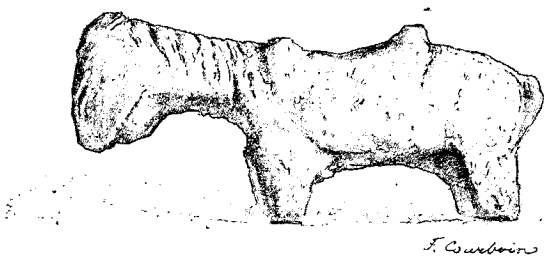
Les gorges se resserrent de plus en plus, et maintenant les déclivités des collines sont seules cultivées. Au-dessus et au-dessous de nous s'étendent de nombreuses rizières; elles coupent la montagne horizontalement, se succèdent les unes aux autres, et forment comme les marches d'un escalier de géants dont les dalles seraient remplacées par d'immenses nappes d'eau d'un vert foncé. L'eau s'épanche successivement de l'une à l'autre par de petites rigoles admirablement amé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nagées : car nulle part au monde l'irrigation des rizières n'est mieux comprise qu'en Corée. Ce prodigieux travail humain ne laisse rien à désirer ici; pas une parcelle de terrain n'est perdue. Je crois que cette culture, appliquée sur certaines collines improductives de France, notamment en Auvergne, contribuerait certainement à augmenter les richesses naturelles de notre pays.

Des renflements de terrain, qui indiquent une canalisation souterraine, sillonnent transversalement la route à demi tracée, que nos chevaux montent et descendent, effrayés maintes fois par la brusque levée d'appareils hydrauliques en bois, servant, au moment voulu, à retenir ou à faire écouler les eaux. Le petit poney sournois dont j'ai parlé en profite pour désarçonner de temps à autre le soldat coréen qui le monte et persiste, malgré mes conseils, à vouloir le dresser.

Nous continuons notre marche ascensionnelle; en franchissant le Mo-ko-kay, bientôt la culture diminue et des masses rocheuses nous environnent. Un torrent impétueux coule à travers d'énormes pierres détachées des flancs de la montagne. Elle est recouverte à sa base d'un inextricable fouillis d'arbustes, sombre repaire de bêtes féroces. J'admire même sur la terre humide les traces encore fraîches d'un énorme tigre. La caravane se presse davantage, elle arrive à Pi-ho-ri, franchit de là le Kop-tol-koi-kai, chaînes de montagnes où se trouvent des mines de marbre, et atteint avant la nuit Kop-tong-ko-kol-mak.



Cheval d'offrande en fonte. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

Comme nous sommes assez haut dans la montagne, le froid se faisant sentir, on allume le feu dans le conduit souterrain sur lequel est ma chambre. J'y rentre, après l'installation de mes hommes et de mes chevaux, et sens une vive impression de chaleur à travers mes épaisses chaussures; immédiatement m'assure si le feu n'est pas au parquet. Je m'aperçois qu'en resserrant dans cette pièce mon bagage, les sapèques et leurs armes, mes soldats ont laissé par terre leurs paquets de cartouches. De sorte que si je n'avais pas pris les précautions nécessaires, grâce au plancher surchauffé, mon voyage en Corée se terminait probablement cette nuit-là par une effroyable explosion.

Le lendemain matin, je veux me rendre compte jusqu'où va la simplicité militaire des deux braves guerriers chargés de m'accompagner. Comme j'ai leurs fusils dans ma chambre, je les examine. Ils sont à tabatière, de fabrication européenne et assez bien entretenus, à part ce léger détail que les canons sont bouchés. J'en fais l'observation à mes deux soldats : ils se mettent à rire, et, simulant de charger et tirer leur arme, ils achèvent leur pantomime par un *boum!* avec un geste significatif pour m'indiquer que l'explosion les débouchera naturellement. Je commence à mon tour l'exercice et termine par un *boum!* non moins expressif que le leur, en indiquant comment la décharge probable aura lieu à leur grand dommage. Je n'ai pas besoin de répéter la démonstration : on remet de suite les fusils en état, et je monte sur mon cheval en entonnant à pleine voix *Vaillants guerriers!*

Après avoir quitté les gorges que nous avons parcourues la veille, nous suivons la vallée assez large de Bi-ji-ma-thon.

Dans la plaine, entourée de collines, que nous traversons, un grand nombre de cultivateurs se livrent aux travaux agricoles, d'après les usages du pays. Ainsi deux Coréens placés de chaque côté du petit ruisseau que nous suivons se servent d'un singulier appareil pour remonter l'eau à un niveau plus élevé. Il consiste en une espèce de cuvette en bois maintenue entre deux cordes qui servent à l'élever en l'air lorsqu'elle est remplie d'eau, qu'on projette ensuite dans une rigole ménagée au-dessus du lit de la rivière. Là, une pelle en bois, suspendue au moyen d'une corde attachée à un trépied rustique formé de trois perches réunies à leur extrémité supérieure, sert au même usage. Tout ce système hydraulique se poursuit en se renouvelant, jusqu'à ce qu'enfin on amène l'eau à la hauteur nécessaire. Plus loin un groupe singulier de trois hommes attire mes regards, et rien n'égale mon étonnement en voyant de quelle étrange manière ils procèdent au labourage; l'un d'eux est armé d'une pelle en bois, à l'extrémité de laquelle une plaque de fer est comme sertie. Notre homme enfonce de tous ses efforts son instrument dans le sol; à peine cela est-il fait que ses deux compagnons tirent sur deux cordes fixées au bas de la bêche qu'ils font ressortir en entraînant toute la terre dont elle est chargée. Ce procédé est seulement employé par les petits cultivateurs : ceux qui sont riches se servent de charrues et de taureaux. Nous passons ensuite devant un petit garçon d'une douzaine d'années qui ensemence pendant que son père le suit, recouvrant les graines au moyen d'une sorte de râteau en bois sans dents. Enfin voici un groupe de Coréens prenant leur repas, assis en plein champ. Ils mangent à l'aide de cuillers en bois ou en métal et de baguettes à la façon chinoise et japonaise. Leur menu est très frugal, mais ils s'offrent parfois pour le terminer un concert instrumental si assourdissant, que, l'ayant une fois entendu, je ne l'oublierai jamais, ce qui ne m'empêche pas de préférer cent fois à toute cette musique *rusticana* la symphonie pastorale de Haydn.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous laissons maintenant sur la droite un petit village aux masures de chaume. Au centre se dresse une maison nobiliaire. Son élégante toiture, légèrement recourbée et ornée de tuiles artistiques, domine tout le hameau et fait un étrange contraste avec la misère qui l'environne. Cent mètres plus loin, nous rencontrons un arbre aux branches duquel sont suspendues de nombreuses bandelettes d'étoffe et de papier de couleur avec et sans écriture; à quelques pas de là, sous un abri de branchages d'environ 2 mètres de large sur 1 de haut, se trouve une grossière idole. Elle est le plus souvent à demi enfouie sous les offrandes, principalement des pierres déposées par les passants. Tels sont les arbres et grottes fétiches en Corée. Auprès des plus fréquentés s'élève d'habitude un hangar destiné à abriter les voyageurs; leurs offrandes consistent quelquefois, en dehors des pierres, papiers, chiffons dont j'ai parlé, en petits chevaux de mauvaise fonte de fer, présages certains d'un heureux voyage. J'ai trouvé en maints endroits, dans les vallées et presque toujours aux issues des villages, les mêmes restes de ce culte fétichiste, survivance certaine des premières manifestations religieuses des peuplades primitives. Après avoir franchi le Mori-san, les passes deviennent de plus en plus étroites, car les collines se dressent presque perpendiculairement et ne permettent plus aucune culture. De nombreux torrents se réunissent à nos pieds, au fond d'un effroyable précipice, et le sentier où nous sommes est si étroit que, de crainte d'accidents, nous abandonnons nos chevaux à leur instinct naturel. Aux approches des passages les plus dangereux se trouve une petite chapelle rustique couverte de chaume et ouverte de trois côtés. Le quatrième est un mur sur lequel sont fixées de grossières images en papier représentant un énorme tigre, des divinités fabuleuses ou bien les génies de la montagne. Un récipient rempli de cendres est placé sur l'autel. Le voyageur épouvanté brûle des bâtons d'encens destinés à se rendre favorables les dieux agrestes de ces lieux terribles. Nous constatons que les habitudes fétichistes que nous avons observées dans la vallée sont remplacées ici par un commencement de culte supérieur s'adressant aux esprits qui gouvernent la nature.

Tigre. Image décorant une chapelle — Gravure de Krakow, d'après une peinture coréenne.

De la crête des Tol-mok-ton, nous jouissons d'un admirable panorama sur les deux vallées, que nous dominons superbement. Après avoir franchi le Chamian-tsan, nous arrivons enfin à l'auberge de Koummak, située à la frontière de la province de Kyeng-keu-to, que nous quittons. Disons ici que cette province occupe le centre ouest-nord de la Corée, et est bornée : au nord par le Hoang-hai-to, à l'est par le Kang-ouen-to, à l'ouest par la mer Jaune et au sud par le Tchyoung-tchyeng-to. Le pays est très montagneux, particulièrement au nord, où se trouve le Poul-tok-san; il est arrosé du sud au nord-ouest par le Han-kang, qui y compte de nombreux affluents et sous-affluents. On y trouve, comme dans toute la Corée, les mines les plus diverses, mais elles sont depuis longtemps abandonnées, par suite des anciennes lois dont nous avons parlé. Même végétation que dans le centre de l'Europe, plus quelques produits de Chine et du Japon. La principale culture est celle des fèves, dont on exporte à l'étranger pour plus de 2 millions de francs par an, montant de la moitié des exportations; la pomme de terre, introduite par les Pères, y est à peine cultivée. Quant à la faune domestique, elle est identique à la nôtre, à part les moutons et les chèvres, qui sont en très petit nombre, leur élevage étant uniquement réservé au roi pour les sacrifices au Ciel, à Confucius et aux ancêtres; la chasse fournit tous les produits que nous avons en France; il en est de même pour le pêcheur; malheureusement le pays est infesté par les tigres, les léopards, les panthères, etc. Enfin partout on trouve des vestiges d'antiques monuments attestant l'importance politique qu'a toujours eue cette région.

Le Kyeng-keui-to (ou province de la Cour) et celle de

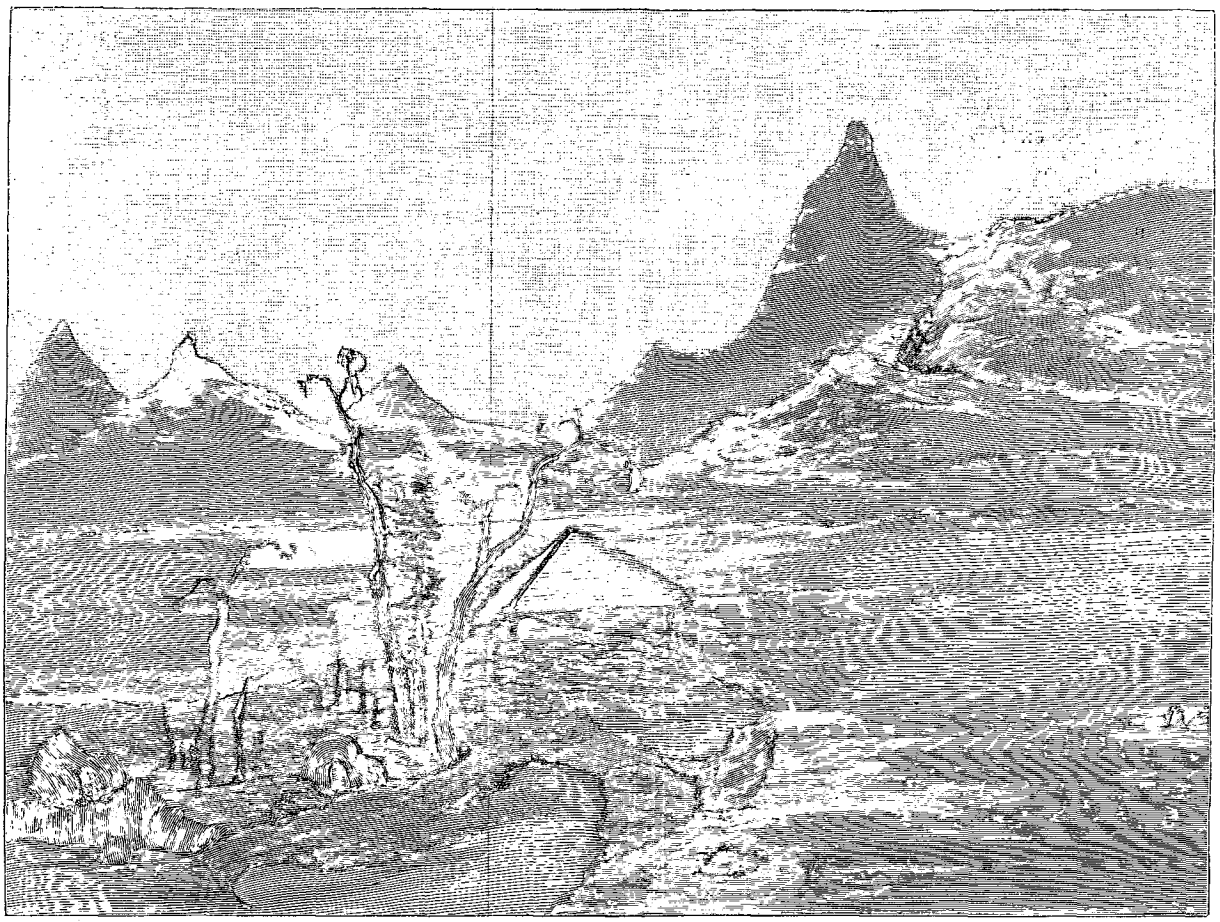
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kiang-youen forment l'ancienne patrie des Wei-Mê; elle contient la capitale du royaume, qui est la résidence du Tchio-sian. Elle est située au milieu des sept autres provinces : c'est pourquoi on l'appelle la « Défendue des quatre côtés ». On l'a subdivisée en vingt-huit administrations :

Quatre *pok* (moü) ou grandes préfectures;
Neuf *fou* ou villes départementales;
Huit principautés, *kon* (kiun);
Cinq juridictions nommées *reï* (lung);
Douze *keu* (kian) ou inspections des mines et des salines;
Six *tek* (y) ou directions des postes;
Deux vice-amirautés;
Un grand amiral;
Un préfet de police générale;
Deux *man-ko* (van hou) ou chefs de 10000 hommes.

D'après les chiffres récemment relevés par les Japonais, la population totale de la province s'élèverait à 980000 habitants; mais j'estime qu'elle est presque le double. Les habitants du pays, ayant le plus grand intérêt à ne pas se faire porter sur les listes, achètent souvent le silence des recenseurs afin d'éviter les impôts et le service militaire obligatoire pour tous en temps de guerre.

Nous voici arrivés à un affluent du Han-kang, le Than-

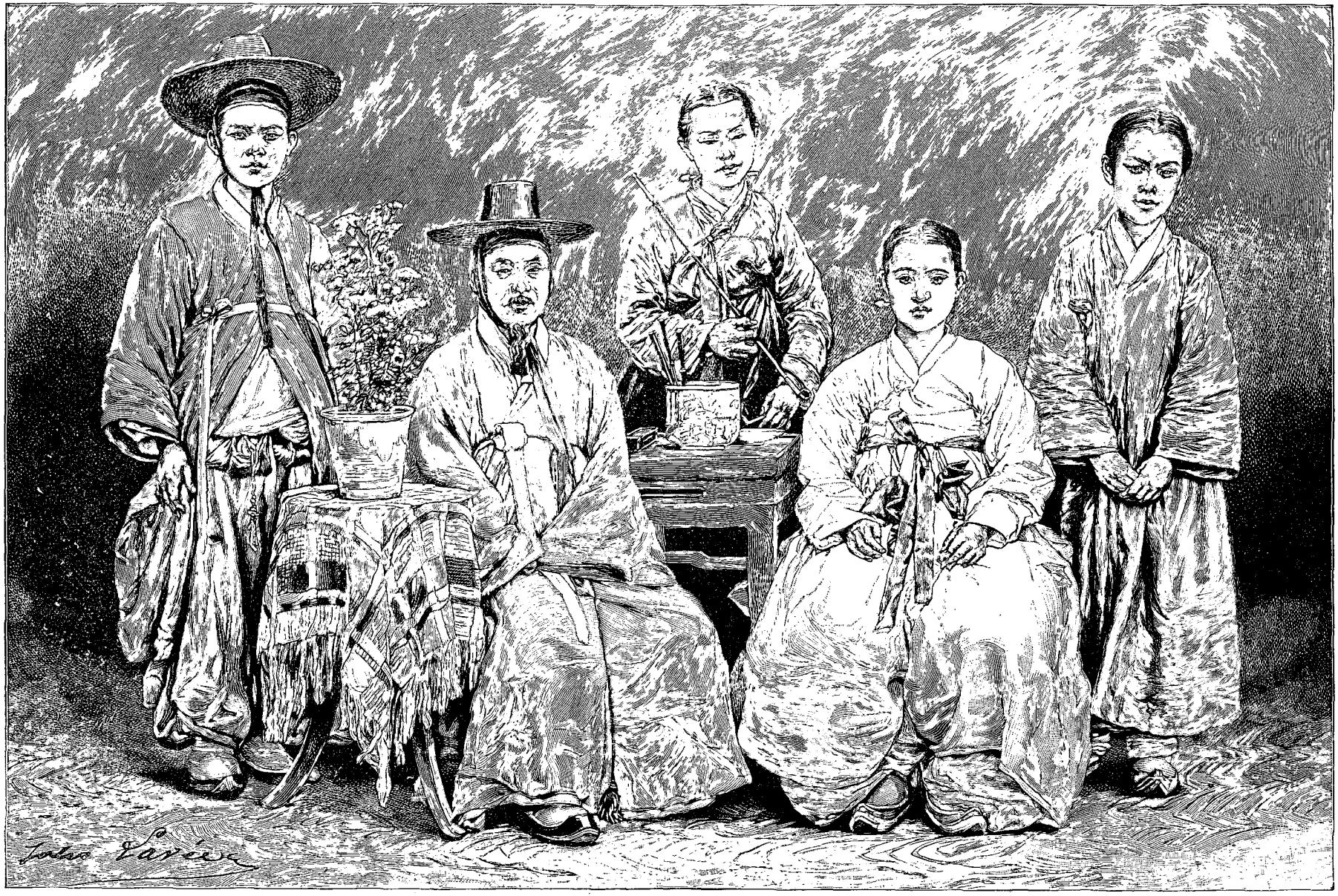


Paysage. — Gravure de Ruffe, d'après une peinture coréenne.

hol, que nous passons en barque et sans accident, grâce cette fois aux précautions prises.

Comme le temps est superbe et qu'il fait même très chaud, je me résous à modifier la manière dont était sellé mon poney, car une fausse selle, très épaisse, en paille recouverte d'étoffe, placée au-dessous de ma selle anglaise, me mettait pour ainsi dire dans l'impossibilité d'actionner ma monture avec les jambes. Je descends donc de cheval et ordonne à un palefrenier d'enlever la selle coréenne : grande réclamation de sa part; j'appelle mon interprète pour obtenir quelques explications : tout ce qu'on me répond est absolument pitoyable; j'exige donc qu'on exécute mes ordres. A peine remonté sur mon poney, je fais remarquer à mes hommes que son allure est plus dégagée et qu'il paraît très satisfait du changement; tous hochent la tête et me répètent que c'est un très mauvais système. « Une bonne raison », leur répétai-je; ils finirent par m'expliquer que, vu la fraîcheur des nuits, mon cheval attrapera un refroidissement, s'il n'a pas le soir la chaude et large selle qui le protège habituellement. « Cette fois, dis-je, nous avons tous raison; quand il fera beau et chaud nous prendrons seulement la selle anglaise, et quand viendra le froid nous ajouterons l'autre, puisque les couvertures comme les vêtements de laine sont inconnus en Corée. » Tout le monde étant d'accord, cela se fit le reste du voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types coréens. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le paysage est de plus en plus romantique. Nous apercevons au loin, dans un site charmant de verdure et de fraîcheur, un joli étang miroitant gaiement aux rayons dorés du soleil. Il y a ici comme en Suisse un grand nombre de lacs. Le Coréen les aime à ce point, que non seulement il va souvent chercher au loin leur calme et leur fraîcheur, mais qu'il les reproduit de toutes façons par le dessin, la peinture; mieux encore, il en crée d'artificiels pour décorer ses jardins, car, pour lui, l'eau est au paysage ce que l'œil est à la face.

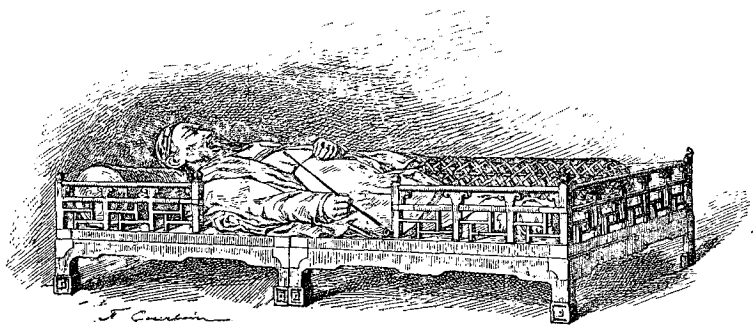
L'art des jardins consiste pour les Japonais en une réduction grotesque des beautés champêtres, tellement qu'il mettra tous ses soins à obtenir qu'un arbre de cent ans ne dépasse pas un mètre, placera près de lui une cuvette pour figurer un lac et entourera le tout de quelques pierres bizarres. L'ensemble forme comme un parc de Lilliput, qui produit chez l'Européen une véritable impression de tristesse quand il songe à tant de labeurs, de science, d'années perdus pour atrophier la nature. Le Coréen, au contraire, amoureux de paysages, choisit toujours admirablement bien l'emplacement que doit occuper son jardin. Au centre, un étang entouré à distance de légères ondulations de terrain, dont la luxuriante végétation se reflète doucement dans l'eau, qui joue toujours ici le premier rôle; elle est quelquefois recouverte de lotus, dont l'admirable feuillage et la fleur éblouissante sont une fête pour les yeux. Quoique en général on harmonise au paysage qui l'entoure la forme et la grandeur du lac, il est habituellement circulaire et ses eaux viennent mourir sur une fine grève; parfois pourtant il est entouré de parapets de granit. Dans les deux cas il y a au centre une île ronde recouverte de gazon où un arbre solitaire, toujours vert, étend ses rameaux et produit par son isolement même un effet charmant. Il est parfois séculaire, et symbolise la vieillesse, que le Coréen aime et respecte par-dessus toutes choses. L'étang est toujours peuplé de poissons, principalement des carpes, que le propriétaire se réserve seul le droit de pêcher. C'est pour lui une jouissance pleine de dignité : aussi vient-il souvent s'asseoir sur l'herbe à l'ombre de châtaigniers ou de pins coréens très décoratifs, rappelant ceux de Californie.

Là, bien abrité, il aime à lire ses auteurs favoris, qu'il quitte de temps à autre pour jouir du délicieux paysage qui l'entoure, ou suivre des yeux, au travers des plantes aquatiques que le vent balance doucement, un gros poisson apparaissant au soleil pour s'emparer de quelque insecte ailé; alors son désir de pêcheur s'éveille, il tend sa ligne et, séparé du monde par sa passion, que son étang soit grand ou petit, qu'il fasse jour ou nuit, il oublie tout.

Une autre particularité des jardins, ce sont des rochers artificiels, de 3 à 5 pieds de haut, plantés de-ci delà à même le sol ou reposant sur des dalles plates de pierres polies. D'autres sont au bord du lac, et, par un habile travail fait de main d'homme, semblent avoir été curieusement sculptés par le va-et-vient de l'eau qui les entoure.

Dans la campagne qui nous environne en ce moment, nous retrouvons, mais avec plus de grandeur, tout le charme qui caractérise les jardins coréens.

Nous voici arrivés à Ouen-tong. Dans la maison, en face de l'auberge, les portes du salon extérieur donnant sur la rue sont grandes ouvertes; au bas un grand nombre de chaussures sont déposées la pointe du côté du mur, et nous voyons dans l'intérieur quelques Coréens assis sur des nattes, mangeant, fumant et causant avec animation. C'est ainsi qu'ont lieu publiquement, en été, les réunions en Corée. Les femmes en sont absolument exclues, même en hiver, où toutes les portes sont closes. Lorsque dans cette saison le froid est excessif, quatre brasiers sont allumés près des angles de la chambre.

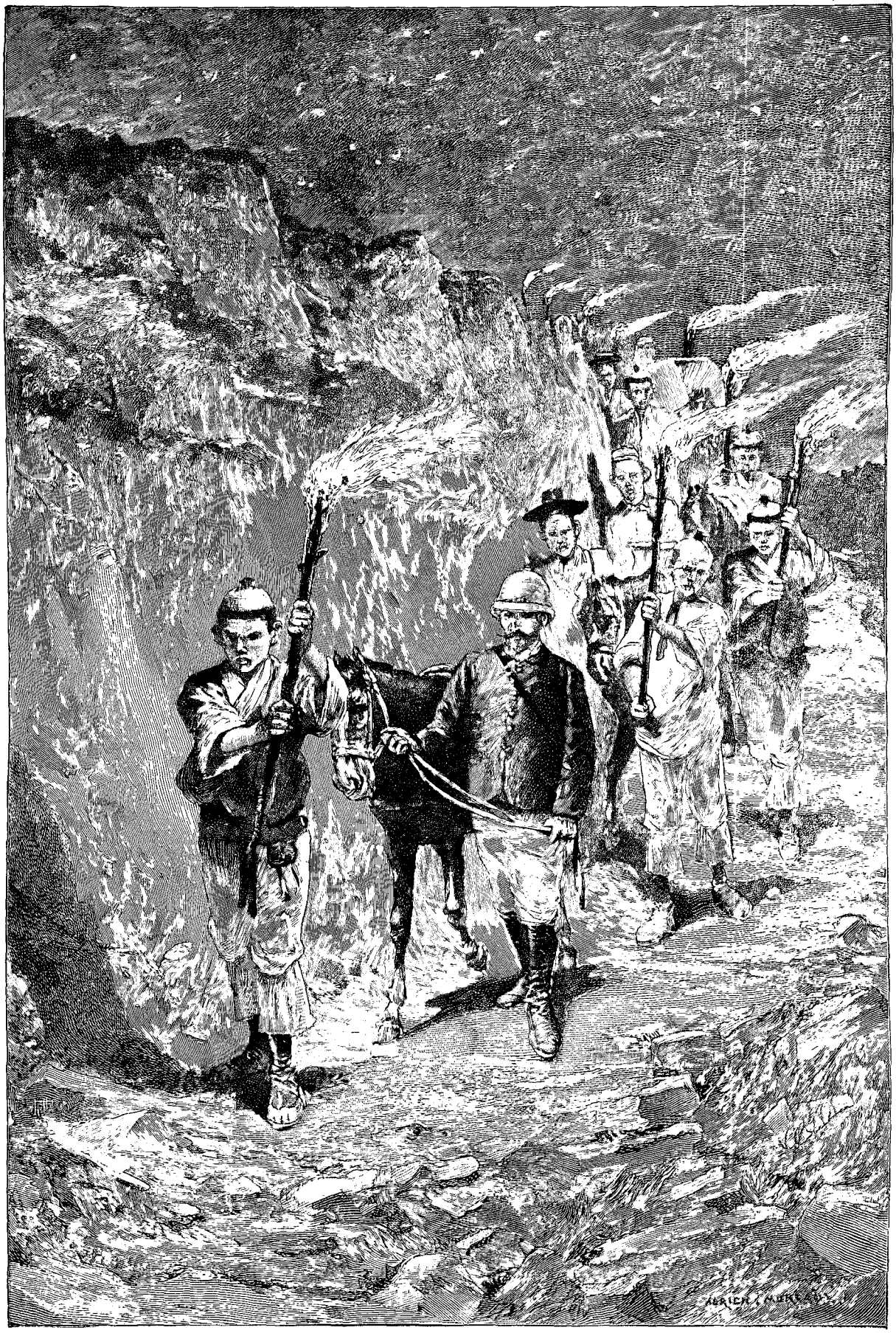


Lit coréen. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

En Corée, les femmes ont, d'ailleurs, les mêmes distractions que dans les autres pays. Elles se visitent entre elles dans leurs appartements intérieurs. Quant aux hommes, ils aiment aussi à se réunir les uns chez les autres. En dehors de la politique, sujet dangereux, qu'il est préférable d'éviter, la plus grande liberté règne dans la conversation. On s'occupe quelquefois de littérature, de composition poétique, mais le plus souvent on se borne à colporter les médisances du jour ou les bons mots nouveaux, car le Coréen est très friand d'esprit, et sa curiosité n'est jamais qu'incomplètement satisfaite.

A l'issue du déjeuner, au moment du départ, comme je fais l'inspection de ma caravane, je remarque avec satisfaction que le pauvre cheval borgne, dont j'ai dû m'occuper depuis le départ de la caravane, est devenu le plus allègre de ses compagnons, grâce à la bonne nourriture qu'il reçoit chaque jour. Je fais donc surcharger mon gaillard, au grand allégement du poney le plus faible, et tout cela à la satisfaction générale de mes Coréens, qui n'avaient vu dans mon premier acte qu'un excès de sensibilité. Très rigide les premiers jours, je n'ai maintenant aucune observation à faire, et mon escorte me considère comme le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

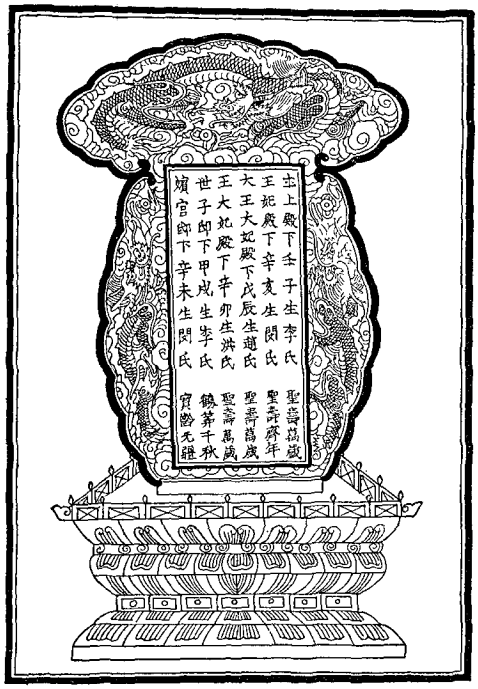


Marche de nuit le long du précipice (voy. p. 333). — Composition d'Adrien Moreau, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meilleur des maîtres, j'en acquiers bientôt la preuve.

En effet, à Sai-soul-mak, pendant la sieste, j'entends pousser des cris épouvantables. Je me précipite hors de ma chambre et je vois mes hommes se battre avec les habitants du village. Un de ceux-ci vient même d'être renversé par un des palefreniers: devant la gravité de l'incident, sans hésiter, je saisis mon serviteur par le poignet, le fais tourner rapidement autour de moi et le lâche brusquement : vu l'élan donné, il va piteusement choir sur une meule de paille de riz. Sans plus m'occuper de lui, je tends la main à son adversaire et le relève. Le combat général cesse aussitôt. Je siffle au rassemblement, mon interprète accourt, et toute mon escorte m'entoure, cernée par les villageois menaçants. Je demande quel est celui qui a frappé le premier. L'hôtelière s'avance, et, chose que je n'ai jamais vue ni en Chine ni au Japon, cette femme, avec toute l'autorité d'une de nos campagnardes, accuse le palefrenier que j'avais saisi d'être cause de tout le désordre; je me retourne vers ce dernier et vois dans ses yeux qu'il est coupable. Je lui ordonne donc de prendre son cheval et de partir immédiatement. Il me répond qu'il en a deux. Qu'importe! on surchargera les autres et j'irai à pied. Il m'a vu cent fois, dans les montées les plus rapides, descendre de mon poney pour lui éviter un excès de fatigue. Certain donc de ma résolution et craignant de revenir seul, il me demande pardon, m'assure que ce n'est pas de sa faute, qu'on l'a insulté, etc. Je lui réplique que rien n'excuse sa conduite, qu'il devait s'adresser immédiatement à moi pour avoir justice, et non user de violence avec les habitants d'un village où nous trouvons l'hospitalité.



Stèle tombale (voy. p. 334). — Dessin de Courboin, d'après une estampe coréenne.

Ces quelques mots traduits calment immédiatement l'hostilité des ruraux. Ils disent que je suis un homme juste, et abandonnent les armes improvisées dont ils nous menaçaient. Le palefrenier reconnaît ses torts, me jure qu'il ne recommencera pas et je lui pardonne. Tout étant terminé, je donne aussitôt l'ordre du départ; le village entier y assiste, et la courageuse hôtesse me remercie d'avoir rétabli le bon ordre. En route, je demande à mon interprète comment il se fait qu'une femme coréenne, quand toutes généralement disparaissent à notre arrivée, ait pu donner de telles preuves de son autorité en des circonstances aussi graves. Il me répond que, ceci s'étant passé en l'absence de son mari et dans l'enceinte de sa propriété, elle avait non seulement le droit mais le devoir d'agir ainsi. En effet, même dans les classes supérieures, la femme a ici des prérogatives imprescriptibles. Témoin l'histoire suivante, que nos Pères missionnaires ont très heureusement traduite d'un livre coréen de morale en action à l'usage des jeunes gens des deux sexes :

« Vers la fin du siècle dernier, un noble de la capitale, assez haut placé, perdit sa femme, dont il avait eu plusieurs enfants. Son âge déjà avancé rendait un second mariage assez difficile : néanmoins, après de longues recherches, les intermédiaires employés en pareil cas firent décider son union avec la fille d'un pauvre noble de la province de Kieng-sang. Au jour fixé, il se rendit à la maison de son futur beau-père, et les deux époux furent amenés sur l'estrade pour se faire les salutations d'usage. Notre dignitaire en voyant sa nouvelle femme resta un moment interdit. Elle était très petite, laide, bossue, et semblait aussi peu favorisée des dons de l'esprit que de ceux du corps. Mais il n'y avait pas à reculer et il en prit son parti, bien résolu à ne pas l'amener dans sa maison et à n'avoir aucun rapport avec elle. Les deux ou trois jours que l'on passa dans la maison du beau-père étant écoulés, il repartit pour la capitale et ne donna plus de ses nouvelles.

« La femme délaissée, qui était une personne de beaucoup d'intelligence, se résigna à son isolement et demeura dans la maison paternelle, s'informant de temps en temps de ce qui arrivait à son mari. Elle apprit, après deux ou trois ans, qu'il était devenu ministre de second ordre, qu'il venait de marier très honorablement ses deux fils, puis, quelques années plus tard, qu'il se disposait à célébrer avec toute la pompe voulue les fêtes de sa soixantième année. Aussitôt, sans hésiter, malgré l'opposition et les remontrances de ses parents, elle prend le chemin de la capitale, se fait porter à la maison du ministre et annoncer comme sa femme. Elle descend de son palanquin sous le vestibule, se présente d'un air assuré, promène un regard tranquille sur les dames de la famille réunies pour la fête, s'assied à la place d'honneur, se fait apporter du feu, et avec le plus grand calme allume sa pipe devant toutes les assistantes stupéfaites.

« La nouvelle est portée tout de suite à l'appartement des hommes, mais, par bienséance, personne n'a l'air de s'en émouvoir. Bientôt la dame fait appeler les escla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ves de service et d'un ton sévère : « Quelle maison est-
« ce que celle-ci ? leur dit-elle. Je suis votre maîtresse,
« et personne ne vient me recevoir. Où avez-vous été
« élevées ? Je devrais vous infliger une grave punition,
« mais je vous fais grâce pour cette fois. Où est l'ap-
« partement de la maîtresse ? »

« On se hâte de l'y conduire, et là, au milieu de toutes les dames :

« Où sont mes belles-filles? demande-t-elle, comment
« se fait-il qu'elles ne viennent pas me saluer ? Elles ou-
« blient sans doute que par mon mariage je suis deve-
« nue la mère de leurs maris et que j'ai droit de leur
« part à tous les égards dus à leur propre mère. »

« Aussitôt les deux belles-filles se présentent, l'air honteux, et s'excusent de leur mieux sur le trouble où les a jetées une visite aussi inattendue. Elle les réprimande doucement, les exhorte à se montrer plus exactes dans l'accomplissement de leurs devoirs, et donne différents ordres en qualité de maîtresse de la maison. Quelques heures après, voyant qu'aucun des maîtres ne paraît, elle appelle une esclave et lui dit :

« Mes deux fils ne sont certainement pas sortis en
« un jour comme celui-ci,
« voyez s'ils sont à l'appar-
« tement des hommes et fai-
« tes-les venir. »

« Ils arrivent très embarrassés et balbutient quelques excuses.

« Comment, leur dit-elle,
« vous avez appris mon arri-
« vée depuis plusieurs heures
« et vous n'êtes pas encore
« venus me saluer ! Avec une
« aussi mauvaise éducation, une pareille ignorance des
« principes, que ferez-vous dans le monde ? J'ai par-
« donné aux esclaves et à mes belles-filles leur manque
« de politesse, mais pour vous autres hommes je ne
« puis laisser votre faute impunie. »

Bouddhas. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

« En même temps elle appelle un esclave et leur fait donner sur les jambes quelques coups de verge. Puis elle ajoute :

« Pour votre père, le ministre, je suis sa servante,
« et je n'ai pas d'ordres à lui donner; mais vous,
« désormais, faites en sorte de ne plus oublier les con-
« venances. »

« A la fin, le ministre lui-même, bien étonné de tout ce qui se passait, fut bien obligé de s'exécuter et de venir saluer sa femme. Trois jours après, les fêtes étant terminées, il retourna au palais. Le roi lui demanda familièrement si tout s'était passé aussi heureusement que possible ; le ministre raconta en détail l'histoire de son mariage, l'arrivée inopinée de sa femme et la manière dont elle avait su se conduire. Le roi, qui était un homme de sens, lui répondit : « Vous
« avez fort mal agi envers votre épouse. Elle me paraît
« une femme de beaucoup d'esprit et d'un tact extra-
« ordinaire; sa conduite est admirable, et je ne saurais
« assez la louer; j'espère que vous réparerez les torts
« que vous avez eus envers elle. »

« Le ministre le promit et, quelques jours plus tard, le prince conféra solennellement à la dame une des plus hautes dignités de la cour. »

Cette anecdote, rapprochée de l'autorité réelle dont a fait preuve notre hôtelière, nous montre que chez beaucoup de peuples les femmes pourraient envier la position sociale qu'occupe l'épouse en Corée. Sans entrer dans les nombreuses particularités qui caractérisent ici cet état social, que nous développerons dans notre volume, en parlant de la vie, des mœurs et des coutumes du peuple coréen, nous ajouterons cependant que si la polygamie existe en Corée, les seconds mariages y sont fort rares et ont lieu presque toujours pour obtenir du Ciel le fils nécessaire à l'accomplissement des rites funéraires. La première épouse devient alors la mère légale de l'enfant du second lit. Elle le désire souvent autant que son mari, non seulement par tendresse pour lui, mais aussi pour assurer la perpétuité de la famille et leur repos à tous deux dans l'autre monde.

Après avoir passé le Pal-tchil-yang, au pied d'un des contreforts de la chaîne centrale, nous arrivons, dans l'obscurité, à un hameau. Là, faute d'étables pour abriter nos chevaux, fort sensibles au froid pendant la nuit, nous voulons réquisitionner des torches comme nous le faisons souvent dans de pareilles circonstances. Personne cette fois ne répond à nos appels réitérés, et cela contre l'usage du pays, car le service des feux est obligatoire dans les passages difficiles.

Bientôt mes hommes se lassent d'attendre dans l'obscurité, ils enfoncent les portes, arrachent les habitants à leur sommeil vrai ou simulé, et les obligent à aller chercher des troncs de jeunes sapins d'environ deux mètres préparés pour les voyages nocturnes. Les arbres-torches sont enfin allumés, ils nous éclairent d'une lueur sinistre et mille flammèches rouges roulent sur les toits de chaume, que l'abondante rosée du soir empêche d'être incendiés. Comme je m'étonne, à demi asphyxié par l'âpre odeur de la fumée, de toutes ces lenteurs inusitées, on me répond que les gorges où nous allons nous engager sont des plus dangereuses à traverser à pareille heure : je prends donc immédiatement la tête de la caravane, précédé par l'homme qui doit m'indiquer le chemin. Il marche en tournant rapidement du poignet le tronc de jeune sapin dont une des extrémités a été écrasée pour en augmenter la flamme. Et ni le sifflement que fait l'arbuste dans son mouvement giratoire, ni les étincelles qui passent brusquement devant les yeux de mon cheval, ni les fragments embrasés qui crépitent quelquefois sur lui, ne causent à l'animal aucune émotion. Il suit paisiblement notre guide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bientôt, comme suspendus au flanc de la montagne, nous dominons de quelque cent mètres un torrent dont l'écume nous apparaît dans l'abîme comme une lave d'argent que rougissent mille flammèches perdues, et le mugissement du gouffre se mêle aux cris des palefreniers et au bruit des chevaux frappant de leurs fers le sol rocheux sur lequel ils glissent en hennissant. Scène étrange, éclairée de lueurs fantastiques par les feux rouges des torches sautillant ou tournant en d'immenses cercles embrasés et crépitants. Pendant que nous avançons lentement à travers les rochers informes de ce noir enfer, au-dessus de nous s'étend, entre les sombres crêtes qui nous environnent, une bande de ciel parsemée d'étoiles. C'est certainement un des spectacles les plus émouvants que j'aie vus de ma vie, et tout cela se renouvelle presque chaque soir pendant la durée du voyage. Soudain de grandes clameurs, poussées par mes gens, retentissent; on prévient ainsi à l'avance le prochain village qu'il ait à préparer des torches. Nous y arrivons : grand silence, sauf les chiens qui hurlent à la mort. Nous nous arrêtons, et sans que nous ayons cette fois à nous occuper de rien, nos flambeaux vivants frappent à leur tour aux portes, les enfoncent, et, pénétrant dans les maisons le feu à la main, ils réveillent ainsi et amènent de force leurs concitoyens, auxquels ils remettent leurs torches avec la charge de nous conduire à leur tour.

Une certaine nuit, avant de trouver un abri pour nos chevaux, nous troublons de la sorte quatre villages, qui nous fournissent par groupes successifs une centaine d'éclaireurs. Les hommes ont bientôt pris leur parti, mais les femmes, qu'on laisse ainsi brusquement seules, paraissent désespérées de notre passage. C'est qu'en certains endroits leurs maris courent de réels dangers en passant de nuit le long des précipices et entre des rochers aux formes les plus étranges, où l'on risque cent fois de se rompre les os. Aussi, après de longues heures d'une pareille marche, car il est absolument impossible de rester à cheval, on est heureux, en arrivant au gîte, de s'étendre mollement sur le parquet, la tête appuyée au petit billot de bois qui sert d'oreiller.

Le lendemain notre ascension recommence, car si nous descendons souvent dans des vallées de plus en plus étroites, nous remontons ensuite bien davantage. Le gai miroitement d'une épaisse rosée donne, le matin, à la verdure alpestre qui nous entoure je ne sais quelle fraîcheur printanière, en dépit, çà et là, de quelques feuilles jaunies par les premiers froids. Le ciel lui-même, à mesure que nous avançons ainsi vers le sud-est, change d'aspect. Il va bleuissant chaque jour davantage et n'a plus cette blancheur étincelante qui me rappelait à Séoul l'atmosphère ultra-transparente des régions polaires où l'on se sent vivre dans la lumière elle-même. Ici, nous volons comme en plein azur, dominant mille crêtes onduleuses, recouvertes d'une sombre verdure, qui forme en son ensemble comme une mer démontée, aussi formidable par la hauteur de ses énormes vagues qu'admirable par leur ondoiement superbe, rempli d'ombres et de clartés contrastantes.

Je suis absorbé par toute la poésie de ce paysage alpestre, quand, non loin d'une petite chapelle toute remplie d'offrandes, la caravane brusquement s'arrête au détour d'un mamelon. Impossible à notre premier cavalier de franchir l'étroit sentier qui s'offre à lui sans se précipiter avec son poney dans l'abîme, que nous dominons d'une hauteur vertigineuse. J'ordonne donc à tout le monde de mettre pied à terre, pour pouvoir avec moins de danger ramener nos montures en arrière. Mais à peine le cheval de tête est-il libre qu'il s'élance en avant et franchit hardiment cette effroyable passe, à la stupéfaction générale. Il n'y avait plus à hésiter : je fais desseller immédiatement nos bêtes de charge, car leurs bagages, en frottant de côté contre les rochers surplombants, les eussent précipitées dans l'abîme. Aussitôt dégagé, chaque poney, sans la moindre hésitation, imite le premier, et tous, la sente franchie, se mettent joyeusement à courir et à brouter parmi les rochers. Nos hommes, portant deux à deux le bagage, passent à leur tour, à ma grande anxiété, car pour eux le moindre faux pas est la mort. Quand je côtoie moi-même le gouffre rugissant, je m'explique clairement les nombreuses offrandes que nous avons remarquées dans la petite chapelle consacrée au génie de la montagne. Bientôt nous réorganisons la caravane et reprenons notre route. Le sentier maintenant est devenu possible; nous pouvons tranquillement regarder l'abîme sans crainte de vertige, et voir enfin à notre aise tourbillonner à nos pieds le superbe torrent, entraînant dans sa course terrifiante des arbres entiers, qui s'effritent et bientôt disparaissent au milieu de rochers recouverts d'écume. Nous marchons de plus en plus rapidement, vu la raideur des pentes, et apercevons bientôt à travers les arbres un gros village, aux maisons espacées cette fois à diverses hauteurs, et cachées à demi dans la verdure. Les habitants se sont établis là pour utiliser la fin de la chute à toutes sortes d'usages industriels.

La descente achevée, quittant à regret ce village, un des plus pittoresques que j'aie vus en Corée, nous suivons une charmante petite vallée où se trouve un fort joli bois de châtaigniers aux arbres espacés. L'ombre de la montagne y projette une demi-obscurité pleine d'une étrange poésie, doublée par le parfum pénétrant d'une vigoureuse végétation et les cris des oiseaux qui se jouent dans le feuillage. Bientôt les arbres disparaissent, nous entrons dans un petit vallon où, comme cela nous arrive journellement, nous voyons à quelque distance de la route, sur les flancs des collines, des tombes anciennes presque disparues, que surmonte seul un bouddha de pierre à demi enseveli, donnant la sinistre impression d'un mort pétrifié sortant du sol sa tête amoindrie. Si le reste de l'édicule n'existe plus, le temps en est l'unique cause, car, en Corée aussi bien qu'en Chine, la tombe demeure à jamais respectée. On interroge le ciel pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en fixer l'emplacement; tous les ans les parents vont aux époques déterminées y accomplir les rites funèbres; enfin, même après des siècles, le laboureur doit détourner d'elle sa charrue. Quiconque oserait y porter une main téméraire serait condamné à mort, la tombe étant, dans l'idée familiale coréenne, le lien indispensable du passé au présent, comme l'enfant est l'anneau qui relie le présent à l'avenir. Nous donnons la reproduction de quelques-uns de ces bouddhas funèbres que nous avions pieusement rapportés.

Plus loin l'aspect des tombes change, car ici comme en Europe le cimetière a ses modes : c'est ainsi que nous rencontrons quelquefois sur notre route de magnifiques stèles d'une seule pierre, de 3 mètres de haut sur 1 de large, assez fréquemment en marbre; le soubassement et le couronnement sont parfois curieusement sculptés dans le goût chinois, et l'épitaphe du mort y est gravée en caractères de cette langue. Les monuments funèbres des grands personnages sont, en général, de petites reproductions des magnifiques tombeaux des Mings dont j'ai admiré la superbe ordonnance aux environs de Pékin et de Nankin : seulement, au lieu de s'étendre sur plusieurs centaines de mètres et d'avoir, le long du parcours, d'énormes monolithes en pierre d'environ 6 mètres de hauteur, représentant des personnages ou des animaux gigantesques, ils sont réduits ici, dans une proportion égale à l'immense différence qui existe entre un simple mandarin coréen et l'illustre fondateur de la dynastie des Mings. En voici la disposition générale : un monticule de terre hémisphérique et recouvert de gazon abrite le corps du mort; en face une grande table en pierre sert à disposer les offrandes; de chaque côté se dressent sur deux lignes une suite de figures en pierre représentant deux guerriers, deux lions ou chiens de Corée, puis deux colonnettes sur lesquelles l'esprit du mort comme un oiseau peut se reposer; enfin, à la droite même de la table en pierre, mais à quelque distance, s'élève une stèle où est gravée l'épitaphe; certaines tombes se complètent par l'adjonction de deux statues de lettrés et même parfois de deux chevaux de pierre pour le cas où l'âme du défunt voudrait entreprendre quelques voyages. Telles sont les principales observations que j'ai faites sur l'architecture funéraire en Corée. Quant aux usages et cérémonies relatifs à l'érection de ses monuments, aux offrandes et sacrifices funèbres, au deuil, etc., nous en parlerons lorsque nous nous occuperons du culte des morts.

La nuit est assez avancée à notre arrivée à l'auberge où nous devons loger. Comme personne ne répond à nos appels, pour ne pas rester sans abri, nous sommes obligés, hélas ! d'y pénétrer de force. Le brasier central flambe aussitôt, et je vois à sa lueur quelques femmes à demi vêtues s'enfuir des chambres des voyageurs, qu'il leur est interdit d'habiter. Tout mon monde installé, je commence à peine à souper qu'un effroyable tintamarre retentit. Certes les Coréens sont très bruyants, ils aiment à parler haut, à rire, à chanter, à crier, à musiquer, souvent même au milieu des champs, où nous avons entendu le plus charivarique concert de voix et d'instruments qu'on puisse imaginer.

Eh bien, ajoutez encore à tous ces bruits le grognement effroyable que poussent les porteurs de mandarins de passage ici, et vous aurez une faible idée de l'épouvantable cacophonie qui nous tint éveillés toute la nuit. En voici la cause : une maison située à quelque cent mètres de l'auberge est, paraît-il, hantée par un mauvais esprit, qui, échappé de la tombe, attire une série non interrompue de malheurs sur la famille dont il est devenu l'hôte dangereux.

Aussi, pour y remédier, a-t-on fait venir un certain nombre de sorciers et de sorcières, qui sont en train d'opérer. Voici comment ils opèrent : ils dressent d'abord dans l'intérieur de la maison un autel funèbre recouvert des mets les plus exquis, prient l'esprit de bien vouloir accepter, en le conjurant de renoncer à tourmenter des gens qui sont prêts à tout faire pour lui. S'il hésite, on cherche à le convaincre en passant toute la nuit à chanter, à danser et à faire un infernal vacarme avec des instruments de toutes sortes, en poussant des clameurs qu'on entend à plus d'un kilomètre. Cette cérémonie dure souvent plusieurs nuits, car nos sorciers, admirablement nourris et entretenus pendant ce temps, ne mettent ordinairement fin à leurs conjurations qu'après avoir épuisé les ressources de la maison; à moins qu'on ne les appelle ailleurs dans de meilleures conditions. Alors ils déclarent qu'ils vont employer la force contre l'esprit irascible, et la nuit qui précède leur départ le tintamarre redouble, si c'est possible. Sorciers et sorcières, armés d'une fourche et d'un glaive montés sur bois peint en rouge et orné d'un gland de même couleur, pourchassent avec grand vacarme le mauvais esprit dans la pièce où on l'a forcé de se réfugier. Ils l'acculent dans un des angles de la chambre, et l'obligent, vers le matin, à entrer dans une bouteille préparée, qu'on rebouche immédiatement avec le plus grand soin pour l'enterrer ensuite à tout jamais. La cérémonie est définitivement terminée. Il ne reste plus qu'à payer largement nos bruyants sorciers et à les congédier jusqu'à ce que de nouveaux malheurs obligent à recourir à leur aide. En dehors de l'intérêt ethnique, je conclus de tout ceci que le *Diable boiteux* de Lesage, traduit en coréen, aurait là-bas un grand succès. Des cérémonies à peu près identiques à celles que je viens de décrire ont lieu dans beaucoup d'autres cas, notamment pour conjurer l'esprit de la petite vérole. Cette maladie, en dépit d'un vaccin nasal imaginé par les Coréens, exerce les plus épouvantables ravages. Presque tout le monde en porte les marques, et des milliers de personnes en meurent chaque année. Aussi, lorsqu'elle survient, chacun pour la désarmer suspend aux murs de sa maison de curieuses peintures représentant le terrible esprit sous la figure d'un personnage à pied ou à cheval, mais toujours revêtu, homme ou femme, du costume des plus hauts dignitaires du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

royaume : on espère, en l'honorant ainsi, détourner sa colère.

Mais ces moyens extra-médicaux ne réussissent pas toujours. Alors on fait venir sorciers et sorcières, qui recommencent leur joyeuse vie d'excellents repas, de musique et de danses frénétiques, aux bonds prodigieux. Ces soi-disant invocations durent jusqu'à ce qu'enfin la mort ou beaucoup plus rarement la guérison mette un terme à cet effroyable sabbat.

Les jours suivants nous passons successivement par Namtchang, Na-oul, Emkol, traversons heureusement la rivière de Mo-do-ri pour arriver enfin à la base du dernier sommet du Song-na-san, qui sépare le Kyeng-syang-to de la province que nous allons quitter. Il ne nous reste donc plus qu'à dire quelques mots de cette dernière.

Le Tchyoung-tchyeng-to est borné au nord par le Kyeng-keui-to et le Kang-ouén-to, à l'est par le Kyeng-syan-to, enfin à l'ouest par la mer Jaune et au sud par le Tjyen-la-to. Parmi les nombreuses montagnes qui la couvrent, nous signalerons le Paik-oun-san au nord, tandis que le Song-na-san limite de ses hauts sommets sa frontière est. Elle est arrosée au nord par le Han-kang, au sud par le Keum-kang et ses nombreux affluents.

Les productions naturelles de cette province sont les mêmes que celles de Kyeng-keui-to, dont nous avons parlé; on vante pourtant ses châtaignes, de la grosseur d'une petite poire, et ses coqs au plumage très fin, dont la queue a souvent 5 pieds de long. Enfin, de même que dans le Kyeng-keui-to, on trouve de nombreux restes d'antiquités.

Tchyoung-tchyeng-to, et le Kang-ouen-to formaient l'ancien pays des Ma-han. La capitale se nomme Kong-tyou; elle est située au sud de la ville royale; toute la province est subdivisée en cinquante-quatre administrations, comprenant :

Quatre *fok* (moü) ou grandes préfectures;

Une *fou* ou ville départementale;

Onze *koun* (kun) ou principautés;

Une *reï* (ling) ou juridiction particulière;

Trente-sept *ken* (kian) ou inspections des mines et salines;

Six *yek* (y) ou direction des postes;

Six *fo* (phou) ou places fortes;

Vingt grands vaisseaux de guerre;

Vingt vaisseaux de guerre de moyenne grandeur;

Un général en chef de l'armée;

Deux *kou-ké* (yu-hcou) ou ducs.

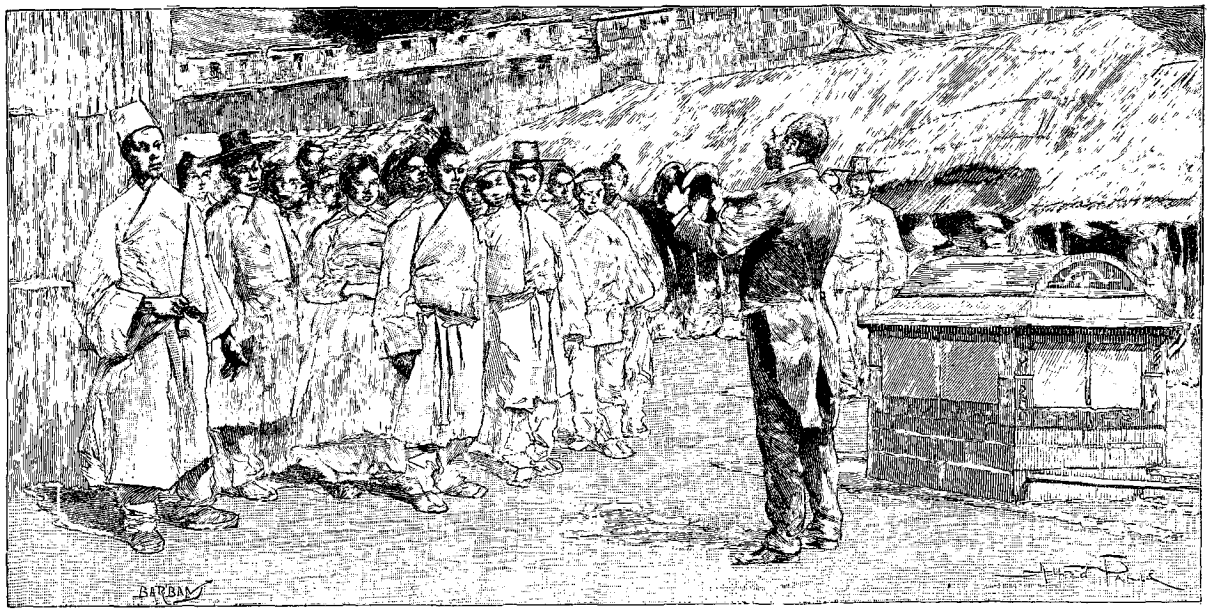
Tel est l'état sommaire géographique, productif, administratif de la province de Tchoung-tchyeng, dont la population, d'après les relevés japonais, est de 460 000 habitants, mais, pour les raisons dont j'ai déjà parlé, peut être portée presque au double.

L'esprit de la petite vérole. — Gravure de Krakow, d'après l'original coréen.

Charles VARAT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le voyageur se rendant chez le gouverneur de Taïkou (voy. p. 344). — Composition d'A. Paris, d'après le texte.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Ascension de la crête de la chaîne centrale. — Grande muraille et porte fortifiée. — Échange de monnaie. — Descente du Song-na-san. — Une place forte. — Les brigands. — Exploration purement scientifique et expédition militaire. — Cotonniers. — Convoyeur. — Mât de lettré. — A vol d'oiseau. — Fleuves et rivières. — Pêche. — Anthropologie infantile. — Poulaillers. — Campement forain. — Mort-vivant. — Monuments commémoratifs. — Une auberge suburbaine. — Taïkou. — Réception du gouverneur. — La ville. — Une fête coréenne. — Le départ. — Singulier effet de trompettes. — Tchang-to. — La fleur des champs brille à ma boutonnière! — La pluie. — Mil-yang architectural.

Après deux jours de montée à travers les contreforts de la chaîne centrale, nous atteignons enfin le carrefour de la croix, le King-pang-tcha-nadri, village situé à la base du dernier col du Song-na-san. Là on me dit qu'il faut faire décharger les chevaux et louer des hommes pour porter à dos notre bagage, tant cette dernière crête est difficile à franchir, par suite de la raideur des pentes et des effroyables rochers qui les couvrent. Je m'oppose d'abord à cette désorganisation de la caravane. Mais mon interprète a de terribles renseignements au sujet de ce passage : jamais, m'assure-t-il, mandarin ne l'a franchi autrement qu'en palanquin, et si je fais la route à pied, je perdrai une grande partie de mon prestige aux yeux de mes hommes, en privant de leur rémunération les habitants du village, dont le portage est, pour ainsi dire, l'unique ressource.

Je dois donc monter dans une chaise à porteurs des plus rustiques; dix hommes la soulèvent, nous commençons l'ascension. A peine parti, je comprends l'insistance de Ni, en le voyant installé lui-même dans un palanquin. Son rêve, depuis le commencement du voyage, est enfin réalisé. Il faut pourtant reconnaître que jamais nous n'avons eu une route aussi épouvantable. Je m'assieds d'abord à l'européenne et laisse pendre mes jambes hors de la chaise, mais je dois bientôt les rentrer dans l'intérieur et les croiser sous moi à la coréenne, pour qu'elles ne soient pas brisées par les nombreuses roches au-dessus desquelles mes porteurs m'entraînent rapidement. Eux-mêmes évitent

1. Suite. — Voyez p. 289, 305 et 321.

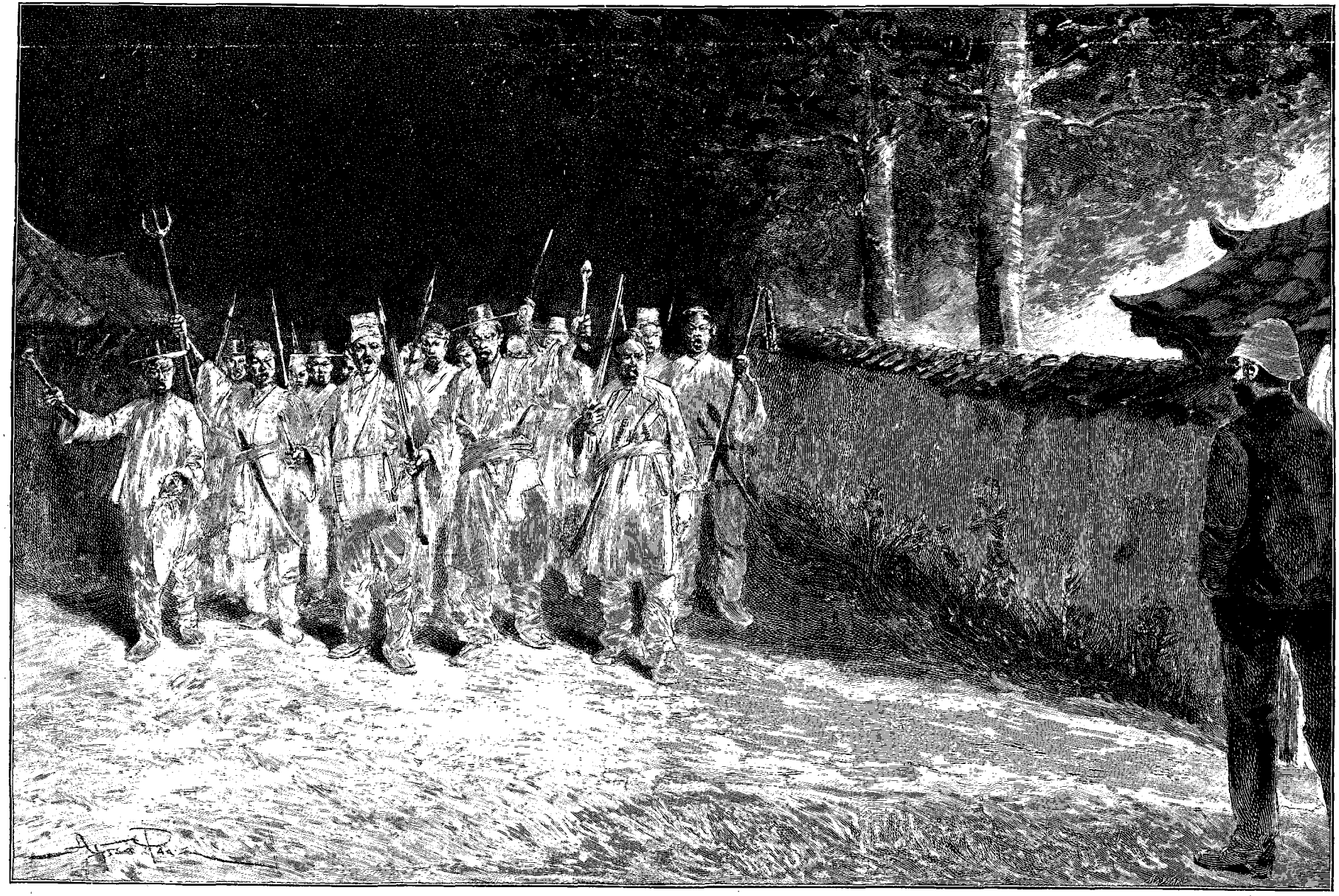
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rochers plus élevés qui les menacent de leurs aspérités, en émergeant de terre sous des formes aussi bizarres que dangereuses. Aussi les malheureux en m'emportant soufflent, geignent et ruissellent de sueur, quoiqu'ils soient relevés toutes les cinq minutes par d'autres hommes. Il en est ainsi presque jusqu'au sommet, où l'aspect de ce torrent de rochers se modifie peu à peu : leur nombre diminue, quelques arbres disséminés apparaissent; devenus bientôt plus nombreux, ils commencent à nous abriter de leur ombre, et le sol, s'aplanissant enfin, permet de marcher. Je saute de mon palanquin, contrarié de tout le mal que j'ai donné, mais je ris de mon pauvre Ni, contraint de descendre en me voyant à terre, quoiqu'il eût préféré de beaucoup continuer la route dans sa chaise. A mesure que nous sommes montés, le paysage est devenu plus charmant et la flore s'est modifiée complètement. Les sapins, les mélèzes ont disparu pour faire place à la merveilleuse végétation arborescente du Japon. Nous sommes à l'automne; jamais je n'ai vu la nature parée de plus riches couleurs, passant du vert foncé au jaune d'or, par un mélange de tons de l'effet le plus heureux. C'est ainsi que nous atteignons la porte frontière de Moun-kiang; le pavillon qui la surmonte est décoré de peintures, et elle est fortifiée à la chinoise comme la longue muraille, suivant capricieusement la crête du song-na-San, qui séparait autrefois deux royaumes puissants, aujourd'hui provinces coréennes. Là est établie une auberge, où il faut changer notre monnaie, car elle n'a pas cours de l'autre côté de la chaîne centrale. Contre 1 350 sapèques de Séoul on veut bien m'en donner 650 de Taïkou. Je m'étonne d'abord de cet écart énorme, mais on m'affirme que les dépenses de la vie sont deux fois moins élevées de ce côté de la montagne. Fait étrange : je laisse des sapèques coréennes et l'on m'en remet de chinoises; elles sont du reste de même forme et ne diffèrent les unes des autres que par leur volume plus considérable et leurs inscriptions. Mon interprète, qui est en même temps mon ministre des finances, opère cet échange, pendant que nos chevaux et nos hommes arrivent un à un, soufflant, éclopés, harassés de fatigue. Je fais rafraîchir tous les ascensionnistes; deux heures après, on recharge les bagages sur nos bêtes et la caravane se reforme. Si la montée a été pénible, autant est charmante la descente de l'autre côté du col; c'est, en plus beau encore, la suite de la superbe forêt que j'ai décrite tout à l'heure.

Partout des arbres centenaires, particulièrement des cèdres, étendent au-dessus de nos têtes leurs épaisses ramures, qui laissent passer entre leurs branches mordorées un jour adouci donnant à tout je ne sais quel aspect mystérieux. Le grand silence de la forêt est troublé seulement par le cri de quelque oiseau effarouché ou le bruit que fait à travers les feuilles mortes un fauve s'enfuyant à mon approche. Je descends ainsi seul à pied la montagne, bien avant la caravane fatiguée, et m'enivre de l'exquise senteur des bois, jouissant du charme infini de l'entière solitude dans cette forêt séculaire si pleine de fraîcheur. J'atteins ainsi une pente ravinée où s'élève sur ma droite une haute muraille calcaire, j'en admire les assises gigantesques qui se poursuivent verticalement en un plan d'une pureté admirable, hérissé pourtant çà et là par quelques arbustes aux vives couleurs, accrochés aux interstices produits par la pluie ou la foudre.

J'arrive bientôt à une vaste enceinte formée par des murs crénelés, habitation de quelque ancien seigneur, ou plutôt ville forteresse frontière. Depuis longtemps abandonnée et aujourd'hui en ruine, il en reste seulement un superbe squelette architectural. Nous descendons encore, et le ciel est plus bleu, l'air plus chaud, la flore plus variée, car de ce côté de la montagne arrivent directement les brises tièdes du Pacifique. Puis nous retombons bientôt dans une petite chaîne de collines secondaires, la plupart dénudées et d'un aspect sablonneux, et coniques. Nous les laissons à droite et à gauche; on les nomme Chin-Chang-tong ou « montagnes des voleurs ». Elles servent en ce moment de refuge à des brigands qui ont profité d'un commencement de famine pour s'organiser en bandes. C'est en suivant le milieu de la vallée, de mieux en mieux cultivée, que nous arrivons avec la nuit dans la petite ville de Ma-pouang où nous devons coucher. Au moment de prendre mon repas du soir, j'entends au loin, chanté par des voix puissantes, je ne sais quel hymne coréen d'un caractère provocant et guerrier. Bientôt le chœur se rapproche, puis cesse, pour recommencer à la porte même de l'auberge. Je sors et vois à ma grande surprise tous les chanteurs armés jusqu'aux dents; une partie des habitants de la localité, me dit-on, se réunit en armes et chante ainsi toute la nuit pour prévenir les bandits qui ravagent le pays que le village veille et est prêt à se défendre. En dépit des fatigues de la journée, je dors mal, réveillé cent fois par cette lugubre mélopée accompagnée de tam-tams et de cymbales; il en est de même tous les soirs suivants, par suite de la terreur qu'inspirent les brigands. Chose étrange! nous nous habituons bientôt à ce concert nocturne et continuons notre voyage sans plus nous préoccuper d'un état de choses auquel nous ne pouvons rien, une caravane n'étant jamais attaquée que par des bandes mieux armées ou en nombre dix fois plus considérable. Je mets donc tout mon système défensif dans la rapidité de nos mouvements, car je compte sur la surprise causée par notre arrivée inattendue et repars avant qu'on n'ait rien pu machiner contre nous. Ce sont là, je crois, les meilleures conditions de réussite pour traverser un pays inconnu. Car l'explorateur scientifique, messager de paix et de progrès, ne doit porter des armes apparentes que dans un pays où, chacun en ayant, leur absence le mettrait aux yeux de tous dans une réelle infériorité. Dans tout autre cas, un arsenal visible est une véritable provocation. Tels sont les procédés que j'ai employés partout et dont je me suis toujours admirablement trouvé. Comme vous le voyez,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chanteurs armés. — Composition d'A. Paris, d'après le texte et des croquis.

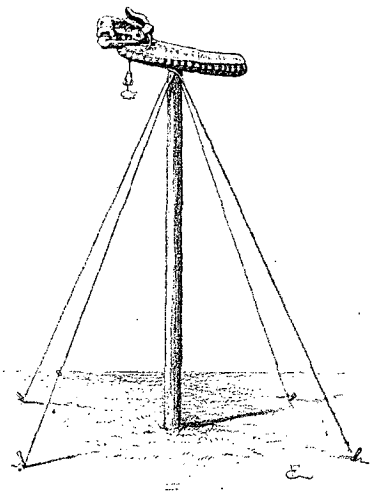
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher lecteur, tout cela est d'une simplicité enfantine.

Il est bien entendu que je ne parle pas des explorations militaires; celles-ci présentent tous les avantages, mais aussi tous les dangers de la guerre. Combien d'entre nous y ont succombé! Pour ne citer que la dernière victime, je nommerai l'infortuné Crampel, dont la mort inattendue a douloureusement frappé le cœur de tous. Hélas! pourquoi faut-il que moi, qui l'aimais tant, je jette de si loin quelques fleurs sur sa tombe ignorée, en rappelant quelle cruelle perte c'est pour la France que celle de cet homme énergique, à l'esprit si distingué et au cœur si délicat! Pourtant je dirai de lui et de tous ceux qui sont mort là-bas martyrs de la science : pleurons-les, consolons les leurs, mais ne les plaignons pas eux-mêmes, car il est beau de mourir pour le progrès de l'humanité.

Depuis que nous avons quitté la chaîne centrale en dirigeant nos pas vers Taïkou, la capitale du Kyeng-syang-to par Saiouen, Oul-mori, Poul-tcheouen pour entrer dans la vallée de Youg-san-tong, le paysage est bien changé : maintenant de vastes champs de cotonniers s'étendent de tous côtés autour de nous. Malheureusement la récolte est faite et il ne reste plus sur les arbustes moissonnés que de rares flocons oubliés, mouchetant la plaine de leur blancheur neigeuse et resplendissant aux rayons du soleil, dans leur multiple isolement. Tout ce tableau est exquis, car le temps est splendide et je connais peu de pays où l'atmosphère soit plus pure, plus transparente, plus lumineuse qu'en Corée. Nous ne voyons plus les femmes se livrer à la récolte de l'orge ou du riz : elles s'occupent uniquement ici des différentes opérations que l'on fait subir au coton avant de le transformer en tissu. La route est animée par de nombreux Coréens qui portent sur leur dos de lourdes balles de coton. Ces convoyeurs, par l'entremise desquels se font tous les transports, à cause de l'état lamentable des routes, forment une vaste confrérie; ils s'administrent, se jugent entre eux et échappent ainsi à la juridiction des mandarins; si ceux-ci les inquiètent, ils partent immédiatement pour un autre pays : c'est leur manière de faire grève, et ils ne tardent pas à être rappelés, vu l'impossibilité où l'on se trouve de se passer d'eux.

Tout ceci est éminemment conforme aux grandes associations dites *artèles*, qu'on rencontre fréquemment en Sibérie et dans la Russie septentrionale. On dit que les mœurs y laissent à désirer; je crois le contraire, les femmes de ces convoyeurs étant fort respectées, ils punissent de mort l'adultère, sont très robustes, travailleurs et gais, se rangent respectueusement au passage de tout mandarin ou personnage officiel, et jouissent, intermédiaires indispensables de tout le commerce intérieur de la Corée, d'une réputation de haute probité. Aussi, plus j'avance dans le pays, plus je me prends à aimer ce peuple si courageux, si industrieux, si honnête, en même temps doué de toutes les vertus familiales. En passant par Sol-pay-ky, Pou-tché-dangy, Tol-ki, Yetchon, Tol-ouen, Kain-mal et Ko-tchi, on rencontre parfois, à l'entrée des petites villes, un mât d'une dizaine de mètres surmonté d'un énorme dragon en bois bizarrement colorié, qui de loin semble voler dans les airs. Pour empêcher le vent de l'abattre, quatre cordes, partant du sommet du mât, sont fixées au sol, où elles forment des angles égaux. Les habitants érigent eux-mêmes ce singulier trophée à l'entrée de leur cité quand ils ont l'honneur d'avoir parmi leurs concitoyens un lettré de première classe. Les gens du peuple ont une telle confiance dans les lumières de ceux qui ont passé leurs examens, que j'ai vu, au cours d'une discussion en plein champ, des Coréens prendre pour arbitre de leurs différends un simple lettré et se soumettre à son jugement. Ceci montre en quelle haute estime l'instruction est tenue en Corée, où presque tout le monde sait écrire, et quels rapides progrès fera ce peuple lorsqu'il sera au courant de nos sciences européennes. Nous pénétrons dans la vallée de Haing-tong, nous dirigeant vers Han-king-kepy.



Mât de lettré. — Dessin de F. Courboin, d'après un croquis.

Souvent dans les villages mon regard est arrêté par une perche à laquelle est suspendu un énorme panier d'osier, de 3 mètres de long, de la forme d'un cigare; au milieu est une ouverture dans laquelle les poules viennent chercher un refuge contre les nombreux renards que n'effrayent nullement la superbe queue de plus d'un mètre du coq coréen, ni les deux énormes disques blancs qui, comme des pains à cacheter, entourent les yeux des poules et leur donnent un air de famille avec leurs sœurs cochinchinoises. La chair exquise de ces volailles a remplacé souvent pour moi la viande de boucherie, et leurs œufs ont complété maintes fois l'ordinaire de mes repas.

La route qui doit nous conduire à Taïkou est encore bien longue : craignant donc d'abuser de la patience du lecteur, nous allons en faire une partie à vol d'oiseau, et cela se trouvera d'autant mieux qu'il va nous falloir franchir non seulement le Nak-tong-kang, mais quelques-uns de ses affluents, dont les noms, du reste, sont presque aussi inconnus que ceux des localités par où nous allons passer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

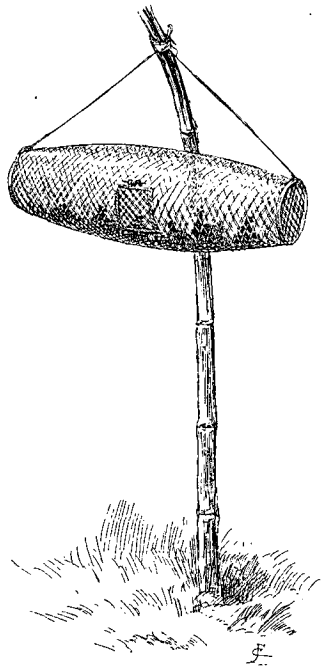
Nous entrons dans la vallée Haing-tong et traversons un affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-tchou, qui coule calme et paisible. De-ci de-là nous rencontrons quelques nobles mais pauvres Coréens se livrant aux douceurs de la pêche à la ligne, qu'ils comprennent d'une façon toute particulière.

Tout poisson pris est aussitôt dépouillé de ses écailles, plongé vivant dans une excellente sauce aux haricots et mangé de suite par notre pêcheur, qui continue ainsi philosophiquement pendant des heures sa pêche et son déjeuner.

En Extrême-Orient certains poissons crus sont exquis; j'en ai moi-même mangé au Japon, et leur agréable souvenir réjouit encore mon palais.

Nous passons ensuite par Smo-tang, Oung-ouen-y, Tol-ko-kai, Ouen-tchon, Hai-ping, Tchang-thaï, Tchang-nai, Savane, mal-sai-tchang-tchang, où nous traversons un second affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-soul, qui, comme tous les fleuves et les rivières de la Corée, est peu navigable, par suite du manque de profondeur et des rochers fort dangereux créant des rapides infranchissables. Aussi la navigation comme transport de marchandises n'existe pas : seules de légères barques se livrent à la pêche en effrayant le poisson pour le forcer à s'enfuir vers des filets préparés à l'avance. La pêche fluviale, excellente et très abondante, nourrit une grande partie de la population coréenne, qui mange indifféremment le poisson frais, sec ou conservé de toutes autres façons. Nous rejoignons ensuite un troisième affluent du Nak-tong-kang, le Tong-kang-kol; cette rivière, comme presque tous les fleuves et cours d'eau de la Corée, gèle complètement en hiver. Alors, pour se livrer à la pêche, on fait dans la glace des trous qu'on entoure en partie de filets, puis, courant et frappant partout, on amène ainsi les poissons effrayés vers les filets qu'on a tendus. La glace atteint toujours une grande épaisseur, car les maxima de chaleur ou de froid sont environ de + 35° à — 35°. Aussi en hiver se sert-on en Corée, particulièrement dans le nord, de traîneaux et de patins à raquettes, dont les Coréens sont très fiers, car ils leur doivent une de leurs grandes victoires sur les Chinois. Nous quittons la rivière et passons par Ko-tchang-mou, où, après avoir franchi la colline Kong-tek-y, Song-tong, de Tchin-san, nous regagnons enfin le Nak-tong-kang.

Le fleuve s'étend devant nous, large d'environ 400 mètres, mais sans profondeur. Nous procédons pour le traverser à l'embarquement de nos chevaux et de nos bagages sous les yeux de nombreux enfants complètement nus qui suivent curieusement nos évolutions. J'en profite pour prendre quelques notes anthropologiques, que je résume ici brièvement : tous ces garçonnets et fillettes sont sveltes et admirablement proportionnés. La tête brachycéphale, de grosseur moyenne, est légèrement relevée en arrière, et supportée par un cou très élégant; les cheveux, d'un brun très foncé, ont des reflets roux; les yeux, noirs et luisants, étincellent de gaieté; le nez et le menton sont petits, comme les mains et les pieds, dont les attaches, très fines, ont une rare distinction; les bras et les jambes se dessinent dans d'exquises proportions; tout le corps est admirablement cambré, la poitrine se projette en avant et les reins ont une courbe fort gracieuse. L'ensemble de tous ces petits corps est d'une rare perfection esthétique; il y a là notamment une petite fille d'une dizaine d'années dont le corps chaudement coloré par le soleil semble être une réduction Collas de la *Diane* de Houdon.



Poulailler suspendu. — Dessin de F. Courboin, d'après un croquis.

De cette étude d'anthropologie infantile il semble résulter pour nous que les enfants, comme la masse des classes moyennes, se rapprochent absolument du type toungouse, fort différent, comme je le montrerai dans mon ouvrage, du type des hautes classes sociales et de celui non moins caractéristique des classes infimes.

Après avoir heureusement opéré notre passage nautique, nous continuons notre route et atteignons bientôt une série de collines se dressant à pic de chaque côté du fleuve, que nous suivons à mi-côte. Tantôt il roule à nos pieds calme et tranquille, tantôt tumultueux il se brise à travers les rochers détachés du flanc des coteaux. La nuit vient, et c'est éclairés par des torches que nous suivons l'étroit sentier au bas duquel le moindre faux pas nous précipiterait dans le fleuve. Heureusement qu'au bout d'une heure de ce périlleux trajet nous quittons enfin le Mak-tong-kang pour regagner la plaine et arriver, sous une pluie d'étincelles, au village où nous devons passer la nuit.

Le lendemain et les jours suivants, nous passons successivement par Morai-tong-y, Tong-hai, Tchang-na-y, Nam-tchang-mo-ran, De-nai et Kam-tong, vallée qui nous conduit à Ho-kong-nai et Sam-thang à celle de Mam-tong, où nous continuons à parcourir la plaine circonscrite de collines que j'ai déjà décrite, pour arriver enfin à la ville d'Hiran, où nous remarquons à la sortie un grand nombre de petites resserres en bois d'un mètre cube, recouvertes de chaume et supportées par un poteau de deux mètres de haut. Auprès, une multitude de petits fourneaux primitifs sont

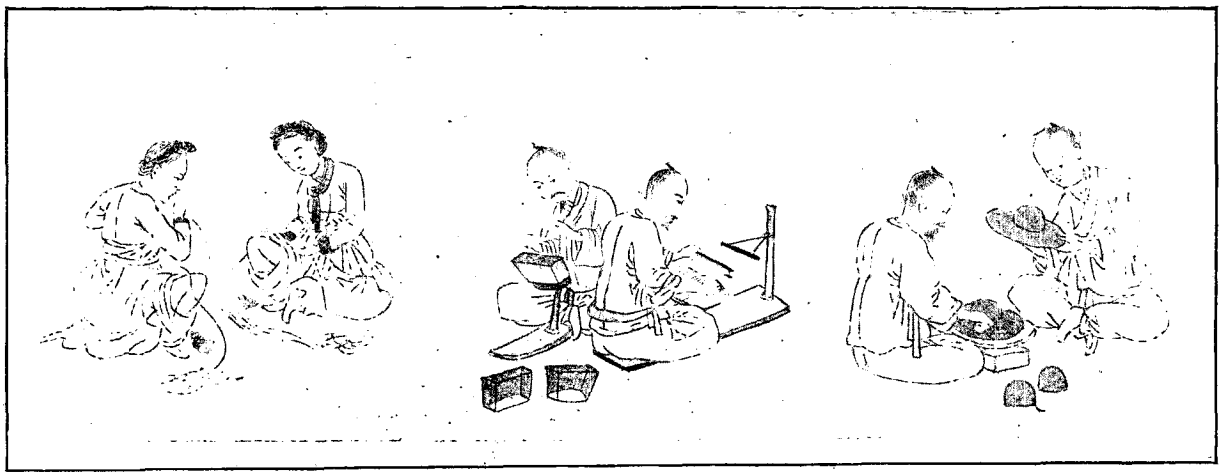
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

creusés dans la terre et destinés à l'usage des campagnards, qui, attirés dans cet endroit par un marché mensuel, ne peuvent, vu leur grand nombre, loger tous chez leurs voisins et frères en la grande famille coréenne dont le roi est le père.

Comme nous marchons lentement, par suite de nos fatigues précédentes, j'expédie en avant de la caravane un de mes soldats et un palefrenier pour porter ma carte au gouverneur de Taïkou en le priant de nous laisser entrer dans la ville après la fermeture des portes si nous arrivions en retard.

Hélas! une heure après, nous rattrapons notre soldat les habits déchirés; son compagnon, étendu par terre, semble mort, et quelques Coréens rassemblés autour de lui cherchent à le ranimer. Voici ce qui s'était passé : le palefrenier, étant gris, a refusé d'obéir au soldat : de là combat, et notre homme, sachant la punition sévère que lui vaudra cette révolte contre l'armée, contrefait maintenant le moribond pour y échapper. Je lui prends le pouls, et comme il n'a rien d'anormal, j'ordonne immédiatement la reprise de la marche de la caravane, à l'approbation générale, constatant ainsi une fois de plus combien l'autorité légale est respectée en Corée. Que dis-je? elle est partout honorée, comme l'attestent les nombreux monuments élevés par les habitants à l'entrée des villes et des villages en l'honneur des mandarins qui se sont signalés par leurs vertus administratives.

Quelques-uns sont de véritables petits monuments, avec toitures et puissants contreforts, formant comme une petite chapelle ouverte; d'autres sont de simples stèles en fonte de fer de 60 centimètres sur 20, portant des caractères en relief. Plusieurs d'entre elles sont très anciennes et prouvent le haut degré auquel à une certaine époque les arts métalliques étaient parvenus en Corée : témoin, du reste, les ruines de tours en fer dont parle l'ambassadeur chinois dans le récit de son voyage en Corée, et qui précèdent de tant d'années la tour Eiffel.



Fabrication des chapeaux. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

Nous sommes de plus en plus en retard, par suite de notre fâcheux incident; aussi, après avoir franchi le Komou-kan, affluent du Nak-tong-kang, la nuit nous surprend, et, le gouverneur n'ayant pu être prévenu, nous trouvons Taïkou fermé. Il nous faut coucher aux portes mêmes de la ville, dans une misérable auberge suburbaine. Ma chambre est bien la plus horrible que j'aie jamais habitée; un simple détail : les poutres du plafond disparaissent complètement sous un épais velum de toiles d'araignées. On me propose de le faire disparaître; je m'y oppose absolument et préfère laisser les brunes tisseuses dans leur quiétude, plutôt que de m'exposer à leur vengeance. Personne n'insiste, car tous mes hommes sont brisés de fatigue. Quant aux chevaux, ils sont rendus à ce point qu'à peine arrivés, ils refusent pour la première fois toute nourriture et se couchent comme pour mourir. Je les trouve le lendemain matin dans le même état de prostration, ainsi que mes compagnons, tant a été pénible ce voyage, particulièrement au passage des montagnes, qui n'atteignent pourtant pas 3 000 mètres. J'autorise mon monde à rester couché toute la journée et expédie ma carte officielle au gouverneur. Il m'envoie aussitôt une garde d'honneur et une lettre dans laquelle, s'excusant de ce qu'on n'a pas ouvert les portes la nuit, il m'invite à une réception solennelle, dans la journée, m'annonce qu'on a préparé pour moi des appartements au yamen, et m'offre l'hospitalité. Je fais écrire immédiatement par mon interprète que je remercie Son Excellence de ses hautes prévenances, et aurai l'honneur de me rendre à sa gracieuse invitation pour lui offrir tous mes hommages. Je signe la missive, la fais porter et me hâte de sortir de ma valise mon costume de soirée; hélas! habit, gilet, pantalon, à la suite de divers bains, ont pris les formes les plus inattendues; il faut pourtant les mettre, le gouverneur ayant assisté comme ministre à des réceptions officielles d'Européens à Séoul. Je me hâte donc de m'habiller, puis promène autour de mon costume ma glace grande comme la main et vois avec effarement mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Récolte du coton.

Cardage du coton.

Défilage du coton.

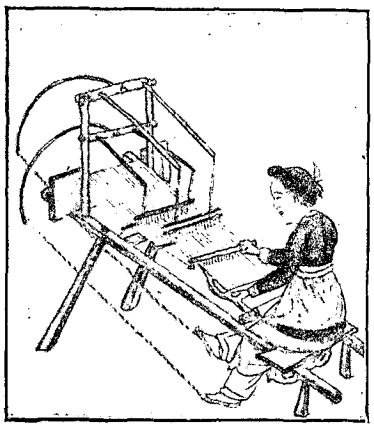
Récolte des feuilles de mûrier.

Décortication du coton.

Élève des vers à soie.

Séchage du coton.

Dévidage des cocons.



Tissage du coton.

L'industrie textile en Corée (voy. p. 340). — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pantalon et mes manches en tire-bouchon, les pans de mon habit se fuyant comme deux ennemis irréconciliables; heureusement mes manchettes et mon plastron de chemise en celluloïd sont resplendissants. Je compte donc absolument sur eux pour sauver la situation, et sors de ma chambre la tête haute, mon claque sous le bras. Les deux cents personnes présentes manifestent à la vue de mon étrange costume noir les signes d'une profonde stupéfaction, qui se change soudain en effroi lorsque j'ouvre brusquement mon claque pour m'abriter du soleil; mais, quand je l'ai sur la tête, éclate un murmure général d'admiration. Car en Corée, pays des chapeaux, bien qu'on en ait des centaines de modèles, différents de matière et de forme, jamais, au grand jamais, on n'avait rien imaginé de semblable au mien. O Gibus! dors content.... Je me hâte d'échapper à l'émerveillement public en m'asseyant dans mon palanquin officiel; huit hommes vigoureux le soulèvent aussitôt, et, précédé de mes deux soldats, suivi de mes serviteurs, entouré de l'escorte du gouverneur, me voici bientôt dans Taïkou, où nul Européen n'a encore pénétré. Aussi une grande curiosité se manifeste-t-elle sur mon passage, mais sans le moindre signe d'hostilité. Nous arrivons ainsi au yamen au moment même où sort avec sa suite un mandarin de district dont l'escorte fait entendre le cri guttural qui établit partout la voie libre sur son passage. Je pénètre dans la première enceinte du palais, descends joyeusement de mon palanquin, où mes jambes croisées sont au supplice, et entre dans l'intérieur du palais; on me conduit cérémonieusement à la salle d'audience, réduction de celle du palais de Séoul.

Le gouverneur, siégeant sur son trône, entouré de toute sa brillante cour, se lève à mon entrée. Je le salue à l'européenne, il fait de même, et, après les compliments d'usage où nous nous répétons ce que nous nous sommes dit par lettre, Son Excellence m'invite à

Geisha et danseuses (voy. p. 347). — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

m'asseoir sur les larges coussins qui m'entourent et à collationner avec lui.

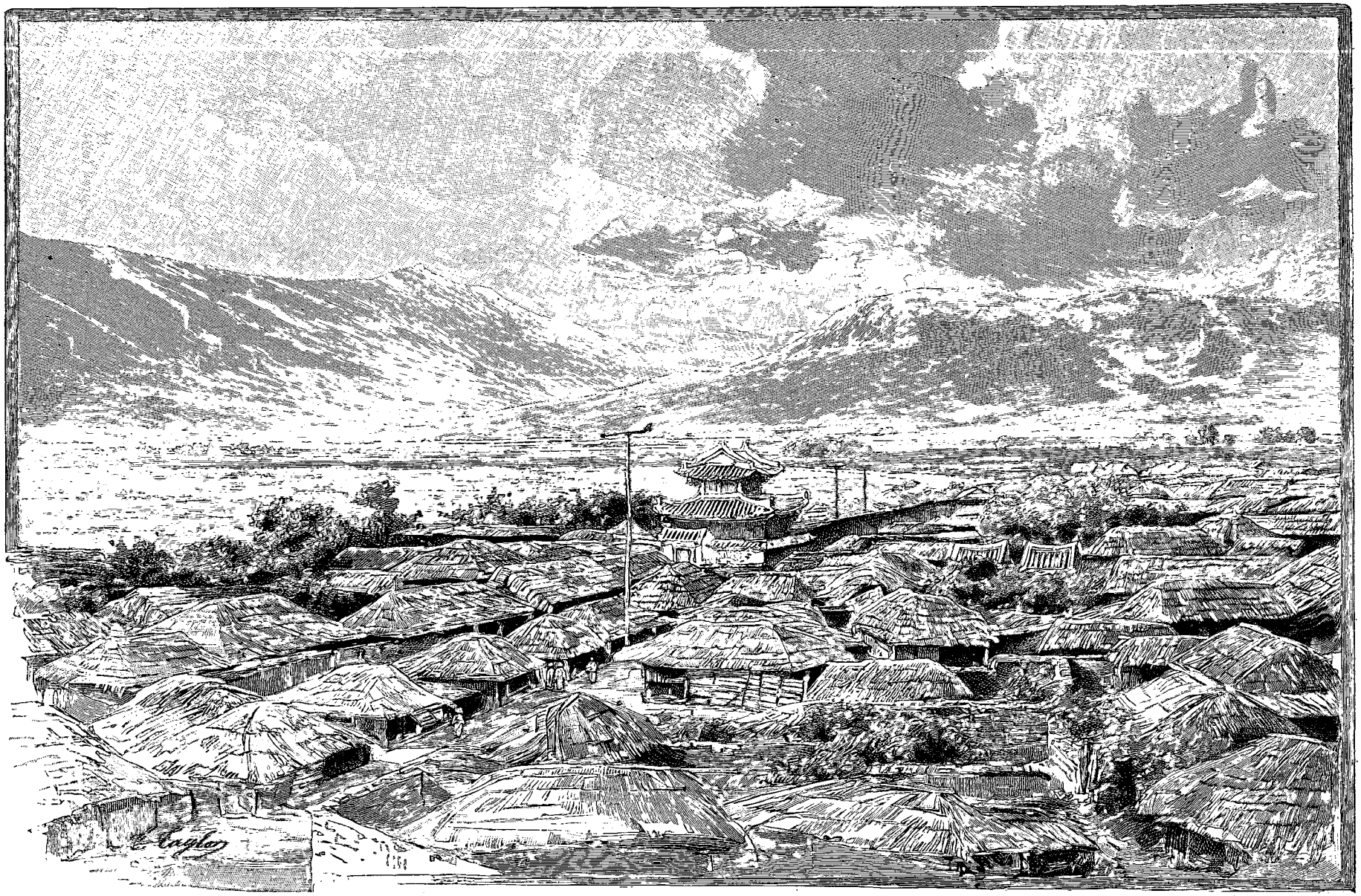
A peine avons-nous pris place qu'on met devant chacun de nous quatre petites tables surchargées des mets les plus étranges. Ils sont servis dans d'élégants vases en porcelaine, beaucoup plus grands que ceux en usage en Chine et au Japon. Je ne manque pas, à la façon orientale, de m'extasier sur la beauté du service, le parfait assaisonnement du poisson et des viandes délicieusement apprêtées; puis vient l'éloge des pâtisseries, des bonbons, des fruits et tout particulièrement du succulent vin de riz, avec lequel je bois à Sa Majesté le Roi et à la Corée. Le gouverneur me répond par un toast à la France. Et comme décidément le vin de riz est exquis, j'en hasarde un autre à Son Excellence et à la province dont il est devenu véritablement le vénéré père. Il repart à son tour en buvant à la santé de son hôte et à mon heureux voyage. La collation achevée, un dialogue plus suivi s'établit entre nous. Mon interprète, traduisant successivement chacune de nos phrases, exprime d'abord au gouverneur combien je suis particulièrement touché de la haute courtoisie avec laquelle il daigne me recevoir. Il me répond qu'il est heureux d'accueillir ainsi un homme de haute science, délégué par le gouvernement français, et l'on me félicite du voyage que, malgré les circonstances présentes, j'ai osé entreprendre le premier entre les Européens.

Humbles remerciements de ma part, après lesquels j'expose combien m'ont frappé la cordialité des habitants du royaume, sa beauté agreste et surtout son magnifique développement agricole, qui, sous le rapport de l'irrigation fécondante des terres, place la Corée à la tête de tous les peuples de l'Asie.

« Malheureusement les saisons ont été contraires cette année, et malgré nos efforts nous avons, comme vous l'avez vu, un commencement de famine.

— Le jour où Votre Excellence le voudra, vous pourrez, comme en Europe, conjurer ce fléau. » Une grande rumeur d'étonnement se fit parmi les trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Mil-yang (voy. p. 352). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents personnes qui composent la suite du gouverneur.

« N'avez-vous donc pas la famine en Europe?

— Nous l'avons eue dans les temps anciens, mais nous sommes sûrs maintenant d'y échapper. » Nouveau mouvement de surprise dans l'entourage.

« Tenez-vous donc en votre pouvoir et les rayons du soleil et les nuages du ciel, et les vents qui les dirigent?

— Hélas! non, Excellence; mais la famine ne peut s'étendre partout à la fois, et la rapidité de nos moyens de transport nous permet à peu de frais d'amener où il le faut la récolte abondante des pays éloignés.

— Je sais que vous avez chez vous des palanquins immenses mus par la vapeur, qui transportent tout très rapidement : mais en passant au milieu de nos terribles montagnes, vous avez dû juger de l'impossibilité pour nous d'établir ici de semblables véhicules. » Et tout l'auditoire d'approuver par des murmures flatteurs.

« Je demande pardon à Votre Excellence de ne pas partager son opinion, car les multiples obstacles dont elle vient de me parler seront aisément surmontés le jour où l'on chargera nos ingénieurs français d'exécuter les travaux nécessaires. »

Stupéfaction générale.

« Quoi! la chose est possible?

— Facile; même si votre vénéré roi et père le veut, on traversera bientôt tout le pays en quelques heures, en passant, à son choix, au-dessus ou au-dessous des montagnes. »

Exclamation d'admiration de tous ceux qui m'entourent.

« Pourtant je ne dois pas cacher qu'il serait infiniment meilleur marché de passer par-dessus que par-dessous. »

Aveugle. — Gravure de Krakow, d'après des dessins coréens.

Approbation générale.

« Nous étudierons tous la question, car nous savons qu'en Europe vous êtes les maîtres des sciences.

— Mais vous pouvez aussi les acquérir.

« Et comme chacun souriait d'un air de doute :

« Faites comme au Japon, Excellence : envoyez chez nous l'élite intelligente de votre brillante jeunesse, et elle rapportera et répandra bientôt ici toutes ces sciences que vous ignorez, contribuant ainsi à resserrer les liens d'amitié contractés récemment entre nos deux pays. »

Et le gouverneur, qui paraît charmé, veut absolument me retenir au yamen, et met plusieurs chambres à ma disposition. Je m'excuse près de lui de ne pouvoir accepter, désireux de partir le lendemain, ne voulant pas causer dans le palais un tel dérangement. Il insiste, je persiste en le remerciant mille fois de son accueil si largement hospitalier; Son Excellence se lève, l'audience est terminée. Quand je remonte dans mon palanquin, mon escorte d'honneur est doublée. Me voici devenu au moins mandarin de première classe!

Nous faisons dans ce pompeux cortège une longue promenade dans l'intérieur de la ville, dont je vais décrire le panorama du haut des murailles. On y monte mon palanquin pour me faire suivre le chemin de ronde, qui me rappelle absolument, mais dans de moindres proportions, l'enceinte de Pékin.

Comme celle-ci, il forme un immense parallélogramme dallé encadrant toute la ville. Au milieu de chaque pan se dresse également une magnifique porte fortifiée, surmontée d'un pavillon élégant. Il est orné dans l'intérieur de peintures et de nombreuses inscriptions rappelant les faits passés. De là j'admire le Komou-kan serpentant à travers une merveilleuse campagne que colorent vivement les tons mordorés de l'automne; au loin et tout autour de nous se déroule un cercle de collines à demi fondu dans un ciel bleuté, qu'illuminent les rayons d'un soleil ardent dont la chaleur contraste agréablement avec le froid vif que nous avons enduré dans la chaîne centrale.

A mes pieds s'étend la grande cité avec ses rues, ses places et ses monuments; dans les quartiers populaires les maisons sont couvertes de chaume, mais dans le centre de la ville, où habite l'aristocratie, se dressent d'élégantes toitures dont les tuiles à la bordure et aux arêtes capricieusement relevées, forment un heureux mélange de lignes droites et courbes d'une harmonie charmante. Nous admirons dans le même style deux temples, une vaste école destinée à l'étude de la langue chinoise, enfin le yamen, absolument clos, qui contient des bâtiments multiples au milieu desquels le palais de réception dépasse tous les autres de son vaste toit polychrome d'où émerge au sommet d'un mât l'immense bannière rouge du gouverneur, flottant dans les airs et dominant la cité.

Tel est Taïkou. De retour à l'hôtel des Araignées, je trouve un délégué de Son Excellence qui me prie de nouveau en son nom de me rendre au yamen pour y loger. J'envoie une lettre d'excuses, et évite ainsi, à tort peut-être, toutes les exigences de l'étiquette coréenne pour vivre à ma guise après tant de fatigues. Je reçois le soir même de nombreux cadeaux du gouverneur : poulets, œufs, pâtisseries, bonbons, kaki, etc. Nouvelle carte de remerciements, auxquels on répond en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'envoyant souhaiter une bonne nuit. Après avoir adressé les mêmes vœux je peux enfin songer à ma cavalerie, dont je suis très préoccupé. A ma grande joie, je retrouve tous nos chevaux debout et mastiquant de la plus joyeuse façon la fameuse soupe chaude aux haricots.

Décidément nous pourrons repartir le lendemain matin de bonne heure, car ma caravane, qui s'est attachée à moi, consent à m'accompagner jusqu'à Fousan. Je passe ensuite la revue de ma garde d'honneur, installée en grand costume dans la cour, aux portes, un peu partout, et je rentre dans ma chambre, tout enchanté de mon séjour à Taïkou.

J'avoue que si la cour de Séoul n'avait pas été en deuil, j'aurais, malgré les obligations de cour, accepté l'hospitalité du gouverneur, pour profiter de toutes les réjouissances qu'en temps ordinaire on m'eût probablement offertes. Elles se composent généralement d'un concert coréen, d'exercices acrobatiques, de danses exécutées par des jeunes filles ou femmes élevées dans ce but, enfin d'une représentation théâtrale. Pour ne pas priver le lecteur de toutes ces distractions, j'en donne ici quelques croquis et vais les compléter par l'aimable récit d'une fête de ce genre traduit sommairement d'un très intéressant volume sur la ville de Séoul, publié à Boston chez Ticknor and Company sous le titre de *Choson, the land of the morning Calm*, par M. Percival Lowell, secrétaire de la légation des États-Unis en Corée.

Enfants coréens (voy. p. 341) — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le très spirituel auteur raconte que, pendant son séjour à Séoul, il organisa avec plusieurs collègues européens une partie de campagne au couvent le plus proche pour y faire une petite fête à la façon des Coréens de distinction.

« On part de grand matin, accompagné de domestiques chargés de tout ce qu'il nous faut pour vivre à l'européenne, de quelques *geisha*, musiciens et comédiens coréens, enfin des chevaux nécessaires à l'expédition. Nous traversons joyeusement une partie de la charmante campagne qui environne Séoul et faisons l'ascension de la montagne où se trouve le couvent. Il contient, outre d'importantes dépendances, deux pagodes peu remarquables. Au moment de notre arrivée on sonne les cloches à la façon chinoise, c'est-à-dire en faisant retomber bruyamment le marteau sur la cloche immobile. Enfin trois coups largement espacés indiquent que l'on commence l'office dans les temples.

« Nous pénétrons dans le principal, qui contient des images, des tambours, des fleurs artificielles, des bâtons d'encens bizarres et un immense poisson en bois suspendu au plafond. Au moment où nous entrons, douze moines en habits solennels marchent en procession et forment en chantant une spirale sans fin, pendant qu'un novice accroupi près de l'autel bat le tambour. La litanie est en sanscrit, langue que ces pauvres moines ignorent, ce qui excuse leurs sourires quand ils passent près de nous. La cérémonie se termine bientôt par l'offrande habituelle à l'autel de riz, de fruits et enfin de la fleur de lotus. Nous sortons pour gagner le réfectoire, où nous dînons servis par les aimables geisha, qui, comme des gazelles, se sont peu à peu apprivoisées à nous. *Flagrante Iris* même murmure doucement à mon oreille les quelques mots japonais qu'elle connaît sous l'impression touchante mais erronée qu'ils sont le langage de son cœur. Sa charmante coquetterie forme contraste avec les figures des moines, qui nous regardent avec étonnement et sans rien dire. Elle est vraiment charmante, cette jeune fille : j'oublie déjà dans son sourire que je suis étranger et à deux milles lieues de ma patrie quand on nous prie après le dîner de quitter nos places afin de disposer la salle pour la représentation. En un instant on nous installe à l'extrémité de la vaste salle sur des nattes, coussins, etc. ; devant nous les musiciens s'assoient en cercle et préparent leurs instruments; plus tard ils seront acteurs, cumulant ainsi deux professions. Une foule compacte les entoure, on dirait une mer de figures humaines; chacune d'elles exprime l'émotion, la curiosité, l'attente et le contentement. Les plus éloignés se tiennent debout contre le mur, car la salle est remplie et les portes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles-mêmes sont encombrées de spectateurs curieux. Ils sont bizarrement éclairés par trois grandes lanternes polychromes qui projettent leurs rayons à travers une atmosphère chargée de fumée de tabac, donnant une couleur spéciale à ce tableau si étrange. Dans le fond de la pièce, les moines bouddhistes, avec leurs têtes rasées, leurs soutanes couleur marron, leurs ceintures de chanvre, leurs rosaires, leurs chapelets placés autour du cou ou suspendus à leurs ceintures, etc., regardent avec étonnement et la plus grande attention. Les novices, aux jeunes figures rayonnantes d'admiration, contemplent avidement la scène, oubliant ce qu'ils sont et où ils sont. Nos propres serviteurs sont mêlés avec eux; leurs vêtements de diverses nuances et leurs chapeaux de feutre noir forment un contraste étrange avec le simple costume des moines. Dans cette foule compacte et mélangée, la curiosité fait oublier le rang : nul ne céderait sa place, pas plus les domestiques, ayant toujours en Corée le privilège de tout voir, que ces excellents moines, qui, malgré leur profession, tiennent absolument à assister au spectacle.

« Il commence enfin. Les exécutants nous font d'abord de la musique, ils tirent de leurs instruments habituels les sons les plus discordants; l'ensemble n'existe pas; flageolets, flûtes et violons à deux cordes ne s'entendent que pour marcher à contre-mesure; seuls tambours, cymbales et gongs, en raison de leur ton neutre, s'harmonisent avec tout le monde.

Pêcheur à la ligne (voy. p. 341). — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

« Le concert cesse, on nous sert le thé, puis vient la représentation dramatique.

« Le théâtre en Corée est composé uniquement de scènes caractéristiques. Elles forment presque toujours un monologue débité par un seul acteur, bien qu'un ou deux autres lui prêtent quelquefois leur assistance, mais ce sont des ombres servant à mettre l'étoile mieux en évidence. Il n'y a ni scène, ni décors: l'acteur est là devant nous avec le costume qu'il a pu improviser pour répondre à ses besoins : un peu plus ou un peu moins de vêtements, c'est tout. Il saisit habilement quelques traits de mœurs ou usages coréens et les présente très bien sous leur côté comique; étrangers et natifs, nous sommes tous enchantés. Par exemple c'est un paysan tâchant d'obtenir une entrevue avec un noble pour lui présenter une requête qu'il doit faire depuis longtemps. Il emploie tous les artifices possibles pour persuader au garde de le laisser entrer; c'est un mélange d'effronterie, d'amabilité, de cajolerie à émouvoir tout le monde, excepté un chien de garde. A la fin le cerbère se laisse persuader et le rustique se trouve alors en présence du grand personnage. Il redevient tout à coup aussi respectueux que vous pouvez le désirer. Simple mais éloquent, on trouve en lui un modèle de la plus parfaite servilité, c'est évidemment un homme qui sait ce qu'il veut et l'obtiendra. Tout ceci est représenté par l'artiste sans aucun accessoire, car il n'a pas même devant lui le noble imaginaire auquel il parle; tout repose donc uniquement sur son talent.

« Nous avons devant nous un artiste des plus remarquables. Le voici qui se montre sous la forme d'un faux aveugle, essayant, sous ce déguisement, de traverser Séoul la nuit, en dépit de la loi du couvre-feu. La patrouille arrive, il la trompe par toutes les maladresses de sa prétendue cécité, à la grande joie de l'auditoire, dont plus d'un a lui-même joué à son profit le rôle d'aveugle clairvoyant. Voici maintenant la tragédie. Un voyageur isolé se trouve face à face dans la montagne avec un tigre. Sa mimique terrifiée nous donne la chair de poule; et quand tout à coup, devenu tigre lui-même, il pousse de rauques et formidables miaulements, notre sang se glace dans les veines, nous frémissons tous instinctivement. Le spectacle se termine gaiement par les embarras d'un marchand de tabac qui forme peut-être la meilleure partie de la représentation. Le pauvre diable tâche de vendre sa marchandise et ne réussit pas du tout; il a presque persuadé quelqu'un contre sa propre volonté, lorsqu'un malentendu survient; enfin, le voici mêlé à une dispute, et quelque peu battu; alors, frictionnant ses membres meurtris, il s'assied navré et recommence son inimitable cri de : « Tabac à vendre! » qui sépare chacune des scènes de la façon la plus comique. Aussi, en rentrant dans nos cellules, répétons-nous tous avec la voix et le geste automatique de l'artiste : « Tabac, tabac à vendre! »

Le lendemain, échange avec le gouverneur de plusieurs cartes, où nous nous faisons mutuellement, d'après les rites, une foule de politesses matinales. Je lui adresse enfin une lettre d'adieux exprimant tous mes remerciements de son gracieux accueil. En retour, il me souhaite un bon voyage, met à ma disposition sa magnifique escorte et m'annonce qu'un déjeuner m'est préparé par ses soins à la prochaine station. On ne peut être plus aimable, et, tout en étant très recon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naissant des princières prévenances de Son Excellence, je les attribue moins à moi-même qu'à la France, qu'il a voulu honorer dans son modeste représentant scientifique. Mais, au point de vue de l'exquise politesse coréenne, je dois ajouter que l'aimable gouverneur et le ministre des affaires étrangères, en réponse à des souvenirs que je leur ai adressés de Paris pour les services que tous deux m'avaient rendus, m'envoyèrent chacun avec une grâce parfaite de fort jolis cadeaux et de charmantes lettres. Voici la traduction de l'une d'elles, très curieux spécimen du style épistolaire coréen.

« Réponse de M. Kim-Kiang-Tchin, gouverneur de la province de Kyeung-Sang, à M. Collin de Plancy, le 4 du deuxième mois de l'année Keuctchouk (le 26 décembre 1889).

« L'année dernière, M. Varat, qui était en train d'accomplir son voyage autour du monde, m'a fait l'insigne honneur de passer par ma capitale; nous avons conversé longuement ensemble et sommes devenus amis dès notre première entrevue; cette visite m'a causé tellement de plaisir que je ne l'ai point oubliée jusqu'à ce jour.

« Maintenant l'aimable explorateur veut bien me faire cadeau de deux tapis : ce présent vient du fond du cœur, et est tellement précieux pour moi que je ne puis m'empêcher de l'avoir continuellement sous les yeux.

« La politesse rend bienfait pour bienfait : j'ai donc choisi quatre stores en bambou très fin que je suis heureux d'offrir à M. Varat.

Chat fétiche (voy. p. 351). — Gravure de Krakow, d'après un dessin coréen.

« J'espère que Votre Excellence voudra bien faire parvenir ces objets au destinataire et lui transmettre l'expression de toute ma gratitude.

« (Je termine cette lettre) en remerciant également Votre Excellence des compliments qu'Elle a bien voulu m'adresser et des éloges dont Elle m'a comblé. »

Hélas! j'ai le regret de constater ici que, l'année suivante, j'apprenais non seulement la mort de cet aimable gouverneur, mais aussi celle de Mgr Blanc et de la sœur venue du Sénégal qui m'avaient si gracieusement accueilli à Séoul.

Je reprends mon veston de voyage, et me mets cette fois à la tête de la caravane, c'est-à-dire à la place officielle déterminée par les rites, car j'ai maintenant un cortège des plus pompeux. Une centaine de serviteurs du gouverneur m'accompagnent dans leurs brillants costumes, dont les plus riches sont en soie claire, bleue, rose ou verte, recouverts de gaze noire ou blanche. Tout cela resplendit sous les gais rayons du soleil matinal et nos petits chevaux sont comme affolés au milieu de ce luxe de vêtements aux riches couleurs, auxquelles leurs yeux ne sont pas accoutumés. C'est ainsi que nous traversons majestueusement la ville, au milieu d'une nombreuse population accourue de toutes parts pour assister à notre départ. Nous gagnons la campagne, et, quelques kilomètres plus loin, comme nous descendons une côte en cette superbe ordonnance, voilà que tout à coup retentit dans les airs une épouvantable fanfare, si inattendue, stridente et fantastique, qu'on se croirait au jugement dernier. Nos chevaux terrifiés se cabrent; mes quatre cavaliers tombent, et l'un d'eux si malheureusement que, le pied pris dans son étrier, il est entraîné par sa monture. Un effarement général se produit dans ma vaillante escorte. Je lance mon cheval pour rejoindre mon soldat en détresse, et au moment où, penché à demi, je vais le sauver, ma selle tourne, et me voilà par terre à mon tour, prouvant une fois de plus combien la roche Tarpéienne est près du Capitole. Je ne me suis fait aucun mal, me relève aussitôt, crie et fais signe à mes gens affolés d'arrêter les poneys; ils s'en rendent enfin maîtres et je constate avec plaisir que personne n'est blessé. Alors, pour sauvegarder ma dignité atteinte par ma chute, je passe mon bras entre la sangle et le ventre du cheval pour montrer devant tous, au palefrenier, que, ahuri de notre brillant cortège, il a oublié de sangler ma bête. Après les reproches obligatoires, j'imagine, pour relever complètement mon prestige, de me faire voir de mon poney, qui, à l'aspect de mon costume, auquel il ne peut s'habituer, se dresse sur ses jambes de derrière, et veut recommencer, mais en vain, car cette fois je me suis mis en selle à l'émerveillement des Coréens. Ceux-ci sont, en effet, de très médiocres cavaliers, particulièrement les personnages officiels, qui ne montent jamais qu'accompagnés de quatre palefreniers tenant chacun une des longues lanières attachées par paire au mors et à la queue de l'animal dont ils dirigent ou arrêtent ainsi le moindre mouvement. Le mandarin ainsi monté n'a donc qu'à se prélasser confortablement dans la plus douce quiétude.

La caravane se reforme, et mon interprète me demande s'il faut interdire les fameuses sonneries.

« Sont-elles d'usage?

— Oui, me répond-on.

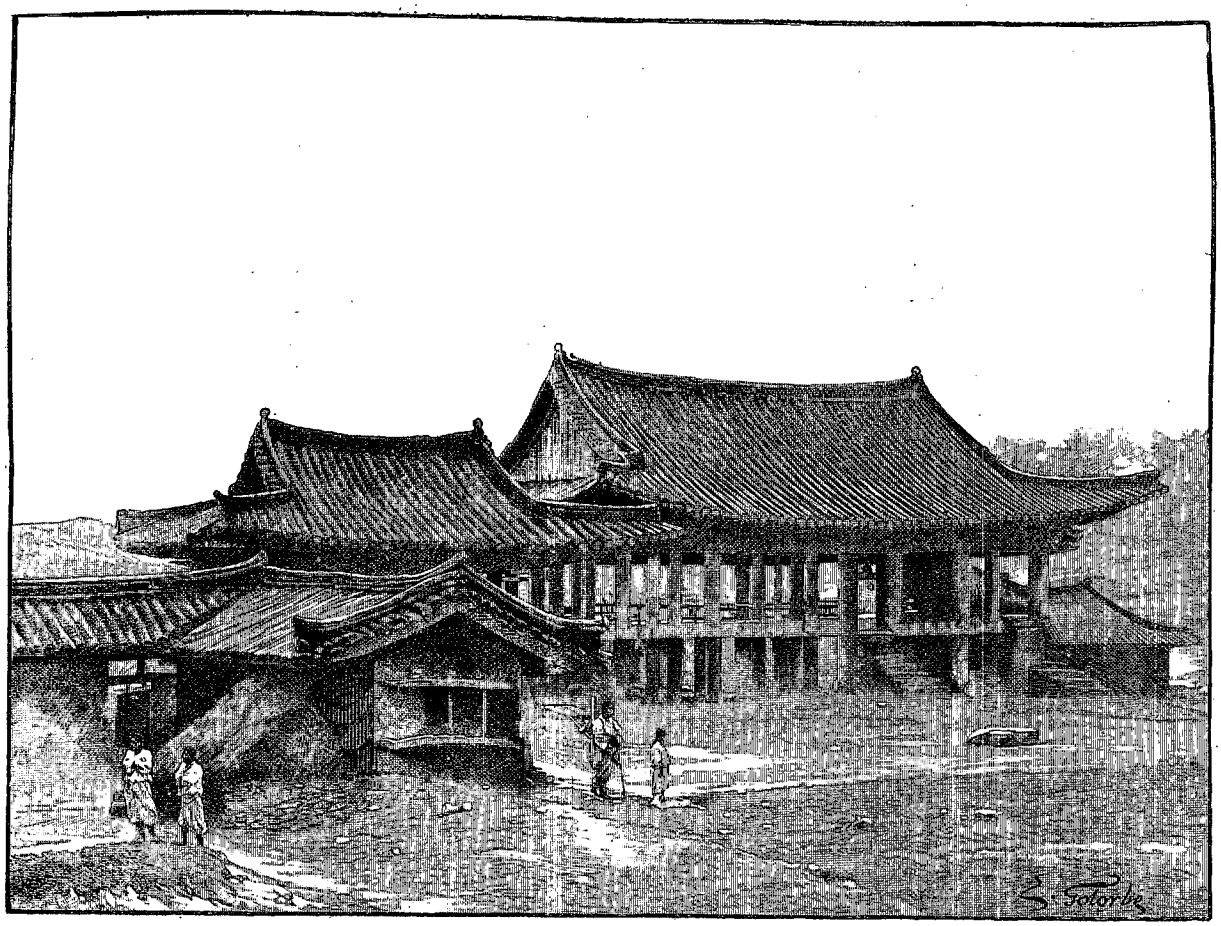
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Alors que les sonneurs, au lieu de se tenir à l'arrière de la caravane, passent en avant, et musiquent selon les rites. »

En effet, il n'y a plus rien à craindre ainsi, car les trompettes, cause de notre accident, se composent de trois parties qui ressortent les unes des autres, et atteignent avec leur entier développement plus de 1 m. 20 de longueur, de sorte que, placées devant nous, nous avons le temps, en les voyant s'allonger, de rassembler les rênes et de maintenir nos chevaux. Nous arrivons ainsi avec toute la pompe et l'harmonie désirables au village, où nous profitons du magnifique déjeuner de Son Excellence; puis ma superbe escorte reçoit une dernière carte pour le gouverneur et s'éloigne en me remerciant de mes largesses; elle rentra le soir même au yamen.

Nous reprenons maintenant notre ordre de marche accoutumé dans la direction sud-est, à travers un paysage semblable à celui que j'ai décrit avant d'arriver à Taïkou.

Nous rencontrons en route un jeune orphelin d'une douzaine d'années absolument sans ressources dans ce pays où commence à sévir la famine : nous le prenons donc pour remplacer le palefrenier qui s'est ré-



Yamen de Mil-yang (voy. p. 352). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

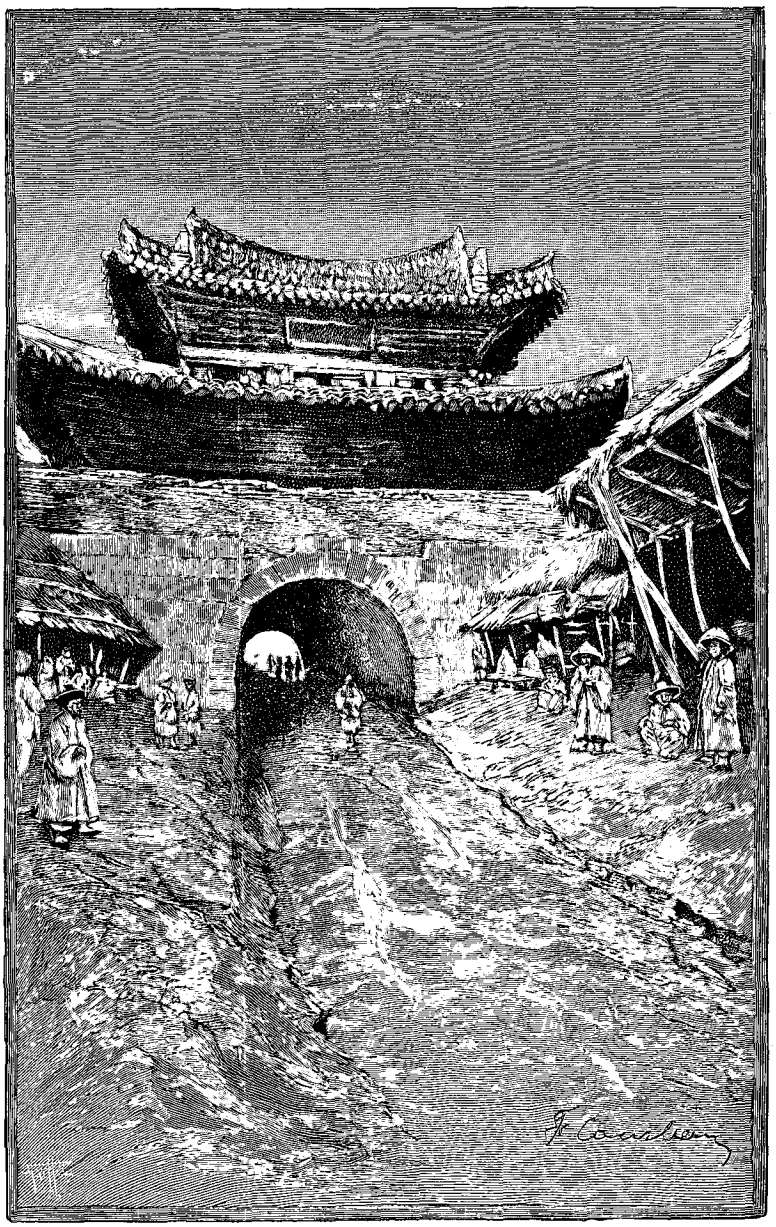
volté. Comme il a une petite figure intéressante et est doué d'une grande activité, je le charge désormais du soin de mon cheval.

Bientôt nous traversons de vastes terrains sablonneux formant parfois de petits coteaux, sur lesquels l'eau de pluie a fait de fortes érosions. Là, comme partout, grâce à une savante irrigation, on a su rendre productifs ces terrains autrefois stériles, et l'on y cultive fèves, haricots et divers légumes, toutes sortes de fruits, particulièrement le kaki, des bois précieux, enfin le mûrier, qui a amené partout l'élevage du ver à soie.

Après avoir traversé le Tcha-kine-oune-san par un col assez élevé, nous arrivons à la chute du jour devant la ville de Tchang-to aux murailles crénelées. La double porte fortifiée est toute grande ouverte, mais, à ma vive surprise, nous ne voyons ni gardien, ni passants, ni marchands, gens qu'on rencontre généralement en ces sortes de lieux. Nous pénétrons dans la cité : même solitude, même silence, l'herbe pousse dans les rues, et, malgré le bruit que fait la caravane, nul n'accourt à notre passage, aucune porte ne s'ouvre pour nous voir, c'est pis que le château de la *Belle au bois dormant*, où l'on apercevait du moins les assoupis. Ici rien, pas même une ombre humaine, et j'aurais cru la ville inhabitée si nous n'avions rencontré un ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux chiens errants et vu, au milieu de la brume du soir, je ne sais quelle lumière opaque à travers les châssis en papier de quelques rares fenêtres. Nous sortons par la porte opposée à celle où nous sommes entrés, et restons longtemps muets, comme si le silence de la ville eût été contagieux. Je me retourne pour jeter un dernier regard sur cette étrange cité, et vois les lourdes portes se fermer doucement seules, comme si elles eussent été poussées par les esprits des morts. J'apprends au prochain village, où nous passons la nuit, qu'à la suite d'une épouvantable épidémie de choléra la ville a été presque complètement abandonnée. Ce terrible fléau décime fréquemment tout le pays.



Porte à Mil-yang. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Nous avons vu comment les Coréens cherchent à désarmer l'esprit de la petite vérole, ils emploient un système à peu près analogue pour toutes les maladies : il consiste à garnir de nourriture une petite table rectangulaire destinée à cet usage; deux vases de fleurs sont placés à chaque extrémité, et un tambour est suspendu au-dessus, alors le mari et la femme qui ont quelqu'un des leurs malades s'assoient à terre devant la table et appellent l'esprit de la maladie en frappant sur le tambour et en agitant une sonnette pour l'inviter au repas ainsi offert et détourner par là sa colère; mais pour agir sur l'esprit du choléra, le procédé est tout à fait particulier et même préventif : il consiste simplement à fixer à sa porte une peinture représentant un chat; en voici la raison, ultra-logique : La morsure du rat donne des crampes, le choléra également. Que craint le rat? Le chat. Donc il en sera de même pour le choléra C. Q. F. D., si je me rappelle mes mathématiques.

Le lendemain, pour la première fois, le temps est véritablement couvert et je dois insister pour faire partir la caravane; mais, une embellie étant survenue, mes hommes recouvrent leur gaieté, et l'un d'eux m'apporte mon bouquet matinal. Voici comment cet usage s'était introduit. J'ai pour principe en exploration, comme je l'ai déjà dit, de me montrer au départ très exigeant pour tout ce qui regarde la discipline du convoi, certain que chacun se soumettra aisément, se sentant près de l'autorité; et comme les bonnes habitudes sont bientôt prises, on n'a plus après qu'à se montrer plein de bonté pour tous. Aussi mes hommes, enchantés de moi, s'ingénient-ils chaque jour pour répondre aux soins que je prends d'eux, de leurs chevaux. C'est ainsi qu'un après-midi, j'ai fait signe à un des palefreniers de me cueillir une fleur inconnue, et, après l'avoir admirée, pour ne pas faire fi de la pauvrette, je l'ai mise à ma boutonnière; à partir de ce moment, chaque matin on m'offre un petit bouquet, que je fixe de la même façon à mon vêtement.

Donc, lecteur, si jamais vous faites de l'exploration et que vous vouliez être adoré de vos compagnons, faites comme moi et vous serez fleuri tous les jours par une Isabelle en pantalon.

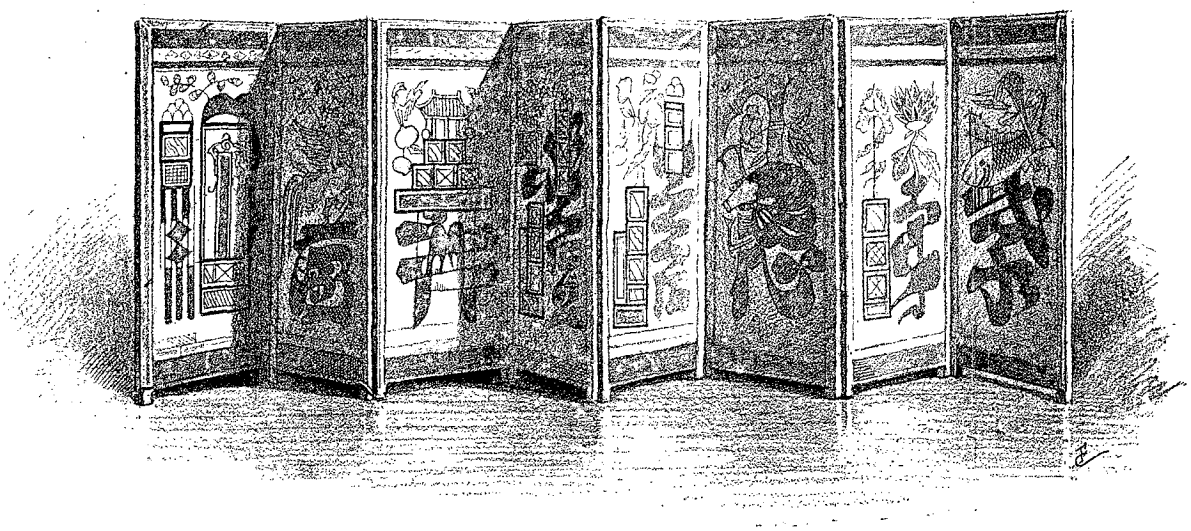
Nouvelle ascension du Tcha-kine-oune-san, qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après avoir fait un demi-cercle, se présente maintenant à nous sous l'aspect d'une simple colline.

La pluie qui nous menace depuis le matin tombe enfin; aussitôt je mets mon caoutchouc, et tous mes hommes s'enveloppent dans d'énormes manteaux en papier huilé qui couvrent entièrement le corps, pendant que la tête disparaît sous un vaste bonnet triangulaire de même matière. Ces papiers, avant de devenir manteaux de pauvres diables, ont joué un rôle beaucoup plus glorieux, car, aux caractères chinois dont ils sont recouverts, mon interprète reconnaît que ce sont des feuilles de concours d'aspirants lettrés. Rien de curieux comme de voir ainsi se promener à travers la campagne ces vénérables thèses ambulantes. S'il est une chose au monde que le Coréen déteste, c'est la pluie. Quand un grain parfois nous surprend, tous mes gens demandent à s'arrêter au prochain village; j'ai beau, en plaisantant, les appeler poules mouillées, eux, habituellement si gais, gardent l'air le plus navré. Cela tient non seulement à la misérable chaussure de paille qui protège très imparfaitement leurs pieds, mais surtout à une coutume religieuse relative aux prières publiques qu'on fait pour obtenir l'eau du ciel. Le mandarin, chargé de la demander au nom de la population, doit, s'il est exaucé, rester lui-même à la pluie jusqu'à la chute du jour, et nos hommes, en la recevant stoïquement, craignaient qu'on ne crût là-haut à leur désir d'être ainsi mouillés à perpétuité.

Aussi ce jour-là, après avoir marché plus de deux heures sous une pluie battante, je cède enfin à la demande réitérée de tous et m'arrête à Mil-yang, que nous apercevons brusquement ainsi que le fleuve. La



Paravent coréen. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

ville s'élève en amphithéâtre sur une colline, chose exceptionnelle en Corée, car nous avons vu qu'on habite généralement au bas des coteaux, survivance probable de quelque ancienne coutume, dont il y aurait lieu de rechercher l'origine. Cette antique cité se présente à nous sous l'aspect le plus pittoresque. Au sommet de la colline s'élève son yamen en ruines, dont il ne reste que l'élégante et superbe toiture, soutenue par de gigantesques colonnes entre lesquelles on aperçoit le ciel. Deux ou trois temples et quelques édifices publics couverts de tuiles multicolores surgissent au milieu de nombreux toits de chaume, au-dessous desquels se dressent les remparts à demi détruits et recouverts de mousse. Ils dominent une plaine magnifique, où de-ci de-là croissent pittoresquement des bouquets d'arbres de toutes sortes, autour desquels, grâce à un regain de verdure, brillent mille fleurs des champs; le fleuve la sillonne paresseusement de ses eaux endormies au reflet d'un blanc métallique. L'intérieur de la vieille cité est du plus curieux intérêt archéologique : ses rues, ses monuments et même ses maisons, particulièrement celles des nobles, la plupart en ruines, ont un caractère personnel dans leurs grandes lignes; leurs délicates et capricieuses sculptures prouvent qu'il y a eu ici un véritable art architectural natif cherchant à se dégager des influences chinoises.

Plusieurs époques artistiques y sont représentées d'une si heureuse façon que Mil-yang est pour moi comme le Nuremberg de la Corée.

Charles VARAT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue du quartier japonais à Fou-san (voy. p. 360). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

VOYAGE EN CORÉE,

PAR M. CHARLES VARAT[1],

EXPLORATEUR CHARGÉ DE MISSIONS ETHNOGRAPHIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1888-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Un menu coréen. — Esthétique. — Les chiens et les chats. — Départ de Mil-yang. — Vallées et rizières. — Hommages à la vieillesse. — Coréens et Japonais. — Paysages aquatiques. — Le Tchung-ka-mœ-san. — A l'hôtel japonais. — Adieux de ma caravane. — Comment fument les mousmés. — Mandarins, Européens et Japonais. — Les quatre Fou-san. — Navigation sur la côte orientale. — Gen-san et Tok-ouen. — Les tigres. — Vladivostok. — Les Coréens en Sibérie. — Un typhon dans le détroit de Corée. — Nagasakï. — Conclusion.

Nous nous installons à l'auberge, et comme Mil-yang est le chef-lieu d'un district important, je fais parvenir immédiatement ma carte coréenne au mandarin qui l'administre et j'apprends bientôt que ce fonctionnaire est absent par le noble gentilhomme qui le remplace et vient me faire visite. Je lui offre une collation européenne; elle paraît fort de son goût, car il y fait honneur, me remercie vivement, et s'excuse de ne pas me recevoir chez lui, son père étant malade. Le soir même il m'envoie un excellent dîner coréen, servi dans des vases en faïence de grand prix. En voici le menu : une soupe grasse au froment, des poissons marinés, du taureau coupé en tranches minuscules et ovales, du poulet également dépecé, du gibier de même, etc. Le tout est accompagné de navets cuits, d'une salade de poireaux mélangée d'un agréable liquide jaune; de plus, pour l'assaisonnement des autres plats, une sauce aux haricots, exquise comme celle qu'on fabrique au Japon, et un petit bol contenant un délicieux coulis qu'on me dit être chinois. Le repas est complété par des gâteaux appétissants, de fines sucreries, des fruits : pommes, poires, kaki, etc.; enfin, pour arroser le tout, une bouteille en porcelaine fort élégante remplie d'un délicieux vin de riz, semblable à celui que m'a offert le gouverneur de Taïkou. Le vin coréen, rouge ou blanç, est extrait du riz, du froment, etc., et a une jolie transparence, obtenue en y jetant un charbon embrasé au moment du moût. Il est infiniment supérieur à celui qu'on fabrique en Chine et au Japon, et rappelle absolument notre vin de raisin, avec je ne sais quel velouté d'une finesse étrange qui flatte le palais. Quoiqu'il soit très alcoolisé, je le trouve si excellent que je veux en faire venir en France pour mes amis, mais je dois y renoncer, car il se conserve très peu de temps, et n'est pas

1. Suite. — Voyez. p. 289, 305, 321 et 337

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transportable. Ce luxueux repas coréen est accompagné d'un immense bol de riz bouilli qui remplace ici le pain; l'eau que l'on en retire est la boisson ordinaire, le thé étant un extra pour la plupart des Coréens. J'avoue que, malgré toute la science culinaire qu'on a déployée pour moi, je préfère — effet d'habitude d'estomac — un simple bifteck aux pommes à ce repas mandarinal, en ajoutant pourtant qu'entre les savantes cuisines chinoise, japonaise et coréenne, je préfère cette dernière. Le soir même j'envoie ma carte de remerciements au noble coréen qui a répondu d'une si aimable façon à ma collation européenne, et j'offre les reliefs de mon repas à mes deux soldats. Ceux-ci m'assurent n'avoir jamais rien mangé de meilleur de leur vie; je les congédie et ferme la porte de ma chambre.

Mon ameublement est augmenté d'un petit paravent coréen haut de 1 mètre sur 3, que j'ai acheté en route; il est fort ancien et se compose de huit panneaux; chacun d'eux porte le caractère chinois d'une vertu que l'homme doit pratiquer : piété filiale, *ghai*; déférence, *tche*; fidélité, *tchoug*; confiance, *tching*; politesse, *rey*; probité, *ry*; désintéressement, *vom*; modestie, *tchy* : ces qualités sont figurées de plus, suivant l'usage, par des animaux ou objets symboliques dont les brillantes couleurs illuminent mon réduit. Pendant qu'au dehors la pluie tombe à torrents avec une continuité inquiétante, je cherche l'oubli en admirant mon écran, qui, outre toutes les vertus qu'il souhaite à son propriétaire, présente, en effet, au point de vue artistique, de précieux renseignements sur les origines de l'art coréen. Précisons : un petit cadre violet bordé de blanc entoure chaque feuille, excepté à la partie inférieure, qui se termine par une large bande noire bordée d'une autre blanche, sur laquelle court un fin dessin géométrique bleuté. Même répétition à la partie supérieure où vient s'ajouter une étroite bande noire soulignée d'un trait rouge viné, qui circonscrit tout le panneau. Celui-ci, d'un blanc paille, est surchargé de grands caractères chinois archaïques faits largement et d'un rare mérite calligraphique; ils s'enlèvent vigoureusement en encre noire sur le fond clair où se trouvent peints au-dessous ou autour d'eux en couleurs très pâles les attributs allégoriques de chacun de ces signes. Malgré le choc de tons aussi contrastants, une véritable harmonie s'en dégage, grâce à l'appui des larges bandes noires du cadre. Quant aux attributs, outre la délicatesse de leurs nuances, ils se caractérisent par l'hiératisme de leurs lignes, et l'on retrouve dans la figuration des fleurs et même des animaux symboliques le dessin tout à la fois géométrique et vague des produits artistiques de la Perse et des Indes. Telles sont les sources primitives dont les Coréens ont su dégager un véritable art national. Nous l'avions constaté déjà en admirant la superbe ordonnance des palais et des principaux monuments de Séoul, les peintures des pavillons des portes de Taïkou, les merveilleux costumes de la cour du gouverneur, les sculptures et l'architecture si pittoresques de Mil-yang, enfin toutes les productions manuelles[1] et même le théâtre monologuiste, si vivant, si humain, si personnel. Là-dessus je souffle ma bougie et m'endors en souriant à la pensée qu'on m'avait représenté ces aimables Coréens comme de véritables sauvages.

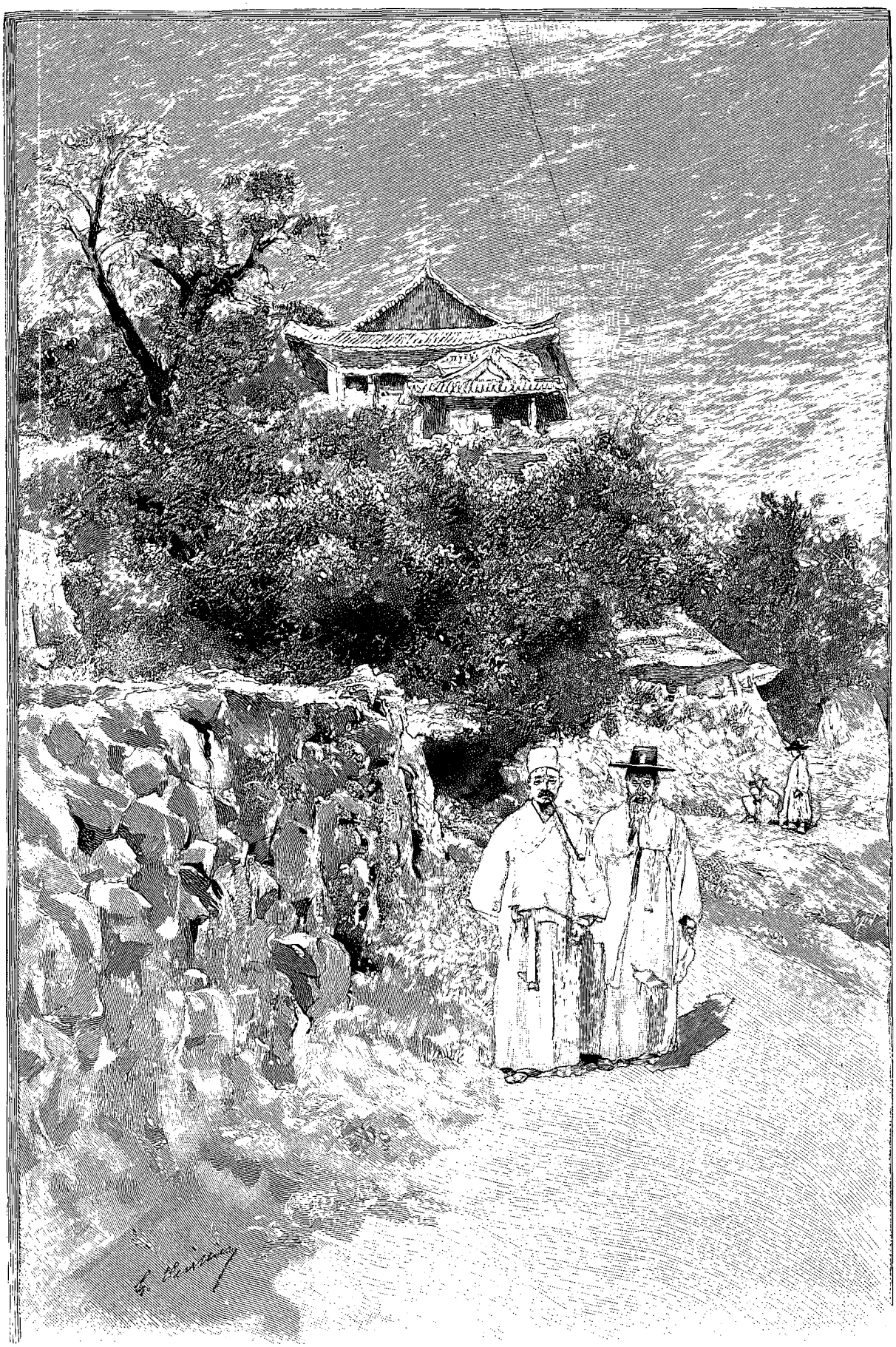
Le lendemain matin, je me lève de très bonne heure et guette une embellie pour photographier les principaux monuments et les aspects si curieux de Mil-yang. Après deux heures d'attente je puis enfin sortir et commencer à opérer, au grand ébahissement d'une partie de la population, que mes deux soldats maintiennent à la distance nécessaire de mon objectif. Un chien de taille moyenne, au poil jaunâtre et aux yeux verts, comme ils sont souvent ici, me suit partout, car je l'ai caressé, ce que ne font jamais les Coréens. Je crois avoir trouvé la raison de cette répulsion bizarre chez des gens qui aiment les animaux : elle provient de ce qu'un certain nombre d'enfants courant nus à travers la campagne ont été mutilés par les chiens. Aussi, pour éviter la fréquence de ces accidents, habitue-t-on les petits garçons à leur jeter des pierres, ce qui fait que plus tard, étant devenus hommes, ils chassent et rudoient ces malheureux quadrupèdes. Ceux-ci, repoussés de tous et vivant à demi sauvages, voient augmenter encore l'aversion profonde qu'ils inspirent par les innombrables *teks*, petites araignées brunes de la grosseur d'un pois, qui, armées de courtes pattes, fourragent à l'envi dans leur fourrure mal entretenue. Ils n'en restent pas moins fort intelligents, et à Séoul savent très bien ouvrir eux-mêmes la petite chatière qu'on leur ménage au bas de chaque porte et dans le volet qui en double la fermeture de nuit. Cela leur permet de rentrer à toutes heures et d'échapper ainsi aux gourdins des Coréens, qui, comme les Chinois, apprécient surtout cet animal sous la forme de ragoût et particulièrement de côtelette.

Mais il est temps de partir : nous nous éloignons, réchauffés par le soleil, dégagé enfin des nuages qui interceptaient ses rayons. Toute la campagne rafraîchie étincelle de mille feux, illuminant autour de nous bouquets d'arbres, fermes et champs admirablement cultivés. Je me retourne et, jetant un dernier regard sur les murailles de Mil-yang, j'y retrouve les traces de maints combats autrefois soutenus contre les Japonais. Comme les bandes d'oiseaux que nous rencontrons souvent se dirigeant vers le sud-est, les envahisseurs durent aussi fuir, non devant la rigueur du climat, mais en face de tout un peuple se levant pour reconquérir son indépendance. Puissions-nous voir un jour s'effectuer chez nous une pareille migration!

Après avoir quitté Ori-tchang et passé le Sain-tang et le Kou-fa, affluent du Nak-tong-yang, nous nous éloignons du fleuve et nous traversons plusieurs villages importants, notamment Tang-yori-tchou, à l'entrée des-

1. L'auteur en a rapporté une collection qui compte près de deux mille numéros. M. Varat l'a offerte à l'État. Elle sera inaugurée cette année au musée Guimet, en même temps que paraîtra son volume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue extérieure des murailles de Mil-yang. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quels nous rencontrons souvent des chapelles votives élevées en l'honneur de ceux ou de celles qui se sont distingués par le patriotisme, la piété filiale, l'accomplissement de leurs devoirs paternels, maternels ou fraternels, et même aux veuves dont la vertu a été l'honneur de leur sexe : glorieux édicules destinés à exalter dans tous les cœurs les vertus familiales, base de la société coréenne. Nous sommes maintenant dans une vaste plaine, bornée au loin par une chaîne de collines; les rizières qui nous environnent forment un immense damier où de nombreux travailleurs, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux, se livrent à leur dur labeur. La curiosité excitée par mon passage suspend à peine un instant leur travail, qu'ils reprennent aussitôt, tant est actif le paysan coréen. De temps à autre le soldat qui est en tête demande le chemin ou plutôt quelle est celle des petites crêtes émergeant des rizières qu'il faut suivre, et de loin notre caravane a l'air de marcher sur les eaux. Chacun s'empresse de nous renseigner de la voix, mais surtout du geste, car depuis que nous avons quitté Taïkou et avançons vers le sud, on comprend de moins en moins le langage de mes hommes, par suite du changement de plus en plus accentué de dialecte.

Voici que vient vers nous un grand et magnifique vieillard, il marche solennellement, s'appuyant sur le long bâton très bien travaillé qu'on appelle en Corée « canne de vieillesse ». A l'approche de l'ancêtre, chacun, pour laisser libre l'étroit chemin qu'il suit, entre sans hésiter à mi-jambes dans la rizière et le salue respectueusement; moi-même je lance mon cheval dans l'eau, heureux, en suivant leur exemple, de rendre ainsi mon hommage européen à la majesté des ans. La vieillesse est une royauté doublement sacrée en Corée, car si l'aïeul a droit à la piété filiale de chacun, il doit aussi être pour tous et particulièrement pour les siens un vrai père; si quelque égoïste y manque, le mandarin sait le rappeler à la vertu, sans pour cela manquer au respect dû au grand âge. J'en reproduis ici un curieux exemple : « Dernièrement, écrivait en 1855 Mgr Daveluy, un jeune homme de plus de vingt ans fut traduit devant un mandarin pour quelques francs de cote personnelle dus au fisc et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de payer. Le magistrat, prévenu d'avance, arrangea l'affaire d'une manière qui fut fort applaudie. « Pourquoi n'acquittes-tu pas tes contributions? demanda-t-il au jeune homme. — Je vis difficilement de mes journées de travail, et je n'ai aucune ressource. — Où demeures-tu? — Dans la rue. — Et tes parents? — Je les ai perdus dès mon enfance. — Ne reste-t-il personne de ta famille? — J'ai un oncle qui demeure dans telle rue, et vit d'un petit fonds de terre qu'il possède. — Ne vient-il pas à ton aide? — Quelquefois, mais il a lui-même des charges, il ne peut faire que bien peu pour moi. » Le mandarin, sachant que le jeune homme parlait ainsi par respect pour son oncle, et qu'en réalité celui-ci était un vieil avare fort à son aise qui abandonnait le pauvre orphelin, continua de le questionner. « Pourquoi à ton âge n'es-tu pas encore marié? — Est-ce donc si facile? qui voudrait donner sa fille à un jeune homme sans parents et dans la misère? — Désespères-tu de te marier? — Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais je n'en ai pas les moyens. — Eh bien, je m'en occuperai; tu me parais un honnête garçon et j'espère en venir à bout; avise au moyen de payer la petite somme que tu dois au gouvernement et dans quelque temps je te ferai rappeler. » Le jeune homme se retira sans trop savoir ce que cela signifiait. Le bruit de ce qui s'était passé en plein tribunal arriva aux oreilles de l'oncle, qui, honteux de sa conduite et craignant quelque affront public de la part du mandarin, n'eut rien de plus pressé que de faire des démarches pour marier son neveu. L'affaire fut rapidement conclue, et l'on fixa le jour de la cérémonie. La veille même, lorsqu'on venait de relever les cheveux du futur époux, le mandarin, qui se faisait tenir au courant de tout, le rappelle au tribunal et lui réclame l'argent de l'impôt. « Eh quoi, dit le mandarin, tu as les cheveux relevés; es-tu déjà marié? Comment as-tu fait pour réussir si vite? — On a trouvé pour moi un parti convenable, et mon oncle ayant pu me donner quelques secours, les choses sont conclues: je me marie demain. — Très bien, mais comment vivras-tu? as-tu une maison? — Je ne cherche pas à prévoir les choses de si loin, je me marie d'abord, ensuite j'aviserai. — Mais en attendant, où logeras-tu ta femme? — Je trouverai bien chez mon oncle ou ailleurs un petit coin pour la caser en attendant que j'aie une maison à moi. — Et si j'avais le moyen de t'en faire avoir une? — Vous êtes trop bon de penser à moi, cela s'arrangera peu à peu. — Mais enfin, combien te faudrait-il pour te loger et t'établir convenablement? — Ce n'est pas petite affaire, il me faudrait une maison, quelques meubles et un petit coin de terre à cultiver. — 200 *nhiangs* (environ 400 fr.) te suffiraient-ils? — Je crois qu'avec 200 nhiangs je pourrais m'en tirer très convenablement. — Eh bien, j'y songerai; marie-toi, fais bon ménage et sois plus exact désormais à payer tes impôts. » Chaque mot de cette conversation fut répété à l'oncle; il vit qu'il fallait s'exécuter sous peine de devenir la fable de toute la ville, et quelques jours après ses noces le neveu eut à sa disposition une maison, des meubles et les 200 nhiangs dont avait parlé le mandarin. » Connaissez-vous, lecteur, un autre pays où les devoirs de la famille soient tellement bien compris de tous qu'il suffise à la justice, quand quelqu'un les oublie, d'en paraître informée pour que l'ordre soit aussitôt rétabli?

Bientôt nous sortons des rizières pour nous rapprocher des collines par un semblant de route que suivent de nombreux Coréens. C'est ainsi que, nous rapprochant de la mer, un mouvement de vie humaine de plus en plus accentué succède à notre isolement presque complet dans la montagne. Dans les villages où nous passons maintenant, tous les instruments agricoles servant à préparer le riz sont en mouvement. La fiévreuse activité qui règne dans ce canton provient de ce que ses habitants, ayant échappé seuls à la sécheresse,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'efforcent de venir en aide au pays voisin, où bientôt la famine s'étendra dans toute son horreur. Nous atteignons enfin la route directe de Séoul à Fou-san, où se dressent devant moi, à mon grand ébahissement, les poteaux du télégraphe récemment établi en Corée, comme au Japon et en Chine. De temps à autre nous rencontrons quelques marchands japonais de Fou-san venus ici pour leurs affaires. Ces petits hommes, en général fort laids, avec leurs longues robes à large ceinture, leurs bottines du *Pont-Neuf* et leurs petits melons de la *Belle-Jardinière*, me font un étrange effet au milieu de cette population grande et forte et au costume si personnel. Il me semble qu'avant peu nous verrons que les Coréens ne le cèdent en rien à leurs voisins dans la voie du progrès. En effet, si les Japonais, dont ils ont été les éducateurs, les surpassent aujourd'hui au point de vue de l'industrie et des arts, les Coréens les rattraperont bientôt pour les dépasser, grâce à leur supériorité morale. Elle est attestée chez eux par leur admirable organisation de la famille, leur solidarité, leur énergie au travail, enfin les étonnants progrès qu'ils ont faits en quelques années, comme le prouve le télégraphe, dont les lignes civilisatrices s'étendront bientôt sur toute la Corée.

Vieillard. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Nous sommes entourés maintenant de charmantes collines, d'où s'échappent cent cours d'eau qui se répandent dans la vallée, où ils forment un paysage des plus aquatiques; aussi ne faisons nous que franchir à gué une multitude de petites rivières, où mon cheval manque un moment se noyer. Nous nous arrêtons pour déjeuner à Sang-san-natri, dans une auberge située à l'extrémité d'un village et tout proche d'un large ruisseau au bord duquel quelques paysannes lavent leur linge, ce qui n'est pas une petite affaire, vu les nombreux dessous des Coréennes et l'usage des costumes blancs portés par presque tous les hommes. Aussi tous ces vêtements, étendus à terre pour sécher au soleil, nous donnent-ils au premier aspect la sensation d'un champ couvert de neige se détachant au milieu d'un paysage verdoyant; c'est charmant, vu de la fenêtre de la chambre où je prends mon repas.

Nos chevaux sont à peine rassasiés que je hâte le départ, pour arriver le soir même à Fou-san, et je fais bien, car, après avoir franchi une suite de collines, nous arrivons un peu avant la nuit devant un col assez élevé, le Tchung-ka-moe, qui se dresse droit devant nous. L'ascension en est d'autant plus difficile qu'il n'existe pas de chemin au milieu des rochers informes qui obstruent notre marche. Je ne pouvais terminer par une passe plus pénible. Deux fois la caravane arrive à pic au bord d'un effroyable abîme, qui dans l'obscurité eût été notre perte. Nous dominons maintenant à demi la profonde vallée, au-dessus de laquelle d'énormes rochers suspendus semblent à tout moment prêts à se détacher pour écraser de leur sombre masse le petit village qui s'étend au fond de la vallée, où mugit à travers les rochers un torrent écumeux. Le soleil couchant illumine ce superbe décor d'opéra des tons les plus heurtés : c'est splendide. Bientôt, noyés dans les derniers feux du jour, nous atteignons enfin le sommet désiré et jouissons brusquement, de l'autre côté de la montagne, d'une nuit parsemée d'étoiles. La descente s'opère lentement par une véritable route, où nous précède un habitant du pays que, vu l'obscurité, j'ai pris pour guide. Nous atteignons la plaine pour arriver enfin à un mamelon boisé contourné par une allée de cèdres magnifiques qui, par une pente rapide, conduit à l'entrée de Fou-san. Là, impossible de se faire comprendre, car le dialecte de la côte orientale devient complètement différent de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langue généralement parlée en Corée. Aussi, dans l'embarras général, tous mes hommes se réunissent autour de moi et prétendent qu'ayant su voyager dans leur pays que je ne connaissais pas, je dois faire de même dans celui-ci. Le cas est assez gênant, car notre guide affirme qu'il n'y a pas d'auberge à Fou-san. Dans l'impossibilité d'obtenir de lui, vu son patois, aucun autre renseignement, c'est avec la plus grande difficulté, qu'aidé de mon interprète, je puis lui donner l'ordre de nous conduire à la concession étrangère. Je pénètre à sa suite dans la ville, et arrive enfin au bureau de police japonais, où se trouve un très aimable employé, avec lequel, grâce aux caractères chinois, on peut enfin s'entendre. Il m'indique un hôtel japonais où je pourrai m'installer avec mes bagages; mais la caravane devra, à cause des chevaux, chercher un gîte à 5 kilomètres de là, dans la ville coréenne; quelques minutes plus tard, nous arrivons à mon hôtel.

C'est le moment de solder mes gens, qui avaient déjà reçu des acomptes au départ de Séoul et à Taïkou. Je complète donc la somme due, ajoute une large gratification, doublée pour le petit orphelin, qui, vu la saison, a absolument besoin de vêtements chauds, et prie mes hommes de bien vouloir le ramener avec eux pour l'arracher à la famine. Ils me le promettent, se retirent en me remerciant beaucoup, et je vois avec un véritable sentiment de tristesse s'éloigner ces braves gens, qui paraissent tout aussi chagrins que moi de notre séparation. Vient alors le tour de mes deux soldats et de mon cuisinier. Je leur propose de rentrer à Séoul par la voie de mer ou par terre en suivant la route directe de la poste, beaucoup moins longue que celle que nous avons parcourue; dans ce dernier cas, ils bénéficieront du prix de leur transport, que je leur payerai. Mes soldats acceptent avec empressement ma dernière proposition. J'appris, depuis, leur heureuse arrivée à Séoul plusieurs jours avant celle du bateau qu'ils auraient dû attendre ici. Quant à mon maître-queux, il hésite; mais, quelques heures plus tard, ayant trouvé à se placer chez le consul chinois de Fou-san, il vient toucher le prix de son passage, qui est pour lui tout bénéfice. Reste mon interprète; celui-ci, homme peu curieux des choses de ce monde, mais bon père de famille, refuse le voyage que je lui ai offert de faire avec moi à l'étranger, il préfère en toucher le montant et rentrer parmi les siens. Toutes ces questions réglées, je rentre dans ma chambre, très affecté de tous ces adieux; cela se voit tellement sur mon visage, que les deux petites mousmés qui m'attendent pour me servir mon dîner en sont toutes décontenancées: on est si rarement triste quand on arrive dans un hôtel japonais!

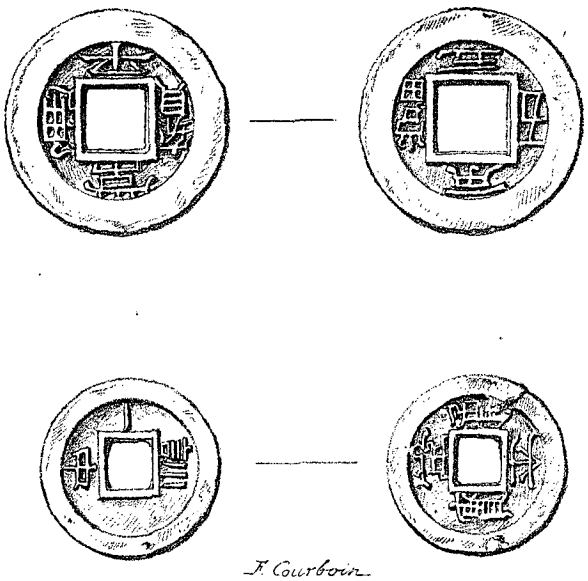
Nous avons traversé complètement le Kyeng-syang-to : disons donc quelques mots de cette magnifique province. Elle est bornée au nord par le Kang-ouen-to, à l'ouest par le Tchyoung-tchyeng-to et le Tyen-la-to, à l'est pas la mer du Japon et au sud par le détroit de Corée. Elle est contournée au nord par la chaîne de montagnes du Syo-paik-san, à l'ouest par le Song-na-san, qui prend aussi d'autres noms, et à l'est par le Oun-mou-san, qui a également diverses appellations. Toutes ces chaînes, en se rejoignant, l'entourent de trois côtés et forment ainsi le bassin du Nak-tong-kang et de ses nombreux affluents et sous-affluents. Les productions naturelles de cette province se rapprochent beaucoup, comme nous l'avons vu durant le cours de notre voyage, des produits du Japon. On y trouve de nombreux et anciens vestiges architecturaux qui indiquent l'importance du rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la Corée : en effet, c'est l'ancien pays des Tchen-han, qui devint plus tard le royaume de Sia-lo, dont le fondateur Ao-ku-sse fit de Taïkou sa résidence habituelle et y installa sa cour. Quelques auteurs pensent avec raison que le royaume de Sia-lo n'est autre que le Si-la où les Arabes établirent au xe siècle d'importants comptoirs commerciaux. Elle fut le boulevard de la Corée à l'époque des grandes invasions japonaises, notamment au IIIe siècle, durant l'expédition commandée en personne par la princesse japonaise Zin-gu, qui avait revêtu le costume de son mari, et dans celles du célèbre sio-goun Hideyosi en 1592 et 1597. Cette province est aujourd'hui divisée en : 4 *fok* (mou) ou grandes préfectures ; — 11 *fou* ou villes départementales ; — 14 *kou* (kiun) ou principautés ; — 1 *rei* (ling) ou juridictions particulières ; — 34 ken (kian) ou inspections des mines et des salines ; — 11 *yk* ou directions des postes ; — 24 *fo* (phou) ou places fortes ; — 2 généraux qui commandent les troupes ; — 2 *kou-kö* (yu-hsou) ou ducs ; — 2 commandants de la marine ; — 2 préfets de police générale ; — 10 *man-ho* (wan-hou) ou chefs de 10 000 hommes ; — 6 directions de douane. La population est estimée à 430 000 habitants d'après les documents officiels dont nous avons parlé. Elle peut donc être presque doublée pour les raisons données précédemment.

Pendant que je mets en ordre les notes prises durant mon voyage, mes deux petites mousmés, assises par terre, me regardent curieusement, m'offrent, quand il en est besoin, du feu pour allumer mes cigarettes, et, comme je les y ai autorisées, fument elles-mêmes leurs pipes minuscules. Lorsqu'elles les ont allumées, rien de curieux comme leur mimique assaut de politesses : elles essuient délicatement l'extrémité des tuyaux avec du papier de soie, se les offrent mutuellement avec un sourire, font l'échange en se saluant d'un gracieux mouvement de tête, puis aspirent une longue bouffé de fumée, et la laissent s'échapper lentement dans l'air de la plus coquette façon du monde; bref, en exécutant ce petit manège sélecto-japonais, elles sont gentilles à croquer. Mais voici que la porte de papier glisse dans sa rainure : mon interprète apparaît et m'annonce que les deux mandarins représentant à Fou-san le gouvernement coréen viennent me voir au reçu de la carte que j'ai eu l'honneur de leur adresser. Je les fais entrer aussitôt, les remercie de leur aimable visite et les prie de bien vouloir prendre avec moi une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

collation européenne. Ils acceptent, et je n'ai rien à leur expliquer, car, habitant depuis quelque temps la concession, tous deux sont au courant de toutes nos habitudes. Ils me félicitent de mon voyage, fait pour la première fois par un Européen, et se mettent à ma disposition pour tout ce qui dépendra d'eux à Fou-san. Comme je leur exprime ma gratitude, ils me parlent de l'Europe, me demandent mille renseignements et en particulier si j'ai des photographies de mon pays. Je leur réponds que non, mais que je puis leur en montrer d'Amérique. Nos mandarins restent absolument stupéfaits en voyant les maisons à dix et douze étages de New-York et me prient de leur expliquer comment on peut bâtir de pareils monuments, dont ils apprécient parfaitement la hauteur, grâce aux personnages qu'ils voient aux fenêtres. Nous passons ainsi ensemble une heure charmante, et ils se retirent après m'avoir invité à prendre le thé le lendemain chez eux. Je me rendis à cette invitation, et je pus constater une fois de plus combien le Coréen se fait vite à nos usages, car on me reçut à l'européenne, m'offrant même du vin de Champagne. Je crois qu'il y a ici un nouveau débouché commercial pour notre riche province, vu le goût prononcé que j'ai trouvé chez tous les mandarins pour le plus gai de nos vins de France. Nos hôtes sont à peine partis qu'on me remet la carte de M. Civilini, attaché aux douanes coréennes et faisant le service du port à Fou-san. Charmé de revoir un Européen, je vais au-devant de lui. Cet excellent homme vient de rencontrer ma caravane et, en apprenant mon arrivée, accourt pour savoir en quoi il pourra m'être utile, prêt à m'aider de tous ses moyens, me dit-il, après le curieux voyage que j'ai osé entreprendre. Je le remercie vivement de sa sympathie, et à ma demande il me donne, avec un léger accent italien, les renseignements suivants sur les communications maritimes de Fou-san avec les pays voisins. Il n'y a que deux services régulièrement établis : l'un chinois, l'autre japonais; le premier part d'ici, double la péninsule, touche à Tchémoulpo, puis à Tchéfou, d'où l'on se dirige sur Tien-tsin ou Changhaï. Cet itinéraire passe par toutes les villes que j'ai déjà visitées : j'y renonce donc pour prendre la seconde ligne, qui de Nagasaki se rend successivement à Fou-san, Gen-san et Vladivostok, me permettant ainsi de compléter mon voyage en Corée et d'atteindre la Sibérie. J'exprime à M. Civilini toute ma gratitude de ses précieux renseignements et, après avoir échangé quelques toasts à l'union de nos deux pays, nous nous séparons, charmés d'avoir fait connaissance. Mes deux petites mousmés étendent alors à terre les *ftons*, légers matelas entre lesquels on se glisse, et je forme bientôt avec eux un véritable sandwich humain. Quelques instants après je goûte dans l'obscurité toute la douceur, la quiétude, le charme qu'on éprouve en se sentant renaître à la vie après de longues privations de toutes sortes.

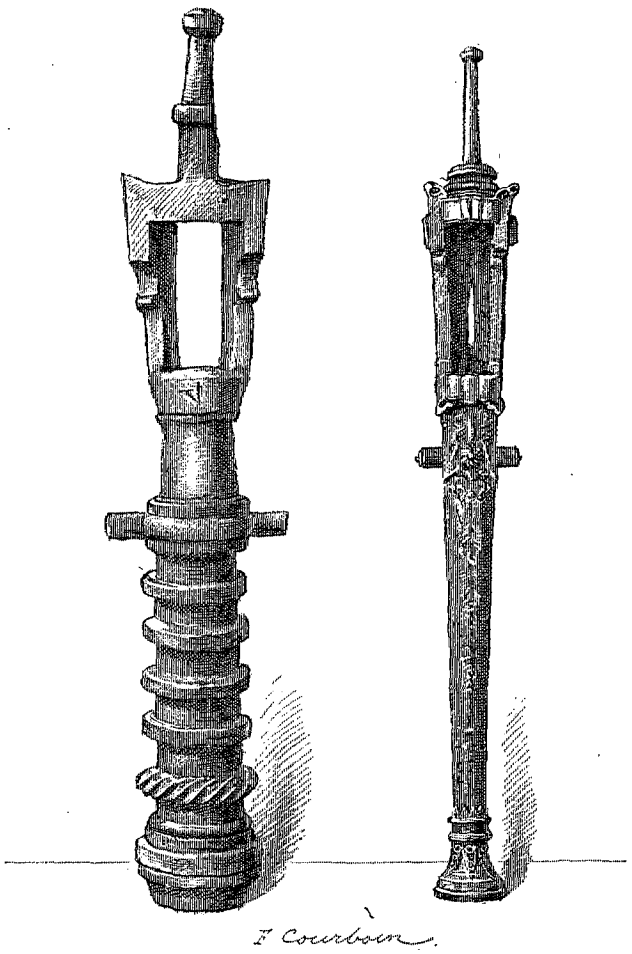
Le lendemain je fais mes visites aux mandarins, à M. Civilini, puis à M. Hunt, commissaire des douanes chinoises, et à son aimable second, M. Watson, qui, grâce à une lettre de recommandation de l'excellent M. Piry, de Pékin, m'accueillent de la façon la plus charmante et me rendent tous les services en leur pouvoir. Ils me font même l'honneur de venir déjeuner avec M. Civilini à mon hôtel. Le repas est accompagné d'une aimable musique jouée dans la chambre voisine, où plusieurs Japonais se réjouissent en compagnie de gentilles *geishas*, jeunes personnes tout à la fois poètes, musiciennes, danseuses, etc.; nous allons les saluer à la fin du repas, puis je pars pour visiter la ville ou plutôt la concession européenne, car il y a en réalité quatre Fou-san : l'ancien, situé le plus au sud, et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, était une place forte, occupée pendant plusieurs siècles par les Japonais, qui en avaient fait un véritable centre d'affaires servant d'entrepôt à toutes leurs marchandises. Viennent ensuite le Fou-san coréen, situé le plus au nord et également fortifié, puis la concession européenne, dont nous allons parler. C'est certainement le port le plus important de la Corée; moins pittoresque que Tchémoulpo, il offre néanmoins de superbes points de vue du haut des montagnes verdoyantes qui abritent admirablement sa baie immense. La ville est dominée par la colline couverte de cèdres que nous avons contournée la veille. Au sommet se dresse un charmant petit temple japonais perdu dans la ramure; on y accède par de rustiques escaliers mouvementés et de pittoresques sentiers. Il est consacré aux divinités protectrices de la mer, et un grand nombre d'ex-voto le décorent. Ceux-ci représentent maints naufrages où les Japonais échappent miraculeusement à la mort par la puissante intervention des génies ou des déesses. Toutes ces peintures, qui rappellent celles de certaines



Monnaies de Corée. — Dessin de F. Courboin, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

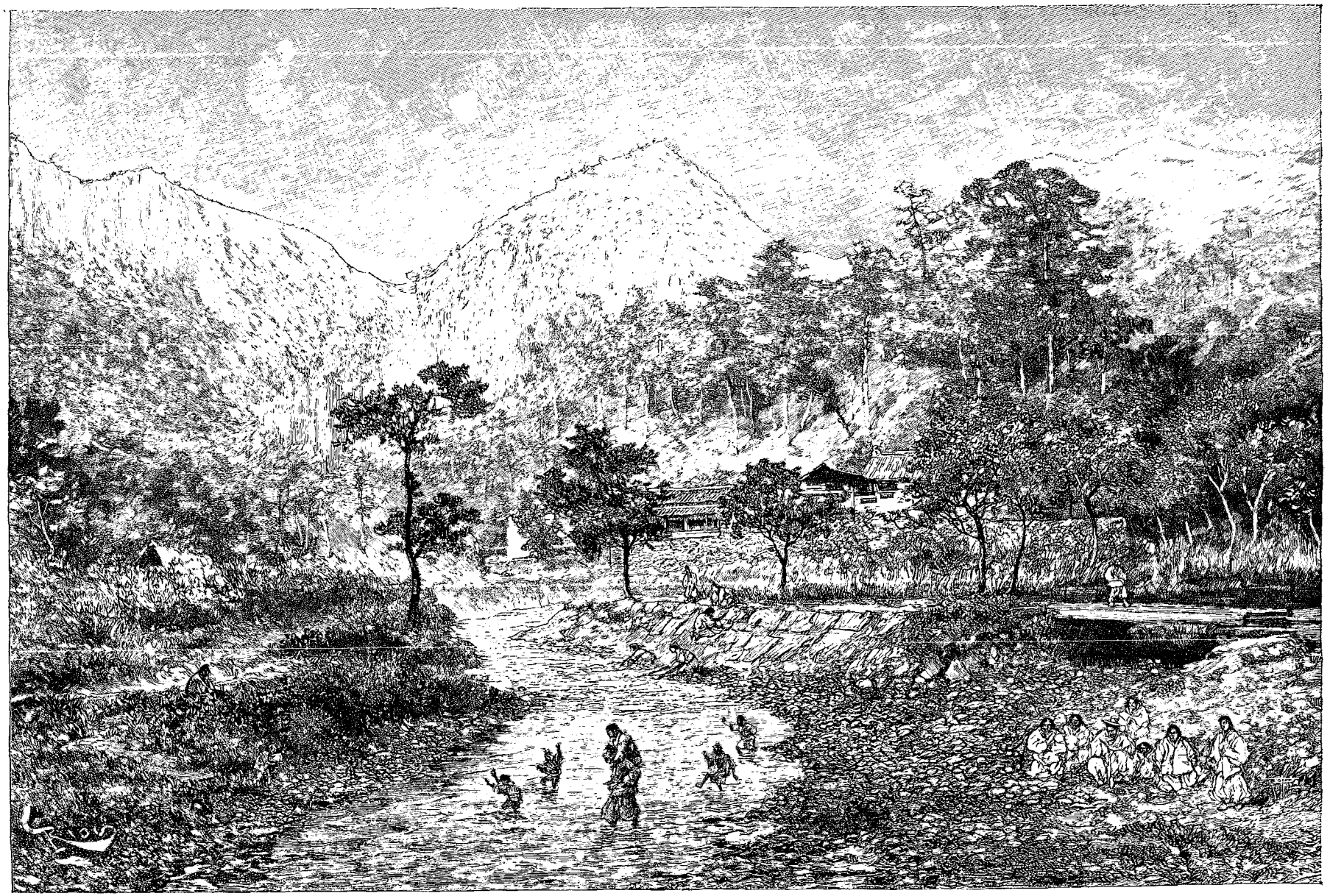
chapelles catholiques, sont, sans être des chefs-d'œuvre, très intéressantes, vu le sentiment de foi et de reconnaissance envers les dieux que l'artiste rend souvent avec beaucoup de vérité, par l'expression des traits et l'attitude des naufragés. Au pied de la colline sainte s'étend la concession. Construite récemment par les Japonais, c'est une véritable ville de leur pays; aussi accaparent-ils tout le commerce de ce port. Les affaires y sont si fructueuses que certains marchands gagnent parfois, m'a-t-on dit, plus de cent mille francs par an. Malgré cela, il n'y a guère ici, en dehors des employés de la douane, que deux ou trois Européens. Ce que j'appelerai le Fousan coréen maritime se trouve à plus d'une lieue du port commercial. On y arrive, en suivant la côte, par une route qui, du haut d'une succession de coteaux, domine la mer de la façon la plus pittoresque. La ville indigène, fort misérable, est en partie habitée par des pêcheurs; les maisons de ceux-ci, situées au bord du détroit de Corée, sont en général précédées de grands trous circulaires d'environ trois mètres de diamètre sur un mètre de profondeur, creusés dans le sol et recouverts de glaise. Quatre pieux de deux mètres de haut, placés perpendiculairement en carré autour de ces réservoirs, supportent une légère toiture de chaume destinée à abriter les engrais de sardines qu'on y prépare pour les exporter en grandes quantités au Japon, où ils servent à fumer les terres. L'interdiction sous peine de mort d'avoir des rapports avec les étrangers empêcha pendant des siècles les marins coréens de prendre la haute mer; aussi aujourd'hui la plupart de leurs pêcheries sont-elles encore installées sur le rivage. On y dresse d'immenses clôtures en bois, avec une seule entrée, vers laquelle les bateaux pêcheurs poussent les poissons en les effrayant; puis on ferme l'ouverture pour y prendre tous les prisonniers.



Canons de bronze et de fer du XVIe siècle. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Comme je reviens à l'hôtel, j'apprends que le *Takachiho-Maru*, se rendant à Vladivostok, est arrivé depuis quelques heures et va repartir immédiatement. Je me hâte de régler mon compte à l'hôtel, prends mon billet et arrive à bord presque au moment du départ. MM. Hunt et Watson, que j'y trouve, me présentent au capitaine Walter, au signor Poli, commis des douanes, en vacances, qui va faire tout le voyage avec moi, et à M. Brageer, d'origine écossaise, se rendant à Gen-san pour remplacer un de mes compatriotes, M. Fougerat, dont le congé quinquennal est arrivé. Un coup de sifflet retentit, je remercie une dernière fois les amis qui me quittent; ils s'embarquent et nous agitons tous nos mouchoirs, eux regagnant terre dans la barque de la douane, tandis que nous prenons la mer dans la direction de Gen-san. Bientôt la nuit arrive, on allume les feux, notre steamer glisse doucement sur une mer sans vagues; l'air est tiède et doux à respirer, et, assis sur le pont, nous jouissons de toute la sérénité de cette belle soirée, nous laissant aller à la poésie d'un ciel d'azur qui fourmille de millions d'étoiles, quand le capitaine Walter nous invite gracieusement à prendre le *cock-tail* avec lui. Nous passons dans sa cabine quelques heures charmantes, car le commandant est un homme aussi aimable que gai, et mes deux compagnons ne lui cèdent en rien. C'est ainsi qu'après m'être trouvé si longtemps éloigné de tout Européen, ce voyage devient pour moi une véritable fête. Le lendemain matin je visite notre navire : il est presque neuf et merveilleusement installé; l'équipage se compose de Japonais, autant dire d'excellents marins; tout est donc pour le mieux. Nous suivons à peu de distance la côte coréenne, formée par une suite de collines se succédant parallèlement entre elles et au rivage; elles sont en général peu élevées, mais très agréablement découpées. Soudain tout disparaît, nous sommes en pleine brume et devons bientôt nous arrêter, dans la crainte de buter contre un îlot qui sert de repère pour la navigation. La mer est unie comme un miroir, pas la moindre brise; prisonniers de l'épais brouillard, c'est seulement au bout de seize heures que le vent, venant à souffler, dégage l'atmosphère, nous recouvrons enfin la liberté. Le point reconnu, le navire prend rapidement la route de Gen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Près de Sang-san-natri (voy. p. 357). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

san, où il arrive fort avant dans la nuit; ces retards dans l'arrière-saison ont fréquemment lieu sur les côtes de Corée.

M. Fougerat vient à bord et nous emmène chez M. E. Greagh, le commissaire des douanes, pour lequel j'ai une lettre de recommandation. Celui-ci nous accueille de la façon la plus charmante, il me félicite de mon voyage à travers la Corée, approuve fort au point de vue ethnographique mon excursion en Sibérie, et me donne même sur Vladivostok de sérieux renseignements, qui m'ont été fort utiles là-bas. Nous achevons la soirée par une sorte de concours de déclamation en langues française, italienne, anglaise, chinoise, japonaise et coréenne; cette dernière fut préférée sous le rapport de la sonorité, de l'avis de tous, même des consuls chinois et japonais, pour rendre visite au très sympathique M. Greagh. Celui-ci me fit la gracieuse surprise de m'offrir, au moment du départ, un plan de Gen-san exécuté par un artiste de la localité, plus un morceau d'étoffe d'une finesse incomparable et d'un brillant aussi beau que la soie. Ce tissu, fabriqué dans le pays avec les fibres de certaines orties blanches qui y poussent en abondance, est un produit absolument national.

Le lendemain matin, le vent d'est souffle avec violence, et comme la rade n'est pas protégée contre lui, il est impossible de se rendre à terre, car la mer houleuse déferle de telles vagues sur la côte, qu'aucun bateau n'y pourrait aborder sans être brisé. Nous devons donc rester à bord, et patientons en prenant à huit heures un premier déjeuner au chocolat, à dix, le thé à la fourchette, enfin, à midi et demi, le grand déjeuner. Comme la bourrasque ne se calme pas, nous nous consolons par le thé de quatre heures, le grand dîner à sept heures du soir et le thé; je n'ai jamais tant mangé de ma vie, me contentant partout de mes deux repas comme à Paris : aussi, après avoir pris un cocktail final, lorsque quelqu'un propose d'aller se coucher pour être réveillé de bonne heure, je donne le premier l'exemple. Le lendemain matin le vent a cessé, mais le temps est couvert; parfois pourtant des échappées de soleil illuminent durant quelques minutes la magnifique baie à demi entourée d'îles aux collines boisées. La plus grande activité règne à bord, car on peut aujourd'hui opérer le débarquement des marchandises. Le capitaine nous emmène à terre dans son canot japonais, puis, tournant sa voile, il va avec ses trois magnifiques chiens chasser le canard sauvage dans les îles voisines, qui sont des plus agrestes.

Gen-san s'étend au bord de la mer au pied d'un cercle de collines plantées d'arbres clairsemés. C'est une ville absolument japonaise; mais, comme elle est de fondation très récente, les maisons s'y dressent dispersées çà et là entre trois petites rivières, que franchissent d'élégantes passerelles qui donneront beaucoup de caractère à la ville quand elle sera achevée. Sur la droite s'ouvre le minuscule port en maçonnerie des bateaux de la douane dont les dépendances s'élèvent en arrière; elles consistent en un vaste baraquement en bois destiné à abriter les marchandises, et en une jolie maison mandarinale où l'on tient les écritures.

Au centre des habitations disséminées des colons japonais est tracé un jardin en espérance, car les plantations datent de l'an dernier. Elles entourent capricieusement un rocher surmonté d'une petite pagode d'étagère, au pied de laquelle on jouit du magnifique panorama de tout le paysage environnant, limité par le délicieux profil des montagnes qui l'entourent de leurs sités multiples et verdoyants. Sur la droite s'élève le consulat du Japon, au milieu d'une immense cour murée où, en cas d'attaque, pourrait se réfugier toute la colonie. C'est que les Japonais, qui se savent détestés des Coréens, prennent, partout où ils sont en groupes, de grandes précautions, justifiées par les massacres dont ils furent les victimes à Séoul à la suite des traités en 1882. Enfin sur la pente même de la colline centrale s'élève le vaste yamen du gouverneur, près duquel se trouve l'habitation de M. Greagh, que mes compagnons et moi allons remercier d'une gracieuse invitation à dîner. Puis, quittant la concession, nous nous dirigeons vers le nord en suivant une route qui se poursuit le long des collines à travers des champs assez bien cultivés. Un grand nombre de Coréens y travaillent; ils me semblent être de véritables paquets vivants, vu le froid, ayant doublé de ouate leurs vêtements, ce qui leur donne une ampleur extraordinaire. Le vrai Gen-san coréen s'appelle Tok-ouen; il s'étend sur une longueur de plus d'une lieue; aussi, quoique populeuse, la ville n'a que deux longues rues parallèles, coupées de nombreuses ruelles transversales, et trois places publiques, dont la principale, située au centre de la ville, sert au marché. On y fait un grand commerce de fourrures, d'après toutes les peaux d'animaux sauvages que je vois suspendues partout; du reste, les nombreuses boutiques devant lesquelles nous passons renferment des marchandises de toutes sortes; j'en profite pour faire divers achats. Toutes les maisons sont basses, mais avec cette particularité que le conduit souterrain dans lequel on fait le feu en Corée se termine ici par un véritable corps de cheminée en bois ou en natte. Le jardinet qui entoure chaque propriété est clos de la même manière : de là résulte un ensemble fort pauvre. Mes compagnons veulent visiter une auberge coréenne devant laquelle nous passons; ils y rentrent pour ressortir aussitôt en s'écriant : « Mais c'est horrible ! comment avez-vous pu vivre là dedans? » Je tâche de leur ôter cette très mauvaise impression en leur disant que le splendide hôtel qu'ils viennent de visiter compte parmi les plus laids du pays, et nous revenons gaiement en voyant marcher devant nous, conduits par des enfants, des porcs dont on fait ici l'élevage. Ils sont de deux sortes : les natifs et les croisés; les premiers ont l'air de petits sangliers, les seconds ressemblent beaucoup aux porcs américains. Aux uns comme aux autres, on perce les oreilles, non pour leur attacher des boucles, mais pour y passer la corde avec laquelle on les dirige. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en cette singulière compagnie que nous arrivons, à la chute du jour, à la demeure de M. Greagh, où un excellent repas nous attend, servi avec tout le confort de la vieille Angleterre et suivi de la plus charmante soirée. On y parle naturellement de Gen-san et du magnifique avenir de ce port par suite de sa position géographique, qui le met en rapport direct, par une route déjà très fréquentée, avec Séoul et, par mer, avec Fou-san, Vladivostok et Nagasaki, ses proches voisins. Je partage absolument l'avis de ces messieurs, car je suis certain qu'avant peu d'années Gen-san sera un grand centre international en Corée.

Nous causons ensuite des mœurs locales, des principales productions du pays et enfin des grands fauves qui y abondent. J'apprends que les tigres fuient en hiver les grands froids de la Mandchourie, se dirigent vers le sud-est, du côté de Vladivostok, et redescendent en Corée le long de la mer du Japon, en chassant généralement par couples les animaux sauvages; lorsqu'ils n'en trouvent plus, pressés par la faim, ils se rapprochent des villages, même des villes, et parfois pénètrent la nuit jusque dans les cours des maisons, comme cela a eu lieu peu avant notre arrivée chez notre gracieux amphitryon, dont les deux chiens ont été ainsi enlevés. Le nombre des grands félins est si considérable dans la péninsule, qu'on en exporte chaque année des centaines de peaux, sans compter la consommation locale, qui est très considérable, car tous les mandarins se servent de leur fourrure comme siège officiel. Je demande des renseignements sur les déprédations de ces fauves[1]. Beaucoup d'indigènes, m'assure-t-on, en sont journellement les victimes dans leurs biens et même leur personne, par suite de réelles imprudences, comme de coucher hors de leur maison en été, ou de chasser seul, pour recueillir toute la prime et le prix de la riche fourrure de ces animaux. Tout ceci, dis-je, confirme mes idées à ce sujet, car pour moi le tigre pressé par la faim se jette seulement sur les isolés et fuit toujours devant un groupe humain, à moins qu'on ne l'attaque.

Armure de général coréen du XVIe siècle, épées, masse d'armes et pistolet. Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

« Pourtant, me répond-on, le prince de Galles aux Indes a eu un de ses éléphants assailli.

— C'est une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer. En effet, pendant le voyage princier, pour éviter tout accident, de nombreux rabatteurs précédaient l'escorte : un tigre passe entre eux et, les voyant s'éloigner, il pense leur avoir échappé; mais survient le gros de la caravane : il se croit cerné et se défend, comme je le disais tout à l'heure.

— Donc, pour vous, ces grands félins ne sont nullement à craindre?

— Pour les explorateurs du moins, puisqu'ils sont nécessairement accompagnés de leur suite.

— Parions que vous ne raconterez pas cela dans le récit de vos voyages.

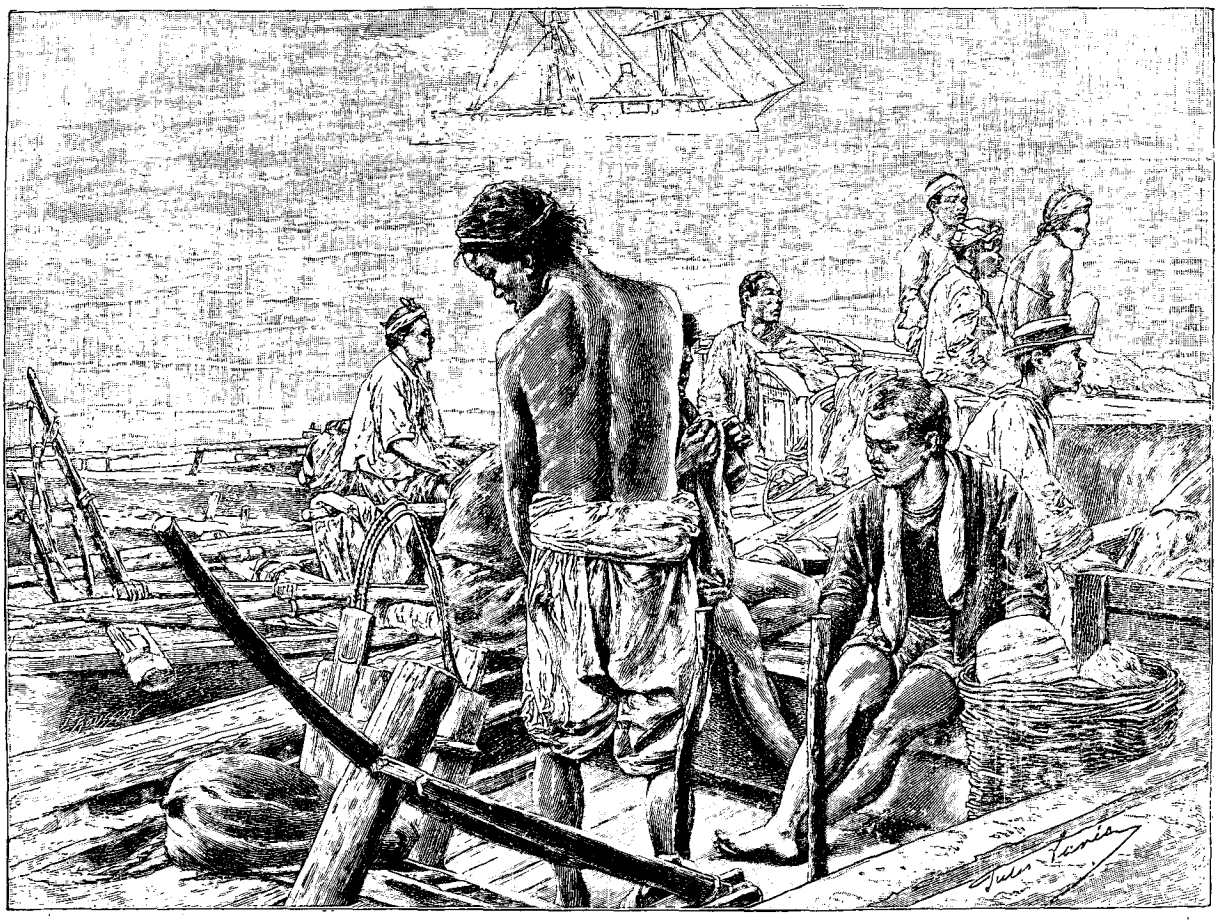
— Je le ferai, au contraire : je sais bien qu'en parlant ainsi, je me priverai de raconter d'émouvants récits, mais j'aurai du moins la satisfaction d'avoir dit la vérité, et, chose plus rare, d'être cru, puisque, à mon retour en France, j'aurai parcouru de nombreux pays habités par ces félins, notamment la Corée, la Sibérie, l'Indo-Chine et les Indes. J'ajouterai, pour convaincre les incrédules, que, malgré toutes les légendes, les tigres en réalité ont rendu bien plus de services aux explorateurs et particulièrement aux éditeurs qu'ils ne leur ont fait de mal, car on cherche vainement dans nos annales la fin tragique de l'un de nous, terminant le cours de ses explorations dans le ventre d'un grand fauve. » Et chacun de rire. « Pour moi, continuai-je, les extraordinaires relations de tempêtes et les terribles luttes corps à corps avec les bêtes féroces que j'ai lues il y a bien longtemps, me semblent être cause de la terreur des grands-parents et de l'opposition qu'ils mettent chez nous au départ pour l'étranger de notre ardente jeunesse, tout cela au grand détriment de la famille, de la patrie et au moment où la lutte pour la vie rend de plus en plus nécessaire la vive expansion de toutes nos forces nationales. » Lorsque j'eus achevé cette petite tartine, chacun m'approuva. Puissé-je être

1. Lire l'intéressant ouvrage du prince d'Orléans : *Six mois aux Indes. Chasse aux tigres.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi heureux en France et voir bientôt partir tout un essaim de jeunes voyageurs, entraînés déjà par l'état militaire où ils ont tous passé. La soirée achevée, comme nous marchons à travers champs pour regagner le steamer, voici que derrière nous retentit, dans le silence de la nuit, le sinistre miaulement du tigre, il redouble : est-ce que je vais enfin en voir un? Nous nous arrêtons, et tout à coup bondit au milieu de nous l'ami X..., qui nous donne cette petite distraction de famille !!! Nous lui répondons par un miaulement général d'adieu; après quoi, comme dans la chanson, chacun s'en va coucher, les uns à bord, et les autres... chez eux.

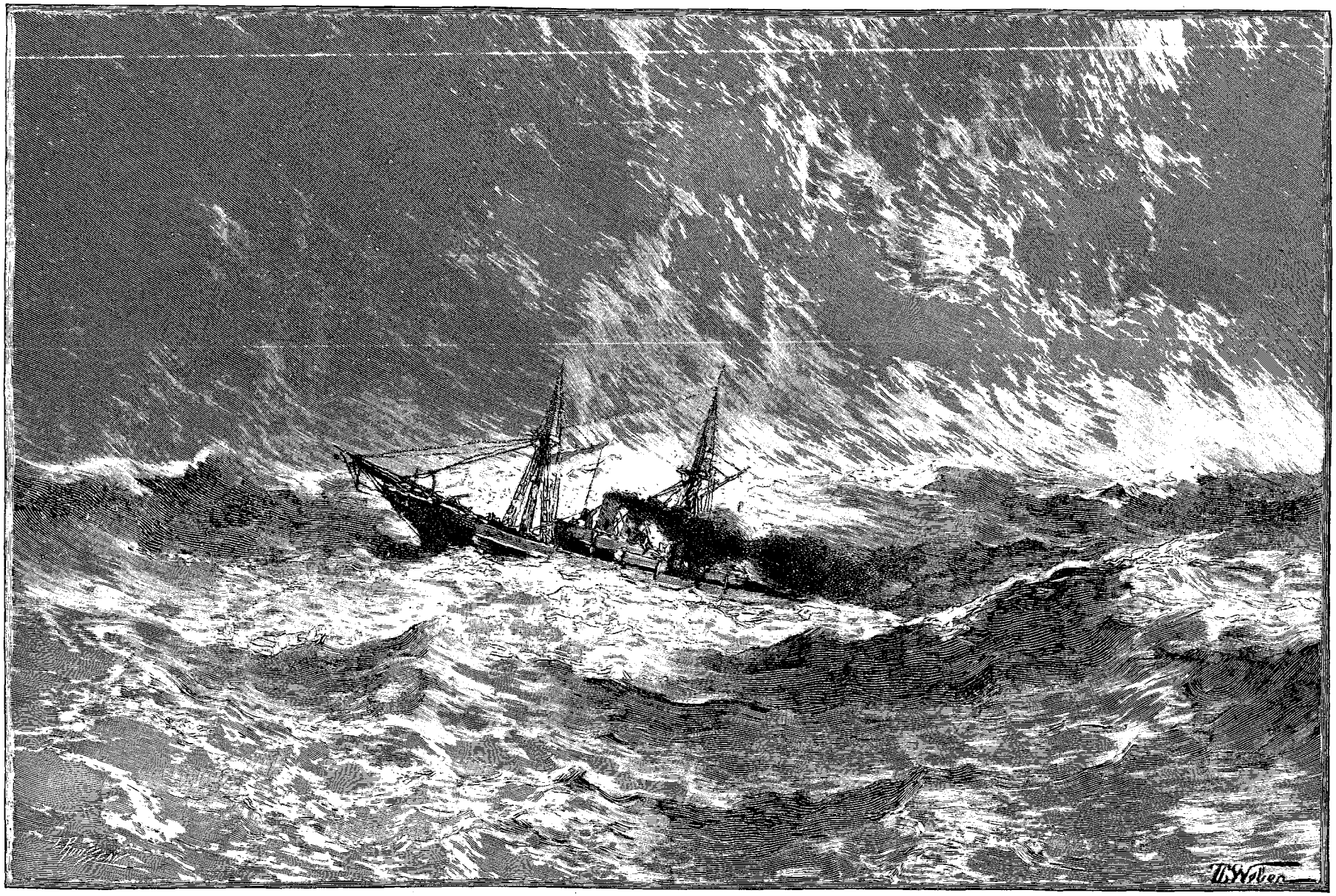
Deux heures après, nous quittions la Corée pour nous rendre en Sibérie, où j'espérais compléter mes études ethnographiques dans le nord, comme je l'avais fait à l'est en parcourant une partie de Yéso et tout le Japon, enfin à l'ouest en visitant la Chine du nord, du centre et du sud; on ne peut en effet connaître l'ethnographie d'un peuple que si l'on a des idées générales sur les pays qui l'entourent. Je fus enchanté de ma détermination, car, grâce à l'aimable accueil de M. de Bussy, conseiller d'État à la cour de Russie, et à ses remarquables travaux sur les pays septentrionaux, qu'il étudie depuis plusieurs années, enfin à la très intéressante collection sibérienne réunie par lui, j'ai pu constater une étrange parenté entre les anciennes tribus sibériennes, particulièrement les Tongouses et les Coréens. Sans entrer dans des considérations spéciales qui seront développées dans notre volume, nous nous contenterons de dire ici que cette affinité se manifeste aujourd'hui de la façon la plus inattendue; en effet, tandis qu'on ne rencontre presque aucun Coréen en Chine et au Japon, c'est par milliers qu'on les compte sur les bords de l'Amour et à Vladivostok, où ils ont accaparé toute la batellerie. Un immense commerce y est fait également par les Chinois, mais on n'y compte en dehors des Russes que quelques rares Européens.



Pêcheurs à Fou-san (voy. p. 360). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

La ville, située au fond d'une immense baie, est protégée par de pittoresques collines couvertes de sapins, de mélèzes, de pins et de bouleaux au tronc d'argent. Les flottes du monde entier pourraient s'abriter dans ce port immense et qui, fermé par les glaces pendant deux mois de l'année, n'en est pas moins appelé au plus grand avenir, car Vladivostok, dont l'origine est récente, est déjà la reine du nord, et sa prospérité ne fera que s'accroître. Bientôt en effet un réseau de chemins de fer reliant entre eux les lacs et les fleuves sibériens sillonnés de bateaux à vapeur, la mettra en relations d'affaires non seulement avec tout l'empire russe, mais avec l'Europe entière et toute l'Amérique du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

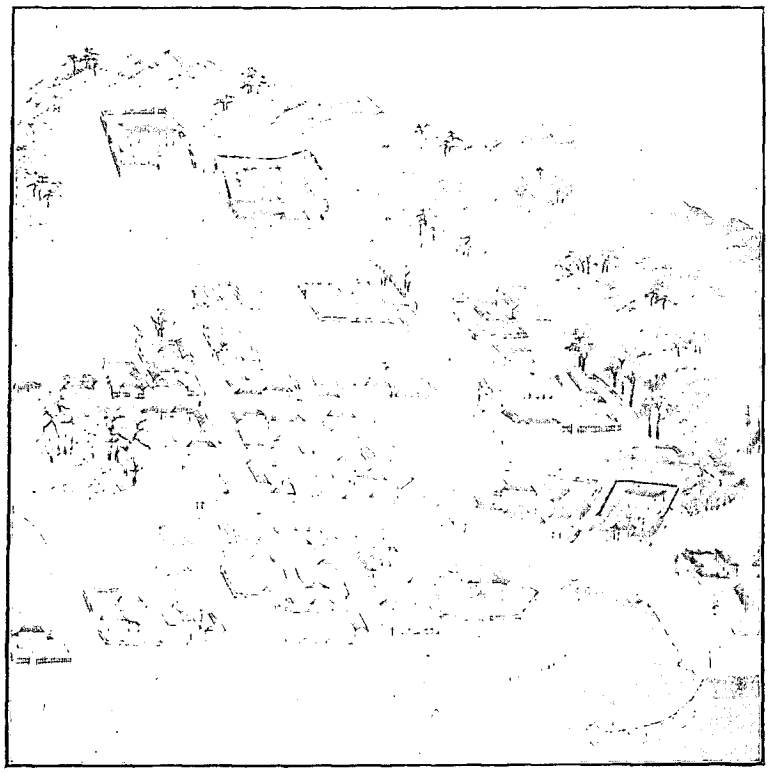


La tempête (voy. p. 366). — Composition de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nord; une seule rivalité pourrait être à craindre, c'est le développement probable du nouveau port ouvert que la Corée vient d'octroyer uniquement à la Russie, à sa frontière nord-est, car, libre de glace en toute saison, il est appelé à devenir le centre de tout le commerce du monde septentrional.

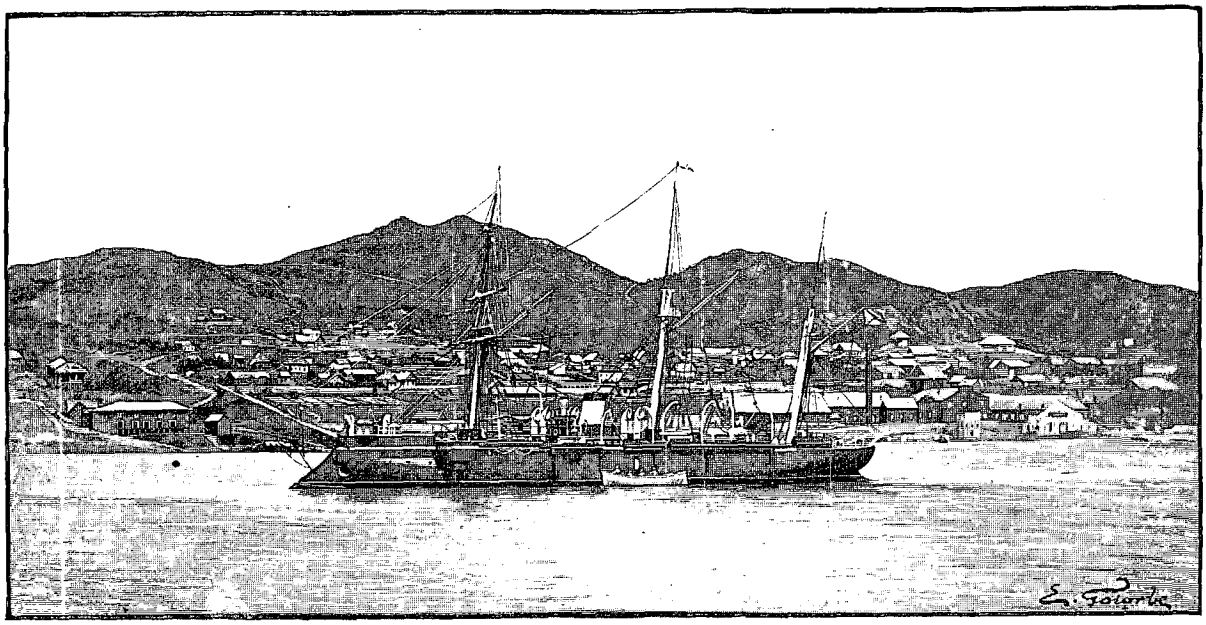
Après une excursion aux environs de Vladivostok, nous reprenons la mer et retouchons successivement à Gen-san et à Fou-san, où nos amis nous font grande fête; quand donc me permettront-ils à mon tour de les recevoir aussi joyeusement à Paris? car la cordialité qui règne là-bas entre les Européens est vraiment une chose charmante. Certes, en quittant pour la seconde fois la Corée, je croyais y avoir fini mes études locales : eh bien, il me restait à éprouver les émotions d'un typhon dans ses eaux. En effet, sortis à la nuit de la baie de Fou-san, nous trouvons au large une mer assez grosse; l'ami Fougerat, qui a déjà eu quelques démêlés avec elle, craignant de voir naître de nouvelles difficultés, se retire dans sa cabine et nous restons avec M. Poli à jouir du plaisir tout spécial de nous sentir quelque peu balancés par la mer; sur un signe du capitaine Walter, nous le rejoignons aussitôt sur la dunette, car du pont on voit très mal, et de là-haut au contraire on est au centre du plus admirable panorama maritime. Quoique le temps soit couvert, la lumière opaque de la lune passe à travers la fine couche de nuages qui nous cache le ciel et, tout autour de nous, les flots moutonnant de blancheur : c'est superbe. Au bout d'une heure l'ami Poli, se sentant fatigué de nos plaisirs de la veille, va se coucher et je reste seul avec le commandant. Le ciel maintenant est devenu absolument obscur, il semble que la lumière vienne de la mer, qui est comme illuminée par l'écume éblouissante des vagues. Elles se brisent avec fracas, et vont sans cesse grossissant, car le vent s'élève de plus en plus. Nous roulons maintenant sur les lames d'une épouvantable manière: parfois notre steamer dresse dans l'air sa pointe aiguë, puis l'enfonce dans la mer, comme s'il voulait sonder l'abîme, ou bien, pris de travers par une large vague, il se couche sur le flanc comme pour mourir : c'est vraiment terrifiant. Soudain les mâts crient, un horrible craquement se fait entendre, et notre navire, un instant soulevé en arrière, retombe avec fracas dans les flots en même temps qu'une vague énorme nous inonde : mais le steamer se redresse, remonte sur les crêtes éblouissantes, et nous dominons la mer déchaînée. Oh! que c'est beau, que c'est splendide! « Bon marin, dit le capitaine Walter en me frappant sur l'épaule. — Merci, commandant! car je vous dois le plus beau spectacle que j'aie vu de ma vie. » Et, serrant fortement nos mains à la barre d'appui de la dunette, nous jouissons de l'horreur grandiose, la nature déchaînée, qui semble retourner au chaos. En vain le vent augmente, la tourmente redouble et les vagues se précipitent sur nous comme un suprême assaut, je suis maintenant calme et tranquille, je sens que le génie de l'homme est maître enfin de la tempête, qu'il a su construire l'insubmersible, le mène, dirige et conduit où il veut, car la volonté du capitaine le gouverne plus sûrement que le cavalier pressant les flancs de sa monture. Au moment où, transporté par ce triomphe de l'esprit sur la matière, je me crois presque un Dieu, une épouvantable crise de toux me prend et me voici haletant au-dessus de l'abîme. Bientôt un semblant d'accalmie se fait autour de nous; le capitaine, touchant mes vêtements transpercés d'eau, me dit qu'il faut rentrer, et comme le second monte au banc de quart, nous redescendons ensemble. La marche est vraiment difficile, car le tangage mêlé au roulis est tel que pour avancer il nous faut attendre qu'un mouvement du steamer permette à nos mains de saisir en nous élançant un cordage ou une aspérité quelconque pour ne pas rouler sur le pont. Arrivés au salon malgré notre parfaite instabilité, nous préparons l'invraisemblable *cock-tail* qui doit nous réchauffer. Ce que cela n'a pas été commode enfin! C'est



Plan de Gen-san (voy. p. 362). — Gravure de Krakow, d'après le plan coréen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait, le capitaine remonte à son poste, et moi, absolument inondé faute de caoutchouc, je rentre frissonnant dans ma cabine, me change complètement et me sens bientôt pénétré par la douce chaleur qui m'entoure. A peine couché, je suis brusquement soulevé et jeté hors de ma case, en même temps qu'au craquement des bois du navire, au souffle haletant de la machine, au sinistre sifflement de l'hélice tournant dans l'air, se mêlent tout à coup l'effroyable choc d'un énorme paquet de mer et un bruyant tintamarre de vaisselle brisée, puis un grand silence suivi d'un roulement formidable produit sur le pont. « Montez donc voir ce qu'il y a », me dit de sa cabine le signor Poli. « Tous mes regrets, mon cher, mais je suis déshabillé et n'ai nullement envie de me faire écrabouiller par ce qui roule là-haut. Bonsoir, je dors. » Je tâche de le faire en dépit des invraisemblables mouvements du navire dont maintenant je me rends compte absolument comme si j'étais sur la dunette du capitaine, qui lutte vaillamment là-haut pendant que, brisé de fatigue, je m'endors bientôt sous sa garde et celle de Dieu. Le lendemain, je m'éveille au grand jour, m'habille rapidement et traverse le salon, absolument ravagé : partout de la vaisselle cassée, et deux des bras fixés fortement aux parois, et qui portent les lampes au coin du salon, gisent à terre sans que je puisse m'expliquer comment ils se sont brisés; le pont est dans un désordre inexprimable : les deux tonneaux cerclés de cuivre, hauts de près de 2 mètres, se trouvant à l'arrière, ont été enlevés par la vague malgré les quatre énormes contreforts en fer qui les scellaient au navire. La mer maintenant est simplement onduleuse, car nous avons franchi les îles Goto, qui nous mettent à l'abri de ses fureurs. Je monte rejoindre le capitaine : il est rayonnant du devoir accompli et me tend affectueusement



Vladivostok (voy. p. 364). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

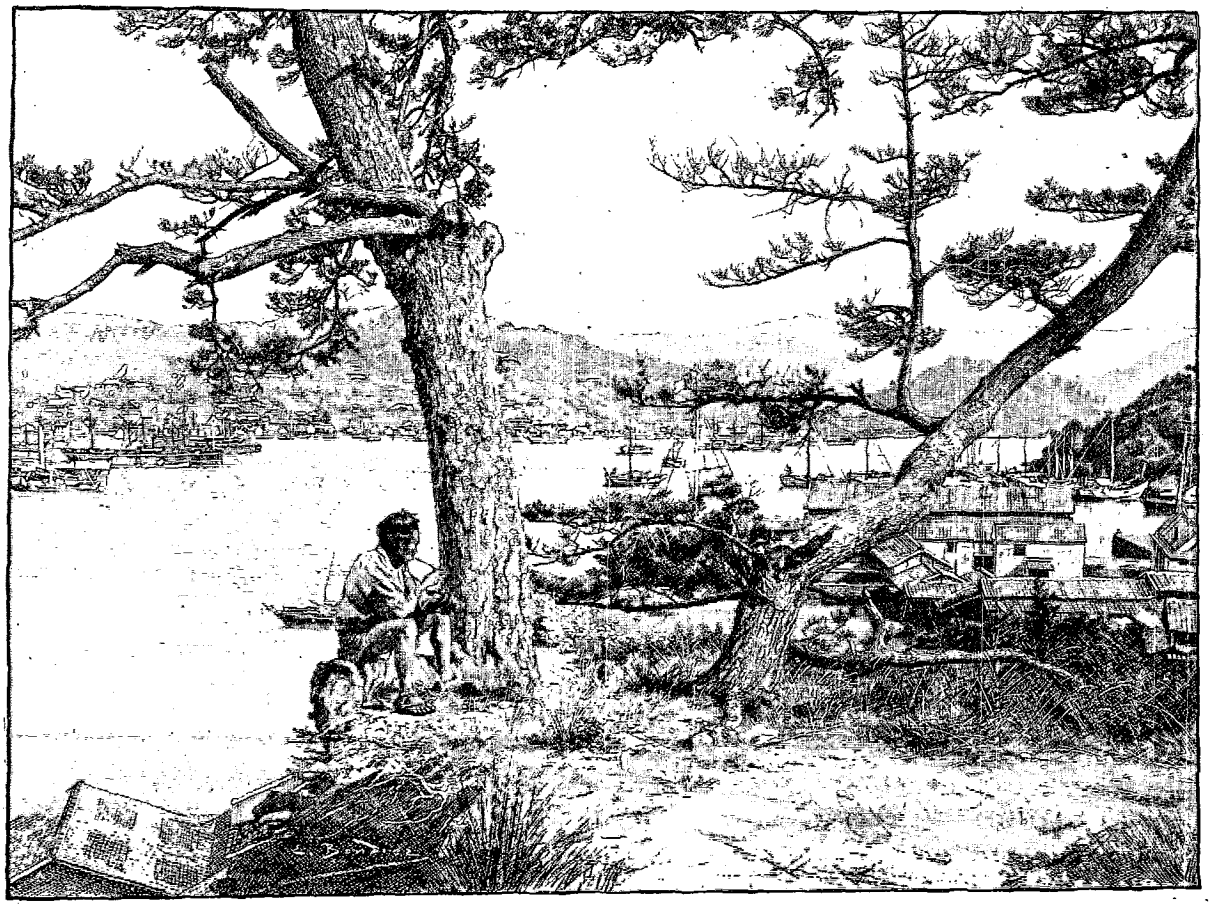
les mains en me disant : « Belle tempête. » Oh ! le brave homme et comme je lui suis reconnaissant de tout ce qu'il m'a permie de voir. Notre navire, avarié, entre bientôt dans le golfe. Quoique le ciel soit couvert de nuages gris cendré, j'en admire encore le paysage, qui est si splendide par un rayon de soleil, comme du reste toutes les vues côtières du Japon. Je ne parlerai pas plus de Nagasaki que je n'ai fait de Chang-haï, dont la concession européenne est le Paris de l'Extrême-Orient : ces deux villes sont trop connues. Je dirai seulement que le typhon dont nous avons souffert avait étendu ses ravages sur la côte, car à notre hôtel, comme dans toutes les maisons japonaises situées sur les hauteurs, les clôtures en bois et les toitures avaient été enlevées en partie par la tempête. Ceci nous vaut maintenant les regards curieux de tous ceux qui savent que nous y avions échappé. Pourtant en vérité on ne court presque aucun danger sur les grands steamers actuels, grâce à leur admirable aménagement, aux connaissances que nous avons maintenant du régime des vents, etc. C'est, hélas ! à Nagasaki que je dus me séparer du très aimable capitaine Walter et de mes deux charmants compagnons pour reprendre la grande ligne des Messageries maritimes et achever mon tour du monde.

Quelques esprits chagrins, en terminant la lecture de ce récit, m'accuseront peut-être d'avoir caché bien des dangers, atténué bien des fatigues, embelli bien des choses. Oui, je l'ai fait et de propos délibéré, car en agissant ainsi je suis infiniment plus près de la vérité absolue que si j'avais dramatisé à mon profit les moindres événements. Certes, en parcourant tant de pays en partie inexplorés, deux ou trois fois ma vie a été en péril, mais pendant ce long voyage ceux qui sont restés à Paris ont-ils couru moins de dangers? Qu'ils pensent au pot de fleurs qui peut vous tomber sur la tête, à la voiture qui vous broie sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boulevard, au duel que la galerie vous impose, etc., et que, pendant ce temps-là, l'air pur de la mer ou de la montagne revivifiait mon sang, des observations nouvelles éclairaient chaque jour mon esprit, enfin de rudes labeurs rendaient mon cœur plus indulgent et plus tendre à tous. Et j'ajoute : si de véritables explorations présentent de telles facilités relatives, combien par là même devient aisé n'importe quel voyage dans les pays ouverts à tous! Laisserons-nous donc aujourd'hui les étrangers parcourir seuls des contrées où nous les avons presque partout précédés, et renoncerons-nous à la glorieuse carrière quand de récents exemples parmi nous ont fait de l'exploration un véritable métier de princes ?

C'est donc à vous, ô mères, que je m'adresse, car les pères sont déjà à demi convaincus; si votre fils, après avoir fait, selon le pays où il veut se rendre, l'apprentissage absolument indispensable, soit de la montagne en Suisse, du froid en hiver à Saint-Pétersbourg, ou de la chaleur en été à Biskra, persiste à vouloir partir, si réellement vous l'aimez, loin de le retenir, excitez-le plutôt dans sa mâle énergie, et s'il est respectueux des



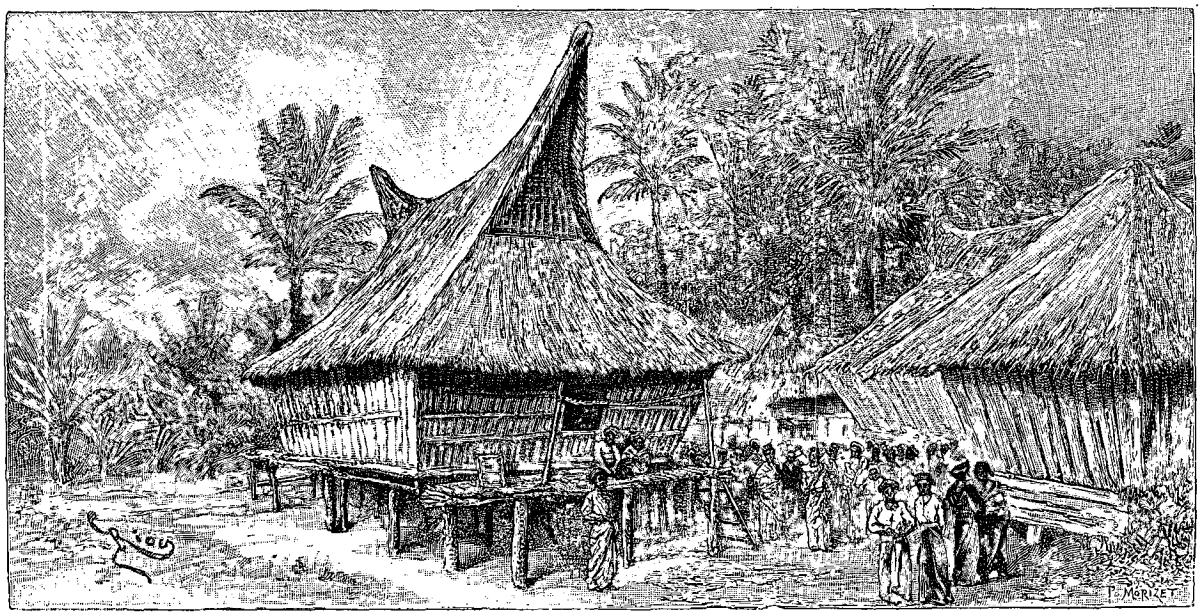
Nagasaki. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

mœurs et des droits de tous, s'il prend les précautions hygiéniques relatives à chaque climat, s'il est chaste et surtout sobre, il vous reviendra plus robuste, plus aimant et plus digne. Au lieu de l'épuisement d'énervants plaisirs, les généreuses fatigues du voyage le fortifieront à tout jamais, son esprit se développera par toutes les connaissances acquises, et son cœur vous en aimera davantage, en sentant mieux le bonheur de vous serrer dans ses bras. Quelle joie alors de le retrouver devenu quelqu'un et plein de jeunesse, de le voir écouté respectueusement par ses camarades, que dis-je, par les hommes faits et même les vieillards, heureux d'entendre de sa bouche tout ce qu'il a vu, appris, rapporté pour lui, pour les siens, pour la patrie !

Ainsi revenaient nos pères de leurs héroïques expéditions, où ils avaient fait partout connaître, admirer, aimer la France, augmentant ainsi son influence, sa richesse et sa grandeur.

Charles VARAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Pertoembokem (voy. p. 371). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

UN AN EN MALAISIE,

PAR M. JULES CLAINE.

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DÉLI ET LES BATAKS-KAROS DE SUMATRA.

I

Les plantations de Déli. — Les fonctionnaires hollandais. — Les Bataks soumis. — Passe de Tjinkem.

Débarqué à Singapour en juin 1890, je partis peu après pour le sultanat de Déli, dans le nord-ouest de l'île de Sumatra, que je devais traverser dans le dessein de visiter le pays des Bataks-Karos indépendants, peuplade qui avait spécialement captivé mon attention à cause de la faible connaissance que l'on avait de ses mœurs et coutumes.

Après un court séjour à Pinang, je me réembarquais pour Belawan, le port de Déli, situé sur la rivière de ce nom. Ce port n'a pas volé sa mauvaise réputation, qu'il doit aux miasmes putrides dégagés par les terres marécageuses environnantes.

J'eus en arrivant quelques difficultés avec les douaniers, qui ne voulaient pas laisser entrer mes armes sans une passe délivrée par le résident hollandais, qui habite Médan. Enfin ma qualité de voyageur français me permit de triompher de ces règlements, et je pus prendre le train, qui me transporta à Médan, à 29 kilomètres dans l'intérieur, en traversant un pays couvert de plantations de tabac renommé. Comme mon intention était de pénétrer en premier lieu chez les Bataks-Timor, je ne m'arrêtai que quelques minutes dans cette ville, et continuai ma route jusqu'à Loeboe-Pakam, à 29 kilomètres plus loin, où demeurait un Français qui m'y avait offert l'hospitalité et devait me faciliter les moyens de pénétrer par cette voie.

Malheureusement les mauvaises nouvelles qui arrivaient à chaque instant de l'intérieur firent que le contrôleur hollandais de cette localité ne voulut pas prendre sur lui de m'autoriser à entrer plus avant dans le pays. Je dus en conséquence revenir à Médan et visiter le résident, afin d'obtenir son autorisation.

Médan a été créé presque subitement, à la manière américaine, et ne doit son existence qu'aux plantations de tabac.

La population, d'environ sept à huit mille habitants, est disséminée sur un vaste espace; les Chinois s'occupent de tout le commerce de détail, et tiennent des maisons de jeu, dans lesquelles les blancs ne sont pas admis. Cela peut paraître étrange, mais s'explique quand on sait que c'est de la main-d'œuvre chinoise que provient toute la richesse de ce pays; on la conserve en spéculant sur la passion qu'ont les coulis pour le jeu, et en leur faisant perdre dans les tripots

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout l'argent qu'ils ont pu économiser pour s'en retourner dans leur pays! Si ce n'est pas moral, du moins c'est pratique, et la spéculation a des idées larges : des hôtels, de nombreuses banques et le confort général des habitations sont des indices de la prospérité que la culture du tabac a apportée dans la région. Une garnison assez nombreuse occupe le fort, dans des baraquements très bien installés, où les distinctions de races sont parfaitement observées par une sage discipline.

On trouve à la bibliothèque militaire toutes les nouveautés littéraires de l'Europe et une installation vraiment confortable.

M'étant présenté chez le résident, il me reçut très poliment. Je lui exposai de suite le but de ma visite, lui demandant de m'accorder l'autorisation d'aller chez les Bataks indépendants. Ce haut fonctionnaire chercha d'abord à me dissuader de mon entreprise, s'étendant sur toutes les difficultés et les dangers que je courrais, etc.

Néanmoins, comme il vit très bien que je n'étais pas venu pour me laisser influencer par une prudence excessive, il me proposa de me mettre en rapport avec le contrôleur des Bataks soumis, M. Werstenbergh, pour lequel il me remit une lettre d'introduction; il me donna en outre un *opas* ou « garde indigène » qui devait m'y conduire immédiatement. M. Werstenbergh m'accueillit très cordialement, heureux de l'occasion d'avoir un compagnon de voyage pendant la tournée qu'il allait faire quelques jours après chez les Bataks soumis, jusqu'aux confins des pays reconnaissant leur autorité.

En attendant le jour du départ, je retournai à Loeboe-Pakam, afin de me rendre compte par moi-même des plantations de la contrée; c'est pourquoi, le 6 mars, je montai en voiture avec M. Giovani, qui m'emmena visiter sa plantation de café, à deux heures de distance.

Au milieu de la forêt vierge s'élève une pépinière bien ratissée d'arbres verts d'environ 3 mètres de hauteur, tous couverts de fruits gros comme des cerises: c'est une plantation de café Libéria, café qui paraît devoir arriver à une réputation commerciale de premier ordre. Les avantages qu'offre cette espèce sont d'abord de ne pas nécessiter d'ombrage; de donner des fruits toute l'année, ce qui n'oblige pas à y dépenser inutilement une main-d'œuvre coûteuse pendant les mois improductifs; en outre, les fruits étant plus gros, le rendement est plus considérable que pour le café dit *Arabic*. Néanmoins je dois ajouter, pour être complet, qu'il est amer et peu agréable à boire s'il n'est pas mélangé avec d'autres variétés.

A deux heures et demie, je partis avec l'assistant de M. de Montbrun, pour aller visiter sa plantation de *Gallia estate*. Il m'apprend, chemin faisant, qu'un de ses collègues avait rencontré, deux jours auparavant, une trentaine d'éléphants sauvages couchés le long de la route.

A cinq heures nous atteignons la plantation de notre compatriote, qui me fait l'accueil le plus cordial. Je passai, avec cet excellent homme, deux jours à m'initier aux différentes phases de la culture du tabac.

Nous pouvons les résumer ainsi :

Prenons la forêt vierge, et faisons abattre les arbres et défricher par les Bataks, qui s'emploient volontiers à ce travail. Dès que le feu a débarrassé le sol de ces abatis, ne laissant que les cendres, qui ajoutent encore à la richesse de l'humus, et les quelques gros troncs d'arbres qu'il n'a pu détruire, des Javanais, importés dans ce but, construisent, à l'aide des matériaux qu'ils trouvent sur place, d'immenses granges appelées *banksaal*, qui serviront à l'emmagasinement de la récolte et à toutes les manipulations de séchage et d'assortissage du tabac. D'autre part, les coulis chinois, engagés à l'année, reçoivent chacun un champ d'une surface déterminée, qu'ils doivent mettre en rapport : à l'époque favorable, ils préparent leurs pépinières, qu'ils doivent entretenir avec le plus grand soin. Pendant la croissance du plant ils labourent leurs champs, puis, au moment propice, ils y repiquent les plants à des distances rigoureusement déterminées par l'expérience, afin que le tabac réunisse exactement les conditions désirées; mais comme ils sont intéressés dans la production, ils cherchent bien souvent à frauder : aussi doit-on les surveiller avec vigilance.

Pendant toute sa croissance, le tabac exige les plus grands soins; il est juste de constater à ce sujet que les Chinois sont des jardiniers hors pair.

Quand le tabac a atteint sa maturité, chaque Chinois coupe son champ, apporte sa récolte au banksaal, où elle est examinée pied par pied, et classée suivant sa qualité. Les pieds de tabac étant suspendus avec soin, les feuilles sèchent, sont détachées et mises en poignées de dix à douze feuilles, puis portées dans le banksaal de fermentation, où on les dépose en gros tas carrés, munis de thermomètres que l'on doit surveiller avec soin, afin que la fermentation soit bien égale, car de cette opération dépend souvent le plus ou moins de valeur de la récolte.

On a souvent vanté les bénéfices presque incroyables que procure le tabac; ils sont quelquefois de 147 pour 100! C'est superbe et tentant; mais c'est trop beau pour que la médaille n'ait pas son revers.

D'abord les grandes compagnies, ayant des terres très variées, produisent en conséquence des tabacs variés de qualités et de couleurs, ce qui leur garantit toujours un gain. Mais les petites plantations, qui ne produisent en général qu'une seule sorte à la fois, sont à la merci des fluctuations de la mode et du marché d'Amsterdam, où les grandes compagnies font la loi, faisant monter tel ou tel tabac suivant leurs intérêts, pendant que tel autre se vend à perte! Si malheureusement le petit planteur en a de cette sorte-là, il est ruiné, car comme la culture du tabac ne s'arrête pas, il doit emprunter à 15 ou 18 pour 100 sur sa récolte qui est au marché, et sur celle qui est en préparation dans son banksaal, pour continuer ses travaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi, à côté des fortunes subites, y a-t-il des ruines non moins subites.

Mon hôte, qui me donne tous ces détails, me fait connaître également l'intérêt qu'il y aurait pour la France à avoir dans ce pays un vice-consul, car les intérêts de nos compatriotes s'y chiffrent actuellement par plus de 100 millions.

Je reviens à Médan, en parcourant plusieurs autres plantations occupées par des Français, dont quelques-uns ont fait de grosses fortunes.

Le 12 mars au matin, je pris, en compagnie du contrôleur Werstenbergh et du colonel Van de Pol, commandant du district militaire, le train, qui nous transporta en une heure à Déli-Touah, où nous montons chacun dans une petite carriole traînée par un poney indigène, qui nous transporte en deux heures et demie jusqu'à l'extrémité d'une route accidentée, où nous attendaient un opas et une douzaine de Bataks soumis, pour porter nos bagages jusqu'au kampong de Pertoembokem, que nous atteignons à midi. Là le contrôleur a donné rendez-vous à un grand nombre de chefs, auxquels il doit verser une certaine redevance annuelle que leur paye le gouvernement hollandais, en compensation des terres qu'il a concédées aux planteurs sur leur territoire.

Portrait de M. Claine. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Avant d'atteindre le village, je remarque sur le bord du chemin que nous suivons une grande feuille de bananier soigneusement étendue sur le sol débarrassé d'herbes, au milieu de laquelle s'étale, semblable à une momie grossière, un jeune tronc de bananier couché en long, et entouré de fruits de papayer. Nos guides m'apprennent que c'est une offrande faite au *begou* ou esprit, pour éloigner du village les maladies.

Pertoembokem ne doit l'honneur de notre visite qu'à sa position centrale, car sa population, d'environ 300 habitants, serait insuffisante pour le rendre intéressant.

Le chef du kampong ayant mis sa propre maison à notre disposition, nous ne tardâmes pas à nous y installer, pendant que nos boys préparaient notre dîner, dont le riz formait la base principale. Nos lits, grâce aux petits matelas japonais que nous avions emportés, furent vite faits, et nous nous trouvâmes bientôt comme chez nous.

Le lendemain je pus à mon aise examiner nos hôtes, qui, devenus un peu moins craintifs, se prêtaient plus volontiers à mes investigations. Le chef est un homme de petite taille, très maigre et d'apparence vulgaire; ses voisins ne paraissent guère plus sympathiques, et le goitre hideux dont la plupart sont ornés ne les embellit pas! Cette difformité est si fréquente ici, qu'elle atteint même les chiens et les porcs.

Le costume des hommes se ressent trop du voisinage des plantations de tabac pour avoir conservé un caractère typique. Quant aux femmes jeunes, elles sont plus robustes et d'aspect assez agréable; vieilles, elles sont repoussantes. Leurs vêtements se composent d'un *kaïn*, pièce d'étoffe grossière, foncée de couleur, roulée autour du corps, se fixant à la ceinture, puis d'une écharpe enroulée de façon à recouvrir les seins et la moitié du dos, laissant nus les épaules et les bras, qui sont protégés le soir par une autre écharpe légère en coton bleu foncé; la coiffure se compose d'une autre pièce d'étoffe, repliée à la manière des pêcheuses napolitaines et servant en même temps de support aux ornements d'oreilles en argent massif que portent presque toutes les femmes bataks.

Je profite de la présence des chefs soumis pour les photographier en groupe, ainsi que les femmes, ce qui n'est pas chose facile; mais, grâce à l'intervention du contrôleur, je réussis à en prendre autant de clichés que je pouvais en désirer.

Il est fâcheux que je n'aie pu les photographier pendant que les chefs étaient en conférence avec le contrôleur, assisté d'un interprète et du *toun-koun*, ou représentant du sultan de Déli dans les pays bataks, sur lesquels il n'exerce qu'une autorité à peine nominale. C'étaient des scènes d'un caractère étrange du plus curieux effet.

Les maisons que je vois ici sont construites sur pilotis comme toutes celles de la Malaisie; mais ce qui les en différencie, c'est que, les parois étant inclinées en dehors, de haut en bas, les maisons sont plus petites à leur base qu'à mi-hauteur; les toits sont très élevés, se terminant en pointes aux deux extrémités, souvent ornées de têtes d'animaux. Chez les chefs, le parquet est fait de planches équarries ainsi que les parois et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les portes massives, qui sont taillées en plein bois; la toiture est recouverte de bottillons de crin végétal. Chez les pauvres, les cloisons sont formées de nattes de bambous aplatis, et les toits sont recouverts en *atapes* (feuilles du *nipa*). Toutes sont précédées, devant la porte d'entrée, d'une terrasse servant de lieu de réunion pour les femmes et les enfants pendant le jour; quelques tablettes et un foyer au-dessous duquel est un cadre divisé en deux ou trois étages, servant d'armoire pour les instruments de cuisine, composent tout le mobilier.

Interrogés sur leurs croyances religieuses, les chefs nous répondirent unanimement : l'homme a une âme immortelle, qui reste sur la terre après sa mort! Quelques-uns croient qu'elle peut habiter les corps de certains animaux, particulièrement le bouc et le crocodile. Ils n'ont pas de temples, mais le chef de ce kampong-ci croit que l'âme de son père, qui était un homme vénéré, est devenue *begou*, c'est-à-dire esprit, et qu'elle habite un bouquet d'arbres, formé principalement de bananiers et situé derrière sa maison.

Un superbe bouc, très gâté par tous les habitants du village, passe également pour être possesseur d'un esprit, ce qui en fait une sorte de fétiche.

Les jeunes enfants jusqu'à l'âge de huit ans environ ont souvent pour tout costume un collier formé de pièces de monnaie, ou des amulettes en bambou de 3 ou 4 centimètres de longueur, portant des inscriptions cabalistiques.

Nous avons assisté à un combat de coqs qui rappelle absolument les coutumes mexicaines : de gros paris accompagnent toujours ces divertissements barbares; d'ailleurs ces indigènes sont très joueurs : aussi s'empressent-ils de jouer avec des sortes de dés l'argent qu'ils ont reçu du contrôleur.

De mauvaises nouvelles nous arrivaient du plateau, apportées par des espions envoyés par le contrôleur. Un parti de brigands atchinois réunis à des Gaijoux tentait de forcer la passe du côté du lac Tobah, opposée à celle que je me proposais de traverser, afin de pénétrer dans le plateau des Bataks indépendants, pour y piller ou pour s'y établir, suivant la réception que leur feraient les habitants.

Ces nouvelles me rendaient perplexe, car les Bataks paraissaient partagés par la crainte d'être envahis par les Atchinois, qui, étant les ennemis implacables des Hollandais, leur eussent fait payer cher leur complaisance envers eux, et celle de déplaire aux Hollandais, de l'amitié desquels ils tirent les quelques armes à feu et les munitions dont ils ont besoin. Néanmoins, n'ayant plus rien à faire ici, nous partîmes le 15 mars, ayant reçu un courrier du chef de Boulou-Hauwer, qui nous envoyait son sabre en signe de reconnaissance, et une lettre sur bambou donnant des nouvelles meilleures du plateau.

Accompagnés de 25 porteurs bataks, nous quittons Pertoembokem, nous dirigeant vers le nord; le chemin descend d'abord dans un ravin profond, que nous traversons sur un pont en ruine, puis, après en avoir suivi le fond chaotique pendant une demi-heure, nous traversons la rivière Serveway, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, risquant plusieurs fois d'être entraînés par le courant, qui est très fort. Ensuite nous gravissons le flanc de la montagne opposée; nous nous dirigeons d'abord vers l'ouest, puis inclinons insensiblement vers le nord, les sentiers montant toujours, et passons sur des arêtes étroites bordées de profonds précipices, au fond desquels serpentent les rivières de Déli et de Serveway. Enfin, après avoir franchi une passe très étroite, qui semble avoir été creusée dans la masse de la montagne par des géants légendaires, nous arrivons à Boulou-Hauwer, où nous devons passer la nuit.

Ce village, beaucoup plus important que le précédent, est situé au milieu d'un site ravissant : de beaux cocotiers l'abritent contre les rayons du soleil et lui donnent un air de fraîcheur des plus agréables; j'en prends une vue, ayant au centre du kampong le *djamboer* ou maison des garçons. Ceux-ci ne peuvent, en effet, jusqu'à leur mariage habiter avec leurs familles! Cette maison se caractérise par l'absence de plate-forme précédant l'entrée, qui est le privilège des ménages, et aussi parce qu'elle est à deux étages; on atteint le second à l'aide d'un gros bambou muni d'encoches servant d'échelons. Un *batang-mati* attire mon attention : c'est là que l'on place les corps des membres de la famille des chefs, jusqu'à ce que toutes les chairs soient détruites; après quoi, les survivants viennent prendre les crânes, qu'ils conservent dans une sorte de coffre en bois, creusé, affectant la forme d'une nef recouverte d'une planchette, et qu'on suspend dans quelque coin de la maison. J'en fais ouvrir une, dans le but, si possible, d'acheter contenant et contenu! Malheureusement les deux crânes qu'elle contenait étaient en si mauvais état que je renonçai à faire des propositions fermes.

Le batang-mati se compose d'une construction légère, recouverte d'un toit en atapes, et de deux tréteaux sur lesquels repose une bière en forme de pirogue, creusée dans un tronc d'arbre, relevée et décorée grossièrement à l'avant, tandis qu'à l'arrière une figure non moins grossièrement sculptée et habillée d'oripeaux semble veiller sur le mort, recouvert d'une planche surmontée d'une sorte d'ombrelle! La hauteur des tréteaux qui supportent la bière étant d'environ 1 m. 50, un gros bambou, faisant l'office de tuyau, est fixé dans un trou fait au fond de la bière, et la réunit au sol, où vont s'écouler les matières en décomposition : au bout de quelques semaines, le squelette est mis à nu, et les parents viennent en détacher le crâne, pendant que le reste du corps est enfoui sans autre cérémonie dans la terre.

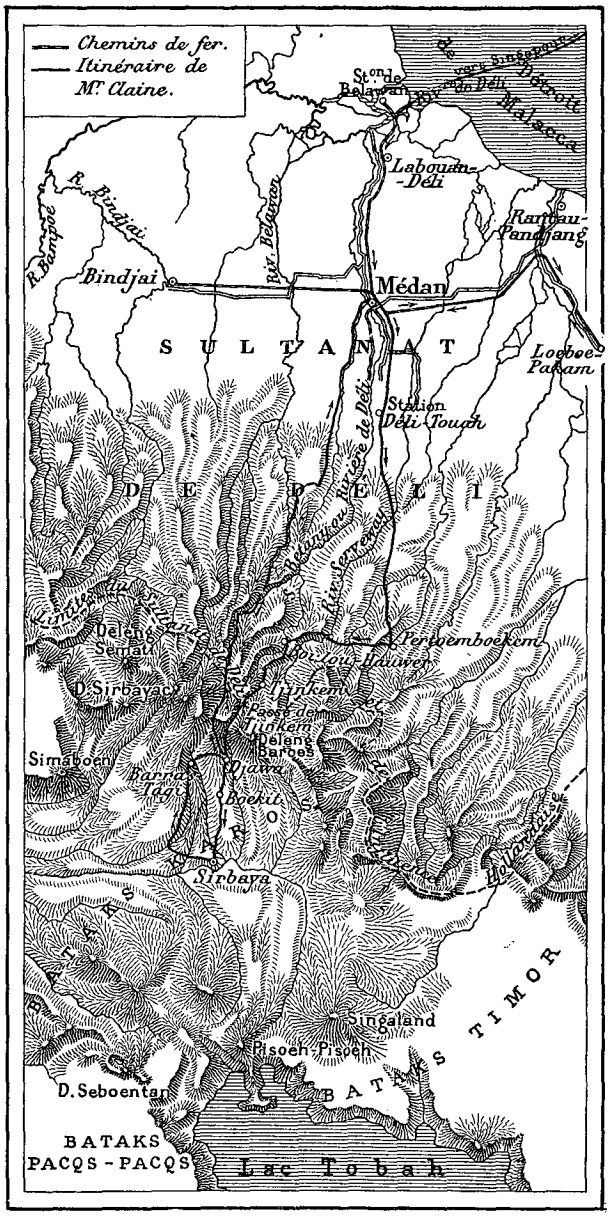
Je remarque que dans ce kampong les greniers à riz, au lieu d'être carrés, comme je les avais vus précédemment, sont cylindriques, les parois étant formées d'une écorce d'arbre épaisse.

Comme le choléra avait fait plusieurs victimes dans ce village, nous jugeâmes prudent de ne pas nous y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attarder trop longtemps. En fait de préservatif contre les maladies, les indigènes placent au-dessus des sentiers conduisant au kampong des feuilles de palmier effilées, accrochées horizontalement à une branche d'arbre quelconque.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous nous remettons en marche. Le chemin devient de plus en plus difficile. Nous devons souvent marcher dans le lit des ruisseaux, ou escalader d'énormes troncs d'arbres. Le site est d'une sauvagerie pittoresque et grandiose. Quelques belles fleurs d'un rouge brillant s'épanouissent au sommet de hautes tiges noueuses, abritées par des fougères arborescentes dont l'immense ombrelle invite au repos. De nombreux arbres à gomme et à résine laissent suinter, au travers de leur écorce, de précieux produits, dédaignés par les indigènes, qui n'en connaissent pas la valeur; çà et là, perchés sur des branches élevées, je découvre quelques faisans argus, qui animent à peu près seuls ce pays, dont la faune paraît si rare. Après avoir gravi des montagnes toutes couvertes par la forêt vierge qui règne ici en souveraine, nous descendons par un sentier rapide dans un petit vallon au milieu duquel se trouve le misérable kampong de Tjinkem, dernier village des Bataks soumis, au pied du sentier montueux qui mène à la passe du même nom, par laquelle j'espère pouvoir pénétrer chez les Bataks indépendants.



Carte du pays batak.

Dans l'après-midi un des leurs vint nous apporter de bonnes nouvelles qui me firent particulièrement plaisir, car elles m'assurèrent la possibilité de pénétrer dans le plateau des Bataks indépendants. Ce chef nous apprit entre autres qu'un des leurs, nommé Raya, et grand adversaire des Hollandais, venait de mourir du choléra; ensuite que tous les Bataks du plateau s'étaient unis pour combattre les Atchinois qui essayaient d'y pénétrer, et qu'une bataille décisive devait avoir lieu le lendemain ou le jour suivant : comme de son issue dépendait le plus ou le moins de durée de mon voyage, c'était avec impatience que j'attendais des nouvelles. Néanmoins le chef consentit à ce que nous pénétrassions sur le plateau, et s'offrit à nous servir de guide jusqu'au premier village après la passe.

II

Le plateau des Bataks-Karos indépendants. — Le *sibrayac* ou grand chef. — La capitale. — Mœurs et coutumes. — Retour à Médan et à Pinang.

Le lendemain matin, guidés par le jeune chef, et accompagnés d'un interprète et d'une vingtaine d'indigènes qui s'étaient partagé les bagages et les provisions en autant de petits colis que possible, nous nous mîmes en marche, suivant de véritables sentiers de chèvres et traversant de nombreux torrents. La forêt s'épaissit au point que l'on voit à peine à quelques mètres de soi, les sentiers deviennent presque impraticables, quoique le soleil brille de tout son éclat au sommet des *tohalas* et des *rimahs*, arbres immenses dont les cimes majestueuses dominent de haut toute la forêt, tandis qu'à hauteur d'homme leurs troncs mesurent souvent plus de 12 mètres de circonférence! Une odeur forte et âcre s'élève de cet amas d'humus, suintant la fièvre de tous côtés. Néanmoins, malgré ce danger, nous devons souvent nous arrêter, car les porteurs exécutent des tours de force et d'adresse pour gravir, avec leurs fardeaux, les sentiers escarpés et souvent presque à pic. Parfois aussi nous devons escalader des arbres énormes, ou encore passer à quatre pattes sous les voûtes qu'ils ont formées par leur chute. Enfin, à dix heures et demie, nous atteignons la passe de Tjinkem, au sommet de la crête de la montagne, laquelle est à peine assez

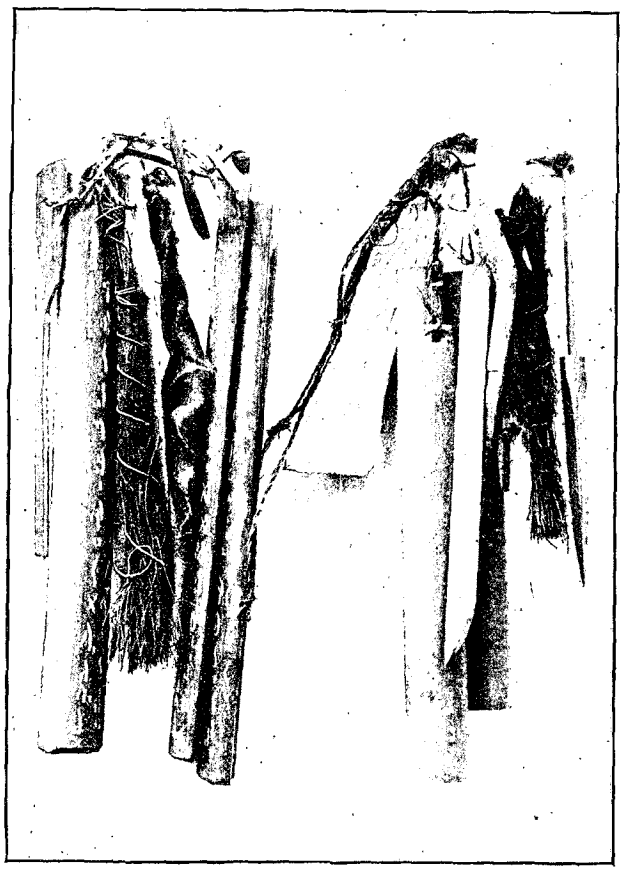
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large en certains endroits pour laisser passer un homme un peu gros. Elle forme la frontière des États du sultan de Déli et la limite de l'influence hollandaise.

Aussitôt entré dans la passe, on trouve un repli de terrain que mon guide me fit remarquer en me disant que les Bataks avaient coutume d'y attendre leurs ennemis du dehors; plus de cent cinquante y ont été tués. J'avoue que je ne pus en ce moment m'empêcher de songer à mon sort, au cas où tout à coup j'aurais découvert un traître dans mon guide; machinalement j'étreignis de la main la crosse de ma carabine.

Cette marche accidentée se prolongea encore deux heures, la descente devenant en certains endroits très rapide, après quoi le terrain s'aplanit, la jungle succédant à la forêt, pour céder bientôt la place au plateau des Bataks-Karos indépendants, but de mes désirs.

Avec quelle satisfaction j'aperçus devant moi cette vaste plaine située à 900 mètres d'altitude, entourée de hautes montagnes qui en protègent mieux les heureux habitants que toutes nos fortifications; le grand architecte qui les a créées peut se rire de nos efforts stériles, et nous montre à chaque instant notre petitesse présomptueuse. A droite, à gauche, devant moi, partout, de hauts pics et des volcans en demi-activité dominent cet ensemble comme autant de sentinelles immuables.



Déclaration de guerre. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Le volcan de Simaboen, qu'un panache de fumée blanche couronne, fait face au Deleng-Seboentan et au sibrayac; pendant qu'à gauche le Pisoeh-Pisoeh et le Singgaland veillent sur la passe qui regarde le lac Tobah et semblent autant de tours protectrices de ce peuple à peu près inconnu des Européens.

De nombreux bouquets d'arbres semés çà et là, comme autant de riantes oasis, indiquent seuls la présence des kampongs, qu'ils protègent contre les regards indiscrets, leurs maisons disparaissant sous le feuillage éternellement vert des tropiques.

Ayant marché environ 3 kilomètres sur le plateau, nous nous reposons sous un petit abri, à mi-chemin du village, afin de donner le temps au chef de Kampong-Djawa de venir au-devant de nous, pour nous conduire dans son domaine.

Ce n'est pas chose aisée de pénétrer dans le plateau des Bataks, mais l'accès de leurs villages est encore plus difficile : tout ce que l'homme a pu inventer en s'aidant de la nature a été mis en œuvre pour en rendre l'accès presque impossible sans un guide expert. Tous les villages sont sur des îlots qu'a laissés une ancienne rivière très profonde et aujourd'hui presque desséchée; des fossés très profonds règnent ainsi tout autour, et l'on ne peut pénétrer dans les villages que par des sentiers détournés, qui s'enfoncent parfois sous des tunnels obscurs, aboutissant à un labyrinthe fermé par des chevaux de frise en bambous effilés, doublés de portes terminées par des pointes acérées de bambous. Avec un tel système de défense, ce n'est que par trahison que l'ennemi peut s'introduire dans ces villages. A l'aide du chef, nous franchissons tous ces obstacles, et arrivons enfin dans le kampong sur la place duquel sont assemblés tous les habitants, anxieux de voir les étrangers.

La température étant plus basse, les habitations sont plus solides que dans les villages précédents, les toitures sont plus élevées et plus droites; des têtes de buffles ou de chevaux en ornent les pointes extrêmes aux deux bouts. Les greniers à riz sont carrés, en bois et non en lamelles de bambous ou en écorce comme précédemment. C'est dans la prison que nous sommes logés; c'est une maison très solide, où l'on garde les voyageurs que les indigènes, maîtres du passage, jugent à propos de rançonner. Pour que les malheureux ne s'échappent pas, on leur fixe à un pied une fourche d'un bois très dur et pesant, traversé d'une cheville de bois enfoncée à force, qu'on devra briser à coups de *parang*, ou sabre indigène, quand les 20 ou 30 dollars réclamés pour leur liberté auront été payés. Cet usage barbare tend à disparaître et ne s'applique plus guère que contre les habitants de kampongs ennemis. C'est dans cette prison, où heureusement nous n'étions que comme hôtes libres, que, pendant la nuit, vers onze heures et demie, nous fûmes réveillés par deux émis-

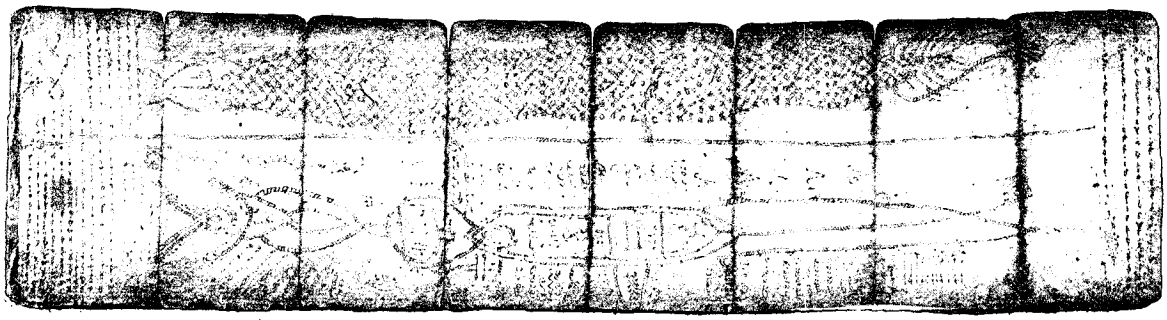
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saires apportant de bonnes nouvelles, qui décidèrent mes compagnons à continuer le voyage avec moi. Les Atchinois avaient été défaits et s'étaient réfugiés chez les Tobahs, sur les bords du lac de ce nom. Cet événement me donnait la certitude de pouvoir continuer notre route sans encombre, et l'annonce pour le lendemain de l'arrivée du sibrayac, ou grand chef du plateau, qui venait lui-même pour nous guider jusqu'à sa capitale.

Malgré la pluie, le sibrayac, accompagné d'autres chefs, arriva vers dix heures du matin. La rencontre fut cordiale, car il connaissait déjà mes compagnons pour les avoir vus à Médan, et je pus considérer à loisir la physionomie distinguée de ce vieillard. Il était d'une taille ordinaire et bien prise, un peu mince, le teint bronzé, les yeux vifs, le nez aquilin et la bouche fine, sans un poil de barbe. Son costume était semblable à celui de ses compagnons; deux beaux bracelets en or fin ornaient ses poignets, pendant que son parang, qu'il portait à la ceinture, était orné de plaques d'or et d'argent arrangées avec assez de goût.

Avant de nous mettre en route, le chef du kampong sortit son *begou*, représentant un Batak à cheval, fixé au bout d'un bâton, et le dirigea successivement vers les quatre points cardinaux en prononçant des invocations appropriées, pour faire cesser la pluie. Comme celle-ci, en effet, tirait à sa fin, son pouvoir parut incontestable. Après les cadeaux d'usage faits aux chefs de Djawa par le contrôleur et le colonel, nous dîmes adieu à ces braves gens.

A onze heures, notre colonne se mettait en marche ; forte d'environ cent cinquante individus, elle comprenait les chefs et porteurs, ainsi que de nombreux promeneurs. S'il est difficile chez les Bataks de trouver des porteurs, il n'en est pas de même pour des compagnons de route ; car ils aiment beaucoup à faire de petits voyages d'agrément. Vers deux heures, après avoir monté et descendu plusieurs fois les berges de l'ancienne rivière, qui n'a plus qu'à peine l'eau nécessaire pour alimenter les rizières, nous atteignons Boekit, le plus grand kampong que j'aie encore vu. Là des nattes avaient été disposées sur le sol devant la maison du chef, qui avait également fabriqué pour notre usage une sorte de fauteuil grossier et un petit banc garni de



Manuscrits bataks (voy. p. 380). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

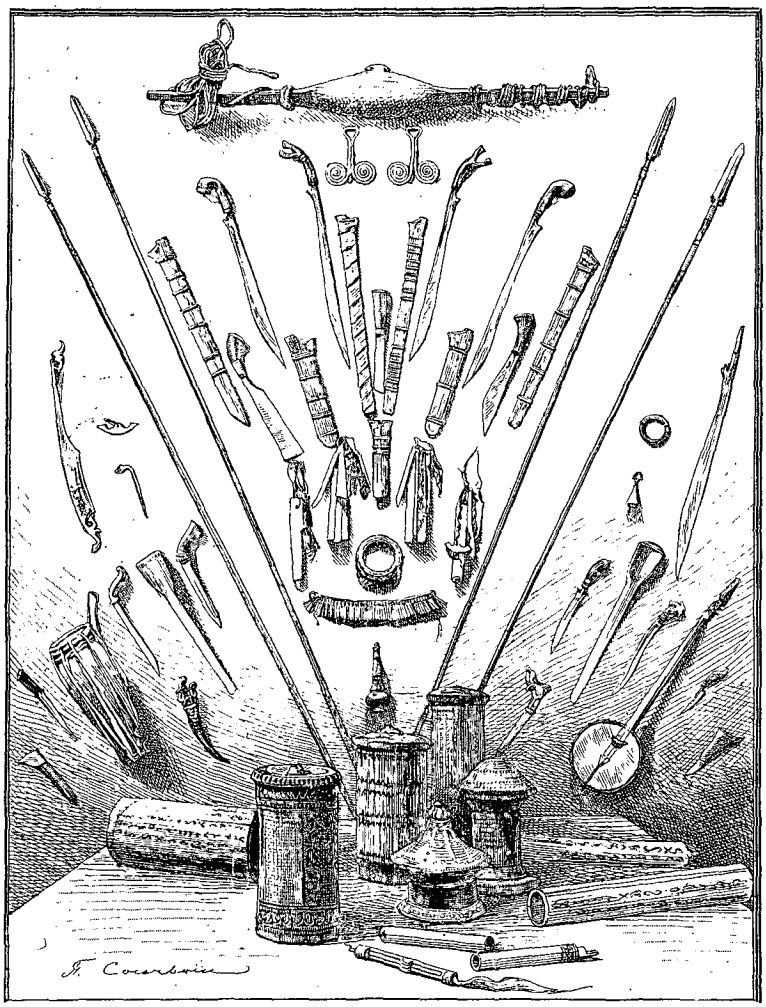
cotonnade, sur lequel nous nous assîmes, pendant que les chefs s'accroupissaient sur les nattes qu'entourait toute la population du village. Après les compliments d'usage, et quand je leur eus fait comprendre non sans difficulté que j'étais un voyageur français qui n'avait d'autre but que de visiter leur pays dans l'intérêt de la science pour le faire connaître dans sa patrie, le chef nous offrit en signe d'amitié et de bienvenue une poule blanche, deux œufs et du riz, ainsi que du vin de palmier contenu dans une cruche en bambou. Cette cruche était garnie de cercles en corne de buffle et fermée par un couvercle en bois d'une forme assez élégante, ayant un bec troué pour laisser écouler le liquide. Après avoir visité en détail le village, nous entrâmes dans la maison du chef, lequel, par une attention délicate, avait rendu un coin très propre, en le décorant de calicot blanc pour la circonstance. Ayant dîné de la poule blanche et du riz, je me mis en devoir de me déshabiller pour prendre un peu de repos : je dus à ce moment subir les petites curiosités de la famille féminine de mon hôte, dont toutes les femmes, filles, brus, nièces, etc., m'entourèrent afin de ne perdre aucun détail de ma toilette, examinant les unes après les autres, et pièce par pièce, toutes les parties de mes vêtements. Une femme, entre autres, me fit bien rire : voyant mes bras nus, lesquels, soit dit sans aucune prétention, paraissaient de neige à côté des siens, elle prit un air de commisération profonde, qui semblait dire à ses compagnes : « Voyez comme ce pauvre garçon doit être malade pour avoir la peau si blanche! »

Par mesure de prudence, de jeunes chefs armés de fusils montèrent la garde toute la nuit aux deux issues du village que la route traverse, ainsi que devant la maison, afin d'éviter toute attaque ou surprise du dehors.

La nuit se passa sans incident, et le matin ce fut tout dispos que nous reprîmes notre voyage jusqu'à Sirbaya, où nous arrivâmes vers midi. Cette ville, la capitale du plateau, forme en réalité sept kampongs distincts, qui se touchent, il est vrai, mais sont séparés par des palissades et des sentiers particuliers, et ont chacun des noms et des chefs distincts; on y compte une soixantaine de maisons et une population totale d'environ 3 000 âmes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les maisons, qui peuvent être considérées comme l'expression la plus pure du style de ce peuple, sont construites sur de solides pilotis formés de troncs d'arbres équarris, reposant souvent sur des blocs de pierre leur servant de base. Les parois, inclinées extérieurement, ont environ 6 pieds de hauteur ; les portes, très basses, sont massives ; dans les plus grandes maisons, une ou deux ouvertures fermées par un panneau de bois plein donnent au besoin un peu de jour et d'air ; un solide plancher couvre l'unique chambre, divisée dans toute sa longueur par une rigole servant de passage d'un bout à l'autre ; le toit, très élevé au centre, est relevé en pointe à ses extrémités, garnies de têtes d'animaux, et est recouvert en atapes formant auvent tout autour de la maison. A l'entrée est une sorte de terrasse en bambous, à laquelle on accède par une large échelle, et qui sert durant le jour de lieu de réunion aux femmes et aux petits enfants ; la nuit ce privilège est réservé aux couples mariés. Dans chacune de ces maisons habitent plusieurs familles, qui y ont chacune sa place et son foyer déterminés. Le foyer se compose d'un cadre en bois équarri d'environ 1 mètre de côté, sur une hauteur de 15 centimètres environ ; on le garnit de terre battue, pour éviter les incendies ; au-dessus, deux ou trois cadres, également superposés et munis d'un fond, servent à déposer les ustensiles de cuisine, qui se composent de pots et de marmites en terre, de cuillers pour remuer le riz, taillées dans un bambou, et souvent ornées de dessins ou de devises gravées. Des seaux faits de gros bambous et une ou deux cruches avec couvercles en bois, pour le vin de palmier, en complètent la série.



Armes et objets divers des Bataks-Karos. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

La maison du sibrayac ne se distingue que par ses proportions plus vastes, et en ce qu'elle porte au centre de la toiture une sorte de clocheton garni de quatre têtes d'animaux.

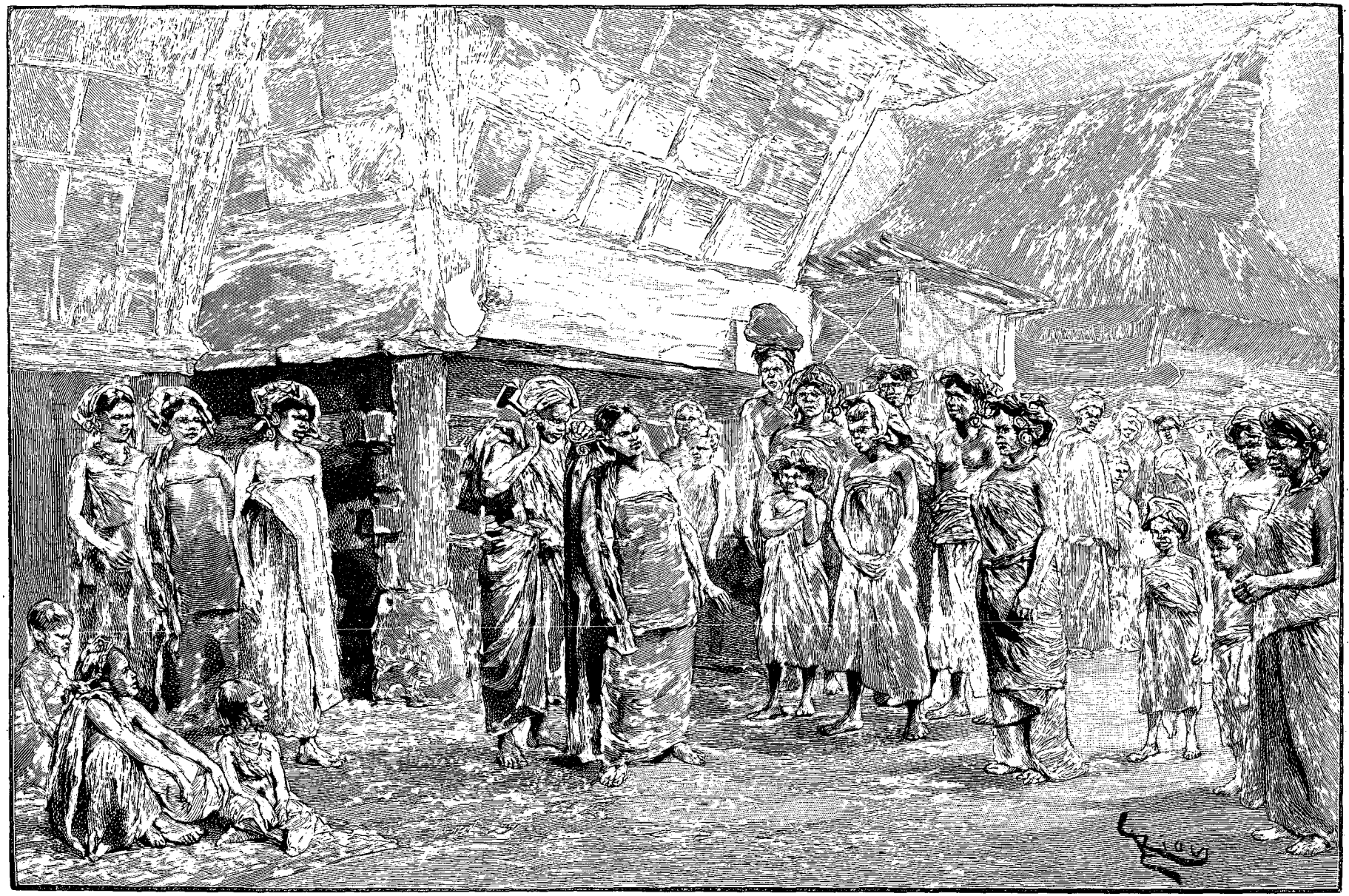
Les greniers à riz sont toujours de forme carrée, et placés près des maisons. Une autre construction, qu'on rencontre dans tous les kampongs, est composée d'une plate-forme élevée de 1 m. 50 environ au-dessus du sol et le plus souvent recouverte d'une toiture posant sur des poteaux ; au milieu se trouvent, couchés en long, un, deux et quelquefois trois troncs d'arbres équarris, creusés, de 2 pieds en 2 pieds de distance, de trous ronds et profonds de quelques pouces, ayant environ 1 pied de diamètre, dans lesquels les femmes viennent deux fois par jour décortiquer le riz nécessaire à la nourriture de la famille. Cette opération se fait à l'aide de longues perches formant pilons ; le riz est ensuite vanné dans des corbeilles : c'est la principale occupation des femmes, qui tissent aussi les étoffes dont tous s'habillent.

Je fus assez heureux pour prendre quelques vues très intéressantes, mais je ne pus jamais déterminer les principaux chefs à poser en groupe ou séparément, le contrôleur n'ayant pas plus d'autorité que moi sur ces hommes indépendants, et toute résistance ne pouvant qu'exciter leur défiance, je dus me contenter de ce que je pouvais avoir.

La race batak est représentée à Sumatra par cinq familles distinctes, qui sont : les Tobahs, les Timors, les Gaijoux, les Pacqs-Pacqs et les Karos, divisés en Karos soumis et Karos indépendants ou du plateau.

De toutes ces familles, celle des Bataks-Karos est la seule qui ait à peu près répudié le cannibalisme, et cela depuis plus de deux cents ans ! Quoique les plus isolés du contact avec les Européens, ils sont les plus civilisés et les plus beaux de leur race.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pose des ornements d'oreilles aux jeunes filles bataks (voy. p. 378). — Dessin de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La peau, brune, est quelquefois assez claire; les cheveux sont noirs, plats et rudes, affectant les coupes les plus fantaisistes; quelques-uns portent toute la chevelure longue, d'autres en coupent court la moitié, soit dans l'axe du visage, soit en travers; d'autres encore ne gardent qu'une bande de cheveux large de 1 ou 2 pouces et retombant sur le front, pendant que tout le reste est coupé court : il serait fastidieux de décrire tout ce que la fantaisie peut leur faire produire en ce genre, car chaque individu a presque toujours sa coupe de cheveux particulière. Les yeux bruns, les pommettes saillantes, le nez souvent aquilin en font un type qui n'a rien de désagréable; mais ils seraient beaucoup mieux s'ils n'avaient pas la déplorable habitude de s'user les dents jusqu'aux gencives, ce qui leur agrandit beaucoup la bouche : cela, disent-ils, pour ne pas avoir ce qu'ils appellent des dents de chien, comme les nôtres.

Le costume des hommes se compose d'une pièce de coton mince et bleue appelée *kaïn*, roulée autour des reins et tombant très bas; souvent les élégants la laissent traîner de 1 à 2 pouces sur le sol, ce qui les oblige en marche à la rouler et à la fixer à la ceinture. Une ceinture en rubans élastiques d'origine européenne la retient aux reins; une petite veste très courte, à manches très étroites et souvent brodée sur la poitrine, puis une écharpe de coton bleu portée comme un châle, qu'ils drapent souvent avec une certaine élégance, et un turban d'étoffe peinte complètent ce costume. Ils ont un sabre dont la lame rappelle celle du yatagan algérien, muni d'une poignée légèrement recourbée, soit en bois, soit en corne, formant dans ce cas deux becs, et garni d'un fourreau en bois, généralement recouvert de lames d'argent. Un couteau souvent petit et de formes plus variées est passé également dans la ceinture. L'armement se complète en temps de guerre par deux lances légères d'un beau galbe. Quelques chefs possèdent aussi des fusils ou des carabines qui leur sont donnés par les fonctionnaires hollandais, à l'occasion des visites qu'ils font à Médan.

Les femmes, dont quelques-unes sont véritablement belles malgré la bouche toujours agrandie par la déplorable habitude de s'user les dents, ont un port noble, se tiennent droit, bien campées sur les hanches et portant en avant la poitrine, souvent fort belle.

Elles ont d'étranges ornements d'oreilles en argent massif, d'une longueur de 12 centimètres, pesant en moyenne une livre et demie et quelquefois deux livres, qui leur sont mis à l'âge de puberté. Cet acte donne lieu à une scène publique très curieuse. La jeune fille est attachée à un poteau de bois très dur, se terminant par une pointe, et planté au milieu de la place du village. Les habitants l'entourent pendant que l'orfèvre, qui est ordinairement le chef du kampong, introduit dans le lobe supérieur de l'oreille, percé préalablement d'un trou où pourrait passer un crayon, la pointe intérieure d'une des spirales de l'ornement non encore close; il amène progressivement l'oreille jusqu'à l'intérieur du vide formé au centre de cet étrange bijou, par le ploiement de la tringle d'argent qui le compose. Quand ce premier résultat est obtenu, la pointe de la spirale est fixée sur la pointe qui termine le poteau, et la jeune fille, tournant autour, aide au rapprochement du métal, qui est en même temps martelé par l'orfèvre contre la partie conique du poteau faisant office d'enclume, jusqu'à la fermeture complète, ce qui ne s'obtient pas sans peine. Ainsi est fixé pour la vie cet ornement bizarre : on ne pourra le retirer qu'après la mort de la femme, en lui fendant les oreilles.

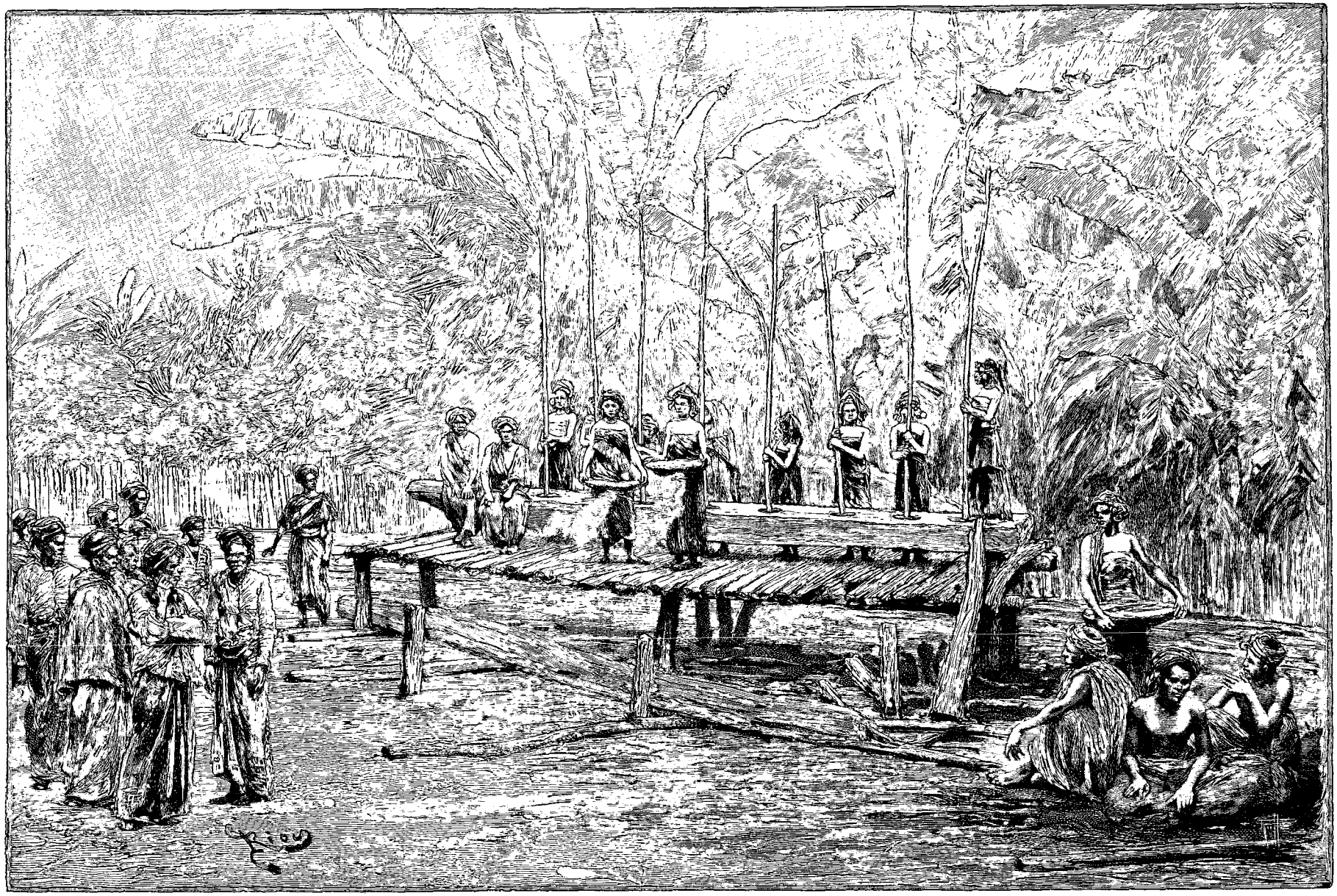
Les femmes mères se distinguent surtout par l'affaissement des mamelles, qu'elles jugent inutiles de couvrir. Les fiancées portent, pour se distinguer des autres jeunes filles, un collier composé de petits morceaux carrés, ovales ou oblongs, en métal mélangé d'or et d'argent dans des proportions variables, qu'elles quittent à leur mariage, lequel se fait le plus souvent par le simple consentement mutuel et le payement par le fiancé d'une somme variant entre 50 et 300 dollars.

La polygamie, quoique fréquente, n'est pas générale; les femmes mariées, n'étant pas claustrées comme les femmes malaises, sont dans une condition analogue à celle des femmes européennes : quant aux jeunes filles, elles jouissent d'une liberté très grande avant le mariage, pratiquant la *flirtation* à rendre jalouses les jolies Américaines.

Outre l'usage que j'ai décrit plus haut au sujet des morts, les Bataks du plateau construisent, à l'instar des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, des plates-formes de branchages, s'élevant de 3 mètres au-dessus du sol, et disséminées dans la plaine, sur lesquelles sont déposés les corps de la plupart de leurs morts; ces corps servent ainsi de pâture aux oiseaux de proie, qui sèment par-ci par-là des fragments humains d'aspect lugubre. Quelquefois aussi, les lèvres des chefs morts sont coupées pour servir à la confection de bracelets de guerriers, qui ont la vertu de rendre invincibles ceux qui les portent. La manière dont ils les fabriquent mérite une mention : à l'aide de cordes de boyaux tressées d'une longueur appropriée, ils forment une sorte de tube gros comme le pouce, pouvant devenir un cercle destiné à être porté en bracelet au-dessus du coude; ils font d'autre part sécher les lèvres, qu'ils enfoncent ensuite dans le tube jusqu'à ce que celui-ci soit rempli; cela demande souvent beaucoup de temps, aussi ces objets sont-ils très rares; et je suis heureux d'en avoir rapporté un que m'a donné le docteur Haegen.

Les Bataks expliquent la vertu de ces bracelets en disant que, leurs ancêtres ayant été puissants par la parole, leurs lèvres augmentent d'autant la force des guerriers qui les portent en les rendant invincibles. Cette idée d'un pouvoir occulte des ancêtres se retrouve sous une forme différente chez les plus sauvages des Bataks, appelés Pacqs-Pacqs, qui soumettent leurs vieux parents à un système d'engraissage, pour les manger ensuite, dès qu'ils n'ont plus la force de mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

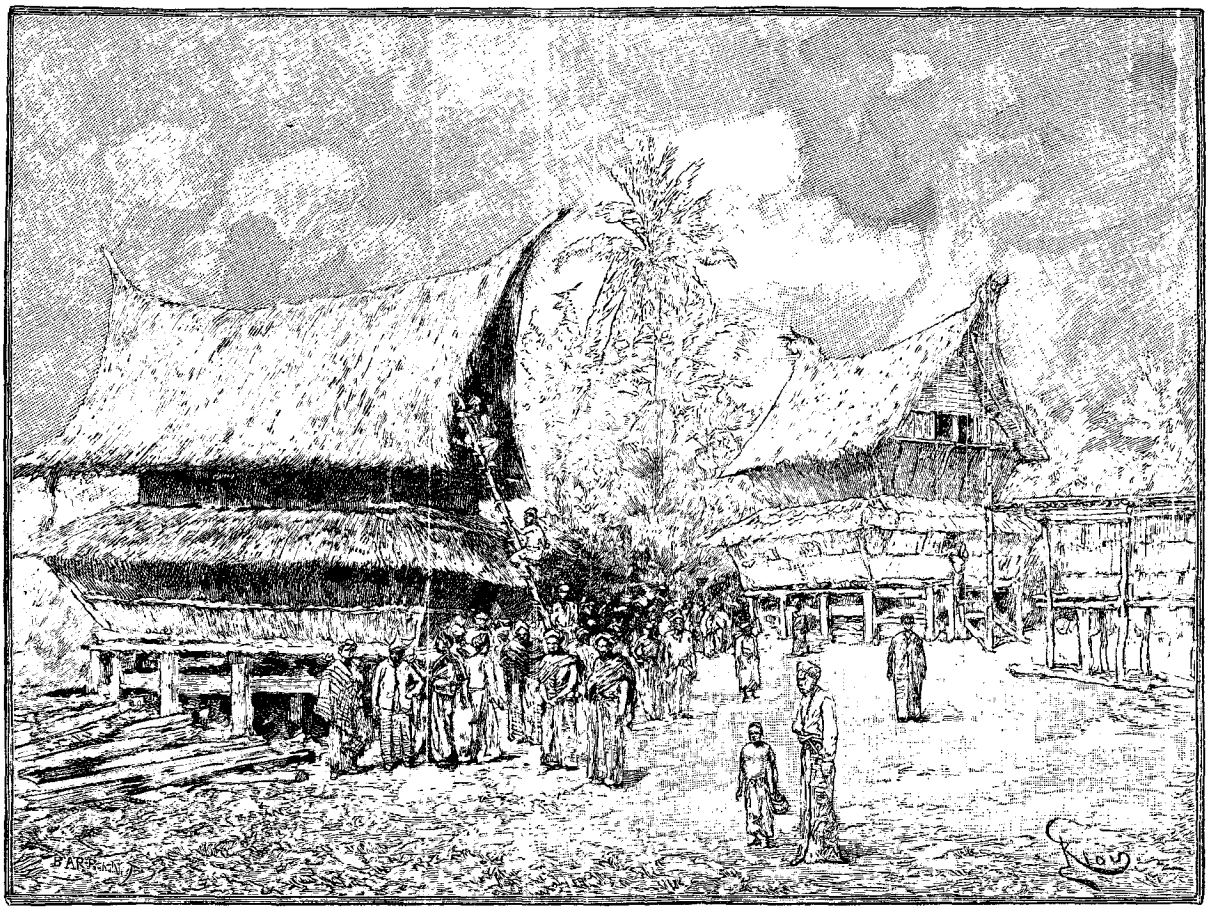


Femmes bataks pilant et nettoyant le riz. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter les longues échelles qui conduisent à leurs maisons. A un missionnaire qui cherchait à faire comprendre à un chef l'horreur d'une telle conduite, celui-ci répondit : « Que faites-vous de vos parents morts? » Le missionnaire lui expliqua que nous les mettons en terre, où les corps se dissolvent d'eux-mêmes, etc. Alors le chef lui répondit : « Qu'avons-nous de plus cher que notre propre corps? Rien, n'est-ce pas? Eh bien, nous, par amour pour nos parents dont nous sortons, nous leur offrons notre corps pour sépulture afin qu'ils revivent en nous. Ne croyez-vous pas que cela vaille mieux que de les mettre à pourrir dans la terre, où ils sont la proie des vers? » Devant un pareil argument, le missionnaire ne sut que répondre, ce que l'on comprendra sans peine.

La littérature des Bataks-Karos indépendants est assez avancée. Ils ont des caractères qui leur sont propres, une écriture régulière et soignée; ils cultivent la poésie, ont des annales historiques consignées dans des livres faits d'écorce battue, ou d'un papier spécial de leur fabrication. Ces livres sont très rares; ils se déplient en une longue bande comme un paravent, et sont recouverts la plupart du temps de deux plaques de bois plus ou moins ornées, ou de peau de buffle



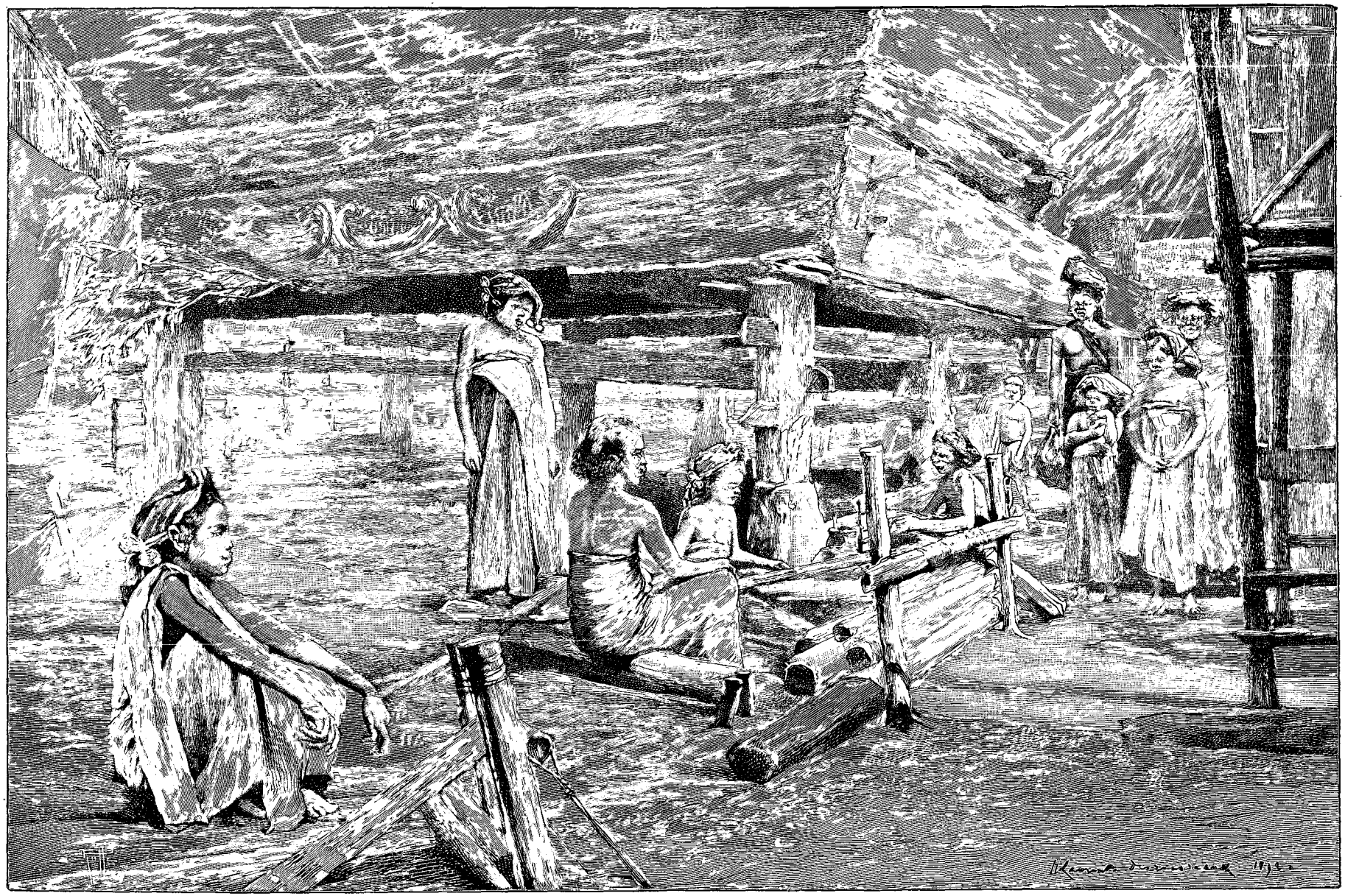
Vue d'un village avec la maison des garçons (voy. p. 372). – Dessin de Riou, d'après une photographie.

séchée. Ils s'occupent de sorcellerie et de médecine, qu'ils cultivent avec soin. Leurs connaissances astronomiques sont assez simples; ils partagent l'année en douze mois de trente jours, considérant les jours supplémentaires comme une quantité négligeable, ce qui simplifie beaucoup leur calendrier : c'est sur de gros bambous ou sur des omoplates de mouton taillées en forme de triangle allongé, qu'ils gravent très habilement les jours de l'année et les phases de la lune, ainsi que les saisons, représentées par des signes conventionnels ou mystérieux.

Il est très curieux de trouver chez eux le jeu d'échecs, à peu de chose près semblable au nôtre, et qu'ils doivent avoir pris des Hindous à une époque inconnue. Mais ils ne s'embarrassent pas, comme nous, de pièces coûteuses ou encombrantes, et quand deux Bataks décident de jouer une partie, chacun découpe dans une branche de bois blanc les pièces dont il a besoin, et, traçant une table de jeu sur le sol ou sur une planche quelconque, ils font leur partie en jetant les pièces dès qu'elles sont façonnées.

Ce peuple ne manque pas d'industrie : il construit très solidement ses maisons, qui sont d'une régularité de lignes parfaite; ils sont habiles à travailler le fer, dont ils font quelques outils et d'excellentes armes, et les métaux précieux, dont ils confectionnent pour les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



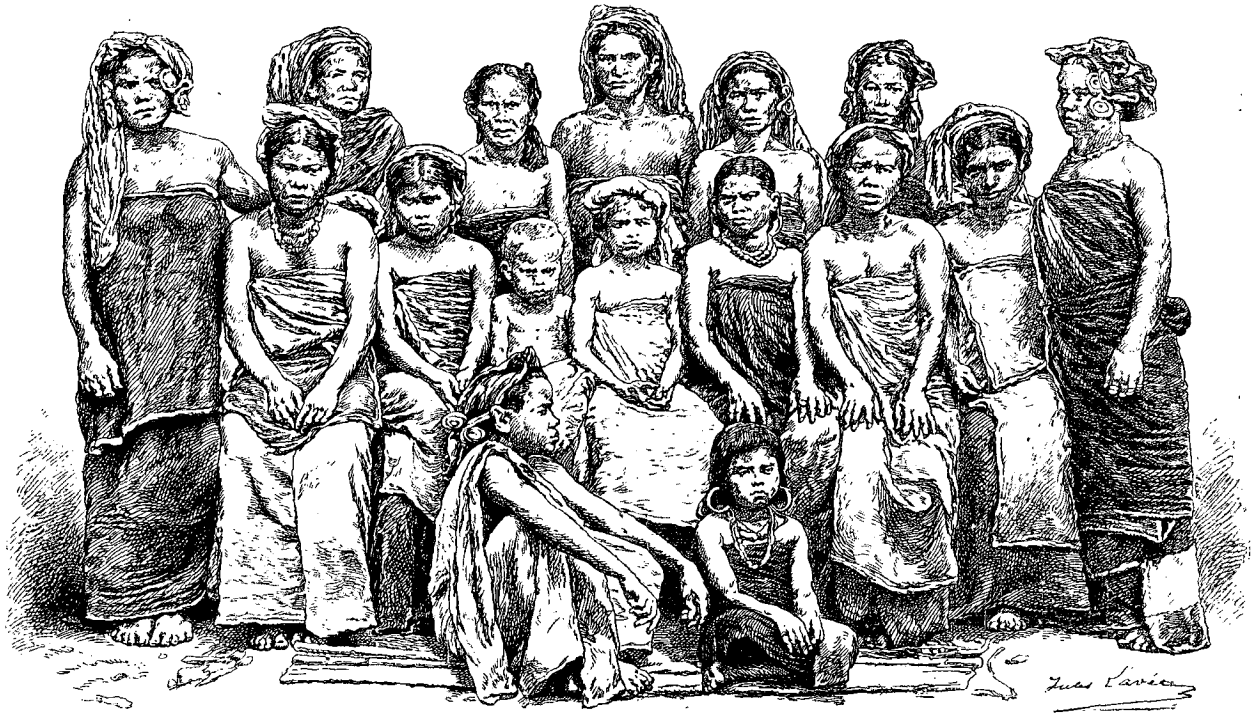
Femmes bataks tissant (voy. p. 382). — Dessin de Laurent Desrousseaux, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes des bracelets d'or pur qu'ils recueillent dans leur pays, en très petite quantité d'ailleurs : ils tiennent tant à la pureté de ce métal qu'ils refusent pour de l'or une pièce européenne, sachant très bien qu'elle renferme de l'alliage. Ils fabriquent également les colliers pour les jeunes filles et les ornements d'oreilles des femmes, et garnissent leurs armes de plaques d'or et d'argent. J'ai vu aussi des cruches de vin de palmier dont l'embouchure était ornée de plaques d'or entourées de filigranes d'argent. J'ai aussi remarqué un bijou en or affectant la forme d'une corne, semblable aux amulettes italiennes contre le mauvais œil, et jouant un rôle analogue, pendu au cou des enfants.

Les femmes tissent toutes les étoffes dont elles se couvrent à l'aide d'un métier des plus simples, qui se compose de quatre piquets plantés en terre, formant un rectangle de 1 mètre et demi de longueur sur 1 mètre de largeur environ ; les deux piquets à l'opposé de l'ouvrière sont élevés d'environ 1 mètre, pendant que les deux autres ont à peine 30 centimètres ; un cadre en bambous supporte la trame, devant laquelle la femme accroupie fait mouvoir sa navette faite d'une latte en bambou longue de 60 centimètres environ ; tout primitif que ce métier paraisse, il en sort parfois des étoffes d'une finesse plus grande qu'on ne le supposerait.

L'organisation politique de ce peuple est en quelque sorte républicaine et socialiste, la base du gouvernement étant la famille, que le chef gouverne à son gré. Ce sont les chefs de famille qui nomment les chefs de



Femmes bataks. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

kampongs ou villages, et ceux-ci nomment à leur tour le sibrayac ou grand chef du plateau ; mais le pouvoir de ces chefs est très limité par le contrôle de tous les habitants, sans lesquels leurs chefs ne peuvent prendre aucune décision d'un peu d'importance.

La religion, se bornant à une vague croyance à l'immortalité de l'âme et à une sorte d'idée de métempsycose, ne nécessite ni temples, ni prêtres ! Les *goeroes* ou sorciers sont généralement des chefs qui s'occupent en même temps de sorcellerie et de médecine ; n'ayant que peu de prétentions dans leurs pouvoirs surnaturels, ils ne jouissent d'aucun privilège spécial et se confondent facilement avec le commun des indigènes : leurs principales fonctions consistent à enseigner la lecture et l'écriture aux jeunes gens désireux de s'instruire, et à consigner dans des livres manuscrits les formules médicinales qu'ils peuvent connaître, ainsi que les observations qu'ils ont pu faire autour d'eux.

La peine de mort n'existe pas chez les Bataks-Karos ; d'ailleurs l'occasion d'être criminel est rare, puisque personne ne connaît la misère, la terre étant cultivée en commun, et chacun pouvant aller chercher dans les greniers à riz ce dont il a besoin pour lui et les siens. L'envie n'a que peu de chance de s'y exercer, personne n'ayant de besoins particuliers de plus que d'autres, et les divisions politiques et religieuses n'existant pas, l'union est rarement troublée dans les familles de ce peuple, qui compte de 20 000 à 25 000 individus.

Les Bataks élèvent d'admirables petits poneys, qui malgré leur taille exiguë sont capables de porter les hommes les plus vigoureux. Les indigènes les montent sans selle, n'ayant pour les conduire qu'une courte bride reposant sur la crinière et fixée à un mors en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

os ou en bois : ces chevaux sont si petits que les cavaliers sont obligés de plier les jambes le long du corps de l'animal, ce qui produit un assez curieux effet. Quelques belles vaches paissent dans la plaine. Les indigènes en boivent le lait, mais ne paraissent en faire ni beurre ni fromage. Des buffles noirs à moitié sauvages et souvent très dangereux, car ils attaquent l'homme fréquemment, servent surtout aux travaux des champs, dans lesquels on ne cultive guère que le riz et un peu de tabac. Une race de petits porcs noirs est chargée du service de la voirie dans tous les villages; ils servent avec de nombreuses poules, leurs auxiliaires, à l'alimentation des habitants, mais je dois avouer que les porcs me répugnaient trop pour en manger; quant aux poules, elles sont d'une maigreur et d'une fadeur peu engageantes; mais, comme il fallait bien manger quelque chose, je dus faire mon ordinaire presque quotidien de ce volatile. De nombreux troupeaux de chèvres blanches tachetées de noir se rencontrent, paissant sur les escarpements; j'y remarquai également une race de moutons ayant au lieu de laine un poil ressemblant à celui de certaines chèvres marrons, dont on trouve des exemples en Algérie; ces moutons sont hauts sur pattes, efflanqués, avec une tête fine très bombée au-dessus du nez, tandis que les oreilles longues et étroites pendent de chaque côté.

Types bataks. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Les animaux sauvages sont rares, mais les serpents, particulièrement une sorte de cobra noir, s'y rencontrent trop souvent sur les sentiers le matin.

Après quelques jours passés à Sirbaya, je me proposais de continuer seul ma route vers le lac Tobah, dont j'étais très proche, afin de le traverser pour gagner la côte opposée en passant chez les Bataks-Timor : malheureusement, à la suite des combats que s'étaient livrés les Karos et les Atchinois joints aux Gaijoux, vers la passe que je me proposais de traverser, ces derniers, ayant été défaits, en gardaient l'issue du côté du lac, et menaçaient de tuer qui voudrait la franchir. Comme j'étais seul pour tenter cette aventure, m'avancer plus loin était courir au-devant d'une mort certaine; et, d'autre part, comme le temps me manquait pour rester ici à attendre une occasion favorable, je pris le seul parti qui me restait, et rebroussai chemin avec mes compagnons.

Types bataks. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Ayant réussi à acheter à peu près tout ce qui pouvait s'emporter dans le pays, nous dîmes adieu à nos hôtes, et reprîmes, sous la conduite d'un chef très énergique, dont les faits d'armes sont presque légendaires sur le plateau, le chemin du retour. J'eus la chance de rencontrer à quelques kilomètres un marché temporaire où se trouvaient rassemblées toutes les productions industrielles du pays, ce qui me permit d'acheter des kaïns, des armes, des briquets, etc., et de voir comment se font les transactions commerciales de ce peuple. Les femmes vendaient surtout les étoffes et les fruits, qui sont peu variés : les bananes et les noix de coco, avec des cannes à sucre, en forment le principal stock; des sortes de crêpes faites de farine de riz saupoudrées de sucre de palmier, de ce sucre en petits gâteaux ressemblant à nos gâteaux de cire; le tabac et le *ciry* (feuille que l'on mâche) y forment l'objet d'un grand trafic, car leur usage est général. L'opium est vendu et consommé en grandes quantités, les adultes ne craignant pas d'en faire fumer même par les enfants à peine âgés de cinq ans, ainsi que j'en ai été témoin.

Poursuivant notre route vers l'ouest, nous arrivâmes le soir au kampong de Barras-Tagi, où je fus assailli par un certain nombre de Bataks, qui avaient appris que je faisais une collection, et venaient de différents villages du plateau pour me vendre toutes sortes de curiosités. Je pus, à cette occasion, constater combien l'idée des proportions est peu développée chez les peuples primitifs, par les prix souvent ridicules qu'ils me demandaient pour certains objets. Ainsi, pour un bâton fétiche grossièrement sculpté, ils me demandaient 35 dollars; d'un bracelet en cuivre, 15 dollars; et tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'avenant, à tel point qu'il faudrait être millionnaire pour faire une collection dans de pareilles conditions. Heureusement que j'avais eu soin de me munir, au fur et à mesure que je les trouvais, des objets dont j'avais besoin pour ma collection, avant que ma renommée n'eût excité la rapacité des indigènes.

Le soir, l'affluence d'hôtes dans la maison du chef n'était pas au-dessous d'une cinquantaine d'individus des deux sexes; parmi les femmes, il y en avait deux dont la régularité du visage et les formes sculpturales étaient remarquables; je vis également, pour la première fois, des hommes qui avaient des mâchoires garnies d'armatures en cuivre, les gencives étant devenues trop sensibles par suite de l'usure des dents.

Ayant installé mon lit, composé d'une natte et d'une couverture, je m'étendis dans la chambre près de la porte, pendant que mes hôtes passaient une partie de la nuit à fumer l'opium, remplissant l'air d'une fumée qui alourdissait les sens. Néanmoins la nuit se passa sans incident, et le matin, reprenant la direction du nord-ouest, nous atteignions dans l'après-midi Kampong-Djawa, où nous fûmes bien reçus, nos relations avec les habitants prenant une tournure d'autant plus amicale que nous approchions de la passe. Ils nous voyaient partir avec plus de satisfaction qu'ils ne nous avaient vus venir.

Je profitai de ces bonnes dispositions pour expérimenter un peu le caractère des demoiselles de l'endroit, tout particulièrement deux très jolies filles de chefs, leur offrant de les emmener avec moi dans mon pays.

Maison du *sibrayac* (voy. p. 376). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

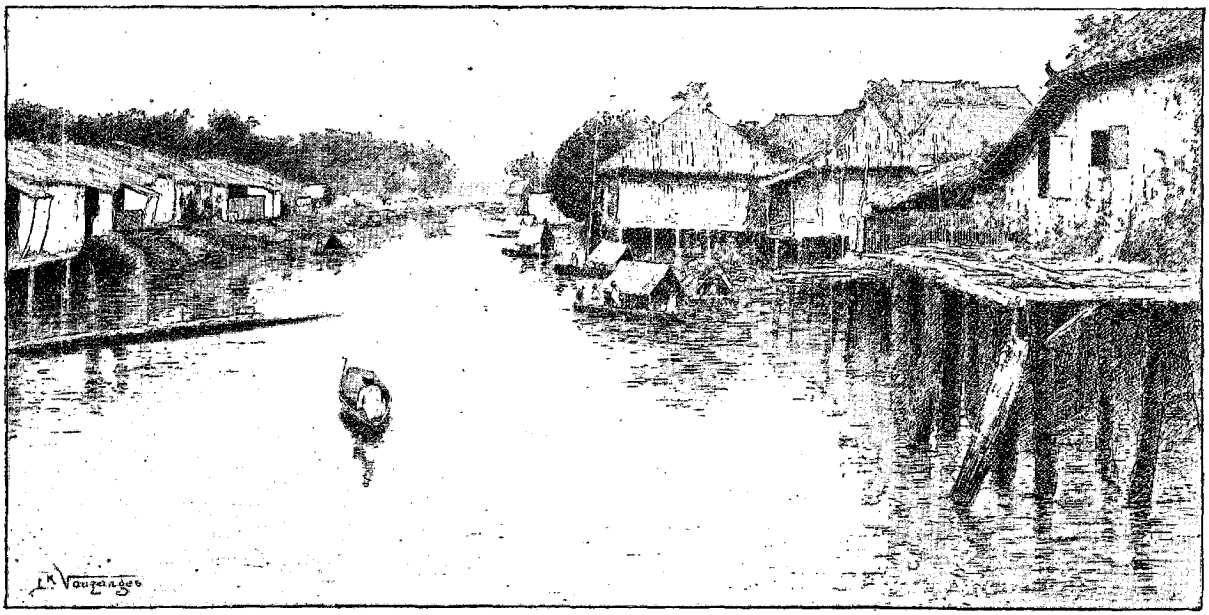
Cette proposition les fit d'abord rire aux éclats, mais quand elles entendirent le père de l'une d'elles me dire que je pouvais les prendre moyennant le payement de 200 dollars chacune, et que j'eus répondu que j'acceptais, les jolies filles s'enfuirent se cacher parmi les autres femmes avec une rapidité qui ne me fit guère honneur.

Pénétrant dans la maison du chef pour passer la nuit, ainsi que nous l'avions fait à notre premier passage, je fus très incommodé par une odeur nauséabonde qui paraissait provenir de l'angle opposé de la pièce ; ne pouvant y tenir, je demandai à une des femmes du chef, qui assistait à mon déshabillé avec toutes ses compagnes, d'où provenait cette odeur. Elle me répondit le plus naturellement du monde : « Oh! ce n'est rien, monsieur : c'est mon grand-père qui est mort avant-hier et qui est là-bas! » En même temps elle me désignait l'autre angle de la maison, où l'obscurité m'empêchait de rien découvrir; et, comme si cela n'eût pas suffi, elle ajouta qu'il était mort du choléra! Quoique je ne sois pas naturellement impressionnable, j'avoue que j'eusse beaucoup préféré être logé ailleurs, à l'autre bout du village : mais comme je ne pouvais pas changer de demeure sans m'exposer à perdre mon prestige, toujours indispensable aux yeux des indigènes, je pris dans mon sac une bouteille d'acide phénique, et fis avec le contenu un cordon sanitaire autour de ma place, au grand mécontentement de mes hôtes, qui trouvaient à leur tour que c'était moi qui empestais leur maison.

Jules CLAINE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Palembang (voy. p. 386). — Dessin de Vauzanges, d'après une photographie.

UN AN EN MALAISIE,

PAR M. JULES CLAINE [1].

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Retour à Médan par Betany. — Palembang et ses rivières. — En bateau à vapeur jusqu'à Moera-Enim. — Ascension du Dempo et traversée du plateau du Pasumah. — Descente des rapides et du Moessi en pirogue.

Le 26 mars, à trois heures et demie, je m'embarquai à Belawan sur le *Hok-Wei*, emportant avec moi les germes de cette terrible fièvre connue sous le nom de malaria de Déli, que les fatigues de ce pénible et rapide voyage m'avaient trop bien préparé à recevoir. Un quart d'heure après, nous levions l'ancre, pour débarquer le lendemain matin à sept heures à Pinang, où, dans l'après-midi, se déclarèrent les premiers symptômes du mal qui me tint un mois malade.

Nous quittâmes Kampong-Djawa et nous franchîmes pour la dernière fois le long labyrinthe et les nombreuses palissades de bambous qui protègent le village; puis nous continuâmes en traversant encore la passe de Tjinkem, pour nous reposer au misérable kampong de ce nom. Là recommençait pour le colonel Van de Pol, qui avait terminé sa mission, l'inévitable série des visites des chefs et de leurs familles, apportant la trop fameuse poule blanche et le riz traditionnel; ces objets, devant toujours être payés dix fois plus que leur valeur, deviennent un hommage vraiment trop onéreux; ce fut à ce point que le colonel dut donner, pour satisfaire tout le monde, jusqu'à ses sarrongs, ses serviettes de toilette et sa canne à pomme d'argent.

Avec quelle satisfaction ne mangeâmes-nous pas, le lendemain, la dernière poule blanche! Nous quittâmes à huit heures et demie ce lieu, en gravissant le même sentier qu'en venant, suivis seulement de quatre hommes qui portaient mes collections et le reste de mes bagages.

La marche n'est égayée que par de superbes orchidées aux fleurs fantastiques : une espèce surtout est très curieuse : elle sort directement du sol et s'épanouit en une superbe fleur rouge sans aucune feuille; une autre, beaucoup plus rare, est très élevée sur tige, et a la forme d'un cornet d'oublies.

Enfin la forêt s'éclaircit, et à cinq heures nous arrivions à la plantation de Betany, où nous sommes reçus très cordialement par l'administrateur et sa femme, qui nous restaurent d'une bonne tasse de thé et d'un verre d'excellent cognac.

Une demi-heure après, nous partions, chacun dans

1. Suite. — Voyez p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une de ces petites guimbardes dont j'ai déjà parlé et qui avaient été mandées par téléphone. A huit heures nous arrivions chez l'excellent colonel, qui m'avait offert l'hospitalité dans sa maison. Je pris deux jours de repos à Médan, puis je dis adieu à mon hôte, et, prenant le chemin de fer, je m'arrêtai à Labouan, chez le docteur Haegen, bien connu par ses voyages chez les Bataks-Timors et les Tobahs; il m'assura n'avoir jamais pénétré chez les Bataks-Karos indépendants, et ne connaître personne qui eût fait ce voyage avant moi.

Arrivé vers la fin de juin à Singapour, j'entrepris une première excursion dans le sud de Sumatra, dans le dessein de visiter les Orangs-Oeloes, ainsi que le plateau du Pasumah, renommé par ses plantations de café.

La traversée de Singapour à Palembang, capitale de l'ancien sultanat de ce nom, s'effectue en un jour et une nuit; elle est très plaisante, la vue étant continuellement distraite par de nombreuses îles.

En route j'aperçois quelques villages abrités par les cocotiers aux hautes cimes verdoyantes; quelques pirogues de pêcheurs passent à notre portée, animant ainsi la navigation dans ces parages, où l'on perd rarement la terre de vue; puis, le lendemain à deux heures, nous entrons dans le Koala-Soensang, ou embouchure du Moessi, la plus grande rivière de Palembang.

Dès que nous atteignons les premières rives habitables de la rivière, nous nous arrêtons en face d'un village des Indes néerlandaises qui est appelé Kampong-Soensang. Bientôt une barque s'en détache, s'approche de nous, et un douanier monte à bord, ce qui nous permet de continuer notre route sous sa surveillance jusqu'à Palembang. Nous remontons la rivière jusqu'à neuf heures et demie, puis nous jetons l'ancre au milieu du fleuve; ne pouvant accoster le quai, tant la nuit est noire, nous sommes obligés de débarquer dans une pirogue si légère, que la plus petite secousse la ferait chavirer. A mon grand étonnement, je gagne directement l'hôtel en dix minutes, beaucoup de rues étant canalisées : on dirait une petite Venise tropicale.

L'hôtel, comme toutes les maisons, est à un étage, bâti sur pilotis, le bois étant seul employé pour sa construction. Les chambres, d'une simplicité monacale, sont garnies d'un lit de fer, d'une toilette, d'une armoire et d'une petite table en bois peint.

Le *bentang*, ou forteresse, occupe un grand quadrilatère; il servait autrefois de palais au sultan; les maisons des Européens lui font face sur trois côtés, abritant une population d'environ 400 habitants, tous fonctionnaires ou marchands tenant des bazars (*tokos*), où l'on trouve tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie coloniale.

Le palais du résident, fait en maçonnerie, est appuyé à un angle du bentang. Le jardin qui le précède lui donne assez grand air. La mosquée, élevée à l'angle diagonalement opposé, est bâtie dans un style curieux, avec des matériaux qui, si l'on en croit la tradition, ont été apportés de la Mecque par les pèlerins.

La ville indigène est presque entièrement formée de nattes de bambous; les rues sont assez larges, s'étendant surtout du nord au sud; puis, passant derrière le fort, elles se relient au quartier chinois, construit en maçonnerie; les maisons, précédées d'arcades, abritent les boutiques des Célestes, qui y ont accaparé presque tout le commerce.

La population indigène est estimée à environ 60 000 habitants.

Les fonctionnaires hollandais, qui parlent tous le français, me reçurent fort bien. L'assistant résident m'invita très poliment à passer à son bureau pour y remplir les formalités nécessaires à l'obtention d'un passeport valable pour deux ans dans toutes les possessions hollandaises. Étant en règle avec les lois, je fis un arrangement avec un planteur hollandais qui allait tenter des entreprises de plantations dans différentes parties du pays, afin de profiter du bateau à vapeur qu'il avait loué à cet effet.

Pour m'occuper en attendant, je parcours les environs, car il n'y a rien de plus attrayant que ces villages le long du fleuve, avec leurs cases en bambous reposant sur des pilotis, le tout ombragé par les larges panaches des cocotiers qui les préservent de l'ardeur du soleil, en même temps qu'ils fournissent une boisson saine et une nourriture abondante.

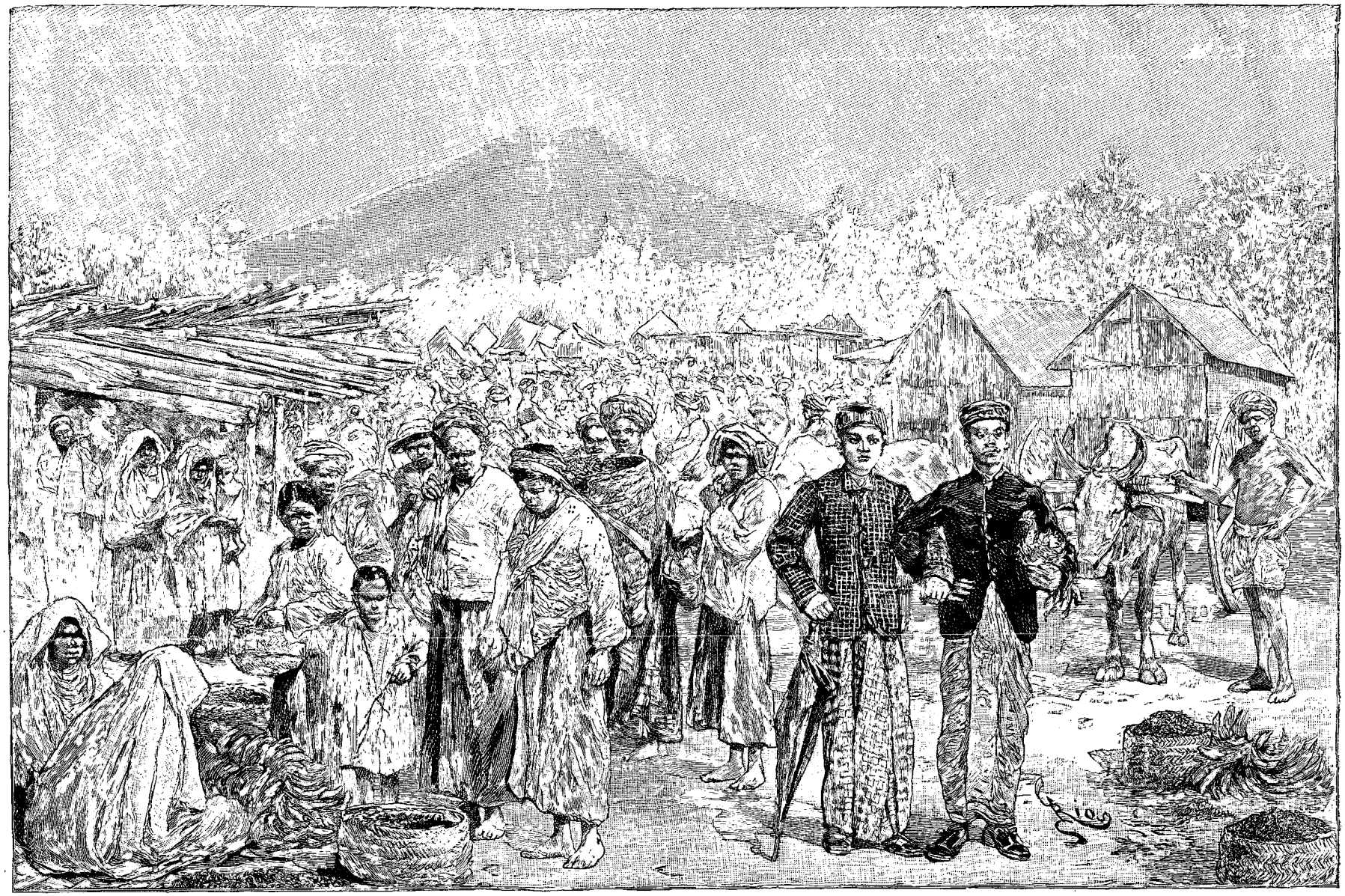
Le lendemain 12 août, le vieux bateau à vapeur se trouvant prêt, nous levons l'ancre à six heures du soir, pour descendre la rivière; mais, la machine se détraquant, nous sommes obligés de jeter l'ancre à sept heures et demie, pour permettre à l'équipage chinois et malais de réparer l'avarie. Le matin suivant, à six heures, nous reprenons notre marche cahin-caha; nous entrons vers onze heures dans le Banyu-Assim, en nous dirigeant vers l'ouest; nous naviguons, pour commencer, dans une sorte de lac qui se rétrécit bientôt pour redevenir très large devant l'île de Poulo-Rimau, ou « des Tigres ».

Dans l'après-midi une pluie diluvienne montre notre bateau sous un nouveau jour. Impossible d'y trouver un abri; il pleut dans les cabines comme sur le pont, et si cela continue je devrai dormir sous mon parapluie!

Le lendemain nous atteignons les concessions de mon compagnon, que nous devons visiter ensemble. Le village, très pauvre, n'offrait rien de particulier : aussi m'empressai-je de suivre mon compagnon, conduit par un *mandour* ou contremaître malais dans le dédale de sentiers qu'il avait fait couper dans la forêt avec le projet d'y établir une plantation de tabac. La forêt vierge, avec sa végétation grandiose, n'avait pas perdu son aspect : ces sentiers ressemblaient plutôt à des sentiers d'indigènes, et les ponts étaient simplement formés d'arbres abattus avec leurs branches, au-dessus des ravins.

De retour au bateau, nous naviguâmes jusqu'au soir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché au café de Pager-Alam. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

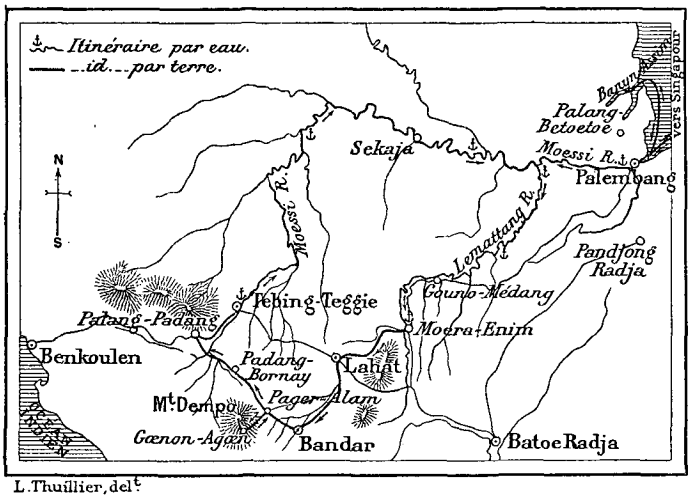
pour nous arrêter devant un village très curieux, que je visitai le lendemain matin. Ayant débarqué à l'aide d'une large échelle en rondins, je me trouvai bientôt sur une sorte de route aérienne, en bambous sur pilotis, construite au-dessus des hautes herbes sur une longueur d'environ 1 kilomètre, et aboutissant au village. Bien différent de ceux que j'avais déjà vus, il mérite une description.

Qu'on se figure une forêt de pilotis, longue de 1 kilomètre sur une largeur de 12 à 15 mètres, supportant une plate-forme en bambous divisée en deux dans la longueur; sur toute une moitié est construite une maison unique, divisée de 5 en 5 mètres par des cloisons en bambous. Chaque division, ayant sa porte particulière, est occupée par une famille, tandis que la partie de la plate-forme restée libre sert de rue suspendue à ce village d'un nouveau genre. La population, composée d'environ 40 hommes, 90 femmes et 300 enfants (?), a dû recourir à ce système pour se protéger plus efficacement des fauves.

Nous passons la nuit à l'ancre, et nous sommes dévorés, non par les tigres, mais par des légions de moustiques, qui nous mettent à la torture! C'est un vrai plaisir, le matin étant arrivé, de partir pour une petite exploration dans la forêt. Après avoir traversé le village, nous franchissons un rideau de forêt qui masque les cultures de canne à sucre, de poivre et de bananiers du village. Au delà s'étend de nouveau la forêt, que nous parcourons. Les palmiers, les fougères, les rotins, les arbres à résine et à gomme, tels que copal, benjoin, caoutchouc, gutta-percha dans toutes ses variétés, y abondent. A quatre heures, nous revenons au bateau.

La pluie n'ayant pas cessé de la nuit, je dois, pour me protéger dans mon lit, me couvrir d'une toile caoutchoutée et d'un parapluie! Heureusement, le matin, le temps s'éclaircit, et je puis voir sur les larges bancs de vase mis à découvert par la marée basse un nombre incroyable de crocodiles, qui semblent s'y être donné rendez-vous. En moins de deux heures, j'en tuai ou blessai mortellement 56, de toutes tailles; je ne cessai le feu que faute de munitions, car j'eusse pu aussi bien en tuer une centaine, tant il y en avait.

Le lendemain matin, de retour à Palembang, je me rendis à mon hôtel, d'où j'allai faire ensuite une visite au résident, pendant qu'on remettait notre bateau en état de faire un nouveau voyage.



Exploration chez les Orangs-Oeloes.

Le 22 août, nous levions de nouveau l'ancre, pour remonter le Moessi pendant six heures; puis, tournant vers le sud-ouest, nous entrions dans le Lemattang, son principal affluent, que nous devions remonter jusqu'à la limite extrême de sa navigabilité. Le matin du jour suivant, nous dûmes suspendre notre marche devant un lieu sacré pour les musulmans, qui ne se risqueraient pas sur cette rivière sans s'arrêter là pour prier sur les tombes de trois saints fameux ensevelis dans ce coin de forêt vierge, et tâcher de se les rendre favorables pendant le voyage.

La rivière est bien la plus capricieuse qu'on puisse imaginer; c'est un serpent qui s'allonge et se contorsionne sans cesse, rendant la navigation très difficile, surtout parce que le courant, très fort dans certains endroits, est rempli de tourbillons.

Les rives sont superbes, la végétation luxuriante montre de toute part sa puissance et sa variété; les arbres magnifiques qu'enlacent d'immenses lianes au milieu desquelles se reposent les *calaos buceros*, au bec énorme, rendent la forêt sombre et grandiose. Beaucoup de points sont défrichés et cultivés par les indigènes, qui y récoltent de superbes bananes, des cannes à sucre, les plus grosses que j'aie jamais vues, des cocotiers, du coton et de l'asclépia.

Le 25 août, profitant d'un arrêt pour prendre du bois, je visite un beau village ombragé de cocotiers, dont le chef nous fait les honneurs avec cordialité, pendant que, devant sa maison, des docteurs indigènes vaccinent les enfants, qu'ils inscrivent ensuite sur des registres spéciaux.

Plus nous avançons dans l'intérieur, plus la toilette des femmes devient légère : un simple kaïn enroulé autour du corps, qu'il couvre depuis les seins jusqu'aux genoux, voilà tout! Les jeunes filles à marier paraissent servir de coffre-fort à leurs parents, car tout le capital de la famille est transformé en lourds bracelets qui recouvrent les bras depuis l'épaule jusqu'au poignet, en laissant à peine les coudes libres. Le jour du mariage, elles quittent ces ornements, qui passent à leurs sœurs plus jeunes.

Le 27 août, nous traversons un endroit difficile. Deux fois le courant nous entraîne à la dérive : cependant nous finissons par franchir cet obstacle, pour nous arrêter plus loin, au village de Gouno-Médang, peuplé d'environ 2 000 habitants, puis à Moera-Enim, que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atteignons le 28. Nous avions mis sept jours pour faire, avec notre bateau à vapeur, 186 milles!

En débarquant, nous logeons dans le *passang-grahan*, ou maison de passage. Comme nous devions à partir de ce point continuer la route à pied, deux jours se passèrent en préparatifs pour organiser le transport des bagages du planteur, à l'aide de petites voitures à deux roues, traînées par un bœuf à bosse, seule bête de somme employée ici.

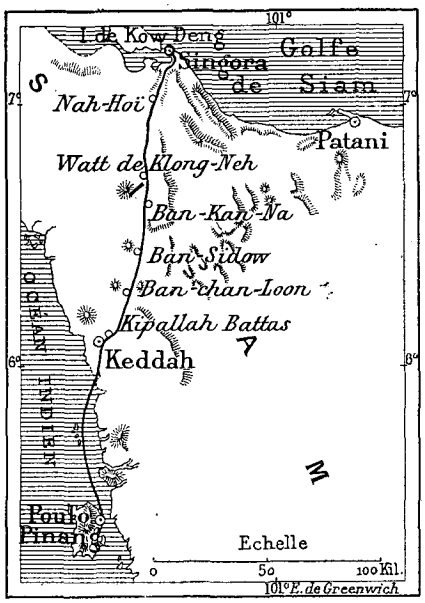
Le samedi 30 août, à six heures du matin, notre colonne, composée de treize voitures et d'une cinquantaine de coulis javanais, se met en marche. La route est assez bonne, et s'élève graduellement dans la montagne. Çà et là de superbes paysages réjouissent la vue; les cris des oiseaux qui s'enfuient à l'approche de notre caravane annoncent notre arrivée dans le pays des Orangs-Oeloes, chez qui nous pénétrons par un pont clôturé de palissades et recouvert d'une toiture de bambous et d'atapes, et gardé par un groupe d'indigènes armés de magnifiques lances et de superbes kriss. Notre qualité d'Européens nous fait passer sans encombre, et le lendemain nous atteignons Lahat, centre des communications télégraphiques entre Java et l'Europe.

Nous faisons en moyenne des marches journalières de 13 à 14 *pals* (le pal vaut 1875 mètres). La température devient étouffante, exténuant les coulis javanais du planteur.

A Lahat nous restons deux jours pour reposer tout le monde; nous pouvons ainsi jouir à notre aise du magnifique panorama qui se déroule au-dessous du village; il donne l'illusion de la vue qu'on a de Pau sur la plaine de Jurançon, le gave étant remplacé par le Lemattang.

Nous reprenons notre marche; la route monte toujours sous un soleil de plomb; de superbes plaines succèdent à des montagnes boisées, souvent coupées de belles plantations de café. De profonds précipices, au fond desquels coule, comme un torrent impétueux, le Lemattang, que nous franchissons sur des ponts en bois recouverts d'un toit, accidentent souvent la route. Des myriades de singes hurleurs nous poursuivent de leurs cris assourdissants, jusqu'à Bandar, dernier point fortifié occupé par une garnison hollandaise. Nous y sommes très bien reçus par les officiers; aussi y demeurons-nous deux jours.

A sept heures du matin, le dimanche 7 septembre, nous reprenons notre marche vers le sud, par une mauvaise route montueuse et une chaleur suffocante. Le paysage devient en même temps plus accidenté; des gorges profondes laissent apercevoir une belle cascade, près de laquelle sont les sources du Lemattang, tandis que, devant nous, de hautes montagnes enferment le plateau du Pasumah. Les buffles sauvages, aux cornes menaçantes, pataugent dans les rizières; un peu plus loin nous retrouvons la forêt vierge, d'où s'élancent de belles fougères arborescentes; elles étendent leurs feuilles comme autant de parasols gigantesques, qui nous invitent à profiter de leurs ombrages dangereux, sous lesquels le cobra attend traîtreusement ses victimes, et où le tigre, dont les âcres effluves arrivent jusqu'à nous, se repose de sa chasse nocturne. Enfin le riche plateau du Pasumah se déroule majestueusement devant mes yeux, qu'attire le superbe Dempo, magnifique volcan planté seul au milieu de cette plaine sur laquelle il semble veiller. A une heure, nous arrivions au passan-grahan de Pager-Alam, but du voyage de mon compagnon, à mi-chemin environ de mon excursion dans cette contrée.



De Poulo-Pinang à Singora (voy. p. 392).

Le peuple oelôc diffère peu, à première vue, des Malais, dont il porte plus ou moins les costumes. Mais la différence s'accentue dès qu'on l'examine de près, car il n'a pas adopté l'islamisme, et sa vie sociale s'en ressent. Quand on est une fois admis chez les Oeloes, ils sont plus hospitaliers et moins défiants, et comme ils n'ont pas de préjugés religieux, leur sociabilité est très grande, leurs femmes sont très libres, quoique très timides avec les étrangers.

Le mariage, qui place le mari sous la dépendance de la famille de la femme, se célèbre d'une façon assez curieuse. Le matin de la noce, une immense balance à larges plateaux en bois est attachée devant la maison occupée par la fiancée. Sur l'un des plateaux, les parents de la jeune fille déposent leurs présents. Avant le coucher du soleil, le marié doit déposer les siens sur l'autre plateau, jusqu'à ce qu'ils pèsent davantage et soient acceptés par les parents. A ce moment la jeune fille sort de la maison, s'approche de son fiancé, dont elle prend la main, et la cérémonie se termine par un banquet, dont le riz forme la base, et qui est accompagné de danses.

Les maisons, bâties sur pilotis, sont petites; un lit surélevé, un foyer et quelques tablettes composent tout l'ameublement; les cloisons en bambous mal joints suffisent avec le plancher à claire-voie pour en assurer la ventilation et la lumière.

Les Oeloes ont une écriture qui leur est spéciale, formée surtout de signes faits de bâtons disposés d'une manière particulière; ils ne paraissent pas être très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

industrieux : leurs armes sont faites le plus souvent par le forgeron malais, qui forge en même temps les bracelets et les colliers en argent massif dont se parent les jeunes filles riches.

La principale occupation des hommes consiste à dresser des coqs pour les combats, dont ils sont amateurs passionnés, pendant que les femmes s'occupent de tous les gros travaux.

Les femmes, quoique peu vêtues, sont très modestes; quelques-unes seraient assez jolies, si elles ne s'usaient pas les dents, ce qui leur agrandit la bouche et raccourcit l'ovale du visage.

Le jeudi 11 septembre, je partis en compagnie du lieutenant van der Hoeve, de la garnison de Bandar, pour l'ascension du Dempo. Munis de quelques provisions, et suivis de trois porteurs, nous nous mîmes en marche à travers des rizières, franchissant plusieurs cours d'eau sur des ponts formés de gros bambous posés les uns contre les autres; nous espérions atteindre le village de Goenon-Agoen (855 mètres d'altitude) avant la nuit, afin d'y coucher et de nous y procurer un guide pour faire l'ascension. Malheureusement, comme les indigènes n'ont aucune idée des distances ni du temps nécessaire pour aller d'un point à un autre, nous fûmes surpris par la nuit, qui arrive soudainement sous ces latitudes : notre position était ainsi très dangereuse, à cause des chemins accidentés que nous suivions, et des tigres qui pullulent dans ces parages. Heureusement qu'à sept heures un quart, ayant perçu du bruit, nous appelâmes et fûmes assez heureux pour être entendus d'un indigène, qui nous sortit de ce mauvais pas. Il nous conduisit en quelques minutes au village; nous n'avions à notre actif qu'une demi-douzaine de chutes sans gravité! Le chef nous fit donner une maison pour passer la nuit, et le lendemain matin nous réussîmes à engager un guide, ce qui ne fut pas le plus facile du voyage, car les indigènes ne paraissaient pas très disposés à nous aider dans notre entreprise.

Princesse oeloe. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Bientôt nous nous mîmes en route, traversant la jungle pour arriver à la forêt vierge qui recouvre les flancs du Dempo. Ici nous devons suivre les sentiers tracés par les éléphants sauvages, ce qui ne veut pas du tout dire qu'ils soient très praticables, car ces énormes pachydermes sont capables de passer où passeraient des chèvres : mais qu'est-ce que cela à côté de ces milliers de sangsues des bois qui trouvent, malgré toutes nos précautions, le moyen de pénétrer sous nos habits et nous mettent en sang!

La nuit nous surprit avant d'atteindre le sommet de la montagne, et nous nous étendîmes dans la mousse humide dont le sol et tous les arbres sont recouverts, car jamais un rayon de soleil n'a pu pénétrer jusque-là.

Aussi avec quelle joie vîmes-nous poindre les premiers rayons du jour, qui nous permirent de secouer nos membres engourdis, et de nous remettre en marche, escaladant la brousse ou suivant le lit de ruisseaux boueux, entrant parfois dans la vase jusqu'aux genoux. Une heure après, nous atteignions le sommet du Dempo. Nous redescendîmes bientôt de l'autre côté, pour traverser le long et étroit plateau qui le sépare, quelque cent mètres plus bas, du cratère du Mérapi, dont nous gravîmes les pentes abruptes.

A neuf heures trente-cinq, j'atteignais le point culminant du cratère, le baromètre marquant 2 750 mètres.

Après avoir relevé les différentes particularités du volcan, dont le cratère est large comme la place de la Concorde, et a au fond un lac d'eau sulfurée qui couvrirait la place Saint-Sulpice à Paris, et après en avoir pris quelques photographies, nous redescendîmes pour refranchir ensuite le Dempo. Reprenant le même chemin que la veille, nous arrivâmes à Goenon-Agoen à six heures du soir. Nous y retrouvâmes notre gîte, qui fut le bienvenu, car nous étions très fatigués.

Le dimanche 14 septembre, nous rentrions à Pager-Alam, où je restai encore quelques jours pour soigner les blessures que je m'étais faites aux pieds pendant cette dure ascension et qui me rendaient la marche très pénible, sinon impossible.

Cependant, comme je ne voulais pas m'éterniser dans ce pays, où les plus petites plaies durent des mois, je m'entendis avec un indigène pour qu'il me transportât dans son *pédati*, ou voiture à bœuf, jusqu'à Tebing-Teggie, où commence la navigation du Moessi, que je voulais descendre jusqu'à Palembang.

Deux jours après, et malgré mon arrangement, je n'avais encore pu décider mon voiturier à se mettre en route : il me fallut faire appel à l'influence du hadji pour le décider à partir.

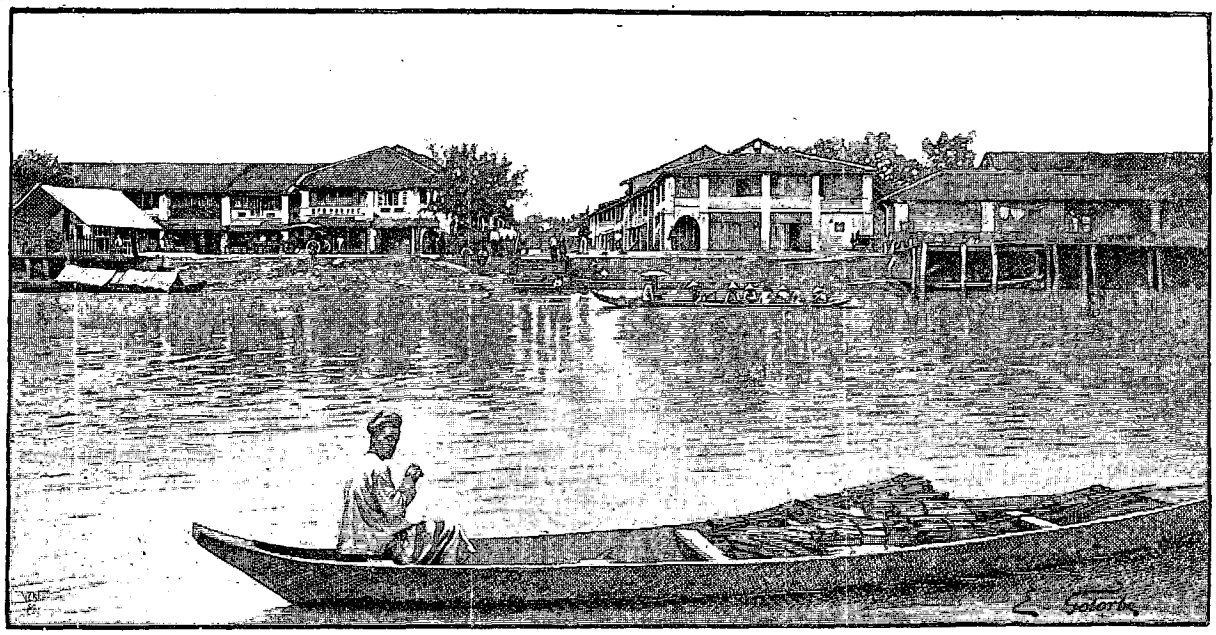
Cependant, il me fallut attendre trois jours mon voiturier. Ce ne fut que le 24 septembre, à sept heures du matin, que je pus charger mes bagages dans la petite voiture, puis, disant adieu au planteur, je partis vers le sud-est à travers la forêt vierge, marchant avec une lenteur désespérante jusqu'à Padang-Bornay (15 pals).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir contourné le Dempo à sa base, et traversé un pays superbe, je me trouvai dans l'après-midi près des sources du Moessi; puis, franchissant plusieurs de ses affluents sur des ponts en bambous de construction hardie, j'atteignis, vers trois heures, le centre de ce plateau si fameux par son café, et une heure après j'arrivai à Padang-Bornay, ma première étape, où je passai la nuit.

Jeudi 25 septembre. — Route montueuse et fatigante au milieu des sites les plus variés et des paysages grandioses des tropiques. Je traverse le Moessi, au-dessus de rapides dangereux, à l'aide d'un radeau formé de gros bambous assemblés avec des rotins; plus loin je passe encore la même rivière sur des ponts en bambous, et j'arrive à Talang-Padang à trois heures.

Ce lieu, très important au point de vue stratégique, par sa situation à la jonction de trois routes importantes, allant vers l'est à Benkoulen, vers l'ouest à Tebing-Teggie, et vers le nord à Moera-Emin, est le siège d'un contrôleur hollandais. Dès mon arrivée et aussitôt mes bagages mis dans le passan-grahan, je lui fis une visite, qui fut très cordialement accueillie; il m'invita tout de suite à dîner avec lui, ce que j'acceptai d'autant plus volontiers que mes repas en route laissaient beaucoup à désirer. Je profitai de cette circonstance pour me plaindre de mon conducteur, dont l'insolence devenait insupportable. J'en obtins ainsi de meilleurs services dans la suite de mon voyage. Néanmoins, sans doute grâce à mes plaintes, je ne pus rien acheter à manger des indigènes, et je fus ainsi réduit à la portion congrue. Heureusement pour moi, le 26 septembre au soir, j'arrivai à Tebing-Teggie, où je fus reçu très amicalement par les officiers de la garnison, qui me fournirent quelques vivres, en même



Vue d'Alos-Stah (voy. p. 394). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

temps qu'ils me procuraient le passage, à un prix raisonnable, sur un *prahow*, ou pirogue à café, dans lequel je devais descendre le Moessi jusqu'à Palembang.

Le matin du samedi 27 septembre, tous les officiers vinrent m'accompagner jusqu'à la pirogue qui devait m'emporter : au moment où j'embarquais, le capitaine commandant la place, M. Y.-P. Wetselaar, me recommanda chaudement au patron de l'embarcation, le rendant responsable de ma vie. Recommandation d'autant plus nécessaire que les dangers de cette navigation laissent trop de chances à l'équipage de se débarrasser de l'étranger assez imprudent pour s'y confier sans la protection morale des autorités hollandaises.

Le prahow qui va me servir d'habitation pendant une semaine est construit d'un immense tronc d'arbre creusé très habilement et surélevé de chaque côté d'une planche sur champ, très bien ajustée, ce qui l'agrandit beaucoup; puis à l'arrière est une sorte de cabine remplie de café et recouverte par un toit en bois mince ou en atapes, en forme de V renversé, dominé par une petite plate-forme sur laquelle se tient le pilote, qui gouverne avec le pied gauche, tandis que sa main tient un long bambou ferré, destiné à accélérer les évolutions de la barque dans les endroits dangereux.

L'avant, rempli également de sacs de café, est recouvert de nattes, sur lesquelles s'accroupissent quatre rameurs, pendant que sur la proue, en forme de sellette, est assis un pagayeur dont la mission est de concourir à la direction du bateau. C'est là une opération très difficile dans les rapides dangereux que nous traversons. Un espace d'environ 1 m. 50 carré, dont 0 m. 50 à ciel ouvert, forme le réduit dans lequel je devrai passer tout mon temps, n'ayant que le choix entre rester debout sans presque bouger, à regarder les deux rives du fleuve, ou lire couché au fond du bateau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On peut juger de la vitesse des rapides que nous descendons pendant les trois premiers jours de navigation par ce fait que, tout en nous arrêtant la nuit, nous parcourons les trois quarts de notre route. Le reste du voyage s'accomplit en quatre jours et quatre nuits, les rameurs se relayant à tour de rôle, tandis qu'il faut en moyenne quarante-cinq jours aux prahows vides pour remonter la même rivière. Les hommes doivent avoir une habileté et un sang-froid surprenants pour réussir dans une navigation si semée de périls; parfois nous sortons de tourbillons où toute la vigueur de l'équipage est nécessaire pour faire avancer notre bateau; puis tout à coup, dirigés habilement dans l'endroit le plus favorable d'un rapide, nous sommes entraînés avec la vitesse d'une flèche, jusqu'à ce qu'un nouveau coude de la rivière ou des tourbillons brisent le cours de ce rapide; et cet incident se renouvelle ainsi presque à chaque instant durant les trois premiers jours.

Les rives du Moessi sont d'abord très hautes et bordées par la forêt vierge; puis elles s'abaissent progressivement jusqu'à Palembang.

Quelques plantations indigènes se rencontrent très clairsemées, faisant tache sur la superbe végétation de la forêt sauvage, dont les rameaux ombragent parfois la moitié de la rivière. Des troupes de singes de toutes les couleurs animent seules, par leurs gambades ces rives désertes.

Le radjah de Singora (voy. p. 398). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

J'arrivai le vendredi 3 octobre à Palembang, en parfaite santé. Le repos forcé dans la barque avait permis la guérison des plaies que j'avais aux pieds, et deux jours après je partis pour Singapour, afin de m'y embarquer pour l'île de Poulo-Pinang, où je restai quelque temps à me reposer avant d'entreprendre de nouvelles excursions.

IV

Pinang et ses habitants. — Traversée de la presqu'île de Malacca, de Keddah à Singora, à dos d'éléphants. — Singora, capitale de cet État. — Quelques notes sur les habitants de ce pays. — Les Sam-Sams et les Pongs. — Retour en France.

L'île de Poulo-Pinang, la plus ancienne, je crois, des possessions anglaises dans le détroit de la Sonde, est bien déchue de son ancienne prospérité, que lui a ravie Singapour. Sa population totale est d'environ 62000 habitants, dont 42000 pour le port de Pinang. La population malaise semble décroître chaque jour; la prépondérance appartient aux *Babas*, Chinois nés dans les détroits, dont ils sont plus maîtres que les Anglais, qui les considèrent néanmoins comme des sujets. Tout en n'abandonnant rien de l'extérieur ni des coutumes chinoises, ils ont accaparé presque tout le commerce et l'industrie, et ne laissent que bien peu de chances aux Européens de s'y établir avec fruit.

On y rencontre également un assez grand nombre de descendants des Portugais, qui furent les premiers colonisateurs de ces îles. Ils sont, pour la plupart, indolents et vains, ce qui les fait supplanter, dans le plus grand nombre des emplois, par les jeunes Chinois, plus travailleurs et, disons-le, plus intelligents.

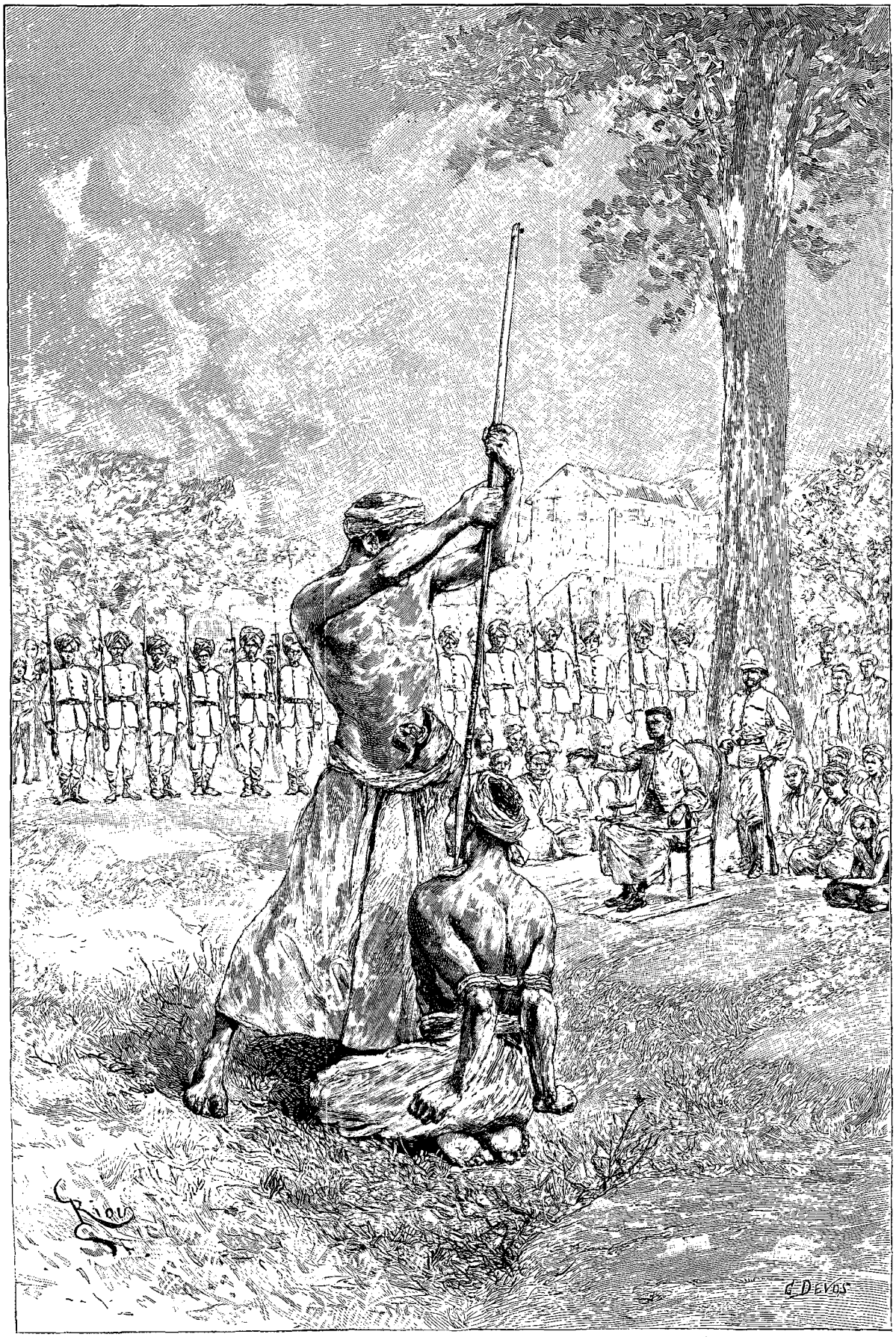
La température de Pinang est plus variable qu'à Singapour; sur les montagnes qui dominent la ville sont installés des *sanatoria* où viennent se retremper les Européens épuisés par les fièvres des terres basses des pays environnants.

L'existence à Pinang n'est pas désagréable pour celui qui y gagne beaucoup d'argent, ce qui lui permet de se procurer en Europe tout ce qui doit lui assurer une table un peu convenable; ici l'on ne peut acheter que du poisson, du riz et du bœuf coriace!

Je pars de Pinang avec deux compagnons de voyage. La traversée de Pinang à Alos-Stah, capitale du sultan de Keddah, s'effectue en sept heures au moyen de petits vapeurs chinois qui, après la traversée, peuvent remonter la rivière de Keddah.

La ville, bien construite dans sa partie centrale, avec ses maisons garnies d'arcades, est très animée; les Chinois y ont, comme partout, absorbé tout le commerce, ne laissant aux Malais que l'agriculture et l'élevage des bestiaux, très nombreux ici et qui s'exportent en quantité à Pinang et Singapour, ainsi que de nombreuses volailles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Exécution à Keddah (voy. p. 395). — Composition de Riou, d'après le texte.

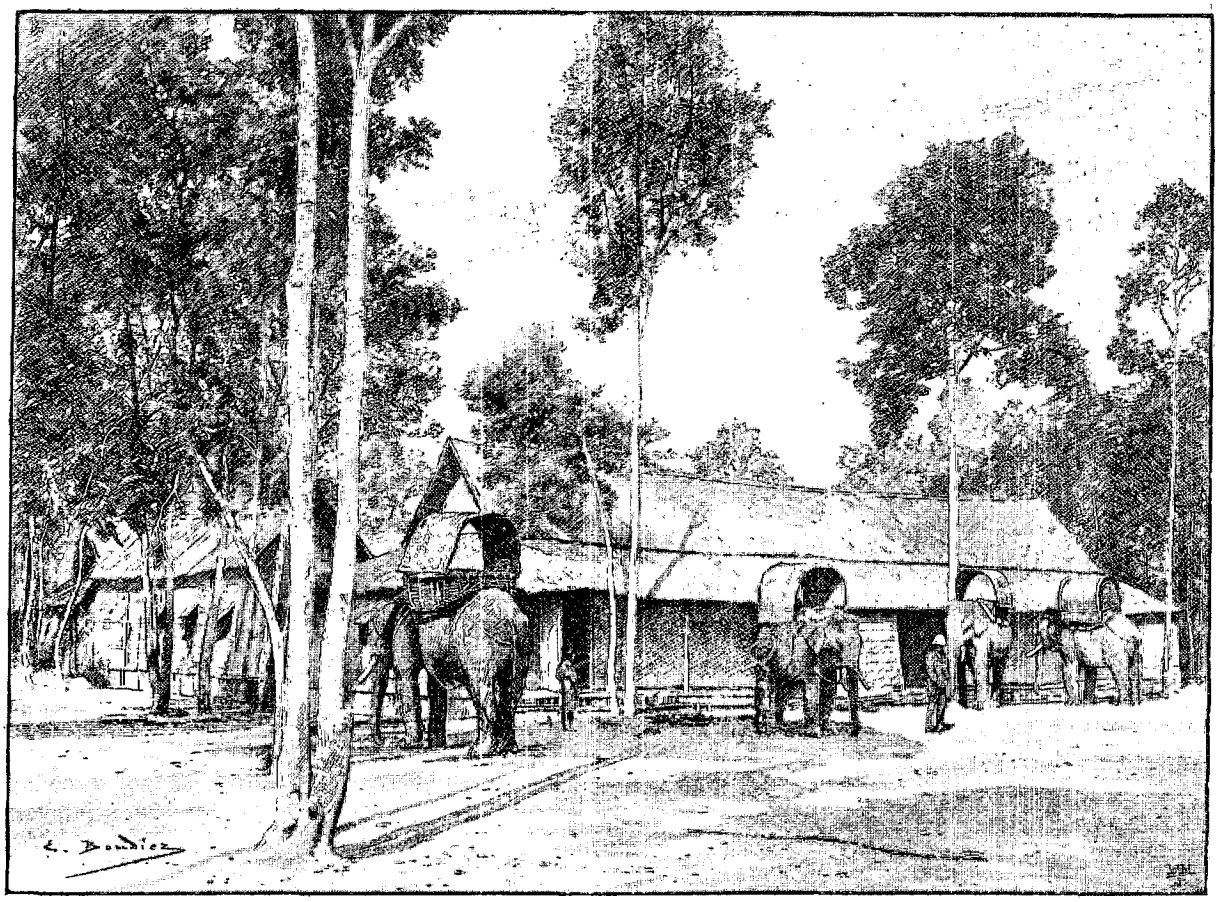
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des cornacs se mettent à la recherche des éléphants qui doivent nous transporter à travers le pays, et que nous devons à la complaisance du sultan : celui-ci s'intéresse beaucoup à la construction du chemin de fer que mes deux compagnons ont projeté, et en escompte peut-être les revenus. Je mets le temps à profit pour prendre quelques vues de la ville et des faubourgs, qui ont conservé leur caractère national.

Alos-Stah, qui passe pour avoir été le berceau de l'islamisme dans cette partie du monde, n'offre aucun monument religieux important. La mosquée, construite au sommet d'une plate-forme en brique, haute de quelques marches, a la forme d'un carré, avec des parois en planches et un toit en atapes. Les sévérités du Coran n'y sont pas très observées, car les femmes sortent non voilées, et les liqueurs fortes sont absorbées en grandes quantités.

L'aspect de la ville, à l'exception du quartier des commerçants chinois, est assez misérable, mais les environs recèlent de jolies résidences, appartenant aux parents ou aux ministres du sultan. Le service de la voirie est fait par des forçats, porteurs de lourdes chaînes fixées aux deux jambes par d'énormes anneaux en fer.

Les condamnés à mort sont exécutés ici d'une



Maison de voyageurs dans le sultanat de Keddah (voy. p. 396). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

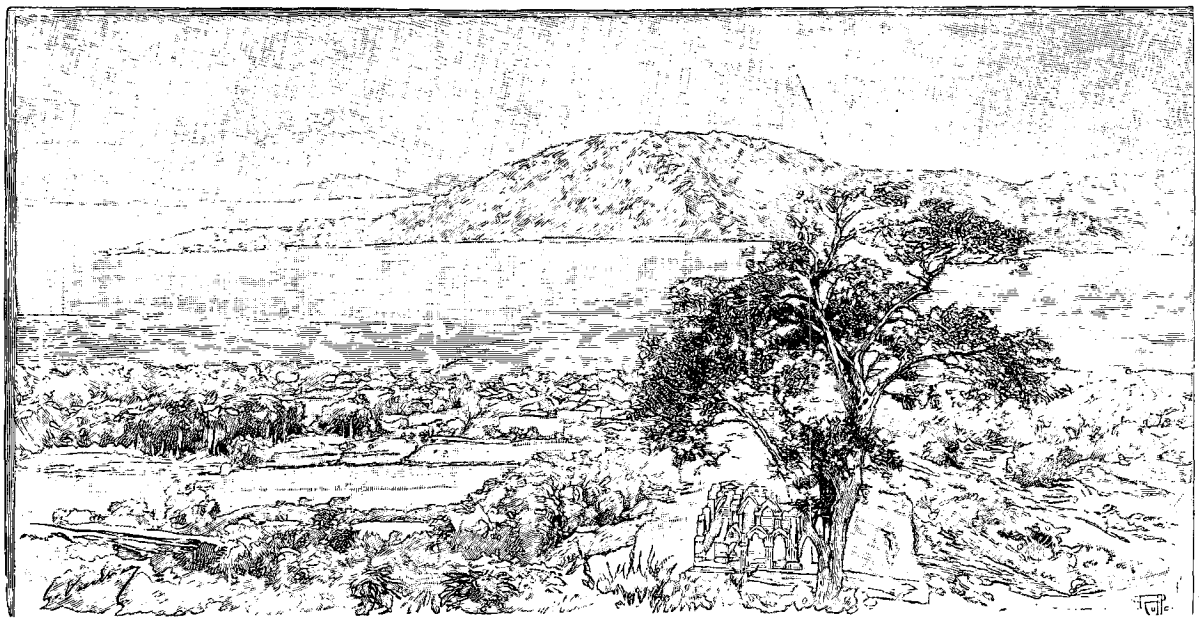
manière très particulière, qui mérite d'être racontée : Le matin du jour fixé pour le supplice, le sultan, suivi de ses ministres, se rend à environ 2 kilomètres de son palais, dans un terrain vague où ne se voient que quelques tombes de suppliciés inconnus, et où se trouve un très grand arbre, appelé l'arbre d'exécution. Un fauteuil étant disposé au pied de cet arbre, le sultan s'y assied, pendant que sa suite s'accroupit en demi-cercle par terre. A ce moment, le condamné, étant amené, s'agenouille à environ 10 mètres en avant du sultan, lui tournant le dos, et les mains attachées derrière le torse, qui est nu jusqu'à la ceinture; alors le bourreau dispose sur l'épaule gauche du condamné une mince couche de coton cardé; puis, prenant la lance de justice, qui est ornée très richement de garnitures en argent ciselé, il en enlève le fourreau en bois garni d'ivoire, et tenant presque verticalement son arme à deux mains, la pointe en bas, il se met debout devant le condamné, et lui place la pointe de la lance au défaut de l'épaule gauche, en faisant face au sultan, dont il attend le signal d'exécution ! Au moment suprême, le sultan lève la main, et le bourreau enfonce d'un coup vigoureux son arme, qui traverse le cœur, ce qui amène la mort soudaine du malheureux. Le bourreau, retirant alors son arme, enfonce dans la plaie béante le coton destiné à arrêter l'épanchement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du sang, conformément au rite musulman. Le corps est ensuite livré à la famille, qui le purifie par des ablutions, et se charge des funérailles.

Le sultan, qui était absent lors de notre arrivée, revint deux jours après, et nous accorda une audience dans son palais, qui ne répond guère à l'idée que ce nom éveille. Il nous reçut dans une pièce très petite, peinte en vert, ornée de quatre chromos représentant des souverains européens, meublée d'une table ronde en acajou, recouverte d'un tapis en feutre à bon marché, entourée de quatre fauteuils et de deux chaises ; son accueil fut très cordial ; il causa pendant plus de deux heures du chemin de fer de Keddah à Singora ; il tenait surtout beaucoup à ce que la station fût construite derrière son palais. Il me fit ensuite l'honneur de me montrer ses armes de gala, parmi lesquelles est un superbe sabre très ancien, à poignée d'or massif ayant la forme d'une croix, et venant probablement des Croisés ; le fourreau, en or massif, est orné de diamants ; on y remarque aussi un kriss superbe à poignée d'ivoire finement sculptée, au fourreau d'or orné d'une agrafe formée de superbes roses anciennes de la plus belle eau, et un *pisoeh* ou couteau servant en même temps de poignard, qui était très richement orné.

Je profitai des bonnes dispositions du sultan pour l'examiner à mon aise. C'est un jeune homme efféminé, de taille ordinaire et très mince, portant les marques de la phtisie, qui l'emportera avant longtemps. Il paraît à peine vingt-deux ans, quoiqu'il en ait vingt-sept bien sonnés. Son teint est assez clair, ses yeux sont vifs, son front haut et étroit, ses cheveux coupés à l'européenne et relevés en arrière ; une maigre moustache ombrage sa lèvre supérieure ; le menton est proéminent, le nez petit et un peu épaté ; enfin l'ensemble est assez



Vue de Singora (voy. p. 398). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

agréable, mais sans rien de typique révélant sa haute position.

Son costume est très simple : il se compose d'un sarong commun de provenance allemande, d'un *badjou* ou camisole de coton blanc, de chaussettes grises et de souliers vernis ; il a pour coiffure une calotte de bureau rouge, à broderies or et vert. A ce propos, je remarque que, contrairement à la coutume musulmane, il se découvre souvent. Quand il eut fini sa conversation avec le concessionnaire du chemin de fer et un ingénieur irlandais au service du roi de Siam, le sultan nous invita à faire avec lui une partie de billard, dont il est très amateur ; ensuite, nous ayant emmenés dans une pièce particulière de son harem, il nous fit servir une collation sucrée, préparée par son cuisinier chinois, que nous arrosâmes de whisky soda à la glace, que le sultan appréciait plus qu'on n'eût pu s'y attendre de la part d'un disciple de Mahomet. A une heure du matin, nous dîmes adieu au sultan, et nous rentrâmes nous coucher dans la maison du roi de Siam, qui nous servait d'habitation.

Le roi de Siam, tenant à affirmer son autorité sur les pays malais de la presqu'île de Malacca, a pour représentant dans chacun des États tributaires un fonctionnaire appelé *tong-khoon*, qui veille à ce que les intérêts de son souverain soient sauvegardés ; nous dûmes en conséquence faire visite à ce fonctionnaire, afin de ne pas l'indisposer à notre égard.

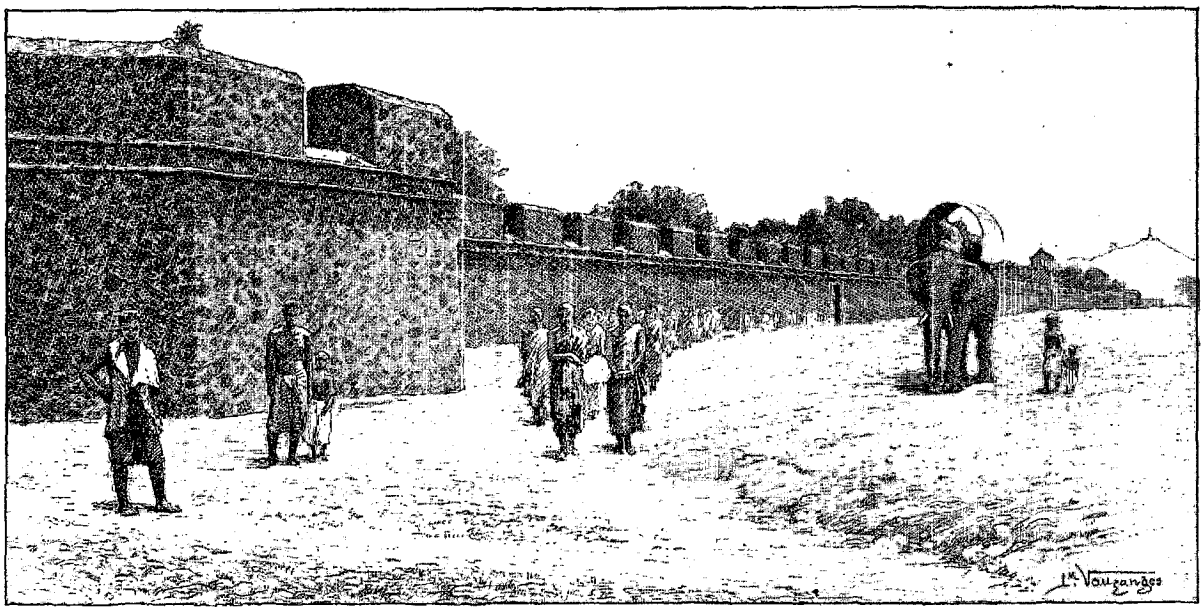
Le lendemain, nous eûmes la visite du radjah Mouda, ou héritier présomptif, en sa qualité de cousin germain du sultan, qui n'a pas d'héritier mâle. C'est un gros garçon à figure réjouie, vêtu à l'européenne, mais coiffé d'une calotte de loutre, ce qui n'est guère approprié au climat. Il paraît avoir beaucoup de sympathie pour les Européens, dont il comprend parfaitement la supériorité. Ce serait un bon ami à cultiver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les intérêts français dans ces pays; il nous annonce, pour le lendemain, l'arrivée de nos éléphants, ce qui nous remplit de joie, car voilà déjà plusieurs jours que nous perdons ici à attendre nos montures.

A propos d'éléphants, je dois détruire une opinion presque générale en Europe, où l'on croit que ces animaux, quand ils sont domestiqués, sont gardés dans des écuries comme des chevaux. Ce cas est exceptionnel, et bien peu de gens voudraient nourrir des éléphants, si utiles qu'ils soient. Ces animaux vont au contraire chercher leur nourriture eux-mêmes dans la jungle, où ils demeurent tant qu'on n'a pas besoin d'eux; quand on en a besoin, leurs cornacs doivent souvent battre la campagne pendant plusieurs jours pour les retrouver à la piste. Les selles qu'ils portent sont composées de deux paniers accouplés et recouverts d'un toit en écorce en forme de demi-cercle, formant le plus désagréable véhicule qui se puisse imaginer. De plus, comme il n'y a aucune installation *ad hoc*, ni échelle pour monter dessus, l'éléphant doit se mettre à plat ventre; le voyageur l'escalade ensuite comme il peut pour atteindre les paniers qui lui servent de siège, ses jambes pendant au dehors.

Le 5 mai, mes compagnons et moi quittons Alos-Stah en voiture pour Kipallah-Battas, où nous attendaient les quatre éléphants de notre expédition; ils ne sont en effet pas autorisés à venir jusqu'à la capitale, dont ils détruiraient les routes en peu de temps. Une fois installés sur nos montures, ce qui demande quelque temps à des novices en ce genre de sport, nous filons vers le nord, dont nous ne nous éloignerons guère, la ville de Singora étant dans cette direction. Entrant bientôt dans la jungle, nous traversons à gué plusieurs cours d'eau, pour atteindre à six heures Ban-Chan-Loon, où nous devons passer la nuit dans le *watt*, ou maison de passage pour les voyageurs, dans laquelle nous couchons par terre sur une natte, que je recouvre de ma couverture et de ma moustiquaire. Celle-ci ne me quitte jamais, car, comme je n'ai pas l'habitude de fumer, ces maudits insectes ont une préférence marquée pour mon individu. Le lendemain, continuant notre route dans la forêt, nous arrivons vers trois heures trente à Ban-Sidow pour coucher.

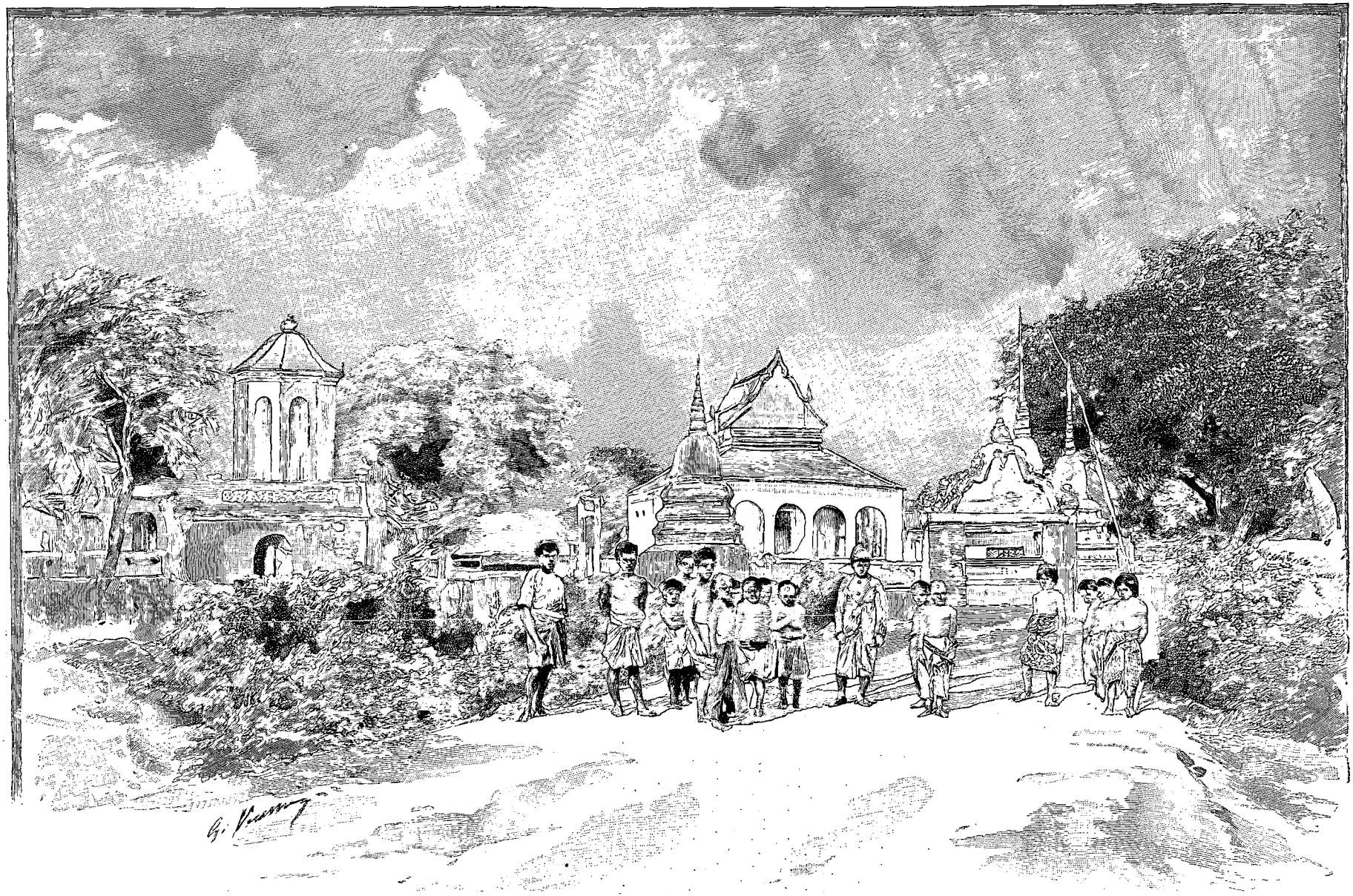


Fortifications de Singora (voy. p. 399). — Dessin de Vanzanges, d'après une photographie.

Le 7, dans une marche moyenne de 3 milles à l'heure, nous nous arrêtons, en passant, au premier village sam-sam que nous rencontrons, appelé Ban-Kan-Na.

Les Sam-Sams qui forment la population de cette partie centrale de la presqu'île de Malacca sont le produit du mélange des Siamois et des Malais, quelquefois même des Chinois. Ils ont un langage mixte tenant de cette double origine, et plus ou moins corrompu, qui n'est compréhensible que pour eux seuls. Leurs habitudes de rapine et de turbulence sont proverbiales; aussi tous les méfaits commis dans le pays leur sont-ils attribués de droit. Les échantillons que j'en vois ne sont pas de nature à modifier cette opinion, et justifient pleinement la présence du *pangoulou*, ou chef, qui nous accompagne pour nous faire respecter : ce qui n'empêche pas les indigènes de nous refuser la vente de poulets ou de cocos pour notre usage. Plus loin nous traversons une belle plaine remplie de bosquets naturels, ressemblant à un bocage de la fable, puis nous passons devant le beau watt de Klong-Neh, bâti tout en bambous, pour le roi de Siam, dont ces pays sont tributaires : mais comme le temps nous presse tous, nous décidons de continuer notre route, espérant atteindre Nah-Hoï dans la soirée; mais c'est en vain !

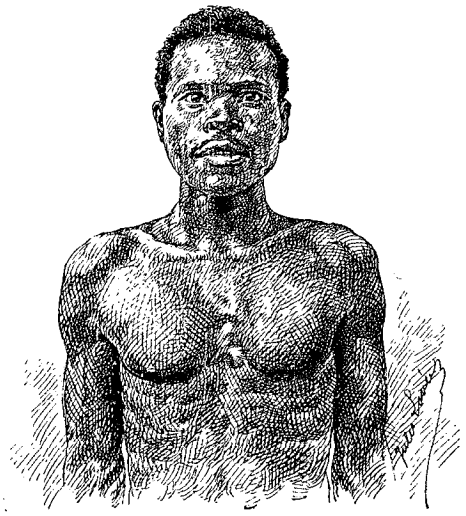
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère bouddhiste à Singora (voy. p. 399). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

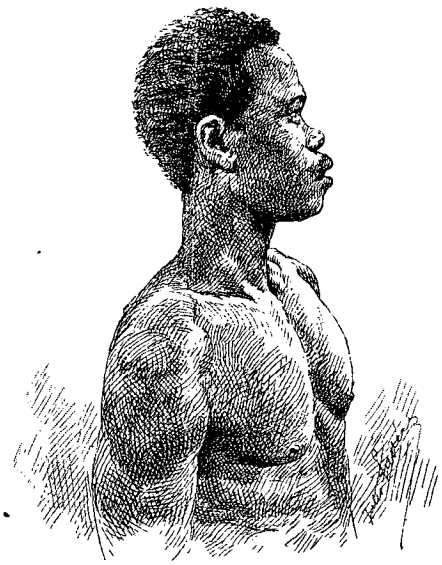
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous marchons dans la forêt jusqu'à deux heures du matin sans rien trouver. Guidés par l'instinct vraiment extraordinaire de nos montures — car la nuit était si noire que de nos sièges c'était à peine si nous apercevions nos cornacs, — nous montions cependant, puis nous descendions des pentes effrayantes, que nous percevions par l'inclinaison de nos montures, auxquelles nous nous cramponnions de notre mieux. Il nous semblait à chaque instant que nous allions être précipités au fond de quelque abîme, quand enfin une légère éclaircie nous fit découvrir un petit abri sous lequel nous décidâmes d'attendre le jour; nous comprîmes en effet que nos guides avaient, grâce à l'obscurité, dépassé notre station de repos. Dès que le jour parut, nous reprîmes notre route sur un terrain rocheux, tout couvert de rhododendrons, auquel succéda une plaine bien cultivée, qui précédait Singora, où nous arrivâmes dans l'après-midi du 8 mai. Nous allâmes directement, sous la conduite d'un officier du radjah, à la maison du roi de Siam, qui nous était assignée pour la durée de notre séjour.



Pong ou Négrito (voy. p. 400). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Cette habitation, située dans l'endroit le plus sain, à l'extrémité de la bande de terre sur laquelle est bâtie Singora, fait face à l'île de Kow-Deng, tandis que derrière se développe le golfe de Siam. La maison, construite solidement en briques, crépie à la chaux, est suffisamment confortable, avec son étage unique très élevé, et sa large véranda, sur laquelle je couche. Son mobilier se compose de deux tables, de six chaises et de nattes étendues par terre pour se coucher! Néanmoins nous nous y trouvons très bien, malgré les 57 à 58 degrés de chaleur que nous endurons au milieu du jour.



Pong ou Négrito (voy. p. 400). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Singora, qui a une population de 25 000 âmes, est entourée de fortifications très solides pour le pays : le radjah ou *chow-khovn*, qui est en même temps gouverneur des pays suzerains du roi de Siam, y demeure. C'est un homme court et trapu, aux traits grossiers, sans type bien défini, mais très affable, d'une haute intelligence, capable d'apprécier les bienfaits de la civilisation, ne craignant pas d'exercer personnellement divers métiers, tels que ceux de mécanicien, d'armurier, de bijoutier, de télégraphiste et de photographe, souvent avec un talent réel. Il a fait construire dans son palais des ateliers modèles qui contiennent les meilleures machines produites par l'Europe et l'Amérique, dont il connaît toutes les découvertes les plus récentes.

Le lendemain de notre arrivée, il nous fit visiter son palais, qui n'a rien de bien monumental, et se compose d'un rez-de-chaussée formant pavillon au milieu d'une enceinte carrée entourée de murs élevés. On y accède par une porte pleine, qui conduit à une cour pavée; en face se trouve la salle de réception, surélevée de quelques marches, formant au centre une plate-forme sur laquelle se placent le radjah et ses hôtes, tandis que ses ministres et conseillers s'agenouillent, assis sur les talons, sur le sol en contre-bas.

Le mobilier se compose de tables, de fauteuils et de chaises, la plupart exécutés soit par le radjah, soit sous ses ordres, par les forçats, qui sont ses principaux collaborateurs dans tous ses travaux manuels, et qu'il récompense de leur bonne conduite et de leur intelligence au travail en leur faisant enlever leurs chaînes; quelquefois même, pour les sujets hors ligne, il fait construire de petites maisons très confortables, où ils vivent avec leurs familles, plus heureux qu'ils n'ont jamais été. Mais malheur aux récalcitrants! car les faisceaux de rotins qu'on voit pendus au-dessus de toutes les portes et fenêtres, ou accrochés sur les murs à portée de la main, en auront bientôt raison.

Le radjah mit à ma disposition un de ses officiers pour m'accompagner dans mes visites à travers la ville, dont je pris un certain nombre de photographies.

Il y a environ un siècle, ce pays était dans une anarchie complète : des bandes de pillards y portaient partout la terreur, et les habitants de Singora, dont la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

principale industrie était, comme aujourd'hui, la pêche et la préparation du poisson salé, aspiraient à la tranquillité. C'est sur ces entrefaites que débarquait chez eux un pauvre couli chinois, échappé d'une plantation hollandaise de Java, dont la servitude lui avait trop pesé. A peine arrivé, il s'assimila à la population, en apprit la langue et les coutumes, puis peu à peu, gagnant la confiance des habitants, il organisa la défense du pays, et fit construire les fortifications de Singora, qui entourent la ville sur un rectangle d'environ 12 kilomètres; il n'avait d'autres documents que sa mémoire et son intelligence pour exécuter ce travail remarquable, copié sur les forteresses de Java, que ce Chinois n'avait cependant vues que de l'extérieur, ainsi qu'en témoignent, et les embrasures, et les meurtrières, dont les ouvertures sont parallèles, au lieu de s'ouvrir à l'intérieur en éventail. Enfin, ayant rétabli la paix et la sécurité dans le pays, il fut élu par le peuple reconnaissant radjah héréditaire de Singora, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, laissant le trône à son petit-neveu le radjah actuel, digne en tout de lui succéder, ainsi que l'ont reconnu les rois de Siam, qui l'ont nommé gouverneur général des États malais suzerains.

Entrée de l'escalier de la pagode dominant Singora. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Les rues de la ville sont assez régulières; deux d'entre elles sont très animées grâce aux boutiques qui les garnissent d'un bout à l'autre : les autres sont plus tristes, presque toutes les maisons étant construites en bambous et entourées de hautes palissades qui les protègent, ainsi que leurs habitants, contre les regards indiscrets des passants.

Les hauts fonctionnaires et les marchands chinois ont des maisons en maçonnerie; les temples et la plupart des monuments, ainsi que les portes très hautes de la ville, sont d'architecture siamoise, à laquelle vient se joindre pour les toitures l'influence chinoise, qu'on remarque surtout dans les clochetons.

Le bouddhisme est la religion du pays; aussi rencontre-t-on à Singora un grand nombre de bonzeries ou monastères de ce culte. Leur organisation et leurs règles ont beaucoup d'analogie avec celles des moines catholiques! Les bonzes, qui font vœu de chasteté, d'humilité et de pauvreté, ne vivent que d'aumônes et se couvrent d'une sorte de robe jaune drapée à l'antique, d'un effet très artistique; ils ont la tête entièrement rasée et vivent en communautés, habitant par douze ou quinze dans de petites maisons dont l'ensemble forme leur monastère, lequel est toujours entouré d'un mur très bas, dans l'enceinte duquel se trouvent le sanctuaire à tour pointue et le temple de Bouddha, où les bonzes se réunissent pour les prières.

La population est siamoise. Les hommes et les femmes s'habillent de même, du *pahoon* ou jupon formant en même temps pantalon; quant au *pa-noon*, ce sont les jeunes filles qui s'enveloppent la poitrine de cette écharpe, dont les femmes mariées se dispensent le plus souvent. Hommes et femmes ayant les cheveux coupés en brosse, et la barbe étant très rare, bien souvent à une faible distance on ne reconnaît pas le sexe à première vue.

L'habitude du ciry et du bétel est générale, les dents de tous en sont noircies. J'ai aussi remarqué qu'un grand nombre de femmes d'âge moyen avaient les cheveux gris, presque blancs.

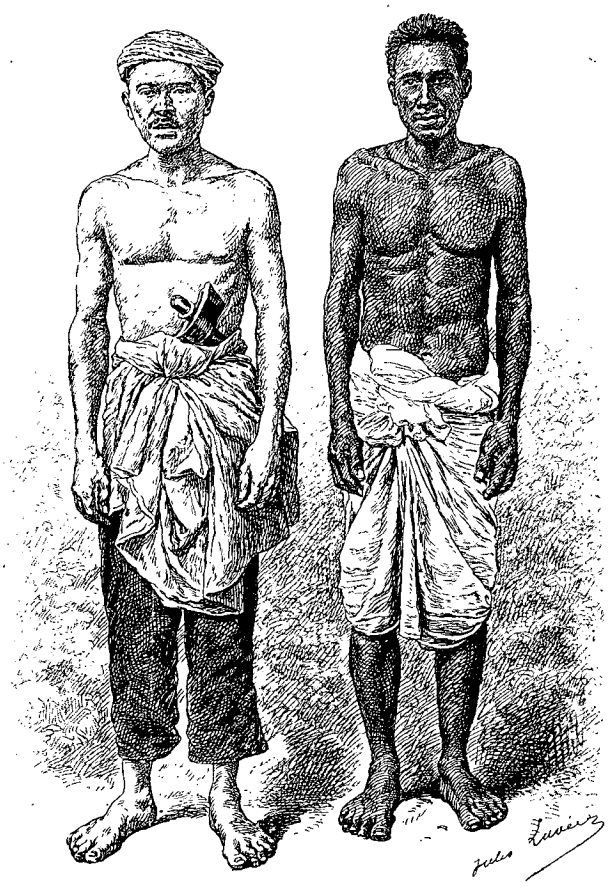
Quelques étoffes à reflets changeants et la pêche composent toutes les industries du pays : la pêche se fait au moyen d'un énorme filet fixé à des perches attachées en croix, et suspendu au centre à un long et solide bambou; les angles sont rattachés par de longs rotins servant de cordes à un rouet formant tambour, fixé dans une petite guérite construite sur de hauts pilotis; le pêcheur retire son filet en tournant cette roue, autour de laquelle s'enroulent les attaches.

Grâce au gouverneur, j'ai pu prendre la photographie d'un *Pong* ou Négrito vivant sur les arbres dans les montagnes de Kalantan, où ses congénères sont, dit-on, une vingtaine de mille. Ce qui est curieux, c'est qu'on trouve des traces de cette même race en Afrique, en Asie et en Océanie. Celui que j'ai vu ici est le survivant de deux prisonniers qui furent capturés il y a sept ans. Il s'est parfaitement accommodé à sa position et s'assimile très bien à son nouveau milieu. Il a appris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le siamois et le malais, et montre une intelligence bien supérieure à la plupart des gens qui l'entourent. Le radjah l'a marié à une Siamoise et lui laisse une liberté dont il n'abuse pas, car il semble ne pas désirer retourner vers ses congénères. J'ai appris de lui que ceux-ci ne portent aucun vêtement, et que leur langue ressemble à une sorte de roucoulement; ils vivent sur les arbres, dans des abris très rudimentaires, n'ayant d'autres armes qu'une sarbacane à l'aide de laquelle ils lancent de petites flèches empoisonnées, faites de bambou durci au feu, et un épieu en bois très dur avec lequel ils tuent l'éléphant.

Comme type, cet homme se rapproche du nègre plus que de toute autre race; il en a la couleur de suie tirant sur le marron, mais les traits sont plus fins, les lèvres moins fortes, le blanc des yeux n'est pas coloré de jaune, et les cheveux crépus atteignent plus d'un pied de longueur; sa taille est ordinaire et bien prise. Je dois faire remarquer que le nom malais de ces sauvages étant *orang-outang* ou hommes des bois, ce doit être de là que viennent certaines histoires plus ou moins fantastiques, au sujet de grands singes surpris parlant entre eux, marchant avec des bâtons, etc., racontées par certains voyageurs.



Type sam-sam et type singorien. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Le radjah nous ayant invités à visiter sa maison de campagne, située à quelques kilomètres de la ville, nous nous y rendons avec nos éléphants. Le sol, très sablonneux, est peu propre à la culture; néanmoins, les cocotiers y réussissent très bien, et c'est au milieu d'une véritable forêt de ces arbres que nous trouvons la résidence.

C'est un très joli chalet recouvert en atapes; une large véranda sert de salon et de salle à manger; un joli jardin est devant, et de nombreuses orchidées l'ornent d'une façon très pittoresque et très gaie. Après avoir photographié en groupe le radjah et ses invités, nous nous mettons à table. La table, de forme rectangulaire, pouvant tenir une quinzaine de personnes, est l'œuvre de notre hôte, qui l'a faite d'une épave en pitchpine trouvée sur le rivage; elle repose sur un plancher élevé d'une marche au-dessus du sol; nos sièges, également faits par notre hôte, sont des escabeaux formés de racines très curieuses.

Le radjah s'assied au bout de la table, servie à l'européenne; je suis à sa droite, les autres convives se placent de chaque côté, et deux pachas, parents du radjah, à l'autre bout de la table. Nous buvons de l'eau dans des gobelets en argent, œuvre de notre hôte toujours, et, par une attention délicate de sa part, je suis le seul à avoir comme lui une serviette en soie rouge, les autres convives ayant les leurs en coton blanc.

Le service se fait très convenablement, et la cuisine, quoique nouvelle pour moi, me semble très acceptable. Le repas fut très gai, et le radjah fut plein d'une bonhomie du meilleur ton; au dessert il nous montra des arcs à pierre, dont il me donna un spécimen très intéressant, ainsi que sa propre photographie en costume de gala. Pendant tout le repas, les ministres et conseillers se tinrent assis sur leurs talons au-dessous de nous, autour de la table. Vers cinq heures, nous prîmes congé de notre hôte pour rentrer bientôt à Singora.

Après quatre jours passés dans cette ville, qui est appelée à devenir tête de ligne du chemin de fer, si le projet de mes compagnons se réalise, nous reprîmes nos montures pour revenir à Keddah, où je m'embarquai le 16 mai pour Pinang. Je quittai cette ville le 24 pour Singapour, d'où le *Yang-tsé* me ramena en France. Je rapportais de nombreuses collections d'ethnographie et d'histoire naturelle destinées à nos musées.

Jules Claine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le château d'Assier (voy. p. 404).

ROCAMADOUR,

PAR M. GASTON VUILLIER.

1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par l'auteur.

31 octobre. — Je viens de quitter de froides hauteurs balayées par le vent du nord, une région de granit humide et pauvre, des landes désolées où rampent les nuées, et je suis arrivé en Quercy, pays de soleil.

Vers les monts limousins, j'avais vu s'avancer l'hiver rude. Là-haut, sous un ciel noir, une végétation hérissée se tordait sous les rafales, et des torrents grossis par l'orage se précipitaient, écumants et pleins de clameurs.

Ce dernier jour d'octobre, veille des Morts, est ici rayonnant de lumière; aux plus légers souffles, des frissons mélodieux s'éveillent dans la feuillée; à travers la transparente vapeur qui baigne les espaces les rayons du soleil allument, par endroits, comme des fourmillements d'or.

Ici, les arbres pâlis par l'automne sont verdoyants encore, des parfums subtils s'exhalent des buissons, les brises sont caressantes et quelques fleurs sèment des sourires dans les sentiers.

Je vais sous l'enchantement d'un ciel diaphane, à travers des vallées charmantes, originales et pourtant bien peu connues.

Le voyageur qui passe sur le causse [1] de Gramat ne voit s'allonger sous ses yeux qu'une terre rocailleuse livrée aux vents brusques et à la chaleur, parsemée de bouquets d'arbres chétifs, divisée par des enclos innombrables bordés de murs en pierre sèche. Il ne

1. Les causses (du latin *calx*, chaux) sont des plateaux calcaires extrêmement curieux qui s'étendent au sud et à l'ouest de la France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soupçonne pas les gorges et les vallées profondes taillées dans le roc vif, qui serpentent toutes fraîches à travers la sécheresse et l'aridité de ce singulier plateau.

Ce plateau, rongé par les météores et criblé de fissures, étale des abîmes, ouvre des antres où s'engloutissent des cours d'eau. Si l'ouïe avait assez de puissance, on pourrait, en collant son oreille contre la table de pierre, entendre le bruissement des sources qui circulent et s'enchevêtrent dans les mystérieuses entrailles du sol.

Çà et là bâillent les soupiraux fumants de ces rivières souterraines; les étroits orifices d'abîmes s'ouvrent parfois sous les pas, et longtemps les pierres jetées dans ces ouvertures retentissent de rocher en rocher.

Quelquefois, à la suite de fortes pluies, le sol s'effondre, et l'on voit des gouffres se creuser subitement.

Un seul homme, Martel, a eu le courage de pénétrer dans ces bouches du Ténare, d'en explorer les profondeurs, de suivre le cours de ces rivières obscures. On sait quel succès a accueilli ses étonnantes révélations.

Les eaux du ciel, bues avidement, sur les causses altérés, par les puits béants de la pierre, par les cavernes, par les crevasses, par les trous, *cloups* ou *igues*, comme on dit dans le pays, ne sont pas perdues pour le Quercy. Là-bas vous les verrez, sous les hautes falaises de la Dordogne, dans la fissure gigantesque de l'Alzou, à l'Ouysse et ailleurs encore, s'échapper joyeusement de leurs sombres antres, apportant la fraîcheur et l'abondance, égayant des villages, faisant tourner les roues des moulins, arrosant des vallons, jasant doucement en des paradis ombreux.

Quelques sources surgissent bouillonnantes au fond même du lit de la Dordogne, et leur force est telle qu'elles peuvent soutenir un instant des cailloux à leur surface.

Sur une haute paroi rocheuse, dans le beau cirque de Montvalent, à Briance, est une ouverture d'où un flot jaillit comme si une artère de ce géant de pierre qui est le causse venait d'être subitement tranchée. A certains jours d'hiver il s'élance avec fureur et va se briser au loin contre le talus de la route. Lorsque les grandes pluies ont flagellé la terre ardente du plateau, les eaux s'échappent de cette caverne rouges comme du sang.

En été, par les longs mois de sécheresse, Briance est une cascatelle charmante qui laisse glisser du cristal dans une coupe d'émeraude où se penchent et se mirent des arbustes en fleur.

J'ai vu des pigeons d'une blancheur de neige se poser sur les pierres veloutées de mousses, au milieu du bassin, sous la chute même, et faire miroiter la nappe transparente de reflets chatoyants. Au crépuscule les oiseaux d'alentour s'y blottissent sous les feuilles, et leur gazouillement contenu, qui se mêle aux murmures de la source, m'a maintes fois charmé.

Un moulin s'appuie au roc tout contre l'ouverture; les eaux vont rejoindre la Dordogne après avoir baigné les murailles d'un castel.

Tandis que je dessinais un jour la cascatelle, je fus invité par un châtelain à me reposer dans son manoir.

Le visiteur était fort courtois, la chaleur grande : je le suivis.

Une Caussenarde.

Le souvenir de la courte apparition que je fis dans cette demeure me restera toujours.

Je traversai à sa suite de grandes salles froides. Dans le vestibule, des chevaliers bardés de fer nous regardèrent passer d'un air hautain du haut de leurs cadres d'or noircis.

Dans un antique salon où nous pénétrâmes, une jeune fille d'une singulière beauté apparut. Sa chevelure était d'or bruni, ses yeux noirs, son visage pâle. Je crus voir l'altière châtelaine de quelque vieux burg allemand. Ses mouvements même avaient un peu de la raideur majestueuse que j'imagine à ces souveraines des castels d'autrefois.

Je me souviens de l'impression que me faisaient dans cette salle vaguement éclairée nos paroles lentes qu'un écho étouffé répétait tout bas.

Je quittai le manoir et je repris le chemin du village encore assez éloigné. Le soleil se couchait, le croissant de la lune se délinéait tout mince dans le ciel, et son reflet semblait se débattre comme un noyé dans un remous de la rivière. Sous la lueur crépusculaire du soir qui tombait les silhouettes des choses prenaient des apparences bizarres : on eût dit que les troncs des arbres se mouvaient, et que des chuchotements confus passaient dans les branches. Le souvenir du castel, de la demoiselle d'or, du grave châtelain, ne quittait pas ma pensée, et je me demandais si une hallucination me hantait ou si je n'étais point imprégné du souvenir de quelque fantastique conte d'Hoffmann.

Au retour du Limousin j'ai suivi la route ombreuse de Briance, j'ai écouté un instant le chant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la cascade que j'avais contemplée autrefois, j'ai souri au manoir dont je fus l'hôte d'un jour, j'ai élevé mes yeux jusqu'au château de Mirandol, nid d'aigle juché sur une falaise vertigineuse, à pic sur la Dordogne.

Cette Dordogne si calme et si pure, je l'ai revue, étalée comme un miroir sans fin, reflétant les arbres de ses rives, les castels, les roches claires ; j'ai revu Gluges, hameau ignoré, nid humain blotti dans un pli de falaise devant un merveilleux décor. Là dans une auberge je passai jadis quelques saisons. Que de récits me revenaient, entendus le soir aux veillées d'automne, devant la braise, et combien ces souvenirs sont lointains déjà!

Les années s'enfuient et l'on voudrait se reposer encore dans ces coins ignorés où se sont écoulées des heures si calmes, mais la vie commande maintenant de sa voix dure : on n'a plus le temps de s'arrêter.

Et l'on passe à regret, regardant encore par-dessus son épaule jusqu'au détour du chemin, songeur et aussi un peu attristé.

Le Quercy s'honore d'une fière noblesse. Sur le causse, sur les rives de la Dordogne, se dressent des manoirs qu'illustrent les grands noms des Saint-Cyr, des Lamberterie, des Conquans, des Montmaur, des Valon, des Dufour, des Blaviel, des Maynard, etc. D'autres noms d'origine plus récente, mais faits de gloire, ont eu du retentissement : ce sont ceux de Murat, roi de Naples, de Bessières, duc d'Istrie, de Gambetta, de Canrobert.

Dans les manoirs, les antiques traditions sont respectées. Du reste, certaines conditions de l'existence s'y sont peu modifiées depuis des siècles.

Dans les vastes cuisines, auprès du grand âtre aux vieux landiers luisants, brûlent encore, en hiver, des troncs d'arbre entiers.

Deux bancs anciens en garnissent les côtés : l'un est réservé aux châtelains, l'autre est pour les pauvres.

Le pauvre arrive, salue et va s'asseoir.

Les serviteurs, sans mot dire, lui apportent un plat de soupe fumante.

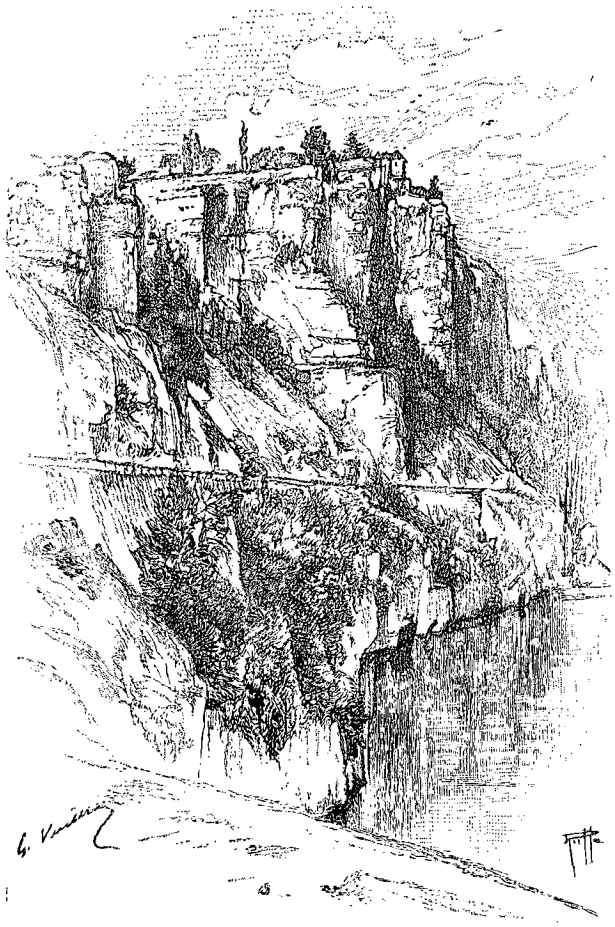
Lorsque le pauvre s'est chauffé et restauré, il se lève, remercie et s'en va.

Quelle grandeur, n'est-ce pas, dans cette hospitalité traditionnelle données aux humbles!

Ces plateaux arides, brûlés par le soleil et les vents, subirent longtemps les fureurs de la guerre.

Les Sarrasins et les Normands les ont ravagés, et les soldats de Pépin en massacrèrent les habitants réfugiés dans les cavernes.

Plus tard, à la voix de Pierre l'Ermite, les châtelains s'armèrent et partirent aux croisades. Les guerres religieuses ensanglantèrent cette terre, qui devint le théâtre de combats glorieux pendant la guerre de Cent Ans.



Mirandol.

Que de souvenirs éveillent les donjons qui s'écroulent partout, fiers encore sous leurs ruines!

Castelnau, forteresse rouge dont l'origine remonterait à la reine Brunehaut et qui date sûrement des premiers fiefs, vit passer dans ses murailles toute une lignée de hauts et fiers seigneurs. Vassaux des comtes de Toulouse et des vicomtes de Turenne, ils se tenaient aussi souvent debout qu'à genoux devant leurs suzerains.

Au XIIe siècle, le vieux repaire, réduit par la famine, fut obligé d'ouvrir ses portes à Henri II, roi d'Angleterre. Pendant la guerre des Albigeois, son existence fut gravement menacée. Là expira, après une douloureuse captivité, la veuve du comte d'Armagnac, victime de la politique de Louis XI.

En 1705, le dernier des Guillem de Castelnau mourut à Versailles après avoir abandonné sa noble demeure, dont les salles avaient été revêtues de lambris d'or et dont les balcons aux balustres blancs ornaient d'une fraîche dentelle les lourds remparts.

La révolution respecta le colosse.

La maison de Luynes, à laquelle il était revenu par la suite, le vendit.

On vit alors un acquéreur errer comme épouvanté dans les ruines de cette forteresse solitaire, et dans son affolement songer à la détruire.

Plus tard un incendie l'éclaira de sinistres lueurs et ne fit que l'entamer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En dépit de l'abandon, des ravages exercés par le temps et par le feu, l'antique manoir élève encore sur trois vallées sa masse imposante et son superbe donjon.

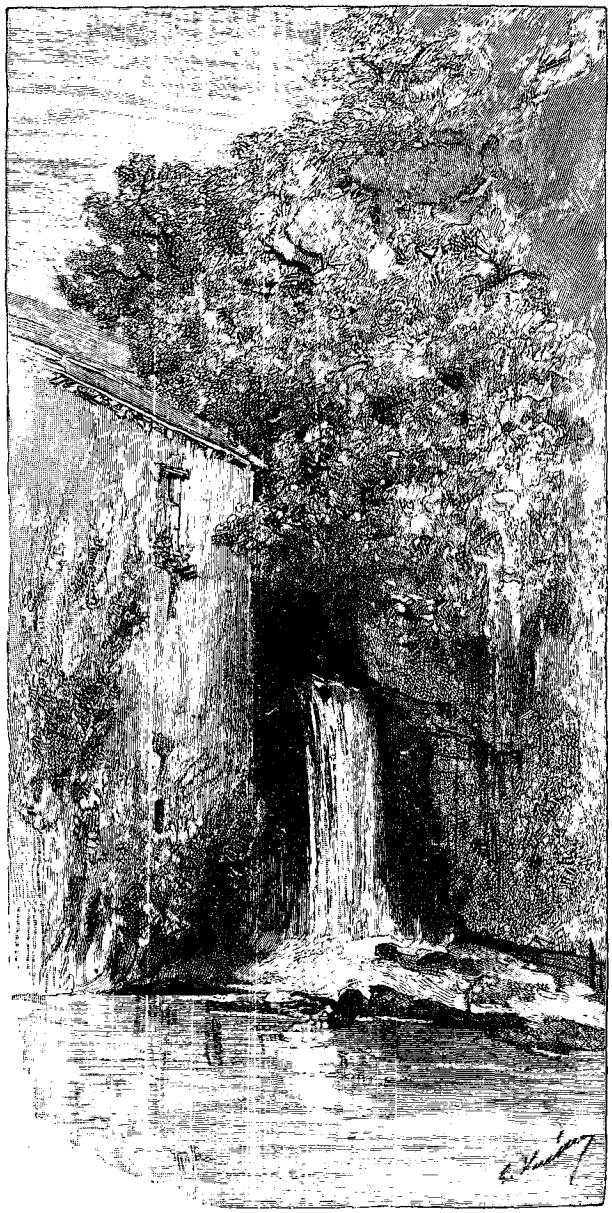
Le souvenir des anciens seigneurs de Castelnau est maudit dans la contrée; aux soirées d'hiver, les paysans racontent sur eux de sombres légendes et leur nom seul frappe de terreur les enfants.

Le Montal, magnifique château du XVIe siècle, qu'une spéculation a mutilé, vit la mort tragique d'une amante délaissée. Sur le rebord de la fenêtre d'où l'infortunée Rose de Montal se précipita pour mourir, on peut lire encore les mots : « Plus d'espoir », les derniers qu'elle prononça, et qui furent gravés là en mémoire de sa triste fin.

Une merveille du Quercy, dont on peut contempler les ruines, est le château d'Assier, bâti par Galliot de Ginouillac, grand maître d'artillerie de François Ier, la plus somptueuse demeure de France, au dire de Brantôme. Hélas! cette merveille d'art se détruit de jour en jour; aucun descendant de ce héros de Marignan et de Pavie n'est là pour préserver les derniers débris de sa beauté.

Et pourtant que de richesses encore dans ces ruines! Des frises y courent en arabesques capricieuses, en trophées d'armes, en attributs d'amour. Certains pilastres en grès sont sculptés avec une finesse incomparable. Hercule est représenté sur l'un d'eux, étouffant le lion de Némée et terrassant le géant Antée.

Une devise est répétée sans cesse tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, sur des cartouches suspendus à des trophées ou à des guirlandes, ou portés par Cupidon : *J'aime fort une*, souvenir de la passion violente dont Galliot fut possédé pour la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, passion qu'il emporta dans la tombe.



La source de Briance (voy. p. 402).

Maintenant, ô cruelle ironie! le lierre symbolique couvre à demi et ronge chaque jour les devises d'amour et de constance, et la nature, qui a repris ses droits, élève à travers les ruines des bosquets de feuillage qui abritent, chaque printemps, des nids d'oiseaux.

Là, tout auprès, dans l'église qu'il fit bâtir, repose sur un sarcophage l'image du héros, les mains croisées sur la poitrine, les pieds appuyés sur un lion. On lit sur la pierre :

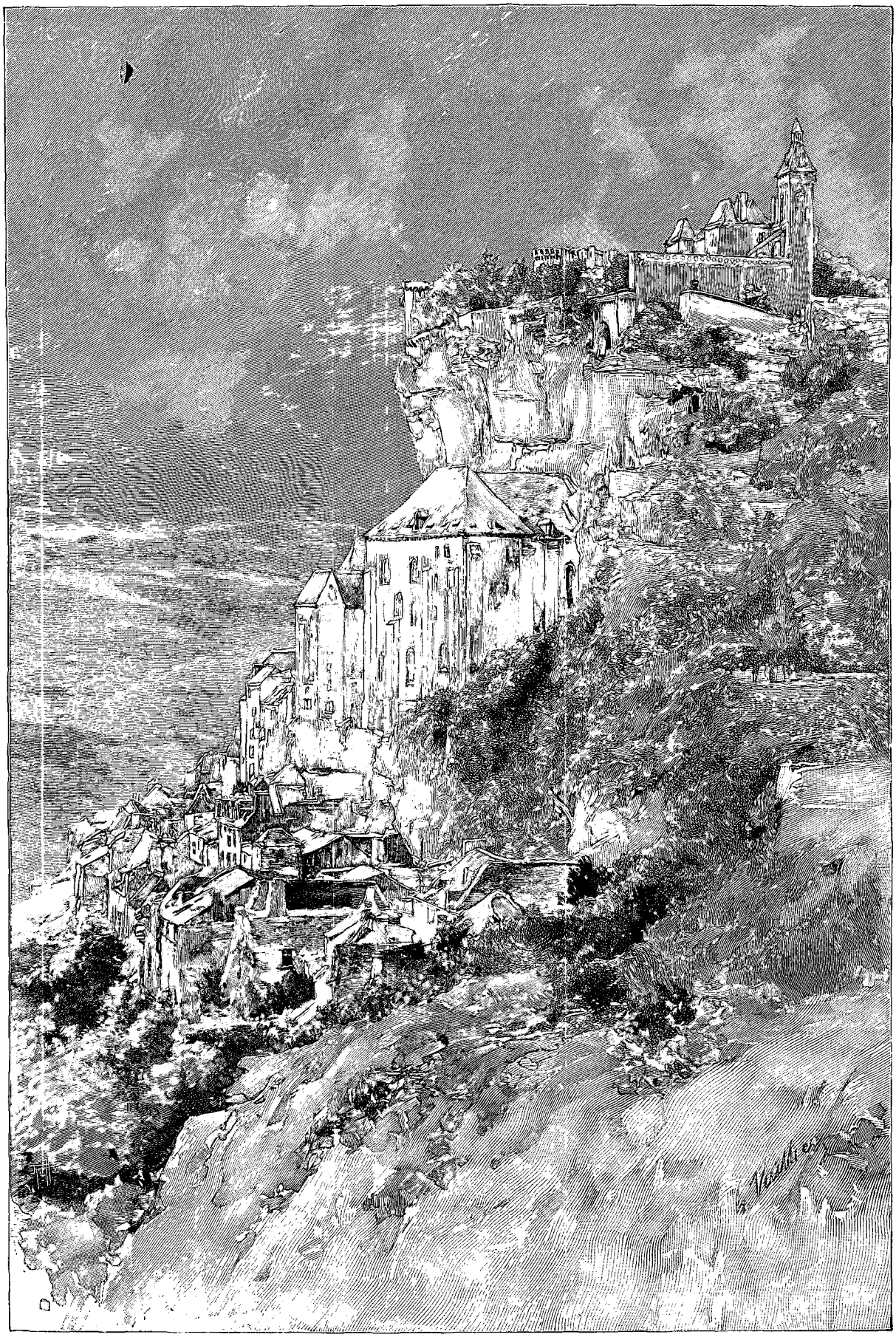
Ci dort qui n'eut jamais propos
De reposer en la vie mortelle;
Ses longs travaux lui ont donné repos,
Car pour ses faits sa vie est immortelle.

Au milieu de cet aride causse de Gramat, auprès de ces châteaux forts, pleins de souvenirs du passé, le plus vénéré des anciens pèlerinages, Rocamadour, élève sa basilique.

A des époques déjà lointaines, par deux fois j'avais visité cet étrange lieu, et le souvenir m'en poursuivait toujours. Un gracieux ami de Gluges me l'avait révélé. Une journée entière nous avions erré dans les sanctuaires, et, vers le soir, chacun sur notre âne, nous avions pris des chemins raboteux, et, comme les pèlerins du moyen âge, nous étions allés frapper à la porte d'un castel qui s'ouvrit pour nous donner une généreuse hospitalité.

Que de beaux jours évanouis et de combien de deuils se voilent les sentiers que l'on foule une seconde fois! J'ai suivi les chemins de jadis, sur le causse, à travers des ondulations qu'égayent les murailles blanches de quelques villages ombragés de noyers. Au loin s'enfuient des plateaux et encore des plateaux. Çà et là paissent des moutons; leur laine a emprunté au sol sa couleur sanglante, et ils demeurent si longtemps immobiles, les dents sur l'herbe, qu'ils paraissent endormis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rocamadour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis Rocamadour, dans son étrange décor, a subitement frappé mes yeux, et sa vue m'a aussi fortement impressionné que lorsqu'il m'apparut pour la première fois.

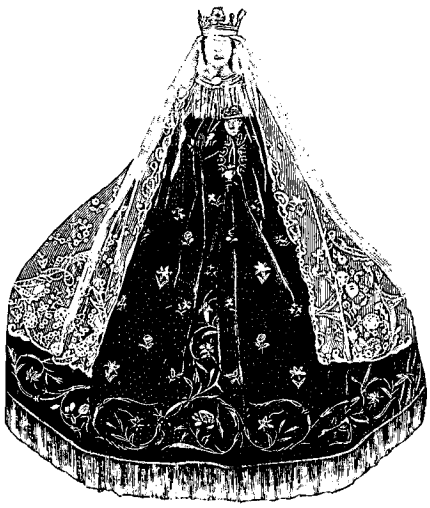
Quelle vision saisissante!

Sur le plateau une profonde déchirure s'enfonce tout à coup dans les entrailles de la pierre. Des falaises à pic, des talus rapides, des roches monumentales supportent le causse et accompagnent l'immense gorge dans ses sinuosités.

Des brouillards en voilent le fond aujourd'hui, et il m'a semblé qu'un abîme venait de s'ouvrir sous mes pas.

Sur un flanc de la falaise, contre un rocher à pic, Rocamadour accroche ses sanctuaires, que le soleil illumine, et plus bas ses habitations.

Tout étincelle, la pierre qui se penche, les clochers, les antiques forteresses, les pauvres maisons accroupies contre les parois. On croirait que ces basiliques, ce village et cette roche ardente voguent au-dessus d'un abîme. Car tout cela est à mes pieds et cette vision tient du rêve autant que de la réalité. Et puis j'ai comme la sensation de choses qui ne seraient pas en place, il semble que le village et les chapelles manquant d'une base solide vont glisser dans un gouffre. Dans cette déchirure béante sur laquelle je plane, à travers l'éblouissante lumière, dans ce chaos de brouillards qui font la profondeur vertigineuse, avec des criailleries incessantes, rôdent des nuées de corneilles.



La Vierge noire de Rocamadour (voy. p. 411).

Vieux paladins, lorsque, au retour des croisades, l'accomplissement d'un vœu guidait vos pas vers Rocamadour, quels devaient être votre ravissement et votre extase en présence de cette apparition subite!

Et vous, pèlerins qui accouriez en foule des parties les plus lointaines de la France naissante, combien ce décor merveilleux devait donner d'élan à votre foi! Sa vue vous faisait oublier les fatigues et les périls qui avaient accompagné votre route....

Devant ce sanctuaire apparu, dans les vapeurs matinales, comme une lumineuse vision, j'évoquais les époques lointaines où, déjà célèbre, il voyait accourir des visiteurs des contrées les plus éloignées. Les Languedociens et les Auvergnats le vénéraient, et des caravanes s'organisaient en Bretagne, en Espagne même, pour venir le visiter.

Sur les montagnes que les pèlerins devaient traverser, dans les lieux déserts, des hospices s'élevaient pour les recevoir, des feux allumés sur des édicules guidaient leur marche nocturne. Car les routes n'étaient pas sûres, et c'est seulement au prix de dures fatigues et de dangers qu'ils pouvaient atteindre le but de leur voyage.

Dans les monts solitaires d'Aubrac beaucoup succombaient d'épuisement ou étaient égorgés par des bandits.

Alard, vicomte de Flandre, y fut assailli par des voleurs tandis qu'il se rendait à Saint-Jacques de Compostelle. Mais au retour de son pèlerinage il fit construire au sommet de la montagne un hôpital fortifié où il s'établit lui-même pour assurer la sécurité des nombreux pèlerins qui traversaient la région pour aller visiter le Puy, Saint-Dominique d'Estramadure, Saint-Jacques de Compostelle ou la Palestine.

Les chemins suivis par les pèlerins étaient appelés *camis Roumiou*, et aujourd'hui encore, en certains pays, cette dénomination leur est restée.

En Quercy ce chemin s'engageait aux environs de Figeac, dans une étroite et dangereuse vallée. Deux pyramides en pierre qui subsistent et où des feux étaient allumés pendant la nuit guidaient leurs pas. On dit même qu'une sorte de phare s'élevait sur le mont du *Candal* (de la chandelle).

Entre Figeac et Gramat l'église fortifiée de Rudelle leur offrait une protection assurée.

Au reste les dangers que couraient les pèlerins étaient tels que, dans son traité de paix avec les Flamands, en 1304, Philippe le Bel, roi de France, se réserva le droit de punir par voyages ou *pèlerinages* les personnes les plus coupables de la ville et du terroir de Bruges.

En 1316, Philippe le Long, régent du royaume de France, modifiant les clauses du traité, stipule que Robert de Castel, le plus jeune des fils du comte de Flandre, fera un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, un à Notre-Dame de Rocamadour, un à Notre-Dame de Vaubert, un à Saint-Gilles en Provence. Si une année ne suffisait pas pour effectuer ces pèlerinages, il en mettrait deux.

Lorsqu'un pèlerin était prêt à se mettre en route, un prêtre lui présentait, avec l'escarcelle et le bourdon, *peram et baculum peregrinationis*, des langes marqués de la croix, ses vêtements étaient aspergés d'eau sainte et le clergé l'accompagnait en procession jusqu'à la prochaine paroisse. Nos rois eux-mêmes ne partaient pas pour la croisade ou n'entreprenaient pas un pèlerinage sans se rendre à Saint-Denis pour recevoir de la main d'un prélat l'escarcelle ou l'écharpe et le bourdon.

Aux Xe et XIe siècles beaucoup d'entre eux se dirigeaient vers la Palestine. On les voyait arriver par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte d'Ephraïm et, pareils à des fantômes, pénétrer dans l'église du Saint-Sépulcre, recouverts d'un suaire dans lequel on les ensevelissait après leur mort.

Fréquemment, à ces époques, un père vouait au pèlerinage son enfant au berceau.

La tradition fait remonter la création de l'oratoire de Rocamadour aux temps apostoliques.

Il a été raconté que Zachée, persécuté, abandonna la Palestine avec sa femme Véronique, et se livra à la merci des flots, qui conduisirent la barque sur laquelle il avait pris la mer jusqu'aux rivages de Gascogne.

A la suite d'incidents et d'événements divers, Zachée vint en Quercy et résolut de finir ses jours dans la solitude. Il se réfugia dans des cavernes de rochers qui dominaient une vallée ténébreuse et horrible (*vallis tenebrosa horrendaque*). Ce lieu, peuplé de bêtes féroces, qu'il éloigna par ses prières, était Rocamadour.

Le pèlerinage acquit un tel renom, dans la suite des âges, que les états de la province, convoqués pour demander au ciel l'extinction des Albigeois, s'y réunirent.

Rocamadour a connu longtemps des jours de splendeur. Des richesses considérables s'y entassaient autrefois, et il fut à tel point exposé au pillage que des forteresses, qu'on voit encore et qui ajoutent à son aspect grandiose, s'élevèrent pour l'abriter des coups de main.

Aujourd'hui les pèlerins font vivre le village. Sans les cohortes pieuses qui se pressent tous les ans dans ses murailles, les habitants, très misérables, l'auraient déserté. En dehors des auberges, la plupart des maisons reçoivent des pèlerins. C'est surtout en mai, mois de Marie, que les fervents y affluent. Du printemps à la fin de l'automne les voyageurs, les pèlerins, les touristes ne cessent de le visiter.

Rocamadour, qui fut une des dix-huit villes basses du Quercy et qui était représenté par son abbé dans les états de la province, montre encore des portes fortifiées, des restes de mur d'enceinte qui témoignent de son importance passée.

Dans la rue de la Couronnerie, une vieille demeure seigneuriale du XVIe siècle attire l'attention par la beauté de son style et la sévérité de sa couleur. La porte à arc surbaissé est flanquée de deux ouvertures ogivales, des fenêtres en croix s'ouvrent sur la façade et trois frontons en mansarde terminent cet édifice, propriété de l'évêque de Cahors.

Les Frères de la Doctrine chrétienne l'utilisent comme maison d'école au profit des enfants de la paroisse.

Le village, avec ses ruelles capricieuses, ses maisons pittoresques aux fenêtres garnies de fleurs et dans lesquelles on entre quelquefois en descendant du toit, est plein d'attraits pour un artiste. Toujours en haut, droit au zénith, des roches menaçantes semblent se mettre en fusion sous l'ardente lumière, les murailles du sanctuaire se dressent hautes, sévères, et les nuées de sombres corneilles éternellement tournoient.

1er novembre. — Ce soir, tandis que j'errais par les rues, mes yeux se sont arrêtés sur une patte velue clouée sur un antique portail. Un vieillard qui passait m'a dit que c'était une patte de loup.

Son père en remontant au plus loin dans ses souvenirs, ajoute-t-il, l'avait vue toujours ainsi.

J'ai bravement frappé à la porte, une vieille femme m'a ouvert et a répondu avec empressement à mes questions.

« Au dire de nos anciens, m'a-t-elle conté, cette demeure, beaucoup plus vaste qu'elle ne paraît, fut habitée par le percepteur des dîmes avant la Révolution. Plus tard, le grand louvetier en fit son domicile, et, pour indiquer ses fonctions, il cloua cette patte sur la façade. Elle y est restée depuis; nous autres, pauvres gens de ce village, nous respectons les choses de l'ancien temps. »

A deux reprises, tandis que je causais avec la bonne vieille, j'entendis un triste son de cloches.

Lorsque je la quittai, elles tintaient lentement pour la troisième fois.

Je m'engageai dans une rue et j'arrivai bientôt au pied de l'escalier des pèlerins.

Une foule recueillie s'y trouvait rassemblée. Pour honorer les morts elle allait, suivant une antique coutume, gravir à genoux les deux cent trente-six marches dont il est composé, en récitant les litanies, en psalmodiant des chants pieux.

Tous les regards étaient dirigés vers le sanctuaire d'où le clergé sortait. Je le vis descendre les degrés avec lenteur, puis se prosterner à la première marche.

Alors la pieuse ascension commença.

Le soleil venait de se coucher, un crépuscule clair baignait la terre, et, à travers des brouillards venus du fond de la vallée, le disque de la lune était apparu, énorme et très pâle, comme si quelque astre inconnu avait surgi tout à coup du mystère de l'espace.

Un profond silence régnait, on eût dit le village désert, la terre morte.

L'immense escalier, coupant d'une ligne rigide les hautes roches, allait, comme l'échelle de Jacob, tout droit vers un ciel aux lueurs idéales.

Les pèlerins continuaient leur marche lente, et bientôt je ne distinguai qu'à peine leurs formes effacées qui se mouvaient confusément, montant, montant toujours à la suite des prêtres dont les blancs surplis ondoyaient.

Le clergé murmurait ses prières ou psalmodiait ses chants sur un mode grave, les voix de la foule qui répondaient à chaque verset étaient frêles et contenues et se traînaient comme des échos attardés.

Inoubliable soir que celui où j'ai vu ces larves humaines ramper sur un flanc de ce mont, sous un ciel d'apocalypse, au pied d'une basilique légendaire !

J'eus l'hallucination d'un rêve, je vis, tant la scène avait de grandeur, l'humanité entière essayant d'échapper aux ténèbres qui l'enveloppent pour s'élever dans un élan de foi vers des clartés nouvelles, vers ce ciel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pâlissant où des mondes lointains, meilleurs peut-être, doucement s'allumaient.

La créature, pleine de misère, fuyait l'ombre terrestre et montait, montait encore, en son espoir, vers les régions sereines de l'infini.

Et ces voix graves ou plaintives, ce vent nocturne aux haleines froides et pleines de frissons, ces silhouettes hautes de monuments d'un autre âge, ces étoiles tremblantes, cet astre formidable qui planait solitaire, m'emplirent d'un vague effroi.

Puis les derniers chants sacrés s'éteignirent au tournant de l'escalier et l'ombre enveloppa Rocamadour silencieux.

Longtemps je demeurai-là, pensif.

Dans les ténèbres qui s'épaississaient, les formes des choses s'étaient évanouies. La lune avait disparu. Quelques lueurs de foyer toutes rouges, perdues au fond d'un abîme noir, me rappelèrent seulement qu'il y avait un village au-dessous de moi.

Je gagnai l'hôtellerie. Ah ! le bon chien au poil fauve assis devant le feu qui flambe joyeusement !

« Ici, Lion ! »

Et le chien s'est approché. C'est l'ami des voyageurs. Il vous adopte dès l'arrivée, vous promène à travers le village et semble un guide qui sait vous conduire.

Toute la journée il m'avait escorté ainsi; mais, vers le soir, il s'était esquivé. Sans doute il avait à surveiller la broche, à présider à la cuisson du lièvre qui tournait tout saignant devant le foyer, car il se tenait là d'un air important et entendu. Lion n'aime pas les pauvres, qu'il chasse par ses grognements, et si cette démonstration ne suffit pas, une double rangée de crocs acérés grince d'une façon menaçante. Ses caresses sont réservées à ses maîtres et aux amis de la maison.

Le lendemain à la première heure, le chien était à la porte de ma chambre, il avait hâte de m'accompagner; je marchais bientôt derrière le fauve panache qu'il agitait dans le chemin. Par moments il s'asseyait pour m'attendre lorsque dans les rudes montées je ralentissais la marche.

Le parvis dans l'enceinte sacrée.

C'est ainsi escorté que je parcourus les ruines de l'hôpital Saint-Jean, au sommet d'un coteau, en face de Rocamadour. C'était autrefois la dernière halte des pèlerins. Là ils réparaient leurs forces épuisées, et des mains pieuses lavaient leurs pieds meurtris ou ensanglantés par la route rocailleuse.

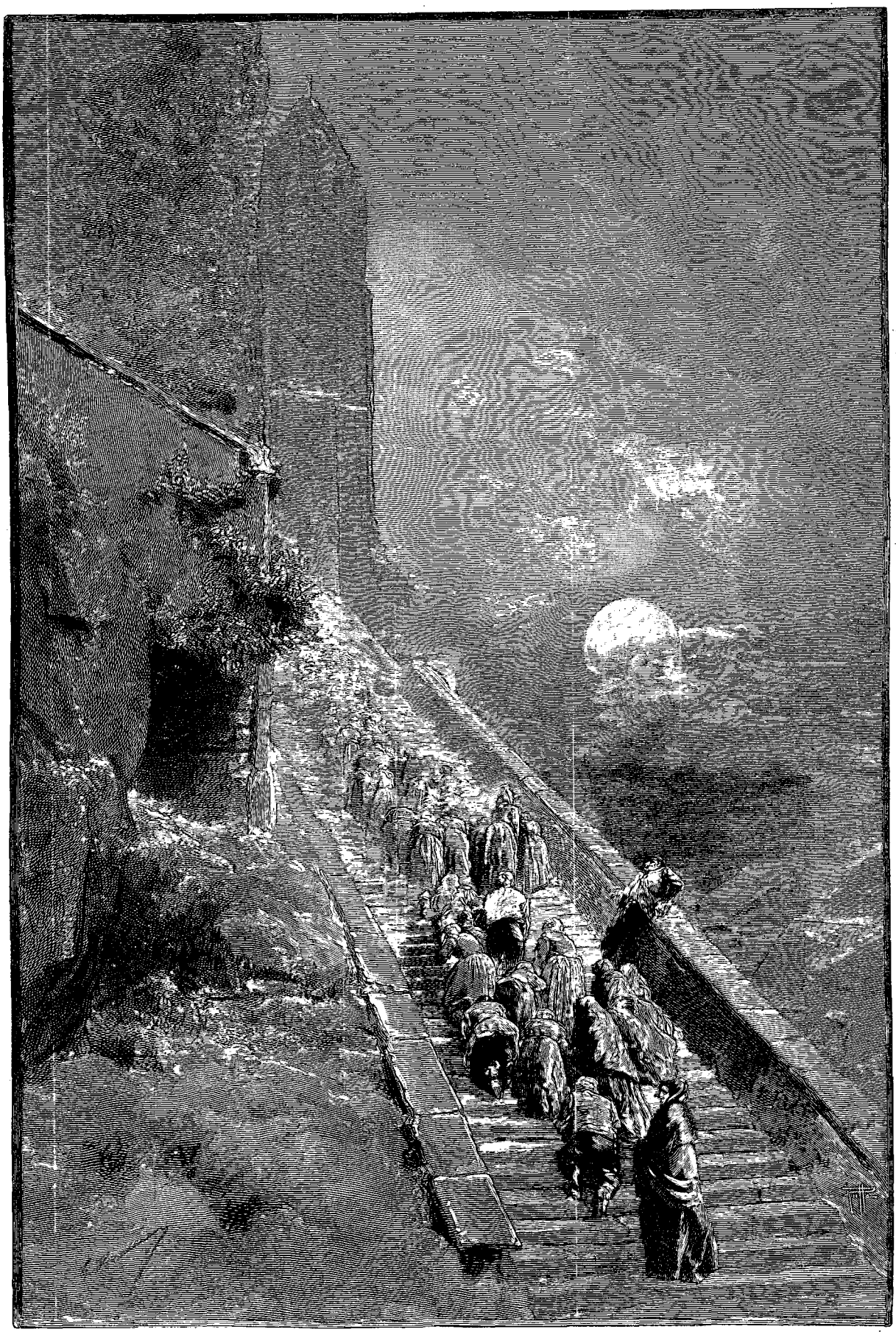
J'ai gravi le haut escalier dont les fidèles avaient fait l'ascension la veille, mais le soleil dardait et la sombre poésie des choses du soir s'était envolée. Je suis arrivé sur un plateau, dans l'enceinte sacrée, devant la chapelle Saint-Michel.

On remarque devant la porte un coffre monumental, bardé de fer, où les pèlerins déposent leurs offrandes.

Au-dessus s'enfonce dans la muraille l'épée dite de Roland, informe copie de la fameuse Durandal.

Roland, qui allait rejoindre son oncle Charlemagne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'escalier des pèlerins la veille des Morts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerroyant en Espagne, vint offrir son épée à Notre-Dame de Rocamadour. Mais comme il ne pouvait se priver de son arme dans les combats où il était appelé, il se réserva de la déposer au pèlerinage à son retour.

On sait qu'il succomba avec les douze pairs à la suite d'une trahison.

« Lors, dit la chronique de Turpin, demeura parmi le champ de bataille, las et travaillé des grands coups qu'il avait donnés et reçus, et dolent de la mort de tant de nobles barons qu'il voyait devant lui occis et détranchés. Menant grande douleur, il vint parmi les bois, jusqu'au pied de la montagne de Césaire, et descendit de son cheval, dessous un arbre, auprès d'un grand perron de marbre, qui était là dressé en un moult beau pré, au-dessus du val de Roncevaux. Il tenait encore Durandal, son épée. Cette épée était éprouvée sur toutes autres, claire et resplendissante et de belle façon, tranchante et affilée si fort, qu'elle ne pouvait ni casser ni briser. Quand il l'eut longtemps tenue et regardée, il la commença à regretter comme en pleurant, et dit en telle manière : « O épée très belle, « claire et resplendissante, qu'il n'est pas besoin de « fourbir comme toute autre, de belle grandeur et « large à l'avenant, forte et ferme, blanche comme ivoire « par la poignée, entresignée de croix d'or, sacrée et « bénie par les lettres du saint nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ et environnée de sa force, qui usera « désormais de ta bonté ? Qui t'aura ? Qui te portera?... « Autant de fois j'ai par toi occis ou Sarrasins ou « déloyaux Juifs, autant de fois pensais-je avoir vengé « le sang de Jésus-Christ. J'ai trop grand deuil, si « mauvais chevalier paresseux t'a après moi ; j'ai trop « grande douleur, si Sarrasin ou autre mécréant « te tient et te manie après ma mort. » Quand il eut ainsi son épée regrettée, il la leva en haut et en frappa trois merveilleux coups au perron de marbre qui était devant lui; car il la pensait briser, parce qu'il avait peur qu'elle ne vînt aux mains des Sarrasins. Que vous conterait-on de plus ? Le perron fut coupé d'en haut jusqu'en terre, et l'épée demeura saine et sans nulle brisure; et quand il vit qu'il ne la pouvait dépecer en aucune manière, il fut trop dolent. »

C'est alors que Roland jeta son épée dans un précipice plutôt que de la voir tomber aux mains des ennemis.

On rapporte que son cadavre, sur lequel Charlemagne ne put que pleurer, fut embaumé et transporté à Blaye, où il fut inhumé, son oliphant à ses pieds, son épée au-dessus de sa tête. Plus tard, à la suite d'un vœu rappelé par ses fidèles, le cor fut transféré à l'église Saint-Seurin à Bordeaux et son épée à Rocamadour.

C'est là que Henry au Court-Mantel, qui pilla la basilique en 1183 et se fit proclamer souverain d'Aquitaine, s'empara de la Durandal, à laquelle il substitua la grossière copie que les visiteurs ont sous les yeux.

Une figure d'énormes proportions dégradée par le temps est peinte sur la muraille dans laquelle cette singulière épée est plantée. Elle représente saint Christophe portant sur ses épaules l'enfant Jésus.

Nos ancêtres aimaient beaucoup saint Christophe, qu'ils représentaient si souvent sur les murs des églises. Le merveilleux de son histoire les charmait.

D'après la légende dorée, c'était un naïf géant d'une force surhumaine, qu'un ermite instruisit dans la foi chrétienne.

Mais, comme il ne pouvait se plier au jeûne et aux longues oraisons, il s'inquiéta de trouver un genre de vie plus conforme à sa nature.

D'après la légende, l'ermite lui dit :

« Ne connais-tu pas tel fleuve, où périssent beaucoup de ceux qui essayent de le passer? » Et Christophe dit : « Je le connais. » Et l'ermite lui dit : « Comme tu es grand de taille et robuste, si tu te tenais près du bord de ce fleuve, et si tu passais les voyageurs, tu ferais une chose fort agréable à Jésus-Christ, que tu désires servir, et j'espère qu'il se manifesterait à toi. » Et Christophe lui répondit : « Voilà un service auquel je puis me consacrer, et je te promets de faire ce que tu me dis là. » Il alla donc près de ce fleuve, et il s'y construisit une demeure, et il se mit à passer sans relâche tous les voyageurs, s'étant muni d'un bâton avec lequel il se soutenait dans l'eau. Et bien des jours s'étant passés, tandis qu'il se reposait dans sa demeure, il entendit comme la voix d'un enfant qui l'appelait et qui disait : « Christophe, sors et passe-moi. » Et Christophe sortit, mais il ne trouva personne; et, rentré dans sa demeure, il lui arriva la même chose une seconde fois. Appelé une troisième fois, il trouva au bord de l'eau un enfant, qui le pria de lui faire passer la rivière. Et Christophe, ayant mis l'enfant sur ses épaules et s'étant muni d'un bâton, entra dans l'eau. Et l'eau s'élevait peu à peu, et l'enfant pesait sur les épaules de Christophe d'une manière excessive, et son poids augmentait toujours, de sorte que Christophe commença à avoir peur. Et quand enfin il eut passé la rivière et qu'il eut déposé l'enfant sur la rive, il lui dit : « Tu m'as mis dans un grand péril, enfant, et tu m'as surchargé d'un si grand poids, qu'il me semblait que si j'avais le monde entier sur mes épaules, je n'aurais pas un plus lourd fardeau. » Et l'enfant répondit : « Ne t'en étonne pas, Christophe; car non seulement tu as eu sur tes épaules le monde entier, mais encore celui qui a créé le monde; car je suis le Christ, celui pour l'amour de qui tu as entrepris cette œuvre. »

Entre la chapelle miraculeuse et la petite église Saint-Michel, sur le plateau, dans l'enceinte sacrée, s'ouvre une grotte taillée dans le roc qui abrita, dit-on, saint Amadour et lui servit de sépulture.

La chapelle miraculeuse élevée par les mains pieuses du saint n'existe plus : un bloc de rocher, détaché de la falaise, l'écrasa dans sa chute. Elle fut reconstruite au XVe siècle par Mgr de Bar, évêque et seigneur de Tulle. Une inscription gravée sur le mur extérieur du chevet fixe la date de cette reconstruction.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1562, les huguenots s'étant emparés de Rocamadour y portèrent la mort, le ravage et l'incendie. Toutes les richesses que la piété y avait amoncelées pendant des siècles furent anéanties.

L'oratoire fut encore relevé, mais son caractère architectural n'eut plus de beauté. Il ne subsiste de l'œuvre du XVe siècle qu'une fenêtre aux meneaux flamboyants finement découpés et un portail aux délicates moulures.

Dans cette modeste chapelle apparaît l'antique Vierge noire de Rocamadour tant vénérée depuis des siècles. Elle échappa heureusement au sac des huguenots.

Dans le vestibule, contre la roche qui tient lieu de muraille, toute noircie par la fumée des cierges, sont accrochées des chaînes et des menottes offertes autrefois par des captifs délivrés par l'intercession de la Vierge.

Un ex-voto du plus vif intérêt représente M. et Mme de Salignac de Lamothe-Fénelon aux pieds de la Vierge, lui présentant, dans son berceau, l'enfant qui devint plus tard l'illustre archevêque de Cambrai.

L'enfant, gravement malade, avait été apporté à Rocamadour par ses parents, qui professaient pour le pèlerinage une dévotion particulière. L'ex-voto perpétue le souvenir de leur reconnaissance à la Vierge à la suite de la guérison de leur enfant. Mme de Fénelon désira être enterrée dans la chapelle Notre-Dame et fit un legs important aux chanoines.

D'après Bertrand de Latour, les murs de la basilique étaient couverts de richesses. Des lampes d'argent et d'or d'un grand poids, des colliers, des boucles d'oreilles, des joyaux de tout genre enrichis de perles et de diamants, pendaient de la voûte devant l'image de la Vierge. On y contemplait des calices magnifiques, des burettes, des vases, des chasubles, des dalmatiques, des chapes, des tapisseries offertes par des rois, des princes, des nobles et des fidèles de toute condition.

Des richesses du passé on ne voit que des reliquaires brisés, une croix processionnelle du XIIIe siècle faite de plaques d'argent repoussées et une monstrance du XVe, également en argent.

A la voûte est pendue une cloche en fer forgé d'aspect fruste. D'ou vient-elle? Nul ne sait.

Mais on n'ignore pas que cette cloche sonna toute seule alors que des fidèles invoquèrent, dans la tempête, le secours de Notre-Dame de Rocamadour.

Aussi la Vierge noire, vénérée sous le nom d'Étoile de la mer, fut-elle l'objet d'un culte fervent sur les grèves de l'Océan et aux rivages de la Méditerranée.

Odo de Gissey, dans son histoire de Rocamadour, dit que, les 10 et 13 février de l'an 1385, la petite cloche sonna d'elle-même. Acte fut pris de ce fait miraculeux et serment solennel prêté par-devant notaire apostolique, qui exprime dans son écrit le nombre de ceux qui déposèrent de cette merveille.

D'autres miracles de ce genre étaient relatés en marge d'un ancien missel en parchemin.

« La clochette de Notre-Dame se fit entendre, tintant et sonnant fort clair, le 5 mars 1542. Les chanoines qui l'entendirent, en signe d'allégresse et d'actions de grâces, firent mettre en branle les autres cloches de l'église, et puis prirent acte public de ce qui s'était passé.

« L'année suivante, 1543, le 11 du mois d'octobre, la cloche retentit encore en l'honneur de sa Maîtresse, la Mère de Dieu ; et, afin que la chose ne fût mise en oubli, le sieur Antoine Laydé, prêtre et sacristain de la chapelle Notre-Dame, et plusieurs habitants de Rocamadour, attestèrent le fait, dont actions de grâces furent rendues par une messe chantée et par une procession générale au son de toutes les cloches. »

La cloche merveilleuse a tinté ainsi pendant deux siècles. Cette antique croyance reposerait sur des faits très circonstanciés et appuyés de sérieux témoignages.

La chapelle Notre-Dame est le but principal du pèlerinage. Elle fut en grande réputation dès les premiers siècles de l'Église et attire encore aujourd'hui un grand nombre de fidèles.

Une porte de cette chapelle est en communication avec l'église Saint-Sauveur, vaste et massif édifice d'une architecture simple. Les retombées des voûtes viennent s'appuyer sur deux piliers flanqués de colonnes qui divisent le vaisseau en deux nefs. Un antique crucifix en bois placé entre les deux grands piliers ornait autrefois le chœur des moines.

Les pèlerins, après avoir monté le grand escalier à genoux, vont honorer la Vierge dans son sanctuaire et terminent leurs dévotions devant ce crucifix.

Des travaux considérables ont consolidé l'église, dont les murailles menaçaient ruine. L'intérieur a été décoré de peintures; les personnages les plus célèbres que la dévotion a conduits à Rocamadour y sont représentés en pied, et des trophées de bannières donnent constamment à la nef un air de fête.

On sort de cette église par un large portail orné d'une triple arcature à colonnettes, encadré par une archivolte à billettes, et l'on se retrouve sur le parvis de l'enceinte sacrée.

De là on peut pénétrer dans le sanctuaire souterrain, qui ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul édifice avec l'église Saint-Sauveur. Sa construction est attribuée à Bernard III, évêque de Cahors au XIe siècle[1].

Un large pilier carré se courbant en double arceau ogival partage la nef en deux travées. Ici la restauration a été complète. Elle était nécessaire, du reste, dans cet édifice sur lequel reposent d'énormes constructions. Les murs ont été revêtus de boiseries en chêne à arcatures romanes.

Dans l'épaisseur du grand arceau s'ouvre une cellule où furent déposées les reliques de saint Amadour. Son corps, retrouvé intact dans son tombeau, se conservait sans corruption depuis quinze cents ans.

1. Pour les parties techniques je me suis reporté à l'intéressante brochure de l'abbé Cheval : *Guide du pèlerin à Rocamadour.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les huguenots, après avoir pillé la basilique, tentèrent de détruire le saint corps par le feu. Mais il résista aux flammes. Les hallebardes et un marteau de forgeron dont on le frappa à coups redoublés le brisèrent, et un sang vermeil s'en échappa.

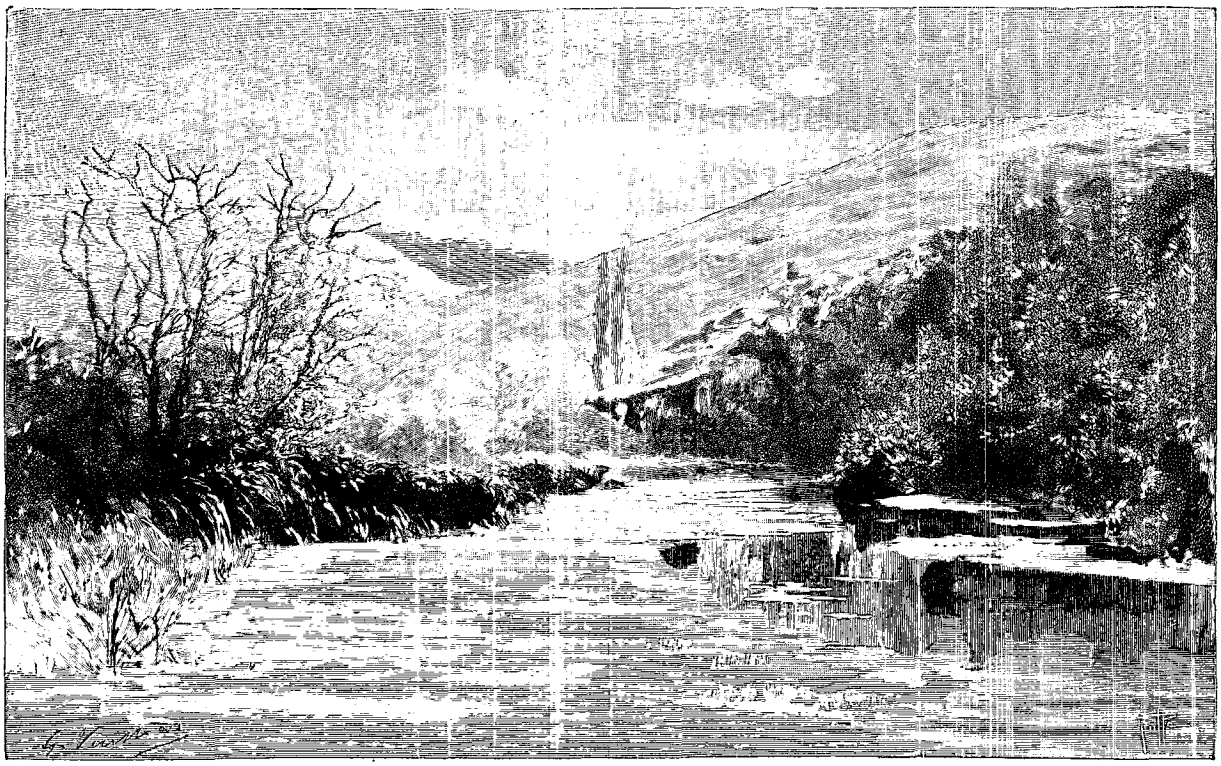
Les chanoines, après le départ des sacrilèges, recueillirent les ossements du saint patron et les exposèrent dans un reliquaire en bois doré, où ils sont encore.

D'autres sanctuaires méritent d'être visités dans l'enceinte du pèlerinage, mais leur importance est moindre à tous égards. La chapelle Sainte-Anne et Saint-Joachim a été entièrement reconstruite dans le style du XVe siècle. Son portail a été pris dans les ruines d'une magnifique abbaye fondée par les seigneurs de Themines.

La chapelle de Saint-Blaise, d'architecture romane, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1516 par Jean de Valon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et entièrement reconstruite, n'offrent qu'un intérêt secondaire.

Nous ne les décrirons pas; et, suivant un chemin de croix sur les flancs de la ravine, nous arriverons au château, antique forteresse crénelée, ceinte de remparts, construite aux XIIe, XIVe et XVe siècles pour servir de citadelle au bourg et protéger soit les églises, soit les couvents.

Cette fière construction couronne le rocher contre lequel s'accrochent les sanctuaires et le village. Un château gracieux et de formes élégantes a été bâti à l'abri des remparts par le R. P. Caillau, de la Société



Les bords de l'Ouysse (voy. p. 414).

des missionnaires de France, en témoignage de reconnaissance pour la guérison miraculeuse d'une maladie dont il fut atteint.

De cette hauteur, la vue est superbe. L'œil plonge jusqu'au fond d'une étroite vallée de 150 mètres de profondeur, enserrée de chaque côté par une muraille de rochers à pic blancs ou livides. C'est le long de la muraille de la rive droite, sous mes pieds, que semblent grimper les uns au-dessus des autres les divers sanctuaires et les habitations.

— Les deux journées que je consacrai à visiter Rocamadour, les sanctuaires et la vallée furent, malgré la saison tardive, favorisés par le soleil. Puis l'apparition des gelées blanches refroidit subitement le temps. L'hiver annonçait son retour prochain, et, malgré l'éclat du ciel, on frissonnait déjà un peu, matin et soir, sous son manteau.

Il fallait se hâter et profiter des derniers beaux jours pour parcourir les environs. J'acceptai donc avec empressement l'offre que me fit l'excellent maître de l'hôtel de m'emmener dans ses propriétés, où sont enclavés les gouffres de l'Ouysse, qui vomissent deux sources considérables, ou plutôt deux véritables rivières.

Aux premières heures du jour nous allons sur la route à travers l'aride plateau dont les bois maigres et quelques demeures perdues rompent l'uniformité. Nous suivons la crête de la falaise qui abrite Rocamadour, longeant ainsi la profonde déchirure où serpente le lit altéré de l'Alzou, qu'enserre toujours la double muraille rocheuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La gorge de l'Alzou au moulin du Sault (voy. p. 416).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur le causse ardent, sous le ciel bleu, la lumière rayonne; en bas, au fond du ravin, s'étendent des prés blanchis par la gelée et tout fumants au soleil matinal.

Nous quittons bientôt la route pour prendre un sentier, nous traversons l'Alzou, dont les remparts de pierre se sont abaissés. Les eaux du ruisseau, bues par la rocaille bien avant Rocamadour, se sont montrées après un long voyage souterrain pour se mêler aussitôt à l'Ouysse, rivière herbeuse et verte dont nous nous mettons à remonter les bords.

Dans ce doux vallon, où s'exhalent des vapeurs légères qui vont flottant mollement sur les eaux, la gelée a poudré à blanc les prés et les feuilles rougissantes des arbustes. Dans cette gelée fondante, le soleil fait scintiller de capricieuses arabesques, allume des lueurs diamantées, des scintillements d'or et de feu.

Le paysage est adorable tout au long de cette rive, dans ce vallon où se trouvent confondues à la fois des douceurs de printemps, des colorations d'automne et les premières pâleurs de l'hiver. Sans cesse à travers la feuillée frissonnante poudroie une falaise de roches grises accompagnant la nappe tranquille, tandis que des échappées sur des horizons bleus ajoutent une séduction nouvelle aux tableaux charmants qu'on découvre à chaque pas.

Un instant une écluse versant à flots de l'argent liquide dans le sombre chatoiement des eaux réveille la rivière endormie, et un tictac de moulin anime la solitude. La rivière, reprise ensuite par son sommeil, va s'allongeant et s'étalant comme pâmée sous l'étreinte de ses gracieuses rives.

Arrivés au confluent des sources qui jaillissent des gouffres de Cabouy et de Saint-Sauveur, nous attendons la barque qui doit nous permettre de continuer notre

Un chercheur de truffes.

excursion. Comme elle tarde à venir, nous tentons une chasse aux poules d'eau, nombreuses dans ces parages. Lion, qui n'a pas perdu l'occasion de m'escorter, nous suit avec des airs de prudence divertissants. Nous avançons lentement, en silence, au milieu des vapeurs qu'exhalent les prés, à travers les joncs de la rive, dardant nos regards sur la rivière où les poules risquent curieusement leur tête pour replonger aussitôt.

Où sont-elles ensuite? Souvent derrière une feuille de nénuphar, épiant pour disparaître dès qu'on met en joue.

La barque arrive, le gibier effarouché ne se montre plus.

Maintenant, bercés par la cadence des rames, nous voguons sur l'Ouysse montant au gouffre de Saint-Sauveur, à travers une sorte de longue prairie mouvante, faite de joncs, d'iris, de cresson et de nénuphars, sous les criailleries de corneilles dont nous avons troublé la quiétude.

Nous sommes bientôt à la surface du gouffre, qui forme un lac autour duquel les flancs de la montagne boisée s'arrondissent en majestueux hémicycle.

L'onde sommeille. Par endroits seulement quelques bouillonnements silencieux montent de profondeurs que jamais personne n'a sondées. Lorsqu'on se penche, le regard s'égare dans les mystères d'un monde étrange et nouveau; il y pénètre vaguement comme à travers une émeraude un peu trouble. Des formes indécises s'y meuvent, s'y transforment, ondoient et s'évanouissent lentement pour renaître et ondoyer encore à des distances qu'on ne peut apprécier.

Autrefois des arbres centenaires couvraient l'endroit d'une voûte obscure. On allait, dans une nuit profonde, sur un cristal noir dont le mystère infernal saisissait. Ces colosses, victimes de la cognée, sont tombés,

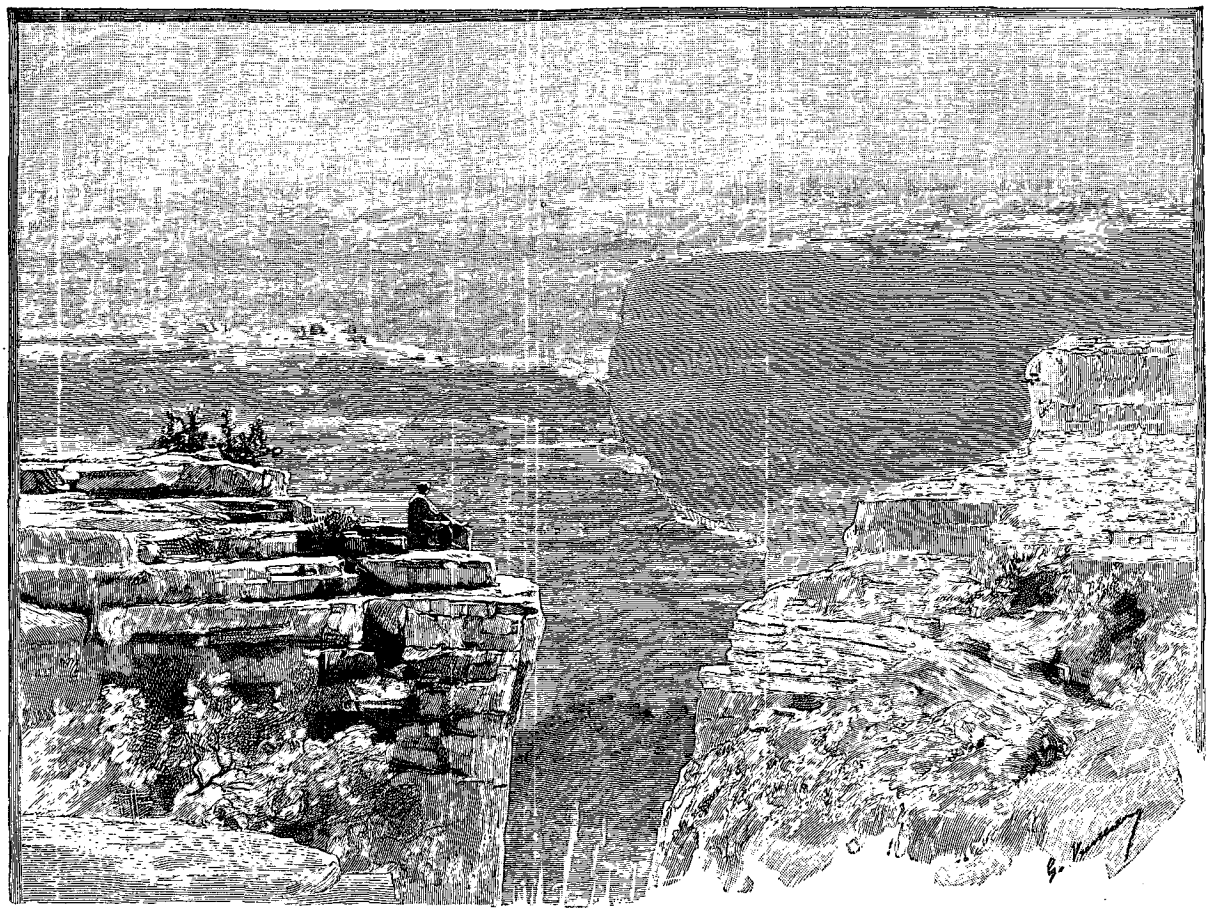
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et aujourd'hui la surface du gouffre voit le soleil.

Mais encore, malgré la nudité relative du lieu, lorsqu'on flotte au-dessus de ces abîmes vaguement entrevus, que l'on suit la rivière herbeuse qui distille la fièvre, où serpentent et frissonnent de longues chevelures de plantes, où le brochet féroce se dissimule, où rôde l'anguille sournoise, un sentiment d'inquiétude indéfini ne cesse de vous hanter.

Il me restait encore à voir les gorges de l'Alzou, si belles vers le moulin du Sault, et assez rapprochées de Rocamadour. Quant aux autres curiosités naturelles du causse de Gramat, telles que le puits de Padirac, le Reveillon, etc., mon ami Martel en a dévoilé les superbes horreurs.

A 1 kilomètre à peine des sanctuaires, près du hameau des Alysses, M. Ph. Lalande signale un de ces *avens* en miniature qu'on peut explorer sans danger. Nous allons donc un jour à travers le causse tout imprégné des senteurs du thym et du serpolet, par les massifs de chênes, sur des dalles de pierre entre lesquelles pousse une herbe fine et savoureuse. Çà et là les baies noires des genévriers s'égrènent sur le sol, et des truffières s'étalent comme des blessures saignantes. Bientôt, vers la fin de novembre, des hommes passeront,



La déchirure de l'Alzou.

tenant en laisse quelque truie famélique ou un petit chien, qui déterreront le champignon odorant. Les maraudeurs déjà errent par là; une mouche dorée leur indique la place où sont les truffes assez mûres.

L'Alzou, dont nous côtoyons la ravine, a taillé son lit dans la roche vive. Sa profondeur épouvante lorsqu'on se penche sur la prodigieuse fissure qui court en sombre sillon tortueux sur la lumineuse table de pierre.

Aux jours où les vents hurlent par le causse, hérissant les genévriers, affolant les arbres, la gorge sommeille dans un doux mystère, berçant sa solitude aux murmures du ruisseau, au gazouillement des oiseaux chanteurs.

Nous suivons donc le bord de la capricieuse découpure. En face, sur l'autre falaise, moutonnent les bois de la Pannonie qu'on dirait faits de duvet. La brume, qui ajoute tant de charme aux paysages des derniers beaux jours, les enveloppe d'une gaze légère.

Nous prenons un sentier qui descend jusqu'au lit de l'Alzou, sentier charmant voilé de demi-teinte, baigné de fraîcheur. Les arbres, des noyers autant qu'il me souvient, élèvent leurs troncs comme des fûts de nacre plaqués de mousses d'or et de mousses vertes. Le ruisseau se devine, il court vivement dans l'ombre, gazouillant et joueur. Il se glisse entre des rocs d'un gris perle très clair, tigrés de mousses d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fraîcheur incomparable qui font miroiter de vagues lueurs d'émeraude dans les mystères du défilé.

Voici, contre une paroi de la falaise, le moulin du Sault.

La gorge est resserrée entre une double muraille qui monte haut vers le ciel. Le moulin est taillé en partie dans la roche. Nous entrons dans cette maison obscure et nous descendons par des marches faites de dalles glissantes au milieu d'un bruit infernal, secoués par la trépidation des meules qui tournent furieusement dans l'escalier humide et noir.

Mais nous revoyons bientôt la lumière, nous sommes arrivés au lit du torrent, encore une roche à franchir comme on pourra, une planche à mettre en travers de l'Alzou et nous voilà sur l'autre bord : nous pouvons respirer et contempler.

Et vraiment le site est grandiose!

Dans le profond couloir, entre les hautes falaises qui supportent le causse, une cascade se précipite et se brise écumante après un bond de 10 mètres; le flot scintillant circule sur des dalles lisses et retombe à côté de nous en mugissant dans un gouffre. Le moulin, là-bas, s'appuie tout humble à la paroi.

Partout la feuillée frissonne, les eaux clament et courent; devant nos yeux s'élèvent des rochers à pic, à nos pieds s'ouvre un abîme grondant. Et du milieu de la fraîcheur de ce coin sauvage, à travers la sombre fissure, je vois le soleil sourire là-haut sur les falaises d'or et un coin du ciel bleu trembler dans une chaude vibration.

Nous avons repris l'escalier noir du moulin, gravi le sentier, et regagné le causse. D'une haute corniche qui s'avance sur l'abîme nous nous sommes penchés sur l'affreuse et belle déchirure où passe ce ruisseau dont les eaux vont disparaître sous terre avant d'arriver à Rocamadour pour revoir un instant la lumière au moment de se mêler à l'Ouysse.

Un berger du causse.

Le soir vient. Le soleil comme un grand disque d'or va s'enfoncer à l'horizon, dans un chaos de brumes violacées. L'astre est sans rayons, la froidure du causse nous gagne. C'est l'heure mystérieuse où, par les sentiers, les pâtres vêtus de l'antique *camiaou* vont chassant leur troupeau devant eux. Sur le ciel rougi de novembre les arbres dépouillés cisèlent en arabesques leurs enchevêtrements de branches et découpent sur le ciel leurs troncs obscurs et les feuilles que l'automne a épargnées.

« Le couchant, me dit mon guide, indique du froid prochain, l'hiver arrive. »

Nous poursuivons silencieusement la route.

Lorsque Rocamadour a montré, en silhouette sur un ciel plein de lueurs de fournaise, ses monuments guerriers, ses édifices sacrés et ses hautes falaises, je me suis arrêté pour contempler encore.

Perdu dans une longue rêverie, j'ai vécu un instant de lointaines journées passées dans ce pays.

J'ai revu, cheminant dans la rocaille comme aux jours derniers, toute l'étrangeté du causse.

La scène fantastique de l'escalier des pèlerins sous la lune monstrueuse m'est apparue comme un rêve et j'ai suivi les bords de l'Ouysse au charme suggestif et puissant.

Les ardeurs du couchant se sont maintenant éteintes, la gorge béante s'est emplie d'ombre et une étoile a frissonné doucement dans le ciel pâli au-dessus des antiques sanctuaires.

Nous descendons à travers une nuit profonde par la route blanchissante dont les rubans indécis serpentent vers l'abîme et vont s'évanouir dans le ténébreux mystère où Rocamadour s'est endormi.

GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
CHEZ NOS INDIENS. — Village d'Apatou	Riou	1
Apatou primitif	Id.	2
Apatou nouvelle manière	Id.	3
Femme boni vêtue	(Photographie sur bois).	4
H. Coudreau	Id.	5
Femmes des placers	Id.	7
Le « tamouchi » Acouli	A. Paris	8
Passage dans les bois tombés	Riou	9
Village de Pililipou	Id.	11
Campement à Pililipou	A. Paris	12
Marche en forêt	Riou	13
Type du village de Pililipou	Id.	15
Type du village de Pililipou	Id.	16
Les Tumuc-Humac à l'est du mont Mitaraca	Id.	17
Les Tumuc-Humac au sud du mont Mitaraca	Id.	19
Les Tumuc-Humac, vues du mont Ariquinamaye	Boudier	20
Un marais	Riou	21
Roucouyenne dansant	A. Paris	24
Dans les hauts du Marouini	Boudier	25
Ruines de Cayenne en 1888	Berteault	27
Place des Palmistes à Cayenne	Boudier	28
Dans le Chinalé	(Photographie sur bois).	29
Les cocotiers	Boudier	30
Mulâtresse de Cayenne	(Photographie sur bois).	31
Mulâtresse de Cayenne	Id.	32
Village de Gnongnon	Boudier	33
Ruines du fort de Casfesoca	Riou	35
L'Oyapock en face du village de Gnongnon	Id.	37
Raymond, père de Pierre	(Photographie sur bois).	39
M. Laveau	A. Paris	40
L'Oyapock à sec et « pataouas »	Id.	41
Rochers du Tayaouaou	Boudier	43
Saut du Souanre	Riou	45
Les Tumuc-Humac vues du Tayaouaou	Id.	47
Les Tumuc-Humac vues du Yaya Itowe	Id.	48
Village d'Ouira	Id.	49

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Saut du Maritowe	Riou.	51
La « couleuvre du fond des eaux »	Id.	53
Négresse de l'Oyapock	(Photographie sur bois).	54
Le bas Oyapock	Boudier	55
La belle Nicou, fille de Mécro	(Photographie sur bois).	56
Dans l'Inipi	Riou.	57
Mont Alikéné	Id.	59
Sur l'Oyapock. L'averse continuelle	Id.	61
Arbre géant près du confluent du Camopi	Boudier	63
Acoqua	Riou.	64
Village du capitaine François	Id.	65
Mimi	Id.	67
Village de Moutouchy	Id.	69
Chute des Polissoirs	Id.	72
Les hauts du Yaoué	Id.	73
Le saut Ouaïmicouare	Id.	74
Montant Taïnoua	Id.	75
Descente du cinquième saut du Yaroupi	Id.	76
Le campement	Id.	77
Rive du Yaroupi	Id.	78
Jeune fille oyampie	Id.	79
Une allée du jardin botanique de Cayenne	Boudier	80
Les Trois Sauts	Riou.	81
Oca oyampie	Id.	83
Le chef Marière	Id.	85
Village d'Ouptoli	Id.	87
Village de Marière	Id.	88
Village du chef Atoupi	Id.	89
Les Tumuc-Humac à l'est du Témomaïrem	Id.	90
Les Tumuc-Humac à l'ouest du Témomaïrem	Id.	91
Tangue d'Émerillons	Id.	92
Village émerillon d'Édouard	Id.	93
Fort-de-France	Id.	95
Mulâtresse de la Martinique	(Photographie sur bois).	96
VOYAGE DANS L'ARABIE PÉTRÉE. — Chameliers du Sinaï	Riou.	97
Aïoun-Mouça	Slom.	99
Marah	Dosso	101
Gorge près de la mer Rouge	Gotorbe.	102
Élim	Dosso	103
Entrée des mines de turquoises	D. Lancelot	104
Mont Serbal	G. Vuillier.	105
La vallée de Mokatteb	D. Lancelot	107
Enfants arabes dans l'oasis de Firan	H. Vogel	108
Ruines de Paran	(Photographie sur bois).	109
Cheik Mouça et ses fils	Vogel.	110
Rephidim	Riou.	111
Mohammed	H. Vogel	112
Moines du Sinaï	F. Courboin.	113
Couvent de Sainte-Catherine	Taylor	115
Le patriarche Photios	Barbotin	117
Intérieur de l'église du couvent du Sinaï	H. Vogel.	119
Débouché du ouadi el-Deir, vu du couvent	Slom.	120
Mont Horeb (djebel Mouça)	G. Vuillier.	121
Ras Safsafch	Boudier	122
Ouadi Ledja	Riou.	123
Vallée d'el-Arbaïn	Gotorbe.	125
El-Arbaïn	(Photographie sur bois).	127

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
DJEBEL KATHARIN	BERTEAULT	128
A TRAVERS LA TOSCANE. — UNE RUE DE MONTELUPO	RIOU	129
VUE GÉNÉRALE DE SIENNE	TAYLOR	131
LA LOUVE DE SIENNE	GIRALDON	132
ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE III ET DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, PAR SPINELLO ARETINO	BARBOTIN	133
UNE BATAILLE NAVALE : ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE III ET DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE	S.-ELME GAUTIER	135
FRESQUE DU PALAIS PUBLIC. PORTRAIT DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE	(Photographie sur bois).	136
LA « VIA DUPRÉ », À SIENNE	G. VUILLIER	137
TÊTE D'ANGE, PAR DUCCIO	(Photographie sur bois).	138
UNE MADONE SIENNOISE DU XVe SIÈCLE, PAR SANO DI PIERO	ID.	139
LE PAPE PIE II PRÊCHANT LA CROISADE À ANCÔNE, PAR LE PINTURICCHIO	BARBOTIN	141
PAYSANNE DE SIENNE	(Photographie sur bois).	143
UNE RUE DE SIENNE	GOTORBE	144
SCULPTURES PROVENANT DE L'ÉGLISE DE PONTE ALLO SPINO : CATHÉDRALE DE SIENNE	(Photographie sur bois).	145
L'*Ange s'avançant vers Zacharie*. BAS-RELIEF DE G. DELLA QUERCIA. CUVE BAPTISMALE DE SIENNE	ID.	146
ESCALIER CONDUISANT DU BAPTISTÈRE À LA CATHÉDRALE	BOUDIER	147
L'*Adoration des Mages*, PAR NICOLAS DE PISE : CHAIRE DE LA CATHÉDRALE DE SIENNE	(Photographie sur bois).	148
LA CATHÉDRALE DE SIENNE	ID.	149
LE PAVEMENT DE LA CATHÉDRALE	F. COURBOIN	150
LE PAVEMENT DE LA CATHÉDRALE	ID.	151
LES *Saintes Femmes au tombeau du Christ*, PAR DUCCIO	(Photographie sur bois).	152
VUE DE L'ÉGLISE SAN DOMENICO	ID.	153
LA *Charité*, DE GIACOMO DELLA QUERCIA. MUSÉE DE L'ŒUVRE DE LA CATHÉDRALE	L. LANCELOT	154
L'*Évanouissement de sainte Catherine*, PAR LE SODOMA : ÉGLISE SAN DOMENICO	(Photographie sur bois).	155
FAÇADE DE L'ORATOIRE DE SAINTE-CATHERINE	GOTORBE	157
CLOÎTRE DE L'ORATOIRE DE SAINTE-CATHERINE, PAR B. PERRUZI	ID.	160
Guidoriccio di Fogliani se rendant au siège de Montemassi, PAR SIMONE MEMMI. PALAIS PUBLIC DE SIENNE	S.-ELME GAUTIER	161
LE PALAIS TOLOMEI	BERTEAULT	162
LE PALAIS SARACINI	ID.	163
LA *Loggia dei Nobili*	ID.	164
LES ÉCUYERS SIENNOIS (*fantini*) DANS LEUR COSTUME DE CÉRÉMONIE	G. VUILLIER	165
LA *Concorde* (FRAGMENT), PAR AMBROGIO LORENZETTI	F. COURBOIN	167
LE *Bon Gouvernement* (FRAGMENT), PAR AMBROGIO LORENZETTI	S.-ELME GAUTIER	168
LA *Présentation au temple*, PAR LE SODOMA. CONFRÉRIE DE SAINT-BERNARDIN.	(Photographie sur bois).	169
Saint Bernard Tolomei, PAR LE SODOMA	ID.	171
Saint Victor, PAR LE SODOMA.	ID.	172
Sainte Catherine recevant les stigmates, PAR DOM. BECCAFUMI	BARBOTIN	173
LA *Via dell' Onda*	BERTEAULT	174
LA FOIRE AUX BŒUFS À SIENNE	A. PARIS	175
LA *Déposition de croix*, PAR LE SODOMA	BARBOTIN	176
A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE (KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT). — L'ARARAT, VUE PRISE D'ARALYCH	TAYLOR	177
AÏSSORE	(Photographie sur bois).	179
AÏSSORE	ID.	179
LE GRAND ARARAT VU DU CAMPEMENT DES COSAQUES	TAYLOR	181
LE PETIT ARARAT, VUE PRISE DE SARDAR-BOULAK	A. PARIS	184
CAMPEMENT KURDE DE PETCHARA	ID.	185
KURDES DE PETCHARA	(Photographie sur bois).	187
JEUNES FILLES DE SARDAR-BOULAK	F. DE MYRBACH	189

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Kurde Djelali de Petchara	H. Vogel	190
Intérieur d'une tente kurde	H. Vogel	191
Campement des Kurdes Djelali de Sardar-Boulak	Boudier	192
La tente de Charo	D. Lancelot	193
Gullu Khanoum	Barbotin	194
Le Kip-göl	Taylor	195
Yoursoup bek et ses fils	F. Courboin	196
Bergers kurdes	F. de Myrbach	197
Femmes tatares d'Arkhouri	(Photographie sur bois).	200
La traite des chèvres	A. Paris	201
Le nouvel Arkhouri	Boudier	203
Le Grand Ararat, vu de la fontaine Saint-Jacob	Id.	205
Kurdes de la tribu des Djelali	F. Courboin	207
Campement de Khorgane	A. Paris	208
Ruines de Khorgane	G. Vuillier	209
Tour funéraire à Karakalaii	Gotorbe	210
Ruines de Karakalaii, sur l'Araxe	Taylor	211
Vue du village de Koulpe	G. Vuillier	215
Ruines d'Erovantagherd	D. Lancelot	216
Mines de sel de Koulpe	A. Paris	217
Nos caravaniers tatars	(Photographie sur bois).	219
La vallée de Kéghart	Boudier	220
Sculptures du temple de Tiridate	H. Vogel	221
La vallée du Garni-tchaï	D. Lancelot	222
Intérieur de l'église pendant la fête	A. Paris	223
Hambartsoum Kévorkiantz	H. Vogel	224
AU SECOURS D'EMIN PACHA. — La *Neera* croisant devant Dar-es-Salam	O. Saunier	225
Le lieutenant de Tiedemann	(Photographie sur bois).	226
Le docteur Peters	Id.	227
Transbordement sur les « daous »	Th. Weber	229
Débarquement à Chimbye	(Photographie sur bois).	230
Le capitaine Rust	Id.	231
Camp de Mansamarabou	Id.	232
Réception des Somalis-Kavallalas	A. Paris	233
Paysage près du Tana	Riou	235
Bataille contre les Gallas	A. Paris	237
Le Tana près d'Oda-Borou-Rouva	Riou	239
L'expédition sur le Tana	Id.	240
Iles Von der Heydt	Id.	241
Monts Guillaume II	G. Vuillier	243
Entrevue avec les Ouandorobbos	A. Paris	245
Type de Ouadsagga	J. Lavée	246
Type de Ouadsagga	Id.	246
Construction du pont	A. Paris	247
Chute Augusta-Victoria	Riou	248
Chute Charles-Alexandre	G. Vuillier	249
Le Kénia	Riou	251
Attaque des Massaïs	F. de Myrbach.	253
Nuit de Noël	A. Paris	255
Réconciliation	(Photographie sur bois).	256
Le lac Baringo	Riou	257
Ouakamasias demandant le tribut	Id.	259
Attaque des Oua-Elgedjo	Laurent-Desrousseaux	261
Oua-Kavirondo	J. Lavée	262
Au camp de Kabaras	(Photographie sur bois).	263
Koua-Soundou	Riou	264

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Réception de Wachoré : le lieutenant de Tiedemann tue involontairement deux hommes	(Photographie sur bois).	265
Hussein, le chef des Somalis	Id.	266
Conférence avec les révoltés	Id.	267
Passage du Nil	Id.	269
Mont Schrœder et baie d'Arendt	Gotorbe	271
Le docteur Peters lisant la lettre de Stanley	J. Lavée	272
Dans l'Ouganda	Riou.	273
Marche dans l'Ouganda	Adrien Moreau.	275
Arrivée à la résidence de Mouanga	Id.	277
Mgr Livinhac	(Photographie sur bois).	278
Missionnaire labourant	A. Paris.	279
Sur le lac Victoria	Riou.	280
« Comment, docteur Peters, vous n'êtes pas mort? »	A. Paris.	281
Navigation sur la côte de Bousiba	Boudier.	283
Rencontre avec les Ouagogas	A. Paris.	285
Mission en construction à Oukombi	Id.	287
Rencontre d'Emin Pacha et du docteur Peters	A. Paris.	288
VOYAGE EN CORÉE. — Côte de Corée	Th. Weber.	289
Port de Tchémoulpo à marée basse	Id.	291
Jonque coréenne	(Photographie sur bois).	292
Portefaix	Id.	293
Femme de Tchémoulpo	Id.	294
Yamen de Tchémoulpo	Gotorbe.	295
Rue de Tchémoulpo	(Photographie sur bois).	296
Porte de Séoul	Taylor	297
Le régent	(Photographie sur bois).	298
Quartier noble de Séoul	Boudier.	299
Le roi de Corée et son fils	(Photographie sur bois).	300
Grande rue de Séoul	Slom.	301
Bouddha coréen	(Photographie sur bois).	302
Phénix en bois doré	Id.	303
Palais de la reine	Id.	304
Pagode de Séoul	Riou	305
Petites industries	(Photographie sur bois).	306
Croquis coréens	Id.	307
Soldats coréens	Id.	308
Palanquin	Id.	309
Palanquin	Id.	310
Licencié	Id.	311
Palais du roi	Taylor	313
Vase-bougeoir	F. Courboin	314
Taureau attelé	(Photographie sur bois).	316
Passage du Yang-kiang	Adrien Moreau.	317
Poteau *lisique*	F. Courboin.	318
Supplices	(Photographie sur bois).	319
Ferrage des chevaux	Id.	320
Chaumière coréenne	Gotorbe.	321
Mandarin	(Photographie sur bois).	322
Rencontre d'un mandarin	Adrien Moreau.	323
Rizière	Riou.	324
Le repaire du tigre	Id.	325
Cheval d'offrande en fonte	F. Courboin.	326
Tigre. Image décorant une chapelle	(Photographie sur bois).	327
Paysage	Id.	328
Types coréens	J. Lavée	329
Lit coréen	F. Courboin.	330

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Marche de nuit le long du précipice	Adrien Moreau.	331
Stèle tombale	F. Courboin	332
Bouddhas	Gotorbe	333
L'esprit de la petite vérole	(Photographie sur bois).	336
Le voyageur se rendant chez le gouverneur de Taïkou	A. Paris	337
Les chanteurs armés	Id.	339
Mât de lettré	F. Courboin	340
Poulailler suspendu	Id.	341
Fabrication des chapeaux	(Photographie sur bois).	342
L'industrie textile en Corée	Id.	343
Geisha et danseuses	Id.	344
Vue générale de Mil-yang	Taylor	345
Aveugle	(Photographie sur bois).	346
Enfants coréens	Id.	347
Pêcheur à la ligne	Id.	348
Chat fétiche	Id.	349
Yamen de Mil-yang	Gotorbe	350
Porte à Mil-yang	F. Courboin	351
Paravent coréen	Id.	352
Une rue du quartier japonais à Fou-san	Boudier	353
Vue extérieure des murailles de Mil-yang	G. Vuillier	355
Vieillard	Riou	357
Monnaies de Corée	F. Courboin	359
Canons de bronze et de fer du XVIe siècle	Id.	360
Près de Sang-san-natri	Riou	361
Armure de général coréen du XVIe siècle, épées, masse d'armes et pistolet	F. Courboin	363
Pêcheur à Fou-san	J. Lavée	364
La tempête	Th. Weber	365
Plan de Gen-san	(Photographie sur bois).	366
Vladivostok	Gotorbe	367
Nagasaki	Boudier	368
UN AN EN MALAISIE. — Village de Pertoembokem	Riou	369
Portrait de M. Claine	(Photographie sur bois).	371
Déclaration de guerre	Id.	374
Manuscrits bataks	Id.	375
Armes et objets divers des Bataks-Karos	F. Courboin	376
Pose des ornements d'oreilles aux jeunes filles bataks	Riou	377
Femmes bataks pilant et nettoyant le riz	Id.	379
Vue d'un village avec la maison des garçons	Riou	380
Femmes bataks tissant	Laurent	381
Femmes bataks	J. Lavée	382
Types bataks	F. Courboin	383
Types bataks	Id.	383
Maison du *sibrayac*	Riou	384
Une rue de Palembang	Vauzanges	385
Le marché au café	Riou	387
Princesse	G. Vuillier	390
Vue d'Alos-Stah	Gotorbe	391
Le radjah de Singora	(Photographie sur bois).	392
Exécution à Keddah	Riou	393
Maison de voyageurs dans le sultanat de Keddah	Boudier	394
Vue de Singora	G. Vuillier	395
Fortifications de Singora	Vauzanges	396
Monastère bouddhiste à Singora	G. Vuillier	397
Négrito	J. Lavée	398
Négrito	Id.	398

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Entrée de l'escalier d'une pagode à Singora.	(Photographie sur bois).	399
Type sam-sam et type singorien	J. Lavée	400
ROCAMADOUR. — Le château d'Assier.	G. Vuillier. . .	401
Une caussenarde	Id.	402
Mirandol	Id.	403
La source de Briance.	Id.	404
Rocamadour	Id.	405
La Vierge noire de Rocamadour	Id.	406
Le parvis dans l'enceinte sacrée	Id.	408
L'escalier des pèlerins la veille des Morts.	Id.	409
Les bords de l'Ouysse	Id.	412
La gorge de l'Alzou au moulin du Sault	Id.	413
Un chercheur de truffes	Id.	414
La déchirure de l'Alzou.	Id.	415
Un berger du causse.	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLAN

Carte pour suivre l'itinéraire des voyages de M. Coudreau 6
Péninsule sinaïtique 98
Massif de l'Ararat 183
Itinéraire de l'expédition du docteur Carl Peters 228
Plan de Séoul 312
Carte de Corée 315
Carte du pays batak 373
Exploration chez les Orangs-Oeloes 388
De Poulo-Pinang à Singora 389

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

CHEZ NOS INDIENS, par M. HENRI COUDREAU. — 1887-1891. — Texte et dessins inédits.

I. Arrivée à Cayenne. — Saint-Laurent du Maroni. — Village d'Apatou. — L'Apatou d'aujourd'hui. — Pourquoi Apatou n'a pas accompagné Crevaux dans son dernier voyage. 1

II. Départ du village d'Apatou. — Mes compagnons. — Sur le Maroni. — Les sauts. — Bonis et Youcas. — L'Aoua. — Les placers de l'Aoua. — Le village d'Apoïké. — Vers les Tumuc-Humac. — Marche en forêt. — Le village de Pililipou 7

III. Le village indien. — Poésie du désert. — Voyage à Mitaraca. 17

IV. Captivité aux Tumuc-Humac. — L'hiver. — Apatou musicien. — Les danses indiennes — Pâques. — Histoire d'un accouchement. — Le départ. — Chinalé et Marouini. — Retour à Cayenne. 23

V. Départ pour l'Oyapock. — En route. — Le capitaine Gnongnon. — Le canotage. — François, Raymond et Pierre. — Trois sauts. — Les sources de l'Oyapock. 33

VI. Aux Tumuc-Humac. — Les villages de Caolé et d'Acara. — L'*oca*. — Le cérémonial indien. — Entrevue de deux frères. — La famine. — Situation grave. — Comment je recrute mes hommes. — L'Éréapoure. — Philosophie du voyage indien. — Portraits d'Oyampis. — Panorama du Tayaouaou. 40

VII. De Maracaya à Ouira. — D'Ouira au Kerindioutou. — La « couleuvre du fond des eaux ». — Mort de Touiri. — De nouveau à Pililipou. — Les Caïcouchianes. — Un village abandonné. — Retour en France 49

VIII. Retour à Cayenne. — Naufrage au saut Galibi. — Paysage nocturne. — Le Camopi. — L'Inipi. — Échec. — Retour 58

IX. Arrivée au village de Viritou. — Installation. — De Viritou à Moutouchy. — Les pluies équatoriales. — A Moutouchy. — Exploration de la Motoura. — L'Eureupoucigne.. 65

X. Dans le Yaoué. — Les Indiens féroces ne se montrent pas. — Le saut des Polissoirs. — Le Yaroupi. — Mont Maunoir et mont Gauthiot. — De nouveau chez Pierre. — Fièvre générale. — Retour à Cayenne. — Encore dans l'Oyapock. — Mort de Paapouirawe 71

XI. Départ. — De nouveau à Caolé-Acara. — Le Kouc et le Yary. — Les villages de Marière et d'Atoupi. — Adieu au pays roucouyenne. — Le chemin des montagnes. — Rencontre de M. Geoffroy. — Descente de l'Aoua. — Chez Anato. — En route pour l'Inini. 81

XII. Dans l'Inini. — Le Saï. — Les Émerillons. — Les placers d'Approuague et d'Inipi. — Voyage au dégrad d'Inipi. — Rencontre providentielle. — Descente de l'Approuague. — A Cayenne. — La Martinique. — Paris. — Coup d'œil rétrospectif. 86

VOYAGE DANS L'ARABIE PÉTRÉE, par M. CH. GRAD. — 1886. — Texte et dessins inédits. 97

A TRAVERS LA TOSCANE, par M. EUGÈNE MÜNTZ. — Texte et dessins inédits.

SIENNE. — I. Signa et Dante. — Montelupo. — Certaldo et Boccace. — La gare de Sienne 129

II. Coup d'œil rétrospectif. — Luttes avec Florence. — Les Français à Sienne : Charles VIII et Blaise de Montluc 130

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III. Sienne au XIXe siècle. — La Tradition et le Progrès. 140

IV. Promenade d'orientation. — Portes, places et rues 142

V. Le Baptistère et la Cuve baptismale. 145

VI. La cathédrale. — Ses architectes et ses historiens. — De Montaigne à M. Taine. 146

VII. La sculpture à la cathédrale de Sienne. — De Nicolas de Pise à Michel-Ange 151

VIII. Le pavement de la cathédrale et Domenico Beccafumi. — La *Libreria* et les fresques de Pinturicchio. 154

IX. Le Musée de l'*Opera del Duomo*. — Le retable de Duccio. — L'hôpital *della Scala* 156

X. La *Fonte Branda* et le Service des eaux. — L'Académie des Beaux-Arts. — San Domenico et le Sodoma. — Sainte Catherine de Sienne : sa maison et son oratoire. 158

XI. Les palais de la Via Cavour. — Dante et Pia dei Tolomei. — La Loge des Nobles. 161

XII. La *Piazza del Campo*. — La *Fonta Gaja*. — Les courses de chevaux. 164

XIII. Le Palais public. — Simone Martini' Lorenzetti et le Sodoma 167

XIV. Le palais Piccolomini et les Archives. 171

XV. Au hasard. — Églises, couvents et palais divers 172

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE, par MADAME B. CHANTRE.

XXVI. Visite au couvent d'Etchmiadzine. — Encore un nouveau compagnon de route. — Le climat et l'aspect d'Érivan. — Nous organisons une caravane pour aller à l'Ararat. — Départ de nuit pour Aralych. — Le village de Koïlassar et les Aïssores. — Traversée de l'Araxe. 177

XXVII. Le poste frontière d'Aralych. — Le village. — Arrivée au col de Sardar-Boulak. 180

XXVIII. Massif du Grand et du Petit Ararat. — Aspect et formation. — Col de Sardar-Boulak. — Ascensions. — Légendes. — Notre campement. — Beauté du paysage. — Prière et jeux des Cosaques 182

XXIX. Visite à un pauvre campement kurde. — Excursion au campement de Petchara. — Le nœud des trois frontières. — Notre guide : Djavo bek Chamchadinoff. — Splendide réception. — Flore. — Départ des Cosaques 184

XXX. Départ. — Village kurde d'hiver. — Flore. — Aspect du sol. — Arrivée à Arkhouri. — Orage 191

XXXI. Le Grand Ararat. — Le village d'Arkhouri. — Excursion à la fontaine de Saint-Jacob. 193

XXXII. Intérieur tatar. — Difficultés pour aller au Kip-göl. — Le Kurde Charo — La vendetta. — Le starchina Yoursoup bek 198

XXXIII. Excursion au Kip-göl. — Beaux pâturages. — Campements kurdes. — Ascension laborieuse. — Arrivée au lac. — La flore. — Apparition de la neige. — Alerte. — Retour. — Halte chez Charo. — Mœurs kurdes. 200

XXXIV. L'indisposition de Kévork. — En route pour Khorgane, le village, la source. — Notre campement. — Les ruines de l'ancienne cité de Khorgane. — Le départ. 206

XXXV. Descente sur Igdir. — Série de sept cratères. — Les canaux d'Igdir et leurs inconvénients. — Grande variété de Kurdes à Igdir. — Les nids de cigognes. — Station de Karakalah 209

XXXVI. Le plateau de Karakalah, les ruines, le cimetière. — Rencontre de caravanes. — La ville de Sourmalou. — Arrivée à Koulpe. 212

XXXVII. Koulpe : sa haute antiquité. — Visite des mines. — Excursion aux ruines d'Erovantachad et d'Erovantagherd. — Traversée de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï. — Hadji-Beïramlou 213

XXXVIII. Retour à Érivan. — Dernière traversée de l'Araxe. — Le village de Chagriar. — Armavir. — Utch-Kilissa. — Arrivée en voiture à Érivan 218

XXXIX. Court arrêt à Érivan. — Bach-Garni. — Kéghart : l'église, le pèlerinage. — Aspect du monastère, fêtes banquets, orage 220

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

AU SECOURS D'ÉMIN PACHA. — 1889-1890.

I. Organisation de l'expédition. — Départ de MM. Peters et Wissmann. — Arrivée à Zanzibar. — Le blocus. — Confiscations. — M. Peters aborde à Chimbye. 225

II. Départ de Hindi. — Organisation de la caravane. — A Vitou. — L'ambassade des Somalis-Kavallalas. — Départ de Vitou. 227

III. Ngao. — Manque de grain. — Long séjour à Engatana. — Réquisitions. — Passage du Tana. — Arrivée à Oda-Borou-Rouva. 234

IV. A Oda-Borou-Rouva. — Un traité de paix. — La guerre. — Départ. 238

V. Départ d'Oda-Borou-Rouva. — Les chutes du Tana. — Luttes avec les indigènes. — Les Ouandorobbos. — Les Ouakambas. — Vains efforts pour franchir le fleuve. — Le Kénia. 241

VI. Le Kikouyou. — Chez les Massaïs. — La guerre. — Une éclipse de soleil. — La nuit de Noël. — La paix. — Arrivée au lac Baringo 252

VII. Du Baringo au Kavirondo. — Un blanc mystérieux. — Arrivée à Koua-Sakoua. — Nouvelles de Stanley et d'Emin. — A Koua-Soundou. 257

VIII. Marche sur l'Ounyoro. — Dans l'Ousoga. — Nouvelles d'Emin et de Stanley. — Wachoré. — Terrible accident. — Passage du Nil. — Au secours du parti chrétien. 262

IX. Dans l'Ouganda. — Chez Mouanga. — La mission catholique française. — Traité avec Mouanga. — Intrigues du parti anglais. — Départ 273

X. Traversée du lac Nyanza. — Les missions françaises. — Retour à la côte. — Rencontre d'Emin Pacha. — A Bagamoyo. 287

VOYAGE EN CORÉE, par M. CHARLES VARAT. — 1888-1889. — Texte et dessins inédits.

I. La Corée ouverte. — Tchéfou. — Visite au consul. — Le départ. — Comment je rencontrai un prince coréen et ce qui en advint. — Tchémoulpo. — En route. — Arrivée à Séoul. — Un hôtel japonais. — A la légation de France. — Ma vie séoulienne. — Organisation administrative et sociale de la Corée. — Topographie de la capitale et de ses environs. — Ses monuments. — Télégraphie lumineuse, postes, etc. — Nos représentants. 289

II. Aperçu ethnographique. — Les Séouliens. — Leurs costumes. — Au marché. — Les meubles et ustensiles divers. — Le portage humain. — Séoul la nuit. — Quelle route suivre? — Préparatifs de départ. — La caravane. — Les adieux. — En route. — Chute de Ni. — Passage du Han-Kiang. — Un moine bouddhiste. — Les taureaux. — Un poteau *lisique*. — Prisons et supplices. — Premier acte d'autorité. — Une auberge. — Les chevaux. — Du pain 305

III. En marche. — Un mandarin de district. — Déjeuner. — Un combat. — Marche de nuit. — Expériences musicales. — Montagnes, rizières. — Divers usages, tigres, presque dynamité. — Plaines et travaux agricoles. — Arbres et grottes fétiches, etc. — Le King-ki-to. — En selle. — Lacs, jardins et salons coréens. — Une bataille. — Situation de la femme. — Ascension nocturne. — Précipices et torrents. — Tombes, sorcellerie et sorciers. — Le Tchyoung-tchyeng-to. 321

IV. Ascension de la crête de la chaîne centrale. — Grande muraille et porte fortifiée. — Échange de monnaie. — Descente du Song-na-san. — Une place forte. — Les brigands. — Exploration purement scientifique et expédition militaire. — Cotonniers. — Convoyeurs. — Mât de lettré. — A vol d'oiseau. — Fleuves et rivières. — Pêche. — Anthropologie infantile. — Poulaillers. — Campement forain. — Mort-vivant. — Monuments commémoratifs. — Une auberge suburbaine. — Taïkou. — Réception du gouverneur. — La ville. — Une fête coréenne. — Le départ. — Singulier effet de trompettes. — Tchang-to. — La fleur des champs brille à ma boutonnière! — La pluie. — Mil-yang architectural 337

V. Un menu coréen. — Esthétique. — Les chiens et les chats. — Départ de Mil-yang. — Vallées et rizières. — Hommages à la vieillesse. — Coréens et Japonais. — Paysages aquatiques. — Le Tchung-ka-mœ-san. — A l'hôtel japonais. — Adieux de ma caravane. — Comment fument les mousmés. — Mandarins, Européens et Japonais. — Les quatre Fou-san. — Navigation sur la côte orientale. — Gen-san et Tok-ouen. — Les tigres. — Vladivostok. — Les Coréens en Sibérie. — Un typhon dans le détroit de Corée. — Nagasaki. — Conclusion. 353

UN AN EN MALAISIE, par M. JULES CLAINE. — 1889-1890. — Texte et dessins inédits.

I. Les plantations de Déli. — Les fonctionnaires hollandais. — Les Bataks soumis. — Passe de Tjinkem . . 369

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II. Le plateau des Bataks-Karos indépendants. — Le *sibrayac* ou grand chef. — La capitale. — Mœurs et coutumes. — Retour à Médan et à Pinang. 373

III. Retour de Médan par Betany. — Palembang et ses rivières. — En bateau à vapeur jusqu'à Moera-Enim. — Ascension du Dempo et traversée du plateau du Pasumah. — Descente des rapides et du Moessi en pirogue.. 385

IV. Pinang et ses habitants. — Traversée de la presqu'île de Malacca, de Keddah à Singora, à dos d'éléphants. — Singora, capitale de cet État. — Quelques notes sur les habitants de ce pays. — Les Sams-Sams et les Pongs. — Retour en France. 392

ROCAMADOUR, par M. G. VUILLIER. — Texte et dessins inédits. 401

TABLE DES GRAVURES. 417

TABLE DES CARTES ET PLAN. 424

23 387. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1892

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
—
1892

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

M. Biscarrat et les laptots (voy. p. 3). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

LA MISSION CRAMPEL,

PAR M. ALBERT NEBOUT.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

AVANT-PROPOS.

Paul Crampel est assurément devenu l'un des noms les plus populaires en France : plus encore que la hardiesse de son plan, les circonstances mystérieuses qui ont accompagné sa mort, les bruits contradictoires qui ont circulé à ce propos, ont contribué à passionner les esprits.

Que de renseignements, les uns fondés, les autres absurdes, ont été publiés depuis un an sur les drames qui se sont passés au nord de l'Oubangui! Au premier abord, il n'y a eu place que pour l'enthousiasme et pour la pitié. Vaillant jeune homme, pionnier de la civilisation, victime de la science, il n'était point d'épithète assez noble pour qualifier Paul Crampel.

Puis sont venues les critiques. Ainsi qu'il arrive ordinairement, il s'est trouvé bon nombre d'écrivains judicieux pour expliquer que ce qui est arrivé devait arriver, que l'expédition était mal préparée, mal conduite. Si l'on avait fait ceci, si l'on avait compris cela..., le résultat eût été tout autre. Des professeurs d'exploration ont doctement exposé qu'il n'y a que deux manières de voyager en Afrique : seul ou à la tête d'une armée. Cent exemples contredisent ce dogme, mais qu'importe! « Je l'avais bien dit » est une phrase si commode et d'un si bel effet!

Je laisse dédaigneusement de côté les bruits encore plus ridicules qu'infâmes qui ont couru au Congo — cette vaste potinière africaine — que Crampel était morphinomane, etc. On pourra en raconter bien d'autres sans parvenir à ternir une aussi glorieuse mémoire.

Toutefois, la plupart des lettres et documents envoyés par Crampel n'étant pas parvenus à Paris, ses amis devaient, pour donner de lui une image exacte, se contenter de rappeler son passé, de faire connaître l'admirable clarté de son intelligence et sa particulière

1. Les illustrations sont dues à Mme Paule Crampel, veuve de l'héroïque explorateur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loyauté. Ils manquaient de témoignages sur l'expédition elle-même.

Heureusement, un témoignage a été fourni de la manière la plus intéressante par le survivant de la mission, M. Albert Nebout.

M. Nebout était chef de gare à Rufisque — sur le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis — lorsque Crampel s'arrêta au Sénégal pour y recruter les laptots de sa mission. Bientôt mis au courant de ses projets, M. Nebout fut pris du désir ardent d'accompagner le jeune explorateur. Crampel se connaissait en hommes; il vit luire dans les yeux de ce fonctionnaire une tranquille énergie, une fermeté raisonnée, en même temps que l'esprit de discipline. Il l'engagea et en fit bientôt, sous le titre de chef de caravane, son véritable second, à côté de Maurice Lauzière, qui était, lui, le collaborateur scientifique de la mission.

Or M. Nebout prit l habitude de noter au jour le jour sur un carnet intime, destiné à sa famille, ses impressions et les incidents du voyage. Ces pages ont fourni plus tard la substance de l'intéressant et triste rapport que M. Nebout a fait sur la fin de ses camarades, et qui a déjà été publié. Néanmoins elles ont, dans leur sécheresse et dans leur simplicité, un tel charme de vérité, elles sont tellement à l'honneur de Crampel et de M. Nebout lui-même, qu'il m'a paru intéressant de les publier intégralement, afin de faire tomber d'une manière définitive toutes les erreurs et toutes les calomnies.

On verra dans ces pages sincères la physionomie véritable de la mission et de son chef. On appréciera la netteté de vues de Crampel, ses qualités de commandement, sa prévoyance et sa lucidité, jusqu'au dernier moment. On discernera les véritables causes de sa mort. On verra qu'on peut ainsi les résumer : malgré tous ses efforts, Crampel n'avait pu se procurer au Congo français le nombre de porteurs qui lui eût été nécessaire. Eu égard à la quantité de charges qu'il avait à transporter, cela l'obligeait à des séries d'allées et venues qui rendaient le trajet interminable. Or Crampel savait qu'une expédition allemande était partie de Cameroun pour le devancer. Il avait hâte de faire du chemin. L'espoir de rencontrer des animaux porteurs l'obsédait; il en parlait dans une de ses lettres. Aussi n'eut-il pas d'hésitation lorsqu'on lui signala les chevaux de « Tourgous » musulmans, à quelques journées de marche en avant. Il se hâta et, trompé d'abord sur les distances, ensuite sur les sentiments véritables de ses hôtes, il devint la victime d'une bande de coupe-jarrets. Pareille chose eût pu lui arriver sans qu'il s'éloignât beaucoup de Paris.

De même que Crampel avait été blessé, lors de son premier voyage, parce qu'il était parti sans ressources, sans compagnons et presque sans armes, de même le défaut de porteurs a été la seule cause véritable de sa mort.

Cela résulte avec évidence du récit que l'on va lire.

Et maintenant que deviennent les critiques des professeurs d'exploration? Il aurait dû se procurer plus de porteurs, dira-t-on. Oui, il l'aurait dû, et il le savait mieux que personne et il ne l'a pas pu. Il aurait dû marcher lentement avec toute sa troupe. Assurément, mais les Allemands de Cameroun menaçaient ses projets. Il ne pouvait prévoir qu'ils échoueraient. Et quant à la mort même de Crampel, toutes les critiques formulées peuvent se résumer ainsi : « Il a eu tort, puisqu'il a été tué ». C'est d'ailleurs là une manière de voir très humaine, mais qui n'est ni équitable ni généreuse.

Heureusement, il y a quelque chose qui parle plus haut encore que toutes les discussions, que tous les arguments, ce sont les faits ; le fait est que Crampel avait prévu sa mort et qu'il l'avait froidement envisagée comme un événement capable de rendre son idée populaire. Là encore, cet héroïque jeune homme avait vu juste. On peut dire que si l'idée de la « conquête du Tchad » est devenue si populaire, si tant de regards se sont tournés vers l'Afrique, si tant de pierres ont été depuis apportées à l'œuvre commune, c'est que la première avait été scellée de son sang!

H. A.

I

Départ du Sénégal. — A Libreville et à Loango.

3 avril 1890. — On me dit aujourd'hui qu'une mission d'exploration a débarqué, il y a quelques jours, à Dakar, pour recruter dans la colonie des soldats indigènes. Les renseignements qu'on me donne sont très obscurs : je vais écrire à mon ami Leynaud de s'informer....

5 avril. — Mon ami m'a écrit ce qu'il sait au sujet de cette mission : « Le chef, M. Paul Crampel, est un tout jeune homme; dans un voyage au Congo, il a déjà exploré le pays des M'Fans, au nord de l'Ogooué. Il est suivi de plusieurs compagnons, dont un ingénieur, un naturaliste, un capitaine au long cours, un interprète arabe. Un Targui, venu d'Algérie, devra guider la mission à travers le Soudan. Le but de l'expédition serait d'explorer les vastes régions encore inconnues qui s'étendent de l'Oubangui au Tchad, de traverser le Sahara pour rentrer par l'Algérie.

6 avril. — Je ne fais, depuis hier, que songer à ce grand voyage. Penché sur la carte d'Afrique, j'étudie les pays que doit traverser la mission, et j'envie ceux qui partent.

7 avril. — J'ai vu M. Crampel : il allait à Saint-Louis, accompagné de ses agents et du Targui. Pendant l'arrêt du train, il s'est promené sur le quai de la gare, avec le Targui et l'Arabe. Le guide, avec son costume étrange, faisait sensation; de son visage, à demi voilé, on n'apercevait que deux yeux noirs, très sombres.

11 avril. — On parle beaucoup de la mission Crampel. M. Legrand, inspecteur au chemin de fer, déclare avec conviction que tous ceux qui partent sont voués à la mort, qu'ils n'arriveront pas en Algérie.

12 avril. — Le contrôleur Vallat m'apprend que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Biscarrat, commissaire de police à Dakar, accompagne la mission; il sera le chef de l'escorte qu'il a recrutée lui-même : trente vigoureux Sénégalais, dont la plupart ont servi aux spahis et aux tirailleurs.

Un agent des ponts et chaussées, M. Périer d'Hauterive, partirait aussi.

Je suis très impressionné par ces nouvelles, et mon désir de suivre la mission grandit beaucoup; le personnel européen n'est peut-être pas encore complet...; je vais écrire à M. Crampel.

14 avril. — Je n'ai pas dormi cette nuit, préoccupé par mes projets. C'est une chose grave de quitter une situation acquise par six années de travail, au Sénégal; je calcule les chances de succès.

D'un côté, le confortable d'une existence paisible, mais insipide dans sa lourde monotonie; de l'autre côté, les fatigues, les privations, les dangers d'une campagne aventureuse, mais si attirante par les luttes de chaque jour.

Que d'émotions douces ou terribles promet ce voyage à travers des pays inconnus! que d'attrayantes études sur tant de choses nouvelles!

C'est une occasion unique, que j'attends depuis dix ans : je ne la laisserai pas passer. J'adresse une demande à M. Crampel, à Saint-Louis.

18 avril. — M. Crampel est passé, retournant à Dakar. A peine le train était-il arrêté, qu'il vient à mon bureau : « J'ai bien reçu votre lettre, me dit-il, mais je ne puis aujourd'hui vous donner une réponse formelle; mon personnel est complet, et, à mon départ de France, je n'avais pas pensé à ces bonnes volontés qui s'offrent au Sénégal.

« Je vous avoue que les renseignements que j'ai pris à Saint-Louis sur vous sont tels que je vous emmènerai, si cela m'est possible. Mais laissez-moi vous demander si vous partez sans « emballement », si aucun espoir chimérique ou aucun désespoir ne vous poussent à abandonner une situation qui me paraît convenable. »

Mes réponses parurent le satisfaire, et ses yeux clairs, droits, ne me quittaient pas.

Très grand, il a une apparence délicate qui inquiète un peu; de longs cheveux blonds, une barbe rare et fine, encadrent un visage ovale un peu pâle; mais dans son regard on lit une vie intense, une intelligence remarquable, et sa voix nette, un peu dure, accuse beaucoup de décision et d'énergie.

Paul Crampel. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie d'E. Otto.

Bonne ou mauvaise, je sens que son opinion sur moi est faite.

Comme le train allait partir, je le conduisis jusqu'à la voiture : « Vous êtes un grand chasseur, me dit-il, souriant, en me tendant la main; on m'a raconté vos chasses au lion. » — « Chasses qui m'ont attiré des railleries par leur insuccès, répondis-je sur le même ton; mais si j'espère avec vous de plus beaux résultats, ne croyez pas, cependant, que ce désir seul m'attire. »

19 avril. — Je pars pour Dakar, appelé par un télégramme de M. Crampel.

20 avril. — Je suis rentré à Rufisque pour remettre le service de la gare : je suis accepté, je pars.

Hier soir, j'ai causé longuement avec M. Crampel. Il a bien voulu me dire la bonne opinion qu'il a de moi : « Ce qui me plaît en vous, c'est votre calme, votre froideur; l'enthousiasme fond si vite quand commencent les difficultés, les privations. Je ne connais pas vos aptitudes et je ne puis préciser le rôle que vous aurez, mais je songe déjà à vous charger de la caravane, si, comme me le fait craindre une lettre venue de Loango, deux de mes agents, qui m'attendent là-bas, m'abandonnent. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre entretien dura assez longtemps et il était tard quand nous nous séparâmes. Je dus néanmoins, accompagné de quelques amis, faire le tour de Dakar, pour annoncer à tous nos camarades, qui l'avaient exigé, le résultat de mon entrevue avec M. Crampel. A minuit, le dernier m'attendait encore, n'ayant pu, nous dit-il, se décider à se coucher avant de savoir. Les uns affirment que je suis fou; d'autres m'envient et voudraient être à ma place.

L'inspecteur, qui se rappelle sa terrible prophétie, la regrette et voudrait me la faire oublier.

21 avril. — Je quitte Rufisque avec plusieurs amis, qui m'accompagnent jusqu'à Dakar. Avec l'assentiment de M. Crampel, j'emmène deux de mes hommes d'équipe, très dévoués, qui n'ont pas voulu me quitter; l'un d'eux, Samba N'Diaye, malgré sa petite taille, sa chétive apparence, est un chasseur habile et infatigable. Il nous sera très utile.

22 avril. — M. Crampel me présente à ses compagnons : M. Maurice Lauzière, ingénieur des arts et manufactures; M. Decressac-Villagrand, prêté à la mission par le commissaire général du Congo; M. Biscarrat, chef d'escorte; M. Périer d'Hauterive, adjoint à l'ingénieur; Mohammed ben Saïd, ancien étudiant en médecine, interprète arabe; Ichekkad ag Rhâli, guide et interprète targui. Je vois aussi, pour la première fois, la petite négresse, déjà célèbre, Niarinzhe.

De mes nouveaux camarades, je ne connais que M. Gabriel Biscarrat; c'est un jeune homme de trente-deux ans, de taille moyenne, d'allure très militaire. D'une franchise, d'une loyauté absolues, gai et railleur à froid, un peu sceptique. Il est connu de toute la colonie pour son entrain, sa bravoure, ses nombreuses campagnes dans le Soudan et les Rivières du Sud.

23 avril. — A deux heures de l'après-midi, nous embarquons sur le *Taygète*, paquebot vapeur de la Compagnie Fraissinet. Plusieurs passagers sont déjà à bord; parmi eux, M. Savorgnan de Brazza, commissaire général du gouvernement au Congo. Ce n'est pas sans émotion que je quitte le Sénégal, où j'ai vécu heureux de longues années, où je laisse tant d'affectionnés et dévoués camarades. J'ai écrit une longue lettre à ma famille pour lui annoncer ce départ si inattendu; je voudrais lui faire partager mon bonheur, mes espoirs, mais j'ai bien peur qu'elle n'éprouve que tristesses et angoisses....

28 avril. — M. Crampel descend à Grand-Bassam, malgré la barre, très mauvaise; le résident lui offre un superbe fusil sans chien.

1er mai. — Les Accréens qu'un commerçant du Gabon exhiba dans plusieurs villes de France étaient à bord; on les a débarqués à Accra, ville de la Guinée anglaise. Ces noirs, presque nus en France, pour l'exhibition, sont arrivés en costumes de gala, redevenus gentlemen et ladies; les femmes, très dignes dans leurs robes de soie noire à longue traîne, se pavanaient sur le pont, l'ombrelle ouverte, malgré l'heure matinale.

4 mai. — Tous ces messieurs de la mission sont aimables et gais, et la traversée n'est pas trop ennuyeuse.

Le paquebot longe la côte de très près et fait de nombreuses escales; à part les collines de Sierra Leone et d'Accra, la côte est généralement basse, couverte d'épaisses forêts; nous passons souvent devant des villages, dont nous pouvons distinguer les habitants à l'œil nu.

7 mai. — Libreville. Nous débarquons vers midi, et il faut aussitôt faire des démarches pour trouver un logement pour nous, pour nos Sénégalais; on nous accorde un bâtiment inachevé, mais où nous serons à l'abri. Pour la première fois, nous devons dormir sur nos petits lits de campagne.

8 mai. — M. Crampel trouve à Libreville MM. L... et R..., qui devaient l'attendre à Loango; pris d'ennui, ils ont abandonné leur poste. M. Crampel se sépare d'eux et les renvoie en France.

On s'occupe sans retard du recrutement de porteurs: j'en suis chargé.

J'inscris le nom de tous ceux qui se présentent, quand ils ont accepté les conditions d'engagement; ils ont aussitôt droit à une copieuse ration de riz, de lard, de tafia et de tabac, s'ils se présentent à l'appel du matin.

M. Biscarrat emmène ses hommes en promenade, et commence leur instruction militaire.

M. Lauzière inspecte les instruments. Un enseigne de vaisseau lui apprendra l'usage du sextant, qui ne lui est pas encore très familier.

Mohammed ben Saïd n'aura rien à faire : cela lui convient beaucoup.

M. Decressac continue sur Loango, où il préparera des logements et devra recruter des porteurs.

15 mai. — Ichekkad est malade, Mohammed ben Saïd aussi : tous deux ont la fièvre. Le Targui nous donne beaucoup de soucis pour sa nourriture : il ne veut manger que de la viande ou du lait, et ces deux produits sont rares au Gabon. Il mange cependant à notre table, car nous le traitons comme un camarade : mais pour tous les plats qu'on lui présente, poulets, poissons et légumes, il a le même geste d'indifférent mépris. Mohammed ben Saïd veut lui prouver que le Coran ne défend pas cette nourriture; tous les arguments sont inutiles, le Targui refuse avec son fanatique entêtement.

Nous avons déjà une cinquantaine de porteurs, mais ce sont malheureusement de jeunes M'Fans, ou des Gabonais qui ne paraissent pas robustes.

Un M'Fan qui avait manqué hier à l'appel nous donne une bonne excuse : il a fait sa première communion.

La température est insupportable; une chaleur lourde, saturée d'humidité, nous fait, même à l'état de repos, transpirer comme une alcarraza.

Chaque jour à deux heures je vais rendre compte à M. Crampel du recrutement de la matinée; puis nous allons ensemble nous promener. Ces promenades ont toujours un but : des achats à faire dans les magasins,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des services à demander aux administrations coloniales. Il faut savoir mendier, c'est pour la mission! Toutes les portes s'ouvrent devant M. Crampel, les plus froids visages bureaucratiques deviennent aimables, tant son premier séjour a laissé de souvenirs.

Quelquefois la chose demandée est délicate, le fonctionnaire répond par un long et grave hochement de tête très administratif, un froncement de sourcils qui promet d'épineuses formalités; M. Crampel ne se décourage jamais, la position est rapidement enlevée, à coups de sourires irrésistibles, de paroles entraînantes.

16 mai. — Mes rapports avec M. Lauzière, un peu froids pendant la traversée, sont devenus intimes: nous ne nous quittons plus. Très obligeant camarade, il paraît doué de qualités sérieuses. Quand nous avons quelque loisir, nous nous promenons aux environs de Libreville; il y a là des vallées charmantes, profondes, pleines de verdure, de beaux arbres; cette puissante végétation de l'équateur repose les yeux de l'aridité tropicale du Sénégal.

M. Crampel décide que je dois aller au village de Donguila, dans la rivière Komo, recruter des porteurs. Je partirai demain.

17 mai. — J'embarque sur l'aviso *Basilic*, qui en quelques heures me conduit devant la mission catholique de Donguila.

Les Pères m'offrent une gracieuse hospitalité.

18 mai. — Le Père supérieur, très connu, très aimé dans les villages, veut bien m'accompagner dans ma tournée. Il fait de longs palabres pour engager les M'Fans à me suivre, mais ce sera difficile. Les affaires du Dahomey sont récentes, les tirailleurs gabonais ont été éprouvés, et les morts m'fans n'ont pas encore été payés. Ils ne paraissent pas convaincus qu'on ne les mènera pas à la guerre.

20 mai. — Je n'ai que deux recrues, le chef du village de Donguila et un de ses jeunes gens. Le premier, Étienne Oyouno, est un robuste jeune homme, qui doit à ses richesses sa qualité de chef : il possède déjà cinq femmes, mais il en veut six, et il suivra l'expédition pour gagner l'argent nécessaire.

Je rentre à Libreville après sept heures de pirogue, avec un peu de fièvre et un joli coup de soleil qui me met un masque rouge sur le visage.

M. Crampel est satisfait que j'aie pu engager un chef, qui deviendra le contremaître de nos M'Fans.

25 mai. — MM. Crampel, Périer d'Hauterive et moi embarquons sur le petit vapeur *Sergent Malamine*, avec tous les porteurs recrutés, au nombre de soixante-dix, plus nos trente Sénégalais, à destination de Loango. Nos camarades attendront le prochain paquebot : le *Sergent Malamine* ne peut emporter tout le monde.

28 mai. — Nous arrivons à Loango.

M. Orsi vient au-devant de nous : c'est un beau garçon, à la physionomie énergique et franche, d'allure élégante et robuste. Il a su résister aux insinuations décourageantes de ses deux camarades, et attendre son chef sans faiblesse sinon sans ennui. M. Crampel lui en tiendra compte. M. Crampel logera chez M. l'administrateur Desaille. M. Orsi veut bien partager sa chambre avec M. Périer et moi. Nos hommes coucheront sous un hangar et sous les pilotis d'une maison en construction. Rien n'était prêt pour nous recevoir, et Loango offre bien peu de ressources.

M. Albert Nebout. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

29 mai. — Aussitôt le jour, nous faisons sortir des magasins tout le matériel de la mission : de lourdes caisses, d'énormes ballots, dont il nous faudra faire des « charges » d'un poids uniforme de 30 kilos.

Sur les indications de M. Crampel, je fais la répartition des marchandises, et MM. Orsi et Périer, improvisés menuisiers et forgerons, rabotent, scient et soudent à belle journée.

Entre temps, je dirige les exercices militaires des soldats et des porteurs; les premiers sont armés de kropatcheks, fusils à répétition, les seconds de carabines Gras. Les porteurs sont divisés en trois équipes; par un heureux hasard, chaque contremaître a fait du service aux tirailleurs gabonais. Notre sergent et nos caporaux de l'escorte sont d'anciens gradés des troupes du Sénégal.

4 juin. — M. Decressac-Villagrand part pour Brazzaville, où il devra préparer des logements pour la mission.

On s'affaire à trouver des porteurs aux environs de Loango, mais le recrutement marche mal.

Le travail d'emballage continue. Demain une première caravane emportera soixante-dix charges.

Nous avons fait l'inventaire de nos marchandises :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

20 caisses en fer, cadenassées, renfermant des marchandises diverses, telles que glaces, couteaux, clous dorés, hameçons, bijouterie, perles, etc. 24 ballots d'étoffe blanche et rouge. 2 ballots de guinée. 20 ballots de fil de cuivre. 10 tonnelets en fer, contenant diverses marchandises de traite.

200 fusils à piston. 20 barils de poudre. 2 tonnelets de capsules. 20 caisses de quincaillerie. 2 caisses d'outils.

30 000 cartouches Gras, renfermées dans des tonnelets et des caisses étanches. 20 barils de lard. 20 charges d'endaubage. 10 caisses de sardines et de « soupes à l'oignon ».

Toutes ces marchandises, avec le matériel de campement, outils, tentes, lits, nos malles personnelles, forment plus de trois cent cinquante colis.

8 juin. — Nous avons réussi à engager vingt Loangos; dans la crainte que les noirs, abrutis et lâches, ne changent d'avis, M. Orsi part aussitôt avec eux pour Brazzaville.

11 juin. — Le paquebot *Ville de Maceio* nous amène enfin nos camarades, MM. Lauzière, Biscarrat, Saïd et Ichekkad.

14 juin. — Nous allons avec M. Biscarrat diriger un premier tir à la cible; les résultats sont médiocres.

Des caravanes continuent d'emporter nos marchandises vers Brazzaville.

15 juin. — M. Biscarrat part pour l'intérieur avec six Sénégalais et vingt porteurs, Gallois et M'Fans. Il est chargé de la rude corvée d'emmener le cheval de M. Crampel et de lui faire traverser les montagnes du Mayombé.

Le gros travail est achevé; il me restera à perfectionner l'étude du tir chez nos hommes.

26 juin. — Je reste seul avec M. Crampel, Niari et Ichekkad. MM. Lauzière, Périer et Saïd partent pour Brazzaville.

On a laissé à Loango quinze Sénégalais, vingt porteurs et cinquante charges pour notre dernière caravane. Nous devons suivre dans quelques jours, quand M. Crampel aura achevé son courrier.

29 juin. — M. Crampel est malade, un assez gros accès de fièvre.

2 juillet. — M. Crampel est plus mal; la fièvre augmente. Des vomissements qu'on ne peut arrêter le fatiguent beaucoup. Il ne supporte aucune nourriture, et est devenu rapidement d'une faiblesse extrême.

Aidé de Niari, je le veille et lui fais prendre les médicaments prescrits.

3 juillet. — Le docteur renvoie tout le monde, moi compris. Il condamne rigoureusement la porte de la chambre; je suis très inquiet.

5 juillet. — Enfin, le danger est passé, mais la fièvre a laissé M. Crampel très faible, amaigri. Il n'est soutenu que par son énergie, qui est vraiment extraordinaire.

Il ne peut écrire, mais, malgré le docteur, il veut me dicter quelques lettres, car sa hâte de partir est grande.

7 juillet. — Les forces reviennent et il a commencé à prendre de légers aliments. Il espère être assez fort pour partir dans deux jours.

II

De Loango à Brazzaville.

10 juillet. — Nous quittons Loango à trois heures du soir, ne laissant ni un homme ni une caisse derrière nous. Toute la population nous fête; l'administrateur Desaille pleure en embrassant M. Crampel. Avant d'arriver au village de Mafouk-Bayonne, comme on allait bientôt ne plus apercevoir la mer, M. Crampel se retourne, la contemple longuement : « La reverrons-nous? » me dit-il.

11 juillet. — Je me place à l'arrière-garde pour pousser les traînards. Marche lente; nos porteurs, qui ne sont pas entraînés, n'avancent pas. A midi je rejoins M. Crampel, qui m'attendait; il me laisse un déjeuner froid et repart. Je reste loin en arrière, avec les éclopés. Je dépasse le village où s'est arrêtée la caravane, la nuit arrive. Je laisse les porteurs et marche rapidement, espérant rejoindre le camp avant la nuit; l'obscurité nous arrête dans une forêt, où avec deux Sénégalais je couche sans manger ni boire.

12 juillet. — Au jour, je continue en avant, mais je commence à avoir des doutes; j'ai dû dépasser la caravane. Je m'arrête et suis bientôt rejoint par M. Crampel. Je marche en tête cette fois, et, à dix heures, nous arrivons à l'entrée de la forêt du Mayombé. Après déjeuner, la caravane continue; je reste encore en arrière pour attendre les traînards, et, à six heures, j'arrive au campement, établi sous bois, où j'ai le plaisir de trouver dîner et lit prêts. Seul le porteur de ma malle d'effets n'a pas rejoint.

Dans la nuit, Ichekkad, qui couche par terre sur des couvertures, réveille le camp par ses cris; de grosses fourmis noires, qui ont déjà dévoré plusieurs de nos poules, l'attaquent avec entrain. On les éloigne au moyen du feu; pendant plus d'une heure, le camp est en émoi.

13 juillet. — Départ à six heures, halte à neuf heures; M. Crampel est pris de fièvre.

14 juillet. — M. Crampel est trop malade pour marcher; j'offre d'aller jusqu'à Loudima et de revenir en toute hâte avec un hamac.

Je pars à sept heures, avec mon petit domestique (Loango de quinze ans) et un Bassa qui porte quelques provisions, sardines et biscuit.

A deux heures, je rencontre un Européen, M. Potier, qui va à Loango.

Départ à six heures, halte à onze heures. Je déjeune d'une boîte de sardines, partagée avec mes noirs. Je repars à midi et campe à quatre heures au pied du Bamba.

16 juillet. — Départ à six heures; je sors du Mayombé à huit heures. Je n'en suis pas fâché. Toujours monter, descendre des collines à pic, courir sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les pentes rapides, traverser vingt torrents par jour, escalader cent troncs d'arbres renversés en travers du chemin, cette gymnastique finit par lasser et la fatigue n'est pas assez compensée par l'ombrage épais des grands arbres qui, depuis cinq jours, nous cachent entièrement le soleil.

17 juillet. — Un Loango me rejoint à midi, il me tend un papier et se laisse tomber par terre, exténué; il a couru deux heures après moi.

M. Crampel me prie de l'attendre. Il a pu continuer le 15 juillet avec un *typoï* (hamac) que lui a prêté M. Potier. Je m'arrête donc.

18 juillet. — Je reçois un nouveau billet de M. Crampel, demandant Saïd, de toute urgence, pour Ichekkad, malade. Je fais continuer le courrier jusqu'à Loudima, où Saïd doit encore se trouver.

A six heures, M. Crampel arrive porté dans un hamac; il est mieux, quoique un peu faible et pâle.

Le porteur de ma malle a rejoint sans sa charge; il raconte que des indigènes l'ont attaqué et volé. C'est peu probable; il a dû jeter ma malle dans la brousse pour s'en débarrasser; mais il est assez malade pour que son état le sauve de la correction qu'il mérite. M. Crampel me donne du linge.

19 juillet. — M. Crampel continue sur Loudima, avec toute la caravane. Je retourne seul rejoindre Ichekkad, resté malade dans un village à 18 kilomètres en arrière. Je trouve le Targui fatigué et surtout

Ichekkad et Niarinzhe à Paris. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après nature.

découragé. Il se plaint des marches trop longues, du poids de sa carabine, de la nourriture, etc. Il mange pourtant avec appétit de la soupe et du riz. Moi, j'ai la fièvre, le corps courbaturé.

20 juillet. — Ichekkad va toujours mieux; je le crois moins malade que moi. Il se décidera sans doute à partir demain. J'ai eu la fièvre toute la journée. Saïd ne vient pas.

21 juillet. — Nous partons à six heures; Ichekkad marche bien et demande à continuer après le déjeuner. A deux heures, nous rencontrons M. l'administrateur Cholet; il offre une chèvre au Targui, dont les yeux brillent de plaisir à l'idée de manger beaucoup de viande.

Un peu plus tard, M. Vadon, sous-chef de la station de Loudima, vient à notre rencontre avec un typoï pour Ichekkad, que j'expédie aussitôt. Il sera ce soir au poste. Avec M. Vadon, je couche au village de Tchikamba.

22 juillet. — Départ à six heures. Marche pénible dans une plaine immense (18 kilomètres), couverte d'herbes hautes de plus de 3 mètres.

Fatigué, je gagne péniblement Loudima, où je retrouve M. Crampel et Saïd; nos autres camarades sont déjà repartis.

23 juillet. — La station, dirigée par M. Renaux, est bien située et bien entretenue. De jolis jardins, de belles plantations l'entourent; en bas du plateau où sont les bâtiments coule le Niari, dont le cours sinueux est profondément encaissé.

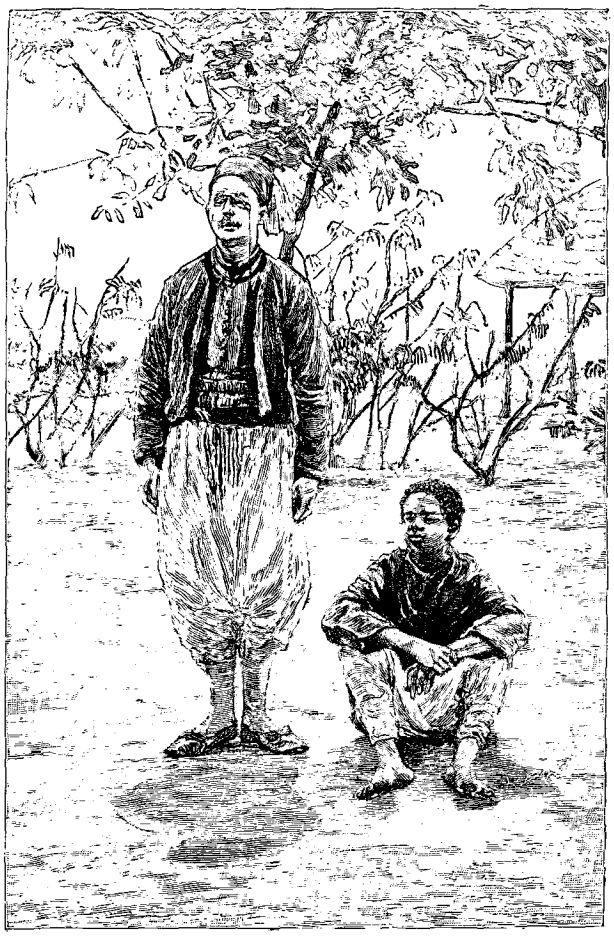
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Crampel expédie Saïd et Ichekkad en avant.

25 juillet. — Nous quittons le poste à huit heures.

28 juillet. — Nous arrivons à Bouenza; ce poste, construit sur un coteau malheureusement dénudé, est abrité par des collines herbeuses; devant le poste s'étend la vallée du Niari, fertile et pittoresque, aux plaines humides coupées de sombres massifs de beaux arbres, noyés dans une superbe végétation.

30 juillet. — Halte à dix heures au village de Kimbouda. Les habitants de ce village sont en guerre avec les gens d'un village situé de l'autre côté du Niari. Je vais avec M. Crampel assister aux préparatifs du combat : au milieu du village, un « féticheur », affublé d'un costume extravagant, barbouille d'une substance rouge le front et les joues des guerriers qui l'entourent. Puis une danse aux figures héroïques commence, pendant que les sentinelles, postées sur les collines, brûlent leur poudre sans modération. La troupe se répand sur la colline et apparaît aux regards des ennemis, jusque-là paisiblement couchés de l'autre côté du fleuve. La guerre commence, grotesque comme les querelles d'Arlequin et de Pierrot.



Ben Saïd et son boy M'Bouiti. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Mais il est deux heures, et M. Crampel part avec la caravane; très intéressé, je reste encore un peu. Comme si, à une grande distance, un fleuve ne les séparait point, les deux armées s'ébranlent, se fusillent avec intrépidité. Elles font des manœuvres savantes, rampent dans les herbes, précédées et flanquées de tirailleurs, s'éloignent, se rapprochent, et tirent toujours.

Quand les feux cessent un moment, un orateur se détache de la troupe, se campe héroïquement devant l'ennemi et commence à beugler un discours plein de menaces, de mépris et d'injures; un autre brave lui répond de l'autre côté du Niari. Quand aucun son ne peut plus sortir de la bouche de ces guerriers, quand le souffle leur manque, d'autres prennent leur place. Les sentinelles tirent toujours. Mais il est tard, et comme je vois que ces bons nègres n'ont des héros d'Homère que l'éloquence et n'ont garde de s'approcher, je m'éloigne rapidement et rejoins M. Crampel à six heures.

1er août. — Arrivée à Comba à dix heures du matin.

Entre Bouenza et ce poste, la route est un enchantement. Le sentier suit la crête de collines caillouteuses, couvertes d'herbes, de maigres arbustes; mais au fond de vallées profondes, pleines d'ombre et de fraîcheur, coulent de clairs ruisseaux, cachés sous la plus belle végétation, dont le vert sombre tranche violemment avec l'aspect jaune des collines incendiées par le soleil.

Saïd et Ichekkad sont encore à Comba; le Targui devient de plus en plus exigeant : il refuse de faire route avec Saïd, qu'il déteste. M. Crampel le gronde.

3 août. — Mon Sénégalais Samba N'Diaye, atteint d'un abcès au genou, ne peut suivre; je lui laisse du manioc et des marchandises. Après le passage d'un affreux marais de boue noire, nous campons au pied d'une colline assez élevée et raide.

5 août. — A cinq heures du soir, un major américain, revenant d'un voyage d'étude au Congo, passe devant notre campement. M. Crampel l'arrête et l'invite à dîner. La conversation est difficile, l'Américain parle anglais à notre cuisinier, qui traduit en m'pongoué (gabonais) à notre contremaître M'Fan, qui enfin répète les paroles en français. Mais comme nous offrons de bon vin en abondance à notre hôte, il est enchanté.

7 août. — Nous arrivons à Brazzaville à dix heures du matin. La mission enfin toute réunie, nous prenons un repos bien gagné.

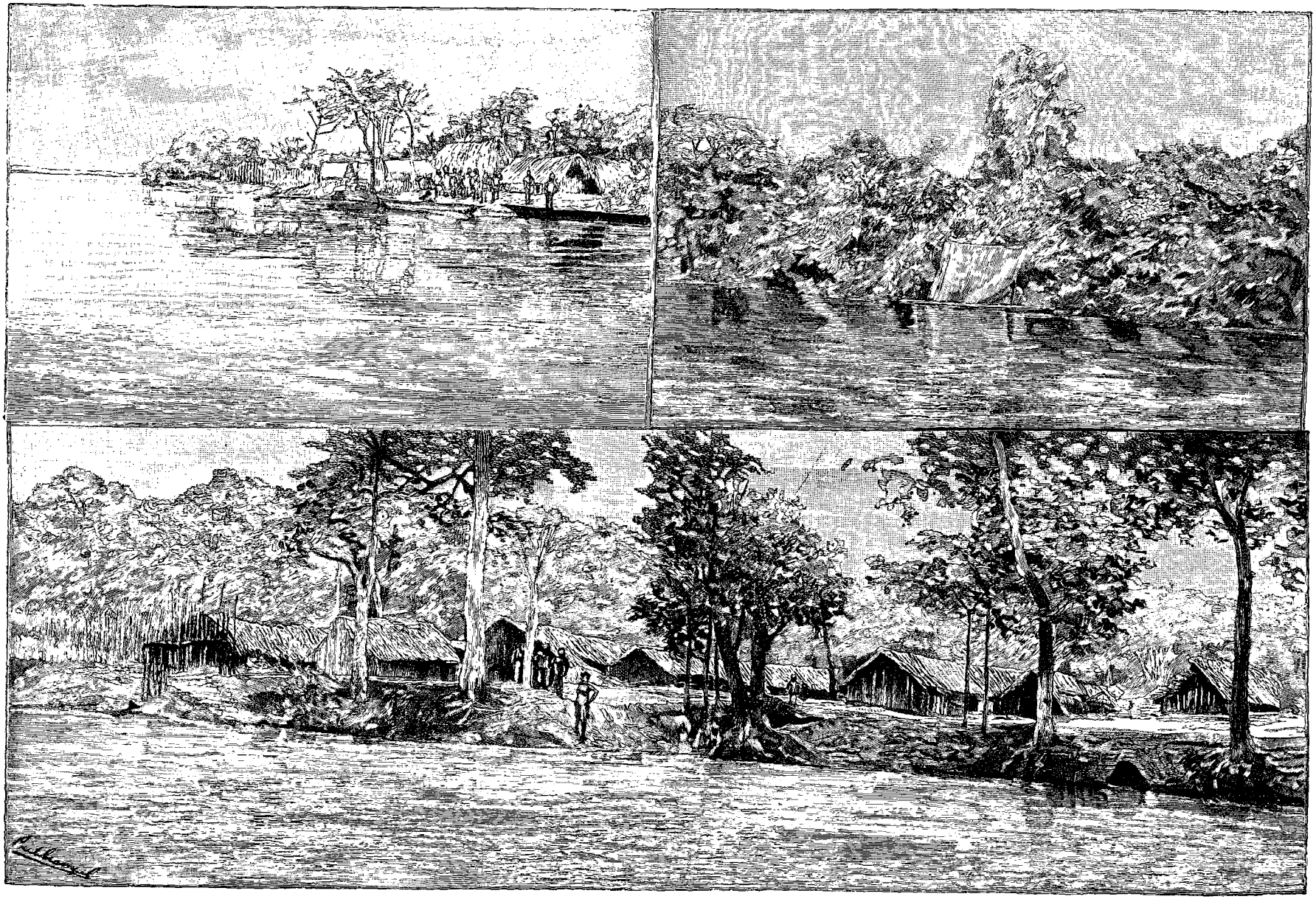
12 août. — M. Decressac nous quitte.... M. Crampel le remet à la disposition de l'administrateur.

13 août. — M. Périer d'Hauterive donne sa démission. Sa santé est mauvaise, sa mère le réclame. Cela ne va pas continuer, j'espère, nous ne sommes plus trop nombreux. M. Crampel, un peu souffrant, est affecté de ces départs.

20 août. — Les bâtiments de la résidence et de la station s'élèvent sur un plateau, au bord du Congo.

Le fleuve, large en cet endroit de mille mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village et barques de pêcheurs *bondjos*. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

environ, coule rapide, entre deux berges très élevées; son cours, un peu plus bas, est obstrué par des rochers au-dessus desquels les eaux, courant avec une violence formidable, forment des tourbillons et des rapides, qui engloutirent le dernier compagnon blanc de Stanley.

Au nord, le fleuve s'élargit et prend le nom de Lac Stanley. C'est une immense étendue d'eau, sans profondeur, semée d'îles sablonneuses, et peuplée de nombreuses troupes d'hippopotames.

Brazzaville se compose de quelques constructions en briques et en terre, maisons ou magasins, au milieu d'une vaste cour couverte de sable noirâtre. Les allées sont bordées de haies d'ananas et de bananiers; un large escalier conduit à la rive, près d'un four à briques et de l'ancien port. Ce port, une sorte de tranchée ouverte dans la berge, est abandonné pendant la saison des orages, trop dangereux alors pour les navires ancrés. Le nouveau port, à peine commencé, sera près des ateliers des machines.

Deux ruisseaux, qui coulent de chaque côté de la station, donnent une eau excellente.

Les vivres pour les Européens sont chers et rares; le jardin, mal entretenu, ne fournit pas de légumes en quantité suffisante.

Les chèvres sont aussi rares que les porcs sont nombreux; depuis notre arrivée, nous ne mangeons que trop souvent de cette viande malsaine.

Ichekkad est furieux de voir à chaque repas la chair proscrite de l'animal immonde : il se bourre mélancoliquement d'un maigre riz.

Hier notre Targui était allé surveiller la cuisine : il avait remarqué que dans tous les plats le saindoux remplaçait le beurre. Au déjeuner, comme on lui offrait un plat de viande de cabri, il adressa à Saïd sa question habituelle : « Il n'y a pas de graisse? » Et, comme toujours, Saïd de répondre : « Non, tu peux manger! » Ichekkad mangea, et de bon appétit; mais, aussitôt le repas terminé, il fit à Saïd de furieux reproches sur son mensonge.

Saïd alors lui demanda pourquoi il avait mangé de la viande, sachant fort bien qu'elle était accommodée avec du saindoux. Cette question assez subtile n'embarrassa nullement le Targui, qui répondit : « C'était pour voir si tu oserais me tromper; c'est toi qu'Allah punira! »

Il nous fut facile de l'apaiser en lui promettant qu'à l'avenir la cuisine serait toujours faite au beurre! Et il ne chercha plus à savoir, aimant mieux attirer sur nous la colère de son Dieu que de se priver de nourriture.

Jeune femme de Loudima (voy. p. 7). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Brunache.

Pour les noirs, la nourriture n'est guère meilleure : ce sont les indigènes qui viennent vendre du manioc au poste; la quantité est souvent insuffisante et il est regrettable que les agents n'aient point depuis longtemps ordonné des plantations de manioc, de bananes, de légumes, de tubercules indigènes, dont la culture est facile et qui fourniraient aux laptots et aux travailleurs une nourriture saine et abondante.

Heureusement que la chasse est toujours fructueuse : un Sénégalais de la station, le sergent Abdoulaye, est un intrépide chasseur, qui, à lui seul, procure à Brazzaville plusieurs éléphants ou hippopotames par semaine. Depuis notre arrivée, il a été deux fois à la chasse; la première fois, il rapporta un éléphant; la deuxième, trois hippopotames; un peu avant notre arrivée, il avait tué, en deux jours, cinq de ces derniers animaux. Le poste est alors transformé en charnier : les nègres emportent dans leurs cases les membres énormes de ces monstrueuses bêtes, dont la chair coriace, coupée en minces lanières, est étalée sur de petits bâtons au-dessus de grands feux; l'odeur qui se dégage alors de ces viandes déjà corrompues est nauséabonde et infecte le poste.

M. Crampel prend plusieurs photographies de cette « boucherie » d'hippopotames.

21 août. — La flottille du Congo, mise à la disposition de M. Crampel, se compose de quatre vapeurs : les canonnières *Oubangui* et *Djoué*, les chaloupes à vapeur *Alima* et *Ballay*. Cette dernière, très petite, n'est pas pontée.

L'*Oubangui* sera prêt après-demain, l'*Alima* dans quinze jours, le *Djoué* dans un mois. Le *Ballay* est trop petit pour servir efficacement. Nous partirons dans deux jours.

III

De Brazzaville à Bangui

23 août. — Nous partons de Brazzaville à huit heures du matin, sur la canonnière *Oubangui* : MM. Crampel, Lauzière, Biscarrat, Saïd, Ichekkad, Niarinzhe et moi. M. Orsi attendra que le *Djoué* soit réparé. Nous emmenons vingt-cinq Sénégalais et trente porteurs; le reste suivra avec M. Orsi.

L'*Oubangui* remorque quatre énormes pirogues chargées de marchandises : deux sont amarrées aux flancs du vapeur, les deux autres remorquées au moyen de deux grosses amarres. La canonnière est trop petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

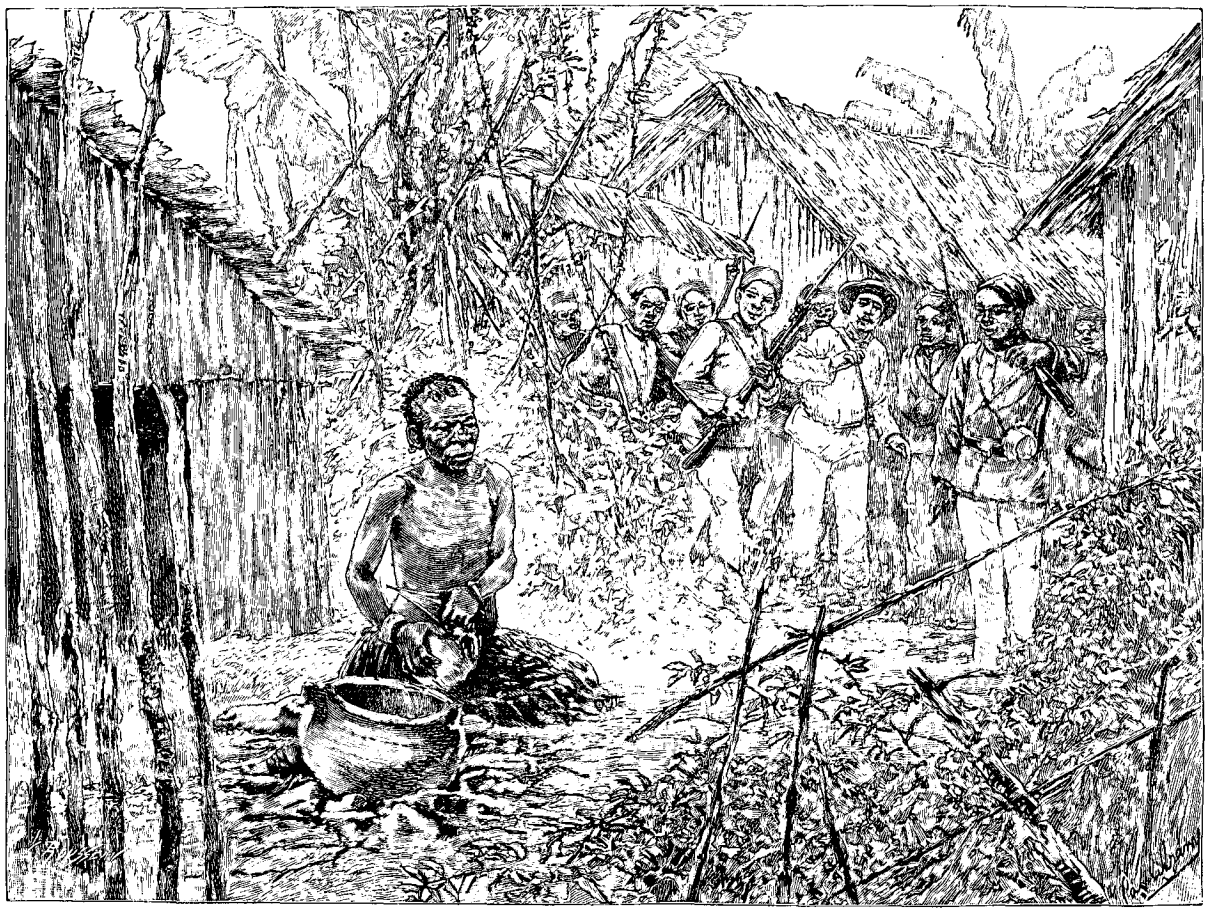
pour contenir tout le monde : M. Biscarrat prend place dans une pirogue de l'arrière, je prends l'autre. Nous sommes tous deux habitués au soleil.

10 septembre 1890. — Malgré ses vingt-quatre ans, M. Lauzière est calme, réfléchi; il voit tous les événements avec une heureuse philosophie, partant de ce principe que tout s'arrange....

12 septembre. — Depuis Brazzaville, nous avons été dans des pirogues ou dans un *boat* à la remorque de la canonnière. Nous sommes sous des tentes qui nous préservent mal du soleil, pas du tout de la pluie. Ce n'est pas pour me plaindre, et probablement nous en verrons bien d'autres, mais je suis transi et cela ne rend pas les idées folâtres. M. Crampel n'est pas un homme simple ni ordinaire. Au physique, c'est un grand garçon bien découplé, blond, avec des yeux bleus. Sa physionomie est généralement douce, et quand il veut sourire, il charme. Ses yeux bleus ont quelquefois un reflet très dur. Il a des allures aisées, affectueuses, et sait demeurer maître de lui....

C'est quelqu'un. Très jeune, il a su s'affranchir de tout joug. Il est fait pour commander, et tout à fait digne de nous conduire.

De son premier voyage chez les M'Fans, M. Crampel a ramené une petite fille nommée Niarinzhe, qui lui a été donnée par un chef m'fan, son père. Il l'a emmenée en France et l'a traitée comme sa fille; en quelques mois de séjour en France, elle a appris notre langue et pris des manières de petite blanche.



Un cannibale. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

Le vernis d'éducation que son séjour à Paris a donné à Niarinzhe est en train de s'effacer : depuis notre départ, elle s'est trouvée en contact avec des hommes de sa race, des M'Fans comme elle. Elle aime à causer avec eux.

Dans quinze jours nous serons arrivés à Bangui. Au delà, c'est l'inconnu.... J'ai souvent pensé avec horreur à l'idée d'une reculade; je ne crains plus cela depuis que j'ai pu apprécier le moral de notre chef. Nous mourrons, peut-être, mais nous ne reviendrons pas en arrière....

J'écris, accroupi sur des caisses, dans un canot que remorque la canonnière *Oubangui*, sur une rivière large six fois comme un grand fleuve d'Europe, dont les rives, basses et humides, sont couvertes de forêts.

19 septembre. — Nous voici à cinq jours de Bangui. Ce voyage sur le *Congo* et l'*Oubangui* n'a rien d'agréable, bien que le pays soit neuf pour moi. La rivière est large souvent de plus de 2 kilomètres; ses rives sont couvertes de forêts épaisses. Nous évitons les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villages, pour les campements, afin de trouver plus de bois. Nous ne voyons donc guère que des arbres. Toute la journée je demeure assis sur une malle, avec une petite tente au-dessus de ma tête. A onze heures, on stoppe un moment. Nos hommes halent le boat près du bord : nous y montons pour déjeuner. Le vapeur repart aussitôt. Le repas fini, on stoppe de nouveau, nous rentrons dans le boat, et en route! Le soir, il me faut indiquer le campement aux hommes, surveiller le coupage du bois, souvent jusqu'à une heure assez avancée.

22 septembre. — Nous voici à deux jours de Bangui. Hier nous avons stoppé devant un grand village de Bondjos pour y acheter du manioc. Ce village est sur la rive belge (gauche); bâti au sommet d'une assez haute falaise, il est d'un abord difficile. Les cases, en paille et en écorce d'arbres, sont rectangulaires; placées bout à bout, elles forment plusieurs lignes parallèles, de l'est à l'ouest.

La race des habitants est forte : hommes et femmes sont généralement de grande taille et bien proportionnés; certains sont de véritables colosses, avec des membres énormes.... Hommes et femmes ont la tête rasée ou les cheveux coupés très courts; les hommes sont vêtus d'une ceinture d'étoffes, les femmes d'une ceinture en filaments d'écorce. Leur corps est couvert de tatouages en relief. La plupart sont armés de lances à fer large et de couteaux. Quelques-uns ont des boucliers faits de lianes tressées et des cuirasses en peau de bœuf ou d'éléphant; une plaque couvre la poitrine, une autre le dos; parfois plusieurs petites plaques sont suspendues autour du buste.

M. Crampel, Biscarrat et moi avons été faire le tour du village. Certains nous saluaient, d'autres demeuraient indifférents. Quelques indigènes se disputaient, voulaient se battre. D'autres les ont séparés. Devant une case, autour d'un arbre, étaient attachés des crânes et des tibias humains. Autour de la canonnière, des hommes et des femmes, sur des pirogues assez bien façonnées, venaient nous offrir du manioc et des armes. Tous ont le lobe de l'oreille déformé par l'habitude qu'ils ont d'y mettre de véritables petites bûches.

23 septembre. — A sept heures du matin, nous stoppons devant un grand village, habité, dit-on, par des N'Gombés. En général les hommes et les femmes sont bien faits, mais le visage est laid. Ils liment les deux dents de devant de la mâchoire inférieure; ils sont moins grands et moins gros que les Bondjos, mais leurs vêtements sont semblables. Les cases, orientées de même, sont faites en écorces d'arbres recouvertes de branches de palmier. Le village est immense. Du côté opposé au fleuve, il est entouré d'un fossé large d'environ 5 mètres, profond de 3. Il est également bâti sur une berge élevée. Une foule énorme est près du bateau, offrant, avec des cris assourdissants, du bois, du manioc et divers produits.

Porte à bascule d'un village boubaya. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Nebout.

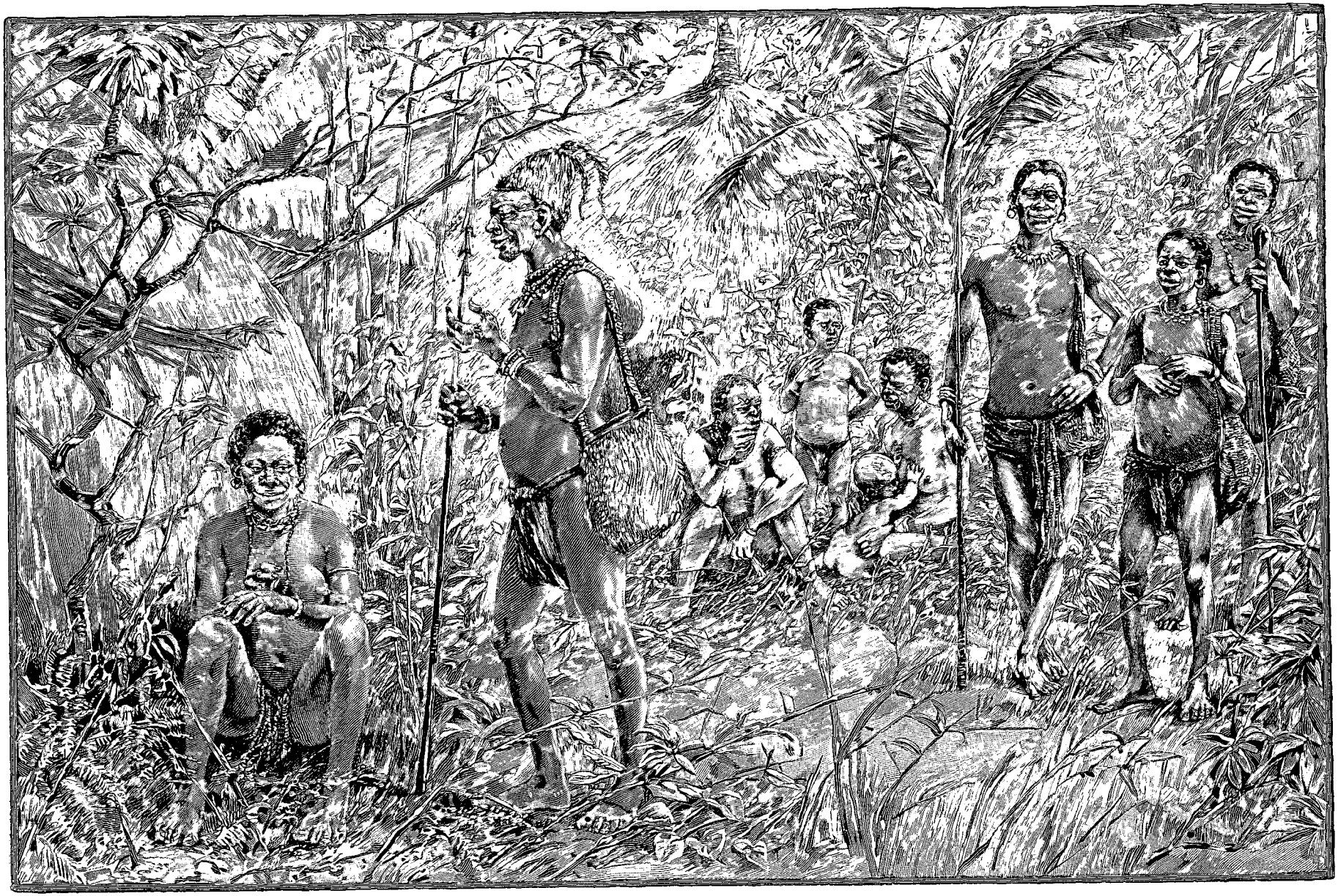
IV

A Bangui.

5 octobre. — Le 25 septembre, nous sommes arrivés à Bangui. C'est un poste comme les autres : une mauvaise case en paille pour trois Européens; deux hangars pour les noirs, le tout au bord même de la rivière. On a défriché, derrière les bâtiments, sur une largeur de 50 à 100 mètres. La forêt s'élève un peu et couvre une petite colline. En face est le poste belge de Zongo. Les murs du bâtiment sont en terre, et l'ensemble est plus agréable, plus propre que Bangui. Zongo est également situé au bas d'une colline peu boisée, de 150 mètres de hauteur environ.

A gauche sont les rapides. De notre rive part une ligne de rochers qui barre à moitié la rivière (laquelle a, en cet endroit, de 1 000 à 1 200 mètres de largeur). Au delà de ces rochers, un chenal assez large, puis un îlot; derrière, encore un chenal, et des rochers un peu partout. Toute la masse d'eau, resserrée en cet endroit, forme un courant d'une extrême violence. Aussi, quand les eaux sont hautes, ne peut-on franchir ces rapides qu'en un seul endroit, près de l'îlot. On hale les pirogues le long des rochers au moyen de grosses lianes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chez les N'Dris : un vieux chef. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

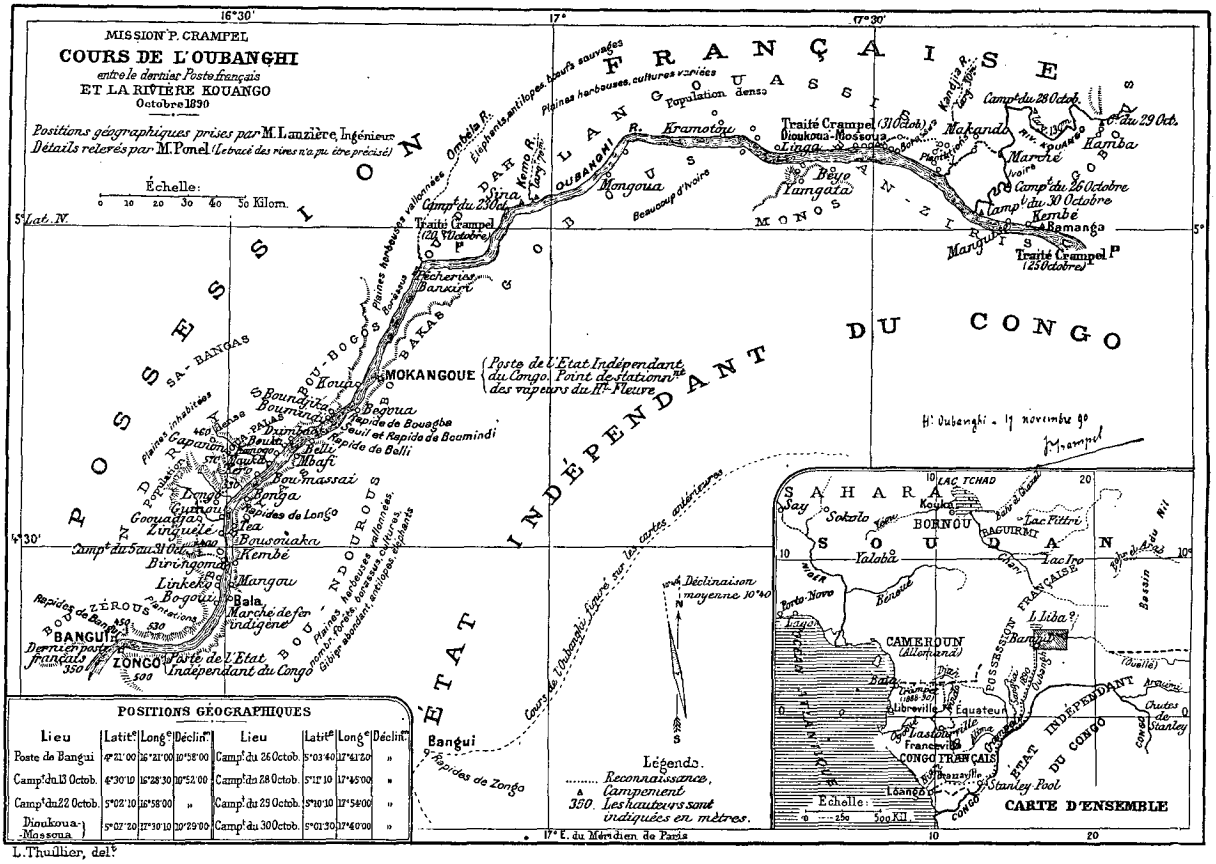
13 octobre. — Nous avons quitté Bangui le 3 octobre, MM. Lauzière, Fondère (chef du poste de Bangui), moi et trente-cinq hommes, avec une cinquantaine de charges. Nous avions reçu la mission de pousser de petites reconnaissances vers le nord, afin d'étudier les chemins.

Nous avons beaucoup travaillé : en cinq jours, nous avons établi un campement, débroussaillé le terrain nécessaire, élevé pour nous une grande case rectangulaire où nous sommes à l'aise, une cuisine, un petit magasin pour nos vivres (fruits et légumes achetés aux habitants), un appentis pour les marchandises, des cases pour nos hommes. Nous avons même tracé un petit jardin qui consiste en une planche de radis.

M. Lauzière, le surlendemain de notre arrivée, a été à 8 kilomètres au nord-est. Je suis parti avant-hier matin et rentré hier soir. J'ai fait environ 13 kilomètres nord-est, puis 14 nord, soit 25 à 26 kilomètres dans la journée. Hier, même trajet par d'autres sentiers.

Notre campement sera probablement notre point de départ : il a été choisi d'après les renseignements donnés par M. Fondère sur le caractère des habitants. En effet, ces indigènes diffèrent absolument des riverains de l'Oubangui, qui sont anthropophages et peu travailleurs.

Le premier village des N'Dris, — c'est ainsi qu'on nomme nos indigènes — est à 3 kilomètres de Biri-N'goma, village construit au bord de la rivière, et

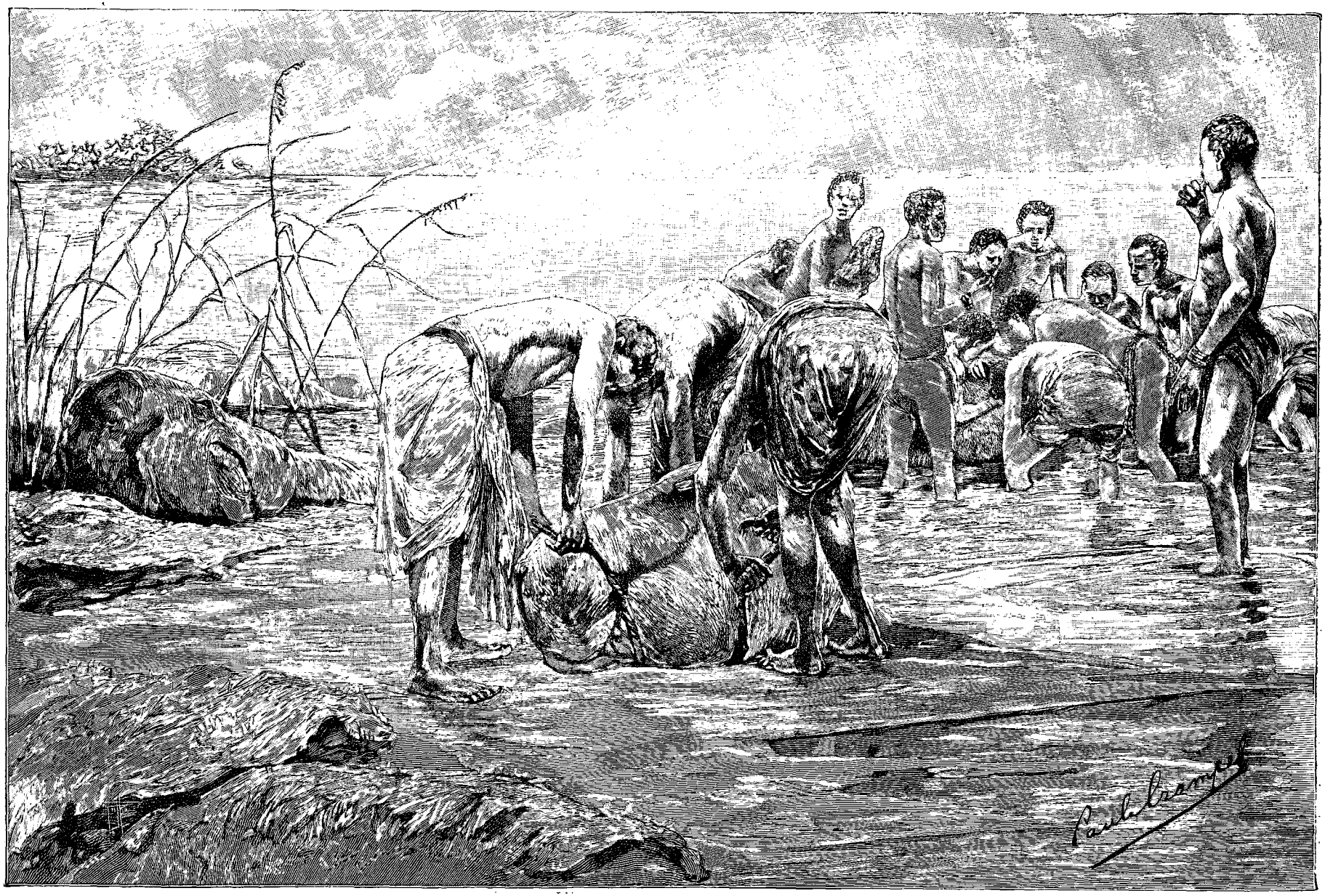


habité par des Boubayas, race de cannibales. Il est entouré d'une palissade fermée par une porte à bascule. Les cases y sont rectangulaires et alignées par longues rangées parallèles. Chez les N'Dris, elles sont rondes, de forme hémisphérique, terminées par une pointe.

Un village est composé de plusieurs agglomérations de cinq à sept et dix cases. Autour, beaucoup de plantations : haricots, patates, maïs, bananes, pommes de terre de Madagascar, une sorte de plante oléagineuse, etc. Les N'Dris portent des anneaux aux lèvres et au nez. Les hommes ont pour tout vêtement une ceinture faite d'écorce d'arbres ; un bois passe entre les jambes et vient de chaque côté se nouer à la ceinture. Les femmes, qui, dans le bas Oubangui, avaient la ceinture entourée d'une sorte de pagne flottant en fils de lianes non tressés, ne portent plus, devant et derrière, qu'un carré de ces mêmes fils, grand comme la main. La plupart même, chez les N'Dris, remplacent ces fils par une poignée d'herbes.

Les hommes sont armés de zagaies, de couteaux de jet, d'arcs et de flèches ; ils portent des boucliers. Ces populations de cultivateurs paraissent douces et paisibles. Elles nous ont reçus avec des démonstrations de joie et nous apportent chaque jour de petits cadeaux. M. Lauzière et moi sommes très contents de nous trouver seuls en avant. Nous n'avons emporté aucun produit comestible du poste, sauf de la graisse et du sel. Nous vivons sur les produits du pays, que nous achetons au moyen de cauris ou de fil de cuivre. Avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une boucherie d'hippopotames. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

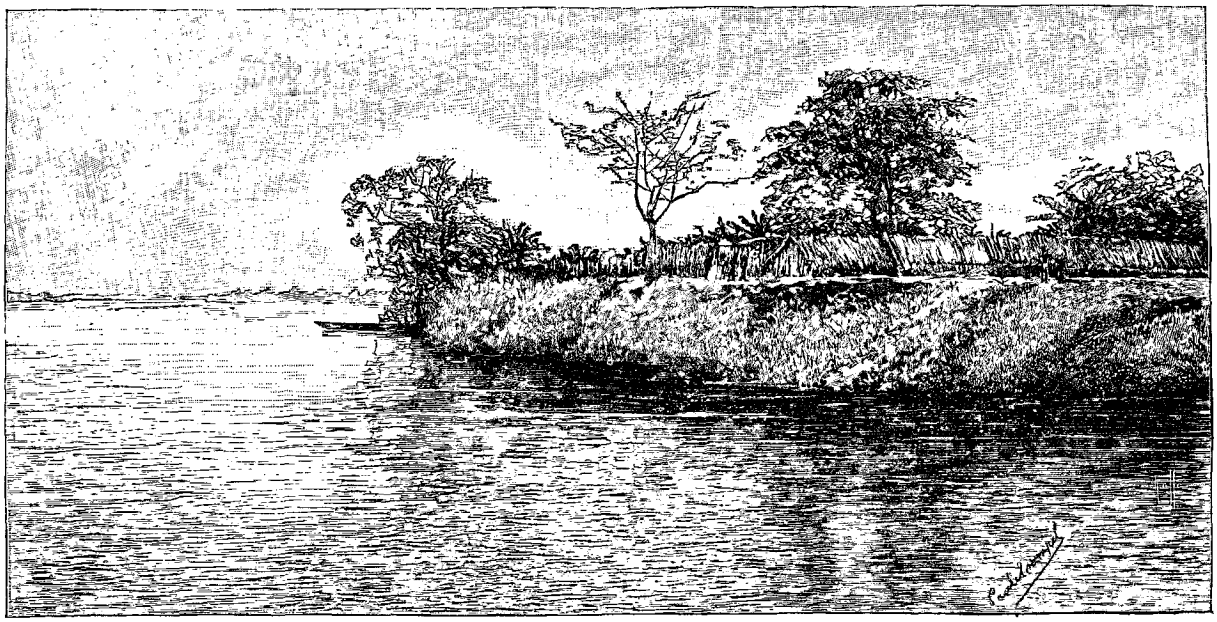
les cauris, les indigènes se font des colliers; avec le cuivre, des bracelets.

Dès maintenant nous voyons quelle difficulté résultera, pour nous, de l'insuffisance du nombre des porteurs. Nous en avons 85 pour 350 charges. Il nous faudra donc faire quatre voyages si nous ne trouvons pas une aide suffisante dans les villages.

...Jusqu'à Bangui nous étions assez incrédules au sujet des mangeurs d'hommes; on nous avait raconté tant de monstruosités que nous voulions voir pour croire. Nous ne pouvions nier l'anthropophagie, mais nous supposions qu'elle ne se manifestait qu'au cours des guerres, comme une forme de fétichisme. Il a fallu changer d'avis.

Trois otages avaient été emmenés précédemment au poste. Quelques jours après notre arrivée, ils s'enfuirent. M. Fondère partit à leur poursuite, ne put les atteindre, mais saisit un habitant d'un village voisin. Deux jours après, un de nos M'Fans, qui chassait dans la forêt, à environ 100 mètres du poste, se trouve en présence de quatre indigènes. Il s'effraye et tire de près un coup de fusil sur l'un d'eux, prétendant que les indigènes lui avaient lancé une zagaie et avaient essayé de le saisir. J'arrive aux cris; nous voyons sur les feuilles, à terre, de larges taches de sang; sur une feuille, même, de petits morceaux de chair sont restés attachés; l'indigène a dû recevoir une effroyable blessure et être emporté par ses compagnons.

M. Biscarrat s'élance à leur poursuite avec les Sénégalais. Il s'avance jusqu'au village, à 4 ou 5 kilo-



Village n'gombé. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

mètres de là, près de la rivière; tout le monde s'enfuit, sauf un vieux sauvage, assis devant une marmite; dans ses mains il tient une tête humaine et la gratte avec un couteau. M. Biscarrat prend la tête et continue sa marche.

Dans un autre village, un peu plus loin, il découvre, dans une autre marmite, de la chair, du sang. Il y prend une main, qu'il rapporte au poste avec la tête. Ces débris humains appartenaient, sans aucun doute, aux corps des trois otages enfuis l'avant-veille. Il a suffi aux habitants des villages de voir trois fugitifs étrangers pour les tuer et les manger. Il n'y a dans cette action ni haine ni colère, simplement le goût de la chair, peut-être spécialement de la chair humaine. La viande est rare, d'ailleurs : peu ou point de chèvres, de moutons; quelques poules, des bœufs sauvages, mais peu commodes à chasser.

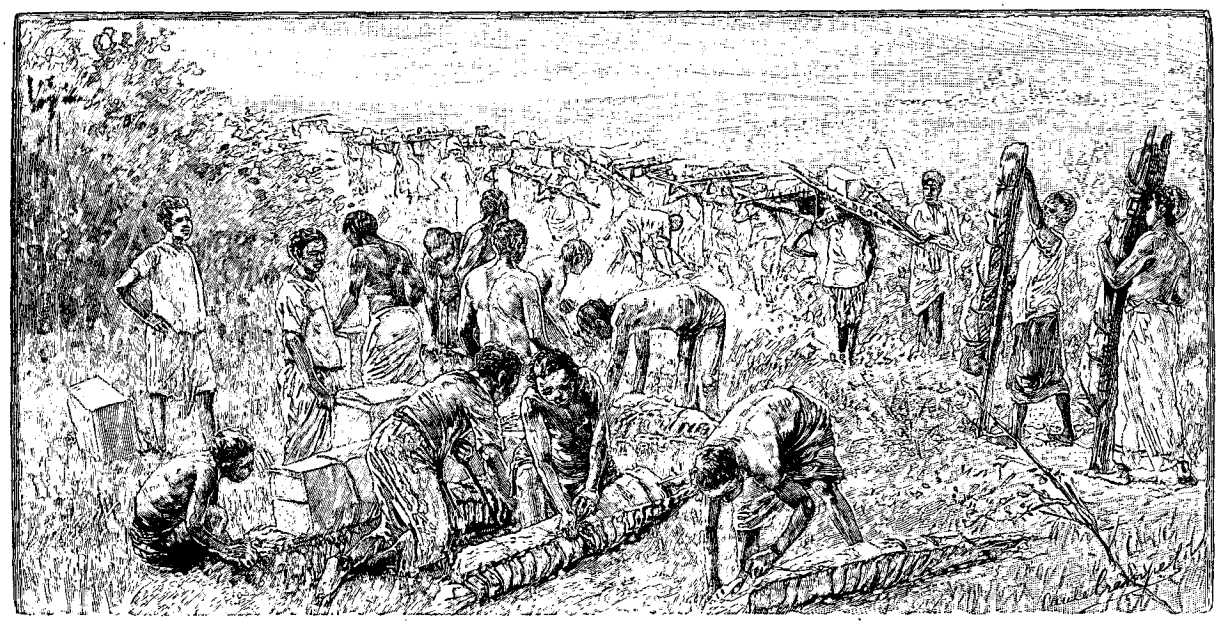
14 octobre. — On continue les travaux du camp. Je vais à la chasse sans résultat. Le temps s'est mis à la pluie. Nous en ressentons une certaine tristesse.

15 octobre. — Tout est terminé.... M. Lauzière va partir demain et ira à au moins 50 kilomètres de N'Dris-Campement.... Pour passer le temps, nous causons avec le N'dris Quonia.

Albert Nebout.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mise en route de la mission. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

LA MISSION CRAMPEL,

PAR M. ALBERT NEBOUT [1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

A Bangui (suite).

16 octobre. — Me voilà seul. M. Lauzière est parti ce matin pour quatre ou cinq jours. Je n'ose quitter notre camp, soit pour chasser, soit pour me promener dans les villages, car je crains des incidents entre nos hommes et les indigènes.

... Que faire? Décidément je vais construire une autre case, pour M. Crampel. A cinq heures, j'avais déjà tous les bois prêts, de la paille. Le tracé de la case était terminé, ainsi qu'une table et deux chaises.... Tout à coup je vois apparaître des laptots, puis M. Biscarrat. Il m'apporte une lettre de M. Crampel : l'*Alima* est à Biri-N'Goma, et il m'attend avec M. Lauzière pour remonter la rivière.... Il est, dit-il, très souffrant.

Vendredi 17 octobre. — A cinq heures du matin, j'envoie deux Bassas courir après M. Lauzière et lui porter l'avis de retour. Je rentre à Biri-N'Goma, où je trouve M. Crampel affaibli, très pâle, mais toujours énergique. A midi l'*Alima* remonte la rivière. Je reste, en attendant M. Lauzière, et demain l'*Alima* doit revenir nous prendre.

18 octobre. — Nouvelle lettre de M. Crampel : l'*Alima* ne reviendra pas. M. Lauzière devra remonter en pirogue, et moi redescendre à Bangui.

19 octobre. — M. Lauzière arrive à 8 h. 30. Il a été retardé par la crue d'une rivière. Nous partons tous deux une heure après, lui au nord, moi au sud. A 2 h. 30 éclate un violent orage ; nous naviguons dans l'obscurité, sous des torrents d'eau. Arrivés au village, à environ 2 kilomètres de Bangui, je débarque avec ma malle, le cuisinier, le boy et le Bafourou. A 3 h. 15 je suis au poste et la pirogue me suit de près.... M. Fondère est très fatigué. M. Husson, le capitaine du bateau, est à la chasse avec un Sénégalais. Vers cinq heures ce dernier revient clopin-clopant. Il a marché sur de petits bambous pointus placés au milieu du sentier et recouverts de feuilles et de sable. Une pointe lui a pénétré profondément dans le pied.

20 octobre. — Le Sénégalais va mieux.

Le prisonnier fait par M. Fondère est toujours là. De plus, il y en a trois autres. Ces derniers ont été pris par les Belges, le lendemain de notre départ. Avec d'autres, ils attaquaient, paraît-il, l'îlot.

21 octobre. — J'ai oublié de noter que, le lende-

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main du départ de M. Crampel, un Boubangui (une troupe de ces gens a été autorisée à camper dans notre poste) a été assassiné à 150 mètres du poste. On a retrouvé des morceaux d'intestins.

M. Hanolet, chef du poste belge de Zongo, est venu nous faire visite. Il me paraît avoir l'esprit peu administratif. Il est aigri ; son idée fixe est l'extermination de certaines races indigènes. Sa conversation est pourtant intéressante lorsqu'il nous parle de la mort tragique de l'ancien chef de poste de Bangui, Musy : « Après sa mort, dit-il, je suis allé à Salanga. Il y a cinq ou six villages qui, ensemble, peuvent réunir cinq ou six cents combattants. Vous ne pourrez aller à Salanga sans être devancés et vous trouverez les cases vides. Vous pourrez les brûler et couper les plantations, mais c'est tout. Musy avait bien été appelé par les gens de Botambi, au-dessus de Yacouli, pour une histoire de vols. Les gens de Yacouli et de Botambi l'ont accompagné jusqu'à Salanga. Il a brûlé deux villages et ses hommes se sont mis à piller les plantations. Musy restait avec quatre Sénégalais. Il marche sur les deux autres villages, en tirant. Trois M'Fans tombent morts. Musy lui-même reçoit une zagaie dans le flanc. Les Salangas se précipitent sur lui, retirent la zagaie barbelée; les intestins sortent. Ils coupent le malheureux blanc en morceaux. Le dernier M'Fan s'est enfui, démontant son mousqueton pour le cacher sous ses vêtements. »

Si nous allons à Salanga, M. Hanolet m'offre son boy comme guide.... Au sujet des derniers incidents il nous trouve faibles, hésitants. Aussitôt après l'affaire des trois fugitifs mangés, on aurait dû brûler les deux villages où l'on a trouvé des restes humains. Sa tactique, à lui, est celle-ci : punir tout affront rigoureusement, mais faire la paix aussi vite que possible. Sans quoi cela s'éternise, un homme est tué de temps à autre, la forêt surveillée. Le moral des hommes, qui ne peuvent plus sortir, est atteint. M. Hanolet craint qu'après notre départ notre faiblesse n'amène de graves conséquences, non seulement pour notre poste, mais même pour Zongo.

Pour les trois prisonniers, on le sent irrité. On nous les a remis, dit-il, non parce qu'ils venaient de la rive française, mais par pure courtoisie, avec l'espoir que justice serait faite. Pris les armes à la main sur le territoire belge, ils auraient dû être fusillés séance tenante. Si satisfaction ne lui est pas donnée, malgré les menaces de réclamations diplomatiques, il bloquera la rivière, car s'il montre autant de faiblesse que nous, il est perdu.

Il y a dans tout ceci quelque chose de fondé. Si notre chef ne fait rien et qu'après notre départ Bangui nous attaque, M. Crampel sera taxé de faiblesse. Il est déjà accusé de philanthropie exagérée, de négrophilisme. On ne comprend pas que, prévenu par mille exagérations, mille racontars, il doute de tout et de tous. Il a vu commettre des actions contraires à toute humanité, à toute politique. Il ne voudrait pas tomber dans les mêmes errements, risquer de punir un village innocent. Il cherche la vérité, avec la crainte d'être injuste, par conséquent maladroit....

22 octobre. — A onze heures du soir, le sergent vient me prévenir que le prisonnier s'est évadé. Le M'Fan N'Doungo était en faction depuis une heure, et à dix heures le prisonnier était encore là. Il a emporté le cadenas de la barre et les deux cadenas qui fermaient les chaînettes sur ses poignets.

24 octobre. — A quatre heures du matin, Grando, le contremaître des Bassas, vient me dire que la sentinelle du poste des bagages est endormie. J'y vais et vois le porteur grand-bassa couché sur un établi, profondément endormi. Je lui enlève sa carabine et je le réveille par de solides coups de bâton. Il s'enfuit près du fleuve en poussant des hurlements affreux : il se croyait attaqué par des indigènes. A 7 h. 30, je lui fais infliger vingt-cinq coups de liane devant le personnel du poste et de la mission assemblé : il crie et pleure comme une femme. Ces punitions me font de la peine, mais elles sont nécessaires pour notre sauvegarde.

Nous n'avons plus de vivres que pour trois jours; il faut aller en chercher. M. Husson est malade, Mohammed Saïd n'a pas l'habitude de ces choses. Je dois y aller. D'ailleurs ma présence n'est pas nécessaire au poste. J'envoie, à trois heures, le boat et une pirogue avec vingt-quatre hommes; je leur donne pour instructions de m'attendre au delà des rapides. Je les y rejoindrai demain matin.

Samedi 25 octobre. — A deux heures du soir seulement nous arrivons à Biri-N'Goma.

26 octobre. — A 5 h. 20, je fais prévenir M. Biscarrat de mon arrivée et le prie de nous faire acheter des légumes. Le maïs nous est apporté immédiatement et nous en achetons pendant toute la matinée. A 10 h. 30 M. Biscarrat vient me voir et déjeuner avec nous. Je pars de Biri-N'Goma à 2 h. 15 et j'arrive à 5 h. 45 au poste; le boat un peu plus tard, à 6 h. 20.

M. Orsi est arrivé avec le *Djoué* et tous ses hommes.

30 octobre. — Une invasion de fourmis nous fait décamper de notre case, cette nuit, et coucher dans la cour. L'endroit est mal choisi et la case, d'ailleurs, pitoyable. A 9 heures je décide la construction d'une grande case qui sera composée de cinq petites chambres. Je mets tous nos hommes à l'œuvre. Cette occupation chasse les idées noires, nées de l'oisiveté, qui commençaient à m'envahir.

2 novembre. — Après déjeuner, je m'installe dans la nouvelle case. Mon compartiment est achevé. M. Orsi part pour Biri-N'Goma, ce matin, avec une pirogue et le boat...

... Je suis surpris de la vie que les blancs mènent dans les postes. Tous ces gens-là n'ont pourtant pas eu, en France, de boys attachés à leur personne. Comment font-ils? Ici ils ont de nombreux domestiques ; ils ne savent plus faire un pas, ni étendre le bras. Ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne savent plus procéder seuls aux soins de leur toilette.

Vers 3 heures j'entends un coup de sifflet : c'est l'*Alima* qui rentre. A la hâte, je fais habiller une vingtaine d'hommes pour recevoir M. Crampel, qui revient avec MM. Ponel, Lauzière et avec Niari. Notre chef va un peu mieux, mais il est bien amaigri. Tout a bien marché en haut; notre point de départ est fixé. Les Banziris doivent même venir nous prendre à Bangui avec des pirogues.

Le soir nous apprenons que les Boubanguis, restés comme otages tandis que les leurs commerçaient dans le haut de la rivière, se sont enfuis. Cela est inquiétant. Demain je prendrai le *Djoué* et je tâcherai de les rejoindre en redescendant la rivière.

3 novembre. — Je pars à 7 heures du matin. A 2 h. 30 nous arrivons à de grands villages n'gombés. Nous n'avons rien aperçu près des villages : aucune pirogue. Durant la descente nous fouillons les rives avec nos jumelles, mais la rivière est large et les îles nombreuses. Nous avons dû cependant dépasser les Boubanguis. Aux villages j'établis un fonctionnaire avec la consigne de bien surveiller la rivière.

7 novembre. — Nous avons descendu la rivière pendant deux jours, nous arrêtant dans tous les villages et achetant du manioc.

Nous étions à table, à midi, et nous passions devant le deuxième village au-dessous de l'ancien poste. J'aperçois au bord de la rivière un campement provisoire et trois grandes pirogues chargées. MM. Crochet et Longbart reconnaissent ces embarcations pour appartenir aux Boubanguis. Nous approchons du bas village à un endroit escarpé. La foule, très nombreuse un moment auparavant, s'est dispersée dans la brousse. Je trouve au sommet de la berge un vieillard qui me crie des mots d'amitié; je réponds sur le même ton et je fais dire que nous voulons seulement les Boubanguis. Puis, sans m'arrêter, je cours vers les pirogues. Dans chacune d'elles je place un Sénégalais, puis je fouille le village. Un Boubangui, malgré nos protestations, s'enfuit. Un Sénégalais du poste tire un coup de fusil en l'air. Le Boubangui n'en court que plus vite. Je fais transporter dans les pirogues les objets de valeur que je trouve sous les arbres, pendant que, à distance respectueuse dans les herbes, les Boubanguis font des signes désespérés. Après une attente d'environ 30 minutes, nous allions regagner le *Djoué*, quand je vois s'approcher le chef Lingoly, accompagné de deux Boubanguis. Je vais vers lui et lui prends le poignet, l'invitant à me suivre, mais il se débat et son bras huilé glisse dans ma main. Il jette son fusil pour s'enfuir plus vite. Je le rejoins en un instant et l'empoigne fortement. Il tire son couteau et ce n'est qu'après une lutte assez longue qu'un Sénégalais parvient à le lui arracher. Malgré cette vive résistance, nous l'amarrons et le portons dans la pirogue. Deux autres Boubanguis se rendent volontairement à bord, avec trois jeunes garçons qui doivent être des esclaves. Le *Djoué* repart à une heure pour Bangui, remorquant deux pirogues chargées d'ivoire et d'objets divers. Un peu après, nous apercevons, le long de la rive, quatre pirogues boubanguis, dont une porte pavillon français. Je n'essaye pas de les arrêter, car avant notre approche les hommes seraient dans la brousse avec leur butin.

Portrait de M. Lauzière. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photohraphie.

Nous arrivons à Bangui à 3 heures au milieu d'un violent orage; d'assez gros grêlons tombent en abondance. Les Boubanguis sont débarqués et les pirogues tirées sur le rivage.

Lingoly est enfermé dans le magasin aux vivres, entouré de quatre factionnaires.

M. Crampel est toujours aussi faible, aussi malade. Nous sommes tous très inquiets.

9 novembre. — A quatre heures, M. Crampel nous réunit en conseil. On décide dans l'intérêt de la sécurité du poste, après notre départ, d'aller faire un palabre avec le chef Youka, de raser les deux villages de malfaiteurs qui sont auprès du poste, enfin d'aller à Salanga, chez les meurtriers de Musy.

10 novembre. — Cette nuit, une alerte; un varioleux, couché en dehors du poste et gardé par un autre indigène, a aperçu deux Bouzérous. Nos braves se sont aussitôt mis à brailler, bien qu'ils fussent armés. En

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques secondes nous étions dehors et nous avions rassemblé nos hommes. Mais on ne peut rien faire de plus. Impossible de s'aventurer dans la forêt, la nuit.

Lingoly est renvoyé avec ses deux pirogues.

11 novembre. — M. Crampel va un peu mieux. Nous sommes tous bien contents.

12 novembre. — Je pars à 6 h. 40 du matin sur l'*Alima* avec MM. Ponel et Fondère, plus 8 Sénégalais de la mission. Nous allons dans la rivière M'Poko, palabrer avec le chef bouzérou Youka. Nous arrivons à son village à 8 h. 50. Beaucoup de monde, qui s'éclipse à notre approche, bien que nous ne descendions que trois, avec l'interprète, sans armes. Enfin, après vingt minutes d'attente, ils se décident à approcher, et M. Ponel palabre avec Youka. A 10 heures nous repartons, emmenant un esclave du village, qui vient à Bangui chercher un des trois prisonniers, homme de chez Youka.

V

Expédition chez les Bouzérous.

13 novembre — Départ à 6 h. 20 pour châtier le village ennemi des Bouzérous, dont les méfaits contre nous ne se comptent plus. M. Orsi a quinze hommes, Sénégalais, Bassas, M'Fans, Gallois; je commande également à quinze hommes. M. Ponel nous accompagne. Notre marche dans la forêt, sans sentier frayé, est assez lente et pénible. Nous franchissons difficilement un marigot, au moyen de lianes submergées. Nous remontons de l'autre côté, tout mouillés et couverts de fourmis. Au même instant, nous entendons quelques coups de trompe dans la direction du village. Nous pensons être signalés. En arrivant près des cases, plus de sentier. Tandis que M. Orsi et sa troupe prennent à droite pour contourner le village, nous piquons au travers de fourrés épais que nous ouvre le machete. Nous traversons : le premier village est vide. Un chemin battu nous mène au grand village. Là nous entendons des voix nombreuses. Près de la palissade j'aperçois un noir qui nous guettait et qui s'enfuit avec rapidité. Nous nous élançons, mais nous perdons quelques instants devant la palissade.

Quand nous pénétrons en courant dans le village, il est déjà vide. Toutefois les habitants n'ont pu déménager. La brousse est couverte d'objets jetés dans la fuite; les noirs ont tout abandonné pour courir plus vite.

Nous occupons le village et faisons vider les cases. Une demi-heure après, environ, les indigènes, ralliés, remontent la rivière dans six ou sept pirogues et viennent vers le village : 30 à 35 hommes pagayent en criant. Je fais embusquer mes Sénégalais dans les herbes et nous les attendons. Mais un des nôtres lâche un coup de feu par maladresse. On nous sait là et l'on s'arrête. Cependant un certain nombre d'indigènes débarquent et nous les entendons qui passent devant le village. Ignorant leurs intentions, nous formons une chaîne de tirailleurs, genou en terre. Un moment après, nous brûlons deux cases. Les indigènes ne font aucune démonstration. Enfin, las d'attendre, je pars d'un côté avec 6 hommes, M. Orsi de l'autre, pour commencer la destruction des plantations. Vers 10 h. 30, des pirogues se montrent de nouveau. A la demande de M. Ponel, je commande un feu de salve, à 1000 mètres. Les noirs, effrayés, sautent à l'eau et s'enfuient. M. Ponel envoie alors, par trois hommes en pirogue, un billet à M. Crampel pour demander l'*Alima*. Peu après, ce bateau arrive. Nous brûlons les cases, puis nous montons tous à bord et descendons au village suivant, qui porte notre pavillon. Un long palabre rassure les habitants, effrayés par l'exécution des voisins

14 novembre. — A 5 heures du matin, je pars avec M. Orsi et 20 hommes en boat, pour achever la destruction des plantations du village ennemi. Malgré 14 hommes de renfort envoyés peu après dans le second boat, la journée nous suffit à peine pour abattre l'immense plantation de bananiers du village. Deux champs de maïs et de manioc sont également saccagés.

VI

Expédition chez les Salangas, meurtriers de Musy.

19 novembre. — A 1 h. 15, nous quittons Bangui sur l'*Alima*, MM. Fondère, Orsi, Lauzière et moi, 18 Sénégalais, 19 Bassas, 13 M'Fans et 12 Gallois, plus le boy Thy-Coemba. Notre mission est de faire la lumière sur la mort de M. Musy, de prendre contact avec les Salangas, et surtout de rapporter les restes de l'expédition.

A 2 h. 30, arrivée à Yacouli. La population du village s'enfuit et c'est avec peine qu'on parvient à rassurer quelques hommes. Enfin, le chef, un petit vieux tout ridé, toujours souriant, et quelques « notables » viennent palabrer. D'autres, plus timides, restent au loin. On nous fait le signe d'amitié en nous écrasant, sur l'avant-bras droit une substance rouge. Puis, on nous apporte deux poules, et, suivant la coutume, on jette sur nous quelques plumes de ces volailles. Un indigène nous fait un assez long discours pour nous prouver l'amitié que l'on nous porte, tandis qu'un autre ponctue chaque mot de *hé!* prononcés sur un ton prolongé et doux.

M. Fondère leur explique qu'il est le chef du poste de Bangui et il ajoute : « Nous sommes venus pour parler, non pour faire la guerre. Il y a eu des palabres autrefois, nous venons pour tout arranger. D'une main nous tenons des présents, de l'autre un fusil. Nous ne voulons pas la guerre, mais nous pouvons la faire. Si les habitants nous prouvent leur amitié, tout le passé sera oublié et nous serons généreux. Nous sommes amis des chefs de la rivière; nous voulons l'être des autres. » Puis nous leur annonçons que nous voulons aller à Salanga, où un blanc a été tué, non pour faire la guerre aux gens, mais pour palabrer et effacer tout malentendu.

Les Yacoulis paraissent satisfaits. Ils prennent confiance. D'ailleurs, nous sommes au milieu d'eux, seuls

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

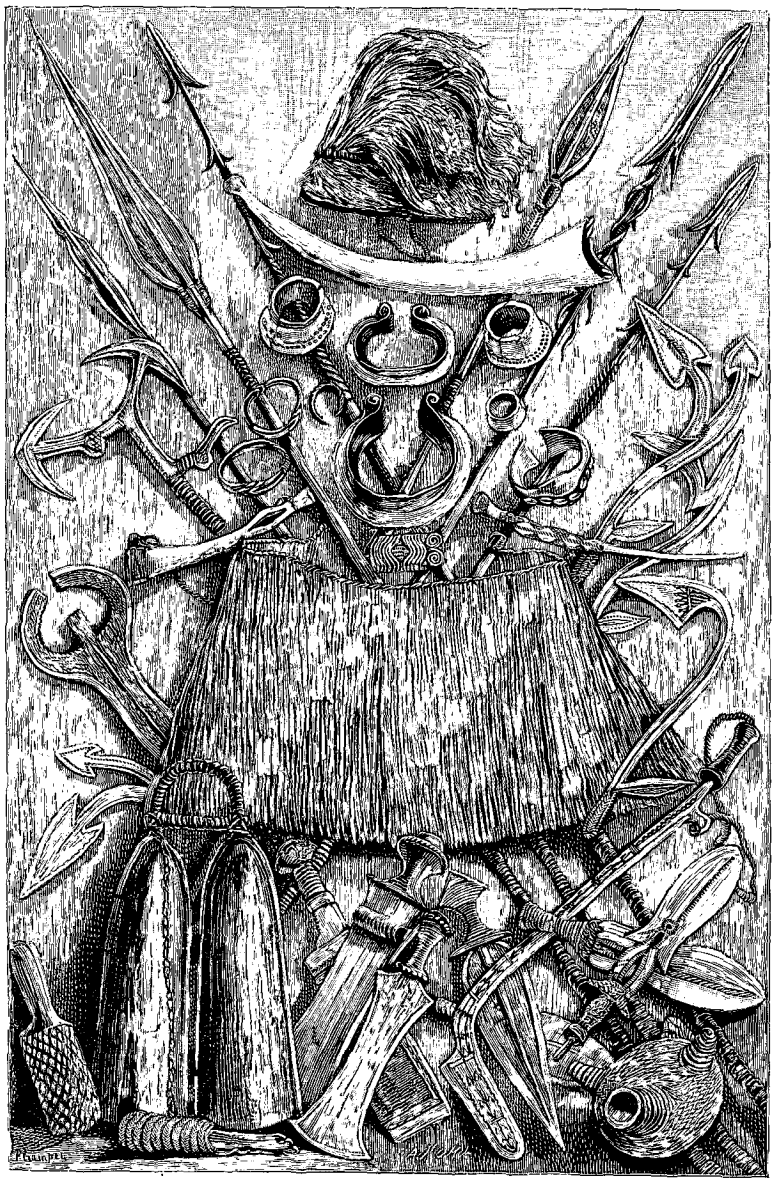
et sans armes. Tous nos hommes sont demeurés à bord. La grande préoccupation des indigènes est de nous offrir des poulets et un cabri, et ils interrompent sans cesse nos discours pour nous parler de ces présents. Enfin nous leur demandons des guides pour nous conduire à Salanga. Cela les interloque, et pendant assez longtemps ils se consultent à voix basse. Leur réponse est d'abord négative, puis, comme M. Fondère répète ses menaces et ses offres, ils promettent quatre hommes.

Le soir est venu; nous rentrons à bord pour dîner.

Jeudi 20 novembre. — Nous avons couché avec nos hommes sous un hangar. Il est tombé de l'eau toute la nuit : le matin, le temps est encore mauvais; nous n'avons pas de chance; le terrain est détrempé et les marigots, qu'on dit nombreux, seront remplis. L'*Alima* part pour N'Gombé à 7 h. 15.

Nous interrogeons minutieusement un nommé Khol et un M'Fan qui avaient accompagné M. Musy. D'après le M'Fan, M. Musy aurait été tué par les gens de Botambi, car il dit avoir vu pendant sa fuite ces indigènes tuer un jeune M'Fan que Musy avait renvoyé vers Botambi pour accompagner des femmes prises à Salanga.

Khol croit au contraire que M. Musy a été tué par les gens de Salanga. Khol, cuisinier, était resté à Botambi pour faire la cuisine; avec lui était un Sénégalais malade. M. Musy est parti, nous dit-il, de Botambi vers 10 heures; il arrive à Salanga, le brûle et tue beaucoup de monde. Des M'Fans dispersés dans les plantations sont tués; seul le M'Fan N'Gouna s'enfuit pendant que le blanc s'avance sur l'autre village avec ses laptots et les alliés. Le M'Fan n'en sait pas plus. Khol l'a vu rentrer à Botambi à 4 heures du soir. Peu après, d'autres indigènes, gens de Yacouli et de Botambi, arrivent successivement. Ils disent à Khol que le blanc et ses hommes reviennent, qu'il a brûlé le village et tué beaucoup de monde. Khol prépare un repas, mais le blanc ne rentre pas. Le chef de Botambi retourne dans la brousse et dit qu'il va chercher le blanc. Pendant six jours, Khol attend inutilement M. Musy et le chef de Botambi. Les indigènes étaient tous rentrés. Enfin, le sixième jour, Khol rentre à Yacouli. Il envoie au poste le M'Fan N'Gouna demander des porteurs pour ramener les caisses de M. Musy. Le Sénégalais Tierpin envoie 4 M'Fans. Les Yacoulis racontent à Khol que le blanc et ses laptots rentraient après avoir brûlé les villages, lorsqu'ils ont été attaqués par les Salangas. Le blanc est tombé percé par une zagaie : les Botambis et les Yacoulis se sont enfuis et ne savent rien de plus. Khol rentre au poste en pirogue, accompagné par des indigènes.



Armures et armes des riverains de l'Oubangui. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après les collections envoyées par M. Crampel.

Pendant notre déjeuner, les indigènes nous entourent et nous indiquent les hommes qui doivent nous accompagner. Détail curieux : on nous recommande de tirer sur les hommes et non sur les chèvres, comme l'ont fait les soldats de M. Musy. Ces recommandations semblent prouver que M. Musy a bien été tué par les Salangas, dont les Yacoulis sont toujours les ennemis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant le départ, je fais manœuvrer un peu mes hommes, ce qui paraît intéresser et impressionner les noirs.

Nous quittons Yacouli à 11 h. 30. Jusqu'à midi 15, nous marchons à travers la brousse dans d'affreux sentiers boueux. A 1 h. 30 nous apercevons les plantations de l'ancien village de Botambi. Nous mettons plus d'une heure à les traverser; puis la brousse recommence, avec des palmiers et quelques « colatiers ». A 3 heures nous arrivons à l'emplacement de Botambi, où nous campons, en prenant toutes les mesures de précaution nécessaires.

21 novembre. — Encore un orage. Décidément la malchance nous poursuit. Nous partons à 9 heures, et nous entrons dans une forêt assez claire, mais broussailleuse. Nous traversons deux marigots assez longs, avec de l'eau jusqu'aux cuisses. A 11 heure nous débouchons dans une plaine couverte d'herbes courtes. Peu auparavant une femme a été aperçue, qui fuyait dans la brousse. A midi, des cris d'alarme nous révèlent la proximité du village, où nous pénétrons. Il est déjà vide; des chèvres courent en tous sens et un petit chien aux longues oreilles nous regarde, immobile. Je place nos hommes en ordre de bataille; puis, avec quatre Sénégalais, je parcours le village. De tous côtés, dans les herbes, nous apercevons des noirs qui poussent de grandes clameurs. Nous leur crions des mots d'amitié et de paix. Au bout de quelques minutes, certains s'approchent et consentent enfin à nous suivre près de l'endroit où sont nos hommes. Il y en a bientôt une cinquantaine. Nous tâchons de leur inspirer confiance et ils viennent s'asseoir près de nous. Ils présentent le même type que les Bouzérous du bord de la rivière. Ils ont les mêmes tatouages et la même petite protubérance de chair entre les sourcils. Plusieurs portent sur la tête une touffe de plumes rouges et bleues. Les costumes et armements sont les mêmes. Certains se sont barbouillé le visage avec du noir, d'autres avec du rouge ou du blanc. Tous portent des bracelets de cuivre et de fer.

A 1 heure, ils nous entourent, nombreux; mais le chef n'est pas encore arrivé et le palabre ne peut commencer. Bientôt le chef s'avance et les autres indigènes lui font place. Il marche lentement, en lançant des regards autour de lui et affectant une allure solennelle. Il réclame le silence et prononce un discours. Pourquoi sommes-nous venus? M. Fondère répond que nous avons voulu connaître les gens de Salanga et non pas faire la guerre. Le blanc tué par eux avait été amené par les Yacoulis, qui l'avaient trompé sur le caractère des Salangas, etc.

Les indigènes se mettent à parler très haut, tous ensemble. L'orateur se retire. Vers deux heures il revient avec un cabri, lui coupe la gorge et nous l'offre.

Les indigènes nous entourent de près pendant notre repas. On les éloigne un peu, mais ils reviennent Ils paraissent très intéressés par nos gestes, parlent et rient. On donne une pincée de sel au chef; il en passe aussitôt à ses voisins, qui le mangent avec allégresse. Il y a environ 200 hommes autour de nous et quelques enfants, mais pas une femme.

Une jeune fille s'approche enfin; elle est bientôt suivie de plusieurs autres.

A 4 heures commence le palabre. On réclame au chef la tête, les vêtements de M. Musy, les armes, etc. On leur promet des cadeaux, on les rassure. Ils délibèrent entre eux. Un moment après, on nous apporte un support de grenadière de remington. Nous donnons en échange un pagne. Puis vient un mousqueton entier, n° matricule 89 977. M. Fondère paye avec du fil de schang, du cuivre, un pagne, des cauris. Le noir, propriétaire de l'arme, ne consent qu'avec peine à s'en séparer.

Contre du fil de schang nous obtenons un chapeau de feutre ayant appartenu à Mahmadou-Cissé. On nous promet d'autres objets pour le lendemain.

Les Salangas habitent huit villages, sept grands et un petit. Le chef qui nous a parlé se nomme Tongogoua : c'est un homme d'assez haute taille, à l'air doux et un peu abruti.

Nous allons faire une promenade dans le village. Il est composé de 53 rangées de cases rectangulaires, orientées de l'est à l'ouest. Un fossé de deux mètres de large et autant de profondeur et une mauvaise palissade entourent et protègent le village, qui doit compter une population d'un millier d'âmes, dont 200 hommes.

Dans la soirée, on nous apporte une cartouche chargée. Nous l'échangeons contre quelques cauris. Il me répugne un peu de voir acheter ces objets; comme nous étions certains de leur présence dans le village, nous aurions dû les exiger, puis faire des cadeaux ensuite. Dès demain, si l'on ne nous apporte pas le crâne de M. Musy et les autres fusils, nous serons plus impératifs. Les noirs deviennent bien familiers,. . il me semble qu'ils nous serrent de près.... Le chef nous donne trois cases pour nos hommes et une pour nous. Il faut presque employer la force pour faire déguerpir les curieux, dont certains sont gris....

22 novembre. — La nuit a été tranquille.

A 8 h. 15 le chef vient avec un poulet, et le palabre commence. Pour écarter les indigènes — car on a volé hier la pipe de M. Fondère — j'ai fait tendre une corde qui nous réserve un petit carré. Le chef y entre, ainsi qu'un vieillard. A 8 h. 25, on nous apporte le canon et la culasse d'un mousqueton, n° matricule 89 200, puis un crâne qu'on nous dit être celui du blanc. C'est probable : le crâne est rond, l'os du nez est demeuré, alors qu'il manque à tous les crânes qu'on voit dans les villages. Nous donnons en échange des pagnes, du cuivre, du fil de schang, un collier de perles et des cauris.

Le chef et les hommes nous racontent alors la mort de Musy; malheureusement nous ne nous comprenons guère. Voici ce que nous pouvons conclure : le blanc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est venu faire la guerre, il a brûlé le premier village et tué des hommes; puis, comme il se retirait, suivi de 5 laptots, les indigènes qui s'étaient enfuis l'ont attaqué au retour et tué d'un coup de zagaie au côté droit. Impossible de savoir rien de plus.

On apporte un manuscrit contenant des versets du Coran. Il a appartenu au laptot Mady-Ba. En échange, nous donnons du fil de schang et des cauris.

9 h. 30. Les indigènes se retirent tous. Nous les entendons discuter dans le fond du village. Le chef nous invite à partir. Nous répondons que nous partirons quand nous aurons tous les fusils. Ils continuent à palabrer.

10 h. 15. Tous les indigènes prennent leurs lances et leurs boucliers. Je remarque une certaine effervescence.

10 h. 25. Les habitants enlèvent leurs chèvres. Nos hommes sont sous les armes et réunis. J'ai fait faire ce mouvement sans bruit. Des indigènes quittent le village.

10 h. 35. Le chef revient avec deux noirs portant chacun un remington.

Poste d'observation. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Nebout.

11 h. 10. On nous rend un canon de mousqueton n° matricule 90 093, la culasse, la sous-garde, l'embouchure, la grenadière, le battant de crosse, une pièce de gâchette.

Le chef nous apporte de l'eau. M. Orsi part avec une vingtaine d'hommes pour aller en chercher. Les noirs ont tout déménagé. Ils sont massés au milieu du village, assez loin de nous. Partout ils ont des sentinelles qui nous observent. Nous n'avons rien dit, rien fait pour les effrayer ou les irriter, et cependant leurs allures ont changé. Le chef paraît influent; je pense que c'est à lui que nous devons les bons rapports d'hier. Sans lui, les indigènes n'auraient rien rendu et se seraient enfuis. Tout à l'heure, Khol allait chercher de l'eau dans la brousse; sept ou huit indigènes le suivent; le chef les rappelle, paraît les gronder et va lui-même chercher de l'eau. Khol dit qu'ils voulaient le tuer.

M. Orsi revient avec la corvée d'eau.

On échange deux gris-gris sénégalais contre des cauris. Quelques indigènes viennent autour de nous vendre des courges. Nous découvrons des visages que nous n'avons pas aperçus hier. Nous supposons que des gens d'autres villages sont venus pour nous voir. Les femmes nous regardent de loin. Nous faisons encore divers échanges....

Les trois Yacoulis nos guides ont disparu ce matin. Nous les réclamons au chef. Il nous répond qu'ils sont partis pour Bogassi. Deux indigènes qui viennent de ce village disent les avoir vus.

Nous avions l'intention de visiter les autres villages, mais cela prendrait trop de temps, et d'ailleurs notre mission est remplie.

Nous partons à 2 h. 30. M. Orsi est à l'avant-garde avec M. Fondère, Khol et un guide salanga. Je suis à l'arrière-garde avec M. Lauzière. Nous prenons la route de Bogassi. A 2 h. 45 environ, des coups de feu partent de la tête de la colonne. Je rassemble l'arrière-garde, une partie des porteurs et fais face en arrière. Il était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps. Nous sommes entourés. Des noirs, derrière nous, bondissent silencieusement dans les herbes. Je fais tirer : quatre tombent; je pense que d'autres sont blessés.

M. Fondère arrive. Il me dit qu'ils ont été attaqués à coups de zagaie, en entrant dans la brousse. Le guide qui était derrière Khol le frappe d'un coup de zagaie dans le dos et se jette sur lui. M. Orsi tire sur le guide, mais son revolver rate deux fois. Amady-Samba étend mort un Salanga qui allait frapper M. Fondère.

M. Orsi fait ramasser les bagages que les hommes avaient jetés pour tirer, et enlever le blessé, puis nous rejoint. Nous disposons les hommes en carré et attendons. Continuer sur Bogassi est dangereux, car nous ne connaissons pas la route. Il nous faut revenir sur le village, nous y maintenir. L'offensive est nécessaire après cette embuscade. Je forme une colonne composée de trois rangs, les porteurs de bagages au milieu, et protégée par une avant-garde et une arrière-garde. Je suis à l'avant-garde.

Nous marchons lentement sur le village. Khol est porté par quatre hommes. Des indigènes se montrent sur notre droite. Je monte sur une termitière avec deux Sénégalais et je fais tirer sur eux. L'un tombe. De loin en loin, quand il y a de hautes herbes, je fais tirer quelques balles pour balayer la route.

A 4 heures, nous entrons dans le village. Les ponts ont été enlevés. Demba-Ba saute dans le fossé et les remet en place. Nous nous installons au bout du village; je fais abattre quatre rangées de cases et nous en brûlons cinq autres pour nous donner du champ, puis les hommes sont disposés en carré. Nous aurons heureusement la lune jusqu'à minuit environ; après, nous allumerons des feux. La nuit venue, sans rompre le carré, nous faisons coucher un homme sur deux. Nous avons donc trente-quatre hommes qui veillent. Le pauvre diable de Khol est mort en route; on l'a enveloppé dans de l'étoffe; il avait deux blessures, l'une sous l'omoplate droite, l'autre au sein gauche.

A 8 h. 15, une zagaie lancée de la brousse tombe entre les jambes d'un Bassa. M. Orsi crie : « Garde à vous! » Quatre ou cinq hommes tirent sans commandement. Le M'Fan N'Zégo, s'étant avancé pour tirer, reçoit une balle d'un des nôtres et tombe foudroyé. Le projectile lui est entré entre les épaules et sorti sous la gorge. La mort de Khol m'avait attristé, celle-ci m'accable; j'aurais tant voulu les ramener tous! Combien en perdrons-nous encore avant de rentrer à Bangui!

Jeune fille salanga (voy. p. 22). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Brunache.

Nous passons la nuit éveillés, surveillant les dehors ou nos hommes. A tout instant il faut leur parler pour les empêcher de dormir. Les Sénégalais ne bronchent pas et les porteurs eux-mêmes font bonne contenance, mais si l'on nous attaque en masse, je ne sais s'ils garderont leur sang-froid. Pendant l'attaque ils n'ont pas eu peur, mais il me fallait les placer presque un par un où je voulais qu'ils fussent.... Quoique nous n'ayons rien mangé, nous n'avons pas faim; mais nous avons soif, et pas une goutte d'eau.... Quelle longue nuit!

23 novembre. — Jusqu'à minuit les noirs ont hurlé de loin, en frappant sur un tam-tam. Ils nous criaient des paroles de paix. Nous n'avons rien répondu et nous avons gardé un profond silence. De minuit jusqu'au matin, nous n'entendons plus rien. A 5 heures, nous nous préparons au départ. Un brouillard épais nous entoure et pourrait favoriser un assaut de nos ennemis. Nous quittons le village dans le même ordre qu'hier soir, puis, en file, dans la forêt. A 8 h. 15, nous arrivons à Botambi, où nous prenons un léger repas. Nous en repartons à 9 h. 20, pour arriver à 2 heures à Yacouli. Nous sommes très fatigués. L'*Alima* est passée ce matin, allant à Bangui. Quand reviendra-t-elle? M. Fondère et Demba-Ba partent en pirogue pour aller informer M. Crampel de notre arrivée.

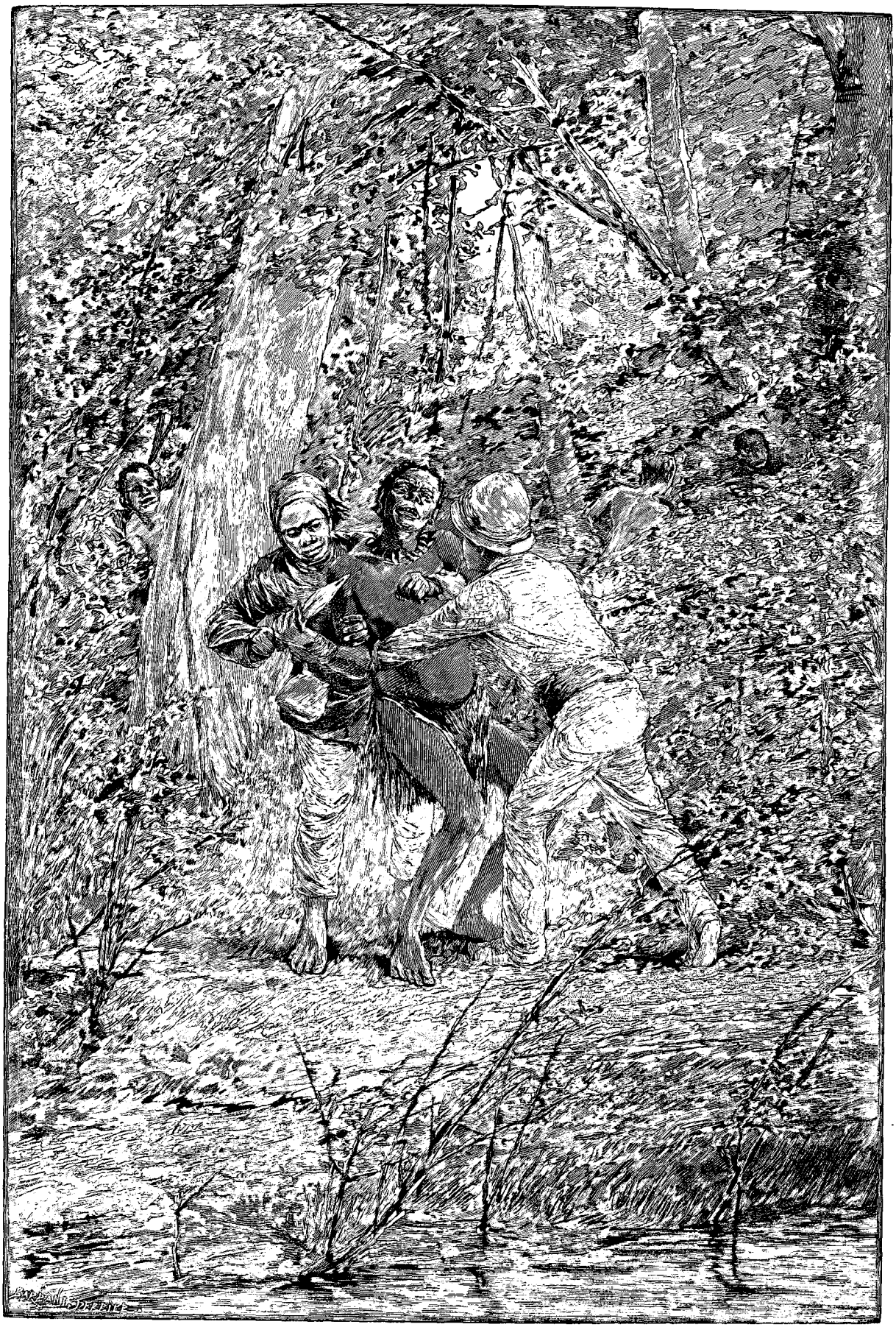
Contre notre attente, nous n'avons pas été attaqués en route. Hier les indigènes avaient sans doute espéré nous disperser par la surprise, mais notre défense, notre retour offensif sur le village, les ont troublés. Leur trahison méritait une répression; cependant je n'ai pas voulu m'écarter des instructions de M. Crampel et risquer de perdre encore des hommes.

Le village yacouli est entré en allégresse à la nouvelle de la « pile » infligée aux Salangas. Nos hommes racontent d'ailleurs aux indigènes des combats homériques que nous n'avons jamais livrés. Les femmes et les enfants nous apportent des produits.

24 novembre. — A 7 h. 30, l'*Alima* vient nous prendre. A 11 h. 15 nous sommes à Bangui. M. Crampel est en bonne santé. Je lui rends compte de la conduite de tous nos hommes, surtout des Sénégalais, dont le calme et la bravoure sont d'un bon augure, et je donne de justes éloges à l'étonnant sang-froid de M. Lauzière, qui se trouve pourtant pour la première fois dans de pareilles aventures.

25 novembre. — A 5 heures a lieu l'ensevelissement des restes de Musy. Tous nos hommes et ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Capture du chef Lingoly (voy. p. 19). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

1910 LEGS FERME N° COLOMBES 1910

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du poste sont sous les armes et forment la haie jusqu'à la fosse. M. Hanolet est venu.

27 novembre. — Nous achevons de préparer les charges de cartouches et de sel. Deux chefs de Bobassa sont arrivés au poste. Jamais personne n'y était venu de ce village. Ils disent que les Salangas ont eu huit tués et trente-trois blessés, dont le chef Tongongoua.

VII

De Bangui au village de Bembé.

28 novembre. — A 1 heure de l'après-midi, nous quittons Bangui, M. Lauzière et moi, huit Sénégalais, dix-neuf Bassas, quatre M'Fans, trois Gallois, notre cuisinier et deux boys. Nous sommes suivis par sept pirogues avec trente et un Banziris et une pirogue montée par trois hommes de Biri-N'goma. Le premier rapide est franchi promptement, le deuxième est plus difficile et plus périlleux. On stoppe à 4 h. 30. Les Banziris sont d'adroits piroguiers; grâce à leurs longues perches, la marche est rapide.

A 3 h. 30 nous arrivons à Biri-N'Goma.

30 novembre. — Nous laissons la pirogue, trop lente, à Biri-N'Goma. Un instant après le départ nous rencontrons une pirogue de Bouzérous. Les Banziris crient et les autres, effrayés, s'enfuient dans la brousse en abandonnant leur embarcation. Deux Banziris sautent dedans et s'emparent d'un poulet; tout le chargement y passait, si je ne m'étais interposé. Je fais abandonner le poulet et pousser la pirogue à la rive, où ses propriétaires la reprennent. A 2 heures, nous arrivons au premier rapide; dans cette saison des basses eaux, ils se franchissent avec facilité.

1er décembre. — A 4 heures, nous campons à l'extrémité d'une petite île. Au milieu s'élève un arbre unique mais énorme. Le pays a changé d'aspect. La rivière s'élargit, les rives deviennent basses, peu boisées. Un pays de plaines commence.

4 décembre. — A 5 heures, nous arrivons à Dioukoua-Mossoua, village du chef Bembé. Ma pirogue arrive la première. M. Biscarrat est sur la rive. Il veut bien s'occuper du débarquement des marchandises. Je monte au camp. J'ai au pied une plaie qui m'a fait beaucoup souffrir et m'oblige à me coucher.

5 décembre. — Je suis obligé de garder le lit; impossible de marcher! J'avais, depuis deux mois, un eczéma et je le traitais au bichlorure; c'est une trop forte dose de ce médicament qui m'a blessé. J'aurais cependant tant à faire! M. Biscarrat me remplace et fait nettoyer les fusils de traite. Je suis navré d'être impotent.

6 décembre. — Je suis toujours alité. Hier M. Biscarrat devait partir avec un premier convoi pour Mokanda. Un N'Dri accepte de le guider, et Bembé s'offre à l'accompagner, le tout après une journée de palabres. M. Lauzière devait partir aussi. Ce matin, pas de guides. Bembé ne veut plus partir; il affirme que nous serons attaqués en route. On allait se décider à partir quand même, sans guides, lorsqu'on apprend que les femmes du village de Bembé se sont enfuies dans une île. Cela est mauvais signe. M. Biscarrat demande une pirogue pour aller chez les M'Bata tâcher de connaître exactement les intentions des N'Dris et, si possible, d'atteindre Mokanda par la rivière. Bembé promet la pirogue pour demain. Que se passe-t-il dans la cervelle de ces noirs? Les piroguiers n'ont pas reçu leur paye; nous ne pouvions la leur donner, faute de cauris. Peut-être n'en aurons-nous pas assez pour attendre l'arrivée de M. Crampel.... Mais à ce moment tout changera.

La femme à la calebasse (voy. p. 30). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Nebout.

A 6 heures du soir, Bembé me prévient que beaucoup de N'Dris sont rassemblés non loin d'ici, et nous conseille de veiller pendant la nuit.

7 décembre. — M. Biscarrat part en pirogue, emmenant cinq Sénégalais, cinq Bassas et cinq M'Fans.

Un chef banziri vient me voir et m'affirme que Mokanda et ses hommes sont avec les autres Langouassis pour nous empêcher de passer.

8 décembre. — Des N'Dris viennent me dire que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Attaque des Salangas (voy. p. 24). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons tort de partir pour Mokanda, qu'il y a un autre chemin, plus sûr, au nord.

9 décembre. — J'ai essayé hier d'un remède que m'a conseillé Samba N'Diaye : une infusion de racines. C'est un siccatif; je souffre encore davantage et je reviens à l'huile de palme. J'ai sans cesse l'impression d'une brûlure.

Je commence à être assiégé par les idées les plus noires.

Biscarrat rentre. Il a vu des chefs. Grand palabre sur une île, non loin d'ici, demain.

12 décembre. — M. Biscarrat part à 4 heures avec des N'Dris; il va faire une reconnaissance. Il emmène avec lui six Sénégalais et six Bassas.

14 décembre. — M. Biscarrat rentre. Il a laissé ses hommes à environ 18 kilomètres du camp. Il repartira demain avec un premier convoi : « Tout va bien », me dit-il.

15 décembre. — M. Biscarrat part avec tous les porteurs chargés. Il me laisse quatre Sénégalais et trois Bassas malades.

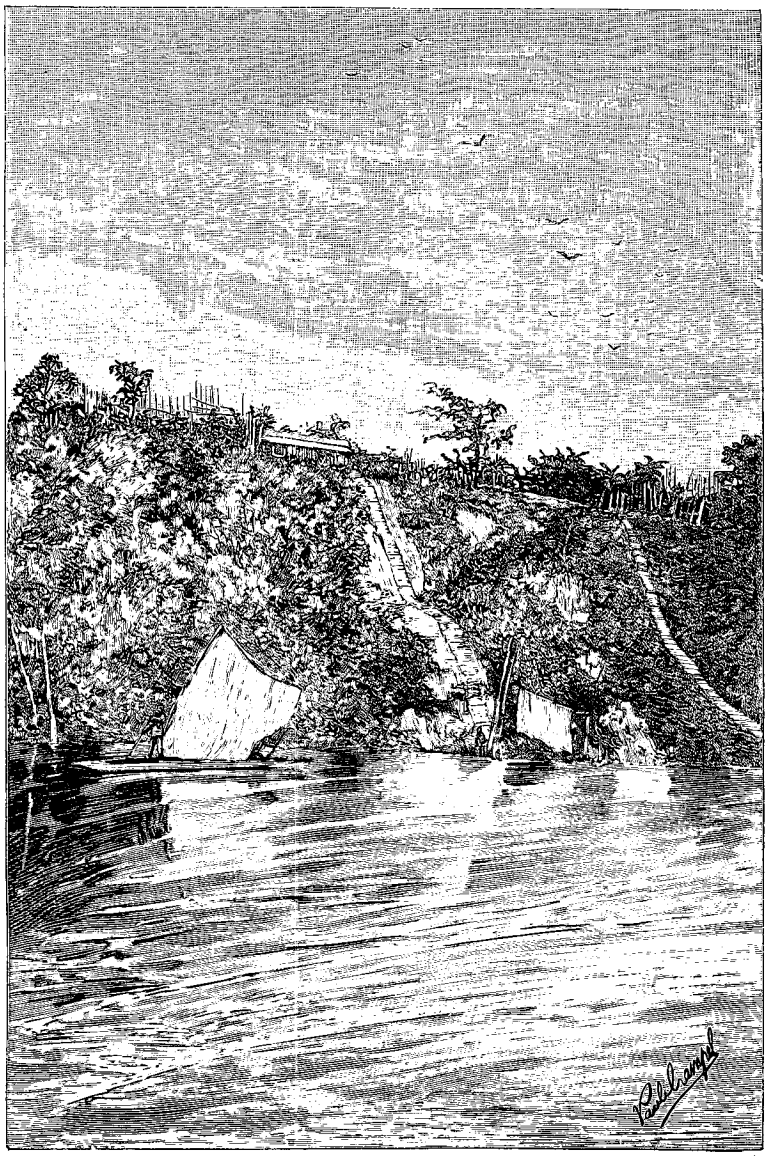
16 décembre. — Bembé, avec N'Drou, chef langouassi, vient me prévenir que les N'Dris veulent faire la guerre au blanc. Il veut que je recommande à mon camarade de bien veiller, surtout quand toutes les marchandises seront avec lui. Qu'y a-t-il de vrai là dedans? Bembé craint-il pour son payement quand toutes les marchandises seront parties? En tout cas, M. Biscarrat sera prévenu.

A 4 heures arrive un détachement de quarante-quatre hommes, envoyé par M. Biscarrat.

.... M. Crampel, qui a été longtemps très malade — nous avons craint un moment de le perdre — va bien maintenant.... M. Lauzière est toujours mon excellent camarade; pour lui je n'ai pas de secrets. Sous ses dehors modestes, simples, il a une intelligence vraiment remarquable. Il a une excellente mémoire, une instruction étendue et sérieuse; il juge les choses avec une clarté et une froideur qui sembleraient ne pouvoir appartenir qu'à un homme mûr....

... Nous voici à la veille de quitter l'Oubangui pour nous diriger vers le Tchad. Nous n'avons guère souffert jusqu'ici. J'ai perdu beaucoup de choses, mais je suis encore riche; dans ma malle en fer, j'ai du linge, deux costumes de drap, trois de toile, mais je n'ai plus que deux paires de chaussures. C'est peu, pour deux ans de marche!

... Notre nourriture se compose de chèvres, poulets, ignames, patates, haricots indigènes, bananes, et de la chasse, qui produit pour le moment des pintades. C'est peu varié, mais c'est sain. Pas de conserves ou très peu; nous n'emportons que des boîtes de sardines et des boîtes d'une pâte nommée soupe à l'oignon, qui remplace la graisse.



Village bouzérou. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Le nom de Bouzérous appartient réellement aux habitants de quelques villages situés près du poste de Bangui. Ils forment une famille de cette race anthropophage qui commence à apparaître sur les bords de l'Oubangui vers 3° 30′ latitude nord pour disparaître vers 4° 50′ latitude nord. On connaît le nom de quelques familles groupées en un ou plusieurs villages, mais on ignore s'il existe un nom d'ensemble de la race. Celle-ci est riveraine de l'Oubangui et ne

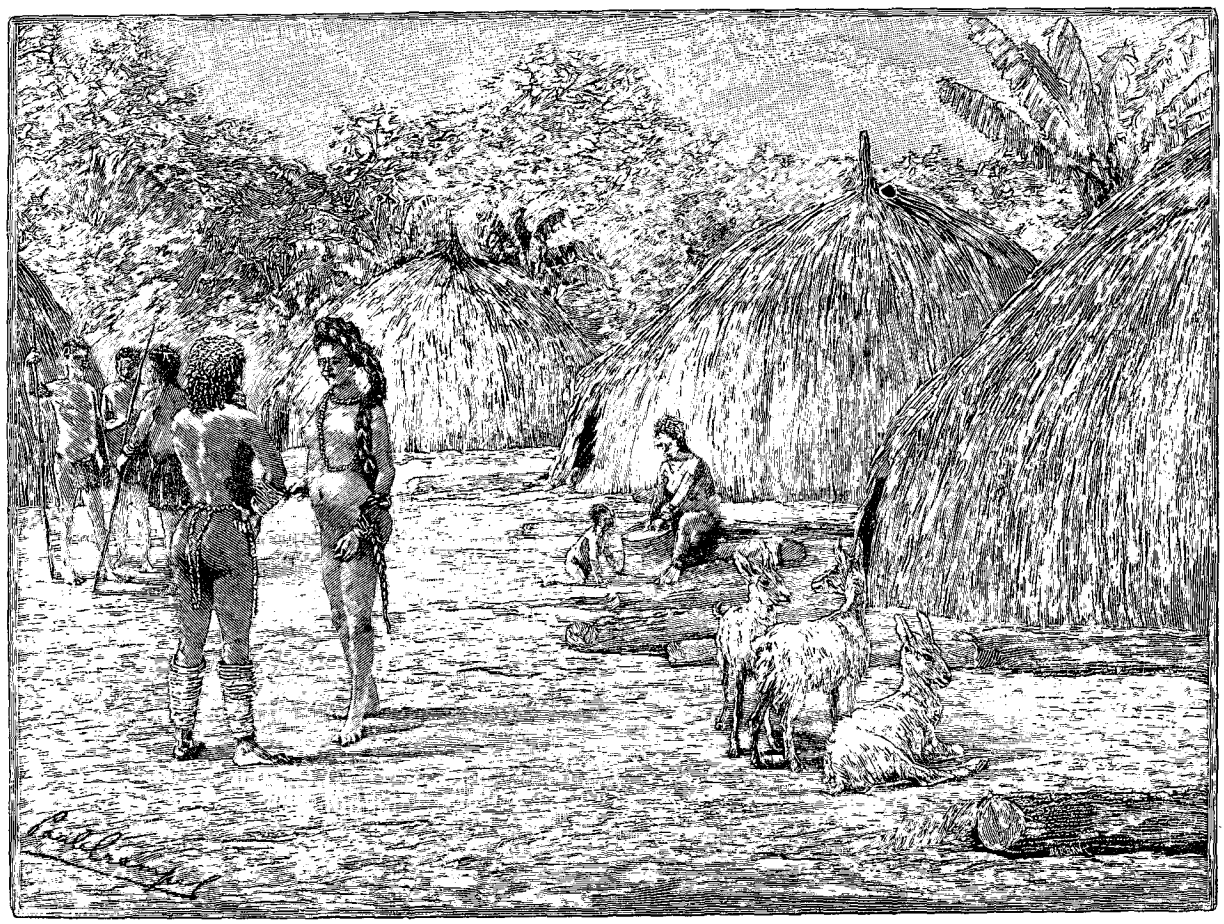
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'écarte pas au delà de quelques kilomètres des rives.

Au sud de Bangui, les Bouzérous habitent dans de grands villages ouverts sur la rivière, mais palissadés et protégés par un fossé, du côté de l'intérieur. Une brousse épaisse, presque impénétrable, s'étend derrière ce fossé. On accède au village par un seul sentier, qui aboutit à une porte étroite, formée de deux lourdes planches reliées ensemble et se fermant par un système à bascule.

Sur la rivière, l'accès des villages est très difficile; la berge est toujours très élevée et il faut grimper par un sentier à pic, parfois au moyen d'une liane tendue à cet effet.

Au nord de Bangui, dans la région des rapides de Mokangoué, les rives deviennent plus basses et les villages bouzérous sont alors, du côté de la rivière, protégés par une palissade. Ils sont aussi mieux défendus et il faut, avant d'arriver à la porte, passer dans une sorte de couloir fermé en haut par un plafond en treillis sur lequel, en cas d'attaque, doivent se trouver des gardiens. Les villages sont aussi plus petits, et quelques-uns sont entièrement entourés de brousse. Ils ont un aspect mystérieux et sauvage : on n'aperçoit, en



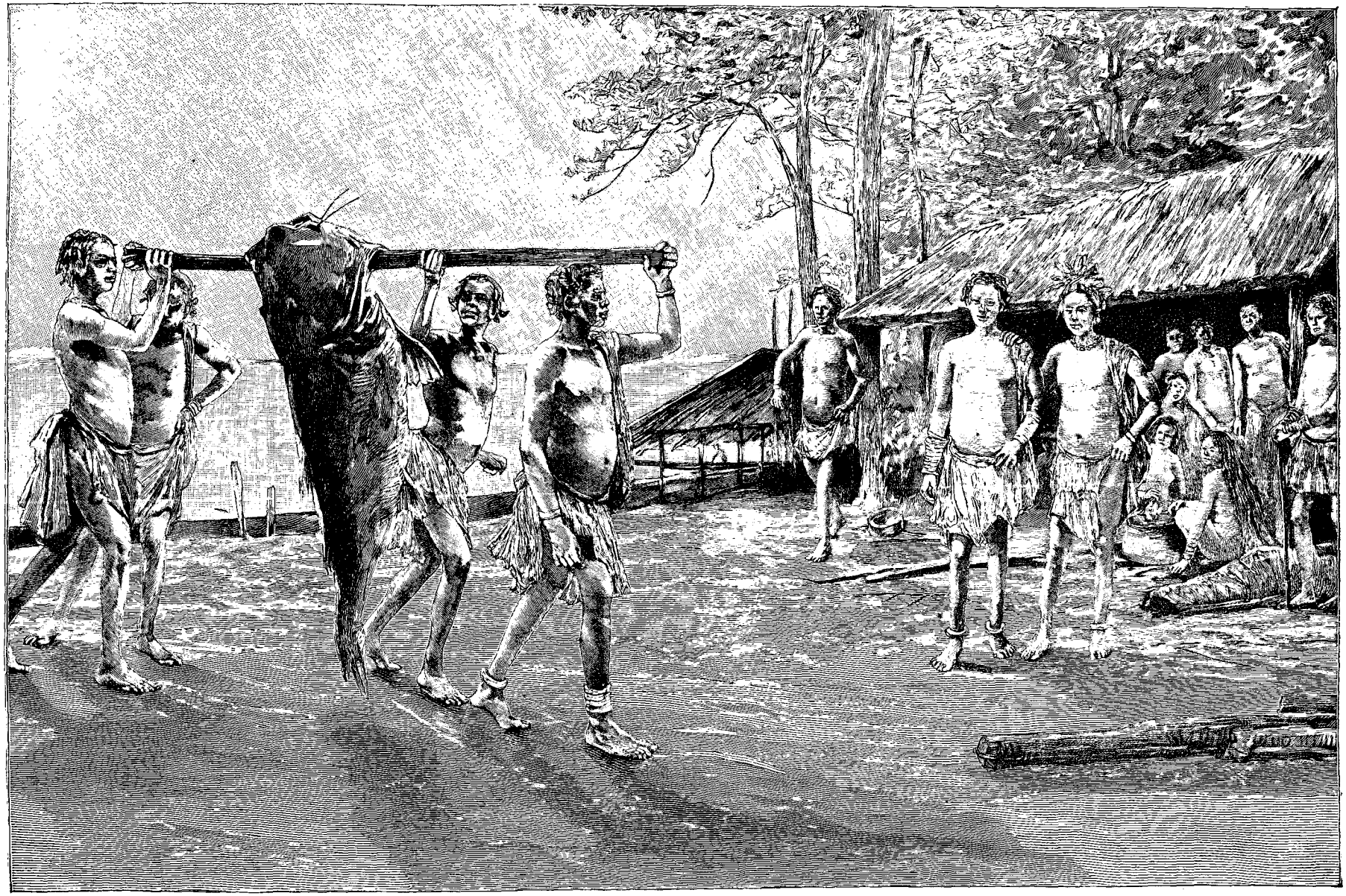
Chez le chef Bembé : village banziri de Dioukoua-Massoua (voy. p. 26). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies et des croquis de MM. Nebout et Brunache.

passant, que la porte, derrière laquelle apparaissent des lances et quelques têtes de farouches habitants. Certains villages possèdent des « guettes ». Ce sont des postes-vigies construits en écorce, au sommet des grands arbres. On y grimpe au moyen d'échelles de lianes.

Les villages sont assez grands : plusieurs ont une population de plus de 1 000 âmes. Les cases sont rectangulaires, construites en écorce d'arbres, par rangées parallèles occupant toute la largeur du village et orientées de l'est à l'ouest, la façade toujours au nord. Dans ces cases, on voit des sortes de lits très bas, faits de lianes dures et polies, des sièges composés d'une branche fourchue, des marmites en terre qui contiennent de l'eau ou dans lesquelles on fait la cuisine.

Les Bouzérous sont des nègres d'une grande taille, mais mal proportionnés. Leur allure est gauche, surtout si on les compare à leurs voisins, N'Dris, Langouassis et Banziris. La couleur de leur peau est peu foncée; beaucoup sont bruns, quelques-uns presque jaunes. Leur physionomie a un aspect bestial souvent, brutal toujours; leur regard est inquiet. La mâchoire est saillante et la bouche est déformée par l'extraction des quatre incisives de la mâchoire supérieure. Certains, cependant, conservent leurs dents et se contentent de les tailler en pointe. Parfois, de la dent limée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêcheurs banziris. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies et des croquis de M. Nebout.

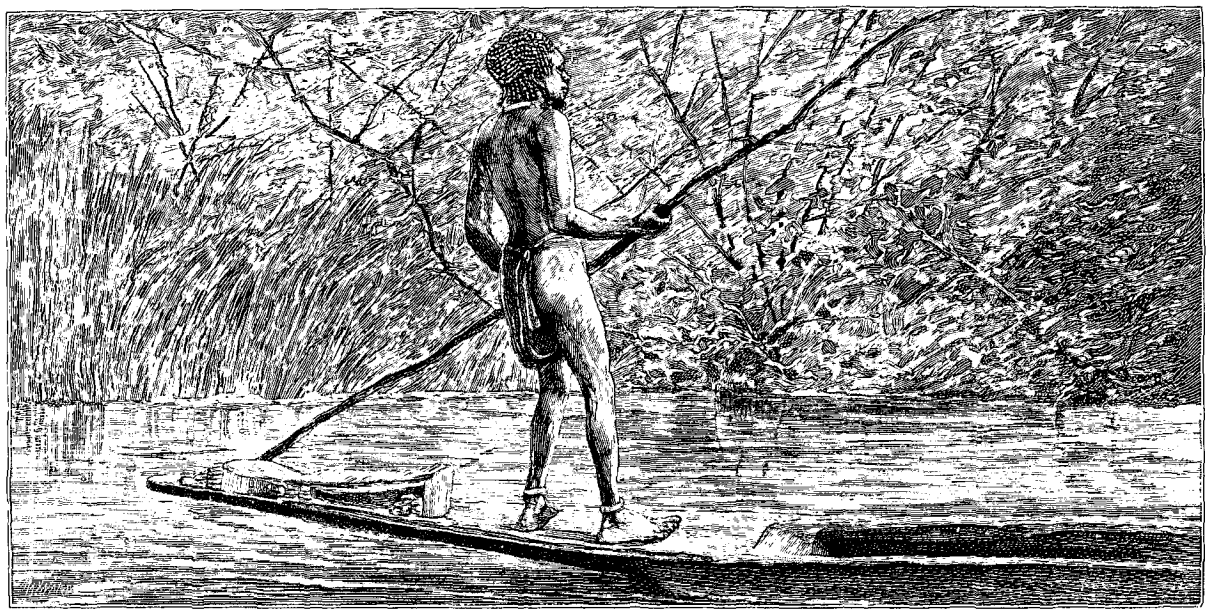
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il ne reste qu'un fragment de la grosseur d'une allumette.

Les Bouzérous sont peu tatoués : ils ont un léger signe en relief entre les deux sourcils et un à chaque tempe, près de l'œil. Ils portent leurs cheveux courts; souvent ils se rasent la tête. Ils pratiquent la circoncision. Leur costume se compose d'un morceau d'écorce d'arbre pilée — formant une sorte de feutre — qu'ils se passent entre les jambes. Aux bras et aux jambes, ils portent des bracelets faits d'un fil de cuivre; ils ont quelquefois au cou un collier de perles. Ils se coiffent d'un bonnet en poil de chèvre ou d'un bouquet de plumes.

Pour armes, les Bouzérous ont : des lances, dont le fer est généralement long et large; un large couteau, enfermé dans une gaine qu'ils portent sur la poitrine, attaché par une liane; des couteaux de jet, dont les formes sont bizarres et variées et qui sont généralement attachés au bouclier. Cette dernière arme défensive est, la plupart du temps, de forme ovale et faite de lianes tressées, d'un curieux travail. Pour faire la guerre, les Bouzérous se barbouillent le visage en tout ou en partie, avec du noir, du blanc ou du rouge.

Les guerres entre indigènes sont l'occasion d'embuscades, de surprises, dans lesquelles peu de guerriers perdent la vie; cependant, après des événements graves, on a vu des villages entiers détruits. Dans une attaque ordinaire, les Bouzérous s'enferment dans leur village. Au contraire, si l'ennemi est nombreux, redouté, ils s'enfuient dans la brousse avec la prestesse de singes. Dans ce cas, aussitôt l'alarme donnée, hommes, femmes, enfants et même chèvres et poules disparaissent en un clin d'œil. Ils se gardent toujours soigneusement et il est difficile d'approcher d'un village sans être signalé. On entend alors des sons de trompe ou des cris d'alarme.



Piroguier banziri (voy. p. 26). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Ce sont les femmes qui s'occupent des plantations. Les hommes passent la journée entière à jouer avec des cauris ou à fumer. Cependant ils s'intéressent à la pêche; ils prennent le poisson au moyen de grands filets, de pièges ou de barrages divers. Le poisson séché est un objet de trafic avec les populations de l'intérieur.

Les femmes sont aussi laides, aussi disgracieuses que les hommes; elles ont la même coutume de s'arracher les dents. Elles portent les cheveux rasés. Pour tout vêtement, elles ont, devant et derrière, un petit pagne en filaments d'écorce non tressés, ou simplement des feuilles de manioc. Elles sont souvent très sales. Parfois on rencontre une jeune fille agréable de formes et de physionomie, mais la plupart sont affreusement laides.

19 décembre. — A sept heures du matin, M. Lauzière part avec le détachement. A dix heures, Bembé et son frère, chef d'un autre village peu éloigné, viennent me prévenir qu'ils ont entendu, le matin vers quatre heures, beaucoup de coups de fusil chez les N'Dris Langouassis. Un instant après, les Sénégalais disent également avoir entendu des coups de feu. Tout le monde prend les armes; je place deux sentinelles. A 10 h. 30, j'entends à mon tour deux coups de feu; mais c'est lointain et peu distinct; je veux encore douter. Midi : cette fois il n'y a plus de doute, c'est la guerre. Nous entendons distinctement une vingtaine de coups de feu dans la direction du nord. On a dû nous attaquer. Que sera-t-il advenu? Je suis dans une inquiétude mortelle.

20 décembre. — A 10 h. 45, M. Lauzière arrive, accompagné de 22 hommes. Il me raconte l'attaque qu'a subie M. Biscarrat, trahi et attaqué à cinq heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du matin. Mais il était sur ses gardes, et les Langouassis se sont enfuis après avoir subi des pertes considérables. Tous les villages sont déserts. M. Lauzière repart à deux heures du soir, me laissant un renfort de 5 hommes.

Une femme banziri, enceinte d'environ sept mois, après avoir versé un peu d'eau dans une calebasse, me prie de me mirer dedans, puis de m'y laver les mains. Assez surpris, je lui demande pourquoi ; elle me répond très gravement qu'elle boira l'eau, ce qui lui donnera un enfant blanc.

Je fais ce qu'elle me prescrit et elle boit l'eau avec satisfaction. M. Lauzière a rendu le même service à une autre. Ces braves femmes auront une grosse déception....

21 décembre. — A huit heures du matin, je pars avec six laptots et un grand convoi d'hommes, de femmes et d'enfants banziris, pour un des villages langouassis dont les habitants ont pris part à l'attaque de la mission. Nous prenons le contenu des greniers, car je n'ai que très peu de cauris et il faut nourrir les hommes. Nous sommes de retour dans l'après-midi. Je suis très fatigué. J'étais immobile depuis longtemps et mon pied, à peine guéri, s'est enflammé.

Types langouassis. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de MM. Nebout et Brunache.

22 décembre. — J'ai eu grand tort de marcher si tôt. Me voilà encore obligé de garder le lit.

23 décembre. — On me prévient que le commandant de la Mission arrive. En effet, il débarque à quatre heures avec Mohammed Saïd, Niari et Ichekkad.

M. Orsi est attendu demain par le boat.

Mohammed Saïd me donne une pommade à l'acide borique pour mon pied.

25 décembre. — On paye une partie de nos piroguiers; on donne à Bembé un fusil pour cadeau. Des chefs langouassis, N'Drou et un autre, viennent avec leurs hommes faire des protestations d'amitié.

26 décembre. — On achève de payer les piroguiers, et l'on conclut des traités avec les chefs banziris.

30 décembre. — M. Biscarrat, qui était revenu, retourne au campement, précédé d'un détachement emmenant 41 charges.

M. Lauzière arrive à une heure du soir avec les M'Fans.

Nous passons la soirée avec M. Crampel et nous finissons l'année avec l'avant-dernière bouteille de champagne.

Albert NEBOUT.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un lion blessé (voy. p. 38). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Nebout.

LA MISSION CRAMPEL,

PAR M. ALBERT NEBOUT [1].

1890-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Dans l'inconnu, vers le Tchad. — Chez les Langouassis.

Bembé, jeudi 1er janvier 1891. — Cette journée a été une de mes plus mauvaises. J'ai été, depuis le matin, assailli par les idées les plus tristes. Je pense que peut-être cet eczéma qui m'immobilise depuis un mois ne pourra se guérir assez tôt pour que je puisse suivre la mission. Je ne veux pas devenir un objet d'ennui, un embarras, et en même temps j'ai l'inébranlable résolution de ne pas retourner. Il me vient des pensées de suicide.... C'est à cause de ma blessure que M. Crampel va me laisser en arrière.... Quelle chose odieuse que d'être arrêté par un mal aussi ridicule! Que je guérisse, mon Dieu! et que je ne sois pas arrêté par ce grain de sable!

Mohammed ben Saïd, à ma prière, me donne de la morphine. Je lui cache ma véritable pensée.

M. Crampel part à une heure du soir. Il me fait des adieux affectueux qui me touchent beaucoup. MM. Lauzière, Saïd, puis Ichekkad, avec un petit Bouzérou donné par Bembé; Niari, des Sénégalais, Loangos, M'Fans, Bassas, forment la caravane. M. Crampel va peut-être aller loin en reconnaissance. Je garde six Sénégalais, cinq M'Fans, mon boy. M. Orsi, souffrant de la dysenterie, reste aussi avec son boy.

2 janvier. — Encore un orage. L'eau pénètre partout dans nos chambres.

3 janvier. — J'ai eu peu de fièvre cette nuit.

A 4 heures du soir, six M'Fans et deux Sénégalais arrivent avec le courrier de M. Crampel.

4 janvier. — Je remets à Samba Sibry le courrier [1] et une lettre pour le chef de zone, lui annonçant que Amady Paté est parti pour rejoindre M. Crampel. A 10 heures le boat et la pirogue partent pour Bangui avec les Sénégalais du poste, deux Bassas renvoyés pour maladie, Grando et Fathianou.

Trois jeunes femmes banziris, dont une a de faux cheveux qui tombent jusque sur ses mollets, exécutent une danse assez curieuse. Après quelques phases d'un pas cadencé, accompagné de battements de mains, elles se rencontrent violemment, ventre à ventre, et ce choc produit un bruit très fort et bizarre. Malgré ce geste, cette danse n'a rien d'obscène, car elle est exécutée très simplement.

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

1. Ces documents et lettres, particulièrement précieux, ne sont jamais parvenus en France. (H. A.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

5 janvier. — M. Orsi part pour le camp avec quatre Sénégalais et tous les M'Fans, à 8 heures du matin. Je quitte à mon tour le village de Bembé avec quatre Sénégalais. A midi 25, je rejoins M. Orsi; il est faible et doit se reposer souvent. A 4 heures, nous arrivons au camp. M. Biscarrat y est seul avec quatre Sénégalais, Bassas et Gallois. M. Crampel est parti en avant avec MM. Lauzière, Saïd, Ichekkad et un gros détachement. Mon pied paraît décidément en voie de guérison; j'en suis bien heureux.

Le camp où M. Biscarrat a été attaqué par les Langouassis est situé au milieu de plaines ondulées, couvertes d'herbes courtes. Çà et là, des bouquets d'arbres, au pied desquels se trouve toujours de l'eau, stagnante ou courante. A 50 mètres du camp coule une petite rivière de 4 à 5 mètres de large, profondément encaissée entre deux berges, où croissent des arbres et des buissons.

Les Langouassis habitent ces plaines, disséminés en de petits villages de quatre ou cinq cases, peu éloignées les unes des autres. Autour des villages s'étendent de nombreuses plantations de manioc, mil, patates, pommes de terre, etc.

7 janvier. — Les villages se repeuplent. Les Langouassis, voyant qu'on ne les traque pas, se rassurent. Ce matin, des Sénégalais allant aux provisions ont aperçu, près des cases jusqu'alors abandonnées, des hommes, des femmes et des enfants. A 2 heures, quelques Langouassis viennent au camp, vendre des poules.

9 janvier. — Samba N'Diaye prépare un remède pour M. Orsi.

Je profite de cette journée de repos pour mettre en ordre mes notes sur les Banziris.

Les Banziris commencent à apparaître aux rapides de Mokangoué; mais ils n'ont encore que des campements de pêche, et leur premier village sur la rive droite est celui que commande Bembé.

La rivière leur appartient, et, seuls, ils y ont droit de pêche. Ils disent occuper les rives très loin en amont; ils ne s'étendent pas dans l'intérieur.

Les villages sont bâtis près du fleuve. Ils ne sont pas fermés. Les cases, rondes à la base, sont de forme conique. L'intérieur est en contre-bas et protégé par une petite muraille de terre d'une hauteur de 50 centimètres. Les cases sont disséminées et le village couvre souvent une assez grande étendue de terrain.

Le Banziri est généralement d'une taille assez élevée. Son corps est robuste, bien proportionné; ses reins sont cambrés. L'expression du visage est douce et intelligente. Le nez est droit, quelquefois même busqué, peu épaté; le menton est souvent très accentué. Beaucoup liment leurs dents en pointe. Leurs cheveux sont réunis en grosses tresses et couverts d'une grande quantité de perles diverses. Ils se rasent le dessus du front en triangle.

10 janvier. — A 3 heures du soir un Langouassi arrive au camp. Il a vu M. Crampel, qui lui a donné un morceau d'étoffe et une sonnette. Il parle aussi des musulmans « tourgous »; il singe leur prière, nous décrit leurs ânes.

11 janvier. — Le caporal Demba-Ba arrive au campement avec dix Bassas, sept Loangos, cinq Gallois, six M'Fans et neuf indigènes. Il m'apporte une lettre de M. Lauzière, arrêté à 36 kilomètres nord de notre campement. M. Crampel a, paraît-il, continué en avant pour essayer de joindre les nègres musulmans dont nous parlent depuis longtemps les Banziris et les Langouassis. Il est à 76 kilomètres de nous.

Je donne à M. Biscarrat 1 200 cauris. Il m'en reste 2 500.

12 janvier. — M. Biscarrat part à 6 h. 10 du matin avec tous les porteurs. Il emporte dix-huit barils de poudre, six ballots d'étoffes, vingt-deux paquets de fusils, neuf paquets de cartouches, six boîtes de viande. Il me reste quinze Sénégalais.

A 10 heures, M. Ponel, accompagné de quelques laptots, arrive à notre camp. Il apporte le courrier de France. Je reçois des lettres de ma famille, de mes amis, et ces nouvelles inespérées me causent une grande joie. M. Ponel nous raconte ensuite que deux missions, l'une allemande, l'autre anglaise, se dirigent vers le Tchad. M. Mizon est aussi parti en exploration, par le pays des Pahouins et la Sangha.

13 janvier. — M. Ponel repart.

15 janvier. — A 10 heures du matin arrive un détachement de porteurs. Il est composé de quatorze Bassas, neuf Gallois, dix-huit M'Fans, sept Loangos et neuf Langouassis. Afin de permettre à M. Biscarrat d'aller commander le camp de M. Crampel, qui doit repartir en avant, j'irai demain le remplacer. M. Orsi est trop malade pour marcher, mais il ne l'est pas assez pour ne pas pouvoir assurer la sécurité de mon camp actuel.

16 janvier. — A 6 h. 30 du matin, je pars avec le détachement. Halte à 11 heures; déjeuner. Campement à 4 h. 15, près d'une petite rivière.

Samedi, 17 janvier. — Départ à 6 h. 30 du matin. Arrivée au camp de Barao à 10 h. 30. Plaines vallonnées, coupées de nombreux ruisseaux dont le cours est bordé d'arbres; beaucoup de villages, entourés de grandes plantations de gros mil, de maïs, de manioc, de patates, d'ignames, etc. L'attitude des indigènes n'indique que la curiosité. On nous offre beaucoup de poules et d'œufs, contre des cauris, la seule monnaie qui semble avoir cours.

Les cases sont élevées et bien faites, mais l'entrée, très basse, ne permet de pénétrer qu'en rampant. Les greniers à mil sont assez curieux, par leurs dessins grotesques, visant à représenter des hommes et des bêtes. Ces greniers sont ronds, montés sur des piquets, et surmontés d'un toit conique en paille. Le mur est un clayonnage, recouvert d'un plâtrage peint en blanc. Les dessins sont noirs.

Le camp de Barao n'est composé que d'une seule case, encombrée de colis, où loge M. Biscarrat. Il la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partage avec moi. Un peu plus loin est une autre case, inachevée, sur le bord d'un ruisseau couvert de brousse. Derrière, la plaine continue. Le nom de Barao est celui du chef du premier groupe de cases.

Dimanche 18 janvier. — M. Biscarrat part à 6 heures du matin, avec quinze Bassas, cinq Sénégalais et cinq Loangos. Je conserve cinq Sénégalais et trente-six porteurs. Je n'ai des cauris que pour huit jours environ, et il faudra faire des économies pour aller jusque-là. J'en informe M. Crampel. A 6 h. 30 j'envoie au camp de Makobou un convoi de trente porteurs avec deux contremaîtres. Je conserve onze hommes pour la garde, dont trois éclopés.

De nombreux indigènes viennent me voir. Ils sont très intéressés par divers objets, surtout par une lentille : tous veulent essayer la chaleur et se faire brûler les mains. Les allumettes les étonnent aussi beaucoup.

19 janvier. — Le M'Fan N'Dama est atteint de la variole. Je l'envoie assez loin du camp et lui fais construire un abri. Les indigènes, ayant vu ce malade, quittent tous le camp.

A 9 heures, les Sénégalais repartent pour rejoindre M. Biscarrat.

20 janvier. — Les noirs ne viennent plus vendre. Il faut envoyer acheter dans les villages.

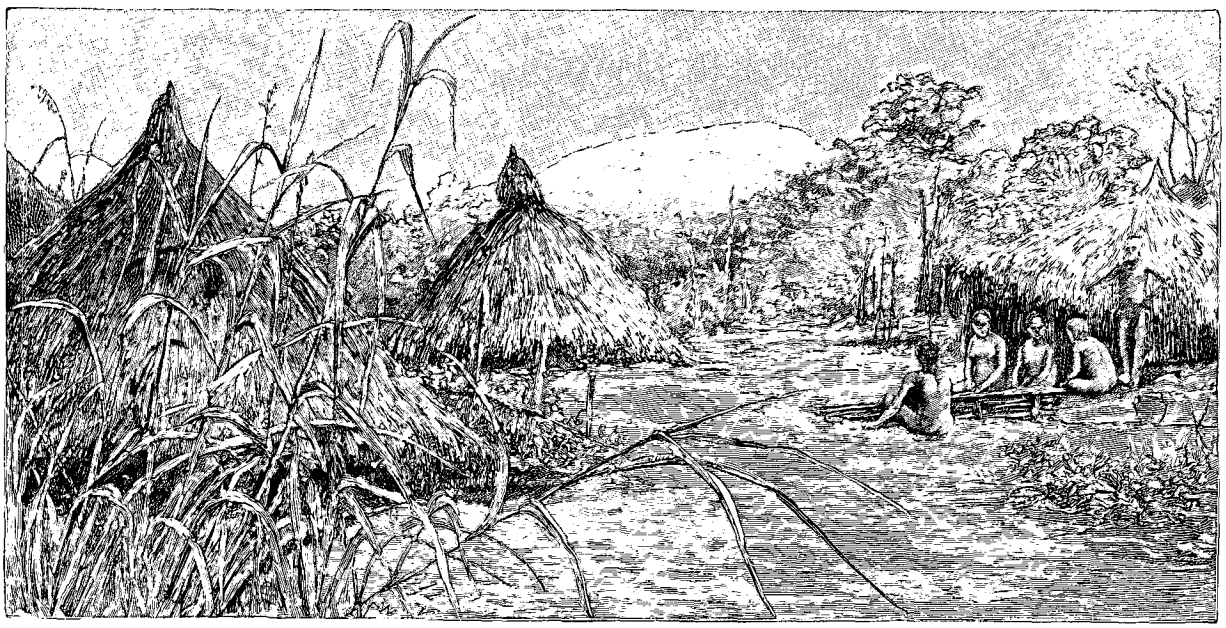
21 janvier. — Cinq Bassas arrivent au camp, venant de Zanvouza ; ils m'apportent une lettre de M. Lauzière et une de M. Biscarrat.

Le convoi revient de Makobou.

22 janvier. — Départ des cinq Bassas, emportant les caisses demandées par M. Biscarrat.

Départ du convoi pour Makobou.

25 janvier. — Le détachement arrive de Makobou à 11 heures. M. Orsi, toujours malade, peut à peine



Village de Makobou. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

écrire. J'ai une fièvre très forte durant toute la journée.

26 janvier. — Encore la fièvre. Je n'ai aucun médicament.

Départ du détachement à 6 h. 30 du matin.

27 janvier. — Ma fièvre prend le caractère bilieux. Samba N'Diaye me donne des plantes pour mettre sous moi et des feuilles pour entourer ma tête. Je ne sais si c'est cela qui me soulage, mais je vais un peu mieux dans l'après-midi.

28 janvier. — J'ai eu cette nuit un accès violent. Je suis très faible, tout jaune.

3 h. 15 du soir. — Les deux Sénégalais envoyés une seconde fois à la recherche d'André reviennent au camp ; ils m'apprennent que M. Orsi, très malade, s'est fait porter le matin chez Bembé. Quitter le camp, c'est peut-être hasardeux, avec ma fièvre ; mais puis-je ne pas essayer de ramener M. Orsi? C'est mon devoir d'aller.

Je pars à 4 h. 20 avec Samba N'Diaye, deux porteurs et mon boy. A 6 h. 20 nous campons dans un village. Je suis exténué.

29 janvier. — Nuit très froide, mais pas de fièvre. Nous partons à 6 heures du matin et nous arrivons à Makobou à 2 heures du soir. J'apprends en arrivant que M. Orsi est mort hier soir, à 4 heures, au village de Bembé....

... C'était peut-être celui de nous tous qui avait le plus de confiance dans l'avenir. Pauvre garçon ! Je suis heureux, avant mon départ, d'avoir pu lui donner quelques soins, qui ont motivé un dernier mot péniblement écrit, où il m'exprimait sa reconnaissance en termes émus.... Enfin, il est mort au début.... Nous souffrirons plus que lui, peut-être pour avoir un sort pareil....

J'envoie six Sénégalais et un Bassa pour rejoindre sans retard le camp de Barao. Je n'ai d'ailleurs pas de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosses inquiétudes, car les populations sont tranquilles et occupées de leurs champs.

J'expédie deux Sénégalais chez Bembé, pour réclamer André N'Togue et Loemba, boy de M. Orsi. Il m'est impossible d'y aller moi-même, je suis trop faible.

30 janvier. — Les Sénégalais reviennent à 10 h. 45 avec Loemba. A midi 30, nous évacuons le camp de Makobou; à 5 heures, campement près d'un ruisseau.

31 janvier. — Arrivée au campement.

1er février. — J'envoie vers Zanvouza un détachement de huit Sénégalais, trente-trois porteurs et trente et une charges. J'écris à M. Crampel pour l'informer de la mort d'Orsi.

2 février. — Les achats avec les barrettes de cuivre deviennent très difficiles. Les indigènes ne connaissent que les carrés.

4 février. — Le camp est très animé; les indigènes apportent des vivres aux hommes pour obtenir de la viande.

7 février. — A midi, les Langouassis viennent me prévenir qu'un de nos hommes, du camp de Zanvouza, s'enfuit vers Bembé. J'envoie des Sénégalais qui, après une assez longue course, le rejoignent, le ramènent au camp à 2 heures du soir. C'est le nommé Bayonne, de l'équipe des Gallois. Accusé par les M'Fans de vol de cartouches, il a eu peur du châtiment et a voulu s'enfuir. Il emportait son fusil et sa couverture.

10 février. — Un Langouassi me vole un couteau. Chaque jour les indigènes commettent ainsi de petits larcins aux dépens des Sénégalais. Il faudrait les frapper pour les empêcher de s'approcher des cases.

11 février. — Mon voleur revient au camp, mais il s'enfuit aussitôt que je m'approche. J'envoie chercher Barao et lui ordonne de me faire rendre le couteau, menaçant de me fâcher. Cinq minutes après, le couteau m'est rendu, plus une camisole rouge, volée la veille à un Sénégalais.

12 février. — Le détachement revient de Zanvouza à 10 heures du matin : quarante-trois hommes et cinq N'Dakwas. Rixe entre le Sénégalais Bilaly et un Langouassi. Ce dernier, qui a tort, est expulsé du camp.

13 février. — A 6 h. 30 du matin, je pars avec le détachement. Le camp est évacué. Nous n'avons pas fait 1 kilomètre que les Langouassis mettent le feu à nos cases abandonnées.

IX

Chez les N'Dakwas.

14 février. — Départ à 6 h. 30. Arrivée au camp de Zanvouza à 10 heures (5° 46′ 50″ latitude nord).

Le pays entre Barao et Zanvouza est assez accidenté; il est couvert tantôt de brousse claire, tantôt de hautes herbes. De nombreux ruisseaux et rivières le traversent: toutes ces eaux vont à l'Oubangui. Partout on rencontre des populations et des villages semblables à ceux que nous venons de traverser. Parfois les indigènes nous attendent sur les sentiers et nous offrent des produits du pays; d'autres fois ils demeurent paisiblement dans les villages et nous regardent passer.

Le corps disgracieux, la laideur des femmes, contrastent avec le corps svelte, le visage souvent agréable des hommes. Partout c'est la même mimique expressive, la même vivacité de gestes, le même air de gaieté.

Le camp est situé tout près d'une petite rivière, la Zanvouza, qui coule avec bruit sur un lit de pierres. Mes collègues ont construit un magasin pour les bagages et quelques abris au bord de l'eau.

15 février. — On nous dit que M. Crampel est à dix jours de Zanvouza, arrêté près d'une grande rivière où il y a des hippopotames. Il aurait fait alliance avec les « Tourgous ».

16 février. — Je croyais mon eczéma guéri, mais le voilà qui reparaît; et je n'ai rien pour me soigner.

17 février. — Les N'Dakwas me paraissent avoir sur la propriété des idées plus saines que les Langouassis. Depuis l'installation du camp, pas un vol n'a pu leur être reproché. Les femmes n'dakwas sont aussi moins farouches; elles viennent chaque jour au camp vendre des vivres. Leurs cheveux, ainsi que ceux de leurs enfants, sont tressés en petites nattes rondes, à la façon des femmes du Sénégal; pour tout costume, une pincée de feuilles.

21 février. — Samba N'Diaye m'apporte encore un remède pour mon eczéma. C'est une écorce d'arbre qui, bouillie dans de l'eau, produit une substance noirâtre, semblable à du goudron.

Pour la première fois depuis notre départ nous rencontrons le tamarinier; on en voit d'assez nombreux exemplaires aux environs du camp.

22 février. — Nous avons eu, dans la soirée, une scène fort divertissante. On avait préparé des masques pour les Sénégalais et prévenu les indigènes que, au coucher du soleil, on ferait tam-tam. Une dizaine de ces indigènes étaient là quand, à un signal donné, les Sénégalais disparaissent, puis reviennent brusquement en dansant, tous masqués. Il est impossible de décrire la stupéfaction, l'épouvante des N'Dakwas, pris entre leur frayeur et leur ardente curiosité. La farce dura une bonne heure, jusqu'à ce qu'un masque en tombant décelât le mystère : mais le masque tenu à la main inspirait encore une égale terreur. Même à la fin de la soirée, quand deux ou trois N'Dakwas nous quittaient, si un masque les suivait un peu loin, ils se sauvaient à toutes jambes.

23 février. — Le chef Zouli, absent depuis trois jours, est revenu ce matin. Il nous dit qu'il a entendu parler d'une guerre que les Arabes font aux Belges. Des Langouassis de Barao, venus pour vendre du bois rouge, disent qu'un blanc a été tué.

24 février. — On nous raconte des histoires extraordinaires, trop extraordinaires : des hommes tout bardés de fer, armés de fusils, seraient descendus par l'Oubangui et feraient la guerre. Ils ne mangeraient que du poisson. On les nommerait Tourtourous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

25 février. — Samba N'Diaye et Mahmadou N'Diaye tuent un sanglier. On envoie un morceau à Zouli, qui refuse, trouvant sa part trop petite.

28 février. — Dans la matinée arrivent trois indigènes; par l'entremise de Zouli, ils nous demandent notre aide contre des voisins qui leur font ou à qui ils font la guerre. L'un est jaunâtre, d'aspect assez brutal; l'autre, un chef, est vêtu d'un pantalon arabe qu'il dit tenir des Sounoussous. Sa physionomie est fine et intelligente; ses lèvres sont minces; son nez est droit, sa barbe rare. Il dit avoir vu M. Crampel.

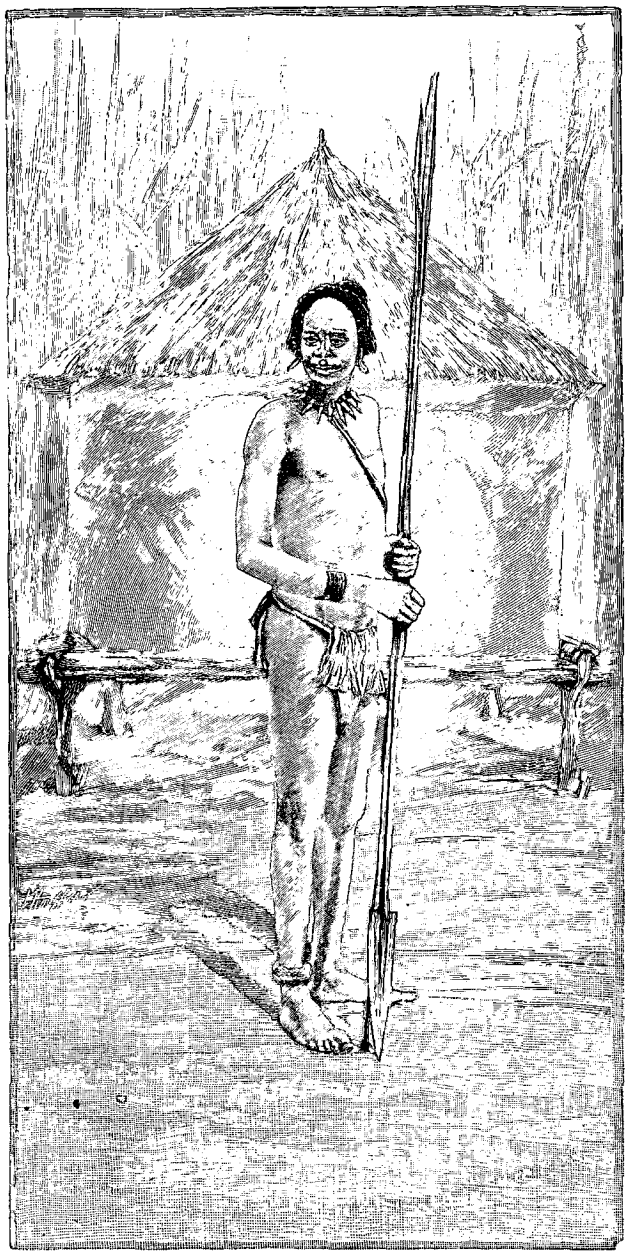
Ces indigènes n'ont pas les lèvres percées; seulement deux petits trous aux ailes du nez; les cheveux sont tressés en nattes courtes.

Dimanche 29 février. — La population des environs, hommes, femmes et enfants, part pour une grande chasse. Mais, malgré l'incendie de plaines entières, ils ne rapportent que des rats. Les villages étaient absolument abandonnés, gardés seulement par ce fétiche : une pierre suspendue à un arbre; le même arbre était entouré d'une ceinture de paille contenant quelques morceaux de manioc et un sac en cuir rempli de divers objets.

Le petit nombre des vieillards, dans ces populations, est remarquable.

Zouli revient à la charge pour nous déterminer à faire la guerre avec ses amis : il nous offre une jeune femme, que nous refusons, bien entendu.

4 mars. — Voici qu'il est de nouveau question des Tourtourous, qui sont de très petits hommes, non musulmans. Un indigène de l'est nous raconte que ces gens auraient attaqué M. Crampel, qui les aurait chassés. Puis notre chef aurait poursuivi sa route vers les Tourgous. Ces bruits coïncidant avec l'absence prolongée de M. Crampel m'inquiètent. La reconnaissance, qui ne devait prendre que dix jours, en a déjà duré plus de quarante.



Guerrier langouassi et grenier à mil (voy. p. 34). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie et un croquis de M. Nebout.

7 mars. — Zouli nous annonce que quatre de nos hommes sont en route vers notre camp.

8 mars. — Zouli raconte à nos Sénégalais que M. Crampel, attaqué, est seul survivant. Que démêler au milieu de tous ces récits? Quand donc finiront cette attente énervante, ces mortelles inquiétudes?

M. Biscarrat va partir en avant, et moi, arrêté par les marchandises, je demeurerai peut-être encore plus d'un mois sans nouvelles.

10 mars. — M. Biscarrat part à 6 h. 15 avec dix-huit Sénégalais, onze Bassas et cinq Loangos. Il doit aller, à dix ou quinze jours au nord, chercher des nouvelles de M. Crampel. Je reste avec vingt M'Fans et treize Gallois, tous gens fort poltrons. Je n'ai plus que deux Sénégalais : Samba N'Diaye et N'Diogon.

17 mars. — Goubanda, frère de Zouli, vient me raconter qu'une nombreuse troupe de « Tourgous » marche vers nous.

18 mars. — Plus rien pour acheter et plus rien à acheter que des poules, plus de patates ni d'ignames dans le pays. Pour ne pas être réduit au manioc, je vais être obligé d'entamer une pièce d'étoffe....

21 mars. — Enfin! à 1 heure du soir j'aperçois Mabingué, guide de M. Biscarrat, puis, derrière lui, le Sénégalais Samba Sakho et cinq porteurs malades. Ils apportent une lettre de M. Crampel, qui est chez des peuples musulmans, à vingt-cinq jours d'ici, et m'annonce l'arrivée de M. Lauzière avec une nombreuse troupe de porteurs. Il me parle de privations, de souffrances.... Que m'importe cela, pourvu que je marche? N'ayant plus d'inquiétude au sujet de ceux qui sont en avant, tout devient rose pour moi.

M. Biscarrat m'écrit aussi, pour me dire qu'il attend M. Lauzière, malade et arrêté dans un village. Toutes les nouvelles données par les N'Dakwas étaient fausses :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Crampel, depuis son départ, n'a fait la guerre avec personne. Mais Goubanda, que j'avais appelé menteur quand il m'avait annoncé l'arrivée d'une troupe de Tourgous, avait raison, et je lui fais des excuses.

22 mars. — Ce que je prévoyais est arrivé : M. Crampel a dû marcher pendant vingt-six jours environ avant de rencontrer les musulmans. Ces gens, suivant leur coutume, font le vide autour d'eux, par la chasse aux esclaves, et les vivres manquent.... M. Crampel et ses hommes ont souffert de la faim : quatre Sénégalais se sont découragés et ont déserté, emportant leurs armes. M. Lauzière, après sommation, a commandé le feu sur eux. Les autres Sénégalais ont tous désapprouvé ces traîtres.

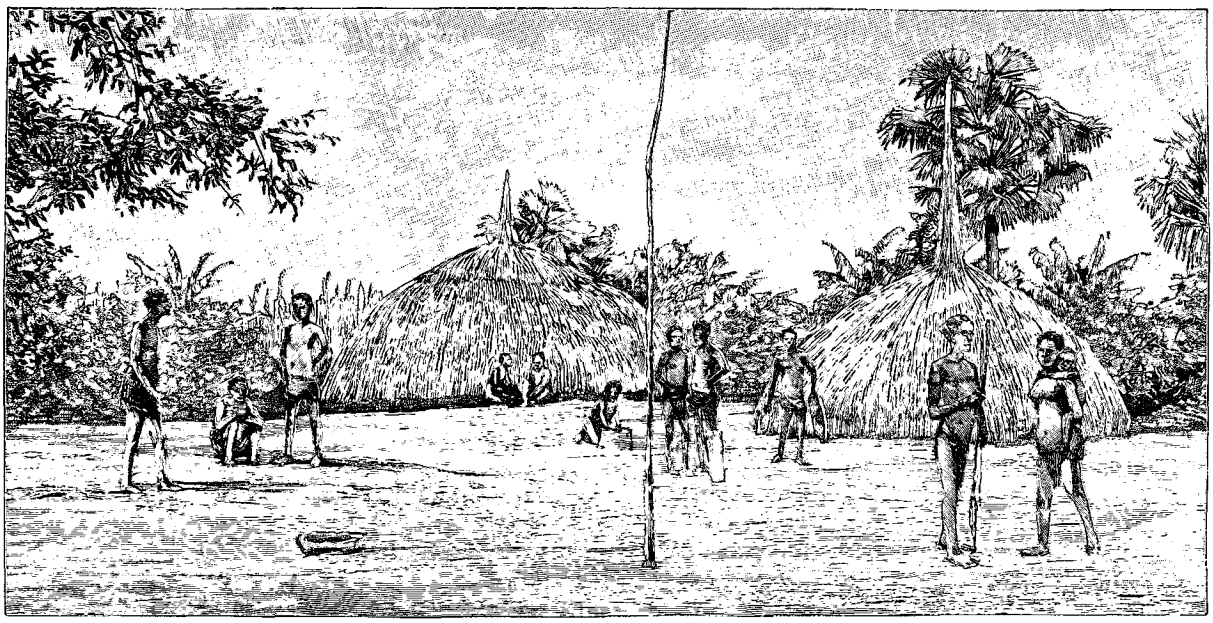
C'était pour éviter ces ennuis que je désirais tant être loin de l'Oubangui, car, une fois loin, le retour étant impossible, nos hommes n'auront plus de ces découragements. Je suis dans la joie, maintenant que j'ai la certitude de pouvoir marcher en avant. Je n'ai plus qu'un point noir, mon affreux eczéma.

Ce qui augmente ma joie, c'est que M. Crampel m'écrit qu'il a rencontré beaucoup de gibier : il a déjà tué un rhinocéros, nombre d'antilopes de belle taille et blessé un lion. J'attends M. Lauzière avec impatience, car il me donnera des détails. La lettre de M. Crampel est très brève.

Il me raconte qu'à M'Poko les N'Gapous avaient d'abord manifesté des intentions hostiles. Ils étaient descendus en masse des rochers, brandissant leurs armes et hurlant. Mais M. Crampel, s'étant avancé seul et sans armes à leur rencontre, les avait ramenés.

A El-Kouti, l'accueil des Snoussis avait été excellent : le chef avait fait ranger ses hommes en ligne, et les avait présentés à M. Crampel.

23 mars. — Grand *pi-pi* (réception) chez Walanga.



Village de Madoungo, près de Makabou. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

24 mars. — Un danseur n'dakwa vient me voir. C'est un petit vieux singulièrement barbu. Il exécute une série de danses au milieu de nos hommes.

25 mars. — A 1 heure du soir, le clairon Sidi Syleiman arrive avec les hommes que M. Biscarrat avait emmenés.

M. Biscarrat attend toujours M. Lauzière, qui ne donne aucun signe de vie.

30 mars. — Quelle sombre date que ce jour, où je reçois la nouvelle de la mort de notre aimable et bon ami M. Lauzière ! C'est une perte irréparable pour la mission, car c'est sur lui que reposaient tous les travaux scientifiques. Je n'ai aucun détail sur la maladie qui a enlevé notre ami.

La lettre de M. Biscarrat qui m'apprend ce grand malheur m'est apportée par Moussa et onze Sénégalais.

31 mars. — Cette affreuse nouvelle a augmenté ma fièvre, et depuis hier je puis à peine me lever. Mon courage n'est en rien atteint, mais mon cœur est troublé par la perte de mon meilleur ami dans la mission....

Le Bassa Kéfala vole deux cartouches et les vend. C'est la quatrième fois : vingt coups de corde.

Jeudi 1er avril 1891. — Kéfala s'est enfui, cette nuit, emportant sa couverture.

Je vais un peu mieux, mais j'ai la tête brisée.... Je ne puis détacher ma pensée de cet irréparable malheur. M. Biscarrat me conseille d'aller le rejoindre. Mais il me faudrait un grand mois, avec mes porteurs, pour faire ces trois jours de marche. Et puis, je ne sais quels ordres m'enverra M. Crampel.

Vol de douze cartouches à Mahmadou Sadibé.

... Après de petites fièvres, M. Lauzière nous effrayait souvent par sa pâleur de cire ; mais, d'un robuste appétit, il reprenait vite. Nous avions confiance dans sa force morale.... Je ne sais encore quelle maladie l'a emporté : ce pays arrosé d'eaux courantes, sans marais, me paraissait devoir être sain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

3 avril. — Vol de trois cartouches à Samba N'Diaye.

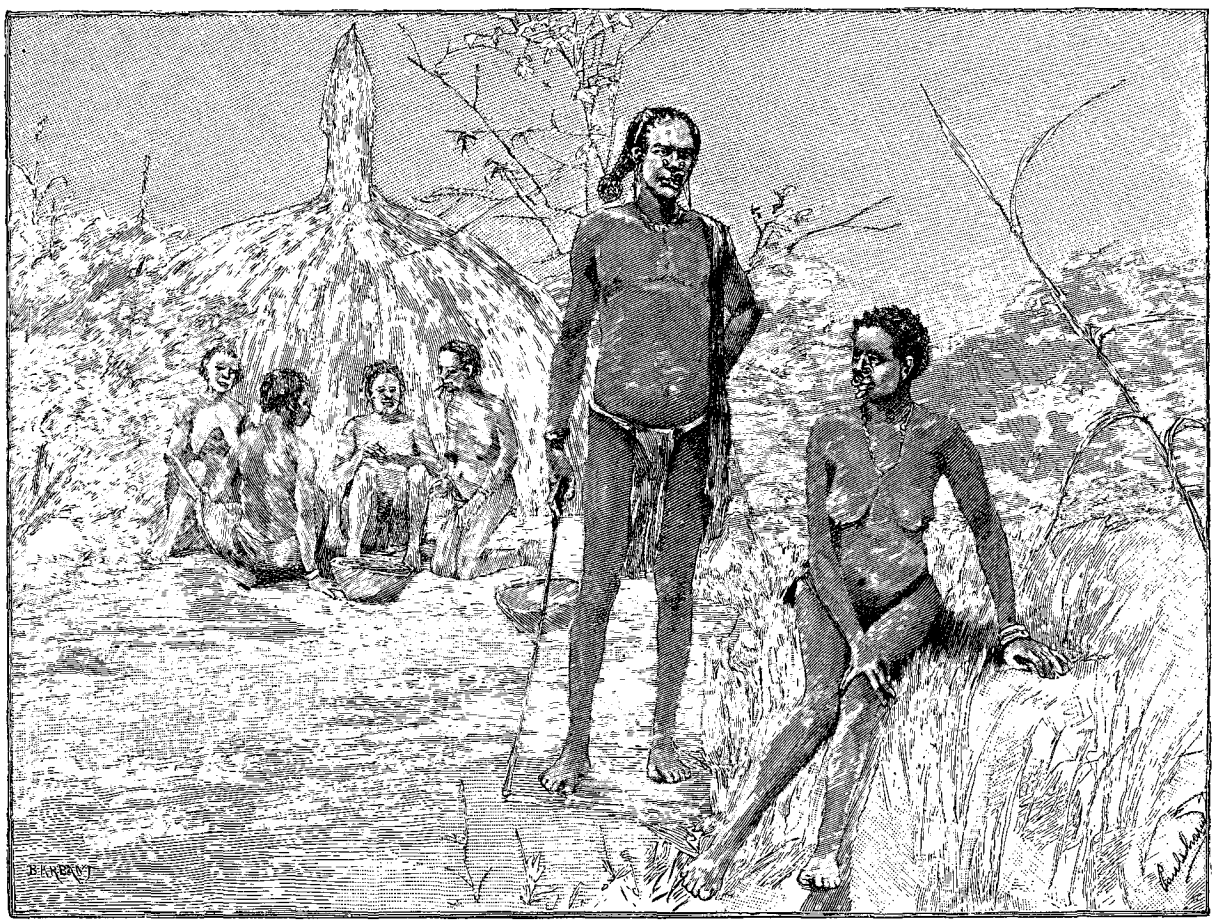
4 avril. — Vol de vingt-quatre cartouches à Ekomia. Les ventes et vols de cartouches ne cessent plus. Les punitions sont impuissantes. Si je n'y mets bon ordre, nos cartouches finiront par disparaître peu à peu. Si je découvre le dernier voleur, je prendrai sur moi de le faire fusiller.

6 avril. — Le voleur des vingt-quatre cartouches est le M'Fan N'Dama. Sa jeunesse me fait pitié : il a peut-être seize ans ! Je le chasse du camp, avec défense absolue de reparaître.

8 avril. — Les indigènes, depuis quelques jours, n'apportent plus de vivres. Nos hommes doivent aller acheter très loin, et encore n'obtiennent-ils que peu de chose.

10 avril. — Je demande des vivres à Zouli. Il me répond que lui-même n'en peut donner à tous ses hommes et que les N'Dakwas veulent des barrettes d'une longueur double et pour du manioc seulement. Pour les autres vivres, ils n'accepteront que des cauris, des perles, des étoffes et du plomb. Je lui annonce le premier départ pour demain : je n'ai plus que pour quarante-cinq jours de cuivre.

11 avril. — J'envoie, à 5 h. 30 du matin, un premier convoi avec neuf Sénégalais. Il devra marcher jusqu'à dix heures, et les mêmes hommes reviendront le même jour, puis repartiront le lendemain. De cette façon, dans cinq jours, nous serons tous à une douzaine de kilomètres en avant et nous aurons sans doute des vivres.



Chez le chef n'dakwa Zouli : femmes de Zouli, Goubanda, frère de Zouli, et sa femme (voy. p. 36). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout.

A 5 heures du soir le détachement revient.

12 avril. — Le deuxième convoi part à 5 h. 45 du matin et revient à 5 h. 30 du soir.

13 avril. — Le troisième convoi part à 5 h. 45.

A 8 heures, Zouli ramène le M'Fan N'Dama qui n'a fait qu'errer autour du camp depuis huit jours.

A 8 heures les trois Bassas que j'avais envoyés à M. Biscarrat reviennent. Ils ont trouvé mon camarade à cinq jours d'ici. Ils m'annoncent que le caporal Amady Samba, envoyé par M. Crampel, vient avec quelques porteurs.

A 5 h. 30, le convoi revient.

A 6 heures, impatient d'avoir des nouvelles, je pars au-devant d'Amady Samba et je le rencontre à 2 kilomètres du camp. M. Crampel m'écrit de me mettre en marche avec tout le convoi et de faire diligence : mon arrivée est urgente. Je suis heureux de marcher en avant, mais j'ai peur de ne pouvoir aller rapidement.

14 avril. — Le quatrième convoi part à 5 h. 45 du matin. Il rentre à 5 h 30 du soir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

15 avril. — Je pars à 7 heures du matin avec le reste du bagage. A 11 h. 30, nous arrivons à Zoundaka. Zouli nous accompagnait.

16 avril. — A 6 heures du matin, j'expédie le courrier destiné à M. Crampel. Il est accompagné par Amady Coumba, Oury Dialo, Bouhia Sifa, Sibry.

A 7 heures, les malades licenciés partent.

17 avril. — Deux malades, Samba-Sako et Obama, sont revenus; je les renvoie avec une escorte de trois Sénégalais, qui devront les accompagner jusque chez Makobou. Il me coûte de me séparer de ces trois hommes, car j'en ai peu, mais je ne puis laisser massacrer les malheureux malades.

A 6 heures du matin, j'envoie un premier convoi avec sept Sénégalais. Il en reste quatre avec moi.

Hier, afin de tenter les porteurs, j'ai montré mes marchandises à la foule, souvent renouvelée, des curieux. Les N'Dakwas semblaient émerveillés. Ils promettaient de venir en grand nombre. Aujourd'hui personne.

Si les choses continuent ainsi, il me faudra encore cinq jours pour faire dix kilomètres.... En désespoir de cause, je recommence, comme hier, mes offres et mes promesses.

Dimanche, 18 avril. — Petit succès : dix-sept indigènes partent avec le deuxième convoi à 5 h. 45 du matin.

10 heures. Ahmadou-Ba et Mendouma m'apportent une lettre de M. Biscarrat.

Midi. Ahmadou repart avec Assénio, que M. Biscarrat avait laissée à son départ de Zanvouza. Je lui donne une chaîne de cuivre, une brasse d'étoffe, une filière de perles opale et une perle bleue. Le convoi revient à 5 h. 50 avec la viande d'un bœuf tué par Samba N'Diaye.... Orage.

19 avril. — Le troisième convoi part à 6 h. 30 du matin. Il est suivi à 8 heures de douze indigènes conduits par trois Sénégalais. Les N'Dakwas me paraissent aussi honnêtes ou du moins aussi craintifs que ceux de Zouli. J'ai envoyé des indigènes seuls avec une charge et ils l'ont portée fidèlement.

Le pays est toujours le même : brousse et herbes, mais l'eau devient plus rare. Nous rencontrons seulement de petits ruisseaux ou des marigots. C'est la limite du bassin de l'Oubangui.

Souvent un village de trois ou quatre cases n'est habité que par un seul homme et ses femmes, dont le nombre varie. En dehors de quelques chèvres, les indigènes n'ont que les armes et ornements que j'ai déjà décrits. Le nombre des femmes que possède chaque individu est en raison de son influence morale, de son habileté à fabriquer des armes, bracelets et anneaux, qui constituent, avec les chèvres, les seuls présents offerts aux parents de la femme convoitée.

24 avril. — Hier soir j'ai rejoint M. Biscarrat. Nous avons marché avec une lenteur désespérante. Ces populations n'ayant pas de besoins, nous ne pouvons nous adresser qu'à leurs caprices, et l'ennui de porter une charge loin de leur village est souvent plus fort, pour ces noirs, que la tentation des objets qu'on leur offre.

Un vieux danseur n'dakwa (voy. p. 38). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Nebout.

J'ai trouvé, en arrivant chez M. Biscarrat, deux nouveaux déserteurs. Depuis la désertion des quatre Sénégalais (un d'eux, Oury Dialo, s'est rendu volontairement à moi et je l'ai renvoyé à M. Crampel en demandant sa grâce), une quinzaine d'hommes ont déserté, pour échapper aux privations. Il n'en reste plus que quatre auprès du chef de la mission. Les derniers venus disent que M. Crampel est très malade et Mohammed ben Saïd encore plus. Comment tout cela finira-t-il?

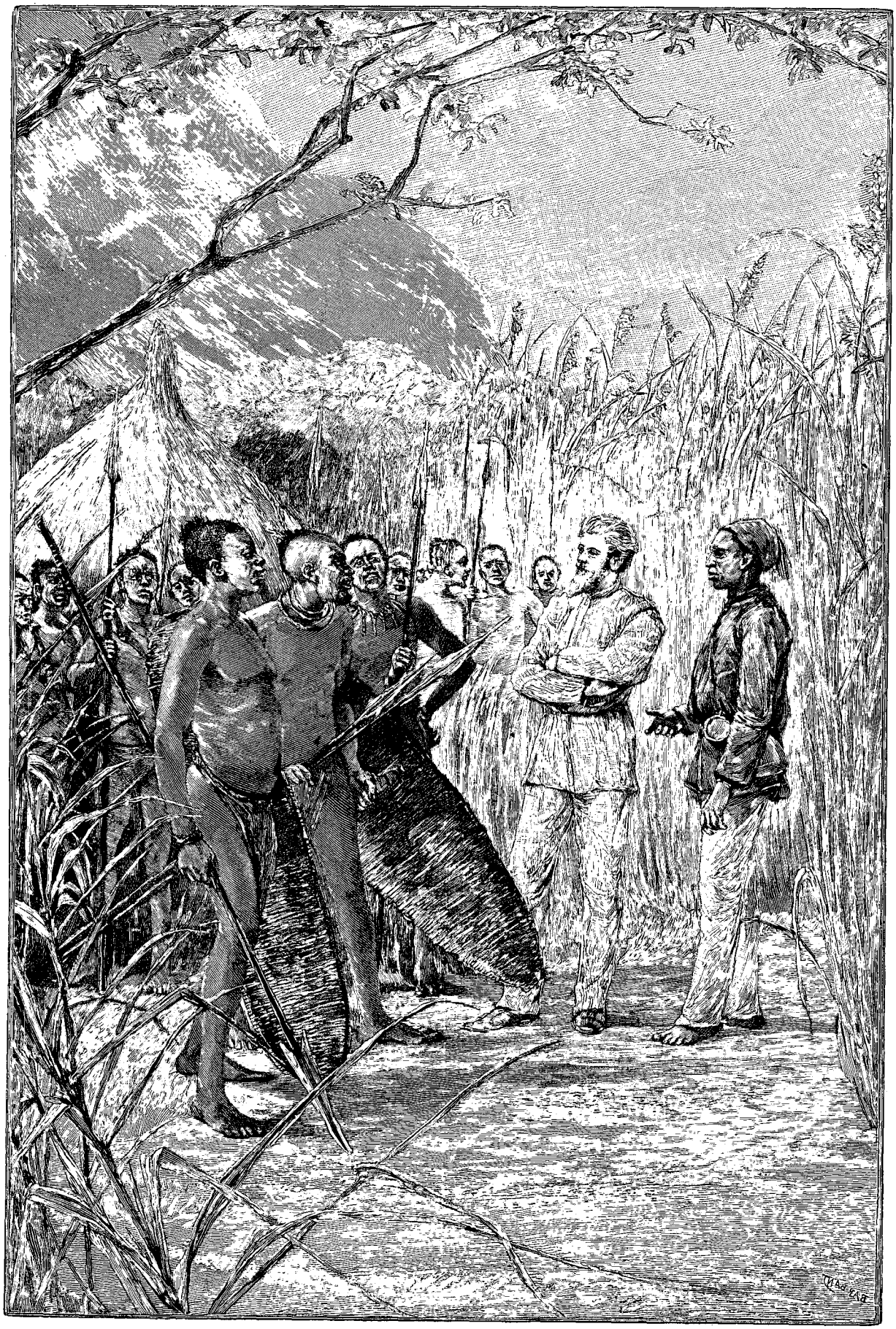
25 avril. — M. Biscarrat part à six heures du matin. Il s'arrête avec son convoi à 6 kilomètres de là, à l'extrémité d'une longue brousse sans eau, que nos porteurs mettront près d'une journée à traverser.... Le second convoi part à une heure du soir.

26 avril. — A midi, je rejoins M. Biscarrat avec le dernier convoi.

27 avril. — M. Biscarrat part à 5 h. 45 du matin avec un convoi composé de tous nos hommes et de cent trois indigènes. Je ne m'attendais pas à en réunir autant. Cela nous fera gagner plusieurs jours.

Un indigène de chez Mandou vient me rapporter le kropatchek et la gamelle volés à Mandouma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Au pied du rocher de M'Poko (voy. p. 38). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

28 avril. — Si cela pouvait continuer ainsi, nous irions vite. Je pars à 6 heures du matin avec trente-trois indigènes; à 10 heures, j'ai rejoint M. Biscarrat à Bangoula et il repart pour Yabanda à midi avec tous nos porteurs chargés.

Entre le camp abandonné et Bangoula s'étend une forêt sans eau. Durant la première heure, le sentier, cheminant au travers d'arbres clairsemés, sans brousse ni herbes, est agréable. Mais ensuite et pendant trois heures, d'innombrables bambous morts, tombés en travers du chemin rendent la marche très pénible.

29 avril. — Le convoi arrive à 9 h. 30 du matin et repart à 11 h. 30. Il revient le soir à 6 heures.... Orage.

X

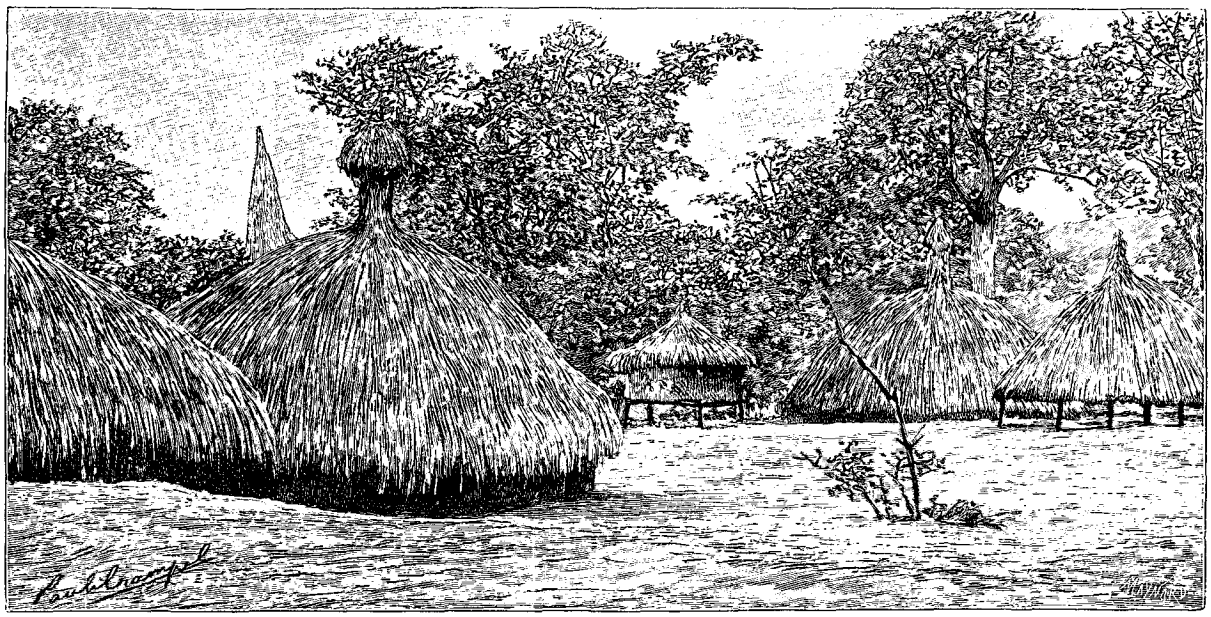
Chez les N'Gapous.

30 avril. — Je pars à 7 heures du matin avec tout le bagage et je rejoins M. Biscarrat à 9 h. 30 à Yabanda, à l'entrée de la grande brousse. On distribue toute la farine achetée, mais il y a à peine pour deux jours de rations. Je donne du laiton aux hommes, qui partent aussitôt dans les villages, afin de se procurer le complément nécessaire pour quatre jours.

M. Biscarrat partira demain matin avec tous nos porteurs. Je partirai également, si nous pouvons avoir assez d'indigènes pour tout enlever.

Samedi 1er mai. — Malgré les prévisions de M. Biscarrat, il est venu peu de monde. Nos hommes partent à 5 h. 45, puis M. Biscarrat à 7 heures; enfin, à 8 heures, trente-quatre indigènes. C'est peu, sur cent quarante attendus et promis. Cette terrible brousse, que nous aurions pu franchir d'un seul bond, nous demandera près d'un mois, si nous ne trouvons plus d'indigènes. Je reste avec douze Sénégalais.

2 mai. — Quatre des cinq Sénégalais envoyés en



Village près de Yabanda. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

avant pour faire un campement de chasse rentrent à 2 h. 30 du soir. Samba N'Diaye rapporte une petite antilope.

5 mai. — Orage pendant toute la nuit. Kokeleu, boy de M. Crampel, qui était retenu chez M'Poko, s'est évadé de nouveau. A 7 heures du soir, il se rend volontairement à moi.

8 mai. — Nous sommes à l'entrée d'une grande « brousse » d'une largeur d'environ 90 kilomètres et que nos porteurs mettront au moins quatre jours à traverser. Cela va nous retarder beaucoup.

Il paraît qu'au delà de cette brousse, jusque chez les musulmans, le pays est peu peuplé; en revanche, il est giboyeux; depuis l'éléphant jusqu'aux plus petites antilopes, toutes les bêtes y pullulent.

Depuis longtemps déjà, M. Crampel a reçu la nouvelle de la mort de MM. Orsi et Lauzière, et je m'étonne qu'il ne nous ait pas répondu.... Que se passe-t-il là-bas?... D'après le récit du boy déserteur Kokeleu, M. Crampel aurait reçu un courrier du Ouadaï et un du Baghirmi. Les nouvelles étant bonnes, M. Crampel était presque décidé à pousser jusqu'au chef du Ouadaï pour se procurer des porteurs.... J'espère que son silence provient de son départ et non de la maladie....

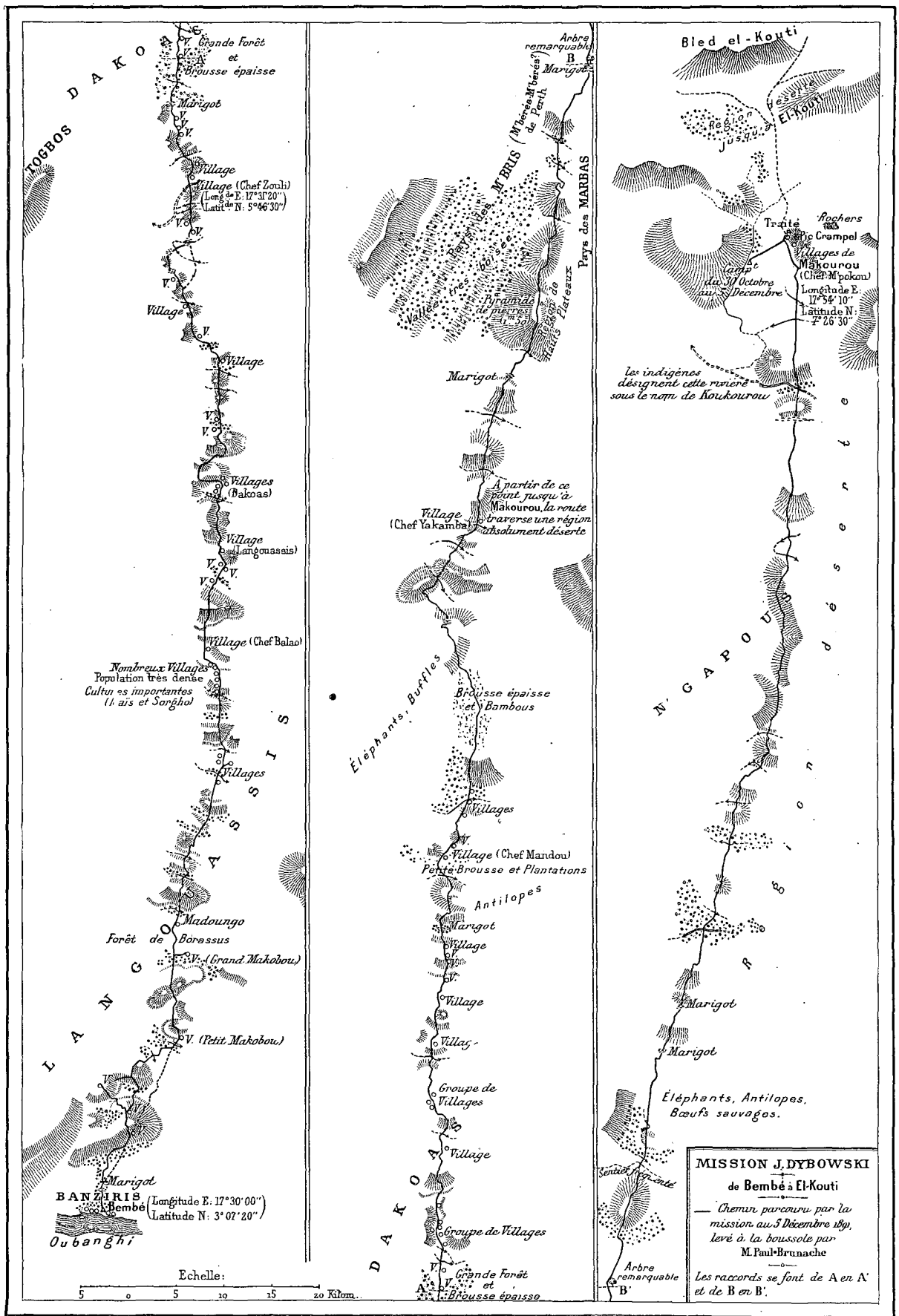
Dimanche 9 mai. — A 3 heures rentrent les N'Gapous porteurs. Ils ne paraissent pas satisfaits et je crois qu'ils ne retourneront pas.

Lundi 10 mai. — A 2 h. 30 arrivent treize hommes de Snoussi, gaillards de triste mine, dépenaillés. A leurs types différents, on devine que ce sont des esclaves venus de différents pays.

Nos porteurs partent à 5 heures.

Je reçois une lettre de M. Crampel, datée du 3 avril. En quelques lignes remplies de tristesse, il m'informe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

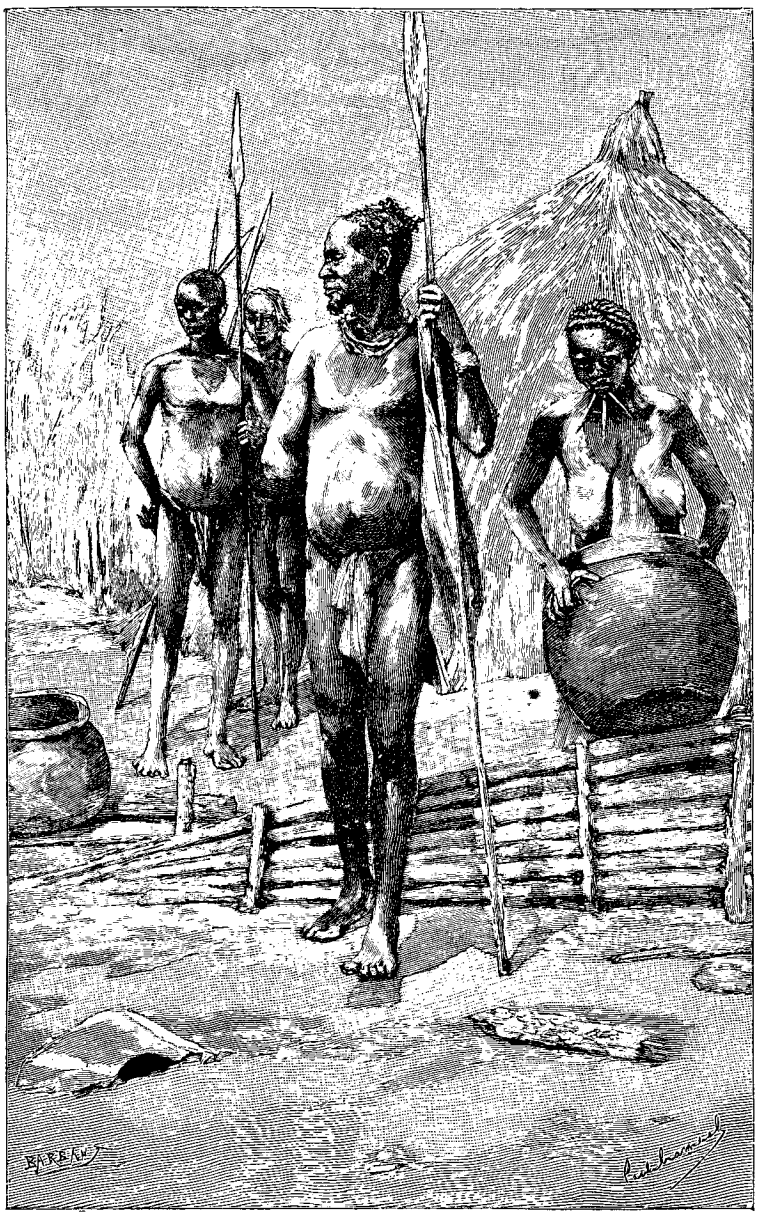


L. Thuillier delt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il part en avant pour trouver un grand sultan à 200 kilomètres au nord, afin d'acheter des animaux, des vivres et d'ouvrir la route. Il me dit qu'il est bien mal, et cela est accusé par le tremblement de son écriture, si ferme et si régulière en temps ordinaire.

Trente-huit hommes de Snoussi sont restés à M'Poko. Ces fainéants n'ont pas voulu venir jusqu'ici. M. Biscarrat m'écrit sur un ton alarmé que le bruit court que les Snoussis auraient assassiné M. Crampel et ses hommes. Heureusement il a joint un autre petit mot qui dément ces bruits. Quand donc retrouverai-je enfin notre chef?



Le chef n'gapou Yabanda et des gens de son village. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout.

11 mai. — Nos porteurs et les Snoussis pourront partir demain à midi. Grâce aux précautions prises, un jour et demi aura suffi pour réunir 440 rations de farine. Les Snoussis, qui parlent bien la langue des N'Gapous, s'occupent de nous trouver des porteurs. Vont-ils réussir? De mon côté je tiens des palabres durant toute la journée.

12 mai. — Les Snoussis ne sont pas encore de retour des villages. D'ailleurs les N'Gapous disent qu'ils ne partiront plus. Ils se plaignent de M. Biscarrat, qui ne leur aurait pas donné suffisamment à manger à M'Poko.... Je crois plutôt que la longueur du voyage et le poids des charges les rebutent.

Midi. J'expédie nos porteurs.

6 heures du soir. Les Snoussis ne sont pas encore rentrés. Que font-ils? Toute la journée, j'ai été inquiété par les racontars des N'Gapous. Tous m'assurent que M. Crampel a été assassiné par les Snoussis.

« Laisse les marchandises chez M'Poko et va avec tes hommes à El-Kouti, disent-ils. Tu verras que nous te disons la vérité. »

J'ai entendu tant de récits du même genre, dont la suite a démontré la fausseté, que je devrais n'en tenir aucun compte. Mais, à la longue, l'incertitude est énervante.

13 mai. — Une partie des Snoussis sont rentrés.

14 mai. — A 7 h. 30 du matin, les Snoussis se décident à partir, emportant douze charges. Aucun N'Gapou n'a consenti à porter.

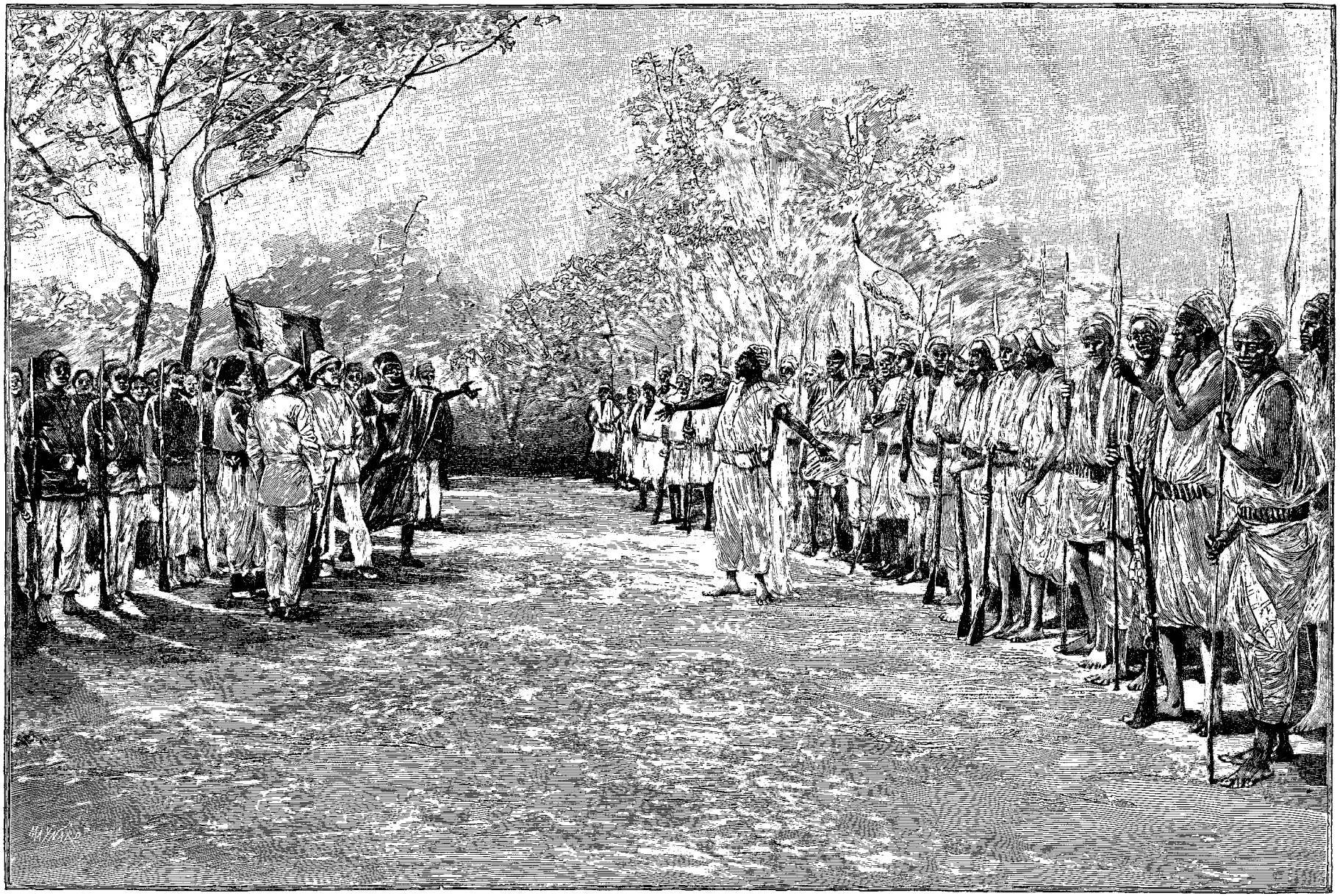
Hier encore, durant toute la journée, j'ai été assailli par les N'Gapous, qui me racontent les histoires les plus lugubres. Ce matin, après le départ des Snoussis, ils me disent que ceux-ci voulaient les entraîner à nous faire la guerre. Les musulmans ne seraient partis que parce qu'ils n'ont pas réussi dans leurs desseins.

15 mai. — Je finis par croire que les hommes de Snoussi, le nommé Tom en tête, ont bien pu raconter ces histoires aux N'Gapous dans un dessein hostile. Nos marchandises devaient les tenter.

Les indigènes m'affirment encore aujourd'hui que si M. Crampel n'est pas mort, ce ne sera pas eux, mais Tom qui aura menti, car ils ne font que répéter ses paroles : M. Crampel, en regardant dans un puits dont on tirait de l'eau, aurait été poussé et serait tombé dedans....

Quand donc serons-nous tous réunis?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A El-Kouti. Snoussi présente sa troupe à M. Crampel (voy. p. 38). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des croquis de M. Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dimanche 16 mai. — On me raconte maintenant que le Bassa envoyé vers El-Kouti serait revenu à M'Poko, blessé à la mâchoire d'un coup de feu. Les quatre hommes que j'avais envoyés porter des remèdes à M. Crampel auraient été tués par les hommes de Snoussi.

Qu'y a-t-il de vrai dans cela? Quand saurai-je enfin la vérité?

20 mai. — Yabanda vient me dire que M. Biscarrat va partir pour El-Kouti avec les Snoussis, emportant toutes les marchandises.

21 mai. — Ce matin, nous entendons le lion. C'est la première fois depuis que nous sommes dans ces contrées.

22 mai. — 4 heures du soir. Nos porteurs reviennent. M. Biscarrat m'écrit qu'il espère partir avec musulmans et indigènes. Pourquoi ne m'attend-il pas?

11 h. 30. Étienne me remet un second billet de M. Biscarrat. Il ne part plus, car les N'Gapous ne veulent pas porter jusqu'à El-Kouti. J'aime mieux cela.

Comment ai-je pu croire un moment les racontars des N'Gapous?

24 mai. — Je pars à 6 heures du matin. Nous faisons 22 kilomètres.

25 mai. — Départ à 5 h. 30.... Nous avançons de 20 kilomètres.

XI

La mission détruite. — La retraite.

Mercredi 26 mai. — Départ 5 h. 15. Halte 8 h. 45. Départ à midi.

... C'est fini. La catastrophe est arrivée. M. Crampel est mort, Ben Saïd est mort, M. Biscarrat est mort. Tous mes camarades sont assassinés!

... Il était 2 heures lorsque j'aperçois le Bassa Thomas, porteur de ces tristes nouvelles : M. Biscarrat a été massacré hier matin à 8 heures; quant à M. Crampel et à M. Saïd, ils sont morts depuis longtemps....

... Depuis deux jours, un Loango, le domestique M'Bouiti, qui s'était enfui d'El-Kouti après la mort de M. Crampel, avait rallié le camp de M. Biscarrat. Il raconta à celui-ci ce qui s'était passé chez les musulmans.

Peu après que notre chef, décidé à aller chez le sultan, eut écrit la lettre qui m'annonçait son départ et l'eut confiée au Targui Ichekkad, il fut appelé dans un village par Snoussi. Il s'y rend, accompagné de Ben Saïd. Frappés traîtreusement à coups de couteau, ils sont achevés à coups de fusil; puis, dépouillés de leurs vêtements, le corps entièrement ouvert, ils sont traînés dans la brousse par les assassins, et les corps sont abandonnés. M'Bouiti est fait prisonnier. Ichekkad, courant vers le village aux premiers coups de feu, est saisi et enchaîné. Les Sénégalais Demba-Ba et Sadis veulent prendre leurs fusils, mais tombent frappés avant d'avoir pu en faire usage. Les porteurs sont amarrés.

En même temps qu'il faisait ce récit à M. Biscarrat, M'Bouiti lui racontait qu'une nombreuse troupe de musulmans était venue d'El-Kouti et se tenait cachée non loin de là.

M. Biscarrat place M'Bouiti dans sa propre chambre. Il lui recommande de ne pas sortir, afin de ne pas être reconnu par les hommes de Snoussi.

Les Sénégalais, apprenant ces événements, viennent demander à leur chef de surprendre et d'attaquer ces bandits; mais Biscarrat leur répond que ce serait folie de vouloir, avec dix hommes, attaquer deux cents guerriers armés de fusils. Puis, si M. Crampel n'était pas mort, ne serait-ce pas le condamner sans appel? M. Biscarrat force au contraire ses hommes à ne pas paraître se tenir sur leurs gardes, afin de ne pas éveiller les soupçons des musulmans, dont le plan devait être d'attendre mon arrivée avec les dernières marchandises.

Dans la nuit du 24 au 25, M'Bouiti sort un instant; il est aperçu par les musulmans. Mon arrivée était imminente; sans plus tarder, ils précipitent les événements.

Le 25 mai, vers 8 heures du matin, ils s'approchent, au nombre d'une vingtaine, de la case de M. Biscarrat, tandis que les autres se dirigent vers les Sénégalais.

Avant que M. Biscarrat ait pu se mettre en défense, il tombe, frappé d'un coup de couteau au côté gauche par un N'Gapou, le seul qui ait pris part à cette affaire; puis les musulmans, tirant aussitôt, criblent de projectiles le corps de notre camarade. En même temps, les Sénégalais sont entourés, et leurs fusils, accrochés dans leurs cases, sont enlevés; seul Sidi Syleiman, qui allait partir pour la chasse, avait son fusil près de lui. Il se lève en voyant tomber son chef, mais il est terrassé avant d'avoir fait feu.

De tous côtés arrivent des bandes armées qui entourent le campement.

M'Bouiti cherche à s'enfuir, mais il est tué aussitôt; André Loemba, domestique de M. Biscarrat, peut se jeter dans la brousse, mais du côté opposé au chemin; on ne l'a plus revu.

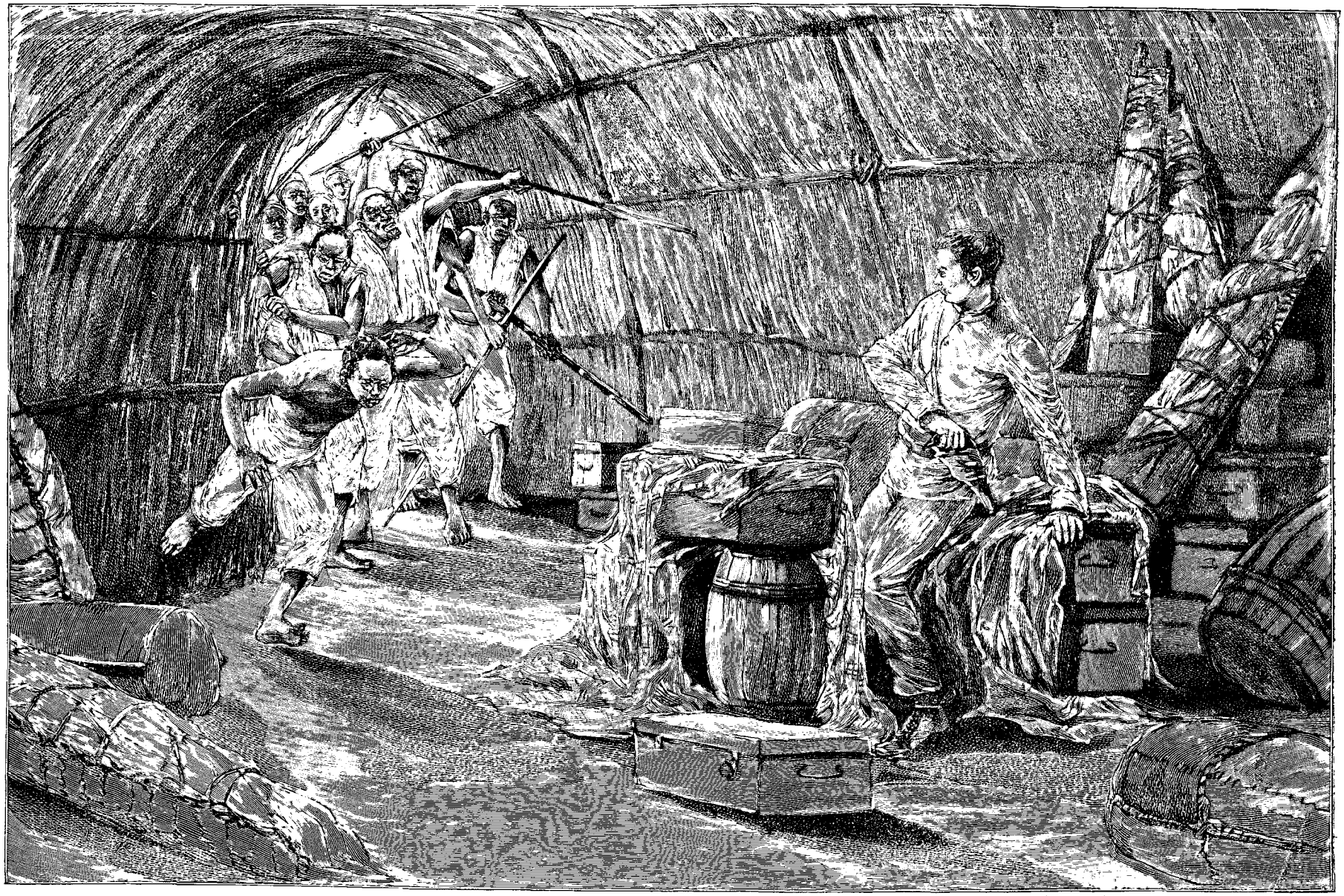
Les Sénégalais ne sont pas enchaînés; au contraire, les musulmans les traitent avec considération :

« Restez avec nous, leur disent-ils; nous vous rendrons vos fusils et nous vous donnerons des femmes; nous ne voulons aucun mal aux noirs, mais nous voulons tuer les blancs; quand le dernier sera mort, nous retournerons avec toutes les marchandises et vous serez libres comme nous. »

Le Bassa Thomas, sur sa promesse de ne pas s'enfuir, est laissé aussi en liberté. Vers 5 heures du soir, il s'approche des Sénégalais, et les exhorte à fuir avec lui : « Nous sommes des soldats, lui répondent-ils; nous ne partirons que si nous pouvons recouvrer nos fusils; nous aurions honte de retourner désarmés. »

Thomas, alors, se jette dans la brousse. En arrivant à une petite rivière qui coupe le chemin, à deux heures de M'Poko, il aperçoit une troupe qu'Aly Diaba a envoyée pour surveiller la route, du côté où j'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de M. Biscarrat. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des croquis de M. Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendu. Tous étaient armés déjà des kropatcheks et des carabines pris à El-Kouti et à M'Poko. Thomas se cache, puis, vers minuit, il poursuit sa route et ne s'arrête qu'au lendemain, à notre vue.

Ma première pensée est de marcher en avant, car une colère aveugle me saisit en apprenant que tous mes camarades sont morts. Je demande aux Sénégalais s'ils sont prêts à me suivre. Ils me suivront, mais ils ne sont que huit. Quant aux cinquante-quatre porteurs, affolés par ces nouvelles désastreuses, ils ne demandent qu'à retourner : vingt-cinq d'ailleurs ne sont pas armés de fusils et une dizaine sont malades. Que faire? Puis-je avec ce faible contingent aller attaquer les musulmans nombreux, maintenant sur leurs gardes, aussi bien armés que nous? D'autre part, comment reculer sans venger les morts? Sur qui compter pour cela?... Les porteurs m'entourent, et c'est à grand'peine que je fais cesser leurs clameurs.

Retournons donc. Mais je fais le serment de revenir, si la colonie du Congo ou le gouvernement veut venger mes malheureux camarades. Nous partons à 2 h. 30, et à 4 heures nous campons. Si l'on nous attaque dans cette brousse, nous sommes perdus, car, aux premiers coups de feu, les porteurs s'enfuiront certainement. Mon revolver ne me quittera plus; si je vois tomber les Sénégalais, qui, ceux-là, ne s'enfuiront pas, je me logerai une balle dans la tête pour échapper aux musulmans.

Antilope. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Si nous avions ajouté foi aux récits des N'Gapous, le désastre serait moins grand.

Jeudi 27 mai. — Le factionnaire me réveille et me dit qu'il fait jour. J'appelle les hommes et nous partons. Ce n'est que plus tard que je m'aperçois de l'erreur; il était 1 h. 25 et nous avions pris pour l'aurore la lueur de la lune voilée par les nuages. Halte à 9 h. 30.

Vendredi 28 mai. — Départ à 4 h. 30 du matin. Arrivée chez Yabanda à 10 h. 30. Je décide que nous y resterons deux jours, pour y attendre les Snoussis, s'ils osent venir jusqu'ici, et pour recueillir les fugitifs, s'il y en a.

4 h. 30. Une dizaine de N'Gapous arrivent de M'Poko.

5 heures. Deux hommes arrivent encore de M'Poko. Ils disent que le village est occupé par les musulmans et que les indigènes sont réfugiés dans les montagnes. Les Snoussis m'attendent et doivent retourner chez eux après m'avoir tué. Comme ils ont trompé M. Crampel, ces misérables!

6 heures du soir. De nouveaux arrivants me disent que les Snoussis sont partis, emmenant les Sénégalais et le bagage.

Samedi 29 mai. — Départ à 5 heures du matin.

Dans six jours nous aurons atteint l'Oubangui. J'ai hâte, moi aussi, d'arriver. Rien ne m'intéresse plus; je marche sans rien voir, accablé par ces malheurs inattendus. J'ai l'âme désespérée de voir échouer ainsi les généreux projets de M. Crampel, d'être encore en vie et de sentir mon impuissance....

Les Snoussis ont assassiné M. Crampel peu de jours après qu'il m'eut écrit le billet qui m'annonçait son départ pour le Ouadaï. Ils l'auraient poussé dans un puits et achevé à coups de fusil. Les deux seuls Sénégalais qui étaient demeurés avec lui auraient été tués avant d'avoir pu faire feu. Le Targui Ichekkad aurait été fait prisonnier.

... Un peu moins de malchance nous aurait permis de venger la mort de M. Crampel. Si les Snoussis n'avaient pas aperçu le boy M'Bouiti, ils auraient, suivant leur plan, attendu mon arrivée. Mais alors, M. Biscarrat m'apprenant leur trahison, nous les aurions attaqués, les surprenant à notre tour et nous aurions été forts, avec quinze Sénégalais et des cartouches à discrétion.

Vendredi 4 juin. — Arrivés à la rivière Oubangui, chez les Banziris.

Jeudi 11 juin. — Arrivée à Bangui.

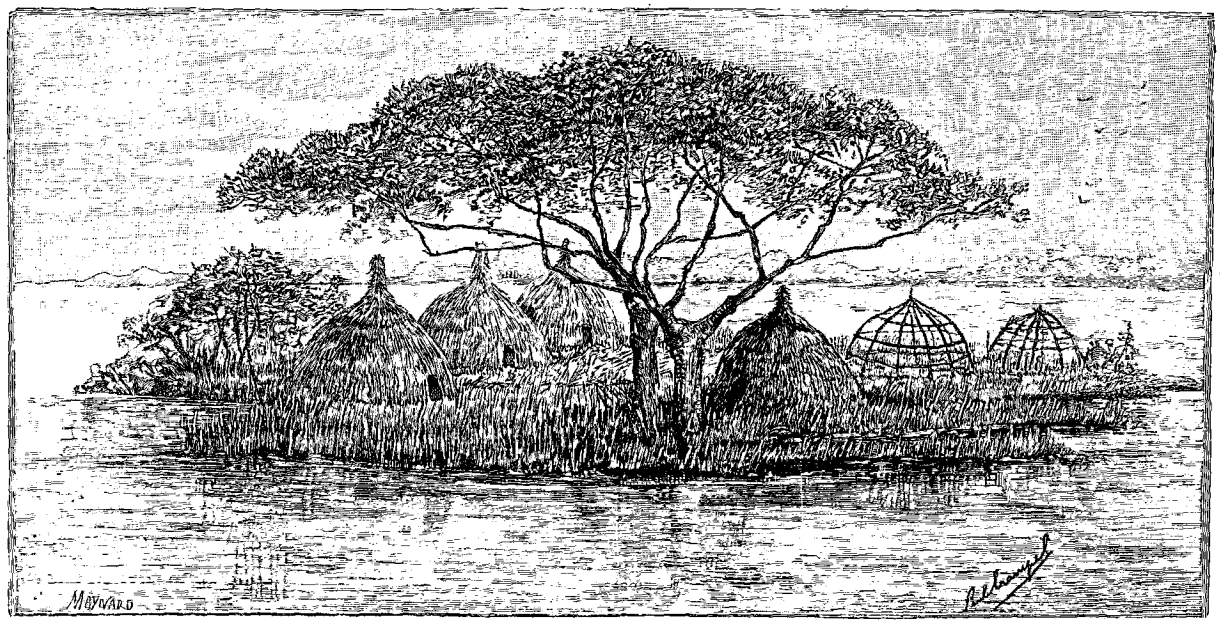
Samedi 13 juin. — Je quitte Bangui dans une baleinière en fer, avec huit Sénégalais, quatre M'Fans, trois Bassas, deux Loangos. Je laisse au poste cinquante porteurs qui descendront à la première occasion.

15 juillet. — Arrivée à Brazzaville sur la canonnière *Oubangui*.

ALBERT NEBOUT.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Huttes de pêcheurs banziris. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Brunache.

LA MISSION CRAMPEL,

PAR M. ALBERT NEBOUT[1].

1890-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'EXPÉDITION DYBOWSKI

XII

Nouveau départ.

Brazzaville, 15 juillet 1891. — A peine ai-je mis le pied sur la rive, au bas du grand escalier qui mène à la résidence, qu'un monsieur de haute taille s'approche de moi et, très vite, déclare être M. Dybowski, chef de mission, et me demande si je veux retourner avec lui. Je suis très troublé : je comptais bien revenir, mais j'avais espéré revoir les miens auparavant.

16 juillet. — .... C'est décidé, je suivrai M. Dybowski. C'est mon devoir. Je saurai lui être utile par la connaissance que j'ai du pays, des langues et des indigènes. Ma résolution prise, tout trouble a disparu. Je ne veux plus voir que le nouveau but. Aurai-je la même confiance que la première fois? Je ne le crois pas; je marcherai sans enthousiasme, mais sans faiblesse. Je n'ai qu'un désir, c'est de rejoindre les assassins de mes camarades, que M. Dybowski se décide à poursuivre avant de commencer sa véritable mission. A part cela, tout m'est indifférent.

25 juillet. — J'écris à mes parents, j'adresse un rapport à M. Harry Alis, l'ami dont Crampel m'entretenait si souvent.

M. Brunache est déjà parti pour Bangui.

Je pars lundi avec M. Briquez. MM. Dybowski et Chalot partiront les derniers.

J'ai mission d'explorer la rivière M'Poko, en aval de Bangui.

J'ai essayé pendant ces derniers jours de décider mes huit Sénégalais à me suivre; mais leur moral a disparu, ils refusent. Samba N'Diaye lui-même, partagé entre le désir de revoir son pays et l'ennui de me quitter, est très troublé, un peu honteux; mais il me quittera.

26 juillet. — ... Je rengage Thomas, l'ancien cuisinier de Biscarrat, et deux autres Bassas, puis un M'Fan, qui me suivra comme domestique, car le jeune Loango me quitte aussi. Ces noirs, qui étaient porteurs, consentent à repartir, mais sous la condition de servir dans l'escorte et avec une augmentation de solde; M. Dybowski accepte, car ils seront des guides précieux, sinon de courageux soldats.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

28 juillet. — J'embarque avec Briquez sur la chaloupe à vapeur *Alima*.

2 août. — .... Pendant que l'équipage coupe du bois, je vais à la chasse avec M. Briquez. Je tue une grosse antilope. Nous revoyons les N'Gombés et leurs curieux forgerons.

12 août. — ... Nous restons deux jours à Bongo, dans la factorerie de M. Chausset, maison Daumas, pour permettre au capitaine d'acheter de l'huile de palme. Je vais à la chasse et tue un buffle.

17 août. — On stoppe près des villages baloïs. Nos hommes tuent douze pintades. Je blesse un buffle, qui disparaît dans la brousse, grâce à la poltronnerie de mes guides baloïs; ils ont grimpé sur un arbre, quand l'animal a fait mine de charger.

25 août. — Nous arrivons à Bangui, où nous retrouvons M. Brunache.

Ce voyage nous a semblé court, grâce au capitaine Lagnion, dont la complaisance et la gaieté sont intarissables.

11 septembre. — MM. Brunache et Briquez partent pour explorer les rivières Ombéla et Kemo; M. Ponel, chef de zone, les accompagne. J'ai appris à connaître les qualités solides de mes deux camarades. M. Brunache, intelligent, gai, d'un jugement sain, attire surtout par sa bonté, sa douceur. M. Briquez, froid et sérieux malgré sa jeunesse, est d'une grande franchise.

XIII

Exploration de la rivière M'Poko.

18 septembre. — Enfin, j'ai pu me procurer une pirogue. Je quitte Bangui à 7 heures du matin. J'emmène dix laptots, qui devront pagayer. J'ai des marchandises d'échange, du riz et une caisse de conserves, composée avec sollicitude par M. Dybowski, avant mon départ de Brazzaville.

Nous entrons à 8 heures dans la rivière M'Poko; le courant est d'une violence extrême, nous avançons à peine....

19 septembre. — A 7 heures du matin, nous stoppons devant l'immense village bouzérou de Youka. Quelle différence avec l'accueil reçu il y a un an! Maintenant ce sont les femmes elles-mêmes qui nous entourent et nous offrent des vivres.

Youka me promet quatre pagayeurs pour renforcer l'équipe de ma pirogue, mais il désire que je reste toute la journée dans son village. Je m'installe sous un hangar et commence les achats de vivres.

Mes hommes m'appellent dehors et me montrent un curieux spectacle : une femme donne le sein à un jeune chien, horrible petit animal, pelé, galeux!

Orage depuis midi jusqu'au soir.

20 septembre. — Départ à 6 heures du matin. A 10 heures, nous passons devant un village habité par des Bouzérous. Halte à 11 heures.

Mes pagayeurs bouzérous m'empruntent une casserole pour faire cuire leurs bananes, mais ils font cuire ensuite d'énormes vers blancs, qu'ils trouvent dans le tronc pourri des arbres tombés. Ils n'auront plus ma casserole!

A 5 heures, nous stoppons devant un village dont la population mâle est rassemblée sur la berge, très élevée et raide : les racines d'un gros arbre servent d'escalier. Par signes expressifs on nous prie de ne pas aborder, mais il est tard, et je ne peux aller plus loin. Je « grimpe » seul dans le village et j'explique aux habitants, peu hospitaliers, que nous ne voulons que coucher pour repartir demain. Ils se rassurent et laissent monter mes hommes. Peu à peu les femmes rentrent de la brousse où elles s'étaient enfuies. Le chef m'offre un cabri et une poule. Je lui fais aussi un cadeau : une « brasse » d'étoffe, une glace, du cuivre et quelques perles.

21 septembre. — Départ à 6 heures du matin. Arrêt à midi dans un très petit village, où nous causons la panique accoutumée.

Mes quatre Bouzérous voudraient bien ne pas aller plus loin; ils me racontent un tas d'histoires effrayantes pour me faire peur. J'offre de les déposer sur la rive : ils n'ont garde d'accepter.

La rivière est bordée de grands arbres et d'une brousse à peu près impénétrable. Beaucoup de singes; j'en tue pour les hommes, qui sans cela ne mangeraient que des bananes.

Nous campons près d'un sentier qui paraît s'éloigner de la rivière.

Pendant que mes hommes « débroussent » un espace suffisant pour élever ma tente, j'emmène deux Bouzérous, un laptot, et vais reconnaître le sentier. Après vingt minutes de marche, nous arrivons près de quelques cases; un vieillard qui, sans nous voir, venait à notre rencontre, se trouve subitement en face de nous : il se retourne, jette sa lance, et s'enfuit à toutes jambes en poussant de grands cris. Cette folle terreur réjouit fort mes Bouzérous, tout fiers de m'accompagner et de porter mes armes. Les habitants se rassurent peu à peu; on fait l'échange du sang, puis on m'offre une poule. Ces gens se nomment Bouzérés. Les cases, demi-elliptiques, fort disséminées, ressemblent à celles des N'Dris; mais les habitants se rapprochent des Bouzérous : leur nom d'ailleurs est presque semblable; ils ont les mêmes tatouages sur le front et les tempes; leurs lances ont le fer moins large et le bois plus léger.

22 septembre. — La chaleur est très forte, le soleil ardent; mes yeux se fatiguent à fixer le papier de ma carte, et j'ai peine à tracer la route. On ne nous vend plus rien dans les villages : j'ouvre la caisse de riz.

23 septembre. — Le courant est toujours très violent, nous faisons à peine 12 kilomètres par jour. Nous franchissons quelques rapides.

24 septembre. — Le courant diminue, et est aujourd'hui, sauf dans les courbes, à peu près le même que celui de l'Oubangui. Si cela continue, nous ferons du chemin.

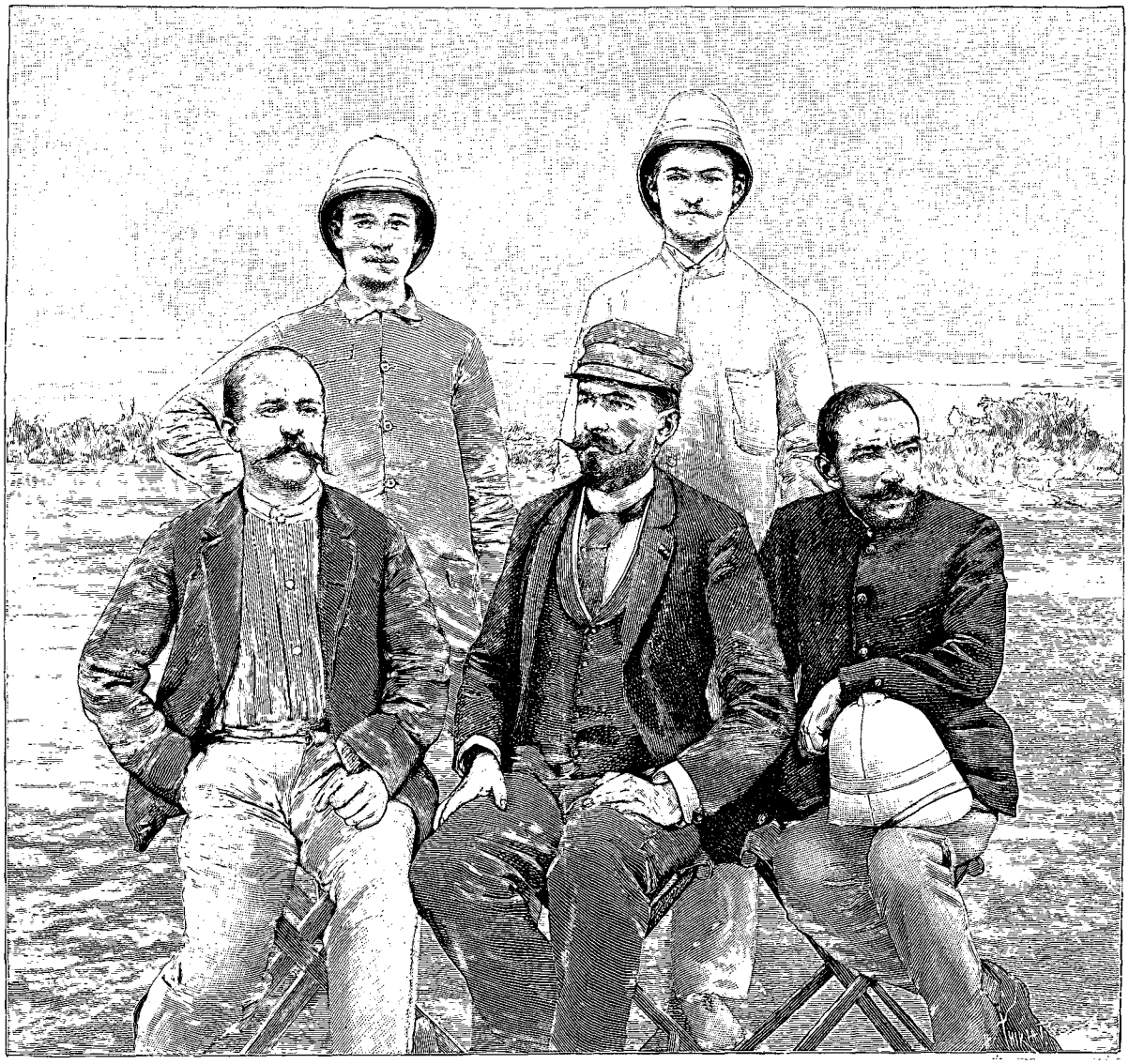
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 2 heures, le courant devient plus violent que jamais, et bientôt nous apercevons de gros remous et entendons le bruit d'un rapide.

Je prends moi-même une pagaye, et pendant deux heures nous luttons contre le courant, devenu formidable; deux hommes de l'avant halent la pirogue en tirant sur les lianes, les branches. Si l'une casse, les rameurs ne peuvent plus rien, et d'un bond nous sommes rejetés à 100 mètres en arrière; enfin à 5 heures, exténués, nous abordons au pied des rapides.

Par un sentier qui longe la rive, je vais reconnaître le passage en amont; je peux me convaincre que ces rapides, sur une longueur d'un kilomètre, sont infranchissables en pirogue.

Un sentier s'enfonce dans l'intérieur : je le suis avec deux pagayeurs, et nous arrivons bientôt devant quelques cases; les habitants, au nombre de cinq,



La mission Dybowski. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

dont une femme, paraissent médusés à notre vue; ils tremblent et n'osent même chercher à s'enfuir. Je leur parle, ils paraissent ne pas comprendre; mes Bouzérous n'ont pas plus de succès. Je quitte ces sauvages trop farouches. Mes Bouzérous sont fâchés que je ne leur permette pas d'en tuer au moins un; ils auraient emporté le corps chez Youka, et un festin, me disent-ils gentiment, les aurait récompensés de leurs fatigues! Dans la soirée ils essayent encore d'entraîner mes laptots vers le village.

Je regrette d'être arrêté sitôt, bien que cette rivière ne me paraisse pas une voie de pénétration vers l'intérieur; on voudrait toujours connaître ce qui est devant soi.

25 septembre. — Départ pour le retour à 6 heures (j'ai eu la fièvre toute la nuit). Notre pirogue vole sur l'eau; les arbres, les villages, fuient derrière nous, et mes hommes, enthousiasmés, pagayent avec entrain; leurs chants attirent les indigènes sur la rive.

Le barreur, debout tout à l'arrière de l'embarcation,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne cesse de danser, avec des contorsions comiques, et la manie de la danse, qui en Afrique arrêterait une bataille, gagne les indigènes, délivrés d'ailleurs du souci de notre présence. Halte à 4 heures au village de Youka. A 5 heures, nous sortons de la rivière : nous avons fait, en huit heures, 72 kilomètres (plus de cinq nœuds à l'heure).

Nous débarquons à Bangui à 6 heures.

Je trouve au poste MM. de Poumeyrac et Gaillard, descendus du haut Oubangui ; ils ont ramené avec eux une centaine de Yakomas et de Sangos. Quand les ravitaillements attendus seront arrivés, M. de Poumeyrac remontera avec eux, achever les postes commencés.

Ces indigènes, pareils aux Banziris pour la beauté du corps, sont les plus gais, les plus ouverts que j'aie jamais vus.

Leur pays renferme encore de grandes quantités d'ivoire et produit beaucoup de caoutchouc.

28 septembre. — Des querelles éclatent souvent entre Sangos et Yakomas; les Sénégalais ramènent l'harmonie à coups de bâton, et cela finit toujours par de grands rires.

5 octobre. — Le vapeur *France*, de la maison Daumas, vient apporter au poste quelques ravitaillements; le capitaine nous annonce l'arrivée prochaine de M. Dybowski.

8 octobre. — M. Dybowski arrive avec Chalot sur la canonnière *Oubangui*, capitaine Pouplier. Leur voyage a duré quarante-cinq jours, à cause du mauvais état de la machine.

15 octobre. — M. Brunache rentre, il a exploré les rivières Ombéla et Kémo; cette dernière paraît la meilleure voie de pénétration vers le nord. M. Briquez nous attend au village des Ouaddas, entre les deux rivières.

19 octobre. — Le petit vapeur belge *A. I. A.* vient apporter un courrier d'Europe. Je suis le seul à ne rien recevoir ; ce n'est pas sans tristesse et sans inquiétudes que je vois ces lettres qui viennent de France, tandis que depuis plus d'un an je suis sans nouvelles des miens.

XIV

Sur les traces de Paul Crampel.

23 octobre. — MM. Dybowski, Brunache et moi quittons Bangui pour remonter au village de Bembé. Nous prendrons au camp des Ouaddas MM. Briquez et Bobichon (ce dernier, agent du Congo, accompagne notre expédition). Chalot reste à Bangui ; il chassera, herborisera pendant notre absence.

24 octobre. — Les eaux sont très hautes ; nous trouvons difficilement sur les rives inondées l'espace nécessaire pour camper.

1er novembre. — A 4 heures, un orage éclate subitement; les premières pirogues ont le temps de gagner la rive et d'être aussitôt déchargées par nos laptots; mais au moment où Brunache et Briquez vont aborder, leurs pirogues, remplies par les vagues, coulent, et les ballots et les malles vont à vau l'eau. Nos soldats sauvent la plus grande partie du bagage; comme toujours dans les circonstances un peu graves, nos Sénégalais se montrent dévoués et courageux.

3 novembre. — Nous abordons à Dioukoua-Mossoua, village de Bembé; l'expédition est toute réunie là : cinq blancs, quarante-cinq soldats, cinquante porteurs.

4 novembre. — Je fais exécuter devant M. Dybowski la fameuse danse des femmes banziris. M. Dybowski, en jeune Africain, ne partage pas notre enthousiasme au sujet de la réelle beauté des jeunes filles de cette superbe race; et cependant, avec leurs grands yeux curieux, leurs dents admirables, leur visage expressif et gai, leur corps élégant, souple et robuste, elles ne méritent pas cette indifférence. Leur nudité absolue le scandalise, quoiqu'elles aient autant de pudeur que de sagesse.

L'ordre pour la marche est arrêté ainsi : je serai à l'avant-garde avec douze hommes. (J'avais réclamé ce poste, qui m'était bien dû.) Au centre MM. Dybowski, Brunache et Bobichon, avec les porteurs et vingt-deux soldats; mais M. Dybowski marchera souvent avec moi. M. Briquez est chargé de l'arrière-garde, forte de onze hommes.

5 novembre. — ... Deux porteurs sont atteints de la variole. Bembé les soignera. Ce chef nous donnera aussi un de ses esclaves pour nous guider, et surtout me traduire les paroles des Langouassis, car je comprends moins leur langue que celle des Banziris.

8 novembre. — Nous partons à 7 heures. Pour débuter, tout près du village, nous devons traverser un marigot profond et très large. Les herbes sont hautes, le sentier peu frayé. Pour compléter la gaieté de ce début, M. Dybowski est pris d'une fièvre violente; l'absorption d'une bouteille de champagne le secoue un peu et lui permet de continuer. Dans l'après-midi, M. Briquez s'attarde; on le croit égaré.

M. Dybowski fait tirer, malgré mon conseil, quelques coups de feu pour l'appeler; il nous rejoint, mais quand nous arrivons aux premiers villages langouassis, tout est désert : effrayés par les détonations, les indigènes se sont enfuis avec leur bravoure habituelle.

Depuis mon passage, les villages ont été abandonnés (après une mort, sans doute, suivant l'usage) et reconstruits à une certaine distance. Les sentiers délaissés disparaissent sous les herbes; nous nous égarons, et ce n'est qu'assez tard, après une marche à l'aventure, que nous apercevons un village. Je vais le reconnaître seul avec les Banziris : il est désert. Après de longs appels, des cris de paix, quelques Langouassis approchent timidement; on les rassure, et la colonne peut approcher; on nous vend des vivres.

Orage dans la nuit.

10 novembre. — ... Nous avons gagné péniblement Makobou; après une heure de recherches dans les herbes, j'ai pu découvrir l'emplacement de notre ancien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

camp, où tout a disparu. Nous campons au bord de la rivière, profonde alors de 2 mètres; nos hommes commencent à établir une passerelle. M. Dybowski est plus mal, la fièvre ne le quitte pas; son estomac fatigué ne supporte aucune nourriture, et des vomissements fréquents l'épuisent.

11 novembre. — M. Dybowski ne va pas mieux; cette nuit, il a eu des cauchemars, M. Brunache a dû le veiller.

12 novembre. — Quoique très faible, M. Dybowski veut partir; la rivière a baissé, elle a 50 centimètres de profondeur seulement. Nous marchons très lentement, avec des pauses fréquentes. Le soir, nous arrivons au village du chef Madoungo; nous campons au milieu d'un bosquet de superbes borassus. Nous sommes bien reçus, nos *bayakas* font miracle. Pour ces petites perles blanches, ces gens se vendraient eux-mêmes. Tous me reconnaissent; les Bassas et mon domestique m'fan retrouvent leurs amis du premier voyage (chacun de nos hommes avait su se faire un ami dans chaque village). Madoungo nous donne cinq poules. Je m'occupe du campement, des achats et surtout des palabres, puisque seul je connais le langage des indigènes.

M. Jean Dybowski. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

14 novembre. — Nous arrivons au village du chef Bara, où j'ai vécu un mois; ce chef nous donne deux chèvres et des poules. Nos hommes achètent aussi beaucoup de vivres; ils portent tous sur leurs sacs, qui une poule, qui une cuisse de cabri, qu'ils mangent maintenant; dans quelques jours, l'abondance disparaîtra (une grosse chèvre coûte six à huit petites cuillerées de perles; une poule, deux cuillerées ou douze cauris. Nos autres marchandises n'ont plus de valeur à côté des bienheureuses perles, *kredzis*).

15 novembre. — ... Nous entrons sur le territoire des N'Dakwas.

16 novembre. — Nous traversons deux cours d'eau très profonds : l'un d'eux, que j'avais passé avec de l'eau jusqu'à la ceinture, a maintenant plus de 4 mètres de fond. Nous entrons ensuite dans une plaine inondée, où pendant deux heures nous marchons avec de l'eau jusqu'au ventre. Enfin nous arrivons, transis, dans un village où un grand feu nous rend un peu de chaleur. Mon nom est dans toutes les bouches, mais les indigènes le prononcent d'une façon comique, et mes camarades, amusés, m'appellent en imitant l'accent de ces braves sauvages.

Le chef Zouli, prévenu, arrive bientôt; il est toujours fin, empressé : il nous embrasse avec de vives démonstrations de joie.

Je revois Zouli avec plaisir; j'avais pu, pendant plus de deux mois vécus chez lui, apprécier son intelligence, ses qualités. Très avide, il avait su mériter nos largesses par de réelles preuves d'amitié.

Mabingué, l'ancien guide de Crampel, est venu avec Zouli. Il nous guidera de nouveau.

18 novembre. — Nous nous reposons chez Zouli, repos relatif pour moi, car je suis sans répit, entouré, harcelé, par une foule d'indigènes qui m'apportent cabris, poules, œufs, bananes, ignames, patates, etc. J'achète tout. J'ai revu les deux frères de Zouli : Goubanda, toujours abruti par les excès de bière, ne cesse de chanter, de danser; le bon Wallanga, toujours grave, avec le même sourire tranquille, reste près de moi toute la journée. C'est lui qui, pendant la scène du 11 mars dernier, accusé par Assénio de vouloir prendre parti pour les indigènes qui nous entouraient, jeta dans le camp ses zagaies et s'éloigna très fâché. Un de nos sergents, qu'un abcès au genou empêche de suivre, restera avec Zouli, ainsi qu'un porteur atteint de la variole; c'est avec peine que je puis faire accepter ce dernier, car Zouli est très effrayé, mais on lui promet de si beaux cadeaux!... Notre guide banziri refuse d'aller plus loin, il nous attendra là. Cela m'est égal, je me suis de nouveau familiarisé avec la langue des indigènes.

On nous raconte déjà un tas d'histoires,... les N'Gapous, soldés par les musulmans, nous attaqueront. Yabanda leur a même vendu Assénio, que je lui avais confiée....

20 novembre. — Les bruits persistent et augmen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent; on nous affirme que les musulmans, en grand nombre, nous attendent.

La gaieté avec laquelle nous accueillons ces nouvelles étonne les indigènes, qui ne comprennent pas combien nous avons hâte de nous mesurer avec les musulmans.

Mabingué, qui nous avait quittés pour s'en retourner, revient très affairé; il nous affirme que les *Kridimis* (musulmans) sont postés derrière une rivière qui sépare les N'Dakwas des N'Gapous; il ira avec nous jusque-là.

21 novembre. — Personne derrière la rivière, et les villages n'gapous sont déserts : les guides, effrayés, refusent d'aller plus loin, et, malgré de brillantes promesses, ils nous quittent. Nous avançons jusqu'à la lisière de la forêt de bambous qui s'étend entre ces premiers villages et ceux de Yabanda. Nous installons nos tentes près d'un groupe de cases.

Quelques indigènes s'approchent, et, bientôt rassurés par nos protestations de paix, appellent toute la population, qui rentre dans les villages.

Les N'Dakwas les avaient effrayés en leur racontant que nous venions leur faire la guerre. Demain nous aurons des guides.

XV

Un Sénégalais de la mission Crampel.

22 novembre. — Comme nous approchions du village de Pangoula, un des enfants de Yabanda vient à moi et me dit : « Samba est au village ». Je me doute que ce doit être un Sénégalais échappé d'El-Kouti, et une vive émotion me saisit : de nouveaux renseignements vont confirmer tout ce que j'ai dit et apporter plus de lumière sur ces sombres événements.

Arrivé au campement, j'envoie des indigènes chercher Samba, ainsi que notre ami Yabanda.

Il est 4 heures quand j'aperçois un des meilleurs soldats de Crampel, le Sénégalais Mahmadou Siby. Je cours à lui, et sa bonne figure s'éclaire de joie. Nous allons aussitôt vers M. Dybowski, et l'interrogatoire commence sans retard : nous sommes tous là, oppressés, émus, impatients d'écouter, de savoir : « Envoyé par Biscarrat le 20 mai, vers El-Kouti, il partit avec Amady Diawara, pour s'assurer de la vérité. Ils arrivèrent à El-Kouti huit jours après et furent aussitôt saisis et enchaînés; après promesse de ne pas s'enfuir, on les laissa dans une liberté relative et ils furent réunis à leurs camarades, prisonniers depuis quelque temps déjà.

« Niari et Ichekkad sont dans le village; le Targui, libre, a conservé la femme que M. Crampel lui avait donnée chez Bembé; il vient causer avec les Sénégalais, et se vante d'avoir fait assassiner M. Crampel, Saïd et Biscarrat. Peu de jours après, il part vers le nord, emportant des marchandises.

« Les Sénégalais projettent de s'enfuir, mais le caporal Demba-Ba, devenu l'ami de Snoussi, qui lui a donné une femme et un fusil, les dénonce et les fait enchaîner de nouveau; sont exceptés le sergent Samba Assa et le soldat Amady Paté, qui paraissent peu désireux de s'enfuir, craignant sans doute le châtiment de leur désertion.

« Les armes et les marchandises sont partagées, comme récompense, entre tous ceux qui ont participé au crime; une grande partie est emmenée vers le nord. Demba-Ba apprend aux hommes de Snoussi le maniement des armes. Huit jours après son arrivée, Mahmadou Siby s'enfuit avec Amady Diawara.

« Ils marchent deux jours et sont de nouveau repris par la troupe qui vient de tuer Biscarrat et qui amène à El-Kouti les marchandises et les hommes capturés. Dans la nuit, Mahmadou peut rompre ses liens et veut délivrer son camarade; mais ce dernier, las des fatigues, des privations, refuse de fuir : Mahmadou part seul, et, mangeant des fruits et des racines, gagne le village de M'Poko. Ce chef lui donne une provision de manioc et l'envoie vers Yabanda, chez lequel il arrive quatre jours après. Il était sauvé.

« Il veut cependant continuer jusqu'à l'Oubangui, mais les N'Gapous l'en dissuadent : « Ne pars pas, tu « es seul et sans armes, les Langouassis te tueront; « reste avec nous, attends Nebout, qui doit revenir avec « beaucoup de soldats. »

Et pendant cinq mois il reste chez ces braves gens, toujours bien traité.

Il nous raconte sur la mort de notre chef la version qu'il a entendue, à El-Kouti, des musulmans eux-mêmes : « M. Crampel, las des retards sans fin, des privations qui le tuaient, quitta El-Kouti vers le 8 avril, avec Niari, Saïd et le Sénégalais Sadio; il espérait peut-être encore parvenir près d'un grand sultan, qu'on lui affirmait se trouver à huit jours au nord.

« On le portait en hamac. Le premier jour, vers midi, il était à table, écrivant, quand des hommes de Snoussi s'approchent de lui et le frappent d'un coup de hache à la tête; en même temps Saïd et Sadio tombent sous les coups de lances.

« M'Bouiti, domestique de Saïd, est fait prisonnier, mais un mois plus tard il peut s'enfuir et se réfugier près de Biscarrat. »

Quand par mille questions nous avons satisfait notre curiosité, Mahmadou nous apprend qu'une troupe nombreuse de musulmans d'El-Kouti est actuellement dans la contrée; arrivée chez Yabanda, la troupe s'est divisée en plusieurs bandes, dont la plus nombreuse est encore dans les villages, les autres se sont éloignées vers l'ouest.

Ils ont réclamé Mahmadou comme étant leur esclave fugitif, mais Yabanda a refusé de le livrer; son attitude, ses menaces, intimidèrent les musulmans. Nous pressons Yabanda de nous conduire vers eux, mais il nous conseille d'attendre; il nous dit qu'ils viennent de sortir des villages, qu'ils sont campés à 8 kilomètres dans un champ de mil, où ils attendent la lune pour fuir vers El-Kouti. Il nous préviendra quand il en sera temps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVI

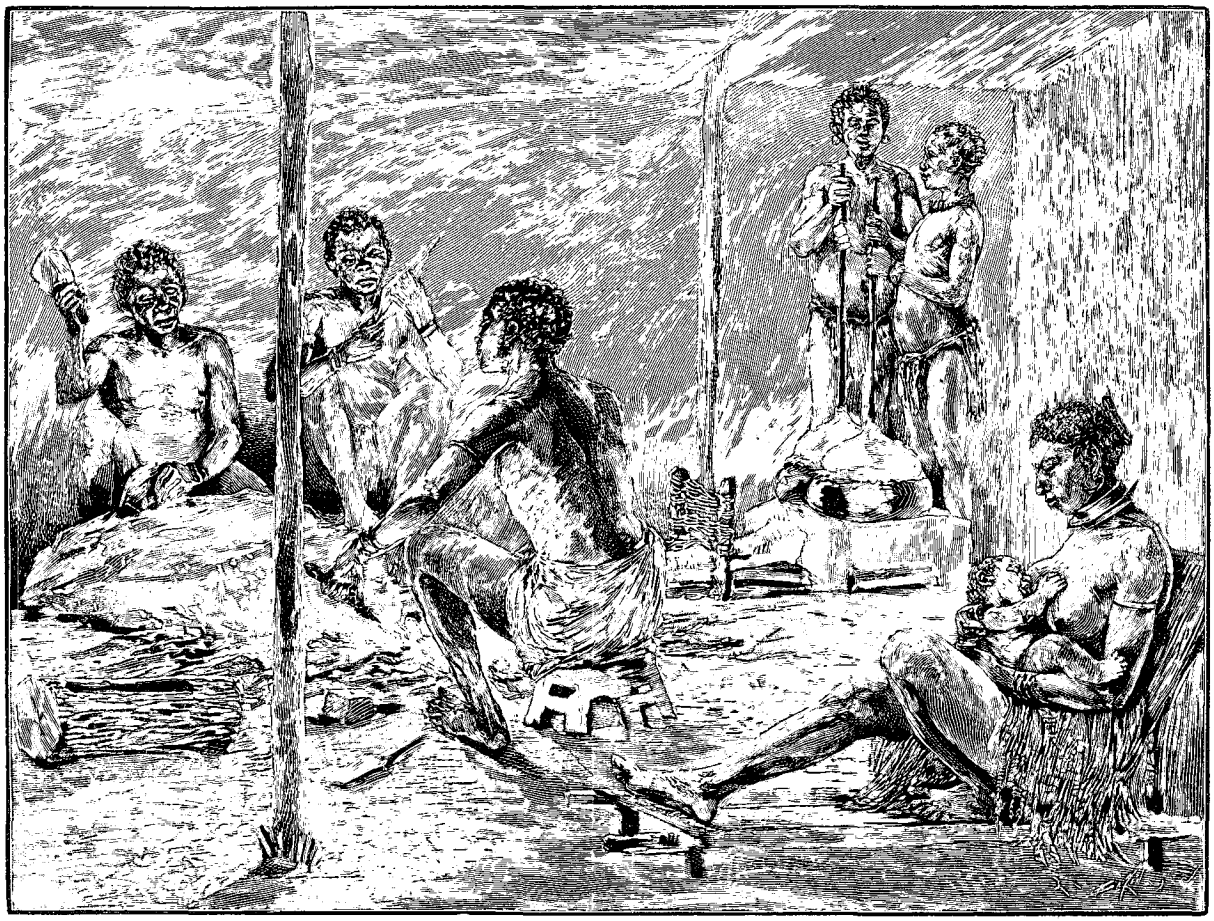
Le massacre de la mission Crampel vengé.

En effet, vers 10 heures du soir, des indigènes appellent de la brousse, n'osant approcher, de peur des factionnaires. Je me lève à la hâte et leur crie de venir : ce sont deux jeunes gens de Yabanda. Il est temps de partir attaquer les musulmans. La jolie figure de ces deux enfants, leur gai sourire, contrastent singulièrement avec leur sombre mission.

Les laptots désignés s'arment rapidement, et nous partons derrière nos guides. La marche est difficile : on ne voit rien, pas même l'homme qui est devant. Des racines, des arbres barrent le chemin ; chaque homme frappe légèrement dessus pour prévenir le suivant. Pas un mot n'est prononcé. Dans le village, deux nouveaux N'Gapous se joignent à nous.

Nous franchissons une colline dont la descente, dans cette profonde obscurité, est périlleuse, au milieu de grosses pierres glissantes.

Nous pensions encore que les N'Gapous nous conduisaient à un endroit favorable, où nous pourrions attendre les musulmans, au jour ; mais pas du tout, ils nous



Forgerons n'gombés (voy. p. 50). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de M. Brunache.

disent que l'ennemi est près de nous, et que nous devons l'attaquer maintenant. Nous sommes près d'une rivière ; deux N'Gapous se détachent et vont reconnaître la position de l'ennemi ; ils marchent avec tant de légèreté que nous ne percevons pas le moindre bruit, le plus petit clapotis, quand ils traversent la rivière.

Après un quart d'heure qui nous a paru long, ils reviennent et nous font signe d'avancer. Les laptots chargent leurs armes, nous traversons la rivière, puis un marais. Le silence est coupé par des bruits de chute, nos hommes perdent pied ; moi-même j'enfonce à plusieurs reprises dans la vase.

Nous arrivons sur un sol plus ferme, et bientôt nous pénétrons dans un champ de mil. Le guide nous montre, à 100 mètres de nous, la lumière légère d'un feu presque éteint. Je suis en tête avec M. Briquez ; nous n'avançons plus qu'avec une extrême lenteur, retenant notre souffle.

A 20 mètres du feu, la crosse d'un fusil froisse une baïonnette, un homme couché près du feu se soulève et parle à un autre qu'on ne peut apercevoir. Je m'arrête et, silencieusement, je fais signe aux laptots de se déployer.

Un coup de feu donne le signal. Les hommes tirent rapidement, vidant le magasin des balles, mais malheureusement ne visant que le foyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rien ne bouge plus en face, et nous crions de cesser le feu. Thomas s'approche à ce moment et me dit que son camarade est « tombé ».

Nos hommes s'avancent, baïonnette au canon : comme toujours dans les opérations de nuit, le résultat obtenu n'est pas celui qu'on espérait. Beaucoup de musulmans ont pu fuir; plusieurs sont étendus là, surpris dans leur sommeil ou dans la fuite.

Un jeune enfant esclave, échappé heureusement aux balles, se réfugie vers nous. Nous passons là le reste de la nuit, étendus sur la terre humide et froide.

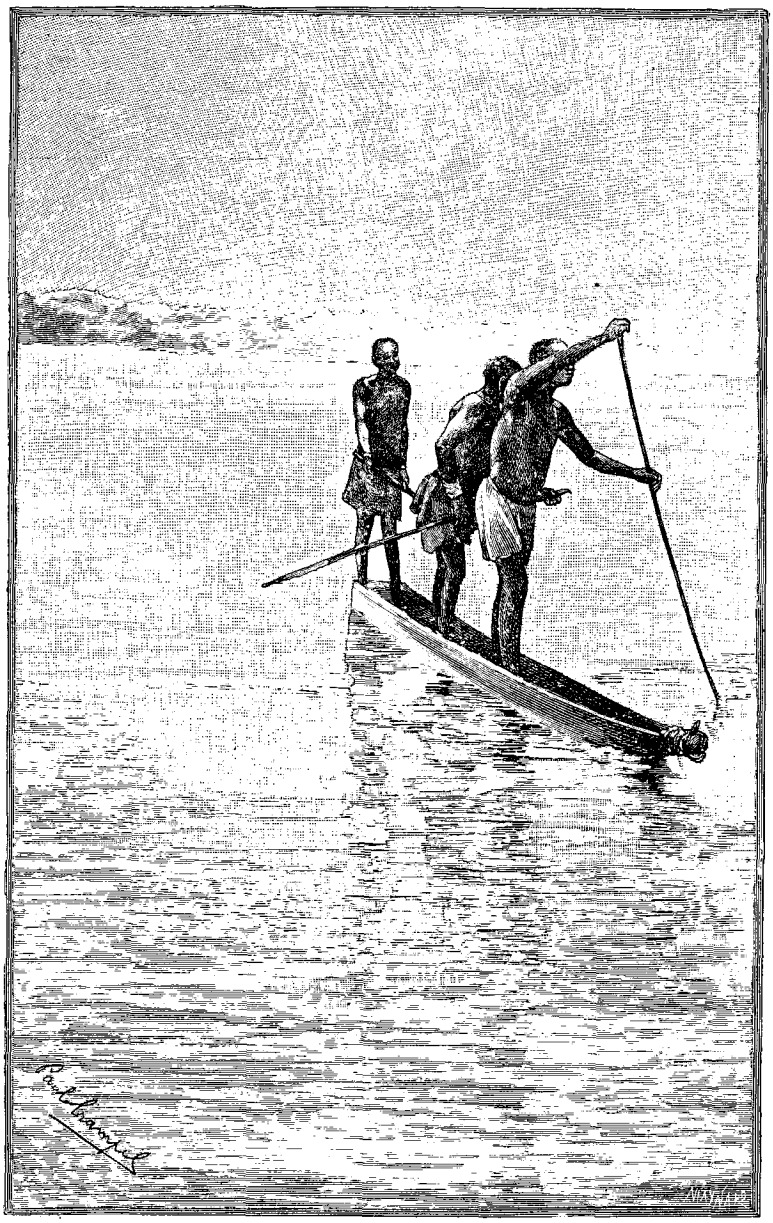
Au jour, nous examinons ce champ de bataille : les nattes sont encore alignées comme on les avait placées la veille, pour dormir, et à côté se trouvent les lances, les ballots abandonnés dans la fuite.

Un pauvre diable respire encore; il a la cheville, le genou de la jambe gauche fracassés, une balle dans la cuisse et la poitrine trouée : c'est pitié de l'achever. Je donne mon revolver au sergent Boubakar et lui ordonne de tirer à la tête; la balle l'atteint au-dessus de l'oreille, sans l'achever; une deuxième l'atteint dans le cou, il respire encore et met sa main devant son visage; enfin une troisième balle le frappe au cœur; une contraction le soulève, il retombe sur le côté, immobile enfin.

Cette agonie atroce m'a douloureusement ému, et je m'éloigne très sombre. Nos hommes emportent tout le butin et nous retournons au camp.

23 novembre. — On a procédé à l'inventaire des objets trouvés. Parmi de nombreux costumes musulmans, des objets divers, nous trouvons une boussole, une chemise blanche, un bas noir, un paquet de bougies, une glace, un couteau, ayant appartenu à M. Crampel ou à Saïd.

Nous habillons Mahmadou Siby, qui est tout joyeux d'être si beau, après avoir plusieurs mois vécu en sauvage.



Pirogue bouzéré (voy. p. 50). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

A 10 heures, un N'Gapou vient nous prévenir qu'un musulman s'est réfugié dans le village. M. Dybowski envoie M. Bobichon pour s'en emparer; mais comme cet homme cherche à s'enfuir, les hommes de M. Bobichon tirent et le tuent. Il portait autour du cou un chapelet de marabout.

A 2 heures nous quittons notre campement pour aller nous établir près des cases de Yabanda, à l'entrée de la grande brousse.

Nous passons près de l'endroit où le musulman vient d'être tué; il ne reste que de larges taches de sang. Les N'Gapous l'ont dépecé et se sont partagé les morceaux.

Nous arrivons à quatre heures chez Yabanda; Assénio est toujours là, elle nous attend près du sentier, et dès qu'elle m'aperçoit elle accourt me serrer les mains. Elle m'offre des calebasses pleines de farine de mil, de manioc, et une poule. Elle se fâche parce que je veux lui faire un cadeau.

De même que Zouli, Yabanda a déjà conquis tous ces messieurs par son air de bonté et de franchise; ce qu'il a fait pour Mahmadou, ses preuves récentes de dévouement, attirent notre gratitude. Il sera bien récompensé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Piroguiers halant leur barque dans un rapide (voy. p. 51). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Dybowski fait son portrait : c'est un homme petit, très robuste ; ses yeux sont expressifs et gais ; sa tête est rasée, sauf une petite mèche qu'il conserve sur le sommet du crâne ; il porte un « fer à cheval » qui ne déparerait pas le menton d'un chasseur à pied.

24 novembre. — J'étais au bain avec Brunache, quand Yabanda vient me prévenir qu'un musulman se trouve dans un village peu éloigné. Je me hâte de courir vers M. Dybowski, je lui offre d'aller saisir et de ramener cet homme ; c'est accordé, et je pars avec quatre laptots. Après un quart d'heure de marche, nous arrivons près d'un gros rassemblement de N'Gapous, qui s'écartent et me laissent voir un noir, assis par terre et solidement amarré.

Je coupe les lianes qui attachent ses jambes, je lui fais signe de se lever et de me suivre ; il obéit sans dire un mot. C'est un homme de trente ans environ, grand et robuste ; le visage est doux et intelligent. Il demande de l'eau en traversant un ruisseau, mes Sénégalais refusent ; je les gronde et le laisse boire. Une foule de N'Gapous nous suit, nous précède avec de grands hurlements de joie féroce, et j'entends de tous côtés le cri : « De la viande ! » C'est atroce, et je voudrais pouvoir les faire taire.

Quand nous arrivons près du camp, je trouve ces messieurs réunis autour d'une table, au milieu d'une enceinte fermée par une corde : je fais asseoir le prisonnier, et M. Brunache commence l'interrogatoire.

Cet homme parle, nous dit M. Brunache, très purement l'arabe, mais il ne répond qu'aux questions qui ne l'embarrassent pas ; on peut en tirer ceci : il aurait quitté son pays, le Dar-Rouna, au commencement de la saison sèche, pour venir commercer dans ce pays ; un assez grand cours d'eau, dont il refuse de dire le nom, se trouve entre El-Kouti et le Dar-Rouna.

Il déclare tout d'abord ne rien savoir au sujet des affaires d'El-Kouti, puis finit par avouer qu'il en a entendu parler, mais il affirme qu'il n'y est pour rien. Le sultan Snoussi est plus puissant que celui du Dar-Rouna.

Il est également muet quand on lui demande d'où proviennent les objets trouvés dans leur campement. Le musulman tué la veille est un marabout. Le petit Ali, que nous avons adopté, était son esclave.

M. Dybowski prend son petit appareil Nadar et se place devant le prisonnier : celui-ci croit sa dernière heure venue ; il se redresse, sa figure se contracte ; il tremble, mais fixe l'appareil.

L'interrogatoire terminé, M. Dybowski désigne alors Briquez, qui, avec M. Bobichon et quatre hommes, va faire exécuter ce misérable. Le musulman comprend très bien que c'est la fin, mais il marche sans un murmure, sans faiblesse.

... En général, ces musulmans appartiennent à la race nègre : seuls quelques chefs et marabouts sont originaires du Ouadaï. Les autres sont des esclaves venus de tout pays, mais, convertis à l'islamisme, ils ont pris les caractères que donne cette religion : physionomie grave, démarche pleine de dignité.... Leur crâne est rasé ainsi que leur visage, à l'exception du menton. Ils portent comme coiffure une bande d'étoffe bleue ou blanche, enroulée en turban, ou un petit bonnet blanc soutaché. Ils n'ont point le visage voilé comme certains peuples musulmans de l'intérieur. Les riches ont de grands « boubous » amples et de longs pantalons tombant jusqu'à la cheville, les pauvres rien qu'une sorte de longue blouse sans manches, plus ou moins déguenillée. Ils portent une large ceinture de cuir, sorte de cartouchière.

Quand M. Crampel arriva à El-Kouti, il les trouva armés de courts fusils doubles à piston, et de très longues lances à large fer. Ils avaient un pavillon blanc, à hampe ornée d'un fer de lance et dont l'étoffe, couverte d'une longue inscription en caractères arabes, portait, dessiné en rouge, le croissant de l'Islam.

Leurs habitations seraient analogues à celles des Langouassis et autres. El-Kouti, d'après renseignements, est bâti au milieu d'une plaine, non loin d'un petit cours d'eau bordé de grands arbres.

25 novembre. — Nous partons à 6 heures du matin. On a donné à Yabanda un fusil, de la poudre et des capsules, plus une grande quantité de marchandises diverses : sa joie est à son comble. Dix-huit N'Gapous nous suivent, comme guides et auxiliaires. Chacun de nos hommes emporte six jours de vivres.

26 novembre. — ... En allant au nord, nous marchons vers la saison sèche ; ici il ne tombe plus d'eau depuis longtemps, le mil est presque mûr. M. Dybowski a eu la fièvre dans la nuit ; ce matin, il a voulu se mettre en marche, mais il est tombé au bout de trois kilomètres, et il faut faire halte. Nous voici encore arrêtés, et dans cette grande brousse, où les vivres s'usent et ne peuvent se remplacer, c'est désastreux. Nous conseillons à M. Dybowski de prendre de l'ipéca.

27 novembre. — .... L'ipéca a produit un bon effet, et M. Dybowski peut se mettre en route.

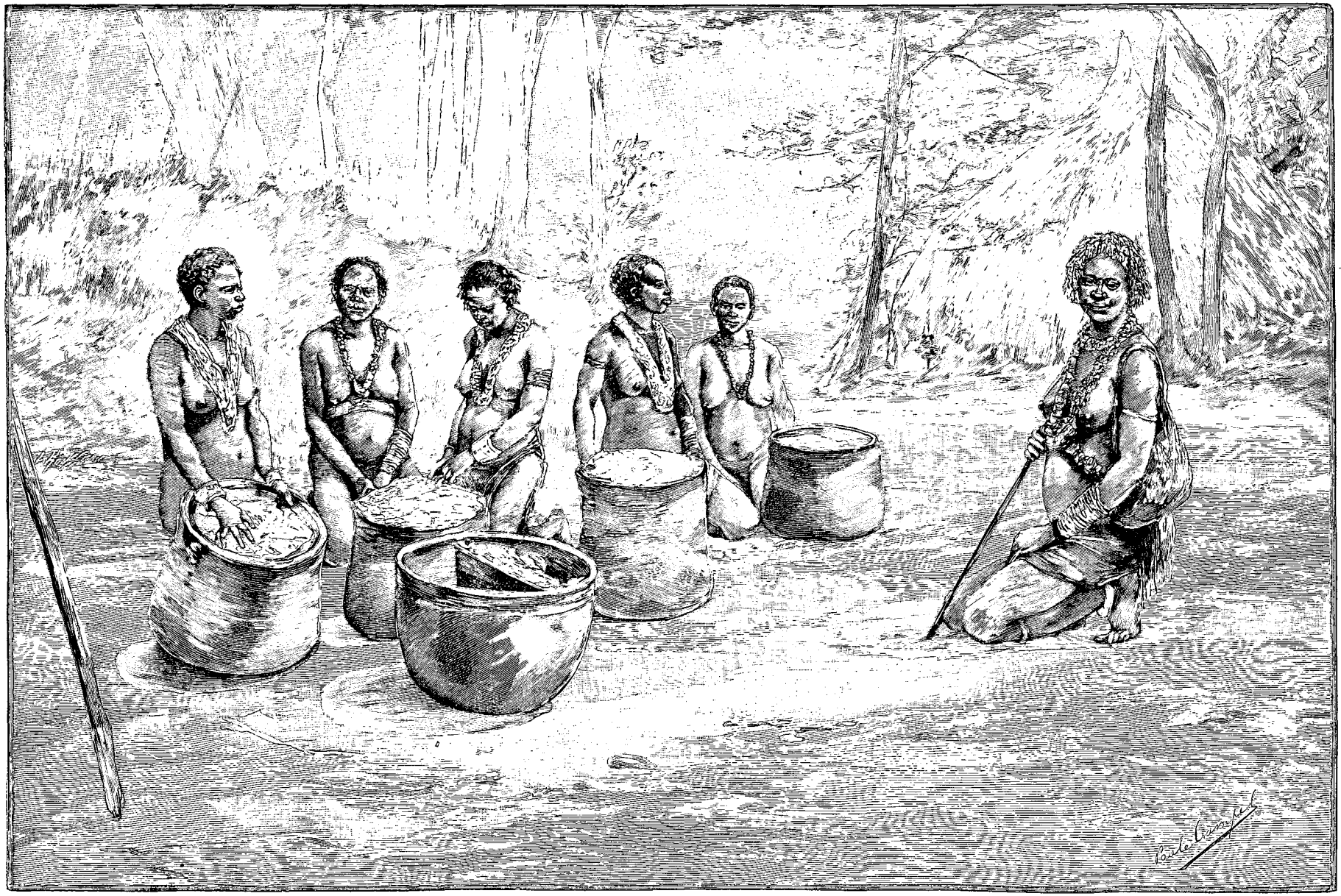
Le petit esclave, que nous appelons Ali, était depuis peu de temps avec les musulmans ; c'est un Sara, peuple qui se trouve au sud du Baghirmi, par 9 degrés de latitude nord. Les musulmans d'El-Kouti l'avaient emporté dans une récente razzia.

Il s'est rapidement familiarisé avec nous ; il ne nous quitte plus. Thomas, notre cuisinier, est le seul noir avec lequel il consente à rester.

28 novembre. — ... Il fait très froid : cette nuit, le thermomètre est descendu à 9 degrés ; hier, à 10. Les herbes restent mouillées jusqu'à 10 heures du matin, heure à laquelle le soleil commence à chauffer. Aussi sommes-nous tout trempés pendant la moitié de la journée. Nos N'Gapous nous affirment que les N'Gapous de Makourou se sont enfuis, que nous trouverons les villages déserts. Nous verrons bien.

Nous nous arrêtons habituellement vers 4 heures du soir ; je choisis l'emplacement, puis nos Sénégalais, armés de *machetes*, rasent les herbes et la brousse, pendant que d'autres vont couper des fourches et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La femme du chef ouadda M'Poko et ses esclaves (voy. p. 62). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perches. Nos bâches sont rapidement montées, puis nos domestiques installent nos lits, recouverts d'une moustiquaire.

Le cuisinier allume le feu, pendant que son aide va chercher du bois.

M. Bobichon est chargé de la « popote », mais M. Brunache, un véritable artiste culinaire, s'occupe toujours de la cuisine, à notre satisfaction ; lui seul, avec un rien, sait faire des sauces délicieuses, des ragoûts nouveaux.

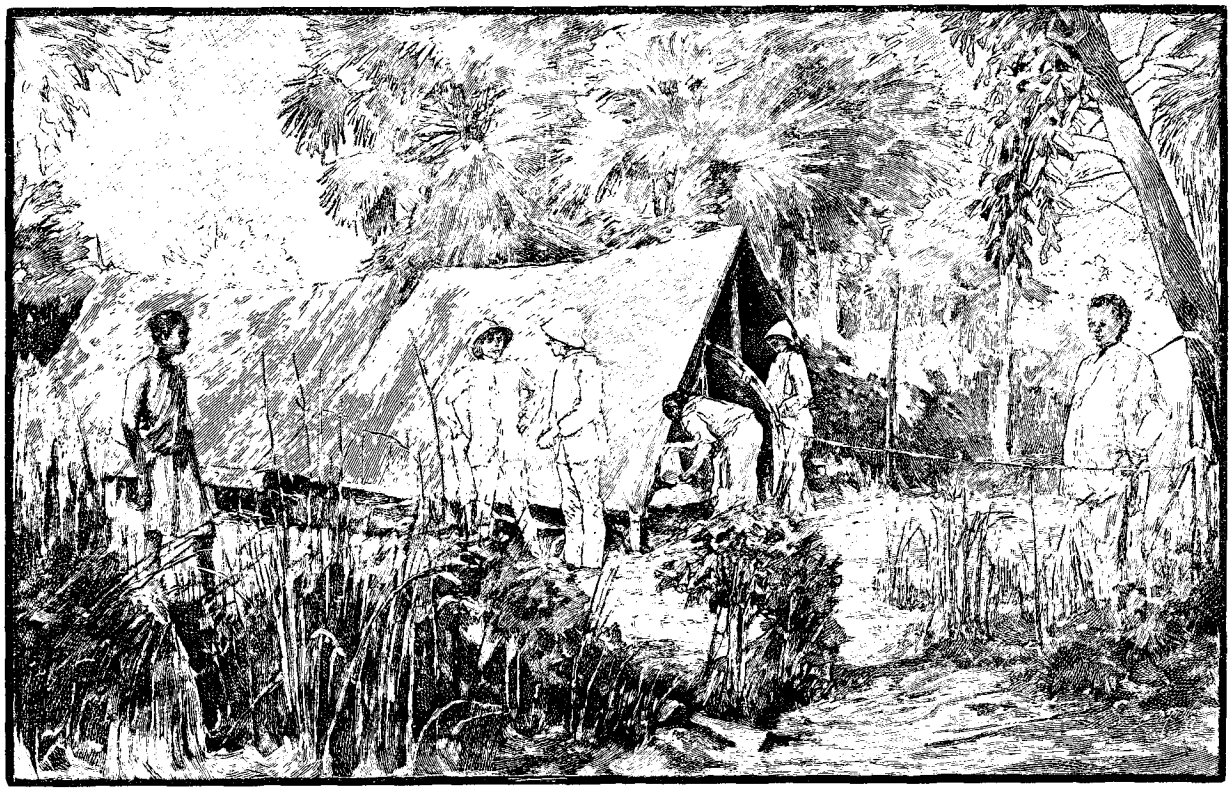
Briquez commande le service de garde pour la nuit. M. Dybowski, assis sur une malle, écrit son journal, ou étiquette les plantes ramassées en route.

Nos porteurs rangent leurs charges de chaque côté de la bâche ; ils coucheront là ; les Sénégalais, divisés en quatre escouades, campent devant ces quatre faces, couchés côte à côte, le fusil sous leur main.

Le dîner prêt, on mange de bon appétit les produits de l'imagination de M. Brunache. M. Dybowski se retire toujours de très bonne heure, puis M. Bobichon et enfin M. Briquez ; je reste seul avec Brunache, qui fume de nombreuses cigarettes, et nous causons souvent pendant une partie de la nuit ; quand, fatigué, je veux me coucher, c'est toujours une dernière cigarette qu'il allume, une dernière histoire à écouter.

30 novembre. — .... Nous arrivons à 4 heures du soir près d'une rivière, peu large mais très profonde ; elle paraît se diriger vers le nord-ouest. Je cherche en vain un gué. Nos porteurs commencent à abattre des arbres pour construire un pont.

1er décembre. — Nous passons la rivière au jour ;



Campement de Madoungo (voy. p. 53). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

trois heures plus tard nous entrons dans le village de Makourou, de M'Poko.

Au milieu d'une vaste plaine s'élève un énorme rocher, haut de plus de 130 mètres ; au pied, sur les flancs, sur le sommet même, de nombreuses cases s'élèvent, mais pas un habitant, tout est désert. Plusieurs cases sont détruites, brûlées depuis peu.

Non loin de l'ancien campement de Biscarrat, nous établissons notre camp, près d'un ruisseau. Nous ne voyons que des plantations de patates, point de mil, quelques rares pieds de manioc.

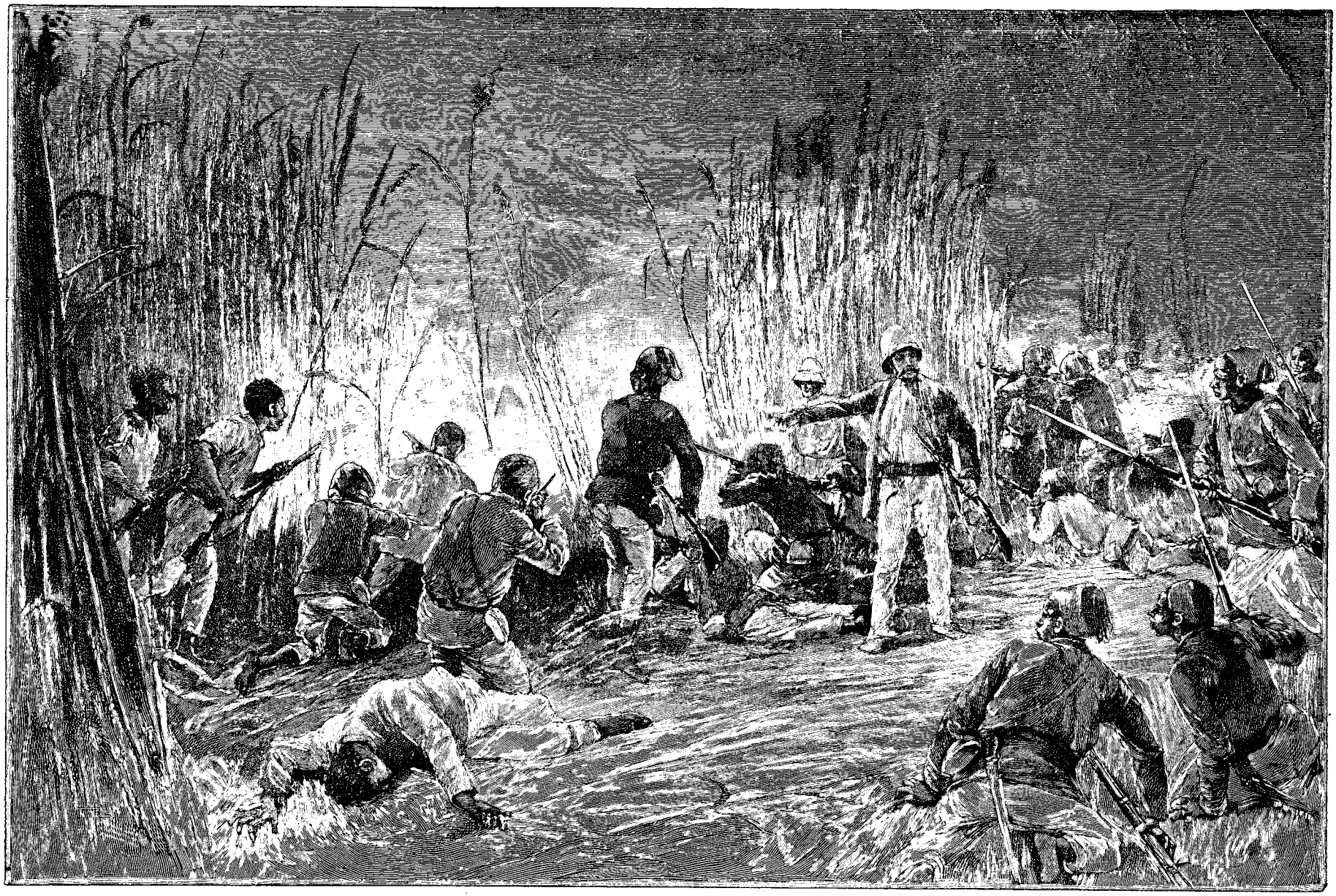
M. Dybowski est persuadé que les N'Gapous de M'Poko ont été complices des musulmans, et qu'ils ont fui par crainte d'une répression. Je fais le possible pour le détromper, car je connais le véritable rôle de ces braves indigènes, qui ont respecté les restes de mon ami Lauzière, qui ont tout fait pour sauver Biscarrat.

Dans l'après-midi, quelques indigènes viennent au camp ; ils nous offrent un petit panier de mil et un peu de manioc ; nous essayons de leur montrer notre amitié et de les décider à revenir dans leur village. Ils affirment que des musulmans sont venus récemment, ont tout pillé, et brûlé une partie des cases ; ils promettent d'aller chercher toute la population et de revenir demain.

2 décembre. — Je vais à la chasse. Deux indigènes que je rencontre dans la brousse me suivent et me guident.

M. Dybowski prend notre avis au sujet de la marche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Surprise du camp musulman (voy. p. 55). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des croquis de M. Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en avant. Nous n'avons et n'aurons d'autres aliments que des patates; nos hommes n'en sauraient porter assez pour douze jours, car ce temps sera nécessaire à toute la colonne pour pousser jusqu'à El-Kouti, dont 200 kilomètres nous séparent. Mais, moins nombreux, on irait plus rapidement. Je demande à M. Dybowski vingt-cinq Sénégalais et quinze porteurs; je partirai seul ou avec M. Briquez. Comme nous ferons plus de 30 kilomètres par jour, je promets d'être revenu dans quinze jours. Mais M. Dybowski ne veut pas diviser la colonne. Le retour est décidé.

Deux indigènes viennent au camp. Je leur déclare que si demain la population n'est pas revenue, nous prendrons nous-mêmes dans les plantations.

M. Dybowski, Brunache et moi grimpons au sommet du rocher, d'où l'on découvre un grand espace. Dans la plaine, d'autres rochers, moins élevés, se dressent çà et là; des rivières bordées de grands arbres courent en tous sens. Partout s'élèvent des collines de médiocre élévation; vers le nord, très loin, on aperçoit de hautes montagnes.

3 décembre. — Nous allons avec vingt soldats, en armes, exhumer les restes de Lauzière. Le corps a été enterré profondément, et il faut une demi-heure de travail pour enlever la terre; enfin apparaissent la couverture et le costume qui couvraient le corps de notre pauvre ami; aucune odeur ne se dégage de la fosse. Les ossements sont mis dans un drap blanc, puis déposés dans une caisse en fer, recouverte d'un pavillon.

Cette cérémonie a été pour moi très douloureuse; je revivais les moments passés avec cet aimable ami, dont la triste fin m'arrache encore des larmes.

4 décembre. — Le chef M'Poko est rentré dans son village avec une partie de la population; il veut que j'aille m'asseoir dans sa case, voir sa famille.

Je monte de nouveau, avec M. Brunache, sur le rocher que nous avons appelé « Pic Crampel ».

Brunache fait un « tour d'horizon », mais le ciel est moins pur qu'avant-hier. Nos hommes ont réussi à se procurer un peu de viande d'éléphant et du manioc pour le retour.

Nous avons en vain cherché partout les ossements de Biscarrat; les indigènes, malgré de brillantes promesses, ne peuvent nous renseigner. Le corps de notre intrépide camarade, abandonné dans la brousse, aura été dévoré par les fauves, et les ossements calcinés par l'incendie des herbes.

5 décembre. — Nous quittons Makourou à 7 heures du matin. Nous partons, tristes et sombres de notre impuissance, désolés de laisser sans sépulture les ossements de ces deux braves, Crampel et Biscarrat.

La fondation d'un poste s'impose ici, près de cette rivière; il protégerait les indigènes qui viendraient se grouper autour, et il arrêterait les incursions des bandes farouches qui désolent ces contrées.

11 décembre. — Vers 10 heures du matin, nous entrons dans le village de Yabanda; le retour, dans la brousse, s'est bien effectué. Yabanda nous présente deux crânes de musulmans qu'il a tués pendant notre absence. On lui fait de nouveaux présents.

12 décembre. — Nous quittons cette brave population et continuons notre route vers l'Oubangui.

18 décembre. — Chez Zouli, nous retrouvons le sergent guéri, mais le porteur atteint de la variole est mort.

Le bruit a couru ici que nous avions été tous massacrés par les musulmans, et notre guide banziri, effrayé, s'est enfui.

Les indigènes, sur notre route, apprennent avec enthousiasme la défaite des musulmans.

Le petit Ali commence à prononcer quelques mots français; il connaît nos noms; c'est le favori de Briquez, qui joue toute la journée avec lui, et commence son instruction.

23 décembre. — Nous arrivons chez les Banziris. Bembé vient à notre rencontre; il nous presse dans ses bras, et toute la population nous fête.

30 décembre. — Nous sommes en vue de Bangui. MM. Ponel, Fraisse, de Poumeyrac, Chalot, grimpés sur les rochers, nous attendent avec impatience; un gros courrier nous est remis; j'ai enfin des nouvelles de ma famille, et cette soirée, passée à lire de nombreuses lettres, efface tout souvenir pénible, fait oublier toutes les fatigues, tous les ennuis.

1er janvier 1892. — Par une lettre du Comité de l'Afrique française, M. Dybowski a reçu l'avis de l'envoi d'une mission de renfort, conduite par M. Maistre. Malgré l'époque encore incertaine de l'arrivée de ces renforts, M. Dybowski devra les attendre, sans trop s'éloigner de la région de Bangui. Il décide de faire transporter tout le matériel de la mission au poste des Ouaddas, que garde M. Briquez; de ce point on partira pour le haut de la rivière Kémo, où un nouveau poste sera établi.

C'est dans ce poste que la mission réunie attendra l'expédition de renfort : on utilisera les loisirs de l'attente en faisant des reconnaissances pour achever la découverte des pays environnants.

Le personnel de la mission s'étant familiarisé avec les indigènes, je suis devenu moins utile comme guide et interprète. Je remplissais avec M. Dybowski les fonctions de chef de caravane, c'est-à-dire que j'organisais les convois et les campements, mais les agents qui viennent pourront me remplacer.

Je songe à rentrer en Europe : depuis dix-huit mois que je cours la brousse, je n'ai encore subi aucune maladie grave, mais ma vigueur s'affaiblit; un commencement d'hépatite est le résultat de cette vie en plein air, et mon estomac est délabré par une nourriture indigeste et insuffisante.

2 janvier. — J'ai avoué mes désirs à M. Dybowski : il veut bien me dire combien il regrettera en moi le camarade et l'agent dont les services lui feront défaut, mais il reconnaît de bonne grâce que ma demande est bien légitime, et puis il profitera de mon départ pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

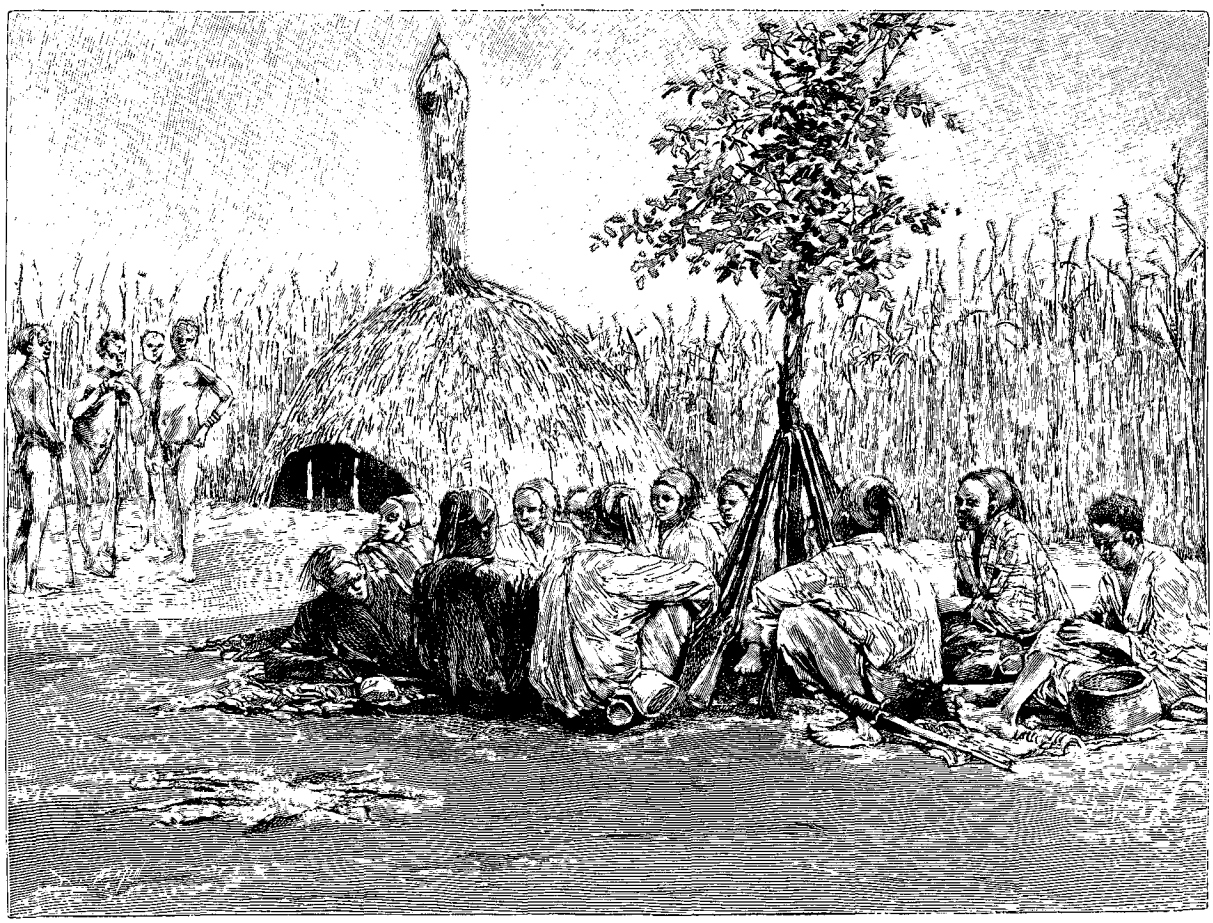
envoyer en France les documents recueillis, un courrier important, les belles collections; il est même satisfait de cette occasion sûre qui lui permettra d'écrire à cœur ouvert à ses chefs, à sa famille.

M. Brunache est tout attristé par mon départ; je ne quitterai moi-même point sans chagrin un ami si charmant, si dévoué. Tout le monde l'aime ici; sa grande bonté, sa droiture, son caractère gai et sérieux lui ont attiré l'amitié et l'estime de toute la colonie.

Je ne puis encore me bien familiariser avec la pensée du retour, j'ai des craintes vagues de quelque accident, d'un malheur; quand je veux essayer de penser au moment de mon arrivée en France, j'éprouve une indifférence qui me confond.

5 janvier. — Un gros convoi de marchandises est déjà expédié aux Ouaddas. Les Banziris nous promettent pour bientôt de nombreuses pirogues.

Je m'occupe de ces envois et du payement des piroguiers : les Banziris, au nombre d'une centaine, sont rangés en cercle dans la cour; ce n'est pas sans mal, et il faut prier, menacer, crier, pour obtenir le silence, l'immobilité. Enfin, accroupis, ayant devant eux, qui une boîte à conserves vide, qui un lambeau d'étoffe pour recevoir les perles, ils attendent le payement.



Retour chez les N'Dakwas : une halte de Sénégalais dans un village. — D'après des croquis de M. Nebout.

Suivi d'un laptot qui porte un gros sac de bayakas, une petite cuillère à la main, je donne à chacun la quantité due : une cuillerée par jour, c'est le prix établi. Puis les cadeaux aux chefs de pirogue : une brasse d'étoffe, une glace, une sonnette.

Cette opération, assez longue, n'est point difficile, grâce au caractère enjoué, doux, de ces grands enfants. Qu'on crie, qu'on se fâche, ils rient toujours; quand je passe devant eux, ils me font les grimaces les plus comiques pour me décider à jouer, mais je passe impassible. Si, l'opération du payement terminée, je fais mine de courir sur ceux qui m'ont le plus taquiné, ce sont de grands cris de joie, et tout ce monde s'éparpille comme une volée de moineaux. Quelquefois mes camarades, amusés, se mettent de la partie; la scène devient alors fort divertissante : on les poursuit, on les traque, on les acculе au fleuve, dans lequel ils plongent enfin à grand bruit pour nous échapper; malheur à celui qui se laisse prendre! on le houspille, on le pince jusqu'à ce qu'il demande grâce; les autres, enchantés, dansent prudemment à distance, et le jeu finit pour eux toujours trop tôt.

M. Dybowski travaille sans relâche, il fait son courrier, il classe ses collections, que M. Chalot prépare et emballe.

M. Brunache relève l'itinéraire de notre expédition,

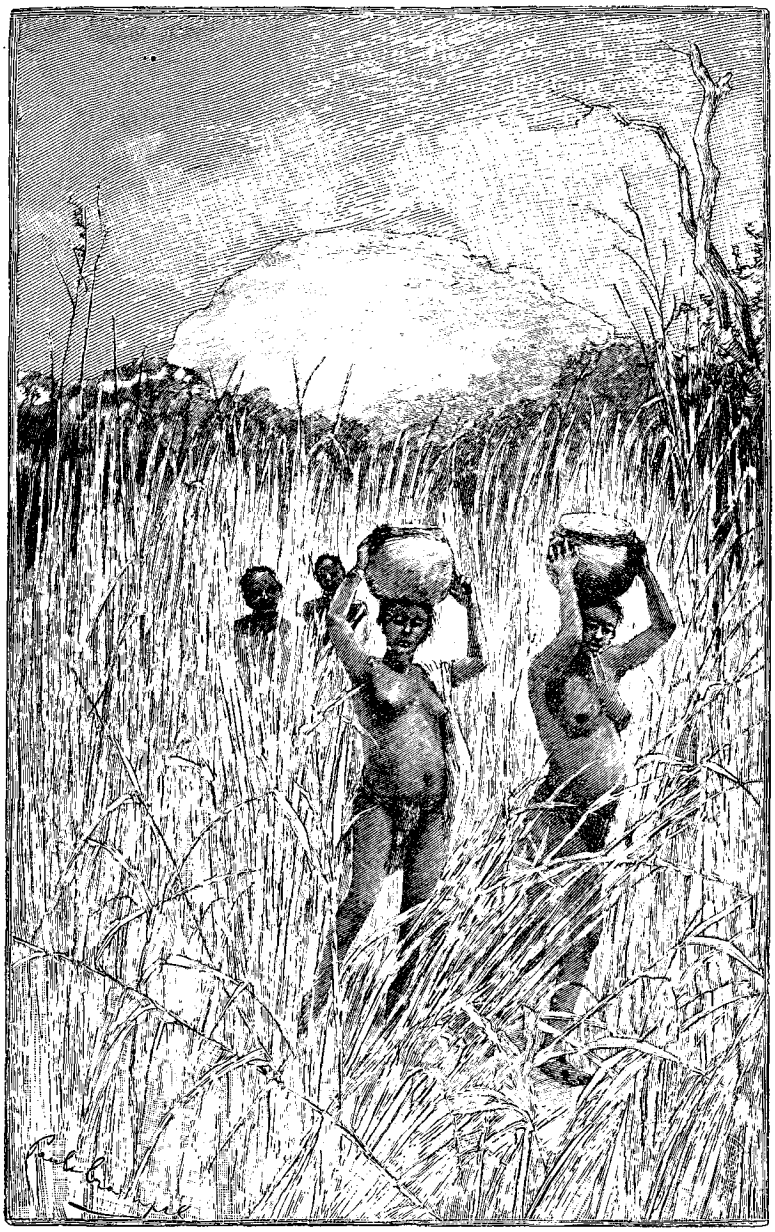
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes très nombreux au poste, neuf blancs ; aussi les provisions s'épuisent-elles. Plus de vin, plus de farine, peu de poules; le vin est remplacé par du café, le pain par des bananes et des ignames Et le vapeur n'arrive pas : M. Brunache a rédigé le *Bangui Journal*, illustré par une gravure humoristique qui représente les habitants du petit poste rangés en bataille, observant anxieusement un petit point lointain, un rocher, qu'on prend pour un navire.

10 janvier. — De grands cris nous font sortir de nos chambres : ce sont nos noirs qui ont aperçu un vapeur. Les lunettes, les jumelles sont tirées de leurs étuis et braquées sur l'objectif : c'est un vapeur à roues qui remorque un grand boat rempli de noirs. Vingt minutes plus tard il stoppait devant le poste. C'est l'*Antoinette*, de la maison hollandaise. M. Greshoff, le chef de cette maison, est à bord. Il amène à M. Dybowski cinquante Kroumanes et un agent commercial, plus un certain nombre de caisses de perles bayakas. M. Liotard, pharmacien de la marine, chargé d'une mission vers les régions de l'est, est aussi à bord avec une partie de son personnel et de son matériel.

11 janvier. — M. Dybowski demande à M. Greshoff de vouloir bien m'accepter à son bord, ainsi que huit Sénégalais, licenciés et rapatriés pour des motifs divers; M. Greshoff accepte avec une bonne grâce cordiale.

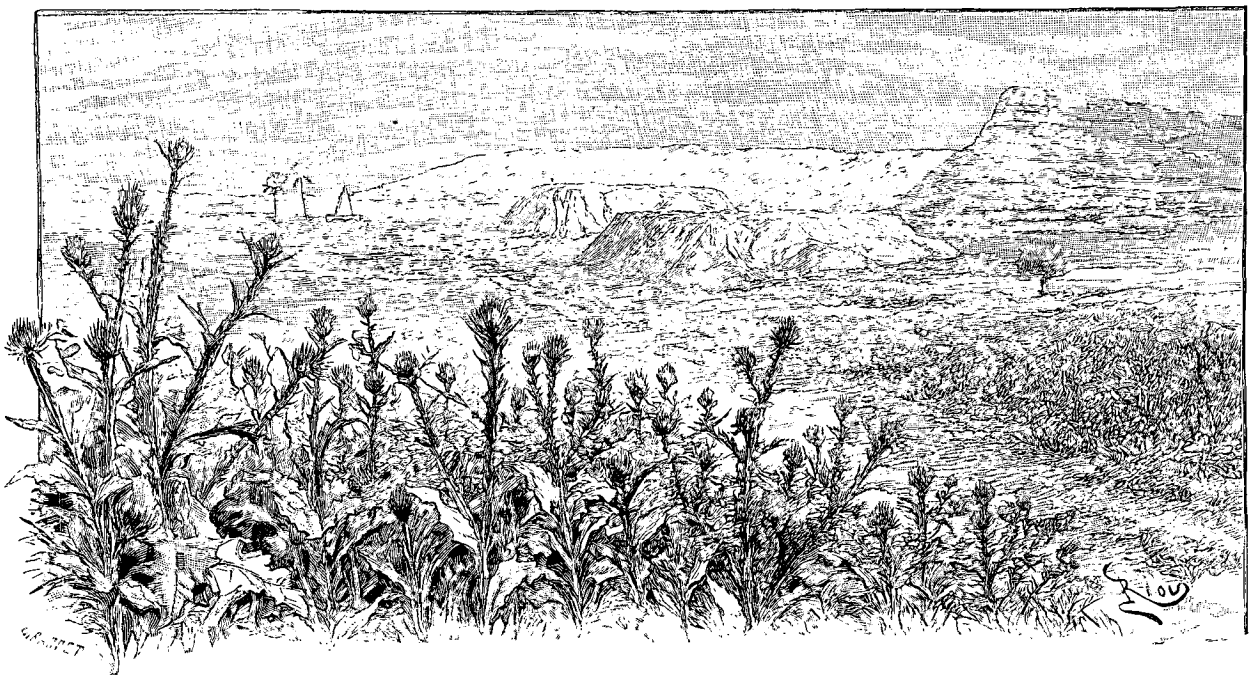
12 janvier. — Départ de Bangui à sept heures du matin. Je fais mes adieux à tous ces messieurs; M. Dybowski me donne ses dernières instructions; M. Brunache, très ému, m'embrasse.... Puis le vapeur commence à descendre rapidement la rivière; mes camarades, rassemblés sur la rive, m'envoient un dernier salut, un dernier souhait. Bientôt leur silhouette amie disparaît, s'efface, et ce n'est ni sans regret ni sans tristesse que je les laisse sur ce coin perdu, entre cette grande rivière aux eaux jaunâtres qui se brisent avec fracas sur les rochers dénudés, cette sombre forêt qui enserre un lambeau de terre défrichée, couvert d'habitations primitives, et qui paraît sans communication avec le reste du monde. Mais bientôt des idées moins sombres occupent mon esprit : mes regards se tournent vers l'avant du navire, qui me conduit, trop lentement à mon gré, vers la côte, vers les miens qui m'attendent, et qui ont maintenant toutes mes pensées.



Le rocher de M'Poko (pic Crampel) au-dessus du village n'gapou de Makourou (voy. p. 62). Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

Albert Nebout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Suse vue prise de la route de Dizfoul. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Houssay.

A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE,

PAR MM. C. BABIN ET F. HOUSSAY.

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de Suse. — Dizfoul. — Un cours d'astronomie. — Konak. — Guides bakhtyaris. — Chouster et les travaux hydrauliques des Sassanides.

Depuis huit jours, M. et Mme Dieulafoy attendaient la caravane qui devait les conduire à Amarah avec les objets trouvés dans les fouilles pendant le premier hiver, et qu'ils emportaient en France.

Le 12 mai, au matin, les tcharvadars arrivent avec leurs mulets et leurs chameaux. Les scènes ordinaires se reproduisent : les muletiers font de leur temps deux parts, l'une employée à soupeser, compter et corder les caisses, l'autre à discuter pour faire élever le prix convenu. La caravane s'ébranle vers le soir; nous montons à cheval pour l'accompagner et retarder de quelques instants la séparation. Tout en chevauchant, M. Dieulafoy nous donne ses derniers conseils. Enfin le soleil va se coucher, le moment est venu. Arrêtés tous les quatre au milieu des hautes herbes séchées, envahis par une soudaine gravité, nous faisons à M. et Mme Dieulafoy nos adieux, et ils s'éloignent à la tête du convoi. La dernière charge ondulant sur le dos du dernier mulet a disparu derrière la forêt de saules à la lisière de laquelle nous nous trouvons. Nous sommes seuls au milieu de la plaine déserte.

Le même besoin d'écarter les mêmes tristesses nous fait enlever nos chevaux au galop. Nous arrivons aux tentes, après avoir franchi dans une course folle des fossés bourbeux et des troncs de saules noueux terrassés par le temps. C'est en silence que nos serviteurs, affectés eux aussi de ce départ, viennent chercher nos bêtes blanches d'écume.

Nous devons quitter Suse, où la chaleur est devenue accablante. Les chantiers sont fermés, et les travaux suspendus jusqu'à l'automne. M. Dieulafoy nous a chargés de prendre les photographies des bas-reliefs et des inscriptions de Malamir, et nous a tracé un itinéraire par Chiraz et Ispahan avec différentes étapes archéologiques : Chapour, Persépolis, Nakhchè-Roustem, Méchèdè-Maurghâb. Nous disposons tout pour le départ. L'activité que nous déployons dans les préparatifs dissipe nos dernières préoccupations.

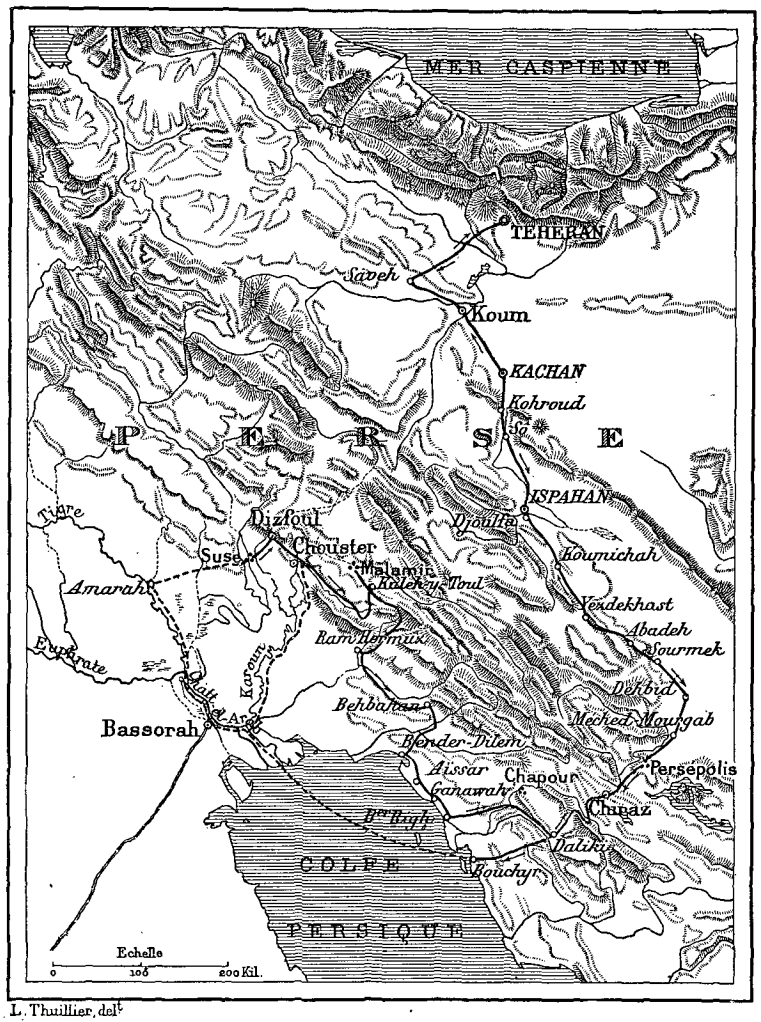
Le 17 mai au matin, nous sommes en selle. Le matériel des fouilles que nous devons laisser à Dizfoul a été chargé sur des mulets loués aux nomades. Notre chaouch algérien, Messaoud ben Azzouz, les gardera en notre absence. Le clair soleil, le ciel bleu, l'air vif du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

matin, l'allure capricieuse des mulets et les joyeuses sonneries de leurs clochettes : tout contribue à nous rendre l'esprit alerte et gai.... Cependant nous retournons souvent la tête vers ces tumulus dont la saillie est le seul accident de la plaine. Notre race est si peu nomade que nous sommes attachés déjà à cette chétive installation de trois mois. Un départ nous semble une chose anormale, signale la fin d'une période de la vie, et nous met avec plus de vigueur en l'esprit cette pensée troublante que le passé ne doit jamais revenir. Nos tentes étaient de bien faibles abris, mais nous y trouvions chaque jour nos objets à leur place accoutumée.

Nous regrettons ce rudiment de vie sédentaire. Il nous est pénible de ne plus contempler du même point la plaine immense barrée par la montagne d'un bleu léger, aux crêtes blanches de neige.

Nous avons vu les plantes verdir, croître, s'étouffer dans une lutte violente, sur cette terre que les pluies diluviennes de janvier ont rafraîchie et que réchauffe un ardent soleil. Les grands chardons, qui forment des massifs où chevaux et cavaliers disparaissent, ont épuisé pour leur crue surprenante la dernière humidité du sol; le soleil les a maintenant desséchés, et rien ne va plus sortir de la terre jusqu'au prochain printemps.



Dans les derniers temps de notre séjour à Suse, la nuit, en tous les points de l'horizon, s'élevaient de longues flammes; le jour, des colonnes de fumée noire montaient péniblement du sol. Chaque année, grâce à l'extrême sécheresse, l'incendie s'étend ainsi sur d'immenses espaces. Les Arabes mettent le feu, sous prétexte de brûler les chardons et d'avoir, l'année suivante, des herbes plus tendres pour leurs troupeaux. Mais les dernières brises du printemps ont déjà dispersé les graines. Grâce à l'aigrette dont elles sont munies et qui les rend légères, elles s'envolent à travers la plaine, et toujours les chardons poussent aussi drus, et jamais les Arabes n'ont l'idée ni le courage de les faucher avant la floraison. Pas un fait peut-être ne peut mieux marquer ce qu'il y a d'insouciance et de paresse chez ces pasteurs nomades. Et nous trouvions injuste qu'ils fussent très heureux.

Nous suivons la route déjà familière de Dizfoul. Suse s'éloigne, et vers le milieu du jour apparaissent le fleuve aux eaux rapides qui coule au pied de la ville, le pont qui le traverse, et les maisons carrées pittoresquement groupées sur un mamelon de poudingue. Les faces éclairées par le soleil sont d'une éblouissante blancheur, les ombres noires comme de l'encre accusent les plus petits reliefs. On voit d'un coup d'œil toutes les ogives, tous les ornements, on pourrait presque dire toutes les briques.

Il nous faut passer quelques jours dans cette capitale des Susiens modernes. Depuis trois mois que nous les fréquentons, ils n'ont point conquis nos sympathies. Leur fanatisme, leur lâcheté mêlée de violence et leur laideur nous les rendent odieux. Au reste, ce sentiment ne nous est pas particulier. Yaqout ne raconte-t-il pas qu'un ancien roi de Perse écrivit à un de ses gouverneurs qu'il désirait voir la chose la plus mauvaise du monde, sur la plus vile des bêtes, conduite par le pire des hommes, et que celui-ci lui envoya une tête de poisson salé sur un âne mené par un homme du Khouzistan (Susiane). Ali lui-même, au dire des Persans, n'avait point pour nos Susiens une grande estime. « Il n'y a pas, disait-il, sur terre une race inférieure à celle du Khouzistan. On ne saurait y trouver un homme beau »

Nous avions pris pour demeure le palais occupé par le gouverneur de l'Arabistan quand il réside à Dizfoul. Notre temps se passait à négocier avec des muletiers. Les Dizfoulis sont loin d'être héroïques, et, malgré l'ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pât du gain, nul d'entre eux ne se souciait de nous accompagner dans les parages où ne vont point les caravanes. Enfin nous parvînmes à nous procurer trois mulets pour les bagages, deux chevaux pour nous et deux muletiers.

Entre temps, nous allions voir nos amis les fils du cheikh Mohammed Taher, et nous passions en leur compagnie quelques heures tous les jours à boire du thé, fumer le ghalian et deviser théologie ou astronomie : sujets qui avaient pour eux beaucoup d'attrait sans doute, car ils y revenaient continuellement.

Le soir qui précédait notre départ, nous étions assis sur leur terrasse, et depuis quelques instants nous ne causions plus, absorbés par la contemplation de la lune qui venait de se lever.

« Savez-vous, dit cheikh Abd el-Houssein, sortant tout à coup de sa rêverie, pourquoi la lune n'a pas toujours le superbe éclat que vous lui voyez cette nuit? »

Il accueillit avec un sourire indulgent nos souvenirs de baccalauréat sur les phases de la lune, mais ne dissimula pas qu'à son avis ce n'était point là le vrai motif.

« Au commencement, dit-il, le soleil et la lune avaient une lumière égale, afin qu'il n'y eût point d'obscurité pendant que Dieu créait le monde.

— Alors comment se fait-il que maintenant...?

— Lorsque Dieu eut terminé son œuvre, il ordonna à Gabriel de frotter son aile sur la face de l'astre, afin qu'il ne restât plus de lumière en lui.

— En effet, ceci explique bien le phénomène. C'est merveilleux qu'un coup d'aile ait produit un effet qui dure depuis tant de siècles, et qui durera sans doute encore longtemps.

— Jusqu'au jour où l'ange aura porté toutes les ténèbres d'orient en occident.

— C'est-à-dire?

— Ne savez-vous pas comment se produit l'obscurité de la nuit?

— Nous n'avons peut-être pas à ce sujet tout à fait les mêmes opinions. Comment expliquez-vous cela?

— Sous le septième ciel et du côté de l'orient, Dieu a créé un réservoir de ténèbres, et un ange est préposé à sa garde. Vous n'ignorez pas cela?

— Sans doute, répondîmes-nous avec aplomb, désireux de savoir la fin de l'histoire.

— Lorsque le soleil va se coucher, l'ange qui est de garde prend une poignée de ténèbres, la pousse peu à peu de son aile jusqu'à l'occident et la cache sous la septième mer. Lorsqu'il est arrivé, la nuit est finie, et le soleil reparaît derrière l'ange à l'orient. Quand toutes les ténèbres seront transportées du septième ciel en orient sous la septième mer en occident, ce sera la fin du monde et le Jugement dernier.

— Parfait! Barak-Allah! Mais que fait le soleil pendant que l'ange est occupé à pousser sa poignée de ténèbres?

— Dès qu'il est couché, des anges le tirent sous le trône de Dieu, et il y reste en adoration jusqu'à l'heure matinale où il reprend sa course à l'orient.

— Mais le soleil ne se lève pas toujours juste au même point du ciel? » Et nous attendions la réponse à cette question insidieuse, qui n'embarrassa nullement notre interlocuteur.

Après quelques aspirations de tabac parfumé de Chiraz, il reprit :

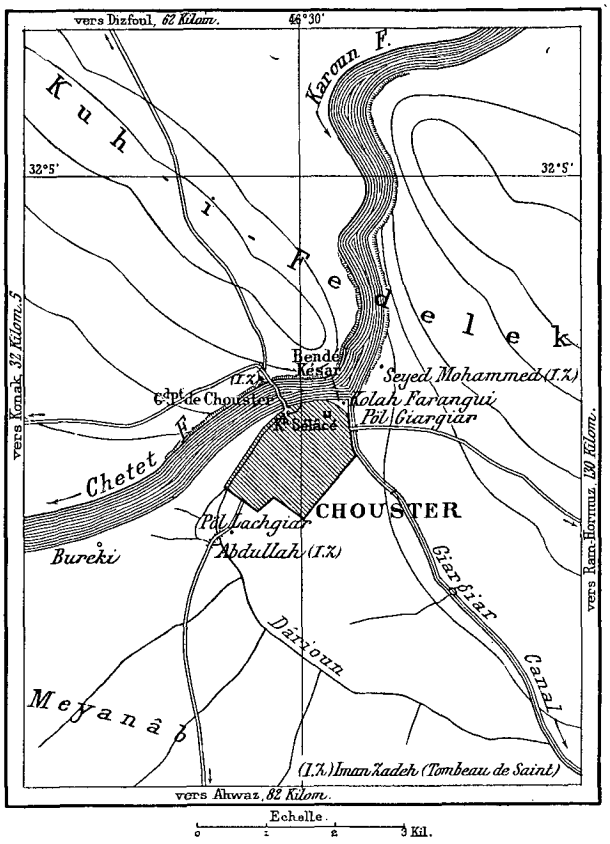
« A l'orient, il y a cent quatre-vingts fontaines rangées du nord au sud, et autant à l'occident. Le jour du *Nôrouz* (équinoxe du printemps), le soleil sort de la fontaine qui est juste à l'orient, et se couche dans celle qui est juste à l'occident; mais le lendemain c'est de la fontaine suivante qu'il se lève, et chaque jour il se déplace d'une fontaine, et chaque jour est plus long que le précédent Cela pendant trois mois; puis il repasse par les mêmes fontaines, et les jours deviennent de plus en plus courts.

— Alors, dans l'année, le soleil ne sort que deux fois de la même fontaine?

— C'est juste cela; vous avez bien compris. »

Il méritait d'avoir le dernier mot. Nous prîmes congé pour regagner notre logis à travers les tortueuses ruelles de Dizfoul, et pénétrer, nouveaux Daniels, dans la fosse aux puces.

Le vieux mirza Abdoul-Rahim, qui nous avait espionnés tout l'hiver à Suse, ne dissimulait pas sa joie d'avoir quitté le désert pour la vie plus civilisée de Dizfoul. Même, pour fêter cet heureux jour, il avait clandestinement acheté une bouteille d'eau-de-vie de dattes. Elle était presque vide, ce qui nous expliqua



Plan de Chouster (voy. p. 69).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourquoi le vieil homme, en costume léger, esquissait des entrechats dans la cour intérieure de notre logis. Avec un réel attendrissement, à en juger par les larmes qui couvraient son visage, il protesta de son amitié pour nous, et nous dit combien son cœur se serrait à la pensée de nous quitter. Notre émotion n'était point à la hauteur de la sienne, et c'est en rêvant de pays nouveaux que nous prîmes un repos ponctué de trop nombreuses piqûres.

Le 21 mai nous devions partir. Le tcharvadar avait juré d'être là deux heures avant le lever du soleil. Il arriva vers midi. On fait les charges, on part. Une lourde chaleur d'orage pèse sur nous, la plaine est déserte, de gros nuages envahissent peu à peu le ciel. Tout à coup, dans le sud, apparaît un épais rideau de poussière soulevée par le vent. Il s'approche rapidement, l'air est suffocant. La trombe de sable nous atteint. Un vent violent souffle et fait tourbillonner le gravier; sa force est telle que les chevaux font visiblement effort pour ne pas être renversés. Pendant deux heures, aveuglés, étouffés, meurtris par le sable, nous marchons dans cette tempête, et brusquement elle s'apaise aussi vite qu'elle avait commencé.

Le terrain est un peu plus tourmenté maintenant, car nous longeons le pied de la montagne. A deux heures de nuit nous atteignons Konak. C'est un petit village de Bakhtyaris. Nous y avons déjà passé en allant d'Ahwaz à Suse, aussi le chef Khodâ-Kérim Khan et son frère nous font-ils l'accueil le plus amical. Des tapis sont étendus à notre intention au bord du ruisseau qui traverse le village. Nos hôtes assistent à notre repas, et, malgré un réel besoin de sommeil, nous causons avec eux fort avant dans la nuit. Ils possèdent admirablement le *Châh Nâmeh*, le Livre des Rois de Firdousi, et sont très intéressés par la manière dont nous leur contons l'histoire de Darius et de Xerxès.

Il y a quelques années, ils habitaient Malamir. Pour des raisons politiques sur lesquelles ils n'insistent pas, ils ont été déportés dans le torride Arabistan, et c'est avec une profonde mélancolie qu'ils parlent, au milieu de cette nuit étouffante, de la fraîcheur de leurs vallées natales et de la neige de leurs montagnes.

Après avoir dormi à peu près trois heures au bord du ruisseau, nous prenons la route de Chouster, sous la conduite de deux guides que Khodâ-Kérim Khan a désignés pour nous escorter jusqu'à Malamir. Voici un sentier qui doit, paraît-il, beaucoup abréger le chemin; il se termine bientôt dans les cultures d'orge. Un cheval et un cavalier roulent pêle-mêle dans un trou dissimulé par des broussailles. Pas de blessures heureusement. Nous errons à travers les blés mûrs, à la grande joie des mulets, qui témoignent d'un vif appétit. Voici enfin la plaine nue. Allamdoullah! le raccourci ne nous a fait perdre que deux heures!

Le soleil se lève, et nous examinons nos guides, que l'obscurité ne nous a pas permis de détailler jusque-là. La tournure de ces hommes n'a rien d'engageant. Figures énergiques et assez régulières, encadrées par de longs cheveux plats et raides tombant sur les épaules des deux côtés de la tête, barbes incultes, vêtements sordides, le tout compose un ensemble assez dur. Le front très développé, trop large peut-être, les pommettes saillantes, enlèvent à la face le bel ovale que l'on retrouve chez le pur Persan, surtout dans le Fars, mais donnent en revanche plus de vigueur à la physionomie. De fait, les Bakhtyaris sont braves entre tous les Persans. Nos guides sont vêtus d'un pantalon de coton tombant jusqu'aux pieds, et d'une ampleur à le faire prendre pour une robe, d'une courte chemise de coton ouverte sur le côté et à manches démesurément longues et larges; par-dessus, une tunique serrée à la taille et un *aba* ou ample manteau de laine brune; sur la tête, une calotte demi-sphérique en feutre. Un long fusil sur le dos, deux sabres passés sous la selle, et quelques pistolets complètent leur accoutrement. Tout cela pour aller prendre des photographies dans la montagne! A dix heures du matin, la chaleur est devenue accablante.

Messaoud ben Azzouz, le chaouch algérien (voy. p. 65). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Chouster apparaît enfin, dominé par le château ou Kaleh-Selâcè, dont le nom rappelle les Séleucides. La ville est bâtie juste au point où la plaine de l'Arabistan vient buter sur les premiers contreforts de la montagne. A notre gauche, des collines taillées à pic; à droite, c'est plat jusqu'à la mer. Nous entrons dans la

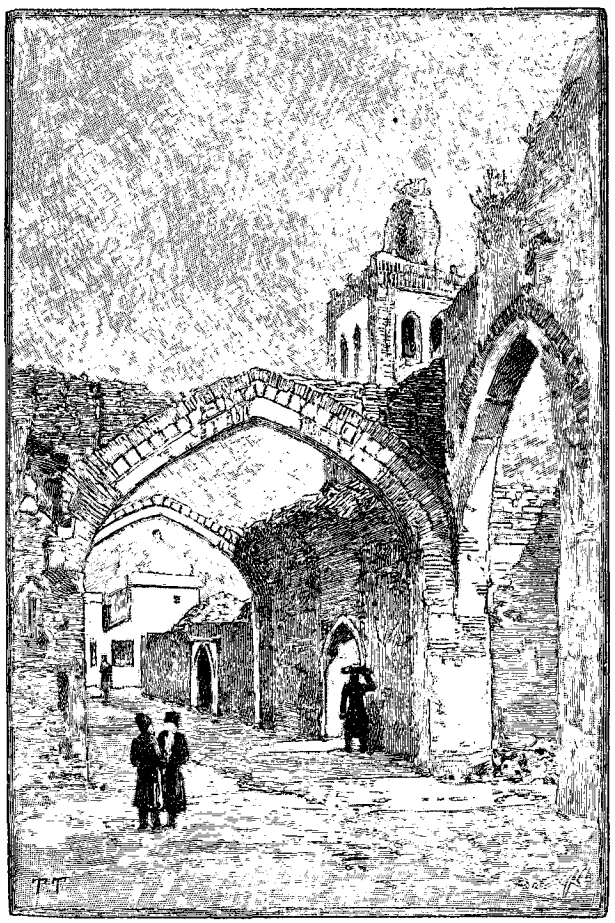
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville. Personne dans les rues; on peut à peine respirer. Nous atteignons la demeure du gouverneur, les yeux brûlés et à demi étourdis par le soleil. Après avoir à la hâte dévoré une poignée de concombres, nous nous laissons emporter par le sommeil.

Le soir venu, nous allons au long du Karoun et à travers les rues pour revoir la ville, déjà parcourue il y a quatre mois.

L'antique prospérité de Chouster n'est plus attestée aujourd'hui que par les gigantesques travaux hydrauliques faits sous les Sassanides, et où l'on reconnaît l'œuvre des Romains, passés maîtres dans l'art des distributions d'eau.

Le Karoun, après un parcours de plus de 400 kilomètres à travers les montagnes des Bakhtyaris, rencontre une colline formée de bancs de grès alternant avec des bancs de poudingue; il est rejeté au sud-ouest et porte le nom de Chetet; le Giargiar, canal creusé dans cette colline, coule vers le sud-est. Ces deux cours d'eau, l'un naturel, l'autre artificiel, se rapprochent plus loin, et se réunissent à 43 kilomètres au sud, à Bendè-Qil (Digue de Bitume). C'est dans la pointe nord de la région comprise entre les deux rivières que se trouve Chouster.



Une rue de Dizfoul (voy. p. 66). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Babin.

La ville est alimentée par un canal dérivé du Chetet et creusé dans le massif de grès et de poudingue sur lequel est bâti le château ou Kaleh-Selâcè. On l'appelle Nahrè-Dâriân (canal de Darius); sa largeur est de 4 m. 50; il est tantôt en tunnel, tantôt à ciel ouvert. Sorti de la ville, il traverse la route d'Ahwaz sous le Pol-Lachgiar (pont Lachgiar) et arrose la plaine au sud; une partie de ses eaux est employée aux irrigations jusqu'à 30 kilomètres, le reste s'écoule dans le Giargiar.

Pendant l'automne, le niveau du Chetet descendant au-dessous du fond du canal, la ville manquait d'eau. Pour remédier à cet inconvénient, une digue était nécessaire en aval de la dérivation. Ce travail fut fait à l'abri d'un barrage auxiliaire, le Bendè-Késar (Digue de l'Empereur), qui était placé en amont du canal de Darius, et dirigeait les eaux du Chetet dans le Giargiar. Dans le lit desséché du Chetet on construisit la digue massive sur laquelle se trouve le grand pont de Chouster; elle fut formée de blocs de pierre de taille reliés par de solides crampons de fer. Le niveau de l'eau était ainsi relevé et l'alimentation de la ville assurée. Pour garantir l'ouvrage contre les affouillements possibles avec un courant rapide sur un fond de grès très friable, l'espace compris entre les deux digues fut pavé; cet immense radier s'étend sur une longueur de 700 mètres et couvre une surface de 35 hectares; on l'appelle *chadourvân* (dallage). Le remous du fleuve marque encore la place de la Digue de l'Empereur, détruite pour permettre à l'eau de couler de nouveau dans le Chetet.

Mais la dérivation par le Giargiar était trop importante; on limita son débit à l'aide d'une nouvelle digue, qui servait en même temps de voie de communication entre les deux bords du cours d'eau; ce travail ne réussit pas du premier coup, l'ouvrage fut plusieurs fois emporté. Pour ne pas diminuer la résistance du barrage, la prise d'eau avait été rejetée sur les rives : six tunnels amenaient l'eau en aval, à travers le roc. Actuellement elle actionne sur son passage de nombreux moulins creusés dans le grès.

Ces travaux terminés, le débit des deux branches était ainsi réglé : deux parties pour le Giargiar, quatre parties pour le Chetet, d'où les noms qu'on leur donna de Do-Dangah (Deux Parties) et Tchahar-Dangah (Quatre Parties).

Ces grands travaux hydrauliques furent exécutés sous les Sassanides au IIIe siècle de notre ère. Ayant fait prisonnier l'empereur romain Valérien, le roi Chapour promit de lui rendre la liberté lorsqu'il aurait réparé les dégâts commis par son armée, et fertilisé le territoire de Chouster, en y faisant passer une rivière. Le césar fit venir de son pays des sommes considérables et ses meilleurs ouvriers, et ils exécutèrent tous ces travaux (Yaqout). On sait comment le Persan tint parole. Après une longue et humiliante captivité, Valérien fut mis à mort; sa peau, tannée et empaillée, fut portée comme un trophée à la tête des armées sassanides.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chouster est la dernière ville que nous trouverons d'ici longtemps sur notre route. Prévoyant les fatigues qui les attendent et les abstinences de toute nature qui leur sont réservées, nos hommes passeraient volontiers une nuit de plus à Chouster. Mais, sourds à leurs insinuations, aussitôt la lune levée, nous donnons le signal du départ.

II

Départ de Chouster. — Aspect du pays. — L'Eau amère de la femme morte. — Une chute de Mahmoud. — Kaleh-y-Gorg. — Défiance des habitants. — Alexandre et les Uxiens. — Cimetière bakhtyari. — Kaleh-y-Toul. — Rencontre d'un Français. — Tremblement de terre.

Nous quittons Chouster à onze heures du soir. Les jours précédents nous avons cruellement souffert de la chaleur, et il nous paraît délicieux de chevaucher par cette fraîche nuit. Nous circulons dans un dédale de rues étroites, désertes à cette heure. Les porches aux ogives ruinées, les amoncellements de décombres, sordides débris quand le soleil les éclaire, ont dans ce silence un charme mystérieux; la lune y dessine d'étranges silhouettes. C'est bien cela l'Orient, où le ciel éternellement bleu rend les hommes sereins et insoucieux d'un mur qui s'effondre. De temps en temps, le bruit de nos chevaux réveille un dormeur qui se penche hors de sa terrasse. Après bien des glissades dans les rues très inclinées qui conduisent vers le Karoun, des gardes ensommeillés nous ouvrent la porte; nous traversons le fleuve et nous sommes hors de la ville.

De Chouster à Malamir il y a quatre étapes, dont la longueur est déterminée par la position de l'eau douce. Après quelques centaines de mètres, la route tourne à droite vers Ram-Hormuz; un sentier s'en détache, qui pénètre dans la montagne : c'est lui que nous devons suivre. A l'intersection des deux se trouve un puits; bien que l'étape soit à peine commencée, les muletiers et les guides s'arrêtent et boivent à longs traits. Voyant que nous restons en selle, ils nous engagent à les imiter; car il y a loin d'ici la prochaine fontaine. La précaution était bonne!

Pendant cinq heures de suite, nous marchons d'un pas rapide sur un banc de grès nu, où résonnent les sabots de nos chevaux. Un guide éclaire la route, l'autre active en arrière la marche du tcharvadar, qui en fait part à ses mulets. Peu à peu, le plateau devient plus mouvementé, et finalement se resserre en une étroite gorge bordée de falaises à pic. Il faut attendre le lever du jour, disent les guides. Soit, nous nous étendons à terre pour dormir une heure, et pendant ce temps les chevaux font semblant de paître, car il n'y a rien sur le sol.

Aux premières lueurs de l'aurore nous reprenons notre marche. Le paysage est tout nouveau pour nous. La terre nue est couverte d'efflorescences salines et gypseuses; les collines d'alentour sont formées de marnes renfermant des bancs de grès. C'est la première assise qui constitue la base de la montagne, et qui repose directement sur le poudingue de Dizfoul et de Chouster.

Dans cette partie de la chaîne, toutes les vallées présentent à peu près le même aspect. Depuis un temps infini la fonte des neiges ronge et détruit les marnes, en respectant les bancs de grès qui sont intercalés, et qui se trouvent alors en surplomb sur le fond de la vallée. Quand le poids de la table ainsi laissée sans appui devient trop considérable pour la force de cohésion du grès, elle se rompt, se brise dans sa chute, et ses débris enchevêtrés, souvent très pittoresques, s'entassent le long des deux collines qui bordent la vallée.

Toutes les roches qui forment le pied de la montagne étant extrêmement faciles à détruire par l'eau, on ne rencontre que des vallées d'érosion. Les hauteurs qui nous environnent présentent une série de lignes simples peu heurtées, de mamelons arrondis; quelquefois ce sont des gorges étroites et profondes à parois verticales, mais dont le sommet offre une ligne toute droite. Point de ces aspects déchiquetés et fantastiques que produisent les masses éruptives en crevant les couches sédimentées.

La chaleur, quoique très forte encore, était beaucoup moins vive que dans la plaine. La végétation, la même à peu près, était moins avancée, et les parois nues des vallées encadraient des fonds très verdoyants. Une herbe épaisse parsemée de scabieuses, d'anémones et de roses-trémières; çà et là un jujubier rabougri; mais pas un village, pas un campement, pas un homme. Au milieu de roseaux, de tamaris et de lauriers-roses circulent des ruisseaux d'eau limpide, peuplés de poissons qui filent comme des flèches sous les pieds des chevaux, et de gros crabes bleus, si souvent représentés dans les bas-reliefs assyriens et ninivites. La soif commençait à se faire sentir.

« Surtout, disaient les guides, ne buvez pas de cette eau.

— Elle est si jolie et si claire!

— N'en buvez pas. »

Nous pensions bien que, vu la nature du sol, elle devait être chargée de gypse; mais l'eau du Chaour, qui nous avait abreuvés à Suse, n'en était pas non plus exempte. L'expérience nous apprit qu'elle en contenait beaucoup moins que celle-ci.

Première impression : goût assez fade; deuxième impression : une délicieuse fraîcheur nous ranime; troisième et dernière impression : au bout de quelques minutes la gorge et la bouche deviennent sèches et brûlantes, impossible d'articuler un mot sans de cruelles souffrances. De rares dialogues coupent la fin de l'étape :

« Ton cheval a la bouche en sang.

— Impossible, les rênes sont flottantes; je ne les ai pas tirées une seule fois.

— Il saigne tellement que cela coule à terre.

— Mais le tien aussi. »

Inspection de la bouche des quadrupèdes. — Des deux côtés de la langue, au palais, sur les joues, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosses sangsues noires se gavent sans vergogne. — Il est décidé que dorénavant il ne faut plus demander à ces ruisseaux saumâtres d'autre satisfaction que la vue de la verdure de leurs rives et le doux parfum de leurs lauriers fleuris.

Les habitants du pays, peu touchés par ce côté pittoresque, ont appliqué des noms lugubres à ces décevantes rivières : c'est *Chour âb* (Eau amère), *Ab chouré zan mard* (l'Eau amère de la femme morte).

Mahmoud, notre jeune domestique, leur garda longtemps rancune. Il avait élu domicile sur le mulet le moins chargé, et sa bête, au lieu de rester sur l'étroit banc de grès qui permettait de passer à gué un de ces ruisseaux, s'engagea dans l'eau profonde et rapide, où elle disparut jusqu'au cou. Après des efforts désespérés, le vaillant animal réussit à escalader la berge; mais il avait rompu sa sangle, et, à peine sortis du bain, charge et cavalier roulèrent sur le sol. Mahmoud, grièvement blessé par une forte pointe de cuivre qui ornait un de nos ghalians, nous appelait au secours.

« Saheb! Saheb! ma vie est finie; désormais je ne suis plus un homme. »

Un gros filet de sang coulait en effet sur sa cuisse; la blessure n'était heureusement que superficielle. Nous lui fîmes un rapide pansement.

« Debout, Mahmoud! la peau seule est atteinte! Tu peux encore être père, s'il plaît à Dieu.

— S'il plaît à Dieu! Saheb », répondit-il tout réconforté, et souriant déjà à travers ses larmes.

Quelle dure fin d'étape! Midi approche, nous sommes à cheval depuis la veille au soir, et nous n'avons dormi qu'une heure ce matin. Nos montures, fatiguées, glissent et trébuchent à chaque pas. Il faut, pour sortir de la vallée, gravir une table de grès qui a pivoté sans se fracasser en suivant la marne dont le niveau baisse constamment par l'érosion. Dans ce passage, les chevaux nous sont bien plus une gêne qu'un secours. Il faut à la lettre les hisser par la bride.

Nous arrivons enfin. Un grand konar (jujubier) doit nous couvrir de ses branches. Il est difficile de trouver entre ses racines tortueuses un endroit pour s'étendre. Auprès de là s'élèvent une dizaine de tombes, que surmontent des miniatures de coupoles en pisé. Un ruisseau coule à deux pas. L'eau n'est ni fraîche ni douce. Le thé que Mahmoud prépare est si amer que nous ne pouvons arriver à le sucrer.

Dans un pli du rocher, à quelque trois cents mètres, est blotti un petit village. Il n'y reste aujourd'hui que les enfants et les « barbes blanches », car tous les autres sont à la moisson.

Notre gîte ne devient agréable qu'à la tombée de la nuit. Dans ce pays sans arbres, ce grand konar peut passer pour une merveille. Le silence est si profond, la montagne, dont les durs contours s'effacent sous la lumière plus douce du soir, nous enserre si étroitement, qu'il semble ne point exister d'issue pour sortir de ce lieu. Il faut cependant partir, quoique à peine reposés. Que faire en ce désert?

La lune brille d'un vif éclat. C'est une bonne fortune, car nous entrons dans un sentier fort étroit, bordé à droite par un précipice plein d'ombre. Le ruisseau qui coule au fond nous envoie son murmure étouffé. Un choc retentit! C'est un mulet qui vient de heurter violemment sa charge contre un arbre incliné et à demi abattu en travers du sentier. Nous courons à lui. L'animal, les deux pattes de devant crispées sur la pierre, pend au-dessus du précipice. On ne saurait voir plus atroce expression de frayeur sur une face de bête. Ce n'est pas trop de toutes nos forces réunies pour retirer de là le mulet et sa charge.

Ce périlleux sentier descend par une pente assez raide jusqu'à une jolie rivière encombrée de roseaux. Les bêtes flairent l'eau, mais ne boivent point. Nous nous abstenons aussi, instruits par la fâcheuse expérience d'hier. Nous traversons ensuite un étroit mais fort long plateau, tout couvert de blés à demi moissonnés.

Le silence de la nuit est tout à coup déchiré par une clameur sortie des cultures, et plusieurs hommes apparaissent avec des fusils. Le revolver au poing, bien que ces cris nous semblent manifester surtout de l'effroi, nous approchons du groupe, flanqués de nos deux Bakhtyaris. Les muletiers, suivant la manière de Dizfoul, rassemblent leurs bêtes, prêts à la fuite. Ces hommes armés sont de simples moissonneurs qui couchent dans leurs champs, pour empêcher de récolter ceux qui n'ont point semé. Rassurés sur nos intentions, ils nous souhaitent un bon voyage et se remettent peu à peu de leur alerte.

A ce plateau succèdent des gorges où la marche est d'autant plus difficile que la lune ne nous éclaire plus. Sans desseller les chevaux ni décharger les mulets, enveloppés dans nos manteaux, la tête sur une pierre, nous dormons deux heures en attendant l'aube.

Nous sommes au pied de la seconde assise qui forme la montagne. Le terrain est constitué par du gypse cristallisé en fer de lance; l'atmosphère est, dans cette partie, d'une sécheresse absolue, la végétation presque nulle; les rares flaques d'eau sont encombrées d'un limon d'algues vertes. Là, moins que partout ailleurs, pas de lignes heurtées, rien que des mamelons arrondis qui éblouissent l'œil par leur éclatante blancheur, où scintillent les cristaux de gypse. Les chevaux en marchant soulèvent une poussière de plâtre, âpre et fine, qui pénètre dans la gorge et nous fait de nouveau endurer les tortures de la soif. Tout au moins le supplice de Tantale est-il supprimé, car bientôt nous ne voyons plus d'eau, même saumâtre.

Il faut s'élever de 500 mètres dans cette masse de pierre à plâtre, en tenant les chevaux par la bride; les pentes sont trop raides pour qu'on puisse rester en selle. Le jour naissant, malgré les couleurs légères qu'il glisse sur les sommets environnants, n'apporte point avec lui son habituelle gaieté. La lumière du matin nous montre toute l'horreur du paysage, mais en même temps ce qu'il a de grandiose. Rien de vivant, insecte ou plante;

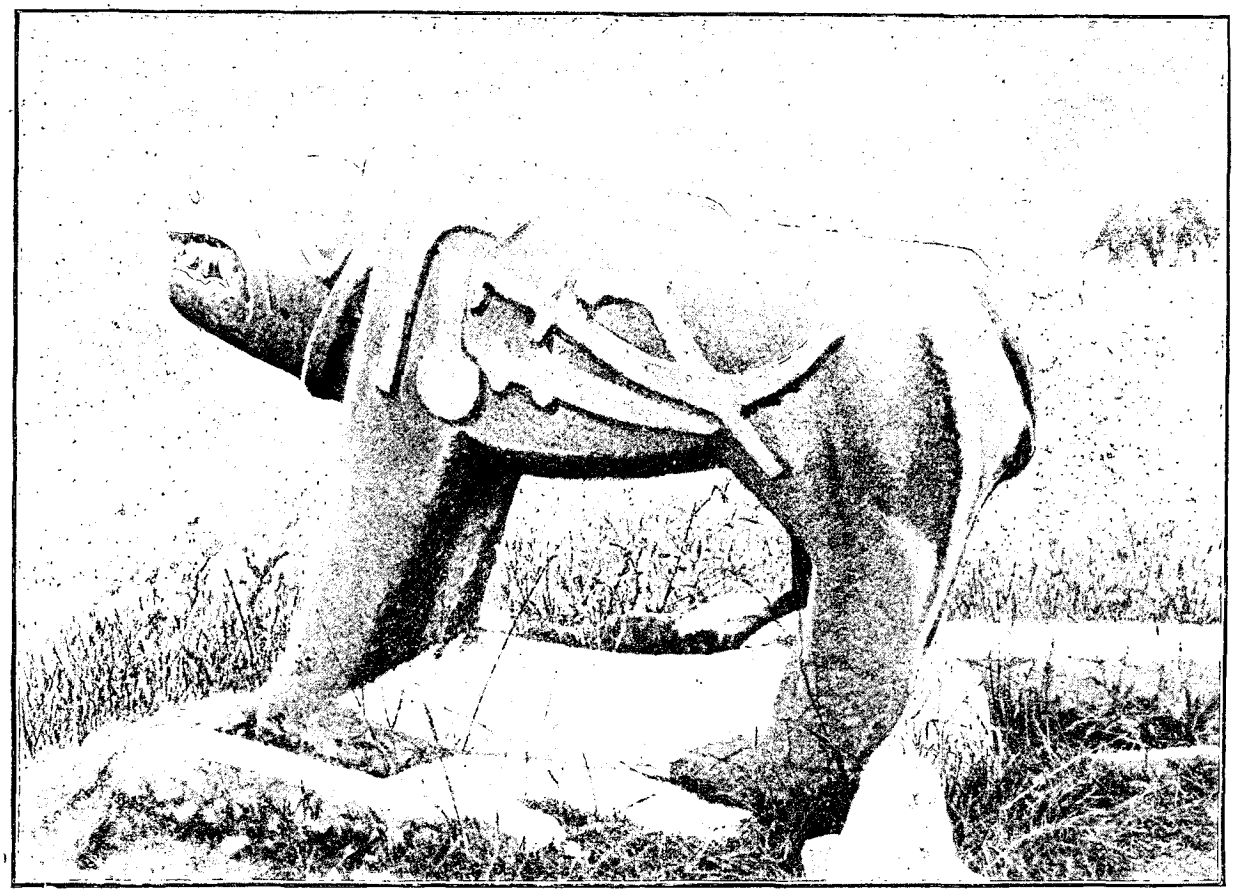
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une ardente réverbération, point d'autre bruit que le nôtre, point d'autre sensation que celle d'une chaleur suffocante et d'un air implacablement sec.

Cette terre maudite semble aux montagnards le dernier vestige de la vengeance que Dieu tira autrefois de la perversité des hommes.

Nos guides, généralement silencieux, ne négligent point de nous apprendre que les eaux du déluge n'ont pas pu s'échapper de ces gorges, et qu'elles s'y sont ainsi figées.

Mais notre étape n'est point finie! Il faut traverser tout ce plateau dont on ne voit point le terme. La caravane s'avance, avec la morne résignation orientale. Sur le sol éblouissant, les pieds des mulets produisent un son mat et étouffé. Les guides sont enfouis sous leur grand manteau de laine pour échapper aux morsures du soleil. Personne n'a le courage d'articuler un mot. Plusieurs heures se passent sans paroles, presque sans pensées. Enfin! au pied de la montagne qui barre le plateau, n'est-ce pas là-bas une tache verte? S'il y a de l'herbe, il y a de l'eau et des hommes peut-être? Pourvu que l'eau ne soit pas saumâtre! — A quoi servent ces conjectures? Il faut plus de trois heures encore pour atteindre ce point, car on voit loin au travers de



Tombeaux bakhtyaris (voy. p. 74). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

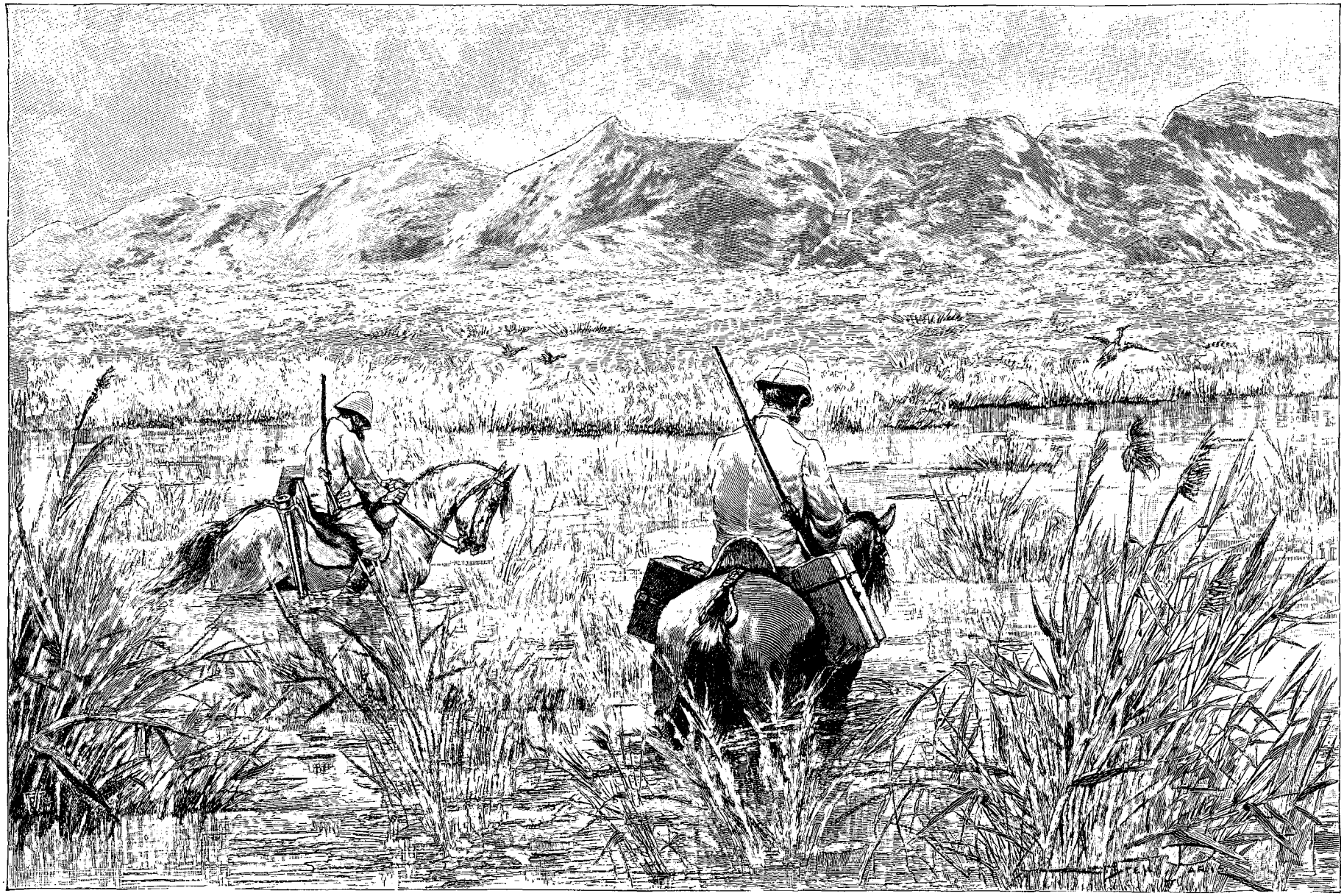
cette atmosphère desséchée. Nous retombons dans notre torpeur, engourdis par la chaleur, torturés par la soif, qui se complique d'hallucinations, dont le motif principal est toujours un puits à l'ombre d'un arbre, ou un clair ruisseau qui chante sous les saules.

Nos chevaux s'arrêtent; nous répondons machinalement à des paroles qui nous semblent des souhaits de bienvenue, et nous entrons à l'ombre sous une cabane de branchages. Mahmoud fait diligence. Un ghalian d'abord, puis un verre de thé. La joie est revenue; nous attendons sans impatience le maigre poulet destiné à réparer nos forces.

Nous étions bien heureux, après cette dure étape de 13 heures, de partager ce chétif abri avec la famille de notre hôte. Dans un coin, quelques petits veaux, trop jeunes pour affronter le soleil, semblent tout intimidés de notre présence. Si leurs maîtres témoignaient la même discrétion! Mais comment la demander à des hommes presque séparés du reste du monde, et pour lesquels la venue d'un voyageur est une distraction rare, unique si ce voyageur est Européen? Il faut donc causer. Est-il vrai que chez nous on boit du lait de truie? Nos protestations très sincères établissent un courant sympathique.

« Combien faut-il payer chez vous pour avoir une femme?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A travers le marais de Malamir (voy. p. 80). — Dessin de M. Paris, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— C'est la femme qui en se mariant apporte une dot avec elle.

— Alors vous en prenez beaucoup?

— Non, une seule.

— Tiens, pourquoi cela? »

Suit une explication délicate, qui a pour résultat de nous faire passer pour des êtres vraiment curieux.

Puis nous répondons n'importe quoi dans un demi-sommeil, distribuant d'inoffensifs conseils à tous les malades de la tribu; enfin ils ne peuvent plus rien tirer de nous; il faut dormir à tout prix. La cabane ne désemplit pas, ils restent en contemplation. Il est à croire qu'une chemise entr'ouverte laisse apercevoir un coin de poitrine moins brûlé que la figure et les mains, nous entendons vaguement des murmures admiratifs : « Ce sont des hommes de neige! » Une femme insinue que nous devons nous laver avec du lait. Ne rions pas, ou les discours recommencent.

Quoique assez hospitaliers, ces gens-là n'ont pas entière confiance en nous, et, crainte d'être trompés par les pièces blanches que nous leur offrons (des pièces persanes, bien entendu), ils ne veulent accepter que des sous. — Mais comment donc! La vie sera beaucoup moins chère.

Ce village porte le nom de Kaleh-y-Gorg (Château du Loup). Non loin de là, un tumulus petit, mais fort net, s'élève d'une dizaine de mètres au-dessus du sol.

Depuis notre départ de Chouster, les guides ne cessent de nous répéter : « Plus haut, c'est l'eau douce, l'eau fraîche, l'eau de neige ». C'est l'étape prochaine qui doit nous conduire dans ce pays où la soif n'existe plus. En sortant de Kaleh-y-Gorg, nous suivons un sentier qui passe au pied d'une falaise de marne, surmontée d'un banc de calcaire compact. Les roches éboulées du haut de la montagne forment un indescriptible chaos, au milieu duquel tout chemin battu disparaît. Les mulets exécutent des sauts extraordinaires, et nos chevaux se livrent à de périlleux exercices. Nous voudrions bien sortir de là, mais ce n'est pas simple. Il faut plus d'une heure de haute école avant de regagner un terrain à peu près plat. Par bonheur, la lune ne s'est couchée que lorsque nous avons été tirés de ce mauvais pas.

Pendant plusieurs heures nous gravissons une large rampe en pente douce, bordée des deux côtés par des murailles à pic, dont le pied est encombré d'éboulis. Mais nous quittons ce chemin facile pour nous lancer à travers les massifs du calcaire compact. Escalades, descentes abruptes, gorges sauvages, se succèdent sans interruption jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans eau, sans ombre et sans repos. A ce moment nous rencontrons une petite source : l'eau est douce. Nous n'avons pris aucune nourriture depuis la veille au soir, et, malgré nos infatigables guides, qui voudraient continuer leur marche, nous décidons de manger un poulet et de nous reposer deux heures. Quel repos, sur la roche aux dures arêtes, à l'ombre d'un noyer rabougri!

On repart. Tantôt sur nos chevaux fatigués, le plus souvent à pied, nous franchissons une série de petites chaînes escarpées et glissantes, et laissons derrière nous une succession d'étroites vallées très verdoyantes. Au-dessus de l'herbe s'élancent des tiges de blé sauvage. L'épi est peut-être plus grêle, le grain moins nourri que dans nos cultures, mais il présente exactement les mêmes caractères.

Nous venons de traverser les défilés qu'Alexandre dut franchir après la prise de Suse, quand il marcha contre les Uxiens, auxquels Darius payait tribut, et qui voulaient aussi l'exiger du conquérant grec. Dans ces gorges, une poignée d'hommes arrêterait une armée, et c'est à grand'peine qu'il put forcer le passage. Un historien persan qui a parcouru cette région, et qui, sans doute, y a beaucoup peiné, a cru devoir exhaler sa plainte en extraordinaires métaphores. « Si, dit-il, la plume de la description voulait donner une idée d'une route si escarpée et si difficile, elle se perdrait dans la forêt de l'étonnement et se confondrait dans le désert de la faiblesse! »

Toutes ces vallées et les pentes les moins abruptes sont couvertes de noyers et de chênes à grandes feuilles. Une longue ascension épuise les dernières forces de nos bêtes de somme. Elles s'abattent à chaque pas. Les deux guides bakhtyaris déploient une vigueur et une énergie auxquelles les Orientaux ne nous ont point accoutumés encore. Nous avons enfin atteint le sommet (1 500 mètres d'altitude). Un panorama de montagnes sauvage et grandiose se déroule sous nos yeux. Un vent froid souffle avec violence, et nous sommes obligés de chercher un abri sous une roche en attendant notre caravane.

Il n'y a plus qu'à descendre. Le soleil va se coucher, les montagnes toutes roses encadrent les vertes vallées. Les contrastes de couleurs, la richesse des tons, forment un inoubliable tableau. Nous marchons toujours; la nuit est tombée. Enfin des chiens aboient, trois tentes de laine noire sortent confusément de l'obscurité. Nous mettons pied à terre, et suspendons cette marche qui dure depuis vingt heures. Le point où nous sommes arrêtés s'appelle Ilak.

Bien enveloppés dans nos couvertures, car les nuits sont fraîches à cette altitude, nous goûtons un bienfaisant sommeil.

L'aube nous réveilla, et quelle ne fut pas notre surprise, en ouvrant les yeux, d'apercevoir à une centaine de mètres deux gros animaux qui semblaient nous regarder avec attention! Une seconde nous suffit pour reconnaître qu'ils étaient en pierre. Nous avions dormi près d'un cimetière bakhtyari, semblable à ceux que nous avions déjà rencontrés en parcourant les vallées solitaires de la montagne. Au-dessus de la tombe des guerriers se dresse une informe bête de pierre : c'est un lion qu'on a voulu représenter. Sur ses flancs sont figurées en relief toutes les armes du mort : fusil, sabres, pistolets, poignards. Sur d'autres tombes on peut reconnaître, dans le dessin barbare qui couvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

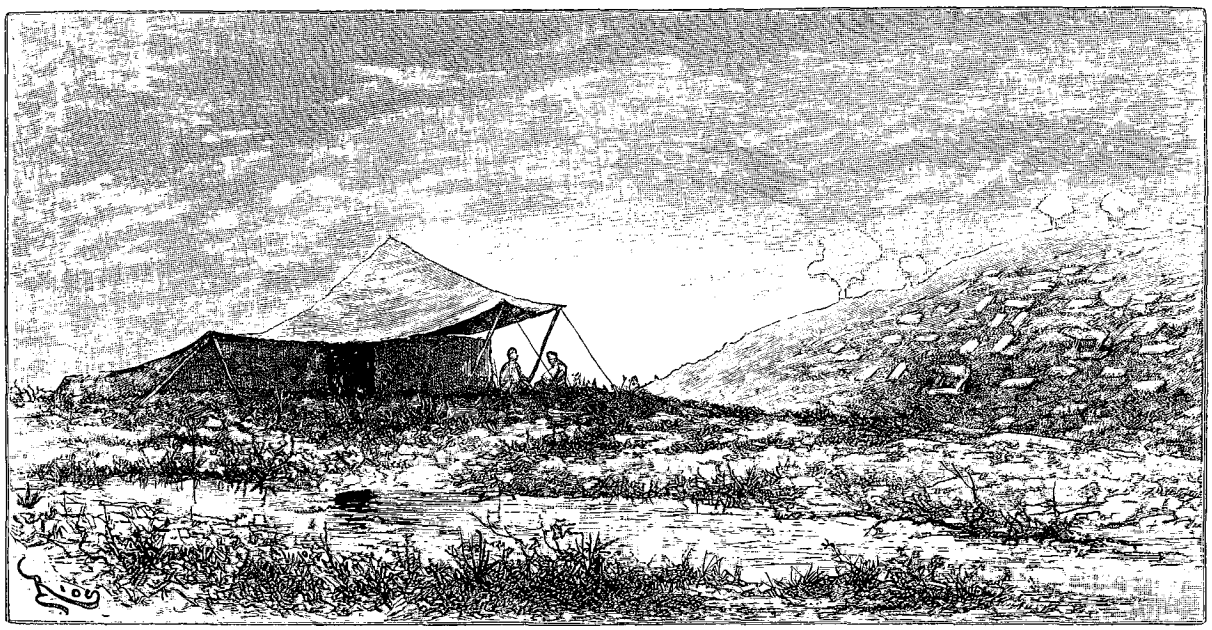
une stèle, le défunt lui-même, soit à cheval, soit à pied.

Les mêmes sculptures ayant été observées en Arménie, il est vraisemblable qu'elles sont dues à des tribus turcomanes venues de l'Aderbeidjan dans ces montagnes, à une époque difficile à préciser, mais assez éloignée cependant, car depuis longtemps on a, dans les tribus, perdu jusqu'au souvenir de leurs auteurs. Aujourd'hui on se contente d'une simple petite pierre, sans inscriptions ni ornements.

Nos hôtes, ayant appris que nous étions à la recherche des monuments antiques, vinrent nous dire que l'on trouvait à quelques kilomètres des blocs de pierre chargés d'écriture. Immédiatement nous montons à cheval et l'un d'eux nous guide par de ravissantes vallées, où l'émeraude des rizières sert de fond au vert plus tendre des saules. Des torrents d'eau claire circulent partout, des tentes de Bakhtyaris nomades sont éparses çà et là. Depuis longtemps nous n'avions joui de tant de fraîcheur.

Les blocs en question ne portaient que des caractères arabes sans intérêt; néanmoins nous n'eûmes aucun regret de notre promenade.

26 mai. — L'étape que nous avons à faire aujourd'hui est courte. Après cinq heures de marche nous arrivons à Kaleh-y-Toul, sorte de burg féodal qui défend de ce côté l'entrée de la montagne. Au bout d'un long plateau, semé de blocs éboulés au milieu desquels verdissent des noyers, se dresse coquettement un petit château blanc, avec ses murs à créneaux et ses tours carrées; au pied, un village de cabanes. Après tant de marches dans la montagne sauvage, nous sommes saisis par cette subite évocation du moyen âge de nos ballades. L'intérieur du château est rempli de serviteurs armés: c'est une véritable petite place de guerre.



Cimetière bakhtyari. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Babin.

Nous entrons dans la grande salle où doit nous recevoir Darâb Khan, le seigneur du manoir.

Au milieu des Bakhtyaris couverts de vêtements sombres, tranchent les couleurs éclatantes d'un costume de Bagdad, porté par un individu qui arrête d'abord nos yeux. Auprès de lui, quelle agréable surprise! est assis un Européen qui égrène entre ses doigts un chapelet d'ambre. Il se lève et vient à nous.

« Parlez-vous français? demande-t-il.

— Oui, nous sommes compatriotes. »

Certes ce n'est pas au milieu de ces montagnes que nous comptions rencontrer un Français à peu près de notre âge. La connaissance est vite faite. M. Gauthier nous apprend qu'il est de Lyon, et chargé d'une mission d'anthropologie. Il arrive de Mossoul par Bender-Bouchyr et Chiraz.

Darâb Khan vient nous faire les honneurs de son domaine. Nous avons hâte de le voir parti pour reprendre notre conversation. C'est à peine si nous prêtons quelque attention à la poignée de neige rapportée des crêtes voisines, et que nous envoie notre hôte. En toute autre circonstance, après les torrides chaleurs auxquelles nous échappons à peine, ce présent nous eût ravis; mais nous avons autre chose en tête.

Retirés sur la terrasse avec notre nouvel ami, la causerie se prolonge très tard. Nous échangeons nos impressions sur l'Orient; car de France rien à se dire, il y a trop longtemps que nous sommes partis les uns et les autres, et nous ne recevons pas de lettres!

L'entretien fut interrompu par plusieurs secousses qui agitèrent violemment la tour au sommet de laquelle était plantée notre tente. C'était un tremblement de terre.

Un Bakhtyari arrive effaré de la part du khan nous demander ce que signifie ce phénomène.

« C'est la terre qui remue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Empêchez que cela ne dure.

— Mais nous n'y sommes pour rien.

— C'est vous qui le dites.

— Est-ce que cela n'a jamais eu lieu avant notre arrivée?

— Oh si! tous les ans une fois ou deux.

— Tu vois bien que c'est indépendant de notre volonté. »

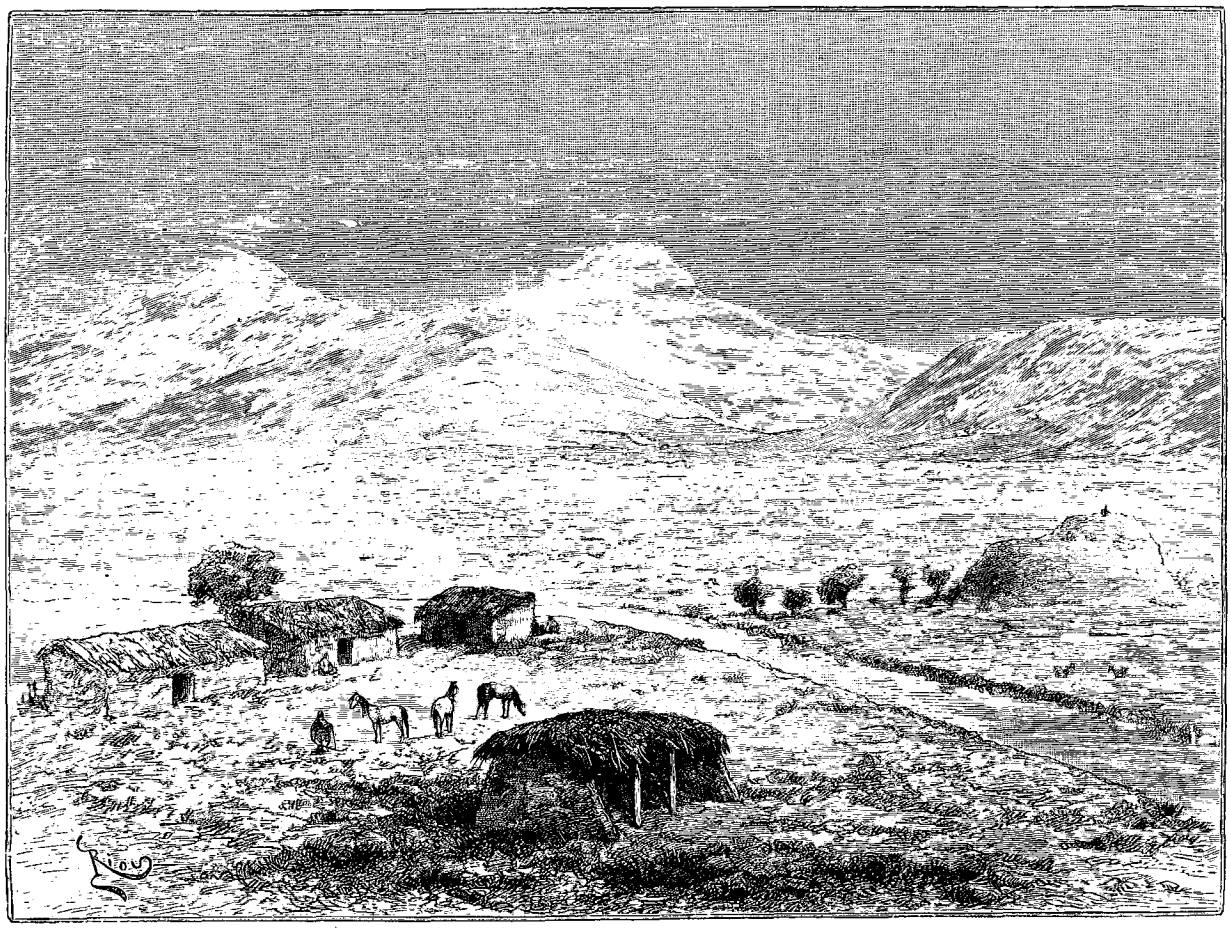
Il retourne porter ces renseignements à son maître, et l'incident est ainsi clos. Demain notre caravane, réunie à celle de M. Gauthier, prendra le chemin de Malamir; nous resterons plusieurs jours ensemble, et il continuera sa route sur Ispahan, tandis que nous prendrons le chemin de Ram-Hormuz et de Chiraz.

III

Bakhtyaris. — Leur division en deux branches. — Superstitions. — Coutumes. — Les talismans. — Tribu des Uchkuï. — Le plateau de Malamir.

Nous sommes maintenant au milieu des Bakhtyaris.

Entre tous les Persans ils se distinguent, au premier coup d'œil, par leur type et leurs qualités morales. Petits, robustes, durs à la fatigue, d'une vaillance à

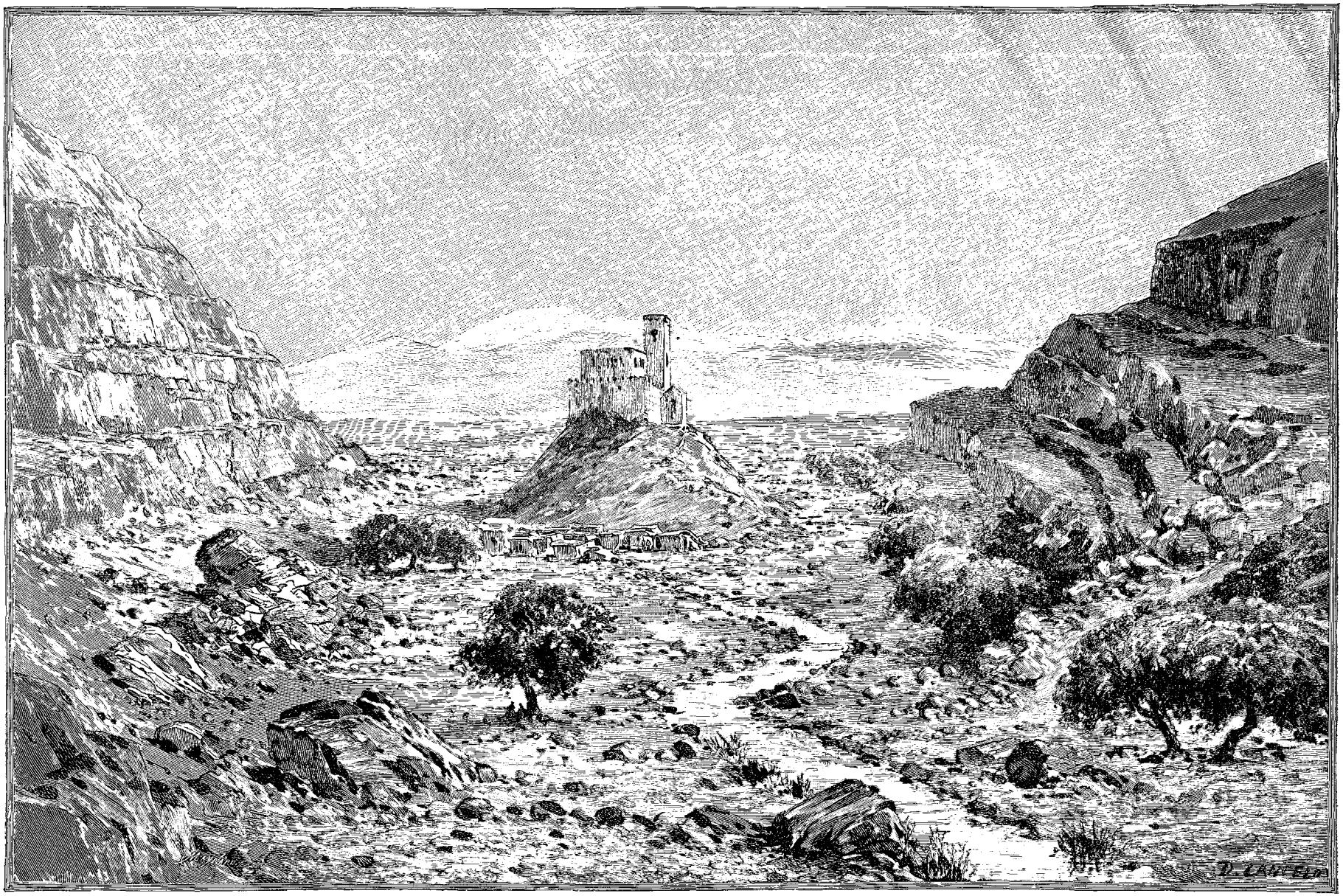


Kaleh-y-Gorg (voy. p. 74). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Babin.

toute épreuve, rudes d'ailleurs, et peu versés dans la politesse compliquée qui fleurit dans les villes, ils mènent la vie nomade, sauvage et fière, et se nomment eux-mêmes les Heureux (*bakht*, bonheur). Ils se divisent en deux groupes, les Tchahar-Leng (Quatre Pieds) et les Haft-Leng (Sept Pieds), dont les tribus sont en hostilité perpétuelle.

Les Bakhtyaris sont très superstitieux, ils croient aux songes, au mauvais œil, leurs démons sont nombreux; chaque tribu distingue dans la semaine des jours heureux et malheureux; ils ne prononcent jamais le mot treize, mais disent « douze plus un ». Ils nous interrogent sur les talismans que nous employons contre les maladies, et, par un échange de bons procédés, nous indiquent quelques recettes dans le genre de celle-ci : « On prend un œil de loup, on le fait dessécher; puis, au moment de s'en servir, on le fait bouillir dans du lait et l'on boit. Après cela, on est certain de ne pas s'endormir, tant que l'ennemi est dans le voisinage. » Les femmes ne sont pas voilées. Elles venaient souvent autour de nous surchargées d'amulettes destinées, les unes à assurer la fidélité du mari, les autres à leur procurer de nombreuses grossesses ou à rendre stériles leurs rivales. Si une femme a touché sans le savoir de la graisse de porc, elle devient stérile. Cette superstition est manifestement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kaleh-y-Toul (voy. p. 75). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très vieille, plus ancienne en tout cas que l'Islam, car, depuis la conversion des tribus, les femmes n'ont plus jamais occasion de toucher ce produit. Certaines coquilles, les parties sexuelles de l'hyène et du lièvre sont très recherchées; elles assurent, dit-on, d'heureuses couches.

Tout cela, paraît-il, n'est pas encore suffisant, car, au moment où nous allons partir, une des femmes de Darâb Khan nous fait prier de lui remettre un *talèsm* pour ramener à elle le cœur de son seigneur et maître. Il vient de prendre deux femmes plus jeunes qu'elle, et cette double lune de miel absorbe complètement toutes les heures du khan. A le voir on ne pouvait, en effet, douter qu'il ne fût légèrement surmené. Un talisman! C'est facile : voici une vieille feuille de *la Vie Parisienne* qui sera tout à fait efficace; le messager auquel nous le montrons écarquille les yeux tant qu'il peut, et n'éprouve aucun doute.

« Choisissez dans le collier de ma maîtresse ce qu'il vous plaira. »

Un cachet ancien nous séduit; mais un reste d'honnêteté gâte notre affaire, nous offrons de payer le cachet et de donner le talisman en outre. Alors ce sont des pourparlers sans fin; la belle inconnue, à force de négociations, voudrait garder sa pierre et avoir l'argent et le papier. Il est impossible de s'entendre. Nous rompons les pourparlers et quittons le château.

Darâb Khan et son secrétaire Mirza Ali Akbar (voy. p. 75). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

On accède du plateau de Kaleh-y-Toul à celui de Malamir par une longue gorge en pente très douce, dont la largeur, fort régulière, est d'environ 1 kilomètre. Cette gorge est bordée à droite et à gauche par deux chaînes de montagnes de 80 mètres à 100 mètres de hauteur, dont les parois sont le plus souvent verticales, et où l'on distingue les bancs de calcaire puissamment assis les uns au-dessus des autres.

Partout l'eau circule en abondance; tantôt ce sont des ruisseaux ramifiés à l'infini, au milieu d'une forêt de roseaux de plus de 4 mètres de hauteur; on est perdu dans la verdure, il faut s'y frayer un chemin à la force des jarrets du cheval. Ailleurs le ruisseau s'étale, ses bords deviennent marécageux et sont couverts de renoncules aquatiques dont les fleurs blanches sortent gaiement de la verdure, comme les pâquerettes de nos prairies.

A 8 kilomètres de Kaleh-y-Toul se trouve un petit bâtiment aux trois quarts effondré. Il renferme une pierre qui garde l'empreinte d'un sabot du cheval d'Ali. Mais... il faut le croire pour le voir. Tout près sont plantées quelques tentes de la tribu des *Uchkuï*, dont le nom nous semble reproduire celui des *Uxiens*, anciens habitants de la contrée.

Après avoir traversé un dernier cours d'eau qui se perd au milieu des saules et des roseaux, nous pénétrons dans une petite vallée occupée par une centaine de tentes placées auprès de la source du ruisseau. Bientôt la vallée s'élargit, nous sommes sur le plateau de Malamir. A quelque distance se trouve le campement de Mollah Abbas, le chef des tribus voisines; c'est là qu'on nous conduit.

L'arrivée d'Européens chez ces populations presque sauvages est un événement; hommes, femmes et enfants nous regardent avec curiosité; mais, grâce aux cavaliers de Darâb Khan, on met de suite à notre disposition la tente des étrangers, actuellement occupée par un troupeau de moutons. Mollah Abbas était absent; ce fut son fils qui nous reçut; nos armes l'intéressaient beaucoup, et nous étions à peine installés qu'il nous proposait l'échange d'un revolver contre un cheval.

Depuis Chouster, nous nous sommes élevés d'environ 900 mètres : l'altitude moyenne du plateau de Malamir

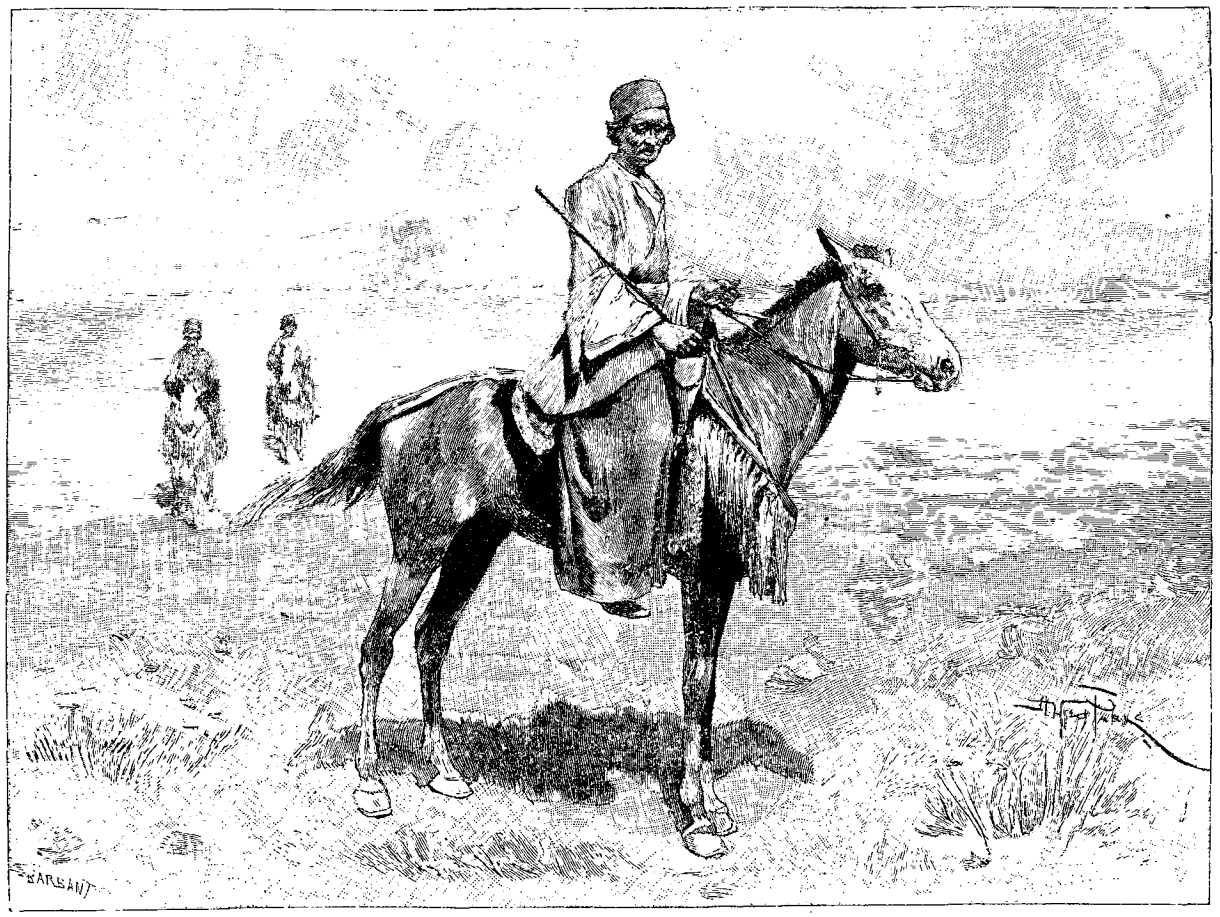
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le plateau de Malamir. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est en effet de 1040 mètres. Sa forme générale est celle d'un trapèze dont les côtés parallèles sont dirigés du nord-ouest au sud-est; sa largeur est de 7 kilomètres, et sa longueur dépasse 20 kilomètres; il est entouré de montagnes de tous côtés. La chaîne la plus élevée est au nord, où l'on aperçoit des pics couverts de neige; à l'ouest, une chaîne de collines le sépare du plateau de Kaleh-y-Toul; au sud, il est bordé par le massif du Tanaouch (*Kuh-Tanaouch*) et les derniers contreforts de la montagne appelée Kuh-Kamarè-Deraz.

Les eaux provenant de la fonte des neiges se réunissent au sud de la plaine pour former un lac, Daria-tcha-Coundon; au mois de mai ce lac a 2 kilomètres de large sur 6 de long, mais en automne il est presque à sec; trois petits ruisseaux l'alimentent. Nous le vîmes très rempli d'eau, peuplé de flamants, canards, sarcelles, encombré de nénuphars et de roseaux. Le fond, très inégal, est fortement vaseux, et nous eûmes plus d'une difficulté pour le traverser en emportant sur nos chevaux tout un matériel de photographie. Le plateau



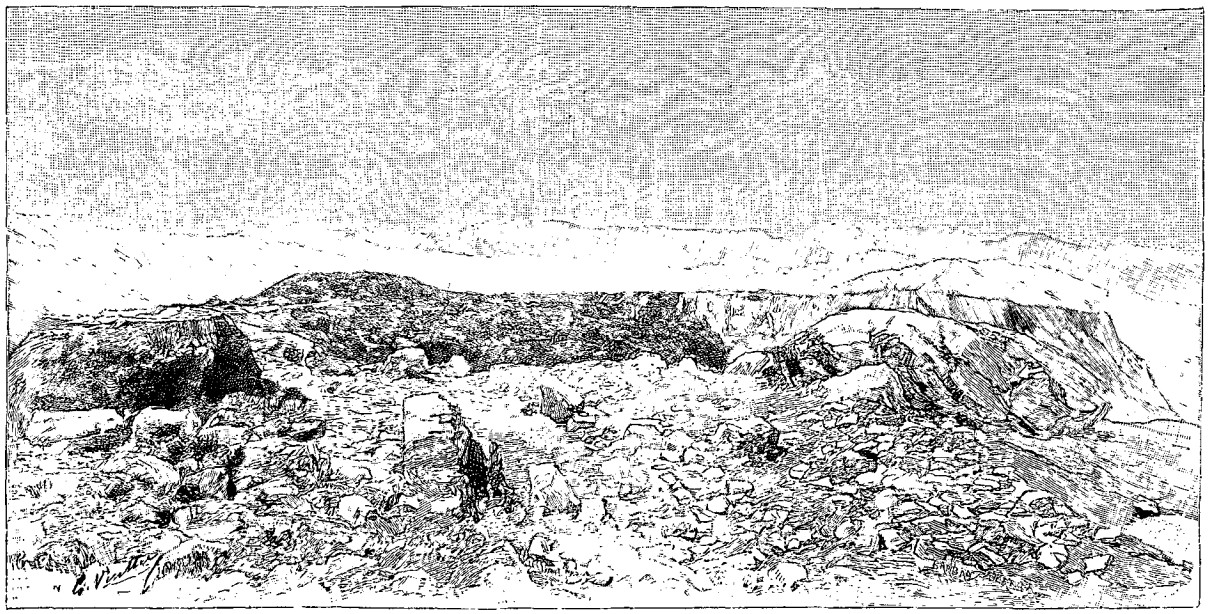
Chef bakhtyari (voy. p. 78). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

de Malamir communique avec le pays environnant par quatre défilés situés aux angles du trapèze : au nord avec Sousan, sur les bords du Karoun; à l'est avec Kaleh-Medressè sur la route d'Ispahan; au sud avec Kaleh-y-Toul; enfin à l'ouest avec Helagân. C'est par ce dernier défilé que passait l'ancienne route de Chouster. Grâce à l'altitude élevée, la température n'est jamais excessive; le 28 mai, à onze heures du matin, le thermomètre marquait 30 degrés; à deux heures de l'après-midi, 37 degrés; habitués aux chaleurs tropicales de l'Arabistan, nous étions obligés, aussitôt arrêtés, de nous envelopper frileusement dans nos couvertures. Les récoltes étaient à peu près au même degré de maturité que celles de France à cette époque. Les Bakhtyaris de ces hautes vallées habitent sous la tente pendant l'été seulement; l'hiver, il fait trop froid, le pays est sous la neige : ils se réfugient alors sous des huttes de terre.

C. Babin et F. Houssay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tumulus à Malamir (voy. p. 82). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE,

PAR MM. C. BABIN ET F. HOUSSAY [1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Les Dinarouni. — Attabegs. — La ville d'Idedj. — Bas-reliefs sassanides. — Bas-reliefs de Kaleh-Faraoun. — Chekeft-Salmân; bas-reliefs. — Routes pavées.

Les habitants du plateau de Malamir appartiennent aux Dinarouni; c'est une des tribus les plus turbulentes des Bakhtyaris, et les chefs des Tchahar-Leng eux-mêmes ne purent les soumettre qu'en faisant assassiner plusieurs notables de la tribu. Ils n'occupent cette plaine que depuis 1830. Jusqu'alors, retirés dans les chaînes plus abruptes, ils n'avaient d'autres ressources que la guerre et le pillage; fatigué de leurs déprédations, Mohammed Taghi, chef des Tchahar-Leng, les réunit à sa tribu en leur abandonnant les riches terres de Malamir. Ce territoire, aujourd'hui parcouru par quelques milliers de nomades, était au XIVe siècle le centre d'une brillante civilisation.

Depuis la chute des Seldjoucides jusqu'à la conquête des Mogols, pendant un siècle, la Perse fut déchirée par les querelles de quelques petits princes ou gouverneurs appelés *attabegs*, qui avaient profité de la faiblesse des derniers Seldjoucides pour établir leur autorité sur plusieurs des plus belles provinces de la Perse, et notamment sur l'Aderbeidjan, le Fars et le Louristan.

Quelques-unes des ruines voisines ont gardé le nom des attabegs, en souvenir de leur domination : non loin de la route de Kaleh-y-Toul à Malamir se trouve l'emplacement de Helagân [1]; les restes d'une forteresse, d'un pont, d'une fontaine, portent les noms de *Kaleh attabegân* (château des attabegs), *Pol attabegân* (pont des attabegs), *Tchechmé attabegân* (source des attabegs).

Sur le plateau même, d'après les géographes orientaux, s'élevait la ville d'Idedj, résidence des attabegs du Louristan; l'un d'eux, Mozaffer eddin Afrasiab (1339-1392), fit construire dans son royaume des ponts, des routes, des caravansérails et des mosquées. Ibn Batouta, qui visita la ville à cette époque, dit qu'Idedj renfermait quarante-quatre mosquées; il y en avait vingt autres dans les environs. Lorsque le voyageur arrivait dans un caravansérail, il trouvait le logement et la nourriture pour lui et ses bêtes, sans rien dépenser, grâce à la générosité des princes. La route d'Idedj à Ispahan, très suivie à cette époque, était pavée dans les endroits difficiles et faisait l'admiration des voyageurs;

1. Suite. — Voyez p. 65.

1. *Heilak*, du turc *ieylok*, équivalant au persan *sardsir* « terre froide » désigne les points les plus élevés de la montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on l'appelait *Djeddah attabegân*, « route des attabegs », auxquels on en attribuait la construction; cependant le travail paraît beaucoup plus ancien.

Que reste-t-il d'Idedj? Ce sont peut-être les nombreux tumulus qui occupent la partie centrale du plateau, et où l'on ne voit aucune trace d'édifice. L'un d'eux, qui se distingue par ses dimensions, remonte à une époque plus reculée; il est en forme de fer à cheval et s'élève d'une dizaine de mètres au-dessus de la plaine; il est actuellement occupé par quelques huttes de terre et de roseaux. Près de là, un imam-zadeh et plusieurs tombeaux analogues à ceux que nous avons déjà trouvés à Ilak.

Les Sassanides ont aussi laissé des traces de leur passage, bien que le nom de Chapour, si connu dans toute la Perse, soit ici oublié. Au nord, dans une gorge appelée *Honk*, se trouve, d'après Layard[1], un bas-relief de cette époque. L'exécution en est assez médiocre et il est fort mal conservé. Les difficultés soulevées par les Bakhtyaris, et dont il sera question plus loin, ne nous permirent pas de visiter ce bas-relief et d'en prendre une photographie.

On peut assigner la même date à quelques restes de constructions en moellons situées près de Chekeft-Salmân, et tellement ruinées qu'il est impossible de dégager un plan de l'ensemble.

D'autres bas-reliefs plus anciens et plus intéressants se trouvent à Kaleh-Faraoun et à Chekeft-Salmân.

Le campement des Bakhtyaris est séparé de Kaleh-Faraoun par le lac de Malamir, dont nous avons déjà parlé. Aussitôt après avoir traversé le lac, on pénètre dans une gorge étroite et profonde, entourée de tous côtés par une muraille de rochers à pic dont la hauteur dépasse cinquante mètres; le sol est couvert d'éboulis. Rien de plus sauvage que cette enceinte de rocs dénudés où se trouve une série de bas-reliefs contenant plus de trois cents figures; ces traces de civilisations disparues ajoutent encore leur mélancolie à la désolation de cette solitude. Nous ne voulons pas entreprendre de tout décrire à cette place; quelques pages suffiront pour évoquer les histoires oubliées qui ont eu ces gorges pour théâtre.

Ces sculptures sont taillées sur les parois de la montagne, tantôt à la base, tantôt plus haut, ou sur de gros blocs détachés des flancs. Elles ont beaucoup souffert des intempéries; la pierre est un calcaire siliceux assez compact, néanmoins les figures sont fort usées, et sur la plupart on distingue seulement le contour extérieur des personnages et les formes générales du sujet. Le relief a presque partout disparu, et dans les parties les mieux conservées il semble qu'il n'ait jamais été très accusé; il y a peu de modelé, le sculpteur a fait surtout du méplat.

Les figures sont de toutes tailles, elles ont de 0 m. 38 à 2 mètres de hauteur. Le bas-relief le plus intéressant et le moins dégradé est situé à gauche de l'entrée de la gorge. L'artiste a entaillé le rocher sur une profondeur de 15 centimètres, et c'est sur le fond aplani de cette niche qu'il a sculpté le sujet. A l'abri des rochers qui la surplombent, son œuvre n'a pas été atteinte par les eaux qui coulent sur les flancs de la montagne, et a échappé à leur action destructive. Cette niche est placée à 3 mètres au-dessus du sol; elle a 1 m. 60 de longueur sur 1 m. 10 de hauteur, et contient dix figures.

Le personnage principal occupe toute la hauteur du tableau; il est vêtu d'une grande robe descendant jusqu'aux pieds et évasée vers le bas, par-dessus une tunique courte serrée à la taille, et croisée sur la poitrine. Le sculpteur a rendu avec le plus grand soin les riches broderies du costume; la tunique et la robe sont bordées d'une large rangée d'antémiones, au long de laquelle court une passementerie dentelée, différente des franges assyriennes. Le personnage porte une sorte de bonnet phrygien[1] d'où s'échappe en arrière une longue tresse descendant jusqu'à la ceinture; les cheveux sortent aussi en avant sur le front; la barbe est longue, et bouclée dans le haut. Les mains croisées sur la poitrine ont été martelées. Comme ornements, un collier et des bracelets. Le corps est de face, et la figure de profil; l'ensemble est d'un homme de petite taille et trapu, avec une tête de dimensions relativement fortes.

Une inscription cunéiforme de vingt-quatre lignes s'étend à droite et à gauche; deux autres plus petites, de sept et de cinq lignes, sont gravées sur la robe et sur la tunique au-dessous de la ceinture.

Derrière lui, deux personnages plus petits sont superposés. Celui du haut est en très mauvais état; il porte une tunique courte; un manteau flottant tombe des épaules jusqu'aux pieds; il tient un arc de la main gauche. Le second est dans la même position que le personnage principal, les bras croisés; une longue barbe bouclée descend sur la poitrine; une robe ornementée, et divisée en étages comme la robe chaldéenne, tombe jusqu'aux pieds; la face est très mutilée.

Dans l'angle droit du tableau se trouvent trois personnages de 0 m. 38 de haut, vêtus de longues robes sans ornements; ils marchent à la suite l'un de l'autre et portent des instruments de musique différents : le premier semble tenir des cymbales; le second a un instrument à cordes en forme de carré; le troisième, une harpe terminée en bas par un appendice triangulaire, au sommet duquel convergent les cordes.

Au-dessous, un homme saisit une chèvre de montagne dont les cornes se recourbent en arrière; à côté, l'un au-dessus de l'autre, trois béliers décapités couchés sur le dos; à droite, leurs trois têtes rangées sur une même ligne.

Enfin, dans le bas du tableau, un dernier groupe : deux hommes vêtus de tuniques courtes amènent un animal dont la tête est tellement mutilée qu'il est diffi-

1. *Journal de la Société de géographie de Londres*, t. XVI.

1. C'est peut-être la mitre de feutre décrite par Hérodote (VII, 62) pour les Cissiens qui habitaient ce pays.

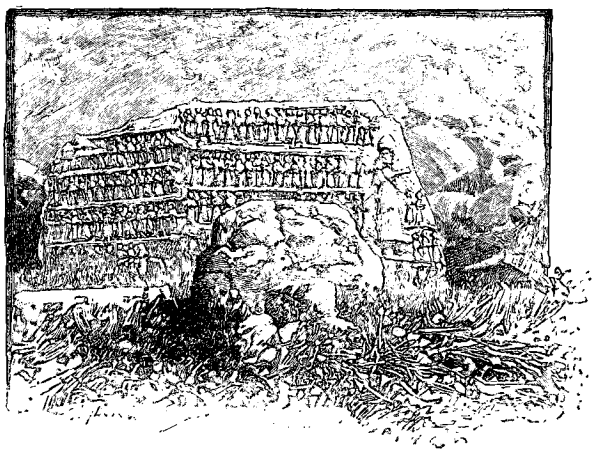
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cile d'en reconnaître l'espèce : c'est probablement un bœuf ; un troisième personnage, tourné vers le premier, semble présider au sacrifice devant un autel.

Sur chaque petite figure est gravée une inscription de quelques lignes.

Ce bas-relief et la longue inscription qui l'accompagne ont été copiés pour la première fois en 1841 par Layard, mais le déchiffrement n'a jamais été fait complètement[1] ; quoi qu'il en soit, le caractère général du sujet est assez clair : l'artiste a voulu représenter une scène religieuse et des sacrifices.

Vers le centre de la gorge on voit deux blocs isolés couverts de figures. Le premier a une forme pyramidale. Le personnage principal du bas-relief a 1 m. 85 de hauteur ; il est debout, les bras levés dans l'attitude de la prière, les mains fermées et l'index tendu. Il porte une longue barbe ; sa coiffure est un bonnet rond, analogue à la calotte de feutre qu'ont encore les habitants du pays ; une grande natte de cheveux s'en échappe en arrière, et une grosse mèche en sort sur le front ; il est vêtu d'une tunique à manches très courtes, descendant jusqu'au-dessous des genoux, et fortement évasée par le bas. La chaussure est terminée en pointe recourbée vers le haut. Cette forme, qu'on retrouve sur les bas-reliefs hétéens, est encore en usage en Syrie ; les *guivehs* bakhtyarisse relèvent de la même manière. Les souliers des Chinois présentent également cette forme ; et ces peuples portent encore les cheveux tressés en une longue queue, comme les sujets représentés sur les bas-reliefs de Malamir, ainsi que sur ceux des Hétéens.



Bloc sculpté à Kaleh-Faraoun. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Tout l'ensemble est traité avec une grande naïveté, sans modelé ; malgré cela, il y a dans cette figure un air de vie très singulier ; l'œil est rendu d'une manière presque parfaite, ce qui n'est pas ordinaire dans les sculptures anciennes.

Devant ce personnage, six animaux de petite taille sacrifiés sont couchés sur le dos ; au-dessus d'eux, un bœuf à bosse dans la même position et un homme penché sur lui qui semble l'égorger. En arrière, quatre figures de 0 m. 38 de hauteur, très effacées.

A côté de ce rocher s'en trouve un autre dont les faces sont couvertes de sculptures. Le bloc présente une forme triangulaire ; il a 2 m. 50 de hauteur, et le plus long côté a 5 mètres. Sur la face tournée vers l'entrée de la gorge est gravée la partie la plus significative du sujet ; c'est d'abord une figure de 1 m. 90 de hauteur, très dégradée, et où l'on ne voit guère que le contour extérieur de l'image : elle représente un homme les mains levées ; sa robe à manches courtes est serrée à la taille et descend jusqu'aux pieds. En arrière, une longue procession d'individus les mains jointes, et disposés sur quatre rangs. Dans la rangée supérieure, il y en a dix-neuf. Ils sont vêtus de la tunique courte s'arrêtant au-dessus du genou, excepté les deux premiers, qui portent de longues robes ; leur taille est plus élevée, ce sont sans doute des hommes de plus haute importance. Les trois autres registres contiennent chacun seize figures ; dans les deux premiers elles ont la robe longue, dans le dernier la tunique courte. Sur la même face, devant le grand personnage, il y a aussi quelques figures. Les autres faces du bloc en sont également couvertes : celle de gauche en contient cinquante-trois en quatre rangées. La troisième face, tournée vers la montagne, possède trois compartiments semblables. Ces sculptures représentent sans doute une scène religieuse ; le personnage de haute taille est un dieu, un prêtre ou un roi vers lequel se dirige la foule des adorateurs, des fidèles ou des sujets.

De l'autre côté de la plaine de Malamir, au sud, non loin de la route de Kaleh-y-Toul, existe une grotte appelée par les habitants Chekeft-Salmân (grotte de Salomon). Au fond d'une gorge étroite dont le sol est couvert de rocs éboulés, on pénètre dans une grotte peu profonde, mais très large ; à droite une source jaillit entre les rochers, tombe dans un petit bassin et s'écoule dans la plaine par un canal. Actuellement les Bakhtyaris y conduisent leurs troupeaux pendant le jour pour les abriter contre l'ardeur du soleil ; ils ont pour ce lieu une profonde vénération, due aux talismans que leurs ancêtres ont gravés sur le flanc des rochers. Au-dessus de la source, près d'une grande inscription cunéiforme de trente-six lignes, on voit, sculpté sur la paroi, un personnage debout, de grandeur naturelle et les mains jointes. Le haut du corps disparaît sous la couche de calcaire déposée par les eaux d'infiltration ; sur la tunique est gravée une inscription de quelques lignes.

Dans la gorge même, sur la paroi du rocher, sont deux curieuses sculptures placées à une hauteur qu'on ne peut atteindre sans échafaudage, et qui n'ont point eu à subir de mutilations. La première comprend trois figures, debout, les mains jointes près du corps ; celle de gauche représente un homme à longue barbe

1. Oppert, *Congrès international des orientalistes*, 1873.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frisée tombant sur la poitrine; il est vêtu d'une tunique à manches courtes allant jusqu'aux genoux, et tout à fait semblable au manteau de feutre des habitants du pays. La coiffure est un bonnet descendant jusqu'à la nuque. La seconde figure est celle d'un enfant. La troisième représente une femme; on devine les seins sous sa longue robe. La tête est traitée avec soin, la coiffure élégante; les traits sont élégants et réguliers malgré la proéminence des pommettes et la ligne du nez, gros et non busqué.

Le second bas-relief comprend quatre figures. La première est celle d'un homme à longue barbe, les bras levés, les mains fermées, l'index tendu; la coiffure consiste en un bonnet tombant sur les oreilles et avançant sur le front; il semble qu'une tresse de cheveux descende jusqu'à la ceinture. Devant lui, un autel semblable à celui qu'on voit à Kaleh-Faraoun; derrière, les personnages du tableau précédent dans des attitudes différentes : l'homme a toujours les mains jointes près du corps, la femme lève le bras droit, l'index allongé; toutes ces figures regardent la grotte. Il est difficile de pénétrer le sens exact de ces sculptures avant d'avoir lu l'inscription qui les accompagne; malheureusement elle est en très mauvais état, et il est à craindre que de nombreuses parties ne résistent au déchiffrement.

Les bas-reliefs de la plaine de Malamir ne sont pas les seuls monuments de l'antique civilisation de la contrée. Ces parties de routes pavées dont nous avons déjà dit quelques mots et qu'on attribue aux attabegs remontent à une antiquité beaucoup plus reculée. La largeur du pavage est de 2 m. 50 à 3 mètres; les blocs qui le composent atteignent 3 mètres de long sur 1 mètre de large; tous les quinze ou vingt blocs, une dalle occupe toute la largeur du chemin. Ces attabegs étaient de trop petits princes pour mener à bien une telle entreprise. Après avoir vu les immenses travaux de Chouster, on pourrait attribuer cette œuvre aux Sassanides; ce n'était point au-dessus de leurs moyens, mais elle remonte encore plus haut. Les historiens grecs et latins nous disent que ces routes existaient déjà sous les successeurs d'Alexandre, entre Suse et Persépolis. Diodore de Sicile les désigne sous le nom de κλίμαξ μεγάλη (grande échelle), Strabon parle également d'une route qui menait de la Susiane vers la Gabiane, ancien nom de la province d'Ispahan. Si Alexandre en eût été le constructeur, ses historiens, qui parlent de tout ce qu'il a fait, n'omettraient point une aussi vaste entreprise; ces routes seraient donc antérieures au IVe siècle avant notre ère.

V

Difficultés avec les Bakhtyaris. — Départ de Malamir et retour à Kaleh-y-Toul. — Les talismans de la châtelaine. — Le parapluie vert d'un mirza. — Départ de Kaleh-y-Toul. — Bagh-Mélek. — Les ruines de Mandjanik. — Nemrod et Abraham. — L'Ab Zard. — De Bagh-Mélek à Meidovid.

La race ancienne qui a ainsi écrit sa vie sur ces montagnes est aujourd'hui méconnaissable, à la suite des innombrables mélanges ethniques qui se sont produits en ces points, surtout par l'introduction de tribus turcomanes.

Un double mouvement se produit perpétuellement. Les rois déportent dans la plaine ou sur les hauts plateaux les tribus de la montagne, pour les soumettre plus directement à leur autorité. Les tribus essayent de gagner les vallées inaccessibles, pour échapper aux vexations et à l'impôt.

La partie la plus sauvage du pays est celle qu'occupent les Haft-Leng, au nord du Karoun. Nous avons très peu de renseignements sur cette contrée; mais il est permis de supposer qu'en raison de son accès difficile, elle a été préservée de ces mélanges récents. C'est là sans doute que se sont retirés les peuples anciens.

Cependant nos relations avec les habitants sont de plus en plus tendues et nous ne pouvons songer à rester plus longtemps parmi eux. Les rares voyageurs qui ont pénétré chez les Bakhtyaris se sont loués de leur hospitalité et de leur bon accueil. Nous sommes loin d'avoir une aussi favorable impression. Chemin faisant, nos guides de Konak nous avaient déjà prévenus : « Quand vous serez chez les Janiki, disaient-ils, tout ira bien, vous pourrez vous promener avec mille tomans dans la main sans être dépouillés. Chez les Dinarouni, si vous avez un kran on vous le volera. » Bien que sévère, ce jugement n'était point exagéré. Au début l'accueil fut plutôt cordial. Assadoulah, le fils de Mollah Abbas, nous guida vers les talismans de la montagne. Son front commença à s'obscurcir quand il vit les préparatifs de la photographie, et son attitude devint tout à fait mauvaise sur notre refus d'ouvrir les châssis pour lui montrer ce qu'ils contenaient. En face de l'impossibilité de lui faire comprendre la réduction des sels d'argent par la lumière, et d'ailleurs pressés par le temps, nous ne fîmes rien pour calmer sa fureur. Il partit, nous laissant barboter dans le marais pour revenir seuls. Heureusement nous en sortîmes l'honneur sauf, sinon les pieds secs. Le lendemain, une querelle du même genre avec notre domestique faillit mettre le feu aux poudres. Une accalmie se produisit encore, mais, la nuit, les couvertures et les licous des chevaux disparurent. Nous fîmes appeler Mollah Abbas.

« Si les objets disparus ne sont pas restitués de suite, tu auras de nos nouvelles; nous allons à Ispahan chez le prince Zellè Sultan, nous lui conterons ta manière d'agir à notre égard.

— Vous pouvez aller voir Zellè Sultan et même le chah, je ne m'en soucie guère; s'ils étaient ici, je les tuerais de ma main. »

L'autorité persane étant si peu respectée, et sans autre recommandation que la sienne, nous n'avons, toute réflexion faite, qu'un seul parti à prendre. Notre mission est terminée, puisque nous avons réussi à photographier les inscriptions et presque tous les bas-reliefs. Il s'agit de tenir tête à l'orage et de nous pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parer à quitter le campement sans précipitation, mais avec rapidité. — Gauthier est parti ce matin, poursuivant son voyage sur Ispahan. Son équipage relativement somptueux l'avait fait prendre pour le fils de la reine des *Inglesi*, et cette dignité supposée nous couvrait également. Depuis que nous sommes seuls, l'hostilité se donne plus libre cours. C'est sur nous d'ailleurs que pèse l'accusation de regarder les talismans avec des instruments mystérieux. Nous donnons l'ordre de seller les chevaux et de charger les bagages; toute la tribu nous entoure en vociférant. Enfin, nous piquons dans le tas malgré les clameurs, et en route! Enchantés d'être débarrassés de ces hôtes si désagréables, nous vérifions à tête reposée le contenu des fontes de nos selles et constatons encore quelques vols : des objets de toilette et, chose plus précieuse, un baromètre, ont disparu; mais nous sommes trop loin des tentes pour revenir, ce serait d'ailleurs peine perdue; il faut renoncer aux observations météorologiques jusqu'à la fin du voyage.

Le retour à Kaleh-y-Toul s'effectua sans incidents, nous vîmes de loin quelques Bakhtyaris monter à cheval après notre départ, mais nous ne fûmes point inquiétés et ce spectacle nous laissa assez froids.

Nous retrouvons chez Darâb Khan le même accueil qu'à notre premier passage; son entourage vient nous saluer et surtout demander des remèdes; mais ils en demandent avec excès, et il faut à la fin expulser tous ces clients improvisés en les menaçant de la colère du khan.

Bas-relief à Chekeft-Salmân. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

La châtelaine, informée de notre retour, nous renvoie son émissaire exposer à nouveau ses infortunes conjugales et réclamer un talisman. Il faut s'exécuter ou se résoudre à passer pour d'inhabiles médecins.

« Dis à ta maîtresse d'attendre le jour de la pleine lune et de manger un coq noir tué avant le lever du soleil. »

La pleine lune est loin : nous ne serons plus là pour voir l'effet produit.

« Le talisman sera-t-il efficace aussi pour moi? nous dit le jeune garçon envoyé par l'épouse délaissée.

— Certainement », répondons-nous avec assurance, en étouffant nos rires, et il part en courant vers l'andéroun.

Il eût été cruel de priver ces bonnes gens de tout espoir.... au moins jusqu'à la pleine lune; nous aurons deux coqs de plus sur la conscience, c'est peu de chose. Depuis notre départ de Suse, c'est-à-dire depuis quinze jours, nous en avons mangé trente, et jusqu'à Chiraz nous en avons encore quarante en perspective : quelle variété dans nos menus! Dans la soirée, Darâb Khan et son mirza, Ali Akbar, viennent nous rendre visite.

« Vos fatigues sont passées, dit le khan; vous ne trouverez plus que des Janiki, les plus honnêtes gens de la Perse; demain matin je vous donnerai des cavaliers qui vous escorteront jusqu'à Bagh-Mélek. » Mirza Ali Akbar, qui a visité Téhéran, Ispahan, Chiraz et connaît toutes les douceurs de la civilisation, nous offre un parapluie pour nous abriter du soleil. Ce n'est pas un de ces vulgaires objets que nous connaissons depuis l'enfance; celui-ci est en cuir vert, il a même un passé glorieux : l'année dernière, son maître le portait dans une expédition contre les Arabes, et il a été percé de deux balles. Bien curieux, ces lettrés qui vont en guerre avec un parapluie vert!

Nous remercions vivement le mirza de son offre obligeante et prenons congé de lui pour nous rendre à notre appartement : c'est la terrasse de la maison, sur laquelle on a installé nos tapis et nos couvertures. Après les émotions de la journée, nous passons là une nuit délicieuse. Tout est calme autour de nous. Quelquefois des chacals poussent leurs hurlements, auxquels répondent furieusement les chiens, puis tout rentre dans le silence. Au ciel les astres brillent d'un éclat extraordinaire; de temps en temps des étoiles filantes tracent leur sillon lumineux. « Ce sont, disent les Persans, des flèches jetées par les anges aux démons qui veulent escalader le ciel. »

Le 31 mai, à 9 heures du matin, nous quittons Kaleh-y-Toul, accompagnés d'un cavalier qui doit nous escorter jusqu'à Bagh-Mélek; l'étape est courte et ne compte que 13 kilomètres. Une lettre de Darâb Khan nous recommande au chef du village, et lui enjoint de nous faire escorter le lendemain. En partant, le khan insiste auprès de son cavalier afin qu'il ait le plus grand soin de nous, et promet de lui couper la tête s'il nous arrive quelque accident. Cela suffit largement comme témoignage d'intérêt. Nous descendons maintenant vers la plaine de Ram-Hormuz, et retrouvons à la descente et en ordre inverse la succession des paysages qui se sont déroulés devant nous pendant l'ascension. Le haut plateau qu'il s'agit de traverser d'abord est fertile et bien arrosé : partout des champs de blé et d'orge où s'égarent les mulets, au grand bon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heur de leur maître. Des collines pierreuses bordent cette petite plaine, et, leur dernière ondulation franchie, nous apercevons une autre plaine plus vaste et très verdoyante; au milieu, un amoncellement de murailles grises, au bord d'un petit cours d'eau aux rives couvertes de lauriers-roses. C'est le village. Nous nous dirigeons vers la demeure du chef, l'émir zadé. Sa réception n'est point celle que nous avait fait prévoir Darâb Khan. Notre escorte a disparu, c'est à peine si nous pouvons faire débarrasser un taudis pour nous y installer; le plafond est crevé en plusieurs endroits, et l'on aperçoit le ciel bleu à travers les solives. Les habitants paraissent tout à fait sauvages; les hommes regardent nos bagages avec convoitise. Au milieu des observations que suggère notre arrivée, nous entendons cette phrase :

« Le khan les envoie pour que nous les tuions. »

Heureusement quelqu'un de mieux informé impose le silence et dit que Darâb Khan nous a reçus avec grands égards. La défiance s'atténue au bout de quelques instants de conversation, et tout se passe en petits vols habilement exécutés de sucre, de thé ou de menus objets.

L'indiscrétion de ces gens ne nous incommode guère, car nous sommes depuis longtemps habitués à prendre nos repas et à faire notre toilette devant une galerie de deux ou trois cents personnes. Ce spectacle leur cause d'ailleurs une telle joie qu'il ne faudrait pas les en priver, si nous en avions les moyens. La vallée de Bagh-Mélek (Jardin de la Reine) est bien cultivée; les champs de blé, d'orge, de riz, couvrent la plaine; deux cours d'eau l'arrosent : l'Ab Zard (Eau Jaune) et son affluent le Tala. Sur la rive gauche du premier se trouvent les ruines de Mandjanik, ancienne ville sassanide. D'après une légende arabe[1], ce fut là que Nemrod, le grand chasseur devant l'Éternel, jeta Abraham dans une fournaise ardente pour avoir brisé les idoles auxquelles ses compatriotes rendaient hommage. La flamme était tellement intense qu'il fallut construire une sorte d'échafaudage (*mandjanik* en arabe[2]) d'où le patriarche hébreu fut précipité. Le Coran ajoute : « Dieu ordonna à Gabriel de descendre sur le bûcher, et aussitôt les flammes se convertirent en un parterre de fleurs; les spectateurs, émerveillés, se hâtèrent d'abjurer l'idolâtrie ». Ce qui a donné naissance à cette tradition, c'est probablement l'existence en ce lieu d'un autel du feu. Nous partons pour visiter Mandjanik; on aperçoit au loin une tour blanche : c'est le tombeau d'un saint, Châh Roud Band. Il faut passer l'Ab Zard, véritable torrent; l'eau se précipite avec violence, son fracas est assourdissant, la rapidité de sa course cause le vertige; quand on veut traverser on perd complètement la notion de son mouvement personnel, on ne peut se rendre compte si l'on avance ou si l'on dérive. La largeur de la rivière est de 40 mètres, sa profondeur atteint à peine 1 m. 50, mais la vitesse du courant dépasse 8 mètres à la seconde. Nous pûmes d'ailleurs apprécier sa force. Un des guides y entra. Arrivés au milieu, cheval et cavalier roulèrent ensemble, ils furent traînés pendant plus de 100 mètres, sans pouvoir réussir à reprendre pied, et se seraient noyés sans un banc de graviers qui les arrêta; ils en furent quittes pour de fortes contusions. Par malheur, ce guide portait le pied de notre appareil photographique, qui disparut dans la chute. Il fallut renoncer à l'excursion projetée, et chercher l'objet perdu.

Ce fut en vain. La promesse d'une récompense à l'habile homme qui saurait le trouver ne produit aucun résultat. A de légers indices nous comprenons qu'il est plutôt caché que perdu, et sans plus nous préoccuper nous revenons au village et allons visiter les ruines d'Argovân : des restes de murs, des ogives en petits matériaux, marquent l'emplacement de la ville; ces constructions ne remontent pas au delà de l'époque sassanide.

Triste fin de journée dans ce village perdu et inhospitalier. Un détail gai,... mais, comment l'exprimer? Conversation très animée dans un groupe. Exclamations de stupeur, voire d'indignation. Un observateur indigène vient de raconter que les chrétiens ne s'accroupissent pas pour donner à la nature une satisfaction... liquide, qu'ils la donnent debout — « comme les animaux!!! »

Le soir on vient nous dire que la somme proposée pour retrouver ce que nous cherchons est bien faible. C'est bon signe; nous augmentons un peu la récompense, et nous attendons. Le lendemain matin, en effet, on le rapporte, et nous donnons les deux krans promis, enchantés de notre marché.

Pour atteindre Meidovid et Ram-Hormuz, il faut franchir l'Ab Zard; l'incident d'hier nous a légèrement refroidis, aussi avons-nous pris nos précautions. Un cavalier nous accompagne, il amène un homme et un bœuf pour le passage; les bagages sont chargés sur le bœuf, auquel on attache successivement les chevaux et les mulets pour empêcher le courant de les entraîner; ce moyen réussit parfaitement.

Le pays que nous parcourons est morne et désolé, les lits de torrents desséchés font suite aux cols pierreux; à chaque instant il faut mettre pied à terre et conduire les chevaux par la bride; pas la moindre touffe d'herbe, pas un oiseau, c'est le désert de pierre à plâtre, déjà rencontré à la montée.

Pendant cinq heures nous chevauchons à travers ces solitudes, les bêtes elles-mêmes, découragées, n'avancent que lentement; mais quelques brins d'herbe apparaissent, puis les ruisseaux d'eau saumâtre et les tamaris, enfin la plaine et sa verdure; au milieu, une grande tache noire, c'est un campement de Bakhtyaris.

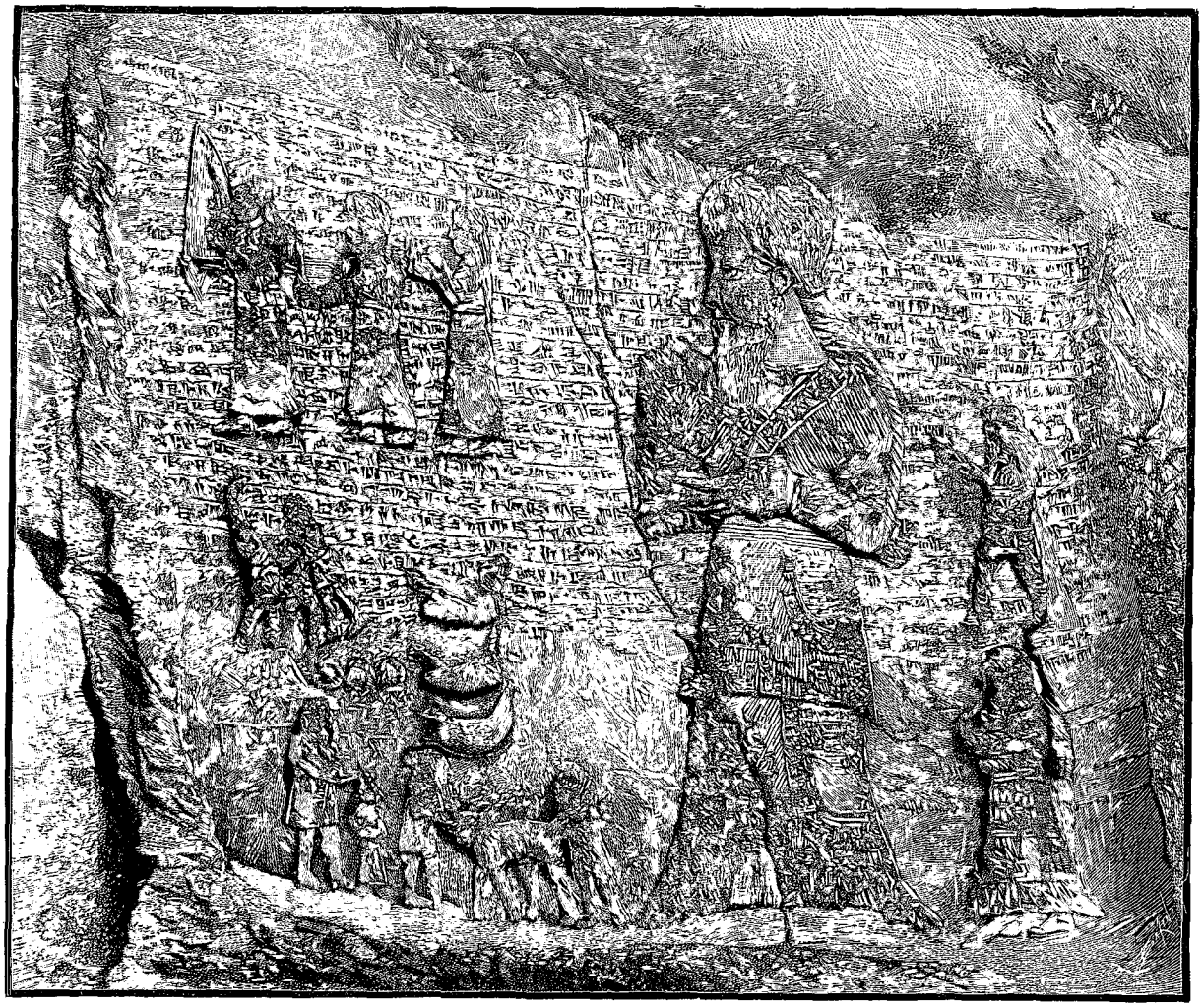
Nous trouvons à ces tentes un accueil plus empressé qu'à Bagh-Mélek. Le chef des nomades met à notre disposition une grande tente et nous fournit les vivres nécessaires; nous pouvons même remplacer le sucre qu'on nous a dérobé et ne plus boire de thé amer.

1. Coran, chap. XXI, verset 69.
2. En grec μαγγανικόν (machine de guerre).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'Ala, affluent de l'Ab Zard, coule à quelque distance; des canaux amènent l'eau tout près du campement et dans les rizières; la plaine paraît avoir été très peuplée, car les huttes ruinées sont nombreuses. La population appartient aux Janiki et n'est point sauvage; les hommes sont fort discrets, la photographie ne les épouvante pas et ils posent volontiers; les femmes, qu'on voit ici à visage découvert, sont d'un beau type; leur seule parure est un anneau orné d'une turquoise qu'elles portent au nez; presque toutes sont tatouées; elles restent assises sous leurs tentes et nous regardent curieusement, pendant que les hommes fument le ghalian autour de nous. Ces Bakhtyaris sont pieux; jusqu'ici nous n'en avons vu aucun faire les prières du Coran, mais à Meidovid tous prient.

Le soir, le campement présente une grande animation, c'est la rentrée des troupeaux; de tous côtés arrivent les moutons et les buffles noirs conduits par des bergers en haillons; des enfants qui peuvent à peine marcher grimpent sur les poulains et galopent autour



Grand bas-relief avec inscription (voy. p. 82). — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

des tentes, tenant d'une main la crinière et de l'autre frappant l'animal. C'est ainsi qu'ils deviennent bons cavaliers.

Bientôt tous les bruits cessent, on n'entend plus que les chants monotones des bergers, sorte de tyrolienne qu'ils murmurent pour ne pas s'endormir; puis c'est le ronflement des moulins : les femmes, pendant que leur époux et maître sommeille, écrasent le blé avec un rouleau de pierre; d'autres font le beurre en agitant le lait dans des outres suspendues à un trépied.

Au milieu de la nuit, nous sommes réveillés par un grand vacarme. Un loup, poursuivi par une troupe de chiens, traverse notre tente : nous sautons sur nos fusils, mais la meute est déjà loin.

VI

Démêlés avec une tribu bakhtyari. — Passage de l'Ala. — La plaine de Ram-Hormuz. — Une nuit agitée. — Ram-Hormuz; la ville et les jardins. — Départ. — Passage de l'Ab Zard. — Sultanabad. — Attaque nocturne.

A l'aurore nous sommes sur pied. Un cavalier nous conduit à travers un dédale de canaux d'irrigation et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

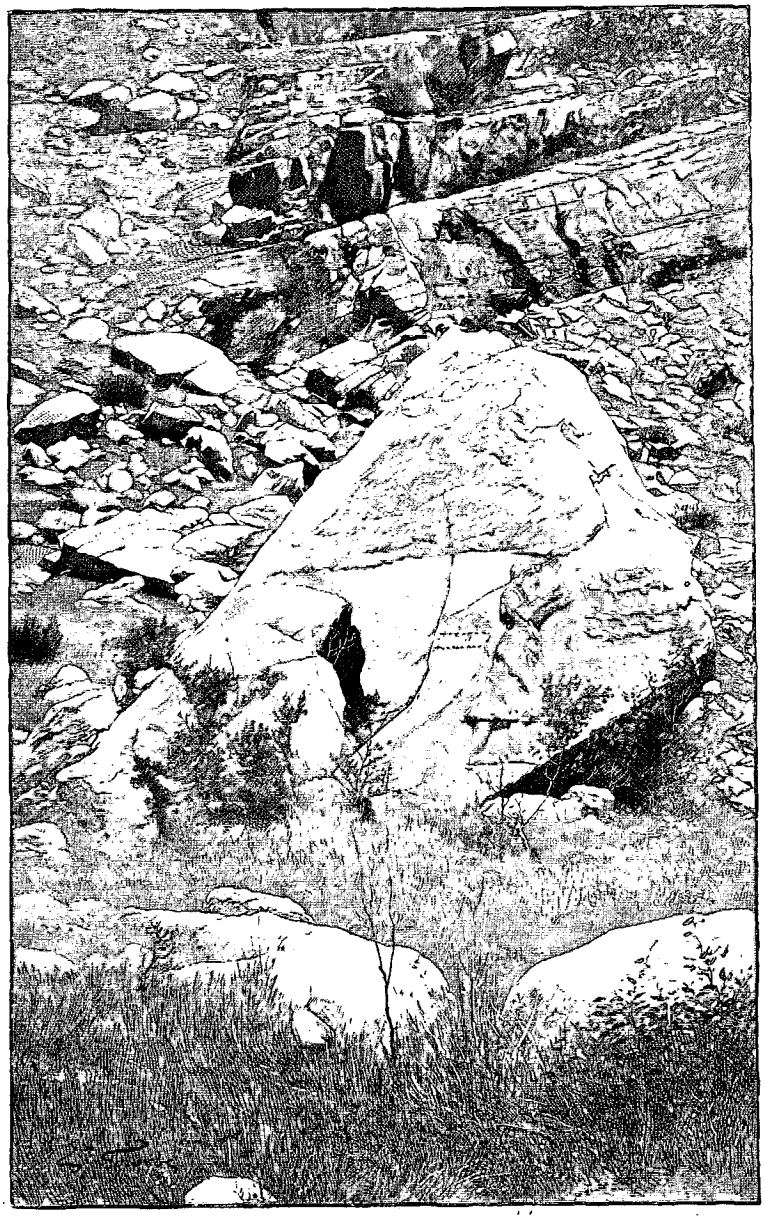
de digues. A un farsak de Meidovid, nous traversons un petit village de cabanes; notre guide, invité par un de ses amis, ne peut résister au désir de fumer un ghalian, mais nous sommes pressés, nous continuons, pensant que le cavalier nous rejoindra. Il ne nous suit pas du tout. Nous commençons à regretter de ne l'avoir pas imité : fumer un ghalian n'est pas perdre son temps, nous l'apprenons à nos dépens. Après avoir erré près d'une heure dans la plaine, nous trouvons un brave homme qui, moyennant deux krans, s'engage à nous conduire à Ram-Hormuz.

Nous suivons la rive gauche de l'Ala. Très large et peu rapide dans cette partie de son cours, cette rivière est facilement guéable; nous la traversons plusieurs fois. Mais tout à coup elle se rétrécit, son lit se creuse et elle se transforme en torrent. Il faut abandonner ses bords et prendre à travers le plateau pierreux qui la domine. Pas la moindre trace de sentier; le guide se dirige vers une montagne dont la cime se profile au loin.

Bientôt la chaleur devient accablante. Au-dessous de nous la rivière déroule au loin son cours écumeux. Jolie vue! Mais nous ne supposions pas qu'elle deviendrait si lointaine; et nos outres sont séchées.

Vers midi nous atteignons le campement d'une dizaine de familles dans la plus complète misère. Une meute de chiens nous entoure, et c'est à grand'peine que nous parvenons au pied d'un arbre sous lequel sont réunis tous les habitants. Nous décidons de rester là quelques heures pour attendre la fraîcheur du soir; il souffle maintenant un vent chaud mêlé de poussière qui dessèche et brûle la peau.

Ces hommes sont vraiment superbes dans leurs haillons. Grands, élancés, la peau très blanche, presque tous châtains ou blonds, ils ne ressemblent point aux Bakhtyaris du nord; ils ont quelque chose des Farsis du sud. D'ailleurs ils ne parlent point le persan, nous n'entendons pas un mot de leur langage. Heureusement se trouvait là un Bagdadien envoyé par le chef de Ram-Hormuz pour surveiller les moissons; il parle à la fois le persan et leur dialecte et nous sert d'interprète.

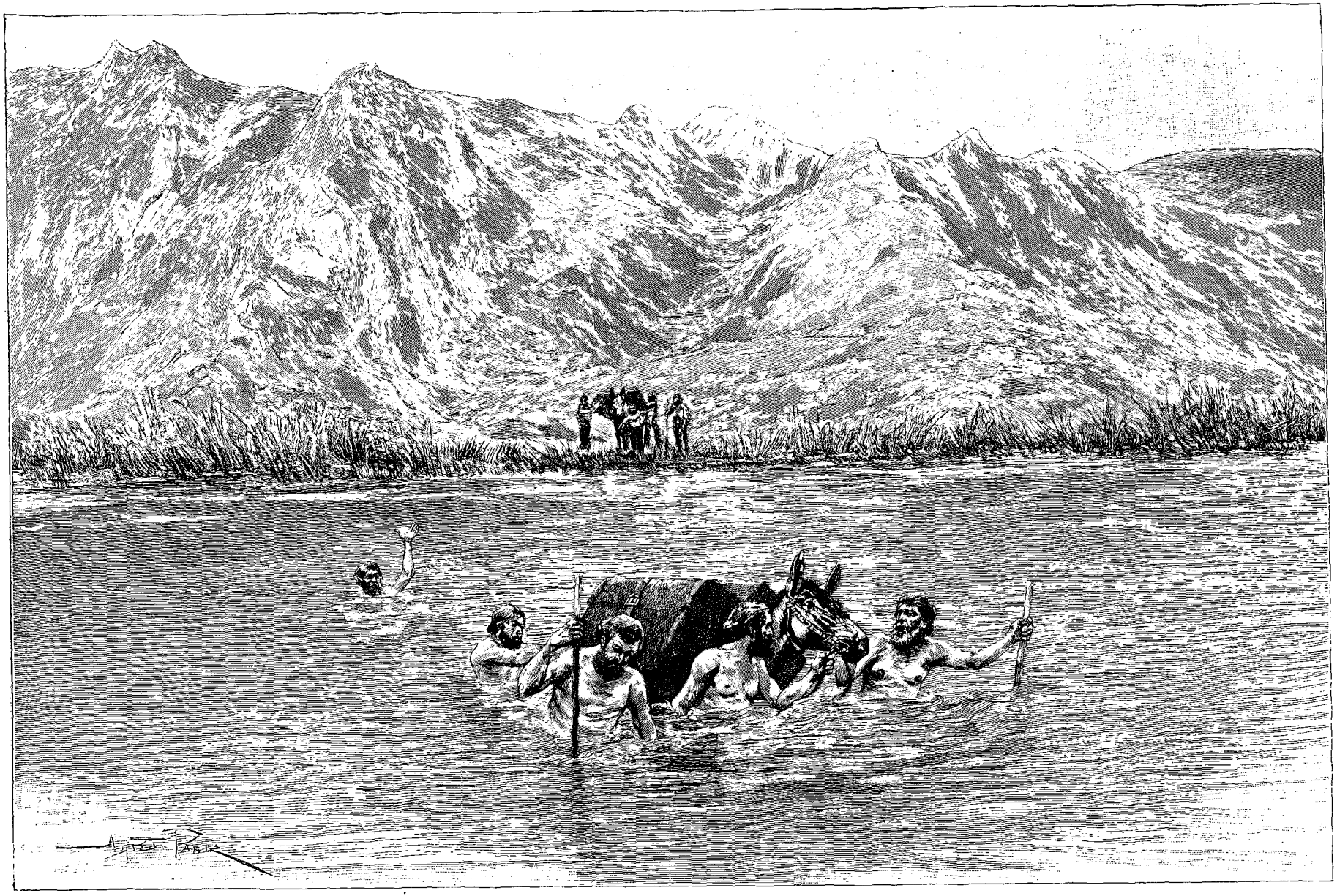


Bas-relief à Kaleh-Faraoun (voy. p. 82). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Ils veulent absolument nous faire passer la nuit avec eux. Il est trop tard, disent-ils, pour atteindre Ram-Hormuz ce soir, et le passage de l'Ab Zard est trop difficile; il faut attendre la baisse des eaux, etc. Nos bagages les intriguent beaucoup. Jamais caisses semblables n'ont passé sous leurs yeux. Que peuvent-elles contenir de précieux? Certainement des armes. L'une d'elles surtout, étroite et longue, les surexcite spécialement, et ils nous prient de l'ouvrir devant eux. Ils eussent été bien déçus en voyant le portrait du président de la République, que nous étions chargés d'offrir au prince Zellé Sultan.

Puis ils se hasardent à nous faire remarquer que nous sommes à leur merci, que personne ne saurait s'il nous arrivait malheur; enfin, que pourrions-nous faire s'ils voulaient nous voler? Nous leur montrons alors nos armes, et envoyons quelques balles au loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de l'Ala (voy. p. 90). — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils admirent la vitesse avec laquelle nous rechargeons. Cette démonstration pacifique les amène à des sentiments meilleurs.

Bref, voyant qu'ils ne veulent point se décider à nous montrer le passage, nous partons seuls; le guide a disparu. Nous nous dirigeons vers la rivière. Malgré une surveillance active, quelques objets manquent encore à l'appel; notre muletier, possesseur d'un magnifique manteau tout neuf, ne trouve plus à la place qu'une guenille.

Bientôt nous atteignons les rives du cours d'eau. C'est un torrent, l'eau se précipite en bouillonnant au milieu des rochers. Mahmoud se met à la nage, le courant l'emporte comme une paille. Trois fois il essaye de prendre pied, mais inutilement. Nous tentons le passage plus bas, sans plus de succès.

Peu après apparaissent cinq hommes et le chef de la tribu, armés de fusils, de pistolets, de poignards, et causant vivement entre eux. Ils s'approchent et proposent de nous indiquer le passage moyennant un fusil et un revolver. Ils diminuent rapidement leurs prétentions et finalement acceptent 16 krans et un bassin de cuivre.

Au lieu de nous conduire le long de l'eau, sur la grève, ils nous font entrer dans un fourré de grands roseaux, où les bêtes sont obligées de se frayer un passage à la force des jarrets. On ne voit rien; les clochettes des mulets seules nous guident. Nos armes sont prêtes, et, à la moindre tentative, nous en userons : ils ne sont que six, nous pouvons nous en débarrasser; mais nous n'en sommes point réduits là : au bout de dix minutes le fourré cesse et nous atteignons le gué.

A cet endroit, la rivière est moins encaissée, des massifs de roseaux brisent un peu la force du courant. Malgré cela, quatre hommes sont nécessaires pour maintenir chaque cheval et l'empêcher d'être emporté. Nous traversons successivement. La violence des eaux donne le vertige; les rives semblent défiler devant nos yeux dans une course folle. Au milieu de la rivière, les guides essayent de s'emparer de nos fusils. Pas de succès encore pour cette tentative. Nous résistons machinalement, et quelques instants après arrivons enfin sur la rive opposée.

Les guides ont vite regagné l'autre bord. Au lieu de faire passer les mulets, ils les déchargent et se mettent en devoir de partager les bagages. L'un d'eux s'est déjà emparé de la batterie de cuisine et se dirige vers le campement de la tribu. Mahmoud, son couteau à la main, gesticule au milieu d'eux, tandis que notre courageux muletier fait mine de se sauver avec ses bêtes. Nous les mettons en joue, en criant que nous allons tirer. Aussitôt ils s'arrêtent, rechargent les mulets et se décident à les faire passer. Puis ils viennent réclamer la somme promise, et se retirent avec mille et une protestations de dévouement.

Après avoir vivement félicité Mahmoud de sa brillante conduite, nous continuons notre route vers Ram-Hormuz. L'un des bandits, devenu notre ami, va nous conduire jusqu'à la ville. Pendant plus d'une heure, nous circulons dans un entassement pittoresque de bancs de grès et de blocs de poudingue. Tout à coup nous entrons dans la plaine.

Le soleil vient de se coucher. Dans le lointain une immense oasis de palmiers se détache sur le ciel embrasé; plus près, d'autres palmiers à la grêle silhouette entourent un village. Le pied de la montagne déjà dans l'ombre paraît bleu avec des taches noires, tandis que les sommets encore éclairés sont d'un rose éclatant.

Quelle variété et quelle richesse de teintes! Bientôt l'air se charge de vapeurs; une légère brume monte de la rivière lointaine et rend les contours incertains, puis les couleurs se mêlent, les dernières lueurs disparaissent, le crépuscule est fini, la nuit rapidement venue.

Absorbés dans la contemplation de ce magnifique panorama, nous n'avons point remarqué que notre guide a filé à l'orientale. N'osant point s'aventurer seul chez les Arabes, il est retourné dans sa montagne. Nous nous dirigeons au hasard à travers les herbes sèches; des nuées de moustiques et de criquets pèlerins s'envolent à notre passage. Bientôt nous sommes égarés. Les efforts pour retrouver un sentier sont vains. Il vaut mieux s'arrêter et coucher sur place. Une légère éminence se trouve précisément non loin de là : c'est un endroit très propice.

Maigres provisions et dîner vite terminé : un poulet, cuit le matin, pas de pain, pas d'eau surtout! Dormons alors! A peine étendus sur nos couvertures, nous ressentons aux jambes de violentes piqûres : nous venons de nous asseoir sur une fourmilière!

Le sommeil allait nous reprendre quand un coup de fusil éclate dans le voisinage. Nous sautons sur nos armes, croyant à une attaque. En même temps un furieux galop de chevaux se fait entendre. Sont-ce des rôdeurs arabes? Ce sont nos chevaux et nos mulets, effrayés par la détonation ou par quelque fauve. Il a dû passer quelque être inquiétant pour que des bêtes de somme harassées par huit jours de montagne aient encore trouvé des ressources pour un pareil emballement. Le muletier et Mahmoud passent le reste de leur nuit à rassembler la cavalerie dispersée.

Pendant que l'un de nous veille, l'autre reprend son sommeil interrompu.

3 juin. — L'aube nous montre la plaine ensoleillée : le muletier arrive avec ses bêtes retrouvées sur les bords de la rivière. Une heure après, nous atteignons la ville.

Ram-Hormuz ou Roumez, selon les auteurs persans, fut fondée par Hormuz, fils de Chapour, au IIIe siècle de notre ère. Elle semble avoir atteint son apogée vers la fin des Sassanides. Conquise par les Arabes en même temps que la Susiane, elle vit passer, au XIVe siècle, les armées de Tamerlan en marche sur Chiraz.

Actuellement le pays compris entre Ram-Hormuz et la vallée du Karoun appartient à un chef arabe, l'émir Abdoullah. Récemment encore le territoire de Ram-Hormuz dépendait des Bakhtyaris. Afin de le sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettre plus directement à son autorité, le gouverneur de l'Arabistan accorda aux Arabes l'autorisation de s'en emparer, moyennant un tribut annuel. C'est le système habituellement suivi en Perse. Les représentants du chah n'ont qu'un souci : entretenir une rivalité constante entre les divers chefs qui se partagent la contrée. Affaiblis par des luttes continuelles, ces chefs n'atteignent jamais une puissance exagérée.

La guerre dure depuis trois ans. Dernièrement les Bakhtyaris ont été refoulés dans la montagne, et les Arabes occupent la ville. Les habitants, effrayés, ont fui dans des régions moins agitées, les maisons sont désertes, les rues encombrées par des monceaux de ruines ; le dixième à peine des habitations reste debout.

« Combien y avait-il d'habitants avant la guerre ? demandons-nous à un Arabe.

— *Becyâr* (beaucoup). »

Cette réponse ne nous étonne guère, la statistique étant encore inconnue dans le pays. D'après l'étendue des ruines on peut compter sur une population de 4 000 à 5 000 habitants. Aujourd'hui il reste à peine cinquante familles.

Le fils de l'émir met à notre disposition une masure

Bakhtyaris de Meidovid (voy. p. 86). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

abandonnée. Il faut commencer par déblayer l'intérieur de la pièce qui nous servira de logement. La terre du toit a coulé par un trou qui remplaçait sans doute la cheminée. Au milieu des décombres grouille une colonie de scorpions verts. Heureusement nous ne passons dans ce taudis que les heures chaudes du jour. La nuit, nous couchons dehors, et le matin nous préférons chercher un abri dans les beaux jardins abandonnés qui entourent la ville, et que la guerre a respectés.

Ce sont plutôt des fourrés que des jardins. Les orangers, les figuiers, les grenadiers aux fleurs écarlates s'enchevêtrent dans un inextricable désordre. Des vignes couvertes de fruits, des lianes s'enroulent autour des troncs ou s'élancent d'un arbre à l'autre en longues arcades. Les grenades, les dattes, les raisins se mêlent et mûrissent lentement sous ce fouillis de verdure. Une magnifique allée d'orangers séculaires forme une obscure voûte de feuillage. Des nuées d'oiseaux remplissent ces solitudes de leurs joyeux chants.

Toute la matinée nous errons sous ces frais ombrages, si touffus que les rayons du soleil ne pénètrent point jusqu'à la terre, et que les fleurs de la plaine, ailleurs blanches et décolorées par la grande chaleur, y conservent leurs belles couleurs roses. Çà et là une clairière,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

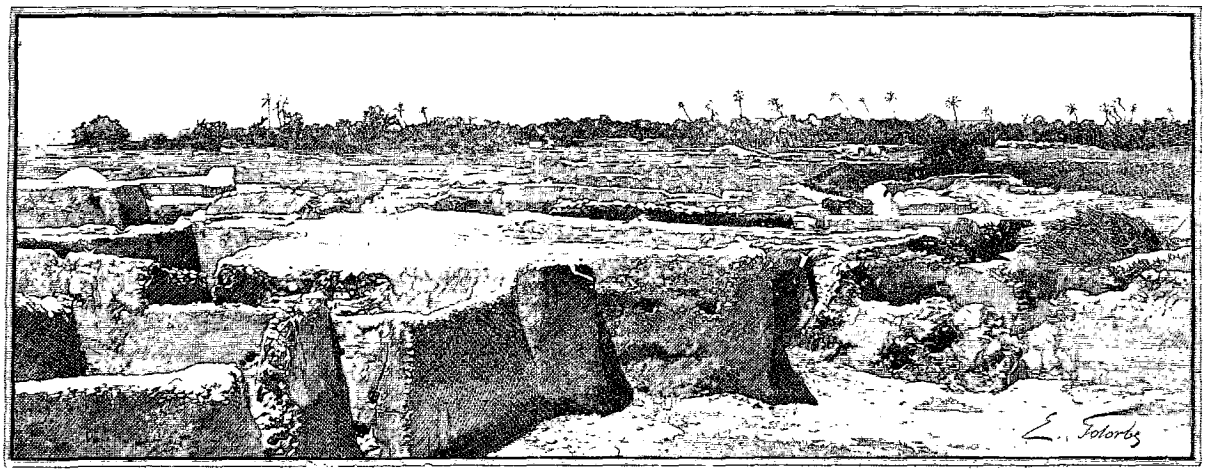
et, au milieu, un petit monument surmonté d'une coupole blanche inondée de lumière. L'œil peut à peine en soutenir l'éclat. C'est un tombeau de saint; quelques versets du Coran en caractères coufiques en sont tout l'ornement; près de là, un buisson couvert de guenilles de toutes couleurs témoigne la dévotion des Arabes à celui qui n'est plus. Du haut de la terrasse de l'édifice on aperçoit une mer de feuillage.

Mais le soleil monte, la chaleur croît rapidement, nous regagnons notre logis à travers la ville. Quel contraste! Les maisons de terre séchée au soleil sont abandonnées; les portes manquent, quelquefois les ruines couvrent la rue et il faut passer à travers des murs éventrés. Les ruelles sont désertes; point de bazar, pas un bruit. Un palmier jaillit au-dessus des murailles grises, mais il se meurt; le maître n'est plus là!

En entrant, nous constatons que le voile de notre appareil photographique est réduit à la grandeur d'un mouchoir de poche. Notre guide, que l'étiquette obligeait à marcher toujours derrière nous, a profité de l'occasion pour s'y tailler un « complet »; il était si mal vêtu que nous sommes heureux d'avoir pu lui rendre ce petit service. Toute mauvaise humeur serait d'ailleurs superflue, car il ne reviendra certainement pas prendre de nos nouvelles.

5 juin. — Nous comptions partir cette nuit, et à 1 heure du matin notre caravane était prête; nous n'attendions plus que le guide promis par le fils de l'émir pour nous conduire à travers ces vastes plaines sans routes. A 4 heures, un cavalier vient nous dire de la part du gouverneur qu'il serait très désireux de nous donner cent cavaliers pour nous honorer et nous servir, mais actuellement le pays que nous nous proposons de traverser est si dangereux qu'il ne peut laisser aucun de ses hommes s'y aventurer.

Nous adressons nos remerciements au gouverneur, puis essayons de séduire quelque Arabe. Mais c'est en vain, aucun d'eux ne semble se soucier de sortir de la



Ram-Hormuz, vu des terrasses (voy. p. 90). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

ville. Enfin, après de longues hésitations, un piéton se décide à nous accompagner jusqu'au delà de l'Ab Zard, qu'il faut encore traverser. Cavalier ou piéton, peu importe, nous ne sommes point accoutumés à une nombreuse suite, et saurons bien nous faire respecter nous-mêmes.

Nous partons; il fait une fraîcheur délicieuse. Le soleil à peine levé se cache (rare phénomène) derrière un rideau de nuages. Pourvu qu'il en soit longtemps ainsi! La perspective d'une étape au soleil quand le thermomètre marque de 40 à 50 degrés à l'ombre n'a rien de réjouissant. Le départ aurait pu être remis à ce soir, mais ce soir, le guide sera-t-il encore aussi bien disposé?

Un dernier regard sur ces magnifiques allées d'orangers, sur les bosquets de grenadiers; bientôt, peut-être, nous regretterons toute cette fraîcheur et cette ombre. Le guide nous conduit jusqu'au bord du fleuve. Déjà il commence à ne plus se sentir chez lui, et il tourne bien souvent la tête vers Ram-Hormuz. D'ailleurs il ne connaît point le gué, et déclare qu'il lui est impossible de venir avec nous sur l'autre rive.

Eh bien, tentons le passage seuls. Nous poussons nos chevaux dans l'eau. Le fleuve a ici une allure plus calme; le lit est très large, mais le fond est parsemé de trous, où les bêtes trébuchent à chaque pas et tombent de temps en temps. Tout à coup notre muletier disparaît, ses bras s'agitent et rencontrent heureusement la queue d'un mulet. Sauvé, mon Dieu! Après plusieurs bains d'eau glacée nous atteignons la rive, les vêtements trempés, mais très contents du résultat obtenu.

Un affluent de l'Ab Zard nous arrête encore quelques instants, puis nous dirigeons nos pas vers un village voisin. Peut-être serons-nous plus heureux et trouverons-nous un guide. Une haute muraille crénelée entoure hermétiquement le village; une solide porte en ferme l'entrée. C'est encore l'état de siège. A notre appel la tête d'un homme paraît au-dessus du mur; la vue de deux casques blancs ne semble point le rassurer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ram-Hormuz, vu des jardins. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Que voulez-vous?

— Nous voulons un guide pour aller à Behbahan.

— A Behbahan! Y songez-vous? Vous êtes fous. Les Arabes vous couperont en petits morceaux. »

Toutes les promesses d'argent ne parviennent point à séduire cet homme. Il met brusquement fin à la conversation en disparaissant derrière sa muraille.

Tant pis! nous irons à l'aventure.

Cependant notre muletier fait triste figure. Il n'a rien d'un paladin, il est de Dizfoul! Et il tremble à l'idée des dangers qui l'attendent.

« Je ne veux pas aller plus loin, dit-il tout à coup. Je retourne à Ram-Hormuz.

— Va si tu veux, mais nous gardons tes bêtes.

— Ah! malheureux que je suis! moi, musulman, on m'avait bien dit qu'il m'arriverait malheur de suivre des chrétiens! N'avez-vous pas entendu ce qu'on vient de dire? On va nous couper en morceaux! Mes pauvres mulets! pendant trois ans j'ai amassé de l'argent pour les avoir, je n'ai pris qu'une femme par économie, et les Arabes vont me les enlever! »

Et le brave homme se précipite sur ses bêtes et les couvre de larmes.

Ces lamentations ne nous touchent point. Nous rassemblons les mulets et les poussons en avant. Le muletier aime encore mieux suivre ses quatre pieds partout où ils iront, et il marche à leur suite d'un air abattu.

Imam zadeh. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Babin.

La caravane vient de s'accroître. Un soldat persan qui se rend à Behbahan demande l'autorisation de se joindre à nous. Il a bien triste mine grimpé sur son petit âne. En Perse, un soldat ne va jamais seul : il a toujours avec lui un âne qui porte son fourniment, ses habits, ses vivres. Souvent lui-même couronne l'édifice.

Notre nouveau compagnon ne semble pas avoir fait fortune sous les drapeaux. Tout son bagage consiste en une courte pipe à fumer l'opium passée dans sa ceinture.

La plaine que nous traversons a dû être fort riche : des canaux d'irrigation à demi comblés, des cabanes en ruine attestent l'ancienne prospérité de la contrée. On ne voit pas traces de récoltes; de grands chardons, des chicorées sauvages, dressent seuls leurs squelettes jaunis; les sauterelles ont tout détruit, de véritables essaims se lèvent sous les pieds des chevaux.

Un village apparaît. Y trouverons-nous un abri contre le soleil qui nous aveugle? Non, tout est désert, pas un chien n'aboie à notre arrivée, les maisons de terre s'écroulent. Le village a dû être abandonné en toute hâte : des ustensiles de ménage sont encore là, à demi enfouis sous les décombres. Mahmoud, qui a entrepris l'exploration des ruines, revient tout joyeux : il a mis la main sur un tas d'oignons. Voilà notre nourriture assurée pour aujourd'hui!

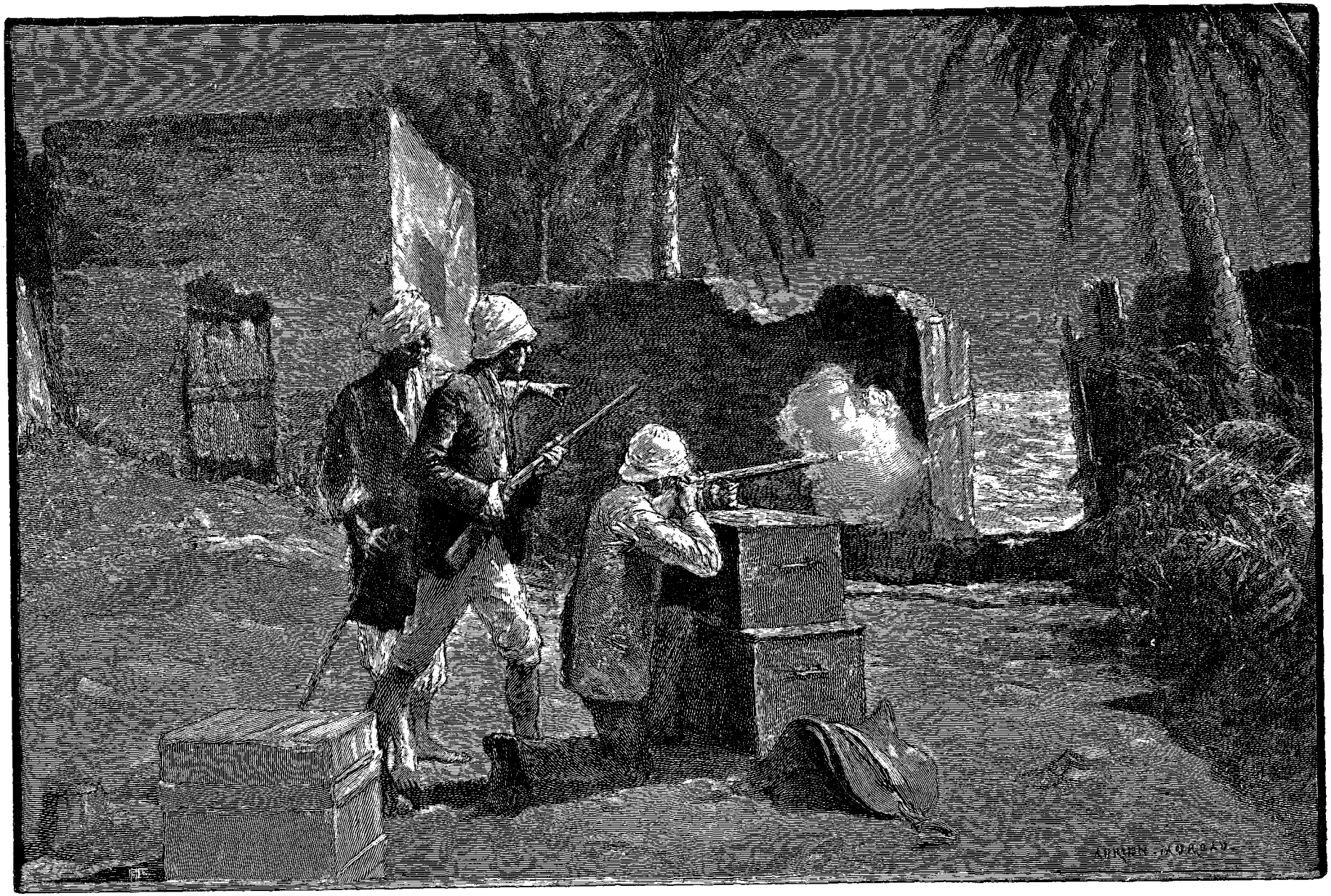
Il est 11 heures, l'ardeur du soleil est intolérable. Malgré les mouchoirs et les ceintures de flanelle dont nous couvrons nos casques, la tête brûle, les oreilles bourdonnent, les yeux sont éblouis, et pourtant nous ne pouvons abandonner les mulets et les bagages pour gagner au plus vite l'imam zadeh de Sultanabad, dont la coupole blanche brille au loin.

Enfin nous arrivons dans un petit village en ruines. Peu scrupuleux sur le choix du logement, nous prenons possession d'une masure après en avoir expulsé un troupeau de moutons qui s'y était réfugié. C'est là que nous attendons la fin de la chaleur.

Sultanabad est habité par quelques familles arabes qui vivent fort misérablement. A peu de distance coule le Jarrahi ou Kourdistan, dans lequel se jette l'Ab Zard. Le long de son cours, le pays est assez frais. Il y a comme en Susiane de grandes forêts de saules et de tamaris où se cachent les fauves pendant le jour; la nuit, lions, loups, chacals, trouvent une nourriture abondante dans les troupeaux des nomades. Ces forêts servent aussi de refuge à des Arabes qui ont changé de territoire pour ne plus payer l'impôt; auparavant ils étaient sujets du cheikh Mesel et habitaient dans le voisinage de Mohammerah.

Retirés dans ces solitudes, ne reconnaissant aucune loi, aucune autorité, ils sont la terreur du pays. Les caravanes ne s'aventurent point dans ces parages, car

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Alerte à Sultanabad (voy. p. 96). — Dessin d'A. Moreau, d'après un croquis de M. Houssay.

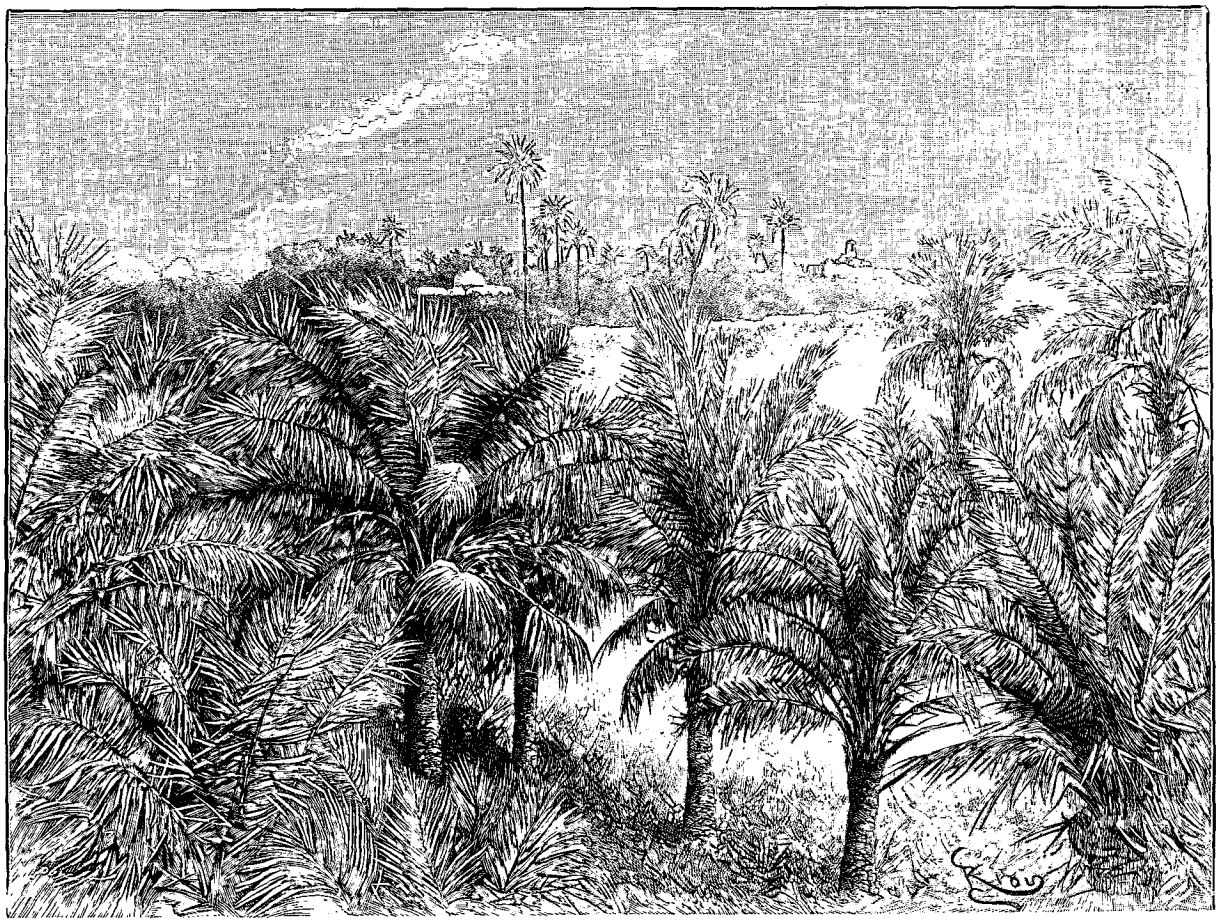
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles sont sûres d'être dévalisées. Le soldat qui nous accompagne en a déjà fait l'expérience : à peine arrivé, on lui volait son âne, et il ne put le reprendre qu'avec notre concours armé.

Nous résolûmes de passer la nuit à Sultanabad : il était impossible de trouver un guide, et nous étions forcés de faire route le jour seulement. A peine installés au milieu d'une grande cour entourée de murs en terre, les habitants du village vinrent nous déclarer que nous ne pouvions passer la nuit dehors. « Les Arabes rôdent, disaient-ils, et vous couperont certainement en petits morceaux. »

Décidément ce genre de supplice paraît en honneur dans le pays; les procédés du fameux Roustem ne sont point oubliés, car c'est ainsi qu'il traitait ses prisonniers.

Quoique cette perspective n'ait rien de séduisant, nous préférons rester à la belle étoile, et ne pas servir de pâture aux insectes de toutes sortes qui pullulent dans les maisons. Le muletier s'est réfugié avec ses bêtes



Les jardins de Ram-Hormuz (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

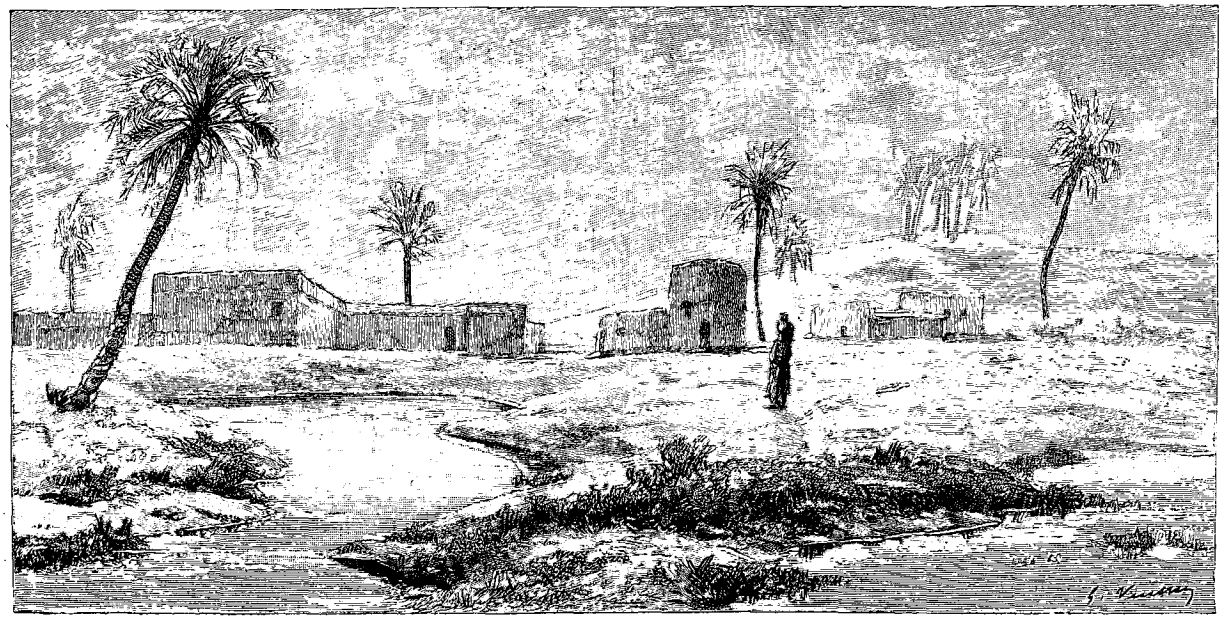
dans un taudis dont il a barricadé la porte : le voilà tranquille. Nous restons avec Mahmoud au milieu des bagages, bien décidés à répondre aux attaques des Arabes. Vers 10 heures, les chiens aboient avec une vigueur inusitée. Mahmoud, qui s'est glissé le long du mur de la cour, vient nous dire qu'on voit des hommes s'avancer de notre côté. Nous tirons quelques coups de fusil dans la direction indiquée, les aboiements s'éloignent, puis cessent tout à fait. Une demi-heure après, nouvelle visite des Arabes, qui sont reçus avec les mêmes honneurs. Trois fois ils reviennent à la charge, et chaque fois nous leur envoyons des balles. Voyant que nous veillons et qu'il n'y a rien à tenter sans gros risques, ils se retirent définitivement. D'ailleurs la lune se lève, chassant l'obscurité qui leur était propice, tout rentre dans le calme, et nous pouvons enfin prendre un peu de repos.

C. Babin et F. Houssay

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Djeizoun (voy. p. 98). — Dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. Babin.

A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE,

PAR MM. C. BABIN ET F. HOUSSAY[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Vallée du Kourdistan. — Djeizoun. — Sources de bitume. — Médecins et chirurgiens. — Fumeurs d'opium. — Kourdistan. — Behbahan. — Culture du blé. — Ruines d'Erradjân. — Alexandre et Tamerlan. — Départ de Behbahan. — Les défilés. — Zeitoun. — Passage en *kellec*. — Bender-Dilem.

A l'aurore nous quittons le village ; un Arabe veut bien nous servir de guide. Ses vêtements sont réduits au minimum pour ne point tenter la cupidité des nomades. Il s'appuie en marchant sur un énorme gourdin, nous recommande de ne point nous éloigner des bagages, et, pour activer la marche, il monte sur l'une des bêtes ; le tcharvadar s'empresse de l'imiter, sans souci de fatiguer ses chers mulets. Il a enlevé les clochettes des colliers pour que notre passage ne soit pas annoncé de loin.

Le sentier remonte la large vallée du Kourdistan, limitée au sud par une petite chaîne de collines, au nord par les montagnes des Bakhtyaris. On ne voit point le fleuve, mais l'épaisse forêt de saules et de roseaux que nous longeons indique son voisinage. De temps en temps, des Arabes à moitié nus et armés de fusils sortent des fourrés et viennent se joindre à nous. Leur figure n'a rien de rassurant et nous nous passerions bien de leur société. Ce sont peut-être nos visiteurs de la nuit.

Tout à coup une bande de sangliers traverse le chemin à trente pas de nous. « Tirez, tirez ! disent les Arabes. — Après vous, messieurs les Arabes. » Ils tirent en effet, mais leurs balles vont toucher terre à 20 mètres. Les sangliers disparaissent dans les herbes. Les Arabes s'arrêtent pour recharger leurs fusils ; nous profitons de cet incident pour prendre de l'avance et leur fausser compagnie.

« Vous avez bien fait, dit le muletier, de garder vos armes chargées et de ne point frapper les sangliers : les Arabes n'attendaient que cela pour vous tuer. »

Le brave Dizfouli n'est point rassuré, il ne retrouve un peu de calme qu'après avoir quitté la forêt de saules.

A un farsak de Sultanabad nous rencontrons un village ; il est habité, ce qui nous paraît fort extraordinaire. Les maisons en terre sont bien entretenues. Un petit ruisseau traverse un joli bois de palmiers et de grenadiers en fleur qui nous rappelle les jardins de Ram-Hormuz ; au milieu du cours d'eau s'élève un énorme jujubier, le plus bel arbre que nous ayons vu dans la Perse du sud. A cet endroit, la vallée du Kourdistan

1. Suite. — Voyez p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a 7 kilomètres de largeur, le fleuve est à 2 kilomètres au sud, des canaux d'irrigation amènent l'eau dans la plaine. La sécurité de la contrée paraît plus grande, car partout s'étendent à perte de vue les cultures de blé et d'orge; la campagne est parsemée de bouquets de palmiers dont le vert contraste avec l'or des épis. C'est le temps de la moisson. Les habitants désertent les villages et s'installent au milieu de leurs récoltes. Un campement provisoire est établi; des huttes de branchages, des lambeaux de tentes abritent les moissonneurs et leurs familles. Tous ces gens paraissent fort sauvages : les femmes et les enfants se cachent à notre approche.

Depuis quelques jours nous remarquons un changement notable dans les mœurs des indigènes. Ce n'est plus l'Arabe perpétuellement en mouvement, vivant sous la tente, et se déplaçant à mesure que l'herbe disparaît devant ses troupeaux; ici l'homme est attaché au sol et fixe son habitation près du champ qu'il cultive. La population est le résultat du croisement des deux races, arabe et persane. On parle surtout l'arabe, mais le persan est compris, ce qui n'a point lieu à Ram-Hormuz. Braves et hardis comme les Arabes, les habitants de cette contrée ont emprunté aux Farsis du sud leur extérieur prévenant et poli. Plus dissimulés, plus faux encore que ceux-ci, ils ne reculent devant rien pour satisfaire leurs instincts de vol et de pillage.

A 20 kilomètres de Sultanabad se trouve Djeizoun; de loin on voit un bouquet de palmiers et la pointe blanche d'un imam-zadeh; un peu au delà, le village. Le cheikh nous donne l'hospitalité dans sa maison. Djeizoun est la limite des possessions de l'émir Abdoullah, de Ram-Hormuz; le sud dépend de la province de Behbahan.

Au loin, à l'est, notre guide nous montre une tache verte, c'est Fil-Khanè (Maison de l'Éléphant), où se trouvent des sources de bitume. Cette matière est un remède fort renommé en Perse : on l'emploie dans les paralysies, contre la morsure des scorpions, pour les fractures des membres, les contusions, etc. Les Persans absorbent des pilules de bitume pour se donner du courage; ils s'en servent pour faire des frictions sur les membres cassés et croient qu'on y fait ainsi pénétrer la force : il suffit d'un jour, à ce qu'ils disent, pour remettre la patte brisée d'un poulet.

Le bitume de Djeizoun ne paraît pas être d'excellente qualité, si l'on en juge par le grand nombre de malades qui viennent nous assiéger. Impossible de fermer l'œil, tout le village défile devant nous. Les médecins, ou plutôt ceux qui se font passer comme tels, ne manquent point chez les Persans, mais leurs soins coûtent fort cher, et nos remèdes sont gratuits : de là notre succès. Ceux qui ne sont point atteints encore réclament le médicament qui les guérira de la maladie future; nous ne refusons à personne.

Un de nos hôtes qui désire s'instruire demande si nous sommes médecins ou chirurgiens.

« Quelle différence fais-tu entre les deux?

— Pour être médecin, dit-il, il faut savoir lire et écrire; pour être chirurgien, c'est inutile. »

Si ces conditions sont suffisantes, nous pouvons nous dire docteurs et exercer sans crainte la médecine!

Pendant ce temps, le soldat persan qui s'est joint à nous se livre au plaisir de fumer l'opium. Cette habitude est fréquente parmi les soldats. Au XVIIe siècle, Chah Abbas II ayant défendu le vin dans son armée, l'usage de l'opium devint tel qu'il dut empêcher sous peine de mort d'en vendre ou d'en acheter. Beaucoup de Persans en prennent des pilules. Plus rarement ils le fument dans une courte pipe; la fumée ne traverse point l'eau comme dans le narghileh; les effets ne tardent pas à se manifester : l'insomnie, le manque d'appétit, les hallucinations en sont la conséquence; notre voisin est un *teriaki* de la pire espèce.

La caravane s'est accrue encore d'un digne homme qui voyage sur son âne. Il nous a discrètement emboîté le pas sans prononcer une parole. Si cela continue, il y aura en arrivant à Chiraz toute une armée sous notre protection. Vers minuit nous reprenons la marche sous la conduite d'un cavalier de Djeizoun. Il faut longer d'abord un fourré de roseaux qui prospèrent dans un canal d'irrigation abandonné. Tout à coup trois ou quatre Arabes en haillons bondissent dans le sentier, saisissent l'âne du soldat et l'entraînent. Le cavalier croit sans doute que cela fait partie de son rêve d'opium et se laisse emporter par son âne sans même faire un geste. Il faut le dégager! Quelques vigoureux coups de crosse envoyés au hasard sur des têtes et sur des épaules mettent en fuite la petite bande.

Moins d'un quart d'heure après, un cri de terreur : « Saheb, voilà les Arabes! » Nous regardons de tous côtés, étonnés d'un retour offensif de ceux que nous venons de rosser. Rien! Il n'y a rien du tout. C'est notre teriaki qui repense à l'agression passée et qui la croit réelle cette fois. Très pittoresque, ce compagnon de route!

La nouvelle recrue est toujours silencieuse. Ce qui vient d'arriver n'a pas paru l'émouvoir, tout au moins n'a-t-elle rien manifesté. Nous essayons de lier conversation, c'est toujours instructif; impossible, pas de réponse. C'est peut-être un vœu qu'il a fait, cet homme; il a l'air très bien, laissons-le suivre le convoi.

Après un petit seuil de poudingue, l'aspect du pays change de nouveau : plus d'habitations, de palmiers, de cultures. Sur un sol pierreux pousse une herbe courte; la plaine est parsemée de buissons épineux de konars (jujubiers) servant d'abri à des nuées d'oiseaux que notre passage réveille. Au loin, des aboiements prolongés indiquent la présence d'un campement; par moments une sorte de gémissement lugubre comme un cri de chouette nous arrive des bords lointains du fleuve, c'est l'appel des gardiens de buffles qui rassemblent les bêtes de leur troupeau.

Tous ces bruits, le tintement des clochettes des mulets, le pas cadencé des chevaux, ne parviennent point

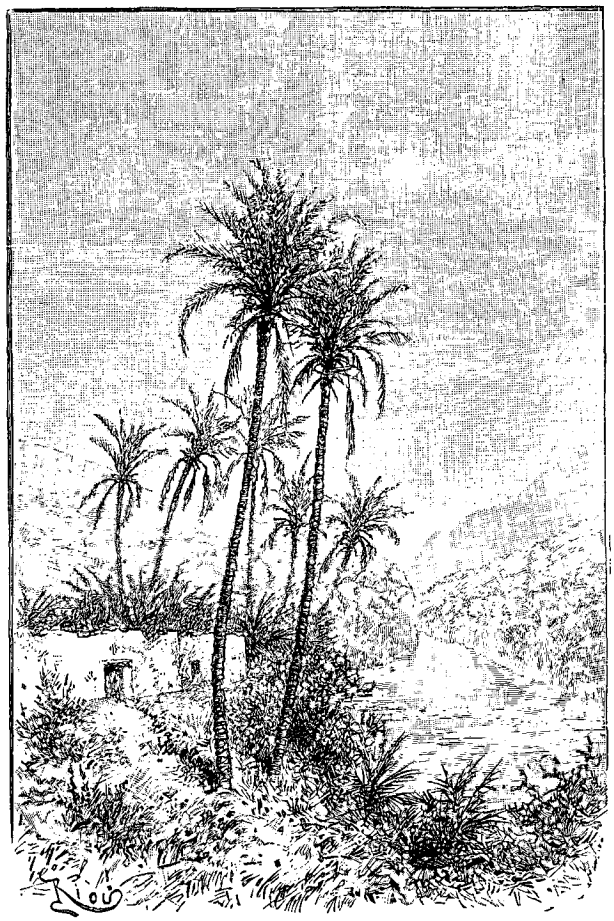
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à vaincre le sommeil qui nous saisit. Une exclamation du muletier nous tire de notre torpeur. Une troupe de cavaliers marche vers nous. C'est une petite bande de pillards qui rentre après une expédition couronnée de succès. Quelques buffles enlevés dans une tribu voisine marchent en avant au pas accéléré. Le brigandage n'exclut pas la politesse : ils nous souhaitent en passant bonne nuit et bon voyage.

Cependant le guide commence à trouver qu'il nous a suffisamment montré la route ; plusieurs fois il veut arrêter le convoi et dormir jusqu'au jour ; nous nous y opposons avec énergie. Au bout de quelque temps il trompe notre surveillance, disparaît, et nous laisse seuls au milieu de la plaine. Justement les sentiers deviennent nombreux ; l'un d'eux nous conduit au fond d'un ravin où coule un petit ruisseau. Nous le traversons, mais ne savons comment sortir de cette gorge dont les parois sont à pic. Un village est perché dans le haut. Nos domestiques appellent pour demander la route : un homme apparaît, nous traite de Turcs et rentre chez lui. Cette sanglante injure ne nous touche guère, mais il n'en est point de même de nos serviteurs, et Mahmoud répond par cette malédiction originale : « Fils de damné, qu'Allah te jaunisse la face ! »

Le pèlerin (est-ce un pèlerin ?) qui nous accompagne depuis Djeizoun, semble connaître le pays. Il s'agite, fait des signes, mais sans rien dire. — Son vœu sans doute ! — Cette fois la circonstance est grave, nous insistons pour qu'il dise ce qu'il paraît savoir ; son agitation grandit encore et s'achève dans une explosion de glapissements inarticulés. Allons, bon ! c'est un muet.

Le parti le plus sage est d'attendre l'aurore ; nous descendons de cheval et nous étendons sur un banc de petits cailloux roulés au bord du torrent ; c'est un excellent lit après une nuit de fatigue. Bientôt le jour paraît et nous permet de sortir de la gorge. La température monte vite : fort heureusement nous atteignons le village de Kourdistan à temps pour éviter une insolation.



Village au bord du Kourdistan. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Babin.

Fata-agha, le chef du village, nous donne l'hospitalité dans une grande maison entourée de hauts murs blanchis à la chaux. Depuis longtemps nous n'avons joui d'une pareille tranquillité : plus d'Arabes pour nous importuner de leurs demandes ou nous regarder dormir. Dans la soirée seulement nous recevons la visite de Fata-agha et d'un riche Persan de Behbahan qui a appris notre arrivée ; ils nous interrogent longuement sur les mœurs et les usages de notre pays ; très tolérants, ils parlent sans passion des questions religieuses. La forme de notre gouvernement les intéresse beaucoup. Parmi les assistants se trouve un poète voyageur qui nous sert quelques-uns de ses meilleurs morceaux. Ce régal n'est point rare en Perse ; toute personne qui a reçu un peu d'éducation, et qui a quelque goût pour la vie nomade du troubadour, s'en va de ville en ville célébrer les louanges de ceux qui lui donnent le vivre et le couvert. Toujours bien accueillis, ces poètes, et sûrs d'intéresser en colportant les nouvelles dans ce pays assez abandonné pour n'avoir point de journaux !

Mais le soleil est couché, c'est l'heure de la prière. Du haut d'une terrasse un mollah appelle les croyants. Fata-agha se retire chez lui.

Quelques heures après, des tambourins, des tamtams nous envoient leurs accents plus joyeux que mélodieux. Le bruit vient de l'andéroun, partie du logis réservé aux femmes. C'est, paraît-il, l'écho d'une petite fête intime que donne notre hôte en l'honneur d'une nouvelle épouse.

« Quel âge a ton maître ? demandons-nous à un jeune serviteur.

— Il était vieux.

— Comment, il était ? Est-ce qu'il a rajeuni récemment ?

— Mais certainement.

— Et par quel procédé ? »

Le jeune garçon nous regarde avec cet air qui veut dire dans toutes les langues « Sont-ils bêtes ! » il daigne toutefois répondre :

« La femme qu'il vient d'épouser est toute jeune. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En effet, nous avions déjà entendu dire cela ; c'est même une croyance assez répandue en Orient que le vieillard se rajeunit en épousant une jeune fille, tandis que celle-ci vieillit.

Behbahan n'est plus qu'à 20 kilomètres. Dès le lever du soleil nous quittons Kourdistan. Le Jarrahi est très facilement guéable. Pour gagner ensuite Behbahan il faut faire de longs détours au milieu des bois de palmiers et des rizières inondées. Après quelques heures de marche, les maisons grises de la ville apparaissent enfin; elles se détachent vigoureusement sur le bleu clair de la montagne, fortement découpée, qui fait de ce côté le fond du paysage. Nous avançons au milieu de plantations bien entretenues de coton et de tabac. Elles dépendent de Baghé-Gol, le Jardin des Roses, petit village perdu dans la verdure et que nous laissons sur la droite.

Après les rudes et dangereuses étapes de la montagne et des environs de Ram-Hormuz, nous souhaitons l'arrivée dans cette ville, et notre désir est entretenu par tout ce qu'on nous en dit depuis quelques jours. Il y a des bazars si bien approvisionnés de fruits merveilleux !

Quelques coupoles dont les briques émaillées étincellent au soleil du matin nous font croire à la réalité d'une ville prospère. Il faudra rester là quelques jours. C'est loin des routes fréquentées; nous aurons à la fois un repos d'un confortable relatif et l'étude intéressante d'une population vraiment persane, plus policée et moins fanatique que celle de Dizfoul ou de Chouster, et tout aussi abritée contre les importations européennes qui détonnent dans l'ensemble. Hélas ! ces coupoles ne sont plus que les témoins d'une splendeur passée, complètement passée. C'est plus ruiné que Chouster, presque autant que Ram-Hormuz. La ville est aussi mal approvisionnée que possible, bien qu'elle soit le centre d'un pays agricole.

Il y a une trentaine d'années, le choléra commença sa ruine, les gouverneurs persans l'achevèrent par des impôts excessifs; c'est à peine si elle abrite aujourd'hui 4 000 habitants. Elle était entourée de murs avec tours et bastions; au sud-est se trouvait la forteresse; de toutes ces défenses il ne reste qu'une porte, dont l'entrée est gardée par quelques soldats déguenillés. C'est aussi l'octroi, mais pour des gens de notre condition il n'y a point de douane; nos domestiques ont dit que nous sommes porteurs d'une lettre du prince Zellè Sultan : aussitôt les soldats se précipitent sur leurs fusils rouillés et présentent les armes; l'un d'eux s'offre pour nous accompagner chez le gouverneur; ce n'est pas inutile, car toute trace de rues a disparu, on croirait que la ville vient d'être bombardée ou détruite par un tremblement de terre.

Enfin nous arrivons; on nous fait entrer dans la salle de réception; le maître de la maison traite en ce moment une affaire importante et nous prie de l'excuser; en attendant, on apporte le traditionnel ghalian et des sorbets de toute espèce.

Le gouverneur est un Persan de Chiraz, très distingué, usant d'une politesse savante et compliquée, un de ces hommes enfin avec lesquels il est exquis de passer quarante-huit heures. « Ma maison vous appartient, dit-il pour conclure, vous pouvez disposer de tout. »

Nous constatons avec plaisir que l'accès du jardin est possible, et ce n'est pas toujours ainsi, car souvent il fait partie du harem. A vrai dire, ce jardin nous semble un peu bourgeois auprès des fourrés de Ram-Hormuz. Les allées sont entretenues et les fantaisies de la nature réduites à des proportions congrues. Mais il n'a pas été possible d'enlever aux grenadiers le vert éclatant de leurs feuilles, ni l'écarlate de leurs fleurs, et les bosquets de jasmin, malgré leur air correct, remplissent tout de leur exubérant parfum.

L'hospitalité orientale bien comprise comporte le vivre et le couvert. Le khan ne manqua pas à la coutume, et nous voyons arriver nos repas servis à la persane : tous les mets ensemble sur un grand plateau; un plat de riz et deux ou trois sortes de viandes rôties ou en ragoût, puis un grand nombre de bols remplis de sauces variées, afin que l'on puisse changer plusieurs fois l'assaisonnement pendant le repas.

La déception que nous avons eue en arrivant ici ne s'efface pas; nous n'avons pas grande envie de prolonger notre séjour. Malgré son état de ruine, la ville est encore la plus importante de cette contrée, importante comme centre commercial surtout. De petites caravanes y amènent les blés récoltés dans la vallée du Kourdistan, que nous venons de voir remplie de l'activité de la moisson; puis, de grands convois les emportent vers Bender-Dilem, sur le golfe Persique; les bateaux les livrent ensuite aux Anglais à Bender-Bouchyr ou à Bassorah. Ce commerce doit encore procurer quelques bénéfices, car le gouverneur de Behbahan lui-même ne craint pas de s'y livrer pour augmenter ainsi les petits revenus qu'il prélève sur l'impôt; plusieurs fois par semaine, il dirige de nombreuses caravanes sur Bender-Dilem; il possède plus de deux cents mulets.

A 15 kilomètres environ au nord de Behbahan se trouvent les ruines de l'ancienne ville d'Erradjân ou Arjân. D'après les auteurs persans, elle fut bâtie au ve siècle de notre ère par Qobad ben Firouz, père d'Anouchirvan le Juste, le grand Chosroès.

Des fragments de poteries, des briques éparpillées sur le sol et des pierres amoncelées : c'est tout ce qui reste d'Arjân !

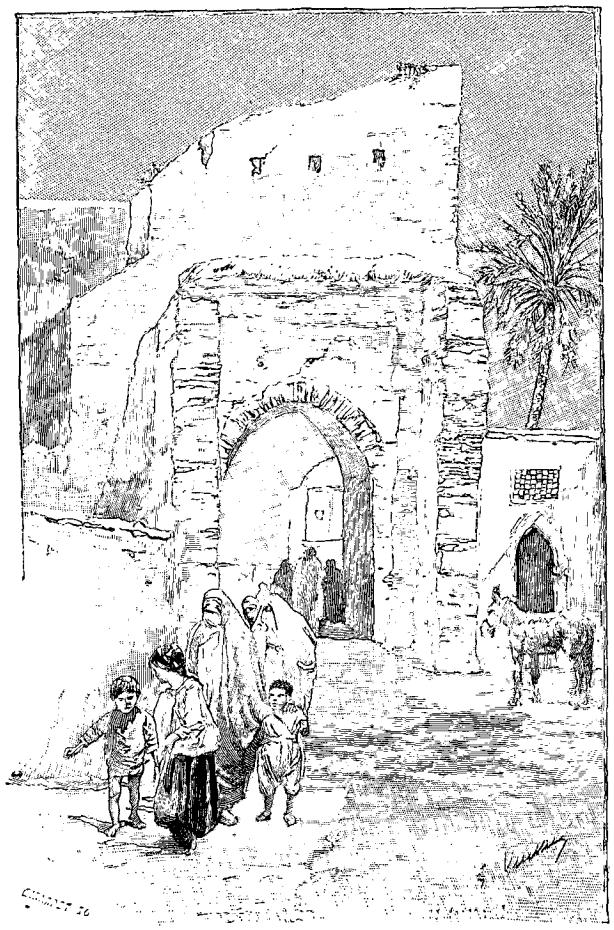
De Behbahan à Chiraz, par la plaine de Lichter, il y a dix étapes. Cette route a été suivie par les deux grands conquérants de la Perse, Alexandre et Tamerlan, à dix-sept siècles d'intervalle. Tous deux avaient à peu près le même but. Au IVe siècle avant notre ère, Alexandre, ayant soumis les Susiens et défait les Uxiens, se dirigeait vers Persépolis, qui renfermait une partie des trésors de la Perse. Au XIVe siècle, Persépolis était depuis longtemps ruinée, Chiraz avait hérité de sa gloire, et c'est pour châtier sa révolte que Tamerlan s'y rendait de Chouster.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur cette route sont les Pyles persiques qui arrêtèrent un instant les deux armées, et dans leur voisinage se trouve la belle vallée de Chahbevân, un des paradis de la terre, « où les plaintes de la colombe cendrée répondaient aux doux accents des chanteuses », au dire des poètes d'Orient.

Depuis Suse nous suivons à peu près l'itinéraire d'Alexandre : notre plus vif désir serait de continuer sa route jusqu'à Persépolis, mais il faut y renoncer. « Il y a un mois, dit le gouverneur, que les caravanes ne vont plus à Chiraz : les Arabes de la plaine de Lichter, chassés par la chaleur, ont abandonné leurs quartiers d'hiver pour gagner la montagne; les lions de la plaine, n'ayant plus de troupeaux à rançonner, sont devenus très redoutables, et la dernière caravane a perdu trois mulets qu'ils ont dévorés. Je réponds de vos précieuses vies et ne puis vous laisser prendre ce chemin; je vous ferai accompagner jusqu'à Bender-Dilem sur le bord de la mer, de là vous gagnerez facilement Chiraz. »

Il serait peu prudent de s'aventurer dans un pays désert, où l'on risquerait de ne point trouver de vivres, ni d'abris contre le soleil : nous nous dirigerons donc vers le golfe Persique. Notre muletier est enchanté de cette solution; il est trop heureux d'avoir échappé aux Arabes de Ram-Hormuz et ne désire point courir d'autres aventures. Nous trouvons à cette combinaison l'avantage de pouvoir visiter en passant les ruines de Chapour.



Porte à Behbahan. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Babin.

Le 10 juin, à quatre heures du soir, munis d'une lettre du gouverneur pour le chef d'un détachement de *tofangchis*, chargés d'escorter les caravanes au passage d'un défilé réputé dangereux, nous quittons Behbahan. Pensant faire étape toute la nuit, nous nous arrêtons pour remplir nos outres au bord d'un puits d'où l'on domine en arrière la ville que nous venons de quitter. Magique illusion que donnent l'éloignement et la douce lumière du soir ! Vu de ce point, cet amoncellement de ruines semble un lieu enchanteur. On ne voit plus les terrasses effondrées, et les maisons en ruines ne forment que des trous pleins d'ombre bleue qui avive le rose délicat des faces éclairées. Les coupoles scintillent comme l'autre matin avec les riches couleurs de leurs faïences; ce jour-là elles étaient comme un appel à des espoirs déçus depuis, vont-elles donc maintenant éveiller des regrets?

Allons ! les outres sont remplies; en avant ! Vers le soir nous arrivons au poste de tofangchis ou fusiliers. Ce sont des soldats irréguliers chargés de la police des routes; ces postes ne sont pas très abondants, et nous n'en avons guère rencontré que trois ou quatre dans toute l'étendue de la Perse; mais parfois des détachements, payés, soit par les muletiers, soit par les commerçants propriétaires des charges, escortent les caravanes sur tout leur parcours, en particulier dans l'Arabistan. Inutile de dire que bien souvent les caravanes sont dévalisées quand même.

Les tofangchis que nous rencontrons aujourd'hui semblent au contraire prendre leur service tout à fait au sérieux. Nous aurions bien mieux fait de laisser dans notre poche l'ordre que nous avons pour eux : il devait nous soumettre à trop de sollicitude de leur part.

Ils se sont construit là un petit village de cabanes et y ont transporté tout leur matériel et leurs familles.

« Y a-t-il un homme prêt à partir avec nous?

— Un homme, Saheb, mais ils ne s'engagent jamais dans ce défilé que six ou sept ensemble, et bien armés.

— Un seul nous suffit, nous le défendrons.

— Et pour revenir?... Dans deux heures votre escorte sera prête, reposez-vous près de nous, vous partirez plus dispos. »

Avec ces étapes de nuit il y a toujours un arriéré de sommeil; la tentation était forte, nous voilà allongés sur le sol.

Un carillon de clochettes nous réveille : c'est une caravane qui sort du défilé.

« Eh bien, il y a des hommes ici maintenant. Partons-nous?

— Ils sont trop las et ont besoin de quelques heures de repos. » Remettons à demain matin; nous reprenons goût à ce sommeil nocturne que nous n'avions pas ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précié à sa juste valeur dans les temps où nous avions un lit chaque soir et l'habitude, sinon le devoir, de nous y coucher. Aussi, oubliant tout départ et toute caravane, nous jetons un dernier regard sur la belle nuit claire et étoilée pour ne rouvrir les yeux qu'à l'aurore.

On ne part toujours pas. Est-ce bien la peine de laisser la mauvaise humeur venir gâter les fraîches impressions de cette matinée? Attendons encore un peu. — Nous attendîmes jusqu'au soir, tournant autour d'un rocher pour suivre la petite plaque d'ombre qu'il projetait, et jouissant du calme de ce lieu désert, la tête vide de toutes les conversations ineptes qu'il avait fallu entretenir le long du chemin, moins encore par nécessité que par curiosité de pénétrer dans ces esprits rudimentaires. Devant nous il y a une toute petite plaine hérissée de grands chardons; au bout, l'entrée du défilé, qui semble une cassure dans la montagne.

Le soir, ayant cependant assez vu tout cela, nous faisons charger les mulets, et en route! Le chef des tofangchis se précipite, nous supplie de rester jusqu'à ce que l'escorte soit prête. Rien n'y fait, nous sommes partis; on verra bien ce que nous réserve ce *tang*. A peine entrés entre les deux murailles à pic qui enserrent très étroitement le chemin, quelques hommes armés nous rejoignent en courant à toutes jambes, puis ils se mettent en marche à nos côtés. Toute la nuit nous chevauchons dans ce défilé, nuit étouffante, sans brise, rien que du noir autour de nous, sauf, sur nos têtes, une bande clairsemée d'étoiles. Les tofangchis sont toujours sur le qui-vive, tournant les gros blocs, inspectant les fourrés. Il paraît que c'est sérieux, la présence des coupe-jarrets dans ces coupe-gorge. Par endroits, de petites sources chantent au bord du chemin, elles s'étalent et baignent de gros massifs de roseaux. Passage, en somme, très pittoresque, et où rien ne vient troubler notre quiétude.

Le défilé finit brusquement comme il avait commencé et débouche sur un petit plateau, que l'on peut traverser en moins d'une heure. Il s'arrête net du côté de la mer, formant une sorte de terrasse qui domine de 500 mètres la vaste plaine de Zeitoun (Olivier). Cette plaine forme au pied de la montagne une grande bande verdoyante. Au lever du soleil les détails nous échappent un peu; on distingue toutefois le cours d'un grand fleuve qui la traverse dans sa longueur. Il résulte de la réunion de l'Ab Chirin (Eau Douce) et de l'Ab Choûr (Eau Saumâtre), rivières qui, toutes deux, arrosent la plaine de Lichter.

Il faut descendre de notre terrasse. Le sentier est extrêmement raide, profondément encaissé dans les marnes, entouré de prodigieux ravinements, véritables précipices. La terre est toute nue : aucune trace de végétation ne vient réjouir le regard.

Encore un de ces changements à vue dont ce pays abonde. Au terme de cette descente pittoresque, sauvage et même périlleuse quand il y faut retenir un cheval, nous débouchons tout à coup dans la plaine, dont les détails apparaissent alors. Partout des champs cultivés, des rizières, de riches oasis de palmiers, des villages où nous trouvons des vivres en abondance. Il est pénible de brûler cette étape, mais celle de demain serait démesurée si nous ne passions le fleuve aujourd'hui même.

Ses eaux vertes au cours rapide forment une bande éclatante qui miroite au soleil entre deux larges grèves de galets où croissent quelques lauriers roses et quelques chétifs tamaris, trop souvent inondés par le fleuve, qui les recouvre à chaque crue du printemps, à la fonte des neiges, ou de l'automne, dans la saison des pluies. Une lumière éblouissante baigne toute cette solitude. Et les bords de ce fleuve royal sont déserts tandis que nous nous empilons sur les rives brumeuses des nôtres!

Voilà trois hommes accroupis auprès d'un petit feu. Pourquoi du feu dans cet endroit torride? Tout simplement pour pouvoir offrir quelques charbons aux voyageurs qui désirent fumer un petit ghalian pendant les préparatifs du passage. C'est ce qu'on peut appeler une excellente idée. Nous commençons vraiment à regarder le monde sous le même angle que ces populations où nous avons vu tant de misérables et si peu de malheureux. On va préparer le *kellec*, radeau formé par une claie légère qui repose sur des outres gonflées d'air : tel est l'engin usité depuis les temps antiques pour passer les fleuves qui ne sont pas guéables. Pendant ce temps la fumée de notre ghalian glousse dans le réservoir rempli d'eau ou monte bleue vers le ciel; le murmure de l'eau qui lèche les galets donne comme un accompagnement de sensations sonores au calme grandiose du panorama qui se déroule sous nos yeux. Tout au bout de la plaine, parsemée d'oasis et que nous apercevons entre deux lauriers-roses, se dresse la montagne descendue ce matin. Dans la chaude clarté qui l'inonde, elle tranche par ses tons jaunes et rouges sur le bleu intense du ciel. L'air est d'une limpidité inconnue : pas une buée ne flotte, pas un souffle ne glisse, tout est immobilité et transparence.

Cependant les passeurs nous invitent à prendre place sur leur petite machine. Un d'eux s'accroupit à l'avant et rame avec une palette; le courant nous dérive; qu'importe d'aborder plus haut ou plus bas, pourvu que ce soit de l'autre côté; de fait, la rive opposée, tout en défilant devant nous, se rapproche,... nous y sommes. Le kellec retourne et dérive d'autant. Alors les deux autres compagnons, dont le rôle ne nous était pas encore apparu, retirent de l'eau le radeau, et le rapportent par la grève sur leurs épaules au premier point d'embarquement. Puis, pour ne pas se fatiguer inutilement, ils se mettent à l'eau et, nageant mollement, se laissent porter jusqu'au point où ils doivent reprendre le travail. Il faut plusieurs jours pour passer une grande caravane : nous en fûmes quittes au bout de quelques heures.

Sur l'autre rive, plus de villages; quelques rares juju-

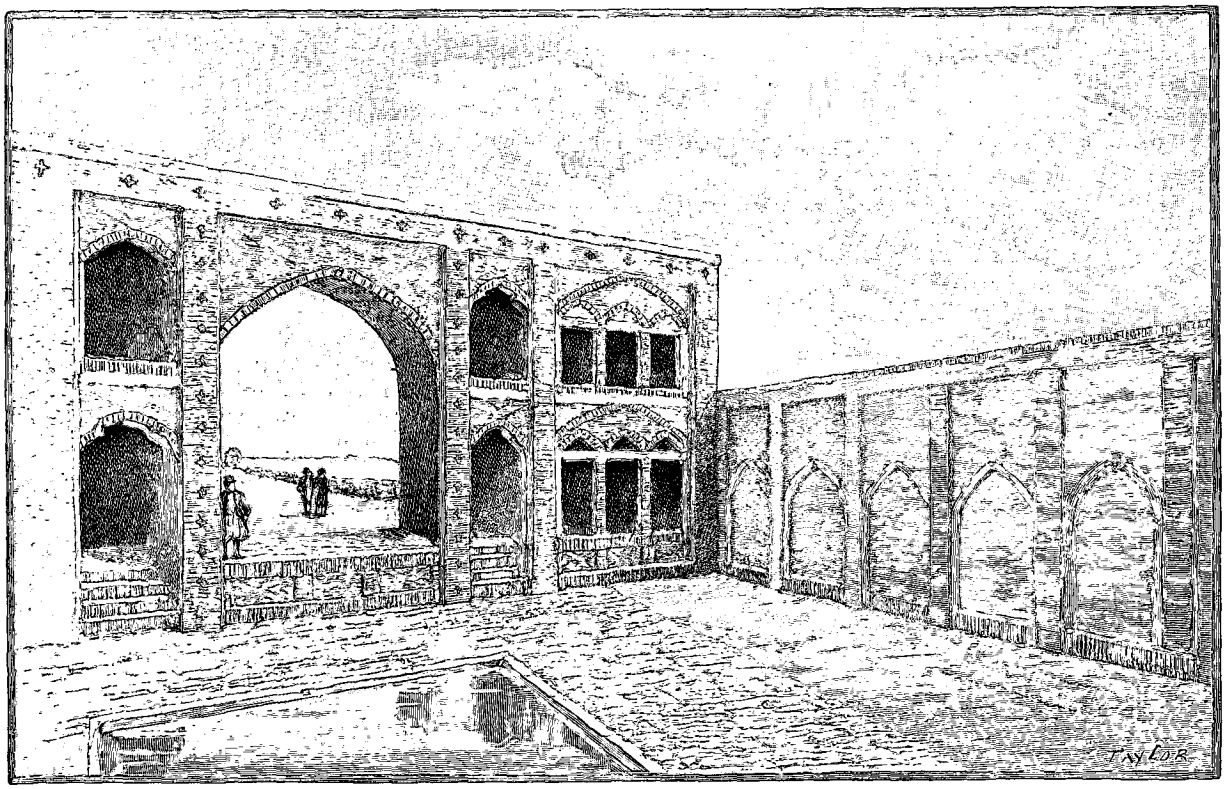
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

biers ont poussé çà et là; nous nous installons sous l'un d'eux, et maintenant le sommeil ne viendra pas; suffoqués que nous sommes par un souffle ardent, subitement venu, chaud et sec, et qui brûle la peau.

Le 13 juin, à 10 heures du soir, nous commençons encore une étape dans les pays déserts et peu ou point fréquentés par les caravanes.

Après quelques kilomètres, le plateau est encore brusquement coupé. C'est un véritable escalier gigantesque que nous avons à descendre. Moins abrupt que celui d'hier, le sentier s'engage à la fin de la pente dans un défilé prodigieusement sauvage. On y étouffe littéralement. L'air est immobile et lourd, la nuit tout à fait compacte. Les deux murailles à pic ne sont pas espacées de plus de 15 à 20 mètres, et ce fond étroit est de plus encombré d'éboulis et de blocs détachés des parois. Aussi est-ce avec un véritable soulagement que nous débouchons dans une plaine tout éclairée par le soleil levant et balayée par un souffle frais qui vient de la mer. Rigoureusement nue et d'un jaune uniforme, elle est limitée à l'horizon par une ligne verte qui est le golfe Persique. La petite ville de Bender-Dilem avec ses maisons groupées autour de celle du khan, grosse construction flanquée de tours et ressemblant à un fort, se profile au loin. Quelques palmiers se détachent gracieusement sur le tout.

Nous trouvons asile dans une vaste pièce de la demeure du khan. Le mur est percé de trous nombreux au niveau du plancher, et un courant d'air permanent et frais nous environne. La lourde chaleur de l'Arabistan est ici tempérée par la brise marine. Le petit port, assez important comme relâche du cabotage entre l'Inde, la Perse et la Turquie d'Asie, est tout rempli d'extraordinaires bateaux, dont l'arrière très élevé est surchargé d'ornements en bois découpé.



Maison à Behbahan (voy. p. 100). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Babin.

Mirza Abdoullah Khan, le gouverneur de la ville, est un grand commerçant. Le soir, sur sa terrasse qui domine la mer, ses nombreux intendants viennent un à un rendre leurs comptes que des secrétaires inscrivent. On dirait une maison de commerce européenne; chacun arrive, expose de suite ce qui l'amène et se retire — plus de ces longues et compliquées politesses qui sont des pertes de temps. — Mais les livres sont fermés, les ghalians s'allument, et très longtemps, sans soucis visibles, tous ces hommes fument et devisent dans la nuit tiède et claire, immobiles au bord des vagues qui clapotent à leurs pieds; et voici revenue la sereine vision de l'Orient, tel que nous l'aimons maintenant.

VIII

La côte du golfe Persique. — Aïssar. — Une chasse à la poule. — Puits. — Ganawah. — Bender-Righ. — L'île de Karak cédée à la France. — Attaque de chiens. — Chabânkareh. — Sources de pétrole. — Daliki. — Commerce entre Bouchyr et Chiraz. — Rentrée dans la montagne. — Konartakhte. — Caravanes dans les *kotals*. — Kamaredj. — Plateau de Kasrân et gorge de Chapour.

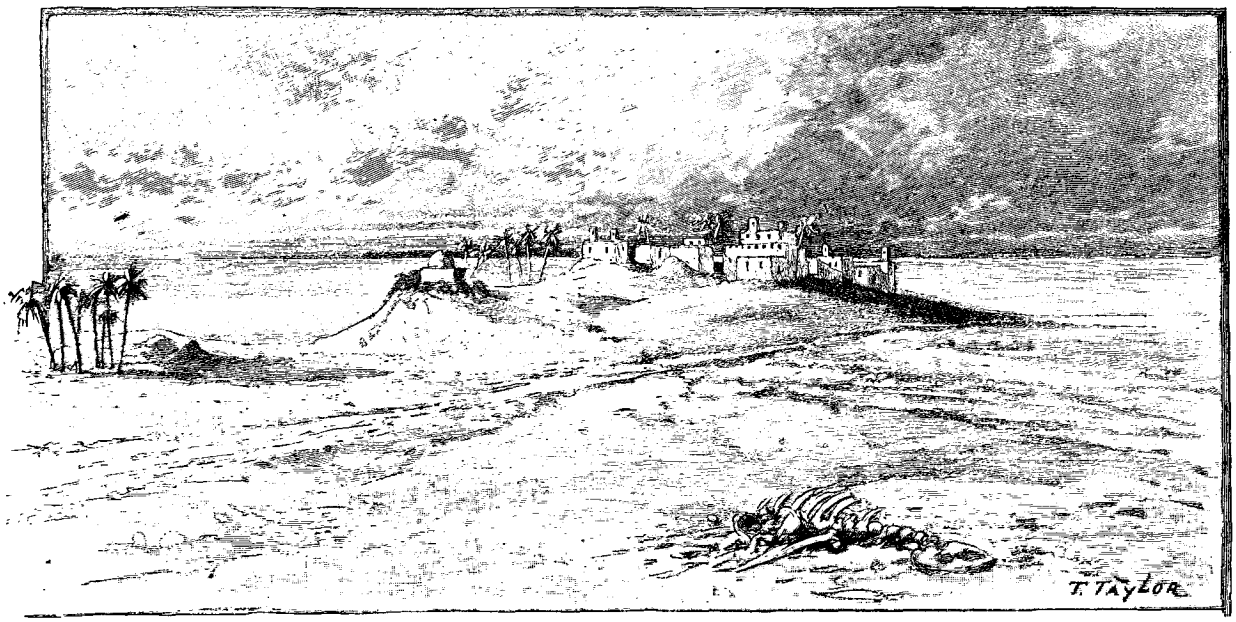
Pendant plusieurs étapes c'en est fini des gorges étouffantes où la nuit n'apporte pas de fraîcheur. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allons marcher dans la grande plaine qui s'étend depuis le golfe Persique jusqu'aux premiers contreforts de l'Iran et qui, naguère encore, était recouverte par les eaux du golfe Persique. Les fossiles qu'on y trouve sont en tout semblables aux coquillages qui vivent dans la mer actuelle, à quelques kilomètres de là. Le sol a peu à peu émergé, livrant à l'homme de nouveaux champs à cultiver. Ce fond de mer doucement soulevé, sans cahots, est tel aujourd'hui qu'il s'est formé au-dessous des flots, c'est-à-dire absolument plat. Les routes y sont inutiles, chacun va tout droit devant lui, d'un point à un autre, et ne rencontre pas d'obstacles. Le blé croît merveilleusement sur ce sol calcaire peu compact. Les ruisseaux y sont rares, mais l'eau de la mer filtrant à travers le sol forme une nappe continue à moins d'un mètre de profondeur. Elle est bien, à la vérité, un peu salée ; mais, l'eau de la Karkhah et celle du Karoun étant mises à part, elle vaut comme boisson celle dont on se sert dans toute la Perse.

La région est relativement peuplée. Les villages sont éparpillés au hasard, sans qu'aucun accident orographique ou hydrographique ait déterminé leur place sur cette plaine toute pareille en tous ses points. La plupart ne sont que des réunions de misérables cabanes en nattes et en troncs de palmiers. Leur présence est signalée au loin par la tache de verdure que forment autour d'eux les bouquets de dattiers, de mimosas et de figuiers. Ces bouquets d'arbres sont entretenus avec le plus grand soin pour la fraîcheur qu'ils procurent aux maisons, en créant alentour une zone protégée contre la réverbération du sol, plus suffocante que les rayons directs du soleil.

Chaque nuit il nous fallait prendre un guide, car il est impossible de distinguer entre tous ces villages

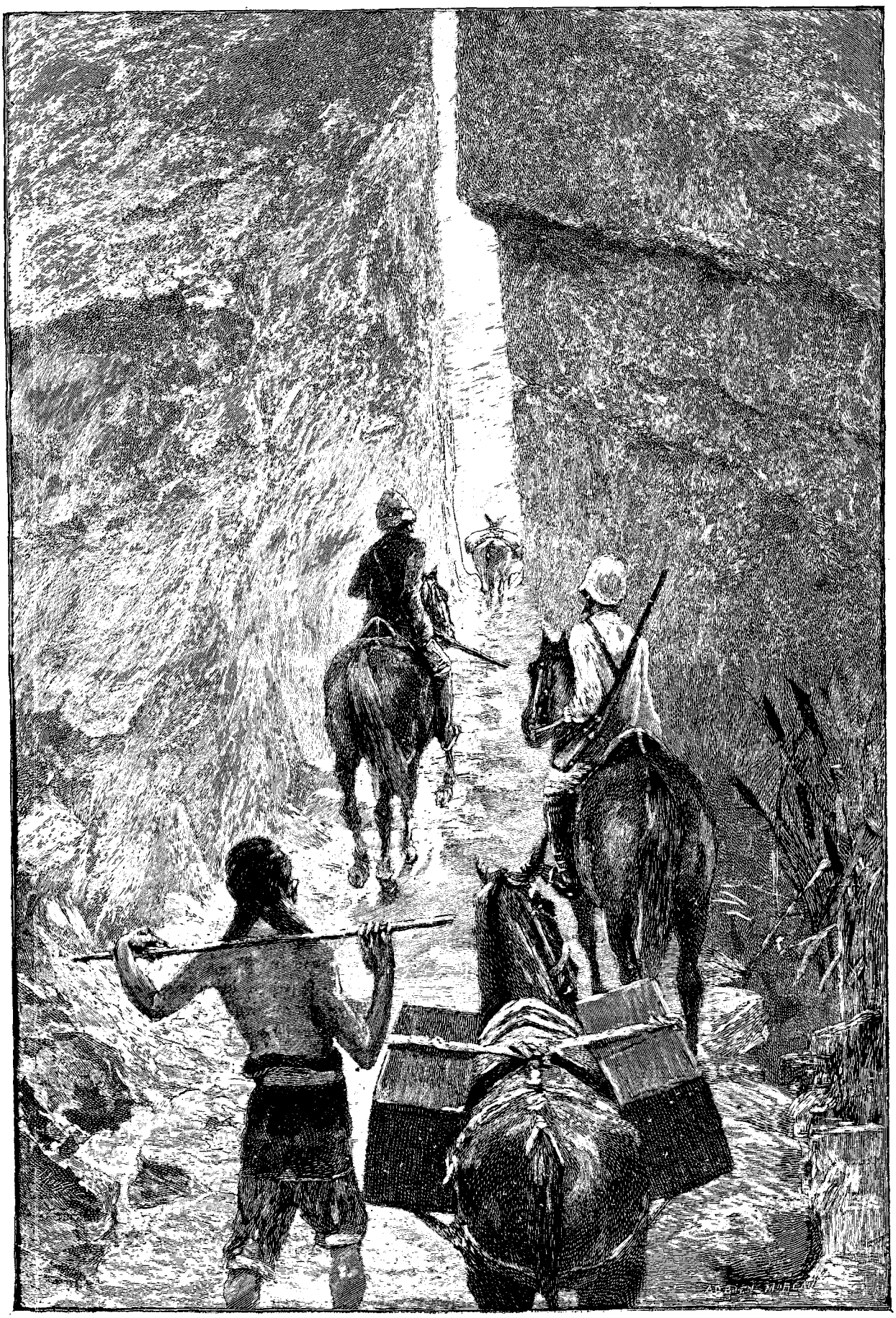


Bender-Dilem (voy. p. 103). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Houssay.

semés sur la plaine uniforme. La mer voisine pousse de place en place de petits bras, parfois d'un kilomètre de large, et qu'il fallait traverser avec de l'eau jusqu'aux jarrets des chevaux. Le fond était heureusement très régulièrement plat. Puis on allait à travers des plaines, toujours en droite ligne. Les indigènes eux-mêmes que nous prenions pour guides s'y perdaient avec la plus grande facilité, et nous n'avons guère passé de nuits sans que, à quelques heures de son village natal, chacun d'eux renonçât à nous fournir le secours de ses lumières. Lors des premières étapes, quand nous apercevions un village, nous nous dirigions de son côté, mais dès que les aboiements des chiens nous avaient signalés, on nous accueillait à coups de fusil, sans rien vouloir entendre. Nous eûmes vite fait de renoncer à ces inutiles tentatives, et les jours suivants, dès que nous avions acquis la certitude d'être sérieusement égarés, sans perdre un instant en discussions stériles, nous nous étendions sur la terre encore chaude pour goûter dans la fraîcheur du matin un bienfaisant sommeil, qui désolait toujours notre muletier. Il y avait, paraît-il, tout à craindre des lions et des rôdeurs ; mais cela ne nous inquiétait guère : nous comptions bien, en cas d'alerte, après tout possible, être réveillés à temps par ses glapissements.

Chaque matinée l'étape finissait à un petit village. Dans l'un d'eux, situé non loin de Bender-Dilem, nous fûmes encore victimes de l'intolérance religieuse. Cette fois l'incident fut plutôt joyeux. C'était le premier jour du mois de ramadan, pendant lequel tout bon croyant, comme on sait, ne doit ni manger, ni boire, ni fumer, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le fatalisme oriental qui s'insinuait peu à peu en nous était encore de trop fraîche date pour nous inspirer le désir de jeûner mal à propos, surtout après une nuit de marche. Aussi Mahmoud fut-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



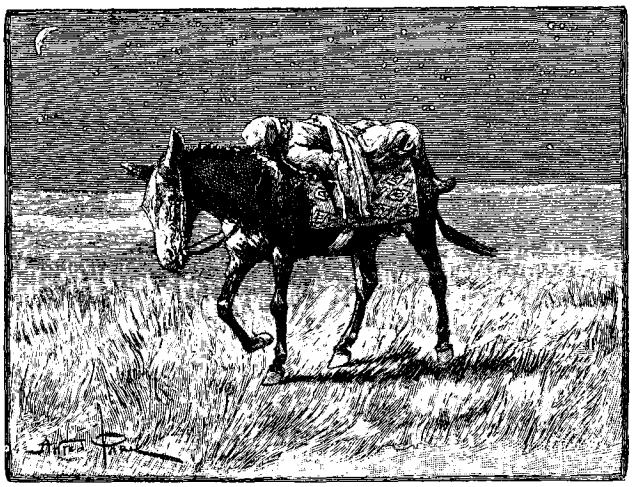
Dans les défilés (voy. p. 102). — Dessin d'A. Moreau, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il assez mal accueilli quand il revint nous dire que ses négociations pour avoir des vivres n'avaient pas abouti. Quelques fidèles crurent même devoir nous accabler d'injures. Mais... ventre affamé n'a pas d'oreilles. Nous les laissons dire, parce que nous venons d'aviser une bande de volatiles picorant dans un coin. En avant! Nous nous élançons, bousculant ou renversant tous ceux qui tentent de nous barrer le passage, nous acculons les poulets au pied d'un mur et parvenons à en saisir un et à le livrer à Mahmoud, qui lui tranche la tête d'un seul coup, pendant que, l'arme au pied, nous protégeons sa cuisine en plein vent. Inutile de dire quels rires assaisonnèrent ce plat. Nos hôtes, assez interloqués, se tinrent cois, et, vers le soir, le propriétaire du poulet presque digéré vint demander si on ne le lui payerait pas. — Mais certainement qu'on va le payer. Voilà cinq sous! — Qu'Allah vous protège.

Le soir, toute cette région était vraiment splendide. Les dattiers, en silhouette sur le fond rouge du ciel, perdent à cette heure leur caractère d'arbres inachevés; leurs palmes immobiles coupent la monotonie de la plaine à l'horizon tout droit. Les croyants se laissent aller au recueillement des choses, le bruit cesse dans les villages. C'est l'heure de la prière.

Allah akbar, « Dieu est grand », dit le mollah en regardant les quatre points de l'horizon, et tous les hommes que porte cette terre se tournent vers le tombeau du Prophète et répètent : « Dieu est grand ».



Les étapes de Mahmoud (voy. p. 108). — Dessin d'A Paris, d'après un croquis de M. Houssay.

Sur la plaine rigoureusement horizontale, un petit massif de marnes se dresse entre Aïssar et Ganawah. Un minuscule défilé le traverse. La route circule entre des sommets arrondis sur lesquels glissent mollement les lueurs de la pleine lune. Il y fait doux et notre caravane y chemine en paix. Tout à coup une ombre bizarre se dresse devant nous. — Qui va là?..... Pas de réponse. On dirait un cheval, mais où est le cavalier? Avançons.... C'est en effet un superbe cheval noir de grand prix; ses entraves rompues traînent après ses pattes et son cou. Nous nous saisissons de lui et le muletier l'enfourche. Tous montés maintenant, nous allons grand train.

Au milieu du défilé est creusé un puits; nous nous y arrêtons pour remplir nos outres et prendre quelques instants de repos. Un grand diable d'Arabe arrive en gesticulant. C'est, paraît-il, le cheikh d'un petit village blotti dans un repli de ces collines. Le cheval est à lui. Nous le lui rendons, cela va de soi; mais, au lieu de se confondre en remerciements, il se met à invectiver Mahmoud et le muletier. Ne comprenant rien à la discussion, qui n'a pas lieu en persan, mais en arabe, nous intervenons en mettant nos revolvers sous le nez de cet intrus, qui, subitement calmé, emmène son cheval. Il paraît que le muletier, tant volé par les nomades, s'est à son tour emparé des liens du cheval; et nous venons de lui prêter appui. Ma foi, tant pis! Étouffons nos remords sous un petit somme : ce sera délicieux dans ce creux de ravin.

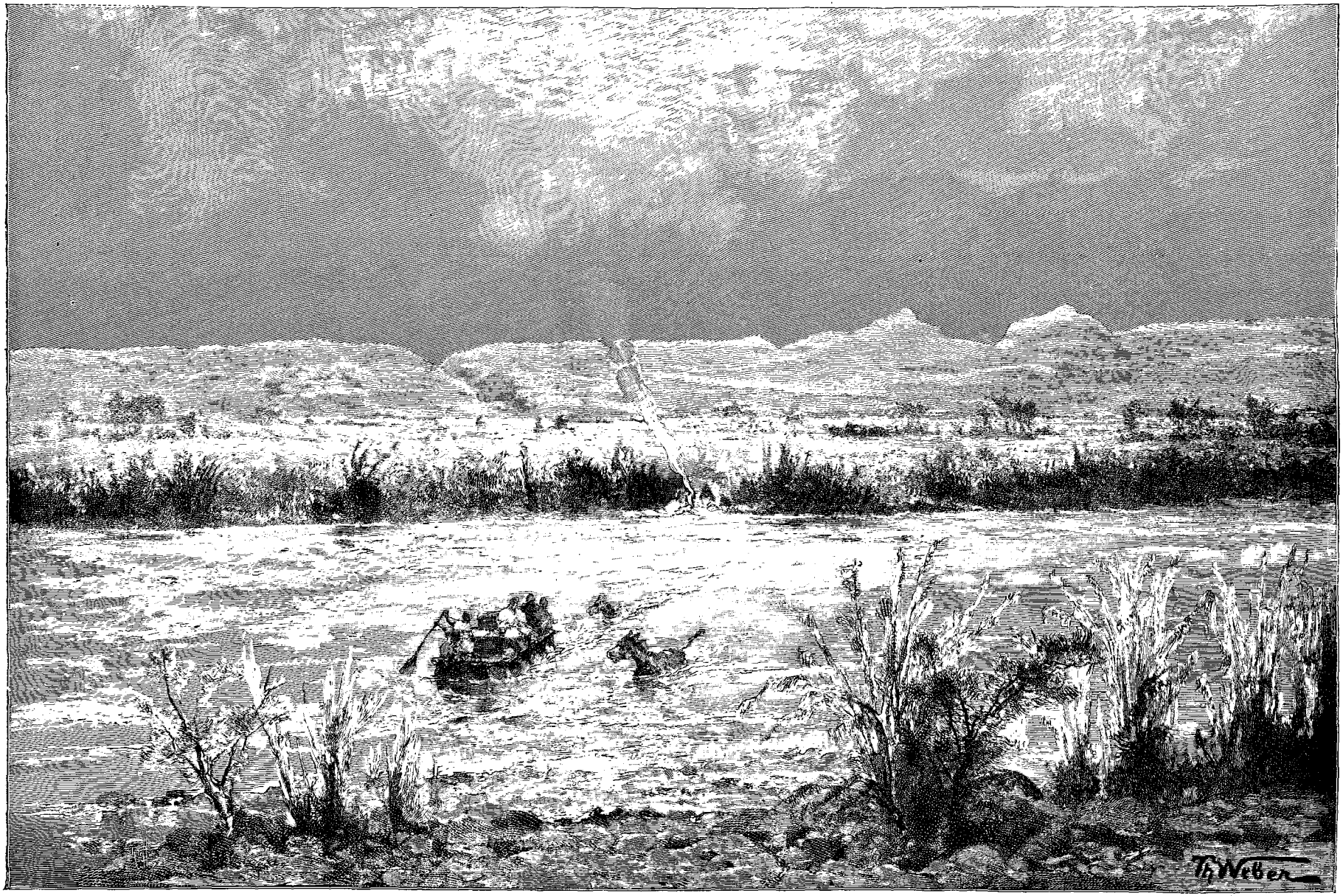
Mais un piétinement bizarre se fait entendre, une colonne de poussière se soulève au tournant du chemin, puis voilà tout un troupeau de moutons, en marche dans la nuit, sous la conduite de quelques pâtres majestueux et déguenillés. Ils font halte. L'un des hommes puise de l'eau avec un seau de cuir fixé à demeure à l'usage des caravanes. Le troupeau altéré se presse autour du mûrier creusé qui sert d'auge, et les pâtres, silencieux, attendent le moment de reprendre leur marche. Cette vision inattendue et disparue déjà laisse après elle comme un souvenir de vie antique, d'autant plus sensible que nous approchons maintenant des points par lesquels s'infiltre l'activité d'Occident.

Nous arrivons à Ganawah, l'ancienne Djennabeh. C'était un port important au XIIe siècle; aujourd'hui une dune assez large sépare le village de la mer. Le khan nous offre l'hospitalité à notre choix, soit dans une chambre de sa demeure, soit à l'ombre d'un magnifique figuier. Sans hésiter nous optons pour l'arbre : nous avons perdu l'habitude de vivre enfermés!

Nous grimpons sur la haute dune qui masque la mer. Au bout d'une plaine jaune elle apparaît verte ou bleue, masquée par endroits par des bouquets de palmiers. La brise qui nous arrive du large fait là-bas de petites vagues dont les sommets tracent de longs rubans d'écume.

Encore une étape et nous atteignons Bender-Righ. Depuis Bender-Dilem nous avons peu quitté le bord de la mer. Les pays cultivés alternent avec de grands déserts, néanmoins la région est riche. Les habitants peuvent sans peine conduire par bateaux les produits de leur sol sur les marchés européens. Ils s'occupent activement de la culture des céréales et de l'élevage des chevaux. Ils en ont de superbes, qu'ils envoient aux Indes d'une façon continue. C'est pour eux une source considérable de revenus. Malheureusement la bande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

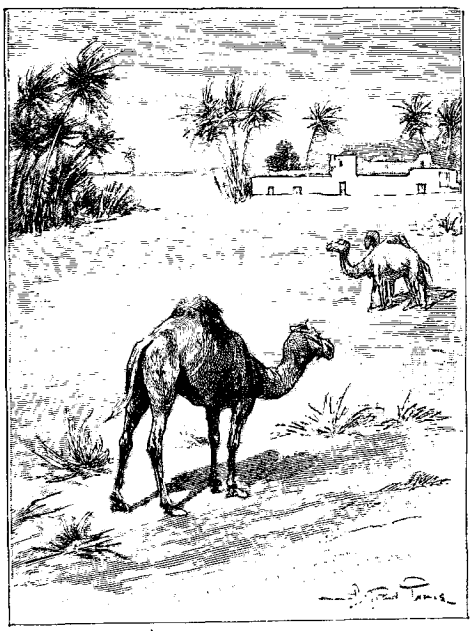


Passage sur des outres (voy. p. 102). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

littorale où le commerce facile stimule la vive intelligence persane est extrêmement étroite; la côte, au reste, est si plate que les ports y sont, en somme, assez rares et peu sûrs.

En constantes relations avec les négociants de Bouchyr, Ali Khan, gouverneur de Bender-Righ, possède une certaine connaissance de notre civilisation et des puissances européennes. Sa maison de briques est très habitable, et, devant la porte, de petits canons rouillés sans affûts, hors de service, font de l'entrée une miniature de l'Esplanade des Invalides. Esplanade est peut-être impropre, mais certainement *Invalides* ne l'est pas. Ce petit port eut au XVIIIe siècle un gouverneur célèbre : Mir Mahnna. Kérim Khan, qui régna sur la Perse, ne put le soumettre. Avec l'aide d'un vaisseau anglais la flotte persane vint assiéger Bender-Righ en 1764. Mir Mahnna se retira dans la petite île de Khoueridj. Les Persans, aidés des Hollandais qui s'étaient substitués aux Anglais, l'y poursuivirent. Ils furent battus, et parmi les morts on compta soixante-dix Européens. Près de Khoueridj se trouvait l'île de Karak, occupée alors par un comptoir hollandais. Mir Mahnna s'en empara en 1766, mais trois ans plus tard il fut chassé par les habitants; Kérim Khan, devenu maître de l'île, la céda aux Français. Les pièces relatives à cette cession furent envoyées en France, mais le ministre qui gouvernait pendant les dernières années de Louis XV ne sut ou ne voulut tirer aucun parti de cette affaire, et les Français n'ont jamais pris possession de l'île de Karak.



La côte du golfe Persique. — Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de M. Babin.

A partir de Bender-Righ, nous abandonnons le rivage pour rentrer dans l'intérieur des terres et rejoindre à Daliki la grande route de Bouchyr à Chiraz. Nous traversons de nombreux villages, bien inhospitaliers de nuit. Une véritable meute de chiens de garde nous assaille à chaque fois; nous luttons à coups de fouet, les mulets effarés se dispersent, secouent leurs charges, jusqu'à ce que nous retrouvions de nouveau le silence du désert. Notre fidèle Mahmoud faisait dans la plaine des étapes bénies. Allongé sur une charge, bercé par le pas régulier de son mulet, il dormait profondément, la face tournée vers les étoiles, et même tout ce vacarme intermittent ne troublait pas son repos. Une fois cependant sa monture, inquiétée de trop près, fit de telles ruades qu'elle le précipita à terre au milieu des chiens. Il en fut quitte pour quelques égratignures, et se releva dignement, appelant ses agresseurs *Pedar çag* (fils de chien), injure qui dans l'espèce n'avait rien d'exagéré.

Sur notre route se trouve Chabânkareh, assez gros village au milieu d'une forêt de palmiers. Il est clos de hautes murailles que des tours défendent: aujourd'hui c'est surtout contre le soleil qu'elles sont protectrices, car elles couvrent le sol d'une ombre large et délicieuse. A l'époque de la conquête de la Perse par les Mongols, les Cheban-Kareh étaient très renommés; ils occupaient le pays au sud et à l'est de Chiraz. Leurs tribus se livraient à des actes de brigandage continuels, incendiaient les moissons, saccageaient les villages, puis se retiraient tranquillement. L'an 658 de l'hégire, le Mongol Houlagou Khan les soumit, mais ne put les faire renoncer à leur métier de pillards. A partir de l'an 756 l'histoire ne fait plus mention d'eux, et le nom d'un village paisible est le dernier souvenir de cette horde célèbre.

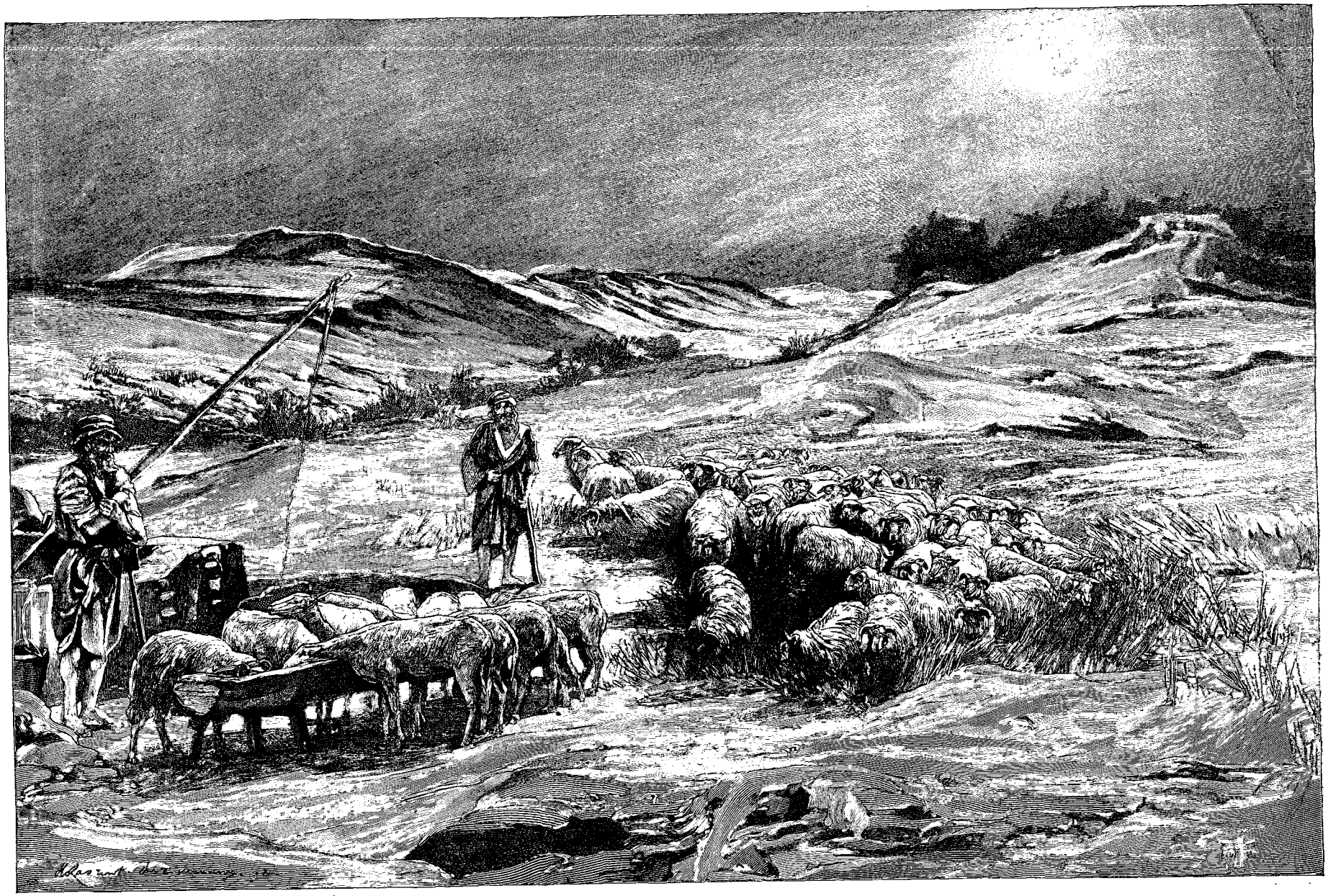
Le 19 juin nous quittons Chabânkareh vers une heure du matin, accompagnés de deux cavaliers; l'un d'eux, que son turban bleu désigne comme un seyed (descendant d'Ali), cherche de village en village son frère, qui s'est enfui de la maison paternelle avec un cheval et un sabre appartenant à la communauté. Mais bientôt, trouvant que nous marchons trop lentement, ils nous abandonnent. Le jour levé, nous poursuivons notre route vers une forêt de palmiers qui verdit à l'horizon le pied de la montagne. Nous laissons en arrière plusieurs villages; l'un d'eux est bâti sur un tumulus conique assez élevé, le seul qui se dresse au milieu de la plaine, et qui semble fait de main d'homme.

A mesure que nous avançons l'air est chargé d'émanations fétides sortant du sol. Elles sont dues au pétrole qui suinte partout et forme des flaques d'une boue noire et empestée. L'eau des ruisseaux voisins de ces points en est chargée, et la décomposition de l'hydrogène sulfuré qu'il contient y produit un épais dépôt de soufre d'un beau jaune. On a essayé d'exploiter les sources, mais on n'a pas obtenu de résultat satisfaisant; le produit est trop impur.

Il n'en est pas de même près de Ram-Hormuz, où trois sources produisent journellement 400 litres de pétrole très pur et très blanc.

20 juin. — Daliki n'est qu'un village de quelques huttes en terre et en roseaux au milieu des palmiers, et pourtant nous étions tout joyeux ce matin en y arrivant. Désormais nous n'aurons plus à chercher notre chemin au milieu des hautes herbes : le fil du télégraphe anglais nous guidera sûrement jusqu'à Chiraz. Depuis plus d'un mois que nous marchons, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le puits des caravanes (voy. p. 106). — Dessin de Laurent-Desrousseaux, d'après un croquis de M. Houssay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

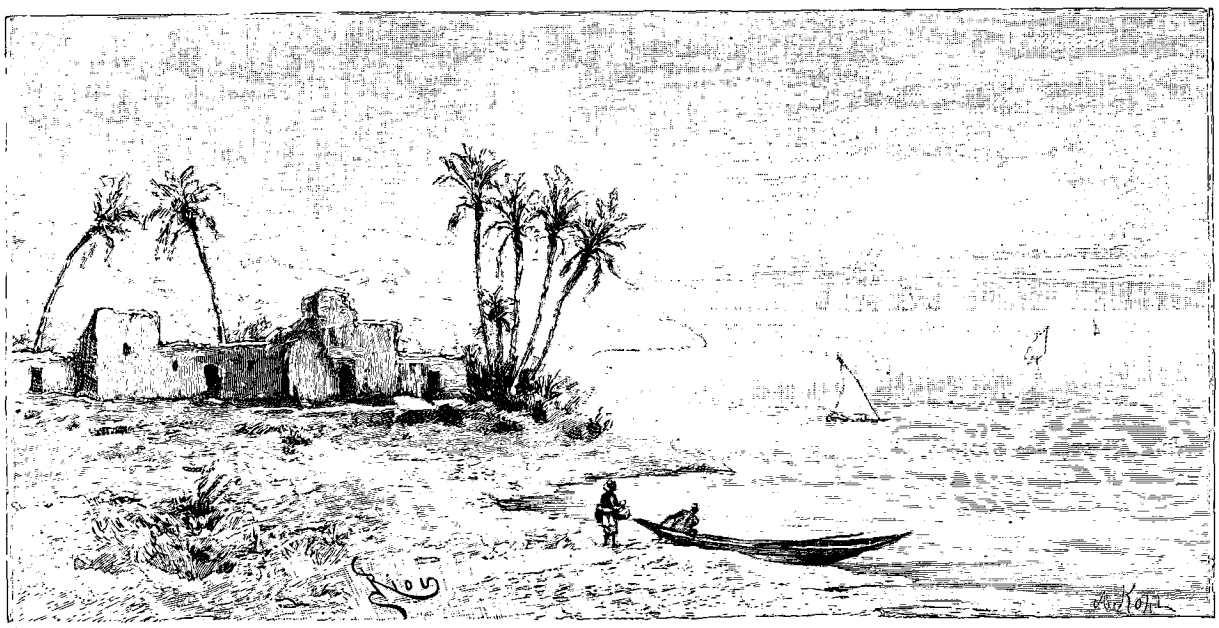
rencontrons pour la première fois un caravansérail.

L'immense cour carrée autour de laquelle se déroulent les chambres occupées par les voyageurs est encombrée de balles de coton, d'opium, de tabac, de tapis, qui vont à Bouchyr. A côté, ce sont des marchandises d'Europe amenées par les bateaux anglais, les allumettes d'Italie et d'Autriche, les cotonnades anglaises, le thé de l'Inde, les bougies et le sucre de France.

Les muletiers circulent au milieu, vérifiant les charges en causant entre eux. Beaucoup de tcharvadars ont campé autour du caravansérail. Les mulets déchargés rôdent au long du ruisseau, et la plaine retentit du bruit de leurs joyeuses clochettes. Auprès des ballots les muletiers préparent leur repas, et la fumée monte droite dans l'air que pas un souffle n'agite. Contraste saisissant! toute cette activité et ce bruit succèdent pour nous, et sans transition, au calme des pâtres arabes, immobiles sous l'accablant soleil, et à la splendide torpeur de la plaine, écrasée par la chaleur de l'été.

Daliki est le dernier village en plaine au nord-est de Bouchyr; on pénètre aussitôt dans les premières gorges de la montagne. C'est la même chaîne que nous avons déjà gravie et descendue : la route ne diffère que par des détails de celles que nous connaissons. Toutefois elle est beaucoup moins escarpée que dans le nord; c'est la raison qui en a fait la grande route de l'Iran à la mer. Plus loin vers le sud est une troisième route qui aboutit vers Bender-Abbas et dont les pentes sont encore plus douces. C'est à elle peut-être qu'il est réservé dans l'avenir d'être la voie du chemin de fer qui traversera la Perse.

La route de Bouchyr à Chiraz, celle que nous allons



Le golfe Persique. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Babin.

suivre maintenant, est un escalier fort régulier. Chaque marche est représentée par un plateau plus ou moins grand avec une ville au milieu, et l'on passe d'un plateau à un autre par une rampe souvent fort raide. Les Persans appellent ces rampes des *kotals*.

Le 25 juin nous entrons dans la montagne. A chaque instant on croise une caravane; c'est un continuel bruit de clochettes; les mulets passent dans un nuage de poussière; les muletiers s'appellent pour relever une bête tombée, pour refaire une charge dont l'équilibre est compromis. Depuis longtemps nous n'avons vu aucun objet qui rappelât notre civilisation d'Occident. Aussi un poteau du télégraphe que les Anglais ont établi à travers la Perse, de Bouchyr à Téhéran, aperçu tout à coup, vint-il réveiller un monde de souvenirs. Un peu plus loin, c'est un pont jeté sur un torrent. Voilà donc une rivière que nous allons traverser sans risquer de nous noyer! car nous ne partageons pas la défiance que les Persans montrent pour leurs ingénieurs et qu'ils traduisent par ce proverbe : « Un pont est un avertissement de ne point passer ».

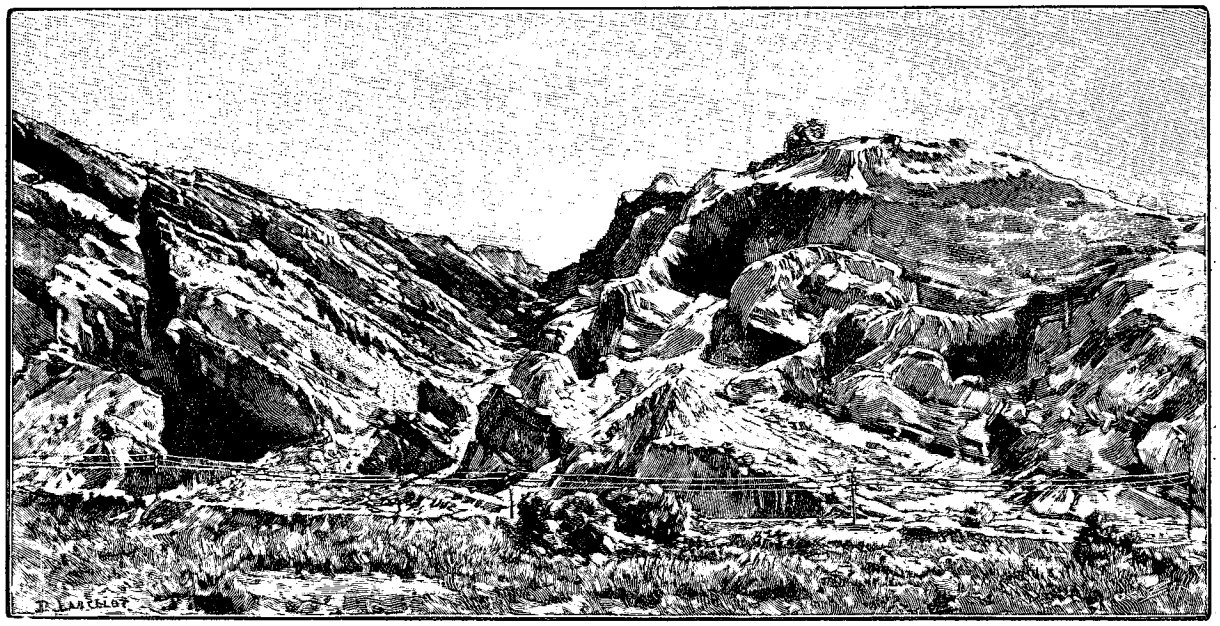
Un premier kotal donne accès sur le petit plateau de Konartakhté (540 m.). Le jujubier est encore à cette altitude un arbre d'aspect suffisant, et la plaine en est toute plantée. A peu près au milieu du plateau, une forêt de palmiers entoure un village de misérables cabanes de troncs de palmiers et de nattes qui rendent, par contraste, encore plus gaie la maison du télégraphiste anglais. Le poste est occupé par un Hindou au service de l'Angleterre, loyal sujet de l'empire, chargé en toute confiance d'un emploi que la chaleur rendrait pénible à un Européen. Lui-même, en cette saison, est remonté dans une station plus élevée, et sa résidence est inoccupée.

En sortant de ce plateau, la route passe le long

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une profonde gorge où court un petit ruisseau d'eau saumâtre encombré de paquets d'algues. Là se trouve toute la masse du gypse qui nous a été si dure en allant à Malamir; ici elle nous fut moins rude. C'est que maintenant nous allons mettre huit jours à gravir la montagne, et que nous l'avons fait à cette époque en quatre jours, et dans une région où elle est particulièrement tourmentée. Il y a 400 mètres à gravir. Le sentier très incliné grimpe régulièrement le long de la paroi d'une gorge; les pieds des mulets, frappant constamment la roche tendre, ont creusé un chemin assez profond pour qu'un parapet se soit formé du côté du précipice. Une caravane serpente devant nous. Impossible de la devancer, vu l'étroitesse du chemin. Nous montons lentement, poudrés par le plâtre, et la bouche sèche. Voici de l'imprévu : une autre caravane venant en sens inverse s'est engagée dans le kotal. A un tournant du chemin on entend ses sonneries. Il est grand temps d'enrayer le mouvement, sans quoi quel écroulement de bêtes et de ballots dans le ruisseau qui coule au-dessous de nous, à pic, très loin déjà! Les muletiers que nous suivons se hâtent d'arrêter leurs bêtes dans toutes les parties élargies de la route, et l'on attend. Le flot descendant passe devant nous; un cheval est en tête, chargé de pompons et d'énormes cloches, fier du rôle important qui lui est confié et ne se laissant devancer sous aucun prétexte. Les hommes, tout occupés de maintenir leurs bêtes, trouvent cependant moyen de se faire de mutuelles politesses. Comme ils sont bien d'un autre monde, les propos de nos charretiers dans les encombrements de voitures!

Ce sont des paquets de coton que ces mulets emportent; et il en passe toujours. Sans relâche, un nouveau



Les routes de montagne. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

mulet entre ses deux ballots apparaît à l'échancrure qui marque là-haut sur le ciel la fin de la montée. Voilà le dernier pourtant. Nous sommes dans un nuage de poussière blanche que l'on dirait sonore, tant les oreilles nous tintent encore de toutes les clochettes qui ont été agitées devant nous. Il faut grimper jusqu'au joli plateau de Kamaredj (915 mètres).

A l'autre bout une coquette ville, Kamaredj, s'adosse à la montagne. Ses petites mosquées blanches, ses maisons surmontées de *badgirs*, tours carrées qui amènent l'air du dehors, se groupent d'une façon pittoresque. A cette époque, c'est-à-dire en plein été, la température nous paraît tout à fait douce, relativement à celle de l'Arabistan; même le soleil de midi ne nous incommode pas. Le thermomètre parle pourtant de 45 degrés à l'ombre. Les habitants ont déjà vu des Européens, et nous pouvons tranquillement les observer sans être payés de retour.

Une route accidentée et sinueuse où abondent les montées, les descentes et les gorges, mais où ne se trouve aucune pente trop abrupte, nous mène dans le grand plateau de Kasrân (840 mètres), clos de tous côtés par la montagne. C'est une des plus belles parties de la Perse, une des plus fertiles aussi, car d'abondants ruisseaux d'eau douce et limpide parcourent la plaine, et l'on conçoit sans peine que les Sassanides, au temps de leur splendeur, aient voulu y avoir une résidence.

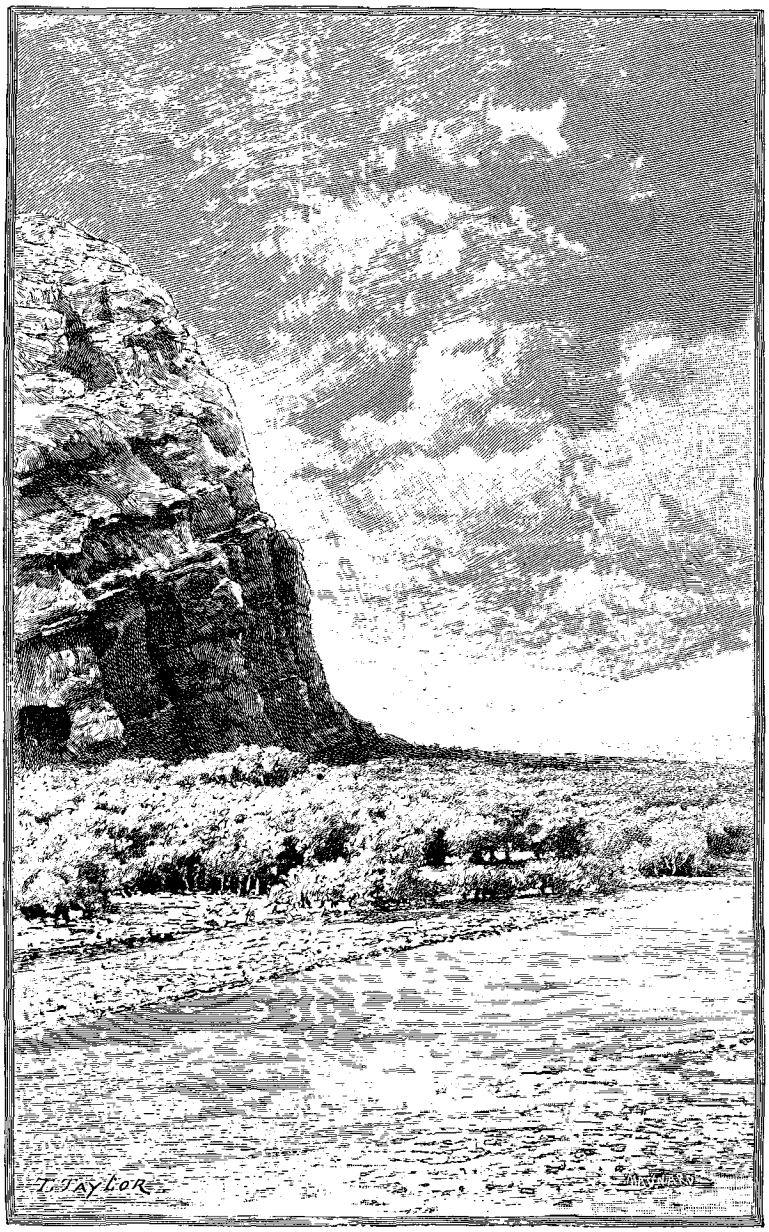
Les ruines, qui s'étendent sur 20 kilomètres, de Kasrân à Chapour, témoignent du passé florissant de ce pays, où l'été n'est pas torride comme en Arabistan, et où l'hiver n'a pas la même rigueur que sur les plateaux iraniens. Le palmier y croît; mais c'est sa limite supérieure. Le climat par conséquent diffère peu en somme de celui de la zone méditerranéenne : le thermomètre monte peut-être un peu plus haut, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il fait très sec, et la chaleur est plus supportable. Des villages nombreux, mais assez misérables, sont encore aujourd'hui dispercés çà et là, entourés de leurs cultures de blé, d'orge et de riz. Le jujubier n'est plus un arbre comme dans les parties inférieures de la montagne, il est fort répandu, mais ne dépasse pas la taille d'un buisson; en revanche, les myrtes fleuris forment de véritables fourrés.

Au sortir de la gorge qui débouche sur le plateau de Kasrân, nous nous dirigeons au nord-est vers les ruines de Chapour, au milieu des rizières, qui en rendent l'accès fort difficile. Après avoir traversé un sol couvert de débris de toute nature et de monceaux de pierres où les chevaux trébuchent et qui sont les restes de la cité sassanide, on arrive au pied d'une chaîne de calcaire compact, dirigée du nord-ouest au sud-est; elle limite le plateau de Kasrân. Sur un sommet, des pans de murailles et des restes de voûtes indiquent la position de la forteresse, destinée à protéger la ville qui s'étendait à ses pieds; les habitants du pays l'appellent *Kaleh Dokhtar* (Château de la Fille). Près de ces ruines, la muraille qui enferme le plateau est coupée, et dans l'étroit passage coule une rivière torrentielle, le Châhriar-Roud ou Rivière du Roi; son lit est encombré de gros blocs roulés de la montagne ou arrachés à quelque monument; des lauriers-roses en fleur, des roseaux, des myrtes et des saules recouvrent cette eau vive et ces ruines.

Du haut de la forteresse on avait un panorama merveilleux : ce n'est pas la vue grandiose dont jouissaient les rois achéménides soit à Suse, soit même à Persépolis; l'horizon n'est pas fermé par des cimes neigeuses; tout est plus petit, les montagnes sont moins élevées; mais comme la plaine est fraîche et jolie!



Rivière de Chapour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

La vigoureuse végétation du premier plan forme en se détachant sur le flanc dénudé des montagnes l'effet le plus saisissant. A l'est, c'est la plaine où s'étendait la ville. Au nord, la rivière se déroule comme un long ruban taché d'écume et encadré dans la verdure des arbres et des roseaux. Au dernier plan, la dure silhouette de la montagne.

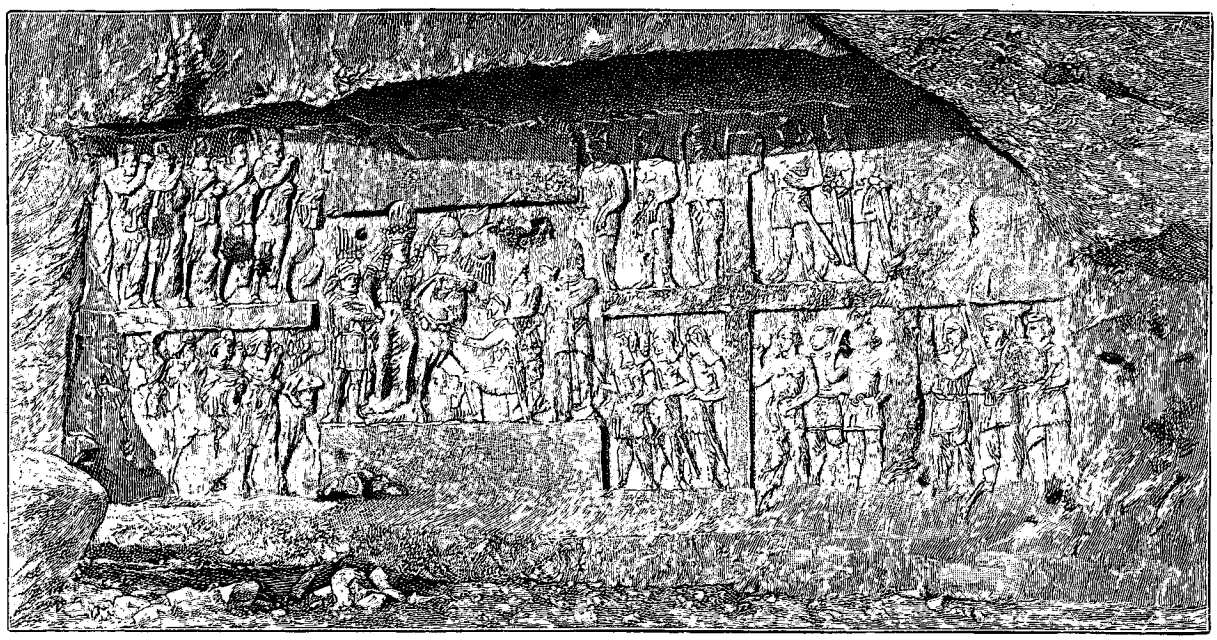
Nous campons loin des villages, dans cette gorge même que l'été remplit de sa verdure, et l'orgueilleux Chapour de son souvenir.

C. Babin et F. Houssay.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chapour. — Bas-relief sassanide, rive gauche. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE,

PAR MM. C. BABIN ET F. HOUSSAY[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Les bas-reliefs et les ruines de Chapour. — Kasrân. — Meiankotal. — Arrivée à Chiraz. — L'armée persane. — Persépolis.

Si l'on suit l'étroit sentier qui remonte la rive gauche de la rivière du Roi, on aperçoit des bas-reliefs sculptés dans la montagne et retraçant les hauts faits de Chapour, ses victoires, ses triomphes sur les Romains. Sur les deux rives, à l'entrée de la vallée que nous avons décrite, les rochers sont à pic : on dirait une gigantesque porte, taillée en plein massif de pierre.

Sur la rive gauche, on trouve deux bas-reliefs. Le premier est très dégradé : deux chevaux marchent l'un vers l'autre ; celui de gauche, dont il ne reste que la partie inférieure, foule un homme aux pieds ; les cavaliers ont complètement disparu. Entre les deux chevaux un homme à genoux tend les mains en suppliant ; on reconnaît facilement des Romains dans ces deux personnages.

A l'est, toujours sur la rive gauche, il y a un second bas-relief plus important ; il a 12 m. 50 de longueur sur 4 m. 50 de hauteur ; le rocher a été profondément entaillé, et c'est grâce à cela que la sculpture n'a pas été endommagée par les eaux. Le sujet est le triomphe de Chapour sur l'empereur Valérien. Au centre du tableau, Chapour est figuré sur un cheval richement harnaché, sous les pieds duquel est étendu un Romain. Le roi porte une tunique courte, serrée à la taille par une ceinture ; un large pantalon descend jusqu'aux pieds, un petit manteau couvre ses épaules, un diadème crénelé surmonté d'un globe lui sert de coiffure. On trouve la même tiare sur des monnaies sassanides à l'effigie d'Ardéchir, le fondateur de la dynastie (Cabinet des médailles). La barbe est courte et frisée, les cheveux longs et bouclés. Au côté droit le roi porte un carquois ; de sa main droite il tient le bras d'un Romain dont les pieds sont chargés de chaînes ; un autre Romain, agenouillé devant le Victorieux, semble demander grâce ; derrière, deux autres personnages assistent le suppliant ; dans le haut du tableau, un génie ailé. A droite et à gauche, des files de soldats marchent vers le roi ; à gauche, des cavaliers ; à droite, des fantassins portant diverses armes, des épées, des lances, des boucliers, etc.

Au mois de juin la rivière de Chapour n'est pas profonde, et bien que le courant soit rapide, on passe facilement à gué. Sur la rive droite, à moitié caché au mi-

1. Suite. — Voyez p 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu des broussailles et des roseaux, se trouve un bas-relief fort inférieur aux autres par l'exécution. Au centre, le roi, sans doute, assis sur un trône, un collier de grosses perles au cou, la main gauche posée sur le pommeau de son épée. Des Persans amènent devant lui des captifs et déposent le butin à ses pieds. Il n'y a point là d'allusion à la victoire de Chapour sur Valérien : aucune des figures n'a le type romain. Il faut y voir peut-être le souvenir d'une victoire des Sassanides sur l'un des petits chefs voisins qu'ils eurent à combattre au début.

Sur le flanc de la montagne, on voit encore les restes d'un aqueduc, creusé dans le roc à une époque postérieure à celle des bas-reliefs. Quand le rocher manquait, on a fait une cuvette maçonnée. Actuellement, on ne peut suivre la série des tableaux sculptés qu'en marchant dans cet aqueduc; sur quelques points il est en tunnel, le passage devient alors assez difficile, et même impraticable pour des explorateurs un peu volumineux. Tout au moins il y fait sec; car la maçonnerie détruite au-dessus laisse l'eau retourner à son lit naturel au fond de la vallée. A une centaine de mètres en amont de cette rupture, on retrouve la dérivation en souterrain; une masse d'eau assez considérable en sort et forme un ruisseau large et profond qui va rejoindre la rivière.

En suivant la pente du canal, voici un autre bas-relief représentant le roi à cheval. On remarque dans sa coiffure deux ailes surmontées d'un globe; ce diadème ailé se trouve aussi sur une monnaie à l'effigie de l'excellent Varane, « roi des rois de l'Iran, germe céleste de la race des Dieux » (Cabinet des médailles). Un Persan lui présente trois personnages au type romain, tenant leurs chevaux par la bride. Cette scène est coupée en deux par l'aqueduc; la maçonnerie qui le formait recouvrait la partie inférieure de la sculpture; elle est dégagée aujourd'hui. Il n'en reste pas moins un profond sillon horizontal, au milieu du tableau.

Un peu plus loin, un troisième bas-relief rappelle peut-être une alliance : deux cavaliers tiennent une couronne à laquelle sont attachées des bandelettes flottantes, dans l'angle supérieur droit une petite inscription en pehlvi. La partie inférieure du sujet a été détruite par le canal.

Enfin, dans l'angle formé par deux flancs de rochers, se trouve le dernier bas-relief de Chapour. C'est le plus curieux par la variété des scènes qu'il retrace; l'exécution en est au reste très soignée; malheureusement son accès est difficile, et un arbre en cache la moitié. Le sujet est encore un triomphe sur les Romains : au milieu, Chapour à cheval et coiffé du diadème ailé; à gauche, sur quatre rangs, la cavalerie persane marchant derrière le roi; à droite, dans quatre registres, des scènes diverses que donne notre gravure. Dans les deux registres supérieurs, des personnages vêtus d'une tunique courte et de culottes bouffantes, peut-être des Indiens, portent des présents ou des tributs; l'un d'eux mène un lion et une lionne en laisse. Dans le troisième registre, en face du roi, un personnage est à genoux; et l'un de ceux qui l'entourent tend une couronne au roi; puis on distingue un cheval, un éléphant et son cornac; la tête de l'éléphant est très bien rendue. Dans le registre inférieur, deux hommes vêtus à la romaine, un porte-étendard, enfin un char traîné par deux chevaux qui se cabrent.

On reconnaît dans toutes ces sculptures l'influence romaine; les visages, les animaux sont bien traités, mais les vêtements sont pleins de lourdeur, les plis compliqués et de convention.

Comme chez les Romains, l'artiste s'est attaché à préciser les détails; on reconnaît les différentes races d'hommes, chacune a son expression particulière. Les costumes, les bijoux, les armures, les harnachements des chevaux sont minutieusement exécutés.

Mais, tandis que dans les bas-reliefs romains, les figures sont nombreuses, pressées, le cadre encombré, avec des personnages à tous les plans, ici, au contraire, comme chez les Grecs, le sujet est simple et clair, les figures peu nombreuses et bien distinctes; tout est situé dans le même plan ou à peu près.

Après avoir visité toutes ces sculptures, qui témoignent de la grandeur et de l'orgueil des Sassanides, nous montons à la citadelle, avec quelques difficultés : les flancs de la colline sont couverts de ruines, de pierres tombées des murs. Une galerie voûtée, que l'on rencontre avant d'arriver au sommet, subsiste encore sur une certaine longueur; on voit aussi des restes de tours; mais tout cela tellement ruiné, qu'il est impossible de dégager le plan des monuments. En haut, on se trouve en présence d'un grand massif de maçonnerie, dont les détails sont indéchiffrables sans longues recherches On distingue quelques bassins creusés dans le roc, réservoirs ou citernes.

Bâtie sur la colline, la forteresse était tout à fait imprenable; au sud, des parois très inclinées rendaient l'assaut impossible; à l'est se trouvait le seul point faible : les strates des rochers formant une sorte d'escalier qu'on pourrait gravir, mais un fort rempart défiait toute attaque de ce côté.

En descendant de la forteresse, nous allons visiter l'emplacement de la ville; le sol est jonché de débris de toutes espèces amoncelés sans aucune forme. On reconnaît pourtant des maçonneries en blocages revêtues d'un parement de pierre de taille; presque partout le revêtement est tombé; quelques ogives restent encore debout. Ce qui caractérise toutes ces constructions, c'est l'emploi de petits matériaux réunis par du mortier. Cependant les belles pierres et les gros blocs ne faisaient pas défaut; on aura voulu éviter les transports difficiles et les tailles compliquées; le travail était ainsi plus simple et plus rapide.

Vers le milieu des ruines, un mur surmonté de trois grosses masses de pierre se tient encore debout. Ce mur fait partie d'une construction à peu près carrée dont le pied disparaît sous les buissons et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les décombres. Le mode de construction est toujours le même : l'épaisseur du mur est de 2 m. 40, le massif intérieur est formé d'une maçonnerie de blocage, le revêtement est fait avec des dalles de hauteur uniforme et dont la longueur atteint 1 m. 90.

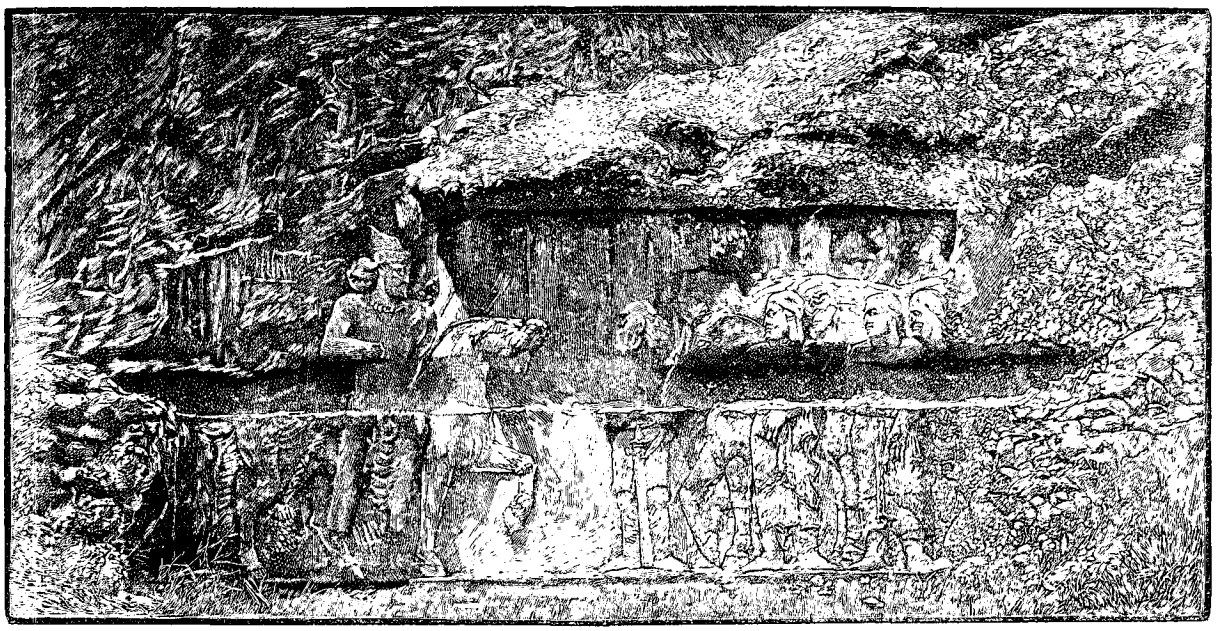
Quant aux trois gros blocs qui couronnent le mur, ils appartiennent à la corniche. Les voyageurs qui ont visité ces ruines vers 1840 distinguaient encore nettement des taureaux agenouillés imités de ceux de Persépolis; aujourd'hui toute trace de sculpture a disparu, et il faut être prévenu pour voir dans ces blocs informes une figure d'animal.

Les ruines couvrent une surface d'environ 300 hectares; il ne semble pas que la ville fût ceinte d'une muraille : les longues levées qu'on aperçoit aux alentours appartiennent à des canaux d'irrigation.

D'après les auteurs persans, « cette ville doit son origine à Thaonners, un des premiers rois de Perse, qui la nomma Din-dila. Alexandre le Macédonien l'ayant ruinée de fond en comble, Chapour, fils d'Ardéchir Babégân, la rebâtit et lui donna son nom. »

Au pied de la montagne un sentier mène jusqu'à Kasrân; à quelque distance il passe près d'une belle source dont les bords sont couverts de longs roseaux et de saules; plusieurs blocs de pierre gisent auprès. En écartant les roseaux, on s'aperçoit que les eaux jaillissent au milieu d'un bassin circulaire de 8 mètres de diamètre. La paroi, composée de trois assises en pierre de taille, est couronnée par une corniche en forme de gorge égyptienne. L'eau s'échappe dans la plaine par un large canal.

Le 23 juin, au milieu de la nuit, nous quittions Chapour. Une courte étape de quatre heures devait nous amener à Kasrân. Nous suivions le pied de la



Chapour. — Bas-relief sassanide, rive droite. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

montagne, au milieu des éboulis et des ruines de la ville, encombrés par des poussées de jujubier épineux. L'eau des anciens *kanots* bouillonnait sous nos pas, bruit mystérieux auquel venaient se joindre les sonneries lointaines des caravanes qui passaient sur la route, à plusieurs kilomètres de là. Les chevaux, que nous ne pressions point, allaient de leur pas uniforme et soutenu. Mais voilà que notre muletier est encore le héros d'un fait-divers dont nous saisissons mal les détails. Nous rejoignons au galop notre petit convoi, arrêté par trois hommes sortis brusquement d'un buisson. Ils ne firent d'ailleurs aucune difficulté pour y rentrer. Ce fut la dernière peur de notre héroïque muletier Hadji M'çaoud, de Dizfoul.

Kasrân est une petite ville très gaie. Les caravanes y déposent les nombreux objets de pacotille anglaise. Le bazar est bien approvisionné; une eau limpide court dans toutes les rues, qui sont presque propres. La population circule avec l'activité persane, alanguie cependant par le climat exquis de ce plateau. Au bord de l'eau courante, à l'ombre des mûriers, les hommes fument et devisent. Les femmes, étroitement voilées, passent avec une démarche traînante, et qui nous paraît peu gracieuse. Les heures coulent sans secousse pour cette petite ville séparée du monde par sa montagne bleue, barrière merveilleuse sur laquelle se détachent les blanches mosquées et les bouquets de palmiers, les derniers que nous devions voir.

Le calme de la vie n'empêche pas les Kasrâni d'être de subtils marchands de chevaux, et nul ne sait mieux qu'eux remettre en état une bête qui a trop porté de ballots en caravane. On dit même que la dent du cheval n'échappe point à leur ingénieuse industrie, et qu'ils savent dissimuler les marques d'un grand âge.

Au bout du plateau de Kasrân se trouve un lac assez large. La route, avant de s'engager dans la montagne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suit une chaussée pavée longue de 2 700 pieds. Puis, sans transition, les gorges commencent; passages abrupts, pentes raides et glissantes se succèdent sans interruption. L'aspect des défilés devient plus rude et plus sauvage. Le calcaire compact remplace les roches tendres des parties inférieures. Les blocs éboulés s'entassent au pied des escarpements, et forment des pentes dont les durs contours s'effacent sous l'ombre des grandes forêts de chênes. Ces arbres sont nombreux, mais rabougris, noueux et tortus. Dans les années de disette, les glands qu'ils produisent sont une ressource que les montagnards ne dédaignent pas d'utiliser en nature, puisque le Coran leur interdit de les transformer, au préalable, en viande de porc.

Le dernier kotal que nous ayons à franchir est le Kotal Pirizan (« kotal de la Vieille Femme »). Il n'est pas très escarpé, mais il faut monter longtemps pour atteindre son sommet, situé à 2 500 mètres. A mi-côte se trouve le joli caravansérail de Meïankotal, tout construit en blocs de marbre dur. On ne peut trouver une halte à la fois plus sauvage et plus charmante. Il y fait assez frais. La montagne aux flancs tapissés d'arbres verts dresse tout alentour ses sommets dépouillés. Aucune caravane importante n'y a fait halte aujourd'hui, le mouvement des hommes ne viendra point troubler l'impression de calme que dégage de loin ce monument. Ne dirait-on pas quelque Chartreuse des Alpes? Auprès de nous s'allonge un ravin profond; en cette saison il est sec et silencieux. A l'époque de la fonte des neiges, des torrents, des cascades s'y précipitent, roulant des blocs et charriant des troncs d'arbres. Le passage est alors impraticable. En approchant de la porte, l'impression de Chartreuse s'évanouit tout à fait, et la civilisation se manifeste à nous sous la forme d'un groupe de femmes sans voiles et fardées. Leur chevelure en longues tresses ornées de sequins tombe sur les épaules. Les narines sont ornées d'une grosse turquoise. Les sourcils peints se rejoignent à la base du nez. Ce sont des danseuses, à la démarche et aux mœurs légères, qui s'en vont chercher fortune dans les villes du sud. Un protecteur les accompagne. Elles appartiennent, nous dit-on, à la tribu des Susmani, qui habite près de Kermanchah, dans le Loristan.

Du sommet du kotal il nous faut redescendre sur Chiraz, qui n'est plus qu'à 1 600 mètres d'altitude. Le seul village important que nous traversions est Dastarjin, sur les bords d'un petit lac desséché pendant l'été. Il n'y a plus d'autre bureau du télégraphe anglais avant Chiraz. Deux jours après, 26 juin au matin, nous atteignons la capitale du Fars. C'est la première grande ville de Perse que nous rencontrons, et nous sommes émerveillés à la vue de toutes ces coupoles en briques émaillées, de ces élégants minarets qui s'élancent au milieu de la verdure des jardins. Rien ne nous semble exagéré des louanges que les poètes ont chantées en l'honneur de Chiraz.

Après 36 jours de marche, presque sans trêve, nous sommes charmés de l'accueil prévenant qui nous est fait par le docteur Odling, médecin attaché à la station du télégraphe anglais, par M. Preece, M. Fargue, notre compatriote, et par tous les Anglais et Arméniens qui forment la petite colonie chrétienne de la ville.

A partir de Chiraz notre itinéraire se confond avec celui que M. et Mme Dieulafoy ont suivi en 1881. Mme Dieulafoy ayant dans ce recueil même publié un récit très documenté que tout le monde connaît[1], il serait superflu de décrire à nouveau les villes des hauts plateaux, leurs mosquées et leurs palais merveilleux, encore que ruinés aujourd'hui, l'activité de leurs bazars et le mouvement poudreux des caravanes qui vont au travers du pays.

C'est pourquoi, en évitant de redire des détails désormais connus, nous voudrions fixer en quelques pages seulement ce qu'il s'est dégagé pour nous de plus général après avoir parcouru les plateaux de l'Iran.

Avant de reprendre le voyage, il nous fallut rester à Chiraz près de trois semaines. Au début, le repos était charmant au milieu de la ville, tout occupée à célébrer dignement le ramadan par le jeûne et les prières dans les mosquées aux coupoles de faïence bleue. Nous allions au hasard par les ruelles étroites et ombreuses, au long des maisons sans fenêtres; arrêtés tout à coup par l'apparition d'un monument curieux; saisis, comme une fois devant la porte d'une école, la Médressé Vakil. Un fond de faïence d'un rose un peu éteint sur lequel s'entre-croisent de très délicates arabesques blanches, quelques tons bleus très doux répandus çà et là, comme au hasard, mais par une loi très savante; tout cela coupé par des ogives de diverses tailles, portes ou fenêtres remplies d'une ombre noire, et au-dessus le ciel d'un bleu intense, égal, sans un nuage qui distraie l'œil et emporte la pensée.

Le matin, dans la fraîcheur du bazar, c'étaient de longues flâneries, des visites aux marchands, auxquels nous achetions peu, mais avec lesquels nous causions beaucoup, sans regrets de leur faire perdre du temps, préoccupation qui là-bas serait tout à fait incomprise.

Le hasard nous conduisit un jour sur une grande place où se passait quelque chose d'extraordinaire. Approchons! On aurait dit, à part l'architecture des monuments qui entouraient la place et au-dessus desquels se dressaient les platanes taillés d'un jardin voisin, une scène familière rencontrée souvent dans nos petites villes : le commandant de place passant en revue son bataillon. C'était précisément une revue : des soldats bien équipés, marchant régulièrement au pas, des fusils propres, des canons en bon état, des groupes d'officiers qui ont l'air d'avoir le soleil sur la tête, tant leurs casques étincellent, celui-ci décoré d'une longue queue blanche, cet autre surmonté d'un immense panache rouge, tout ce qu'il faut enfin pour faire une belle armée. Comme nous sommes loin des soldats de

1. J. Dieulafoy : *La Perse, la Chaldée et la Susiane.* T. XLV-XLIX et LI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

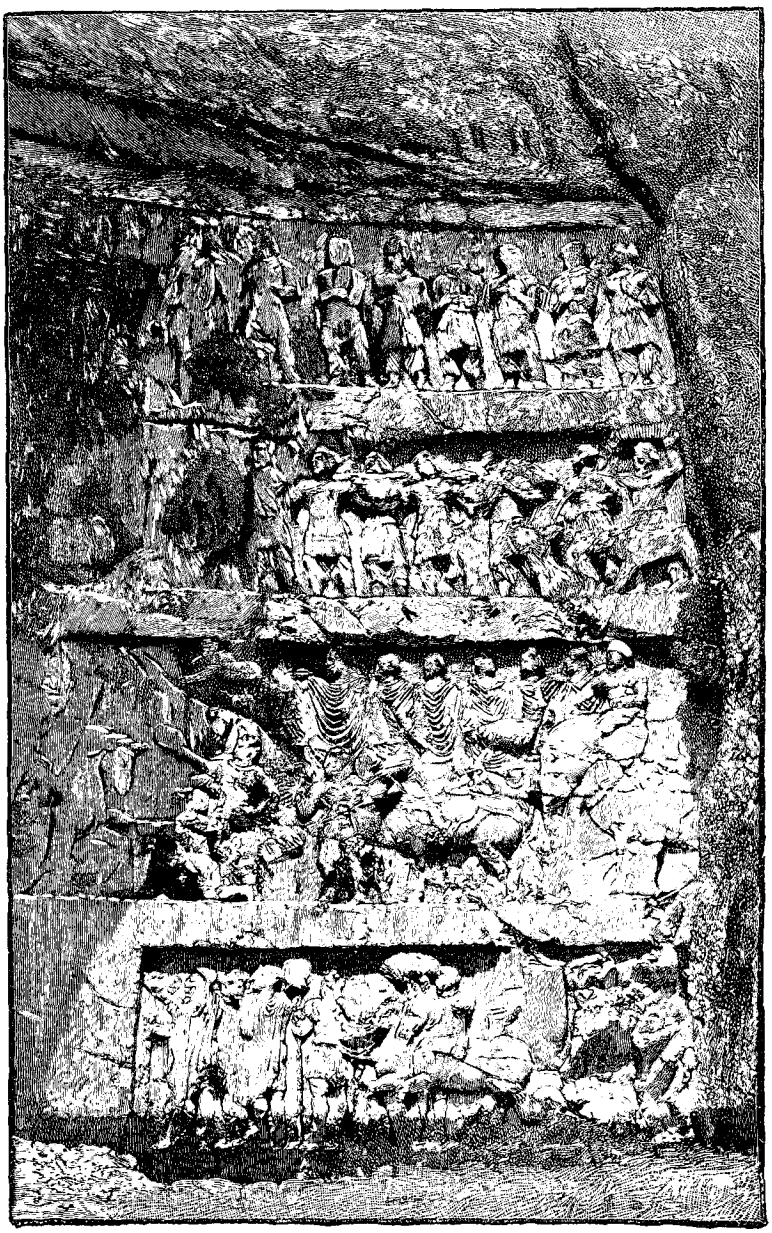
l'Arabistan, marchant en débandade en poussant de petits ânes, familiers, bons enfants, nous prêtant à l'occasion les baguettes de leurs fusils pour faire cuire un gigot à la broche, quand il nous arrivait d'avoir à la fois un gigot et assez de bois pour faire une flambée sérieuse. A Chiraz, à Ispahan, à Téhéran, ce ne sont plus des bandes d'hommes armés, ce sont des régiments qui ne seraient pas déplacés en bien des pays d'Europe. La tenue est excellente, les mouvements parfaitement exécutés.

Le service militaire n'est pas obligatoire en Perse. Les provinces du nord, où la race turque est en majorité, ont seules le privilège de fournir des troupes. Le soldat persan est vigoureux, il supporte tout : la faim, la soif, les intempéries, les marches forcées; il est très brave. Aussi y a-t-il dans le pays les éléments d'une armée qui ne pourrait guère évidemment dépasser 30 à 40 000 hommes, mais qui serait très bonne.

Malheureusement, le corps des officiers n'est constitué que depuis peu de temps. Ils sont recrutés parmi les élèves du collège militaire de Téhéran, dirigé par des officiers autrichiens et quelques professeurs français. Presque tous parlent notre langue, et ce nous fut une vraie satisfaction de constater la pureté avec laquelle la plupart s'expriment, et presque sans accent étranger.

Lorsque le prince Zellé-Sultan gouvernait Ispahan, il veillait à ce que les soldats fussent régulièrement payés. Ceux-ci touchaient chaque année 40 tomans (320 francs), ce qui est énorme pour le pays. Il ne faudrait pas répondre peut-être que dans toutes les villes toute la solde arrive jusqu'aux soldats, et qu'il n'en reste pas quelque peu aux mains des officiers. C'est déjà considérable, au point de vue des principes, qu'elle y arrive quelquefois.

Le costume de l'infanterie comprend une veste foncée et un pantalon gris; la coiffure est la kolah nationale, sauf pour quelques compagnies qu'on a dotées du casque à pointe décoré du lion de Perse. L'arme est le fusil Werndl. Les officiers portent un costume ressemblant à celui des Autrichiens.



Chapour. — Bas-relief sassanide, rive droite (voy. p. 114). — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

La cavalerie vient d'être organisée. Elle est instruite par des officiers fournis par les régiments de Cosaques de Téhéran que dirigent des Russes. Les cavaliers sont en grande partie des Bakhtyaris, habitués à monter à cheval dès leur jeune âge; ils portent une carabine et un sabre. Le chah n'a pas jusqu'ici cru devoir lever un contingent dans ses tribus arabes.

L'artillerie même, peu nombreuse sans doute, est en bon état, et organisée par des Persans qui ont suivi les cours de l'École polytechnique. Il y a même des enfants de troupe qui font marcher en cadence leurs petites jambes derrière le régiment. Étonnés de voir un négrillon enrôlé dans cette miniature d'armée, il nous sembla curieux de savoir la circonstance qui l'avait amené là, et voici ce qui nous fut conté. L'enfant, volé sur la côte de Zanzibar, était destiné à vivre dans un harem, inexpressif gardien de la vertu de ces dames.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au moment de subir l'opération préparatoire à sa mission délicate, il éternua. Coryza béni! Les Persans ne passent jamais outre à ce présage; si quelqu'un éternue, il faut remettre toute affaire plutôt que de l'engager dans ces conditions. Le sursis fut le salut pour la postérité du petit nègre.

Nous ne pensions pas prendre un aussi long repos; il se prolongeait à la vérité au delà de notre désir. Nous faisions à nos dépens l'expérience que pendant le ramadan toutes les affaires sont suspendues, et qu'il est, dans ce mois, impossible de traiter un marché. M. Dieulafoy nous avait chargés de faire construire à Nakhché-Roustem, près de Persépolis, à 60 kilomètres de Chiraz, un échafaudage de 30 mètres de hauteur, afin de photographier les inscriptions du tombeau de Darius. Après huit jours de négociations avec un charpentier indigène que nous avions mené sur les lieux, nous tombâmes d'accord, grâce à l'obligeante intervention du docteur Odling. Le lendemain, tout était rompu; trois fois il en fut de même. Nous commencions à perdre patience et songions à aborder l'inscription par un autre procédé.

« Attendez donc la fin du ramadan, dit le docteur : tout espoir n'est pas perdu! »

En effet, la saison du jeûne se termine, le charpentier arrive en tenant à la main un contrat en bonne et due forme; tout est fini! ou plutôt on va enfin commencer.

Nous allons quitter des amis d'un jour, que peut-être nous ne reverrons jamais. — Mais pourquoi dire l'impression pénible, bien que prévue, de ces séparations que le voyage entraîne?

Au milieu de la nuit, nous reprenons la vie de la grande route, et peu à peu la joie de la liberté qu'elle amène domine le reste; nous allons à travers des ravins pierreux et sans végétation; les sentiers tracés par les mulets de caravane sont incessamment recouverts par les pierres éboulées. En passant, chacun en jette de côté quelques-unes, et cela suffit pour que les sentiers se maintiennent apparents. A l'aube nous entrons dans la plaine de Zergoun, entourée de tous côtés par des montagnes nues. Nous voici dans la région des cotonniers, dont les belles fleurs mauves couvrent au loin les cultures. De nombreux canaux d'irrigation coupent notre chemin, et des quantités de petites tortues qui flânent sur les rives, effrayées à notre approche, sautent à l'eau avec une agilité de grenouilles. Par places, des flaques d'eau stagnante à l'odeur empestée entretiennent la fièvre dans cette région. Au delà de Zergoun s'étend un grand marais de plus de 2 kilomètres de longueur, complètement sec en automne; mais aujourd'hui on ne peut le traverser que sur une chaussée pavée. Toute cette eau vient de la *Polvar*, une des rares rivières des hauts plateaux.

En deux étapes nous sommes à Persépolis. C'est au matin que nous arrivâmes en face de ces restes grandioses d'une civilisation morte. Sur une esplanade artificielle, adossée à la montagne, des colonnes, des portiques se dressent, et détachent leur élégance grise sur la masse violette des rochers. Une brume blanche, immobile, se tient au ras du plateau, baigne comme une mer le pied de la ceinture de montagnes; et çà et là des blocs isolés émergent comme des récifs. La brume absorbée, il reste une grande plaine, prospère sans doute autrefois, mais où l'on ne distingue plus aujourd'hui que quelques villages, petites taches vertes avec des points blancs qui sont des maisons, et qui semblent perdues dans la grande étendue jaune où flambe maintenant le soleil.

Le point le plus proche de Nakhché-Roustem est la tchapar khané de Pousèh, construction en terre battue, haute et massive comme une forteresse, et flanquée de quatre tours.

Notre charpentier s'est trompé de tombeau! Voilà le premier spectacle qui s'offre à nos yeux du haut de la terrasse de la maison. Il y en a quatre en effet; et l'un d'eux étant situé sur un retour du rocher a semblé au charpentier beaucoup plus propice que celui dont nous avions fait choix. En un temps de galop nous sommes sur lui et nous trouvons un homme enchanté.

« Eh bien, Sahebs, ça va : en deux jours j'ai fini maintenant. J'ai trouvé cet endroit préférable à celui que vous m'aviez dit parce qu'il est à l'ombre, et qu'on peut travailler tout le jour. »

Inutile de dire si la suite lui resta dans le gosier quand il reçut l'ordre de défaire à ses frais son joli travail, et de recommencer au tombeau convenu, bien qu'il fût au soleil.

X

Séjour dans une grotte à Persépolis. — Échafaudage à Nakhché-Roustem. — Les différentes régions de la Perse. — Arabistan. — Bas-Plateaux, Fars et Hauts-Plateaux. — En poste d'Ispahan à Téhéran. — Retour à Bender-Bouchyr.

En voilà pour une bonne semaine à attendre! La vie dans la tchapar khané n'est pas tenable. Une chambre unique est occupée par le gardien, ses femmes et ses enfants. La terrasse, bonne encore pour la nuit, est trop ensoleillée le jour. Puis il est impossible de dormir, les moustiques sont enragés, et de plus un jeune drôle, tourmenté d'on ne sait quel malaise, crie de minute en minute : « *Ohé! amou!* » (ohé! mon oncle!). Il y a de quoi être sur le point de s'impatienter.

Nous nous décidons à faire transporter nos bagages sur les ruines de Persépolis. Il n'y a aucune habitation dans le voisinage, mais le séjour y sera instructif; nous trouverons bien quelque coin pour essayer de dormir, et si les moustiques sont aussi très abondants, tout au moins leur bourdonnement ne se compliquera-t-il plus du « ohé! amou! ».

Derrière la terrasse qui porte les ruines des palais se trouve une grotte où nous élisons domicile. Notre installation est loin d'être confortable : tout l'après-midi, le soleil y darde ses rayons brûlants et en fait une véritable fournaise; le soir elle est devenue inhabitable; puis les moustiques pullulent, et de la nuit

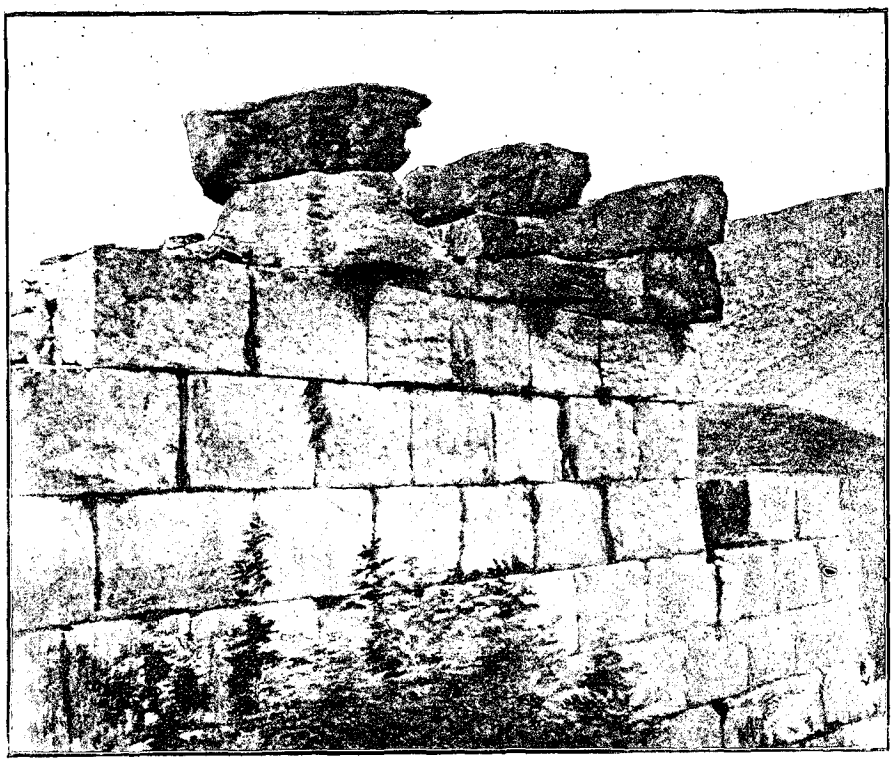
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous ne pouvons fermer l'œil. Le village le plus voisin des ruines est Kenaré. C'est là que notre domestique va s'approvisionner; mais il trouve que c'est un peu loin, et un jour il vient nous dire tout joyeux qu'il y a un bazar ici même. C'est en effet une croyance très répandue parmi les Persans que, sous la terrasse des palais, il y a encore un bazar et de nombreuses boutiques; ils montrent même le chemin qui y conduit, mais aucun d'eux n'ose s'y aventurer. Mahmoud ne doute pas que les casse-cou dont il est le serviteur n'hésiteront point à aller voir ce spectacle. Il ne fut pas trompé dans ses prévisions. Ce chemin n'est autre qu'un aqueduc creusé dans le sol, et qui amenait l'eau dans les bassins des cours. C'est maintenant la demeure des porcs-épics.

Les Persans disent aussi que Chiraz n'était que la cuisine des palais de Djemchid; à l'heure des repas, les serviteurs faisaient la chaîne jusqu'à la salle du festin, et les mets arrivaient tout chauds sur la table du roi. Il n'y a d'ailleurs que 60 kilomètres entre Chiraz et Persépolis!

Un matin, nous partons pour Nakché-Roustem situé à quelques kilomètres, au delà du Polvar. L'échafaudage destiné à photographier l'inscription du tombeau de Darius est sur le point d'être achevé.

La chaîne de montagnes se termine brusquement au sud par un escarpement d'environ 60 mètres de hauteur; c'est dans cette face abrupte que les princes achéménides ont fait creuser leurs tombes.



Ruines de Chapour (voy. p. 115). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Ces tombeaux ont été trop complètement décrits pour qu'il faille y revenir. La gravure rappellera les détails de la décoration. La façade de l'un d'eux, celui de Darius, porte de nombreuses inscriptions. Une première se trouve entre les colonnes, mais elle est très dégradée et peu lisible. Une autre, mieux conservée, est située dans l'angle supérieur gauche, à 27 mètres au-dessus du sol. Jusqu'ici elle n'était connue que par des copies faites à l'aide d'une lorgnette. L'échafaudage que nous fîmes construire nous permit d'y atteindre et de prendre des photographies de cet important document.

Le bois est très rare en Perse et les charpentiers fort peu habiles; pourtant en six jours le nôtre s'était tiré d'affaire. Nous n'avions pu trouver de bois de longueur supérieure à 3 mètres ni plus gros que le bras; les assemblages étaient consolidés par des bandes de tôle clouées. La construction se composait de quatre montants reliés par des pièces transversales : deux d'entre eux s'appuyaient sur le sol, les autres sur un redan taillé à 6 mètres au-dessus. Deux de ces montants étaient réunis par des traverses horizontales espacées de 80 centimètres, qui servaient d'échelons pour atteindre la plate-forme supérieure; des haubans de coton donnaient un peu plus de stabilité à l'ensemble.

Depuis longtemps, le tombeau de Darius n'avait eu autant de visiteurs; tous les habitants des environs étaient accourus pour voir le *mandjanik* (échafaudage); il y avait là plus de mille personnes installées sous un soleil de feu; toutes avaient apporté des provisions et faisaient tranquillement cuire leur pain, attendant le moment de l'escalade.

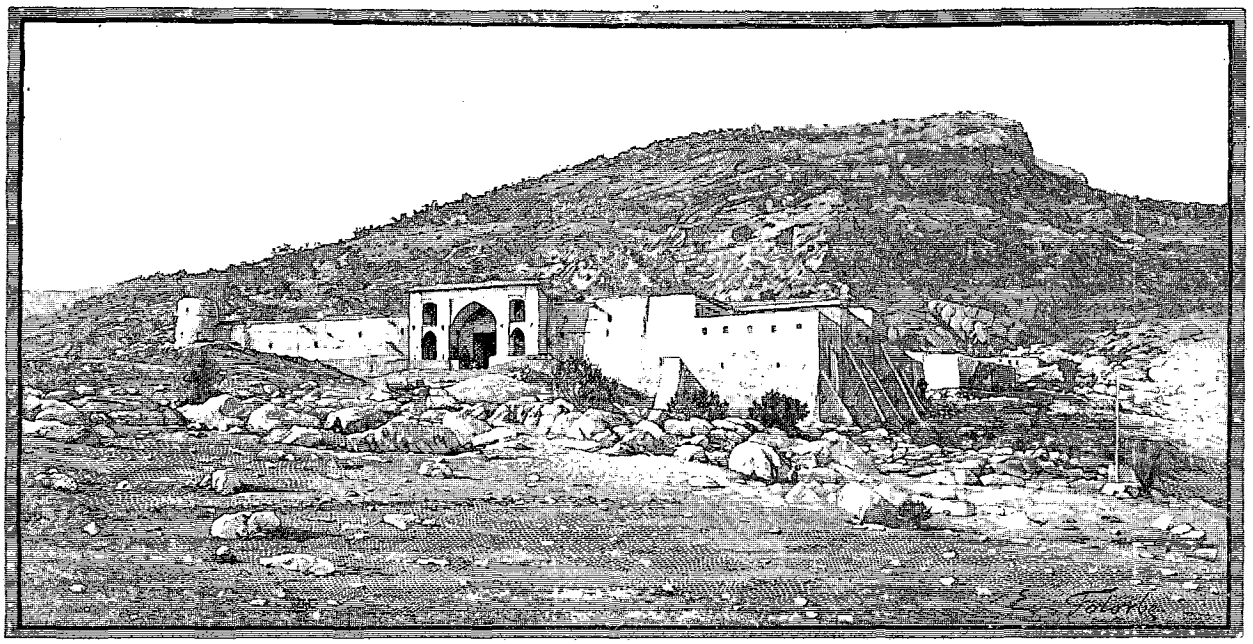
Ils nous prenaient pour des fous d'oser toucher des talismans placés si haut et disaient que nous payerions de notre vie ce sacrilège. Les vieillards se rappelaient avoir vu un Persan essayer d'abattre une colonne à Persépolis, et le lendemain il était mort. Heureusement ces sinistres prédictions ne se réalisèrent pas; la construction, bien que peu stable, suffisait à nous porter, mais le moindre déplacement sur la plate-forme communiquait à l'échafaudage des oscillations inquiétantes, et un mouvement brusque eût pu être funeste. Nous en fûmes quittes pour la perte de notre dernière montre, qui, tombée d'en haut, vint se briser sur le rocher à nos pieds, à la grande joie des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spectateurs, qui voyaient là une punition du ciel; leur bonheur eût été complet si pareil accident fût arrivé à l'un de nous.

L'inscription, comme presque toutes celles des Achéménides, est trilingue; deux des textes sont sur la façade, le troisième est gravé sur une face en retour : moins exposé au soleil et aux pluies, il est aussi mieux conservé. L'eau coulant sur le rocher, et chargée de carbonate de chaux, a laissé au fond des caractères un épais sédiment; ce dépôt, fort dur, fait corps avec la pierre et ne s'en détache que difficilement. La partie de la façade située à droite, plus longtemps frappée par les rayons du soleil, est encore plus dégradée; les moulures qui ornent le trône sont tombées et les personnages défigurés. Au-dessous de cette inscription, il y en a trois autres, de quelques lignes seulement, placées auprès de figures représentant des porte-lance et des archers.

Ces inscriptions étaient les seules connues jusqu'à présent. En examinant les personnages placés au-dessous du roi, nous vîmes que chacun d'eux était surmonté d'une petite inscription trilingue en fort mauvais état; nous en pûmes copier sept. La grande inscription énumère les satrapies qui composaient le royaume de Darius : ces figures les représentent. Il est probable que chacun des vingt-huit personnages portait une inscription, semblable à celles que nous avons copiées, mais les autres ont disparu, ou tout au moins nous ont échappé. En essayant d'enlever la couche de calcaire incrustée dans le texte supérieur, nous avions trouvé quelques traces d'un mastic bleu très dur; ceci nous fit penser qu'on avait pu remplir les



Caravansérail à Meïankotal (voy. p. 116). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

creux avec ce mastic, afin de rendre les lettres visibles d'en bas. Nous en acquîmes la preuve certaine avec les petites inscriptions : une fois débarrassées du calcaire, elles nous apparurent en bleu. Les caractères n'ont guère ici que 15 millimètres de hauteur et ne pouvaient être aperçus du pied du tombeau, mais ceux du texte principal ont plus de 5 centimètres et devaient se voir facilement.

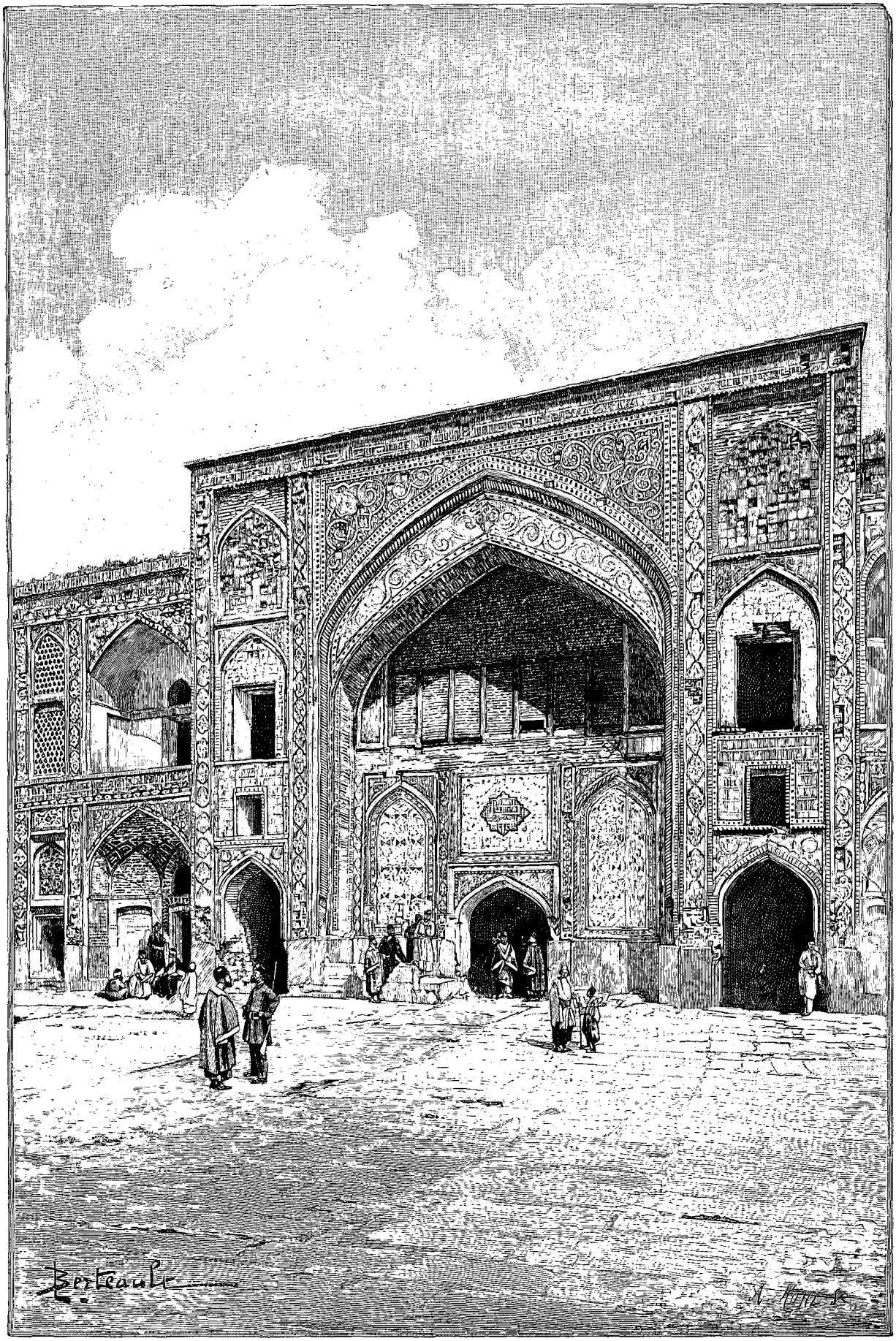
Nos travaux à Nakhché-Roustem et à Persépolis étant terminés, nous nous dirigeons sur Ispahan, étape par étape, remontant du sud au nord tout le plateau de l'Iran, route monotone, à peine coupée quelquefois de petites collines transversales.

Quelques semaines furent facilement remplies à visiter l'ancienne capitale, la moitié du monde, comme disaient les Persans du siècle passé. Et, de fait, pas une ville d'Europe ne pouvait à cette époque rivaliser d'importance et d'éclat avec Ispahan. Les allées de platanes sont mutilées, les briques d'émail tombent des coupoles, les murs éventrés s'écroulent, les portes recouvertes d'argent ciselé chancellent sur leurs gonds, et, malgré tout, c'est encore l'une des merveilles du monde.

Nous comptions vers la fin d'août, après les grosses chaleurs de l'été, reprendre la route de l'Arabistan par Hamadan, et regagner Suse à travers les montagnes des Loris et la haute vallée de la Karkhah. On nous annonçait cette route comme hérissée de difficultés, mais elles ne nous semblaient pas insurmontables.

Une lettre venue de la légation de France à Téhéran nous fait pressentir que la reprise des fouilles n'est point certaine. Le gouvernement du chah, prétextant les passions religieuses des habitants et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Médressé Vakil à Chiraz (voy. p. 116). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présence sur la frontière turco-persane de tribus insoumises, ne répond plus de la sécurité de la mission et retire les firmans. La légation a commencé immédiatement des démarches pour faire revenir le gouvernement sur cette décision, et le chargé d'affaires, M. Souhart, nous invite à aller attendre à Téhéran la fin des négociations.

Téhéran est distante d'Ispahan de 470 kilomètres. Les caravanes font la route en douze jours, mais le trajet peut se faire facilement en moins de cinq jours, en se servant des relais établis pour le service des courriers du chah et de la poste. Les particuliers peuvent également louer les chevaux, s'il s'en trouve de libres; les Européens payent 1 kran (0 fr. 80) par cheval et par farsak (6 kilomètres), mais ce tarif doit leur être spécial; les Persans, nous dit-on, payent moitié prix. Cette manière de voyager est très agréable et assez rapide; un cavalier, pour peu qu'il soit entraîné, parcourt sans peine 100 ou 120 kilomètres par jour; l'allure moyenne de ces chevaux est de 12 kilomètres à l'heure; ils sont réglés à faire alternativement 10 minutes de galop et 5 minutes au pas.

Le 29 août, dans la matinée, nous quittons Ispahan, laissant notre domestique et nos bagages chez le père Pascal. Nous n'avons plus à nous occuper de muletiers et de mulets, notre suite est des plus réduites : deux chevaux pour nous, et un autre pour un cavalier qui nous servira de guide jusqu'au prochain relais, et ramènera les bêtes. Un manteau, une couverture, quelques vêtements, voilà tout notre bagage. Le pays est si fréquenté par les caravanes et si sûr, qu'il est inutile de s'embarrasser d'un fusil ; un fouet est bien plus utile.

Sans cuisiniers dans ce pays dépourvu d'hôtellerie, nous pûmes fournir la course très rapidement, n'étant point alourdis surtout par des digestions difficiles. Un melon à déjeuner, une pastèque à dîner, quelques gorgées d'eau absorbées aux gargoulettes des caravansérails, voilà le régime bienfaisant que nous avons suivi dans ce voyage, et que nous recommandons beaucoup à ceux qui ne pourront pas faire autrement.

Il serait inconvenant peut-être d'insister sur l'état dans lequel six mois de désert et de routes poudreuses avaient mis notre garde-robe. Les quatre jours de poste avaient consommé notre délabrement de derviches. Si nos guenilles avaient encore grand air au milieu de celles des nomades, elles firent à Téhéran l'impression la plus déplorable. C'est en effet une ville moderne et qui, au sortir d'Ispahan, nous rappela l'Europe. Un rempart de terre bien entretenu, des portes, des canons, des becs de gaz, où sommes-nous? — Voilà même un jeune gavroche qui, avec le plus pur accent auvergnat, nous interpelle de loin. « Bonjour, cochons! » N'ayant depuis si longtemps entendu que des injures persanes, celle-ci nous causa un tel fou rire que le jeune polyglotte déjà en fuite arrêta sa course pour partager cette hilarité, tout à fait incompréhensible pour lui.

L'hôtel Prévost, tenu par un compatriote, fut sur le point de se fermer devant nous; il fallut parlementer, établir une identité : notre qualité d'Européens n'était pas même apparente, tant nous avions des figures et des mains brûlées.

Mais, au mois d'août, la ville est inhabitée, tout le monde est à la campagne. Après avoir tiré de nos paquetages quelques nippes mieux préservées contre les outrages du chemin, nous remontons en selle pour aller sur-le-champ à Tedjrich, village distant de Téhéran d'une douzaine de kilomètres, où se trouve la résidence d'été de la légation de France. Une route bordée de jujubiers et d'acacias y conduit, c'est l'allée des Acacias de Téhéran; l'après-midi, tout ce que la capitale de la Perse compte de grands personnages vient s'y promener. L'aspect en est fort animé; les voitures à quatre chevaux, les cavaliers, les piétons, encombrent la route; de temps en temps, dans de grands landaus aux stores baissés, passent les femmes de quelque ministre; des eunuques noirs à cheval les accompagnent; il n'est même pas convenable de regarder l'équipage. Puis ce sont d'autres femmes montées sur des ânes, des cosaques coiffés de bonnets d'astracan avec le grand sabre recourbé, et le knout à la main, des coureurs du roi vêtus de rouge et portant une canne d'argent. Au milieu de cette foule aux costumes les plus divers circulent les mendiants; les derviches aux longs cheveux poussent leurs cris de « *Ali oh!* », « *Ya hagh!* » (Oh Ali! Oh! vérité!), et demandent l'aumône, tantôt au nom de Mahomet, tantôt au nom de Haïssa et Miriem (Jésus et Marie).

Nous dépassons Goulak, résidence de la légation anglaise; un peu plus loin c'est Zergendeh, avec la légation russe, enfin Tedjrich. Partout ce ne sont que villages, jardins et ruisseaux. Nous trouvons à la légation de France le plus charmant accueil de la part de MM. Souhart, chargé d'affaires, Audibert, chancelier, et Roqueferrier, drogman; grâce à leur aimable hospitalité nos fatigues sont vite oubliées.

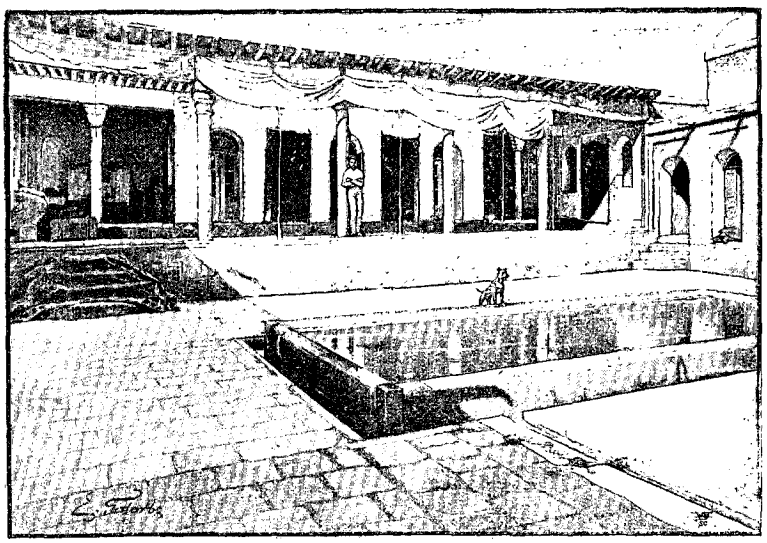
Les environs de Tedjrich sont fort pittoresques; en moins d'une heure on se trouve en pleine montagne. Au fond des gorges, sur les bords des torrents, s'élèvent des villages où règne une fraîcheur délicieuse; il suffirait de quelques travaux pour former de vastes réservoirs où l'on emmagasinerait l'eau pendant l'hiver, et qui assureraient l'alimentation de Téhéran en été.

Nous n'irons pas maintenant plus au nord. La chaîne du Demavend avec son pic conique, couvert de neige jusqu'à mi-hauteur, nous sépare des provinces du Mazenderan et de l'Aderbeidjan qui longent la mer Caspienne; au nord-ouest, c'est le Caucase et l'Arménie. Replongés dans notre vie d'Europe, avec cependant pour cadre la claire lumière de l'Orient, nous revoyons à tête reposée tout cette terre de Perse si rapidement parcourue, et dont la diversité nous apparaît alors. Toute proportion de territoire gardée, il est peu de pays qui présentent des zones si tranchées, occupées par des peuples plus différents par leurs caractères et leurs mœurs, sinon par leur religion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes partis de l'Arabistan pour le parcourir dans toute sa longueur, après y avoir été sédentaires tout un printemps. C'est un prolongement triangulaire de la Mésopotamie qui s'avance comme un coin entre le pied des montagnes et le golfe Persique. Large d'environ 200 kilomètres entre Mohammereh et Chouster, cette plaine n'a plus que 80 kilomètres au niveau de Bender-Bouchyr, plus au sud encore elle se finit en pointe vers Lingeh, et la montagne plonge directement dans la mer tout le long du Beloutchistan. Cette région est d'une fertilité merveilleuse, le blé y croît presque sans soins, l'opium également; on y a cultivé la canne à sucre. Des fleuves puissants l'arrosent, qui sont le Karoun, le Kourdistan, etc.; et toutes ces richesses inemployées se résolvent en pâturages pour les troupeaux des nomades. La chaleur d'été, sans doute, est torride; mais ce qui nous l'a surtout rendue lourde, ce fut l'obligation de faire de longues étapes dans la plaine sans ombre. Imaginez des gens sédentaires, sur le bord d'un canal dérivé du fleuve voisin; ils ont une exploitation agricole, en mai le blé est moissonné, et des barques l'ont déjà emporté jusqu'au fleuve, d'où il gagnera l'Europe industrielle; la maison a des mûrs épais et il y fait frais; des palmiers couvrent la terre tout à l'entour, leurs dattes qui mûrissent absorbent lentement ce soleil excessif pour qu'il soit envoyé sous la forme d'un fruit doré dans les pays de brume. Les oranges, les grenades, les citrons doux, les cédrats, les melons, les pastèques, abondent sans un effort, pendant trois mois de paisible sieste à la suite desquels l'automne ramènera l'activité avec la fraîcheur. Il est quelques points où ce rêve est une réalité : Ram-Hormuz, naguère encore, Mohammereh, Bender-Bouchyr. Il ne tiendrait qu'aux hommes de transformer ainsi tous les coins de cette terre. Mais les hommes qui la possèdent ne conçoivent pas cette vie; ils sont restés, sans souci de la marche en avant qui emportait les autres races, immobilisés, sans doute pour toujours, au stade pastoral, le plus rudimentaire, maintenant que les peuples chasseurs sont presque partout anéantis.

Cette grande plaine, où se sont passés les principaux épisodes de notre récit, s'adosse à la montagne que nous avons déjà gravie, descendue, remontée, et que nous devons descendre une autre fois encore. Aucune image n'en peut mieux rendre l'aspect que celle d'un gigantesque escalier qui s'allonge du nord-ouest au sud-est. Une série de plateaux forment les marches, entre eux se trouvent des kotals presque à pic. La comparaison est tout à fait exacte entre Chiraz et Bender-Bouchyr. Plus au nord, dans la région occupée par les Bakhtyaris, il faut se représenter moins de régularité; quelques marches de l'escalier ou quelques plateaux s'étagent encore, mais au travers d'eux des chaînes plus pressées se dressent, les retaillent en tortueuses vallées; il faut perpétuellement monter et redescendre pour remonter encore. Plus au sud, au contraire, comme un escalier de pierre tendre dont les marches s'usent, et qui se transforme peu à peu en un plan incliné, la montagne est plus douce. Une dame arménienne a même pu par cette voie se faire conduire en voiture de Chiraz jusqu'à Bender-Abbas.



Maison du docteur Odling à Chiraz (voy. p. 116). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Dans le sens de la hauteur, on reconnaît aisément deux zones : celle que nous pouvons appeler des Bas-Plateaux et celle des Hauts-Plateaux. Tout au long de la chaîne, la zone des Bas-Plateaux est arrosée par des eaux chargées de gypse, les niveaux d'eau douce sont rares et ne peuvent alimenter que des populations sédentaires. Aussi, dans la partie que les Bakhtyaris occupent, ces bas plateaux et ces basses vallées sont-ils presque partout déserts. A peine deux ou trois tribus ont-elles consenti à changer leur vie nomade pour se construire près de l'eau douce des villages de cabanes. Ce changement dans le genre de vie est bien plus profond qu'il ne semble de prime abord. Prendre un domicile fixe pour une tribu, c'est renoncer aux grands troupeaux qui ne trouvent plus à vivre autour du village immobile, c'est renoncer à l'abondance des laitages, des laines qui font les vêtements; la nourriture réduite d'un côté, il faut cultiver le blé, il en faut cultiver beaucoup, pour vivre toute une année; au lieu que pour les nomades le pain n'est qu'un complément, pour les autres c'est la plus grosse partie de l'alimentation.

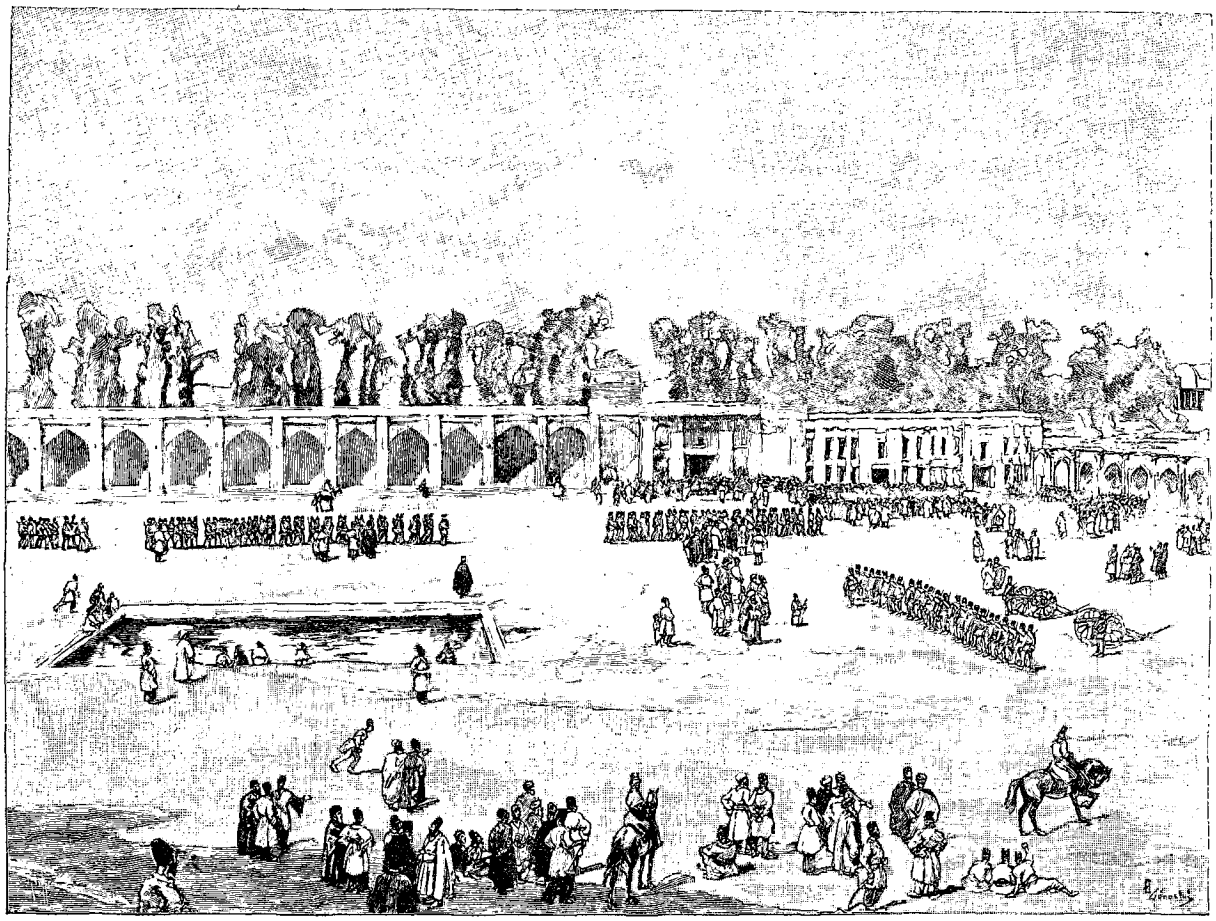
Au contraire, dans le Fars, où les peuples sont aryens et depuis tant de siècles agricoles et sédentaires, tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bas plateaux sont habités, tous les niveaux d'eau douce sont exploités. La physionomie de cette zone est suffisamment uniforme et l'on peut aisément l'évoquer.

Le kotal est franchi : une grande plaine s'étale, pas à perte de vue, car de tous côtés la montagne l'enserre. Quelque part, au milieu, ou dans un coin, au niveau de l'eau potable enfin, se dresse un village; des maisons carrées de terre ou de simples cabanes de nattes le composent; alentour, une forêt de palmiers étend sa verdure; plus loin, aussi loin qu'on a pu faire couler l'eau, ce sont champs de blé et d'orge. Pas de rizières encore, l'eau n'est pas assez abondante, c'est plus haut qu'elles commencent, quand le palmier finit. La rareté des sources fait que ces villages n'ont aucun avenir; ils ont juste de quoi se nourrir, rien à vendre, et par suite rien à acheter. Quelquefois, dans les belles années, quand les dattiers sont très productifs, les habitants peuvent se défaire d'une partie de leur récolte.

Au niveau supérieur, ce sont les hautes vallées et les hauts plateaux, parcourus par les tribus bakhtyaris dans la région du nord, sur le bord qui fait face à la mer, et, dans le sud, occupés par les Farsis. Cette bordure, la plus occidentale des Hauts-Plateaux, forme une



Revue de l'armée persane à Chiraz (voy. p. 116). — Dessin de Gérardin, d'après une photographie.

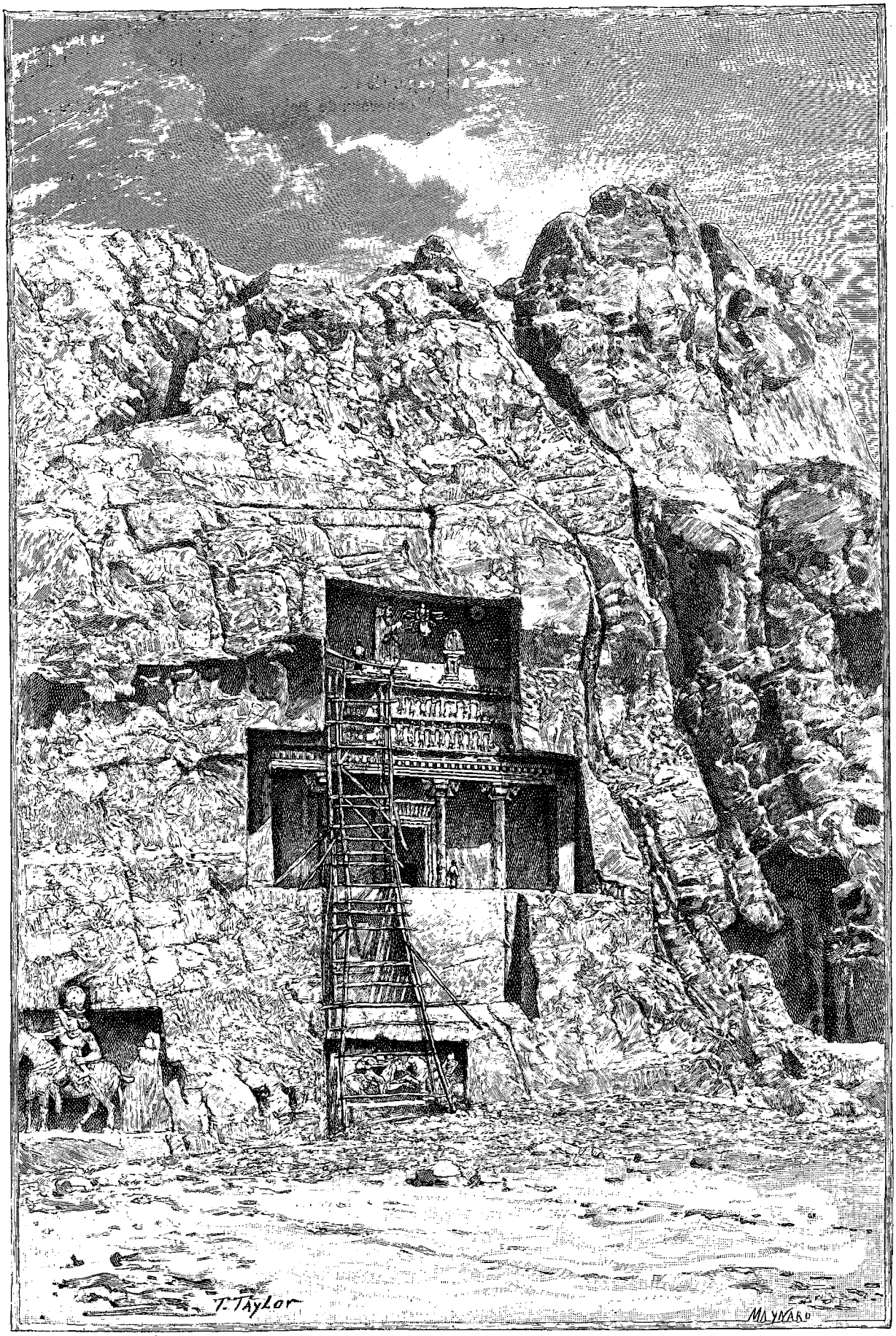
région assez particulière, qui limite de ce côté l'Iran proprement dit. L'eau y est abondante; dans le nord c'est le Karoun, et combien de ruisseaux ou de rivières sans nom; dans le sud c'est la Polvar qui court vers Chiraz, après avoir traversé les défilés pittoresques du Tang-i-Bolaghi.

Dans cette partie les montagnes ont un aspect frais, les masses rocheuses surmontent de leurs puissantes assises des éboulis couverts de chênes à grandes feuilles et de noyers. Au long des cours d'eau, de nombreux villages, des jardins où les platanes, les arbres fruitiers, les vignes et les rosiers prospèrent admirablement.

Une série de défilés mènent de cette partie montagneuse dans les plateaux d'Iran. En quittant Persépolis pour remonter vers le nord on croirait vraiment traverser quelque val du Jura ou des Alpes, si le bleu profond du ciel et la température élevée ne fixaient sur le pays.

L'Iran, plus bas que cette bordure occidentale, plus élevé cependant que les bas plateaux dont nous avons parlé, s'allonge depuis Meched-y-Mourghab jusqu'au pied du Demavend. Zone absolument uniforme, point d'eau de surface, si ce n'est le Zendè-Roud, qui, à la vérité, se perd dans les sables; toutefois une grande ville s'est dressée sur ses rives, c'est Ispahan. Partout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



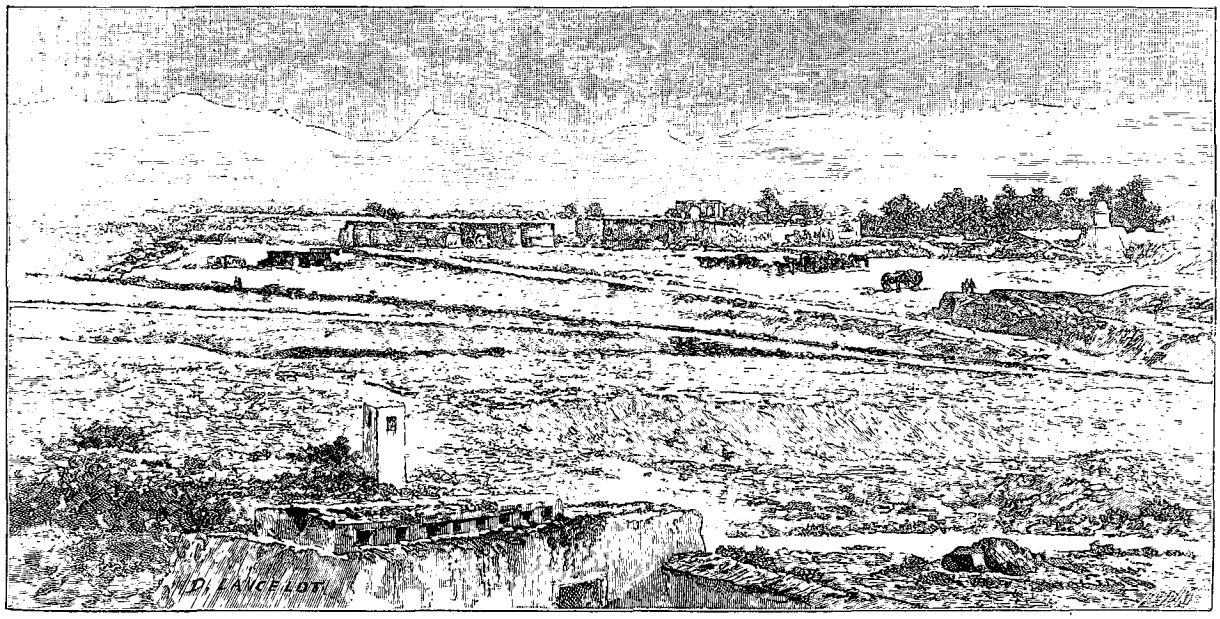
Tombeau de Darius (voy. p. 119). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ailleurs le sol des plateaux est formé de blocs arrachés à la montagne qui les borde et empâtés dans de la marne; c'est un filtre naturel au travers duquel s'écoule en fondant toute la neige de l'hiver. L'eau s'arrête à une couche de marne; parfois un point de la surface du plateau se trouve inférieur à un autre point, quelquefois très éloigné de la couche imperméable; on peut alors faire couler l'eau du deuxième endroit au premier par un canal creusé dans le sol perméable et soigneusement entretenu. Partout où l'eau peut surgir s'élève un village, ou plusieurs, ou une petite ville. On aperçoit de loin les jardins, clos de murs de terre, au-dessus desquels débordent les arbres fruitiers; la plaine est cultivée. Nous passons vers la fin de la moisson, on bat le blé autour des villages, les gerbes sont étendues sur le sol, et l'on promène dessus un chariot porté par deux rouleaux de bois garnis d'anneaux métalliques saillants. Un âne est attelé à l'appareil; souvent toute une famille, la mère et les enfants, se fait traîner en rond des journées entières; le père conduit l'équipage. Ce travail n'est pas sans rapport avec la pratique des chevaux de bois, cultivée chez nous à titre de distraction.

Si l'eau est très abondante, des cultures de coton, dont les fleurs mauves se changent déjà en une belle aigrette blanche, s'étalent au loin : on dirait de grandes étendues de neige, entrecoupées de carrés verts qui sont des plantations de tabac.

Mais voilà le village passé, et, pendant 40 ou 50 kilomètres, il n'y a plus rien à voir qu'un sol pierreux avec de rares touffes vertes, une montagne uniforme à droite et à gauche, et au-dessus toujours le même ciel bleu. Parfois ce sont deux ou trois étapes successives qu'il faut franchir d'un village à l'autre, soit



Bas-plateau du Fars (voy. p. 124). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

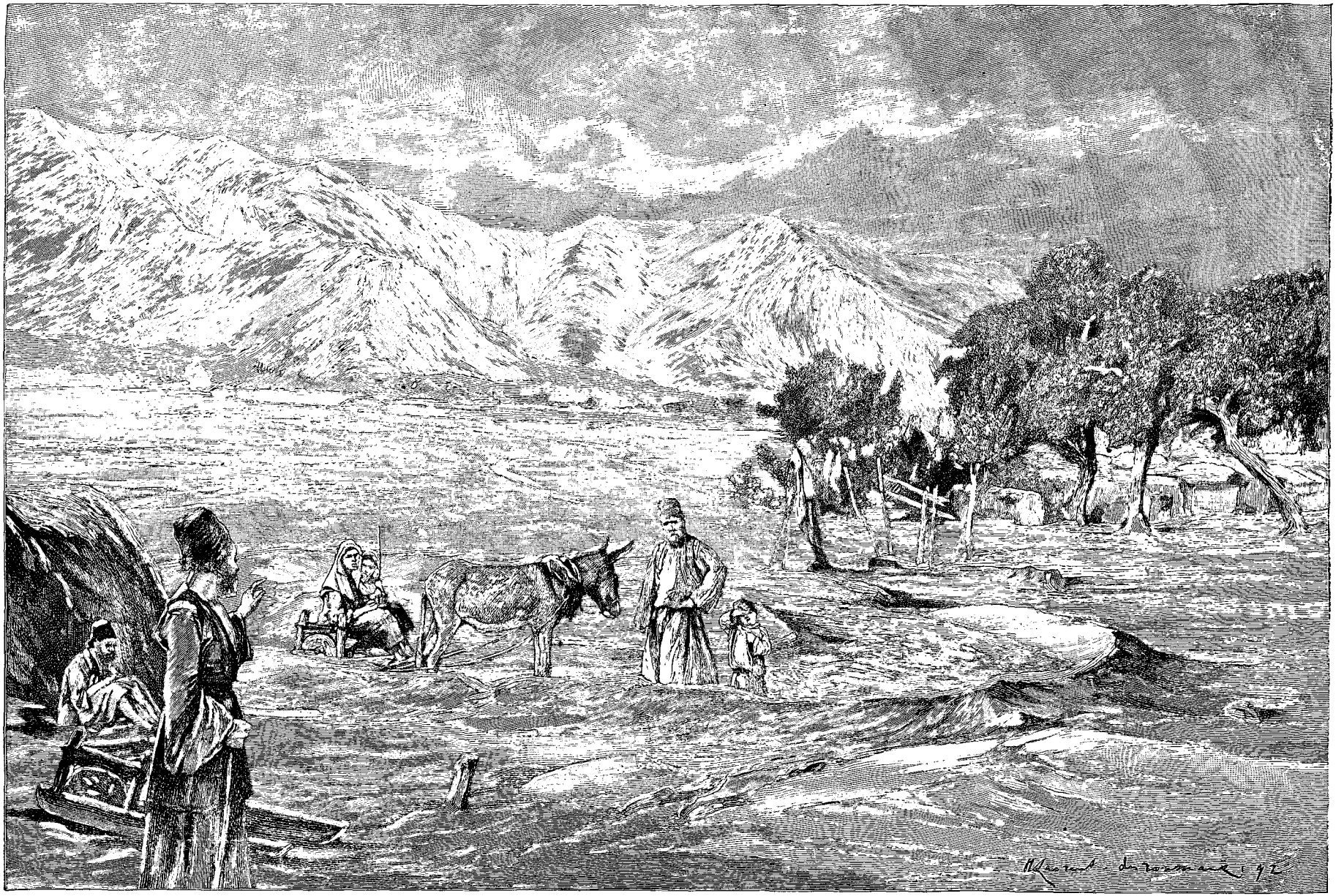
100 ou 120 kilomètres de désert, coupés par un ou deux caravansérails avec une petite source ou une petite mare plus ou moins salée pour abreuver les caravanes.

Nous recevons l'invitation de nous rendre à Bender-Bouchyr, d'où la mission doit repartir pour Suse. Le 7 octobre nous quittons Téhéran; le 11 nous sommes à Ispahan; en quelques jours nous formons une caravane et gagnons Bouchyr à marches forcées, doublant souvent les étapes et laissant en route deux mulets aux aigles du chemin. C'est l'automne; brusquement la température a beaucoup baissé, les montagnes sont couvertes de neige, les nuits sont très froides, et les chambres de caravansérail où nous couchons, sans portes ni fenêtres; tous les matins l'eau gèle dans nos outres; à Dehbid le thermomètre tombe, une nuit, à 6 degrés au-dessous de zéro. La fièvre, la dysenterie, les longues étapes à cheval nous fatiguent beaucoup.

Les Illiats, eux aussi, gagnent rapidement la plaine. Chaque jour nous devançons leurs caravanes, petites ou grandes. Les plus petites, composées d'une seule famille : l'homme, la femme et les enfants, cheminent au long de l'interminable route. En passant cet été, nous avions vu leur minime installation, bien comparable à celle de nos bohémiens, dans tous les coins abandonnés où l'herbe croissait sur quelques mètres carrés, à l'issue d'un kanot ou au bord d'une mare. Une vache, deux ou trois moutons, constituent tout le fonds de leur exploitation pastorale. La vente des tapis fabriqués par la femme, de deux ou trois marmites de cuivre martelées par l'homme, du beurre et des agneaux forme tout leur revenu, sur lequel encore ils doivent prélever la location du troupeau, car, la plupart du temps, le troupeau ne leur appartient pas.

Il y a des capitalistes, Arméniens en général, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



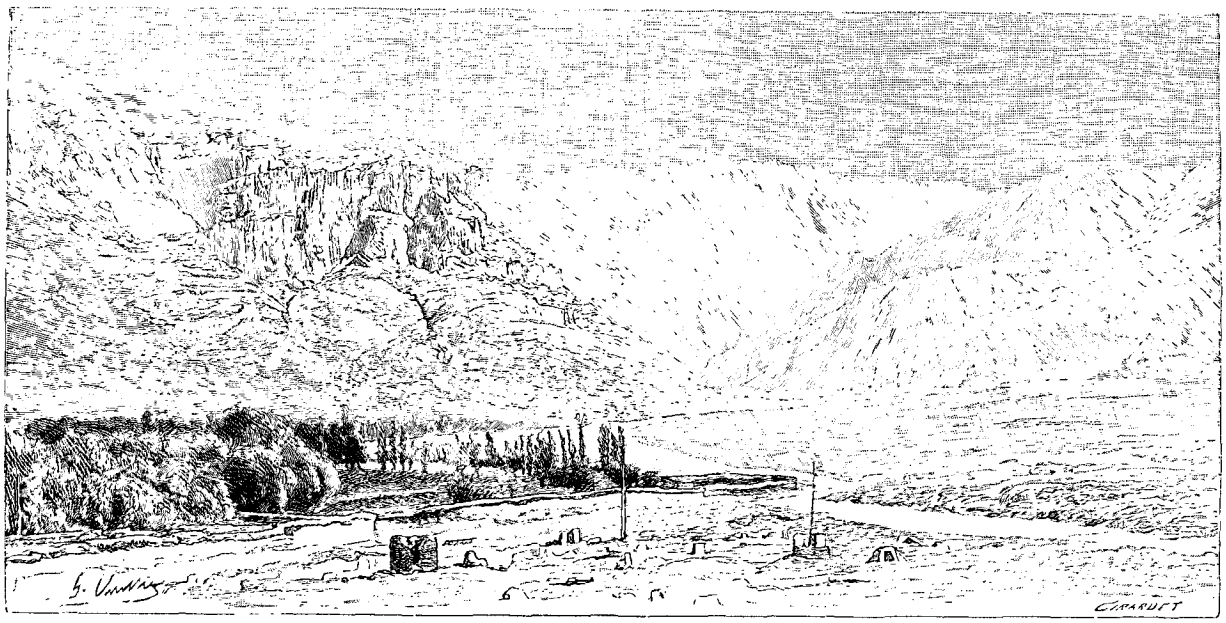
Battage du blé (plateau de l'Iran). — Dessin de Laurent-Desrousseaux, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

achètent un lot de moutons à 8 ou 10 krans l'un, et ils les louent aux Illiats 3 krans par tête et par an. Ce gros intérêt de 30 pour 100 est naturellement limité, comme durée, par la mort du mouton, et se trouve ainsi plus équitable que l'intérêt d'Occident, très faible, mais éternel comme la propriété. Le locataire nomade a droit à la laine, au lait et aux agneaux. Et maintenant ils s'en vont vers le sud; la petite tente noire est bouclée sur le dos de la vache; les jeunes enfants, dont les jambes refusent le service, sont juchés sur le haut; les aînés marchent aux côtés du père et de la mère. Tous portent quelque objet; celui-ci un paquet d'herbes sèches glanées pendant la marche pour le feu du soir; cet autre, un chaudron renversé sur la tête et qui protège sa face brûlée contre les légers rayons du soleil d'automne.

Près de Chiraz, nous dépassons une grande et riche tribu. Elle occupe l'été une vallée du Fars qui lui est réservée, et l'hiver elle descend au long du golfe Persique vers Bender-Abbas. Des mulets, des chameaux, portent un matériel de campement superbe; des tapis éclatants mettent sur toutes les charges leur gaieté multicolore; de belles jeunes femmes suivent à cheval le convoi : partout un air de fortune et de contentement, jusque parmi le menu peuple qui fait l'étape à pied derrière les grands troupeaux.

Entre ces deux degrés extrêmes s'égrènent, le long de notre route, tous les intermédiaires. On comprend



Vallée de la Polvar à l'entrée du Tang-i-Bolaghi (voy. p. 124). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

à peine comment tant de nomades peuvent trouver leur vie dans les espaces incultes entre les villages fixés. De vrai, beaucoup d'entre eux, tout au moins les plus grandes tribus, viennent des vallées qui bordent les territoires bakhtyaris.

Comme les migrations d'oiseaux qui nous étaient familières en Europe, ces peuples en marche annoncent la venue des grands froids, et nous ne pouvons pas éviter leurs premières atteintes. En sortant de Chiraz, les gorges de la montagne nous réservent une surprise pénible; entre les puissantes chaînes rocheuses sur lesquelles nous avons vu flamboyer l'ardent soleil d'été, voici de gros nuages qui courent, qui nous enveloppent et nous saupoudrent de neige. La bise est glaciale et nous fait grelotter sur nos chevaux.

Nous soupirons après le soleil du sud. Voilà enfin Kasrân, les palmiers, les couchants empourprés et les délicieuses nuits à la belle étoile.

Le 13 novembre, un peu plus d'un mois après avoir quitté Téhéran, nous arrivons à Bouchyr. Sur la rade que le soleil fait miroiter, et que nous parcourons du regard, voici là-bas une flamme tricolore : le pavillon de France! Il flotte au grand mât du *Scorpion*, canonnière qui ramène M. et Mme Dieulafoy; nous grimpons lestement la coupée. C'est presque un rapatriement. Deux jours après, nous filons sur Bassorah, à l'embouchure du Chat el-Arab, pour regagner Suse à travers le territoire ottoman.

C. Babin et F. Houssay.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Castello di Romana (voy. p. 132). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE CASENTIN ET BORGO SAN SEPOLCRO.

I

Une expédition dans les Apennins. — Un « signore del paese ». — Michel de Montaigne et les ingénieurs toscans. Des émules de Zeuxis. — Le Monte Consuma.

Ce n'est pas une simple excursion, c'est une véritable expédition qu'une visite aux couvents vénérés de la Verna et des Camaldules. Il faut préparer savamment une valise qui tienne le moins de place possible, et, pour trois ou quatre jours, dire adieu au monde, à ses vanités, à ses pompes, non moins qu'à son confort. En pleine Toscane, à deux pas de Florence, trouver de ces pays sauvages, sans moyens de communication réguliers, ignorants des conquêtes de la civilisation, quelle surprise et quelle attraction, mais aussi quelle dépense de forces! Un courageux et savant ami m'a indiqué avec le soin le plus minutieux les chemins à suivre, les sentiers à gravir, les diligences à retenir. J'avoue que ces précautions m'effrayent et que, dussé-je rougir devant le moins vaillant des Anglais, devant le plus timoré des membres du Club Alpin, je me résous à retenir tout bourgeoisement une voiture pour la durée de mon expédition, voiture qui me conduira ou me suivra partout où besoin sera.

Pour visiter le Casentin[1], le plus simple est de se rendre en chemin de fer — ou, si l'on préfère, en voiture — de Florence à Pontassieve. Je ne recommencerai pas ici la description de cette route; je ne décrirai pas ces stations proprettes, avec leurs acacias nains, leurs soleils, cette fleur consacrée de toutes les gares dans l'Europe entière, et demanderai au lecteur

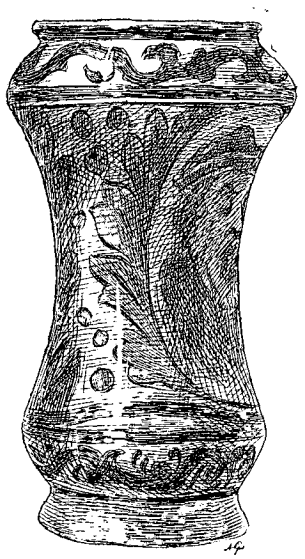
1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161, 187 et 193; t. LI, p. 305 et 321; LXIII, p. 129, 145 et 161.

1. Le nom de Casentin dérive, affirme-t-on, de celui de « Clusentinum », qui dérive lui-même de Clusa, nom de la fille d'un roi étrusque. La province correspond à l'ancienne « Terra Passumena ». Le Casentin comprend deux « mandamenti » (arrondissements), Poppi et Bibbiena, avec onze communes contenant environ 112 villes, bourgs ou villages, et une population d'environ 42 000 habitants. L'avocat Carlo Beni de Stia a consacré à sa province natale une monographie faite avec soin, où il a étudié le caractère et les mœurs, la langue, l'état moral, l'avenir de ses compatriotes, la faune et la flore, l'agriculture, le commerce, etc. (*Guida illustrativa del Casentino*, Florence, 1881.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

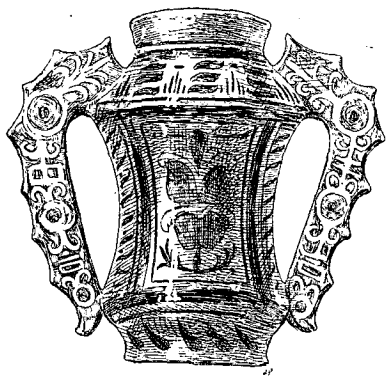
la permission de le renvoyer à une précédente livraison du *Tour du Monde*, celle où j'ai raconté mon excursion à Vallombreuse (1883, t. XLVI, p. 180).

Il y a trois ans, les cataractes du ciel s'étaient ouvertes et précipitées, quarante jours durant, sur la malheureuse Toscane. Autre Noé, je n'échappai à ce déluge qu'en renonçant à l'excursion projetée dans le Casentin et en rentrant au plus vite à Paris. Aujourd'hui le ciel radieux, triomphant, semble vouloir me dédommager : Hélios prend sa revanche sur Éole et sur Borée.



Vase de pharmacie (voy. p. 142). Dessin de Giraldon, d'après un croquis de M. Ciani.

Pontassieve est toujours la station bruyante, avec les nuées de mouche-rons — pardon, je voulais dire de voiturins — se précipitant sur le malheureux touriste. Pour le coup, je fends tranquillement la foule et, remettant ma valise à un gamin d'une carnation olivâtre, comme un bronze étrusque, nu-pieds, mais la pipe à la bouche, je me dirige vers l' « Albergo d'Italia ». N'ai-je pas « combinato », il y a trois ans, l'excursion du Casentin avec mon brave conducteur de Vallombreuse, le Rosso (comme qui dirait le Rougeaud !). Ne lui ai-je pas promis que jamais autre que lui ne serait appelé à l'honneur de m'y transporter ! Or dans ce pays trois ans ne sont rien ; au retour de la belle saison, le Rosso a dû m'attendre patiemment à chaque train, plein de foi dans la promesse de l'étranger. Hélas ! j'ai compté sans mon hôte : le Rosso est absent, de même que le patron de l' « Albergo d'Italia », de même que ses huit chevaux ; ils sont allés conduire à Vallombreuse « una comita » de quarante personnes. Il faut donc me mettre en quête d'un autre automédon, tâche difficile, ennuyeuse, pleine de surprises pénibles.



Vase de pharmacie. — Dessin de Giraldon, d'après un croquis de M. Ciani.

Enfin le voiturin est trouvé et l'accord conclu sans trop de peine, à raison d'une somme fixe par jour, tout compris, « tutto compreso, » précaution indispensable. Je prends congé de l'hôtesse, qui me fait cadeau d'une bouteille de « vino santo », sorte de vin de paille dont chaque ménage possède une petite provision et qui a ce privilège enviable de se donner en signe d'amitié plutôt que de se vendre. Aussi, lorsque je veux payer la bouteille, l'hôtesse me dit : « Vous payerez à mon mari quand vous reviendrez ». Peut-on pousser la confiance plus loin ! Mon vénéré ami, le baron de Liphart, qui connaissait si bien la Toscane, me disait : « Le peuple est bon ; il ne ressemble en rien aux héros de Machiavel ; c'est nous qui les avons gâtés, nous autres « forestieri ».

Il est deux heures et demie quand nous nous mettons en route.

Je demande au lecteur la permission de lui présenter le drôle auquel mon sort sera lié plusieurs jours durant et dont dépend en grande partie le succès de mon voyage. C'est un petit homme grêle, vêtu d'une chemise de flanelle, d'un pantalon et d'un veston gris, coiffé d'un petit feutre noir ; il porte au doigt un anneau d'argent. Une couverture et un manteau forment toute sa garde-robe. Gioacchino — nous l'appellerons ainsi — si vous le voulez bien, est originaire de Pratovecchio.

Quant au cheval, un petit cheval de montagne, âgé de six ans, il doit à sa couleur noire son nom de Moro. Son harnachement, relevé par des plaques de cuivre, est relativement riche ; une queue de renard, flottant sur son front, le protège contre les mouches et les guêpes.

Le véhicule même, qui va tenir une place considérable quoique éphémère dans mon existence, mérite un petit croquis. C'est une calèche ouverte, à deux places, munie d'un soufflet doublé d'une sorte d'algérienne ; le siège est recouvert de molesquine ; un paillasson, une lanterne, complètent l'ameublement. A côté du siège du cocher, la manivelle obligatoire correspondant au frein. J'avoue n'avoir pas pu me défendre d'un certain sentiment d'humiliation toutes les fois que je rencontrais des équipages plus brillants, entre autres des voitures attelées d'une demi-douzaine de mulets, éblouissant les yeux par leurs pompons et leurs harnachements de cuivre et étourdissant les oreilles par le bruit de leurs clochettes et grelots.

Au moment de partir, un incident se produit : le cocher vient, très humble, me demander si je ne consentirais pas à accepter pour compagnon de route, jusqu'au delà de la Consuma, un « signore del paese », très comme il faut. Je lui rendrais, à lui et au « signore » un signalé service. Il est bien entendu que, comme la présence d'un second voyageur rendra indispensable l'adjonction d'un cheval de renfort, ce sera à mon compagnon de route d'en supporter les frais. Le moyen de résister à de telles sollicitations ! J'accepte, et la suite du voyage me prouva que je n'étais pas mal tombé ; car le « signore del paese » me donna une foule de notices précieuses sur le pays et les habitants.

En quittant Ponte a Sieve, nous prenons un chemin

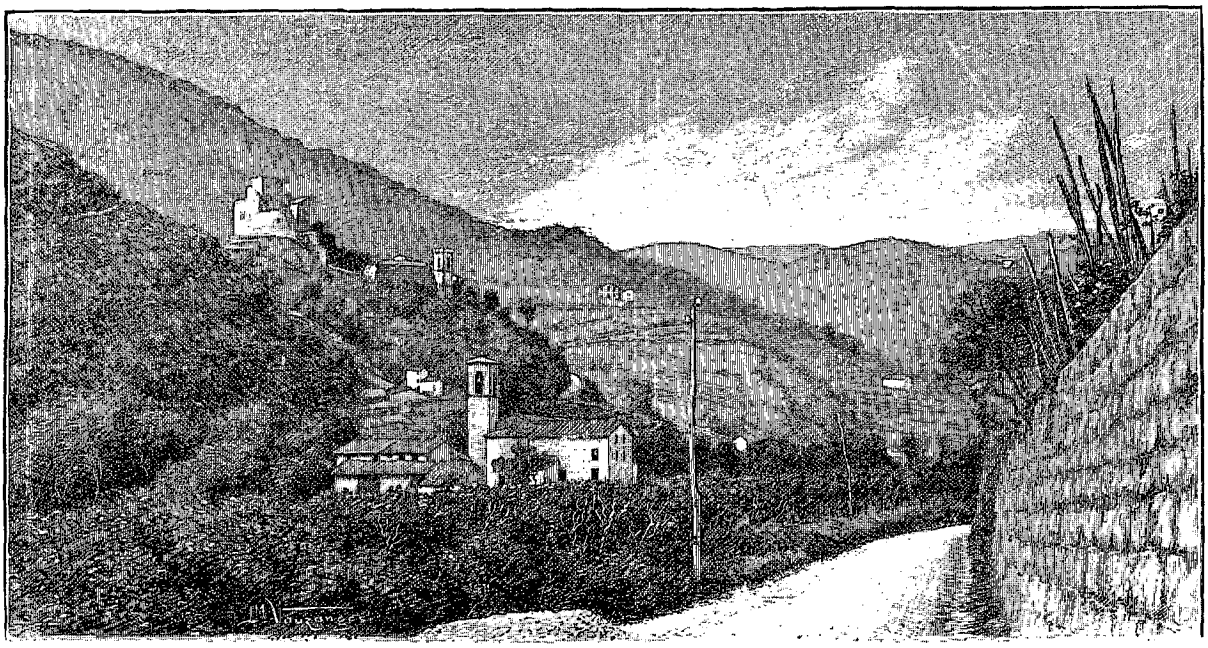
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

différent de celui qui mène à Vallombreuse. La route, établie en 1817, m'affirme-t-on, par le gouvernement grand-ducal, est excellente; peut-être même les ingénieurs de la Toscane ont-ils prodigué outre mesure les parapets en maçonnerie. Aussi bien tiennent-ils à honneur de justifier leur antique réputation. Montaigne déjà ne proclamait-il pas, en plein XVIe siècle, la supériorité du service des ponts et chaussées de la Toscane : « Il n'est nulle région — dit-il à propos de Prato — si bien accommodée, entre autres choses, de pons et si bien estoffée; aussi le long des chemins partout on rancontre des grosses pierres de taille, sur lesqueles est escrit ce que chaque contrée doit rabiller de chemin, et en respondre. »

La route de la Consuma est des plus fréquentées. Au point donné et au moment voulu, nous trouvons le cheval de renfort, dernier souvenir des relais d'autrefois. Son conducteur — un gros garçon à la mine réjouie — se met en route en bras de chemise.

Un soleil ardent fait ressortir les moindres sinuosités de ce paysage accidenté; les crêtes des collines se profilent sur le ciel avec une netteté parfaite. A droite, on aperçoit les sombres masses de forêts de Vallombreuse, dominées par le « Paridisino ». Le pays est fort cultivé; les plantations de mûriers alternent avec de belles vignes plantées à la française, c'est-à-dire avec des échalas (« vigne basse », comme on les appelle en Italie), au lieu de grimper d'un orme à l'autre. Une sorte de palanquin supporté par quatre pieux, et auquel on arrive par une échelle, abrite le gardien, le « guarda uva »; un toit de mousse le défend contre la pluie.

Après une montée assez longue à travers des haies émaillées des baies rouges du cynorhodon, nous atteignons Diaceto, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, patrie des deux humanistes célèbres, Francesco Cattani le vieux, évêque de Fiesole, auteur d'ouvrages théologiques, et Francesco Cattani le jeune, un des membres de l'Académie platonicienne fondée par les Médicis et l'auteur d'un *Traité du Beau*.



Castel San Niccolò (voy. p. 134). — Dessin de Vauzanges, d'après une photographie.

Les maisons, assez modestes, ont pour principal ornement une belle plaque émaillée à fond bleu, portant un numéro tracé en caractères blancs. Quelques-unes se distinguent par un autre raffinement qui remonte à une antiquité bien autrement reculée : par un artifice assez naïf, des artistes du cru, qui connaissent la légende de Zeuxis, ont entrepris de tromper les oiseaux : ils ont peint en trompe-l'œil, sous la toiture, des hirondelles destinées à attirer les hirondelles vivantes et à les engager à accepter l'hospitalité dans des cavités pratiquées à leur intention. Un restaurant, à l'enseigne de Saint-Laurent, promet à sa clientèle : « vino, pane, olio e altri generi ». Des enfants, d'un joli type, courent nu-pieds. Des femmes, d'une belle tournure, aux traits réguliers, au teint brun, marchant également nu-pieds, portent des charges d'herbes ou de bois. Un petit cimetière fait penser à la vanité des choses humaines et à l'inutilité de tous ces efforts : il se développe au milieu de vallées profondes, presque toutes incultes. Quelquefois un tapis de verdure, au milieu duquel émergent des colchiques d'automne, ou, de loin en loin, un groupe de masures, fait diversion. Puis le paysage redevient inculte, avec des chardons pour principal ornement.

En avançant, nous apercevons une seconde chaîne de montagnes, dont les pics les plus élevés sont le « Monte Falterona » (1649 mètres d'élévation), au pied duquel l'Arno a sa source, et la Penna (1269); ils pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raissent tout près de nous et cependant bien des lieues nous en séparent. Comme Dante, je suis tenté de m'écrier en pénétrant dans le réseau de ces montagnes : « Lasciate ogni speranza », laissez là toute espérance. Il semble que jamais je ne reverrai la plaine inondée de soleil.

Après une nouvelle étape, mes amis les châtaigniers font leur apparition; ils ont pour voisins les fougères, les joncs, les mûriers sauvages. Malgré la chaleur et la sécheresse, la route est pure de toute poussière; aussi bien est-elle creusée dans un sol rocailleux et non argileux. De distance en distance, des casseurs de pierres; puis, en pleine chaussée, un troupeau de brebis et de chèvres, les premières passant indifférentes, les secondes nous regardant curieusement. Enfin, nous sommes parvenus assez haut pour dominer les montagnes situées à notre gauche : elles se succèdent à perte de vue comme les vagues de la mer. Mais, quoique nous cheminions depuis une heure et demie, les hauteurs que nous venons de gravir ne sont rien en comparaison de celles dont il nous reste à faire l'ascension.

Un nouvel effort et le « Monte Consuma », le géant des montagnes du Casentin, quoiqu'il ne compte que 1 047 mètres d'altitude, et comme la clef de voûte de cet immense massif, se dresse devant nous, avec sa large plaque dénudée. Le colosse paraît moins effrayant depuis que nous sommes plus près.

Le spectacle que l'on découvre en se retournant commence à prendre de la tournure; ces monticules, si ternes vus de près, se colorent de teintes brumeuses au fur et à mesure que nous les dépassons : ainsi l'éloignement embellit toutes choses!

Vers quatre heures, l'air devient plus vif; le hameau de Borselli, que nous atteignons à ce moment, ne se distingue que par une caserne minuscule de carabiniers royaux. Un paysan laboure, d'autres bêchent. Ici les montagnes sont déboisées, mais non dénudées; les pâturages n'y font pas défaut, mais ils ressemblent à des steppes; de loin en loin se dresse un bouquet d'arbres. Le cocher me montre la villa d'un de nos compatriotes, le marquis de Grolée-Virville; elle est située dans un vallon boisé, au milieu de prairies, de sapins, de petits cours d'eau, véritable retraite digne d'un sage.

Vieille paysanne toscane. — Dessin de Ciani, d'après nature.

Nous découvrons maintenant derrière nous un océan de montagnes, qui resplendissent aux rayons du soleil et dont l'éclat n'a rien à envier à celui des lagunes de Venise. Comme végétation, beaucoup de *Carduus sylvaticus*, étoilé et piquant, et des marguerites gigantesques. Au-dessus de nous, un faucon qui plane, en décrivant des courbes gracieuses.

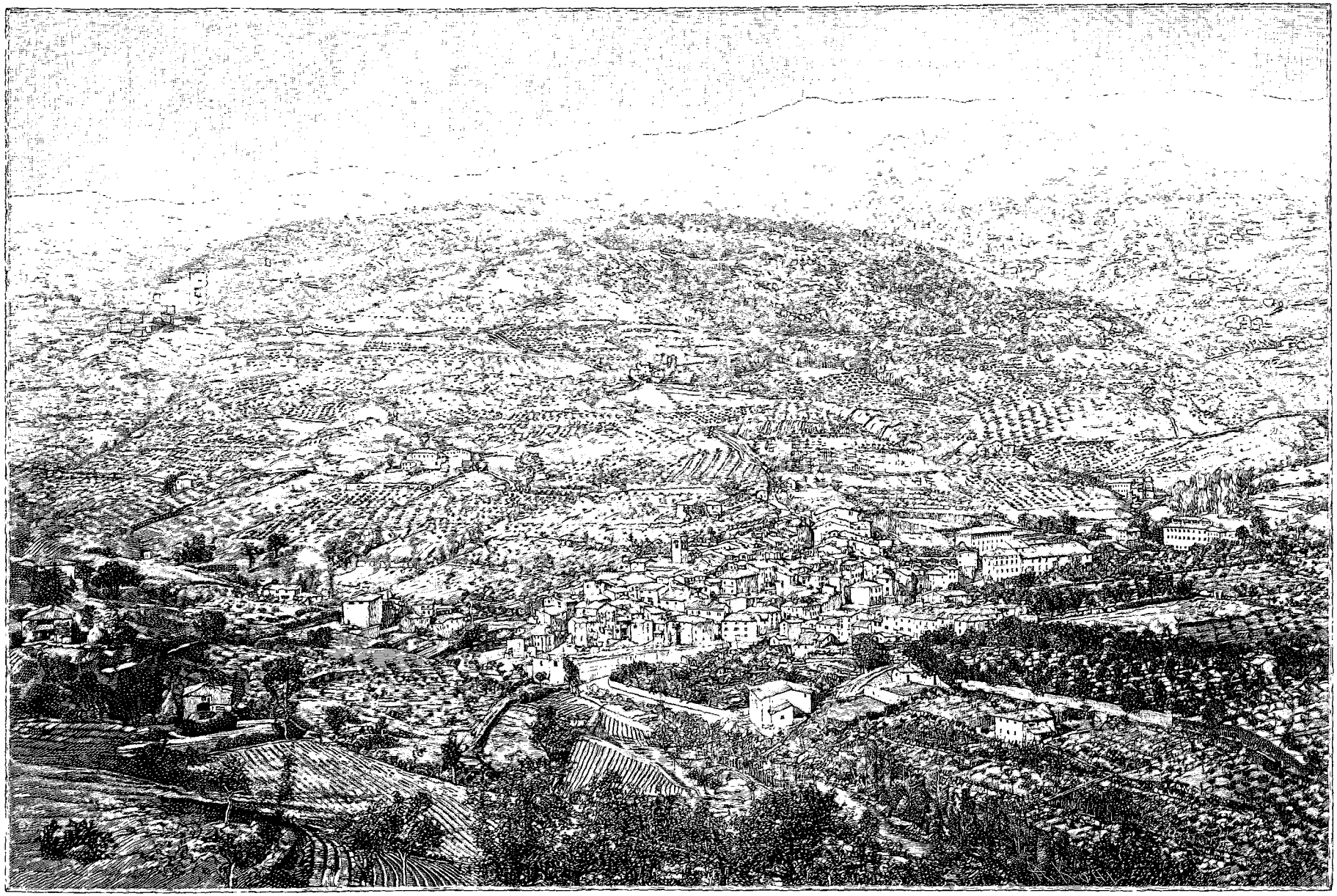
Cependant les hauteurs qui nous dominent s'abaissent graduellement, et le moment arrive où nous dominons à notre tour le massif tout entier. Le sommet de la Consuma a je ne sais quoi d'âpre et de désolé. L'air y est vif, presque glacial; les montagnes qui se développent alentour sont la plupart dénudées comme elle. Néanmoins des paysans opiniâtres y promènent la charrue. Seule l'incomparable route établie par les grands-ducs de Toscane atténue l'âpreté du site.

Il est cinq heures quand nous arrivons au village même de la Consuma, où commence, à proprement parler, le Casentin. Le cheval de renfort nous quitte et son conducteur reçoit 5 francs pour le concours qu'il nous a prêté. C'est pour rien.

Le village est situé dans un pli de terrain, à côté d'un ravin; il se compose d'une quinzaine de maisons en pierre, de hangars en bois. Des voitures chargées de charbon de bois y stationnent. Le tout a l'air misérable. Nous rencontrons un capucin sur une charrette à deux roues, traînée par un âne et chargée de provisions. Contre une maison, un bas-relief moderne, une Vierge dans le style des della Robbia. A gauche, en dehors du village, s'étend un « Campo santo » minuscule, dans lequel s'élève une chapelle. Le sommeil des morts ne doit pas souvent y être troublé.

La descente commence presque aussitôt. Dans le bas, on découvre les tours de Monte Mignaio et le joug de Prato Magno, dont la Consuma fait partie. Quel dommage qu'il ne me soit pas donné de m'arrêter quelque peu! La région abonde en sites pittoresques, en monuments historiques : à gauche, au loin, le bourg de Stia; puis, plus près de nous, dans le voisinage de Pratovecchio, le château de Romena, antique résidence des Guidi, qui jouèrent un rôle si prépondérant dans l'histoire du Casentin. Du moins les photographies reproduites ci-contre tiendront-elles lieu de description.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Stia. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A un détour, nous apercevons Bibbiena, qui est située dans le bas. Mais des heures de voiture nous en séparent encore. Dans ces pays de montagnes tout paraît si près et tout est si loin! Les arbres reparaissent : des chênes d'une belle venue se développent dans un ravin. Plus loin, à gauche, au milieu d'un bouquet de verdure, le village de Santa Maria Pierafitta, dont l'auberge — l' « antica trattoria della Casaciva » — ne semble offrir qu'une hospitalité des plus humbles.

Il faut renoncer à décrire les circuits de la route, avec ses parapets soigneusement entretenus : ils sont innombrables. Vers six heures, Poppi, située sur une petite éminence que couronne une grosse tour, se dresse enfin devant nous. Il n'est que temps : le Moro, qui sue de grosses gouttes, commence à se fatiguer. Le paysage redevient plus riant, des chênes superbes y alternent avec des châtaigniers de tout âge. Sur les montagnes qui nous font face, des maisons; dans le bas, l'Arno. A gauche, l' « Uomo morto » avec quelques masures, puis des ravins que les ombres du soir font paraître encore plus profonds.

Partout, sur notre passage ou à proximité, les souvenirs historiques abondent dans cette province aujourd'hui si écartée, si délaissée. Ici c'est Borgo alla Collina qui a servi de retraite à Cristoforo Landini (1424-1504), l'ami de Laurent le Magnifique, et l'auteur des *Disputationes camaldulenses*, attrayant mélange de la doctrine platonicienne et des dogmes du christianisme. Ailleurs c'est Pratovecchio, illustrée par les travaux d'un imitateur de Giotto, le peintre Jacopo da Casentino, dont un retable, avec *l'Annonciation*, *la Résurrection* et d'autres sujets, a été jugé digne d'entrer à la National Gallery de Londres, et un autre, *le Couronnement de la Vierge*, au Musée du Louvre. Notre gravure, exécutée d'après un tableau conservé au Musée des Offices, donnera une idée de son style vigoureux, quoique encore archaïque.

En avançant, nous passons devant Castello san Niccolò di Strada, qui eut l'honneur d'être assiégé, en 1440, trente-six jours durant, par le fameux condottiere Piccinico. Il y a beau temps : aujourd'hui quel capitaine daignerait s'attaquer à une bicoque pareille!

Après un nouvel intervalle, la vigne fait son apparition, mais la forêt lui dispute le terrain avec ténacité.

La nuit commence à descendre lorsque nous mettons pied à terre : Ponte a Poppi, telle est notre première étape. Nous y avons employé près de quatre heures en allant très vite.

II

Ponte a Poppi. — La « Locanda Vezzosi ». — Poppi. — Les della Robbia et la rue Saint-Sulpice. — Souvenirs de Michel-Ange et de Mino da Fiesole. — Le Palais prétorien. — Une légende renouvelée de la Tour de Nesle.

Ponte a Poppi est un petit faubourg, d'une douzaine de maisons, situé au pied de Poppi; son plus bel ornement consiste en une place entourée d'arcades en pierre, et que peuplent pour le quart d'heure de nombreux mulets.

Le principal hôtel de Ponte a Poppi est la « Locanda Vezzosi ». Sur les murs s'étalent les portraits consacrés : le roi Humbert, la reine Marguerite, le pape Léon XIII. Les portes sont en sapin de Norvège. Pour parquet, un pavement en briques teintées de rouge, au contact desquelles les semelles et tout objet qui tombe s'imprègnent immédiatement de poussière sanguinolente. La « Locanda », propre et confortable, contient des écuries et des remises; elle loge à pied et à cheval. La salle à manger se trouve au premier étage; elle est éclairée par des lampes à pétrole. A peine à table, je suis assailli par une nuée de chats affamés : ce ne sont pas des sybarites comme les nôtres; ils mangent sans se faire prier tout ce que je leur jette, la mie de pain aussi bien que la croûte. Pour service, des assiettes opaques de Sarreguemines, avec des légendes en français (« *La garde nationale revenant d'enterrer un camarade* », etc.!). Pour dessert, des pêches dures et des poires dures. J'essaye de me dédommager sur le raisin que l'on a cueilli à mon intention : il est dur aussi et vert. Mon unique régal, c'est le « vino santo » exquis, véritable hydromel, que j'ai emporté de Pontassieve.

N'importe : je suis toujours pénétré de gratitude quand je rencontre, dans des pays peu fréquentés, un hôtel tolérable; ces braves gens ont pensé à vous, sans vous connaître; ils ont prévu vos besoins. C'est comme un autel élevé à un Dieu inconnu. Leurs bénéfices sont bien peu de chose; ils croient à l'hospitalité.

Un voisin de table demande à la jeune fille qui nous sert : « È la figlia di casa? » (Êtes-vous la fille de la maison?) Elle répond sans embarras, mais avec le sentiment de son infériorité : « No, sono la donna di servizio » (Non, je suis la servante).

L'hôte de Ponte a Poppi, un jeune homme élancé, à la barbe noire, à la figure ouverte et sympathique, me donne une foule de renseignements précis. Au reste le « vino santo » fait merveille et délie les langues. Je constate tout d'abord que mon interlocuteur sait se rendre nettement compte des choses, évaluant sans embarras les distances en kilomètres, comme naguère l'excellent hôte de la pauvre « Stella d'oro » de Cortone, depuis longtemps fermée faute de voyageurs[1]. Le Casentin, m'affirme-t-il, est en retard de vingt jours sur le reste de la Toscane; la neige y tombe dès la fin d'octobre; les oliviers n'y viennent pas. Nous n'y avons de bon, ajoute-t-il, que le jambon et les fèves. Sous peu, une ligne de chemin de fer doit relier Arezzo à Stia, mais les expropriations sont à peine commencées.

Cet hôte est véritablement un brave homme : pour le souper, pour la chambre, qui est fort confortable, et pour le café au lait, il me présente une addition qui

1 Voy. *Tour du Monde*, 1883, t. XLV, p. 300.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se monte à 3 francs! Heureux pays! Il est vrai que cela se passait avant l'avènement de M. Crispi!

En face de Ponte a Poppi, sur une colline des plus accidentées et qui forme un coude, s'élève la pittoresque petite ville de Poppi. Devant nous, la porte; vers le milieu du coude, un ravin profond; à gauche, le palais prétorien, crénelé, dominé par un campanile de dimensions respectables et entouré de maisons qui dessinent autour de lui comme des bastions; à côté, une petite église; à droite, une autre église.

Un pont étroit et de peu d'apparence conduit de l'autre côté de l'Arno; des femmes lavent leur linge dans le fleuve classique, qui est assez étroit ici. Au centre du pont s'élève une petite chapelle, ornée d'une peinture — *le Père éternel tenant le Christ*, — d'une gravure moderne et d'une lampe qu'on a laissée s'éteindre.

La Nativité. École des della Robbia. Poppi. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Deux chemins s'offrent à moi, comme jadis à Hercule; heureusement le choix est moins embarrassant: l'un est destiné aux voitures, l'autre aux piétons. Prenons le plus escarpé; nous arriverons plus tôt. La route, qui n'est dallée qu'en partie, est flanquée de vignes, de meules de foin, de quelques mûriers. Sur le gazon, encore imprégné de la rosée du matin, rampent des chenilles aux longs poils, les chenilles de je ne sais plus quel bombyx fort connu en France. Dans l'air, des centaines d'hirondelles qui se balancent sur les fils du télégraphe. Quel peut bien être l'objet de leur conciliabule? Leur prochain départ pour des régions plus tempérées?

Oh surprise! au-dessus de la porte d'une masure portant le numéro 188, je découvre un petit bas-relief de l'atelier des della Robbia : *la Résurrection de la Vierge*. Celle-ci est assise entre des anges; dans le bas sont agenouillés deux saints, saint Thomas, qui reçoit la ceinture de la souveraine des cieux, et saint Jérôme. Au centre, un sarcophage dont sortent des lis. En prenant la précaution de protéger par un grillage cette œuvre vénérable, les habitants ont prouvé qu'ils se rendaient compte de sa valeur. Et de fait, sur le marché de Paris ou de Londres, elle se vendrait au poids de l'or ou peu s'en faut.

Voilà enfin de l'inédit, car *le Cicerone* de MM. Burckhardt et Bode ne prononce même pas le nom de Poppi. Mais le désenchantement ne tarde pas à faire place à la surprise : en rentrant à Paris, je trouve le bas-relief mentionné dans *les Della Robbia* de MM. Cavallucci et Molinier. Ces deux savants signalent en outre à Poppi, sur le mur d'un couvent de femmes, un tabernacle représentant la Vierge à la ceinture (« la Madonna della Cintola »), sur la porte de la chapelle du même couvent, une Vierge tenant sur ses genoux le Christ mort, et, sur l'autel de cette chapelle, une *Nativité*.

Si dans un si grand nombre de villes de la Toscane nous trouvons des œuvres intéressantes, nous le devons aux della Robbia, habiles exportateurs, qui ont défrayé de leurs bas-reliefs jusqu'aux moindres villages. Les productions des della Robbia étaient plus que de la fabrication courante : malgré leur ressemblance apparente, il y en a peu qui présentent une identité absolue; chacune d'elles, sauf dans de rares exceptions, forme une œuvre originale, modelée avec l'amour et la piété qui distinguent cette famille si attachée à la tradition du moyen âge. L'atelier des della Robbia a été la grande fabrique d'images de sainteté et comme la rue Saint-Sulpice de la Toscane.

Mais reprenons notre ascension : nous logeons quelques restes de bastions avec des maisons particulières qui ont pris la place des remparts. On pénètre dans la ville par la « Porta Buonarroti[1], già a Bodi », surmontée d'une haute tour, en partie refaite. En face de nous se dressent des chaînes de montagnes.

Une église du XVIe ou XVIIe siècle, à une seule nef, l'église san Fedele, je crois, contient une masse de tableaux, parmi lesquels une Vierge dans le style de

1. On sait que Michel-Ange est né dans les environs de Poppi, mais, comme pour Homère, plusieurs localités — Chiusi del Casentino et Caprese — se disputent l'honneur de lui avoir servi de berceau. Le fait que son père était podestat de toutes deux, au moment de la naissance du fils immortel, a donné du poids aux prétentions de l'une aussi bien qu'à celles de l'autre. Le père de Michel-Ange ne tarda d'ailleurs pas à retourner à Florence, et c'est dans les environs immédiats de cette ville, non dans ceux de Poppi, que se passa l'enfance du souverain artiste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cimabué (attribuée à Guido de Sienne). Sur un autel on lit la date MDLIIII. Le fameux retable d'André del Sarte, qui l'ornait autrefois, la *Vierge dans une gloire*, a été enlevé sous le grand-duc Ferdinand III pour être incorporé à la galerie Pitti.

La « Via Cavour », qui traverse Poppi dans toute sa longueur, est étroite, mais fort propre, très régulièrement dallée et flanquée d'arcades supportées par des piliers ou des colonnes monolithes, qui lui donnent de la tenue et du caractère. Sur la première maison à gauche, une inscription latine rappelle qu'en 1720 Éléonore de Gonzague, veuve du grand-duc François de Toscane, s'est arrêtée en ces lieux en allant en pèlerinage à la Verna. Au nº 28 est incrusté un haut-relief polychrome, qui sent encore son XVe siècle, une Vierge avec l'enfant Jésus. Plus loin, le « Circolo popolare educativo » témoigne des efforts faits pour l'éducation. Sous les arcades, des selliers et d'autres artisans travaillent assez mollement. A signaler encore une petite fontaine surmontée d'un lis de marbre, souvenir de la domination florentine, une auberge portant le titre de « Locanda Michel Angelo », un édifice hexagonal, un petit oratoire rococo, fort richement orné de stucs; enfin une nouvelle église, assez vaste, également en style rococo, avec force tableaux sur les autels; sur les murs extérieurs sont incrustés des écussons, dont l'un porte les armes pontificales des Médicis. Saluons.

Le cumul est pratiqué ici sur une vaste échelle : le même établissement sert de droguerie et de café.

La « Via Mino da Fiesole » rappelle que ce sculpteur célèbre (1431-1484) est né à Poppi, et non à Fiesole, comme on l'a longtemps cru.

Un petit effort encore et nous arrivons sur la place fort spacieuse que domine le palais prétorien. Le portail est en « pietra di macigno », qui se clive; sur les murs, des écussons tout frustes, sauf ceux qui sont en marbre; sur un pilier, le lion accroupi (« il Marzocco »), tenant le lis, souvenir de la domination florentine. Au loin, à droite, sur la hauteur, Bibbiena et ses tours.

On parvient par une poterne au palais, et l'on aperçoit au centre une tour énorme surmontée d'un paratonnerre. L'appareil — une pierre brunâtre — est assez irrégulier. Partout de nombreux écussons, comme au palais prétorien d'Arezzo; quelques-uns sont en terre cuite émaillée, à la façon des della Robbia; parmi ces derniers l'un porte la date 1526. Sur la porte d'entrée, un bas-relief, un lion en pierre tenant un écusson, avec un agneau et la date MCCCCLXXVII, se fait remarquer par la faiblesse du style. C'était cependant l'époque à laquelle travaillait Mino, mais ce maître excellent avait cherché fortune au loin. Les fenêtres semi-circulaires sont en partie murées.

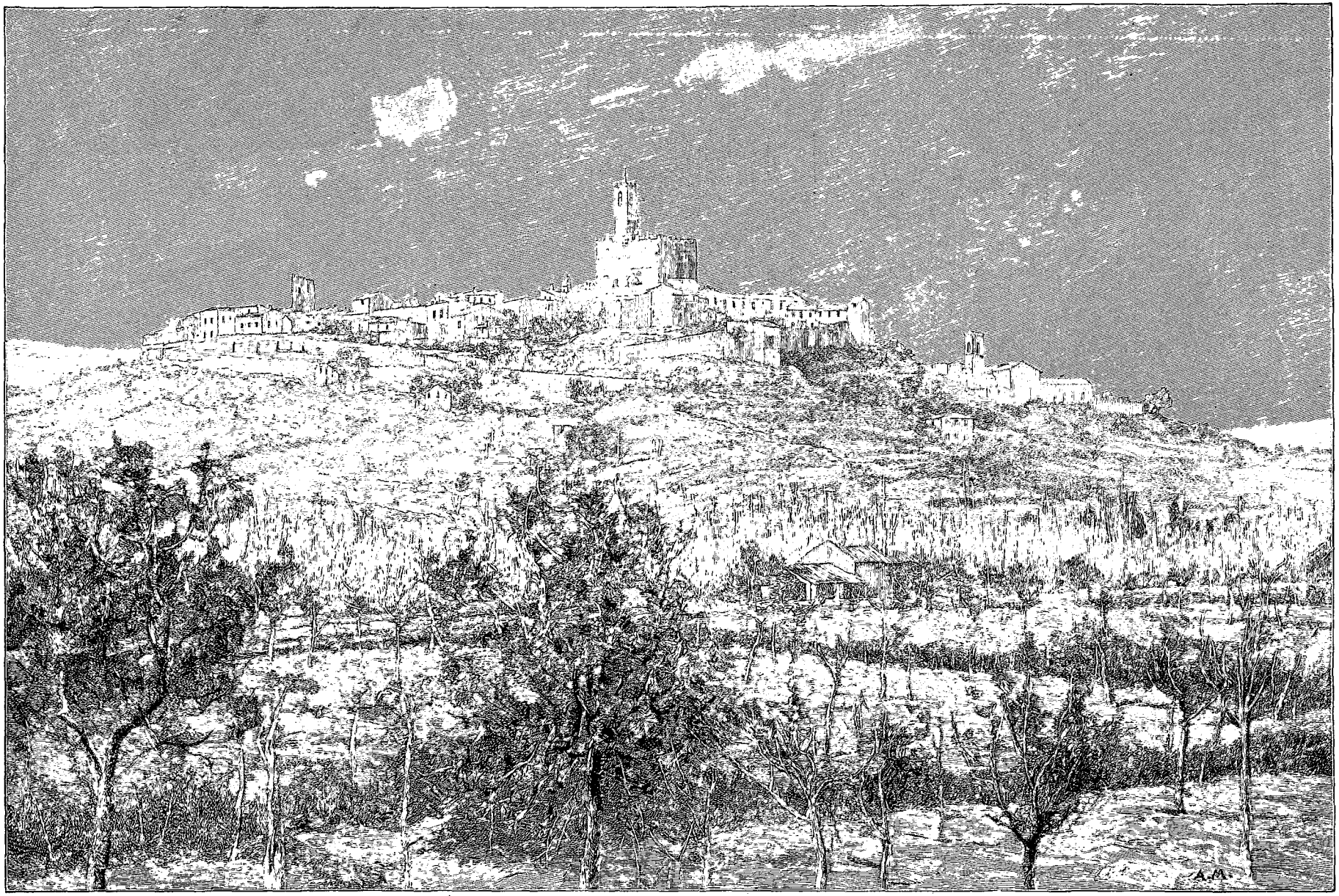
La Crucifixion de saint Pierre, par Jacopo da Casentino. Musée des Offices (voy. p. 134). Gravure de Krakow, d'après une photographie.

D'après Vasari, l'architecte du palais prétorien n'aurait été autre que le fameux Lapo, qui l'aurait construit en 1230. Mais on sait aujourd'hui que Lapo est un personnage légendaire, ou du moins que tout ce que l'on rapporte de lui confine à la légende.

La cour, étroite et sombre, est des plus pittoresques : escalier fixé le long du mur, loge ouverte, souterrains, toits qui débordent, tout s'y trouve réuni; le pilier de soutènement moderne n'est pas de trop pour protéger cette vénérable masure singulièrement délabrée, et où le bois alterne avec la pierre. La diversité des destinations n'est pas moins grande que celle des matériaux. L'« Archivio », la « R. Pretura », la « Carceriera » et un théâtre de société contenant une salle avec un « proscenium », et les fagots et les figues qui sèchent, s'y développent et s'y enchevêtrent.

Pas une âme dans la cour. Je monte au hasard, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Poppi. — Dessin d'Adrien Moreau, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

débouche sur la loge qui communique avec une petite chapelle ornée de fresques. Malgré un dégoût facile à comprendre, je suis forcé de m'adresser au geôlier de la prison, un vieillard vénérable, à la barbe blanche, aux manières nobles, afin d'obtenir qu'on m'ouvre la chapelle (ils disent la « chapella », en aspirant l'*h*, et non la « capella »). Il m'apprend qu'actuellement le nombre de ses hôtes se réduit à zéro. Je respire. Mais il m'apprend également que la clef de la chapelle est déposée au Municipe et que, vu l'heure matinale, je ne trouverai pas encore à qui parler.

Force m'est de regarder les peintures par la fenêtre grillée. J'entrevois un triptyque contenant une Vierge et des saints, et deux fresques du XIVe siècle, représentant, l'une une femme malade sur un lit, des saints, une assistance nombreuse, l'autre, des saints à mi-corps et une grande composition que je ne puis distinguer. La *Guida illustrata del Casentino* et le mémoire publié par M. G. Conti dans l'*Arte e Storia* de 1888 me laissent sur ce point livré à mes seules ressources. Heureusement l'*Arezzo illustrata* de M. Sezanne est plus explicite : elle m'apprend que les sujets représentés sont : la *Veuve de Naïn*, la *Présentation au temple*, le *Christ et les Pharisiens*, la *Sainte Cène*, la *Mort de la Vierge*, et, sur la voûte, les *Quatre Évangélistes*.

Vasari, qui, en sa qualité d'enfant d'Arezzo, a sillonné le Casentin en tous sens, attribue ces peintures à Spinello Aretino et à Buffalmacco.

Une fresque, détachée du mur et restaurée il y a quelques mois, est donnée à Jacopo da Casentino, que l'on sait avoir travaillé à Poppi.

De la tour du Palais prétorien, dont le sommet se trouve à 470 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un panorama superbe, quoiqu'une brume légère couvre en ce moment les parties basses des environs.

Sur la place du Palais s'élève une autre tour couverte de lierre, la tour des Diables, la « Torre de' Diavoli », qui servait de résidence aux Guidi avant la construction du Palais prétorien. Cette tour a sa légende, une légende qui rappelle celle de la Tour de Nesle : la châtelaine y attirait le soir les plus beaux jeunes gens du pays, et, après les avoir comblés de faveurs, les faisait tomber dans une chausse-trape. Ses méfaits furent enfin découverts et elle fut condamnée à mourir de faim dans la tour même qui avait servi de théâtre à ses orgies.

Quand j'aurai ajouté que Poppi renferme une série de petites rues dallées, bordées de petites maisons, et remarquables par la profusion des portiques, qu'on y compte une bibliothèque riche de 14000 volumes, dont près de 300 manuscrits (provenant en partie de l' « Eremo dei Camaldoli »), un hôpital, dont la fondation remonte au XIIIe siècle, une série d'offices gouvernementaux ou municipaux, des forges et autres petites industries locales, que les enfants en haillons y abondent ainsi que les poules, j'aurai, je crois, épuisé la peinture de cette cité, pittoresque plutôt qu'artiste, et qui doit plus à la nature qu'à la main de l'homme.

III

Camaldoli. — Saint Romuald et l'ordre des Camaldules. — Ambroise Traversari. — Laurent le Magnifique et les *Disputationes camaldulenses*. — A propos de vases de pharmacie.

L'exploration de Poppi a été aussi sommaire que rapide. Il n'est que huit heures et demie quand je me remets en route par une superbe matinée de septembre; l'air est pur et calme, avec une nuance de fraîcheur. Nous traversons d'abord un bras de l'Arno, complètement à sec, puis nous nous engageons à gauche sur une petite route, fort bonne d'ailleurs, qui commence à monter au bout de quelques minutes. Nous cheminons entre des haies de genévriers, de mûres, de chèvrefeuille, de rosiers sauvages. Sur le bord du fossé, une vieille femme assise, son fagot à côté d'elle, reprend haleine. Je m'attends à une requête ; mais elle ne desserre pas les dents. Les mendiants sont d'ailleurs rares dans ces régions.

Des paysans que nous rencontrons, je ne dirai rien, car ils ressemblent à tous les paysans d'Italie : la plupart portent la moustache et une barbe vieille de trois jours. Bon nombre ont des anneaux fixés aux oreilles, par mesure d'hygiène plutôt qu'à titre d'ornement.

Nous ne tardons pas à atteindre une belle forêt de châtaigniers et de chênes, les premiers d'un vert jaune transparent, les seconds d'un vert sombre. A leurs pieds se développe un riche tapis de bruyères et de fougères. Contre un arbre est fixé l'écriteau traditionnel, avec l'inscription « chasse réservée », qui doit bien tenter les braconniers. Avec ces forêts alternent des champs dont le sol ferrugineux, d'un beau rouge, tranche sur le feuillage. Ces champs ont dû être conquis tout récemment sur la forêt, car ils ne contiennent encore ni noyers, ni cerisiers, ni poiriers, ni pommiers, ni arbres fruitiers quelconques, tandis que, de distance en distance, se dresse un chêne imposant, dernier témoin des splendeurs de forêts séculaires. Nulle part ailleurs je n'ai vu l'agriculture empiéter ainsi sur la sylviculture : c'est une guerre sans trêve ni merci.

La route monte doucement, avec des précautions infinies qui témoignent de la sollicitude des ingénieurs toscans pour la conservation des véhicules et le confort des voyageurs : ces constructeurs hors ligne, dignes héritiers des Étrusques et des Romains, ont jeté sur le moindre ravin des ponts superbes en pierre de taille.

De loin en loin, un pâté de maisons en pierres, sans crépi.

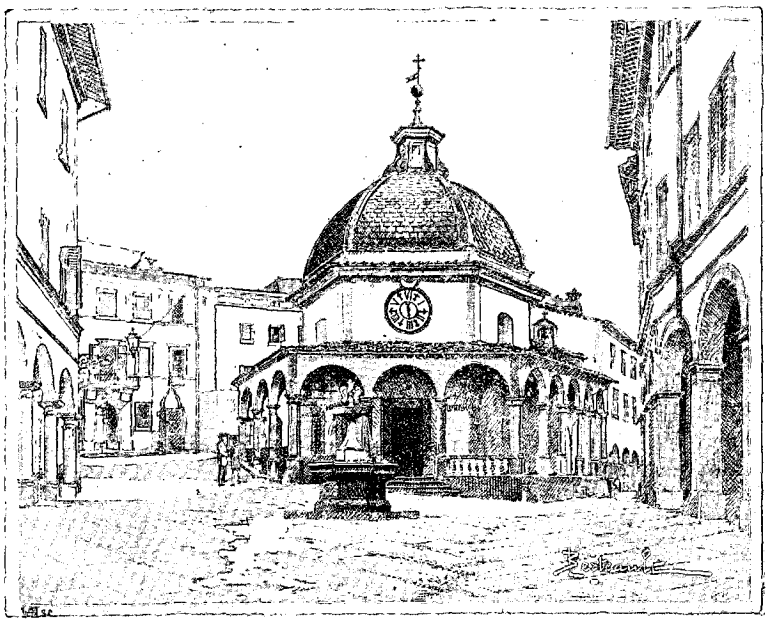
Après une heure et demie d'ascension, nous atteignons des montagnes à peu près dénudées, coupées par des ravins profonds et d'un caractère grandiose. Des haies d'arbouses et des chardons forment la principale végétation du sol, qui est redevenu ici grisâtre, pier-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reux. Plus loin, la végétation recommence, variée et plantureuse.

Subitement la route se découpe sur l'horizon, mais c'est pour quelques mètres seulement. Une nouvelle chaîne de mamelons se dresse devant nous. Il nous faut maintenant contourner une montagne, plus haute que celle que nous venons de quitter, et presque privée de végétation. Les ingénieurs toscans ont redoublé d'ardeur en ces parages : ils ont taillé la route dans des mamelons granulés et pratiqué des tranchées colossales dans les roches. Ailleurs une balustrade goudronnée, peinte en noir, nous protège.

Il y a sept quarts d'heure que nous cheminons, et toujours pas la moindre trace du couvent; je renonce à compter nos circuits et nos lacets. La montagne cependant redevient verte; sur le flanc des montagnes, des brebis et des chèvres broutent, dans les champs les charrues chôment abandonnées; au-dessous de nous émerge un pauvre village perdu au milieu des ravins : Pratale, je crois.



Une rue de Poppi. — Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. le vicomte F. Delaborde.

Nous redescendons enfin; les forêts reparaissent, de superbes forêts de chênes et de hêtres, au feuillage brillant, dense, touffu, qui suivent les sinuosités des gorges profondes. Nous côtoyons une nouvelle montagne, la troisième ou la quatrième depuis notre départ. Dans une clairière, quelques huttes en planches pour les charbonniers; sur le sol, une bascule — invention moderne — posée à côté de sacs. En face, une autre montagne non moins boisée, composée de châtaigniers séculaires, et non plus chlorotiques, comme ceux de tantôt. Tout à coup le paysage s'éclaircit : devant nous des prairies, sur la hauteur quelques maisons, enfin, en contre-bas, Camaldoli, c'est-à-dire la « foresteria », le couvent avec ses toits rouges et ses murs blancs, formant un ensemble irrégulier et de peu de caractère, d'un aspect peu imposant, quelque chose comme une vaste ferme. Nous sommes arrivés. Il nous a fallu deux bonnes heures pour faire le trajet.

L'ordre des Camaldules, qui s'est conquis un rang si honorable dans les annales de l'érudition littéraire, a pris naissance au milieu des ténèbres du XIe siècle. Il eut pour fondateur saint Romuald, l'héritier d'une des familles les plus nobles de Ravenne. Séduit par la beauté non moins que par l'isolement de la montagne de Camaldoli (où se trouve actuellement l' « Eremo »), il y établit sa demeure vers l'an 1012 et vit bientôt des disciples fervents se grouper autour de lui. Sans rompre ses attaches avec l'ordre de Saint-Benoît, dont l'ordre des Camaldules forme un rameau, saint Romuald préconisa un régime cénobitique mixte, système qui combinait — c'est la définition de M. Dantier, dans ses *Monastères bénédictins d'Italie* — les principes différents de la vie solitaire et de la vie commune. Ce système avait dans sa pensée l'avantage d'éviter les inconvénients d'un isolement absolu ou d'un rapprochement continuel. Les religieux devaient tour à tour vivre en cénobites et en moines, habiter des cellules séparées et se réunir, à des heures marquées, dans un oratoire commun; seuls quelques-uns étaient autorisés à s'isoler complètement du reste de la communauté. Les pratiques de la piété la plus austère alternaient avec toutes sortes de travaux, manuels ou intellectuels. Tantôt c'était l'observation inévitable du silence pendant tout l'Avent et tout le Carême, tantôt des jeûnes rigoureux, pour ne pas parler de l'interdiction absolue de la viande. Dans son livre si instructif, *Moines et Nonnes*, M. Alfred Marchand nous apprend que les Camaldules, quand ils jeûnent au pain et à l'eau, mangent à terre, pieds nus, sans serviette ni nappe, sur une planche.

J'ajouterai que, de même que les Olivetains, les Camaldules portent l'habit blanc. Ceux qui vivent dans les ermitages portent la barbe. Pour armoiries, ils ont deux colombes buvant dans un vase au-dessus duquel brille une étoile.

L'existence de saint Romuald se partagea entre diverses retraites, mais de bonne heure le couvent fondé par lui à Camaldoli prima les autres maisons, de même qu'il donna son nom à la congrégation nouvelle. Les premières constitutions de l'ordre, qui avait été approuvé en 1072 par le pape Alexandre II, furent rédigées en 1102 par Rodolphe, quatrième supérieur général; ce fut également ce personnage qui fit construire, au pied de l'Ermitage proprement dit,

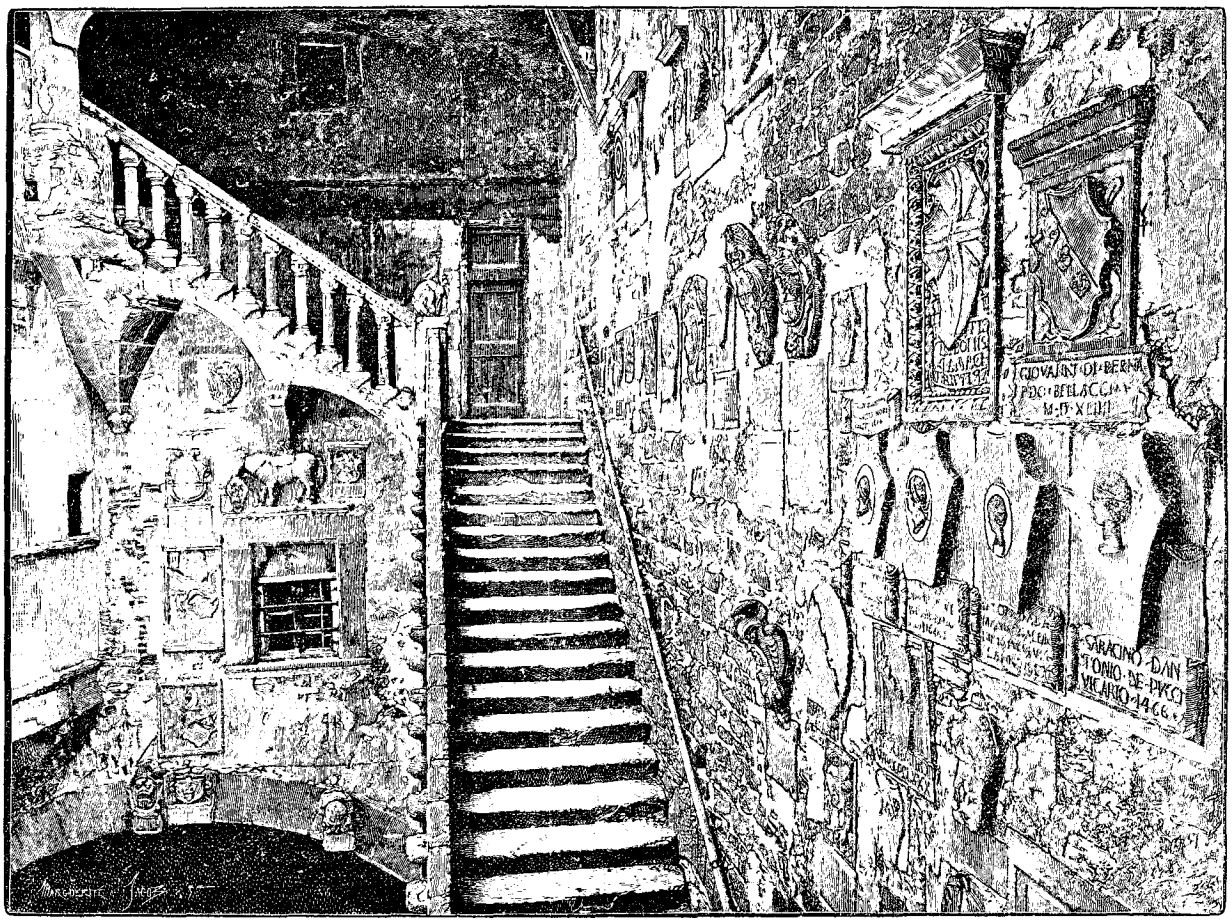
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un site moins rigoureux, le monastère de Fonte Buono, plus connu aujourd'hui sous le nom de monastère des Camaldules.

Jusqu'au xve siècle, l'histoire des Camaldules manque d'éclat; à ce moment, ce fut à une sorte de choc en retour que la maison mère dut son lustre : le couvent camaldule de Sainte-Marie des Anges à Florence, tel fut le foyer dont les rayons illuminèrent les paisibles retraites de l'Eremo et de Fonte Buono. Le peintre miniaturiste dom Lorenzo (né vers 1370, mort vers 1435) et le savant Ambrogio Traversari (mort en 1439), le futur général de l'ordre, plus connu sous le nom d'Ambroise le Camaldule, se rendirent célèbres, l'un par ses tableaux de sainteté, qui tiennent une place honorable à côté de ceux de Fra Angelico, l'autre par ses travaux littéraires et philosophiques. Collectionneur ardent, investigateur sagace, Ambroise rivalisa avec le Pogge dans la résurrection de l'antiquité classique.

Le culte des lettres resta longtemps encore en honneur chez les Camaldules, sans que leurs efforts aient toutefois été marqués par quelque production transcendante.

Dans notre siècle, cet ordre a eu l'honneur de



Le Palais prétorien de Poppi : partie supérieure de l'escalier. — Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après une photographie.

donner à l'église un pape aussi lettré que Grégoire XVI (1831-1846).

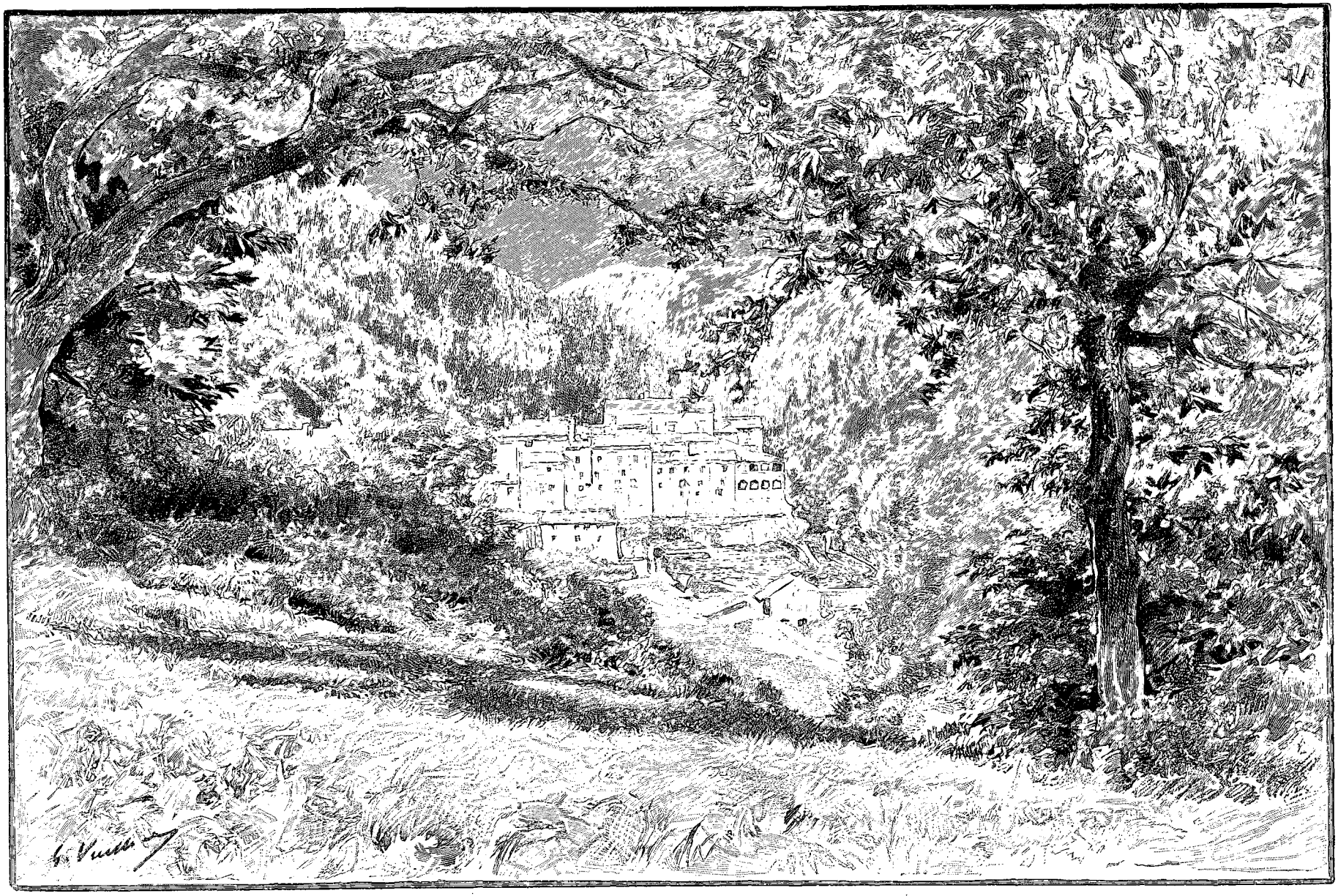
L' « Albergo dei Camaldoli », installé dans l'ancienne « foresteria », est un hôtel moderne, brillant et bruyant, avec de vastes corridors, des sonnettes électriques, des garçons en habit.

Le salon (modernisé) de l'hôtel, qui n'est pas nettement séparé du couvent comme les autres « foresteries », est orné d'un soffite en bois, d'un canapé (!), aux armes des Camaldules, et de portraits de papes, de cardinaux et de supérieurs de l'ordre. Une inscription rappelle les doctes entretiens de Cristoforo Landini avec Laurent de Médicis et ses amis (« Hic Christophorus Landinus, etc., diebus canicularibus academicas exercitationes habuere »)[1]. Sur une petite table, le *Guide* d'Italie, publié par Du Pays dans la collection de mon savant et infatigable confrère Paul Joanne, et quelques romans. Nous voilà loin de Landino et des *academicæ exercitationes*! Dans le corridor, d'autres portraits de papes, de cardinaux, etc.

La « foresteria » réserve une surprise : on y découvre

1. J'ai donné dans l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance* (t. I, p. 63) une analyse de ces entretiens, auxquels prirent part, en 1468, outre Laurent de Médicis et Landino, Léon Baptiste Alberti, Marsile Ficin, les Acciajuoli, Alam. Rinuccini et d'autres érudits ou patriciens florentins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le monastère de Camaldoli (voy. p. 139). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un petit cloître roman, avec des colonnes à griffes et à chapiteaux, des piliers, une fontaine. Plus bas, un autre cloître, tout défiguré, conduit aux bains. Ailleurs l'ancien réfectoire converti en bûcher. On m'affirme qu'une vieille tour a été démolie l'année dernière.

Ici, comme à Vallombreuse, le gouvernement italien a créé une école forestière.

Pénétrons maintenant dans la partie qui est demeurée la propriété des Camaldules. Le monastère, qui touche, comme il a été dit, à la « foresteria », a perdu tout caractère par suite de remaniements incessants. Quand j'aurai dit que les constructions sont vastes, et la décoration riche, j'aurai épuisé la liste des éloges qu'on peut lui accorder.

Le frère portier, « il forestiajo », que l'on commet à ma garde, à peine l'enceinte sacrée franchie, me fait les honneurs des cellules et du réfectoire, du cloître et de l'église, et répond avec une obligeance parfaite aux questions parfois indiscrètes de l'étranger.

Le grand cloître, avec ses colonnes à volutes ioniques, dont le bas est caché par un mur, désarme la critique par ses fontaines d'eau jaillissante, par ses tournesols, ses reines-marguerites, ses légumes et ses herbes folles. Un père, à l'air vénérable, à la barbe blanche, avec un chapeau de paille pour coiffure, s'y promène gravement, en lisant son bréviaire.

Le réfectoire, « il Cenacolo », se distingue à la fois par de beaux restes et par je ne sais quel air propret, plus que confortable. Le couvert est mis sur des nappes d'une blancheur satisfaisante : les « fiaschi » de vin et les carafes d'eau alternent avec les huiliers. Un riche soffite, sculpté de chérubins, de rosaces, de lis, etc., couvre la salle, qui a pour ornement un tableau de Pomarancio (1552-1626), l'auteur des horribles scènes de martyre peintes à Rome dans l'église Saint-Etienne le Rond : c'est un *Christ dans le désert*, sujet bien approprié à la circonstance. Une chaire placée contre le mur rappelle la coutume, si répandue dans les couvents italiens, de prêcher pendant les repas ou de lire aux convives des ouvrages d'édification. Je suppose que les volumes des *Eserciti di Pietà* de Croiset, que je vois disposés dans le réfectoire, à raison d'un volume pour chaque mois, servent à cet usage. Je constate à cette occasion un restant d'anciennes traditions de luxe : chaque année l'ordre fait imprimer à Prato son calendrier spécial.

L'église, construite en 1523, remaniée vers 1776, n'a qu'une seule nef, mais regorge, par contre, comme celle de Vallombreuse, d'ornements, qui forment un navrant témoignage du mauvais goût auquel l'Italie sacrifia à partir de la fin du XVIe siècle. Rien de plus contraire à l'esprit de la religion que ces pompes mondaines, que ce luxe tapageur; dans un lieu de pénitence tel que Camaldoli ils forment d'inévitables contre-sens.

Le brave Vasari, historien d'art incomparable, architecte de talent, mais peintre insipide, a contribué pour sa part virile à cette décadence : Camaldoli est littéralement infesté de ses tableaux : scènes de l'histoire sainte ou portraits de saints, morceaux déclamatoires et vides, s'il en fut, d'un coloris glacial, ce qui n'empêche pas mon guide de s'écrier devant chacun d'eux : « opera stupenda del Vasari » (ouvrage admirable de Vasari).

Le couvent renferme, comme tous les couvents italiens, une pharmacie publique, fondée en 1543. Dans le vestibule est suspendu le crocodile empaillé traditionnel. De belles armoires, ornées de rinceaux sculptés, contiennent les récipients : ce sont des vases peu intéressants, de fabrication napolitaine, je crois.

Ces vases me rappellent un trait de mœurs bien caractéristique, dont j'ai été témoin dans certain couvent que je ne nommerai pas. Ayant vu des faïences d'assez belle qualité, ornées des armoiries conventuelles, et ignorant qu'elles fussent inaliénables, je demandai ingénument s'il ne me serait pas possible d'en emporter une pièce, à titre de souvenir, en payant, bien entendu. Explosion de surprise, d'émotion, d'embarras; les moines répondent d'abord par un refus catégorique, en m'apprenant que le gouvernement italien avait fait tout inventorier et qu'ils n'en étaient que détenteurs, non propriétaires. Puis ils se consultent, et, en fin de compte, ils proposent la combinaison suivante : si jamais un fonctionnaire italien vient procéder à un récolement on lui dira que le vase a été brisé. J'hésitai, on le comprend, à entrer dans cette fraude pieuse, mais ce qui me fit faire de nécessité vertu, c'est que mes complices éventuels me demandèrent à peu près six fois plus que je n'aurais payé le plus beau vase de pharmacie, fût-ce chez le fameux antiquaire florentin Bardini lui-même.

A la pharmacie, qui est tenue par un laïque, muni de son brevet, est annexé un laboratoire ou plutôt une distillerie dont sort une liqueur assez célèbre : « la lacrima d'abeto » (les larmes de sapin). Je lui souhaite le succès de l'élixir du R. P. Gaucher célébré par Alphonse Daudet dans une de ses plus exquises nouvelles.

Les cellules, que nous visitons ensuite, sont au nombre de quarante. Chacune est garnie d'un lit, d'un secrétaire (un « scrittojo »), de quelques gravures, d'une lampe romaine et d'une cheminée. Celles du bas sont trop humides pour être habitées.

Actuellement la maison mère a pour habitants une demi-douzaine de pères et de convers (non compris leurs collègues de l' « Eremo »). Avant la loi de 1866 sur les congrégations religieuses, elle possédait, m'affirme-t-on, pour 15 millions de forêts. On ajoute (mais le moyen de contrôler de telles assertions !) que, malgré la confiscation de ses immeubles, elle nage dans l'opulence, tandis que les Franciscains de la Verna ont à compter sur toutes sortes de difficultés matérielles.

Les Camaldules, ordre aristocratique, comme les Chartreux, les Olivétains ou les Oratoriens, n'ont jamais formé une armée comparable aux Franciscains ou aux Dominicains. En 1881, le total des ermites et des cénobites inféodés à l'ordre ne dépassait pas, pour la chrétienté entière, le chiffre de 400. Il ne sera pas sans intérêt de rappeler que cet ordre a compté et compte encore en France un certain nombre de maisons.

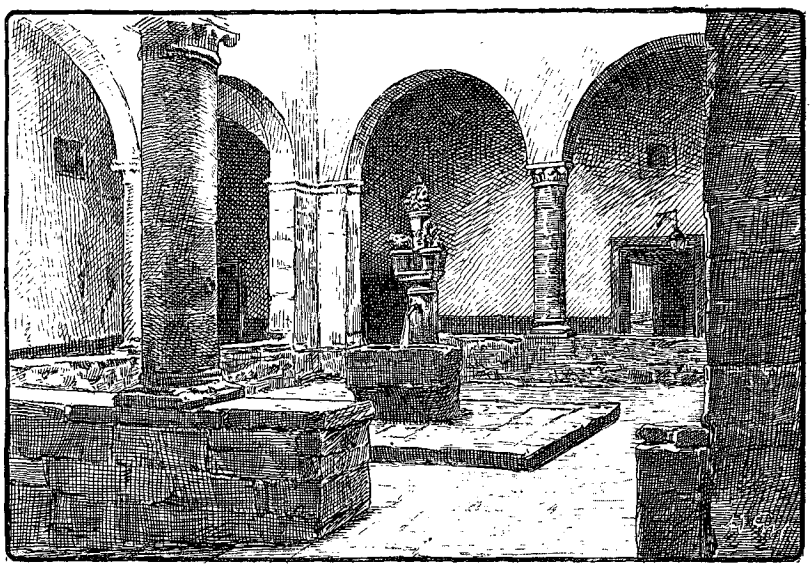
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première fut fondée en 1626, dans le Dauphiné ; la seconde, à Chambre, dans le diocèse de Lyon (1628) ; la troisième à Bothéon, également dans le diocèse de Lyon (1628) ; en 1641 prit naissance la célèbre abbaye de Gros-Bois, près de Brunoy ; puis les couvents de la Flotte (1648), de Bossé (1659) et du Mont-Valérien, près de Paris (1670). Aujourd'hui les Camaldules — j'emprunte ce renseignement aux *Moines et Nonnes* de M. Marchand — ne possèdent plus en France que deux maisons, l'une à Grasse, l'autre à Cannes, renfermant ensemble une dizaine de Pères.

IV

L' « Eremo » des Camaldules et notre compatriote Guillaume de Marcillat. — Une réparation posthume.

Le monastère même de Camaldoli ou de Fonte Buono n'est que le siège de l'administration de l'ordre en même temps que la maison de retraite pour les religieux dont la santé a été trop éprouvée par le séjour à l' « Eremo », l'Ermitage, situé à une demi-lieue plus haut. C'est cet « Eremo », célèbre au loin, qui a abrité saint Romuald, le fondateur de l'ordre, et qui attire aujourd'hui encore d'innombrables pèlerins.



Cloître du monastère de Camaldoli. — Dessin de Giraldon, d'après une photographie de M. le vicomte F. Delaborde.

En montant à l' « Eremo », on passe devant une scierie (« una sega ») qu'un torrent met en mouvement. Plus haut, la route, passablement escarpée, traverse une forêt de sapins assez espacés, dont les racines dénudées tiennent emprisonnés de gros blocs de pierre. La nature y est d'ailleurs exubérante ; partout des fougères, des noisetiers ; sur les rochers un tapis de mousse. Le torrent décrit des courbes innombrables ; seul il trouble le silence de la forêt. Des croix, plantées de distance en distance, annoncent le voisinage du sanctuaire.

Après avoir traversé quelques clairières, j'aperçois, au bout d'une demi-heure d'ascension, sur un contre-fort, entre des prairies et la forêt, des rangées de petites maisons, composées d'un simple rez-de-chaussée, badigeonnées d'un crépi jaunâtre et recouvertes d'une toiture rouge, ainsi qu'une petite église à deux clochers, qui peut dater du XVIIe siècle. C'est « l'Eremo ».

En hiver, la neige atteint ici jusqu'à 3 mètres de hauteur ; l'an dernier, le baromètre est descendu à — 12°, tandis que pendant l'été il ne monte pas à + 27° 1/2. La température est d'ailleurs plus sèche qu'à Vallombreuse, qui se trouve dans des conditions climatiques analogues.

Les religieux qui circulent, habillés de blanc, les flancs ceints d'une ceinture de cuir pour les convers, d'une ceinture de drap pour les pères, et coiffés d'un chapeau de paille, semblent jouir d'une excellente santé, malgré la sévérité du régime (ils font maigre toute l'année). Les truites qui abondent dans les ruisseaux des environs forment une des bases de leur alimentation. Le frère portier me donne sur l'emploi de la journée les détails que voici : on se lève à six heures et demie ; à sept heures un quart, on entend la première messe ; à midi a lieu l'unique repas du jour, que chaque frère prend dans sa cellule ; à une heure du matin, on célèbre les matines, auxquelles tous sont tenus d'assister.

Les maisonnettes, au nombre de vingt-quatre, servent chacune de résidence à un seul frère (comme les Chartreux, les Camaldules vivent séparés les uns des autres). Chaque maisonnette se compose d'une antichambre, d'une petite chambre à coucher, contenant un lit de paille recouvert d'une simple couverture, d'un petit cabinet de travail (« studiolo »), d'une chapelle, d'un bûcher et d'une pièce renfermant une fontaine d'eau vive (« fonte perenna »). Pour ornements, des gravures de sainteté, des statuettes polychromes.

Chaque maisonnette est complétée par un jardin, où les salades alternent avec le tournesol ; les dahlias, les reines-marguerites, les œillets, les roses même prospèrent sur ces hauteurs. Sur la façade de l'église, quelques statues déclamatoires ; au-dessus de la porte intérieure, un bas-relief en marbre, plus sobre, la Vierge et l'Enfant, ouvrage du commencement du XVe siècle. L'intérieur, composé d'une seule nef, est d'un rococo affreux, avec des dorures, un plafond abracadabrant, des stucs extraordinaires de mauvais goût. Seuls deux tabernacles en marbre doré, ouvrage de Gino da Settignano (1531), reposent quelque peu la vue[1].

1. Voy. Cenni, *Storici del sacro Eremo di Camaldoli*. Florence, 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

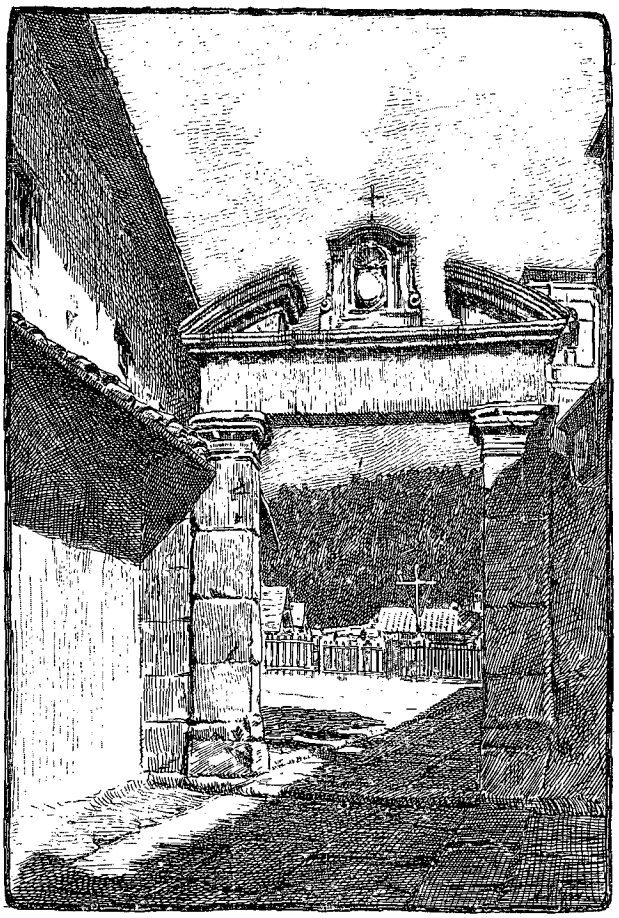
A l' « Eremo », aussi bien qu'au monastère principal, les tableaux et les sculptures abondent, mais ils appartiennent tous à une époque trop avancée pour intéresser les véritables amis de l'art, en d'autres termes à cette époque où la facilité tenait lieu d'observation et d'inspiration. Tout n'est qu'heur et malheur ici-bas. Supposez que les Camaldules du XVe siècle eussent demandé à leurs contemporains de décorer leur sanctuaire : nous les couvririons de bénédictions, tandis que nous n'avons que railleries pour leurs successeurs du XVIe et du XVIIe siècle qui, n'ayant pas le choix — ce n'était pas leur faute, — ont bien été forcés de recourir aux artistes de leur temps. Et cependant que d'efforts estimables! Ils sont venus trop tard! N'est-ce pas le cas de répéter avec le fabuliste :

Rien ne sert de courir, il
faut partir à point.

Les seules œuvres d'art dignes de mention que j'y découvre, et encore est-ce à force de fureter, sont au nombre de trois ou quatre seulement.

Une petite chapelle, dite de Saint-Antoine, restaurée en 1791, renferme un autel orné d'un ouvrage des della Robbia, une Vierge avec l'Enfant sur fond blanc, entre saint Romuald et saint Antoine. Au second plan, sainte Marie-Madeleine et saint Sébastien. Dans la frise, des chérubins; dans le haut, le Père éternel entre deux anges. Les oves, les pilastres, les guirlandes de fruits multicolores montrent l'influence de la Renaissance. L'ouvrage n'est pas des plus remarquables, le modelé en est assez sommaire.

Le siège abbatial, en noyer, sculpté en 1699 par Antonio Montini et Luca Boncinelli de Florence, se distingue par une richesse qui n'exclut pas l'élégance : il a pour ornements des aigles, des rinceaux, des génies nus.



Portail de l'Eremo. — Dessin de Giraldon, d'après une photographie de M. le vicomte F. Delaborde.

Quant aux essais de décoration moderne, jetons sur eux le voile de la charité : cette Vierge habillée en poupée, cette profusion de fleurs artificielles, ces candélabres en porcelaine blanc et or, ces estampes de quatre sous accrochées dans la salle capitulaire, dépassent véritablement les limites du ridicule.

J'ai le regret de déclarer que les habitants de Camaldoli pas plus que ceux de l' « Eremo » n'ont guère maintenu les traditions de culture littéraire qui ont fait si longtemps l'honneur de leur ordre. Ce n'est qu'en 1838 qu'ils ont marqué par une pierre sépulcrale la place où avait été enterré jadis Ambroise le Camaldule, l'illustre humaniste (voy. p. 140).

Une autre illustration, sinon de l'ordre des Camaldules, du moins des ordres religieux au XVIe siècle, notre compatriote le frère Guillaume de Marcillat (1475-1529)[1], le célèbre peintre verrier, a été plus mal partagé encore. Quoiqu'il eût légué aux Camaldules la majeure partie de sa fortune, toute trace de son tombeau a disparu. En m'aidant de documents communiqués par le R. P. Basagnini, secrétaire général de l'ordre, j'ai pu établir que ce tombeau se trouvait sur l'emplacement du vestibule actuel de la salle capitulaire.

Notre pays a une dette à acquitter vis-à-vis de cet artiste supérieur, qui maintint si haut, en pleine Italie et en pleine Renaissance, le drapeau de l'art français. Je demande qu'un comité se forme pour marquer, fût-ce par une simple plaque de marbre, le lieu où repose une de nos gloires les plus pures.

1. Voir Marcillat, *Tour du Monde*, 1883, t. XLV, p. 269.

EUGÈNE MÜNTZ.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'Enfant Jésus adoré par la Vierge (fragment). Terre cuite des della Robbia. Couvent de la Verna (voy. p. 148).
Gravure de Bazin, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Effet de lune. — Bibbiena. — Le cardinal Dovizio et Raphaël.

Nous reprenons d'abord la route de Poppi, sauf à la quitter au bout de quelques instants pour nous engager sur celle de Bibbiena. Le petit bourg de Soci, que nous rencontrons après un court intervalle, s'enorgueillit, ô prodige! d'une cheminée à vapeur. Je demande l'explication de ce phénomène : on m'apprend que Soci possède une fabrique de draps (« lanifico »), d'une certaine importance. Le bourg est propre et assez coquet, avec ses rues dallées, ses maisons d'ouvriers en construction. Toute cette région respire d'ailleurs l'aisance; les terres témoignent d'une culture sérieuse; partout des vergers ou des vignes protégées par des haies épaisses.

La soirée est délicieuse. Le soleil a disparu, mais quelques pics élevés en reflètent les derniers rayons; pas un nuage à l'horizon, qui est bordé de tous côtés par des montagnes mouchetées de plaques d'un vert sombre; le ciel transparent va de l'orange au gris bleuté avec des dégradations de tons infinies; la lune, qui est au premier quartier, se glisse tranquillement dans la pénombre.

Au bout de deux heures un quart bien employées, nous atteignons Bibbiena. Vue de près, la ville n'a rien de monumental : trois campaniles en tout se détachent sur la masse des maisons disposées assez irrégulièrement. Le pont jeté sur l'Arno manque également de caractère. Le fleuve classique ne se compose ici que d'un mince filet d'eau glissant timidement sur un lit de cailloux. A gauche en montant, un bosquet de cyprès, puis un grand mur, reste des anciennes fortifications; à la suite, les maisons, les unes badigeonnées, les autres sans crépi. Ici comme partout, les volets sont un indice de bien-être, sinon de luxe.

Au moment où nous faisons notre entrée, la cité a pour éclairage unique les rayons de la lune et « l'obscure clarté qui tombe des étoiles ». Une voix irritée crie : « Che poltroni, non aver acceso lumi! » (quels fainéants! n'avoir pas allumé les réverbères!). Dans la pénombre j'entrevois un couple d'amoureux, tranquillement assis sur le pas d'une porte cochère, la main dans la main. Ils sont « promessi sposi ». Qu'ont-ils besoin de se cacher? Dans ces régions aux mœurs patriarcales on ne viole pas la foi jurée.

L'hôtel brille, comme tous ceux de la région, par la propreté et presque la coquetterie de l'installation, non

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321; t. XLVI, p. 161, 177 et 193; t. LI, p. 305, 321 et 337; t. LXIII, p. 129, 145 et 161; t. LXIV, p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins que par la pauvreté du menu. Il n'a rien à envier au régime des cénobites de l' « Eremo ». Quelles braves gens d'ailleurs que les patrons, hospitaliers, ouverts ! Ils me racontent avec orgueil que leur nièce va épouser prochainement un inspecteur des postes. Un peu plus, ils me convieraient à la noce.

Si Poppi n'est qu'un bourg, Bibbiena peut passer pour une petite ville. Les rues sont dallées avec soin et bordées de quelques rares magasins ou cafés (l'un de ces derniers annonce pompeusement qu'il tient au service de ses clients des glaces, de la bière gazeuse, de l'orgeat et des sirops : « gelati, birra gazosa, orzeta, siroppi ». Par contre, on chercherait en vain un journal, la plus méchante feuille de chou, dans les hôtels ou cafés : il nous faudra pousser jusqu'à Arezzo pour découvrir ce produit, caractéristique entre tous, de la civilisation moderne. De distance en distance quelques palais en miniature; la « via Buonarroti » surtout contient pas mal de vieux écussons patriciens. Les façades sont badigeonnées de frais et il règne une certaine propreté dans les quartiers du centre. Dans les faubourgs, au contraire, la voirie laisse beaucoup à désirer; certaines rues y sont en outre excessivement escarpées. Devant les cafés stationnent des groupes : les hommes, beaux et élégants, à la fine moustache, à la tournure martiale, regardent l'étranger avec curiosité, presque avec impertinence. A voir tant de monde sur le pas de la porte, on devine que l'élément industriel l'emporte sur l'élément agricole : sinon tous ces gaillards seraient aux champs, non dans leurs maisons.

Sur la « Piazza Pier Sacone Tarlati » s'élèvent une vieille tour, un « Marzocco » (lion en pierre) du moyen âge, excessivement fruste, ainsi qu'une fontaine jaillissante.

La « Piazzetta Poltri » et la « via Dovizi » contiennent un palais du XVIe siècle, servant aujourd'hui de préture. Le tableau des votes du plébiscite de 1860 est placé sur la façade, comme sur celle de la plupart des palais communaux de la Toscane.

Le palais Bibbiena, situé à côté de l'hôtel Buonarroti, date du XVIe siècle. C'est un mélange de briques et de pierres de taille, une sorte d'*opus tumultuarium*, composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, qui compte six fenêtres, et dans le haut, d'une loge, autrefois ouverte. Des armoiries cardinalices surmontent la porte.

L'église Saint-Laurent, située en face du palais Bibbiena, a été refaite au siècle dernier; elle a reçu, à cette occasion, sa façade nulle, toute plate, couverte de peintures en grisaille (restaurée en 1851). L'intérieur — une nef et des chapelles latérales, sans transept — n'est pas plus engageant. Seuls deux retables en terre cuite émaillée, placés devant le chœur, méritent une mention : ils portent les armoiries cardinalices du cardinal Bernard Dovizi (ils datent par conséquent déjà du commencement du XVIe siècle) et passent pour l'œuvre de Giovanni della Robbia. Celui de gauche est une *Pietà*, avec des figures blanches sur un fond bleu et des guirlandes polychromes; celui de droite, une *Adoration des Bergers*. La sacristie contient des bustes en bois peint du XVIe ou du XVIIe siècle; le chœur, des stalles fort ordinaires, et le réfectoire, construit en 1746, une *Sainte Cène* des plus faibles. En contre-bas, un jardin inculte. Le cloître, aux arcades ouvertes, est couvert de mauvaises fresques du XVIe ou XVIIe siècle.

La « via Dovizi », étroite et escarpée, mais qui s'enorgueillit d'un palais du XVIe siècle, porte le nom du plus célèbre des enfants de Bibbiena, le fameux cardinal, l'ami des Médicis, le confident de Léon X, le protecteur de Raphaël et par surcroît l'auteur de la plus ancienne et peut-être de la plus spirituelle des comédies écrites en italien, *la Calandra*. Les habitants ont raison de vénérer le souvenir de ce concitoyen : sans le cardinal, qui connaîtrait Bibbiena? — Mais aussi, sans Raphaël, qui connaîtrait le cardinal?

VI

De Bibbiena à la Verna. — Essai de statistique à propos d'un mulet. — Le couvent de la Verna et les débuts de saint François d'Assise. — La « Madonna del Sasso ». — De Bibbiena à Arezzo.

De Bibbiena à la Verna ou Alvernia on compte 13 kilomètres. Pour effectuer le trajet, il faut trois heures et demie en voiture, en surmenant l'attelage, et de deux heures et demie à trois heures à dos de mulet. Je me décide à recourir à ce dernier moyen de locomotion et à m'improviser écuyer.

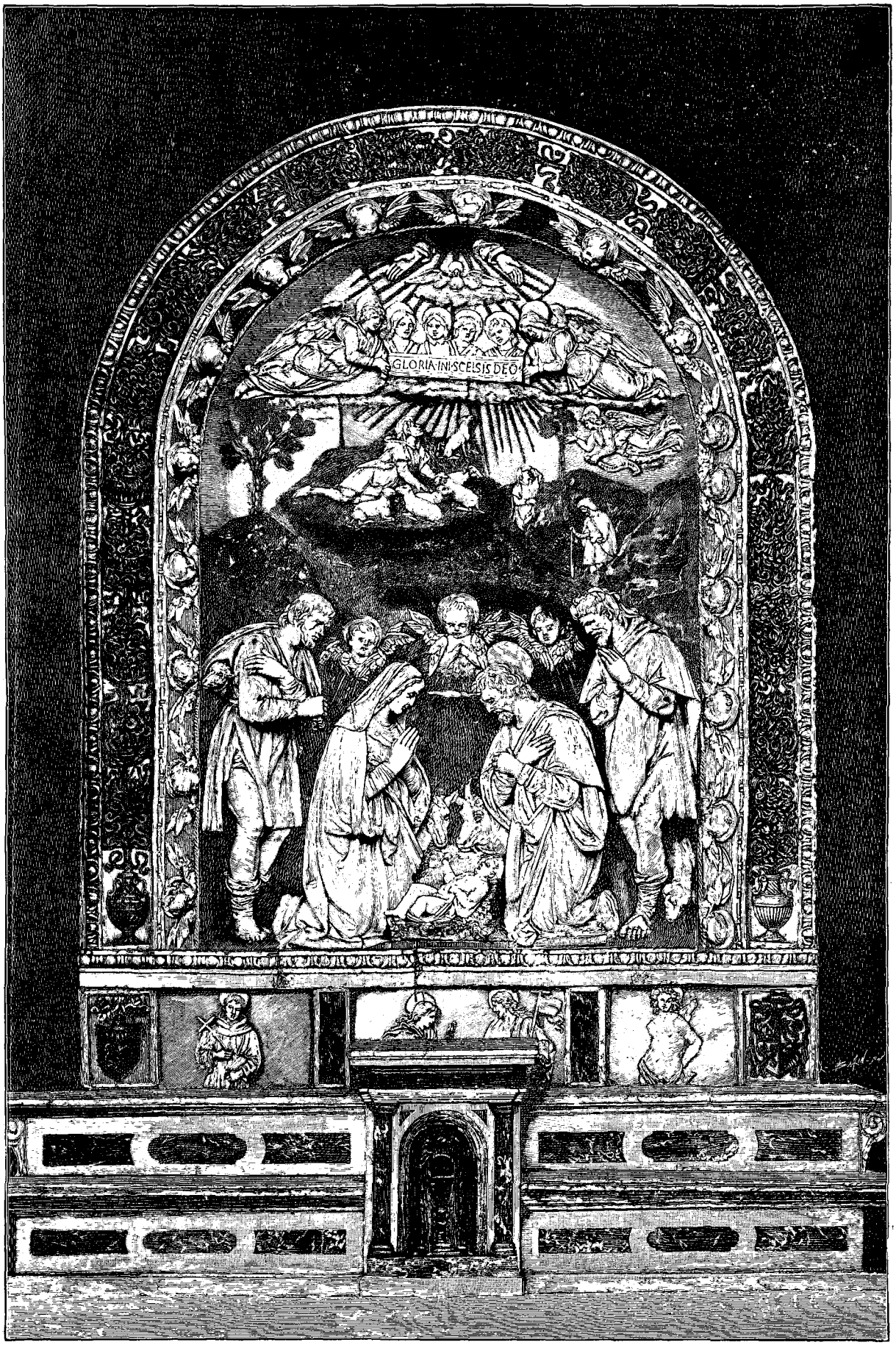
Six heures n'ont pas sonné encore. La rosée recouvre le sol, et la brume imprègne l'air, dans les parties basses, tandis que dans les parties supérieures la transparence est parfaite. Tout à coup, derrière la montagne, à côté de la Verna, paraît un point éclatant, puis le bord supérieur d'un disque de feu et enfin le soleil entier dans toute sa gloire. Derrière nous, Bibbiena frappée des premiers rayons de l'astre levant; devant nous, le paysage encore plongé dans une sorte de crépuscule.

Pour atteindre la montagne, on commence par descendre. Les paysans que nous rencontrons s'entretiennent de la grande fête du 17 septembre, que le syndic de Florence, protecteur attitré de la Verna, honore souvent de sa présence. Nous traversons une sorte de faubourg, plein du bruit des marteaux de forges et du tintement des clochettes : c'est la « Via architetto Mindria ». Dans les rues, des poules qui picorent et d'horribles vieilles, au teint jaune. Sur les maisons, des plaques d'assurances contre l'incendie dont bon nombre en français (je relève la suivante : *l'Union*, 1828).

Dans une des dernières maisons, une misérable masure en torchis, nous attend maître Aliboron, ayant autour du cou, en guise de bride, un vulgaire licou, et sur le dos, au lieu de selle, une couverture rapiécée.

Quant au conducteur, c'est un gaillard de dix-huit à vingt ans, au visage glabre, aux yeux mobiles, tout l'air

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Adoration des bergers. École des della Robbia. Église Saint-Laurent. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un affreux chenapan. Son costume se compose d'un pantalon de coutil, qui fut blanc autrefois, d'une veste de coutil bleu rayé, d'un chapeau noir, rond, à petits bords, le tout défraîchi, râpé, suintant la misère. Dans sa poche, pour le déjeuner de tantôt, un morceau de pain sec. Hélas! la vie n'est pas rose pour tous. Ce malheureux ou ce misérable, j'ignore encore l'épithète qu'il mérite, fait la route de Bibbiena à la Verna à peu près tous les jours et jusqu'à deux fois par jour; mais c'est là un tour de force, et il y a de quoi en mourir, ou, pour employer son langage populaire et énergique, « c'è da crepare ».

Comme je prends au sérieux mon rôle d'économiste et de statisticien, je me crois tenu de demander au conducteur ce que peut bien valoir un mulet de la qualité du mien. Le voilà qui s'imagine que je veux acheter cet animal et qui échafaude sur cette donnée tout un système de mensonges. Impossible de lui faire comprendre que je lui pose ma question par pure curiosité. Après des prodiges de diplomatie, je finis par apprendre qu'un mulet vaut dans ce pays de 120 à 130 francs.

Semblable à ses pareils de tous les pays et de tous les siècles, le mulet de Bibbiena s'obstine à marcher sur le bord du fossé, au lieu de tenir le milieu de la route. Quel Darwin expliquera cet instinct? Une fois aussi, sans m'en demander la permission, ma monture oblique et s'enfonce subitement jusqu'aux genoux dans une mare. Mais cette fois-ci c'est pour boire dans un tronc d'arbre creusé, et l'atavisme n'a rien à voir dans cette escapade.

Le conducteur, à chaque coup qu'il assène sur les parties charnues du vaillant animal, l'accable d'épithètes parmi lesquelles celles de « cane », de « furbo », sont les moins malsonnantes. La brute, c'est le conducteur, non l'âne, être calomnié s'il en fut, et j'en appelle ici à l'autorité de Victor Hugo.

La route, plus escarpée et moins bien entretenue qu'à Camaldoli, passe successivement devant un taillis de châtaigniers, devant une clairière, où les charbonniers ont allumé leurs feux, devant deux ou trois baraques, dont les habitants saluent poliment. Un pont de bois nous permet de franchir le Corsalone, dont le lit ne contient que quelques rares flaques d'eau. Après une descente de quelques minutes, nous gravissons de nouveau les flancs de la montagne, qui sont garnis tantôt de forêts de chênes, tantôt de vignes, tantôt d'immenses blocs erratiques. Enfin le bouquet de verdure du sommet, si singulièrement profilé, se rapproche de nous et montre les rochers gigantesques qui lui servent de base.

A droite, de belles prairies, d'un vert brillant, veloutées comme un tapis de Turquie, et sillonnées par de petits filets d'eau; à gauche, des assises rocheuses ou des blocs erratiques. Le massif de verdure isolé, que l'on aperçoit au sommet, jure avec la nudité des cimes voisines. Le rocher sur lequel s'élève le couvent forme comme un immense mur droit, percé d'une demi-douzaine de fenêtres, assez semblables à des meurtrières.

Des haies de cynorhodons bordent la route, qui ne tarde pas à se rétrécir; des portes à claire-voie donnent accès dans l'intérieur de prairies ou vergers. Nous arrivons devant des maisons minuscules, d'un aspect misérable, dont l'une sert de débit de tabac et l'autre d'auberge. A gauche est construite, en pierre de taille, la « foresteria », destinée aux femmes. Plus loin, des prairies, puis les rochers dans toute leur horreur, à pic, enserrant dans leurs interstices des arbres d'une grosseur prodigieuse. Plus haut encore, le couvent. Enfin, à droite, entre les arbres, l'église et ses dépendances. Un méchant mur borde la route, qui traverse des massifs de tilleuls, de chênes superbes, de sorbiers. L'air est tout imprégné des senteurs âcres du thym.

Nous sommes enfin au pied même du rocher. Le contraste de ces masses dénudées, qui surplombent, et de ces arbres plantureux, droits et fiers, est saisissant, grandiose, sublime.

Une première chapelle s'offre à nous, c'est celle dite des oiseaux, souvenir d'un des miracles de saint François. Un « pater » et un « ave » récités en ce lieu valent cent jours d'indulgence.

Le chemin, moitié pavé, moitié dallé, continue à monter. On prend à gauche et l'on franchit une porte qui donne sur une cour irrégulière, formée de plusieurs portiques à piliers, tous soigneusement blanchis.

Ici s'élève une petite église ogivale à une nef. Devant la grille sont agenouillés des sœurs de charité et tout un pensionnat récitant des litanies. Derrière la grille, qui date de 1717, on aperçoit deux bas-reliefs polychromes de l'atelier des della Robbia; au fond, un grand et beau bas-relief monochrome. La décoration est d'ailleurs affreuse : à côté de tableaux modernes, on a étalé de méchantes petites gravures enluminées. Les murs sont blanchis à la chaux.

Nous sommes en cet endroit à 1 110 m. 89 au-dessus du niveau de la mer.

Faisons halte ici pour rappeler sommairement l'histoire d'un sanctuaire vénéré entre tous. Saint François d'Assise s'était pris d'affection pour ce site grandiose, qui fut un des premiers théâtres de ses visions et de ses miracles. Il y fonda, en 1213, un monastère qui prit un si rapide développement qu'un demi-siècle plus tard, en 1264, on put inaugurer une église monumentale. Malheureusement, en 1472, l'église, ainsi que la majeure partie du couvent, fut la proie d'un incendie. De là vient que, malgré son antiquité, la Verna possède si peu de souvenirs du passé.

La grande église, du XVIe ou du XVIIe siècle, comprend une nef sans transept et des chapelles latérales. Elle ne manque pas de caractère. Les confessionnaux y sont littéralement assiégés par des pénitentes — des paysannes, qui portent toutes sur la tête un mouchoir blanc ou de couleur noué sous le menton.

Des bas-reliefs de l'atelier des della Robbia, blancs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur fond bleu, *l'Annonciation*, *la Nativité*, font le principal ornement de ce sanctuaire. Ils sont d'une grande pureté de style et d'une grande beauté d'expression.

Dans la cour, à l'entrée du couvent même, une chapelle, dite « della Pietà », contient un autre della Robbia, cette fois-ci polychrome et d'une époque déjà fort basse, *le Christ sur les genoux de sa mère.*

A cette chapelle succède un grand couloir dallé, surmonté d'un toit en pente, et dont les arcades étaient autrefois ouvertes. Des fresques en camaïeu, représentant les *Miracles de saint François*, le décorent. Ce couloir s'appelle « il corridoro delle stimmate ». Des femmes y prient à genoux.

Plus loin, en plein air, est située une grotte tapissée de mousse, de sureaux et d'autres arbres d'une vigueur exceptionnelle.

On descend dans une autre grotte, cette fois sous terre, formée par d'énormes blocs naturels, et tellement basse qu'il faut se courber pour y entrer : les pèlerins en baisent dévotement la grille. Au bout de ce couloir s'étendent des chapelles souterraines, qui aboutissent à un escalier extérieur pratiqué dans les flancs du rocher; c'est l'endroit d'où le démon a tenté de précipiter saint François; une grille en fer permet de contempler l'abîme dans toute son horreur. En plusieurs endroits, cette masse gigantesque est à pic, et le précipice qui s'étend au-dessous peut bien compter une centaine de mètres de profondeur. Pour cadre, le paysage avec lequel le lecteur a fait connaissance et au loin les hauteurs de Bibbiena et de Poppi. C'est bien « l'âpre rocher, chanté par Dante, le rocher situé entre le Tibre et l'Arno, où le saint reçut du Christ le sceau suprême que ses membres gardèrent deux ans » :

Vue de Bibbiena. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Nel crudo sasso tra Tevere ed Arno
Prese da Cristo l'ultimo sigillo
Che le sue membra due anni portarno.

Aux chapelles déjà décrites en succèdent d'autres, presque toutes ornées de quelque production des della Robbia.

Il n'est pas commode de prendre des notes dans ces lieux vénérés : les pèlerins jettent des regards farouches sur l'étranger qui ose se livrer ici à un autre sentiment que le recueillement.

Nous revenons sur nos pas et parcourons des couloirs bas et massifs, puis une cour avec des arcades et deux étages de loges découvertes.

La « Foresteria » et le couvent n'offrent que peu d'intérêt. Nous pouvons les traverser rapidement sans crainte de négliger l'un ou l'autre des chefs-d'œuvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui font la gloire de tant de sanctuaires toscans. Ce ne sera pas le tableau, d'une facture pitoyable, représentant les *Adieux de Louis XVI à sa famille*, ni la gravure de la célèbre composition de Léon Benouville, la *Mort de saint François*, qui nous arrêteront. Jetons plutôt un regard sur la chambre que Léon XIII a habitée à deux reprises différentes lorsqu'il était cardinal.

La « Foresteria », tenue par des laïques, est loin de pouvoir se comparer à l'hôtel des Camaldules. L'hôte fait de grands préparatifs pour la fête du lendemain : il s'attend à une affluence énorme — des milliers de pèlerins — et n'a pas le temps de s'occuper d'un étranger isolé. Les moines, par contre, pour se mieux préparer à la solennité, font maigre, tandis que les victuailles s'entassent sous leurs yeux.

Quant au couvent, il se compose de longs couloirs sombres contenant une double rangée de cellules, une centaine en tout, réunies par un toit commun, exactement comme au couvent de Saint-Marc à Florence; sur chaque porte est collée une gravure; au-dessus, une fresque représentant des saints. Les cellules elles-mêmes, très petites, ont pour ameublement un lit, une bibliothèque, une table, un prie-Dieu, deux chaises et un réveille-matin.

La pharmacie, qui n'est pas publique comme celles de la plupart des établissements conventuels similaires, contient un Saint Michel en terre cuite, horrible, ressemblant à un Highlander. On y voit en outre quelques vases du XVIIe siècle, avec les deux mains enlacées sur la croix, et des inscriptions pharmaceutiques, telles que « sangue di drago », sang de dragon. Il ne ferait pas bon demander aux moines de vous céder, même au poids de l'or, le plus infime de ces vases : ils sont fort défiants et vous regarderaient comme un émissaire du gouvernement italien.

En 1834, le couvent de la Verna comptait une centaine de religieux. A cette époque, dans certaines solennités, il offrait l'hospitalité à plus de mille pèlerins à la fois. On m'affirme qu'aujourd'hui le nombre des Pères s'élève à environ cent vingt. Je ne doute pas de la sainteté de leur vie, mais il faut avouer que leur retraite ne produit par l'impression d'un de ces grands foyers de la science ou de l'art, tels que Mont-Cassin, Assise, Saint-Marc de Florence.

Ce n'est pas que l'ordre de Saint-François n'ait creusé dans le domaine de l'art un sillon profond : on n'a pour s'en convaincre qu'à lire le *Saint François* publié par les RR. PP. Franciscains à la librairie Plon, ou celui publié en Allemagne par M. Thode, mais si ailleurs l'art rivalise avec la religion, à la Verna celle-ci règne sans partage.

L'ordre de Saint-François tient dans ses mains d'immenses intérêts; aussi les moines de la Verna sont-ils pleins de dédain quand on leur parle des pieux solitaires contemplatifs de Vallombreuse ou de Camaloli. Ceux-ci sont des hommes d'étude, eux des hommes de combat; ceux-ci une élite, eux une armée.

En sortant du couvent, on reprend la route, qui aboutit à une espèce de plate-forme dominant les constructions. Des pèlerins y font la cuisine en plein air. Près de là des marchands forains débitent toutes sortes d'objets de dévotion, chapelets, médailles, crucifix, etc., tous d'une banalité révoltante. Je cherche en vain quelque pièce portant le nom sacré de Verna; ils n'ont que des objets qui pourraient trouver leur emploi dans un couvent de Dominicains aussi bien que dans un couvent de Franciscains, en France ou en Allemagne aussi bien qu'en Italie. Quand donc la religion resserrera-t-elle de nouveau les liens qui la rattachent à l'art? Il suffirait de quelques conseils donnés par ceux qui détiennent l'autorité.

Heureusement, la nature vient ici ajouter son œuvre à celle de l'homme; elle s'y plaît à tous les contrastes : aux rochers dénudés elle oppose des rochers tapissés de mousse, aux ravins et aux précipices une végétation exubérante, aux géants du règne minéral les géants du règne végétal. Les arbres, qui poussent partout, jusque dans les crevasses, chênes et hêtres, sont d'une venue admirable; ils ont des branches grosses chacune comme un énorme baliveau. Je ne serais pas surpris que certains d'entre eux comptassent cinq ou six cents ans d'âge.

Ailleurs se déroulent des tableaux charmants, pleins de fraîcheur et d'intimité. Sur les rochers poussent pêle-mêle les orties, les mûres sauvages; un âne broute, attaché à un arbre, son ânon à côté de lui. Des bœufs gris, l'anneau passé dans le museau, s'étendent au milieu de blocs offrant la même coloration et se confondent avec eux.

Avant de regagner Bibbiena, nous faisons halte au bas de la côte qui conduit à cette ville, devant un couvent et une église de petite dimension, d'apparence modeste, mais dont se dégage je ne sais quel parfum de poésie et d'art. C'est la « Madonna del Sasso », fondée en 1347, rebâtie en 1486, en partie aux frais de Laurent le Magnifique (ainsi de la propagande jusque dans ces régions écartées!), et consacrée en 1501. Ce nom de « Madonna del Sasso » lui vient d'un rocher du torrent Vessa, sur lequel la Vierge apparut en 1340 à une certaine Catherine, rocher qui est aujourd'hui conservé comme relique à l'intérieur de l'église.

Des artistes célèbres ont travaillé à la décoration du sanctuaire : Taddeo Gaddi et Jacopo del Casentino, puis les miniaturistes Gherardo et Stefano di Tomaso, enfin les peintres fra Paolino de Pistoia et Lappoli.

Un portique très simple, supporté par des colonnes, précède l'église; il est malheureusement déparé par d'affreuses peintures du siècle dernier : des portraits de papes. La façade, à fronton triangulaire, a pour ornement un vitrail circulaire représentant une Madone, exécutée, assure le Guide Gsell Fels, d'après un carton de Piero della Francesca. L'intérieur, sans prétention, se compose d'une nef, de deux chapelles occupant la place du transept, et d'un chœur assez vaste. Des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaînes de pierres grises se détachent sur un crépi blanc.

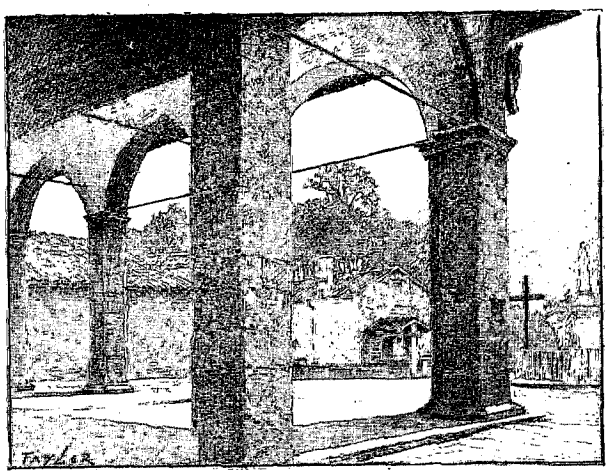
A droite, un bas-relief polychrome de l'atelier des della Robbia, *le Christ et saint Jean-Baptiste*, sujet des plus rares. Malheureusement, l'œuvre appartient déjà à une époque de décadence.

Sous une petite coupole s'élève un baldaquin formé de quatre colonnes et d'une frise ornée de bas-reliefs également sortis de l'atelier des della Robbia : des colombes et des chérubins blancs sur un fond bleu.

Derrière le baldaquin est placé le rocher miraculeux avec l'inscription « O felix petra quæ meruit substinere reginam angelorum et dominam ».

Les stalles du chœur, ornées de légères marqueteries, portent la date de 1525.

Plusieurs peintures intéressantes ornent ce sanctuaire : une *Assomption*, esquissée par le célèbre fra Bartolommeo della Porta, et achevée par son élève fra Paolino de Pistoia, une *Madone entre des saints*, de Fra Paolino, un tableau de Giovanni Antonio Lappoli (1492-1552), vanté par Vasari, la Vierge entre saint Barthélemy et saint Mathieu, dans lequel Lappoli s'efforça d'imiter la manière du Rosso.



Une des cours de la Verna. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. le vicomte Delaborde.

VII

D'Arezzo à Anghiari. — Une bataille peu sanglante.

A peine de retour à Bibbiena, je repars, cette fois en compagnie de Gioacchino et de Bruno, pour Arezzo, la ville si pittoresque que j'ai présentée en 1882-1883 aux lecteurs du *Tour du Monde*.

L'Arno, à sec ou peu s'en faut, dans les régions parcourues jusqu'ici, commence à se remplir d'eau, en même temps que son lit se creuse et que ses bords deviennent plus escarpés. A un certain endroit il a même reçu les honneurs d'un barrage.

Le bourg de Rassina, à cheval sur le fleuve, nous montre une église dont le campanile est muni de créneaux (ici, pas de clochers pointus); des rues dallées, privées de trottoirs; une filature; sur des maisons l'inscription V. V. G. G. (« Evviva Giuseppe Garibaldi »). A la sortie, une seconde église également munie d'un campanile.

Les villages sont terriblement rares dans ces parages, et encore ne se composent-ils d'ordinaire que d'une dizaine de maisons. La région est cependant d'une grande fertilité : les ceps sont chargés à se rompre de raisins blancs et noirs; l'union des pampres avec les troncs qui les supportent est si complète que l'on est tenté de prendre les raisins pour les fruits mêmes de l'arbre.

J'aurai probablement été le dernier voyageur qui aura parcouru en voiture les 23 milles qui séparent Arezzo de Borgo San Sepolcro : depuis cinq ou six ans une ligne ferrée, dont les principales stations sont Arezzo, Anghiari, San Sepolcro, Città di Castello, Gubbio et Fossato, permet de franchir en un peu plus de deux heures l'intervalle entre les deux villes.

Il est cinq heures du matin quand je me mets en route. Un calme profond règne dans les rues monumentales d'Arezzo. Les réverbères sont déjà éteints, mais les volets demeurent fermés encore. Seule une boulangerie et deux ou trois osteries ont ouvert leur devanture en l'honneur des paysans qui se rendent au marché. Nous arrivons à la porte de la ville : à l'appel de mon cocher un des battants s'ouvre tout grand et nous nous trouvons comme par enchantement en pleine campagne, en face des montagnes, sur la crête desquelles l'aurore dessine un liséré rose. Les étoiles ont disparu et le ciel est toujours voilé, mais sa transparence est pleine de promesses pour la journée. La fraîcheur du matin ne tarde pas à chasser le sommeil, et je m'applique à ne pas perdre un des détails du paysage. Au lieu de suivre la route par laquelle je suis venu hier, nous obliquons à droite. Les villageois arrivent par bandes, vêtus de chemises de flanelle (quelle anomalie dans ce pays !), coiffés de leur petit feutre noir, et chargés de provisions, de paniers de ces pêches dures dont la plus belle ne vaut pas la plus chétive de nos pêches de Montreuil.

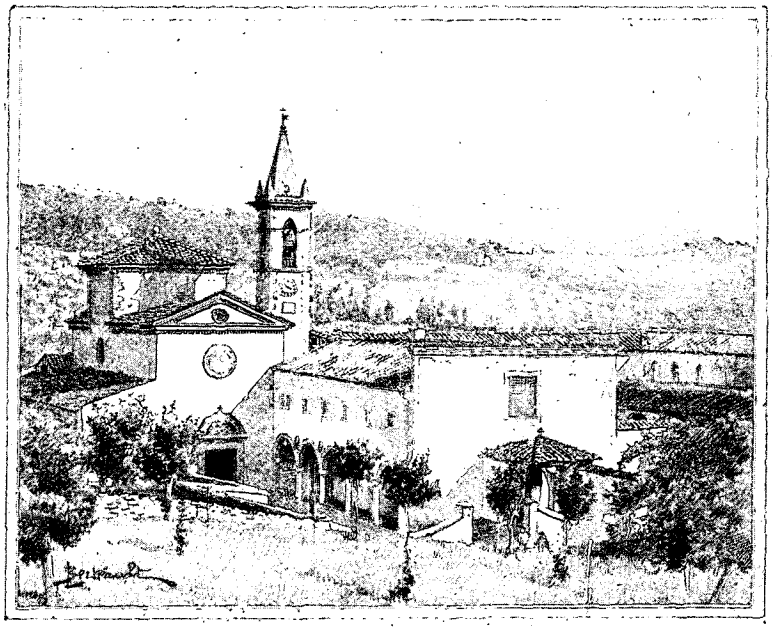
La route se développe longtemps en plaine ; elle franchit la Chiassa, dont le lit est envahi par des chênes touffus entre lesquels coule un mince filet d'eau, interrompu par endroits. Il faut une heure environ pour atteindre le premier massif de montagnes. Ici un cheval de renfort devient indispensable. Mais il s'agit de le découvrir. Une jeune fille, debout devant la porte de l'osterie, nous regarde sans bouger : quelques paysans nous saluent d'un simple hochement de tête. Enfin, à force d'appeler Gigo et de faire claquer son fouet, mon cocher finit par attirer l'attention de Gigo, qui arrive, en bras de chemise, vêtu de haillons, armé de son fouet et accompagné d'une assez méchante rosse. Les deux gaillards échangent leurs fouets, comme deux frères d'armes leurs épées; ils les font claquer de plus belle; ils caquettent et rient; puis chacun allume une pipe de bois à couvercle de cuivre. Ils sont pauvres, n'importe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils sont contents, et c'est l'étranger, avec ses exigences, qui leur semble à plaindre. Leur conversation roule sur les chevaux : voilà un fameux coureur, dit l'un ; ils passent en revue tous les quadrupèdes de la contrée ; puis ils parlent de la grêle qui a dévasté les champs, et du grand seigneur réduit à se faire commis. Notre cheval de renfort a une tendance fâcheuse à obliquer à gauche ; il s'en faut de peu, à plusieurs reprises, pendant leurs colloques animés, qu'il ne nous précipite dans le fleuve.

La route, taillée dans le roc, dessine des lacets innombrables. Le télégraphe la côtoie et parfois la coupe. De loin en loin nous rencontrons des charrettes de paysans, parfois une calèche à soufflet. Je demande depuis quand cette route est établie ; on me répond : « Ci sara un pezzo », il y a déjà un bout de temps. Impossible de tirer des deux cochers un renseignement plus précis. Nous suivons une sorte de ravin formé par les versants de deux montagnes qui se font face : il y a juste assez de place pour la route et la rivière, et encore la première semble-t-elle avoir été établie aux dépens de la seconde. A chaque instant, des gorges profondes, tapissées de broussailles, puis des rochers gigantesques : de quoi construire dix villes comme Florence. La montée est des plus longues, et je fais grâce au lecteur de toutes les péripéties du voyage. Qu'il me suffise de constater que le paysage est moins âpre et plus vigoureux que celui de la Verna. Quoique nous ayons atteint une altitude respectable, la vue ne se découvre que lentement. Nous voici enfin au point culminant ; presque aussitôt la descente commence. Les forêts de chênes continuent de plus belle ; à leur pied s'étend une végétation fraîche et humide. Puis la plaine s'élargit ; des champs cultivés avec soin, plantés de maïs, et des vignes se déroulent à perte de vue. Nous rencontrons une rivière, qui évidemment n'est plus tributaire de l'Arno, « la Ligia » ; elle est bordée de rochers à pic qui lui donnent du caractère.

Enfin, après une étape de trois heures et demie, apparaît un campanile escorté de deux ou trois maisons ; c'est le premier village depuis Arezzo.



Le couvent de la « Madonna del Sasso » (voy. p. 150). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

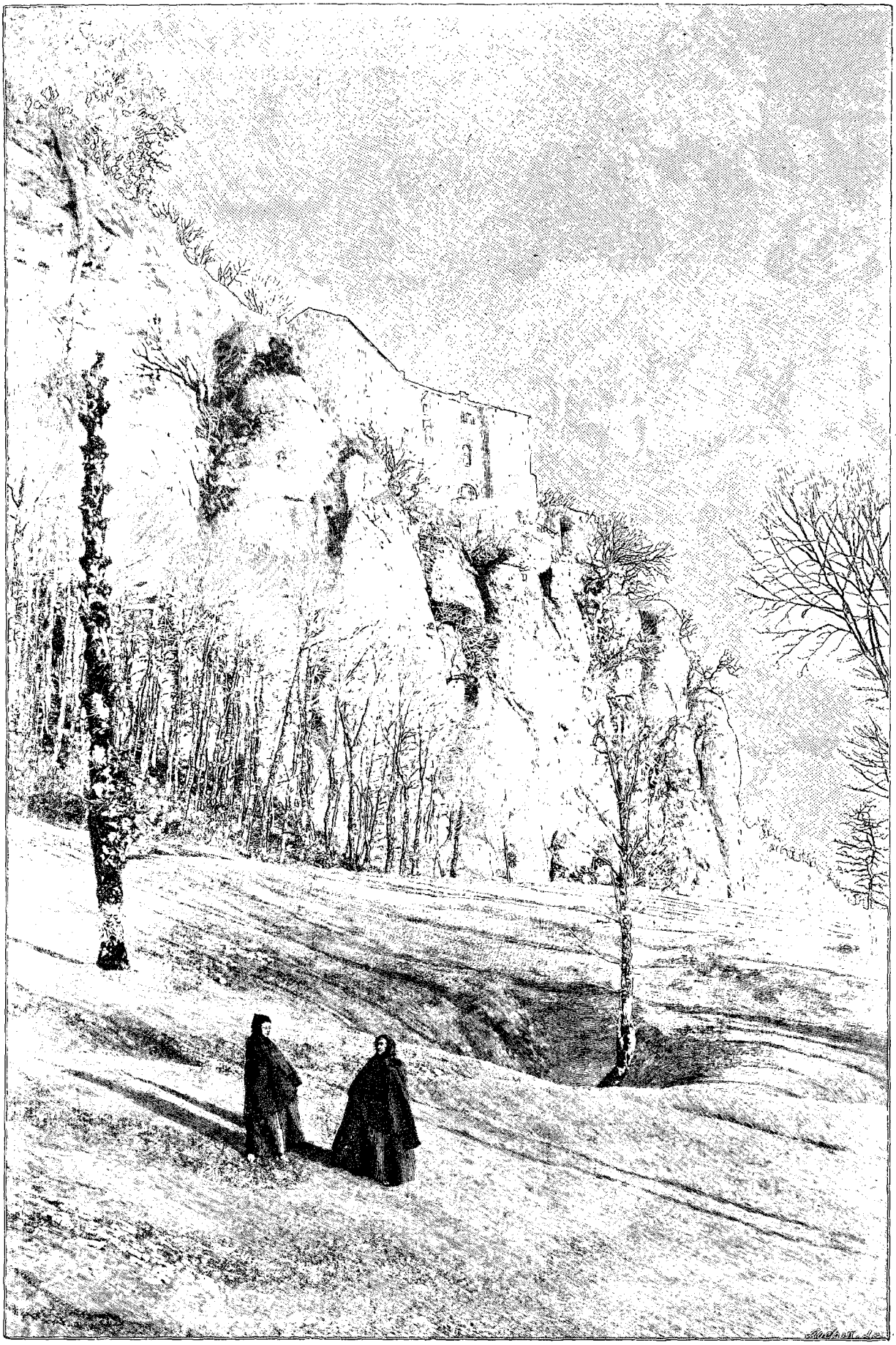
La montée recommence et j'admire à cette occasion l'impassibilité de mes deux conducteurs. Rien évidemment ne développe la philosophie comme le métier de voiturier. Franchir tant de fois le même chemin pour revenir ensuite sur ses pas, monter pour redescendre, redescendre pour remonter, le tout sans résultat appréciable, quelle école de patience ! Pour nous autres névropathes, ce serait un supplice renouvelé de celui de Sisyphe ; pour eux, c'est l'accomplissement normal d'une tâche qui n'a rien de pénible.

Dans les champs, des vieillards, les uns rasés de frais, les autres à la barbe dure et drue comme un champ de blé qui vient d'être moissonné, travaillent à côté de gars superbes, qui deviendront à leur tour des vieux édentés, au chef branlant. De pauvres jeunes filles ou jeunes femmes, à la physionomie calme, avec une nuance de mélancolie, peut-être aussi d'ennui ou d'indifférence, gravissent par ce soleil ardent, pieds nus, la côte d'Anghiari, portant sur la tête un énorme fagot. Elles n'ont même pas un regard d'envie pour l'étranger commodément assis dans sa calèche.

Au loin, on aperçoit la route poudreuse, blanche, qui monte tout droit, sans un pli, sans une déviation, pour aboutir à une petite ville, dont les constructions — des maisons groupées autour de l'église, comme pour s'en faire un bouclier, et un couvent situé à droite — dessinent, au milieu des oliviers et des vignes, une ligne assez fière : c'est Anghiari, théâtre de la bataille peu sanglante livrée le 29 juin 1440 par le condottiere Piccinino, général de l'armée milanaise, à l'armée florentine, qui fut victorieuse. La victoire fut décisive, mais la lutte avait été peu sanglante. Machiavel raconte qu'un seul combattant y perdit la vie, et encore périt-il dans la fuite, écrasé sous les pieds des chevaux. Le génie de Léonard de Vinci a fait plus, pour immortaliser la victoire d'Anghiari et la valeur de ses contemporains : on sait que le maître illustra la bataille dans le fameux carton qu'il exécuta pour le Palais Vieux de Florence et qu'il eut la douleur de laisser inachevé.

Anghiari, siège d'un évêché, est un gros bourg ou une petite ville, comme on voudra l'appeler, assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent de la Verna : le précipice. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

animé, des plus pittoresques, aux rues droites, descendant par une pente d'une rapidité effrayante, surtout dans le pittoresque « Borgo Garibaldi ». La présence de plusieurs « stabilimenti bacicologici » me fait supposer que la culture des vers à soie y est florissante. Je note aussi en passant l'existence d'un « Asilo infantile ».

L'église, à une seule nef, avec un faîtage découvert, ne contient rien de remarquable, si ce n'est, dans un riche cadre des XVIe et XVIIe siècles, un tableau d'autel fort beau, d'un coloris tout vénitien, une *Descente de croix* de Puligo, célébrée par Vasari.

En reprenant la route qui passe à côté d'Anghiari, on finit par apercevoir l'ensemble de la ville, qui est bâtie en amphithéâtre; les maisons, les unes de belle apparence, les autres frustes et sans volets, sont dominées par plusieurs campaniles. Des remparts en partie démolis rappellent l'importance stratégique de la position. Le boulet de pierre incrusté sur une des maisons provient peut-être de la bataille de 1440.

De la côte d'Anghiari, on aperçoit distinctement Borgo San Sepolcro, situé à l'extrémité de la plaine, sur laquelle flotte encore un léger voile de brume. Mais le but de notre voyage ne tarde pas à disparaître dès que nous quittons les hauteurs.

Nous redescendons. La plaine, verdoyante, immense et superbe, comme celle de Cortone, a pour ceinture une chaîne de montagnes.

Nous suivons maintenant la route qui fait suite au « Corso Garibaldi », une route droite, bordée de mûriers, d'ormes servant de supports à des vignes, de champs de tabac, de trèfle, de chanvre. La ligne du chemin de fer, à voie unique, côtoie la route : les travaux sont terminés, les maisons de gardes bâties, les rails posés. Après une nouvelle étape, nous atteignons enfin le Tibre, fleuve royal, assez large ici, et profondément encaissé, mais complètement à sec. A côté d'un vieux pont en pierre on a élevé un pont de fer. Des ouvriers travaillent dans le lit du fleuve pour en retirer le gravier nécessaire à la construction du chemin de fer.

La première rivière qui se jette dans le Tibre, près du pont, forme une foule de petites cascades. Comme la Voulzie d'Hégésippe Moreau, c'est

> Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
> Un géant altéré le boirait d'une haleine;
> Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
> Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.

Il est neuf heures : nous cheminons toujours. Tout cependant a une fin, même l'interminable route d'Anghiari à Borgo San Sepolcro. On ne découvre cette ville, cachée par les arbres, que lorsque l'on y débouche. Le coup d'œil ne manque pas de pittoresque. Sur la masse des maisons se détachent d'assez nombreux clochers et campaniles; sur les flancs de la montagne qui la domine s'élèvent un certain nombre de villas. Un mur d'enceinte, assez mesquin, démantelé, garni par endroits d'un tapis de lierre, témoigne de l'importance de la ville dans le passé. Les premières maisons sont assez misérables, dépourvues de volets, mais le spectacle ne tarde pas à changer. Nous traversons des rues dallées, propres, garnies de magasins sérieux. Sur le pas de la « Locanda la Venezia, già del Fiorentino, buffe (*sic*) », se tient un chef dans le costume blanc traditionnel, ce qui ne laisse pas que de m'inspirer de la considération.

VIII

Borgo San Sepolcro. — Églises et palais. — Piero della Francesca et Luca Pacioli.

Borgo San Sepolcro est une ville singulièrement régulière, étant données les traditions de ces régions, non moins que les accidents, d'ailleurs assez légers, du terrain. Elle est néanmoins tout à fait pittoresque et avenante. Ici, la « Via Maestra », large et animée, soigneusement entretenue, éclairée au pétrole, dans laquelle les palais de la Renaissance, des édifices solides, posés, amples, alternent avec des maisons bourgeoises confortables, et où la brique, qui annonce le voisinage de l'Ombrie, se marie à la pierre de taille; là, des rues désertes, avec des amoncellements de pots cassés et de tessons de bouteilles, qui finiront par former, comme à Rome, un autre « Monte Testaccio ». Dans les intervalles, des coins délicieux : les uns ornés de jardins suspendus, cultivés avec soin, peuplés de lauriers; les autres abritant des jardins incultes, pleins de mauvaises herbes, de fleurs sauvages, de roseaux gigantesques. Parfois, au bout d'une rue, pour perspective la montagne du fond, effet renouvelé de Florence. Pour remplir ce cadre, une population qui va et vient, sans s'agiter outre mesure. Sur le pas des portes, des femmes qui filent.

La place du Municipe, bordée d'édifices imposants — le dôme, le palais public, la loge, la poste, etc. — a véritablement du caractère.

Le Palais public, avec la « Pretura del Mandamento », et la « R. Delegazione di Sicurezza », est construit en style ancien et en pierre de taille; de vieux écussons en terre cuite coloriée le décorent.

Le vestibule du Palais, qui est pitoyablement entretenu, a pour principal ornement une terre sortie de l'atelier de della Robbia, un médaillon entouré d'une guirlande polychrome, avec des figures blanches sur un fond bleu : la Vierge embrassant l'Enfant Jésus, au milieu d'une gloire de chérubins.

Une salle ancienne, badigeonnée de jaune, avec une porte vitrée garnie de carreaux rouges et verts, d'un effet déplorable, et avec un ameublement des plus mesquins (chaises en paille, etc.), porte le titre pompeux de salle de l'Académie. Elle renferme une galerie de peintures. Ne vous arrêtez pas à la mesquinerie du cadre et regardez devant vous : vous êtes en face d'un des chefs-d'œuvre du XVe siècle, *la Résurrection du Christ*, peinte par le plus glorieux des fils de Borgo San Sepolcro, Piero della Francesca (né vers 1420, mort en 1492)[1]. Cette fresque, relativement bien conservée,

1. Longue est la liste des artistes célèbres sortis de Borgo San Sepolcro (ils disent ici San Sepolcro tout court) : outre Piero della

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est de l'effet le plus saisissant. Le Christ, vêtu d'une tunique rose à larges plis, se montre de face et pose un pied sur le bord du sarcophage. Autour de lui les gardiens endormis, dans des attitudes prises sur le vif, et des raccourcis d'une rare hardiesse. Le coloris n'offre pas moins d'originalité. En virtuose de la couleur, Piero se plaît aux associations et aux contrastes de tons les plus tranchés : il met hardiment du rouge sur du gris. La composition a pour fond un paysage peut-être trop détaillé. J'ai fait reproduire dans mon *Histoire de l'art pendant la Renaissance* (t. I, p. 344) cette page capitale qui, dès le XVe siècle, frappait assez le grand Andrea Mantegna pour qu'il imitât la figure du Christ dans un de ses tableaux, aujourd'hui conservé au musée de Tours.

La salle de l'Académie contient en outre un *Christ en croix* entre six personnages, composition authentique et importante de Lucas Signorelli. Au revers, saint Antoine et saint Éloi debout; dans le bas, des pénitents blancs. Les types et les attitudes ont quelque chose de cherché et de maniéré, et les draperies se font remarquer par leur dureté. Quant au coloris, fort vigoureux, il se rapproche de la manière ombrienne. L'ensemble rappelle les peintures exécutées par le maître à Lorette. Ce tableau, qui se trouvait autrefois dans l'église Saint-Antoine, a été décrit en détail par le biographe du maître, M. Robert Vischer; il y signale des analogies avec la manière d'Albert Dürer.

L'Annonciation et *le Couronnement de la Vierge* de Raffaele del Colle sont une peinture molle.

Les portraits en pied de capitaines du XVIIe siècle ont une assez fière tournure. Le gardien me dit avec orgueil que ce sont tous des ouvrages de maîtres : « quadri d'autori ».

Une autre salle a pour principal ornement des écussons. Elle contient aussi quelques tableautins, sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister.

Au-dessus de la porte qui conduit à l'agence des taxes, Piero della Francesca a peint à fresque un *saint Louis* qui n'a plus guère de caractère.

En face du palais s'élève une belle loge ouverte du XVIe siècle, avec des piliers en pierre de taille et l'écusson des Médicis. Une plaque rappelle que le franciscain Luca Pacioli naquit à San Sepolcro. L'inscription, que je me permets de taxer de déclamatoire, apprend à la postérité que la population (« il popolo! ») de Borgo San Sepolcro, honteuse d'un oubli de trois cent soixante-dix ans, a fait, sur l'initiative de la Société ouvrière, poser ce monument à son grand concitoyen : « Il popolo di San Sepolcro, ad iniziativa della sua Società operaia, vergognando tre cento settanta anni di oblio, al gran citadino poneva. 1878 ». En réalité, les habitants du Borgo ont bien fait d'honorer le souvenir du Frate, mais ils ont eu tort de rougir d'un oubli fort excusable : sans l'amitié qu'a témoignée à Pacioli le grand Léonard de Vinci, qui connaîtrait aujourd'hui le nom de ce compilateur insipide, dont les deux traités *de Arithmetica* et *de Divina Proportione*, sont écrits dans la langue la plus rocailleuse et émaillés des idées les plus saugrenues[1]!

La Madone entre des Saints, par Fra Paolino. Couvent de la « Madonna del Sasso » (voy. p. 151). Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Le dôme, commencé, affirment les historiens du cru, en 1002, terminé vers 1049, restauré ou reconstruit en 1301, est une basilique à trois nefs, voûtée,

Francesca, on vante Raffaellino del Colle, élève de Raphaël et de Jules Romain, Alberto Alberti ou Berto di Giovanni, architecte, peintre et graveur, et toute la dynastie des Alberti, le peintre Santi di Titio Titi.

1. Je prends la liberté de renvoyer le lecteur à l'appréciation que j'en ai donnée dans l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance* (t. II, p. 186).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

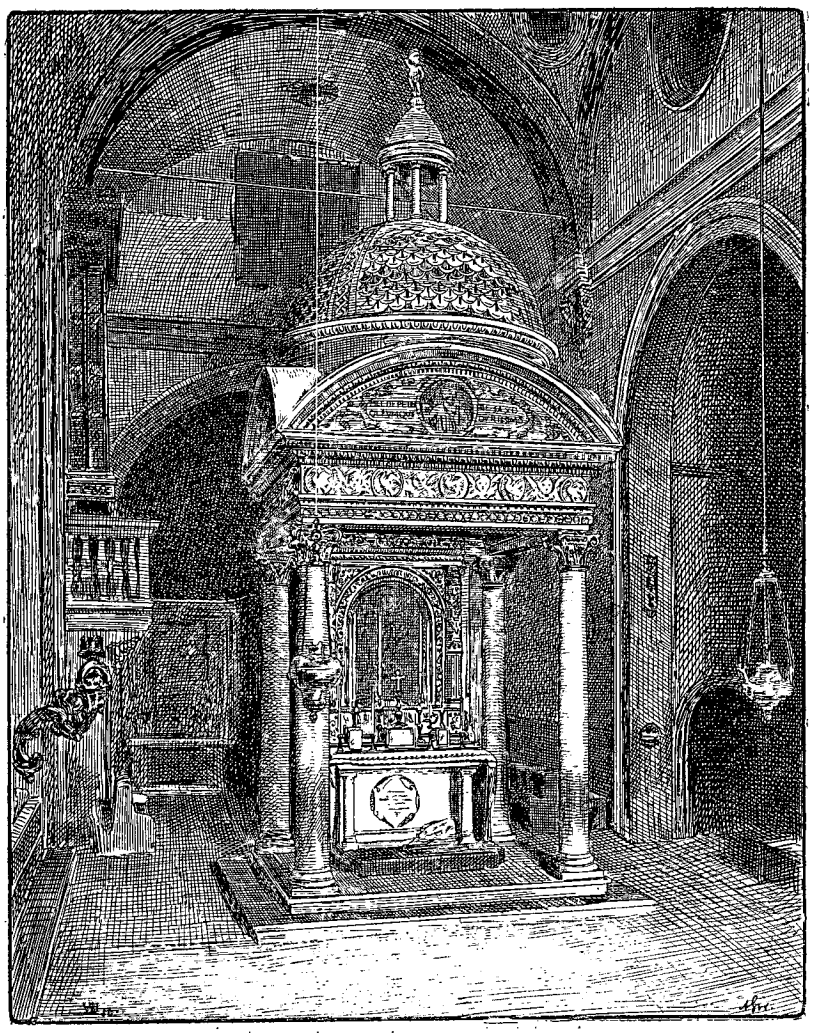
sans transept. La façade en est toute fruste. Trois portes, privées de sculptures, s'ouvrent sur l'intérieur, qui est garni d'un mobilier en noyer peu intéressant, mais qui renferme quelques bonnes peintures.

Ce sont tout d'abord deux volets, d'un coloris brunâtre sur fond d'or, avec saint Pierre et saint Paul, et une prédelle minuscule (le centre du triptyque, *le Baptême du Christ*, a été acquis par la National Gallery de Londres), puis une *Ascension du Christ*, attribuée au Pérugin, peinture un peu molle et voilée.

Une *Résurrection du Christ* de Raffaele del Colle se distingue par son extrême fadeur. Un des gardiens du tombeau rappelle le Saül des cartons de tapisseries du glorieux homonyme Raphaël Sanzio.

Deux fragments de fresques, exposés dans la sacristie, des saints, sont attribués à un peintre du XVe-XVIe siècle, Gerino da Pistoia.

Le mausolée en marbre de Mgr Graziani († 1522), premier évêque de Borgo San Sepolcro (la ville ne fut érigée en évêché qu'en 1515 et le premier évêque ne fut nommé qu'en 1520), est la copie à peu près littérale du mausolée de Leonardo Bruni, le chef-d'œuvre de Bernardo Rossellino, dans l'église Santa Croce à Florence.



Le baldaquin du couvent de la « Madonna del Sasso » (voy. p. 150). — Dessin de Giraldon, d'après une photographie.

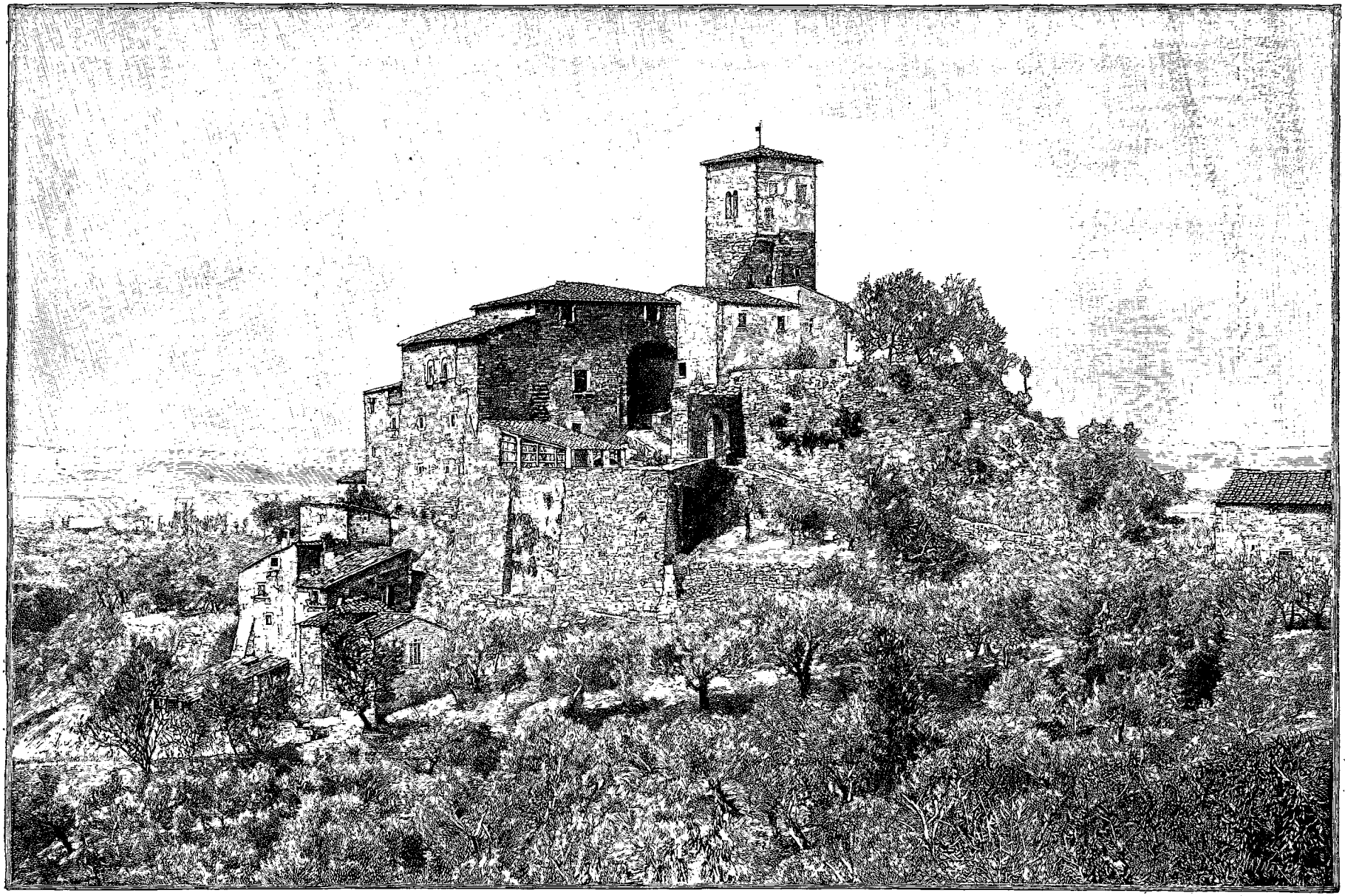
L'église « Santa Maria della Misericordia » ou « Chiesa dello Spedale », située dans une petite rue insignifiante, à côté d'un hôpital dont la façade est d'une nullité parfaite, possède, sur un autel richissime, une œuvre importante de Piero della Francesca : c'est un retable sur fond d'or, dont le centre, sur lequel se referment deux volets, est orné de la figure de la Vierge miséricordieuse ; Marie, debout, vêtue d'une robe rouge, étend son large manteau bleu sur huit personnages de petite taille (des portraits pleins de caractère, aux physionomies fortement individualisées), quatre hommes et quatre femmes, agenouillés à ses pieds. Marie a une physionomie sévère, sans grande expression. Au-dessous, quatre saints en pied. Sur la prédelle, *la Flagellation* (le Christ entre deux bourreaux), composition simple et grave, de très petite dimension, *le Christ au Jardin des Oliviers* et les *Saintes Femmes au tombeau*. Le coloris est nourri et la conservation très satisfaisante. J'ajouterai que les photographies de ce triptyque semblent avoir été sensiblement retouchées : c'est ainsi, si mes observations sont exactes, que le personnage qui dans la peinture porte un capuchon a, dans la photographie, le visage découvert.

L'hôpital, que je m'abstiens de visiter, renferme une quarantaine de lits.

La *Collana storica di San Sepolcro*, du docteur Giovanni Sacchetti (San Sepolcro, 1876), n'énumère pas moins de dix-huit églises. Mais parmi elles, les unes sont « dissecrate », c'est-à-dire laïcisées (telle est celle qui est convertie en dépôt de tabac), les autres appartiennent à une époque trop basse pour qu'elles vaillent la peine d'être décrites. Il n'en est guère cependant qui ne renferme quelque souvenir intéressant du passé.

Santa Chiara, petite église en style rococo, à une nef, manque de tout caractère ; mais sur le maître-autel un retable, fort enfumé, plein de réminiscences ombriennes, *l'Assomption de la Vierge* (attribuée par le docteur Sacchetti à Piero della Francesca ou à son école, ou encore au Pérugin), est revendiqué par le *Cicérone*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château de Sezzate, à Chianti. — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

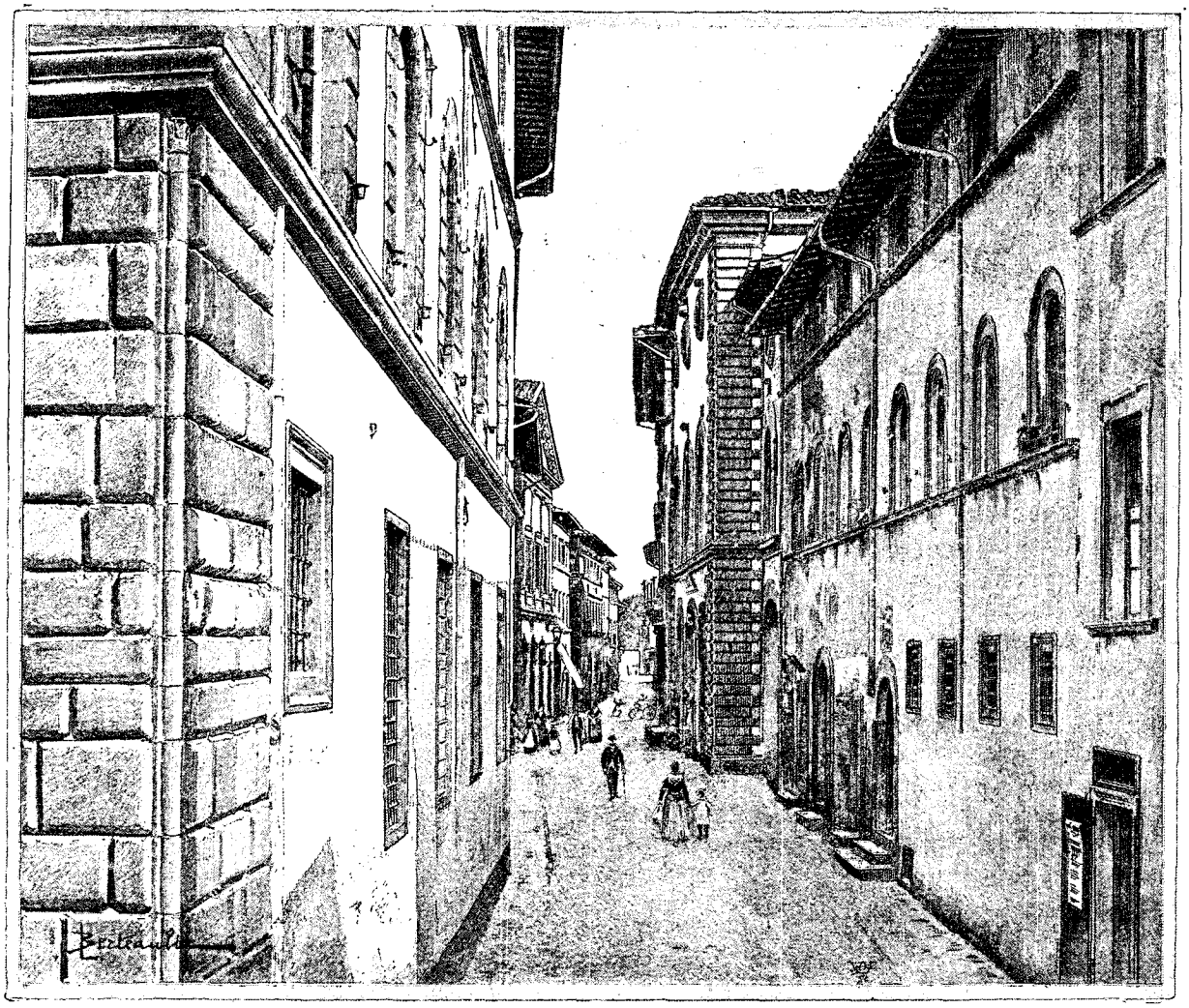
de MM. Burckhardt et Bode en faveur de Luca Signorelli. Quant aux tableaux des XIVe-XVe siècles, à fond d'or, exposés sur la tribune destinée aux religieuses, ils sont tellement enfumés qu'il est presque impossible de les distinguer.

En ce qui concerne *la Résurrection du Christ*, peinture sur fond d'or du XIVe au XVe siècle, exposée dans la sacristie, c'est un morceau fort médiocre.

L'église des Servites ne se distingue que par des fresques des XVIIe ou XVIIIe siècles et par un bel escalier construit au fond du cloître.

San Lorenzo, convertie en orphelinat, a un petit portique du XVIe siècle. A l'intérieur, une *Mise au tombeau* du XVIIe-XVIIIe siècle, des plus déclamatoires.

San Bartolommeo est une grande église de peu de caractère, Sant' Agostino une petite église de style rococo, avec une nef unique peinte en blanc et ornée



La « Via maestra », à Borgo San Sepolcro (voy. p. 154). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de stucs. La « Madonna del Soccorso », peinte par Gerino da Pistoia, un des imitateurs du Pérugin, que l'on voit à l'entrée, servait à l'origine de bannière. Cette peinture molle et floue est, d'après le *Cicérone*, le premier en date des ouvrages de Gerino.

L'église San Domenico est construite en style gothique, mais les fenêtres en sont murées. Des arcades analogues à celles de l'église Santa Maria Novella de Florence la décorent. On remarque l'alternance des pierres noires et des pierres blanches, un des motifs favoris de la Toscane. Le corps même de la construction est en petit appareil; les contreforts, très légers, sont en briques, de même que les bordures des fenêtres. Ce que l'extérieur promet, l'intérieur ne le tient pas : il a été tout modernisé; je veux dire refait au XVIe ou au XVIIe siècle. C'est une vaste nef, d'ailleurs non dépourvu d'élégance. Un beau cloître moderne, aux murs incrustés de plaques funéraires, s'élève à côté de l'église.

Deux ou trois jours ne seraient pas de trop pour voir à fond Borgo San Sepolcro. Cette cité, inexplorée ou peu s'en faut — le *Cicérone* de MM. Burckhardt et Bode n'y mentionne que six ouvrages, et la *Collana storica* du docteur Sacchetti est absolument nulle pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

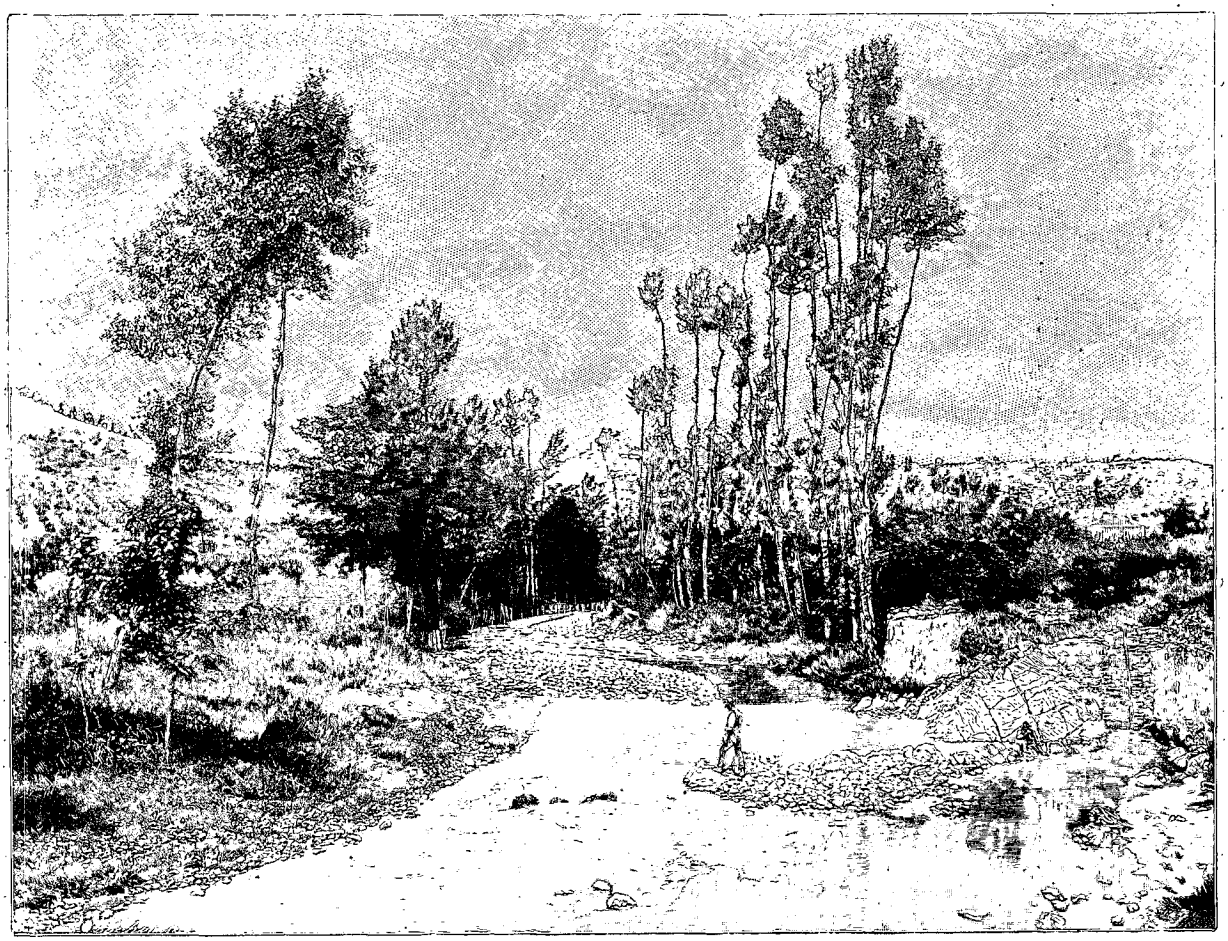
la partie descriptive, — abonde en productions de la bonne époque. D'autre part, dans des régions aussi écartées, on est sans cesse forcé de compter avec les pertes de temps; les églises sont-elles fermées, il faut courir après les clefs; les églises sont-elles ouvertes, il faut courir après le sacristain.

Borgo San Sepolcro a son photographe, un homme jeune encore, à la barbe rousse, et qui répond au nom de Venturi. Les vues reproduites ci-contre sortent de son laboratoire. Elles ne donnent qu'une idée incomplète des beautés de ce poste avancé de la Toscane, qu'il nous faut quitter trop vite.

IX

Retour à Florence. — Montevarchi. — Les vignobles de Chianti.

C'est un soulagement relatif que de se retrouver en chemin de fer, après tout ce cahot. Je salue, en passant, Arezzo, les murs des Tarlati, le campanile de la Pieve, la cathédrale, les coupoles, et reprends au plus vite le train pour Florence. A la station de Montevarchi, patrie de l'historien Varchi (1502-1565), l'ami de Michel-Ange, le train s'arrête juste assez de temps pour que je découvre le « R. Teatro Varchi », un obélisque



Les bords de la Grève, près de Chianti. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

moderne, quelques petites cheminées à vapeur et une filature de soie.

Entre Montevarchi et Poggibonsi, sur la ligne de Sienne à Florence, se trouvent les « Monti del Chianti », célèbres par leurs vignobles. Je demande à mes lecteurs la permission de les entretenir un instant de la patrie de ce vin classique. Quel voyageur n'a contemplé avec surprise et dégusté avec délices ces fioles gigantesques, entourées de paille, avec leur panse rebondie et leur col étroit, les « fiaschi » (flacons) — c'est leur nom, — qui contiennent le vin toscan par excellence. Les mérites du chianti, sa saveur un peu âpre et picotante, c'est aux gourmets de profession qu'il appartient de les définir. Mais quelques détails sur sa conservation et sa consommation ne seront pas hors de propos ici.

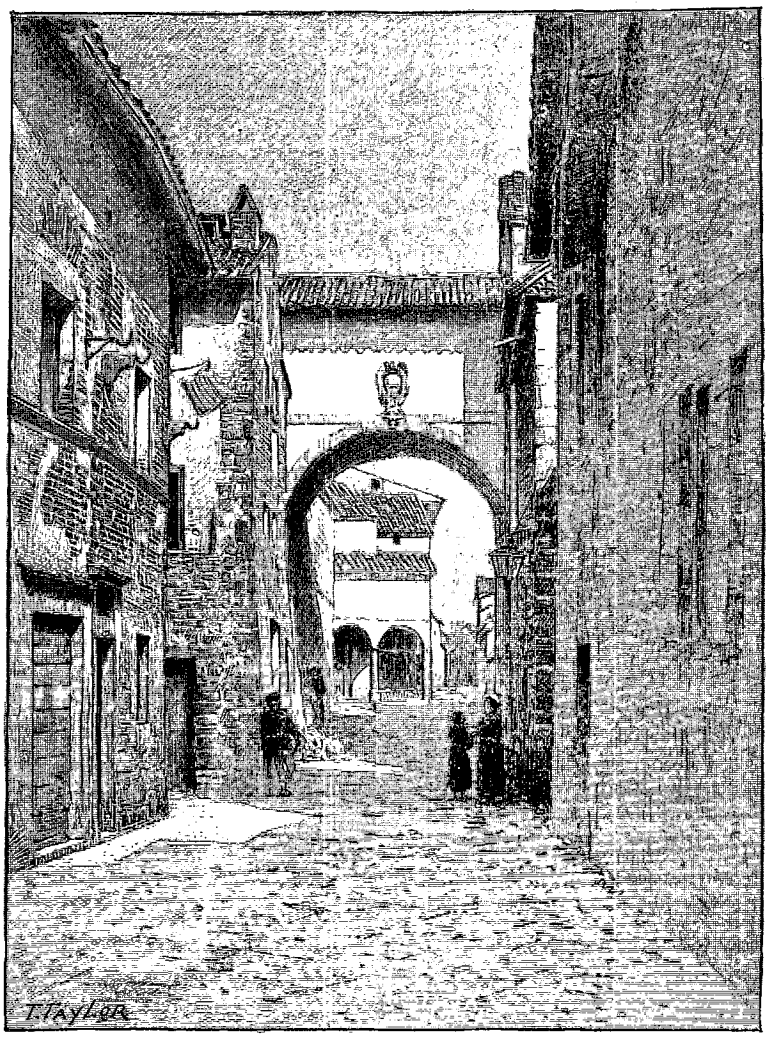
Comme le chianti dégage une quantité assez notable d'acide carbonique, on a dû recourir à un procédé de bouchage fort original. Nos vulgaires bouchons de liège sont remplacés par une couche d'huile, que le « cameriere » jette par un mouvement sec et net au moment de le servir. Cette huile, qui permet aux bulles de gaz de s'échapper librement, n'est d'ailleurs pas sans présenter certains inconvénients. Le regretté Erdan, le spirituel correspondant du *Temps*, m'a raconté à ce sujet une anecdote fort plaisante : Un jour, en faisant la vérification de la provision de chianti

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conservée dans sa cave, il s'aperçut que sur tous les « fiaschi » l'huile avait disparu, et que le vin en conséquence était éventé. Surprise et colère du propriétaire; il reproche aux domestiques leur négligence. Ceux-ci toutefois n'étaient pas en faute : après enquête on découvrit que les rats qui peuplaient la cave avaient imaginé un moyen des plus ingénieux de puiser l'huile qui nageait dans le col à la surface du vin : ils introduisaient leur queue dans l'orifice fort étroit — comme il a été dit — et pêchaient ainsi le liquide gras, objet de leur convoitise.

Le procédé de transport du chianti n'est pas moins original que le procédé de conservation : on range une douzaine de « fiaschi » dans une caisse, dont le couvercle a la forme d'un triangle; grâce à cette combinaison, les caisses sont toujours placées debout et le vin ne se répand pas.

Enfin, dernier trait de mœurs : dans les restaurants, c'est en pesant et non pas en mesurant, que l'on évalue la quantité de liquide que vous avez consommée. Le « fiasco » plein pesant par exemple 3 kilos, il suffit, après que le repas est terminé, de le peser derechef pour obtenir par soustraction le décompte de la quantité qui manque. Ici encore j'ai assisté parfois à des scènes assez plaisantes, car la paille qui entoure le « fiasco » empêche le consommateur d'évaluer les emprunts qu'il lui fait. C'est ainsi qu'un jour j'ai vu deux de nos compatriotes tendre au garçon, après un repas fort animé, le « fiasco » dans lequel — à ce qu'il me semblait — ils avaient puisé assez largement, et lui dire de faire décompter le restant du liquide. Le garçon, soupesant le récipient rapidement et d'une main exercée, secoua la tête et se mit à sourire : mes deux voisins de table avaient absorbé, sans s'en apercevoir, le respectable volume de deux litres et demi. Telle est en effet la mesure normale du « fiasco ». Heureusement, je vis à leur surprise d'abord, à leurs rires ensuite, que le noble cru de Chianti leur avait été léger.



Une rue de Borgo San Sepolcro. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

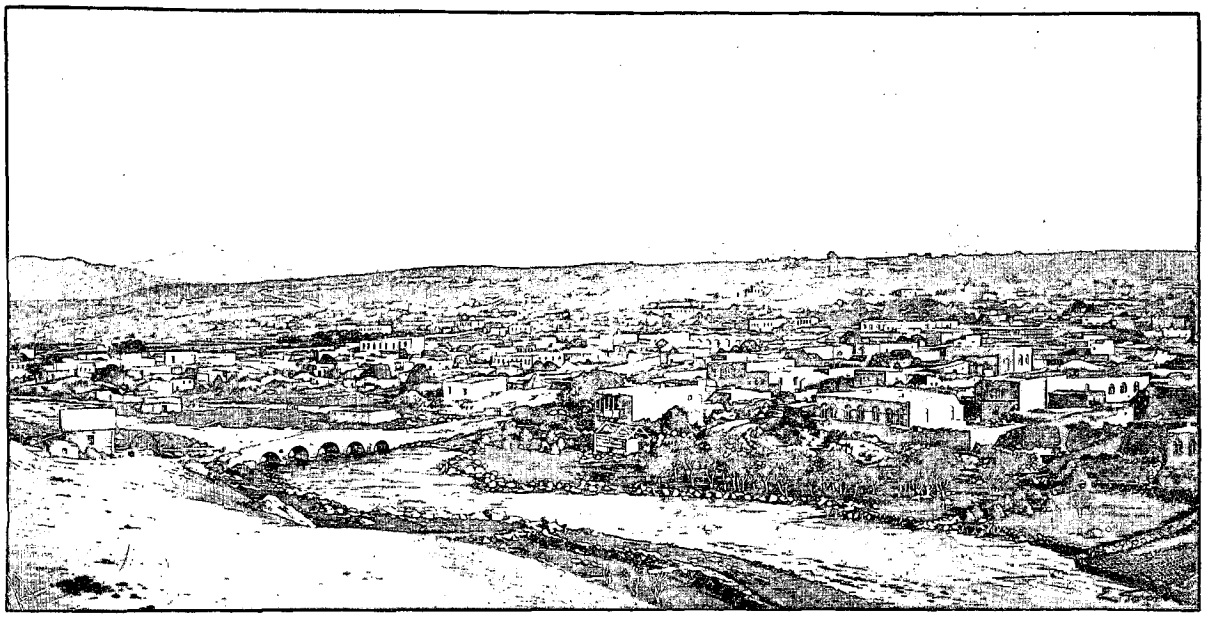
Le village même de Chianti (commune de Radda, dans l'arrondissement de Colle di Val d'Elsa) s'étage de la manière la plus pittoresque sur le sommet d'une colline. Il ne compte que 350 habitants. Aussi, lors de mon dernier voyage, ai-je toutes les peines du monde à le découvrir sur les cartes. Mais il paraît que, depuis, les choses ont changé : *le Temps*, journal grave et bien informé, raconte que le Congrès géodésique, tenu à Florence au mois d'octobre 1891, « a visité le riche vignoble de Chianti et le chemin de fer électrique qui le dessert ».

Il était grandement temps en vérité que j'entreprisse cette exploration du Casentin et de Borgo San Sepolcro : un peu plus, et les inventions modernes — chemins de fer, tramways électriques, industrialisme, prose et banalité — auraient tout envahi.

EUGÈNE MÜNTZ.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Novo-Bayazid (voy. p. 174). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XL

Historique et description du monastère de Kéghart-Aïrivank. — Aspect de la fête nocturne : danses, chants. — Légende sur la présence des Kurdes. — La source de Kéghart. — Concert asiatique.

Il est temps de dire quelques mots sur l'origine de l'église ou plutôt du monastère de Kéghart, que la possession de deux reliques, la lance avec laquelle Jésus-Christ fut frappé, et une planche de l'arche sainte, actuellement conservées à Etchmiadzine, a rendue célèbre dans toute l'Arménie. On l'appelle encore *Aïrivank*, c'est-à-dire Monastère de la Caverne, sans doute parce qu'il est en partie creusé dans le roc. On attribue sa fondation à Grégoire l'Illuminateur, au IVe siècle; mais rien ne prouve que ce ne fut pas, dans les temps païens, un temple auquel on a substitué une église chrétienne. Pourquoi Tiridate, alors qu'il faisait élever à quelques verstes de là, à Karni, de si admirables monuments, n'aurait-il pas choisi ce lieu superbe pour y faire ériger ou mieux creuser des temples aux divinités arméniennes? car Kéghart se compose en partie de bâtiments extérieurs, en partie de constructions monolithes taillées dans la roche même.

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225, 241, 257 et 273; t. LXIII, p. 177, 193 et 209.

Ce monastère, l'un des plus anciens de l'Arménie, a été maintes fois ravagé par les musulmans. On croit que le dernier pillage a été accompli par les Lesghiens du Caucase. En 1840, un violent tremblement de terre l'endommagea fortement. Dans la suite, il demeura à la garde de quelques moines du monastère de Sévang. Actuellement, il est confié à un vieil évêque arménien, et visité par de nombreux pèlerins. Il se compose des dépendances et des cellules, rangées autour d'une cour intérieure, et de l'église principale, construite au XIIe siècle, la seule visible extérieurement. Celle-ci, d'une architecture très simple, est construite en blocs, taillés dans de la lave grise. A l'intérieur, quatre grosses colonnes à lourds chapiteaux, dans le style oriental, en occupent le centre, et supportent une coupole carrée ornée de caissons d'un travail magnifique, et presque unique en son genre; elle rappelle le type ancien des formes arabes et mauresques qui se voient souvent dans l'ornementation des niches et des voûtes chez les Persans et chez les Turcs. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par une large ouverture percée au sommet de cette coupole, et par quelques meurtrières étroites, que la lumière pénètre.

Huit autres cintres reposant sur les colonnes partagent le reste de l'édifice en huit voûtes, les unes plates, les autres en plein cintre, toutes très élevées et décorées de caissons et d'ornements d'un remarquable travail. Mais, suivant le goût fantasque des Orientaux, il n'y a pas d'unité dans l'ensemble du monument, qui ne renferme pas deux chapiteaux ni deux ornements semblables, et où la symétrie n'est conservée que dans les grandes lignes.

Ce qui vient d'être décrit n'est qu'un premier sanctuaire, l'oratoire de l'église même, dans laquelle donne accès une porte très ancienne et couverte d'inscriptions. L'église proprement dite est petite mais très élevée; elle est aussi en lave grise, et ses murs sont couverts d'inscriptions arméniennes. Elle a deux sacristies, auxquelles conduit un escalier partant de l'autel. Outre ces sacristies, on y voit encore deux petites chapelles qui flanquent la porte occidentale; elles ont la forme d'un pilier quadrangulaire surmonté d'un toit, et l'on y arrive par des degrés en pierre ménagés dans le mur. C'est là, sans doute, que venaient prier les princesses arméniennes durant leurs visites à ce célèbre Aïrivank. Voilà ce qui compose la partie extérieure de ce monument. Passons à présent aux salles monolithes creusées dans la montagne même.

De petites portes, ouvertes dans le mur de l'église adossé au rocher, la font communiquer avec deux pièces consécutives, rappelant en petit un oratoire et une église. Le vestibule est éclairé par une coupole en entonnoir dans le genre de celle du grand sanctuaire; le fond de cette pièce est occupé par deux niches, supportées par des piliers. Au-dessus de ces derniers se voit un curieux bas-relief allégorique qui représente deux lions munis de colliers auxquels sont attachées des cordes dont une chèvre tient les extrémités dans sa bouche. Au-dessous de ce bas-relief est figuré un aigle aux ailes éployées qui porte un agneau dans ses serres.

Rien dans ces salles monolithes n'éveille une idée chrétienne. Une chambre voisine de cette dernière possède, outre la même coupole à arabesques que les précédentes, une source qui sourd goutte à goutte. Cette fontaine jouit d'une grande célébrité parmi les musulmans comme chez les chrétiens, aussi le bassin dans lequel tombe son eau précieuse a-t-il déjà été complètement mis à sec par les pèlerins, qui, dès leur arrivée, se sont rués sur cette panacée universelle. A côté de la source est creusée une niche où l'on célèbre les baptêmes.

Il existe encore une autre salle à la suite de celle-ci ; elle renferme un autel à sacrifices.

En somme, dans son ensemble, cette église, ou plutôt cette suite d'églises, est sans contredit, par son architecture orientale et sa construction extraordinaire, un des monuments religieux les plus beaux et les plus antiques de l'Arménie. Extérieurement les parois de rocher qui l'entourent de toutes parts sont sculptées, couvertes d'inscriptions, et rappellent de loin l'aspect des temples souterrains de l'Inde.

Au-dessus de cette série de salles, que je viens de décrire, se trouve un second étage, que l'on atteint en grimpant le long du rocher. Par une porte et un étroit couloir taillés dans le roc vif, on arrive à une petite chambre soutenue par des colonnes de même style que les précédentes. Cette chapelle, d'après une inscription, aurait été creusée en 1288 en mémoire d'une famille arménienne.

La formation de cette paroi de la montagne occupée par le monastère de Kéghart appartient à un tuf volcanique ou conglomérat trachytique très dur et grisâtre.

Pendant que nous faisions cette intéressante exploration, les tchapars avaient immolé et rôti un agneau, car nous voulions aussi prendre part à la fête.

Notre repas terminé, on vient nous chercher pour assister aux réjouissances nocturnes. La garde de la tente est confiée à Ismaïl, un de nos nouveaux tchapars, qui, pour plus de sûreté, se couche sur le seuil même, afin d'empêcher les nombreux mendiants et rôdeurs, kurdes et tsiganes, de faire irruption dans notre domicile.

Le spectacle est encore plus extraordinaire qu'à l'arrivée ! Les innombrables grottes creusées dans les parois de la vallée sont habitées en ce moment, et éclairées par de grands feux de bivouac qui brillent dans la nuit, projetant des ombres fantastiques sur les montagnes. La pluie a obligé les pèlerins à se réfugier dans ces abris.

Dans la cour du monastère, les moutons continuent à rôtir, et le vin à couler. La gaieté éclate partout.

Quelques tchapars porteurs de torches nous guident à travers la foule compacte jusqu'au lieu où s'exécutent en ce moment les danses les plus variées, car ce pèlerinage a ceci de particulier qu'il est suivi par des chrétiens et des musulmans ainsi que par une masse de vagabonds tsiganes qui y viennent recueillir simplement les reliefs des festins.

Il y a beaucoup de police sur pied pour maintenir l'ordre, le cas échéant, dans ce milieu étrangement disparate d'idées et de mœurs. Mais tout se passe fort bien.

Ici la jeunesse arménienne des deux sexes danse la lesghinka avec beaucoup de grâce et d'agilité, accompagnée par un orchestre ambulant qui est venu se fixer à Kéghart pendant les fêtes.

A deux pas plus loin, les Aïssores hommes et femmes, alignés sur deux rangs, bras dessus, bras dessous, exécutent une danse monotone qui est plutôt une sorte de balancement du corps. Le conducteur de la danse chante à plein gosier un air dont le refrain est repris en sourdine par tout le monde, et émaillé de loin en loin de cris. Je ne sais ce que signifient les paroles de cette chanson, incompréhensibles pour tous, sauf les Juifs, s'il y en a par hasard ici, mais je crois que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sujet est quelque peu leste, à en juger par la mimique et les regards expressifs du chef de la danse, beau garçon à mine hardie.

De là nous allons vers un groupe composé d'Arméniens de Novo-Bayazid, originaires de Turquie, dont la danse et les chants se rapprochent singulièrement de ceux des Aïssores : la langue seule diffère.

Mais rien ne m'étonna plus que la visite de l'église même, transformée, à cause de la pluie, en un immense dortoir. La vue des hautes et sombres voûtes de l'édifice et des dalles couvertes d'hommes, de femmes, d'enfants, roulés dans des manteaux, et dormant sur la pierre, est saisissante. Armés de torches, nous jetons un coup d'œil sur ce temple du sommeil, dont la bizarre architecture s'harmonise bien avec la scène, et prudemment nous avançons, afin de ne pas écraser des pieds ni des mains. Cependant tout le monde ne dort pas encore, car dans les petites salles monolithes sont organisés de joyeux banquets, éclairés par des bougies et des torches fichées en terre.

Après toutes ces pérégrinations nocturnes, las de patauger dans une affreuse boue liquide, nous rentrons sous la tente.

Hélas! l'absence de ma couchette se fait dès aujourd'hui sentir, et je trouve dur de m'étendre sur les feutres que l'humidité excessive du sol a déjà pénétrés. C'est triste de grelotter ainsi, mais je m'endors enfin à moitié gelée et au milieu du vacarme de la *zourna*, des tambourins, des flûtes, qui se font entendre jusqu'au jour. Vers trois heures du matin, le thermomètre marque 5 degrés seulement.

20 juillet. — C'est aujourd'hui dimanche et la fête continue. L'évêque officie dans l'église, bondée de pèlerins.

Il y a par an deux grands pèlerinages : celui-ci, du 7 juillet, suivant le calendrier grégorien, et un autre, qui se fait le 7 mai.

Les pèlerins viennent implorer la guérison de leurs maux, et les femmes viennent surtout demander à Dieu la fécondité. Les aveugles et les personnes atteintes d'ophtalmies se baignent les yeux avec l'eau de la petite source du monastère. La femme qui veut avoir un enfant s'attache autour de la taille une ceinture préalablement bénie par l'évêque de Kéghart. Si elle est exaucée, elle doit revenir, trois ans après, avec son enfant, et brûler un cierge de la hauteur de ce dernier, à qui elle coupe ensuite les cheveux en sacrifice.

Les pèlerins emportent de ce pèlerinage des médailles commémoratives faites avec de la mie de pain bénit. De plus, le mouton ou l'agneau tué par chaque famille à cette fête est consacré par ce fait qu'avant de l'immoler on lui a fait manger du sel bénit.

Berger jouant de la cornemuse. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Pendant que je prends mon thé, on vient m'annoncer que les Kurdes dansent, et je laisse tout là pour aller les voir. Ils ont eu la bonne idée de s'installer sur un toit où l'on monte à l'aide d'une mauvaise échelle glissante, sur laquelle je m'aventure en tremblant.

Les Kurdes dansent en rond, serrés les uns contre les autres, en se tenant par le petit doigt. Au centre du cercle est un musicien qui souffle dans une sorte de cornemuse, tandis que les hommes chantent un air, que les femmes reprennent au refrain, en exécutant une série de pas lents qui déterminent, comme chez les Aïssores, une sorte de balancement plutôt qu'une danse. Nous reconnaissons parmi eux nombre de Kurdes rencontrés déjà.

Les danses, les chants, la cuisine, remplissent l'air de bruits et d'odeurs fort appétissantes. Des pilaus pantagruéliques, des chichliks monstres, se préparent de toutes parts.

De pauvres vieilles Tsiganes, affreuses de misère et de décrépitude, s'en vont, un sac à la main, de groupe en groupe, attendant qu'on leur donne les dépouilles des agneaux : viscères, tête, pieds, etc., dont ces malheureux se régalent ensuite dans un coin. L'office terminé, la foule bariolée des pèlerins chrétiens se répand dans la cour, sur les toits, partout où il y a de la place. Le soleil qui brille à présent, quoique dans un ciel gros d'orage, fait chatoyer les soies de couleurs vives, et miroiter les monnaies d'or et d'argent sur le front des femmes. La gaieté rayonne sur tous les visages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sous les auvents de petites boutiques improvisées se débitent du vin, de la viande rôtie, des pains, des gâteaux, des fruits. La langue arménienne, légèrement nasillarde, le turc et le russe, aux consonances douces et harmonieuses, se mêlent aux dialectes encore presque inconnus des Kurdes, tandis que les Aïssores s'interpellent dans une langue apparentée à l'hébreu, et que les Tsiganes, d'origine douteuse, s'invectivent en un jargon plus incompréhensible encore. Ce mélange éminemment pittoresque de races, de langues, de mœurs, de costumes, est bien fait pour étonner et ravir en même temps le voyageur, artiste ou savant, car, en dehors du côté purement pittoresque, on ne peut s'empêcher de penser aux gros problèmes ethnographiques et linguistiques non encore résolus qui se coudoient sur ce même point.

Mais ce qui est particulièrement curieux, c'est la présence des Kurdes à cette fête chrétienne. On raconte à ce sujet la légende suivante :

Il y a trois cents ans, un Kurde vint à Kéghart, et vola la porte de l'église. Il gagna son campement avec son fardeau; mais, arrivé là, lorsqu'il voulut le déposer sur le sol, la porte resta attachée à son épaule, sur laquelle une force mystérieuse semblait la retenir. Le pauvre homme courut à droite et à gauche, pour prier ses voisins de l'aider à se débarrasser, mais tout fut inutile, et il reprit désespéré le chemin de Kéghart. Devant l'église, la porte se détacha d'elle-même. C'est en souvenir de ce miracle que, suivant la légende, les Kurdes participent au pèlerinage.

Fatma khanoum (voy. p. 170). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les anciennes cellules du monastère, encore en bon état, sont occupées par les pèlerins; mais quelques riches Arméniens ont fait construire à leurs frais des bâtiments qu'ils occupent avec leur famille.

Dans l'après-midi, des bandes se reforment pour le départ; avant de s'en aller, les hommes tirent des fusillades que répercutent les échos. Les bœufs sont attelés aux *arabas* : les femmes et les enfants s'entassent dans les lourds véhicules! qui reprennent lentement le chemin de leurs villages. Çà et là quelques hommes, ivres morts, sont également hissés dans des charrettes, étant dans l'impossibilité de se tenir à cheval. Tout ce monde va rentrer au logis, cahin-caha, au pas cadencé des bœufs, roulant sur des chemins impossibles. Ils arriveront moulus de fatigue, mais certainement enchantés de leur pèlerinage.

A mesure que l'animation cesse, le monastère prend un air plus délabré. La cour, l'intérieur de l'église et des chapelles sont couverts de débris de toutes sortes, et présentent le plus grand désordre.

La pluie recommence malheureusement à tomber, et nous sommes réduits à nous réfugier sous les hautes voûtes de cette magnifique église, et à faire un grand feu dans une des salles monolithes, car celles-ci sont pourvues d'une cheminée avec niche, servant de foyer.

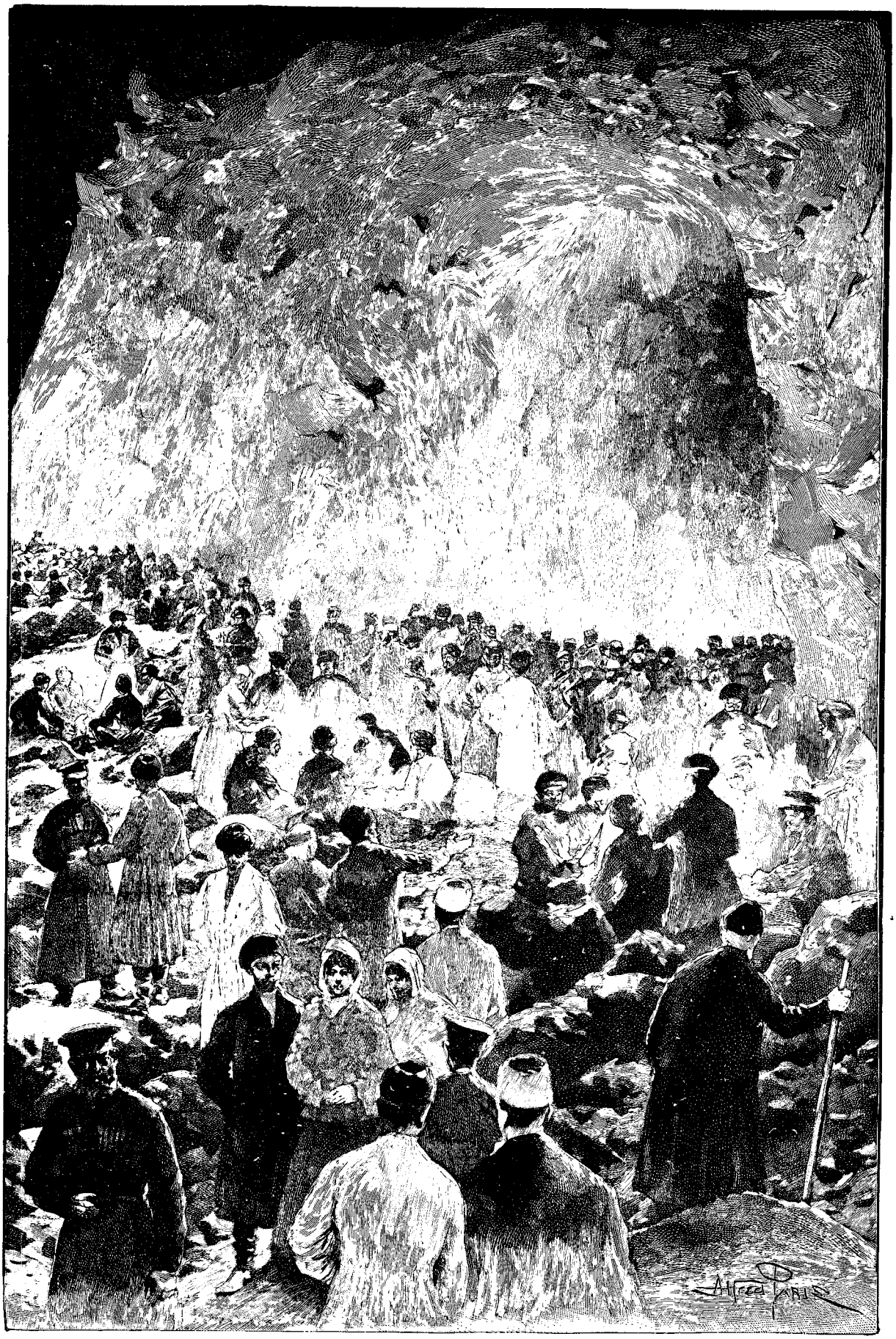
Pendant une éclaircie nous allons jusqu'à la source de Kéghart, que l'on atteint après avoir traversé le Karni-Tchaï, au prix de beaucoup de peines, sur de gros blocs de roches qui encombrent son lit. La source a 11 degrés de température; elle est entourée d'acanthes, d'églantiers et de beaux noyers.

Pendant ce temps, notre chef d'escorte, Aram Abramiantz, a invité tous les hommes de bonne volonté encore présents à venir se prêter aux mensurations de M. Chantre. Aussi trouvons-nous à notre retour un assez grand nombre d'Aïssores, de Kurdes, d'Arméniens et de Tsiganes réunis devant notre tente, sous l'auvent de laquelle commencent immédiatement les opérations anthropométriques. L'occasion est trop belle pour être manquée. Ce qui est surtout curieux, c'est de voir quelques-uns de ces Tsiganes Kurdes, répondant aux noms sonores de Osman-Mirza-ogli, Elsan-Kapo-ogli, Malo-Davo-ogli, etc., beaux et fiers comme des dieux sous leurs haillons sordides, et se déclarant crânement brigands et voleurs de profession. En effet, ces gens ne posssèdent rien, et vivent au jour le jour du fruit de leurs rapines. Ils se montrèrent pourtant très convenables à notre égard, et s'en allèrent enchantés des quelques kopeks que M. Chantre fit donner à chacun d'eux, en remerciement de leur bonne volonté.

Nous nous offrons vers le soir un petit concert avec danses.

Aux accords d'un des orchestres ambulants, un Arménien d'Erivan s'élance, souple, agile, et exécute tour à tour quelques danses nationales. Après lui se présente Kévork, dans un accoutrement invraisemblable, qui s'élance à son tour dans le cercle formé par les musiciens, et, un mouchoir à la main, exécute une série de danses asiatiques. Le pauvre garçon est si grotesque que nous ne tardons pas à nous sauver les uns après les autres pour échapper

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bivouac de pèlerins devant une grotte (voy. p. 162). — Dessin d'A. Paris, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux accès de rire fou qui nous secouent à nous faire mal.

XLI

Sur les hauts plateaux du Gok-tchaï. — Halte au village de Taza-Kend. — Campements de Kurdes Radki. — La possession du sol chez les Kurdes du gouvernement d'Érivan.

21 juillet. — A midi, en présence d'une éclaircie, la caravane se met en marche, pour se diriger du côté des hauts plateaux qui bordent le lac Gok-tchaï. On monte rapidement, mais le temps se gâte de plus en plus. Nous arrivons, au milieu d'une rafale de neige et de grêle, et transpercés par un vent glacial, à un premier campement kurde, situé juste au-dessus de Kéghart. Là on fait irruption dans une des tentes, où une vieille femme, qui nous a pris tout d'abord pour des douaniers, me fait le meilleur accueil, tandis que les chiens féroces menacent de nous dévorer.

Le baromètre marque 2 300 mètres, et le thermomètre 11 degrés. Ce plateau se nomme Kendboulak, et les pasteurs qui l'occupent, arrivés depuis peu, semblent beaucoup souffrir des intempéries.

Toute la région que nous allons désormais parcourir est habitée par des Kurdes; ils viennent de la vallée de l'Araxe y planter leurs tentes pour l'été. C'est même leur présence qui y attire aussi M. Chantre, car il désire les étudier, et pour cela nous allons camper au milieu d'eux.

Je dirai à ce sujet, d'après M. Eguiazaroff, quelques mots relatifs au mode de vivre de ces Kurdes, qui appartiennent pour la plupart au gouvernement d'Érivan, et au régime de la propriété du sol chez eux.

Jusqu'au moment de la nouvelle réforme judiciaire en Transcaucasie, les Kurdes jouissaient d'une certaine autonomie administrative. Les vieillards jugeaient les différends journaliers, et, dans les cas graves, la décision du chef de la tribu était invoquée. Les peines étaient, suivant la gravité, des amendes, des emprisonnements, des punitions corporelles, mais jamais la mort, ni même l'exil, qui est pire que la mort elle-même pour un Kurde. Depuis la réforme judiciaire, ils ne sont plus au pouvoir de leurs chefs. Ils sont assimilés aux autres indigènes, et soumis aux tribunaux et aux usages communs ruraux.

La possession privée de la terre n'existe pas chez les Kurdes de Russie. Elle ne tend à s'établir que chez ceux qui sont enregistrés comme contribuables. Ils ne possèdent que leurs biens mobiliers et leurs troupeaux.

Ceux qui sont établis ici se divisent en *obas*. L'oba est une petite communauté de huit à vingt familles à la tête de laquelle se trouve l'agha. La *iourta* ou la *var*, dans le sens restreint du mot, signifie l'emplacement d'une tente; mais, prise dans un sens plus étendu, elle comprend tous les pâturages et prés que possède chaque oba en été et que paissent ses troupeaux réunis. Les limites de la iourta sont défendues par tous les membres de l'oba contre l'invasion des troupeaux étrangers. Personne ne saurait s'approprier la moindre parcelle de terre, sauf le chef de l'oba, qui possède quelquefois un emplacement pour attacher son cheval. En résumé, l'iourta est une propriété communale placée sous la direction du chef de l'oba. Celui-ci doit être riche, car c'est lui qui paye les bergers. Les mêmes droits et les mêmes rapports existent au sujet des bergeries. Lorsqu'une oba n'en a pas, elle en loue à des Arméniens ou des Tatars. En ce qui concerne les stations hivernales, seules les maisons et les clôtures sont propriété privée. Tout le reste est en possession commune.

Les Kurdes du gouvernement d'Érivan tendent à mener une vie de plus en plus sédentaire. Il y a pourtant encore des nomades; ce sont ceux qui passent la plus grande partie de l'année sous la tente, dans les pâturages, et qui ne rentrent que fort tard dans les villages d'hiver. Les demi-sédentaires rentrent, au contraire, de bonne heure, afin de s'occuper des travaux des champs, et faire leurs provisions pour la saison des frimas.

Les villages sont situés généralement dans le voisinage d'un cours d'eau, et les huttes qu'ils renferment ressemblent plutôt, nous l'avons déjà dit, à des tanières qu'à des habitations humaines. Elles comportent chacune une bergerie et une étable pour les bêtes à cornes. Le Kurde, une fois enfermé dans sa demeure, devient taciturne. Il ne s'épanouit guère, et ne se montre joyeux qu'au printemps, à la reprise de sa chère vie nomade. La tente noire et le grand air le rendent seuls expansifs. Ceux du gouvernement d'Érivan se donnent eux-mêmes le nom de « Karmandji », et se divisent en plusieurs tribus, ayant chacune un dialecte particulier, mais différant peu les unes des autres. Les tribus importantes se subdivisent en sociétés.

A trois kilomètres de Kendboulak, on s'arrête dans le village de Taza-Kend ou Dach-Abdoullah, où l'on passera la nuit. Le starchina de ce village, venu de Kéghart avec la caravane, sera notre guide à travers les montagnes qui dominent le Gok-tchaï, jusqu'à Novo-Bayazid.

Il a expédié en avant deux des tchapars afin de nous faire préparer un gîte pour la nuit, lequel consiste en un petit hangar élevé au-dessus du sol, et fermé de deux côtés seulement par des murs, tandis que sur les deux autres ont été accrochés des tapis. Tel va être notre logis pour cette nuit, préférable, même avec ses courants d'air, à notre tente, dépourvue à présent de tout confort.

Ce village est situé à 2 200 mètres d'altitude; il ne se compose que de douze familles et de quelques tentes kurdes. Des céréales prospèrent à cette altitude.

De l'extrémité sud du plateau on aperçoit au loin le massif de l'Ararat et la vallée de l'Araxe, tandis que l'on domine le ravin et le monastère de Kéghart, situé au pied d'un grand escarpement de plus de 300 mètres à pic. On y descend à pied en dix minutes, mais nous avons mis trois heures, à cheval, en contournant la montagne. Nous essayons vainement de faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques pas hors de notre logis, afin de jeter un coup d'œil sur le splendide panorama qui s'offre du haut de ce plateau : les chiens, d'une férocité incroyable, nous serrent de très près et menacent de nous mettre en pièces.

La température glaciale ne me fait pas prévoir une nuit agréable. A l'aide d'une couverture, on a divisé en deux notre demi-kibitka, pour en donner la moitié à Hambartsoum. L'air ne cesse de faire voler en tous sens nos cloisons d'étoffe. Au froid s'ajoute le tourment des puces, renfermées par légions dans les tapis.

A deux heures du matin, le thermomètre marque 6 degrés seulement. Notre compagnon s'agite de son côté. La cloison qui le sépare du dehors lui fait des courants d'air, aussi l'entendons-nous ouvrir son parapluie pour s'abriter. Pendant la nuit celui-ci a voyagé, et de la tête il est passé aux pieds de son propriétaire. Tout cela nous égaye beaucoup.

22 juillet. — Voici le soleil, que j'accueille avec joie. J'étire mes membres raidis, et me hâte de venir me réchauffer aux rayons de l'astre bienvenu. Kévork, à moitié gelé (il a dormi dehors, dans une encoignure), prépare en grommelant le déjeuner sur du combustible de fumier, car il n'y a point de bois sur ces plateaux.

A huit heures, après avoir bien secoué nos gens, tout transis par le froid de la nuit, on se met en route dans la direction du nord-est. Laissant à gauche les hauteurs d'Utchta-Palar, la caravane atteint en moins de deux heures un nouveau plateau couvert de superbes pâturages. Le vent est toujours frais, et balaye tout à son aise les prairies récemment abandonnées par la neige.

A 2 250 mètres, on fait une première halte dans un splendide campement de Kurdes Radki, dont l'habitat d'hiver est Sourmalou. Il y a là seize grandes tentes, occupées chacune par des familles de douze à quinze personnes. Les troupeaux sont fort beaux. Le chef, Youssouf agha, étant absent, nous poursuivons notre chemin jusqu'à un autre campement, qui appartient à la même tribu, et vient de la même localité. Il est situé à 2 625 mètres d'altitude, dans le voisinage d'un lac artificiel appelé Tokmak-göl, et compte au moins trente tentes. Sa population tout entière s'élève à trois cents personnes environ. C'est le plus riche de toute la région. On se souvient que nous avions fait la connaissance à Sardar-Boulak d'un Cosaque kurde, appelé Djavo-bek Chamchadinoff, qui nous avait accompagnés à la frontière perse et m'avait beaucoup engagée à visiter son campement, qui est précisément celui-ci. Il a annoncé notre arrivée à ses compatriotes, mais il est absent malheureusement en ce moment, ainsi que le chef Allah-Chafr agha, le grand cheikh des Kurdes Radki de Perse, de Turquie et de Russie.

Atach et son fils (voy. p. 170). — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

C'est le cousin de ce dernier, Hassan agha, qui nous reçoit, et nous conduit à la tente du chef, véritable demeure princière, vaste, bien faite, divisée en un grand nombre de compartiments, et ornée de superbes tapis de soie comme à Petchara. On nous introduit dans la division qui sert de salon. Cette pièce, ouverte sur le devant, est entourée de divans bas et larges, tout à fait confortables.

Hassan agha nous présente successivement plusieurs Kurdes, magnifiques gaillards, vêtus d'élégantes tcherkeskas, et portant autour de la tête un petit turban en étoffe de soie. Leur taille svelte est serrée par une ceinture de cuir ou d'argent niellé. Ils sont tous plus ou moins parents du cheikh, et forment une sorte de cour à ce riche et puissant Allah-Chafr agha. Quoi qu'il en soit, on voit, à leur tenue élégante, à leurs mains soignées et à leurs pieds finement chaussés de bottes à nombreux plis, que ce sont des aristocrates.

A côté du salon se trouve un immense compartiment qui sert à tous les usages domestiques, et dans lequel règne, par parenthèse, la plus grande propreté. Au milieu s'agite une superbe matrone, tout de rouge vêtue, la maîtresse de céans à en juger à son grand air et à la vue des servantes qui vont et viennent sous ses ordres impérieux. C'est en effet la femme du cheikh, et Hassan agha me conduit auprès d'elle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle paraît un peu effarée; son beau tarbouch couvert de monnaies d'or est placé de travers sur ses cheveux d'un noir de jais. Je m'incline devant cette imposante khanoum, qui me souhaite la bienvenue avec une dignité de noble douairière, et me dit (par l'intermédiaire de Hassan agha) que tout ce qui est dans la tente est à ma disposition. Puis elle me fait asseoir, excuse son mari absent, etc.

Grâce à Hassan agha, mon mari peut mesurer la plupart des membres de la famille du chef. Mais les autres refusent de se prêter aux mensurations, craignant que celles-ci n'aient pour but d'en faire plus tard des soldats.

Ce qui est moins facile encore, c'est de mesurer les femmes. Il n'y a rien à faire chez le cheikh. Khanoum est sourde, et ne daigne pas même répondre à de pareilles propositions. Cependant notre guide se décide à nous conduire dans sa tente, où il nous présente sa femme et ses filles, Khoté et Seurmé, ravissantes créatures de seize à dix-huit ans. De là nous allons à une autre tente, dont le maître possède également une charmante fille. Ses yeux, agrandis à l'antimoine, ont un éclat insoutenable. Je la mesure, elle et ses amies, avec facilité. Ces jeunes filles ont, pour la plupart, la narine percée pour recevoir le bouton de nez qui parachève la toilette de toute élégante, ainsi qu'un gracieux petit tatouage bleu, un point ou une étoile, entre les sourcils.

Kurdes de Tchitchanlou (voy. p. 172). — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Au milieu de nos opérations anthropométriques, Hassan agha vient nous convier, au nom de la femme du cheikh, à prendre un repas qui a été servi dans la pièce de réception. C'est un repas kurde, servi à l'européenne, avec assiettes plates et creuses, couteaux, fourchettes, cuillers, verres, etc., le tout placé sur un immense plateau couvert d'une nappe, et posé sur le sol. On s'assied autour. Le menu comporte une soupe, très bien faite avec du lait aigre, du riz, de la viande de mouton découpée en dés et une herbe aromatique, sorte de menthe; un pilau délicieux orné de raisins secs, puis des aubergines on ne peut mieux apprêtées, enfin du *kaïmak* et du fromage frais. Ce repas, tout exotique qu'il peut paraître, n'en est pas moins excellent et très bien fait. Comme on le voit, les Kurdes riches s'entendent au confort, et ils ont l'immense avantage sur les sédentaires de pouvoir quitter les lieux qui ne leur plaisent plus, libres comme l'air, insouciants du lendemain, riches de leurs troupeaux, et à peu près indépendants.

A quatre heures de l'après-midi, nous prenons congé de ces pasteurs hospitaliers. Sur l'herbe courte qui recouvre ces plateaux, les chevaux glissent facilement. A 3 150 mètres d'altitude apparaissent quelques flaques de neige. De ce point élevé on redescend légèrement vers un campement qui nous semble assez bien situé, et où l'on se décide à passer la nuit.

Arrivés à une centaine de mètres des tentes noires, au moment où nous faisons mine de mettre pied à terre, une troupe de femmes menaçantes s'élancent au-devant de nous, en criant : « *Yok*, *yok* (non, non), vous ne vous arrêterez pas ici! » Nous restons stupéfaits devant une telle sortie, et Hambartsoum leur en ayant demandé la raison, elles répondent qu'elles sont seules, qu'il n'y a pas un homme au campement, et que jamais elles ne permettront qu'on s'arrête si près d'elles. Elles sont effrayantes de décision et d'audace : aussi mon mari, n'ayant aucune envie de provoquer quelque désordre de la part des caravaniers, se rend à leur volonté, et l'on bat en retraite devant ces furies pudibondes.

Le thermomètre marque 4 degrés, et bien tristement je remonte à cheval, car je suis complètement gelée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Novo-Bayazid (voy. p. 174). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et transpercée par un vent d'est d'une violence inouïe. Mes pieds sont immobilisés dans les étriers : bizarre contraste avec le temps où, dans la plaine de l'Araxe, ceux-ci étaient parfois brûlants.

A 3 140 mètres d'altitude se présente un campement, plus misérable encore que celui que nous venons de quitter. Il se compose seulement de quelques tentes de Kurdes Bourouki et d'une kibitka occupée par des Arméniens d'Ardachar. Tout autour le sol est couvert d'un fumier liquide. Notre tente est plantée à quelque distance de là sur un gazon court et mouillé.

A ce moment, où le jour s'apprête à finir, rentrent les animaux : buffles, moutons, brebis, chevaux, juments, accourent de toutes parts dans un désordre indescriptible. Les chevaux en liberté, qu'aucun frein ni aucune entrave ne maîtrisent, passent au galop, la crinière au vent, sans blesser personne, ce qui est toujours pour moi une cause d'étonnement. Mais j'en suis presque effrayée, car dans leurs gambades folles ils s'embarrassent dans les cordes de la tente, que les caravaniers n'arrivent pas à dresser. En attendant, je me réfugie dans une tente voisine où flambe un feu de bois. Les femmes et les filles m'accueillent cordialement, et me déchaussent de force pour me faire réchauffer les pieds. Elles sont occupées en ce moment à traire les vaches, les bufflines et les brebis. On m'apporte du lait frais, et je ne saurais dire de quelle affectueuse sollicitude tous ces gens m'entourent.

Tandis que je me laisse ainsi dorloter, je songe que jamais nos feutres ne seront suffisants pour cette nuit, sur un sol aussi détrempé, et j'entre en pourparlers, avec l'aide de Hambartsoum, pour acheter le seul tapis que possèdent les misérables habitants de cette tente. Enchantés de l'aubaine, ils nous en demandent un prix si élevé que je m'éloigne en haussant les épaules. Mais après réflexion ils se décident à le céder moyennant deux fois sa valeur, ce qui n'est pas beaucoup, puisqu'ils seront réduits cette nuit à dormir dans la boue. Le marché conclu, nous fîmes battre à tours de bras ce tapis très épais, mais cela ne suffit pas malheureusement à le débarrasser des insectes qui y pullulaient, et dont le supplice vint s'ajouter à celui du froid.

XLII

L'Akh-dagh et ses bancs d'obsidienne. — Le Gok-tchaï. — Le campement d'Aïridja. — Le Kurde Atach. — Tchitchanlou, le pays des rats. — Arrivée à Göl-Kend.

23 juillet. — Comme je l'avais prévu, cette nuit a été encore plus triste que les autres, et nous avons dû faire une ample provision de rhumatismes pour le reste de nos jours. De plus, les chevaux, parqués trop près de nous, n'ont cessé de hennir, de se battre et d'ébranler notre pauvre maison de toile. Mais avec le soleil on renaît à la vie, et je sors immédiatement, pour surprendre mes voisines dans leurs occupations matinales.

Certes les femmes kurdes sont des ménagères d'une activité incomparable! J'en trouve quelques-unes occupées à battre le beurre dans un appareil très spécial, une outre percée au milieu, dans laquelle on verse la crème, et qu'on suspend ensuite à une corde attachée à deux piquets. Une femme imprime un mouvement d'avant en arrière à cette baratte d'un nouveau genre, jusqu'à ce que le beurre soit fait. Celui-ci est d'une blancheur de neige. Il est conservé dans une outre remplie d'eau.

De ce point, la vue s'étend sur les glaciers de l'Akh-dagh (Montagne blanche). Le temps s'est remis au beau, et à huit heures nous quittons ce campement hospitalier, mais pauvre, et d'une malpropreté révoltante.

Il faut opérer une difficile descente sur les moraines, couvertes d'éclats d'obsidienne de l'Akh-dagh, que nous allons contourner du nord-est au sud. A l'altitude de 3 300 mètres, les chevaux marchent sur la neige qui couvre encore çà et là le sol. Mais partout où celle-ci est fondue, ce dernier apparaît criblé de trous de rats qui circulent par légions, et viennent se faire tuer sous les pieds des chevaux. De nombreuses hirondelles habitent aussi ces régions élevées (9 degrés).

Après avoir contourné le pied de l'Akh-dagh avec ses cratères et ses gros bancs d'obsidienne brillant au soleil, nous passons à 3 250 mètres près d'un petit lac de moraine au pied du Kuraoul-Tepe.

Dans l'herbe courte qui recouvre le sol, se voit la même flore qu'au Kip-göl. A mesure que nous montons, la brume se fait de plus en plus épaisse, et il fait si froid, que je suis obligée de descendre de cheval pour me dégourdir les jambes.

Tout à coup, dans une déchirure du brouillard, apparaît une grande tache d'azur au-dessous de nous : c'est le lac Gok-tchaï. Mais à peine a-t-on le temps d'admirer ce superbe spectacle, car de grosses gouttes de pluie et un ciel noir nous invitent à nous hâter, si nous voulons arriver au campement kurde, but de l'étape d'aujourd'hui.

Les tchapars partent au galop dans sa direction, afin de nous faire préparer un abri. A onze heures nous y arrivons mouillés et transis.

Ce campement, qui porte le nom d'Aïridja, est situé à 2 810 mètres et est habité par des Kurdes Bourouki de la région d'Érivan. Le chef, Atach, est en même temps starchina. Il nous conduit tout d'abord à sa tente. Sa femme Fatma khanoum et sa belle-mère sont jeunes. Cette dernière est le type de beauté le plus parfait que nous ayons rencontré jusqu'à présent. A sa beauté, elle joint une distinction et une noblesse de manières étonnantes. Le fils unique d'Atach, Abdoullah, un enfant d'une dizaine d'années, est absolument insupportable.

Madame Atach me montre ses bijoux en argent ornés de turquoises, parmi lesquels se trouve une agrafe de ceinture large comme les deux mains, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

argent massif. J'obtiens, Dieu sait au prix de quelles peines, de prendre des mensurations anthropométriques sur elle, mais la belle-mère, cette femme admirable, s'y refuse énergiquement.

Les jeunes filles sont occupées à filer, et quelques-unes se montrent fort gracieuses dans l'accomplissement de leur travail. Elles portent leurs cheveux en une quinzaine de petites nattes à la mode kurde, et sont coiffées du tarbouch à long gland, tandis que les femmes mariées s'enveloppent la tête dans une douzaine de mouchoirs, comme les Arméniennes du Karabagh et du Zanguezour. Nos opérations terminées, nous allons en promenade visiter un campement voisin où Hambartsoum a dû à un vrai miracle de ne pas avoir la jambe emportée par un des féroces cerbères.

Pendant que nous dînons le soir, Atach vient nous voir avec son cher Abdoullah. Il lui commande de boire du vin dans un de nos verres, ce que le petit singe fait sans broncher. Mais à peine a-t-il avalé une gorgée, que son père lui dit de la cracher, et pendant un grand quart d'heure ce jeune comédien ne cesse de cracher avec un dégoût trop accentué pour être vrai. Nos fruits, nos pastèques, tout est mis à contribution

Kurdes de Tchitchanlou (voy. p. 172). — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

par Atach, qui me demande une tranche de melon, des abricots, des prunes, du sucre pour Abdoullah. Pendant ce temps, le petit bonhomme fouille partout. Il prend ce qui lui tombe sous la main : cuillères, couteaux, tire-bouchon, gobelets, etc.; et pour lui reprendre ces objets, on lui fait pousser des cris de paon, qui ont l'air de beaucoup émouvoir son père. Celui-ci lui conseille même de regarder dans mes poches s'il n'y a pas quelque chose pour lui. C'est une vraie persécution !

La rentrée des troupeaux offre ici, comme à l'Ararat, un spectacle pastoral plein d'attrait. Les bergers surtout, vêtus de peaux de mouton et armés de leur cornemuse, sont des plus curieux. D'ailleurs être berger est une occupation honorable chez les Kurdes, et les plus expérimentés se piquent de connaître chacune de leurs brebis.

La nuit venue, une humidité pénétrante m'envahit jusqu'aux moelles, et nous n'avons qu'un maigre feu dispersé par un vent violent. Mal remise de la mauvaise nuit de la veille, je m'allonge encore sur mon matelas humide. Pour mettre le comble à mon supplice, les rats, sur les trous desquels nous sommes couchés, ne cessent de crier et de se promener toute la nuit sur nos couvertures.

Au réveil, nous constatons l'arrivée, dans le campe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, d'un mollah, beau garçon de trente ans à mine astucieuse. Il se laisse traiter avec complaisance par « Madame Atach », qui lui sert avec mille grâces un copieux déjeuner.

D'Aïridja à Tchitchanlou (« pays des rats », 2 630 mètres) la distance n'est pas longue. Ce dernier village est habité par des Kurdes Bourouki, devenus sédentaires depuis cinq ans. Ils habitaient autrefois Igdir, mais, comme ils étaient extrêmement pauvres, ils demandèrent au gouvernement la concession de terrains, où ils pourraient se fixer désormais, et de pasteurs devenir agriculteurs. Tchitchanlou leur fut donné. L'hiver est long sur ces hauteurs et la neige y atteint jusqu'à 1 m. 50 d'épaisseur. Pendant ce temps, les habitants restent blottis dans leurs tanières en pierre sèche et en boue, où ils n'ont guère pour se réchauffer que la chaleur de l'étable. Les hommes bavardent et chantent, tandis que les femmes tissent des tapis ou filent la laine.

Mollah kurde. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Les chants kurdes ne manquent pas de caractère ni de charme. Ils laissent à ceux qui les ont entendus une impression profonde, comme les chants des Lesghiens, avec lesquels ils ont d'ailleurs une certaine analogie. Quoique le sujet en soit généralement belliqueux, on est étonné de la gravité mélancolique qu'ils respirent. Pendant les longues veillées d'hiver, le chanteur fait entendre ses *laou*, *laou*, au milieu d'une assistance recueillie qui vibre et prend part à tous les sentiments qu'exprime la chanson. Mais, dès la venue du beau temps, ceux qui ont conservé leur tente noire se hâtent de la planter près de la hutte d'hiver; ils y retrouvent avec bonheur un ressouvenir de leur vie nomade.

Bien qu'appelée avec instance par les femmes, qui veulent m'emmener chez elles, je me montre prudente et fais la sourde oreille, car nulle part encore je n'ai vu tant de misère jointe à tant de malpropreté. Pourtant, à l'aide de quelques cadeaux utiles, tels qu'aiguilles, ciseaux, dés, épingles, je parviens vite à apprivoiser quelques-unes de ces sauvagesses, qui me baisent les mains avec reconnaissance et déclarent que je puis faire d'elles désormais ce que je voudrai. Leur type est assez grossier et se ressent de leur genre de vie.

En quittant ce pauvre « plateau des rats », la caravane prend la direction du village de Göl-Kend, au bord du lac Gok-tchaï, où l'on arrive à trois heures de l'après-midi, après avoir passé devant le village de Taza-Kend, où les habitants de Göl-Kend viennent s'installer pendant les jours chauds de l'été (2 310 mètres).

Le village arménien de Göl (2 100 mètres) est situé à 1 500 mètres du lac, dont il est séparé par des marécages. Les moustiques y sont fort nombreux. Notre campement est dressé sur un point élevé, au milieu d'un champ de blé, récemment moissonné, car nous préférons la tente au logis malpropre que nous offre le starchina dans le village.

Le fumier est le seul combustible de Göl. Les Arméniens, au nombre d'une centaine de familles, qui forment la population de ce village, y sont fixés depuis cent cinquante ans, et sont des émigrés d'Alachguerd, près de Bayazid. Ils n'ont fait, en quelque sorte, que reprendre possession du pays, car il fut occupé très anciennement par des Arméniens.

De nombreuses ruines, des tombeaux dans le genre de ceux de Djoulfa, attestent encore une époque prospère. Sur ces vestiges viennent prier les habitants actuels, qui y brûlent du naphte dans de petites lampes, suivant cette coutume si répandue dans toute l'Arménie, et y laissent des lambeaux de vêtements. Dans une chapelle ruinée, appelée ici la Chapelle des fleurs, se voient, sur les dalles et sur les murs, de fraîches taches de sang. On nous explique à ce sujet que tout individu qui vient prier Dieu pour obtenir l'accomplissement d'une guérison doit immoler un poulet ou un agneau dans l'intérieur même de la chapelle.

Les gens de Göl-Kend s'occupent d'agriculture et de pêche. En ce moment le seul habitant des eaux du Gok-tchaï est une sorte de perche.

Les marécages qui bordent le lac sur ce point sont peuplés d'innombrables oiseaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fileuses kurdes. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XLIII

Le lac Gok-tchaï. — Son aspect, ses dimensions, sa faune. — Arrivée à Novo-Bayazid. — Un rigide Malakan. — Adieu à la caravane. — La ville de Novo-Bayazid. — Les bords du lac. — La flore.

25 juillet. — C'est aujourd'hui que se termine notre voyage à cheval, car Novo-Bayazid sera notre dernière étape. La caravane s'ébranle vers une heure de l'après-midi, et passe au pied de deux moraines de l'Akh-dagh; puis, après avoir traversé une rivière qui vient se jeter dans le lac, nous atteignons la plage, que nous longeons désormais.

Le lac Gok-tchaï ou Sevang est appelé Geuk-tchaï (Mer Bleue) par les Turcs, Deria-i-chirin (Lac Doux) par les Persans, et Kieghartkounik ou encore Kieghamadzov, c'est-à-dire « la Mer de Kégham », par les Arméniens. Certes, tel qu'il s'offre à mes yeux, le Sevang justifie bien son nom de « Mer Bleue », tant ses vagues moutonneuses ont une belle couleur d'azur. Et quoi de plus extraordinaire que de voir à l'altitude de près de 2 000 mètres cette ravissante nappe d'eau renfermée en quelque sorte dans une vaste coupe de porphyre? De forme triangulaire, le lac n'a pas moins de 1 370 kilomètres carrés de surface, et est par conséquent deux fois et demie plus grand que le lac de Genève. Sa longueur est de 65 kilomètres, et sa plus grande largeur en compte 32. Ses rives sont bordées de porphyre et de laves grises, d'un aspect grandiose, mais empreint d'une profonde tristesse, car ces roches n'offrent aucune trace de végétation.

Étant donnée la nature volcanique des montagnes qui l'entourent, on ne peut s'expliquer la présence de ce vaste bassin à une telle altitude qu'en le considérant comme un cratère gigantesque de volcan éteint et rempli d'eau.

Toute cette côte est semée de marais et de quelques pauvres villages de pêcheurs.

A Moukhana, nous mettons pied à terre pour faire une récolte de coquillages (*Limnea et planorbis*) dans le sable. Ces coquilles sont d'une extrême légèreté, les eaux du lac étant très peu calcaires.

Les traces nombreuses de ruines et de villages abandonnés attestent que ses rives, aujourd'hui si désertes et si tristes, ont vu des temps plus prospères. En effet, sous les rois d'Arménie, le beau bassin du Sevang formait la province de Siounik ou Sissagan, très populeuse et partagée en districts. Le pays renfermait plusieurs villes, des villages, des églises et de beaux monastères. Mais, à la suite des guerres des Turcs, des Géorgiens et des Russes contre les Persans, il eut à subir tant de ravages, qu'il se transforma peu à peu en un désert. Et pourtant, jadis comme à présent, le séjour des bords du Sevang a dû toujours offrir de grands inconvénients pendant une notable partie de l'année, car la température est fort sévère durant l'hiver sur ces hauts plateaux, qui revêtent alors un épais manteau de neige, tandis que le lac se couvre lui-même de glace.

Dans les eaux du Gok-tchaï, très profondes, mais pas autant cependant que celles du lac Léman, vit une quantité prodigieuse de poissons, peu variés d'espèces, cinq au plus, croit-on, mais renommés pour la finesse de leur chair, notamment des truites, qui sont peut-être les meilleures du monde. Cette pêche est affermée par l'État à un prix très élevé.

Il n'y a pas longtemps que des barques sillonnent cette mer quelquefois orageuse, et où les anciens pêcheurs n'osaient guère s'aventurer. Jusqu'en 1834, aucune navigation n'y avait été essayée. Ce peu d'ingéniosité de la part des habitants établis sur les rives peut s'expliquer par l'absence complète de bois de construction sur les bords et même sur les montagnes qui entourent le Sevang.

A quatre heures, par une pluie battante, et au milieu d'un épais brouillard qui couvre à présent le lac, nous atteignons Novo-Bayazid, où le natchalnik a fait préparer une maison à notre intention. Notre désir n'est point de séjourner ici, mais d'en repartir demain matin, si possible. Il faut pour cela se procurer des voitures : malheureusement elles sont rares en ce moment, car un seul phaéton est disponible, et il appartient à un Malakan. Courir chez celui-ci est l'affaire d'une minute, mais nous avons compté sans le samedi, et quelle n'est pas notre déception lorsqu'il nous déclare que, lui donnerait-on mille roubles, il ne consentira jamais à partir un samedi, qui est, comme pour les Juifs, le jour de repos. Prières, offres, menaces, rien ne peut ébranler ce rigide Malakan, haut de six pieds, et qui secoue sa crinière blonde en répondant avec douceur : « *Niett*, *niett*, *barine*, *niè magou!* (Non, non, monsieur, je ne puis) ». La station de poste ne renferme que deux troïkas à deux chevaux, ce qui suffirait juste pour le bagage. Il est écrit que nous devons en prendre notre parti, et attendre à dimanche pour quitter cette jolie ville de Novo-Bayazid, ce dont on ne se plaindrait pas si le temps nous pressait moins.

Le personnel de la caravane vient prendre congé de nous. C'est avec un bien vif regret que je vois partir mon cheval et tous ces braves gens qui ne nous ont pas quittés depuis l'Ararat. Malgré ses fatigues, c'est une vie si agréable que celle que je viens de mener pendant près de trois mois, que je ne puis la voir finir sans tristesse. Plus de ces haltes en pleine montagne près du bon feu de bivouac, plus de ces belles nuits si paisibles dans les solitudes du Karabagh, du Zanguezour ou de l'Ararat, où l'on boit à pleins poumons la santé et la vie! Tout le matériel du campement est là, plié, prêt à partir pour Tiflis, et désormais nous ne nous abriterons plus que dans les stations de poste ou les hôtels!...

Aram Abramiantz, notre chef d'escorte, et ses tchapars retournent à Daratchitchag avec une lettre de remerciement de la part de M. Chantre pour le gouverneur, dont on ne mettra pas à profit l'aimable invitation. La dislocation est complète; encore un jour, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hambartsoum Kévorkiantz nous quittera à son tour.

La ville de Novo-Bayazid s'élève dans une situation ravissante au bord du Kavar-tchaï, à 2 050 mètres d'altitude. Il y fait très froid en hiver; le thermomètre tombe jusqu'à 30 et 35 degrés au-dessous de zéro. Cette ville est peuplée d'une colonie d'Arméniens de Turquie, émigrés de Bayazid : de là son nom de Nouveau-Bayazid. Elle est bien bâtie en pierre, et ses maisons offrent cette particularité que toutes leurs ouvertures sont en plein cintre. On y voit une église russe, deux arméniennes, ainsi que des écoles.

Au-dessus de la ville, et sur une colline basaltique, s'élève un très ancien cimetière arménien, dans lequel se dressent des stèles sculptées tout à fait analogues à celles de Djoulfa. Une inscription vanique y a été trouvée. A six verstes de là, à Kavar, un des gros bourgs du plateau de Novo-Bayazid, une inscription cunéiforme a été également trouvée, et transportée au musée de Tiflis.

Novo-Bayazid possède une garnison. C'est un grand centre d'approvisionnement pour les Kurdes répandus dans les pâturages alpestres qui bordent le Gok-tchaï. La population s'élève à sept ou huit mille habitants. A un kilomètre à peine, sur la même rivière, se trouve un autre gros village arménien, celui de Pacha-Kend, que l'on aperçoit étagé contre une colline.

Un pont pittoresque est jeté sur le Kavar-tchaï, dont les eaux vives roulent sur un lit caillouteux. Des bandes de canards s'y prélassent, tandis que, sur les rives, de nombreux baigneurs et baigneuses dans le costume d'Adam et d'Ève se livrent à de joyeux ébats, dans une ignorance parfaite de tout sentiment de pudeur.

Vu la température très froide de Novo-Bayazid pendant les deux tiers de l'année, on n'y récolte guère que du blé, de l'orge et du ricin. Mais cette ville, comme tous les environs immédiats du Gok-tchaï, jouit d'une telle salubrité, qu'on y vient s'y réfugier, d'Érivan et d'ailleurs, durant l'été.

Femme bourouki faisant le beurre (voy. p. 170). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Les Arméniens de Novo-Bayazid aiment beaucoup les plaisirs de la danse et de la musique. Tous les dimanches, la population prend ses ébats aux sons de la *zourna* et du tambourin, et s'amuse sur les rives ombragées de saules du Kavar-tchaï.

26 juillet. — Le temps s'est mis au beau, et un gai soleil nous invite à une promenade matinale.

C'est aujourd'hui la fête de saint Taddéos, une des principales de l'année : aussi les rues, pleines d'une foule endimanchée, sont-elles fort animées.

La plupart des boutiques du bazar sont fermées; malgré cela, nous parvenons à faire quelques emplettes de vêtements et de bijoux kurdes, Novo-Bayazid étant une des rares villes où l'on peut s'habiller à la kurde des pieds à la tête. Parmi les pièces que nous avons acquises, se trouve une petite lampe en bronze, de forme antique, portant des inscriptions et des ornementations assez curieuses. Le reste du jour est employé à des promenades en dedans et en dehors de la ville, appareil de photographie en main.

Kévork, de moins en moins actif, ne nous donne à dîner que très tard. Son aspect devient absolument lamentable; il ne fait que dormir et n'est plus bon à rien. Ce soir, il se tenait assis dans un coin pendant que nous prenions notre repas; puis, trouvant que celui-ci ne s'expédiait pas assez vite, il m'interrompit soudain pour me dire : « S'il vous plaît, madame, dépêchez-vous un peu, j'ai sommeil ». Cela le dépeint tout entier!

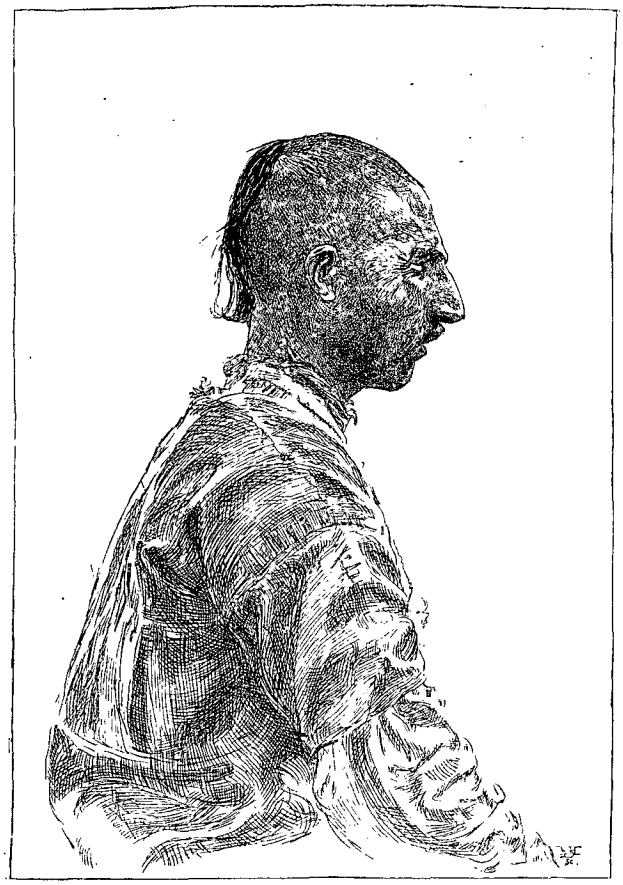
27 juillet. — Le bagage et Kévork partent en avant dans un fourgon, et nous montons dans l'excellent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phaéton du Malakan, qui va nous conduire à Délijan. Mon mari avait grande envie de laisser là notre serviteur original, mais Kévork l'a supplié à genoux de l'emmener jusqu'à Tiflis, où il espère trouver quelque emploi, et M. Chantre a fini par céder.

La route longe le lac, perdu un instant de vue, et qui s'offre de nouveau à nos yeux dans toute sa calme et froide beauté. Parmi les pics volcaniques qui surgissent çà et là de ses bords, quelques-uns atteignent 3 400 mètres. Le mont Abdoul-Hassar, à 7 kilomètres de là, et à l'angle sud-ouest, est un cône isolé et écrasé, célèbre par le tombeau d'un saint qu'une légende place à son sommet. Entre l'angle sud-est et l'angle sud-ouest, le nombre des ruisseaux qui y naissent est considérable. Dans la direction du Daratchitchag, aucune montagne ne conserve ses neiges. Presque toutes sont des cratères éteints, tels que le Davagöz, l'Akh-dagh, la double cime du Nal-tapa, et tant d'autres encore.

Cette belle nappe d'eau reçoit plusieurs rivières et torrents, pour la plupart assez importants, mais elle n'a qu'un seul écoulement, et en été seulement, c'est la Zanga qui s'échappe au nord-ouest et va se jeter dans l'Araxe, après avoir arrosé la plaine d'Érivan. Seule cette vallée volcanique de la Zanga vient former une fêlure à ce beau bassin uniforme.



Kurde bourouki de l'Akh-dagh. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Les eaux du Gok-tchaï passent pour être insalubres; elles ne le sont en réalité que dans les parties basses et marécageuses, voisines des embouchures de ses tributaires. Elles sont, paraît-il, un peu salées dans la région sud.

Çà et là, de pauvres hameaux apparaissent, blottis dans les creux abrités, au milieu des rochers, avec la teinte grise desquels ils se confondent. De nombreux tertres, probablement funéraires, s'échelonnent aussi sur les bords du Gok-tchaï; il serait intéressant de les fouiller.

Une presqu'île très découpée, sur laquelle s'élève un vieux *vank* arménien, se présente bientôt. D'ailleurs églises et monastères sont à peu près les seuls vestiges encore debout que l'on retrouve sur ces côtes.

Les pluies récentes ont tellement défoncé le terrain, que je crains à chaque instant de voir les ressorts de la voiture se briser dans les brusques et incessants cahots que provoquent les fondrières. Il faut vraiment les chevaux et les cochers du pays pour oser affronter de telles routes.

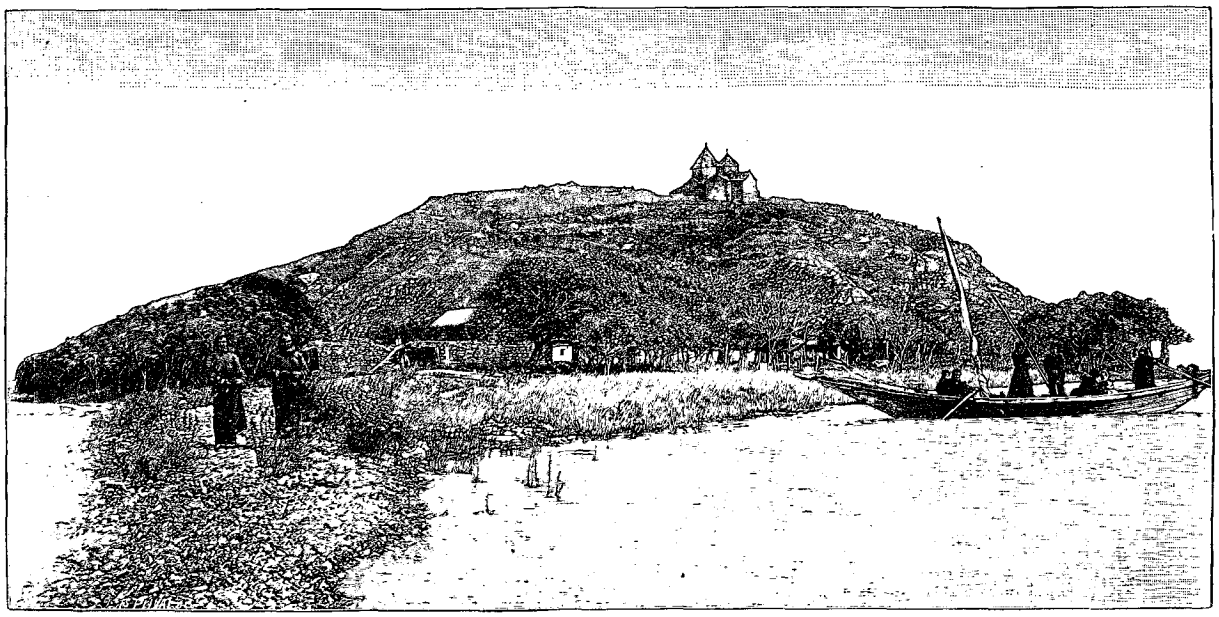
Si nul arbre ne se dresse autour du lac Gok-tchaï, cela n'empêche pas une magnifique flore de se développer dans les éboulis de roches qui bordent la route. Tandis qu'un été torride calcine la plaine, ici le printemps fleurit dans toute sa grâce et sa fraîcheur. Il y a là des scabieuses, des campanules de toutes tailles et de toutes nuances; des mauves géantes, des pavots divers; des chardons jaunes superbes; des orchis, des églantiers, des œillets sauvages, que sais-je encore? De quoi faire certainement la joie d'un botaniste. Je descends à chaque instant pour en cueillir des moissons. La vue de cette route fleurie et ensoleillée, après les brumes froides des hauts plateaux dont l'herbe ne renfermait guère que des gentianes, est bien faite pour nous réjouir les yeux et le cœur. Je voudrais ralentir notre course rapide, afin d'en jouir plus longuement, mais le temps, l'inexorable temps, nous presse sans pitié. De la voix et du fouet le cocher excite ses chevaux de plus belle; les bêtes ardentes redoublent de vitesse, en dépit des accidents du sol; les clochettes de la troïka accélèrent leur carillon joyeux, et nous passons comme un tourbillon entre deux rangées éblouissantes de fleurs sauvages.

Mme B. Chantre.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Sevang. — Gravure de Privat, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT.

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XLIV

L'île et le monastère de Sevang. — Élenovka. — Descente sur Delijan. — Aspect du pays. — Delijan : ses habitants; station estivale. La vallée de l'Akstapha. — Karavanséraï, Tiflis.

Arrivés à l'extrémité nord-ouest du lac, la fameuse île de Sevang apparaît avec son monastère célèbre depuis neuf siècles. Cette île, ou plutôt cet îlot, n'est autre chose qu'un jet de porphyre sorti de la profondeur des eaux. Il est situé à portée de voix du rivage, et a environ un kilomètre de longueur sur un demi de largeur. Une église fondée par saint Grégoire et une forteresse s'y élevaient il y a bien des siècles; l'église a disparu, et la forteresse fut détruite par le dernier khalife ommiade. Actuellement le couvent renferme une très ancienne église, probablement fondée par la princesse Mariam, fille du roi d'Arménie Achot le Grand. C'est la résidence d'un archevêque et de plusieurs moines, qui y mènent une vie d'anachorètes, dans des jeûnes permanents et un silence éternel. Il est difficile certes de rencontrer rien de plus mélancolique, de plus séparé des choses de la terre, que cette île de Sevang!

Sur ce point du rivage, une galerie couverte servait, il y a quelque temps encore, de passage aux voitures et aux cavaliers par les temps d'orage, car la route est tellement taillée à pic que le vent a maintes fois balayé tout ce qui s'y trouvait. Mais cette galerie elle-même a subi l'outrage du temps et des ouragans, et par manque de réparations opportunes elle est aujourd'hui hors d'usage.

De ces monts porphyriques aux flancs rouillés il descend parfois de terribles orages, et les solitaires du Sevang doivent assister de leur rocher à des spectacles bien émouvants!

A neuf heures et demie apparaît le village malakan d'Alexandrovka. Puis on arrive à l'extrémité nord du Gok-tchaï, à Élenovka, où nous nous arrêtons. Les vagues viennent mourir doucement sur la plage, et de

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225 241, 257 et 273; t. LXIII, p. 177, 193 et 209; t. LXIV, p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce point (2 000 mètres) on embrasse une magnifique vue d'ensemble sur toute la cuvette.

Une quantité de poissons se chauffent entre deux eaux, guettés par de nombreux cormorans noirs et des mouettes blanches.

A l'auberge une bonne vieille malakane nous a préparé un excellent déjeuner, dont une superbe truite saumonée fait le fond.

Après Élenovka, on continue à longer la rive septentrionale du lac, puis on descend le long du bord oriental jusqu'au village de Tchouboukli. A partir de ce point, on perd de vue peu à peu le Gok-tchaï, car la route s'engage dans une direction opposée.

Passé Semenovka on franchit le col de l'Echak-Meïdan (2 170 mètres) : alors commence la vraie descente sur Delijan, admirable, vertigineuse, à travers les lacets de cette route fameuse de la Transcaucasie, taillée au milieu de forêts de sapins. Après une heure de véritable enchantement, on arrive à Delijan, où doit nous laisser le phaéton.

Là encore le paysage change. On est transporté dans une ravissante station estivale des plus fréquentées et où il se fait un mouvement énorme. Sur la route, bordée de villas et d'hôtels, se presse une foule dans laquelle des dames aux élégantes toilettes claires circulent au bras de cavaliers en costume tcherkesse de fantaisie. Des amazones hardies font caracoler leurs montures à travers des *arabas* traînés par des buffles.

Quelques retards étant survenus dans le changement des voitures, j'en profite pour me mêler à cette foule bigarrée où se voient tous les costumes nationaux du Caucase et de la Transcaucasie. Il y a là des Russes, des Allemands, des Arméniens, des Tatars, des Kurdes, toujours taciturnes, des Géorgiens, des Lesghiens, des Lazes, des Juifs, et bien d'autres encore! Ce mouvement s'explique, et par la salubrité de Delijan, et par sa situation à la bifurcation de la route d'Erivan à Tiflis et à Alexandropol.

La ville est dispersée sur les bords de l'Akstapha-tchaï, dont les eaux limpides roulent, brillantes et capricieuses, sur un lit de roches. Son aspect est des plus frais et des plus riants.

Ce n'est qu'à sept heures du soir qu'on se met en route pour la station d'Akstapha, où nous devons prendre le train de Tiflis. La nuit est déjà venue, mais une nuit claire, toute scintillante d'étoiles. La route est excellente, quoique taillée dans un pays des plus sauvages. Elle longe l'Akstapha-tchaï, dans laquelle se mire le croissant de la lune ; les beaux arbres des rives, platanes et noyers énormes, s'inclinent vers la fantasque et fougueuse rivière pour y baigner leur tête chevelue.

Bientôt on arrive dans une gorge étroite où la rivière coule entre deux énormes parois de porphyre à prismes réguliers, tapissées de haut en bas, sur certains points, d'épaisses forêts de sapins, et qui doivent être d'un merveilleux effet le jour. Ce superbe chaos de roches que présente la vallée entre Delijan et Karavansérai a été comparé à ceux de la côte de Crimée.

A présent la gorge s'élargit, et soudain mille petites lumières tremblotantes et fugitives annoncent le bourg de Karavansérai. La station de poste est placée tout en haut du village, et il faut un coup de collier des plus rudes pour l'atteindre. Mais le cocher cingle ses chevaux, qui s'élancent sur le pont de Karavansérai avec un bruit de tonnerre et s'arrêtent enfin écumants devant la poste, où le changement se fait très rapidement.

Pendant une étape encore la vallée présente des formations calcaires et porphyriques, puis le pays change et devient plat et monotone. Il reste encore 22 kilomètres à parcourir avant d'atteindre Akstapha.

La nuit se fait froide et la lune disparaît. Blottis au fond du phaéton, nous essayons de dormir, lorsque s'annoncent çà et là des chars à buffles dont les postillons se sont endormis. *Kabarda! Kabarda!* (place), crie en vain notre cocher qui retient avec peine ses chevaux lancés au galop. Au même instant un convoi vide arrive par derrière à toute vitesse. Les cris des conducteurs se mêlent, et de toute cette confusion inquiétante on se tire le plus simplement du monde!

Une autre fois, c'est un phaéton qui, désireux d'arriver avant nous à la station afin d'avoir plus sûrement des chevaux, essaye de nous intimider en laissant croire qu'il conduit un fonctionnaire important, à qui il faut céder le pas. Loin de le faire, notre cocher redouble la vitesse de ses chevaux; c'est, au milieu de la nuit noire, une course insensée. La poussière que soulève notre voiture va incommoder les voyageurs placés derrière nous, qui jettent des cris de paon.

Comment se tire-t-on vivant de ces équipées? Dieu seul le sait! Mais la placidité, voisine du fatalisme, des cochers russes, finit par vous gagner, et comme les chevaux on s'enivre de cette marche aussi rapide qu'imprudente.

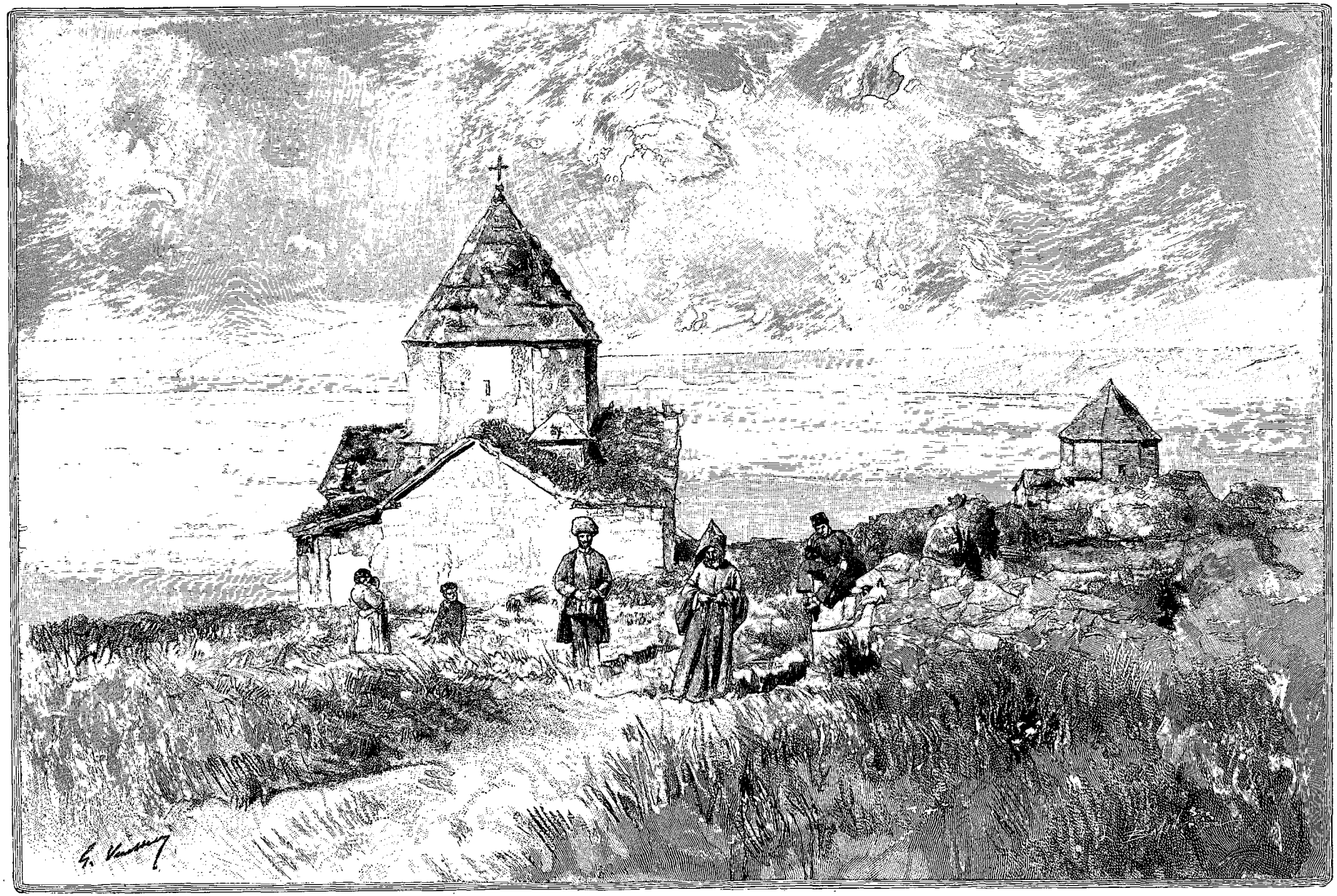
A deux heures et demie du matin, on arrive à Akstapha avec une grande avance, car le train pour Tiflis ne part qu'à cinq heures. Dans la gare, en réparation, ne se trouve aucune chambre disponible pour prendre un peu de repos, bien mérité, quand on vient de faire 155 kilomètres d'une seule traite en voiture!

La station est encombrée de voyageurs ensommeillés qui mangent des zakouskis et boivent du tchaï en attendant l'heure du train. Enfin celui-ci arrive. Nous prenons définitivement congé de notre excellent compagnon Hambartsoum Kévorkiantz, qui a voulu nous accompagner jusqu'ici. Il va refaire pour rentrer chez lui 75 kilomètres d'ici Delijan, et 101 de Delijan à Erivan!

Nous montons dans un compartiment dont les occupants dorment à poings fermés sur les excellentes banquettes-lits à deux étages. Accablés de lassitude, nous essayons de faire comme eux.

A sept heures du matin, le train entre en gare à Tiflis, dont la vue d'ensemble offre d'ici un admirable coup d'œil. Pendant qu'un phaéton nous emporte rapide-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du lac Gok-tchaï. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment vers l'hôtel de Londres, je constate avec surprise que le Tiflis d'aujourd'hui n'a rien de commun avec le Tiflis froid, pluvieux, que j'avais connu au mois d'avril. Sous les éclatants rayons d'un soleil d'août, l'aspect en est beaucoup plus brillant et gai.

XLV

Tiflis. — Borjom. — La vallée supérieure de la Koura. — La population d'Akhaltzikh. — Excursion au village de Ciorklis.

Notre premier soin en arrivant à Tiflis fut de nous débarrasser de Kévork, dont M. Chantre acheva de combler les désirs en lui payant son voyage jusqu'à Rostof, où il avait déjà travaillé, paraît-il, et, je crois bien aussi, *flirté*. Malgré ses défauts et son caractère impossible, ce garçon s'était toujours montré honnête et dévoué : aussi, en lui accordant cette dernière faveur, étions-nous plus contents que lui-même. Il rayonnait et il avait les larmes aux yeux lorsqu'il nous baisa une dernière fois les mains.

Arrivés à l'hôtel de Londres, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une toilette complète et d'ouvrir les malles de linge et de vêtements que nous y avions laissées en réserve. Avec quelle joie je déposai ma lourde chrysalide de voyage pour reprendre possession d'une robe claire et légère! Malheureusement ce trajet si rapide en voiture, succédant à la fatigue que nous avions ressentie sur les hauts plateaux du Gok-tchaï, avait achevé d'ébranler ma santé, et à peine avais-je fait peau neuve qu'un accès de fièvre me cloua sur mon lit.

En ce moment, toutes les notabilités, les autorités civiles et militaires se sont réfugiées dans leurs résidences d'été favorites : Borjom, Abbas-Touman et Khodjori. La ville de Tiflis, en dehors du bazar, offre un aspect assez morne, car tous les plaisirs sont concentrés dans le quartier de la colonie allemande, où abondent les guinguettes, les cafés-concerts, et où se trouvent aussi les deux clubs arménien et russe. Dans ces derniers se rendent chaque soir les négociants, les banquiers, les officiers, qui y passent une partie de la nuit à jouer, à lire et à souper. On aime d'autant plus à prolonger la nuit que la chaleur du jour a été forte.

Une fois par semaine, le mardi, les membres du club arménien y viennent en famille. Ce jour-là, sous les frais ombrages du jardin, se presse une foule d'élégantes jeunes femmes et jeunes filles, vêtues, les unes à la dernière mode parisienne, les autres conservant intacte la tradition du costume national de Géorgie et d'Arménie. Quelques orchestres ambulants se font entendre sous le feuillage, et on les préfère, en cette saison chaude, à la salle de danse. C'est toujours cette éternelle musique asiatique, monotone, à laquelle on s'habitue très bien.

Un orchestre russe se fait entendre aussi dans un kiosque, au milieu du jardin, et là on s'offre le plaisir d'écouter les airs arméniens favoris, tels que le *Bayati*, la *Rapsodie arménienne*, d'un charme si pénétrant. De mesures saccadées et pourtant rythmées se dégage une mélodie généralement triste, qui dépeint bien l'état moral des Arméniens.

Je garderai toujours un excellent souvenir de ces soirées passées au club en compagnie de personnes appartenant à l'élite de la société arménienne, et durant lesquelles on s'amusait à découvrir parmi les nombreuses beautés qui se pressaient sous les ombrages quelques figures animées de cet éclair de vivacité et d'intelligence, si rare chez ces femmes qui ne sont trop souvent que de belles et froides statues.

A minuit on se réunit autour d'une table, où un souper, digne d'un bon restaurant de Paris, vous est servi par des garçons en frac et cravate blanche; après quoi d'excellents phaétons ont vite fait de vous ramener à votre demeure. Les rues sont parfaitement éclairées au pétrole, la police très bien faite, et le temps est loin où des sorties dans Tiflis après dix heures étaient réputées dangereuses.

3 août. — C'est aujourd'hui dimanche. Avant de dire adieu à Tiflis, je désire vivement revoir certains points de cette ville, à peine entrevus, entre autres le jardin botanique, le quartier de la colonie allemande, et le parc de Mouchtéid, le bois de Boulogne des Tiflisiens. Deux trotteurs russes, d'un beau noir, pleins de feu, nous y portent rapidement. Notre équipage fringant, habilement conduit par un Russe, longe une grande avenue, sillonnée de tramways qui s'annoncent à grand renfort d'assourdissants coups de cloche, et bordée de restaurants et de cafés; une foule en liesse se presse partout.

Le parc de Mouchtéid est beau et possède de superbes ombrages. Malheureusement de grands travaux récents l'ont quelque peu bouleversé, et il n'a pas encore repris son ancienne ou plutôt sa future physionomie. Il est encombré d'équipages et de cavaliers. La vue des beaux attelages russes est pour moi un perpétuel sujet d'admiration. Nous revenons par la même longue avenue, d'où se dégage un bruit de musique, de danses, de gaieté.

Le jardin botanique, situé sur la rive droite de la Koura, derrière la forteresse de Naraclea, mérite une mention toute spéciale, car c'est pour le voyageur un des points de Tiflis où l'œil embrasse une des plus belles vues, tant sur la ville elle-même que sur ses environs, notamment les derniers contreforts du Daghestan. On aperçoit même la noble cime du Kazbek quand le temps le permet. De plus, le jardin est tracé avec goût, et des eaux courantes roulent et bondissent partout avec un joyeux murmure. Grâce à elles, les plantes et les arbres s'y développent à ravir et donnent une excellente idée de la belle flore caucasienne. Ce jardin paraît fort goûté des habitants, qui en font un de leurs buts de promenade favoris.

4 août. — Ayant décidé d'employer les quelques jours qui restent avant notre départ à faire une rapide excursion à Borjom et à Akhaltzikh, et à gagner Batoum par Rion, nous partons aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A huit heures du matin, une voiture vient nous prendre pour nous conduire à la gare. Le temps est magnifique, et en quittant cette belle ville mi-asiatique, mi-européenne, j'en emporte un grand désir d'y revenir un jour.

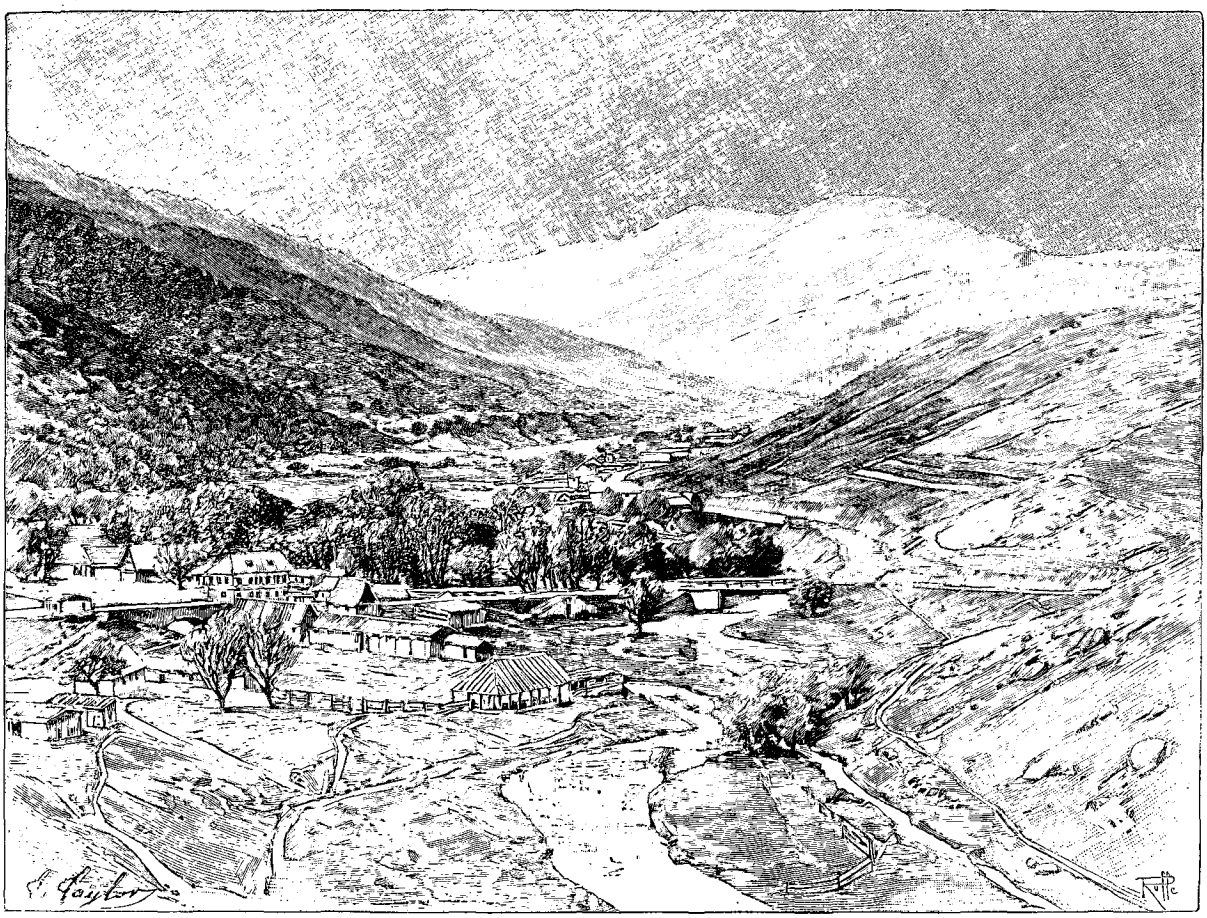
A la station de Gori, de jeunes enfants viennent offrir au voyageur de petits paniers de délicieuses fraises des bois. A droite s'élève le pittoresque village de Gori avec son antique forteresse et sa caverne légendaire.

Le train nous dépose à la station de Mikhaïlovo, où nous attend un phaéton pour nous conduire à Borjom.

La route se déroule le long de la Koura, dont la vallée se fait d'autant plus belle qu'on remonte vers sa source, que les Turcs appellent dans leur langue poétique le « Ruisseau des Perles ».

Les superbes forêts de chênes et de pins qui recouvrent les montagnes sont en exploitation. Sur leurs pentes aboutissant au fleuve se voient des « couloirs » percés en ligne droite et par où l'on fait descendre, comme dans les Alpes, les bois, que la Koura emmène ensuite, sous forme de radeaux, jusqu'à Tiflis.

A Borjom, nous sommes reçus chez M. Moutaffian, qui habite avec sa famille un ravissant chalet dans la partie haute de la ville. Borjom est la résidence favo-



Vue de Delijan (voy. p. 178). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

rite d'été des habitants fortunés de Tiflis. Mais sa description ayant été faite ici même, je ne veux pas tomber dans des redites. Je mentionnerai seulement que j'ai emporté un souvenir excellent de son site superbe au milieu de forêts de sapins, et de l'hospitalité si aimable qui nous y a été accordée.

5 août. — Nous voici à présent sur la route de Borjom à Akhaltzikh, où nous roulons, en compagnie de M. Moutaffian, qui a bien voulu nous servir de compagnon et de guide. Les belles forêts ont cessé peu après Borjom, les montagnes se sont dénudées, mais elles n'en sont pas moins pittoresques, surtout qu'à chaque instant apparaît, accrochée au flanc abrupt d'une montagne aride, quelque ruine géorgienne, château fort ou église, d'un style charmant. A moitié chemin de Borjom à Akhaltzikh, on trouve le village d'Atzkour, situé au débouché d'une étroite vallée d'où s'échappe la Koura. Ce village, que domine un vieux et pittoresque château fort géorgien, est habité par des Géorgiens musulmans de la famille *Adjare*.

L'abondance de ces ruines ne dit que trop combien était peuplée jadis toute cette région, théâtre de tant de luttes intestines et de tant d'incursions de la part des peuples voisins.

Tandis que nous roulions vers Akhaltzikh, je remarquai soudain qu'à la vue d'une *perekladnaïa* qui venait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en sens inverse de nous, notre compagnon avait fait une moue manifeste. La voiture de poste contenait un pauvre vieux pope arménien qui, à mon grand étonnement, cherchait à se rapetisser dans sa houppelande. Je demandai la clef du mystère à M. Moutaffian, qui ne pouvait s'empêcher de rire à la vue du mal que le pauvre prêtre se donnait pour se dissimuler dans sa charrette, et il m'expliqua qu'une superstition populaire chez les Arméniens veut que la rencontre d'un vieux prêtre seul en voiture, le matin, soit un présage de mort. Le pauvre homme avait donc conscience du pénible effet que sa vue allait produire, et il nous en demandait, en quelque sorte, pardon.

Quelques instants après cette fâcheuse rencontre, il m'arriva d'éternuer : notre ami me déclara en riant que c'était là, du moins, un très heureux présage.

La population, à mesure qu'on s'approche d'Akhaltzikh et de la frontière de Turquie, change manifestement d'aspect. Sur la route vont et viennent des gens d'origine turque. Je n'ai jamais vu encore autant de blonds. Les Arméniennes sont voilées ici comme de véritables Turques De nombreux juifs se pressent aux abords mêmes de la ville, où nous arrivons à onze heures du matin.

Akhaltzikh, l'ancienne cité Ak-Kissar, était, sous la domination musulmane, un grand marché d'esclaves géorgiennes. C'est aujourd'hui un point stratégique important comme ville frontière : mais sa description ayant déjà été faite dans le *Tour du Monde*[1], je n'y reviendrai pas, et je me bornerai à raconter nos exploits anthropologiques dans cette ville intéressante et pleine de couleur locale.

Les juifs d'ici prétendent habiter Akhaltzikh depuis la dispersion de Jérusalem. Beaucoup d'entre eux portent les cheveux en tire-bouchons ; ils sont presque tous blonds ou roux, et ont les yeux bleus, et surtout verts. Comme on le voit, ils ont un type tout à fait à part. De plus, ils ont une grande ressemblance avec les Géorgiens, dont ils parlent la langue.

La plupart des Arméniens fixés dans cette ville sont originaires d'Erzeroum. M. Moutaffian, dont la famille a précisément émigré de Turquie, y possède encore la maison paternelle, où il nous offre une cordiale hospitalité.

En ce qui concerne les juifs, il fallait avant tout obtenir du rabbin de nous faciliter nos études chez ses coreligionnaires : aussi, notre hôte l'avait-il invité à prendre le thé chez lui. Mis au courant de nos intentions, il nous promit de fort bonne grâce son concours.

Ce rabbin est un vénérable patriarche à barbe blanche, coiffé d'un bonnet, et enveloppé d'une pelisse garnie de fourrure. Il est de petite taille, mais sa figure est très expressive.

Il nous conduit lui-même dans le quartier juif, dont nous commençons la visite par les synagogues, car il y en a deux, situées l'une à côté de l'autre : une seule n'est pas suffisante pour contenir la nombreuse colonie, à l'occasion de certaines fêtes. Dans la principale synagogue, le rabbin nous montre plusieurs talmuds fort anciens et soigneusement roulés sur des cylindres, enveloppés de housses de soie. Puis il nous conduit dans une maison israélite qui devient le centre de nos opérations, et où de nombreux individus d'un type beau et caractérisé viennent se prêter avec complaisance aux opérations de mon mari. Je n'ai pas autant de succès que lui, car les difficultés sont toujours les mêmes lorsqu'il s'agit des femmes, qui se défendent et veulent se sauver. Je leur barre en riant la porte, et grâce à l'insistance courtoise de M. Moutaffian, je parviens à en apprivoiser quelques-unes. Mais ce qui est bien frappant chez la population féminine, c'est la petitesse extraordinaire de leur taille. On les dirait presque naines.

Je crois qu'il faut attribuer ce manque de développement de la taille chez les femmes à la précocité extraordinaire des mariages. Une fillette de neuf à dix ans qui berce son petit frère, et que je trouve très gentille et très sage, est déjà fiancée, me dit-on, et sera mariée prochainement à un gamin guère plus âgé qu'elle !

Les juives sont à peu près toutes blondes ou rousses, avec des yeux verts. J'en remarque peu de jolies ; l'une d'elles offre pourtant un type remarquable. Elle est plus grande et plus développée que ses compagnes, et ses nattes d'un beau blond vénitien encadrent le pur ovale de son visage que deux grands yeux verts illuminent. Je désirerais vivement la photographier, et je lui en demande la permission. Elle consent, demande à aller faire un brin de toilette, puis, quelques instants après, on m'apprend qu'elle est allée au bain, pour se dérober à sa promesse. Voilà comment m'a indignement trompée la plus belle juive d'Akhaltzikh.

Les mêmes difficultés se renouvellent dans les autres maisons où l'on me conduit. Malgré les instances du rabbin et de leurs maris, les femmes se bloquent dans leurs chambres et refusent d'en sortir. Il faut encore les prendre d'assaut. Cette comédie n'est pas sans nous amuser fort, comme on peut facilement le supposer, et nous avons grand'peine à conserver un semblant de sérieux. Heureusement que la présence de mon compagnon intimide quelque peu ces dames. Elles se résignent donc, et j'en mesure quelques-unes encore. Mais en sortant de là j'étouffe littéralement ; l'air fade et vicié de ces maisons vieilles et mal tenues me soulève le cœur, et ce n'est qu'après avoir humé l'air du dehors, que je me sens en état de prendre part au déjeuner qui nous attend dans la vaste et belle demeure de notre hôte.

Les maisons israélites, sauf exceptions cependant, n'offrent pas ce grand air de propreté et de netteté des maisons arméniennes. Les chambres, très basses, sont couvertes de tapis et entourées de coussins qui servent de sièges et dans lesquels grouille la vermine. A peine assise depuis un instant sur l'un d'eux, je me sens

1. T. XLVII, p. 405 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

envahie de démangeaisons terribles ; les puces sautaient sur mes mains et jusque sur le papier où j'écrivais !

L'après-midi est consacré tout entier à la visite du quartier arménien. La tâche est ici, grâce à notre compagnon, beaucoup plus facile, et nous prenons rapidement une belle série de mensurations.

Je ne trouve rien de plus élégant que le costume des Arméniennes d'Akhaltzikh. La beauté des tissus employés, la simplicité charmante des vêtements, la richesse de bon goût des bijoux, constituent un ensemble des plus harmonieux et qui contribue à faire valoir le type vraiment remarquable de ces femmes. Leur coiffure de gala surtout, composée d'un diadème de monnaies d'or d'où descendent, le long des tempes et jusque sur la poitrine, des pendeloques de perles fines terminées par des monnaies d'or anciennes, est bien ce que l'on peut voir de plus seyant. Parmi les bijoux que j'ai eus entre les mains, se trouvait un collier en or d'un goût fort artistique, et en même temps d'un style archaïque. Il se composait d'une superposition de plusieurs rangs de pendeloques en forme de poissons. Jalouses de leur splendide costume, les belles Arméniennes d'Akhaltzikh en gardent soigneusement le monopole. Il est fort difficile de se procurer soit des tissus qui sont absolument locaux, soit des bijoux, qu'il faut faire fabriquer sur commande, car on en trouve rarement dans le commerce.

Arménienne d'Akhaltzikh. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nos opérations terminées, M. Moutaffian nous emmène à 3 kilomètres de là, visiter le village de Ciorklis, habité en partie par des musulmans, en partie par des Arméniens. On y voit une mosquée actuellement en réparation. Des Turques aux costumes de couleurs éclatantes font la dînette sur l'herbe dans un jardin ombreux.

Le village de Ciorklis est construit en gradins non loin du Posḳov-tchaï, et, à demi enfoui dans la verdure ; il offre un aspect des plus agréables. C'est le lieu de promenade favori des habitants d'Akhaltzikh.

XLVI

Abbas-Touman : son site, ses eaux. — Les forêts. — Départ pour Rion. — Route splendide. — Le col de Zekari. — La flore. — Villages imères. — La station d'Abanov, ses eaux thermales. — Le village de Bagdad. — Arrivée à Rion et à Batoum. — Retour en France.

Après cette promenade nous prenons définitivement congé de M. Moutaffian, grâce auquel notre voyage s'est si agréablement achevé. Nous aurions beaucoup désiré ne pas quitter cette belle région sans visiter le village de Kertwis et ses nombreuses cavernes, le monastère souterrain de Wardzia et Akhalkalaki ; malheureusement le temps nous manquait, il fallut bien y renoncer.

A cinq heures du soir, nous montons dans un excellent phaéton à quatre chevaux, qui nous emporte vers Abbas-Touman.

La route, qui longe le Poskov-tchaï, monte toujours. Les forêts réapparaissent sur les flancs des montagnes environnantes. L'air devient plus vif, surtout après le coucher du soleil, et le paysage plus pittoresque à mesure qu'on approche de la station estivale, qui nous apparaît à la nuit tombante, dans un cadre extrêmement agreste. Abbas-Touman est situé dans une étroite vallée bordée de splendides forêts de sapins, et traversée par un torrent aux nombreuses cascades, sur les rives duquel se pressent une profusion de chalets, de villas, tous plus élégants les uns que les autres, ainsi que des hôtels. Cette vallée est moins encaissée et moins sauvage que celle de Borjom, mais, en revanche, elle est, je crois, plus saine.

La vue de cette station coquette et mondaine, au milieu de ce pays solitaire, est bien faite pour surprendre le voyageur qui vient de parcourir une route bordée de ruines et de villages abandonnés. Dans ce coin pittoresque du Caucase se presse une foule de baigneurs attirés par des sources thermales salines. Celles-ci jouissent d'une grande réputation chez les indigènes : Arméniens, Imères, Turcs, etc., qui usent et abusent des bains, paraît-il, jusqu'à l'évanouissement et même jusqu'à la mort.

Un voyageur russe, M. Djanehew, a fait le récit d'une excursion dans cette contrée, qu'il appelle avec Borjom la « Perle du Caucase ». Il fournit sur Abbas-Touman et ses eaux certains renseignements que je lui emprunterai.

C'est vers la fin de 1870 que le docteur Remmel a organisé l'exploitation de cette station thermale, et il l'a fait de telle façon qu'on ne trouve pas la pareille dans toute la Russie. La quantité totale d'eau fournie journellement par les trois sources d'Abbas-Touman atteint le chiffre de 86 000 *vedros* (le vedro vaut 12 litres environ), et la température de ces eaux varie entre 37 et 33 degrés Réaumur. L'une des meilleures installations de l'établissement thermal est celle des chambres réfrigérantes. L'eau est amenée par des tuyaux hermétiquement fermés dans quatre chambres cimentées. Dans chacune d'elles, le conduit qui contient l'eau destinée aux bains est refroidi par de l'eau de source, laquelle produit exactement un abaissement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 4 degrés. De sorte qu'en passant successivement par les quatre chambres, l'eau chaude de 37 degrés est refroidie jusqu'à 21 degrés.

L'établissement, qui contient trente-deux baignoires, est installé avec confort, voire même avec luxe. On y donne également des douches, des bains de vapeur, des bains électriques, de l'eau pulvérisée pour inhalations, etc.

En 1860 on regardait les eaux d'Abbas-Touman comme salino-sulfureuses et alcalines; en 1880, comme sulfureuses et alcalines; depuis, on leur refuse toute propriété minérale, et on les classe aujourd'hui parmi les eaux indifférentes, ou plutôt thermales. Elles sont, en effet, simplement thermales et conviennent aux personnes affaiblies, convalescentes et nerveuses. Dans tous les cas, Abbas-Touman mérite de devenir une station climatique, qui conviendrait, paraît-il, aux phtisiques.

Arménienne d'Akhaltzikh. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nous descendons à l'hôtel du Centre, où, non sans peine, on nous donne une chambre, et de là nous allons saluer M. Yanowski, le curateur de l'arrondissement scolaire du Caucase, qui vient y passer l'été. M. Yanowski avait mis à notre disposition tout le personnel enseignant des villes que nous avons parcourues, et nous avait comblés à Tiflis d'attentions bienveillantes: aussi ne voulions-nous pas quitter le territoire russe sans le remercier et lui témoigner de vive voix notre reconnaissance.

C'est en compagnie de M. Yanowski et de son aimable famille que se passa la soirée pendant laquelle nous eûmes le plaisir de faire la connaissance de M. Markow, le jeune et distingué physicien qui a fait dernièrement l'ascension complète de l'Ararat.

7 août. — C'est aujourd'hui même que nous atteindrons Batoum, le départ du *Tigre* ayant lieu demain. D'Abbas-Touman à Rion par les montagnes, l'étape est jolie (100 kilomètres) et pourtant elle va être faite d'une traite par les mêmes chevaux.

Le départ est fixé à cinq heures du matin. Quel dommage de ne pouvoir flâner ici quelques jours, au milieu de cet air pur et vivifiant des forêts! Aux lueurs du soleil levant, et sous la rosée du matin, les volets de quelques matineux habitants s'entr'ouvrent, tandis que je jette un regard de regret sur ce site, véritable bijou de la nature.

On continue à suivre la ravissante vallée de l'Abbas-Touman-tchaï, qui court sinueux et limpide sur un lit caillouteux.

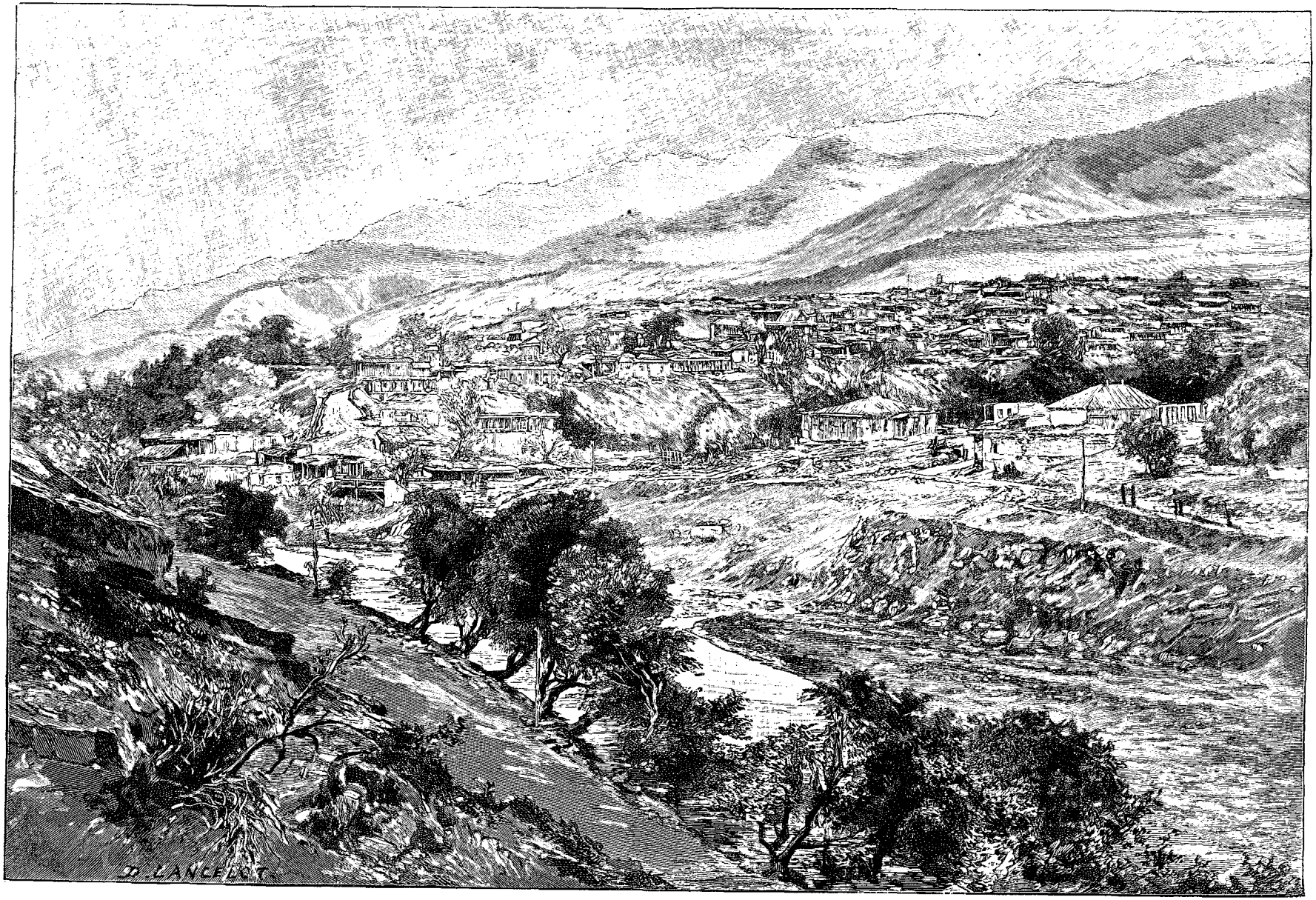
Le soleil monte à l'horizon et dore à présent les montagnes couvertes d'épaisses forêts. On quitte la vallée. La route est neuve, bien tracée, taillée à pic dans le flanc d'une montagne. On s'élève rapidement : dans le bas, la rivière apparaît comme un mince ruban d'argent. Nous ne quittons pas la forêt, où les oiseaux entonnent leur hymne matinal, s'égosillant dans les hautes branches, au milieu du mystère de la forêt humide et fleurie.

Pas un être humain ne s'est encore offert sur notre route depuis Abbas-Touman. Un premier groupe se dessine pourtant au loin, composé de quelques beaux Lazes à barbe et à cheveux blonds, longs et bouclés, d'une élégance achevée sous leurs haillons. Ils conduisent devant eux quelques baudets lourdement chargés. A ce convoi en succèdent d'autres, et désormais Lazes, Mingréliens, Gouriens, deviennent nos compagnons de route. A un moment donné surgit sur le bord du chemin un chasseur laze, fusil en main, qu'on prendrait volontiers pour un brigand.

Les forêts cessent, et de superbes basaltes à petits prismes les remplacent. A ce moment apparaît une flore qu'il n'est pas exagéré de dire fabuleuse : *Echinops*, grandes centaurées; *Stellaria nemorum*, grandes véroniques; *Alesemilla vulgaris*, etc. Il faudrait la compétence d'un botaniste pour se reconnaître au milieu d'une telle variété. Mais hâtons-nous de dire que nous nous trouvons précisément dans cette partie de la Transcaucasie occidentale, justement célèbre pour la beauté de sa végétation, que nulle autre région ne peut lui disputer.

On se croirait au milieu d'un jardin botanique naturel dans lequel un désordre incomparable aurait présidé à la classification des richesses végétales. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Karavanserai. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une véritable féerie. Des aigles et des ours sont les hôtes de ces lieux splendides.

A huit heures du matin se présente un premier village, habité par des Tatars, dont les troupeaux paissent l'herbe de ces pâturages. A huit heures et demie nous atteignons le col de Zekari (2 600 mètres d'altitude), d'où l'on embrasse une vue très étendue sur toute cette région montagneuse, qui domine la vallée du Rion et la côte de la mer Noire. C'est à partir de ce col que s'abaisse la chaîne adjaro-imérétienne, qui sépare les eaux de la Koura de celles du Rion.

Dès à présent commence la descente sur la fertile vallée du Rion, descente de 40 kilomètres. Le cocher double ses traits et consolide l'ensemble de l'équipage, car la route est taillée à pic, et ses tournants sont si brusques qu'on ne saurait prendre trop de précautions, étant données l'absence de frein à la voiture et la vivacité des chevaux.

Immédiatement après le col, apparaissent des rhododendrons et des lauriers du Caucase qui tapissent littéralement les parois abruptes de la montagne. De nombreuses sources ruissellent çà et là et traversent la route. Celle-ci, de construction récente, n'a pas encore été ouverte à la poste. Elle n'est pas fréquentée, et même est complètement envahie par l'herbe en maints endroits. Elle est, dans tous les cas, d'une pente très raide (50 mètres par kilomètre) et ne doit guère être praticable la nuit. On se sent au milieu d'une nature vierge, tant la main de l'homme se fait peu sentir dans ce coin de la terre, qui mériterait d'être plus connu.

Le rabbin d'Akhaltzikh (voy. p. 182). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Dans les forêts se voient l'érable, le frêne, le chêne, le tilleul, l'orme, le cornouiller, le laurier-cerise, l'yeuse, et, à côté de ceux-ci, des bouquets de pins et de sapins. A mesure qu'on s'enfonce davantage dans la gorge étroite, on constate que ces forêts sont en grande exploitation. Mais il serait plus juste de dire qu'elles sont massacrées, car rien ne peut donner une idée du désordre indescriptible qu'elles offrent parfois. Le sol est jonché d'arbres de toutes sortes, abattus à la hache, par-dessus d'autres troncs séculaires pourris de vieillesse.

A ce moment le cocher juge prudent de nous faire descendre de voiture. Il ôte deux chevaux à son attelage, car, sur ce point, la route, en partie emportée, n'est rien moins que rassurante. Peu à peu on se rapproche du fond du ravin, où coule un ruisseau jaseur, dont le lit, encombré çà et là de troncs d'arbres, le fait rebondir en cascatelles du plus charmant effet.

Vue d'en bas, cette route, qu'on vient de parcourir depuis le col, ressemble, avec ses tournants courts, à un cirque romain taillé dans la montagne, et j'ai peine à me figurer que notre voiture a passé là!

Enfin nous voici au fond du ravin, tapissé littéralement de lauriers du Caucase, et au bord du Kerchebeti aux eaux écumantes. On est comme écrasé, perdu dans cette gorge resserrée dont les hautes parois de rochers, couvertes d'un opulent manteau de verdure, se dressent de toutes parts menaçantes et superbes, comme pour terrifier et ravir les êtres chétifs qui osent s'y aventurer.

De nombreux arabas, traînés par des buffles, annoncent l'approche des villages. Des Imères nous saluent gracieusement à la turque en passant.

Après cette grande descente, chevaux et gens s'arrêtent pour respirer. Notre cocher arménien, dont le nez aquilin, les cheveux et la barbe frisée, reproduisent rigoureusement le type assyrien des bas-reliefs de Ninive et de Babylone, adresse à ses chevaux haletants un petit discours de circonstance, bien fait pour préparer à la patience ces nobles bêtes qui l'écoutent attentivement. Il leur tire les oreilles, à tour de rôle, méthodiquement, et sans faire d'omission. « Cela les repose et les encourage », me dit-il en souriant.

A une heure et demie on arrive à Zekari-Abânov, une petite station aux eaux thermales et minérales. Elle se compose d'un groupe de dix à douze chalets, et les gens qu'on y voit ont l'air bien malades! Pourquoi faut-il que les hommes souffrent dans un pays où la nature est si prodigue de ses dons? C'est que, hélas! dans la plaine du Rion proprement dite, où croît une si exubérante végétation et où, sans beaucoup de peine, l'homme trouve sa subsistance, celui-ci s'abandonne à l'indolence; il se nourrit mal, vit dans des demeures sordides, au milieu d'une température chaude et humide, foyer de miasmes de toutes sortes. De nombreuses plantes vénéneuses y remplissent l'air de leurs exhalaisons narcotiques (jusquiame, sureau fétide, etc.), et tout cela contribue à la mauvaise santé des habitants.

Nous passons justement devant un village imère aux pittoresques maisons de bois. Les habitations et les greniers à provisions apparaissent, perdus au milieu d'un fouillis de végétation, du plus charmant effet. Malheureusement la malpropreté règne aux alentours. Çà et là de grandes cruches d'argile attendent l'heure de la vendange. On sent que la ménagère ne le cède en rien en paresse à son mari. D'ailleurs, ces femmes, belles, grandes, minces, ont l'œil apathique et langoureux des Turques, et leur négligence se révèle jusque dans leurs vêtements.

Pendant que je contemple cette belle et fertile vallée du Rion, semée de misérables villages, ma pensée se reporte sur les hauts plateaux arméniens, si âpres, si rebelles parfois à la culture, et dans la plaine de l'Araxe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

incendiée par un soleil ardent, où la lutte de l'homme avec la terre est rendue encore plus acharnée par la rareté de l'eau. Et pourtant combien était différent l'aspect de leurs villages, les uns inhabitables en été, les autres enfouis sous la neige en hiver! Quel air de propreté, d'ordre, de travail opiniâtre, se lisait dans les demeures et sur les visages des tenaces paysans arméniens et des Tatars de l'Aderbaïdjan! C'est leur paresse invincible, le laisser-aller matériel et moral, qui placent les habitants de cette contrée, où la nature s'est montrée si prodigue de tous ses dons, bien au-dessous de leurs laborieux voisins. En dépit de sa beauté physique incontestable, de ses manières distinguées et chevaleresques qui font de chaque paysan un parfait gentilhomme, de ses aptitudes oratoires, qu'on dit merveilleuses, le Mingrélien ou l'Imère végète péniblement.

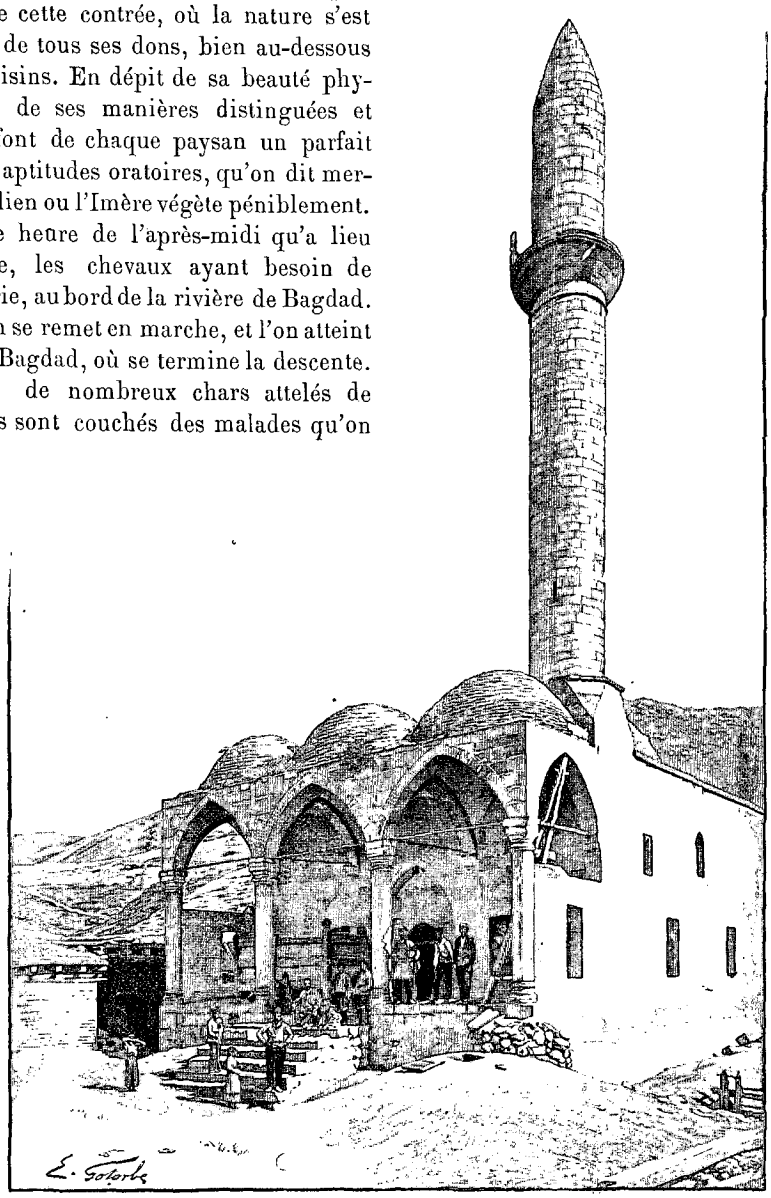
Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi qu'a lieu notre première halte, les chevaux ayant besoin de repos, dans une prairie, au bord de la rivière de Bagdad. Deux heures après on se remet en marche, et l'on atteint bientôt le village de Bagdad, où se termine la descente.

Nous rencontrons de nombreux chars attelés de bœufs, dans lesquels sont couchés des malades qu'on mène aux eaux voisines. Des femmes imères y vont aussi, montées à califourchon sur de paisibles rossinantes.

Peu après Bagdad, la route traverse une magnifique forêt de chênes qui va, dit-on, presque jusqu'à Koutaïs. Enfin, à cinq heures du soir, le phaéton nous dépose à la station de Rion, et à onze heures nous entrons en gare à Batoum, où le commandant du *Tigre*, M. Niel, et M. Oesinger, l'aimable agent des Messageries maritimes, nous ont fait la surprise de venir nous attendre.

En quelques heures nous avions descendu d'une altitude de 8 000 pieds au niveau de la mer. Après l'air vif et léger d'Abbas-Touman puis du col de Zekar, nous nous trouvions transportés dans une atmosphère humide et lourde, très fatigante.

Cette journée, qui n'a été qu'un long enchantement, me rend encore plus pénible l'idée que c'est fini de nos courses vagabondes, de notre vie nomade, pleine de surprises, d'imprévu, et si bonne malgré ses fatigues. C'est toujours ainsi. Quand on commence à se familiariser avec un pays, une langue, des mœurs nouvelles; au moment où l'on profite avec fruit de ce que l'on voit et de ce que l'on entend, c'est alors qu'il faut se détacher de tout cela, et s'en aller tristement. C'est avec une grande mélancolie dans l'âme que je me couche, et, malgré ma lassitude, le sommeil se fait longtemps attendre.



Mosquée de Ciorklis (voy. p. 183). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

7 août. — De grand matin, notre bagage a été transporté à bord du *Tigre*. Là les passagers affluent et le pont se garnit rapidement. De vieilles Turques, affreusement laides et soigneusement empaquetées, escaladent avec peine l'échelle, tandis que d'autres se sont hissées sur le dos de *mouchas*, beaux Lazes qui contrastent vivement avec leur fardeau. Tout près de nous, un Anglais prêt à partir a fait son chargement de telle façon que son bateau est complètement couché sur le flanc gauche!

Après dîner, la manœuvre du départ commence, et le *Tigre* ne tarde pas à se mettre en marche. Il faut dire adieu, ou plutôt au revoir, à cette terre du Caucase si belle et si hospitalière.

Longtemps j'aperçois Batoum, la côte verdoyante et les hautes montagnes de l'Adjarie, dont les forêts moutonnent sous les rayons du soleil couchant. Le plaisir de rentrer en France est atténué par le regret de quitter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce beau pays et des amis dont l'accueil restera toujours parmi nos meilleurs souvenirs. Jusqu'au dernier moment leur sollicitude se fait sentir, puisqu'en mettant le pied sur le bateau nous avons reçu un envoi de fruits d'Érivan.

Parmi les passagers se trouve une famille de Juifs de Boukhara qui va à Jaffa, puis de là à Jérusalem, en pèlerinage.

Une promenade sur le pont ne manque pas d'intérêt. Les passagères juives, lazes, turques, s'étirent paresseusement. Quelques Persans ont installé leurs samovars et apprêtent leur thé, pendant que d'autres, tournés vers l'Orient, et accroupis sur leurs talons, prient Allah avec ferveur.

Le 9, nous stoppons devant Trébizonde, où l'on charge 1 800 moutons, encombrante et gênante marchandise qui envahit tout et devient un supplice.

La ville de Trébizonde, l'ancienne *Trapezus*, bien éclairée par le soleil levant, offre un très beau coup d'œil.

Depuis que le gouvernement russe a frappé d'un droit le transit des marchandises pour la Perse, cette ville est devenue le grand port d'expédition pour ce pays. En somme il y règne un mouvement commercial considérable. Et pourtant la rade de Trébizonde est mauvaise; par la grosse mer les navires ne peuvent y entrer, et sont obligés d'aller mouiller à plusieurs milles de là, dans l'anse de Platana.

Les principaux produits du pays sont les cerises, les noisettes, les noix, les haricots et les châtaignes.

Juif d'Akhaltzikh. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Je revois avec plaisir le bazar, et en particulier le quartier des bijoutiers, si habiles à fabriquer les objets en filigrane. Des Grecs, des Turcs et des Arméniens se pressent en foule dans ses rues. Des paysannes turques chargées de différents produits de la campagne circulent péniblement, car la chaleur est très forte; elles étouffent derrière le voile sombre qui leur couvre la tête. Les Grecques, au contraire, parfois très jolies, se montrent à visage découvert. Le *papakh* des Caucasiens et le *bachlik* des Lazes se mêlent aux turbans des musulmans. Ces derniers sont nombreux dans le vilayet de Trébizonde. On sait que les femmes lazes sont renommées pour leur bravoure, et que quelques savants ont émis l'opinion qu'elles pourraient bien être les descendantes des Amazones, les illustres guerrières des bords du *Thermodon*.

Les rues sont encombrées de chiens absolument galeux, et l'on retrouve là les portefaix turcs, chargés d'énormes fardeaux, qui s'avancent en criant gare !

Les mendiants ne manquent pas non plus, et derrière le voile mal assujetti de vieilles Turques on aperçoit des visages plus ou moins rongés par des plaies hideuses.

Trébizonde est sillonné en tous sens par des caravanes de chameaux. On y voit une seule mosquée ancienne, celle de Sainte-Sophie. La ville est coupée par un joli ravin très vert et d'un riant aspect.

Nous la parcourons à la hâte, hélas! comme la première fois, car l'escale est courte. Nous regagnons presque à la course le bateau prêt à partir. Le soleil nous aveugle et il fait une chaleur de 40 degrés.

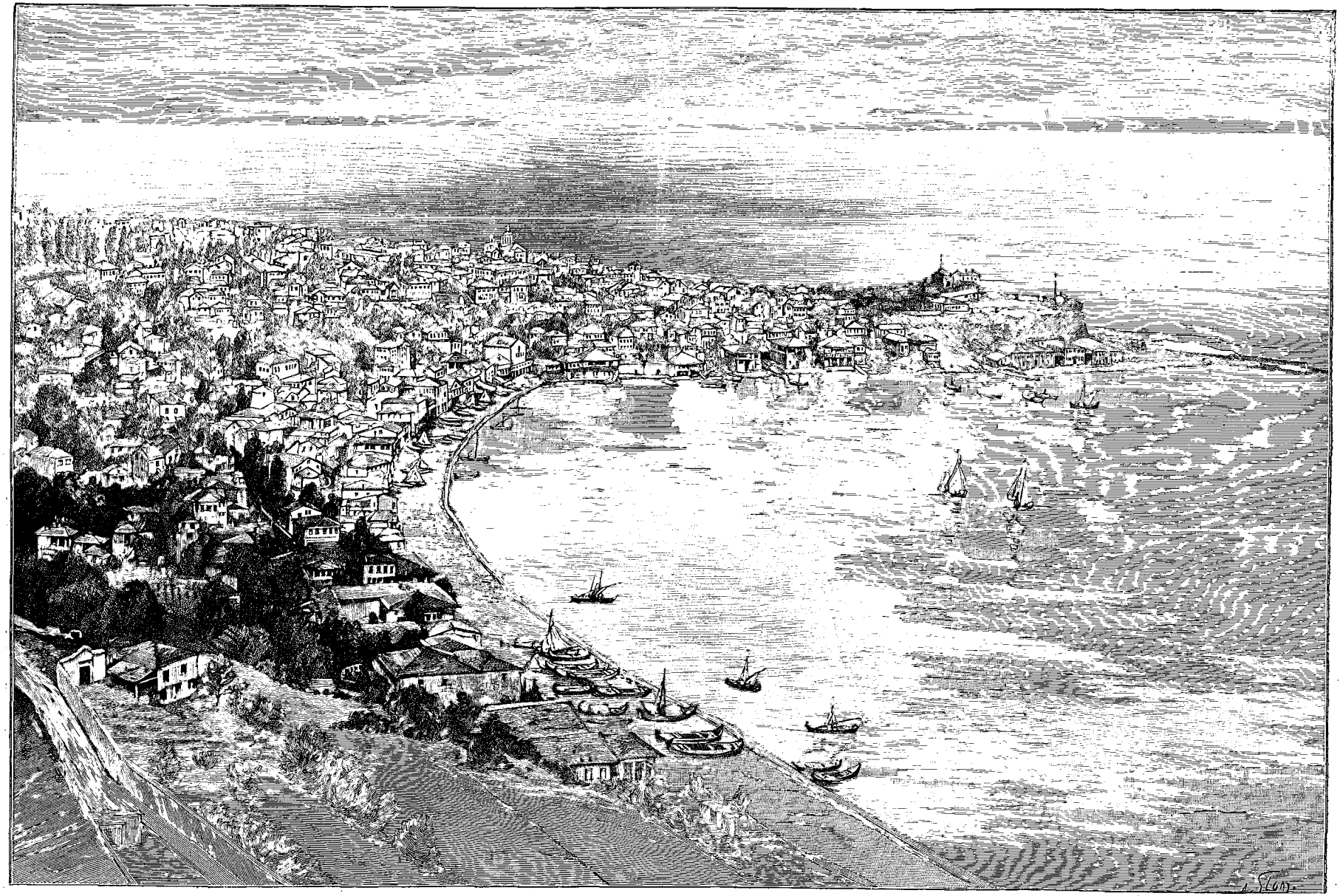
Aux abords de Kerassund, les montagnes de la côte sont couvertes de noisetiers. Leurs fruits sont la principale exportation de cette ville d'Anatolie, dont le climat compte, avec celui de Sinope, parmi les plus doux. La ville actuelle s'élève sur l'emplacement de l'ancienne Pharnace, et son nom vient, très probablement, de l'abondance et du parfum de ses cerises. On sait que le cerisier (en arménien *kérasse*) fut importé de cette ville par Lucullus.

Quoique courte, l'escale de Kerassund, où l'on doit prendre quelques marchandises, nous permet d'aller à terre. Un passager grec, riche négociant de cette ville, nous a offert de nous emmener chez lui prendre des rafraîchissements.

Par un beau coucher de soleil, nous gagnons la côte. Des femmes grecques se baignent dans la mer, au pied de la colline sur laquelle est bâtie une partie de la ville et que couronnent des vestiges cyclopéens, restes de l'antique Pharnace. M. C... nous mène tout en haut, à sa demeure, construite dans le style d'un petit palais grec. Du jardin de cette charmante habitation, je jouis, émerveillée, du beau spectacle de la mer et de la côte.

La nuit se fait lentement. Une à une les étoiles s'allument dans le ciel. Une brise très fraîche a succédé à la chaleur accablante du jour. Un calme immense se fait en moi, une joie muette m'envahit à la vue de cette mer paisible, sillonnée de voiles blanches qui entrent en hâte, et de cette sereine beauté d'une nuit d'Orient. Kerassund, avec son climat si doux, sa situation si coquette au-dessus des flots bleus, ses maisons de marbre blanc noyées dans la verdure des bois de noisetiers, me semble un paradis. Assise dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Trebizonde. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jardin en terrasse, une moisson de roses superbes sur mes genoux, je jouis avec délices de cette minute d'enchantement, trop courte, hélas! car le sifflet du *Tigre* nous rappelle déjà.

Après avoir pris du sirop avec de l'eau glacée, nous redescendons pour rentrer à bord. La nuit est venue, et quoique le firmament scintille d'étoiles, il est difficile de circuler dans ces rues, mal éclairées par quelques rares lanternes. Un domestique armé d'un gros fanal nous escorte dans des dédales pierreux où, bien qu'il soit à peine neuf heures, on ne rencontre pas une âme. Il n'y a que quelques veaux et vaches solitaires, auxquels on se heurte çà et là.

Le 10, qui est un dimanche, le *Tigre* stoppe à dix heures du matin en face de Samsoun, où il y a beaucoup de marchandises à prendre. Les grincements du treuil et les bêlements des moutons font un tel tapage que j'ai hâte de gagner la terre.

Samsoun, l'ancienne colonie milésienne d'*Amissus*, est d'un abord très difficile, et il n'est pas toujours possible aux barques d'atteindre le quai. Il faut avoir recours à des porteurs. On y ferait pourtant, dit-on, facilement un port. Le mouvement commercial qui se fait à Samsoun est considérable, et augmente encore d'année en année. C'est un des plus grands marchés pour les céréales de l'Asie Mineure.

Vieille juive d'Akhaltzikh. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

La grosse chaleur passée, le commandant nous emmène à terre dans son you-you. Après avoir pris le café turc sur la terrasse de l'agence des Messageries, le directeur, M. Spadaro, nous fait faire une promenade à travers la ville, qui n'offre rien d'intéressant. Une grande mosquée à deux minarets en est le monument principal. La population est composée de Grecs et de Turcs. Les femmes grecques portent la coiffure ronde microscopique, et offrent ici un type particulièrement brun.

La ville renferme des maisons très bien bâties; des rues neuves sont en voie de création, et avec le temps Samsoun se développera et prendra de l'importance. Il y a 11 000 habitants.

Chez M. Spadaro, dont l'accueil est des plus aimables, nous avons l'honneur de faire la connaissance de S. E. Aali bey, vali du vilayet de Trébizonde. Il nous invite à dîner le soir chez lui, car le *Tigre* ne repart que le lendemain. C'est une vraie escapade : nous acceptons, et c'est dans un ravissant jardin, à la lueur de flambeaux, que nous est servi le repas, qui pour être improvisé n'en est pas moins excellent. Il est servi par des Turcs. La soirée se termine au *club* le plus agréablement du monde, et à minuit seulement nous reprenons le chemin du bateau. Aali bey a fait établir une passerelle pour aller de la terre à l'embarcation, et c'est à la clarté d'une lanterne que nous nous aventurons sur ces planches. La nuit est belle, mais sans lune. De vigoureux rameurs nous emmènent rapidement vers la masse sombre du *Tigre*, sur lequel nous grimpons lestement, enchantés de cette soirée qui comptera parmi nos plus charmants souvenirs.

Le lendemain matin nous allons en barque jusqu'à la pointe de Samsoun, où se trouve le phare, au delà duquel s'allonge une route qui conduit à l'intérieur et qui est sans cesse sillonnée de caravanes chargées de tabac, dont l'exportation atteint annuellement le chiffre de 4 500 tonnes. Sur ce point aussi se voient les restes d'une jetée et d'une muraille génoise. Samsoun est très marécageux, l'eau y est mauvaise, et il y a beaucoup de fièvres.

Ce n'est qu'à six heures du soir qu'on se met en marche pour Constantinople, où, fort heureusement, la marchandise bêlante doit être déposée. De nouveaux passagers, Bédouins, nègres, achèvent de donner au pont un aspect des plus bizarres.

Je salue avec non moins de joie que la première fois le splendide panorama de la Pointe du Sérail et des sept collines de la Corne d'Or. Un chaud soleil d'été dore cette fois de ses beaux rayons cette fourmilière de vapeurs de toutes tailles, de caïques, de barques, de toutes formes et de toutes couleurs qui s'agitent dans les flots bleus du Bosphore; mais ce qui est pour moi un sujet toujours nouveau d'étonnement, c'est la vue de ces bateaux marchands, véritables galères de l'antiquité, immobiles sur leurs ancres au milieu des produits les plus perfectionnés de l'industrie moderne. Ils semblent narguer le fer et la vapeur qui s'agitent autour d'eux, du haut de leurs années, car, en dépit de leurs formes lourdes et archaïques et de leur prodigieuse vétusté, ces respectables vétérans tiennent encore la mer.

Aussitôt que les formalités administratives nous ont rendu la liberté, nous filons à terre, prenons la *ficelle* et arpentons Péra pour nous dégourdir les jambes.

Les rues ensoleillées, blanches de poussière, grouillent de marchands de fruits. En cette saison abondent particulièrement les pastèques aux chairs roses et parfumées, et des raisins magnifiques dont les grappes dorées et rosées sont artistement disposées dans de la verdure de branchages. La qualité de ces raisins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne répond pas toujours à leur beauté, car la peau de quelques espèces est fort dure.

Nous traversons le grand pont, tant de fois vanté par les voyageurs et les artistes pour le coup d'œil et les scènes de couleur locale qu'il offre à profusion. Mais toutes ces merveilles ont été trop bien décrites pour que j'y revienne.

Toujours à la hâte nous nous acheminons vers le vieux Stamboul, dont nous gravissons les rues en pente et mal pavées. Le désir de bien revoir cette ville à peine

Lazes de Batoum (voy. p. 188). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

aperçue au printemps me donne des ailes. Cependant nous entrons un moment au bazar pour chercher sous ses hautes voûtes un peu d'ombre et de fraîcheur. Mais, comme on le sait, il est difficile d'y mettre le pied sans devenir la proie d'un marchand ou d'un commissionnaire quelconque. C'est ainsi qu'un vieil effendi nous vend diverses étoffes de Brousse et des broderies. Heureusement que cinq mois de vie en Orient nous ont donné une certaine pratique des bazars : aussi le marchand se voit-il obligé, non sans jérémiades, de nous céder le tout pour le quart du prix qu'il demandait. Mais il est sans rancune ; il ne nous laisse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partir qu'après nous avoir offert une tasse de café.

Après mille pérégrinations nous retraversons le pont, non sans nous arrêter dans un des cafés qui y sont établis, et où nous nous faisons servir une boisson glacée.

Le soir nous allons au théâtre d'été, où l'on donne l'opérette *le Jour et la Nuit*, interprétée par une troupe française. La salle coquette offre un très gracieux coup d'œil, car les toilettes claires y sont fort nombreuses. On sait l'amour effréné des Levantines pour le luxe et la toilette. Nous ne rentrons qu'à une heure du matin, par une belle nuit claire, en compagnie de quelques officiers du bord. A cette heure le quartier de Péra est tout à fait désert. Tout au plus croise-t-on de loin en loin des individus à mine louche. Seul le bruit sourd du bâton des veilleurs de nuit retentit sur le pavé, prévenant messieurs les voleurs d'avoir soin de se cacher. C'est fort amusant! Les chiens dorment partout; il faut à chaque instant les enjamber.

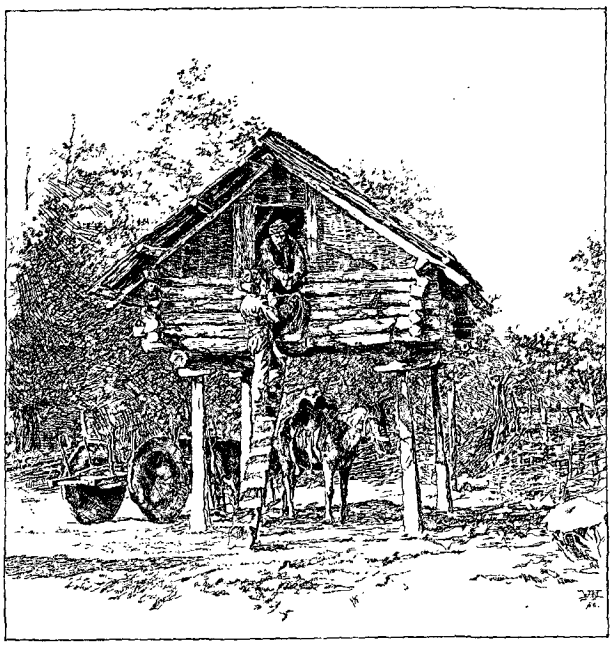
Enfin nous arrivons à la mer : une barque est hélée et nous ramène tout doucement vers notre maison flottante, sous un ciel resplendissant d'étoiles. Pour la première fois depuis vingt-quatre heures une brise fraîche se fait sentir, nous la humons longtemps encore sur le pont avant de gagner nos cabines.

Dans la mer de Marmara, aussi bien que dans la mer Noire, le même temps nous poursuit, accablant, humide, le vent soufflant toujours du sud. On ne sait où se mettre. Les cabines sont inhabitables et le pont impraticable. C'est au milieu d'un anéantissement général que nous passons en vue des îles de la Grèce.

La vue superbe du golfe de Smyrne, où nous entrons le 13 août à six heures du soir, nous arrache pourtant à notre torpeur. Après une difficile manœuvre, le *Tigre* pénètre dans le port, et vient se ranger auprès des autres bateaux amarrés à quai. La mer est houleuse et verte. Du haut de la passerelle j'admire longuement la ville étagée au fond du golfe, et divisée en trois parties distinctes : le quartier turc, le quartier juif et le quartier européen.

Après dîner nous allons à terre et nous faisons une promenade nocturne, le long du quai, où abondent des cafés, des restaurants, des concerts. Les trottoirs sont envahis par les consommateurs. La foule qui se presse sur ce quai, la promenade favorite de Smyrne, est des plus intéressantes. Des *cawas* grecs en fustanelle, grands et très imposants, s'avancent d'une démarche assurée, au milieu de Turcs, de Juifs d'origine espagnole, de Syriens. On voit aussi beaucoup de nègres, du plus beau noir et tout de blanc vêtus, des tsiganes, etc.

Le long de ce quai s'élèvent de belles maisons appartenant à de riches Smyrniotes. Ceux-ci aiment l'ostentation, à en juger au rez-de-chaussée de leurs demeures, dont les pièces richement ornées sont munies de fenêtres grillées. Leur éclairage permet aux passants de juger de l'intérieur, où la richesse se fait plus sentir que le goût.



Un grenier imère (voy. p. 186). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

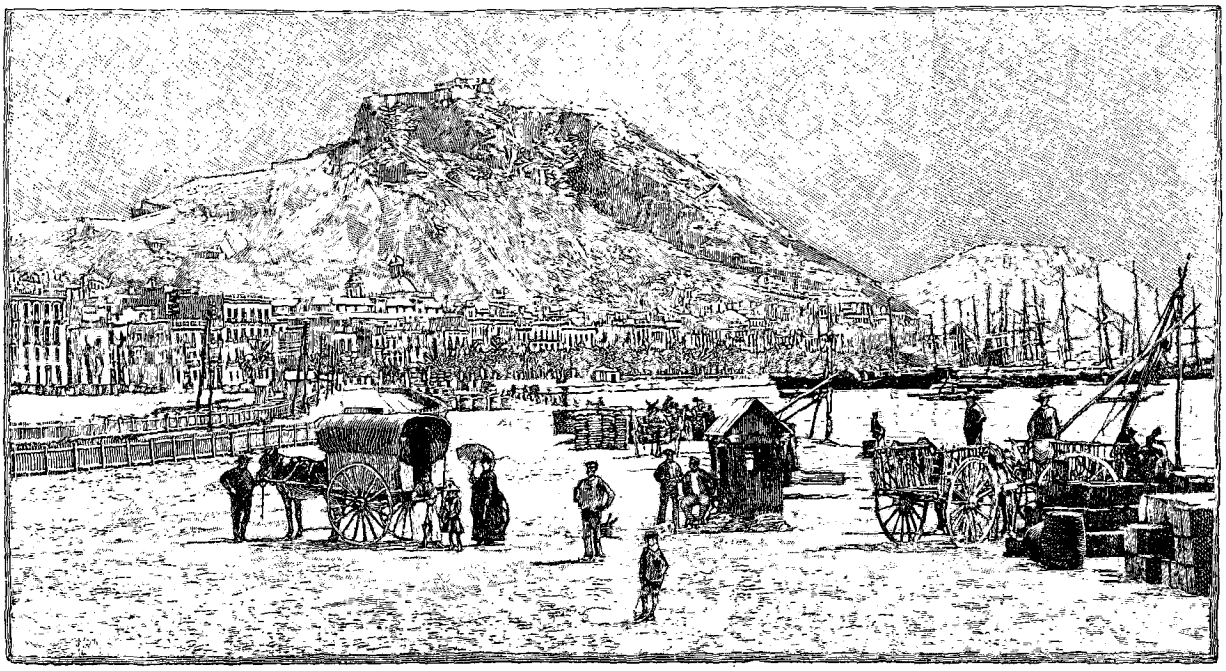
Le lendemain matin, de bonne heure, nous allons au bazar, plein de couleur et de vie, mais dont le mauvais état des ruelles et la malpropreté dépassent tout ce que j'ai vu précédemment. Des caravanes de chameaux, attachés à la queue les uns des autres, le sillonnent sans cesse. En l'honneur du samedi, les marchands juifs ont fermé boutique. L'un d'eux pourtant nous sert de cicérone à travers le bazar. C'est un très beau type, à cheveux et à barbe tout à fait noirs, soyeux et bouclés. Après une promenade en zigzag qui ne nous a pas appris grand-chose, nous entrons chez un *cafedji* et buvons une limonade glacée. C'est couleur locale, mais ni propre ni bon. Malheureusement je lutte en vain contre la chaleur et la fièvre dont je souffre; il ne m'est pas possible de continuer cette promenade; aussi revenons-nous en hâte au bateau, en passant à travers la rue Franque.

Après Smyrne, le navire reprend sa course. Nous revoyons Syra, cette ville si blanche et si aride où l'on fait provision de *loukhoums* et de *raki*, et après avoir salué en passant l'ermite du cap Saint-Ange, nous arrivons enfin en vue des côtes de France, où nous débarquons à Marseille, le mercredi 21 août, bien reposés, chargés d'un riche butin scientifique et enchantés de notre beau voyage.

Mme B. Chantre.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ville et port d'Alicante. — Gravure de Bazin.

PROMENADES A ALICANTE ET A ELCHE,

PAR MADEMOISELLE MARTHE MALLIÉ.

1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

ALICANTE

I

Quien no ha visto á Sevilla
No ha visto maravilla...,

dit un proverbe castillan.

Quelques malins ont jugé à propos d'ajouter ces deux vers :

Y quien ha visto á Alicante
Tiene bastante[1].

Le touriste qui vient de quitter les plaines fertiles de Valence la belle, ou de parcourir les jardins embaumés de Murcie et d'Orihuela, ne contredira pas le vieil adage. Profondément déçu par l'aspect d'une campagne désolée, et de collines arides, brûlées par un soleil ardent, son esprit sera peu disposé à la bienveillance. Je ne parle que pour mémoire du prosaïque voyageur attiré par les besoins de son négoce, et qui mesurera son admiration pour la ville au nombre de degrés de ses excellents vins.

Pauvre Alicante! tu mérites pourtant mieux que le mépris des uns et l'estime intéressée des autres. Pour moi qui ai grandi sous ton beau ciel, à qui tu as appris à comprendre le charme qui se dégage des pays de lumière et de soleil, c'est un devoir de reconnaissance de te réhabiliter un peu.

Alicante étant construite en amphithéâtre, et ses maisons s'étageant jusqu'au bord de la mer, c'est du large qu'elle apparaît sous son meilleur aspect. Aussi n'ai-je eu garde ce matin de refuser la partie de pêche que l'on m'a proposée. En général, je décline ces sortes d'invitations. Si j'adore les excursions en mer, par contre je goûte peu le plaisir de passer des heures entières dans un canot à l'ancre, auquel la lame imprime un balancement monotone et somnolent. Ajoutez à cela la réflexion des rayons lumineux sur les vagues, et le dépit de voir mes compagnons, plus convaincus et moins distraits, plonger et retirer avec succès leur ligne, tandis que mon bouchon flotte mélancoliquement sur l'onde amère.

Aujourd'hui je n'essayerai même pas de troubler la quiétude des malheureux poissons; je préfère m'en tenir à la contemplation du spectacle que m'offre la ville au lever du soleil. Ah! j'aurais bien voulu me

1. « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille. » — « Qui a vu Alicante en a assez. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lancer dans de poétiques tirades sur la brume matinale flottant sur le paysage comme un voile léger.... Hélas! je suis arrivée trop tard, le rideau est déjà levé, et le décor m'apparaît dans toute sa splendeur.

Une éclatante lumière fait ressortir les tons d'or bruni du majestueux Bena Cantil et du Castillo de Santa Barbara qui le couronne. Il se découpe largement sur le ciel bleu : or sur champ d'azur! Tel il nous est représenté sur les armes de la ville, si fière de son imprenable forteresse, dernier vestige d'un glorieux passé.

D'énormes blocs de rochers surplombent les maisons élevées sur les flancs mêmes de la montagne, et leurs habitants ne semblent guère s'inquiéter du danger perpétuel qui les menace. D'un côté, ces rochers en saillie forment un curieux profil humain, un peu altéré par les bombardements successifs qu'a supportés le château fort.

Au pied du mont, émergeant des maisons en terrasse, apparaissent tout d'abord l'imposante coupole bleue et le clocher élancé de la cathédrale, les tours carrées et massives du palais de l'Ayuntamiento et de l'église Santa Maria, puis, çà et là, quelques dômes de proportions plus modestes, chapelles ou couvents.

Tout au fond, fermant l'horizon, un cirque de montagnes aux tons violacés, dont les contreforts, s'abaissant vers la mer, forment les deux caps de la Huerta et de Santa Pola.

Ces promontoires et le groupe des îles Tabarca abritent l'immense baie aux eaux tranquilles, refuge plus sûr pour les navires que le port lui-même ouvert par l'orientation défectueuse de ses jetées à la houle du large; celle-ci, ne trouvant pas d'issue, vient briser contre les quais en produisant un ressac des plus violents.

L'aspect des côtes, à droite et à gauche de la ville, est très différent : du côté du cap de la Huerta, des falaises blanchâtres, capricieusement découpées, dont les détours sinueux laissent apercevoir tantôt une anse, tantôt une petite plage au sable fin.

Vers Santa Pola, au contraire, les vagues roulent doucement sur un rivage uni, la plaine du Babel. Là les champs d'orge et d'alfalfa alternent avec de grands jardins de palmiers, bordés de cactus et d'aloès, dont la mer venait jadis mouiller les racines. Hélas! aujourd'hui les flots de la « grande bleue » ne baignent plus que les rails d'une voie ferrée. Il y a quelques années que la ligne d'Alicante à Murcie est venue enlever à cette plage une partie de son charme sauvage pour le plus grand profit des marchands de dattes d'Elche et d'oranges de Murcie.

Je ne me permettrai pas de blâmer ce que tant d'autres admirateurs de la belle nature qualifieraient de crime; les ingénieurs de la voie, mes compatriotes et amis, ne me le pardonneraient pas!

Un cri de triomphe et une forte secousse me tirent de mes réflexions : un poisson de taille respectable se balance à une des lignes. Il était temps que ce riche butin vînt dédommager les pêcheurs de leurs patients efforts. Je vois au fond du canot du menu fretin, que je regarde dédaigneusement. Notre vieux matelot s'en aperçoit :

« *Bueno con arroz, señorita!*[1] » me dit-il avec emphase. Si je n'avais peur de le vexer, je lui répondrais tout simplement :

« *Bueno para los gatos!*[2] »

Les rayons du soleil deviennent brûlants, la place n'est plus tenable. Nous rentrons dans le port, notre canot longe les quais et l'on nous débarque à l'extrémité de la promenade des palmiers (*paseo de los Mártires*), près de la place du marché. J'en fais le tour. L'animation y est d'autant plus grande que c'est aujourd'hui dimanche. Des ouvriers inoccupés forment avec les marchands des groupes bruyants : on lit des journaux, on discute des questions palpitantes : Canovas n'a qu'à se bien tenir!

Un gamin, d'un geste autoritaire, vient soudain écarter la foule. Il précède un vieil aveugle, qui s'appuie sur son épaule, en criant d'une voix nasillarde : « *Mañana se sortea, dos décimos me quedan*[3] ». C'est un vendeur de billets de loterie, profession réservée aux aveugles, si nombreux dans le pays. L'enfant qui l'accompagne offre un type non moins curieux; c'est en général un petit vaurien, dont la paresse a déterminé la vocation : conducteur d'aveugle, voilà une position sociale fort recherchée dans le monde des *chiquillos* alicantins!

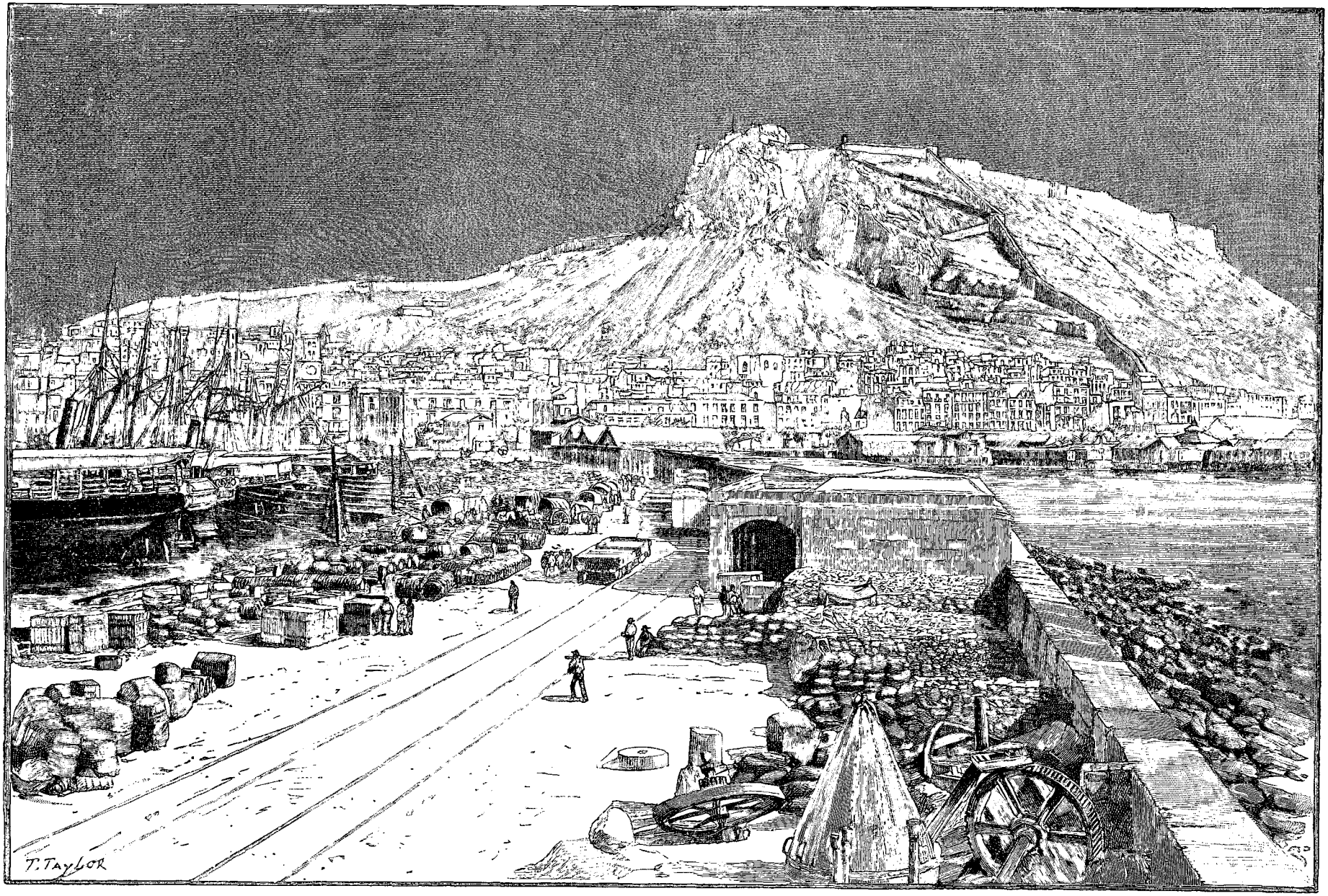
Des petites bonnes, de huit à dix ans, pliant sous le poids d'un panier trop lourd pour leurs bras chétifs, circulent avec des allures de femmes, et débattent gravement avec la *verdulera* (marchande de légumes) le prix de la salade ou des artichauts. Chaque petit ménage possède une de ces fillettes, que la misère contraint à entrer en service dans un âge si tendre, et à supporter un rude labeur sans autres gages qu'une nourriture généralement peu abondante. Cette manie d'avoir des serviteurs, même dans les positions les plus modestes, n'est pas surprenante dans un pays où un simple ouvrier dédaigne de porter ses outils.

Dans une ruelle étroite attenante à la halle sont établies des boutiques en plein vent. D'où vient cette forte odeur d'huile qui me prend à la gorge? Une marchande, installée devant un fourneau, tient en main une grande poêle remplie de *buñuelos*, espèce de beignets soufflés; à côté d'elle une terrine de pâte liquide, et un plateau sur lequel se dresse en pyramide la friture appétissante et dorée. Les Alicantins prisent fort ce genre de friandises, et le 19 mars, jour de la Saint-Joseph, pas une famille ne saurait fêter ses *Pepe* ou *Pepita* sans ajouter au menu du dîner les traditionnels buñuelos.

Voici encore un autre étalage fort entouré, car on vient y acheter les gâteaux inséparables du chocolat. Ce sont des brioches de forme arrondie, auxquelles

1. « Bon avec du riz, mademoiselle. »
2. « Bon pour les chats. »
3. « Demain le tirage, il me reste deux dixièmes. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Alicante. — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'huile qui entre dans leur confection laisse un goût fort désagréable. Suivant leurs dimensions et la finesse de leur pâte, elles portent les noms de *bamba*, *toña* ou *pan quemado*. Ce dernier gâteau peut prendre des proportions énormes quand une femme du peuple l'offre en cadeau à une señora. Dans mon enfance, de pareils dons me comblaient de joie : plus l'huile était rance, plus c'était exquis! Mon enthousiasme se calma le jour où une de nos amies me conta l'anecdote suivante :

« La femme d'un portefaix du môle lui avait apporté un énorme *pan quemado*, étalant sa croûte dorée sur un papier blanc aux fines découpures. Ravie de l'attention, la dame s'extasiait surtout sur la pâte, si légère et si bien levée.

« — Oh! pour ça, señora, » répondit la bonne femme très flattée, « je vais vous dire mon secret. Pour réus-« sir ces gâteaux, vous savez qu'il ne faut que de la « chaleur : aussi qu'ai-je fait ce matin? A peine mon « mari s'est-il levé pour aller au travail, que vite j'ai « glissé ma pâte sous les couvertures du lit, à la place « qu'il venait de quitter. »

Notre amie retint à grand'peine un cri d'horreur... et se garda bien, comme on pense, de goûter au trop séduisant *pan quemado*.

Cette boutique à ma droite est celle où l'on vend le fameux *turron legítimo de Jijona*. Sur une table couverte de papiers multicolores s'étagent de petites boîtes en bois blanc et des blocs du délicieux nougat. Il ne rappelle en rien celui de Montélimar. C'est une pâte molle, composée d'amandes pilées, de jaunes d'œufs, de miel et de sucre, parfumée à la cannelle, mélange exquis fort apprécié des indigènes et même des étrangers. Il en a été ainsi de tous temps, puisque les chroniques rapportent que François Ier ne s'y montra pas insensible. Quand, après la bataille de Pavie, le roi débarqua à Alicante, les membres de l'Ayuntamiento, désireux de témoigner leur sympathie à l'illustre captif, lui envoyèrent entre autres présents plusieurs caisses de turron de Jijona.

Les marchands ne sont pas moins *legítimos* que leur produit. C'est un couple de paysans au type caractéristique. La femme a le teint rosé, des yeux bleus qui forment contraste avec des cheveux très noirs qu'elle porte réunis en une seule tresse. Un petit foulard, de couleurs vives, remonte très haut sur sa nuque, cachant la naissance de la natte, qui descend jusqu'à la taille. Les bras sont nus à partir du coude, le revers de velours noir de la manche en fait ressortir la blancheur. La jupe, très courte, aux rayures éclatantes, laisse apercevoir les pieds fort petits, chaussés d'espadrilles blanches.

L'homme, un robuste montagnard, au visage large et rasé, aux yeux noirs et vifs, n'a conservé du costume de son village que le chapeau. Celui-ci diffère du *sombrero calañés* par la calotte en forme de cône qui dépasse les bords, et fait presque ressembler cette coiffure à un chapeau chinois.

La rue aux gourmandises débouche sur la place Alfonso XII, où se dresse l'hôtel de ville. Ce palais n'a rien de remarquable : en voulant faire du style Renaissance, l'architecte a suivi surtout sa fantaisie. Néanmoins l'aspect en est assez grandiose, grâce aux deux tours qui l'encadrent. Elles sont supportées par deux arceaux formant un passage voûté qui conduit à la *calle Mayor*. L'édifice est couronné par une balustrade en pierre surmontée d'une coupole bleue aux arêtes dorées. La porte principale est carrée, ornée de quatre colonnes d'ordre composite; à droite et à gauche, deux autres portes cintrées donnent accès au vestibule. Un escalier de marbre rouge, éclairé par les huit baies de la coupole, conduit au premier étage, où se trouve la grande salle du conseil, ornée d'un magnifique dais. Cette partie du mobilier ne doit pas passer inaperçue : le droit de siéger sous ce baldaquin constitue une des prérogatives accordées par le roi Charles II à l'Ayuntamiento avec le titre d'*Excelentísimo*, à cause des subsides fournis par la ville à ce prince pour l'aider à faire le siège d'Oran en 1683.

Ce n'était pas la première fois qu'Alicante venait au secours de la Couronne de Castille. Déjà sous Ferdinand le Catholique, un de ses citoyens, Martinez Vera, comte de Casa Rojas, donna au roi la somme nécessaire pour racheter les bijoux qu'il avait mis en gage à Orihuela, avant d'entreprendre le siège de Grenade.

En face de l'hôtel de ville, une rangée de portiques soutient la façade de la *Audiencia* (palais de justice); elle ne se distingue des maisons qui l'entourent que par les armes de la ville, sculptées au-dessus d'un beau balcon de pierre.

Sous les portiques trône, devant une petite table, un personnage trop populaire pour que j'oublie de le signaler en passant. C'est l'illustre *Don Pitocho, el memorialista* (écrivain public). Sa clientèle est des plus nombreuses, mais je crains fort que son style ne se ressente de sa passion pour l'anisette et autres boissons alcooliques.

Sur cette même place Alfonso XII se tient chaque année, le second dimanche après Pâques, la foire dite de la *Santa Faz*. Dans un espace relativement restreint, on trouve moyen d'installer quatre files de baraques, entre lesquelles badauds et acheteurs se bousculent et s'écrasent sans protester. Au milieu des nombreux étalages d'éventails, de jouets et d'articles variés, on est tout surpris de trouver des boutiques de... faux cheveux. Rien de curieux comme ces longues nattes, de toutes les teintes et de toutes les dimensions, suspendues au plafond et aux parois de la baraque. Il y en a de tous les prix, depuis la parure soyeuse, enlevée à une jolie tête féminine, jusqu'à la queue, aux crins raides et durs, dont s'est dépouillé un Chinois des Philippines, à court d'argent. Involontairement, devant cette exposition, on évoque l'image d'un *wigwam* de Peaux-Rouges que le couteau à scalper d'un vaillant chef aurait orné d'innombrables trophées.

Par le passage voûté du palais de l'Ayuntamiento

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on accède à la *calle Mayor*, encombrée en ce moment d'une foule élégante qui se rend à la messe de midi. Je préfère prendre à droite et m'enfiler dans le dédale de petites rues qui enserrent la cathédrale. Nous sommes ici dans la vieille ville, qui n'a pas cependant le cachet antique que l'on remarque à Valence et à Murcie. L'amateur de pittoresque y trouve peu à glaner : aussi je m'arrête avec complaisance au coin de la *calle de las Monjas*, devant une fenêtre Renaissance, décorant une maison à un étage, la seule qui ait conservé quelque caractère. Cette fenêtre d'angle avec sa gracieuse colonne est le plus beau jour de ma vie! C'est moi qui l'ai découverte et signalée à l'admiration des Alicantins. Je suis venue si souvent la contempler que le concierge m'a demandé si je voulais louer l'immeuble. Ah çà! non! mon enthousiasme ne va pas jusque-là. Elle est bien jolie, ma fenêtre! mais que la rue est donc étroite, et combien hauts et sombres les murs du couvent d'en face, d'où sortent nuit et jour les lugubres psalmodies des *monjas* (religieuses) chantant l'office. Les cloches de *San Nicolás* nous appellent; entrons dans l'église. C'est, paraît-il, une des plus belles de l'Espagne par l'harmonie des proportions. Elle est de style roman et en forme de croix latine. L'abside et les bas côtés présentent deux rangées d'arceaux superposés, soutenus par des piliers d'ordre dorique; en bas les chapelles, en haut les tribunes. Les portiques supérieurs de l'abside sont reliés à ceux des bas côtés par une étroite galerie qui court le long du transept. Au centre de celui-ci s'élève la coupole surmontée d'une lanterne dont les ouvertures jointes, à seize fenêtres, répandent dans l'église une vive lumière. Au milieu de la nef est le chœur, construction massive, qui nuit au coup d'œil d'ensemble. Les chapelles sont richement ornées, surtout celle qui possède sur son autel la statue, en bois sculpté, du patron de la cathédrale, placée dans une niche dorée et protégée par une glace.

Cette statue donne lieu à une croyance très répandue parmi la jeunesse féminine de l'endroit. Le 6 décembre, fête du bienheureux évêque de Bari, les demoiselles à marier se glissent furtivement dans l'église, fuyant les regards des jeunes gens qui les épient, et viennent s'agenouiller devant l'image. Celles qui doivent trouver un mari dans l'année voient les yeux du saint fixés sur elles, tandis qu'ils restent obstinément baissés pour celles qui sont vouées au célibat pour quelque temps encore.

Paysan de Jijona. — Gravure de Thiriat.

Si nous jetons maintenant un regard sur l'histoire de la cathédrale, nous y verrons que, lorsque Alphonse le Sage reconquit Alicante sur les Mores en 1249, il trouva, à l'ouest de la ville, en pleine campagne, une mosquée qu'il fit purifier et dédier à saint Nicolas. Ce prince voulait ainsi témoigner au saint sa reconnaissance pour la victoire remportée le jour de sa fête. Ce fut d'abord un simple ermitage, qui ne tarda pas à acquérir de l'importance par des agrandissements successifs à mesure que la ville s'étendait de ce côté. A la fin du XVIe siècle, l'église fut érigée en collégiale et pourvue d'un chapitre nombreux. C'est alors que l'édifice primitif, étant devenu insuffisant, fut démoli et remplacé par le monument que nous admirons aujourd'hui. Commencées en 1616, la cathédrale et ses annexes ne furent terminées qu'en 1662.

Par une petite porte dissimulée dans une chapelle obscure, je pénètre dans le cloître, de même style que l'église. Les clefs de voûte, où sont sculptées des croix de Malte, proviennent des ruines d'une maison que l'ordre des Templiers possédait jadis en face de la mosquée. Autour des galeries sont érigés des autels complètement détériorés. Au centre, un jardin, véritable forêt vierge, où les plantes grimpantes envahissent les troncs et les branches des orangers et des palmiers.

L'office est terminé depuis longtemps; les chanoines vont et viennent, très majestueux dans leurs longues robes de soie pourpre, avec leur camail pointu, au plastron d'hermine.

Les enfants de chœur sont revêtus encore de leurs tuniques rouges, recouvertes de courts surplis sans manches, sur lesquels flottent, comme des ailes, de longs pans de toile blanche plissée. Sans respect pour ce costume, ils ont déjà engagé d'intéressantes parties de bouchon sous l'œil bienveillant des membres du chapitre.

Les jeux de ces gamins ne paraissent pas troubler un groupe de dames qui récitent, d'une voix dolente, les prières du chemin de la croix en vers. Toutes portent le *velo* (voile) d'église, longue écharpe de soie qui entoure les épaules et à laquelle est attaché un carré de dentelle fixé sur la tête et encadrant le visage.

Une magnifique porte en noyer sculpté, véritable joyau dont l'église s'enorgueillit, conduit du cloître au *comulgatorio* (chapelle de la communion). Celle-ci est séparée du corps principal, suivant la coutume espagnole. Elle est d'ailleurs plus récente que la cathédrale, et a été construite en 1738. On y remarque une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande richesse d'ornements. Au-dessus de l'autel, quatre colonnes de marbre entourent une mosaïque de jaspe blanc, jaune et noir, qui sert de cadre à un groupe en marbre blanc représentant l'Annonciation. Plus haut, une immense gloire où une multitude d'anges de pierre accompagnent les figures de la Sainte Trinité.

Là comme dans l'église, le dallage est recouvert d'une natte, en hiver seulement : mesure de prudence et non d'économie, en vue des nombreux parasites qui viendraient y chercher un asile pendant les fortes chaleurs. En fait de mobilier, deux bancs étroits et vermoulus et quatre confessionnaux où prêtre et pénitents sont à découvert. Tandis que les hommes s'agenouillent sur le devant, aux pieds du prêtre, les femmes se placent derrière une petite cloison latérale percée d'une grille. Il est d'usage, après avoir terminé l'aveu de ses fautes, de venir baiser la main du confesseur.

En ce moment on sort de la messe; les jeunes gens se hâtent pour occuper le trottoir et assister au défilé des *señoras* et *señoritas* dans leurs plus beaux atours. Les reporters alicantins prennent des notes. Demain *La Tarde*, *El Graduador*, *El Liberal* et autres feuilles parleront de la jolie Mlle X..., de la gracieuse Mme Y..., et de la toilette d'un goût parisien de la sympathique Mlle Z.... Il est fort probable que celle-ci sera peu flattée de cet adjectif, qui ne s'applique généralement qu'aux laiderons dont on n'a rien de mieux à dire.

Paysanne de Jijona. — Gravure de Thiriat.

Palpitante d'intérêt d'ailleurs, la chronique locale! Dans une ville assez pacifique, où les coups de couteau ne sont pas très nombreux, les journalistes aux abois se contentent de nouvelles telles que celle-ci : « *Nuestro distinguido amigo el Señor S...* est allé passer quelques jours dans ses propriétés d'Elche, en compagnie de sa *bellísima familia* ». La semaine suivante, nouvel entrefilet pour célébrer l'heureux retour dans nos murs du même señor S.... Les comptes rendus de quelque réunion politique, et des attaques continuelles aux journaux du parti opposé, voilà le fond des articles intéressants de la presse locale.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous retrouvons le *high-life* alicantin au *paseo de los Mártires*. C'est ainsi que l'on désigne la belle promenade, dont le cachet exotique constitue une des attractions de la ville. Sur les quais qui bordent le port s'étendent deux longues allées de palmiers, séparées par un jardin. Quelques ronds-points ménagent des échappées ravissantes sur le port et la mer. Les bateaux qui se balancent sur ces eaux toujours bleues apparaissent ainsi dans un cadre charmant de verdure. Pourquoi faut-il que les souvenirs des luttes politiques aient affublé d'un nom lugubre un lieu de plaisir? On est ainsi forcé de se rappeler que, le 8 mars 1844, sur l'emplacement de cette promenade, occupé jadis par les remparts, furent fusillées vingt-cinq victimes de la liberté. Alicante venait de se soulever contre le gouvernement d'Isabelle II aux cris de « Vive la constitution ! » et la petite garnison de la ville avait fait cause commune avec les insurgés. Les troupes régulières firent le siège de la place, et ne tardèrent pas à s'en emparer. Les rebelles s'étaient réfugiés dans le *castillo de Santa Bárbara*; la trahison de leur chef *el Empecinado* les livra aux représailles du pouvoir légal. Ainsi que je viens de le dire, vingt-cinq des plus compromis, presque tous soldats, furent passés par les armes. Détail navrant : l'ordre de grâce arriva, dit-on, quelques minutes après l'exécution.

Depuis ce lugubre événement, les Alicantins, dont les sentiments libéraux n'ont jamais changé, célèbrent tous les ans ce triste anniversaire.

Sur un des ronds-points du paseo on dresse une estrade drapée d'étoffes noires, et ornée de nombreuses palmes, arrachées aux arbres voisins. Au centre s'élève l'indispensable statue de la liberté portant sur le socle ces mots : « A la mémoire des martyrs du 8 mars 1844 ». Un long cortège s'avance au son d'une musique jouant une marche funèbre; des hommes vêtus de deuil portent chacun une petite bannière blanche sur laquelle s'étale, en gros caractères noirs, le nom d'une des victimes. Au milieu d'eux, des petites filles habillées de blanc tiennent d'immenses couronnes d'immortelles que l'on dépose sur l'autel de la liberté. Une foule énorme envahit la promenade et ses abords; les balcons et les terrasses des maisons regorgent de spectateurs. Pas un cri dans cette multitude convaincue. Rien que des applaudissements pour les orateurs qui se succèdent sur l'estrade.

Quand le parti libéral est au pouvoir, les autorités de la ville prennent part à la manifestation. Depuis le ministère Canovas, la sanction officielle manque à la fête.

Tandis que je m'égarais dans cette digression politique (il faut toujours s'occuper un peu de politique en Espagne), le paseo s'est peuplé.

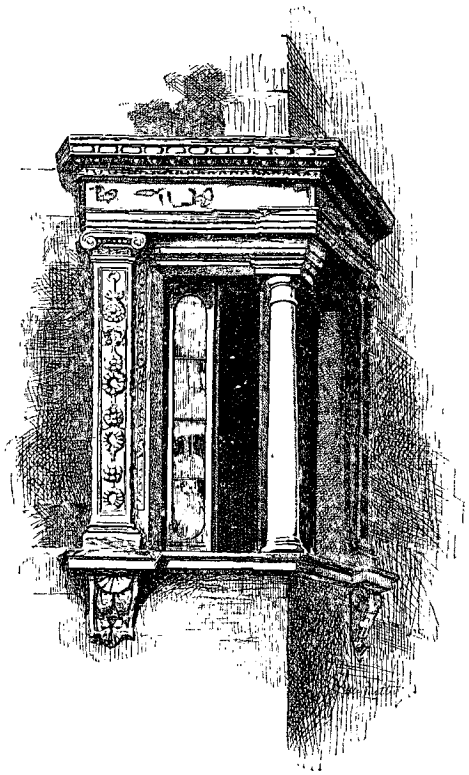
Bien que manquant généralement de beauté, et n'offrant pas de type bien caractéristique, les jeunes Alicantines se font remarquer par leur grâce et l'élé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gance de leur taille. Quel dommage qu'elles soient presque toutes destinées à devenir, dans quelques années, d'énormes matrones aux formes opulentes comme la mère qui les escorte! On n'échappe pas à son sort!

Plusieurs groupes de petites filles, dont la plus âgée n'a pas dix ans, passent devant moi; elles se donnent le bras, et causent d'un air important, en maniant leur éventail. Ce n'est pas en France qu'il faut dire : il n'y a plus d'enfants, c'est ici. Aucune de ces petites personnes, aux grands yeux bruns, qui me fixent d'un regard assuré, aux joues badigeonnées de poudre de riz, ne songe ni à jouer ni à courir.

L'élément masculin est en minorité; il est assis en ce moment sous la véranda du *Casino* (cercle), d'où l'on surveille aisément la promenade. Les jeunes gens amateurs de sport caracolent autour des voitures, ou bien rament dans le port en élégant costume de yachtman; d'autres enfin sont au club des Régates. Qu'on se figure une maison en planches assez semblable à un établissement de bains froids, et à laquelle le remous du port imprime un mouvement perpétuel. Ce peu de stabilité du plancher n'empêche pas les membres du cercle de donner dans la salle du premier étage, très gentiment ornée, des réunions intimes fort suivies. On n'a pas tellement l'occasion de s'amuser à Alicante qu'on recule devant un léger mal de mer; on en est quitte pour abandonner au moment critique son cavalier ou sa danseuse, et se retirer discrètement dans le cabinet de toilette voisin; après quoi on vient reprendre le quadrille ou la valse malencontreusement interrompus.



Fenêtre d'angle de la *calle de las Monjas* (voy. p. 197). Dessin de Malteste.

Après avoir quitté la promenade, dont les réverbères commencent à s'allumer, je vois, à l'angle d'une maison, une ombre qui se range sur mon passage. C'est un *novio* en contemplation devant le balcon de sa belle. Celle-ci perche au troisième étage, ce qui devrait être gênant pour un entretien confidentiel, et néanmoins je n'entends aucun bruit de voix. Voici l'explication de ce mystère : nos fiancés sont munis d'un tube acoustique. Si même ils redoutaient les courants d'air, il leur serait loisible, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, d'échanger leurs douceurs par le téléphone, établi maintenant dans toute maison qui se respecte. Les progrès de la science mis au service de l'amour, que c'est beau! mais aussi combien la classique sérénade était plus pittoresque!

Ce manège dure plus ou moins longtemps et ne se termine pas toujours par un mariage. On n'est pas engagé par le seul fait d'aller se promener sous un balcon. Les mauvaises langues assurent même que certains jeunes gens ont plus d'une *novia* et partagent les loisirs de leurs soirées entre plusieurs fenêtres. Les jeunes filles, de leur côté, peuvent se montrer inconstantes sans qu'il en résulte pour elles le moindre inconvénient. A quelque classe qu'elles appartiennent, elles n'apportent en dot que leurs beaux yeux et leur trousseau. Le fiancé est tenu de leur offrir, entre autres cadeaux, la robe de mariée, toujours de couleur noire. Jadis il recevait en retour, la veille du mariage, élégamment disposée sur un plateau, *la ropa interior* (lisez : linge de corps) qu'il devait revêtir pour la cérémonie; au milieu s'étalait la chemise, brodée par les blanches mains de sa future épouse, et ornée d'une parure de boutons variant du doublé aux diamants, suivant la fortune de la famille. Cette coutume n'existe plus maintenant que chez le peuple. Dans la bonne société on se borne à offrir un bijou quelconque.

Les plaisirs d'Alicante, le soir, se réduisent aux représentations théâtrales. Pendant presque toute l'année, les troupes de *zarzuela* (opéra-comique) alternent avec celles de drame ou de comédie et d'opéra italien. Le théâtre est fort coquet, et le coup d'œil de la salle est d'autant plus joli qu'il n'y a que des fauteuils d'orchestre et des loges où paradent les dames en toilette de soirée. Les gens du peuple sont relégués à la *cazuela* (paradis); ils sont en général très convenables, et ne réclament le lever du rideau que par des applaudissements. C'est au théâtre que l'on se retrouve, que l'on échange des visites d'un *palco* (loge) à un autre, sans prêter grande attention au jeu des acteurs. Les familles s'y rendent au grand complet, avec les enfants de tout âge, même de pauvres poupons qui seraient bien mieux dans leurs berceaux et qu'on amène surtout pour ne pas priver d'un si grand plaisir la bonne ou la nounou. De là, de précoces éducations dramatico-lyriques : il n'est pas rare d'entendre des gamines de dix à douze ans discuter gravement les mérites d'une pièce d'Echegaray ou d'une *zarzuela* du maestro Chapi.

Quand, par extraordinaire, *no hay funcion* (il y a relâche), on va passer la soirée chez des amis; c'est ce

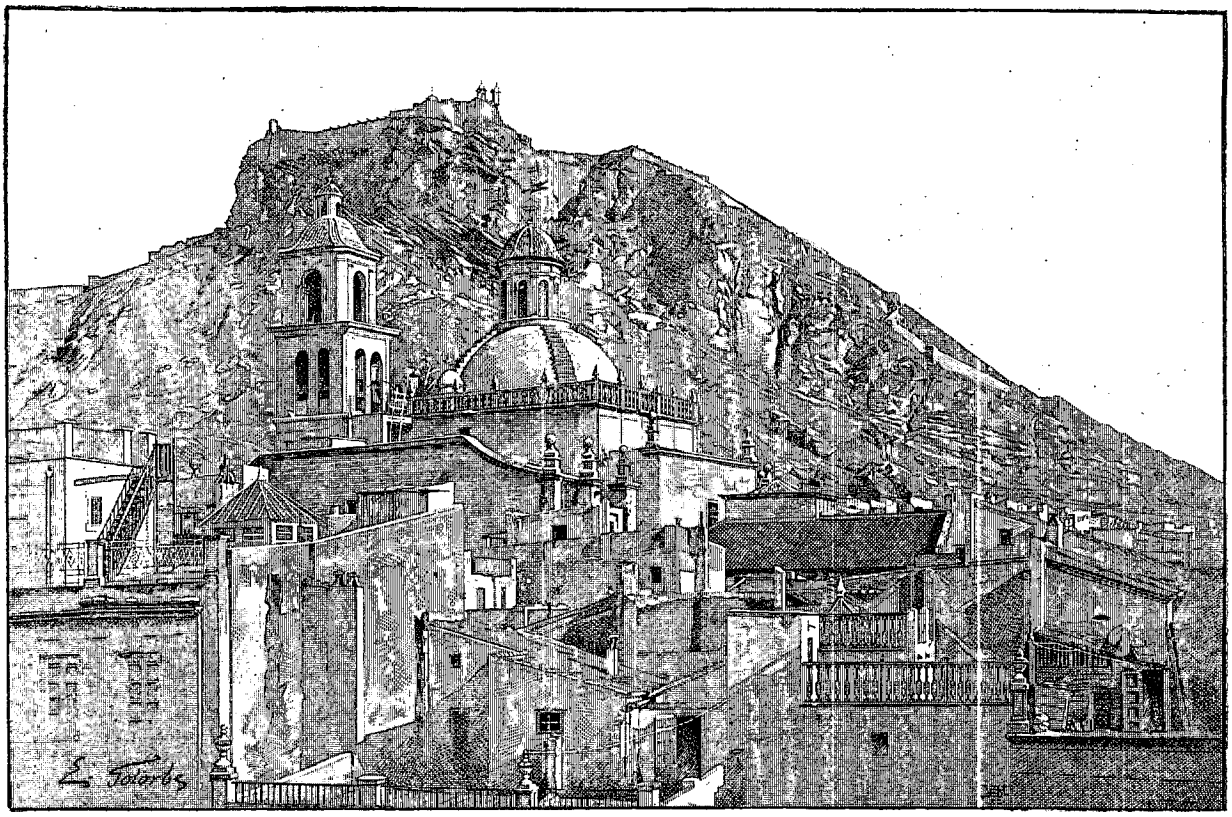
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on appelle *reunirse en confianza* (sans cérémonie). Si la jeunesse est nombreuse, elle danse; si elle a soif après cet exercice, une carafe d'eau est à sa disposition. Il n'est pas dans les habitudes locales d'offrir des rafraîchissements; le mot *á palo seco* (littéralement « à bâton sec ») a été créé tout spécialement pour désigner cette façon économique de recevoir ses invités.

II

Sous peine d'être accusée de partialité, je suis forcée d'avouer que les environs d'Alicante ne sont pas précisément enchanteurs. J'en excepte la plaine du *Babel*, dont j'ai déjà vanté les jardins de palmiers. Ce qu'on appelle généralement *la Huerta* est situé à une heure au moins de la ville, du côté des villages de *Santa Faz*, *San Juan*, *Muchamiel*, *Beni Madrel*, etc. Là on trouve de gracieuses villas, entourées de jardins d'orangers; mais, je le répète, il faut aller les chercher bien loin.

Autour de la ville, à partir de l'endroit où se voient encore quelques restes de fortifications, la campagne ne présente qu'une suite de monticules, au sol argileux et crevassé. Çà et là, quelques champs verts font encore plus ressortir la nudité de ces collines, qui prennent, sous un soleil brûlant, des tons d'une aveuglante blancheur. En plein hiver, il règne de ces côtés une tempé-



Vue du dôme de San Nicolás et du Bena Cantil. — Dessin de Gotorbe.

rature plus que printanière, et en été on peut se donner l'illusion d'une excursion au Sahara.

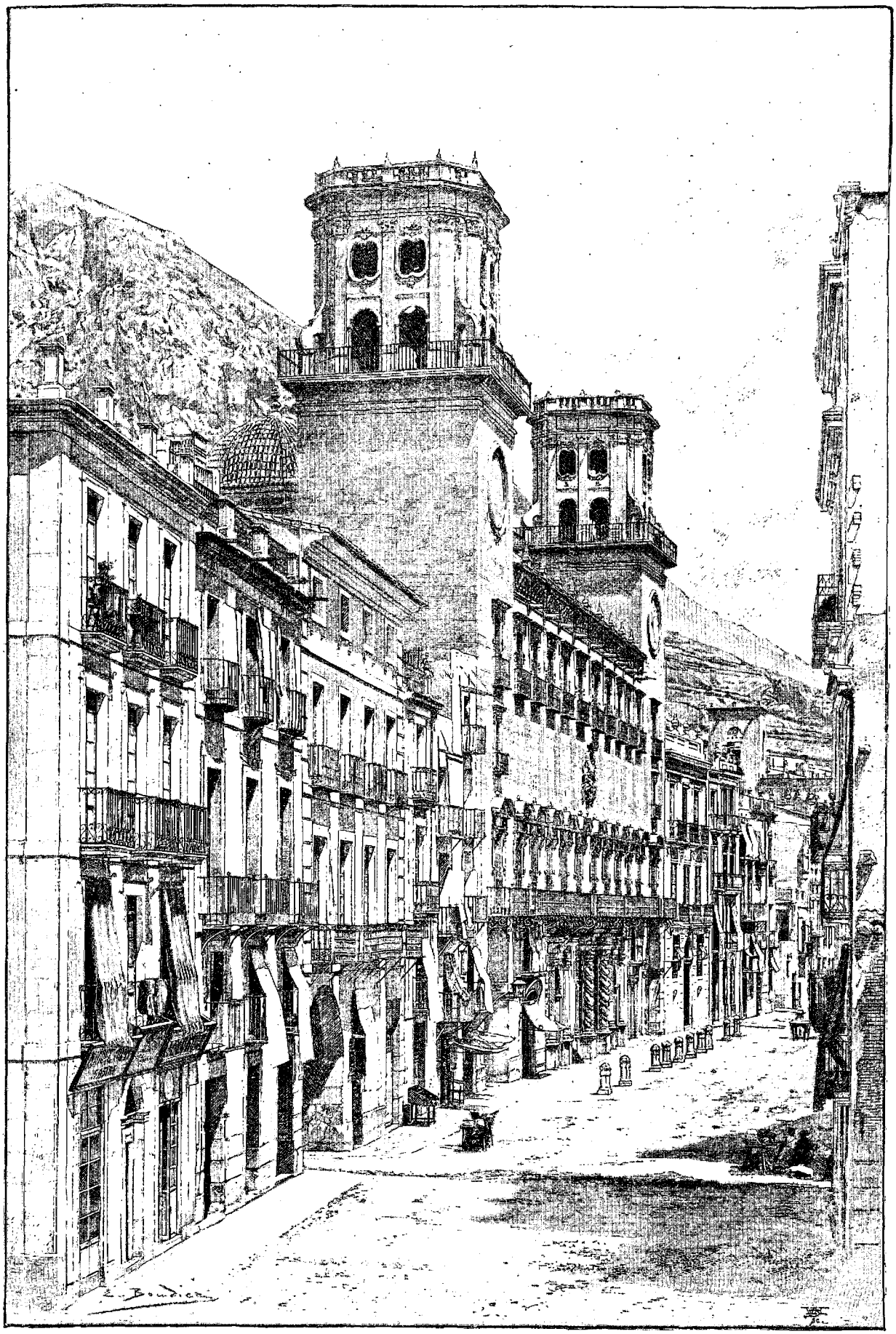
Eh bien, le croira-t-on? les Alicantins ont la passion des promenades à la campagne.

C'est surtout pendant les fêtes de Pâques que les environs de la ville offrent un coup d'œil animé. Dès le samedi saint, après que les cloches ont annoncé la résurrection, et qu'une nuée de *aleluyas* (petites images saintes) s'est abattue des fenêtres sur les gamins de la rue, on prépare dans chaque maison le grand gala du lendemain. Des femmes portant d'énormes corbeilles assaillent les fours de boulangers. Elles vont y faire cuire la *mona*, le classique gâteau dans lequel sont enchâssés des œufs durs. La mona ne peut être mangée entre les quatre murs d'une maison; ceux qui, pour une raison quelconque, sont retenus chez eux, observent la tradition en allant goûter sur leur terrasse.

Vers trois heures de l'après-midi on se met en route; les places à l'ombre ne sont pas tellement nombreuses qu'on n'ait souci de les retenir d'avance. Tandis que les femmes déballent le contenu des lourds paniers, et font même cuire l'*arroz* à des fourneaux improvisés, les hommes, tranquilles spectateurs, commencent à accorder la guitare, inséparable de toute partie de plaisir, et qui accompagnera tout à l'heure les danses et les chants.

On fait d'abord honneur aux victuailles, puis le moment impatiemment attendu arrive, la mona est distribuée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



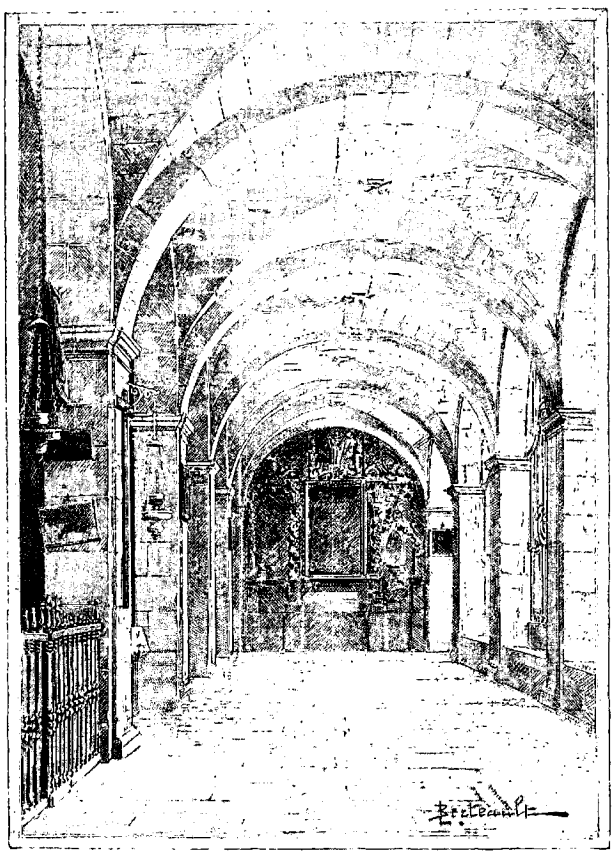
Alicante : l'Ayuntamiento (voy. p. 196). — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. J. Laurent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chacun s'arme d'un œuf dur et s'efforce de le casser sur le front de son voisin ou de sa voisine. Alors commencent les poursuites, les courses folles à travers champs pour éviter le projectile. Les têtes s'échauffent, et ces jeux, dégénérant en licence, provoquent parfois des scènes violentes. Il advient, en effet, que des mauvais plaisants se munissent d'œufs frais, et je laisse à penser la colère de celui ou de celle qui reçoit sur sa figure ou sur ses vêtements cette averse gluante! Même dans la bonne société, on ne s'affranchit guère des abus qu'entraîne cette étrange coutume; chez les gens du peuple il n'est pas rare que quelques coups de couteau ne terminent de lugubre façon une journée si gaiement commencée.

Bien que les *moneros* soient peu difficiles dans le choix des sites où ils vont camper, je doute que la plaine qui entoure le mont Tosal ait leurs préférences. Mon Dieu! comme il y fait chaud! Si j'y viens aujourd'hui, ce n'est certes pas en partie de plaisir, mais bien poussée par la curiosité. Depuis fort longtemps je désirais visiter une forteresse à moitié démantelée qui se dresse au sommet de la colline, le *Castillo de San Fernando*, ainsi nommée de Ferdinand VII, qui le fit construire en 1812.

Depuis les temps les plus reculés, toutes les armées ennemies qui ont assiégé la place ont campé sur ces hauteurs. L'endroit ne saurait être mieux choisi pour résumer l'histoire de la cité, dont les principaux événements se sont déroulés dans la plaine que je contemple d'ici.



Cloître de la cathédrale de San Nicolás (voy. p. 197). — Dessin de Berteault.

Il serait bien difficile de préciser l'origine exacte d'une ville dont le nom seul donne lieu tous les jours à d'ardentes polémiques entre ses habitants et ceux d'Elche, sa voisine. Les Alicantins, dans leur chauvinisme, prétendent que leur cité occupe l'emplacement de la puissante colonie grecque d'Illice. Ce nom aurait été altéré par les Mores, qui en auraient fait *Illicant*, et quelques historiens de bonne volonté en font dériver le nom actuel.

D'autres auteurs, dignes de foi, peuvent dire que la ville qui nous occupe est l'ancienne *Lucentum* ou *Lucentia*, voisine d'Illice, mais d'une importance secondaire. Parmi eux, l'historien Lumiares donne l'explication suivante : « Quand les Mores envahirent le royaume de Valence, ils changèrent les noms de toutes les villes, et c'est ainsi que de Lucentum ou Lucentia ils firent *Lecant*, auquel ils ajoutèrent l'article *al*, d'où *Alecant* ou *Alacant*, comme on dit encore aujourd'hui en dialecte valencien. »

En voilà assez sur le chapitre des étymologies. Il est temps de descendre de mon observatoire. Après ce regard sur le passé, je fais une rencontre bien propre à me ramener aux réalités de la vie présente : c'est un convoi funèbre qui prend la route du cimetière, situé de l'autre côté de la montagne. Il est heureux que le champ du repos soit placé si loin de la ville; les émanations pestilentielles qui s'en dégagent seraient funestes à la santé publique. Il faut les attribuer à l'usage de placer les corps dans des niches pratiquées dans l'épaisseur d'un mur, et fermées par une plaque de marbre mal jointe, voire même par de simples briques.

Le convoi que je croise est d'une grande simplicité; en général la mort est entourée ici de peu de pompe; je remarque néanmoins que le cercueil, porté à bras, est surchargé d'ornements. La fabrication des cercueils constitue à Alicante une véritable industrie : on les étale dans des vitrines comme des objets d'art, et les passants peuvent se donner le plaisir de choisir d'avance cette dernière parure de leur dépouille mortelle. N'ai-je pas lu à l'époque du jour de l'an l'annonce suivante dans un journal de la localité, entre des réclames pour le *turron de Jijona* ou les massepains de Tolède :

« *La Alicantina.*

« Établissement funéraire, calle San Francisco, 39.

« La meilleure recommandation en faveur de cet établissement est fournie par ses nombreuses années d'existence, durant lesquelles son propriétaire s'est acquis une clientèle choisie et une réputation bien méritée par les soins apportés à ses travaux.

« Ledit établissement vient de recevoir un assortiment complet de caisses de zinc galvanisé pour grands et petits corps, pour embaumements, pour la conserva-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion des cadavres dans les niches, le tout dans les prix les plus modérés.

« Cercueils en cristal pour jeunes filles (horreur!), cercueils en acajou massif et autres bois, cercueils pour enfants, à 12 réaux (3 francs) et au-dessus.

« Grand choix de draps mortuaires.

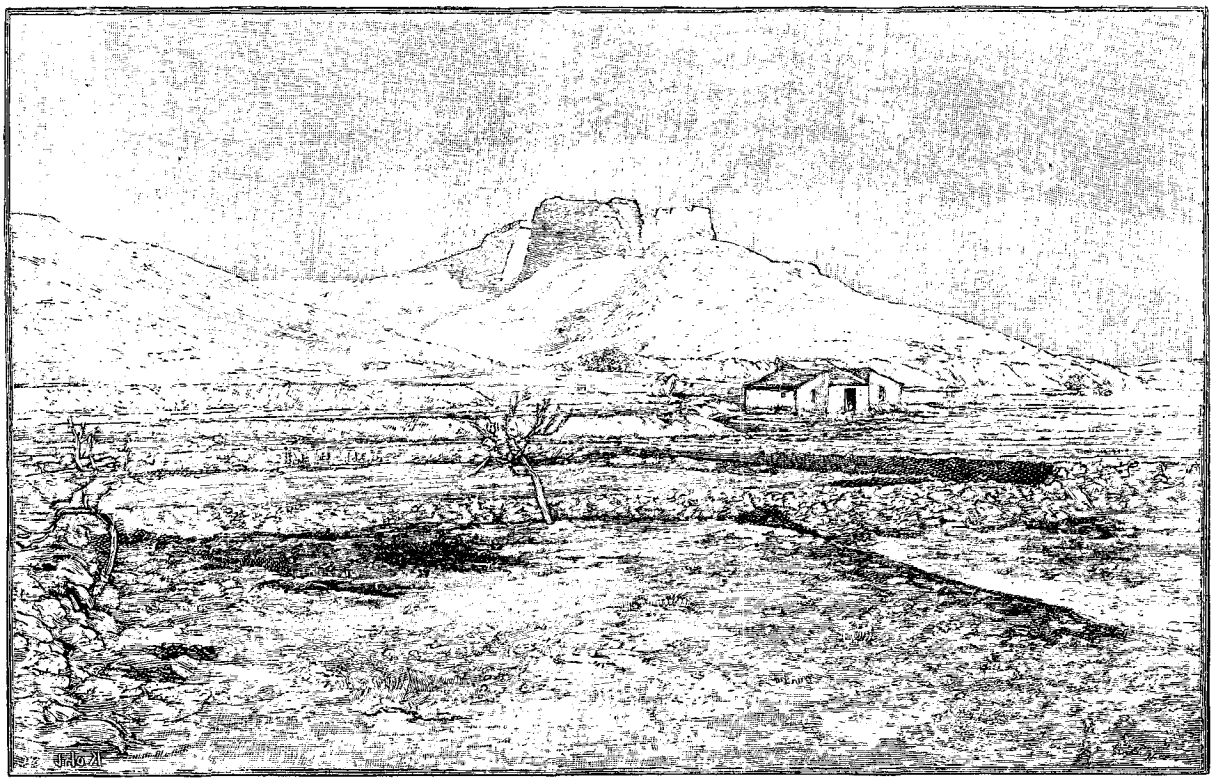
« Ne pas confondre cette maison avec d'autres du même genre! »

Est-ce assez alléchant!

Je me hâte de laisser une bonne distance entre ma personne et le lugubre cortège, et je rentre dans la ville par le faubourg de San Anton. Bien que ce quartier soit un des plus populeux, les maisons y sont fort bien tenues. Les carreaux surtout sont l'objet de soins méticuleux de la part des ménagères alicantines. A cette heure, jeunes et vieilles, réunies dans le *zaguan* (vestibule), qu'un treillage en bois sépare en deux parties, travaillent ou s'occupent à peigner leurs compagnes. Passons vite!

La population féminine n'est pas, du reste, fort nombreuse en ce moment; elle est presque toute employée à la manufacture de tabacs, qui occupe près de cinq mille ouvrières. C'est une des plus importantes de l'Espagne avec celles de Madrid, Séville et Valence.

L'édifice se dresse en face de moi : c'est l'ancien palais de l'évêché, auquel on a ajouté des constructions servant d'entrepôt. Dans la salle où nous pénétrons, on fabrique les cigarettes communes. Les femmes sont assises, par groupes de huit, à de petites tables creuses



Plaine del Tosal : Castillo de San Fernando. — Dessin de Slom.

remplies de tabac. Chaque ouvrière est armée d'une espèce d'ongle en fer, qui lui sert à plier les bouts de sa cigarette, qu'elle roule avec une rapidité extraordinaire. Seize travailleuses forment ce qu'on appelle un *rancho*, et leurs cigarettes, soigneusement empilées dans une caisse, sont apportées à une table voisine où six autres femmes les réunissent en paquets. Ces dernières sont les *encajetilladoras*.

Dans chaque atelier, deux ou trois surveillantes sont chargées de maintenir l'ordre. Leur tâche est facile : les travailleuses, payées à la pièce, ont intérêt à ne pas perdre de temps. De là un silence qui étonne le visiteur.

Mon entrée néanmoins produit une certaine sensation. J'ai beaucoup de succès auprès de ces dames. On me regarde en souriant, on me demande si je m'amuse, et j'achève leur conquête en leur répondant en valencien.

Un chœur de *Vaya usted con Dios* me suit à la sortie de chaque salle. Une des surveillantes, une jeune femme au visage gracieux, m'offre des fleurs qu'elle portait au corsage. Je quitte la manufacture, flattée de ma popularité, mais heureuse d'échapper à cette atmosphère imprégnée de tabac et à cette fine poussière qui pénètre et provoque de fréquents accès de toux et d'innombrables éternuements.

Avec quel plaisir je vais m'asseoir sous les poivriers au feuillage léger, aux grappes rouges, qui ombragent un charmant petit square situé près de la manufacture! C'est le *paseo de Quijano*, appelé ainsi du nom d'un

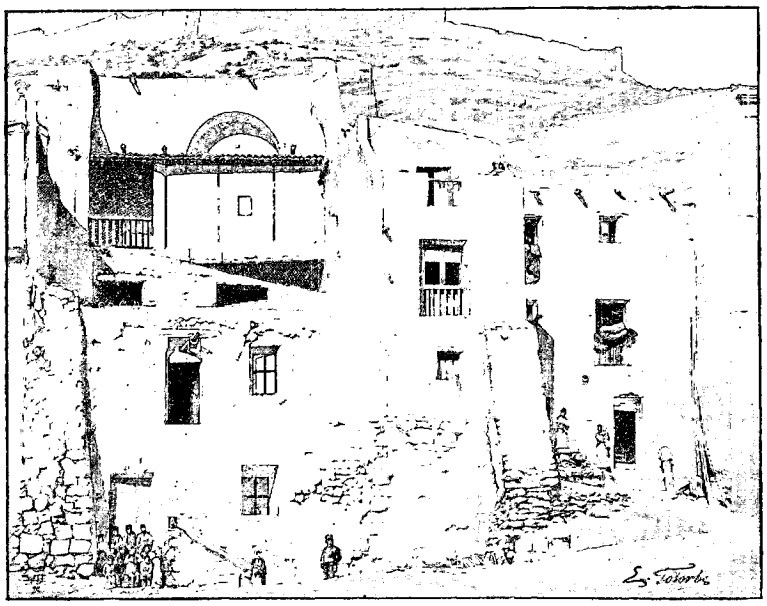
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gouverneur de la ville, dont le mausolée s'élève au milieu du jardin. Cet obélisque de mauvais goût, sur lequel sont inscrits les noms des principales villes de la province, est un monument élevé à la gloire d'un véritable héros. Pendant l'épidémie de choléra qui décima la ville en 1854, Quijano fit preuve d'un dévouement admirable, soignant les malades, enterrant les morts. Il fut lui-même la dernière victime du fléau.

Puisque j'attaque le lugubre sujet des épidémies, il faut que je dise quelques mots de la grande dévotion des Alicantins pour la relique de la *Santa Faz*, particulièrement vénérée dans les temps de calamité publique. C'est le palladium de la cité, l'objet d'une foi ardente. Les esprits forts, les libres penseurs même, croient à la Santa Faz.

Cette relique fut donnée par un cardinal romain à un prêtre d'Alicante en 1489. C'est, d'après la tradition, un morceau du voile dont se servit la Véronique pour essuyer la face du Christ, et qui était conservé à Venise depuis les croisades.

La Santa Faz est déposée dans l'église du hameau qui porte son nom, à quelques kilomètres de la ville, où elle est transportée et exposée à la vénération des fidèles dans les grandes occasions.



Vieilles maisons de l'*Arrabal Roix*. — Dessin de Gotorbe.

Il y a deux ans, alors que le choléra se trouvait aux portes mêmes d'Alicante, à Villa Joyosa, on n'eut pas un seul cas à enregistrer ici. Les Alicantins ne manquèrent pas d'attribuer cette préservation extraordinaire à un miracle de la Santa Faz, et ils organisèrent une fête magnifique en son honneur. Elle fut apportée en procession, précédée de toutes les autorités civiles et militaires, et suivie d'une foule immense. Quand le cortège pénétra dans la cathédrale illuminée, parée de fleurs, au sol jonché de plantes aromatiques, mêlant leurs parfums à celui de l'encens, la multitude s'y précipita après lui : on s'étouffait, on s'écrasait. Je n'oublierai jamais ce spectacle. Entre chaque verset du *Te Deum*, un prêtre donnait un signal, du haut de la chaire, et alors une immense clameur retentissait : le cri de *Misericordia!* répété trois fois par des milliers de bouches, couvrait le bruit des sanglots et des invocations de tout un peuple en délire. Pas une figure qui ne fût inondée de larmes, même les rudes visages des marins et des ouvriers du port. On a de la peine à se figurer des scènes pareilles en plein XIXe siècle, mais je défie les plus sceptiques d'y assister sans émotion.

Du paseo de Quijano, on peut contempler de très près la forteresse dont le nom revient si souvent dans les annales d'Alicante.

C'est de ce côté seulement qu'elle est accessible par un chemin en pente douce, qui permet de monter en voiture jusqu'à la première enceinte. De tous les autres côtés, elle est suspendue comme un nid d'aigle sur des rochers à pic, et l'on s'explique qu'elle fût si facilement défendable, qu'elle n'ait pu être prise que par ruse ou trahison.

Ce *castillo* était du reste célèbre dans toute l'Espagne, et les étudiants de Salamanque le chantaient dans leurs vieux refrains :

De una cuchara de palo
que llevaba un estudiante
se fabricaron las puertas
del Castillo de Alicante[1].

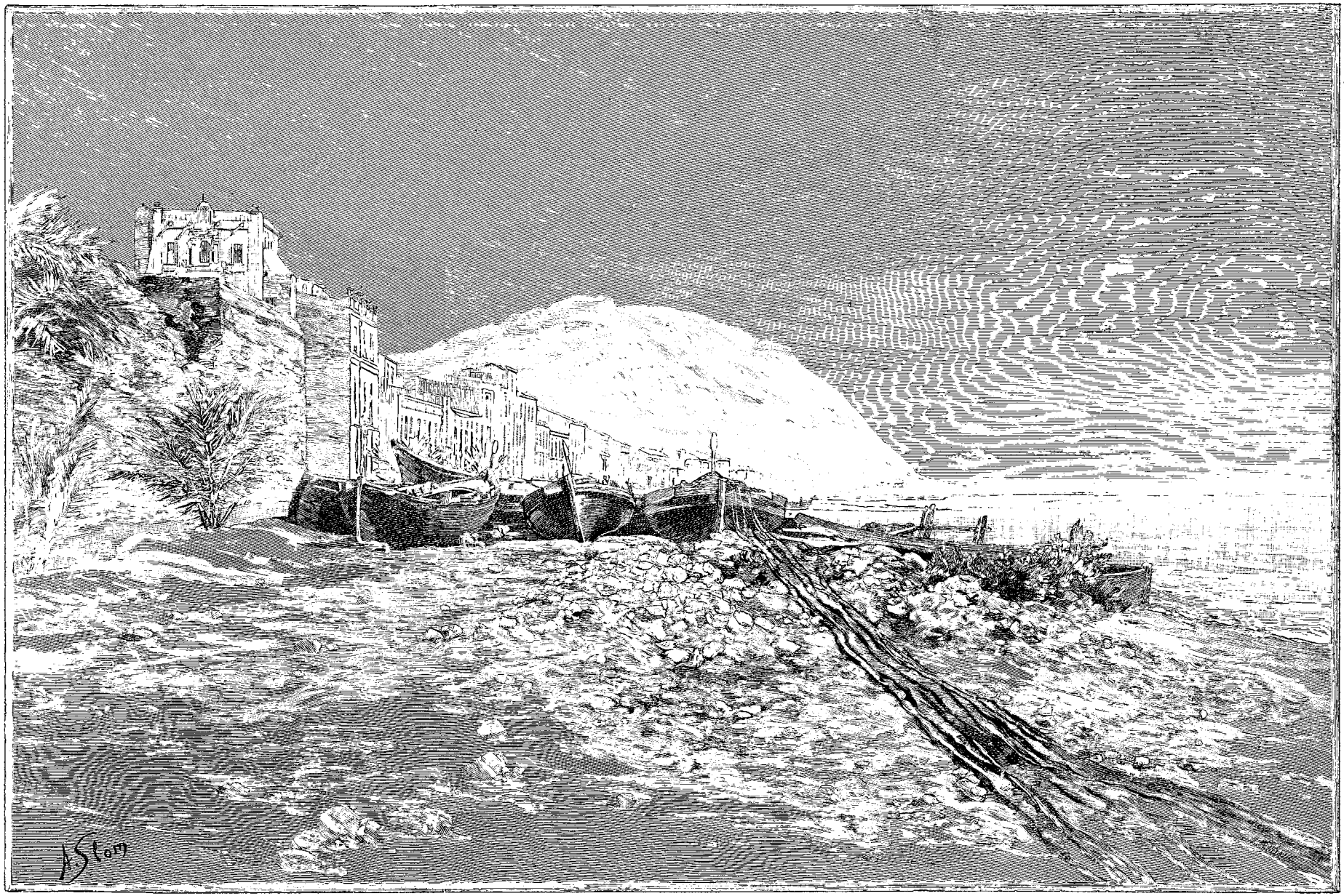
Je contourne la montagne, et j'arrive au pittoresque quartier de l'*Arrabal Roix*, l'ancienne ville moresque construite sur les flancs du Bena Cantil. Les rues ne sont qu'une suite d'escaliers en ruine, contemporains sans doute de Mohammed ben Ard el-Amet, savant fameux, qui ouvre la liste des fils illustres dont Alicante est fière à juste titre.

De ces hauteurs j'aperçois les établissements de bains de mer, construits sur pilotis. Dans chaque cabine, un escalier permet au baigneur de descendre dans l'eau, et de rester, s'il le veut, à l'abri des regards indiscrets, protégé par des nattes qui forment autant de petites chambres.

Ces discrets *retiros* permettent aussi aux baigneuses de délaisser le classique costume pour revêtir des robes hors d'usage, en étoffe plus ou moins légère. Malheureusement toutes ne se contentent pas de cette immersion solitaire : elles vont respirer un peu d'air frais en dehors des nattes, et alors elles étalent, sous les yeux de la galerie, des corsages collants et des

1. « Avec une cuillère de bois que portait un étudiant, on construisit les portes du château fort d'Alicante. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



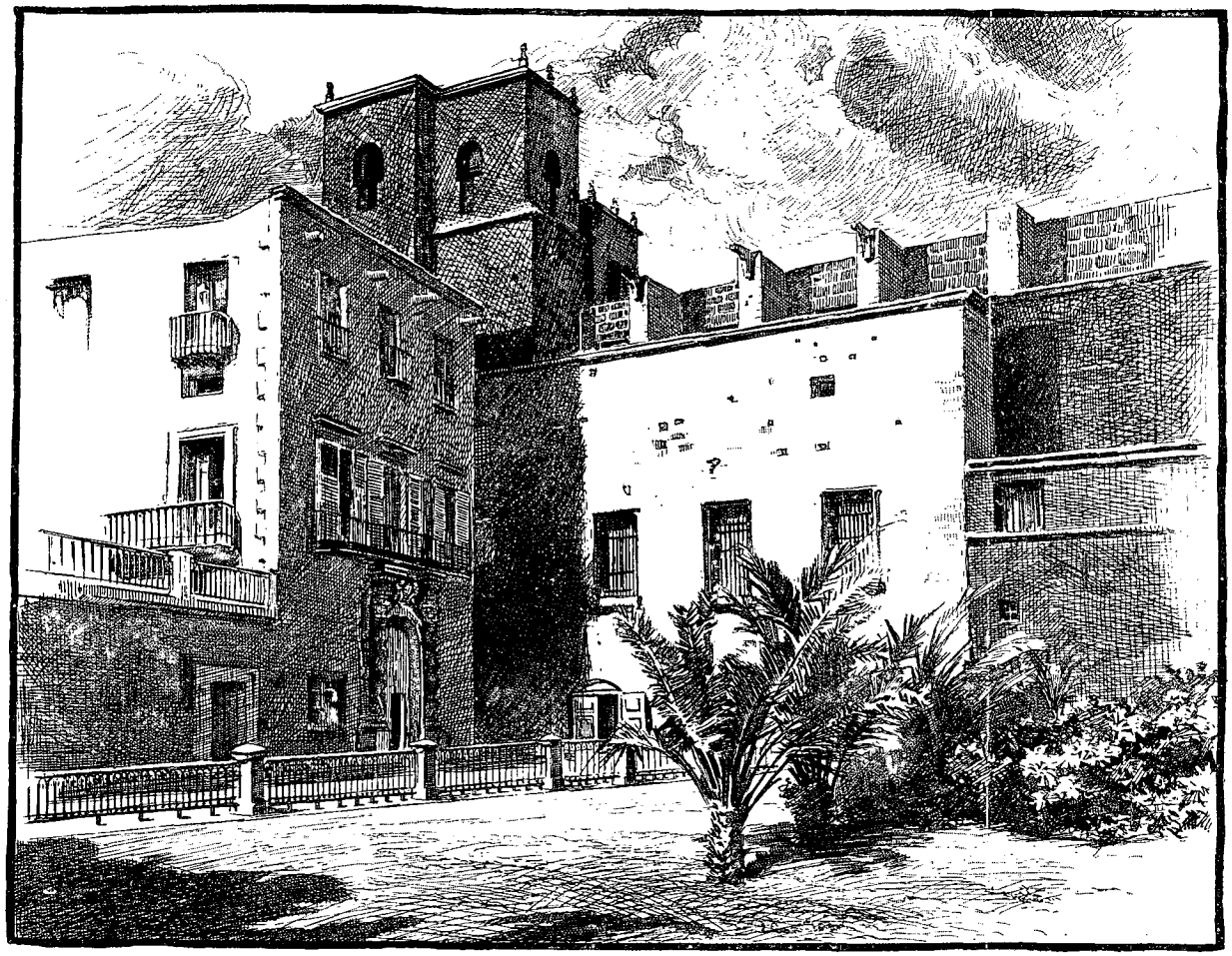
Plage de l'Arrabal Roix. — Dessin de Slom.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jupes que la vague indiscrète fait ondoyer.... Jetons un voile!...

Séparé de la plage par la route poudreuse, le jardin *Corbalan*, créé depuis peu, nous offre ses palmiers nains et ses carrés de fleurs. Cadre charmant pour la statue qui se dresse au milieu. C'est celle d'un philanthrope qui, en dehors des bienfaits prodigués à sa ville natale, fit un don de cent mille francs aux inondés de Murcie, ce qui lui valut le titre pompeux de *Marqués de la Caridad* (« marquis de la Charité »). Les bonnes âmes disent bien tout bas qu'il avait à expier quelques peccadilles, entre autres certain trafic pratiqué au pays des bons nègres, mais ceci ne me regarde pas.

Quoi qu'il en soit, le brave homme s'est dit, dans sa profonde philosophie, qu'il était bon de ne pas escompter la reconnaissance de ses concitoyens. Il a laissé, par testament, la somme nécessaire à l'érection de ce monument, où il est représenté en redingote, et la tête couronnée de lauriers. Pourquoi cet emblème guerrier sur le front d'un pacifique bourgeois? Le sculpteur aurait-il fait servir, par hasard, une tête d'empereur romain hors d'usage? On pourrait le croire, car la ressemblance du visage de bronze avec celui du défunt est plus que problématique. Sur le socle on lit



Façade latérale de Santa Maria. — Dessin de Malteste.

ces mots : *Alicante á Muñoz*; il eût été plus exact de mettre : *Muñoz á Muñoz*.

Un dernier regard à la statue, et je gravis la rampe qui conduit à l'église Santa Maria, qui se trouvait jadis sur la plage, et dont les hauts murs gardent la trace du bombardement des Anglais. De ses deux tours, l'une, celle qui regarde la mer, présente cinq angles; au moyen âge elle jouissait du droit d'asile. N'allons pas chercher bien loin l'origine de l'édifice : c'était encore une mosquée, que le roi Alphonse le Sage fit consacrer à l'Assomption de la Vierge, mystère pour lequel sa femme doña Violante avait une grande vénération. La nef et les chapelles, de style byzantin, furent construites par Jaime *el Conquistador* en 1264. A cette époque, la façade était d'une grande simplicité.

La porte actuelle, surchargée d'ornements, ne date que de 1724. Le parvis de l'église est encombré d'une foule de gamins de tout âge : ce sont les élèves de *el Instituto* (collège de la ville). Bien que l'heure des cours ait sonné depuis longtemps, les *estudiantes* n'ont pas l'air de s'en préoccuper. Serait-ce que la jeunesse alicantine mépriserait les bienfaits de l'éducation universitaire? Hélas! je le crains. Malgré les louables efforts et le talent réel des professeurs, le niveau intellectuel ne s'élève guère ici. La place de

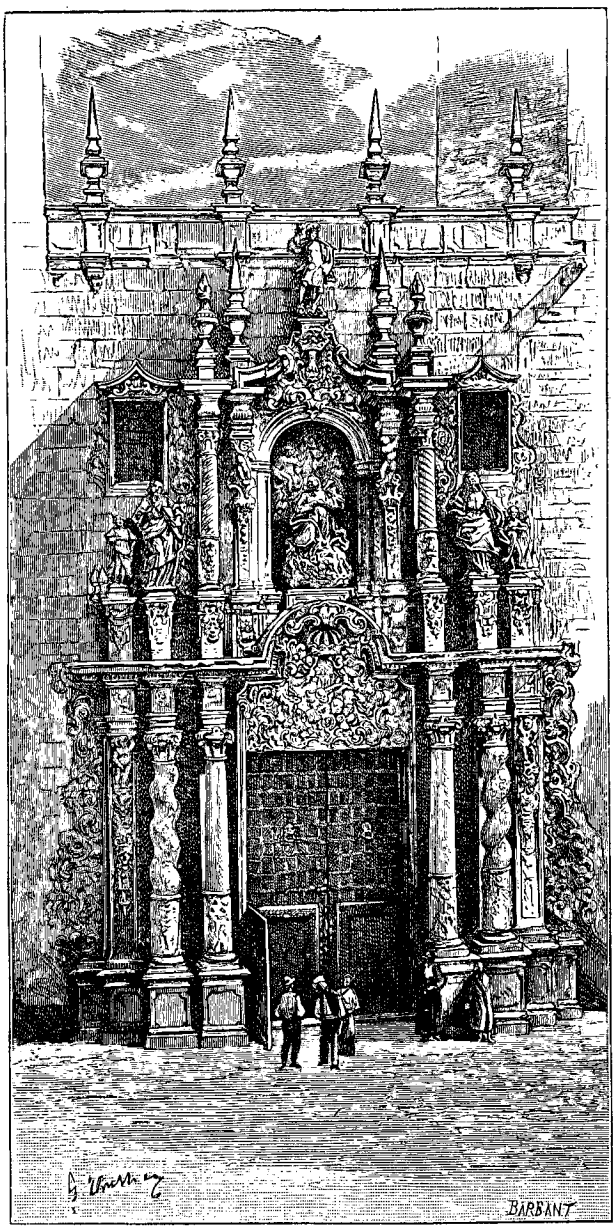
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Santa Maria est beaucoup plus fréquentée que les salles délabrées du bâtiment voisin.

Quant aux jeunes filles, à part celles qui sont élevées par des institutrices étrangères, ou envoyées dans les couvents de Valence ou de Madrid, leur instruction n'ira jamais jusqu'à mettre un *h* aux verbes *haber*, *hacer*, etc. Quelques éléments d'orthographe, les quatre règles et un peu d'histoire et de géographie constituent leur bagage scientifique. Ces notions leur sont données dans les *colegios* (pensions), où on leur apprend surtout à coudre et à broder. L'enseignement mutuel y fleurit, à la grande satisfaction des maîtresses, plus occupées à recevoir leurs amies et connaissances qu'à surveiller leurs élèves. Je me vois encore dans la classe de la vénérable doña Mercedes, chez laquelle on m'envoyait jadis m'initier aux mystères de la langue de Cervantes pour l'importante somme de *diez reales* (2 fr. 50) par mois. La classe était divisée en deux parties : d'un côté, les élèves à 2 fr. 50, assises sur de petites chaises, et, de l'autre, des enfants du peuple pour lesquelles la maîtresse était censée recevoir de l'Ayuntamiento une allocation annuelle. La discipline était inconnue dans nos rangs. Riches et pauvres hurlaient avec un ensemble touchant. Quand le tapage devenait par trop insupportable, doña Mercedes, du haut de sa chaire abritée par un dais, proférait une menace terrible : « *Si me quito el zapato!* (Ah! si je quitte mon soulier!) » criait-elle. Le calme renaissait pendant quelques minutes, puis le bruit recommençait. Alors la pantoufle vengeresse (une vulgaire espadrille) quittait le pied. La première sommation consistait à donner sur le bureau un coup qui soulevait un nuage de poussière. A la seconde, le projectile était lancé, et toujours (ô injustice criante!) il allait s'abattre dans les rangs des élèves pauvres, à la grande joie de l'autre clan.

La partialité de notre maîtresse était en somme bien excusable, si l'on songe que depuis huit ans la municipalité avait négligé de lui payer ses modestes appointements.

Les collégiens, en école buissonnière, sont les seuls êtres vivants que l'on voie à cette heure dans les vieux quartiers. En descendant dans la *calle Mayor*, nous trouvons un peu plus de monde.



Porte principale de Santa María. — Dessin de G. Vuillier.

Des dames vont par groupes ou bien accompagnées d'une bonne; jamais seules, c'est contraire à tous les usages reçus. Elles font leurs achats; en voici deux qui entrent dans un magasin de nouveautés; je m'y glisse après elles. Les commis[1], occupés à lire le journal, ne se dérangent pas. On pourrait rester ainsi pendant des heures sans que personne daignât vous demander ce que vous désirez. Aussi je me contente de suivre, en curieuse, la scène qui va se passer entre les acheteuses et les nonchalants employés. Ces dames demandent à voir des foulards. On leur vide à regret le contenu d'un coffre. L'article ne convient pas. Tranquillement le commis replie les foulards l'un après l'autre, les empile soigneusement, attache le coffre avec une ficelle, et le replace non moins tranquillement dans le rayon. Ce manège recommence deux ou trois fois. Alors une femme du peuple se mêle au groupe : elle ne comprend pas, dit-elle, que ces dames ne trouvent pas ces foulards très jolis, car si c'était pour elle, elle aurait déjà pris celui-ci.... On ne songe pas à lui répondre que ça ne la regarde pas, et l'on commence à débattre le prix. La cliente offre toujours la moitié, puis feint de sortir, rentre de

1. En Espagne il n'y a jamais de demoiselles de magasin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveau, fait une concession de quelques centimes. Nouvelle intervention de la bonne femme : « Tu demandes vraiment trop cher », dit-elle au commis. Celui-ci finit par céder, sans aucune perte bien entendu, car le prix marqué est toujours le double de la valeur réelle, en vue de l'indispensable marchandage. Je ne conseille pas aux gens pressés de venir faire des emplettes dans la bonne ville d'Alicante.

Sur la *Plaza de la Constitucion*, une multitude de femmes se presse autour d'un kiosque rustique où l'on débite l'eau gratuitement à certaines heures de la journée. Il y a une dizaine d'années seulement que, grâce à l'initiative du marquis de Benalua, la ville a été approvisionnée d'eau potable. Jadis elle était transportée de fort loin et vendue très cher. Quelques industriels avaient même établi des distilleries d'eau de mer. On utilise encore cette dernière pour l'arrosage des rues.

En dehors de la calle Mayor et de celle de *la Princesa*, qui sont les plus fréquentées, c'est sur le port qu'il faut aller chercher la vie et l'animation. Une voie ferrée le parcourt d'un môle à l'autre, et amène les wagons, des gares de Madrid et de Murcie, devant les bateaux amarrés au quai. Ceux-ci apportent diverses marchandises, et s'en retournent chargés, surtout de vins, cette grande richesse de la province. Parmi les milliers de tonneaux qui arrivent au port, on en chercherait vainement un seul renfermant le fameux vin doux qui a fait la réputation d'Alicante. Quelques propriétaires de la *Huerta* le récoltent en très petite quantité, et le vendent à prix d'or, sous son véritable nom de *fondillon*.

C'est sur l'*Explanada de España*, qui s'étend du paseo de los Mártires à la gare de Murcie, que se trouvent les principaux chais, et que l'on peut assister au curieux spectacle des arrivages de vins de la campagne.

Des chariots couverts de toile peinte de diverses couleurs apportent les futailles pleines, suspendues entre les roues par des courroies. L'intérieur du véhicule est une véritable maison ambulante. Le charretier, qui a fait quelquefois trois jours de route, déballe tous ses ustensiles : outres de cuir, gargoulette, *mantas* (couvertures aux vives couleurs), sacs de paille et de caroubes. Les mules sont dételées, et installées devant des mangeoires improvisées, pendant que leurs conducteurs déchargent leur marchandise. A l'heure du déjeuner, chacun va faire ses achats au *ventorillo*[1] voisin, et revient muni d'un énorme pain accompagné d'une tomate, d'un oignon ou d'une laitue. Un tonneau sert de table. Le *jarro* rempli de vin circule parmi les convives.

Si l'on se figure que chaque convoi se compose de huit à dix charrettes et d'une trentaine de mules, on aura tout de suite une idée de l'aspect mouvementé de ce véritable campement.

A côté des magasins de vins, les ateliers de tonnellerie occupent un grand nombre d'ouvriers. Là se voit le véritable type de l'homme du peuple alicantin, à la barbe noire, aux traits fins et impassibles comme ses ancêtres les Mores. Rien de la gaieté exubérante de l'Andalous : quelques mélopées bizarres accompagnent seules, de leur rythme plaintif, les coups de marteau fixant les cercles de fer autour des douves. Les idées socialistes n'ont pas encore pénétré chez lui. Il a toujours le respect du maître. Son caractère pacifique justifie bien peu les précautions de certains de nos compatriotes, qui s'arment jusqu'aux dents pour traverser les quais à huit heures du soir. La population ouvrière n'est pas à craindre quand on la traite avec douceur et qu'on sait ménager son amour-propre excessif.

Ouvrier d'Alicante. — Gravure de Thiriat.

Il est donc regrettable à tous les points de vue que l'expiration des traités de commerce vienne plonger dans la misère tant de braves gens, et enlever à Alicante sa prospérité commerciale.

Et quand on pense qu'au moyen de quelques travaux d'irrigation cette ville pourrait rivaliser comme station d'hiver avec ses sœurs de la Méditerranée, Alger, Nice ou Menton!

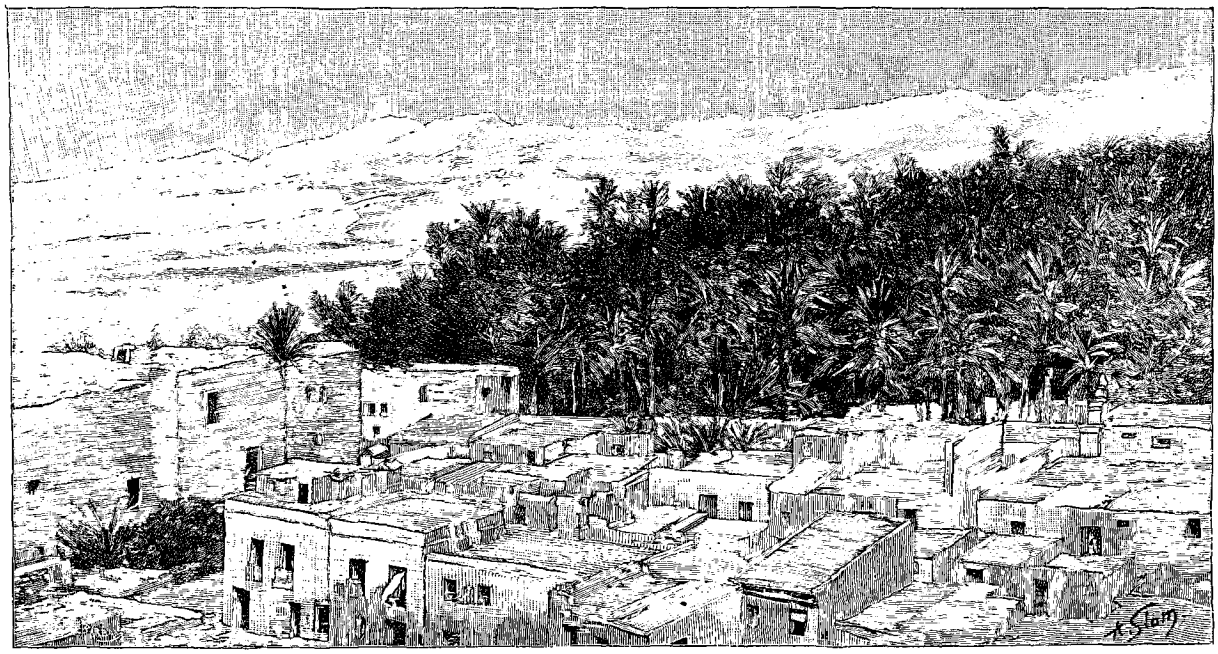
1. Mauvaise petite auberge.

MARTHE MALLIÉ.

(La fin à la prochaine livraison.)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama d'Elche. — Dessin de Slom.

PROMENADES A ALICANTE ET A ELCHE,

PAR MADEMOISELLE MARTHE MALLIÉ [1].

1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

ELCHE

I

Le voyageur en chambre qui s'exalte au coin du feu à la lecture de merveilleux récits d'Orient, et rêve de ciel bleu, de palmiers et de blanches terrasses, peut réaliser ses désirs les plus chers sans s'exposer aux fatigues d'un lointain voyage ou aux affres de l'horrible mal de mer. Qu'il franchisse les Pyrénées et qu'il vienne à Elche. Il y trouvera certainement les paysages entrevus dans ses songes.

Jadis l'illusion eût été encore plus complète : on partait d'Alicante en voiture ou en diligence, et après trois heures de route dans une plaine aride, au détour d'un chemin poudreux, la forêt de palmiers apparaissait à l'horizon comme une oasis au milieu d'un désert.

Depuis 1884, le voyage a gagné en confortable ce qu'il a perdu en pittoresque : on va tout simplement à Elche en chemin de fer.

Quand j'arrive à la gare, elle est déjà encombrée de voyageurs, malgré l'heure matinale. Tous sont frileusement enveloppés dans leurs *capas* ou *mantas* : on n'aperçoit que des yeux brillants sous des chapeaux ou des foulards. Pensez donc! le thermomètre marque 12 degrés au-dessus de zéro! Pour un Alicantin, c'est un froid de Sibérie. A peine ouvre-t-on la porte de la salle d'attente que tout un flot s'y précipite. L'étranger naïf croit que les wagons vont être pris d'assaut et se hâte d'y choisir sa place. A sa grande surprise, deux ou trois personnes seulement se détachent des groupes. Tout ce monde-là, hommes, femmes, enfants, est venu pour la *despedida* (prendre congé). C'est une formalité dont parents et amis ne sauraient s'affranchir, même pour un voyage de courte durée. La scène du départ est fort divertissante : les recommandations de toutes sortes : *Expresiones á fulano* [1], les petits coups affectueux dans le dos accompagnés de *Amigo! amigo!* réitérés, se prolongent souvent trop longtemps au gré des gens pressés. Dans les gares peu importantes le chef de train ne donne le signal que quand ces scènes de famille ont pris fin.

Pendant ce temps, des femmes chargées de paniers et de colis escaladent péniblement les wagons de troisième classe, suivies de leurs maris, qui, eux, ne portent rien et roulent tranquillement une cigarette.

1 Suite. — Voyez p. 193.

1 « Mes amitiés à un tel. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chemin de fer suit le bord de la mer, puis s'enfonce dans les terres et parcourt des chemins plantés d'oliviers et de caroubiers. Çà et là, des fermes aux petits jardins clôturés de figuiers de Barbarie, et des norias dont un âne ou un mulet fait tourner lentement la roue.

« *Santa Pola, un minuto!* » crie l'employé. Une petite gare s'élève en rase campagne. Le village qu'elle dessert est assez loin de là. Petit port habité par des pêcheurs, quelques commerçants et beaucoup de contrebandiers, il ne paraît guère se soucier de sa grandeur passée. Noblesse n'oblige pas toujours! Et pourtant, les chroniqueurs d'Alicante et d'Elche rappellent avec emphase l'importance qu'eut dans l'antiquité le *Puerto Illicitano* (Port Illicitan), qui commandait au golfe du même nom et desservait trois puissantes colonies : Illice, Lucentum et Alona. Les Phéniciens y établirent de grandes factoreries, et l'on a retrouvé de nos jours, dans l'intérieur des terres, des restes de môles et de magasins ou emporiums.

En face se voit l'île de la *Nueva Tabarca*, émergeant à peine au-dessus des flots. De là, le nom de *Planesia* que lui donne Strabon, et de *Plana* (plate) en espagnol qu'elle a conservé jusqu'au siècle dernier. Sous le règne de Charles III, les habitants de *Tabarca*, près de Tunis, ayant été emmenés captifs par des pirates algériens, supplièrent le roi d'Espagne de payer leur rançon. Ce prince les délivra en 1768, et après leur débarquement à Alicante, au nombre de six cents, leur assigna pour résidence l'île déserte de Plana, qu'ils baptisèrent Nueva Tabarca en souvenir de leur patrie.

La campagne change d'aspect après Santa Pola. Les plantations de grenadiers succèdent aux champs d'oliviers, quelques palmiers se montrent déjà, nous approchons. Le trajet n'a duré qu'une demi-heure. Le train s'arrête en pleine forêt.

La gare n'a rien qui justifie l'orgueilleuse admiration que lui vouent les habitants d'Elche. Mais le paysage environnant lui communique un cachet d'originalité qu'on trouve rarement dans ces sortes d'édifices.

Dès la descente du wagon on est poursuivi par le *datilero*[1], qui offre sa marchandise. Elle me paraît peu attrayante : les gamins qui assaillent les voyageurs ont laissé dans la corbeille les traces de leurs doigts.

Le cocher de la *Fonda de la Confianza*, assis sur le siège étroit de sa *tartana*, nous fait des signes d'autant plus pressants que les voyageurs sont rares. Je me soucie fort peu de m'enfermer dans sa voiture cahotante, et de parcourir ainsi les rues encore solitaires de la vieille cité moresque.

Les jardins de palmiers sont la grande attraction d'Elche, et plus l'heure est matinale, plus l'excursion présente de charmes. L'arbre du désert n'est pas de ceux dont l'ombre entretient une éternelle fraîcheur; son tronc mince balance trop haut son panache feuillu pour offrir un agréable refuge contre les ardeurs des brûlants midis.

Je m'engage dans des sentiers bordés de murs très bas, éblouissants de blancheur sous le soleil levant. Brusquement, à un détour du chemin, la clôture s'arrête et découvre de larges *acequias*[1], arrosant des clairières à l'herbe haute et drue. Les arbres qui les encadrent profilent sur le ciel leur grêle silhouette, et leurs fruits d'un jaune ardent en font pâlir l'azur intense.

Pas un être humain, rien que des chants d'oiseaux « dans ces bois où les palmes, agitées par la brise marine, chantent à l'unisson une mélancolique mélodie, digne du désert ».

Parfois une argentine sonnerie de grelots décèle au loin, sur la grand'route, le passage d'un convoi de mules. Puis tout retombe dans le calme, et d'autres sentiers s'allongent devant nous, d'autres ruisseaux, et d'autres champs à la verdure reposante.

Sans souci du temps qui fuit et du soleil qui monte, je me grise en quelque sorte de ces harmonies, de cette solitude, et je vois le moment où je tournerais tout à fait au lyrisme, si, heureusement pour le lecteur, une maison ne m'apparaissait soudain. La porte en est grande ouverte, et pour m'arracher complètement à ma méditation poétique, un énorme chien se précipite sur moi; d'autres accourent à sa suite. J'appelle à mon secours, une femme se présente, me débarrasse de mes féroces agresseurs, et m'invite à entrer. Je pénètre dans une cuisine, au sol de terre battue, meublée de quelques chaises de sparterie et d'une petite table de bois blanc. Ce meuble n'est jamais de grandes dimensions chez les paysans, auxquels il ne sert qu'à déposer le plat de riz où chacun vient puiser avec une cuillère de bois. A droite de la cheminée, sur une planche percée de trous, s'étalent cinq ou six *jarros* (brocs à plusieurs becs) remplis d'eau, à la disposition des passants. Il en est ainsi dans toutes les maisons. Tandis que je suis là, arrive un paysan, monté sur un âne; il met pied à terre, entre en disant tout simplement : « *Buenos dias* », atteint un des jarros, boit, et s'en va sans plus de cérémonie. J'admire cette coutume hospitalière, mais je ne puis m'empêcher d'observer que la meute enragée qui m'a assaillie tout à l'heure est un sûr garant qu'on n'en abusera pas.

De la cuisine je passe sous un hangar où des hommes sont occupés à emballer des palmes blanches qui doivent servir aux cérémonies du dimanche des Rameaux.

Celles-ci vont être expédiées au loin, car Elche fournit non seulement l'Espagne, mais une partie de l'Europe.

Les tas sont disposés par terre, préservés par des branches vertes, et liés fortement par des cordes de sparterie. Ces palmes sont à peine envoyées, que déjà l'on songe à préparer les arbres pour l'année suivante,

1. Marchand de dattes.

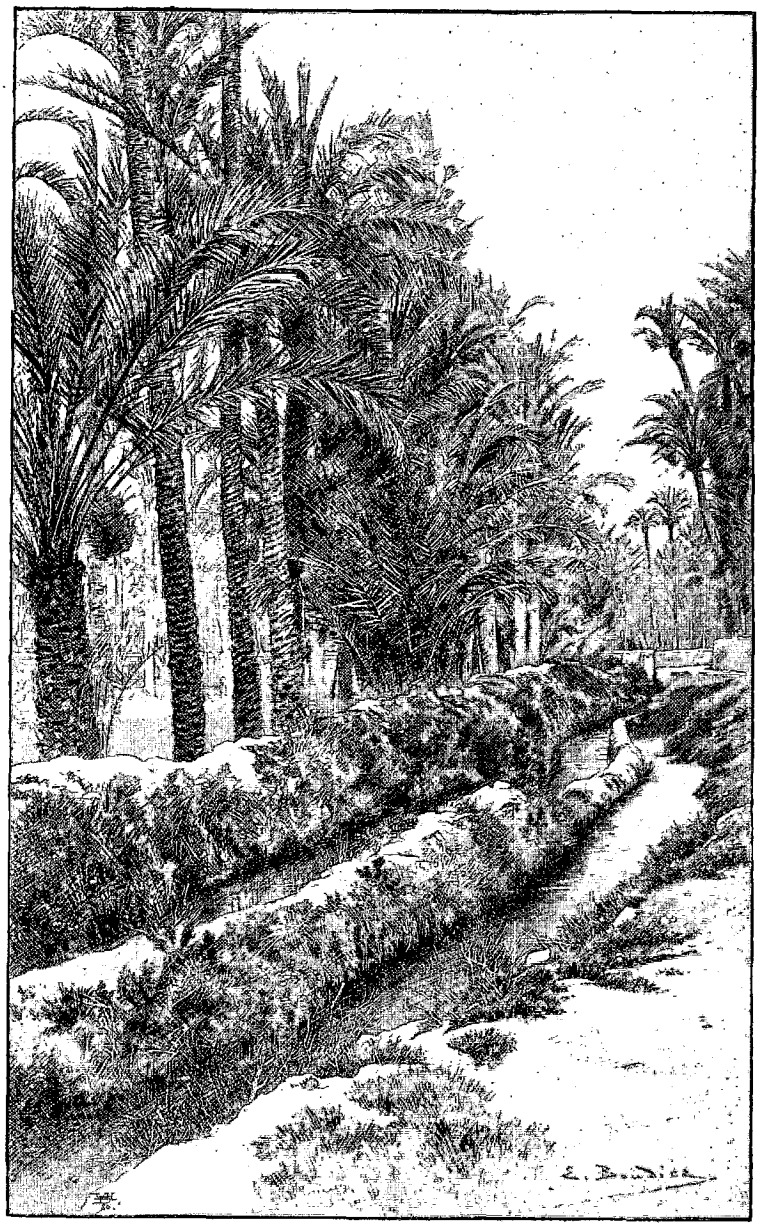
1. Canaux d'irrigation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est-à-dire à les attacher pour faire blanchir, à l'abri de la lumière, les branches intérieures, en un mot à pratiquer la même opération que pour de vulgaires laitues.

Cette ligature du palmier offre quelque danger. Un homme se ceint les reins d'une corde dont il entoure l'arbre, puis, se rejetant en arrière, il s'arc-boute contre le tronc avec ses pieds nus, fait remonter la corde en se penchant en avant, et par ces deux mouvements alternatifs atteint très rapidement la cime. Il a au bras une échelle très courte qu'il assujettit dans les branches, et, réunissant les palmes, il les attache solidement à partir de la base. D'échelon en échelon il arrive ainsi jusqu'à l'extrémité de cette espèce de cône. Il coupe ensuite les branches inutiles, et redescend plus vite qu'il n'est monté.

Chaque palmier peut fournir, au plus, une douzaine de palmes blanches, qui se vendent ordinairement un *real* (25 centimes). On fait à peu près, par an, de sept à huit mille cônes, et les arbres ainsi découronnés sont inutilisés pour trois ans. On ne pratique cette opération que sur des palmiers mâles qui ne produisent pas de fruits. Les dattes se divisent en deux catégories. Les unes douces, appelées *candits* en valencien, se mangent telles qu'on les cueille. Les autres, très âpres, sont mises à macérer dans le vinaigre pendant deux jours; alors seulement elles sont mangeables, mais elles ne se conservent guère plus d'une semaine. Les gens du pays préfèrent ces dernières, même sans qu'elles aient subi de préparation.



Les *acequias*. — Dessin de Boudier.

Les plantations de palmiers à Elche remontent au temps des Mores, qui firent les premiers travaux d'irrigation, les eaux saumâtres de la région convenant parfaitement à ce genre de culture. On trouve encore, çà et là, dans la campagne, des ruines de grands réservoirs, à ciel ouvert, appelées *balsas* en espagnol. Les palmiers n'ayant pas de profondes racines et ne projetant qu'une ombre relative, on peut ensemencer à leur pied de l'alfalfa, du coton, du chanvre et surtout des grenadiers. Les grenades d'Elche sont les plus estimées en Espagne à cause de l'absence de pépins qui les rend supérieures à celles de Valence et de Jativa. Leur vente et celle des dattes constituent la principale richesse du pays.

Le nombre des palmiers atteint près de cent mille, dont trente-cinq mille environ produisent des fruits. Ils sont plantés à six pieds de distance les uns des autres. Si leur tronc reste mince, il peut par contre s'élever jusqu'à vingt mètres de hauteur.

Le jardin voisin de celui où je viens de me reposer un instant montre au-dessus de sa porte un *azulejo* où une M bleue se détache sur fond blanc. Ceci indique que ce *huerto* appartient à la sainte patronne d'Elche ou plutôt au chapitre de sa cathédrale. Il en possède ainsi plusieurs, dons de personnes pieuses pour des bienfaits reçus. Le fermier se dispose à aller cueillir des dattes. Je le suis, voulant le photographier pendant son ascension. Nous sommes bientôt entourés d'un groupe nombreux attiré par la vue de l'appareil. Un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des curieux, un petit vieux à l'air narquois, me prend à part pour me dire mystérieusement :

« Ces palmiers ne valent pas la peine d'être reproduits. Venez chez moi, et je vous en montrerai un comme vous n'en avez jamais vu ! »

Désireuse de savoir en quoi un palmier pouvait différer d'un autre, j'accepte d'aller contempler cette merveille. Chemin faisant, nous lions plus amplement connaissance :

« Beaucoup de Français, me dit le bonhomme, ont admiré mon arbre, et tenez!... l'année dernière un peintre est venu s'installer chez moi pour en faire le *portrait*. Vous savez bien,... c'est *don Mauricio*,... *uno gordo... muy buen chico!* (un gros, très bon garçon!) »

Mon paysan est persuadé, comme beaucoup de ses pareils, que la France est une ville absolument comme Elche, dont tous les habitants se connaissent. Je n'essaye même pas de réformer ces vagues notions géographiques, et d'expliquer à mon compagnon qu'il y a plus d'un âne à la foire..., pardon!... plus d'un peintre en France qui s'appelle Maurice.

Quant à son arbre, il est en effet assez curieux. Par un bizarre caprice de la nature, le tronc, très lisse, est contourné en spirale, comme une colonne torse. A la grande satisfaction de mon hôte, j'ajoute un nom de plus à la liste de mes compatriotes qui ont portraituré son phénomène.

Il est temps d'entrer dans la ville. Les quartiers qui touchent aux jardins présentent des maisons basses, blanchies à la chaux, aux fenêtres grillées, aux terrasses entourées d'un parapet en maçonnerie. Les rues sont larges, inondées de soleil, et de quelque côté que l'on se tourne on aperçoit des cimes de palmiers.

A l'approche des Françaises, les portes s'ouvrent comme par enchantement, des femmes apparaissent sur le seuil, et une multitude de gamins accourent en tous sens. Tranquillement ils se rangent derrière nous. On voit que cette manœuvre leur est familière et qu'ils ont l'habitude d'escorter ainsi les étrangers. Tout ce petit monde, où les fillettes portant des bébés sont en majorité, est du reste fort respectueux, et ne se communique qu'à voix basse ses impressions plus ou moins flatteuses sur nos personnes. On nous suit jusque dans le cœur de la ville. Je m'arrête devant un atelier en plein vent, où cinq ou six hommes fabriquent des *alpargatas* (espadrilles). C'est l'industrie du pays, pour laquelle on utilise le chanvre récolté en assez grande quantité dans les environs. La confection de ces chaussures est des plus élémentaires. Les hommes, assis devant de petites tables, travaillent aux semelles en assujettissant des rangs de corde au moyen d'un poinçon enfilé d'une grosse ficelle, et en les pressant ensuite à l'aide d'une petite massue. Les femmes, à l'intérieur des maisons, cousent à la machine l'étoffe qui doit former le dessus de l'espadrille. Quelques-unes la brodent de laines aux vives couleurs, mais l'alpargata classique est blanche ou grise, tout unie.

A part les groupes de fabricants de semelles que l'on rencontre à chaque pas, il existe de grands ateliers ou *alpargaterías*, qui occupent près d'une centaine d'ouvriers des deux sexes.

Nous ne nous débarrassons de notre cortège d'enfants qu'à la porte de la *fonda*, située dans le quartier populeux et commerçant, celui qui, par ses boutiques et ses maisons à plusieurs étages, a tout à fait perdu son caractère primitif. Jadis notre modeste auberge se fût appelée *posada*, mais, dame! depuis qu'on a le chemin de fer et la lumière électrique, il faut bien se mettre au niveau de la situation! Le garçon, lui, n'y est pas encore! Il lui manque la correction et surtout le mutisme de ses collègues des grandes villes. C'est en chantant un petit air national qu'il apporte aux convives le plat non moins national, *el arroz con pollo*[1]. Puis, un marchand de journaux entrant, il s'empare de l'*Imparcial* de Madrid, lit un article à haute voix, et entame une discussion politique avec un des habitués, fonctionnaire du pays. Heureusement pour nos estomacs, qui réclament le second service, un vieux monsieur grincheux s'écrie brutalement : *Y la comida!* (« Et le dîner! »). Rappelé au sentiment de ses devoirs, notre politicien disparaît dans les profondeurs de la cuisine.

Servi dans de pareilles conditions, le dîner dure trop longtemps à mon gré, car j'ai hâte de réaliser un projet que de trop courts séjours ici m'ont rendu impossible jusqu'à présent. Je voudrais visiter l'emplacement de la colonie grecque d'Illice, berceau de la ville d'Elche, éloigné de celle-ci de 2 kilomètres. Ce lieu s'appelle aujourd'hui *la Alcudia*, d'un mot arabe qui veut dire « hauteur ».

De temps immémorial, Alicante a disputé à Elche son origine et son nom. Aussi de nombreux historiens ont-ils pris à tâche de délimiter l'endroit qu'occupait Illice dans le *Sinus Illicitanus* d'après le témoignage des auteurs anciens.

Fondée par les Phocéens, vers l'an 884 avant J.-C., Illice était une ville importante de la Contestanie lorsque les Carthaginois entreprirent la conquête de l'Espagne. On raconte même qu'Hamilcar ne put s'emparer de la ville et mourut en en faisant le siège.

Sous la domination romaine, Illice atteignit l'apogée de sa puissance. Auguste la constitua en colonie sous le nom d'*Illici Augusta* et accorda à ses habitants toutes les prérogatives des citoyens romains.

Le christianisme y fut prêché par l'apôtre saint Jacques. Sous les Goths, elle devint un siège épiscopal. C'est par les signatures de ses évêques aux conciles de Tolède que l'on constate les altérations successives que subit le nom de la cité. Ce fut d'abord *Elici*, puis *Elice* et enfin *Elece*.

Quand les Mores s'emparèrent de la ville, ils laissèrent aux chrétiens le libre exercice du culte, mais, en 1150, les Almoravides ayant été vaincus par les Almohades, cette secte fanatique chassa la population

1 Poulet au riz et au safran

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

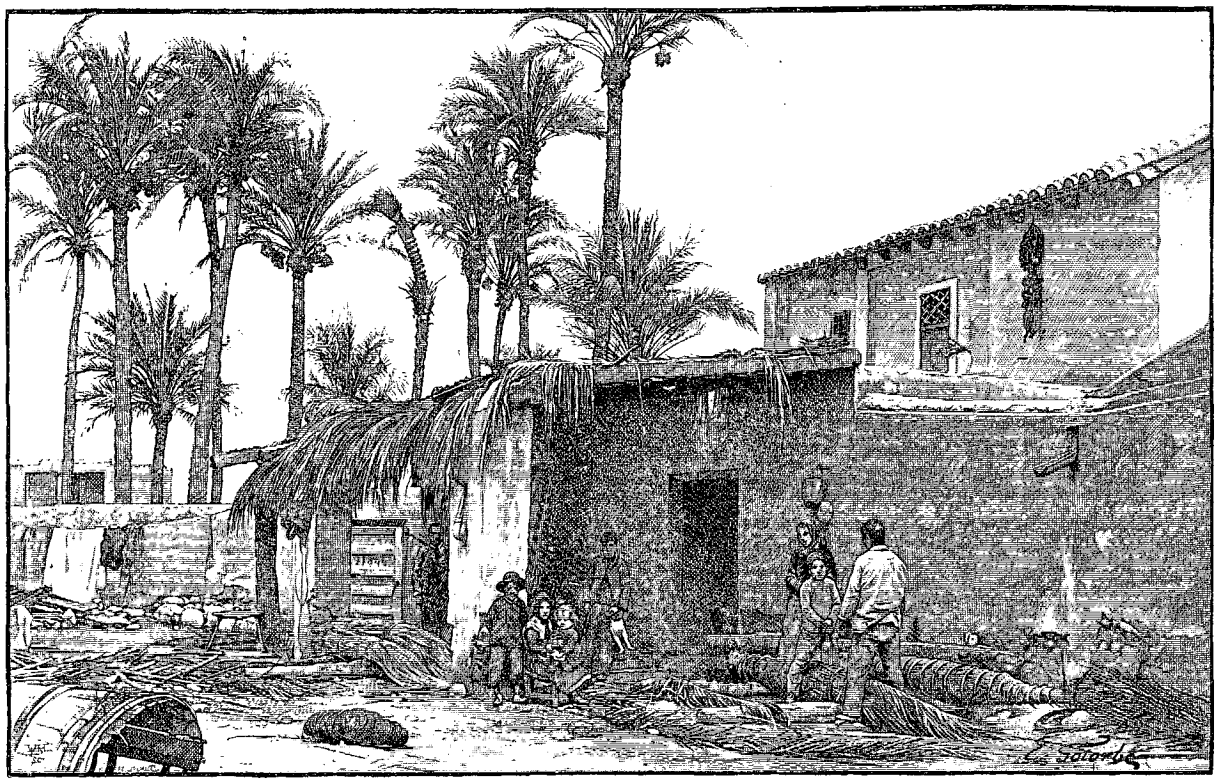
chrétienne et détruisit complètement la vieille cité romaine.

Avec ses débris ils construisirent à quelque distance la ville actuelle, qu'ils entourèrent de fortifications, dont on voit encore les traces. Ils en interdirent l'accès aux chrétiens et aux juifs, qu'ils reléguèrent dans un faubourg.

Je reviens maintenant à la Alcudia et à ses antiquités.

En 1621, un historien d'Elche rapporte qu'il a vu en ce lieu des restes de murs d'enceinte. Depuis cette époque, ces vestiges ont complètement disparu; mais des fouilles, habilement dirigées par M. Ibarra[1], donnèrent lieu à des découvertes très importantes, se rapportant principalement à la période romaine. On mit au jour des pierres avec inscriptions, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des fragments de bas-reliefs en marbre, des pans de murs et des tombeaux. Puis une foule d'objets, tels que : poteries dites de Sagonte, statues, sceaux, bijoux, armes, et enfin des monnaies et médailles de la colonie, frappées presque toutes à l'effigie d'Auguste. Ces trouvailles furent acquises soit par des particuliers, soit par le Musée archéologique de Madrid.

En étendant le champ de ses investigations à la plaine qui se trouve en face de la Alcudia, au delà du torrent du Vinalopo ou Rio Seco, M. Ibarra découvrit d'autres restes d'édifices très importants. Il parvint à dégager à grand'peine, parmi les racines de palmiers qui avaient passé au travers, une magnifique mo-



Emballage des palmes (voy. p. 210). — Dessin de Gotorbe.

saïque de 11 m. 80 de longueur sur 2 m. 93 de largeur. Ce pavage faisait partie d'une galerie sur laquelle devaient s'ouvrir plusieurs pièces, à en juger par des murs qui enserraient d'autres mosaïques moins bien conservées que la précédente. Celle-ci, formée de petits cubes d'un centimètre de côté, en marbre rouge, bleu foncé, jaune et blanc, représentait, au centre, une Néréide assise sur un cheval marin et entourée de poissons. Ce sujet avait 1 m. 30 de hauteur sur 1 m. 60 de largeur. Dans le bas, l'inscription *Galatea* ne laissait pas de doute sur l'identité du personnage. L'archéologue obtint du propriétaire du champ où avait été faite cette précieuse découverte, qu'il cédât cette partie de son terrain à la *Academia de la Historia*, qui fit construire une maison pour la préserver des intempéries.

. . . . . .

« Allons, cocher, prépare l'instrument de supplice : l'horrible *tartana* ! » O bonheur! elle n'est pas disponible!

« Si vous voulez le cabriolet..., m'insinue doucement le maître de la fonda, vous serez bien mieux pour voir le paysage.

— Si je le veux! Ah! je crois bien! Enchantée au contraire! »

Un bruit de ferraille m'avertit bientôt que le véhicule est là. Il est un peu haut perché, ce cabriolet, et il se balance d'une façon inquiétante sur ses vieux ressorts.

1. Auteur de l'ouvrage *Illici, su situacion y antigüedades.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le cocher d'ailleurs ne nous cache pas qu'il est plus prudent de nous asseoir à ses côtés sur la banquette de devant : un excès de poids à l'arrière pourrait avoir les plus fâcheuses conséquences.

Nous nous hissons péniblement, maman et moi, en nous servant de la roue comme marchepied, et nous voilà partis, suivis de toutes les recommandations du personnel de la fonda : « *Que seas formal!* (Sois sérieux!), crie-t-on à notre conducteur, ne fais pas verser ces dames! »

Le cheval va comme le vent et franchit avec la même rapidité montées et descentes. Plusieurs fois nous manquons d'être projetés dans le vide, et pourtant la route est assez bonne. Que serait-ce si elle était mauvaise?

Au bout d'un quart d'heure, la voiture s'arrête devant un *huerto* de palmiers. Il faut prendre, pour atteindre la Alcudia, un petit chemin de traverse à l'usage des piétons seulement. Un enfant, attiré par les aboiements des inévitables chiens, s'offre à nous servir de guide. Nous prenons à travers champs et arrivons devant une éminence aussi verdoyante que les prés qui l'entourent.

« Voici la Alcudia! » me dit le gamin.

Je franchis une haie piquante de figuiers de Barbarie, et, une fois sur la hauteur, j'interroge les alentours. Autour de moi, aussi loin que la vue peut s'étendre jusqu'au pied des collines qui bornent l'horizon, rien que des épis et des hautes herbes que le vent fait onduler.

Très déçue, je fais comparaître le guide. Il m'explique, dans son patois valencien, que les trous faits il y a deux ans ont été recouverts de terre, et que toutes les « vieilles pierres » ont été emportées. Il est vrai qu'il juge à propos d'ajouter avec emphase :

« *Tot aixo era de una villa que le dient Illice!*[1] »

Je ne le sais que trop, ô jeune indigène! Va le dire aux incrédules Alicantins, mais pour moi, ton naïf témoignage ne fait qu'augmenter mes regrets!

Un pan de mur solitaire, une modeste base de colonne, une pauvre petite stèle oubliée, auraient suffi à satisfaire une passion, secrète et inavouée jusqu'à ce jour, pour les vénérables reliques du passé. Rien, rien, *ils* ont tout emporté!

Dans mon dépit je ne sacrifierai pas à l'usage antique et solennel, cher à tous ceux qui visitent les lieux historiques. Non, je n'évoquerai pas les grands hommes dont le souvenir glorieux est attaché à ce coin de terre, théâtre de leurs exploits : ombres d'Hamilcar, d'Hannibal et des Scipions, rassurez-vous! Je ne viens pas troubler votre repos, bonsoir!...

Mélancoliquement je reprends le chemin de la ferme. Une désagréable surprise m'y attend : le cabriolet a disparu. Comment! lui aussi! Le cocher, jugeant que la promenade serait longue, est allé faire une course en ville, et reviendra dans une heure. Que devenir? Heureusement je me souviens que la maison renfermant la mosaïque de Galatée est tout près d'ici. Afin que la fermière m'indique le chemin, j'essaye de lui faire comprendre ce dont il s'agit. Après de longues et pénibles explications, elle s'écrie :

« Ah oui! je sais! la maison de *Dorotea, la hija del rey moro!* »

Enfin!... Dorothée pour Galatée, une Néréide fille d'un roi more, parfait! C'est ce que j'attendais : pour les paysans espagnols, tout ce qui est ancien et ruiné est *obra de Moros* (ouvrage des Mores).

« Oh! ce n'est qu'à quelques minutes, reprend la bonne femme, de l'autre côté du *Rio Seco* (rivière desséchée).

— Alors j'y vais, merci!

— Mais comment ferez-vous pour passer l'eau? »

Bon! voilà qu'il y a de l'eau dans le Rio Seco! Bizarre anomalie, faite tout exprès pour contrarier mes projets.

Il faut de toute nécessité retourner en ville pour passer la malencontreuse rivière sur l'unique pont qu'on ait élevé en vue de ses crues problématiques.

Notre cocher n'arrive pas; nous prenons le parti d'aller au-devant de lui. C'est seulement aux portes d'Elche que nous voyons poindre le traître juché sur son véhicule branlant. Pas de reproches, ils seraient inutiles; une simple explication, très courte cette fois. Grâce à sa parenté avec le roi more, Galatée, ou plutôt Dorothée, est universellement connue. Nous allons chercher les clefs de son domicile chez le propriétaire du terrain. Il est absent : la bonne qui me reçoit écoute ma requête avec stupéfaction. « Les clefs! s'écrie-t-elle, pour quoi faire? Il n'y a plus ni porte ni fenêtre! »

Hélas! cette réponse aurait dû faire naître un pressentiment dans mon esprit, j'y fais à peine attention. Arrivée au but de ma course, je saute du cabriolet au risque de me rompre les os, et vite je me précipite vers une maison basse qui se dresse à ma gauche. Sur le seuil je m'arrête navrée. Quel spectacle, grand Dieu! Le toit s'est effondré, entraînant des pans de mur : les pierres, les tuiles, les poutres, mêlées à de la terre et à des palmes desséchées, forment un amas de décombres, au milieu desquels je me fraye à grand'peine un passage. J'appelle : mes compagnons accourent avec un travailleur armé de sa bêche. Il commence à déblayer, et bientôt de petits morceaux de marbre sautent de tous côtés, car il enfonce son outil sans aucun ménagement. Il découvre ainsi environ 1 mètre carré de mosaïque en assez bon état. Je reconnais le dessin capricieux qui précède le sujet principal. Plus loin nous recommençons nos recherches : ici un poisson, là un morceau de draperie, mais impossible de reconstituer la figure entière de la nymphe.

En la voyant ainsi à moitié détruite, mon indignation ne connaît plus de bornes. Elle se traduit par les épithètes les plus malsonnantes à l'adresse de l'Académie d'histoire, qui ne peut les entendre, ce que je regrette, car elle les mérite et au delà. La mosaïque de Galatée n'est pas en effet le seul monument précieux qu'elle ait laissé dépérir par son incurie.

1. « Tout cela était d'une ville qu'on appelait Illice. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le paysan m'offre un énorme fragment et se prépare à le détacher. Je l'arrête! Pour rien au monde je ne voudrais être complice de cet acte de vandalisme.

« Vous avez tort, me dit l'homme : dans un an il ne restera plus de petites pierres. » Et il ajoute, avec un air satisfait qui met le comble à mon exaspération : « Nous démolirons alors la maison, et nous pourrons ensemencer! »

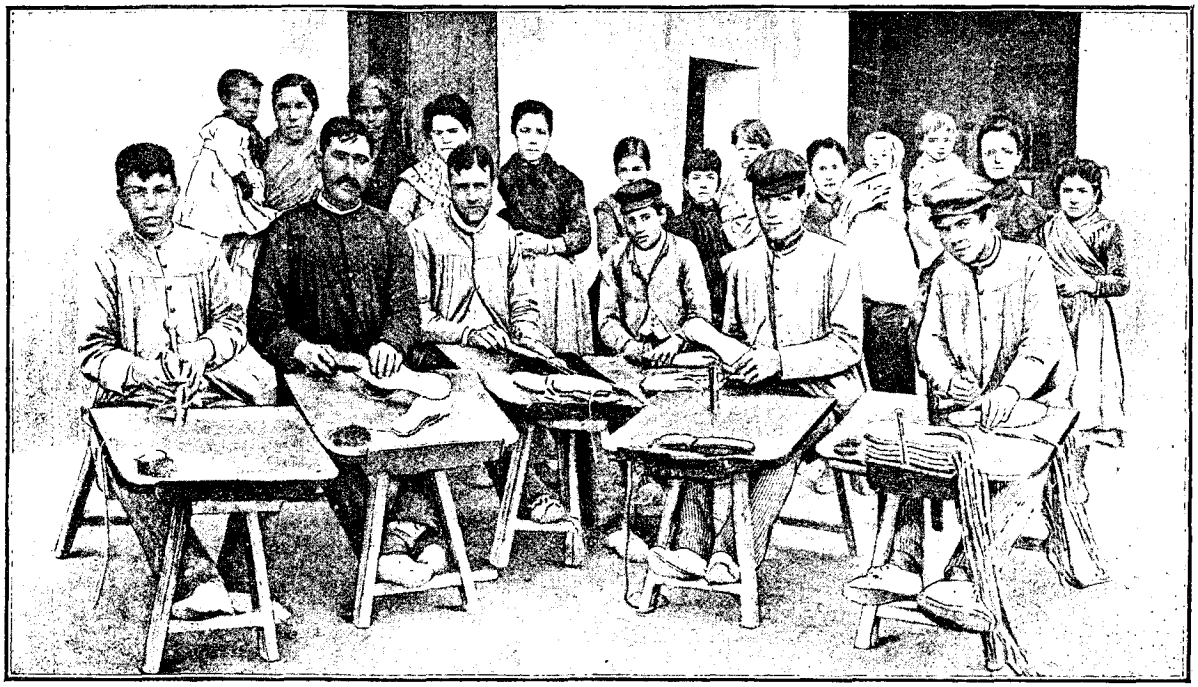
Peut-être même, pour hâter l'œuvre de destruction, emploiera-t-on la mine, comme il fut fait jadis pour d'autres mosaïques, non moins belles, découvertes dans les environs!

Décidément les tournées archéologiques ne me réussissent pas. Demain je ne sortirai plus de la moderne Elche. Quand je voudrai me replonger dans son passé glorieux, je me contenterai de feuilleter l'ouvrage, devenu très rare, de M. Ibarra, et de contempler la mosaïque de Galatée sur la photographie que j'ai faite d'après ses dessins.

Pauvre Dorothée, fille du roi more, tu ne seras bientôt plus qu'un souvenir pour les Illicitans.

II

Les rues d'Elche, si tranquilles d'ordinaire, sont fort animées aujourd'hui; de grand matin j'ai été réveillée par les cris des gamins : du balcon de la fonda, je vois passer des gens endimanchés se promenant le nez en l'air. Que regardent-ils donc avec tant d'attention? Ah! voilà l'explication du mystère : à droite, à gauche, à presque toutes les fenêtres, apparaissent des mannequins, grandeur nature, que mes yeux de myope



Fabrication des espadrilles (voy. p. 212). — Gravure de Krakow.

avaient pris tout d'abord pour des curieux. Grâce à mon lorgnon, je découvre que ces poupées sont vêtues des costumes les plus hétéroclites : un monsieur, en tenue fort correcte, est installé à côté d'une bonne munie de son panier et coiffée d'un *mocador* (foulard) encadrant un horrible masque. Ici un pêcheur balance sa ligne du haut d'une terrasse, là une Andalouse au bras d'un toréador, plus loin une nourrice et son poupon. Je demande au garçon qui vient servir le déjeuner ce que signifient ces mascarades. Il me répond que c'est aujourd'hui la mi-carême, et qu'un usage dont on ignore l'origine veut qu'on exhibe ce jour-là aux fenêtres ces mannequins, appelés *las viejas* (vieilles), on ne sait trop pourquoi.

Je m'empresse d'aller prendre ma part du spectacle, car, au coup de 10 heures, *las viejas* devront disparaître, sous peine d'être lapidées par les gamins. Sur une petite place, près du marché, des groupes compacts empêchent toute circulation. On se presse devant une maison, d'apparence cossue, où le propriétaire, rompant avec les traditions, a installé un éléphant présenté par son cornac, un nègre s'il vous plaît! De temps en temps, la trompe de l'éléphant est agitée par une main, plus ou moins invisible, et le nègre tape sur un tam-tam : alors ce sont des hurlements de joie, des trépignements sans fin parmi les curieux. Sur le balcon voisin, une écuyère, dont la jupe pailletée laisse voir des jambes raides et des pieds chaussés de bas blancs, s'appuie, je ne dirai pas avec grâce, contre un énorme cheval de bois. Auprès de ces deux groupes mirifiques, tous les mannequins environnants paraissent bien misérables, et à peine si l'on daigne leur accorder un regard. Ce que c'est pourtant de sacrifier à l'actualité! Il y a quelques jours, une troupe de cirque a eu un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

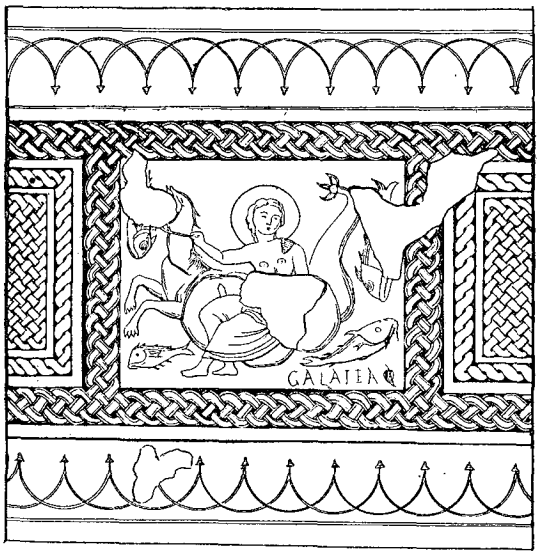
immense succès avec des éléphants savants. Vite! un amateur de nouveauté a eu l'idée géniale d'en tirer parti pour la fête de la mi-carême. Combien il doit s'en féliciter!

Pourtant,. dût ma modestie en souffrir, je suis forcée d'avouer que notre apparition sur la place fait une concurrence déloyale à l'éléphant et à l'écuyère. Les gamins commencent à nous entourer; ils se demandent, anxieux, s'il ne vaut pas mieux emboîter le pas, comme la veille, derrière les *Franchutis*[1], et se procurer un divertissement qui, lui au moins, ne finira pas à 10 heures. Mais, après plusieurs conciliabules animés, l'éléphant l'emporte, ô humiliation! Et les étrangères dédaignées peuvent gagner paisiblement une ruelle écartée et solitaire.

Après avoir erré à l'aventure pendant plus d'une demi-heure, visité en passant une ancienne mosquée, l'église San Juan, nous débouchons dans la *calle del Filet*, la plus longue d'Elche; elle aboutit en rase campagne, et sa perspective est bornée par les éternels palmiers. Cette rue fait partie de l'*Arrabal* (faubourg), construit par les conquérants almohades pour y parquer les chrétiens d'Illice, et où ceux-ci reléguèrent à leur tour leurs anciens dominateurs, quand la croix triompha définitivement du croissant. Les Mores, chassés de toute l'Espagne, étaient encore tolérés à Elche en 1552, grâce à une apparente soumission aux autorités ecclésiastiques. Comme ils restaient attachés, au fond du cœur, aux doctrines du Coran, un des principaux d'entre eux, nommé Abdusalem, s'allia secrètement avec un chef de pirates algériens. Il lui promit de lui livrer la ville, à condition qu'il fournirait à ses coreligionnaires le moyen de passer en Afrique et de s'y établir. Après le débarquement des Barbaresques sur la plage de Santa Pola, Abdusalem, s'étant aperçu que le nombre de bateaux amenés par eux ne suffirait jamais pour embarquer tant de monde, refusa de remplir ses engagements. Le chef des pirates, furieux d'être ainsi joué, quitta ses sandales et en frappa le traître sur la bouche en signe d'ignominie. (Il paraît que dans ce cher pays les coups de pantoufle, dont j'ai parlé ailleurs, ne datent pas d'hier.)

A la suite d'autres complots du même genre, les infidèles furent définitivement chassés en 1610 par le duc d'Altamira, gouverneur de la ville, dont le palais, aujourd'hui prison, est le seul monument qui reste de l'Elche féodal. J'aperçois d'ici ce sombre édifice, flanqué de quatre tours massives. Ses murs maussades projettent leur ombre immense sur le paysage environnant; ils lui communiquent une note mélancolique, que ne parviennent à atténuer ni le gai murmure de l'eau s'échappant d'un moulin voisin, ni le chant des lavandières.

L'Arrabal est relié à la plaine par un large pont de pierre jeté sur le Vinalopo, « rivière intermittente », comme disent les Espagnols en parlant des cours d'eau de leur pays. Ce pont date de 1705. La piété locale l'a décoré de deux niches adossées à de hauts piliers, dans lesquelles elle a placé, derrière des glaces protectrices, les statues des deux patrons de la ville : la Vierge et saint *Agathangelo*. Je comprends la vénération dont est l'objet ce glorieux martyr d'Illice, mais pourquoi va-t elle jusqu'à affubler de ce nom interminable et baroque de malheureux enfants, qui doivent maudire leur famille dès qu'ils ont atteint l'âge de raison? Je retrouve ce même nom quelques instants plus tard sur un des cartouches placés sous la corniche de la salle du conseil à l'hôtel de ville. Il y est en compagnie de sainte Couronne, vierge et martyre, et d'une foule de compatriotes non moins illustres, depuis un certain Quintus Albius Horatius jusqu'aux célébrités contemporaines. Je juge inutile de vous en énumérer la longue liste, car je crains fort que leur réputation n'ait jamais franchi les limites de la ville qui leur a donné le jour. Où sont, hélas! les œuvres de Mohammed ben Abderrahman Algibi, écrivain, et les poèmes de Mohammed ben Alabdirita?



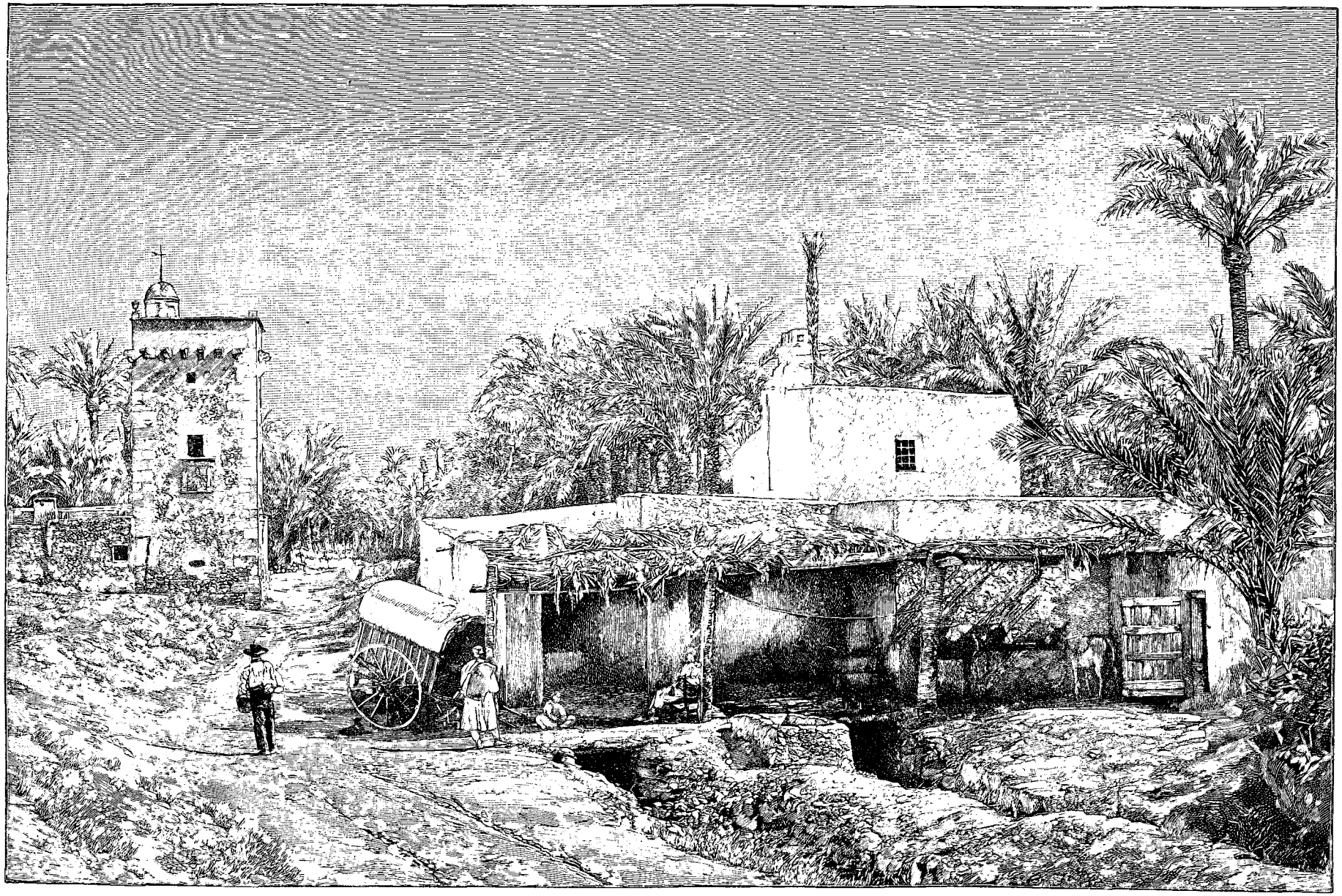
Mosaïque de *Galatée* (voy. p. 214).

Ce cortège glorieux forme une sorte de cour à un portrait de la reine régente (*que Dios guarde!*) placé sous un dais, au fond de la pièce, et préservé des mouches par une gaze épaisse. A sa droite, les armes de la cité occupent tout un panneau : un château fort sur champ de gueules surmonte une espèce d'autel sur champ d'azur avec ces mots : *Saluti Augusta.* Autour, en énormes caractères noirs, se détache l'inscription suivante : *Colonia Immunis, Illici Augusta.* Oh! ces quatre mots! C'est en lettres de feu que les Illicitans auraient voulu les graver, afin de vous prouver, Alicantins mes amis, qu'ils leur appartiennent bien en propre, et que vous n'avez aucun droit, aucun, entendez-vous! à flanquer votre castillo, dont vous êtes déjà si fiers, des initiales C, I, I, A!

Un vaste placard renferme un autel à l'usage parti-

1. Surnom donné par dérision aux Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tour et moulin dans la campagne d'Elche. — Gravure de Rousseau, d'après une photographie de M. J. Laurent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culier des membres de l'Ayuntamiento; le retable est orné d'une image de la Vierge, qu'accompagnent deux anges jouant l'un de la mandoline et l'autre du violon.

Dans la salle des archives, on me montre, avec orgueil, une peinture médiocre représentant Jaime el Conquistador, le libérateur vénéré du royaume de Valence, où son souvenir se retrouve à chaque pas. On lui octroie même généreusement le titre de saint, qui ne lui fut jamais décerné, et pour cause!... Campé fièrement sur son épée, il écrase de son pied vainqueur l'odieuse *morisma*[1], figurée par deux ou trois têtes sanglantes émergeant d'un amas de chiffons multicolores!

De tous côtés, au-dessus des rayons poudreux qui garnissent les murs de la pièce, des portraits d'illustrations locales. Encore! Ah non! c'est trop! Je me sauve, avant d'être écrasée par tant de grandeur, par tant de gloire!

Au surplus, le seigneur *Calandura* m'avertit, du haut des toits de l'hôtel de ville, qu'il est temps de me rendre à l'église. Cet automate, en costume du XVIe siècle, est chargé, depuis trois cents ans, de rappeler aux Illicitans la brièveté de la vie. Son compère, *Calandureta*, de plus petite taille, le seconde dans sa besogne, en venant sonner les demies. Ces deux habitants de l'horloge sont très populaires ici, où on les a baptisés de ces noms familiers.

La cathédrale, Santa Maria, aurait dû avoir ma première visite, car c'est la grande attraction des étrangers, à cause du magnifique panorama que l'on découvre du haut de ses terrasses. Au point de vue religieux, c'est un des sanctuaires les plus vénérés de l'Espagne par la Vierge miraculeuse qu'elle renferme. Cette dévotion particulière à la Mère de Dieu a commencé au XIVe siècle. La légende rapporte que, dans la nuit du 29 décembre 1370, un soldat, nommé Francisco Canto, montait la garde sur la plage de Santa Pola. Ce lieu était toujours très surveillé, à cause des fréquents débarquements des pirates algériens. Il vit tout à coup, flottant sur la mer, une sorte de caisse ou arche, que la vague déposa à ses pieds. Sur le couvercle étaient écrits ces mots : *Soy para Ellig* (« Je suis pour Elche »). Ne doutant pas qu'il n'y eût quelque chose de merveilleux dans cette trouvaille, la sentinelle abandonna son poste et alla raconter l'événement aux autorités d'Elche. Celles-ci se transportèrent sur la plage, accompagnées d'une foule immense. Le curé de la cathédrale ouvrit la caisse, dans laquelle apparut une image de la Vierge, vêtue pauvrement, et dont les traits, dit la légende, rappelaient ceux des dames de Provence. Près de la statue se trouvait un manuscrit : c'était un drame sacro-lyrique, en langue limousine (vieux valencien), portant en tête l'ordre formel de le représenter chaque année le jour de l'Assomption.

Les habitants d'Alicante et d'Orihuela disputant à ceux d'Elche la possession de la merveilleuse image, on convint de la placer sur un chariot traîné par des bœufs dont les yeux furent bandés. Ces animaux prirent sans hésiter le chemin d'Elche, et s'arrêtèrent devant l'ermitage de Saint-Sébastien, où la Vierge fut déposée.

On la vénère aujourd'hui, à la cathédrale, dans une chapelle richement ornée, placée au-dessus du maître-autel, et à laquelle on accède par l'escalier des tribunes. Il y règne un demi-jour mystérieux. L'enfant de chœur qui m'a introduite allume les bougies du lustre; leur lueur fait étinceler les pierreries et les broderies d'or du riche manteau de soie blanche qui enveloppe la statue, et du diadème dont elle est couronnée. La Vierge possède aussi de nombreux bijoux dont on la pare dans les grandes solennités. Je demande à les voir. On y consent en me faisant observer qu'on n'accorde pas cette marque de confiance à tous les visiteurs, à cause des vols qui ont été commis. Très flattée de l'honneur, je remercie les deux chanoines chargés d'exhiber le fameux trésor. L'ouverture des armoires, tiroirs et diverses cassettes dure plus d'un quart d'heure. Enfin, sur un immense écrin en velours bleu, je puis admirer une quantité de bagues, bracelets, chaînes de montre, diadèmes et même deux décorations de l'ordre de Charles III. Elles ont été léguées par le marquis de Molins, ancien ambassadeur à Paris, qui a beaucoup écrit sur Elche, où il possédait des propriétés.

On me montre ensuite une énorme couronne d'or massif dont on pare la Vierge pour la fameuse fête du 15 août. C'est la veille de ce jour que commence, dans la cathédrale même, la représentation du drame sacré, véritable mystère : *la Mort et la Résurrection de la bienheureuse Vierge Marie*.

Devant le grand autel on dresse une estrade, de huit mètres de longueur et de deux mètres d'élévation, sur laquelle est agenouillée la Vierge représentée par un jeune homme vêtu absolument comme la sainte image : voile lamé d'argent avec diadème, robe blanche et manteau de soie bleue. Les saintes femmes et les apôtres l'entourent. Ceux-ci portent leurs noms inscrits sur le nimbe d'or qui cercle leur tête. Au-dessus d'eux, sous la coupole, une toile peinte figure le paradis. Elle s'entr'ouvre pour laisser passer les personnages célestes, qui montent et descendent au moyen d'appareils habilement machinés. C'est d'abord une énorme grenade où peut se tenir debout un enfant de quinze à seize ans, faisant office d'ange. Il vient offrir à la Vierge une palme symbolique en chantant un couplet; après quoi, le gigantesque fruit se referme, et disparaît dans le ciel aux applaudissements des spectateurs. Marie donne la palme à saint Jean en lui recommandant de la mettre dans son tombeau. Je transcris la strophe, pour donner une idée de cette poésie naïvement mystique :

Ay fill Joan si á vos plau
Aquesta palma vos prengau
Y lan fasan dauant portar
Quant me porten a soterrar[1].

1. Nom générique et méprisant appliqué à la domination musulmane.

1 « O mon fils Jean, s'il vous plaît — cette palme vous pren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint Jean répond en pleurant :

Sens vos Señora que farem
Ab qui ens aconsolarem
De ulls e cor deuem plorar
Mentres viurem e sospirar[1].

La Vierge, s'étendant ensuite sur un lit drapé de satin, embrasse les saintes femmes et les apôtres, qui viennent tour à tour s'agenouiller devant elle. Chacun d'eux chante son couplet avec accompagnement de basson. La scène des adieux terminée, Marie pousse un grand soupir et rend l'esprit.

A ce moment apparaît dans le ciel une grande plateforme, décorée de nuages de gaze, et qui porte le nom d'*Araceli*. Elle descend lentement, tandis que les quatre anges qui l'occupent font tomber sur les assistants une pluie éblouissante de paillettes de mica. L'adolescent qui remplit le rôle de la Vierge profite du tumulte et de la confusion qui se produisent parmi la foule pour disparaître sous le théâtre. Il est immédiatement remplacé par la vraie statue, dissimulée jusque-là par les tentures du lit. Le visage est recouvert d'un masque aux yeux fermés, simulant une personne morte.

L'Araceli arrivé sur la scène, les anges reçoivent des mains d'un prêtre une figurine, vêtue d'une tunique

Elche : la prison (voy. p. 216). — Dessin de Slom.

légère, qu'ils emportent au ciel, et qui représente l'âme de Marie.

Le lendemain matin a lieu la procession. Un page, portant le grand étendard de la Vierge, brodé au XVIIIe siècle, marche en tête du cortège. Derrière lui, saint Jean avec la palme de la veille. La statue vient ensuite, étendue sur une litière que soutiennent les apôtres. Elle est suivie des membres du clergé, de l'Ayuntamiento, précédé de ses massiers en costume de Philippe II, et d'une foule d'hommes aux pieds nus, de femmes aux cheveux épars, tenant des cierges allumés.

Le second acte du drame se déroule dans l'après-midi de ce jour. Un sépulcre entouré d'une haute balustrade remplace sur le théâtre le lit de la veille. Les apôtres viennent procéder à l'ensevelissement de la Vierge. Là se plaçait autrefois un épisode assez scandaleux, qu'on a heureusement supprimé depuis quelques années : une troupe de juifs tentait de s'opposer à

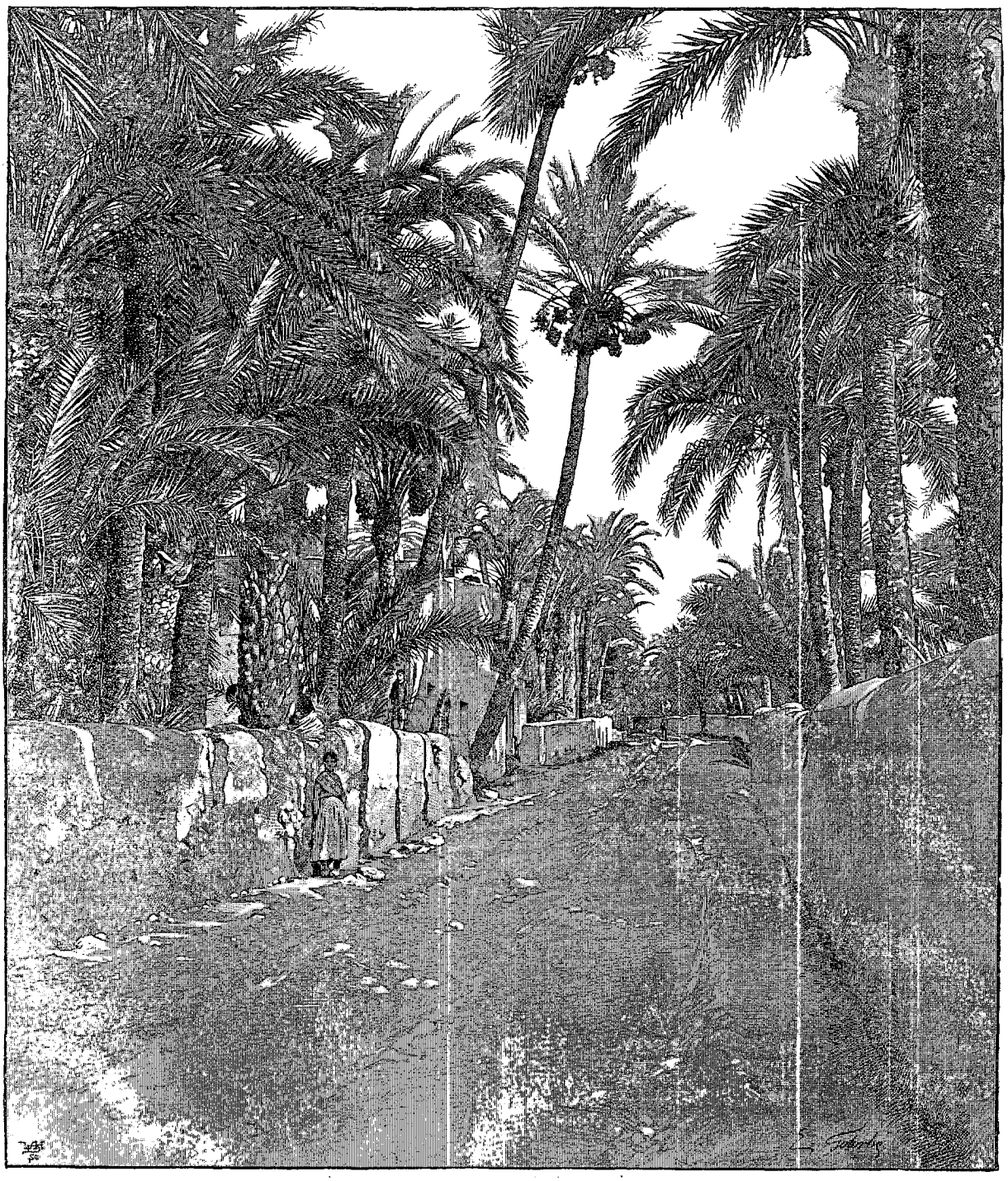
drez — et la porterez devant moi — quand en terre on me portera.

1. « Sans vous, madame, que ferons-nous ? — et qui nous consolera ? — Des yeux et du cœur nous devons pleurer et soupirer — pendant toute notre vie. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la cérémonie de la sépulture. Une véritable lutte s'engageait entre eux et les apôtres, et se terminait par la conversion des mécréants, auxquels on administrait le baptême séance tenante.

Après la mise au tombeau, un chœur d'anges descend du ciel, sur l'Araceli, qui s'enfonce dans l'intérieur du sépulcre. La Vierge, dépouillée de son masque et de son diadème par ses *camareras*, est placée debout, les mains jointes, sur l'appareil, qui remonte majestueusement. A six mètres environ du sol, il s'arrête, et l'on voit apparaître une seconde machine portant les personnes de la sainte Trinité. Le Père Éternel laisse tomber sur la tête de Marie une couronne impériale, puis lentement les deux groupes s'élèvent dans le ciel. C'est alors qu'éclatent les applaudissements, les vivats enthousiastes de la multitude, se mêlant aux sons de l'orgue et au chant des prêtres, pendant qu'au dehors les diverses musiques de la ville



Chemin entre les jardins (voy. p. 210). — Dessin de Gotorbe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Calle del Filet (voy. p. 216). — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jouent la marche royale, et que les cloches des églises et chapelles sonnent à toute volée.

Ces fêtes attirent naturellement un grand concours d'étrangers, et occasionnent souvent des désordres. Les spectateurs soucieux de garder leurs places dès l'aube mangent et boivent sans respect pour le lieu saint, et profanent même les autels. Un jour viendra peut-être où un vulgaire règlement de police supprimera ces intéressantes coutumes que le moyen âge a léguées à la catholique Espagne, pour la plus grande joie des artistes et des amants du passé.

Cette mélancolique réflexion m'est suggérée par le prêtre, qui, après m'avoir fait visiter le trésor, me reconduit maintenant dans la belle et spacieuse sacristie de la cathédrale. C'est un homme de haute taille et de grand air, aux manières dignes et respectables. Bien que je lui parle espagnol, il s'obstine à me répondre en français, et finit par me dire :

« J'ai étudié votre langue au Conservatoire de Madrid. »

Comme je laisse échapper un mouvement de surprise, il ajoute :

« Ne soyez pas étonnée, mademoiselle, j'ai été ténor jusqu'à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu mes jours de gloire et de succès quand je chantais au théâtre royal de Madrid, et puis, dégoûté du monde et de ses vanités, je suis entré dans les ordres. Malgré mes soixante ans, j'adore encore la musique, et je voudrais même vous consulter à propos de l'achat d'un piano français. Vous êtes sans doute musicienne? » Sur ma réponse affirmative, mon interlocuteur reprend :

« Si vous voulez me faire l'honneur, mesdames, de venir chez moi, je vous montrerai l'instrument que je possède. »

Le logis du bon prêtre est tout près de l'église. Nous sommes introduites dans un modeste salon dont le meuble principal est le piano, placé sur une estrade. Je suis invitée à m'y asseoir. En bonne Française je joue de la musique... russe. Une romance sans paroles de Tschaïkowsky enchante mon auditeur, qui applaudit aux passages pathétiques. Puis je lui demande timidement de me chanter quelque chose de son ancien répertoire. Après s'être fait un peu prier, le voilà à son tour devant l'instrument, il prélude. Malgré tout le respect que m'inspire notre hôte, j'avoue que je suis prise en ce moment d'une folle envie de rire.

Avant de m'accuser de manquer de sérieux, que l'on se figure le tableau : un grave personnage, enveloppé d'un large manteau, coiffé d'un chapeau à la Basile, qui, dans les intervalles de l'accompagnement, joint les mains et les élève vers le ciel, dans un geste théâtral, pour mieux accentuer les paroles, un peu profanes, d'une mélodie italienne. Mais bientôt j'oublie l'originalité de la situation, tant je suis émue, charmée par cette voix, un peu cassée dans les notes aiguës, mais qui possède dans le médium des accents d'une douceur infinie. A la fin du morceau, mon enthousiasme se traduit par des félicitations, dont le vieux prêtre se défend avec une touchante modestie.

Maintenant c'est la partition de *Faust* pour piano seul qu'il me met sous les yeux. Il bat la mesure, il m'indique les nuances en fredonnant à demi-voix, puis il n'y tient plus, l'artiste l'emporte et c'est à plein gosier qu'il entonne : *Salut, demeure chaste et pure!...*

Toute l'œuvre de Gounod allait y passer, avec bien d'autres encore. Par bonheur, maman, restée calme, me rappelle, fort à propos, que nous ne pouvons prolonger notre séjour à Elche pour l'amour de l'art.

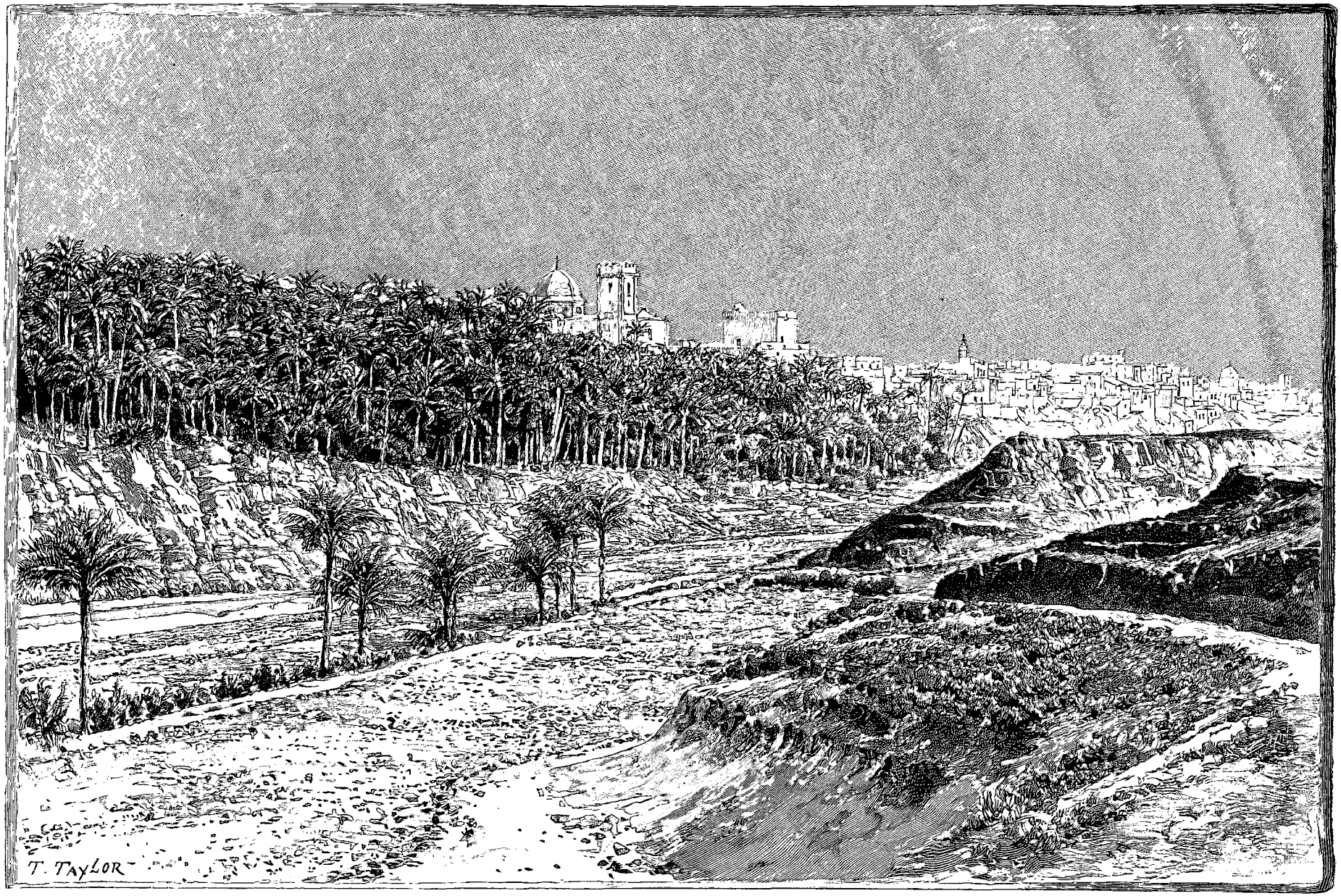
Nous prenons enfin congé du vénérable mélomane; il nous promet de venir nous voir à Alicante, et nous fait accepter deux énormes citrons de son petit jardin. Oh! ces citrons! J'y mords à belles dents, les prenant pour des limons doux!...

Derrière la cathédrale, le croissant se dresse encore en face de la croix. Il surmonte la *Torre de Calahorra*, vieille forteresse moresque, intelligemment restaurée par son propriétaire, le marquis de L.... L'intérieur est un véritable musée, où se trouve réunie une magnifique collection de faïences hispano-moresques, d'armes anciennes, et surtout d'objets provenant des fouilles d'Illice, parmi lesquels de nombreuses médailles d'or. Dans les appartements privés, quelques tableaux de prix, entre autres un *Saint-Joseph* de Murillo.

Au salon, je vois les portraits des trois premières femmes de marquis, marié maintenant pour la quatrième fois. Involontairement j'évoque le souvenir d'un certain conte de Perrault, cher à mes jeunes années, et dans ce cadre oriental il est tout à fait de circonstance. Les malheureuses ont dû languir derrière ces épaisses murailles aux fenêtres étroites, éclairant à peine des salles basses et voûtées. La marquise actuelle a eu sans doute moins de courage, et l'intendant seul nous fait les honneurs de la maison inhabitée. Je n'y suis que depuis quelques instants, et elle pèse déjà sur mes épaules; c'est avec un soupir de soulagement que je revois l'éclatant soleil.

Parmi les femmes que je croise en sortant de la tour de Calahorra, je cherche en vain un type à photographier. Où donc avais-je pris que les Illicitanes sont belles? Même les jeunes filles ne m'offrent que des traits flétris, en dépit des beaux yeux qui les éclairent; cet attrait, éminemment national, ne suffit pas à les embellir. Ce n'est pas dans le peuple que je trouverai mon modèle. Aussi vais-je sans façon demander à une dame, que j'ai connue l'année dernière, la permission de faire le portrait de sa fille. C'est une beauté renommée dont plusieurs artistes de passage ont vainement sollicité de reproduire les traits. Plus heureuse qu'eux, je suis accueillie à bras ouverts ou plutôt à petits coups dans le dos, ce qui est, on le sait déjà, le comble des démonstrations affectueuses. Pendant que mon amie va se parer de sa mantille, on m'installe sur la terrasse, et le grand-père vient me tenir compagnie. Il me confie qu'il s'occupe de taxidermie, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Vinalopo ou Rio Seco (voy. p. 214). — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'apporte des échantillons de son art. Je suis bientôt entourée d'une collection d'oiseaux et de poissons de toute espèce et de toutes dimensions; c'est au milieu d'une véritable arche de Noé que la jeune fille vient poser devant mon objectif. Je puis alors l'examiner en détail sans impolitesse : les cheveux et les yeux sont superbes, le teint d'une fraîcheur éblouissante, les sourcils d'un dessin parfait, le nez assez fin. L'ensemble serait irréprochable si l'ovale du visage ne s'élargissait près de la bouche, elle-même fort disgracieuse avec sa lèvre inférieure rentrée. C'est du reste un défaut commun aux femmes de ce pays. Toutes les beautés pèchent par la bouche, soit dit sans mauvaise intention.

Quelques jeunes voisines, prévenues de ma visite, ne tardent pas à envahir la terrasse. Elles m'accablent d'amitiés, un peu intéressées peut-être; je m'aperçois, en effet, que le portrait de leur compagne excite fortement leur envie et je les comble de joie en leur proposant de les faire en groupe. Une interminable discussion s'engage sur le choix de la place la plus favorable, du costume à mettre, etc. Elles ont le bon goût de m'épargner quelques horribles chapeaux qui apparaissent par-ci par-là, et que je considérais déjà avec terreur, me souvenant de plus d'une bataille livrée contre cet éternel ennemi. De leur propre mouvement, elles se munissent de ces jolis châles de Manille aux plis si gracieux, et m'invitent à les accompagner dans un jardin appartenant à l'une d'elles. Il est tout près de la gare, je ne serai pas retardée pour mon départ prochain.

Une Illicitane. — Dessin de Thiriat.

Je refais, en joyeuse société, la route de la veille, dans ces chemins à murs bas que j'ai tant admirés. Impossible cette fois de les parcourir en rêvassant. Mes nouvelles connaissances sont très absorbantes avec leur bruyante gaieté, et j'ai fort à faire pour leur tenir tête. Je m'amuse d'ailleurs beaucoup de leurs saillies spirituelles, auxquelles leurs voisines de la « ville rivale » ne m'ont pas habituée.

Une des jeunes filles me cite un mot charmant de sa petite sœur : l'enfant venait de faire pour la première fois le voyage d'Alicante ; le jardinier de son père, qui n'avait jamais vu la mer, lui demandait de la lui décrire : « Oh ! répondit-elle, c'est bien facile. Vois-tu, Pepe, la mer, c'est comme le ciel, seulement c'est par terre ! » Ne voilà-t-il pas une gracieuse définition de cette baie d'Alicante aux eaux toujours tranquilles et bleues ?

Ce n'est pas sans peine que je groupe ma bande indocile sur les petits talus à l'herbe glissante et humide qui bordent les rangées de palmiers. La plupart de ces jardins sont disposés en vue du rapport et non de l'agrément, et nous piétinons impitoyablement des carrés de légumes, tandis que nous nous égratignons aux branches des grenadiers.

L'opération terminée, on se hâte de croquer les dattes qui ont servi d'accessoires, on en fait cueillir aux arbres voisins, et l'on arrose d'eau claire ce goûter des Pères de la Thébaïde. Le jeune clan m'adresse ensuite ses plus touchants adieux, et prend, sous la conduite d'une maman, la grande avenue de la gare.

Je traverse le Vinalopo sur le magnifique pont du chemin de fer, qui s'élève à 36 mètres au-dessus du précipice et dont l'armature ajourée donne le vertige.

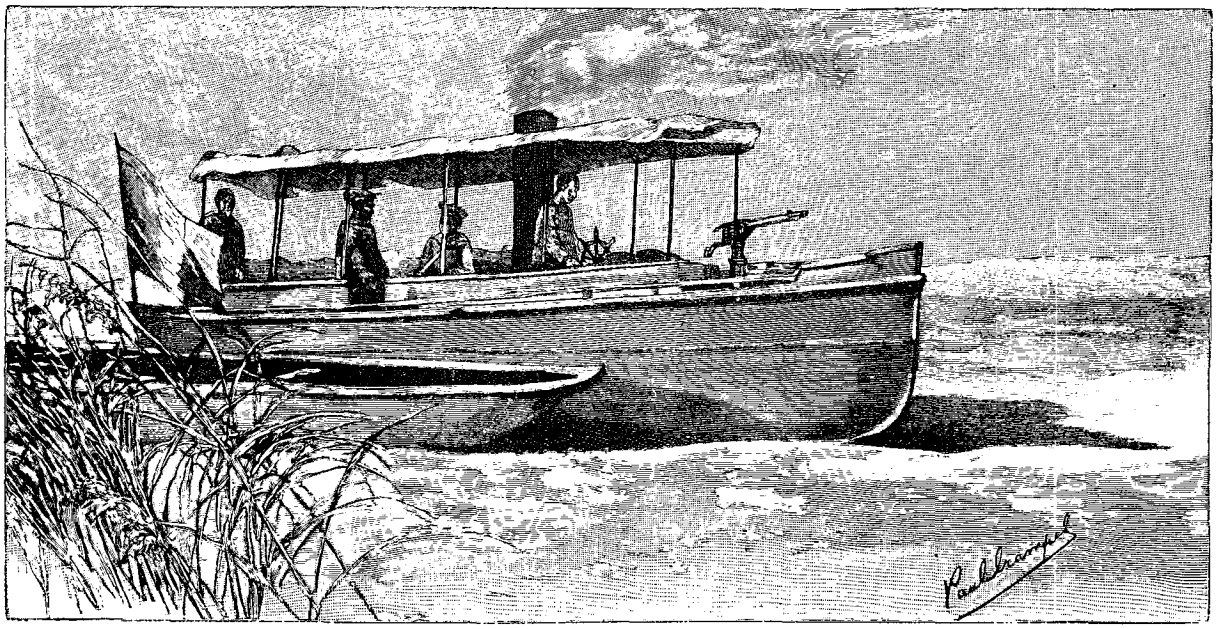
C'est de ces hauteurs qu'avant le coup de sifflet du départ il faut contempler la ville pour en emporter cette impression intense de pays d'Orient que n'amoindrira pas la vue des toits rouges et des cheminées d'usine. D'ici je ne découvre que les pentes escarpées du torrent; quelques flaques d'eau mettent çà et là des taches brillantes dans ses profondeurs que l'ombre envahit déjà; des arbres isolés y baignent leurs racines. Les maisons basses de l'Arrabal surplombent l'abîme, et se perdent au loin dans les sinuosités de la rive. Plus près, le dôme et le clocher de la cathédrale, la masse imposante du palais des ducs, surgissent de l'épaisse muraille de palmiers qui font à la ville une verte ceinture. Sur l'autre bord s'étend la plaine aride, vrai désert borné par les montagnes nues.

Elche m'apparaît ainsi, une dernière fois, comme un décor de féerie, dans l'éblouissante apothéose d'un admirable coucher de soleil.

MARTHE MALLIÉ.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *René Caillié*. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

VOYAGE DANS L'ADAMAOUA,

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU L. MIZON,

PUBLIÉ PAR HARRY ALIS.

1891-1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DANS LE BAS NIGER ET LA BÉNOUÉ.

Départ. — Attaque sur le Forcados. — La Bénoué. — Arrivée à Yola.

Dans un livre qui a paru l'an dernier[1] j'ai raconté par suite de quelles circonstances M. Mizon était parti pour aller travailler, de concert avec notre ami commun Paul Crampel, à l'expansion de l'influence française vers la région du lac Tchad. Il avait été aidé, dans ce dessein nettement arrêté, par un certain nombre de personnes qui formèrent depuis le noyau du Comité de l'Afrique française. Ce furent MM. le prince d'Arenberg, R. Bischoffsheim, Edmond Frisch de Fels, J. de Kerjégu, Loreau, de Moustier, Patinot, Henry Percire, Léon Permezel et Armand Templier. A ces bonnes volontés vint se joindre l'aide d'un autre groupe, présidé par M. Léon Tharel, qui pourvut intelligemment à l'organisation commerciale de la mission. Enfin, M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État, aidé de ses deux excellents auxiliaires, MM. Haussmann et J.-L. Deloncle, mit le plus grand empressement à faciliter, par tous les moyens en son pouvoir, cette entreprise intéressante.

M. Mizon, ayant la conviction que la situation actuelle des empires du Soudan central nous était mal connue, projetait de se rendre dans l'Adamaoua en passant par le Niger et la Bénoué, que l'Acte de Berlin ouvre à la navigation internationale. De là il tâcherait d'explorer le Serbeouel et peut-être de pousser une pointe jusqu'au Tchad. En tout cas, il reviendrait par la Sangha et le Congo français.

Pour réaliser ce plan, M. Mizon disposait d'un petit canot à vapeur de 8 mètres, le *René Caillié*, remorquant 5 canots Berton en toile. Il était accompagné de M. le capitaine Paul Silvestre, de Miloud ben Mohammed ben Abd es-Salam, médaillé militaire d'Algérie, de Ahmed ben Mecham, des tirailleurs algériens, de MM. Coché, sergent-fourrier de la flotte, Poizat, quartier-maître mécanicien, Tréhot, agent commercial, enfin de douze indigènes. Les embarcations portaient 240 ballots de marchandises.

C'est dans ces conditions que la mission pénétra, le 10 octobre 1890 à 7 heures du matin, dans la rivière Forcados, l'une des bouches du Niger. Elle s'arrêta

1. *A la conquête du Tchad*, par Harry Alis. 1 vol., Hachette, éditeur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'abord à Ouari, où se trouvent plusieurs factoreries anglaises et allemandes, et apprit là qu'il lui fallait cinq jours pour atteindre Agberi, où habite le commandant du Delta.

« Je descends à terre, raconte M. Mizon, et j'apprends, du chef d'une des factoreries, que la Compagnie royale n'a aucun agent en cet endroit et que sa première station, sur cette branche du Niger, est dans la rivière Assay. On m'informe que la rivière que nous avons suivie n'est pas le Forcados, mais un cul-de-sac qui se termine à peu de distance de Ouari, et que nous pourrons rejoindre le Forcados par la branche déserte devant l'entrée de laquelle nous venons de passer.

« Nous sommes interrompus dans notre conversation par l'arrivée de deux indigènes se disant des chefs importants. Il faut avoir vu l'air insolent de ces deux drôles, affublés, l'un d'un chapeau ridicule, l'autre d'une calotte de velours brodé, de ce type si cher aux concierges de Paris. Ils s'assoient, parlent haut et, comme dans *Charles VI*, chantent en chœur que jamais à Ouari le Français ne régnera, qu'ils veulent être Anglais, etc. Ils parlent de commerce, de droits à payer, etc. L'agent de la factorerie m'explique que ces deux noirs ne sont rien dans Ouari, mais que cependant il doit compter avec eux, étant seul Européen, exposé, par conséquent, aux vexations d'un village voisin, où fleurit le brigandage. Il fait prévenir le véritable chef, qui se rend tout de suite à son invitation, et, moyennant cent francs, me donne un guide pendant deux jours jusqu'à Essama, où commence la région des Patanis pillards. Deux autres jours se passent encore sans incident. Le 15 octobre, le canot à vapeur naviguait en plein pays patani.

« Le cinquième jour, nous vîmes de nombreux villages patanis qui armaient leurs pirogues pour venir au-devant de nous. Sur la demande de quelques chefs, je leur donnai deux dames-jeannes de rhum et quelques feuilles de tabac. A 6 heures, nous dépassions le dernier village patani, et à 7 heures nous mouillions à deux milles en amont. Notre provision de charbon était épuisée; d'autre part, la hauteur du fleuve, inondant ses rives, ne nous avait pas permis de faire du bois. Le chef du dernier village me demandant du rhum, je le prévins que je lui achèterais, le lendemain, du bois contre du rhum et du tabac. Il parut satisfait et retourna dans son village.

« Les rives du Niger sont bordées de hauts roseaux, pour le moment à demi submergés. Nous avions jeté l'ancre et nous avions accosté à ces roseaux.

« Pour résister au sommeil qui alourdit mes paupières, je donne ma moustiquaire à l'interprète, qui s'enroule dedans, sur l'arrière de la chaloupe : les moustiques se chargent de me tenir éveillé. Vers minuit et demi, Félix Tréhot change le factionnaire et met une nouvelle bougie dans le fanal, qui, suspendu à une branche d'arbre, éclaire le convoi de sa lueur vacillante. La nuit est si profonde qu'au delà des canots on ne peut distinguer la ligne de séparation de l'eau et de la berge.

« Le fanal, mal attaché, tombe à l'eau : nous sommes plongés dans les ténèbres. Au même instant, une lueur immense comme un éclair illumine le paysage, des détonations se font entendre, la tente de la chaloupe est déchirée, la cheminée résonne sous les projectiles. C'est une grande pirogue qui a descendu avec le courant et qui vient de faire feu sur nous. Une seconde lui succède et envoie sa bordée, à la lueur de laquelle je vois la première pirogue arrêtée dans son élan et se préparant à aborder la chaloupe à vapeur. En quelques secondes, dix pirogues apparaissent et accostent le convoi.

« J'ordonne d'ouvrir le feu et de ne pas quitter les embarcations pour la brousse. Ces commandements m'ont signalé aux Patanis, et un homme, le machete à la main, se prépare à monter dans la chaloupe; je le rejette dans sa pirogue d'un coup de crosse. J'entends, dans le moment de silence qui suit, les sabres ennemis qui battent la tente des canots derrière laquelle sont les hommes, et les cris déchirants de Miloud, mon interprète arabe, attaqué par plusieurs indigènes, armés de sabres d'abatis. Je n'oublierai jamais l'accent avec lequel, à chaque blessure qu'il recevait, il criait : « Ah! « commandant! »

« Je me dirige vers l'avant, quand j'éprouve une commotion violente dans tout mon être. On vient de me tirer deux coups de fusil à bout portant : la poussée de l'air a manqué me jeter à l'eau, la flamme a brûlé mes vêtements. Mon bras gauche tombe inerte et je sens l'impression d'un fer rouge le long de la cuisse et de la hanche.

« Un cri de triomphe domine les hurlements que poussent les Patanis, et l'homme que j'ai éloigné est d'un bond dans la chaloupe à vapeur et se précipite sur moi, le sabre haut; je le repousse en appuyant le canon de mon fusil contre sa poitrine et je fais feu; il tombe à l'eau comme une masse de plomb. « Et d'un! » m'écrié-je de toutes mes forces, dans ma joie d'échapper à la mort que j'avais vue de si près. Cet homme, le chef de l'expédition — je l'ai su depuis, — était un indigène que j'avais pris à bord l'avant-veille. Il s'était fait transporter d'un village à l'autre, dans le but de connaître les gens du vapeur, la place des fusils et des munitions. Il semblait que mon cri eût rendu la présence d'esprit à tout le monde. Les hommes, si brutalement réveillés, se sont réunis peu à peu, ont mis la main sur leurs cartouches et commencent un feu roulant contre les pirogues, qui s'enfuient avec leurs pagaies. La grande pirogue s'est attachée à nous avec une corde que le pilote d'arrière s'efforce de couper, ce qui est cause de sa mort. Je suis quitte avec les Patanis : je leur ai rendu les deux coups de fusil à bout portant dont ils m'ont gratifié. Nous sommes de nouveau dans une obscurité profonde, et, assis à l'arrière de la chaloupe, il me semble que je m'éveille d'un mauvais rêve.

« Tout cela a duré de deux à trois minutes. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Attaque des Patanis. — Composition de Mme Paule Crampel, d'après le récit de M. Tréhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lumières sont allumées. Félix Tréhot et mon tirailleur algérien Ahmed viennent à bord du canot à vapeur, et je suis informé que personne n'est blessé. Seulement, par-ci par-là, quelques contusions : coups de sabre reçus à travers la tente ou coups de pagaie. Tous les efforts se sont portés sur la chaloupe à vapeur. J'ordonne aux tirailleurs gabonais de descendre à terre et d'établir un poste pour nous flanquer de ce côté, tandis que nous surveillerons la rivière. Ils s'aperçoivent alors que l'ennemi est venu dans les hauts roseaux et a coupé les cordes que nous avions attachées aux arbres, ignorant que nos embarcations avaient en outre leurs ancres à fond. Il y avait donc longtemps que nous étions entourés quand l'attaque a eu lieu et je ne me rends pas compte pourquoi les Patanis ne nous ont pas attaqués par terre et par eau.

« Je vais à l'avant voir Miloud, qui est dans un triste état : les Patanis lui ont découpé les bras à coups de sabre, alors qu'il voulait faire feu avec le canon, l'ont rejeté au fond et frappé à coups redoublés. Il a trois profondes blessures à la tête et une à l'épaule gauche. Nous fumons une cigarette, couchés l'un à côté de l'autre, tandis que Félix Tréhot, devenu chirurgien, se prépare à nous panser ainsi que l'interprète John, qui n'a pas pu se dégager à temps de la moustiquaire dans laquelle il s'était enroulé et a eu le coude broyé par un projectile.

« Le jour est venu. Des hurlements se font entendre dans le village situé au-dessous de nous. Ils sont poussés en l'honneur des morts de la nuit et se mêlent aux cris de ceux qui se disputent les vivres pris dans les trois petits canots qui nous ont été volés. Le tam-tam résonne dans tous les villages, pour leur transmettre la nouvelle de l'insuccès de l'attaque tentée contre nous et les appeler à une réunion. De l'endroit où nous sommes mouillés, nous ne pouvons pas voir le village le plus rapproché ; mais, en aval, nous en apercevons un grand situé à un coude du fleuve et sur la rive opposée. Le tambour y fait rage, et des pirogues, remontant la rivière, y accostent à tous moments.

« Nous apercevons de loin, sur l'autre rive du Niger, une case isolée près de laquelle deux noirs agitent un drapeau blanc. Nous répondons par le même signal. Ils traversent alors la rivière et s'approchent de nous. Ils nous engagent à nous éloigner de quelques milles et nous apportent du bois dont nous manquions pour faire route. Puis l'un d'eux s'offre à aller porter une lettre au premier établissement européen en amont. M. Silvestre écrit un billet adressé « à tout Européen établi dans la rivière », le priant de nous envoyer une pirogue, avec du bois et du charbon.

« Nous fîmes route pendant deux heures avec le bois que les noirs nous avaient donné, et, trouvant une place favorable pour en couper, nous jetâmes l'ancre. A 4 heures, nous fîmes route de nouveau, à la recherche d'une bonne position, en vue de la défense pour la nuit. Nous ne fûmes pas inquiétés. Au jour, une grande pirogue portant le pavillon de la Compagnie nous accosta et nous donna une tonne de bois, avec laquelle nous chauffâmes immédiatement. Cette pirogue était celle d'un chef allié de la Compagnie. A 10 heures, nous rencontrâmes le vapeur de la Compagnie, *Zaria*, qui, prévenu par les noirs, descendait au-devant de nous, ayant à bord le commandant du cercle de Ouari. Il prit à bord les blessés et donna la remorque à nos canots. A 3 heures du soir nous arrivions à Agberi.

« Là, un employé de la Compagnie, qui avait été étudiant en médecine, refit nos pansements et procéda avec plein succès à l'extraction de la balle qui restait dans mon corps. Le 18 au matin, le vapeur *Kouka*, venant de la Bénoué, mouilla à Agberi. J'en profitai pour descendre, avec les blessés, à Akassa, à l'entrée de la rivière Noun, où se trouvent la résidence de l'agent général et l'hôpital de la Compagnie.

« Le 19 à 3 heures du soir nous arrivions à Akassa. »

M. Mizon s'en tirait au bout de quinze jours, avec deux doigts de la main gauche paralysés. Miloud paraissait guéri ; le pilote indigène seul subissait l'amputation du bras droit[1].

Le 11 décembre, M. Mizon quittait Akassa, et bientôt il atteignait Agberi, où il demeurait jusqu'au 20 décembre.

« Alors, m'écrivait-il, notre voyage a commencé sous un soleil de feu. Nous devions coucher chaque nuit sur des bancs de vase, recouverts d'une mince couche de sable. A chaque instant le canot s'échouait, il fallait se mettre à l'eau, chercher un chenal plus profond. C'est ainsi que nous avons mis neuf jours à atteindre la station d'Aboutchi-Onitcha, alors qu'un mois auparavant il m'eût fallu à peine deux jours. Là j'ai dû encore m'arrêter une semaine : tout mon monde était malade de fièvre et de dysenterie. »

A Agberi, M. Mizon put étudier de près quelques types d'indigènes appartenant à la race des Patanis. Il photographia notamment le chef Téprou et son fils, qui étaient au mieux avec les agents de la Compagnie.

M. Mizon a décrit ainsi le cours du Niger, à la saison où les exigences de la Royal Niger Company le forçaient à remonter d'Agberi à Onitcha :

« L'eau avait rapidement baissé pendant le mois de novembre ; le fleuve était rentré dans son lit et coulait paresseusement entre deux berges de terre rouge, très élevées, découvrant d'immenses bancs de sable sur lesquels les crocodiles venaient dormir au soleil. Sans carte moderne ni pilote, la navigation devenait malaisée. Les vieilles cartes de Baikie et de Glover ne nous servaient de rien et nous constations à notre détriment quels changements le Niger avait apportés à son cours dans les vingt dernières années. Des îles avaient disparu, d'autres s'étaient jointes à la terre ferme ; les canaux indiqués comme favorables au passage des grands vapeurs n'avaient plus que quelques centimètres

1. Voir *A la conquête du Tchad*, où ont été publiés tous les documents relatifs aux difficultés suscitées par la Compagnie Royale et au séjour de M. Mizon dans le bas Niger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eau, tandis que les puissantes crues du fleuve en avaient ouvert de nouveaux.

« Nous dépassâmes successivement Abo, situé dans une crique qui n'est accessible qu'aux hautes eaux, Outchi, station de la Compagnie, où nous demeurâmes la journée de Noël, la branche Ndoni, habitée par des peuplades contre lesquelles la Compagnie envoyait des troupes.

« Le 27, nous dûmes mouiller devant Alenso pour réparer une avarie. L'interprète arabe Miloud ben Abd es-Salam, qui avait été blessé dans le Ouari, s'éteignit dans la nuit. Le quartier-maître mécanicien, blessé au bras par un accident de machine et atteint de dysenterie, ne voulut s'arrêter que lorsque nous eûmes rejoint la station d'Aboutchi; cette station sert de port à la ville indigène de ce nom, située à 3 milles dans l'intérieur, que la Compagnie a détruite il y a quelques années et à laquelle elle vient de faire de nouveau la guerre il y a quelques mois.

« Campés sur la haute berge qui est devant la station, nous regardions descendre les vapeurs chargés de troupes envoyés au Ndoni et portant le pavillon blanc sur lequel on a inscrit : PAX, JUS, ARX. Quel parallèle à établir entre cette station d'Aboutchi, qui a tant fait couler de sang africain, et celle établie quelques kilomètres plus haut par les missionnaires français du Saint-Esprit, près de la ville d'Onitcha, qui a eu, elle aussi, sa guerre contre la Compagnie ! Nous y fûmes reçus par le père Lutz entouré de ses enfants noirs. Ce fut dans cet asile de paix que je laissai aux soins dévoués des missionnaires et des sœurs le quartier-maître Poizat et le tirailleur algérien Ahmed, miné par la fièvre. »

Portrait de M. Mizon. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le mécanicien étant également atteint de pleurésie et de dysenterie, M. Mizon remonta à Assaba, chauffant lui-même la machine avec une chaleur de 35 degrés. Le résultat fut une exaspération de sa dysenterie, et il dut s'arrêter à Assaba.

Là M. Mizon engagea, pour conduire la chaloupe à vapeur, trois mécaniciens indigènes, anciens serviteurs des compagnies françaises. Ils étaient d'abord enthousiastes, mais bientôt ils laissèrent paraître le mécontentement et le découragement que faisaient naître chez eux les avertissements et les conseils des agents de la Compagnie. On leur répétait notamment qu'ils « compromettraient leur avenir en se mettant au service d'un ennemi de la Compagnie ». L'un de ces hommes ne tarda pas à se montrer particulièrement insolent; M. Mizon s'aperçut qu'il avait frappé à coups de marteau sur la machine, cassé les boulons, tordu les tiges.

C'est à Assaba que M. Mizon rencontra la petite S'nabou, qui devait devenir plus tard si populaire à Paris. Elle habitait là chez sa nourrice et venait « voir les blancs » avec les enfants de son âge. On demanda à M. Mizon s'il pouvait l'emmener avec lui, jusqu'à Outchi, où habitait sa mère. Il accepta volontiers.

Tandis que l'expédition séjournait à Assaba, le quartier-maître Poizat mourait, et le sergent-fourrier Coché, sur l'avis formel du docteur Cross, médecin de la Compagnie, devait rentrer en France. De tous ceux qui avaient quitté la France quelques mois auparavant, il ne restait plus que le chef de la mission, M. Félix Tréhot, et l'interprète Ahmed, tous fort éprouvés par la maladie.

« Notre matériel ne valait guère mieux que le per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnel ; les canots en toile avaient été déchirés pendant le séjour à Agberi ; un vice de construction mettait la chaloupe momentanément hors de service. Il semblait que tout fût contre nous. Mais l'exemple de ceux de nos compagnons qui avaient sacrifié leur vie sans un murmure pour la cause française était là devant nos yeux. Nous devions réussir pour que leur généreux sacrifice ne demeurât pas vain. Je n'eus pas à convaincre les deux compagnons qui me restaient : ma conviction était la leur. Nous prîmes quinze jours de repos et nous nous mîmes à réparer les avaries de notre matériel.

« Le 1er mai, nous reprenions notre navigation vers Lokodja, ville située au confluent du Niger et de la Bénoué, d'où nous pourrions surveiller la montée des eaux dans cette rivière et nous y engager aussitôt. La montée entre Assaba et Lokodja fut ce qu'elle avait été entre Agberi et Assaba....

« Au-dessus d'Agberi cessent le delta du Niger et les forêts marécageuses. Le palétuvier et le palmier bambou ont cédé la place aux gracieux palmiers à huile, véritable richesse de ces contrées. Les rives, élevées, sont bordées de villages bien construits. Aux amas de vase séchée qui abritent les peuples pillards du bas Niger, démoralisés par l'ancienne traite des esclaves et par l'abus de l'alcool, ont succédé les villages gracieux des Ibos. De grandes allées, tracées dans la forêt vierge, découpent celle-ci en quartiers de verdure où chaque famille importante a construit ses cases élégantes, avec les spacieuses vérandas où se tiennent les maîtres des maisons, entourés de leurs fétiches. L'aisance règne dans ces agglomérations ; les troupeaux de bœufs paissent au bord du fleuve ; les cabris, les porcs et la volaille encombrent les rues. Les *igoués*, ou chefs de quartier, se promènent gravement, un œil peint en blanc, l'autre en noir, la tête recouverte d'un haut bonnet rouge. A leur côté pend un olifant d'ivoire, insigne de leurs hautes fonctions. Un bambin de cinq à six ans, nu comme un ver, précède chaque igoué, agitant une sonnette pour annoncer le passage de ce grand personnage. Le soir, le tam-tam retentit dans tous les quartiers, mêlé aux cris de joie. Les Ibos ont connu des temps plus durs : ils ont eu beaucoup à souffrir autrefois de la traite des esclaves. Les négriers fournissaient aux peuples du delta, Patanis et Idzos, des armes : fusils et canons. Ceux-ci armaient de grandes pirogues montées par 60 à 80 hommes, munis de fusils et d'escopettes. A l'avant et à l'arrière étaient installés des canons, donnés en avances par les propriétaires européens des *baracons* de la côte. Des flottilles se rassemblaient dans le delta et allaient faire des razzias chez les Ibos. »

Au bout de douze heures de chauffe, les manœuvres des mécaniciens noirs produisirent leur effet. Un excentrique de la chaloupe se rompit. La mission était alors à Outchi. Au bout de quatre jours, M. Mizon vit passer un vapeur de la Compagnie, commandé par un ancien marin français nommé Lecœur. On lui demanda passage à bord. Il y consentit, et M. Mizon partit, laissant la chaloupe à Outchi. Bien qu'il eût pris l'avis du commandant des troupes embarquées à bord, M. Evard, Lecœur fut plus tard blâmé pour cet acte d'humanité.

A Outchi, la petite S'nabou avait retrouvé sa mère, mais celle-ci lui recommanda d'accompagner la mission jusqu'à Igbobé, près de Lokodja, où elle verrait son père et sa grand'mère.

« Au-dessus d'Onitcha, dit M. Mizon, l'aspect du fleuve change brusquement : les collines d'Aboutchi s'élèvent jusqu'à ce qu'elles coupent le cours de l'Amambara, petit fleuve qui se jette dans le Niger à Onitcha. Les rives sont moins monotones ; les villages des Igarras étalent leurs groupes de cases soudanaises aux murailles rondes et aux toits coniques, sur le flanc des collines boisées. C'est Ida, la grande ville Igarra, perchée sur un haut rocher qui domine le Niger, Ida considérée autrefois comme imprenable et que les canonnières anglaises ont détruite, puis la série des villages adossés aux premiers contreforts des monts du Roi Guillaume, l'île Beaufort, près de laquelle habite le farouche Abadji, qui soutint une longue guerre contre la Compagnie Royale et la força à traiter avec lui. Au delà, le lit du Niger est parsemé de grandes roches, découvertes à cette époque de l'année. De hautes montagnes bordent son cours : à droite, les monts du Roi Guillaume, où les Bassas cultivent le froment ; à gauche, le chaos de montagnes verdoyantes : le Soracte, l'Erskine, qui s'étendent jusqu'à Illori, le grand marché des Yoroubas ; dans le fond, le haut plateau de Lokodja, qui coupe le ciel suivant une ligne d'une horizontalité parfaite. Je suis monté deux fois au sommet de ce plateau, le Patty, pour me reposer de la haute température de Lokodja.

« Je n'oublierai jamais le spectacle dont j'ai joui là, offrant à mes yeux les cours du Niger et de la Bénoué sur une étendue de 100 kilomètres. Je me suis oublié des heures entières à considérer la Bénoué dont le cours, dans les vapeurs du lointain, se confondait avec le ciel brumeux, et la plaine d'Igbobé avec ses vingt villages populeux. »

A Lokodja, M. Mizon demanda à faire réparer dans les ateliers de la Compagnie l'excentrique rompu. Mais personne ne lui répondit : il fallait attendre l'avis de l'agent général, M. Flint. Après une correspondance, l'autorisation vint enfin ; la pièce fut envoyée à Akassa, d'où elle devait revenir au bout de huit jours. Elle y demeura deux mois, au bout desquels elle revint, fort ingénieusement réparée. Les raccords avaient été opérés à l'aide de boulons d'une telle grosseur qu'il restait de chaque côté juste 2 millimètres de métal [1].

Durant cette longue attente, M. Mizon envoya à

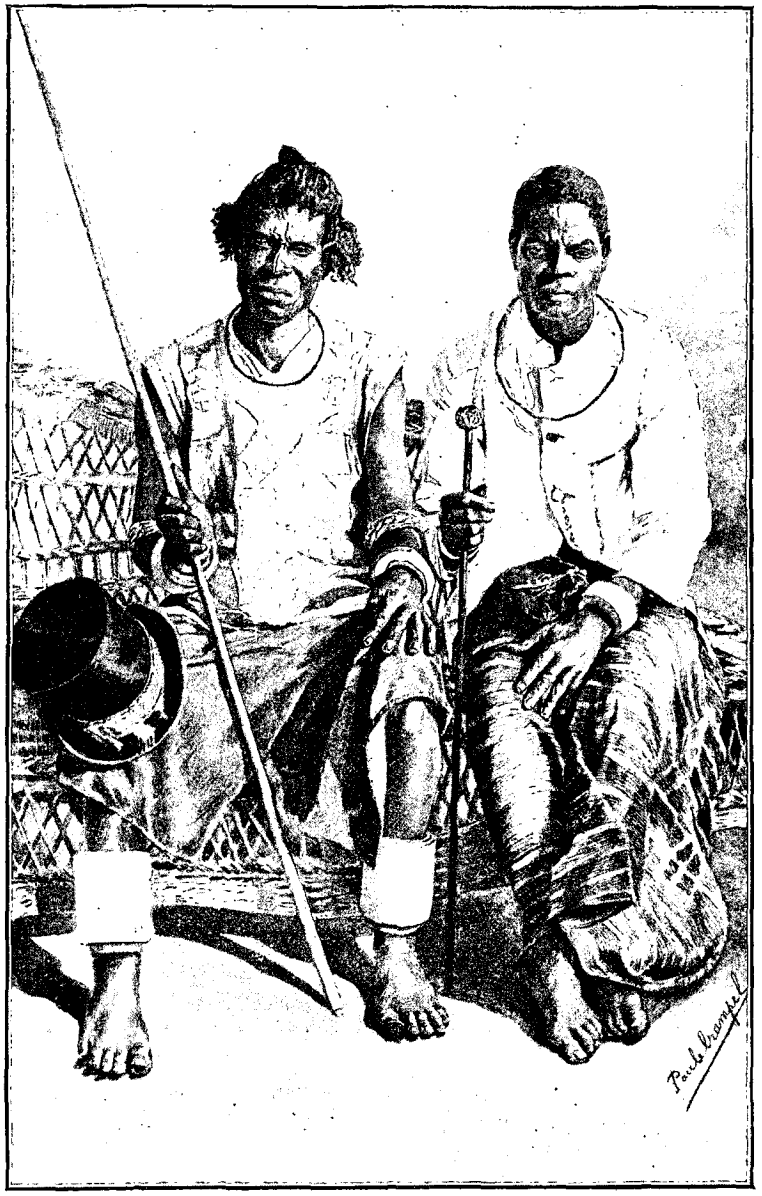
1. Au cours de la polémique qui s'est engagée en Europe, lord Aberdare, président de la Compagnie Royale du Niger, a reconnu le fait — il était difficile de le nier, la pièce ayant été renvoyée en France, — mais il a rejeté la faute sur la maladresse des ouvriers des ateliers du Niger. Ils n'étaient que trop adroits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Outchi deux pirogues qu'il avait achetées, pour prendre des marchandises et donner l'ordre à M. Félix Tréhot de remonter à la voile sur les canots Berton, réparés tant bien que mal.

Durant ces loisirs forcés, M. Mizon pouvait photographier à son aise l'installation des Anglais dans l'ancien royaume de Noupé. Il photographiait des types de femmes du pays. C'est là aussi qu'il fit la connaissance du chérif El-Hadj M'Ahmed.

« Chaque soir, il venait nous voir, et jusqu'à une heure avancée de la nuit il nous parlait de l'Adamaoua, de Yola, nous promettant un bon accueil du sultan et de la population. Né à Khartoum de parents originaires de Damas, El-Hadj M'Ahmed, son pèlerinage à la Mecque accompli, était parti pour Tombouctou afin d'acheter quelques esclaves, parce que, disait-il, ce sont de bons travailleurs et les plus fidèles serviteurs. Grand personnage au Darfour, puis misérable dans le Ouadaï durant plusieurs années, il avait quitté ce pays inhospitalier pour le Baguirmi, puis pour Kouka. Poursuivant sa route, il s'arrêta dix ans à Sokoto, où l'émir l'employa successivement comme précepteur, courrier et secrétaire. Il y avait alors vingt ans qu'il avait quitté Khartoum pour Tombouctou. Avant de se rendre dans cette ville, il eut la fantaisie de descendre jusqu'à Lokodja pour voir les établissements des chrétiens. Nouvel arrêt de dix années, en qualité de secrétaire du chef indigène de Lokodja. »



Types de Patanis (le chef Téprou et son fils) (voy. p. 228). — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

A Lokodja, la petite S'nabou avait retrouvé son père et sa grand'mère, venus d'Igbobé, mais quand ils voulurent l'emmener, elle déclara tout net qu'elle accompagnerait le commandant jusqu'à Yola. En réalité, elle s'était attachée à lui et ne voulait plus le quitter. Grand palabre au village d'Igbobé, où le père rassembla les vieillards les plus expérimentés pour leur demander leur opinion. Cette assemblée reconnut solennellement que puisque S'nabou voulait accompagner le commandant jusqu'à Yola, il n'y avait pas de raison de l'en empêcher.

La pièce de la machine n'arrivant toujours pas, M. Mizon engage des indigènes pour faire remonter ses marchandises par pirogue dans la Benoué, jusqu'à Ibi. Le 10 juin, Ahmed part ainsi en avant avec la grande pirogue de six tonnes achetée précédemment et deux autres pirogues conduites par des gens de Lokodja. Tout le monde semble s'être donné le mot pour effrayer les auxiliaires de la mission : ils auront à passer devant les féroces Mitchis, qui ont déjà tué six blancs; toutes les pirogues et même les vapeurs qui ont récemment passé ont été criblés de flèches par ces Mitchis, etc.

Tandis qu'ils continuent leur route, la pièce étant enfin de retour, M. Mizon redescend à Outchi, à bord d'un vapeur de la Compagnie.

Il trouve ses mécaniciens de plus en plus insolents. L'un d'eux déclare tout net qu'il ne partira pas le lendemain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Si tu ne pars pas, lui dit M. Mizon, tu perdras ta solde acquise (150 francs).

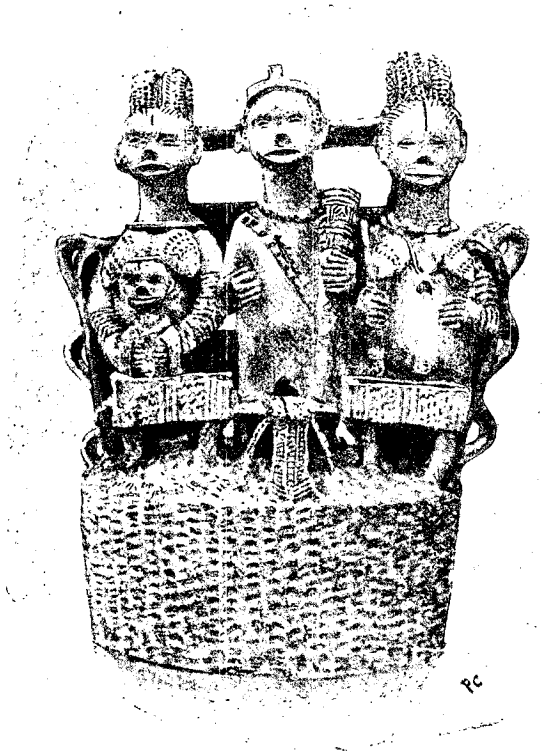
— Oh ! cela m'est égal, répond le noir : M. Hewby (chef de district) me la donnera et du moins il ne me mettra pas en prison. »

M. Mizon comprit alors ce que lui avait raconté M. Tréhot : que M. Hewby était venu un jour à Outchi pour parler aux mécaniciens de la chaloupe et était reparti sans faire autre chose.

En effet le mécanicien le plus insolent, sûr de l'impunité, se sauva la veille du départ, emportant sa couverture, celles de ses camarades et ses outils.

A Lokodja, où M. Mizon remonta bientôt, les mêmes manœuvres continuèrent : M. Mac Intosh, descendu tout exprès de la Bénoué, fit venir les deux mécaniciens restants et s'efforça de les faire déserter.

Le 1er juillet, M. Mizon put cependant repartir dans sa chaloupe, remorquant deux canots Berton peu chargés. Bientôt il fallut en abandonner un, trop endommagé. Les deux mécaniciens indigènes étaient demeurés, mais mettaient la plus extrême mauvaise volonté à leur service : les feux allumés à quatre heures du matin ne donnaient pas de pression à midi; la chaudière était chauffée à sec, etc. Au ton ironique de ces noirs on sentait l'inspiration qui les animait. Il fallut vingt jours pour atteindre Ibi. L'eau avait à peine monté et il fallait naviguer au milieu des bancs de sable et des îlots. Ce ne fut qu'au-dessus de Loko que la navigation devint plus facile.



Fétiches du Bas-Niger. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

« Nous avions dépassé les petites stations commerciales de Mozoum, de Bofoué et d'Oudini, peu prospères, en raison de la guerre acharnée que se font les tribus de l'intérieur. Le 14 juillet, nous nous arrêtâmes, pour la fête nationale, à Arago, et le 20 nous arrivions à Ibi.

« De Lokodja à Ibi, l'aspect du pays est le même qu'en aval de Lokodja; les monts du Roi Guillaume ferment l'horizon sur la rive gauche; la rive droite est bordée par de grands plateaux semblables au Patty de Lokodja. Au sud de la rivière, les peuples Igberas, les Kakandas, qui ont autrefois passé la Bénoué pour fuir l'invasion des Foulanis et qui sont à demi convertis à l'islamisme, puis, à cheval sur la rivière, les Pandas, les Banas, les Mitchis, de pure race bantoue, et les Djokos, que l'on trouve de Loko à Woumoun. Tous ces peuples sont encore païens. »

A Ibi, une dernière tentative fut faite pour débaucher les mécaniciens indigènes de la mission. M. Mizon était allé dîner le soir à la factorerie. En revenant, vers 10 heures, il entendit un bruit anormal dans la chaloupe. Il héla bientôt : pas de réponse, mais le bruit de la chute de deux corps dans l'eau. M. Mizon, croyant qu'il avait affaire à des voleurs, saute dans la chaloupe, s'empare d'un fusil et menace de tirer. Les laptots, réveillés, se mettent à la nage, poursuivant les fuyards, qui ont filé entre deux eaux. On ne trouve rien et tout le monde se couche.

Le lendemain, deux hommes de l'équipage déclarent qu'ils sont malades et qu'ils ne peuvent pas se lever. On va les voir, on soulève leurs couvertures, on les trouve la peau couverte d'égratignures, de piqûres de mimosas. Ce sont les deux fuyards de la veille, qui, très penauds, pressés de questions, finissent par tout avouer.

Cédant aux instigations des agents de la Compagnie, mécaniciens, pilotes, hommes de peine, devaient déserter cette nuit-là, volant une pirogue et emportant S'nabou et son coffre pour les vendre. Le retour trop rapide de M. Mizon avait surpris les deux plus pressés au moment où ils emportaient le coffre. Épouvantés, ils s'étaient enfuis et piqués aux mimosas des rives, sans pouvoir aborder.

« A Ibi, une nouvelle difficulté surgit. La Compagnie était en guerre avec les indigènes. La prise, par ses troupes, de la ville de Tchibou, voisine d'Ibi et placée sous la suzeraineté du sultan du Hamaraoua (ou de Mouri, capitale), avait surexcité les populations. Ibi avait été menacé; cinq cents hommes des troupes de la Compagnie avaient établi leur camp près des ruines de Tchibou, tandis que les troupes nouvellement arrivées tenaient garnison à Ibi, transformée en ville de guerre. Les magasins, les maisons des résidents, étaient surmontés d'échafaudages en charpente terminés par un canon ou une mitrailleuse. La Compagnie, craignant des représailles de la part du sultan de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes du Nupé à Lokodja (voy. p. 231). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mouri, évacuait à la hâte les factoreries situées en amont. Elle craignait que mon convoi ne fût attaqué par les indigènes et ne voulait pas être responsable de ce qui pourrait arriver, les indigènes ne faisant, disait-elle, aucune distinction entre les Européens qui traversaient leurs territoires. La Compagnie me pria d'attendre l'arrivée d'un grand vapeur qui me remonterait au delà des territoires ennemis. Je dus accepter ces conditions, et le vapeur *Niger* fit route pour la haute Bénoué, remorquant la chaloupe à vapeur et les canots, dont le chargement avait été mis à bord. Il fallut relâcher plusieurs fois pour du bois ou pour acheter des vivres. Les chefs m'envoyaient des présents et venaient me voir pour me demander de rester sur leurs terres.

« A Amaro, je rencontrai un courrier que le sultan de Mouri avait envoyé au-devant de moi, m'invitant à aller le voir. J'étais en pays ami, et, pour couper court à toutes les sollicitations, je dus promettre de faire mes efforts pour amener dans le Mouri les marchands français, qui, me disait-on, donnaient de bonnes marchandises, ne trompaient jamais et, alors qu'ils occupaient la basse Bénoué et le Niger, n'avaient jamais fait la guerre aux populations.

« Au-dessus d'Ibi, la Bénoué coule dans un lit de sable au milieu d'une plaine herbeuse, étendue comme l'horizon de la mer. Pas une colline ne vient rompre la monotonie du passage. Au-dessous d'Amaro, quelques bois de palmiers d'Égypte bordent la rivière. Au-dessus de cette ville et jusqu'au fond de la Bénoué et du Mayo-Kebbi, le seul arbre que l'on rencontre est le gommier. C'est dans ces vastes plaines qu'erraient autrefois les immenses troupeaux de bœufs des Foulanis pasteurs. Aujourd'hui elles appartiennent aux antilopes et aux biches que nous voyons galoper dans les hautes herbes ; un typhus ou peste bovine a détruit les troupeaux de toute l'Afrique centrale, semant la ruine dans ces contrées autrefois si prospères.

« Le vapeur a reçu l'ordre de nous déposer à Woumoun, chez les Bachamas, avec lesquels la Compagnie se croyait en bons termes. Les Bachamas ont fait évacuer la station et ne veulent plus avoir de rapports avec la Compagnie. Le vapeur doit redescendre et il faut aviser. Instruit par l'exemple de ce qui s'est passé dans le Mouri, je descends à terre et demande à parler aux chefs et aux principaux du village pour leur exposer ma situation ; ici comme à Loko, comme à Amaro, je bénéficie du bon renom qu'ont laissé les compagnies françaises. Le chef me dit que les difficultés qui existent entre la Compagnie anglaise et lui ne me concernent pas et que je puis rester sur sa terre autant qu'il me plaira. Il trace sur le bord du fleuve une demi-circonférence de cent pas de diamètre :

« — Ceci est la terre que je te donne, et quand les « Français viendront, je leur en donnerai autant qu'ils « m'en demanderont. Puisses-tu les amener bientôt. »

« Et, se tournant vers son peuple, il ajouta en leur désignant la limite qu'il venait de tracer sur le sol :

« — Je défends à qui que ce soit de la franchir sans « être appelé par le commandant. »

« Ceci fut respecté pendant les quatorze jours que nous restâmes à Woumoun. Il désigna hors du camp un emplacement pour ceux qui apporteraient des vivres à vendre ; il termina sa harangue en annonçant qu'il punirait de mort quiconque déroberait un objet ou chercherait à nous tromper dans les marchés. »

M. Mac Intosh, qui allait redescendre la rivière en vapeur, se montrait d'une amabilité inaccoutumée. Il offrit même à M. Mizon de se charger de son courrier pour l'Europe.

« Le 12 août, nous quittons ces peuples hospitaliers pour remonter à Yola. Le chef nous avait fourni un pilote et avait accepté la garde d'un dépôt de charbon que je laissai sur le rivage. »

II

A YOLA.

Procédés déloyaux de M. Mac Intosh. — Première entrevue avec le sultan Zoubir.

« Jeudi 20 août 1891. — Il est midi quand nous arrivons à l'entrée de la crique Boula. Un soldat et quelques indigènes nous font signe de ne pas accoster à terre. Nous nous arrêtons sur l'autre rive de la crique, qui n'a d'ailleurs que 20 mètres de large. Les indigènes la traversent dans une petite pirogue pour nous voir de plus près; le soldat examine nos canots avec la plus grande curiosité.

« Le chérif retrouve une de ses connaissances qui, après avoir échangé avec lui les salutations d'usage, l'emmène dans un coin pour lui faire une communication importante, et, s'étant bien assuré que personne ne peut l'entendre, lui dit que le sultan de Yola connaît notre arrivée, qu'il est très irrité et qu'il a de mauvais desseins contre nous. Il y a quelques jours, M. Mac Intosh est venu sur son launch *Bornou*, prendre du bois à son dépôt, et a fait demander un des « fils » (esclaves de confiance) du souverain, et lui a remis en cadeaux trois balles d'étoffe pour le sultan, une pour les ministres et une pour les soldats du palais. Il a rappelé en même temps que, malgré ses cadeaux et ses prévenances, le sultan ne lui permettait pas d'établir des factoreries sur ses terres : « Néan- « moins, a-t-il ajouté, malgré ces marques de dé- « fiance, je vais donner au sultan une nouvelle preuve « de l'intérêt que les Anglais lui portent. Tu peux « prévenir ton maître que des étrangers montent la « rivière avec un vapeur et deux grands canots. Ils « apportent un convoi d'armes à son ennemi, le fils « révolté de l'empereur du Sokoto. Ces canots con- « tiennent 700 fusils rayés et 30 caisses de 1000 car- « touches. Ces gens sont des Français. Ils ont avec « eux un jeune Foulani envoyé en France pour trai- « ter de cet achat d'armes et solliciter le secours de « ce pays contre le sultan de l'Adamaoua. Si Zoubir « laisse passer ce convoi, l'Adamaoua est perdu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les étrangers arriveront à Yola à la nuit tombante « et partiront soit pendant la même nuit, soit le « lendemain matin de très bonne heure. Il y va de « l'avenir de l'Adamaoua de les empêcher de passer. »

« Ainsi, tout le changement à mon égard depuis mon arrivée à Ibi, toutes les gracieusetés de M. Mac Intosh dissimulaient la préparation d'un attentat analogue à celui de la rivière Ouari. Si le hasard m'avait fait arriver à la nuit à l'entrée de la crique Boula, et que le lendemain matin j'eusse essayé de trouver un campement plus propice, j'aurais été, grâce aux recommandations de M. Mac Intosh, assailli par les troupes de l'Adamaoua. Les procédés de l'avant-garde de la Compagnie Royale du Niger rappellent ceux des « libérateurs » d'Emin Pacha. Seulement, tandis que ceux-ci opéraient sur les noirs, la Compagnie du Niger s'en prend aux blancs, que, de par le traité de Berlin, elle doit protéger; à la mission française, qu'elle a promis, par écrit, d'aider et d'assister. Depuis un mois elle affecte le regret des procédés passés; elle feint la bienveillance. Mais en même temps on prépare un odieux guet-apens, et Dieu sait quel roman on eût forgé ensuite pour expliquer l'attaque des Foulanis si j'eusse succombé! La conception était d'ailleurs aussi adroite que malhonnête. On se fût du même coup débarrassé d'un témoin considéré comme redoutable, et peut-être le sultan, effrayé, eût-il accepté enfin le protectorat anglais.

« Que fera-t-on en France? On aura une interpellation, des représentations au gouvernement anglais, une réponse du Foreign Office promettant une enquête.... Mais je ne serai plus là pour protester contre les mensonges. Peut-être même dira-t-on qu'on a tout fait pour me sauver et que je me suis perdu moi-même, et pour comble d'ironie représentera-t-on la mainmise sur l'Adamaoua comme la vengeance de ma mort!

Nisou, jeune fille du Noupé (voy. p. 231). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Me voici maintenant seul au milieu de l'Afrique, sans communications avec la France, car je devine ce que les flibustiers du Niger font de mes lettres.... Il ne me reste pour me protéger que le pavillon qui flotte sur mes canots, celui que j'ai servi pendant vingt-deux ans, mon petit canon, nos vingt-deux fusils et le droit qu'a tout homme résolu de mettre la main au collet de celui qui prémédite de l'assassiner. Si je parviens à dépasser Yola et que j'aie les preuves qu'un nouveau piège a été tendu, je tirerai sur les traîtres que je trouverai sur mon chemin. Puisque la France ne peut plus me protéger, je me protégerai moi-même....

« Je fais amarrer fortement mes canots, et tandis que la pluie fait rage autour de nous, je tiens conseil avec le chérif et Ahmed. Le résultat de cette conférence est que nous feindrons de tout ignorer et que nous ne changerons rien au plan arrêté la veille : Ahmed et le chérif vont aller à Yola saluer le sultan de ma part et lui dire que je désire le voir.

« Ahmed et le chérif quittent le camp à 4 heures et commencent à gravir la montagne qui sépare Yola de la rivière. Ce n'est pas sans une certaine anxiété que j'attends le résultat de cette ambassade. Vers 1 heure du matin, nous sommes réveillés par des appels partant de l'autre rive. C'est un soldat à cheval qui apporte une lettre. J'envoie le brave Adjaï, qui nage comme un poisson, prendre la lettre; mais le soldat refuse de la lui remettre et, lui donnant son cheval à tenir, pique une tête à son tour et me tend le papier en parlant à ma personne. Le message est d'Ahmed, qui me rend compte de sa journée : après avoir franchi la montagne, mes envoyés se sont trouvés au bord d'une immense plaine inondée. Des chevaux avaient été envoyés au-devant d'eux et, à 8 heures du soir, ils entraient à Yola. Le sultan leur faisait dire que la pluie de la journée avait refroidi le temps et qu'il était trop tard pour qu'il quittât les appartements intérieurs, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il les recevrait le lendemain, eux et leur chef.

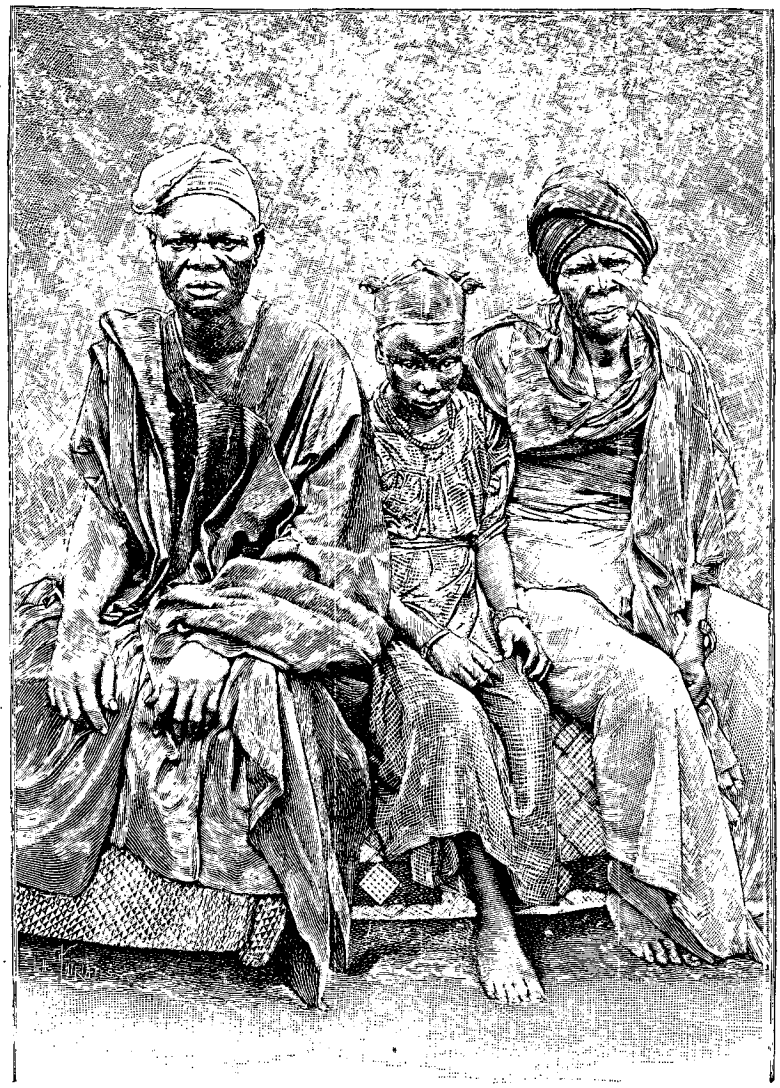
« Le messager me dit qu'il reviendra le matin de bonne heure avec un cheval en main pour moi, dans le cas où je désirerais me rendre à Yola; sinon, il prendra les lettres que je voudrais envoyer soit au sultan, soit à mes ambassadeurs.

« Vendredi 21 août 1891. — Le cavalier s'approche à 6 heures du matin de notre campement. Il annonce que la plaine qui sépare Yola de la Bénoué est complètement inondée et que les chevaux ne peuvent plus passer. Il est venu dans une mauvaise petite pirogue où il m'offre passage. Je préfère alléger ma grande pirogue, et, guidé par lui, je m'engage dans une petite crique tortueuse, large d'une dizaine de mètres. Le courant est très violent. Au bout de quelques minutes, nous débouchons dans une plaine inondée, large de plus d'un mille, au delà de laquelle nous apercevons Yola, perdu dans la verdure, sur la pente douce d'un coteau qui émerge des eaux. La longueur de la ville est de plus de deux milles, mais nous ne pouvons juger de sa largeur. En arrière se profile sur le ciel le massif de l'Alantika, qui n'a rien de remarquable, soit comme forme, soit comme élévation surtout, lorsqu'on vient de voir les montagnes aux silhouettes fantastiques du Mouri.

« Nous accostons à un millier de mètres de la ville, près d'un baobab isolé! Ahmed et le chérif sont venus au-devant de moi avec des chevaux et me conduisent aux cases que l'indigène chargé des étrangers a mises à notre disposition. Dans une cour plantée de sorgho, comme c'est l'usage dans tout Yola, quatre huttes coniques fort propres sont rangées en cercle autour du magasin à grains. Le tout est disponible parce que le propriétaire est parti en pèlerinage pour la Mecque.

« Le sultan, informé de notre arrivée, nous fait dire qu'il se rend à la mosquée pour la prière de midi, et qu'ensuite il nous recevra et pourra disposer de tout le reste de la journée en notre faveur.

« Vers 2 heures arrivent les chevaux qu'il nous envoie et nous nous dirigeons vers la demeure du cadi, où l'on nous fait entrer, le sultan n'étant pas encore sorti de la mosquée. Nous apercevons devant nous deux places irrégulières, dont les coins sont mis en communication par une petite rue. Sur la première est la demeure du cadi, faisant presque face à la mosquée.

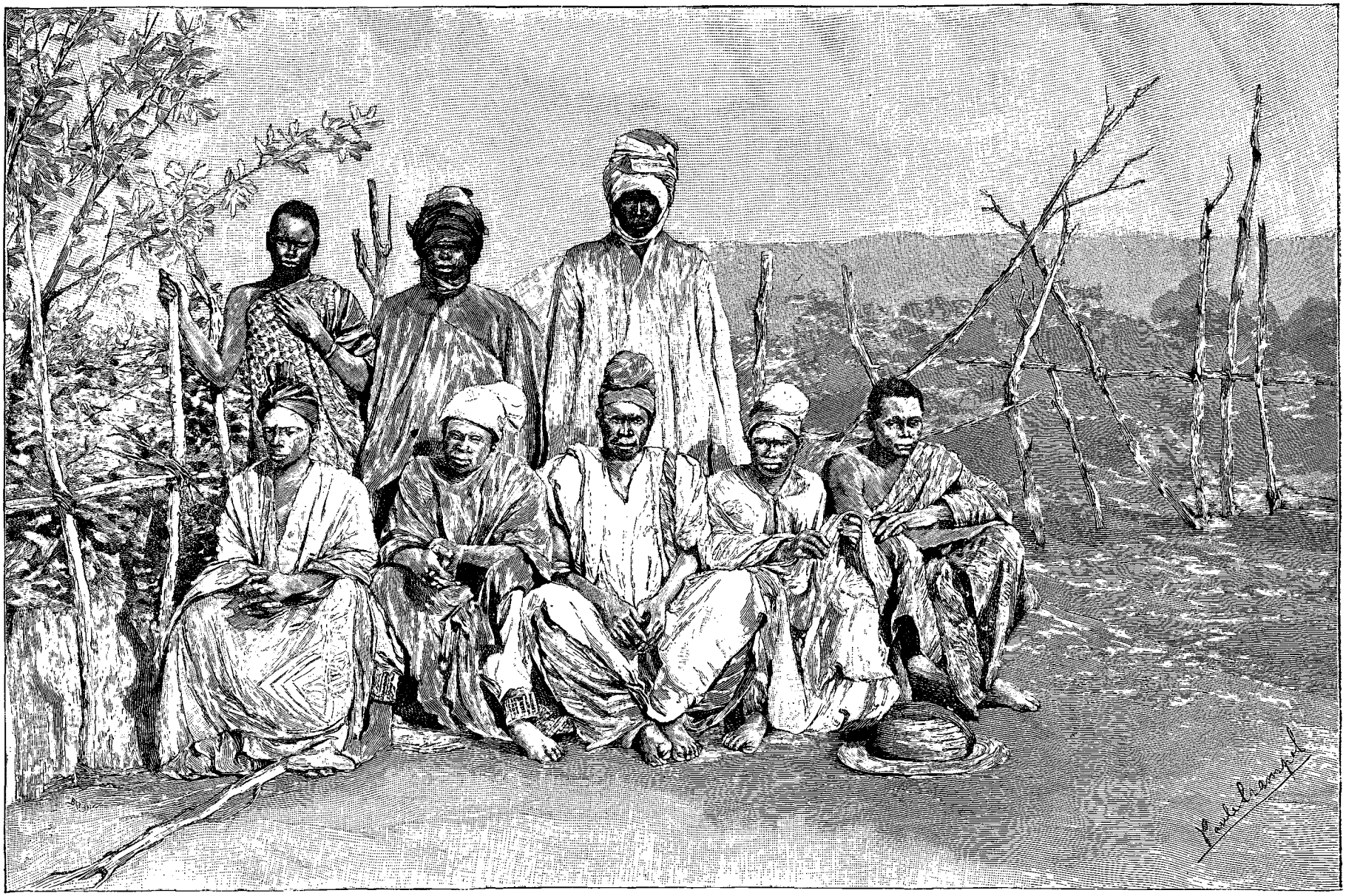


Alima S'nabou, son père Akouani et sa grand'mère Éliah (voy. p. 231).
D'après une photographie.

« Après une demi-heure d'attente, des coups de fusil et un grand va-et-vient d'hommes et de chevaux annoncent que le sultan a fini sa prière et qu'il se rend de la mosquée à son palais. Nous suivons la foule et nous atteignons la seconde place, dont le fond est formé par le palais ou plus exactement par un mur haut de 6 mètres, semblable à ceux de nos prisons cellulaires. Au coin se dresse une sorte de tour carrée dont l'architecture présente un singulier mélange de style arabe moyen âge et de style de l'antique Égypte. Les portes, notamment, sont égyptiennes. Au milieu de la place est une hutte ronde, pareille à toutes celles du pays, ni plus ornée, ni plus spacieuse. Sur un tréteau, une vingtaine de couvertures de chevaux; au-dessous, une même quantité de boucliers ronds de 6 pieds de diamètre environ. Au fond de la case se tient le sultan, accroupi à la turque, sur une simple natte.

« Un haut turban bleu de guinée lustrée entoure sa tête. Il est vêtu d'une robe du pays fort simple et très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hommes à Lokodja. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

propre; l'étoffe et les broderies sont blanches. Un burnous de drap écarlate, bordé d'un mauvais galon d'argent — le tout valant de 60 à 80 francs à Alger — est jeté négligemment sur ses épaules. Il joue avec les glands de soie, les faisant tourner autour de ses doigts. Devant lui, accroupis sur le sable, sont ses ministres, au nombre de dix. Ceux-ci, à notre entrée, élargissent le cercle et nous nous asseyons sur le même rang qu'eux.

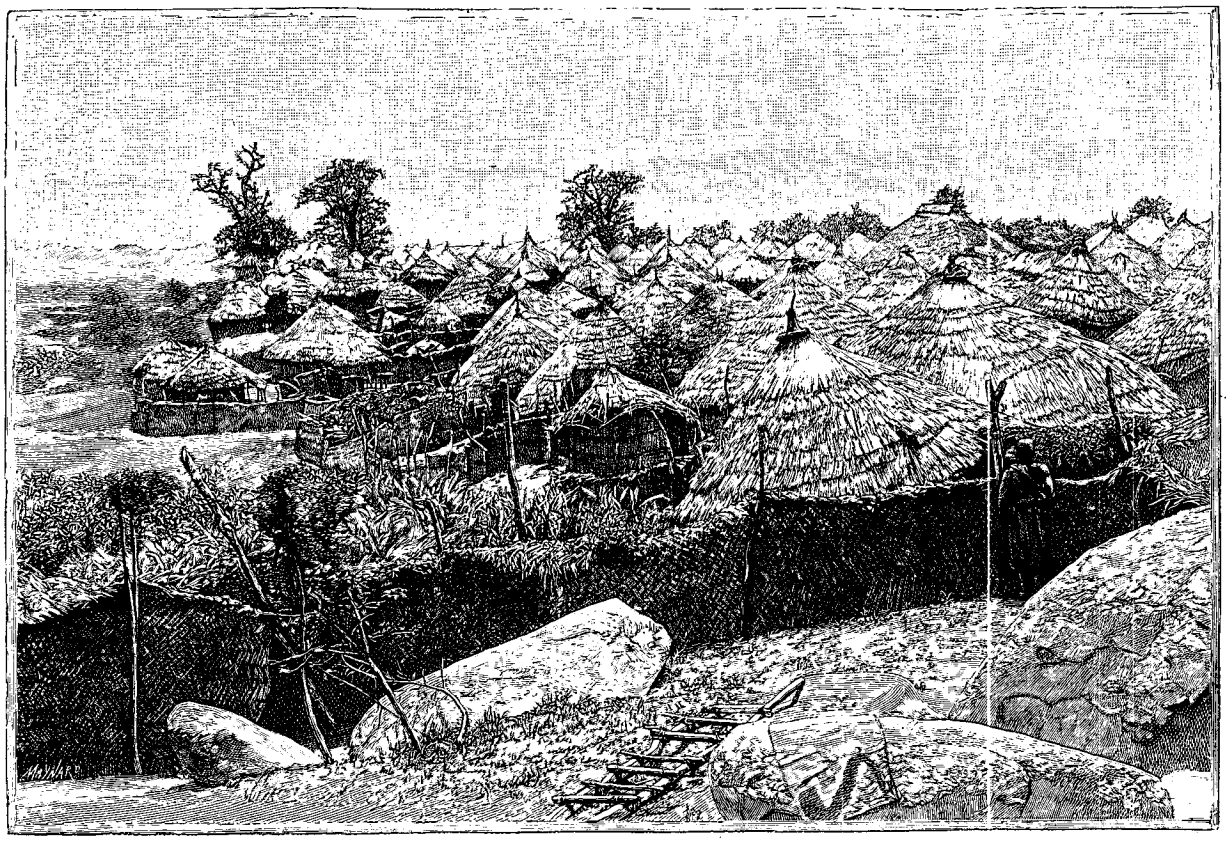
« Je fais au sultan les souhaits de bienvenue et lui apporte les salamalecs du sultan des Français. Je lui explique le but de mon voyage.

« Le sultan, appuyé sur le coude, fait avec ses doigts de petits trous dans le sable et paraît très occupé à ce travail. Quand il a fait une cinquantaine de trous en triangle, il considère son œuvre avec satisfaction; sa longue figure, presque noire, paraît illuminée d'une joie d'enfant. Il se relève, essuie ses petits yeux obliques qui pleurent continuellement, comme cela arrive aux personnes très âgées. Alors, me désignant de sa longue main :

« — Pourquoi viens-tu dans ce pays, apporter des « armes à mes ennemis? N'ai-je pas assez d'ennemis « autour de moi? Qu'ai-je fait à ton sultan, pour qu'il « les arme? »

« Puis, désignant Ahmed :

« — Et toi, tu es le serviteur de mon pire ennemi,



Village d'Igbobé, residence du père de S'nabou (voy. p. 230). — Gravure de Maynard, d'après une photographie.

« du fils révolté de l'empereur de Sokoto, et tu as été « demander l'appui des Français contre moi! Et toi, « chérif, qui as été bien reçu lorsque tu es venu ici il « y a cinq ans, toi qui es musulman, notre frère, pour- « quoi as-tu guidé vers mon pays et pourquoi con- « duire chez mes ennemis ces deux étrangers? »

« Je fais dire au sultan que je ne suis pas son ennemi, que celui qui m'accompagne est un Arabe musulman que mon maître m'a donné comme interprète, parce que je ne sais ni l'arabe ni le foulani.

« Le sultan m'interrompt et, à demi soulevé, crie à Ahmed :

« — Jure par le Coran que tu es musulman. Jure-le! »

« Ahmed jure selon l'usage par le Dieu unique, qui a fait le ciel et la terre, qui a fait les rivières et les montagnes.... A peine a-t-il fini, que le sultan, de plus en plus excité, lui crie d'une voix de plus en plus forte :

« — Jure que tu es musulman, jure que tu es, « comme tu le dis, un Arabe d'Alger et que tu n'es pas « l'envoyé de mon ennemi au sultan des Français! »

« Dix fois Ahmed répète son serment, dix fois le sultan renouvelle sa demande.

« — Eh bien, puisque tu es Arabe, puisque tu es « notre frère, pourquoi accompagner ce Français qui « porte des armes à nos ennemis? »

« Ahmed proteste violemment contre l'accusation des Anglais, offre au sultan d'envoyer visiter tous nos bagages. Le chérif se joint à lui. Le ministre qui est à

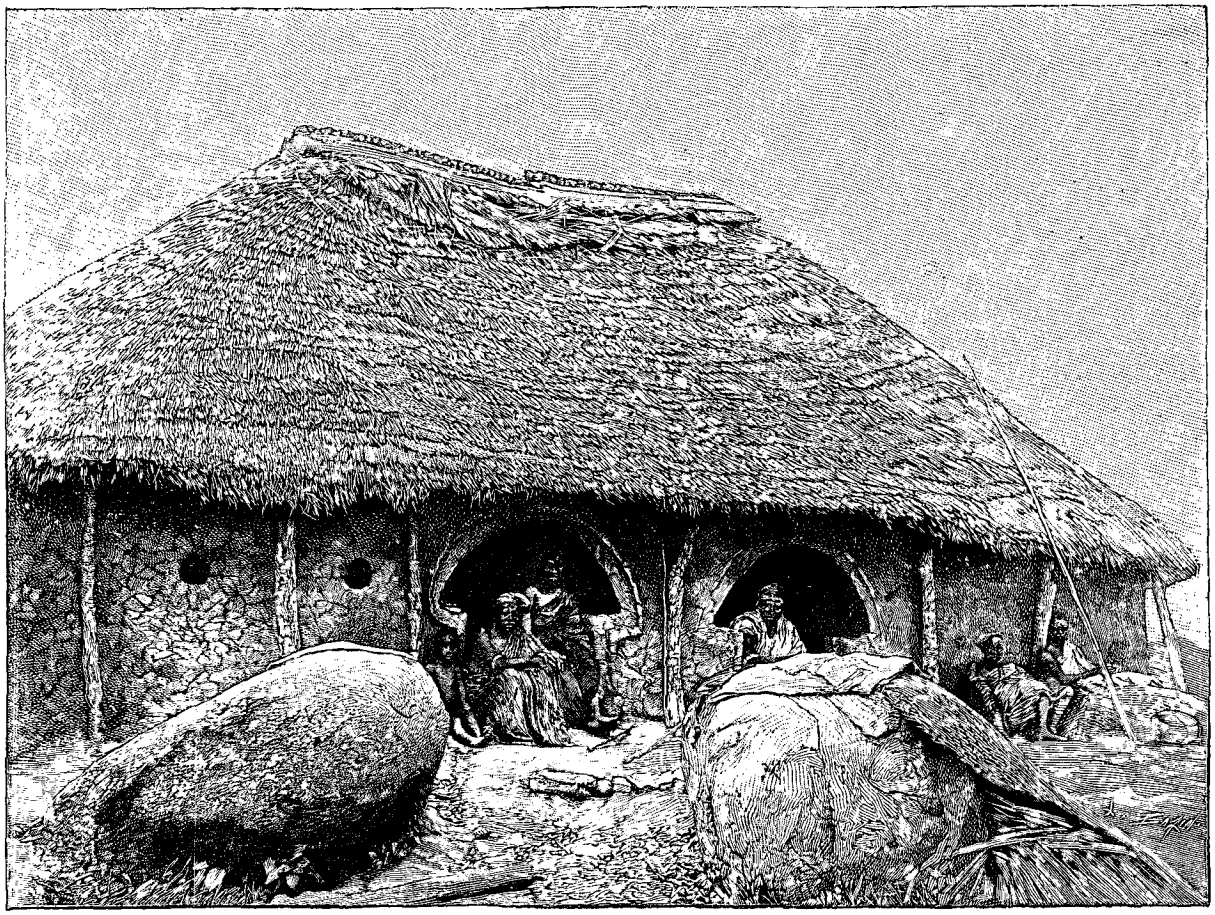
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre droite, et que je sus être le chef ou consul des Arabes établis dans l'Adamaoua, assure au sultan qu'Ahmed est un Arabe d'Algérie, qu'il ne peut s'y tromper. Pendant quelques instants, la séance est un peu tumultueuse. Chaque vizir parle bruyamment à son voisin.

« Le sultan dit :

« — Tout cela, c'est trop de paroles. Silence à tout « le monde! Chérif Ahmed, pourquoi te mettre en « colère, pourquoi élèves-tu la voix?

« — Parce que, répond Ahmed, qui, cette fois, crie « tout à fait, parce que ces Anglais sont acharnés « contre nous; parce que le mensonge qu'ils ont « apporté ici pour nous nuire, ils l'ont fait à chaque « peuple; parce que ce chien de marchand — qui ne « t'a pas respecté en calomniant deux bons musulmans « et l'envoyé des Français — propage ces mensonges « depuis un an devant nous! Parce qu'il a donné « des liqueurs fermentées aux peuples païens, annon- « çant que des Français montaient pour faire une « razzia dans leurs villages, et que ceux-ci, excités par « la folie de l'alcool et effrayés, nous ont attaqués la nuit, « ont blessé mon commandant et Miloud ben Abd « es-Salam, le fils du grand bach-aga des Ouled-



Case à Igbobé. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

« Naïd. Celui que je regardais comme mon père, « cet homme pieux, versé dans le Coran, est mort à la « suite des sept blessures que lui ont faites les païens « poussés par les marchands anglais! En arrivant « ici, je retrouve un autre mensonge, ayant pour but « encore de nous faire tuer; on m'accuse de ne pas « être musulman et tu veux que je ne sois pas en « colère! »

« Le sultan nous regarde fixement pendant un long moment et recommence à tracer, de son immense index, des dessins sur le sable. Quand il a terminé son croquis, il s'adresse de nouveau à Ahmed :

« — J'ai entendu ta parole et celle du chérif. Vous « êtes musulmans comme nous, vous êtes nos frères, « vous ne pouvez vous allier à des chrétiens pour « me tromper, je saurais un jour la vérité, et malheur « à vous si vous m'aviez menti. Que vient alors faire « ce Français? Pourquoi est-il venu ici? »

« Ahmed répète que je suis un envoyé du sultan des Français, venu pour porter sa parole.

« A mon tour je fais traduire au sultan que je ne sais plus que lui dire, que peut-être a-t-on fait encore d'autres mensonges, que j'attendrai pour lui parler qu'il connaisse la vérité; que, dans l'intervalle, je désire qu'il fasse visiter mes canots.

« Le bon sultan foulani sourit pour la première fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et élude la réponse. Il me demande si les Français ont l'intention de venir faire du commerce.

« Ahmed répond que cela est, à vrai dire, une interdiction de faire le commerce.

« Le sultan réplique qu'il laissera construire des factoreries, mais que chaque soir les employés devront aller coucher à bord.

« Il ajoute :

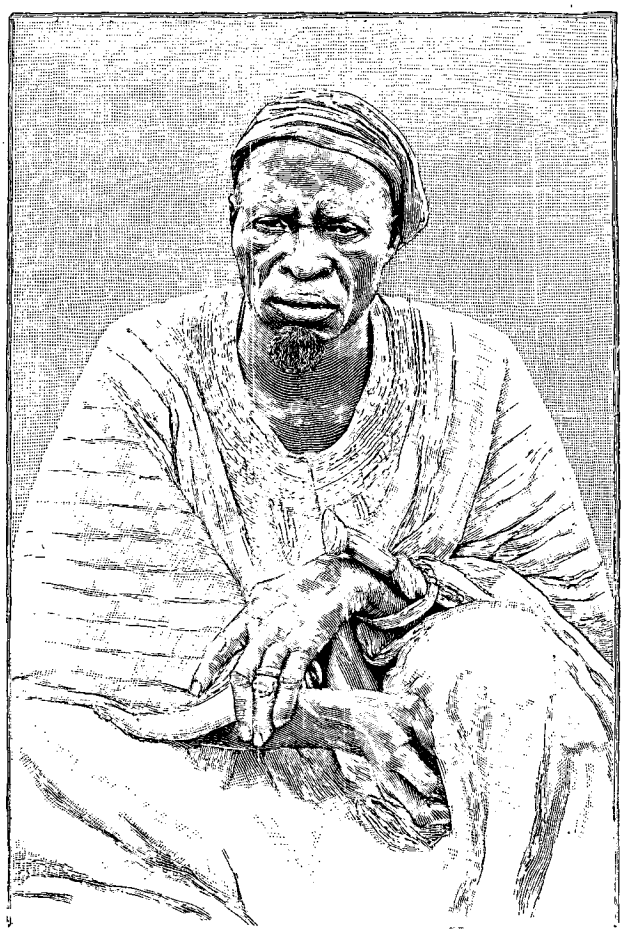
« — Quelle est la cause de la guerre entre les Tchi-« bous et les Anglais? Avez-vous vu le sultan de « Mouri en montant? »

« Nous lui disons le peu que nous savons de cette affaire et de celle des Bachamas.

« Le sultan nous demande pourquoi les Anglais ne se sont pas adressés à l'empereur du Sokoto, s'ils avaient une discussion avec les sujets du roi de Mouri, qui est son vassal. Je ne puis que répondre que sans doute tout s'explique par la mauvaise foi de ces marchands, et qu'il y a là-dessous encore quelque honteux mensonge. Nous parlons de divers sujets, et le sultan finit par nous dire que si les Français veulent venir commercer, ils seront les bienvenus, mais qu'il ne leur permettra pas de construire même une tente sur sa terre. Je lui fais remarquer qu'il a dit le contraire tout à l'heure. Sur quoi il me redit qu'il ne donnera à personne un pouce de ses terres et que, si nous venons commercer, il prélèvera 10 pour 100 de tout ce que nous apporterons. Et, changeant de conversation, il me demande si je supporte bien le climat et si nous nous sommes bien portés pendant ce long voyage. Après avoir répondu sur ce point, reprenant la question sérieuse, j'ajoute que pour commercer avec un pays, il faut être en contact avec les habitants, et non mouillés au milieu d'une rivière qui déborde à plusieurs milles dans l'intérieur.

« Nous verrons tout cela, dit-il. Je ne lèverai aucun « impôt. Quand vous ferez une bonne affaire, vous me « donnerez un cadeau. Quand vous en ferez de mau-« vaises, je ne demanderai rien. (Du 10 pour 100 il « n'est plus question.) Enfin, je ne céderai de ma terre « à qui que ce soit, et si tu m'apportes des cadeaux, « ne donnant rien je ne veux rien recevoir — je les « refuse. Mais si tu veux faire des cadeaux à mes mi-« nistres, tu es libre. Tu peux te retirer et rester dans ma « ville de Yola. Reste, chérif, j'ai encore à te parler. »

« Cinq minutes après, le chérif nous rejoint et, tout en chevauchant vers nos cases, nous dit que le sultan lui a fait jurer de nouveau qu'Ahmed n'était pas un envoyé de son ennemi. Le chérif lui a juré tout ce qu'il a voulu.



Le pilote de Woumoun (voy. p. 234). — Gravure de Thiriat.

« Nous parvenons à notre demeure, qui est à une demi-heure de celle du sultan. Je puis enfin ôter ma tenue, que je ne suis plus accoutumé à porter et qui m'étouffe.

« Le sultan ne nous a pas fait empaler ou couper la tête, c'est déjà un premier résultat. Il ne croit plus qu'à demi à tout ce qu'on lui a raconté, mais il reste défiant....

« La nuit est venue et nous nous mettons à table, quand arrive le fonctionnaire chargé des étrangers. Il va quitter Yola pour aller toucher un tribut dans le Mandara et nous présente son successeur. Il nous avertit qu'il ne faut pas attacher une grande importance à tout ce qui a été dit cet après-midi, que nous devons donner au sultan des cadeaux, qu'il acceptera fort bien; que d'ailleurs on ne croit plus au mensonge des Anglais, mais que les Foulanis sont défiants et inquiets de mon arrivée.

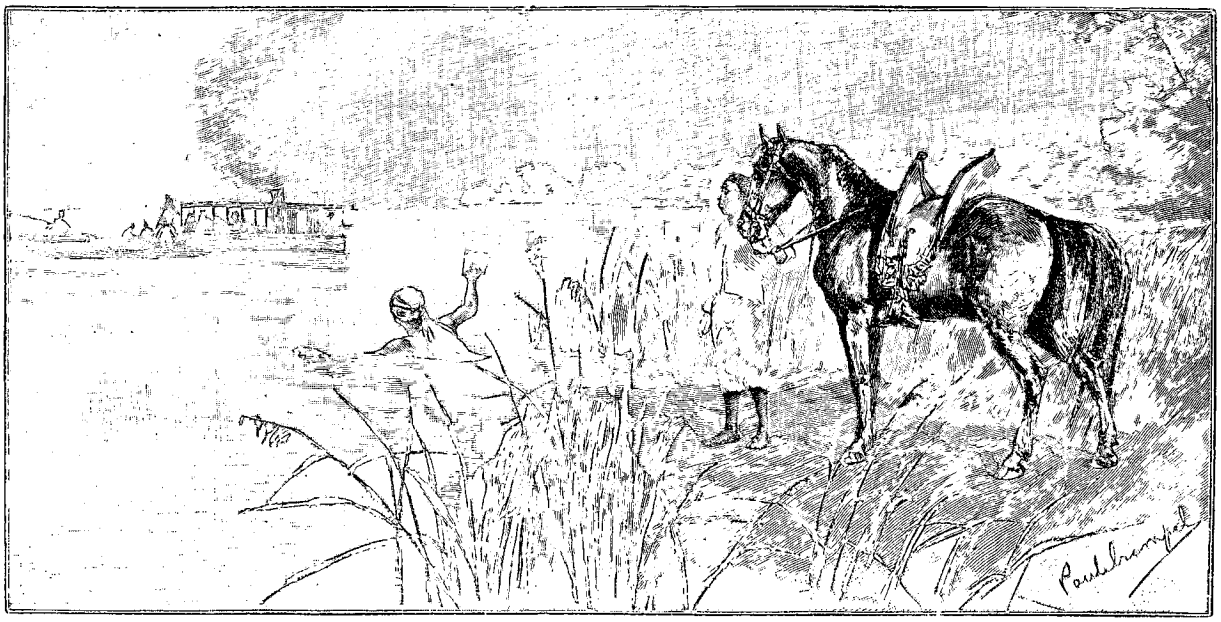
« Vers une heure du matin, cet homme vient réveiller le chérif et Ahmed et leur faire ses adieux.

HARRY ALIS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le premier courrier de Yola. — Composition de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

VOYAGE DANS L'ADAMAOUA,

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU L. MIZON,

PUBLIÉ PAR HARRY ALIS[1].

1891-1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

SUITE DE MON SÉJOUR A YOLA.

Visites et réceptions. — Distribution de cadeaux. — Installation. — Le sultan et ses frères. — Départ pour Bachama. Rencontre avec M. Mac Intosh. — Retour à Yola.

« Samedi 22 août 1891. — Tout ce qui parle arabe à Yola vient rendre visite à mes deux compagnons, le chérif et Ahmed. D'abord un « Arabe » d'Alexandrie, qui n'a d'arabe que le langage et qui est de race nègre; puis un autre Arabe qui a quitté la même ville il y a un an; puis d'autres. C'est un concert de *salam-aleikoun* et de *barka-barka* à n'en plus finir. Le chérif et Ahmed, qui ont eu ce matin une longue conférence avec moi, prennent adroitement des renseignements et cherchent à connaître l'impression produite par la séance de la veille. Les Arabes répondent que le sultan est un Foulani, que nous serons longtemps avant d'avoir de lui une réponse franche, mais que nous n'avons plus rien à craindre, qu'il commence à comprendre que les Anglais ont voulu le tromper. Toutefois il n'a pas encore confiance en moi.

« Comme toutes ces visites ne sont pas pour moi, je ne prête qu'une demi-attention aux personnages qui défilent, apportant leurs souhaits de bienvenue à leurs compatriotes, et qui n'ont pas l'air de faire grand cas de moi. Ahmed et le chérif se détachent de temps en temps du groupe pour me communiquer ce qu'il y a d'intéressant et me demander conseil sur ce qu'ils doivent répondre aux questions qu'on leur adresse.

« Les Arabes, dont un certain nombre ont été en contact avec les Européens, comprennent bien ce que leur dit Ahmed : que je suis furieux à mon tour contre le sultan; que ce n'est pas ainsi que l'on reçoit l'envoyé extraordinaire du chef des Français. Ils savent ce que c'est qu'un consul général au Caire ou à Alexandrie, et comment le vice-roi les recevait. Aussi approuvent-ils les dires d'Ahmed, traitant les Foulanis de sauvages qui n'ont jamais rien vu, et qui ne savent pas distinguer un marchand d'un ambassadeur. Tous recommandent de patienter, et rappellent que les Anglais ont fait pire à Flegel, qui est cependant

1. Suite. — Voyez p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devenu l'ami intime du sultan précédent, et dont ils n'ont pu se débarrasser qu'en l'empoisonnant.

« Cette version de la mort de Flegel a cours dans tout le Niger et dans toute la Bénoué, d'Akassa à Yola. Flegel est mort d'épuisement, après de longs séjours en Afrique se suivant de trop près. Sa mort a été, je crois, fort naturelle, mais la légende qui s'est formée d'elle-même montre combien avait été apparente l'hostilité des Anglais à son égard.

« Peut-être jamais voyageur n'a-t-il autant fait que Flegel pour son pays, mais certainement jamais voyageur n'a été aussi peu soutenu. En laissant, sans protester, cet homme de valeur subir de telles persécutions, le gouvernement allemand a perdu le droit de revendiquer le bénéfice de ses travaux....

« Un nouveau visiteur se présente et demande à Ahmed la permission de venir me saluer. Je le reçois très volontiers : c'est un Ouadaïen, nommé Taïeb, qui a quitté son pays depuis une dizaine d'années. Il parle, d'après Ahmed, le pur arabe. Nous sommes bientôt bons amis et nous causons du Ouadaï. Fort de mes lectures du *Voyage au Ouadaï* de Mohammed ben Omar el-Tounsi, de ceux de Barth et de Nachtigal, je puis, à son grand étonnement, l'entretenir de ce qui s'est passé dans son pays, alors qu'il y vivait. La guerre contre le Baguirmi, les discussions des prétendants dans ce pays, font le sujet habituel de notre conversation. Il me raconte les événements des dernières années : l'invasion du Ouadaï par le Mahdi; la défaite que fit subir à celui-ci le sultan Ali; l'assassinat de ce dernier par son frère Yousouf, qui l'a remplacé.

« Taïeb me dit qu'à la suite de cette victoire, les Ouadaïens ont conquis les fusils rayés et les canons du Mahdi et que maintenant Yousouf ne craint plus personne et domine complètement le Baguirmi. Je suppose que les armes en question sont celles qui ont été enlevées par les mahdistes au général Hicks, au début de la campagne. Sans doute, les armes perfectionnées du bataillon de Kouka sont de même provenance. D'ailleurs les gens du Bornou pas plus que ceux du Ouadaï ne possèdent de cartouches.

« La conversation retombant sur l'ancienne guerre entre le Ouadaï et le Baguirmi, Taïeb me dit avec fierté que Massenya a été pris d'assaut après qu'on eut employé la mine pour faire brèche à ses remparts. Il ajoute que ce procédé de guerre avait été employé sous la direction de deux Français venus de l'Algérie[1], qui reçurent en récompense chacun 100 esclaves, 100 chevaux et 100 chameaux.

« Passant à un autre sujet, Taïeb nous assure que le sultan ne croit plus à la calomnie des Anglais, mais que nous nous sommes mal présentés : logés pauvrement chez de petites gens, il nous a jugés personnages de peu d'importance. Il me conseille de voir les ministres, les frères de Zoubir, et de nous faire patronner par l'un d'eux. La personne à laquelle nous nous attacherons pourra causer chaque jour avec nous et communiquer au sultan un résumé de nos conversations.

« Taïeb prend à témoin un Arabe arrivé de Tunis il y a un an à peine. Celui-ci a quitté Tunis pour son pèlerinage à la Mecque, où il a rencontré des Soudanais, qui lui ont parlé de leur pays et lui ont donné l'envie d'aller y chercher fortune.

« — Remuez-vous, nous dit ce dernier, voyez du « monde, faites le plus de connaissances possible, et « peu à peu vous ferez votre chemin et serez écouté « sérieusement par le sultan. »

« Cet homme, qui a quitté Tunis depuis si peu de temps, comprend qui je suis et ce que je veux faire.

« — Mais, ajoute-t-il, un Foulani n'est pas un Arabe. « Le sultan et tous les siens sont nés dans ce pays, ne « savent rien des blancs et ne sont guère plus éclairés « que les noirs qu'ils ont soumis. Ils n'ont pas plus « d'intelligence que leurs bestiaux et ne voient rien au « delà d'un grand troupeau de bœufs et de moutons. »

« Un cavalier tenant deux chevaux en main entre dans notre cour et annonce que le second frère du roi désire recevoir Ahmed et le chérif et qu'il fait saluer l'envoyé du sultan des blancs français. J'ai enfin un instant de répit pour écrire ce journal : l'absence de mes compagnons dure environ deux heures. Le frère du roi a beaucoup causé à Ahmed et au chérif et a cherché à les faire parler; il fait évidemment, par ordre, une sorte d'enquête. Les réponses sont heureusement toutes prêtes; Ahmed insiste sur la façon honteuse dont nous sommes traités, nous, envoyés du plus puissant des pays chrétiens.

« — Le sultan mon frère a été très effrayé, répond « l'autre, de ce que lui a dit M. Mac Intosh, et, dès le « départ de celui-ci, il a réuni ses ministres et ses offi- « ciers en conseil pour délibérer sur la conduite à « tenir à votre égard. Le fils du roi, qui a vu M. Mac « Intosh, dit que l'officier anglais, avant de partir, « avait prétendu que les guerriers de l'Adamaoua n'au- « raient pas assez de courage pour arrêter le voyageur « français et le laisseraient passer, bien qu'il s'agît « de l'indépendance de leur pays. M. Mac Intosh a « ajouté que si le sultan voulait lui donner le com- « mandement de la rivière et la juridiction sur tous « les Européens qui viendraient dans l'Adamaoua, il « se faisait fort de vous arrêter. »

« Cela ne m'apprend rien de nouveau. La Compagnie désire ardemment posséder le monopole du commerce dans toute la haute Bénoué, et si elle obtenait du sultan le moindre petit papier, elle prétendrait empêcher qui que ce soit de remonter la Bénoué.

« Le frère du roi montre son corps qui est couvert de gros boutons, et se plaint de souffrir du ventre.

« — Le commandant connaît-il la médecine et peut- « il me guérir ou du moins me soulager? Je me suis « adressé aux Anglais, qui m'ont donné une boîte d'un « médicament à faire infuser dans l'eau, mais le goût « est tellement nauséabond que je n'en ai bu que deux

1. Probablement des Arabes français des ksour du sud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« fois, sans que d'ailleurs j'aie constaté aucune amé-
« lioration dans mon état. Ils m'ont aussi donné
« ces flacons sans m'indiquer la manière de les utili-
« ser. »

« Les flacons contiennent du sel d'Epsom, et le médicament est du thé complètement moisi.

« Le chérif me raconte que la première fois que la Compagnie a voulu faire accepter son protectorat à l'Adamaoua, elle a envoyé le second agent général demander au sultan d'échanger sa couronne contre un burnous de 120 francs.

« Le chérif a dit au frère du sultan que le thé était moisi et pouvait le rendre malade, que les flacons contenaient une vulgaire purgation. Il a ajouté qu'il allait rapporter tout cela au commandant, qui consentirait peut-être à le soigner et qui, en raison de ses connaissances médicales, arriverait certainement à améliorer son état; enfin qu'il allait lui envoyer du thé français avec du sucre.

« Voilà un ami en perspective. Restent dix ministres et le premier frère du roi, son successeur probable.

« Justement voici l'un des ministres qui descend de cheval et qui entre dans notre cour : c'est le chef des Arabes établis dans l'Adamaoua, qui vient me saluer. Toute sa conversation, fort intéressante pour moi, peut se résumer en quelques mots :

« — Nous, Arabes, qui
« avons vu d'autres pays
« que l'Adamaoua, qui,
« pour la plupart, avons été en contact avec les Euro-
« péens, nous ne croyons pas un mot de ce qu'a dit
« le marchand anglais. Il agit envers toi comme il a
« agi envers Abd er-Rahman (Flegel). Nous voyons
« clairement que ces Anglais veulent être seuls à com-
« mercer dans ce pays, mais ils n'ont que de mau-
« vaises marchandises et payent mal nos produits.
« Nous souhaitons que les Français nous apportent les
« marchandises qu'ils envoient à Tunis et en Égypte.
« Ce Foulani qui gouverne l'Adamaoua ne connaît
« rien, ne sait rien, mais il sera obligé de tenir compte
« de nos conseils. Je lui parlerai dès ce soir. »

« Dimanche 23 août 1891. — La première visite est celle d'El-Hadj M'Ahmed, qui traverse notre cour en courant comme s'il était poursuivi, tellement essoufflé qu'il peut à peine parler. Sans une des salutations d'usage, le Tunisien dit à Ahmed :

« — J'ai une nouvelle à annoncer à ton commandant,
« nouvelle qu'il me payera cher, quand il la connaî-
« tra. »

« Et après avoir ri de bon cœur et avoir « fait aller » Ahmed, il nous dit que le chef des Arabes est allé hier voir le sultan, et lui a fait des représentations sur la façon dont il recevait l'envoyé du plus grand peuple européen; Zoubir l'a écouté avec attention, et nous autorise à demeurer à Yola aussi longtemps que nous le voudrons, dans tel quartier de la ville qu'il nous plaira, et à amener dans la lagune intérieure la chaloupe et les canots. Il nous offre une cour et des maisons dans le quartier arabe, au bord de la lagune, qui, en cet endroit, est très profonde, avec des berges à pic, commodes pour l'accostage des canots.

Ahmed. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

« — Et maintenant, si
« vous n'êtes pas aussi
« menteurs que les An-
« glais, dit El-Hadj
« M'Ahmed en riant aux
« éclats, vous devez me
« payer ma nouvelle le
« prix que j'ai fixé dans
« ma tête. Je veux... une
« tasse de café. Il y a plus
« d'un an que je n'en ai
« bu, et hier, en vous
« voyant en boire, j'avais
« envie de vous en de-
« mander, mais j'ai voulu
« le gagner, et j'ai couru
« vous apporter la bonne
« nouvelle. »

« La nouvelle est-elle réellement bonne? Je n'en sais rien, et je deviens défiant comme un Foulani. Le principal est que nous soyons autorisés à rester à Yola, et que nos embarcations soient admises dans la lagune intérieure, devant la ville, et ne restent plus dans la Bénoué, séparée de nous par une montagne et un marais de deux milles de large.

« Je suis bientôt prêt à aller chercher les embarcations, mais une visite me force à remettre mon projet à l'après-midi. C'est le premier frère du roi, son futur successeur, qui vient en apparence pour me saluer, mais qui en réalité est envoyé en reconnaissance. Il demande si j'ai de la soie jaune à broder. Sur ma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réponse affirmative, il me demande à en acheter. J'entre alors dans une grande colère : me prend-il pour un marchand? Je suis l'envoyé d'un sultan qui commande à vingt pays comme le Sokoto et il m'adresse une semblable demande ! Le frère du roi reste penaud et il cherche à s'excuser. Son frère lui a demandé s'il y a de la soie jaune à Yola; il est allé au marché et n'en a pas trouvé; tous les Arabes auxquels il s'est adressé lui ont dit ne pas en avoir. Venu pour me saluer, il a eu l'idée de me demander si j'en avais, parce que son frère en désirait vivement. Mais il savait bien que je n'étais pas un marchand et il reconnaissait avoir employé mal à propos le mot « acheter ».

— « Si le sultan désire « de la soie jaune, dis-je, « je lui en enverrai, mais « à la condition qu'il « ne me donne rien en « échange.

« Après une conversation banale qui dure une dizaine de minutes, l'héritier présomptif nous quitte. Comme son frère Zoubir, il est d'une taille très haute, qui doit dépasser 1 m. 90. Il est noir et porte une barbiche presque blanche; son âge doit être de 55 à 60 ans. Comme Zoubir, encore, il a des mains remarquables par leur longueur, très effilées, sans être maigres. Ses traits sont un peu négroïdes et n'ont aucune ressemblance avec ceux du sultan. Le visage ridé, entièrement rasé, de celui-ci est d'un bronze presque noir; les lèvres sont minces; le long nez, qui descend vers la bouche, est empâté à son extrémité; les petits yeux obliques larmoient continuellement. L'ensemble du visage respire la douceur. Un léger sourire qui, de temps en temps, contracte les coins de sa bouche en même temps que ses petits yeux s'illuminent, ajoute une nuance de finesse à son air de bonté.

Le chérif El-Hadj M'Ahmed. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Je décide que j'irai chercher les embarcations pour les amener devant la ville et que, pendant ce temps-là, Ahmed et le chérif iront remercier le chef des Arabes et le sultan de la permission que celui-ci nous a accordée de demeurer dans Yola et d'y amener nos canots.

« A 6 heures, Ahmed, qui est de retour, m'annonce qu'en se rendant chez le roi, il a rencontré un courrier que celui-ci lui envoyait pour prier le chérif et lui de venir le voir le lendemain matin.

« Lundi 24 août 1891. — Dès le matin je pars pour aller chercher les canots et les amener devant notre nouveau domicile. Le trajet est pénible, car je n'ai pas allumé les feux du canot à vapeur, et la lagune est si profonde que nos perches ne touchent pas le fond.

Nous arrivons enfin devant le village, ou plutôt le quartier arabe de Yola, séparé de la ville principale par des cultures de 300 à 400 mètres de large. Nous commençons immédiatement le transport des caisses de nos canots à notre demeure, et grâce aux porteurs que nous prêtent les Arabes, l'opération est presque entièrement terminée quand vient la nuit.

« Le sultan m'a fait donner la maison, les huttes qui avaient pendant longtemps abrité Flegel, le favori du sultan précédent. Ce n'est pas sans émotion que je suis entré dans cette maisonnette couverte en chaume, où séjourna le malheureux voyageur allemand, qui devait finir si tristement, après avoir usé ses forces au service de son pays. Comme moi, il était poursuivi par l'implacable haine de la Compagnie du Niger. Je suis plus soutenu que ne l'a été Flegel par le gouvernement et par l'opinion : c'est pourquoi sans doute on se contentait de « boycotter » Flegel — ce qui est d'ailleurs qualifié crime en Angleterre, — tandis qu'on a, contre moi, employé les grands moyens et, par deux fois, tenté de me faire assassiner.

« Maintenant je comprends pourquoi à Ibi, au Bachama, j'avais été bien traité, ce qui me surprenait alors : le verre de vin que m'offrait M. Mac Intosh était le verre de cognac que l'on offre aux condamnés avant de les conduire à l'échafaud. Je comprends surtout l'insistance du même M. Mac Intosh à emporter mon courrier, insistance telle qu'elle m'avait mis en défiance et que je ne lui avais pas confié de lettres. J'étais cependant loin de prévoir ce qui se tramait contre moi. Il m'avait demandé si souvent quel était mon plan, question à laquelle j'avais toujours répondu évasivement, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa sollicitude pour le courrier me paraissait simplement être causée par l'espoir de trouver dans mes lettres les renseignements désirés. Le plan était, en réalité, plus machiavélique. J'eusse écrit des lettres annonçant le changement d'attitude de la Compagnie à mon égard, la courtoisie des agents, mon transport gratuit d'Ibi au Bachama, la facilité avec laquelle on m'avait délivré vivres, marchandises et charbon sur ma signature[1]; quelques jours après, je disparaissais de ce monde, laissant derrière moi une attestation favorable à la Royal Niger Company.

« Tout ceci est aussi facile à reconstituer qu'un crime vulgaire et il n'y a pas de magistrat dont l'opinion pourrait hésiter en présence des présomptions et des preuves que j'ai recueillies.

« J'avais cru devoir avertir la Compagnie que M. Crampel renverrait probablement une partie de son personnel par le Niger, et, dans une de mes lettres, j'avais prié le gouvernement français d'en aviser le Conseil de Londres, et de répondre du prix du transport de ces hommes. Il ne fallait pas que mes compatriotes rencontrassent les mêmes difficultés qui m'avaient accueilli, qu'on leur défendît de descendre à terre et d'acheter des vivres.

« Depuis ce jour, la mission Crampel est devenue un cauchemar pour la Compagnie. Au Bachama, M. Mac Intosh, revenant de préparer ma réception à Yola, m'a dit qu'au Mayo-Kebbi l'on n'avait aucune nouvelle d'un blanc arrivé sur le Chari ou sur le Serbeouel. La Compagnie, qui essaye par tous les moyens de détruire mon expédition, n'admettra pas qu'à peine débarrassée de nous, une autre mission française vienne aussitôt nous remplacer. Je crains que quelque traquenard n'ait été tendu à mon ami, dans le Mayo-Kebbi. Il faut que je quitte Yola le plus tôt possible avec ma chaloupe à vapeur seule et que je remonte aussi vite et aussi haut que je pourrai pour mettre Crampel en garde.

« M'Ahmed, notre hôte, vient passer la soirée avec nous et parle du pays et de tous ceux qu'il a visités, de son commerce, de son histoire. Ensuite nous nous occupons de la question sérieuse : les cadeaux à faire aux ministres qui, du matin au soir, envoient fils, neveux, esclaves, voir si le commandant a enfin ouvert ses boîtes et s'il se rappelle que le sultan l'a autorisé à leur donner un bakchich. Il me serait difficile de l'oublier, car ils sont treize; chacun d'eux expédie trois envoyés par jour, de sorte que je ne puis me livrer à aucun travail sans être interrompu chaque quart d'heure.

« Mardi 25 août 1891. — La cour que j'habite — c'est-à-dire le domaine qui m'a été concédé — a 25 mètres sur 30. Une hutte ronde, ouverte de deux côtés, donne accès dans la cour. C'est là que se tiennent les hommes de garde, là que viennent les marchandes avec leurs calebasses, apportant de la farine de millet, de sorgho ou de maïs, les oignons d'Égypte, les potirons, le piment, etc., puis le beurre, le lait frais de vache ou de brebis, le petit lait, qui nous fournit une boisson agréable. C'est là aussi que le chérif, accroupi sur une peau de mouton, son Coran devant lui, reçoit les visites des petits gens qui viennent me voir, et donne aux mendiants qui chantent ma gloire et ma richesse avec accompagnement de clarinettes assez semblables aux nôtres :

« — *Batouré! Batouré!* que Dieu t'accorde une longue vie! qu'il t'accorde le bonheur, parce que tu es généreux! Tu es riche et je suis pauvre. Tu es comme le chameau dont la charge ne s'épuise jamais. Qui peut voir la fin de tes richesses? Je ne chanterai pas un an, pas un jour, car tu m'entends et tu vas secourir ma misère. »

« Et les clarinettes de donner ensemble, et les *batouré* de pleuvoir. Une cuillerée de sel et le concert des bénédictions recommence. Cela devient insupportable. Les joueurs de clarinette sont remplacés par les improvisateurs, qui cèdent à leur tour la place à de nouvelles clarinettes. Batouré, l'homme riche, commence à être fatigué de ce vacarme et demande une consultation au chérif pour se débarrasser de cette engeance. Il faut bien les recevoir, donner, car ils vont dans Yola vanter ma générosité, ils sont l'opinion publique! Cependant il me reste une ressource : faire appeler le chef des mendiants, lui remettre un cadeau personnel et un autre à distribuer à la corporation. Yola possède une Cour des miracles. Eh bien, demain je ferai appeler ce haut personnage et je traiterai avec lui, bien qu'il ne fasse pas partie des treize ministres.

« Notre hôte M'Ahmed nous donne la liste de ceux-ci :

« 1. Ali, premier frère du roi, l'homme en quête de soie jaune.

« 2. Ahmadou, deuxième frère, qui attend que je le guérisse de toutes ses maladies.

« 3-4. Erima et X..., fils du sultan mort l'année dernière et neveux du sultan actuel.

« Tels sont les princes du sang qui, comme tels, font partie de droit des conseils.

« Puis viennent les consuls ou *serkis* des étrangers établis dans l'Adamaoua :

« 5. Le consul des Arabes — quel que soit leur lieu d'origine : Égypte, Ouadaï, Tunis ou Tripoli.

« 6. Le consul de Katsena.

« 7. Le consul de Kabi, c'est-à-dire des Haoussas du Sokoto.

« 8. Le consul ou serki du Bornou.

« Puis quatre hauts fonctionnaires :

« 9. Le *galadima*, ou général en chef de l'armée.

« 10. Le *wouziri*, ou second général, dont le nom est Ali.

« 11. M'Ahmed Galedou, le secrétaire du sultan, qui est à sa table et loge dans son palais.

« 12. Le chef des ouvriers qui font les housses ouatées pour mettre les chevaux et les cavaliers à l'abri des flèches empoisonnées.

1. Générosité d'ailleurs bien facile, puisque, ce que ne savait pas M. Mizon, une somme de dix mille francs avait été payée de Paris à la Royal Niger Company. (H. A.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

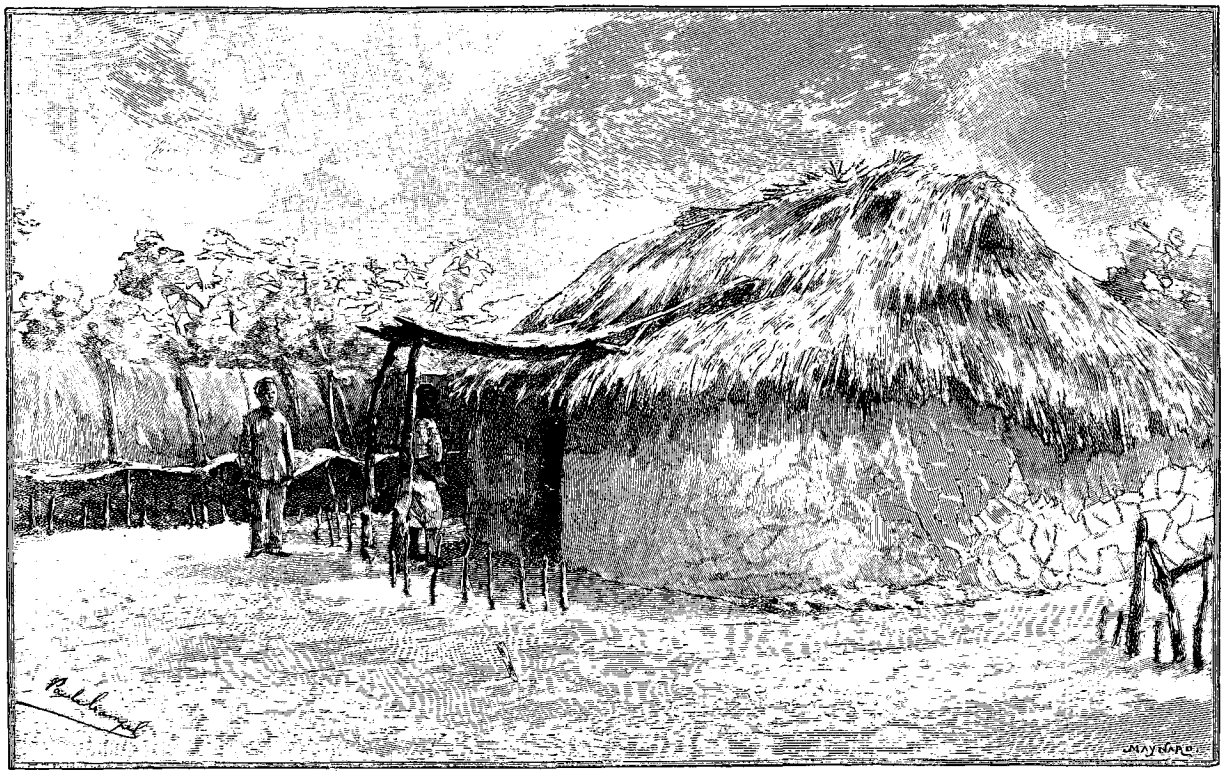
« 13. Enfin Aliou-Kila (c'est-à-dire « le forgeron »), ainsi nommé à raison d'une aventure que je pourrais raconter, mais non écrire. Ce n'est pas à proprement parler un ministre, mais il a été ami intime du sultan précédent et l'est demeuré de Zoubir.

« Il est heureux pour moi que ces grands personnages ne soient pas plus nombreux, puisque je suis autorisé par le sultan à faire un cadeau à chacun d'eux.

« L'ordre d'après lequel j'en ai donné la liste est, d'après notre hôte et le chérif, celui de leur importance ou, ce qui revient au même, de l'importance des cadeaux à faire. Je ne puis plus différer, la meute ministérielle me réclame plus que jamais. Je suis malade, Félix et Ahmed ne valent guère mieux que moi, et pourtant il faut ouvrir les caisses, déballer fusils et étoffes, nettoyer ceux-là, plier celles-ci. Notre après-midi est dépensé à choisir les étoffes, les perles et les glaces et à essayer un jeune cheval que je veux acheter.

« Notre hôte M'Ahmed vient comme d'habitude passer la soirée avec nous et, horreur! me demande une bouteille de gin, jurant sur le Coran que personne ne le saura et qu'au cas où on lui demanderait si j'ai de l'eau-de-vie, il répondra non. Il n'est probablement pas le seul musulman dans Yola — ou tout au moins dans le quartier arabe — à donner pareil croc-en-jambe au livre saint.

« Au consul des Arabes j'ai donné une livre de café, deux livres de sucre. Il m'a alors fait demander tasse, soucoupe et cuiller, ce qui ne l'empêche pas de venir après nos repas prendre le café avec nous.



Case de M. Mizon à Yola (voy. p. 248). — Dessin de Mme Paule Crampel.

Comme nous sommes trois et que notre cafetière ne contient que trois tasses, il rogne outrageusement notre portion.

« Ahmed et le chérif ne décolèrent plus contre lui et finissent par lui faire honte. Tout autre est mon ami Taïeb le Ouadaïen; il arrive toujours porteur de quelque chose. Ahmed lui avait demandé du lait pour mon café du matin. Quand nous demeurions près de lui, il m'en envoyait chaque matin. Hier il s'est informé si j'en trouvais ici, et comme Ahmed lui a dit que le matin je n'en avais pas eu, il est retourné chez lui et m'a ramené sa chèvre laitière. Il ne m'a rien demandé depuis huit jours. Il en est de même d'El Hadj M'Ahmed le Tunisien, et de Derdiri, un Arabe de Khartoum, venu ici depuis deux mois pour acheter de l'ivoire. Ce dernier est aussi riche que les deux autres sont pauvres Il est associé avec un Israélite et a apporté, dit-il, 64 000 francs à la Société; il va chercher les produits, et son associé les revend aux Européens et aux Turcs. Il m'a donné un cheval et prêté 30 000 cauris. Il me dit que depuis les derniers événements de la Nubie et la chute de Khartoum, le commerce n'est plus possible dans le Kordofan et le Darfour; que, leur dernière caravane s'étant divisée en deux huit jours avant Khartoum, la moitié dont il ne faisait pas partie avait été massacrée et pillée, tandis que lui, qui venait en arrière avec l'ivoire et la gomme, avait pu atteindre la ville. C'est de ce dernier voyage que proviendraient les 64 000 francs qu'il dit posséder. Il est venu tenter fortune au Soudan;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais à Kouka il a trouvé la concurrence de la Tunisie et de Tripoli, à Kano celle des Européens. Il s'est rabattu sur l'Adamaoua, où on lui conseille d'aller dans le sud, à Tibati. Et comme « je sais tout », il est venu me demander des conseils que je me promets de lui donner, désirant lui en demander à son retour, quand je me dirigerai vers le Gabon.

« Mercredi 26 août 1891. — Notre camp s'est transformé cette nuit en hôpital. Je suis au lit, pouvant à peine me remuer, Félix a une jambe enflée et a la fièvre. Mais le chérif n'est malheureusement pas malade; il a été faire une tournée chez ses amis, annonçant que les cadeaux étaient prêts et que je les distribuerais dans la matinée. Aussi nous presse-t-il de nous lever et de nous mettre à l'ouvrage; les ministres sont venus chez le consul arabe et attendent avec impatience ce dont ma générosité va les gratifier. Je souffre beaucoup et je trouve le zèle du chérif intempestif. Je finis par me fâcher quand il me dit qu'il ne faut pas remettre à demain l'octroi des cadeaux, que renvoyer les ministres après la démarche qu'ils viennent de faire serait considéré comme une injure, etc. Tout ce que je puis obtenir de lui, ce sont quelques heures de répit; on décide de commencer à midi, après le déjeuner.

« Ahmed, qui va un peu mieux, prend la liste que nous avons dressée la veille. Félix court sur une seule jambe, ouvre les caisses et indique au chérif et à M'Ahmed, notre hôte, ce qu'ils doivent prendre. Il a été décidé la veille qu'il y aura trois catégories de cadeaux : la première, comprenant les plus belles choses, revenait aux consuls et au galadima; à la seconde catégorie appartenaient le wouziri, les fonctionnaires et le favori. Un cadeau de peu d'importance suffirait pour les parents du roi.

« Cinq cadeaux sont disposés pour les consuls et le galadima. Un fusil à pierre à deux coups, toutes pièces en argent massif fondu et ciselé, deux burnous de drap en pièce, deux pièces de flanelle, cinq de cotonnade, une glace et un paquet de perles pour chacun.

« Le premier à servir, d'après notre hôte, qui est Haoussa, est le consul de Katsena. Le fusil dont les pièces sont dorées, le drap violet évêque sont pour lui. Un cavalier enlève le tout. Le consul de Kabi a la pièce de drap rouge écarlate. Un de ses serviteurs emporte le tout, comme le précédent, en le cachant sous ses amples vêtements. Nous allons passer au troisième, le serki du Bornou, quand notre hôte et conseiller nous dit que, son envoyé n'étant pas encore arrivé, nous avons le temps de préparer les cadeaux des parents du roi, qui doivent être les plus petits, d'après notre conversation de la veille. « Pas du tout, s'écrie-t-il, « ce sont des princes, et « leurs cadeaux doivent « être supérieurs à ceux « des consuls ».

Mân Manh, le propriétaire de M. Mizon. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

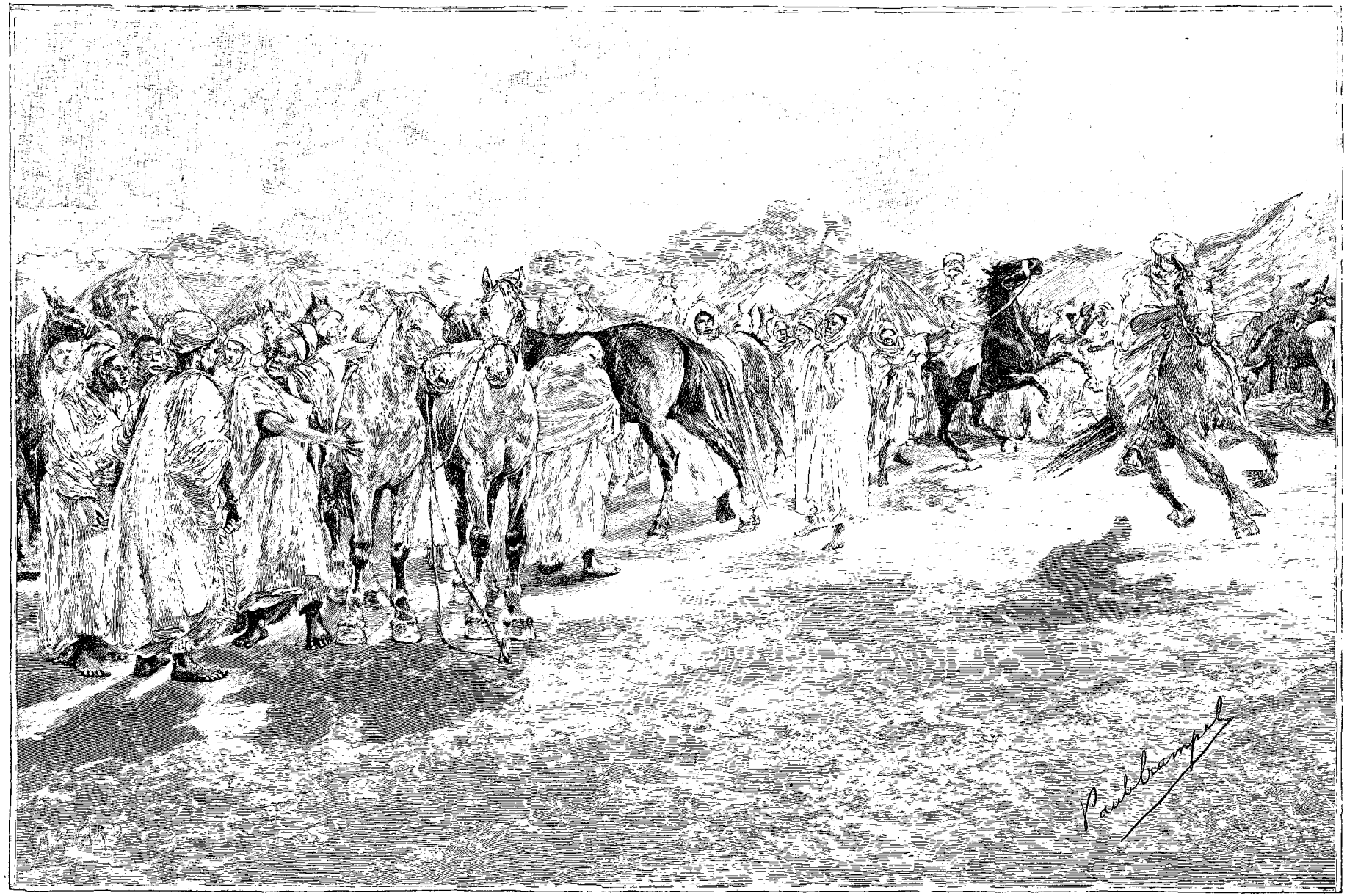
« M'Ahmed est Haoussa et relève de ces consuls. Il m'a joué un tour à leur profit. Comme ce qu'il me dit maintenant est d'accord avec ce que tout le monde m'avait dit auparavant, il n'y a qu'à s'exécuter. Les cadeaux princiers sont choisis, un peu supérieurs à ceux des consuls. Je suis forcé de donner au serki du Bornou le même cadeau qu'à ses collègues, ainsi qu'au galadima. C'est une ruine pour l'expédition. Comme je réserve deux riches fusils pour le sultan et le consul des Arabes, et que j'en ai donné six, il ne m'en reste plus que deux pour satisfaire les premiers mendiants que je rencontrerai dans la suite.

« Les petits fonctionnaires reçoivent un fusil ordinaire et cinq pièces de cotonnade.

« A 5 heures, tous les appétits sont satisfaits et nous pouvons un peu nous reposer, puisque le consul des Arabes m'a dit qu'il n'était pas pressé de recevoir son cadeau.

« Jeudi 27 août 1891. — Nous pouvons enfin nous occuper un peu de nous-mêmes. La maison que l'on m'a donnée est fort belle pour le pays. Elle est rectangulaire, à coins arrondis. Sa longueur est de 8 mètres, sa largeur de 4. Les murailles ont 2 mètres et la hau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marché aux chevaux (voy. p. 252). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur au milieu approche de 4 mètres. Il n'y a qu'une porte, haute de 1 mètre et moitié moins large; il faut se pelotonner pour entrer dans cette chambre, où il fait noir en plein midi. Je fais percer une fenêtre à chaque pignon. Un coin est tendu d'étoffe : ce sera le salon de réception et, à certaines heures, la salle à manger. Dans un autre coin est le bureau du commandant : instruments, livres, appareils photographiques, sont rangés sur des caisses. Le long de la muraille, nous plaçons la sellerie; au milieu, mon lit, dont la moustiquaire en gaze noire ornée de roses fait l'admiration du public. Dans le fond sont rangées les étoffes et les caisses entamées. Le magasin à grains sert de dépôt pour les autres caisses. Le chérif et sa femme Aechatou occupent une des deux huttes; la seconde est habitée par Félix et Ahmed. Les hommes logent provisoirement à la belle étoile et, quand il pleut, se réfugient dans le corps de garde d'entrée. On commence à leur construire une maison en paille tressée.

« La journée passe rapidement, et quand le soir arrive nous sommes à peu près installés. Nous pouvons recevoir avec un peu plus de confortable notre hôte et notre ami Derdiri. Les Anglais de la Royal Niger Company font, ce soir-là, les frais de la conversation. Notre propriétaire nous conte l'historique de leurs tentatives. Il y a environ cinq ans, M. Mac Intosh, frère de l'agent actuel de la Bénoué, avait tenté de nouer des relations commerciales avec l'Adamaoua. Il était monté avec un vapeur jusqu'à Yola et avait envoyé le chérif qui m'accompagne actuellement porter au sultan un burnous et des propositions. Il devait repasser un mois après et le reprendre. Le vieux sultan n'avait rien voulu entendre et avait refusé, non seulement d'accepter, mais même de regarder ce qu'on lui envoyait. Son amitié pour Flegel avait rendu inutiles toutes les tentatives de la Compagnie pour renouer avec lui. La mort même du voyageur allemand ne changea rien à ses convictions : au contraire, le bruit qui courait de l'empoisonnement de Flegel par les Anglais l'avait irrité contre eux et il avait juré que jamais un Anglais ne foulerait la terre de l'Adamaoua. Son frère, qui lui a succédé il y a dix mois, s'est montré moins intransigeant : tout en refusant aux agents de la Royal Niger Company le droit d'acquérir de la terre et de bâtir des factoreries, il a consenti à ce que l'un d'eux séjournât à Yola pour y acheter de l'ivoire. En peu de temps, les cadeaux remis au sultan et l'habileté de l'agent noir laissé à Yola avaient eu des résultats; le noir était devenu le favori du sultan et faisait d'excellentes affaires. Zoubir avait autorisé des expéditions conduites par des agents noirs à pousser jusqu'à Ngaoundéré et, dans le Boubandjidda, querir de l'ivoire. La Compagnie se croyait déjà maîtresse de l'Adamaoua : c'est pourquoi, sans doute, elle m'interdisait, dans sa lettre du 9 décembre, de voyager par terre dans l'Adamaoua, sur la rive nord, jusqu'à 100 milles au delà de Ribago, et, sur la rive sud, jusqu'à Yola. Tout semblait devoir lui réussir. L'expédition allemande du lieutenant Morgen avait dû se rabattre sur Ibi. La seconde expédition allemande, celle du docteur Zintgraff, avait dû regagner la côte après un conflit avec les indigènes. J'avais été arrêté moi-même dans le bas Niger, d'abord par mes blessures, puis par la baisse des eaux dans la Bénoué....

« Mais un petit incident avait gâté la situation. Le clerc noir laissé à Yola avait une femme, que, pour je ne sais quel motif, il avait frappée si brutalement qu'elle était morte quelques jours après. La Compagnie l'avait arrêté, descendu à Assaba et condamné. Or, le crime ayant été commis à Yola, sur le territoire de l'Adamaoua, le sultan n'admit pas que l'on condamnât le coupable sans le consulter. Cette violation de ses prérogatives royales fut la cause de sa rupture avec la Compagnie : depuis lors il n'autorisa plus qu'un dépôt de bois, sur une petite presqu'île, à environ une lieue de Yola.

« Un Arabe qui était l'année dernière à Kouka nous fait un récit de la réception de M. Mac Intosh dans cette ville. Ce récit est tellement différent, dans les détails, de celui qu'on m'a fait à Lokodja, que j'attendrai une troisième version pour fixer mon jugement. Cependant les deux récits ont un point commun : la mission a totalement échoué et le sultan a ordonné à M. Mac Intosh de sortir immédiatement de ses États. M. Mac Intosh lui-même, sans entrer dans aucun détail, m'avait dit un jour que pour tout l'or du Pérou il ne recommencerait pas une mission semblable, qu'il avait vu le sabre de trop près.

« A Lokodja on m'avait conté que le sultan avait bien reçu l'envoyé de l'Angleterre et avait accepté les superbes cadeaux qu'on lui offrait, mais que l'interprète avait déclaré au sultan, pendant la nuit, que la mission n'était pas envoyée par la reine d'Angleterre, que M. Mac Intosh était un simple marchand et un imposteur; qu'alors le sultan lui avait renvoyé les cadeaux et lui avait ordonné de partir, en le menaçant de lui couper la tête.

« La version de l'Arabe est tout autre et moins vraisemblable : le sultan aurait, en signe de disgrâce, logé dès l'arrivée la mission chez une pauvre femme; puis, sur les conseils de ses ministres, il aurait fait appeler M. Mac Intosh pour lui demander s'il était Turc et ce qu'il venait faire dans son royaume. Il avait fallu que M. Mac Intosh prouvât, en livrant ses papiers, qu'il n'était pas Turc. Après quoi on l'avait renvoyé de Kouka. Son insuccès serait dû à la haine du sultan Atchimi pour tous les étrangers, Turcs ou Européens. M. Mac Intosh prétendant être en relations d'amitié avec les sultans de l'Adamaoua et du Sokoto, le sultan du Bornou lui aurait demandé de lui montrer des lettres de ces souverains. M. Mac Intosh n'ayant pu en produire aurait été traité d'imposteur.

« Dans tous les cas, cet insuccès a arrêté pour quelque temps les tentatives de la Compagnie au Bornou.

« Vendredi 28 août 1891. — Hier nous avons aménagé notre demeure, aujourd'hui nous faisons nos plantations. Tout le terrain disponible dans notre cour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est défriché, labouré et divisé en plates-bandes. A droite de ma maison et derrière la hutte du chérif sera le potager, qui mesurera deux cents mètres carrés. Félix est nommé jardinier en chef et, avant la fin de la journée, a presque tout ensemencé. Je me suis réservé le jardinet à gauche de ma maison. C'est le jardin d'essai ; cinq espèces de tabac, quatre sortes de coton, des eucalyptus et la série des graines exotiques garnissent les plates-bandes. Les différentes espèces d'indigo en occupent cinq. Les radis, en raison de leur précocité et de leur importance, ont eu les honneurs du jardin botanique.

« Enfin, pour compléter notre prise de possession, j'achète un cheval à Derdiri. Comme tous les chevaux de l'Adamaoua, il est fort petit, mais superbe d'allure et gracieux dans ses mouvements.

« Il y a huit jours, je devais être rejeté par la force hors de l'Adamaoua ; maintenant je suis propriétaire campagnard à Yola ; j'ai une maison, un jardin et un cheval. Le sultan Zoubir n'avait-il pas raison quand il nous disait que Dieu connaît la vérité et qu'il punit les menteurs?

« Samedi 29 août 1891. — Je vais pouvoir commencer à faire des visites. La première sera pour le consul des Arabes, dans le village duquel je suis logé et qui est chargé de mes relations avec le sultan.

« M'Ahmed Zvoueyro a le type complètement nègre ; cependant ses lèvres sont de dimensions assez petites. Il a témoigné jusqu'ici la plus grande amitié à Ahmed et au chérif, ses compatriotes et coreligionnaires, et m'a beaucoup soutenu auprès du roi. De sa conversation il me reste deux impressions : les Arabes, actifs et entreprenants, ne se sentent pas à l'aise dans ce royaume, où les Foulanis n'ont que deux soucis, les troupeaux et les esclaves. Ils espèrent que les Français se serviront d'eux comme traitants.

« Les Anglais ne se sont jamais occupés d'eux, qui prétendent à une certaine place dans l'Adamaoua, et ils ne se sont appuyés que sur les Foulanis, considérés par les Arabes comme une race inférieure.

« L'après-midi doit être consacré à une visite d'une grande importance : j'ai demandé à voir Ahmadou, frère du roi, qui a toujours refusé de recevoir les chrétiens. Il m'a fait dire que je pouvais me présenter chez lui.

« J'y vais, monté sur mon nouveau cheval — baptisé *Patani*, en souvenir de la rivière Forcados, — accompagné d'Ahmed et du chérif. La foule qui nous suit pour admirer le harnachement de *Patani* et le superbe tapis amarante galonné d'or, donne à notre cortège un aspect assez imposant. Aboudou nous précède, portant mon sabre d'uniforme, suivant la coutume du pays. Partout où nous passons, la population nous salue. Grâce au chérif, que l'on regarde ici comme un saint, dans le sens que les musulmans donnent à ce mot, et à Ahmed, dont on dit que, quoique jeune, il parle avec la sagesse des vieillards, j'ai dans Yola un grand renom de science et de piété et l'on m'appelle chez les uns *serki*, tandis que les autres me confèrent le titre de « roi », que l'on donne aux chefs des pays soumis et souvent aux gouverneurs des provinces.

Une jeune femme naine (voy. p. 255). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Ahmadou est grand comme ses frères, mais moins noir ; sa figure a des traits tout à fait européens et révèle l'intelligence ; ses yeux ont une expression remarquable de finesse et de bonté. Il nous reçoit dans la salle d'entrée, qui sert aux réceptions publiques. Il me dit que je suis le premier Européen qu'il accueille, et que, pour me marquer l'estime qu'il a pour moi, il veut me recevoir, non dans la salle publique, mais dans son intérieur. Nous traversons diverses cours et nous nous arrêtons à la case où il se tient pendant la journée. C'est une hutte ronde, qui n'a de remarquable que sa grande propreté et le fini de ses murs et de son toit. Une murette la partage en deux : la moitié du fond, remplie de petits cailloux blancs, forme divan. Des peaux de mouton à longue laine et d'une blancheur immaculée servent à s'asseoir et à en corriger la dureté. A côté d'Ahmadou est le fusil à deux coups que je lui ai donné. Il le prend et me le montrant : « Tu as vu au fond de mon cœur et tu m'as « donné ce qui était l'objet de mes plus vifs désirs. Je ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« croyais pas qu'il existât une arme aussi jolie. Et », ajouta-t-il en se tournant vers le chérif, « elle a couché « avec moi cette nuit. Le sultan vient de me désigner « pour commander la guerre contre les tribus révoltées. « Je veux me servir de ce fusil comme un simple soldat. »

« Je lui demande où sont ces tribus. Il me répond qu'il n'en sait rien, que Dieu et le sultan le savent. Les peuples nouvellement soumis, sur les frontières de l'empire, essayent souvent de reconquérir leur liberté, et en ce moment il y a plusieurs tribus mutinées. La tactique des Foulanis consistant à les surprendre brusquement avec leur cavalerie, le secret est gardé jusqu'au dernier moment; ce n'est que lorsque la cavalerie sera réunie, bannières déployées, que le sultan indiquera à son frère le peuple à ramener à l'obéissance.

« Nous causons de l'Europe, des peuples qui l'habitent. De tout cela Ahmadou n'a qu'une idée très vague. Je laisse la parole à Ahmed, qui lui décrit les merveilles de l'Algérie et de la Tunisie, alliée de la France; l'amitié qui unit les Français chrétiens et les Arabes musulmans de ces contrées; la sécurité dont jouissent ces Arabes, délivrés du Turc abhorré, et vivant sous la protection d'un million de soldats français. Il lui dit que notre premier soin, en fondant des villes, est de construire une mosquée, et qu'à Alger la mosquée est plus belle que l'église des chrétiens.

Derdiri, négociant de Khartoum (voy. p. 247). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Ahmed parle de tout ceci avec chaleur, car ce n'est pas une leçon apprise de moi : il est convaincu. Avec quelle attention Ahmadou écoute cet éloge de la France ! Quel étonnement quand Ahmed lui dit que les Arabes musulmans peuvent être appelés à toutes les fonctions, et que l'un d'eux, le général Yousouf, commandait autrefois l'armée du sultan chrétien.

« Ahmadou me demande s'il en est de même chez les Anglais. Puis il réfléchit longuement; tout ce que vient de lui dire Ahmed l'a vivement frappé. Pendant quelques minutes nous le laissons classer dans sa tête tout ce qu'il vient d'entendre. Il se rapproche de moi et me prend les mains entre les siennes : « Tu « vas retourner dans ton pays, dit-il, mais il faut que tu « reviennes à Yola. En tout cas, je ne t'oublierai ja- « mais. Je vais aller voir mon frère Zoubir et lui par- « ler. Reste encore un instant, j'ai quelque chose à te « demander. Je souffre beaucoup de l'estomac et des « intestins. Je ne puis plus monter à cheval sans souf- « frir le martyre. Veux-tu me visiter? »

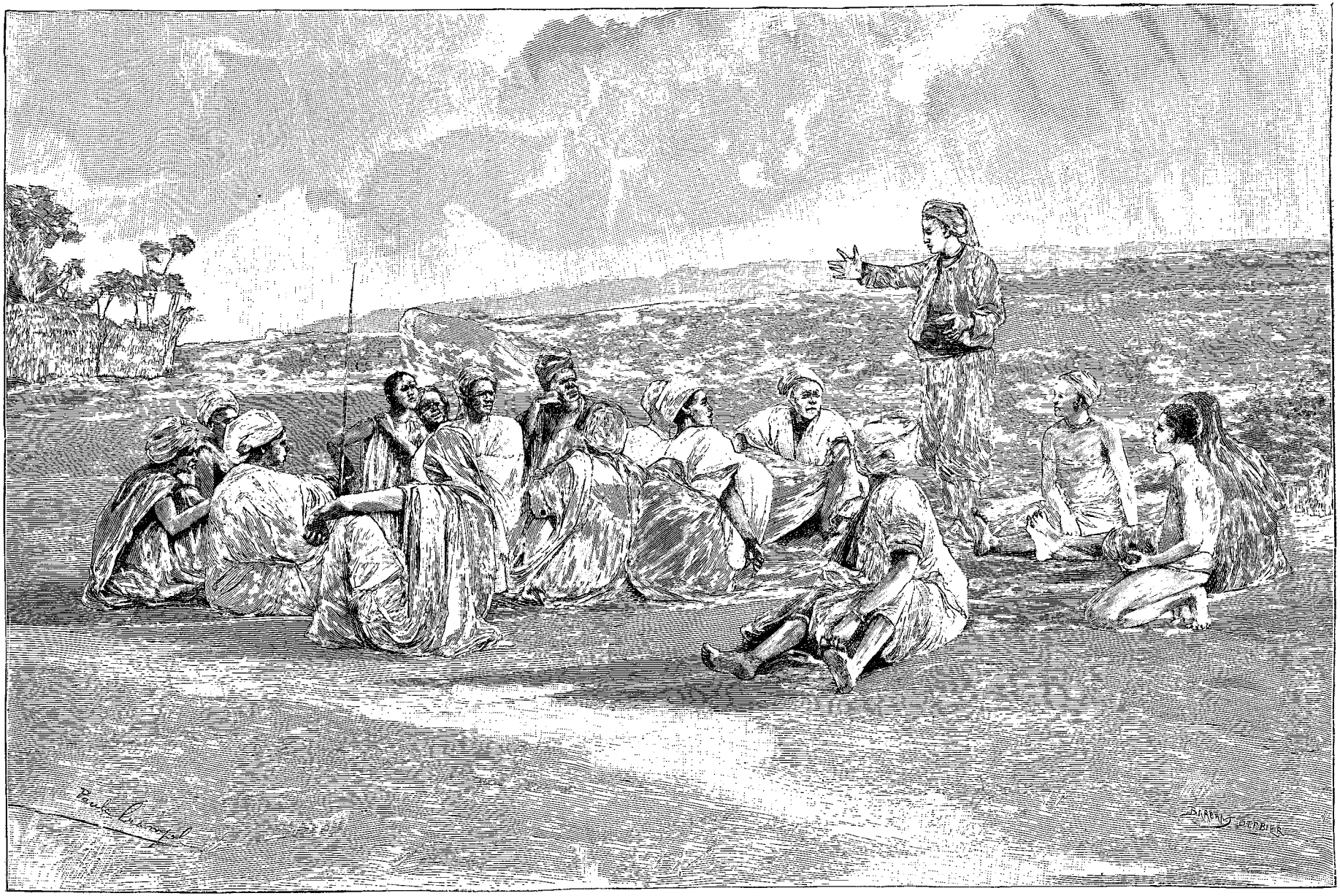
« Tout ceci est interprété par le chérif et Ahmed, auquel Ahmadou fait signe de sortir, en ouvrant sa robe comme pour me montrer sa poitrine. Mais dès qu'il s'est assuré que personne n'est plus là, il se dépouille de tous ses vêtements. Ahmadou est atteint depuis deux ans d'une hernie inguinale, fort aggravée par le manque de soins et par les fantasias à cheval. Je fais prévenir mes deux compagnons et je prie le chérif de dire à Ahmadou que la maladie que Dieu lui a envoyée est inguérissable, qu'il doit s'incliner devant la volonté du Tout-Puissant, mais que, faute des soins que je lui indiquerai, elle pourrait augmenter et le rendre impotent.

« Ahmadou nous reconduit hors de sa demeure et sort sur la place qui fait face à son palais. Il a pris ma main et nous nous promenons devant tout le monde, en balançant nos bras unis. C'est le plus grand signe d'amitié chez les Foulanis : quelque chose comme l'échange du sang avec certaines tribus païennes. Quoique très pressé d'aller voir son royal frère, Ahmadou perd un long temps à examiner le harnachement de mon cheval. Il regarde les moindres détails du travail de cuir, les pièces d'acier : étriers, gourmettes, filet et mors.

« La journée a été bonne, car le roi aime beaucoup Ahmadou et je crois que nous avons gagné celui-ci.

« Il est 5 heures, nous n'avons pas le temps de faire d'autres visites; nous nous dirigeons vers notre demeure en passant par le marché, que je me propose de visiter en détail. La partie que nous traversons est, à proprement parler, le marché aux bêtes de somme et aux fourrages. La botte de foin s'y vend 50 cauris; le millet, 100 cauris les 2 litres. Un cheval coûte 150 cauris par jour à nourrir. Il y a en ce moment sur la place une dizaine de chevaux seulement, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ahmed décrit aux gens de Yola les grandeurs de la France. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup tournent autour du marché, montés par les vendeurs qui les font caracoler, ou par les acheteurs qui les essayent. Le nombre des ânes dépasse cent. Les boutiques sont à l'autre extrémité de la place, et tellement encombrées de petites calebasses sur le devant, que je n'ose y risquer les lourds sabots de *Patani*, de crainte d'avoir des dommages-intérêts à payer.

« Beaucoup de personnes viennent nous complimenter au sujet de la réception que nous a faite Ahmadou. Le chérif et Ahmed reçoivent les visiteurs. Seul le consul des Arabes est autorisé à venir me porter lui-même ses félicitations. Il me dit que j'ai fait plus de progrès dans l'esprit des Foulanis en sept jours que Flegel en sept mois et les Anglais en sept ans. Il me rapporte les cancans de la cour : il y a eu une altercation entre Mohammed Gabdou, le secrétaire et ami intime du roi, et le consul de Katsena. Celui-ci a demandé au sultan, devant le conseil, comment il se faisait que j'habitais Yola, que j'y construisais une maison, que j'y cultivais un jardin, alors que le sultan avait déclaré devant lui, le jour de ma réception, que jamais les Français, pas plus que les Anglais, n'édifieraient même une tente sur la terre de l'Adamaoua. Le roi s'est mis en colère : tout cela, a-t-il dit, s'est fait par sa volonté et par son ordre; il ne souffrira pas qu'un ministre se permette de critiquer ses actes.

« A la sortie du conseil, le consul de Katsena et celui de Kabi reprochent à Mohammed Gabdou d'être un mauvais conseiller pour le sultan et d'avoir contribué à lui faire prendre les décisions qui me concernent. Le secrétaire ne le nie pas. Le sultan, qui se doute de ce qui se passe, appelle son secrétaire, qui laisse là les deux consuls.

« Mon visiteur me dit de ne concevoir aucune crainte à propos de cet incident. Les consuls de Kabi et de Katsena n'ont pas d'autorité et sont plutôt mal vus à la cour et parmi le peuple. Ils représentent ici les Foulanis de Kano et de Sokoto, dont les souverains ont des prétentions à la suzeraineté de l'Adamaoua. Ils seront toujours mes ennemis, parce qu'ils savent que l'arrivée et l'installation réelle de commerçants français auraient pour résultat de ruiner en partie le commerce de Kano et de faire souffrir celui de Sokoto. La prospérité de Kano est en effet due en grande partie aux caravanes qui traversent la Bénoué et vont par Koutcha jusqu'à Tibati. Ces consuls se sont montrés clairvoyants et n'ont fait que leur devoir en défendant les intérêts commerciaux de leurs compatriotes.

« L'Adamaoua est l'Eldorado de ces contrées, le rendez-vous des caravanes de Sokoto, de Kano, de Katsena, de Kouka et de Khartoum. C'est ce trésor que la Royal Niger Company a rêvé de confisquer à son profit. Tant qu'elle est restée dans le Niger, elle n'a fait que végéter et couvrir ses dépenses. Il a suffi de la fondation de quelques stations dans la haute Bénoué pour relever ses affaires et lui permettre de distribuer des dividendes. Elle a pu, en même temps, accroître ses moyens d'extension et suffire aux lourdes charges militaires qu'imposent ses procédés mêmes vis-à-vis des populations.

« A peine le consul des Arabes m'a-t-il quitté, qu'Ahmed me prévient que deux Foulanis insistent pour me voir et causer avec moi directement. Informations prises, l'un d'eux est le plus grand commerçant foulani de Yola; l'autre est son commis et associé. Je ne puis négliger cette occasion de me mettre en communication avec le monde commercial de Yola, et je les fais introduire. Je les reçois dans le coin-salon; ils s'assoient sur des nattes, ayant derrière eux la merveille des merveilles, une glace à cadre doré comme celles de nos chambres d'Europe. Assis sur mon lit, que rehausse une estrade en terre, j'imite le cérémonial des hauts chefs foulanis. La conséquence est qu'ils se présentent devant moi avec les mêmes marques de respect que devant un de leurs princes. Nous causons longuement du sujet qui les amène et nous convenons qu'ils demanderont au sultan la permission de réunir chez moi les notables commerçants du pays et que nous aurons une conférence commerciale.

« Dans la soirée, un courrier du sultan vient me dire que celui-ci me recevra volontiers demain matin et que le chérif et Ahmed seront seuls présents. De petites gens tels que ses ministres ne doivent pas connaître ce qu'envoie lui dire le sultan des Français, et à ce propos il me fait savoir qu'un aussi haut personnage que moi ne doit pas faire la première visite aux ministres, mais qu'il doit attendre la leur : les « rois » doivent la visite au sultan, comme les ministres la doivent aux « rois ».

« Zoubir me fait avertir qu'il a nommé son second neveu *serki-n'arki* pour accompagner son frère à la guerre. Il est d'usage, quand quelqu'un est élevé à cette dignité, que chacun lui fasse un présent : le neveu ayant reçu dans son cadeau un fusil, je lui envoie une livre de poudre de chasse française.

« Ahmadou, nommé serki pour cette guerre, a la direction politique et militaire des opérations, mais il reste à distance du champ de bataille et ne doit jamais s'engager. C'est le serki-n'arki qui mène les troupes au combat.

« Dimanche 30 août 1891. — Le sultan est malade et ne reçoit personne aujourd'hui; il espère, dit le courrier, pouvoir me recevoir demain matin. Il me fait demander un remède pour sa première femme, sans me dire d'une façon précise ce qu'elle a. Derdiri ne peut me donner qu'un détail : c'est qu'elle souffre et ne peut pas dormir depuis... dix ans. Bon pour 20 gouttes de sirop de chlorodyne.

« On me dit que la maladie du sultan est chronique et que, toutes les quinzaines, il passe une journée enfermé chez lui. Le consul arabe et Derdiri disent que ce sont des attaques d'épilepsie, et que, cette maladie étant considérée par les Foulanis comme une possession du diable, le sultan de Sokoto aurait été fort mécontent que les Foulanis de l'Adamaoua aient nommé Zoubir en remplacement de son frère. Il aurait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exprimé ce mécontentement en envoyant à Zoubir (ou Zouveyro) une *tobé* (robe) et un turban noirs, tandis qu'il est d'usage d'envoyer, en signe d'investiture, une tobé et un turban blancs. Cette sorte d'investiture est, à l'heure actuelle, le seul lien de vassalité de l'Adamaoua à l'égard de Sokoto.

« Les agents de la Royal Niger Company ont obtenu, il y a deux ans environ, une lettre du sultan de Sokoto pour celui de l'Adamaoua, recommandant à ce dernier de laisser les Anglais s'établir dans son pays, comme il leur avait permis de le faire dans le sien. Un courrier spécial avait apporté la lettre de Sokoto à Yola. Le sultan précédent, après avoir lu la lettre, avait dit au courrier qu'il allait réfléchir à ce qu'il avait à faire et qu'il le ferait appeler pour lui donner sa réponse. Il est mort un an après, sans avoir appelé le courrier. Le sultan actuel réfléchit, lui aussi, depuis sept mois, et le courrier, auquel les Anglais avaient autrefois donné des marchandises, pour qu'il se hâtât de rapporter la réponse, est venu humblement demander une pièce d'étoffe, que je lui ai fait donner.

« Lundi 31 août 1891. — A 10 heures, le sultan nous a fait prévenir qu'il allait mieux et qu'il pouvait nous recevoir. Nous sommes immédiatement montés à cheval, et nous nous sommes rendus à son invitation. Il nous a reçus dans sa demeure. Le consul des Arabes nous y avait précédés. La conférence a eu lieu, comme il avait été convenu, entre le sultan, assisté du consul des Arabes, et moi, assisté du chérif et d'Ahmed. Le sultan est très attentif à ce qu'ils lui traduisent : il oublie de faire des dessins sur le sol. Il est convenu que mes propositions seront écrites en arabe et données au consul, qui les étudiera avec lui d'un côté, et avec Ahmed et le chérif de l'autre. « Le consul, nous dit-il, est comme « un frère pour moi; nos pères étaient unis de même, « et nos grands-pères ont fait ensemble la conquête « de l'Adamaoua. Tout ce que vous lui direz me re- « viendra; il vous rapportera de son côté ce que je lui « aurai dit. Ayez confiance en lui; il est ma bouche, « il est mon oreille. »

« Je lui annonce que demain matin je quitterai Yola pour descendre à Bachama et y chercher le reste de nos caisses, confiées aux Anglais.

« Mardi 1er septembre 1891. — Je me réveille avec un fort accès de fièvre, qui me met dans l'impossibilité de partir aujourd'hui. Pour me distraire, je fais quelques photographies : Taïeb, Derdiri, le chérif, puis la case qu'habite ce dernier, enfin une naine que le sultan m'a fait amener pour m'étonner. Il sera surpris lui-même quand le messager lui rapportera que je suis justement allé au pays des nains et que j'ai vu des villages entiers peuplés par eux. La créature qu'il m'envoie peut avoir de seize à dix-sept ans. C'est presque une femme; sa taille est de 1 m. 12. L'homme qui l'accompagne sur la photographie est un de mes laptots. Elle est fort craintive, et reçoit avec défiance la glace et les colliers de perles que je lui donne. Elle a été achetée par les gens de Tibati à des traitants venant du Sud, et envoyée en cadeau au sultan.

Aechatou, femme du chérif (voy. p. 250). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Mercredi 2 septembre 1891. — Nous partons pour Bachama à 8 heures du matin. La plaine de Yola est tout à fait sous l'eau. Notre premier campement est à l'entrée de la rivière Boula. En dix jours, la Bénoué a monté de sept pieds et la crique qui met en communication cette rivière avec la plaine de Yola marque un courant indifférent, ce qui prouve que la Bénoué est stationnaire. A deux milles en aval, nous apercevons les bateaux de la Compagnie, le *Bornou* et le *Niger*. Je renonce à aller à Bachama, puisque mes caisses doivent être à bord du *Niger*, en route pour Ribago. Je mouille près des bateaux. Mes mécaniciens, comme à l'ordinaire, n'ont nettoyé que ce qui se voit : la chaloupe à vapeur ne peut accoster le *Niger*. Il faut mettre bas les feux, laver la chaudière et recommencer à mettre en pression. Tandis que je suis cloué sur mon ancre, M. Mac Intosh arme son canot et entre dans la crique, allant à Yola. Enfin, je puis me rendre à bord du *Niger*, en abandonnant mon ancre, qui est prise dans les roches. Mes marchandises ne sont pas à bord, malgré la parole donnée; je n'en éprouve pas un très grand étonnement....

« M. Mac Intosh est revenu de Yola à bord du *Niger*, d'où il expédie des étoffes qu'attendent des soldats, envoyés par le galadima. Qu'a-t-il encore été préparer? Je n'en ai cure; le ponton de Bachama et celui de Ribago répondent des tentatives qui pourront être faites contre moi — si elles ne réussissent pas.

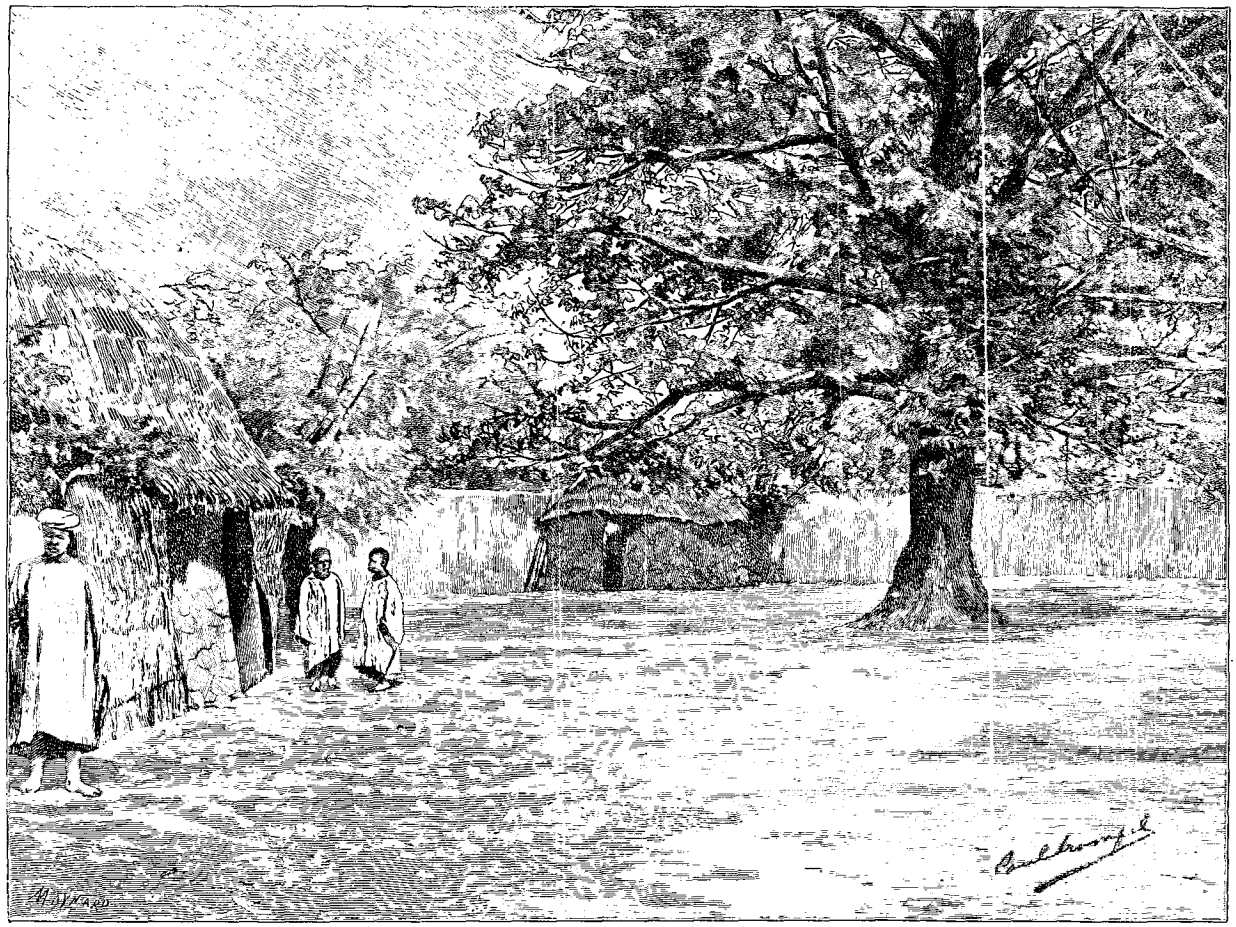
« ... M. Mac Intosh, du plus loin qu'il me voit, me salue et descend sur le pont pour me recevoir. Je retrouve mon ancien ami de Lokodja et d'Ibi.... J'ai rêvé sans doute les préparatifs d'assassinat; ils sont oubliés, puisqu'ils n'ont pas réussi.

« ...Je rencontre de nouveau à bord du *Niger* un officier avec lequel j'avais remonté d'Outchi à Lokodja, car il y a à bord des troupes qui reviennent d'une expédition dans le Boula, à 30 milles en aval de Yola. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

causons de Yola, de ses habitants et de ses chefs. M. Mac Intosh commence par me déclarer que les Foulanis sont les plus grands menteurs de l'Afrique et qu'ils forgent souvent des histoires à dormir debout. A part cela, il ne demande ni où je demeure, ni comment je suis installé, ni combien je compte rester de temps. M. Mac Intosh sait d'ailleurs tout cela par ses deux agents noirs laissés à Yola pour parler contre moi et le renseigner. Il n'ignore pas que j'ai semé des choux et des salades, ce qui n'annonce pas l'intention de décamper immédiatement. J'achète du sel pour 500 francs. Je remets à M. Mac Intosh une traite de 1800 francs, et il me délivre, pour solde, un bon de 1300 francs payable en marchandises au ponton.

« Jeudi 3 septembre 1891. — Le *Bornou*, puis le *Niger* appareillent pour Garoua-Ribago. Quand ils ont disparu, je rentre dans la crique, et à 10 heures je suis de nouveau chez moi, au grand étonnement de tout mon monde, qui me croyait à Bachama. J'avais différé jusqu'à ce jour de donner les cadeaux au consul des



Une place du Yola arabe (voy. p. 244). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après des photographies.

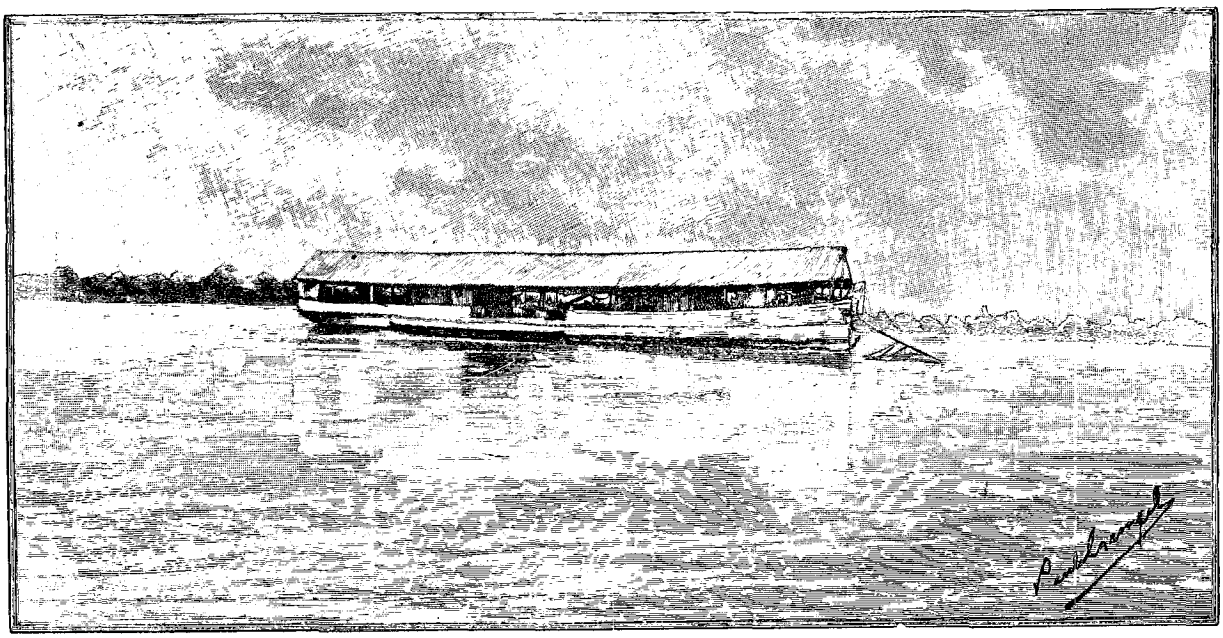
Arabes et au sultan, parce que je n'avais pas à Yola de drap pour burnous. Je ne dois plus tarder, après la visite de M. Mac Intosh et surtout en prévision de celle qu'il fera probablement en revenant de la haute Bénoué. Nous nous mettons à l'ouvrage et nous passons la journée à ouvrir les caisses et à réparer le sabre que je dois offrir comme pièce principale. Il est en argent doré, orné de pierreries, avec fourreau en velours grenat; le ceinturon qui doit le porter est en maroquin plaqué d'argent doré, sertissant des rubis, des émeraudes et des diamants. Le coût est de 400 francs. Malheureusement il a été aussi mal emballé que possible. Il faut refaire un nouveau fourreau, ce qui m'occupe depuis deux heures jusqu'à minuit. Je n'arrive d'ailleurs à rien de satisfaisant, et après plusieurs essais malheureux, m'apercevant que la réparation n'est pas possible sans refaire un nouveau bois de fourreau, je remets le travail au lendemain.

HARRY ALIS.

(La suite à la prochaine livraison.)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ponton anglais devant Woumoun (voy. p. 263). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

VOYAGE DANS L'ADAMAOUA,

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU L. MIZON,

PUBLIÉ PAR HARRY ALIS[1].

1891-1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

SUITE DU SÉJOUR A YOLA ET EXPÉDITION A BACHAMA[2].

Méfiance et hésitations du sultan. — A Woumoun. — Bachama. — Procédés sommaires de la Royal Niger Company. — Cadeaux au sultan. — Histoire de l'établissement des Foulanis dans l'Adamaoua. — Nouvelles entrevues avec le sultan. — Le frère de l'empereur de Sokoto. — Préparatifs de départ pour le Mayo-Kebbi.

« Vendredi 4 septembre 1891. — Journée de travail. Sur une natte on dispose les cadeaux destinés au sultan; sur un lit, ceux que je dois offrir au consul des Arabes. A 4 heures, tout est terminé et je puis faire prévenir le consul que je tiens son cadeau à sa disposition, et que s'il veut venir prendre une tasse de café et manger quelques gâteaux avec moi, il pourra le voir. Pendant que notre hôte fait ma commission, je jette un coup d'œil sur le jardin, qui a aujourd'hui une semaine d'existence : il n'a pas été arrosé, et il n'a plu qu'une fois depuis qu'il a été ensemencé. Il est sorti néanmoins trois melons cantaloups d'Alger, des melons à chair rouge de Cavaillon, des pastèques et des concombres. Les tomates mikado, qui n'ont que quatre jours d'ensemencement et qui n'ont pas eu d'eau, pointent déjà deux feuilles vertes. Les haricots doliques de Cuba ont un pied de haut et une vingtaine de feuilles. J'avais obtenu avec eux le même succès à Assaba et à Lokodja. Pour le reste, il faudra patienter.

« Le consul des Arabes vient me voir au retour de la mosquée. Son cadeau vaut environ 600 francs, valeur d'Europe : un fusil à deux coups, monté en argent doré, une pièce de drap pour deux burnous, 30 écheveaux de soie à broder, 10 pièces de soie ou satin de 4 à 8 mètres, une de gaze de 15 mètres, une de moire noire de 12 mètres, 200 mètres de cotonnades diverses, clochettes et grelots, glaces, dont une à cadre doré de 1 mètre de haut, des perles, du fil, des aiguilles, des ciseaux, un rasoir, du sucre et du café. Le consul est enchanté de ce que je lui offre. Il enverra à la nuit noire chercher le tout, auquel il me prie d'ajouter un

1. Suite. — Voyez p. 225 et 241.

2. Nos lecteurs pourront d'eux-mêmes rectifier, au moyen de la carte que nous donnons page 261, une erreur qui s'est glissée dans notre première livraison. Il y a une station d'*Outchi*, sur le Niger, en aval d'Aboutchi. C'est celle dont nous parlons page 229, première colonne. Mais il y a en amont une autre station qui est faussement désignée du même nom dans la suite du texte. Elle s'appelle, en réalité, *Iloutchi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sac de sel pour distribuer en mon nom à ses esclaves. Je retrouve ici toutes les coutumes des nègres du Congo français : les chefs recevant les cadeaux en cachette, la nuit, et faisant promettre de ne dire à qui que ce soit ce qu'ils ont reçu.

« Ce n'est qu'à 11 heures du soir que le consul envoie prendre ce que je lui ai donné.

« Le consul nous a pressés de préparer le cadeau du sultan, qui lui en parle chaque jour et commence à s'impatienter. Il est convenu que tout sera prêt demain vers midi et que le consul, avant de se rendre au conseil, viendra jeter un coup d'œil sur ce que je destine à son maître.

« Samedi 5 septembre 1891 — Tout est prêt avant le déjeuner, moins le magnifique sabre auquel j'ai travaillé jusqu'à minuit sans rien faire de bon. Il faut recommencer. Le consul est émerveillé à la vue de tant de richesses : soieries dont quelques-unes valent 18 francs le mètre, bijoux ou colliers, bagues, bracelets en argent doré avec des pierres de toutes les couleurs, dont beaucoup égalent le Régent en grosseur. Il fait l'inventaire de ces 2 500 francs de marchandises étalées sous ses yeux, se fait expliquer l'usage de tout, répète plusieurs fois la liste des présents et court chez son souverain. Le sultan s'est fait détailler le cadeau et ne veut pas tout accepter. Il faut lui envoyer les bijoux, le sucre, le café, les perles et le tapis de selle, qui est celui d'un général français. Maintenant qu'il connaît le détail du cadeau, il fera prendre chez moi au fur et à mesure de ses besoins; me voici donc constitué gardien des objets que j'ai donnés.

« Il semble que tout aille pour le mieux, sauf le malheureux Félix, qui est, depuis plusieurs jours, en proie à un violent accès de fièvre. Ahmed, le chérif et moi sommes malades à un moindre degré. Il y a une très grande différence entre la ville et la rivière. Sur celle-ci, la brise souffle continuellement, souvent avec violence, tandis que la ville ne reçoit jamais un souffle d'air; le vent est arrêté par les arbres et les nombreuses clôtures en paille tressée. Les bouffées d'air qui parfois pénètrent dans notre cour viennent de la plaine, inondée plus ou moins, selon le mouvement des eaux de la Bénoué. Il pleut à peine, mais on est toute la journée sous la menace de l'orage; le temps est lourd, l'atmosphère suffocante, et cependant le thermomètre n'est pas très élevé. La vie que nous menons est énervante : il est temps que le sultan accepte son cadeau et que nous ayons un peu de repos et la liberté de nous promener.

« Dimanche 6 septembre 1891. — La nuit porte conseil : le sultan a refusé de recevoir ce que je lui envoyais. Il me rappelle ce qu'il m'a dit lors de notre première entrevue : qu'il me permettait de faire des cadeaux à ses ministres, mais que lui n'en recevrait pas. Il prie Ahmed et le chérif de venir le voir immédiatement. Tandis que ceux-ci s'habillent en causant avec le Ouadaïen Taïeb, arrive Derdiri avec son bon sourire; à son air empressé, on voit qu'il est porteur d'une grande nouvelle. Derdiri est né dans le même village que le chérif; il n'a que quelques années de moins que lui. Son amitié pour le chérif, et les espérances qu'il fonde sur moi me sont un sûr garant de sa bonne foi. Il nous avertit qu'avant d'aller voir le sultan, il faut l'écouter, et voici ce qu'il nous raconte : M. Mac Intosh est descendu hier de Ribago, escortant le *Niger*. Il est allé voir le sultan et lui a remis un collier, que celui-ci a accepté, et 500 pièces d'étoffe, qui représentent la dîme du commerce de Garoua. Il a dit beaucoup de mal de moi et des Français, qui font peu de commerce et passent leur existence à faire la guerre à ce pauvre sultan de Stamboul. Il a conseillé au roi de se défier du chérif, qui est un mauvais homme, et qui a amené ces Français maudits. Il demande qu'il soit renvoyé à Lokodja. Ceci est une maladresse, monsieur Mac Intosh : on sait à Yola que votre frère a justement envoyé le chérif dans l'Adamaoua, il y a cinq ans, en le présentant comme un homme de confiance et un saint. Aussi le sultan a-t-il répondu que le chérif est un musulman comme lui, qu'il ne lui a jamais fait de mal, et qu'en conséquence il demeurera dans l'Adamaoua aussi longtemps qu'il lui plaira d'y rester. En ce qui concerne le crime d'avoir amené des Français, le sultan a fait la sourde oreille.

« Ahmed et le sultan restent absents pendant deux heures. Ils ont été, comme toujours, bien reçus par Zoubir, qui leur a demandé pourquoi je ne les avais pas accompagnés. Et, sans attendre la réponse, il ajoute : « C'est aujourd'hui dimanche, jour de prière « des chrétiens, et il n'a pas pu sortir ». Ahmed répond qu'en dehors de ce motif, le commandant ne serait pas venu, d'abord parce qu'on ne l'a pas mandé, ensuite parce qu'il est occupé à écrire à son gouvernement ce qui s'est passé depuis son arrivée à Yola et comment il a été reçu.

« — Pourquoi, demande Zoubir, m'a-t-il envoyé des « cadeaux, puisque, lors de notre première entrevue, « je lui avais déclaré que je n'accepterais rien de lui? « Je n'ai qu'une parole. Je lui ai dit qu'il pouvait de- « meurer à Yola, je lui ai fait donner une maison pour « lui et ses enfants. Je lui ai permis d'amener son va- « peur dans la lagune devant la ville, de débarquer « ses marchandises. Suis-je revenu sur ma parole? « Pourquoi veut-il que je revienne sur ce que je lui ai « dit, que les marchands de son pays pourraient com- « mercer en toute sécurité dans l'Adamaoua, à la con- « dition de ne rien bâtir à terre et de me donner le « dixième de ce qu'ils apporteront; qu'en conséquence « je ne voulais pas de cadeaux.

« — Le commandant, répliqua Ahmed, n'a pas oublié « ce que tu lui as dit la première fois qu'il t'a rendu vi- « site. Mais pourquoi, chaque jour, le consul des Arabes « vient-il nous presser de préparer ton cadeau, disant « que tu es impatient de le recevoir? Quoique mala- « des, nous avons passé trois jours à le préparer, et « aujourd'hui tu le refuses. J'ai vécu chez les chré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« tiens et le chérif aussi. Cela peut être la manière « de faire des Foulanis, mais ce refus, aux yeux des « chrétiens, est une injure. Si je te donnais un cadeau, « le recevrais-tu ?

« — Non, répond le sultan, car tout ce que tu as, « tu le tiens de ton serki.

« — Et moi, demande le chérif, accepterais-tu « quelque chose de moi ?

« — Pas davantage, et pour la même raison. Le con- « sul des Arabes m'a dit qu'il avait beaucoup de choses « merveilleuses. Je veux les lui acheter avec de l'ivoire.

« — Cela, dit Ahmed, je ne le répéterai pas à mon « commandant, car il se- « rait mécontent d'être « pris pour un marchand. « Ce que tu désireras, il « te le donnera.

« — Non, je ne veux « pas de ses dons, je veux « en acheter.

« — Cela est impossi- « ble, et je ne pourrai « même pas lui dire ce « que tu désires.

« Je veux acheter. — « Je ne veux pas le dire « au commandant. » Ces deux phrases forment le fond de la conversation pendant un long moment. Le chérif, homme d'âge et de sens, dit au sultan qu'il s'est engagé avec moi moyennant une solde payable mensuellement en marchandises: que quand le sultan désirerait quelque chose, lui, le chérif, le prendrait à titre de solde et le lui vendrait.

« Le sultan paraît enchanté de cette solution.

« Il s'informe de moi très amicalement, demande si je suis bien installé, si je ne manque de rien. Sur leur réponse, il leur donne congé. Puis il rappelle mes messagers et leur demande s'il est vrai que j'ai l'intention, comme le lui a dit le consul des Arabes, de les laisser tous les deux à Yola pendant que je retournerai en France. Il en serait très content, parce que ce serait pour lui la certitude que je retournerais dans l'Adamaoua.

« Quand le consul arabe vient nous voir, dans l'après-midi, nous lui racontons l'entrevue du matin, et comme je lui demande brusquement lequel il faut croire, du sultan ou de lui, si celui-ci demande un cadeau ou refuse de recevoir quoi que ce soit, il demeure silencieux. J'ai beau répéter ma question, son embarras augmente et il ne répond rien. Je lui propose d'accepter de vendre au sultan le tapis de selle et le sabre contre une poule et une calebasse pleine de lait. Il rit, et, prenant son courage à deux mains, finit par nous dire de patienter, que le sultan finira par accepter peu à peu les objets.

« — Et pourquoi pas tout en bloc, comme il a ac- « cepté hier ceux du marchand anglais ?

« — Justement parce que c'est un marchand, il peut « agir ainsi : cela ne tire pas à conséquence. »

« Je demande au consul si l'on sait ici la réception qui a été faite à M. Mac Intosh par le sultan de Kouka, fêtant, le premier jour, l'envoyé de la reine d'Angleterre et, le lendemain, expulsant le marchand de ses États? N'est-ce pas ainsi que Zoubir voudrait agir avec moi ?

« — Pas du tout : il reçoit M. Mac Intosh et accepte de lui non un cadeau, mais la dîme de son commerce. Il ne lui a jamais permis de rester dans cette ville, tandis qu'il t'a donné maison et terre et que tu peux aller dans tout son royaume. »

« Le consul me presse de retourner immédiatement en France pour prévenir les marchands. Le sultan écrira au sultan de France qu'il leur permet de venir commercer dans ses États et à quelles conditions.

« Je réponds que j'écrirai, moi aussi, ces conditions, afin que les commerçants français sachent quel profit et quels risques ils auront à envoyer leurs marchandises si loin de leur pays. Il faut une convention qui les mette à l'abri du monopole de la Compagnie.

« Lundi 7 septembre 1891. — Tout le monde est au lit et notre porte est fermée aux meilleurs amis. Ce n'est que vers le soir que je puis recevoir le consul des Arabes et Derdiri, qui, sans chronomètre, arrive pourtant toujours exactement à l'heure où l'on prépare le café, et demeure jusqu'à une heure avancée de la soirée, bavardant avec le chérif et Ahmed. Il nous annonce qu'il ne partira pour Tibati qu'à la saison sèche, c'est-à-dire dans deux mois, mais que, si je le désire, il m'attendra. Je ne dis pas non : Derdiri a fait plu-

Félix Tréhot. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

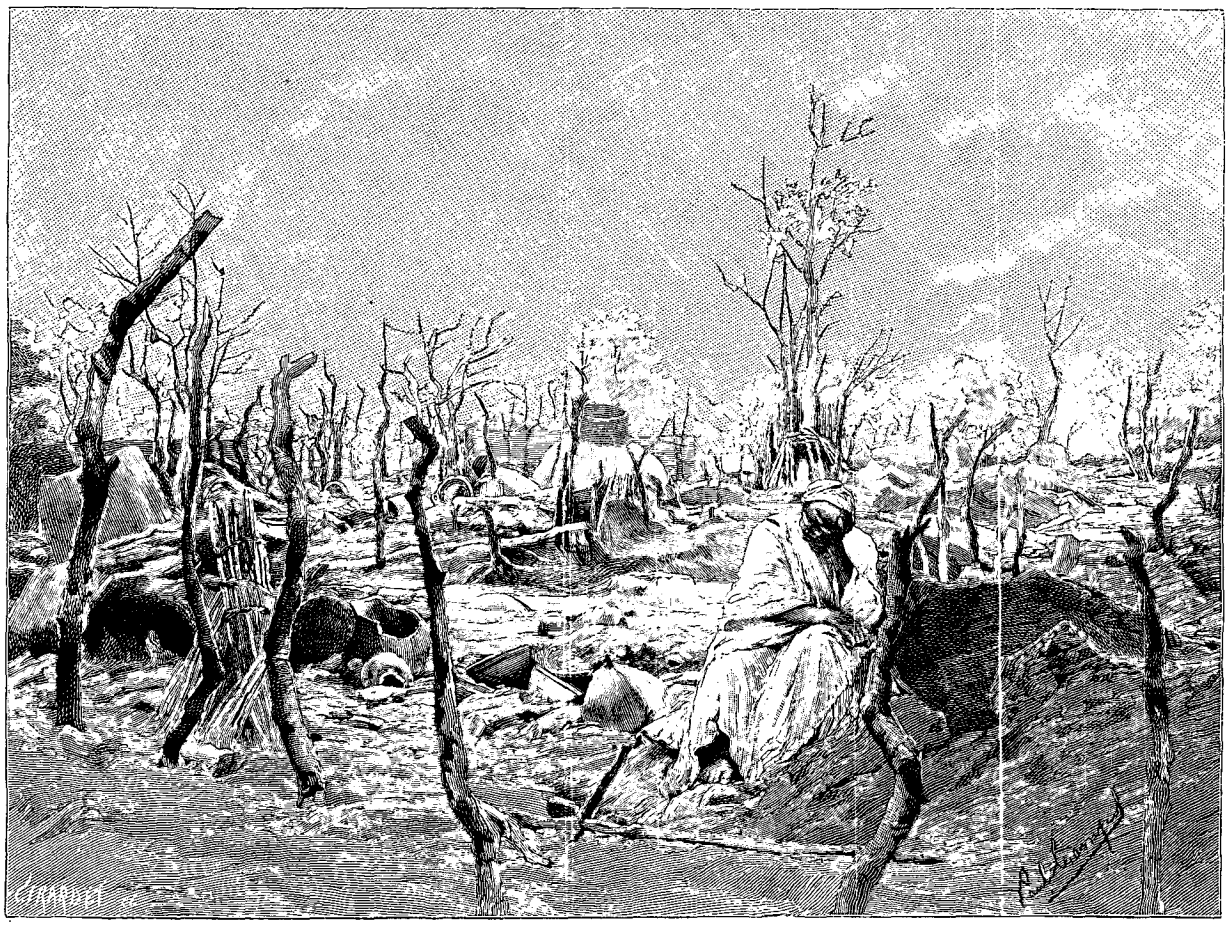
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs fois ce voyage; il a des chevaux, des ânes, des bœufs porteurs, avec de nombreux esclaves. Il pourra m'être fort utile.

« Mardi 8 septembre 1891. — Journée un peu meilleure; Félix seul reste fort affaibli par le violent accès de fièvre qui l'a atteint.

« La journée s'écoule à écrire le traité en arabe. Cela me paraît peu facile, si j'en juge par les longues discussions d'Ahmed et du chérif à propos de chaque mot. La rédaction une fois arrêtée, je fais retraduire le texte en français par Ahmed. Les choses les plus importantes, des phrases entières, ont été escamotées comme trop difficiles à traduire. Après un nouveau travail, le texte arabe finit par être une reproduction passable du texte français.

« Tout est terminé, quand le consul des Arabes, revenant du conseil, entre pour nous dire, toujours en passant, qu'il nous conseille de ne pas présenter immédiatement ce document au sultan. Chaque jour, l'un ou l'autre vient lui parler de nous, lui demander d'autoriser les Français à s'établir dans l'Adamaoua. Il faut que nous continuions encore pendant quelque temps à voir le monde officiel, les marchands foulanis et haoussas, à intéresser beaucoup de gens à notre

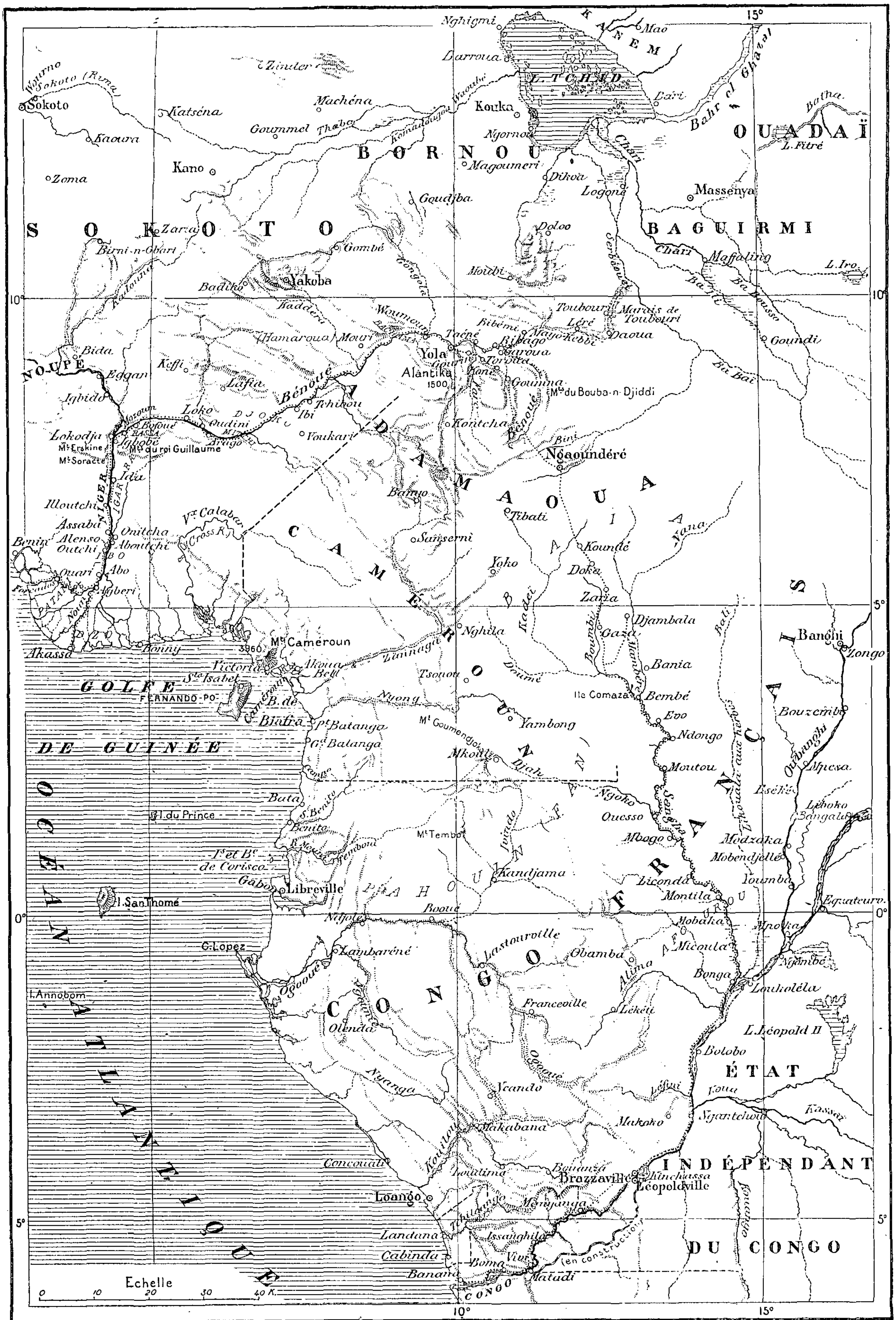


Village de Woumoun, incendié par les Anglais (voy. p. 263). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et des photographies.

cause. Alors le sultan, pressé de tous côtés, finira par nous accorder ce que nous lui demanderons. J'ai d'ailleurs un nouvel allié dans le fils du sultan précédent : se promenant aujourd'hui, il a rencontré Ahmed et le chérif et s'est longuement entretenu avec eux. Après toutes les formules de politesse et les souhaits à mon égard, il les a priés de me dire que son père, qui était un saint, avait été l'ami de Flegel et l'ennemi des marchands anglais; qu'il en avait été de même pour lui; qu'il respectait trop la mémoire de son père pour avoir jamais une opinion contraire, et qu'il ferait tous ses efforts pour que les agents de la Compagnie ne s'établissent pas dans l'Adamaoua et pour que le sultan appelât les Français. Il a ajouté que nous pouvions compter sur lui, que, lorsque j'irais en France, il me donnerait une liste d'objets à lui apporter, non comme cadeaux, mais à titre d'échange contre les produits du pays, gomme ou ivoire. En terminant, ce jeune homme a dit au chérif d'aller avec Ahmed le voir demain.

« Le galadima est un ministre de la guerre soucieux des intérêts de l'État : il me fait prier de lui envoyer le fer-blanc de mes caisses pour cuirasser les chevaux de guerre. Son vœu est immédiatement exaucé et les soldats repartent avec des caisses sur la tête et la promesse de l'envoi de beaucoup d'autres. J'y ai joint des plaques de cuivre de 50 centimètres de côté, pour les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M.Chesneau, *del.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevaux des hauts personnages. Je réserve au galadima une surprise, si je reviens dans l'Adamaoua : je lui apporterai une cotte de mailles et des cuirasses.

« J'apprends par Derdiri que le *Bornou*, monté par M. Mac Intosh, est mouillé devant Yola. Il attend que je retourne à Bachama; et moi, pour y aller, j'attends qu'il retourne à Ibi. Ce jeu peut se prolonger pendant quelque temps. Il faudra cependant que M. Mac Intosh descende pour aller au-devant du grand vapeur *Kano* et le piloter jusqu'à Garoua. Quant à moi, je suis parvenu à me procurer un peu de bois pour chauffer mon canot à vapeur, et après-demain je serai prêt à descendre.

« Mercredi 9 septembre 1891. — Le *Bornou* a passé et un mauvais vent a soufflé sur les esprits. Au retour du conseil, le consul des Arabes a fait appeler Ahmed et le chérif pour leur communiquer quelque chose d'important. Le sultan lui a demandé sévèrement comment il se faisait qu'ayant dit qu'il n'accepterait rien en cadeau je lui avais cependant envoyé quelque chose; qu'il n'avait qu'une parole, et que, de même qu'il ne reviendrait pas sur celle qu'il m'avait donnée en autorisant les Français à venir faire le commerce dans ses États, de même il ne reviendrait pas sur ce qu'il m'avait dit être sa volonté à propos des cadeaux.

Vieil Arabe de Yola. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Le consul des Arabes m'a excusé et a tout pris sur lui, s'accusant d'un excès de zèle. Le sultan lui a pardonné et lui a appris qu'il avait vu, la veille, M. Mac Intosh, lequel lui avait dit : « Tu permets aux Français de venir « commercer ici; d'autres viendront et chaque jour tu « seras occupé avec eux. Il faudrait nommer un consul « des Européens, chargé de leurs relations avec toi. « Comme premier arrivé dans la rivière, je pose ma « candidature. »

« Le sultan a répondu qu'il préférait être en relations directes avec ceux qui viendraient, et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

« Le *Bornou* est descendu ce matin, emportant cette réponse. Mais voici où commence le mauvais vent : le sultan a demandé ce que je venais faire dans son pays, puisque je n'y faisais pas de commerce, ajoutant que si j'étais venu pour le voir, je n'avais nullement besoin d'aller chez ses ministres (allusion à la visite d'Ahmed et du chérif au neveu de Zoubir). Le sultan a demandé, en outre, pourquoi, au lieu d'aller à Bachama, je m'étais arrêté à bord du *Niger*, et pourquoi j'avais passé plusieurs heures avec M. Mac Intosh, mon ennemi; pourquoi j'allais à Bachama chercher de nouvelles marchandises, puisque je ne faisais pas de commerce.

« Le consul ne savait que répondre. Comme il devait retourner cet après-midi auprès de Zoubir pour une affaire particulière, je l'ai chargé de dire au sultan que si j'avais besoin de nouvelles marchandises, c'est que les cadeaux faits, avec son autorisation, aux ministres avaient fort écorné mon avoir, et personne ne m'ayant seulement envoyé en retour un épi de sorgho pour mes vingt-quatre hommes, il me fallait bien des marchandises pour pourvoir à l'entretien de ma mission. Quant à faire du commerce, je suis comme lui, je n'ai qu'une parole, celle que je lui ai donnée lors de notre première entrevue, c'est-à-dire que je venais de la part du gouvernement français et non pour acheter de l'ivoire. C'est pourquoi mes marchandises sont propres à faire des cadeaux, à cause de leur grande beauté, mais n'ont pas de valeur d'échange.

« Le sultan a terminé la réception en disant qu'il n'était pas nécessaire d'écrire encore le traité, que cela se ferait quelques jours avant mon départ, quand il me connaîtrait mieux. Au fond, il me soupçonne toujours et n'a pu effacer de son esprit ce que lui a dit l'agent de la Bénoué, avant notre arrivée. On voit qu'il est tiraillé à droite et à gauche par ceux qui l'entourent. En un mot, il y a à la cour le parti des Français et celui des Anglais, et le pauvre Zoubir ne sait à quel saint se vouer.

« Le consul a déclaré que je commençais à être lassé de toutes ces intrigues et que je parlais de retourner auprès de mon maître, en lui conseillant de ne pas envoyer de commerçants dans l'Adamaoua, s'ils de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient y rencontrer autant de difficultés que moi.

« Je fais annoncer au sultan que j'irai le revoir à mon retour de Bachama.

« Jeudi 10 septembre 1891. — Le voyage à Woumoun-Bachama a lieu sans incident. Les habitants ayant refusé de faire le commerce, on a brûlé leur ville. Les troupes sont venues d'Ibi faire cet acte de vandalisme : PAX, JUS, ARX! Je vais à bord du ponton, qui est en appareillage pour je ne sais quel malheureux village menacé de destruction. Vraiment cette Compagnie est la honte de l'Angleterre et des nations civilisées. Comment, en effet, qualifier de pareils actes de dévastation, si souvent répétés? Il me revient en l'esprit les discours de lord Aberdare, parlant de la « mission civilisatrice » de la Compagnie. Si le noble lord sait ce qui se passe dans le Niger et la Bénoué, on ne saurait trop flétrir son impudence. S'il l'ignore, il manque aux devoirs que sa charge lui impose. Mais comment, surtout, le gouvernement anglais peut-il supporter des actes de banditisme qui engagent si gravement sa responsabilité?...

« Je suis renseigné sur ce qui s'est passé à Woumoun, et par l'agent européen qui est à bord du ponton, et par le Bachama qui m'a servi de pilote pour monter à Yola. Les deux versions sont les mêmes, quoique provenant de sources opposées. Les Bachamas empêchent les traitants haoussas de la Compagnie d'aller dans l'intérieur acheter directement les produits aux peuples situés en arrière; ils ont forcé les Anglais à se retirer à bord de leur ponton et à évacuer les magasins et la factorerie établis à terre. L'affaire en était là quand le vapeur *Kano* est monté avec M. Mac Intosh et des troupes à bord. Woumoun a été brûlé par les soldats débarqués, tandis que le *Kano* incendiait avec ses obus le village d'Oumbourou, situé en face. Les habitants de Woumoun, prévenus, avaient heureusement pu abandonner leur village. Ils n'ont donc subi que des pertes matérielles, mais à Ambourou il y a eu des tués et des blessés. L'agent de la Compagnie me dit que « ces chiens de « Bachamas avaient besoin de cette leçon parce qu'ils « se permettaient d'arrêter les traitants de la Compa- « gnie, et parce qu'ils avaient menacé de détruire la « station si on ne l'évacuait pas ».

« Notre pilote, à qui je parle de tout cela, sans lui dire de qui je tiens ces renseignements, m'en confirme l'exactitude. Il ajoute que Woumoun brûlé sera reconstruit un peu plus loin, sinon à la même place, mais que les Bachamas maintiendront leurs droits. Ce pays est à eux; depuis des siècles ils le défendent victorieusement contre les musulmans. Les Anglais sont venus leur demander de faire du commerce et d'établir un marché dans le village de Woumoun. Ils ont alors autorisé la Compagnie à établir des maisons et des magasins, et ils lui ont apporté les produits du pays, ivoire et gomme. D'abord ils n'ont eu qu'à se louer de leur décision. Mais aujourd'hui la Compagnie ne s'occupe plus d'eux et envoie ses traitants haoussas directement dans l'intérieur. Qu'elle aille donc faire ses magasins dans l'intérieur, sur les terres des peuples avec lesquels elle veut commercer, mais pas sur la terre des Bachamas! Et, même dans ces conditions, les Bachamas ne laisseront pas traverser leur territoire par des mahométans, qu'ils soient traitants de la Compagnie ou sujets des sultans voisins. Leur pays doit rester fermé et inconnu à leurs ennemis séculaires; c'est là une question de vie ou de mort pour ce peuple qui veut rester libre et païen et ne pas servir à alimenter les marchés d'esclaves de Kano et de Sokoto.

Taïeb, le courrier royal (voy. p. 272). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« J'apprends, à bord du ponton *Nigritia*, une nouvelle intéressante : celle du départ de Cameroun du docteur Zintgraff, se rendant à l'Adamaoua et au Bornou pour traiter. Le journal anglais qui m'est communiqué se moque des prétentions de l'expédition allemande, disant (à tort, on le sait maintenant) que l'Adamaoua a traité depuis longtemps avec l'Angleterre par l'intermédiaire de la Compagnie et que,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quant au Bornou, le docteur Zintgraff s'y prend un peu tard, puisque les deux expéditions françaises qui montent l'Oubangui et la Bénoué doivent être à Kouka en ce moment.

« Le dernier voyage de Zintgraff, quittant Cameroun alors que j'étais retenu à Agberi, n'avait pas un seul instant troublé ma quiétude, parce qu'il y a loin de Cameroun à Agberi par la voie de terre. Je souhaite bon voyage à mon collègue en exploration, mais je crains que tout ne se termine comme la première fois, par un combat et l'apport à la côte d'un stock d'ivoire.

« J'établis mon camp à terre, près des ruines du village.

« Woumoun, jeudi 11 septembre. — Dans la matinée, nous débarquons à terre le charbon que j'avais acheté à bord du *Nigritia*, lors de mon premier séjour à Woumoun. J'enverrai ma pirogue le prendre dans quelques jours. Je retourne ensuite à bord, prendre les caisses que j'y ai laissées, puis à terre pour déjeuner et faire quelques photographies et croquis des montagnes qui bornent l'horizon de toutes parts.

« A deux heures, nous reprenons la route liquide de Yola. Les habitants des villages devant lesquels nous passons ne viennent pas se bousculer pour voir un vapeur, comme ils le faisaient lors de notre première montée. Si mes jumelles ne me permettaient pas d'apercevoir les habitants dissimulés, je pourrais croire les villages abandonnés. Ce n'est qu'alors que nous avons de beaucoup dépassé les agglomérations, que les curieux reviennent sur les berges pour nous contempler.

« Je navigue le plus près possible des villages et j'envoie dire aux indigènes que nous sommes des Français, que nous ne faisons jamais de mal à ceux qui ne nous en font pas. Alors tous ces pauvres gens battent des mains ; ils veulent que je m'arrête au moins un jour chez eux. Ils apportent à mes hommes du maïs, des poissons frais. On appelle tout le monde dans le village. Je dis aux noirs de se tenir prêts pour l'an prochain, quand les commerçants français viendront ; je distribue des perles aux enfants, des glaces aux femmes, et, aux hommes, des sonnettes pour suspendre au cou de leurs chevaux. Nous nous arrêtons pour la nuit dans une île, en face d'un groupe de villages. Quoiqu'il fasse déjà très sombre, le chef envoie un homme nous saluer et nous souhaiter la bienvenue. J'apprends que tous ces villages relèvent d'un même chef, qui habite à deux jours de marche dans l'intérieur. Celui-là a juré que jamais les Anglais ne remettraient les pieds sur son territoire et que, dès que l'occasion s'en présenterait, il leur ferait payer cher les villages brûlés et les indigènes tués.

« La Compagnie comprend d'ailleurs fort bien qu'elle ne pourra plus faire de commerce avec ces peuples d'ici longtemps. Elle va enlever son ponton. Mais, en attendant, voici comment elle procède, ce que j'ai vu de mes yeux, pendant mes deux jours de stationnement à Woumoun : les canots du ponton vont à terre avec des soldats et des *Kroumen*. Les premiers se dispersent en tirailleurs, enserrant le village dans un cercle et en gardant les approches. Pendant ce temps, des Kroumen cherchent dans les ruines ce qui n'a pas été détruit par l'incendie : marmites, jarres, poteries, meules à grains, paniers, etc., tandis que d'autres moissonnent tranquillement les champs de sorgho et mettent le blé en bottes comme s'ils l'avaient eux-mêmes semé. Le tout est porté à bord du ponton.

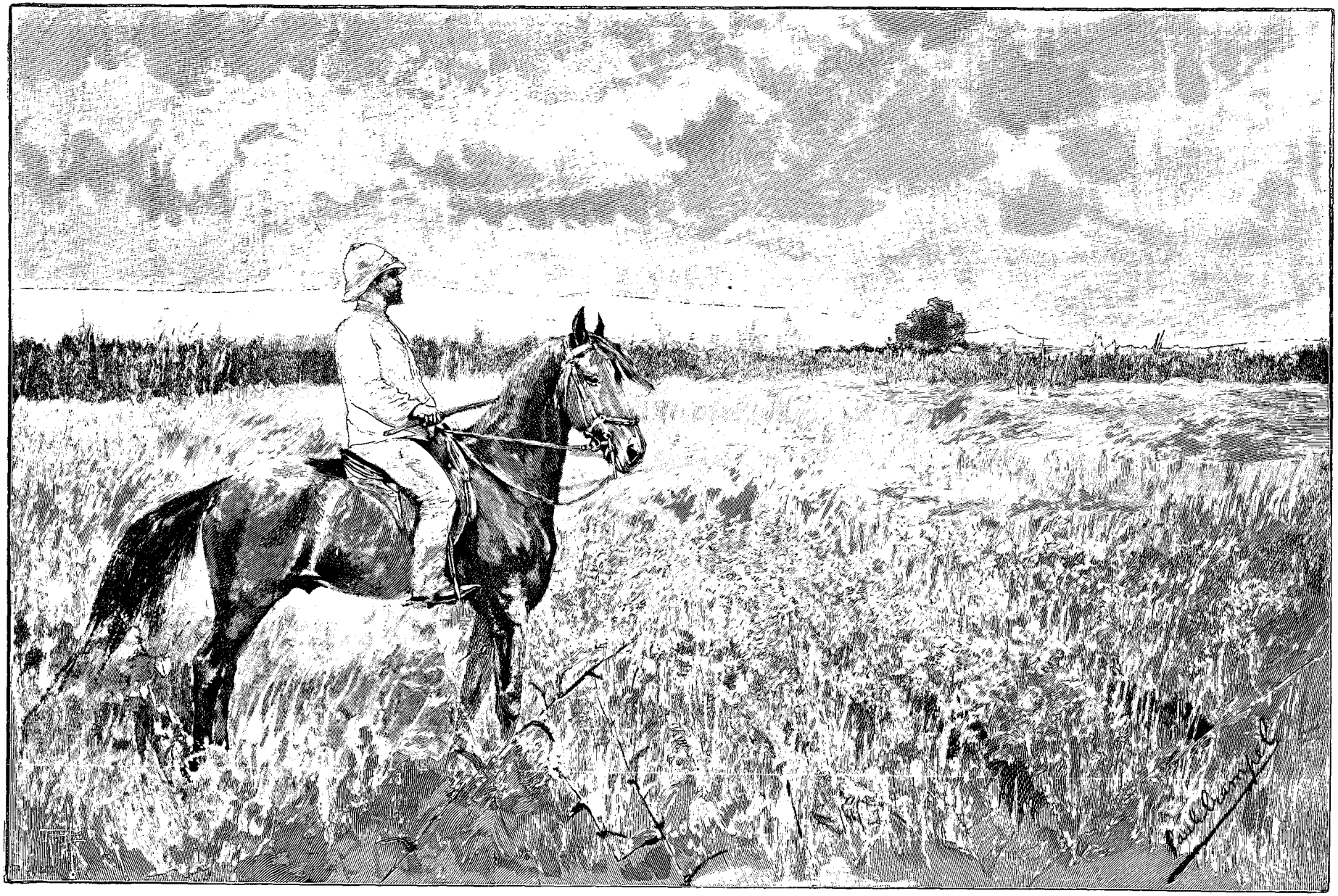
Une femme blanche foulani. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Ce pillage méthodique donnera sans doute aux Bachamas une haute idée de la civilisation. Notre pilote, assis sur les débris de sa maison, les regarde faire tristement et nous dit que les Anglais payeront chaque objet volé, chaque maison brûlée, chaque homme massacré. Les Bachamas attendront peut-être longtemps l'occasion, mais elle viendra sûrement un jour. Il ramasse les quelques objets qui lui ont appartenu et qu'il ne peut emporter et les donne à mes hommes.

« Yola, 12 septembre 1891. — La montée continue sans incident. Nous arrivons à 4 heures à l'entrée de la crique qui conduit à Yola.

« 13 septembre 1891. — J'envoie Ahmed et le chérif annoncer au sultan que je suis revenu. Il les charge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans la plaine de Yola (voy. p. 268). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon — © Editions « les passerelles du temps » — editions.alnay@free.fr

de me transmettre ses amitiés et de me dire qu'il m'a permis de m'établir sur sa terre parce que je ne fais pas de commerce, mais qu'il faut cependant lui envoyer le dixième de ce que je dépense pour vivre à Yola; qu'il m'a dit le premier jour qu'il prélèverait cet impôt même sur une poule, et qu'il est étonné de mon silence à ce propos. Ahmed a répondu que j'avais envoyé, non pas le dixième, mais dix fois le dixième, et que le sultan avait refusé. Encore une fois la même antienne : « Zoubir n'a qu'une parole, les Français « pourront venir commercer dans l'Adamaoua; mais il « n'acceptera pas les cadeaux envoyés par leur sultan; « que le commandant envoie donc son dixième en « cauris. »

« Le lendemain, je vais voir le consul des Arabes, et je me plains amèrement, feignant d'être fort en colère.

« — Dis au sultan Zoubir que « je n'ai pas de « cauris, mais que « je lui enverrai « des marchandises pour le « dixième de ce « que je dépense; « pour la moitié, « s'il le désire. « Dans mon pays, « les ambassadeurs ne payent « pas le dixième, « et les envoyés « des rois sont « entretenus par « le sultan de « France, tandis « que moi, je n'ai « pas reçu de Zoubir une poignée « de grain ou un verre de lait. J'attends une lettre de « mon gouvernement, à qui j'ai écrit, il y a une quinzaine de jours, pour lui signaler la froide réception « faite à son envoyé et pour lui demander ses ordres. « Si S. M. Zoubir voit quelque inconvénient à ce que « je demeure à Yola — ce que sa conduite envers moi « me donne à penser — je descendrai au Boula ou au « Bachama pour attendre mes lettres. »

« Le bon consul cherche à apaiser ma grande colère.

« Mais je lui répète que je tiens à ma parole autant qu'un Foulani à la sienne, et ne reviens pas plus que le sultan sur ce que j'ai dit; je lui enverrai la moitié et non le dixième. Je choisis, dans le cadeau qui lui est destiné et qui depuis huit jours est demeuré exposé, la valeur de 50 sacs de 20 000 cauris chacun. En un mot je lui paye pour un mois de séjour à Yola un impôt de 1 million de cauris, soit un tapis de selle de 200 francs, valeur d'Europe, une bague en or de 20 francs, un bracelet or sur argent de 35 francs, un d'or sur cuivre, avec pierreries, de 18 francs, une broche de 6 francs, un collier d'or sur argent de 35 francs, une pièce de 10 mètres de faille rouge à 6 francs, une pièce de soie blanche damassée de 10 mètres à 15 francs le mètre, et une pièce d'indienne de la Compagnie : 12 mètres pour 3 francs. J'ajoute à cela quelques colliers de perles sans valeur à titre d'échantillons. Soit un cadeau de 530 francs, valeur d'Europe.

« 15 septembre 1891. — Ahmed et le chérif sont allés ce matin porter au sultan ce qui lui est destiné. Il a été ébloui par la vue de ces merveilles et a fait appeler son ami Ali-Kaliou pour lui faire partager son admiration. Il a laissé entrer le public qui stationne toujours à la porte de son palais; puis il a demandé — pour la forme, puisque le consul Louel le lui a répété dix fois — si je n'avais pas un sabre et une grande glace. Ahmed lui a offert de les lui envoyer le soir :

Petites filles blanches foulani. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« — Non, ce « serait un cadeau « et je n'ai qu'une « parole,... mais « on pourra les « mettre dans le « dixième pro- « chain. »

« La pirogue est descendue ce soir à Woumoun, chercher le charbon que j'y ai laissé, et doit être en route pour remonter. Je n'attends qu'elle pour aller dans le Mayo-Kebbi. Ahmed a voulu parler au sultan de mes projets; Zoubir lui a répondu qu'il désirait me voir dans trois jours et qu'il parlerait de tout cela avec moi. Son royaume n'a, paraît-il, d'autre limite de ce côté que le Baguirmi.

« Ce fut vers 1815-1820, d'après Barth, que les Foulanis firent irruption dans les royaumes du Foumbina, sous la conduite d'Ademou ou Adamaou, chef d'une importante famille. Mohammed el-Kanemi, qui fut plus tard sultan du Bornou, avait battu les Foulanis et avait délivré la partie orientale du Bornou. De 1810 à 1820, il rétablit peu à peu les limites de l'ancien royaume des Saïfaoua et menaça même les Fou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lanis dans le Baoutchi. C'est sans doute vers cette époque que les Foulanis, arrêtés dans leur invasion vers l'est, durent se diriger vers le sud-est et attaquer les royaumes païens du Foumbina.... C'est ainsi qu'Ademou fonda le royaume foulani que, de son nom, on a appelé Adamaoua. La capitale était Gourin, sur le Faro. Il eut pour successeur son fils, Mohammed Louel, qui fonda Yola, reportant ainsi en arrière le centre de domination des Foulbé (autre nom des Foulanis) dans ces contrées. Alors commença une conquête lente des pays païens environnants. Des capitaines, trop à l'étroit dans Yola, allèrent fonder des colonies dans le sud-ouest, le sud et le sud-est. Ces conquêtes furent limitées au nord par le Bornou, à l'ouest par les Bachamas, à l'est par le Baguirmi. Le sud restait ouvert à ceux que l'esprit d'aventures et l'espoir de faire fortune entraînaient loin de Yola. Ngaoundéré, Tibati devinrent des centres foulanis dominant les pays environnants. Un parti de Foulanis soumit la région de la haute Bénoué, appelée Boubandjidda. Quand moururent les conquérants, leurs fils ou leurs frères furent investis par le sultan de Yola et continuèrent à lui obéir. Ils furent maintenus sous ce joug par le deuxième fils d'Ademou, qui succéda à son frère. Quand le faible Zoubir le remplaça, tous les chefs des colonies foulanis crurent le moment favorable pour conquérir leur indépendance, et, contrairement à la coutume, s'abstinrent de venir saluer le nouveau sultan et de faire acte de vassaux. Depuis près d'un an que Zoubir est sur le trône, aucun des gouverneurs n'est venu faire visite à son suzerain. Si ce mouvement réussit, on peut prévoir le morcellement du royaume foulani, après soixante années d'existence, et la lutte pour la suprématie entre les petits sultans.

Un bébé haoussa. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Zoubir s'est préoccupé de cet état de choses : il a envoyé l'ordre aux gouverneurs de venir lui rendre hommage et recevoir de lui une nouvelle investiture. Jusqu'ici, tout en protestant de leur fidélité envers le sultan, aucun d'eux n'est venu. Zoubir a prévenu l'empereur du Sokoto, qui a envoyé des lettres à tous ces petits roitelets, leur enjoignant, en sa qualité de chef religieux et du plus puissant des sultans foulanis, d'avoir à se rendre à Yola. Les envoyés porteurs de ces lettres ont demandé à Zoubir comment il se faisait que des Français fussent établis à Yola, alors que, malgré toutes les recommandations données par l'émir de Sokoto aux Anglais, on avait refusé de les laisser s'établir dans l'Adamaoua. A quoi Zoubir a répondu que l'émir avait écrit, non à lui, mais à son frère ; que celui-ci avait refusé d'admettre les Anglais ; que lui-même m'avait autorisé à séjourner à Yola, parce que je suis, non pas un commerçant, mais un envoyé du plus grand sultan des chrétiens. Et il a ajouté qu'en fin de compte il était maître chez lui comme l'empereur dans le Sokoto.

« Depuis une semaine il pleut toutes les nuits et souvent pendant la journée, avec tonnerre et éclairs dans la direction du sud-est. .

« J'ai envoyé la pirogue avec neuf hommes à Woumoun, pour chercher le charbon.

« Vendredi 17 septembre. — Le sultan nous fait prévenir qu'il nous recevra avant la prière de 2 heures. Quoiqu'il connaisse depuis plusieurs jours l'objet de notre visite et qu'il m'en ait entretenu par l'intermédiaire du consul des Arabes, il me demande pourquoi je suis venu le voir. Je lui expose qu'ayant reçu de lui la permission pour les Français de venir commercer dans l'Adamaoua, je désire être en état de répondre aux questions qu'on ne manquera pas de m'adresser. Quelles sont les voies de communication? Les rivières sont-elles navigables? Quel genre de navires faut-il faire construire, et aussi quels sont les produits de ce pays et quelles marchandises européennes désirent les habitants? Il faut, pour que je puisse répondre à ces questions, que je voie par moi-même. Je viens donc lui annoncer que je vais quitter Yola, pour remonter le Mayo-Kebbi aussi haut que possible. Nous causons géographie : le sultan demande à Louel comment il se fait que je connaisse les villes du Mayo-Kebbi. Son étonnement s'accroît quand le consul lui répond que je connais l'Adamaoua mieux que lui, que je peux indiquer les étapes pour aller de Yola à n'importe quelle ville, Kano, Kouka, Massenya ou Abetché; que je peux décrire des pays si éloignés qu'eux les connaissent à peine de nom.

« — Va où tu voudras dans mes États, conclut Zou-
« bir. Tu m'as dit que tu venais ici envoyé par ton
« sultan pour nous apporter le bien ; si tu nous ap-
« portes le mal, que Dieu te punisse ! Lui seul voit
« ton cœur. Je dirai au consul des Arabes de te

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« donner un homme parlant arabe, puisque tu laisses « le chérif à Yola. »

« Je demande à Zoubir d'y ajouter un de ses hommes de confiance, qui lui rapportera ce que j'aurai fait, de façon que si de mauvais bruits arrivent aux oreilles du roi, il sache la vérité. Il me le promet, ainsi que de veiller sur ceux de mes enfants que je laisse à Yola.

« Le muezzin appelle à la prière. Il nous reste une demi-heure avant que le sultan se rende à la mosquée. La visite officielle est terminée, mais la conversation continue. Outre le consul des Arabes, sont présents à l'entrevue le wouziri et, dans un coin, muet comme une carpe, le chien fidèle du sultan, son vieil ami Ali-Kaliou.

« Le wouziri, qui est, après le consul des Arabes, le plus important personnage de l'Adamaoua, comme chef de guerre et gouverneur de la province de Ribago, est venu me faire visite en revenant de ses fermes. Il a le type foulani très accusé, mais son teint est complètement noir. Il m'avait dit qu'il serait très content de me voir aller à Garoua et à Ribago, et qu'il m'autorisait à choisir un emplacement pour les futures factoreries ; qu'il avait eu à se plaindre de la Compagnie, et qu'il faisait tous ses efforts auprès du sultan pour obtenir son expulsion de Garoua. « Si les Anglais s'en « vont, qui nous donnera du sel? » avait d'abord répondu Zoubir. Maintenant le wouziri peut répliquer : « Les Français ».

« Le sultan a terminé l'entretien en disant qu'il m'autorisait à aller aussi loin que je le voudrais dans le Mayo-Kebbi, que le wouziri était chargé de s'occuper de moi à Garoua comme le consul des Arabes à Yola, et que pour les détails je devrais m'entendre avec lui.

« La journée est admirable. Je fais une longue promenade à cheval, de deux heures à six heures, dans la direction des monts Were, à travers des plaines et des vallons aux pentes à peine inclinées, admirablement cultivés.

« Au retour, j'erre dans la campagne, à la recherche d'un point d'où je pourrai photographier ce panorama féerique, alors que le soleil commence à baisser et projette de larges ombres sur les montagnes, teintant leur sommet de violet. Yola, enfoui sous la verdure sombre, au milieu d'une plaine vert tendre, se détache comme une île au milieu de la mer.

« La santé m'est revenue, et avec elle l'espoir de pouvoir remplir la tâche que je me suis fixée. Une seule chose m'est pénible : il y a plus d'un an que j'ai quitté la France, et pas une lettre, pas un mot, ne me sont parvenus. Seuls quelques *Bulletins du Comité de l'Afrique française* m'ont appris que je n'étais pas oublié et sont venus m'apporter quelques encouragements. En vain j'interroge ceux qui viennent du nord et de l'est, de Kouka et du Chari : personne n'a entendu parler de l'expédition Crampel, qui a cependant quitté l'Oubangui il y a près d'un an. Quel bonheur ce serait pour moi, si une lettre m'apportait des nouvelles des miens, ou si quelque Arabe errant pouvait me renseigner sur mon ami Crampel!

« 19 septembre 1891. — J'enfourche Patani, et je vais chasser les oiseaux dans la lagune. Premier coup de fusil : trois pigeons ramiers; second coup : deux ramiers; troisième : quatre canards. Et je rentre triomphalement, suivi de neuf gamins portant chacun une pièce de gibier.

« Dans l'après-midi je reçois un mouton et du miel que m'envoie un visiteur qui arrive entouré d'une brillante escorte. C'est le frère de l'empereur de Sokoto, en séjour à Yola depuis quelque temps, arrêté dans le voyage qu'il a entrepris à travers tous les pays foulanis. Il n'a pas voulu quitter Yola sans venir me voir, et demande pourquoi, étant à Lokodja, je ne suis pas allé chez son frère. Je pense à Monteil et je lui réponds que j'ai été envoyé à Yola auprès de Zoubir, mais que mon maître a expédié un autre serki du Sénégal vers l'émir.

« — La route du Sénégal est longue, me dit le prince, « pourquoi n'est-il pas venu comme toi par le Niger? « On dit que par là on peut arriver en Europe en moins « de deux mois, tandis qu'il faut plus d'un an pour « aller de N'Dar (Saint-Louis du Sénégal) à Sokoto. »

« Je ne puis laisser passer l'occasion de lui dire que son père a donné aux Anglais le monopole du commerce dans le Rabi et qu'ils ne permettent pas aux étrangers de remonter le Niger.

« — Mon père a en effet permis aux Anglais de faire « du commerce, mais je serais heureux de voir les « Français et les Allemands venir s'établir à côté des « Anglais; il faut dire aux commerçants de ton pays « qu'ils seront les bienvenus dans les États que gou- « verne actuellement mon frère. »

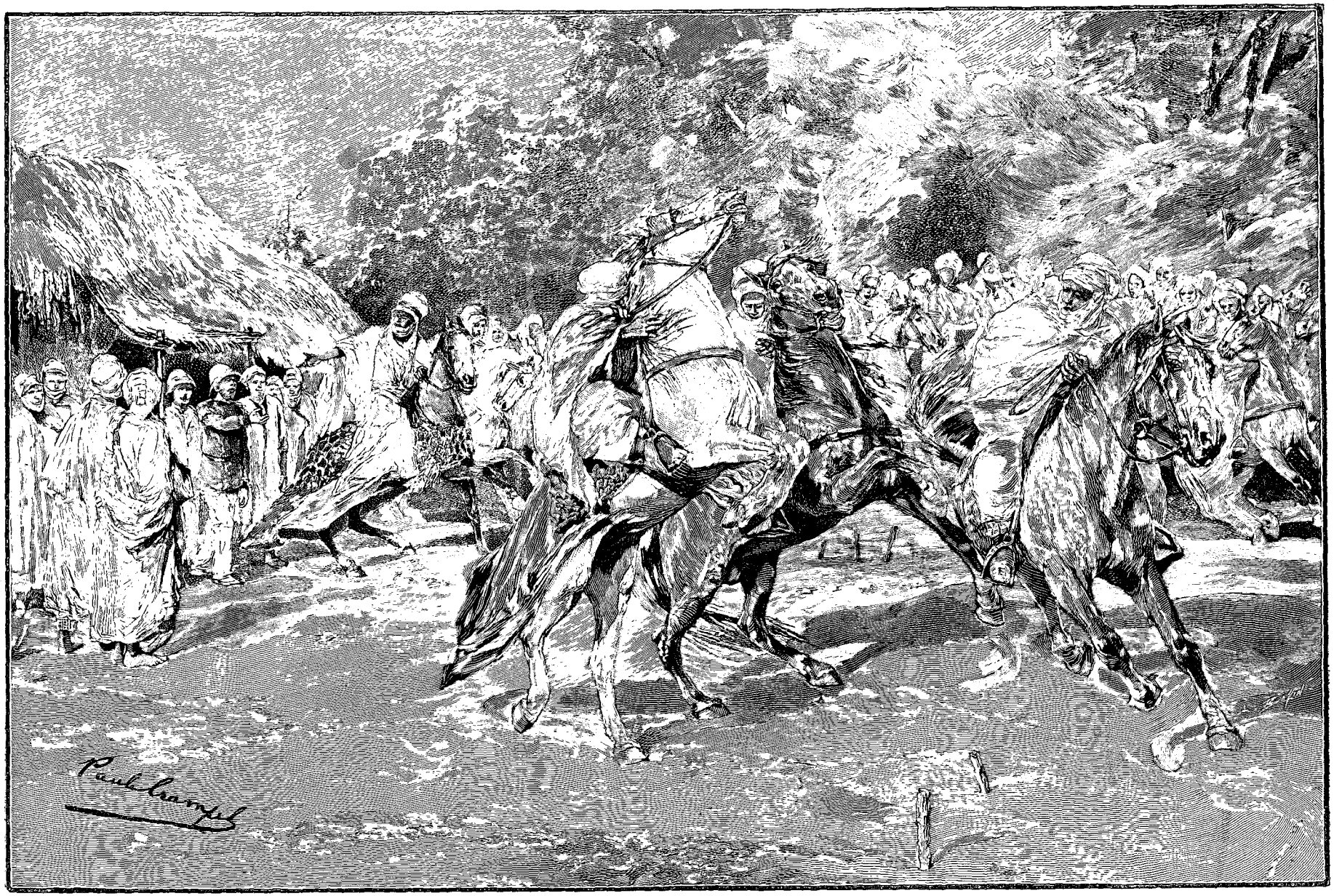
« Cette réponse catégorique est importante pour l'avenir de notre commerce dans ces contrées.

« Mon interlocuteur va retourner à Sokoto, car, depuis la mort du vieux sultan et l'avènement de son frère, il est désigné pour succéder à celui-ci. Peut-être même en ce moment est-il empereur....

« J'exprime l'espoir de le revoir à Sokoto. Brusquement : « *Olafia, barka!* (Au revoir, que Dieu te « conserve!) » Il se lève, sort et s'éloigne au galop, entouré de sa troupe bariolée.

« Sur ces entrefaites, la pirogue est revenue de Woumoun. Les préparatifs de départ sont presque terminés; je vais pouvoir partir dans quelques jours. J'apprends par le chérif que le sultan est souffrant. Zoubir lui a dit qu'il était trop tard pour me déranger, mais qu'il voudrait me voir demain matin. D'après le chérif, c'est comme médecin qu'il m'appelle. Il est temps, décidément, que je me sauve dans le Mayo-Kebbi, sinon tout mon temps serait absorbé par les visites médicales, et je crains que mes succès ne répondent pas aux espérances des malades. Est-il vraiment atteint d'une maladie nerveuse, d'épilepsie, comme l'affirment Louel et le chérif, ou a-t-il mal aux yeux comme le wouziri?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

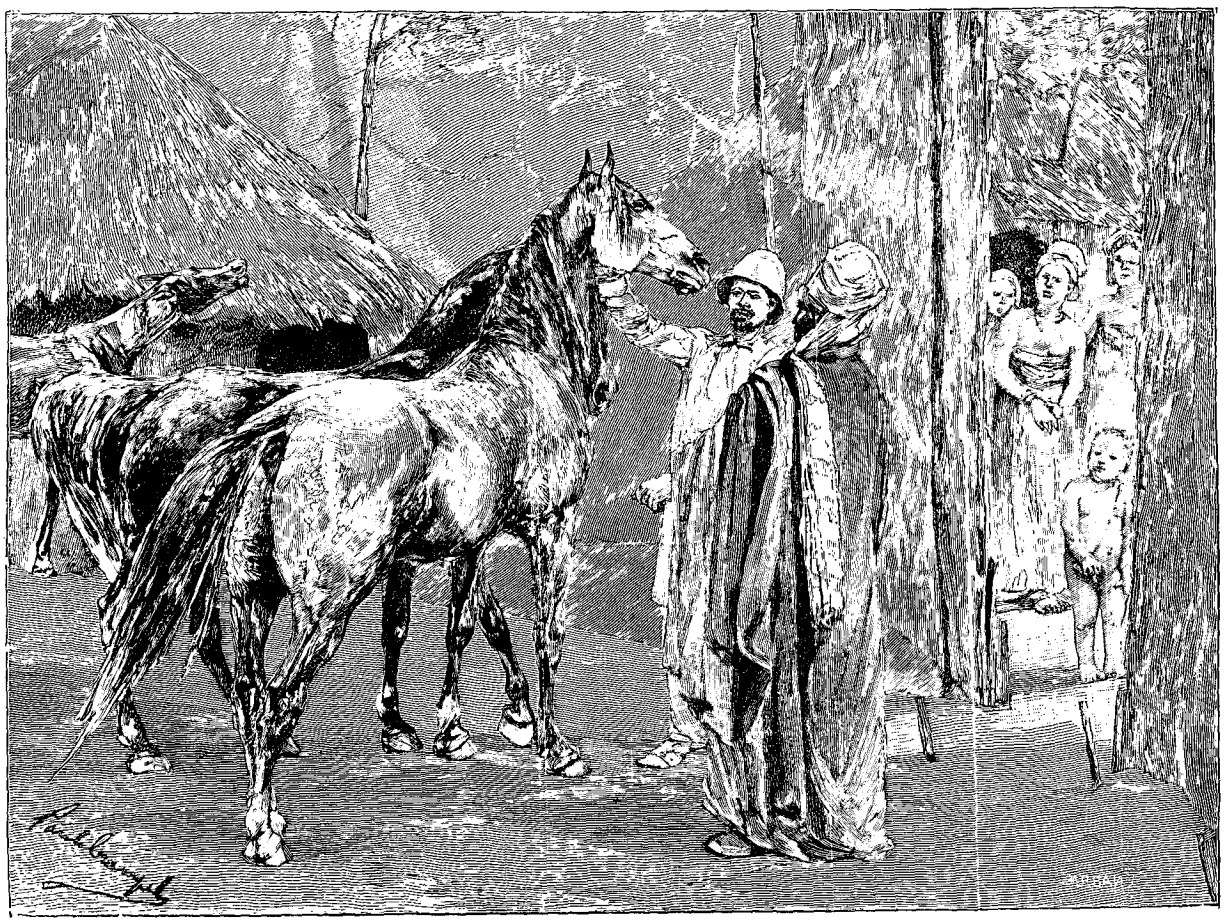


Le frère de l'empereur de Sokoto prend congé de M. Mizon (voy. p. 270). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Pour la première fois depuis huit jours, il n'y a pas eu d'orage vers 9 heures; le ciel est pur comme dans la journée d'hier, et la lune, qui est pleine, est éblouissante de clarté. Un vent froid souffle du sud, descendant du sommet de l'Alantika. Les grillons de la plaine font des chœurs avec les innombrables grenouilles des rivières, et, comme tous les soirs, les hurlements des chiens de la ville troublent le silence de la nuit jusqu'au moment où le cri du coq semble sonner l'extinction des feux et des voix.

« 20 septembre 1891. — A 8 heures du matin, nous allons chez le sultan, où nous nous trouvons au milieu d'une grande réunion : une cinquantaine de notables et les ministres sont présents. Zoubir me demande ce que doit faire un de ses amis qui a un ver de Médine. Il l'a retiré, mais souffre plus qu'auparavant. L'ami, c'est évidemment lui-même. Je lui réponds qu'il faut de nouveau retirer le ver, sans le casser, cette fois. Il me remercie et me demande si je veux voir d'autres malades. Je pars, escorté du consul des Arabes, du wouziri et de Mohammed Gabdou, secrétaire et beau-frère du sultan. Le premier cas est celui d'un vieillard qui a la dysenterie depuis cinq ans et qui meurt faute de manger. Ma seconde visite



Visite chez le wouziri. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

est pour un hémiplégique de soixante-cinq ans qui ne peut remuer les membres du côté gauche depuis deux mois. Je vois, entre autres malades, celui que l'on appelle « le Brave », le bras droit de l'ancien sultan Louel, qui reçut Barth si mal; il est âgé de soixante-dix ans et il est presque sourd.

« En revenant, je passe par la place que décrit Barth, sur laquelle donnait le palais, aujourd'hui ruiné, du sultan Louel. Le gommier que signale le voyageur est encore le seul arbre de cette place, mais il ne donne même plus une « ombre rare ». Il n'en reste que le tronc, brûlé par la foudre. Le sultan actuel habite la maison de son père Ademo.

« J'ai fait visite au wouziri, qui, comme tous les grands du pays, habite un véritable hameau, entouré d'un mur en pisé très résistant. Il y a une première hutte pour recevoir; le wouziri lui-même se tient dans la seconde. Puis on traverse une hutte à double entrée et l'on arrive à la cour où sont les chevaux. Des cours latérales contiennent les huttes des esclaves; enfin dans une dernière cour sont les habitations des femmes et des enfants du maître.

« Il n'y a pas de campagne en France mieux cultivée que l'immense plaine de Yola, qui a deux lieues de long sur une et demie de large. Les étroits sentiers ont seuls été épargnés par le cultivateur. La ville elle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour d'une chasse dans les marais de Yola (voy. p. 268). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

même n'est qu'un vaste jardin potager. Les grands possèdent en outre, à de longues distances de Yola, des *roundés* ou fermes, et des *ribaos* ou maisons de campagne. Quelques-unes occupent un millier d'esclaves.

« Les Foulanis n'ont pas d'industrie ; ce sont des pasteurs. Les Yoroubas, les Haoussas, les Arabes, fabriquent les objets nécessaires à la vie usuelle. Les Haoussas tissent et teignent le coton ; les Kanouri leur font concurrence pour le travail du cuir et de la sellerie. La poterie se fait dans chaque maison et ne se vend pas ; elle est très bien faite et fort résistante. L'industrie du verre, florissante à Bidah, dans le Noupé, est inconnue ici. Le travail des métaux est dans l'enfance ; les armes et les instruments de labour sont en fer. Le cuivre jaune provient de l'Europe. L'argent, mélangé à une grande quantité d'étain, sert, comme le cuivre, à faire des bijoux grossiers.

« 21-22 septembre 1891. — Deux journées occupées aux préparatifs de départ, à défaire et refaire pour la dixième fois les caisses et ballots. Le sultan m'a envoyé un courrier me saluer et m'avertir que si je voulais remonter très haut dans le Mayo-Kebbi, il fallait me hâter, l'eau ne devant plus tarder à baisser.

« Nous avons réussi à avoir Taïeb pour guide : lui seul remplissait les conditions que nous exigions pour cet emploi. Il parle en effet le même arabe qu'Ahmed, le foulani et l'haoussa. Son métier de courrier du sultan lui a fait connaître le pays, qu'il parcourt depuis vingt ans. Son histoire, qu'il nous a contée, est typique. Fils d'un roi du Ouadaï qui lui avait donné 160 frères, il quitta Abetché à dix-huit ans, pour venir chercher fortune au Soudan. A son arrivée à Yola, il fit sensation, avec ses longs cheveux, qui lui pendaient sur les épaules. En passant sur la place du marché, il fut hué, et un homme vint par derrière et d'un revers de main abattit son turban, aux grands rires de l'assemblée, pour voir si les cheveux appartenaient à la tête ou au turban. Taïeb, offensé, le poignarde. La foule se jette sur lui et le ligotte, malgré sa résistance. On le mène devant le sultan, qui le fait délivrer de ses liens et l'interroge. Il est très irrité et parle de lui faire couper la tête. Taïeb explique son cas en gesticulant. Le sultan se radoucit tout à coup et lui donne raison d'avoir puni l'insulteur. Il est honoré qu'un Arabe du Ouadaï soit venu le voir à Yola et ordonne aux soldats de l'emmener et de le bien traiter. On l'emmène dans une cour intérieure ; on apporte du lait, du sorgho et un mouton. Les soldats ont oublié leurs couteaux et ne savent comment tuer l'animal. Taïeb a été privé de son poignard dans la lutte qu'il a soutenue sur la place du marché ; mais il lui reste le couteau à lame courte et forte que les Ouadaïens portent au biceps du bras. Il le donne à l'un des soldats. Dès qu'il s'est démuni de son arme, les soldats se jettent sur lui et le ramènent devant le sultan, qui avait aperçu le couteau quand Taïeb gesticulait. Le souverain lui fait grâce de la vie et le fait jeter dans un cachot étroit et obscur. Taïeb, désespéré, veut se laisser mourir de faim, et refuse la nourriture qu'on lui apporte. Le cas est grave ; un pieux musulman comme le sultan, dont les magasins regorgent de grain, peut-il laisser mourir de faim un autre musulman ? Les casuistes, consultés, répondent que ce serait un grand péché. Le sultan fait alors délivrer Taïeb, lui donne de la terre et deux esclaves. Depuis il vit de son métier de courrier du roi, allant à Ngaoundéré, Tibati, Bimeni... porter les ordres du sultan aux *lamidos* de ces provinces. Il prétend que maintenant qu'il est à mon service, il est devenu Français, et j'ai de la peine à le faire renoncer à son idée de s'habiller à l'européenne. Il me demande chaque jour un uniforme des soldats de la mission.

Le fils du consul des Arabes. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Yola, 23 septembre 1891. — Maintenant il pleut toutes les nuits, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Aujourd'hui, il pleut jusqu'à midi. Nous sommes prêts à partir, mais par ce temps pluvieux il est impossible de transporter aux canots les caisses et les étoffes ; puis je ne pourrais faire les observations astronomiques nécessaires pour continuer ma route au delà de Yola. »

HARRY ALIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur la route du palais (voy. p. 278). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

VOYAGE DANS L'ADAMAOUA,

PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU L. MIZON,

PUBLIÉ PAR HARRY ALIS[1].

1891-1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

EXPÉDITION SUR LE MAYO-KEBBI, DE YOLA A COMAZA.

De Yola à Garoua. — La Bénoué. — Le Mayo-Kebbi. — Dernier séjour à Yola. — Ngaoundéré. — Rencontre avec M. de Brazza.

« De Yola à Garoua, 24 et 25 septembre 1891. — Observations et chargement des canots sont terminés à midi. A 2 heures nous quittons Yola, en route pour le Mayo-Kebbi. J'ai avec moi les trois mécaniciens de Lokodja, les six soldats pahouins et Ahmed. Taïeb nous accompagne comme interprète, et le wouziri, dont dépend Garoua et le Mayo-Kebbi, nous a donné un de ses hommes de confiance, porteur de la parole du sultan. Nous nous éloignons peu de Yola durant ce premier jour et nous allons coucher au pied du Jones, dans une ferme appartenant au wouziri. Le jour suivant, nous couchons un peu au-dessous de Taepé, afin de ne pas être importunés par la curiosité des habitants. Quelques minutes de navigation, le lendemain matin, nous amènent en face de ce village.

« Taepé est situé devant l'embouchure du Faro, où celui-ci forme avec la Bénoué une espèce de lac. Tout ce qu'a dit Barth sur cet endroit et sur son voyage de Taepé à Yola semble un conte, quand on est sur les lieux. J'attendrai d'avoir reconstruit mes cartes pour discuter ses assertions géographiques.

« Nous entrons dans la Bénoué. C'est un véritable changement à vue; au lieu de la rivière large de 400 mètres, encombrée d'îlots et de bancs de sable, nous remontons un canal sinueux, aux courbes gracieuses, large de 70 à 80 mètres; sa profondeur est de 8 à 12 mètres jusqu'auprès des berges, qui sont presque au niveau de l'eau. Les rives sont souvent boisées, et de tous côtés, dans la plaine, surgissent de hautes montagnes en groupes isolés.

« Nous avons perdu trop de temps dans la matinée; quoique le courant ne dépasse pas un mille à l'heure et que les mécaniciens fassent tous leurs efforts, nous ne pouvons atteindre Garoua aujourd'hui. Nous nous arrêtons près d'une pêcherie pour y passer la nuit. Il est 8 heures du soir, l'obscurité est profonde.

« Garoua, 27 septembre. — A 1 heure nous atteignons la plage de Garoua; la ville elle-même est située

1. Suite. — Voyez p. 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à un demi-mille dans l'intérieur. Il fait une chaleur (36°,5) d'autant plus fatigante que nous n'y sommes plus habitués depuis que nous avons quitté Lokodja.

« Nous construisons nos tentes. Je n'ai pas le temps de décrire ici le paysage splendide que l'on aperçoit du haut de la colline de Garoua. Je me contente de prendre quelques photographies en vue panoramique.

« Garoua, 28 septembre 1891. — Je vais mieux et je suis plein d'ardeur pour observer; malheureusement il pleut à verse et c'est à peine si l'on peut distinguer l'autre rive de la Bénoué.

« Je commence à rire de la Royal Niger Company et de ses machinations. On a appris à Garoua que « les Français » étaient à Yola. Cela a eu pour résultat d'arrêter presque complètement les transactions avec la Compagnie. On ne pouvait nier que je fusse à Yola, des gens étant venus récemment de cette ville à Garoua. Mais le dernier vapeur qui est arrivé ici a annoncé que le sultan Zoubir, fatigué des Français, les avait renvoyés à Lokodja; ma présence vient encore détruire ce mensonge puéril. Enfin, hier, on a demandé au chef de Garoua comment il se faisait que les Français s'établissaient à terre, y construisaient leurs tentes, alors que cela était défendu aux Anglais. Le *lamido* a répondu qu'il n'en savait rien, qu'il agissait avec moi comme son maître, le sultan de l'Adamaoua; que j'étais accompagné de deux hommes du sultan, porteurs d'ordres, et que je pouvais voyager par terre et par eau dans tout le pays, sans que lui, simple chef de village, eût à critiquer les décisions prises par le sultan Zoubir et par le wouziri, gouverneur de la province.

« A Garoua comme partout, grâce à l'insolence avec laquelle elle exerce son monopole, la Compagnie est exécrée des habitants et des commerçants. Ces derniers sont tous Arabes; le principal est un Algérien établi à Garoua depuis six ou sept ans. C'est lui qui achète tout l'ivoire aux petits négociants et le revend à la Compagnie. Comme il est un homme important à Garoua, et le seul en état de comparer Anglais et Français, tout le monde l'écoute. Il a accaparé son compatriote Ahmed et cause avec lui d'Algérie.

« Le chef des Arabes de Garoua m'envoie des chevaux, afin que je puisse faire des visites, le centre de la ville se trouvant à environ 2 kilomètres de la rivière.

« Le chef de Garoua est un homme âgé de près de soixante-dix ans; il a pour adjudant un jeune Arabe à la figure très intelligente. Après les salutations d'usage, il me dit que les gens de la Royal Niger Company avaient fait courir sur moi les mêmes bruits qu'à Yola. Le sultan avait donné l'ordre de m'arrêter si je parvenais à dépasser la capitale. Mais, quelques jours après, Zoubir envoyait un courrier prévenir que les Anglais l'avaient trompé, et que désormais les Français devaient être considérés comme des amis.

« La case où le chef me reçoit se remplit peu à peu. Arabes et Foulanis, qui savent que je suis en ville, arrivent un à un et s'assoient en cercle. Les « Anglais » forment le fond de la conversation générale. On se plaint qu'ils violent chaque jour les conditions qui leur ont été posées quand on leur a permis de s'établir à Garoua, et qu'ils transgressent les lois du pays. Le vieux chef, qui a l'air de dormir, mais qui écoute de toutes ses oreilles velues, propose de sommer immédiatement les Anglais d'observer telle ou telle condition de la convention locale, et, en cas de refus, de faire partir le ponton. J'ai beaucoup de peine à dissuader l'assemblée d'agir ainsi. Pour répondre aux histoires des Patanis et aux procédés de M. Mac Intosh, je dis aux belliqueux habitants de Garoua qu'ils doivent respecter un bateau ancré dans une rivière qui appartient à tout le monde. Cependant, ô Royal Niger Company, si je m'inspirais des mêmes principes que vous, j'attendrais un mois encore, après quoi, la baisse des eaux étant venue, vous ne pourriez plus envoyer ni navire ni soldats. Alors il suffirait, comme les Arabes le projettent, de mettre le ponton en interdit et de ne plus vendre de vivres. Que deviendraient vos agents? Au contraire, je recommande aux gens de Garoua de continuer à commercer avec eux et à leur fournir tout ce dont ils auront besoin.

« En quittant le chef de Garoua, je vais faire une visite au consul des Arabes de la province. C'est le neveu de mon ami Lowen, et son futur successeur comme consul-ministre de tous les Arabes établis dans l'Adamaoua. Il a reçu, il y a quelques jours, un courrier de son oncle, porteur des plus chaudes recommandations en ma faveur. Ma réception est une fête, à laquelle sont conviés tous les Arabes. Je veux offrir au consul un burnous, mais il refuse de le recevoir. Ma présence parmi eux est, dit-il, le cadeau le plus grand que je puisse leur faire, et le désir du consul est que je lui accorde mon amitié, comme je l'ai accordée à son oncle Lowen. On sent que tout cela est sincère, que ces gens fondent de grandes espérances sur l'arrivée future des Français, pour leurs affaires commerciales.

« On vient me prévenir que le *Bornou* est arrivé avec M. Mac Intosh. En retournant à la plage, je passe chez Amô, un métis d'Arabe et de Foulani, qui doit m'accompagner dans le Mayo-Kebbi. Cette visite me procure l'occasion de voir pour la seconde fois un intérieur indigène. Amô veut me prouver qu'il est un homme civilisé, au-dessus des préjugés de sa race; il me montre ses deux femmes, qui sont tout à fait blanches, des Mauresques d'Alger, parlant le pur arabe.

« Je me rends à bord du vapeur qui est arrivé et qui n'est pas le *Bornou*, mais son sosie, le *Zaria*, notre vieille connaissance de la rivière Ouari. Il amène à Garoua l'agent du district d'Ibi, nommé agent dans l'Adamaoua. M. Moore, dont je garderai un bon souvenir, a été élevé à Paris et parle très bien le français. Je puis mieux lui exprimer dans ma langue ce que je désirais communiquer à M. Mac Intosh : à savoir que lorsque la politique de la Compagnie avait eu pour conséquence un attentat tel que celui des Patanis, je n'avais pu que repousser la force par la force et en référer à mon gouvernement; mais que, désormais, je voyage-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rais dans la Mayo-Kebbi et la haute Bénoué, à travers des territoires libres de toute sujétion européenne, appartenant uniquement au sultan de Yola; que si j'étais attaqué et que j'acquérais les preuves que c'était à l'instigation de la Royal Niger Company, je répondrais par des procédés semblables; que je saisirais le ponton de Garoua et empêcherais les steamers de remonter la haute Bénoué.

« M. Moore me promet de transmettre notre conversation à M. Mac Intosh, par le *Zaria*, qui redescend à Ibi demain matin. La conférence terminée, M. Moore, qui, certainement, n'a pas été mis au courant de ce qui se tramait contre moi, m'exprime à la fois ses doutes, sa surprise et son indignation. Il n'en est pas de même de l'agent que M. Moore vient remplacer et qui m'avait préparé une mauvaise réception à Garoua. Il le prend de haut et me dit que, comme représentant du gouvernement du Niger, il n'admet pas que je porte une accusation aussi grave contre son chef; il me défie de prouver que M. Mac Intosh ait dit quoi que ce soit à Yola ou lui à Garoua. Quand même, ajoute-t-il, le sultan et cent autres Foulanis diraient le contraire, cela n'aurait aucune valeur, ces gens-là ayant l'habitude d'inventer des histoires....

« C'était exactement le langage que m'avait préventivement tenu M. Mac Intosh devant Yola.

« Je fais remarquer à ce personnage que je n'ai pas à discuter avec lui, mais avec M. Mac Intosh, et que, ne pouvant le faire verbalement, j'ai prié M. Moore et non lui de transmettre ma communication.

Loounis, négociant d'Alexandrie (voy. p. 278).
Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« M. Moore me remet le courrier d'Europe, c'est-à dire, comme d'ordinaire, le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, juin et août (juillet manquant) et, pour la première fois depuis mon départ de France, une lettre! Elle est de Coché, le sergent-fourrier de la marine qui, à notre grand regret, a dû abandonner l'expédition à Assaba sur le conseil exprès du médecin de la Compagnie. Nous lui avions écrit le 15 juin de Lokodja, en même temps qu'à beaucoup d'autres. Lui seul nous a répondu. Sa lettre contient des coupures de journaux, l'une ayant trait à l'attaque de la mission Fourneau, l'autre extraite du *Petit Journal*, annonçant, d'après le sous-secrétariat d'État des colonies, le malheur de la mission Crampel. Les agents de la Compagnie me communiquent un numéro du *Times* publiant la même information. Qu'y a-t-il de vrai dans cette affreuse nouvelle? Pourquoi personne ne m'écrit-il de France? Ni les colonies, auxquelles j'ai écrit le 5 juin, suppliant de me répondre le plus tôt possible, de câbler au besoin, ni ceux auxquels j'ai écrit en même temps qu'à Coché, ne m'ont envoyé un mot pour me prévenir....

« Et mon pauvre ami Paul, au-devant duquel je vais avec un ravitaillement dont il doit avoir besoin après dix-huit mois de voyage, pour lequel j'ai abandonné Yola au moment où les Anglais vont y faire un suprême effort en installant un ponton!...

« Peut-être la Compagnie du Niger fait-elle un choix dans mes lettres!

« 29 septembre 1891. — Nous partons de très bonne heure pour le Mayo-Kebbi. La Bénoué présente le même aspect qu'entre Taepé et Garoua; la largeur varie entre 60 et 120 mètres. Nous ne trouvons aucune trâce de l'élargissement que portent toutes les cartes, si ce n'est dans le nord, mais assez loin de la Bénoué, une plaine inondée formant une lagune comme celle de Yola et communiquant avec la rivière par deux criques dont la largeur n'excède pas 40 mètres. La rive sud est formée par le bord d'une plaine étroite que limite une chaîne de hautes collines dont se détachent des montagnes coniques ou cylindriques. La rive nord est basse et bordée par une plaine d'herbes inclinée vers la lagune qui s'étend jusqu'au pied d'une chaîne de hautes montagnes.

« Un peu après midi, la Bénoué, tournant la chaîne de collines, vient du sud; sur la rive gauche, bordant une forêt de gommiers, se détache un bras dont la largeur, de 50 mètres entre les berges, se trouve réduite aux deux tiers par un banc de sable. La crue de la Bénoué à Yola et à Garoua a été très faible cette année. La montée de la rivière à ces deux endroits n'a pas atteint 18 pieds, alors que, les années normales, les crues sont de 25 à 30 pieds. D'ailleurs la rivière a baissé de près de 4 pieds depuis le maximum de la crue.

« A l'inspection de l'embouchure, Taïeb et l'homme du wouziri doutent que je puisse remonter bien haut dans le Mayo-Kebbi.

« L'aspect de la rivière est exactement le même que celui de la Bénoué les jours précédents. Le courant est modéré et nous montons assez rapidement jusqu'à un coude que fait la rivière, repoussée par une petite colline dont elle a déjà enlevé une partie. Sur cette éléva-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion de quelque 12 mètres est le commencement d'un long village qui forme un arc de cercle dans la plaine, au delà des parties inondables, et vient se rattacher à la rivière par une autre petite colline. Nous nous échouons devant celle-ci, et jusqu'au soir nous sondons et essayons vainement de franchir cette passe. La nuit vient et nous redescendons la valeur d'un mille pour trouver un endroit où passer la nuit.

« 30 septembre. — Nous retournons à la passe, tandis que Taïeb et l'homme du wouziri vont voir le chef du village et lui demander un pilote. Aux reproches de Taïeb de nous avoir laissé patauger la veille pendant trois heures, le chef répond qu'il croyait que c'étaient les Anglais qui voulaient, comme l'année dernière, remonter la rivière, et qu'ayant été grondé par le sultan pour leur avoir prêté ses bons offices il avait craint de s'exposer à de nouveaux reproches. Puisque je viens au nom du sultan, accompagné de deux de ses envoyés, il va me montrer la route.

« Une petite pirogue nous précède, suivant un canal tortueux. Mais bientôt la chaloupe à vapeur doit s'arrêter, le seuil est trop élevé pour lui permettre de passer avec la baisse de 4 pieds qui est survenue. Je dois renoncer à remonter plus haut avec le *René Caillié*.

« Le chef du village me donne des renseignements sur le Mayo-Kebbi. Au-dessus de son village, que l'on nomme Dingué, il y a un second seuil plus élevé, et si nous avions pu franchir celui-ci, nous aurions été sûrement arrêtés par le second. Tous les deux sont d'ailleurs franchissables aux hautes eaux et, suivant l'année, ont de 8 à 15 pieds d'eau. Au delà, la navigation est facile, la rivière est profonde, avec un courant modéré. Il en est ainsi jusqu'à Katcho, où une chute ou un rapide formé par des roches interdit le passage même aux pirogues, en toute saison. La rivière reprend alors son cours jusqu'à Léré. Toute cette partie, de Léré au confluent, est à sec au mois de janvier. Mais au delà de Léré, la rivière aurait 1 mille de large et souvent plus jusqu'au Chari; elle est là sans courant et garde son eau pendant toute l'année.

« Je crois donc qu'il faudrait, sur les cartes, étendre le lac ou marais de Toubouri jusqu'à Léré. Si l'année prochaine, me dit le chef, je veux aller à Katcho avec un vapeur, il faut, dès que les eaux le permettront, venir mouiller devant son village, et franchir les deux seuils. Deux jours suffisent pour aller de là à Katcho. Ce n'est guère qu'en agissant ainsi qu'on est sûr de pouvoir redescendre à Yola, car souvent le Mayo-Kebbi ne demeure haut que pendant quelques jours et baisse brusquement.

« Il faut redescendre, car le sultan n'a pas été prévenu que je pourrais voyager par terre, et je dois me garder d'éveiller sa défiance, tout changement au projet que je lui ai soumis pouvant être interprété contre moi.

« Cependant je prends sur moi de faire une journée de navigation dans la haute Bénoué. Grande révolte de Taïeb et de l'homme du wouziri, quand, à l'embouchure du Mayo-Kebbi, nous tournons vers la haute Bénoué, au lieu de redescendre vers Garoua : Le sultan m'a autorisé à aller dans le Mayo-Kebbi, et non dans la haute Bénoué. Si telle était mon intention, j'aurais dû le prévenir. Cette rivière conduit au Boubandjidda, dont le gouverneur est mutiné contre le sultan, et aux États d'Ayatou, le fameux ennemi du sultan, auquel on m'accusait de porter des armes. Et puis, je m'arrête toujours loin des villages, on couche sur la terre humide et l'on mange du biscuit et des conserves. Je crois que c'est cela qui les touche le plus. Ils n'y sont pas accoutumés et sont malades. Si je continue ma route dans la haute Bénoué, je serai responsable devant le sultan.

« Ma foi, tant pis, je continue ma route. La rivière est encombrée d'îlots et de bancs de sable; sa profondeur est bien moindre qu'à Garoua, mais elle a conservé la même largeur, et parfois la dépasse. En résumé, à cette époque de l'année, l'apport d'eau du Mayo-Kebbi est considérable, par rapport à celui de la haute Bénoué.

« Nous mouillons en face du mont Koumi, au pied duquel est un village arabe.

« 1er octobre 1891. — Notre voyage n'est pas de longue durée : après deux heures de marche, le passage devient impossible : une grande île couverte de hautes herbes s'élève au milieu de la rivière et se relie aux deux rives par des bancs de sable sur lesquels il reste à peine 2 pieds d'eau. Il est vrai que la rivière a baissé de 5 pieds depuis le maximum de la crue, qui a été très faible cette année. Nous ne sommes qu'à 7 ou 8 milles de deux chaînes de montagnes entre lesquelles passe la Bénoué. Depuis ce matin, Taïeb me dit que je ne pourrai aller au delà de ce défilé, car la rivière y forme un rapide entre deux murailles à pic, que les Anglais ont essayé de franchir, pour aller au Boubandjidda, où ils ont perdu un vapeur. Ma curiosité est grandement excitée; je veux voir l'extrémité de cette grande route fluviale que j'ai suivie depuis Akassa, sur une longueur de 800 milles, et, malgré les protestations des envoyés royaux, je laisse la chaloupe à vapeur avec les trois mécaniciens et je fais armer la pirogue par les soldats pahouins. L'homme du wouziri refuse de nous suivre.

« Nous dépassons de grands villages qui bordent la Bénoué, redevenue large et profonde, et nous arrivons le soir au défilé. Entre deux montagnes aux découpures bizarres, dont le pied se termine en falaise, la Bénoué passe silencieuse. Le courant est à peine sensible et la sonde n'atteint que difficilement le fond de l'eau. Taïeb me raconte beaucoup d'histoires pour pallier le mensonge qu'il m'a fait au sujet du rapide. Finalement, il m'avoue que si la chaloupe avait pu passer ce matin, rien ne l'aurait arrêtée jusqu'au fond de la Bénoué, aux frontières sud du Boubandjidda.

« Nous revenons dans la nuit, et à 11 heures nous avons rejoint la chaloupe à vapeur; à la première heure, nous commençons à redescendre; l'homme du wouziri a retrouvé sa belle humeur en apprenant que nous retournions à Yola.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans un champ (voy. p. 282). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Haute Bénoué, 2 octobre 1891. — La Bénoué a baissé d'un pied depuis hier et le courant a augmenté; nous descendons avec une vitesse de 10 milles à l'heure. Un peu avant l'embouchure du Mayo-Kebbi, nous montons, avec cette vitesse, sur un banc de sable. Le canot indigène qui est attaché aux flancs du *René Caillié* a tous ses bancs brisés; le mât, arraché, part à la dérive. Le *René Caillié* se couche et l'eau arrive à la hauteur de son plat-bord, avec un va-et-vient de remous. Nous sautons tous à l'eau pour le maintenir et essayer de tourner l'avant ou l'arrière au courant. Nous y parvenons et j'ordonne de marcher en arrière à toute vitesse. Un tourbillon emporte un des Pahouins, qui se raccroche instinctivement à moi et m'entraîne avec lui. En passant, une branche de l'hélice m'attaque la jambe en dehors, me faisant une profonde blessure, et me repoussant par la violence du choc. Je pars à la dérive, presque sans connaissance. Heureusement la chaloupe s'est déséchouée subitement et vient secourir les hommes qui me soutiennent sur l'eau.

« Bénoué, 3 octobre 1891. — Une heure d'arrêt à Taepé pour relever exactement cet endroit et nous continuons notre route. A partir de Ribago, nous évitons le lit principal du fleuve, que l'on dit parsemé de roches, et nous serrons de près la rive nord, suivant des petits canaux entre des îles et la terre, où la vitesse du courant est vertigineuse. La machine, visitée la nuit précédente, fonctionne à merveille; il n'y a rien à craindre. Je suis monté par ces canaux et je sais que leur profondeur est très grande. Ribano, qui tient la barre, est un peu effrayé par la vitesse et l'étroitesse du bras que nous descendons. Quand la largeur se réduit à 5 mètres, il donne un coup de barre brusque pour passer entre deux îlots et reprendre le lit principal et nous montons à sec sur l'un des îlots. Décidément notre descente est malheureuse. Nous sommes en face du domaine du wouziri, à quelques pas de l'endroit où nous avions couché lors de notre départ de Yola. Nos efforts étant impuissants à remuer la chaloupe, l'homme du wouziri va chercher des travailleurs à la ferme. Malgré l'aide de vingt gaillards vigoureux, nous passons trois heures à nous remettre à flot.

« 4 octobre 1891. — La pluie, les moustiques, les mouches fourou nous ont fait passer une triste nuit. Taïeb et l'homme du wouziri en sont à regretter les bords vaseux du Mayo-Kebbi. La pirogue part pour Yola chercher du bois, et est de retour vers midi. Grâce aux dispositions que j'ai prises pour tourner le mauvais coude et à la diminution de la violence du courant, nous franchissons assez rapidement le canal, et une heure après je me dirige vers mon *home*, monté sur le fidèle Patani. Je suis fatigué par le voyage, rompu par la nuit sans sommeil que nous venons de passer, ma jambe me fait souffrir, mais impossible de reposer. Mes amis sont rassemblés devant ma demeure; il faut les recevoir, causer du voyage; et, après eux arrivent les envoyés du sultan et des hauts personnages, venant m'apporter les souhaits de bienvenue et m'exprimer combien leurs maîtres ont été fâchés d'apprendre que j'étais blessé. Le consul Lowen, en sa qualité de voisin, vient lui-même me voir. Derdiri, El-Hadj M'Hamed, de Tunis, et Loounis, négociant d'Alexandrie, viennent prendre le café. A 10 heures, nous sommes enfin libres.

« Yola, lundi 5 octobre 1891. — Ahmed et le chérif vont faire visite au sultan de ma part et lui dire que, dès que ma jambe sera en voie de guérison, j'irai le remercier de la permission qu'il m'a accordée d'aller dans les rivières supérieures.

« J'ai dit qu'un seul des ministres, d'ordre inférieur, continuait à soutenir la Compagnie auprès du sultan. En notre absence, il a déclaré en audience publique qu'il avait entendu dire qu'Ahmed et moi remontions la Bénoué et non le Mayo-Kebbi, comme nous l'avions annoncé, et que nous nous dirigions vers les contrées qu'habite Ayatou, l'homme aux sept cents fusils. Le sultan a dit que cela n'était pas possible et qu'il avait confiance en Ahmed et en moi autant qu'en ses amis Lowen et le wouziri qui étaient près de lui. Quand Ahmed et le chérif sont allés au palais du sultan, ce ministre a passé à côté d'eux sans les saluer; mais il a été hué par la foule qui stationne sur la place. Décidément le seul partisan que la Compagnie ait gardé à Yola n'est pas populaire. Le sultan, après l'audience publique, reçoit Ahmed dans l'intérieur de son palais et lui cause très amicalement de notre voyage, le chargeant de me dire combien il était désolé de ce qui m'était arrivé, et exprimant l'espoir que je serais bientôt guéri, afin de pouvoir faire de nouvelles excursions dans l'Adamaoua.

« A la sortie du palais, Ahmed et le chérif entendent les crieurs du sultan qui tambourinent la décision prise en conseil le matin. Il est interdit à tout sujet du sultan d'entrer en communication avec le ponton que les Anglais ont placé devant Yola. Toute marchandise, ivoire ou gomme, que l'on cherchera à envoyer à bord sera confisquée au profit du sultan.

« Yola, 12 au 22 octobre 1891. — La saison des pluies va, dit-on, finir. En attendant, la pluie fait rage nuit et jour. Le ciel, d'une clarté lumineuse jusqu'à huit heures du soir, se couvre d'une légère brume une demi-heure plus tard, de gros nuages arrivent de l'est, chargés d'éclairs; le vent souffle avec fureur, le tonnerre gronde sans arrêt et la pluie arrive subitement; il semble qu'elle ne soit pas formée de gouttes, mais que l'eau tombe d'une seule masse. Pendant une demi-heure, l'orage est dans toute sa fureur. Bientôt les éclairs ne donnent plus que de faibles lueurs, les roulements lointains du tonnerre se perdent dans les vallées des monts Baguelé, aux torrents d'eau que versait le ciel succède une pluie fine qui dure jusqu'au jour et quelquefois jusqu'à midi. Pendant le jour, le temps est lourd et étouffant; vers le matin, il fait presque froid.

« Yola, 24-27 octobre 1891. — Il y a eu palabre, hier vendredi, au grand conseil qui se tient chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semaine. Le consul de Katsena, c'est-à-dire des Haoussas, a livré un assaut au sultan devant Lowen, le wouziri et le consul du Bornou. Il a annoncé au sultan que je faisais faire des briques pour construire une maison malgré ce qui avait été convenu; que je prenais la terre pour faire un jardin. Lowen lui demande combien de fois il est allé chez moi, et le consul est obligé d'avouer qu'il ne sait pas où je demeure.

« — Eh bien, moi, je passe chaque matin chez le « commandant pour m'informer s'il n'a rien à dire au « sultan; je lui fais visite « un soir sur deux et je « n'ai pas vu trace de con- « struction. Quant au jar- « din, il est vrai qu'il a « semé des graines de plan- « tes qui n'existent pas « dans l'Adamaoua, mais « que l'on trouve en Al- « gérie et en Égypte, par « exemple des tomates. Ce « n'est pas pour lui, mais « pour donner des plants à « tout le monde. Si le con- « sul de Katsena envoie un « esclave, le commandant « lui donnera de jeunes « plants. »

« Pour achever la déroute du consul haoussa, le sultan dit à Lowen de me remercier pour les plants et les graines que j'ai donnés à son chef des jardins.

« Il faut au moins reconnaître que les consuls foulanis défendent énergiquement les intérêts de leurs nationaux. Avant l'arrivée des Européens dans l'Adamaoua, cette contrée était la poule aux œufs d'or pour les Haoussas de Kano et de Katsena. On attendait avec impatience, à Yola, l'arrivée de la caravane de Kano, apportant les étoffes, le coton, les burnous de drap, les armes et les produits européens venus par le bas Niger ou à travers le Sahara. L'ivoire de Ngaoundéré, de Banyo, de Tibati, était apporté à Kano par la route de Koutcha. Les Haoussas avaient même fondé des stations commerciales chez les païens au sud de ces villes, à plusieurs journées de marche. De Lokodja à Léré, de Sokoto à Koundé, tout le commerce, toute l'industrie étaient entre leurs mains. La Compagnie du Niger leur a fait une rude concurrence par les prix supérieurs qu'elle donne pour l'ivoire, et, comme si cela n'était pas suffisant, je veux encore amener des marchands français qui iraient directement aux lieux de production de l'ivoire! Voilà le secret de l'acharnement du consul de Katsena contre moi. Le commerce de Kouka avec Yola est presque nul, et l'énorme stock de marchandises apporté dans la première ville se consomme au Bornou. L'arrivée des Français dans l'Adamaoua ne lèse pas les intérêts de quelques Bornouans établis à Yola. Aussi le consul du Bornou, par amitié pour Lowen, m'a-t-il soutenu.

Un chef de caravane haoussa. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

« Lowen, après m'avoir raconté ce qui s'est passé au conseil, me recommande d'être prudent et de ne pas donner prise aux accusations du consul des Haoussas, qui me fait surveiller et ne désarmera pas plus envers moi qu'il ne l'a fait envers les Anglais, depuis cinq ans. Notre vieux propriétaire est d'ailleurs le meilleur espion du consul de Katsena, et, tout en me couvrant de fleurs, il me verrait partir volontiers du pays. Il est Haoussa et possède des champs de coton et d'indigo et a établi une teinturerie.

« Depuis cinq jours il n'a pas plu. Dans l'après-midi, le vent souffle du nord; le ciel, pur et d'un bleu intense, verse des torrents de chaleur sur la campagne. Les nuits sont lumineuses et ne se gâtent pas vers minuit, comme cela avait lieu le mois dernier. La saison sèche semble définitivement arrivée.

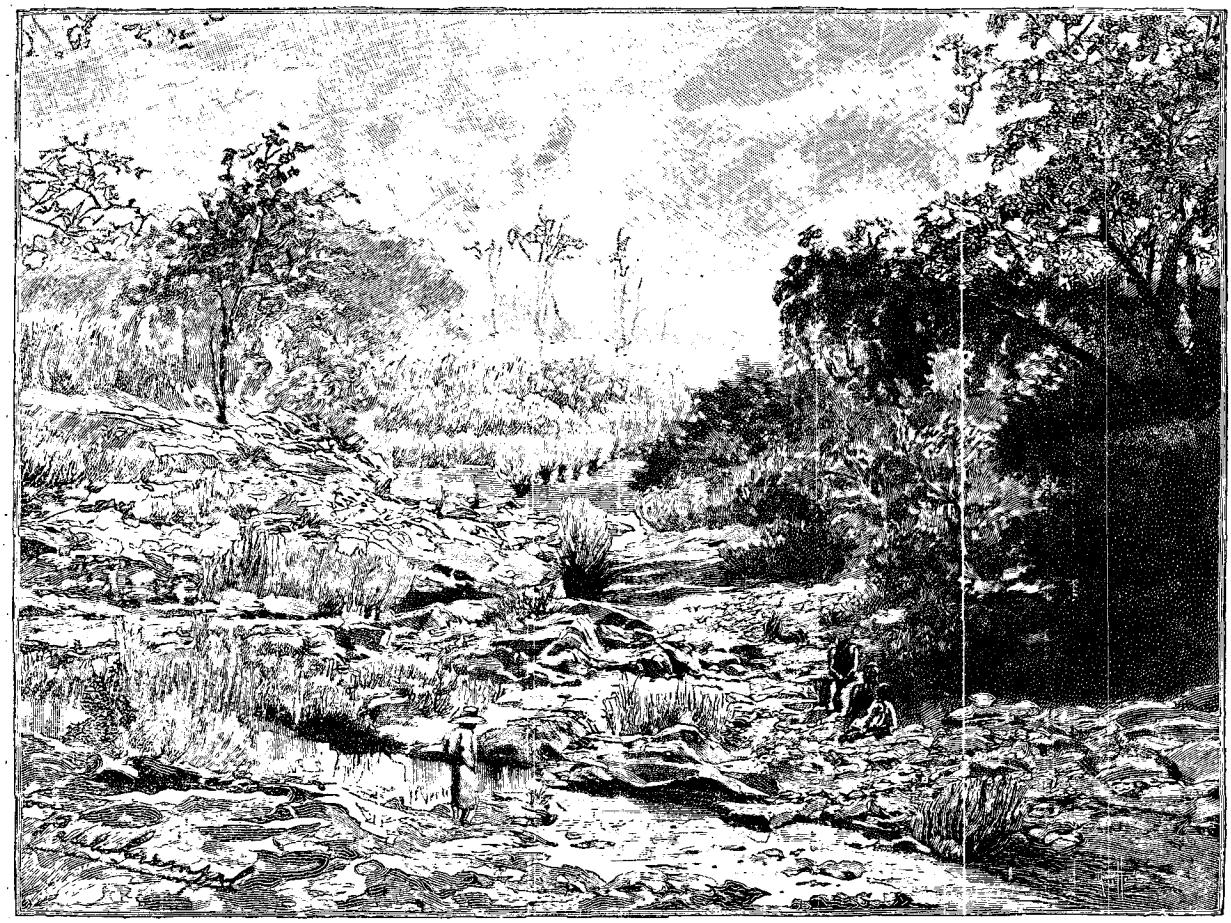
« J'ai profité de l'état du ciel pour relever la position de Yola en latitude et en longitude et je l'ai fait avec succès. J'ai aussi tenté un essai de carte des environs de Yola. Quant au plan de la ville, avec ses chemins tortueux et ses fermes boisées, j'ai dû y renoncer, l'utilité de ce levé n'étant pas proportionnée à sa difficulté. Je collectionne les produits agricoles et industriels du pays, je fais quelques mauvaises photographies avec des plaques trop anciennes et des produits défectueux.

« Le temps passe et je ne vois rien venir.... Pas une lettre, pas un mot qui éclaire mes décisions.... L'ennui nous ronge et la maladie ne tarde pas à le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivre, amenant la paresse intellectuelle et physique.

Les Foulanis ont une grande tolérance religieuse. La mort presque subite de mon grand ami le wouziri est venue me confirmer dans l'opinion que j'en avais. Il y a quelques jours, le sultan me fit appeler de bonne heure pour aller voir le wouziri, malade depuis environ une semaine et qui déclinait rapidement. Je trouvai ce malheureux méconnaissable : sa maigreur était extrême, à peine pouvait-il parler. Il était trop tard pour ma faible science; je ne pus que lui donner un remède anodin et il mourut la nuit suivante. J'ai dit que dans la demeure de chaque personnage un peu important il y avait une hutte intérieure dans laquelle il recevait les intimes pendant la journée et le soir. C'est à cette place où il a vécu, dans cette hutte où s'est écoulée la plus grande partie de son existence, qu'il doit reposer pour l'éternité. La hutte reçoit un nouveau toit, les portes sont murées, et des ornements en noir sont dessinés sur les murailles. Je n'avais pas cru, en ma qualité de chrétien, devoir assister aux prières de l'enterrement. Le sultan a exprimé à plusieurs reprises son étonnement de ce que je ne fusse pas venu à l'enterrement, étant grand ami du wouziri. Lowen m'ayant répété ces paroles, je répondis à Zoubir qu'étant chrétien je



Sources de la Bénoué (voy. p. 284). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

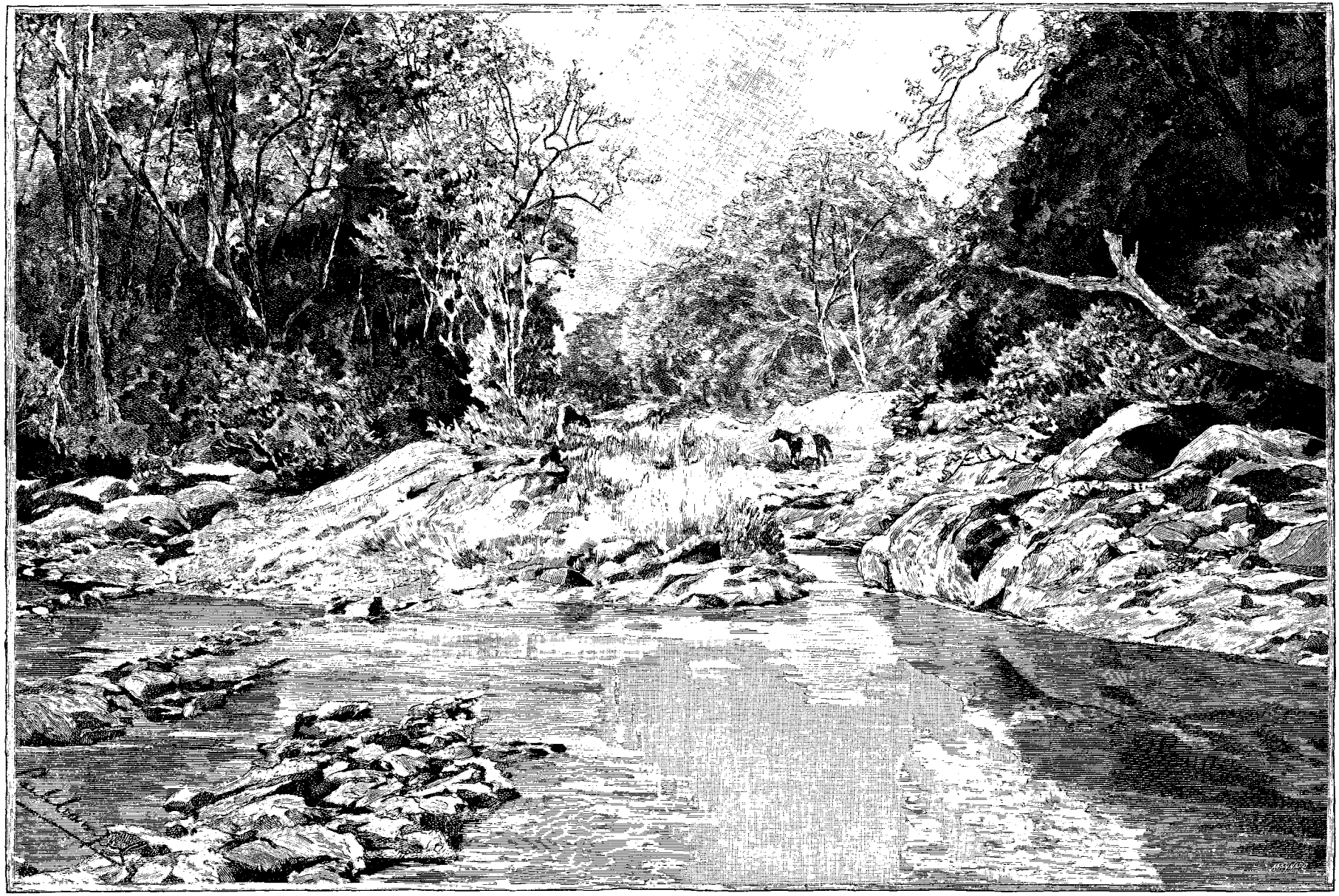
n'avais pas cru devoir me mêler à une cérémonie religieuse musulmane. « Tu as eu tort, me dit Zoubir, « car le Dieu des chrétiens que tu aurais prié est le « même que le nôtre. C'est le Dieu d'Abraham et de « Moïse. »

« Yola est en deuil pour un mois, par suite de la mort du wouziri, qui était le neveu du sultan, bien qu'il fût plus âgé que lui. Pendant une lunaison, les coups de fusil, la musique et le tam-tam sont interdits dans toute la ville et dans les environs. Aussi la rentrée de l'armée, qui vient de faire la guerre dans le nord-est et de dévaster les frontières d'Ayatou, a-t-elle lieu tristement; chacun passe la Bénoué à son heure et rentre chez soi. Amoa, neveu du sultan, le chef victorieux, n'est pas reçu en triomphe. Contrairement à l'usage, aucune fantasia n'a lieu devant le palais du sultan.

« Tandis que je me prépare à quitter l'Adamaoua, le sultan Zoubir rassemble son armée pour une guerre qu'il commandera en personne; je ne puis savoir quelle direction va prendre la cavalerie foulani.

« Depuis quinze jours, la pluie a cessé, deux orages épouvantables ont eu lieu, menaçant d'inonder le pays de nouveau, puis le vent du nord a commencé à souffler, desséchant la campagne et les marais. En quelques jours, l'herbe a pris une teinte de blé mûr,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans la haute Bénoué, vue prise le 1er janvier (voy. p. 284). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

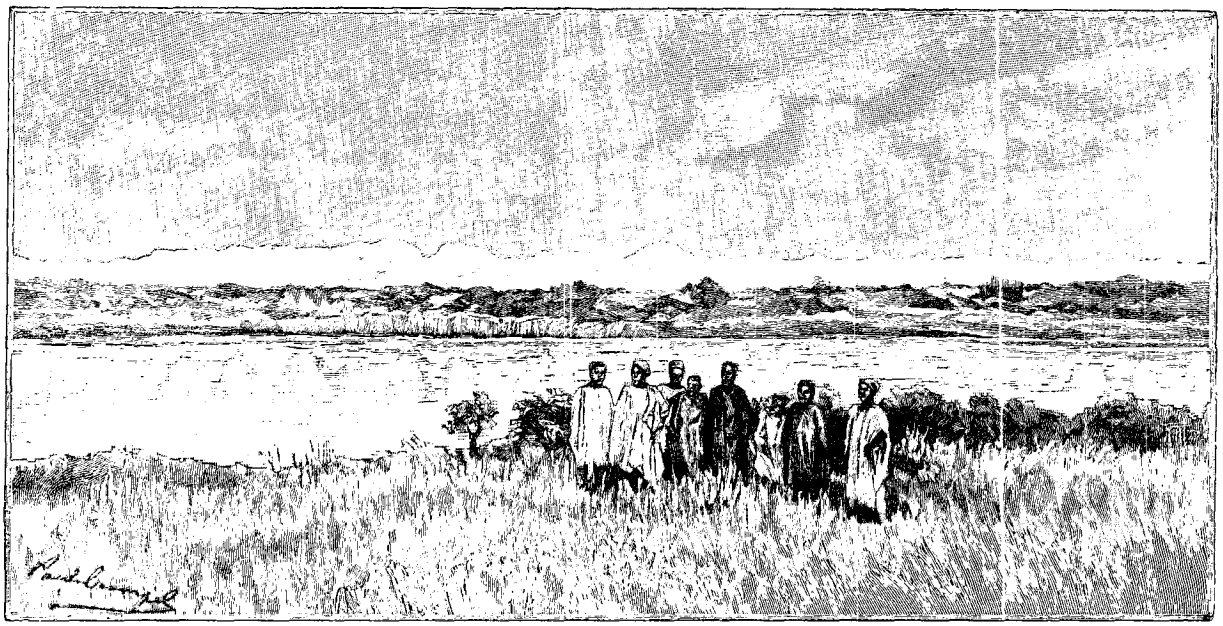
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les feuilles des arbres ont jauni, les baobabs, privés de leur verdure, balancent au bout de leurs bras massifs leurs énormes fruits. Le riz, coupé depuis quinze jours, est battu sur place sur l'aire préparée par les femmes pour construire une nouvelle termitière. De tous les côtés on rentre en ville le millet et le sorgho rouge ; les femmes, accroupies dans les champs, cueillent les haricots et les arachides. Les hommes, assis à l'entrée de leurs demeures, aiguisent sur une pierre leurs flèches, s'assurent que le roseau est droit, et, après les avoir trempées dans la pâte empoisonnée, les placent dans leur carquois.

« Les contingents des villages à l'est de Yola commencent à rallier, guerriers modestes, suivis d'un seul serviteur, chefs précédés de nombreux esclaves et d'un joueur de hautbois. Les chevaux de guerre que l'on avait envoyés reposer dans les fermes éloignées caracolent sur les chemins, conduits par un esclave de confiance. Une brume rouge que le vent du nord, l'*harmatan*, a apportée du grand désert, au delà de Kouka, augmente les distances et cache les montagnes. Yola paraît être au centre d'une plaine immense s'étendant jusqu'à l'horizon.

« A la nuit le vent cesse, hommes et plantes peuvent respirer et secouer la poussière fine venue du Sahara. Au jour succède une nuit lumineuse, les étoiles semblent à un premier plan par rapport à l'azur profond du ciel. La température descend rapidement de 28 ou 30 degrés à 15. Il fait froid. La conséquence est que tout Yola tousse et que je suis accablé de demandes de médicaments.

« Yola, 18 novembre 1891. — Le sultan est parti ce matin au point du jour avec le contingent fourni par Yola et les villages environnants. Il faudra, me dit-on,



Partie du panorama de la Bénoué, vue de la colline de Garoua (voy. p. 274). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

plusieurs jours avant que toutes les troupes soient réunies, car il y en a qui viennent de loin, au nord de la Bénoué, et qui devront passer la Bénoué, à peine guéable à cette époque de l'année, et la marine de l'Adamaoua consiste en une seule pirogue, pouvant porter une vingtaine d'hommes. Les ponts sont inconnus : si une petite rivière a grossi, on cherche un gué et on la passe en pirogue en soutenant la tête des chevaux hors de l'eau.

« D'ailleurs, durant la saison des pluies, les gens de l'Adamaoua ne voyagent que s'ils y sont forcés. A la saison sèche, après que l'harmatan a soufflé durant deux ou trois semaines, on ne trouve plus d'eau dans les petites rivières; en février, la Bénoué elle-même est à sec; le lac qui sépare Yola de la rivière diminue chaque jour; l'eau se retire de la plaine, les ruisseaux qui traversent la ville sont taris. Les habitants ont creusé dans la campagne de grands trous pour se procurer la marne nécessaire à la construction des maisons. Ces trous, dont les parois sont presque imperméables, servent de citernes et gardent l'eau pendant plusieurs mois. Cette eau, comme celle de toutes les sources et de tous les ruisseaux de la vallée de la Bénoué, est blanche, de ce blanc que donnent à l'eau quelques gouttes de lait. Elle n'a cependant aucun goût et ne dépose pas.

« Yola, 21 novembre 1891. — Le petit vapeur de la Compagnie, la *Bénoué*, est mouillé devant Yola depuis plusieurs jours et je n'ai reçu aucune lettre. L'eau s'étant retirée, il n'est plus besoin de faire un long détour pour aller par terre à la Bénoué; la vase des chemins s'est durcie et fendillée au soleil. Je vais aller voir moi-même si j'ai tout au moins la réponse à la lettre que j'ai écrite à la Compagnie.

« J'apprends, en arrivant à bord, que la lettre que j'ai écrite il y a près d'un mois à l'agent supérieur de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Compagnie dans la Bénoué n'est pas arrivée à destination, et qu'en conséquence je ne puis avoir de réponse. Quant aux lettres d'Europe, s'il y en a, « elles ont dû être envoyées à Garoua ». Je demande à l'agent de me céder les quelques sacs de sel dont j'ai besoin pour m'acheter des ânes et des chevaux porteurs. Mais il m'annonce qu'il a l'ordre de ne me faire aucun crédit. Et pourtant j'ai en ma possession le bon que m'a remis M. Mac Intosh en échange de la traite que je lui ai signée à Yola dans les premiers jours de septembre.

« Quelle singulière conduite : Dans le bas Niger on me refusait tout crédit. Puis, par un revirement bizarre, alors que je ne demandais rien, on m'a fait des offres de service; on m'a versé en deux fois 3 000 francs de marchandises contre des traites, ajoutant que je n'avais qu'à demander plus si je désirais plus. Et voilà que maintenant, troisième manière, la Compagnie refuse même de faire honneur à sa signature et de me solder une traite qu'elle a dû toucher elle-même depuis un mois.

« Il ne me reste plus qu'à tenter de recouvrer mon chèque à l'agence de Garoua. Aussitôt de retour à Yola, je me mets à la recherche d'un homme qui veuille se rendre dans cette ville. Mon propriétaire, auquel je m'adresse, me donne son fils aîné, qui part le lendemain à la pointe du jour.

« Nos préparatifs de départ vont être arrêtés jusqu'au retour de cet envoyé. Les treize sacs de sel que j'ai l'intention d'obtenir en échange de mon bon me sont nécessaires pour l'achat des bêtes de somme. J'ai dit au sultan que je partirais dans huit ou dix jours au plus tard, mais il me sera impossible de tenir parole.

« Yola, 26 novembre 1891. — Nous passons six jours dans l'énervement de l'attente, n'ayant même pas,

Autre partie du panorama de la Bénoué, vue de la colline de Garoua. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

pour nous distraire de nos pensées, l'animation des préparatifs de départ. Enfin, le 26, à 10 heures du matin, le fils de mon hôte est de retour à Garoua. Il m'apporte le bon visé par l'agent du district de Garoua et l'ordre de payer à vue, et un courrier, le premier depuis quinze mois. Hélas! il est bien léger : une lettre en réponse aux soixante que j'ai écrites. »

Depuis le 26 novembre jusqu'au 14 décembre 1891, le temps fut presque entièrement consacré aux préparatifs du départ. L'absence du sultan était une source de perpétuels retards, car lorsqu'il se présentait une petite difficulté, M. Mizon n'avait plus la ressource d'en appeler à l'autorité de Zoubir.

Aussi fut-ce avec une certaine satisfaction qu'il apprit le prochain retour de l'armée. La renommée, il est vrai, disait que les Foulanis avaient médiocrement réussi; leur brillante cavalerie s'était trouvée impuissante devant des païens réfugiés dans des montagnes rocheuses, et lançant de là des pierres sur les assaillants.

Les gens de Yola ont l'habitude de célébrer par une bruyante démonstration le retour de la colonne, quels qu'en aient été les résultats. L'ami Derdiri donna à M. Mizon le judicieux conseil de participer à la fête et d'aller en fantasia au-devant du sultan, qui ne pourrait manquer d'en être considérablement touché.

Le conseil fut suivi : au jour dit, le personnel de la mission, précédé de M. Mizon à cheval et accompagné de quelques amis de Yola, partit à la rencontre du cortège : dès qu'il aperçut Zoubir, les chevaux furent lancés au triple galop, et les hommes se mirent à tirer des coups de fusil en acclamant le sultan. Ainsi que l'avait prévu Derdiri, Zoubir marqua en effet une grande satisfaction de cet accueil. Le lendemain, pour témoigner sa reconnaissance, il envoyait des moutons à la mission.

Le 15 décembre, M. Mizon quittait la capitale de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Adamaoua, où nul autre blanc que Flegel n'avait aussi longtemps séjourné et surtout n'avait reçu un pareil accueil. Il partait muni d'une lettre de recommandation de Zoubir pour le sultan vassal de Ngaoundéré, et accompagné du courrier royal Taïeb, son compagnon d'exploration dans le Mayo-Kebbi. Avant de sortir de Yola, le commandant avait dû promettre au sultan et à tous ses amis de revenir prochainement, accompagné des marchands français.

Le soir, la mission s'arrêtait à quelques lieues de Yola, dans une ferme de Lowen, pour y former un camp de ralliement. Le lendemain on se contentait de faire une étape de 10 kilomètres; il y avait à chaque instant de petits incidents : les chevaux de guerre, peu habitués à porter des charges, ruaient, des bagages tombaient à terre, etc.

Le 18 seulement, en arrivant au Mayo-Beti, la caravane était définitivement constituée : M. Mizon chevauchait sur *Patani*, accompagné de la petite S'nabou, à califourchon : après l'aventure de la Bénoué, il n'avait pas osé confier l'enfant aux noirs qui redescendaient dans le bas Niger. Le soir, la mission atteignit Gourine, ancienne capitale de l'Adamaoua, et le 19 elle campait dans une île du Faro. Cette rivière importante semble être le véritable prolongement de la Bénoué. Elle en est, en tout cas, l'affluent le plus considérable.

Maï Serama (voy. p. 286). — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Le 20, M. Mizon dépassait M'boun-Dang et Toroi. Le 21, il commençait à contourner le grand massif qui sépare le Faro de la haute Bénoué. Le 23, la mission arrivait à Koné. Les nuits commençaient à devenir froides, la température descendant jusqu'à 5 et 3 degrés.

Durant plusieurs jours, la marche continua sans incidents. Partout, grâce à l'envoyé royal, la mission reçoit un accueil favorable, les populations se pressent pour voir l'envoyé des Français, dont elles entendent parler depuis si longtemps. Le 30 décembre, la mission prit un jour de repos ; les chevaux, écorchés, fatigués, en avaient surtout besoin. Le lendemain, en se remettant en route, les voyageurs franchissaient la Bénoué : ce n'est là qu'un petit torrent large de 3 mètres à peine, descendant de la montagne.

Le 1er janvier 1892, la caravane arrivait au pied de la haute chaîne de plateaux où la rivière prend sa source. La mission commençait à gravir les pentes, et le lendemain elle campait sur les bords de la Yerna, au milieu de fermes magnifiques appartenant aux gens riches de Ngaoundéré. C'est là que M. Mizon observa le matin, sur les rives de la Yerna, des paillettes de glace. Aux dernières heures de la nuit, d'ailleurs, les voyageurs souffraient vivement du froid.

La mission franchissait alors la grande muraille qui traverse l'Afrique occidentale de l'est à l'ouest, séparant les bassins du Niger de ceux du Congo, du Tchad et des petits fleuves de l'Atlantique. Du bord de ce plateau, élevé de 1 200 mètres, elle aperçut, le 2 janvier, de l'autre côté de la vallée du Bini, une tache blanche perdue dans la brume du matin. C'était Ngaoundéré, la plus grande ville de l'Adamaoua (25 à 30 000 habitants).

Le 29 janvier, Taïeb guida la caravane vers la vallée de Ngaoundéré. On campa le soir au bord du Bini. Le lendemain, au moment où la mission allait se remettre en marche, elle était arrêtée par des cavaliers de Ngaoundéré :

« Veuillez attendre, disaient-ils en substance. La ville vous prépare une réception, mais on ne sera pas prêt avant 11 heures. »

Cela était de bon augure. M. Mizon s'arrêta, et à 11 heures la mission, dans le plus bel appareil, franchit la porte fortifiée qui donne accès à l'ouest de Ngaoundéré. Les cavaliers ne l'avaient pas trompé : dès l'entrée, un vacarme infernal accueillit la mission ; des corps entiers de cuirassiers bardés de ouate faisaient la fantasia, criant, brandissant leurs armes ; des piétons frappaient sur des instruments bruyants. C'est là que M. Mizon vit pour la première fois le curieux escadron de cavaliers couverts d'armures moyen âge heaumes, armets, etc., gloire du jeune sultan de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivée à Ngaoundéré. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ngaoundéré, Mohammed fils d'Abao. Celui-ci, qui attendait la mission à cheval devant son palais, lui fit l'accueil que ces démonstrations permettaient de présager : depuis longtemps, dit-il, il attendait la venue du commandant et il était heureux de le voir enfin.

M. Mizon se trouvait là, à Ngaoundéré, à l'extrême limite des pays visités par les voyageurs européens. Encore Flegel, le seul qui y fût venu, n'avait-il pu visiter la ville. Lors de son séjour, en effet, Mohammed était en expédition, et sa femme, qui gouvernait en son absence, n'osa point autoriser l'explorateur à sortir de certains quartiers de la ville.

Au contraire, Mohammed prit un véritable plaisir à faire connaître à son visiteur la capitale et les environs. Tous les mercredis, on se rendait au champ de manœuvres et l'on faisait des exercices comparatifs entre la tactique européenne et la tactique de Ngaoundéré. Les cuirassiers du sultan fonçaient sur les quelques Sénégalais d'escorte, dispersés en tirailleurs, qui tiraient à blanc, et Mohammed était forcé d'avouer que la plupart de ses hommes fussent restés en route dans une action véritable.

Ngaoundéré, à la fois centre commercial important et forteresse foulani commandant les pays païens, est située au milieu de montagnes volcaniques, de formation relativement récente; elle est entourée d'un ravin qui offre une grande analogie avec le Rummel de Constantine. A une lieue de là environ, se trouve un volcan dont le cratère est rempli d'eau. Cet endroit était autrefois fétiche pour les païens; il l'est demeuré pour les Foulanis musulmans, en ce sens qu'on ne peut le visiter qu'en compagnie du sultan. Mohammed pria M. Mizon de l'y accompagner, et sur la vaste étendue d'eau on se livra à des exercices de tir.

Au cours des marches militaires, le sultan, avisant un jour l'appareil photographique que portait un noir, demanda à M. Mizon quel était cet instrument. Le voyageur, qui avait déjà offert son portrait à Mohammed, donna les explications :

« Eh bien, dit le sultan, pourquoi ne me photographies-tu pas avec mon cortège, pour que ton sultan voie ma puissance? »

M. Mizon s'empressa de profiter de l'occasion qui lui était offerte[1]. Il photographia également le bourreau.

Mohammed est considéré comme l'homme le plus riche de l'Adamaoua. Il a, dans son palais seulement, 1200 femmes, qui sont moins des épouses que des servantes, et dans ses fermes, autour de la ville, il possède 3 000 serviteurs. Il tenait, paraît-il, à accabler la mission de ses bienfaits, car, bien que la petite troupe ne comptât que 18 personnes, il lui avait envoyé, le premier jour, 72 femmes portant sur leur tête des calebasses remplies de ragoût de bœuf, dont une seule eût suffi à tout le monde, 2 bœufs vivants et 50 poules. On pensait d'abord que cela devait servir pour tout le séjour; mais, chaque soir, le même envoi était renouvelé. Et Mohammed demandait aux Arabes de la ville : « Croyez-vous que le commandant soit content? »

Le bourreau de Ngaoundéré. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

L'amitié de Mohammed devenait si pressante que notre compatriote ne voyait plus le moment où il lui serait permis de partir. Aussi fut-il obligé de dire au jeune sultan :

« Si tu ne me laisses pas quitter Ngaoundéré maintenant, je ne pourrai pas tenir ma promesse de revenir à Yola aux hautes eaux, et c'est toi qui en seras responsable. »

Mohammed se résigna enfin, et le vingt-cinquième jour il remit à M. Mizon des lettres de recommandation pour ses vassaux et il le fit accompagner par un envoyé bornouan à son service, Maï Serama.

M. Mizon projetait d'atteindre la Kadeï, qu'il présumait être, d'après les renseignements recueillis, le haut cours de la Sangha. Malheureusement la route était fermée dans cette direction. C'était justement là que passaient autrefois les marchands foulanis qui allaient trafiquer dans le sud. Mais les païens Bayas de Seria s'étaient mis un beau jour à les piller et à les massacrer. Le sultan avait alors envoyé son cousin Belo,

1. Malheureusement, cette intéressante épreuve n'est pas venue au tirage, en Europe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actuellement gouverneur de Toroua. Celui-ci avait détruit les villages païens et emmené nombre d'indigènes. Alors, à partir de ce moment les caravanes ne purent plus passer, et au lieu de suivre la ligne de crête entre les rivières Kadeï et Mambéré, où le trajet est commode et salubre, elles durent longer les rives montagneuses de la Kadeï, presque impraticables aux bêtes de somme et aux chevaux. Toutefois les gens de Séria désiraient le retour des marchands. Justement, au moment du passage de M. Mizon, ils avaient envoyé à Ngaoundéré des fils de leurs chefs pour négocier la paix. Afin de les humilier, Mohammed les donna comme porteurs à la mission, en disant :

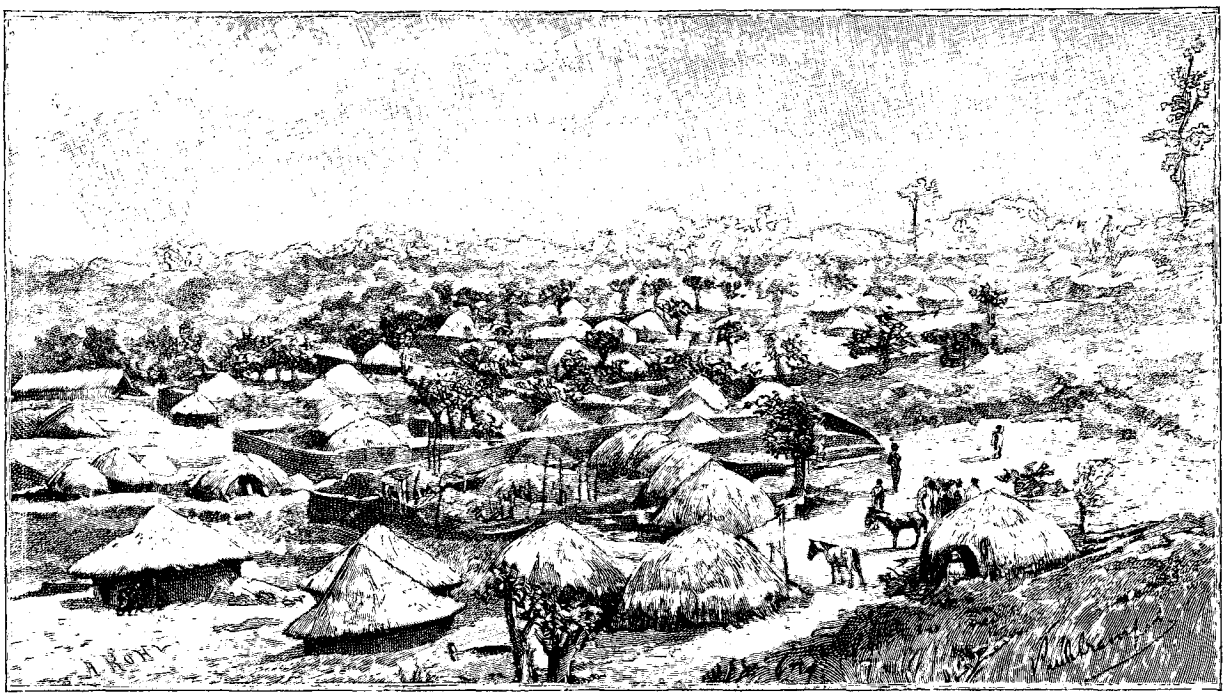
« Puisque vous promettez de vous bien conduire à l'avenir, je vous confie le commandant. Nous verrons après. »

A M. Mizon il tint un langage non moins rassurant :

« Je ne m'y fie guère, lui dit-il, et je n'ose envoyer des marchands sur les promesses de ces gredins. Mais toi, tu es assez fort pour te défendre s'ils t'attaquent, en attendant que je leur renvoie Belo. »

Il chargea en même temps M. Mizon de donner l'investiture aux nouveaux chefs et, par la même occasion, la robe blanche et le turban bleu distinctifs — en lui laissant, bien entendu, le soin de fournir ces objets.

La mission passa à Koundé, dernière ville foulani et grand marché d'ivoire, où nos compatriotes entendirent pour la première fois parler de blancs établis dans la rivière Mambéré, juste dans la région où un autre blanc (M. Fourneau) s'était battu l'année précédente.



Ville de Gaza. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

Après avoir passé Doka, M. Mizon put se convaincre que Mohammed avait agi prudemment en n'envoyant pas tout d'abord des négociants sur la foi des promesses des Bayas. Un jeune chef de Séria ne voulait pas recevoir l'investiture et poussait ses compatriotes à attaquer la mission. Heureusement les vieux de la tribu, hurlant de toutes leurs forces, rappelaient les atrocités commises par Belo et demandaient si l'on voulait s'exposer à de pareilles calamités, surtout au moment où les blancs paraissaient être devenus les amis des Foulanis. Grâce à leur intervention, la paix put être faite, et plus tard, à Gaza, M. Mizon eut la satisfaction de voir arriver des caravanes de négociants bornouans qui avaient traversé sans difficulté le pays de Séria.

A partir de Gaza, ville de 3 000 habitants environ et dernier marché de l'Adamaoua, M. Mizon rencontra tous les jours des indigènes qui avaient vu les blancs de la Mambéré; ils avaient parfois des perles Bapterosse, des bouts de journaux français. Il n'y avait pas de doute : il s'agissait des avant-postes du Congo français créés par MM. Fourneau et Gaillard, les explorateurs de la Sangha.

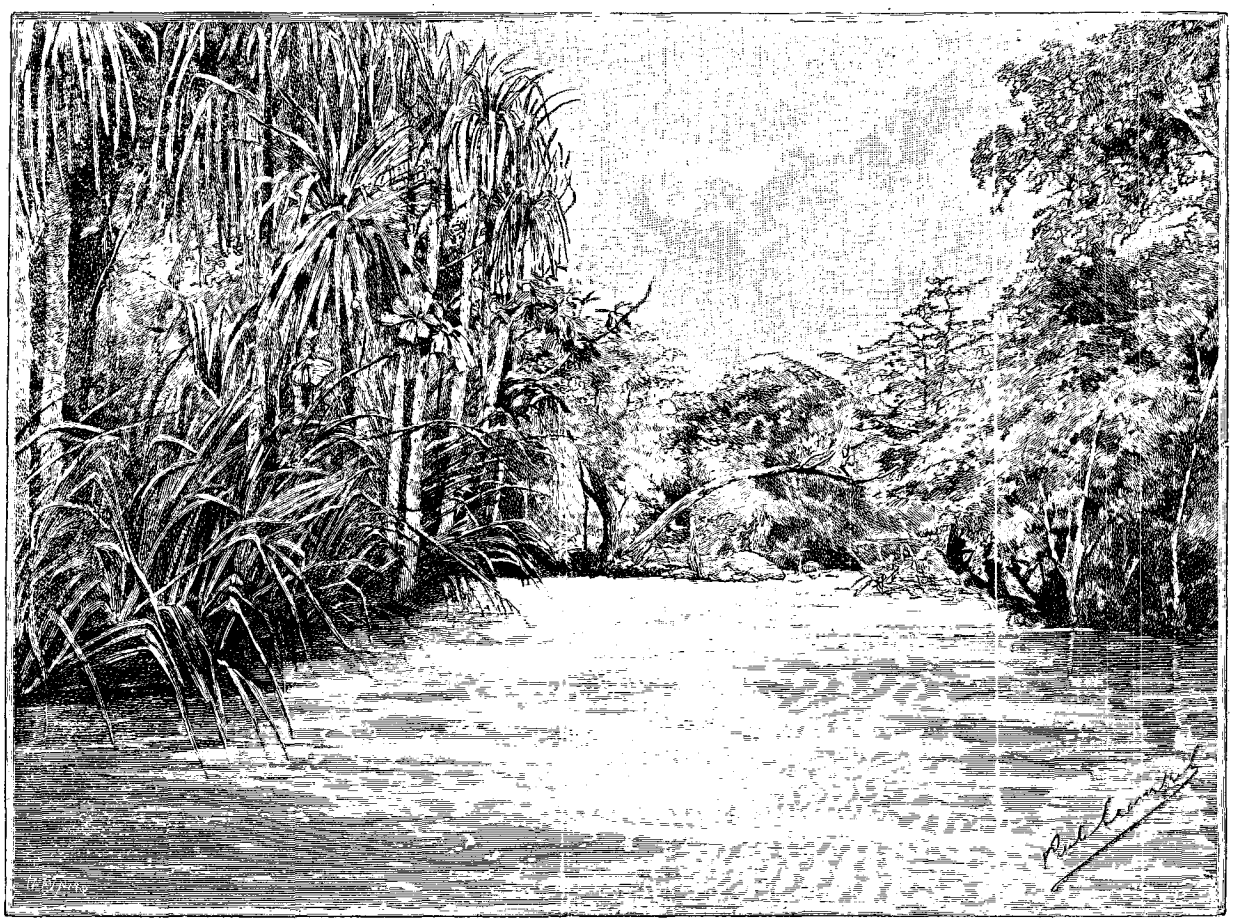
Tous les jours, des messagers venaient rendre compte au chef de Gaza — qui en entretenait M. Mizon — des moindres faits et gestes des blancs. Maï Serama, au lieu de retourner immédiatement à Ngaoundéré, attendit pendant quinze jours à Gaza, afin de pouvoir mieux renseigner le sultan Mohammed.

La mission continuait sa marche vers la Kadeï; mais, arrivé à hauteur de la région où M. Fourneau avait été attaqué (4° 30′), M. Mizon, craignant des difficultés, laissa son convoi et son escorte et partit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seul avec S'nabou et Ahmed pour entrer dans les villages. L'accueil qu'il y reçut lui donna la conviction que les incidents Fourneau ne pouvaient avoir été que le résultat d'un malentendu. Ces populations sont en effet fort douces, mais en même temps très curieuses. A chaque instant, les indigènes, qui n'avaient jamais vu ni blancs ni chevaux, arrêtaient les voyageurs pour les contempler. On appelait même les absents, on les attendait, pour que tout le monde pût jouir du spectacle. Afin de ne pas trop retarder sa marche, M. Mizon dut user de ce procédé curieux : dans chaque village, sur sa demande, des jeunes gens partaient en avant au pas gymnastique pour prévenir les gens du village suivant et leur dire de se tenir prêts à voir les blancs.

Arrivé chez Djambala (4° 18′), M. Mizon trouva un Sénégalais et deux miliciens, envoyés en avant pour réunir des porteurs et des guides. Il apprit d'eux qu'il lui faudrait encore trois jours pour rejoindre M. de Brazza sur la Mambéré. N'osant laisser aussi longtemps



Dans la haute Kadeï. — Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.

son propre camp dans l'inquiétude, M. Mizon remit au Sénégalais une lettre pour M. de Brazza : « Je retourne en arrière pour rejoindre mon convoi, disait-il en substance. Je descendrai ensuite la Kadeï. Si vous désirez être mis au courant de ce que j'ai fait et de ce qui se trouve devant vous, redescendez la Mambéré et nous nous rencontrerons au confluent des deux rivières. »

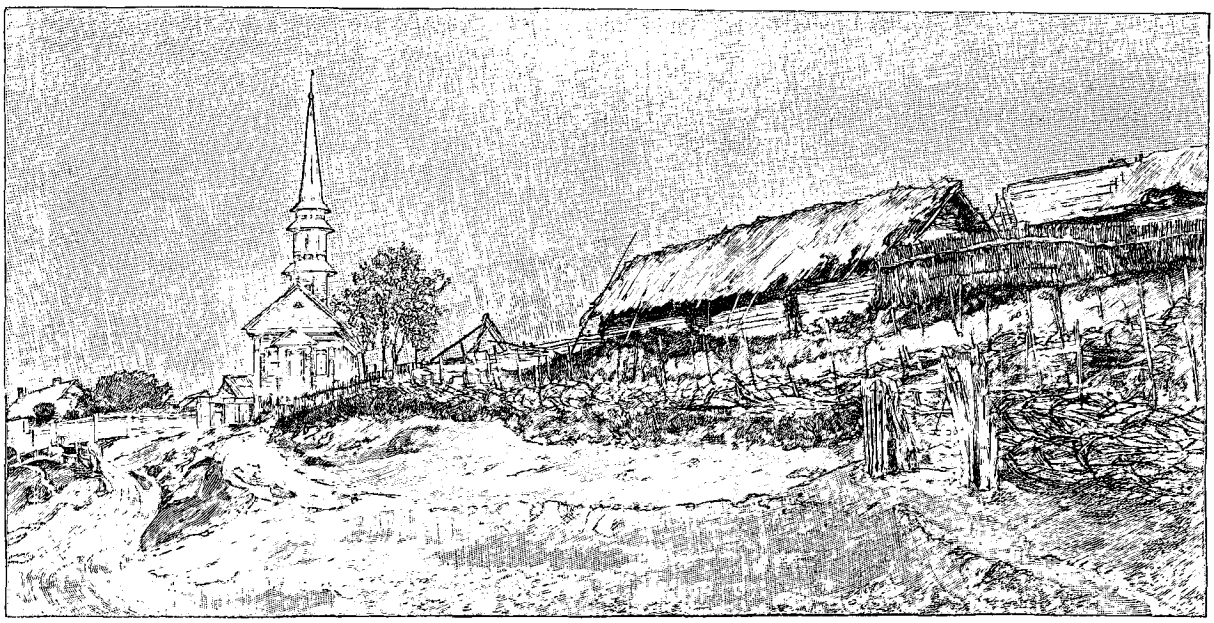
M. de Brazza, qui avait jusqu'alors complètement ignoré la présence de M. Mizon, s'empressa de se conformer à ces indications. Il remonta la Kadeï pendant deux heures au-dessus du confluent, et attendit dans l'îlot de Comaza, où, le 7 avril à midi, se rencontraient les deux anciens compagnons d'exploration du Congo français.

A partir de ce moment, M. Mizon rejoignait la région parcourue déjà par plusieurs agents de notre colonie. Son voyage d'exploration était terminé.

HARRY ALIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée du village d'Ourasli (voy. p. 298). — Dessin de Vogel.

EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE

(LA PETCHORA — L'OURAL — LA SIBÉRIE),

PAR M. CHARLES RABOT,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

I

Nijnii-Novgorod. — Les populations du Volga moyen. — Kazan. — Politique des Russes à l'égard des musulmans; ses résultats.

Qui a bu boira, affirme un proverbe : qui a voyagé voyagera, pourrait-on dire non moins justement. Revenu depuis dix mois du Grönland, l'inaction me pesait. La nostalgie des pays du Nord m'avait pris, de ces pays où j'ai passé, heureux, tant d'étés dans le désert des montagnes et dans le silence des forêts. Elles sont si belles, si grandioses, ces solitudes mortes, si étranges dans leur fugitive parure d'éclatantes colorations, qu'elles laissent toujours l'envie cuisante de les revoir. Fatigué de la vie civilisée, j'avais besoin de mouvement, comme les marins de la mer après un long séjour à terre, et à la fin de mai 1890 je me préparais à partir pour la Russie.

Après avoir exploré la plus grande partie de la Laponie, mes recherches m'avaient conduit, en 1885, sur les bords de la mer Blanche. Pour continuer les études d'histoire naturelle et d'ethnographie commencées dans ces voyages, il me restait à aborder les régions situées à l'est de cette mer, le bassin de la Petchora, l'Oural septentrional et la Sibérie.

Ces pays d'Europe et d'Asie, grands comme deux ou trois fois la France, ne sont guère connus. De 1847 à 1850 l'expédition dirigée par le savant voyageur Hoffmann les a parcourus[1]; depuis, quelques mémoires rédigés en russe sont les seuls documents publiés sur ces régions. Et pourtant la Petchora est le sixième fleuve d'Europe par la longueur de son cours. Il y a là, en avant de la Russie agricole et industrielle, un immense terrain vague de forêts, d'une grande importance un jour à venir, dont l'exploration sera à coup sûr intéressante.

Dans ce désert doivent se trouver toutes espèces de choses curieuses, surtout des hommes dont la vie est instructive. N'ayant rien appris de la civilisation, les indigènes des régions boréales offrent le spectacle de l'existence menée par nos ancêtres préhistoriques. En examinant les instruments en os qu'ils fabriquent, on comprend ceux que les fouilles mettent au jour dans

1. *Der Nördliche Ural und das Küstengebirge Pae-Choi.* Saint-Pétersbourg, 1856.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos pays, et à la lumière de cette comparaison les objets de l'âge de la pierre perdent leur anonyme. Pour mieux comprendre l'homme des temps géologiques, nous irons une fois de plus étudier les primitifs, les Zyrianes de la Petchora et les Ostiaks de l'Oural. Dans la nature, tout se modifie, les animaux, les pierres, les plantes : l'homme sauvage seul ne change pas.

Une fois le plan de l'exploration approuvé par le Ministre de l'instruction publique, je sollicitai les bons offices du gouvernement impérial. C'est qu'en Russie, plus que partout ailleurs, il importe au voyageur d'être muni de bons papiers. Le succès d'une expédition dépend de la qualité des recommandations : avec l'appui de l'administration tout devient aisé; sans son concours les difficultés restent invincibles. A la demande du service des Missions scientifiques, toujours soucieux d'assurer le succès de ses collaborateurs, le gouvernement impérial voulut bien m'accorder son appui. En même temps la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg me promit son puissant patronage, avec une amabilité dont je lui garde une profonde reconnaissance. Que MM. de Séménov et Grégoriev, président et secrétaire général de cette importante association scientifique, veuillent bien agréer ici l'expression de mes remerciements. A leurs judicieux conseils et à leur bienveillante intervention je dois d'avoir pu réaliser jusqu'au bout mon programme de voyage.

Le point de départ de mon exploration dans le bassin de la Petchora était Tcherdine, petite ville située dans le haut bassin de la Kama, à l'autre bout de l'Europe. Pour y arriver j'avais à traverser la Russie de l'ouest à l'est : un voyage de quinze cents lieues. La route est heureusement facile, tracée par le Volga et son affluent la Kama.

Quittant Saint-Pétersbourg le 19 juin, j'arrivai le lendemain à Rybinsk, où commençait ma longue navigation sur le plus grand fleuve d'Europe.

Le 25 au matin, voici Nijnii-Novgorod, cette ville fameuse dont le nom éveille dans l'imagination une fantasmagorie de scènes pittoresques.

En montant sur le pont du vapeur dans la demi-somnolence du réveil, les yeux se referment instinctivement, éblouis par un rayonnement de lumière aveuglante. Le soleil est de feu, le ciel d'un bleu éclatant, et partout des blancheurs vibrantes. Pour regarder il faut prendre des lunettes noires.

Devant vous, vous voyez une colline hérissée de remparts, de tours et de je ne sais combien d'églises accidentées de tous les motifs bizarres de l'architecture orthodoxe, tout cela d'un relief extraordinaire sous une lumière éblouissante. A droite le tableau est terminé par une plaine de maisons, avec une énorme cathédrale rouge, étincelante d'or et de reflets métalliques; autour se développent deux immenses fleuves, le Volga et son affluent l'Oka, larges chacun d'un kilomètre, et peuplés de bateaux. Des vapeurs partent, d'autres arrivent; puis voici de longues files de barges, des bacs, des canots, pleins de gens aux costumes élégants.

A Nijnii arrêt d'une demi-journée : c'est plus que suffisant pour voir la ville, où il n'y a rien à voir.

Sur la presqu'île basse entre le Volga et l'Oka est située la ville de la foire. A ce mot de foire, ne vous représentez pas un fouillis pittoresque de baraques, d'échoppes et de cirques en plein vent. Rien de plus banal que ce quartier, un vaste damier de maisons basses disposées au rez-de-chaussée en magasins, avec des églises, des hôtels, des restaurants, des théâtres, des cafés-concerts et le reste. Pour le moment, tout est désert. C'est une ville habitée seulement durant quelques semaines et le reste du temps abandonnée.

A partir de Nijnii-Novgorod le paysage est indifférent. Le Volga devient large de 1000 à 1500 mètres, avec des eaux sales, couleur jus de tabac. La rive droite présente généralement des escarpements, talus de la plaine au milieu de laquelle le fleuve s'est creusé son lit; à gauche ce ne sont qu'îles de sable, prairies et terres basses.

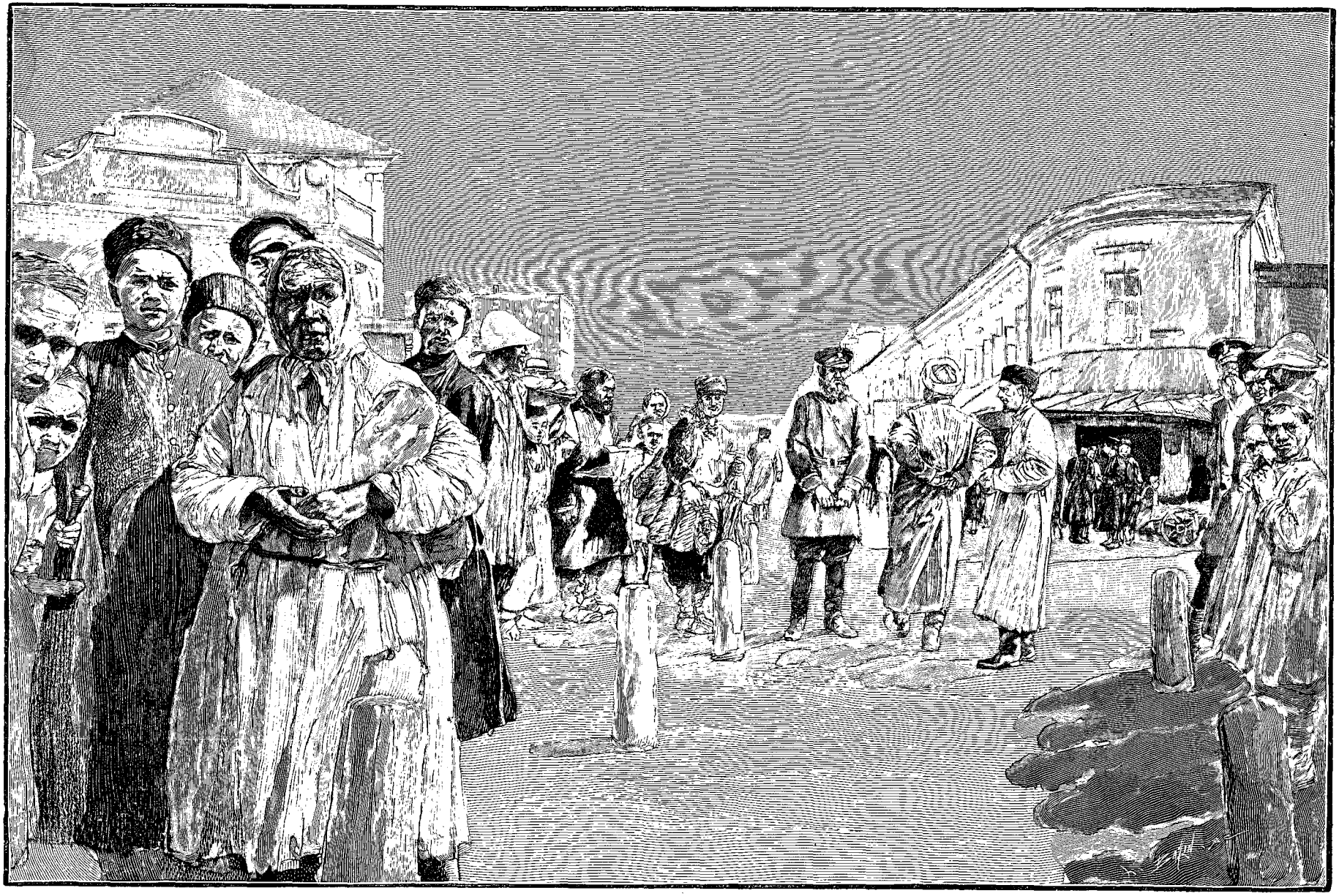
Aux environs de Nijnii commence la région habitée par les Finnois. Le bassin moyen du Volga est une mosaïque de races. Grande route ouverte entre la Russie centrale et l'Asie, ce fleuve a été suivi par les peuples qui marchaient vers l'Occident et par ceux qui voulaient s'ouvrir le chemin de l'Orient. Chaque invasion a amené dans le pays une race nouvelle, et chaque race s'est ensuite établie au milieu de ses voisins. Vous trouvez ainsi aujourd'hui côte à côte des Finnois, des Tatars, et les vainqueurs de tous, les Russes. Ces différents peuples ne sont point cantonnés chacun dans un territoire nettement délimité : à côté d'un groupe finnois vous rencontrez un village tatar, et, au milieu des musulmans, des Russes. Comme de puissants torrents, les grands courants des invasions passées par la vallée du Volga ont rompu la masse compacte des populations primitives, et de l'ancien niveau humain il ne reste plus que des témoins, pareils à ces collines isolées au milieu des plaines, vestiges de formations géologiques disparues.

Dans la région que nous traversons, le *substratum* ethnique a été formé par des Finnois : les Mordvines, les Tchérémisses et les Tchouvaches.

Les Mordva ou Mordvines sont établis sur la rive droite du Volga, dans les gouvernements de Nijnii-Novgorod, Penza, Simbirsk et Saratov. Rittich évalue leur nombre à 791 954 et Maïnov à 1 148 800. Un peu plus loin à l'est se rencontrent les Tchouvaches, qui ont été modifiés dans certaines régions par l'influence tatare.

Les Tchérémisses habitent principalement au nord du Volga. Leur effectif est au moins de 300 000, fractionnés en trois groupes d'inégale importance. Sur la rive droite du fleuve, autour de Kosmodémiansk et de Tchéboksari, à côté des Tchouvaches, se trouvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène dans une rue de Kazan. — Dessin de Vogel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Tchérémisses de montagnes, ainsi appelés en raison de la nature élevée de la rive qu'ils habitent par opposition aux Tchérémisses de prairies, établis sur la rive gauche, ordinairement basse. Au nord-est, à cheval sur les gouvernements de Kazan, de Kostroma et de Viatka, est cantonné le groupe le plus compact de ces Finnois (183 000). Le troisième îlot tchérémisse se trouve plus loin vers l'est, complètement séparé des deux autres, dans l'Oural et dans le gouvernement d'Oufa. Il compte de 50 000 à 70 000 individus.

A côté des Finnois, les Tatars forment un élément ethnique important dans le gouvernement de Kazan.

Ces Tatars sont des Turcs mélangés d'éléments mongols. On observe surtout des yeux bridés et des pommettes saillantes dans les classes inférieures; les gens aisés ont, au contraire, un type aryen assez marqué, dû à des unions fréquentes avec des coreligionnaires boukhares[1]. Ils sont pour la plupart intelligents, sobres, honnêtes, économes et de relations sûres. Leur force musculaire est très grande, et sous ce rapport plusieurs portefaix tatars jouissent d'une réputation légendaire. Tous ont les oreilles très écartées de la tête, déformation produite par l'usage de lourds bonnets en peau de mouton.

Le gouvernement de Kazan ne renferme pas moins de 636 000 Tatars.

Mieux que toute description, une courte statistique fait ressortir le kaléidoscope des races établies autour de Kazan.

A côté des 636 000 Tatars vous rencontrez 850 000 Russes et 594 400 Finnois, appartenant à trois tribus distinctes. Ajoutez à cela quelques milliers d'Allemands, de Polonais et de Juifs. Il y a là comme un résumé vivant des principales populations de l'Empire russe.

Dix-huit heures après avoir quitté Nijnii, le vapeur entre dans une immense plaine : plaine d'eau à droite, animée par un va-et-vient incessant de bateaux; plaine de verdure à gauche, brouillée d'une buée de chaleur. Derrière cette brume, sur une colline violette lointaine, on devine une grande ville. Nous arrivons à Kazan.

En débarquant vous avez la sensation de l'Asie. Sur la berge grouille une foule de portefaix tatars, de mendiants déguenillés, de femmes en jupes roses, jaunes ou vertes; un arc-en-ciel humain tremblote devant vos yeux. Foule autour d'échoppes en plein vent garnies de fruits éclatants de coloration, foule autour de véhicules bizarres avec leurs *douga* multicolores placés comme des diadèmes au-dessus de la tête des chevaux, foule sur les pontons, devant les magasins, autour des cabarets, partout une multitude affairée et gesticulante, avec des bonnets en peau de mouton, des calottes, des casquettes, des *kaftan* noirs et bleus, des touloupes grises de crasse.

1. Sommier, *Note di viaggio*. Florence, 1889.

Vous débarquez et aussitôt vingt bras se disputent vos bagages; vous fuyez ces importuns, pour tomber au milieu de mendiants qui essayent d'émouvoir votre pitié par de profondes révérences et par des signes de croix. C'est un tumulte et un coudoiement auxquels vous n'échappez qu'en sautant en voiture.

Le *drojki* roule lentement sur une épaisse couche de poussière, tourne un coin de rue, et au bout d'une plaine luisante de flaques d'eau vous apercevez sur une colline un hérissement de clochetons, de tours, de minarets, de coupoles, tout cela blanc et brillant, comme une cristallisation de sucre candi sur un ciel bleu. On a la vision d'une cité d'Orient.

Sept kilomètres séparent Kazan du Volga, sept kilomètres de bouts de ville et de campagne entremêlés de flaques d'eau. Il y a un mois et demi, au moment de la crue annuelle du fleuve, cette plaine était entièrement sous l'eau; partout s'étendent encore de larges nappes, témoins de l'extension du fleuve.

La route suit la Kazanka, affluent du Volga, qui a donné son nom à la ville, gravit un monticule, et nous voici à Kazan, où Mme Vieuille, propriétaire de l'*Hôtel de France*, me fait le meilleur accueil.

M. Mislavsky, professeur agrégé à la Faculté de médecine, me réserve également la plus cordiale réception; grâce à son inépuisable obligeance et à son amabilité de tous les instants, Kazan est resté un de mes meilleurs souvenirs de voyage. A un autre titre M. Mislavsky a droit à toute ma reconnaissance. Je ne pouvais songer à mettre à exécution mes projets d'exploration sans le concours d'un Russe, et avant mon arrivée cet excellent ami avait eu la bonté de m'assurer pour le reste du voyage la société d'un jeune étudiant de l'Université, M. Alexis Carlovitch Boyanus. Vigoureux, intelligent, « débrouillard », plein d'entrain, avec cela très bien élevé, Boyanus a été pour moi un agréable compagnon autant qu'un précieux collaborateur, et ce serait injustice de ma part de ne pas rapporter en grande partie à son zèle le succès de l'expédition. Le meilleur éloge que je puisse faire de lui, c'est qu'après avoir voyagé trois mois ensemble nous sommes restés bons amis.

Kazan est la ville la plus populeuse de la Russie orientale. Elle a 142 00 habitants, une industrie prospère de cuirs et de savon, et une université importante. Ne croyez cependant pas y trouver des rues animées et de belles constructions, comme dans les grandes villes de province de l'Occident : c'est, comme Nijnii, un immense village, seulement un peu plus propre.

Kazan se compose de trois parties : la ville russe, le Kremlin et le faubourg tatar.

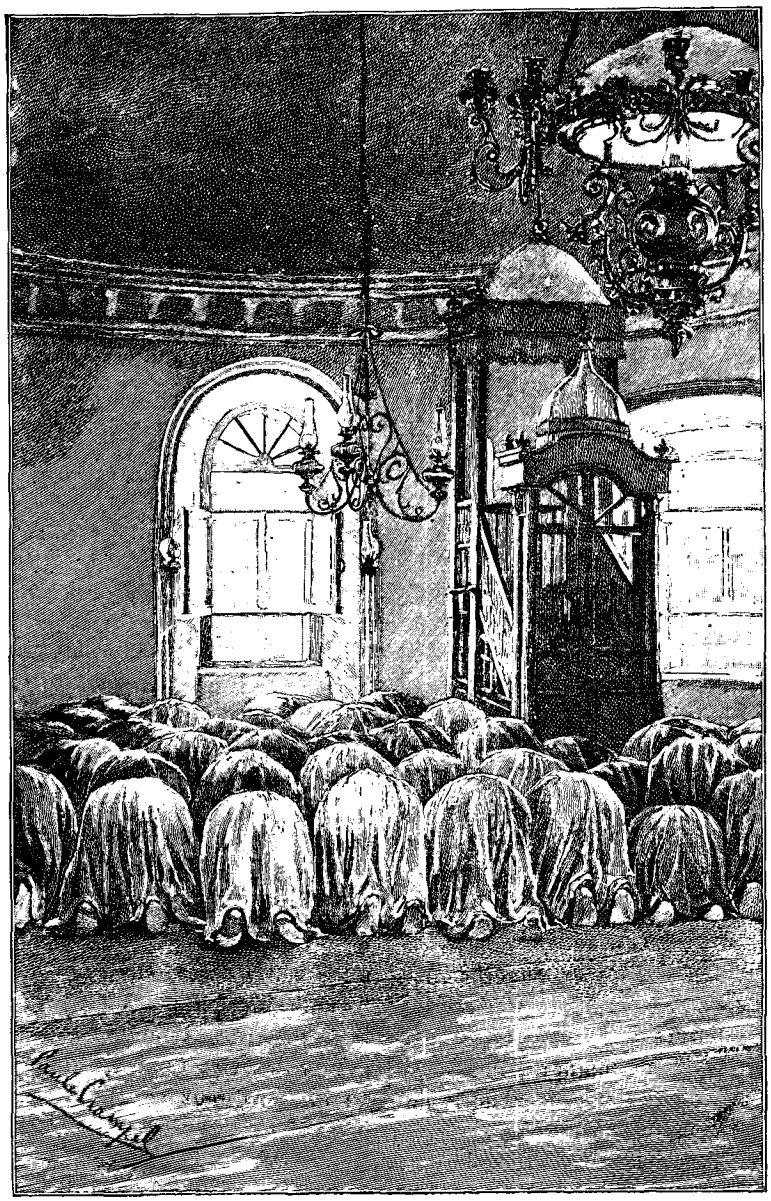
Très intéressant, ce dernier quartier. Ici nous sommes bien en Orient. Dans les rues une foule aux longs vêtements flottants, bariolée de couleurs criardes, et partout des enseignes en caractères arabes; les minarets des mosquées complètent l'impression. Mais c'est un Orient peu pittoresque. Rien que des maisons en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

briques, sans décoration et sans style, des bâtisses quelconques. A l'intérieur comme à l'extérieur, les mosquées ne présentent non plus aucun intérêt. Avec leurs murs nus, leur haute chaire en bois, très simple, leur grand jour cru, elles ressemblent à des temples protestants.

A étudier ces musulmans et le régime qui leur est appliqué par le gouvernement impérial il y a pour nous matière à enseignement. Les Russes ont fait une expérience dont nous pourrions profiter pour l'administration de l'Algérie.

De ces Tatars les uns sont agriculteurs, les autres commerçants. Les premiers, nous a-t-il paru, cultivent leurs terres aussi bien que les Russes — entre les deux races il n'y a guère de différence sous ce rapport, — les seconds sont gens fort industrieux. La plupart des marchands ambulants qui grouillent dans les rues et sur les ports des villes du Volga sont des Tatars. Grâce à leur esprit d'économie, un certain nombre d'entre eux s'élèvent au-dessus de la condition de colporteurs; à Kazan, plusieurs musulmans sont des commerçants notables, possesseurs d'une fort jolie fortune. En résumé, par leur travail ces Turcs peuvent monter dans la hiérarchie sociale tout comme les autres races.



Intérieur d'une mosquée pendant le service. — Dessin de Mme Paule Crampel.

D'autre part, ces mahométans comprennent notre civilisation et se montrent susceptibles de culture intellectuelle. Les fils de quelques riches marchands suivent les cours de l'Université, et dans tous les laboratoires de cet important établissement scientifique les préparateurs sont des Tatars. Et ces braves gens exercent leurs fonctions avec une intelligence et un zèle auxquels les professeurs russes sont unanimes à rendre hommage.

Le clergé musulman n'est pas non plus réfractaire à nos idées. Quelques-uns de ses membres sont des savants et des érudits. Un *mollah* a pris part au congrès archéologique de Kazan en 1877 et y a lu un mémoire sur l'histoire de Bolgar. Sous ce rapport, l'anecdote suivante me paraît significative. Un jour je photographiais autour d'une mosquée, lorsque survint un mollah. On me présente à lui et on lui explique que je suis venu en Russie étudier les différentes populations de l'empire. Le prêtre musulman m'invite alors à venir le lendemain à la mosquée et à en photographier l'intérieur pendant la prière. « Cela intéressera, ajouta-t-il, les Parisiens de voir la manière dont nous prions. » Or, comme on le sait, la loi de Mahomet défend aux fidèles de laisser reproduire l'image de leurs traits, et pour cette raison la photographie n'est pas vue par eux d'un bon œil. Le brave mollah, il est vrai, avait tourné la difficulté, car ce ne fut pas précisément la figure qu'exposèrent à l'objectif les croyants en prière. C'était du reste un homme fort intelligent, instruit et très au courant de nos faits et gestes en pays musulman. Chez ces mahométans aucun fanatisme religieux, du moins apparent. Ce sont des gens qui professent le mahométisme absolument comme d'autres sont catholiques ou protes-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants. Enfin, au contact des Russes, une des principales barrières qui séparent l'islam de notre civilisation est tombée. La plupart de ces Tatars sont monogames, et dans la petite colonie musulmane qui réside à l'Université les femmes ont la même situation que dans notre société. Ne croyez pas que ces mahométans aient renoncé à la polygamie par économie : même les gens riches n'ont pour la plupart qu'une femme. Un soir, au Jardin d'Été, je vis arriver un général donnant le bras à une sémillante petite femme très bien habillée. C'étaient M. et Mme Chamyl. Le fils de l'adversaire implacable des Russes, de l'Abd-el-Kader du Caucase, est général dans l'armée impériale; après avoir épousé la fille d'un riche négociant tatar, il vit ici paisiblement. Mme Chamyl circule le visage découvert, coiffée d'une petite capote, et est habillée par une couturière française.

A tous ceux qui déclarent les musulmans incapables de comprendre nos idées, à tous les faiseurs de plans d'organisation pour l'Algérie, je conseille un voyage à Kazan.

Cette assimilation des musulmans de la Russie orientale s'est faite tout naturellement. Le gouvernement impérial ne s'est point mis en frais d'imagination pour choisir une politique à l'égard des Tatars. Son système consiste simplement à les traiter avec justice.

Le brave moujik ne regarde pas le musulman comme un être inférieur; ce n'est pas pour lui un ennemi comme l'Arabe pour le colon français; il n'affiche à son égard ni mépris ni convoitise, et jamais il n'aurait l'idée de le maltraiter pour le seul plaisir de faire le mal, comme ces Algériens qui ne manquent jamais d'envoyer un coup de fouet aux Arabes qu'ils rencontrent dans la campagne. Les Russes appartenant aux classes élevées partagent ces sentiments à l'égard des Tatars, ils rendent hommage à leurs qualités et jamais ne les traitent en parias. Ce sont, à leurs yeux, des sujets russes au même titre que les autres, mais seulement professant une religion différente.

Et ne croyez pas cette assimilation superficielle. J'ai entendu un Tatar déplorer l'exécution du major Panitza dans les mêmes termes qu'aurait pu le faire un panslaviste. Les Russes ont su communiquer leurs sentiments politiques à leurs sujets musulmans de Kazan.

Cette assimilation des Tatars a pour la Russie une importance politique de premier ordre. Ces musulmans sont bien fractionnés par groupes dans les différents gouvernements de la Russie orientale, mais leur effectif ne compte pas moins de 1 200 000 à 1 400 000 individus. D'autre part, ils se relient par une chaîne de colonies à d'autres populations musulmanes, aux Bachkirs, dont le nombre dépasse un million, et aux Kirghizes des steppes. Il y a ainsi dans la Russie orientale environ 3 millions de mahométans, et ces mahométans sont en relations suivies avec les foyers de fanatisme musulman de l'Asie centrale. Supposez la guerre sainte éclatant dans la Transcaspie, ne pourrait-elle pas avoir son contre-coup jusque sur les bords du Volga, si, par une sage politique, le gouvernement impérial ne s'était assuré de la fidélité de ses sujets tatars?

II

Les Tchérémisses. — Aspect de la campagne aux environs de Kazan. — Costumes et architecture tchérémisses.

Jusqu'ici notre voyage a été une promenade en bateau à vapeur; maintenant nous abandonnons les routes battues pour aller visiter les populations finnoises des environs de Kazan.

Nous commençons par les Tchérémisses, et le 1er juillet nous partons pour Parate, village occupé par ces Finnois à 35 verstes de Kazan. Très amusant notre véhicule, une *pletionka*, le type de voitures le plus répandu dans cette partie de la Russie. Une grande corbeille d'osier, point de ressorts ni de siège, à leur place une épaisse couche de foin sur laquelle s'étendent les voyageurs.

Au sortir de la ville, grand mouvement de voitures, de cavaliers, de piétons, tout cela très étrange, très coloré. C'est un va-et-vient de personnages rouges, noirs, blancs, jaunes, en relief sur un ciel bleu vibrant de lumière. Que nos peintres ne viennent-ils installer leurs chevalets dans ces pays, ils y trouveraient des scènes pittoresques et des colorations aussi brillantes qu'en Orient! Cela nous changerait des turqueries habituelles.

La route court à travers un pays fertile : de grandes plaines couvertes de moissons, cernées dans le lointain par une raie de collines violettes; paysage à larges horizons, dont la vue laisse l'impression de la mer.

De distance en distance s'ouvre un ravin à moitié rempli d'eau. La voiture dégringole au fond de la crevasse, passe à gué, puis remonte péniblement l'autre versant. Par-dessus ces ravins existent bien des ponts; mais comme les eaux sont basses, l'administration les a barrés, dans une pensée d'économie. En temps d'inondation seulement ils sont livrés à la circulation. Pour le moment, ces passerelles ont cependant une utilité. Au milieu de la plaine brûlée par le soleil elles forment un abri ombreux sous lequel on peut se reposer au frais. En ces journées de juillet, la température est ici étouffante.

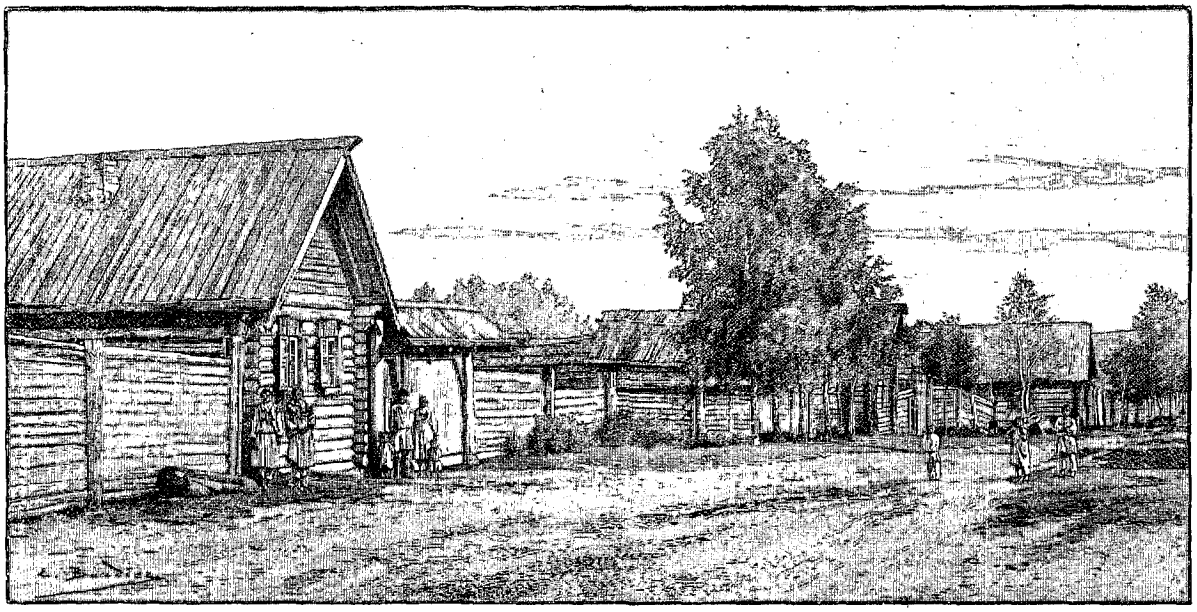
Après plusieurs heures de route, voici le village de Parate, moitié russe, moitié tchérémisse. Les Finnois sont établis dans le bas, les Slaves dans le haut : aucun intervalle non bâti ne sépare les deux races, aucune différence extérieure ne distingue les maisons tchérémisses de celles occupées par les Russes. Toutes sont construites sur le même plan : on dirait une cité ouvrière. Chaque habitation présente sa façade principale sur une cour close d'une muraille en bois, avec une porte cochère surmontée d'un petit toit. C'est le type le plus perfectionné de l'architecture tchérémisse, emprunté à la race supérieure. Dans cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longue rue circulent des êtres étranges tout de blanc vêtus; à la lueur mourante du crépuscule, on croirait voir passer des fantômes. Ce sont des Tchérémisses qui rentrent des champs.

A la vue de ces gens, la première impression est celle de l'étonnement, d'un étonnement profond, dont la sensation persiste encore au moment où j'écris ces lignes. Depuis que nous avons atteint le Volga, nous avons été préparés par des transitions lentes à l'impression d'Asie que nous a laissée Kazan, mais ici le saut est si brusque, si profond, que nous en sommes abasourdis. D'un des centres les plus importants de l'Empire, nous sommes tombés tout d'un coup au milieu d'une population primitive. Ici nous sommes, semble-t-il, à mille lieues de Kazan, hors de la Russie, hors d'Europe. Costumes, langue, religion, tout chez les Tchérémisses est différent de chez les Russes. Il y a là deux races juxtaposées, étrangères l'une à l'autre : l'une qui suit le mouvement de la civilisation, l'autre figée dans un passé de plusieurs siècles.

Très simple est le costume des Tchérémisses : pour les hommes, un pantalon et une blouse en toile blanche, des souliers en écorce tressée; en place de bas, des morceaux de toile ou de drap. Non moins sommaire est le costume des femmes : un petit caleçon en toile blanche, des jambières également en toile ou en drap noir, serrées autour des mollets par des cordelettes en écorce, enfin une longue chemise blanche, fermée sur la poitrine par une fibule en cuivre et serrée à la taille par une ceinture. Ce vêtement très simple devient un des plus pittoresques que l'esprit féminin ait inventés par les ornements curieux dont il est garni. Toutes les chemises des femmes tchérémisses sont chamarrées de broderies et couvertes de colliers, de plastrons,



Village tchérémisse de Parate. — Dessin de Boudier.

d'écharpes, de pièces de monnaie et de coquillages. Tout cela n'est ni gracieux, ni élégant, mais l'effet est absolument extraordinaire.

Là malheureusement, comme partout ailleurs, la civilisation a pour principal effet d'amener la décadence de l'art indigène. Les cotonnades russes pénètrent parmi ces Finnois, et sous l'empire d'idées religieuses absurdes les femmes tchérémisses tendent à abandonner les ornements de leur costume national. Les convertis ne regardent-ils pas comme un péché de porter des vêtements brodés[1] ! Et ces idées ne trouvent que trop de crédit parmi les indigènes, au grand préjudice du pittoresque. A Parate et dans les environs, les broderies forment un dessin géométrique, une série de denticules serrés, disposés par bandes autour de l'ouverture de la poitrine, sur les manches et au bas de la robe; elles sont en fil de coton, carmin foncé; les jours de fête, les femmes endossent des chemises à broderies rouges rehaussées de vert. En d'autres districts, la soie est employée à la place du coton. Pendant l'hiver, hommes et femmes sont vêtus de longs *kaftans* tissés par eux. Dans les grandes circonstances, les femmes endossent un manteau de drap noir, orné d'un large col rabattu garni de rubans d'argent et de pièces de monnaie et de coquillages.

A Parate et dans les villages environnants, la coiffure des femmes est une longue serviette étroite, brodée, flottant autour du cou et fixée sur la nuque par un ruban passant sur le sommet de la tête. Cette coiffure, appelée *charpane*, n'est portée que par les femmes mariées; les jeunes filles vont nu-tête, la chevelure divisée par derrière en deux tresses garnies de vieux boutons, de morceaux de cuivre, de coquillages (*cauris*) et de pièces de monnaie.

1. Smirnov, *Tchérémissy*, Kazan, 1889.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Tchérémisses ont emprunté le charpane à leurs voisins d'au delà du Volga, les Tchouvaches; aussi ne l'observe-t-on qu'aux environs de Kazan. Dans la partie ouest du district de Tsarévokoktchaïsk et dans les districts de Vetlouga et de Iaransk, les Finnoises portent une énorme coiffure en écorce de bouleau, recouverte d'une serviette brodée : elles semblent avoir sur la tête un shako de caricature. En avançant vers l'est, on rencontre chez les Tchérémisses une autre coiffure, qui a le nom euphonique de *chienachiavouchio* suivant M. Sommier, ou de *chimachobitch* d'après M. Smirnov, réservée, comme le charpane, aux femmes mariées. C'est une serviette en forme de bonnet de police, dont une corne se trouve au-dessus du front et dont la partie postérieure descend très bas dans le dos. Les femmes de cette région divisent également leur chevelure en deux tresses, l'une cachée sous le chienachiavouchio, l'autre entortillée sur le front en forme de corne pour soutenir la pointe du bonnet. Cette coiffure répond à une superstition : dans les clans tchérémisses établis près de l'Oural, les femmes mariées ne doivent laisser voir leur chevelure à aucun homme de leur race[1].

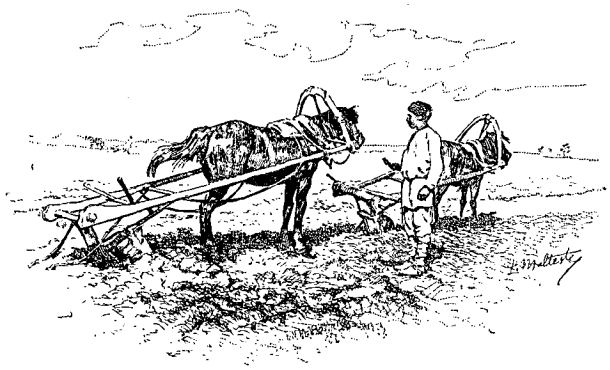
Le costume des femmes tchérémisses est rehaussé d'ornements formés de pièces de monnaie et de ces jolis coquillages des mers de l'Inde connus sous le nom de *cauris* ou de porcelaines (*Cypræa moneta*). Ces Finnoises portent au cou et sur la tête leur fortune entière, 100, 150 ou 200 francs, quelquefois même plus. Tout l'argent qu'elles parviennent à économiser, elles en garnissent leurs vêtements. Ici les femmes sont des tirelires, et ce n'est que pressées par la plus extrême nécessité qu'elles se décident à détacher de leurs colliers quelques pièces, les vieilles surtout, qui ont à leurs yeux la valeur d'un talisman. Il n'est pas rare de trouver sur une Tchérémisse des monnaies très anciennes. Pour un antiquaire, ces femmes offrent souvent l'intérêt d'un cabinet de médailles. C'est du reste le seul qu'elles présentent. Parmi les cinq ou six cents femmes tchérémisses que j'ai vues, pas une n'était jolie, ni même passable.

Autour de la nuque, les femmes mariées suspendent au charpane une chaînette de verroteric, chargée de pièces de 20 kopeks. A celle que j'ai achetée, il y avait pour 18 francs de numéraire. Leurs boucles d'oreilles sont également formées de trois pièces de 20 kopeks. En outre, quelques femmes s'accrochent le long des joues des paquets de fil de cuivre ou d'argent recourbés à leur extrémité; leur visage se trouve ainsi armé d'une paire de griffes. Qui s'y frotte s'y pique. D'autres se parent de larges cercles de métal : la quincaillerie est à la mode dans ce pays. De plus, celles qui en ont les moyens portent autour du cou des colliers et sur la poitrine des rangées de pièces d'argent cousues sur des rectangles d'étoffe. Lors des fêtes, les grandes dames se parent d'un plastron triangulaire chargé de monnaies. On en voit dont la valeur est de 30 à 50 francs[1].

Outre les pièces d'argent, les femmes tchérémisses emploient les cauris comme ornements.

Ce joli petit coquillage a une valeur particulière aux yeux des primitifs. Il remplace chez certaines peuplades le numéraire, ainsi que l'indique son nom latin, et chez un grand nombre il est utilisé comme bijou.

Les jeunes filles tchérémisses portent des colliers de cyprées, et les femmes mariées en grande toilette se parent de deux larges écharpes brodées de ces petits coquillages[2]. Les ceintures, les plastrons, les tresses des cheveux, sont également ornés à l'occasion de cauris.



Tchérémisses aux champs. — Dessin de Maleteste.

Dès notre arrivée à Parate, nous nous occupons d'acheter des costumes et des bijoux; mais au début les transactions sont lentes. On se défie de nous. Même ici, tout près d'une grande ville, les Tchérémisses sont d'une sauvagerie extraordinaire. Dans les champs, les femmes seules prennent la fuite à notre approche, et les habitants d'un hameau ne voulaient-ils pas nous mettre à la porte! La venue d'un étranger leur inspire plus d'appréhension qu'au Lapon ou à l'Eskimo du Grönland. Ces pauvres Finnois sont comme les chiens auxquels les mauvais traitements de leur maître ont appris à redouter l'approche de l'homme : Russes et Tchérémisses vivent pourtant en bonne harmonie. D'autre part, le gouvernement essaye d'élever ces Finnois au niveau des paysans slaves. Des écoles sont ouvertes, dans lesquelles l'enseignement est donné en tchérémisse et en même temps la connaissance du russe vulgarisée. Néanmoins un certain nombre d'hommes et la plupart des femmes ignorent cette langue. De longtemps la fusion entre les deux races ne sera pas obtenue.

Le paysan russe chez lequel nous demandons l'hos-

1. Sommier, ouvrage cité.

1. Tous ces ornements sont spéciaux aux Tchérémisses des environs de Kazan. La collection ethnographique que nous avons rapportée de notre voyage est exposée au musée Guimet.

2. Une des écharpes que j'ai acquises est bordée de *Cypræa moneta* et de *Cypræa moneta* var. *ichterina*, d'après la détermination de M. Dautzenberg.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes tchérémisses battant le blé. — Dessin de Mme Paule Crampel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pitalité nous reçoit cordialement. « La France est amie de notre empereur », dit-il à Boyanus, et en amis il nous accueille.

Dans ces campagnes n'arrive aucun journal, aucun bruit du monde extérieur : néanmoins, par une lente infiltration, les sentiments de sympathie pour notre pays ont pénétré jusque dans les masses les plus profondes du peuple russe.

Nous dînons frugalement d'œufs et de fraises, arrosés d'excellent thé, puis nous nous couchons sur le plancher, recouvert d'une couverture caoutchoutée. Désormais, pendant plusieurs mois, ce sera notre lit. Au début il semble bien un peu dur, mais après quelques jours d'accoutumance nous y dormirons comme sur de la plume. En même temps nous mangerons avec nos doigts et nous n'éprouverons plus le besoin de nous laver. Nous aurons perdu toutes les habitudes des gens civilisés; nous serons redevenus des primitifs comme les Tchérémisses. La civilisation est un vernis très mince qui s'écaille rapidement à l'air.

Le lendemain nous allons visiter plusieurs villages tchérémisses.

Quel kaléidoscope humain que ce pays! Nous traversons un village tchérémisse; à quelques kilomètres de là, un autre village, habité par des Tatars, puis, un peu plus loin, une bourgade russe. Très pittoresque est le village musulman d'Ourasli avec sa petite mosquée en bois perchée sur une colline. Si elle n'était surmontée du croissant, on la prendrait pour une modeste église de nos campagnes. Bientôt après voici une église grecque, et tout près de là un bois sacré où les Finnois viennent faire des sacrifices religieux. Sur un espace de quelques kilomètres vous rencontrez des représentants de trois races et des zélateurs de trois religions différentes, et tout ce monde vit dans la plus parfaite harmonie, païens, musulmans, catholiques grecs. Ces pauvres gens, que l'on traite de barbares, donnent aux nations civilisées l'exemple de la tolérance religieuse.

Après une course de plusieurs kilomètres sous un soleil ardent, nous atteignons un bois où les Tchérémisses viennent se livrer à leurs pratiques. C'est une belle futaie de tilleuls et de chênes, perchée sur une colline au-dessus d'un vallon plein de fraîcheur. Dans ces campagnes brûlées un poète n'eût pas mieux choisi une retraite pour y rêver. Un sentier s'ouvre sur le bord du chemin : nous nous y engageons; à peine avons-nous fait quelques pas, que voici le sol couvert d'ossements d'animaux domestiques. Aux arbres sont suspendues des touffes de paille, des boîtes en écorce de bouleau ou de tilleul renfermant des ossements; un jeune chêne porte le squelette d'un lièvre, offrande de quelque chasseur. Cette allée d'ex-voto conduit à une clairière. Là se trouve le sanctuaire. Devant un vieux chêne à moitié mort est établi un foyer sur lequel on a fait récemment brûler les os d'un animal; la tête est encore presque intacte. Au tronc de l'arbre sont fixés deux petits cierges, et à toutes les branches voisines sont accrochées des offrandes comme sur les bords du sentier.

La cérémonie religieuse consiste en un repas sacré. On cuit un animal domestique, après quoi on le mange; il n'y a de perdu pour l'assistance que les os, que l'on fait brûler.

Dans la religion tchérémisse comme dans toutes celles qui ne relèvent pas du rationalisme, l'offrande, croient les fidèles, est le plus sûr moyen de gagner l'oreille des dieux, et pour obtenir la réalisation de leurs vœux les Finnois viennent faire des sacrifices dans leurs bois sacrés. Le sacrifice est naturellement en rapport avec la grandeur du désir dont on sollicite l'accomplissement. Dans les cas graves, pour la guérison d'un malade, par exemple, on abat un veau ou un mouton; les petites offrandes consistent en oies, canards ou poulets, ou encore en fagots, que l'on promet de brûler si le vœu est exaucé. Toutes superstitions que d'autres populations prétendues civilisées et chrétiennes pratiquent, plus ou moins modifiées.

A midi nous arrivons à un village entièrement habité par des Tchérémisses. Même aspect qu'à Parate, mais ici les constructions sont plus typiques.

Voici, par exemple, une *kouda*, construction spéciale aux Finnois de cette région. C'est un cube surmonté d'un cône. A cette baraque en bois ne se trouvent que deux ouvertures, la porte et, dans le toit, un trou pour laisser passer la fumée du foyer établi entre des pierres au milieu de l'unique pièce de la maison. A l'intérieur, le long des murs, sont établis des bancs et des étagères garnies d'ustensiles de cuisine.

Quelques fermes offrent des spécimens encore plus anciens de l'architecture indigène. Vous voyez, par exemple, dans un coin de l'aire, un appareil conique de perches dressées au-dessus d'un trou. Actuellement cette construction sert de séchoir pour les céréales; on allume du feu dans la cavité, et sur les perches on entasse les gerbes. Dans le cours des âges cet édicule a changé de destination : primitivement il servait d'habitation; c'est le premier abri imaginé par les Tchérémisses, comme au reste par toutes les autres tribus finnoises. Examinez les *kota* des Finlandais, les huttes et les tentes des Lapons, les *tchioumes* des Ostiaks, toutes dérivent du même type primitif de construction : un cône de perches dressées, presque semblable au séchoir des Tchérémisses; le revêtement de ces diverses habitations seul diffère, suivant les régions et les races. Les Tchérémisses n'ont appris l'art d'élever des maisons qu'après s'être trouvés en relations avec les Turco-Mongols : jusque-là ils vivaient l'hiver dans des trous surmontés d'un toit couvert de terre. Sur les bords des affluents du Volga on a découvert un grand nombre de trous renfermant des *kjökkenmödinger*, vestiges de ces habitations primitives[1].

1 Smirnov, ouvrage cité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Tchérémisses tirent presque toutes leurs ressources de l'agriculture et de l'élevage du bétail. A l'occasion ils deviennent chasseurs et pêcheurs. Ils poursuivent principalement les palmipèdes, le lièvre et l'écureuil, dont ils vendent la peau aux Tatars. Lors de notre voyage, la dépouille de ce petit ruminant valait 20 kopeks, soit environ 60 centimes.

Très curieuse est leur embarcation. Un simple tronc d'arbre creusé dont les bords sont exhaussés par deux planches. Les pirogues des Indiens ne sont pas plus primitives.

Le lendemain nous visitons un village païen situé très loin dans la campagne, à l'écart des chemins battus.

Aujourd'hui tous les habitants sont en liesse : un mariage va être célébré prochainement; le fiancé est venu rendre visite à sa future, et pour fêter cet heureux événement, bon nombre de gens ont bu plus que de raison, le fiancé tout le premier. L'eau-de-vie a un rôle très important dans la conclusion des mariages : c'est par des libations que la jeune fille marque son consentement à l'union projetée. Dans le district de Vetlouga, raconte M. Smirnov, lorsqu'un jeune homme a fait choix d'une femme, il se rend à son domicile accompagné d'un compère, chargé de débattre les

Femmes tchérémisses. — Gravure de Thiriat.

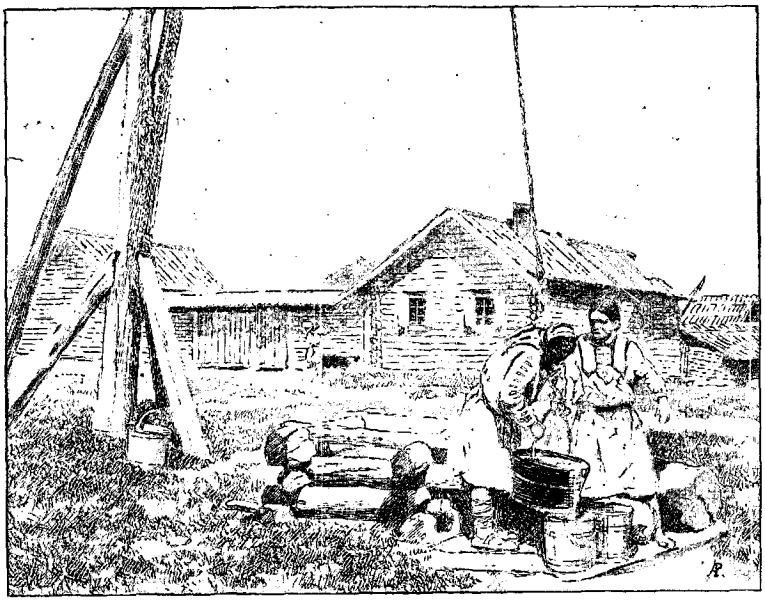
conditions de l'hymen, et muni, comme lui, d'une bouteille. « Nous sommes venus faire boire la fille », disent-ils aux parents en entrant dans leur maison; en même temps le jeune homme présente à la jeune fille une bouteille de *vodka* (eau-de-vie de grain). Consent-elle à l'union, elle accepte la bouteille et en offre immédiatement un verre au jeune homme. Celui-ci lui verse à son tour une rasade; une fois qu'elle a bu, la jeune fille régale ses parents et le compère. C'est maintenant à ce dernier de parler; mais avant d'entamer la discussion des questions d'intérêt, nouvelles libations. Quand tout est arrêté, la fiancée reconduit son futur époux dans la cour en lui offrant de nouvelles rasades. Juste à ce moment de la cérémonie nous arrivons. La fiancée accompagne toute souriante le jeune homme à sa pletionka; évidemment c'est un mariage d'inclination : le futur est complètement ivre.

Dans cette région, tous les indigènes sont monogames. Actuellement il n'y a guère que les Tchérémisses des arrondissements de Krasnoufimsk (gouvernement de Perm) et de Birsk (gouvernement d'Oufa) à posséder des harems; encore la plupart n'ont-ils que deux femmes. A ces deux femmes et aux enfants qui en sont issus, la coutume reconnaît des droits égaux. Chez les Finnois de ces districts, moins soumis à l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fluence slave que ceux du Volga, le mariage est opéré par le rapt. Généralement il y a accord préalable entre le ravisseur et la jeune fille ; mais parfois se produisent de véritables enlèvements accompagnés de violence et suivis de tentatives de suicide de la part de la jeune fille violentée.

Cette pratique sauvage a été remplacée presque partout par l'achat de la jeune fille. Le futur époux achète purement et simplement sa fiancée, comme il achèterait une tête de bétail. Ici le prix d'une femme, le *kalim*, varie de 5 à 100 roubles : des filles pauvres sont parfois cédées par leurs parents pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Que la jeune fille soit jolie ou laide, qu'elle ait ou non les qualités d'une bonne maîtresse de maison, peu importe pour la fixation du montant du kalim. Tout dépend de la fortune du futur et des conditions qu'il pose pour la dot. Est-il riche et peu exigeant, les parents de la jeune fille désirent-ils l'établir pour s'en débarrasser, le kalim sera naturellement de moindre valeur.



Femmes tchérémisses au puits. — Dessin de de Parys.

Ne croyez pas que ces païens soient des barbares. Les Tchérémisses ont, au contraire, une certaine civilisation primitive qui leur est propre. Dans les arts du dessin, les broderies exécutées par les femmes sont, comme nous l'avons dit plus haut, des chefs-d'œuvre d'ornementation. De plus, ces Finnois ont su inventer des instruments de musique, une cithare, un tambour et une cornemuse. Les accords qu'ils tirent de ces instruments sont loin d'être harmonieux : ils chantent en majeur et l'accompagnement est en mineur[1] ; une fois les musiciens en train, cela devient un charivari épouvantable : aussi, chaque fois qu'un orchestre tchérémisse se faisait entendre, fallait-il entraver les chevaux qui se trouvaient dans la cour.

Après avoir passé la journée au milieu des Tchérémisses païens, nous repartons le soir même pour Kazan. Maintenant une agréable fraîcheur a succédé à la chaleur étouffante de la journée, et c'est plaisir de courir la campagne à la rapide allure des excellents chevaux russes. Doucement bercés par le mouvement de la pletionka, nous nous endormons bientôt, pour ne nous réveiller qu'aux portes de Kazan. A ce moment le soleil se lève radieux dans un ciel d'un bleu merveilleusement nuancé. Les dômes, les campaniles multicolores, étincellent de lumière : leur masse enveloppée d'une légère gaze de vapeurs matinales semble flotter en l'air; dans le demi-réveil, cette vision semble un rêve.

1. Sommier, ouvrage cité.

III

Les Tchouvaches. — La poussière en Russie. — La foire de Tsivilsk. — Costume des Tchouvaches. — Visite à un lieu de sacrifice. — Croyances et superstitions des Tchouvaches.

Quelques heures de sommeil et nous voici de nouveau frais et dispos avec le projet de partir le soir même pour le pays des Tchouvaches.

En amont de Kazan, sur la rive droite du Volga, derrière une mince ligne de colonies russes, ces Finnois forment un noyau compact de plus de 450 000 individus.

Dans l'après-midi, arrivée à Tcheboksari. Le soir même, nous partons en pletionka. Pas brillant notre attelage, deux pauvres biques qui s'en vont trottinant, sans rien de l'allure vive habituelle aux chevaux russes. « Plus vite! » crions-nous à notre cocher tchouvache, et le bonhomme de nous expliquer en mauvais russe que ses chevaux ont déjà fourni une trotte de 80 verstes et que pour arriver au gîte il leur reste à parcourir 20 verstes. Pour toute nourriture pendant cette longue étape, les pauvres bêtes n'ont mangé qu'un peu d'herbe broutée sur les bords de la route. « On n'a faim que lorsqu'on a l'habitude de manger », ajoute philosophiquement notre automédon.

Ici bêtes et gens sont d'une endurance surprenante. Aussi facilement qu'ils absorbent des repas pantagruéliques, les Russes se serrent le ventre. Repus ou à jeun, ils marchent avec une égale endurance. Pendant toute une journée un cavalier galopera; pour sa nourriture un morceau de pain et quelques verres de thé suffiront largement et sa monture se contentera d'un peu d'herbe. Le cheval russe est le meilleur cheval du monde, et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tchouvaches de Tsivilsk. — Dessin de J. Lavée.

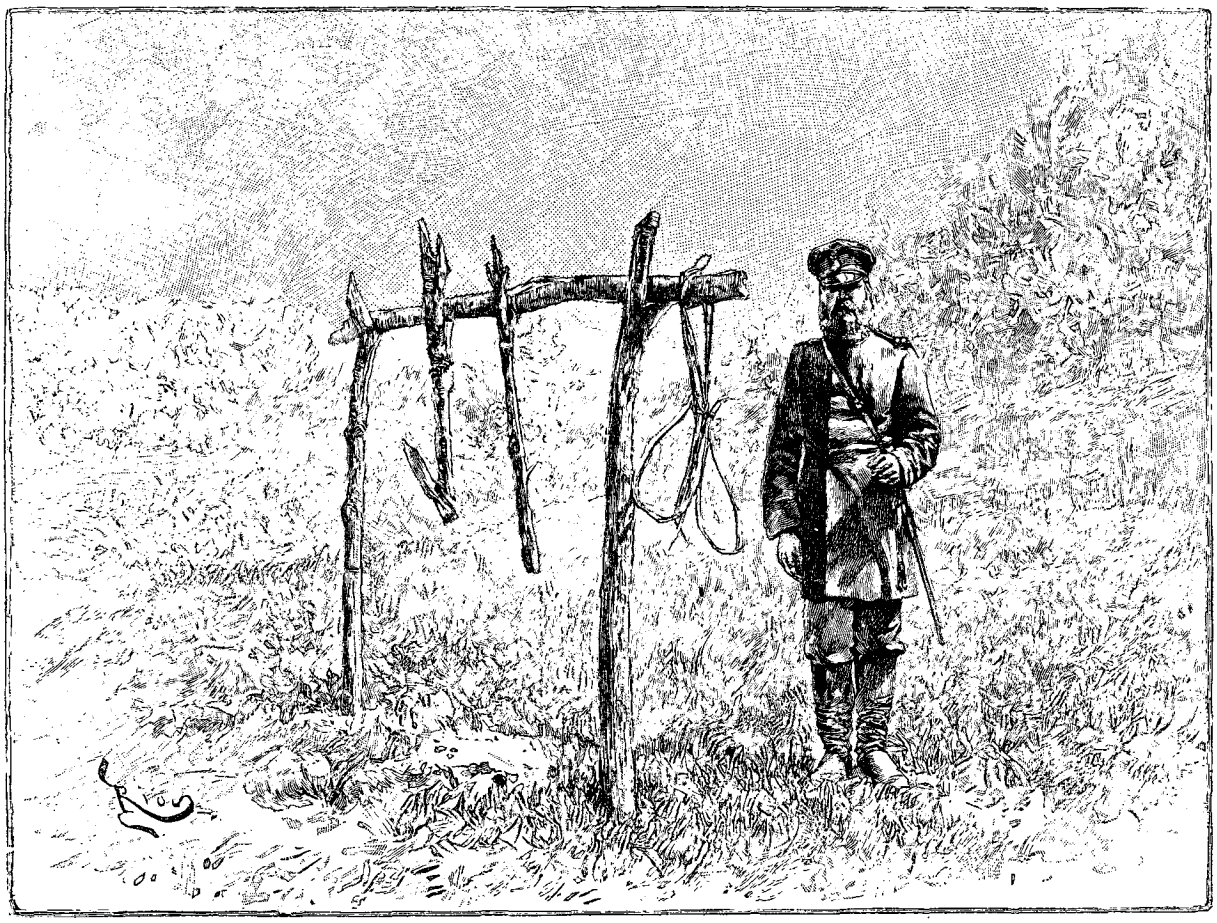
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Russe l'Européen le plus endurci à la fatigue et aux privations. Jugez, par suite, de la force de l'armée : c'est le meilleur instrument de guerre existant actuellement.

Notre étape se termine au village tchouvache d'Abachévo.

Très simple l'habitation tchouvache. Une maisonnette en bois, précédée d'un petit perron couvert d'un toit à deux auvents. Au milieu un couloir, à gauche un magasin à blé, à droite la chambre de famille, occupée en grande partie par le poêle russe traditionnel. Devant la maison, séparée de la rue par une clôture, une cour rectangulaire bordée de hangars, d'étables, de magasins; derrière, un jardin. C'est en somme la même architecture que chez les Tchérémisses.

Le lendemain, en route pour Tsivilsk! A quelques kilomètres d'Abachévo la plaine verse dans un fond où se trouve Tsivilsk. De loin la ville est signalée par une nuée de poussière, produite par le mouvement de la foire. Il y a là 5 à 6000 Tchouvaches réunis sur un espace de quelques hectares. Chaque matin, arrivent en foule les indigènes des villages environnants : ils s'amusent là toute la journée, et, le soir venu, retournent chez eux pour recommencer le lendemain jusqu'à la fin



Lieu de sacrifices tchouvache. — Dessin de Riou.

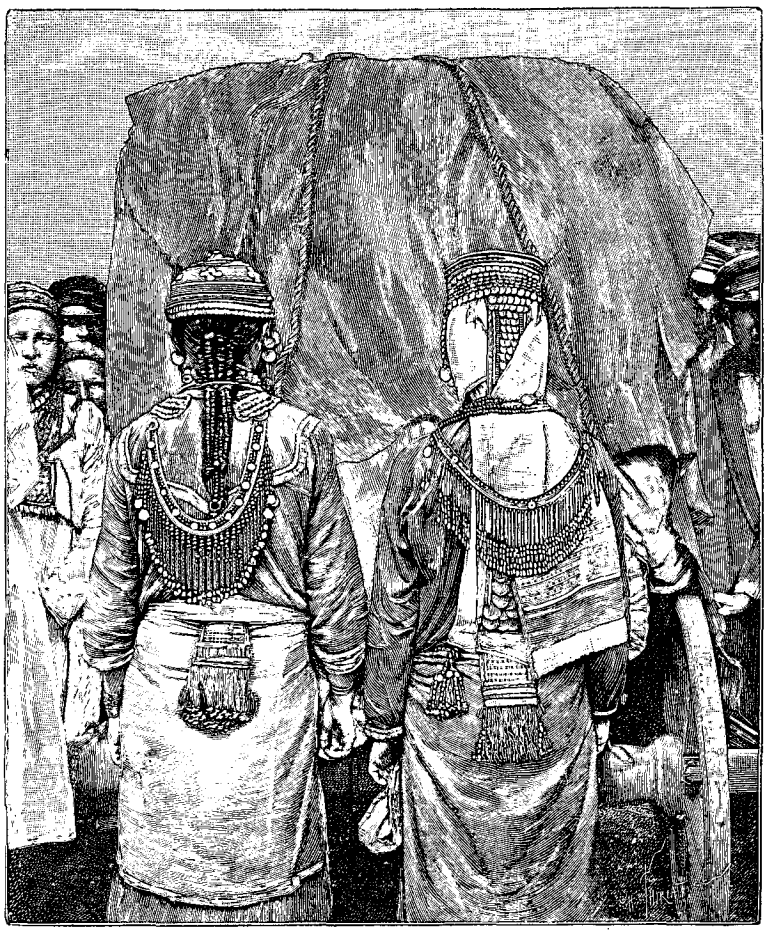
de la fête. C'est le même spectacle que dans nos pays : des animaux que l'on vend et que l'on achète, des baraques où l'on débite de la cotonnade, des verroteries, de la ferraille, de l'épicerie, etc., enfin des chevaux de bois.

Autour de cet appareil, foule compacte. Il y a d'abord les gens qui se donnent le luxe de faire un tour sur la mécanique; puis il y a les gens qui, moyennant finances, ont été admis dans l'enceinte d'une palissade à contempler les heureux de cette terre montés sur les chevaux de bois; enfin, derrière, masse compacte occupée à regarder ceux qui voient quelque chose.

Mais voici que nous faisons bientôt concurrence aux chevaux de bois. Nous installons les appareils de photographie et invitons les assistants à venir poser. De tous côtés on accourt aussitôt, et pour maintenir l'ordre autour de nous l'aide de deux agents de police n'est pas de trop. Comme le montrent nos photographies, les costumes des Tchouvaches présentent une très grande ressemblance avec ceux des Tchérémisses. Le vêtement des hommes est le même, et celui des femmes ne diffère de ceux que nous avons vus de l'autre côté du Volga que par des détails d'ornementation. Les femmes tchouvaches ont, comme les Tchérémisses, un costume à moitié masculin : un petit pantalon et une chemise-jupe en toile, généra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement blanche, ornée de broderies en soie rouge et de rubans également rouges, du moins aux environs de Tsivilsk[1]. Toutes portent un tablier garni dans le bas de broderies multicolores. Très curieuse est leur coiffure. Pour les jeunes filles, c'est une toque en cuir, ornée de dessins géométriques de différentes couleurs formés de perles de verre, avec une garniture de petits disques d'argent simulant d'anciennes monnaies. Une jugulaire chargée de pièces d'argent maintient la coiffure. Les femmes mariées ont la nuque et le cou enveloppés d'une serviette (*sorbane*) semblable au charpane tchérémisse et dont les deux pans tombent dans le dos comme ceux d'une écharpe. Par-dessus, les riches portent un bonnet cylindrique chargé de disques d'argent et de pièces de monnaie, auquel est suspendue, derrière, une longue bande d'étoffe également garnie de pièces d'argent. Sur certaines de ces coiffures il y a pour 300 francs de numéraire, et les femmes aisées en ont bien pour une somme égale autour du cou et sur la poitrine. Toutes ont un collier de pièces, plus ou moins large, suivant la richesse de celle qui le porte, et, attachée au cou de la chemise, une bande d'étoffe également garnie de numéraire, enfin sur la poitrine un ou deux plastrons couverts de petits disques ou de vieilles pièces d'argent.



Femmes tchouvaches vues de dos. — Gravure de Thiriat.

Ajoutez à cela des colliers, des pendeloques de cauris et de perles de verre, ballottant sur la poitrine et dans le dos. Pour terminer la description des toilettes tchouvaches, signalons la ceinture des femmes, garnie à la chute du dos d'une sorte de croupière. Sur les fesses et sur les hanches, les élégantes attachent de longs cordonnets chargés de morceaux de cuivre, qui cliquaillent au moindre mouvement. Lorsque marchent des femmes parées de ces singuliers bijoux, vous croiriez qu'on remue un magasin de vieille ferraille. Jugez de l'aspect pittoresque de la foire avec tous ces costumes bizarres !

Hommes et femmes sont grands et vigoureux. Tous laissent l'impression d'une race vivace. Beaucoup de femmes ont conservé leur type finnois bien accusé. Ici du moins les Tchouvaches paraissent s'être peu mêlés aux Tatars.

Dans la soirée nous quittons Tsivilsk pour aller passer la nuit dans un hameau aux environs.

Un lieu de sacrifice est situé à un kilomètre et demi environ du village dans un large et profond ravin, parsemé de taillis de chênes. C'est une réunion de cuisines en plein vent. Il y a d'abord un grand échafaudage long de 10 mètres, garni de vingt-neuf crochets en bois pour suspendre les marmites ; en dessous, on voit les traces encore fraîches de onze foyers. A côté se trouvent deux autres échafaudages beaucoup moins longs, l'un garni de deux crochets, l'autre d'un seul : sans doute des autels particuliers. Les femmes, nous a-t-on dit, n'assistent pas aux grands sacrifices, à moins qu'elles ne soient veuves et qu'elles n'aient point de fils âgé pour les représenter à la cérémonie. Si le renseignement est exact, ce serait un emprunt aux idées musulmanes.

Comme leurs voisins tchérémisses, les Tchouvaches sont animistes : leur imagination peuple le monde extérieur d'esprits dont l'homme doit s'assurer le concours pour vivre heureux, et le moyen de se concilier la faveur de ces êtres surnaturels est de leur faire des sacrifices.

La religion des Tchouvaches comporte des fêtes publiques et des cérémonies privées, toutes consistant en ripailles. Dans les grandes solennités, ou

1. Du temps de Pallas, les broderies étaient rouges, bleues ou noires. Aujourd'hui encore les couleurs varient suivant les districts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour obtenir la réalisation d'un désir qui leur tient au cœur, les indigènes immolent des chevaux et du gros bétail; pour les petits sacrifices, ils tuent des volailles, principalement des oies. Jamais ils n'immolent de porcs : à leurs yeux c'est un animal impur.

Dans les cérémonies publiques, la direction du culte et la charge d'immoler les animaux appartiennent à une sorte de prêtre appelé *iomzi*. Le iomzi jouit d'un grand prestige auprès de ses compatriotes; il joint au sacerdoce les professions de rebouteur et de charlatan.

Les fêtes publiques, les *simik*, durent généralement plusieurs jours. Un jour les habitants d'un village sacrifient, et de tous les environs on vient prendre part à l'agape sacrée; puis le lendemain c'est au tour d'un autre hameau de régaler les hommes en l'honneur des dieux. Les différents villages s'offrent ainsi une série de tournées.

Pendant toute la durée des fêtes, les Tchouvaches ne doivent pas travailler, même en cas d'urgence. Ceux qui transgressent cette défense risquent une correction; il y a quelques années, un indigène aurait même été tué pour n'avoir point respecté cette coutume.

Village tchouvache d'Abachévo (voy. p. 302). — Dessin de Martin.

Du 24 au 29 juin les indigènes célèbrent une grande fête. Quelque temps auparavant, le jeudi qui précède la Trinité du calendrier russe, a lieu la commémoration des morts. La cérémonie consiste en ripailles et beuveries; ce jour-là, nous disait l'*ispravnik* de Tsivilsk, le cimetière devient un cabaret.

Les sacrifices privés sont faits en vue d'obtenir la guérison d'un malade ou à l'occasion des principaux événements de la vie domestique, naissance, mariage. Ainsi, après que la demande du jeune homme a été agréée par la jeune fille, le nouveau fiancé rend grâce aux dieux, lorsqu'il retourne chez lui, en faisant un petit sacrifice à la première bifurcation qu'il rencontre sur sa route. Il répand, par exemple, de l'eau-de-vie sur le sol.

Le 7 juillet nous revenons sur le Volga à Sounderi, ou Marjinskii, petite ville située en aval de Tcheboksari.

Nous passons une partie de la nuit sur le ponton de Sounderi à attendre le vapeur. C'est demain grande fête à Kazan. Tous les ans à pareille époque on transporte la célèbre image de Notre-Dame de Kazan du couvent Bogoroditzki, situé aux environs de la ville, à l'une des églises du Kremlin, où elle demeure quelque temps. Cette icone jouit d'une très grande réputation dans toute la Russie, et de très loin une foule de fidèles vient assister à la procession. Lorsque le paquebot arrive à Sounderi, il est déjà bondé de pèlerins.

Le lendemain, quand nous arrivons à Kazan, une foule compacte garnit les talus des remparts du Kremlin le long desquels doit passer la procession.

De loin la masse rouge des femmes fait l'effet d'un immense champ de coquelicots. Il est 9 heures du matin, le cortège ne passera qu'à midi, et tout le monde attend calme et résigné, sous un soleil ardent de 35 à 40 degrés pour le moins et sous une pluie de poussière!

Aujourd'hui nous voyons Kazan sous un de ses mauvais côtés. La poussière tombe dru comme une ondée : au lieu d'eau, c'est du sable qui tombe du ciel.

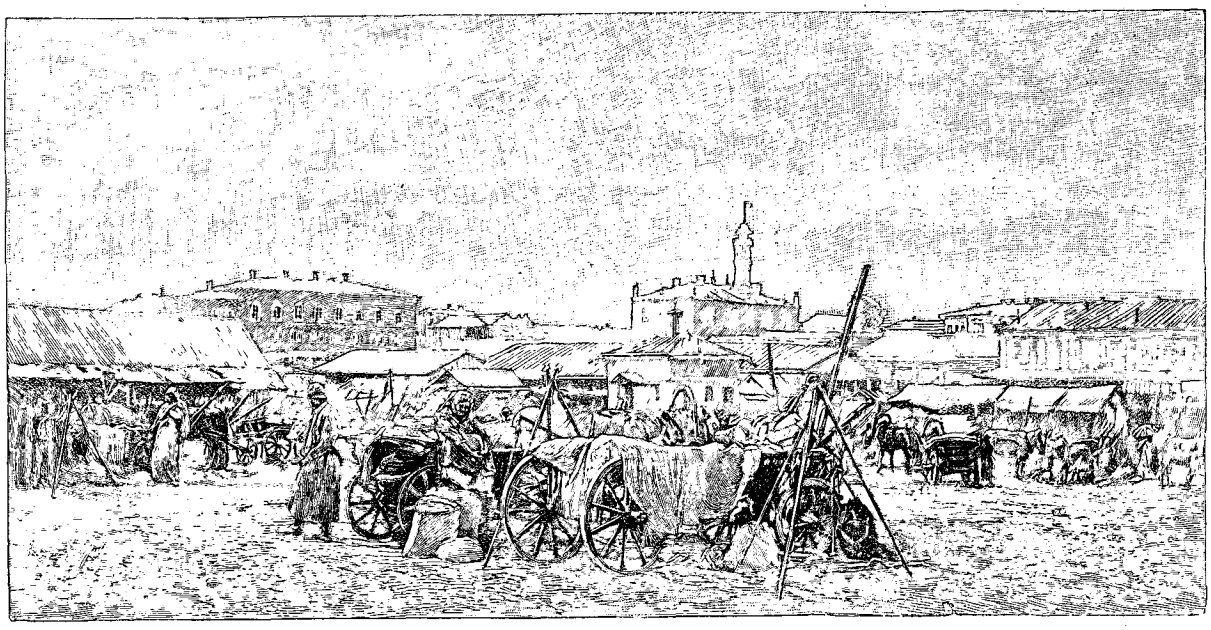
J'aurais vivement désiré voir le défilé de la procession, mais pour cela il eût fallu rester tête nue sous un soleil flamboyant. Je n'assistai qu'à la fin de la cérémonie, et bien m'en prit; à plus de 200 mètres de la procession il fallait se découvrir, et à l'ombre le thermomètre s'élevait à + 27 degrés. Néanmoins aucun des pieux assistants ne paraissait s'en apercevoir. La foi protège de tout!

Charles Rabot.

(La suite à la prochaine livraison.)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché de Perm (voy. p. 306). — Gravure de Bazin.

EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE

(LA PETCHORA — L'OURAL — LA SIBÉRIE),

PAR M. CHARLES RABOT[1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

IV

La Kama. — Perm. — Les Permiaks. — Costumes et habitations de ces indigènes.

Les plaines ensoleillées de Kazan et leur grouillement multicolore de races diverses sont maintenant loin de nous. Nous avons quitté la région asiatique du Volga pour atteindre tout là-bas, au fond du bassin de la Kama, Tcherdine, point de départ de notre exploration projetée dans le bassin de la Petchora.

De Kazan à Tcherdine c'est une navigation de 1 400 kilomètres, la distance de Paris à Dantzig. On descend le Volga sur une centaine de verstes, et le reste du trajet se fait par son affluent la Kama, presque aussi important que le fleuve lui-même.

En Russie, les fleuves, comme toutes choses d'ailleurs, sont hors de proportions avec ce que nous sommes habitués à voir. La Kama, par exemple, est d'un tiers plus longue que le Rhin, et ses affluents la Bielaya et la Viatka ont un développement de cours dépassant celui de la Loire ou de la Seine.

Tour à tour, suivant les saisons, chaussées de glace ou « chemins qui marchent », ces grands cours d'eau sont les principales routes du pays; mais leurs rapides variations de régime en rendent la viabilité précaire. Après la débâcle, qui a lieu en mai, la fonte des neiges détermine une inondation considérable; les rivières deviennent des mers d'eau douce. A cette époque le Volga est bien large d'une vingtaine de kilomètres; puis l'eau baisse rapidement, elle tombe pour ainsi dire, et dès le milieu d'août la navigation devient très difficile. A notre retour de Sibérie, en septembre, à la suite d'un été particulièrement sec, les vapeurs du Volga et de la Kama, même ceux de faible tonnage, ne circulaient plus que très difficilement et avec une extrême lenteur; partout ailleurs les services étaient interrompus.

Sur la Kama, dont le bassin s'étend très loin dans les régions humides du nord, pareille baisse des eaux est accidentelle; elle est au contraire habituelle sur

1. Suite. — Voyez p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les autres fleuves de la Russie orientale. Toutes les conditions nécessaires au maintien d'un débit abondant font défaut dans cette région; le sol sablonneux facilite les infiltrations, les pluies sont rares, et sous le soleil ardent de l'été l'évaporation est considérable.

Dans la vallée de la Kama, toujours des paysages boisés avec des fuites d'horizons lointains, bleuis par la masse des arbres. Ce n'est plus comme dans nos régions, des paysages limités donnant la sensation de quelque chose de précis, de borné : ici c'est l'infini. Le sol est plus accidenté qu'aux environs de Kazan, des collines lointaines apparaissent, et la rive droite est formée de terrasses sablonneuses ou argileuses, hautes en certains endroits d'une quarantaine de mètres. A la base de ces escarpements sourdent des sources dont le suintement détermine la formation de petits cañons et de ravins dans l'épaisseur de la masse argileuse. Ailleurs elles produisent des éboulements. Le lent travail de ces veines d'eau souterraines contribue à élargir le lit de la Kama aux dépens des terres environnantes.

Ce pays laisse l'impression d'un désert. De loin en loin, un village de masures noires dominé par le hérissement multicolore d'une église. Avec leurs dômes verts ou leurs cinq clochetons bleus et leurs murailles blanches, ces églises donnent seules quelque variété à ce paysage sans intérêt. Ce sont les points d'orgue du tableau. Tous les 300 ou 400 kilomètres, une ville ou plutôt ce qu'on est convenu d'appeler une ville en Russie, Tchistopol, Sarapoul, chef-lieu d'un vaste district habité par les Votiaks, une des peuplades finnoises du groupe permien.

Après une navigation de soixante heures nous sommes à Perm, au terme de la première partie du voyage. Nous voici à l'extrémité orientale de l'Europe, au seuil de l'Asie. Si l'on tient compte de sa position par rapport à l'Oural, Perm est la dernière ville d'Europe; mais, comme le dit très justement M. Cotteau[1], pour démontrer que la domination de la Russie s'étend à la fois sur l'Europe et l'Asie, le gouvernement impérial n'a tenu aucun compte des limites naturelles acceptées de tout temps par les géographes et a fait passer à l'est de l'Oural, au commencement de la plaine sibérienne, la frontière orientale de la province de Perm.

Très gai, l'aspect de la ville avec la gare monumentale du chemin de fer de l'Oural, construite dans un joli style oriental. A côté, un superbe palais étale ses colonnades et son fronton; plus loin, des églises élèvent leurs dômes pittoresques, tout cela disséminé au milieu de la verdure devant le large fleuve. Derrière cette rangée d'édifices, il n'y a plus qu'un village.

Chaque ville russe possède une sorte de halle, de quartier des marchands, le *gostiny dvor*, le bazar, comme nous traduisons très inexactement en français. Vous y trouvez les marchandises les plus variées et les plus différentes, des aiguilles à côté des voitures, des soieries comme des pains de sucre. A Perm, le *gostiny dvor* est formé d'échoppes pittoresquement rangées sur une grande place. Au milieu grouille une foule de Russes et de Tatars aux vêtements éclatants dont le mouvement ajoute au pittoresque du tableau. Pour compléter nos approvisionnements, nous avons à faire ici d'importantes emplettes. Nous achetons du sucre, des clous, de la bonne corde, un article essentiel en expédition, le plus essentiel peut-être après les vivres.

Le lendemain, départ de Perm. Nous nous embarquons de nouveau sur la Kama à destination de Tcherdine avec le projet de faire en route une escale pour visiter les Permiaks.

Au delà de Perm, paysage très pittoresque. Tantôt les berges s'escarpent en hautes terrasses couronnées de bois, tantôt au contraire elles s'abaissent, découvrant de riantes perspectives de champs cultivés et de forêts. Par endroits, dans ce cadre de verdure, la rivière s'élargit en forme de lac; d'un bord à l'autre, la distance est bien d'un kilomètre et nous sommes ici à plus de 200 lieues de l'embouchure de la Kama! Le soleil est éclatant, le ciel d'un bleu immaculé : n'importe, ce rayonnement de lumière, la masse compacte des arbres verts, donnent au pays un aspect septentrional; si l'on ne sent pas encore la fraîcheur du nord, on la devine. Le pays est plus joli, plus agréable à l'œil que la vallée du Volga, mais il étonne moins. C'est une contrée comme une autre.

14 juillet. — A 7 heures du matin nous débarquons à la station de Pogevo, située à proximité de la région occupée par les Permiaks.

Les Permiaks appartiennent à la grande famille finnoise, et constituent le groupe permien avec les Votiaks de la Kama et les Zyrianes de la Petchora.

Ce seraient, au témoignagne des historiens, les plus anciens habitants du nord-est de la Russie. Ils auraient apporté de l'Altaï l'art d'exploiter les mines, et les traces d'ancienne exploitation que les indigènes attribuent aux Tchoudes légendaires seraient l'œuvre des ancêtres des Permiaks. Mais, comme le fait très justement observer M. Deniker[1], les anthropologistes n'ayant point comparé leurs crânes avec ceux des Tchoudes, la parenté entre les deux peuples n'a pu être établie avec certitude.

D'après le dernier recensement (1885), les Permiaks seraient au nombre de 90 000, la plupart établis dans la partie septentrionale du gouvernement de Perm (arrondissements de Solikamsk et de Tcherdine). En dehors de ces circonscriptions on en trouve une dizaine de mille dans le gouvernement de Viatka et quelques petits clans sporadiques dans l'Oural.

Un des groupes permiaks les plus compacts se rencontre dans la longue vallée de l'Inva, affluent

1. E. Cotteau, *De Paris au Japon à travers la Sibérie*. Paris, Hachette, 1883.

1. Deniker, *Esquisse anthropologique des Permiaks* (compte rendu de l'ouvrage du professeur Maliev dans les *Archives slaves de biologie*, Paris, 1887, t. III, n° 3).

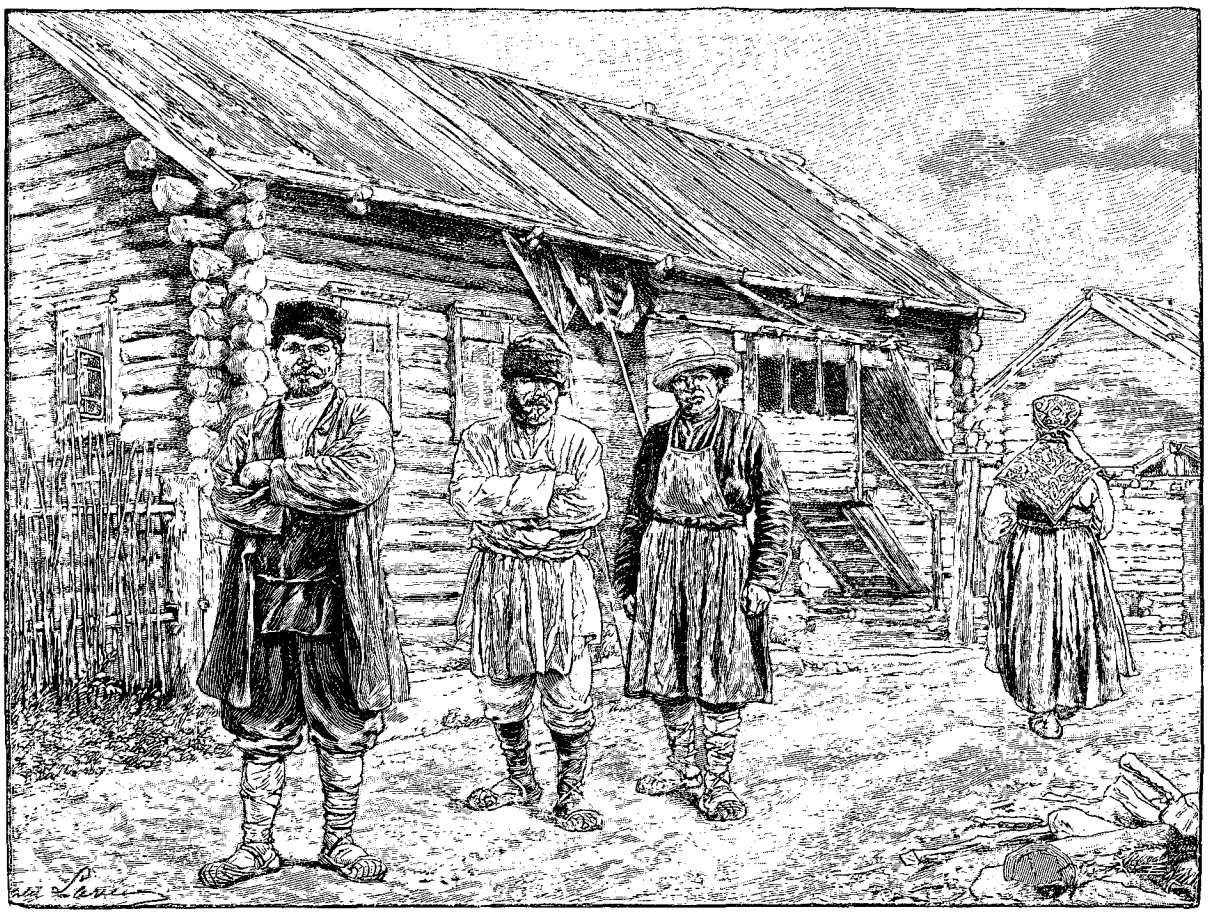
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droit de la Kama. En poussant dans cette direction, nous espérons trouver une population caractéristique.

A Pogevo nous louons une *plétionka*, et maintenant fouette cocher! Malgré l'heure matinale, la chaleur est très forte, pas un souffle d'air, et sur la route blanche le soleil tape ferme.

A 9 heures du matin nous voici à Maïlkora (distance, 17 verstes[1]), grand village de 5 000 habitants aggloméré autour d'un haut fourneau appartenant au prince Demidov. Nous changeons de voiture et de chevaux, puis repartons aussitôt pour Kouproz. Nouvelle étape de 22 verstes, parcourue en 2 heures 15 minutes.

A 2 verstes de Maïlkora commence la région habitée par les Permiaks. A première vue, ces indigènes se distinguent des Russes par la couleur bleue de leur costume. Le bleu est la couleur favorite de ces Finnois. Hommes et femmes portent presque tous des vêtements de cette teinte, et leurs ustensiles de ménage, les seaux par exemple, sont également presque tous barbouillés de cette couleur. Bien que nous suivions une route fréquentée, tous les indigènes ne parlent pas le russe, la plupart des femmes l'ignorent. L'assimilation est donc encore loin d'être complète.



Maison et types permiaks. — Dessin de J. Lavée.

L'habitation permiake, la *kirkou*, a une architecture particulière. Elle ne comporte qu'un étage, situé à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol, auquel on accède par un perron de deux ou trois marches, couvert, puis par un escalier appliqué le long de la façade et également surmonté d'un toit. Au sommet de l'escalier est un carré entouré de bancs, où les indigènes aiment à se reposer. La porte d'entrée conduit dans un couloir sur lequel ouvrent les deux pièces de l'habitation. Par derrière s'étend une cour couverte surmontée d'un grenier.

2. Rappelons ici que la verste vaut un peu plus d'un kilomètre, soit exactement 1 067 mètres.

A midi nous arrivons à Kouproz, littéralement abrutis par l'ardeur du soleil. Nous nous décidons à attendre la fraîcheur pour nous remettre en route.

Le *smotritel* (maître de poste), interrogé par Boyanus sur les mœurs des indigènes, affirme avec hauteur qu'« il ne va pas au bois »; traduisez qu'il ne fait plus de sacrifices païens. Mais s'il a renoncé aux faux dieux, sa réponse autorise à croire que d'autres les adorent encore en cachette. Sur ce point, impossible d'avoir une réponse précise du bonhomme. En tous pays, les paysans ne vont pas trahir leurs secrets devant des étrangers.

Quoique convertis depuis cinq siècles, les Permiaks

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont conservé certaines pratiques païennes. L'Église grecque a adopté ces cérémonies en en modifiant simplement le sens.

Le christianisme des Permiaks diffère peu du paganisme des Tchérémisses : seulement, tandis que ces derniers font leurs sacrifices en l'honneur de divinités païennes, les autres invoquent dans leurs cérémonies les saints du paradis orthodoxe. Les croyances des deux peuples sont identiques : l'étiquette seule diffère.

A 6 heures moins un quart nous quittons Kouproz pour Koudimgkor, situé à 56 verstes de là. Maintenant que la chaleur est passée, l'étape est charmante. On traverse de grands bois pleins de fraîcheur et d'aromes balsamiques, puis des prairies et des champs cultivés, gagnés depuis peu aux dépens de la forêt. Des troncs carbonisés indiquent un défrichement récent par le procédé du brûlage, commun à tous les Finnois. Sans s'en apercevoir, on arrive sur un plissement de terrain, d'où se découvre un panorama extraordinaire. Deux lignes d'ondulations molles encadrent une plaine infinie, un horizon de mer derrière lequel le globe du soleil disparaît rouge et net comme en plein océan. Lentement la lumière jaune du couchant blanchit, puis jusqu'à l'aurore une pâle clarté remplit le ciel. Ni jour, ni nuit, cette lueur qui semble tomber d'une lune démesurée. Sous cette lumière mourante, les traits du paysage restent précis, les lointains s'agrandissent, la forêt devient toute violette, et au-dessus de la rivière fument des brouillards blancs; la terre paraît sans vie, on a la vision d'un paysage planétaire, d'un monde inanimé, la sensation de quelque chose d'extra-terrestre.

De loin en loin, des hameaux de deux ou trois maisons perdus au milieu des champs. La population est ici plus disséminée que dans les régions de race slave. Les Permiaks recherchent l'isolement, comme tous les Finnois.

A Koudimgkor, déception complète. Les habitants de ce village, que l'on nous avait représentés comme les Permiaks les plus caractérisés, ressemblent à tous ceux rencontrés sur la route. Les femmes portent le *zarafane*[1], et de leur ancien costume elles n'ont conservé qu'un petit bonnet en étoffe orné de dessins en verroterie. Quelques enfants sont vêtus d'une blouse bleue bordée de petites broderies rouges. Les Permiaks, tout au moins dans la région visitée par nous, semblent avoir perdu l'art de la broderie. En chemin nous n'avons pu acheter que trois ceintures tissées par les indigènes; l'une verte, rehaussée de rouge, est d'un dessin charmant.

Jadis les Permiaks ont été des artistes en orfèvrerie, mais cet art indigène paraît également perdu, et aujourd'hui il est difficile d'en trouver des spécimens. A Koudimgkor nous avons pu cependant acheter une paire de boucles d'oreilles d'un travail très soigné.

Ces indigènes vivent d'élevage et d'agriculture. Comme les Finnois de Finlande, ils emploient la faucille pour couper le foin. C'est un des rares instruments qu'ils aient conservés de leurs ancêtres.

A Koudimgkor, comme dans les autres villages que nous avons visités, la population enfantine est très nombreuse. Les Permiaks sont une race prolifique. D'après Maliev, en deux ans, de 1883 à 1885, leur proportion, par rapport aux Russes, dans le district de Solykamsk, a monté de 48,91 pour 100 à 51,11. L'effectif de chaque famille serait en moyenne de 6,61, nombre supérieur à celui des Slaves habitant dans le voisinage (5,27). Cet accroissement rapide des Permiaks est dû en partie à la liberté laissée aux jeunes filles. Chez ce peuple, comme chez les Eskimos du Grönland, les hommes paraissent tenir en médiocre estime la virginité de leur fiancée. D'après une vieille coutume, au moment de la célébration du mariage, la future épouse, si elle est encore vierge, doit déposer un ruban rouge sur les pages de l'Évangile. Or, dit-on, deux ou trois jeunes filles seulement sur cent sont en droit d'accomplir ce rite. Comme excuse on allègue que les femmes permiakes ne se marient guère avant vingt-cinq ans, retenues qu'elles sont jusqu'alors par leurs parents, qui les emploient à travailler. Après le mariage elles rachètent, dit-on, leurs erreurs passées par une conduite exemplaire[1].

Les indigènes de Koudimgkor nous affirment qu'un peu plus loin au nord habitent des Permiaks peu modifiés par l'influence russe. Depuis les plaines du Volga nous connaissons ce racontar. Dans le pays des Tchérémisses, lorsque nous demandions aux indigènes de nous indiquer un village habité par des païens, ils nous parlaient toujours de hameaux plus éloignés, et dès que nous arrivions à cet endroit, les habitants étaient unanimes à affirmer que nous devions aller plus loin pour trouver des indigènes intéressants. Maintenant l'été avance, il n'y a plus de temps à perdre, et comme demain un vapeur à destination de Tcherdine passe à Pogevo, nous parcourons en une nuit les vingt-cinq lieues qui nous séparent de la Kama.

Le 16 juillet, nous nous embarquons de nouveau; le lendemain matin voici enfin Tcherdine, le point de départ de notre expédition projetée dans le bassin de la Petchora. Pour y arriver, nous avons dû traverser toute l'Europe de l'ouest à l'est et parcourir 6000 kilomètres.

Nous sommes maintenant plus près des frontières de Chine que de France.

V

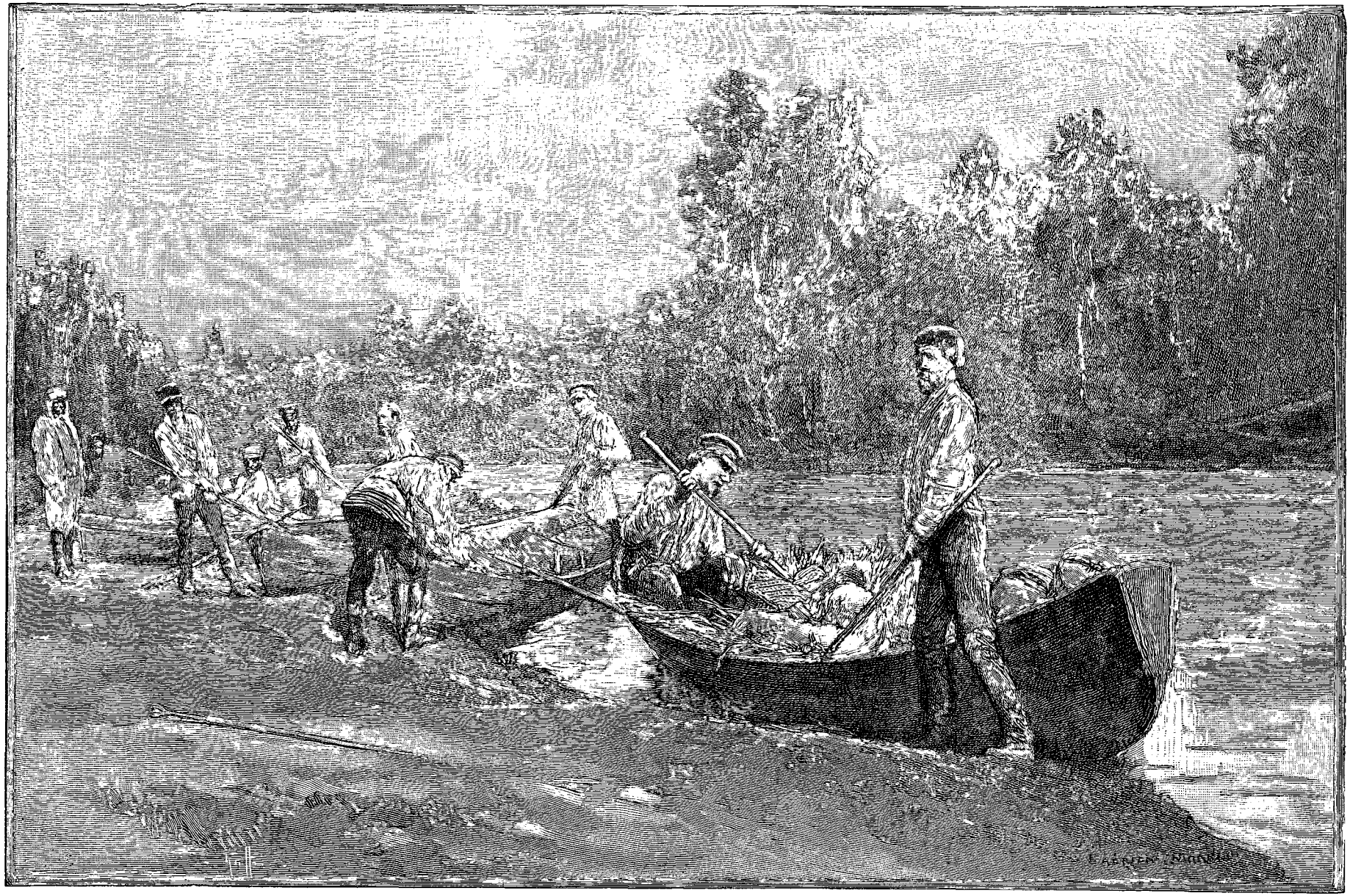
De Tcherdine à la Petchora.

Tcherdine est une petite ville de 4000 habitants, pittoresquement perchée au-dessus de la vallée de la Kolva. Ici, pour la première fois depuis Kazan, chan-

1. Robe faite d'une seule pièce dont la taille est placée très haut.

1. Deniker, ouvrage cité, d'après Maliev.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre caravane sur la Bérésovka (voy. p. 311). — Dessin d'Adrien Moreau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gement de décors dans le paysage. Au loin, derrière une immensité bleue de forêts, s'élève une haute cime, le Poloudov Kamen (524 m.), dernier renflement de l'Oural. Au milieu de la platitude générale elle fait l'effet d'une île élevée sortant de la mer. Depuis plus de 400 kilomètres que nous suivons à petite distance le pied de l'Oural, c'est la première fois que nous l'apercevons.

A Tcherdine commence notre exploration. Désormais, plus de routes ni de moyens réguliers de transport. A travers la région déserte qui s'étend jusqu'à la Petchora, sur une distance de 300 kilomètres, le chemin est tracé par un long réseau de rivières tributaires de la Kama. C'est d'abord la Kolva, puis la Vitcherka, la Bérésovka, ensuite la Iélovka et enfin la Vogoulka. Ce dernier cours d'eau conduit les barques à 6 verstes seulement de la Volosnitza, affluent navigable de la Petchora. De la Kama à la Petchora s'étend ainsi une ligne navigable presque continue, grande route naturelle ouverte au milieu de ces solitudes. Jusqu'au XIIIe siècle, ces rivières ont été une des voies d'exportation pour le commerce de l'Orient; prochainement elles redeviendront une importante route commerciale.

Au moment de notre arrivée, un des principaux négociants de Tcherdine, M. Souslov, allait mettre en route un vapeur pour conduire deux ingénieurs à la Petchora; avec la plus grande amabilité, il nous offre le passage sur son steamer et l'hospitalité dans sa maison : on ne saurait être plus aimable. Inconnus, nous sommes partout accueillis en amis.

En même temps l'*ispravnik* (officier supérieur de police pour le district) s'occupe d'assurer notre transport au delà du point où la baisse des eaux obligera le vapeur à s'arrêter. Sur son ordre, un *ouriadnik* (gendarme rural) part immédiatement pour Vetlane, village distant d'une dizaine de lieues, avec mission de nous procurer des embarcations et des bateliers; en même temps un second agent de police conduit nos bagages à Kamgort, village situé à 20 verstes au nord de Tcherdine, où habite M. Souslov et où est mouillé son vapeur. Grâce à cette assistance des autorités, l'expédition, que l'on nous avait représentée comme si pénible, devient un voyage d'agréments.

A 7 heures du soir, en route pour Kamgort, où une réception enthousiaste nous attend, une vraie réception russe. Pendant quatre heures on boit et l'on mange sans arrêter. Pour pouvoir répondre aux politesses des habitants, un voyageur doit avant tout avoir la tête solide. Dans ce pays de hiérarchie, où chacun est étiqueté sous une rubrique, M. Souslov appartient à la classe des paysans, mais ne croyez pas du tout que ce soit un laboureur. En France il serait un bourgeois important de petite ville et compterait parmi les notables du pays. Le jour, encore lointain, où se formera en Russie une classe moyenne, c'est parmi ces paysans aisés et intelligents qu'elle se recrutera. Beaucoup sont gens d'initiative et ne craignent pas de se lancer dans de grandes entreprises fécondes pour le développement de la Russie. Un simple paysan du gouvernement d'Orembourg n'a-t-il pas installé un des premiers centres de l'industrie russe dans le Turkestan, tout comme M. Souslov crée ici une importante route commerciale! Et l'on pourrait multiplier les exemples de cette activité.

A 1 heure du matin, départ du vapeur. Des brumes légères fument au-dessus de la Kolva et noient les contours de la forêt. Par endroits, la silhouette noire d'un grand sapin perce le brouillard avec des airs de fantôme grandi par la réfraction, puis tout redevient blanc, diaphane, aérien, comme si l'on naviguait au milieu des nuages.

10 juillet. — Continuation de la navigation sur la Kolva. La rivière coule claire et rapide entre de jolies collines boisées. Çà et là la masse verdâtre des pins est noircie par des bouquets de *cembro*, les premiers que nous ayons observés; à côté de ces taches foncées blanchissent comme une neige légère des plaques de lichen de rennes. A 11 heures du matin, arrêt à Vetlane pour une excursion à Neyrop, village situé à 4 verstes de la Kolva.

Neyrop est une localité historique. Sur l'ordre de Boris Godounov, l'oncle de Michel Romanov fut conduit ici et enfermé dans un trou que l'on mura par-dessus lui. L'air et le jour n'arrivaient au prisonnier que par une petite ouverture à travers laquelle les enfants lui faisaient parvenir des vivres. Une chapelle érigée au-dessus du caveau renferme les lourdes chaînes dont était chargé le malheureux prince[1].

A Neyrop, un certain nombre de maisons sont construites sur le type des habitations permiakes (*kirkou*) de Koudimgkor, et pour couper le foin les indigènes se servent de faucilles. L'élément finnois forme évidemment ici une bonne part de la population, comme du reste dans tout l'arrondissement de Tcherdine, mais aujourd'hui les habitants ont perdu le souvenir de leur origine.

A Vetlane, la rive gauche de la Kolva s'élève en un bel escarpement calcaire haut de 60 à 80 mètres; à 3 verstes de là, le même accident de terrain se rencontre sur la rive droite. La rivière coule ici dans une sorte d'étranglement. C'est la première fois, depuis notre entrée en Russie, que nous rencontrons la roche en place.

A 6 heures du soir, le vapeur abandonne la Kolva pour s'engager dans son affluent de gauche, la Vitcherka. Sur cette rivière peu ou point de courant, et partout une profondeur relativement grande. Près du confluent il y a 6 mètres d'eau. Sur la Kolva, au contraire, des bancs rendent la navigation difficile. La Vitcherka, large d'une dizaine de mètres, coule tantôt entre des marais, tantôt entre des terrasses de sable et d'argile. Le long de ces berges se produisent des glissements qui entraînent dans l'eau des bouquets d'arbres. A chaque instant le vapeur croise

1. Ces chaînes pèsent, paraît-il, 48 kilogrammes.

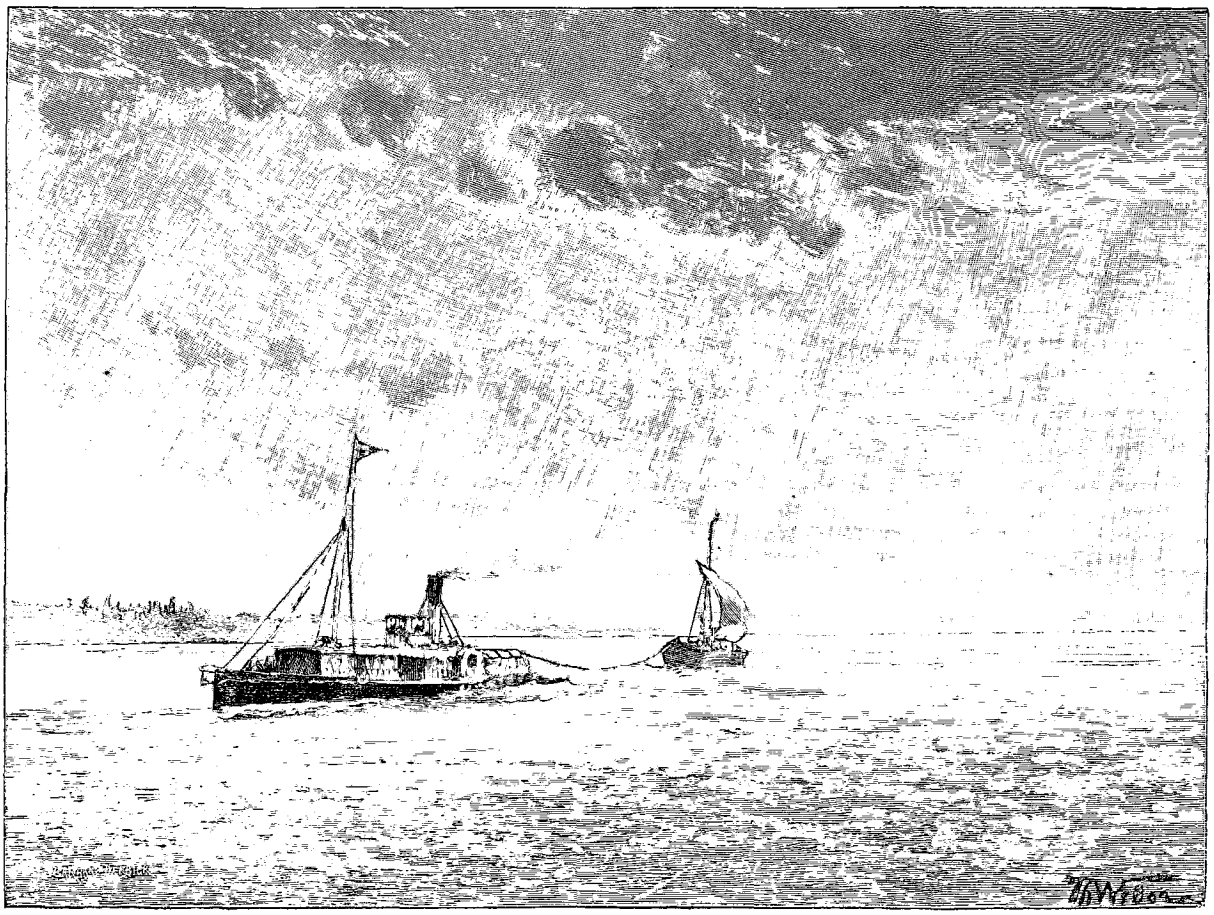
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des bois flottants ou évite des amoncellements d'arbres tombés des rives.

Le lendemain matin, nous rencontrons une équipe d'ouvriers occupés à débarrasser la rivière des troncs qui l'obstruent. Pour créer une voie commerciale facile entre la Kama et la Petchora, le ministre des Voies et Communications fait procéder en ce moment au curage de la Vitcherka et de ses affluents et sous-affluents.

Toujours le même paysage : des bois marécageux au milieu desquels la rivière circule comme une avenue couverte d'eau. Plus loin, la Vitcherka s'élargit en un lac, le Tchoussovskoé Ozéro. Au bout de ce lac on ne voit qu'une mince bande de terre verte qui a l'air de flotter entre le ciel et l'eau, tellement le pays est plat. De tous côtés des saulaies, des marais, des terres tremblantes, tout cela reluisant de lumière sous un ciel magnifique. Ce paysage laisse la même impression de grandeur triste que la campagne romaine.

Au delà du Tchoussovskoé Ozéro, mauvaise nouvelle : la profondeur de la Bérésovka diminue rapidement, on n'avance plus que très lentement en sondant à l'avant avec une perche. Bientôt le vapeur est obligé de stopper, il n'a plus sous la quille que quelques centimètres



Remorqueur sur la Kama. — Dessin de Th. Weber.

d'eau. Il faut maintenant poursuivre le voyage dans les canots que nous avons pris en remorque, et d'ici au portage la distance est, affirment les indigènes, de 95 verstes à parcourir à la rame, au milieu des marais !

Nous empilons en hâte les bagages dans les canots, et maintenant, aux avirons ! D'une embarcation à l'autre, les équipages s'excitent par des plaisanteries et par des cris, c'est à qui prendra la tête de la flottille, puis quand, essoufflés, les vainqueurs ralentissent la vitesse, d'autres, plus ménagers de leurs forces, repartent de plus belle et essayent de les dépasser. Tout le monde alors de rire et de hurler. Le paysan russe n'est pas du tout triste et silencieux, comme on le représente généralement. C'est que la plupart des voyageurs l'ont vu dans les villes ou sur les vapeurs du Volga. Discret et timoré, le *moujik* se tient sur la réserve dans ce milieu qui lui est étranger ; mais voyagez avec lui à la campagne, vous ne trouverez jamais compagnon plus enjoué et plus agréable.

Toujours des marais, des saulaies ou bien une terrasse sablonneuse couverte par la sempiternelle forêt d'arbres verts.

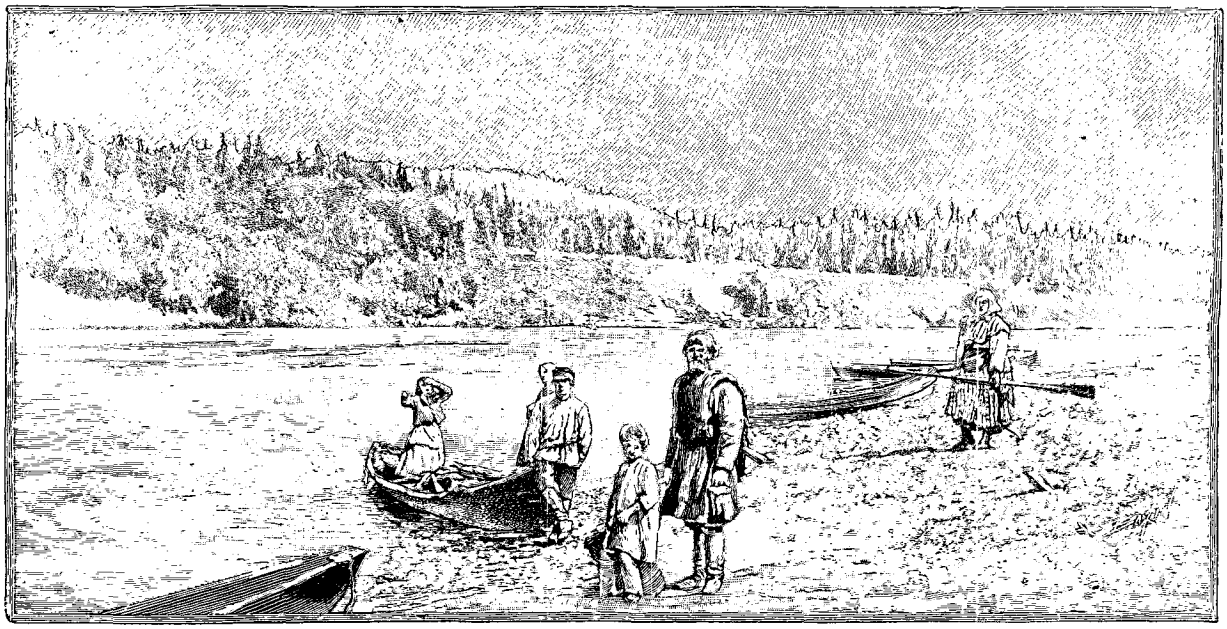
Dès que le soleil baisse, des nuées de moustiques s'élèvent de ces marécages. Autour de chacun de nous, une centaine de ces insectes, pour le moins, susurrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur musique énervante. Les bateliers s'enveloppent la tête de mouchoirs et nous nous coiffons de moustiquaires américaines, grands filets en tarlatane tendus sur des ressorts, en forme de nasses à poisson; des gants épais et des bottes complètent l'équipement. Impossible de laisser à découvert la moindre partie du corps, et nécessité absolue de fermer hermétiquement toutes les ouvertures des vêtements. Avec la température lourde que nous supportons il serait si agréable d'avoir la figure à l'air! En dépit de la chaleur, pendant des semaines, jour et nuit, en plein air comme dans les maisons, il faudra conserver la moustiquaire sur la tête. Avec cela, pas très facile de manger. Avant de se mettre quelque chose sous la dent, c'est toute une manœuvre. Il faut d'abord écarter les insectes d'un coup de mouchoir, relever ensuite prestement le voile et avaler à la hâte un gros morceau. Quelle que soit la rapidité des mouvements, des moustiques réussissent toujours à se glisser sous la moustiquaire; pour chaque bouchée vous pouvez compter sur deux ou trois piqûres au moins. Notez que nous sommes maintenant à la fin de juillet et que depuis une quinzaine les insectes ont diminué. En pleine saison, qu'est-ce que cela doit être?

Dans la soirée nous rencontrons une barge, habitation flottante de l'ingénieur chargé des travaux de curage. A bord, toutes les plus minutieuses précautions sont prises pour arrêter les moustiques : partout ce ne sont que doubles portes et portières de mousseline; devant l'entrée fume un feu tourbeux; mais bien souvent, paraît-il, tout cela devient inutile.

Très curieuse est l'installation des ouvriers. Ces pauvres gens ont pour gîtes de véritables habitations de troglodytes. Dans la hauteur de la berge sablonneuse ils ont creusé horizontalement des cavités auxquelles on accède par un trou étroit garni d'un linteau en bois pour soutenir le plafond et à moitié fermé par une nappe en écorce de tilleul. Ces abris, d'un usage courant en Russie, doivent être une survivance de l'époque préhistorique dans ces pays où les cavernes manquent par suite de l'absence de la roche à la surface du sol. Les Tchoudes, répandus jadis dans la région forestière du nord, habitaient des trous creusés en terre; dans le gouvernement d'Arkhangelsk, des cavernes de ce genre sont très fréquentes et portent encore aujourd'hui le nom de *tchoudskiia pechtchéri*[1] (« cavernes des Tchoudes »).



Vue prise sur la Kolva (voy. p. 310). — Gravure de Bazin.

A minuit nous arrivons à Oust-Iélovka, hameau situé à l'embouchure de la Iélovka dans la Bérésovka. Rien que des entrepôts appartenant à des marchands de Tcherdine et un magasin de farines où les indigènes viennent s'approvisionner pendant l'hiver. Actuellement Oust-Iélovka n'est occupé que par une famille, seuls habitants rencontrés depuis le Tchoussovskoé Ozéro, sur une distance d'une vingtaine de kilomètres, et leurs plus proches voisins demeurent à 60 kilomètres de là, au portage entre la Petchora et la Vogoulka. Après un maigre souper nous nous étendons sur le plancher d'une chambre surchauffée par le poêle de la maison. Impossible d'aérer, à cause des moustiques, et sur le plancher qui nous sert de lit grouillent des troupes compactes de punaises que la haute température a fait sortir de leur retraite. Bast! en comparaison du moustique, la punaise est un insecte sympathique.

Nous sommeillons trois heures, puis de nouveau, en route! A quelques centaines de mètres d'Oust-Iélovka

1. Alex. G. Schrenk, *Reise nach dem Nordosten des Europäischen Russlands durch die Tundren der Samoyeden zum Arktischen Uralgebirge*. Dorpat, 1848, vol. I, p. 372.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tchioume zyriane (voy. p. 319). — Gravure de Thiriat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voici la Vogoulka, affluent de la Iélovka, le dernier rameau du réseau fluvial que nous remontons : un méchant ruisseau large de quelques mètres, sans profondeur, égout des tourbières environnantes. Pas de vue; à droite, à gauche, des marais, des fourrés de bouleaux et de saules, précédant la grande forêt sèche de conifères, le *bor*, comme l'appellent les Russes. Pas un habitant, pas un animal, pas un oiseau; c'est une solitude morne, poignante, avec le ciel nuageux d'aujourd'hui.

Une chaleur grise, humide, accablante. A 12 h. 30, le thermomètre marque + 29 degrés. Par un temps pareil et dans ces marécages, les moustiques deviennent terribles. Nos voiles sont insuffisants à nous protéger, et, pour chasser les essaims les plus compacts, nous devons allumer un feu fumeux dans la marmite au fond de l'embarcation. Pas d'autre alternative : ou se laisser piquer sans trêve ni merci, ou passer à l'état de jambon. Pour allumer ces feux, les indigènes recueillent des champignons poussés sur le tronc des bouleaux; en brûlant, ils dégagent une odeur pénétrante qui a la vertu d'éloigner les moustiques; mais aujourd'hui on a beau activer le feu, la fumée paraît avoir perdu toute vertu.

Au milieu de ces terres tremblantes, la Vogoulka semble incertaine de son cours; elle tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, pour se replier ensuite sur elle-même avant de reprendre sa direction générale. Sur cette rivière sinueuse, les indigènes ont imaginé une nouvelle mesure de longueur : ils calculent les distances par le nombre des méandres.

Quoique calant seulement quelques centimètres d'eau, à chaque instant les canots touchent ou sont arrêtés par des amoncellements de souches et de branches mortes. Comme la Vitcherka et la Bérésovka, la rivière est encombrée d'arbres. D'après les renseignements que m'a donnés un membre de la mission occupé au curage de ces rivières, en deux points seulement de la Bérésovka on aurait retiré 27 000 mètres cubes de bois. Un grand nombre de cours d'eau de la Sibérie et du nord-est de la Russie présentent de pareilles embâcles. Almqvist raconte avoir employé vingt-quatre heures pour parcourir 11 kilomètres sur une rivière du versant oriental de l'Oural encombrée d'arbres morts[1]. A 40 kilomètres de son embouchure, la rivière Pich, affluent de droite de la Petchora, devient inaccessible aux barques par suite d'embarras d'arbres. En 1847, l'expédition de Hoffmann fut arrêtée par des enchevêtrements de bois sur le Volok, affluent de l'Ilytch conduisant à un portage entre cette rivière et le Potcherem. Ne pouvant détruire cette barricade par la hache ou le feu, l'expédition dut battre en retraite[2]. De pareils embarras existent également sur une échelle beaucoup plus grandiose dans le bassin du Mississipi et dans la région forestière du Canada. Un cours d'eau de ce dernier pays porte le nom caractéristique de Rivière des Barricades. Au commencement du siècle, l'Atchafalaya, l'Ouachita, affluents du Mississipi, étaient complètement cachés par des amas d'arbres sur une grande partie de leur cours; en plusieurs endroits on pouvait les traverser sans reconnaître qu'on franchissait des rivières[1]. Dans la région que nous parcourons, ces débris végétaux n'atteignent point une puissance aussi considérable, mais ils occupent une surface étendue, relativement à l'importance des cours d'eau. Au milieu de ces marais, les rivières changent souvent de cours, et, sur les différents lits qu'elles abandonnent successivement laissent des amas d'arbres que les tourbes viennent ensuite recouvrir. L'étude de ces dépôts serait d'un grand intérêt pour la question si importante de la formation de la houille.

A une heure de l'après-midi, arrêt pour laisser reposer les bateliers. Voilà huit heures que ces braves gens travaillent énergiquement. Nous faisons cuire un canard abattu la veille; avec deux branches fourchues, la baguette en fer d'une carabine Gras, la broche est installée, on la tourne cinq ou six fois, et voilà le volatile rôti suivant les règles de l'art, sur les bords de la Vogoulka. Autour de ce festin notre petite bande rit et plaisante comme en partie fine; dans les circonstances les plus critiques, les Russes ont toujours le mot pour rire; sous ce rapport, Slaves et Français ont une analogie frappante de caractères.

Pendant que nous devisons gaiement, nos gens dorment enveloppés dans des toiles pour se préserver des insectes. Le plus à plaindre de la caravane est un bel épagneul amené par un des ingénieurs. La pauvre bête est couverte de moustiques : son épaisse toison est insuffisante à la protéger, et elle geint tristement en se roulant par terre pour essayer de se débarrasser de ses ennemis.

A 4 heures, en route de nouveau! La Vogoulka, devenue très étroite, coule sous une charmille de saules; cela serait idyllique sans les moustiques et sans l'humidité.

A 6 heures nous arrivons au lieu dit Vechtomorskaya Pristane. L'agent de police et deux hommes débarquent pour aller chercher des chevaux à la station située sur le portage entre la Vogoulka et la Petchora et les amener ensuite à Poupavaya Pristane, point où s'arrêtent les embarcations. Désireux de me dégourdir les jambes, je me joins à eux. Il y a, dit-on, une piste, les gens affirment la connaître; ce sera plaisir de se promener dans la forêt, après être resté quatorze heures en canot, sans compter qu'à cette heure de la journée on peut trouver du gibier. Le garde-manger est maintenant une grosse préoccupation.

Nous traversons péniblement un large marais; au bout, les guides paraissent hésitants et, dix minutes après, ils s'arrêtent : ils ont perdu la piste. Nous tournons dans tous les sens sans trouver aucune trace. Nous

1. Almqvist, *Unter Wogulen und Ostjaken*. Helsingfors, 1885.
2. Hoffmann, *Der nördliche Ural und das Küstengebirge Pae-Choi*. Saint-Pétersbourg, 1856, vol. II, p. 69.

1. Reclus, *la Terre*, d'après Lyell, *Second Visit to the U. S*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes bel et bien égarés : point de soleil, point de boussole, de tous côtés la forêt uniforme, et avec cela pas de vivres. Pour nous tirer de là, il faut rejoindre à tout prix la Vogoulka et ensuite la suivre jusqu'à ce que nous ayons rattrapé nos compagnons. Mais allez donc retrouver au milieu de ces marais un ruisseau à moitié caché sous les arbres! Chacun de nous avance dans une direction donnée, en restant toujours à portée de voix et en scrutant soigneusement le terrain. Une heure se passe en recherches, rien n'est signalé, et le désespoir commence à se mettre parmi nos gens. L'agent de police se trouve mal! Tout à coup un cri se fait entendre : un éclaireur vient enfin de découvrir la Vogoulka; nous sommes sauvés, mais l'émotion a été grosse. Le long de la rivière, point de sentier; il faut passer à travers des saulaies coupées de fondrières, traverser des massifs de hautes herbes remplies de trous, escalader des amas d'arbres déracinés enchevêtrés les uns dans les autres; partout des fossés masqués par la verdure, et pourtant personne ne tombe et ne fait de faux pas. En pareille circonstance il y a des grâces spéciales. En outre, au milieu de ces marais, pensez si les moustiques sont nombreux! et pas moyen de porter de moustiquaires. Après une heure et demie de cet exercice gymnastique nous rejoignons nos compagnons et bientôt nous voici à Poupavaya Pristane, trempés comme si nous étions tombés à l'eau, et couverts de boutons comme si nous avions eu la petite vérole.

M. Charles Rabot en costume de route (voy. p. 312).
Dessin de Maleteste.

A Poupavaya Pristane la Vogoulka n'est séparée de la Volosnitza, affluent navigable de la Petchora, que par une langue de terre basse large de 6 kilomètres. Au milieu de cet isthme habite un paysan russe chez lequel on trouve les chevaux nécessaires pour effectuer les transports. A peine débarqué, un ingénieur part à la recherche de cet ermite, pendant que le reste de la troupe établit le bivouac. Un brasier est allumé; autour tout le monde s'étend, le nez dans la fumée, pour se protéger contre les moustiques. A chaque minute les chevaux peuvent arriver; dans cette pensée on n'ose mettre la marmite sur le feu. On a faim pourtant et, toutes les demi-heures, on prend une collation ou une tournée pour combattre l'humidité et passer le temps. Après neuf heures d'attente, à six heures du matin voici enfin les véhicules destinés au transport des bagages, sous la conduite d'un cocher bancal. Le bonhomme est coiffé d'une casquette rouge, et dans le dos lui pend un énorme foulard écarlate, le tout destiné à écarter les moustiques; ces insectes, affirment les indigènes, fuient les étoffes de couleur rouge ou blanche; le noir, au contraire, les attirerait.

La station est située à 3 verstes seulement de Poupavaya Pristane, deux pauvres maisonnettes perdues dans la solitude de la forêt.

Après un somme sur le plancher, nous nous remettons en marche, pour la Petchora. Au lieu d'aller à la Volosnitza, nous prenons à gauche à travers bois pour arriver directement à la Petchora, à Iaktchinskaya Pristane.

Les bagages sont chargés sur deux traîneaux (*narte*) dont le siège est très élevé, les seuls véhicules qui puissent circuler sur ces terrains spongieux. Trois chevaux sont attelés en flèche à une narte, deux seulement à l'autre, puis la caravane se met en selle.

Le sentier, large tout au plus d'un mètre, est coupé de racines d'arbres : n'importe, on trotte toujours; à droite et à gauche émergent des troncs sur lesquels on s'empalerait si le cheval tombait; mais les chevaux russes ont le pied sûr comme les mulets des Alpes. Bientôt le sol devient tremblant; sur un ruisseau fangeux, deux troncs d'arbres sont jetés en guise de pont, et sans broncher les montures traversent ce passage scabreux. Le cheval équilibriste, voici un numéro inédit que je recommande aux directeurs de cirque en quête de nouveautés.

Un peu plus loin, attention : nos bêtes tendent le cou vers le sol, le flairent bruyamment, avancent avec précaution un pied après l'autre, et la terre est couverte d'une belle herbe drue et haute, on dirait un petit pré bien gras. Le cheval fait encore quelques pas, et, patatras! le voilà dans la vase jusqu'aux jarrets. Ce pâturage fleuri cache une abominable fondrière, et il y a ainsi quatre ou cinq bourbiers éche-

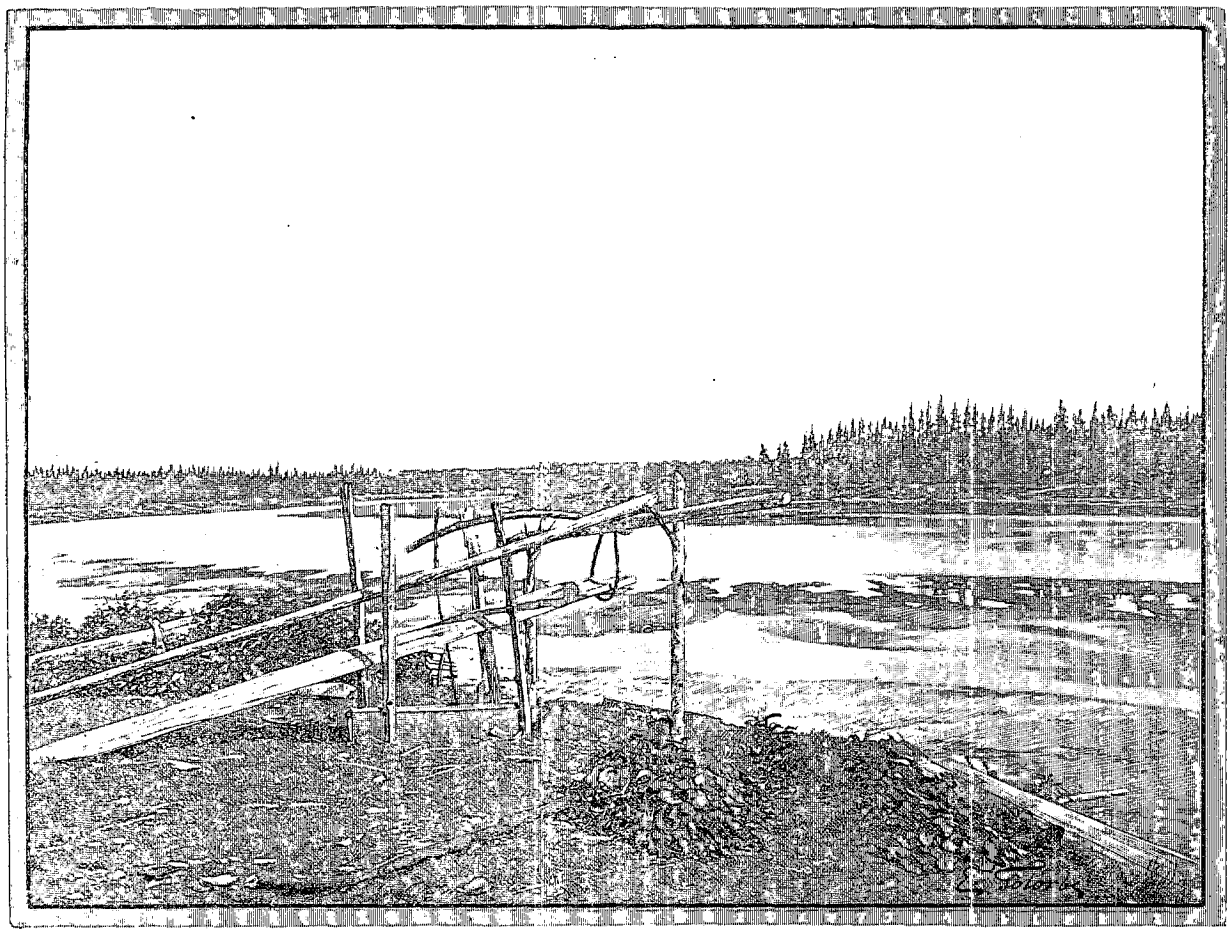
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lonnés le long de la route; cela distrait de la monotonie du paysage. Un grand vide se fait à travers la forêt. Un incendie, allumé probablement par la foudre, a dévasté les bois, traçant une vaste clairière; des troncs calcinés gisent étendus avec des airs de squelettes grimaçants, le sol brûlé par le feu a une teinte de lèpre; au-dessus de petits tas de charbon s'élèvent des fumerolles bleues, comme la buée d'un encens. De pareils accidents sont très fréquents dans ces régions; chaque été, en Russie et en Sibérie, des incendies détruisent des milliers d'hectares de forêts.

La terre s'enfle légèrement, un boursouflement du sol de trois ou quatre mètres marque la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Kama et celui de la Petchora, entre les tributaires de la Caspienne et ceux de l'océan Glacial; au delà nous traversons à gué la Volonitza.

Encore quelques marais fangeux, puis le sol se raffermit, les bois s'éclaircissent, la lumière devient plus vive, et au bout de l'avenue apparaît une grande allée bleue : c'est la Petchora, large comme la Seine à Paris, ici à plus de 1 600 kilomètres de son embouchure.

Quel plaisir de contempler ce paysage égayé par le



Paysage de la haute Petchora et piège pour prendre les coqs de bruyère (voy. p. 320). — Dessin de Gotorbe

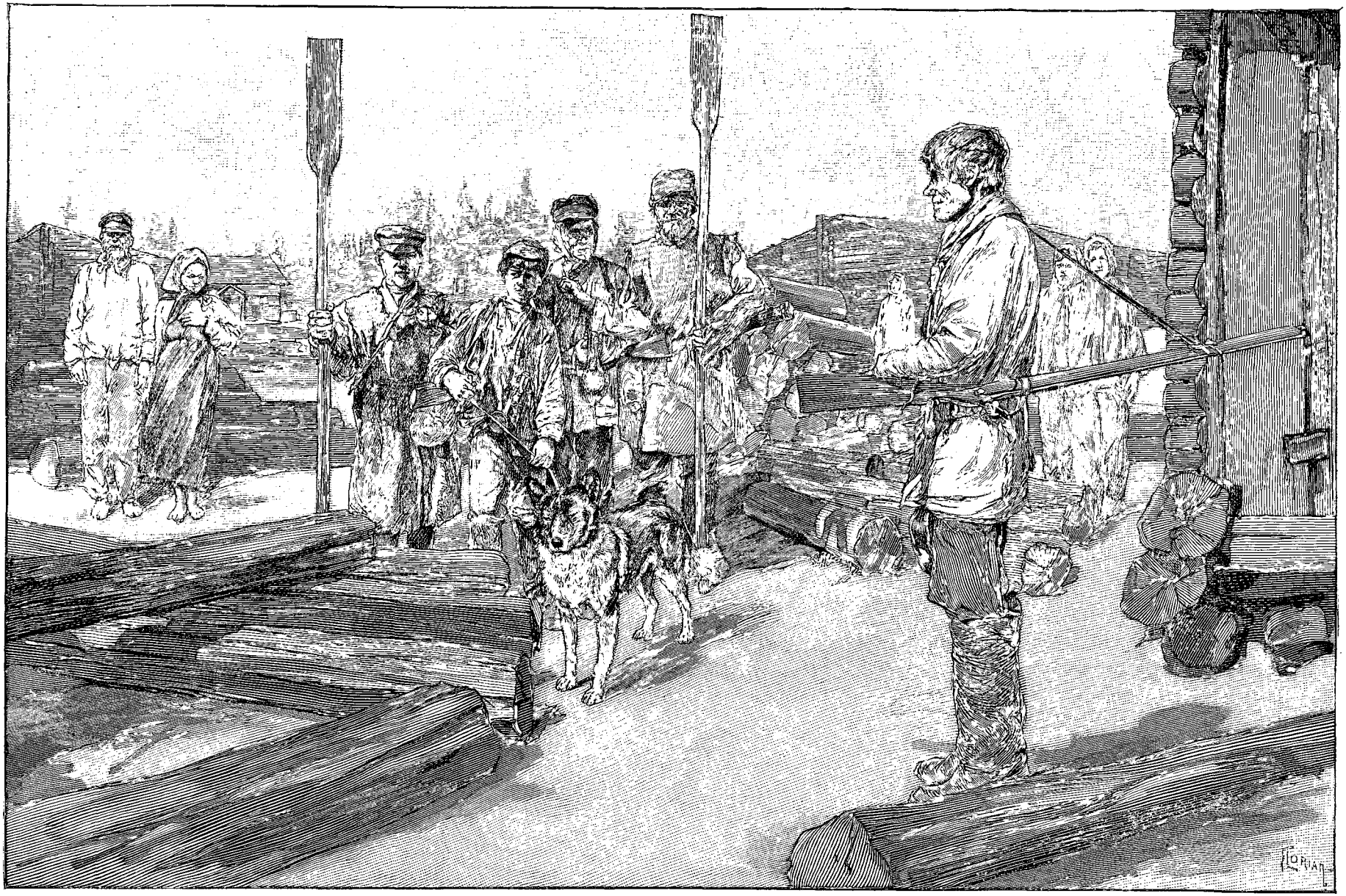
mouvement de l'eau courante, après être resté trois jours dans une forêt morne et indifférente!

Iaktchinskaya Pristane, situé sur la droite du fleuve et non sur la rive gauche, comme l'indiquent les cartes, semble de loin un bourg important. Vous arrivez, et quel n'est pas votre étonnement d'y trouver partout la solitude la plus absolue! Nulle part âme qui vive, toutes les maisons sont fermées; pour le moment une seule est habitée. Iaktchinskaya Pristane est simplement un lieu de foire et l'entrepôt du commerce de la Petchora. Ce n'est qu'au moment du marché et à l'époque des transports que cette localité est occupée : le reste du temps on n'y trouve que le gardien des magasins. Le soir de notre arrivée à Iaktchinskaya, nous nous remettons en marche, et le lendemain matin à 3 heures nous voici au hameau d'Oust-Pojeg (*Mammaly* en zyriane).

De suite Boyanus va demander l'hospitalité dans la maison que l'on nous dit être la plus propre. Le *kozaïne*[1], quoique troublé dans son sommeil, ne nous en reçoit pas moins très amicalement. Ces braves paysans font toujours mon admiration. Vous arrivez chez eux au beau milieu de la nuit, bouleversez tout leur intérieur, et toujours ils se montrent aimables et

1. Maître de maison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zyrianes d'Oust-Pojeg. — Dessin de Vogel.

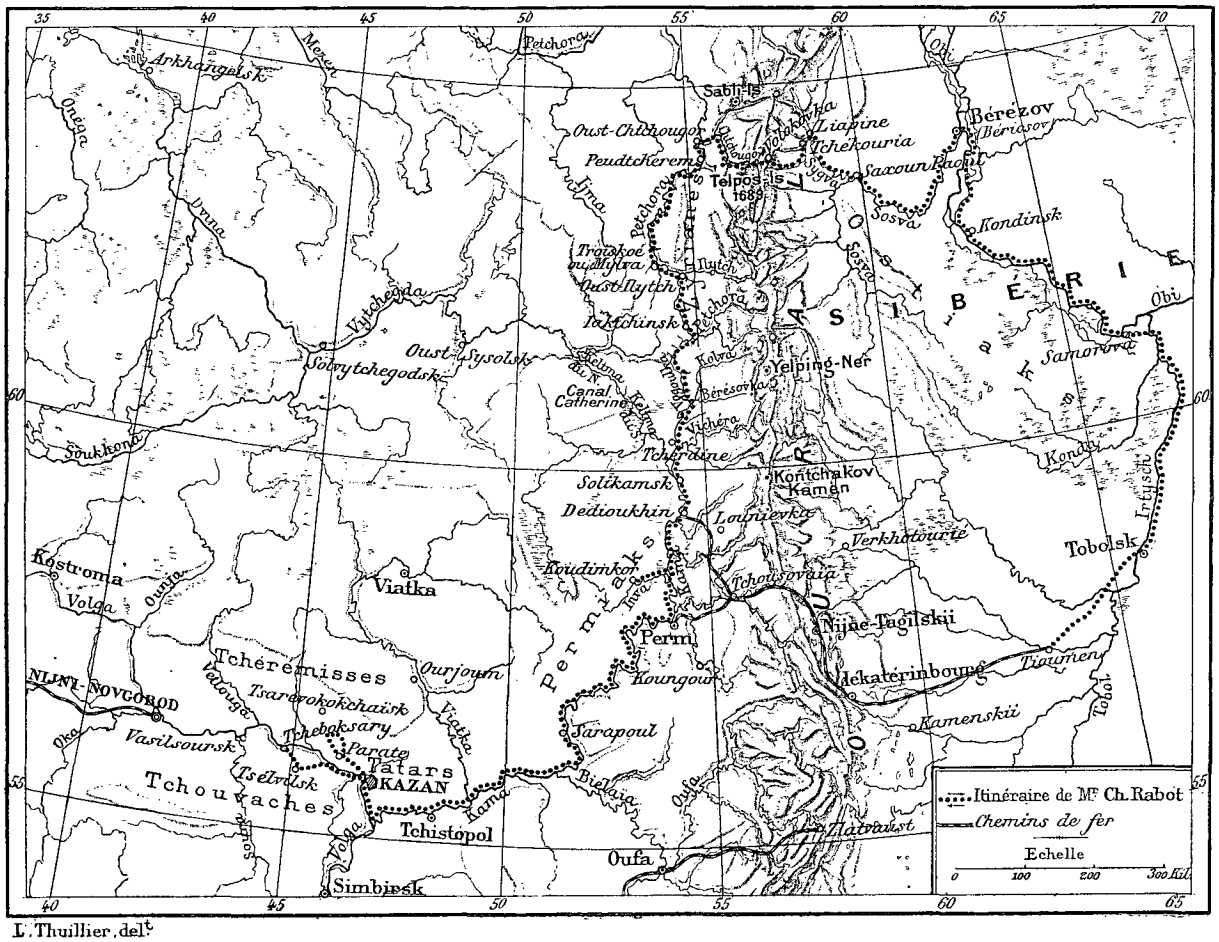
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

empressés. La complaisance et la douceur sont le fond de leur caractère. Notre hôte nous abandonne deux pièces. Le mobilier en est sommaire : une table, des bancs, un lit formé de planches clouées au mur. Point de literie : nos couvertures et la tente, étendues sur le bois, la remplacent. Par-dessus nous disposons une grande moustiquaire en forme de tente ; à la porte de la chambre, on allume dans un vase un feu fumeux : grâce à ces précautions nous serons à l'abri des moustiques. Nous avons passé quatre nuits de suite sans sommeil, je vous laisse à penser si nous dormons à poings fermés.

Le village d'Oust-Pojeg[1] est situé sur la rive gauche de la Petchora, à 700 mètres environ en aval du confluent de la rivière Pojeg[1], dans une boucle du fleuve.

Durant notre séjour à Oust-Pojeg, tout le temps un beau soleil et une température élevée, trop élevée même à notre gré. Le 26 juillet, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, le thermomètre s'est maintenu à + 26 degrés à l'ombre. Pour un pays froid, c'est un peu chaud. Avec une pareille température les maisons de bois deviennent des fours ; impossible de les ventiler sans risquer de laisser pénétrer des essaims de moustiques. L'excès de chaleur est, après tout, préférable aux morsures de ces maudits insectes.

Sur la Petchora, comme sur le Volga, l'intérêt du voyage est dans l'étude de la population. Les Zyrianes, que nous rencontrons à Oust-Pojeg pour la première



L. Thuillier, delt.

fois, ne sont ni aussi primitifs ni aussi originaux que les Tchérémisses et les Tchouvaches, mais ils ne sont pas moins intéressants par certains côtés. Leur civilisation est plus élevée que celle des Finnois du Volga, mais, vivant au milieu des forêts vierges, sous un climat qui interdit presque toute culture, ils ont dû rester à l'état de chasseurs, tandis que leurs cousins germains des environs de Kazan, habitant des pays plus favorisés, sont devenus agriculteurs.

Les Zyrianes sont disséminés dans la partie orientale des gourvernements d'Arkhangelsk et de Vologda, ainsi que dans l'extrême nord du gouvernement de Perm (Oust-Pojeg est situé à la frontière de ce dernier département). Quelques clans sporadiques se trouvent en outre en Sibérie, dans le bassin inférieur de l'Obi.

Ces indigènes habitent de petits villages égrenés le long des cours d'eau. Les groupes les plus compacts se rencontrent dans la vallée supérieure de la Pe-

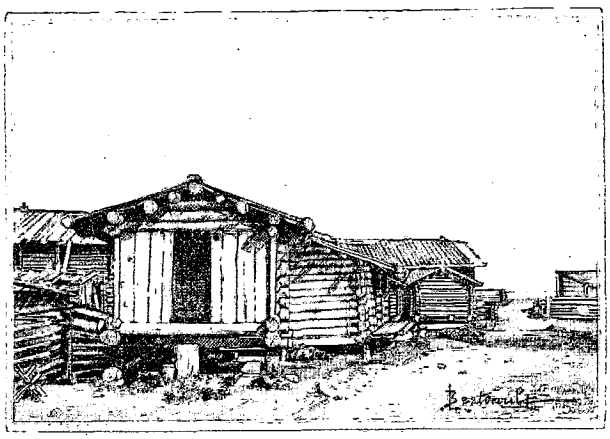
1. 98 habitants, tous Zyrianes.

1. La carte de l'état-major russe (feuille 124) place à tort Oust-Pojeg sur la rive droite de la Petchora et en amont de l'embouchure du Pojeg.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchora[1], sur les rives de son affluent l'Ichma, et la Vitchegda, tributaire de la Dvina, enfin dans la partie supérieure du Mezen et de la Vachka. Ichma est la capitale des Zyrianes. D'après les statistiques, sujettes à caution ici plus que partout ailleurs, l'effectif de ces Finnois serait de 95 000.

Ces indigènes sont très proches parents des Permiaks, et ne forment en réalité avec eux qu'une seule et même population. La division des Finnois établis dans les hauts bassins de la Kama et de la Petchora, en deux races distinctes, les Zyrianes et les Permiaks, est absolument arbitraire. Les deux populations parlent une langue presque semblable, présentent les mêmes caractères physiques, enfin, dans leur idiome, se donnent le même nom. En langue indigène, Zyrianes et Permiaks s'appellent *Komy mort* (peuple de la Kama), preuve évidente que les premiers ont habité jadis la vallée de la Kama à côté des seconds et ont ensuite émigré vers le nord. D'après Sjögren, le nom de Zyrianes dériverait du vocable finnois *syrjä*, signifiant limite ou frontière : ce serait donc la tribu établie aux confins de la région, étymologie que confirme la topographie. Dans la classification des races habitant les vallées de la Kama et de la Petchora, les ethnographes modernes ont créé une distinction aussi peu justifiée que celle entre Vogoules et Ostiaks, dont nous aurons occasion de parler plus loin. Les anciens documents ne mentionnent pas du reste les Zyrianes dans leur énumération des peuples de la Russie septentrionale et confondent sous le nom commun de Permiens les habitants des bords de la Petchora et ceux de la Kama supérieure.



Magasin zyriane. — Dessin de Berteault.

A l'inverse de ce que l'on observe généralement, seuls les hommes ont conservé en partie le costume national. L'été, tous sont vêtus d'un pantalon et d'une blouse-chemise en toile blanche. L'hiver ils endossent un long et épais *kaftan* blanc, et par-dessus un *louzane* lorsqu'ils vont à la chasse. Ce dernier vêtement, spécial aux Zyrianes, est un plastron double, tombant par devant et par derrière jusqu'à la ceinture, autour de laquelle il est fixé par des courroies, et qui laisse les bras complètement libres. Figurez-vous une très longue bavette carrée descendant jusqu'au ventre. Le *louzane* est en laine grossière, décorée de raies noires et blanches; dans le dos est appliquée une courroie servant à porter la hache du chasseur. A Oust-Chtchougor, des gamins d'une quinzaine d'années étaient vêtus de blouses en toile blanche munies d'un capuchon pour les préserver des moustiques, absolument semblables à l'*anourak* des Eskimos.

Les habitations zyrianes (*kerka*) présentent une très grande ressemblance avec celles des Permiaks. C'est la même architecture et la même disposition intérieure : deux pièces occupant chacune une moitié de la maison, et ouvrant sur un vestibule (*posvod*) auquel accède un escalier couvert, accoté à la façade; par derrière, une cour surmontée d'un grenier.

Chaque habitation a une maison de bain (*poulchiane*) et une glacière, une cave profonde pour conserver le laitage et le poisson frais. Comme type de construction spécial à cette région nous devons également signaler un magasin isolé au-dessus du sol par quatre ou six piliers pour tenir les provisions à l'abri des rongeurs. C'est la même architecture que celle du *stabbur* norvégien. En été, lors de la fenaison et de la pêche, les Zyrianes s'absentent souvent durant plusieurs semaines. Pour se mettre à l'abri pendant ces excursions, ils édifient des appentis en écorce de bouleau, appelés *tchioume*.

Les habitants d'Oust-Pojeg et en général tous les Zyrianes de la Petchora sont tour à tour, suivant les saisons, agriculteurs, chasseurs ou pêcheurs. Sous un climat aussi rude que celui de cette région, la culture ne fournit que des ressources précaires et insuffisantes. Survienne une gelée en août, la récolte est perdue; même dans les bonnes années elle ne peut donner le pain quotidien aux indigènes, et les pauvres gens mourraient de faim l'hiver si la chasse et la pêche ne leur fournissaient les moyens d'acheter de la farine aux marchands de Tcherdine.

A Oust-Pojeg et dans la vallée supérieure de la Petchora on cultive quelques carrés de seigle, d'orge[1], de pommes de terre, de choux et de raves. Les instruments aratoires employés sont la charrue à bêche (*soka*) et une herse avec dents en bois. Aux produits de cette agriculture primitive les indigènes ajoutent ceux de l'élevage du bétail. Ils ont des chevaux, des vaches, des moutons, mais point de chèvres ni de porcs.

1. La carte ethnographique de Rittich indique à tort la haute vallée de la Petchora comme habitée par des Russes. Depuis Oust-Pojeg jusqu'à Oust-Chtchougor, la population n'est composée que de Zyrianes.

1. Dans le bassin de la Petchora, la limite septentrionale des céréales passe un peu au-dessous de 66 degrés de latitude N. A Oust-Oussa, l'orge vient à maturité et quelquefois le seigle (Schrenk, ouvrage cité). Cependant à partir de Troïtskoïé-Petchorskoïé les indigènes ne cultivent guère. Dans le *volost* d'Oust-Chtchougor, il n'y a aucune culture.

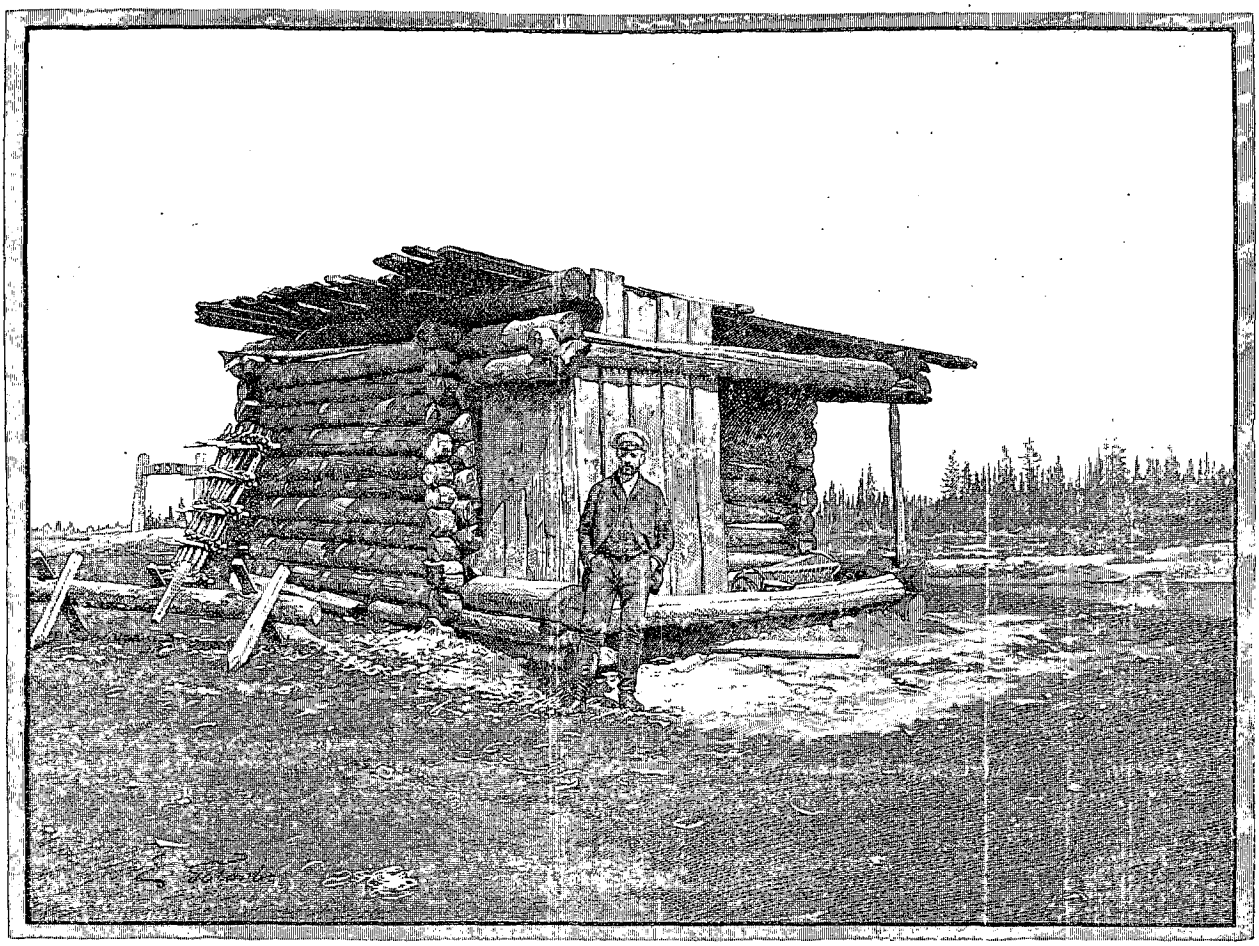
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jadis la chasse procurait aux Zyrianes le plus clair de leur revenu, mais aujourd'hui le gibier a, paraît-il, beaucoup diminué, surtout les lagopèdes. Ces oiseaux, racontent les indigènes, ont été poussés vers le nord par les vents du sud, qui, affirment-ils, soufflent depuis plusieurs années, et se sont noyés dans l'océan Glacial[1].

C'est à l'écureuil surtout que les Zyrianes font une guerre acharnée. La peau de ce rongeur est le principal article de leurs échanges avec les marchands russes. Dans la région de la Petchora, la peau d'écureuil est pour ainsi dire l'unité monétaire. Demandez à un indigène le prix d'une denrée ou d'un objet, le plus souvent il vous répondra : « Tant de peaux d'écureuils », et ce n'est qu'après avoir longtemps réfléchi qu'il vous indiquera sa valeur en argent.

Il y a deux périodes de chasse : l'une en automne, du commencement d'octobre au milieu de décembre, et l'autre au printemps de février à avril.

Les Zyrianes sont très habiles tireurs; leur adresse est d'autant plus digne d'admiration que leurs fusils ne sont pas précisément du dernier modèle. Ce sont des mousquets à pierre, avec un morceau d'os en guise



Maison de bains zyriane (voy. p. 319). — Dessin de Gotorbe.

de ressort. Pour faire tomber le chien on doit déclencher cet os accroché à un clou. L'hiver, l'armement du chasseur est complété par une paire de patins à neige.

Les Zyrianes capturent le coq de bruyères à l'aide de pièges qui écrasent l'oiseau Dans le but de ménager la poudre, denrée rare et chère dans ces pays, ils ont imaginé une grande variété de ces engins, d'une ingéniosité remarquable. Tous les objets qu'ils fabriquent portent la marque d'un esprit industrieux. Dans leur isolement, ces pauvres gens ont dû créer tout ce dont ils ont besoin pour soutenir la lutte pour la vie. Chez eux aucune éducation; leur art rudimentaire est le produit direct de leur intelligence; leur esprit, comme leur cœur, a conservé sa personnalité et sa fraîcheur naïve, préservé par l'éloignement du badigeon égalitaire de l'instruction primaire.

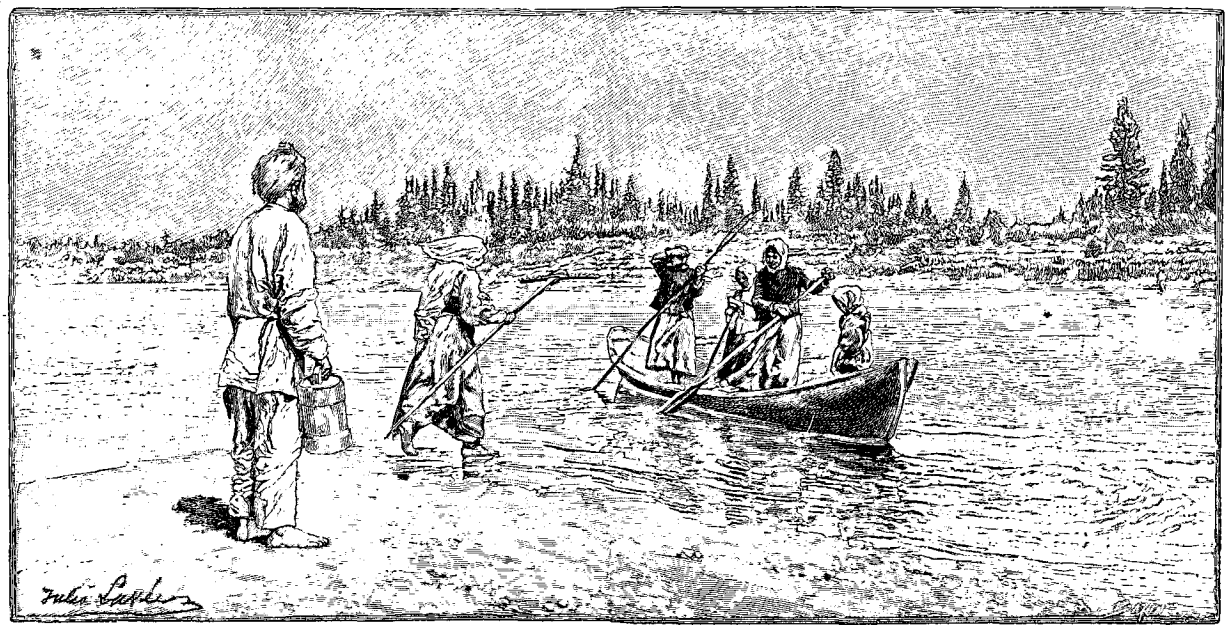
Charles Rabot.

1. Ermilov, *Poïedzka na Petchorou.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ des faneuses d'Oust-Pojeg (voy. p. 324). — Gravures de Bazin

EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE

(LA PETCHORA — L'OURAL — LA SIBÉRIE),

PAR M. CHARLES RABOT [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

VI

La Petchora.

La Petchora, qui s'ouvre devant nous comme une large route tracée au milieu des solitudes du nord, est un des fleuves les plus grandioses d'Europe. Depuis sa source dans l'Oural, située par 62° 11′, jusqu'au confluent de la Volosnitza, elle coule torrentueuse entre des berges découpées de grottes. Au delà commence la partie navigable du fleuve, un des plus longs tronçons de voie fluviale existant en Europe. La rigueur du climat le rend malheureusement inutile pendant la majeure partie de l'année. Durant cinq mois seulement la navigation est possible dans la zone méridionale du bassin et durant quatre dans la région nord.

A Iaktchinsk la débâcle se produit à la fin d'avril ou au commencement de mai, et dès les premiers jours d'octobre le fleuve se recouvre de glace. Sept mois d'hiver, deux mois et demi de froid, et dix semaines d'été, tel est le climat de cette région. Il y a des années où en juillet et août seulement le thermomètre ne descend pas sous zéro. Pendant la courte période estivale la chaleur s'élève à + 26 degrés, et en hiver le froid atteint — 44 degrés. L'écart entre les températures extrêmes est de 70 degrés.

Aujourd'hui inutile et en dehors du grand mouvement des échanges, le bassin de la Petchora a été jadis un des centres commerciaux les plus importants de l'Europe et une des principales voies historiques de la Russie. Dans cette région actuellement délaissée ont passé les peuples les plus divers. Par le sud sont venus les Arabes, par le nord les Normands, et plus tard ce grand fleuve et ses affluents de droite ont conduit les Slaves en Sibérie avant la conquête de Iermak.

A ces mouvements de peuple la nature avait elle-même tracé la route. Examinez une carte, et au premier coup d'œil vous êtes frappé par l'enchevêtrement des divers bassins fluviaux de la Russie orientale. Entre les affluents du Volga et ceux de la Dvina ou de la Petchora, nulle part une colline, nulle part un relief du

1. Suite. — Voyez p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sol : partout des terres basses à travers lesquelles il est facile de traîner un canot d'une rivière à l'autre, partout des isthmes étroits, de ces portages qui ont été les routes historiques de la Russie. Dans le nord russe comme au Canada, les portages ont tracé les voies à la colonisation ; à l'existence de ces isthmes les régions inclinées vers l'océan Glacial doivent leur union au grand empire slave. Sans cette particularité topographique les immensités du gouvernement d'Arkhangelsk auraient été fermées à l'influence russe et seraient restées un désert pareil aux parties les plus reculées de la Sibérie.

Si bien desservie qu'elle fût par des routes naturelles, la région de la Petchora n'aurait point eu d'histoire sans sa prodigieuse richesse en animaux à fourrure. Dans l'immense forêt qui couvre tout le pays, zibelines, loutres, martres, petit-gris, renards noirs, blancs ou bleus, pullulaient jadis, plus nombreux encore qu'aujourd'hui, et Dieu sait pourtant s'ils y sont abondants! Ces animaux, les indigènes les poursuivaient avec acharnement comme le font de nos jours les Zyrianes, pour se procurer les pelleteries, qu'ils vendaient ensuite aux peuples du nord et du midi. Aux produits de la chasse ces indigènes ajoutaient d'autres fourrures qu'ils se procuraient chez les peuplades établies plus au nord et à l'est de l'Oural.

Durant le moyen âge et même une partie des temps modernes, ces contrées, la Permie et la Iougrie, comme on les appelait alors, passaient pour un Eldorado septentrional. C'était le pays des fourrures, comme il y a quelques années les territoires voisins de la baie d'Hudson, et de tous les côtés les peuples les plus divers venaient y chercher de précieuses pelleteries : les Arabes, les Mongols, les Byzantins, les Normands, les Novgorodiens.

Du temps de la splendeur de Bolgar, les marchands arabes qui venaient trafiquer sur le Volga pénétrèrent dans la Permie. Les renseignements contenus dans les géographes musulmans montrent qu'ils ont eu connaissance de la région de la Petchora et même de la partie la plus septentrionale. Le pays des Ténèbres, d'Ibn Batoutah, situé à quarante jours de Bolgar, est évidemment cette contrée.

En même temps que les Permiens commerçaient avec les pays d'Orient, ils entretenaient des relations suivies avec les Normands, que leur humeur aventureuse avait conduits jusqu'à la mer Blanche. Dans les sagas scandinaves, ces Finnois sont désignés sous le nom de Bjarmes, et le pays qu'ils habitent sous celui de Bjarmland.

Les Scandinaves étaient eux aussi attirés dans cette région lointaine de la Russie par le désir de se procurer de belles fourrures. Outre les pelleteries, ils achetaient dans le Bjarmland des denrées d'Orient que les Permiens recevaient des Arabes et des Bulgares. Bientôt, au milieu de ces solitudes s'ouvrit une route d'exportation pour le commerce de l'Asie. Les Permiens transportaient ces marchandises à travers la région des portages, descendaient la Petchora ou la Dvina pour les remettre aux Scandinaves, qui les portaient dans l'Europe occidentale. Alors comme aujourd'hui c'était de Tcherdine que partaient les caravanes de marchandises destinées aux Normands. Sur la Dvina, l'entrepôt de ce commerce était Kolmogor, l'*Holmgaard* des Scandinaves, situé à 47 milles de la mer Blanche, à une petite distance en aval du confluent de la Pinega.

Dès le IIIe siècle, les Normands auraient atteint la mer Blanche, et jusqu'en 1217 continuèrent leurs incursions dans le Bjarmland.

En l'absence de documents écrits, les traces d'influence scandinave relevées chez les Permiaks et les Zyrianes permettent d'affirmer que les Normands ont pénétré jusque dans la Petchora méridionale.

Les Permiaks, par exemple, ont des salières en bois, en forme d'oiseau, présentant une grande analogie de forme avec des ustensiles du même genre que font encore les paysans scandinaves. D'autre part, chez les Syrianes on trouve des bâtons couverts de signes géométriques servant de calendriers et présentant une grande similitude avec les anciens calendriers norvégiens.

Enfin M. Sommier a mis récemment en évidence les affinités anthropologiques des Zyrianes actuels et des Norvégiens[1].

Par les portages qui relient le bassin de la Dvina à celui de la Petchora, les Slaves ont atteint cette dernière région.

La date de leur arrivée dans le pays de la Petchora remonte au XIe siècle; quelques années plus tard la Iougrie devint également tributaire de Novgorod; mais ce ne fut qu'en 1264 que ces régions acceptèrent définitivement l'autorité des Novgorodiens[2]. Après la soumission de Novgorod à Ivan le Grand, la Iougrie dut payer tribut aux princes de Moscou, mais non sans résistance de la part des indigènes.

A cette époque une nouvelle période d'activité s'ouvre pour la Russie septentrionale. En 1553 l'Anglais Chancelor atteignait la mer Blanche et par la Dvina arrivait à Moscou. Des relations commerciales et diplomatiques s'établirent bientôt par cette voie entre le tsar Ivan le Grand et la reine d'Angleterre, et, comme au temps des Normands, la Dvina devint la grande route du commerce entre le nord de l'Europe et les pays d'Orient. Par cette voie septentrionale les premiers Anglais pénétrèrent en Asie centrale. Des Français prirent également part à ce commerce. En 1583 un certain Jehan Sauvage, marchand de Dieppe, visita Vardö en Norvège et les ports de la mer Blanche, Kolmogor et Saint-Nicolas. Six ans plus tard, le tsar Féodor, successeur d'Ivan le Terrible, dans une lettre à Henri III concède aux marchands français le privilège de « fréquenter avec toute espèce de marchandise le havre de *Colmagret* (Kolmogor) ». L'année suivante fut signé un traité de commerce entre le tsar et des

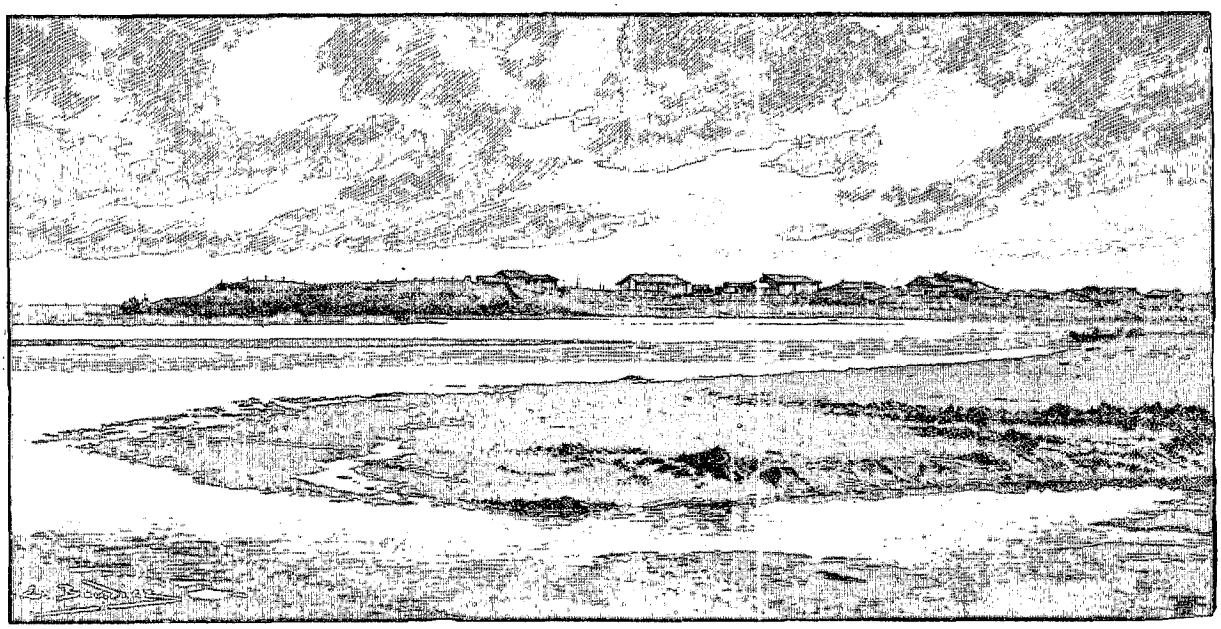
1. S. Sommier, *Sirieni, Ostiacchi, Samoiedi dell' Ob,* Florence, 1887.
2. Id., *Un Estate in Siberia,* Florence, 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marchands parisiens, très avantageux pour ces derniers. Nos compatriotes avaient le droit de venir commercer « avecq navires à Colmogrote (Kolmogor), à Neufchateau de Arconge (Arkangelsk), Volgueda (Vologda), etc., en payant seullement la moitiée des droicz moinz de ce que payent les austres estrangers en toutes noz villes susdites ».

Une fois les Slaves parvenus à la Baltique et à la mer Noire, la Russie septentrionale perdit toute importance économique. La route de la Dvina fut délaissée, et la Petchora ne servit plus qu'au commerce local. Grâce à l'heureuse initiative de M. Souslov, ce beau fleuve redeviendra bientôt une des voies d'exportation de la Russie orientale comme au temps des Normands. Sous la direction de cet homme intelligent, un chemin de fer à voie étroite sera dans quelques années construit à travers l'étroite langue de terre séparant les affluents de la Kama de la Petchora. Une fois sur ce dernier fleuve, les marchandises seront conduites par des vapeurs jusqu'à l'océan Glacial. M. Souslov possède déjà trois steamers sur la Petchora, un sur la Kolva et un navire de mer qui en 1889 a transporté des marchandises de cette région de l'embouchure de la Petchora à Pétersbourg.

Le gouvernement russe, comprenant toute l'importance de l'entreprise, fait approfondir les tributaires de la Kama aboutissant au chemin de fer projeté, la Vitcherka et la Beresovka. Lorsque ces travaux seront terminés, la Petchora, cette belle artère fluviale jusqu'ici inutile, servira à transporter à peu de frais une partie des blés du Volga et des produits de l'Asie centrale jusqu'à l'océan Glacial, où pendant quatre mois



Mouïlva, sur la Petchora (voy. p. 324). — Dessin de Boudier.

et demi la navigation est ouverte avec le reste de l'Europe.

VII

D'Oust-Pojeg à Oust-Chtchougor.

Après un arrêt de quatre jours à Oust-Pojeg, nous reprenons notre navigation sur la Petchora, toujours en canot : dans ces pays c'est le seul moyen de locomotion.

Le temps est magnifique, le ciel bleu comme sur les bords de la Méditerranée, et une lumière rutilante fait étinceler de reflets métalliques les aiguilles des pins. Dans tout l'espace rayonne une clarté aveuglante. Pour se garantir de la chaleur une ombrelle devient même nécessaire. A 2 h. 30 du soir le thermomètre s'élève à + 33 degrés dans un endroit un peu exposé au soleil.

Sous cette splendeur d'été c'est plaisir de naviguer sur un beau fleuve, doucement porté par le courant. Pas un être vivant, pas un bruit, pas une sensation violente, tout est uniforme et silencieux, et ce calme des choses mortes endort l'être entier. Isolé du monde, vous n'avez ici ni tracas, ni ennui, et vous vivez tranquille dans une animalité heureuse. Du soleil et des vivres, avec cela la béatitude est parfaite en voyage.

Mais voici soudain une sourde rumeur d'eau en mouvement : nous approchons de rapides, de *porog*, comme disent les Russes. Le fleuve clapote bruyamment contre des pierres, puis dévale en tourbillons sur une distance de 200 mètres. L'équipage s'arrête quelques minutes pour examiner le passage : c'est qu'il ne faut pas heurter quelque caillou, et maintenant en avant ! Les bateliers donnent à l'embarcation une vitesse supérieure à celle du courant afin de pouvoir gouverner ; en quelques secondes le tourbillon est franchi.

Cinq verstes plus loin, nouveau *porog* un peu plus rapide que le précédent, puis deux autres petits cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rants, et nous arrivons au hameau de Porog, situé à 20 verstes d'Oust-Pojeg.

Le hameau est habité par quatre familles, comptant en tout vingt et une personnes. A notre arrivée nous n'y rencontrons qu'une jeune fille de quinze ans, à laquelle on en donnerait bien vingt-deux. Les femmes zyrianes sont formées de bonne heure. Nous attendons le retour des habitants pour acheter plusieurs objets d'ethnographie, et à 6 heures du soir nous reprenons place dans les canots.

Partout le même paysage : la forêt, toujours la forêt, composée en majeure partie de mélèzes et de sapins. Le bouleau et le pin sont moins abondants et le *cembro* rare. Tous ces bois, qui se trouvent dans d'excellentes conditions d'exploitation, ont été à peine entamés par la hache des bûcherons. Pour le jour où les forêts de la Russie centrale seront complètement défrichées, il y a là une précieuse réserve.

Aux différentes heures du jour, la belle lumière du nord donne à ces bois des teintes si diverses que le paysage uniforme dans ses lignes devient varié dans ses aspects. Le soir, à la clarté mourante du crépuscule, on se croirait dans le pays chanté par les ballades des poètes. Le large fleuve coule sans bruit, et par toute la nature règne un silence qui fait sentir la solitude.

A 11 heures du soir nous abordons à une île boisée, la première que nous ayons rencontrée sur la Petchora, (Ielovik Ostrov en russe, Voradi en zyriane). Le campement est installé sur une plage sablonneuse. Un feu de bivouac flambe bientôt joyeusement. L'air tiède est embaumé d'aromes de la forêt, et une lune éclatante argente le paysage. Sans les moustiques, comme on aimerait à rêver aux étoiles dans ce calme! mais ces maudits insectes gâtent le plaisir du voyage.

Le lendemain, à 5 heures du matin, nous sommes réveillés par le tonnerre et la pluie. En toute hâte nous allons chercher un refuge dans une cabane située de l'autre côté du fleuve. Par ce temps lourd et chaud, les moustiques sont plus énervants que jamais, et pour les écarter de notre hutte ouverte de tous côtés nous n'avons d'autre ressource que de nous enfumer. On n'en fait pas moins la grasse matinée. A 11 heures seulement nous partons. Température, + 24 degrés. On ne grelotte pas précisément dans les pays du nord.

Dans la soirée nous arrivons à Oust-Ilytch, village bâti, comme son nom l'indique[1], à l'embouchure de l'Ilytch dans la Petchora. L'affluent est aussi important que le fleuve, et, après avoir reçu ses eaux, la Petchora double de largeur.

Oust-Ilytch compte environ 180 habitants, tous Zyrianes.

Le lendemain 28 juillet, continuation de la navigation sur la Petchora. A 10 kilomètres d'Oust-Ilytch on rencontre le hameau de Laga. Population, 25 à 30 habitants. Pour le moment il ne s'y trouve qu'une seule femme, et à notre arrivée elle se sauve dans les bois.

1. *Oust,* « embouchure », en russe.

Sur la distance de 120 verstes qui sépare Oust-Pojeg de Troïtskoïé, Porog, Oust-Ilytch et Laga sont les seules localités habitées, et le chiffre des indigènes ne dépasse pas 230. A droite et à gauche de la Petchora c'est la solitude sur des centaines de kilomètres.

Dans la journée nous rencontrons des Zyrianes. Pour augmenter leur provision de fourrage ils sont venus faner une clairière ici, à plus de 15 kilomètres de leur habitation. Les indigènes connaissent tous les bouts de prairies naturelles épars au milieu des bois et n'ont garde de perdre leur produit.

Aujourd'hui point de soleil. La forêt de pins a un air de cimetière. Pendant dix heures nous naviguons dans cette tristesse oppressante; le soir les lourds nuages s'étirent en longues banderoles et un ciel pur apparaît rempli d'une lumière mourante. Plus de vent, plus de clapotement d'eau, et dans ce silence agrandi par le vague de la lueur crépusculaire, au bout de l'horizon violet se dresse une rangée de collines, pareille dans son isolement à une chaîne de montagnes superbes. Sur ces monticules brille comme un phare la coupole dorée d'une église; à la nuit tombante cette lumière nous guide vers Troïtskoïé (*Mouïlva* en zyriane), où se termine notre étape.

Dans ce désert, Troïtskoïé passe pour une capitale. C'est un *çielo*, c'est-à-dire un village avec une église[1], et le chef-lieu d'un *volost*, circonscription qui correspond à peu près à notre canton.

Le village est divisé en deux parties. Sur la rive droite de la Mouïlva se trouve le faubourg, habité par les dissidents, et de l'autre côté la principale agglomération, formée par les orthodoxes. Les deux quartiers présentent le même désordre : c'est un fouillis de constructions bâties sans plan, au hasard, semble-t-il. Les Zyrianes paraissent avoir l'horreur des alignements, si chers aux Russes.

A Troïtskoïé, plus de 300 kilomètres nous séparent encore d'Oust-Chtchougor, terme de notre navigation sur la Petchora. Une pénible navigation à la rame ne constitue pas précisément une partie de plaisir, surtout sur un cours d'eau monotone comme la Petchora. Aussi quelle n'est pas notre satisfaction d'apprendre qu'un vapeur va descendre le fleuve jusqu'à Poustosersk et que nous pourrons y prendre passage.

Le 29 juillet, dans la soirée, nous nous embarquons, et, le 1er août, à 1 heure du matin, nous arrivons à Oust-Chtchougor, où la plus aimable hospitalité nous est donnée à la factorerie de M. Sibiriakov. Sur ce long trajet, partout le même paysage : la forêt monotone, avec de rares villages espacés à de grandes distances. Un des plus importants, celui de Podcherem, se trouve sur la rive droite de la Petchora, au confluent même de la Potcherem, et non sur la berge gauche, ainsi que l'indique la carte de l'état-major russe. Les seules distractions du voyage sont les fréquents échouages du vapeur.

1. Les villages sans église sont appelés en russe *derevnia*.

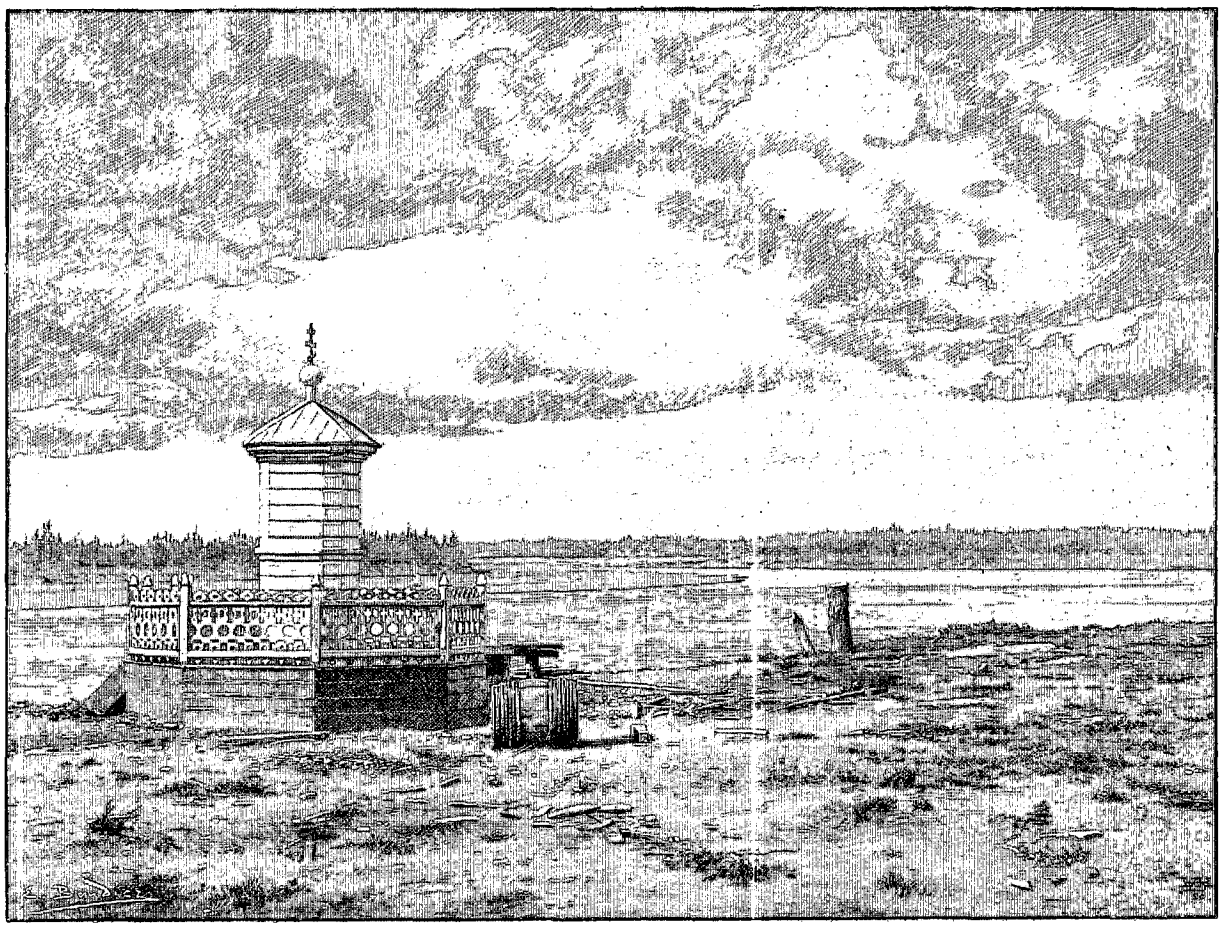
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Navigation sur la Chtchougor. — Traversée de l'Oural septentrional.

Arrivé à Oust-Chtchougor, il nous restait à accomplir la partie la plus difficile du voyage, la traversée de l'Oural septentrional.

Développé en éventail dans sa partie sud, entre les tributaires de la Kama et les affluents des grands fleuves sibériens, l'Oural s'amincit à mesure que l'on avance vers le nord. Dans la région où nous nous trouvons, son épaisseur est faible, bien que ce soit précisément là que se dressent les points culminants de la chaîne septentrionale, le Sabli-Is et le Telpos-Is. Des premiers mamelons qui s'élèvent au-dessus de la vallée de la Chtchougor aux derniers renflements dominant la plaine sibérienne, la distance ne dépasse guère 100 kilomètres à vol d'oiseau, et nulle part une arête abrupte. Partout ce ne sont que hautes collines isolées par de larges dépressions, partout il serait facile de passer si la chaîne n'était bordée d'immenses marais. Les marais, voilà la grosse difficulté dans l'Oural septentrional. Sur des distances énormes



La Petchora à Oust-Chtchougor. — Dessin de Boudier.

vous ne rencontrez pas un pouce de terre ferme, rien que des marécages et des tourbières. D'Oust-Chtchougor à l'Oural s'étend une forêt marécageuse large d'une trentaine de lieues, coupée de profondes rivières. Allez donc vous dépêtrer au milieu d'un pareil terrain! Quel obstacle présentent à la marche ces marécages, voici un fait qui le prouvera mieux que toute description. Il y a quelques années, à la suite d'un automne pluvieux, la grande route impériale construite à travers l'Oural méridional de Perm à Tioumen devint impraticable; les voitures restaient enlizées dans la boue, et à Iékaterinebourg, la grande ville de la région, les rues ne formaient plus que des bourbiers. On risquait de s'y noyer dans la vase. Les communications étaient si dangereuses que les établissements d'instruction publique durent être fermés. Iékaterinebourg est situé dans une partie sèche de l'Oural. Jugez ce que peut être l'état du sol dans la région où nous sommes, sans chemin et couverte en tous temps de marais! L'été, les marécages empêchent pour ainsi dire toute communication entre les deux versants de la chaîne septentrionale. L'hiver seulement, une fois ces terres tremblantes solidifiées par la gelée et recouvertes d'une épaisse couche de neige, la traversée devient facile. Dans les pays du nord, l'hiver est la période d'activité, la saison des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transports et des foires. Sur la neige durcie par le froid, patineurs et traîneaux glissent alors rapidement, sans danger de s'embourber ou d'être arrêtés par les rivières. Terre et eau ne forment plus qu'une nappe cristalline dure et résistante. Pour le naturaliste, l'été est, au contraire, l'époque des voyages. Le précepte qui recommande de parcourir en hiver les pays froids et en été les pays chauds a été inventé par des gens sédentaires. Quel travail pourrait faire un voyageur alors que le sol est recouvert d'un uniforme linceul! Impossible d'exécuter le moindre relèvement topographique. Sous l'épais manteau de neige qui recouvre tout, allez donc distinguer un lac, une rivière, de la terre ferme! Allez donc faire des collections d'histoire naturelle alors que tout est enfoui sous la neige!

A travers les marécages de l'Oural les seules routes praticables sont celles tracées par les cours d'eau. Prenez une carte, vous voyez que la Petchora supérieure et ses tributaires de droite pénètrent profondément dans l'intérieur de la chaîne, et que les sources de ces rivières sont distantes seulement de quelques kilomètres des cours d'eau sibériens. Partout les affluents de la Petchora ne sont séparés de ceux de l'Obi que par des isthmes étroits. Entre les deux versants de la chaîne s'étendent des lignes d'eau presque continues, routes naturelles d'Europe en Asie.

Des sources de la Petchora à l'océan Glacial, l'Oural septentrional est ainsi traversé par quatre passages principaux.

Le plus méridional suit le cours supérieur de la Petchora et conduit dans la haute vallée de la Sosva.

Plus au nord l'Ilytch, puis son tributaire l'Iogra-Laga, amènent également près des sources de la Sosva.

Le troisième et le plus important de ces passages est formé par la Chtchougor, qui conduit dans la haute vallée de la Sygva, sous-affluent de l'Obi.

Enfin, à la limite méridionale des *toundras*, l'Oussa permet d'atteindre soit le Voïkar, soit le Sob, affluents de l'Obi.

Ces différents passages ont été pratiqués de bonne heure par les indigènes. Au xie siècle les Novgorodiens franchirent l'Oural par les « Portes de Fer », probablement sous la conduite de guides zyrianes. Entre les historiens, l'identification de ce passage a fait l'objet de longues discussions, ennuyeuses comme toutes les dissertations de ce genre. Suivant les uns, ce nom s'appliquerait au détroit de Vaïgatch; suivant les autres, et c'est l'explication la plus plausible, il désignerait une passe de l'Oural. Une fois la Iougrie tributaire de Novgorod, ces passages furent suivis par les marchands comme par les armées chargées de réprimer les révoltes des indigènes. Le passage le plus connu paraît avoir été celui de la Chtchougor. Par cette vallée une armée d'Ivan le Grand, montée sur des patins, traversa l'Oural, dans l'hiver de 1499, et arriva à Liapine, sur les bords de la haute Sygva. Cette route se trouve mentionnée dans les *Notes sur la Russie* de Herberstein[1].

A la fin du xvie siècle, une fois que Iermak eut ouvert la voie à travers l'Oural méridional, les cols de la chaîne septentrionale furent peu à peu abandonnés. La dépression par laquelle passe aujourd'hui le chemin de fer de Perm à Tioumen devint la grande route de Sibérie, et les passages du nord ne servirent plus qu'aux chasseurs indigènes et aux nomades. La région de la Petchora cessa d'être la voie de transit du commerce entre la Russie et les riches pays à fourrures du nord de l'Asie. Aujourd'hui, grâce à l'heureuse initiative de M. Sibiriakov, elle pourra reprendre une partie de son ancienne importance et devenir un des débouchés de la Sibérie.

Dans le chapitre précédent je citais l'exemple de M. Souslov, qui travaille à créer une nouvelle route d'exportation pour les produits de la Russie orientale; voici maintenant un négociant qui, depuis quatorze ans, consacre les revenus d'une immense fortune à ouvrir des débouchés au commerce de Sibérie. C'est qu'en Russie l'initiative privée est grande et qu'en matière de colonisation les Russes n'attendent pas l'impulsion du gouvernement. A cet égard nous pourrions prendre d'eux d'excellentes leçons.

La Sibérie n'est pas du tout un vaste désert de neige, comme on le croit généralement. Tout au contraire, elle renferme des immensités d'une merveilleuse fécondité; c'est même une des plus belles régions agricoles de la terre : mais, faute de voies d'exportation, ses produits sont jusqu'ici restés inutiles. A créer pour ces richesses des débouchés vers la mer M. Sibiriakov consacre libéralement une partie de ses énormes revenus. Tout d'abord, après les explorations du célèbre Nordenskiöld dans l'océan Glacial, M. Sibiriakov essaya d'établir des communications maritimes entre les ports d'Europe et l'embouchure du Iénisséi. Le succès ne répondit pas aux efforts. Les glaces brisèrent ou arrêtèrent les navires. M. Sibiriakov sacrifia sans résultat plusieurs millions dans l'entreprise. Pour un nabab comme lui, la perte était légère. Immédiatement il dirigea ses recherches d'un autre côté et s'occupa de tracer une route à travers l'Oural septentrional pour relier le bassin de l'Obi à celui de la Petchora. Sur le versant asiatique, par l'Obi, puis par la Sosva et la Sygva, des vapeurs arrivent facilement à Liapine, à 40 kilomètres seulement de la base des montagnes. De là à la Petchora la distance à vol d'oiseau n'est que de 200 kilomètres, dont 70 ou 80 en montagnes. C'est à travers cette région que M. Sibiriakov a fait ouvrir une route. Les premiers travaux furent exécutés en partant d'Oranez sur la Petchora, mais ce tracé fut bientôt abandonné pour un autre, suivant la vallée de la Chtchougor.

La route part du port Sibiriakov, situé sur la rive droite de la Petchora, à une petite distance du confluent

1. Herberstein fut envoyé comme ambassadeur de l'empereur Maximilien auprès du grand-prince de Moscou en 1517 et 1526.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Chtchougor, et de là rejoint Liapine. Malheureusement, dans cette région, montagnes et forêts ne forment qu'un immense marécage. Impossible d'établir une chaussée, impossible par suite de faire passer une voiture. Aussi M. Sibiriakov a, dit-on, l'intention d'abandonner cette route et d'en faire construire une nouvelle, dans la vallée de l'Ilytch, où le terrain est plus sec. Telle quelle, la voie tracée a néanmoins une grande importance comme route d'hiver. L'été, des vapeurs amènent les marchandises de Sibérie par la Sygva jusqu'au pied de l'Oural, puis, dès que les terres tremblantes sont raffermies par la gelée et recouvertes d'un macadam de neige, elles sont conduites sur les bords de la Petchora, d'où l'été suivant elles peuvent être exportées en Europe par mer.

Durant l'hiver de 1886, 640 tonnes de marchandises ont été amenées de Sibérie à la Petchora par la voie ébauchée d'Oranez, et, l'hiver 1889-1890, 247 tonnes par la nouvelle route. Maintenant que les travaux sont achevés dans la vallée de la Chtchougor, le mouvement commercial augmentera d'année en année, et la nouvelle route deviendra dans quelque temps un des débouchés les plus importants de la Sibérie. Pour le bassin de la Petchora, elle est dès

La forêt près d'Oust-Chtchougor. — Gravure de Maynard.

aujourd'hui d'une utilité capitale. Par la Chtchougor les céréales arrivent facilement et à bon marché dans cette région. Grâce à ce ravitaillement, la disette n'y est plus à craindre. Une nombreuse population, jusque-là exposée aux souffrances de la famine, est assurée maintenant du pain quotidien, d'autant plus qu'en généreux philanthrope M. Sibiriakov vend le blé importé à prix coûtant[1].

M. Sibiriakov ne borne pas sa généreuse activité à ces grands travaux d'utilité publique, c'est de plus un bienfaiteur éclairé des sciences, et à un grand nombre d'expéditions scientifiques il a apporté dans une large mesure le concours de ses libéralités. Est-il besoin de rappeler que, de concert avec le roi de Suède et M. Oscar Dickson, il a fait les frais de la mémorable expédition de la *Vega*? Aussi, dès que l'aimable gouverneur de Tobolsk, le général Troïnitsky, eut informé M. Sibiriakov de mon arrivée prochaine dans l'Oural, ce généreux mécène avait-il expédié à ses agents l'ordre de me donner la plus large hospitalité dans ses factoreries et d'envoyer au-devant de moi la caravane nécessaire pour la traversée des montagnes. Sans ce bien-

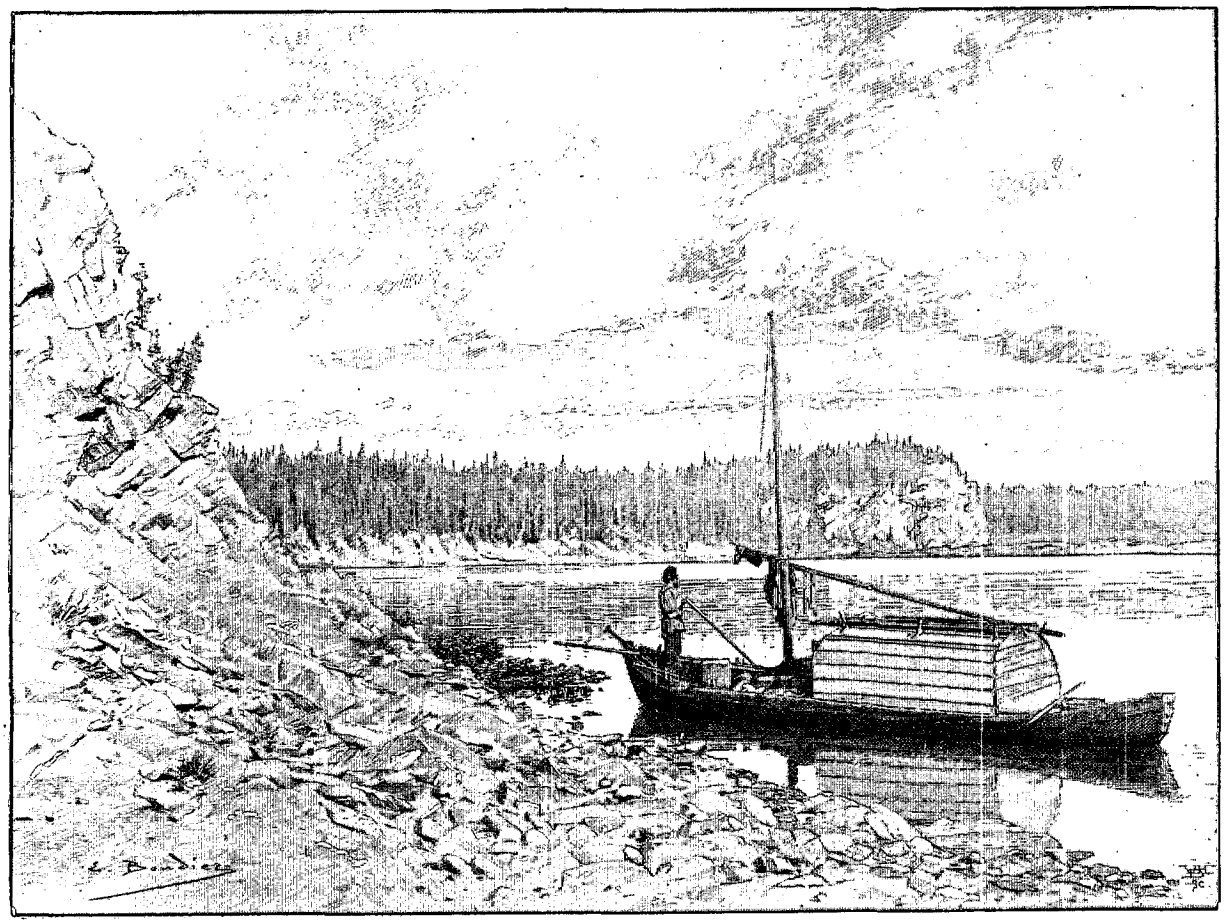
1. Les frais de transport de Tobolsk à la factoreric Sibiriakov sur la Petchora (dist. 2 500 kil. environ) sont de 35 *kopeks* par *poud* (1 fr. 15 par 16 kil., en évaluant le rouble à 3 fr., cours aujourd'hui beaucoup trop élevé, 1892). (Ermilov, *loc. cit.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veillant concours le passage aurait été une très grosse opération, peut être même eût-il été impossible.

Le 31 juillet, à 3 heures du matin, nous débarquons à la factorerie Sibiriakov d'Oust-Chtchougor. La journée est employée à des recherches d'histoire naturelle et à l'organisation de la caravane pour remonter la Chtchougor, la route étant en ce moment impraticable. Ici point de discussion pour engager les bateliers : nous informons le *vossé pravlenié* (conseil municipal) d'Oust-Chtchougor que nous avons besoin de quatre hommes et que nous les payerons un rouble par tête et par jour, prix habituel du pays, et les villageois de répondre immédiatement que notre volonté sera faite. Dans les empires autocratiques les explorations sont autrement faciles que dans les pays libres. En Norvège pour engager un Lapon il faut discuter pendant des heures, et quand le bonhomme est à votre service il veut toujours agir à sa tête. Ici, au moindre signe vous êtes obéi sans murmure ni plainte. En voyage comme en politique on ne peut arriver à un résultat qu'avec des gens disciplinés.

En tous pays, par exemple, la mise en route d'une caravane est laborieuse. C'est aujourd'hui (1er août) la Saint-Élie, et en l'honneur du bienheureux les dissi-



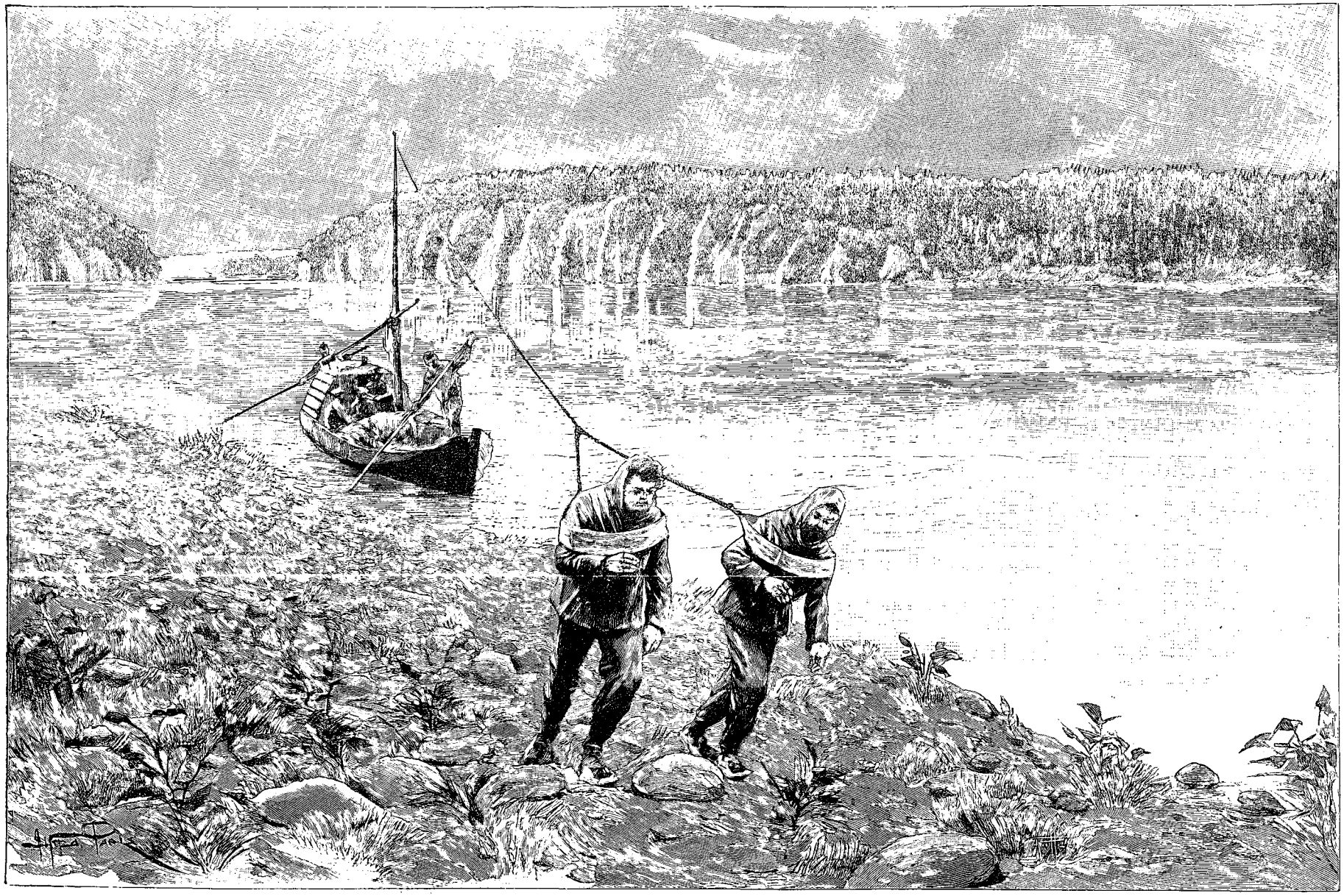
La Cheur-Kirta (voy. p. 330). — Dessin de Boudier.

dents sont d'accord avec les orthodoxes pour se griser complètement. Nous laissons les ivrognes cuver leur eau-de-vie et à 6 heures du soir nous quittons le village d'Oust-Chtchougor avec un équipage de quatre vigoureux gaillards à peu près d'aplomb.

Notre embarcation est une *lodka*, grande baleinière avec une petite cabine à l'arrière en forme de cercueil, comme celle des gondoles vénitiennes. Cette cahute, longue de 2 m. 10 et large de 0 m. 90, sera notre domicile pendant plus d'une semaine. Les caisses de bagages entassées dans l'intérieur forment notre lit; en avant se trouve le salon, un petit espace demeuré libre autour d'une grande boîte servant de table. En avant de la porte, sur une large pierre plate, brûle un feu fumeux pour écarter les moustiques. En somme, excellente installation.

A peine entrée dans la Chtchougor, la lodka est repoussée par un courant de foudre. La rivière, large comme le grand bras de la Seine autour de la Cité, dévale avec une rapidité vertigineuse. Aussitôt deux hommes sautent à terre et halent le canot à la cordelle, pendant que le reste de l'équipage demeuré à bord pousse avec des gaffes. Je pensai que cette manœuvre était employée seulement dans les rapides, comme ici, et que plus loin on pourrait ramer. Erreur : de son confluent à Volokovka, notre point d'arrivée, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur la Chtchougor : le halage de l'embarcation. — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chtchougor a partout un cours torrentueux; en différents endroits le courant est d'au moins six nœuds, et pour avancer contre ce tourbillon point d'autre ressource que de haler le canot. Dans les endroits faciles on parcourt 2 kilomètres à l'heure. « Ce n'est rien encore, vous verrez plus loin », nous disent les bateliers, et en effet, de distance en distance, voici de redoutables *porogs*. En travers du courant, des amoncellements de blocs forment digue, et par les brèches la masse d'eau se précipite tumultueuse. Jusqu'à Volokovka il y a bien une douzaine de ces rapides. Pour les traverser, l'équipage lance l'embarcation au milieu du torrent; de toutes leurs forces les haleurs tirent la corde pendant que les bateliers restés à bord étayent le canot contre le tourbillon avec leurs gaffes. L'embarcation avance de deux ou trois mètres au prix d'efforts inouïs. Aussitôt les bateliers quittent leur premier point d'appui pour en prendre un second en amont. On avance ainsi par échelons comme un gymnaste qui s'élève à la force du poignet sur le revers d'une échelle. Si une perche cassait ou si le câble se rompait, nous serions infailliblement roulés et noyés par ce courant irrésistible.

La vie, dit-on, tient à un fil; la nôtre tenait à une corde en écorce.

La nuit venue, nous mouillons. Impossible de dormir à cause des moustiques. Aussi dès l'aube sommes-nous debout. On fait de suite le thé, et à 5 heures du matin, en route!

2 août. — Le paysage devient intéressant. Maintenant, plus de monotones terrasses sablonneuses, comme sur les bords de la Petchora, partout la roche apparaît dans de pittoresques défilés. La Chtchougor coule tantôt en plaine, tantôt en des cluses profondes, entre de beaux escarpements rocheux. Les berges sont constituées par des calcaires et des schistes qui doivent être rapportés, croyons-nous, à l'étage permien. Les schistes renferment en grande quantité des empreintes de plantes fossiles; les échantillons que nous avons rapportés sont malheureusement indéterminables, les plantes ayant dû séjourner longtemps dans l'eau avant de se déposer, d'après les renseignements que M. Zeiller, ingénieur au corps des mines, a eu l'obligeance de me donner après avoir examiné ces fossiles.

Dans la matinée nous passons les hautes falaises calcaires d'Ouldor-Kirta (« Portes de Fer »). Le soir, derrière la masse bleuâtre des bois, apparaît au loin une barre violacée: on dirait un gros nuage flottant au-dessus de la forêt : c'est l'Oural. Désormais nous ne le perdrons plus de vue.

A 10 heures du soir, halte. Pendant quatorze heures les hommes ont halé l'embarcation, et ce long et pénible effort nous a fait seulement avancer de 32 verstes! La nuit un ours vient rôder autour du campement. Le feu du bivouac l'a éloigné. Quel dommage! depuis dix ans que je parcours les régions arctiques jamais je n'ai pu prendre maître Martin.

3 août. — Temps magnifique. A 2 heures le thermomètre s'élève à + 22°,8[1]. Nous passons devant le confluent du Patek-Io, l'affluent le plus important de la Chtchougor[2], et dans la journée atteignons la Cheur-Kirta, goulet semblable à l'Ouldor-Kirta. Au delà la rivière s'élargit en une sorte de petit lac d'une merveilleuse transparence; partout la Chtchougor est limpide comme un cristal[3]. A travers ses eaux vertes, profondes en certains endroits d'une dizaine de mètres et même plus, les moindres accidents du fond restent visibles. Passé ce joli paysage, voici un tourbillon terrible dont la traversée nous donne pas mal de tablature. Après cet effort, le campement est établi.

Notre équipage, composé de Zyrianes, est admirable d'énergie et d'endurance. De solides gaillards, ces Finnois! Quatorze heures durant ils pataugent dans l'eau, puis, le soir venu, sans même prendre le temps de faire sécher leurs vêtements, ils vont dormir sous une tente, vêtus simplement d'une chemise et d'un pantalon en toile, et les nuits sont très fraîches. Avec cela une nourriture frugale de poisson et de pain noir. De même que tous les Finnois, ce sont de très habiles bateliers. Parmi eux, comme parmi les Lapons et les Caréliens du gouvernement d'Arkhangelsk, la marine russe trouverait pour les équipages de la flotte d'excellentes recrues, bien plus marins que les Russes, que les Pomores de la mer Blanche, par exemple, dont la réputation est absolument surfaite. Si le Slave est de premier ordre à terre, en revanche il est mauvais sur l'eau.

Encore deux rudes journées (4 et 5 août) et le 6 nous arrivons au pied de la Peutchétiouk-Parma, un gros mamelon situé sur la rive gauche de la rivière. Immédiatement nous partons en faire l'ascension. J'ai hâte de gravir un sommet pour discerner les traits du pays; avec cette épaisse forêt qui couvre tout, impossible de rien distinguer.

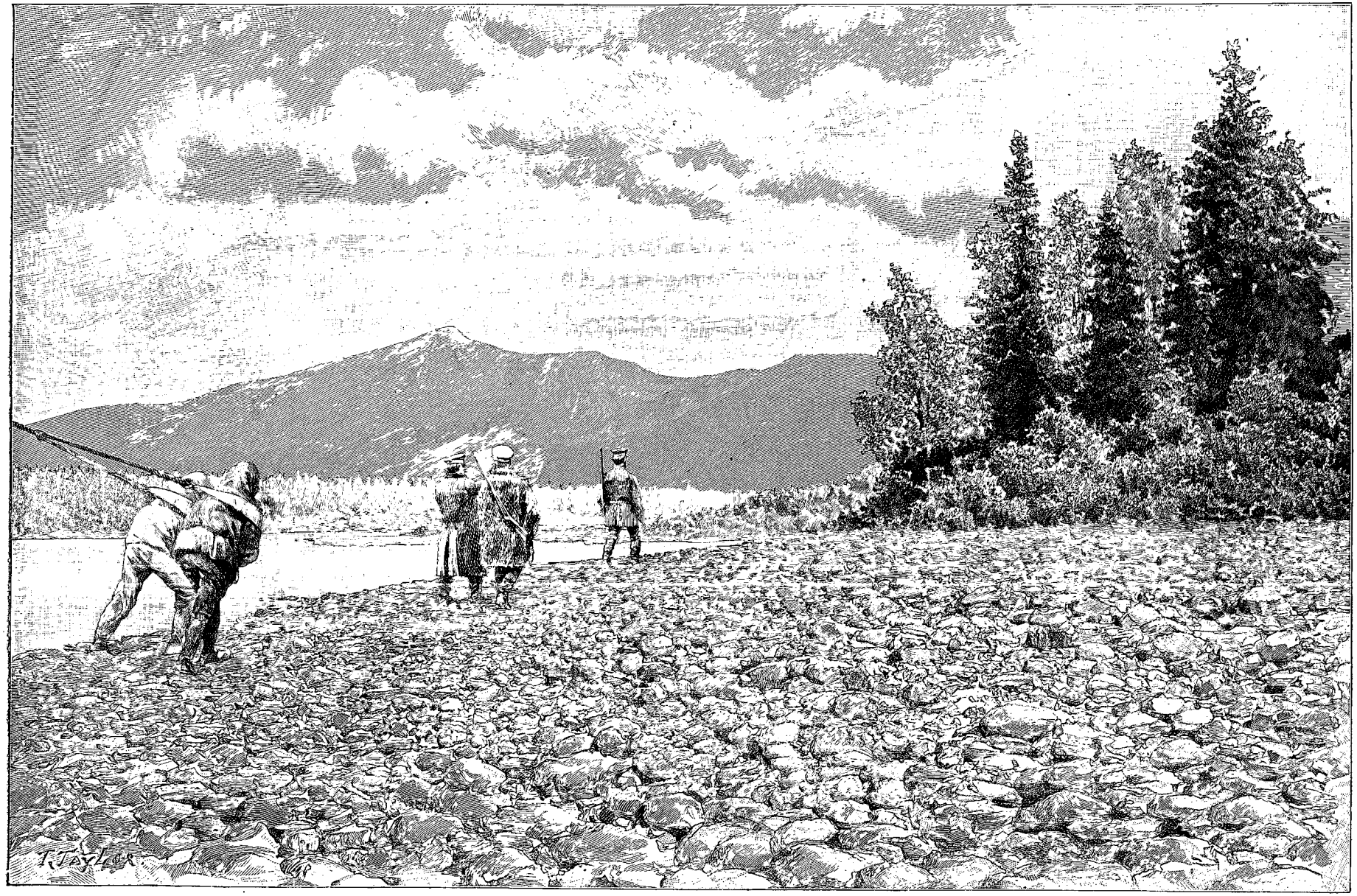
L'ascension à travers bois est pénible. De hautes herbes masquent le sol, puis ce sont des enchevêtrements de troncs renversés et d'arbres pourris, des pierres recouvertes de mousses glissantes et des trous remplis d'eau. Les forêts de cette partie de l'Oural présentent un aspect très différent de celles du nord scandinave. Dans cette dernière région, partout un tapis de lichens de rennes, nulle part un arbrisseau; ici au contraire le sous-bois est touffu et la terre couverte de plantes et d'herbes folles. Du haut de la montagne (490 mètres), le panorama est très étendu, tout en longueur, comme une vue en ballon. Vers l'ouest, à perte de vue, une immensité bleue de forêts avec quelques nappes miroitantes, des bouts de la Chtchougor visibles à travers la masse épaisse des arbres, puis lentement la plaine s'accidente de collines rondes à pentes douces, comme une mer gonflée par les longues

1. La température de l'eau oscille autour de + 15 degrés.

2. C'est un affluent de droite, il serait navigable sur une longueur de 180 verstes.

3. Sur une distance de plusieurs kilomètres en aval du confluent, les eaux de la Chtchougor ne se mélangent pas avec celles de la Petchora : deux bandes d'eau, l'une claire, l'autre trouble, s'écoulent côte à côte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



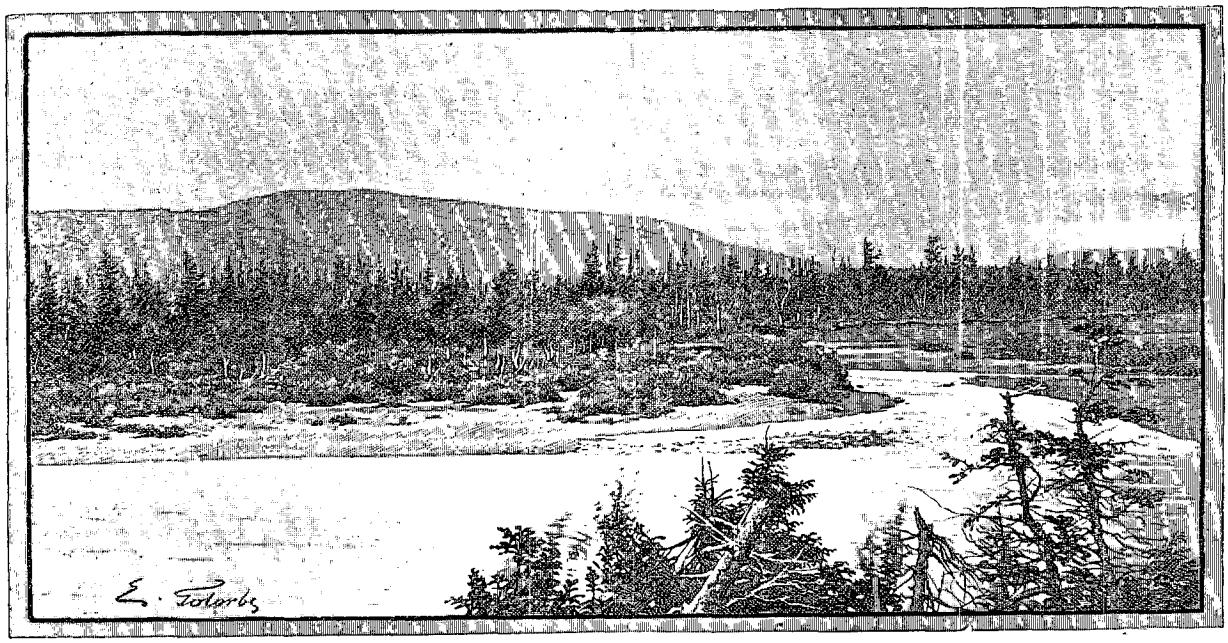
Le Telpos-Is (voy. p. 332). — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ondulations d'une grosse houle. En arrière, sublime dans son isolement, se dresse le puissant massif du Telpos-Is, le plus haut sommet de cette partie de l'Oural : une des plus fières montagnes que j'aie jamais vues, cette cime superbe, avec ses sommets dentelés dressés à plus de 1 600 mètres à pic. Dans toute cette immensité, pas une maison, pas même une hutte, nulle part un habitant; d'Oust-Chtchougor à Chekouria-Paoul, de l'autre côté de l'Oural, sur une distance de 250 kilomètres, deux fois seulement nous avons rencontré des hommes : c'est une solitude poignante, funèbre, avec cette forêt infinie d'arbres verts. Une fois les positions des points saillants du paysage relevées à la boussole, nous dévalons rapidement pour rejoindre la lodka.

En approchant du Telpos-Is, le paysage devient grandiose. Au milieu de cette belle nature la navigation semble moins pénible; ces magnifiques panoramas font oublier les fatigues du voyage. Et pourtant, à mesure que nous avançons, les difficultés augmentent. Nous passons trois rapides, et nous arrivons dans une vaste plaine encombrée d'îles marécageuses et de fausses rivières où les bateliers s'égarent. Nous passons là plus d'un mauvais quart d'heure à faire des routes diverses, à nous échouer et déséchouer; et quand les hommes retrouvent enfin le chemin, la nuit est venue. Juste devant nous s'étend une belle plage : on ne saurait trouver meilleur emplacement pour le bivouac. De longtemps nous n'avons eu un lit aussi moelleux.

La nuit est tiède[1] et lumineuse. Le sommet du Telpos-Is scintille comme une étoile qui serait tombée sur terre, et tout au bout de la plaine, sur la lueur jaune du crépuscule, des montagnes isolées arrondissent



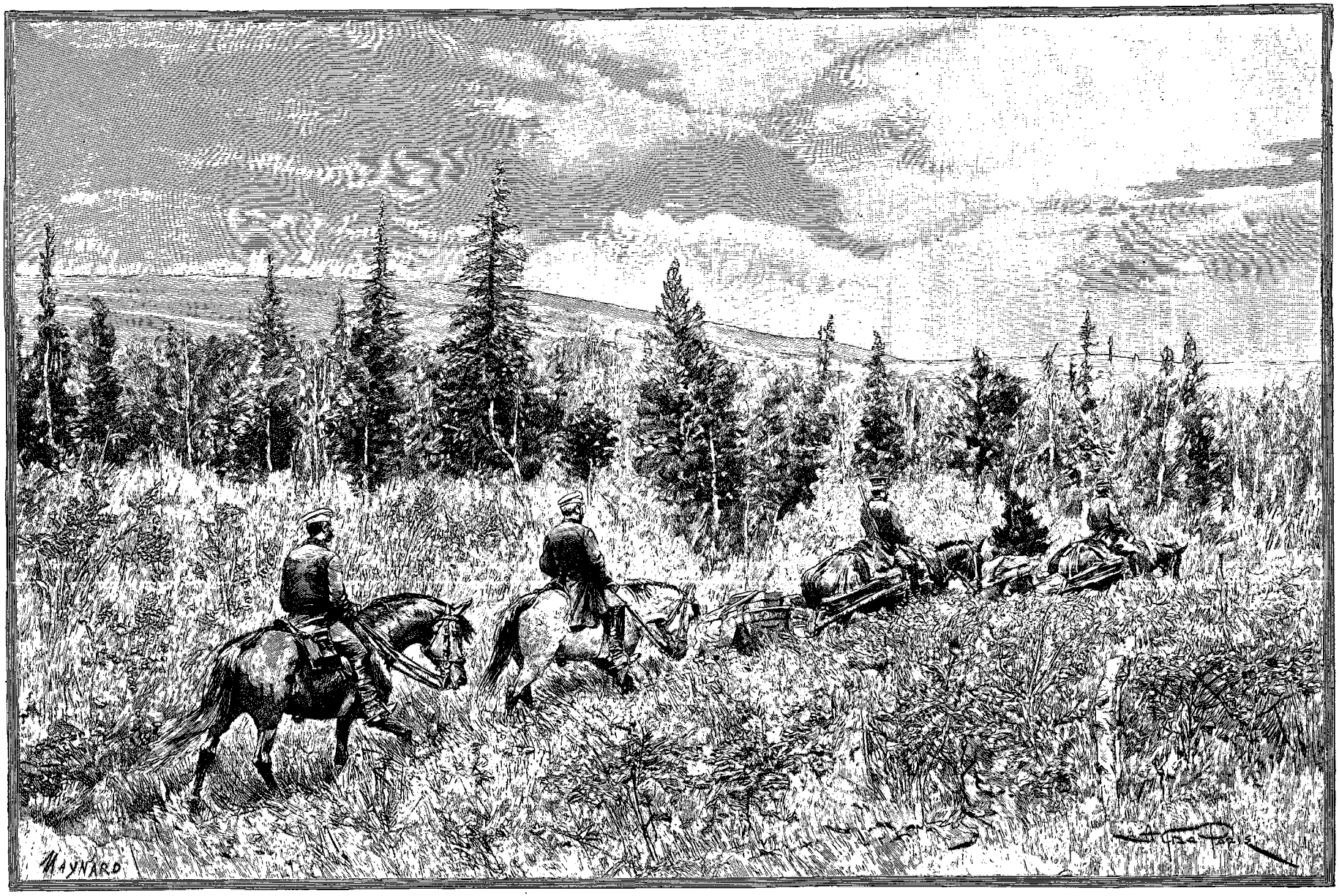
Volokovka (voy. p, 334). — Dessin de Gotorbe.

leurs dômes bleus dans le calme profond du soir. Pas un bruit, on a la sensation du repos. Autour du feu nous restons longtemps à causer : on se sent si bien dans cet isolement et dans ce silence!

7 août. — A 4 heures du matin nous sommes debout. Il serait pourtant agréable de dormir sous ce gai soleil! On boit le thé, et les bateliers reprennent la cordelle. Cinq heures plus tard, voici le Dourni-Porog, le rapide le plus redoutable de toute la Chtchougor. Figurez-vous un bout de torrent alpin encombré de blocs et de fonds pierreux. Après une heure de travail nous arrivons à l'embouchure du Dourni-Yeul, dont la vallée, disent nos gens, conduit au sommet du Telpos-Is. Dans la mythologie indigène, le Telpos-Is est le séjour de l'Éole zyriane, et en passant au pied de ce pic, les bateliers, obéissant à la même superstition que les marins, défendent de siffler et de crier, de crainte d'attirer le vent. Les Zyriancs regardent cette montagne comme inaccessible. Dès que vous approchez du sommet, le diable déchaîne une tempête et vous culbute dans les précipices. Un Samoyède ayant voulu gravir le pic malgré les remontrances des indigènes fut, paraît-il, mis en pièces par le vent. Chez nos bateliers la curiosité l'emporta sur la crainte, et trois d'entre eux n'hésitèrent pas à nous accompagner sur le Telpos-Is. Nous traversons un marais, puis un bout de forêt, pour arriver au milieu d'énormes blocs éboulés. Le vallon du Dourni-Yeul est une ruine, la montagne semble avoir été disloquée par un tremblement de terre. Au milieu de cette désolation luit un petit lac vert, et plus haut un tout petit névé dont la surface adhérente au sol est une plaque de glace. Plus loin, entre les traînées de pierres s'étendent de petites alpes ponctuées de fleurs éclatantes, et après cela

1. Température, à 9 heures du soir, + 12 degrés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Oural. — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recommence la grande solitude grise, nue et morte, s'élevant par étages en grosses vagues de pierre. Derrière se dresse l'arête maîtresse du Telpos-Is comme une lame de couteau ébréchée. Il ne sera pas facile de monter là-haut. Nous avançons jusqu'à l'altitude de 949 mètres, lorsque soudain le sommet se coiffe de gros nuages et une lourde pluie d'orage éclate. Rapidement le temps se fait, comme disent les marins, apportant d'épaisses brumes, et la pluie tombe toujours. La retraite devient nécessaire. Au même moment de toutes les pierres et de toutes les herbes se lèvent des nuées de moustiques. En quelques secondes nous sommes noirs de ces insectes. Impossible de mettre la moustiquaire. Sur ces blocs branlants il faut ne pas avoir les yeux brouillés par le mouvement du voile. Avec des mouchoirs nous nous couvrons le cou, la partie la plus sensible du corps; lorsque nous trouvons une pierre solide, nous nous y arrêtons une minute pour nous flageller la figure et faire une confiture de moustiques. Pendant une heure les souffrances sont atroces. Chose extraordinaire, en bas dans le marais les insectes sont beaucoup moins nombreux. Dans la soirée nous arrivons à notre lodka. Après pareille expédition combien semble agréable notre misérable cabanon! Là-dessous on est à l'abri de la pluie et un bon feu fumeux éloigne les moustiques. Nous nous séchons, puis mangeons un souper frugal. Des vêtements secs et un morceau de pain, c'est la félicité parfaite en exploration.

8 août. — Continuation de la navigation; le temps est encore aujourd'hui brumeux, inutile de songer au Telpos-Is. Après notre mésaventure les Zyrianes sont plus que jamais persuadés de l'inaccessibilité de la montagne.

Encore un rapide difficile. Un peu plus loin s'ouvre une large vallée ombreuse, bordée de montagnes chauves doucement ondulées. On dirait un coin du Jura. Avec ses forêts, ses eaux claires et ses profils mous et fuyants, cette partie de l'Oural rappelle la Franche-Comté. Partout il y a de l'air dans le paysage, nulle part ces encaissements et ces enchevêtrements de montagnes entassées les unes contre les autres qui écrasent et arrêtent la perspective comme dans les Alpes.

La rivière fait un coude et nous voici dans une plaine cernée de montagnes. Nous arrivons à Volokovka, au terme de notre navigation.

La station se compose de deux maisons en bois. Le mobilier en est sommaire : dans un coin le traditionnel poêle russe, deux lits de camp, une table et un banc. Pour l'Oural, c'est du luxe.

Sur l'ordre de M. Sibiriakov, un *iamtchik* nous attend ici depuis un mois avec quatre chevaux. On avait même poussé la prévoyance jusqu'à nous envoyer deux Ostiaks pour nous piloter sur les montagnes : mais leurs provisions se trouvant épuisées, il y a quelques jours, ils ont dû battre en retraite. Les vivres, c'est toujours la grosse question dans ces déserts où les transports sont si difficiles et les bêtes de somme si rares.

Volokovka est un des plus jolis coins que j'aie vus dans les montagnes du nord. De belles eaux courantes, de magnifiques forêts de sapins et de bouleaux, des montagnes agréables à l'œil; avec cela, abondance de gibier. Ce serait un charmant séjour d'été sans les moustiques : heureusement une baisse subite de la température les a fait maintenant disparaître. Pour toujours nous sommes débarrassés de ces insectes acharnés.

IX

La traversée de l'Oural.

Pendant deux jours, temps brumeux et pluvieux.

Une fois les collections d'histoire naturelle terminées, je prends la résolution de partir immédiatement pour la Sibérie. Notre provision de pain est d'ailleurs finie, et maintenant nous devons nous contenter d'une pâte noire, mal cuite, dont les chiens bien élevés ne voudraient pas.

Le 10 août, la caravane se met en marche. Boyanus et moi sommes à cheval, et les bagages sont chargés sur des traîneaux samoyèdes (*narte*) attelés chacun d'un cheval, qui porte en outre son conducteur.

La route suit la vallée de la Volokovka. C'est une tranchée à travers la forêt. De macadam, pas plus trace que sur les autres voies de la Russie; comme partout ailleurs, le sol forme le chemin, et ici quel sol! Dans les pays du nord, les routes sont des pistes plus ou moins larges, presque toujours marécageuses l'été, et praticables seulement en hiver, lorsque le sol, raffermi par la gelée, est couvert de neige.

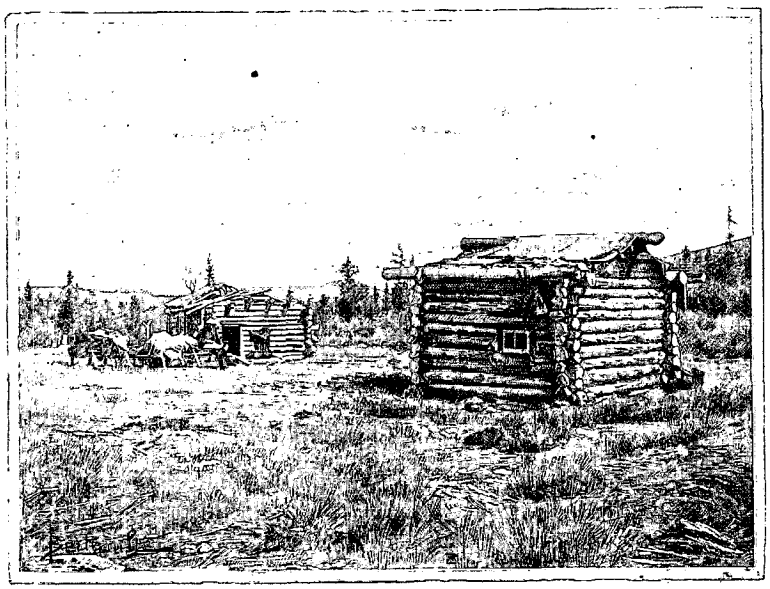
A quelques centaines de pas de la Chtchougor, je sens mon cheval se dérober sous moi : j'ai la sensation brusque de me sentir engloutir, et en même temps je vois les montures de mes compagnons plonger dans la vase jusqu'à mi-jambes Nous sommes au milieu d'une marmelade de terre : sous la moindre pression, le sol cède. Avec les chevaux et les traîneaux lourdement chargés, jugez du pataugis. En certains endroits, les bêtes enfoncent jusqu'au ventre.

Voici maintenant une autre affaire : il faut traverser à gué la Volokovka, et pour que la caisse de plaques photographiques placée sur le traîneau ne soit pas mouillée, il est nécessaire de modifier le paquetage. Allez donc faire de la photographie dans ce pays! Le transport des appareils est déjà un gros embarras. J'en ai un en sautoir, et en dépit de toutes mes précautions, à chaque instant, dans les bonds du cheval, il vient battre violemment la selle. L'*ouriadnik* Popov porte le second, et comme son cheval et lui culbutent souvent, l'appareil fait plusieurs chutes dans la vase. Avec les glaces, les tribulations ne sont pas moindres. La caisse qui les contient est sur le sommet d'un traîneau, mais à chaque gué elle est aspergée et à chaque fondrière couverte de boue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au delà de ce premier gué commence le véritable marais. Partout une boue noire, partout des flaques d'eau et des tourbières. On va au pas, au gré de sa monture, toujours prêt cependant à la faire changer de direction pour éviter les arbres. Merveilleux, mon petit cheval! il ne fait aucun faux pas sur ce sol mouvant et au milieu de ces racines entre-croisées; dès qu'il voit son devancier patauger, vite il se jette à droite ou à gauche. Aperçoit-il une flaque suspecte, il la flaire bruyamment, pour s'assurer de sa solidité. Cette intelligente petite bête sait que presque partout où il n'y a point de végétation, la fondrière est plus liquide, et elle choisit en conséquence sa route. En plein marais, elle a toujours soin de mettre le pied sur les touffes saillantes de plantes palustres : l'expérience lui a appris que ce sont les seuls points solides du terrain. Par la pratique de l'Oural, ces chevaux sont devenus quelque peu géologues.

La traversée d'un marais fangeux vous donne les mêmes sensations qu'une navigation en canot sur une mer houleuse. Le cheval monte et s'abaisse comme l'embarcation sur la vague. En pareil cas, il faut lâcher les étriers, serrer ferme des genoux, empoigner solidement la crinière d'une main, et de l'autre tenir les rênes, prêt à enlever la monture en cas de faux pas.



Station de Pérévalski. — Dessin de Berteault.

Pour nous reposer de ces fondrières nous passons et repassons à gué la Volokovka. Nous la traversons seize fois. Le lit caillouteux de la rivière est résistant; en le suivant on est beaucoup plus au sec que dans le marais : là pas de crainte de tomber dans quelque bourbier inattendu. En certains endroits, les berges sont escarpées; les chevaux attelés au traîneau font un petit saut en avant, puis, une fois à l'eau, donnent un coup de collier, et patatras! la *narte* tombe de tout son poids dans le torrent. Tant pis pour les plaques photographiques!

Le paysage est pittoresque : une magnifique forêt et autour de jolies montagnes. Mais nous n'avons pas le loisir de les admirer : tout le temps il faut avoir l'œil ouvert pour éviter une chute dans le bourbier, se garer d'un arbre ou d'une branche. Enfin, nous voici dans une sorte de cirque, aux sources de la Volokovka. Une pente rapide sur un terrain solide nous conduit à un petit plateau (494 mètres), le point de partage des eaux entre le bassin de la Petchora et celui de l'Obi, la frontière d'Asie. Nous poussons un joyeux hourra en l'honneur de la vieille Europe que nous quittons, et en avant! Mais voilà que le tangage recommence. Le plateau culminant du passage est une vaste tourbière dans laquelle les chevaux restent enlizés. Il semble marcher sur une éponge gonflée d'eau. C'est une des plus mauvaises parties de la route. Sur ce sol jaune, des bouleaux morts tortillent leurs branches blanches avec des silhouettes de squelettes. Cela a un air de mort, de terre sans vie, de cimetière de la nature.

Le plateau verse dans un ravin et nous arrivons à la station de Pérévalski. Pour parcourir 27 kilomètres, nous n'avons pas employé moins de sept heures, et pas une halte en route. Une rude étape que celle-là!

La station se compose d'une baraque humide, que nous remplissons à nous quatre. La cassine s'incline comme un château de cartes prêt à tomber; ce sol ne peut rien porter.

Le lendemain, avant de poursuivre notre route, nous allons gravir la Pérévalski-Sobka, une des croupes dominant l'entonnoir où nous nous trouvons. Toujours le même aspect : d'abord la forêt, puis, les derniers arbres dépassés[1], plus rien que des pierres. Sur un point seulement, un peu au-dessous du sommet, la roche apparaît en place : partout ailleurs ce n'est qu'une ruine.

Devant nous l'Oural présente une profonde dépression; il y a là un aplatissement de relief, comme sur un gâteau soufflé manqué.

Plus loin, vers le nord, le terrain se relève pour former un massif alpin; quel est son nom? Impossible de le savoir de notre guide; tout cela, c'est l'inconnu,

1. Limite supérieure de la végétation forestière de l'Oural dans les vallées de la Chchougor et de la Sygva :
Peut-ché-tiouk-Parma, 490 mètres;
Telpos-Is, vallon de Dourniyeul, 315 et 397 mètres (limite supérieure des bouleaux, 556 mètres);
Pérévalski-Sobka, 481 mètres (limite supérieure des bouleaux, 566 mètres).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

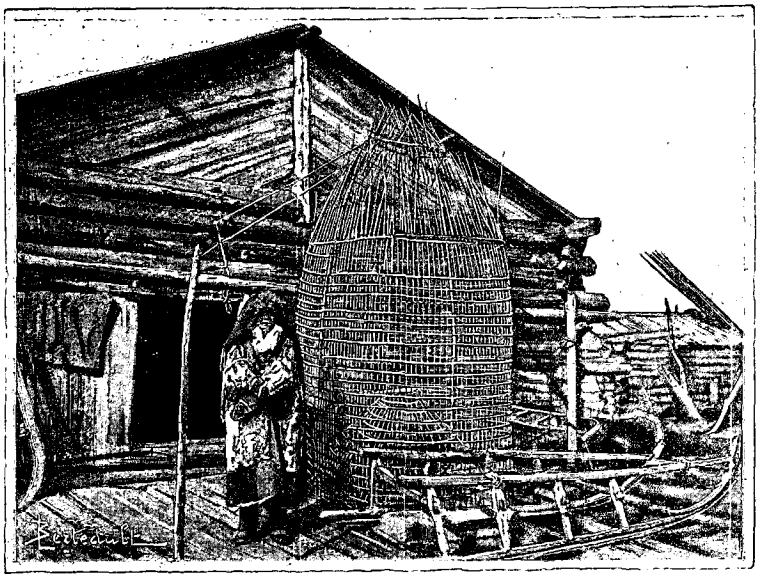
un pays anonyme, l'Oural, dit notre homme, et il n'y a pas moyen d'en tirer autre chose.

Vers l'est, c'est-à-dire vers la Sibérie, la chaîne tombe à pic. Au delà de la Pérévalski-Sobka, quelques collines, et après cela la plaine, une étendue plane sans limites, on dirait la mer. De ce côté, l'Oural n'est pas précédé de contreforts comme sur le versant européen.

A 3 heures nous sommes de retour à la station; à 4 heures, en selle, et en route! Toujours le marais, puis des monceaux de pierres éboulées sur lesquels glissent nos chevaux.

Ici la marche est encore plus lente qu'au milieu des marécages. Les montures n'osent mettre le pied sur une pierre qu'après l'avoir flairée pour s'assurer de sa solidité.

Nous suivons une vallée ombreuse entre de belles collines boisées. Cette partie de l'Oural est la chaîne la plus pittoresque que j'aie vue : partout de petits coins frais et riants. Aujourd'hui l'étape est courte, 17 kilomètres seulement, et, à 7 heures du soir, la caravane arrive à la station.



Habitation ostiake à Chekouria. — Dessin de Berteault.

11 août. — Nous mangeons la dernière bouchée de la pâte noire décorée par les Zyrianes du nom de « pain ». Il faudra donc atteindre ce soir Liapine, et nous en sommes éloignés de 47 verstes. A partir d'ici la route devient, dit-on, meilleure, et l'on change les traîneaux contre de petites charrettes.

On suit un large abatis pratiqué au milieu de la forêt. Le terrain monte et descend en longues ondulations.

Tout à coup, à un détour, au bout de la longue avenue apparaît l'infinie nappe violette de la plaine sibérienne, toute brillante de lumière. Telle on voit la Lombardie du sommet des Alpes. Après cette vision, plus rien que la forêt marécageuse, toujours pareille à elle-même.

A 8 h. 30 du soir, 15 verstes nous séparent encore de Liapine, et la nuit vient, et nous avons faim. L'estomac est l'organe le plus exigeant et en même temps le plus important : il détermine les belles comme les mauvaises actions, la joie comme la tristesse : aujourd'hui il nous donne un regain d'énergie.

Nous abandonnons les bagages et lançons les chevaux, résolus à arriver coûte que coûte le soir même à Liapine.

Enfin voici du sable, un sol résistant, on redouble l'allure et nous atteignons le village ostiak de Chekouria : un tas de misérables huttes posées sur le bord d'une rivière.

Pas beaux précisément les indigènes : de petits bonshommes ratatinés, vêtus de peaux sordides, se démenant avec des allures d'orangs. Nous passons la rivière. En se mettant ainsi à l'eau. après avoir fourni une longue course, tout autre cheval que le cheval russe prendrait une fluxion de poitrine. Lui, il ne s'en porte que mieux : comme son maître, il est fait à toutes les endurances. Les selles sont maintenant mouillées : tant mieux, on n'en tiendra que mieux, et au trot! Il y a bien encore des fondrières, une notamment où les chevaux patouillent jusqu'au poitrail. *Nitchévo*, comme disent les Russes, cela ne fait rien, les maisons de Liapine sont en vue.

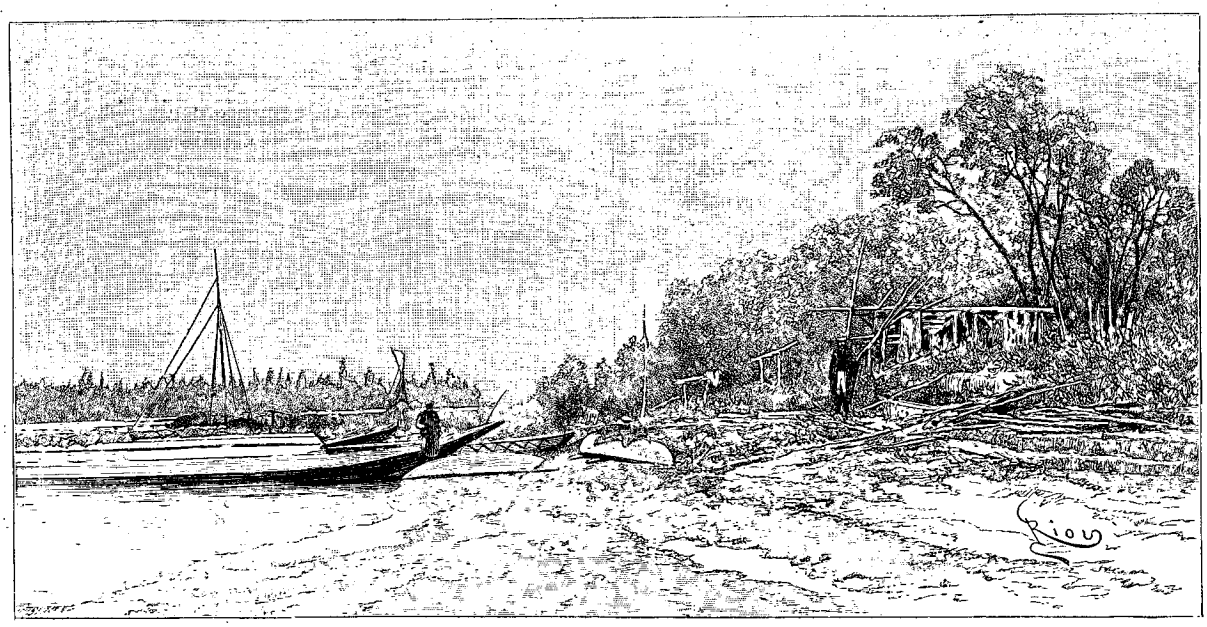
Brusquement nos montures font un écart : dans l'obscurité, elles ont distingué un large trou vaseux; un bourbier nous sépare de la civilisation; on barbote encore une fois, enfin à 10 h. 20 du soir nous atteignons la factorerie de Liapine, dans une maison bien chaude, où les agents de M. Sibiriakov nous reçoivent comme on sait recevoir en Russie.

Charles Rabot.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Station d'Ostiaks sur les bords de la Sosva (voy. p. 348). — Dessin de Riou.

EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE

(LA PETCHORA — L'OURAL — LA SIBÉRIE),

PAR M. CHARLES RABOT[1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.

X

Séjour à Liapine. — Le village ostiak de Chékouria. — Habitations, costumes et vie des indigènes. — A la recherche des idoles.

Nous voici en Sibérie. Ce nom, qui éveille toujours l'idée de souffrances, nous rappelle au contraire une vie facile, douce et agréable. Après notre rude chevauchée à travers l'Oural nous sommes dans une bonne maison, hospitalière, au chaud et dans l'abondance, au milieu de gens empressés à nous être agréables. Moelleusement étendus sur de belles peaux, nous paressons, Boyanus et moi, enveloppés par cette sensation de bien-être qu'éprouvent les voyageurs revenus d'une pénible excursion lorsqu'ils retrouvent un toit ou une assiette. En traversant l'Oural, nous avons vaincu la grande difficulté du voyage, et maintenant tout nous semble facile. Nous n'avons qu'à suivre de grands fleuves pour parvenir au terme de notre exploration. Peut-être, en route, éprouverons-nous quelques difficultés à recruter des bateliers; mais ce souci disparaît bientôt par l'arrivée d'un ouriadnik. Sur l'ordre du gouverneur de Tobolsk, un gendarme vient se mettre à notre disposition pour assurer notre voyage dans ces régions peu visitées. Il réquisitionnera les bateliers nécessaires et nous épargnera tout ennui de ce côté. Ce brave soldat arrive de Beriosov, notre prochaine étape, à 500 kilomètres de Liapine; pour nous rejoindre il a dû entreprendre une navigation de huit jours. Jugez par ce fait des distances en Sibérie. Dans ce pays, 1000 kilomètres, c'est l'unité de longueur. Quand un Sibérien vous parle des environs de sa ville, méfiez-vous : les environs s'étendent à deux ou trois cents kilomètres à la ronde, et dans sa bouche « tout près » signifie un voyage de plusieurs jours.

Après avoir fait la grasse matinée, nous montons à cheval pour aller étudier les Ostiaks du village voisin de Chékouria.

Depuis Kazan nous avons parcouru, en commençant par la fin, le livre vivant de l'histoire de la civilisation. Pas à pas, en visitant les divers peuples de la Russie

1 Suite. — Voyez p. 289, 305 et 317.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orientale, nous avons suivi le cycle de la lente évolution du progrès humain. Sur les bords du Volga, des Finnois encore païens nous ont initiés à la vie d'agriculteurs primitifs. Puis, dans la vallée de la Petchora, nous avons étudié chez les chasseurs zyrianes une période plus ancienne du développement des sociétés. Maintenant, avec les Ostiaks, nous arrivons au chapitre initial de l'histoire de l'homme. Nous voici au milieu d'une peuplade de chasseurs et de pêcheurs, frustes de civilisation, armés de flèches et d'arcs, image vivante de l'homme des premiers âges. En dégringolant les pentes de l'Oural nous avons sauté dans un passé vieux de centaines de siècles. Nous retrouvons ici les temps préhistoriques avec ces sauvages ignorant l'usage du fer, pareils à nos ancêtres des temps géologiques.

Les Ostiaks sont des Finno-Ougriens, proches parents des Hongrois et des Finlandais, venus comme eux de l'Altaï, mais restés à l'état sauvage, tandis que leurs frères d'Europe sont devenus des peuples civilisés. Ils vivent là environ vingt mille, disséminés par petits clans des rives de l'Obi aux sommets de l'Oural. Cette population, les ethnographes la partagent en deux races distinctes : les Ostiaks et les Vogoules, les premiers habitant les bords de l'Obi, les seconds le long de l'Oural[1].

A mon avis, cette distinction doit être rejetée. Les quelques familles slaves des bords de la Sygva et de la Sosva, comme les indigènes eux-mêmes, ignorent le nom de Vogoules. Les naturels, lorsqu'ils parlent russe, se disent Ostiaks, et les pêcheurs russes ne les connaissent que sous ce nom. D'autre part, tous les produits de l'industrie des prétendus Vogoules sont identiques à ceux des Ostiaks de l'Obi.

L'anthropologiste russe Maliev a du reste signalé depuis longtemps la ressemblance des crânes ostiaks et vogoules. Hoffmann n'hésite pas non plus à affirmer que les Vogoules et les Ostiaks de Liapine ne forment qu'un seul et même peuple[2]. Avant lui, Müller avait établi que ces noms avaient seulement une valeur locale[3]. Plus récemment, un voyageur russe, M. N.-J. Kouznetzov, est arrivé à la même conclusion, après avoir visité les vallées supérieures de la Losva et de la Sosva. « Dans cette région, écrit-il, la population se divise en *iassatchny* (familles soumises au *iassak*, tribut en fourrure), Vogoules et Ostiaks. Quelle différence existe-t-il entre ces deux derniers groupes d'indigènes, aucun Russe n'a pu me l'indiquer, et moi-même n'ai pu le découvrir. Les uns comme les autres parlent la même langue, habitent des huttes construites sur le même modèle, portent des vêtements semblables et décorent leurs objets mobiliers des mêmes ornements[1]. » De l'avis de M. Kouznetzov, et c'est également le nôtre, les indigènes appelés Vogoules ont seulement subi plus profondément l'influence russe que les Ostiaks.

Dans cet exposé nous avons cru devoir citer les principales sources russes, un publiciste moscovite ayant protesté, avec autant d'ignorance que de mauvaise foi, contre les résultats de notre enquête ethnographique dans l'Oural. Les savants russes sont d'accord avec nous pour reconnaître que la classification des Finnois Ougriens de la Sibérie occidentale en Ostiaks et Vogoules n'est point justifiée. Les ethnographes en chambre ont inventé une race qui n'existe pas.

Près de la factorerie de Liapine est situé le village ostiak de Chékouria. Figurez-vous une vingtaine de cahutes en bois éparses dans une clairière. Au centre s'élève un énorme cornet blanc placé debout sur le sol. C'est une *tchioume*, le premier abri imaginé par ces primitifs. En Sibérie, où sur des milliers de kilomètres on ne rencontre pas une roche, pas même une pierre, les indigènes n'ont pu trouver un gîte dans des cavernes, comme les habitants préhistoriques de nos pays, et ont dû improviser des huttes de branchages. Pour ces constructions la matière ne leur faisait pas défaut. Ils ont dressé des cônes de perches, puis les ont recouverts de l'écorce imperméable du bouleau et ont ainsi obtenu la tchioume, le grand cornet dressé au milieu du village. Cet abri est une survivance des temps préhistoriques. Examinez les tentes des Lapons, les vieilles huttes (*kota*) des Finlandais, vous serez frappé au premier coup d'œil par la similitude absolue de ces diverses constructions; c'est le même type d'architecture légèrement modifié par des influences de milieu. Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que cet abri date de cette époque, vieille de plus de vingt siècles, où les Finnois, aujourd'hui épars en Europe et en Asie, vivaient réunis en Sibérie.

A côté de cette tente se trouvent des constructions moins primitives, des *iourtes*. Ces baraques, le type le plus perfectionnné de l'architecture ostiake, ne comprennent qu'une seule pièce, précédée d'un petit vestibule. La plus grande partie de la chambre est occupée par un lit de camp divisé en trois compartiments : l'un réservé au père de famille, le second au fils aîné et le troisième aux enfants ou aux pauvres. Dans les sociétés primitives, tout le monde est charitable, et toujours ces païens mettent en pratique les principes de l'Évangile, qu'ils ignorent. Sur le lit de camp est disposé un paillasson, orné de dessins géométriques et bordé de peau de poisson, que les femmes fabriquent avec des roseaux et des plantes palustres. Les Ostiaks emploient ces nattes en guise de tapis; cet usage leur a été évidemment communiqué par les Tatars, lorsque, habitant des contrées plus méridionales, ils se trou-

1. 19 000 Ostiaks et 4 580 Vogoules d'après Sommier (*Un Estate in Siberia*). Dans ce nombre ne sont pas compris les Ostiaks du Iénisséi, qui appartiennent à une race différente de ceux de la Sibérie occidentale.

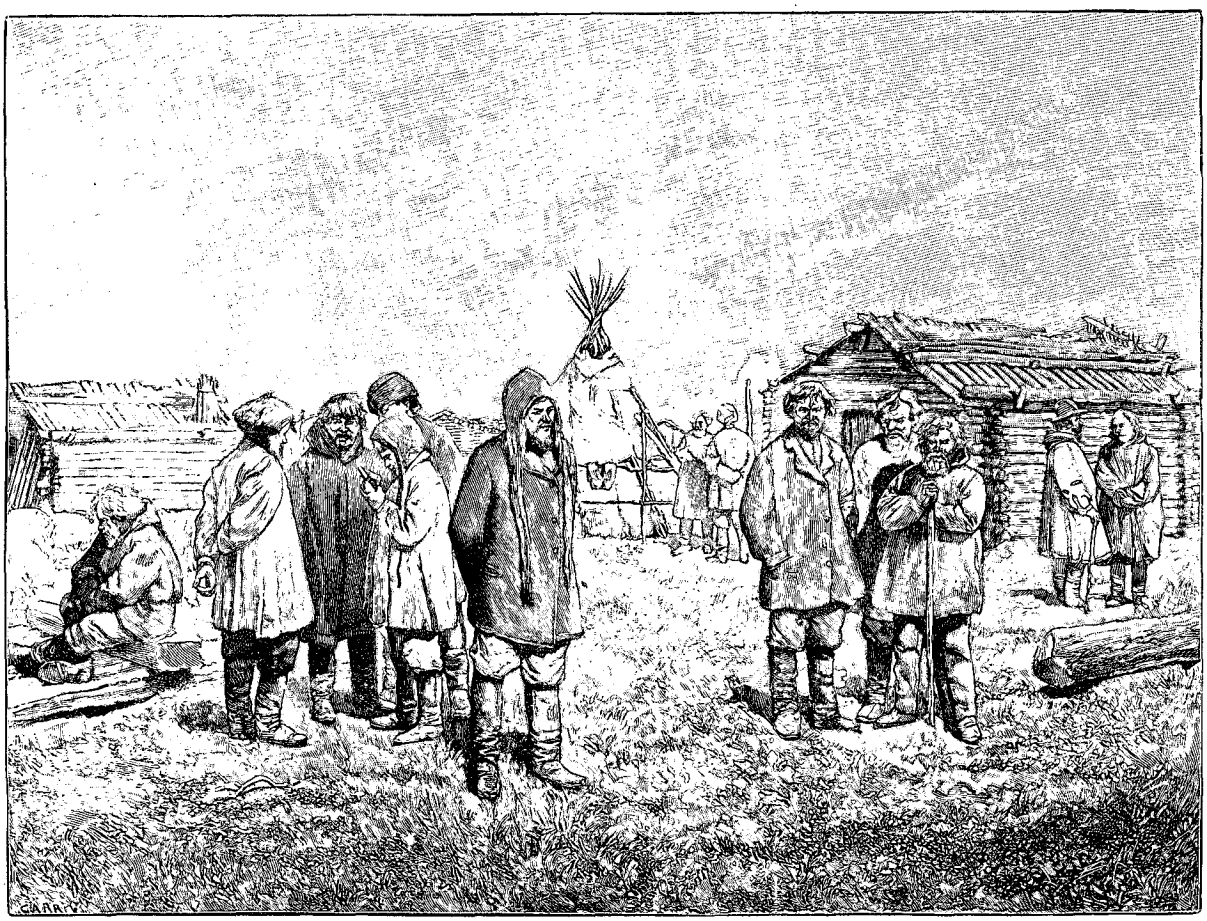
2. Hoffmann, *Der Nördliche Ural und das Küstengebirge Pae-Choi*, p. 59.

3. Ferdinand-Heinrich Müller, *Der Ugrische Volkstamm*. Berlin, 1837.

1. N.-I. Kouznetzov, *Priroda i jiteli vostotchnago sklona siévernago Ourala* (*Izviestia Imperatorskago rousskago geografitcheskago obchtchestva*), t. XXIII, 6, 1887.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vèrent en contact avec eux. Par-dessus cette sparterie sont étendues de belles peaux de rennes en guise de matelas. De ces iourtes, les unes servent d'abri en été, les autres d'habitations en hiver, et, par suite de la rigueur du climat, elles présentent naturellement des différences de construction. Dans la iourte d'été le foyer est placé au centre de la chambre, entre des pierres, et au toit de la baraque est percé un large trou servant tout à la fois au passage de la fumée et à l'éclairage de la maison. Avec une pareille ouverture la ventilation serait beaucoup trop complète en hiver, par des froids de 40 degrés : aussi, dans l'habitation qu'ils occupent en cette saison, les indigènes ont-ils supprimé ce foyer. La iourte d'hiver est une véritable maison avec une cheminée en pisé, et quelquefois avec des fenêtres chez les gens riches. Cette maisonnette comme la tchioume est généralement planchéiée ; à défaut d'un parquet primitif, le sol est recouvert d'une nappe d'écorce de pin. Les arbres de la forêt fournissent aux Ostiaks la matière première de toute leur industrie, et ils savent l'utiliser avec une ingéniosité véritablement admirable. Ils remplacent par exemple le linge par les fibres des saules. Soigneusement raclée, cette matière devient souple et floconneuse comme de



Zyrianes et Ostiaks de Chékouria. — Dessin de Carrey.

l'étoupe. On a tort de considérer les primitifs comme des arriérés. Ils doivent au contraire fournir une plus grande somme d'intelligence que la majeure partie des civilisés, car chez eux aucune division du travail, chaque homme doit produire par lui-même tout ce dont il a besoin.

Pendant que nous visitons leurs maisons, les habitants du village se sont assemblés. Dieu ! qu'ils sont laids, ces petits bonshommes déguenillés, jaunis par la fumée et par la crasse, avec cela puant le poisson à 10 mètres à la ronde. Ajoutons, pour les anthropologistes, que la plupart des Ostiaks de la Sygva et de la Sosva sont châtain foncé. Un très petit nombre sont blonds. En été, les hommes sont habillés de toile grossière ; un pantalon, une chemise, une sorte de redingote, forment toute leur garde-robe pendant la belle saison ; comme chaussure, des bottes en peau de renne maintenues au genou par des cordons attachés à la ceinture comme les jarretières anglaises de nos élégantes. L'hiver, suivant la rigueur de la température, ils endossent une, deux ou trois robes en peau de renne les unes par-dessus les autres. Au lieu de chemise, ils portent une longue pelisse, dont le poil est tourné vers l'intérieur, (*malitza*) et par-dessus le *gus*, vêtement de même forme, mais dont la fourrure est extérieure. Leur vestiaire est complété par la *parka*, une houppelande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

également en peau de renne, plus courte et plus ornée que la malitza. Dans un pays où la température descend à 50 degrés au-dessous de zéro, les vêtements doivent fermer hermétiquement. Gus et malitza n'ont par suite d'autre ouverture que celle nécessaire au passage de la tête. Au col est adapté un capuchon et aux manches des gants. Sous sa triple enveloppe de peaux, l'Ostiak ressemble de loin à un ballot de fourrures. Pas très élégant non plus le costume des femmes : une grande rotonde en peau d'écureuil, ouverte sur le devant et laissant voir un pantalon également en peau. Toutes se voilent à l'aide d'un grand châle de cotonnade rouge. A cet égard la coutume n'est pas très sévère : devant les étrangers les femmes peuvent montrer leurs visages, elles ne doivent se voiler qu'en présence des membres de leur famille. Pratique bizarre, contradictoire, semble-t-il, puisque dans la société musulmane l'usage du voile a été imposé aux femmes pour protéger leur vertu contre les entreprises des étrangers. Ici, d'ailleurs, aucune aventure à redouter : la laideur des femmes ostiakes est la sauvegarde de leurs maris; sur les deux ou trois cents que nous avons vues, pas une n'était jolie. Comme les hommes, elles portent la chevelure divisée derrière la tête en deux longues tresses, et à ces tresses, en guise d'ornements, est suspendue toute une quincaillerie de vieux boutons en cuivre, de sonnettes sans battant et de clefs hors d'usage. Dans ce pays un marchand de vieille ferraille ferait d'excellentes affaires. Les femmes ostiakes, tout comme les nôtres, aiment à faire montre d'une belle chevelure, et celles qui ne sont pas favorisées sous ce rapport usent des mêmes artifices que nos élégantes. Par des agencements ingénieux de rubans et des intercalations de crins, les femmes presque chauves savent donner à leurs tresses une longueur démesurée.

Un certain nombre d'Ostiaks vivent de l'élevage du renne, et, durant l'été, errent avec leurs troupeaux sur les sommets de l'Oural. Avec 300 rennes, une famille est dans l'aisance. Les pasteurs constituent l'aristocratie du pays; les autres cherchent leurs ressources dans la pêche durant l'été et dans la chasse pendant l'hiver.

Très simples sont les engins de ces pauvres gens. Voyez leurs pirogues; c'est l'enfance de l'art naval : un tronc d'arbre creusé, garni de chaque côté d'une planche fixée par des courroies. Ces frêles embarcations, les indigènes les manient avec une pagaie en restant toujours agenouillés. Le moindre mouvement brusque peut faire chavirer le canot, mais telle est l'adresse des bateliers que les accidents sont très rares. L'arme la plus perfectionnée que possèdent les Ostiaks est le fusil à pierre; un grand nombre emploient encore l'arc.

Afin de ne pas endommager la fourrure des animaux, les flèches sont garnies d'une boule en os ou en bois. Avec ces armes ils font une chasse acharnée au petit-gris, très abondant en Sibérie. Cet écureuil est certainement le mammifère le plus prolifique. Chaque mois d'été, un couple de petit-gris donne naissance à une dizaine de petits, qui, à leur tour, sont aptes à la reproduction quatre semaines plus tard. Le célèbre naturaliste russe Baer a calculé qu'au bout de dix ans un seul couple de ces mammifères compterait une descendance de sept milliards d'individus, à condition que tous vécussent pendant ce laps de temps[1].

L'organisation de la société ostiake est rudimentaire. Dans l'esprit de ces chasseurs, aucune notion de race, de nationalité, même de tribu. Vivant par groupes de quelques familles, ils ont seulement l'idée du clan. Chez eux, comme chez tous les primitifs, les liens du mariage sont très lâches. L'enfant de notre interprète ostiak était très malade : « S'il meurt, nous dit très naturellement sa femme, j'abandonne mon mari : c'est un propre à rien ». Les Ostiaks pratiquent la polygamie, mais, comme dans le monde musulman, les richards seuls possèdent plusieurs femmes. Il faut, en effet, être propriétaire d'un grand nombre de rennes ou être un très habile chasseur pour se donner le luxe d'une épouse supplémentaire, qu'on doit payer un bon prix. Dans notre société, les filles, lorsqu'elles se marient, diminuent le patrimoine paternel; chez les Ostiaks, elles sont, au contraire, un capital pour le chef de famille. L'époux achète la jeune fille à son père. D'après M. Sommier[2], son prix varie de 60 à 250 francs et se paye en argent, en pelleteries ou en rennes. Autrefois les jeunes gens qui ne pouvaient réunir un pareil capital devaient demander à l'amour son puissant secours; s'ils réussissaient à inspirer de tendres sentiments à la jeune fille, ils l'enlevaient; le rapt rendait le mariage valable. Depuis quelque temps cette coutume n'est plus suivie; la vente seule opère le mariage; par suite le nombre des unions a diminué, et d'année en année le chiffre de la population décroît.

Les Ostiaks ont été convertis au catholicisme grec, mais c'est une conversion purement nominale; tous continuent comme par le passé à sacrifier aux faux dieux. Dans les bois sacrés (*keremetes*), ils immolent des animaux domestiques et se livrent à des invocations devant de grossières idoles.

Dès mon arrivée à Liapine, je me préoccupai de visiter un de ces bois, mais les Ostiaks veillaient, me dit-on, avec un soin jaloux sur leurs divinités, le prêtre orthodoxe du village ayant fait récemment en grande pompe un autodafé des idoles qu'il avait pu découvrir.

Quoi qu'il en fût, après notre visite au village de Chékouria, nous partons à la recherche d'un bois sacré sous la conduite des Russes de Liapine. C'est une véritable expédition. Nous sommes une troupe de huit hommes, tous armés de fusils. Les employés de la factorerie regardent les Ostiaks comme des adversaires redoutables; les habitants de Chékouria veulent brûler, racontent-ils, l'établissement pour se venger de n'avoir plus la jouissance de pâturages vendus par l'État à M. Sibiriakov et ils ont essayé de mettre à exécution leurs menaces en incendiant la forêt voisine de l'entrepôt. D'autre part, l'hiver, ils attaqueraient et

1 S. Sommier, *Un Estate in Siberia*, d'après Baer.
2 Id. *ibid.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détrousseraient les commerçants zyrianes au passage de l'Oural. D'après ces histoires, les Ostiaks seraient restés le peuple belliqueux que dépeignent les anciennes chroniques relatant la conquête de la Sibérie. D'où nos précautions militaires, que je crois, du reste, superflues. Je ne me figure pas du tout les Ostiaks courageux, ni guerriers.

Après une courte promenade sur la rivière, nous débarquons pour gagner le lieu de sacrifice que notre guide prétend connaître. Il est dix heures du soir, il n'y a plus qu'une lueur crépusculaire vague, traînant dans l'air comme une lumière mourante. Sous bois, on y voit à peine, et nous sommes dans une forêt vierge, sans le moindre sentier, au milieu des broussailles folles. Le jour, il ne doit pas être aisé de passer par là : jugez des difficultés d'une marche nocturne. Nous arrivons enfin à une clairière, et à la lueur d'une torche nous apercevons des perches entourées de chiffons, renversées, brisées, une sorte de reposoir en ruines. Notre guide nous a conduits au lieu de sacrifice détruit au printemps. Il y avait là, nous dit-on, une grande idole en bois, ornée d'un cœur d'or et d'yeux d'argent, une histoire inventée de toutes pièces, sans nul doute, car les Ostiaks n'ont les

Hutte ostiake (*sasskol*) et Ostiaks en costume d'hiver. — Dessin de J. Lavée.

moyens ni de se procurer, ni de fondre les métaux précieux.

Un des guides affirme que tout près d'ici se trouve un second sanctuaire. Nous reprenons notre promenade, nous marchons une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure : toujours point d'idole. Notre homme hésite, nous sommes maintenant perdus; au jour seulement nous parvenons à trouver le lieu de sacrifice. Décidément nous n'avons point de chance avec les idoles ostiakes. Le bois, situé sur le bord de la rivière, a été emporté par l'inondation du printemps et les divinités entraînées dans le fleuve.

Dans la journée, après de longues recherches, les guides réussissent enfin à découvrir un *keremet* absolument intact, et le lendemain nous nous mettons de nouveau en route.

La journée s'ouvre par une fraîche matinée ensoleillée. Au loin, par delà la forêt, la masse violette de l'Oural apparaît saupoudrée de neige fraîche; dans cette claire lumière d'automne les longues traînées blanches accusent les reliefs des montagnes et leur donnent un air de gaieté. Toute la nature est en joie avec ce beau soleil qui semble rire. Nous remontons la Sygva, puis une autre rivière, lorsque les bateliers nous arrêtent brusquement devant un bout de forêt. Nous débarquons, et un sentier embroussaillé nous conduit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt au keremet. Au milieu d'une clairière une barricade de pieux surmontés de chiffons, et dans un coin un petit édicule : voilà le temple et les idoles des indigènes.

Tous les peuples finnois ont de pareils sanctuaires. Les Esthoniens qui habitent l'extrémité occidentale de l'aire occupée par cette race ont partagé les croyances des Ostiaks. Suivant un traité d'idolâtrie composé en 1517 par le moine allemand Léonard Rubenus, les Finnois de cette région consacraient à leurs divinités des arbres élevés qu'ils décoraient de pièces d'étoffes suspendues à leurs branches[1].

La photographie ci-contre donne la représentation exacte de ce lieu de sacrifice et dispense de toute description. On dirait une sorte de reposoir, avec d'autant plus de vraisemblance qu'il est surmonté d'une croix. La cabane située à gauche de l'échafaudage de chiffons est construite sur le même modèle que les *njalla* des Lapons, petits magasins épars dans les forêts, où ces nomades font des dépôts de vivres et d'approvisionnements. Elle est juchée à 1 m. 40 au-dessus du sol, sur un tronc d'arbre étêté; on y accède par une planche garnie de grossières encoches en guise de marches. Ce cabanon renferme les images des divinités, deux grosses poupées formées de morceaux de draps de diverses couleurs enroulés les uns autour des autres. Le visage du dieu est fait d'un morceau d'étoffe jaune percé de quatre trous figurant le nez, les yeux et la bouche. A côté de ces idoles sont déposés deux paquets de flèches entourés de mouchoirs rouges, des cordons garnis de bagues en cuivre et de grelots, un morceau de schiste micacé que ses facettes brillantes ont dû faire prendre pour quelque pierre précieuse, enfin des pieds de chevaux. Dans les idées des Ostiaks, les chevaux sont particulièrement agréables aux divinités, et lors des grandes fêtes ils en immolent en l'honneur de leurs dieux. A leurs yeux le cheval blanc serait considéré comme un animal sacré.

Les cérémonies consistent, comme chez les Tchérémisses et les Tchouchaves, en un repas sacré. Les indigènes abattent un animal et le mangent devant leurs idoles. A côté du reposoir se trouve tout un matériel culinaire : une table, une chaise, une cuve, des écuelles et des cuillers en bois. A un arbre était suspendu un grand tambour de basque, le fameux tambour magique des populations chamanistes, dont les sons ont la vertu de révéler l'avenir à ceux qui savent les interroger.

A peine arrivés, les guides s'empressent de tâter et de secouer les idoles, dans l'espoir d'y trouver de l'argent; mais leur espérance est déçue : en dépit des plus actives recherches ils ne parviennent à découvrir que quelques vieilles pièces d'un kopek. Les Russes prétendent que les divinités ostiakes cachent de véritables richesses, et certains d'entre eux passent pour avoir recueilli une somme rondelette en dépouillant les dieux indigènes. Peut-être trouve-t-on dans ces sanctuaires des pelleteries précieuses, mais je doute fort qu'ils renferment de l'argent, par l'excellente raison que les Ostiaks n'en ont guère.

Tous les voyageurs qui ont parcouru ces régions ont rapporté des idoles indigènes, qui se trouvent actuellement dans les musées ethnographiques. Autorisés en quelque sorte par ce précédent, nous enlevâmes cinq ou six paquets de chiffons sacrés; n'était-ce pas d'ailleurs faire une pieuse action et joindre nos efforts à ceux du prêtre orthodoxe de Chékouria pour déraciner l'hérésie parmi ces païens? Mal nous en prit. A notre retour un journal russe nous accusa d'avoir « saccagé un temple ostiak et volé trois idoles du plus grand prix ».

Durant l'hiver, notre larcin fut tout naturellement le sujet d'interminables conversations entre les indigènes, et, bien entendu, en passant de bouche en bouche, singulièrement dénaturé et amplifié. La nouvelle se répandit au loin dans le sud, à 500 ou 600 verstes au moins de la Sygva. Un de nos amis qui voyageait l'été suivant dans l'Oural central entendit l'aventure racontée par un Ostiak : « Des Français, disait le bonhomme, avaient enlevé des idoles valant plusieurs milliers de roubles, et, pour les punir de ce méfait, les indigènes les avaient poursuivis sur une distance de plusieurs centaines de verstes. » Ce récit est un précieux document pour la critique historique : il nous montre les exagérations subies par un fait transmis par la tradition, et après cette réflexion je dois avouer un certain scepticisme à l'égard de grands événements classiques de l'antiquité. Pour la plupart, ils ont dû être grossis par l'imagination des contemporains; les Grecs et les Romains primitifs ne devaient guère être différents des Ostiaks actuels et ils habitaient un pays plus méridional.

En choisissant des forêts comme théâtre de leurs cérémonies religieuses, les Ostiaks font preuve de l'esprit poétique particulier aux populations finnoises. Ces pauvres gens ont du reste un sentiment artistique développé par une imagination créatrice; ils ont su inventer des instruments de musique et composer des airs d'une mélancolie profonde. Et pour embellir leurs ustensiles de ménage ils ont trouvé des motifs de décoration aussi simples que pittoresques. L'art n'est pas le fruit de l'éducation; autant que les civilisés, les simples en ont la conception, et l'expression qu'ils savent donner à la manifestation de leur pensée est toujours plus touchante que celle des gens dont le cerveau a été déformé par les idées reçues.

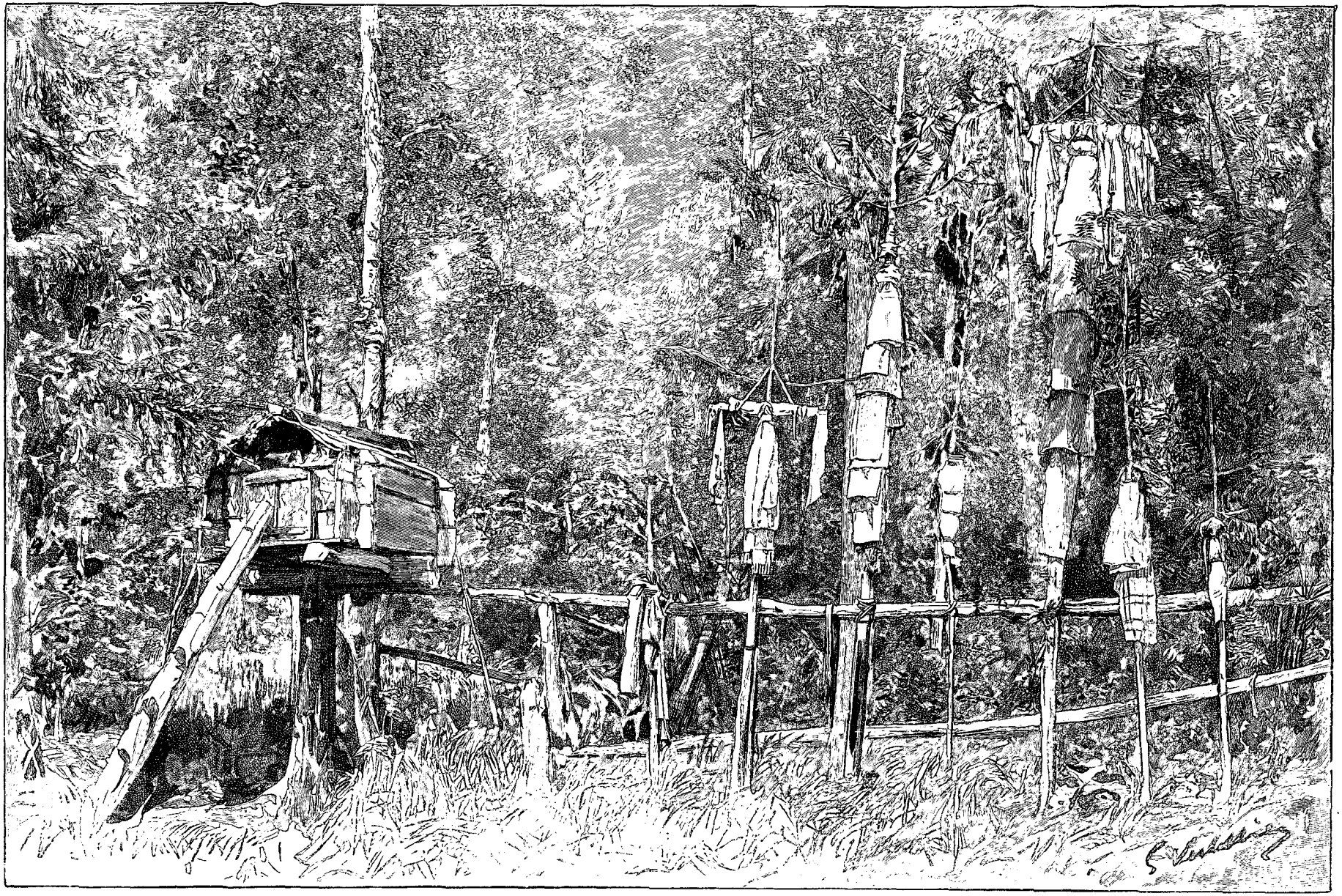
XI

Descente de la Sygva. — Un clan zyriane. — Un prince ostiak. Danse des indigènes. — Arrivée à Beriosov.

La traversée de l'Oural était la grosse difficulté de l'expédition. Cette chaîne de montagnes franchie, tout

1. Baudrillart, *Dictionnaire général des eaux et forêts*, 1823, t. I, p. 6.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bois sacré ostiak. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devient désormais facile. La route s'ouvre maintenant aisée et sans fatigue, tracée par de larges rivières. Dans les régions du nord, en Europe, en Asie comme en Amérique, les seules routes sont les cours d'eau. La Sygva et la Sosva nous conduiront à Beriosov, puis l'Obi nous amènera à Samorovo, au confluent de ce fleuve et de l'Irtich. Au total, une navigation d'environ 1 200 kilomètres à exécuter à la rame.

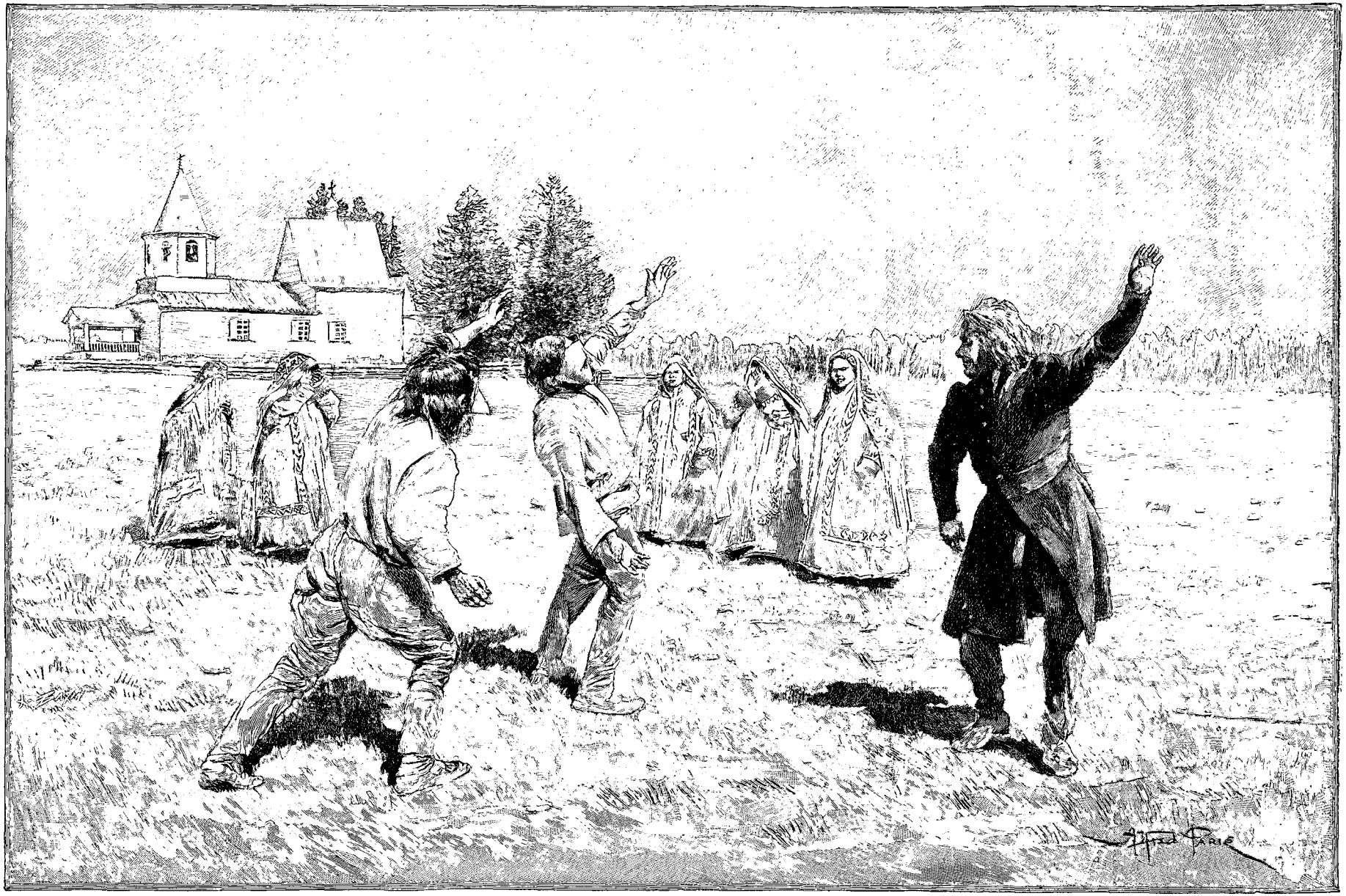
Notre première étape sera Beriosov, et le 17 août, dans l'après-midi, nous quittons la factorerie de Liapine. Nous sommes confortablement installés dans une spacieuse *lodka* et nous avons des vivres à discrétion. Pour obéir aux instructions de M. Sibiriakov, ses employés ont mis à notre disposition toutes les ressources des magasins, et au gré de ces braves gens nous usons avec trop de discrétion de cette hospitalité si généreusement offerte. Ils voudraient nous charger de farine, de sucre, de thé; si nous n'y mettions bon ordre, notre embarcation deviendrait un entrepôt. Sans souci du vivre ni du couvert, le voyage sera une partie de plaisir. Boyanus, notre brave Popov et moi avons pris place dans la lodka; une seconde transporte l'ouriadnik de Beriosov, et un interprète ostiak mis à notre disposition par les autorités impériales. Fonctionnaires et simples particuliers rivalisent pour rendre facile notre exploration.

Dmitri Tcheskine, prince des Ostiaks de la Sygva (voy. p. 346). — Dessin de Riou.

A 2 heures l'escadrille appareille et, à une demi-heure de Liapine, elle s'arrête pour prendre des rameurs au village de Sarompaoul. Nous irons ainsi jusqu'à Beriosov de station en station, changeant chaque fois d'équipage. Ces hameaux (*paoul*) de quelques huttes sont échelonnés le long de la rivière à 15, 20, 30 kilomètres les uns des autres. Ce sont les seules localités habitées; à droite, à gauche, s'étend la solitude absolue, la grande forêt inutile et déserte. Pour ramer nos deux embarcations, huit personnes sont nécessaires; dans bien des stations, l'équipage ne peut être formé qu'en emmenant toute la population, hommes, femmes et enfants. Et personne n'élève la moindre objection; la présence de l'ouriadnik nous assure la plus haute considération. Comme les Lapons, comme les Finnois, les bateliers ostiaks font preuve d'une endurance extraordinaire. Habitués dès l'enfance à parcourir des distances énormes dans leurs frêles pirogues, ils peuvent ramer des journées entières sans la moindre fatigue, et dans ce pénible exercice les femmes et les enfants ne sont pas moins résistants que les hommes. J'ai vu un gamin de dix ans nager dans une embarcation sur une distance de 40 kilomètres et débarquer ensuite frais et dispos comme s'il s'était reposé tout le temps du voyage. Pour ce service de bateliers, les Ostiaks de la Sygva et de la Sosva n'ont droit à aucun salaire; ils sont obligés de fournir les équipages nécessaires au transport des fonctionnaires, et ayant été considérés comme tels, nous ne devions rien aux indigènes. Mais à courir pendant dix ans à travers les solitudes nous avons pris une sympathie profonde pour les simples, les seules gens vrais du genre humain, et à tous nos bateliers nous avons payé la taxe officielle établie sur les routes postales de Sibérie. Pas ruineuse pour le voyageur, cette rémunération qui est une aubaine pour les pauvres indigènes. Cinq kopeks par verste et par équipe!

Notre première station sur la Sygva, le village de Sarompaoul, est habitée par les Zyrianes. De l'Oural à l'Obi, de loin en loin on rencontre de petites colonies de ces Finnois attirés en Sibérie par la richesse des pêcheries et l'appât de gains commerciaux. Ces indigènes ont su monopoliser à leur profit la plus grande partie des transactions du pays; aux Ostiaks ils achètent le produit de leur chasse et de leur pêche et leur cèdent de la farine et des objets manufacturés de mauvaise qualité. Intelligents et par conséquent peu honnêtes, ils réalisent facilement des profits considérables; ils vendent par exemple aux pauvres pêcheurs ostiaks 1 fr. 50 ou 2 francs de mauvais boutons en cuivre qui ne valent pas 2 sous. Grâce à ces procédés de commerce peu scrupuleux, les troupeaux de rennes, la principale source de richesse dans ce pays, ont passé peu à peu des mains des Ostiaks dans celles des Zyrianes. Les indigènes se sont appauvris et les immigrés enrichis. Ainsi un des Zyrianes de Chékouria nous a avoué posséder 3 000 rennes, un bon petit capital, cet animal valant ainsi de 8 à 28 francs. La plupart de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse ostiake (voy. p. 348). — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces Finnois établis sur le versant oriental de l'Oural occupent de petits villages le long des cours d'eau, comme Sarompaoul; un certain nombre d'entre eux, possesseurs de grands troupeaux, sont obligés, par la nature même de cette propriété, à la vie nomade. Ceux-là, comme les Ostiaks et les Samoyèdes, vivent sous des tchioumes, l'été sur l'Oural et les toundras riveraines de l'océan Glacial, l'hiver dans les forêts de la plaine sibérienne.

A Sarompaoul nous prenons une équipe de rameurs zyrianes qui nous conduit à 25 verstes de là, à Kossilok, hameau occupé par des Ostiaks. Nous allons ainsi de station en station. Dès que nous arrivons à un hameau, le remue-ménage est complet; à la vue des ouriadniks qui nous escortent, on nous prend pour de hauts et puissants personnages; dans l'espoir de nous être agréable, chacun fait diligence. Nous n'en restons pas moins une heure ou deux à chaque station; il faut d'abord manger, puis profiter de l'arrêt pour compléter nos collections ethnographiques et étudier la vie des indigènes, si curieuse et si suggestive à tous égards. En ce moment où le poisson donne, on fait sa provision pour l'hiver. Dans chaque hutte règne l'activité la plus grande. Toutes les femmes sont occupées à préparer les produits de la pêche. Avec une omoplate de renne en guise de couteau, elles ouvrent le poisson, puis d'un tour de main rapide enlèvent l'intérieur, qu'elles déposent soigneusement dans un vase, pour en extraire l'huile, et enfilent les deux filets du poisson sur une baguette. Il y a des échafaudages hauts de plusieurs mètres entièrement chargés de petits poissons brillants comme de l'argent; de loin, agité par la brise, tout cela scintille comme un énorme miroir à alouettes. Par exemple, la manière dont les femmes ostiakes s'acquittent de leur besogne n'est pas précisément ragoûtante; et quand on va manger, il est bon, si l'on ne veut pas perdre l'appétit, de ne pas regarder longtemps ce spectacle.

Nous arrivons à Kossilok à 10 heures du soir; une demi-heure après, nous nous remettons en route. Le ciel est suffisamment clair pour nous permettre de relever la rivière à la boussole; en nous relayant à tour de rôle, nous pourrons travailler tout en marchant. C'est, du reste, plaisir de veiller par ces belles nuits d'automne. Dans le ciel clair du nord les étoiles brillent d'un éclat extraordinaire, et au milieu de l'obscurité les troncs blancs des bouleaux ont l'air d'une assemblée de fantômes devant lesquels nous défilons. Tout est silencieux. C'est le calme des choses mortes, et tout votre être est pénétré d'une sensation infinie de repos.

Comme tous les primitifs, les Ostiaks ont quelques notions d'astronomie. Ils connaissent la Polaire, l'étoile qui ne bouge pas, comme ils l'appellent, et sur elle ils se guident l'hiver lorsque la nuit les surprend dans ces forêts où il est si facile de s'égarer.

Dans la matinée du 18, nous arrivons à Lokmouspaoul. A peine débarqués, un Ostiak vient nous serrer la main avec force démonstrations amicales. Étonnés d'un pareil sans-gêne de la part d'un indigène, nous allions le repousser, lorsqu'un ouriadnik nous le présente. Le personnage n'est rien moins que Son Altesse seigneuriale Dmitri Tcheskine, prince des Ostiaks de la Sygva. Parmi ces sauvages habillés de peaux se trouvent, comme dans toutes les sociétés, des familles de noble origine, descendant des anciens souverains indigènes du pays. Aujourd'hui cette aristocratie est bien déchue : les princes ostiaks sont simplement des collecteurs d'impôts, et, d'après M. Sommier, ils n'auraient conservé de leurs privilèges politiques que le droit de jugement pour certains délits commis par les indigènes. Mais, toujours avisé, le gouvernement de Saint-Pétersbourg a eu soin de s'attacher ces personnages en leur confirmant leurs titres. Un bout de papier noirci de caractères indéchiffrables et quelques cachets ont fait l'affaire.

Son Altesse nous conduit immédiatement dans sa iourte et nous fait asseoir à ses côtés sur le lit de camp, placé à gauche de la porte. Chaque fois que nous entrons dans une hutte en sa compagnie, toujours le bonhomme s'installe de ce côté : c'est probablement la place d'honneur dans les idées des Ostiaks. Le prince ne tarde pas à devenir très communicatif; il nous tape amicalement sur les genoux, et nous sourit, tout en se mouchant dans ses doigts. Pour le remercier de cet excellent accueil nous lui faisons présent d'un grand foulard de soie rouge; désireux de ne pas être en reste de politesse avec nous, immédiatement Son Altesse m'offre une boîte à allumettes en corne de renne avec son monogramme.

Le prince était vêtu d'une belle *parka* en peau de renne blanc; pour le reste, il était aussi sale que ses congénères. Son habitation ne diffère guère non plus de toutes celles que nous avons visitées jusqu'ici. Dans le coin de la hutte se trouve une malle russe, que Dmitri s'empresse d'ouvrir pour en extraire des parchemins. C'est la chancellerie seigneuriale, renfermant les titres nobiliaires. A côté sont suspendus un vieux sabre de gendarme et une défroque de laquais de cour, présents du gouvernement impérial.

L'aimable accueil du prince n'était pas absolument désintéressé. Son Altesse ne tarda pas en effet à nous faire part des doléances des indigènes en nous priant de nous y intéresser. Comme les habitants de tous les pays du monde, les Ostiaks se plaignaient de la lourdeur des impôts, et le prince nous demande notre protection auprès du gouverneur de Tobolsk pour obtenir un allégement des charges qui pèsent sur ses sujets.

Les Ostiaks, ainsi que toutes les peuplades allogènes de Sibérie, payent au gouvernement russe un tribut consistant en pelleteries (*iassak*), dont le montant est calculé d'après le nombre des habitants. Dans la circonscription de Liapine, 380 Ostiaks sont soumis au iassak; par suite d'une erreur de scribe, les pièces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

officielles portent leur nombre à 480, d'où un surcroît d'impôt, et Son Altesse serait très désireuse que nous pussions obtenir du gouverneur de Tobolsk un allégement aux maux de son peuple.

Le prince étant complètement illettré, le brave Popov s'occupe de rédiger la supplique. La rédaction prend, par exemple, du temps, deux heures pour le moins; après quoi Dmitri appose cérémonieusement son sceau sur la requête.

Pendant ce temps Boyanus recueille d'intéressants renseignements sur le commerce des fourrures. Ici la peau de petit-gris vaut de 25 à 50 centimes, celle de zibeline de 10 à 20 francs en moyenne.

Dans cette région le petit-gris est relativement rare; au maximum un indigène ne peut guère en capturer plus d'une centaine par an. Sur les bords de la Sosva, il est beaucoup plus abondant; un bon chasseur en tue annuellement un millier au moins. Cet animal, les Ostiaks le capturent à l'aide de pièges, espèces d'arbalètes qu'ils fichent en terre.

La laborieuse rédaction de la supplique terminée, nous nous remettons en route. Pour nous faire honneur, le prince tient absolument à nous accompagner; nous nous passerions très volontiers de sa société, mais le

Vue prise sur un *protok* de l'Obi (voy. p. 350). — Dessin de Slom.

bonhomme ne veut pas démordre de son idée. Nous avons eu l'imprudence de lui offrir de l'eau-de-vie, et dans l'espoir de recevoir de nouvelles rasades il tient à rester en notre compagnie le plus longtemps possible. Redoutant la ménagerie qui grouille sur ses vêtements, nous faisons asseoir Son Altesse à la porte de notre petite cabane : mais cette place ne satisfait pas sa vanité.

Pour marquer son rang aux yeux des rameurs et leur prouver que nous le traitons d'égal à égal, le prince Dmitri rapproche lentement son siège de l'entrée de la cabine, puis allonge un pied dans l'intérieur de la cahute : il n'a pas ainsi l'air d'être à la porte. Peu à peu il passe ensuite une jambe, puis une autre, ensuite la tête; finalement le sire trouve moyen de s'installer complètement dans la pièce. Dmitri, tout fier de sa ruse, rit sous cape, et lorsque à sa mine réjouie nous éclatons de rire, le bonhomme ne peut retenir sa joie. Pour lui faire place je suis obligé de me mettre sur le toit de l'embarcation.

Vers cinq heures du soir, nous arrivons à une station où nous débarquons notre compagnon. Avant de nous débarrasser du personnage, nous lui offrons une collation servie dans des assiettes en fer-blanc et avec des couverts. Ces engins ne laissent pas d'embarrasser singulièrement le prince; évidemment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la fourchette du père Adam doit lui paraître plus commode, mais Son Altesse tient absolument à prendre les belles manières. Elle nous a paru du reste d'une bien meilleure éducation que les membres de l'aristocratie ostiake rencontrés par M. Sommier sur l'Obi. Avant de nous quitter, Dmitri recommande aux indigènes de nous conduire rapidement, et en fidèles sujets ceux-ci rament avec une vigueur qui fait notre étonnement.

Le lendemain matin 19 août, nous atteignons la Sosva, une grande rivière qui dans tout autre pays que la Sibérie serait un fleuve important.

Depuis Liapine c'est toujours le même paysage. Une plaine boisée. Pas d'horizon, la vue est limitée aux deux berges couvertes de forêts. Si toutes les trois ou quatre heures on n'était intéressé par le spectacle amusant et curieux des stations des indigènes, le voyage serait terrible d'ennui. C'est bien le grand désert du nord, triste et monotone, une terre inutile, fermée à l'homme. Avec cela l'air est lourd, on a l'impression de sentir un continent derrière soi.

Tout est uniforme, le sol comme l'aspect du pays. Nulle part un rocher, une pierre, partout des terrasses sablonneuses. Creusez ces terrains meubles à quelques centimètres de profondeur, vous trouvez le sol gelé. La Sibérie septentrionale est une immense glacière; des environs du cercle polaire jusqu'à l'océan Arctique, partout vous rencontrez une terre éternellement glacée, dans laquelle se sont conservés presque intacts les débris du mammouth et des grands animaux quaternaires. Ces déserts ont gardé dans une intégrité absolue les documents les plus importants de l'histoire de la terre.

Sur ce linceul de glace, la forêt étend sa parure de végétation folle; lorsque le soleil rit, cette terre morte s'anime d'un éclat de gaieté, elle donne une sensation de vie après une impression de mort.

Le soir nous arrivons à Sartininya, le premier hameau russe depuis les bords de la Petchora. Le starost nous souhaite la bienvenue et nous conduit dans une excellente maison. Pour la circonstance, le bonhomme, qui est un Ostiak, a revêtu une sorte de redingote noire ornée d'une médaille, cadeau des autorités russes en récompense du zèle avec lequel il s'est acquitté de ses fonctions pendant je ne sais combien d'années.

Les Ostiaks, ainsi que tous les peuples finnois, regardent l'ours comme un animal sacré, et lorsqu'ils réussissent à tuer ce gibier ils se livrent après la chasse à des danses d'un caractère religieux.

Dès que le cadavre de l'ours est rapporté au village, on le place sur un banc, on le pare d'ornements, on allume devant lui des cierges, et tous les indigènes viennent le saluer et l'embrasser.

Après cette cérémonie commencent des divertissements chorégraphiques exécutés par des hommes, la figure couverte d'un masque grossier en écorce de bouleau. La photographie instantanée reproduite à la page 345 donne au lecteur une idée de ces danses. Les mouvements, comme on peut en juger, ne sont pas précisément gracieux.

22 août. — Un temps brumeux, froid, pluvieux, le véritable *crachin* du nord. Nous sommes au milieu d'immenses marais. La Sosva proprement dite est large de 500 à 600 mètres, mais derrière des lignes d'oseraies s'étendent des marécages larges de 8 à 10 kilomètres. A certains endroits cet archipel présente des solutions de continuité, et c'est à perte de vue une plaine d'eau avec des bois inondés. Sur ces marais s'ébattent des centaines et même des milliers de palmipèdes; si l'on en avait le temps, quelle belle chasse au canard on ferait! Ces volatiles sont d'ailleurs si nombreux que les indigènes ne les tuent que lorsqu'ils peuvent en abattre plusieurs du même coup. Autrement ils perdraient la valeur de leur poudre.

Dans la soirée nous atteignons la station de Chaïtanskaya, la dernière avant Beriosov. Déjà on sent le voisinage de la civilisation : il y a ici des meubles russes et des ustensiles de ménage en métal.

La pluie cesse, le vent souffle grand frais, et de suite nous établissons la voilure des embarcations. La rivière, large de plusieurs kilomètres, se hérisse de grosses vagues lourdes; par endroits, lorsque nous ne sommes pas protégés par des îles, nous roulons comme en pleine mer, il faut alors ouvrir l'œil, avec une embarcation pareille à notre lodka, et des mariniers du genre de nos Ostiaks. Vers onze heures du soir, dans le lointain apparaissent des lumières : voici Beriosov.

Le débarquement n'est pas facile : la Sosva, soulevée par la tempête, déferle sur la rive en hautes volutes, et menace de briser les embarcations. On se croirait en mer. Bientôt des agents de police arrivent à notre secours et nous conduisent chez le maître d'école, où un logement nous a été préparé. Le pédagogue nous reçoit en uniforme et cérémonieusement nous introduit dans un gentil salon superbement éclairé. Des lampes, des bougies, comme tout cela paraît drôle quand on a vécu plusieurs semaines dans le désert! On étend par terre des matelas, un luxe inouï pour nous, et pour la première fois depuis quarante-cinq jours nous nous déshabillons et dormons en gens civilisés.

XII

Beriosov. — Les marais — L'Obi. — Arrivée à Samarovo.

Beriosov, la grande métropole de cette partie de la Sibérie, est une petite ville de 1 800 habitants. Sans grand commerce, elle doit toute son importance à la résidence des fonctionnaires. C'est, au milieu de ces solitudes, un grand centre administratif, le chef-lieu de l'*ouyesd* septentrional du gouvernement de Tobolsk, un arrondissement plus étendu que la France,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le grand Obi (voy. p. 352). — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui cependant ne compte pas plus de 8000 habitants. Jugez par ces chiffres de l'immensité de la Sibérie et de la faible densité de la population.

Beriosov est situé au confluent de la Vogoulka et de la Sosva, sur la haute berge de cette dernière rivière. De cette éminence le coup d'œil est extraordinaire. A perte de vue, de l'eau, des îles basses, des lignes d'oseraies et de saulaies, une immense inondation morne et pesante; cela laisse l'impression biblique de la terre après le déluge. De l'autre côté, des tourbières et des marais. Sous un ciel gris le paysage devient effrayant de tristesse. On est pénétré de découragement et de désespérance. Au milieu de ces marécages sans fin, on a la sensation de l'isolement et de la distance.

Ici, à quelques centaines de kilomètres de l'Europe, on est plus loin que dans une île perdue de l'Océanie, on est séparé de notre Occident par une largeur de continent; et la terre isole, tandis que la mer unit. Tous les quinze jours seulement la poste apporte à Beriosov des nouvelles vieilles souvent de plus d'un mois, et quelles nouvelles dans ce pays de silence! Ajoutez à cela la rigueur du climat et vous vous rendrez compte des agréments qu'offre le séjour de Beriosov. Les premières gelées se produisent à la fin d'août et les rivières ne sont dégagées de glace que dans les derniers jours de mai. En décembre, janvier et février, la température moyenne est de — 21°,4 C., et l'on a vu le thermomètre descendre à — 56°. Au total, dix mois de froid; en revanche, pendant le court été sibérien la chaleur se fait péniblement sentir. A Beriosov la température s'est parfois élevée à + 34°. Vous figurez-vous l'impression d'une vie avec neuf mois de neige dans le silence le plus absolu du monde extérieur!

Dans ces conditions, cette localité était désignée d'avance pour devenir un lieu de détention. Actuellement quelques nihilistes y sont internés; mais au siècle précédent, cette triste bourgade a abrité l'exil de deux grands personnages de l'histoire de Russie, Mentchikov et Ostermann. Mentchikov, le favori de Pierre le Grand, devenu régent de l'Empire pendant la minorité de Pierre II, avait mécontenté la cour par son ambition et sa hauteur. Il ne rêvait rien moins que de marier sa fille au jeune tsar, et d'entrer dans la famille impériale, lorsqu'il fut renversé par une conspiration de palais. Le puissant favori fut exilé d'abord dans ses terres, puis à Beriosov, où il mourut en 1729. Par une vicissitude du sort dont l'histoire offre de fréquents exemples, le comte Ostermann, le président de la commission d'enquête qui avait condamné Mentchikov, fut à son tour banni dans la même localité où il avait exilé son rival.

Nous séjournons quarante-huit heures à Beriosov. Après être resté cinq jours dans une étroite cabine encombrée, on aime à remuer à l'aise et à se dégourdir les jambes. Comme partout, les fonctionnaires nous ménagent la plus cordiale réception. Dès notre arrivée, l'ispravnik et le docteur viennent nous faire visite et nous invitent à dîner; tout le monde rivalise pour nous combler de prévenances. Notre estomac proteste bien un peu contre ces politesses. Dans ces pays glacés, les habitants absorbent, sans en être incommodés, des quantités considérables d'alcool; dès que vous arrivez dans une maison, vite le maître de maison vous offre de l'eau-de-vie, et à Beriosov les usages de la société vous obligent à en avaler trois verres. Dans la journée de notre départ nous n'avons bu pas moins de dix-sept petits verres. En ce pays un voyageur doit pouvoir porter la toile, comme disent nos marins.

Le 25 août, à une heure du matin, nous quittons Beriosov pour remonter l'Obi jusqu'à Samorovo. Ce village, situé au confluent de ce fleuve et de l'Irtich, est le point où nous rejoindrons la grande route postale de Sibérie. Là nous trouverons un vapeur venant de Tomsk qui nous conduira à Tobolsk. C'est une nouvelle navigation à la rame de 500 verstes, à contre-courant : au total, huit jours de route au moins.

Pour faire ce voyage, l'ispravnik a l'amabilité de nous prêter sa lodka, une grande embarcation, où nous sommes très bien installés. La barque contient deux cabines; dans l'une, située à l'arrière, le fidèle Popov a trouvé place au milieu des bagages; la seconde, longue de 2 mètres, est notre habitation. Le mobilier se compose d'un étroit lit de camp, où nous couchons tête-bêche, de deux bancs et de deux étagères; enfin, luxe inouï, la cabine est éclairée par deux petites fenêtres. Lorsqu'il fera mauvais temps, nous ne serons pas condamnés à vivre dans un trou noir.

A une heure du matin, nous appareillons. L'air est tiède, le ciel pur brille d'étoiles, et c'est plaisir de rester à rêver, couché sur le rouf de la cabine. Nous éprouvons une sensation infinie de bien-être et de repos. Cet air moite nous pénètre d'indolence.

Dans la matinée, au réveil, nous nous trouvons dans les *protoks*; de tous côtés des saulaies et des oseraies inondées. Aucune vue, on navigue au milieu de broussailles et d'îles basses qui semblent flotter. On dirait une terre qui n'a pas été séparée d'avec les eaux. Pendant des heures, pendant des journées, c'est toujours le même paysage. Jugez des dimensions de cette inondation : le confluent de la Sosva et de l'Obi est porté sur les cartes comme situé au nord de Beriosov, mais bien au sud de ce point les deux fleuves sont déjà réunis et ne forment qu'une même nappe d'eau divisée par des îles en bras innombrables. De la station de Chaïtanskaïa, située sur la rive gauche de la Sosva, à celle de Tcharkali, située sur la berge droite de l'Obi, la largeur de la plaine d'eau n'est pas moindre de 125 verstes.

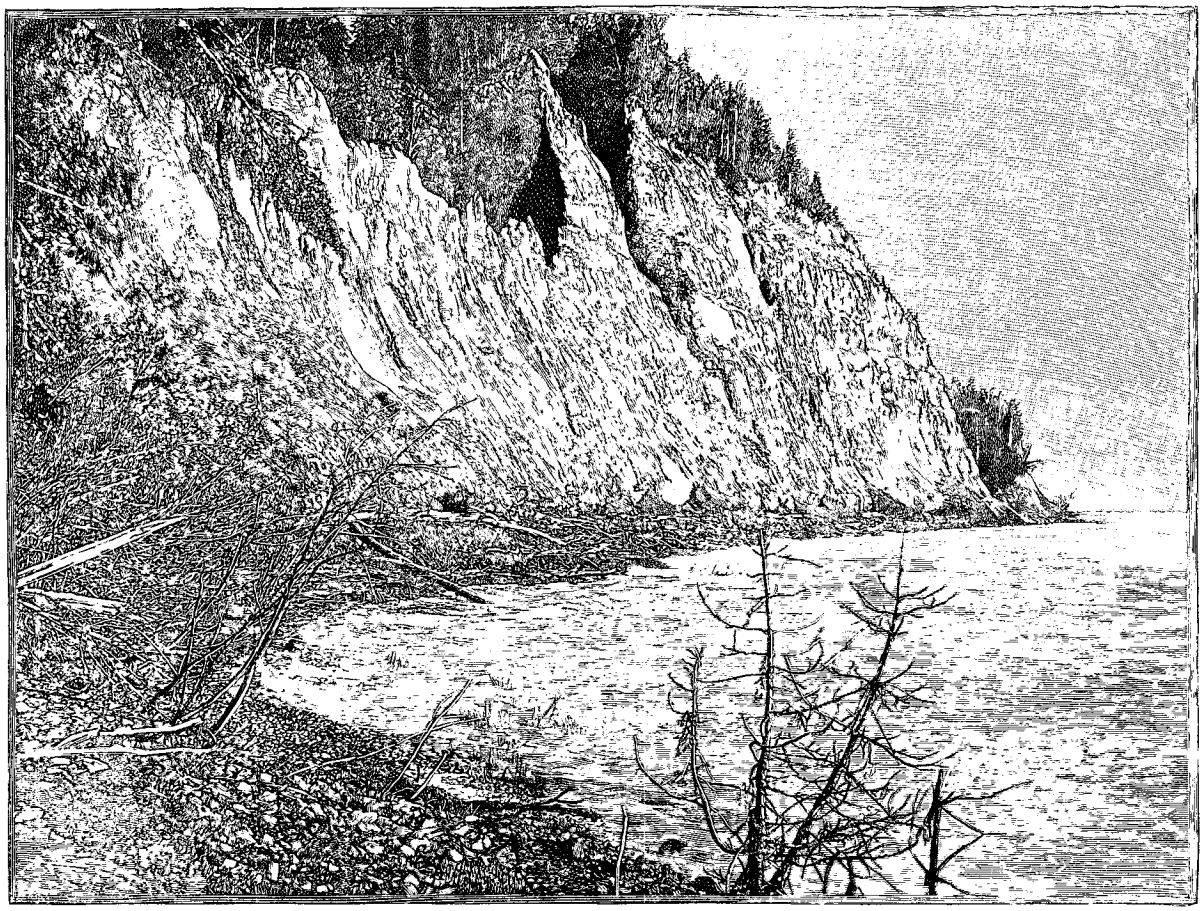
Dans l'après-midi nous atteignons le petit Obi, un bras large de 300 à 400 mètres. Nous le suivons pendant quelque temps, puis nous rentrons dans les protoks. Un archipel immense de terres basses occupe le milieu du fleuve, bordé par deux grands canaux, le petit Obi, le long de la rive gauche, et le grand Obi. Au printemps l'inondation réunit les deux bras, et le fleuve devient une mer d'eau douce. A cette époque,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en certains endroits, la largeur de la nappe d'eau dépasse 45 kilomètres[1]. D'autre part, songez que l'Obi est long de 5 000 kilomètres. De la frontière de Chine à l'océan Glacial, il draine les eaux d'une région égale au tiers de l'Europe. Malheureusement, cette magnifique artère fluviale débouche dans une mer presque toujours fermée par les glaces et devient ainsi inutile au mouvement des échanges.

Dans la soirée nous atteignons la station de Novaïa-Iourta, située en plein marais : trois ou quatre cassines entourées d'eau. Depuis quelques jours seulement l'inondation a baissé, et le sol est resté détrempé et fangeux. Pour arriver aux maisons on avance jusqu'à mi-jambes dans une boue épaisse et tenace. On dirait une habitation de lacustres des temps préhistoriques.

Les Ostiaks de Novaïa-Iourta, comme ceux de la station précédente de Nieremo, ont un type mongol accusé. Sur la basse Sosva, nous avions déjà relevé ce facies chez plusieurs indigènes. Le long de la grande voie tracée par l'Obi, a pénétré une influence samoyède. Depuis Beriosov les Ostiaks sont également modifiés par le contact des Slaves; ils ont adopté les modes et les étoffes russes, et leurs ustensiles sont beaucoup



Terrasse sablonneuse de la rive droite de l'Obi. — Gravure de Maynard.

plus perfectionnés. Dans cette région, l'importance de l'écorce du bouleau comme matière première diminue. En 1872 le voyageur russe Poliakov avait trouvé des instruments en pierre chez les indigènes des bords de l'Obi; en 1882, d'après la description de M. Sommier, les Ostiaks avaient encore en grande partie conservé leur civilisation primitive; depuis, la russification a fait des progrès très rapides. En dix ans l'état des habitants paraît s'être modifié complètement, et il est à craindre, pour les ethnographes comme pour les amateurs de pittoresque, que les Ostiaks de l'Obi n'aient bientôt disparu sous la couche uniforme de la civilisation.

La grande curiosité de Novaïa-Iourta est un lièvre apprivoisé que les indigènes nourrissent avec du poisson!

Au moment où nous quittons la station, la pluie commence à tomber, toujours le crachin du nord, froid et pénétrant, un temps noir qui apporte la tristesse et le découragement. Le soir, l'obscurité est complète : nous n'en marchons pas moins toute la nuit, les bateliers s'y reconnaissent sans y voir.

Au milieu de ce dédale d'îles et de canaux, le courant est très rapide. Tout à coup, dans le grand silence de la nuit, nous entendons une plainte rythmée, puis

1. Sommier, *Un Estate in Siberia*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soudain un hurlement furieux comme un formidable cri de guerre. En toute hâte Boyanus ouvre la porte de la cabine et demande aux bateliers la cause de tout ce bruit. Oh! ce n'est rien, le passage est difficile et les indigènes poussent ces hurlements pour se donner du courage.

26 août. — Continuation de la navigation au milieu des protoks. Dans la soirée nous atteignons le grand Obi. A lui seul il forme un fleuve magnifique, large de 2 kilomètres. Après être restés deux jours au milieu d'une uniforme forêt inondée, voici enfin un paysage nouveau, avec la rive droite élevée en une haute terrasse couronnée de forêts. Découpée à pic, elle forme une falaise de sable et d'argile, dressée à une quarantaine de mètres au-dessus de l'eau. Dans cette platitude immense, pareil monticule fait l'effet d'une haute cime, et telle est l'impression générale, que les Russes donnent à cette rive le nom de montagne (*gara*). Cet escarpement est produit par l'érosion constante que le fleuve fait subir à la berge. D'après les observations de Baer, les grands cours d'eau qui coulent dans le sens du méridien entament leur rive orientale et alluvionnent leur rive occidentale par suite de la rotation terrestre.

A partir de Kalapanskaya-Iourta, nous suivons la rive droite de l'Obi. Dans cette station, pendant que

Village ostiak sur les bords de l'Obi. — Dessin de Bertcault.

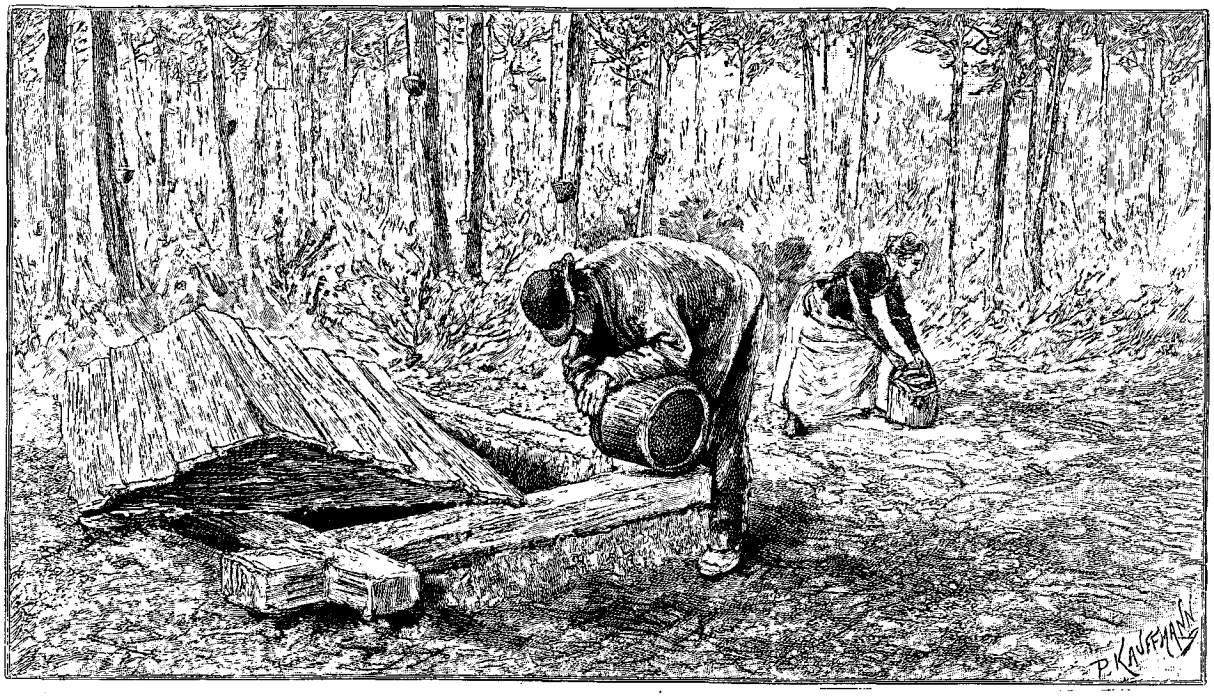
nous changeons de rameurs, un indigène nous donne un concert. Les Ostiaks des bords de l'Obi n'ont point de cithare comme leurs congénères de la Sygva; leur esprit plus inventif a imaginé un instrument relativement perfectionné, une harpe à neuf cordons, qui affecte grossièrement la forme d'un oiseau.

Encore quatre jours d'une navigation monotone, et nous arrivons à Samarovo, au terme de notre exploration; ici nous rejoignons la grande route de Sibérie. Un vapeur nous transporte ensuite à Tobolsk, puis après une rude chevauchée nous rentrons en Europe par le chemin de fer transouralien de Tioumen à Perm. Pendant de longs jours nous roulons à travers les plaines russes, toujours pareilles à elles-mêmes. Sans cesse notre imagination nous retrace tous les grands spectacles de la nature au milieu desquels nous avons vécu; nous revoyons la grande forêt sibérienne, si grande, si poignante dans son silence et dans sa solitude, et en rêve nous apparaît l'illumination des crépuscules du nord, brillant comme une auréole au-dessus de ces déserts; aux choses mortes et animées le souvenir donne une éternelle parure.

Charles RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Déversement de la gemme (voy. p. 366).

DANS LA FORÊT D'ARCACHON,

PAR M. P. KAUFFMANN.

1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par l'auteur d'après ses croquis et ses photographies.

I

On sait que la ville d'Arcachon s'est élevée, du côté de la *ville d'hiver*, sur l'emplacement de l'ancienne forêt, qui n'existe plus avec les mêmes caractères primordiaux, grâce aux nombreuses transformations qu'elle a subies par suite des constructions nouvelles, de l'établissement de nouveaux quartiers d'hiver et des travaux exécutés par les ponts et chaussées.

L'aspect de cette nouvelle forêt change au moment où elle se confond avec la « vieille forêt » située plus vers le sud, au delà de la Teste-de-Buch, près d'Arcachon ; plus vaste celle-ci et plus épaisse, tout en renfermant les mêmes arbres et la même végétation, mais gardant son ancien aspect sauvage et centenaire.

La nouvelle forêt a été pour ainsi dire créée de toutes pièces par la main de l'homme.

On a fixé les dunes de sable, naguère si désolées et si arides, en les couvrant de végétaux, d'arbres, de pins plus particulièrement, qui ont complètement transformé les Landes.

L'aspect général des Landes a été suffisamment décrit dans bien des ouvrages pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir dans cette rapide excursion.

A proprement parler, les Landes n'existent plus depuis la mise en culture de leurs steppes, converties en jardins maraîchers, en vignes et en forêts de pins et de chênes, grâce à l'assainissement général entrepris d'abord particulièrement par... *Maître Pierre* d'Edmond About,... pardon ! je voulais dire par M. Chambrelent, vers 1849, puis appliqué sur toute leur étendue par l'ordre du gouvernement.

En ce qui a rapport aux forêts de pins, qui sont les seules dont nous nous occuperons au point de vue de leur exploitation, nous signalerons simplement les résultats obtenus dans cette culture au moyen du drainage et du reboisement par le pin maritime, le chêne ordinaire, le chêne vert et le chêne-liège.

Le pin maritime a été le principal agent de transformation, car c'est grâce à lui que ces terres naguère si désertes sont devenues fertiles, salubres et productives. Cet arbre paraît indigène dans la contrée, surtout sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

littoral océanien; l'origine de sa culture se perd dans la nuit des temps, mais il se propage de lui-même dans toutes les Landes. Nous avons du reste vu nous-même, en 1890, après un éboulement de dunes situées sur la plage de Moulleau, près d'Arcachon, des pins fossiles, émergeant de la coupée comme des gueules de canon, complètement carbonisés et offrant des traces d'incisions identiques à celles que l'on fait aujourd'hui pour exploiter la résine, ce qui attesterait la haute antiquité de cet arbre.

D'après la théorie nouvelle, dont je trouve la confirmation dans un des intéressants ouvrages sur Arcachon ville d'été et ville d'hiver de l'éminent docteur Fernand Lalesque, il n'est plus possible scientifiquement de distinguer les sapins des pins, que comme variétés d'un même genre.

Les Landais, qu'abrite et enrichit le pin maritime, doivent donc l'admirer doublement, et par son importance en botanique, et par le rôle d'arbre providentiel qu'il joue dans leur climat.

Tout en lui, depuis sa racine pivotante et profonde jusqu'à ses fleurs, est une source de bienfaits.

Le pin, si monotone dans son éternel printemps, n'est-il pas de tous les végétaux celui qui se nourrit le plus aisément dans les sables arides, y grandit avec le plus de rapidité? N'est-ce pas lui qui plonge au cœur des dunes une racine assez puissante pour les fixer?

La racine pivotante du pin n'a pas seulement été utile en fixant les dunes, mais, comme le démontre dans son ouvrage le docteur F. Lalesque, elle a assaini le pays, elle a absorbé les eaux stagnantes des marécages, elle a fait le drainage le plus sûr, le plus efficace : le drainage souterrain.

Lorsque l'arbre est déjà grand, qu'il compte une vingtaine d'années d'existence, le résinier l'entaille au flanc, et de sa plaie béante découle le suc propre de l'arbre, suc qui, poisseux et odorant, se concrète en larmes d'abord transparentes et plus ou moins volumineuses.

Cette récolte fournit à de nombreux travailleurs leurs moyens d'existence et va procurer également de nouvelles ressources à l'industrie.

Voici, dans un de ses ouvrages de botanique intitulé *le Sapin*, ce que dit M. de Lanessan, et le passage pourrait fort bien s'appliquer, à quelques nuances près, au pin maritime de ces régions :

« Ornement de nos parcs, habitant de prédilection de nos montagnes, depuis la zone forestière la plus rapprochée du pôle nord jusqu'au sud des Pyrénées, le sapin offre à l'admiration du peintre l'élégance de son port, la hardiesse de son élancement vers le ciel, la beauté de son feuillage vert sombre, sur le fond duquel se détachent au printemps les pointes vert clair de ses jeunes rameaux et les épis jaunes de ses fleurs mâles.

« Le promeneur recherche ses forêts, exemptes de broussailles, tapissées de mousses épaisses et molles qui s'étalent, serrées, sur la terre, maintenue constamment humide.

« Les poètes ont répété les monotones chansons que le vent murmure dans ses lourds et pliants rameaux; le forestier entoure son bois, propre à mille usages, tandis que le résinier entaille son écorce d'où coule un utile et abondant produit. Quant au naturaliste, il admire dans ce géant l'un des arbres les plus vieux de notre monde, l'un des témoins les plus anciens des transformations subies sur la surface de la terre pendant les âges reculés.... Il voit en cet arbre superbe une des formes de transition qui rattachent le présent au passé, les végétaux supérieurs aux inférieurs, l'élégante fleur de nos parterres aux modestes lichens qui rongent les flancs de nos rochers. »

On a du reste les preuves les plus incontestables de l'exploitation du pin, comme matière résineuse, par nos ancêtres gaulois, grâce aux fouilles qu'on a exécutées et aux divers objets mis à découvert soit par les mouvements divers des sables, des dunes, soit par la main de l'homme, tels que des fours à résine très antiques, des poteries romaines et des médailles.

La culture du pin fait vivre actuellement dans les Landes un nombre assez considérable d'industriels, tant usiniers que résiniers, et contribue, dans la mesure la plus large, à l'assainissement du pays, par suite de ses émanations balsamiques et térébinthinées. Les ressources de cet arbre sont inépuisables, car il ne demande rien et donne sans cesse, ce qui justifie un proverbe ayant cours dans le pays : *Qui a pin a pain.*

Ainsi qu'il est dit plus haut, les Gaulois savaient recueillir et cuire la résine; mais ce qu'ils ignoraient, ce que l'on l'ignora jusqu'au XVIIIe siècle, c'était l'art de distiller les matières résineuses; et ce n'est guère que vers la fin de ce siècle ou au commencement du nôtre que les huiles et les essences tirées de la gemme du pin commencèrent à être connues.

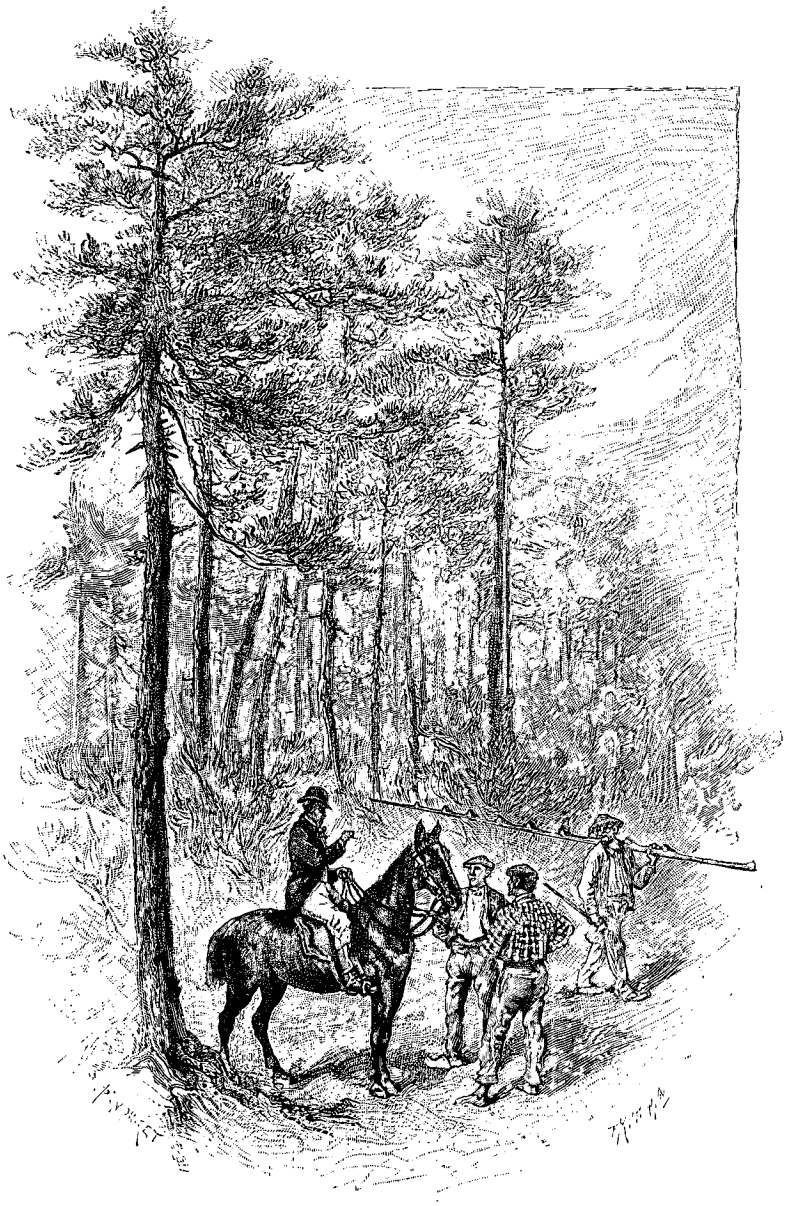
Actuellement les industries diverses que le produit du pin alimente se sont sensiblement modifiées, les procédés en usage pour l'extraction de la résine du pin se sont étendus et bien perfectionnés. Nous croyons donc intéressant pour nos lecteurs, au moment où la question des reboisements tient une si grande place dans les préoccupations agricoles, d'attirer l'attention sur une industrie si peu connue, très curieuse, très pittoresque et bien intéressante pour le touriste amateur. Et c'est en cette dernière qualité que nous allons essayer de décrire la curieuse excursion que nous avons entreprise dans les *piñadas* de la Gascogne.

II

Depuis un mois déjà je séjournais à Arcachon, la ville aux mollusques célèbres.... Je m'ennuyais un peu de la monotonie des promenades dans les forêts de pins, j'avais tout visité, tout parcouru, les parcs à huîtres que j'avais étudiés, les environs immédiats que j'avais arpentés en tous sens, à pied et à cheval,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses dunes de sable que j'avais grimpées et descendues; tout me paraissait connu, et la monotonie, la tristesse des bois de pins éternels, ne m'offraient plus le moindre attrait; les jolis genêts d'or que caressait le vent de la plage me laissaient froid: je voulais, je cherchais du nouveau, de l'inconnu, et je n'en trouvais pas. Un jour pourtant, j'allais flegmatiquement faire ma promenade quotidienne aux environs de la ville d'hiver (c'était vers le milieu de février) dans le bois de pins qui avoisine les dernières villas, quand je fus surpris par la vue d'une longue procession de chenilles descendant le long d'un pin sur une seule file continue. Cette procession en touchant terre poursuivait philosophiquement son trajet; puis les chenilles s'arrêtaient à une vingtaine de mètres du pin et s'enroulaient en une longue corde formant hélice, balançant de droite et de gauche leurs têtes noires et leurs corps mouchetés de jaune et de noir. Un brave homme de cantonnier, attiré non moins par mon ahurissement que par son désir d'un brin de causette, flatté d'autre part de faire montre de sa science locale, vint avec beaucoup de flegme me tirer de ma contemplation. Il m'expliqua que ces chenilles provenaient de nids formés par des larves, qui se réunissaient pour filer vers l'automne une demeure assez volumineuse destinée à leur servir d'abri pendant la mauvaise saison. Les nids étaient formés d'aiguilles de pins agglutinées, et suspendus le plus souvent à l'extrémité des rameaux.



La tournée de l'usinier (voy. p. 356).

Cette chenille, appelée *processionnaire*, est un des ennemis les plus redoutables du pin; sa voracité pour les jeunes aiguilles de l'arbre amène parfois de grandes dévastations sur une étendue plus ou moins considérable.

Au cours de son hivernage, la chenille subit plusieurs changements. L'ancienne peau craque longitudinalement sur le dos du thorax, et la larve quitte son revêtement en dégageant d'abord l'extrémité antérieure de son corps. Les divers éléments constitutifs du tégument, poils, revêtement des poils, restent adhérents à la dépouille et encombrent l'intérieur du nid, ainsi que les matières excrémentitielles.

Au printemps, fin février, mars, avril, a lieu cette descente processionnelle si curieuse, et c'est avec ce moment précis que coïncide l'apparition des accidents cutanés chez les habitants des forêts de pins.

On a souvent constaté une éruption sur le cou, les jambes et les mains des personnes qui ont touché ces chenilles ou respiré la poussière irritante qui s'échappe de l'effritement des nids. Les résiniers, dont nous allons nous entretenir tout à l'heure, sont très exposés à cette affection lorsque, pendant leur travail, ils courent pieds nus, et piétinent sur ces processions.

« Mais où y en a-t-il, de ces résiniers? demandai-je.

— Comment! vous ne les avez pas vus? »

Ma foi, j'avouai mon ignorance, expliquant ingénument à mon cantonnier que j'en avais bien entendu parler, et que je m'étais même mis à leur découverte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais que les endroits où ils exerçaient m'étaient complètement inconnus, et qu'en fin de compte il me paraissait que leurs travaux ne devaient pas offrir plus d'intérêt que ceux du simple bûcheron.

Cependant, après quelques détails concernant leur vie et leurs mœurs, je me sentis attiré par le côté pittoresque de cette industrie si nouvelle pour moi, je m'enquis d'un guide expérimenté et je le trouvai dans la personne d'un de nos principaux industriels-usiniers du pays, distillateur d'essences de pin, M. B....

J'allai me présenter à lui et je fus charmé par sa courtoisie et son affabilité. Il se mit entièrement à ma disposition pour me faire visiter et étudier consciencieusement les travaux du résinier.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain. Dès la pointe du jour, nous étions à cheval. Il nous fallait parcourir dans la grande forêt des routes et des chemins à peine tracés au milieu des fougères, des genêts et des pins grimpant à pic les dunes formées d'un sable fin et mouvant. Nous nous enfoncions plus avant que je n'avais jamais été, rencontrant mille surprises au milieu des paysages charmants formés par les *lettes* ou vallées, descendant, puis remontant encore à pic le flanc d'un escarpement sablonneux, au sommet duquel nous trouvions une échappée de vue rapide et enchanteresse sur le bassin d'Arcachon et l'océan, puis, en d'autres instants, complètement ensevelis sous le verdoyant rideau des chênes-lièges, des chênes verts, des arbousiers, des ajoncs et des genêts en fleur, ces derniers si nombreux et si serrés qu'à perte de vue ils formaient un immense tapis d'or.

Ces genêts jouent un certain rôle dans la fixation des dunes, rôle secondaire, mais cependant d'une importance indiscutable, à cause de la rapidité avec laquelle ils prennent racine. On mélange la graine des genêts à celle du pin, lors de la fixation des dunes, et on les jette sur le terrain à ensemencer pour former couverture.

La hauteur des genêts n'atteint guère plus de deux mètres au maximum; les bestiaux en recherchent avidement les fleurs, les fruits et les jeunes pousses. Les moutons en sont très friands.

Les genêts comme les ajoncs à travers lesquels nous circulions n'avaient pas encore leur complète floraison, qui du reste ne disparaît jamais complètement à aucun moment de l'année, mais, mêlés à de beaux houx, dont plusieurs avaient au moins 3 mètres de hauteur, ils offraient un aspect des plus agréables.

On voyait aussi, quoique en assez petit nombre, des oliviers, acclimatés dans le pays depuis une trentaine d'années, puis des lauriers-roses, des myrtes, des grenadiers, des aloès, des mimosas, des eucalyptus, des figuiers, ces derniers de proportions superbes et d'une puissante venue.

Le nouveau, l'inconnu que je cherchais et que je désirais, je le vis apparaître sous la forme d'un bonhomme mince, petit, d'un aspect plutôt malingre, et qui, chose étonnante, paraissait porter avec la plus grande facilité et sans la moindre fatigue une grande poutre dentelée sur son épaule, tandis que sa main était armée d'une sorte de hache recourbée.

L'homme s'arrêta à notre vue et à l'interpellation que lui adressa M. B.... Je pus alors, en m'approchant, me rendre un compte plus exact de cette curieuse apparition. C'était un résinier, c'est-à-dire l'un des ouvriers employés à l'exploitation des pins résineux. A quelques pas derrière lui se tenait une gentille jeune fille, petite mais bien proportionnée, le visage frais, resplendissant de santé, un peu hâlé par l'air salin et forestier, les cheveux bruns ébouriffés, de beaux yeux noirs au regard doux mais franc. Une simple casaque en laine grossière, un jupon en drap de couleur indécise, mais moucheté de taches de résine sur toute son étendue, une paire d'espadrilles à ses pieds nus, tel était son simple et pittoresque costume. C'était la fille du résinier, qui aidait son père dans son travail d'exploitation.

« Eh bien, me dit M. B..., nous voici sur mes domaines, vous allez pouvoir étudier tout à votre aise nos travaux; regardez, interrogez, nous sommes à votre entière disposition, heureux de vous être agréable. Voyez tous ces pins, ils sont en pleine exploitation. »

En effet, j'avais déjà remarqué, depuis une heure et demie, que tout autour de moi les pins étaient écorcés sur une ou plusieurs faces et portaient suspendu à leur flanc un récipient en grès rouge assez semblable à un pot à fleurs.

Les voyageurs se rendant de Bordeaux à Bayonne par la ligne du Midi et qui traversent pendant deux longues heures d'express l'immense forêt de pins semés dans les anciennes landes, laquelle s'étend de la Teste-de-Buch à Saint-Vincent, après Dax, sont généralement assez intrigués à la vue de ces petits pots suspendus; nous allons donc suivre avec attention l'intéressant travail du résinier, le suivre pas à pas dans ses fonctions et expliquer à nos voyageurs ce qui les intrigue.

« Autrefois, continue M. B..., les procédés en usage étaient fort imparfaits. On creusait au pied de l'arbre un petit réservoir appelé *crot*, destiné à recueillir la résine suintant des entailles pratiquées dans le pin; avant d'arriver en bas, celle-ci ayant un assez long parcours à exécuter, une certaine déperdition s'opérait par suite du mélange avec la terre et toutes sortes d'impuretés, ce qui la rendait d'une qualité bien inférieure à celle qui est récoltée actuellement. Aussi le capital que les anciens procédés de culture laissaient improductif était-il considérable.

« Poussons plus loin : nous aurons, j'espère, dans un instant, la chance de voir exécuter par un de mes hommes la première partie du travail d'exploitation, c'est-à-dire le raclage ou pelage de l'écorce. En ce moment la saison est assez avancée, et vous ne perdrez pas une seule période de la culture, si dans les quelques mois que vous avez à passer ici vous venez souvent vous promener dans les semis. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Nous marchions lentement : de temps en temps un cri d'appel poussé par M. B..., auquel répondait un cri semblable, nous avertissait qu'un résinier était à son travail. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'un bruit particulier indiqua à l'oreille exercée de mon cicerone que nous allions nous trouver en présence du travail cherché.

En effet, au milieu du fouillis des genêts nous aperçûmes un jeune garçon arrêté devant un pin et qui, armé d'un instrument appelé *sarcle à pela* dans le patois gascon, raclait l'écorce de l'arbre sur toute la surface destinée à recevoir les incisions de l'année, en ayant bien soin de ne pas écorcher le bois. L'instrument dont il se servait se composait d'une raclette en acier pourvue d'un manche en bois. Lentement, en appuyant fortement sur la lame, il enlevait de larges bandes d'écorce, qui brunissaient d'une couleur fraîche le flanc du pin attaqué. Son outil sur l'épaule, il allait d'un pin à un autre continuer la même opération une ou deux fois sur le même arbre. Certains arbres destinés à être saignés à mort étaient raclés sur toute leur surface, et avaient jusqu'à cinq ou six pelages l'un à côté de l'autre.

Raclage de l'écorce.

« Cette première opération, me dit M. B..., n'a pas lieu sans une réglementation sévère de l'administration forestière, qui ne permet pas le *raclage* avant le 10 février, non plus que le *cramponnage*, et limite l'opération du *gemmage*, c'est-à-dire la récolte de la résine, du 1er mars au 15 octobre de chaque année. Elle exige en outre que la récolte du *barras*, que nous étudierons plus loin, soit terminée le 31 décembre. Cette réglementation n'est pas inutile, sans cela nombre de résiniers, les uns par insuffisance d'expérience, les autres par impatience d'avancer leurs travaux, commenceraient leurs opérations de raclage à une époque froide, ce qui qui aurait pour effet de faire perler beaucoup trop tôt la résine ou gemme. Les gelées n'étant pas terminées, ce serait autant de blessures graves faites à l'arbre, que l'on devrait alors soigner en conséquence. Il en résulterait un retard considérable dans la bonne venue de la gemme, un déficit dans le rendement général de l'arbre, et par suite une perte pour le Trésor dans les droits généraux. »

M. B... me fit ensuite remarquer comment il fallait aménager les semis afin de donner beaucoup d'air aux pins dits *de place*, de façon qu'ils pussent croître sans que leurs branches s'entre-croisent.

« L'opération de l'*éclaircissage*, continua-t-il, est très importante en sylviculture : si les pins sont trop rapprochés, ils se gênent mutuellement et poussent tardivement; trop espacés, ils ne s'élèvent pas assez et perdent alors en hauteur ce qu'ils gagnent en grosseur. La distance varie généralement entre 7 et 8 mètres d'espacement. Lorsque, après un semis de quelques années, on a fait choix des pins de place, on coupe tous ceux qui sont compris dans l'espace réservé; cet éclaircissage constitue également un premier revenu, car le bois est vendu pour être consacré à différents usages, comme échalas, piquets, chevrons, bois à brûler, etc. Le pin de place ne conserve pas non plus toutes ses branches; celles-ci sont élaguées (lorsque l'arbre a atteint sa vingtième année) jusqu'à une hauteur de 6 à 7 mètres. Un second élagage a lieu à quarante ans, et un autre à soixante, mais cette règle n'est pas générale, les propriétaires étant à ce sujet fort divisés d'opinion et agissant selon leur sentiment particulier. Il en est de même pour l'*ébranchage* des parties mortes.

« Quant à cette dernière opération, elle n'a nullement besoin d'être réglée, les habitants, avec les droits usagers qui existent encore actuellement, et dont nous aurons à reparler plus loin, ayant toute liberté pour enlever et abattre les branches mortes. »

Ces explications se donnaient tout en marchant. Nous nous arrêtions par instants devant le travail d'un résinier, j'écoutais les recommandations de l'usinier à son *métayer*, et j'en faisais également mon profit. Nous croisâmes à plusieurs reprises des hommes qui posaient leur crampon sur les parties écorcées. Armés d'un maillet de bois, ils appliquaient sur la surface de l'arbre un instrument en fer tranchant et de forme concave, appelé *pousse-crampon*, et terminé par un manche à bourrelet de même métal, l'enfonçaient d'un centimètre dans le bois au moyen du maillet, de façon à creuser une fente dans laquelle ils introduisaient, en l'y forçant, le *crampon*. Ce crampon, formé d'une courte lame en zinc, est destiné à servir de gouttière, en faisant écouler la gemme liquide dans le pot de terre, et à tenir celui-ci suspendu à son extrémité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inférieure; le pot est retenu par un long clou enfoncé dans le pin.

Immédiatement avant l'invention du pot Hugues et postérieurement à l'application du crot, dont nous avons parlé plus haut, on employait pour recueillir la résine une sorte de réservoir creusé dans un tronc de pin fendu en deux, et appelé *tos* ou *hachère*, que l'on plaçait au pied de l'arbre; une espèce de planchette, portant le nom de *perrus*, s'interposait entre l'arbre et le tos pour combler le vide. Ce système, pour être moins défectueux que le premier, offrait néanmoins les mêmes inconvénients, puisque, à la suite du long trajet qu'elle avait à parcourir, la gemme perdait une grande quantité de sa térébenthine à cause de l'évaporation et de l'oxydation. Cependant ce procédé a été conservé pour recueillir la résine qui coule de l'incision pratiquée sur un arbre incliné, car dans ce cas le pot ne peut être utilisé, la résine devant alors s'épandre perpendiculairement au sol.

L'invention du système actuel date de 1844, mais dès 1836 un savant renommé, Hector Serres, de Dax, publiait sur la culture du pin une notice dans laquelle il recommandait l'idée du tos, qui fut adopté par quelques résiniers avant le système Hugues. Nous détachons de cette notice le passage suivant :

« Ne vaudrait-il pas la peine (on va peut-être rire de ma proposition) de faire construire de petites auges en terre cuite et de les entasser au pied de l'arbre jusqu'au niveau du sol?

« De cette manière on ne perdrait pas un atome de résine et on l'obtiendrait exempte des parties terreuses qui l'accompagnent dans les ateliers de fabrication, et qui entravent à un point extrême les différentes préparations qu'on lui a fait subir avant de la livrer à la consommation.

« Ces auges ne coûteraient presque rien dans un pays où le combustible n'est pas cher et où la terre argileuse se trouve à quelques pieds au-dessous du sol. On pourrait en même temps construire des couvercles de la même matière, qui couvriraient les auges presque en entier. »

Donc, vers 1844 un agriculteur des dunes du Sud (Arcachon), M. Hugues, qui exploitait plusieurs milliers de pins, eut l'idée de remplacer les deux systèmes du crot et du tos par un récipient en terre vernissée, suspendu comme il est décrit plus haut, et recevant ainsi d'une façon plus parfaite la résine dans toute sa pureté native.

Pose du crampon (voy. p. 357).

C'est dans ses propriétés de Tarnos qu'il expérimenta son système, méconnu pendant sa vie par des propriétaires et des résiniers ignorants et empêtrés dans la routine. Après avoir consacré son temps et sa fortune à la propagation de son invention, il mourut pauvre et méconnu, le 15 février 1850, à Saint-Esprit, ville qui appartenait alors au département des Landes. Une modeste pierre, sur laquelle étaient gravés son nom, la date de son décès et la mention de sa découverte, indiquait seule la place qu'il occupait dans le cimetière. Aujourd'hui cette pierre n'existe plus, elle a été enlevée!...

On parle de lui ériger une statue. Certes il la mérite autant que bien des citoyens qui n'ont pas fait ce qu'il a fait, et la région forestière des Landes qu'il a enrichie pourrait se montrer aussi reconnaissante qu'elle le fut pour la mémoire de Brémontier. L'endroit en est tout indiqué, c'est le bourg de Tarnos, où il exécuta ses premiers essais.

Hugues était né à Bordeaux en 1794; il fut inscrit en 1826 sur le tableau des avocats du barreau de la Cour, mais s'occupa plus spécialement d'agriculture; on lui doit plusieurs inventions estimées d'instruments agricoles et industriels.

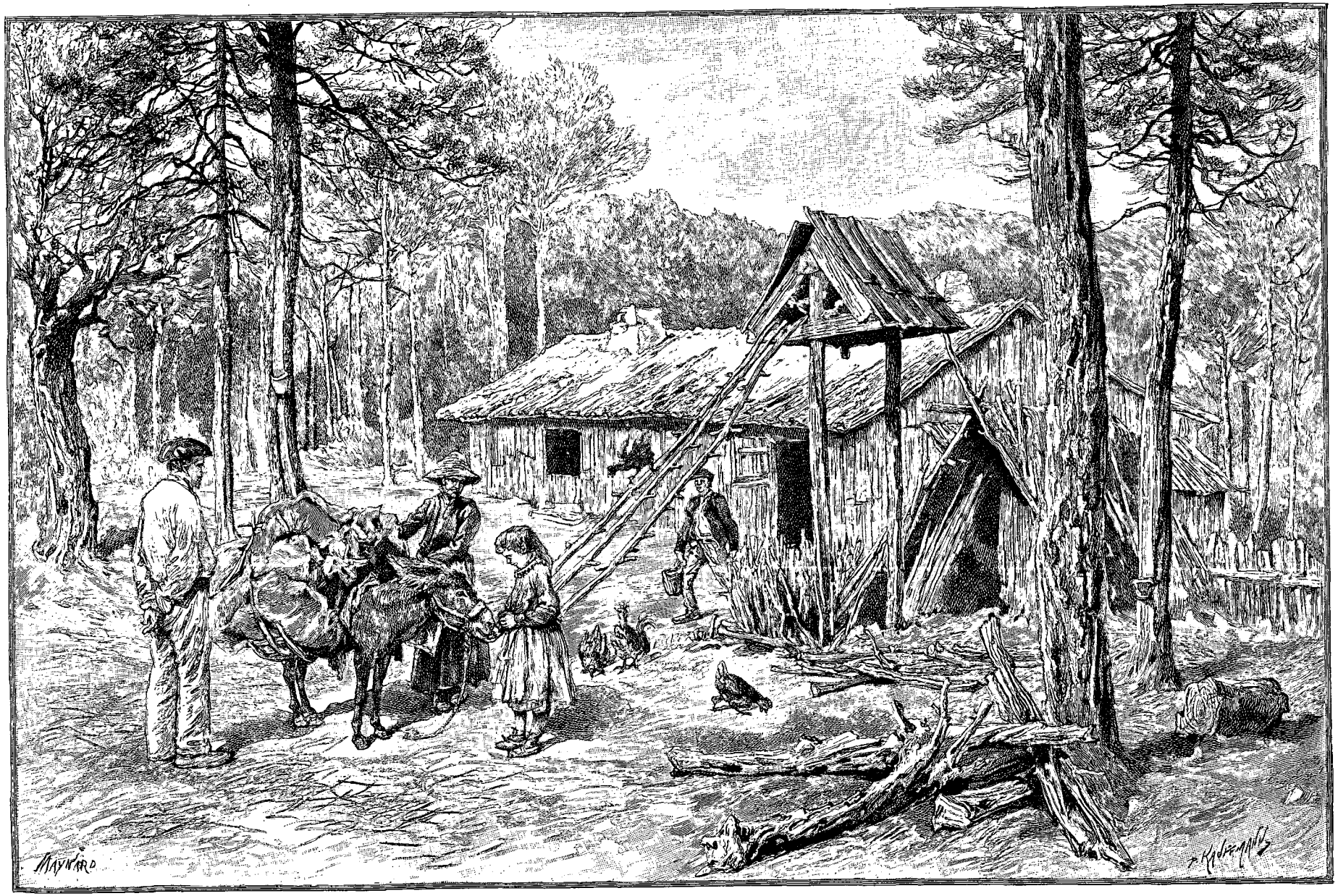
Le nom de Hugues a fini par devenir populaire, grâce à l'adoption générale de son système, dont propriétaires et résiniers n'ont qu'à se féliciter, car leurs revenus en ont augmenté d'un bon tiers. Néanmoins, il serait à souhaiter que l'on découvrît encore un nouveau procédé empêchant la résine de sécher en partie sur l'arbre et de s'évaporer dans son récipient de terre rouge, que chauffent les rayons ardents du soleil d'été.

Certains propriétaires ont adopté une espèce de couvre-pot en terre, échancré en partie et qui empêche la pluie et les insectes de s'introduire dans le réservoir; mais ce système ne pare qu'en partie aux inconvénients généraux, et puis le résinier répugne à employer ce couvre-pot, car il perd un temps précieux à l'enlever et à le remettre.

On m'a bien signalé divers systèmes inventés depuis quelques années, fort ingénieux, fort pratiques, dit-on, mais ma compétence ne peut aller jusqu'à les discuter, ni même les expliquer sans les avoir vus. Mon ambition se borne ici à relater les simples impressions d'un touriste amoureux de la nature, je ne prétends décrire que ce dont j'ai été témoin.

Néanmoins je ne veux pas manquer d'indiquer aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabane de résinier (voy. p. 360).

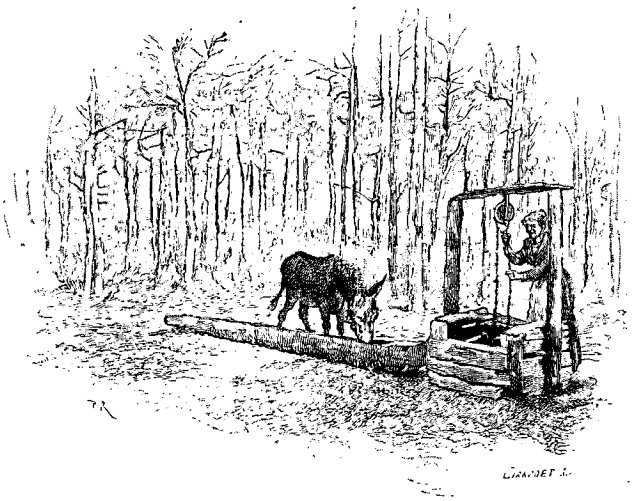
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lecteurs compétents et que ce sujet intéressait le remarquable travail de M. B. S. Labarthe intitulé *Études sur la cueillette, la distillation et le commerce des matières résineuses*, dans lequel il décrit d'une façon très détaillée un nouvel appareil perfectionné pour la récolte de la résine, qui me paraît réunir toutes les qualités demandées dans cette délicate opération, et remédier complètement aux défectuosités que peut encore présenter le système Hugues malgré sa grande supériorité sur l'ancien mode de procéder.

IV

Notre première excursion n'ayant aucune raison de se prolonger plus longtemps, aucun autre travail que celui que nous avions vu n'étant en train, il devenait sage de ne pas nous attarder. Le retour s'effectua plus rapidement que l'aller, autant du moins que le pouvaient permettre les nombreux circuits que nous étions obligés de décrire au milieu des fouillis d'arbres et d'arbustes.

Nous prîmes jour à quelque temps de là pour continuer la suite de nos promenades instructives. Mon intention n'est pas de les raconter une par une, mais de les réunir en groupant dans leur ensemble les résultats de mes observations, faites l'album et le crayon à la main.



Un puits près de la cabane.

Nous avons quitté nos résiniers au travail de la pose du crampon et du petit pot, nous allons les suivre maintenant dans les différentes opérations qui s'exécutent de mars à fin novembre.

Un mois à peu près s'est écoulé depuis l'exécution du travail décrit plus haut, le suivant ne s'exécute guère avant le commencement de mars.

Dans l'intervalle, le résinier a profité des beaux jours pour faire des travaux de réparation à son outillage, à son intérieur, ou pour offrir ses journées comme bûcheron, quelquefois même comme aide dans les travaux des parcs à huîtres du bassin d'Arcachon, s'il n'en est pas très éloigné.

Jamais inoccupé, il trouve cependant toujours à employer son temps d'une façon utile à son métier. Essayons d'abord de faire un rapide et fidèle portrait de cet homme des bois.

C'est un homme d'un aspect un peu sauvage, mais ne manquant pas d'intelligence, quoique peu ou pas lettré ; il saisit vite, tout en cherchant à comprendre nettement ce qu'il ne connaît pas ; très ingénieux, très rusé, mais d'une honnêteté scrupuleuse, ses mœurs sont très douces ; il est très hospitalier. Si vous êtes perdu dans l'immense forêt, vous ne vous adresserez jamais à lui en vain ; il fera tout ce qui dépendra de lui pour vous remettre dans votre chemin ou vous accorder franchement dans sa cabane une hospitalité cordiale, quoique bien pauvre.

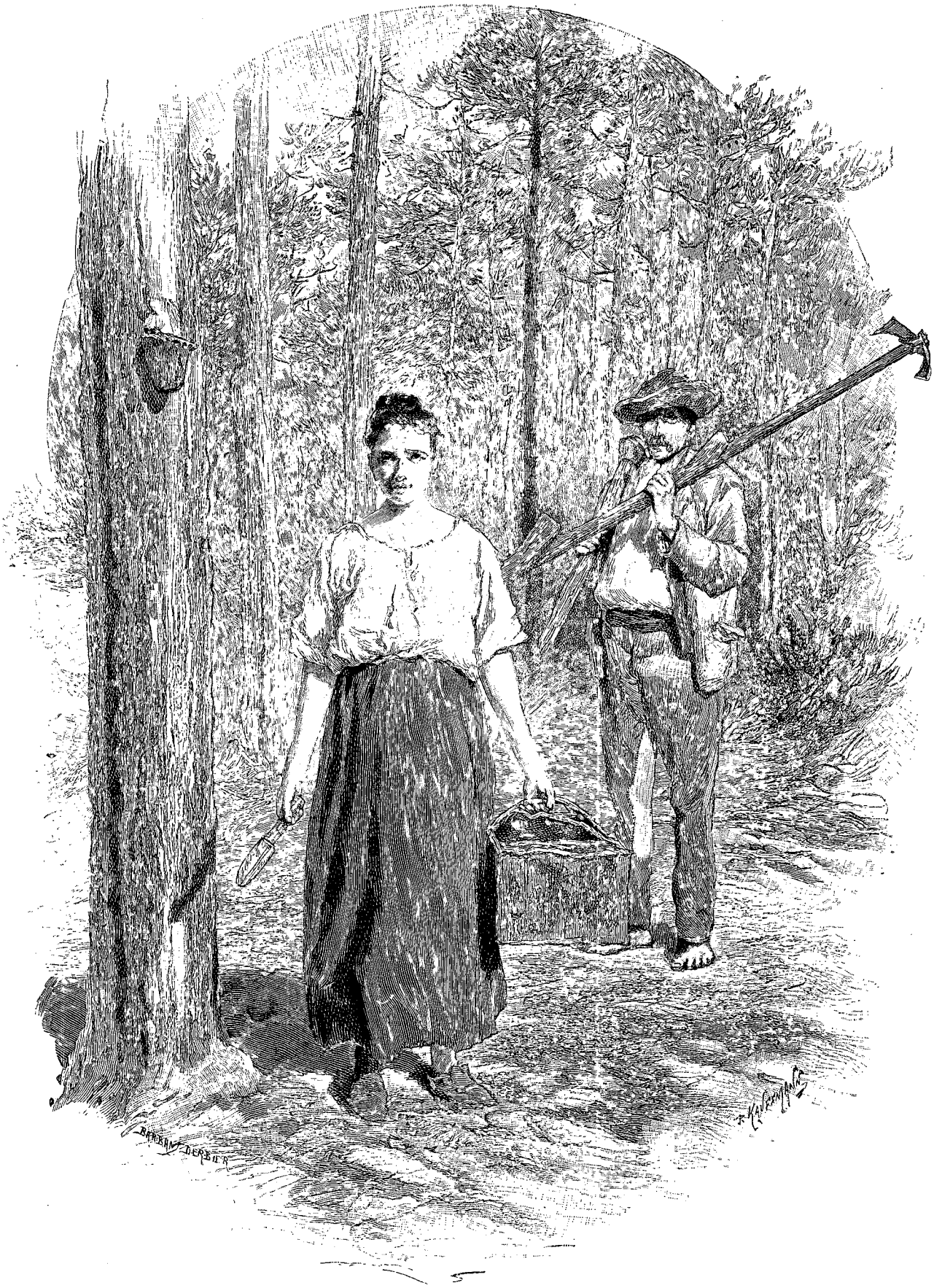
Le résinier mène une existence sauvage des plus sobres ; cette excessive sobriété ne se rencontre certainement dans aucune autre classe d'ouvriers. Il fait trois repas par jour, le matin à sept heures, à midi et le soir après son travail. Mais quels repas ! toujours invariablement le même menu, qui se compose d'une espèce de soupe faite avec du pain de seigle noir, de l'eau, du sel, auquel il ajoute le peu de graisse qui se sépare de la cuisson d'un léger morceau de lard salé appelé *tchitchoun*, mangé ensuite avec un morceau de pain. Ce frugal repas se termine par un verre d'eau. J'ai constaté pourtant dans certains ménages plus raffinés la présence d'un tonnelet contenant une boisson composée de baies d'arbousier macérées et fermentées dans de l'eau, boisson saine, rafraîchissante et nullement désagréable au goût. Jamais de vin. Sa ration journalière ne comporte guère plus d'une livre et demie de pain et 250 grammes de lard.

Du reste, si le résinier est sobre, très sobre, comme on le voit, il l'est même par goût, il l'est beaucoup aussi par nécessité, car il ne gagne guère plus de 500 à 700 francs par an, selon la quantité de pins qu'il a à exploiter ; quelques autres travaux supplémentaires d'hiver peuvent néanmoins ajouter une centaine de francs à son budget, mais vous voyez que sa position pécuniaire est loin d'être enviable.

Il n'apprécie guère un excellent repas. Quelquefois, cependant, il se préparera un extra de sa chasse : quelque bécasse tombée sous un de ses rares coups de fusil et qu'il fera cuire, un peu sans conviction, avec quelques pommes de terre, lui constituera une « ribote », comme il dit ; le plus grand plaisir qu'il y aura trouvé aura été de consommer sur place un produit de son adresse.

Presque tous fument, soit la cigarette, soit leur petite pipe en terre. Le samedi, quittant son travail vers le soir, le résinier se rend au village voisin, où il possède généralement une maisonnette un peu plus confortable, mais guère plus, que sa cabane fores-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types de résiniers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tière; cette maisonnette est entourée d'un petit champ, qu'il cultive dans la matinée du dimanche.

Il va peu à l'église et préfère l'auberge, où il passe une grande partie du jour. C'est alors seulement qu'il boit du vin, auquel il n'ajoute jamais d'eau; il ne joue pas, mais passe son temps à bavarder bruyamment avec ses camarades. Jamais il ne se querelle, et sa ration de vin de la journée dominicale se compose d'environ un litre et demi à deux litres, assez peut-être pour être gai; il sait s'arrêter au bon moment, mais ne va presque jamais loin; le cas d'ivresse est d'une rareté exceptionnelle.

Par suite de cette existence frugale, le résinier est petit, très maigre, très peu musclé, mais d'un tempérament nerveux et infatigable; il fait un travail très pénible et bien au-dessus de ses forces apparentes. Il est également un soldat courageux et des plus énergiques, surtout dans les pays chauds. Le résinier est rarement malade, quoiqu'il n'ait aucun soin de sa personne. Cette maladie si commune dans toutes les classes de la société, la phtisie, lui est inconnue.

Sa vie est longue, grâce sans doute à son excessive sobriété, mais probablement aussi à l'air térébinthiné dans lequel il se trouve.

Piquage avec le *hapchott* à échelons (voy. p. 364).

Le résinier se marie jeune, immédiatement après son service militaire, quelquefois plus tôt. Sa famille devient assez nombreuse: trois ou quatre enfants, dont les garçons apprennent, la plupart du temps, le métier de leur père, qu'ils accompagnent aussitôt qu'ils le peuvent dans ses travaux forestiers.

Son habitation de la forêt, située le plus souvent au centre de l'espace qu'il exploite, est des plus rudimentaires et l'aspect en est misérable. Elle est bâtie en planches mal jointes, non lambrissée et recouverte en tuiles, toute noire de fumée à l'intérieur. Sa façade est presque toujours tournée vers le midi, afin d'y laisser pénétrer le soleil des beaux jours.

La porte d'entrée est ouverte sur la façade; du côté opposé s'ouvre une petite fenêtre également toute en bois et sans vitres.

Quand la porte est fermée, le soleil ne pénètre jamais dans la cabane; par contre l'air la traverse dans tous les sens. L'été, elle est quelque peu ombragée par les arbres voisins, mais, l'hiver, l'air de l'intérieur y est presque aussi froid que l'air extérieur; on y gèlerait sans feu. Aussi le résinier y entretient-il le chauffage toute la nuit en hiver, grâce au bois qui lui est gratuitement délivré selon tous ses besoins.

Lorsqu'il rentre le soir de son travail, il allume du bois résineux dans sa grande cheminée de maçonnerie pour préparer son souper et se réchauffer, assis sur un escabeau rustique, façonné par lui, comme le restant de son pauvre mobilier. S'il est marié et sans enfants, sa femme, qui généralement l'aide dans une partie de ses travaux, a pris les devants et prépare la pitance du soir, qu'il trouve en train de mijoter dans la marmite noire. S'il a des enfants, la femme reste à la cabane pour les soigner, à moins que, ceux-ci étant nombreux, elle ne confie la garde des plus jeunes à l'aîné.

La femme, quelque fraîche et jolie qu'elle soit au moment de son mariage, se fane vite et perd tous ses charmes après quelques mois d'union, par suite de ses travaux, de sa vie fatigante et de sa situation, infiniment plus pénible que celle du dernier des paysans.

L'été, le résinier se lève à l'aube et travaille tant que le jour dure; l'hiver, il rentre de bonne heure, se couche vers les sept ou huit heures et se lève, comme l'été, avec le jour pour se rendre à ses occupations.

Tel est l'exact et rapide tableau de la vie générale du résinier, dont ne se contenteraient certainement pas la plupart des ouvriers de n'importe quel corps d'état. Le résinier, très probe en outre et très honnête, ne s'occupe pas de politique, et les théories anarchistes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ont pas encore pénétré jusqu'à lui. Il est douteux même qu'elles y pénètrent jamais.

V

Un mois donc après la pose du petit pot a lieu le *piquage* ou *gemmage*.

Cette opération est des plus délicates et demande à être menée avec la plus grande prudence.

L'Administration forestière a déterminé par règlement les conditions suivantes pour le gemmage des pins, qu'elle donne en ferme; la plupart des propriétaires ont du reste adopté son système.

Les arbres à vie seront gemmés à une seule quarre (on entend par *quarre* l'entaille qui est faite à l'arbre écorcé pour en faire couler la gemme ou résine), qui sera commencée au-dessus du collet de la racine et élevée toujours verticalement, savoir : la première année de 55 centimètres, chacune des trois années suivantes de 75 centimètres, et la cinquième de 1 mètre, de façon que la hauteur totale de la quarre soit de 3 m. 80.

Dans le cas où la période de gemmage ne serait que de quatre années, la quarre serait élevée de 65 centimètres la première année, de 95 chacune des deux années suivantes, et de 1 m. 25 la quatrième, de façon que la hauteur totale de la quarre soit aussi de 3 m. 80.

Piquage du pin au *hapchott*.

La largeur des quarres ne pourra excéder 9 centimètres dans la partie inférieure de l'arbre et 8 centimètres dans la partie supérieure, c'est-à-dire au-dessus de la hauteur de la quarre de la troisième année.

Leur profondeur ne dépassera également pas 1 centimètre, mesure prise sous corde tendue d'un bord à l'autre de l'entaille, à la naissance inférieure de la partie rouge de l'écorce.

On commence généralement à entailler les pins vers l'âge de 12 à 15 ans.

C'est à la façon dont il donne son premier coup de hache que l'on reconnaît le parfait résinier, car il est nécessaire qu'il possède une série de connaissances plus difficiles à acquérir qu'on ne le suppose, comme en témoignent malheureusement le grand nombre des résiniers inhabiles. Piquer trop large ou trop profond, de même que de ne pas lever la quarre bien verticalement, sont de graves défauts chez un résinier. Il y en a qui frappent indistinctement l'un des côtés de l'arbre : mais l'ouvrier expérimenté cherchera toujours l'endroit où l'écorce présente des fentes ou des crevasses plus profondes, où la couleur est plus vive et l'arbre plus renflé, car c'est là que la sève se porte en plus grande abondance, et c'est généralement du côté du levant que devra se pratiquer l'entaille.

Un jeune pin ne peut guère supporter que trois quarres. Elles doivent avoir réglementairement la même largeur et être placées à la même distance l'une de l'autre. L'exploitation peut durer de huit à dix ans, selon la vigueur de l'arbre et jusqu'à épuisement, car gemmés d'aussi bonne heure, ces sujets sont généralement destinés à disparaître par l'éclaircissage.

Les *pins de place* ne sont pas soumis aux mêmes règles. Ceux-ci commencent à être entaillés lorsqu'ils ont atteint une grosseur approximative de 1 m. 20. C'est à eux que doivent s'adresser tous les soins et toute l'attention du bon résinier. En leur faisant produire leur rendement maximum, il doit s'attacher à leur conserver une belle forme ronde et à corriger les défectuosités qu'ils présenteraient sous ce rapport; c'est en entaillant l'arbre du côté où la sève est la plus abondante qu'il y arrive. En effet, on obtient ainsi un déplacement de force, le côté opposé gagne en vigueur, et le pin s'arrondit insensiblement. Les pins de place bien travaillés par de bons résiniers peuvent gemmer toute leur vie. Chaque quarre dure cinq ans. Après cette première on en commence une autre, et pendant que l'on mène les nouvelles, les anciennes se referment.

La première quarre se pratique au levant, la seconde au nord, à droite de la première ; la troisième au sud, à gauche de la première ; mais il est nécessaire de laisser entre la seconde et la troisième un espace plus considérable, car c'est la face qui regarde le couchant qui doit plus tard recevoir la sixième entaille. La quatrième se place entre la première et la deuxième ; la cinquième entre la première et la troisième. On a ainsi fait le tour de l'arbre, et l'exploitation dure depuis près de vingt ans. Mais l'arbre n'a pas encore donné tout ce qu'il peut produire.

Après vingt ans, la série des entailles peut recommencer; les premières plaies ont disparu sous les couches successives d'un nouveau bois. Des bourrelets se sont formés tout autour qui ont fini par se joindre; c'est sur ces bourrelets que la série des opérations recommence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai vu du reste, dans la belle propriété que possède sur les bords du lac de Cazaux, près d'Arcachon, M. S..., pharmacien dans cette ville, d'admirables pins dont l'exploitation est abandonnée, et qui sont en pleine vigueur, d'une circonférence moyenne d'environ 7 à 8 mètres et portant encore les traces de près de 150 à 200 quarres.

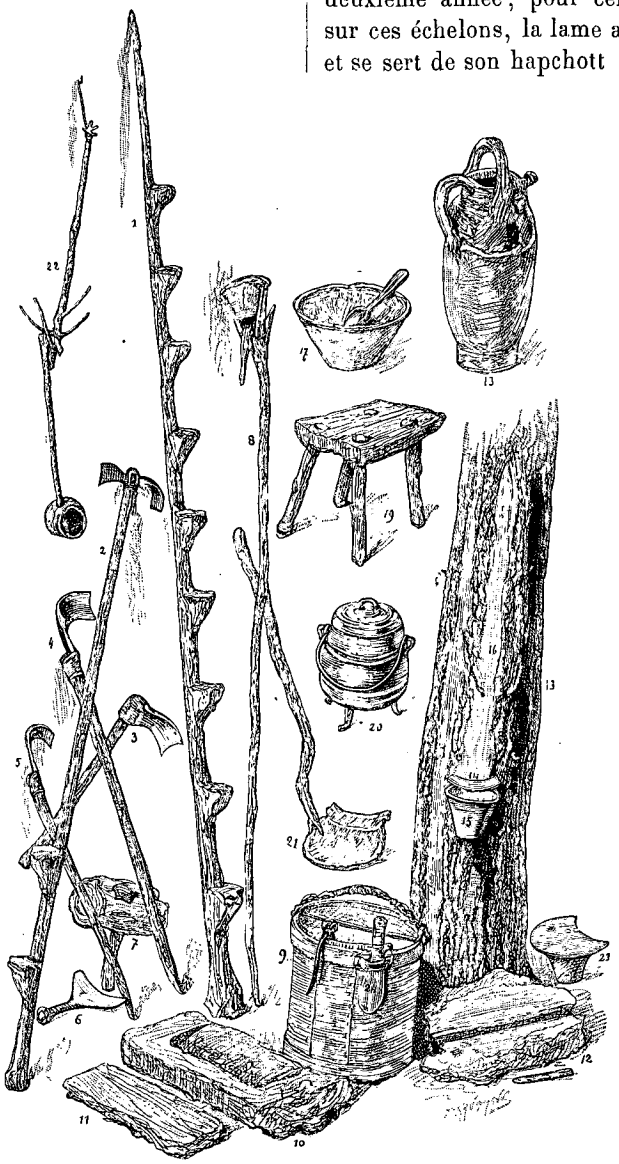
Il arrive pourtant un moment où l'arbre cesse de croître et perd de sa force : c'est entre soixante et soixante-quinze ans. C'est donc le moment de l'abattre pour en tirer tout le parti possible. On le nomme alors *pétard*. Deux ans avant l'abatage, on le taille à mort pour en obtenir toute la gemme possible. Tailler un arbre à mort, c'est lui mettre autant de quarres qu'il en peut supporter. Il est alors complètement débarrassé de sa résine et sert à l'industrie, qui l'emploie comme elle le désire, en mâts de navire, en planches, en traverses de chemin de fer ou même en bois de feu.

Ne pas saisir le moment opportun pour abattre les pins, soit destinés à l'éclaircissage, soit complètement gemmés, c'est s'exposer à les voir se gâter les uns après les autres.

Les arbres champignonnés doivent immédiatement être abattus, mais ils ne peuvent servir que comme bois à brûler.

L'outil dont se sert le résinier pour le piquage se nomme *hapchott*; c'est une sorte de lame en acier, très épaisse, de forme arrondie, concave et très effilée, emmanchée d'un bâton ayant 50 à 60 centimètres de longueur; l'entaille doit être donnée franchement tout d'une pièce, de façon à bien mettre l'arbre à nu sans enlever de bois; les tranches ainsi enlevées, et que l'on nomme en patois gascon *écoupeaux* ou *galipes*, sont un excellent allume-feu, très apprécié dans le pays avec la pomme du pin. La gemme suinte alors en perles incolores d'une admirable transparence, glisse le long de la quarre, et arrive au crampon, d'où elle se déverse dans le pot.

Le résinier est encore armé d'un second hapchott à deux échelons, qui lui sert à atteindre les quarres de deuxième année; pour celle de troisième, il grimpe sur ces échelons, la lame appuyée au tronc de l'arbre, et se sert de son hapchott court pour entailler. Lorsqu'il veut atteindre la quarre de quatrième et cinquième année, il se sert du *pitey*.



Les outils du résinier

1. Grand pitey. — 2. Hapchott à échelons. — 3. Hapchott. — 4. Sarcle à pela. — 5. Sarcle à brasqua, ou barraquite. — 6. Pousse-crampon. — 7. Maillet. — 8. Attrape-pot. — 9. Escouarte. — 10. Hachère ou tos. — 11. Perrus. — 12. Peyre à aguada et son affiloir. — 13. Tronc de pin. — 14. Crampon. — 15. Pot. — 16. Care. — 17. Saley et pantchotte. — 18. Broc. — 19. Troupès. — 20. Toupin. — 21. Regen. — 22. Graoupeoü ou croc. — 23. Couvercle à pot. — 24. Curette. — 25. Salique.

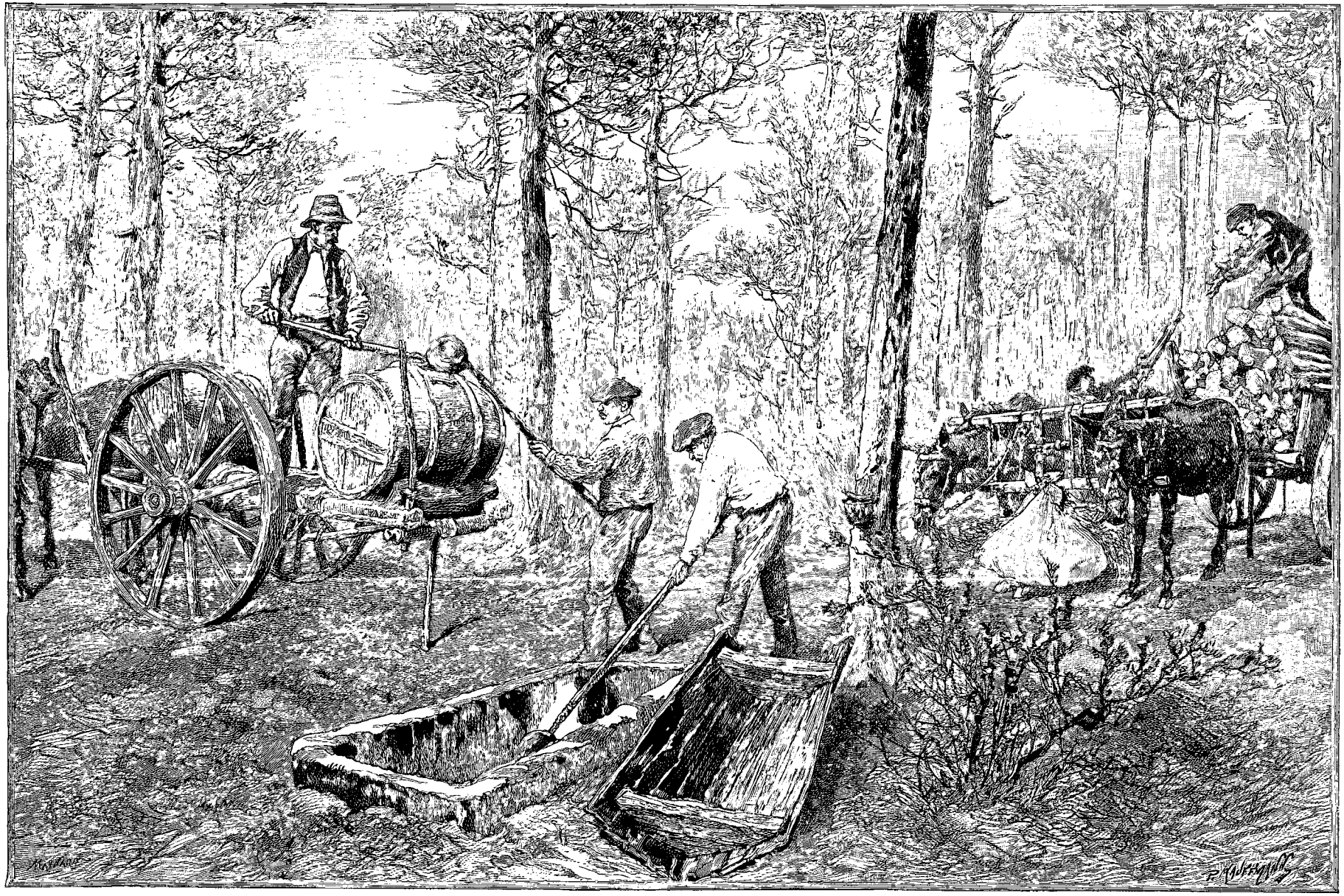
Le pitey est une sorte d'échasse ou *tchanque* formée du tronc d'un jeune pin dans l'épaisseur duquel le résinier a ménagé plusieurs échelons façonnés dans la masse même. Il pose ce pitey à terre, la pointe extrême reposant légèrement sur une excroissance quelconque d'écorce, puis, avec une agilité surprenante, il grimpe rapidement sur cette échelle bizarre et va quarrer à son extrémité; c'est merveille de le voir, véritable clown équilibriste, se soutenir sur cet instrument, le pied droit sur un échelon, l'extrémité du pitey appuyée sur la cuisse gauche et le pied gauche à peine posé sur le flanc de l'arbre. Il fait son entaille, retire vivement d'une main l'extrémité supérieure du pitey, tient son hapchott de l'autre et descend avec la plus grande rapidité, dans un effort étourdissant d'équilibre, les échelons de son pitey qu'il ramène sur son épaule, pour aller continuer plus loin son intéressant travail.

Le grand pitey, car il y en a de deux grandeurs, porte jusqu'à dix ou onze échelons et pèse 10 kilogrammes.

Aussitôt l'opération du piquage accomplie, le résinier enlève le petit pot, en fait glisser l'eau de pluie qui peut recouvrir la gemme, et le replace.

Chaque quarre demande à être rafraîchie tous les huit jours. Un résinier a en moyenne 700 à 800 quarres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Remplissage des barriques (voy. p. 367).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à faire dans son année, ce qui lui fait environ 120 à 130 tailles à exécuter par jour, en allant d'un pin à un autre, sans s'écarter de l'espace qui lui est attribué et sans se tromper un seul instant, pour revenir au pin déjà rafraîchi. Il faut donc que dans tout le courant de la semaine il se souvienne bien des arbres qu'il a revus, afin de ne pas faire de pas inutiles et n'oublier aucun des pins gemmés.

VI

Je rencontrai un jour dans mes tournées la jeune fille qui m'avait intrigué dans le début de mes explorations. Le soleil était resplendissant, et l'air, surchauffé par son passage à travers les branches de pins, donnait à l'atmosphère une lourdeur d'orage; cet effet est constant pendant les journées ensoleillées des beaux jours : le pin écrase la température; aussi la toilette de ma jeune résinière avait-elle un peu varié : son jupon était en toile, toujours de la même couleur bizarre et indécise, mais elle avait remplacé son casaquin de laine par une chemise blanche de toile grossière, décolletée, qui laissait à nu ses belles épaules et sa gorge fermement accusée. Elle tenait d'une main une sorte de seau en bois tout vernissé d'essence, que l'on nomme *escouarte*, et de l'autre une petite palette ou curette en fer à petit manche. Son père la précédait, armé d'une longue perche qui se terminait par une espèce de fourche évasée, formée de trois morceaux de bois reliés entre eux et cloués par leur extrémité inférieure au bout de la perche.

Au moyen de cet instrument, appelé *attrape-pot*, il cueillait les pots qui n'étaient pas à portée de la main et les reposait à terre; la jeune fille les ramassait et reversait la gemme liquide dans son escouarte en se servant de sa petite curette, qu'elle raclait parfois, pour la débarrasser de sa masse résineuse, sur une lame de zinc fixée sur l'un des bords du seau; puis les pots étaient remis en place.

Je la suivis pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'escouarte fût pleine, et je la vis se diriger auprès d'un de ces nombreux réservoirs installés dans la forêt et destinés à recevoir la provision de gemme. Celle-ci était transvasée de l'escouarte dans le réservoir ou *bark*.

Piquage de haut au *pitey* (voy. p. 364)

Ces barks sont construits de différentes façons. Ils se composent généralement de cuves en maçonnerie garnies intérieurement de zinc, d'une contenance variant de 200 à 500 litres environ.

Un couvercle en bois en forme de toit, que l'on déplace à volonté, empêche les détritus de toute sorte de se mêler à la gemme.

Les uns sont à ras du sol, d'autres surélevés de 50 à 60 centimètres, d'autres enfin sont formés de deux barriques sciées en deux et placées côte à côte sur un terre-plein à pente douce sur une de ses faces.

Tout en continuant ma promenade, je remarquai un pin superbe non ébranché et qui ne portait aucune marque d'exploitation résineuse; j'en fis la remarque au vieux résinier que je suivais.

Il m'expliqua que je me trouvais en ce moment sur la limite de la propriété de M. B..., dont l'arbre en question montrait la séparation d'avec ses voisins : c'était le *pin-borne*.

Ces pins existent à distance variable autour des pro-

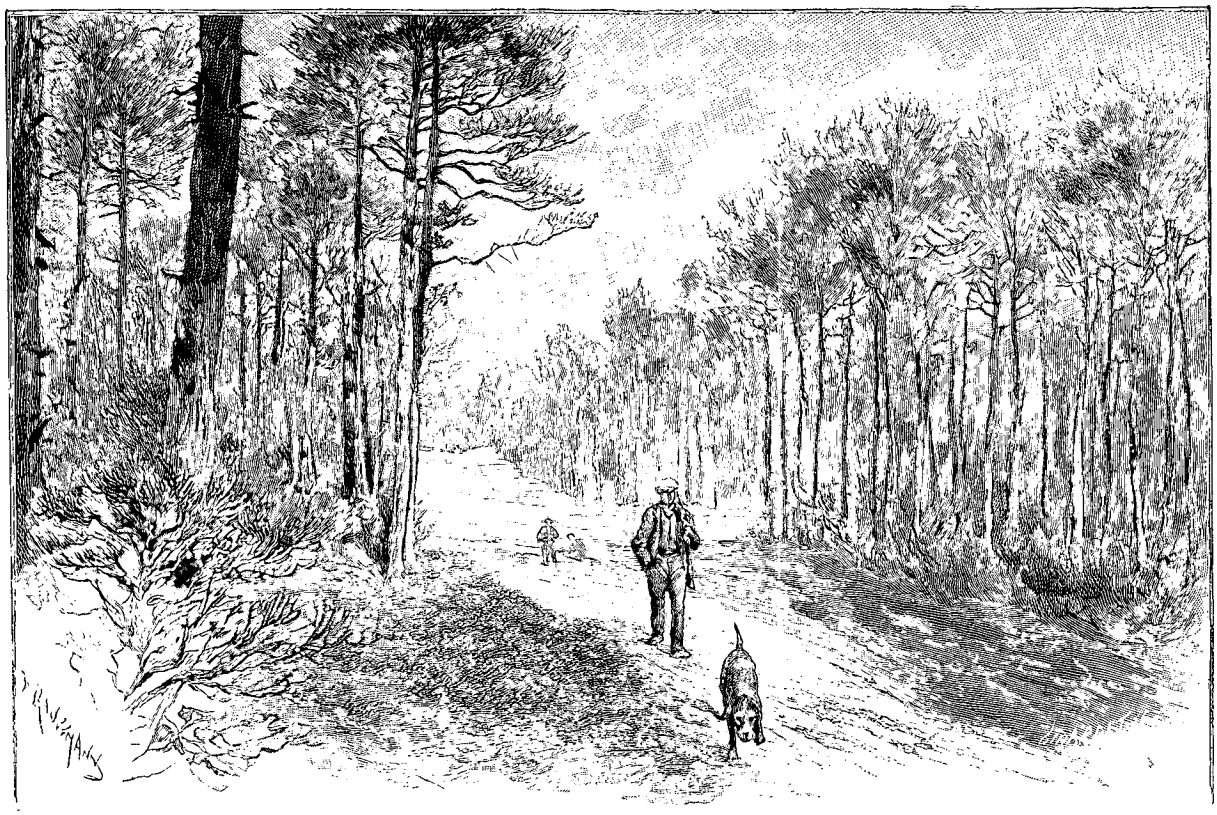
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

priétés et en indiquent seuls la limite. On les laisse croître indéfiniment jusqu'à leur mort.

VII

A ce moment je fus attiré par des voix bruyantes qui s'élevaient du fond des bois. Un roulement sonore, mêlé de grincements de roues et de heurts violents, m'avertissait que quelque chose de nouveau se présentait. En effet, je vis s'avancer vivement une sorte de chariot à deux roues traîné par deux superbes mules. Quittant le garde-feu par lequel il s'avançait et dont nous donnerons plus loin une description plus détaillée, l'attelage faisant demi-tour vint s'arrêter juste en face du bark que je venais de quitter depuis un instant et que je me hâtai de rejoindre.

Cet attelage était des plus curieux. Les deux mules, au lieu d'être attachées aux brancards, étaient retenues par une sorte de joug en bois formé de deux traverses reliées par des montants et fixées par le milieu au timon du chariot; les mules avaient la tête engagée aux deux extrémités, fixées sur un licol en cuir. Les mules tiraient donc leur charge en appuyant les épaules sur le joug. En avant, le conducteur les dirigeait de la voix, armé d'une longue baguette dont il touchait les bêtes sans les frapper. Juchés sur le chariot, deux



Un garde-feu.

hommes au verbe haut riaient et chantaient. Le véhicule lui-même ressemblait assez à une sorte de haquet élevé sur deux roues hautes au bandage épais et très large, d'environ 15 centimètres, permettant le roulage sur les sables fins et profonds qui recouvrent le sol de la grande forêt.

Trois grandes barriques en chêne, peintes en bleu clair, étaient placées sur le chariot; elles portaient à leur surface supérieure une large ouverture quadrangulaire de 20 à 25 centimètres carrés de côté, fermée par un couvercle en bois. Des traverses placées aux quatre côtés du chariot et fichées dans un treuil qui permettait de les abaisser formaient support pour retenir les barriques.

Aussitôt arrêtées, les deux mules reçurent leur pitance de foin dans un sac de toile noué et attaché au milieu de la traverse inférieure du joug.

Puis les résiniers qui accompagnaient le chariot procédèrent au remplissage des barriques. Deux d'entre eux, armés de la *curannt*, sorte de casserole emmanchée d'un long bâton, plongeaient alternativement dans le bark et reversaient dans les barriques la gemme qu'ils retiraient, pendant que le troisième, debout derrière eux, accompagnait la gemme dans l'intérieur au moyen d'une longue curette pour l'empêcher de glisser le long des parois du fût. Cette opération se continue de bark en bark jusqu'à ce que les barriques soient pleines.

Les résiniers qui font ce service y procèdent dès les premières heures de la journée et doivent être rentrés à l'usine vers midi. Aussitôt rentrés, les mules sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détachées. Elles se précipitent alors vers un espace sablé, uniquement destiné à leur usage et qui se trouve devant leur écurie, — c'est ce qu'on appelle le *bruza duil* — et se roulent avec volupté dans le sable fin, pour sécher leur transpiration et secouer leur fatigue.

VIII

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'exécution des derniers travaux que je viens de décrire. J'avais abandonné mes résiniers, dont le travail, toujours le même pendant ce temps-là, m'avait permis de mettre au net mes croquis et de rédiger mes notes, lorsque je reçus un jour la visite de mon ami l'usinier. Comme il s'intéressait beaucoup à mes études de mœurs, il venait aimablement m'engager à assister au prochain mariage d'un de ses résiniers avec la jeune fille dont nous avons déjà fait connaissance. J'acceptai avec d'autant plus d'enthousiasme que je me promettais le régal de nouvelles notes à prendre sur les coutumes pittoresques des résiniers.

Déversement de la gemme (voy. p. 366).

Un samedi donc, par une matinée éblouissante sous un beau soleil de printemps, nous partîmes à cheval, M. B... et moi, pour la forêt. Au bout d'une heure de trot nous arrivions à la lette dans laquelle se trouvait située l'habitation des parents de la jeune fiancée.

A travers le feuillage nous commencions à apercevoir leur modeste cabane de forme rectangulaire, construite comme ses pareilles en planches de pin ; elle était recouverte de vieilles tuiles rouges surchargées de mousse, et placée au milieu d'une vaste clairière entourée de pins, au pied desquels couraient les genêts et les ajoncs aux fleurs d'or. Aucune autre note de couleur ne piquait le vert diversement nuancé du paysage ; l'air qui passait au travers des bois nous arrivait embaumé de résine et d'odeurs pénétrantes. Un jardinet attenant à la cabane et dans lequel pointaient seules quelques maigres salades printanières donnait asile à une chevrette grise, élève de la jeune fille. Attachée à la palissade, la pauvre petite bête chevrotait en son patois un appel d'amitié à sa jeune maîtresse, beaucoup trop affairée à sa toilette de noce.

Le chien gambadait, sans savoir pourquoi, comme tout bon chien content de son sort ; les quelques poules effarouchées qui formaient la richesse de la famille caquetaient bruyamment, juchées dans les genêts et les arbousiers, ou se tenaient cachées dans le poulailler, haut perché de crainte des renards, situé à quelques pas de la cabane. L'âne en sa cahute, la tête à la porte, remuant de droite et de gauche ses longues oreilles rougeâtres, regardait ahuri la foule des amis endimanchés et enrubannés qui attendaient le départ de la noce.

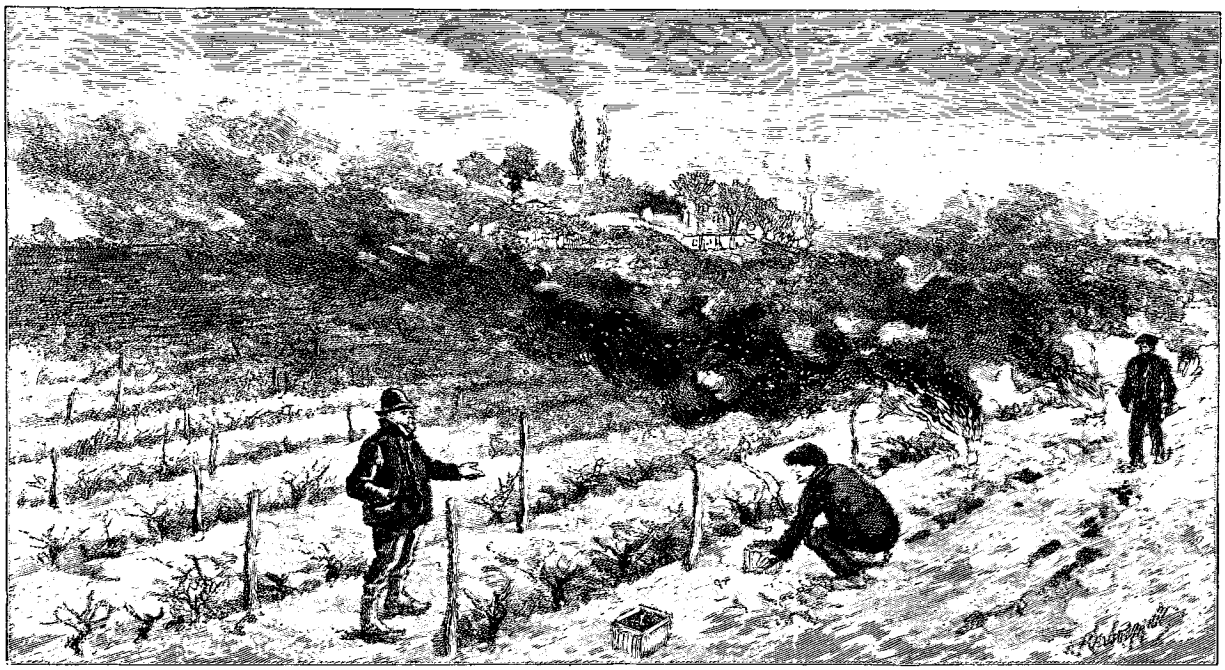
Deux ménétriers-bergers en costume de fête, coiffés du béret, revêtus d'une espèce de dolman de peau de mouton, la laine en dehors, les jambes enveloppées du *camano* en peau de brebis, et couverts du *capot* de gros drap blanc au capuchon liséré de rouge, le fifre à la main, attendaient également la sortie des fiancés pour entonner leurs plus jolis airs de fête.

P. KAUFFMANN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Création des nuages artificiels (voy. p. 378.)

DANS LA FORÊT D'ARCACHON,

PAR M. P. KAUFFMANN[1].

1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par l'auteur d'après ses croquis et ses photographies.

VIII (suite)

Notre arrivée fut saluée par tous les assistants, puis nous confiâmes nos montures à l'un des résiniers présents et nous pénétrâmes à l'intérieur de la cabane.

Cet intérieur était des plus primitifs. Noircie comme toutes ses pareilles par la fumée résineuse, la cabane n'était éclairée que par les deux ouvertures de la porte et de l'unique fenêtre. Une cloison la divisait en deux pièces, dont l'une servait de cuisine et de chambre au père et à la mère; l'autre était destinée à la jeune fille. La mère faisait habituellement le commerce des galipes, qu'elle allait vendre tous les matins à Arcachon, chargées sur le brave baudet dont nous avions admiré il y a un instant la bonne figure paterne et résignée. Dans cette première pièce et dans une grande cheminée à large ouverture, frissonnait un restant de feu de bois résineux sur lequel avait été cuite la soupe du matin.

Quelques instruments étaient appendus aux cloisons, et, sur les étagères, de modestes ustensiles de ménage alternaient avec quelques boîtes à provisions en bien petite quantité. La plupart des ustensiles étaient en bois, fabriqués par le résinier : le *saley*, bol à tremper la soupe, dans lequel plongeait la *pantchote* ou cuiller de même fabrication; au coin de la cheminée, le *troupès*, tabouret consistant en un morceau de tronc de pin monté sur quatre branches formant pieds. Dans la cheminée, accroché à une crémaillère épaisse de suie, le *toupin* ou marmite en fonte; à côté le *regen,* morceau de vieille marmite assujetti à un manche de bois fendu, et qui sert à faire frire le lard de la soupe. Au plafond, formé de solives noires, pendaient la *graoupeoü*, bâton crochu auquel étaient suspendus quelques morceaux de tchitchoun, et la *salique* ou cuiller à pot, faite d'une bille de pin ou de noix de coco creusée et traversée de part en part par une baguette.

A côté est la planche à pain, suspendue au moyen de ficelles traversant deux bouteilles placées à chaque bout et recouvertes de petits houx. Cette façon de suspendre la planche à pain a pour raison d'empêcher les rats ou autres rongeurs de descendre aux provisions. Ils glissent sur la bouteille ou se piquent aux feuilles

1. Suite. — Voyez p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du houx, et s'empressent de battre prudemment en retraite.

Dans un coin le lit du père, plus loin, lui faisant face, et appuyé également à la cloison, celui de la mère, formés d'un cadre de planches mal jointes. Le sommier se compose de lattes clouées sur des traverses et qui supportent une mauvaise paillasse remplie de fougères sèches, sans drap, avec un maigre traversin de même composition; sur le tout est jetée une simple couverture mince, trouée en différents endroits. Pas de table : qu'en faire? Le résinier mange sur ses genoux et ne s'inquiète nullement d'un confort qu'il n'a pour ainsi dire jamais connu. Une branche de pin suspendue entre deux cordelettes supporte quelques hardes qui sèchent.

Un peu partout, de longues enfilées de gousses d'ail et d'oignons se collent le long des cloisons, qu'ornent quelques gravures de publications illustrées. A l'un des côtés extérieurs de la cheminée un petit baril posé sur son support primitif contient la boisson fermentée des fruits de l'arbousier.

On connaît cet arbrisseau élevé, à feuilles lancéolées, à dents de scie, ses fleurs verdâtres ou rosées, en panicule penchée, et ses fruits tuberculeux, les *arbouses*, d'une si belle couleur rouge vif lorsqu'elles sont en pleine maturité.

Cet arbrisseau fleurit en septembre, et ses fruits présentent cette particularité qu'il leur faut un an pour mûrir. Aussi en trouve-t-on sur le même arbousier qui sont d'un rouge vif et d'autres verdâtres, jaunâtres, qui n'arriveront à maturité que l'année suivante.

Ces fruits, d'un goût doucereux, mais très pâteux et peu agréables, sont cueillis par les habitants, qui en font une confiture qui n'a rien de très particulier comme saveur; parfois on l'aromatise avec différentes liqueurs alcooliques.

Certains résiniers et même d'autres habitants pauvres en composent la boisson rafraîchissante dont je viens de parler et qui se prépare ainsi :

On met dans un tonneau une certaine quantité de fruits mûrs; puis on les recouvre d'eau; on les laisse ensuite macérer pendant une quinzaine de jours en les remuant une fois chaque jour; ce temps écoulé, on tire le liquide au clair et on le renferme dans des bouteilles bien bouchées, que l'on conserve debout dans un lieu frais; ou bien on la remet au tonneau lorsque la cabane forestière n'a pas de place pour les bouteilles.

Laissée en bouteilles, cette boisson pétille comme le vin de Champagne et est fort agréable à boire. On peut même la rendre plus agréable encore en l'aromatisant et en y ajoutant du sucre.

Dans la salle, quelques parents entourent les deux fiancés. La jeune fille met la dernière main à sa toilette bien simple, les ressources du ménage ne permettant pas la dépense de la robe blanche et du voile de tulle. Le costume se compose d'une simple robe de toile grise et d'un corsage de même étoffe blanc. Comme coiffure, sur les cheveux correctement peignés, un petit nœud de rubans blancs pique d'une note vive le brunissage sombre qui enveloppe le charmant visage de la jolie fiancée.

Quant au jeune homme, sa toilette, des plus simples aussi, n'est composée que d'une veste brune ouverte, laissant voir la chemise blanche et la ceinture de laine rouge sur le pantalon de même couleur que la veste. Un béret bleu foncé complète son costume. Les parents n'ont rien de caractéristique non plus dans leur toilette. Tout est donc prêt pour le départ.

Il est 10 heures environ, nous sortons de la cabane.

A la vue des fiancés et de leurs parents, des cris, des explosions de joie et d'amitié se font entendre dans un charivari d'une exubérance sans pareille. La nature ardente des habitants du pays se donne libre carrière; quelques coups de feu retentissent, faisant fuir au loin les oiseaux des alentours ainsi que les volailles du résinier; l'âne brait, la chèvre saute et le toutou manifeste ses sentiments par ses cabrioles et ses abois les plus joyeux.

Les fifres entonnent leurs plus gais refrains en couvrant très sensiblement de leurs modulations aiguës les cris des assistants.

Une agréable surprise a été ménagée aux fiancés et à leurs parents. M. B... a envoyé un chariot, conduit par quatre mules enrubannées, enguirlandé de feuillages, couvert de fleurs et de rubans et orné de bancs assez confortablement placés pour emmener toute la famille au village. Une dizaine de personnes peuvent y tenir, et la noce, précédée des bergers musiciens, prend lentement et joyeusement la route de la Teste. Nous suivons à cheval la bruyante compagnie, qui descend les nombreux lacets formés par les chemins d'exploitation que traversent parfois les grands garde-feux, sillonnant dans sa longueur et sa largeur toute la grande forêt, depuis Arcachon jusqu'à Saint-Vincent de Dax.

Ces garde-feux ont été imaginés afin de préserver les bois des incendies trop étendus. Ce sont de grandes voies d'une largeur d'environ 10 à 15 mètres, droites et se coupant à angle droit tous les 400 à 500 mètres. Si un incendie se déclare dans un carré et que, malgré les efforts faits pour l'éteindre, il menace de s'étendre et d'embraser de grands espaces, il est généralement arrêté à sa base par la voie sablonneuse; ces garde-feux doivent être entretenus par les propriétaires riverains.

Les incendies sont assez fréquents. Dès les temps les plus anciens ils ravagèrent le littoral et le pays des Landes. Presque tous les arbres fossiles que l'on a trouvés portent des traces de carbonisation, qui prouveraient que le feu a anéanti des forêts entières.

A notre époque, ces incendies sont le plus souvent attribués à la pratique de l'incinération, qui consiste à brûler les bruyères, les ajoncs et les fougères qui croissent en abondance dans le pays, afin de procurer une nouvelle pousse d'herbe, recherchée par le bétail.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur d'une cabane de résinier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les dangers de cette incinération ont provoqué à différentes reprises des règlements forestiers.

La conséquence de la loi du 19 juin 1857, qui obligeait les communes à aliéner et à mettre en valeur les landes de Gascogne, a été que les bergers, voulant néanmoins comme jadis incinérer les landes, mettent adroitement le feu au moyen de mèches dont la combustion lente ne fait éclater l'incendie que quelques heures plus tard. Soupçonnés, ces bergers établissent facilement leur alibi ; il s'ensuit que la découverte des coupables devient très difficile. Puis il arrive aussi que les chasseurs et les fumeurs prennent imprudemment leur part des désastres. Les chemins de fer également contribuent à ce danger, malgré les précautions prises par les compagnies.

Pour remédier à la situation créée par la loi qui rend les propriétaires responsables de ces sinistres, certains de ceux-ci voudraient former des syndicats qui régleraient la manière d'entretenir les garde-feux ; mais le petit propriétaire ne trouverait peut-être pas le moyen de faire nettoyer son lot de terrain et ses garde-feux sur une bien grande longueur : aussi, malgré la loi, ceux-ci se trouvent-ils être fort mal entretenus en nombre d'endroits.

En outre, cette loi qui oblige à maintenir les arbres à 2 mètres de la limite de son voisin en formant un grand nombre de garde-feux de 4 mètres de largeur est ignorée et n'est guère exécutée dans le pays, les limites n'étant désignées que par le pin-borne décrit plus haut.

Aussitôt le signal d'alarme donné, soit par les trompes, soit par le tocsin, les populations accourent de partout prêter leur concours.

Il faut rendre cette justice aux habitants que, toujours dévoués, ils viennent des points les plus éloignés avec la meilleure volonté, quittant immédiatement leurs travaux, quels qu'ils soient, pour se rendre sur le lieu du sinistre.

Ils sont quelquefois obligés, pour y arriver, de parcourir plusieurs kilomètres à pied, et le plus souvent exténués de fatigue. Malgré cela, le courage ne leur fait pas défaut, d'autant plus que d'un autre côté il est matériellement impossible, dans ces endroits déserts, de se procurer la moindre nourriture, et que dans la plupart des cas on n'a pas le temps ni le pouvoir d'en emporter avec soi.

Il arrive alors bien souvent que l'incendie, n'ayant pu être arrêté, vu le manque de forces, prend, par suite, des proportions énormes qui ruinent le propriétaire et causent un grand appauvrissement dans le pays où il s'est déclaré.

Pourquoi, ainsi que l'indique M. P. Cuzacq dans son ouvrage sur le pin maritime, ne songe-t-on pas à transporter sur les lieux, pendant et après les incendies, du pain et du vin pour les distribuer dans une proportion convenable aux travailleurs?

Puis, comme, après tout, les secours proviennent en grande partie des centres habités, des quartiers ou des villages, il faudrait encore que l'autorité eût le droit de requérir les propriétaires ou colons possesseurs de voitures, de chevaux ou mules, afin de pouvoir transporter dans un laps de temps aussi court que possible les habitants sur les lieux du sinistre.

Arrivant ainsi plus dispos et reposés, l'incendie n'aurait pas le temps de se développer dans d'aussi grandes proportions.

Dans un de ses ouvrages, qui a été publié en 1785, Secondat, fils de Montesquieu, décrit un moyen employé pour arrêter les incendies :

« Lorsque le feu prend dans les forêts de pins maritimes, ce qui arrive assez souvent par la négligence des pasteurs, on parvient à l'éteindre par un artifice assez singulier :

« On met le feu à un autre endroit de la forêt plus ou moins distant du premier embrasement, selon que celui-ci a fait plus ou moins de progrès : il s'établit un courant d'air du premier embrasement au second, et réciproquement.

« Toutes les flammes se portent sur les arbres qui sont entre les deux : ils sont consumés, le feu s'éteint faute de nourriture, le reste de la forêt est conservé. »

Ce moyen, dit-on, est encore employé de nos jours et réussit le plus souvent, à ce qu'il paraît. Mais il faut y mettre une très grande prudence et savoir profiter de la direction du vent. Aussi convient-il de ne donner la direction de ces opérations qu'à des personnes très intelligentes et au courant de ces mesures dangereuses.

La compagnie longea ensuite une éminence connue sous le nom de *Truc de la Truque*, point le plus élevé de la forêt et d'où la vue s'étend sur toute la grande forêt, l'Océan, le bassin d'Arcachon et le lac de Cazaux. C'est une des plus jolies promenades à faire dans les environs d'Arcachon. Puis, grimpant par le *cippe Brémontier*, nous descendîmes sur la Teste à 1 kilomètre plus loin.

Le cippe est placé sur le lieu même des premiers essais du célèbre ingénieur, à l'endroit où il sut pour la première fois, et sur les indications précédentes de l'abbé Desbiey, arrêter la marche envahissante des sables, en fixant les dunes au moyen des semis de pins. C'est une simple colonne sans chapiteau, un monolithe en marbre rouge des Pyrénées. Il mesure 2 mètres 1/2 de hauteur sur 90 de largeur environ et repose sur deux marches. Au sommet du plein-cintre est sculptée une couronne de chêne et sapin entourant une fleur de lis. Au-dessous se trouve l'inscription suivante :

L'an 1786, *sous les auspices de Louis XVI, Nicolas Brémontier, inspecteur général des ponts et chaussées, fixa le premier les dunes et les couvrit de forêts. En mémoire du bienfait, Louis XVIII, continuant les travaux de son frère, éleva ce monument. Antoine Lainé, ministre de l'Intérieur. Camille, comte de Tournon, préfet de la Gironde*, 1828.

Autour du monument sont disposées circulairement huit colonnes-bornes de 1 mètre environ de hauteur.

A ce propos, qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse pour expliquer comment ont été fixées les dunes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La croyance générale attribue à Brémontier seul la gloire d'avoir appliqué le premier les procédés d'ensemencement et d'avoir eu le premier l'idée d'arrêter la marche des sables dans l'intérieur des terres. C'est une erreur : Brémontier n'a fait qu'appliquer sur la plus vaste échelle les essais déjà connus et tentés. Mais, comme ingénieur en chef il sut profiter de sa situation en engageant l'État à entreprendre ces admirables travaux.

En 1802, M. Tapin, secrétaire général de la préfecture des Landes, fut chargé par M. Méchin, préfet, de faire un rapport sur les dunes.

Ayant parcouru et visité en détail les côtes du golfe de Gascogne, il recueillit tous les renseignements possibles et rédigea alors un remarquable rapport, où il rend justice à qui de droit. Nous en extrayons le passage suivant :

« Tandis que le citoyen Brémontier, qui avait fait approuver son projet de plantation des dunes par le gouvernement, combinait dans son cabinet de nouveaux moyens de les fixer, le citoyen Peychan le jeune, propriétaire à la Teste, qui s'occupait depuis plusieurs années des semis, imagina une méthode très simple ; mais comme elle était diamétralement opposée au mode prescrit par le citoyen Brémontier, ce ne fut qu'après de longues instances que le citoyen Peychan parvint enfin à obtenir la permission d'en faire l'essai sur 2 hectares de terrain (environ 7 à 8 journaux), tant il est vrai que le savant, quelque modeste qu'il soit, a toujours une répugnance naturelle pour les découvertes faites par des hommes qui n'ont pas autant d'instruction que lui.

« L'essai du citoyen Peychan réussit au delà de ses espérances, et le citoyen Brémontier adopta son procédé.

« Un semis en grand de 340 à 380 hectares (1 100 à 1 200 journaux bordelais) se fit en exécution de ses ordres en 1788, 91 et 92, sous la direction de C. Peychan et C. Duboscq, arpenteur à la Teste. »

Dans l'histoire de la fixation des dunes du littoral, du docteur A. Lalesque, intitulée *Nicolas Brémontier et Pierre Peychan jeune*, avec lettres autographes de Brémontier, il sera facile de se convaincre du rôle prépondérant joué par Pierre Peychan dans cette question, aussi bien que de l'oubli... involontaire de l'histoire de Brémontier à son égard.

Mise en nattes et dammage du barras (voy. p. 374).

Quel but avait donc le grand ingénieur en oubliant ainsi son principal collaborateur ?

En 1752, d'après le même rapport de M. Tassin, MM. Desbiey frères, Caule, d'Entomas Darmentier avaient fixé la dune mobile de Broque, commune de Saint-Julien (Landes), avec des semences de pins, en suivant les procédés mis en pratique plus tard par Brémontier.

L'abbé Desbiey donna aussi à ce sujet, en 1774, d'incontestables conseils dans un travail qu'il lut à l'Académie de Bordeaux.

En 1784, l'intendant Dupré de Saint-Maur demanda à l'abbé Desbiey une copie de son mémoire, pour en faire prendre lui-même copie par le sous-ingénieur Brémontier : mais la copie et l'original ne furent jamais rendus.

Il est également prouvé qu'en 1734 Arlain de Ruat, captal de Buch, avait pratiqué des semis de pins sur les dunes de la Teste. Il est même prouvé que bien avant le XVIIIe siècle on connaissait les moyens d'arrêter la marche envahissante des dunes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En Portugal même, vers l'an 1300, le roi Denis ordonna de fixer les dunes au moyen de plantations de pins.

La Hollande avait fait de même en établissant sur ses dunes des plantations de roseaux, d'érables et de sapins.

Les bords du golfe de Gascogne, pour en revenir à notre pays, furent plantés de pins au XVIe et au XVIIe siècle, surtout du côté de l'embouchure de l'Adour.

On me pardonnera certainement cette digression un peu longue, mais nécessitée par la nature du sujet, et les réflexions que m'avait inspirées la vue du monument élevé à l'ingénieur Brémontier. Il faut rendre justice à qui de droit, sans toutefois nuire en quoi que ce soit à la gloire du célèbre ingénieur ni l'amoindrir un seul instant.

Nous arrivions à la Teste-de-Buch, célèbre par ses fameux captaux, dont les plus connus sont Pierre Manien, Jean de Grelly, Gaston de Foix et Henri de Nogaret, duc d'Épernon. C'est un bourg peu intéressant, situé sur les bords du bassin d'Arcachon. Les habitants, sur le pas des portes, les pêcheurs et les parqueurs dans les rues, nous attendaient en poussant de joyeux vivats. Les deux cérémonies furent simples et courtes, la situation sociale des mariés et de leurs parents ne permettant pas le déploiement de luxe et d'honneur réservé aux grands de la terre; quelques mots à la mairie, une bénédiction à grande vitesse à l'église, c'est tout ce que les autorités civile et religieuse purent offrir à nos modestes et sympathiques amis; j'ajouterai qu'ils n'en furent pas moins heureux d'être unis, et, la cérémonie terminée, la fête commença.

Les musiciens entonnèrent au sortir de l'église un chant assez lent, aux modulations douces et cadencées accompagnées par tous les invités; le marié, prenant la main de sa femme, les couples de la noce suivant et se tenant de la même façon marchèrent en avant en cadençant leur pas d'un mouvement gracieux et très élégant. Tantôt tournant sur eux-mêmes, tantôt glissant légèrement sur le sol, ils arrivèrent *crescendo* à une danse vive et animée dont le mouvement ondulatoire offrait dans les poses et les attitudes les aspects les plus gracieux et les effets des plus inattendus, et rappelait un peu la farandole des pays provençaux. Cette danse s'appelle le *rondo*. Toujours dansant, nous arrivâmes à la maisonnette rustique du village, dans la cour de laquelle, sous des ombrages de verdure empruntés à la forêt voisine, un excellent repas, en rapport avec la sobriété connue des invités, était offert par M. B...; nous ne nous fîmes faute d'y assister et d'y faire honneur.

Contrairement aux coutumes du nord et de l'est de la France, le repas fut court, arrosé suffisamment mais modestement, car, même avant qu'il fût terminé, les braves Landais, si passionnés pour la danse, quittaient la table pour se lancer joyeusement dans leur rondo favori. Ce fut aux dernières heures du jour un *crescendo* formidable, une course véritablement endiablée, folle, terrible même, où, surexcités non par la boisson, mais par l'exercice adoré, tous ces jeunes couples, tournant en mille replis sur eux-mêmes, sautant par-dessus les obstacles, gravissant les plus raides, escaladant, sautant, courant toujours, n'arrivèrent à s'arrêter que lorsque les sons du fifre s'éteignirent devant le souffle épuisé des ménétriers, ce qui provoqua la retraite générale. Le mérite des danseurs dans le rondo est de ne jamais se lâcher les mains et de suivre aveuglément leur chef de file.

IX

Nous avons laissé le résinier, dans un de nos derniers chapitres, récoltant la gemme et la transportant du bark à l'usine. Le travail de piquage et la récolte de la gemme liquide se continuent tout l'été jusqu'en automne et cessent généralement vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre. A cette époque, la sève ne montant plus, il ne reste plus qu'à récolter la partie solide de la gemme, celle qui résulte du figement de cette matière le long de la quarre et qui se nomme *barras* ou *galipot*.

Cette opération s'exécute au moyen d'un instrument assez semblable à la sarcle à peler, mais plus petit comme fer et plus long comme manche, appelé *sarcle à barrasqua* ou *barrasquite*.

Les petits pots sont enlevés et débarrassés de leur barras au moyen d'une raclette, puis mis à part pour l'année suivante et réunis dans la forêt même au pied des arbres, retournés sens dessus dessous. Faute de cette précaution, omise par des résiniers négligents, les eaux de pluie y séjournent, gèlent en hiver et font éclater les pots, ce qui diminue d'autant la part de bénéfice du propriétaire.

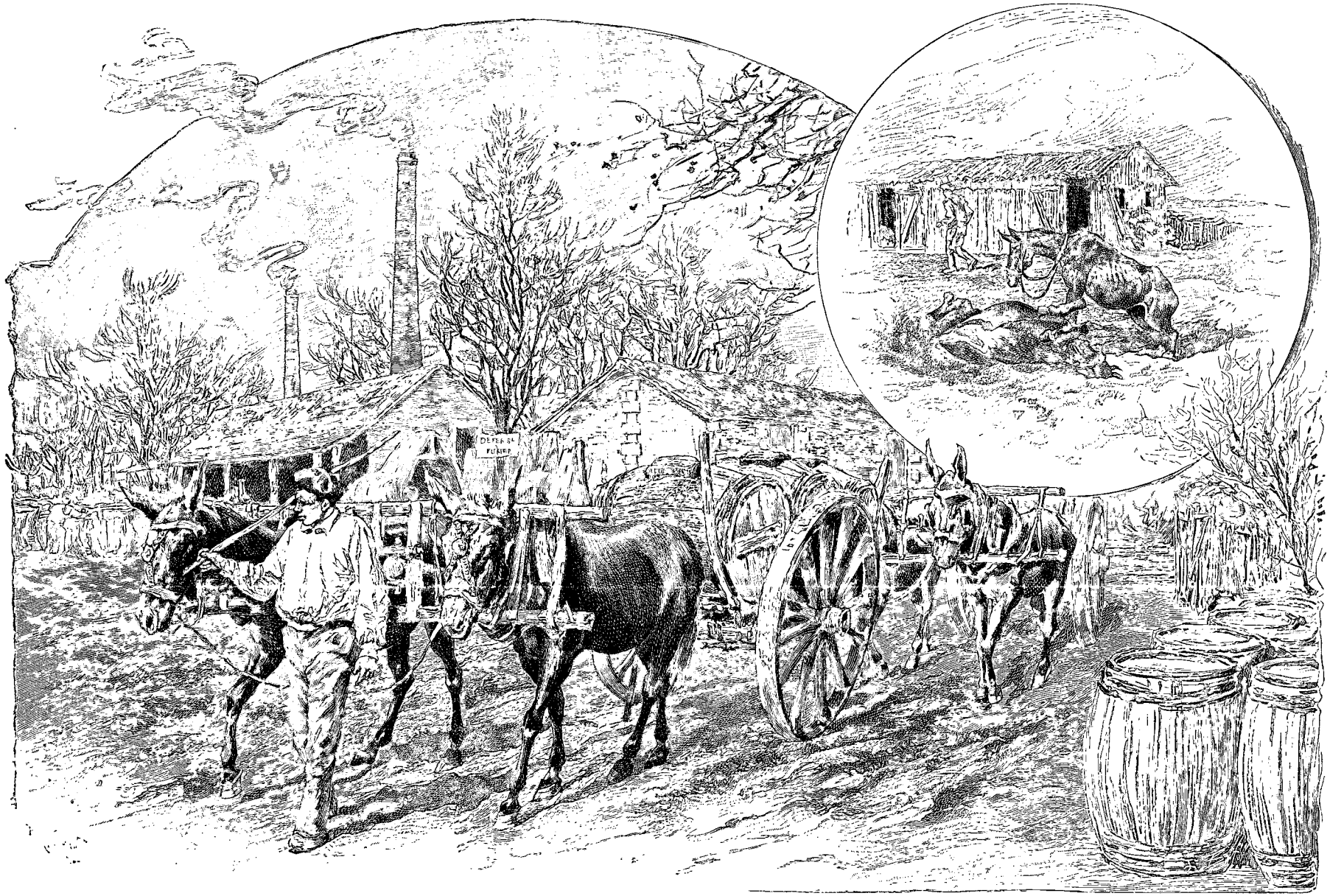
Puis, étendant au pied de l'arbre une pièce de toile, on racle le barras sur toute la longueur de la quarre, de façon à le faire tomber dans la toile. Ensuite on le reverse dans des barriques de pin brut ouvertes, et qui ne sont fermées qu'à l'usine.

Lorsque, ce qui arrive souvent, le petit pot contient encore de la gemme liquide, on la verse directement dans les barks de gemme, et l'on y mélange du barras, afin de former ce que l'on appelle le *crottage*. Ce mélange s'opère dans le bark même au moyen d'un bâton que l'on y introduit et que l'on retourne en tous sens, jusqu'à ce qu'il ne se forme plus qu'une pâte épaisse. Puis on charge dans les barriques à gemme. Cette opération s'exécute indifféremment au gré de l'usinier ou du propriétaire, soit en récoltant le barras seul, soit en le mélangeant avec la gemme. Cela dépend de la qualité des produits résineux que l'on désire obtenir.

On recueille également chez différents propriétaires le barras en nattes plutôt qu'en barriques. Ce système a l'avantage d'être moins encombrant; quant au résultat, il est identique.

Après avoir rempli les nattes ou les barriques, on les *damme*; l'opération du *dammage* consiste à monter sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attelages pour le chargement des barriques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

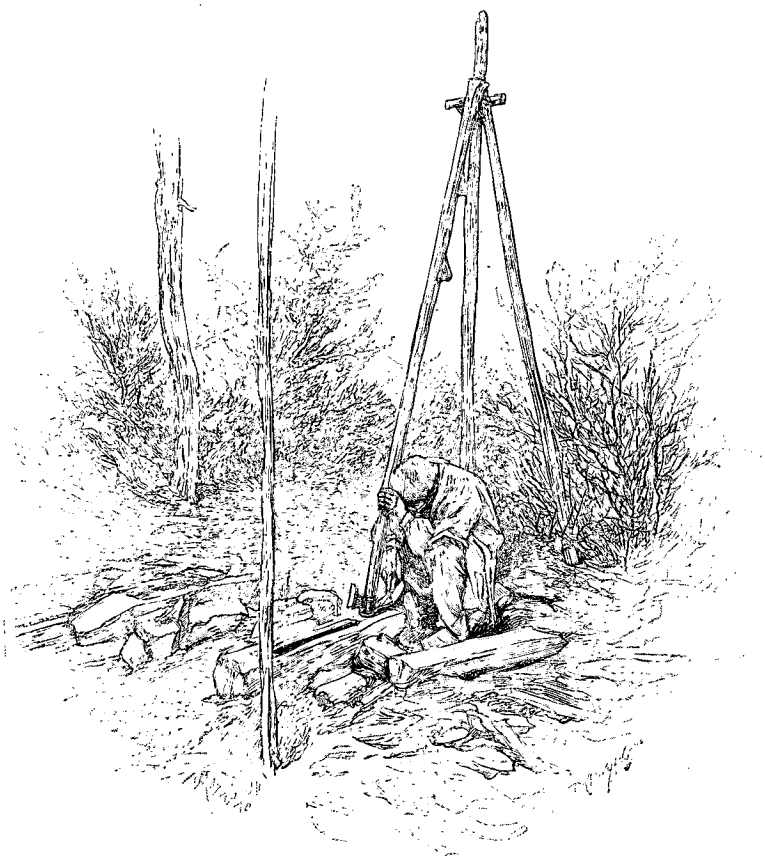
le récipient et, les pieds chaussés de sabots, à tasser le barras avec force, afin d'y faire rentrer le plus de matière possible; pour avoir plus d'énergie dans ce mouvement, on s'appuie sur un long et fort bâton. On damme également la surface du barras contenu dans les nattes, pour l'égaliser et le rendre plus compact.

Il est évident que ce dernier produit du pin ne possède pas les qualités térébinthinées des gemmes recueillies pendant le restant de l'année.

Cette qualité varie suivant la saison.

La première gemme est celle qui coule du mois d'avril au mois de mai. C'est la plus riche en essence de térébenthine et celle qui produit les plus belles colophanes. L'autre partie, qui coule de juin à octobre, est de moins bonne qualité, et, quant à la gemme d'arrière-saison, qui n'est autre que le crottage, c'est celle qui donne le moins d'essence de térébenthine et qui produit les matières sèches les plus ordinaires.

Quant aux prix de la gemme par rapport au gain du résinier, ils sont assez variables et sont établis en raison des fluctuations de l'essence de térébenthine et de la colophane; il n'y a rien de fixe à cet égard.



Aiguisage des outils.

Actuellement la moyenne varie de 17 à 20 centimes par litre pour la gemme de première qualité; à la seconde époque, le prix est généralement inférieur de 1 à 3 centimes. Pour le crottage, il va de 10 à 12 centimes le litre.

Maintenant que l'Amérique se suffit à peu près à elle-même pour l'exploitation des produits résineux, exploitation différente de la nôtre, les prix ont sensiblement baissé et ne reviendront plus à ceux de 1862, obtenus grâce à la guerre de Sécession et qui fit la fortune relative de tous les usiniers et résiniers.

Aussi le gain du résinier est-il bien minime. Il n'est pas un ouvrier payé soit à la journée, soit au mois, soit aux pièces, c'est un métayer. Le propriétaire fournit le matériel et loge ses résiniers dans les baraques décrites plus haut; libre à ceux-ci d'avoir au village un domicile à leurs frais; ils reçoivent également les pots, les crampons et les pointes de fer, mais se fournissent eux-mêmes et à leurs frais de tous leurs outils et de leur mobilier forestier. Le produit du travail du résinier est partagé en deux parts égales avec le propriétaire.

Mais, comme le résinier a plus de rapports avec l'usinier chez lequel le propriétaire des bois de pins fait lever la gemme qu'avec ce dernier lui-même, il en résulte que c'est avec l'usinier que les résiniers viennent après chaque *amasse* (c'est-à-dire après chaque récolte du bark), soit toutes les trois semaines environ, régler leur moitié.

La moitié du propriétaire est conservée par l'usinier et portée en compte pour être réglée, suivant usages, deux ou trois fois l'an.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de la grande honnêteté des résiniers; souvent, avant le règlement de l'amasse, ils ont besoin d'argent et viennent demander une avance. Ces avances, comme les règlements, se font sans échanger de reçus, et jamais aucune contestation n'a lieu; la parole suffit.

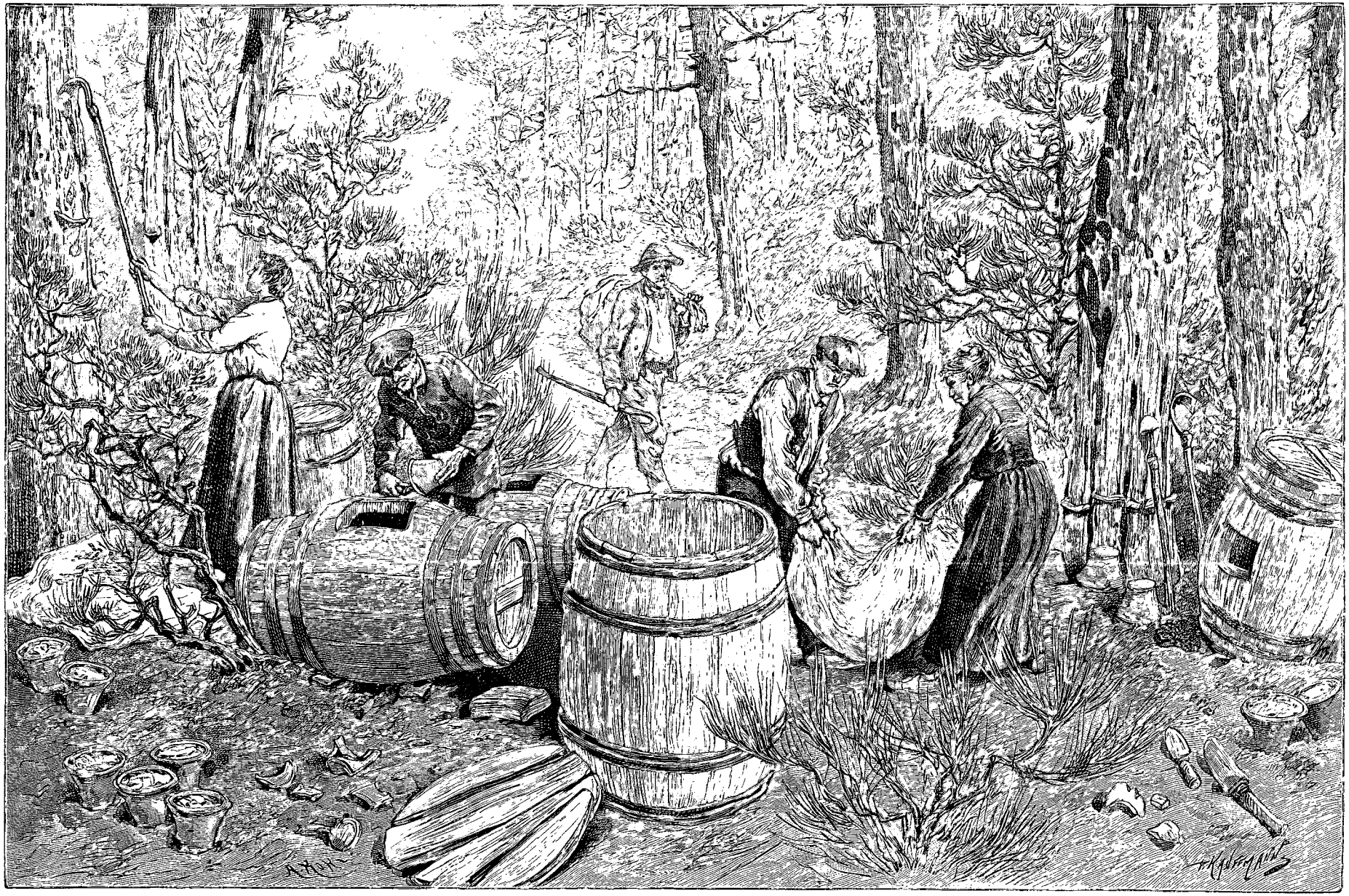
L'hiver s'approche, la gemme ne découle plus qu'avec peine de la quarre, le piquage cesse, on enlève les pots, que l'on retourne. Le travail d'exploitation est terminé pour le résinier.

C'est alors qu'il s'emploie au travail de bûcheron pour l'hiver et prépare ses outils pour la saison prochaine.

L'aiguisage de ces outils est assez curieux; pour le hapchott ordinaire, cette opération s'exécute en tenant la lame de l'instrument d'une main, le manche en arrière, et de l'autre la pierre à aiguiser ou *perra a agueda*, qui passe et repasse délicatement autour du tranchant de la lame recourbée, afin de rétablir son fil délicat.

Pour le hapchott à échelons, le résinier construit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Récolte du barras (voy. p. 374).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un appareil comprenant d'abord un morceau de tronc d'arbre d'environ 20 à 25 centimètres de diamètre, sur 2 mètres à peu près de longueur, équarri et plané sur les surfaces supérieure et inférieure, la première creusée légèrement sur une partie pour servir de barre d'arrêt à l'outil et plus profondément un peu plus loin. A une extrémité de ce tronc reposant à terre à un ou deux pas environ, on a monté un faisceau de branches de pin. A côté du tronc, une pierre tendre à aiguiser repose sur le sol. Le résinier remplit d'eau le bassin creusé dans le tronc, s'asseoit sur celui-ci, repose la lame sur l'échancrage, le manche appuyé derrière lui sur le faisceau, prend une pierre dure à aiguiser, la mouille, l'affûte sur la pierre tendre, et opère sur la lame du hapchott de la même façon qu'il est décrit plus haut pour le petit hapchott.

Puis le résinier emploie ses loisirs à diverses occupations. Il s'ingénie à embellir autant que possible son intérieur. Il répare ses meubles et ses outils; la femme, réunissant les copeaux de pin provenant du piquage, appelés communément *écoupeaux* ou galipes, ainsi que les pommes de pin ramassées un peu partout, en charge le bourriquet et va vendre ces excellents allume-feu aux localités voisines.

Dans l'intervalle, la résinière se livre à la fabrication de la chandelle de résine, qui devra servir à éclairer son misérable intérieur pendant les longues soirées d'hiver.

Ce sont toujours les plus mauvais résidus de résine achetés à très bon compte, ou bien offerts gracieusement par l'usinier, qui servent à la fabrication de ces chandelles.

On commence d'abord à faire fondre dans une marmite de fer cette résine jusqu'à ce qu'elle soit bouillante; pendant la cuisson on a eu soin de préparer des lanières de toile de trente à quarante centimètres de longueur; le vieux linge usé est le plus souvent employé.

Ces lanières sont trempées plusieurs fois de suite dans la résine bouillante, de façon à former une couche suffisamment épaisse, qu'on laisse refroidir assez pour être maniable à la main, puis qu'on roule à plat sur une table et en longueur, de façon à former le moins grossièrement possible une bougie dont la lanière de toile devient la mèche. C'est primitif, mais ça brûle, ça fume et ça éclaire juste ce qu'il faut pour ne pas être complètement dans l'obscurité.

Le résinier n'en demande pas davantage. Peu lui importerait un éclairage *a giorno*, il ne lit pas; aussitôt la nuit venue, le temps de faire sa soupe, de la manger, de mettre un peu d'ordre dans la masure, et l'on se couche jusqu'au lever du jour prochain. Quelquefois la mère s'installe auprès du berceau du bébé pour raccommoder quelques hardes pressées, et c'est tout. Alors la chandelle est fixée dans une espèce d'étau en fonte, fiché sur un pied de bois, suffisamment indiqué dans notre dessin, et que l'on nomme *candelei*.

Cette résine de dernière qualité est également employée par les vignerons landais et bordelais pour la création des nuages artificiels contre les gelées du printemps.

A cet effet on remplit de petites caisses de bois de cette résine bouillante, au milieu de laquelle on a introduit une poignée de fougères ou de genêts secs, formant mèche et adhérence avec la résine au refroidissement de celle-ci.

Quand la vigne fleurit et que des gelées sont à craindre, on dispose ces caisses de distance en distance dans la direction du nord, et l'on met le feu aux mèches, au moment de la nuit où le danger est le plus à redouter, c'est-à-dire une heure ou deux avant le lever du soleil.

Cette résine en brûlant donne une fumée noire, épaisse et abondante, qui s'étend en nuages au-dessus du sol et peut ainsi préserver efficacement les vignes, à la condition toutefois qu'un vent malicieux ne vienne pas contrecarrer les efforts tentés et disperser sans profit dans l'espace les âcres nuées résineuses.

Nous ne pouvons pas évidemment parler ici des différents produits retirés de l'industrie de la résine, comme l'essence de térébenthine, les pâtes de Venise et de Chio, la colophane, le goudron, les brais secs et gras, etc.; là n'est pas notre but, car ces produits, ayant leurs débouchés particuliers qui s'accroissent journellement, ne peuvent être étudiés que dans des ouvrages tout à fait spéciaux, et leur description ne rentre pas dans le cadre de notre récit.

Nous pouvons néanmoins, pour satisfaire nos lecteurs, leur assurer que la France, ayant considérablement accru la production de la résine, a toujours maintenu sa supériorité de fabrication sur ses concurrents d'Angleterre et d'Allemagne, et les efforts de notre industrie résinière complètement transformée luttent avec succès contre la concurrence étrangère.

X

Il ne nous reste plus maintenant, pour épuiser cette rapide description des mœurs résinières, qu'à parler des coutumes encore existantes relatives à l'exploitation usagère de la forêt et qui remontent à bien des siècles.

La possession en commun de la *forêt de la Teste* date de l'époque gauloise, mais elle a dû probablement cesser au moment où l'on a commencé à cultiver les pins pour en extraire la résine, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette exploitation remonte à la date historique de l'occupation romaine.

Chacun ayant voulu posséder une certaine partie délimitée de la forêt pour en extraire la résine, celle-là aura dû être partagée, afin que l'un ne pût empiéter sur le travail de l'autre; puis lorsque la civilisation romaine eut disparu après l'invasion des Vandales, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forêt dut rester longtemps abandonnée, jusqu'à l'arrivée du seigneur féodal.

Les seigneurs se proclamèrent alors les seuls propriétaires de tout le territoire, ne laissant aux habitants la possession des terres cultivées qu'en leur imposant des redevances, en transformant les hommes libres en serfs, et en conservant les landes et les forêts pour s'y livrer au seul plaisir de ces époques barbares : la chasse.

Les contrées de ces pays absorbées par les seigneurs se nommèrent *captalats*; le plus puissant des captalats des Landes fut celui de Buch.

Les captals, désireux d'augmenter leurs revenus, autorisèrent alors les habitants à prendre des bois dans la forêt et à exploiter les pins pour la culture de la résine, moyennant certaines redevances. Cette jouissance de la forêt, qui n'avait d'abord commencé qu'à être une tolérance, ne tarda pas à être regardée ensuite par les habitants comme un droit. Ils cherchèrent alors à obtenir de leurs captals une concession complète et définitive; mais les seigneurs ne parurent pas disposés à se laisser séduire, d'autant plus que le pays venait de tomber sous la domination anglaise et que le régime féodal régnait dans toute sa rigueur, accrue encore par une haine de race.

Confection de la chandelle.

Cet état de choses changea complètement aussitôt après l'expulsion des Anglais. Sous un régime plus favorable au peuple, les captals, et parmi eux, le plus célèbre, Gaston de Foix, octroyèrent alors par charte écrite en l'an 1468 les mêmes droits qu'autrefois à leurs féaux; cette convention, qui remplaçait l'autorisation verbale, sanctionnait les devoirs du seigneur et des sujets l'un vis-à-vis des autres.

Or, par ce fait que des conventions particulières sont toujours interprétées par les parties dans le sens qui leur est le plus favorable, il arriva que les habitants du captalat, se considérant désormais comme possesseurs de la forêt, se la partagèrent entre eux, de façon que chacun devînt propriétaire d'une partie déterminée.

Ce fut du reste une nécessité que ce partage, pour la bonne exploitation de la forêt, d'autant plus que les progrès de l'industrie, les développements de la marine, la découverte de l'Amérique, etc., avaient multiplié le besoin et l'usage des matières résineuses.

Aussi, en 1604, quand le captal s'avisa de vouloir reprendre la forêt, prétendant en être le seul et légitime propriétaire, les habitants protestèrent, prouvant à leur seigneur que la forêt leur appartenait en tout droit, qu'elle avait de tous temps été exploitée et tenue par leurs aïeux, et que du reste elle leur avait été donnée depuis quatre-vingts ans par messire Gaston de Foix, captal de Buch, et ce en toute propriété et titre de bonne foi. Bref, ce droit fut reconnu complètement et définitivement dès cette époque. Cependant, au bout de quelques années, certains propriétaires durent aliéner pour une cause ou pour une autre leur portion de forêt, ainsi qu'en témoignent les nombreux actes de cette époque relatant les ventes, les échanges ou les partages de diverses pièces de piñadas, qui de l'année 1500 à 1604 ont fait passer de main en main les parcelles de la forêt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, par cette aliénation, qui créa une caste d'habitants « ayant pins », et d'autres « non propriétaires », ceux-ci conservèrent sur ladite forêt ce que l'on appelle encore aujourd'hui des droits d'usage. On n'a pas encore pu les détruire, la lutte étant égale entre les partisans du *statu quo* et les adversaires de ces droits.

Ces droits usagers permettaient à tous les habitants et originaires seuls, captals propriétaires ou non propriétaires de la forêt, en vertu des transactions de 1604,

Abatage du bois mort (voy. p. 382).

1746 et 1759 (les étrangers exclus de ces droits), de prendre tous les bois dont eux et les leurs pourraient avoir besoin tant pour leur usage que pour l'entretien de leurs maisons, leur chauffage, etc. Mais ils ne pouvaient vendre ni débiter aux étrangers les bois verts ou secs qu'ils auraient coupés, travaillés ou non, ni les faire transporter hors de la résidence, ces droits étant limités à l'usager seul ou aux siens. Il était également défendu de vendre tous les meubles, outils, appareils fabriqués avec ces bois, à aucun étranger au territoire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendu que ces droits usagers ne furent établis que pour être limités au profit du sol des trois paroisses de la Teste, Cujan et Cazaux, qui limitent la superficie de ce que l'on appelle la grande forêt.

Outre ces droits, les usagers possédaient aussi celui de glandée et de pacage pour leurs troupeaux personnels. Mais ces différents droits furent soumis pour les uns à ce que l'on appelait la délivrance, tandis que les autres en étaient dispensés.

L'autorisation devait évidemment être nécessaire pour le bois vif destiné à la construction, afin d'éviter au propriétaire le désagrément de voir l'usager aller au plus près et ainsi enlever à l'exploitation un grand nombre d'arbres sur un même point : ce qui n'eût pas été juste.

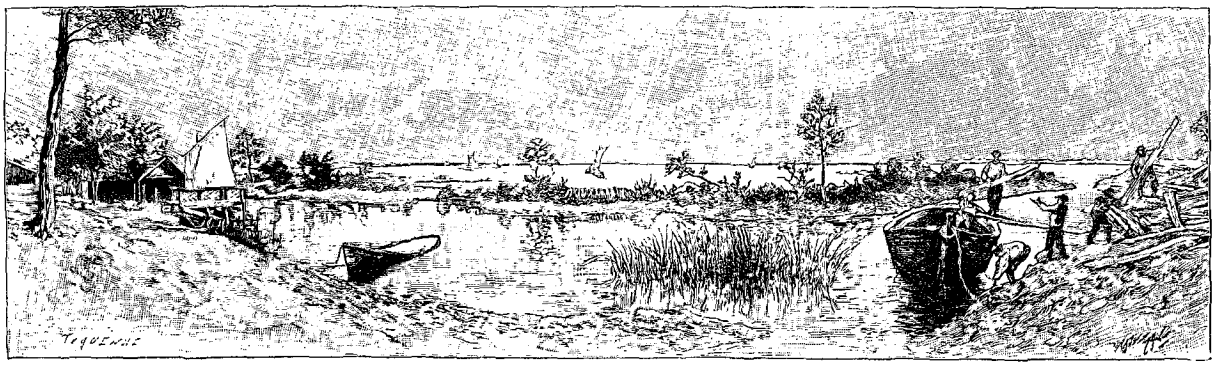
Un syndicat spécial, ainsi qu'il en existe encore actuellement, indiquait à l'usager où il devait se rendre et ce qu'il était autorisé à prendre en tel ou tel endroit. Il arrivait alors que si l'usager avait besoin, pour se faire construire une maison par exemple, d'une dizaine ou une demi-douzaine d'arbres de grosseurs différentes, il faisait un assez long trajet en différents endroits; quelquefois il devait employer trois ou quatre journées à parcourir la forêt pour y recueillir des arbres souvent séparés l'un de l'autre de plusieurs kilomètres.

Quant aux droits d'abatage de bois mort ou de pacage, ceux-ci étaient dispensés de toute délivrance.

Il est évident que les contrevenants à ces transactions étaient passibles de peines variables dont les frappaient les syndics du captalat.

De plus, ces transactions obligeaient, de même qu'aujourd'hui, tous les habitants, en cas d'incendie dans la forêt, de se rendre immédiatement, et aussitôt que le signal en était donné, sur le lieu du sinistre, pour porter les secours nécessaires. Ils étaient obligés d'amener avec eux tous les instruments convenables, haches ou autres, et de travailler sans discontinuer jusqu'à ce que le feu fût éteint.

Tous ces droits subsistent encore à peu près tels



Déchargement du bois.

quels; la révolution de 1789 elle-même n'a pu les abolir; mais elle y a pourtant mis cette restriction nouvelle que le propriétaire est libre du commerce de ses bois.

Une commission d'enquête, nommée par la Société des propriétaires de la forêt en 1862, fit un rapport concluant à une nouvelle transaction plus libérale peut-être et basée sur le cantonnement, avec propriété complète, part et droits d'usage bornés à une partie distincte de la forêt.

C'est ce rapport remarquable qui nous a fourni les documents historiques que nous venons de résumer.

Nous en extrayons le projet suivant résumant toutes les transactions :

I. Sont usagers, pour eux et leurs descendants à perpétuité, ceux qui, en ce moment, habitent l'une des trois paroisses de la Teste, Gujan, Cazaux, pour l'intégralité des droits d'usage; ceux qui habitent la commune d'Arcachon, pour les droits d'usage en bois de chauffage seulement; le tout suivant un acte nominatif qui sera annexé à la présente transaction.

II. Les étrangers qui, à l'avenir, viendront s'établir dans l'une des trois communes ne seront usagers qu'autant qu'ils auront contracté mariage avec des usagers.

III. Les droits d'usage sont établis au profit des trois paroisses de la Teste, Gujan et Cazaux : de telle sorte que les bois fournis aux usagers en vertu de ces droits doivent être employés par eux ou par les leurs dans l'intérieur de ces communes.

IV. Les bois provenant des droits d'usage ou les objets qui auraient été fabriqués avec ces bois ne peuvent être ni vendus ni cédés à des non-usagers.

V. Les usines ou fabriques quelconques ne peuvent être construites ou alimentées avec les bois d'usage, qu'autant qu'elles exploitent les produits du sol des trois communes, ou des produits destinés à la consommation des usagers seulement.

VI. L'exercice des droits d'usage doit avoir lieu sans fraude ni abus, et de la façon qui sera reconnue porter le moins de préjudice à la propriété.

VII. Les droits des usagers sont les suivants : 1° droits sur le bois mort, pour le chauffage; 2° sur le chêne vif, pour la construction; 3° sur le pin, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la construction; 4° divers menus droits en bois divers; 5° droit de glandage.

VIII. Les usagers ont le droit de prendre, pour le chauffage, le bois sec et mort, abattu ou à abattre, de quelque nature qu'il soit, dans toute l'étendue de la forêt, sauf celui qui se trouverait être propre à la construction.

IX. Les *chablis*, c'est-à-dire les arbres détruits par un cas de force majeure, ouragan, incendie ou tout autre, ne sont pas compris au nombre des bois morts, et ne peuvent être enlevés par les usagers pour aucun usage.

X. Les usagers ont le droit de prendre des bois de chêne vert pour la construction ou réparation de leurs barques ou bateaux, chaloupes et pinasses, pour la construction et réparation de leurs maisons, et pour les usages de leurs maisons, barques ou bateaux, autres lesdits usages que le chauffage.

XI. Les droits sur le chêne vert ne peuvent pas s'exercer constamment sur toute l'étendue de la forêt; il doit toujours y avoir en réserve un quartier de la forêt, les droits des usagers ne pouvant alors s'exercer sur la partie non en réserve; cette réserve doit être renouvelée tous les vingt ans.

XII. Les usagers ont le droit de prendre du pin vit pour la construction de leurs maisons et dépendances, pour celle de leurs pinasses, pour la confection de leurs outils et instruments aratoires et de leurs meubles, le tout pour leur service et entretien.

XIII. Il n'est dû du pin vif pour les usages ci-dessus désignés, qu'à défaut soit de pin mort, à la condition qu'il soit propre à la construction et de bonne qualité, soit de chêne vif, soit de tout autre bois pouvant convenir au travail projeté.

XIV. Les usagers ont le droit de prendre pour échalas destinés à la vigne toute espèce de bois autre que le pin et le chêne et même du branchage de pin dans toute l'étendue de la forêt. Ils peuvent prendre dans les braous seulement du pau de palet, perches, pour la pêcherie et la chasse aux oiseaux. Enfin ils peuvent prendre dans les braous et bernèdes seulement des cercles et des codres.

XV. Les usagers ont le droit de ramasser les glands dans toute l'étendue de la forêt, depuis la Saint-Michel de chaque année jusqu'à la Saint-André inclusivement, pour leur usage seulement et sans en faire commerce.

XVI. Les usagers peuvent prendre sans permission: 1° le bois de chauffage; 2° le bois de chêne vif pour construction; 3° le bois pour avirons, mâts, lorsque, étant en mer, leurs mâts et avirons viendront à se rompre; 4° les bois ou branchages de pin pour échalas; 5° les bois pour codres et cercles; 6° les glands. Néanmoins, les propriétaires se réservent le droit, soit de réglementer l'exercice de ces droits d'usage d'un commun accord avec les conseils municipaux, soit de demander aux tribunaux l'application du code forestier et en particulier de l'article 79.

XVII. Les usagers ne pourront prendre du bois de pin, mort ou vif, pour la construction, qu'après en avoir obtenu la permission et qu'au lieu qui leur aura été désigné. Ces permissions seront délivrées et ces désignations seront faites par deux syndics que les propriétaires préposeront à cet effet, et qui en tiendront registre; elles auront lieu tout à la fois au moindre dommage pour les propriétaires, et à la plus grande commodité pour les usagers. Il en sera de même pour les paus destinés à la pêcherie et à la chasse aux oiseaux. Les permissions ne pourront être refusées qu'autant que le demandeur ne justifiera pas de sa qualité d'usager, ou demandera du bois pour un usage auquel il n'en est pas dû, ou qu'il demandera sans besoin réel.

XVIII. Les usagers sont tenus, en cas d'incendie dans la forêt, de se rendre sans délai sur le lieu du sinistre, avec tous les instruments nécessaires pour éteindre le feu.

XIX. Toute contravention aux présentes stipulations sera poursuivie conformément aux lois.

XX. Aucune innovation ne pourra être faite à la présente transaction, que d'un commun accord entre la société des propriétaires et les conseils municipaux, ou à la suite d'un jugement rendu à la requête de la partie la plus diligente.

Mais, quant à présent, rien n'a encore été décidé; des personnes des plus autorisées, gros propriétaires également de la Forêt, s'opposent à cette nouvelle transaction, réfutant avec autant de force et de raison les arguments de leurs adversaires. Des deux côtés il semble qu'il n'y ait aucune prise à la discussion. Aussi ne nous est-il pas possible d'émettre une opinion personnelle; du reste nous n'avons pas même le droit d'en avoir une, puisque nous ne sommes nullement intéressé dans cette question, triomphe de la bouteille à l'encre. Souhaitons néanmoins que l'on arrive à s'entendre, les deux parties étant aussi dignes d'intérêt l'une que l'autre.

Un de nos dessins relate un épisode du droit usager par l'abatage du bois mort, qui a lieu généralement, pour les hautes branches, au moyen d'une longue perche à crochets appelée *garaillère*.

A côté nous apercevons des parqueurs d'Arcachon coupant de la *brande* (espèce d'arbuste), destinée à entourer les parcs à huîtres afin de préserver ces intéressants mollusques de toute destruction par leurs différents ennemis ou amis, les crabes et certains poissons dont les noms m'échappent.

A cet effet, ils pratiquent une tranchée dans le sol à 50 centimètres des digues entourant les *claires* (ou bassins) de parcs à huîtres. On prend la brande abattue et qui a été préalablement disposée en paquets et l'on enfonce ceux-ci à 40 centimètres, en ayant soin de les rapprocher le plus possible les uns des autres, de façon à former une haie solide sans trop de résistance à la vague.

C'est dans les parties voisines des claires les plus exposées aux mauvais temps, que sont élevés ces remparts de la mer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils ont pour effet d'arrêter les huîtres en les conservant dans les claires et de diminuer d'une façon sensible la force des courants et les lames de fond.

La coupe de la brande se fait au moyen de la *daille*, instrument assez semblable à une binette de jardinier, mais plus épaisse et plus solide comme lame et dont le tranchant se trouve sur les côtés et non sur l'extrémité.

Les bois débités destinés à l'industrie sont généralement réunis aux stations forestières des différentes petites lignes ferrées locales qui traversent les Landes, complètement ouvertes et qu'aucune barrière ne sépare de la forêt.

Les compagnies de chemins de fer se fournissent presque uniquement auprès des propriétaires du pays pour leurs traverses de chemins de fer; il en est de même que les sociétés de pavage en bois, le pin gemmé donnant pour l'industrie une matière plus solide et beaucoup plus durable.

Aujourd'hui, du reste, le bois de pin s'écoule plus facilement qu'autrefois, car on l'emploie à différents usages.

On exporte aussi dans les pays étrangers de grandes quantités de traverses de chemins de fer, de poteaux télégraphiques, de poteaux de mines, de pilotis provenant des pins des Landes.

Ces bois absorbent plus promptement le sulfate de cuivre qui assure leur conservation et qui empoisonne les insectes.

On se sert également, pour conserver les traverses et les pavés de bois de pin, des huiles lourdes de goudron.

Les essais de pavage en bois de pin des Landes ont pleinement réussi dans Paris, car ce bois possède cette

Une station de chemin de fer dans les Landes.

précieuse qualité de se conserver sous terre et dans l'eau. Ce nouveau débouché est un bienfait pour la contrée.

A Paris on expédie encore des bûches de ces pins, dites *falourdes*, pour les boulangers.

Les beaux pins bien droits fournissent aussi d'admirables mâts de navires.

Une partie des transports se font par eau, sur les différents lacs qui baignent la forêt et dont l'un des plus beaux est certainement le lac de *Cazaux*. Il a la forme d'un grand trapèze irrégulier de 30 kilomètres de tour. Sa plus grande largeur est de 14 kilomètres; quant à sa profondeur, elle varie de 40 à 50 mètres et à quelques endroits, chose curieuse, de 15 mètres environ au-dessous du niveau de la mer.

Il existe en France peu de nappes d'eau douce aussi poissonneuses : les brochets, les tanches, les perches, les anguilles y atteignent des proportions remarquables.

Il n'est pas un coup de filet qui ne ramène une grande quantité de poissons. A la pêche à la cuiller, qui se pratique depuis de longues années, il n'est pas rare de prendre des brochets pesant six, huit et même douze livres!

L'eau du lac, très saine, sert à l'alimentation de la ville d'Arcachon, qui s'en trouve fort bien.

Le lac de Cazaux a un grand caractère, avec sa bordure de pins et ses grandes dunes blanches semblables à celles du bassin d'Arcachon, dont le lac n'est séparé en ligne droite que d'une distance de 4 à 5 kilomètres.

Sur l'une de ses rives se trouve un petit pays du nom de Sanguinet où l'on peut encore avoir la chance d'apercevoir les derniers échassiers, car, avec la nouvelle mise en culture des landes, leurs desséchement et assainissement, ce dernier mode de locomotion par l'échasse n'a plus guère sa raison d'être.

On en trouve encore quelques exemples, heureusement pour le pittoresque.

Les échasses, appelées *tchanques* dans le pays, s'attachent à la jambe par une courroie de cuir placée immédiatement au-dessous du genou; le pied repose sur une espèce de petite crédence nommée *about* et maintenue autour du cou-de-pied par une bande de cuir appelée *arroumère*.

Pour se tenir en équilibre pendant le repos, l'échassier berger s'appuie le postérieur sur un long bâton, formant alors trépied avec les deux échasses, et tricote en surveillant son troupeau.

Le service des facteurs ruraux se fait encore sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des échasses, ce qui leur permet de parcourir en peu de temps les plus longues distances.

En effet, dans certaines parties du pays encore recouvertes de landes non cultivées, marécageuses et complètement dépourvues de sentiers frayés, il serait impossible de desservir autrement les nombreuses cabanes de résiniers, de bûcherons ou de petits fermiers disséminées un peu partout.

Quant au service postal des dunes, il ne saurait, en revanche, se faire sur échasses, le sol étant composé de sables plus ou moins mouvants dans lesquels s'enfonceraient les tchanques inutiles. A pied le service serait beaucoup trop fatigant : le facteur est donc à cheval sur une de ces bonnes bêtes pacifiques du pays, habituées à ces courses si fatigantes et si longues, que beaucoup de touristes renoncent à entreprendre pédestrement.

Du reste le service n'a lieu que tous les deux jours. Il n'est destiné qu'aux postes de douaniers et au sémaphore de la pointe sud du bassin d'Arcachon.

Pour en revenir aux facteurs échassiers, il me semble que c'est un moyen que l'administration des Postes ferait bien d'adopter et de généraliser pour toute la France, ce qui fatiguerait moins le facteur, permettrait de plus nombreuses distributions, et par suite faciliterait singulièrement le service. Ce serait encore plus pratique et moins coûteux que la bicyclette, qui ne peut aller partout, tandis que l'échassier pourrait parcourir toutes espèces de terrains secs ou marécageux en plaine comme en montagne.

Et pourquoi n'essayerait-on pas également de ce système de locomotion dans l'armée, pour l'infanterie comme service d'éclaireurs, pour les télégraphistes comme service de pose des fils télégraphiques sans appareils encombrants, permettant une pose rapide des fils à une certaine hauteur dans un temps très court, la marche d'un bon échassier pouvant être facilement et sans fatigue portée à 12 kilomètres à l'heure.

Il y aurait d'abord suppression des échelles encombrantes à porter pendant la pose des fils aux arbres, aux maisons, etc., et rapidité décuplée dans cette dernière opération par les grandes et rapides enjambées exécutées avec les échasses.

Le facteur rural.

Du reste, depuis le voyage du célèbre échassier Sylvain Dornon (d'Arcachon) de Paris à Moscou, l'autorité militaire russe a mis cette idée à l'étude, et il est fortement question de faire cet essai dans quelques corps d'armée.

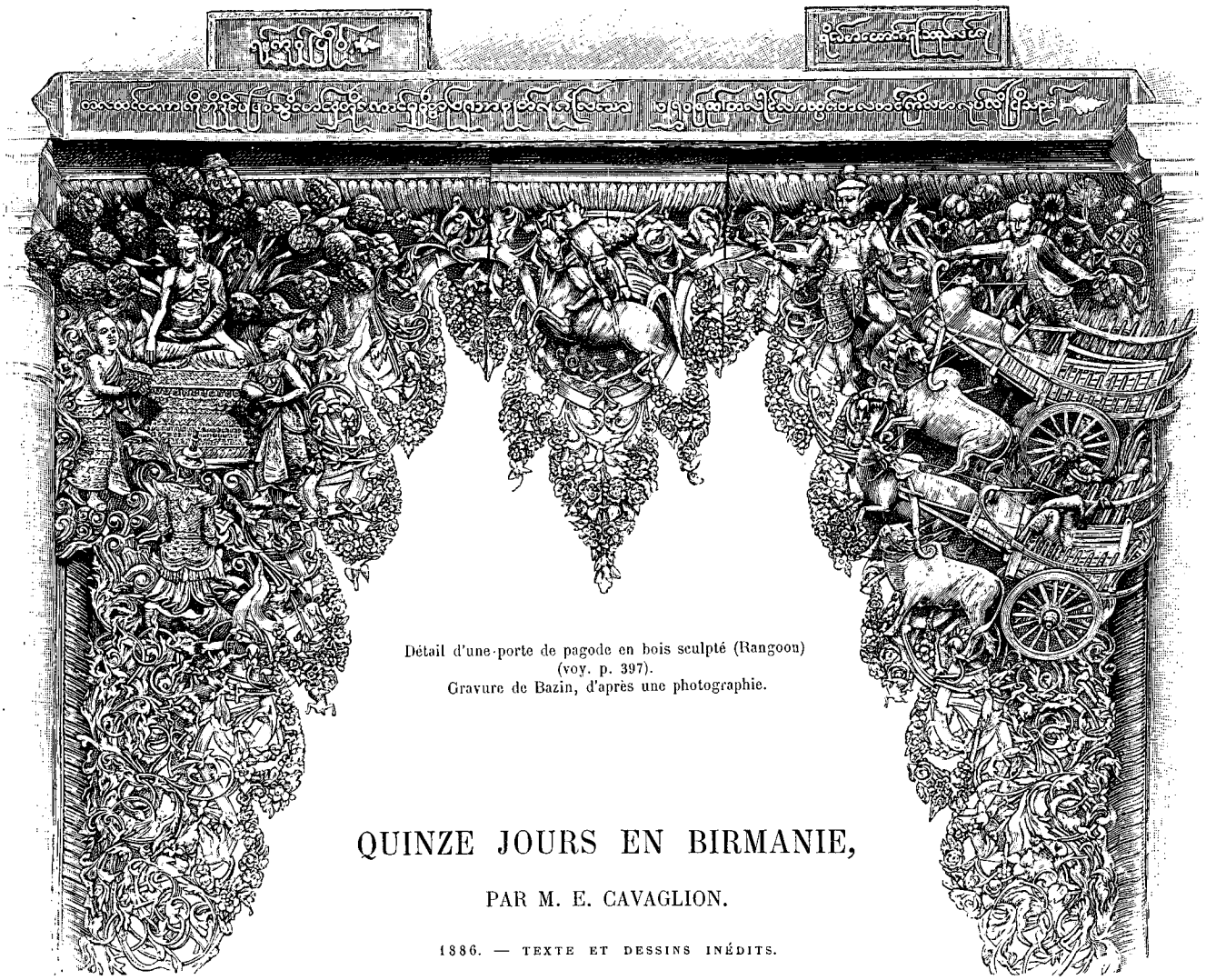
Il serait en effet assez curieux de voir ce système essentiellement français adopté par des étrangers avant que nos autorités compétentes y aient pu songer un seul instant, et cela précisément à cause de la grande simplicité et facilité de la chose.

Me voici au terme de mon récit, ayant emporté de mon séjour intéressant et instructif dans ce beau pays le plus charmant souvenir. J'exprime à tous ceux qui m'ont aidé dans l'exécution de mon travail le plus profond sentiment de reconnaissance et d'amitié, et je souhaite aux nombreux voyageurs qui chaque année passent ou séjournent sur le bassin d'Arcachon des excursions aussi agréables que celles qu'il m'a été donné de faire en si bonne compagnie.

P. KAUFFMANN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Détail d'une porte de pagode en bois sculpté (Rangoon)
(voy. p. 397).
Gravure de Bazin, d'après une photographie.

QUINZE JOURS EN BIRMANIE,

PAR M. E. CAVAGLION.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 7 février je m'embarquais à Calcutta sur un steamer de la *British India Company* et nous descendions l'Hougli, sillonné sur ses bords par les disciples de Siva et de Vichnou qui faisaient gravement leurs ablutions dans ses eaux vaseuses. Le 11, à 4 heures du soir, nous arrivions à Rangoon par un magnifique orage, comme on en voit souvent dans ces parages embrasés.

Le lendemain, à 5 heures du soir, je prenais à Rangoon le train qui conduit en vingt-quatre heures à Mandalay. Cette ligne n'est achevée que depuis peu. Lors de la campagne contre Mandalay, en 1885, il n'existait qu'une petite ligne de 200 kilomètres allant de Rangoon à Prome : les troupes furent transportées par les bateaux de l'*Irawady Flotilla Company*. Un an après, le vice-roi des Indes, lord Dufferin, se rendait en Birmanie par la même voie fluviale, depuis Prome jusqu'à Mandalay. Il n'y avait pas alors d'autre voie de transport : actuellement il existe en Birmanie plus de 800 kilomètres de chemins de fer. Il est vrai que dans les Indes le gouvernement colonial en a construit 30 000 kilomètres, alors qu'il y a trente ans il y en avait à peine des tronçons.

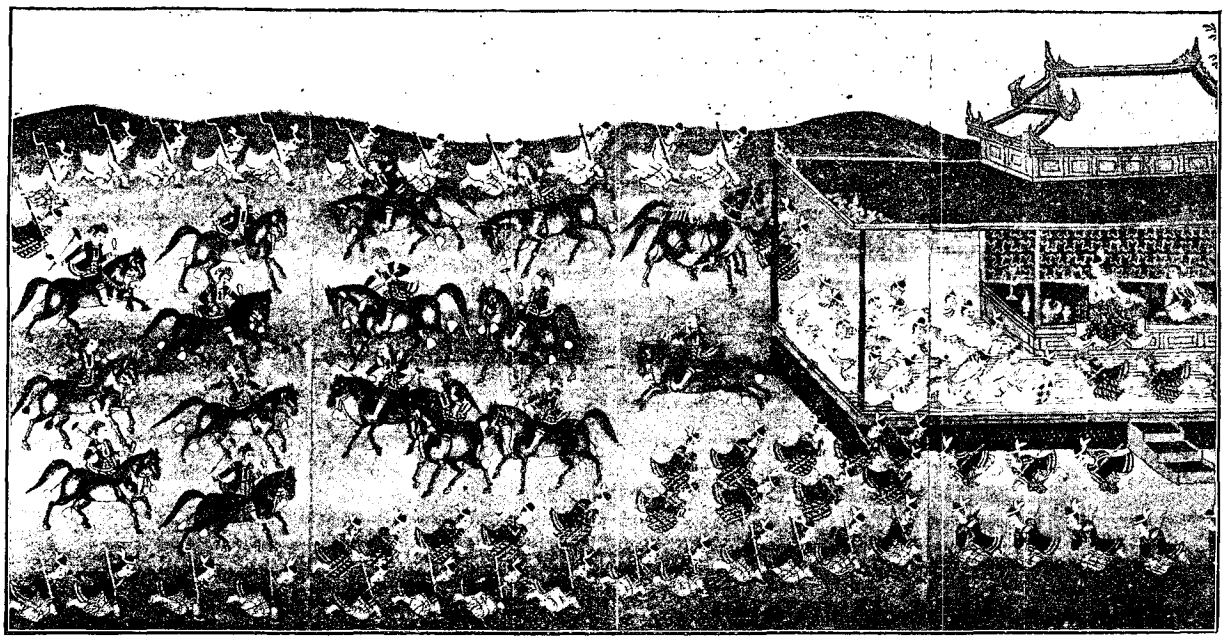
Arrivé à la station de Mandalay, je regarde autour de moi : silence complet. C'est en vain que j'attends ces foules de coulis qui aux Indes envahissent les voitures et arrachent les moindres valises avec une ardeur famélique. Je voyais bien sur le quai quelques petits bonshommes enveloppés d'étoffes voyantes qui fumaient de longs cigares, mais à mes signes de détresse ils répondaient par une bouffée de leurs cheminées. Enfin j'aperçois un jeune employé anglais qui vient à mon aide, me fait avancer un *garry*, et, en quelques minutes, moi et mon bagage sommes installés dans le meilleur hôtel de la ville.

Hôtel! Est-ce bien ainsi que je dois nommer ce charmant palais! Je n'ai aucune intention de nuire à la réputation de mon hôtelier, car il était très gai et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bon enfant, et le meilleur des gargotiers ne peut donner que ce qu'il a. C'était dans une large rue, très longue, très belle; quelques arbres brûlés par le soleil décoraient les trottoirs très secs, car Phébus dardait ses rayons avec générosité. Je monte trois marches et je me trouve en face d'une bonne tête de soixante ans à grande barbe qui vient au-devant de moi avec un sourire bienveillant. Il me conduit dans mes appartements en passant par une courette où était toute la manutention, peu active, il est vrai, de la noble hôtellerie. Je monte avec lui par un escalier tortueux en bois et sans rampe, et j'arrive dans une immense pièce très élevée de plafond, qui était partagée en trois compartiments, dont l'un était un couloir et les autres des chambres. Les murs de séparation étaient en planches, ayant au plus 2 mètres de haut; c'est là que je devais coucher, toutes portes ouvertes. La vasque d'eau froide pour les bains était au dehors. Il fallait franchir un espace large d'un pied, un véritable précipice, pour y arriver! Mais cela n'était rien, il faisait encore jour, et après un bon plongeon dans la cuve en bois — de tek probablement — je descendis au réfectoire. Nous étions trois, deux pensionnaires de la localité et moi. L'hôte et sa vaillante épouse nous tenaient compagnie, mais ne mangeaient pas. Je ne donnerai pas le menu.

Je dois dire de suite que dans beaucoup de pays asiatiques, même dans les grandes villes, les voyageurs sont logés chez leurs amis ou correspondants. C'est un grand service qu'on rend au voyageur, et les Européens qui habitent ces contrées lointaines sont ravis de recevoir chez eux les gens qui viennent leur parler du Vieux Monde. Il ne faut donc pas être sur-



Le jeu de polo (voy. p. 399). — Gravure de Krakow, d'après une peinture birmane communiquée par M. Pilinsky, consul de France à Rangoon.

pris de l'absence absolue du confort le plus élémentaire dans les hôtels qui bordent les tropiques.

Après une conversation médiocrement intelligible avec un voisin de table, une *tournée* de whisky dans le bar, je me suis fait conduire dans mon logis. La lampe à pétrole brûlait dans un angle, entourée de milliers de papillons qui obscurcissaient la flamme. Les murs étaient couverts de lézards. Y avait-il aussi des scorpions? je ne saurais le dire. Mon brave hôtelier me dit avec son bon sourire que ces bestioles n'étaient point méchantes. Je me couchai portes et fenêtres ouvertes et je dormis toute la nuit sans rêver serpents.

De bon matin je prends un garry et me fais conduire à travers la ville. Les rues sont spacieuses et fort bien entretenues. Ce qui me frappe aussitôt, c'est l'animation des personnes qu'on rencontre. Hommes et femmes, un long cigare à la bouche, marchent en gesticulant, parlent, s'arrêtent, se saluent. Je vois à chaque pas des groupes endimanchés qui aspirent l'air et la fumée du tabac comme des gens qui n'ont rien à faire. Pour moi, qui avais vu le calme des Hindous, je suis fort agréablement surpris de rencontrer un mouvement qui ressemble à celui d'une population espagnole ou italienne plutôt que d'Asiatiques. On parle très haut et de loin on ne voit que les couleurs les plus chaudes, dues aux costumes roses, jaunes, blancs, gris clair, dont raffolent hommes et femmes de ce pays.

Les Birmanes sont petites, mais aimables au possible, pas belles cependant. De la taille aux pieds elles sont enveloppées d'un *sarrong* d'étoffe toujours voyante, qui va de la taille aux pieds et forme jupon. Au corsage, une casaque blanche toute simple ou couverte de broderies, par-dessus laquelle est jeté négligemment un foulard ou une écharpe aux vives couleurs, rose ou jaune de préférence. Leur tête est ornée d'une chevelure noire superbe, peignée avec soin et formant chi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnon sur le haut, avec des fleurs fraîches piquées vers les tempes ou en couronne. Pas de bijoux au nez ni aux oreilles comme les Hindoues, mais des bracelets comme en Europe ; le teint est basané, doré comme celui des Espagnoles. J'en ai vu au bazar des centaines; les vendeuses sont toutes des jeunes filles qui étalent les marchandises aux regards des passants avec un empressement digne des Françaises.

Le bazar de la capitale de la Birmanie est un des plus beaux que j'aie vus dans mon voyage. Il est divisé en plusieurs sections. Dans chacune sont étalés des objets différents. La mieux fournie est celle des étoffes de soie qu'on fabrique dans le pays. Sur chaque boutique sont accroupies une ou plusieurs jeunes femmes, qui prennent dans des compartiments les objets que l'on demande. Si j'avais compris le birman, je pourrais peut-être dire qu'elles font l'article aussi bien que les Parisiennes.

Les jeunes filles qui tiennent ces boutiques ne sont pas des employées, m'a-t-on dit, mais des enfants des marchands. Chacun travaille pour son compte. Dans cet aimable pays on ne connaît pas le lucre, et la contrainte ne plaît pas à ces enfants qui rient du matin au soir. Pauvres, mais libres, ô les heureuses gens! Il y a de tout dans ce bazar, mais tout y est présenté de façon à plaire.

En dehors des boutiques couvertes pour les objets de valeur, il y a, comme à la halle à Paris, des marchands en plein air, dont la plupart sont des Chinois, race qui pullule partout où il y a de l'argent à gagner.

Le jeu de balle, ou *foot-ball* birman (voy. p. 399). — Gravure de Krakow, d'après une peinture birmane communiquée par M. Pilinsky, consul de France à Rangoon.

La vue de la population birmane m'a fait la plus agréable impression. Les riches comme les pauvres ont la même attitude. La différence n'est que dans les étoffes du costume, qui est en soie ou en coton, mais toujours de couleurs éclatantes. On rencontre plus de femmes que d'hommes. Le beau sexe est-il plus nombreux que le sexe fort? Je ne saurais le dire, mais il est évident qu'il s'agite davantage, et qu'on le voit plus fréquemment. Je n'ai aucune raison de m'en plaindre!

En dehors de la vivacité de ses habitants, Mandalay est fort calme. Cependant on sent qu'on est dans une grande ville. Beaucoup de maisons sont en briques, mais la plupart sont en bois, juchées sur de gros piliers pour laisser passer les pluies diluviennes qui fondent sur le pays pendant plusieurs mois de l'année.

Mandalay est une ville moderne qui date de cinquante ans à peine. La Birmanie, comme on sait, a eu dans son histoire de nombreuses capitales; une des dernières, qui a donné le nom au royaume, s'appelait Ava et était située sur le bord de l'Irawady. Mandalay est éloignée du fleuve de 4 ou 5 kilomètres; elle est merveilleusement située. Les promontoires qui la dominent sont admirables, peu élevés, mais couverts d'arbres touffus du milieu desquels émergent de nombreux temples dont on aperçoit de fort loin les pointes dorées.

En suivant mon chemin au milieu de ce peuple qui semble n'avoir d'autre occupation que le plaisir de flâner, je me suis dirigé vers le monastère ou pagode de la Reine.

La pagode de la Reine, située au centre de la ville, est un des monuments les mieux conservés. Après avoir franchi quelques marches, on se trouve sous une colonnade de gros piliers ronds en bois doré, dont les chapiteaux sont très finement fouillés de sculptures à gros reliefs du plus joli effet. Ces colonnes ont pris à hauteur d'homme, par suite du frottement, une patine qui donne au bois l'aspect du bronze florentin. Le temple est fermé par des portes gracieuses, ajourées, dentelées et recouvertes de feuilles d'or. On y voit incrustées des plaques de cuivre dans le même style et beaucoup de trous vides d'incrustations qui étaient peut-être en métal précieux; mon guide le croit : il a vu l'entrée des troupes anglaises, il est persuadé que les soldats ont soustrait ce qui avait une valeur effective ou artistique, pour envoyer un souvenir de leur victoire dans la brumeuse Angleterre. L'intérieur de la pagode est du meilleur goût, et toujours de ce travail si fin où la patience de l'artiste est alliée à la plus merveilleuse bizarrerie. Peu de bouddhas dans ce temple, mais de nombreux petits meubles ou armoires qui ont dû en contenir.

Il reste encore, pour le plaisir des yeux, de nombreux vases remplis de fleurs qui sont posés sur des tablettes fort gentilles, placées auprès des bouddhas absents.

Lorsque je suis entré dans l'intérieur du temple, deux *ponghyes* faisaient la classe aux enfants. Tous, maîtres et élèves, étaient accroupis ou étendus à plat ventre sur des tablettes qu'ils regardaient d'un air distrait. Ma vue a fait plaisir aux prêtres et aux bambins, car tout

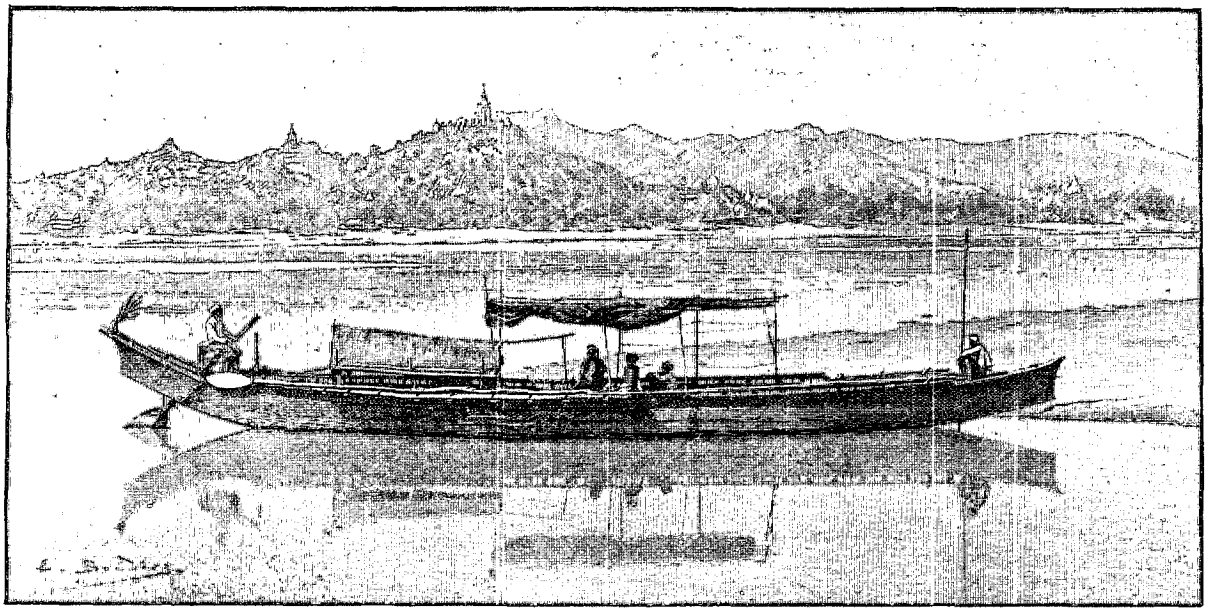
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amuse ces gens aimables, excepté ce qui est sérieux.

A une heure de la ville est l' « Incomparable » Pagode. J'ignore la raison du nom pompeux donné à ces monuments. Il est possible qu'en des temps fort éloignés ces temples aient mérité une grande admiration, mais actuellement c'est un incomparable amas de temples, qui seront des ruines dans quelques années. On dit qu'il y en a mille ainsi réunis. Ce que j'ai pu constater en plein soleil, et par une poussière qui m'aveuglait, c'est que ces nombreux temples sont abandonnés, que les murs sont effrités, que les dorures s'en vont, que les marches branlent sous les pieds et que je suis entré par des portes splendides, toutes ouvertes. Pas un gardien dans ces monuments, mais des lézards de toutes les couleurs et des corbeaux lançant au vent leur triste coassement.

L'Incomparable Pagode est composée d'une prodigieuse quantité de temples, presque tous de même forme et construits en pierre très friable ou en briques recouvertes d'un enduit de plâtre. Le centre de ces monuments est dominé par un temple beaucoup plus grand que les autres, dont l'intérieur a dû être une merveille de décoration, à en juger par ce qui en reste. Cette pagode a la forme d'un carré long à plusieurs étages, plus grands à la base qu'au sommet. A chaque étage il y a des ouvertures pour donner du jour à l'intérieur. Pour entrer dans cet étrange édifice, il faut monter plusieurs gradins très larges qui sont tous disjoints.

Les autres temples qui entourent la pagode principale ressemblent un peu aux chapelles d'Europe. De loin, tout cet ensemble de constructions blanches produit l'effet d'une vaste nécropole. L'Incomparable Pagode se trouve précisément au pied des collines



L'Irawady. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

dont il est question plus haut. On les voit d'assez près et l'on est ébloui par les pointes dorées qui les surmontent. Ces petites pagodes, au milieu des bouquets d'arbres touffus, sont d'un effet charmant. Quelques-unes sont sur des pics isolés et scintillent aux rayons du puissant soleil. Presque toutes les pagodes isolées sur les promontoires sont en bon état; sans doute que leur éloignement du centre de la ville a empêché les vandales de détruire un des ornements les plus pittoresques de la capitale.

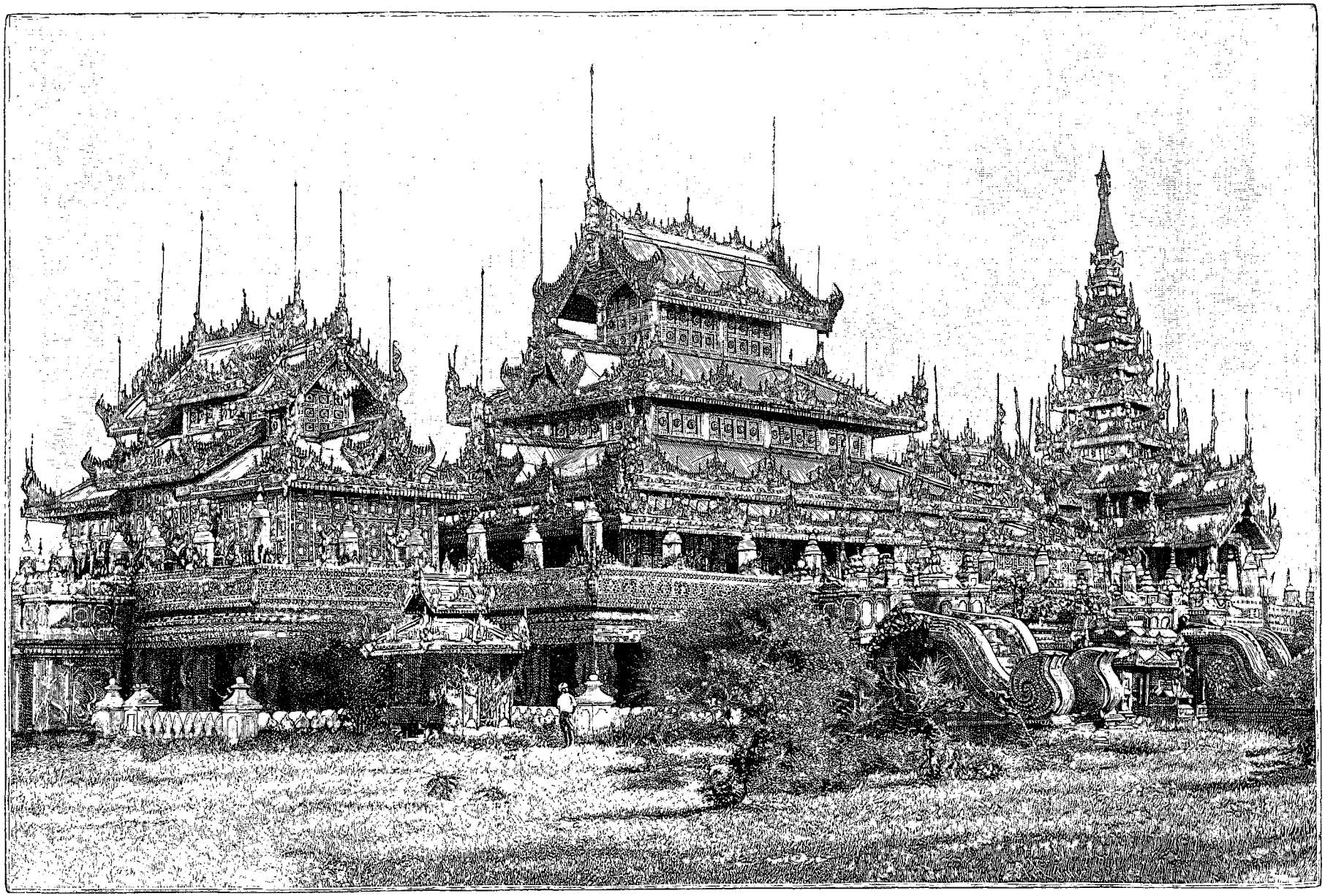
Après ces longues courses à travers la ville, je suis allé visiter ce qui reste de la cité royale. Un rempart quadrangulaire, qui me paraît avoir 2 kilomètres de côté, flanqué d'un large fossé dont les eaux vertes n'ont rien qui inspire la gaieté, renfermait la ville du Roi, de ses courtisans, de ses soldats.

Les murs des remparts, très élevés, sont peints en couleur brique et terminés par des créneaux qui n'ont rien de redoutable. On dirait un décor de théâtre. Quelle différence avec la majestueuse grandeur des forts bâtis par Aureng-Zeb à Delhi et à Agra!

Pour arriver dans cette immense enceinte, il faut franchir un pont sur le fossé, puis deux portes aux allures imposantes, et l'on se trouve dans une vaste plaine, ressemblant, en beaucoup plus vaste, au Champ de Mars à la fin des Expositions.

Poussière sans nom, fondrières, baraques parsemées de tous côtés, des soldats anglais ou hindous qui jouent, fument et font tout ce que font les guerriers dans un camp; des chevaux, des bestiaux, quelques arbres rabougris, des amas de pierres et des matériaux de démolition de toute sorte. C'est là qu'était la demeure de ces tyrans célèbres. Là étaient les palais de leurs ministres, de leurs sorciers, de leurs esclaves, des harems, des soldats, des éléphants, enfin de toute la cour de ces pauvres sires, qui paraissaient si redou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



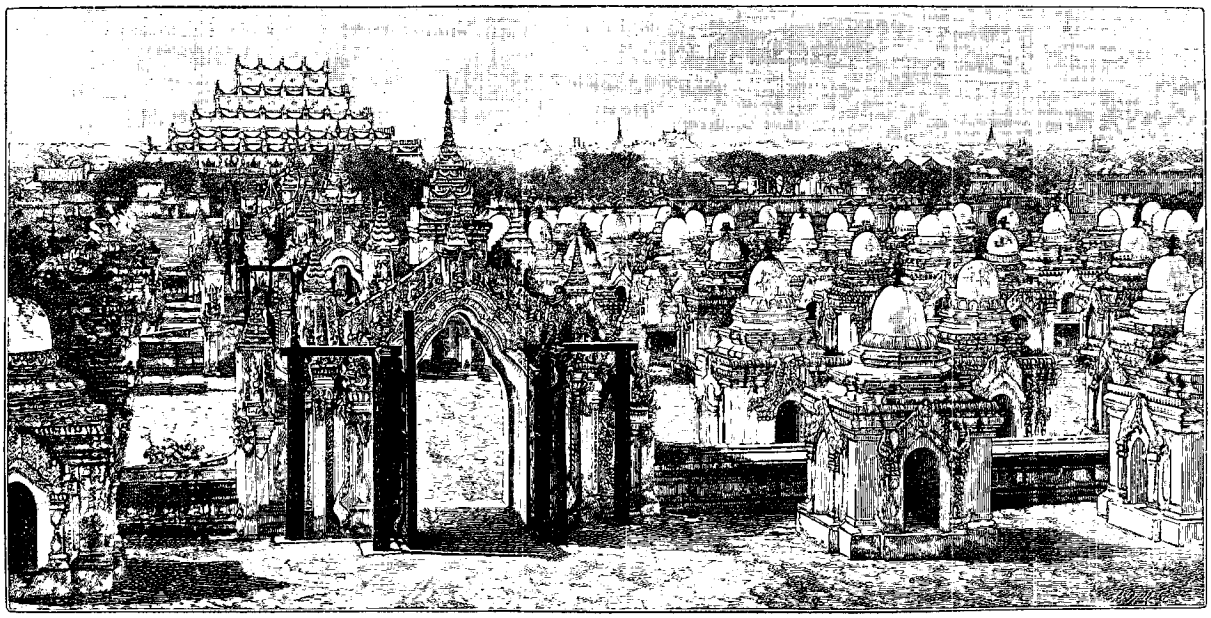
Palais de la reine Sopia-Lat dans la cité royale de Mandalay. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tables et qui se sont effondrés en un jour sur l'air de *God save the Queen!*

Les châteaux des courtisans et les prisons des victimes de leurs caprices ont fait place aux baraquements des soldats sikhs, gourkhas et anglais. Les merveilleux palais des rois ne sont plus que des clubs, et sur les jardins de Sopia-Lat les officiers de la reine Victoria jouent au lawn-tennis! De toutes les beautés des anciens souverains il reste l'enveloppe, et ce reste, malgré tout, est encore rempli de détails à nul autre pareils. Du temps des anciens maîtres, tout était brillant, car ces tyrans entretenaient autour d'eux un peuple immense de courtisans, de clients et d'artistes en tous genres. La grande occupation de ces monarques depuis la mort du célèbre Allongphra était de passer en revue leurs mauvais soldats et de démolir un palais, ou une pagode, pour en bâtir d'autres. On ne peut cependant méconnaître que si la véritable grandeur faisait défaut aux œuvres de ces despotes asiatiques, le pittoresque ne leur manquait pas. Ces constructions ont encore bien du charme, malgré leur mauvais état. Les profils de cette architecture sont des plus gracieux; et lorsqu'on voit ces monuments par un beau coucher de soleil, comme il y en a tous les jours dans la saison sèche, ces lignes si fines, ces dentelles de bois sur ce fond de ciel pur légèrement doré, laissent une impression rare. On ne voit plus les dégâts; les yeux ne perçoivent que l'ensemble de l'œuvre, telle qu'a dû la rêver l'artiste.

Dans ces palais, plus brillants que solides, lorsqu'il y avait réception solennelle, le roi et la reine étaient assis sur le trône placé à l'entrée d'un des grands pavillons. Le peuple, accroupi et sévèrement laissé au dehors, pouvait, en levant timidement les yeux, regar-



Une partie de l'Incomparable Pagode (voy. p. 388). — Gravure de Puyplat, d'après une photographie.

der les augustes souverains et admirer les danseuses entièrement couvertes de bijoux, et les seigneurs aux brillants costumes. Dans les cérémonies religieuses et militaires, le roi se rendait à la pagode ou devant ses soldats, monté sur l'éléphant blanc dont le *howdah* finement ajouré et tout en or était une merveille;; aujourd'hui il n'y a plus ni roi ni éléphant blanc.... Dans les palais des rois de Birmanie on ne voit plus d'autre cérémonie que les sports des Anglais!

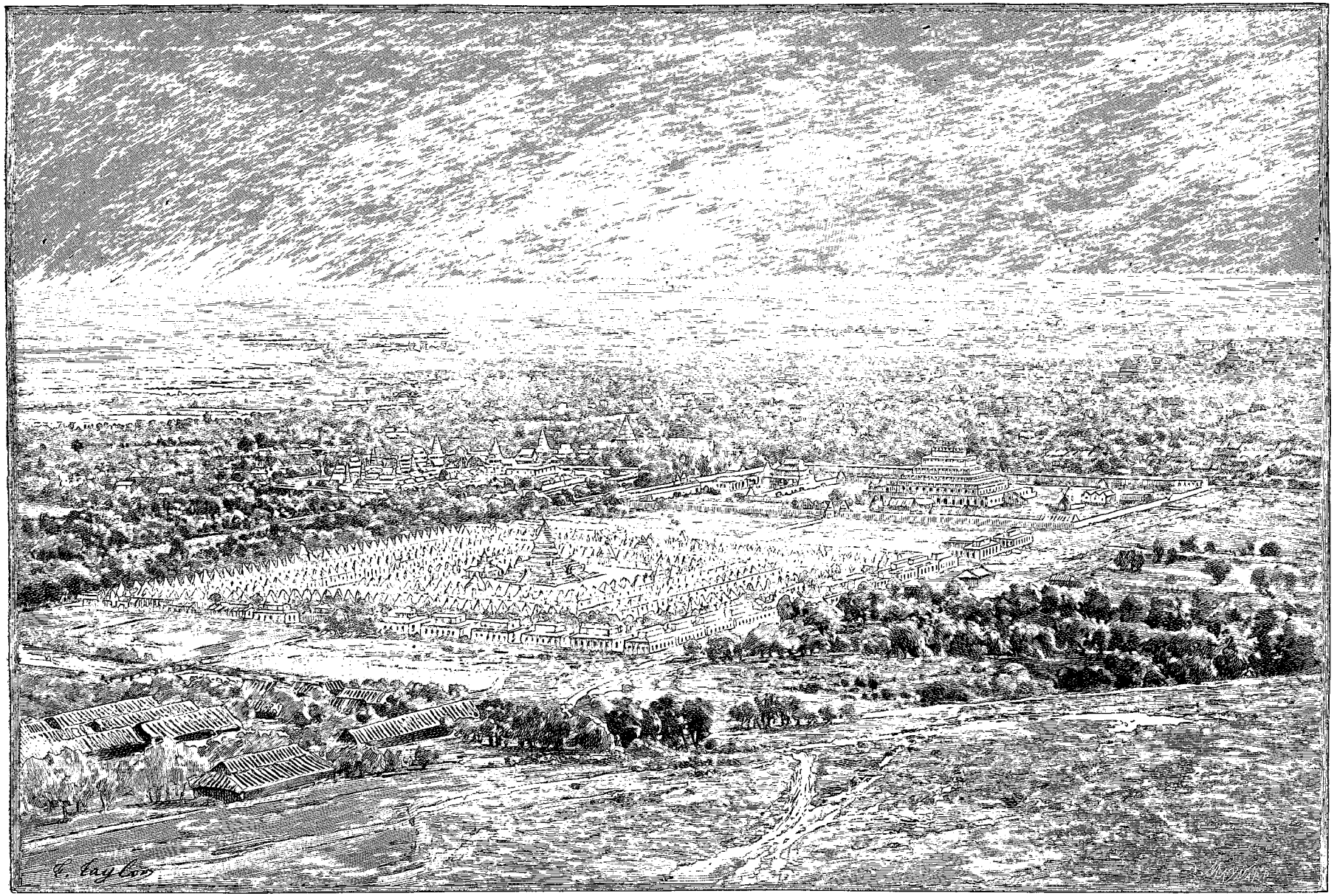
L'administration anglaise, ici comme partout où j'ai été, a su rendre à ses officiers et à ses fonctionnaires la vie aussi agréable que possible. Moins le climat de l'Europe, on trouve dans ces clubs tout le confort de la métropole, et je dois dire que les rares étrangers qui les visitent y reçoivent l'accueil le plus empressé, à quelque nation qu'ils appartiennent.

Les constructions, qui restent encore telles que je les ai vues, me font croire qu'il y a eu dans ce pays un passé artistique des plus intéressants et remarquable en son genre. C'est dans le palais des rois, dans le monastère de la reine et dans l'intérieur de l'Incomparable Pagode, qu'on trouve ce merveilleux travail de sculpture sur bois dans toute sa splendeur, ces frises ajourées avec les gracieux reliefs contournés, tortionnés, aux dragons ailés et aux salamandres cent fois répétés, de toutes les tailles, dans toutes les positions, toujours dorés, mais dont l'or, en partie effacé, laisse voir la teinte bleue qu'on plaçait sur le bois avant d'appliquer les feuilles d'or.

Cet art charmant du bois sculpté qu'on trouve ici et qui ne vous quitte plus qu'au départ du Japon, est né en Chine. C'est la grande nation asiatique qui a infusé cet art et bien d'autres à ses voisins.

Lorsque les Anglais sont entrés à Mandalay, il y a six ans à peine, les œuvres d'art existaient encore, mais l'armée envahissante, quoiqu'elle n'ait pas eu à com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Incomparable Pagode de Mandalay. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

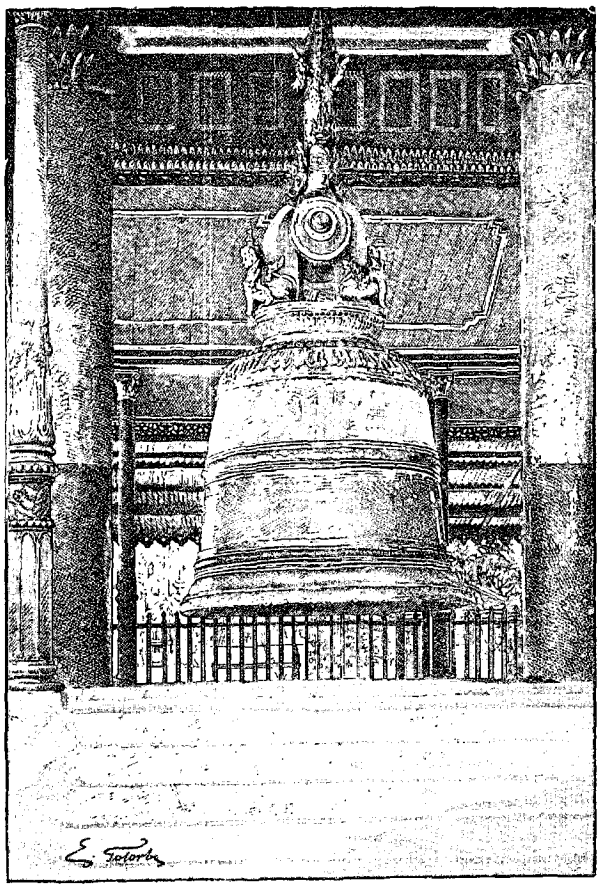
battre, n'en a pas moins agi comme toutes les armées.

On m'a dit que lady Dufferin, venue peu après à Mandalay, mit fin au pillage.

Le délabrement et les mutilations s'expliquent donc d'une façon toute naturelle. Le temps a sans doute fait aussi son œuvre, car sous ces latitudes, où il pleut si longtemps et où le soleil est si ardent, la destruction est rapide, si l'on ne répare souvent les dégâts produits par le climat.

Mais ce qui l'emporte, c'est l'œuvre de l'homme, qui est l'animal rongeur, le plus rongeur de la création.

Depuis longtemps la situation du roi était devenue intolérable. Tiraillé par la reine, qui était la véritable souveraine, il n'avait plus d'autorité. Sopia-Lat a dans ses veines le sang de ces satrapes asiatiques qui se livraient aux caprices à la fois les plus sanguinaires et les plus enfantins. Quelques années avant l'entrée des Anglais, elle fit massacrer, en un seul jour, quatre-vingt-trois princes ou alliés du roi, afin d'éteindre à jamais la race des prétendants. Cette boucherie, au dire de mon guide, avait eu lieu sous les yeux de la reine, dans le palais même, à quelques pas de la magnifique porte d'entrée de la salle du Trône. Sur le fût des colonnes qui entourent le palais de la reine, on voit des taches nombreuses, qu'on dit être des traces du sang des victimes illustres.



Grande cloche sur le parvis de la pagode de Rangoon (voy. p. 397). Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

Cette misérable femme était encore pénétrée des hideux caprices de ses ancêtres, qui plaçaient une pierre vive aux fondations des monuments qu'ils élevaient. On m'a assuré que celui de ses prédécesseurs qui a bâti les fameux remparts entourant la défunte ville royale a fait ensevelir tout vivants sous les premières pierres, et cela en sa présence, cinquante de ses sujets!

Comme on voit, l'aimable créature était digne d'être l'épouse du glorieux et immonde Béhanzin!

Politiquement, l'autorité du roi Thibau n'était pas plus grande que dans l'intérieur du palais. Les Anglais, maîtres d'une grande partie du fleuve avec son embouchure vers la mer, avaient enserré le royaume d'Ava entre eux et le haut de l'Irawady, peuplé de sauvages et de pillards. Le pauvre souverain de Mandalay était donc dans une impasse. Son armée s'épuisait à empêcher les déprédations de ses sujets montagnards et de leurs voisins, dont l'audace n'avait plus de bornes.

Les Anglais, qui connaissaient la situation, n'avaient qu'à tendre la main pour cueillir la poire. En une campagne de huit jours, ils sont devenus les maîtres incontestés de toute la Birmanie.

Le triste Thibau n'opposa aucune résistance. Les troupes anglaises franchirent les remparts sans coup férir, et, arrivées au palais, elles firent prier le roi et la reine de partir. Les souverains demandèrent trois mois pour se préparer. Les Anglais les firent prisonniers dans un des nombreux pavillons de la ville royale, et le lendemain ils furent embarqués pour les Indes. Cette fin d'une royauté vermoulue ne produisit aucune émotion à Mandalay même. Quant au reste des sujets, ils étaient si peu soumis, qu'ils continuèrent, comme par le passé, leur petit métier de brigands, sans se soucier du gros événement de la capitale.

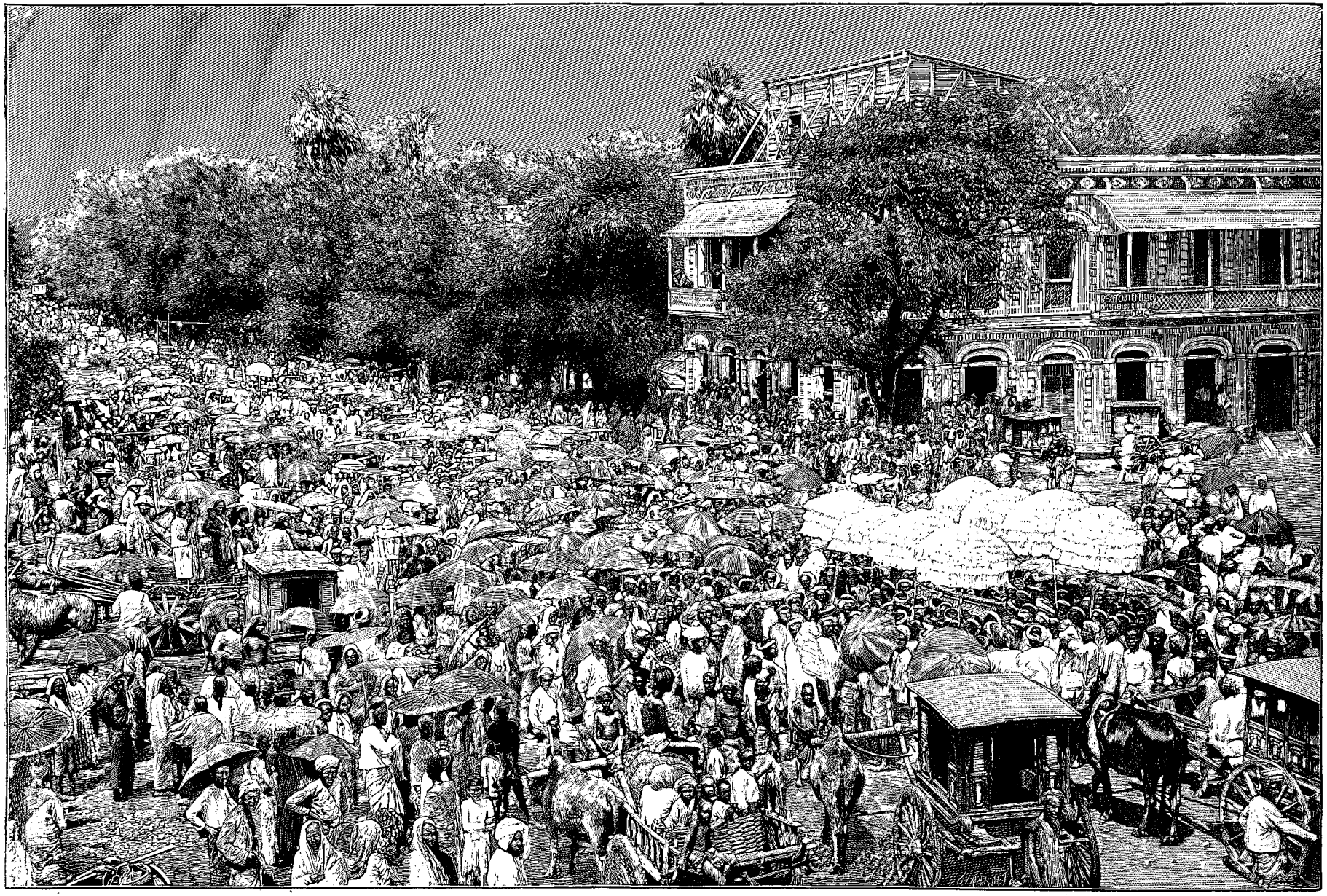
Pendant mon séjour il y avait eu un soulèvement partiel dans le haut du fleuve, à Wontoo; ce n'était que le prélude de l'importante révolte de Manipour.

Les Anglais ne sont nullement préoccupés de ces mouvements, qui ont lieu sur presque toutes les frontières de leurs possessions. Ils veillent, et les combattent partout où ils ont lieu. Aux Daïcots de Birmanie ils opposent leurs soldats sikhs et gourkhas, dont ils sont sûrs, et en somme le pays est plus tranquille que sous les anciens maîtres, dont les soldats faisaient souvent cause commune avec les révoltés.

J'avais grande envie de remonter l'Irawady jusqu'à Bamô pour voir ces magnifiques défilés au milieu desquels roule le grand fleuve et étudier les curieuses populations du pays. Mais je ne pus réaliser ce projet.

Sur l'Irawady, 16 février. — Le plaisir de descendre vers la mer par le fleuve vaudrait à lui seul le voyage en Birmanie, si cet agréable pays ne possédait pas des trésors de curiosité, d'attraits et d'études.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Mandalay (voy. p. 386). — Gravure de Th. Girardet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les bords de l'Irawady sont très pittoresques, et les eaux, fort basses en cette saison, ont le calme et la limpidité d'un lac.

La soirée d'hier a été une des plus imposantes que j'aie vues. Le soleil couchant était légèrement voilé par des nuages, qui prenaient à chaque instant les formes les plus variées. L'un d'eux ressemblait à une immense dentelle au travers de laquelle aurait coulé un torrent de feu; on eût dit le fleuve incandescent du Vésuve débordant sa lave embrasée. L'eau de l'Irawady réfléchissait tout ce qui l'entourait : le ciel, les arbres, la moindre aspérité de ses bords, s'y miraient avec une admirable netteté. Au moment où les rayons solaires disparaissent complètement, les nuages deviennent plus denses, la surface du fleuve se couvre de rides et une brise fraîche, bientôt suivie d'un vent d'une extrême violence, met tout en désordre. Les tentes sont secouées avec vigueur; les légers volets des cabines s'ouvrent et se ferment avec fracas. Tout s'agite dans le navire. C'est l'annonce d'une tempête, me dis-je. En même temps, pour ajouter au bruit du vent, on entend le bruit des chaînes, des câbles, je vois des matelots qui courent. C'est un véritable sabbat. Puis tout à coup le bateau s'arrête. Je m'adresse

Danseuses. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

à un Chinois, qui me répond : « *To-morrow* », ce qui veut dire que nous ne marchons pas la nuit. Pendant ce temps on avait clos avec des toiles épaisses tout le pont des premières. La lumière électrique avait remplacé celle du jour, nous étions fermés comme dans un salon. La toile des tentes s'agitait toujours furieusement, mais il ne pleuvait pas, quoique le ciel fût noir. Enfin, au moment du dîner, le vent cesse, pas d'orage, mais une agréable brise : c'était délicieux.

La navigation sur l'Irawady est difficile. Le fleuve est semé de bancs de sable et de rochers. L'eau est peu profonde. Deux hommes jettent la sonde et poussent, en la retirant de l'eau, un cri tellement étrange qu'il me poursuit même lorsque je ne l'entends plus. On suit toujours les indications de nombreux piquets plantés tout le long du courant.

Le bateau s'arrête souvent au bord de pittoresques villages pour prendre des voyageurs qui arrivent dans les sampangs : c'est tout comme sur le lac de Côme; c'est très amusant, mais trop chaud. J'ai aperçu, pour la première fois, des éléphants qui traînaient avec leur trompe et leurs défenses des pièces de bois de tek.

Les embarcations ressemblent tout à fait aux fameuses gondoles de Venise. Qui sait si un Vénitien d'autrefois n'en a pas pris ici le modèle? Marco Polo a bien été en Chine il y a cinq cents ans! Vers 5 heures

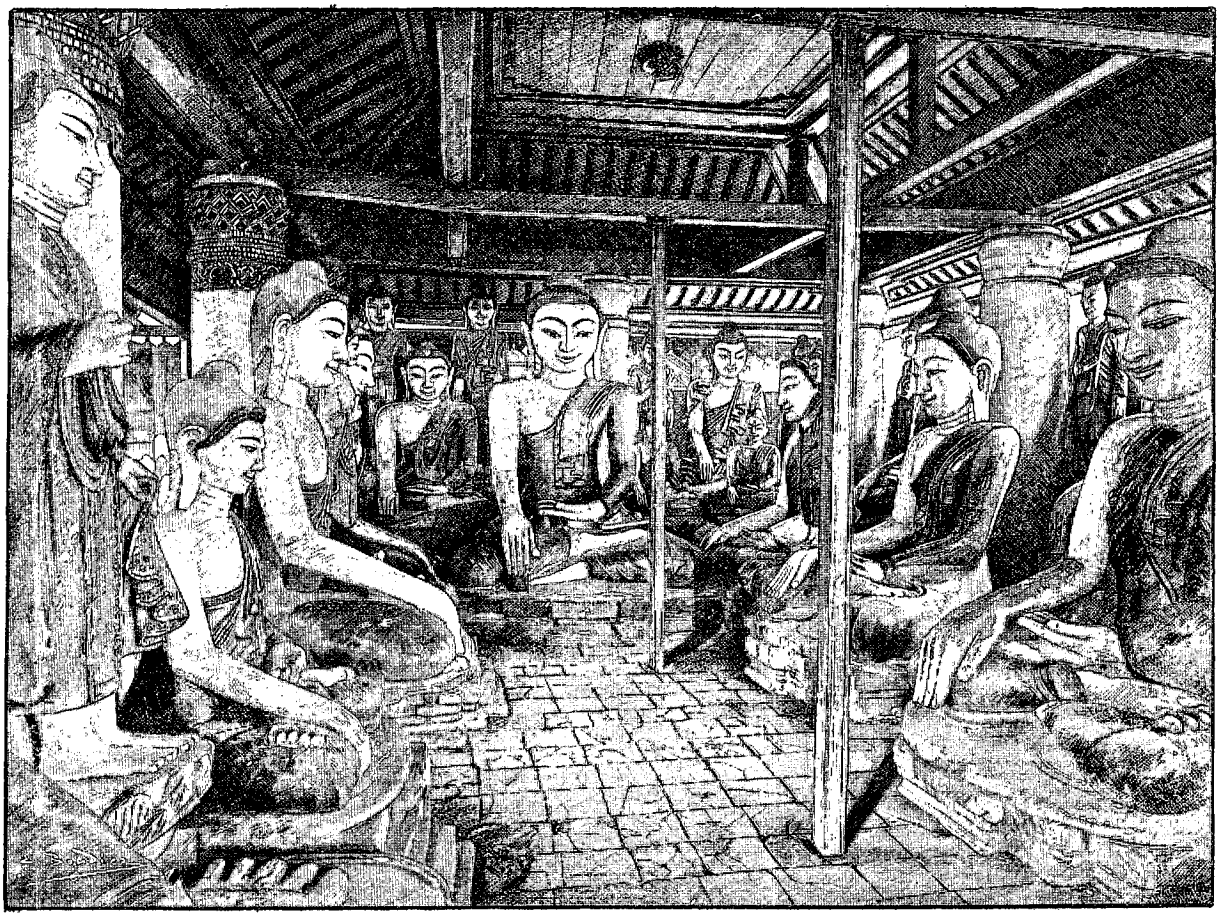
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous nous arrêtons devant Pagan, une des plus anciennes et des plus célèbres capitales de la Birmanie, détruite par les Chinois il y a plusieurs siècles. On voit tout près des bords du fleuve, et s'étendant en profondeur, une prodigieuse quantité de pagodes en ruine. Il y en a de différentes formes, et cela paraît fort intéressant, mais je ne puis aller les visiter, car le bateau ne s'arrête que le temps nécessaire pour prendre un officier anglais qui arrive, au galop de son cheval, jusqu'au débarcadère et prend passage avec nous.

C'est le capitaine Peile, inspecteur de la police armée de Birmanie, homme charmant, distingué, d'une physionomie agréable, et ayant pour moi le plus appréciable des mérites : il parle français !

Pendant les quatre jours que j'ai passés sur l'Irawady, je n'ai pas cessé un instant d'être charmé par le plus adorable panorama. Partout des collines boisées du plus agréable effet. De la plus petite élévation de terrain, du plus mince rocher, ou du plus gracieux bouquet d'arbres surgissent toujours une ou plusieurs pagodes, dont on n'aperçoit le plus souvent que la pointe dorée qui brille au soleil.

Ce qui rend cette navigation séduisante, c'est que le cours du fleuve est très mouvementé ; on croi-



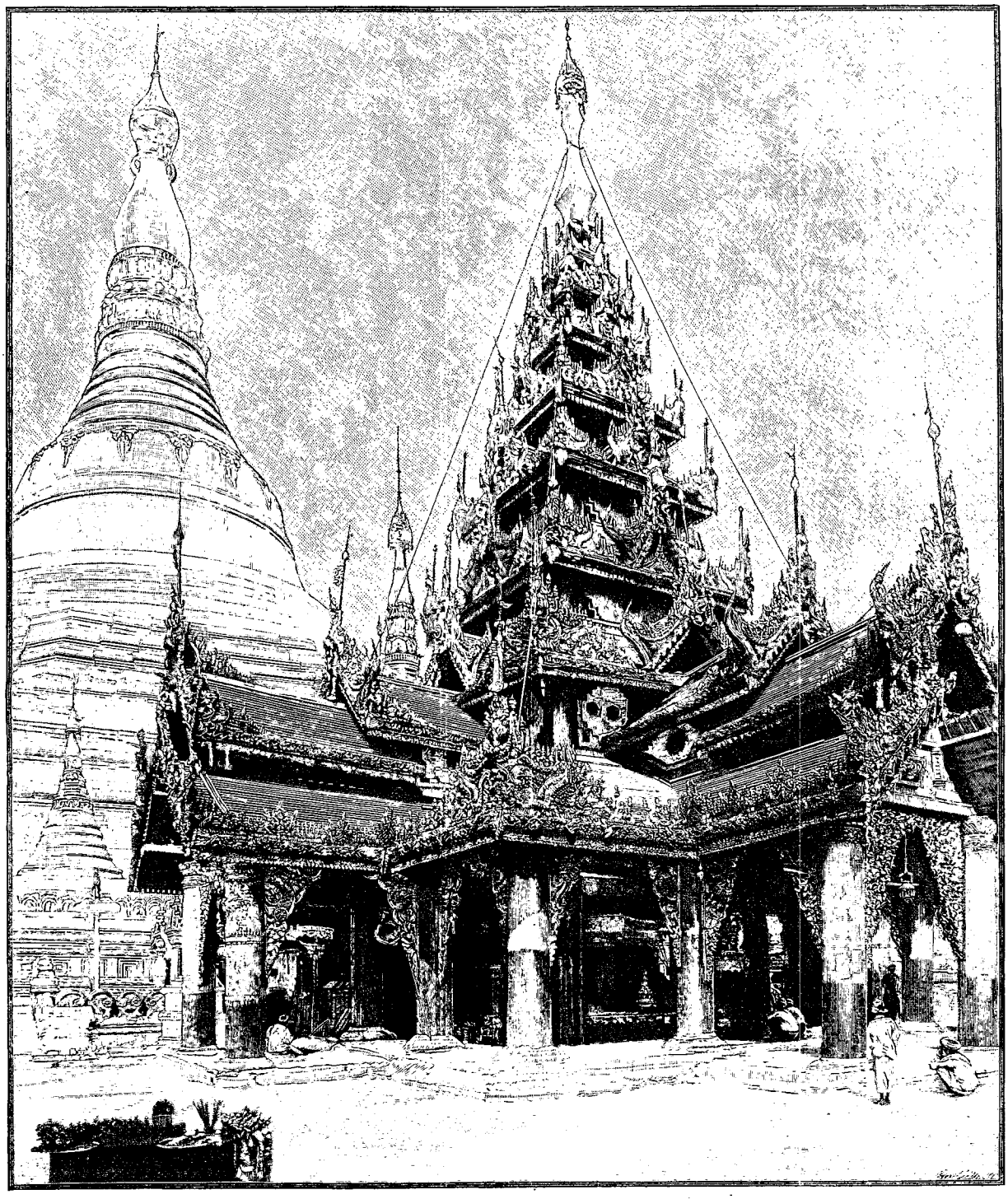
Bouddhas (voy. p. 398). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

rait souvent qu'on est sur un lac, dont on verrait l'extrémité. On rencontre une colline qui fait coude, ou un banc de sable qui arrête un instant la navigation, on vire de bord et l'on file de nouveau. On continue ensuite jusqu'au soir pour recommencer le lendemain. C'est bien reposant de naviguer ainsi. On pourrait voyager longtemps de cette façon-là. Mais je ne puis m'oublier, aussi je m'arrête à Prome, d'où je prends le chemin de fer, qui, en douze heures, me conduit à Rangoon.

A peine arrivé, je me suis dirigé vers la grande pagode, dont on voit de très loin la pointe dorée qui s'élance vers le ciel bleu. La forme de cette pagode diffère complètement, comme architecture, comme matériaux et comme ornementation, de celles de Mandalay, sauf la porte, qui est en bois. A Rangoon, c'est la pierre ou le ciment qui dominent, mais tout y est recouvert, de haut en bas, de feuilles d'or. La pagode de Rangoon est située sur un plateau qui domine la ville. On atteint le monument de deux côtés : en pleine campagne par un chemin en pente douce, ou par la ville en franchissant un long escalier tout droit et très raide. C'est par ce côté seulement qu'on a une idée exacte de ce curieux monument, qui, s'il ne séduit pas à première vue, laisse dans l'esprit une profonde impression.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'arrive au pied du grand escalier, interrompu à chaque dix marches par un palier d'une dizaine de pas. Je n'aperçois aucun monument : l'escalier seul est devant moi tout droit, véritable *Scala Santa*, encombré de haut en bas, sur chaque marche, par des marchands de fruits, de riz et de comestibles à l'usage des indigènes, de fleurs, de menus objets de fabrication locale et même de poupées suspendues à des ficelles.



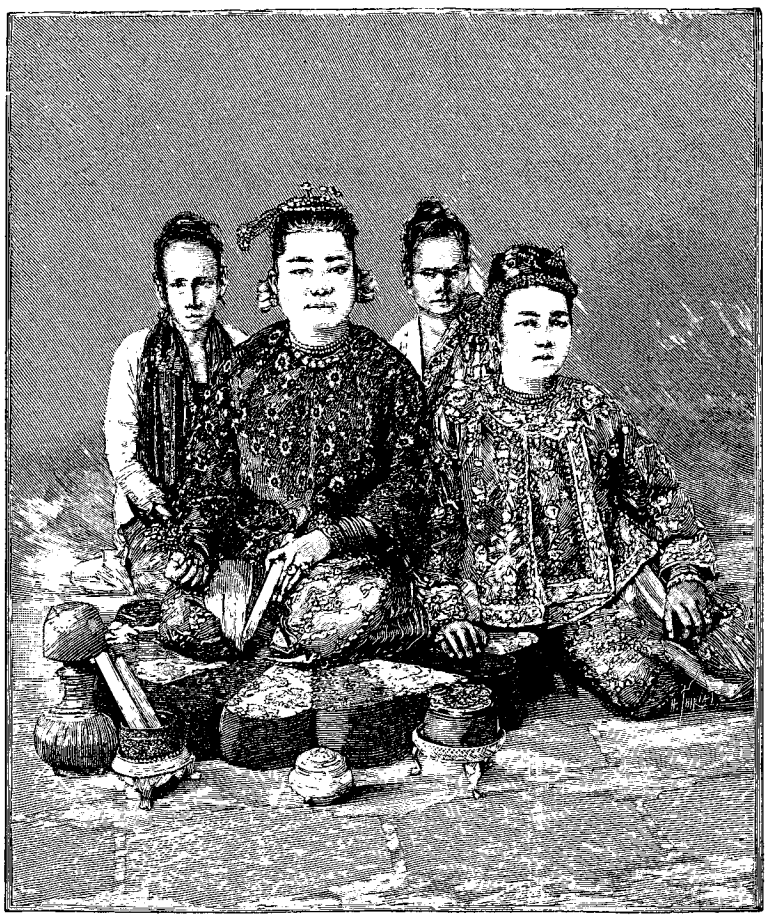
Grande pagode de Rangoon. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

Étranges figures que ces petites marionnettes! Mes pas sont arrêtés par des chiens errants, tellement tristes qu'on les dirait échappés des rues de Stamboul. A droite et à gauche, des aveugles font résonner un triangle de bronze, pour attirer l'attention des passants. Parmi ces misérables, il y a des lépreux; je ne me suis pas attardé à les examiner. J'ai continué mon ascension sur ces marches sacrées, mais très gluantes, jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier palier qui précède l'entrée du parvis de la grande pagode. Sur ce palier, deux objets attirent mon attention : d'un côté un grand bouddha en bronze, abrité par un échafaudage en bois, de l'autre une cloche sur laquelle les arrivants frappent un ou deux coups. Cela fait, chacun pénètre sur le parvis; je fais comme tout le monde.

La grande pagode de Rangoon a la forme d'un entonnoir renversé. Elle est toute dorée, de la base au sommet, et peut avoir 150 mètres de haut. L'intérieur est à peine éclairé par de petits cierges; on reste quelques instants avant de voir ce qu'il renferme, car au dehors le soleil brille d'un éclat sans pareil. La chapelle du fond contient un grand bouddha en argent doré, d'une figure agréable, puis tout autour plusieurs chapelles, contenant des bouddhas en argent, en marbre, en albâtre, en bois doré, tous le sourire béat sur les lèvres.



Dames birmanes (voy. p. 386). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les ornements en bois qui décorent l'entrée de la porte unique sont d'une grande magnificence et ne le cèdent en rien aux travaux que j'ai admirés à Mandalay. L'épaisseur des reliefs sculptés sont plus grands que ceux que j'ai vus et me semblent être l'œuvre la plus complète qu'on puisse rêver dans ce genre.

Avant mon départ de France, je ne connaissais que des bouddhas à l'air morose. Je me trouve ici en présence de dieux souriants, la bouche en cœur. Évidemment les artistes birmans les ont faits à leur image.

Je sors de l'intérieur de la pagode et je parcours l'immense place qui l'entoure. Je visite une multitude de petits temples; tous renferment deux, trois et jusqu'à vingt bouddhas, toujours dans la même attitude aimable.

Tous ces dieux semblent dire aux fidèles : « Allez, mes enfants, amusez-vous : la vie n'a qu'un temps; je suis ici pour absoudre et non pour punir ».

L'attitude des ponghyes semble interpréter cette pieuse pensée, car ils se promènent par petits groupes et causent entre eux sans se soucier des fidèles agenouillés. Vers midi j'en vois plusieurs portant, dans les pans de leur vêtement jaune, des victuailles qu'ils vont manger dans les coins, accroupis sur une natte bien propre.

L'exemple des serviteurs de Bouddha est bientôt suivi par les Birmans, hommes et femmes, qui, réunis autour de jattes de riz, y plongent leurs doigts, tripotent la graine pour l'agglutiner en boulettes, et la portent à leur bouche.

Dans cette cité sainte on semble tout faire, excepté prier avec ferveur. Pour ces braves gens, la dévotion consiste à allumer des cierges devant Bouddha et à lui offrir des fleurs.

Des fleurs, il y en a partout, et c'est ce qui rend ce milieu parfaitement gracieux.

A gauche, mais un peu en arrière de la grande pagode, est une grande cloche, encore plus grande que celle dont je viens de parler, sur laquelle frappent les fidèles, avec une conviction qui me fait sourire. Il paraît que chaque coup équivaut à une indulgence; cela ne coûte rien, et l'on opère soi-même!

Au pied de cette cloche, un aveugle raclait d'un instrument à cordes et s'accompagnait avec deux lattes de bois attachées aux pieds, qui frappaient en mesure sur le pavé. Dès que j'ai été près de lui, une fillette de six ans est venue s'accroupir à ses côtés, et s'est mise à chanter, ou plutôt à crier sur l'air de l'instrument. C'était sauvage, mais bien drôle.

Cette cloche colossale, à part le mérite de donner l'indulgence à ceux qui la frappent, a plusieurs légendes, dont la principale est que les Anglais l'avaient enlevée pour la transporter aux Indes. Mais par l'intercession de Bouddha elle avait échoué dans l'Irawady,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'où elle a été repêchée après de grands efforts, et remise à sa place au grand contentement des fidèles.

À gauche de la grande pagode est la plus remarquable des chapelles. Elle n'est point fermée. Il n'y a qu'une simple barrière en bois peint et doré, avec un rebord pour y placer des fleurs et des flambeaux. L'intérieur est rempli de statues de bouddhas, en marbre et en albâtre, aux physionomies souriantes, assis en demi-cercle.

Je n'ai pas aperçu sur ces innombrables statues une seule trace de dégâts. D'ailleurs, autant les monuments de la capitale sont abandonnés, autant ceux de Rangoon sont bien entretenus.

La pagode de Rangoon, avec tout ce qui l'entoure, n'est pas une œuvre d'art, mais l'ensemble d'une manifestation religieuse qui frappe et éblouit. Ce monument me paraît être le pivot d'un système de vie religieuse et profane qui me surprend par son étrangeté. Ce *forum*, où l'on a l'air de tout faire au milieu des temples dédiés aux dieux, m'impressionne profondément, sans que je puisse me rendre compte de ce que j'éprouve; c'est un sentiment très confus, où ne règnent ni l'admiration pour l'art, ni le respect que m'inspirent toujours les œuvres créées par la foi. Cette première visite à cette éblouissante fourmilière a été pour moi une révélation d'idées nouvelles, qui me troublent l'esprit plus que je ne pourrais dire.

Je sors de la pagode par le côté opposé, celui qui donne dans les champs, et là je me trouve tout près des cimetières. Je n'avais point choisi l'endroit, mais j'avais besoin de grand air. Le hasard m'a bien servi. J'ai vu du nouveau : deux enterrements, l'un catholique-birman et l'autre bouddhiste.

Tapis (voy. p. 400). — Gravure de Krakow, d'après une photographie communiquée par M. Pilinsky, consul de France à Rangoon.

Ici j'ai remarqué que si les bons Birmans reçoivent facilement le baptême catholique, ils restent bouddhistes par habitude d'usages, et confondent les cérémonies des deux cultes avec la plus grande naïveté et la plus sincère conviction.

L'enterrement catholique était à peu près terminé, la fosse était comblée, et sur la terre encore fraîche les parents et les invités, au nombre d'une vingtaine, hommes et femmes, étaient pieusement accroupis autour de la tombe, non avec les attitudes sombres des funérailles de nos pays, mais avec des vêtements frais et clairs. Lorsque je suis arrivé devant le cimetière, ils étaient en train de poser des cierges allumés sur la tombe. Comme on le voit, ces aimables gens peuvent changer de bon Dieu, mais non de mœurs. Pour eux, la religion est dans les cérémonies gaies.

L'autre convoi, le convoi bouddhiste, se composait d'une longue procession, portant au bout de bambous toutes sortes de produits, tels que régimes de bananes, plats de riz, corbeilles d'oranges, des pastèques, de grandes potiches remplies de fleurs. Quelques musiciens avec des instruments étranges, des danseurs, puis la bière couverte d'un tapis très riche et de couleur rouge.

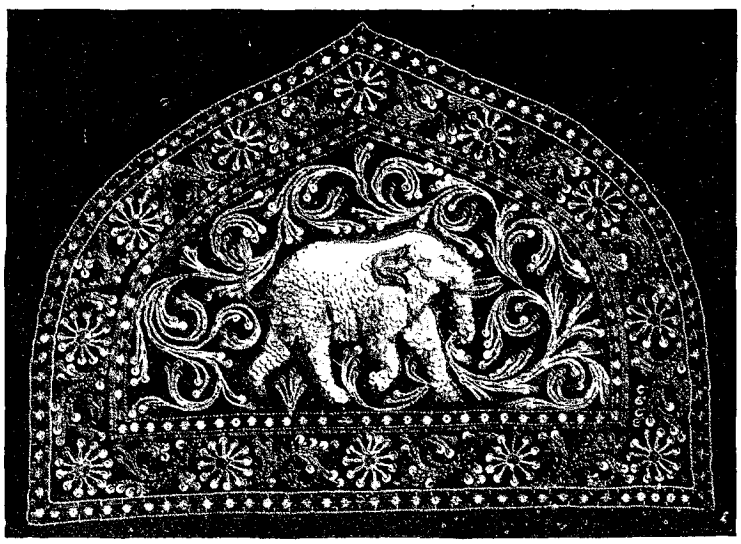
Tous les parents et invités, en costumes voyants, s'arrêtaient pour écouter les musiciens, puis continuaient leur route. Rien de plus gai que ce convoi. La mort, pour ce peuple, n'a rien de lugubre; il meurt aussi gaiement qu'il a vécu.

Deux jours après, accompagné de M. et Mme Pilinsky et de plusieurs Anglais de leurs amis, je suis retourné à la grande pagode pour assister à la fête de la « pleine lune ». Une foule énorme, revêtue de ses plus beaux vêtements, circulait sur cet immense par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vis, autour des diverses pagodes. Devant quelques-unes étaient dressées des tables garnies de toutes sortes de friandises : confitures, sucreries, fruits les plus beaux, potiches remplies de fleurs. Personne ne touchait à ces présents, qui étaient offerts à Bouddha, c'est-à-dire aux ponghyes.

Près des dressoirs on dansait, on riait, et quand nous nous sommes approchés, on nous a offert des rafraîchissements préparés sur une autre table. J'ai vu, à côté de ces petites pagodes aux tables somptueusement garnies, des groupes de femmes accroupies sur de très riches tapis. Elles étaient habillées de vêtements splendides et couvertes de bijoux. Devant elles, par terre, des cierges brûlaient dans des candélabres, et l'on voyait des potiches avec des fleurs. Deux d'entre elles, entourées de servantes hindoues, attiraient mon attention par la richesse de leurs costumes et la blancheur de leur teint. C'étaient les femmes ou les filles de grands personnages, ayant eu des situations auprès des anciens souverains du pays. Toutes les personnes qui faisaient les honneurs des petites pagodes sont les descendants de ceux qui les ont construites à leurs frais. Il y a en Birmanie de bonnes gens qui ont englouti toute leur fortune dans la construction d'une pagode. L'ardeur des Birmans à édifier des temples à Bouddha n'a pas toujours été inspirée par la foi. C'était très souvent pour soustraire leurs biens à la rapacité des souverains.

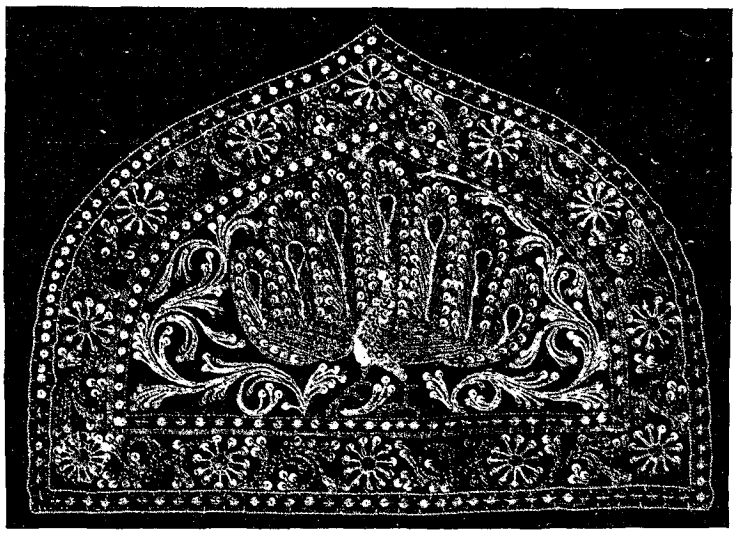


Tapis. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Tout ce que j'ai vu là ne ressemble en rien à ce que j'ai vu aux Indes. La décoration intérieure des pagodes, en ces jours de fête, rappelle plutôt celle du mois de Marie dans certaines églises de France, surtout dans le Midi : même profusion de fleurs et de cierges, mais moins de ferveur dans l'attitude du public. Pour les Birmans, les fêtes religieuses sont un divertissement.

Les Birmans sont les moins fanatiques des peuples. En ma qualité d'ignorant de ces mœurs placides et calmes, je traversais avec respect ces foules accroupies autour des chapelles, et j'étais scandalisé du vacarme que faisaient quelques Européens qui étaient, comme nous, de simples curieux. Ils frappaient sur toutes les cloches sans aucun respect pour Bouddha. A tout instant, je craignais de voir surgir un ponghye furibond. Mais les bons moines au burnous jaune restaient calmes et souriants.

Lorsque nous avons quitté cette fête réellement curieuse, vers deux heures du matin, le mouvement était dans son plein, les garrys arrivaient encore en grand nombre, remplis de femmes dont plusieurs richement vêtues. En sortant de voiture, elles ôtaient leurs chaussures et montaient nu-pieds cette interminable *Scala Santa*. La fête a duré jusqu'au grand jour. C'est ainsi une fois par mois.



Tapis. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Dans les jours de fête on voit de tout dans ce pays, des danseuses, des théâtres de marionnettes en plein vent où le public reste accroupi en extase du soir au matin. Les Birmans connaissent tous les jeux, même le *polo* et le *foot-ball*, dont ils seraient les inventeurs, et non pas les Anglais. Ces jeux ont été introduits en Birmanie par les gens de Manipour faits prisonniers par Allongphra, le fondateur de la dynastie actuelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rangoon est une ville agréable. Les cottages des Européens sont situés dans un parc d'une étendue considérable ; c'est presque déjà l'Europe. La ville est sillonnée de larges rues bordées de maisons, dont beaucoup sont en bois, avec des boutiques très fournies de toutes sortes d'objets. Les indigènes sont logés proprement, et leurs maisons font contraste avec les cases où s'abritent la plupart des Indiens. La végétation à Rangoon est splendide, plusieurs petits lacs égayent le paysage, et n'était la chaleur excessive, ce serait un pays très habitable : mais ce soleil!. .

Le vrai Birman, même le paysan, se loue rarement. Il cultive son bien s'il en a; s'il n'en a pas, il trouve le peu dont il a besoin dans la cueillette des produits des biens communaux. C'est un peuple essentiellement indépendant. Il ne travaille que pour lui et à son heure, et ne mendie jamais!

La Birmanie pourrait nourrir 40 millions d'habitants. Elle en a à peine le quart. Les immenses jungles et les forêts ne demandent que des bras pour être mises en valeur. Toutes les cultures sont faciles. Le gouvernement anglais, soucieux de rendre productives ces vastes contrées, ne se contente pas de laisser glaner charitablement comme les anciens maîtres, mais il concède gratuitement des terres en toute propriété et ne les frappe d'impôts que lorsqu'elles sont en plein rapport. On cultive en Birmanie le ver à soie; on file et l'on tisse la soie d'une façon primitive, et les étoffes que j'ai vues sont d'une solidité de couleur et d'un relief merveilleux. Dans l'Assam, on fabrique avec des soies naturelles des étoffes unies écrues qu'on ne rencontre que là et qui défient, à l'user, les meilleurs tissus d'Europe.

A Mandalay et dans les villages du haut fleuve, les femmes brodent sur des tapis en drap toutes sortes de personnages et d'animaux, principalement des paons et des éléphants. Les personnages ont les allures des Birmans, mais ce sont des Birmans archaïques. Les modèles sur lesquels ils sont brodés datent évidemment d'époques très éloignées de nous. Tout cela est naïf, mais original. Les bonshommes, les éléphants et les paons sont faits avec des paillettes d'or et d'argent d'un joli effet.

Une des industries les plus florissantes, c'est le meuble sculpté sur bois.

Les productions naturelles de la Birmanie sont très variées. Sans parler des mines de pierres précieuses, il y a des forêts de bois de tek, qui donnent lieu à un très grand commerce. On trouve aussi du pétrole, dont l'exploitation est à peine à ses débuts; mais c'est le riz qui tient le premier rang, et qui alimente la plus grande partie de la navigation.

Tapis. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Mandalay était sous les rois une ville de plaisir, sans importance commerciale. Elle est restée, moins le faste de la royauté, ce qu'elle était autrefois, une ville sans activité.

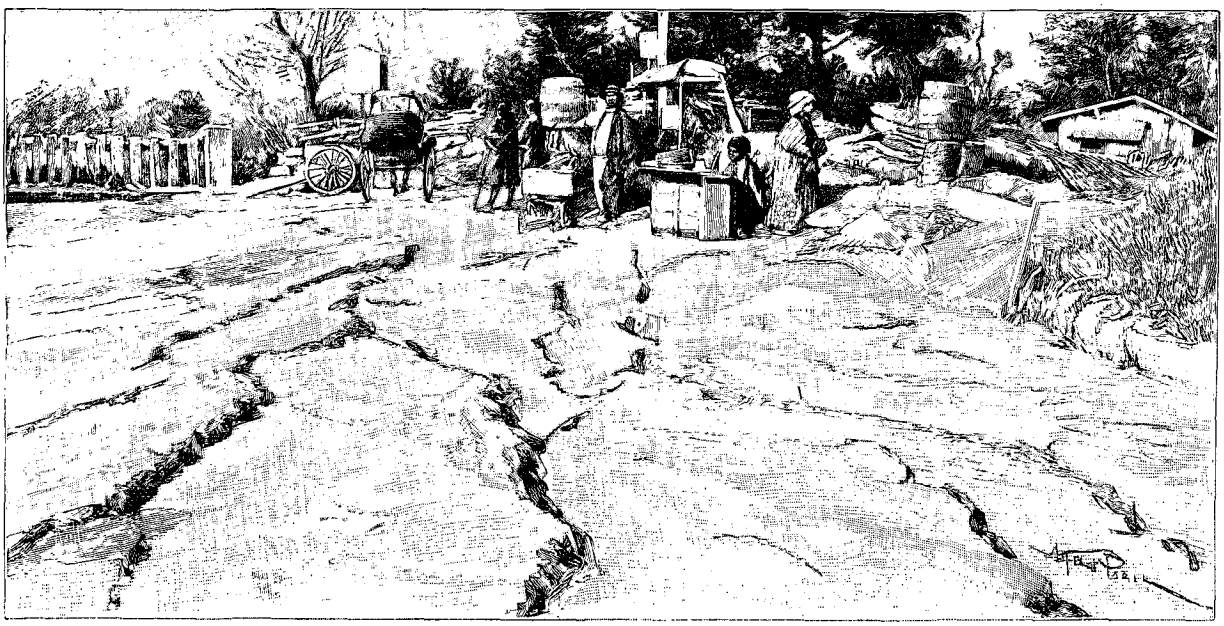
Rangoon, au contraire, est un petit Bombay ou un petit Calcutta; on y rencontre à chaque pas des marchands anglais, des banquiers et des entrepôts des produits d'Europe. Tout cela est encore sommaire, mais on sent que tout cela est en voie de se développer.

La Birmanie, peu connue encore, ne saurait être négligée par nous, à cause de son voisinage avec le Tonkin. Il y a dans toutes ces contrées un avenir commercial autrement certain que celui qu'on cherche avec tant de peine au centre de l'Afrique!

E. Cavaglion.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Environs de Bivajima (voy. p. 406). — Dessin d'A. Paris.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU JAPON,

D'APRÈS DES DOCUMENTS JAPONAIS.

28 OCTOBRE 1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Il est peu de pays où les perturbations terrestres aient été aussi nombreuses qu'au Japon. Les secousses et les vibrations du sol ont même augmenté en fréquence pendant les derniers siècles, et l'on peut dire qu'il y a toujours une partie du Japon qui tremble. Le XVIIe siècle a vu dix tremblements de terre, le XVIIIe treize, le XIXe en avait vu quinze avant la terrible catastrophe de l'année dernière ; la moyenne de ce siècle a été d'un tremblement de terre « destructeur » tous les cinq ans. Il faut remonter jusqu'en 1854 pour en trouver un comparable à celui qui a désolé, le 28 octobre 1891, les provinces d'Ovari et de Mino.

Qu'on se rappelle, dans nos journaux parisiens, l'annonce laconique de l'événement, puis les détails sur la journée du 28 arrivant bientôt nombreux, poignants. Aujourd'hui nous pouvons reconstituer toutes les phases du sinistre avec des documents de première main : relations de journalistes de Tokio, de voyageurs ayant décrit les lieux du désastre qu'ils avaient parcourus, rapports officiels des directeurs des observatoires de Nagoya et de Gifou. En outre, les nombreuses photographies envoyées de là-bas permettent de se rendre un compte exact des effets du tremblement de terre.

A 6 h. 39 du matin, on entendit subitement un bruit que l'on a comparé à celui du tonnerre, ou d'une canonnade furieuse. Presque aussitôt des trépidations et oscillations se produisirent. Cela dura quarante-cinq secondes. Ce fut suffisant pour ruiner plusieurs centaines de villes ou villages, pour écraser sous leurs décombres près de vingt mille personnes et faire plus de trente mille blessés.

C'est ainsi que, par un temps splendide, aux premiers rayons du soleil, en moins d'une minute, toute une contrée riche, heureuse, peuplée de trois millions d'habitants, fut plongée dans l'épouvante et la désolation. Il y eut d'abord un moment d'inexprimable terreur. Les gens sortaient de leurs demeures affolés, les yeux hagards, la raison comme perdue. C'étaient des hurlements effroyables, des poussées terribles pour échapper à l'écrasement sous les maisons qui s'effondraient de toutes parts, ensevelissant une foule de victimes. On était encore moins en sûreté dans les rues très étroites de ces petites villes japonaises que dans les habitations : poutres de bambous, tuiles, briques, s'amoncelaient, broyant les malheureux qui avaient espéré échapper à la mort par la fuite. C'est que de nouveau le sol tremblait et s'agitait avec violence; il s'affaissait, puis se relevait, pour retomber comme les vagues de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des foules immenses tournoyaient dans les rues, sur les places, cherchant un abri et ne le trouvant pas. Il fallait se frayer un chemin à travers les décombres, fouler aux pieds les cadavres pour porter secours aux blessés ensevelis sous des pans énormes de murailles éboulées, sous de lourdes claies de bambous. Entre les moellons contre lesquels on trébuchait à chaque instant, le pied des sauveteurs heurtait des choses molles n'ayant plus forme humaine, des bras, des jambes, des visages, des chevelures de cadavres atrocement mutilés, des blessés à demi engagés sous les décombres, et dont les plaintes déchirantes se confondaient en une lugubre clameur avec les cris de désespoir de ceux qui avaient été épargnés.

Ce ne fut guère que le surlendemain de la catastrophe, le 30 octobre, qu'on put constater l'étendue du désastre.

A Tokio, depuis le 27 au soir jusqu'au lendemain à 3 heures de l'après-midi, on ressentit dix-neuf secousses enregistrées à l'observatoire central; la plus forte de toutes, celle de 6 h. 39 du matin, dura sept secondes environ, avec une direction allant de l'est à l'ouest.

Dans la capitale même, peu de dégâts relativement. Mais, détail à noter, il paraît qu'en cette année 1891, la vingt-quatrième année de *Meisi* (Meisi désigne la date 1867 de l'avènement au trône mikadonal de l'empereur actuel Montsouhito), et la trente-sixième après le tremblement de terre de 1855 qui détruisit complètement Yeddo, les habitants de la capitale avaient été constamment dans l'inquiétude la plus vive et comme prévoyant un cataclysme.

Aussi, à peine les premières convulsions de la terre se firent-elles sentir qu'on acquit la conviction que pareil sinistre allait désoler la capitale. C'est que beaucoup avaient encore le souvenir de l'effroyable tremblement de terre du 4 novembre 1855.

Pour donner une idée de cette dernière catastrophe, et en même temps de la manière d'écrire d'un *reporter* japonais, qu'on veuille bien nous permettre de transcrire ici fidèlement la relation pleine d'intérêt de M. Taiaga, publiée dans un journal de Tokio, *la Vie illustrée*.

« Quinze jours après la fatale journée du 28 octobre, je prenais le train à Simbasi (une des gares de Tokio) dans la direction de Nagoya. A Yokohama, je m'arrêtai entre deux trains, le temps de visiter l'usine d'éclairage électrique. La cheminée, haute de 35 mètres, est complètement détruite et sa chute en tombant a causé la ruine de toute la machinerie. Le résultat de cet accident fut que l'éclairage de la ville, d'ordinaire aussi brillant que celui de la capitale, fit complètement défaut pendant près d'une semaine.

« Une fois remonté en chemin de fer, je ne m'arrêtai plus qu'à Hama-matsou, et, après avoir pris logement à Okomeia, je me fis raconter par le menu les tristes événements qui arrivèrent dans cette mémorable journée du 28. Mais, bien que la secousse ressentie fût d'une intensité extraordinaire, il n'y eut heureusement à déplorer dans la ville que des dégâts peu considérables, tels que murailles lézardées, bornes en pierre et réverbères renversés.

« Le lendemain matin, arrêt à la station d'Ogasaki. A partir de ce point, le chemin de fer ne marche plus; les lignes ferrées sont coupées, les ponts rompus, les digues détruites, les routes effondrées. Voulant aller jusqu'à la ville d'Ogasaki, située à une distance d'environ 5 kilomètres de la station, je pris un *djinriki* (« homme coureur », le mot s'emploie indistinctement tant pour le véhicule que pour les hommes qui le traînent ou qui le poussent), que je retins pour me conduire ensuite jusqu'à Nagoya. Il chercha à profiter du désastre pour me demander des prix exorbitants; enfin, après de longs débats, la somme de 3 yen (12 francs) fut convenue pour la distance de 36 kilomètres à fournir entre Ogasaki et Nagoya.

« Et voici maintenant l'angoisse des grandes misères qui commence. Tout le long de cette route interminable, ce ne sont que de longues théories de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes de toute condition emportant ce qu'ils avaient pu retirer d'un peu précieux des décombres de leurs maisons et se dirigeant vers le chemin de fer. Ogasaki est d'ordinaire très peuplé, surtout en ce moment de l'année où se tient une grande foire et où l'on ne rencontre que des gens à la mine affairée. On dirait d'une ville morte; le spectacle est poignant.

« Après avoir traversé le pont de Yahaghi, je m'arrêtai à Tchirifou pour y déjeuner. A environ 6 kilomètres de la ville, des crevasses longues de 8, 10, 15 mètres, se sont ouvertes dans le sol; mais la fissure a été si nette et si rapide à la fois qu'un pin planté sur le trajet de la grande crevasse s'est trouvé brusquement fendu par le milieu. Ses deux parties continuent à vivre, à 2 mètres l'une de l'autre, sur les deux bords de la crevasse.

« Au delà de Naroumi on trouve encore une rivière, le Tempakou gava, et des fentes analogues se sont produites çà et là, lézardant complètement les digues, en beaucoup d'endroits comme affaissées sur elles-mêmes.

« Arrivé à Atsouta, je trouve une ville absolument bouleversée; en effet, les six dixièmes de cette riche cité ont éprouvé des dégâts énormes. Les habitants étaient pour la plupart occupés à construire des baraquements provisoires ou *koyas* en utilisant à cet effet des portes coulissées en papier huilé, des nattes, des claies de bambous, que sais-je? tout ce qu'on pouvait trouver sous la main, afin d'offrir au plus tôt un abri à ceux dont les maisons étaient détruites. Pendant près d'une semaine, me dit-on, les employés de la mairie (*yakuba*) ont dû passer toutes les nuits à faire cuire le riz destiné à la nourriture des malheureux sinistrés.

« Je passe sur mille détails concernant les ruines causées dans Atsouta par le cataclysme du 28 octobre,

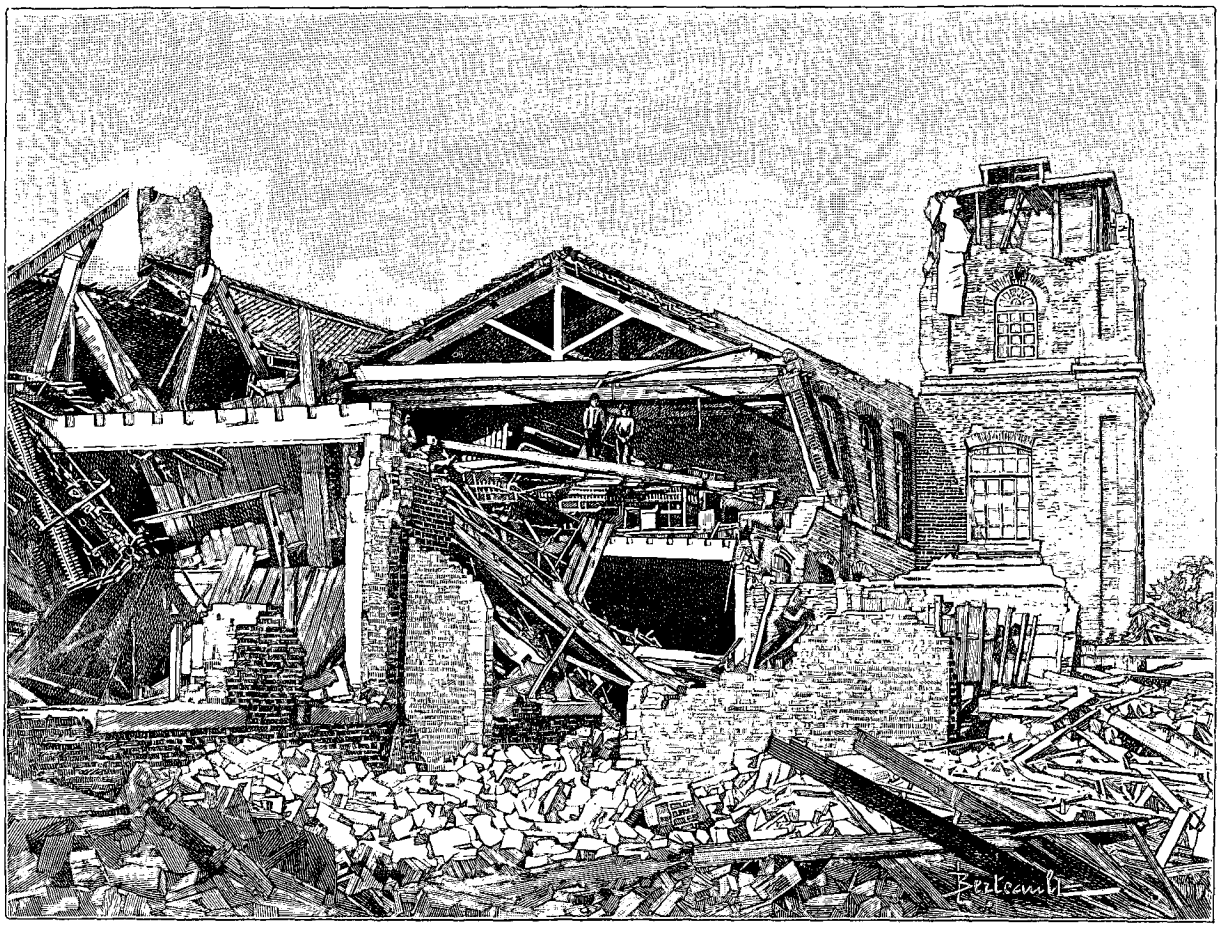
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car j'ai hâte d'en venir à la filature d'Ovari, dont la destruction présente plus d'une particularité curieuse à étudier.

« La filature de coton d'Ovari est un large bâtiment en briques à deux étages avec un vaste sous-sol et flanqué d'une tour haute de trois étages. La ruine de cette grande construction s'est accomplie de façon vraiment terrible. Aujourd'hui il n'y a pas plus de la moitié des murs debout, et encore ce qui reste des murailles est-il à moitié démoli. C'est miracle que sur les 450 personnes qui se trouvaient à la filature au moment de la catastrophe, 35 seulement aient perdu la vie. Il faut ajouter que 130 furent plus ou moins grièvement blessées et que 75 d'entre elles sont encore actuellement à l'hôpital. Il y a en outre une personne dont on a perdu toute trace.

« Ce fut la tour haute de trois étages qui, en tombant sur les bâtiments de la filature, causa le plus de dégâts. Accompagné d'un ingénieur, je montai au premier étage. Là les tuiles et autres décombres amoncelés formaient une vraie colline. Toutes les machines, mises en miettes, gisaient dans un pêle-mêle sans nom.

« En considérant la masse des ruines, le merveil-



Filature d'Ovari. — Dessin de Berteault.

leux n'est pas que 35 employés seulement sur 450 aient péri dans la catastrophe, mais que bon nombre d'entre les survivants aient échappé à une mort certaine sans aucun mal, sans même la plus petite égratignure. Car il semble de toute évidence qu'on ne pouvait avoir le temps de sortir avant que les murs, secoués par la base, fussent démolis.

« L'ingénieur qui m'accompagnait me dit comment il vit la haute cheminée en briques, après la première secousse, se balancer de droite à gauche, ensuite craquer, se lézarder de haut en bas, et puis, un instant après, s'écrouler avec un fracas épouvantable.

« Un fait à noter, c'est que les maisons avoisinant la filature, qui sont bâties en bois à la japonaise, ont relativement peu souffert. C'est que les constructions en bois sont les seules qu'on devrait élever dans les pays sujets aux tremblements de terre. Le bois, en effet, par son élasticité naturelle, le bambou, le sapin, par exemple, offre une très grande somme de résistance. L'épaisseur des murailles en briques serait-elle suffisante, que le lit de mortier mis en manière de joints n'offrirait pas davantage une force de cohésion assez grande pour résister même à une faible secousse.

« Comme le jour était à son déclin, je rejoignis bien vite mon djinriki avec l'intention de gagner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nagoya, distant d'Atsouta de quelques centaines de mètres seulement, avant nuit complète. Vingt minutes après je faisais mon entrée dans la capitale d'Ovari.

« Tout d'abord, ce qui frappa ma vue, c'est que les grands boulevards étaient encombrés de baraques provisoires, l'espace laissé libre suffisant même à peine au passage de mon djinriki. Comme l'obscurité commençait à devenir complète, je remarquai qu'aucune maison n'était éclairée au moyen de lampes à pétrole : partout il n'était fait usage que de lanternes avec des bougies, le pétrole se répandant à terre à la moindre secousse et par là même étant une cause d'incendie. Dans les rues, ce n'étaient que patrouilles faisant la ronde et conviant les habitants à se bien prémunir contre le feu.

« Très fatigué j'entre dans le premier hôtel venu : le hasard fait qu'il n'a pas subi de dégâts trop considérables. Les cloisons, il est vrai, sont dans le plus pitoyable état, les colonnes déjetées; mais, en considérant les maisons avoisinantes sens dessus dessous, il n'y a pas encore lieu de trop se plaindre. A peine étais-je installé dans ma chambre que tout à coup je sentis une onde, une vague terrestre passer sous mes pieds à trois reprises différentes et se diriger du sud-est au nord-ouest. Les planchers de l'hôtel grincèrent, les chaises fléchirent, et une lanterne suspendue au mur se balança dans la même direction, sans que personne l'eût mise en mouvement.

« Pendant la nuit, m'étant réveillé, j'éprouvai quatre heurts successifs dont la sensation fut perçue par tout le corps étendu. Ces chocs me donnèrent l'illusion d'une chute que mon matelas aurait faite d'une hauteur de 12 à 15 centimètres sur le sol. Cette fois encore les planchers grincèrent, les lanternes entrèrent en mouvement et j'entendis des pans de mur qui s'écroulaient dehors avec fracas.

« Ne pouvant plus tenir en place et profitant de mon insomnie, je sortis de l'hôtel — il était à peu près 10 heures du soir — pour aller voir quelques-uns de mes amis et faire les cent pas à travers la ville. Pendant que j'étais en train de prendre du thé dans une maison, une nouvelle secousse se fit sentir, suivie à l'instant même d'un sauve-qui-peut général. En un clin d'œil tout le monde se rendit au jardin, et je ne fus pas peu surpris, voire même assez effrayé, lorsqu'on m'apprit que c'était la huitième secousse ressentie depuis le matin.

« Je profitai de cette alerte pour prendre congé de mes amis. En parcourant les rues, quel spectacle lamentable s'offrait à mes regards! A la lueur tremblotante des lanternes, on ne voyait que gens hâves, demi-nus, à moitié morts de terreur, de chagrin, les uns dormant sur de simples nattes au milieu même de la rue, d'autres blottis dans de misérables koyas ouverts à tous les vents, et faisant entendre de sourds gémissements. J'ai vu de jeunes *mousmés*, dont le visage était épanoui comme les fleurs, partager quelques lambeaux de couvertures insuffisants avec de vieilles femmes brûlant la fièvre, le regard vague, absolument terne. Ce spectacle était bien fait pour arracher des larmes de pitié au cœur le moins sensible.

« Comme contraste, les enfants, insouciants du danger, se réunissaient en groupes, comme s'il se fût agi de quelque grande fête, et, frappant sur des tambours, faisant le plus de bruit possible, ils parcouraient les rues en sautant, bousculant tout sur leur passage et criant à tue-tête : « Prenez garde au feu! prenez garde « au feu! »

« Le lendemain matin, je me rendis, aussitôt levé, chez M. G. M..., qui occupe une haute situation dans l'administration, dans le but de l'*interviewer* au sujet de la catastrophe du 28 octobre. Qu'on veuille bien me permettre de transcrire ici les détails très intéressants qu'il me donna :

« Il était 6 heures 38 minutes 50 secondes, pour être « parfaitement véridique, lorsque les habitants de « Nagoya ressentirent une terrible secousse, qui devait « être immédiatement suivie de plusieurs autres en- « core plus épouvantables avec une direction du sud- « sud-est au nord-nord-ouest. A l'instant même, tout « s'écroule au milieu d'un fracas assourdissant, le feu « se propage avec la rapidité de l'éclair. Il s'ensuit « une panique indescriptible.

« Je n'exagère pas en disant qu'on aurait cru en- « tendre le bruit répété de la mitraille ou encore celui « de montagnes qui s'écroulent. C'était à en être litté- « ralement assourdi. Les murailles tombaient comme « châteaux de cartes. Il semblait qu'une main invisible « aurait pu les renverser simplement en les touchant. « Pendant quelques instants on ne put rien distinguer. « A peine entendait-on les pleurs des malheureux si- « nistrés appelant au secours.

« Avec un courage au-dessus de tout éloge, au « péril même de leur vie, sous l'avalanche des pans « de murs qui d'instant en instant augmente le nom- « bre des victimes, les employés de la préfecture, « ceux du *yakuba*, les agents de police, relèvent les « blessés et les morts au milieu des survivants qui « s'efforcent de retrouver les leurs dans ce charnier « infect.

« Pour dix blessés qui sont trouvés sous les ruines, « soixante, quatre-vingts, cent cadavres, sont décou- « verts; la plupart conservent l'attitude où la cata- « strophe les a surpris, comme cette petite mousmé « qui, dans sa main crispée, tenait deux bâtonnets à « manger le riz.

« Quelquefois, bien rarement, on ramène à la « lumière des êtres qu'une circonstance providentielle « a préservés de toute blessure, de la plus légère con- « tusion. En revanche, elles sont nombreuses, les fa- « milles qui ont disparu tout entières, ou bien qui ont « perdu quelques-uns de leurs membres. A chaque « pas on rencontre des gens appelant, qui un mari, « qui une femme, qui un père, une sœur, un fils.

« Voici des malheureuses qui ricanent, d'autres « qui répètent sans fin un chant mélancolique : leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« pauvre raison n'a pu résister à l'épouvantable spec-
« tacle auquel elles assistent : elles sont devenues
« folles.

« Mais, hélas! le sauvetage était long, difficile et
« périlleux. Pas d'outil pour enlever ces poutres, ces
« plâtras sous lesquels on sentait les vies s'éteindre.
« Puis ceux qui étaient en état de travailler étaient
« rares. Quelle autorité pouvait leur imposer une mé-
« thode?

« Les mains fouillaient les décombres; on enle-
« vait ainsi des tombereaux de débris. Parfois on ren-
« contrait une main, un pied, un visage. On redou-
« blait d'efforts. Qu'allait-on retrouver : un vivant ou
« un mort? Presque toujours c'était un mort. Souvent
« le cadavre était défiguré. L'asphyxie gagnait peu à
« peu celles des victimes qui n'avaient pas été tuées
« sur le coup. Les cris, les plaintes qui servaient à
« nous guider di-
« minuaient de
« nombre et d'in-
« tensité, et,
« comme pour
« rendre le sau-
« vetage encore
« plus difficile,
« la terre pres-
« que d'heure en
« heure s'ébran-
« lait de nouveau,
« faisant à cha-
« cune de ses
« palpitations de
« nouvelles rui-
« nes et de nou-
« velles victimes.

« Des morts,
« il y en a des
« centaines et des
« centaines; les
« personnes grièvement blessées ne se comptent plus.

« Quant aux maisons, près de 4 500 sont complète-
« ment détruites, plus de 3 000 à moitié démolies.

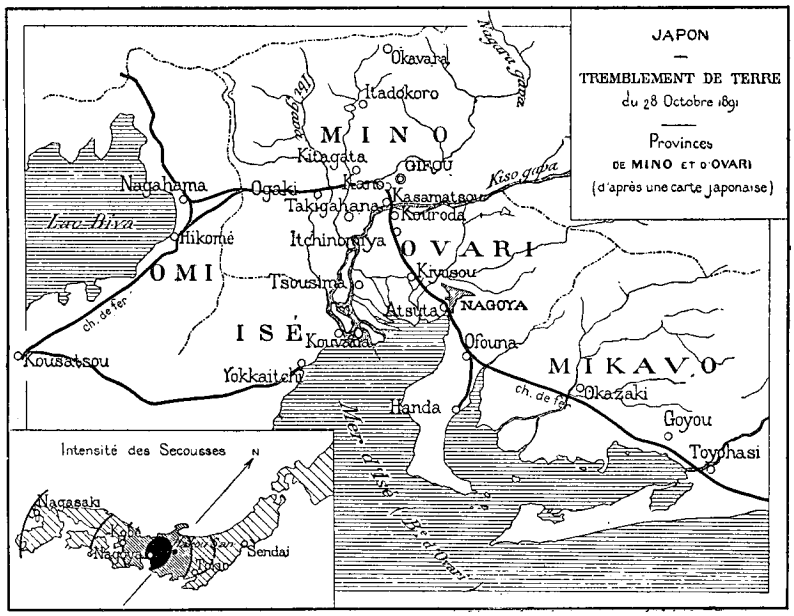
« Les habitants, absolument terrorisés et compre-
« nant qu'il n'y avait plus de sécurité possible par-
« tout. où s'élevait un toit, cherchaient des refuges
« dans des terrains vagues avoisinant les temples et les
« casernes, ou s'enfuyaient à travers champs. »

« Comme je témoignais auprès de mon interlocu-
teur du désir de me rendre compte des dégâts, après
la description si saisissante qu'il venait de me donner
du tremblement de terre, nous sortîmes bientôt en-
semble, lui voulant me faire les tristes honneurs d'une
visite détaillée de la capitale d'Ovari.

« Ce que j'ai constaté tout d'abord dans notre prome-
nade, c'est que les maisons construites à l'européenne
ont particulièrement souffert : le bureau des postes, la
gare, les casernes, la préfecture, sont en effet dans le
plus pitoyable état. Le siro, l'ancienne résidence du
Daïmiyo, a perdu la moitié de ses murailles, qui ont
été culbutées dans les fossés; le donjon seul se tient
ferme encore, comme pour prouver la solidité des an-
tiques constructions : ce qui me rappela ce vieux
dicton que Nagoya de la province d'Ovari sera tou-
jours soutenu par son siro.

« A la prison, les dégâts sont considérables. « Le
« jour de la catastrophe, me dit M. G. M..., un
« bâtiment s'est écroulé, laissant dix morts et une cin-
« quantaine de blessés. On fut bientôt obligé de faire
« sortir les prisonniers et de les garder dans un ter-
« rain vague situé près de la prison; la surveillance
« ayant été très étroite, aucun d'eux ne tenta la
« moindre évasion. »

« Très gravement endommagé également le bureau
central des postes et télégraphes. A la première alerte,
l'appareil télégraphique fut transporté au beau milieu
de la rue, afin
qu'aucun retard
ne fût apporté à
la transmission
des dépêches. Le
soir même, le dé-
blaiement des bu-
reaux de la poste
était effectué par
un détachement
du génie, et l'on
y trouvait 30 000
yen en monnaie
et 60 000 en bil-
lets.



« Un fait entre
cent qui peut bien
donner une idée
des scènes ef-
froyables de ce
tremblement de
terre du 28 oc-
tobre : au moment de la catastrophe, une vieille
femme était en train de faire cuire le riz; à la première
secousse, elle sort précipitamment avec cinq autres
personnes. Tout ce monde n'avait pas encore mis le
pied dans la rue que la façade de la maison s'effondrait,
laissant trois morts et blessant grièvement les trois
autres; pendant ce temps, les autres locataires, qui
n'avaient pas bougé de chez eux, préservés miraculeu-
sement, n'avaient pas la plus petite égratignure.

« Quelle visite navrante que celle de l'hôpital d'Aïchi!
C'est par là que nous terminâmes notre course à travers
toutes ces douleurs. Vingt-sept tentes étaient établies
dans le jardin de l'hôpital. Pendant la demi-heure que
nous avons passée là, trois malades, deux femmes et un
homme, sont morts sous nos yeux. C'était la délivrance
pour ces pauvres gens, incurablement blessés, il y
a plus de quinze jours, et qui n'ont cessé d'endurer
les plus atroces souffrances. Pendant la journée du
31 octobre, le directeur de l'hôpital pansa, à lui seul,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

130 blessés. En l'espace de dix jours, il y eut 12 morts, parmi lesquels 8 provenaient de la filature d'Atsouta.

« Beaucoup sont là râlant, étendus sur les matelas qu'on a mis par terre pour les recevoir, — les lits manquent, — enviant les trépassés dont on aperçoit les formes rigides sous les couvertures qu'on jette sur leur dépouille en attendant qu'elle soit refroidie. Je n'insiste pas sur l'horreur d'un tel spectacle. »

Quoi de plus saisissant, dans son extrême simplicité, que ce récit de M. Taiaga! Nombre de détails naïvement minutieux feront peut-être sourire le lecteur. .. Et pourtant comment ne pas être ému par tant de désastres?

Veut-on poursuivre sa route à travers les tristesses de ce pays hier encore plein de vie et de prospérité, aujourd'hui désolé : des ruines encore et toujours des ruines!

Voici Bivajima, un des faubourgs de Nagoya, qui n'est qu'une longue rue courant du château fort à travers un terrain plat jusqu'à la rivière Chonaï gava. Tout est absolument détruit. En certains endroits, dans la partie occidentale du faubourg, le feu a achevé l'œuvre de destruction. Les maisons en briques avec toiture de tuiles avaient comme glissé le long de la rue, rendant ainsi la voie impraticable. De tous les côtés ce ne sont que décombres amoncelés, et la plupart du temps l'effondrement des maisons les plus misérablement bâties est si complet que ce n'est pas sans difficulté qu'on peut reconnaître une habitation dans ces amas de ruines.

Complètement détruit le pont du chemin de fer à Bivajima. Ce viaduc traverse la route entre deux remblais; il passe à une certaine hauteur au-dessus du village dont les *yaskis*, ou maisons d'habitation, sont en quelque sorte groupées autour de lui. La route est restée intacte, mais les deux remblais ont été soulevés, entraînant avec eux les deux culées du pont : celles-ci, sans qu'une des pierres qui les composent ait remué, ont perdu leur parallélisme et semblent des tours de Pise en miniature.

Malgré cela, chose curieuse, le tablier de fer du pont n'a pas cédé, aucun joint ne s'est rompu, pas un rivet n'a sauté : le métal s'est pour ainsi dire allongé et la voie en cet endroit n'a pas bougé. Les maisons, par exemple, ont suivi le mouvement du sol, et quelques-unes dépassent maintenant de leur toit le niveau du pont qui les surplombait avant la catastrophe.

Le pont de bois de Bivajima, qui relie les deux rives du Chonaï gava, n'offre pas des particularités moins curieuses. Au regard, il semble reposer dans le lit de la rivière, mollement étendu et prenant la forme d'un serpent qui déroulerait ses anneaux. Les eaux sont très basses en ce moment, aussi la circulation des chevaux et des voitures sur ce point n'a-t-elle pas été arrêtée.

Il semble qu'une secousse violente se soit fait sentir dans le milieu même du lit de la rivière et que les gros piliers servant de supports au tablier du pont aient suivi l'oscillation terrestre, entraînant ainsi l'affaissement complet de toute la charge qu'ils supportaient.

Tout le long des rives du Chonaï gava ce ne sont que fissures, crevasses ayant plus ou moins fortement endommagé les digues sur une distance de plusieurs centaines de mètres. A un certain point, la digue a été entièrement emportée; ailleurs elle a comme glissé dans la rivière.

Quelque chose même de fort étrange est arrivé. De l'autre côté de la rivière il y avait une large plantation de pins et de bambous au milieu de laquelle se trouvait une maison de paysan. Un mouvement de translation s'opère soudain, et bosquet de bambous et maison rustique sont transportés en un clin d'œil à 30 mètres au delà du Chonaï gava.

Toute cette immense plaine, d'ailleurs, qui s'étend entre Nagoya et Gifou, est tellement bouleversée de fond en comble — ici et là des paysages ont changé complètement de forme et d'aspect, — que ses habitants eux-mêmes la reconnaissent à peine, après ce soudain cataclysme.

Voyez plutôt la réalité.

Toute cette vaste plaine comprise dans les *ken* d'Aïchi et de Gifou est d'une richesse incomparable. Si l'on gravit les premiers échelons d'une des collines qui forment la limite de cette immense surface, on découvre à perte de vue une plaine couverte de champs de riz, de plantations de thé, de bosquets de bambous, de centaines de hameaux comme semés çà et là. Quatre belles rivières la sillonnent de part en part; on croirait voir quatre bandes d'argent. Dans la direction du sud-ouest, aussi loin que l'œil peut atteindre, on distingue les îlots et promontoires de la magnifique baie d'Ovari; dans le lointain, se profilent à travers les fumées bleues de Nagoya et d'Ogaki, les tours orgueilleuses des antiques siros; et tout là-bas les pentes des collines de Mikava s'inclinent gracieusement, s'abaissent mollement, formant aux sombres montagnes comme les marches d'un majestueux escalier. La plaine qui s'étend entre Nagoya et Gifou est en même temps l'une des plus fertiles et des plus peuplées du Japon : on l'appelle communément « le jardin fleuri de Nippon ».

Tout à coup, au milieu d'un grondement dont nulle expression ne saurait donner l'idée, une secousse se produit dans les montagnes de Mino, le sol s'agite avec une violence inouïe. Pendant quelques instants encore la terre est secouée de formidables tressaillements, et aussitôt les maisons s'ébranlent, les murs lézardés chancellent, des villes entières s'écroulent avec un effroyable fracas, écrasant, broyant, étouffant, enterrant vifs sous leurs décombres des milliers de malheureux que le cataclysme a surpris au lever du soleil, sans leur laisser le temps ni le moyen d'échapper à la mort.

Combien effrayant l'aspect de la contrée sinistrée! Les villages, sur cette grande route de Nagoya à Gifou, succèdent aux villages; sortant de l'un, on entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'autre. Pas une seule maison n'est restée debout; même dans les hameaux isolés, tout n'est que ruines.

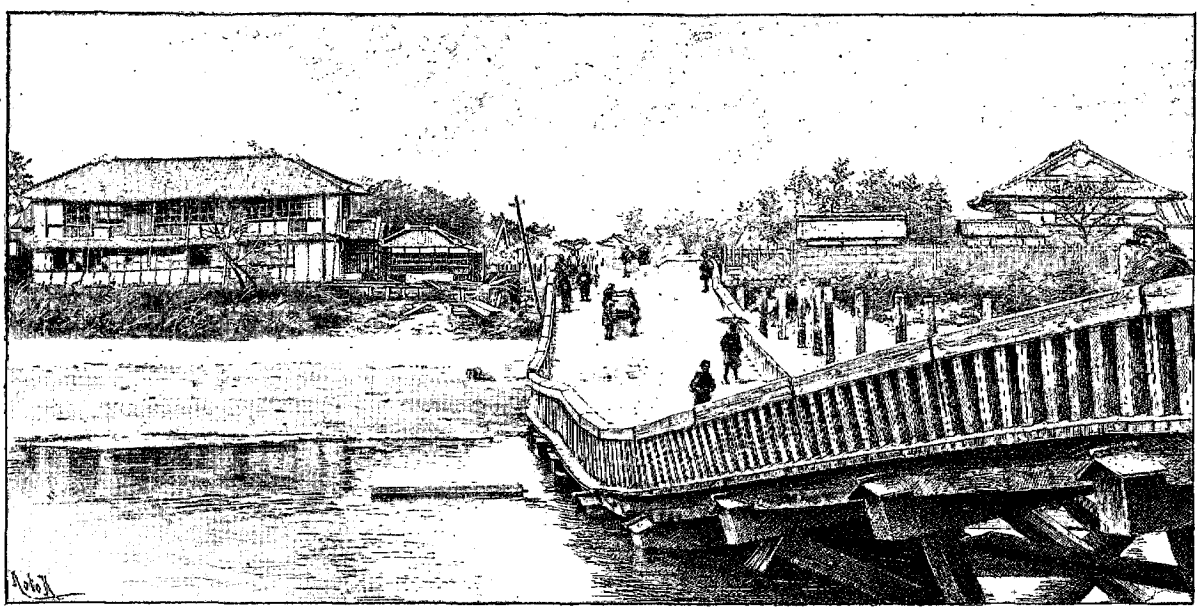
Les habitants n'ont que de faibles abris pour les protéger contre le vent ou la pluie.

Les villes, en général, ont relativement moins souffert que les campagnes; d'ailleurs, possédant plus de ressources, situées sur de grandes voies de communication, elles peuvent se ravitailler et s'approvisionner sans grandes difficultés. Dans les villages, les murs des abris temporaires sont simplement en torchis et non en planches, comme dans les villes; le sol n'est jonché que de débris de claies en bambous et de matériaux de toutes sortes provenant des démolitions, d'où l'impossibilité de construire le moindre koya, la plus méchante cahute en bois. Aussi la misère et les souffrances de la population sont-elles indescriptibles.

Kiyosou, Isiba, Kougata, autant de villages entièrement ruinés. A Itchinomiya, quelques groupes de maisons seulement ont échappé à la destruction; mais, dans les petits hameaux, tout est par terre.

Les moins malheureux parmi les paysans sont ceux dont la toiture en chaume est tombée à plat sur le sol; ils ont pu y percer des ouvertures et s'y loger. Dans les campagnes on peut dire que ce sont là les seuls à l'abri de la pluie; mais ces maisons se trouvant, pour la plupart, en contre-bas de la route, ou dans les rizières, la première inondation en chassera ou en noiera les habitants. Détail curieux : la contrée est maintenant comme couverte de mille toits recourbés aux deux extrémités, à plat sur le sol; vus d'une certaine distance, ils présentent absolument l'apparence de selles gigantesques.

A Kouroda, village situé à mi-chemin entre Nagoya et Gifou, est établi l'hôpital de l'Université impériale,



Pont de bois à Bivajima. — Dessin de G. de Roton.

si l'on peut appeler de ce nom une certaine étendue de terrain dans laquelle des tentes provisoires ont été rapidement organisées. L'affluence des sinistrés en traitement y est considérable. Dans la visite qu'il fit à Kouroda le 20 novembre, M. Burton rapporte que le nombre des patients s'élevait à 1150, avec une moyenne journalière de 120 entrées. Grâce à un traitement antiseptique énergique et avec de bons soins, le docteur Scriba obtint d'excellents résultats. Ainsi, sur 1000 personnes, 4 seulement moururent.

Mais quel plus affreux spectacle que ces misères hospitalières! « Je n'oublierai jamais, s'écrie M. Burton, un pauvre estropié, râlant depuis huit jours, le ventre écrasé, irrévocablement condamné, et qui ne peut pas mourir. Un cri déchirant : dans une tente, sur une *kaga* ou litière, on ampute des deux cuisses une jeune et jolie mousmé de dix-huit ans. Elle a eu les jambes écrasées, et, malgré les soins qu'on lui a prodigués, la gangrène l'a prise. On essaye d'arrêter l'infection. »

Chez ces pauvres blessés, le moral est plus atteint encore que le physique. S'ils ne sont pas tous devenus fous, soyez certain que les habitants des pays sinistrés ont été atteints d'une indifférence, d'une apathie, d'une hébétude qui se lit sur chacun de leurs traits. Sensitifs, les Japonais le sont extrêmement peu. Ce n'est pas d'ailleurs diminuer la réputation de courage de ce peuple que de rappeler combien l'organisation physique des Asiatiques les rend moins sensibles que nous à la douleur. Il fallait chloroformiser, à Kouroda, les blessés européens, tandis que leurs voisins d'hôpital étaient opérés sans anesthésie. Les Japonais semblent sentir à peine le bistouri du chirurgien. L'innervation diffère chez les Orientaux et les Occidentaux, mais les progrès de la civilisation diminueront sans doute cette différence et les rendront égaux devant le mal.

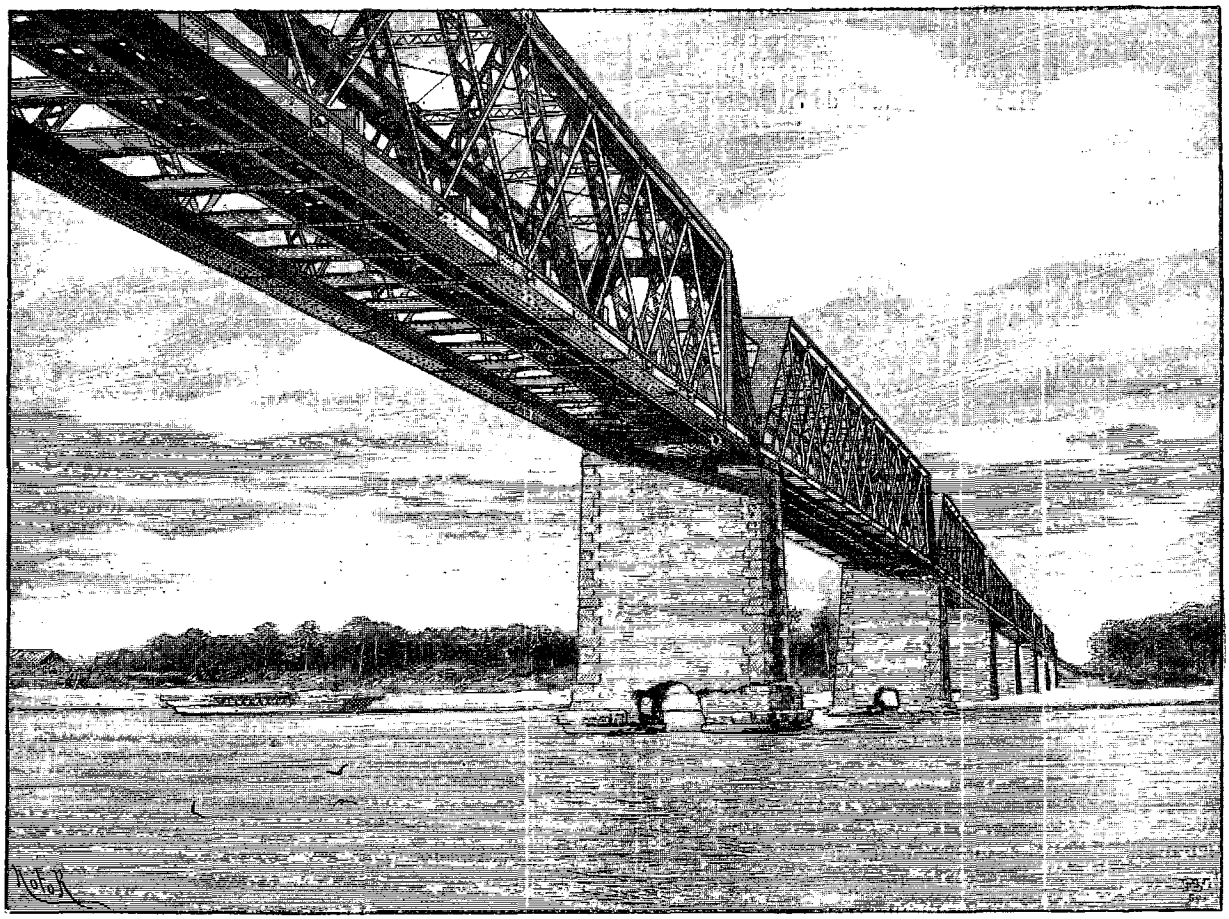
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus on s'écarte de l'état de nature, plus s'affine le système nerveux.

Si l'on traverse la voie ferrée à Kisogava, un singulier spectacle s'offre aux yeux du voyageur. Juste à cet endroit, le chemin de fer a eu sa ligne bizarrement endommagée. La voie a été, pour ainsi dire, tordue et déviée en divers sens, de telle sorte que les rails qu'elle supporte et qui ont suivi les ondulations du sol ressemblent à de longs serpents en train de ramper. Aussi conçoit-on que, dans de telles conditions, remblai et route, tout est à refaire.

La secousse formidable qui avait pu ainsi faire dévier la voie ferrée ne devait pas non plus épargner le pont du chemin de fer situé à 200 mètres plus loin. Ce viaduc, qui traverse les eaux du Kiso gava, est un des plus beaux ouvrages d'art que l'on rencontre sur la voie ferrée qui unit Nagoya à Gifou. Sa longueur est de 60 mètres et les piles de briques qui le portent en ont 10 de haut. Ces piles sont formées de deux culées accouplées ensemble au niveau de l'eau au moyen d'un cintre. C'est la base même de ces piles qui eut le plus à souffrir.

On remarque en effet des fractures horizontales au point où les piles présentaient le moins de surface, et



Viaduc de Kisogava. — Dessin de G. de Roton.

elles ont été rapprochées l'une de l'autre comme par le fait d'une compression réciproque.

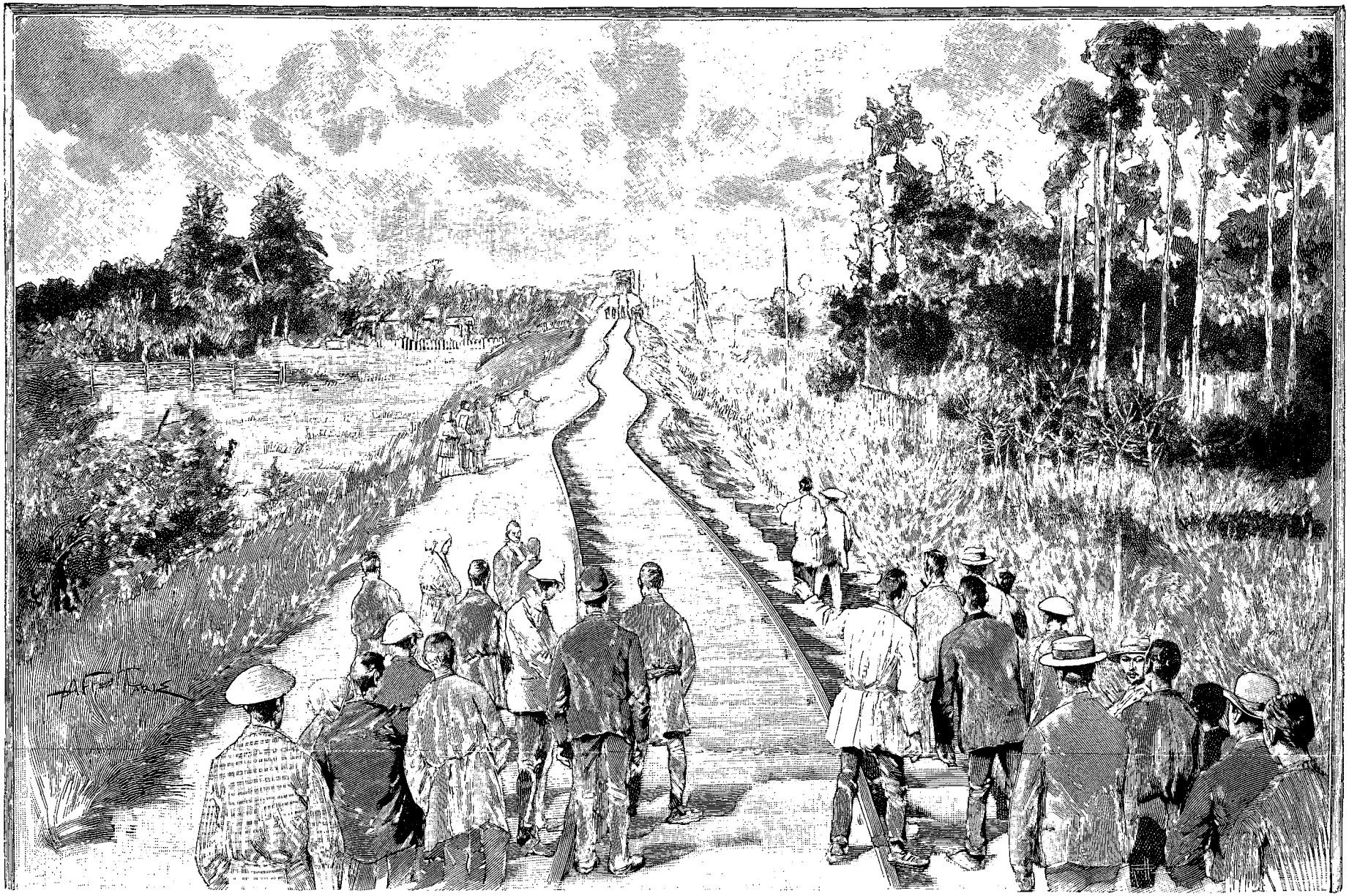
Et voici maintenant non loin de là les digues du Kiso gava rompues et en quelque sorte émiettées. En certains endroits l'ébranlement du sol a été si violent que des crevasses et des excavations de 50 à 60 mètres se sont produites et qu'une gigantesque fissure d'environ 20 mètres de large et d'une profondeur de 100 mètres partage toute la contrée.

Des maisons ont disparu dans ces crevasses, sans cependant subir aucun dommage; elles y descendaient doucement, et les habitants, se trouvant tout à coup emmurés, n'avaient d'autre issue que la fenêtre. Mais, chose tout à fait extraordinaire, cent cinquante personnes n'ont cessé d'habiter sur ce sol mouvant, et il n'y a eu que fort peu d'accidents à déplorer.

Le pont de bois qui traversait le Kiso gava à Kasamatsou a tout simplement disparu depuis le 28 octobre, et plus rien aujourd'hui ne révèle son emplacement. On passe maintenant la rivière en bateau, voilà tout.

Complètement détruite Kasamatsou! C'est qu'immédiatement à l'horreur des convulsions du sol succéda un incendie terrible qui, en se propageant rapidement, ne fit plus qu'un monceau de ruines des 1 242 maisons dont se composait la ville. Seuls deux énormes pans de murs sont restés debout, squelettes noircis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La voie ferrée près de Kisogava. — Dessin d'A. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

horribles à voir. C'est tout ce qui reste de la très importante fabrique de *choyou* « sauce aux fèves ».

De Kasamatsou à Gifou il n'y a pas plus de 8 kilomètres; sur ce parcours, la route est dans un état pitoyable, inondée par des eaux bourbeuses que le tremblement de terre a fait jaillir du sol. Il faut gagner la voie ferrée, selon le conseil des gens du pays, pour se rendre dans la capitale de la province de Mino. Il est à remarquer que la ligne du chemin de fer a beaucoup moins souffert que les routes; on l'a utilisée alors comme moyen de communication, et bientôt on a vu s'établir le long de la voie ferrée quantité de petites boutiques où se vendaient les choses de première nécessité, telles que vêtements, étoffes de toute sorte, marchandises alimentaires.

Ce nom de Gifou sera désormais célèbre dans l'histoire des grandes catastrophes. Cette riche capitale de la province de Mino était constituée par l'agglomération de plusieurs bourgs, unis ici, séparés là par des espaces vides où des arbres superbes poussaient librement. Autour des temples, dont quelques-uns étaient célèbres par la splendeur de leurs boiseries et la dimension de leurs cloches, dans les cimetières, grandissaient aussi ces érables du Japon, ces salisburias, ces cryptomérias au merveilleux feuillage, plantés à la fin du XVIe siècle et dont la beauté était vraiment unique. Dans les quartiers populeux, les maisons étaient construites à l'ancienne mode japonaise, faites de bambous et de carton, cloisonnées de châssis de papier et de légers panneaux à coulisses, coiffées d'un toit de tuiles noires à rebord blanc ou simplement de chaume : coquettes comme de jolies mousmés, toutes ces riantes demeures, ouvertes sur la rue pleine de mouvement, elles montraient à tout passant les *kamidana*, images sacrées du foyer, sortes de dieux lares et tablettes de famille, exposées sur leur étagère d'honneur dans le *tokonoma*. Et ces jardinets, tout sillonnés de petits ruisseaux tournoyant à l'entour de plantations d'iris et de roseaux, de camélias fleuris. Quelle jolie ville c'était, Gifou !

Une secousse formidable, et de la charmante cité il ne subsiste plus que... le souvenir, ou plutôt un amas de débris informes.

Pas une maison ne demeura debout, des rues il ne resta plus trace. C'est que trois minutes après la première secousse, le matin du 28 octobre, un incendie terrible se déclara, causant encore plus de ravages que le tremblement de terre lui-même. Pour comble de malheur, un vent violent venait de se lever, qui propagea le fléau par toute la ville.

Les maisons s'écroulaient comme sous l'effort d'une poussée invisible; les murailles enlevées, détachées par pans, laissant voir à leur intérieur des lambeaux de papier huilé, des fragments de paravents accrochés dans le vide, des meubles suspendus en l'air, ne tenant plus qu'à l'équilibre d'un pilier de bambou.

D'autres tableaux plus sinistres : en certains endroits, au beau milieu de la ville, des crevasses énormes, béantes, encombrées de vies en détresse; des voix étranglées de peur, des bras étendus pour supplier. Ici le tonnerre d'une maison qui s'effondre, le tourbillon flottant au-dessus de deux étages en miettes; plus loin, les bâtiments des casernes à demi détruits, avec leurs fenêtres noires ouvertes comme des yeux agrandis par la terreur.

En vain les pompiers, les soldats, les élèves de l'École normale supérieure et des différents collèges cherchèrent-ils à combattre le feu par tous les moyens possibles. On dut bientôt y renoncer. Ce ne fut que le lendemain matin, au bout de vingt-huit heures, que, faute d'aliment, l'incendie prit fin.

Statistique lamentable! Sur 5 852 maisons dont se composait la ville de Gifou, 2 225 furent complètement brûlées; 1 080 s'écroulèrent par le fait seul du tremblement de terre; 2 547 étaient à moitié démolies, pour ne pas dire plus.

Des milliers d'habitants périrent dans les flammes. Il y eut même un tel encombrement de morts qu'on dut, par mesure sanitaire, les arroser de pétrole et les brûler immédiatement. Un bûcher de 3 000 cadavres!

« Çà et là au milieu des ruines (les lignes qui suivent sont empruntées au journal de M. Burton), quelques misérables koyas, cahutes à peine recouvertes d'un peu de paille, ouvertes à tous les vents, où hommes, femmes et enfants sont entassés pêle-mêle dans la plus attristante promiscuité. Dans leurs regards une expression de stupeur morne, comme s'ils reflétaient encore la vision de l'horrible scène.

« Ces pauvres gens mendient, mais si timidement, avec un air si honteux, si embarrassé! On voit que leurs mains ne sont pas habituées à se tendre pour demander l'aumône. C'est navrant. Une vieille femme, aux cheveux blancs, toute courbée, s'est avancée vers moi et m'a dit simplement : « Pour mes enfants ». Au bord du chemin, une petite mousmé de cinq à six ans; à quelques pas d'elle, un homme dans la force de l'âge, immobile. Je jette à l'enfant quelques yen. Instinctivement l'homme fait un geste violent pour s'en emparer.

« Plus loin, c'est un petit garçon qui surgit près de moi, un bouquet de chrysanthèmes à la main. Et à côté, dissimulée derrière un pan de mur, j'aperçois une femme, sa mère sans doute, à la figure hâve, anxieuse, qui le suit des yeux....

« Dans un baraquement où je passai la nuit en compagnie de plus de vingt personnes, c'était un sifflement de toux à fendre l'âme. Le froid est vif, la pluie et la neige tombent fréquemment, les abris sont complètement insuffisants : rien de surprenant que des maladies de poitrine se soient déclarées en foule. »

Si l'on consulte le rapport du savant directeur de l'Observatoire central de Gifou, on constate que le centre du mouvement sismique qui a si fort ébranlé le Japon devait se trouver dans le massif du Hakousan, située dans la partie nord-ouest de la province de Mino.

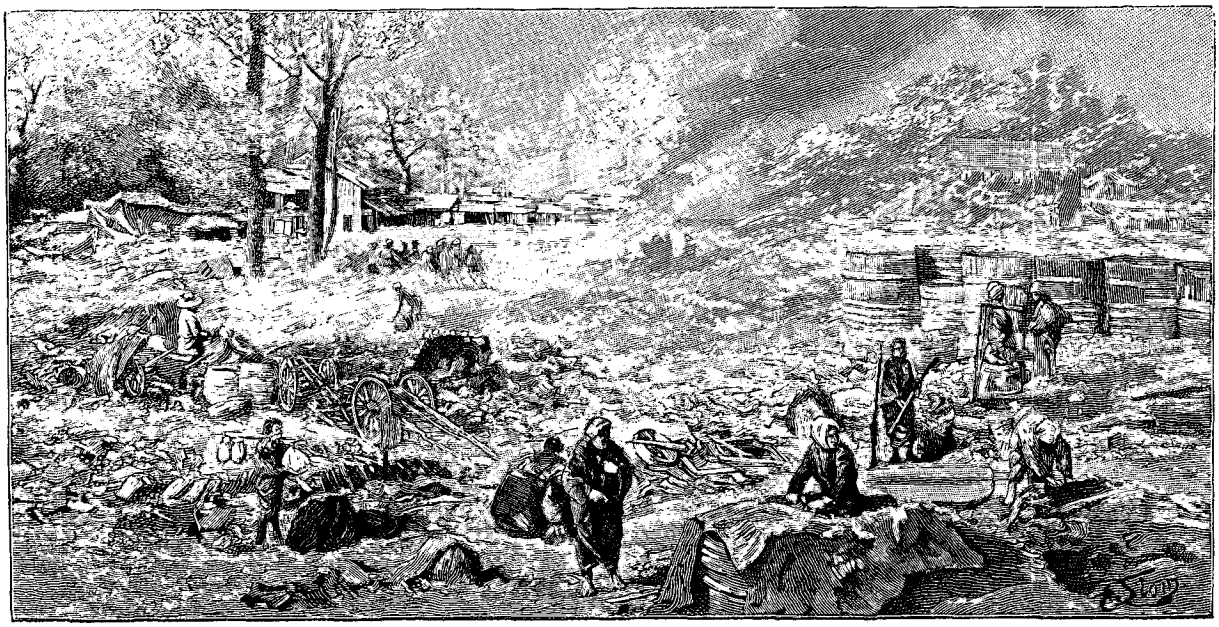
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans le périmètre de droite et de gauche de cette montagne, on avait remarqué, depuis une cinquantaine d'années, deux ou trois grandes cavités d'environ 50 à 60 mètres de diamètre, mais dont on n'a jamais pu mesurer exactement la profondeur, même après y avoir pratiqué des sondages. C'est dans cette même montagne de Hakousan que le Néo gava prend sa source. A l'origine du cours de cette rivière, entre Okanabara et Yamagouti, se trouve une vallée d'une longueur de 45 kilomètres, appelée communément Néodani. Cette vallée compte une dizaine de villages et hameaux, comprenant un millier d'habitations.

C'est là qu'a commencé le tremblement de terre. Au moment même de la secousse, à la grande stupeur des habitants, le paysage changea d'aspect à vue d'œil, des montagnes entières disparurent comme par enchantement; des nuées de poussière et de sable s'élevèrent, couvrant la clarté du soleil et jetant tout le pays dans la plus complète obscurité. Ici, des monticules font place à de très profondes cavités; plus loin, c'est une montagne entière située au nord d'Oumasaka qui est comme renversée, et subit des affaissements considérables en plus de six endroits différents.

Entre Itadokoro et Misentouri, les ponts se sont écroulés, la vallée a été comblée; le cours du Néo gava s'est trouvé rétréci, modifié, puis déplacé, et des lacs se sont formés en amont, tandis qu'en aval on trouvait à peine un filet d'eau. En plusieurs endroits, l'affaissement du sol a atteint et dépassé la profondeur de 30 mètres.

Bon nombre d'habitations, après s'être comme « boxées », selon l'expression d'un témoin oculaire, se culbutant les unes sur les autres, disparurent subitement dans des crevasses, qui, quelques instants après, se



Kasamatsou. — Dessin de Slom.

refermaient, se ressoudaient d'elles-mêmes, faisant une tombe commune, à tout jamais fermée, à des centaines de malheureux.

D'autres crevasses s'ouvrirent à mi-distance de Takao et d'Outsousi et donnèrent passage à des sources d'eau sulfureuse qui, à 1 kilomètre à la ronde, infectaient l'air d'une odeur d'œufs pourris.

Ce qui frappa et épouvanta le plus les témoins de ces phénomènes, c'est que des vapeurs s'échappèrent parfois de ces crevasses. Beaucoup crurent la fin du monde arrivée.

Le résultat des recherches faites à l'Observatoire de Gifou est donc aujourd'hui à peu près acquis, et c'est bien le Hakousan qu'on doit considérer comme le vrai centre de propagation de la secousse terrestre du 28 octobre.

L'oscillation proprement dite s'est fait sentir jusqu'à Tokio dans l'est et Kobé dans l'ouest, depuis Sendaï dans le nord jusqu'à Nagasaki au sud, c'est-à-dire un peu plus du sixième de la superficie totale de l'archipel japonais!

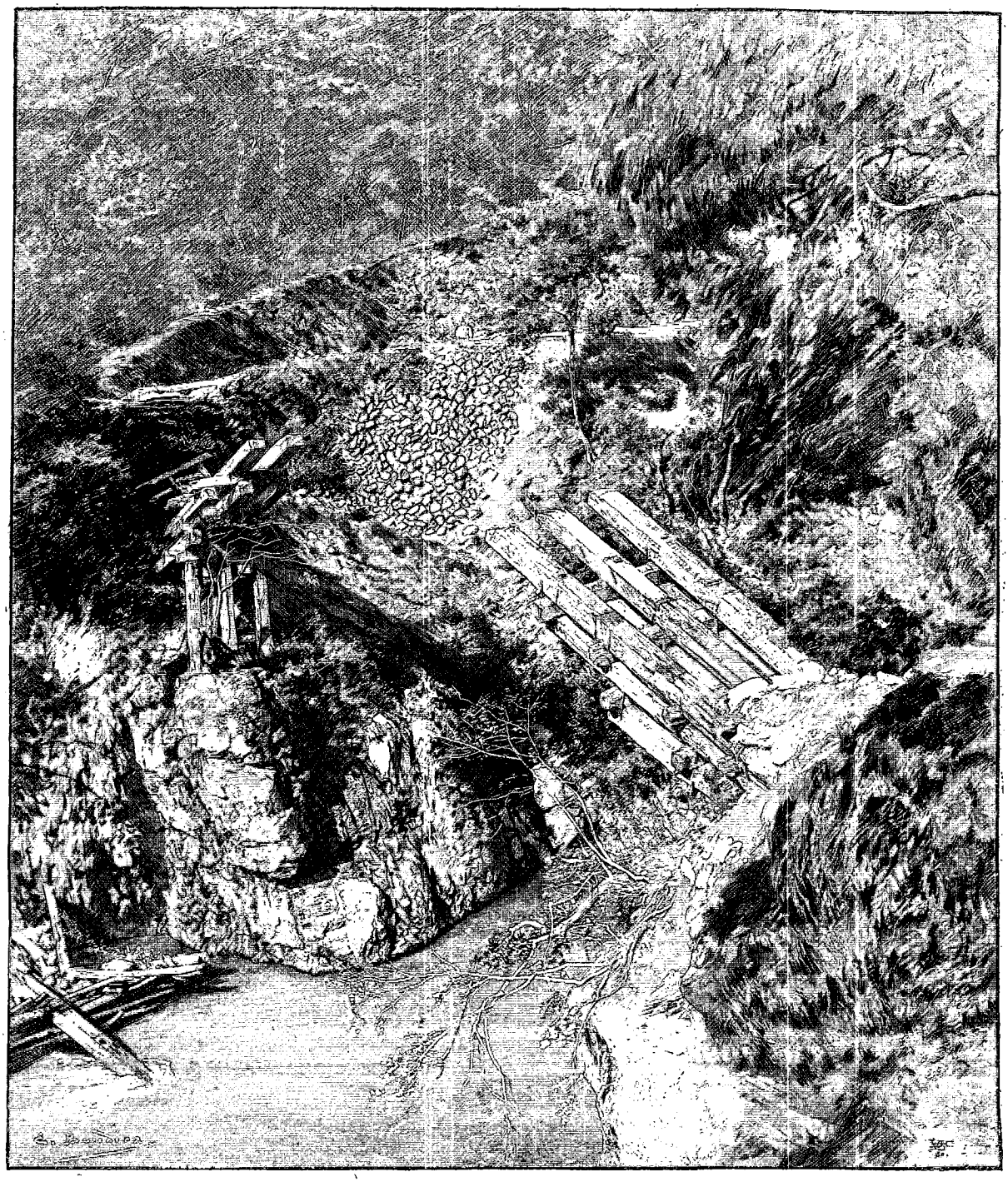
Les vibrations ont même été ressenties à l'observatoire de Zi-ka-wei en Chine. On a calculé qu'elles avaient mis 13 minutes 5 secondes à parcourir la distance de 1655 kilomètres qui sépare ces deux points.

D'après une communication de M. Wada, la région épicentrique du tremblement de terre s'étend sur une surface de 11 500 kilomètres carrés. La forme de l'épicentre est presque une ellipse, dont le grand axe est dirigé du nord au sud. Les autres courbes « homoséistes » sont à peu près « homocentriques » et réparties, y compris les zones de faible intensité, sur une superficie totale de 151 900 kilomètres carrés.

D'après M. John Milne, professeur de géologie à l'université de Tokio, dont M. G. Tissandier a résumé le rapport, ce tremblement de terre est caractérisé par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des chocs verticaux, combinés avec des secoussse ondulatoires qui ont transformé le sol en une véritable masse mobile, à la façon d'une mer houleuse. Pendant la secousse, les couches de terrain se courbaient et se redressaient successivement. Il s'est ainsi formé de toutes parts des fissures et des crevasses. Tantôt on voyait jaillir de ces gouffres béants des masses de sable gris, tantôt ils vomissaient des torrents d'une



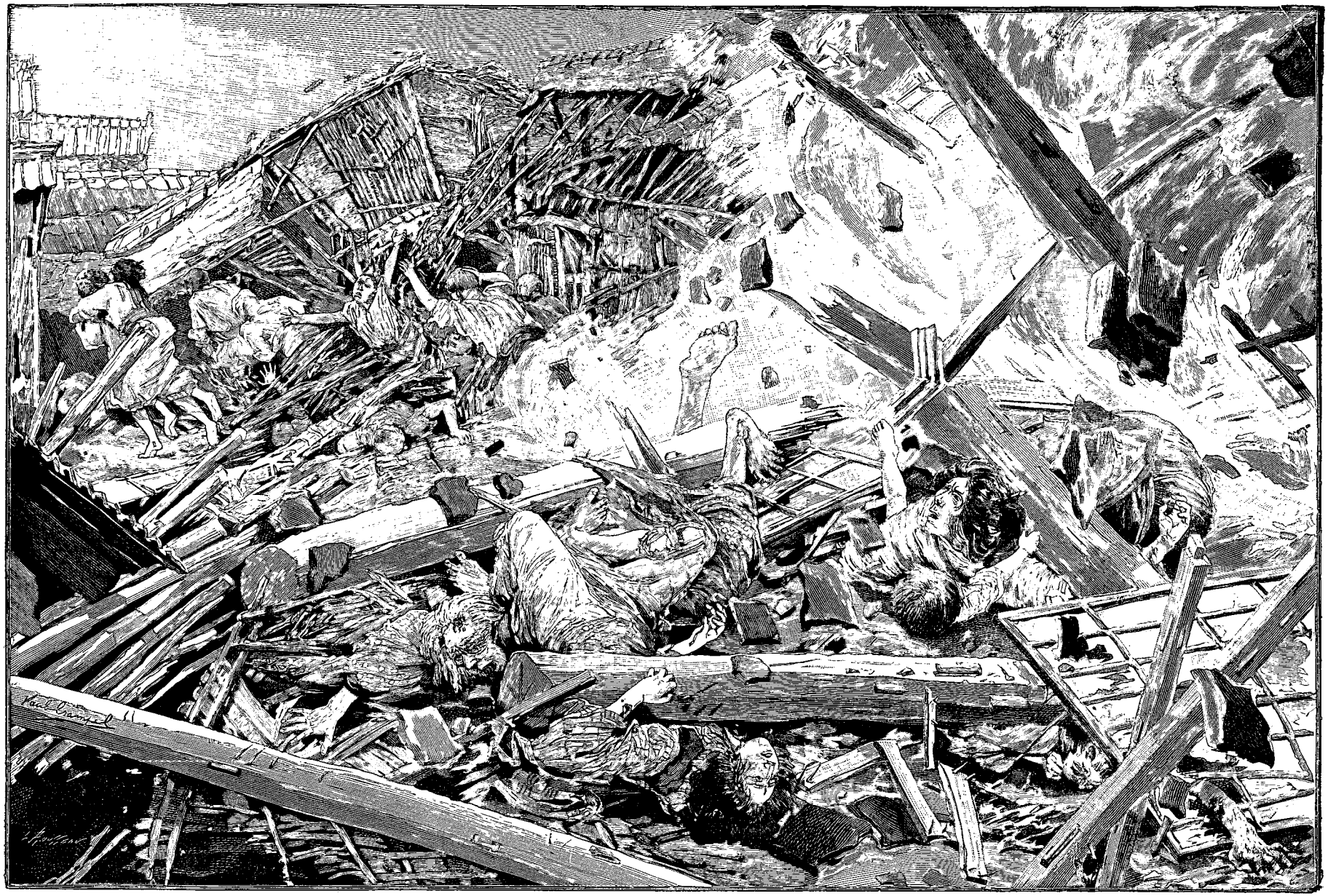
Dans la vallée de Néodani (voy. p. 411). — Dessin de Boudier.

boue blanchâtre essentiellement formée d'argile plastique.

Des phénomènes volcaniques ont coïncidé avec le tremblement de terre. L'Asama yama est entré en éruption le 29 octobre. Le Fouzi yama n'a pas manifesté d'action éruptive, mais il a perdu sa forme conique si régulière; un gouffre immense s'est ouvert sur un de ses versants et y forme une échancrure visible à distance.

D'ailleurs le caractère des tremblements de terre est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène de tremblement de terre à Gifou (voy. p. 410). — Dessin de Mme Paule Crampel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toujours le même au Japon. Le sol est ouvert par des crevasses et des fissures qui atteignent parfois des dimensions prodigieuses.

L'état des digues du Nagara gava donne bien une idée de la violence des convulsions du sol. Ce ne sont partout que crevasses béantes d'une profondeur inappréciable, qui semblent comme des sillons creusés à l'aide d'une charrue gigantesque.

Quant à la destruction du viaduc jeté au-dessus de la rivière, elle est complète. La partie principale du pont du chemin de fer se compose de cinq travées indépendantes reliées à la terre ferme par quatre autres travées de moindre importance. Au centre même du viaduc, aux deux extrémités de l'une de ces travées, les gros piliers de fonte servant de supports se sont complètement enfoncés dans le sol, entraînant la chute du tablier, qui repose maintenant sur le lit à sec de la rivière. Les deux travées de droite et de gauche ont cédé naturellement à la pression; une de leurs extrémités conserve un point d'appui sur le sommet des piliers, l'autre est assise à même sur le sol.

La cause de destruction du viaduc est à coup sûr l'affaissement des piliers, qui est survenu à la suite d'une secousse terrible. A l'examen, les travées, celles même qui se sont effondrées, apparaissent presque intactes. Les piliers consistaient en un faisceau de cinq grosses colonnes de fonte remplies avec du béton et dont les pièces étaient rattachées l'une à l'autre à l'aide de rebords intérieurs. De puissantes armatures en fer forgé maintenaient solidement les colonnes entre elles. Quand l'oscillation se produisit, les colonnes se brisèrent net dans leur milieu, entraînant ainsi la ruine du pont du chemin de fer, qui offre aujourd'hui la très curieuse apparence de montagnes russes gigantesques.

De Gifou à Ogaki l'aspect de la contrée est aussi navrant que de Nagoya à Gifou. Avant cette fatale journée du 28 octobre, ce qui caractérisait cette région, c'était le calme absolu. La race est douce et souriante. Avec de belles eaux courantes, le pays est frais et vert comme en Normandie. Et même à cette fin d'automne, qui n'est pas encore l'hiver, mais où les brumes se font plus bleuâtres et voilent l'horizon de légères vapeurs, tout est encore fort bien cultivé : champs de maïs, champs de riz, champs d'ignames, avec ces grandes feuilles ornementales très connues dans nos squares parisiens. Dans ces champs, beaucoup de monde qui travaille.

Une note gaie pour l'œil : il y a dans le vert des prairies une profusion de fleurs rouges, espèces de liliacées de marais aux pétales minces et frisés ressemblant à des panaches d'autruches. Dans toutes les petites rigoles qui entourent en carré les champs de riz, ces fleurs abondent, formant partout comme d'élégantes bordures de plumes.

Aujourd'hui la vision a disparu, le rêve s'est évanoui. Que reste-t-il de cette ravissante campagne? Le sol est tellement bouleversé qu'on a peine à reconnaître les diverses cultures. Par suite de la rupture des digues, des inondations partielles ont nivelé de leur eau bourbeuse les nombreuses dépressions de terrain qui se sont produites.

Kitagata, Göto, Miéji, Rokou sur l'Ibi gava, autant de jolis villages, dont les maisonnettes étaient disséminées au milieu de bosquets d'azalées, de camélias, la partie supérieure de leur toiture de chaume recouverte d'une légère couche de terre que surmontaient comme une épaisse couronne des lis bleus fleuris. Seuls les cryptomérias ont résisté à la secousse violente, et secouent leurs feuilles dans un long frémissement, comme pour pleurer la destruction de ces maisons qu'ils abritaient de leur ombre.

Et plus loin, spectacle lamentable : des murs couleur de suie, des arbres dépouillés de leurs jeunes branches et profilant leur squelette décharné et noirci dans le gris d'un ciel pluvieux! C'est tout ce qui reste maintenant de la petite ville d'Ogaki. Mille débris informes jonchent le sol, à tel point qu'il est impossible de reconnaître le plan primitif des rues.

Ici se termine notre longue et pénible course à travers toutes ces ruines.

Nous nous bornerons maintenant à donner quelques détails de statistique, combien navrants et éloquents dans leur sécheresse! Sans avoir un chiffre rigoureusement exact, on estime que le nombre des personnes qui ont péri dans ce cataclysme est bien supérieur au chiffre de 7 000 ou 8 000 annoncé dans les journaux. Certes les maladies résultant des privations auront fait pendant l'hiver beaucoup plus de victimes que la catastrophe elle-même.

Quant aux habitants sans abri, ils se comptent sans aucun doute par centaines de mille. Le dictionnaire de M. Whitney donne environ 1 500 000 pour le ken d'Aïchi et un peu plus de 900 000 pour celui de Gifou, soit un total de 2 400 000, dont plus de la moitié ont été éprouvés à différents degrés par le tremblement de terre du 28 octobre. A en juger d'après la situation du pays, en calculant à raison de 5 têtes par maison, on peut dire sans exagération qu'il y avait plus de 900 000 personnes sans abri.

Le *Japan Herald* avait donné le conseil d'envoyer quelques milliers de soldats sur les lieux du sinistre, ainsi que cela se fait dans tous les pays civilisés, au moment des grandes catastrophes, incendies ou inondations par exemple. Ces troupes, munies de tentes, auraient pu soulager la misère de la population des campagnes. Logeant d'abord les habitants dans leur campement, elles auraient pu moissonner les riz pour récolter le grain, et construire ainsi des koyas avec la paille. Les riz étaient encore à pourrir sur pied; les malheureux habitants, courant de côté et d'autre, s'occupaient avant tout de se procurer des vivres et les moyens de se rebâtir un abri. Aussi, terrifiés par les secousses qui se faisaient encore sentir et n'ayant aucun endroit pour ramasser les gerbes, laissaient-ils, découragés, perdre la récolte sous leurs yeux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il paraîtrait même que le comité de Kobé se découragea devant l'immensité de la tâche à accomplir. Il est de fait qu'avec les seuls moyens de la charité, l'œuvre devait rester forcément incomplète.

Le sentiment de la solidarité humaine se réveille devant de pareilles catastrophes. Aussi, à la première nouvelle qu'il en reçut, et comme pour donner l'exemple de la charité, l'empereur Montsouhito donnait aux sinistrés 26 000 yen (104 000 francs) pris sur sa cassette particulière; en outre, il déclarait prélever sur le restant du budget de 1890 : 1° 1 500 000 yen (6 millions de francs) pour le ken de Gifou, 2° 750 000 yen (3 millions) pour le ken d'Aïchi. Des souscriptions furent bientôt ouvertes par tout le Japon : il n'est pas inutile de dire que ce sont les résidents étrangers qui ont donné la plus forte somme, plus de 160 000 francs. En outre, et voici une nouvelle preuve de cet engouement pour les choses modernes qui a pris le Japon comme un vertige, une grande vente de charité a eu lieu à Tokio sous le

Dans les ruines d'Ogaki (voy. p. 414). — Dessin de G. de Roton.

patronage de l'impératrice, et a produit un bénéfice net de 30 000 francs. Tous ces secours en argent ont été envoyés immédiatement pour subvenir aux besoins les plus pressants.

Certes, bien des vies humaines ont été anéanties, des villes détruites, des fortunes englouties, mais, il ne faut pas l'oublier, le Nippon — et principalement les provinces sinistrées d'Ovari et de Mino — est un pays essentiellement agricole, et le désastre d'hier n'a pas supprimé complètement la culture du riz et du thé, ces deux principales sources de richesse du Japon.

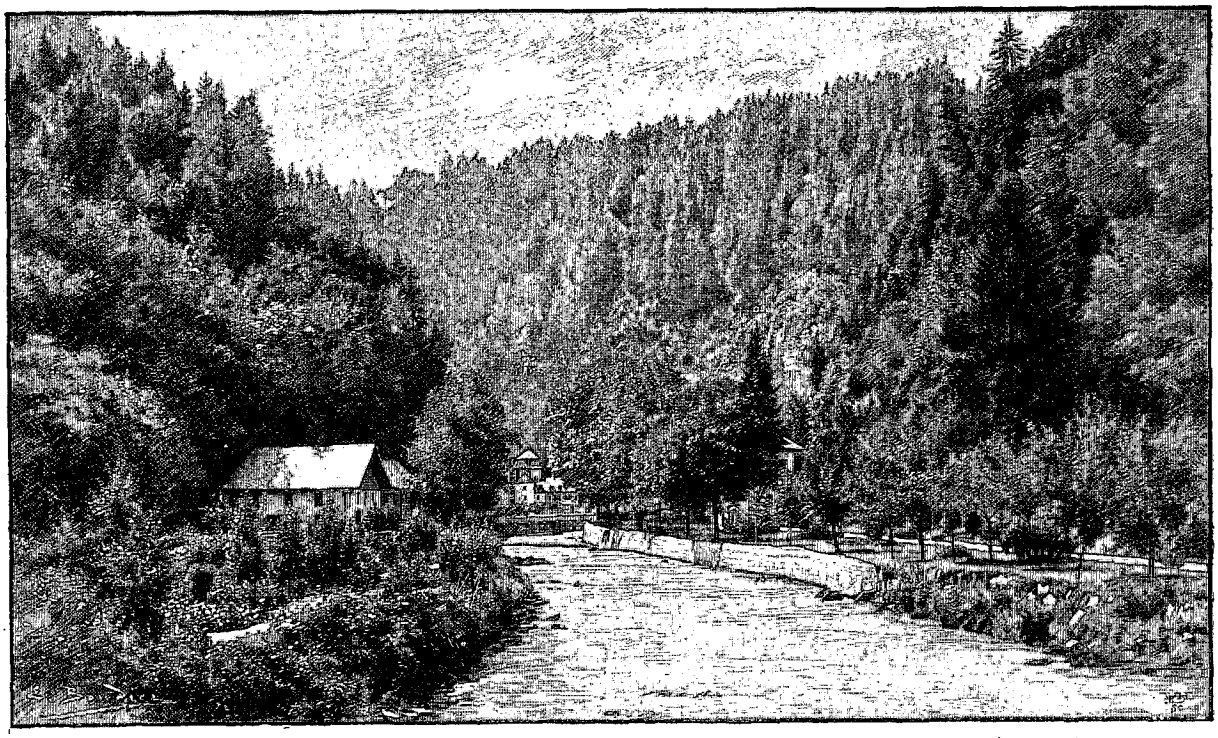
La ruine de ces riches provinces n'est donc pas absolument irrémédiable.

Résumé d'après des documents japonais par

Gabriel DE ROTON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Gervais : jardins de l'établissement avant la catastrophe. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de Rusché.

LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS-LES-BAINS,

PAR M. CHARLES DURIER,

VICE-PRÉSIDENT DU CLUB ALPIN FRANÇAIS.

12 JUILLET 1892. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quand j'arrivai, le 18 juillet dernier, à Bonneville, la population était encore sous l'impression de stupeur causée par le désastre de Saint-Gervais. On venait de découvrir deux cadavres sur les bords de l'Arve, à 5 kilomètres en amont. La propriété de mon hôte, M. Angel Blanc, couronne une colline, plantée de vignes et de bois, qui domine la ville vers le Môle. Entre les deux chaînes de montagnes qui s'écartent, la vue remonte le cours de la rivière jusqu'au défilé de Cluses. Le 12 juillet, vers 5 heures du matin, M. Angel Blanc était passé sur sa terrasse pour respirer la fraîcheur avant de se mettre au travail. L'Arve, avec sa teinte blanchâtre, coulait à son ordinaire. Il rentre et, un instant après, entend comme le roulement d'un train du chemin de fer. Il se ravise; aucun train ne devait circuler à cette heure matinale. Il va à la fenêtre et voit une vague énorme qui d'une rive à l'autre, pareille au mascaret, mais en sens inverse, suivait bruyamment le cours de la rivière. En hâte il descend à la ville. Déjà la foule s'assemblait sur le pont où l'Arve, profondément agitée, charriait dans une boue limoneuse des monceaux d'herbes, des branches, des troncs d'arbres effeuillés, décortiqués, des planches, des meubles en pièces.

Pendant mon séjour à Bonneville je n'entendis parler d'autre chose. Le procureur de la République, M. Dubouloz, qui, à la première nouvelle, s'était rendu sur les lieux et qui m'a donné, par la suite, beaucoup de renseignements dont je le remercie, m'entretint des résultats de son enquête. Il me mit sous les yeux les photographies prises d'après les cadavres des victimes en vue d'en faciliter la reconnaissance, à mesure qu'on les avait dégagés de la vase ou recueillis sur les bords de l'Arve, à Passy, à l'île de Domancy, à Saint-Martin, à Magland, à Cluses, à Marignier. Ces malheureux corps gisaient étendus côte à côte, par groupes; quelques-uns défigurés, marqués de meurtrissures, vergetés par les branches d'arbres entraînés avec eux; d'autres indemnes, les traits reposés, comme plongés dans le sommeil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'avais rendez-vous à Chamonix avec mon ami M. Joseph Vallot. En traversant le Fayet, je vis l'immense désolation de la plaine, la tache sinistre, l'épaisse coulée de boue recouvrant des hectares de culture, qui déjà séchait, se fendillait, pareille à une terre maudite. Je trouvai M. Vallot à l'observatoire qu'il a fait construire au Rocher-des-Bosses, à 400 mètres au-dessous de la cime du Mont-Blanc. Comme en 1890, avec l'éminent astronome M. Jules Janssen, j'y fus retenu pendant quatre jours par une tourmente de neige et de grêle; mais M. Vallot venait de reconnaître, en compagnie de M. l'ingénieur Delebecque, le glacier de Tête-Rousse d'où s'est détachée l'avalanche qui avait causé le désastre de Saint-Gervais, et me fit part de ses observations. L'exploration me parut si complète et si probante que je jugeai inutile de la recommencer. Je me bornai donc, redescendu dans la vallée, à passer le col de Voza et à suivre les traces de l'avalanche jusqu'à Saint-Gervais. C'est avec l'émotion profonde que m'ont laissée ces deux semaines passées dans la région, que j'écris pour les lecteurs du *Tour du Monde* le résumé d'une catastrophe dont l'horreur est sans exemple dans l'histoire des Alpes.

L'établissement des bains de Saint Gervais occupait le fond d'un ravin étroit à 200 mètres environ au-dessous du village de ce nom, sur la rive droite du Bon-Nant. On y accède par une allée de parc qui s'embranche sur la route de Sallanches à Chamonix, aussitôt après qu'on a passé le pont du Fayet. Des sentiers très rapides, tracés en zigzag à travers les pentes boisées, le mettent en communication avec le village, que la route de voitures n'atteint que par de longs détours. Le Bon-Nant, descendu des hauteurs du col du Bonhomme, alimenté par les eaux du revers ouest du Mont-Blanc, reçoit, sur sa rive droite, à 4 kilomètres environ en amont de Saint-Gervais, le torrent qui lui vient du glacier de Bionnassay. A partir de là et pendant plus de 2 kilomètres il parcourt une vallée bien aérée, puis s'engage dans une fissure profonde, creusée en plein roc, à peine accessible, où il forme une succession de rapides et de cascades. La plus haute de ces cascades, dite *de Crépin*, était une des curiosités de la place; la dernière, la cascade *des Bains*, se rencontre à l'issue du défilé. Aussitôt après la chute, le torrent prend une allure moins agitée, le ravin s'élargit et débouche bientôt dans la vallée de l'Arve.

C'est à la sortie même de la gorge, à cinq minutes à peine de la dernière cascade, qu'était situé l'établissement, composé à l'origine d'un seul corps de logis, autour duquel vinrent se grouper successivement les bâtiments que l'affluence des baigneurs obligea d'y ajouter. Le danger de cette situation frappait bien des habitués des thermes, dont le bruit du torrent, la nuit, troublait le sommeil. Elle eût paru moins inquiétante si l'exploitation des eaux de Saint-Gervais eût été de date ancienne. Mais ce n'est qu'en 1806 qu'elles avaient été découvertes. Jusque-là le ravin, profondément encaissé (on l'a élargi depuis), encombré d'une végétation sauvage, n'était visité que par quelques rares pêcheurs de truites qui remontaient le cours du torrent en sautant de pierre en pierre. C'est même un de ces pêcheurs qui découvrit les sources, dont l'une jaillit au bord du Bon-Nant. La gorge aurait donc pu, dans des temps antérieurs, être le théâtre d'une débâcle sans que l'histoire en conservât le souvenir pour servir d'avertissement. Il existe pourtant dans le pays une vieille tradition de ce genre, et certaines personnes m'avaient affirmé que j'en trouverais la confirmation dans d'anciens registres conservés à la cure de Saint-Gervais. Vérification faite, ces registres n'existent pas, sans que ce soit peut-être une raison pour repousser absolument la tradition.

Le plan des bâtiments figurait assez bien un H majuscule, aligné parallèlement au torrent et dont les jambages seraient inégaux. La barre qui les unissait, ou *bâtiment central*, seul reste de la construction primitive, divisait l'espace intérieur en deux cours; la première, plus spacieuse, dite *cour d'honneur*, la seconde appelée *cour des sources* au centre de laquelle s'élevaient le pavillon thermal et les buvettes. Le bâtiment de gauche dans la cour d'honneur, adossé à la montagne qui supporte le village de Saint-Gervais, était désigné sous le nom de *bâtiment de la montagne*. Celui qui lui faisait face, du côté du torrent, renfermait les grands appartements, salons, salle à manger, et se prolongeait vers le parc par le *bâtiment neuf*. Le bâtiment de la montagne et le bâtiment neuf étaient réservés au logement des baigneurs, et à tous leurs étages, au nombre de trois, régnaient sur la cour des galeries extérieures. Dans la seconde cour on trouvait : à gauche, faisant suite au bâtiment de la montagne, les salles de bains, la chapelle, la chambre des machines; à droite, le *bâtiment* dit *du torrent*. Ce dernier était affecté au personnel de service de l'établissement, tandis que les employés logeaient dans le bâtiment central.

Le bâtiment de la montagne et le bâtiment neuf — celui-ci par sa construction plus récente et plus soignée, celui-là par sa situation excentrique — présentaient une sécurité relative : il n'en était pas de même des bâtiments de la seconde cour — la chapelle et les logements de domestiques — sur lesquels l'avalanche devait d'abord se précipiter et dont les matériaux de qualité inférieure, les cloisons légères, étaient incapables de résistance : à plus forte raison, du bâtiment central situé transversalement. Il est même à remarquer que, comme le torrent, dès la sortie de la gorge, s'infléchit un peu vers la gauche, le bâtiment central se trouvait directement dans l'axe de son cours supérieur.

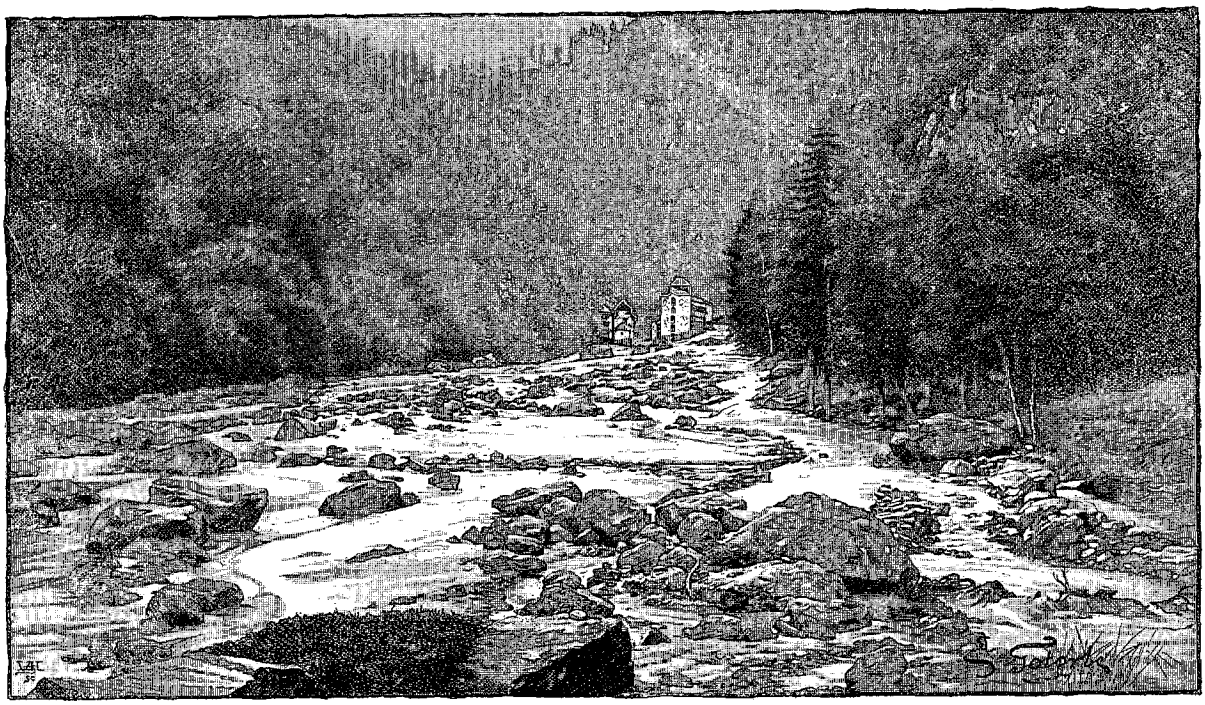
La catastrophe eut lieu, on le sait, dans la nuit du 11 au 12 juillet. Les étrangers n'étaient pas en aussi grand nombre qu'on pourrait le supposer. L'établissement était aménagé pour recevoir quatre cents personnes. Il n'en contenait guère plus du quart. Cent six convives avaient pris place à la table d'hôte, Anglais, Américains, Suisses, Français, Allemands, Italiens —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un Danois qui, quelques jours auparavant, avait échappé à la catastrophe du vapeur le *Mont-Blanc* sur le lac de Genève, et qui devait trouver la mort dans celle-ci. La réunion avait été animée. Après le dîner on avait fait de la musique. Un artiste distingué de Genève, M. Carral, s'était fait entendre sur le piano, et la soirée s'était prolongée un peu plus que de coutume.

A 11 heures, cependant, chacun était rentré chez soi, et tout le monde reposait dans le premier sommeil, quand, vers 1 heure et demie, la catastrophe s'annonça par un bruit étrange et terrible. C'était comme un roulement continu de tonnerre, accompagné d'un violent mouvement de trépidation. Ce bruit s'entendit très loin : jusqu'à Passy, sur l'autre rive de l'Arve, où les habitants se trouvèrent sur pied, en proie à la plus vive terreur, n'apercevant rien, ne sachant ce qui se passait, imaginant quelque écroulement de montagne, comme celui du Dérochoir en 1751.

Tous les habitants de l'hôtel furent réveillés en sursaut, sans avoir le temps de se rendre compte du danger. La trombe d'eau arriva comme la foudre. Entre l'éveil donné et son irruption, c'est à peine s'il s'écoula une minute. En voici la preuve : Madame D... occupait, au premier étage du bâtiment neuf, une chambre contiguë à celle de ses deux jeunes filles. L'une de celles-ci, entendant le bruit, jette un cri d'alarme, se lève et va ouvrir la fenêtre qui donnait sur le torrent. La mère s'élance à bas du lit, pousse la porte de communication : au même instant, un flot de boue pénètre dans la pièce et, en se retirant, emporte la malheureuse femme, tandis que les deux jeunes filles sont l'une projetée au-dessus d'une armoire à



Les jardins de l'établissement après la catastrophe. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de Tairraz.

glace, l'autre roulée sous une commode d'où on la retira, quelques heures plus tard, presque asphyxiée. Si l'on veut bien analyser le temps que put durer chacune des circonstances de ce lamentable incident, on se rendra compte de la soudaineté du désastre. Les constructions qui cédèrent — le bâtiment central, le bâtiment du torrent, et celui des grands appartements — furent emportées en quelques minutes. « Le bâtiment central, dit un témoin oculaire, avança d'une dizaine de mètres, comme glissant sur des roulettes, puis fut dispersé en miettes. » La lave (c'est le terme consacré pour ces torrents d'eau boueuse) furieuse entraîna avec les décombres les malheureux habitants, blessés, mutilés par la chute des toitures, des murs et des planchers. Presque tous furent noyés. Beaucoup, que les remous de l'eau rejetèrent sur les bords ou qu'elle déposa en s'écoulant, périrent lentement, asphyxiés par la boue. Les habitants du hameau des Plagnes, situé sur le grand chemin qui du Fayet conduit à Saint-Gervais-le-village, ont tous déclaré, avec un sentiment d'horreur qui certainement n'était pas feint, que pendant plus d'une demi-heure ils ont entendu d'épouvantables cris de détresse au-dessous d'eux, dans le ravin et la plaine du Fayet. Peu à peu ces cris se sont éteints.

De ceux qui furent ainsi entraînés du premier coup, un très petit nombre réussirent à se cramponner aux épaves flottantes, et furent recueillis encore vivants quelques heures après. Mais, à une exception près, tous ceux même qui ne semblaient avoir que des blessures légères, succombèrent par la suite. La vase absorbée avait empoisonné l'organisme. Seul un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeune employé comptable, récemment engagé, échappa à la catastrophe. D'une nature apathique, insensible à toute émotion, d'un moral qui ne s'affecte de rien, c'est le sourire aux lèvres que le jeune V... raconte son sauvetage. « Le bruit du torrent m'empêchait de dormir, quand soudain, à 1 heure et demie, je sentis une forte secousse, que je pris pour un tremblement de terre; une deuxième secousse survint une minute après et enleva le bâtiment qui bordait le torrent; la première avait rasé le pavillon transversal reliant les constructions latérales. Aussitôt après, je vis osciller le plancher du troisième étage où je couchais, et ne tardai pas à glisser au second, puis au premier, où je restai une minute environ, dans une chambre située près du torrent, voyant crouler autour de moi les plafonds et cloisons des chambres voisines. En ce moment mon compatriote B..., déjà blessé, tomba près de moi et nous nous fîmes nos adieux; puis le plancher sur lequel j'étais fut à son tour soulevé et emporté par la crue. Je fis avec ce radeau improvisé une dizaine de mètres, et le tout bascula dans l'eau. Ne sachant pas nager, je m'accrochai aux poutres et autres épaves qui passaient à proximité, tantôt surnageant, tantôt retombant dans la lave et saisissant de nouvelles poutres. Durant ce trajet j'ai vu passer de nombreux cadavres et j'eus soin d'éviter les blessés, qui auraient pu se cramponner à moi et m'entraîner au fond de l'eau. Arrivé au Fayet, je m'emparai d'une grosse planche, sur laquelle je me mis à califourchon, et continuai ainsi le trajet jusque dans la plaine, où je pris terre dans un champ de blé. Je me croyais sauvé; mais, après un repos de cinq minutes, je m'aperçus que ce champ était envahi de tous côtés par la crue : aussi, sans perdre courage, je me remis sur ma planche et abordai ensuite à la Pallud, près de la ferme Garny. Arrivé en cet endroit, je m'entendis appeler par mon nom et reconnus la voix de Mlle D..., de Sallanches, qui, moins heureuse que moi, était blessée et fut relevée expirante le matin. Je m'évanouis en arrivant près de la ferme, où je fus trouvé à 2 heures un quart. »

Qu'on imagine, pendant ce temps, l'affolement des personnes qui logeaient dans les bâtiments restés debout, mais envahis pourtant par les eaux; les appels désespérés, les gens, demi-nus, courant à travers les corridors, les galeries, montant, descendant les escaliers, ne sachant où aller, par où s'échapper et, — ce qui devait porter la terreur à son comble — l'obscurité presque totale! Le ciel était étoilé, et la pleine lune, à son second jour, brillait au-dessus de l'horizon; mais ni la clarté du ciel ni celle de la lune ne pénètrent dans la gorge de Saint-Gervais. Le vent éteignait les bougies qu'on voulait allumer; on ne respirait qu'une odeur suffocante de pierres brisées; on n'entendait qu'un tumulte affreux, mugissement des eaux, écroulement des murs et cris de détresse; on ne voyait que des bâtiments entiers s'abattant comme des châteaux de cartes, un courant énorme qui remplissait la cour de l'établissement — masse mouvante où s'agitaient des formes étranges et sur laquelle flottait, de temps à autre déchiré par le vent, un rideau blanchâtre fait de vapeur d'eau et de poussière.

Le bâtiment de la montagne est séparé des escarpements boisés le long desquels serpente le sentier qui mène au village par un étroit couloir revêtu, du côté de la montagne, d'un mur de soutènement. Le sol de ce couloir, notablement plus élevé que celui de la cour, se trouve à mi-hauteur, à peu près, du rez-de-chaussée. C'était la seule issue possible, le bâtiment étant cerné par les eaux qui envahissaient le premier étage. Malheureusement, aucune chambre ne prend jour de ce côté.

« L'idée nous vint, dit M. le comte de S. S..., de nous échapper par les fenêtres des water-closets, qui, seules, donnaient du côté de la montagne. Le médecin de l'établissement, le docteur Guyenot, accouru du bâtiment central, venait de sauter par l'une d'elles, essayant d'atteindre le sommet du mur de soutènement. Mais son élan n'étant pas assez fort, il était retombé au fond du couloir en se cassant le bras en plusieurs endroits. Nous attachâmes alors trois draps mis bout à bout. M. de L... descendit le premier avec une petite fille; puis ma femme, qui ne voulait pas se séparer de ses enfants et dont nous eûmes quelque peine à vaincre les résistances. Je pris alors ma fille aînée et un de mes fils, cramponnés à mon cou, afin d'avoir les mains libres. C'est M. de T... qui tenait les draps pendant la descente, avec beaucoup de sang-froid....

« Restait l'institutrice avec un bébé de dix-huit mois. Je songeai d'abord à remonter le prendre, mais il n'y avait pas de temps à perdre, d'autant plus que d'autres personnes encombraient la fenêtre, pressées de sortir à leur tour. Je dis à l'institutrice de lâcher l'enfant et j'eus le bonheur de le recevoir sain et sauf dans mes bras, après un instant de poignante émotion. L'institutrice se laissa glisser la dernière, mais à mi-hauteur elle lâcha la corde improvisée et tomba sur une claie, heureusement sans se faire de mal. Nous ne pouvions, avec quatre enfants de sept à quatre ans et deux femmes, nous occuper de ceux qui nous suivaient; aussi prîmes-nous le sentier raide et rocailleux du village, pieds nus, en chemise, portant chacun un enfant. Le tonnerre des eaux était tel que l'on pouvait croire que cette partie de la montagne allait s'écrouler. Cependant, déjà l'eau baissait. La comtesse, descendue la seconde, avait trouvé un pied d'eau, et quand je reçus le dernier des enfants il n'y avait plus que de la boue. Tout ceci s'est passé *en moins de cinq minutes depuis mon réveil*, et les derniers bâtiments s'écroulaient et fuyaient dans le courant. »

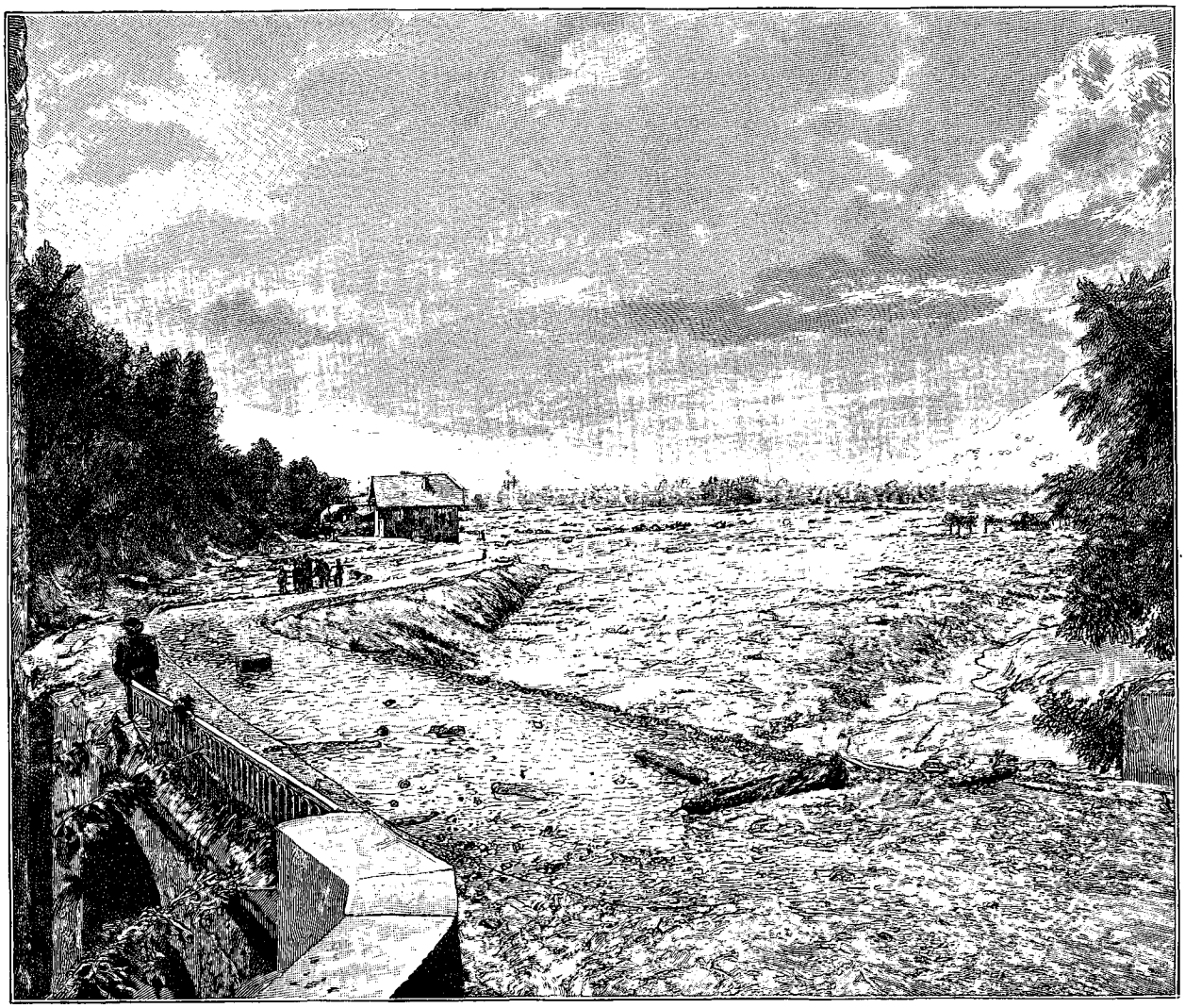
Des scènes pareilles se passaient au bâtiment neuf, mais avec un degré d'épouvante de plus. Ici, nulle retraite : d'un côté le torrent, de l'autre la cour envahie par les eaux. Les têtes furent perdues, le vertige presque général. On voit l'inondation sans cesse grandissante; les yeux se remplissent d'images fantasti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques et la terreur cause de véritables hallucinations.

« Tout à coup, vers une heure et demie du matin, raconte Mme J. U..., de Genève, je suis réveillée en sursaut par un craquement formidable, une sorte de déchirement sinistre. Mon lit flottait littéralement; les murs vacillaient; j'entendais des bruits affreux venant du côté de la montagne. Je m'habille à la hâte, comme je peux. Alors je sens que le bâtiment se déplace, j'ai l'impression qu'il est emporté et je pense à mes enfants, à tous les miens, me voyant perdue. Je cours à la fenêtre et je vois, je devine plutôt à la lueur des étoiles, que les eaux ont envahi tous les bâtiments de l'établissement. Je me précipite dans les couloirs, où se trouvaient mes amis de Genève. Nous montons sur le toit pour nous préserver des eaux qui grossissaient. De là nous dominons l'horrible scène de dévastation. Bien qu'il fasse nuit, la clarté est suffisante pour distinguer le torrent qui continue à tout balayer sur son passage. »

Comme Mme J. U..., la plupart des personnes qui habitaient le bâtiment neuf vinrent peu à peu se réfugier sur la terrasse du pavillon. Le danger passé, elles redescendirent dans leurs chambres pour se vêtir. Quand les secours furent arrivés, on établit, avec des planches, des sommiers, des matelas, des meubles, des malles, des valises, une sorte de pont sur le champ de boue, et chacun s'y laissant descendre le long des draps attachés à la galerie du second étage put gagner le versant de la montagne.



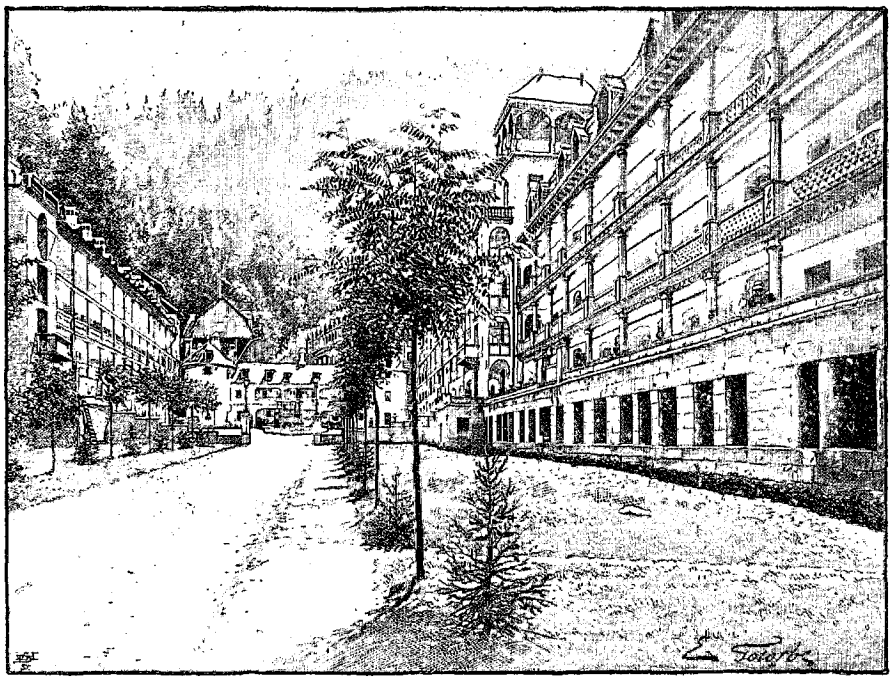
Vue du Fayet douze heures après l'inondation du 12 juillet 1892 (voy. p. 426). — Gravure de Ruffe, d'après une photographie de Tairraz.

« De ce lieu de sûreté, ajoute Mme J. U..., nous entendions les cris de détresse des malheureux que le torrent n'avait pas entraînés ou que les rochers et les glaçons n'avaient pas broyés sur le coup. Mais il nous était impossible de leur porter le moindre secours. Nous avons vu vaguement passer dans la demi-obscurité des corps, des débris de toute sorte venant du torrent en amont, car, des bâtiments vieux de l'établissement il ne restait plus rien. A ce moment j'ai vu positivement le bâtiment neuf se déplacer ; les plafonds doivent être tous défoncés, et je puis vous affirmer qu'on verra que le bâtiment a été déplacé, s'il est encore debout. »

Il y a, sans doute, dans ce récit pathétique, des traits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exagérés, des visions purement imaginaires (la dernière, par exemple) — intéressantes à noter, cependant, parce qu'elles décèlent le trouble d'esprit dont la plupart des hôtes du bâtiment neuf furent atteints. Parmi toutes ces scènes d'affolement, on cite l'histoire d'une dame anglaise qui, surprise par le bruit effrayant dont elle ne comprenait pas la cause, ferma sa porte à double tour, mit la clef dans sa poche, puis, une fois correctement vêtue, se mit à écrire une lettre de dernier adieu à sa famille. Si le fait est vrai, cette dame prenait à son insu le meilleur moyen d'échapper au péril, et si les habitants du bâtiment neuf eussent été paralysés par la peur au point de ne pas chercher à fuir, le nombre des victimes eût été moins considérable. Beaucoup, malheureusement, perdant toute possession d'eux-mêmes, enjambèrent les balustrades des galeries et se précipitèrent dans le torrent ou s'enlisèrent dans la vase. Même le sauvetage — évasions par les fenêtres, établissement d'un pont sur les vases encore molles — n'allait pas sans de grands risques. Il y eut des actes de sang-froid et de courage. Un garçon coiffeur de l'établissement, nommé Émile Denzler, se signala tout particulièrement par son intrépidité et sa présence d'esprit. Chacun pensa aux siens, beaucoup pensèrent aux autres, et l'on ne conçoit que trop bien que, comme dans un vaisseau naufragé, tous eussent hâte d'atteindre la terre ferme. La catastrophe, cependant, fut à la fois si subite et si passagère, elle produisit si rapidement tous ses effets désastreux, que, par le fait, les sauvetages ne sauvèrent guère que les personnes qui étaient déjà sauvées et qui eussent quitté les bâtiments sans danger, si elles eussent pu attendre le jour.



L'établissement de Saint-Gervais avant la catastrophe (vue prise du parc). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de Rusché.

Les premières clartés de l'aurore dévoilèrent toute l'étendue du désastre. Le bâtiment de la montagne — dont tous les hôtes avaient été sauvés — et le bâtiment neuf restaient debout, ce dernier, pourtant, assez fortement endommagé vers le torrent. Le sol, boueux, jonché de pierres et de débris de toute espèce, s'était exhaussé dans les cours, de façon à enterrer complètement le rez-de-chaussée. Un enduit grisâtre marquait le niveau des eaux jusque sous la galerie du second étage et tranchait si vigoureusement sur la blancheur des murs, qu'on pouvait, à première vue, le prendre pour une couche de badigeon. De l'aile droite de la cour d'honneur et du bâtiment du torrent, il ne subsistait que des cloisons chancelantes sous des lambeaux de toiture. Le bâtiment central avait été balayé sans laisser de traces. Sa place était marquée par deux énormes blocs de rocher, précipités de la gorge du Bon-Nant et dont l'un cubait 250 mètres — comme s'il eût été abattu d'une pièce par cet effroyable coup de bélier. Vers la montagne, dans la petite cour, les murs d'avant étaient effondrés, les intérieurs dévastés et la chapelle béante montrait son escalier tordu, son plafond pendant à des tiges de fer, ses décors balafrés d'éclaboussures, tandis que, au-dessus de l'autel, la grande fresque du Seigneur et des anges était restée intacte et qu'on pouvait lire à l'entour, sur un fond d'or encore éclatant, ces mots qui semblaient empreints d'une cruelle ironie :

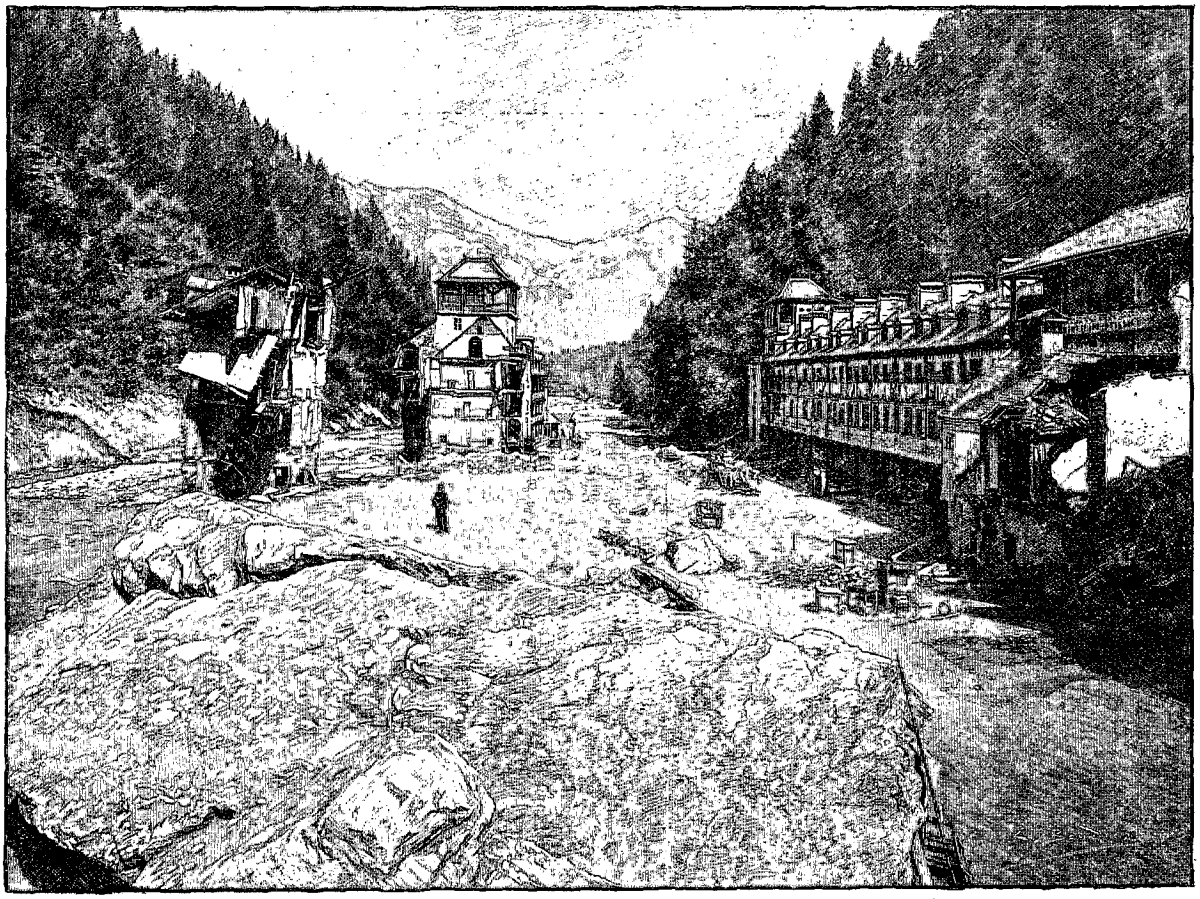
Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.

La scène en aval de l'établissement n'était pas moins lamentable. Une dépendance isolée, en avant du bâtiment de la montagne, avait été rasée à niveau du sol. Le pont du Fayet, pont d'une arche, jeté sur le Bon-Nant pour le passage de la route de Sallanches, avait résisté, mais la balustrade en fer avait été déchaussée et entraînée avec les plaques qui la supportaient; le tablier était recouvert de pierres d'assez grosse dimension. Sa résistance même avait ajouté au désastre. Devant cet obstacle, la trombe d'eau s'était déversée vers la gauche, rompant la route et emportant une partie des maisons du Bas-Fayet qui la bordaient. Une de ces maisons, en bois sur soubassement de maçonnerie, fut transportée flottant à près de 800 mètres, et déposée presque intacte, la toiture encore entière, avec une pauvre femme qui l'occupait et qui, de la sorte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut miraculeusement sauvée. De la route à l'Arve, les eaux s'étalèrent sur 150 hectares de terrain, arrachant les vergers, recouvrant les cultures d'une couche épaisse de limon et de gravier. L'Arve monta de 80 centimètres. Les rives furent jonchées de troncs d'arbres, de branchages déchiquetés, mis en pièces. Tous les îlots, tous les bas-fonds furent parsemés de débris, de poutres, de paillasses, de tonneaux, de roues de voiture, d'objets sans forme et sans nom.

A l'Arve s'arrêtaient les ravages du torrent, mais on sut bientôt que la vallée supérieure n'avait pas été moins éprouvée. L'avalanche avait suivi dans toute sa longueur le torrent de Bionnassay, ravinant profondément les terrains d'alluvion qui le surmontent, se portant à l'assaut tantôt d'une rive, tantôt de l'autre, selon les sinuosités de son cours, et se rabattant chaque fois dans son lit avec les chalets enlevés, les rochers déchaussés, les arbres déracinés. Avant d'aboutir à la large vallée de Montjoie où il se jette dans le Bon-Nant, le torrent de Bionnassay s'engage dans une fente de rochers, à parois verticales, de 30 mètres au moins de profondeur. Le village de Bionnay est situé à l'issue de ce défilé, à peu près comme l'établissement des bains à l'issue de celui de Saint-Gervais. Les eaux,



Établissement de Saint-Gervais après la catastrophe (vue d'amont). — Dessin de Boudier, d'après une photographie de Tairraz.

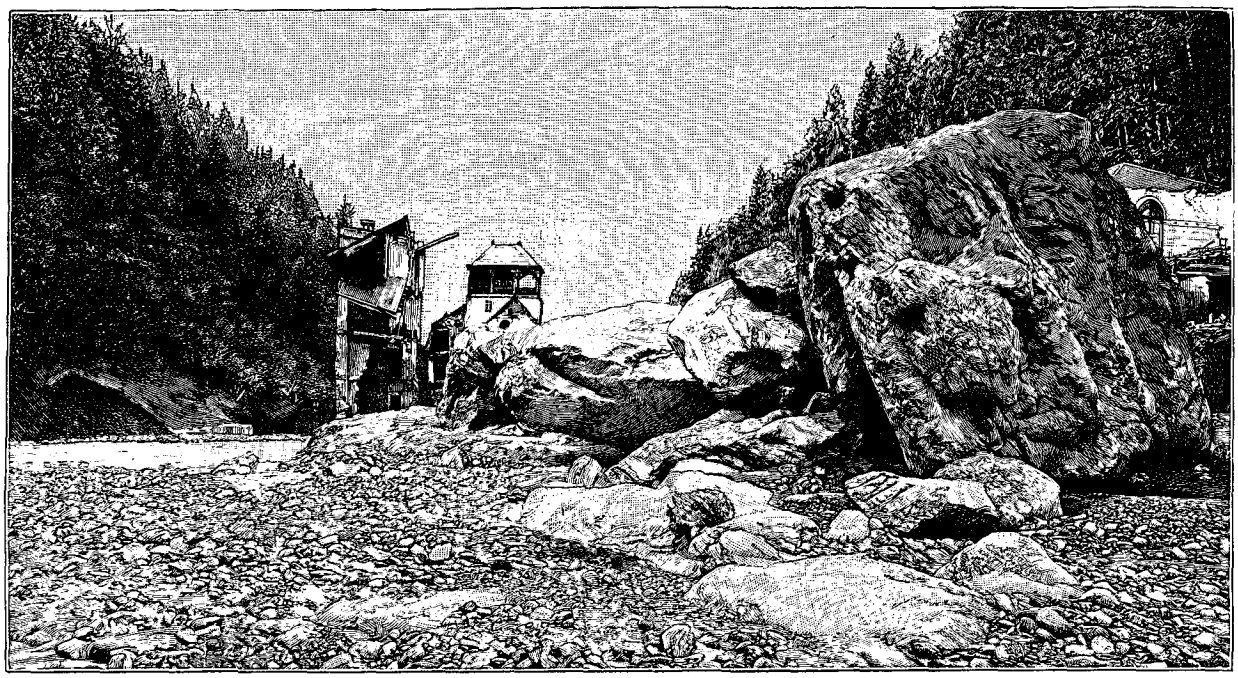
arrêtées par l'encombrement des matériaux qu'elles transportaient, s'entassèrent à une hauteur énorme jusqu'à ce que, la digue rompue, elles se précipitèrent sur le village à la pression de plusieurs atmosphères. A l'exception de la maison d'école, toutes les maisons échelonnées sur le côté gauche de la route furent balayées. La trombe franchit le Bon-Nant, en suspendit le cours, et enleva encore plusieurs chalets de sa rive gauche à 25 mètres au-dessus du fond de la vallée. De là les eaux s'étalèrent sur un plus vaste espace et envahirent les champs, pour se rassembler enfin toutes ensemble et s'engouffrer dans la gorge de Saint-Gervais, en passant sous le nouveau pont de la route de Mégève, dont l'arche est haute de 50 mètres, mais emportant l'ancien pont, dit *Pont du Diable*. Pendant tout ce parcours on observe, d'une berge à l'autre, les oscillations dont nous avons déjà parlé. La lave enlevait les habitations sur une rive, tandis qu'elles étaient respectées sur la rive opposée, quoique à un niveau bien inférieur.

Mais c'est au Pont du Diable qu'on a pu le mieux constater, d'après M. Pricam, de Genève, l'extraordinaire amplitude de ce balancement : d'une part, les sapins tachés de boue jusqu'à 30 mètres au-dessus du thalweg, tandis qu'il n'y en a pas trace à 5 mètres sur l'autre versant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sans qu'on sût d'abord ce qui s'était passé, l'effroyable bruit de la cataracte avait répandu l'alarme dans les pays environnants. Le maire de Sallanches fit sonner le tocsin. Les secours arrivèrent de toutes parts. On s'empressait à soigner les blessés, à retirer les malheureux à demi enlisés dans les vases ou retenus à quelque épave.

Les autorités averties se rendirent en hâte sur les lieux du sinistre : député, préfet, sous-préfet, procureur général, procureur de la République, ingénieurs du département. On organisa des escouades de travailleurs, des détachements de troupes furent requis, et les recherches, le déblaiement, se poursuivirent avec toute l'activité possible. Il est probable qu'on ne saura jamais le nombre des victimes, la régisseuse des Bains, Mme Fauron, ayant été noyée, et tous les registres et papiers de l'établissement enlevés par l'inondation. Une évaluation officielle en donne 24 pour les villages de Bionnassay et de Bionnay (vu la saison des pâturages, la plupart des paysans étaient en montagne), 12 au Fayet; à l'établissement des bains, 71 baigneurs, dont 36 seulement ont été retrouvés, et 53 domestiques des deux sexes, tant du personnel de l'hôtel que de ceux attachés aux baigneurs. En défalquant ces chiffres du nombre d'habitants constaté à l'hôtel le 11 juillet au soir, on arrive à ce résultat que 35 baigneurs et seulement 7 domestiques auraient été sauvés. Mais, nous le répétons, ce n'est là qu'une évaluation : si toutes les personnes qui ont été recherchées ou réclamées, et pour lesquelles des lettres ou des télégrammes ont été adressés aux Bains, ont réellement disparu dans le désastre, le nombre des victimes dépasserait 200. Beaucoup furent retrouvées ensevelies dans les vases, sans blessures. Leur corps enduit de boue, leur attitude, évoquaient le souvenir des ébauches en terre glaise qu'on voit dans les ateliers de sculpteurs. D'autres, ceux de Bionnay, notamment, entraînés à travers la gorge rocheuse de Saint-Gervais, précipités dans la cascade de Crépin, étaient horriblement mutilés. Longtemps encore après, l'Arve charria des cadavres qui venaient s'échouer sur ses bords. On en découvrit jusqu'à Seyssel, dans le Rhône. Le nombre seulement de ceux qui furent recueillis aux alentours des bains fut tel que le cimetière de Saint-Gervais se trouva trop exigu pour les recevoir, et qu'il fallut procéder à une expropriation sommaire pour obtenir un terrain où ces tristes dépouilles ne devinssent pas une cause de pestilence pour la population du village.

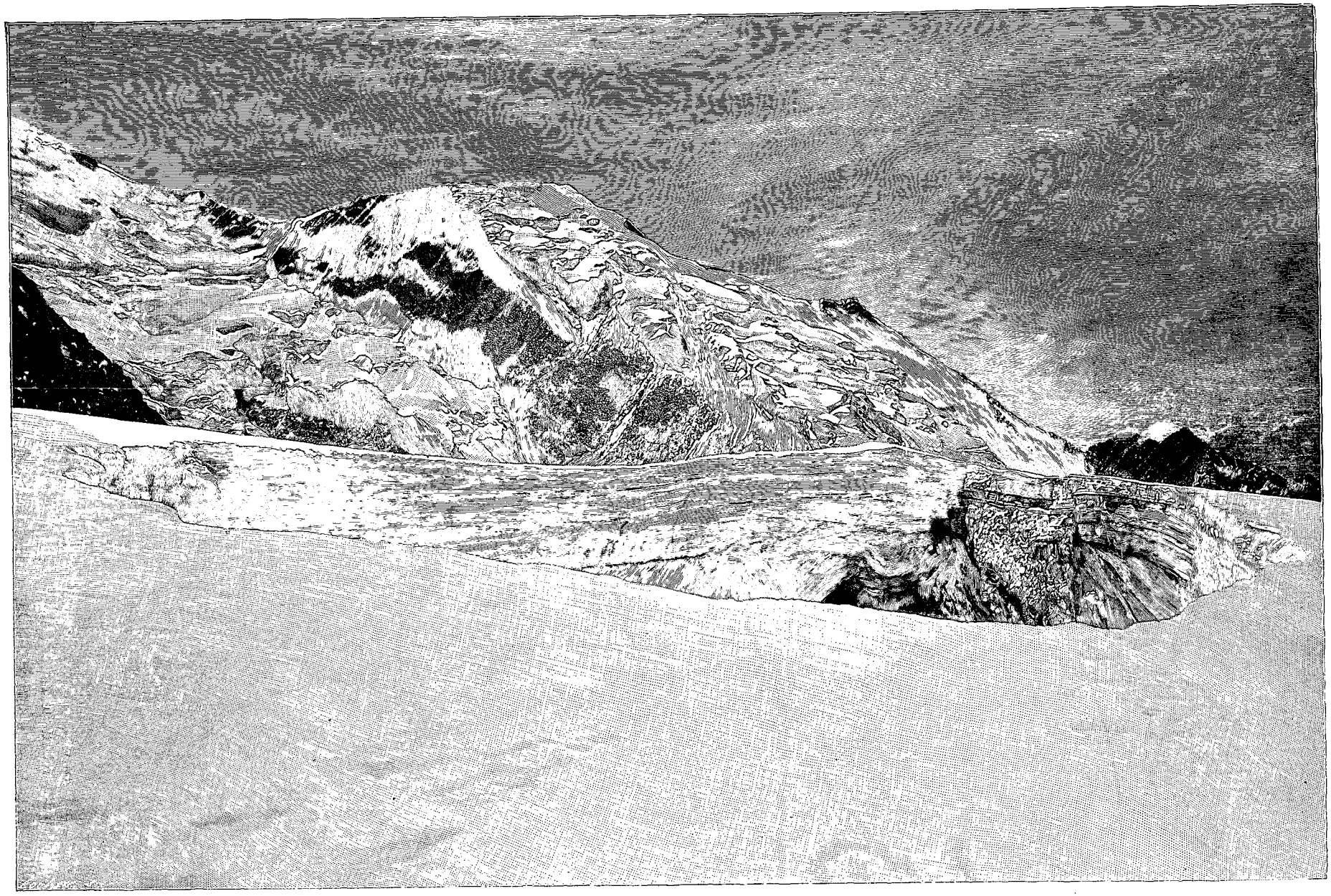


Les bains de Saint-Gervais après la catastrophe (la cour des sources). — Gravure de Maynard, d'après une photographie de Tairraz.

Les pertes matérielles ont été considérables. Une première évaluation les fixe à plus de 1 200 000 francs pour les propriétés particulières, y compris l'établissement des bains, situées sur les communes de Saint-Gervais, Passy et Domancy. Le village de Bionnay, construit en bois à l'exception de l'église et de la maison d'école, celui du Fayet, ont été presque anéantis. En maint endroit, les routes, ponts, passerelles, digues, canaux d'irrigation, ont été détruits, les récoltes enlevées, les moulins renversés, les champs, les jardins, les prés, profondément ravinés. Dans le val de Montjoie, entre Bionnay et le hameau de Vernet, sur une longueur de 3 kilomètres, une partie du courant, empruntant la chaussée de la nouvelle route en cours d'exécution, a bouleversé les talus et à demi comblé les tranchées.

Bien que les heures de nuit où s'est produite l'ava-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

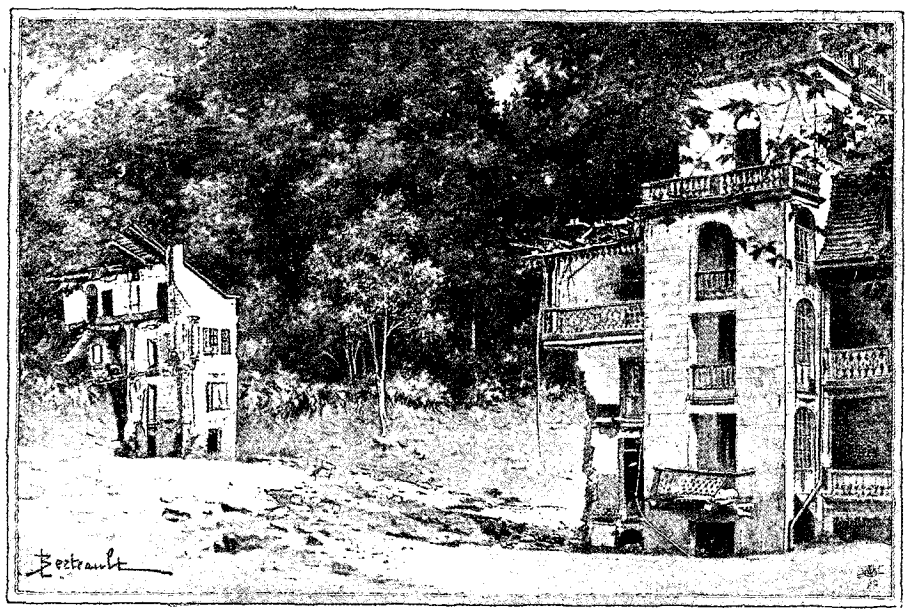


Glacier de Tête-Rousse et Aiguille de Bionnassay ; cratère d'effondrement (3 200 mètres d'altitude) (voy. p. 428). — Gravure de Bocher, d'après une photographie de Tairraz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lanche rendent les témoignages quelque peu incertains, il paraît possible d'en déterminer la vitesse avec un degré d'exactitude suffisant. Les époux Mugnier, qui tiennent le pavillon de Bellevue au col de Voza, à proximité du point où commença l'avalanche, estiment qu'elle se produisit à minuit et demi. « C'était un train épouvantable, disent-ils ; toute la maison a remué. Nous avons pensé que c'était de la glace, parce qu'il en tombe continuellement de la pente des Rognes. » Leur déclaration, quant à l'heure précise, est confirmée par celle des ouvriers employés à la carrière d'ardoises du Prarion. Ceux-ci eurent le temps de descendre au col et de remonter, soit une demi-heure environ, sans cesser d'entendre le bruit, quoiqu'il s'éloignât progressivement. D'autre part, les récits des survivants de l'établissement des bains, notamment celui du jeune V..., qui ne s'était pas endormi, s'accordent pour fixer vers 1 heure et demie l'arrivée de la trombe d'eau. Celle-ci aurait donc mis une heure à parcourir l'intervalle de 12 kilomètres qui sépare la base du glacier de Bionnassay de l'établissement des bains. C'est une vitesse moyenne de 200 mètres par minute, vitesse qui ne paraît pas excessive. Mais il faut observer que le courant dut être arrêté quelque temps dans la gorge de Bionnay. En outre, se portant alternativement d'une rive à l'autre, il décrivait une courbe flexueuse, au lieu de suivre la ligne directe. On affirme qu'un homme échappé à la ruine du village de Bionnay eut le temps d'arriver, tout courant, à Saint-Gervais pour demander des secours, et qu'on se disposait à le suivre quand on entendit le tumulte des eaux dans le ravin. Avec quelque réserve qu'il convienne d'accueillir des rapports de ce genre il est certain que la faible pente du val de Montjoie aura retardé la marche du fléau. Il résulte, d'ailleurs, des observations de M. Duparc, que la lave devait avoir acquis un état de compacité extraordinaire : elle avançait à la façon d'un liquide visqueux, présentant une surface d'une convexité très accusée, tandis que la partie la plus fluide s'épandait sur les bords.

Nul spectacle, peut-être, n'est plus instructif que celui de la plaine du Fayet pour se représenter l'inconcevable furie dont les eaux durent être animées en débouchant sur l'établissement des bains. Un espace de plusieurs kilomètres carrés est recouvert d'un dépôt boueux qui, sur plusieurs points, atteint une assez grande épaisseur. Or il est établi que l'apport de cette masse immense de déjections ne dura guère plus d'un quart d'heure. Cette constatation, jointe à celle de la densité de la lave, explique comment des pierres d'un assez fort volume, telles que celles qui recouvraient le tablier du pont du Fayet, ont pu être, non seulement roulées, mais charriées à flot. On a été jusqu'à prétendre que les énormes blocs déposés en avant du bâtiment central des bains et qu'on ne manquera pas de remarquer au premier plan de plusieurs de nos gravures provenaient du chantier de construction du nouveau pont jeté à Bionnay pour le passage de la route rectifiée du val de Montjoie. Longueur du trajet à part, des pierres d'une pareille grosseur n'auraient pu franchir l'étroite gorge de Saint-Gervais. Il a été reconnu depuis qu'elles avaient été arrachées à la cascade de Crépin. La cascade est encore à une certaine distance des bains, et le fait du transport de ces blocs depuis là est déjà assez extraordinaire pour se passer d'amplification.

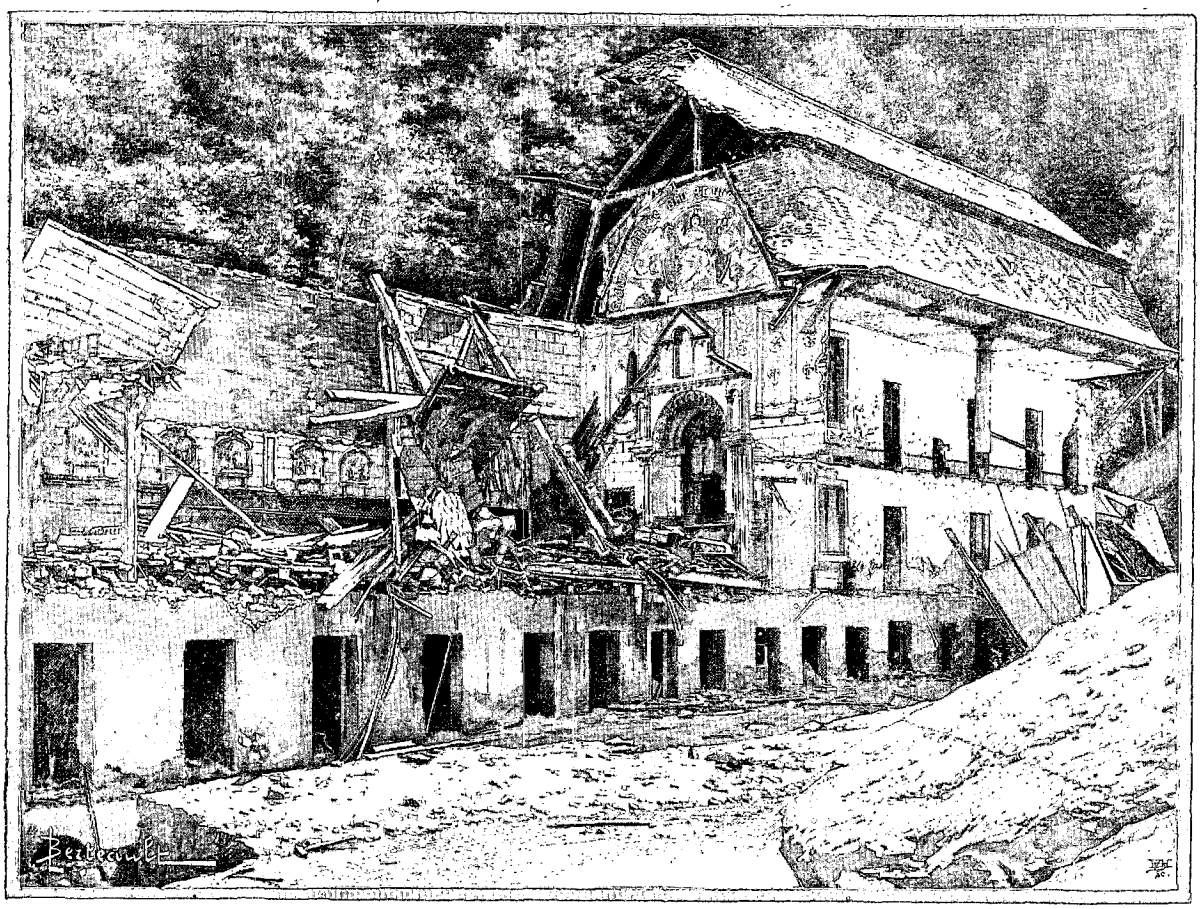


Le bâtiment du torrent après la catastrophe. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de Rusché.

On s'est demandé si la lave avait été le seul agent de destruction et si une trombe d'air, entraînée par la coulée boueuse, n'avait pas pu contribuer aux dégâts. Certains habitants de Saint-Gervais prétendent avoir été avertis par « une poussée d'air qui a fait trembler les maisons comme des feuilles », et, aux bains, plusieurs personnes déclarent « avoir ressenti tout d'abord un violent coup de vent qui fouettait les vitres en les criblant de cailloux ». Par contre, un homme de Bionnay, dont le chalet était situé sur la rive gauche du torrent, raconte que, éveillé par le bruit, « il ouvrit sa fenêtre, pensant qu'il faisait grand vent, et remarqua que les feuilles des arbres ne bougeaient pas ». Il serait malaisé de se prononcer entre des assertions aussi contradictoires, si l'on ne savait que de pareilles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trombes d'air peuvent se produire sans que l'ébranlement se propage sur les côtés. Il faut observer, d'ailleurs, que les habitants de Saint-Gervais, enfermés dans leurs demeures, n'ont pu faire qu'une supposition — exactement la même que celle de l'homme de Bionnay avant qu'il ouvrît sa fenêtre, — et que la trépidation de leurs maisons est très suffisamment expliquée par le passage désordonné de la lave dans le ravin. Une preuve péremptoire que l'agitation de l'atmosphère n'a pas été assez violente pour causer de sérieux dégâts à Saint-Gervais, c'est que ni les toitures des bâtiments des bains qui sont restés debout, ni les galeries, ni les fenêtres au-dessus du niveau de la crue, n'ont souffert de dommage. J'ai également été frappé de voir, tant dans la gorge de Saint-Gervais que dans celle de Bionnay, que les arbres qui dépassaient ce même niveau n'avaient pas de branches cassées, ce qui n'eût pas manqué d'arriver s'ils eussent été saisis par une tourmente atmosphérique de quelque intensité. M. Peloux, inspecteur des forêts à Bonneville, à qui je dois beaucoup de reconnaissance pour les renseignements qu'il m'a fournis, est cependant d'un avis contraire. Ayant assisté à la découverte du cadavre d'un malheureux vieillard écrasé, à Bionnay, sous la



La chapelle (voy. p. 422). — Dessin de Berteault, d'après une photographie de Tairraz.

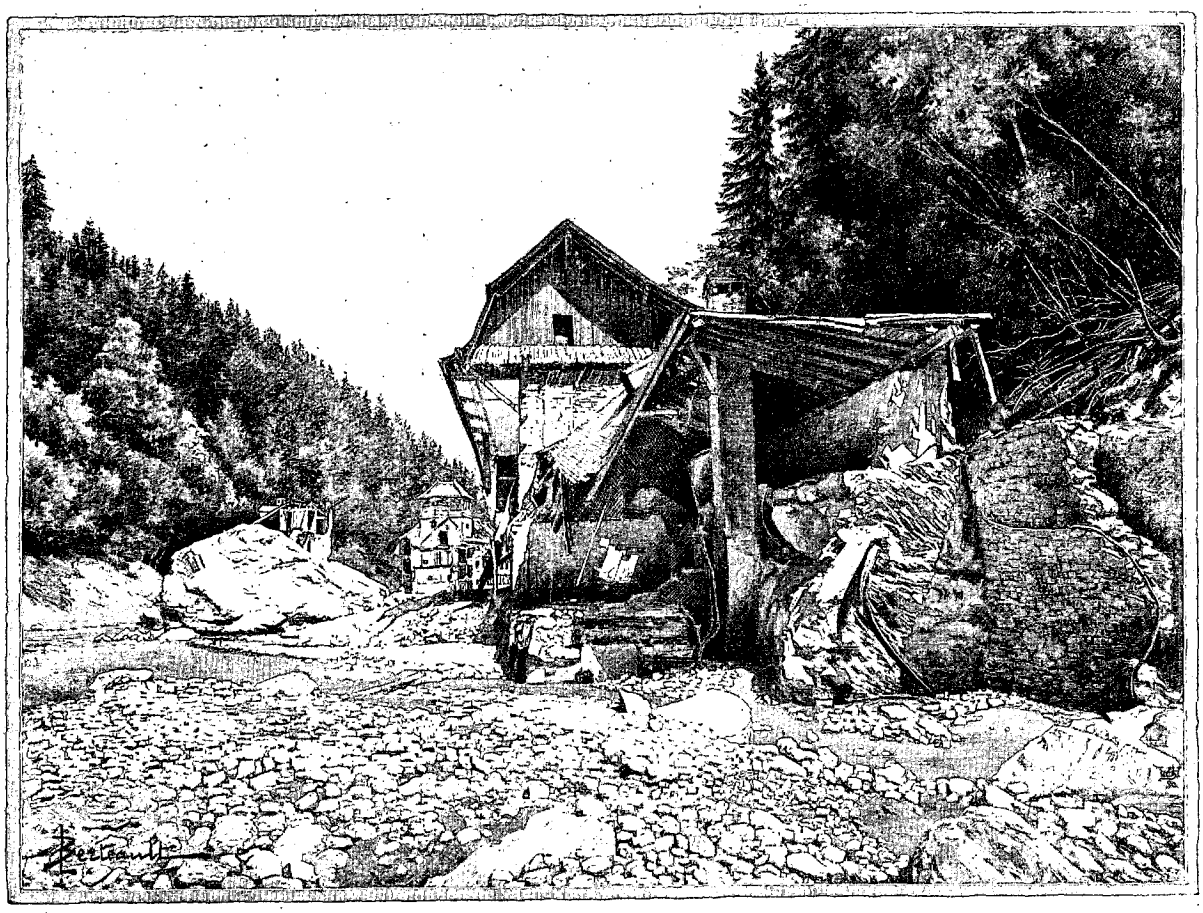
ruine de sa maison, il a observé que ni le corps, ni aucun objet à l'intérieur n'était contaminé de boue et n'indiquait le passage des eaux. Il est donc fort possible que le déchargement subit des eaux par la gorge de Bionnay ait causé un coup de vent assez impétueux pour renverser les frêles édifices de bois sur sa rive droite, tout en respectant la maison d'école, construite en pierre.

Des débâcles de cette sorte, sinon aussi terribles dans leurs résultats, se sont produites plus d'une fois dans les Alpes. Il suffit de rappeler l'inondation de la vallée de Bagnes en 1818. Celle-ci avait eu pour cause la formation d'un lac temporaire derrière un écroulement du glacier de Gétroz qui vint à barrer le cours de la Dranse. La digue rompue, une énorme masse d'eau se précipita sur la vallée, formant une vague de plus de 30 mètres de hauteur, enlevant cent trente chalets, une forêt entière et une immense quantité de terre et de pierres. L'analogie de la catastrophe de Saint-Gervais avec celle de Bagnes était si évidente que, à la première nouvelle, les personnes qui ont quelque connaissance de la montagne n'hésitèrent pas à lui attribuer la même origine et pensèrent qu'une embâcle avait dû se former en front du glacier de Bionnassay. Il fallut vite renoncer à cette opinion. Les témoignages des montagnards, les reconnaissances opé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rées par divers explorateurs, M. Duparc, professeur à l'Université de Genève, M. A. Forel, le savant glaciairiste de Morges, établirent que l'avalanche était descendue du glacier de Tête-Rousse, situé par 3 200 mètres d'altitude absolue, à la base de l'Aiguille du Goûter, un des contreforts du Mont-Blanc. Roulant alors sur la pente escarpée, haute de 1 500 mètres, de la montagne des Rognes, elle s'était précipitée sur la moraine droite du glacier de Bionnassay, dont elle avait emporté une partie considérable, avant de se jeter dans le lit du torrent. Nul doute n'était possible d'ailleurs : non seulement des hauteurs voisines, mais de plusieurs points de la vallée de l'Arve et jusqu'à Sallanches, on voyait la brèche ouverte à la base du glacier. Je l'ai même très nettement distinguée du sommet du Môle, à 40 kilomètres de distance.

Le glacier de Tête-Rousse n'a guère que 40 hectares de superficie. Bien que les ascensionnistes au Mont-Blanc, par la voie dite de Saint-Gervais, le rencontrent en chemin, il est peu connu. Les *Itinéraires* n'en font pas mention, les meilleures cartes ne le nomment pas et en tracent inexactement les contours. Mais les personnes qui ont lu les *Voyages dans les Alpes* de Saussure se souviendront, peut-être, d'un passage

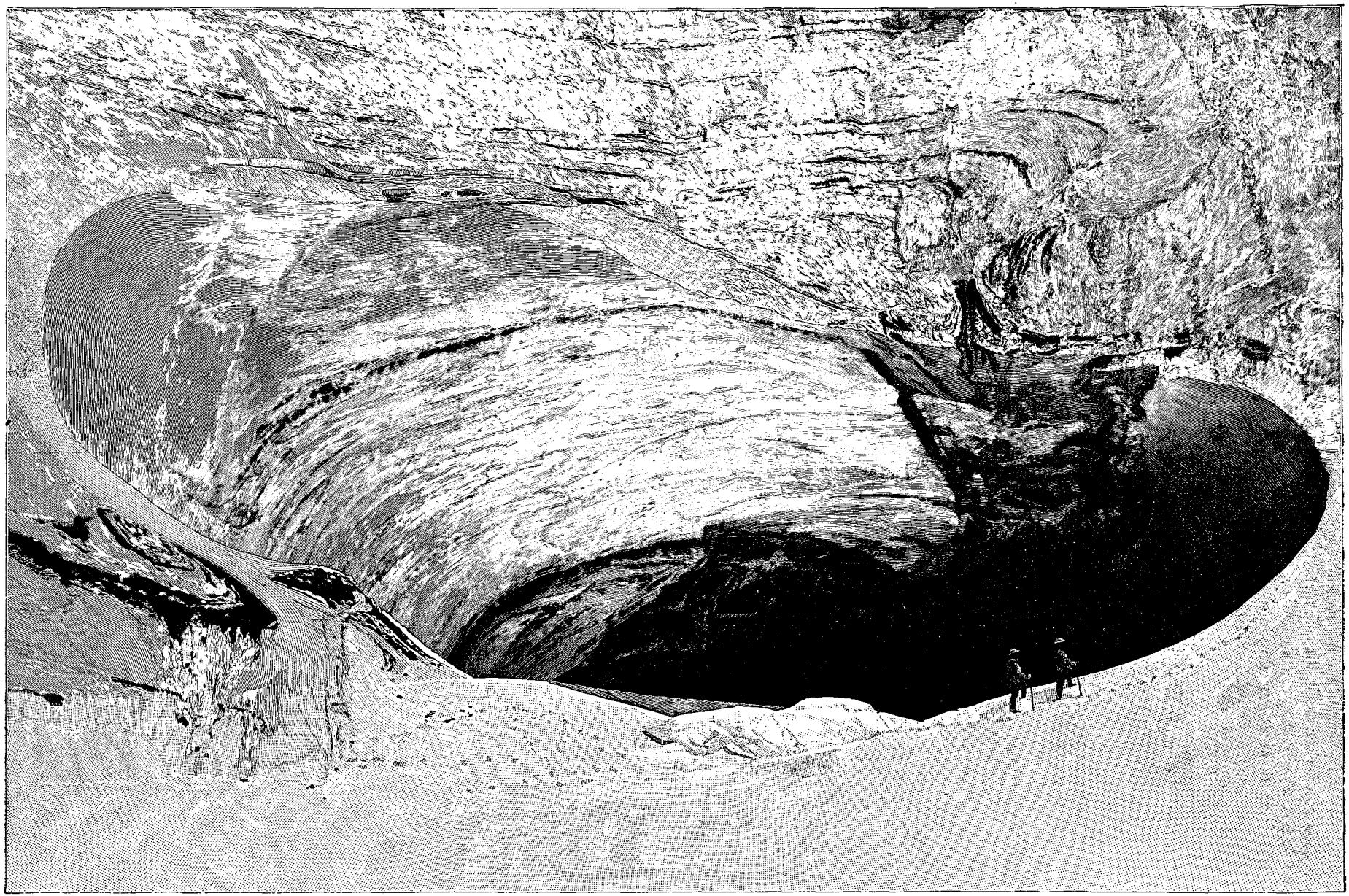


Partie des bains de Saint-Gervais après la catastrophe (vue d'amont).— Dessin de Berteault, d'après une photographie de Tairraz.

relatif à la tentative d'ascension du célèbre naturaliste de Genève par l'aiguille du Goûter. « La situation de la cabane que mes guides avaient fait construire au pied de l'Aiguille pour nous servir de refuge était la plus heureuse qu'il fût possible de choisir dans un endroit aussi sauvage. Elle était appliquée à un rocher, à quinze ou vingt pas au-dessus d'un petit glacier couvert de neige, dont il sortait une eau claire et fraîche qui servait à tous les besoins de la caravane. » Le petit glacier est le glacier de Tête-Rousse, et c'est le ruisseau d'eau claire et fraîche, démesurément grossi, qui a dévasté Saint-Gervais.

M. Forel pensa d'abord qu'il n'y avait eu qu'une avalanche énorme de glace, qui, tombant au bas de la pente des Rognes, se serait pulvérisée et pour ainsi dire réduite en bouillie par la violence du choc. Mêlée alors aux graviers de la moraine, délayée dans l'eau du torrent de Bionnassay, chargée du produit de ses érosions dans les berges des vallées, la masse entière aurait accompli son trajet de 13 kilomètres jusqu'à l'Arve, assez dense pour porter dans son épaisseur de gros blocs de pierre, assez fluide cependant pour s'écouler avec une puissance irrésistible sur une pente moyenne de 10 pour 100. Il est certain qu'une portion du glacier s'est détachée. On a remarqué de nombreux blocs de glace sur le parcours de l'avalanche et jusque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Glacier de Tête-Rousse; cavité d'où partirent les eaux. — Gravure de Bocher, d'après une photographie de Tairraz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

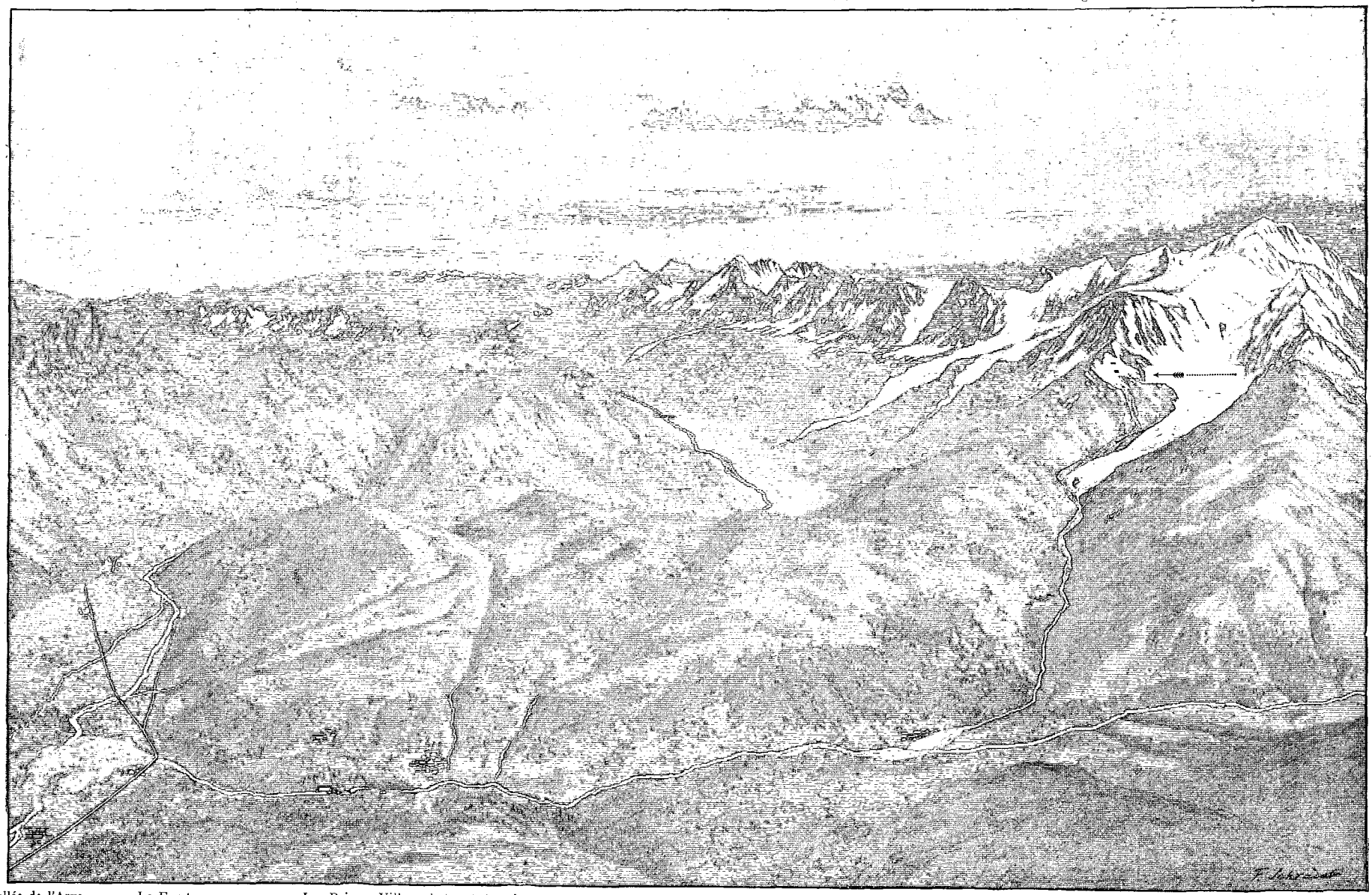
dans l'Arve, à 15 kilomètres de Saint-Gervais. Mais cette théorie, où l'eau ne jouait qu'un rôle secondaire, avait le tort d'oublier que, lors de la catastrophe de Bagnes, la partie antérieure du glacier de Gétroz, tombant aussi d'une grande hauteur, était restée sur place, et que sa chute, loin d'entraîner de telles conséquences, serait passée inaperçue si elle n'avait suspendu le cours du torrent.

Le plus vraisemblable, c'est qu'il s'était formé dans le glacier même un lac qui, pour quelque cause inconnue, se serait soudainement vidé. L'existence de pareilles *poches d'eau* a été plusieurs fois constatée, et leur rupture explique ces crues soudaines de certains torrents glaciaires dont M. Heim a étudié un remarquable exemple dans le massif du Tœdi. Elles se produisent, en général, dans ce qu'on appelle les *crevasses de fond*, c'est-à-dire dans les crevasses qui n'ont pas d'orifice à la surface du glacier. Elles peuvent aussi provenir, selon M. Peloux, d'un de ces entonnoirs connus sous le nom de *moulins*, où s'engouffrent les eaux superficielles des glaciers : mais, à notre avis, ce ne saurait être le cas pour le glacier de Tête-Rousse, qui a trop peu d'étendue pour qu'il puisse se former à sa surface des ruisseaux de quelque abondance. Quoi qu'il en soit, quand ces poches d'eau aboutissent directement au lit rocheux, les eaux qui s'y rassemblent par les mille canaux qui circulent à travers la masse glaciaire, trouvent un écoulement facile et vont grossir le torrent terminal. Mais il peut arriver qu'elles soient tout à fait intérieures, en sorte que l'eau ne trouve plus d'issue ou qu'il ne s'en échappe qu'une quantité insignifiante. Les montagnards prétendaient d'ailleurs avoir remarqué, à l'appui de cette explication, que, depuis quelque temps, le ruisseau de Tête-Rousse avait notablement diminué de volume.

Ces vues ont été pleinement confirmées par l'exploration à laquelle ont procédé, le 19 juillet, MM. J. Vallot et A. Delebecque, accompagnés de M. Étienne Ritter et des guides Gaspard Simon et Alphonse Payot, de Chamonix. Ces messieurs ne se bornèrent pas à reconnaître du dehors la brèche existant à la base du glacier : ils pénétrèrent à l'intérieur malgré le danger imminent des blocs de glace prêts à se détacher de la voûte. Le front du glacier, resserré entre deux arêtes rocheuses convergentes, se terminait par une paroi presque verticale de 40 mètres de hauteur, sa section figurant, à peu de chose près, une demi-circonférence de 100 mètres de diamètre. La cavité qui s'ouvrait dans cette paroi affectait une forme lenticulaire de 40 mètres de diamètre sur 20 de hauteur. A peu de distance de son ouverture, elle se ramifiait en deux couloirs, dont l'un, celui de droite, était presque entièrement obstrué par les glaçons. L'autre couloir paraissant plus accessible, les explorateurs s'y engagèrent et, après avoir fait une centaine de pas, furent surpris de se trouver tout d'un coup à ciel ouvert. Ils étaient au fond d'une sorte de cratère qui prenait jour sur le plan du glacier. Ce puits, de forme à peu près cylindrique, mesurait 80 mètres dans son plus grand diamètre, 40 mètres dans le plus petit; ses parois verticales avaient une hauteur de 40 mètres; le fond en était encombré de quartiers de glace comme s'il eût été fermé à l'origine par une voûte qui se serait effondrée. Jusqu'à une hauteur de 25 à 30 mètres, on observait dans la glace vive et transparente des parois ces larges surfaces concaves, à bords arrondis, qui attestent d'une façon irréfragable le séjour prolongé des eaux. MM. Vallot et Delebecque estimèrent à 100 000 mètres cubes la quantité d'eau qui s'était emmagasinée, tant dans ce réservoir que dans la cavité d'entrée, sans tenir compte de leurs prolongements possibles : en effet, sur un des côtés du puits s'ouvrait une énorme fissure, où coulait un ruisseau et qui communiquait probablement avec d'autres vides intraglaciaires. Il était dès lors manifeste que le déversement subit de ce lac intérieur avait été la cause première de la catastrophe. Quant à dire quel accident avait pu en provoquer la rupture, il semble qu'on n'eût que l'embarras du choix. Le seul profil du glacier, dont l'extrémité reposait sur un fond de cuvette suivi d'une pente très accentuée, faisait voir tout ce que cette construction avait de fragile et d'instable : qu'un mouvement de progression ait fait avancer le glacier au delà du seuil rocheux où il s'arrêtait, que la pression des eaux soit devenue trop forte, ou que, enfin, la voûte du cratère se soit écroulée, — l'effet était le même : le front du glacier cédait, donnant ouverture aux eaux. Un glacier miné de la sorte était une menace constante et malheureusement ignorée.

Malgré la force prodigieuse que dut acquérir une pareille masse d'eau tombant d'un bond par une pente de 1 500 mètres de hauteur, l'avalanche n'aurait pas fait des dégâts aussi considérables, si elle n'avait rencontré, dans l'étendue de son parcours, certaines dispositions locales pour lui communiquer une nouvelle impulsion et en accroître la violence. On peut, ce semble, relever jusqu'à quatre de ces points critiques. Les curieuses observations de M. Franz Schrader aux Bossons ont fait voir que les moraines se délitent fréquemment sous l'influence des eaux atmosphériques. Dans cet état d'émiettement et d'infiltration, la moraine du glacier de Bionnassay, fortement entamée par la trombe d'eau, a dû se résoudre presque instantanément en une coulée pâteuse d'un volume énorme. Nous avons déjà décrit les effets désastreux de l'embâcle qui s'est produite dans la gorge de Bionnay. Un peu au delà, l'avalanche, en se jetant par le travers dans le torrent du Bon-Nant jusqu'à rejaillir à 25 mètres plus haut sur la rive opposée, en aura arrêté le cours pendant un temps assez long pour que les eaux amoncelées se soient précipitées ensuite avec une puissance irrésistible. Il est bien connu, à Chamonix, que lorsque le ruisseau de la Griaz, d'un débit insignifiant en temps ordinaire, subit une forte crue, l'Arve, qui le reçoit, reflue jusqu'à 4 kilomètres en amont. Enfin, les cataractes de Saint-Gervais donnèrent, si l'on ose dire, un dernier coup de fouet à l'avalanche qui, sans ces recru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

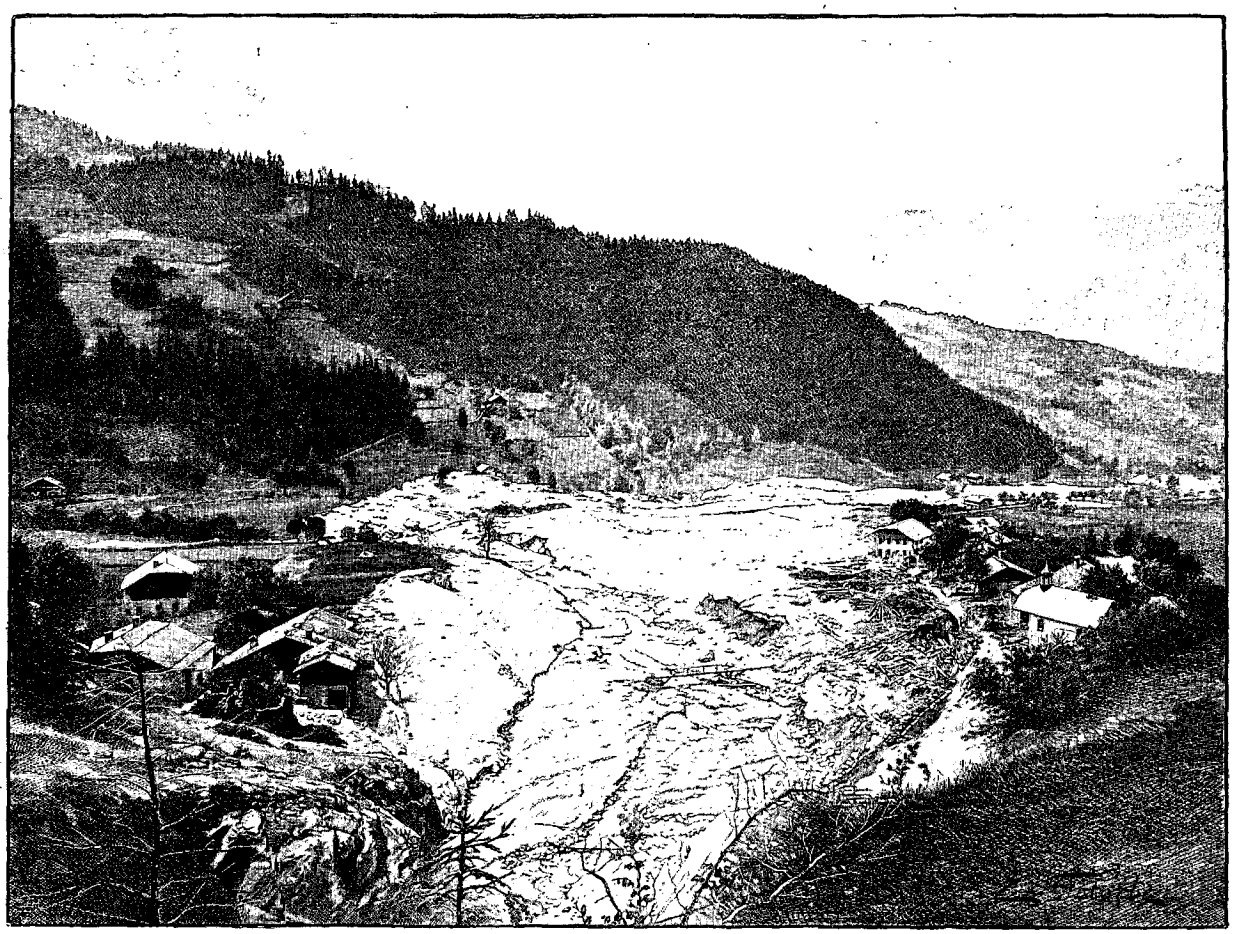


Trajet de l'avalanche. Vue à vol d'oiseau construite et dessinée par Fr. Schrader.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.almay@free.fr

descences répétées, n'eût causé sans doute, à la distance de 13 kilomètres de son point de départ, qu'une inondation sans trop graves conséquences.

Et, maintenant, il serait prématuré, peut-être, de parler de l'avenir des eaux de Saint-Gervais. Un statisticien flegmatique s'est demandé si le nombre des personnes qu'elles ont rendues à la santé ne compensait pas bien celui des victimes du 12 juillet. Mais, sans donner à notre pensée une forme aussi choquante, nous ne pourrions que déplorer, si elle devait être définitive, la disparition d'une station balnéaire dont l'efficacité était reconnue par les premières autorités médicales. Rien ne serait plus facile que de reconstruire l'établissement dans des conditions de sécurité absolue. Il suffirait de ne maintenir au voisinage des sources que les salles de traitement, les buvettes, en les reportant même en arrière du bâtiment de la montagne, qui a à peine souffert. Quant aux logements, ils trouveraient leur place sur le coteau à l'issue du ravin, vers l'endroit où s'élève actuellement l'hôtel des Alpes. L'exposition est admirable : on aurait le parc avec ses beaux ombrages en arrière, au lieu de l'avoir en



Vue du village de Bionnay après la catastrophe (voy. p. 423). — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de Tairraz.

avant, et l'agrément du séjour n'y perdrait rien. Le site de l'établissement pouvait paraître pittoresque au touriste de passage, mais il était sans perspective et, par les temps couverts, avec lesquels il faut compter, d'une tristesse accablante. L'auteur d'une notice manuscrite retrouvée dans les boues de la cour d'honneur assure que « l'on s'y faisait ». Mais on se fait à tout.

Je terminerai sur une dernière remarque. A la sortie du parc et non pas à l'écart, mais contre le torrent même, existait une dépendance de l'établissement, grand pavillon à deux étages, entièrement bâti en planches de sapin. Ce chalet n'a souffert aucun dommage. Il n'y avait dans le ravin de Saint-Gervais qu'une place réellement dangereuse — sous la dernière chute du Bon-Nant, à l'orifice de la gorge d'où la trombe s'est abattue comme par une écluse brusquement ouverte — c'est celle qu'occupait l'établissement des bains.

Charles Durier.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LA MISSION CRAMPEL. — M. BISCARRAT ET LES LAPTOTS	PAULE CRAMPEL.	1
PAUL CRAMPEL	(Photographie sur bois).	3
M. ALBERT NEBOUT	ID.	5
ICHEKKAD ET NIARINZHE À PARIS	PAULE CRAMPEL.	7
BEN SAÏD ET SON BOY M'BOUITI	ID.	8
VILLAGE ET BARQUES DE PÊCHEURS BONDJOS	ID.	9
JEUNE FEMME DE LOUDIMA	ID.	10
UN CANNIBALE	ID.	11
PORTE À BASCULE D'UN VILLAGE BOUBAYA	ID.	12
CHEZ LES N'DRIS : UN VIEUX CHEF	ID.	13
UNE BOUCHERIE D'HIPPOPOTAMES	ID.	15
VILLAGE N'GOMBÉ	ID.	16
MISE EN ROUTE DE LA MISSION	ID.	17
PORTRAIT DE M. LAUZIÈRE	ID.	19
ARMURES ET ARMES DES RIVERAINS DE L'OUBANGUI	ID.	21
POSTE D'OBSERVATION	ID.	23
JEUNE FILLE SALANGA	ID.	24
CAPTURE DU CHEF LINGOLY	ID.	25
LA FEMME À LA CALEBASSE	ID.	26
ATTAQUE DES SALANGAS	ID.	27
VILLAGE BOUZÉROU	ID.	28
PÊCHEURS BANZIRIS	ID.	29
CHEZ LE CHEF BEMBÉ : VILLAGE BANZIRI DE DIOUKOUA-MASSOUA	ID.	30
PIROGUIER BANZIRI	ID.	31
TYPES LANGOUASSIS	ID.	32
UN LION BLESSÉ	ID.	33
VILLAGE DE MAKOBOU	ID.	35
GUERRIER LANGOUASSI ET GRENIER À MIL	ID.	37
VILLAGE DE MADOUNGO, PRÈS DE MAKABOU	ID.	38
CHEZ LE CHEF N'DAKWA ZOULI : FEMMES DE ZOULI, GOUBANDA, FRÈRE DE ZOULI, ET SA FEMME	ID.	39
UN VIEUX DANSEUR N'DAKWA	ID.	40
AU PIED DU ROCHER DE M'POKO	ID.	41
VILLAGE PRÈS DE YABANDA	ID.	42
LE CHEF N'GAPOU YABANDA ET DES GENS DE SON VILLAGE	ID.	44
A EL-KOUTI. SNOUSSI PRÉSENTE SA TROUPE À M. CRAMPEL	ID.	45

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mort de M. Biscarrat	Paule Crampel.	47
Antilope	Id.	48
Huttes de pêcheurs banziris	Id.	49
La mission Dybowski	(Photographie sur bois).	51
M. Jean Dybowski	Id.	53
Forgerons n'gombés	Paule Crampel.	55
Pirogue bouzéré	Id.	56
Piroguiers halant leur barque dans un rapide	Id.	57
La femme du chef ouadda M'Poko et ses esclaves	Id.	59
Campement de Madoungo	Id.	60
Surprise du camp musulman	Id.	61
Retour chez les N'Dakwas : une halte de Sénégalais dans un village		63
Le rocher de M'Poko (pic Crampel) au-dessus du village n'gapou de Makourou	Paule Crampel.	64
A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE. — Suse, vue prise de la route de Dizfoul	Riou.	65
Messaoud ben Azzouz, le chaouch algérien	Barbotin	68
Une rue de Dizfoul	Taylor	69
Tombeaux bakhtyaris	(Photographie sur bois).	72
A travers le marais de Malamir	M. Paris	73
Cimetière bakhtyari	Riou.	75
Kaleh-y-Gorg	Id.	76
Kaleh-y-Toul	D. Lancelot.	77
Darâb Khan et son secrétaire Mirza Ali Akbar	H. Vogel	78
Le plateau de Malamir	G. Vuillier	79
Chef bakhtyari	A. Paris.	80
Tumulus à Malamir	G. Vuillier.	81
Bloc sculpté à Kaleh-Faraoun	Taylor.	83
Bas-relief à Chekeft-Salmân	Id.	85
Grand bas-relief avec inscription	(Photographie sur bois).	87
Bas-relief à Kaleh-Faraoun	Gotorbe.	88
Passage de l'Ala	A. Paris.	89
Bakhtyaris de Meidovid	G. Vuillier.	91
Ram-Hormuz, vu des terrasses	Gotorbe.	92
Ram-Hormuz, vu des jardins	G. Vuillier.	93
Imam zadeh	Riou.	94
Alerte à Sultanabad	Adrien Moreau.	95
Les jardins de Ram-Hormuz	Riou.	96
Djeizoun	G. Vuillier.	97
Village au bord du Kourdistan	Riou.	99
Porte à Behbahan	G. Vuillier.	101
Maison à Behbahan	Id.	103
Bender-Dilem	Taylor	104
Dans les défilés	Adrien Moreau.	105
Les étapes de Mahmoud	A. Paris.	106
Passage sur des outres	Th. Weber.	107
La côte du golfe Persique	A. Paris.	108
Le puits des caravanes	Laurent-Desrousseaux.	109
Le golfe Persique	Riou	110
Les routes de montagne	D. Lancelot	111
Rivière de Chapour	Taylor	112
Chapour. — Bas-relief sassanide, rive gauche	(Photographie sur bois).	113
Chapour. — Bas-relief sassanide, rive droite	Id.	115
Chapour. — Bas-relief sassanide, rive droite	Id.	117
Ruines de Chapour	Id.	119
Caravansérail à Meïankotal	Gotorbe	120
Médressé Vakil à Chiraz	Berteault.	121

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Maison du docteur Odling à Chiraz	Gotorbe	123
Revue de l'armée persane à Chiraz	Gérardin	124
Tombeau de Darius	Taylor	125
Bas-plateau du Fars	D. Lancelot	126
Battage du blé (plateau de l'Iran)	Desrousseaux	127
Vallée de la Polvar à l'entrée du Tang-i-Bolaghi	G. Vuillier	128
A TRAVERS LA TOSCANE. — Castello di Romana	(Photographie sur bois).	129
Vase de pharmacie	Giraldon	130
Vase de pharmacie	Id.	130
Castel San Niccolò	Vauzanges	131
Vieille paysanne toscane	Ciani	132
Vue générale de Stia	(Photographie sur bois).	133
« La Nativité ». École des della Robbia. Poppi	Id.	135
« La Crucifixion de saint Pierre », par Jacopo da Casentino. Musée des Offices	Id.	136
Vue de Poppi	Adrien Moreau.	137
Une rue de Poppi	Berteault	139
Le Palais prétorien de Poppi : partie supérieure de l'escalier	(Photographie sur bois).	140
Le monastère de Camaldoli	G. Vuillier	141
Cloître du monastère de Camaldoli	Giraldon	143
Portail de l'Eremo	Id.	144
« L'Enfant Jésus adoré par la Vierge » (fragment). Terre cuite des della Robbia. Couvent de la Verna	(Photographie sur bois).	145
« L'Adoration des bergers ». École des della Robbia. Eglise Saint-Laurent	Id.	147
Vue de Bibbiena	G. Vuillier	149
Une des cours de la Verna	Taylor	151
Le couvent de la « Madonna del Sasso »	Berteault	152
Couvent de la Verna : le précipice	(Photographie sur bois).	153
La Madone entre des Saints, par Fra Paolino. Couvent de la « Madonna del Sasso »	J. Lavée	155
Le baldaquin du couvent de la « Madonna del Sasso »	Giraldon	156
Le château de Sezzate, à Chianti	(Photographie sur bois).	157
La « Via maestra », à Borgo San Sepolcro	Taylor	158
Les bords de la Grève, près de Chianti	(Photographie sur bois).	159
Une rue de Borgo San Sepolcro	Taylor	160
A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE. — Novo-Bayazid	Gotorbe	161
Berger jouant de la cornemuse	(Photographie sur bois).	163
Fatma khanoum	Id.	164
Bivouac de pèlerins devant une grotte	A. Paris	165
Atach et son fils	F. Courboin	167
Kurdes de Tchitchanlou	Id.	168
Novo-Bayazid	D. Lancelot	169
Kurdes de Tchitchanlou	F. Courboin	171
Mollah kurde	H. Vogel	172
Fileuses kurdes	J. Lavée	173
Femme bourouki faisant le beurre	G. Vuillier	175
Kurde bourouki de l'Akh-dagh	H. Vogel	176
Monastère de Sevang	(Photographie sur bois).	177
Vue du lac Gok-tchaï	G. Vuillier	179
Vue de Delijan	Taylor	181
Arménienne d'Akhaltzikh	(Photographie sur bois).	183
Arménienne d'Akhaltzikh	Id.	184
Vue de Karavanseraï	D. Lancelot	185
Le rabbin d'Akhaltzikh	Barbotin	186
Mosquée de Ciorklis	Gotorbe	187

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Juif d'Akhaltzikh	(Photographie sur bois).	188
Trébizonde	Slom	189
Vieille juive d'Akhaltzikh	Barbotin	190
Lazes de Batoum	J. Lavée	191
Un grenier imère	H. Vogel	192
PROMENADES A ALICANTE ET A ELCHE. — Ville et port d'Alicante	(Photographie sur bois).	193
Vue d'Alicante	Taylor	195
Paysan de Jijona	(Photographie sur bois).	197
Paysanne de Jijona	Id.	198
Fenêtre d'angle de la « calle de las Monjas »	Malteste	199
Vue du dôme de San Nicolás et du Bena Cantil	Gotorbe	200
Alicante : l'Ayuntamiento	Boudier	201
Cloître de la cathédrale de San Nicolás	Berteault	202
Plaine del Tosal : Castillo de San Fernando	Slom	203
Vieilles maisons de l' « Arrabal Roix »	Gotorbe	204
Plage de l'Arrabal Roix	Slom	205
Façade latérale de Santa Maria	Malteste	206
Porte principale de Santa Maria	G. Vuillier	207
Ouvrier d'Alicante	(Photographie sur bois).	208
Panorama d'Elche	Slom	209
Les « acequias »	Boudier	211
Emballage des palmes	Gotorbe	213
Fabrication des espadrilles	(Photographie sur bois).	215
Mosaïque de « Galatée »		216
Tour et moulin dans la campagne d'Elche	(Photographie sur bois).	217
Elche : la prison	Slom	219
Chemin entre les jardins	Gotorbe	220
« Calle del Filet »	A. Paris	221
Le Vinalopo ou Rio Seco	Taylor	223
Une Illicitane	Thiriat	224
VOYAGE DANS L'ADAMAOUA. — Le « René Caillié »	Paule Crampel.	225
Attaque des Patanis	Id.	227
Portrait de M. Mizon	(Photographie sur bois).	229
Types de Patanis (le chef Téprou et son fils)	Id.	231
Fétiches du Bas-Niger	Id.	232
Femmes du Nupé à Lokodja	Paule Crampel.	233
Nisou, jeune fille du Noupé	Id.	235
Alima S'nabou, son père Akouani et sa grand'mère Éliah	(Photographie sur bois).	236
Hommes à Lokodja	Paule Crampel.	237
Village d'Igbobé, résidence du père de S'nabou	(Photographie sur bois).	238
Case à Igbobé	Id.	239
Le pilote de Woumoun	Id.	240
Le premier courrier de Yola	Id.	241
Ahmed	Id.	243
Le chérif El-Hadj M'Ahmed	Paule Crampel.	244
Le sultan de l'Adamaoua rentrant de la mosquée	Id.	245
Case de M. Mizon à Yola	Id.	247
Mân Manh, le propriétaire de M. Mizon	Id.	248
Marché aux chevaux	Id.	249
Une jeune femme naine	Id.	251
Derdiri, négociant de Khartoum	Id.	252
Ahmed décrit aux gens de Yola les grandeurs de la France	Id.	253
Aéchatou, femme du chérif	Id.	255
Une place du Yola arabe	Id.	256
Ponton anglais devant Woumoun	Id.	257
Félix Tréhot	(Photographie sur bois).	259

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Village de Woumoun, incendié par les Anglais	Paule Crampel.	260
Vieil Arabe de Yola	Id.	262
Taïeb, le courrier royal	Id.	263
Une femme blanche foulani	Id.	264
Dans la plaine de Yola	Id	265
Petites filles blanches foulani	Id.	266
Un bébé haoussa	Id.	267
Le frère de l'empereur de Sokoto prend congé de M. Mizon	Id.	269
Visite chez le wouziri	Id.	270
Retour d'une chasse dans les marais de Yola	Id.	271
Le fils du consul des Arabes	Id.	272
Sur la route du palais	Id.	273
Loounis, négociant d'Alexandrie	Id	275
Dans un champ	Id.	277
Un chef de caravane haoussa	Id.	279
Sources de la Bénoué	Id.	280
Dans la haute Bénoué, vue prise le 1er janvier	Id.	281
Partie du panorama de la Bénoué, vue de la colline de Garoua	Id.	282
Autre partie du panorama de la Bénoué, vue de la colline de Garoua	Id.	283
Maï Serama	Id.	284
Arrivée à Ngaoundéré	Id.	285
Le bourreau de Ngaoundéré	Id.	286
Ville de Gaza	Id.	287
Dans la haute Kadeï	Id.	288
EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE. — Mosquée du village d'Ourasli	H. Vogel	289
Scène dans une rue de Kazan	Id.	291
Intérieur d'une mosquée pendant le service	Paule Crampel.	293
Village tchérémisse de Parate	Boudier	295
Tchérémisses aux champs	Maleteste	296
Femmes tchérémisses battant le blé	Paule Crampel.	297
Femmes tchérémisses	(Photographie sur bois).	299
Femmes tchérémisses au puits	De Parys	300
Tchouvaches de Tsivilsk	J. Lavée	301
Lieu de sacrifices tchouvache	Riou	302
Femmes tchouvaches vues de dos	(Photographie sur bois).	303
Village tchouvache d'Abachévo	Martin	304
Le marché de Perm	(Photographie sur bois).	305
Maison et types permiaks	J. Lavée	307
Notre caravane sur la Bérésovka	Adrien Moreau.	309
Remorqueur sur la Kama	Th. Weber	311
Vue prise sur la Kolva	(Photographie sur bois).	312
« Tchioume » zyriane	Id.	313
M. Charles Rabot en costume de route	Maleteste	315
Paysage de la haute Petchora et piège pour prendre les coqs de bruyère	Gotorbe.	316
Zyrianes d'Oust-Pojeg	H. Vogel	317
Magasin zyriane	Berteault	319
Maison de bains zyriane	Gotorbe.	320
Départ des faneuses d'Oust-Pojeg	(Photographie sur bois).	321
Mouïlva, sur la Petchora	Boudier	323
La Petchora à Oust-Chtchougor	Id.	325
La forêt près d'Oust-Chtchougor	(Photographie sur bois).	327
La Cheur-Kirta	Boudier	328
Sur la Chtchougor : le halage de l'embarcation	A. Paris	329
Le Telpos-Is	Taylor	331
Volokovka	Gotorbe.	332
Traversée de l'Oural	A. Paris.	333

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Station de Pérévalski	Berteault	335
Habitation ostiake à Chekouria	Id.	336
Station d'Ostiaks sur les bords de la Sosva	Riou	337
Zyrianes et Ostiaks de Chekouria	Carrey	339
Hutte ostiake et Ostiaks en costume d'hiver	J. Lavée	341
Bois sacré ostiak	G. Vuillier	343
Dmitri Tcheskine, prince des Ostiaks	Riou	344
Danse ostiake	A. Paris	345
Vue prise sur un « protok » de l'Ob	Slom	347
Le grand Ob	A. Paris	349
Terrasse sablonneuse de la rive droite de l'Ob	(Photographie sur bois).	351
Village ostiak sur les bords de l'Ob	Berteault	352
DANS LA FORÊT D'ARCACHON. — Déversement de la gemme	P. Kauffmann.	353
La tournée de l'usinier	Id.	355
Raclage de l'écorce	Id.	357
Pose du crampon	Id.	358
Cabane de résinier	Id.	359
Un puits près de la cabane	Id.	360
Types de résiniers	Id.	361
Piquage avec le « hapchott » à échelons	Id.	362
Piquage du pin au « hapchott »	Id.	363
Les outils du résinier	Id.	364
Remplissage des barriques	Id.	365
Piquage de haut au « pitey »	Id.	366
Un garde-feu	Id.	367
Déversement de la gemme	Id.	368
Création des nuages artificiels	Id.	369
Intérieur d'une cabane de résinier	Id.	371
Mise en nattes et dammage du barras	Id.	373
Arrivée des attelages	Id.	375
Aiguisage des outils	Id.	377
Récolte du barras	Id.	378
Confection de la chandelle	Id.	379
Abatage du bois mort	Id.	380
Déchargement du bois	Id.	381
Une station de chemin de fer dans les Landes	Id.	383
Le facteur rural	Id.	384
QUINZE JOURS EN BIRMANIE. — Détail d'une porte en bois sculpté (Rangoon)	(Photographie sur bois).	385
Le jeu de polo	Id.	386
Le jeu de balle, ou « foot-ball » birman	Id.	387
L'Irawady	Boudier	388
Palais de la reine Sopia-Lat dans la cité royale de Mandalay	(Photographie sur bois).	389
Une partie de l'Incomparable Pagode	Id.	390
L'Incomparable Pagode de Mandalay	Taylor	391
Grande cloche sur le parvis de la pagode de Rangoon	Gotorbe	392
Une rue de Mandalay	(Photographie sur bois).	393
Danseuses	G. Vuillier	394
Bouddhas	Boudier	395
Grande pagode de Rangoon	(Photographie sur bois).	396
Dames birmanes	Id.	397
Tapis	Id.	398
Tapis	Id.	399
Tapis	Id.	399
Tapis	Id.	400

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
LE GRAND TREMBLEMENT DE TERRE DU JAPON. — Environs de Rivajuna	A. Paris	401
Filature à Nogoya	Berteault	403
Pont de bois à Rivajuna	De Roton	407
Viaduc de Kiso gava	Id.	408
La voie ferrée près de Kisogava	A. Paris	409
Kasamatsou	Slom	411
Dans la vallée de Neo	Boudier	412
Scène de tremblement de terre à Gifu	Paule Crampel	413
Viaduc de Nagaragosta	(Photographie sur bois).	415
Dans les ruines d'Ogaki	De Roton	416
LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS-LES-BAINS (12 JUILLET 1892). — Saint-Gervais. — Jardins de l'établissement avant la catastrophe	Boudier	417
Les jardins de l'établissement après la catastrophe	Gotorbe	419
Vue du Fayet douze heures après l'inondation, 12 juillet 1892	(Photographie sur bois).	421
L'établissement avant la catastrophe	Gotorbe	422
L'établissement de Saint-Gervais douze heures après l'inondation	Boudier	423
Bains de Saint-Gervais après la catastrophe	(Photographie sur bois).	424
Glacier des Têtes-Rousses et aiguilles de Bionnassay. — Orifice supérieur (3 500 mètres d'altitude)	Id.	425
L'aile droite des bains	Boudier	426
La chapelle	Berteault	427
Bains de Saint-Gervais après la catastrophe	Id.	428
Orifice d'où partirent les eaux	(Photographie sur bois).	429
Vue de la vallée de l'Arve, le Fayet, les Bains, village de Saint-Gervais, vue à vol d'oiseau du trajet de l'avalanche	F. Schrader	431
Vue du village de Bionnay après la catastrophe	Gotorbe	432

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLAN

Cours de l'Oubanghi 14
De Bembé à El-Kouti 43
Perse. 66
Chouster 67
Congo français 261
Itinéraire de M. Charles Rabot dats la Russie boréale. 318
Carte des provinces de Nino et d'Ovari 405

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LA MISSION CRAMPEL, PAR M. ALBERT NEBOUT. — 1890. — Texte et dessins inédits 1

Avant-propos 1

I. Départ du Sénégal. — A Libreville et à Loango 2

II. De Loango à Brazzaville 6

III. De Brazzaville à Bangui 10

IV. A Bangui 12

V. Expédition chez les Bouzérous 20

VI. Expédition chez les Salangas, meurtriers de Musy 20

VII. De Bangui au village de Bembé 26

VIII. Dans l'inconnu, vers le Tchad. — Chez les Langouassis 33

IX. Chez les N'Dakwas 36

X. Chez les N'Gapous 42

XI. La mission détruite. — La retraite 46

XII. Nouveau départ 49

XIII. Exploration de la rivière M'Poko 50

XIV. Sur les traces de Paul Crampel 52

XV. Un Sénégalais de la mission Crampel 54

XVI. Le massacre de la mission Crampel vengé 55

A TRAVERS LA PERSE MÉRIDIONALE, PAR MM. C. BABIN ET F. HOUSSAY. — 1885. — Texte et dessins inédits . . 65

I. Départ de Suse. — Dizfoul. — Un cours d'astronomie. — Konak. — Guides bakhtyaris. — Chouster et les travaux hydrauliques des Sassanides 65

II. Départ de Chouster. — Aspect du pays. — L'Eau amère de la femme morte. — Une chute de Mahmoud. — Kaleh-y-Gorg. — Défiance des habitants. — Alexandre et les Uxiens. — Cimetière bakhtyari. — Kaleh-y-Toul. — Rencontre d'un Français. — Tremblement de terre 70

III. Bakhtyaris. — Leur division en deux branches. — Superstitions — Coutumes. — Les talismans. — Tribu des Uchkuï. — Le plateau de Malamir 76

IV. Les Dinarouni. — Attabegs. — La ville d'Idedj. — Bas-reliefs sassanides. — Bas-reliefs de Kaleh-Faraoun. — Chekeft-Salmân; bas-reliefs. — Routes pavées 81

V. Difficultés avec les Bakhtyaris. — Départ de Malamir et retour à Kaleh-y-Toul. — Les talismans de la châtelaine. — Le parapluie vert d'un mirza. — Départ de Kaleh-y-Toul. — Bagh-Mélek. — Les ruines de Mandjanik. — Nemrod et Abraham. — L'Ab Zard. — De Bagh-Mélek à Meidovid 84

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI. Démêlés avec une tribu bakhtyari. — Passage de l'Ala. — La plaine de Ram-Hormuz. — Une nuit agitée. — Ram-Hormuz; la ville et les jardins. — Départ. — Passage de l'Ab Zard. — Sultanabad. — Attaque nocturne 87

VII. Vallée du Kourdistan. — Djeizoun. — Sources de bitume. — Médecins et chirurgiens. — Fumeurs d'opium. — Kourdistan. — Behbahan. — Culture du blé. — Ruines d'Erradjân. — Alexandre et Tamerlan. — Départ de Behbahan. — Les défilés. — Zeitoun. — Passage en *kellec*. — Bender-Dilem. 97

VIII. La côte du golfe Persique. — Aïssar. — Une chasse à la poule. — Puits. — Ganawah. — Bender-Righ. — L'île de Karak cédée à la France. — Attaque de chiens. — Chabânkareh. — Sources de pétrole. — Daliki. — Commerce entre Bouchyr et Chiraz. — Rentrée dans la montagne. — Konartakhte. — Caravanes dans les *kotals*. — Kamaredj. — Plateau de Kasrân et gorge de Chapour. 103

IX. Les bas-reliefs et les ruines de Chapour. — Kasrân. — Meiankotal. — Arrivée à Chiraz. — L'armée persane. — Persépolis 113

X. Séjour dans une grotte à Persépolis. — Échafaudage à Nakhché-Roustem. — Les différentes régions de la Perse. — Arabistan. — Bas-Plateaux, Fars et Hauts-Plateaux. — En poste d'Ispahan à Téhéran. — Retour à Bender-Bouchyr. 118

A TRAVERS LA TOSCANE, PAR M. EUGÈNE MÜNTZ. — Texte et dessins inédits. 129

LE CASENTIN ET BORGO SAN SEPOLCRO 129

I. Une expédition dans les Apennins. — Un « signore del paese ». — Michel de Montaigne et les ingénieurs toscans. — Des émules de Zeuxis. — Le Monte Consuma. 129

II. Ponte a Poppi. — La « Locanda Vezzosi ». — Poppi. — Les della Robbia et la rue Saint-Sulpice. — Souvenirs de Michel-Ange et de Mino da Fiesole. — Le Palais prétorien. — Une légende renouvelée de la Tour de Nesle. 134

III. Camaldoli. — Saint Romuald et l'ordre des Camaldules. — Ambroise Traversari. — Laurent le Magnifique et les *Disputationes camaldulenses*. — A propos de vases de pharmacie. 138

IV. L' « Eremo » des Camaldules et notre compatriote Guillaume de Marcillat. — Une réparation posthume. 143

V. Effet de lune. — Bibbiena. — Le cardinal Dovizio et Raphaël. 145

VI. De Bibbiena à la Verna. — Essai de statistique à propos d'un mulet. — Le couvent de la Verna et les débuts de saint François d'Assise. — La « Madonna del Sasso ». — De Bibbiena à Arezzo. 146

VII. D'Arezzo à Anghiari. — Une bataille peu sanglante. 151

VIII. Borgo San Sepolcro. — Églises et palais. — Piero della Francesca et Luca Pacioli. 154

IX. Retour à Florence. — Montevarchi. — Les vignobles de Chianti. 159

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE, KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT, PAR MME B. CHANTRE, OFFICIER D'ACADÉMIE. 161

XL. Historique et description du monastère de Kéghart-Aïrivank. — Aspect de la fête nocturne : danses, chants. — Légende sur la présence des Kurdes. — La source de Kéghart. — Concert asiatique. 161

XLI. Sur les hauts plateaux du Gok-tchaï. — Halte au village de Taza-Kend. — Campements de Kurdes Radki. — La possession du sol chez les Kurdes du gouvernement d'Érivan. 166

XLII. L'Akh-dagh et ses bancs d'obsidienne. — Le Gok-tchaï. — Le campement d'Aïridja. — Le Kurde Atach. — Tchitchanlou, le pays des rats. — Arrivée à Göl-Kend. 170

XLIII. Le lac Gok-tchaï. — Son aspect, ses dimensions, sa faune. — Arrivée à Novo-Bayazid. — Un rigide Malakan. — Adieu à la caravane. — La ville de Novo-Bayazid. — Les bords du lac. — La flore. 174

XLIV. L'île et le monastère de Sevang. — Élenovka. — Descente sur Delijan. — Aspect du pays. — Delijan; ses habitants; station estivale. — La vallée de l'Akstapha. — Karavanséraï, Tiflis 177

XLV. Tiflis. — Borjom. — La vallée supérieure de la Koura. — La population d'Akhaltzikh. — Excursion au village de Ciorklis. 180

XLVI. Abbas-Touman : son site, ses eaux. — Les forêts. — Départ pour Rion. — Route splendide. — Le col de Zekari. — La flore. — Villages imères. — La station d'Abanov, ses eaux thermales. — Le village de Bagdad. — Arrivée à Rion et à Batoum. — Retour en France. 183

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PROMENADES A ALICANTE ET A ELCHE, PAR MLLE MARTHE MALLIÉ. — 1892. — Texte et dessins inédits. 193

ALICANTE 193

ELCHE 209

VOLAGE DANS L'ADAMAOUA, PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU L MIZON. — 1891-1890. — Texte et dessins inédits. 225

I. Départ. — Attaque sur le Forcados. — La Bénoué. — Arrivée à Yola. 225

II. Procédés déloyaux de M. Mac Intosh. — Première entrevue avec le sultan Zoubir. 234

III. Visites et réceptions. — Distribution de cadeaux. — Installation. — Le sultan et ses frères. — Départ pour Bachama. — Rencontre avec M. Mac Intosh. — Retour à Yola. 241

IV. Méfiance et hésitations du sultan. — A Woumoun. — Bachama. — Procédés sommaires de la Royal Niger Company. — Cadeaux au sultan. — Histoire de l'établissement des Foulanis dans l'Adamaoua. — Nouvelles entrevues avec le sultan. — Le frère de l'empereur de Sokoto. — Préparatifs de départ pour le Mayo-Kebbi. 257

V. De Yola à Garoua. — La Bénoué. — Le Mayo-Kebbi : — Dernier séjour à Yola. — Ngaoundéré. — Rencontre avec M. de Brazza. 273

EXPLORATION DANS LA RUSSIE BORÉALE, PAR M. CHARLES RABOT. — 1890. — Texte et dessins inédits 289

I. Nijnii-Novgorod. — Les populations du Volga moyen. — Kazan. — Politique des Russes à l'égard des musulmans; ses résultats 289

II. Les Tchérémisses. — Aspect de la campagne aux environs de Kazan. — Costumes et architecture tchérémisses. 294

III. Les Tchouvaches. — La poussière en Russie. — La foire de Tsivilsk. — Costume des Tchouvaches. — Visite à un lieu de sacrifice. — Croyances et superstitions des Tchouvaches. 300

IV. La Kama. — Perm. — Les Permiaks. — Costumes et habitations de ces indigènes. 305

V. De Tcherdine à la Petchora. 308

VI. La Petchora. 321

VII. D'Oust-Pojeg à Oust-Chtchougor 323

VIII. Navigation sur la Chtchougor. — Traversée de l'Oural septentrional. 325

IX. La traversée de l'Oural. 334

X. Séjour à Liapine. — Le village ostiak de Chekouria. — Habitations, costumes et vie des indigènes. — A la recherche des idoles. 337

XI. Descente de la Syga. — Un clan zyriane. — Un prince ostiak. — Danse des indigènes. — Arrivée à Beriosov. 342

XII. TBeriosov. — Les marais. — L'Obi. — Arrivée à Samarovo. 348

DANS LA FORÊT D'ARCACHON, PAR M. P. KAUFFMANN. — 1891. — Texte et dessins inédits. 353

QUINZE JOURS EN BIRMANIE, PAR M. E. CAVAGLION. — 1886. — Texte et dessins inédits. 385

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU JAPON, PAR M. GABRIEL DE ROTON. — 1891. — Texte et dessins inédits. 401

LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS-LES-BAINS. — 1892. — Texte et dessins inédits. 417

TABLE DES GRAVURES 433

TABLE DES CARTES ET PLAN 440

Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr